This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

C
1363
138

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE THIÉBAULT.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

THIÉBAULT,

CURÉ DE SAINTE-CROIX A METZ,

ET SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE EN LA MÊME VILLE,

LE PLUS FÉCOND, LE PLUS PRATIQUE ET LE PLUS VARIÉ DES ORATEURS CHRÉTIENS,

Renfermant :

1° UN TRAITÉ COMPLET DE LA RELIGION ET DE LA DÉVOTION,

EN FORME DE PRÔNES,

2° UNE EXPLICATION HOMILIAIRE

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT TOUT ENTIERS,

3° UN DOUBLE COURS TRÈS-COMPLET D'INSTRUCTIONS

SUR LES ÉPÎTRES ET LES ÉVANGILES DES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE,

4° UNE EXPOSITION DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE,

OU

COLLECTION DE PRONES

SUR LE SYMBOLE DES APÔTRES, LES COMMANDEMENTS DE DIEU ET DE L'ÉGLISE, LES SACREMENTS, LES VERTUS ET LES OFFICES DE L'ÉGLISE;

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME QUATRIÈME.

---

8 FORTS VOLUMES IN-4° RENFERMANT LA MATIÈRE DE PLUS DE 80 VOLUMES ORDINAIRES;
PRIX : 50 FRANCS.

—

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

—

1858

Digitized by Google

C 1363.138

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME DES ŒUVRES COMPLÈTES DE THIRBAULT.

EXPLICATION LITTERALE, DOGMATIQUE ET MORALE DE L'ANCIEN TESTAMENT, EN FORME DE PRÔNES.

Explication de la Genèse, ou Cité de Dieu.	*Col.*	17
Explication sur les derniers livres de Moïse.		211
Livre de Josué.		325
Livre des Juges.		371
Livre de Ruth.		427
Livres des Rois et des Paralipomènes.		441
— Premier livre des Rois.		441
— Deuxième livre des Rois.		551
— Troisième livre des Rois.		589
— Quatrième livre des Rois.		677
Livre d'Esdras.		783
Livre de Néhémie.		795
Livre de Tobie.		815
Livre de Judith.		874
Livre d'Esther.		907
Livre de Job.		935
Le Psautier.		1091

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY JAN 10 1945

Imprimerie de L. MIGNE, au Petit-Montrouge.

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLETES

DE N. THIÉBAUT,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE.

—

EXPLICATION

LITTÉRALE, DOGMATIQUE ET MORALE

DE L'ANCIEN TESTAMENT,

EN FORME DE PRONES.

—

Beatus homo, quem tu erudieris Domine, et de lege tua docueris eum. (*Psal.* XCIII.)

—

PRÉFACE.

—

I. La sainte Bible est un fonds qui appartient à l'Eglise, que les pasteurs sont chargés de cultiver au profit des fidèles, et où ceux-ci *cueilleront* les fruits les plus salutaires et les plus propres à nourrir leurs âmes, lorsque ceux-là s'acquitteront exactement de leur charge.

II. Pleinement convaincu de la vérité de ce principe qui m'a guidé jusqu'à ce moment, et qui continuera à me guider jusqu'à celui de ma mort, je commence aujourd'hui à remplir l'engagement que j'ai pris autrefois envers le public, de lui donner l'Ancien Testament, comme le Nouveau, sous le titre d'explication littérale, dogmatique et morale (1).

III. En écrivant, comme en parlant, je me suis proposé deux fins. L'une a été d'appuyer la foi, de ranimer l'espérance, d'entretenir et d'exciter la flamme de la charité en ceux qui admettent, comme vrais et divins, tous les livres de la Bible, comme ils ont coutume d'être lus dans l'Eglise catholique. L'autre a été de défendre la vérité et la divinité de ces mêmes livres contre cette multitude d'ennemis que l'impiété de notre siècle leur a suscités.

IV. Pour suivre avec succès la première de ces vues, j'ai inséré, dans le corps de mes discours, ce qui m'a paru plus à la portée du grand nombre, relativement aux dogmes et aux mœurs. Pour remplir la seconde et repousser efficacement les traits sacriléges que l'incrédulité concertée lance de toute part contre les deux Testaments, j'ai mis en note les observations que j'aurais inutilement placées dans le discours, n'étant que pour les savants, que pour ceux qui, ayant lu les objections, sont bien aises de savoir les réponses qui les lèvent.

V. J'avoue de bonne foi qu'il s'en faut bien que je propose ici toutes les difficultés de la philosophie moderne, et que je m'occupe à n'en laisser aucune sans solution. La raison en est bien simple, c'est que l'exécution d'un tel plan serait aussi impossible, que le projet en serait absurde. Pour cela il me faudrait lire mille et mille remarques malignes, éparses dans ce nombre effrayant de volumes antichrétiens que, depuis cin-

(1) « Admonemur felicem eum esse qui utrumque [Testamentum] in commune sociaverit et quasi unum corpus effecerit. » (HIER. *in Eccle.* XI.)

Digitized by Google

quante ans environ, la haine contre notre sainte religion a enfantés; le pourrais-je? le devrais-je? passerais-je les restes de ma vie dans un exercice si rebutant pour la piété? D'ailleurs, pour dissiper ce tas monstrueux de pierres entassées à l'honneur de Mercure, a-t-on besoin de les prendre les unes après les autres? quelques coups d'une main forte et adroite ne suffisent-ils pas? quelques principes bien clairs et justement appliqués, ne font-ils pas disparaître toutes les difficultés particulières, en démontrant la fausseté des maximes qu'elles supposent? enfin, pour une qui a quelque apparence de difficulté, n'y en a-t-il pas dix dont toute la force consiste dans le sel piquant de l'ironie, ou dans le ridicule outrageant? témoins celles que Voltaire fait contre le premier des livres que j'ai à expliquer dans cet ouvrage, et qu'il convient par conséquent que je cite pour exemple de préférence à toutes autres.

Tome VIe de l'Encyclopédie, édition de 1771 (pag. 230), Voltaire dit, sur le mot Dieu : « Au premier verset de la Genèse, la traduction n'est pas exacte. Il n'y a pas d'hommes un peu instruits qui ne sachent que le texte porte: les dieux firent ou fit. Cette traduction est conforme à l'ancienne idée des Phéniciens qui avaient imaginé que Dieu employa les dieux inférieurs pour débrouiller le chaos.... Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers les Phéniciens, ils commencèrent à en apprendre la langue, » etc.

R. Est-ce là une objection sérieuse? Pourquoi *Elohim* au pluriel en hébreu, ne serait-il pas exactement traduit par le mot *Deus*, au singulier en latin? pourquoi le mot français *votre* ne serait-il pas bien traduit par le mot latin *tuus* au singulier? n'est-il pas un génie propre à chaque langue? n'est-ce pas une loi pour un traducteur de consulter ce génie, et de s'y conformer dans sa traduction? Le mot *créa*, ou *fit*, accolé au mot *Dieux*, *Elohim*, mis par honneur, ne détermine-t-il pas évidemment le singulier? A entendre Voltaire, ne diriez-vous pas que Moïse avait appris la langue et la mythologie des Phéniciens avant d'écrire la *Genèse?* Ignore-t-il donc que cet historien ayant vécu quarante ans à la cour de Pharaon, quarante ans comme berger avec Jétro, et quarante ans comme conducteur du peuple de Dieu dans le désert, il n'eut jamais d'établissements dans la Phénicie? s'il ne l'ignore pas, où est la bonne foi? partout il se distingue par ce ton ironique dont son préambule sur la *Genèse* laisse déjà voir cet échantillon: « Pour la théologie, nous la respectons, nous y croyons et nous n'y touchons pas. » N'est-ce pas y toucher que d'employer contre elle tour à tour, et la plaisanterie, et la satire, et toute la véhémence de la déclamation pour en inspirer le mépris?

Page 232, il dit sur le mot *créa*, pour détruire l'idée que la foi y attache, « les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde, mais jamais sur l'éternité de la matière... *Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti*... voilà l'opinion de toute l'antiquité. »

R. Est-ce là une objection sérieuse? est-il vrai que les hommes ne furent jamais partagés sur l'éternité de la matière? est-il vrai que toute l'antiquité ait pensé que non-seulement aucun homme, mais que Dieu même ne pouvait ni tirer quelque chose de rien, ni anéantir cette même chose après l'avoir créée?

Page 233, sur ces mots: *que la lumière soit faite... il divisa la lumière des ténèbres;* Voltaire dit, page 234 : « Il était impossible qu'il y eût un soir et un matin avant qu'il existât un soleil, lequel cependant, selon Moïse, ne fut créé que quatre jours après la lumière. »

R. Est-ce encore là une objection sérieuse? ni Voltaire, ni nous, ne connaissons pas bien le corps lumineux dont la création précéda de quatre jours celle du soleil; s'ensuit-il qu'il n'ait pas existé? s'ensuit-il que l'auteur inspiré ait daigné descendre aux préjugés vagues et grossiers de la nation, en écrivant ces mots: *Fiat lux?* S'ensuit-il que Voltaire ait acquis de là le droit d'insulter à la nation juive, en disant d'elle qu'elle était bien éloignée de connaître cette vérité? que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière (2)?

Page 235, sur ces mots: *Dieu fit deux grands luminaires;* Voltaire dit: « c'est toujours la même ignorance de la nature. Les Juifs ne savaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie; l'auteur parle ici des étoiles comme des points lumineux tels qu'on les voit, etc. »

Est-ce encore là une objection sérieuse? ne s'en débarrasse-t-on pas en niant tout uniment les trois propositions qu'elle renferme? en disant sur la première: « non, ce n'est point ignorance de la nation, c'est au contraire savoir se rendre intelligible, en parlant des ouvrages de la nature; » en disant sur la seconde: « Moïse pouvait appeler la lune grand luminaire, et savoir qu'elle empruntait sa lumière du soleil. Faut-il, pour mériter ce nom, qu'elle éclaire de son fond? ne suffit-il pas qu'elle éclaire, tantôt une partie de l'hémisphère, tantôt une autre? en disant sur la troisième: « où Moïse a-t-il parlé des étoiles comme de points lumineux tels que nous les voyons? » citez-moi le passage.

Page 236, sur ces mots : *faisons l'homme à notre image*, Voltaire dit : « on ne fait des images que des corps. »

R. cette cinquième objection est-elle plus sérieuse que les précédentes? où Voltaire a-t-il appris qu'on ne fait des images que

(2) Ce que nous disons de ce corps lumineux d'après les interprètes qui s'attachent à la lettre, ne détruit point l'opinion de ceux qui s'attachant au sens allégorique, entendent cette lumière des esprits qui, dit-on, furent créés le premier jour.

Digitized by Google

des corps? quel inconvénient y a-t-il à dire que l'homme est fait à l'image de Dieu, en ce sens qu'il est spirituel? qu'il est libre? qu'il est immortel de sa nature, etc., comme Dieu est spirituel, libre, immortel de son essence, quoique ces attributs aient en Dieu une perfection qui ne se trouve pas dans l'homme.

Page 238, Voltaire dit: « On a cherché si l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux sexes, ou s'il entend que Dieu fit Adam et Eve le même jour, le sens le plus naturel est que Dieu forma Adam et Eve en même temps, mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme longtemps après. »

R. On voit bien là une sale plaisanterie, mais où est la difficulté? Est-il rare qu'un auteur dise d'un fait en peu de mots, et par anticipation, ce qu'il doit dire plus au long dans l'endroit de son histoire, où ce même fait trouve naturellement sa place? C'est ce que Moïse a fait, employant sur la création d'Eve un seul verset; savoir le verset 27 du du premier chapitre, puis en consacrant au récit du même fait les versets 20-25, du chapitre IIe. Ces objections et dix-huit autres qui les suivent sont-elles sérieuses (3)? Ont-elles même une apparence de difficulté? (4) Pourquoi donc l'éditeur des OEuvres de Voltaire les a-t-il fait imprimer deux fois, mot pour mot; une première fois dans le premier des volumes intitulés *La raison par alphabeth*, la seconde fois dans le VIe volume de l'*Encyclopédie*, n'était-ce que pour tromper les acheteurs en leur vendant deux fois la même marchandise? (5) n'était-ce pas aussi parce qu'il les croyait capables d'ébranler la foi de ses lecteurs? Quoi qu'il en soit de ses secrets motifs en attaquant les livres de l'Ancien Testament, voici ceux qui m'ont déterminé à entreprendre l'ouvrage que je donne aujourd'hui au public.

VI. Un premier, je viens de le dire, a été de venger hautement ces mêmes livres, de l'injure que leur fait l'incrédulité on les accusant, tantôt de superstition, tantôt d'autres défauts. Si les pasteurs des premiers siècles de l'Eglise mouraient plutôt que de livrer les Livres saints à des païens qui les auraient profanés, ceux de nos jours sauraient-ils qu'ils sont entre les mains d'ennemis aussi dangereux que les païens, sans en être alarmés? sans gémir sur la profanation qu'on en fait? sans travailler à les tirer de l'opprobre dont on voudrait les couvrir?

VII. Un second motif de mon entreprise, est celui qui touche Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, en ces termes :

« Il n'y a ni art, ni science dans le monde que les maîtres n'enseignent de suite, par méthode et par principes; il n'y a que la religion qu'on n'enseigne point de cette manière aux fidèles; on leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec qu'ils apprennent par cœur sans en comprendre le sens, après quoi ils n'ont plus que des sermons vagues et détachés. Je voudrais qu'on enseignât aux Chrétiens les premiers éléments de leur religion, et qu'on les menât avec ordre aux plus hauts mystères. C'est ce que l'on faisait autrefois: on commençait par les catéchismes, après quoi les pasteurs enseignaient de suite par des homélies, l'Evangile, puis les Epîtres, tout le Nouveau Testament (en premier lieu, et l'Ancien ensuite) : *cela faisait des Chrétiens très-instruits*, dit Fénelon, à l'autorité duquel je puis aujourd'hui joindre une longue expérience.

VIII. Au moment où j'écris ceci, après avoir enseigné la doctrine chrétienne en six volumes, après avoir expliqué le Nouveau Testament en seize volumes, j'ai déjà expliqué l'Ancien depuis la *Genèse* jusqu'à la *Sagesse*, et d'après les dispositions que j'ai remarquées dans mes auditeurs, j'ose assurer que cette manière d'enseigner (qui a été celle des Chrysostome, des Basile, des Ambroise, des Augustin, etc.), a tous les vrais avantages auxquels peut prétendre un pasteur. Elle plaît par le récit des faits importants arrivés depuis la création du monde jusqu'au temps des Machabées; elle instruit par les maximes morales que les historiens sacrés ont su tirer du fond de leurs histoires; elle touche, elle persuade, elle convertit par le dégoût qu'elle inspire pour les romans, et les écrits frivoles de notre siècle, et par le goût qu'elle donne pour les Livres saints pour les réflexions qui en dérivent. Combien d'auditeurs, un premier discours fini sur ces Livres, en attendent un second, avec une sainte impatience, et se réjouissent par avance du jour où ils auront le bonheur de l'entendre? combien s'y préparent par la lecture de la page sacrée qui doit leur être expliquée?

IX. Ils le savent, les ennemis du christianisme, ils savent que le goût pour nos saintes Ecritures fait tomber, de la main de leurs lecteurs, toutes les brochures à la mode, c'est-à-dire, tout ce qui est écrit contre la foi; et de là cette critique amère qu'ils ne cessent de faire, et des pasteurs qui invitent à lire, et des fidèles qui, en effet, lisent ces Ecritures, comme si cette lecture préjudiciait au temporel, comme si un serviteur ne pouvait s'en occuper sans nuire à son maître,

(3) L'objection contre le déluge universel qui se lit au quatrième vol. pag. 221 de l'Encyclopédie, et qui est répétée au sixième vol. pag. 247, est plus spécieuse : aussi nous en parlerons plus au long dans notre quatrième instruction sur la *Genèse*.

(4) Cette apparence, si elle existait, se dissiperait à la simple lecture de mon commentaire et ce sera souvent ma façon de résoudre des objections sur lesquelles je m'appesantirais en pure perte de temps.

(5) Combien de fois ne lui ferait-on pas le même reproche, s'il fallait le lui faire aussi souvent qu'il le mérite? *Voy.* (℣ 9) les pag. 188-209, t. IV, *Mélanges*. Vous y retrouverez, mot pour mot, ce que vous aviez lu pag. 87-112. Ici et là vous verrez couler la bile de l'auteur, sur le sacré comme sur le profane, sur le jour du Scibboleth, comme sur le jour de la Saint-Barthélemy.

Digitized by Google

un maître sans négliger les devoirs de son état; un grand, un prince, un roi sans perdre des heures dont ils doivent l'usage à l'utilité de leurs sujets.

X. Pourquoi donc était-il ordonné aux rois dans le *Deutéronome* (cap. XVII) de le copier de leurs propres mains, et de le lire tous les jours de leur vie? Un savant interprète (D. Calmet) faisait sur ce passage la remarque suivante : « On assure que les Juifs de Rome présentent aux Papes, après leur élection, un exemplaire de leur loi, lorsqu'ils vont en solennité à l'église de Latran, ce qui pourrait être une suite de leur usage, de mettre la loi dans la main de leurs rois, prenant possession de leur Etat. Les princes chrétiens les plus pieux, ont toujours cru que lire, étudier, méditer la loi de Dieu, était une de leurs principales obligations. On sait quel était le zèle du grand Constantin, de Charlemagne, de saint Etienne, premier roi de Hongrie, d'Alphonse, premier roi d'Espagne, d'Alphonse roi d'Aragon, qui avait lu quatorze fois la Bible, avec les gloses et les commentaires; d'Alfred, roi d'Angleterre, qui écrivit douze fois de sa main tous les livres du Nouveau Testament. » Nous lisons dans l'histoire de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, qu'il lisait les Livres saints avec délices, et qu'après les avoir longtemps médités, il employa, pendant vingt ans, une partie de son loisir à en faire une traduction libre en vers polonais, imprimée à Nancy.

XI. Comme ce sont les personnes du sexe principalement, que l'on prétend priver de la consolation de lire les saintes Ecritures, ce sera aussi pour leur en assurer le droit que je placerai ici ces paroles de saint Jérôme, faisant l'éloge de sainte Fabiole : « Bon Dieu! quelle était sa ferveur et son attention pour l'Ecriture sainte! elle courait les prophètes, les Evangiles et les Psaumes, comme si elle eût voulu se rassasier dans une faim violente; elle me proposait des difficultés, et conservait dans son cœur les réponses que j'y faisais; elle n'était jamais lasse d'apprendre, et la douleur de ses péchés s'augmentait à proportion de ce qu'elle augmentait en connaissance. »

XII. Je me suis autrefois expliqué plus au long sur ce point et sur l'utilité de la lecture de la Bible en général; aujourd'hui je me borne à ce peu de mots. Ceux qui désireront en savoir davantage, pourront lire M. Dupin, *Dissert. sur la Bible*, tom. III, p. 710-866, dans lesquelles il traite savamment ces trois questions; 1° si l'Ecriture sainte a été faite pour être lue par tous les fidèles, ou seulement par les pasteurs et par les personnes éclairées dans la religion; 2° si tous les fidèles peuvent tirer quelque utilité de la lecture de l'Ecriture sainte; 3° s'il est vrai que l'Eglise ait interdit l'Ecriture sainte au peuple. Sur la première il soutient l'affirmative, et il s'y élève contre ceux qui restraignent la liberté de lire les Livres saints aux seuls savants, pag. 731-751. Sur la seconde, il prouve l'utilité que tous les fidèles peuvent tirer de la lecture de ces Livres, pag. 751-814. Sur la troisième il nie que l'Eglise ait interdit l'usage d'une pratique d'elle-même si salutaire aux simples fidèles, pag. 814-866. Finissant cette longue et savante dissertation, il marque les dispositions sans lesquelles la Bible deviendrait un livre fermé, inutile et même dangereux à ses lecteurs. Tels sont la simplicité du cœur, la droiture de l'intention, la fermeté de la foi, le respect profond pour la parole de Dieu, la consultation préalable d'un pasteur, ou d'un directeur éclairé, la docilité à son avis, etc.

Telles sont par conséquent les dispositions que j'exige comme absolument nécessaires, de ceux que j'invite à lire le texte sacré avant de lire mon ouvrage. Du reste, je ne le donne que comme un essai que d'autres perfectionneront peut-être dans la suite des temps. Pour me servir ici des expressions de saint Jérôme, chacun offre ce qu'il peut dans le temple de Dieu; les uns présentent de l'or, de l'argent, des pierreries précieuses; les autres présentent du lin, de la pourpre, de l'hyacinthe. Quant à nous, ne pouvant faire mieux, nous présentons des peaux, des poils de chèvres (*In prologo Galeato*, n. 57), et nous prions le Seigneur, à qui nous faisons cette offrande si médiocre, de verser ses bénédictions célestes sur l'auteur et sur l'ouvrage.

XIII. Comme il n'est pas fait seulement ou pour les simples fidèles, ou pour les personnes religieuses, mais aussi pour ceux de MM. les orateurs chrétiens qui commenceront la longue et pénible carrière de la prédication; je dois faire pour ceux-ci les trois remarques suivantes :

1° Je n'ai prononcé en chaire aucune de ces instructions, ni selon la forme, ni dans les termes où elles se lisent dans cet ouvrage; j'ai cru mieux, de me rendre maître de mon sujet, de tirer de mes écrits ce que je jugeais plus assorti à la dévotion du jour et aux besoins de mes ouailles, et de laisser à l'écart ce qui m'aurait rendu trop diffus, ou ce qui aurait trop fatigué l'attention de mes auditeurs.

2° Convaincu que la variété dans la manière d'instruire est aussi utile, qu'une froide monotonie est contraire au dessein de l'orateur, tantôt j'ai expliqué un livre de suite, et tantôt j'ai tellement accolé l'Ancien Testament au Nouveau, que mon discours s'est souvent trouvé composé pour le fonds, moitié de l'un, moitié de l'autre; avais-je à traiter d'un mystère, par exemple, de l'Epiphanie, le jour de cette solennité? A l'idée qu'en donne le Nouveau Testament, je joignais les bénédictions de Noé sorti de l'arche, ou le psaume LXXI, ou le chapitre LV d'Isaïe. S'agissait-il d'un point de morale? par exemple, de la confiance en Dieu dans les

(6) Cette expression générale est susceptible de modifications que je placerai où il conviendra, ℣ 9, à la tête du cantique, etc., etc.

Digitized by Google

dangers? de l'évangile, ou de l'épître qui m'indiquait ce sujet, je passais aux psaumes x, xxx, lxx, xc, etc, par ce moyen je récréais l'imagination, j'excitais la curiosité, je nourrissais la piété.

Prévenu de cette juste réflexion qu'un prédicateur ordinairement n'est chargé de porter la parole qu'en certains temps, certains lieux, à certaines personnes, et qu'au contraire l'Esprit-Saint dans la Bible instruit tous les hommes, de tous les temps, de tous lieux et de toutes les conditions. J'ai observé d'écrire, et ce qu'en effet le texte m'autorisait à écrire, et ce qu'un orateur pourrait dire ailleurs utilement, mais en convenant avec moi-même d'écarter de mon discours les endroits concernant des auditeurs que je n'étais point dans le cas d'avoir, comme sont les rois, les reines, etc., etc. Il est peu, ou il n'est point de personnes dont un prédicateur n'ait occasion de parler; s'ensuit-il delà qu'il ait aussi occasion de parler à toutes, de les instruire toutes? La conséquence serait évidemment fausse. Une autre plus vraie et qui suit de ces trois observations, c'est qu'un prédicateur abrége beaucoup quand il retranche de son instruction tout ce qu'il peut en retrancher, sans rien rabattre de ce qu'exigent indispensablement les preuves, les portraits, le détail, etc.

Ce que je dis d'un prédicateur, je le dis aussi d'un écrivain ; il abrége beaucoup quand il évite les répétitions. De là la brièveté de cette Préface dont le lecteur trouvera le supplément dans nos *Homélies*. (tom. I, disc. prélim. ; tom. IV, disc. *sur l'homme;* tom. XIV, pag. 525), s'il se donne la peine de l'y chercher.

EXPLICATION

LITTÉRALE, DOGMATIQUE ET MORALE

DE LA GENÈSE.

—

CITÉ DE DIEU (7)

—

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Bonheur des premiers habitants de la cité de Dieu.

Omnis scriba doctus in regno cœlorum... profert de thesauro suo nova et vetera.

Tout docteur bien instruit de ce qui regarde le royaume des cieux... tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes, et il les distribue à ses disciples dans le besoin. (*Matth.* xiii, 52.)

Sans nous flatter d'être du nombre de ces docteurs qui possèdent toute la science qui concerne le royaume des cieux ; sans croire que nous nous soyons amassé un trésor bien abondant, des richesses immenses qui se trouvent dans les deux Testaments; sans vouloir assurer que nous vous ayons toujours communiqué ce trésor selon vos besoins, nous pouvons au moins nous rendre ce témoignage, que nous n'avons jamais perdu de vue la méthode dont parle Jésus-Christ dans la manière de vous instruire.

Elle exige d'un bon pasteur qu'il com-

(7) Ceux qui ont un peu lu les ouvrages de saint Augustin ne regarderont point comme étrangère à la chaire évangélique, cette idée de *Cité de Dieu*. Ce Père a composé un traité divisé en vingt-deux livres, intitulé de ce beau nom ; c'est le plus riche, le plus savant de tous ses ouvrages ; il y fait l'apologie du christianisme, sur lequel les païens rejetaient tous les malheurs de l'empire; il exécute ce dessein en montrant que les biens et les maux de la vie présente ne décident pas de la vérité ou de la fausseté de la religion de ceux, ou qui jouissent de ces biens, ou qui souffrent ces maux ; il y fait l'histoire de la cité de Dieu, et celle de la cité de Babylone ; il commence l'une et l'autre à Adam ; il les suit jusqu'à son temps, et même jusqu'à celui du jugement dernier ; il indique les principes d'où sortent ces cités opposées ; ce sont deux amours opposés selon le saint ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris du monde, est celui qui bâtit la cité de Dieu, et l'amour du monde jusqu'au mépris de Dieu, est celui qui bâtit la cité de Babylone. Ce sont les paroles de saint Augustin dans son ouvrage de la *Cité de Dieu*.

Ailleurs il dit : « Hi duo amores quorum alter sanctus est, alter immundus... distinxerunt conditas in genere humano civitates duas, sub admirabili et ineffabili providentia Dei cuncta... ordinantis alteram justorum, alteram iniquorum. Quorum etiam quadam temporali commistione peragitur sæculum, donec ultimo judicio separentur. » (*De Gen. ad litt.*, cap. 11, n. 15.)

Il dit encore dans ses *Confessions* (c. 12, n. 15) : Il y a une sagesse qui a été créée avant toutes choses, savoir ces esprits et ces intelligences célestes qui composent la cité sainte du Seigneur, cette cité qui est notre mère et qui est éternelle dans les cieux ; mais dans quels cieux ? sinon dans ce ciel des cieux qui vous loue, mon Dieu ! et qui vous appartient ; dans ce ciel en comparaison duquel celui que nous voyons n'est que terre.

Comme il y a, dit-il encore (*De civit.*, lib. xi, c. 13),

Digitized by Google

mence par communiquer ses connaissances sur le Nouveau Testament : *Profert de thesauro suo nova*, et nous vous avons communiqué les nôtres sur tous les livres de ce Testament depuis le premier jusqu'au dernier pendant les années précédentes. Elle exige d'un pasteur zélé qu'il instruise ensuite sur l'Ancien et qu'il montre l'accord des figures avec les vérités, des prophéties avec les événements, et c'est ce que nous nous proposons de faire au moins dans les saints temps d'Avent et de Carême; si sur ce point nous nous écartons de l'usage aujourd'hui plus communément suivi dans les chaires chrétiennes; nous avons la consolation de penser que nous nous rapprochons de celui que suivirent les Origène, les Basile, les Grégoire de Nysse, les Chrysostome, les Ambroise, ces grands saints qui étaient remplis de l'esprit de Jésus-Christ. Qui mérite, autant que ces orateurs fameux, d'être imité dans le choix des sujets? La nouvelle carrière dans laquelle nous entrons est pénible; elle est longue, il est vrai, et peut-être finirons-nous celle de notre vie avant d'avoir couru celle que nous nous ouvrons; quoi qu'il en soit, après avoir recommandé notre entreprise aux justes de l'ancienne alliance surtout, après vous avoir invités à vous procurer, ou la sainte Bible, ou du moins quelque abrégé de ce livre, j'en commence l'explication par ces paroles qui sont à la tête: *Au commencement* (8), *Dieu* (9) *créa le ciel et la terre*. Je prends pour sujet principal de mon discours le bonheur de nos premiers parents dans l'état d'innocence; je m'y propose de bâtir la cité de Dieu au milieu de vous, en fortifiant les justes, et de détruire la cité de Babylone en y convertissant les pécheurs. Tenons fermé le *Livre de la Genèse;* ouvrons les uns après les autres, tous ceux que nous ont laissés les écrivains profanes et modernes; ceux d'Egypte, ceux de Chaldée, ceux des Grecs, ceux des Romains, et tout récemment ceux de notre France (10), que saurons-nous après les avoir lus avec la constance qu'exige leur grand nombre et leur extrême profondeur? que saurons-nous? par exemple sur cette question dont il nous importe tant d'avoir la solution : Depuis quand environ, cet univers existe-t-il? peut-être dirons-nous, en imitant le faste et l'ignorance de ces écrivains, peut-être dirons-nous avec les uns, qu'il existe depuis 36,605 ans, environ (11); ou avec les autres, qu'il est depuis 76,000 ans (12); ou avec d'autres encore (ce qui annonce une bien plus haute antiquité) nous dirons qu'il était il y a 302,000 ans et au-delà (13); ou enfin ce qui n'est plus seulement faux, mais absurde, peut-être dirons-nous qu'il est éternel (14) : l'éternité convient-elle à des êtres caducs et périssables? à des êtres qui ont pu exister ou ne pas exister?

Fermons au contraire tous ces livres dont les auteurs ont erré sans boussole, au gré de leur imagination, ou de leur orgueil, et ouvrons celui de la Bible; prenons-en les âges divers, remontons du cinquième au quatrième, et de ce quatrième jusqu'au premier, quelle différence nous mettrons entre celui-ci et ceux-là : c'est alors que nous nous écrierons avec le Roi-Prophète : De quoi, ô mon Dieu, ces prétendus sages, ces méchants nous entretiennent-ils, sinon de fables destituées de toute vérité et de toute vraisemblance : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes?* (*Psal.* CXVIII, 85.) Alors remontant du siècle où nous sommes à celui qui a commencé le sixième âge du monde, puis de ce sixième âge au premier; alors prenant les époques de chacun de ces âges et suivant l'ère chrétienne vulgaire (15), nous trouverons (16) que cet univers existe depuis six mille ans environ, et nous pourrons dire avec confiance qu'au commencement de ces six mille ans qui courent, Dieu créa le ciel et la terre, qu'il les tira du néant par la force de sa parole, qu'il leur donna alors l'existence qu'il leur conserve encore aujourd'hui : *In principio creavit Deus cœlum et terram.*

Lorsqu'une fois nous aurons ouvert le volume sacré, ne le fermons plus que nous ne l'ayons lu, médité, approfondi, autant que

pour les anges une cité de Dieu, il y a aussi une cité de Babylone. Les habitants de celle-ci sont ces esprits superbes qui ont acquiescé à cette pensée de Lucifer : *Je serai semblable au Très-Haut*, et les habitants de celle-là sont ces esprits humbles qui ont crié avec saint Michel : *Quis ut Deus?* qui est comme Dieu? qui est semblable à Dieu? qui peut subsister sans lui? qui a quelque chose qu'il n'ait reçu de lui. Reconnaissons ces deux sociétés d'anges tout opposées, l'une qui est bonne et l'autre qui est mauvaise; une brûlante du pur amour, l'autre, etc. *Illam luminosa pietate tranquillam, istam tenebrosis cupiditatibus turbulentam*, etc.

(8) La plupart des Pères entendent par ces paroles : *In principio* : le Fils de Dieu, *in Verbo tuo, in Filio tuo*, etc., dit saint Augustin au livre 11e de ses Confessions.

(9) *Voy.* dans la Préface la réponse à Voltaire sur ce mot.

(10) J'entends Buffon, dont le système des époques a été si ingénieusement inventé, si puissamment combattu avec les armes de la religion et même de la raison.

(11) C'est la chronologie des Egyptiens.

(12) C'est celle de Buffon.

(13) C'est celle des Chaldéens, qui selon d'autres, porte 370,000; selon d'autres 720,000.

(14) Non-seulement l'auteur des questions sur l'Encyclopédie l'assure, mais il cite pour lui saint Thomas dans ses *Sermons de la foi catholique*, liv. II, au ch. 32, 37, et il y a maladresse de prendre ces objections pour des réponses. N'est-ce qu'ignorance? n'est-ce pas mauvaise foi?

(15) Suivant cette ère on compte 4,156 ans avant Jésus-Christ.

(16) En suivant la Vulgate et l'hébreu, car la chronologie des LXX fait le monde plus ancien de 1450; de 600 ans avant le déluge; de 850 depuis le déluge jusqu'à Abraham. Le P. Petau avoue qu'on ne peut connaître que par conjectures, les années qui se sont écoulées depuis le commencement du monde jusqu'à l'ère chrétienne, parce que l'Ecriture qui est le seul endroit d'où on puisse tirer avec certitude cette connaissance, ne marque pas exactement les temps.

Digitized by Google

la grâce nous en aura rendus capables. Que de nouvelles découvertes nous ferons, à proportion que nous avancerons dans cette étude! Nous saurons d'où nous venons, et quelle est notre première origine; où nous allons et quelle est notre fin dernière; ce que nous étions d'abord, par la bonté de Dieu, et ce que nous sommes devenus par notre faute. Nous apercevrons deux cités qui, dès les premiers temps, s'élèvent l'une à côté de l'autre; celle que nous nommons la cité de Dieu, parce qu'elle a Dieu pour architecte, et les justes pour habitants; celle que nous appelons la cité de Babylone, parce qu'elle a pour fondateur le prince de ce monde figuré par Babylone, et pour habitants tous ces méchants dont les impies Babyloniens étaient les images. Nous verrons qu'à peine le Seigneur a eu commencé sa cité, que Satan a travaillé à la renverser, pour établir la sienne sur ses ruines. Nous verrons que comme le Seigneur élève et fait subsister sa cité dans la postérité de Seth, de même Satan élève et fait subsister la sienne dans la postérité de Caïn. Nous observerons, non sans peine, que les habitants de la dernière prévalent sur ceux de la première; qu'ils les subjugent, qu'ils les corrompent tellement, qu'au bout de seize siècles, la cité de Dieu est réduite à une seule famille de justes.

N'allons pas plus loin. A ces idées générales, substituons-en de particulières, et pour nous occuper de celles qui tiennent la première place dans les Livres saints, admirons d'abord le grand bonheur des premiers habitants de la cité de Dieu; entretenons-nous (17): 1° des biens extérieurs que Dieu leur prépara, chacun des cinq jours qui précédèrent celui de leur création; 2° des biens intérieurs dont il les enrichit au moment même de leur création: de ces deux considérations naîtra la connaissance de Dieu, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté (18). De cette connaissance naîtront ensuite en vous les sentiments d'adoration, d'admiration, de reconnaissance, d'amour; ceux par conséquent que j'ai à cœur de vous inspirer dans ce discours. A parler humainement, quelle haute idée ne vous formeriez-vous pas d'un prince à qui, avant sa naissance, on préparerait des palais, des meubles, des appartements, des jardins semblables à ceux de Salomon, pour la richesse, la rareté, l'élégance et la magnificence? Ne diriez-vous pas les uns aux autres, dans l'étonnement: Quel pensez-vous que sera cet enfant? Eh! qu'eussiez-vous donc dit du bonheur futur d'Adam, si vous eussiez existé avant lui, et si vous eussiez assisté à la production des ouvrages que son Créateur fit les cinq premiers jours du monde, pour lui préparer une demeure digne de lui?

Le premier jour (19) *il dit* (20), et les temps commencèrent; *il dit*, et le néant obéit; il dit, et de rien il créa ce ciel qui couvre ma tête, cette terre qui est l'escabeau de mes pieds. Quel potentat qui commence par un chef-d'œuvre de cette nature! Quelle puissance de cet être à qui un si grand ouvrage ne coûte qu'une parole, qu'un acte de sa volonté! non, elle n'est rien moins qu'infinie; elle franchit un espace infini, celui qui est entre l'être et le non-être.

(17) Sur la différence de la Vulgate et des Septante, voici la sage réflexion de Duguet. Dans l'impuissance où nous sommes de concilier les calculs aussi différents que ceux du texte hébreu ou de la Vulgate, et des Septante, et l'affectation d'ajouter ou de retrancher étant manifeste, il me paraît plus équitable de rejeter l'addition sur les Septante, et de regarder l'hébreu comme pur et sincère, l'original méritant d'être préféré, dans le doute, aux copies dont il est la source et qui, lorsque les soupçons sont égaux, ne peuvent se défendre, comme lui, par la seule antiquité. C'est la règle que saint Jérôme et saint Augustin nous proposent, et qui est fondée sur l'équité naturelle. *L'un et l'autre ne peuvent être vrais*, dit le dernier, *il faut plutôt s'en rapporter à la langue orientale*, sur laquelle les versions ont été faites.

Dieu a permis la différence de l'hébreu et des Septante pour nous apprendre qu'il n'importe point de savoir à quels moments précis le déluge, la construction de la tour de Babel, etc., sont arrivés et que ceux qui ne s'occupent que de ces épines, ne cherchent dans l'Ecriture que ce qu'elle regarde comme très-peu nécessaire.

(18) « Notre raison, » dit saint Augustin, « conciliant l'immutabilité de Dieu avec la création (*Conf.*, lib. XI, c. 15), elle doit être persuadée que Dieu a eu de toute éternité la volonté de créer le monde, mais que le changement qui est arrivé alors étant tombé sur la créature seule qui a passé du non-être à l'être, la volonté du Créateur est demeurée toujours immuable: Seigneur! ajoute-t-il, vous êtes avant tous les temps, et vous êtes toujours le même; rien ne se change dans le monde que par vous, et rien ne se change en vous. Que celui qui entend ces choses vous loue, ô mon Dieu! et que celui qui ne les entend pas, vous loue encore, et qu'il aime mieux une ignorance humble qui éclaire sa volonté, et qui l'approche de vous, qu'une science présomptueuse qui lui obscurcirait le cœur, et l'éloignerait de vous. »

(19) « Ut ingressuro in civitatem aliquam rege, opere pretium est præmittere satellites aliosque omnes ut bene adornatis palatiis rex honestius ibi agat, ita quasi regem... rebus terrenis præfecturus, prius omnem hunc ornatum fabricavit et tandem præficiendum hominem formavit. » (S. CHRYSOST., hom. 8 *in Gen.*)

(20) On demande, dit saint Augustin (*Confes.*, lib. XI, c. 12), ce que faisait Dieu avant qu'il créât le ciel et la terre. « A quoi je ne réponds pas, » ajoute-t-il, « ce qu'on rapporte que répondit assez adroitement une certaine personne: *Dieu*, dit-elle, *préparait avant le monde des supplices à ceux qui feraient des questions trop curieuses:* car je n'aime point une réponse par laquelle on se moque de celui qui a proposé une question très-difficile, ou on loue celui qui a répondu une chose fausse. Et pour moi j'aimerais beaucoup mieux avouer mon ignorance sur ce point, que de dire contre la vérité que Dieu se préparait alors à punir ceux qui feraient de semblables questions, puisqu'on peut le faire innocemment et utilement, pour s'instruire de ce qu'on ne sait pas, et pour louer Dieu de ce qu'on peut apprendre... Il est aisé de répondre qu'avant le monde Dieu était en lui-même; il jouissait de lui-même; il n'avait pas plus besoin de toutes les créatures avant de les faire, qu'il n'en eut besoin quand il les eut faites.

Digitized by Google

Mais comment admirerais-je cette puissance, si je n'en voyais les effets? comment verrais-je ces effets, sans le secours de la lumière? C'est pour nous le procurer que Dieu dit le premier jour : *Que la lumière soit faite* (21), « *Fiat lux.* » A ces mots, elle sortit des ténèbres, comme le ciel et la terre étaient sortis du néant: et la lumière fut faite, dit l'historien sacré, parlant de cette étonnante production et de toutes les autres des six jours, comme s'il racontait les plus ordinaires et les plus faciles. Quelle sublime simplicité! mais ce n'est point le style, ce sont les paroles mêmes de Moïse, qui doivent m'occuper.

Dieu, continue-t-il, *vit que cette lumière était bonne*, et il sépara la lumière des ténèbres, en ordonnant d'abord à la lumière de succéder aux ténèbres, afin que pendant qu'elle luirait, l'homme pût vaquer à ses affaires et pourvoir à ses besoins, en ordonnant ensuite aux ténèbres de succéder à la lumière, afin, dit saint Chrysostome (lib. II *De confess.*) que l'homme enveloppé de leurs sombres voiles s'assoupît plus facilement, et qu'il dormît plus tranquillement. C'est ainsi que l'attention du Créateur au besoin de sa créature, s'étend jusqu'à l'heure du repos. Oh! le bon père, qui pourvoit de la sorte aux nécessités de ses enfants! *Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit; et du soir et du matin se fit le premier jour.* C'est ce que Moïse nous dit des biens préparés, ce jour, aux habitants futurs de la cité de Dieu.

Le second jour Dieu *fit le firmament, et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament, de celles qui étaient au-dessus du firmament*, c'est-à-dire qu'il divisa les eaux en deux parties, que les eaux s'élevèrent au-dessus du firmament, au-dessus de cet espace qui commence de la surface de la terre, et qui se termine à la dernière des étoiles fixes, attendant là les ordres du Seigneur, et se tenant toujours prêtes pour exécuter ses vengeances sur la tête des coupables mortels. Voilà l'ouvrage du second jour, en considération des citoyens de la ville sainte.

Le troisième jour *Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse : et cela se fit ainsi*, d'une seule parole. A ce tonnerre effroyable, ces eaux effrayées se rassemblent avec empressement, elles s'entassent, elles se roulent les unes sur les autres avec impétuosité, elles vont avec précipitation remplir les grands réservoirs qui leur sont préparés autour de la terre et en ses diverses sinuosités; alors je vois les montagnes qui s'élèvent, les collines qui s'abaissent, les campagnes qui s'étendent, tout l'aride qui paraît; et je m'écrie avec le Prophète : O Dieu! *que vos œuvres sont grandes! que vos desseins sont profonds!* « *Quam magnificata sunt opera tua! nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ.* » (*Psal.* XCI, 6.)

Une autre merveille opérée le même jour, est ce tapis si large, si long et d'un tissu si délicat, dont Dieu couvrit la face de la terre lorsque les eaux l'eurent abandonné: ce troisième jour, *Dieu dit : Que la terre produise de l'herbe verte portant sa graine, et la terre en produisit*; sans délai elle vit sa surface diversifiée de prairies riantes et de riches vallons; ornée du lis blanc, de la violette pourprée et de la rose éclatante; pourvue d'herbes utiles ayant chacune sa figure, son usage, ses propriétés et ses sucs nourriciers, qui montaient sans le secours des causes secondes telles que sont la pluie, le soleil et la culture. Quelle attention du Créateur à prévenir l'ingratitude de l'homme toujours porté à attribuer la fertilité de la terre à ses soins et à l'aide des saisons!

Mais, encore, quelle bonté ne nous marque-t-il pas en disant: *Que la terre produise une herbe verte?* Cette couleur est la plus douce et la plus amie de l'œil; elle le délasse au lieu de le tendre; elle le soutient, au lieu de l'épuiser; c'en est assez pour qu'elle soit choisie et préférée au blanc et au rouge qui ont trop de vivacité; au violet et au bleu qui n'en ont pas assez. Qui ne voit en cela la bonté d'un Dieu préparant des délices presque continuelles à l'habitant des campagnes?

Une troisième merveille qu'il opéra le troisième jour, est la création des arbres. *Il dit : Que la terre produise des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence, pour se reproduire sur la terre, et cela se fit ainsi.* A ces mots vous eussiez vu un verger immense paraître tout à coup sur la surface de la terre; ici des cyprès et des cèdres couvrir la cime des montagnes; là, des ormeaux offrir leur ombre aux voyageurs, si dès lors il en eût existé; portant des arbres chargés de fruits excellents, renfermant leur semence, et possédant en elle cette espèce d'immortalité dont nos yeux nous assurent: vous avez ouvert votre main, Seigneur! et vous avez rempli la terre de biens et de richesses; vous nous avez préparé une table magnifiquement servie, en ordonnant à la terre de produire ce qui pouvait contribuer à nos délices.

Après avoir enrichi la terre de ces arbres et de ces fleurs, dont la beauté surpasse celle de Salomon dans toute sa gloire, il fallait orner le dôme de cette demeure de l'homme futur, et ce que Dieu fit le quatrième jour. Ce jour, il fit deux grands corps lumineux; l'un plus grand, pour présider au jour, et l'autre moindre (22), pour présider à la nuit. Il fit aussi ces étoiles, qui ne nous paraissent

(21) Le lecteur qui a ma *Doctrine chrétienne* s'apercevra facilement que ce discours n'est qu'un abrégé des 4e, 5e, 6e et 7e instructions sur le Symbole.

(22) Il y a plusieurs opinions sur la nature de cette lumière; on l'entend des anges, des astres, d'un corps lumineux qui a tenu la place des astres pendant trois jours. Le concile de Latran a défini que les anges avaient été créés en même temps que le monde. Parlant d'eux, Hugues de Saint-Victor dit : *Sicut primo die Deus divisit lucem a tenebris, ita tunc simul angelos a dæmonibus... dispescuit.*

Digitized by Google

que des points, et qui cependant sont autant de corps d'un diamètre beaucoup plus grand que n'est celui du soleil. Si cela est, comme nous ne pouvons en douter, d'après le témoignage constant des astronomes les plus habiles, qu'elle est donc leur distance infinie de notre globe! on conjecture que celle de toutes les étoiles fixes la plus proche de nous en est éloignée de 27,664 fois plus que le soleil; par conséquent qu'elle est distante de la terre de neuf cent douze milliards neuf cents millions de lieues (23). Si tel est l'espace qui nous sépare de l'étoile la plus voisine de notre globe, quel est celui qui nous sépare de la dernière, qui en a avant elle peut-être plus d'un million? combien ici de millions, de milliards de lieues à compter! Les nombres ne suffisent plus; l'imagination se perd dans cette élévation (24). Cependant cet intervalle qui règne entre ce temple et la plus haute des étoiles, est rempli de la substance divine. Ah! qu'il est donc grand! qu'il est immense ce Dieu qui est tout entier dans ces espaces immenses! *Ubique totus* (25).

Et toi, homme! comprends-tu ce que dit un prophète, que *toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau?* (*Isa.* XL.15) Eh! si cette terre que tu habites n'est elle-même qu'un atome imperceptible en comparaison des astres, qu'es-tu donc de plus que le néant? que sont tes terres et tes fonds? cendre et poussière! Abats ta face devant cet Etre immense, et confesse qu'il n'y a, pour cette majesté suprême, qu'honneur et que gloire, et pour toi que honte et confusion.

Le cinquième jour, *Dieu dit: Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans les eaux* (26), et ces mots sont à peine prononcés que, du sein stérile des eaux, je vois sortir des peuples innombrables de reptiles qui, sans pieds, sans mains, se jouent dans les eaux, qu'ils fendent avec une vitesse presque incroyable. Quelle vertu! quelle fécondité d'une parole qui a peuplé les mers et qui, jusqu'à ce jour, en a conservé les habitants, nonobstant la guerre constante et opiniâtre qu'ils se font les uns aux autres. L'événement seul suffirait pour prouver que ces reptiles sont faits pour l'homme; car, que verriez-vous, en certaines saisons, si vous étiez placés ou sur les rives de la mer, ou à l'embouchure des grands fleuves? vous verriez certains poissons se présenter à la main du pêcheur lorsqu'ils peuvent servir à nos usages: vous en verriez d'autres remonter le long des fleuves jusqu'à nous, et nous dire que si l'Océan est riche c'est pour nous; verriez-vous ce spectacle sans être touché de reconnaissance envers le bienfaiteur qui vous le procure?

Le même jour et du même sein où les poissons avaient été créés, sortirent encore des volatiles sans nombre, les uns ne s'éloignant pas de la terre, les autres prenant leur vol dans les airs; les uns restant avec les hommes et les autres s'enfuyant dans les forêts les plus sombres; les uns aimant la lumière et les autres préférant les ténèbres, tous devenant pour l'homme autant de sujets de réflexions morales et utiles au salut (27).

Si nous suivons l'opinion de plusieurs interprètes, le cinquième jour (28) Dieu dit à la terre: *Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce*, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages de la terre, selon leurs différentes espèces, *et cela se fit ainsi.* La terre produisit des animaux domestiques, c'est-à-dire des animaux destinés à nourrir l'homme, à le vêtir, à le garder, à le soulager dans ses travaux, à lui obéir. A cette première espèce d'animaux le Seigneur en ajouta une seconde et une troisième, celle des reptiles dont les uns vont en s'allongeant et se raccourcissant et les autres en se glissant; celle des animaux sauvages qui habitent dans les solitudes et qui se nourrissent, les uns d'herbes et de grains, comme le paisible cerf, les autres de sang et de carnage, comme le cruel lion; et après les avoir créés, il leur répéta ce qu'il avait dit aux poissons et aux animaux en ces termes: *Croissez et multipliez-vous;* remplissez les eaux de la mer et que les oiseaux se multiplient aussi sur la terre.

Il vit que cela était bon, ajoute l'Ecriture. Ainsi toutes les herbes même vénéneuses sont bonnes en elles-mêmes (29); et elles seraient bonnes par rapport à nous si nous en connaissions toutes les propriétés. Ainsi le tonnerre est bon en lui-même, et lorsqu'il gronde dans les déserts, lorsqu'il brise la pointe d'un rocher, lorsqu'il se fait entendre

(23) Lorsqu'ici les incrédules objectent que la lune n'est point un corps lumineux, que Moïse est sur cet objet aussi mauvais physicien que l'auteur de l'*Ecclésiaste*, qui dit que le soleil se lève, etc., nous leur répondons que les auteurs sacrés en traitant des choses naturelles, ont dû parler le langage commun du genre humain: le langage entendu de tous les hommes, et que tel est celui dont Moïse et Salomon se sont servis, celui dont nos philosophistes mêmes se servent tous en nous contredisant.

(24) Les milliers se comptent ici pour rien.

(25) Selon Huyghens, un des plus habiles astronomes du dernier siècle, un boulet parcourant 4,320 lieues en un jour, mettrait sept cent (moins neuf) mille ans pour arriver à l'étoile fixe la plus près de nous.

(26) Sur ces paroles: Dieu... créa tout animal, que les eaux avaient produit: *Quam produxerant aquæ:* l'auteur de l'Encyclopédie demande comment Dieu créa ce que les eaux avaient déjà produit? il n'eût pas fait cette question, s'il eût su que le texte original doit être traduit par *produxerunt*, produisirent: les eaux produisirent.. par un effet de la volonté créatrice du Seigneur.

(27) *Voy.* tom. I, col. 70.

(28) Le plus grand nombre rapporte cet ouvrage au sixième jour.

(29) Saint Augustin en dit autant des animaux: « Cum animalia venenosa jam creata essent noxia, non nisi postea peccatoribus nocere cœperunt. (*De Gen. ad litt.*, lib. III, cap. 15.) Tibi terra spinas parit quæ ad pastum aliis animalibus antea nascebantur. » (Cap. 18.)

Digitized by Google

au-dessus de nos têtes, il serait bon par rapport à nous, s'il nous faisait sérieusement penser à ce jour épouvantable où le ciel et les éléments passeront au bruit impétueux que causera leur dissolution. Ainsi la grêle, la glace, les frimats, les ardeurs des autans sont des êtres bons en eux-mêmes, et ils seraient bons par rapport à nous si nous souffrions avec patience ce qu'ils ont d'incommode. Ainsi les insectes sont bons en eux-mêmes; ils sont bons à nos corps dont ils amassent la corruption, et ils seraient bons à nos âmes si à leur vue nous pensions que nous deviendrons leur aliment dans le tombeau. Il n'y a dans le monde qu'une chose mauvaise, c'est le péché: c'est le vice et la concupiscence, source empoisonnée du péché. Aussi quand David invite toutes les créatures à bénir le Seigneur, il ne dit pas; orgueil! ambition! envie! avarice! louez le Seigneur, parce que ce sont là proprement les œuvres du démon; mais il dit: serpents! dragons! louez le Seigneur, parce que ces animaux sont l'ouvrage du Seigneur. Bénissez donc le Seigneur, vous qui êtes ses œuvres! vous, ciel! terre! mer! avec ce que vous renfermez, louez-le; ou plutôt, mes frères, louons-le pour ces êtres? C'est un des premiers devoirs de l'homme, celui qu'Adam remplit dès les premiers moments de son existence; nous allons le voir en considérant son bonheur, non plus comme nous venons de faire par rapport aux biens extérieurs qui lui furent préparés avant la création, mais par rapport aux biens intérieurs dont il fut enrichi au moment de sa création. Le ciel et la terre étaient achevés; l'un et l'autre avaient les ornements qui leur convenaient dans le dessein du Créateur: les astres roulaient dans les espaces immenses du firmament; la terre était chargée de fruits exquis, le doux agneau bondissait sur l'herbe, le timide poisson se jouait dans les eaux et le volatile mélodieux dans les airs: tout était dans l'attente d'un maître créé qui le présidât, lorsque le Père éternel adressant la parole aux deux autres personnes divines, et nous préparant dès lors au grand mystère de la Trinité, dit: *Faisons l'homme: « Faciamus hominem. »* Jusqu'à ce moment Dieu avait parlé tout autrement: *Que la lumière soit faite... que le firmament soit étendu... que la terre produise des herbes:* c'est la voix que j'avais entendue jusqu'à présent, et à ces mots prononcés d'un ton impérieux, j'avais vu des esclaves courir à celui qui les appelait: ici ce n'est plus cette voix tonnante, c'est une voix douce, une voix qui par avance honore, et m'apprend à honorer l'ouvrage qui va paraître; une voix à laquelle je comprends déjà que l'homme sera le chef-d'œuvre de la toute-puissance et de la sagesse infinie du Seigneur. Mais peut-être ne le comprenez-vous pas également; peut-être est-il nécessaire de vous expliquer plus amplement cette pensée, et c'est ce que je vais faire en vous parlant de la souche commune de tous les hommes, de son corps, de son âme, de l'union de ces deux substances. Point de moyen plus propre à vous faire connaître les biens essentiels dont Dieu enrichit l'homme au moment de la création.

Le Seigneur Dieu, dit Moïse, *le forma de la terre: « Formavit... hominem de limo terræ. »* Voilà l'origine de son corps, il a été pétri d'une poussière humide, d'un peu de boue. Qu'il est donc vil et méprisable, ce corps, vous écriez-vous d'un ton gémissant! Et moi je dis, sans cependant désavouer votre réflexion: Qu'il sera donc admirable ce corps! Dieu le forme de boue afin que la gloire de la formation soit attribuée, non à la matière de laquelle il a été tiré, mais à la main qui l'a formé: quel ouvrage excellent que celui dont Dieu se réserve tout l'honneur! En effet je suis l'ouvrier dans ses opérations; j'examine séparément et de près, cette bouche d'où couleront des fleuves d'éloquence, ce front sur lequel paraîtra la majesté, ces organes d'une délicatesse extrême et multipliés à l'infini, l'harmonie qui règne entre le tout et ces parties, et bien avant que cet examen ne soit fini, je me suis déjà écrié cent et cent fois: Qui êtes-vous, sagesse incompréhensible qui êtes ce merveilleux ouvrage dont la structure passe notre intelligence! Non, mes frères, il ne faut que considérer une seule partie de l'homme, son œil, par exemple, pour convenir qu'il existe une sagesse infinie dont il est l'ouvrage, mais un discours entier ne suffirait pas pour épuiser ce seul sujet, et accablé par le poids d'une matière si féconde, contraint d'éviter un détail qui fait les délices du philosophe chrétien, de ce léger examen du corps de l'homme je passe à celui de son âme.

Moïse en marque la création disant que Dieu répandit sur le visage de l'homme un souffle de vie: *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ:* c'est-à-dire, rend Tertullien expliquant ces paroles, c'est-à-dire, que notre âme est comme le souffle de Dieu, l'ouvrage de sa bouche, une portion de sa divinité. Mais ce qu'il est encore plus important de vous expliquer, ce sont ces autres mots: *Faisons l'homme à notre image: « Faciamus hominem ad imaginem nostram. »* Ce que le Seigneur a dit, il l'a fait, et lorsque je rapproche la copie de l'original, quelle conformité je remarque entre l'un et l'autre! En Dieu je vois un être dont la substance est tout entière dans tous les lieux, *totus ubique:* dans notre âme je vois un être dont la substance est aussi dans toutes les parties du corps auquel je la suppose unie. En Dieu je vois un être parfaitement libre excepté sur un seul point, l'amour de lui-même: en notre âme je vois un être qui a le choix entre l'eau et le feu, entre la vie et la mort, entre le bien et le mal; s'aimer lui-même, c'est le seul point qu'il soit nécessité de vouloir. En Dieu je vois un être la vérité souveraine, et le bien infini: dans notre âme je vois un esprit que la souveraine vérité peut seule satisfaire, un cœur que le seul bien infini peut contenter. En Dieu j'adore trois personnes qui ne font qu'un seul Dieu, et dans mon âme quoique unique je vois un être qui

Digitized by Google

est entendement, volonté et mémoire. O âme, ô miracle de sagesse et de toute puissance! oui, je connais maintenant le prix de tout ton être; je t'aime; le plaisir de te posséder m'enlève; tes traits me charment: O Dieu magnifique en vos dons! que vous rendrai-je pour cette âme que vous avez formée à votre image?

Dieu, dit Moïse, ayant répandu sur le visage d'Adam un souffle de vie, il devint homme: *Factus est homo.* Il devint homme de statue qu'il était auparavant, et cet homme fut un ange d'un ordre nouveau tenant du ciel et de la terre; et cet homme fut un prêtre placé entre les choses visibles et invisibles, pour être médiateur entre les unes et les autres; et cet homme devient un pontife établi pour payer à Dieu, au nom de toutes les créatures sans raison, le tribut de gloire qu'elles lui doivent et qu'elles étaient incapables de lui payer par elles-mêmes. Ce fut le dessein de Dieu en créant un homme participant à la terre et jouissant de tous les biens de la terre par son corps, et voilà ce que j'appelle un miracle de sagesse. (S. Greg. Nyss.) Comment sans lui la nature eût-elle reconnu son créateur et remercié son bienfaiteur?

Le premier homme devint animé: *Factus est homo in animam* (30); le corps fut comme changé en l'âme et l'âme au corps; les biens, les maux, tout dès lors fut tellement commun entre ces deux substances que depuis on a pu entendre de l'une ce qu'on a dit de l'autre; on a pu entendre de l'âme ce qu'on a dit du corps, que ses yeux voient, que sa langue parle, etc., etc. Se conçoit-il une union plus étroite? celle-ci n'est-elle pas un miracle de la toute-puissance? en fallait-il un moindre pour mettre entre deux substances étrangères l'une à l'autre, ce commerce, cette relation constante, cette correspondance exacte que nous y remarquons? vous seul, ô mon Dieu! pouvez opérer de si grandes merveilles: eh! si vous avez pu joindre si intimement un corps corruptible avec une âme incorruptible, pourquoi donc n'auriez-vous pas pu unir la nature divine avec la nature humaine?

De l'union de la substance corporelle avec la substance spirituelle, résulte un homme animé et *vivant*: « *Factus est homo in animam viventem.* » Que signifie ce mot *vivant?* Il signifie que comme ce monde avait été préparé pour l'usage de l'homme, l'homme en usa en effet dès le premier moment de son entrée dans le monde. Apprenez ici comment. Dieu, dit l'historien sacré, amena devant Adam tous les animaux. Quelle complaisance de ce Dieu pour sa créature favorite! Il ne veut pas que rien manque aux délices de ses sens. D'abord il place ce nouveau roi dans un jardin planté de ses mains et émaillé des fleurs les plus belles; dans un jardin d'où s'élèvent des arbres de toutes espèces (31); dans un jardin d'où sortent quatre grands fleuves, et où il entend, avec le doux murmure des eaux, le chant agréable de mille volatilles qui viennent le saluer comme leur maître.

Au gré du Créateur, ce premier hommage ne suffit pas encore. Il commande, et à l'instant, tout ce qui respire sur la terre et dans les eaux accourt; le tigre ainsi que l'agneau, et l'éléphant ainsi que la fourmi... Tous ces animaux se présentent, chacun dans son ordre, chacun baissant la tête devant le roi qui lui est donné. O le spectacle charmant pour le premier homme! admiration, reconnaissance, dites-le-nous, Adam! quelle fut en vous la vivacité de ces sentiments? Plus humilié devant Dieu que ces êtres sans raison devant lui, je l'entends s'écrier: Soyez béni, Dieu tout-puissant! recevez par mon ministère l'hommage de ces êtres; à vous l'honneur qu'ils me rendent: qu'est-ce que l'homme que vous avez établi sur l'ouvrage de vos mains? si les animaux vous obéissent de la sorte, quelle doit être mon obéissance envers vous?

Adam, dit l'Écriture, appela tous les animaux d'un nom qui leur était propre, du nom qui leur convenait. Il les voit pour la première fois, il n'a pas encore été témoin ni de leur ruse, ni de leur industrie, ni de leur prévoyance, ni des travaux qui distinguent les qualités propres à chacun d'eux, et cependant il les connaît déjà; au lion il donne un nom qui désigne sa cruauté; à la fourmi un nom qui marque son application; au serpent un nom qui signifie sa prudence. Quelles lumières d'un homme qui, sans étude, distingue ainsi les propriétés des êtres irraisonnables! Il distingua avec la même facilité ses devoirs envers Dieu et envers lui-même; ce qui fait dire aux théologiens qu'il fut créé avec la science infuse.

Avec cette science vaste et profonde, il reçut de plus cette innocence qui servait de voile à sa nudité; ce parfait équilibre où il était à l'égard du bien et du mal; cette grâce sanctifiante qui l'élevait au-dessus de la nature, et le rendait enfant de Dieu; cette justice que nous appelons originelle, parce qu'il la possédait dès son origine, et qu'il était libre de la transférer à sa postérité; cette impassibilité qui le rendait inaccessible à la douleur; cette immortalité qu'il eût trouvée dans le fruit de l'arbre de la vie. Que de biens spirituels, corporels et temporels lui furent donc accordés au moment de sa création!

Je vous les montre, mes frères, c'est afin que vous les désiriez, afin que vous les cherchiez, afin que vous preniez le moyen sûr de les retrouver. Vous savez quel il est; vous savez qu'il consiste à vous revêtir du second Adam qui est Jésus-Christ, lequel vous a rachetés plus admirablement qu'il ne vous

(30) *Voy.* sur la spiritualité de l'âme le livre VII de saint Augustin *De Gen. ad litt.*, surtout les chap. 19, 20 et 21.

(31) Y compris ceux que nous appelons *l'arbre de vie*, parce que son fruit devait la conserver à ceux qui en mangeraient, l'arbre *de la science du bien et du mal*, parce que l'usage de son fruit fit connaître l'un et l'autre à nos premiers parents.

Digitized by Google

avait créés. Revêtez-vous donc au plus tôt de sa justice, de sa sainteté, de toutes ses vertus, revêtez-vous-en, toute votre vie afin qu'après votre mort vous méritiez d'être revêtus de sa gloire. Amen.

INSTRUCTION II.

MALHEUR DES PREMIERS HABITANTS DE LA CITÉ DE DIEU.

(Gén. III, 1-24.)

De ligno scientiæ boni et mali ne comedas.

Ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. (*Gen.*, II, 17.)

Il suffit, mes frères! de vous citer ces paroles du Seigneur à notre premier père, pour vous rappeler l'origine de vos malheurs, et porter les regrets cuisants dans le fond de vos âmes. Adam fut mis dans le jardin des délices (32) afin qu'il le cultivât, qu'il le gardât, qu'il en tirât des sujets de cette contemplation sublime qui était proportionnée à son état; après avoir, pendant un certain temps, béni le Créateur dans la considération et l'usage de ses créatures, il devait, et sa postérité ainsi que lui, sans mourir, passer de ce paradis terrestre à un autre paradis, dont ce premier n'était que la figure. O l'état heureux de l'homme innocent, et sortant des mains de son Créateur!

Ce bonheur, mes frères! était attaché à une condition : Je suis votre créateur et votre maître, avait dit le Seigneur à Adam, lorsqu'il l'introduisait dans ce jardin son palais; je vous établis sur la terre comme son roi; je vous rends le maître de tous les arbres de ce jardin délicieux; je n'en excepte qu'un seul, celui de la science du bien et du mal; j'exige comme une marque de l'hommage dont vous m'êtes redevable, que vous vous en absteniez. Cet arbre est bon, il est vrai; mais pensez que l'obéissance est infiniment meilleure; considérez que quelque excellent que soit son fruit, il deviendra un poison mortel si vous en mangez contre mon ordre : *De ligno scientiæ boni et mali ne comedas; in quocunque enim die comederis ex eo, morte morieris.*

Ces paroles du Seigneur avec le commentaire de saint Augustin (*In psal.* LXX), que j'y ai joint, nous montrent que rien n'était ni plus juste, ni plus facile, ni plus important que la fidélité à ce commandement. Le Créateur demande à sa créature une marque de sa dépendance; quoi de plus juste que de la lui accorder? cette marque de dépendance se réduit à l'abstinence d'un seul fruit dans un jardin où se trouvent les fruits les plus excellents de toute espèce; quoi de plus facile qu'une telle abstinence? de là dépend la vie d'Adam et de toute sa postérité; quoi de plus intéressant? qu'il serait inexcusable s'il désobéissait en ce point! une telle désobéissance n'est pas vraisemblable, je l'avoue, mais du moins elle est possible; et dès lors même qu'elle est possible, pouvons-nous être dans une sécurité parfaite, nous dont les destinées dépendent du bon ou du mauvais usage que ce chef commun fera de sa liberté! dans le doute d'un événement prochain, généralement intéressant, chacun est attentif, inquiet, battu de crainte et d'espérance. Ah! il me semble donc l'apercevoir ici, comme ces vagues, qui dans un moment élèvent le pilote jusqu'au ciel, et le moment suivant le précipitent jusque dans l'abîme, tour à tour, c'est l'espoir qui vous élève et vous rassure; c'est la crainte qui vous précipite et vous abat. A la nouvelle d'un événement généralement funeste, on déchire ses vêtements, on se frappe la poitrine.... Ah! quels seront donc vos cris, quand on vous annoncera.... Mais dissimulons le plus longtemps qu'il nous sera possible; contentons-nous de dire actuellement qu'heureux par la bonté de Dieu, l'homme, par sa faute, est devenu très-malheureux. C'est, mes frères, par la cause que je vais vous faire connaître l'effet; c'est par le péché des premiers habi-

(32) *De ce lieu de délices*, dit l'Ecriture, *sortait un fleuve pour arroser le paradis*, et ce fleuve est celui *qui de là se divise en quatre canaux* ou quatre fleuves.

L'un s'appelle Phison (*a*) *et c'est celui qui tournoie dans tout le pays de Hevilath, où il vient de l'or* (*b*), *et l'or de cette terre est très-bon*; c'est là aussi *que se trouve le Bdelium* ou la perle (*c*) et la pierre d'Onix (*d*). Le second fleuve s'appelle Gehon (*e*) *et c'est celui qui tournoie dans tout le pays* de Chus, d'où sont venus les peuples d'*Ethiopie* (*f*). Le troisième fleuve s'appelle le Tigre, qui se répand vers les Assyriens (*g*); et l'Euphrate est le quatrième de ces fleuves.

(*a*) Ce peut-être le Phase, fleuve *célèbre* de la Colchide, qui a sa source dans les montagnes d'Arménie.

(*b*) Il parait que ce pays, cet Hévilath, était aux environs de l'Arménie, et ce pourrait être la Colchide.

(*c*) On trouve encore aujourd'hui des perles dans les mers voisines du Phase.

(*d*) D'autres entendent le mot hébreu *Shochem*, de l'émeraude.

(*e*) Ce peut être, ou l'*Araxe*, fleuve célèbre qui prend sa source dans le mont Ararat, à six mille pas de la source de l'*Euphrate*, ou le *Cyrus*, autre fleuve qui a sa source près de celle du *Phase*. Saint Augustin pense que le Gehon est le Nil, et que le Phison est le Gange; il convenait de montrer comment le Gange et le Nil sortent, avec l'Euphrate et le Tigre, du grand fleuve d'Eden. Dans notre système, nous pouvons dire que les quatre fleuves mentionnés au 2ᵉ chap. de la *Genèse* ont la même source, quoiqu'ils paraissent en avoir de différentes, parce qu'ils coulent sous terre pendant quelque temps. St. Augustin lui-même nous administre cette solution. *Nam hoc*, dit-il (*lib.* 8, *cap.* 7), *solere, non nullas aquas sub terras ire quis ignorat?*

(*f*) Ce mot *Ethiopie* dans la Vulgate est le mot *Chus* dans l'hébreu. Il y a plusieurs pays de *Chus* dans l'Ecriture : un en Ethiopie, un autre sur le bord oriental de la mer Rouge. Au vers. 13ᵉ du chap. II de la *Genèse*, il s'agit d'un pays de *Chus* arrosé par le fleuve Gehon, et ce pourrait être le pays des Scythes.

(*g*) Ces deux fleuves si fameux, et qui sont comme les deux points fixes que Moïse nous a laissés pour établir la situation du paradis terrestre, ont leurs sources dans la grande Arménie, tous deux dans le mont *Taurus*; le Tigre, dans le mont *Niphate*; l'Euphrate, dans le mont *Abos*, autre branche du mont *Taurus* du côté du septentrion. Après avoir coulé quelque temps assez près l'un de l'autre, ils se séparent et forment ce qu'on appelle la *Mésopotamie*, ainsi nommée parce qu'elle est située entre ces deux fleuves. De là on conclut que le paradis terrestre était situé au-dessus de la Mésopotamie et dans cette partie de l'Arménie où l'on voit les sources des quatre fleuves marquées par Moïse. De vingt-cinq systèmes sur la situation de ce lieu, celui-ci paraît le plus probable.

Digitized by Google

tants de la cité de Dieu que je vais vous faire connaître leur malheur ; c'est en examinant leur péché, 1° dans la tentation qui l'a précédé, 2° dans les effets qui l'ont suivi.

Jusque dans le paradis terrestre, notre premier père, sans ignorance, sans concupiscence, sans péché précédent, a été tenté : eh ! quel est donc le lieu si saint où la tentation ne sera pas à craindre pour nous ? quelle est la vertu inaccessible à ses traits ? Non, il n'est ni lieu ni vertu que le tentateur respecte sur la terre ; hardi jusqu'à l'impudence, il a osé pénétrer jusque dans le séjour de l'innocence, pour ébranler son trône, détruire son empire, empoisonner ses sujets innocents, et pour réussir dans son projet, voici les moyens qu'il a employés. C'est en reprenant de plus haut l'histoire sainte que je vous les ferai connaître ; étudiez-en bien les premières paroles, vous y verrez, vous époux, ce qui vous intéresse en cette qualité, vous y verrez l'origine et l'institution du mariage, de l'état qui donne des habitants à la terre ; vous y verrez tous en figure, la formation d'une Eglise qui donne des citoyens au ciel. Les voici ces paroles.

Lorsqu'Adam passa en revue tous les animaux de la terre, *il* ne *trouva* parmi eux aucun *aide* qui *lui fût semblable*, et par le secours duquel il pût se multiplier sur la terre. *Le Seigneur Dieu lui envoya donc un profond sommeil, et lorsqu'il était endormi, il tira une de ses côtes et mit de la chair à sa place, et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait tirée d'Adam, forma le corps de la femme*, et y ayant uni une âme, *il l'amena à Adam*, qui, saisi de l'esprit de prophétie, *s'écria : Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. Celle-ci s'appellera d'un nom qui marque qu'elle vient de l'homme, parce qu'en effet elle a été prise de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, s'attachera à sa femme*, et l'homme et la femme demeureront si étroitement unis qu'*ils seront deux dans une seule chair.*

Epoux ! je vous ai prévenus, étudiez ces paroles, vous y verrez l'origine, l'institution et les principaux caractères du sacrement qui vous lie à vos épouses. Vous y verrez : 1° ce que saint Paul enseigne, que la femme a été formée pour l'homme, pour l'aider, pour contribuer à son bonheur temporel, et surtout à son bonheur éternel, par ses discours et ses exemples édifiants ; 2° que la femme a été tirée d'une côte de l'homme, comme pour être son appui, et non de la tête, comme pour commander, ou du pied, comme pour obéir en esclave, d'où il suit que son assujettissement actuel à l'homme est moins l'ouvrage de la nature que du péché. Vous y verrez : 3° que d'un saint mariage naît une affection si forte, que deux personnes unies par ce lien sacré, abandonnent pour vivre ensemble leurs pères et mères ; que comme Dieu seul forme ce lien, lui seul peut le rompre, et que, dès l'origine, ce lien est entre un homme seul et une femme seule. Avec saint Paul et saint Augustin, vous y verrez 4° la formation de l'Eglise figurée par la formation d'Eve tirée d'une côte d'Adam pendant son sommeil.

Car voici ce que saint Paul disait après avoir rapporté les paroles d'Adam : *Ce sacrement*, disait-il, *est grand*, et je l'entends *de Jésus-Christ et de l'Eglise.* Voici aussi ce que prêchait à son peuple saint Augustin (*Tract.* 9 *in Joan.*) : Adam, lui disait-il, est saisi d'un profond sommeil, afin qu'Eve tire son origine de lui. Jésus-Christ s'endort sur la croix du sommeil de la mort, afin que l'Eglise, qui est la seconde Eve, soit formée de lui. Lorsqu'Adam est endormi, Dieu tire un os de son côté pour en faire la première femme. Lorsque Jésus-Christ est dans la mort, figurée par le sommeil du premier homme, on lui ouvre le côté avec une lance, afin que l'eau et le sang qui en découlent forment les sacrements qui doivent sanctifier son Eglise, et la rendre digne d'être son épouse. Adam, à son réveil, s'écrie : Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair : et Jésus-Christ, après sa mort, nous appelle ses frères, il nous aime comme on aime sa propre chair. Adam dit que l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme ; et Jésus-Christ a quitté en quelque sorte son Père céleste, et la Synagogue sa mère, pour former une Eglise avec laquelle il sera jusqu'à la consommation des siècles. Que de traits admirables de ressemblance entre la vérité et la figure qui la précédait de quatre mille ans, entre Jésus-Christ et l'Eglise d'un côté et de l'autre, Adam et Eve.

Ce couple heureux jouit peu de son bonheur ; un voleur envieux, méchant, artificieux, se glisse promptement dans le lieu de leur demeure, et réussit à leur enlever le trésor de leur innocence. Je m'explique ; il existait dès lors deux cités parmi les anges, comme depuis il en exista parmi les hommes ; l'une appelée de Babylone, avait pour habitants ces esprits superbes qui avaient acquiescé à cette pensée de Lucifer : *Je serai semblable au Très-Haut* (*Isa.* XIV, 14) ; l'autre appelée la cité de Dieu, avait pour habitants ces esprits humbles qui avaient crié avec saint Michel : *Quis ut Deus ? « Qui est comme Dieu ? »* Qui est semblable à Dieu ? Qui peut subsister sans lui ? Qui a quelque chose qu'il n'ait reçu de lui ? Le prince de la première de ces cités, jaloux du bonheur de nos premiers parents, résolut de les entraîner dans sa révolte et son malheur ; dans ce dessein, il prit la figure *du serpent qui était le plus fin de tous les animaux, que le Seigneur Dieu avait formés sur la terre, et il dit à la femme*, qui lui parut la plus aisée à séduire : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger* du fruit *de tous les arbres du paradis ?* Satan cite à Eve l'ordre du Seigneur, mais d'une manière infidèle : Dieu avait dit à nos premiers pères, après les avoir créés : *Croissez* (33) *et multipliez-vous : remplissez la terre et vous l'assujettissez, dominez sur les poissons de la mer, sur les animaux du ciel,*

(33) Ces paroles : *Croissez et multipliez*, étaient un précepte pour nos premiers parents, et en sont en-

Digitized by Google

et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. Dieu leur avait encore dit : *Je vous ai donné toutes les herbes qui portent leur graine sur la terre et tous les arbres qui portent du fruit et qui renferment en eux-mêmes leur semence,* chacun *selon son espèce, afin qu'ils vous servent de nourriture, à vous et à tous les animaux de la terre, et à tous les oiseaux du ciel et à tout ce qui se meut sur la terre :* mais *ne mangez pas* du fruit *de l'arbre de la science du bien et du mal, car au même temps que vous en mangerez, vous mourrez très-certainement.* Ce sont les termes mêmes dans lesquels est conçue la défense faite à nos premiers parents de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Sont-ce bien là ceux dont se sert Satan en la rapportant ? sa manière de parler ne présente-t-elle pas une équivoque palpable?

Aussi la première faute de la femme fut d'écouter le tentateur au lieu de le renvoyer avec exécration, et comme un abîme en attire un autre, cette première fut suivie d'une seconde et d'une troisième plus effroyable. Dieu avait dit que *certainement*, elle et son mari *mourraient*, s'ils mangeaient du fruit défendu; cette certitude s'est changée en doute pour elle, depuis qu'elle a prêté l'oreille à la voix du serpent; elle ne lui répond pas que, *sûrement* mais que *peut-être ils mourront* s'ils violent ce commandement qui leur est fait. Dieu affirme, dit saint Bernard, la femme doute, et le serpent qui n'attend que le moment de la pousser dans le précipice, nie avec fermeté : Assurément vous ne mourrez pas, dit-il, mais aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal : Dieu le sait, c'est pourquoi, jaloux de votre grandeur future, il vous a défendu d'en manger. Quel blasphème horrible de ce calomniateur! Tout horrible qu'il est, Eve le croit cependant; elle va; elle regarde le fruit défendu; elle le trouve beau; elle en cueille; elle en mange, et par des caresses séduisantes, elle en fait manger à son mari : *Deditque viro suo, qui comedit.*

Grand Dieu! que m'apprenez-vous ici? Adam a mangé du fruit défendu! ô attentat! ô sacrilége! ô prostitution! Attentat effroyable contre la majesté divine! premier caractère du péché d'Adam; en le commettant, il a voulu devenir semblable à Dieu, et s'il n'a pas dit, il a laissé dire à sa femme : Je serai semblable au Très-Haut. Sacrilége détestable! second caractère du péché d'Adam. Son corps était le temple, son âme était le tabernacle vivant de la Divinité, et il a violé l'un et l'autre. Adultère spirituel! troisième caractère du péché d'Adam. Son âme était non-seulement l'image, mais l'épouse chérie de Dieu, et elle s'est corrompue en se prostituant au démon, qui en est devenu le corrupteur. Injustice! ingratitude monstrueuse! quatrième caractère du péché d'Adam; il s'est dérobé à vous, ô le meilleur des pères, pour se donner le maître le plus dur. Homicide le plus affreux! cinquième caractère du péché d'Adam : ah! c'est que d'un seul et même coup, il s'est fait mourir lui et toute sa postérité. O chute ineffable! *Ruina ineffabilis!* ô péché ineffablement grand! *Ineffabiliter grande peccatum!* Il est si grand, dit saint Augustin, de qui j'ai emprunté ces pensées, pour la plupart, que le nommer, c'est nommer tous les péchés qu'on peut imaginer.

Le coupable, l'insigne coupable a à peine avalé le morceau fatal, qu'aussitôt il voit, non l'effet des promesses du séducteur, non l'indépendance qu'il avait désirée, mais les effets de la colère divine, mais les vengeances célestes qui fondent sur lui à grands flots, et de toute part. Il voit, premier malheur que nous éprouvons comme lui, il voit que son âme infidèle n'est plus l'image auguste de la Divinité, qu'il en a obscurci les traits les plus ressemblants, que ceux de la justice, de la sainteté, de la reconnaissance.... sont absolument effacés. Il voit, second malheur que nous éprouvons également, il voit que des ténèbres épaisses s'élèvent dans la région de sa raison, et obscurcissent cet entendement dont les lumières étaient si perçantes et si étendues. Il voit, troisième malheur qui nous est commun avec lui, il voit qu'il est devenu chair jusque dans son esprit, lui qui était auparavant esprit jusque dans sa chair; il aperçoit le désordre dans ses membres, il est étonné de distinguer en lui deux hommes qui commencent à se combattre, pour ne finir leurs combats qu'à la mort. Il voit, quatrième malheur qui nous est venu de lui, il voit qu'il est nu, parce qu'il a perdu la robe précieuse de l'innocence qui le couvrait; il le voit, et rougissant, il entrelace (34) des feuilles de figuier dont il se fait une ceinture, et à son infortunée compagne. Il voit cinquième malheur qui nous suit de près lorsque nous avons péché, il voit, et il sent en lui-même un témoin qui l'accuse, un juge qui le condamne, un bourreau qui le déchire; il voit tous ces malheurs et tous ces malheurs ne sont que les commencements de plus grands encore : *Initia sunt dolorum:* les voici, écoutez pécheurs! et tremblez pour vous-mêmes.

Un coupable est toujours dans la crainte. Adam entend la voix du Seigneur qui se promène dans le paradis après midi, et cette voix qui peu auparavant portait la joie dans son âme, et la sérénité sur son front, le déconcerte jusqu'à renverser sa raison; il pense que les ombres des arbres pourront le dérober aux regards de son Dieu, et il s'enfonce dans l'endroit le plus épais du jardin pour s'y cacher. Quelle folie d'une telle pensée!

core un pour le genre humain en général, et non pour chaque individu en particulier.

(34) Autrement : il ajuste, il agence : c'est le sens du texte original et la réponse aux impies qui ayant lu dans la Vulgate, *consuere, coudre,* demandent où nos premiers parents avaient pris des aiguilles et du fil.

Digitized by Google

et où ira le pécheur, ô vous qui remplissez tous les lieux! pour se soustraire à votre vue et à votre jugement?

Sans délai, celui du premier homme est instruit. Où êtes-vous Adam, lui dit d'abord le Seigneur, pour vous apprendre, langues médisantes! à ne juger, à ne condamner personne sans l'avoir entendu, et pour donner lieu au coupable de confesser sa faute et d'en obtenir ainsi le pardon, où avez-vous été jusqu'à cette heure? quelle était la gloire dans laquelle je vous ai créé? quel est l'abîme profond où vous êtes tombé? comment cette chute vous est-elle arrivée? quel est ici le larron qui vous a dépouillé? quel tempête vous a fait faire ce naufrage où vous avez perdu toute votre fortune (S. Chrysost.) (33). Adam, *ubi es?* J'ai entendu votre voix dans le paradis, répond Adam timide et tremblant, et j'ai eu peur parce que j'étais nu. Vous êtes nu, reprend le Seigneur! Eh! d'où le savez-vous? N'est-ce pas de ce que vous avez mangé du fruit de l'arbre auquel je vous avais défendu de toucher? ce fruit vous était-il donc nécessaire? votre liberté était-elle donc renfermée dans des bornes trop étroites? les autres arbres ne fournissaient-ils pas abondamment à vos délices? quel mépris de mon commandement? quel avantage pouviez-vous attendre de votre infidélité? qui a pu vous y engager? (*Ibid.*)

Vous l'avez éprouvé, mes frères! et peut-être plus d'une fois, la première pensée d'un pécheur décelé dans son péché, c'est de chercher des prétextes spécieux pour s'excuser, et voilà la tentation à laquelle Adam et Eve succombent l'un après l'autre. Adam au lieu d'avouer sa faute, s'excuse en accusant, sans pitié, cette femme pour laquelle il avait eu une complaisance si funeste: la femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit de cet arbre; j'en ai mangé à sa persuasion. C'est ainsi qu'il rejette sa faute sur Eve, content qu'elle périsse pourvu qu'il se sauve. La femme, au lieu de s'humilier de sa désobéissance, n'a pas honte d'en accuser le serpent: *Il m'a trompé*, dit-elle froidement, *et j'en ai mangé.* Quelles excuses mes frères! et à quoi peuvent-elles servir devant celui qui pénètre le fond des cœurs? Aussi sans aucun égard à celle d'Adam et d'Eve sur le simple aveu du fait, la sentence est aussitôt prononcée; au serpent d'abord, puis à la femme et enfin à l'homme.

Parce que tu as trompé la femme, dit le Seigneur au serpent, parce que tu as séduit une créature qui m'était chère, et qui était formée à ma ressemblance, *tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la terre tous les* (35) *jours de ta vie; je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, elle te brisera la tête et tu tâcheras de la mordre au talon;* elle écrasera ta puissance par la vertu de son fils, et tu mordras le talon de ce fils en crucifiant sa chair: *Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.*

Dieu dit aussi à la femme, c'est à vous, personnes du sexe! que cette sentence va s'adresser autant qu'à Eve, je vous prie de l'écouter avec autant d'humilité qu'elle est humiliante. *Je t'affligerai*, dit le Seigneur, *de plusieurs maux pendant ta grossesse, tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, il sera ton maître*, et sa supériorité à ton égard sera une vraie domination: *Et ipse dominabitur tui.* Voilà la sentence qui soumet pour jamais un sexe à l'autre, la femme à l'homme, et si la femme ne s'y soumet dans l'état malheureux où nous nous trouvons réduits, la nature se déréglera encore davantage, et le péché se multipliera encore plus. C'est la réflexion que faisait saint Augustin (*De Gen. ad litt.*, lib. xi), que l'expérience confirme tous les jours. Après avoir rapporté la partie de l'arrêt concernant la femme, rapportons celle qui concerne l'homme.

Dieu dit donc à Adam, et à nous tous, hommes, dans sa personne: *Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite*, non à cause de la femme, mais *à cause de vous, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie, qu'avec beaucoup de travail, elle vous produira des épines et des ronces... vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré, car vous êtes poudre et vous retournerez en poudre.* Voilà l'arrêt, voici l'exécution qui le suit de près.

Par une espèce d'ironie propre à piquer l'insensibilité d'Adam, le Seigneur ajouta: *Voilà Adam devenu comme un de nous, sachant le bien et le mal, empêchons maintenant qu'il ne porte sa main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne de son fruit, et qu'en mangeant il ne vive éternellement; le Seigneur Dieu le fit sortir du jardin délicieux pour travailler à la culture de la terre, et l'en ayant chassé, il mit un chérubin devant le jardin de délices, qui faisait étinceler une épée de feu, pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de vie.* C'est ainsi que Dieu commença à exécuter la sentence qu'il venait de prononcer contre le premier homme, et c'est à ce moment surtout que je vous prie de considérer le malheureux Adam, c'est lorsqu'il sort, et qu'avec lui vous sortez vous-mêmes du paradis terrestre. Un spectacle si touchant vous fera connaître d'un côté les rigueurs de la justice de ce Dieu qu'offense le péché, et de l'autre les sentiments de pénitence dont Adam pécheur fut alors pénétré. Réfléchissant ensuite sur vous-mêmes, sur la multitude de vos péchés, vous comprendrez combien vous avez à craindre de la justice divine, et combien il vous est im-

(35) Le serpent mange de la terre, dans le même sens que David mangeait de la cendre, parce que rampant toujours, ses aliments sont ordinairement souillés de terre.

Digitized by Google

portant d'entrer dans tous les sentiments d'Adam pénitent; tâchons d'en exprimer ici quelques-uns, afin de les faire passer dans vos cœurs.

Lorsqu'il sortait du paradis terrestre, vous l'eussiez entendu pleurant, gémissant, se lamentant sur ces malheurs et ceux de sa postérité, poussant un cri de douleur et disant: C'en est donc fait, jardin délicieux, je ne goûterai plus de tes douces délices, je n'entendrai plus ces concerts mélodieux de tant d'êtres innocents dont les voix harmonieuses élevaient mon âme jusqu'à la Divinité; je ne contemplerai plus tes beautés touchantes; je ne te verrai plus que de loin, région charmante ou règne un printemps continuel et d'où est bannie la triste image de la douleur et du mal! séjour aimable et trop peu aimé! non tu ne seras plus le mien; je vais, grand Dieu! où votre justice me conduit-elle? quelle est cette vallée affreuse où je descends? frémissez, mes sens, faible nature! ouvre ton sein à l'horreur; tout ici l'inspire! ô terre! ô cieux! ô éléments! eh! comment ne pâlirais-je pas à votre aspect? Que je considère cette terre, je vois une terre maudite à cause de mon péché, une terre dont la surface est couverte de ronces et d'épines, une terre mêlée de bronze qu'il faudra que j'amolisse de mes sueurs, une terre dure, stérile, ingrate, qui ne me donnera mon pain qu'avec regret. Que je regarde le ciel, il est devenu pour moi un ciel d'airain où se forgent les éclairs, les tonnerres, les foudres, les instruments terribles des vengeances divines. Que je porte ma vue vers la mer, elle semble n'attendre qu'un ordre du Seigneur pour m'engloutir dans ses vagues furieuses. Que j'examine l'ordre et le cours des saisons; l'une va lâcher contre moi ses frimats glaçants, l'autre ses autans torrides, chacune ses pluies, ses vents, des flèches propres à me percer; quel monde horrible dont j'aperçois tous les êtres révoltés contre moi!

Voilà donc ce que j'étais par la grâce, et ce que je suis devenu par mon péché. J'étais sur la terre comme son roi, et j'y suis en malheureux exilé; celle que j'habitais ne m'offrait que des délices, et celle-ci ne me présente que des tribulations; partout je voyais avec complaisance l'image de la divine bonté, et partout j'aperçois en tremblant l'image de la justice la plus sévère; ce corps ignorait l'infirmité et la maladie, et voilà qu'il éprouve des faiblesses et des défaillances; cette âme toujours égale à elle-même jouissait d'un repos parfait, et voilà que la tristesse l'accable, que l'ennui l'abat, que la douleur l'exprime de mes yeux... Ah! coulez mes larmes! formez des torrents où la tache du crime le plus grand puisse être effacée. Ce corps et cette âme étaient unis par un lien indissoluble si je l'eusse voulu, et d'un acte de ma volonté criminelle je l'ai rompu, ce lien; l'arrêt en est prononcé; je suis poudre, je retournerai en poudre; j'y retourne dès ce moment, une corruption mortelle provenant de mon péché altère déjà toutes les parties de mon corps; ma vie n'est plus une vie, c'est une mort continuelle entre les deux extrémités de laquelle je marche. J'ai tué ce corps, j'ai tué cette âme, j'ai tué le corps et l'âme de cette multitude innombrable d'hommes qui naîtront dans les siècles à venir; j'ai rempli la terre de coupables et l'enfer d'hommes éternellement malheureux... Dieu tout-puissant! ah! soutenez ma faiblesse... Cette vue de l'avenir m'interdit l'usage des sens et de la respiration, Eve, ma campagne!...

A ce mot, mes frères, n'imaginez pas un époux qui aille éclater en reproches; ces moments, tantôt de complaisances criminelles, tantôt de dureté intolérable, sont passés, un temps plus salutaire leur a succédé; c'est ma faute, dit Adam à Eve, c'est par ma grande faute que nous sommes exilés dans cette terre ennemie: c'est mon péché et non le vôtre qui nous a fait jeter dans cette prison, d'où l'un après l'autre nous serons conduits à la mort. Me le pardonnerez-vous? générations futures! me le pardonnerez-vous? grand Dieu! me le pardonnerez-vous? Oui j'ose l'espérer, malgré l'énormité indicible de mon forfait, vos traitements mêmes me sont un garant sûr de votre indulgence à mon égard, ils sont ceux d'un bon père et non d'un juge inexorable; je vois dans les peines et la mort à laquelle vous me condamnez, votre miséricorde beaucoup plus que votre justice; vous ne m'avez pas précipité comme l'ange au moment de ma révolte, c'est que vous me ménagiez ce moment pour la reconnaître; je survis à mon âme après lui avoir donné la mort, c'est que vous voulez que mon âme survive à mon corps; et ce que vous demandez de moi pour cette fin, c'est que je bénisse la main qui me frappe, c'est que je vive et que je meure en pénitent, me soumettant, à la vie et à la mort, aux coups terribles que vous me portez: ah! si ce calice pouvait passer loin de moi! mais que votre sainte volonté se fasse, et non la mienne.

C'est, mes frères, dans cet esprit de pénitence que notre premier père a vécu depuis son exil du paradis terrestre jusqu'à la mort. Oh! le grand, le parfait modèle à proposer à ses enfants! deux circonstances surtout méritent ici votre attention, c'est la longueur, c'est la continuité de la pénitence d'Adam. Sa vie fut de neuf cent trente ans, et cette vie fut constamment celle d'un exilé chargé d'une malédiction qui s'étendait jusqu'à la terre qu'il habitait; voilà sa longueur. Placé à côté du paradis terrestre, dans un lieu hérissé d'épines, ses travaux, sa sueur, sa faiblesse, les besoins de son corps et de son âme, le passé, le présent, l'avenir, tout lui rappelait son péché; il lui suffisait de regarder ses habits de peaux de bêtes pour se souvenir de son élévation passée et de son abaissement actuel; voilà la continuité de sa pénitence qui, comme nous l'apprend l'Ecriture, fit de lui et de son épouse des saints, et par conséquent les rendit à la cité de Dieu d'où le péché les avait bannis.

Digitized by Google

Après les avoir suivis dans leur égarement, ne les suivrons-nous donc pas dans leur retour au Seigneur? héritiers de leur coulpe, plus coupables qu'eux par le nombre de nos fautes, par l'expérience que nous avons de cette justice sévère avec laquelle Dieu punit le péché, craindrons-nous toujours les austérités de la mortification chrétienne? Pratiquons-en donc les œuvres, mes frères, pendant toute notre vie, quelque longue qu'elle nous paraisse; regardons tous les maux qui nous environnent comme autant de châtiments du péché qui les a précédés et de ceux que nous y avons ajoutés par notre propre volonté; acceptons humblement l'arrêt de mort prononcé contre nous dans la personne de notre premier père, afin que quand notre corps retournera dans la terre d'où il a été formé, notre âme retourne au ciel d'où elle tire son origine. C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

INSTRUCTION III.

CARACTÈRES DISTINCTIFS DES HABITANTS DE LA CITÉ DE DIEU ET DE LA CITÉ DE BABYLONE, AU PREMIER AGE DU MONDE.

(*Gen.* III, IV, V, VI.)

In quocunque die comederis ex eo (de ligno scientiæ boni et mali), morte morieris.

Au même temps que vous mangerez (*du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal*), *vous mourrez très-certainement.* (*Gen.* II, 17.)

L'effet, mes frères, suivit de tout près la menace; Adam n'avait pas encore avalé le morceau fatal, qu'il était déjà mort en son âme et même en son corps : en son âme, puisque nos âmes meurent à l'instant qu'elles se séparent de Dieu, qui est le principe de leur vie; en son corps, en ce sens que sa substance s'altéra au moment qu'il devint sujet à la faim, à la soif, au froid, au chaud, à cent autres causes de dissolution et de mortalité. O mystère profond de la sagesse divine! la faute de l'un devint la faute de tous; comme nous devions tous hériter de la justice et des prérogatives de notre premier père, s'il eût persévéré dans le bien, nous devions aussi hériter de son injustice et de ses suites funestes, dans la supposition qu'il perdît son innocence. Telles étaient les conditions du traité conclu entre le Créateur et la créature, et selon elles, le chef représentait tous les membres; notre sort futur dépendait de la conduite présente de notre premier père; sa volonté renfermait la nôtre; celui de ses enfants, qui ne devait exister que cinq ou six mille ans après la chute, avait le plus grand intérêt à ce qu'il ne tombât point.

O mystère encore plus profond et plus incompréhensible de la justice divine! nous concevons assez comment des enfants souffrent pour la faute d'un père coupable, privé de ses emplois, dépouillé de ses biens et justement exilé dans une terre étrangère; mais que la tache de cette faute existe en eux, le concevons-nous également? Voilà cependant jusqu'où s'étend le malheur de notre origine; elle est vraiment souillée du péché de notre premier père; sa tache est vraiment imprimée sur notre âme à l'instant de notre conception; dès ce moment nous sommes vraiment des vases d'ignominie et des enfants de colère; nous sommes injustes d'une injustice qui nous est propre et coupables d'un péché qui est la mort de notre âme. Quelle profondeur de ce mystère! c'est celui que saint Paul nous enseigne quand il dit: *Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, de même tous les hommes ont été assujettis à la mort, parce que tous ont péché dans un seul.* (*Rom.* V, 12.) C'est aussi ce qui nous devient intelligible, au moins jusqu'à un certain degré, quand nous réfléchissons sur ces misères innombrables que nous éprouvons et quand nous en cherchons la cause: où la trouverions-nous, sinon dans un péché tellement commun au genre humain, qu'il est personnel à chacun de ses individus (36)? dans ce péché que nous appelons le péché originel? dans celui de notre premier père?

Il était, avec sa postérité, perdu sans ressource, perdu pour toute l'éternité, si le Seigneur n'eût consulté que ses mérites; mais par une heureuse alliance de sa miséricorde et de sa justice, avant même qu'il ne lui eût porté son arrêt de condamnation, il lui avait déjà indiqué le remède par le moyen duquel il en éviterait les rigueurs éternelles, c'est lorsqu'après avoir frappé le serpent de sa malédiction (37), il avait ajouté : *Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, et entre ta race et la sienne; elle t'écrasera la tête et toi tu lui briseras le talon*, c'est-à-dire (car il faut vous rendre le sens de ces paroles mystérieuses), c'est-à-dire: Tu as attaqué la première femme et tu l'as vaincue, mais j'en susciterai une autre qui sera invulnérable à tous tes traits; je mettrai entre elle et toi une inimitié irréconciliable. Tu ne pourras voir sans envie la sublimité de sa vertu, elle sera l'ennemie implacable de tous les vices. Sa race, qui sera un peuple de saints, se déclarera contre toi, et toi tu soulèveras contre elle tous ceux qui t'appartiendront. Ta fureur armera contre le fils de cette femme les hommes charnels, tu lui briseras le talon en crucifiant la chair par laquelle il tiendra à la terre, et ce fils, par sa mort, t'écrasera la tête et détruira ta puissance.

Telle est la ressource inespérée que Dieu montra à Adam et à toute sa postérité, au jour où il condamna le père et les enfants;

(36) *Voy.* sur ce sujet, *Doctrine chrétienne*, tom. I, instr. 8.

(37) En disant: *Tu seras maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie* (tu vivras de ce que tu trouveras en t'y traînant, insectes, reptiles, ordures). Saint Chrysostome dit que le serpent ne rampait pas avant cette malédiction. Cela peut être, mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette opinion pour mépriser la fade plaisanterie de Voltaire, t. VI de l'Encyclopéd.

Digitized by Google

mais, hélas! que le nombre de ceux qui en ont profité a toujours été petit! que la race de la femme mère et vierge a toujours été peu nombreuse, comparée à la race de l'ancien serpent! Il n'est aucun âge du monde qui ne démontre cette vérité effrayante. Ce que je vais vous dire des habitants des deux grandes cités, des caractères distinctifs des uns et des autres, au premier âge du monde, en sera une preuve; le désir que vous aurez d'imprimer sur vous les caractères des premiers et d'effacer de dessus vous les caractères des seconds, sera, je l'espère, le fruit que vous tirerez de mes observations sur ce sujet important, que je vous exposerai en deux points séparés, donnez-lui votre attention.

PREMIER POINT.

On distingue communément six âges, ou six grandes époques du monde. Le premier de ces âges a commencé avec le monde même et a duré jusqu'à l'an du déluge 1656. A peine il s'était écoulé un siècle de cet âge, que déjà on voyait la cité de Babylone s'élever à côté de la cité de Dieu; nous trouvons même les caractères de leurs habitants peints dès les premiers chapitres de la *Genèse;* dans le premier, sous le voile de l'ouvrage des six jours, et dans les suivants jusqu'au sixième, sous des traits propres à distinguer les habitants de la Cité de Babylone de ceux de Dieu; il ne faut pour les apercevoir que les chercher avec quelque soin, ou plutôt il ne faut ici que profiter des recherches des saints qui ont étudié le sens spirituel des paroles de Moïse. C'est l'avantage que je vais vous procurer en substituant à mes paroles celles de ces grands hommes.

Le premier jour du monde, disent-ils, Dieu créa le ciel et la terre; aux premiers jours de l'Eglise, ne créa-t-il pas aussi des nouveaux cieux et une terre nouvelle où la justice pût habiter? Jusque-là qu'était cet univers pour les mœurs et la vertu, sinon une masse informe et brute? le premier jour du monde, l'esprit de Dieu était porté sur les eaux; ne les préparait-il pas dès lors à une fécondité spirituelle pour la régénération des hommes par le baptême? Le premier jour du monde, il produisit la lumière; aux premiers jours de l'Eglise ne tira-t-il pas des ténèbres, la lumière admirable de son Evangile?

Le second jour, Dieu fit le firmament; à la naissance de l'Eglise ne présenta-t-il pas à ses enfants un firmament encore plus magnifique que celui qui couvre nos têtes? Saint Augustin, qui, sous ce nom, entendait les Livres sacrés, disait: « Faites-nous la grâce, Seigneur, de voir ces Livres dans lesquels vous avez gravé vos commandements... O Père tout-puissant! donnez à mon cœur abaissé et humilié sous votre sagesse souveraine, l'intelligence de ces vérités que vous avez renfermées dans le firmament de votre Ecriture, puisque vous n'avez élevé ce ciel au-dessus de nous que pour en répandre les influences sur les âmes humbles, c'est-à-dire, sur les peuples qui vous sont soumis, et que votre Ecriture marque par le nom *des eaux*.

« Dieu, en faisant le firmament, sépara les eaux inférieures des eaux supérieures; il y a donc d'autres eaux au-dessus du firmament, et ces eaux, » c'est toujours saint Augustin qui parle, « et ces eaux sont, comme je crois, ces esprits immortels, dont la pureté ne tient rien du mélange et de la contagion de la terre. Que ceux-là vous louent, Seigneur; que ces hiérarchies de vos anges, qui sont élevées au-dessus des cieux, célèbrent incessamment votre grandeur; eux qui n'ont point besoin de la considérer dans le firmament de votre Ecriture; eux dont le livre ne se ferme point, parce que c'est votre vérité éternelle, mon Dieu, c'est vous-même qui êtes ce livre. Mais pour nous autres, Seigneur, nous sommes ces eaux inférieures; nous sommes cet humble peuple dont la faiblesse révère au-dessus de soi le firmament de votre Ecriture... Votre miséricorde, Seigneur, est dans le ciel, et votre vérité s'élève jusqu'aux nues; les nues passent, mais le ciel demeure; les prédicateurs de votre parole qui sont ces nuées, passent de cette vie à une autre, mais votre Ecriture sainte, qui est ce ciel et ce firmament, s'étend sur tous les peuples et demeurera jusqu'à la fin des siècles: *Scriptura vero tua usque in finem sæculi super populos extenditur.* » (*Confess.* lib. XIII, c. 15.)

Le saint docteur de qui sont ces paroles, expliquant spirituellement l'ouvrage du troisième jour (38), demande encore: « Qui a rassemblé les eaux amères en un même lieu? si ce n'est vous, ô mon Dieu! Ces eaux amères sont les enfants du siècle. Dieu les a réunis en une même société, parce qu'encore qu'ils soient agités par une grande diversité de soins et de passions, ils ont néanmoins tous un même but, qui est de jouir en cette vie de la félicité passagère des biens temporels.... Dieu a formé cette mer, non qu'il soit l'auteur des tempêtes qui l'agitent, et qui viennent du déréglement des hommes, mais parce qu'il en est l'arbitre et le modérateur, parce qu'il met l'ordre dans ces désordres, parce qu'il prescrit des bornes à la violence des passions, et qu'il brise, quand il lui plaît et comme il lui plaît, la fureur de ces flots impétueux par l'empire souverain que le Créateur a sur les créatures: *Tu enim coerces cupiditates animarum, et figis limites quousque progredi sinantur,* » etc.

« Les justes, » continue le même saint, « sont cette terre sèche que Dieu a séparée des eaux: d'eux-mêmes ils ne sont qu'une terre sèche et stérile qui n'est féconde qu'en ronces et en épines; mais aidés de la grâce, ils font ce qui est marqué dans cet autre ou-

(38) Il est marqué dans la *Genèse* (I, 9, 10) en ces termes: *Dieu dit encore: Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse; et cela se fit ainsi. Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et il appela mer toutes ces eaux rassemblées.*

Digitized by Google

vrage du troisième jour : (Au commandement du Seigneur) *la terre produisit de l'herbe verte qui portait de la graine selon son espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce.* Ils portent des fruits différents selon la diversité de leurs conditions; du sentiment de leur propre misère naît la compassion qu'ils ont des affligés; ils les secourent non-seulement dans les choses faciles marquées par les herbes que la terre pousse, mais encore dans les choses difficiles, et par des œuvres fortes marquées par les arbres, par exemple : en protégeant les pauvres faibles et innocents contre des oppresseurs puissants qui les oppriment. *Præbendo protectionis umbraculum valido robore justi judicii.* » (*Confess.* lib. XIII, cap. 17.)

Ce n'est pas seulement par les ouvrages du troisième jour et par les herbes et les arbres fruitiers produits ce jour, que sont figurés les justes, c'est aussi par les ouvrages du quatrième jour, par le soleil, la lune et les étoiles; comme autre est la clarté du soleil, autre est la clarté de la lune, et autre celle des étoiles; de même aussi autres sont la sagesse et la sainteté de ce juste-ci, autres sont la sagesse et la sainteté de celui-là.

Ce qu'on remarque dans la mer où les poissons furent produits le cinquième jour, est aussi une figure sensible de ce qui se voit tous les jours dans le monde. Quatre choses y sont surtout remarquables, savoir : sa profondeur, les tempêtes qui s'y forment, les flots dont elle est sans cesse agitée, la guerre continuelle que se font ses habitants. Que nous signifient-elles, ces quatre choses? La profondeur de la mer nous représente cette passion vague et inquiète de la curiosité qui dissipe habituellement notre esprit, par une vaine avidité de tout lire, de tout entendre, de tout savoir, excepté ce qui nous intéresse essentiellement : *Profunde curiosum.* Les tempêtes qui se forment de ces vagues qui s'élèvent comme des montagnes, nous marquent l'orgueil de l'homme qui monte toujours : *Procellose tumidum.* Les flots de cette mer agitée sont l'image de l'instabilité du cœur humain voulant, et ne voulant pas, désirant aujourd'hui une chose et demain une autre toute contraire, ne trouvant de repos nulle part, parce qu'il est asservi à l'agitation continuelle de ses passions : *Instabiliter fluidum.* (S. AUGUST., *Confess.*, lib. XIII.) Enfin cette guerre opiniâtre que les passions ne cessent de se faire, nous rappelle cette parole du saint homme Job, que la vie de l'homme en ce monde est une guerre perpétuelle, une guerre où les forts oppriment les faibles, où les riches accablent les pauvres, où les voisins, les époux, les parents se mordent, se déchirent, s'entre-détruisent, et à la fin ceux qui avaient dévoré sont dévorés eux-mêmes par d'autres plus puissants : *Præda minoris, præda majoris.* (ID., *in psal.* LXIV.)

Comme ces poissons avides de proie figurent très-bien les habitants de la Babylone de ce monde, les oiseaux que Dieu a tirés des eaux peuvent très-bien nous marquer ce que font les habitants de la sainte cité. Voici en effet comme nous raisonnerions si nous avions formé l'habitude de spiritualiser les objets sensibles. En voyant comme quelques-uns de ces volatilles ne s'approchent de la terre que pour y prendre leur nourriture, et comme ils s'élèvent vers les cieux aussitôt après l'avoir trouvée, nous dirions : rien de même ne retient les justes sur la terre; leur pain quotidien leur suffit; ils ne le cherchent qu'avec une sorte de regret; après l'avoir trouvé, ils se relèvent aussitôt vers des objets plus dignes d'eux. En voyant un aigle, nous dirions avec Moïse : Comme cet aigle provoque ses petits au vol en voltigeant au-dessus d'eux, de même Dieu nous invite et nous provoque à prendre notre essor au-dessus des créatures. En voyant un passereau et une tourterelle, nous dirions avec David : Ce passereau cherche une maison qu'il puisse habiter, et cette tourterelle un nid, où elle puisse placer ces petits, et vos autels, ô Dieu des armées! sont le lieu de mes délices. Avec Jésus-Christ nous dirions en voyant une poule que la tendresse et le zèle de cette poule, pour ses petits, n'est qu'un léger symbole de la tendresse et du zèle de ce divin Sauveur pour le salut des âmes. En voyant les oiseaux ennemis de la lumière, ces oiseaux qui habitent plus volontiers dans les bâtiments ruinés, ces oiseaux dont le cri lugubre porte l'effroi dans les cœurs, nous dirions qu'ils désignent ces pécheurs qui cherchent les ténèbres pour dérober aux yeux des hommes leur injustice, mais il me suffit de vous avoir suggéré ces idées pour vous apprendre à considérer tout ce qui vous environne en philosophes chrétiens; je laisse donc ce détail et je passe à ce dont nos vêtements nous rappellent le souvenir (39).

(39) L'orateur qui voudrait s'étendre pourrait dire ici : pour ne rien échapper de ce que saint Augustin a dit de plus essentiel de l'ouvrage des six jours expliqués dans le sens spirituel, je vais vous marquer comment Dieu opère invisiblement dans nos âmes ce qu'il a opéré visiblement les six premiers jours du monde.

Comme au premier jour, le ciel et la terre n'ont d'abord été qu'une masse informe, de même ces âmes ont été d'abord dans une confusion et comme dans un chaos de toutes les passions; c'est de cet état que Dieu les a tirées par le baptême, où il a dit par la voix de son ministre : que la lumière se fasse en ces âmes : que ces enfants de ténèbres deviennent des enfants de lumière.

Comme au second jour le firmament fut créé, de même ces âmes sont ensuite devenues des firmaments tant par la solidité que par la sublimité de leur vertu.

Comme au troisième jour, la terre fut séparée des eaux, et reçut la vertu de produire toutes les plantes, de même Dieu a séparé ces âmes des eaux amères de la mer du monde et des flots des tentations, afin de les cultiver par sa parole, et de les arroser par sa grâce pour leur faire porter les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres.

Comme au quatrième jour, les astres furent placés dans le ciel, de même ces âmes, après avoir été longtemps purifiées par l'exercice des bonnes œuvres, sont enfin élevées à l'intelligence de la parole

Digitized by Google

Apres que le Seigneur eut prononcé la sentence à nos premiers parents coupables, il leur fit des habits de peaux pour couvrir leur nudité et pour les garantir des injures de l'air auxquelles ils allaient être exposés. Voilà l'origine des habits; ce qui les a rendus nécessaires, c'est la honte de la nudité, c'est l'infirmité du corps causée par le péché. Comment est-il possible que le luxe et la vanité fassent parade de ce qui n'est qu'un sujet de confusion?

Comme dans ces habits de peaux nous voyons déjà une figure des cilices dont l'usage est recommandé aux pénitents, nous voyons aussi dans la manière dont Adam et Eve sont expulsés du paradis terrestre, une image de ce qui arrive dans l'Eglise qui est le vrai paradis de la terre, lorsqu'on éloigne les pécheurs du Sacrement visible de l'autel, par l'imposition de la pénitence publique. L'évêque (40) devant qui les pénitents sont prosternés et baignés de larmes, leur met la cendre sur la tête, en les avertissant qu'ils sont poussière et qu'ils retourneront en poussière; il les revêt d'un cilice qui représente la tunique de peaux dont Dieu couvrait Adam pécheur, et les prenant par la main, il les met hors de l'Eglise en disant : *Vous êtes aujourd'hui chassés de ce saint lieu à cause de vos péchés et de vos crimes, comme le premier homme a été chassé du paradis à cause de sa désobéissance :* puis les ayant conduits jusque hors la porte de l'Eglise, où ils se jettent à genoux, il les console par l'espérance de la miséricorde de Dieu, en même temps qu'il les exhorte à imiter Adam dans la pénitence après l'avoir imité dans sa chute. Le motif sur lequel il fonde son exhortation, c'est que le péché des enfants ne déplaît pas moins à Dieu, il n'offense pas moins sa majesté que celui du père. Quelle pénitence feront-ils donc qui soit assez longue et assez dure pour leur obtenir miséricorde, puisque celle d'Adam fut de plus de neuf cents ans dans les soupirs?

Une des sources les plus fécondes de ces soupirs fut la corruption qui passa du cœur du père à celui de ses enfants, les effets funestes de cette corruption, l'envie, la haine et les autres passions qui divisèrent hautement les enfants de Babylone de ceux de la cité de Dieu, comme vous allez le voir.

SECOND POINT.

Comment donc Moïse nous dépeint-il les enfants de Babylone? comme des hommes envieux, terrestres et charnels. Faisant l'histoire de Caïn leur chef, il nous dit ce qui suit, et ce qui doit nous inspirer une vive horreur de l'envie dont les effets sont si funestes. Adam chassé du paradis et séparé de son Créateur, commença de s'attacher à la créature. Ainsi il connut Eve sa femme afin de se multiplier sur la terre, selon l'ordre que Dieu lui en avait donné. Eve conçut et enfanta un fils qu'elle nomma *Caïn*, c'est-à-dire, *possession*, en disant : *Je possède par la grâce de Dieu un homme* (*Gen.* IV, 1) qui, me succédant après ma mort, me fera revivre en quelque sorte sur la terre. Elle enfanta de nouveau et elle mit au monde son frère qu'elle nomma *Abel*, c'est-à-dire, *vanité*, pour marquer que rien n'est stable sous le soleil.

Or, Abel fut pasteur de brebis et Caïn s'appliqua à l'agriculture. Il arriva longtemps après que les deux frères offrirent leurs dons au Seigneur; Caïn lui offrit des fruits de la terre qu'il avait soin de cultiver, mais manquant de foi, il n'offrit ni les plus beaux ni les plus excellents. Abel plein de foi offrit au Seigneur des premiers-nés de son troupeau selon sa profession, mais il offrit ce qu'il avait de meilleur et ce qu'il y avait de plus gras; et ainsi le Seigneur regarda favorablement Abel et ses présents; mais il ne regarda point Caïn ni ce qu'il lui avait offert (41), ce fut la juste punition de son avarice et de son peu de foi.

Ces premiers défauts conduisirent le coupable à d'autres excès beaucoup plus révoltants. Dédaigné du Seigneur, il entra dans une très-grande colère; il en conçut tant de chagrin que son visage en fut tout abattu. Alors le Seigneur voulant guérir par la parole ce cœur empoisonné par l'envie, lui demanda la raison de son abattement et lui ajouta : Votre sort n'est-il pas entre vos mains? si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé? et si vous faites mal, le châtiment de votre péché ne sera-t-il pas aussitôt à votre porte? n'en souffrirez-vous pas aussitôt la peine? au dedans celle des remords, et au dehors celle de la confusion? il est vrai que la concupiscence qui est en vous, vous porte au mal, mais votre concupiscence ne sera-t-elle pas sous vous si vous le voulez (42)? Ne la dominerez-vous pas tant qu'il vous plaira de lui résister? C'est la remontrance que le Seigneur fit lui-même à Caïn. Eu égard à son auteur et à sa sagesse, ne penseriez-vous pas qu'elle eut son effet?

Cependant le coupable emporté par l'envie dont il était rongé, dit à son frère : Sortons dehors, et lorsqu'ils furent dans les champs, Caïn se jeta sur son frère Abel. Que vais-je dire? ô forfait! ô crime! ô audace impardonnable! ô main abominable! comment

de vie et passent aux délices de la contemplation des choses célestes.

Comme au cinquième jour, les oiseaux passent du sein des eaux dans les airs, de même ces âmes sublimes dédaignent tout ce qui se passe sur la terre, et contemplent, d'un œil ferme, les rayons saints et sanctifiants du vrai Soleil de justice.

Comme au sixième jour, Dieu créa l'homme et lui donna pouvoir sur tous les animaux, de même il donna à ces âmes la puissance de marcher sur l'aspic de l'envie et sur le basilic de l'orgueil; de fouler le lion de la colère et le dragon de la volupté, de la paresse et de la tiédeur.

(40) Selon le Pontifical romain.

(41) On voit en plusieurs endroits de l'Ecriture que le Seigneur envoyait un feu du ciel pour consumer la victime quand il la regardait favorablement.

(42) Donc la liberté est restée à l'homme après le péché originel.

Digitized by Google

as-tu pu tenir le glaive; comment n'es-tu pas restée immobile; comment as-tu pu percer un frère si aimable? *Quomodo non obduruit manus? quomodo potuit tenere gladium?* Cruel fratricide! comment n'as-tu pas été saisi d'horreur? comment le spectacle de ce frère couché par terre, n'a-t-il pas arraché ton âme de ton corps? *Quomodo non avolavit a corpore anima?* (S. Chrysost.)

Cette violence fut suivie de tout près de l'endurcissement du coupable, de son désespoir, et de sa condamnation. Où est votre frère Abel? dit le Seigneur à Caïn pour le faire rentrer en lui-même. — *Je ne le sais*, répondit avec une espèce de mépris ce pécheur endurci; puis, joignant l'insolence au mépris, il ajouta : Suis-je le gardien de mon frère pour savoir où il est? — Qu'avez-vous fait? lui repartit alors le Seigneur devenu d'un Dieu miséricordieux un Dieu vengeur, et voulant dans le premier exemple du sang injustement répandu, apprendre à tous les siècles à venir qu'il serait le vengeur des innocents injustement persécutés par leurs frères; avez-vous espéré me cacher votre crime? La voix du corps de votre frère crie de la terre jusqu'à moi et me demande vengeance contre vous (43). Vous serez donc maintenant maudit sur la terre qui a ouvert sa bouche et qui a reçu le sang de votre frère, lorsque votre main l'a répandu. Ainsi quand vous l'aurez cultivée, elle ne vous produira point son fruit, et de plus vous serez fugitif et vagabond parmi le monde; vous n'y aurez point de demeure fixe; vous y serez dans une crainte et dans une agitation continuelle. Au prononcé de cet arrêt les yeux de Caïn s'ouvrent; il voit sa faute, mais en désespéré et non en pénitent. Mon iniquité est trop grande, dit-il au Seigneur, pour pouvoir en obtenir le pardon, et je n'ose vous le demander. Vous me chassez aujourd'hui de la terre où je suis né, et j'irai me cacher de devant votre face; je serai fugitif, vagabond, éloigné de vous, privé de votre secours, et en quelque lieu que j'aille où quelques-uns de mes frères se seront établis (44), ils voudront venger la mort de celui que j'ai tué, et quiconque me trouvera me tuera. Le Seigneur lui répondit : Non, cela ne sera pas ainsi; mais quiconque tuera Caïn, sera puni sept fois plus sévèrement que lui, pour n'avoir pas profité du châtiment que j'ai exercé sur Caïn. Et le Seigneur mit sur lui un signe (45) afin que ceux qui le trouveraient ne le tuassent point. Caïn s'étant donc retiré de devant la face du Seigneur, fut vagabond sur la terre, et il habita vers la région orientale d'Eden sans y avoir de demeure fixe : *Habitavit profugus in terra ad orientalem plagam Eden.* (*Gen.* iv, 16.)

De qui vous parlé-je en vous rapportant ces paroles? est-ce de Caïn? est-ce du peuple juif? celui-là n'est-il pas une figure expresse de celui-ci? qu'ai-je dit de l'un que je ne puisse dire de l'autre? ce peuple n'a-t-il pas été rongé d'envie contre Jésus-Christ, né de ses pères? Ne l'a-t-il pas mené hors de Jérusalem pour le mettre à mort? Le sang de Jésus-Christ qui crie miséricorde pour lui, ne crie-t-il pas aussi vengeance contre lui, n'en est-ce pas une grande que la nation entière soit comme Caïn, vagabonde, et que partout on la reconnaisse comme Caïn, à certains signes que chacun croit apercevoir, et que personne ne peut bien définir?

Non-seulement Caïn figurait le peuple juif, mais il lui appartenait déjà : il était un de ses membres; il bâtissait la cité; le crime de l'un était le crime de l'autre : de là ce reproche de Jésus-Christ aux Juifs : *Achevez de combler la mesure de vos pères.... afin qu'autant qu'il y a eu de sang innocent répandu sur la terre, retombe sur vous depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie.* (*Matth.* xxiii, 32-35.) Vous savez, mes frères, que ce reproche était dans la bouche de Jésus-Christ une prédiction de ce qui devait lui arriver; vous savez qu'en nommant Abel, il rappelait une de ses figures les plus expresses; vous savez qu'il fut mis à mort par l'envie de ses frères, comme Abel par l'envie de Caïn; vous savez qu'Abel quoique mort, nous parle encore, qu'il nous instruit encore du mystère de Jésus-Christ, qu'il nous prêche encore sa piété, sa simplicité : *Defunctus adhuc loquitur* (*Hebr.* xi, 4); vous savez que la vérité répond en tout à la figure, et au lieu de vous faire observer ces traits de ressemblance, je vous dis : Craignez l'envie, puisqu'elle a eu des suites si funestes dans Caïn; offrez à Dieu avec foi ce que vous avez de meilleur, puisqu'il témoigne agréer ce que la générosité et la foi lui offrent; remarquez que le sort des justes est d'être persécutés par leurs frères, et que vous ne serez Abel qu'autant que vous souffrirez l'envie, la haine et la violence de Caïn. Ce sont les maximes que je crois plus intéressantes de vous mettre sous les yeux, après vous avoir parlé de l'envie de Caïn, et sous le nom de Caïn, de celle de tous les enfants de la Babylone de ce monde.

Dans la suite de son histoire, il est dit qu'ayant connu sa femme, elle conçut et enfanta Hénoch, et qu'il bâtit une ville qu'il appela Hénoch, du nom de ce fils. C'est un second trait de différence entre lui et son frère, entre les enfants de Babylone et ceux de la Jérusalem d'en haut. « Ces deux cités, » dit saint Augustin, « sont dès le commencement du monde, marquées en ces deux

(43) « Bene ait : *Vox sanguinis fratris tui clamat de terra:* non dixit : De fratris clamat corpore, sed de terra clamat, et si frater parcit, terra non parcit; si frater tacet, terra condemnat. Ipsa est in te testis et judex. » (S. Ambros., *de Cain et Abel.* l. ii, c. 9.)

(44) Abel fut tué vers l'an 128; la terre pouvait déjà être fort peuplée des enfants d'Adam; il serait aisé de le montrer.

(45) On ne sait pas bien quel a été ce signe; la plus commune opinion des Pères, est que le tremblement continuel de son corps rendait visible l'agitation de sa conscience déchirée de remords, qu'il avait un air affreux, bave et farouche. Les rabbins lui donnent, les uns une corne au front, les autres un chien le précédant, etc.

Digitized by Google

frères. Caïn est l'image des citoyens de ce monde; Abel est l'image des citoyens du ciel qui le regardent comme des étrangers sur la terre; Caïn la cultiva, il s'y attacha, il y bâtit une ville à laquelle il donna le nom de son fils, et à laquelle il aurait peut-être bien voulu donner le sien. Abel, au lieu de cultiver la terre, choisit le soin des troupeaux comme une occupation plus innocente et plus propre à celui qui ne cherche aucun établissement terrestre; bien éloigné de bâtir une ville en ce monde, ou de travailler à y rendre son nom célèbre, il porta tous ses désirs vers le ciel, parce que la cité des saints est au dessus du monde, quoique ses enfants y naissent, et elle est ici-bas étrangère, méprisée et maltraitée par les citoyens du siècle jusqu'à ce que Dieu la fasse régner avec lui au temps de sa gloire : *Cain condidit civitatem, Abel tanquam peregrinus non condidit : superna est enim sanctorum civitas, quamvis hic pariat cives.* » (S. Aug., *De civit. Dei*, xv, 1.)

On peut remarquer dans les petits-fils de Caïn les talents et les inclinations de leur aïeul; tous furent industrieux pour les arts et les professions qui peuvent rendre la vie commode et même agréable. Jabel fut père (46) [auteur, instituteur] de ceux qui demeurèrent sous des tentes, et des pasteurs; Jubal fut père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue. Il inventa ces instruments de musique, comme son frère avait inventé la manière de faire des tentes et de conduire des troupeaux. Tubalcain, qui maniait le marteau, fut habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer. Sa sœur Noëme inventa la manière de filer et de faire de la toile et des étoffes de laine. Devons-nous être surpris que ces enfants de la cité présente se soient distingués par cette espèce d'industrie? ils aimaient le monde, ils en cherchaient les biens, ils savaient que le moyen de les acquérir était d'inventer les arts, de les perfectionner, est-il surprenant qu'ils y aient excellé? C'est une des marques auxquelles on les connaissait dès lors, et auxquelles on distingue encore aujourd'hui leur postérité, les habitants de Babylone ont toujours eu du goût pour les choses de la terre, presque tous ont une intelligence particulière pour les affaires temporelles; rarement nous voyons quelqu'un qui ne les entende, fût-il absolument bouché pour le spirituel.

Envieux du mérite d'autrui, terrestres dans leurs affections, ils ont encore été singulièrement amateurs des plaisirs de la chair. Quoique l'histoire du déluge doive nous en fournir une preuve générale et complète, nous vous en citerons cependant une particulière à ce moment même, parce qu'elle se trouve, pour ainsi dire, sur notre chemin, dans la généalogie de Caïn. Moïse nous y fait observer deux choses de Lamech, un de ses petits-fils. L'un qu'il eut le premier deux femmes. Pourquoi cette remarque? Afin que nous fassions attention que c'est dans la race de Caïn, et par l'incontinence d'un de ses descendants qu'a commencé un usage contraire à cette loi primitive du mariage : *Ils seront deux dans une seule chair.* C'est nous, disent les Pères, afin que nous sachions que la polygamie a commencé par un homme maudit (Tertull., *De monog.*), et que le premier qui ait partagé une seule chair à deux femmes, était un sanguinaire et un homicide : *Primus Lamech sanguinarius et homicida unam carnem in duas divisit uxores.* (S. Hieron. *Cont. Jovin.*)

Ce meurtre est la seconde chose que Moïse rapporte dans l'histoire de Lamech. Ce fils de Caïn, dit-il, ayant commis un meurtre, dit à ses femmes Ada et Sella qui en craignaient les suites : Femmes de Lamech, entendez ma voix; écoutez ce que je vais vous dire : Vous êtes effrayées, parce que j'ai tué un homme qui m'a blessé; vous craignez pour ma vie, parce que j'ai assassiné un jeune homme qui m'a couvert de plaies; mais rassurez-vous, personne n'oserait attenter à ma vie, car, puisque selon la parole du Seigneur même, on vengera sept fois la mort de Caïn qui a tué son propre frère et qui l'a tué par malice et par envie, on vengera sans doute celle de Lamech septante fois sept fois, lui qui n'a tué qu'un étranger, et même en se défendant. C'est un des sens qu'on donne à ces paroles : *Septuplum ultio dabitur de Cain, de Lamech vero septuagies septies* (47). Quoi qu'il en soit de la probabilité, il est toujours vrai qu'Adam fut le témoin des meurtres qui se continuaient dans sa famille. N'était-ce pas pour lui une source de soupirs très-amers?

Après avoir pleuré la mort d'Abel, que sa vertu lui rendit très-sensible, il eut un fils nommé Seth, c'est-à-dire *substitué*, parce que Dieu l'avait substitué à Abel, tué par Caïn. De ce Seth naquit un fils appelé Enos. Celui-ci commença d'invoquer le nom du Seigneur *par des sacrifices réglés*, et à porter le nom d'enfant de Dieu (48), qui se conserva ensuite dans sa postérité. Le monde fut donc plus ouvertement qu'auparavant divisé en deux grandes familles, en deux cités, dont l'une était composée des enfants de Dieu, et l'autre des enfants des hommes. Dieu régnait dans l'une, et le démon dans l'autre. Dans l'une, on attribuait tout à Dieu, on en espérait tout, on lui rendait grâces de tout, on regardait comme le principal et l'unique devoir de lui obéir et de lui plaire : c'était sa famille, sa maison, son Eglise. Mais dans l'autre, les hommes n'étaient occupés que de leurs passions, de leurs intérêts, de leurs plaisirs (49); ils n'estimaient

(46) C'est ici le sens du mot *pere*

(47) Un autre est : Caïn a été puni sept fois, mais Lamech le sera septante-sept fois sept fois, ce dernier sens a été très-suivi; le premier est plus intelligible.

(48) Cette paraphrase allie le sens de l'hébreu et de la Vulgate.

(49) « Duæ itaque sectæ sunt sub duorum fratrum nomine compugnantes invicem; una quæ totum mentis suæ deputat tanquam principali... Altera

Digitized by Google

que les qualités extérieures, ils ne désiraient que les biens temporels. En un mot, l'une avait pour loi la charité, ou l'amour de Dieu; l'autre, la cupidité, ou l'amour déréglé des créatures. Les habitants de celle-ci étaient envieux, terrestres et charnels; les habitants de celle-là étaient justes, simples, doux et amis de leurs ennemis mêmes, témoin Abel. Ils étaient industrieux, mais pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre; ils perfectionnaient les sciences, mais celles du culte divin, et non celles du commerce, de la guerre ou de la politique, témoin le père de Caïnan; ils étaient spirituels jusque dans leur chair, que leur esprit gouvernait, témoin cet Hénoch, que Dieu enleva de dessus la terre (50) et qu'il transféra dans le paradis (51) Cet Hénoch tenait ses sens assujettis à la raison; il exigeait de sa chair le service d'une esclave, faite pour obéir, et non pour commander ni pour conseiller; il marchait en la présence de Dieu; il pensait, il projetait, il agissait d'après ces idées : Dieu me voit, Dieu est à mes côtés, Dieu m'est plus intime que mon âme à mon corps. L'Ecriture lui rend témoignage d'avoir plu à Dieu. Or il est impossible de lui être agréable sans une foi vive et active. Il vivait donc de cette foi; il ne faisait donc rien sans avoir auparavant demandé : Qu'est-ce que cela pour l'éternité? Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? Et que désiré-je sur la terre, sinon vous, ô Dieu qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage dans la vie future? La même foi qui l'éloignait du péché et l'excitait à la vertu, lui inspirait le vif désir de convertir les pécheurs; sans cesse il leur faisait des exhortations publiques; sans cesse il les menaçait des jugements temporels et éternels du Seigneur, disant : « Le voilà qui va venir avec la multitude innombrable de ses saints, pour exercer son jugement sur tous les hommes, et pour convaincre tous les impies de toutes les actions d'impiété qu'ils ont commises et de toutes les paroles injurieuses que ces pécheurs impies ont proférées contre Dieu. » C'était là le grand objet de sa mission, laquelle n'est qu'interrompue : car à la fin du monde il la reprendra; il reparaîtra sur la terre avec Elie; il y exhortera les nations à entrer dans la pénitence; il y combattra l'Antechrist, et à la fin il y payera le tribut de la mort, dont il a été exempt jusqu'à ce jour.

Ce fut vers son siècle, comme ses paroles nous le font penser, que la licence des mœurs se glissa de la cité des hommes dans celle des enfants de Dieu. Ceux-ci, qui jusque-là avaient été chastes, spirituels jusque dans la chair, devinrent charnels jusque dans leur esprit. *Voyant*, dit l'Ecriture, *que les filles des enfants des hommes étaient belles, ils épousèrent celles d'entre elles qui leur avaient plu.* Dans un choix si important, et qui a de si considérables suites et pour la vie présente et pour la future, ils ne considérèrent point les qualités de l'esprit et du cœur, et surtout la crainte de Dieu, qui est l'ornement et la beauté de l'âme; ils ne furent point touchés du désir d'avoir des femmes qui pussent former leurs enfants à la vertu, ni des enfants qui fussent héritiers de la piété de leurs pères. Les yeux décidèrent seuls : ni la raison ni la religion ne furent consultées. Ainsi, en se mêlant par d'indignes alliances avec une race maudite, ils en prirent bientôt les mœurs et les sentiments; ils oublièrent Dieu, son alliance et ses promesses, et tombèrent dans l'irréligion. Quelle leçon pour tous les siècles! Qu'un tel exemple devrait faire trembler et les pères et mères qui ne consultent qu'un vil intérêt dans l'établissement de leurs enfants, et les enfants qui règlent leur choix sur une passion aveugle, plutôt que sur la lumière de la foi! Ne soyons pas surpris qu'il y ait si peu de mariages que Dieu bénisse, puisqu'il y en a si peu où il soit appelé; et, pour tirer encore cette autre conséquence, ne soyons pas surpris que le nombre des citoyens du ciel ou des vrais justes soit si petit, puisque les saintes alliances en sont l'origine pour l'ordinaire.

En sommes-nous nous-mêmes, mes frères, ne sommes-nous pas, au contraire, du nombre des pécheurs? D'après ce que j'ai dit en ce discours, il nous est facile de décider. Sommes-nous ce qu'étaient au premier âge du monde les enfants de la cité de Dieu; avons-nous la foi du juste Abel (52), le zèle d'Enos, la chasteté de ces huit patriarches (53) qui régnèrent dans la sainte famille depuis Adam jusqu'à Noé; sommes-nous, comme eux, humains et bienfaisants, zélés et industrieux à promouvoir le culte divin, purs de corps et d'esprit? à ces marques nous sommes moralement certains d'être du nombre fortuné des justes.

Sommes-nous ce qu'étaient les enfants des hommes au même âge; nous livrons-nous à la passion de l'envie, comme Caïn; dirigeons-nous nos talents principalement vers les objets de la terre, comme Jabel et les autres petits-fils de ce meurtrier; les peu-

quæ tanquam operatori omnium, Deo defert... Illa prior Cain significatur, hæc posterior, Abel dicitur. » (S. Ambros., lib. I *de Cain et Abel.*)

(50) Il était alors âgé de 36 ans.

(51) Il ne serait pas aisé de dire ni quel est ce paradis ni où il est, ni ce qu'Hénoch y fait, ni comment il y vit. Les longues dissertations sur ces points le prouvent par l'embarras des dissertateurs.

(52) Personne ne doute qu'il ait été marié, et que ses descendants étaient les vengeurs que son meurtrier craignait le plus.

(53) Les huit patriarches de la Cité de Dieu, placés dans l'histoire entre Adam et Noé, sont Seth, Enos, Caïnam, Malaléel, Jared, Hénoch, Mathusala et Lamech. Sur le temps de la mort de Mathusala on formait jadis la difficulté suivante : on disait qu'il avait vécu jusqu'à 14 ans après le déluge, et on demandait où il avait passé ces 14 ans; mais cette difficulté n'était fondée que sur quelques exemplaires des LXX; comme ces exemplaires sont contraires en ce point aux éditions grecques dont on se sert aujourd'hui; comme ces éditions sont conformes à l'hébreu et à la vulgate, elle ne subsiste plus.

Digitized by Google

sées de notre cœur sont-elles habituellement portées vers le mal, comme celles des patriarches issus de Caïn? A ces signes, hélas! il n'est que trop évident que nous appartenons à cette race maudite. Que dirons-nous donc en ce misérable état? Crierons-nous, comme ce chef des réprouvés (54) : *Mon iniquité est trop grande pour que j'ose en demander le pardon?* Ah! gardons-nous bien de ce péché, qui mettrait le comble à tous les autres : c'est le plus énorme de tous ceux que Caïn commit. Il s'était sans doute rendu très-coupable par l'avarice, qui destinait aux sacrifices ses moindres fruits; par son envie, que la vertu de son frère irritait; par ce fratricide, qu'aucune considération ne put empêcher; par l'insolence avec laquelle il répondit au Seigneur; mais enfin il se rendit encore plus coupable par le désespoir qu'il marqua en disant : *Mon péché est trop grand pour que j'ose en demander le pardon*, et qu'il soutint en ne s'inquiétant plus que du soin de conserver sa vie (55). Quelque criminelle qu'ait été la nôtre jusqu'ici, ah! prenons bien garde de désespérer de la miséricorde divine : c'est la plus grande injure que nous pourrions lui faire, et c'est pour nous la faire éviter que l'histoire du désespoir du second des hommes nous a été transmise.

Celle de la prompte succession de ses chutes nous a été faite pour la même fin : pour nous engager à éviter ces fautes légères qui conduisirent peu à peu Caïn aux plus horribles; et c'est aussi la fin que je me suis proposée en vous en faisant le récit : c'est pour vous inviter à dire souvent à Dieu ce que je vais lui dire en finissant ce discours :

« O mon Dieu! que la moindre passion est à craindre! à quelles extrémités ne peut-elle pas me conduire si je lui livre mon cœur? Je porte en moi-même le principe de tous les crimes par la concupiscence qui vit en moi. Vous me commandez, Seigneur, d'en reprimer les saillies et de m'en rendre maître, et vous me montrez par l'exemple terrible de votre justice sur le second des hommes, quels ravages une seule passion fait dans un cœur si elle est écoutée et suivie; donnez-moi ce que vous me commandez : secourez ma volonté faible et malade contre un ennemi domestique qui me livre à tout moment de dangereuses attaques; donnez-moi la grâce de remporter une victoire pleine et entière sur toutes mes passions, afin que je mérite la couronne promise aux victorieux. » *Amen.*

INSTRUCTION IV.

SUR NOÉ, L'ARCHE, LE DÉLUGE; LA DESTINÉE DES ENFANTS DE BABYLONE A LA FIN DU PREMIER AGE.

(*Gen.* VI, 1-22; VII, 1-24; VIII, 1-22; IX, 1-29; X, 1-32.)

ÉPIPHANIE:

Dilatet Deus Japhet et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus.

Que Dieu multiplie la postérité de Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit leur serviteur. (*Gen.* IX, 27.)

Ne vous étonnez pas, mes frères, que, de mille et mille textes propres à la solennité de ce jour, je vous cite celui-ci de préférence; c'est que j'y trouve la première et la plus ancienne des prophéties qui nous annoncent le grand mystère dont nous célébrons la mémoire. Dans Noé qui y parle, j'aperçois une figure expresse de Jésus-Christ adoré par les mages; dans Japhet et sa postérité qui entrent dans les tentes de Sem, je remarque les gentils qui entrent dans l'Eglise; et dans Chanaan déclaré esclave de Japhet, je vois les Juifs devenus les serviteurs des Chrétiens et leur Synagogue réprouvée.

Jugeons par les noms divers de Noé, s'il n'est pas une figure bien expresse de Jésus reconnu et adoré par les gentils. Lamech son père l'a appelé Noé, c'est-à-dire, *repos*, consolation, en ce sens que la terre fatiguée des crimes de ses habitants, devait de son temps se reposer sous les eaux du déluge; ce nom ne convient-il pas encore mieux à Jésus-Christ? n'a-t-il pas consolé les justes en mettant fin à l'iniquité? Le Sage a appelé Noé *le reconciliateur du genre humain, et le médiateur avec les hommes.* (*Eccli.* XLIV, 17-19.) Ces qualités ne sont-elles pas celles de notre divin Libérateur? Saint Pierre l'a appelé *le héraut de la pénitence, le prédicateur de la justice, le père d'un monde nouveau.* (*II Petr.* II, 5.) A ces dénominations peut-on méconnaître le Messie réconciliateur des gentils (56)?

Et dans les paroles que le saint patriarche adresse à Japhet en le bénissant, peut-on ne pas remarquer la vocation de ces mêmes gentils à l'Eglise? J'observe d'abord que le père associe son troisième fils aux bénédictions du premier, et qu'un jour viendra où celui-là aura une habitation commune avec celui-ci. Je cherche ensuite si ce jour n'est point arrivé et si la prophétie n'est point accomplie, et je découvre qu'elle a eu son accomplissement à ce jour que nous appe-

(54) Quoique ce nom lui soit donné par le grand nombre des interprètes, cependant saint Jérôme paraît persuadé qu'il est sauvé.

(55) « Augustæ mentis homo præsentem mortem veretur, perpetuam negligit... interitum solum corporis deprecatur. » (S. AMBROS., *de Cain et Abel*, lib. II, cap. 9.

(56) A ces traits de ressemblance entre Jésus-Christ et Noé, on peut ajouter les suivants. Noé 1° était le seul juste entre les hommes. 2° Il fut le sauveur de sa famille. 3° Il fut l'architecte de l'arche comme Jésus-Christ de l'Eglise. 4° Il vit deux âges. (*a*) Comme Jésus-Christ et le cinquième et le sixième. 5° Il a fait cesser la distinction des animaux purs et impurs. 6° Il a fait perdre aux tigres leurs cruautés.

(*a*) En cela il est le Janus que les païens représentent à deux faces.

Digitized by Google

lons Epiphanie, à ce jour où le Messie s'est manifesté aux gentils. Il est vrai qu'elle avait été en quelque sorte vérifiée, lorsque plusieurs des descendants de Japhet, habitants de l'Europe et de l'Asie, embrassèrent la religion des Juifs dont Sem était la tige. Mais il est certain que les paroles du grand prophète ont un plus grand objet : c'est cette multitude innombrable de gentils que Dieu a commencé aujourd'hui d'appeler à la foi dans la personne des mages; ce sont ces hommes à qui 1° saint Paul dit : *Vous n'êtes plus des étrangers et des gens de dehors, mais vous êtes de la cité des saints et de la maison de Dieu.* (*Ephes.* II, 19.) Voilà le vrai objet de cette prophétie de Noé : *Que... la postérité de Japhet habite dans les tentes de Sem*, dans l'Eglise qui subsistera dans la postérité de Sem : *Sem habitet in tabernaculis Sem.*

Le saint homme parlant de son second fils ajoute : *Et que Chanaan soit l'esclave de Japhet :* Ce second fils s'était raillé de la nudité de son père; c'est en punition de sa raillerie que son père le maudit et le condamna à être l'esclave de son frère. Les Juifs se sont raillés de Jésus-Christ naissant nu dans une crèche, et mourant nu sur une croix; c'est en punition de ce mépris que la Synagogue est réprouvée et déclarée esclave des gentils. Répétons-le donc avec assurance : c'est aujourd'hui que commence à s'accomplir cette prophétie de Noé : *Dilatet Deus*, etc. : *Que Dieu multiplie*, etc.

Ce n'est pas seulement dans ces paroles de Noé, c'est dans toute son histoire que j'aperçois des prophéties et des figures de cette Eglise qui se forme en ce jour où les mages adorent Jésus-Christ, et c'est par cette raison que j'en ferai la matière de mon exhortation. L'explication littérale, spirituelle et prophétique de cette histoire en fera les trois parties. Vous convaincre de la réalité du déluge arrivé sous Noé, vous inspirer des sentiments de pénitence par le souvenir de cet événement, vous affermir dans la foi des mystères de la sainte Eglise dont les circonstances de cette catastrophe nous présentent l'image, ce sont les fruits que j'espère en tirer.

PREMIER POINT.

Pour comprendre la grandeur de la miséricorde que le Seigneur exerça envers les gentils au commencement du VI° âge, il ne faut, mes frères, que considérer l'abîme profond de corruption où ils étaient alors; et pour bien connaître la profondeur de cet abîme, il ne faut qu'avoir une idée des désordres qui régnaient déjà à la fin du Ier âge du monde; car il est des maladies spirituelles du genre humain en général, comme de celles de ses membres en particulier; toutes vont en augmentant, si un remède supérieurement bon n'en arrête le progrès. Voyons donc quelles étaient les mœurs au premier âge du monde.

Hélas ! il ne s'était encore écoulé que quinze cent trente-six ans depuis la création du monde, et déjà un déluge universel d'iniquités en avait couvert la face; de la multitude innombrable qui le peuplait (57), si nous en exceptons une seule famille, une petite partie d'une seule famille (58), personne ne s'en était garanti; tous étaient devenus habitants de la cité de Babylone; tous étaient devenus chair; tous en avaient suivi les impressions, tous s'étaient livrés sans contrainte aux passions d'envie, de haine, de vengeance, d'avarice, d'impureté, d'avidité pour les biens temporels; et il avait été donné à la bête de vaincre les saints : *Datum est bestiæ... vincere sanctos* (*Apoc.* XIII, 7); la cité de Babylone avait mis la cité de Dieu à deux doigts de sa perte; un seul alors s'était roidi contre le torrent du mauvais exemple et contre ces discours qu'on nous tient quelquefois pour nous entraîner au mal : Voulez-vous être plus sages que le reste des hommes? voulez-vous vous singulariser? voulez-vous vous rendre ridicules? voulez-vous censurer et condamner tout le genre humain? Vous entendez de qui je veux parler, c'est de Noé. Dès lors cet homme nous apprit à mépriser de pareils reproches, à écouter celui qui s'appelle la vérité et non la coutume, à laisser la voie large où marche le grand nombre, pour entrer dans la voie étroite, que si peu trouvent et suivent jusqu'à la fin; il nous apprit à tenir ferme contre la tentation du *qu'en dira-t-on?* Ne dira-t-on pas que je suis un homme singulier, vain, présomptueux, qui croit en savoir plus et valoir mieux que tous les autres? Pour s'être préservé du déluge d'iniquité, il méritera d'être préservé de ce déluge d'eau qui succéda au premier, et le fit cesser au moins pour un temps.

Dieu, dont la nature est miséricorde et charité, ne procéda à cette exécution terrible qu'avec lenteur, et comme à regret; d'abord et de plus six cents ans avant d'éclater, il envoya aux coupables des prophètes qui leur criaient : « Voici le Seigneur qui va venir pour exercer son jugement sur tous les hommes, et pour convaincre tous les impies de toutes leurs iniquités (59). » Ensuite il suscita Noé pour être le prédicateur de la justice qu'il se proposait d'exercer sur la race humaine, et c'est ce que celui-ci fit avec tout le feu et toute l'industrie du zèle, par ses bons exemples, par ses exhortations fréquentes, et surtout par la construction de l'arche; car leur montrer ce vaisseau, hors duquel tous les hommes devaient périr, en punition de leurs crimes, n'était-ce pas les prêcher bien pathétique-

(57) Supputation faite des enfants qu'Adam et ses descendants purent avoir jusque-là, on conjecture que cette multitude montait au moins à quarante-huit millions d'hommes.

(58) On ne doute pas que Noé n'ait eu d'autres fils que Sem, Cham et Japhet.

(59) Ce sont les propres paroles d'Hénoch, un de ces prophètes, lequel fut transporté au ciel en 987. Donc il avait prêché avant que mille ans se fussent passés depuis la création.

Digitized by Google

ment? Mais tous furent sourds à la voix du prédicateur; tous buvaient, mangeaient, célébraient des noces, s'enivraient de plaisir, sans faire attention ni au bâtiment de Noé, ni à sa destination, ou n'y en faisaient que pour traiter son architecte de fanatique et de visionnaire; en sorte (remarquez bien cette épreuve, ô vous, à qui la singularité de votre conduite attire la censure, le mépris et les insultes de vos proches !), en sorte que le saint patriarche fut obligé d'essuyer les railleries, tant de ses concitoyens que des étrangers, pendant un siècle entier; mais enfin, ce siècle écoulé, qu'arriva-t-il?

Les enfants de Dieu ayant, avec les filles des enfants des hommes, causé une corruption générale, Dieu dit : *Mon esprit ne demeurera pas pour toujours avec l'homme, parce qu'il n'est que chair*, et qu'il n'a que des inclinations charnelles; ainsi *le temps de la vie de l'homme ne sera plus que de cent vingt ans* (60), après lesquels je ferai périr tous les hommes. On voit ici pourquoi Dieu prononça l'arrêt portant la peine du déluge universel, c'est qu'alors un déluge d'impureté inondait toute la terre, c'est que la malice des hommes était extrême (61), et que toutes les pensées de leur cœur étaient en tout temps appliquées au mal. *Dieu* qui connaît tout, le vit, et il *se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre;* c'est-à-dire, que sans changer en lui-même, il agit au dehors, comme se repentant véritablement; il parut touché de douleur jusqu'au fond du cœur; il dit : *J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé* (62); *j'exterminerai tout ce qui a vie sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis* tout ce *qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits*, en voyant que l'homme, pour qui je les ai créés, ne cesse de s'en servir pour m'offenser : *Pœnitet enim me fecisse eos.*

Mais, me demanderez-vous, que signifie ce mot : *Je me repens*, répété une seconde fois? le repentir, qui est dans l'homme un changement de dessein, accompagné de quelque chagrin, peut-il se trouver en Dieu? Non, mes frères, il ne peut s'y trouver; et quand l'Ecriture attribue à Dieu le repentir, la douleur, la colère; elle ne le fait que pour accommoder son langage au nôtre; et comme nous disons d'un homme qu'il se repent ou qu'il est dans la douleur, ou qu'il est en colère quand il menace, quand il détruit son ouvrage; de même l'Ecriture dit de Dieu qu'il se repent, qu'il est affligé, qu'il est fâché, quand il menace, quand il détruit son ouvrage, quoiqu'en lui les affections soient immuables, suivant ces paroles d'un saint Père : Vous vous repentez, mais sans vous rien reprocher; vous entrez en colère, mais vous n'êtes pas plus ému; vous changez vos opérations, mais jamais vos desseins. C'est ce que disait saint Augustin (*Conf.*, I, 4), et ce qui montre qu'à la vérité les sentiments de repentir, de douleur, de colère et de haine, sont en Dieu sans imperfections; qu'ils y sont cependant d'une manière qui convient à sa nature, qu'il se fâche vraiment contre nous lorsque nous péchons, qu'il porte à nos péchés une haine intérieure et souveraine, comme au contraire il aime en nous la justice et la sainteté; il a pour nous un amour véritable et sincère, en considération de notre justice et de notre sainteté, lorsque nous sommes justes et saints. Ainsi s'explique le repentir du Seigneur.

Il avait menacé les hommes du déluge, cent vingt ans avant qu'il n'arrivât; voyant sur la terre une corruption générale (car la vie que tous les hommes y menaient, était corrompue : *Omnis quippe caro corruperat viam suam*), il avait dit à Noé : J'ai résolu de faire périr tous les hommes, excepté vous et votre famille : *faites-vous* donc un grand vaisseau de la figure *d'une arche* ou d'un coffre tout plat par-dessus, composé *de pièces de bois aplanies* de tous côtés et exactement jointes ensemble. *Vous y ferez de petites chambres, et vous l'induirez de bitume dedans et dehors*, pour le rendre impénétrable à l'eau et aux vers, et pour empêcher, par son odeur forte, la mauvaise odeur de tout ce qui y sera renfermé. *Voici la forme que vous lui donnerez : sa longueur sera de trois cents coudées; sa largeur de cinquante, et sa hauteur de trente. Vous ferez à l'arche* immédiatement au-dessous du toit, *une* ouverture en forme de *fenêtre*, pour y donner de l'air et du jour, *et vous donnerez une coudée de hauteur au comble* du toit *de l'arche*, qui sera en pente, pour faire écouler les eaux. *Vous mettrez aussi la porte de l'arche au côté*, ou à l'un des bouts. *Vous y ferez un étage tout en bas, un* autre *au milieu, et un troisième* plus haut, dans lesquels vous pratiquerez diverses chambres pour les diverses espèces d'animaux que je veux y conserver. *Car je vais répandre les eaux du déluge sur la terre, pour faire mourir toute chair qui respire et qui est vivante sous le ciel;* en sorte que *tout ce qui est sur la terre sera consumé* (63).

Noé accomplit donc tout ce que Dieu lui

(60) Le sens n'est donc pas que désormais la vie des hommes ne sera tout au plus que de cent vingt ans, tant après qu'avant le déluge.

(61) Ce motif renferme celui qu'expriment ces paroles : *il y avait en ce temps sur la terre des* hommes d'une grandeur extraordinaire, et d'une extrême arrogance qu'on appelait *géants : car depuis que les enfants de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants qui furent des hommes puissants et fameux dans le siècle*, où ils exerçaient leur tyrannie et leur cruauté, et où ils répandaient partout la corruption et l'impiété.

Il est certain par l'Ecriture et par les Pères qu'il y a eu des géants, des familles et des nations de géants, mais non aussi grands que les poëtes les ont imaginés. *Voy.* la dissertation de dom Calmet sur les géants.

(62) Quoiqu'une nuée de témoins prouvent qu'Hénoch et Elie sont les deux témoins marqués dans l'*Apocalypse* comme devant combattre l'Antechrist, ce n'est pas un article de foi, c'est seulement un sentiment théologique.

(63) Dieu avait ajouté : « Mais j'établirai mon alliance avec vous; je vous prendrai sous ma protection et vous entrerez dans l'arche vous et vos fils, votre femme, et les femmes de vos fils avec vous.

Digitized by Google

avait commandé. Il bâtit l'arche sur le modèle que Dieu lui-même lui avait donné, et il employa plus de cent ans à achever cet ouvrage, Dieu l'ordonnant ainsi, afin que tous les hommes fussent avertis des maux dont ils étaient menacés, et qu'ils eussent le temps de les prévenir, en pensant sérieusement à se convertir, mais en vain; sa patience fut inutile; ses avis furent négligés, et ses menaces méprisées; il en fallut l'exécution pour en faire croire la vérité.

L'année 600e de la vie de Noé, arriva donc la fameuse catastrophe du déluge. Alors *toutes les sources de ce grand abîme*, où Dieu avait renfermé les eaux qui couvraient la terre au commencement du monde, *furent rompues, et les cataractes du ciel*, où il avait mis comme en réserve les eaux qui étaient au-dessus du firmament, *furent ouvertes* et la pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits (64); la terre en fut inondée, les montagnes en furent couvertes, l'eau ayant gagné le sommet des plus hautes, s'éleva encore de quinze coudées au-dessus (65). L'arche seule élevée à l'aide des flots, fut conservée avec ce qu'elle renfermait; tout le reste périt, non-seulement l'homme, mais aussi les bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent dans l'air. Qu'avaient-elles donc fait qui méritât ce traitement? elles n'avaient jusque-là existé que pour l'homme, et c'était une conséquence qu'elles cessassent d'être, l'homme n'étant plus. C'est la réponse de saint Ambroise dans le livre (sous le titre : *De Noe et arca*, chap. 4) qu'il a composé sur ce grand événement dont je vous entretiens, et dont une nuée de témoins vous assureraient l'existence, si vous en doutiez. En voulez-vous entendre quelques-uns?

Remontez au siècle de Moïse; interrogez ce père de l'histoire sur le fait dont il est question : *Interroga patres tuos* (*Deut.* XXXII, 7); que vous dira-t-il outre ce que vous en avez déjà entendu? *Que les eaux couvrirent toute la terre pendant cent cinquante jours : « Obtinuerunt aquæ terram, centum quinquaginta diebus.* » Du siècle de Moïse descendez à celui de Salomon : interrogez ce sage que vous placez parmi vos pères : *Interroga patres tuos :* comment s'explique-t-il sur le déluge? *lorsqu'il inonda la terre*, dit-il, *la sagesse sauva le monde, ayant gouverné le juste sur les eaux par un bois méprisable* (*Sap.* X, 40); *dès le commencement du monde, Seigneur, lorsque vous fîtes périr les géants superbes, un vaisseau fut l'asile et le dépositaire de l'espérance de l'univers, et étant conservé par votre main, il conserva au monde la tige dont il devait renaître; car le bois qui sert à la justice, est un bois béni. « Benedictum est enim lignum per quod fit justitia.* » (*Sap.* XIV, 6, 7.) Passez du premier Testament au second; interrogez Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de votre foi : *Interroga patres tuos.* Que nous apprend-il de cette catastrophe? Ce qu'on a vu aux jours de Noé, dit-il, on le verra aux jours de l'avénement du Fils de l'homme; à ceux-ci comme à ceux-là, les hommes se livreront aux plaisirs de la table et des noces jusqu'au moment où paraîtra tout à coup le déluge des flammes. Interrogez, je pourrais me borner à dire tous les écrivains soit du peuple juif, soit du peuple chrétien, mais je vais beaucoup plus loin et je dis : Interrogez les Chaldéens, les Assyriens, les Syriens, les Arméniens, les Arabes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, tous ces peuples ont eu connaissance du déluge; ils ont laissé des vestiges de leur créance sur ce point, jusque dans leurs livres de fables (66), n'y aurait-il que de la témérité à nier un fait dont l'existence est assurée par un si grand nombre de témoins, ne se-

Vous ferez aussi entrer dans l'arche de chaque espèce de tous les animaux, par couples, mâle et femelle, afin qu'ils y vivent et qu'ils s'y conservent avec vous. De chaque espèce d'oiseaux vous en prendrez deux; de chaque espèce d'animaux terrestres deux; de chaque espèce de ce qui rampe sur la terre deux; en un mot, deux de toute espèce entreront avec vous dans l'arche, afin qu'ils puissent s'y conserver pour peupler la terre. »

(Ici il est parlé de deux pour marquer le dessein de Dieu de sauver le mâle et la femelle. Le nombre est marqué plus bas, chap. XVII, verset 2.)

Vous prendrez aussi avec vous de tout ce qui se peut manger, et vous le porterez dans l'arche pour servir à votre nourriture et à celle de tous les animaux qui y seront avec vous.

(64) Avant qu'elle eût commencé à tomber, Noé entra dans l'arche, et avec lui ses fils, sa femme et les femmes de ses fils. Les animaux purs et impurs, les oiseaux purs et impurs avec tout ce qui se meut sur la terre, entrèrent aussi dans l'arche avec Noé, deux à deux, mâle et femelle, selon que le Seigneur l'avait commandé à Noé. Ce qui se fit pendant sept jours avant le déluge. Le même instinct qui avait amené les animaux devant Adam, les amena à Noé.

(65) Ces expressions sont une première preuve de l'universalité du déluge contre les préadamites et ceux qui le nient. Ces paroles : *Toute chair avait corrompu sa voie*, en sont une seconde, parce que Dieu voulait punir tous ceux qui avaient corrompu leurs voies. La construction de l'arche en fournit une troisième. Pourquoi la faire bâtir, pourquoi y assembler des animaux de chaque espèce, si Dieu n'eût pas voulu inonder toute la terre? En ce cas Noé pouvait gagner le pays préservé du déluge. Enfin au chap. VIII, verset 9, il est dit que les eaux couvraient toute la terre, et au chap. IX, verset 19, il est dit que des trois fils de Noé est sortie toute la race des hommes. Donc il n'en est point sorti des précédents.

Mais demandez-vous avec le téméraire auteur de l'Essai sur cette question : *Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux?* comment les animaux sont-ils passés du mont Ararath dans les îles de l'Asie, dans l'Afrique, etc.? R. Les trois parties principales de la terre, l'Europe, l'Asie, l'Afrique sont contiguës; on ne sait pas encore bien si l'Amérique n'est pas jointe à l'Asie par le nord; il est sûr qu'elle n'en est pas éloignée; plusieurs animaux ont été conduits dans les îles par les hommes, où ils y sont passés eux-mêmes pressés ou par la faim, ou par la poursuite des hommes, ou par mille autres cas fortuits.

(66) Par exemple dans ceux où il est parlé du déluge d'Ogygès, de Deucalion.

Digitized by Google

rait-ce pas une extrême folie ? et dans l'ordre de la foi ne serait-ce pas un péché énorme d'incrédulité (67) ? ne tiendrez-vous pas cet événement pour certain ? C'est l'avantage que j'ai eu dessein de vous procurer en vous donnant le sens littéral de l'histoire de Noé.

SECOND POINT.

Dès que Noé fut entré dans l'arche et qu'il en eut fermé la porte sur lui, les eaux tombèrent sans discontinuer jusqu'à ce qu'elles couvrirent les plus hautes montagnes du monde entier c'est ce que nous avons dit d'abord, mais en le disant nous n'avons pas proposé nos réflexions sur les impressions que ce châtiment dut naturellement faire sur les habitants de la terre, et il est bon de vous les communiquer à tous, et plus particulièrement à ceux qui sont coupables des mêmes crimes que les hommes du temps de Noé, aux voluptueux par conséquent, puisque c'est principalement pour punir le crime de l'impureté que le déluge a été envoyé, et puisque ce crime est aujourd'hui aussi commun et même porté à des excès inconnus au premier âge du monde. Y voit-on de ces mères cruelles qui exposassent leurs enfants au moment de leur

(67) L'orateur peut ajouter ici devant un auditoire composé de savants.

C'est prudence, nous répliquent ici les incrédules modernes après les anciens ; il est du devoir de cette vertu de nous faire rejeter comme fabuleux tout événement qui est dans la classe des choses impossibles, par conséquent le déluge universel ; il est vraiment dans cette classe, il ne faut, pour le prouver, que faire ces questions. D'où seraient venues toutes les eaux nécessaires pour couvrir les plus hautes montagnes de quinze coudées ? Comment serait venue à Noé une certaine quantité de tous les animaux qui étaient sur la terre, les uns en Europe, les autres en Afrique ou en Amerique ? car on sait qu'il y a des animaux et des oiseaux propres à chacune de ces parties de la terre. Comment l'arche aurait-elle pu contenir un si grand nombre d'animaux de toute espèce avec les provisions convenables à chacun d'eux ? Comment huit personnes auraient-elles pu distribuer chaque jour la nourriture à cette foule d'animaux, et les tenir proprement ? comment les plantes se seraient-elles conservées sur la terre ? si elles se sont corrompues et pourries, d'où viennent donc celles que nous avons ? Dieu en a-t-il créé de nouvelles ?

On peut résoudre toutes ces questions que font ici les incrédules et toutes celles qu'ils pourraient encore faire par une seule. Qu'y a-t-il d'impossible à Dieu ? celui qui a pu comme emmailloter la terre des eaux du grand abîme au commencement du monde, n'a-t-il pas pu ensuite en couvrir toute la surface de quinze coudées ? (*a*) Celui qui a pu faire paraître tous les animaux devant Adam comme devant leur maître, n'a-t-il pu ensuite les faire paraître devant Noé ? A-t-il manqué de moyens parce que nous ne connaissons pas ceux qu'il a employés ? Un bâtiment à trois étages long de trois cents coudées (*b*), large de cinquante coudées, et haut de trente coudées, un bâtiment à peu près aussi vaste que les églises les plus vastes du monde chrétien, sans excepter celles de Saint-Paul à Londres et de Saint-Pierre à Rome (*c*), n'a-t-il pas pu contenir cent cinquante espèces d'oiseaux ? cent trente espèces d'animaux terrestres ? trente espèces de reptiles (*d*) ? n'a-t-il pu contenir sept animaux purs (*e*) de chaque espèce, et deux impurs (*f*) ? Le soin de ces animaux excède-t-il les forces de huit personnes (*g*) ? Enfin celui qui a créé les plantes n'a-t-il pas pu les conserver pendant sept ou huit mois (*h*) ? Sans recourir au miracle les causes naturelles ne suffisaient-elles pas à cet effet ? n'a-t-on jamais vu ni de plantes, ni d'arbres, naître et croître dans les eaux (*i*) ?

Je vous fais ces diverses observations, mes frères ! c'est moins pour répondre aux incrédules (il ne s'en trouve point ici), c'est même moins pour affermir votre foi contre leurs objections, que pour vous donner de l'arche une idée que vous n'aviez pas, pour vous en représenter l'étendue, pour vous inviter à admirer la sagesse et la puissance de celui qui en a ordonné la construction.

(*a*) Au commencement l'abîme couvrait la terre comme un habit couvre l'homme ; les eaux étaient au-dessus des montagnes ; elles s'écoulèrent aussitôt que vous leur parlâtes, dit David. (*Psal.* cm.) Deux preuves bien convaincantes que les eaux de la mer peuvent elles seules (à plus forte raison si elles sont réunies à celles du ciel) couvrir les plus hautes montagnes, c'est 1° qu'il y a beaucoup plus de mer que de terre ; c'est 2° que les montagnes ne s'élèvent qu'en certains endroits de la terre, au lieu que les abîmes s'étendent fort au loin par-dessous les eaux de la mer. Les voyageurs avouent qu'en haute mer, dans l'Océan on ne trouve point de fond, au lieu que les montagnes les plus célèbres n'ont guère qu'une lieue de hauteur perpendiculaire. Ce qu'on dit de quelques-unes, comme du mont Olympe, qu'elles s'élèvent au-dessus de la moyenne région de l'air, en sorte que jamais ni les vents, ni les vapeurs n'y montent, s'est trouvé fabuleux.

(*b*) L'arche avait cinq cents douze pieds de longueur, quatre-vingt-cinq de largeur, cinquante et un de hauteur. Comme Moïse avait été élevé en Egypte, il est croyable qu'il se servit des mesures de ce peuple. Or l'ancienne coudée de Memphis est équivalente à vingt pouces et demi environ, mesure de Paris. Donc les dimensions de l'arche prises suivant cette mesure, fournissent cinq cent douze pieds, etc., etc., etc. Ceux qui, comme Origène, entendent la coudée de Moïse de la coudée géométrique, longue de six coudées ordinaires, font l'arche d'une grandeur démesurée.

(*c*) Celle de Saint-Paul à Londres a environ six cent quarante-six pieds mesure de Paris ; celle de Saint-Pierre a par dedans quatre cent cinquante-cinq pieds de long.

(*d*) C'est à ces nombres que Gesner et Aldrovande réduisent les différentes espèces d'oiseaux, d'animaux terrestres et de reptiles.

(*e*) La distinction d'animaux purs et impurs avant Moïse et au premier âge du monde, pouvait bien être une suite de la loi naturelle ou du sentiment intérieur qui nous inspire du dégoût pour certains animaux sales et vilains.

(*f*) Dieu dit à Noé : *Prenez tous les animaux purs mâle et femelle, sept à sept, et des animaux impurs, mâle et femelle, deux à deux.* Ces paroles ont deux sens. Le premier est : Prenez des animaux purs sept mâles, sept femelles, et des impurs deux mâles et deux femelles. Le second est, prenez les animaux purs, sept à sept, les impurs deux à deux. Ce second sens est suivi par l'historien Josèphe, par la plupart des Pères et des commentateurs.

(*g*) M. Pelletier de Rouen, dans sa savante dissertation sur l'arche, suppose trente-deux étables et trente-quatre volières. Il en donne le soin à huit personnes, il conclut que chaque personne n'était chargée que de quatre étables et de quatre à cinq volières, il prétend que douze heures lui suffisaient pour remplir sa tâche, et qu'il lui restait douze autres heures pour prier, manger et dormir.

(*h*) De ce que Noé a demeuré dans l'arche pendant un an entier, il ne s'ensuit pas que le déluge ait duré tout ce temps, l'arche le vingt-septième jour du septième mois, reposait déjà sur les montagnes d'Arménie.

(*i*) *Nascuntur in mari fructices arboresque*, dit Pline. Noé a pu placer dans l'arche une provision de graines de presque toutes les herbes. De plus, elles se conservèrent longtemps couvertes de terre et de limon ; enfin les eaux de la mer étant mêlées aux autres eaux, étaient moins salées, moins acres, par conséquent, moins dangereuses pour les plantes, les racines et les arbres.

Digitized by Google

naissance et qui fussent les meurtrières de leurs corps et de leurs âmes tout à la fois? combien ces forfaits barbares ne sont-ils pas multipliés de nos jours?

Figurez-vous donc, mes frères, qu'à ce moment, car il est utile de vous rendre cette catastrophe comme présente; figurez-vous qu'à ce moment les cataractes du ciel s'ouvrent, qu'il tombe d'en haut des torrents de pluie, qu'en même temps la mer en fureur force les barrières qui la retiennent, que ses eaux se répandent sur la surface de la terre, qu'elles rendent impraticable toute communication d'un lieu à un autre, qu'elles vous renferment tous dans cette église, vos parents dans leurs maisons, et vos amis à leurs campagnes. Imaginez que ces eaux redoutables poursuivent les hommes jusque dans leurs appartements les plus élevés, jusque sur le sommet des montagnes les plus hautes, jusque sur la cime des cèdres qui y sont plantés, et que tous voient venir la mort qui les enlève en pleine santé : ce spectacle, Chrétiens, qui n'est qu'un effort d'imagination, ne vous trouble-t-il pas, ne vous fait-il pas frissonner? Quelle frayeur n'inspira-t-il donc pas à ceux qui en éprouvèrent la réalité! Jusqu'au moment qui le précéda, ils s'étaient moqués de Noé, de ses avis et des précautions qu'il prenait depuis un siècle pour se sauver lui et sa famille; mais à cet instant leurs railleries cessèrent; leur langage changea; et enfin un humiliant aveu fut dans les uns l'effet du désespoir, et dans les autres l'effet de l'espérance : ceux-là dirent comme Caïn leur patriarche : *Mon iniquité est trop grande pour que j'en obtienne le pardon* (*Gen.* IV, 13), et ils moururent sans l'avoir obtenu; ceux-ci passèrent de la crainte à l'espérance; ils se reconnurent coupables et dignes des châtiments que le Seigneur exerçait sur eux; ils se soumirent humblement à sa justice vengeresse; ils acceptèrent la mort en esprit de pénitence; ils en conçurent tous les sentiments; ils en pratiquèrent ce qui leur était encore possible d'en pratiquer, en sorte que ces eaux qui mettaient fin à leurs vices, devinrent le principe de leurs vertus (68).

Ce sont encore ceux que produira le déluge de feu qui doit arriver au dernier âge. Alors, nous l'avons déjà entendu de la bouche de Jésus-Christ, alors on verra ce qu'on a vu du temps de Noé, et comme les mœurs seront les mêmes, les châtiments ne seront dissemblables que dans la manière dont Dieu se servira pour les exercer, car nous savons bien certainement qu'un second déluge d'eaux ne succédera jamais au premier; et de qui le savons-nous? du Seigneur même; car voici ce qu'il dit à Noé (69) et à ses enfants après qu'ils furent sortis de l'arche : *Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre:* Je vous établis aujourd'hui les maîtres de tout ce qu'elle contient : *Ainsi que tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel soient frappés de terreur et tremblent devant vous..... j'ai aussi mis entre vos mains tous les poissons de la mer;* je les ai mis à votre puissance, *nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement, je vous abandonne toutes ces choses pour être à l'avenir votre nourriture, comme les légumes* et les herbes l'ont été jusqu'à présent (70); j'excepte seulement le sang ou la chair mêlée avec le sang dont je vous défends de manger, parce que j'ai une horreur extrême de ceux qui répandent le sang. . Je vais faire alliance avec vous et avec votre race après vous, et voici le signe de cette alliance que j'établis dès ce moment et pour jamais entre moi et vous... Je mettrai mon arc dans les nuées, non-seulement comme le signe naturel de la pluie, ainsi qu'il l'a été jusqu'à présent, mais comme le signe particulier de l'alliance que j'ai faite avec la terre. Lors donc que j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc paraîtra dans les nuées, et je me souviendrai de l'alliance que j'ai faite avec vous, et il

(68) Outre que la chose est probable par elle-même, elle est certaine par ce qu'écrit saint Pierre, que Jésus-Christ ayant expiré sur la croix, se hâta d'aller annoncer la bonne nouvelle de leur délivrance aux justes qui étaient dans les limbes et spécialement *à ceux qui avaient été incrédules du temps de Noé et que la patience de Dieu avait attendus jusque-là.* (*I Petr.* III, 19, 20.)

(69) Je passe au chap. VIII sur lequel je crois devoir faire ici les observations suivantes. Au lieu que l'hébreu dit que l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Ararath, la Vulgate dit les montagnes d'Arménie. Les Arméniens se sont toujours vantés d'avoir chez eux les restes de l'arche. Cependant lorsqu'on compare les diverses relations des voyageurs en leur pays, on ne sait plus sur quelle montagne l'arche s'arrêta : celle d'Araraht est, dit-on, à douze lieues d'Erivan. Le voyageur Jean Struis se vante d'y être monté et d'être entré dans l'arche. Tournefort assure que cette montagne est inaccessible, étant depuis le milieu jusqu'au sommet toujours couverte de neiges.

Au verset 20 et 21, il est dit que Noé offrit un holocauste à Dieu à qui l'odeur de la victime brûlée fut très-agréable. En quel sens? car cette odeur est très-désagréable à l'odorat, en ce sens que la foi qui avait ordonné ce sacrifice lui plaisait singulièrement.

Ce qui est dit au même verset 21 n'est point contradictoire avec ce qui a été dit au chap. VI, vers. 5, 6, 7, 13. Dans l'un, Dieu dit qu'il exterminera les hommes, parce que les pensées de leur cœur étaient en tout temps appliquées au mal : voilà sa justice appliquée à punir le péché. Dans l'autre il dit : *Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre à cause des péchés des hommes, parce que toutes les pensées de son cœur sont portées au mal dès sa jeunesse*, voilà sa bonté qui compatit à notre faiblesse. Saint Ambroise, expliquant ces mots du verset 22 : le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront point, entend spirituellement par le froid et le chaud, la nuit et le jour, la crainte et l'indignation, et dit : « Verbi gratia, si persecutor insistat, ne plus Deum timeas et perpetua magis supplicia quam præsentia putes esse vitanda, quæ, dum times, accendaris ad gloriam, perfidiæ iratus sceleri, etc. » (Cap. 23.)

(70) La plupart des saints Pères concluent de ces paroles, qu'avant le déluge les hommes, au moins ceux qui craignaient Dieu, ne mangeaient point de chair d'animaux, mais seulement des herbes et des fruits.

Digitized by Google

n'y aura plus à l'avenir de déluge qui fasse périr dans ses eaux toute chair qui a vie sur la terre. Je n'interromprai plus l'ordre et le cours ordinaire de la nature par ces châtiments éclatants de ma justice; les saisons se succéderont comme auparavant, je réserverai à l'autre vie la punition des désordres universels et des grands crimes que les hommes auront commis dans celle-ci : *Non erunt ultra aquæ diluvii ad delendam universam carnem.* Il se formera donc des tempêtes, il tombera des orages, il y aura même des déluges locaux et particuliers (71); mais le seul déluge universel que les hommes aient à craindre, c'est un déluge de feu qui détruira les ouvrages de l'art, dissoudra les éléments, réduira l'univers en poudre. Quelle fin effroyable de toutes choses! Les pécheurs qui existeront à ce terrible moment imiteront ceux qui virent fondre tout à coup les eaux du déluge : les uns frémiront de rage et sécheront de désespoir; les autres seront touchés de repentir; ils imploreront la miséricorde du Seigneur; ils accepteront la peine du feu temporel qui les brûlera, pour échapper au feu éternel où passeront les impies.

Pourquoi, mes frères, vous proposé-je ces réflexions? Pour la même fin pour laquelle l'Esprit-Saint en a fourni le sujet : pour vous inspirer la crainte des châtiments que méritent vos péchés. Placés entre ce déluge d'eaux qui a autrefois submergé vos semblables, et ce déluge de flammes qui brûlera les imitateurs de votre conduite; voyant des yeux de l'histoire le premier de ces déluges, et des yeux de la foi le second, à ce double aspect pourrez-vous être sans frayeur, sans remords, sans repentir, sans désir de conversion et de réconciliation avec Dieu? Soit que ces châtiments vous aient précédés ou doivent vous suivre, ne sont-ils pas des images bien vives de ceux qui vous sont préparés? La surprise où ont été les hommes du premier âge et où seront ceux du dernier âge ne vous sera-t-elle pas commune avec eux? Quand vous direz que tout est en paix, n'est-ce pas alors que vous serez surpris par un malheur imprévu, comme une femme par les douleurs de l'enfantement, sans que vous puissiez échapper? Ce que fut le déluge pour le genre humain, la mort ne le sera-t-elle pas pour chacun de vous? Ah! vous êtes donc inexcusables, vous qui condamnez ces hommes qui furent sourds à la voix de Noé, et qui êtes également sourds à la nôtre! Vous l'êtes même plus que ces insignes pécheurs, parce que vous avez devant les yeux la catastrophe terrible de ce déluge qu'ils n'avaient point vu, et dont pour cela même le saint patriarche les menaçait inutilement; par conséquent, vous vous préparez un trésor de colère plus plein que le leur, si vous ne faites pénitence. C'est le terme où j'ai eu dessein de vous conduire, en vous donnant le sens spirituel de l'histoire de Noé. En voici le sens prophétique et figuratif.

TROISIÈME POINT.

Ces eaux qui élevèrent l'arche; cette arche dont la structure et les dimensions sont si soigneusement marquées; cette nouvelle espèce de bâtiment qui sauva Noé et sa famille; ce petit nombre de personnes à qui fut confié le soin des animaux; ces animaux dont les uns étaient purs et les autres impurs; le corbeau et la colombe qui furent envoyés à la découverte lorsque les eaux se furent retirées, n'étaient-ce pas là autant de figures de l'Eglise de Jésus-Christ, autant d'images où étaient peints ses mystères? Voici en effet ce que les saints Pères ont vu dans ces objets que je viens de nommer.

Nous pouvons considérer les eaux du déluge relativement aux deux grands effets qu'elles ont produits : l'un, de noyer les pécheurs avec le péché; l'autre, d'élever l'arche. Si nous les considérons relativement au premier de ces effets, elles étaient la figure du baptême, qui noie nos péchés et qui nous lave de leurs taches : *Vos nunc similis formæ salvos facit baptisma.* (*I Petr.* III, 21.) Si nous les considérons relativement au second de ces effets, elles étaient la figure des persécutions, qui, au lieu de détruire l'Eglise, ont servi à l'établir : comme les eaux, au lieu de submerger l'arche, l'élevèrent vers le ciel lorsqu'elles se répandirent avec violence sur la terre. Ce n'est pas seulement l'Eglise, c'est aussi notre âme, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. XV, c. 2), qui s'élève vers le ciel par la grâce du baptême et par les persécutions qui arrivent toujours à ceux qui vivent par l'esprit de Jésus-Christ, première figure empruntée de l'histoire du déluge.

L'arche, qui en sauva Noé et sa famille, était une des figures les plus expresses de l'Eglise. Hors cette arche il n'y eut point d'asile : tout fut submergé; et hors l'Eglise il n'y a point de salut : tout est perdu, dès qu'il n'appartient ni au corps ni à l'âme de l'Eglise. Un fidèle ne peut penser autrement, quelque grand que lui paraisse le nombre des schismatiques, des hérétiques et des infidèles qui ne sont pas dans son sein. Ceux-ci périssent tous, soit qu'ils aient pu, soit qu'ils n'aient pu connaître l'Eglise. L'arche était le plus vaste bâtiment de mer qu'il y eut jamais, et l'Eglise est la plus étendue de toutes les sociétés. L'arche renfermait toutes sortes d'animaux, et l'Eglise renferme dans son sein des hommes de toute tribu, de toute langue, et de toute nation. L'arche, élevée entre le ciel et la terre par les eaux, était l'unique objet qu'on pût alors distinguer, et l'Eglise a toujours été et sera toujours visible; les grandes eaux des persécutions ne feront que la rendre plus illustre. Sa durée et sa perpétuité est aussi annoncée par la destruction du monde, et la subsistance de l'arche après la destruction du monde. Il ne faut que bien examiner cette

(71) C'est l'opinion de saint Ambroise, tract. chap. 27 *De Noe et arca.*

Digitized by Google

arche pour reconnaître que l'Eglise est une, sainte, universelle, visible, perpétuelle et indéfectible. Seconde figure empruntée de l'histoire du déluge.

Le bâtiment qui en préserva Noé avait certaines dimensions et trois étages dont Moïse nous a aussi parlé. Ces dimensions et ces étages ne nous présentent-ils pas quelques idées propres à nous édifier? On peut, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. xv, c. 26), donner divers sens spirituels à toute la structure de l'arche, pourvu qu'ils se rapportent tous à Jésus-Christ et à son Eglise, et qu'ils nous marquent cette cité de Dieu, étrangère ici-bas et agitée sur les flots du siècle, comme sur les eaux du déluge, qui étant conduite par Jésus-Christ, dont Noé était la figure, se sauve seul de ce grand naufrage de tout l'univers. La longueur de l'arche peut marquer la longue attente de l'âme qui demande la grâce et la gloire. Sa largeur peut marquer la charité qui embrasse tous les hommes sans distinction de pays et de nation. Sa hauteur peut marquer l'espérance qui élève ses désirs jusqu'aux objets célestes. Le premier des étages où nous supposons que les animaux de la terre étaient, peut nous désigner le fond de notre âme où résident ces passions criminelles, qui sont plus indomptables que les bêtes même les plus farouches, et qui seraient prêtes de nous déchirer à tout moment, si Dieu ne nous en défendait. Le second de ces étages que nous supposons avoir été embarrassé des provisions nécessaires aux animaux, peut nous désigner ces passions naturelles dont la principale a pour objet de nourrir le corps et de satisfaire à ses besoins. Le troisième de ces étages que nous supposons avoir été occupé par les oiseaux et les hommes, peut nous désigner la partie supérieure de l'âme toujours élevée vers Dieu et fixée en lui. Que de leçons de la morale la plus pure, renfermées dans ces images! Voici en effet ce que nous ferons si nous les réalisons par notre conduite; nous attendrons avec patience les moments du Seigneur pour tout; nous aimerons tous les hommes comme nous-mêmes; nous porterons tous nos désirs vers le ciel: nos passions ne pourront pas plus monter vers la partie supérieure de notre âme et l'ébranler, que les lions ne pouvaient, du bas étage, monter jusqu'à Noé et le dévorer; nous ne donnerons à nos appétits naturels que ce qu'il faut pour conserver la vie animale; enfin nous chanterons au Seigneur ces cantiques de louanges dont les oiseaux donnent le signal dès le matin dans les beaux jours du printemps. Troisième figure empruntée de l'histoire du déluge.

Et la quatrième quelle triste pensée va-t-elle nous inspirer? que vais-je vous dire d'effrayant? Le nombre de ceux qui furent sauvés du déluge figurait le nombre des élus. Ah! que le nombre de ceux-ci est donc petit, puisqu'il n'y eut que huit personnes qui échappèrent au déluge universel! j'en fais la remarque, mes frères, ce n'est point pour vous jeter dans le désespoir, à Dieu ne plaise! mais pour vous presser d'entrer par la porte étroite, cette porte, que si peu trouvent, cette porte de laquelle s'éloignent la plupart de ceux mêmes qui l'ont trouvée. Quatrième figure empruntée de l'histoire du déluge.

Les animaux dont ces huit personnes avaient le soin, étaient les uns purs et les autres impurs; que figurait cette distinction? que dans l'Eglise il y aura toujours des justes et des pécheurs, que ce mélange ne doit point nous scandaliser, que Dieu le souffre pour des raisons dignes de sa sagesse, qu'il saura bien en faire la séparation à la fin des siècles, que c'est à nous à la commencer dès à présent, en nous séparant des méchants par la sainteté de notre conduite, et la pureté de nos mœurs. Cinquième figure empruntée de l'histoire du déluge (72).

Le bois qui a préservé Noé fut aux yeux de ses contemporains un objet de folie, un sujet de scandale, un but à leurs railleries pendant cent ans; le bois de la croix a-t-il été plus respecté des Juifs et des païens? « Vous méprisez la croix, » leur disait saint Augustin (tract. 2 *in Joan.*), « vous méprisez ce bois comme l'instrument d'une mort honteuse; et vous ne considérez pas que ce bois est une arche sainte et un vaisseau que le Seigneur vous prépare pour vous sauver des tempêtes du siècle et de ces flots qui emportent, non le corps, mais les âmes, dans un naufrage, non temporel, mais éternel. O homme! » continue ce saint, « le ciel est votre patrie; c'est là où vous devez tendre, mais entre le ciel et vous, il y avait à passer la vaste mer de ce monde plein d'écueils et de périls; vous n'aviez rien qui pût vous soutenir sur ces eaux profondes toutes prêtes à vous abîmer, le Sauveur est venu à vous pour vous conduire en votre patrie. Le bois dont il s'est servi pour vous passer est celui de sa croix; rougissez-vous de ce bois, de son humilité divine qui pouvait seule vous guérir? rougissez-vous de ce bois qui fait rougir les superbes et les sauve en les rendant humbles? insensés, ingrats que vous êtes! il vous faut passer la mer, et vous rejetez le bois nécessaire à ce trajet: *Ingrate! mare transeundum est, et lignum contemnis:* » Sixième instruction tirée de l'histoire du déluge.

Quand les eaux se furent retirées et que Noé voulut connaître l'état des choses placées hors de l'arche, il lâcha d'abord un corbeau, lequel étant sorti ne revint plus et demeura ainsi seul dehors (73), volant de

(72) On peut, en continuant l'allégorie des animaux purs et impurs, dire ce qui suit: 1° Ils furent choisis de toutes les espèces, et les élus de toute tribu, etc.; 2° Leur nombre fut marqué, et celui des élus l'est, Dieu le connaît; 3° Le choix des animaux fut l'effet de la volonté de Dieu; celui des élus est de même l'effet de sa volonté, et non d'aucun mérite précédent.

(73) L'hébreu n'a pas aujourd'hui cette négation, mais il l'a eue autrefois. De là en effet le proverbe ancien: *Il est plus hardi que le corbeau.*

Digitized by Google

tous côtés jusqu'à ce que les eaux de la terre furent séchées et qu'il eut été rejoint par les autres animaux. Sept jours après il envoya aussi une colombe après le corbeau, pour voir si les eaux avaient cessé de couvrir la terre, mais la colombe n'ayant pu trouver de lieu sec où mettre le pied, parce que les montagnes étaient couvertes de boue et peut-être de cadavres dont cet animal a également horreur, elle revint à Noé qui la remit dans l'arche. Il attendit encore sept autres jours, et il envoya de nouveau la colombe hors de l'arche; elle revint à lui sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étaient vertes (74): tout ceci serait-il sans mystères? Voici ceux que les saints Pères y ont vus. (*Voy.* S. Hilaire, S. Augustin, S. Ambroise.)

Il y a, disent-ils, des pécheurs et des justes dans l'Eglise. La noirceur du corbeau, son cri désagréable, son avidité pour la corruption, son peu d'attache pour l'arche qui lui a sauvé la vie, sont très-propres à figurer les pécheurs. Ceux-ci n'abandonnent pas ouvertement l'Eglise, ils gardent les dehors et les apparences de la religion; mais ils sont insensibles à ses maux; ils ne craignent point de l'affliger par leurs discours et leurs actions scandaleuses; ils ne sont occupés que des objets de leurs passions. La colombe au contraire est l'image de la simplicité, de la douceur et des gémissements des âmes justes. Comme elle ne trouve point à mettre le pied sur la terre couverte d'eau, de même les justes ne trouvent point en cette vie où fixer et arrêter leur cœur: *Tarde enim inter astutias istius mundi sæcularium fluctus cupiditatum portum solet invenire simplicitas* (S. Ambros., *De Noe et arca*, cap. 18); ils sentent que ce qui présente une surface claire, est un abîme, ils ne se soutiennent au-dessus du précipice que par de continuels efforts; et de peur de s'épuiser par une contention trop violente, ils reviennent à l'arche et à Noé, à l'Eglise et à Jésus-Christ.

Toutes les démarches de la colombe sont remarquables. A son premier retour elle apprend à Noé que la colère de Dieu subsiste encore, et que la patience est nécessaire. Au second elle nous annonce qu'il est réconcilié, et elle en rapporte le gage; car c'est ce que signifie le rameau d'olivier regardé de tout temps comme le symbole de la paix. Ne revenant plus après son troisième départ, elle fait connaître que l'arche n'est plus nécessaire, parce que les périls sont finis. Il en est de même de nous qui espérons une vie meilleure, nous ne demeurons dans l'Eglise de la terre que jusqu'à la fin de la colère de Dieu, après les tentations et cette vie qui est elle-même une tentation continuelle, la colombe prend son vol; l'âme va jouir d'un repos assuré dans la terre des vivants. Septième figure tirée de l'histoire du déluge universel.

Il n'y en aura plus de semblable, le Seigneur l'a promis et il a donné pour gage de sa promesse un signe qui demeurera autant que le monde; l'arc-en-ciel dont la vue lui rappellera sa parole (75), sera plus efficace pour le fléchir que tous les crimes de la terre pour l'irriter. Qui n'aperçoit dans cette alliance la figure de celle que Dieu a faite avec le genre humain par Jésus-Christ (76)? Nous sommes tous criminels et dignes d'être engloutis par les flots de la colère de Dieu; mais Jésus-Christ, que la miséricorde du Père nous a donné sans que nous l'ayons mérité, ni demandé, ni désiré, est placé entre Dieu et nous. Dieu le voit et il est apaisé; il se souvient de son alliance éternelle, et le déluge qui devait nous noyer est converti en une douce pluie, les maux éternels que nous avions mérités, étant changés en des peines légères et salutaires. Accoutumons-nous donc à ne voir jamais l'arc-en-ciel, sans un sentiment de reconnaissance envers celui qui l'a placé dans le ciel et qui l'a rendu garant et le témoin de sa réconciliation : *Vide arcum, et benedic eum qui fecit illum.* C'est l'avis que le Sage nous donne (*Eccli.* XLIII, 12), c'est une huitième instruction que je tire de l'histoire du déluge, celle par laquelle je finirai le pieux entretien dont le grand événement nous a fourni le sujet.

J'ai réduit à ces trois idées ce que j'ai cru utile de vous en dire : je vous ai montré: 1° combien il était croyable pour affermir votre foi sur tout ce qui nous est dit des vengeances divines, passées ou futures, en l'affermissant sur ce point. Je vous ai montré 2° combien il était terrible, pour vous inspirer cette crainte salutaire d'où naissent la sagesse et la conversion du pécheur. Je vous ai montré 3° combien il était instructif, pour vous inviter à l'adoration de celui qui a su tracer

(74) De ce que dit Tournefort dans son *Voyage du Levant*, qu'il n'a point vu d'oliviers en Arménie, nos incrédules concluent que le retour de la colombe avec une branche d'olivier verte est une fable. R. Soit qu'il n'y ait pas d'oliviers en Arménie aujourd'hui, s'ensuit-il qu'il n'y en a pas eu autrefois? les espèces ne dépérissent-elles jamais? si cela est, pourquoi plus de sycomores en Judée, et de châtaigniers en Bourgogne? Strabon dont on connaît l'exactitude dit qu'on voit en Arménie des arbres qui conservent toujours leurs verdures, et il met de ce nombre les oliviers. Théophraste dit que la mer Rouge en produit sous les eaux, et que les fruits en sont très-bons. Cela étant, est-il étonnant que la branche apportée par la colombe ait été verte après avoir été un an sous les eaux?

(75) Ici l'auteur du *Dictionnaire philosophique* fait cette observation : « L'arc du ciel est un phénomène causé par la pluie et on le donne comme quelque chose de surnaturel. » R. Cet arc est naturel quant à son existence, il est surnaturel quant à ce qu'il signifie que Dieu ne noiera plus le genre humain. Le texte original porte: *J'ai mis mon arc dans les nues, et il sera un signe*, etc.

(76) Saint Ambroise entend cet arc-en-ciel de l'Eglise qui est déjà en quelque sorte dans les cieux, et qui fait luire de tout côté sur la terre la vivacité de ses couleurs au milieu des nuées sombres qui l'environnent. Ces couleurs si brillantes, dit ce Père, sont les diverses grâces que Dieu répand sur cette divine Epouse, qui la rendent éclatante aux yeux des hommes, et qui est non-seulement le signe éternel, mais la médiatrice de la réconciliation des hommes.

Digitized by Google

le tableau de l'Eglise, de ses persécutions, de sa perpétuité, de son étendue, de la multitude et de la distinction de ses membres, de la nécessité d'entrer en son sein et d'y rester jusqu'à la fin, tant de siècles avant que cette Eglise ne fût.

C'était aussi pour vous engager à remercier le Seigneur de ce qu'il vous a appelés à cette Eglise par un choix de sa pure miséricorde, à répondre à une vocation si gratuite par une imitation parfaite de Noé dans son arche. Pendant tout le temps qu'il y fut, il s'acquitta de ses devoirs; il laissa à Dieu le soin des événements, il ne s'effraya jamais des vents et des flots, lors même qu'il sut que les eaux s'étaient retirées et que la terre était sèche, il ne sortit point de l'arche sans un ordre exprès du Seigneur. C'est, mes frères, la conduite que vous devez tenir dans l'Eglise de Jésus-Christ; vous devez y prendre la place qu'il vous y a marquée, en remplir les obligations, en soutenir les charges comme si tout dépendait de vos travaux, et cependant en attendre le succès de la grâce; vous devez y demeurer avec patience jusqu'à la mort où Dieu vous dira d'en sortir et de passer dans cette terre que le péché ne souille jamais, où la justice habitera toujours, et où je souhaite que nous habitions ensemble pendant les siècles des siècles. Amen (77).

INSTRUCTION V.

MŒURS DES DEUX CITÉS AU SECOND AGE DU MONDE (78).

Gen. VI, 1-22 ; IX, 1-29.

Videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchræ, acceperunt uxores ex omnibus quas elegerant.

Les enfants de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu. (*Gen.* VI, 2).

Voilà, mes frères, (et je vous prie de vous rendre attentifs à des observations qui vous montrent qu'elle est une des sources les plus abondantes de corruptions, et quel est le danger où la vue des personnes du sexe expose le salut des hommes ;) voilà, dis-je et bien marquée, la distinction des deux cités connues, l'une sous le nom de cité de Dieu, l'autre sous le nom de cité de Babylone; celle-là ayant pour habitants les enfants de Dieu, ou les justes, et celle-ci ayant pour citoyens *les filles des hommes*, ou les pécheurs, et tous ceux qui mènent une vie sensuelle et mondaine, la première composée des descendants de Seth et des héritiers de sa piété, et la seconde formée des petits-fils de Caïn, héritiers de la malice de leur aïeul : ***videntes filii Dei filias hominum.***

Il y eut un temps où les fils de Seth ne donnaient pas même un regard aux filles de Caïn, et un autre où ils commencèrent à se relâcher de cette austère chasteté. C'est à cette seconde époque que leur foi s'affaiblit, que leur vertu les abandonna, et que, devenus d'indignes transfuges, ils quittent la cité de Dieu pour grossir le nombre des habitants de la cité de Babylone; c'est au moment même *où ils virent les filles des hommes* qu'ils éprouvèrent ces funestes changements, preuve trop certaine que les malheurs de l'homme sont venus de la femme à la fin comme au commencement du premier âge; cessant d'en éviter scrupuleusement la rencontre, ils les virent, les voyant et même souvent, ils s'enhardirent à les regarder; en les regardant ils fixèrent leurs regards sur la seule beauté du corps, c'est-à-dire sur une beauté sans modestie, sans recueillement et même sans pudeur; en ouvrant leurs yeux à un objet si séduisant, ils ouvrirent en eux les fenêtres de la mort, laquelle entra dans leur âme, les tua et les précipita d'abîme en abîme : voici comment.

Voyant que les filles des hommes étaient belles, ils prirent pour leurs femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu, celles qui avaient plu à leurs yeux, celles qui avaient agréablement touché leurs sens, celles dont la beauté enjouée avait captivé leur cœur. Ils n'appelèrent à leur conseil ni la raison, ni la religion; ils n'examinèrent point si la beauté de l'âme répondait à la beauté du corps, si le caractère de ces filles était sociable, si leur foi était vive et intègre, si leurs mœurs étaient pures; ils ne firent aucune attention aux suites effroyables d'une alliance dont les passions sont le principe, et bientôt ces paroles de l'Ecriture se vérifièrent dans la postérité de Seth, comme depuis longtemps elles s'étaient vérifiées dans celles de Caïn : ***toute chair avait corrompu sa voie.*** Bientôt le Seigneur se repentit d'avoir formé l'homme, bientôt en punition des crimes du genre humain, il envoya ce déluge qui détruisit la première race des hommes, et n'excepta que Noé et ses fils. La race future profita-t-elle de ce châtiment effroyable? c'est ce que nous considérerons dans cette instruction, où nous étudierons les mœurs des habitants des deux cités! quelle solide piété dans l'une! quelle dureté de cœur dans l'autre! c'est le résultat de ce que nous aurons dit dans les deux points qui feront le sujet de deux instructions.

Dans l'histoire que Moïse nous fait du second âge du monde, je remarque surtout trois personnes qui ont travaillé à bâtir la cité de Dieu, ces personnes sont Noé, Sem et Japhet, le premier et le dernier de ses fils. Quelle solide piété du père et des enfants! Le saint patriarche savait certainement que la terre s'était séchée; il en avait été assuré

(77) J'invite l'orateur qui traiterait cette matière le jour de l'Epiphanie, d'omettre une partie de ce discours surtout de la première partie, et de suppléer à cette omission par quelques réflexions tirées de l'homélie de l'Evangile pour le jour des Rois.

(78) Cet âge a commencé l'an 1657 de la création du monde, et s'est terminé à la vocation d'Abraham qui est arrivée en 2083, et il comprend 426 ans. Noé ayant encore vécu 350 ans après le déluge, et n'étant mort qu'en 2006, il s'ensuit qu'il a vu la tour de Babel, la division des langues et la dispersion des peuples, tous les grands événements du second âge.

Digitized by Google

par une colombe qui était revenue à lui portant dans son bec un rameau d'olivier, et qui, étant lâchée une seconde fois, n'était plus retournée à l'arche; il s'en était assuré par lui-même en ouvrant le toit de l'arche, et jetant déjà ses regards sur le nouveau monde. Pourquoi donc sur ce double témoignage ne sortit-il pas aussitôt de l'arche? n'y était-il pas puissamment invité par le désir de respirer un air plus pur et de passer des ténèbres de son sombre vaisseau à la lumière du ciel? Un désir plus fort l'emporta sur celui-ci. Il était entré dans son bâtiment par un ordre de Dieu; il devait en sortir par un second, et le désir surnaturel de remplir ce devoir fut en lui supérieur au désir naturel de quitter cette triste et obscure prison où il était détenu depuis un an (79): il nous apprit par sa conduite, à ne point prévenir les moments du Seigneur, à les attendre avec patience, à ne nous rien attribuer, à nous abandonner totalement et en tout aux soins de la divine providence (80). C'est ce que Moïse a voulu nous enseigner en nous disant que Noé attendit cet ordre: Sortez de l'arche, vous et votre femme: *et egredere de arca, tu et uxor tua*, etc.

Au moment qu'il se rendit à cette voix, imaginez, mes frères, si vous le pouvez, les divers mouvements de tristesse et de reconnaissance qu'éprouva successivement le saint homme; de tristesse d'abord, lorsqu'il revit pour la première fois cette terre si peuplée un an auparavant, et alors sans habitants; lorsqu'il aperçut les hideux cadavres de ses contemporains épars çà et là sur les montagnes, où les eaux en se retirant les avaient laissés; lorsqu'il réfléchit sur le triste et profond silence où était la nature; lorsqu'il regarda ces effets comme venant de la justice divine: de reconnaissance ensuite lorsqu'il fit attention à la bonté du Seigneur qui l'avait préservé de la corruption générale, qui l'avait conservé dans l'arche, qui l'avait soutenu pendant un an entier contre les tentations où pouvait l'induire la nécessité de vivre avec les lions et les tigres; voyez comme sa reconnaissance éclata aussitôt. Sans attendre qu'il pût avoir un temple ou une maison magnifique, sachant que le cœur pur était le temple et la maison où Dieu voulait être adoré, il lui dressa un autel, et prenant de tous les animaux purs il les lui offrit en holocauste sur cet autel. Etait-ce là l'effort d'une âme médiocrement généreuse?

La reconnaissance pour les bienfaits passés nous ouvre toujours une source abondante de dons nouveaux; touché de celle de Noé, et de cette foi vive et pure avec laquelle ce saint homme avait sacrifié, Dieu l'honora d'une alliance dont c'est ici le lieu de vous instruire et de vous marquer les conditions, et c'est ce que je vais faire en peu de mots.

On voit dans l'histoire de l'Ancien Testament quatre alliances solennelles du Seigneur avec les hommes; une première, avec Adam; une seconde, avec Noé; une troisième, avec Abraham; une quatrième, avec Moïse. La seconde dont il s'agit aujourd'hui fut semblable à la première dans les points suivants: 1° Dieu avait dit à nos premiers pères, après les avoir créés: *Croissez, multipliez-vous, remplissez la terre, et vous l'assujettissez;* il répéta les mêmes paroles à Noé et à ses enfants, et comme les premières avaient été suivies d'une multiplication très-abondante, les secondes furent si efficaces que, peu de temps après, c'est-à-dire au temps de la construction de Babel, il y avait peut-être déjà plus de quatre cents mille hommes et plus de quatre cent mille femmes (81). 2° Dieu avait dit à nos premiers parents: *Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.* (*Gen.* I, 28.) Il accorda le même domaine à Noé, à sa famille et à tous ses descendants. C'est par une suite de ce commandement que les bêtes les plus cruelles qui pourraient dépeupler nos campagnes et nos provinces, si elles se répandaient dans les lieux habités, demeurent dans leurs tanières et s'enferment dans le plus épais des forêts, ne sortant guère que la nuit, dans les pays peuplés. C'est par une suite de ce commandement qu'elles laissent à l'homme le jour libre pour vaquer à ses travaux et à ses affaires, et qu'elles ne vont chercher leur proie que dans le temps où l'homme, qui a naturellement horreur des ténèbres, se tient renfermé chez lui. Il est rare, et ceci est encore un effet du même commandement, il est rare qu'elles attaquent l'homme si elles n'en sont poursuivies et irritées, ou si elles n'y sont excitées par une longue famine; jamais elles ne le font qu'elles n'en aient reçu le pouvoir de Dieu, comme ce lion qui dévora le prophète envoyé à Jéroboam. (*III Reg.* XIII, 1-34.) 3° Dieu avait permis à Adam et à ses enfants de vivre de tous les fruits de la terre, excepté du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et il permit à Noé, et au genre humain après lui, non-seulement de vivre des fruits de la terre, mais de manger indifféremment de toutes sortes d'animaux réputés purs (82).

Enfin un quatrième engagement que le Seigneur prit encore, est conçu en ces termes: *Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre à cause des hommes, parce que l'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portées au mal dès sa jeunesse.* O poids immense de ce bienfait, s'écrie saint Chry-

(79) « Qui cœlesti fuerat ingressus oraculo, cœleste debuit, ut egrederetur, exspectare oraculum. » (S. Ambros. *De Noe et arca.*)

(80) « Justus nihil sibi arrogat, sed totum se divino committit imperio. » (*Ibid.*)

(81) On l'a montré par des supputations exactes.

(82) Saint Justin, avec plusieurs autres, infèrent de ce passage, qu'alors on commença à manger de la chair des animaux même sans distinction d'animaux purs ou impurs. Saint Jérôme, au contraire, avec d'autres, pensent que Dieu permit seulement l'usage des animaux purs, marquant ainsi son estime pour l'abstinence et pour le jeûne.

Digitized by Google

sostome! ô grandeur infinie de la divine miséricorde! ô indulgence d'une excellence ineffable! Noé et ses descendants pouvaient craindre que le monde ne se repeuplât pour être puni une seconde fois comme il venait d'être puni une première fois, et Dieu les guérit de cette crainte en promettant que tout le temps que la terre durera, la semence et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront point de s'entre-suivre sans que jamais il arrive aucun changement semblable qui en interrompe universellement le cours; il donna pour gage de sa promesse cet arc-en-ciel dont nous avons parlé dans le discours précédent. Ce sont là autant d'engagements que Dieu prit lui-même dans l'alliance qu'il fit avec Noé et ses descendants.

Les conditions de son alliance avec le saint homme furent à peu près les mêmes que celles de sa première alliance avec Adam. Ces conditions furent qu'il observerait les commandements de la loi naturelle, que lui et les siens ne recevraient point le culte d'un Dieu étranger, qu'ils s'abstiendraient de blasphémer le nom du Seigneur, que dans leur future république, ils seraient soumis aux juges et aux supérieurs, qu'ils n'auraient aucun commerce incestueux et illicite, qu'ils auraient horreur de tout mensonge (83); et comme dans la première alliance Dieu avait ajouté un précepte positif aux préceptes naturels, en défendant l'usage d'un certain fruit pour éprouver l'obéissance d'Adam, de même dans la seconde il ajouta aux lois de la nature, la défense arbitraire de manger du sang (84), pour inspirer aux hommes une grande horreur de l'homicide. Les paroles du texte sacré nous découvrent ce dessein.

« Je vous défends, » dit le Seigneur, « de manger de la chair mêlée avec le sang (85), parce que j'ai une extrême horreur de ceux qui le répandent. Je vengerai le vôtre de toutes les bêtes qui l'auront répandu (86); quiconque aura répandu le sang de l'homme sera puni par l'effusion de son propre sang, car l'homme a été créé à l'image de Dieu, et Dieu ne souffrira pas qu'on détruise impunément son image. » C'est la raison fondamentale de la défense de l'homicide. L'homme est quelque chose de sacré et de divin; il est l'image de Dieu, non pas comme une statue l'est du prince qu'elle représente, mais une image vivante, intelligente, libre, spirituelle comme Dieu. Si c'est un crime de détruire l'image d'un roi de la terre, quel crime ne serait-ce pas de détruire un homme qui est l'image du roi du ciel et de la terre?

Nous n'examinons pas ici si Noé observa ces divers préceptes. N'a-t-il pas offensé Dieu en buvant du jus de la vigne? c'est la seule question que nous nous permettons sur la régularité de ses mœurs, et uniquement parce que son histoire nous y invite. Pour l'éclaircir, la remarque suivante ne sera pas inutile. Plusieurs arts avaient déjà été inventés avant le déluge; Noé et ses enfants les avaient eux-mêmes exercés avant d'entrer dans l'arche, et ils continuèrent à les exercer après; outre que Noé s'entendait parfaitement à la charpenterie, lui qui avait dirigé celle du vaisseau le plus hardi qui ait jamais été, il avait aussi un talent particulier pour l'agriculture; il continua donc à cultiver la terre depuis le déluge, comme il avait fait auparavant; il planta la vigne; il exprima le jus de son fruit, il en but; il s'enivra; il parut nu dans sa tente, n'est-ce pas une tache à sa gloire, me demandez-vous?

C'en serait une, sans doute, et bien considérable, s'il avait connu la force du vin, car quel péché rend l'homme plus semblable à la bête que l'ivresse? mais il n'en avait jamais bu; mais il en ignorait la vertu; mais il n'avait jamais vu personne qui en eût bu (87). Il ne pécha donc point, puisque son ivresse n'était pas volontaire, ni en elle-même, ni dans sa cause qu'il n'avait pu prévoir. C'est la solution des saints Pères à la difficulté qu'offre l'histoire de l'ivresse et sur la nudité de Noé.

Ces mêmes saints vont beaucoup plus loin. non-seulement ils excusent de péché, l'action du saint patriarche, mais ils y trouvent, et avec eux nous y trouverons les plus grands mystères de notre sainte religion, lorsque nous aurons rapporté ici ce qu'ajoute le texte sacré; le voici. Il porte (si ce n'en sont pas les propres termes, c'en est le sens), il porte que Cham, père de Chanaan, voyant que ce que la pudeur obligeait de cacher en son père, était découvert, il sortit dehors; qu'il vint en riant le dire à ses deux frères Sem et Japhet, que ceux-ci, au lieu d'imiter ses

(83) On appelle ces lois Noachides, et chez les rabbins ils sont intitulés: I, *de cultu extraneo*; II, *de maledictione numinis*; III, *de judiciis*; IV, *de revelatione turpitudinum*; V, *de furto*.

(84) Il y a des rabbins qui en ajoutent une seconde, une troisième; *De membro animalis viventis, de castratione*. La diversité de leur opinion fait douter de l'antiquité de ces préceptes qui ne se lisent ni dans l'Ecriture, ni dans les anciens auteurs, soit juifs, soit chrétiens.

(85) Cette loi a été ensuite publiée par Moïse, renouvelée par les apôtres, observée plusieurs siècles dans l'Eglise; et à la suite d'une tradition si constante on serait presque tenté de demander s'il est donc permis aujourd'hui de manger du sang cuit, caillé, liquide, de la chair d'un animal étouffé, du boudin, etc. Mais chacun sait ce que dit saint Augustin, que l'Eglise avait quelque temps gardé de semblables préceptes pour enterrer la synagogue avec honneur.

(86) Ce verset 5e et le 10e (c. IX) où il est dit que Dieu fera alliance avec tous les animaux, présentent l'idée de ces questions: Si les animaux pèchent donc en tuant un homme, puisqu'ils en sont punis; s'ils sont capables de contracter alliance, etc. On répond à la première, que la peine de mort n'est prononcée à l'animal que pour montrer à l'homme combien Dieu hait l'homicide: on répond à la seconde que l'alliance avec les animaux n'est qu'indirecte, et en ce sens que le sort des animaux dépend de la conduite de l'homme: le déluge en était une preuve.

(87) C'est-à-dire que jusqu'au déluge, les hommes n'avaient pas connu cette liqueur. Cette opinion des Pères n'est pas détruite parce que Jésus-Christ dit qu'alors les hommes buvaient,

Digitized by Google

railleries, étendirent un manteau sur leurs épaules, qu'ils marchèrent en arrière, qu'ils couvrirent en leur père ce qui devait y être caché, qu'ils ne virent rien de ce que la pudeur défendait de voir, parce qu'ils tinrent toujours leur visage tourné d'un autre côté, et qu'enfin Noé éveillé de son assoupissement et informé des railleries de son jeune fils, dit pour le punir : *Que Chanaan soit maudit, qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves* (88). Lors, dis-je, que nous aurons vu ces circonstances de l'ivresse de Noé, nous y reconnaîtrons aisément les grands mystères qu'y ont reconnu les Pères. En voici l'explication.

Le sommeil, causé par l'ivresse de Noé, signifiait la mort de notre Sauveur, causé par l'excès de son amour. Sa nudité signifiait les ignominies de Jésus-Christ, entre lesquelles sa nudité sur la croix fut une des plus humiliantes. L'imprudence de Cham, et ses railleries étaient l'image et la prédiction des insultes et des outrages dont les Juifs accompagnèrent les souffrances et la mort du Fils de Dieu. Le respect de Sem et de Japhet figurait la loi des élus pris d'entre les Juifs et les gentils, qui ont adoré Jésus-Christ humilié jusqu'à la mort de la croix, qui ont détourné les yeux d'un spectacle où il ne paraissait rien que de honteux, pour le considérer selon les lumières de l'esprit de Dieu. Le réveil de Noé après son assoupissement représentait la résurrection de Jésus-Christ. La malédiction dont Noé frappa son petit-fils représentait la malédiction des Juifs devenus nos esclaves, au moins en ce qu'ils portent les livres dont nous nous servons pour confondre leur incrédulité (89).

Et la bénédiction de Sem et de Japhet, que signifiait-elle ? elle signifiait que la postérité de Sem conserverait le culte du vrai Dieu, et que celle de Japhet, après l'avoir abandonné y reviendrait; ou plutôt elle signifiait que de la race de Sem naîtrait le Messie, que ce Messie formerait son Eglise des Juifs d'abord, puis des gentils qui y accourraient en foule, tandis que la partie la plus nombreuse de la Synagogue maudite comme Chanaan, en serait exclue. Que de mystères sublimes et interessants annoncés par l'Esprit-Saint et marqués dans l'histoire de Noé innocemment enivré ! que de leçons utiles dans la conduite et les mœurs de ce célèbre patriarche !

Ses fils Sem et Japhet ne furent pas moins un modèle de respect envers ce saint homme leur père, que de piété envers Dieu : l'un et l'autre vous apprirent, enfants, jusqu'où vous devez respecter vos pères et mères; ils vous apprirent à cacher leurs défauts, lorsqu'ils en ont, au lieu de vous en rire ; ils vous apprirent à les dissimuler, à les excuser, à fermer les yeux pour ne point les apercevoir. Voilà, enfants, la leçon que vous ont faite Sem et Japhet son cadet ; c'est en ce point que je vous invite à les imiter l'un et l'autre ; c'est tout ce que je vous dirai des mœurs et de la piété de ces deux hommes de la cité de Dieu, pour vous rendre vous-mêmes habitants de cette cité sainte.

Mais à quoi servirait ma parole, si elle n'était vivifiée et soutenue de la grâce ? joignez donc l'un à l'autre, ô divin Jésus ! afin que nous nous plaisions à dépendre de vous en tout, afin que nous soyons reconnaissants pour les bienfaits de votre alliance, et que nous en observions les conditions, afin que notre amour pour vous augmente à proportion de vos humiliations pour nous, afin que nous honorions ici les mystères de votre nudité par une foi assez ferme pour n'en être jamais scandilisé, assez vive pour les admirer jusqu'à ce jour où la foi fera place à la claire vision des grands objets que nous croyons. Amen.

INSTRUCTION VI.

SUR LE MÊME SUJET.

(*Gen.* IX, 18-29 ; X, 1-32 ; XI, 1-32.)

Erant ergo filii Noe... Sem, Cham et Japhet... et ab his disseminatum est omne genus hominum super universam terram.

Noé avait donc trois fils... Sem, Cham et Japhet... et c'est d'eux qu'est sortie toute la race des hommes qui sont sur la terre. (*Gen.* IX, 18, 19.)

Noé, mes frères, doit donc être considéré comme la souche commune du genre humain ; c'est donc de lui par ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, que nous sommes nés ; il est donc également le père et des petits et de ces grands qui vantent tant l'antiquité de leur famille. Que ceux-ci dressent leur arbre de ligne ; qu'ils le fassent monter si haut qu'ils parviennent jusqu'au XVIIe siècle du monde, et qu'ainsi ils prouvent quatre mille ans et au delà de noblesse, ils ne se trouveront donc pas plus nobles que ces petits qu'ils méprisent, et devenus aussi humbles qu'ils étaient enflés de leur noblesse ; ils commenceront à aimer jusqu'aux derniers de la société comme ayant la même origine, comme descendants du même aïeul, de ce Noé qui finit le premier âge du monde et commença le second. C'est un des biens que peuvent produire les paroles de mon texte : *Erant ergo filii Noe, Sem, Cham et Japhet.... et ab his disseminatum est omne genus hominum super universam terram.* Noé avait donc trois fils, Sem, Cham et Japhet, et c'est d'eux qu'est sortie toute la race des hommes qui sont sur la terre.

(88) Il en usa ainsi pour ne pas maudire celui que Dieu avait béni, et parce que Chanaan, selon Théodoret (Quæst. 57 in *Gen.*) et d'autres, était allé avertir son père malignement. On peut aussi dire que Noé fait non un souhait mais une prédiction, déclarant que la postérité de Chanaan sera maudite et condamnée à servir celle de Sem.

(89) On peut ajouter ce que dit saint Augustin, que les méchants deviennent les esclaves des bons, lorsque ceux-ci tirent avantage des maux que leur font ceux-là : « Malus frater servus est fratrum bonorum, cum... scienter utuntur malis boni. » (*De civit.* 13.)

Digitized by Google

Des trois fils de Noé, Japhet le plus jeune (90), eut pour lui et ses descendants (91) les pays septentrionaux en venant du Tigre par la grande Tartarie et par la Moscovie jusqu'à nous; il eut les îles des nations, c'est-à-dire, les pays de terre ferme où les Hébreux ne pouvaient aller que par mer; il eut l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, les Espagnes et les Gaules : *Ab his divisæ sunt insulæ gentium in regionibus suis.* Le partage de Cham dont les descendants imitèrent les premiers les transmigrations des enfants de Japhet, fut toute l'Afrique, une grande partie de l'Arabie et de la Syrie, sans compter les beaux pays que Nemrod, un de ses petits-fils, usurpa sur ceux de Sem dans la Babylonie, dans la Susiane et dans l'Assyrie. Cham fixa sa demeure dans l'Egypte, et l'on a lieu de croire qu'après sa mort, il y reçut les honneurs divins. Chanaan le quatrième et dernier de ses fils en eut onze qui habitèrent le pays connu sous le nom de la terre de Chanaan, d'où ensuite ils furent chassés par les Israélites (92). Enfin le partage de Sem et de ses enfants fut une partie de la Syrie, l'Arménie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Medie, la Babylonie, la Chaldée, la Susiane, la Parthie, la Perse, tout ce qui est au-delà de l'Euphrate. C'est le détail dont vous pouvez vous-mêmes vous instruire en continuant la lecture de l'histoire et en la prenant à l'endroit d'où j'ai tiré ce texte : Noé eut donc trois fils... Sem, Cham et Japhet... et c'est d'eux qu'est sortie toute la race des hommes qui sont sur la terre : *Erant ergo filii Noe .. Sem, Cham et Japhet... et ab his disseminatum est omne genus hominum super universam terram.*

Quel trésor que le *Livre de la Genèse!* s'écrierait ici l'un de nos philosophes, s'il était de Platon, ou de quelque autre écrivain du paganisme, s'il avait demeuré inconnu et enseveli dans la poussière, s'il n'en avait été tiré que de nos jours par quelques curieux! quel trésor de lumière! que ce livre en répand sur la question de l'origine des peuples! qu'ont fait autre chose que de balbutier tous ceux qui en avaient parlé auparavant! Mais une simple menace et une prédiction de ce livre est le plus ancien des livres; mais il est entre les mains de tous les fidèles; mais il est de Moïse, c'est-à-dire, de celui qui a écrit de Jésus-Christ; ce sont autant de raisons pour qu'il soit rejeté de la philosophie moderne, comme c'en sont autant pour nous de le recevoir avec respect, et de croire sans hésiter ce qu'il nous apprend de la manière dont Noé partagea la terre à ses enfants (93). C'est un second avantage que nous procurent ces mots de l'écrivain sacré : *Erant ergo filii Noe, Sem, Cham et Japhet... ab his disseminatum est omne genus hominum super universam terram.*

De ce qui suit ces paroles, je tire un autre avantage encore plus considérable, c'est la connaissance de la dureté extrême du cœur de l'homme. Quand nous aurons vu les mœurs des habitants de la cité de Babylone au second âge, pourrons-nous nous empêcher de crier: Quelle dureté du cœur humain! ô Dieu! tirez de cette dureté même des larmes de componction.

C'est, mes frères, le sentiment que je désire exciter en vous par le moyen de cet entretien.

Si ce fut pour Noé une joie de voir la piété refleurir dans Sem, dans Arphaxad, dans Héber, dans cette famille d'où devait naître le Messie, de quelle tristesse cette joie ne fut-elle pas mêlée à l'aspect de Cham, de Chanaan, de Nemrod? car quelles furent les mœurs de ces trois habitants de Babylone? Nous avons déjà parlé de celles du premier d'entre eux lorsque nous avons remarqué comme il s'était moqué de son père; ce que nous ajouterons ici à cette remarque, c'est que le déréglement de ce second fils est un exemple redoutable de la dureté du cœur humain; n'avait-il pas éprouvé l'extrême bonté de Dieu? n'avait-il pas été sauvé du déluge? (S. Chrysost.) Cependant ce bienfait si grand s'efface en un instant de son souvenir; il s'élève contre Dieu; il in-

(90) Selon l'opinion commune.

(91) Moïse commence par Japhet et finit par Sem, parce que les enfants de Japhet commencèrent les premiers à se séparer de leurs frères; parce que c'est de Sem, aïeul des Israélites, qu'il doit continuer l'histoire. Il donne à Japhet quatorze (*a*) descendants, tant fils que petits-fils; on prétend que quelques-uns sont nommés, non de leur nom propre, mais de celui du pays qu'ils habitèrent, comme Cethim, Dodanim. On peut aussi appliquer cette remarque à quelques enfants de Cham et de Sem. Le peu que saint Jérôme nous dit des divers pays qu'habitèrent les descendants de Noé après la confusion des langues, nous en apprend autant que les longues dissertations des nouveaux commentateurs. Voyez les traditions hébraïques sur la *Genèse*.

(92) Les onze fils de Chanaan formèrent onze petits peuples. Il n'y en eut que sept chassés par les Israélites, savoir : les Chananéens, les Hétéens, les Amorrhéens, les Phéréséens, les Gergéséens, les Hévéens, les Jebuséens. Les pays de ces sept peuples s'étendaient, dit Moïse, du côté du couchant depuis Sidon au nord, jusqu'à Gaza au midi et du côté du levant, et depuis Luza au nord jusqu'à Sodome au midi.

(93) On voit dans Eusèbe que Noé avait fait un testament qu'il remit à Sem en mourant, et qui fait un partage tel que nous le disons. On ne voit pas quand les hommes sont passés en Amérique, bien moins que Noé l'ait partagée à ses enfants. Saint Augustin niait formellement les antipodes. (*De civit. Dei*, lib. XVI, c. 9.) Toute l'Amérique était peu connue de son temps. Pour le nier il se fondait à peu près sur ce raisonnement. Ces hommes dont les pieds seraient opposés aux nôtres, viendraient d'Adam ou non. S'ils n'en venaient pas, donc tous les hommes ne descendraient point d'Adam. S'ils venaient d'Adam, comment, par où seraient-ils allés en Amérique? On pouvait lui répondre par une rétorsion : Comment, de son temps, les hommes passaient-ils d'un continent à un autre? Par les mers? Voyez son commentateur Louis Vivès.

(*a*) Saint Augustin en met 15.

Digitized by Google

sulte à un saint; il déshonore son père; il attire la malédiction divine sur son fils et sur des peuples entiers qui en sont descendus. Quelles conséquences tirerons-nous de là? trois principalement, dont l'une regarde les parents, l'autre les enfants et l'autre tous les hommes. Je ne vous dirai point, pères et mères! d'éviter le péché de Noé. Savoir s'il pécha en maudissant son fils et son petit-fils, c'est une question qui n'est point problématique chez les saints Pères. Ils soutiennent. S. Aug., Quæst. 17 *in Gen.*; Theodor., Quæst. 58 *in Gen.*) que ce ne fut point par un esprit de colère et de vengeance que Noé donna la malédiction à Chanaan; ils croient que ce fut par prévision de ce qui devait arriver, et de ce qui arriva en effet à la postérité de ce malheureux, lorsque les Israélites firent la conquête de la terre de Chanaan, de cette terre que Chanaan et ses descendants avaient souillée de mille crimes. Je ne vous dirai donc point : Gardez-vous bien d'imiter la vengeance de Noé; mais je vous dirai : Gardez-vous bien de la colère qui vous porterait à maudire vos enfants, votre malédiction renverserait leur maison de race en race : je vous demanderai, à vous enfants, pouvez-vous entendre parler de la malédiction de Noé, et des effets terribles de cette malédiction sur son fils, son petit-fils et toute sa postérité, sans craindre celle de vos pères et mères? sans vous proposer bien fermement d'éviter toutes les fautes qui pourraient vous l'attirer? Enfin j'observerai (et ce sera ma troisième conséquence), j'observerai que les châtiments dont Dieu punit les péchés ne rendent meilleurs, ni ceux qui sont punis, ni les témoins de leur punition; cet effet ne peut venir que de votre grâce, Seigneur! et nous vous prions de la joindre à vos punitions extérieures pour amollir la dureté de nos cœurs.

Autre sujet d'affliction pour le saint vieillard. Le caractère violent et cruel de Nemrod. Ce fils de Chus, aîné des quatre fils de Cham, fut devant Dieu, dit Moïse, un violent chasseur, c'est-à-dire, le plus hardi, le plus adroit, le plus infatigable de tous les hommes dans ce dangereux exercice, au jugement même de Dieu qui voit toutes choses dans la vérité. Il s'exerça d'abord à la chasse des bêtes les plus farouches avec une troupe de jeunes gens qu'il endurcit au travail et qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. Cette troupe grossit peu à peu et devint une petite armée. Pleins d'estime pour le courage de leur chef et de reconnaissance pour ses services, ses soldats lui déférèrent volontairement l'autorité, dans l'espérance qu'il arrêterait les injustices et les violences devenues communes. Mais Nemrod ayant une fois goûté la douceur du commandement, ne mit plus de bornes à son ambition, il pensa à étendre sa domination, et avec le secours de cette jeunesse qu'il avait aguerrie, il commença à faire la guerre aux hommes pour les asservir, comme il l'avait faite aux bêtes pour les détruire; et en peu il forma un royaume dont quatre villes nous sont connues sous le nom de Babylone, d'Arach, d'Achad et de Chalamés qu'il bâtit dans la terre de Sennaar. Ainsi Nemrod, petit-fils de Cham, maudit de son père, a été le premier de ces hommes nés pour le malheur public qu'on appelle du beau nom de *conquérants*.

Un si pernicieux exemple n'a été que trop suivi, et depuis ce temps l'ambition foulant aux pieds les droits de l'humanité, s'est jouée sans aucun égard de la vie des hommes; elle a fait consister le comble de la gloire à se tuer les uns les autres; elle a mis au nombre des Césars ceux qui avaient fait plus couler le sang; elle a exalté par-dessus tous, le premier de ce nom parce qu'il avait fait périr un million d'hommes. Quelle cruauté de l'ambition!

Cette passion, comme les autres, va toujours en montant; elle avait rendu Nemrod cruel envers les hommes, elle le rendit impie envers Dieu; elle lui inspira la pensée et le désir de s'immortaliser sur la terre, de secouer tout joug de dépendance du Seigneur, et même de partager son culte suprême. C'est ce que nous apprend l'histoire de la tour de Babel, et de la fondation de Ninive, ville capitale des Assyriens.

Les enfants de Noé s'étaient multipliés et se trouvant trop resserrés entre les montagnes d'Arménie, où l'arche s'était arrêtée, furent obligés d'en sortir, et comme ils partaient de ce pays qui est du côté de l'Orient, et qui s'étendait vers le midi, ils trouvèrent une vaste campagne dans le pays de Sennaar, et ils y habitèrent; et voyant que cette terre était très-propre à faire des briques, et abondante en bitume, ils se dirent l'un à l'autre : *Allons, faisons des briques et cuisons-les au feu.* Ils se servirent donc de briques comme de pierres, et de bitume comme de ciment, et ils s'entredirent encore : *Venez, faisons-nous une ville et une tour* (94) *qui*

(94) L'histoire du déluge et de la tour de Babel peut tirer une de ses preuves de la fable même qui la suppose et la montre tout en le défigurant. On voit par exemple l'histoire de Noé dans la fable de Saturne. Saturne et Rhea passaient pour enfants de l'Océan et de Thétis; leur symbole était un vaisseau; on célébrait des fêtes en l'honneur de Saturne, dans l'ivrognerie; ce dieu fabuleux partagea le monde à ses trois fils; il donna le ciel à Jupiter, la mer à Neptune, les enfers à Pluton; il avait défendu de voir les dieux nus. Qui n'aperçoit, à travers ces traits, la vérité du déluge et de Noé qui y figure si singulièrement?

La fable des Titans qui firent la guerre aux dieux et qui, pour arriver à leur demeure, entassèrent montagnes sur montagnes, etc., est connue; n'y remarque-t-on pas l'histoire de la construction de la tour de Babel? Celse l'attaquait en disant que Moïse l'avait puisé dans les poëtes; mais Origène lui répliqua, et avec raison, que Moïse étant plus ancien qu'Homère, plus que tous les poëtes, plus que les premiers inventeurs des lettres et de l'Ecriture chez les Grecs, il n'avait pu le puiser dans leurs écrits; que si la fable des Titans ressemble à l'histoire de la tour de Babel, c'est qu'au contraire les poëtes avaient voulu imiter Moïse.

L'auteur de la *Philosophie de l'histoire* dit sur ces mots : *Faisons une tour qui soit élevée jusqu'au*

Digitized by Google

soit si élevée, qu'elle paraisse aller jusqu'au ciel, avant que nous nous dispersions par toute la terre; rendons ici notre nom célèbre à tous les siècles. Ce fut la première cause du dessein des enfants de Noé, et surtout de Nemrod qui, comme le prouve saint Augustin, en était le premier auteur. Une seconde, que n'exprime pas l'Ecriture, mais dont les saints Pères font mention, c'est qu'ils prétendaient par le moyen de cette tour, se défendre contre Dieu même, s'il voulait encore punir le monde par un déluge. N'était-ce pas là le comble de l'orgueil, de l'impiété, et même de l'aveuglement? car, comme l'observe saint Augustin, quelque hauteur qu'ils eussent pu donner à leur tour, quand ils l'auraient élevée au-dessus des plus hautes montagnes, quand ils auraient fait monter son sommet au-dessus des nues, qu'auraient-ils gagné par toute l'enflure de leur cœur, ou par l'élévation de ce superbe bâtiment (95)? *Formez des desseins*, dit le Seigneur, *et ils seront dissipés; donnez des ordres, et ils ne s'exécuteront point?* (*Isa.* VIII, 10.) *Il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur.* (*Prov.* XXI, 30.) C'est une vérité que l'exemple de la tour de Babel va nous rendre sensible.

Irrité du dessein orgueilleux et impie des hommes, *le Seigneur descendit*, en quelque sorte, du haut du ciel, *pour voir la ville et la tour* (96), *que les enfants d'Adam bâtissaient sur la terre, et il dit : Ils ne sont tous maintenant qu'un peuple, et ils ont tous le même langage* (97), *et ayant commencé de faire cet ouvrage, ils ne le quitteront point qu'ils ne l'aient achevé. Venez donc, descendons en ce lieu* (98), *et confondons-y tellement leur langage, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.* Dieu exécuta sur-le-champ ce qu'il avait dit : il fit ces deux miracles étonnants; l'un, que tous ces peuples (99) oublièrent leur première langue, qui était l'unique, et qu'ils entendaient tous auparavant; l'autre, que chaque peuple sut, dans un instant, une langue nouvelle qui lui était particulière, et qui n'était point entendue des autres peuples. Ces deux miracles sont-ils moindres que le don des langues accordé aux apôtres le jour de la Pentecôte? changer la mémoire, l'imagination, l'esprit de la plupart des hommes; leur faire perdre une habitude prise depuis un grand nombre d'années, de prononcer certains termes pour signifier une chose; leur donner une habitude contraire; et cela tout d'un coup; que de prodiges surprenants dans un seul! Il faut cependant mettre une différence considérable entre la cause des événements arrivés à Babel et à Jérusalem : au lieu que la miséricorde opéra le changement arrivé aux apôtres, ce fut la justice vengeresse du Seigneur qui opéra le changement arrivé aux ouvriers de Babel. «Dieu,» dit saint Bernard, « punit alors l'orgueil des hommes dans la partie même où il domine davantage; » c'est-à-dire, dans la langue, qui sert à l'homme pour exprimer sa vanité et pour commander aux autres, et cette diversité de langues qui subsiste encore aujourd'hui, est comme une voix continuelle qui se fait entendre dans toute la terre, et qui crie à tous les peuples, comme dit saint Augustin, (*De civit. Dei*, lib. XVI, c. 4) que la voie la plus courte et la plus assurée, pour monter au ciel, n'est pas d'élever de grands édifices et de former dans un cœur altier de vastes desseins, mais de s'abaisser devant Dieu et de prévenir sa colère en le fléchissant par les larmes : *Ait : « Hoc non est tam laudem quam crimen sibi parare. Si vero has pecunias, quas alii absumunt ædificando domus, lavacra, deambulacra, porticus et in manus inopum dispenses... poteris celebrari quotidie.* » (S. CHRYSOST., Hom. 30 in hæc verba : *Venite, ædificemus*, etc.)

Mais, ô dureté prodigieuse du cœur humain! cette voix ne fait que peu d'impression sur nous la plupart : il ne paraît pas même qu'elle en ait fait aucune sur celui sur lequel elle devait en faire davantage, sur le principal auteur de l'entreprise, qui fut puni par la confusion des langues. Nemrod, aussi ambitieux, aussi violent, aussi impie après ce chatiment qu'auparavant, passa de la Babylonie en Assyrie (100); il y bâtit une

ciel: on ne sait ce que les commentateurs entendent par ce ciel : *est-ce la lune*, etc. Il est un peu étonnant que ce poëte qui en a tant lu d'autres, n'y ait pas aperçu des expressions semblables à celle sur laquelle il ose plaisanter: ne dit-on pas tous les jours : Voilà une montagne qui porte sa cime dans les cieux?

(95) Saint Jérôme sur le rapport d'autrui, dit que la tour de Babel avait de hauteur 4,000 pas, d'autres disent 5,174, d'autres 27,000. On se figure peut-être ce bâtiment plus haut qu'il n'était, et même qu'il ne devait être dans l'intention des architectes. Ce qui est dit qu'ils voulaient l'élever jusqu'au ciel, s'entend fort bien d'une hauteur extraordinaire. D'ailleurs il ne faut pas confondre cette tour avec le temple de Belus, qui avait, dit-on, huit tours les unes sur les autres. Est-ce de ce temple? est-ce de la tour de Babel qu'on montre aujourd'hui des débris! Il n'y a là-dessus rien d'assuré.

(96) On croit que la tour était dans la ville.

(97) Ce langage était l'hébreu, dit-on. Le préjugé, dit dom Calmet, est en faveur de ce sentiment. Tous les Juifs, les Pères grecs et latins, presque tous les critiques, tous les commentateurs anciens et modernes ont soutenu d'une voix commune, l'antiquité et la primauté de cette langue.

(98) Ces paroles prouvent selon quelques Pères qu'il y a plusieurs personnes en Dieu. Selon saint Augustin, Dieu adresse ici la parole à ses anges.

(99) On entend ceux qui participaient à l'orgueil et à l'impiété de Nemrod en bâtissant la tour, car Sem, Japhet et leurs descendants qui, ou ne travaillèrent point à cette tour, ou y travaillèrent comme ouvriers sans connaître ni adopter le dessein de Nemrod, conservèrent leur langue; autrement ils auraient été punis d'une faute qu'ils n'auraient pas commise.

(100) L'expression, *egressus est Assur*, peut se prendre pour *egressus est in Assyriam*. On peut aussi dire, qu'Assur fils de Sem, s'enfuit de la terre de Sennaar pour éviter les violences de Nemrod et bâtit Ninive. Mais alors il y a moins de liaison dans le texte.

Digitized by Google

ville qu'il appela Ninive, du nom de son fils, car les enfants de Babylone aiment d'écrire leur nom sur la terre. De quelle étrange impiété vais-je encore l'accuser? il désira de se faire Dieu et il ne fut que trop bien secondé dans ce dessein aussi impie qu'orgueilleux : Ninus étant devenu le successeur de sa tyrannie et l'héritier de ses Etats, lui fit bâtir, sous le nom de Belus ou de Bel, c'est-à-dire *Seigneur*, un tombeau magnifique et un temple superbe, et commanda à son peuple de l'adorer (101).

Voilà probablement (102) l'origine de l'idolâtrie, en voilà l'antiquité; elle remonte jusqu'au second âge du monde, vers le milieu. D'où il suit que Noé, le juste Noé, la vit s'établir, se répandre et dominer parmi ses enfants, puisqu'entre sa mort et la naissance d'Abraham il n'y eut que deux ans, et qu'à la naissance d'Abraham l'idolâtrie régnait si universellement, qu'elle était passée de la famille de Cham jusque dans la maison de Sem, d'Héber et de Tharé, père d'Abraham (103). Vit-il ce nouveau déluge d'iniquité sans en être affligé? Si Adam, le père du premier âge, fut plongé comme dans un océan de douleur, lorsqu'il vit les crimes de ses descendants, quelle pensons-nous que fut la tristesse de Noé, père du second âge, lorsqu'il fut instruit des mœurs de ses petits enfants dans les plaines de Sennaar, où ils bâtissaient des tours contre Dieu, et dans l'Assyrie, où ils osaient usurper sa divinité? Nous à qui le souvenir de ces désordres a été transmis, pouvons-nous en entendre le récit sans gémir sur l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur humain? sans craindre l'un et l'autre pour nous-mêmes? Les enfants de Noé ont été témoins du déluge; ils savent qu'il a été la peine des péchés de leurs contemporains, et Cham, un de ses enfants sauvé, peut-être plus par considération pour son père que pour ses mérites, semble oublier cette fameuse catastrophe aussitôt qu'il est sorti de l'arche. Dix ans après (104) on l'aperçoit qui insulte à son père, et laisse voir une imagination souillée, un cœur corrompu, âme fangeuse Ensuite et à mesure que les descendants de Noé s'éloignent de ce père commun, ils s'éloignent aussi de ses mœurs. Tel un ruisseau qui, près de sa source, donne une eau pure, et à quelque distance de là, n'en offre qu'une bourbeuse, tels les petits-fils de ce saint homme.; ils ne sont déjà plus dans les plaines de Sennaar ce qu'ils étaient dans l'Arménie, et ils deviennent bien plus méchants lorsqu'ils arrivent dans l'Egypte, dans la Scythie, dans l'Assyrie et les autres pays que la Providence a assignés à chacun d'eux (105), comme son partage; partout où ils se transportent, ils font, dans le sens spirituel et moral, ce qu'ils ont fait dans le sens historique et littéral, en bâtissant la tour de Babel; partout ils relèvent de leurs mains la cité de Babylone; ils détruisent l'édifice de la cité de Dieu; ils en persécutent les enfants; s'ils font quelque attention aux miracles de la confusion des langues, c'est pour le temporel et non pour le spirituel, c'est pour finir leurs travaux insensés, et non pas pour devenir sages eux-mêmes.

Laissons ici ces morts, et parlons des vivants; appliquons à ceux-ci ce que nous observions sur ceux-là.

Ce que ces hommes, nos aïeux, ont vu des yeux corporels, nous le voyons des yeux spirituels de l'histoire et de la foi, en sommes-nous plus prudents et plus fidèles à nos devoirs? Nous avons ouï, ces jours derniers, qu'un déluge local arrivé en Amérique (106) avait noyé un grand nombre (107) de nos semblables; avons-nous tourné cette nouvelle au profit de la piété? avons-nous rejeté avec horreur le système creux de ce soi-disant philosophe, selon lequel le déluge universel, l'union terrible de tous les vents et des tempêtes, avec toute la fureur de l'océan, n'a rien changé sur la surface de la terre. Nous sommes-nous alors rappelé ces questions que Jésus-Christ nous a appris à faire en pareille occasion? pensez-vous que ces hommes étaient les seuls coupables? non certainement, ils n'étaient point les seuls, et je vous ajoute que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de même. Nous savons que sur ce nouvel hémisphère les hommes s'entre-tuent depuis longtemps, et qu'une longue guerre en désole les vastes provinces : tournons-nous au profit de la piété les nouvelles de ces combats où périssent nos frères, quoique nos ennemis? Nous rappelons-nous ces questions que Jésus-Christ nous a appris à faire en pareille circonstance? ignorez-vous que la guerre soit

(101) C'est peut-être le père qui a fait adorer son fils. *Voy.* le chap. XIV de la *Sagesse*.

(102) Je me sers de ce terme pour ne point contredire ceux qui, après avoir dit que la famille de Cham répandit l'idolâtrie dans tout le monde; ajoutent que Cham fut adoré en Egypte, sous le nom de Jupiter Ammon, et Chanaan sous le nom d'Adonis; que Chus père de Nemrod gâta la Chaldée, la Babylonie et l'Assyrie en y communiquant le faux culte qu'il avait appris de Cham.

(103) L'Ecriture nous dira dans la suite que Tharé a adoré les idoles.

(104) On ne met que dix ans d'intervalle entre le déluge et sa faute; on croit qu'alors Chanaan avait dix ans.

(105) Tous les Juifs et ceux des Chrétiens qui ont suivi l'hébreu et la Vulgate, n'ont compté que 70 chefs de famille; mais la plupart des Pères tant grecs que latins, et tous ceux qui ont suivi les LXX, ont compté 72 chefs de famille (*a*), par conséquent 72 parts et 72 langues, parmi les matrices on compte l'hébraïque, la grecque, la latine, la teutonique, l'esclavone, la tartare, la chinoise.

(106) A Savana-la-Mar.

(107) *Voy.* les papiers publics du mois d'octobre 1780, par exemple, le *journal de Luxembourg* pag. 210, mois de février 1781.

(*a*) A cause que les LXX ont mis dans la postérité de Japhet un Elisa et dans celle de Sem un Cainan que l'hébreu n'y met pas.

Digitized by Google

une calamité publique ordonnée pour punir le crime? pensez-vous que ceux qui en sentent le fléau soient les seuls coupables? non certainement, et je vous ajoute que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de même.

Ne profiterons-nous pas, mes frères, de ces leçons de notre divin maître, pour nous convertir si nous sommes pécheurs, et si nous sommes justes, pour le devenir encore davantage? A qui voudrions-nous ressembler à l'heure de la mort? Est-ce par exemple à ce Nemrod, qui a pris des villes? qui a subjugué des peuples? qui a fondé un vaste empire? qui a travaillé à rendre sa mémoire éternelle par des ouvrages faits dans le temps? que lui sert aujourd'hui d'être loué où il n'est pas, et d'être tourmenté où il est pour ces mêmes ouvrages? car, nous ne pouvons en douter; c'est là son sort, s'il est mort sans avoir expié par la pénitence ses injustices, ses violences, ses desseins ambitieux. N'aimerions-nous pas mieux ressembler aux enfants de cette famille où la vraie religion a été respectée? à ce Sem qui se distingua par son respect pour son père? à ce Noé qui fut, au temps de la colère, la réconciliation du genre humain, et le dépositaire de l'alliance faite avec le monde? que lui importe d'avoir été blâmé où il passait, puisqu'il est loué là où il demeurera toujours? Pourquoi donc ne tâchons-nous pas de leur ressembler dès ce moment? Pourquoi nous faisons-nous de notre âge, de notre santé, de nos biens, une tour qui nous mette à couvert de ce que nous avons à appréhender du Seigneur? Pourquoi ne nous bâtissons-nous pas cette tour spirituelle dont la foi est le fondement? dont l'espérance élève les murs, et dont la charité est le comble? Pourquoi ne disons-nous pas plus souvent ces paroles que David disait si humblement : *Servez-nous, Seigneur, d'une tour et d'une forteresse imprenable, où vous nous mettiez à couvert de nos ennemis : « Esto nobis, Domine, turris fortitudinis a facie inimici. »* (*Psal.* LX, 4.) Délivrez-nous-en pendant le temps, et placez-nous dans la société de vos amis pendant l'éternité. Amen.

INSTRUCTION VII.

LA CITÉ DE DIEU AU TROISIÈME AGE DU MONDE (108) ET LA VOCATION A CETTE CITÉ.

(*Gen.* XI, 31, 32; XII, 1-20; XIII, 1-18; XIV, 1-24.)

Tulit itaque Thare Abram filium suum, Lot filium Aran... ut irent in terram Chanaan.

Tharé prit donc Abram son fils, Lot fils d'Aran... pour aller dans le pays de Chanaan. (*Gen.* XI, 31.)

Il est, chrétiens, des faits qui, sans être vraisemblables, sont non-seulement vrais mais certains, d'une certitude de foi : tel est celui de l'aveuglement du genre humain à l'époque dont ce texte rappelle la mémoire : *Tharé prit donc Abram*, etc. « *Tulit itaque,* » etc. Quatre siècles et demi ne s'étaient pas encore écoulés depuis le déluge; les vestiges de ce châtiment effroyable étaient encore tout récents; soit qu'on restât en Arménie où l'arche s'était arrêtée, soit qu'on s'étendît de là dans les pays voisins, soit qu'en élargissant le cercle des nouvelles habitations on passât dans les régions les plus éloignées et jusqu'aux quatre extrémités de la terre on ne pouvait se les cacher. A cette punition éclatante en avait succédé une autre qui avait subsisté depuis ce temps, c'est la confusion des langues, signe sensible qu'il existe un être vengeur de l'orgueil et de l'impiété; Sem, qui avait vu le déluge, vivait encore, et comme il est croyable, il ne cessait d'en rappeler le souvenir aux hommes de son temps pour en arrêter les désordres. A la suite de ces remarques vous paraît-il vraisemblable que ses exhortations aient été vaines? qu'il ait vu une seconde race d'hommes aussi méchants et même plus méchants que ceux de la première?

Non-seulement le fait est vrai, mais il est indubitable. Non-seulement Sem eut la douleur de voir une corruption générale dans les mœurs, mais ce qu'il n'avait pas vu avant la fin du premier âge, il le vit avant la fin du second, il vit une idolâtrie grossière régner dans les trois parties du monde, et jusque dans sa propre famille, jusque dans celle d'où devait naître le Messie, jusque dans celle de Tharé et de ses descendants. De qui le tenons-nous? Des saints Pères (saint Cyrille, saint Clément d'Alexandrie, saint Ephrem) qui eux-mêmes l'avaient appris de Josué chef et conducteur des Israélites (109). Si nous ne savions déjà combien le cœur humain est incliné vers le mal, un déréglement

108) Le troisième âge du monde a une durée plus ou moins longue selon les différentes opinions des chronologistes sur les divers âges du monde. Les uns en comptent sept et les autres six. Ceux qui en comptent sept commencent le troisième à la vocation d'Abraham, le finissent à la sortie d'Egypte, et le font ainsi durer 430 ans. Les mêmes auteurs commencent le quatrième à la sortie d'Egypte, le finissent à la construction du temple de Jérusalem et lui donnent 479 ans environ. Ceux qui ne comptent que six âges du monde se fondent 1° sur l'autorité de saint Augustin, qui dans plusieurs de ses ouvrages n'en admet que cinq avant Jésus-Christ, un après, lequel sera suivi d'un septième qui sera l'âge du repos éternel. 2° Sur l'autorité de saint Matthieu, lequel ne compte que trois âges dans sa généalogie, un premier depuis Abraham jusqu'à David, un deuxième depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, un troisième depuis cette captivité jusqu'à Jésus-Christ. A ces trois âges joignez-en un premier depuis la création jusqu'au déluge, un deuxième depuis le déluge jusqu'à Abraham, un troisième depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde; vous en aurez six, dont le troisième sur lequel seul tombe toute la différence, sera de huit cents et quelques années, et renfermera la durée du troisième et du quatrième âge dont les chronologistes de la première époque adoptent le système.

(109) *Patres vestri, Thare pater Abraham et Nachor servierunt diis alienis* (*Josue.* XXIV, 2.)

Digitized by Google

si prompt, si universel ne nous l'apprendrait-il pas? Si le Seigneur n'avait promis à Noé de ne plus envoyer de déluge, n'imaginerions-nous pas que les cataractes des cieux vont s'ouvrir et noyer ces impies? Ne penserions-nous pas que la cité de Babylone ayant ainsi de nouveau prévalu sur la cité de Dieu, c'en est fait de celle-ci pour toujours? C'est, mes frères, à cette époque où l'état de cette cité céleste paraît désespéré que le Seigneur y appelle Abraham, ce grand homme dont la vocation fut, dans tous les temps, regardée comme un modèle de vocation; c'est sous cet aspect que je vais vous en parler aujourd'hui. Ce sera le sujet de cette instruction.

Adorons ici, mes frères, les jugements du Seigneur, craignons en voyant combien ils sont sévères envers les uns; espérons en considérant combien ils sont miséricordieux envers les autres. Il oublie le reste des hommes, il les abandonne à leur sens réprouvé, il les laisse marcher dans leurs voies corrompues, sans paraître le remarquer; c'est cet oubli, cet abandon, ce silence que je regarde comme un châtiment encore plus terrible que n'était ni la confusion des langues, ni le déluge. Dans quel abîme, ô mon Dieu! va se précipiter celui que vous livrez à ses passions? Tandis que le Seigneur cesse d'être le Dieu des autres hommes, il veut être le Dieu d'Abraham, il veut s'en occuper, comme s'il était seul au monde; il veut ou le préserver, ou le délivrer des superstitions régnantes (110) : c'est par un effet de cette bonne volonté marquée à Tharé, peut-être par le ministère d'Abraham même, que son père le prend avec Lot, les fait sortir d'Ur (111) en Chaldée pour aller avec lui dans le pays de Chanaan : *Tulit*, etc.

Qu'avait-il donc fait pour mériter cette préférence? Souvenons-nous ici (en tremblant et en espérant) des vérités suivantes : la première, que Dieu endurcit qui il lui plaît; la seconde, que si nous ne pouvons mériter d'être appelés, au moins nous pouvons et nous devons suivre la voix qui nous appelle; la troisième que l'histoire de la vocation d'Abraham est une histoire où nous est marquée d'un côté la manière dont Dieu nous appelle, et de l'autre la manière dont nous devons répondre à sa vocation pour être comme Abraham notre père, citoyens de la cité de Dieu. C'est à ce dessein que je vais vous expliquer cette histoire; saint Ambroise l'a fait en deux livres, et je le ferai en deux ou trois discours.

Pour traiter notre sujet sans sortir des limites de l'Histoire sainte, nous allons prendre Abraham notre père à Haran en Mésopotamie au moment où Tharé son père mourut (112), et de là nous le suivrons dans ses voyages en Chanaan, en Egypte, dans tous les lieux où il a erré, habitant sous des tentes comme un étranger sur la terre, c'est le meilleur moyen de savoir comment Dieu l'a appelé et comment il a répondu à sa vocation.

En usant de ce moyen nous découvrons d'abord que Dieu l'a appelé en exigeant beaucoup de lui et en lui promettant beaucoup; nous découvrons ensuite qu'Abraham a répondu à sa vocation par les œuvres et par un grande foi; par les œuvres, en pratiquant toutes les vertus convenables aux temps et aux lieux où il s'est trouvé, par une grande foi, en croyant fermement et contre toute espérance tout ce Dieu lui promettait. Pour nous appliquer la morale que nous présente ce sujet, nous découvrons d'abord ce que Dieu exige de nous et ce qu'il nous promet en nous appelant, nous découvrons ensuite quelles œuvres nous devons pratiquer et quelle foi nous devons avoir pour répondre dignement à notre vocation. Quelle riche découverte! attention, s'il vous plaît, au détail qu'elle nous offre, il est aussi agréable qu'instructif.

Je le commence par le récit du sacrifice que le Seigneur exige du saint patriarche au moment où il l'appelle; n'est-il pas un de ceux qui coûtent le plus à la nature? est-il aisé à l'homme de quitter sa patrie, sa famille, et la maison de son père? ne voyons-nous pas tous les jours que ceux qui ne possèdent rien parmi nous, vont à regret dans des pays éloignés, quoiqu'ils espèrent y trouver un sort plus doux et plus avantageux! que serait-ce donc si on leur proposait d'abandonner le certain pour chercher ce qui est naturellement incertain? cet acte de détachement est celui que le Seigneur exige d'Abraham en l'appelant à lui : *Sortez*, lui dit-il, *de votre pays, éloignez-vous de votre parenté et de la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai :* il semble, dit saint Ambroise que c'était assez de dire, *Sortez de votre pays*, puisque c'était dire en même temps : Eloignez-vous de votre parenté, et de la maison de votre père; pourquoi donc le Seigneur

(110) On doute si Abraham, les premieres années de sa vie, ne suivit pas la religion de ses ancêtres. Saint Augustin n'est pas d'accord là-dessus avec lui-même. Voyez ce qu'il dit sur ce point liv. x, chapitre dernier, et livre xvi, chap. 12 de la *Cité de Dieu*.

(111) *Ur* veut dire *feu :* les Juifs croient qu'Abraham fut tiré d'une fournaise où il avait été jeté pour n'avoir pas voulu adorer les idoles.

(112) La Vulgate porte qu'il mourut âgé de 205 ans. De là naît cette question que saint Jérôme (*Quæst. et tradit. Hebr.*) et saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. xvi) ont appelé insoluble, et que cependant ils ont tâché de résoudre, celui-là, en trois manières; celui-ci en deux. La voici, cette question, selon la Vulgate. Tharé avait 70 ans lorsqu'il engendra Abraham; selon la même Vulgate, Abraham avait seulement 65 ans quand il sortit de Haran, c'est-à-dire, quand Tharé mourut; 70 et 75 font 145, donc Tharé n'avait que cent quarante-cinq ans quand il mourut. Comment donc la Vulgate dit-elle qu'il en avait 205? Outre les réponses des saints Jérôme et Augustin, on peut donner celle-ci : on peut dire que le Samaritain qui porte 145 ans, est préférable à la Vulgate.

Digitized by Google

ajoute-t-il ces dernières paroles? c'était, répond le même saint, pour l'éprouver, pour lui faire mieux sentir l'étendue du sacrifice qu'il avait à faire, pour le porter tout à coup au plus haut degré de perfection.

Après l'avoir tenté à la manière des forts, Dieu ensuite l'encourage comme fidèle, il le provoque comme juste, il lui fait cette promesse: *Je ferai sortir de vous un grand peuple; je vous bénirai; je rendrai votre nom célèbre et vous serez béni; je bénirai ceux qui vous béniront, et je maudirai ceux qui vous maudiront, et tous les peuples de la terre seront bénis en* celui qui naîtra de *vous.* N'est-ce pas là une promesse bien magnifique et bien propre à détacher Abraham de tous les objets qui l'attachent à sa patrie? il faut bien le penser puisqu'elle a produit cet effet dans le saint patriarche; mais plaçons-nous dans les circonstances où il était, qu'eussions-nous dit? qu'eussions-nous fait. Je vis ici dans le sein de ma famille; je jouis des agréments de la société de mes parents; j'habite le sol qu'ont habité mes pères; où irai-je en quittant ce séjour. La voix céleste m'indique la terre de Chanaan, il est vrai, mais quels en sont les habitants? ne sont-ce pas les plus méchants des hommes; souffriront-ils que je demeure parmi eux? leur fréquentation ne sera-t-elle pas un écueil pour moi? C'est ce qu'une timide prudence nous eût fait dire, et ce qui nous eût retenus dans notre première habitation. Quelle différence donc entre le père et les enfants! A peine Abraham a-t-il entendu la voix du Seigneur, qu'il dispose tout pour son voyage, et ce que saint Paul n'a pas manqué d'observer (*Hebr.* XI, 8), *il sort même avant de savoir où il ira,* espérant que Dieu marquera son chemin lorsque le moment sera venu d'en prendre un à droite ou à gauche. O chrétien parfait avant le temps du christianisme! s'écrient ici les Pères; ô vie tout évangélique avant l'Evangile! ô homme apostolique avant les apôtres! *O hominem vere ante Christi tempora Christianum! ante evangelia evangelicum, ante apostolos apostolicum!* tout ce que la philosophie a pu feindre, sera toujours au-dessous de ce qu'il a fait: *Minus est quod illa finxit, quam quod iste gessit.* (S. AMBR.)

Cet éloge que les saints ont fait d'Abraham et de son détachement absolu des biens sensibles et présents, trouve sa preuve non-seulement dans la promptitude avec laquelle il est sorti des contrées de l'Orient, mais aussi dans la fermeté qu'il a fait paraître dans celles d'Occident. S'il eût quitté sa patrie dans des vues ambitieuses et intéressées; s'il eût cru que les promesses du Seigneur, avaient pour objet des bénédictions temporelles; s'il se fût attendu à habiter des vallées fertiles où des ruisseaux de miel descendraient des rochers, quelle eût été sa surprise, sa douleur, son repentir, dès les premiers jours de son arrivée dans la terre de Chanaan; non-seulement il n'y trouva aucun domicile préparé à sa famille, non-seulement il se vit obligé d'aller d'un canton à un autre, de Sichem vers Béthel (ce lieu au temps d'Abraham s'appelait *Luza* et *Béthel* au temps de Moïse), mais de Béthel vers Haï, bientôt une cruelle famine le force de passer avec tout son équipage jusqu'en Egypte: ô Dieu à quelle épreuve vous mettez vos élus!

Si la constance fut nécessaire à Abraham pour souffrir sans murmure le fléau de la famine, il ne lui fallut pas moins de prudence pour s'y soustraire sans blesser son honneur et sa conscience; car quelle était dès lors cette Egypte où il se voyait contraint d'aller demander des vivres? Le prince, et à son exemple, les sujets n'y respiraient que licence, que plaisirs, que débauches voluptueuses; une femme douée de quelque beauté ne pouvait y paraître sans danger. De tout côté c'est donc angoisse pour l'époux de Sara; s'il ne descend pas en Egypte, c'est pour lui et pour sa famille une nécessité de mourir de faim. S'il y descend, il est à craindre que les Egyptiens ne le tuent pour avoir son épouse qui, quoique dans un âge avancé, conserve toute les grâces d'une beauté modeste: que fera le saint homme dans ce cruel embarras? ce que la prudence dicte à celui qui, placé dans deux dangers, peut se tirer de l'un par des moyens humains, et qui a besoin de moyens surnaturels pour éviter l'autre. Cet homme ne voulant pas tenter le Seigneur, emploie les moyens que la nature lui offre pour sortir du premier péril; il laisse à la Providence le soin de le délivrer du second. C'est ce que fait Abraham; il peut se délivrer de la faim en allant en Egypte, et il y va; il ne peut empêcher que des courtisans flatteurs, que des gens qui veulent plaire à leur prince, ne louent la figure de Sara en présence de leur maître, et qu'en la louant, ils ne lui inspirent le désir de la prendre pour épouse (113); il laisse à la Providence le soin de prévenir les suites funestes de ces éloges; il nous apprend par son exemple à dire au Seigneur dans tous les cas, où la prudence humaine se trouve trop courte: *Ignorant ce que nous devons faire, l'unique parti que nous ayons à prendre, ô mon Dieu, c'est de tourner nos regards vers vous.* (*II Paral.* XX, 12.)

Tout ce que le saint patriarche avait prévu arriva: Pharaon épris des grâces de Sara, avant même de l'avoir vue, voulut en faire son épouse; il ordonna qu'on la lui amenât, et, pendant un an, comme le pensent saint Jérôme et saint Augustin, on la prépara à la haute dignité de reine (114), et c'est pen-

(113) Hélène centenaire, peut inspirer de la passion à Déiphobe frère de Pâris, pourquoi refuser le même talent à Sara, âgée de 65 ans, chez Pharaon, et âgée de 90 ans, chez le roi de Gérare? d'où vient cette partialité des incrédules? Je les renvoie tous à Voltaire parlant de Ninon de l'Enclos.

(114) Par l'usage des onctions et des parfums, ajoutent ces saints qui se fondent sur l'histoire d'Esther qui fut ainsi préparée au roi de Perse.

Digitized by Google

dant ce temps qu'Abraham qui passait pour son frère, devint riche, soit en serviteurs et servantes, soit en bétail de toute espèce. L'an n'était pas encore révolu que Dieu se déclara encore plus distinctement et plus hautement le protecteur des deux étrangers ; il frappa de très-grandes plaies Pharaon et sa maison, lui faisant connaître que c'était à cause de Sara, femme d'Abraham, qu'il avait enlevée; il lui inspira de les renvoyer l'un et l'autre comblés de biens : c'est ainsi, ô mon Dieu, que vous avez soin de ceux qui mettent leur confiance en vous sans vous tenter, sans vous offenser.

Mais, demandera peut-être quelqu'un, peut-on dire qu'Abraham n'a pas offensé le Seigneur en cette occasion? Ne l'offense-t-on pas par le mensonge? Cet époux n'engageait-il pas son épouse à mentir lorsqu'il la priait de se dire sa sœur? Un hérésiarque, grand ennemi de l'Ancien Testament, proposa autrefois cette difficulté à saint Augustin, et voici ce que ce saint lui répondit : Abraham dit une vérité et il en tait une autre; il dit une vérité, puisque Sara était vraiment sa sœur, étant fille d'Aran, et par là, fille ou petite-fille de son père, quoique non de sa mère (*Gen.* xx, 12); il en tait une autre qu'il eût été imprudent, dangereux de déclarer, puisque sa connaissance eût exposé sa vie; est-ce mentir que de dire une vérité et d'en taire une autre qu'on n'est pas obligé de dire? Au lieu d'accuser le saint patriarche de mensonge, ne devrait-on pas plutôt louer sa rare prudence? Cette vertu paraît dans un nouvel éclat et accompagnée de l'héroïque charité, lorsqu'il est de retour au pays de Chanaan; voici à quelle occasion.

C'est de tous temps que ces deux mots, *le mien et le tien*, ont été des semences de division entre les parents mêmes et les amis: Abraham et Lot avaient des troupeaux nombreux; ceux qui les conduisaient aux pâturages se disputaient quelquefois le terrain; il était dangereux que la dispute des domestiques ne passât jusqu'aux maîtres, et ne les refroidît l'un à l'égard de l'autre. Alarmé de ce danger et prêt à tout sacrifier à la charité, l'oncle fait à son neveu cette proposition: Vous voyez devant vous toute la terre: retirez-vous, je vous prie, d'auprès de moi, afin que nous nous aimions toujours et que jamais rien ne nous fasse oublier que nous sommes frères: le choix vous en est laissé, et vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi; si vous allez à gauche, je prendrai la droite; si vous choisissez la droite, j'irai à la gauche; il était donc disposé à prendre le moindre lot, à diminuer son revenu, à perdre une partie de ses biens, dirais-je seulement pour garder la charité avec son neveu? N'ajouterais-je pas pour nous apprendre à relâcher de nos droits temporels pour éviter les procès, la perte du temps, les dissentions, les haines, les soupçons téméraires et les autres maux qu'entraînent les procès?

Nous voyons assez ce que le neveu aurait dû répondre à un cher oncle qui lui tenait depuis longtemps lieu de père: « Périssent tous ces biens temporels qui me sépareraient jamais de votre compagnie! Près de vous, jusqu'ici, j'ai été édifié par l'exemple, encouragé par les discours, éclairé par les avis; où irais-je pour trouver les mêmes avantages? » c'est, selon nous, ce qu'il aurait dû répondre, et c'est en effet ce qu'il aurait répondu, s'il eût connu tout le prix d'un bon ami, tout le danger de s'en séparer; mais les sens parlèrent plus haut que la raison; tout ce qui peut les séduire, tout ce qui peut les réduire en esclavage, la beauté de la campagne, la douceur du climat, l'abondance du blé, du vin, de toutes sortes de fruits lui en imposa; distrait sur ce qu'il allait perdre du côté de la religion, ne pensant qu'à ce qu'il pouvait gagner du côté de la fortune, considérant tout le pays situé le long du Jourdain, celui de Sodome et de Gomorrhe lui parut mériter la préférence, parce que l'aspect en était agréable, qu'il était tout arrosé d'eau comme un jardin de délices.

Quand on se choisit une demeure dans un lieu, ne convient-il donc pas d'examiner le caractère, les mœurs, la religion de ses habitants? Peut-on alors oublier ce que dit l'Esprit-Saint, qu'on devient *bon avec les bons, et méchant avec les méchants?* (*Psal.* xvii, 27.) Lot l'oublia en effet, et sans s'être informé de ce qu'étaient les habitants de Sodome, il alla imprudemment s'établir au milieu d'eux. Que son imprudence lui coûta cher! qu'il eut bientôt lieu de se repentir de sa démarche! La même histoire qui va nous l'apprendre, nous instruira en même temps de la magnanimité d'un oncle qu'il avait abandonné si légèrement.

A peine Lot a fixé son habitation dans le pays maudit de Sodome, que quatre rois, précédés du bruit de leurs victoires sur divers peuples (115), viennent, l'un des plaines de Sennaar; l'autre du Pont (ou plutôt de Thalassar sur les confins de l'Assyrie;) un autre de la Perse; un quatrième de la Mésopotamie probablement (elle était pleine de nations différentes, dont Thadal, appelé ici roi des nations, pouvait être le souverain), fondre comme des aigles sur la Pentapole, attaquent ses rois, les vainquent, entrent dans leurs villes, en font un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouve le neveu d'Abraham. Que celui-là se reproche alors vivement d'avoir quitté un oncle si digne de son attachement et de son respect! Admirons ici la grandeur d'âme de cet oncle.

Un homme sauvé du combat vient lui donner avis de la captivité de Lot, et aussitôt, accompagné de trois alliés et suivi de 318 de ses plus braves domestiques, sans considérer le nombre des soldats qu'il a en tête, sans s'effrayer du bruit de leurs ravages, il les poursuit, il les atteint, il délivre son neveu, il reprend tout le butin qu'avaient fait les

(115) Sur les Raphaïtes, les Zuzites, les Emites, trois peuples de géants, puis sur les prédécesseurs des Amalécites et des Amorrhéens.

Digitized by Google

rois orientaux : est-ce là l'essai d'un soldat commençant ses faits d'armes? N'est-ce pas un héros qui les couronne? A en juger par cet endroit seul, s'il eût ambitionné le nom de conquérant, qui se donne à ceux qui possèdent l'art de faire couler le sang humain dans les provinces, ne pouvait-il pas se l'acquérir? mais que pensait-il d'un nom que procure l'injustice, la force, la violence, et non la grandeur d'âme?

Cette autre qualité d'Abraham ne parut pas moins après sa victoire que pendant le combat : à son retour de la défaite des rois orientaux, il en vint deux autres au-devant de lui pour le féliciter sur ses succès éclatants. Le premier était Melchisédech, une des figures les plus expresses de Jésus-Christ; il s'appelait *Melchisédech*, c'est-à-dire, *roi de justice;* il était roi de *Salem*, c'est-à-dire, roi de *paix;* il était représenté sans père, sans mère, sans généalogie, et comme éternel; il était prêtre du Très-Haut, et il offrit du pain et du vin en sacrifice eucharistique, qui fut distribué aux troupes d'Abraham; il bénit le saint patriarche, qui lui paya les dîmes de tout son butin.

N'étaient-ce pas là autant de traits de ressemblance avec Jésus-Christ; ce Jésus n'est-il pas roi? roi de justice et de paix? n'est-il pas éternel, comme Verbe du Père? n'a-t-il pas offert un sacrifice eucharistique sous les apparences du pain et du vin? ce sacrifice ne se distribue-t-il pas aux saintes âmes qui épuisent leurs forces à combattre les ennemis du salut? n'est-ce pas de lui que nous viennent toutes les bénédictions célestes? n'est-ce pas à lui que nous devons payer la dîme de nos biens, comme tribut de notre reconnaissance? je passe légèrement sur ces points que j'ai expliqués avec l'épître aux Hébreux; je ne vous dis qu'un mot de la générosité d'Abraham qui donne à Melchisédech la dîme de tout ce qu'il a, pour vous rendre plus attentifs à une autre preuve de la grandeur d'âme du saint patriarche; saisissez-la bien, elle vous apprendra ce que dit saint Paulin (Epist. 21, *Ad Amand*), qu'il y a un saint orgueil, *sancta superbia*, c'est-à-dire qu'il y a une élévation qui tient de la sublimité des anges et de la gloire du paradis; qu'il y a une ambition chrétienne et toute divine, qui rendant aux puissances humaines ce qui leur est dû, dédaigne d'assujettir son cœur à un moindre maître qu'à Dieu, ni d'acquérir une moindre gloire que celle du ciel : *Sancta cœlum ambitione petentes.*

Le roi de Sodome ayant fait au serviteur de Dieu la proposition suivante : *De tout ce qui m'appartient et que vous avez repris sur nos ennemis, donnez-moi les personnes et prenez le reste pour vous : je lève la main*, répliqua l'homme divin, *et je jure par le Seigneur, le Dieu Très-Haut, possesseur du ciel et de la terre, que je ne recevrai rien de tout ce qui est à vous, depuis le moindre fil* (116) *jusqu'à un cordon de soulier, afin que vous ne puissiez pas dire que vous avez enrichi Abraham* (117). Quelle élévation d'âme en cette réponse! tel un courtisan qui refuse toute pension, tout titre, toute décoration, tout don d'un prince étranger, et qui veut ne devoir son état et sa fortune qu'à son roi; tel Abraham qui aimait mieux vivre pauvre sous la conduite du roi des rois, que de vivre dans une abondance qu'il tiendrait des hommes. Tel aussi, ô mon Dieu, tel je veux être moi-même; je veux pouvoir dire jusqu'à la mort qu'aucun homme ne m'a enrichi; je consens à tenir des hommes ma subsistance, mais non à titre de récompense; je n'en désire point d'autre que vous, ô mon Dieu, ma portion, mon héritage pendant l'éternité! Le Seigneur qui nous entend, et qui connaît la sincérité de nos expressions, ne se laissera pas vaincre en générosité, et nous pouvons, mes frères, sans hésiter, nous appliquer cette promesse qu'il fit à Abraham pour reconnaître sa grandeur d'âme : Ne craignez pas, nous dit-il, dès que vous espérez tout de moi, ne craignez plus ni les hommes ni les maux qu'ils voudraient vous faire : *Je suis votre protecteur contre eux et votre récompense infiniment grande : « Ego protector tuus sum, et merces tua magna nimis. »* C'est, mes frères, cette protection et cette récompense que je vous souhaite pour le temps et pour l'éternité.

INSTRUCTION VIII.

SUR LE MÊME SUJET.

(*Gen.* xv, 1-21; xvi, 1-16; xvii, 1-26; xviii, 1-14.)

Abraham dedit ei (Melchisedech) decimas ex omnibus.

Abraham donna à Melchisédech la dîme de tout. (*Gen.* xiv, 20.)

Des observations que l'histoire d'Abraham nous a présentées jusqu'ici, des remarques que nous avons proposées dans l'instruction précédente, résulte une preuve, hélas! trop certaine et trop étendue de ce dogme, *qu'il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus* (*Matth.* xx, 16); le nombre en est si petit que sur la fin du premier âge il ne se trouvait sur toute la terre qu'une seule famille de justes; il est si petit que, sur la fin du second âge, l'idolâtrie régnait jusque dans la famille la plus respectable, jusque dans la famille de Tharé, un des arrière-petits-fils de Sem; il est si petit que le reste des hommes était abandonné à son sens réprouvé, et qu'Abraham, fils de Tharé, fut seul suscité pour être au troisième âge, le chef d'un nou-

(116) Où, depuis le fil le plus précieux.

(117) Il ajoute : *J'excepte seulement ce que nos gens ont pris pour leur nourriture et ce qui est dû à ceux qui sont venus avec moi, Aner, Escol et Mambré, qui pourront prendre leur butin.* C'est leur affaire et non la mienne. Si quelqu'un veut ici savoir la raison pour laquelle Abraham qui a reçu de grands biens de Pharaon, ne veut rien recevoir du roi de Sodome, le voici. Abraham ne devait ni rester en Egypte, ni avoir des intérêts communs à démêler avec son souverain; il devait au contraire habiter parmi les Chananéens, et il devait refuser tout présent, pour n'être pas accusé de manquer à la reconnaissance, lorsqu'il ne se prêterait pas à certaines vues injustes de ces idolâtres.

Digitized by Google

veau peuple en qui il pût mettre sa complaisance! ô qu'il y en a donc peu de sauvés! *pauci electi!*

Je ne crois pas, mes frères, devoir m'arrêter ni à vous rendre cette conséquence plus évidente, ni à vous inculquer la crainte qu'un dogme de cette nature est capable d'inspirer; ce que je regarde comme un point plus important encore, c'est de vous montrer le chemin étroit qui conduit à la vie, et de vous y faire entrer; c'est de vous y faire connaître le modèle des élus afin que vous l'imitiez, et qu'en l'imitant vous soyez comme lui de leur petit nombre.

Ce modèle, c'est celui que l'Ecriture appelle le père des croyants, c'est Abraham, ce grand homme que le Seigneur a appelé, et qui comme vous avez commencé à le voir, a répondu à sa vocation en pratiquant, quelles vertus? déjà je vous ai nommé le désintéressement, la constance, la prudence, la générosité, la grandeur d'âme : j'en étais là lorsque j'ai terminé mon discours. Reprenons donc là le fil de l'histoire sainte, et disons ce que cette même histoire nous apprend des trois vertus suivantes en ce saint patriarche, de sa piété, de sa sévérité, de sa charité; de sa piété envers Dieu, de sa sévérité envers lui-même, de sa charité envers le prochain, et ce que nous aurons dit une fois pratiquons-le toujours. Ce n'est qu'à cette condition qu'Abraham sera notre père, et que nous mériterons de reposer dans son sein.

Je cherche, mes frères, le motif pour lequel Abraham donne à Melchisédech, prêtre du Très-Haut, la dîme de tout le butin qu'il avait pris sur l'ennemi vaincu, et je le trouve dans sa piété, dans une piété humble, et par là d'autant plus admirable, qu'il est plus difficile d'être victorieux et d'être humble tout ensemble. En effet, les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière; c'est alors qu'on s'attribue une supériorité de sagesse et de puissance; qu'on se couronne de ses propres mains, qu'on se dresse un trophée secret à soi-même; qu'on regarde comme son propre bien ces lauriers que mille autres ont aidé à cueillir; c'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel; c'est alors que les impies Antiochus adorent la force de leurs bras et la sagacité de leur raison; c'est alors que les impies Pharaons, enflés de leur pouvoir, s'écrient: « C'est moi qui me suis fait moi-même. » Mais aussi la piété paraît-elle jamais plus majestueuse que lorsque dans ce point de gloire et de grandeur elle retient le cœur de l'homme dans l'intime persuasion que le Seigneur est le Dieu des armées, et qu'il dispose de leur sort?

Guidé par ce principe, Abraham, à la vérité, ne néglige aucun des moyens que la prudence humaine lui suggère pour vaincre les quatre rois orientaux. Il trouve parmi ses esclaves 318 hommes en état de combattre; il les prend; ses voisins peuvent lui donner du secours, il en profite; les stratagèmes militaires suppléent souvent à la force, il en use; il partage ses gens en plusieurs petites troupes; il surprend les ennemis pendant la nuit; il les attaque en même temps par divers endroits, afin de jeter parmi eux l'épouvante et le désordre; mais en même temps il tient son âme élevée vers le ciel; il avoue qu'il en tire toute sa force; il adore un Dieu qui préside aux combats et qui accorde la victoire. Lorsqu'il triomphe, il croit voir la main de l'invincible qui le couronne, et c'est pour l'en remercier qu'il lui donne dans la personne de son prêtre la dîme de tout ce qui n'appartient ni aux rois de Sodome et de Gomorrhe, ni à ses alliés: *et dedit ei decimas ex omnibus*. Et c'est aussi pour la même fin que Melchisédech offre un sacrifice solennel d'actions de grâces auquel les troupes victorieuses participent, et auquel il ajoute toutes sortes de rafraîchissements.

Vertueux et respectables guerriers! oserais-je vous demander si vous avez marqué la même piété? si vous l'avez marquée de la même manière, lorsque vous avez ou remporté ou aidé à remporter des victoires? qu'avez-vous donc consacré au culte des autels, en signe de ce sentiment propre aux âmes nobles? Je ferai volontiers la même question à chaque classe d'hommes ici rassemblés: avez-vous donné à Dieu la dîme des revenus de vos fonds de terre? de vos emplois? de votre commerce, de votre profession? de votre gain journalier? le même jour où vous avez reçu quelque grâce (et quel jour s'est passé que vous n'en ayez reçu?) avez-vous offert le sacrifice eucharistique par les mains des prêtres, selon l'ordre de Melchisédech? Je reviens encore à vous, généreux défenseurs de la patrie! lorsqu'on a rendu à Dieu de solennelles actions de grâces; lorsqu'on a pendu aux voûtes sacrées de ses temples les drapeaux pris sur l'ennemi, la vanité n'a-t-elle pas étouffé une partie de votre gratitude? avez-vous fait au Dieu des armées l'hommage entier de la victoire? n'était-ce pas pour vous inviter à ces pratiques que Moïse a écrit ces paroles! *Le roi de Salem offrit du pain et du vin, parce qu'il était prêtre du Très-Haut; il bénit Abraham en disant: Qu'Abraham soit béni du Dieu Très-Haut qui a créé le ciel et la terre, et que le Dieu Très-Haut soit béni, lui qui par sa protection vous a mis vos ennemis entre les mains; et Abraham donna la dîme de tout à Melchisédech; et dedit ei decimas ex omnibus.* Vous le voyez, mes frères, du moins vous devez le voir, parce que cette circonstance est digne de remarque, parce qu'elle vous apprend à protester publiquement et sans honte, que tout vient de Dieu et que tout doit lui être rapporté: ce n'est pas seulement dans le secret de leur famille que Melchisédech et Abraham témoignent leur zèle pour le culte du vrai Dieu; c'est en public, c'est en présence des autres rois, c'est à la tête des armées combinées, c'est lorsqu'elles reviennent du combat, couvertes des lauriers

Digitized by Google

donnes à la victoire: le spectacle édifiant qu'offrent alors aux généraux et aux soldats les deux plus grands hommes de leur temps, Melchisédech (118) et Abraham! Melchisédech roi de Salem (119) et Abraham roi de sa nombreuse famille; qu'il est beau de voir ces deux princes ainsi occupés des exercices de la piété!

Abraham en laisse des vestiges partout où il passe. Son premier soin, en arrivant dans le pays de Chanaan, est de dresser un autel au lieu où le Seigneur lui a apparu, dans la vallée de Mambré, surnommée l'illustre à cause des faveurs singulières qu'il y reçut du ciel dans la suite de sa vie. Si quelques jours après, il plie sa tente pour la placer entre Béthel et Haï, il fait la même chose; il dresse un autel en ce lieu, et il y invoque le nom du Seigneur. De retour d'Egypte en ce même endroit, il y renouvelle tous les mêmes actes de religion. Sichem, Béthel, Mambré, tous les lieux où Abraham s'est arrêté sont célèbres par les monuments de religion qu'il y a érigés. C'est par ces monuments autant que par ses actions et ses paroles qu'il prêche aux idolâtres qui l'environnent, l'unité, la grandeur, la puissance du Dieu qu'il sert; le bel exemple de piété qu'il laisse à ses enfants! piété humble, reconnaissante et publique, tels ont été les caractères principaux; c'est sous ces traits que son histoire nous les présente.

Et ceux de sa sévérité envers lui-même, quels sont ils? je ne puis mieux vous la peindre qu'en considérant d'un côté les dures épreuves par lesquelles il a plu à la Providence de faire passer le saint homme, et de l'autre, son silence, sa parfaite soumission, sa résignation à la volonté de Dieu, dans toutes ces épreuves. Je trouve un avantage considérable dans cette considération, c'est de vous prouver que les vrais croyants passent leur vie dans une alternative continuelle de maux et de biens, d'afflictions et de consolations. Dans le moment précédent, Abraham reçoit l'ordre pénible de tout quitter pour l'amour de Dieu, et dans le moment suivant, il entend la douce promesse qu'il sera béni et que son nom deviendra célèbre. Dans un temps, il éprouve le premier des besoins, celui du pain, dont manque toute sa maison, et dans une autre, il acquiert avec ce nécessaire l'utile et l'agréable, même en abondance. Un matin, il se voit abandonné d'un parent qu'il chérit, et le soir, il est assuré que Dieu ne l'abandonnera pas, mais qu'il sera avec lui et avec sa postérité pour le combler de biens. Un jour il apprend que son neveu est fait prisonnier; un autre, il lui est donné de le mettre en liberté, de refuser les présents du roi de Sodome, et de s'entendre dire après et à cause de ce refus: Je suis votre protecteur et votre récompense: *Ego protector tuus sum et merces tua magna nimis.*

A ces mots, mes frères, une idée triste se réveilla dans l'esprit du père des croyants. Déjà trois fois (120) le Seigneur lui avait promis de le bénir lui et sa race; le saint homme prend ces paroles: *Je serai votre récompense*, pour une quatrième promesse, mais de qui l'entendre? de son neveu Lot? il était allé s'établir dans une autre province; de quelque enfant qu'il adoptera? c'est l'affligeante pensée qui vient à notre patriarche, imaginant que le fils de l'intendant de sa maison serait son héritier. Non, lui dit le Seigneur, mais vous aurez pour héritier celui qui naîtra de vous, et après l'avoir tiré hors de sa tente, il lui dit: Levez les yeux au ciel, et comptez les étoiles si vous le pouvez. C'est ainsi, ajouta-t-il, que votre race se multipliera. Abraham qui a fermement cru à Dieu les trois premières fois, croit encore plus fermement cette quatrième, et sa foi lui est imputée à justice, c'est-à-dire, qu'elle lui mérite une justice et une grâce plus abondante (121); *Credidit Abraham Deo et reputatum est illi ad justitiam.* (*Rom.* IV. 3.) A cette consolation succède de tout près un nouveau sujet de tristesse. C'est en vous instruisant de l'alliance du Seigneur avec le père des croyants, que je vais vous le faire connaître.

Nous avons vu plus haut que Dieu en avait fait une première avec Adam, dans le paradis terrestre; une seconde avec Noé sortant de l'arche; en voici une troisième beaucoup moins générale que les deux précédentes, puisqu'elle n'est qu'avec les descendants d'Abraham: considérons-la un moment, dans les circonstances qui la précèdent, dans les promesses qui lui sont essentielles, et dans le sceau qui la confirme.

Point d'alliance sans effusion de sang, dit saint Paul. (*Hebr.* IX, 22.) Ici on verse donc celui de trois animaux ayant trois ans chacun; on les divise par la moitié, en les fendant

(118) nous ne perdrons pas notre temps à réfuter ceux qui ont osé soutenir que Melchisédech était ou Cham, ou Sem, ou un ange, ou Lot, ou Jésus-Christ; nous nous bornerons à dire que Melchisédech était un homme pur, que cet homme était une figure expresse de Jésus-Christ, roi et prêtre, en ce qu'il était roi de justice et de paix, en ce qu'il était prêtre offrant du pain et du vin. Ce qui est dit qu'il était sans généalogie prouve seulement que le silence de l'Ecriture est mystérieux et non que Melchisédech fût sans père et sans mère. Mon lecteur est prié de voir sur Melchisédech la lettre 126 de saint Jérôme, il y trouvera: 1° que saint Hippolyte, saint Irenée et presque tous les Pères grecs s'accordent à dire que Melchisédech était Chananéen de naissance et roi de Salem; 2° (et ce point est particulier à celui de saint Jérôme) que Salem n'est pas *Jérusalem*, mais *Salim*, bourg près de Scytopolis dont la magnificence se voyait encore par ses murs du temps de ce saint docteur.

(119) Ou de Jérusalem.

(120) Deux fois au chap. XII; une fois au chap. XIII.

(121) Nous ne prenons donc pas pour marque d'un doute, mais pour signe d'un désir, cette question d'Abraham: *Comment, Seigneur, puis-je connaître que je dois posséder cette terre* en la personne de mes enfants, moi qui n'oserais me promettre d'en avoir?

Digitized by Google

depuis la tête jusqu'à la queue; on met les deux parties coupées vis-à-vis l'une de l'autre; on laisse un espace pour passer entre deux. Que marque cette cérémonie? car elle était pour nous comme pour Abraham, qui contractait en notre nom. Elle signifie que nous nous sommes obligés à observer toutes les conditions de l'alliance sainte, sous peine d'être traités comme ces victimes, si nous venions à en violer une seule. Oserons-nous donc en transgresser aucune? serons-nous assez téméraires pour nous exposer au châtiment qui suivrait notre transgression? celui que la cérémonie précédente figure est bien terrible, sans doute; bien plus terrible cependant est celui que nous marque la vision suivante.

Lorsque le soleil se couchait, Abraham fut surpris d'un profond sommeil et il tomba dans un horrible effroi, se trouvant comme tout enveloppé de ténèbres, et il parut un four d'où sortait une fumée épaisse. Que nous marque ceci? deux choses; une, la captivité d'Egypte (122); l'autre, les désastres des derniers temps. Ces paroles, *lorsque le soleil se couchait*, nous marque que la fin du monde étant proche, l'Antechrist viendra et excitera la plus terrible persécution qui ait jamais été dans l'Eglise, et qu'alors les vrais fidèles représentés par Abraham, seront saisis de frayeur et d'un trouble extrême: *Circa solis occasum... pavor?... significat circa hujus sæculi finem magnam tribulationem futuram fidelium.* Ce sont les paroles de saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. XVI, cap. 24) qui nous expliquera aussi les suivantes: *Lorsque le soleil fut couché, il survint une obscurité ténébreuse, et il parut un four d'où sortait une fumée épaisse;* c'est-à-dire, que comme au dernier jour du monde, le ciel s'ouvrira, et Jésus-Christ paraîtra dans la gloire pour y recevoir les âmes des justes, l'enfer aussi s'ouvrira comme un four qui jette une horrible fumée pour y abîmer les méchants qui deviendront alors comme un feu ardent suivant cette expression du Psalmiste: *Pones eos ut clibanum ignis, in tempore vultus tui.* (*Psal.* XX, 10.)

Ce qui est dit ensuite qu'une lampe *ardente passait au travers de ces bêtes divisées*, nous marque que le dernier jugement, comme une lampe et une lumière divine, séparera les Chrétiens faibles, justes cependant, d'avec les faux Chrétiens, dont l'âme a été toute charnelle et entièrement abandonnée aux passions: *Isto igne significatur dies judicii dirimens carnales per ignem salvandos et in igne damnandos.* Mais il ne faut pas seulement parler des peines portées contre les transgresseurs de l'alliance et des signes qui figurent ces peines, il faut aussi vous parler des biens promis à ses observateurs.

Il en est de deux sortes; les uns, temporels qu'exprime clairement la lettre; les autres spirituels que la foi découvre sous la lettre. « Levez les yeux, et du lieu où vous êtes regardez au septentrion et au midi, à l'orient et à l'occident; je vous donnerai à vous et à votre postérité pour jamais tout ce que vous voyez; je donnerai ce pays à votre race, et dans la suite des temps j'étendrai sa domination depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate; je lui donnerai tout ce que possèdent les Cinéens, les Cénézéens, les Cadmoniens, les Héthéens, les Phérézéens, les Raphaïtes, les Amorrhéens, les Chananéens, les Gergéséens, les Hévéens et les Jubéséens; je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer; je rendrai votre nom célèbre; votre postérité remportera la victoire sur ses ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous.» Voilà quels sont les biens temporels que l'alliance promet, que la lettre présente à l'esprit.

Serait-il possible que, comme le Juif charnel, nous n'en vissions pas d'autres sous l'écorce de cette lettre? quelle apparence qu'une alliance éternelle que Dieu confirme avec serment, se borne à promettre des biens qu'il donne tous les jours à ses plus grands ennemis, et plus libéralement qu'à Abraham même, son fidèle serviteur? est-ce pour ce patriarche un rare bonheur et une grande bénédiction de la part de Dieu, d'avoir, après sa mort, une vaine réputation parmi les hommes, et d'être le père d'un grand nombre de peuples et de rois, presque tous réprouvés, et par conséquent abominables aux yeux de Dieu? un homme si spirituel et si plein de foi pouvait-il se contenter d'un tel partage? voici donc le sens spirituel de ces promesses célèbres qui sont tant de fois répétées au père des croyants. (*Gen.* XII, 2, 7; XIII, 14; XV, 5 seqq.; XVI, 1 *seqq.*)

Cette vaste étendue de pays promise à lui et à ses descendants marque l'étendue du règne de Jésus-Christ, de ce rejeton d'Abraham, en qui toutes les nations doivent être bénies. La terre de Chanaan, d'où découlaient le lait et le miel, désigne le ciel, la véritable terre des vivants, qu'Abraham et ses descendants posséderont à jamais. Cette famille, multipliée comme les étoiles du ciel et comme les sables de la mer, dénote le

(122) La suite du chapitre XV porte: « Alors pour lui faire comprendre ce que signifiait cette vision, il lui fut dit: Sachez dès maintenant que pendant 400 ans, à compter depuis la naissance d'Isaac, votre postérité demeurera en terre étrangère, soit dans cette même terre, soit dans la terre d'Egypte, et que dans la suite de cet intervalle, viendra un temps où elle sera réduite en servitude et accablée de maux; après cela j'exercerai mes jugements sur le peuple auquel ils seront assujettis, et ils sortiront ensuite de ce pays-là avec de grandes richesses. Pour vous, vous ne verrez point ces maux, vous irez en paix avec vos pères, mourant dans une heureuse vieillesse, mais vos descendants reviendront en ce pays après la quatrième génération. Je différerai jusque-là à les mettre en possession de cette terre, parce que la mesure de iniquités des Amorrhéens, et des autres peuples qui la possèdent, n'est pas encore remplie présentement. »

J'omets dans le corps du discours ces cinq versets pour pouvoir y donner le sens moral de ceux que j'y rapporte.

Digitized by Google

nombre des élus, qui est très-grand en lui-même, quoique très-petit quand il est comparé à la multitude innombrable des réprouvés. La célébrité du saint patriarche n'est pas celle qui vient des hommes, mais de Dieu, qui donne à chacun la louange qu'il mérite. Les ennemis d'Abraham et de ses enfants sont la chair, le monde et les démons, dont nous trouvons une figure si expresse dans l'histoire de la cérémonie de l'alliance du Seigneur avec Abraham.

Car, pour y revenir (123), que signifiaient ces animaux qui y furent divisés, ces volatiles qui y furent immolés, ces oiseaux qui venaient fondre sur les bêtes mortes? Saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. XVI, c. 24; et *De tempore*, serm. 54) nous l'apprend : la vache, la chèvre et le bélier peuvent figurer ces pécheurs que conduit la concupiscence de la chair, ou la concupiscence des yeux, ou l'orgueil de la vie, ou ces trois concupiscences ensemble. Ces animaux sont tous divisés, parce que les hommes charnels ne sont unis ni avec Dieu, ni avec le prochain, ni avec eux-mêmes. La tourterelle et la colombe figurent certainement les vrais Chrétiens, dont la tourterelle marque la chasteté, et la colombe la simplicité. Ces deux volatiles ne sont point divisés, pour marquer que l'épée et la violence ne sauraient séparer de Jésus-Christ les vrais fidèles, tandis que les passions humaines et sensuelles en séparent tous les jours les faux Chrétiens : *Spiritales non separat crudelis gladius, carnales separat carnalis affectus*. Et les oiseaux qui vinrent fondre sur les bêtes divisées, que signifient-ils? Ils figurent ces esprits de malice qui sont répandus dans les airs, et qui viennent se repaître de ces âmes qu'ils ont séparées les unes des autres, après les avoir détachées de l'alliance sainte qu'elles avaient avec Jésus-Christ. Abraham, qui chasse ces oiseaux jusqu'au soir, nous instruit de la nécessité de chasser continuellement loin de nous les démons qui fondent sur nous, et jusqu'à la mort s'efforceront de se repaître de nos âmes. Quel intérêt n'avons-nous donc pas à rendre leurs efforts inutiles! J'en vois le moyen dans la chose figurée par le sceau de l'alliance du Seigneur avec Abraham, dans la circoncision spirituelle figurée par la circoncision corporelle, dont j'ai à vous parler ici comme d'une nouvelle épreuve où fut mis Abraham.

Son épouse, certainement, sait qu'il aura un héritier né de lui-même; son état de stérilité et de vieillesse lui fait comprendre qu'elle ne peut naturellement en être la mère. Poussée par l'inspiration divine, elle conseille à Abraham de suivre un usage que la passion avait introduit avant le déluge, et que la religion avait autorisé depuis : elle lui conseille de prendre pour seconde femme Agar, sa servante. Je ne vous dirai rien ni du mépris que l'esclave marqua à la maîtresse lorsqu'elle se crut mère, ni du juste châtiment que Sara lui infligea, ni de la fuite de cette indocile, ni de son retour sur un avis, qui est le premier qu'un ange ait donné dans les Ecritures, ni du mystère renfermé dans cette alliance (j'en dirai un mot dans la suite), ni des prédictions et des promesses concernant le fils de cette servante (124). Arrivé à cet endroit de l'histoire sainte où il est parlé du signe que je vous annonçais comme symbole du moyen qui conduit à la victoire, qui chasse les oiseaux de proie fondant sur les bêtes mortes, et qui éloigne de nous les esprits de ténèbres répandus dans les airs; après avoir observé que ce signe est la circoncision, que ce signe a été établi de Dieu même, que l'usage en a été ordonné pour la première fois à Abraham (125), qu'un de ses effets était de remettre le péché originel, comme le baptême le remet chez les Chrétiens (126), qu'un

(123) *Je vous donnerai à vous et à votre postérité* c'est à-dire *à votre postérité*. La particule hébraïque *vous*, admet ce sens. Voy. *Gen.* XXIX vers. 3. Rien n'empêche qu'on ne le lui donne ici, et en le lui donnant on ferme la bouche aux incrédules, objectant qu'Abraham ne posséda jamais le pays de Chanaan.

(124) *Ce sera un homme fier et sauvage, il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui;* voilà une de ses prédictions. *Il dressera ses pavillons vis-à-vis de tous ses frères, douze princes sortiront de lui et je le rendrai chef d'un grand peuple:* voilà une de ses promesses. L'histoire des Arabes et des Ismaélites, connus aujourd'hui sous le nom de Sarrasins, en montre l'exécution.

(125) Les dissertateurs le prouvent par ces trois raisons; la première est que Dieu l'a ordonné pour distinguer les Hébreux des autres nations; comment les aurait-elle distingués si elle avait été en usage chez les autres peuples, chez les Egyptiens, les Ethiopiens, etc., etc., comme le prétendent quelques savants? La seconde est, que jamais on ne fera remonter l'origine de la circoncision des Egyptiens aussi haut que celle d'Abraham, c'est-à-dire, à trois mille et quelques centaines d'années. La troisième est, qu'il fallait une raison très-forte pour recevoir ce signe, qu'Abraham seul a eu ce motif pressant. Abbadie expose cette troisième raison. (*Voy.* le tom. Ier, pag. 372) de la manière suivante. Il est, dit-il, impossible qu'Abraham se soit soumis à la loi de la circoncision sans s'être bien assuré que Dieu lui a apparu. La circoncision est en soi quelque chose qui ne viendra jamais de soi à l'esprit; la circoncision enferme quelque chose qui semble choquer la pudeur et l'honnêteté; elle est douloureuse; elle ne produit aucune utilité véritable; et ceux qui ont tâché de faire des efforts d'imagination pour en découvrir les avantages, n'ont dit au fond que des impiétés. Ils ont prétendu que la circoncision sert à la fécondité; mais ils l'ont prétendu sans raison et contre la raison. Ils ont dit qu'elle sert à la propreté; mais il n'est pas concevable que ce soit là le motif d'Abraham, pour pratiquer un usage si difficile, si douloureux, si singulier, et qui pouvait le rendre si ridicule à toute la terre. La circoncision marque donc 1° que c'est Dieu qui appelait Abraham, puisqu'aucun autre que Dieu ne pouvait exiger de lui une telle preuve de sa foi. 2° Qu'Abraham était persuadé que c'était Dieu qui lui parlait, puisqu'il n'aurait fait ce qu'il a fait pour personne autre que pour Dieu.

(126) Saint Augustin de qui est ce sentiment, reconnaît qu'il y avait un autre remède pour les femelles et pour les mâles qui mouraient avant le huitième jour.

Digitized by Google

autre plus sûr était de servir comme de sceau à l'alliance entre Dieu et la famille d'Abraham, et de distinguer la race choisie et privilégiée d'avec les peuples livrés à leur corruption, j'ajoute qu'elle était un signe de la circoncision spirituelle, et que cette circoncision est le moyen sûr, le moyen efficace de rendre inutiles tous les efforts des démons contre nous.

En effet, par où peuvent-ils nous attaquer et nous vaincre? Par nos passions et par les divers objets qui peuvent les irriter, par nos propres sens et par la liberté que nous leur donnerions. En quoi consiste la circoncision spirituelle? Dans le retranchement austère de toute superfluité; dans le renoncement absolu à ces concupiscences qui ont pour objets ou les plaisirs, ou les biens, ou les honneurs; dans la modération de nos sens, et dans notre attention à borner leur usage à ce qu'il y a de juste, de vrai, d'honnête, de saint et de sanctifiant; dans notre constance à soumettre toujours la chair à l'esprit et l'esprit à la foi. Cela étant, n'est-il pas évident que, par le moyen de la circoncision spirituelle, nous ôtons aux ennemis de notre salut tout pouvoir sur nous? Ne soyons donc pas étonnés de l'éloge que saint Paul (*Rom.* II, 25 et seqq.) fait de cette circoncision, quand il dit que sa louange vient de Dieu et non des hommes; car le vrai Israélite est celui qui porte cette circoncision dans son cœur, et non celui qui n'est circoncis que dans sa chair. Etonnons-nous plutôt que parmi nous l'effet réponde si mal à la figure; et puisqu'il nous faut un modèle qui nous instruise de la manière dont opère cette circoncision, puisque notre père Abraham est celui que l'Esprit-Saint nous propose, continuons à étudier son histoire, relativement à ce point intéressant de morale.

Vous y avez déjà vu le dévouement avec lequel il a tout quitté en Mésopotamie, la patience avec laquelle il a souffert la famine en Chanaan, la sagesse avec laquelle il s'est conduit en Egypte et à la cour de son roi, la prudence avec laquelle il a écarté les occasions de querelle entre l'oncle et le neveu, entre les gens de l'un et de l'autre. Vous y avez vu le courage avec lequel il a combattu les rois orientaux; les talents militaires qu'il a développés dans cette expédition, l'unique de sa vie; la promptitude avec laquelle il a obéi au Seigneur dans les choses les plus difficiles, lors même qu'il a fallu abandonner tous les biens extérieurs, lors même qu'il a fallu livrer son corps à la douleur, et, à l'âge de cent ans près, se soumettre lui-même à la dure et humiliante cérémonie de la circoncision. Vous y avez vu sa piété envers Dieu et sa sévérité envers lui-même : voyez-y maintenant sa charité envers le prochain.

Pour nous la peindre, Moïse nous représente le saint patriarche comme assis à la porte de sa tente, et de là regardant tout autour et au loin, pour apercevoir les étrangers; comme courant vers eux lorsqu'il les avait aperçus, pour les inviter, les presser, les conjurer de venir à son pavillon, afin de se rafraîchir et de se délasser; comme les servant lui-même avec Sara, son épouse. Apprenez-en la manière par le fait suivant :

Etant à la vallée de Mambré, assis, comme je l'ai dit, à la porte de sa tente, dans la plus grande chaleur du jour, ayant levé les yeux, trois anges, sous la forme de trois hommes, lui parurent près de lui. Aussitôt qu'il les eut aperçus, il courut au-devant d'eux. En les abordant, il se prosterna en terre pour les saluer avec plus de respect, et il dit à celui des trois qui lui paraissait plus considérable : Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ne passez pas la maison de votre serviteur sans vous arrêter; rien de plus mince que le service que je vous offre, vous ne devez faire aucune difficulté de le recevoir; je vous apporterai un peu d'eau pour laver vos pieds, et vous vous reposerez sous cet arbre jusqu'à ce que je vous serve un peu de pain pour reprendre vos forces. Ensuite, et après avoir obtenu comme une grande grâce ce qu'il demandait, il entre dans sa tente; il dit à Sara de pétrir vite trois mesures de farine, pour en faire des pains sous la cendre; il court en même temps à son troupeau; il y prend un veau très-tendre; il ordonne à son serviteur de le faire cuire; il prend ensuite du beurre et du lait avec le veau; il sert tout cela à ses hôtes, se tenant respectueusement debout devant eux. Que de circonstances remarquables dans cet acte d'hospitalité! Que d'empressement, que de générosité, que d'humilité, que de délicatesse dans la manière d'offrir! O simplicité des mœurs! ô siècle vraiment l'âge d'or, où un prince ne croit point s'avilir en préparant lui-même la nourriture de ses hôtes, et où une princesse met elle-même la main à la pâte, à la première demande que lui en fait son époux! Qu'il y a de vraie noblesse dans cette ancienne éducation! qu'il y a de frivolité dans celle que reçoivent aujourdhui les jeunes personnes du sexe! Hélas! tout y tend à la dépense superflue, rien à une utilité réelle et essentielle.

Aussi l'œuvre miséricordieuse d'Abraham et de Sara ne demeura point sans récompense. Parce qu'ils avaient déjà et très-souvent pratiqué l'hospitalité de cette manière, ils méritèrent d'avoir pour hôtes des anges même, et si nous en croyons saint Justin, après quelques autres Pères (127), Jésus-Christ même. Quel avantage de l'aumône, qui procure de tels hôtes! Faisons encore un pas en avant, et nous toucherons au but que nous nous sommes proposé dans ce discours.

Dieu, mes frères, a contracté une alliance avec Abraham non comme particulier, mais comme personne publique, comme père de tous les croyants, comme notre père : par conséquent, cette alliance ne nous regarde

(127) Saint Irénée, saint Hilaire, Théodoret. Saint Augustin (*Cont. Maxim.*, cap. 26) voit ici une image de la Trinité, et dit cette parole célèbre : *Tres vidit et unum adoravit*

Digitized by Google

pas moins que le saint patriarche. Ce que Dieu lui a demandé, il nous le demande dans le sens spirituel; ce qu'il lui a promis, il nous le promet. Et nous sommes sûrs d'être bénis avec lui si nous croyons avec lui (128), si notre foi se manifeste par les œuvres, si les œuvres consomment notre foi; si nous imitons sa piété, sa mortification, sa charité et ses autres vertus, dont notre père nous a laissé les exemples; si nous imprimons sur nous le caractère de la circoncision spirituelle, de cette circoncision qui retranche du cœur, de l'esprit, des lèvres, des oreilles, tout superflu; de cette circoncision qui crucifie le vieil homme et lui en substitue un nouveau, Jésus-Christ à Adam, la charité à la cupidité, la mortification des sens à la concupiscence de la chair, la foi à la curiosité, l'humilité à l'orgueil; car telle est la circoncision spirituelle qu'Abraham avait pratiquée avant de recevoir la circoncision corporelle, et qu'il ne cessa jamais d'observer (129).

Observons-la nous-mêmes, elle nous donnera entrée dans l'alliance de Dieu, nous deviendrons son peuple et ses enfants, nous aurons droit à l'héritage promis au père des croyants. Si au contraire nous refusions de l'observer, qu'arriverait-il? ce que signifient ces paroles : *Tout mâle qui n'aura pas été circoncis* (130) *sera exterminé du milieu de son peuple* (131) *pour avoir violé mon alliance;* il arriverait que nous serions retranchés du corps des enfants d'Abraham, privés des prérogatives, et déchus des promesses attachées à l'alliance du Seigneur; il arriverait que nous serions exterminés du milieu du peuple des justes, et relégués dans la société des pécheurs, des idolâtres, des réprouvés. La rigueur de cette menace, jointe aux promesses précédentes, ne nous engagera-t-elle pas efficacement à accomplir toutes les conditions qui nous sont prescrites par le traité de notre alliance avec le Seigneur?

C'est, mes frères, la résolution que je désire vous avoir inspirée par ce discours; inspirez-la vous-même à mes auditeurs, ô mon Dieu! donnez-leur la grâce de l'exécuter tout le temps de leur vie; recevez-les dans le séjour de votre gloire, après leur mort. Amen.

INSTRUCTION IX.

La cité de Dieu au troisième age du monde. — Idée d'une sainte famille.

(*Gen.* viii, 14-33; xix, 1-38; xx, 1-18; xxi, 1-34.)

Nunquid Deo quidquam est difficile?
Y a-t-il rien de difficile à Dieu? (*Gen.* xviii, 14.)

Nous en étions à cet endroit du *Livre de la Genèse* lorsque nous avons fini notre dernier discours sur le troisième âge du monde et sur la vie d'Abraham. Edifiés de la charité du père des croyants envers les étrangers, agréablement surpris de ce que des anges avaient daigné recevoir de lui l'hospitalité, transportés de joie en apprenant ce point d'histoire, nous nous écrions : Quel avantage de l'aumône qui procure des hôtes si honorables à ceux qui la font! Reprenant là le récit de Moïse nous disons aujourd'hui : Sara, cette femme qui a eu l'honneur de figurer la mère et l'épouse de Jésus-Christ, Marie et l'Eglise, Sara, dis-je, avait partagé avec son époux, dirai-je la peine? dirai-je la gloire de l'hospitalité? elle en partagea la récompense avec lui : elle avait souvent désiré un fils et ce fils lui fut alors promis, voici dans quelles circonstances.

Vrai modèle de modestie pour toutes les femmes et surtout de cette modestie aujourd'hui trop rare et trop éloignée de nos mœurs; de cette modestie qui sépare le sexe de la société des hommes, elle était demeurée dans sa tente sans paraître même devant les anges que son mari recevait; de là elle en avait entendu un qui disait à Abraham : *Je reviendrai vous voir dans un an en ce même temps; je vous trouverai tous deux en vie, et Sara votre femme aura un fils : Revertens veniam ad te,* etc. Elle avait d'abord regardé cette promesse comme une raillerie que ces hommes faisaient d'elle, et elle en avait ri (132) secrètement, disant en elle-même : *Après que je suis devenue vieille et que mon seigneur est vieux aussi, penserai-je à user du mariage? Mais le Seigneur dit à Abraham : Pourquoi Sara a-t-elle ri, disant : Serait-il bien vrai que je pusse avoir un enfant?* Y a-t-il rien de difficile à Dieu? *Nunquid Deo quidquam difficile est?* Pour être saint, on n'est pas toujours exempt de toute faiblesse; Sara se voyant reprise d'une faute qu'elle croyait être bien cachée, la nia parce qu'elle était tout épouvantée, mais enfin le Seigneur l'ayant reprise une seconde fois, elle crut, et toute stérile qu'elle était, et hors d'âge d'avoir des enfants, elle reçut la vertu de concevoir, parce que détournant son esprit de tout ce qui pouvait y exciter des doutes, elle fixa tous ses regards sur la puissance, sur la bonté et la fidélité de Dieu. C'est le témoignage que saint Paul rend à la foi de Sara après avoir exalté celle de son époux. (*Hebr.* xi, 11.)

Quelle foi de l'un et de l'autre, mes frères! quelle est digne de notre admiration et de notre imitation! car remarquez-en ici les difficultés et les objets; les difficultés d'abord. Sara était naturellement stérile; elle était de plus hors d'âge pour avoir des enfants; saint Paul assure la même chose de son époux (*Rom.* iv, 19) âgé pour lors de 99 ans : ne sont-ce pas là de grands

(128) *Qui ex fide sunt, ii benedicentur cum fideli Abraham.* (*Galat.* iii, 9.)

(129) Nous savons de quels vices Faust le manichéen l'accusait, mais nous savons aussi avec quelle force saint Augustin a repoussé ces accusations calomnieuses.

(130) Le huitième jour, ajoute le grec des Septante.

(131) Quelques-uns entendent cela de la peine de mort; d'autres d'une sorte d'excommunication, etc.

(132) Abraham avait aussi ri à cette promesse (cap. xvii), mais, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. xvi, c. 26), son ris avait été un effet de sa joie, et celui de Sara un effet de son doute.

Digitized by Google

obstacles à ce qu'ils croient ce qui leur est proposé? Ce qui en arrive, c'est qu'ils s'élancent vers Dieu avec plus de force qu'ils n'auraient fait si leur foi n'avait point été combattue. Voyez-en les objets ensuite, que croient-ils? qu'ils auront un fils dont les descendants seront innombrables, un fils qui possédera la terre de Chanaan. Ce n'est encore là qu'un petit nombre des objets auxquels leur foi s'étend. Ils croient qu'il leur naîtra un fils au bout de mil neuf cents ans environ, que ce fils aura une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, qu'il exercera un empire spirituel sur toute la terre, et que par sa mort il donnera la vie à une multitude de pécheurs, d'impies, de scélérats perdus sans ressource : nous étonnons-nous qu'une telle foi leur ait été imputée à justice? qu'elle nous soit proposée pour modèle? ou qu'après en avoir parlé une et deux fois, nous soyons dans le cas d'y revenir une, deux, et même quatre fois? Ayons-en une semblable, nous croirons fermement tout ce que Dieu nous promet, nous ferons exactement tout ce qu'il nous commande, nous pratiquerons la piété, la tempérance, la charité, généralement toutes les vertus qu'il exige de nous. Je vous l'observais dans les entretiens précédents.

Qu'une foi semblable dirige et anime tous les corps, toutes les familles, tous ceux qui les composent, chacun sera dans ces républiques particulières, ce qu'il doit être à l'égard des siens; je vous le montrerai dans cette instruction dont l'idée principale sera l'idée d'une sainte famille; idée que j'emprunterai d'une sainte famille de la cité de Dieu au troisième âge du monde, de celle du père de tous les croyants. Puissé-je réaliser cette idée aujourd'hui dans les supérieurs et les inférieurs, dans les parents et les alliés! C'est le fruit que je souhaite tirer de cette instruction.

Nous avons, mes frères, deux saintes familles que toutes les nôtres devraient prendre pour modèles de conduite; ces familles sont, dans le Nouveau Testament, Jésus, Marie, Joseph; dans l'Ancien, Abraham, Sara et Isaac le fils de la promesse. Comme je vous ait fait connaître la première en vous expliquant le saint Evangile, je vais de même vous faire connaître la seconde en vous expliquant le livre de la *Genèse*. Supérieurs et inférieurs, parents et alliés, écoutez donc tous, vous apprendrez ce que vous devez être les uns à l'égard des autres.

Et d'abord, vous supérieurs, vous tous maîtres et maîtresses, vous apprendrez ce que vous devez être à l'égard de vos inférieurs et de vos domestiques; vous saurez qu'un de vos devoirs essentiels envers eux, c'est de les faire entrer dans l'alliance du Seigneur, de les instruire des conditions de cette alliance, de les leur faire observer, de leur en assurer les prérogatives, d'en faire des saints dans le siècle présent, et des heureux dans le siècle futur. Non-seulement Abraham l'a connu, ce devoir, mais voyez comme il l'a pratiqué. Il a désiré que les sujets fussent tous participants de l'alliance du Seigneur avec lui et Ismaël son fils, et parce que la circoncision pouvait seule les faire comprendre en ce traité, il en a imprimé le signe sur tous ses serviteurs, sur tous ses esclaves de quelques pays qu'ils fussent; il a eu un soin très-particulier de leur faire connaître le nom du Seigneur, de leur raconter ses œuvres et ses merveilles, de leur inspirer la crainte, de leur recommander par son exemple encore plus que par ses paroles la justice et la piété; non-seulement il a veillé sur eux pour les contenir dans leurs devoirs, mais il les a considérés, il les a aimés comme s'ils eussent été ses enfants, il s'est même occupé de leur établissement temporel; je n'en veux pour preuve que ce qu'il répondit au Seigneur (*Gen.* xv, 2) lorsqu'il lui apparut après sa victoire sur les quatre rois orientaux; je ne veux que ces paroles : *Le fils de mon serviteur sera mon héritier;* j'y vois en effet que n'ayant point d'enfant, il destine à Damascus, fils d'Eliézer, la possession de tous ses grands biens; qu'y vois-je de plus encore? que Dieu aime dans ses saints cette disposition généreuse, tendre et bienfaisante des supérieurs qui mettent leur bonheur à procurer celui de leurs inférieurs, quant au temporel, et quant au spirituel surtout; delà en effet n'échappez point cette réflexion qui vous intéresse tous; delà le bonheur d'Abraham; delà l'amitié que Dieu a eue pour lui; delà cette bonté tendre que le Seigneur lui a témoignée en disant : *Pourrais-je cacher à Abraham ce que je vais faire? je le connais, je sais qu'il ordonnera à ses enfants et à tous ses descendants de garder la voie du Seigneur, et d'agir selon l'équité et la justice :* « *Scio quod præcepturus sit... domui suæ ut custodiant viam Domini.* »

Voilà donc supérieurs, maîtres, d'où dépend aussi votre propre bonheur et la tendre amitié de Dieu pour vous, c'est de votre fidélité à instruire vos inférieurs et vos domestiques, c'est de votre attention à les porter à la piété, plus encore par vos œuvres que par vos discours. C'est en remplissant ces devoirs que vous entrerez en intime communication de secrets divins, comme Abraham votre père. La considération de cet avantage singulier n'est-elle pas pour vous un motif puissant de l'imiter dans le soin de sanctifier tous les gens de sa maison?

Un d'eux peut servir de modèle à tous les inférieurs, comme son maître en est un excellent pour tous les supérieurs, c'est cet Eliézer qui fut envoyé en Mésopotamie pour en ramener une épouse à Isaac. Quelle foi! quelle piété! quelle attention de ce serviteur à servir son maître selon ses désirs! puissent ces belles qualités passer de ce digne serviteur à tous les inférieurs à qui j'en parle ici. Arrivé près de la ville de Nachor, je l'entends qui fait à Dieu cette prière : *Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître! secourez-moi aujourd'hui, je vous prie, et faites miséricorde*

Digitized by Google

à Abraham mon seigneur; me voici près de cette fontaine, et les filles des habitants de cette ville vont sortir pour puiser de l'eau: que la fille donc à qui je dirai: Baissez votre vaisseau afin que je boive, et qui me répondra: Buvez, et je donnerai aussi à boire à vos chameaux, soit celle que vous avez destinée à Isaac votre serviteur. Il connaît Abraham et Isaac; il sait que tous deux excellent dans la vertu de bienfaisance; il en conclut que cette vertu doit donc aussi paraître par-dessus toutes les autres en celle qui doit s'enter dans leur famille. Voilà le vrai principe de sa prière; voilà ce qui fait dire à saint Chrysostome qu'il était non-seulement serviteur, mais disciple et imitateur de la foi et de la justice d'Abraham.

Après avoir obtenu ce qu'il avait demandé aux parents de Rébecca, après avoir obtenu qu'elle fût accordée à Isaac, je l'entends qui leur dit le lendemain que l'accord en est fait: *Permettez-moi d'aller retrouver mon maître, ne me retenez pas davantage.* Présent ou absent, on voit que toute la joie de ce serviteur est de plaire à son maître; il est tel loin de lui que s'il était sous ses yeux; il ne parle de lui qu'avec le respect le plus profond; il seconde toutes ses vues avec une prudence admirable; il partage en tout sa reconnaissance; il ne se contente pas de remercier Dieu dans le fond de son cœur, ou de le bénir en public par quelques discours; il se prosterne devant tout le monde sur le visage, pour rendre sa reconnaissance plus respectueuse et plus éclatante: *Procedens adoravit in terram Dominum.* Peut-on, en prononçant ces paroles, ne pas déplorer l'infidélité, l'ingratitude, la mauvaise honte de la plupart de ceux qui portent le nom de Chrétiens? car hélas! combien ne voient rien de divin dans les événements qui marquent plus le doigt de Dieu? combien sont comblés de ses dons, sans jamais regarder la main qui les distribue? combien qui craindraient de se rendre méprisables, s'ils témoignaient en public leur reconnaissance et leur foi? combien de fidèles! et parmi ces fidèles, que de serviteurs, hélas! seront condamnés par l'exemple d'Eliézer? où trouver parmi ceux-là la foi, la piété, l'attention de celui-ci? O vous qui m'entendez! repassez, je vous en conjure, ces traits de la vie d'un homme de votre condition: imprimez-les soigneusement dans vos mœurs, et soyez pour vos supérieurs ce que cet Eliézer était pour son maître.

Celui-ci peut aussi être proposé à tous les parents, comme modèle de la tendre amitié dont ils sont redevables à leurs proches. Dès le bas âge de Lot, son neveu, il lui avait tenu lieu de père; il l'avait amené avec lui de la Chaldée, dans la terre de Chanaan; il lui avait fait part de sa grande fortune au retour d'Egypte; il lui avait donné des esclaves et des troupeaux, et ce qui vaut bien mieux que tout cela, ce qui mérite votre attention plus que tout cela, il l'avait été son instituteur et son docteur dans la science des saints; tout récemment il l'avait tiré des mains de ces quatre rois d'Orient qui l'avaient fait leur prisonnier; que de preuves d'une amitié solide, généreuse et surnaturelle! En voici une dernière qui mérite d'être jointe aux précédentes: c'est de l'entretien d'Abraham avec le Seigneur que je la tire; je vous le rapporte d'autant plus volontiers que j'y trouve une excellente leçon à tous ceux qui jugent légèrement de leur prochain. Le voici, cet entretien.

Pressé par sa charité pour Abraham, conversant avec son hôte comme avec son ami, sachant qu'un ami n'a rien de secret pour son ami, pourrai-je, dit le Seigneur, cacher à Abraham ce que je vais faire? *Num celare potero Abraham quæ gesturus sum?* Puis il ajoute: *Le cri de Sodome s'augmente de plus en plus, et leur crime est monté jusqu'à son comble. Je descendrai donc pour voir si leurs œuvres égalent le cri qui en est venu jusqu'à moi, pour savoir si cela est ainsi, ou si cela n'est pas.* Ignore-t-il donc ce qui en est, ce Dieu à qui nos pensées les plus secrètes sont connues? « Il y a dans ces paroles, » dit saint Grégoire le Grand (*Moral.* lib. XIX, c. 24), « une des instructions les plus intéressantes que nous puissions recevoir: en disant: Je *descendrai et je verrai,* Dieu semble nous dire: Je veux vous instruire de la manière de former un jugement équitable: et pour cela je veux vous montrer les précautions que je prends avant que de condamner des villes aussi criminelles que sont Sodome et Gomorrhe Leur corruption n'est pas une corruption passagère et de peu de temps; elle est affermie parmi ces peuples; elle y a souverainement régné pendant plusieurs années. Ce n'est point un désordre de quelques particuliers; c'est une abomination générale répandue en même temps sur les enfants, sur les hommes, sur les vieillards. Ainsi il n'est pas besoin d'une recherche fort exacte, pour découvrir de si grands désordres. Cependant avant de prononcer l'arrêt de condamnation contre des hommes si publiquement infâmes et si désespérément méchants, je pèse exactement toutes choses. Comparez donc, ô hommes, la manière dont je juge avec celle dont vous jugez, et tremblez de frayeur, en voyant la prodigieuse différence de vous avec moi. Vous condamnez tous les jours les innocents, sans rien examiner de ce qui les touche, et moi j'examine avec toute l'exactitude possible avant que de juger les plus scélérats. D'où vient donc qu'étant Dieu j'oublie en quelque sorte ce que je suis, et que j'agis en homme pour instruire les hommes? d'où vient que vous, au contraire, étant hommes vous faites les dieux et que vous jugez hardiment de tout ce qui vous est inconnu, de tout ce qui ne vous concerne point? allez, descendez et voyez. »

C'est ce que Dieu semble nous dire, en disant: *Je descendrai et je verrai;* son dessein, lorsqu'il le dit, est de nous apprendre à opposer la gravité à la légèreté, à ne croire jamais ce qui n'est point appuyé de preuves claires et certaines: *Deus gravitatis exemplum nobis proposuit, ne mala hominum ante*

Digitized by Google

præsumamus credere quam probare. Puisse cette leçon produire son effet parmi vous! que de jugements téméraires, vains, imprudents, injustes, elle réformerait! que de détracteurs seraient réduits au silence ne trouvant plus personne qui voulût les écouter! C'est alors que la charité serait le lien de nos conversations; c'est alors que nous deviendrions des enfants d'Abraham, bons maîtres, comme lui, bons parents comme lui.

Lorsqu'il apprend (c'est ici la preuve que j'avais promise de sa tendresse pour son neveu, et qu'une digression utile avait retardée un moment) lorsqu'il apprend que Sodome va être détruite, il s'émeut, il tremble pour son neveu qui habite cette ville, il livre son cœur à la douleur et à l'inquiétude, il prie le Seigneur, il le conjure, il tâche de le fléchir, et pour réussir, écoutez comme il lui parle, et de là apprenez deux choses; la première que, comme Dieu est incapable d'injustice, il est aussi très-appliqué à rendre justice à tous les hommes en particulier; la seconde qu'il est bien utile aux méchants d'avoir quelques justes parmi eux, et que ceux-là devraient faire grand cas de ceux-ci à qui ils doivent jusqu'à leur conservation: Perdrez-vous, dit Abraham au Seigneur, perdrez-vous le juste avec l'impie (133)? *S'il y a cinquante justes dans cette ville, périront-ils avec tous les autres? ne pardonnerez-vous pas à la ville à cause des cinquante justes, s'il s'y en trouve autant?* Le Seigneur lui ayant répondu qu'en ce cas il pardonnerait, Abraham dit ensuite, ce qui peut être pour nous tous un modèle d'humilité dans la prière · *Puisque j'ai commencé je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière: s'il ne s'en fallait que cinq qu'il n'y eût cinquante justes.* De cinquante, il va donc à quarante-cinq, puis de quarante-cinq à quarante, ensuite de quarante à trente, de trente à vingt, et enfin de vingt à dix, espérant que son cher Lot sera compris dans ces dix, qu'il sera sauvé et la ville préservée de sa ruine à sa considération; car voilà pourquoi Abraham ose faire jusque ces six questions au Seigneur toujours avec sa profonde humilité que dénotent si bien ces paroles: *Seigneur, ne vous fâchez pas, je vous supplie, si j'ose vous parler encore, quoique je ne sois que cendre et poussière.* Mais hélas! ces dix justes ne se trouvèrent point à Sodome, excepté Lot qui était (ce que seront toujours les saints au milieu des désordres du monde) excepté Lot qui était *juste des yeux et des oreilles*, qui gardait sa vue et son ouïe pures, tous les autres habitants de cette ville étaient des méchants qui affligeaient l'âme de ce juste par des crimes portés aux derniers excès. C'est ce que dit saint Pierre (*II Petr.* II) et ce que va prouver l'histoire de leur châtiment: écoutez-le, volupteux! peut-être cesserez-vous de l'être, lorsque vous serez instruits du supplice horrible qu'ont souffert vos semblables.

Quoique la charité de Lot à l'égard des anges venus à Sodome pour juger cette ville fasse partie de cette histoire; quoiqu'elle soit peut-être le plus bel endroit de sa vie; quoiqu'elle puisse être proposée comme un modèle de la manière d'exercer les œuvres de la miséricorde corporelle, je me bornerai cependant à vous peindre l'étrange corruption des Sodomites et leur punition effroyable. Leur corruption était si universelle, elle était parvenue à un tel degré d'horreur, *que tous depuis les enfants jusqu'aux vieillards vinrent assiéger la maison* où étaient ces anges qu'ils avaient pris pour de jeunes hommes, *dans l'intention d'en faire les victimes d'une lubricité* dont la seule idée révolte la nature. En vain Lot les prie de ne point songer à commettre un si grand mal; en vain même dans le trouble où il est, va-t-il jusqu'à leur conseiller un moindre mal, jusqu'à leur offrir les moyens de commettre ce mal (134): Retirez-vous, répondirent-ils, avez-vous oublié que vous êtes un étranger? êtes-vous venu ici pour être notre juge? Passant ensuite des paroles aux voies de fait, ils se jetèrent sur Lot avec violence, et ils étaient sur le point de rompre les portes de sa maison, lorsque les anges prirent Lot par la main, le firent rentrer et remplirent d'un espèce d'aveuglement tous ceux qui étaient dehors depuis le plus petit jusqu'au plus grand en leur rendant invisible la maison de Lot et en ne leur laissant de lumière que pour retourner à leur logis. Ce n'était encore là que le commencement des douleurs, que le prélude des malheurs qui allaient fondre sur eux. Mais avant de les mettre sous vos yeux, je crois devoir adresser un avis important à tous ceux qui sont ici liés par les liens de la parenté; je crois devoir inviter les aînés des familles, les oncles, les tantes, les cousins même et autres parents plus éloignés à s'intéresser bien sincèrement et bien efficacement à tout ce qui regarde leurs puînés, leurs neveux, leurs proches, quel que soit le degré de proximité, de s'occuper de leur éducation, de leur conduite, et de leur religion, le dessein du Créateur les y invite. Pourquoi a-t-il voulu que la société humaine fût composée de plusieurs fa-

(133) Cela peut arriver, et cela arrive en effet très-souvent dans les calamités publiques, dans les guerres, etc. Mais lorsque le châtiment est prédit comme la peine des crimes, et que Dieu fait connaître qu'il ne veut punir que les coupables, la maxime d'Abraham a lieu.

(134) Il leur dit: *J'ai deux filles: je vous les amènerai, usez-en comme il vous plaira, pourvu que vous ne fassiez point de mal à ces hommes.* Quelques saints Pères, comme saint Chrysostome, ont fort loué cette action de Lot qui, pour garder les droits de l'hospitalité, eût fait les plus grands sacrifices. D'autres l'ont du moins excusé en donnant ce sens à la proposition de Lot: A Dieu ne plaise que je consente jamais que mes filles soient déshonorées; cependant ce déshonneur m'affligerait moins que le crime auquel vous pensez. D'autres enfin le blâment peu parce que son trouble l'excusait; ils le blâment cependant parce qu'il devait encore plus à ses filles qu'à ces anges qu'il croyait des hommes et des étrangers.

Digitized by Google

milles particulières, sinon afin que les anciens aidassent les plus jeunes de leurs avis et de leurs facultés? Quant à vous, jeunesse! voici ce que j'ai à vous dire : Respectez tous les anciens de votre famille; attachez-vous étroitement à ceux en qui vous remarquez plus de prudence et de piété; ne vous en séparez pour rien au monde; si jamais vous êtes tentés de le faire, voyez ce qu'il en a coûté à Lot pour s'être séparé de son oncle Abraham; ce que j'ai observé autrefois qu'en punition de cette séparation il avait quelque temps perdu la liberté, n'est rien en comparaison des malheurs dont ce premier a été suivi, reprenons-en le fil.

Les anges l'ayant fait rentrer dans sa maison lui déclarèrent qu'ils allaient détruire ce lieu, et qu'il eut à en faire sortir tous ceux qui lui appartenaient. Lot communiqua donc cet avis à ceux qu'il avait choisis pour être ses gendres et qui devaient épouser ses filles, mais inutilement; ils firent ce que font leurs imitateurs quand nous les menaçons des vengeances célestes; nos menaces leur semblent des songes, des productions de la crédulité; et ces gendres imaginèrent que Lot disait cela en se moquant: *Visus est eis quasi ludens loqui.* Ils parlaient ainsi tous au soir, mais dès le matin du lendemain, que leur langage fut différent! Au lever du soleil *le Seigneur*, le Fils de Dieu qui avait apparu à Abraham, *envoya de la part du Seigneur*, de la part de Dieu son Père, et fit descendre du ciel *sur Sodome, sur Gomorrhe*, sur Adama et sur Séboïm *une pluie de soufre et de feu* qui, enflammant le bitume dont le terrain était rempli, y causa un embrasement général (135). Quelle effroyable catastrophe! Pour vous en former une idée, c'est à vous, vils esclaves de l'impureté, que j'adresse la parole, parce que ce supplice est une figure de ceux qui vous attendent; c'est à vous aussi qui n'entendez la parole divine qu'avec dégoût, puisque votre péché, selon Jésus-Christ même, sera puni plus rigoureusement que celui de Sodome, figurez-vous que vos complices sont inondés d'une pluie de feu, que cette pluie enflammée les brûle, les pénètre, s'insinue dans toutes les parties de leurs corps, que de toutes parts s'élèvent des cris horribles semblables à des hurlements; qu'enfin la flamme destructive vous poursuit, vous atteint, vous enveloppe, vous conviendrez, je pense, que ce supplice est vraiment terrible; cependant l'apôtre saint Jude vous avertit que ce feu temporel n'est qu'une faible image du feu éternel préparé aux impudiques : *Facti sunt exemplum ignis æterni pœnam sustinentes.* (*Jud.* 7.) Ah! voluptueux, auditeurs fastidieux de la parole évangélique, vous tous, mes chers frères, de quelle horreur ne devez-vous donc pas être pénétrés, lorsque vous pensez à ces arrêts formidables? *Leur sort sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre* (*Apoc.* XXI, 8); car hélas! qu'il y en a peu, je ne dis pas dans le reste du monde, mais peut-être dans cette assemblée à qui l'on ne puisse rien reprocher, ou la bonne chère, ou l'orgueil, ou l'oisiveté, ou l'impureté, ou quelques autres des crimes de Sodome, et qui par conséquent n'ait à craindre le sort de ses habitants.

Ici, mes frères, se présentent trois réflexions d'autant plus affligeantes qu'elles ont pour objet la difficulté du salut. La première est que nous devons bien craindre d'habiter avec des pécheurs, puisque leur société est si contagieuse, puisque sa contagion se répand si universellement, puisqu'à peine un seul de tout une ville s'en garantit : puissent tous ceux qui pensent ou à établir leur domicile, ou à se procurer un logement, ou à se choisir des compagnies, s'occuper efficacement de cette première réflexion.

La seconde est celle que m'offrent ces paroles de l'histoire sacrée, que Lot différait toujours de sortir de Sodome et qu'il fallut que les anges le prissent par la main pour l'en arracher; que nous tenons à la Sodome du siècle lors même que nous exhortons les autres à la fuir. Vous nous annoncez, Seigneur, par vos anges visibles, les ministres de votre parole, que le monde va périr, et vous nous pressez de nous en séparer, si nous ne voulons périr avec lui, mais tout nous y attache; et si vous ne nous en arrachiez avec une sainte violence; rien ne serait capable de nous en dégager; sans le soin que vous prenez de nous ôter ou la santé, ou la réputation, ou les biens, ou la fortune, nous en ferions rarement le sacrifice. N'écoutez donc pas, Seigneur, nos secrets désirs, notre timidité, nos attachements; commencez sans nous consulter; rompez les liens qui nous arrêtent; prenez-nous par la main, et faites que nous nous soumettions et que nous vous suivions.

Une troisième réflexion bien capable d'animer cette prière, est que la vertu qui a évité les écueils du monde même le plus

(135) Segor était aussi destinée au même supplice, si elle n'en eût été préservée par les prières de Lot. Moïse ne nous parle que de ces cinq villes, nombre d'où la province a pris le nom de Pentapole. Les causes physiques qui contribuèrent à la destruction de ces villes furent non-seulement la pluie de soufre et de feu qui tomba de l'air; mais les foudres et les feux du ciel, mais les tremblements de terre, et la nature du terrain, qui naturellement avait une très-grande disposition à s'enflammer, étant tout pétri de bitume. *Voy.* sur cela, la dissertation de la Bible d'Avignon.

Nos incrédules forment ici une difficulté que je proposerai en ces termes: Le lac Asphaltite, ou la mer Morte subsiste depuis le moment où est arrivée la subversion de Sodome, on en convient; donc, ajoutent-ils, il subsistait auparavant, et ni Sodome ni Gomorrhe n'en occupaient la place, comme l'enseigne l'Ecriture. Pour prouver cette conséquence ils demandent où le Jourdain qui forme ce lac se serait déchargé auparavant. — R. Ou il se plongeait dans quelques ouvertures, qui par des canaux souterrains portaient ses eaux dans l'Océan; ou il se déchargeait dans les sables qui étaient à son extrémité. Ne voit-on pas une branche du Rhin qui se perd ainsi avant d'arriver à la mer?

Digitized by Google

corrompu, va quelquefois échouer dans les solitudes et les déserts. L'histoire de la femme de Lot en fait foi. Cette femme, qui avait échappé à l'incendie de Sodome, périt misérablement hors de ses murs. Les anges voyant qu'elle différait (ainsi que son mari et ses filles) de sortir, l'avaient prise par la main; ils lui avait dit en la conduisant : *Sauvez-vous hors de la ville, ne regardez point derrière vous, de peur que vous ne périssiez vous-même avec les autres.* Cet avis était-il donc aussi facile à exécuter qu'il le paraît d'abord? voir tant de richesses et n'en rien sauver; être âgée, étrangère, loin de son pays, et se réduire volontairement à manquer de tout, à ne pas même regarder en arrière pour laisser tomber quelques larmes sur la matière de son sacrifice, la triste, la dangereuse situation! Elle fut non-seulement dangereuse, mais funeste à la femme de Lot. Soit qu'elle regrettât les biens qu'elle perdait, soit qu'elle doutât de la vérité de la menace des anges, elle regarda derrière, et à l'instant elle fut changée en une statue de sel (136). De qui le savons-nous? de Moïse dont je viens de citer les paroles, du Sage qui faisant l'éloge de la sagesse et de ses effets, dit (*Sap.* x, 7) : *La corruption de la Pentapole est marquée par cette terre qui fume encore, qui est demeurée toute déserte, où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent point* (137), et où l'on voit une statue de sel qui est le monument éternel d'une âme incrédule et privée de sagesse (138). Enfin, pour ne vous citer aucun des historiens juifs ou chrétiens nous le savons de Jésus-Christ même dont je dois ici vous adresser les paroles avec le commentaire de saint Augustin.

Convertissez-vous, pécheurs, sans plus différer; celui qui vous a promis le pardon, si vous faites pénitence, ne vous a pas promis le temps de la faire. Lorsque vous croirez encore avoir, au moins un jour, la justice divine prendra tout à coup la place de la miséricorde. Il arrivera au temps du Fils de l'homme ce qui est arrivé au temps de Lot; les hommes alors mangeaient et buvaient; ils achetaient et vendaient; ils plantaient et cultivaient; mais le jour que Lot sortit de Sodome il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre qui les perdit tous. Sans oublier ce terrible événement, souvenez-vous aussi de la femme de Lot; souvenez-vous qu'elle a été changée en statue de sel; tirez de cette statue un sel qui vous rende sages, qui vous préserve de regarder derrière vous, comme si vous aviez un goût secret pour les biens que vous avez abandonnés, et que vous eussiez du dégoût pour ceux que Dieu vous promet. Si, après avoir mis la main à la charrue, vous reportiez vos regards vers ce que vous avez quitté, seriez-vous propres au royaume des cieux?

Une autre question qui est plus difficile à résoudre et sur laquelle il ne m'est pas possible de satisfaire votre curiosité, concerne le salut de cette femme qui fut si terriblement châtiée dans son corps. Le fut-elle aussi terriblement dans son âme? Que devint cette âme au sortir de son corps! N'essayons pas de tirer ici le voile dont le Seigneur a voulu que le sort éternel de cette épouse incrédule fût couvert : l'essai serait non-seulement inutile, mais téméraire; occupons-nous plutôt de la douleur de son époux témoin de cette étrange métamorphose! Hélas! que de tristes idées vinrent à cet instant se peindre dans son esprit! Qu'il sentit vivement la faute qu'il avait faite en consentant à se séparer de son oncle! Il a perdu cet oncle à qui il devait son éducation, sa liberté, sa conservation (139); il a perdu les biens qu'il avait en le quittant; il a perdu ceux que la cupidité lui avait fait espérer en venant habiter Sodome; il a perdu avec sa maison toute sa fortune; il a perdu sa compagne. Ne succombera-t-il pas à tant de pertes? survivra-t-il à tant de maux? Oui, mes frères, il y survivra; mais je n'ose décider si ce sera pour son bonheur ou pour son malheur. Com-

(136) Tenons-nous en à cette expression sans examiner trop curieusement: 1° si ce sel était un sel de mine ou de mer, ou de nitre, de soufre, et 2° si on peut dire que cette femme subitement frappée d'une exhalaison sulfureuse demeura ainsi pétrifiée, 3° si ce lieu où ce miracle arriva est bien connu, et si cette statue existe encore aujourd'hui.

(137) Il est trop souvent parlé des pommes de Sodome dans les écrivains ecclésiastiques et la morale qu'elles fournissent aux prédicateurs est trop belle pour n'en rien dire ici. Les arbres qui les portent sont de la hauteur des figuiers; les feuilles approchent de la figure de celles des noyers; les fruits ressemblent à de gros limons, ils en ont la couleur et la forme extérieure, mais ils sont spongieux, pourris et vides au dedans. Ils sont donc un symbole assez juste des charmes trompeurs des créatures et du faux éclat des biens du monde qui ont bien de quoi éblouir nos yeux et surprendre notre cœur, mais qui n'étant que vanité ne peuvent jamais assouvir nos désirs.

Les historiens nous parlent beaucoup du lac nommé *Asphaltite*, par les Grecs, *mer Salée*, ou *mer Morte* par les Hébreux; ils croient que ce lac parut sur la superficie de la Pentapole, dont le terrain s'étant abaissé lors de son incendie, reçut les eaux des environs; la pesanteur et l'épaisseur de ses eaux où les corps vivants les plus lourds ont peine à s'enfoncer, et où les plongeurs ne peuvent prendre fond, leur couleur sombre, leur odeur funeste aux poissons, qui meurent aussitôt qu'ils y sont entrés, la stérilité de son rivage causée par le nitre du terrain, par l'air grossier et par les fumées sulfureuses qui s'en exhalent continuellement, l'amertume excessive de l'eau, les mauvaises qualités des fruits qui croissent aux environs, sont aussi des objets que les historiens n'omettent point.

(138) On la voyait donc encore environ 900 ans après l'événement.

Josèphe dit l'avoir vue de ses yeux. Philon reconnaît la réalité de ce changement, quoiqu'accoutumé à tourner tout en allégorie.

On pourrait en citant saint Clément Pape, saint Irénée, saint Epiphane, etc., former une chaîne de tradition pour prouver que si cette statue ne subsiste plus aujourd'hui, elle a subsisté pendant bien des siècles du christianisme.

(139) Ce fut en considération de la sainteté et des prières d'Abraham qu'il fut sauvé de l'embrasement.

Digitized by Google

ment l'oserais-je, puisque, si quelques saints ont excusé la dernière action de sa vie, les autres l'ont condamnée comme un grand péché?

Ce vieillard affligé entre dans une caverne avec ses deux filles; celles-ci se persuadent que le reste du genre humain est péri, que les trois habitants de la grotte sont réservés pour repeupler le monde, comme autrefois les huit habitants de l'arche, qu'un inceste peut devenir permis à raison de cette circonstance; pour le cacher à leur vertueux père, elles l'enivrent, et sans qu'il le sache elles en conçoivent chacun un fils qu'elles appellent, l'un, Moab, et l'autre Ammon. Comment saint Chrysostome justifie-t-il le père et les filles? Il croit que c'est par un effet de la sagesse divine que cet homme ne connut point ce qui se passa dans cette occasion, et qu'ainsi il fut exempt du crime d'inceste. A l'égard de son ivresse, il croit qu'elle était une suite de sa douleur et de sa profonde tristesse plutôt que de son intempérance. Enfin il marque que l'Ecriture semble avoir pris à tâche de justifier les filles de Lot en nous découvrant la droiture de leur intention. Qui sera donc, conclut-il, assez hardi pour blâmer ce juste, ou ses filles? Qui condamnera ce que Dieu a justifié? *Deus est qui justificat, quis est qui condemnet?* (S. Chrysost., Hom. 44.)

Je sais, et je l'ai déjà observé, je sais que d'autres Pères n'ont pas usé de la même indulgence que saint Chrysostome envers Lot et ses filles; je le sais, dis-je, et ce que j'infère de la diversité des sentiments de ces grands hommes, c'est que l'innocence de ces victimes échappées à l'incendie est fort incertaine; c'est qu'il est permis de douter si ces personnes qui étaient sorties de Sodome avec la grâce, ne l'ont pas perdue dans le désert. Où trouvera-t-elle donc un lieu de sûreté? Où serons-nous donc dispensés de veiller sur nous-mêmes? Où n'aurons-nous pas besoin de surveillants? *Væ soli! Malheur à celui qui est seul!* (*Eccle.* IV, 10.) Malheur à ces jeunes gens qui s'éloignent de parents sages, prudents, pieux, sous l'autorité desquels ils vivaient! Malheur à Lot pour s'être séparé d'Abraham!

Jusqu'à présent nous avons vu dans celui-ci un oncle digne de ce nom, un oncle désintéressé, généreux, plein d'affection pour son neveu. Quel autre sentiment lui inspire de se lever du grand matin, le jour de l'incendie général, d'aller au lieu où il avait été la veille avec le Seigneur? Qui nous exprimera son affliction lorsque, jetant les yeux sur Sodome et Gomorrhe et sur tout le pays d'alentour, il vit des cendres enflammées qui s'élevaient de la terre comme la fumée d'une fournaise ardente? Avec quel zèle ne recommanda-t-il pas alors son cher mais infortuné neveu au Seigneur? Si je ne craignais les redites, je vous répéterais qu'un zèle aussi vif doit engager les parents et les alliés à prier pour leurs parents et leurs alliés, lorsqu'ils les savent environnés des flammes de la Sodome du siècle présent; mais content de vous en avoir suggéré la pensée, persuadé que les supérieurs et les inférieurs, que les parents et les alliés trouveront dans les réflexions que je leur ai proposées, les principes d'autres réflexions qui les sanctifieront et qui les porteront à imiter ce qu'ils auront remarqué dans la famille d'Abraham relativement à leurs conditions; désireux d'être utile à tous en général, comme à chacun en particulier, je vous rappellerai trois maximes plus universelles que je vous prierai de bien retenir et de bien pratiquer; la première sera pour ceux qui commencent l'œuvre de leur salut; la seconde, pour ceux qui s'avancent dans la piété; la troisième pour les parfaits : *Sortez de votre terre et de votre parenté;* séparez-vous de l'amour trop humain de vos parents, et de tous les déréglements du siècle : *Exi de terra tua.* Souvenez-vous de cette première maxime, vous qui commencez!

Ne craignez point, ne vous troublez point par le souvenir de votre première vie; ne laissez point refroidir votre charité par trop de défiance et par une excessive timidité : *Je suis votre protecteur et je serai votre récompense* infiniment *grande : « Noli timere, ego protector tuus sum.* » Gravez cette seconde maxime dans votre cœur, vous qui avancez dans la piété!

Marchez devant moi, et soyez parfait; la pensée de ma présence vous conduira à la perfection : *Ambula coram me et esto perfectus.* (*Gen.* XVII, 1.) Suivez cette troisième maxime, vous qui êtes du nombre des parfaits, et qui cependant avez chaque jour quelque chose à acquérir.

Parfaits ou imparfaits, appliquons-nous ces trois maximes : Quittons tout pour Dieu, ne craignons que Dieu, n'aimons que Dieu; tout ce que nous faisons, faisons-le comme étant sous ses yeux; comme il a les siens sur nous, ayons les nôtres sur lui. C'est le moyen sûr d'être parfaits sur la terre et heureux dans le ciel. Amen.

INSTRUCTION X

IDÉE D'UNE SAINTE FAMILLE.

(*Gen.* XXII, 1-24; XXIII, 1-20; XXIV, 1-67.)

Tentavit Deus Abraham.

Dieu tenta Abraham. (*Gen.* XXII, 1.)

Ce mot, *tenter*, est, mes frères, susceptible de différents sens, selon la qualité différente de ceux de qui il est dit : il signifie toujours *solliciter et induire au péché*, lorsqu'il est dit de l'esprit tentateur. Il signifie quelquefois *porter au mal*, et quelquefois, *sonder, examiner, essayer de découvrir et de connaître les desseins de quelqu'un*, lorsqu'il est dit de l'homme. Il signifie *éprouver quelqu'un, le mettre dans l'occasion* de s'assurer de ce qu'il est disposé à faire, lorsqu'il est dit de Dieu. Il signifie donc dans mon texte qu'Isaac étant devenu grand, le Seigneur mit la foi de son père à une nouvelle épreuve. Il l'avait mise à une première en Mésopotamie; c'est lorsqu'il lui avait dit : *Sortez de votre pays et de la maison de votre père, et allez dans la terre que je vous montrerai.* Il l'avait mise à une seconde en Palestine; c'est lors

Digitized by Google

qu'il l'affligea lui et les siens du fléau de la famine dans la terre de Chanaan. Il l'avait mise à une troisième et une quatrième, c'est lorsqu'en Egypte et à Gérare, il l'obligea de confier l'honneur de son épouse aux soins immédiats de la Providence. Il l'avait mise à une cinquième, à une sixième, c'est lorsqu'il permit que Lot le quittât, que ce neveu fut fait prisonnier, et peu après obligé de tout laisser pour échapper à l'incendie de Sodome. Il l'avait mise à une septième, à une huitième, c'est lorsqu'il lui dit de donner à Sara tout pouvoir sur Agar, et lorsqu'il lui fallut chasser la servante avec son enfant. Il l'avait mise à une neuvième, c'est lorsqu'en plusieurs temps et dans une extrême vieillesse, il lui avait promis une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel.

Je vous rappelle ces diverses épreuves, mes frères, ce n'est pas sans quelque dessein utile; c'est pour vous convaincre que les vrais croyants passent leur vie dans une alternative continuelle de maux et de biens, d'afflictions et de consolations; c'est pour vous soutenir vous-mêmes dans cette alternative par la pensée qu'il ne vous y arrive que ce qui est arrivé à Abraham, père commun de tous les Israélites spirituels; c'est pour vous rendre héritiers de ses bénédictions après vous avoir rendus héritiers et imitateurs de cette foi qui s'anima toujours par les obstacles, et qui se fortifia toujours par les épreuves. C'est, mes frères, pour vous procurer ces avantages qu'après vous avoir rappelé ces épreuves dont j'ai eu lieu de vous entretenir précédemment, je vais vous parler d'une dixième encore plus terrible que les neuf premières, du sacrifice d'Isaac. Est-il sacrifice qui puisse nous donner une idée plus juste et de l'affection paternelle, et de l'obéissance filiale? d'un père craignant Dieu et d'un fils respectueux envers son père? A cette question j'en joins encore deux autres : fut-il jamais union plus sainte et plus édifiante que celle d'Abraham et de Sara? fut-il donc jamais famille qui méritât mieux d'être proposée comme modèle à toutes les familles chrétiennes?

C'est le sujet que j'ai commencé à traiter dans le discours précédent et que je continuerai à vous expliquer dans celui-ci. Dans le premier, j'ai montré dans la famille d'Abraham des modèles aux supérieurs et aux inférieurs, aux parents et aux alliés; dans le second j'y montrerai des modèles aux pères et aux enfants, aux époux et aux épouses; je les invite à étudier tous les traits de ces beaux modèles pour les copier ensuite.

J'ai donc aussi, mes frères, quatre tableaux à tracer et à exposer à vos yeux; j'ai à vous montrer dans Abraham le tableau d'un bon père; dans Isaac le tableau d'un bon fils; dans Sara le tableau d'une bonne épouse, et dans son mari le tableau d'un digne époux. Les voici par ordre, et d'abord voici celui d'un bon père, celui sur lequel tous les pères et mères doivent fixer leurs yeux, ceux de leur esprit beaucoup plus que ceux de leur corps.

Si, comme cela se doit, nous appelons bon père, celui qui aime son fils en Dieu, qui préfère Dieu à son fils, et qui est toujours prêt à immoler cet objet de ses complaisances, pourrons-nous douter qu'Abraham ne mérite ce nom, lorsque nous aurons étudié l'histoire de son sacrifice? lorsque nous aurons vu la manière dont le Seigneur l'a exigé, et la force avec laquelle il s'y est déterminé.

Dieu lui apparut, et sans l'avoir prévenu, sans l'avoir préparé à l'ordre difficile qu'il va lui donner, sans en avoir tempéré l'amertume par aucun motif de consolation : *Abraham, Abraham*, lui dit-il, *prenez Isaac votre fils unique qui vous est si cher et allez en la terre de vision* (139*); *et là vous me l'offrirez en holocauste, sur une des montagnes que je vous montrerai*. Est-il une de ces expressions qui ne justifie celle de saint Ambroise, qu'ici le saint patriarche est mis à l'épreuve des forts et des héros en courage? En est-il une qui comme un glaive aiguisé n'aille percer son cœur? *Prenez*, lui dit celui avec qui on ne dispute pas, quand il a parlé, *prenez* pour victime, non un animal de votre troupeau, mais ce qui révolte l'humanité, prenez votre semblable, *tolle :* prenez, non le fils d'Eliézer, ou de quelqu'un de vos esclaves, mais *votre fils : Tolle filium tuum :* prenez, non cet Ismaël qui vous est né d'Agar et que vous avez engendré, mais *ce fils unique* qui vit avec vous : *Tolle filium tuum unigenitum :* prenez ce fils *qui vous est si cher* et pour lequel vous avez une affection si tendre : *Tolle quem diligis Isaac*. N'est-il pas évident que chacun de ces mots est dit pour faire sentir plus vivement à Abraham la grandeur du sacrifice qui lui est ordonné? Les suivants ne sont pas moins affligeants que les précédents

Le Seigneur lui ordonne d'aller, sans marquer ni la longueur du chemin, ni le terme précis où il se rendra; il veut qu'il offre son fils, non en forme de don et de présent, comme Anne offrit le jeune Samuel; mais en sacrifice, en holocauste et pour être immolé, égorgé d'abord, puis brûlé à la manière des animaux offerts en holocauste: *Offeres eum in holocaustum*. Imaginez ici un père, un tendre père, le père d'un fils aimable et vertueux; entrez dans son cœur; voyez ce qui s'y passe, comme il est agité, combattu : ah! il faudrait être père; il faudrait être dans la même épreuve, pour comprendre combien celle-ci fut dure.

Après avoir sondé la plaie profonde qu'elle fit au cœur du saint patriarche, considérons le fait; examinons-le du côté de l'esprit et des agitations où elle a dû le mettre. Isaac est le fils en qui toutes les nations doivent être bénies; ce fils dont la race doit être aussi nombreuse que les étoiles du ciel; ce fils à qui la terre de Chanaan est promise. S'il meurt que deviendront ces bénédictions?

(139*) Ou *qui sera bientôt appelée terre de vision, parce que je vous y apparaîtrai.*

Digitized by Google

comment cette postérité sortira-t-elle de lui? quel sera le sens de la promesse? Ne vous semble-t-il pas que chacune de ces questions va ébranler la foi d'Abraham?

Supérieur aux combats que lui livre son cœur, et les sentiments de la nature, victorieux des tentations auxquelles son esprit et sa foi sont exposés, sans murmure, sans délai, sans communiquer à Sara l'ordre qu'il avait reçu, il se lève, il prépare sa monture, il coupe le bois qui doit servir à l'holocauste, il appelle Isaac, il se fait accompagner de deux serviteurs, il se met en chemin avec ce cher enfant à qui il a le courage de ne rien dire de l'ordre du Seigneur, pendant trois jours qu'ils marchent ensemble. Se soutiendra-t-il donc jusqu'au bout, ce courage? à ces mots que rapporte l'Ecriture: *Mon père! mon fils! que voulez-vous?* ne sera-t-il pas ébranlé? *Voilà*, dit Isaac, *le feu et le bois, où est la victime pour l'holocauste?* Quel coup ajouté à tous les précédents! ces noms de *père* et de *fils* purent bien renouveler les sentiments les plus tendres de l'affection paternelle, ils purent bien presser, déchirer, ulcérer le cœur d'Abraham; mais ils ne purent l'affaiblir; plein de confiance à la divine Providence et sans verser une larme qui le trahisse, le père répond simplement à son fils: *Dieu aura soin de fournir lui-même la victime qui doit lui être offerte en holocauste.*

Continuant donc son chemin, il arrive à la montagne de Moriah ou du Calvaire; il y dresse un autel, il arrange le bois pour l'holocauste. Pour prévenir dans son fils jusqu'aux mouvements involontaires de résistance il le lie, il l'étend sur le bûcher. Qu'ajouterai-je encore? Sourd à tous les cris de la nature, n'écoutant que la voix de son Créateur, il porte une main ferme et vigoureuse au glaive fatal; déjà il a le bras levé pour plonger le couteau meurtrier dans la gorge de la tendre victime; il me semble voir le sang innocent jailliret couler à grands flots lorsque j'entends l'ange du Seigneur qui crie au sacrificateur: *Abraham, Abraham! ne mettez point la main sur l'enfant; ne lui faites aucun mal; je connais maintenant que vous craignez Dieu, puisque pour m'obéir, vous n'avez pas épargné votre fils* (140): « *Nunc cognovi quod times Deum et non pepercisti unigenito tuo propter me.* » Et moi, Père éternel, je connais maintenant que vous m'aimez puisque pour me racheter vous n'avez pas épargné votre propre Fils, mais vous l'avez livré pour nous tous; et vous pères et mères, que connaissez-vous ici? que vous craignez Dieu, que vous l'aimez plus que vos enfants; que vous avez pour ceux-ci l'amitié dont vous leur êtes redevables, lorsque vous ne les épargnez pas pour l'amour de Dieu, lorsque vous les reprenez sérieusement de leurs défauts, lorsqu'aux douces remontrances vous ajoutez les punitions convenables à leur âge et à leur besoin, lorsque votre plus grande passion pour vos enfants est de les immoler à Dieu.

Est-elle bien commune cette passion? Hélas! vous dirai-je ici avec saint Chrysostome, nous ne pouvons assez déplorer le malheur de ces parents qui font profession d'être Chrétiens et qui immolent leurs enfants, non à Dieu comme Abraham, mais au démon en les engageant dans la vanité du siècle, et en corrompant leurs mœurs par l'exemple de leur mauvaise vie. Un seul Abraham offre son fils Isaac à Dieu, et une foule de parents offrent leurs enfants au démon; la joie que nous avons de voir un petit nombre de parents qui élèvent leurs enfants avec soin, est étouffée par la douleur que nous cause le grand nombre de ceux qui les perdent, et qui méritent ou par leur ambition ou par leur négligence, d'être considérés plutôt comme les parricides, que comme les pères de leurs enfants.

Si Abraham aimait le sien moins que Dieu, comme nous venons de le voir, on peut dire encore qu'il ne l'aimait qu'en Dieu, et que pour Dieu, nous le voyons évidemment dans le choix de l'épouse qu'il donne à son fils. Il était considéré comme un prince, il avait fait des actions qui l'élevaient au-dessus de ceux qui avaient alors le nom de roi; il lui était aisé de faire épouser à son fils, héritier très-riche et très-puissant, une fille de ces princes et de ces rois dont il était environné. C'était là ce que la prudence lui eût conseillé, comme un moyen de se rendre considérable parmi ces princes, et de donner un nouvel appui à sa maison dans un pays où il était étranger; mais que ces pensées sont éloignées de celles d'Abraham! il ne considère ni le soutien de l'alliance d'un prince, ni l'éclat de la naissance, ni l'abondance des richesses, ni les agréments extérieurs séparés des biens réels et solides qui sont ceux de l'âme. Il cherche une épouse pour son fils dans une maison qui descende de la race des saints, dans une maison où le vrai Dieu soit connu et adoré, et où la vertu soit devenue comme naturelle et héréditaire; il veut trouver en elle ce qu'il remarque en son fils, afin que les excellentes qualités de l'un s'allient heureusement avec celles de l'autre. Suivant le plan qu'il s'est formé, il ne considère plus les difficultés qui s'opposent à son succès; il sait que cette fille est dans un pays fort éloigné; il ignore si la demande qu'il se propose d'en faire sera agréée. Cependant il envoie l'intendant de sa maison; il fait tout ce que la prudence lui dit être un moyen de réussir, et comme il est persuadé que son dessein est de Dieu, il croit aussi que Dieu le bénira.

Voilà, dit saint Chrysostome, quelle a été la conduite d'Abraham dans le mariage de son fils, celle que doivent imiter tous les pères et mères qui ont des enfants à marier. Mais, hélas! il semble que ceux de nos jours affectent de faire tout le contraire. Ils ne pensent que peu ou même point à ce qui

(140) Langage humain auquel Dieu daigne s'abaisser au lieu de dire: J'ai fait connaître.

Digitized by Google

était l'unique vue du saint patriarche; ils ne sont occupés que de l'unique chose à laquelle il n'a eu nul égard; ils ne sont occupés qu'à trouver une fille qui apporte beaucoup de biens; ils ne fondent nullement leur choix sur la piété, sur l'éducation, sur le réglement des mœurs. Si une fille a du bien, elle a tout; pourvu qu'elle soit riche, elle est assez vertueuse. Que servent donc les grands biens sans la sagesse qui doit en user? Si ce que dit l'Ecriture est vrai, *si une femme sage établit la maison* (*Prov.* XIV, 1), que peut celle qui ne l'est pas, sinon la détruire? Voilà donc le vrai principe de la ruine de la plupart des ménages, c'est que les pères et mères n'ont pas donné une femme sage, prudente, économe à leurs fils; c'est qu'ils ont cherché dans leur future belle-fille, non la beauté de l'âme, mais celle du corps; non les talents de l'esprit, mais ceux du jargon et des afféteries; non les richesses de la grâce, mais les biens de la fortune, l'argent, les terres, les contrats; non l'égalité des conditions, mais la ressemblance des inclinations vers le mal, vers l'amour du monde, de son luxe et de ses plaisirs.

D'où viennent (c'est ici, prenez-y garde, enfants! le premier trait de mon second tableau, de celui que j'ai promis de vous offrir dans la personne d'Isaac, modèle digne d'être proposé à tous les enfants de toutes les conditions, à quelque âge qu'ils soient parvenus), d'où viennent tant de subits renversements de fortune? Ne serait-ce pas peut-être aussi par ce que les enfants forment des engagements sur lesquels ils n'ont consulté que leurs passions? Qu'ils sont rares, ces enfants qui imitent Isaac et Rébecca! Nous voyons bien dans l'histoire de leur mariage qu'ils ont reçu, celui-là, l'épouse, celle-ci l'époux, que leurs parents leur ont donné; mais voyons-nous qu'ils se soient même immiscés dans une affaire qui les regardait de si près? Nous voyons bien que les parents de Rébecca ont consulté son goût pour son départ; mais voyons-nous qu'ils aient demandé son avis sur la demande qu'Eliézer en a faite au nom de son maître? Cette ancienne dépendance des enfants à l'égard de leurs pères et mères, jusqu'à l'âge de quarante ans, jusque dans un contrat dont les importantes obligations durent toute la vie des contractants, cette dépendance, dis-je, a encore aujourd'hui des admirateurs, mais a-t-elle beaucoup d'imitateurs! O temps! O mœurs du temps! est-il ordinaire de trouver dans notre siècle des Abraham aux yeux desquels les mœurs tiennent lieu de dot pour leur fils? est-il plus ordinaire d'y trouver des Isaac, des Rébecca, qui ne veuillent recevoir d'épouse et d'époux que de la main de leurs pères et mères? Que les enfants d'Abraham sont donc peu communs parmi nous?

Vous serez de ce nombre béni, tendre jeunesse! 1° lorsque vous obéirez comme Isaac à vos pères et mères, sans murmurer et dans les choses les plus difficiles; 2° lorsque vous voudrez dépendre d'eux pour ce qui vous concerne personnellement, pour ce qui vous impose des obligations perpétuelles, pour ce qui décide de votre bonheur et de votre malheur soit temporel soit éternel; 3° lorsque vous les aimerez comme Isaac aimait son digne père et sa respectable mère dont la mort au bout de trois ans l'affligeait encore, car voilà ce que l'histoire à voulu nous apprendre en disant: *L'affection d'Isaac pour Rébecca fut si grande, qu'elle tempéra la douleur que la mort de sa mère lui avait causée.* Vous mettre ces conditions sous les yeux, n'est-ce pas vous obliger de vous plaindre de vous-mêmes et de vous faire bien des reproches? Quand vous voyez Isaac âgé de vingt-cinq ans (141), qui, au lieu de prendre la fuite comme il l'aurait pu, se laisse lier, se couche sur le bûcher et attend le coup qui doit l'immoler: quand vous comparez votre conduite avec la sienne, ne rougissez-vous pas de la vôtre? ne rougissez-vous pas de vos désobéissances? de vos affectations d'indépendance? de votre peu d'amour pour vos pères et mères? ne formez-vous pas la résolution d'être à l'avenir pour vos pères et mères ce que vous n'avez pas été du passé? Heureux ceux-ci, s'ils ont en vous des fils semblables à Isaac pour leur docilité! heureux vous-mêmes si vous avez un père comme Abraham, une mère comme Sara!

L'exemple de celle-ci condamnera un grand nombre d'autres mères au jugement dernier. Elle était princesse par son nom et par son état; elle était considérée comme telle dans son pays. Cependant elle se faisait un devoir d'allaiter son enfant. Au jugement dernier que lui répondront ces demi-mères qui pervertissent l'ordre du Créateur? qui refusent à leurs enfants un lait qu'elles n'ont reçu que pour eux? qui les confient à des femmes étrangères dont elles ne connaissent ni l'humeur ni les infirmités?

Souffrez, épouses impérieuses, qu'en vous mettant sous les yeux le tableau édifiant que j'ai promis d'offrir à toutes les épouses dans la personne de Sara, je vous fasse une question semblable: Au jugement dernier que répondrez-vous, lorsque le souverain Juge vous comparera avec l'épouse d'Abraham? votre orgueil avec son humilité? votre langage avec ses expressions? les noms que vous donnez à vos époux avec le titre qu'elle donnait au sien? Elle était si habituée à l'appeler son *seigneur*, qu'elle l'appelait ainsi, même en secret et sans être entendue, et ce qui montre encore mieux la sincérité de son respect pour son mari, c'est qu'elle lui obéissait en tout. Exige-t-il d'elle qu'elle quitte patrie et famille pour le suivre dans un pays étranger? aussitôt elle est disposée à tout quitter: demande-t-il d'elle dans son élévation qu'elle s'abaisse jusqu'à pétrir de la farine et cuire des pains sous la cendre

(141) Cette opinion de Josèphe est la plus commune.

Digitized by Google

pour des inconnus? à l'instant elle fait l'un et l'autre : la prie-t-il de dissimuler sa qualité d'épouse dans les royaumes d'Egypte et de Gérare? elle la dissimule; elle dit, dans les cours où on l'interroge, une vérité et elle en tait une autre; elle dit qu'elle est sœur d'Abraham, et elle tait qu'elle est son épouse, parce qu'en la manifestant elle exposerait la vie de son époux.

Non-seulement elle lui a été fidèle dans les occasions les plus dangereuses; mais le Seigneur s'est miraculeusement déclaré le protecteur de sa chasteté contre les entreprises des rois d'Egypte d'abord et de Gérare ensuite (142) : *Vous mourrez*, dit le Seigneur à ce dernier, *à cause de la femme que vous avez enlevée, parce qu'elle a un mari; rendez-la-lui donc, parce c'est un prophète, il priera pour vous et vous vivrez; si vous ne voulez point la rendre, sachez que vous serez frappé de mort vous et tout ce qui est à vous*; c'est-à-dire, mes frères, que l'adultère attire la colère de Dieu sur des familles et sur des royaumes entiers. Et des Chrétiens en feront un jeu? ils en tireront vanité? ils le revêtiront du nom de galanterie? Où est donc leur foi? où est leur raison, puisqu'à son flambeau un roi idolâtre en reconnaît l'énormité? puisque Abimelech veut que Sara, pour l'éviter, porte dans son pays le voile propre aux personnes qui ont des époux.

Sara en avait un qui, après avoir été proposé comme un modèle des bons maîtres, des bons parents, des bons pères, peut aussi être proposé comme modèle des bons époux. Il appelait (je vous y invite, époux chrétiens, observez les traits de ce quatrième tableau) Abraham appelait son épouse tantôt *Sarai* et tantôt *Sara*, tantôt *ma princesse*, tantôt *la princesse par excellence;* il suivait son avis dans les points les plus importants, lors, par exemple, qu'il s'agissait d'épouser, de renvoyer, de chasser Agar et son fils de la maison. Comme il l'avait tendrement aimée pendant la vie, il la chérit après sa mort, il la pleura; il eut soin de lui acheter un tombeau, seul bien, ce que je vous prie de remarquer, seul bien qu'il ait possédé dans la terre qui lui était promise. Ceci ne vous surprendra-t-il pas? Pouvez-vous entendre sans étonnement que Dieu lui ayant promis la terre du monde la plus belle et la plus fertile, il l'ait prise en quelque sorte pour une terre invisible? Il semble qu'étant toujours élevé vers le ciel, cette terre ne lui a servi que d'un degré pour rehausser son esprit vers cette terre des vivants, où Dieu habite et où il désirait habiter éternellement.

C'est l'admirable disposition où il était constamment, celle que l'Esprit-Saint a exprimée dans l'un et l'autre Testament en ces termes : *Le grand Abraham a été le père de la multitude des nations, et nul ne lui a été semblable en gloire. Il a conservé la loi du Très-Haut et il a fait alliance avec lui. Le Seigneur a affermi son alliance dans sa chair par la circoncision qui en a été comme le sceau; et dans la tentation dans laquelle Dieu l'a éprouvé en lui ordonnant d'immoler son propre fils, il a été trouvé fidèle. C'est pourquoi il lui a juré d'établir sa gloire dans sa race, de multiplier sa postérité comme la poussière de la terre, de l'élever comme les étoiles, et d'étendre leur partage héréditaire depuis une mer jusqu'à l'autre.* (*Eccli.* XLVI, 20, 23). *C'est par la foi qu'Abraham demeura dans la terre qui lui avait été promise, comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes*, ah! c'est qu'il *attendait cette cité bâtie sur un fondement ferme, dont Dieu même est le fondateur et l'architecte.* (*Hebr.* XI, 9, 10.)

Attendons-la de même, mes frères, et afin que notre attente ne soit point téméraire, fondons-la d'abord sur les promesses du Seigneur et sur les mérites de Jésus-Christ; fondons-la ensuite sur nos bonnes œuvres et sur notre fidélité à exécuter les résolutions suivantes, celles dont l'idée naît à la suite de ce discours et du précédent. Dans le premier, vous avez été convaincus que la famille d'Abraham était une famille sainte qui pouvait servir de modèle à toutes les familles chrétiennes, et vous y avez vu 1° ce qui fait les bons maîtres et les bons domestiques; vous donc qui occupez la première de ces conditions, faites pour vos inférieurs ce qu'Abraham faisait pour les siens; aimez comme vous-mêmes ceux qui sont sensés dans le sens de l'Ecriture (*Eccli.* VII, 23), ceux qui ont avec le bon sens, la crainte et la piété; pensez que vous avez dans le ciel le même maître qu'eux. Et vous qui êtes dans le second de ces états, faites pour vos supérieurs ce qu'Eliézer faisait pour Abraham: servez-les avec affection, comme attendant de Dieu même la récompense de vos services, ce sont les résolutions respectives que les chefs et les subalternes sont invités de former à la suite de ce discours.

Vous y avez vu 2° la conduite qu'un oncle vertueux a tenue envers son neveu orphelin, et celle qu'un neveu ingrat, inconstant et imprudent a tenue envers son oncle. Vous donc que le sang lie à des neveux, à des nièces, à d'autres parents, qui n'ont ni père, ni mère, ni fortune, imitez Abraham; retirez ces orphelins dans votre maison; mettez-les au rang de vos enfants; prenez soin de leur éducation et de leur établissement, sans vous rebuter de leurs défauts. Et vous, pauvres orphelins, qui connaissez maintenant les fautes de Lot et les malheurs où elles l'ont jeté, apprenez à être sages, à aimer les parents qui vous font du bien, à les respecter, à leur témoigner un attachement inviolable et à le leur prouver dans toutes les occasions. Ce sont les résolutions que j'avais à proposer ici aux parents dont les uns sont dans la prospérité et les autres dans l'adversité.

Dans ce dernier discours, vous avez vu 3° les devoirs réciproques d'un père et d'un

(142) Nous avons parlé de celle du roi d'Egypte dans l'instruction précédente.

Digitized by Google

fils et le parfait accomplissement de ces devoirs. Aimez donc vos enfants, pères et mères, vous le devez, aimez-les même tendrement, il vous est permis. Cependant aimez-les toujours moins que Dieu, en sorte que vous craigniez plus l'offense de Dieu de leur part que leur propre mort: aimez-les en Dieu, en sorte que vous ne cherchiez que la gloire de Dieu et leur salut, en tout ce que vous faites pour eux : car voilà comme Abraham a aimé Isaac (143). Et vous, chers enfants, obéissez donc à vos pères et mères en tout ce qu'ils vous commandent de plus difficile; prenez pour votre modèle le jeune Isaac, obéissant à son père jusqu'à la mort. Ce sont les résolutions qu'il faut que vous formiez à ce moment, et que vous exécutiez tous les moments suivants, lorsque l'occasion s'en présentera.

Et vous, époux et épouses, lesquelles formerez-vous ? Puisse la tendre, la chaste union qui a régné entre Abraham et Sara, régner aussi entre vous ! C'est la grâce que je demande pour vous par l'intercession de ces saints. Que ne peuvent-ils pas aujourd'hui auprès de Dieu ? Abraham, encore sur la terre, a pu préserver Lot des flammes de Sodome ; celui-ci a pu obtenir que Ségor fût garantie de l'incendie des quatre autres villes de la Pentapole; celui-là ayant prié Dieu, Abimelech, sa femme et ses serviteurs furent guéris, et l'obstacle à leur heureuse délivrance fut levé. Que ne peut-il donc, pas pour nous, maintenant qu'il est au ciel ! Père Abraham, nous vous en prions donc, regardez-nous comme vos enfants, assurez-nous cette qualité et obtenez-nous d'imiter vos œuvres; occupez-vous tellement de nous pendant toute notre vie, qu'à la mort les saints anges nous placent dans votre sein. Amen.

INSTRUCTION XI.

MOYENS DE CONSTRUIRE LA CITÉ DE DIEU EN NOUS-MÊMES.

(*Gen.* XXV, 1-34; XXVI, 1-33; XXVII, 1-46.)

Abraham vero aliam duxit uxorem, nomine Cethuram.

Abraham épousa encore une autre femme nommée Céthura. (*Gen.* XXV, 1.)

Il en avait épousé une première nommée Sara qui ne lui avait point donné d'enfant avant l'âge de quatre-vingts ans; il en avait épousé une seconde nommée Agar, à la persuasion de sa première. Après la mort de celle-ci, il en épousa une troisième de laquelle il eut dix enfants. Demandez à saint Augustin pourquoi il passa à ces troisièmes noces (144), il vous répondra en vous faisant à vous-mêmes cette question : « Que savons-nous si Dieu à qui l'avenir est présent, prévoyant qu'il s'élèverait une hérésie qui condamnerait comme un crime les secondes noces, n'a point voulu les autoriser par l'exemple de ce saint patriarche? »

Le même Père justifie encore la troisième alliance d'Abraham par une autre considération. « Il devait y avoir dans la suite des temps des hérétiques qui enseigneraient que tous les enfants de l'Eglise seraient sûrement sauvés, et parviendraient infailliblement à l'héritage éternel comme Isaac. C'est pour détruire cette erreur que Dieu nous montre un grand nombre d'enfants qui naissent d'Abraham par une fécondité miraculeuse, qui ont part à la foi et à son espérance, et qui cependant ne sont pas héritiers parce qu'ils renoncent volontairement aux biens attendus par Isaac; parce qu'ils ne persévèrent pas dans la foi et dans la justice, dont ils ont eu d'heureux commencements; parce qu'enfin ils finissent par la chair, après avoir commencé par l'esprit. Il fallait une troisième femme pour figurer ces hommes que Jésus-Christ appelle temporels; Céthura avec sa nombreuse famille a été choisie pour signifier et prédire leur triste état. »

C'est ce que dit saint Augustin pour justifier les trois mariages d'Abraham, après quoi il s'écrie : « O vous qui avez vécu dans un premier mariage avec tempérance, dans un second par obéissance, et dans un troisième sans incontinence, quelles louanges vous donnerons-nous? Est-il beaucoup d'époux qui n'ayant célébré que des premières noces aient été plus chastes et aient réuni autant de vertus? *O virum viriliter utentem feminis, conjuge temperanter, ancilla obtemperanter, nulla intemperanter.* » (*De civit. Dei*, lib. XVI.) Mais que fais-je ici? ce grand homme a-t-il besoin que je défende ses actions devant vous? Mon dessein en vous parlant de ce chef de famille et des membres qui l'ont composée, ne doit-il pas être de vous édifier plutôt que de faire leur apologie?

Voici donc le plan que je suivrai en ce discours. Je continuerai à bâtir la cité de Dieu au milieu de vous. Comme architecte prudent: *Ut sapiens architectus* (*I Cor.* III, 10), j'en assurerai les fondements, c'est-à-dire que j'affermirai votre foi; j'en élèverai les murs : c'est-à-dire que je sanctifierai vos mœurs. Voici comment je ferai l'un et l'autre ; c'est en reprenant l'histoire de la famille d'Abraham ; c'est en la considérant 1° comme figure des mystères que nous devons croire; 2° comme règle des mœurs que nous devons avoir. C'est le partage de cet entretien dont je réserverai le second point pour vendredi prochain (145).

Quoique nous ayons eu lieu de vous as-

(143) On dira peut-être qu'il a moins aimé Ismaël et les enfants de Céthura, mais il est aisé de répondre qu'il les a aussi aimés comme Dieu le voulait et selon leur condition inférieure à celle d'Isaac. D'ailleurs les traitements faits à Agar, à Ismaël, aux enfants de Céthura, sont des mystères que nous expliquerons à l'instruction suivante.

(144) Demandez à saint Augustin comment il eut de ce troisième mariage une postérité si nombreuse, n'étant devenu père d'Isaac que par un miracle extraordinaire, il vous répondra que la vertu miraculeuse qu'il reçut de Dieu à l'âge de cent ans, lui fut continuée jusqu'aux dernières années de sa vie.

(145) Ces discours ont été prêchés en Carême, quatre par semaine.

Digitized by Google

surer d'après saint Paul même, que l'histoire d'Abraham, de ses femmes et de ses enfants, est une allégorie; quoique nous vous ayons répété ce que cet Apôtre a dit en expliquant cette allégorie, nous y reviendrons cependant aujourd'hui, soit parce que le fil de l'histoire sainte le demande de nous, soit parce qu'il y a des objets sur lesquels nous ne nous sommes pas suffisamment expliqué, soit enfin parce qu'il y en a d'autres que nous n'avons pas même touchés : cela étant, voyons donc ce que figuraient 1° Abraham lui-même; 2° Agar et Sara; 3° Ismaël et Isaac (146-47).

Pour me borner à ces trois traits de ressemblance, je remarque qu'Abraham figurait Dieu le Père par ses noms, par ses alliances et par les dispositions de son cœur à immoler son fils. Par ses noms, dont l'un (*Abram*) signifiait *père sublime :* et l'autre (*Abraham*) *père de la multitude.* Le Père éternel que nous avons dans le ciel, n'est-il pas *le père sublime*, devant lequel tous le hommes ne sont qu'un néant? Qui est semblable à ce Dieu qui occupe les montagnes saintes? *Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat?* (*Psal.* CXII, 5.) N'est-il pas le père de qui toutes les créatures ont reçu l'être? Si ce nom convient à ceux qui nous ont donné la vie corporelle, et qui ont pour nous des affections tendres, combien ne convient-il pas davantage à notre Père céleste de qui nous tenons l'être? lorsque nous avons bien considéré ce que son amour lui a fait faire pour nous, qui de nous ne souscrira à cette sentence énergique de Tertullien : « Personne n'est tant père : » *Nemo tam pater?*

Par son alliance avec Agar, Abraham figurait l'alliance du Seigneur avec la Synagogue, et voici en quels points. Agar était esclave, et la Synagogue l'était; Ismaël fils d'Agar était esclave comme sa mère, et les enfants de la Synagogue ont été esclaves comme elle; Agar et son fils étaient les esclaves de Sara, et les Juifs sont encore aujourd'hui ceux de l'Eglise notre mère; ils portent les titres où tous nos biens, tous nos priviléges, toutes nos espérances sont renfermés, sans cependant en avoir aucune connaissance; tout est sous le sceau pour eux, comme pour des esclaves; l'héritage éternel promis aux enfants ne les regarde pas; c'est pour servir l'Eglise chrétienne qu'ils sont dispersés par toute la terre, où ils rendent malgré eux à toutes les nations, un témoignage non suspect des prophéties qui convainquent leur incrédulité et qui établissent la vérité de notre foi.

Nouveau trait de ressemblance entre Agar et son fils, la Synagogue et les Juifs. Sara ayant vu le fils d'Agar qui maltraitait son fils en jouant avec lui, elle dit à Abraham : *Chassez cette esclave avec son fils, car le fils de l'esclave ne sera point héritier avec le mien.* C'était une épreuve qui préparait Abraham à une plus grande encore, à l'immolation de son fils chéri. Elle lui parut extrêmement dure à cause d'Ismaël, mais Dieu lui dit : *N'en ayez aucune peine, et faites tout ce que Sara vous dira, parce que c'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter votre nom. Abraham s'étant donc levé dès le matin, prit du pain et un vaisseau plein d'eau, le mit sur l'épaule d'Agar, lui donna son fils et la renvoya.* Que signifie cette partie de l'histoire de la sainte famille? tout y est surprenant; la rigueur de Sara envers Agar et son fils; l'ordre que Dieu donne à Abraham de faire ce qu'elle lui dit; la manière dont Abraham l'exécute; l'abandon où il laisse une mère et son fils qu'il chasse de sa maison; tout y paraît contraire à l'humanité, à la justice, à tout ce que nous connaissons du caractère d'Abraham et de Sara. Comment donc justifierons-nous leur conduite? En disant qu'elle était mystérieuse, qu'elle marquait l'expulsion future de la Synagogue et de ses enfants, du sein de l'Eglise. Ces paroles : *Chassez l'esclave et son fils*, au moment qu'elles ont été prononcées, ont mis une distance infinie entre le sort éternel des enfants des deux alliances; jusqu'à nos jours leur prédiction se vérifie, et elle continuera à se vérifier jusqu'à la fin du monde; de même qu'Abraham a chassé l'esclave et son fils sans leur donner autre chose qu'un peu de pain et d'eau, ainsi la nation juive, qui n'a aucune part à la liberté des enfants, sera jusqu'à la consommation des siècles, bannie de la maison de Dieu avec une sévérité inexorable, et condamnée à mourir de faim et de soif, pour n'avoir pas reçu celui qui est le pain de la vie et la source d'une eau qui désaltère pour toujours. Le fait suivant peut servir au développement de cette pensée.

Agar étant sortie de la maison d'Abraham, errait dans le désert, et l'eau qui était dans le vaisseau ayant manqué, elle laissa son fils couché sous un arbre, et s'éloigna de lui pour ne pas le voir mourir. Elle était là accablée de douleur et pleurant amèrement, lorsqu'un ange l'appela du ciel et lui commanda de prendre soin de son fils, parce qu'il devait être le chef d'un grand peuple. En même temps Dieu lui ouvrit les yeux; elle aperçut un puits plein d'eau; elle y alla, remplit son vaisseau et donna à boire à son fils. Pouvons-nous à ce récit méconnaître l'état actuel des Juifs, et ne pas entrevoir leur conversion future? Dans Agar et son fils, marchant dans le désert sans guide, sans route, sans dessein, pouvons-nous méconnaître les Juifs chassés de la Judée et de l'héritage de leurs pères? ces mêmes Juifs n'ayant plus ni temple, ni sacerdoce, ni sacrifice, ni royauté? ces mêmes Juifs errant dans le monde, sans connaître Jésus-Christ qui est la voie, la vérité et la vie? Le triste état!

J'en vois un plus heureux dans ce qui est dit que le Seigneur ouvrit les yeux à Agar et lui montra une fontaine où elle alla puiser de l'eau pour elle et pour son fils, j'y vois le retour des Juifs entrant en foule dans

(146-47) Nous ne dirons rien de plus de Céthura et de ses enfants parce que nous en avons assez dit dans l'exorde.

Digitized by Google

l'Eglise à la fin des siècles. Leurs ténèbres les empêchent aujourd'hui d'apercevoir Jésus-Christ dans les Ecritures qu'ils ont entre les mains. Ils meurent de soif près de cette source d'eau vive. Ils ont besoin d'un ange visible pour être avertis des promesses divines, et d'un miracle de la toute-puissance de Dieu pour être guéris de leur aveuglement; mais dès que le Seigneur, dans sa miséricorde, leur aura ouvert les yeux, ils puiseront avec avidité dans les Ecritures; la lumières de la vérité les détrompera de leurs erreurs, les attachera à Jésus-Christ, les affermira dans la foi, et en devenant les humbles enfants de l'Eglise chrétienne, ils en deviendront la gloire, la force et le soutien. C'est ce que nous demandons une fois l'an au Seigneur dans les prières publiques; c'est ce que nous marque l'alliance d'Abraham avec Agar, l'expulsion de cette esclave et de son fils, leur égarement et leur lassitude dans le désert, avant qu'ils n'aient trouvé la fontaine qui les désaltère.

Et l'alliance de ce patriarche avec Sara, que figurait-elle? celle du Seigneur avec l'Eglise; saint Paul le pense, et la comparaison de l'un avec l'autre justifie parfaitement sa pensée. En effet considérez attentivement cette alliance dans son ancienneté, dans ses fruits, dans les principes de sa fécondité; rapprochez ensuite ces traits de l'image avec l'original, pourrez-vous ne pas voir l'Eglise dans Sara? Comme Sara a été épouse d'Abraham avant Agar, de même l'Eglise a été alliée avec le Seigneur, avant même que la Synagogue n'existât. Elle a subsisté depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ comme elle subsistera depuis Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles. Elle a renfermé dans son sein tous les justes, les patriarches et les prophètes. Comme Sara a été stérile jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, jusqu'au temps où elle perdit l'espérance de mettre au monde des enfants, de même l'Eglise, jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ a été stérile, non pas qu'elle n'eût quelques enfants, mais parce qu'elle en avait très-peu, et que ce peu ne frappait pas vivement les yeux des hommes: *Perspicuos non habebat filios.* Comme Sara a été assurée par un Ange qu'elle concevrait dans un temps qu'il lui marqua, de même l'Eglise a reçu cette promesse du Seigneur par la bouche d'Isaie: *Réjouissez-vous, vous qui n'enfantez pas, vous aurez des enfants en plus grand nombre que l'esclave.* Enfin comme Sara âgée de quatre-vingt-dix ans avait encore toute la fraîcheur du teint, toute la vivacité du coloris, toute la beauté d'une jeune vierge (148); de même l'Eglise a été jusqu'ici, et sera dans la suite sans tache et sans ride. Que de traits de ressemblance (149)! quelle habileté du peintre qui les a formés!

Après avoir examiné ceux qui rendent la mère semblable à l'Eglise, examinons ensuite ceux qui rendent le fils semblable aux enfants de l'Eglise. Comme Isaac a été appelé l'enfant de la promesse, parce qu'il était né en vertu de la promesse faite à sa mère, de même nous devenons Chrétiens en vertu des promesses gratuites du Seigneur, par notre renaissance spirituelle, et non par notre naissance temporelle, ou par nos bonnes œuvres. Comme Isaac né d'une mère libre était libre lui-même, de même nous sommes libres, c'est-à-dire que nous sommes affranchis du joug de l'ancienne loi, et que nous sommes délivres de la captivité du péché. Comme Isaac était persécuté par Ismaël, de même les serviteurs de la promesse sont persécutés par les méchants dont Ismaël était la figure.

Une autre figure concernant l'Eglise aussi expresse et peut-être plus sensible encore, est celle dont il est parlé dans l'histoire de Rébecca. Que de réflexions édifiantes nous avons déjà proposées à l'occasion de son mariage avec Isaac! que cependant nous en avons peu proposées, vu le grand nombre de celles que nous pourrions ajouter aux précédentes! Si nous suivions exactement le fil de l'histoire qui les présente, nous vous dirions qu'Eliézer envoyé par Abraham en Mésopotamie, est une figure des apôtres qui sont allés chercher l'Eglise chez les gentils, comme Rébecca enrichie par les présents d'Eliézer est la figure de l'Eglise enrichie par les dons des apôtres. Nous vous dirions, mères qui avez de jeunes filles à élever, lisez ce qui est dit dans l'Ecriture, que Rébecca s'en retournait portant une cruche d'eau sur son épaule, qu'elle abreuva les chameaux d'Eliézer; méditez ces mots; voyez les leçons qu'ils renferment sur l'humilité, sur l'obéissance, sur la pénitence, sur l'aversion de la mollesse, de la parure et des délices; quelles leçons pouvez-vous répéter à vos tendres élèves qui leur soient plus utiles et plus nécessaires dans ce siècle où la plupart des personnes du sexe sont, ou absolument oisives, ou amusées par des ouvrages frivoles qui sont tout à la fois et matière de dépense, et aliment du luxe? Nous vous dirions, jeunes épouses, apprenez ce que l'Eglise veut que vous appreniez de la cérémonie du voile qu'elle fait étendre sur la tête des époux, lorsque le prêtre les bénit, apprenez de Rébecca qui se couvre le visage aussitôt qu'elle voit Isaac, combien vous devez garder la pudeur envers celui-là même que Dieu vous a donné pour mari, combien vous devez vous mettre en peine de gagner son cœur, non par votre beauté et vos ornements extérieurs, comme Rébecca aurait pu faire, mais par votre modestie et par la pureté de vos mœurs comme elle fit. C'est ce que nous vous dirions avec quelqu'étendue si nous pouvions nous permettre de nous étendre sur ces points; mais il est

(148) L'histoire de sa vie en Egypte et à Gérare le démontrent.

(149) Quelques Pères ont aussi dit que Sara était la figure de Marie, qui a conçu miraculeusement.

Digitized by Google

temps de venir à celui qui lie les parties de mon discours et qui figure la guerre continuelle qui sera entre les bons et les méchants; le voici.

Isaac et Rébecca furent vingt ans ensemble sans avoir d'enfants, parce que Rébecca était stérile; enfin le Seigneur (qui leur avait promis une nombreuse postérité et qui ne voulait accomplir sa promesse que par leurs prières, comme il ne veut nous sauver que par nos bonnes œuvres) *les exauça* (ce terme de l'Ecriture est remarquable et condamne l'injustice de ces époux qui se plaignent les uns de n'avoir point, les autres d'avoir trop d'enfants; la stérilité et la fécondité ne sont-elles pas une suite des décrets du Seigneur?) Dieu exauça les deux époux qui demandaient postérité. Rébecca devint enceinte de deux jumeaux, mais ces enfants s'entre-choquaient dans son sein, ce qui lui fit dire: *Si cela devait m'arriver, qu'était-il besoin que je conçusse?* Elle alla consulter le Seigneur qui lui répondit: *Les chefs de deux nations puissantes sont dans vos entrailles; deux peuples sortiront de votre sein, qui se diviseront l'un contre l'autre; l'un de ces peuples surmontera l'autre, et dans la suite l'aîné sera assujetti au plus jeune.* Voilà la lettre, en voici l'esprit.

Les bons et les méchants sont deux peuples renfermés dans le sein de l'Eglise, leur mère, comme Jacob et Esaü dans le sein de Rébecca; les méchants figurés par Esaü sont les aînés, car tous les hommes naissent pécheurs avant que de renaître justes. La guerre entre eux est éternelle, les deux peuples ne peuvent se souffrir. *Les justes haïssent les méchants, et les méchants ne peuvent pas souffrir ceux qui marchent dans le droit chemin.* (*Prov.* XXXIX, 27.) S'il y a quelque différence entre leur haine réciproque, elle ne regarde que l'objet; elle consiste en ce que les bons aiment l'âme et le salut des méchants, et ils ne haïssent et ne persécutent en eux que les vices; les méchants, au contraire, haïssent la personne et l'innocence des bons; ils ne peuvent souffrir la pureté de leur vie, parce qu'il leur semble qu'elle les condamne. En ce combat l'aîné enfin est *assujetti au plus jeune;* la victoire est toujours du côté des justes, lors même qu'ils paraissent opprimés, et écrasés par les méchants: Voici comment, dit saint Augustin (*De tempore*, serm. 78), c'est qu'au même temps que ceux-ci triomphent devant les hommes d'avoir pu ravir aux justes, ou la réputation par leurs calomnies, ou la vie même par leurs violences, cette persécution devient, aux yeux de Dieu et des anges, la gloire et la sanctification des persécutés comme elle devient la honte et la condamnation éternelle des persécuteurs: tôt ou tard, cette parole s'accomplit en eux: *L'aîné sera assujetti au plus jeune*, Esaü à Jacob, les pécheurs aux justes, les réprouvés aux élus: *Major serviet minori.* Retenez ces trois mots, âmes fidèles que les méchants persécutent! rappelez-vous les guerres d'Esaü à Jacob, et d'Ismaël à Isaac! ô que ce souvenir vous inspirera de patience et de constance! qu'il est consolant de penser qu'on participe au calice dans lequel ont bu tous les saints!

Le patriarche que j'ai nommé en dernier lieu est un de ces hommes rares que la Providence ne fait paraître sur le théâtre de ce monde que pour une seule action après laquelle elle les fait repasser derrière le rideau; toute la vie d'Isaac a été une vie simple, une vie solitaire, excepté à l'âge de vingt-cinq ans environ, et lorsqu'au commandement de son père, il s'étendit sur un bûcher pour y être immolé. Cette action est connue, il ne s'agit ici que de découvrir le dessein de la Providence en l'ordonnant. N'était-ce pas nous donner dans le sacrifice d'Isaac la figure la plus expresse du sacrifice de Jésus-Christ? est-il possible de ne pas reconnaître celui-ci dans celui-là?

Isaac chargé du bois dont il devait être consumé et Jésus-Christ chargé de sa croix. Isaac et Jésus-Christ montant, l'un sur Moriah et l'autre sur le Calvaire (150), l'un pour y être immolé par la main de son père, l'autre pour y souffrir la mort par la main de ses ennemis, afin de satisfaire la justice de son Père éternel. Premier trait de ressemblance.

Isaac accepte volontiers une mort qu'il pouvait éviter par la fuite, Jésus-Christ s'offre, parce qu'il le veut. Second trait de ressemblance.

Un bélier qui se trouve engagé dans des épines est immolé à sa place; Jésus-Christ couronné d'épines laisse sa vie sur l'autel de la croix comme le bélier sur le bûcher. Troisième trait de ressemblance.

Isaac se relève plein de vie, Jésus sort glorieux et immortel du tombeau. Quatrième trait de ressemblance. Peut-on en demander de plus sensibles entre les deux sacrifices? Aussi saint Chrysostome ne craint pas de dire que c'est de ce moment que Jésus-Christ a parlé en disant: *Abraham votre père a désiré de voir mon jour, il l'a vu et il en a été comblé de joie.* (*Joan.* VIII, 56.) Ne serait-ce pas aussi la pensée de saint Paul quand il assure qu'Abraham ne douta point que Dieu ne dût ressusciter Isaac, et qu'il le regardât comme une parabole et comme une figure de la résurrection? *Unde eum et in parabolam accepit.*

Quoi qu'il en soit de cette commune opinion, il est certain qu'Isaac obéissant à son père jusqu'à la mort, est une vive image de Jésus-Christ obéissant à son Père éternel jusqu'à la mort de la croix; et si on objecte que le fils d'Abraham n'est pas mort sur le bûcher, ne peut-on pas répondre que le bélier a suppléé à ce qui manquait à la figure? On peut ajouter qu'en cela même Isaac était

(150) C'étaient deux collines de la même montagne qui en avait une troisième où fut bâtie la citadelle de David.

Digitized by Google

une excellente image du sacrifice de nos autels. C'est la pensée de saint Chrysostome qui s'en explique dans les termes suivants : La main d'Abraham, dit-il, n'a pas immolé Isaac, mais sa volonté l'a immolé ; il n'a pas ensanglanté son épée; il n'a point rougi l'autel, mais il y a un sacrifice qui s'accomplit sans effusion de sang. Ceux qui ont été instruits des sacrés mystères, entendent bien ce que je dis, le sacrifice d'Isaac a été accompli sans aucune effusion de sang, parce qu'il devait être la figure du sacrifice de nos autels.

Abraham était d'ailleurs la figure du Père éternel qui devait nous donner son Fils. Comme époux d'Agar et de Sara, il était de plus la figure du Seigneur contractant une première alliance avec la Synagogue et une seconde avec l'Eglise. Celle-là était figurée par Agar, celle-ci par Sara. Les Juifs, enfants de la Synagogue, étaient figurés par le fils de l'esclave; les Chrétiens enfants de l'Eglise étaient figurés par Isaac, fils de la femme libre. Près de deux mille ans avant que le christianisme ne fût, il était donc déjà peint de la main de Dieu même qui s'était plu à en tracer le plan et qui en avait préparé le tableau mouvant dans la famille du père des croyants. A l'aspect du portrait, ne remarquez-vous pas la divinité de l'original? ne croyez-vous pas tous les mystères du christianisme? si les prophéties en établissent la croyance, des figures si expresses ne l'affermissent-elles pas? C'est à ce dessein que je vous en ai parlé dans ce discours ; c'est pour jeter, ou affermir en vous les fondements de la foi, ou plutôt c'est pour ranimer la vôtre; c'est pour la rendre efficace, c'est pour vous tirer de l'erreur où vous semblez être, que la foi sans les œuvres suffit. L'erreur est ancienne, il est vrai, mais l'antiquité lui a-t-elle acquis du crédit? est-elle moins pernicieuse aujourd'hui qu'elle ne l'était du temps de saint Jacques? ce que cet apôtre en disait, ne puis-je point, ne dois-je point vous le répéter? une foi destituée des œuvres n'est-elle pas une foi morte? une foi semblable à celle des démons? comment notre père Abraham a-t-il été justifié? n'est-ce point par les œuvres? n'est-pas en offrant son fils sur l'autel? *Offerens filium suum super altare?* (*Jac.* II, 20, 21.)

Hé quoi! me demandent peut-être ici les pères et mères, faut-il donc que nous immolions nos enfants comme Abraham a immolé son fils? Le savant et célèbre Origène a prévu cette demande, mes frères, et il y a fait la réponse suivante : Vous avez un fils qui vous est cher, dit-il (Hom. 12 *in Gen.*) ; Dieu vous l'a donné ; Dieu vous le redemande; il ne vous commande pas de lui ôter vous-même la vie; la gloire de cette obéissance était réservée à Abraham seul; mais Dieu vous dit : Votre fils est exposé à de grandes tentations dans le monde; je veux le soustraire aux périls qui le menacent; je lui ai envoyé une maladie qui sera pour lui la porte du ciel; rendez-le-moi donc et offrez-le-moi de bon cœur, si la nature ne vous permet point de faire cette action sans verser des larmes, que votre foi les essuie et qu'elle vous fasse souvenir que j'aime celui qui m'offre avec joie ce qu'il me donne. C'est un premier sens selon lequel Dieu vous adresse cet ordre : « Soyez le sacrificateur de la vie de votre fils : » *Esto sacerdos animæ filii tui.*

Nous en avons dans saint Bernard un deuxième aussi édifiant que le précédent, c'est lorsqu'il explique ces paroles de David (Serm. 79 *De diversis*) : *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu! mon cœur est tout prêt.* (*Psal.* LVI, 8.) Le cœur, dit-il, est quelquefois prêt de suivre Dieu en certaines choses, et non en certaines autres. Si Dieu dit au juste, comme il dit autrefois à Abraham : *Chassez cette servante et son fils;* séparez vous de la concupiscence et de l'amour-propre qui est né d'elle, combattez dans vous tous ces désirs de la chair et des sens, tout ce qui y est d'humain et de terrestre, le serviteur obéit sans peine à ce premier commandement. Mais s'il lui en fait un second comme à Abraham : s'il lui dit : *Offrez-moi votre fils unique qui m'est si cher;* privez-vous volontairement de cette occupation, de ce repos où vous trouvez une joie si pure; privez-vous-en pour satisfaire à l'obéissance, et pour rendre au prochain tous les devoirs que la charité demande de vous, c'est là proprement immoler à Dieu votre Isaac; c'est là le sacrifice auquel le Juste a quelquefois plus de répugnance qu'à celui de toute autre chose (151.)

Ce que saint Bernard dit ici d'un ouvrier évangélique appelé aux fonctions saintes, à celle de la direction, par exemple, je puis le dire des personnes à qui Dieu a quelquefois, et dans des temps de persécution, demandé le sacrifice de leur directeur; quel sujet d'accablement ne fut-ce pas pour l'illustre Olympiade, lorsqu'elle vit saint Chrysostome exposé à une cruelle persécution, lorsqu'elle fut privée de la direction de ce saint, lorsqu'il lui fallut sacrifier ce cher Isaac. Quoique ce sujet de souffrances soit plus rare de nos jours, ou que moins de personnes y soient sensibles, il suffit qu'il arrive encore quelquefois et qu'il puisse arriver à quelques saintes âmes de cet auditoire, que j'ai pu et même dû dire ici : la séparation de ces directeurs si utiles, est ordonnée de Dieu à qui il est encore plus utile d'obéir en lui

(151) En voici un troisième que Sacy rapporte aussi.

Si Dieu, de même, vous demande un fils aîné que vous aimez, ou une fille qui vous est chère, pour les faire entrer dans une vie religieuse et solitaire, avez-vous assez de foi pour les lui donner de bon cœur et pour imiter, quoique de bien loin, la foi d'Abraham? Quelle est donc la vôtre, si vous n'avez pas celle-là? car il ne s'agit pas ici de voir mourir ceux que vous aimez, et encore moins de recevoir ce commandement de leur ôter la vie; mais seulement de souffrir que Dieu traite ceux qui vous sont chers comme des personnes qu'il honore de son amitié. Que souffrira donc votre foi, si elle ne souffre un traitement si doux et si honorable?

Digitized by Google

soumettant les inclinations les plus innocentes.

Epoux et amis, il en est de même de celle que la mort mettra entre vous : cette épouse que vous chérissez, ce mari que vous aimez, c'est votre Isaac ; il faut être prêt de le rendre à Dieu lorsqu'il vous le redemandera : c'est la loi imposée aux plus justes ; loi cependant à laquelle les plus justes obéissent difficilement même avec la grâce, et à laquelle ils n'obéiront aucunement sans la grâce. Sollicitons-la donc pour eux. Demandons pour tous, cette foi vive qui s'épure par la charité, cette foi qui nous rend héritiers de la promesse des biens éternels. C'est cette grâce ; ce sont ces biens que je vous souhaite bien sincèrement et que je vais conjurer le Seigneur de vous accorder avec la bénédiction du Saint-Sacrement.

INSTRUCTION XII.

SUR LE MÊME SUJET.

(*Gen.* XXV, 1-34 ; XXVI, 1-33 ; XXVII, 1-46.)

Eo autem tempore.... Isaac.... egressus fuerat ad meditandum in agro, inclinata jam die.

En ce temps Isaac était sorti sur le soir, pour méditer à la campagne. (*Gen.* XXIV.)

Les figures de l'Ancien Testament ont, mes frères, deux grands avantages, l'un de réveiller la curiosité, de découvrir l'origine de la religion, de poser les fondements de la foi dans les esprits ; l'autre de rendre la loi de Dieu aimable, de ranimer le courage de ceux à qui elle est proposée, de régler les mœurs en lui présentant des modèles de vertu.

D'après mon discours précédent ne convenez-vous pas du premier de ces avantages? les figures que j'y ai placées sous vos yeux, ces figures si courtes, si variées, si propres à plaire, ne vous ont-elles pas plu effectivement? n'avez-vous pas été bien satisfaits de voir Abraham figurant par ses actions, celles du Seigneur avec la Synagogue et avec l'Eglise ; puis Sara figurant par sa fécondité, celle de Marie, et par sa beauté celle de l'Epouse de Jésus-Christ? Ismaël et ensuite Isaac figurant, l'un, les Juifs, et l'autre, les Chrétiens? n'avez-vous pas adoré la sagesse du Seigneur, qui, connaissant l'esprit de l'homme, a mis sa religion dans des faits populaires qui l'aident à concevoir les mystères et à s'instruire de la morale?

Cette réflexion, mes frères, n'a pas échappé aux saints Pères, et de là, la pratique ancienne et universelle de l'Eglise d'instruire par le moyen de ces images. Cette méthode qui vous semble peut-être allonger l'instruction, l'abrége au contraire : on ne sait véritablement sa religion que par son usage ; quand on ignore le détail où elle entre, on n'a que des idées confuses de Jésus-Christ et des vérités que son saint nom doit nous inspirer. (FÉNELON, *Education des filles.*) Je continuerai donc à m'y conformer dans cet entretien, comme dans les précédents. L'idée générale de celui-ci sera la même que celle du dernier, je veux dire l'idée des moyens de construire en nous la cité de Dieu. Après avoir assuré les fondements de cet édifice, en affermissant votre foi, j'en élèverai les murs en réglant vos mœurs sur celles de la maison d'Abraham, et plus particulièrement sur celles de son cher fils Isaac. C'est le sujet auquel je vous prie de donner votre attention.

La tendre piété d'Isaac envers Dieu, son parfait empire sur lui-même dans les épreuves où il a été mis, sont, mes frères, les deux principales vertus dont je vous ferai distinguer les traits dans le tableau de ce patriarche, afin que les connaissant vous les admiriez d'une admiration efficace et imitatrice.

Que de marques sensibles d'une piété tendre et solide je trouve dans la vie d'Isaac! J'oublie ici celles qu'il en a données avant l'âge de quarante ans ; je laisse même celles qui suivent cette époque pour ne m'occuper que d'une seule qu'il a laissé voir alors : je la trouve dans ces paroles de son histoire : *Le même jour qu'Eliézer arrivait de Mésopotamie avec Rébecca, future épouse d'Isaac, celui-ci était sorti sur le soir pour méditer dans la campagne : « Egressus fuerat ad meditandum in agro. »* C'était là une de ses plus douces occupations, il sortait le soir à la campagne, il y nourrissait sa piété de mille saintes réflexions qui étaient une prière continuelle ; il marchait seul à l'écart, sans témoins pour être plus libre dans ses pensées et dans les paroles que sa ferveur tirait quelquefois de sa bouche ; il vivait ainsi séparé du commerce des hommes et de leurs passions ; dans l'innocence et dans la paix, il sanctifiait ses promenades. Pourquoi cette remarque de l'écrivain sacré, sinon afin que nous y remarquions le moyen et la manière de sanctifier les nôtres? Voici donc ce que nous ferons, si nous voulons rendre sainte et méritoire une action qui d'elle-même paraît indifférente. Nous nous y occuperons de pensées salutaires et nous en tirerons le sujet de ceux que nous offrira le spectacle de la nature. Si nous sommes sur le bord d'un fleuve rapide, qui va se précipiter dans la mer, nous lui comparerons nos jours qui vont avec une impétuosité que rien n'arrête, se jeter dans l'océan de l'éternité. Si nous entendons les oiseaux qui s'élevant dans les airs entonnent leurs mélodieux cantiques, nous nous unirons à eux pour bénir l'Auteur de notre être. Si nous arrêtons les yeux sur un soc de charrue, qui brise les mottes de la terre, et trace un long sillon pour recevoir la semence, nous nous écrierons : Que Dieu est grand! qu'il est bon de nous avoir procuré tous les instruments nécessaires au labourage! Si nous rencontrons une de ces croix que la piété des fidèles a plantées sur les chemins plus fréquentés, nous dirons : Souffrez, Seigneur, que je vous répète ce que vous disiez à Abraham lorsqu'il eut immolé son fils ; vous disiez : *Je connais maintenant que vous craignez Dieu, puisque pour m'obéir vous n'avez point épargné votre fils unique*, et vous, mon Dieu! vous n'avez point épargné votre propre Fils, mais vous l'avez livré pour nous tous. Quelle admirable

Digitized by Google

liaison de la figure avec la vérité, et néanmoins quelle distance inconcevable de l'une à l'autre! Abraham vous a aimé jusqu'à être prêt à vous immoler son fils, mais ce fils n'était point proprement à lui, il le tenait de votre bonté, et il n'eût pu le conserver par la désobéissance; mais vous, Seigneur! vous nous avez aimés dans le temps de notre aveuglement et de nos crimes, jusqu'à nous sacrifier votre Fils unique, afin que son sang nous rendît purs. Je conviens qu'en compagnie il est difficile de se livrer à ces pratiques de piété, mais que suit-il de là? que plus ordinairement, nous hommes! nous devons nous promener seuls et choisir les lieux les plus solitaires comme les plus propres à sanctifier nos promenades. C'est l'exemple qu'Isaac nous a laissé.

Le suivons-nous de bien près? l'heure de notre promenade a-t-elle été souvent pour nous une heure de méditation? n'a-t-elle pas été plus souvent pour nous une heure de dissipation et même de dissipation criminelle devant Dieu? que de péchés de vanité, d'oisiveté, de malignité, d'impureté se commettent à cette heure? Je dis: *de vanité;* car s'il y a une beauté humaine à produire et à faire connaître; s'il y a un ornement et une parure à faire briller, n'est-ce pas là qu'on étale avec plus d'éclat et de pompe? Je dis: *d'oisiveté;* la plupart ne mesurent la durée de leur promenade que sur le plaisir qu'ils y goûtent et non sur le besoin qu'ils en ont. Je dis: *de malignité;* comme en se promenant les uns aiment ou à voir ou à être vus, les autres aiment à exercer le talent qu'ils ont de censurer et de critiquer sur les présents et sur les absents, sur le profane et le sacré. Je dis: *d'impureté;* au milieu de tant d'objets différents qui tour à tour et comme par des révolutions réglées, passent sans cesse et repassent, de quoi les yeux sont-ils frappés? quelles pensées se forment dans les esprits? quels sentiments touchent les cœurs? sur quels sujets roulent les conversations? Après les avoir nommés, ces péchés, quels autres n'aurais-je pas à vous nommer encore? que n'aurais-je pas à vous dire de ces promenades dérobées, où le hasard en apparence fait de prétendues rencontres, et de vrais rendez-vous? Je ne m'explique pas plus, mes frères, par respect pour ce lieu saint; et sans en dire davantage, je crois en avoir assez dit pour que les pères et mères, les maîtres et maîtresses, veillent de plus près sur les sorties et les promenades de leurs enfants et de leurs domestiques avec des personnes d'un sexe différent: Qu'ils veillent peu, s'ils les ignorent! qu'ils sont lâches, s'ils les connaissent sans les empêcher! O que la piété est faible dans les uns et dans les autres!

Ceux en qui elle excelle sont éprouvés sinon continuellement, du moins par intervalle. Peu après un mariage qui a consolé Isaac de la mort de ses parents (151*), une grande famine se fait sentir dans le pays où il est, et le force d'aller ailleurs chercher des secours pour lui et toute sa maison; n'est-ce pas là une épreuve bien forte pour l'héritier des bénédictions? La consolation suit de près l'épreuve. Dieu apparaît à Isaac et lui renouvelle toutes les promesses faites à Abraham, ajoutant cette raison qui montre qu'heureux sont les enfants dont les parents sont selon le cœur de Dieu; ajoutant, *toutes les nations seront bénies en celui qui sortira de vous, parce qu'Abraham a obéi à ma voix, et qu'il a gardé tous mes commandements.* Après cette consolation momentanée, vient l'épreuve qui oblige Isaac de prendre la précaution que son père avait prise avec sa mère, pour n'être point tué par le roi de Gérara, ou par ses sujets. A cette épreuve succède de tout près la consolation; Isaac sème dans un terrain, ou délaissé ou cédé par le prince, et sa semence lui rapporte cent pour un. Bientôt après ce calme vient une nouvelle tempête; l'envie de son bonheur lui suscite une persécution générale; d'un côté, ce sont les sujets qui le privent d'un secours d'une première nécessité en remplissant de terre les puits qui fournissent de l'eau à son bétail nombreux; d'un autre côté, c'est le prince qui lui ordonne de sortir de ses Etats, car lui dit-il, *vous êtes plus puissant que nous.*

Il pouvait donc lui résister, et se maintenir dans la possession d'abreuver ses troupeaux dans les puits anciens et nouveaux, dans ceux qu'Abraham avait creusés et dans ceux qu'il avait creusés lui-même; mais il est tout ensemble la figure et le disciple de celui qui est doux et humble de cœur (*Matth.* xi, 29), qui n'a jamais répondu aux injures dont on le chargeait, par d'autres injures, ni fait aucune menace à ceux qui le maltraitaient, qui a porté cette loi: *Je vous dis de ne point vous défendre contre celui qui vous maltraite* (*Matth.* v, 39), et conformément à ces principes, il abandonne ses puits plutôt que de perdre la charité; que n'abandonnerons-nous donc pas plutôt que de perdre cette vertu? plutôt que de la blesser dans un de nos frères? Quel est, je ne dis pas l'intérêt spirituel, on ne renonce pas à celui-ci; mais quel est l'intérêt temporel que nous ne serons prêts de sacrifier pour éviter les divisions et les contestations? Craignez, vous qui n'êtes pas dans cette disposition généreuse! Isaac s'élèverait contre vous au jugement et vous condamnerait de n'avoir pas fait après l'Evangile, ce qu'il a fait avant. Espérez au contraire, vous qui préférez les intérêts du bon ordre et de la charité à tous les intérêts temporels. Votre générosité ne sera pas sans une récompense abondante, vous en recevrez sûrement la vie éternelle dans l'autre siècle, et peut-être le centuple dans cette vie.

Je dis, *peut-être:* c'est que Dieu ne donne pas toujours à ses élus des biens qu'il pro-

(151*) Avec plusieurs interprètes, je place cet événement avant l'accouchement de Rébecca contre l'ordre de la Vulgate, et après la mort d'Abraham aussi bien que de Sara.

Digitized by Google

digue souvent à ses ennemis ; je dis, *peut-être :* c'est qu'il les donne quelquefois à ses amis pour montrer qu'il en est le maître ; et c'est ce qu'il fit pour récompenser la charité d'Isaac. Il le bénit ; il le rendit puissant ; il se déclara son protecteur ; il inspira aux grands qui l'avaient chassé, de venir lui demander son alliance. Mais que dis-je ? comment ne tremblerais-je pas en le disant ? je sais que la vie des élus est une alternative continuelle de consolations et d'afflictions ; je l'apprends de l'histoire même du saint patriarche ; après avoir dit qu'il eut la consolation de voir des princes rechercher son alliance dans le moment précédent, ne dois-je pas craindre de le voir dans l'affliction le moment suivant ?

C'en fut déjà une grande pour lui de n'avoir d'enfants (152) qu'après vingt ans de mariage : N'en fut-ce pas une plus grande encore de faire comme père, la remarque que Moïse fait comme historien ? *Esaü devint habile chasseur et il était toujours dans les champs, mais Jacob homme simple et paisible demeurait à la maison.* Quelle opposition de mœurs entre ces deux jumeaux ? et quelle différence entre le jugement que Dieu et les hommes font de l'un et de l'autre. Aux yeux des hommes, Esaü est un héros, une grande âme ; Jacob, un particulier sans talent et sans courage ; aux yeux de Dieu, Esaü est une âme basse, un insensé ; Jacob une grande âme, un digne fils d'Abraham. Ces jugements du Seigneur ne régleront-ils jamais les nôtres sur les qualités vraiment estimables ? Un jour (ce trait de l'histoire vous apprendra à juger de l'intempérance, non pas tant par la qualité des choses dont on se nourrit, que par l'avidité immodérée avec laquelle on s'y porte et on la désire ; il va nous apprendre à distinguer les sentiments du pécheur au moment où il pèche, et au moment où il rendra compte de son péché), un jour que Jacob avait apprêté un plat de lentilles, Esaü qui revenait des champs las et affamé, le pria de lui donner de ce mets, et pour l'avoir il lui céda même son droit d'aînesse, disant : *Je m'en vais mourir, à quoi me servira ce droit ?* Remarquez bien que trois prérogatives étaient attachées à ce droit, que l'aîné avait une autorité comme paternelle sur ses frères, qu'il avait une double part à la succession, que le sacerdoce lui était dévolu (153), et que dans la famille d'Abraham, l'honneur de donner naissance au Messie, lui semblait réservé. Je vous rapporte ces prérogatives dont vous apercevez vous-mêmes la gloire et les avantages, afin que les comparant avec l'objet pour lequel il y renonce, vous jugiez de la force de sa passion ; c'est pour un mets grossier, c'est pour un plat de lentilles, c'est pour le plaisir de manger de ces vils légumes qu'il sacrifie les prérogatives dont je viens de parler ; ce plaisir tout court et tout léger qu'il est, lui tient lieu de tout ; il ne voit aucune réalité dans l'avenir, et ce qui n'est qu'en espérance, ne le touche point : *Il mangea*, dit l'Ecriture, *et il s'en alla sans se mettre* beaucoup *en peine de ce qu'il avait vendu son droit d'aînesse : « Parvipendens quod primogenita sua vendidisset. »*

De qui parle ici Moïse ? est-ce d'Esaü seulement ? n'est-ce pas de tous les pécheurs ? Ne voyons-nous pas que ceux-ci figurés par Esaü, renoncent au droit qu'ils ont à l'héritage éternel pour de faux biens et des plaisirs passagers ? Ils ne pensent pendant la vie qu'à contenter leurs désirs déréglés, comptant pour rien les biens qu'ils perdent et les maux auxquels ils s'exposent pour l'avenir ; mais que leurs pensées sont différentes à la mort. Lorsque Esaü apprend qu'il est effectivement privé de la bénédiction à laquelle il a renoncé si légèrement, il pleure, il se désole, il crie, il rugit plutôt qu'il ne crie. Ce n'est là qu'une faible image de ce que feront les pécheurs à ce jugement où ils seront solennellement privés de la bénédiction du vrai Isaac ; ils pousseront alors des soupirs dans le serrement de leur cœur et diront : Voilà ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries ; ils sont au rang des enfants de Dieu et leur part est avec les saints. Ah ! il est donc vrai que nous nous sommes égarés de la voie de la vérité. C'est ce que diront les pécheurs, mais trop tard. Les prières d'Esaü ne purent engager Isaac à rétracter ce qu'il avait prononcé, et ni les cris, ni les hurlements des réprouvés ne pourront engager le souverain Juge à rétracter sa sentence Ah ! mes frères, concluait de là saint Paul, prenez, donc bien garde qu'il ne se trouve parmi vous quelqu'un qui manque à la grâce, quelque fornicateur, ou quelque personne comme Esaü. *Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei... ne quis fornicator, aut profanus ut Esau.* (*Hebr.* XII, 15, 16.)

Saint paul appelle ici Esaü *profane*, parce qu'il avait vraiment profané les choses saintes en vendant son droit d'aînesse, en vendant un droit à des choses saintes et sacrées, à la bénédiction de son père, à l'honneur d'être compté parmi les aïeux de Jésus-Christ selon la chair, à ses prérogatives que j'ai annoncées. N'était-ce pas là une profanation bien criminelle (154) ? Isaac put-il n'en être pas grièvement offensé, lorsqu'il en fut informé ? Un saint peut-il éprouver un chagrin plus cuisant que celui d'avoir un fils sans piété, sans estime pour les choses saintes ?

J'ajoute et sans respect pour ses parents dans les circonstances où il est surtout obligé d'en marquer, dans celle de son établissement ? car Moïse nous apprend de plus qu'E-

(152) Il peut être qu'Esaü et Jacob ne soient nés qu'après les événements dont je viens de parler.

(153) Ce troisième avantage lui est contesté par plusieurs interprètes. Cain et Abel offraient des sacrifices. Qui doute que Sem, Cham et Japhet après le déluge n'en aient offerts ?

(154) Les interprètes et les théologiens examinent ici scrupuleusement si Esaü et Jacob n'ont pas été simoniaques, et il n'est pas aisé de les excuser du péché de simonie, si les prérogatives de l'aîné étaient telles que je les ai dites, et s'ils les connaissaient.

Digitized by Google

saü épousa deux femmes héthéennes, idolâtres, et de race maudite. J'en appelle ici à votre témoignage, pères et mères qui avez quelque zèle pour le salut de vos enfants! Quelle est votre douleur lorsque vous apercevez qu'ils ne répondent pas à vos soins touchant cette unique affaire dont vous leur prêchez chaque jour l'importance et la nécessité? Ne vous reprochez-vous pas leurs fautes comme ayant leur principe dans les vôtres? Craignez, j'y consens, craignez qu'en effet vous n'ayez manqué de vigilance et d'attention sur eux; modérez cependant votre crainte, et lorsque vous voyez dans la famille d'Adam un Caïn, dans celle de Noé un Cham, dans celle d'Isaac un Esaü, recevez comme eux l'épreuve où la Providence vous veut, avec soumission imitez leur piété envers Dieu, leur patience et leur empire sur eux-mêmes dans les maux qu'ils avaient à souffrir.

Outre ceux dont j'ai parlé, Isaac eut de plus à souffrir une des peines que nous craindrions davantage, la privation de la vue, non pendant quelque court intervalle, mais pendant plus de quarante ans (depuis l'âge de cent trente-sept ans jusqu'à celui de cent quatre-vingts, auquel il mourut). Qui eût attendu après tant de promesses, une vie si malheureuse, et une vieillesse si pénible? Il supporta cette affliction comme il avait supporté les précédentes, nous l'avons vu s'étendre sur un bûcher sans se plaindre; nous l'avons vu céder sans résister à ceux qui lui enlevaient ses puits ou les rendaient inutiles en les bouchant; nous le voyons de même ici soutenir ce nouveau genre d'épreuves sans proférer un mot qui tienne du murmure. Il est toujours égal à lui-même; sa constance est à la fin ce qu'elle était dès le commencement; en vrai sage il convertit en bien le mal qui l'afflige; ne voyant plus les objets temporels des yeux du corps, il tient fixés sur les objets éternels ceux de cette foi vive que l'Apôtre a admirée en lui, et dont vous allez voir un effet dans l'histoire suivante.

Dans son âge avancé il appelle Esaü et lui dit: *Vous voyez que je suis fort âgé et que je puis mourir à chaque moment; prenez donc vos armes, allez à la chasse, et lorsque vous aurez pris quelque chose apprêtez-le-moi afin que j'en mange et que je vous bénisse avant que je meure.* Dieu lui avait donc caché un secret qu'il avait révélé à son épouse. Il avait caché à Isaac que sa bénédiction serait pour Jacob et non pour Esaü; il l'avait révélé à Rébecca, laquelle ensuite de cette révélation, aimait plus tendrement ce fils cadet, qui d'ailleurs méritait cette préférence par sa piété et la pureté de ses mœurs. Sachant donc que l'instant qui devait décider du sort des deux frères, était arrivé, elle en informe Jacob et exige de lui qu'il fasse le personnage d'Esaü, et qu'il aille au troupeau y prendre deux chevreaux afin qu'elle les prépare elle-même; elle exige qu'il se revête des habits d'Esaü, qu'il s'enveloppe les mains et le cou de la peau de ses chevreaux pour ressembler au velu Esaü dans ces endroits de son corps. Peut-elle exiger tout cela de son fils chéri sans le faire trembler? Il sent lui-même le danger auquel ce personnage l'exposera; il craint d'encourir la malédiction de son père, au lieu d'obtenir sa bénédiction; il expose humblement les motifs de sa crainte à sa mère, et enfin, en enfant docile il lui obéit dans tous les points, et lorsque son père lui demande par deux fois, s'il est Esaü son fils aîné, il lui répond qu'il l'est (excepté quant au nom), parce que Dieu lui en a transporté le droit et que son frère le lui avait cédé (155).

Si nous ne connaissions la simplicité de Jacob, ne l'accuserions-nous pas de fiction et de duplicité? si nous ne savions que le mensonge n'est jamais permis, même pour préserver un homme de la mort, même pour procurer le salut éternel à un vivant, ne croirions-nous pas d'après ce fait, qu'il est permis, car en matière de mœurs il est assez ordinaire d'adopter ce principe quoique faux, que ce que les saints ont fait, était saint. Qu'est-ce donc qui engageait le fils et la mère à une démarche si périlleuse? l'obéissance de l'un, la vivacité de la foi de l'autre, qui voyait dès lors ce que saint Augustin a vu depuis, et ce que d'après ce saint nous allons voir dans l'action de Jacob et de Rébecca.

Jacob, dit le saint docteur, représente Jésus-Christ; il se couvre de peau de bouc, comme Jésus-Christ l'Agneau sans tache s'est revêtu de nos péchés pour les effacer en les portant, et pour attirer sur nous la bénédiction de son Père; il prend les habits et le nom de l'aîné, parce que le peuple gentil dont l'Eglise qui est le corps de Jésus-Christ est composée s'est assujetti l'aîné qui est le peuple juif.

Après avoir levé ce premier coin du voile, levons-le tout entier; après avoir adoré le mystère caché sous l'action de Jacob, apprenons à adorer celui que couvre la bénédiction d'Isaac. Quand nous l'entendons dire: *Pour la voix, c'est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esaü;* ne nous semble-t-il pas entendre le Père éternel dire à Jésus-Christ, sur la croix: C'est la voix de mon Fils bien-aimé, mais ce sont les mains, l'extérieur d'Esaü; c'est la ressemblance de l'homme pécheur? Et ces paroles qui sont la formule de la bénédiction d'Isaac dans le moment de son enthousiasme sacré: *L'odeur qui sort de mon fils, est semblable à celle*

(155) C'est par ces deux raisons que le grand nombre de ces interprètes excusent Jacob de mensonge, quelques-uns, ou moins respectueux envers le saint patriarche, ou peut-être plus ennemis des équivoques l'en accusent. et cependant avouent que tout est ici mystérieux. L'un en effet peut se concilier avec l'autre; une action criminelle peut avoir des suites figuratives, comme, par exemple, l'inceste de Thamar.

Digitized by Google

d'un champ plein de fleurs, que le Seigneur a comblé de bénédictions; que Dieu vous donne l'abondance du blé et du vin, la rosée du ciel et de la graisse de la terre; que les peuples vous soient assujettis et que les tribus vous adorent, soyez le seigneur de vos frères, et que les enfants de votre mère s'abaissent devant vous (156): *que celui qui vous maudira, soit maudit lui-même et que celui qui vous bénira soit comblé de bénédictions.* Et ces paroles, dis-je, qu'annoncent-elles dont nous ne voyions l'accomplissement dans Jésus-Christ et son Eglise? Ce qu'il dit des vêtements de Jacob et de leur *odeur*, s'est accompli lorsque la bonne odeur du nom de Jésus-Christ s'est répandu sur toute la terre. Ce qu'il dit de la *rosée du ciel* qu'il souhaite à Jacob s'est accompli lorsque la pluie spirituelle de la parole divine est tombée sur l'Eglise... Ce qu'il dit de la *graisse* de la terre qu'il demande pour son fils s'est accompli lorsque la race du vrai Isaac s'est multipliée jusqu'aux extrémités de la terre. Ce qu'il dit de l'*abondance du blé et du vin* s'accomplit autant de fois que nous participons au corps et au sang de Jésus-Christ. Enfin ce quil dit de l'*adoration des tribus de la terre*, du *respect que les frères de Jacob lui marqueront*, des bénédictions dont héritesont ceux qui le béniront, s'est accompli et s'accomplira encore plus parfaitement lorsque les Juifs entreront en foule dans le sein de l'Eglise à la fin des siècles.

C'est ce que saint Augustin a vu et ce qu'il prétend qu'Isaac lui-même a vu dans son action, au moins, lorsque Esaü arrivant et lui demandant sa bénédiction, il réfléchit sur tout ce qui vient de se passer; non-seulement, dit saint Augustin, il ne se plaint pas et il ne se met pas en colère comme ayant été surpris dans cette bénédiction qu'il a donnée à Jacob, mais au contraire, il la ratifie, il la confirme, et il la révère comme une œuvre qui est d'autant plus l'œuvre de Dieu, que 1° Dieu l'a faite et par lui et comme sans lui; que 2° son intention principale n'est pas de bénir celui-ci nommément à l'exclusion de celui-là, mais de bénir celui que Dieu avait intention de bénir, Esaü ou Jacob, selon que Dieu l'avait réglé. O histoire qu'on ne peut assez révérer! ajoute notre saint, c'est un tableau d'un événement passé, mais c'est une prophétie des choses futures. Ce qui s'y fait, se fait sur la terre, mais tout s'y conduit par l'ordre du Ciel. Les hommes en sont les auteurs et les instruments, mais Dieu seul en est l'arbitre et le souverain modérateur: *O res gestæ, sed prophetice gestæ! in terra, sed cœlitus, per homines sed divinitus!* C'est en d'autres termes ce que saint Paul a dit dans son *Epître aux Hébreux* (XI, 20), qu'Isaac avait béni Jacob et Esaü, non par un motif humain, mais par la foi qui lui représentait comme présents, des objets éloignés de deux mille ans environ: *Fide et de futuris benedixit Isaac, Jacob, et Esau.*

Conformément à ces principes et pour vous les rendre encore plus intéressants qu'il ne vous l'ont paru, voici donc, mes frères, ce que je me figure, lorsque je vois Jacob aux pieds d'Isaac demandant sa bénédiction; je me représente tous les vrais enfants de Jacob aux pieds du Père céleste, je m'y représente moi-même, et pénétré du désir de recevoir sa bénédiction sainte, je lui dis: Père éternel, je viens humblement vous demander votre sainte et salutaire bénédiction; je n'ai aucun mérite personnel à vous offrir pour vous engager à me la donner, je suis un Esaü par mes mains, par mes habits; je suis un pécheur par mon extérieur et par mon intérieur; mais j'ai les mérites de votre Fils à vous présenter, écoutez la voix de ce Jacob que vous exaucez toujours et qui vous prie en moi, par moi, et pour moi; accordez-moi que je répande partout la bonne odeur de votre saint nom; faites tomber sur moi la rosée de votre grâce, rendez le champ de mon âme fertile en bonnes œuvres, comme l'est en grain le sillon bien engraissé et bien cultivé. Anathème! malédiction à celui qui n'adorera pas le vrai Jacob! bonheur et félicité à ceux qui lui sont assujettis par les sentiments de la foi et de l'amour! Gloire et honneur à vous seul, ô roi immortel et invisible des siècles! *Amen*

INSTRUCTION XIII.

GUERRE ENTRE LES HABITANTS DE LA CITÉ DE DIEU ET CEUX DE LA CITÉ DE BABYLONE.

(*Gen.* XXVIII, 1-22; XXIX, 1-55; XXX, 1-43; XXXI, 1-39.)

Collidebantur in utero ejus (Rebeccæ) parvuli

Les deux enfants dont Rébecca était grosse, s'entre-choquaient dans son sein. (*Gen.* XXV, 22.)

La mère fut effrayée d'un événement si singulier; elle alla consulter le Seigneur (157). Elle en apprit que les deux enfants qu'elle portait, étaient deux peuples dont l'un surmonterait l'autre, que son aîné serait assujetti au plus jeune (*Ibid.*, 23), que la Synagogue le serait à l'Eglise, que les méchants seraient toujours les serviteurs des bons, qu'ils serviraient ceux-ci par leur malice même, ou en les purifiant par leurs violences, ou en les rendant plus humbles par la vue du mal que les autres font: c'est ce que nous avons expliqué dans le discours précédent où nous avons aussi vu comment Esaü avait vendu son droit d'aînesse, comment Jacob avait surpris la bénédiction d'Isaac en se disant Esaü, et comment Jacob et Esaü dans l'Ancien Testament figuraient pour le Nouveau.

Continuant aujourd'hui à considérer ces deux hommes sous cette idée de figures, je découvrirai dans l'un, l'image aimable des

(156) Par ces frères et ces fils de la mère, on entend communément les Idumnées. On peut aussi dire que le pluriel est mis ici pour le singulier, pour le frère, pour le fils. L'Ecriture fournit beaucoup d'exemples semblables.

(157) Où alla-t-elle? à Sem, dit l'un; à Abraham, dit l'autre, à l'autel dressé par Abraham dans un bois voisin, dit un troisième.

Digitized by Google

élus, et dans l'autre, la triste, l'horrible image des réprouvés; je verrai dans l'opposition qui régna toujours entre ces deux frères, l'opposition qu'il y aura toujours entre les bons et les méchants. Sans perdre de vue les autres idées, c'est à cette dernière principalement que je m'attacherai, c'est à l'idée de la guerre que se feront constamment les citoyens des deux cités, de la cité de Dieu et de la cité de Babylone. Ce sujet peut-il vous être indifférent? ne vous importe-t-il pas de savoir comment dans cette guerre les uns attaquent et comment les autres se défendent? pouvez-vous mieux vous instruire de ces deux articles intéressants que par les exemples des combattants les plus fameux? Jacob et Esaü ne tiennent-ils pas un des premiers rangs parmi eux? étudions donc ensemble leur histoire, et parce que Jacob est le modèle que nous devons imiter, tenons constamment les yeux fixés sur lui; suivons-le depuis sa naissance jusqu'à sa mort; dans les lieux qu'il habita; voyons quelle guerre il eut à soutenir de la part des hommes, quels secours il reçut de Dieu, quelles victoires il remporta, pour nous apprendre à vaincre comme lui. C'est le fruit que je désire tirer de cet entretien.

Le patriarche Jacob a vécu environ cent cinquante ans qu'on peut partager en trois époques. La première renferme les soixante-quinze ans qu'il a passés dans la Palestine; la seconde les vingt ans qu'il a passés dans la Mésopotamie; la troisième, les autres années que de retour en Palestine il a passé tant en ce pays qu'en Egypte. Sous chacune de ces époques, que de peines ce saint homme a eu à souffrir! que de secours puissants il y a reçus du ciel! que de patience il a marquée. Son nom de Jacob signifie *supplantateur;* il a été donné au second fils de Rébecca, 1° parce qu'il tenait le pied du premier tout en naissant, comme pour le supplanter, 2° parce qu'il a eu l'adresse de lui ravir son droit d'aînesse. Le nom d'Israël qui lui fut donné dans sa lutte avec l'ange signifie *fort contre Dieu.* Jésus-Christ dont il était la figure a rempli la signification de ces deux sens, de celui d'Israël en vainquant la justice du Père éternel; de celui de Jacob, en supplantant le démon par sa passion. Depuis le moment où Jacob obtient la bénédiction d'Isaac, Esaü son frère conservait toujours une haine secrète contre lui à cause de cette bénédiction, et il disait dans son cœur : *Le temps du deuil de mon père viendra, et je me déferai de Jacob.* Rébecca fut informée de ces discours, et pour en prévenir l'effet, elle pensa à éloigner Jacob de la maison paternelle; elle fit entrer Isaac dans son projet en lui proposant d'envoyer leur fils en Mésopotamie y chercher une épouse digne d'eux, et c'est ce qui s'exécuta de la manière la plus surprenante.

Si Isaac et Rébecca n'avaient consulté que la passion de la vanité, ou les règles d'une politique humaine, comment auraient-ils fait partir cet enfant chéri? Vous à qui je propose cette question, ne vous figurez-vous pas qu'ils auraient dû lui donner un train superbe et proportionné à l'élévation de leur rang? Rébecca elle-même pouvait se souvenir de la magnificence d'Eliézer venant la chercher; elle pouvait se rappeler que cet envoyé d'Abraham avait paru ayant à sa suite plusieurs serviteurs qui conduisaient dix chameaux chargés de présents en bracelets et en autres choses précieuses; elle pouvait penser que l'héritier de la maison méritait d'avoir un équipage plus pompeux que le serviteur. N'imagineriez-vous donc pas que Jacob va voyager en prince? Que les pensées des hommes s'accordent rarement avec celles des saints! qu'on le voit bien dans l'histoire de Jacob! Il sort de la maison à pied, un bâton à la main, sans suite et sans provision; il est dans un pays qui lui est promis, sans y être connu, et comme dans un pays étranger; il n'y possède pas même une vile cabane où il puisse passer la nuit et s'y reposer; lorsque la nuit le surprend, et qu'accablé de fatigue, il veut prendre une heure de repos, la terre lui sert de lit et une pierre de chevet. Ceci, mes frères, vous paraît-il sans mystère? en voyant Jacob dans ce dénûment, ne vous rappelez-vous pas l'histoire de celui qui s'est rendu pauvre afin que nous devinssions riches par sa pauvreté? (*II Cor.* VIII, 9) de celui qui pouvait descendre du ciel en terre, ayant pour cortége des légions d'anges et qui n'a pas même été connu des siens en venant en ce monde? de celui qui disait de lui : *Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête?* (*Matth.* VIII, 20.) Cette idée tirera de l'événement suivant un nouveau degré d'évidence et de certitude.

Cette même nuit, dit Moïse, Jacob vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre et le haut touchait au ciel, et les anges de Dieu montaient et descendaient le long de l'échelle. Il vit aussi le Seigneur sur le haut de l'échelle qui lui dit : *Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham votre père et le Dieu d'Isaac, je vous donnerai et à votre race la terre où vous dormez..... je serai votre protecteur partout où vous irez.....* Jacob s'étant éveillé, dit ces paroles : *Le Seigneur est vraiment en ce lieu-ci et je ne le savais pas :* je le regardais comme un lieu profane, et c'est un lieu saint, et dans la frayeur dont il se trouva saisi, il ajouta : *Que ce lieu est terrible, c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel.* Avons-nous bien compris ces paroles, mes frères? pouvons-nous les lire et celles qui les suivent sans éprouver des sentiments tout nouveaux de foi, de confiance, de reconnaissance, de respect pour les lieux saints?

Quand nous entendons que des anges montaient et descendaient le long de l'échelle au pied de laquelle était Jacob, ne croyons-nous pas voir une figure du mystère que Jésus-Christ annonçait en disant : *Vous verrez les cieux ouverts et les anges de Dieu qui monteront et descendront sur le Fils de l'homme!* (*Joan.* I, 51.) Quand nous apercevons cette

Digitized by Google

échelle mystérieuse, les anges qui la montent ou la descendent, le Seigneur appuyé au haut, pouvons-nous douter du dogme de la Providence? du dogme d'un Dieu qui se trouve avec les siens dans le temps de leur affliction et dans le lieu de leur exil? du dogme des anges qui leur sont présents pour offrir à Dieu leurs besoins et leurs prières, et pour leur apporter du ciel les grâces et les consolations divines? Quand aux solennités de nos églises, nous répétons ces mots de Jacob : *Que ce lieu est terrible!* ne nous reprochons-nous pas notre immodestie et notre dissipation dans le lieu saint? car voilà, comme l'observait saint Bernard (Serm. 2, *in Cant.*), la différence qu'il y a ici entre le saint patriarche et nous : au lieu qu'étant dans un champ, il se conduisit comme étant dans le lieu du monde le plus saint et le plus terrible, nous sommes souvent à l'église avec la même irrévérence et avec les mêmes égarements d'esprit que si nous étions dans un champ; nous honorons moins nos mystères que les anciens n'en honoraient les figures. Mais ne nous éloignons pas de notre texte.

Quand nous prononçons ces paroles : *C'est ici la maison du Seigneur et la porte du ciel*, n'ajoutons-nous pas? Oui, ces fonts sacrés sont pour nous la porte du ciel; ils nous l'ont ouverte au moment que nous y avons été ondoyés. Oui, ces tribunaux de la pénitence sont pour nous la porte du ciel : là, les péchés qui nous la fermaient, sont effacés. Oui, cet autel est pour nous la porte du ciel; la victime qui s'y offre nous y introduit en devenant pour nous une victime de propitiation et d'impétration. Oui, tous ces objets qui nous environnent ici, sont pour nous la porte du ciel; il n'en est aucun qui ne nous en rappelle la pensée et qui ne puisse nous en inspirer le désir. Quand nous lisons ce que fit Jacob pour reconnaître la bonté du Seigneur qui lui avait apparu (il fit la première des dédicaces du lieu saint dont parle l'Ecriture; il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête; il l'érigea comme un monument; il répandit de l'huile dessus pour la consacrer au Seigneur; il donna le nom de Béthel, c'est-à-dire *maison de Dieu*, à la ville voisine qui s'appelait Luza). Quand nous lisons ces paroles, y remarquons-nous le monument de la reconnaissance du saint patriarche sans l'admirer? sans concevoir le dessein de l'imiter; sans remercier aussitôt le Seigneur de ce qu'il veut bien ici recevoir nos hommages, écouter nos prières, et nous combler de ses dons?

Un autre signe de gratitude que Jacob ajouta au précédent, fut le vœu qu'il fit en ces termes : *Si Dieu demeure avec moi, s'il me protége dans le chemin par lequel je marche, et me donne du pain pour me nourrir, et des vêtements pour me vêtir, et si je retourne heureusement dans la maison de mon père, le Seigneur sera mon Dieu, et le lieu où est cette pierre que j'ai dressée comme un monument* des merveilles que j'y ai vues, *s'appellera la maison de Dieu, et je vous offrirai, Seigneur, la dîme de tout ce que vous m'aurez donné.* Voilà, mes frères, le plus ancien des vœux que nous connaissions, et celui qu'il suffirait de bien connaître pour avouer ce que nient nos frères séparés, pour avouer qu'il est permis de faire des vœux, d'en faire d'objets libres ou commandés, d'en faire de conditionnels comme d'absolus, c'est ce que vous allez voir.

Le vœu est une promesse faite à Dieu, avec délibération d'une bonne œuvre. C'est *une promesse* et non une simple résolution, bien moins un simple désir, une simple pensée. C'est une promesse faite *à Dieu;* une promesse faite à ses saints ou aux hommes n'est point un vœu. C'est une promesse faite *avec délibération*, avec liberté, avec connaissance de l'engagement qu'on contracte, avec une volonté qui ne soit ni gênée, ni forcée. C'est une promesse d'une bonne œuvre, et il est ordinaire que cette œuvre soit une œuvre de conseil, comme de jeûner certains jours, de renoncer à quelque portion de ses biens, de garder la continence, de n'avoir d'autre volonté que celle d'un supérieur qu'on se choisit dans une communauté séculière ou régulière. Cependant le vœu tombe aussi quelquefois sur des œuvres de précepte et d'obligation (158). Tels sont les vœux de notre baptême, ces vœux que saint Augustin appelle les plus grands de tous les vœux, ces vœux par lesquels nous nous obligeons de renoncer à Satan, de nous attacher à Jésus-Christ, à son Evangile, à ses commandements et à sa sainte Eglise. Tel était le vœu de Jacob, il était d'une œuvre de précepte pour cette première partie : *Si Dieu est avec moi, il sera mon Dieu*, je lui deviendrai redevable par un double titre, par celui du précepte et par celui du vœu; il était aussi d'une œuvre de conseil pour cette autre partie : *J'offrirai la dîme de mes biens* (159). Ce vœu était conditionnel en ce sens, qu'il en avait fait dépendre l'obligation d'une condition dont cependant il se tenait bien assuré, puisque Dieu venait de lui dire : *Je serai votre protecteur.*

Ce vœu était-il méritoire au saint patriarche pour la première partie? lui imposait-il quelque obligation pour la seconde? l'obligation d'un vœu n'est-elle jamais dispensable? Ce sont trois questions dont la solution est ici nécessaire. Celle de la première est aisée. En accomplissant son vœu, Jacob faisait hommage à la Providence; il reconnaissait l'autorité souveraine de Dieu sur tous les événements de sa vie; il joignait donc au mérite de

(158) Quoi que dise ici dom Calmet, jusqu'ici je n'ai rencontré parmi les théologiens (auteurs ou non) que quelques religieux qui aient soutenu qu'un acte ordonné ne pouvait être l'objet d'un vœu; ne voient-ils donc pas qu'en nous ôtant la gloire et le mérite des vœux de notre baptême, ils s'en privent eux-mêmes?

(159) Quoiqu'on ne doute pas que Jacob n'ait exécuté ce vœu, on ne sait quand, ni en faveur de qui.

Digitized by Google

l'obéissance celui de la religion. C'est la solution de la première question.

La seconde n'est pas plus difficile; Dieu ne nous oblige pas à vouer; il nous est libre de le faire; mais dès que nous l'avons fait, nous sommes liés; nous ne pouvons nous dégager de notre promesse qu'en nous en acquittant au plus tôt; le seul délai, s'il venait de négligence, vous serait imputé à péché. *Si vous avez fait un vœu*, nous dit le Sage, *ne tardez point de vous en acquitter, car une promesse imprudente et infidèle lui déplaît.... Il vaut beaucoup mieux ne point faire de vœu, que d'en faire et ne les pas accomplir.* (*Eccle.* v, 3, 4.) C'est la réponse à la seconde question.

Pour répondre à la troisième, il faut faire la distinction suivante : ou l'objet du vœu est de précepte divin, ou de commandement ecclésiastique, ou de simple conseil. Dans le premier cas, le vœu n'est jamais dispensable; le Souverain Pontife ne peut dispenser dans le droit divin. Dans le second, le vœu peut être dispensé; le fait même en est une preuve; car combien de dispenses de lois ecclésiastiques ne sont-elles pas l'objet des vœux de notre baptême? n'y vouons-nous pas d'obéir à l'Evangile et par conséquent d'écouter l'Eglise? Dans le troisième cas, le vœu n'est pas d'une dispense plus difficile; l'Eglise peut en dispenser, et tous les jours elle en dispense sur des raisons dont elle est seule juge.

J'en fais la remarque pour réprimer la témérité de ces hommes qui osent blâmer, et ceux qui demandent, et ceux qui accordent des dispenses tant des vœux qui leur sont particuliers, que des vœux qui sont communs à tous les fidèles. S'il arrivait quelquefois (à Dieu ne plaise que nous le soupçonnions), s'il arrivait quelquefois, ou que le supérieur accordât ce qu'il n'a pas de motif suffisant d'accorder, tant pis pour lui, c'est un cruel dissipateur et non un sage dispensateur. S'il arrive aussi quelquefois qu'on sollicite une dispense sans une raison légitime devant Dieu, tant pis encore pour celui qui la sollicite; en ce cas il devient coupable d'un péché d'irréligion, il se perd pour n'avoir pas tenu sa parole. Vous faire ces observations, n'est-ce pas vous inviter fortement à ne faire jamais de vœu sans conseil, et sans une très-mûre délibération? n'est-ce pas aussi vous faire apercevoir en vous des péchés que vous n'y aviez jamais remarqués? Celui-là est coupable de péché d'irréligion qui viole son vœu; vous avez violé ceux de votre baptême autant de fois que vous avez transgressé quelques-uns des préceptes du Seigneur. De combien de péchés d'irréligion, de perfidie, d'injustice n'êtes-vous donc pas coupables? Occupez-vous de cette crainte après ce discours, c'est l'avis de prudence par lequel je terminerai mes remarques sur le vœu de Jacob et sur la première époque de sa vie.

La seconde, dont la durée a été de vingt ans, renferme les histoires particulières de ses mariages, de sa servitude, de ses travaux chez Laban. Jacob a eu quatre femmes à la fois, Rachel, Lia, Bala, et Zelpha. Arrivant près de Haram, à la fontaine où les bergers abreuvaient leurs troupeaux, il y trouva Rachel qui, selon l'usage louable du temps paissait celui de son père. Il lui fit connaître qu'il était son proche parent; celle-ci ayant couru le dire à son père, Laban vint aussitôt au-devant de lui, l'accueillit avec bonté, le conduisit à la maison et l'y retint pendant un mois sans convention. Ce terme écoulé l'oncle voulut savoir du neveu quel salaire il lui donnerait pour ses services (car dès les premiers jours, Jacob s'était mis à la garde des troupeaux.) Le neveu promit de servir l'oncle sept ans, à condition qu'il lui donnerait Rachel en mariage. Les sept ans passés, les noces se célébrèrent; mais une fourberie impardonnable au beau-père en troubla la joie; il mit Lia à la place de Rachel, et Jacob passa la nuit avec la première sans découvrir son erreur que le matin. Le saint homme qui vit combien le père et la fille (160) avaient offensé le Seigneur, se plaignit vivement de l'injustice qui lui était faite. Bon comme il était, il consentit ensuite à la proposition de Laban qu'il aurait Rachel (161) à condition qu'il servirait sept autres années.

Lia eut quatre enfants de suite, Ruben, Siméon, Lévi, Juda. Rachel qui était la bien-aimée, fut longtemps stérile. Son époux la consola disant que la fécondité venait de Dieu, puis il consentit à une proposition semblable à celle de Sara à Abraham: il consentit à habiter avec Bala son esclave, qui lui donna deux fils nommés Dan et Nepthali; Lia ayant imité sa sœur et ayant aussi donné Zelpha son esclave à son époux, il naquit de cette quatrième alliance deux fils connus sous le nom de Gad et d'Aser. Depuis la naissance de ceux-ci, Lia eut encore deux fils et une fille, Issachar, Zabulon et Dina. Ainsi Jacob avait onze enfants lorsque Joseph et Benjamin vinrent au monde et que Rachel fut délivrée de l'opprobre de sa stérilité. Voilà en peu (162) l'histoire des mariages de Jacob.

Ils sont contraires à nos mœurs actuelles, j'en conviens; il est même dangereux qu'en vous les racontant je ne vous inspire la tentation à laquelle succombaient les manichéens. Ces hérétiques, d'après ce narré, accusaient le saint homme et ses femmes d'une incontinence grossière, et je craindrais de vous scandaliser si je ne justifiais ces di-

(160) La fille était cependant moins coupable que le père. Ce fourbe eut peut-être le talent de lui faire croire que les noces étaient pour elles.

(161) Au bout de huit jours.

(162) J'omets en effet bien des circonstances qu'a rapportées Moïse, par exemple, celle des Mandragores que Rachel demanda à Ruben, et sur lesquelles les interprètes ont fait plusieurs questions; savoir, si le mot *dudaim* signifie des philtres, des lis, du jasmin, des citrons, etc., etc., etc., si elles procuraient la fécondité, etc.

Digitized by Google

verses alliances à vos yeux, si pour cela je ne vous faisais observer avec saint Augustin (*Contra Faustum*, lib. XXII, cap. 47) qu'elles n'étaient contraires ni à la coutume (la coutume alors les approuvait), ni à la nature, puisque ce ne fut ni pour le plaisir, ni pour la sensualité, mais simplement pour avoir des enfants, qu'il prit ces quatre femmes; encore ne prit-il Lia que contre sa première intention, et ce furent les deux femmes du premier ordre qui l'engagèrent à faire de leurs esclaves des épouses du second ordre.

A cette première observation, j'en ajoute une seconde, c'est que Dieu, sous le voile de ces mariages ne couvrait pas de moindres mystères que ceux qu'il avait couverts sous le voile des mariages d'Abraham avec Sara, Agar et Céthera. Les voici, ces mystères : ce sont les prérogatives de l'Eglise de Jésus-Christ, son unité, son universalité, sa fécondité. Son unité; un seul époux à quatre femmes; Jésus-Christ seul est l'époux de toutes les Eglises particulières; les apôtres ne sont que les amis de l'Epoux. Son universalité; quatre femmes de condition différente deviennent épouses de Jacob; en Jésus-Christ, il n'y a ni libre, ni esclave, ni Juif, ni Grec. Sa fécondité, Jacob a douze fils qui sont tous héritiers; dans la famille de Jésus-Christ les vrais Israélites sont aussi tous héritiers; il n'en est pas de sa maison comme de celle d'Abraham où Isaac seul hérite et où tous les autres sont renvoyés avec des présents.

Ce n'est pas seulement des dogmes de son Eglise, dit saint Augustin (*loc. cit.*), c'est encore des mœurs des habitants de cette cité sainte que le Seigneur a voulu nous instruire par les alliances de Jacob avec Rachel et Lia; celle-là, dit saint Augustin, peut nous figurer la vie contemplative, comme Marie; et celle-ci, la vie active, comme Marthe. Ce qui arriva à Jacob à l'égard de ces deux épouses, est ce qui arrive à tout vrai fidèle. Jacob aima Rachel avant Lia, et cependant il eut Lia avant Rachel. Que signifie ceci, sinon que le vrai Chrétien souhaite la vie douce qui unit avec Dieu avant la vie laborieuse, et que cependant il faut qu'il passe par la vie laborieuse pour parvenir à la vie unitive (163)? Mais peut-être ces réflexions spirituelles de saint Augustin sont peu intelligibles à quelques-uns de vous; peut-être celles de saint Chrisostome sur ces noces de Lia, puis de Rachel (164) seront-elles d'un intérêt plus général, et vous me saurez gré de vous les avoir communiquées; et comme il félicitait ses auditeurs de la satisfaction avec laquelle ils avaient témoigné les entendre, j'aurai aussi à vous féliciter des avantages que vous en tirerez lorsqu'il se célébrera des noces dans vos maisons!

Considérez, vous dirai-je avec ce Père, considérez, je vous prie, la simplicité avec laquelle tout se passait chez nos pères, le jour des noces. Nulle pompe diabolique, nul instrument de musique, nulle danse, nul de ces repas où règne la profusion, et qu'on peut appeler festin de Satan, nulle parole à double sens, nul entretien obscène; rien que d'honnête, rien que de décent, rien que de modeste à la table et à la conversation. Loin donc aussi de la solennité de vos noces tout ce qui s'éloigne de cette ancienne simplicité : gardez-vous donc bien d'y appeler ces personnes dont l'art a pour but de remuer les passions par l'agrément séducteur de leur voix ou la douceur enchanteresse de leur symphonie. Ce que vous ne faites point par vous-mêmes, ne permettez pas que vos jeunes gens le fassent. Hélas! ils ne sont déjà que trop portés au mal par le penchant de la nature corrompue : y joindre ce qui frappe la vue et l'ouïe, n'est-ce pas attiser le feu de la concupiscence et rendre son foyer plus ardent? Comment les âmes de vos fils et de vos filles sortiraient-elles de ce brasier sans y avoir brûlé? *Quomodo non pessum it adolescentis anima?*

C'est l'usage, me dites-vous. Et comment pouvez-vous m'objecter l'usage, lorsqu'il nuit au salut? C'est l'usage actuel, me dites-vous. Et moi je vous en oppose un plus ancien et plus respectable : c'est celui des patriarches, c'est celui de Jacob, et, pour vous dire quelque chose de plus, c'est celui d'un idolâtre dont l'exemple vous condamnera un jour. Ne serait-il pas absurde que des Chrétiens, dont le mariage est un grand sacrement, une vive image de l'alliance de Jésus-Christ avec l'Eglise, le cédassent, pour la modestie, à un adorateur d'idoles, comme était Laban? C'est l'usage, me dites-vous une troisième fois. Et moi je vous réponds une troisième fois : Si cet usage est mauvais, ne devez-vous pas y renoncer? N'êtes-vous pas des lâches si vous n'osez le réprouver? Ne craignez-vous pas la punition dont les timides sont menacés dans l'*Apocalypse?* (Chap. XXI.) Si l'usage contraire est bon, s'il est de précepte, ne devez-vous pas l'introduire? Ne voyez-vous pas qu'en l'introduisant vous faites deux biens et que vous recevez une double récompense : une pour votre propre action, et l'autre pour l'exemple que vous aurez laissé à la postérité? Ces motifs, qui ont touché les auditeurs de saint Chrysostome, ne vous toucheront-ils pas aussi? Feriez-vous de ces réflexions ce que vous

(163) Lors donc, poursuit saint Augustin, qu'une âme est touchée d'une affection sainte pour connaître et pour aimer la beauté de la sagesse et de la vérité de Dieu, il faut lui dire, selon l'instruction, qui nous est marquée par cette excellente figure: ce que vous désirez est admirable; car qu'y a-t-il de plus saint et de plus doux que de connaître Dieu et de goûter la vérité de ses mystères? Vous êtes en cela semblables à Jacob qui n'a désiré, ni aimé d'abord Rachel: mais Lia et Rachel sont deux sœurs et Lia est l'aînée, et ainsi il faut épouser Lia, avant d'épouser Rachel, et vous les aurez ensuite toutes deux ensemble. Quelle que soit votre tendresse pour la première, elle ne doit point troubler l'ordre selon lequel on ne peut posséder celle-là qu'auparavant on n'ait eu celle-ci. *Ardor ergo iste*, etc. (*Contra Faustum*, lib. XXII, cap. 43.)

(164) J'y joins celles qu'il faisait aussi sur celle d'Isaac, Hom. 48.

Digitized by Google

avez fait de tant d'autres? Les retiendrez-vous dans l'injustice? Je pense mieux de vous, mes frères; je me persuade même volontiers que, tôt ou tard, mes paroles porteront toutes le fruit dont elles sont la semence; et je trouve dans cette persuasion un puissant motif à redoubler chaque jour de zèle pour le salut de vos âmes.

L'exemple de Jacob conduisant les troupeaux de Laban, son beau-père, en est un second qui m'a toujours frappé, et qui peut-être frappera utilement les pères et mères, les maîtres et maîtresses devant qui je vais en parler. Le fils d'Isaac, l'héritier des promesses, celui à qui Dieu venait de dire : *Je vous donnerai et à votre race la terre où vous dormez; vous vous étendrez à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi;* ce même homme a l'honneur d'être une figure expresse du Messie futur, et par avance il en exprime ces traits que nous connaissons si bien aujourd'hui. Le Fils de l'homme est venu pour servir et non pour être servi; il est venu pour chercher les brebis d'Israël qui étaient perdues; il est venu pour se former une Eglise par ses travaux, ses souffrances et ses sueurs. Rapprochez cette vérité de la figure. Ne remarquez-vous pas la parfaite conformité de l'une avec l'autre? Jacob a servi pendant vingt ans chez Laban : sept pour avoir Rachel, sept autres années pour obtenir la même épouse déjà achetée par sept années de service, enfin six autres années. Ecoutons-le lui-même s'expliquer sur la manière dont il a servi pendant tout ce temps; et pour mieux entendre la force de ses expressions, transportons-nous en esprit au lieu et au moment où il s'en explique.

Il s'était enfui de la maison de Laban; son beau-père, irrité de son départ furtif, l'avait poursuivi et atteint sur la montagne de Galaad; ses desseins de vengeance étant arrêtés par le Seigneur même, qui en songe lui avait interdit jusqu'aux paroles offensantes, il se restreignit à deux choses : à se plaindre de son évasion subite (165), et à redemander ses idoles, que Rachel avait dérobées (166). Jacob répondit d'abord succinctement sur ces deux chefs d'accusation. Sur le premier, il dit : Ce qui m'a fait partir sans vous avertir, c'est que *j'ai eu peur que vous ne voulussiez me ravir vos filles par violence.* Sur le second, il ajoute : Ce que je vous demande, ô mon Dieu, c'est de pouvoir dire à Satan à l'heure de ma mort : *Cherchez partout, et emportez tout ce que vous trouverez à vous ici : « Scrutare quidquid tuorum apud me inveneris, et aufer. »* Puis, élevant le ton et tout ému, il ajouta : *Quelle faute avais-je commise pour vous obliger de courir après moi avec tant de chaleur, et de fouiller et de renverser tout ce qui est à moi* (167)? *Qu'avez-vous trouvé ici des choses qui étaient dans votre maison? Est-ce là ma récompense pour tous les services que je vous ai rendus pendant un si long temps, avec autant de fidélité que de travail? Vos brebis n'ont point été stériles; je n'ai point mangé les béliers de mon troupeau; je ne vous ai rien montré de ce qui avait été pris par les bêtes; je prenais sur moi tout ce qui avait été perdu; vous exigiez de moi tout ce qui avait été dérobé; j'étais brûlé par la chaleur pendant le jour, et transi de froid pendant la nuit, et le sommeil fuyait de mes yeux. Je vous ai servi ainsi pendant vingt ans; vous avez changé dix fois* (168) *ma récompense. Si Dieu ne m'eût assisté, vous m'auriez peut-être renvoyé tout nu chez moi: mais il a regardé mon affliction, et il vous a arrêté cette nuit par ses menaces.*

C'est ce que dit Jacob à son beau-père, et ce qui nous fait bien voir que le juste, en changeant de demeures, ne fait que changer

(165) Trois raisons y engagerent Jacob, le vœu de ses femmes, le froid de Laban et de ses fils; l'ordre qu'il en a reçu de Dieu.

(166) Son action était un vrai vol. Si quelque circonstance en diminuait le crime, c'était peut-être le motif qui était d'ôter à son père la matière de son idolâtrie. Jacob plus éclairé que sa femme, la condamna sans le savoir, lorsqu'il dit à Laban: *Je consens que celui chez qui vous trouverez ces dieux, soit mis à mort.*

Le terme hébreu qui est ici rendu par celui d'idoles, est *teraphim*, sur quoi on dit bien des choses inutiles.

(167) Laban fouilla tout l'équipage de Jacob pour retrouver ses idoles. Rachel les avait cachées sous la litière d'un chameau, et s'était assise dessus. Lorsque son père vint à elle, elle s'excusa de ce qu'elle ne se levait pas par respect, disant que le mal ordinaire aux femmes venait de lui prendre, ce qui pouvait être vrai. S'il ne l'était pas, nous appliquerons ici cette règle de saint Augustin, que toutes les actions des saints ne sont pas saintes, que quand l'Esprit-Saint ne les approuve pas, il faut en juger comme de toutes les autres, par les endroits des livres divins qui en parlent, que tel qui entreprend de justifier les Ecritures, n'entreprend pas pour cela de justifier les actions des hommes, de Lot, par exemple: *Scripturas sacras, non hominum peccata defendimus. (Cont. Faustum*, l. XXII, c. 43.)

(168) C'est-à-dire *souvent*, selon les uns; c'est-à-dire selon saint Jérôme, *à chaque partage*, les cinq dernières années (on peut voir les conventions de Laban et de Jacob au chap. XXXI). Selon elles, Jacob devait d'abord avoir à sa garde un troupeau de brebis et de chèvres d'une seule couleur et prendre pour lui les petits qui seraient de plusieurs couleurs; parce que contre l'attente de Laban il réussit à en avoir beaucoup, la convention contraire fut proposée et acceptée. Celle-ci réussissant encore à Jacob, on revint à la première, ce qui se répéta jusqu'à dix fois.

On sait le secret dont Jacob usa pour avoir beaucoup d'agneaux de diverses couleurs, quoique les mâles et les femelles ne fussent que d'une couleur. On demande là-dessus 1° si ce secret était naturellement efficace; 2° s'il était juste. A la première question on répond que, selon saint Jérôme et quelques autres Pères latins, le secret était naturellement efficace; que selon saint Chrysostome et quelques Pères grecs, il ne l'était que surnaturellement. Ce qui prouve l'opinion de ces derniers, c'est que depuis on a en vain essayé la même chose par le même moyen. On répond à la seconde question, que si Dieu lui-même a révélé ce secret à Jacob, la justice de son usage est suffisamment justifiée. Or on trouve une preuve de cette révélation, chap. III, vers. 11 et 12.

Digitized by Google

de perils; qu'en fuyant un frère qui le haïssait, il tomba entre les mains d'un oncle dur, artificieux, sans affection, sans parole, sans autre guide que celui de son intérêt; qu'il éprouva toute sa vie ce que Jésus-Christ nous a prédit, savoir : que ses disciples trouveraient des ennemis de leur piété dans leur propre famille; que le frère s'élèverait contre le frère, et le père contre ses enfants. Ah! combien de saintes âmes justifieraient ici cette prédiction par leur propre expérience, s'il nous était libre de les entendre! Mais un autre objet doit vous occuper à ce moment

Vous, mes frères, qui avez à remplir la fonction de pasteur dans vos maisons, et moi qui dois m'en acquitter près de vous, nous devons ici nous examiner sur la manière dont nous avons rempli cette importante obligation; nous devons nous examiner si nous avons fait pour les ouailles spirituelles confiées à nos soins ce que Jacob a fait pour les troupeaux de Laban. Les avons-nous conduits dans des pâturages sains et abondants? Leur avons-nous procuré tous les secours de l'instruction et de l'exemple? Avons-nous veillé pour en éloigner les loups et les voleurs? Avons-nous fortifié celles qui étaient faibles? Avons-nous guéri celles qui étaient malades? Avons-nous relevé celles qui étaient tombées? Avons-nous cherché celles qui étaient perdues? Ce que nous faisions dans les commencements, le faisons-nous encore? Le temps, l'habitude, les contradictions ne nous ont-ils pas portés au relâchement? Aujourd'hui, que nous reportons nos regards vers le passé, pouvons-nous dire : *J'étais brûlé par la chaleur pendant le jour et transi de froid pendant la nuit.* Si nous touchions à cet instant où l'esprit de ténèbres, figuré par Laban, mettra en évidence toutes nos actions, pourrions-nous lui dire comme Jacob, et avec le grand saint Martin : C'est en vain, méchant, que tu fouilles jusque dans les replis de mon âme : rien en elle qui t'appartienne. Pourrions-nous dire à Dieu : *Le sommeil a fui de mes yeux; je n'ai perdu aucune de vos brebis; le voleur n'en a point dérobé; la bête farouche n'en a point dévoré; il n'y en a point eu de stérile;* je n'ai reçu ni voulu recevoir la récompense de mes travaux que de vous seul, et ma conscience me rend ce témoignage consolant que j'ai bien combattu. J'attends avec confiance la couronne de justice que vous avez préparée à ceux qui vous aiment : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* (*II Tim.* IV, 8.)

Heureux les pasteurs, les maîtres, les princes, généralement tous les fidèles, qui peuvent à la mort tenir ce langage consolant, figuré par celui de Jacob à Laban! De ce lieu qui est la porte du ciel, ils passeront dans cet auguste sanctuaire, et y loueront le Seigneur pendant l'éternité. C'est le bonheur que je vous souhaite, etc. *Amen.*

INSTRUCTION XIV.

JOSEPH. — HISTOIRE DE SES ABAISSEMENTS AVEC LEUR SENS MORAL.

Gen. XXXVI, 1-48; XXXVII, 1-36; [le XXXVIIIe chap.) sera expliqué avec le XLIX]; XXXIX, 1-23; XL, 1-23.)

Ite ad Joseph.

Allez à Joseph. (*Gen.* XLI, 55.)

Vous enfants, allez à Joseph, écoutez-le raconter ses songes innocents; voyez comme il court à la voix de son père; il sera pour vous un exemple de cette charmante simplicité; de cette aimable candeur, de cette prompte obéissance, et de toutes ces vertus dont nous recommandons spécialement la pratique à ceux de votre âge : *Ite ad Joseph.* Vous frères et sœurs, allez à Joseph; voyez comme il aime des frères dont il sait qu'il n'est pas aimé, comme il les cherche errants dans les champs çà et là, lorsqu'il a tout à craindre de leur haine; il sera pour vous un exemple de cet amour fraternel qui affermit les familles, et qui doit vous unir inviolablement les uns avec les autres : *Ite ad Joseph.* Vous que l'envie et la jalousie anime contre vos frères, allez à Joseph; voyez comment la Providence a humilié ceux qui l'avaient haï et persécuté; de là vous conclurez que loin de haïr, vous devez au contraire aimer davantage ceux de vos frères qui sont plus favorisés de vos pères et mères : vous vous persuaderez facilement que vous devez suivre en cela, l'inclination de ceux à qui après Dieu, vous êtes redevables de toute chose : *Ite ad Joseph.* Vous pères et mères, allez à Joseph; voyez comme Jacob le distingue de ses autres enfants, parce qu'il remarque en lui des qualités estimables qu'il ne remarque pas dans les autres; vous conclurez de là : 1° que ce serait de votre part une injustice de témoigner une égale amitié à des enfants dont les uns seraient vertueux et les autres vicieux et déréglés : 2° que vous devez cependant ménager les faibles qui sans être vicieux ont moins de vertu que leurs frères, et qui pourraient être découragés par une distinction trop marquée : *Ite ad Joseph.* Vous serviteurs et servantes, allez à Joseph; voyez comme il a servi chez Putiphar; il y sera pour vous un exemple de la fidélité, de l'attachement, de l'amour du travail, de ces qualités qui sont aussi rares qu'elles sont nécessaires à de bons domestiques : *Ite ad Joseph.* Vous qui êtes dans l'affliction! allez aussi à Joseph; voyez-le dans les diverses épreuves où sa patience a été mise pendant treize ans consécutifs; faites tout ce qu'il vous dira par sa conduite; devenus vous-mêmes des Joseph, vous ne résisterez plus à ceux qui vous feront du mal; vous bénirez ceux qui vous maudiront; vous attendrez avec résignation les moments que la Providence a marqués pour vous tirer de vos peines : *Ite ad Joseph, et quidquid ipse vobis dixerit, facite.*

Vous et moi, mes frères, allons tous ensemble à Joseph, et d'abord instruisons-nous des abaissements qui l'ont conduit à la

Digitized by Google

puissance souveraine. Ce sera le sujet de ce discours, dont les fruits excellents se présenteront d'eux-mêmes à la main de quiconque voudra les cueillir.

Ce Joseph dont nous vous parlons aujourd'hui, mes frères, était un des douze fils de Jacob, connus sous le nom des douze patriarches, parce que chacun d'eux fut souche et chef d'une tribu. Il naquit de Rachel l'épouse bien-aimée dans la vieillesse de son père, et eut pour frère utérin le seul Benjamin dont la naissance coûta la vie a sa mère. Il fut, comme ses frères, dès son bas âge, occupé à paître les troupeaux de son père, et dès lors il donna quelques marques de son horreur pour le péché. Il vous apprit, enfants, que quand vous voyez vos frères et sœurs faire quelque mauvaise action, vous devez les en reprendre d'abord, et ensuite, s'ils ne se corrigent, en avertir vos pères et mères. Ayant aperçu que les fils de Bala et de Zelpha commettaient un de ces crimes énormes que l'Ecriture ne nomme point (169), il eut la force et le courage de les accuser près de Jacob, quoiqu'il prévît ou qu'il pût prévoir les suites fâcheuses de son accusation. En considération de sa tendre piété, et parce qu'à la beauté de l'âme il joignait celle du corps et la qualité de fils de Rachel, il fut plus aimé que les autres. Jusque-là rien que de juste; des pères et mères peuvent, ils doivent même régler le sentiment de l'amour paternel, sinon sur la beauté, sur la vivacité, sur l'adresse, sur la pénétration, sur les autres talents naturels, du moins sur la vertu qui relève ces avantages de la nature. Mais voilà ce qui paraîtra moins réfléchi de la part de Jacob. Non-seulement il aima Joseph plus tendrement, mais il laissa apercevoir cette prédilection à ses frères en lui donnant une robe de différentes couleurs, et c'est en quoi nous n'hésitons pas de dire avec saint Ambroise qu'il manqua de prudence, si nous jugeons de son action par l'événement.

C'est en effet depuis ce moment, comme l'Ecriture l'observe, que *ses frères le haïssaient, et* qu'ils *ne pouvaient plus lui dire une parole de douceur;* c'est à ce moment que nous pouvons prendre la date de ses abaissements, de ces abaissements profonds qu'il souffrit chez les siens d'abord et de la part de ses propres frères, ensuite chez les étrangers et de la part de ses maîtres. Etudiez-en bien l'histoire, vous surtout pères et mères! et vous en conclurez combien c'est un grand mal que vous ne témoigniez pas une amitié égale à tous vos enfants; vous sentirez l'importance de cette leçon, que saint Ambroise faisait aux pères et mères à l'occasion du fait que je vous raconte. « Vous, » leur disait-il (*De Joseph.*, c. 2), « Vous que Dieu a rendus pères et mères, aimez vos enfants avec une affection pleine de sagesse; soyez justes dans la distribution que vous leur faites des marques de votre amitié; si vous en avez plus pour l'un d'eux que pour les autres, cachez-là dans votre cœur, de peur que si vous la découvrez, vous ne lui attiriez l'envie de ceux dont vous devriez, au contraire tâcher de lui procurer l'estime et l'affection. C'est là vraiment aimer un fils que de le rendre aimable à ses frères; la gloire d'un père et d'une mère vraiment sages est la paix et l'union de leur famille; une parfaite amitié entre vos enfants est le plus précieux héritage que vous puissiez leur laisser. Comme la nature les a égalés en leur donnant à tous, par leur naissance, le même principe de vie, ayez soin aussi de les partager également, en répandant sur tous les marques de votre tendresse, et les effets de votre bonté. Si vous donnez une terre, ou quelque autre bien, à un fils que vous aimez plus qu'un autre, à un aîné que vous aimez plus que ses puînés, ne vous étonnez pas que ce don excite l'envie de ceux-ci, puisqu'une robe que Jacob donna à Joseph, excita en ses frères cette horrible aversion qui les porta aux excès consignés dans l'histoire. »

La piété de Joseph l'avait fait haïr. (Il est d'autant plus naturel que les méchants haïssent les bons, que la conduite de ceux-ci est une censure perpétuelle des mœurs de ceux-là. La préférence dont son père lui donnait des marques, avait nourri cette haine. Ils étaient fâchés de voir passer à un autre des récompenses qu'ils ne se mettaient pas en peine de mériter.) Deux songes dont Joseph leur fit le récit avec toute la simplicité d'un enfant, la porta a son comble. *Il me semblait*, disait-il à ses frères une première fois, *que je liais avec vous des gerbes dans un champ, et ma gerbe se tenait debout, et vos gerbes étant autour de la mienne* se prosternaient devant elle. *J'ai vu*, leur disait-il une seconde fois, *le soleil et la lune et onze étoiles qui m'adoraient*. Il racontait ainsi ses songes, parce qu'il n'y attachait aucune importance, parce qu'à son âge il ne voyait pas les conséquences de son récit, peut-être aussi parce qu'il ne les prenait que pour des songes ordinaires et des effets de son imagination; mais qu'il s'en fallut que son père et ses frères les entendissent avec la même indifférence! Le père considérait tout ceci avec attention et dans le silence. Il savait qu'il y avait quelquefois des songes mystérieux et prophétiques; il regardait comme tels ceux de son fils; il en était ravi d'admiration, et cependant il crut devoir le reprendre de son récit, soit pour préserver cette belle âme des funestes impressions d'un secret orgueil, soit pour l'empêcher d'exposer ses dons à l'envie de ses frères.

Cette passion se manifesta d'abord par les paroles d'aigreur qu'ils dirent à Joseph: *Est-ce que vous serez notre roi et que nous serons soumis à votre puissance?* Ensuite passant des paroles aux effets, elle éclata de la ma-

(169) On ne peut donc en connaître l'espèce : saint Thomas croit que c'était le crime horrible de bestialité.

Digitized by Google

nière que vous allez entendre, d'une manière qui vous apprendra (si vous ne le savez déjà par des exemples domestiques) combien la haine, entre les parents surtout, est dangereuse, combien elle est implacable.

Nous avons remarqué plus haut que les enfants de Jacob paissaient les troupeaux de leur père; nous observerons ici qu'ils les paissaient, tantôt dans un canton plus près d'Hébron qui était la demeure de Jacob, tantôt dans un canton plus éloigné; que leur pays n'étant pas encore extrêmement peuplé, et les pâturages des environs appartenant au premier occupant, ils conduisaient leur bétail à la distance quelquefois de dix, quelquefois de vingt lieues, en sorte que souvent il s'écoulait bien du temps avant que leur père n'eût de leurs nouvelles. C'est ce qui était arrivé à l'époque où nous touchons dans l'histoire de Joseph. Allez, lui dit donc alors Jacob, voyez si vos frères se portent bien, si les troupeaux sont en bon état, et rapportez-moi tout ce qui se passe. Il ne prévoyait pas, ce prophète si éclairé sur tant d'autres événements, que cet ordre le priverait de l'objet chéri de son cœur; Dieu qui l'avait instruit de la grandeur future de son aimable fils, lui avait caché les voies qui le conduiraient à cette élévation. Docile à la voix de son père l'enfant part à l'instant; d'Hébron il va jusqu'à Sichar; de Sichar il passe jusqu'à Dothaïn, éloigné d'Hébron de vingt-cinq à trente lieues, comptant pour rien ses peines, pourvu qu'il ait le plaisir d'embrasser des frères qu'il aime sincèrement.

Vous qui ne consultez ici que la religion et la nature, ne croyez-vous pas que son arrivée réjouira ses frères? qu'ils l'embrasseront tendrement? qu'ils l'inviteront à se rafraîchir et à se délasser? qu'ils s'informeront de la santé de leur père et mère (170)? Ce sont des devoirs auxquels ils n'eussent pas manqué si leur cœur eût été libre de toute passion; mais l'envie, ô passion cruelle et tyrannique! l'envie s'y était insinuée; elle y avait étouffé tout sentiment naturel; elle les avait aveuglés, endormis, distraits jusqu'à oublier ce qu'ils devaient à Dieu, ce qu'ils devaient à leurs parents, et ce qu'ils se devaient à eux-mêmes; du plus loin qu'ils aperçoivent cet enfant, l'objet de leur haine, ce vice assoupi se réveille et se ranime: *Voici notre songeur qui vient*, se disent-ils d'un commun accord (171), *allons, tuons-le, et le jetons dans cette vieille citerne. Nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré, et après cela on verra à quoi ses songes lui ont servi.* Quel horrible complot! Les méchants qui l'ont formé ne doutent pas même de son succès; ils croient être bien assurés que jamais Joseph ne régnera, que jamais il ne sera leur supérieur, s'ils le jettent dans une citerne d'où il ne puisse sortir, s'ils le vendent comme un vil esclave pour être mené en un pays étranger. Mais que la sagesse divine est admirable! comme elle se joue de la prudence humaine! comme elle se sert des projets des hommes pour les détruire!

Les moyens que les frères de Joseph emploient pour le tenir dans un abaissement éternel, sont ceux-là mêmes dont la Providence use pour le conduire au faîte des honneurs. Sans vouloir la malice de ceux qui conçoivent des projets si détestables, sans l'approuver et même tout en la condamnant, Dieu la dirige de manière qu'elle commence la chaîne de ces événements dont le dernier va aboutir à la souveraine autorité de Joseph. Il n'arrête donc pas d'abord la méchanceté de ceux qui veulent le mal, seulement il l'incline vers un genre de mort d'autant plus cruelle qu'elle sera plus lente, et lorsque le saint patriarche est dans la citerne, il dispose le tout tellement que Ruben est absent au moment où il pourrait le tirer de la citerne, et le rendre à son père selon ses vues, tellement qu'il passe des marchands Ismaélites avant qu'il ne meure, tellement que Juda propose de le leur vendre, que tous acquiescent à cette proposition, et que Joseph, vendu vingt pièces d'argent (172), est mené en Egypte.

Il y a donc deux manières de voir ces faits: l'une est d'y considérer l'influence des causes secondes et c'est peut-être celles dont vous les aviez aperçus jusqu'à ce moment; l'autre est d'y considérer l'influence de la cause première, de la Providence qui se cache sous les causes naturelles, qui les meut, qui les arrête, qui les dirige vers le but qu'elle se propose, de manière qu'il y arrive certainement, et c'est celle dont vous devez maintenant voir les abaissements de Joseph. Vous devez y voir la main de Dieu qui, dans le dessein de le rendre tout-puissant en Egypte à l'âge de trente ans, lui inspire des songes, permet qu'il les raconte, tolère que ses frères l'en haïssent davantage, et même que parmi plusieurs moyens de s'en défaire, ils choisissent celui de le vendre pour être mené en Egypte.

Et, prenez-y bien garde, ce que je dis de ces faits concernant Joseph, je le dis également de tous ceux qui vous concernent. Le Seigneur a ses desseins sur vous comme sur lui; il a de toute éternité réglé qu'ils s'exécuteraient d'une telle manière; il a réglé, par exemple, que vous triompheriez de tels obstacles à votre salut éternel, et même à votre prospérité temporelle, en souffrant telle humiliation, en éprouvant telle contradiction, en attendant telle clameur du public contre vous. Tandis que vous ne considérez ces abaissements que d'une manière humaine, vous croirez que tout est perdu; mais dès que vous les considérerez des yeux de la foi, dès qu'éclairés de ce flambeau, vous apercevrez la main de Dieu qui, des difficultés même que le monde vous oppose,

(170) Lia vivait encore, et c'est de là que Jacob disait, est-ce que votre mère vous adorera?

(171) Il paraît qu'il faut en excepter Ruben.

(172) Trente-deux livres dix sous de notre monnaie.

Digitized by Google

vous forme autant d'échelons pour arriver où il vous veut, alors les vents souffleraient, les flots s'enfleraient, l'univers se soulèverait contre vous, que vous diriez : Je reconnais ici, ô Dieu, l'œuvre de votre main, dont un caractère essentiel sont les peines de celui en qui vous opérez. C'est le sentiment qui croîtra en vous à proportion que vous vous instruirez de la vie de Joseph ; elle est, du commencement à la fin, une des preuves les plus sensibles de cette vérité enseignée par le Sage, que la Providence atteint infailliblement à son but, et que cependant elle y parvient sans user de contrainte, mais en disposant de tout avec douceur. La suite va vous en convaincre.

C'est en Egypte que la Providence voulait élever Joseph, et c'est en Egypte qu'il fut conduit ; c'est à la cour même de Pharaon qu'il devait paraître avec éclat, et c'est à un premier officier de la cour qu'il fut vendu, c'est à Putiphar. Heureux les maîtres qui ont des serviteurs fidèles, économes, intelligents, craignant Dieu ! jusqu'où les biens de ceux-là ne prospèrent-ils pas entre les mains de ceux-ci ? Putiphar ne tarda point à l'éprouver, ce bonheur ; il n'eut pas de peine à se persuader que l'ordre, la paix, l'abondance étaient entrés dans sa maison avec Joseph. Plein d'estime pour le rare mérite de ce jeune esclave, non-seulement il lui allégea le poids pesant de la servitude, mais il lui confia le soin de sa maison ; il se déchargea sur lui de l'administration de ses affaires personnelles, pour se livrer totalement à celles de son emploi à la cour. Beaux jours que vous durâtes peu ! Telle la nuée qui retire subitement dans son sein l'éclair qui s'en était échappé, telle la tempête qui avait laissé un rayon de lumière à Joseph chez Putiphar ; elle le retira à elle pour tonner ensuite d'une manière plus épouvantable qu'auparavant. O Dieu ! à quelles épreuves vous mettez vos élus !

Le jeune Joseph réunit en lui toutes les qualités de l'âme et même du corps ; il a tout ce qu'il faut pour plaire selon l'esprit, et malheureusement il plaît selon la chair, remarquez à qui : c'est à une maîtresse (173), à une maîtresse impudente, à une maîtresse plus dangereuse que ne serait une victime infâme de la lubricité publique, à une maîtresse qui lui fait les propositions les plus criminelles, et qui, chaque jour, les renouvelle en y joignant les larmes, les instances, les prières et les menaces, et enfin la violence en le saisissant par l'habit. Fut-il jamais pas plus glissant, occasion plus dangereuse, tentation plus délicate ? L'alternative est terrible pour Joseph ; il faut qu'il choisisse de deux choses l'une ; il faut ou qu'il consente à passer pour un hypocrite, un fourbe, un insolent, un adultère digne de prison ou même de mort ; ou qu'il devienne un ingrat et un injuste envers son maître, un pécheur et un audacieux envers Dieu, sous les yeux duquel il est. Quel eut été votre choix dans ces circonstances ? Je me repens presque de vous avoir fait cette question ; je crains qu'elle ne vous ait troublés et scandalisés.

Cependant ne perdons point de vue le dessein du Saint-Esprit, ce n'est pas seulement un objet à admirer qu'il nous propose dans la personne de Joseph ; c'est un exemple à imiter. Il nous instruit de l'estime que ce saint a eu pour la chasteté, du généreux sacrifice qu'il a fait pour la conserver, afin que nous l'estimions comme lui, que nous soyons disposés comme lui à la garder au prix de notre liberté et même de notre vie ; qu'au moment de la tentation nous disions aussi affectueusement que lui : comment donc pourrais-je commettre un si grand crime et pécher contre mon Dieu ? *Quomodo ergo possum facere hoc malum et peccare in Deum meum ?* Dans la nécessité de tout perdre ou d'offenser son Dieu, le chaste Joseph n'hésite pas ; arrêté par son manteau, il le laisse entre les mains de celle qui veut corrompre son innocence ; il s'enfuit de son appartement, il s'expose à toutes les suites qu'aura son refus ; et quelles suites fâcheuses n'aura-t-il pas ?

Imaginez ici une femme emue d'une violente passion ; une impudente qui a osé faire les avances les plus licencieuses à un esclave et qui s'en croit méprisée ; une impudique dont l'amour est changé en fureur et dont la fureur peut se faire écouter. Vous serez déjà instruit d'une partie de cette scène horrible où la vertu est opprimée et où le vice triomphe. Irritée et poussée par l'esprit de vengeance, la maîtresse de Joseph entreprend (c'est de quoi sont capables ces inclinations funestes qu'on qualifie *tendresse, amitié*), elle entreprend de perdre celui qu'elle n'a pu séduire ; et Dieu qui veut apprendre aux siens à souffrir de l'oppression, permet qu'elle y réussisse ; elle crie ; elle montre un manteau qui (sans qu'elle y prenne garde) dépose contre elle ; elle se plaint qu'un vil esclave ait osé attenter à son honneur ; il arrive ce qui malheureusement n'arrive que trop souvent ; elle est crue sans examen, et Joseph est chargé de l'indignation de son maître, et Joseph est couvert d'un autre manteau, de celui de la honte et de l'ignominie, et Joseph est jeté dans le fond d'un noir cachot, et Joseph ignore combien de temps il y restera ; il ne sait même s'il en sera jamais tiré que pour être conduit à quelque gibet. Se conçoit-il une position plus cruelle ?

O mon Dieu ! que vous êtes admirable dans vos saints que vous mettez à de telles épreuves ! que vous êtes admirable dans les rigueurs que vous exercez sur eux ! que vous êtes admirable dans les soins que vous prenez d'eux : ô si vous vous rendiez aussi admirable envers moi ! mais, mon Dieu ! qui suis-je pour vous témoigner ce désir ? ah !

(173) Joseph dit que la femme de Putiphar, pour être seule à la maison, choisit un jour ou toutes les femmes assistaient à une grande fête, et qu'elle feignit d'être malade.

Digitized by Google

si jamais vous l'exaucez en m'éprouvant, exaucez-le de même, en plaçant à mes côtés cette sagesse qui accompagna toujours Joseph.

Elle ne l'avait point abandonné lorsqu'il fut vendu; elle le préserva du péché lorsqu'il y fut invité; elle descendit avec lui dans le cachot; elle l'accompagna jusqu'à ce qu'elle lui eût mis en main le sceptre royal et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avaient traité si injustement (*Eccli.* XLIX, 17, 18; *Sap.* X, 10-14); elle lui inspira la patience; elle lui montra le terme où vont aboutir dans la vie future les maux de la vie présente; guidé par ses avis, il fut toujours en paix, toujours égal à lui-même, ne se plaignant point, n'accusant point les hommes d'injustice, ne rejetant point sur eux la cause de ses malheurs, les recevant constamment de la main de Dieu. Un mot de son histoire nous découvre en lui toutes ces heureuses dispositions.

Deux grands officiers de la cour sont envoyés en prison; ils ont chacun un songe qui les inquiète et les attriste; Joseph leur en donne l'explication; il prédit au grand échanson (174) qu'il sera rétabli dans sa charge, et au grand pannetier qu'on lui coupera la tête, que son corps sera attaché à une croix, et que les oiseaux déchireront sa chair. Après avoir annoncé au premier la faveur qu'il reprendra auprès de son maître, il lui dit : *Seulement souvenez-vous de moi*, je vous prie, *lorsque ce bonheur vous sera arrivé, et rendez-moi ce bon office de supplier Pharaon qu'il daigne me tirer de la prison où je suis, parce que j'ai été enlevé par fraude et* par violence, *du pays* de Chanaan où habitent maintenant mes parents qui sont *des Hébreux et que l'on m'a renfermé ici étant innocent.* Quelle modération de ce prisonnier! quelle excellente leçon il en fait à tous ceux qui sont tentés de dévoiler les fautes de ceux de qui ils ont à souffrir! il ne nomme, ni ses frères qui l'ont vendu, ni la femme de Putiphar à la calomnie de laquelle il a succombé, il se borne à dire qu'*il est innocent;* il laisse à Dieu le soin de manifester son innocence: une telle réserve est-elle bien commune? S'il prie l'officier du roi de se souvenir de lui, c'est que la Providence permet, elle veut même qu'on emploie les moyens naturels avant de recourir aux surnaturels; du reste il prie sans bassesse, sans faire d'instance, sans paraître mécontent; il est disposé à demeurer dans son cachot aussi longtemps qu'il plaira au Seigneur, qui a toujours été et qui sera toujours son unique appui.

Il est rare, mes frères (et c'est ici une leçon qui, sans vous éloigner du respect dû aux grands, vous disposera cependant à leur faire peu la cour, à perdre moins de temps à les voir), il est rare que ces hommes aient beaucoup de reconnaissance; il leur semble que les autres hommes sont faits pour eux; il est encore plus rare qu'ils se souviennent hautement de leurs compagnons d'infortune; il est encore plus rare qu'ils produisent ceux de qui ils ont reçu des services dans des temps nébuleux. Joseph eut le temps de s'en apercevoir; deux ans se passèrent avant que le grand échanson pensât à lui; peut-être n'y eût-il pensé jamais, si cette pensée n'eût été un moyen de plaire au prince. Celui-ci avait eu deux songes. Dans un premier, il avait vu sept vaches grasses sortant du Nil et paissant dans des marécages; puis sept autres extraordinairement maigres qui paissaient aussi sur le bord du même fleuve en des lieux pleins d'herbes, qui dévorèrent les premières et qui demeurèrent aussi maigres et aussi affreuses quelles étaient auparavant. Dans un second, il avait vu sept épis pleins de grains et très-beaux qui sortaient d'une même tige; puis sept autres fort maigres qu'un vent brûlant avait desséchés, et qui dévorèrent aussi les premiers. Pour avoir l'explication de ces deux songes inquiétants, il avait inutilement fait venir et interrogé ses devins. Ce moment était celui que la Providence avait marqué pour la délivrance de Joseph, et dès qu'il est arrivé tout cède aux obstacles qui l'avaient retenu dans sa prison; l'oubli du grand échanson cesse, il parle au roi de son bienfaiteur, qui aussitôt est tiré de prison, rasé, proprement habillé et présenté au roi. Ainsi se termine l'histoire des abaissements de Joseph.

Une expression de Moïse deux fois répétée nous fait comprendre ce qui l'y soutenait : *Le Seigneur était avec lui.* « *Fuit Dominus cum eo.* » Il était là, sa force, sa consolation, sa félicité. Ses frères avaient pu l'éloigner de la maison paternelle, le priver des douceurs qu'il y goûtait, le réduire en un dur esclavage, mais ils n'avaient pu le séparer de Dieu; il l'avait eu chez son père pour protecteur, et il l'eut chez Putiphar, et jusque dans ses chaînes pour lumière et pour consolateur. Appliquez-vous cette remarque, ô vous que l'envie persécute! vous que la calomnie noircit! vous qui êtes les martyrs de la vertu, et qui essuyez toute la honte du vice! fortifiez-vous de cette réflexion que vous trouverez le Seigneur partout où vous irez, qu'il sera avec vous dans la tribulation, qu'il sera votre lumière dans les ténèbres, votre défenseur dans les combats, votre paix dans le trouble, elle suffira pour vous rendre content dans toutes les situations de la vie. Si Dieu est pour vous, qui sera contre vous? que peut-il vous manquer ayant le souverain bien? Si vous aviez à choisir le sort, ou de Joseph avec qui Dieu était, ou le

(174) Le songe de cet échanson nous apprend qu'il y avait en Egypte des vignes et du vin. Hérodote nous dit qu'il n'y en avait point. Qui croire? R. En supposant, ce qui n'est pas, que Moïse même adopte la pensée qu'il y avait des vignes en Egypte; c'est lui qu'il faudrait croire. Nous ne croyons pas, pour lever cette difficulté, ni devoir, ni pouvoir recourir aux rois pasteurs qui s'emparèrent de l'Egypte, et qui introduisirent l'usage du vin. Fable que le règne de ces pasteurs en Egypte.

Digitized by Google

sort de ses persécuteurs, soit en Chanaan, soit en Egypte, lequel préféreriez-vous? Je sais qu'ici la nature combat la raison éclairée de la foi; mais enfin cette raison ne vous déciderait-elle pas pour le sort de Joseph? que servait à ses frères d'être dans la maison d'un père opulent, d'avoir en propriété des troupeaux nombreux (175), et de dominer dans leurs pays, si dans ce pays ils étaient très-éloignés de Dieu? si le crime avait mis une distance infinie entre le Seigneur et eux? s'ils avaient le corps souillé d'inceste, les mains teintes de sang, et un cœur ne respirant que le carnage?

A ce tableau des enfants de Jacob serait-il possible de ne frémir pas d'indignation contre eux? C'est donc jusque dans le sein de sa famille que ce patriarche a trouvé des sujets de chagrin, comparez-le maintenant avec son frère Esaü; la fortune de l'un avec la fortune de l'autre. Le partage de celui-ci avec le partage de celui-là. Lequel vous paraîtra plus riche, plus grand et plus puissant? Ne sera-ce pas Esaü sincèrement réconcilié avec Jacob? Il le quitte après les funérailles d'Isaac, leur père commun; il lui laisse la terre de Chanaan sans paraître faire attention aux promesses dont elle est l'objet; il part de nouveau pour la montagne de Séir où il a déjà habité; il s'y fixe invariablement; il fait la conquête d'une grande partie du pays appelé de ce nom; parmi ses petits-fils on comptait quatorze princes déjà avant Moïse (176) onze ducs et peut-être (177) un nombre encore plus grand de rois; son père en le bénissant avait dit (178) : *Votre bénédiction ne sera pas dans la fécondité de la terre et dans la rosée du ciel, puisque vous habiterez un pays stérile, mais vous vivrez de l'épée* (*Gen.* XXVII, 39, 40) Il eut donc encore cet avantage sur son frère, puisque c'en est un, selon le monde, de manier l'épée, plutôt que le soc d'une charrue, ou la houlette d'un berger. En quoi donc Jacob a-t-il été préféré à Esaü? que lui a valu de plus son droit d'aînesse? Peut-on après ces observations, ne pas voir qu'Israël et les vrais Israélites doivent porter leurs regards sur d'autres biens que sur les biens de la terre, et qu'ils se tromperaient lourdement s'ils bornaient les promesses que le Seigneur leur a faites aux objets terrestres et sensibles?

Imitons-les donc ces Israélites spirituels; comme Esaü nous laisse les biens de la terre de promission, laissons-lui aussi les biens de la stérile montagne de Séir; abandonnons aux hommes vains et mondains les choses vaines et mondaines; allons à la vraie gloire, au vrai bonheur par la voie qui y conduit; entrons avec courage dans celle des abaissements; suivons-y Joseph constamment, et plutôt que de nous en écarter, consentons à nous y enfoncer encore davantage; c'est l'exemple qu'il nous a donné en consentant à passer d'un état commode, dans une obscure prison où il fut mis dans les fers, plutôt que de ternir la glace délicate de la chasteté. C'est l'exemple que je vous exhorte tous à avoir sous les yeux, et vous surtout, filles dénuées des biens de la fortune! Jeunesse chrétienne devant qui des infâmes séducteurs font quelquefois luire l'or, sous prétexte de vous tirer de la misère corporelle, et dans la vérité pour vous plonger dans la fange de la misère spirituelle! Vous encore plus particulièrement, pauvres servantes! vous qui servez des maîtres qui n'ont pas honte d'être les corrupteurs d'une vertu dont ils sont par devoir les tuteurs! bouchez les oreilles à leurs discours obscènes, comme Joseph à ceux de la femme de Putiphar; opposez à leur entreprise ce mur d'airain : *Comment pourrai-je commettre un si grand mal contre mon Dieu?* Fuyez leur présence et ne vous trouvez jamais seules avec eux sous aucun prétexte; sortez de leur maison dès que votre temps sera fini. C'est encore ce qu'eût fait Joseph s'il eût pu; mais il appartenait à perpétuité à Putiphar; il l'aurait donc volé en rompant les liens de sa servitude; il ne peut que fuir sa maîtresse et ses appartements, et il les fuit; il fait tout ce qu'il peut licitement, et il s'en tient là. Imitez-le et soyez dans la ferme et inébranlable résolution de quitter votre manteau, plutôt que la chasteté, tous les biens extérieurs figurés par le manteau, plutôt que le moindre des biens intérieurs dont un des plus précieux est la chasteté. C'est par cet avis de salut que je terminerai ce discours; c'est en vous souhaitant la vertu de Joseph dans le temps, et sa récompense dans l'éternité bienheureuse. Au nom du Père, etc. *Amen.*

—

(175) Le chap. XXXVIII prouve qu'alors Juda et probablement ses frères étaient richement établis, nous renvoyons l'explication de ce chapitre aux bénédictions de Jacob, chap. XLIX.

(176) Le verset 31 du chap. XXXVI, porte, *et les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfants d'Israël eussent un roi, furent Bela*, etc. De là on conclut que Moïse n'est donc pas l'auteur de ce livre, et pour prouver cette conséquence on fait cet argument : Celui qui a écrit ce livre vivait dans un temps où les enfants d'Israël avaient des rois; or Moïse n'a pas vécu dans ce temps mais bien auparavant, donc il n'a pas écrit ce livre.

Deux réponses à cette objection. Car, 1° on peut nier la première proposition et dire: que celui qui a écrit, non *ce livre*, mais ce verset, vivait au temps des rois d'Israël; il peut être arrivé qu'un savant de ce temps l'ait mis en note et à la marge du livre, et qu'ensuite un copiste l'ait transporté de la marge dans le contexte.

Mais, dira-t-on, ce savant n'était pas inspiré pour écrire cette note; elle n'est donc pas écriture inspirée; la totalité des livres saints n'est donc pas inspirée. *Oui* et *non*. Oui, si l'on entend cette totalité des articles concernant le dogme et la morale. Non, si on l'entend des remarques critiques sur les bornes des lieux et autres semblables.

2° On peut nier la seconde proposition, puisque Moïse a été un des rois d'Israël, le chef de tout le peuple. (Voyez ABBADIE, tom. I, p. 275.)

(177) On ne sait pas bien si les rois nommés depuis le verset 31, chap. XXXVI jusqu'au verset 40, étaient Iduméens ou étrangers.

(178) Cette paraphrase des versets 39 et 40 du chap. XXVII contraire à la Vulgate, est sur l'hébreu, et donnée par l'abbé Duguet.

Digitized by Google

INSTRUCTION XV.

JOSEPH FIGURE DE JÉSUS-CHRIST, DANS SES ABAISSEMENTS ET SON ÉLÉVATION.

(*Gen.* XXXVII-XLVI.)

Ite ad Joseph.

Allez à Joseph. (*Gen.* XLI, 55.)

L'histoire de ce grand homme, mes frères, n'a rien perdu de son mérite en franchissant l'espace immense qui sépare le siècle où il vivait de celui où nous vivons. On peut même assurer que s'il est des histoires saintes qui excitent singulièrement la curiosité et qui fixent mieux l'attention de nos auditeurs, celle de Joseph en est une; quelle peut être la raison de ceci? est-ce parce que les pères et mères en instruisant leurs enfants dès le bas âge, l'esprit et le cœur de ceux-ci sont tout préparés à l'entendre? est-ce parce que les personnages qui figurent sont tous grands, tous intéressants? est-ce parce que les événements en sont extraordinaires? extraordinairement propres à émouvoir les sens et à les tenir en suspens? est-ce parce que le récit de l'historien est revêtu de toutes les beautés et de tous les agréments du style? est-ce parce que le Seigneur joint toujours l'onction de sa grâce au narré de Moïse? Au lieu de vous décider ces questions, après avoir demandé à Dieu que le dernier de ces motifs soit celui qui vous rende attentifs aux réflexions qu'elle me fournit, je passe de celles qui avaient pour objet les mœurs, à celles qui ont pour objet le dogme; et vous répétant l'invitation que je vous ai déjà faite plusieurs fois, je vous dis : *Allez à Joseph*, il sera pour vous un maître en ce qui concerne la foi, comme il en a été un en ce qui concerne la morale : *Ite ad Joseph* : « *Allez à Joseph;* » voyez une seconde fois son élévation dans ses abaissements mêmes; tirez le voile qui couvre les mystères renfermés dans chacun de ces états : que de figures admirables de Jésus-Christ vous y découvrirez !

Entre Joseph et les autres personnes de l'Ancien Testament qui ont aussi été les types du Messie, il y a cette différence, que les autres ne l'ont figuré qu'en quelques-uns de ses mystères, au lieu que Joseph l'a figuré dans tous ou presque tous. C'est ce que je vais vous montrer en vous exposant le sens prophétique de son histoire, afin de fortifier votre foi, et de ranimer la flamme de votre amour pour Jésus-Christ. Est-il possible de ne pas croire en lui, lorsqu'on remarque les soins de la providence à le dépeindre si vivement? est-il possible de n'aimer pas celui que la même providence nous représente sous des traits si aimables? Nous nous attendrissons sur Joseph; nous baignons de nos larmes toutes les pages de son histoire; n'éprouverons-nous pas la même sensibilité en méditant sur celle du vrai Joseph? en comparant la figure avec la vérité figurée? hâtons-nous donc de faire cette comparaison. Il y a deux tableaux prophétiques de Joseph : le premier nous représente le vrai Joseph dans ses abaissements et le second dans son élévation. C'est le premier que je vais d'abord vous mettre devant les yeux.

Le premier trait du premier tableau nous montre Joseph comme pasteur : *Cum sedecim esset annorum, pascebat gregem* : ne nous rappelle-t-il pas ces paroles de Jésus-Christ? *Je suis le bon pasteur ; je donne ma vie pour mes brebis* (*Joan.* X, 11); oui, Seigneur! vous êtes le bon Pasteur, je le crois, et je vous adore portant sur vos épaules la brebis égarée de la nature humaine; ne permettez pas qu'elle s'égare plus longtemps; ne permettez pas que je m'égare moi-même davantage; et si ce malheur, qui tant de fois m'est arrivé, m'arrive encore, cherchez votre serviteur et ramenez-le sans vous lasser au bercail, autant de fois qu'il s'en éloignera.

Le second trait du tableau de Joseph nous le représente comme censeur de ses frères coupables : *Accusavitque fratres suos crimine pessimo*. Ne vous rapppelle-t-il pas ces vives censures que Jésus-Christ faisait des pharisiens et qu'il leur adressait à eux-mêmes : « Malheur à vous, pharisiens orgueilleux qui aimez d'occuper les premières places dans les Synagogues! malheur à vous, pharisiens délicats qui imposez aux autres des fardeaux, que vous ne voulez pas toucher du bout du doigt! malheur à vous, pharisiens insensés qui avez la science, et qui non-seulement n'entrez pas, mais qui empêchez les autres d'entrer! » (*Matth.* XXIII, 4-13.) Combien d'autres censures semblables, aussi graves et aussi effrayantes, Jésus-Christ n'a-t-il pas prononcées contre les coupables de son temps, contre ceux du nôtre, contre vous et contre moi? car ne nous trompons pas, mes frères, sa parole est le censeur perpétuel de tous les hommes pendant leur vie, et ce qu'elle est à présent, elle le sera, et d'une manière tout autrement terrible au jugement dernier, puisque c'est elle-même qui sera notre juge. O que nous sommes donc tous intéressés à nous accorder avec elle, et à suivre cet avis de Jésus-Christ, tandis que nous sommes encore dans la voie et le pèlerinage de ce monde : *Esto consentiens adversario tuo cito dum est in via*, (*Matth.* V, 25.)

Le troisième trait du tableau de Joseph nous le représente comme le bien-aimé de son père : *Israel autem diligebat Joseph super filios suos*. Lorsque vous entendez ces paroles, ne vous semble-t-il pas que ces autres du Père éternel à son Fils en sont le fidèle écho : *C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance.* (*Matth.* III, 17.) Vous serez donc aussi l'objet de la nôtre, divin Jésus! nous vous aimerons d'un amour de préférence; nous vous aimerons en tout et par-dessus tout; nous mettrons en vous toutes nos affections : des enfants ne doivent-ils pas imiter leur père? ne doivent-ils pas aimer, plus que toute autre chose, celui qu'il aime spécialement? celui dans lequel il aime tout et hors duquel il n'aime rien?

Un quatrième trait du tableau de Joseph nous le représente comme le seul de ses

Digitized by Google

frères *revêtu d'une robe de plusieurs couleurs*, et tant pour cette raison, que pour ses songes touchant son élévation, haï de ses frères lesquels disaient dans leur colère : *Voici notre songeur qui vient : allons, tuons-le, et le jetons dans cette vieille citerne, et nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré, et après cela on verra à quoi ses songes lui auront servi : « Et tunc apparebit quid illi profuerunt somnia sua. »* Avant d'expliquer ce trait, faisons une observation sur l'effet de la passion des hommes. Si elle ne les eût aveuglés, eussent-ils raisonné de la sorte? n'eussent-ils pas au contraire fait le raisonnement suivant? Ou les songes de notre frère sont des effets de son imagination simplement, ou ils sont des impressions de la révélation. Dans le premier cas, nous devons les mépriser, car tous les songes de cette espèce ne méritent que du mépris; leur accorder quelque confiance, ou quelque attention, ce serait un péché de vaine observance. Dans le second cas, nous leur devons un respect profond : nous opposer à leur exécution, ce serait résister à Dieu; le pouvons-nous sans péché? le pouvons-nous avec succès? la volonté du Seigneur ne s'accomplit-elle pas nonobstant les obstacles humains par les moyens même de ces obstacles? C'est le raisonnement qu'ils eussent fait si la passion ne les eût aveuglés.

C'est, pour passer maintenant de la figure à la vérité, c'est celui que les Juifs auraient aussi fait s'ils n'avaient eu sur les yeux le voile de l'envie et de la haine. Mais, dominés par ces passions violentes, fâchés de voir au vrai Joseph sa robe à plusieurs couleurs, et sa sainteté accompagnée de toutes les vertus, irrités de ce qu'il assure de son élévation, je les entends qui disent : *Que ferons-nous? cet homme fait beaucoup de miracles... Ils ne pensèrent donc plus depuis ce jour qu'à le faire mourir* pour empêcher l'élévation qu'il se promettait. (*Joan.* XI, 47-53.) Est-ce là ce qu'ils auraient pensé et projeté s'ils avaient raisonné? mais la passion ne laisse pas raisonner ceux qu'elle anime, et la haine s'étant saisie d'eux, ils ne purent jamais lui dire une bonne parole, ils l'appelaient tantôt *démoniaque*, tantôt *samaritain*, tantôt *ami de la bonne chère*. Enfin passant des paroles dures aux effets ils en vinrent à résoudre sa mort. C'est pour moi, ô Jésus! que vous avez ouï tous les discours offensants de vos ennemis : eh! ne consentirai-je jamais à en entendre de semblables pour vous? n'apercevra-t-on jamais sur moi les traits qui vous peignent, vous que j'ai pris pour mon modèle?

Un cinquième trait du tableau de Joseph nous le représente comme un *vil esclave vendu pour vingt pièces d'argent*. En le considérant attentivement ne croirait-on pas lire ces paroles? *Il s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave.* (*Philip.* II, 8.) *Il est venu, non pour être servi, mais pour servir.* (*Matth.* XX, 28.) *Il a été vendu pour trente pièces d'argent.* (*Zachar.* XI, 12.) Que de traits de conformité entre les deux Joseph!

Un sixième trait du tableau de Joseph nous le représente comme un juste d'une vertu consommée, et qui paraît avec toute la honte du vice; comme un juste qui a pour lui le témoignage de sa conscience et contre lui le cri de toute la maison de Putiphar; comme un juste qui est jugé par sa propre partie, condamné, enchaîné, et emprisonné sans cependant qu'il lui échappe un mot de plainte : *Erat ibi clausus.* Et vous, ô Jésus, la sainteté par essence! vous avez été accusé comme un imposteur, condamné comme un séducteur, lié, baffoué comme un roi de théâtre; et au lieu que Joseph n'est mort que mystiquement, au lieu que sa robe seule a paru teinte de sang, vous avez souffert une mort réelle, votre propre chair a été couverte du sang qui a coulé de vos veines, et la terre en a été arrosée; une bête cruelle vous a vraiment dévoré; la Synagogue vous a réellement immolé, elle vous a élevé sur une croix que vous avez changée en tribunal pour y exercer la fonction du juge souverain des bons et des méchants. Placé là entre deux voleurs, l'un bon parce qu'il était pénitent, et l'autre mauvais parce qu'il fermait son cœur au repentir, vous avez abandonné celui-ci et vous avez dit à celui-là : *Aujourd'hui vous serez en paradis avec moi.* (*Luc.* XXIII, 43.) A ce moment où vous étiez couvert d'ignominie, vous portiez nos esprits vers ce jour où environné de gloire vous viendrez bénir les justes et maudire les pécheurs. Qui se serait attendu à l'exercice de cette puissance suprême à cette heure où vous étiez vous-même jugé, et où vous aviez succombé au jugement des hommes?

Disons mieux, mes frères, qui ne s'y serait pas attendu s'il avait bien étudié et conçu le sens prophétique de l'histoire de Joseph? celui-ci, dans sa prison même se trouve entre deux coupables; il annonce à chacun son sort futur; il prédit à l'un qu'il sera au bout de trois jours rétabli dans sa charge; il déclare nettement à l'autre que, ces mêmes jours écoulés, il sera attaché à une croix; ce septième trait de sa vie ne figurait-il pas que Jésus mourant exercerait l'office de juge souverain? qu'il laisserait l'un et qu'il prendrait l'autre? C'était donc pour réaliser cette ombre que le Seigneur tournant sa tête vers le bon larron lui dit, ce que je souhaite vivement entendre de sa bouche à l'heure de ma mort : *Aujourd'hui vous serez en paradis avec moi.* Oui, Jésus! je vous en conjure, souvenez-vous de moi à cette heure : *Dites alors à mon âme : Je suis votre salut : « Dic animæ meæ: Salus tua ego sum. »* (*Psal.* XXXIV, 3.) Ajoutez-lui : *Aujourd'hui vous serez avec moi* dans le lieu de délices : *Hodie mecum eris in paradiso.* C'est, mes frères, le désir qui vient comme naturellement à la suite de la considération du tableau de Joseph dans ses abaissements.

Celui du saint patriarche dans son élévation n'est ni moins édifiant, ni moins ins-

Digitized by Google

tructif; ne croyez-vous pas voir Jésus triomphant de la mort au moment où vous voyez Joseph sortir de son cachot, et paraître devant le roi d'Egypte? Ce roi lui ayant raconté les songes inquiétants que nous avons rapportés dans le discours précédent, et l'ayant félicité sur les lumières qu'il avait pour interpréter les songes : *Ce sera Dieu*, répliqua aussitôt l'humble Joseph incapable de souffrir qu'on lui attribuât les dons célestes : *Ce sera Dieu, et non pas moi, qui rendra au roi une réponse favorable;* puis expliquant l'énigme dont le prince souhaitait si passionnément la solution : *Vos deux songes*, lui dit-il, *n'en font qu'un;* le second n'a été ajouté au premier que pour vous rendre plus attentif. *Les sept vaches grasses et les sept épis pleins signifient sept années d'abondance, les vaches et les épis maigres marquent sept années de stérilité et de famine qui viendront ensuite. Je vous le conseille donc, établissez sur toute l'Egypte un homme sage et habile qui, pendant les sept années d'abondance, serre une partie des grains dans les greniers publics, afin que l'Egypte trouve une ressource pendant la stérilité.*

Heureux les princes à qui Dieu donne assez de lumières pour discerner le vrai mérite, assez d'équité pour lui accorder la préférence sans acception de personnes, assez d'humilité pour se croire redevables à l'état du choix des meilleurs sujets pour remplir les places, assez de zèle pour faire asseoir à côté du trône ces hommes rares que leur modestie tenait cachés dans la retraite, ou même que l'injustice resserrait dans les fers! Doué de ces qualités essentielles à tout souverain, surpris de trouver dans Joseph une sagesse dont manquent tous les sages de son royaume : *C'est vous-même*, lui dit Pharaon, *que j'établis sur ma maison et sur toute l'Egypte; tout mon peuple vous obéira, et je ne serai au-dessus de vous que par le trône et la qualité de roi. En même temps il ôta son anneau de son doigt, et le mit au doigt de Joseph, et l'ayant fait monter sur son second char, il fit crier par un héraut que tout le monde fléchît le genou devant lui.* Il changea aussi son nom et lui en donna un qui en langue égyptienne signifiait *Sauveur du monde.* En proférant ces deux derniers mots, ne prophétisait-il pas, au moins comme Caïphe, sans le savoir? ne désignait-il pas Jésus-Christ? le nom de Sauveur du monde ne lui convient-il pas infiniment mieux qu'à Joseph?

C'est donc vous, Jésus! que je dois adorer en cet endroit de l'histoire sainte, et c'est vous sortant glorieux du tombeau que j'adore en effet; à ce moment toute puissance vous est donnée dans le ciel et sur la terre, tout vous est subordonné; votre Père qui vous soumet tout, est le seul qui ne vous soit pas soumis; vous recevez un nom qui est au-dessus de tout nom, un nom auquel tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; vous êtes établi roi sur la montagne sainte; votre règne n'aura point de fin; l'abondance sera toujours dans votre royaume qui est l'Eglise, tandis que la famine se fera sentir partout ailleurs; il y aura du blé dans votre empire spirituel; on y trouvera tous les secours nécessaires au salut éternel; il ne faudra que les y aller chercher. Le trajet pour nous ne sera pas difficile, divin Jésus! puisque vous nous avez fait naître les enfants de ce royaume : nous vous remercions de cette première grâce et nous vous prions d'y en ajouter une seconde, c'est que nous usions de ces secours, que nous nourrissions nos âmes du pain de votre parole, et de celui que vous nous offrez à votre table sacrée. C'est à vous que nous avons recours dans tous nos besoins, parce que c'est à vous que votre Père nous renvoie, c'est par vous qu'il promet de nous exaucer, c'est de vous qu'il parle à l'univers quand il dit : *Allez à Joseph et faites tout ce qu'il vous dira : « Ite ad Joseph, et quidquid ipse vobis dixerit facite.* » Mais que vous offrirons-nous en échange des dons que nous sollicitons près de vous? Quand Jacob envoya ses enfants au ministre d'Egypte, il leur dit : « *Prenez des meilleurs fruits du pays, pour en faire présent à ce seigneur;* » Eh! que n'en avons-nous à vous présenter qui puissent vous être agréables!

Notre souhait, mes frères, est accompli, du moins en partie; si nous n'avons pas ces fruits, nous pouvons les avoir, ils ne sont autres que les sentiments d'une piété sincère, et Jésus-Christ veut bien nous donner de quoi acheter ces dons excellents. Allons donc à lui, nous crie saint Ambroise (*De Joseph. patriarch.*, cap. 7 et 8), pour acheter de quoi nous nourrir dans la famine qui nous presse; que personne ne soit arrêté par la vue de sa propre indigence; que ceux qui n'ont point d'argent, ne craignent point; ce n'est pas avec de telles richesses qu'il faut s'approcher de Jésus-Christ, mais avec la foi qui est une monnaie tout autrement précieuse. Aussi le prophète Isaïe dit-il : *Venez aux eaux, vous tous qui avez soif! et vous qui n'avez pas d'argent, accourez, achetez, buvez et mangez : « Ite, emite, bibite et manducate, absque argento et sine pretio vini.* » (*Isa.* LV, 1.) Non, ajoute encore le saint docteur, ce n'est point avec de l'argent, c'est avec la grâce qu'on achète Jésus-Christ, et la foi est le prix auquel il veut bien se donner, c'est par elle que s'obtiennent les divins mystères : *Hac emuntur divina mysteria.* Nous avons une figure de cette vérité consolante dans ce qui se passe à l'entrevue de Joseph avec ses frères.

Nous serions étonnés et même scandalisés de la manière dont s'y conduit Joseph, si nous ne connaissions sa vertu, et si nous n'étions prévenus que ses actions nous figurent quelques grands mystères. Pressé par la famine qui règne en Chanaan, Jacob envoie dix de ses fils en Egypte, où Joseph exerce la puissance souveraine; celui-ci reconnaît ses frères aussitôt qu'il les voit; ne penseriez-vous pas qu'il va se jeter à leur cou? baigner leur visage de ses larmes? ou du moins leur donner des marques sûres de son amitié? car la charité veut que nous ren-

Digitized by Google

dions le bien pour le mal, et que nous regardions comme un crime le soupçon seul, que Joseph en ait manqué; cependant il leur parle à tous très-durement; il les traite d'espions (179), il les fait mettre en prison pendant trois jours; il y retient même Siméon un d'eux, lorsqu'il renvoie les autres avec leurs provisions et leur argent, qu'il fait secrètement remettre dans leurs sacs. Comment excuser une telle conduite de mensonge et de dureté? Différons la solution de cette question jusqu'au discours suivant, et bornons-nous ici à observer que les malheurs des enfants de Jacob furent pour eux un vrai bonheur; tandis que la famine ne les oblige pas d'aller en Egypte, ils sont impénitents; venus dans ce pays, ils pleurent, ils gémissent, ils adorent, sans le connaître, celui qu'ils ont vendu de peur de l'adorer (180); sans le savoir ils accomplissent ces songes dont ils ont tant redouté l'accomplissement, ces songes où Joseph voyait le soleil, la lune et onze étoiles qui l'adoraient, car ils lui disent: *Notre père votre serviteur est encore en vie, et en le disant ils se prosternèrent de nouveau pour lui en son absence.* Ne voilà-t-il pas Jésus-Christ adoré par les patriarches et les rois dont il est descendu? adoré par la Synagogue sa mère, dans les provinces d'Israël qui ont embrassé la foi? adoré par les élus de tous les siècles, brillants par leur justice, comme les étoiles? adoré dans le songe des épis par la terre? adoré dans le songe des astres par le ciel? adoré aujourd'hui par les gentils, et à la fin des siècles par les Juifs qui, parlant du vrai Joseph, diront en gémissant ce que les dix patriarches disaient de Joseph figuratif: *Nous avons péché contre notre frère.* Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion que nous rappelle l'histoire d'une seconde entrevue de Joseph avec ses frères alors accompagnés de Benjamin.

Arrivés en Chanaan à la maison paternelle, ces hommes trouvèrent leur argent à l'ouverture de leurs sacs, figure de ce que saint Ambroise nous disait, il y a peu, « que le vrai froment s'achète de Jésus-Christ, et que cependant il le donne gratis, » puisque nos patriarches avaient acheté le froment figuratif, et que Joseph leur en fit rendre le prix. Etonnés de cette générosité dont ils ne connaissaient ni le principe, ni la fin, ils racontèrent à leur père leur emprisonnement de trois jours, celui de Siméon qui durait encore, l'ordre qu'ils avaient reçu de ne retourner en Egypte pour avoir du blé une seconde fois, qu'accompagné de Benjamin. Hélas! s'écria alors le bon père d'un ton plaintif: *Vous m'avez réduit à être sans enfants; Joseph n'est plus;* (il était mort depuis longtemps pour Israël, comme Jésus-Christ sera mort longtemps pour les Israélites.) *Siméon est en prison, et vous voulez encore emmener Benjamin; non il n'ira pas avec vous, car s'il lui arrivait quelque malheur comme à son frère, vous accableriez ma vieillesse d'une douleur qui me porterait dans le tombeau.* Il paraissait donc bien déterminé à ne point laisser aller un fils d'autant plus cher à son cœur, qu'il lui était né dans sa vieillesse, de l'épouse bien-aimée; mais enfin contraint par la famine qui pressait toujours davantage, il le confia à ses aînés, adressant toutefois à Dieu cette prière où se trouve la foi de ce dogme que Dieu peut tout sur les cœurs: *Je vous prie, mon Dieu, le Dieu tout-puissant, de vous rendre favorable* le ministre de Pharaon, *afin qu'il renvoie avec vous votre autre frère et Benjamin.* Il adressa au Seigneur cette prière que vous ferez aussi désormais, quand vous solliciterez quelques grâces près des personnes puissantes: *Je prie mon Dieu! ce Dieu qui a un domaine souverain sur les pensées et les volontés des rois mêmes, d'inspirer à cette personne de qui dépend cet objet, de lui donner des pensées d'équité, et des desseins de droiture*

Cette prière finie, toutes les provisions faites, le consentement de Jacob obtenu, voilà les onze patriarches partis pour un pays où ils éprouveront des traitements plus durs encore qu'à leur premier voyage. Ce sont des consolations qui précèdent, il est vrai; mais que d'afflictions les suivent de près! D'abord, on les tranquillise sur l'argent qu'ils avaient trouvé à l'ouverture de leurs sacs, et dont ils craignaient d'être réputés voleurs; on leur amène leur frère Siméon; on leur sert de l'eau pour laver leurs pieds; Joseph les fait manger avec lui, et leur envoie à tous de ses mets; mais ensuite (et c'est ici que se renouvellent ces épreuves dont ils avaient goûté les prémices à leur premier voyage), par ordre de Joseph, on remet, comme la première fois, le prix du blé dans les sacs des patriarches; on place la coupe du ministre dans celui de Benjamin; on recourt le lendemain après les voyageurs; on les accuse d'un vol sacrilége; on les prend au mot lorsqu'ils dévouent à la mort celui qui en sera convaincu. Quelle consternation pour eux, lorsque l'intendant tire le vase mystérieux du sac de Benjamin (181)! Ils déchirent leurs habits; ils gardent quelque temps un morne silence; ils éprouvent toute la défaillance

(179) *Par la vie de Pharaon,* disait Joseph à ses frères, *je vous traiterai comme des espions:* sur quoi on demande si Joseph, jurant par la vie de Pharaon, n'était pas idolâtre. Saint Thomas répond que Joseph a pu jurer par la vie du roi, comme on jure par les Evangiles, parce que les rois sont les images sacrées de la divinité. La réponse la plus commune est que le sens de ces paroles est celui-ci: comme il est vrai que Pharaon est plein de vie, il est vrai aussi que vous ne sortirez point que vous ne promettiez de m'amener votre frère.

(180) Il s'agit seulement d'une adoration politique, d'un respect profond dont la marque est le prosternement.

(181) Le vase dont Joseph se servait pour deviner, dit le texte de la Vulgate: *In quo augurari solet*: le philosophe de l'histoire dans sa *Bible enfin expliquée*, c'est-à-dire dans un nouvel amas d'ordures et d'iniquités qu'il a données sous ce titre, dit ici, à l'occasion de Joseph, que la nécromancie ou l'art de deviner dans un vase est une superstition très-ancienne sur les Egyptiens. Pour justifier

Digitized by Google

qu'un événement si tragique peut causer. Revenus à eux, ils retournent vers Joseph; et Juda, portant la parole pour tous, lui adresse ce discours pathétique et vraiment sublime que Moïse nous a transmis, et qu'un historien (JOSEPH., *Antiquit. Jud.*, lib. II, cap. 8) de la nation nous a paraphrasé de la manière suivante :

Nous reconnaissons, Seigneur, que l'offense que vous avez reçue est si grande, qu'elle ne peut être trop rigoureusement punie. Aussi, quoique la faute soit particulière à un seul, et au plus jeune de nous, nous voulons bien en recevoir tous le châtiment; mais, quoiqu'il semble que nous n'ayons rien à espérer pour lui, nous ne laissons pas de nous confier à votre clémence et d'oser nous promettre que vous suivrez plutôt en cette rencontre les sentiments qu'elle vous inspirera que ceux de votre juste colère, puisque c'est le propre des grandes âmes, comme la vôtre, de surmonter ces passions dont les âmes vulgaires se laissent vaincre. Considérez donc s'il serait digne de vous de faire mourir des hommes qui ne veulent tenir la vie que de votre seule bonté.

A la suite du discours dont ces mots ne sont qu'un léger échantillon, Joseph ne put se retenir; et comme il était environné de plusieurs personnes, il commanda qu'on fît sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri et dit à ses frères : *Je suis Joseph. Mon père vit-il encore?* Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étaient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, et leur dit pour les consoler : *Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne vous chagrinez point, et n'entrez point en indignation contre vous-mêmes de ce que vous m'avez ainsi traité; car Dieu m'a envoyé avant vous en ce pays-ci pour vous conserver la vie. Oui, c'est Dieu qui m'a envoyé ici, et non pas vous; c'est lui qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le maître de toute sa maison et le seigneur de toute l'Egypte...*

Après avoir dit ces choses et plusieurs autres, il se jeta au cou de Benjamin, son frère, et pleura. Benjamin pleura aussi en l'embrassant. Joseph embrassa de même tous ses frères, et pleura sur eux, après quoi ils se rassurèrent pour lui parler : *Post quæ ausi sunt loqui ad eum.* Que dis-je? mes frères. Si un orateur pouvait se permettre en chaire ce qu'il fait en une secrète méditation, je me livrerais ici en silence à tous les sentiments que ce récit, un des plus touchants de l'Ecriture, excite même naturellement dans l'âme : je passerais de l'étonnement à la crainte, de la crainte à l'espoir, à la joie... Je laisserais couler des larmes de tendresse; je me reprocherais ma dureté, si je ne me sentais disposé à embrasser tendrement mes ennemis et à les baigner de mes larmes. Mais j'ai pour tâche de vous exposer les mystères couverts de ces enveloppes, et il faut la remplir.

Qu'ils sont grands, ces mystères! dit saint Ambroise (*ubi supra*, cap. 9) : *O magna mysteria et evidenter expressa.* Benjamin, qui est de ce second voyage, figure saint Paul, qui a été appelé après les autres apôtres. Benjamin préféré à ses frères, soit à table, où il reçoit une portion plus forte; soit à l'accolade, dont il est honoré le premier; soit dans la distribution des habits, dont on lui donne jusqu'à cinq, au lieu que les autres n'en ont que deux, figure le même Paul, qui a plus reçu et plus fait que tous les autres apôtres, quoique venu plus tard. La coupe mystérieuse retrouvée dans le sac de Benjamin figure la doctrine évangélique, dont saint Paul fut éclairé lorsque les écailles tombèrent de ses yeux chez Ananie, chez qui l'enveloppe de la loi mosaïque fut déchirée. Les patriarches accablés de douleur aux pieds de Joseph, et Juda le priant au nom de tous, figurent les Juifs de ces temps où s'accompliront ces paroles de Zacharie : *Ils jetteront les yeux sur moi, qu'ils auront percé de douleur; ils pleureront avec larmes et soupirs celui qu'ils auront blessé, comme on pleure un fils unique, et ils seront pénétrés de douleur comme on l'est à la mort d'un fils aîné.* (*Zachar.* XII, 10.) La table où les enfants de Jacob sont admis figure la table sacrée, où les Juifs seront admis lorsque l'esprit de grâce et de pénitence les aura convertis. Cette douce exclamation : *Je suis Joseph*, ne vous rappelle-t-elle pas bien cette autre de Jésus-Christ ressuscité : *C'est moi; ne craignez point; voyez mes mains et mes pieds; c'est moi-même, touchez et voyez.* (*Luc.* XXIV, 38, 39.) Et quand vous entendez Joseph qui excuse le crime de ses frères, par le motif du grand bien qui en a résulté pour eux-mêmes, ne croyez-vous pas entendre ou Jésus-Christ sur la croix, criant : *Mon Père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (*Luc.* XXIII, 34), ou saint Pierre disant aux Juifs : Je sais, mes frères, que vous avez fait mourir Jésus-Christ par les mains des méchants; mais je sais aussi qu'il avait été livré à la mort par un ordre exprès de la providence de Dieu et par un décret de sa prescience; je sais que vous avez agi par ignorance, et Dieu a accompli de cette sorte ce qu'il avait prédit par ses prophètes : que son Christ souffrirait. (*Act.*

Joseph sur ce point, l'auteur de l'histoire véritable des temps fabuleux répond au philosophe, 1° que les paroles de l'envoyé de Joseph ne doivent pas être prises plus sérieusement que l'accusation même qui n'était qu'une feinte; 2° que les mots hébreux peuvent signifier que Joseph essayait (éprouvait) la fidélité avec cette coupe; 3° que Joseph faisait des libations au vrai Dieu avec cette coupe, pour en obtenir des lumières. Pour justifier la Vulgate on peut dire, ou avec Grotius, que le verbe *augurari*, signifie assez souvent conjecturer, ou deviner l'avenir, ou avec saint Thomas, que l'intendant parlait, non selon son opinion, mais selon l'opinion des Egyptiens qui regardaient Moïse comme un magicien; nulle difficulté ici, si l'on s'en tient à la version de Sanctès Pagninus qui porte : *tentare* et non *augurari*.

Digitized by Google

III, 14-18.) Ne vous paraît-il pas évident que c'est le même Jésus qui a d'abord parlé dans la personne de Joseph, puis en la sienne même?

Ce qu'il dit, soit par son prophète, soit par lui-même, semble être dit pour porter les pécheurs à la crainte et à la confiance : à la crainte, en premier lieu. Car, quand ils réfléchissent que la justice divine réprouve et condamne leur malice, peuvent-ils n'en pas appréhender les suites? A la confiance, en second lieu. Car, quand il promet que Dieu a changé en bien le mal qu'ils ont fait, peuvent-ils ne pas espérer qu'il leur arrivera, s'ils le veulent, ce qui est arrivé aux frères du Joseph figuratif, dans l'Ancien Testament, et aux frères du Joseph figuré, dans le Nouveau? Il est donc également juste, et qu'ils s'affligent de leurs fautes, dans la vue de la sainteté de Dieu, qui leur en découvre l'énormité, et qu'ils cessent de s'en troubler, dans la vue de la volonté de Dieu, qui les a permises pour l'exécution de ses desseins, favorables aux vrais pénitents. C'est, ô mon Dieu! ce qui me console de celles que j'ai commises : je crois que vous êtes assez puissant, assez sage, assez bon, pour disposer à mon avantage du mal que j'ai fait. Cet article de ma foi me rassure; il me hausse l'âme au-dessus de l'enfer, au-dessus de la terre, au-dessus des anges et du ciel même; il l'introduit dans le sanctuaire divin, afin qu'elle trouve une paix stable dans l'immortalité de vos desseins éternels.

Pour revenir au commentaire du grand archevêque de Milan, dont je craindrais de m'écarter ici, ce saint trouve encore en ce que Joseph ajoute à ses frères, et en ce que Pharaon dit à Joseph, des figures très-expresses et de ce qui est déjà arrivé aux Juifs, et de ce qui leur arrivera dans les derniers temps. Joseph dit à ses frères : Allez à mon père, annoncez-lui que je vis et que je règne en Egypte; et Jésus ressuscité a dit aux siens : Allez, annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée et qu'ils m'y verront. Joseph invite son père à venir en Egypte; il lui envoie des voitures et toutes sortes de commodités pour son voyage. Ne vous semble-t-il pas voir partir des missionnaires zélés pour annoncer à l'Eglise les enfants de la Synagogue? Lorsque vous entendez Pharaon applaudir au dessein de Joseph, et même le prévenir, ne vous semble-t-il pas aussi remarquer que les enfants de l'Eglise, loin d'envier le bonheur des Juifs admis en son sein, se réjouiront? Lorsqu'à la nouvelle de Joseph vivant et régnant en Egypte, vous entendez dire de Jacob : *Il se réveilla comme d'un profond sommeil. Il ne pouvait croire ce que ses enfants lui disaient; mais ayant vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyait, il reprit ses esprits, et dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore; j'irai et je le verrai avant que je meure*, ne croyez-vous pas entendre quelqu'un qui compare l'état actuel des Juifs avec leur état futur? Leur état actuel est tel, que Jésus-Christ est comme mort pour eux : depuis dix-sept siècles, il ne leur donne aucune marque de vie ni de souvenir; il est vivant et dans la gloire, et ils le croient mort et anéanti. Lorsque le moment sera venu où ils le sauront ressuscité, quelle joie succédera à leur cruel désespoir! le beau spectacle qu'ils offriront en quittant Chanaan et descendant en foule en Egypte, en entrant dans l'Eglise! le doux plaisir que goûteront ensemble ceux qui depuis si longtemps vivaient séparés! Il ne sera pas pour nous ici-bas, ce plaisir, puisque la conversion générale des Juifs semble être différée au delà de l'âge présent; mais, je l'espère, il sera pour nous dans le ciel. O qu'il sera doux, qu'il sera délicieux pour nous d'y voir nos frères les enfants des patriarches! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (*Psal.* CXXXII, 1); qu'il sera doux et délicieux pour nous d'y voir le Dieu et le Sauveur des patriarches dans sa gloire!

Ce bonheur, mes frères, est attaché à une condition qu'il est temps de vous faire connaître : c'est que nous suivrons d'un pas ferme et constant Jésus-Christ, notre chef, dans ses abaissements; car, comme Joseph a figuré ce qu'il voulait bien être pour l'amour de nous, ce vrai Joseph, ensuite, a figuré ce que nous devons être nous-mêmes pour sa gloire et notre propre élévation. Puis donc qu'il a réuni en lui toutes les vertus, puisqu'il a été dans les travaux et les humiliations dès sa jeunesse, consentons à y vivre jusqu'au moment de notre mort. Si jamais la Providence nous met à cette dure épreuve, que la calomnie triomphe de notre innocence, que toutes les apparences déposent contre nous, qu'il ne nous reste aucun moyen de nous défendre, que personne n'ait pitié de nous, que tous, même les gens de bien, même nos supérieurs, se joignent à nos accusateurs et nous jugent coupables, acceptons ces épreuves, si capables d'ébranler les plus forts. Enveloppés du manteau de notre justice, retirés en nous-mêmes, consolés par le témoignage de notre conscience et par l'onction de la grâce qui descend dans les cachots avec ses amis, offrons à Dieu l'ignominie dont il permet que nous soyons couverts, attendons en paix les moments qu'il a marqués pour nous justifier et confondre nos calomniateurs.

Que vous êtes bon, ô mon Dieu! de m'inspirer cette espérance; car je confesse, à l'honneur de votre grâce, que vos consolations ont toujours été proportionnées à mes afflictions, et je vous en remercie. Continuez à être avec moi dans la tribulation, à éclairer mes ténèbres dans ces temps orageux où la raison se trouble, à me rassurer contre les frayeurs dont la nature se défend si difficilement dans les circonstances d'un abandon général et d'un mépris universel, à verser dans mon cœur quelques gouttes de ces délices ineffables dont vous inondez vos élus dans le ciel; faites-moi sentir votre présence partout où je serai : alors partout je serai

Digitized by Google

bien, partout je serai riche et satisfait, puisqu'il n'y a de vraies richesses ni de vraie satisfaction sur la terre que le sentiment de votre présence. Ce sont, mes frères, les biens que je vous souhaite pendant le temps et jusqu'à ce que vous possédiez ceux de l'éternité. *Amen.*

INSTRUCTION XVI.

JOSEPH, MODÈLE DE CE QU'IL FAUT FAIRE ET FIGURE DE CE QU'IL FAUT CROIRE.

(*Gen.* XL, 1-57; XLII, 1-38; XLIII, 1-34; XLIV, 1-34; XLV, 1-28; XLVI, 1-34; XLVII, 1-31.)

Ite ad Joseph.

Allez à Joseph. (*Gen.* XLI, 55)

C'est aujourd'hui, mes frères, la troisième fois que je vous envoie à Joseph. Une première fois je vous ai envoyés à ce saint homme pour savoir de lui ce que vous devez faire, et de quelle manière vous devez vous conduire, chacun selon votre condition et votre âge; y êtes-vous allés inutilement? n'en avez-vous pas reçu des leçons qui vous ont rendus meilleurs enfants, meilleurs parents, meilleurs domestiques, meilleurs en simplicité, en candeur, en zèle, en obéissance, en chasteté, en patience, et en humilité? Je vous ai encore envoyés une seconde fois au saint patriarche pour savoir ce que vous devez croire; en êtes-vous revenus sans quelque avantage spirituel, sans quelque augmentation de foi, sans quelque accroissement d'amour pour cet autre Joseph dont il était la figure? Je vous répète une troisième fois ces paroles qui sont de Pharaon à ses peuples, lorsque ceux-ci venaient lui demander des grains dans les sept années de famine : *Allez à Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira*, non-seulement par ses paroles, mais aussi par ses œuvres : *Ite ad Joseph, et quodcunque dixerit vobis, facite.*

Mais pour cette troisième fois, peut-être m'arrêtez-vous, peut-être me demandez-vous, si les œuvres de Joseph étaient toutes imitables; si on peut le dire, 1° du commerce de grains qu'il a fait en Egypte? 2° de la manière dont il a reçu ses frères venus implorer son assistance? 3° de l'oubli où il semble avoir laissé son père Jacob dans un temps où il lui était aisé de l'instruire de son existence et de son élévation? 4° du serment qu'il a fait à son père de l'inhumer dans la terre de Chanaan et non en Egypte? Peut-être avez-vous entendu, peut-être entendrez-vous un jour les ennemis de la loi ancienne et de ses héros, faire ces questions à dessein d'accuser la loi même en accusant les saints qui ont porté son joug, il est bon non-seulement de vous préserver du danger de leurs questions insidieuses, mais de vous mettre en état de les résoudre : c'est un des avantages que je me propose de tirer de ce discours où nous continuerons à vous parler du saint patriarche, de l'histoire de son élévation, des sens moraux et prophétiques que présente cette histoire. Je vous tracerai quelques règles de mœurs, et vous rappellerai quelques principes de votre foi : secondez mon dessein par votre attention ordinaire, je vous y invite.

Comme vous êtes, par mes observations précédentes, prévenus sur les points, soit de morale, soit de foi, que je dois traiter dans ce discours, je commence en vous faisant les questions suivantes : Est-il permis d'user de la connaissance particulière qu'on a d'une future disette, pour acheter à bon marché ce qu'on revendra bien cher dans le temps de pénurie? Est-il permis de tourner la misère à son avantage particulier? Est-il même permis à celui qui cherche les biens du ciel d'amasser des trésors sur la terre? Tandis, mes frères, que nous ne consulterons que les vendeurs et les acheteurs sur ces questions, il ne nous sera pas possible d'avoir une solution sûre; ceux-là, guidés par le désir du gain, seront toujours pour l'affirmative; ceux-ci, ne consultant que la crainte de la perte seront toujours pour la négative; un fait arrivé hier pour ainsi dire, justifie ma réflexion; hier on apprenait que les armées navales se croisaient, que celles des ennemis nous ôtaient la route du commerce, que certaines denrées d'agrément ne nous parviendraient que très-difficilement; dès aujourd'hui le commerçant augmente de prix ces denrées qu'il a eues à bon compte, et l'acheteur se plaint de cette augmentation comme d'une injustice, disant que la rareté future n'a pas donné un nouveau prix à sa marchandise présente. L'un et l'autre me demandant ici lequel a raison : Allez à Joseph, leur dis-je à tous deux : *Ite ad Joseph.* Ce Joseph qui, prévoyant une grande disette de vivres, avait fait, pendant les sept années d'abondance, de grandes provisions de blé acheté à vil prix (182), ne le revendit-il pas à un prix supérieur pendant les sept années de disette? n'exigea-t-il pas des Egyptiens qu'ils lui livrassent successivement leur or et leur argent? puis leurs bestiaux et leurs fonds? enfin leur personne et leur liberté? Ce que cet habile ministre fit, ne peut-on pas le faire encore? Je sais ce que dit saint Augustin dans ses livres contre Fauste, que toutes les actions des saints ne sont pas saintes; mais je sais aussi ce qu'il ajoute, qu'on doit en juger favorablement, lorsque, après les avoir comparées aux règles invariables des divines Ecritures, on ne trouve rien dans celles-ci qui condamne celles-là; enfin je crois savoir encore que la conduite de Joseph, recédant des grains aux Egyptiens, n'est opposée à aucun passage de l'Ecriture.

Vous m'objecterez peut-être qu'elle ne s'allie point avec ces paroles : *Ne vous amassez point de trésors sur la terre... mais amassez-vous des trésors dans le ciel.* (*Matth.* VI, 19, 20.) Pour lever votre objection, il ne

182) Voyez Sylvius, question 77 sur la Justice, il prouve par l'exemple de Joseph qu'il est permis d'acheter à bon marché ce qu'on prévoit devoir devenir fort cher.

Digitized by Google

faut qu'une remarque sur l'état actuel de l'homme sur la terre. Sa vie y est sujette à une multitude de besoins; ses besoins sont plus ou moins étendus selon le rang et la condition qu'il occupe dans le monde; il vient d'ailleurs un temps où on n'est plus en état de travailler, où on serait réduit à mendier son pain, à vivre d'aumônes, si on n'avait rien amassé pour les jours d'infirmité et de vieillesse. Il doit donc être permis d'imiter la fourmi, de se servir de son industrie pour se faire un fonds dont on puisse subsister sans craindre d'être à charge à personne. Saint Paul ne nous ordonne-t-il pas de travailler pour subvenir non-seulement à nos nécessités, mais encore à celles des autres ? Ne dit-il pas que celui qui n'a pas soin des siens est pire qu'un infidèle ? Comment pratiquer ces leçons de l'Apôtre, si, contents de ce qu'il nous faut chaque jour pour vivre, nous négligeons absolument de pourvoir à l'avenir, et de nous précautionner contre les mauvais jours? Donc la pensée de Jésus-Christ n'est point d'interdire indistinctement à tous ses disciples ces biens qu'on amasse par un travail honnête, et que l'on met en réserve pour des besoins ordinaires et très-probablement futurs. Profitez de cette remarque, vous dissipateurs qui, comme on dit, vivez du jour à la journée.

Je vais plus loin encore, et je dis que Jésus-Christ ne défend point ici aux personnes engagées dans le monde, les amas même considérables de biens temporels; car ces biens n'étant point mauvais de leur nature, Dieu en étant le dispensateur, il est évident que ni l'usage, ni la possession ne nous en sont point défendus, que tout dépend de la manière dont ils sont amassés et distribués; il est évident que, si on les acquiert sans injustice, si on les possède sans attachement, si on les économise avec prudence, si on les dispense avec charité et avec libéralité aux indigents, si on est toujours prêt à les quitter quand Dieu voudra, si on en souffre la privation avec patience, il est, dis-je, évident qu'à ces conditions rien n'empêche un Chrétien d'augmenter sa fortune, de saisir les occasions que la Providence lui offre, par exemple, de former des établissements avantageux pour lui et pour les autres; aussi trouverez-vous bien, dans l'Ecriture, qu'un riche ne doit point s'enorgueillir, qu'il doit être riche en bonnes œuvres; mais où y trouverez-vous qu'un homme du monde ne peut posséder de grands biens? qu'en avoir et être bon Chrétien sont deux choses incompatibles? Comment une société pourrait-elle subsister sans le secours de ces personnes puissantes qui ont des réserves, à l'imitation de Joseph? que deviendraient les arts, les sciences, le commerce, si leurs adeptes ne pouvaient légitimement aspirer à un degré de fortune supérieur à celui sur lequel ils sont actuellement placés.

Qu'est-ce donc, me demanderez-vous, que Jésus-Christ nous défend par ces paroles : *Ne vous amassez point de trésors sur la terre?* Il nous défend tout désir désordonné des richesses; il nous défend cet empressement excessif qui nous les fait rechercher pour avoir de quoi fournir plus abondamment à notre luxe, à notre orgueil, à notre sensualité; il nous défend ces désirs avides, qui, bien loin de se ralentir par les heureux succès, n'en deviennent que plus bouillants et plus importuns; il nous défend cette inquiète cupidité qui éteint en nous l'amour des biens spirituels et célestes; il nous défend cette soif insatiable des richesses qui fait que l'on ne dit jamais: C'est assez; il nous défend ce que Joseph s'est défendu ; il nous permet ce que Joseph s'est permis; allez donc à lui : *Ite ad Joseph;* et si vous apercevez qu'il a accru la fortune de Pharaon par des voies légitimes, concluez que vous pouvez accroître la vôtre en employant des moyens légitimes, pourvu cependant que vous augmentiez vos aumônes à proportion de vos biens, et à proportion des besoins des pauvres.

Outre que sa conduite peut fonder une décision théologique, elle peut aussi être proposée comme figure de ce que nous devons faire dans les temps de consolations spirituelles pour ceux de désolations intérieures. Je m'explique. Sous le Joseph figuratif il y a eu sept années d'abondance et sept années de stérilité temporelle; sous le vrai Joseph, il y a eu d'abord sept, c'est-à-dire, plusieurs années d'abondance spirituelle, et sept, c'est-à-dire encore plusieurs années de stérilité spirituelle. L'histoire de l'Eglise en fait foi. Selon elle les premiers temps du règne de Jésus-Christ furent des temps d'une fertilité incroyable. Alors le Saint-Esprit inonda, tout d'un coup, toute la terre et la remplit de ses bénédictions ; alors les dons miraculeux des langues, des guérisons, du discernement des esprits, etc. furent très-communs ; alors un nombre infini de martyrs la rendit féconde ; puis les essaims de solitaires qui leur succédèrent immédiatement, changèrent des campagnes arides et brûlantes, en des jardins de délices ; enfin des pasteurs illustres en sainteté, des ouailles pénétrées de respect pour ses pasteurs, et de vénération pour nos mystères, furent encore sept années d'abondance; mais peu à peu la charité se refroidit, la foi devint plus rare; les bons exemples furent étouffés par les scandales, et l'on vit sept années de stérilité succéder aux sept années de fertilité dans l'Eglise.

Ce qui est arrivé à cette sainte société en général peut arriver à chacun des membres qui la composent. Aujourd'hui vous êtes dans l'abondance des biens de la grâce; une secrète complaisance en vous-mêmes vous fait dire : *Je n'en déchoirai jamais : Non movebor.* (*Psal.* LXI, 3.) En punition de cette faute légère, le Seigneur retire sa face de dessus vous, vous vous troublez aussitôt, vous chancelez, vous faites des chutes qui vous humilient et qui vous apprennent de qui vous teniez votre abondance. Aujourd'hui une foi vive vous rend comme pré-

Digitized by Google

sents les mystères de Jésus-Christ, et demain, des ténèbres épaisses vous les cachent. Aujourd'hui votre espérance vous élève au-dessus de toute crainte de la part des hommes, et demain une de leurs paroles vous ébranle et vous fait désespérer de tout. Aujourd'hi le froment des élus vous semble délicieux, et demain, il vous paraît fade et insipide. Aujourd'hui votre âme nage dans le torrent des consolations divines, et demain ce torrent desséché la laisse devant Dieu comme une terre aride. C'est quelquefois, il est vrai, une épreuve de la part de Dieu, qui alternativement console de peur qu'une désolation trop longue n'abatte ou ne laisse dans la désolation, de peur qu'une consolation continuelle n'enfle, ou n'amollisse le courage; mais c'est bien plus souvent une suite de l'infirmité de l'homme, de son inattention sur soi, de sa dissipation, de son infidélité à une première grâce à l'usage de laquelle était attachée une seconde, une troisième, une quatrième grâce, une multiplicité de grâces desquelles dépendait son affermissement.

Oh que nous serions attentifs sur tous les mouvements de notre cœur! que nous observerions de près nos paroles, nos gestes, nos démarches, si nous apercevions le terme fatal où ira aboutir une pensée oiseuse, un mot indiscret, une faute à peine remarquable! nous imiterions Joseph dans l'abondance. Pendant tout le temps qu'elle dura, il serra exactement les grains, il les plaça dans des greniers bien fermés. Ce qu'il fit une première année, il le fit les années suivantes sans se relâcher. Ne semble-t-il pas nous dire par sa conduite: Ne perdez pas la moindre parcelle des dons divins; gardez-en le trésor bien exactement, de peur que les larrons de l'amour-propre ne vous l'enlèvent; augmentez-le chaque jour; ne craignez pas d'accumuler; cette avarice vous est permise, elle vous est même ordonnée, pensez qu'il y aura un temps où vous ne pourrez plus rien amasser; prévoyez ce temps et faites les provisions que vous souhaiteriez avoir faites lorsqu'il arrivera, et parce que ces provisions se font en macérant votre chair et en mortifiant vos sens, en attendant la parole de Dieu et en la lisant, en fréquentant les sacrements et en communiant souvent, en exerçant les œuvres de la miséricorde corporelle et de la spirituelle surtout, occupez-vous sans cesse et sans relâche, de ces saintes pratiques; occupez-vous-en dans les temps de santé, de prospérité et d'abondance, afin que leurs mérites vous soutiennent dans ceux de maladie, d'adversité et de stérilité.

Ce que les Egyptiens firent dans ces derniers temps peut aussi nous instruire sur ce point important. Pour avoir du blé ils donnèrent d'abord tout leur argent à Joseph, qui le porta au trésor royal, ensuite ils lui amenèrent tous leurs bestiaux, puis ils vendirent leurs terres, enfin ils lui remirent leur liberté. Il y eut cependant une exception, les terres que le roi avait données aux prêtres leur restèrent, parce qu'on leur fournissait par l'ordre du prince une certaine quantité de blé des greniers publics. Sur quoi un Père (Theodoret., *in Gen.*) de l'Eglise fait cette remarque judicieuse : Si des impies, comme étaient les Egyptiens, ont tant honoré et favorisé les prêtres de leurs idoles, combien les princes chrétiens doivent-ils honorer et favoriser les ministres du Dieu véritable qu'ils adorent? Mais je laisse cette observation comme étrangère à mon dessein, pour vous proposer l'idée que me présente l'abandon général que les Egyptiens font de leur argent, de leurs bestiaux, de leurs terres, et de leur corps pour avoir du blé; que nous apprennent-ils par là? sinon ce que Jésus-Christ a dit depuis : *Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple : « Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. »* (*Luc.* xvi, 33.) C'est, mes frères, le renoncement universel que le vrai Joseph exige de nous pour acquérir le froment des élus; c'est celui que nous ont prêché les Egyptiens en abandonnant tout à Joseph dans les années de stérilité. C'est la réflexion principale que j'avais à vous faire sur ces années.

Celle qui naît des événements arrivés partie à la seconde, partie à la troisième entrevue de Joseph et de ses frères, sera sur les stratagèmes du ministre d'Egypte éprouvant les envoyés de Jacob; elle roulera sur cette question savoir comment on peut les excuser de mensonge et de dureté; elle aura pour garant le plus grand ennemi du mensonge, et le défenseur le plus zélé de la vérité, saint Augustin même, dont voici les paroles. « Les mensonges, » dit-il sur l'endroit dont il s'agit, « sont des faussetés avancées sérieusement; lorsqu'on dit en riant et par manière de jeu des choses qui ne sont pas vraies, de telles paroles ne sont pas regardées comme des mensonges : car mentir, c'est parler contre sa pensée, c'est avoir dessein de tromper celui à qui on parle; c'est user, c'est agir de mauvaise foi. Or, il n'y a point de mauvaise foi dans ce qui se dit en riant; celui qui parle ainsi ne veut tromper personne; il a dessein de montrer la vérité après l'avoir tenue cachée quelque temps, et par conséquent il ne ment point. » Appliquons ce principe de saint Augustin à Joseph. Il parle à ses frères comme à des étrangers, quoiqu'il les connaisse; il les accuse quoique persuadé de leur innocence; il les maltraite quoiqu'il les aime; il semble prendre plaisir à les jeter dans l'incertitude et la perplexité, par un mélange étudié de sévérité et de douceur, qu'ils ne peuvent expliquer; enfin par la coupe trouvée dans le sac de Benjamin et par la résolution où il paraît être de les punir, il leur cause le plus grand embarras et le plus cuisant chagrin. Mais le dénoûment est proche; le mot, *Je suis Joseph*, éclaircit tout, et justifie Joseph sur l'article du mensonge.

J'ajoute, et sur celui de dureté, car comme l'observe le même Père, lorsque Joseph te

Digitized by Google

rait ses frères dans cet état affligeant, qu'il a fait durer autant qu'il a voulu, il ne prétendait pas les rendre malheureux puisqu'il leur préparait une si grande joie dans l'issue de toute cette affaire; mais tout ce qu'il faisait en retardant cette joie, avait pour but de la rendre plus complète : *Totum hoc agebat ut eorum gaudium... dilatione cumularetur.* Loin donc qu'on puisse accuser Joseph de dureté, son jeu était plein de bonté, de sagesse et de prudence. Cependant, et cette remarque est encore du même saint, si ce jeu de la part d'un homme aussi grave et aussi rempli de sagesse ne signifiait quelque grand mystère, il ne s'en serait pas servi, et tout ce détail ne serait pas non plus rapporté dans les divines Ecritures dont l'autorité est si respectable, et qui sont si occupées à prédire les choses saintes : *Nisi magnum aliquid isto quasi ludo significaretur, nec ab illo fieret, nec ea Scriptura contineretur in qua est... prophetandorum tanta intentio futurorum.* Quelles sont donc ces choses?

Nous pourrions ici imiter le saint docteur, et vous déclarer que notre dessein en remarquant ceci n'est point de vous les exposer; mais de vous inviter à en faire la recherche; cependant, pour ne point frustrer absolument vos justes désirs, nous vous communiquerons notre conjecture et nous vous dirons que quand Joseph témoigne se défier de ses frères, il avertit les pasteurs qu'ils doivent se défier de tous les pécheurs et surtout des pécheurs habitudinaires qui leur demandent les sacrements, et plus spécialement encore, des Juifs qui demandent d'entrer dans le sein de l'Eglise; il leur marque qu'ils doivent examiner les prosélytes et très-sévèrement avant de les recevoir. Sa conduite est aussi un signe qui rappelle les pécheurs à eux-mêmes, qui les force de reconnaître des péchés qu'ils semblaient avoir oubliés, et qui en fait de vrais pénitents. Les enfants de Jacob durement traités par Joseph se disaient l'un à l'autre en sa présence, ne doutant pas qu'il entendait leur langue : *C'est avec justice que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère : nous le voyions accablé de douleur lorsqu'il nous priait d'avoir pitié de lui, mais nous ne voulûmes pas l'écouter, c'est pour cela que ce malheur nous est arrivé; c'est son sang que Dieu nous redemande spécialement.*

Telle est la force de la conscience dans des hommes d'ailleurs vicieux; au premier moment d'épreuve, elle leur représente si vivement leur crime qu'il leur semble qu'ils viennent de le commettre. La prospérité, la jouissance des biens présents, la multitude des coupables peuvent donc bien nous distraire sur des anciens désordres, mais enfin il vient un accident, dirai-je fâcheux? dirai-je heureux? qui nous les remet sous les yeux, qui nous les indique comme la source de nos disgrâces et de nos malheurs, qui tire de nos yeux des larmes de pénitence et qui en efface les taches honteuses. C'est l'intention du vrai Joseph dans toutes les épreuves par lesquelles il nous fait passer. Dirons-nous qu'il manque de bonté et de véracité lorsqu'il en emploie de dures à notre égard; lorsqu'il semble nous oublier, lorsqu'il paraît nous rebuter? Il n'eût fallu que cette réflexion pour justifier le Joseph figuratif aux yeux de ceux qui le croyaient coupable contre ces vertus, et c'est à celle-là uniquement que je restreins toutes celles qui peuvent naître des événements arrivés partie à la seconde, partie à la troisième entrevue de Joseph.

Celle qui eut avec Jacob nous offre aussi un grand nombre de réflexions morales qui méritent de trouver ici leur place. Jacob, (nous étions à cet endroit de l'histoire de Joseph quand nous avons fini le discours précédent.) Jacob quoique pressé par la faim, quoique fortement invité par ses enfants de passer en Egypte, crut devoir s'assurer d'une manière plus positive que telle était la volonté de Dieu. Le Seigneur, dans un temps de famine, avait autrefois dit à son Père : *Ne descendez pas en Egypte*, Jacob se souvenait peut-être de cette défense, et pour connaître, si elle le regardait, il offrit à Bersabée, sur l'autel consacré par la religion de ses pères, un sacrifice pacifique afin que Dieu voulût bien s'expliquer clairement sur son voyage. Ses désirs furent exaucés; Dieu lui dit dans une vision : *Je suis Dieu, le Dieu de votre père, ne craignez point; allez en Egypte, où je vous y rendrai père d'un grand peuple; j'irai là avec vous, et je vous en ramènerai*, en la personne de vos petits enfants (183), *Joseph vous fermera les yeux.* Alors rien ne le retient plus; porté sur les ailes de la tendresse paternelle, il vole vers son fils, vers ce cher fils qu'il avait eu de Rachel, à qui il avait marqué tant d'amitié dans sa jeunesse, qu'il pleurait comme mort depuis si longtemps. Oh! le doux transport du père et du fils à la vue de l'un et de l'autre! les tendres embrassements! les larmes délicieuses! je laisse agir sur vous, mes frères, les sentiments de la nature pour vous former quelque idée de ceux du père et du fils; seulement, afin de ne vous laisser aucun doute sur le vif amour du fils pour son père, je vais répondre à une question que peut-être vous m'avez déjà faite secrètement.

Si Joseph aimait Jacob aussi sincèrement que vous le prétendez, me dites-vous, d'où vient donc cet oubli où il paraît avoir été pendant l'espace de plus de vingt-trois ans à son égard? pourquoi dès les premiers moments de son élévation n'a-t-il pas envoyé un homme fidèle en Palestine pour en porter des nouvelles? pourquoi l'a-t-il laissé si longtemps dans la douleur? pourquoi a-t-il donné à son fils aîné (184) ce nom qui mar-

(183) Les descendants de Jacob revinrent d'Egypte dans la terre de Chanaan, après l'intervalle de quatre générations. Jacob en revint lui-même, ce fut quand on l'y rapporta après sa mort.

(184) Nous parlerons de son mariage dans l'instruction suivante.

Digitized by Google

que que Dieu lui a fait oublier non-seulement tous ses maux passés, mais encore la maison de son père?

Ces questions sont fondées en raison, j'en conviens; j'avoue même qu'en m'attachant uniquement à la lettre, je n'aurais point de réponse satisfaisante à leur donner, (si ce n'est celle de saint Thomas après saint Augustin, que Dieu ne voulut pas que Joseph informât son père de son élévation, afin que la séparation réciproque les perfectionnât davantage et leur servît de purgatoire.) Mais que je prenne l'esprit de l'histoire de Joseph, que j'en cherche les sens mystérieux, aussitôt je trouve de quoi dissiper vos doutes ; il ne vous en reste aucun dès que je vous ai dit que l'indifférence apparente de Joseph à l'égard de Jacob, de Benjamin et de toute sa famille, figurait l'indifférence apparente du Seigneur à l'égard de son ancienne famille. Je me borne donc à cette seule réflexion touchant cet oubli dont vous étiez tentés d'accuser Joseph, et de celle-ci, je passe à celle que me présente cet avis de Joseph à son père.

Lorsque Pharaon vous fera venir et vous demandera quelle est votre occupation, vous lui répondrez : Vos serviteurs sont pasteurs depuis leur enfance jusqu'à présent, et nos pères l'ont toujours été comme nous. Joseph eût-il pu donner ce conseil à ses frères, s'il n'eût été d'une profonde humilité? Hélas! il eût fait comme tant d'autres ont fait après lui, comme tant d'autres qui, étant parvenus, ont rougi de leur extraction, et méconnu leurs parents; ou il n'eût pas reconnu ses frères, ou il eût caché leur profession qui était basse et même odieuse chez les Egyptiens, et il les eût présentés sous le nom de grands seigneurs; mais loin du ministre d'Egypte cette faiblesse qui vient d'un fond d'orgueil et d'amour-propre! Non-seulement il avoue à ses frères qu'il est Joseph, mais il les produit sous l'habit et la qualité de bergers; mais il exige d'eux qu'ils confessent hautement qu'ils le sont de père en fils ; mais il prétend qu'ils continueront à l'être; il consent, non à les tirer de leur état, mais seulement à les y soulager; il croirait abuser de son crédit s'il s'en servait pour leur procurer des gouvernements, ou d'autres places analogues à la sienne. Voilà un des exemples d'humilité qu'il laisse à la postérité, un de ceux qui mériteraient d'être gravés en gros caractères sur les portes de tous ces hommes nouveaux qui se hâtent d'user de leur moment de faveur, pour enrichir et élever les parents qu'ils daignent avouer.

La réflexion que nous fournit la réponse de Jacob à Pharaon, n'est ni moins remarquable, ni moins édifiante. Le roi l'ayant interrogé sur son âge : *Il y a*, lui répondit-il, *cent trente ans que je suis voyageur.* Ce nom de voyageur que le saint patriarche se donne ici, a étonné le docteur des gentils; il en a cherché le sens, il a examiné à l'égard de quelle contrée il s'était qualifié de la sorte ; il a vu que c'était à l'égard du ciel, et non à l'égard ni de la Palestine, ni de la Mésopotamie où il avait le temps de retourner; il a observé que ce saint homme éclairé du flambeau de la foi cherchait sa vraie patrie, c'est-à-dire le ciel, parmi les épreuves et les afflictions; et il nous a laissé le soin de tirer cette conséquence, qu'en notre qualité d'Israélites spirituels nous devons donc aussi confesser jusque devant les rois que nous sommes sur la terre comme des étrangers, comme des pèlerins, comme des voyageurs, que nous n'y avons point de patrie, que la nôtre est dans le ciel, que c'est-là que nous la cherchons.

Ce n'est pas assez, selon l'Apôtre, que nous fassions cette confession de bouche, il faut qu'elle ait la foi pour principe, et les œuvres pour fruits. Il faut que la foi nous montre le ciel comme le lieu de notre repos, et que nous tendions au repos comme Israël notre père, c'est-à-dire par les travaux et les peines, car voici ce qu'il disait à Pharaon: *Le petit nombre de mes années a été traversé de beaucoup de maux*, que j'ai endurés à la maison paternelle de la part d'un frère irrité, en Mésopotamie de la part d'un beau-père chez qui j'ai servi pendant vingt ans, en Palestine de la part de ma propre famille: *Dies peregrinationis meæ, parvi et mali.* Il faut donc que nous tendions au repos éternel par la voie dure des souffrances; et que nous acceptions avec résignation celles qui naissent de la malice des hommes, comme celles qui nous viennent de la bonté de Dieu. C'est la solide réflexion que nous présente la sage réponse de Jacob à Pharaon; il ne faut qu'en entendre les termes pour comprendre que la foi des élus est une foi éprouvée par les tribulations.

Celle de ces hommes illustres dont nous célébrons la mémoire au troisième âge du monde, s'est soutenue jusqu'au tombeau, elle s'est même singulièrement manifestée par le choix des lieux où ils ont voulu avoir leur sépulture. Abraham fut enterré auprès de Sara dans la caverne du champ qu'il avait acheté d'Ephron. Isaac fut réuni à son père et à son peuple. Jacob qui prévit qu'il mourrait en Egypte dit à Joseph son fils : Jurez-moi, (vous qui observez ce mot, observez qu'il est donc quelquefois permis de jurer ; observez aussi, je vous prie, les raisons qui justifient ici Jacob et Joseph, que vous soupçonneriez peut-être d'avoir exigé et fait un jurement trop légèrement;) jurez-moi, dit Jacob à Joseph, qu'après que je me serai endormi avec mes pères, vous m'emporterez hors de ce pays-ci, pour me mettre dans leur tombeau. Joseph avant de mourir recommanda de même aux enfants d'Israël de porter ses os avec eux dans la Palestine lorsqu'ils y retourneraient. D'où venaient à ces patriarches le soin et le désir d'être enterrés dans la Palestine, sinon de leur foi?

Le Seigneur leur avait promis cette terre : ils croyaient bien fermement que la promesse s'accomplirait dans leurs descendants; ils craignaient que ceux-ci ne l'oubliassent; c'est pour leur en rappeler le souvenir, qu'Abraham, Isaac, Jacob et Joseph choisissent

Digitized by Google

tous la Palestine pour le lieu de leur sépulture, du fond de leur tombeau ils semblent répéter à leur postérité : *Ici est cette terre que le Seigneur a juré de vous donner ; ici est la figure de cette autre terre où les enfants rejoignent leurs parents ; et où les âmes se réunissent au peuple des élus.* Cette expression n'est pas la mienne ; elle est de Moïse parlant de ces hommes célèbres : *Congregatus est ad populum suum : appositus est ad populum suum.* Elle nous rappelle une vérité qui a été crue dans l'Ancien, comme dans le Nouveau Testament ; elle nous marque qu'aussitôt après la mort et avant même que le corps ne soit en terre (185) l'âme est déjà réunie au peuple ou de la cité de Babylone, ou de la cité de Dieu ; de la première cité, si le mort a vécu en citoyen de Babylone ; de la seconde, si le défunt a vécu en citoyen de la seconde cité. Elle nous avertit que nous passerons après notre mort à celle des deux cités dont nous aurons été pendant notre vie.

Voulons-nous donc savoir à laquelle nous passerons? La chose est facile ; il ne faut qu'examiner de laquelle de ces cités nous sommes les habitants ; il ne faut qu'examiner si c'est à Joseph que nous ressemblons, où à ses frères ; car ceux-ci figuraient et trop bien, les enfants de Babylone ; celui-là au contraire était un modèle parfait des enfants de la Jérusalem céleste ; lui ressemblons-nous donc? Nous l'avons vu dans ses abaissements et dans son élévation ; nous avons admiré ses vertus dans l'un et dans l'autre état. Les avons-nous imités? dira-t-on de nous que nous avons sa chasteté, sa sagesse, son humilité, sa foi? etc.

Comme il a été pour nous un modèle de ces rares qualités pendant sa vie, il est encore après sa mort un patron pour nous les obtenir. Allons donc à lui, selon cette parole de l'Ecriture : *Ite ad Joseph;* adressons-nous ensuite à celui qui, portant son nom, s'est enfui en Egypte avec le trésor du monde, avec Jésus et Marie ; prions ce Jésus même le vrai Joseph, pour obtenir le froment de nos âmes, avec la ferveur des nécessiteux demandant au fils de Jacob l'aliment de leur corps ; offrons-lui avec la générosité de ces hommes, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ; nous serons dans l'abondance spirituelle tandis que le reste du monde sera dans la disette ; nous vivrons de la grâce ici-bas, et là-haut nous serons rassasiés de la gloire. C'est le bonheur que je vous souhaite, etc.

INSTRUCTION XVII.

DERNIERS ADIEUX DES PÈRES ET MÈRES A LEURS ENFANTS.

(*Gen.* XXXVIII, XLVIII, XLIX et L.) (Le XXXVIIe chap. est aussi expliqué ici.)

Pater suus benedixit..... singulis (filiis) benedictionibus propriis.

(*Jacob*) *leur père bénit chacun de ses fils en leur donnant les bénédictions qui leur étaient propres*, et qui leur marquaient leur destinée. (*Gen.* XLIX, 28.)

Jacob lui-même avait été béni d'Isaac son père ; Sem et Japhet avaient été bénis par Noé. Cet usage que les pères, près de paraître devant Dieu, bénissent leurs enfants, descend donc de la plus haute antiquité, et si vous le respectez comme vous le devez, voici, parents chrétiens, ce que vous ferez lorsqu'ayant consulté la mort, vous en avez reçu cette réponse : *Mettez ordre à vos affaires aujourd'hui, peut-être n'en aurez-vous pas le temps demain ;* vous manderez, comme le saint patriarche, vos enfants près de votre lit, et à ce moment où la tendresse est plus vive que jamais, vous recueillerez le reste de vos forces, et de ce ton lugubre et touchant que les circonstances font prendre d'elles-mêmes. vous leur rappellerez doucement leurs fautes passées ; vous les reprendrez de leurs défauts présents ; vous leur inspirerez la crainte des châtiments à venir ; vous leur recommanderez la piété envers Dieu le respect à leur mère et l'union entre eux-mêmes ; vous étendrez sur eux vos bras affaiblis ; vous leur imposerez vos mains tremblantes ; vous prierez le Dieu d'Abraham, d'Isaac et Jacob, de les prendre sous sa protection, de leur tenir lieu de père, de les combler de ses bénédictions. Toutes sortes de motifs vous engagent à cette pratique ; l'exemple des justes tant de l'Ancien que du Nouveau Testament la profonde impression que laissent, dans le fond de l'âme des enfants, les dernières paroles d'un père, d'une mère mourants, les grands avantages qui sont attachés à la bénédiction de l'un et de l'autre. C'est, pères et mères, afin que vous les procuriez à vos enfants que je vous mets sous les yeux le trait d'histoire exprimé par ces paroles : *Jacob bénit chacun de ses enfants*, etc. «*Benedixit singulis*,» etc.

Souvenez-vous-en bien aussi, vous enfants, souvenez-vous de ces paroles du Saint-Esprit, que *la bénédiction du père affermit la maison de son fils* en y attirant celle de Dieu : souvenez-vous encore *que la malédiction de la mère la renverse jusqu'aux fondements ;* craignez celle-ci ; tâchez de mériter celle-là par votre sagesse et votre respect pour vos parents ; courez à eux au premier signe qu'ils vous donneront de la volonté qu'ils ont de vous bénir ; recevez avec une humble confiance leur bénédiction, et gravez bien avant dans votre mémoire les avis de salut qu'ils vous donneront. C'est une seconde fin que je me suis proposée en vous parlant du rit observé par Jacob au lit de la mort. *Il bénit chacun de ses fils : « Benedixit singulis.»*

Un troisième est de vous instruire principalement des objets des bénédictions données par Israël tant à ses douze fils qu'à Ephraïm et à Manassès ses deux petits-fils, et beaucoup plus succinctement des événe-

(185) En effet ces mots *il a été réuni* se trouvent entre ceux de mort et de sépulture.

Digitized by Google

ments arrivés au peuple ancien depuis la mort de Jacob, jusqu'à la naissance de Moïse, c'est-à-dire pendant l'espace de 230 ans; d'où il suit que l'idée de la bénédiction paternelle ou des derniers adieux des pères et mères à leurs enfants, sera l'idée à laquelle je rappellerai la plus grande partie de ce discours. Je le proposerai en deux points; dans le premier je marquerai aux pères et mères ce qu'au lit de la mort ils doivent souhaiter à leurs enfants; dans un second ce qu'ils peuvent souhaiter de leurs enfants.

PREMIER POINT.

Accourez, pères et mères, au spectacle édifiant que vous donne Israël au lit de la mort; écoutez-le parlant pour la dernière fois à ses enfants, et de la manière dont il leur parle, apprenez la manière dont vous parlerez aux vôtres, aux derniers moments de votre vie. Commençant par les aînés il dit à Ruben le premier de tous : *Ruben mon fils aîné, vous êtes toute ma force*, étant le premier fruit de mon mariage, et vous m'aviez comblé de joie par votre naissance; mais, vous êtes devenu par votre crime *la principale cause de ma douleur : vous deviez être le premier dans les dons, et le plus grand en autorité, mais vous vous êtes répandu comme l'eau;* vous êtes déchu de vos prérogatives par votre péché; *vous ne croîtrez point*, et votre tribu ne sera recommandable, ni par le nombre, ni par la force, ni par la dignité, parce que vous vous êtes rendu coupable d'un inceste abominable, *parce que vous avez monté sur le lit de votre père, et parce que vous avez souillé sa couche* en abusant de celle qu'il avait prise pour femme. C'est tout ce que l'Ecriture nous rapporte de la bénédiction de Ruben. Quelle bénédiction! direz-vous; n'est-elle pas plus propre à inspirer du doute sur ces paroles que *Jacob donna une bénédiction propre à chacun de ses enfants*, qu'à les vérifier? vous pourriez, mes frères, me proposer la même question après avoir entendu ce que Jacob dit à Siméon et Lévi; car voici comment il parla à ces deux frères, parce qu'ils avaient fait périr le prince et les habitants de Sichem (186).

Siméon et Lévi, frères et compagnons dans le crime, instruments d'un carnage plein d'injustice : à Dieu ne plaise que mon âme ait aucune part à leurs conseils pleins de tromperie et de cruauté, *et que ma gloire soit ternie en me liant avec eux*, et en approuvant leur conduite, qu'on ne doit regarder qu'avec horreur, *parce qu'ils ont signalé leur fureur, en tuant des hommes* qui étaient hors d'état de se défendre, et qu'ils ont fait voir *leur* mauvaise *volonté en renversant une ville* qui avait fait alliance avec eux. *Que leur fureur soit maudite, parce qu'elle est opiniâtre, et que leur colère soit en exécration, parce qu'elle est dure* et inflexible; pour les punir de leur union dans le crime, *je les diviserai dans Jacob et je les disperserai dans Israël :* Siméon n'aura qu'une petite portion dans la tribu de Juda, et l'héritage de Lévi sera répandu dans toutes les tribus. Ainsi parla Jacob aux meurtriers des Sichimites. Où est donc, me demanderez-vous encore, la bénédiction de ces deux fils? Elle est, mes frères, dans le principe même de ces paroles, dans la charité qui a ses reproches et son aiguillon, dans le motif que se proposait le saint patriarche, de porter ses enfants à la pénitence, et de les corriger de leurs défauts : sur quoi j'ai donc deux réflexions à vous faire; la première est, bons pères de mauvais enfants, pour vous consoler des chagrins que vous donnent quelquefois les vôtres! Adam a eu un fils si méchant qu'il est devenu le meurtrier de son frère; Noé a eu un fils si méchant, qu'il s'est raillé de son père; Isaac a eu un fils si méchant qu'il a attendu la mort de son père pour tuer son frère; Jacob a eu des fils si méchants que deux ont été des incestueux, deux ont été les principaux instruments d'un carnage effroyable; dix ont été des traîtres, des homicides, et même des fratricides. Quelle croix pour ces saints! imitez-les dans la patience avec laquelle ils l'ont portée; adorez avec eux la Providence qui vous en impose une semblable; acceptez-la de la main du Seigneur, comme une des peines de votre état. C'est la leçon que l'Esprit-Saint vous a faite en vous instruisant de ces événements.

Il a aussi voulu vous en faire une de prudence et de charité, en vous informant des reproches de Jacob à ses trois aînés : d'un côté il est quelquefois des circonstances qui empêchent de traiter des enfants coupables aussi durement qu'ils le mériteraient; d'un autre côté il est dangereux que ces enfants ne se prévalent de l'indulgence de leur père et mère, qu'ils ne croient leurs fautes légères (en ayant été repris trop faiblement) et qu'ils ne meurent impénitents. Que ferez-vous donc en ces cas, pères et mères? au moins vous sévirez à la mort, contre ceux contre lesquels vous n'aurez pu sévir pendant la vie; vous vous élèverez fortement contre leurs désordres; vous les menacerez de la malédiction divine; vous les exhorterez pathétiquement à la résipiscence; vous n'en devez pas moins au salut éternel de vos enfants. Plaise au Seigneur, que vous remplissiez fidèlement ce devoir lorsque le moment, peut-être trop terrible pour vous, en sera arrivé. Je passe rapidement sur ces réflexions, pour admirer plus à loisir, et pour vous inviter à admirer avec moi la pénétration de Jacob.

A sa dernière heure ses yeux s'ouvrent; les temps futurs s'arrangent devant lui, il les parcourt comme un homme qui lit dans un livre; il y voit ce que la Providence destine à chacun de ses fils, et ce qui doit arriver aux douze tribus quand elles seront dans la terre promise; il l'annonce plusieurs siècles avant l'événement, aussi clairement que s'il existait déjà : « *Juda,* » dit-il au quatrième de ses fils, » *vos frères vous loueront; votre main*

(186) *Voy.* l'instruction sur Jacob.

Digitized by Google

sera sur la tête de vos ennemis ; les enfants de votre père vous adoreront en la personne du Messie qui naîtra de vous. Juda par son courage et par son humeur guerrière *est* comme *un jeune lion* qui répand partout la terreur : *vous vous êtes levé, mon fils, pour ravir la proie*, comme un lion affamé, et *en vous reposant, vous vous êtes couché comme un lion et une lionne* dont on n'ose approcher. *Qui osera* aussi *le réveiller ? le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est celui qui sera l'attente des nations*, et la source de leur bonheur; *il liera son ânon à la vigne; il liera, ô mon fils ! son ânesse à la vigne; il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang des raisins*, c'est-à-dire qu'il attachera à son Eglise les Juifs et les gentils par la foi qu'il leur inspirera, et il lavera dans son sang leurs péchés, dont il aura bien voulu se charger. Je vois par avance que *ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents plus blanches que le lait*. Les fidèles ministres de son Eglise auront la force du vin, avec la douceur et la pureté du lait. »

Jusqu'ici ce sont les paroles de Jacob : est-ce un prophète de l'ancien peuple; est-ce un des historiens de la nation nouvelle que vous croyez avoir entendu ? Ceux-ci vous apprennent à dire à Jesus-Christ même : « Vos frères, ceux qui sont nés comme vous des patriarches, vous ont adoré; vous n'êtes pas venu apporter la paix avec les passions, mais le glaive contre les passions; comme lion de la tribu de Juda, vous vous êtes levé pour ravir au lion infernal votre proie qu'il vous enlevait; vous vous êtes reposé dans le tombeau et vous en êtes sorti avec la force du lion qui s'éveille; avant votre naissance il y avait toujours eu, et jusqu'à vous il devait toujours y avoir ou des rois, ou des princes, des capitaines, des législateurs, des magistrats dans votre tribu depuis que le sceptre y était entré; il en est sorti il y a près de dix-huit siècles : vous êtes donc venu dans les temps marqués; vous êtes donc l'envoyé par excellence, vous êtes donc le désiré des nations ; vous êtes donc ce grand roi à qui toutes choses sont réservées, et je vous reçois, je vous adore sous ces qualités : vous avez attaché successivement les deux peuples à votre corps mystique, dont les apôtres sont les yeux et dont les disciples sont les dents : que ces yeux sont beaux ! que ces dents sont blanches et pures ! » C'est, mes frères, le cantique de louange que vous célébrez à l'honneur du Messie lorsque vous en avez lu l'histoire; n'est-ce pas aussi celui que vous chantez à sa gloire lorsque vous avez entendu Jacob bénissant son fils Juda ?

Trois choses surtout sont ici remarquables. La première, que selon la prophétie, la tribu de Juda a dû avoir la prééminence sur les autres tribus, et que selon l'histoire elle l'a toujours eue, à dater du temps même de Moïse, puisque dès lors elle est nommée la première, lorsqu'il s'agit de quelque préférence et de quelque honneur.

La seconde, que selon la prophétie, cette tribu a dû subsister et former un corps de république jusqu'à la venue du Messie, et que selon l'histoire elle s'est maintenue et gouvernée par les lois, même dans la captivité, puisqu'alors une partie demeura en Judée et l'autre qui était à Babylone et dans les environs, conservait sur les siens, le pouvoir de vie et de mort : et lorsque Cyrus eut rendu la liberté aux captifs de Babylone, elle fut plus dominante et plus célèbre que jamais ; elle avait ses magistrats et elle se donnait ses chefs (187), elle vivait sous ses lois. Les restes des autres tribus se rangèrent sous ses étendards, et ne firent plus avec elle qu'un peuple qui prit de la tribu de Juda, le nom de *Judéens*, que nous exprimons en français par le mot de *Juifs*.

La troisième, que selon la prophétie, au temps du Messie, le sceptre a dû sortir de Juda, de telle sorte qu'il se forma un peuple nouveau de toutes les nations, et que selon l'histoire, le pouvoir de vie et de mort n'était plus chez les Juifs au temps de Jésus-Christ, et que ce divin Sauveur s'est formé un peuple innombrable connu sous le nom de Chrétiens. Il est donc vraiment le Messie promis, l'envoyé par excellence, le désiré des nations ; *celui à qui les choses* (188) *sont réservées*. Quel voile épais cache cette vérité aux Juifs qui lisent la prophétie, et qui sont le triste objet de l'histoire, vivant sans roi, sans prince, sans autorité, ne pouvant plus distinguer une tribu d'une autre; celle de Juda de laquelle devait naître le Messie étant confondue avec les autres ! Otez-le, Seigneur, de dessus les yeux de leur cœur, et donnez-leur de comprendre ce raisonnement si clair et si court, que le Messie est donc venu, puisque depuis près de dix-huit siècles le sceptre est sorti de Juda.

C'est ici le lieu, mes frères, de vous faire connaître ce quatrième fils de Jacob par ses mœurs. D'une femme chananéenne, il avait eu trois fils, nommés Her, Onan et Sela. Her, s'étant marié à Thamar, fut frappé de mort subite, parce qu'il était un très-méchant homme. Onan, suivant l'usage dès lors établi, épousa sa veuve, parce qu'elle n'avait point d'enfant de son défunt. Cet Onan sachant que les enfants qui naîtraient de Thamar ne porteraient point son nom empêcha, par une action exécrable, qu'elle ne devînt mère; c'est pourquoi le Seigneur le frappa aussi de mort, voulant, par ce châtiment, apprendre à tous ceux qui sont, ou qui ne sont point dans le mariage, combien énorme est le péché de mollesse, ce péché d'impureté qui se commet sans complice, et qui pour cela même est malheureusement si commun. Il est si énorme, qu'au jugement de Dieu il

(187) Ce mot seul est une réponse suffisante à ceux qui objectent qu'alors le sceptre était dans la tribu de Lévi de laquelle étaient les Machabées ou Asmonéens, chefs de Juifs.

(188) C'est ce que porte une ancienne version, au lieu de ces mots : *Celui qui doit être envoyé.*

Digitized by Google

mérite la peine de mort, d'une mort temporelle qui est suivie d'une mort éternelle dans les impénitents. Il fallait donc, suivant la loi observée par les patriarches, que Sela épousât Thamar; mais Juda craignit qu'il ne mourût comme ses deux frères, s'il l'épousait, et ce fils étant devenu grand, il ne le donna point à sa belle-fille. Celle-ci se voyant frustrée dans ses espérances, et désirant avoir des enfants de la famille dans laquelle elle était entrée, forma l'horrible projet de séduire Juda lui-même; et ce qui est plus horrible à ajouter, elle y réussit; elle en conçut deux fils dont les circonstances suivantes accompagnèrent le malheur. Lorsqu'ils étaient près de naître, l'un des deux passa sa main, à laquelle la sage-femme lia un ruban d'écarlate disant : *Celui-ci sortira le premier.* Mais cet enfant ayant retiré sa main, l'autre sortit; alors la sage-femme dit : *Pourquoi avez-vous ainsi rompu le mur qui vous divisait, pour sortir le premier?* C'est pourquoi il fut nommé *Pharès*, c'est-à-dire, *division.* Son frère, qui avait le ruban d'écarlate à la main, sortit ensuite, et on le nomma *Zara*, c'est-à-dire, *orient*, parce qu'il devait sortir le premier. Pourquoi ce détail, s'il est sans mystères? voici ceux que les Pères y ont vus.

Zara, disent-ils (saint Aug. et saint Chrysost.), était la figure de Jésus-Christ; son nom même le témoigne, car il signifie *orient*, qui est le nom que les prophètes donnent à Jésus-Christ. Comme Zara, avant la naissance de son frère, fit paraître son bras, auquel on lia un ruban d'écarlate, aussi Jésus-Christ avant l'établissement de la loi, a fait paraître Noé, Abraham et les autres patriarches, comme son bras, et comme les membres de son corps qui n'était pas encore né, mais qui devait naître en son temps. Ce bras était marqué d'un ruban d'écarlate, parce que les saints qui, par une anticipation de grâces, étaient véritablement chrétiens, quoiqu'ils n'en portassent pas le nom, croyaient fermement que le Sauveur naîtrait pour mourir, et qu'étant mort il ressusciterait pour rendre son sang le salut du monde. Après que Zara eut fait paraître son bras, il ne vint pas lui-même, mais son frère Pharès naquit avant lui, parce que la loi ancienne dont il était la figure devait paraître avant la loi nouvelle, qui a eu pour auteur le vrai Zara, le véritable orient, le soleil de justice qui a dissipé les ombres de la première alliance. C'est pourquoi les saints remarquent que Jésus-Christ a voulu que saint Matthieu mît dans sa généalogie le nom de Zara, comme celui de Pharès, lequel le Sauveur du monde a daigné mettre dans la classe de ses pères selon la chair.

N'en êtes-vous pas surpris d'après l'histoire de sa naissance et de la conduite du père et de la mère qui la lui ont donnée? Prévenus que le Messie naîtrait de la race de Jacob, n'eussiez-vous pas imaginé que l'honneur de contribuer à ce grand mystère serait réservé à Joseph et non à Juda? Ce Juda dans sa jeunesse a été un vil esclave de l'envie qui l'a dévoré, de la vengeance qui en a fait un fratricide, de l'impureté qui l'a dominé jusqu'à l'induire à un inceste au premier degré, avec la femme de ses fils. Joseph a toujours été d'une candeur aimable, d'une douceur charmante, d'une chasteté angélique, d'une humilité profonde; est-il vraisemblable que la préférence sera pour le premier et non pour le second? Il est, mes frères, des choses qui ont pour elles la vérité, sans avoir la vraisemblance, et de ce nombre est le privilége accordé à Juda à l'exclusion de Joseph.

Chose plus étonnante encore! non-seulement Jésus-Christ descend de Juda, mais il en descend par une incestueuse, mais l'incestueuse est nommée dans sa généalogie, tandis que les saintes femmes n'y sont point nommées; mais saint Matthieu dit expressément que Jésus est né de Marie par Pharès fils de Juda et de Thamar. La raison de ceci est facile à trouver; c'est, mes frères, que la grandeur de Jésus-Christ ne ressemble pas à celle des hommes; elle ne dépend pas de ses ancêtres selon la chair; c'est en outre que Jésus est venu pour sauver, non les justes, mais les pécheurs, et de là vient que nous lisons, dans le livre de sa généalogie, les noms, non-seulement de Thamar l'incestueuse, mais de Rahab la débauchée, et de Bethsabée l'adultère. Les avons-nous jamais lus ces noms sans éprouver un redoublement d'amour pour Jésus? pour ce Jésus qui a tellement aimé les hommes, qu'il a daigné tirer son origine des femmes déshonorées par une vie criminelle! Après cette digression, revenons aux bénédictions de Jacob et suivons-en l'ordre.

Celle de Zabulon (admirez la netteté et l'expression du prophète), Celle de Zabulon porte : *Zabulon habitera* d'un côté *sur le rivage de la mer* Méditerranée et de l'autre sur celui de la mer de Tibériade, *près d'un port de navires, et s'étendra jusqu'à* la Phénicie dont *Sidon* sera la capitale.

Celle d'Issachar porte que *comme un âne fort et dur au travail, il se tiendra dans les bornes de son partage* (189).

Celle de Dan porte : *Dan jugera son peuple aussi bien que les autres tribus*, et il fournira dans la personne de Samson un chef qui les gouvernera : *que ce* chef, sorti de la tribu de Dan, devienne à l'égard des Philistins comme *un serpent dans le chemin et comme un céraste* (190) *dans le sentier, qui mord le*

(189) Elle porte ceci de plus : Et voyant que le repos est bon, et que la terre est excellente, il a baissé l'épaule sous les fardeaux que les ennemis lui ont imposés, et il s'est assujetti à leur payer tribut plutôt que de s'exposer aux fatigues de la guerre pour s'en exempter.

(190) Le céraste est un serpent qui se cache dans le sable dont il a la couleur, et qui a, dit-on, quatre cornes, ce qui lui a fait donner le nom de *céraste*, qui en grec signifie *corne*.

Saint Grégoire et d'autres Pères entendent ceci de l'Antechrist qu'ils croient devoir naître de la tribu de Dan.

Digitized by Google

pied du cheval, afin que celui qui le monte tombe à la renverse : qu'il use ainsi d'adresse pour vaincre les ennemis du peuple de Dieu. *Mais*, Seigneur, ajoute Jacob, élevant subitement son âme vers le ciel ; ce n'est ni de Samson, ni des autres chefs de votre peuple que *j'attendrai le* véritable *salut*, je l'attends uniquement du Sauveur que vous devez envoyer. Prière courte, mais pleine de sens, propre à inspirer la confiance dont elle est déjà un effet; prière que je vous rapporte à cet instant et que je me propose de vous répéter souvent, ô mon Dieu : *Salutare tuum exspectabo, Domine.*

En lisant la bénédiction de Gad, vous diriez, comme en lisant dans les autres, que Jacob est à deux cents ans et plus en deçà de son temps ; vous diriez qu'il est présent à l'entrée des Israélites dans la terre promise, qu'il la partage à ses enfants, et qu'il tient le cordeau de leur héritage. Celle de Gad porte : *Gad*, après avoir reçu son partage dans la terre de Galaad, passera le Jourdain et *combattra tout armé à la tête d'Israël*, pour conquérir celle de Chanaan, et après avoir mis ses frères en possession de cette terre, *il retournera* en son pays *couvert de ses armes* et chargé des dépouilles de ses ennemis.

Celle d'Aser porte : *Le pain d'Aser* qui habitera dans une terre grasse et fertile, *sera excellent et les rois y trouveront leurs délices*, de là dans le sens spirituel, cette prière insérée dans les litanies du Saint-Sacrement : *O pain excellent! pain, les délices des rois! ayez pitié de nous.*

Celle de Nephthali porte : *Nephthali sera* comme *un cerf qui s'échappe;* Barac, un des chefs de cette tribu, poursuivra ses ennemis avec la même vitesse, *et la grâce sera répandue sur ses paroles* et sur celles de Débora dans le cantique qu'ils chanteront après la mort de Sisara et pour la victoire remportée sur Jabin. Ce sont là les bénédictions des dix aînés de Joseph : la sienne porte ce qui suit et ce qui montre que, comme il les a surpassés en mérite, il les surpasse aussi en récompense.

Joseph, dit Jacob, *ira toujours croissant et s'augmentant* en vertu et en gloire, *son visage est beau et agréable, et les filles* d'Egypte renfermées dans leurs maisons, *ont couru sur la muraille* pour le voir (191); *ô mon fils! le Dieu de votre père sera toujours votre protecteur, et le tout-puissant vous comblera des bénédictions du haut du ciel* (192); *les bénédictions que vous donne votre père, surpassent celles qu'il a reçues de ses pères, et elles dureront jusqu'à ce que le désir des collines éternelles soit accompli* (193); *que ces bénédictions se répandent sur la tête de Joseph, et sur le haut de la tête de celui qui est* comme *un Nazaréen entre ses frères*, chéri de Dieu et honoré des hommes.

N'eussiez-vous, mes frères, retenu que ces dernières paroles, vous sauriez déjà que les bénédictions de Joseph ont bien surpassé celles de ses frères, puisqu'elles ont surpassé celles que Jacob avait reçues d'Isaac et d'Abraham ; mais voici un autre moyen de juger de l'excellence de ces mêmes bénédictions, c'est d'imiter les saints Pères et d'appliquer à Jésus-Christ même dans le sens figuré, ce que Jacob dit de Joseph dans le sens figuratif; car combien grandes ne vous paraîtront pas des bénédictions qui conviennent au vrai Joseph?

Celui-ci a crû, il a toujours montré plus de sagesse et de grâce à proportion qu'il a crû en âge ; il a paru plus beau en sainteté que tous les enfants des hommes ; il a possédé une vertu infinie dans son affaiblissement volontaire ; il a rompu par ses liens, ceux de nos péchés ; il a été comblé des bénédictions du ciel ; il a ensuite versé sur nous, du ciel, les pluies de la grâce, afin que nous portassions des fruits de justice ; il a formé une Eglise qui nous enfante dans des entrailles de charité, et qui, recevant d'en haut des mamelles pleines d'un lait céleste et spirituel, en nourrit nos âmes; il nous apprit à avoir sans cesse dans l'esprit, ces montagnes et ces collines éternelles où naissent les fleurs qui ne se flétrissent point, et les fruits qui ne se corrompent point ; il a été le vrai Nazaréen, séparé des hommes, consacré à Dieu, et couronné de gloire ; il a donc vérifié ce que Joseph figurait, et celui-ci a eu l'honneur de représenter celui-là par ses abaissements de treize ans, par son élévation de dix-huit ans, par ses bénédictions qui ont passé de lui à sa postérité, comme nous l'allons voir en reprenant les choses de plus haut.

Dans une visite que Joseph rendait à son père en sa dernière maladie, il lui présenta Ephraïm et Manassès, les deux fils qu'il avait eus de son mariage avec Aseneth fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis. Le saint vieillard les adopta, pour suppléer au petit nombre de ceux que Rachel lui avait donnés, il déclara qu'ils seraient chefs de tribus, et que comme Ruben et les autres, ils partageraient la terre promise, et dès lors il les bénit. Voici comment Joseph avait placé Manassès :

(191) Je passe ces deux versets dans le corps du discours : *Mais avant qu'il fût arrivé à cet état de grandeur où la Providence l'a élevé, ceux de ses propres frères* qui sont armés de dards, l'ont piqué *par des paroles aigres*, ils l'ont querellé et lui ont porté une envie mortelle, *jusqu'à le vendre pour être esclave chez un peuple étranger. Dans cette humiliation son cœur comme un arc tendu* est demeuré dans sa force, *il a mis sa confiance dans le Seigneur*, et ainsi les chaînes de ses mains et de ses bras ont été rompues par la main du tout-puissant *Dieu* de Jacob ; de sorte qu'*il est sorti* de là pour être le *sauveur de l'Egypte*, le pasteur et la force d'Israël.

(192) J'omets ceci dans le discours : *En vous envoyant la pluie et la rosée dont vous avez besoin*, des bénédictions de l'abîme *des eaux* d'en bas, des bénédictions *de lait* et des mamelles, *en multipliant vos troupeaux* et du fruit des entrailles, *en vous donnant un grand nombre d'enfants.*

(193) Il a parlé du ciel et de l'abîme, il parle ici des bénédictions des montagnes et des collines, et comme il parle des collines à jamais durables, il parle aussi des montagnes éternelles, ou de l'étendue des siècles.

Digitized by Google

à la droite du patriarche comme l'aîné, et Ephraïm à la gauche comme le plus jeune, afin qu'ils fussent bénis chacun selon l'ordre de la naissance. S'apercevant que son père croisait ses bras, et changeait ainsi ses deux mains de la place qu'elles devaient avoir naturellement, il l'en avertit tout affligé; il le pria de mettre sa droite sur la tête de l'aîné; il tâcha même de l'y porter, mais inutilement, et Jacob, continuant la bénédiction qu'il avait commencée, ajouta : *Manassès sera aussi chef des peuples, et sa race se multipliera, mais son frère qui est le plus jeune sera plus grand que lui, et sa postérité se multipliera dans les nations* (194). N'est-ce pas là visiblement une prophétie? peut-on en douter lorsqu'on a lu ces paroles de saint Paul? *C'est par la foi que Jacob, au lit de la mort, bénit chacun des enfants de Joseph.* (*Hebr.* XI, 21.)

Que signifie-t-elle donc, cette prophétie? Je m'arrêterai peu à son sens littéral; j'observerai seulement que la tribu d'Ephraïm fut toujours plus nombreuse que celle de Manassès, qu'elle fut même la tribu dominante parmi celles qui formaient le royaume de Samarie. Quant à son sens spirituel, qui ne voit dans le tableau d'Ephraïm et de Manassès, bénis par la même imposition des mains et par la même prière les deux peuples qui composent l'Eglise, les Juifs et les gentils; ceux-là ont été nos aînés, mais en très-petit nombre, si on les compare à celui de la gentilité convertie; c'est elle qui a produit cette multitude innombrable de fidèles qui se sont sanctifiés dans tous les états par le courage avec lequel ils ont combattu contre les ennemis du salut. C'est de là que sont sortis tant de martyrs, tant de solitaires, tant de docteurs qui ont parlé, écrit, souffert pour la défense des vérités de la foi et pour l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ. Ainsi dans le sens spirituel et principal s'accomplit cette prophétie de Jacob, que *Manassès sera grand et chef d'un peuple, mais qu'Ephraïm son frère puîné sera plus grand que lui, et que sa postérité sera la plénitude des nations* (195).

Celle qui concerne Benjamin, le dernier des enfants du saint patriarche, porte : *Benjamin sera* porté à la violence et au brigandage comme *un loup ravissant; il dévorera sa proie le matin, et le soir il partagera les dépouilles* de ses ennemis vaincus. C'est-à-dire, dans le sens spirituel (196) et selon l'explication de saint Augustin, Saul de la tribu de Juda sera d'abord un loup ravissant qui mangera le troupeau de Jésus-Christ, qui est son Eglise; mais étant tout d'un coup touché par la grâce toute-puissante du Seigneur, et étant changé de Saul en Paul, et de loup non-seulement en agneau, mais en pasteur; il partagera les dépouilles qu'il aura remportées sur le monde, et sur les démons, pour en faire un monument et comme un trophée éternel à la gloire de Jésus-Christ.

C'est ce que Jacob dit à chacun de ses enfants au lit de la mort, et ses prophéties sont si claires, si évidentes, que les Julien, les Porphyre et les autres ennemis de la religion, les ont pris pour des histoires composées sur les événements mêmes! Quelle vive lumière du saint homme! quelle sagesse d'esprit qui les lui a communiquées! quel est-il, cet esprit? sinon celui qui voit tout, et à qui il appartient d'arranger tout en maître souverain des lois de la nature, et des actions des hommes.

La conformité des faits avec les prédictions de Jacob justifie parfaitement ces réflexions. Au bout de trois siècles environ, il est arrivé dans l'ordre temporel et civil tout ce que portent les bénédictions du saint homme, expliquées selon la lettre. Au bout de dix-huit siècles environ, il est arrivé dans l'ordre spirituel et évangélique tout ce que portent les mêmes bénédictions expliquées selon l'esprit. Par exemple, Pierre, né de la tribu de Nephthali, a couru comme un cerf prêcher l'Evangile et répéter les oracles sublimes de Jésus-Christ; Paul, né de la tribu de Benjamin, a rendu le soir la proie qu'il avait dévorée le matin. Quel autre que le maître de tout et le principe de tout, peut annoncer d'une manière si facile des événements éloignés, cachés dans l'abîme des temps, et dépendant des causes libres? comment refuser le titre de prophète à celui dont il se sert pour instruire de ces événements plusieurs siècles avant qu'ils n'arrivent? Il faut donc que nous l'accordions au père des douze patriarches; c'est une première conséquence qui suit de ces remarques sur les bénédictions; la seconde, la principale est que ces mêmes bénédictions doivent être particulièrement connues des pères et mères, parce qu'ils y trouvent un modèle du langage pieux qu'ils doivent tenir à leurs enfants au lit de la mort, et lorsqu'ils leur font leurs derniers adieux. C'était le sujet de mon premier point. Vous y avez vu ce qu'ils doivent souhaiter pour eux, vous allez voir ce qu'ils sont autorisés à souhaiter d'eux, c'est là le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Je suppose comme autant de principes

(194) Il avait dit : que le Dieu en la présence duquel ont marché mes pères Abraham et Isaac, le Dieu qui m'a nourri depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, que l'ange qui m'a délivré de mes maux, bénisse ces enfants, qu'ils portent mon nom, et les noms de mes pères Abraham et Isaac, et qu'ils se multiplient de plus en plus.

(195) Il prédit ensuite à Joseph que Dieu le ramènerait au pays de ses pères, et il lui donna de plus qu'à ses frères, cette part de son bien qu'il avait gagnée sur les Amorrhéens, avec son épée et son arc. C'était le champ qu'il avait acheté des enfants d'Hémor, dont les Amorrhéens s'étaient emparés en son absence, et qu'il en chassa étant de retour, après le saccagement des Sichimites.

(196) Le sens littéral est que la tribu de Benjamin serait un jour très-violente, et c'est ce qui parut bien dans la guerre rapportée au livre des Juges, chap. XIX.

Digitized by Google

certains, 1° que la sépulture de nos morts est un point de discipline appartenant à la religion; il a été vu sous cet aspect dans tous les temps, et chez tous les peuples; 2° que ce point de discipline n'a jamais été abandonné à la dévotion des particuliers, mais que chaque particulier a réglé sa dévotion à cet égard sur celle de sa nation, sur celle des Egyptiens, des Grecs, des Romains, etc., selon qu'il était lui-même, ou Egyptien, ou Grec, ou Romain; 3° qu'à plus forte raison un Chrétien dont la religion est sainte en toutes ses pratiques, au lieu d'abonder en son sens sur l'article concernant les sépultures de ses ancêtres, doit n'avoir, à cet égard, d'autre sens que celui des justes tant du Nouveau que de l'Ancien Testament. Pour nous renfermer dans les bornes de notre histoire, instruisons-nous donc aujourd'hui de ce qu'en ont pensé ceux-ci; et 1° apprenons ce que Jacob mourant souhaite de Joseph touchant sa sépulture, et ce que Joseph fait pour répondre au souhait de Jacob; 2° apprenons encore ce que Joseph lui-même souhaite des enfants d'Israël, et ce que les enfants d'Israël font pour répondre aux souhaits du saint patriarche : et de là jugeons ce qu'il faut penser du système moderne, qu'il importe peu que les corps de nos défunts aient une sépulture, ou qu'ils n'en aient pas, qu'ils en aient une honorable ou qu'ils en aient une destituée de tout appareil religieux, qu'ils l'aient parmi nous, ou loin de nous, qu'il est de l'intérêt public de transplanter les bornes de nos pères et de placer nos dortoirs hors de l'enceinte de nos villes.

Saintement curieux de savoir quel a toujours été l'esprit de Dieu touchant la sépulture des fidèles, et les cérémonies de leur deuil, je remonte des temps de la loi de grâce par celle de la loi écrite, jusqu'à celle de la loi de la nature. Arrivé là, je m'arrête près des dépositaires de la religion, de ceux par conséquent qui méritent d'être consultés et imités. Après avoir observé qu'Abraham s'est fait enterrer dans la caverne du champ qu'il avait acheté d'Ephron, et qu'Isaac voulut être réuni à son père et à son peuple, j'écoute ensuite ce que Jacob, proche de la mort, dit à Joseph en particulier, puis à tous ses fils en commun.

Comme il vit que le jour de sa mort approchait (il était en sa cent quarante-septième année), il dit à son cher Joseph en particulier : *Donnez-moi cette marque de la bonté que vous avez pour moi de me promettre avec vérité que vous ne m'enterrerez point dans l'Egypte, mais que je me reposerai avec mes pères, et que vous me transporterez hors de ce pays, et vous me mettrez dans la sépulture de mes ancêtres qui est dans le champ d'Ephron.* Il ne s'en tint pas à la promesse que Joseph lui fit de remplir ses vœux, leur objet lui parut si important, qu'outre la promesse il voulut le serment de son fils, et pendant que Joseph le faisait, *Israël appuyé sur son bâton adora Dieu, se tournant vers le chevet de son lit*, du côté de la terre promise; *il s'inclina aussi profondément devant le bâton de commandement que portait son fils*, révérant en sa personne la grandeur et l'autorité du Messie dont Joseph était la figure : *Adoravit fastigium virgæ ejus.* (*Hebr.* XI, 21.) Il porta ses précautions encore plus loin. Au lit de la mort, environné de ses enfants, il leur fit à tous ce commandement.

Je vais être réuni à mon peuple; ensevelissez-moi dans l'entrée double (197) *qui est dans le champ d'Ephron le Héthéen, avec mes pères* Abraham et Sara, avec Isaac et Rébecca, avec Lia mon épouse et la mère du plus grand nombre d'entre vous. Eût-il insisté sur ce point tant de fois et en autant de manières, s'il l'eût regardé comme étranger à la piété? Ajoutons-le encore : Joseph et ses frères ne pensaient-ils pas comme leur père sur ce point de discipline? peut-on en douter lorsqu'on a lu l'histoire sainte à l'endroit où nous touchons? Voici ce qu'elle porte.

Joseph, voyant son père expiré, se jeta sur son visage et le baisa en pleurant (c'est ce que nous avons quelquefois permis à de tendres et respectueux enfants envers leurs honorables défunts, sans égard à la délicatesse mondaine qui s'y opposait); il commanda aux médecins (198), qu'il avait à son service, d'embaumer le corps de son père, et ceux-ci exécutèrent l'ordre qu'il leur avait donné, en l'oignant de drogues aromatiques pendant trente jours (199); puis ils le mirent tremper dans le sel et dans le nitre; ce qui dura encore quarante jours, parce que c'était la coutume d'employer ce temps pour embaumer les corps, et ainsi l'Egypte pleura Jacob pendant soixante et dix jours, comme elle pleurait les rois. Joseph sur la permission du prince, partant pour ensevelir son père dans la terre de Chanaan, les premiers officiers de la maison de Pharaon, et les plus grands de l'Egypte l'y accompagnèrent tous. Il y eut aussi des chariots et des cavaliers qui le suivirent; et lorsqu'ils furent arrivés à l'aire d'Atad (200), ils y célébrèrent les funérailles pendant sept jours avec beaucoup de pleurs et de grands cris.

Pourquoi tout ce deuil? tout l'appareil pompeux de ce deuil? demandent ici ces hommes qui voudraient cacher ou leur avarice, ou leur irréligion sous le voile de la simplicité, et qui, dans l'occasion, insistent fort sur ce point, que le convoi funèbre de leurs parents soit aussi simple qu'il est pos-

(197) Dans la caverne.

(198) C'était apparemment les médecins qui faisaient le métier d'embaumeurs en Egypte; l'usage d'embaumer peut être devenu nécessaire en ce pays par les inondations du Nil qui soulevaient les corps et les déterraient.

(199) Ce que Moïse ne fait qu'insinuer ici, Hérodote l'enseigne expressément; il écrit qu'en Egypte on oignait les corps d'huile de cèdre, de myrrhe, de cynnam, etc., pendant trente jours; qu'ensuite on les mettait dans le sel pendant quarante jours environ; qu'ainsi on employait à l'embaumement soixante-dix jours en tout.

(200) Ou selon d'autres *des Epines*; de là à Hébron il y avait encore plus de cinquante milles.

Digitized by Google

sible, à la rigueur, qu'il le soit. A quoi bon ces dépenses? me dites-vous, hommes à systèmes jusqu'en matière de discipline ecclésiastique, souffrez que je vous réponde de là par cette autre question: Etes-vous plus sages que Jacob qui a demandé le transport de son corps? que Joseph qui a exécuté sa dernière volonté? que tous les sages d'Egypte qui y ont applaudi par leurs concours? De quel poids est votre suffrage comparé à celui de ces grands hommes? Il est vrai, vous ajouterai-je ensuite, que ces funérailles dispendieuses n'étaient d'aucune utilité à Jacob même; il est donc vrai, conclurai-je de cet aveu, il est donc vrai que l'appareil pompeux usité dans les sépultures de nos défunts ne leur procure aucun soulagement par lui-même, et il est vrai encore qu'à ne considérer que notre bien personnel après notre mort, il doit nous être indifférent d'être enseveli dans ce lieu-ci, ou dans cet autre, dans la supposition toutefois que notre âme soit dans le ciel après notre trépas; et c'est en ce sens qu'il faut prendre ce que je vais vous rapporter de sainte Monique, mère de saint Augustin. (*Confess.*, lib. IX.)

Cette femme avait d'abord désiré passionnément d'être réunie à son mari dans un même tombeau; elle renonça ensuite à ce désir comme à une faiblesse, et voyant quelques personnes étonnées de l'indifférence qui avait succédé à son désir, elle leur dit: *Rien n'est éloigné par rapport à Dieu; il n'y a pas lieu de craindre qu'à la fin du monde, il ne puisse reconnaître les débris de leur corps pour le ressusciter.* N'est-ce pas ce que nous disons aussi? avons-nous jamais pensé que la résurrection de nos corps deviendrait plus facile à Dieu s'ils étaient enterrés dans un endroit plutôt que dans un autre? avons-nous jamais prêté cette pensée à Jacob? Pourquoi donc cette pompe royale avec laquelle se fit le convoi de son corps à Chanaan, me demandez-vous une seconde fois? interrogez les pères et les enfants sur le dessein de cette pompe, et sur le choix d'un tel sépulcre et d'un tel lieu, ils vous le diront, pourquoi; ils vous diront que c'était pour le grand bien des Israélites; ils vous diront que c'était pour rappeler aux Israélites charnels, les promesses faites à leur père touchant la terre de Chanaan, ils vous diront que c'était pour avertir les Israélites spirituels qu'ils passeraient de l'Egypte, lieu de leur exil, dans la vraie terre de promission figurée par la Palestine; ils vous diront que c'était pour inculquer aux uns et aux autres, qu'où était l'aigle, là ses petits se rassembleraient un jour. En vous disant tout cela ne vous convaincront-ils pas que la cérémonie des funérailles de Jacob était de la plus grande utilité dans l'ordre de la religion?

Ne quittez pas ce principe, tirez-en la conséquence; faites-en l'application à l'usage d'enterrer nos morts avec solennité; vous n'attendrez plus de réponse à votre question, vous y répondrez vous-mêmes; vous avouerez qu'il est bon de se procurer une sépulture honorable, que les objets d'un convoi funèbre sont autant de prédicateurs de la résurrection future, qu'il est dans l'ordre de la tendre amitié de conserver près de soi les restes précieux de ses amis, que la vue de leurs os, en nous rappelant leur souvenir, nous avertit de prier pour le repos de leurs âmes, et si l'on vous objecte le danger de les inhumer dans l'enceinte des villes, vous répliquerez qu'un danger aussi éloigné n'est point réputé danger (201); si l'on vous cite l'exemple d'Israël même et de ces Israélites qui eurent toujours leurs sépulcres hors des villes et des villages, en hommes instruits vous ferez observer la raison de cette coutume fondée sur la loi qui déclarait impurs et les corps des morts, et ceux qui les touchaient, pour apprendre aux vivants qu'aucun mort ne pouvait nous purifier, excepté Jésus-Christ seul. Ce langage ne sera pas sur vos lèvres un langage stérile; plein de la foi qu'il exprime, persuadé des avantages d'une sépulture glorieuse, vous témoignerez dans vos derniers adieux à vos proches en souhaiter d'eux une honorable relativement à votre état. C'est l'exemple que Joseph, comme son père et après leur père, vous a laissé.

Près de mourir, il rassembla ses frères autour de son lit, il leur prédit que Dieu les visiterait et les mettrait un jour en possession de la terre promise; et afin que la foi de cette vérité ne s'affaiblît point en eux par le laps des temps, il leur demanda de porter son corps en Palestine, non aussitôt après sa mort, mais lorsqu'ils sortiraient d'Egypte (202), et pour s'assurer de l'effet de sa prière, il les y engagea par serment. Son corps pouvait-il donc se conserver jusque-là? Le dessein de Joseph était qu'on l'embaumât (203); qu'embaumé il fût exposé à la vue des enfants d'Israël, et qu'exposé à leurs yeux il leur répétât continuellement ces paroles: *Assurez-vous que Dieu vous visitera et qu'il vous fera passer* de ce pays-ci dans celui qu'il a promis avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob.

Ce que le saint homme avait prévu et dé-

(201) De très-savants médecins assurent que l'air des cimetières n'est pas nuisible, qu'il est même plus vital que tout autre air; du reste les odeurs les plus innocentes, celles du lis, du musc, etc., quand elles ont un certain degré de force, peuvent avoir des effets funestes, surtout dans les endroits où l'air n'a pas un cours libre. Mais un de nos déistes a dit dans un de ses contes intulé: *Catherine Vadé:*

. . . Ces hommes pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants.

Il n'en a pas fallu davantage, pour tourner les esprits versatiles du grand nombre vers son opinion.

(202) C'était donc à ses arrière-neveux qu'il demandait cette grâce dans la personne de leurs aïeux.

(203) Aussi il est dit dans le texte qu'il fut embaumé et enfermé dans un coffre, ou cercueil; on trouve encore aujourd'hui de ces corps embaumés dans l'Egypte, enfermés dans des cercueils de bois et quelquefois de pierre, on appelle ces corps: *momies* ou *mumies*, mot persan qui signifie *cadavre sec.*

Digitized by Google

siré, arriva; *Ses os*, dit le Sage, *prophétisèrent après sa mort* (*Eccli.* XLIX, 18), c'est-à-dire qu'en les voyant, l'Israélite croyait entendre cet avertissement: *L'Egypte n'est point votre patrie, c'est la Palestine*; et cet autre encore beaucoup plus relevé: *Ce monde est le lieu de votre exil, vous n'avez pas ici-bas de cité permanente; vous devez en chercher une qui a Dieu même pour architecte et fondateur*. N'est-ce pas celui qu'ils nous donnent encore aujourd'hui à nous qui ne les voyons que des yeux de l'histoire sainte? n'est-ce pas celui qu'il vous semble en recevoir?

Faites, ô mon Dieu! que cette impression passe jusqu'à notre cœur, et qu'elle soit en nous plus vive et plus constante que dans les Hébreux: acccordez nous que les cendres inanimées de Joseph réveillent en nous la foi de vos promesses, qu'elles affermissent notre espérance, qu'elles enflamment nos désirs, et qu'au milieu même des afflictions de la vie présente, elles nous procurent la joie du Saint-Esprit dans l'attente du repos éternel, je vous le souhaite (204).

Amen.

(204) Au moment où je finis l'histoire de la Genèse, livre où il est dit que tous les hommes sont sortis d'un seul, j'ouvre celui des *Recherches philosophiques*, tom. I, pag. 152, où l'incrédule tâche de prouver le contraire, par trois moyens également frivoles: car n'importe 1° le sermon 37 (il devait dire le 33) de saint Augustin, *Ad fratres in eremo*. L'ouvrage n'est pas de ce saint docteur, tous les savants, tant catholiques que protestants, l'avouent. N'importe 2° la Vie de saint Antoine par saint Jérôme. Là le saint docteur doute bien si le démon fait paraître des satyres, et si le désert en produit; mais s'agit-il là de satyres tels que la fable les représente, moitié hommes et moitié animaux? N'importe 3° ce que l'auteur objecte de la difficulté de faire passer les descendants de Noé dans l'Amérique. M. de Guigne, membre de l'académie, a solidement répondu (tom. XXIII) à cette objection des incrédules si souvent rebattue.

EXPLICATION

SUR

LES DERNIERS LIVRES DE MOISE.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

VOCATION DE MOÏSE.

(*Exod.* I, 1-22; II, 1-24; III, 1-22; IV, 1-16; quædam ex cap. XXVIII et XXXV; *Num.* XVII.)

Moyses.... erat potens in verbis et in operibus suis.

Moïse ... était puissant en ses paroles et en ses œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Pour justifier, à vos yeux, ces paroles de saint Etienne, que *Moïse était puissant en paroles et en œuvres*, j'ouvre le *Livre de l'Exode*, et à son ouverture à la première page, une chose me frappe singulièrement, c'est l'image excellente de l'Eglise naissante, que je crois y remarquer. Que de traits de ressemblance entre la figure et la chose figurée! entre le peuple ancien et le peuple nouveau! Le nombre des Hébreux fut d'abord très-petit, soixante et dix (y compris Jacob et ses fils) (204*) seulement descendirent en Egypte. Le nombre des enfants de l'Eglise fut d'abord de douze apôtres et de soixante-douze disciples avec quelques autres personnes. Après la mort de Joseph et celle de tous ses frères, les enfants d'Israël selon la chair s'accrûrent comme des arbres, et se multiplièrent comme des poissons (205), et étant devenus extrêmement forts par leur nombre et leurs richesses, ils remplirent tout le pays où ils étaient. Après la mort du vrai Joseph, les enfants d'Israël, selon l'esprit, se multiplièrent tellement qu'un premier sermon en fit cinq mille, un second trois mille, ainsi des autres à proportion. Un nouveau roi, qui ne connaissait ni Joseph, ni ses services, persécuta les Hébreux, d'abord en les accablant de durs travaux, puis en ordonnant aux sages-femmes de tuer leurs enfants mâles au moment de leur naissance, enfin en portant un édit public pour qu'ils fussent noyés tous (206). Ne voit-on pas dans cette cruelle persécution celle des Juifs et des gentils soulevés contre le Seigneur et son Christ?

Et dans ces paroles de Pharaon, *opprimons-les donc*, non avec violence, mais avec adresse et *avec sagesse*. Qui ne reconnaît celles, par exemple de Licinius, ou de Julien l'Apostat, qui d'abord employèrent tous les moyens, excepté celui de la violence, pour détruire le Christianisme? *Mais*, dit Moïse, *plus on les opprimait, plus ils se multipliaient*. Cette expression ne se retrouve-t-elle pas dans cet *Apologétique* où Tertullien assure que « le sang des martyrs était une semence féconde

(204*) Ou Jacob est compris dans ce dénombrement, ou il y a un nom oublié.

(205) C'est la force de l'Hébreu.

(206) Que cet édit ait été exécuté fort peu de temps après, c est une conjecture très-probable et fondée sur le grand nombre d'Israélites qui sortirent d'Egypte quatre-vingts ans après.

Digitized by Google

de Chrétiens? » Le motif apparent du roi persécuteur des Hébreux était la crainte, ou qu'ils ne conspirassent contre le royaume, ou qu'ils ne se joignissent aux ennemis de l'Etat en cas de guerre, ou qu'ils ne sortissent de l'Egypte, et son vrai motif était l'envie et la haine, l'envie excitée par la multiplication du peuple saint; la haine irritée par l'impiété prétendue de ce même peuple qui tuait et mangeait les animaux adorés par les Egyptiens. Ne vous semble-t-il pas entendre ici les plaintes des persécuteurs de la primitive Eglise, irrités de ce que les Chrétiens méprisaient leurs idoles?

Des caresses, les Egyptiens passèrent bientôt aux mauvais traitements. Grande leçon pour nous, mes frères! de là nous apprenons que nous ne devons jamais nous fier au monde, quelques caresses qu'il nous témoigne d'abord, et que nous devons, comme le dit saint Bernard, craindre jusqu'à la faim qui nous contraint de communiquer avec lui.

Autre leçon encore! figure terrible du petit nombre des élus : il semble que l'humanité était alors renfermée dans la classe des sages-femmes des Hébreux (207), lorsque tout ce peuple obéissait sans discernement aux ordres d'un prince cruel, elles seules préférèrent la crainte de Dieu à la crainte des hommes: trop heureuses, dit saint Augustin, si elles eussent ajouté l'amour de la vérité à cette compassion si louable, et si, après s'être mises au hasard de perdre la vie pour la sauver à des innocents, elles se fussent encore exposées une autre fois à mourir plutôt que de blesser la vérité; elles eussent pu voir leur maison se détruire (208) sur la terre, mais Dieu leur en eût donné une éternelle dans le ciel : *Morerentur futuræ in æterna felicitate, mortem perpessæ pro innocentissima veritate.* C'est le motif que saint Augustin nous propose encore aujourd'hui pour préférer la mort au mensonge, même au mensonge officieux, même au mensonge qui préserverait un innocent.

Mais ne m'éloigné-je point de mon dessein principal? l'objet que j'ai à traiter n'est-ce pas l'éloge de Moïse? Saint Etienne le peint, et d'après lui je vais le dépeindre sous ces deux grands traits : *Moïse était puissant en paroles et en œuvres : « Moyses erat potens in verbis et operibus suis.* » Et parce que je ne puis y bien réussir que ne je vous instruise d'abord de sa vocation, je vous en entretiendrai dans ce discours; et, à l'occasion de cette vocation particulière, je vous parlerai aussi de la vocation en général, de la nécessité d'être appelé de Dieu à l'état qu'on embrasse, de la manière de connaître sa vocation et de la fidélité avec laquelle il faut y répondre. De là jugez de l'importance de cette instruction, vous y apercevrez dès le commencement que j'anticipe sur certains faits : j'ai cru devoir le faire pour ne pas revenir deux fois au même objet.

Ce que le Psalmiste dit du monde physique, que la volonté de Dieu y règle l'ordre des temps, la révolution des années et des saisons, la succession des jours et des nuits, tout Chrétien doit le dire du moral; la volonté de Dieu y règle l'ordre des conditions; elle y marque à chacun son rang; elle y donne à chacun son talent propre; elle y inspire les vocations aux différents états, dont l'ensemble constitue les différentes sociétés. C'est elle, par exemple, qui appelle l'un à l'état du mariage, et l'autre à celui du célibat; c'est elle qui marque sa place à l'un, sous le boisseau, et à l'autre sur le chandelier. Disons quelque chose de plus précis; distinguons d'abord deux états qui partagent tous les autres, l'état ecclésiastique et l'état laïque où les uns exercent les arts et les professions, les autres les charges et les emplois; puis démontrons que la vocation à ces divers états vient de Dieu.

Pour nous former une juste idée de la vocation légitime à l'état ecclésiastique, nous ne pouvons faire mieux que de considérer celle d'Aaron au souverain sacerdoce; c'est suivre le dessein de Dieu même en nous transmettant l'histoire des miracles qui lui ont assuré cette sublime dignité. Après que Dieu eut réglé ce qui concerne les sacrifices, il ordonna à Moïse de tirer Aaron et ses enfants du milieu du peuple et de les en séparer de la manière qui est rapportée au *Livre de l'Exode* (XXVIII). Dans la suite deux cent cinquante hommes, qui avaient à leur tête Coré, Dathan et Abiron, prétendirent avoir autant de droit au sacerdoce qu'Aaron, la terre s'entr'ouvrit et engloutit tout vivants les trois chefs de la conspiration, et le feu du ciel extermina tous les autres. Premier miracle qui montre bien que personne ne doit s'ingérer de soi-même dans les fonctions de la loi nouvelle; qu'il faut attendre la vocation de Dieu, comme Aaron, et que quiconque y manquera sera puni d'une manière aussi terrible pour le moins, que Coré, Dathan et Abiron.

Quelque temps après ce terrible événement, Dieu ordonna à Moïse de recevoir de chaque chef de tribu une verge sur laquelle il écrirait le nom de sa tribu, d'imprimer aussi le nom d'Aaron sur la verge de la tribu de Lévi, et de porter ces verges (209) dans le tabernacle, parce qu'il voulait faire connaître par un prodige celui qu'il avait choisi pour le sacerdoce : Moïse obéit et la verge d'Aaron fut la seule qui, dans une nuit, fleurit, porta des feuilles et des fruits,

(207) Le sentiment de saint Augustin paraît être que ces femmes étaient non Egyptiennes, mais Israélites.

(208) Ces paroles de saint Augustin relatives à ce texte: *Dieu fit du bien à ces sages-femmes et bâtit leurs maisons.* Sur quoi le même Père dit à ceux qui voudraient par là autoriser le mensonge. « Dieu a récompensé en elles la charité et non la fausseté; la justice qui leur a donné horreur de l'homicide, et non l'injustice qui blesse la vérité qui est Dieu même. » (S. Aug. *Contra. mend.*, cap. 15.)

(209) Le sentiment qui reconnaît treize verges est le plus suivi. Le texte (*Num.* XVII, 2, 3) porte bien qu'il *y avait douze verges et celle d'Aaron au milieu d'elles*; mais il ne dit pas qu'elle était une treizième.

Digitized by Google

et par là devint la figure, ou de la couronne de Jésus-Christ dont les fleurs sont la bonne odeur de la foi, et les fruits, le grand nombre de fidèles convertis (ORIGÈNE), ou de Marie qui, sans altération de sa pureté, a produit la fleur de la tige de Jessé, et le fruit de vie qui est Jésus-Christ. (S. BERNARD.) Mais laissons les figures pour revenir à notre sujet principal, pour montrer, non plus que la vocation divine est nécessaire pour l'état ecclésiastique, mais qu'il en faut aussi une bien marquée pour l'état laïque où les uns exercent les arts, et les autres les emplois. C'est encore par des exemples que je vous persuaderai de cette vérité.

Le Seigneur veut se servir de Béséléel et d'Oliab pour construire son tabernacle : pour cela que fait-il ? il les appelle par un choix particulier ; il les remplit de son Esprit ; il leur donne l'adresse pour inventer et pour exécuter tout ce qui se peut faire en or, en argent et en airain ; pour tailler et graver les pierres, pour faire les ouvrages de ménuiserie et de sculpture, c'est ce que nous lisons dans l'*Exode* (XXXV, 30) : *Vocavit Dominus ex nomine Beseleel*, etc. Cette remarque du Saint-Esprit n'est pas sans un dessein utile, elle y est pour vous apprendre, mes frères, que c'est Dieu qui vous donne l'inclination, le goût, les dispositions nécessaires à cet art plutôt qu'à cet autre, qu'il distribue les dons et les talents à qui il lui plaît, comme il lui plaît, quand il lui plaît. Combien de siècles se sont passés sans le secours de l'aimant, par exemple ? Dieu a rendu les hommes attentifs à sa vertu lorsqu'il lui a plu ; lorsqu'il a voulu que l'Evangile fût prêché au nouveau monde ; lorsque le temps a été venu de faire des voyages de longs cours sur mer. Ce que je dis de l'invention de la boussole, je pourrais le dire de celle de l'imprimerie, de celle de tous les arts, toutes sont des dons gratuits du Seigneur. C'est lui qui donne aux ouvriers le talent d'inventer, de perfectionner, d'exécuter.

Qu'il y en peu qui pensent à ces bienfaits de Dieu, et qui se fassent un devoir de lui en rendre grâces ! qu'il y en a peu parmi les artisans qui réfléchissent que s'ils ont reçu l'intelligence et l'industrie, c'est pour travailler à la gloire du souverain Etre en contribuant à la majesté de son culte, et au bien solide de la société ! C'est, mes frères, afin que vous fassiez cette réflexion que je vous propose la mienne ; c'est aussi afin que vous vous reprochiez l'abus manifeste que vous faites de vos talents lorsque vous en usez pour des ouvrages destinés au luxe, à la vanité, à la curiosité, à l'amusement ; c'est afin que vous marquiez votre reconnaissance à l'Auteur de vos dons en les employant à sa gloire ; c'est de plus afin que ceux qui parmi vous n'ont pas encore choisi d'état, examinent de quoi Dieu les a rendus capables, pour faire un choix prudent ; c'est afin de vous convaincre tous qu'il y a une vocation pour chaque condition, qu'il y en a une pour l'état ecclésiastique, une pour les arts et professions, et des dons propres pour en remplir saintement les obligations. J'ai ajouté : *Une pour les charges et les emplois*, et c'est de l'histoire de Moïse que j'en tire ici la preuve, c'est en la prenant à son origine même, voici comment.

Cet homme célèbre naquit dans ces jours malheureux, où le cruel Pharaon roi d'Egypte avait ordonné que tous les enfants mâles des Hébreux seraient jetés dans les eaux du Nil ; il eut pour père Amram de la tribu de Lévi, et pour mère Jochabed (210). Ses pieux parents, voyant dans cet enfant une beauté extraordinaire, le tinrent d'abord caché pendant trois mois, sans craindre l'édit du roi (*Hebr.* XI, 23) ; mais enfin, la prudence humaine ne leur fournissant plus aucun moyen de sauver la vie à l'enfant, la foi divine leur inspira de l'exposer sur le fleuve, espérant que la Providence veillerait à sa conservation. Voyez comme elle y veilla en effet, et admirez comme elle se cache sous les causes secondes, et ne se laisse voir qu'à ceux qui cherchent à la découvrir. Au moment où l'enfant, mis dans un panier de joncs enduit de bitume et de poix, commence à flotter sur les eaux, la fille de Pharaon vient au fleuve pour se baigner ; elle voit ce panier nageant sur l'eau ; elle est curieuse de savoir ce que c'est ; les larmes d'un petit enfant qu'elle y trouve excitent sa compassion ; les traits aimables de son visage lui font naître la pensée de l'élever ; Marie, sœur de l'enfant, qui se tient à quelque distance pour connaître ce qui arrivera, s'approche ; elle demande à la princesse s'il lui plaît qu'elle appelle une femme des Hébreux pour nourrir ce petit enfant ; Jochabed elle-même est chargée de ce soin, à condition qu'étant devenu fort, elle le rendra à la fille de Pharaon ; celle-ci l'adopte (211), elle le nomme Moïse (c'est-à-dire *sauvé des eaux*, des mots *mo*, eau, et *ises*, sauvé), elle le fait instruire à la cour dans toutes les sciences des Egyptiens, chaque jour il devient puissant en paroles et en œuvres : *Erat potens in verbis et in operibus suis.*

A travers ces voiles n'apercevez-vous

(210) Amram, dit Calvin, était fils de Caath fils de Lévi. Jochabed était fille de Lévi. (*Num.* XXVI.) Donc, conclut-il, Amram était neveu de Jochabed ; Moïse est né du neveu et de la tante, donc il est né d'une alliance incestueuse.

R. On peut 1° nier la dernière conséquence et dire que l'alliance du neveu et de la tante n'est point contraire à la loi naturelle. On peut 2° expliquer le mot de *fille de Lévi* par celui de petite-fille. Jésus-Christ n'est-il pas appelé fils de David parce qu'il en descend ?

(211) Philon dans la Vie de Moïse écrit que la fille de Pharaon n'ayant point d'enfant, et sachant combien son père haïssait tous les Hébreux, fit semblant d'être grosse et d'être accouchée de Moïse, et qu'il demeura ainsi auprès d'elle comme son fils. Mais, soit que le récit de cet écrivain juif soit fabuleux, la fille de Pharaon n'a-t-elle pu (Dieu secondant son désir) obtenir de Pharaon la vie de cet enfant dont la beauté et la candeur excitaient la compassion ?

Digitized by Google

pas une providence qui dispose de tout, et qui se sert, pour accomplir ses desseins, des moyens les plus opposés en apparence à ses desseins mêmes? C'était trop peu, pour Dieu, de conserver la vie à Moïse malgré la mauvaise volonté de Pharaon; il faut, pour faire éclater davantage sa providence, que ce prince le sauve par les mains de sa fille; qu'il prête à Dieu son ministère pour l'éducation de cet enfant; qu'il forme lui-même un vengeur aux Israélites qu'il opprime. Quelle profondeur de la sagesse du Seigneur! quelle puissance de son action sur les volontés humaines!

Ce sentiment est bien un de ceux que produit l'étude de l'histoire de Moïse; mais qu'il s'en faut qu'il soit le seul! combien d'autres de foi, d'humilité, de zèle..... naissent du même sujet! pour le concevoir appliquez-vous maintenant à connaître comme il s'est disposé à la fonction de libérateur pendant quatre-vingts ans.

L'Ecriture nous dit peu de choses sur les quarante ans qu'il passa en Egypte à la cour de Pharaon; seulement elle remarque qu'il y fut instruit de toutes les sciences des Egyptiens; qu'étant âgé de quarante ans il sortit pour aller voir ses frères qui étaient toujours dans l'oppression; qu'étant arrivé où ils étaient, il tua un Egyptien qui maltraitait un Israélite; que le lendemain ayant trouvé deux Israélites qui se querellaient, et ayant fait quelque reproche à l'un d'eux de ce qu'il frappait son frère, et que cet homme lui ayant demandé: *Qui vous a établi pour nous juger? est-ce que vous voulez me tuer, comme vous tuâtes hier cet Egyptien?* il eut peur, et s'enfuit au pays de Madian: c'est tout ce que l'Ecriture nous dit des actions de Moïse pendant quarante ans; mais sur ce peu de mots, que d'utiles réflexions j'aurais à vous proposer? Voici, mes frères, celle à laquelle je crois devoir m'arrêter, parce qu'elle est de saint Paul, ayant en vue ces paroles: *Il sortit pour aller voir ses frères.*

C'est, dit ce grand Apôtre, *par la foi*, mais la foi la plus généreuse et la plus humble que Moïse se prépara à délivrer les Hébreux. C'est d'abord par la foi la plus généreuse, car *étant devenu grand, il renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, et il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir passager du péché, jugeant que l'opprobre de Jésus-Christ était un plus grand trésor que les richesses d'Egypte, parce qu'il envisageait la récompense.* (*Hebr.* XI, 24-26.) Quelle foi! quelle générosité de cette foi qui commence à se déclarer par un sacrifice de cette nature! Moïse, adopté par la fille d'un roi, élevé dans les délices de la cour, environné de tout ce qu'il y a de plus flatteur pour une âme ambitieuse, renonce hautement et de propos délibéré, à la qualité de fils de la fille de Pharaon, et à toutes les grandeurs qui en étaient les apanages. Malgré le penchant si naturel aux hommes, et dans un âge où l'ambition est plus vive et la politique plus agissante, il rompt tous les liens qui l'attachent à la cour, et par un choix de préférence qui paraît une folie aux yeux de l'homme charnel, il va s'associer à un peuple étranger, pauvre, méprisé, haï, maltraité, condamné à des ouvrages de boue, et prêt à tout moment à être exterminé. Les sens lui montrent d'un côté la grandeur, les richesses et les plaisirs, et de l'autre la bassesse, la pauvreté et la misère. Mais la lumière de la foi lui fait connaître que ce peuple, pauvre, méprisé, accablé de maux, est le peuple de la cité de Dieu, et que cette cour où il a été élevé, est une société de citoyens de Babylone, de méchants, d'ennemis de Dieu, de persécuteurs, de réprouvés; il comprend que les plaisirs qu'on goûte dans cette cour ne dureront qu'un moment, et qu'ils seront punis par des supplices éternels; et envisageant dans l'ignominie de Jésus-Christ (212) la félicité éternelle qui doit en être la récompense, il s'y unit de toute la plénitude de son cœur.

Que fait-il de plus encore? après avoir généreusement renoncé aux plaisirs d'une cour voluptueuse, aux honneurs attachés à sa qualité de fils adoptif d'une grande princesse, aux richesses presque inséparables d'un rang si haut; après avoir fait un sacrifice aussi rare qu'il est difficile, il expose sa propre vie pour celle de ses frères; il en voit un qui est maltraité par un Egyptien; à cette vue il sent son zèle s'allumer, il regarde de tous côtés, et n'apercevant personne, il tue l'oppresseur, *Croyant*, dit saint Etienne (*Act.* VII, 25), *que ses frères comprendraient que c'était par sa main que Dieu devait les mettre en liberté* (213). Il leur donnait par là le signal de leur affranchissement, mais ils ne le comprirent point. Ce peuple, dont l'incrédulité fut toujours le caractère, ne voulut pas reconnaître celui que Dieu leur envoyait pour les délivrer. *Qui vous a établi notre chef et notre juge?* dirent-ils, figurant dès lors leurs descendants qui rejetèrent Jésus-Christ, et ne voulurent point reconnaître pour leur chef celui qui avait quitté le sein de sa gloire pour participer à leurs misères et les tirer d'esclavage.

A cette question peu attendue, Moïse est épouvanté; il s'enfuit; il gagne le désert de Madian; il y fait alliance avec un prince (214) du pays nommé Jethro (215); il épouse

(212) Moïse, dit saint Augustin (*Ad Bonif.*, lib. v), a cru très-certainement que Jésus-Christ maltrait et mourrait pour les hommes, d'une mort honteuse et cruelle, et il a préféré cette ignominie aux trésors d'Egypte.

(213) Ces paroles prouvent ce que dit saint Augustin (*In Exod.*, Quæst. 2), que Moïse avait dès lors reçu un ordre de Dieu, pour être le libérateur de son peuple, et que cet ordre lui donnait le pouvoir de faire justement l'action hardie qu'il fit alors.

(214) C'est le sentiment de quelques anciens cités dans Eusèbe, ce qui est dit de ses filles qu'elles abreuvaient ses troupeaux, n'y est point contraire, et les usages de ces siècles reculés n'y répugnent point.

(215) Ou Raguel, ce pouvait être deux noms d'une seule personne: ce pouvait aussi être le nom de Raguel l'aïeul, et de Jéthro le père de ces filles.

Digitized by Google

sa fille dont il a ensuite deux fils; il mène paître ses troupeaux pendant l'espace de quarante ans, et là il se dispose à sa fonction de libérateur, par une humilité si profonde, qu'on la dirait presque opiniâtre. Vous allez voir comment.

Un jour que cet illustre pâtre avait mené son troupeau jusqu'à la montagne d'Horeb, le Seigneur (216) lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson. Moïse, voyant que ce buisson brûlait toujours sans se consumer, s'avança pour reconnaître quelle était cette merveille. Alors le Seigneur lui dit : Moïse! *N'approchez point d'ici; ôtez les souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est saint*, et Dieu ajouta : *Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. A ces paroles Moïse se cacha le visage, parce qu'il n'osait regarder Dieu. Le Seigneur lui dit : Les cris des enfants d'Israël sont venus jusqu'à moi, j'ai vu leur affliction, je suis descendu pour les délivrer. Venez donc, je vous enverrai vers Pharaon, et vous ferez sortir de l'Egypte les enfants d'Israël qui sont mon peuple.*

Voilà, je dirais volontiers, le mystère d'une vierge qui allie la maternité avec la virginité, bien marqué, dans ce buisson qui brûle sans se consumer (217) : je dirais volontiers, ce profond respect dû aux lieux saints, bien désigné par l'ordre donné à Moïse, d'ôter ses souliers : je dirais volontiers, la vérité de la résurrection bien prouvée par ces paroles : *Je suis le Dieu d'Abraham*, etc. : je dirais volontiers, l'ordre de la providence qui règle le commencement, la durée et la fin des épreuves, soit corporelles, soit spirituelles, et qui exige que nous attendions avec patience le moment qu'il a choisi pour notre délivrance; mais je dois me restreindre à dire, voilà une seconde fois (218) la vocation de Moïse bien marquée. Voyons par combien d'actes d'humilité sa foi le dispose à la suivre; c'est le moyen de nous instruire de la manière d'entrer dans tout état où l'on est chargé de la conduite des hommes.

Qui suis-je, demande d'abord Moïse au Seigneur, pour excuser sa répugnance à laquelle il est appelé : *Quis sum ego?* Il semble avoir oublié ce qu'il a connu de sa vocation en Egypte ; il compte pour rien tout ce qu'il a déjà fait pour s'y préparer; tous les mérites qu'il s'est acquis par son exil et par une retraite de quarante ans, disparaissent à ses yeux : *Qui suis-je*, demande-t-il, uniquement occupé de son indignité, de sa faiblesse et de son incapacité : *Qui suis-je, pour aller vers Pharaon, et pour tirer de l'Egypte les enfants d'Israël?* Quelle supériorité de lumières! quelle fermeté de courage! quelle habileté ne faut-il pas pour traiter avec les grands, pour rendre à leur dignité tous les respects qui leur sont dus, sans se relâcher sur les intérêts de Dieu! Hé! comment un homme tel que moi, à qui tout manque, et science, et prudence, et force, peut-il arracher une multitude d'esclaves des mains d'un tyran également cruel et puissant? *Quis sum ego?* premier acte d'humilité que Moïse oppose à son élévation.

Lorsqu'il a entendu cette réponse du Seigneur : *Je serai avec vous :* J'irai, répliqua-t-il, *j'irai donc vers les enfants d'Israël et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous; mais s'ils me demandent quel est son nom, que leur répondrai-je?* Cette seconde question de Moïse vous surprend peut-être, mais l'observation suivante fera cesser votre surprise. On adorait en Egypte, et dans le reste du monde, tant de fausses divinités : le nom de Dieu, tout sacré et tout respectable qu'il est, était tellement avili et déshonoré par les Israélites mêmes, qu'il n'est pas étonnant que Moïse demande au vrai Dieu, sous quel nom il veut se faire annoncer à son peuple, pour n'être pas confondu avec de viles créatures, à qui le nom de Dieu était indignement donné.

Jusqu'à ce moment le Seigneur s'était bien fait connaître aux anciens sous son nom de *Saddaï*, c'est-à-dire, *tout-puissant*, ou *se suffisant à soi-même, n'ayant besoin de rien, trouvant tout en soi, et y possédant tout*. Mais il ne s'était point manifesté sous son grand nom de *Jéhovah*, nom si respecté depuis, que les Juifs le rencontrant dans les Ecritures et n'osant le prononcer, lui substituaient celui d'*Adonaï*, *Seigneur :* nom si auguste que le grand prêtre le portait gravé sur une lame d'or, à son front; nom si saint, que le seul pontife, bénissant le peuple dans le temple, pouvait l'articuler; nom si mystérieux, qu'au-

(216) La Vulgate porte : *Le Seigneur apparut.* L'hébreu porte : *L'ange du Seigneur apparut.* Saint Etienne (*Act.* XVII, 30, 18) dit : *L'ange du Seigneur apparut.* Saint Paul (*Galat.* III, 19) dit : *La loi a été établie par les anges.* Quelques interprètes concilient ces leçons différentes en supposant qu'un ange représentait la personne du Fils de Dieu, et que celui-ci tira alors, par le ministère de cet ange, le peuple Hébreu de la captivité d'Egypte, lui donna sa loi et l'introduisit dans la terre de Chanaan.

Par la même voie, on concilie le sentiment de saint Augustin avec le sentiment opposé en apparence de quelques autres Pères. Saint Augustin pense que c'était une nature angélique et non pas la nature divine qui se montra à Moïse (*a*). D'autres Pères croient que cet ange était le Verbe éternel, l'ange du grand conseil, suivant cette prière de l'Eglise : *O Adonaï :* ô Seigneur... *qui avez apparu à Moïse;* l'ange est appelé *Adonaï, Jéhovah*, parce qu'il a parlé et agi au nom du Verbe éternel, vrai *Adonaï et Jéhovah.* — *Voy.* ABBADIE, pag. 354, tom I.

(217) *Rubum quem viderat Moyses*, etc. (*Antiph. Eccl.*)

(218) Sans doute que Dieu avait déjà une première fois déclaré sa volonté à Moïse ; ces paroles de saint Etienne (*Act.* VII, 25) le prouvent : *Il crut que ses frères comprendraient que Dieu devait les affranchir par sa main.*

(*a*) Ce Père dit ailleurs ces mots qui font bien voir que les opinions sont libres ici : « Duæ sunt sententiæ quarum quælibet vera sit, ambæ secundum fidem sunt. »

Digitized by Google

jourd'hui les Juifs ne savent plus la vraie manière de l'exprimer. Il se manifesta donc alors sous ce nom (219), et répondit : *Je suis celui qui suis* ; c'est le nom que j'ai dans toute l'éternité. *Vous leur direz donc : Celui qui est* l'Eternel, l'Etre par excellence, le principe et la source de tout être, *m'a envoyé vers vous*, et parce que ce grand nom inspire plus de crainte que de confiance, vous en ajouterez un autre qui leur inspirera plus de confiance que de crainte : vous leur direz encore : Le Seigneur, le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous : c'est sous ce nom que je serai connu dans la suite des siècles.

Mais, dit Moïse, dont cette réponse a levé la difficulté, sans vaincre cependant son humilité, mais ils ne voudront pas me croire. L'objection est solide ; il faut, et c'est une remarque que tous les novateurs auraient dû faire, il faut que celui qui se donne pour envoyé de Dieu, justifie sa mission, par des preuves certaines, par des preuves de miracles anciens, si elle est ordinaire ; par des preuves de miracles présents, si elle est extraordinaire, sinon il mérite d'être rejeté comme un imposteur. C'est ce que Moïse représente à Dieu, qui aussitôt lui communique le don des prodiges, et lui en fait faire sur-le-champ une double expérience. D'abord il lui dit de jeter à terre la verge (220) qu'il tient à la main, et à l'instant elle est changée en serpent qui redevient verge. Moïse la prenant par la queue. Dieu lui dit encore de metre sa main dans son sein, il l'en tire toute couverte de lèpre, et l'y ayant remise, aussitôt elle est rétablie dans son premier état. Ceci, dit le Seigneur, *est afin qu'ils croient que je vous ai envoyé ; s'ils n'écoutent pas la voie du premier miracle, ils écouteront celle du second.*

Chose étonante, et qui montre combien l'humilité de Moïse est ferme! lui-même n'écoute pas cette double voix que les Hébreux doivent écouter! Ne trouvant plus de prétexte à son refus, ni dans son indignité propre, ni dans le défaut de preuves de sa vocation, il en cherche du côté de la parole dont il croit n'avoir pas le talent : *Seigneur!*, dit-il, *je vous prie de considérer que je n'ai jamais eu de facilité de parler, et depuis même que vous avez parlé à votre serviteur, j'ai la langue encore moins libre et plus pesante* (221) ; puis-je donc me charger d'un ministère qui demande le talent de la parole dans un ordre supérieur? *Non*, sans doute, lui répond le Seigneur, *mais qui est-ce qui a formé la bouche de l'homme et qui lui a donné la parole? qui a fait le muet et le sourd? celui qui voit et celui qui est aveugle? n'est-ce pas moi? allez donc; je serai dans votre bouche, et je vous apprendrai ce que vous aurez à dire : « Ego ero in ore tuo, doceboque te quid loquaris. »*

C'est la promesse que le Seigneur a faite à Moïse d'abord, aux apôtres ensuite, puis à leurs successeurs dans le ministère de la parole, enfin à moi-même, si ma vocation vient de lui. Exécutez-la donc en ma faveur, ô mon Dieu! suppléez à la faiblesse de ma voix ; soyez dans mon esprit pour m'inspirer ce que je dois dire, et dans ma bouche pour l'expliquer d'une manière digne de vous, avec onction et magnificence ; ne permettez pas que ma parole revienne à moi, sans fruit ; envoyez avec elle celui que vous devez envoyer pour la bénir et rendre efficace : *Mitte quem missurus es* ; c'est-à-dire, *envoyez-moi votre Esprit* (dans le sens spirituel que je donne à ces paroles de Moïse).

C'était, dans le sens littéral, du Messie promis que notre respectable bègue demandait la venue pour se dispenser de sa commission. Il parlait de la sorte par un effet de sa modestie, j'en conviens ; mais le Seigneur, pour montrer que cette humilité allait trop loin, et que, quand Dieu commande, il faut obéir et se confier en lui, se fâcha contre Moïse, de telle sorte cependant que s'accommodant à la faiblesse, et consentant qu'Aaron portât la parole en sa place, il lui dit : *Votre frère sera votre bouche, et vous serez comme son œil*, vous le conduirez dans tout ce qui regarde Dieu. D'où il suit ce que dit saint Augustin, que Dieu n'a point donné Aaron à Moïse pour le punir de ce qu'il avait trop différé à lui obéir ; mais il l'a repris simplement d'appréhender avec excès ce défaut de la langue dont il s'était plaint.

Aussi voyons-nous que saint Grégoire, saint Basile et d'autres Pères, non-seulement excusent Moïse en cette rencontre, mais qu'ils relèvent par de grandes louanges cette humilité profonde qui lui fait craindre la conduite des autres, lors même que Dieu l'y appelle ; ce que nous voyons encore dans ces saints docteurs, c'est que comparant la répugnance de Moïse, avec l'empressement de tant d'hommes qui aspirent aux supériorités, soit ecclésiastiques, soit civiles, ils déplorent amèrement l'aveuglement de ces téméraires, qui s'y poussent sans autre vue que celle de leur ambition et de leur avarice, sans autre mérite que leur présomption, sans autre vocation que leur propre volonté, sans autre précaution qu'une vie toute mondaine.

Ne déplorent-ils donc d'aveuglement d'aucun de nous? sommes-nous dans la condition où Dieu nous veut? y avons-nous apporté toutes les dispositions qu'il exige de nous? avons-nous proportionné ces dispositions saintes à la nature du ministère auquel nous étions appelés? Cet examen qui regarde tous les hommes par rapport à eux-mêmes, vous regarde aussi, pères et mères! par rapport à vos enfants ; vous devez étudier les

(219) Ou celui d'Ia qui est le même.

(220) *Voy.* l'explication mystique de ce miracle dans saint Augustin, livre XII, chap. 28, *Contre Faust.*

(221) C'est le sens de la Vulgate. Celui de l'hébreu est : « Je ne l'ai pas même depuis que vous avez parlé à votre serviteur, parce que j'ai la langue pesante. »

Digitized by Google

desseins de la Providence sur eux, observer leurs inclinations, considérer le genre de talent qu'ils ont reçu de la nature, comparer ce talent avec l'état qui l'exige, cultiver ce talent selon vos moyens, afin qu'ils puissent un jour remplir dignement les devoirs de la considération à laquelle Dieu les a appelés, et pour laquelle il leur a préparé ses grâces. Avez-vous fait tout cela? n'avez-vous consulté que Dieu et le salut de vos enfants, lorsque vous les avez engagés à un tel état plutôt qu'à un autre? n'avez pas aussi consulté votre amour-propre et leur ambition? Faites-vous ces questions, vous à qui elles peuvent encore être utiles!

Et vous, mon Dieu, qui gouvernez les choses célestes et terrestres! *Qui cœlestia simul et terrena moderaris* (*Collect. Eccl.*), vous à qui il appartient de disposer des places de votre royaume futur et de votre royaume présent! marquez-nous la nôtre; fixez-nous-y; faites que nous méritions, par notre fidélité à en acquitter les devoirs, la grâce d'occuper celle que vous nous avez préparée dans le ciel. C'est, mes frères, le bonheur, etc.

INSTRUCTION II.

ÉLOGE DE MOÏSE COMME LIBÉRATEUR.

(*Exod.* IV-XV.)

Moyses.... erat potens in verbis et in operibus suis.
Moïse.... était puissant en ses paroles et en ses œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Il était si puissant dans les unes et dans les autres que le bruit de ses paroles a retenti par toute la terre, que la renommée de ses œuvres a été portée jusqu'aux extrémités du monde, que leur connaissance est passée de génération en génération jusqu'à ce dernier âge du monde. Les anciens parmi nous les connaissent par la voie de l'histoire; les jeunes gens et les petits enfants par la voie des cantiques. Nous avons la consolation d'entendre ceux-ci, tous les dimanches, dans nos saintes assemblées, chanter à voix pleine: *Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte, et la maison de Jacob du milieu de ce peuple barbare, Dieu consacra le peuple juif à son service, et il établit son empire dans Israël. La mer le vit* se présenter sur ses bords, et elle *s'enfuit* pour lui laisser un passage libre au milieu de ses eaux. *Les montagnes sautèrent comme des béliers, et les collines comme les agneaux des brebis. Pourquoi, ô mer! vous êtes-vous enfuie* de la sorte? pourquoi, *montagnes! avez-vous sauté comme des béliers, et vous, collines! comme les agneaux des brebis? ne nous en donnez point la gloire, Seigneur! donnez-la tout* entière *à votre nom*, auquel seul elle est due; *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* (*Psal.* CXIII, 1-9.)

Je sais que le psaume d'où sont tirées ces paroles, s'entend spirituellement de la délivrance de nos âmes, et que l'Eglise chrétienne le chante en action de grâces de notre sortie de la servitude du péché; mais je sais aussi que le sens spirituel est fondé sur le sens littéral, je sais ce que Jésus-Christ a fait pour nous arracher à la puissance du démon, Moïse l'a fait pour arracher Jacob à la puissance de Pharaon; je sais ce que les disciples d'Emmaüs disaient à Jésus-Christ dans saint Luc, on l'a dit de Moïse: *Moïse... était puissant... en ses œuvres : « Moyses... erat potens in... operibus suis.* » Qu'a-t-il donc fait? quelles sont donc ces œuvres de toute-puissance qui lui ont mérité le titre de libérateur de Jacob et de sauveur d'Israël? ce sont celles que l'Ecriture appelle les dix plaies d'Egypte. C'est donc de ces plaies que je dois vous entretenir en ce moment; je dois vous rappeler des événements dont les Philistins ont été saisis, dont les princes d'Edom ont été troublés, dont tous les habitants de Chanaan ont séché de frayeur; *Obriguerunt omnes habitatores Chanaan.* Fasse le ciel qu'ils vous inspirent à vous-mêmes ce sentiment d'où naissent la sagesse et le goût de la vertu. Ce sera, je l'espère, le fruit de cet éloge que je consacre à la mémoire de Moïse comme libérateur de l'ancien peuple et au Sauveur du nouveau.

Dans un temps pascal il convient, mes frères, de vous parler de la pâque, non-seulement de la pâque figurée, mais aussi de la pâque figurative; il convient de vous montrer combien le passage de l'Egypte à la terre de promission a éprouvé de résistance de la part de Pharaon, et par quels moyens Moïse l'a vaincue, pour vous instruire soit de la vive et opiniâtre résistance que le prince des ténèbres oppose à notre passage du péché à la grâce, soit des moyens que Jésus-Christ a employés pour la surmonter. C'est ce que je vais faire en continuant l'histoire de Moïse, en reprenant son fil à l'endroit où nous l'avons quitté dimanche dernier.

Le saint homme ayant reçu ses instructions du Seigneur, ayant pris congé de son beau-père, ayant permis à son épouse de retourner vers Jéthro avec ses enfants, celle-ci prit aussitôt une pierre (222) très-aiguë et circoncit la chair de son fils. En touchant avec le sang de ce fils les pieds de Moïse et les embrassant, elle lui dit: Vous m'êtes un époux de sang, car je vous ai sauvé la vie par le sang de mon fils (223). Aaron de son côté, étant venu à la rencontre de Moïse (224) selon l'ordre exprès du Seigneur, les deux frères vont trouver Pharaon et lui parlent en ces termes: *Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : laissez aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie dans le désert* (225). Mais le prince orgueilleux fit cette réponse que nous font encore aujourd'hui certains pécheurs, sinon de paroles, du moins du fond de leur âme, lorsque nous les invitons à écouter la voix du Seigneur et à s'y rendre:

(222) Soit d'ardoise, soit de marbre, soit de celles dont sont les pierres à fusil.

(223) Marie mère de Jésus pouvait bien mieux dire ces mots à Joseph.

(224) Il était l'aîné de Moïse et n'avait point quitté l'Egypte.

(225) Ce désert est probablement celui de Sinaï, quoique Dieu ne le dise pas. On assure qu'il n'y a que trois jours de chemin de la terre de Gessen à Sinaï, en suivant le chemin le plus court.

Digitized by Google

Qui est le Seigneur pour que je sois obligé d'écouter sa voix et de laisser sortir Israël? je ne connais point ce Seigneur, et je ne laisserai point sortir Israël. Non-seulement il ne le laissa point aller, mais il augmenta ses travaux; il ordonna qu'il rendrait la même quantité de briques que quand on lui fournissait les pailles; il établit des exacteurs sévères qui fouettaient de verges ceux qui en rendaient moins; et quand les Hébreux vinrent à lui pour se plaindre de ces cruelles exactions, il les renvoya avec dédain, disant d'un ton ironique : Vous avez trop de loisir; c'est ce qui vous fait dire : *Allons sacrifier au Seigneur dans le désert.*

La réponse est dure sans doute : aussi suffit-elle pour révolter les Hébreux, mais contre qui? contre Moïse. Ils semblent avoir oublié les prodiges qu'ils lui ont vus faire pour les assurer que le temps de leur délivrance était arrivé (j'oubliais moi-même de vous dire que Moïse reparaissant au milieu des siens leur avait prouvé sa mission, en changeant sa verge en serpent, et en faisant d'autres prodiges en leur présence). Dès ce jour ils commencèrent ces murmures que dans la suite ils renouvelèrent si souvent; dès ce moment ils leur disent en forme de reproche : *Que le Seigneur voie ceci, et en soit le juge, car vous nous avez mis en mauvaise odeur devant Pharaon et ses serviteurs; vous lui avez donné en quelque sorte une épée pour nous tuer, en l'irritant contre nous, et lui donnant occasion de nous regarder comme des gens inquiets qu'il faut exterminer.* Ici donc commence aussi la patience de Moïse et d'Aaron son frère : *Hic patientia sanctorum est.* (*Apoc.* XIV, 12.) Ici je vois renaître l'humilité du premier, je le vois qui se tourne vers le Seigneur et lui dit avec cette confiance qu'il avait en sa bonté : *Seigneur! pourquoi affligez-vous ce peuple? pourquoi m'avez-vous envoyé pour augmenter ses maux? car depuis que je me suis présenté devant Pharaon, il a encore plus tourmenté votre peuple.* En cela, mes frères, ce prince était la figure du démon; car, comme le remarque saint Grégoire, quand Dieu commence d'éclairer les âmes, et leur inspire un vrai désir de rompre leurs chaînes, c'est alors que le démon redouble ses efforts pour les retenir toujours dans leur servitude. Vous devez vous y attendre, pécheurs! et c'est l'avis que l'Esprit-Saint vous donne par la bouche du Sage. (*Eccli.* II, 1 *seqq.*)

La prière de Moïse était une prière sainte, un modèle de prière pour tous les pasteurs qui voient leurs travaux infructueux et en apparence nuisibles à leurs ouailles. Elle plut à Dieu qui lui renouvela la promesse de délivrer son peuple par la force de son bras, ajoutant (226) : *Je vous établis le Dieu de Pharaon, et Aaron sera votre prophète.* Quelle expression! que de puissance elle annonce aux deux fils d'Amram!

L'effet y répondit parfaitement; depuis ce moment on eût dit que la nature et les éléments leur étaient soumis comme au maître de l'univers. Se présentant une seconde fois devant Pharaon, Aaron jeta la verge miraculeuse devant Pharaon et ses serviteurs, et elle fut changée en serpent; Jannès et Membrès, appelés par le prince, firent, il est vrai, la même chose par leurs enchantements, leurs verges furent aussi changées en serpents, mais la verge d'Aaron dévora toutes les autres. Ce n'était encore là qu'un prélude aux plaies d'Egypte et non une de ses plaies.

La première de toutes fut le changement des eaux en sang. Aaron étendant sa main sur les fleuves, sur les ruisseaux, sur les marais et sur les lacs, changea leurs eaux en sang, et ce qui prouve bien la vérité de ce changement, c'est que les poissons qui étaient dans le fleuve, moururent; le fleuve se corrompit, les Egyptiens ne purent boire de ses eaux. Terrible, mais juste punition de la cruauté avec laquelle ils avaient noyé les enfants des Hébreux. Cette remarque n'est pas la mienne, elle est celle de l'auteur du *Livre de la Sagesse*, qui s'écrie à l'occasion de cette plaie *Vos enfants, ô Dieu! se sont vengés de ceux qui les attaquaient; ils ont eu soif, ils vous ont invoqué, vous leur avez fait sortir de l'eau du haut d'un rocher. Et comme leurs ennemis avaient été punis en ne trouvant point d'eau, lorsque les enfants d'Israël en avaient en abondance, vous avez de nouveau fait grâce à vos enfants en leur donnant de l'eau dans leur extrême besoin. Ainsi, au lieu des eaux d'un fleuve qui coulait toujours, vous donnâtes du sang à boire aux Egyptiens; et ce sang qui fit mourir ces méchants leur reprocha en même temps la cruauté qu'ils avaient exercée dans le meurtre des enfants.* (*Sap.* XI, 3-8.)

Quoique cette plaie fût mortelle non-seulement pour les poissons, mais aussi pour un grand nombre d'hommes, car pendant sept jours on ne trouva que du sang à boire; quoiqu'on eût creusé la terre le long du fleuve pour y trouver de l'eau (227), cependant elle ne convertit point le roi. Les magiciens d'Egypte, ayant aussi changé l'eau en sang par leurs enchantements (228), il fallut donc pour vaincre son obstination en venir à une seconde qui fut celle des grenouilles.

Aaron ayant étendu sa verge sur les eaux (229) d'Egypte, les grenouilles en sortirent et couvrirent l'Egypte de toutes parts, mais

(226) Je passe le chap. XVI qui, dans ses deux parties, renferme avec cette promesse les généalogies de Ruben, de Siméon et de Lévi. On la retrouve au livre des Nombres. Le but de Moïse est de faire la sienne en faisant celle de Lévi son aïeul.

(227) Philon dit qu'il sortit du sang de tous les endroits où ils ouvraient la terre, comme il sort du sang d'un corps qu'on perce avec une épée.

(228) A ceux qui demandent quelle eau ils changèrent en sang, puisqu'il n'en restait pas même dans les vaisseaux des maisons, on répond ou que Moïse en présenta aux magiciens, ou qu'on en apporta de la terre de Gessen qu'habitaient les Israélites.

(229) Moïse, après avoir changé les eaux en sang, avait, au bout de sept jours, changé le sang en eau.

Digitized by Google

les magiciens firent aussi la même chose par leurs enchantements, dit l'Ecriture, *et ils firent venir des grenouilles sur la terre d'Egypte*. Ne me demandez-vous pas dans quel sens ceci peut s'entendre? ne croyez-vous pas voir dans les opérations magiques de ces enchanteurs une forte tentation pour les spectateurs? ne désirez-vous pas savoir à quelle marque ils pouvaient distinguer la vérité du mensonge? Ne perdez rien des observations suivantes, elles vous satisferont sur tous ces points.

L'opinion de Tertullien, de saint Justin, de saint Jérôme et d'autres Pères, est que les magiciens parurent faire la même chose que Moïse, sans la faire réellement, c'est-à-dire que ce qu'ils présentèrent alors aux yeux, avait l'apparence et non la nature de serpents, de sang, de grenouilles. L'opinion de saint Augustin, de Théodoret et d'autres interprètes, est que les enchanteurs d'Egypte substituèrent un vrai serpent à leur verge, et du vrai sang, à l'eau qu'on leur présenta. Un d'eux (Testat) a cru que le démon, par une souplesse dont il n'est que trop capable, mit de vrais serpents à la place des verges qu'il enleva habilement et sans qu'on s'en aperçût; une substitution de cette nature faite aussi invisiblement que subitement passe-t-elle le pouvoir des démons? Selon saint Augustin il en était des grenouilles comme des serpents et du sang; elles étaient réelles, et leur production n'excédait pas la puissance des esprits de ténèbres, parce, dit ce Père, qu'il y a certaines semences cachées dans les corps naturels qui, se trouvant en certains degrés, ou d'humidité, ou de sécheresse, ou de froid, ou de chaud, peuvent former de semblables bêtes. Les démons ne connaissaient-ils pas ces semences? ne pouvaient-ils pas les assembler et les faire éclore?

Dans l'une et dans l'autre de ces opinions, dites-vous, il était difficile de prendre parti pour Moïse plutôt que pour les enchanteurs. Dans la première on était tenté de dire que les miracles de Moïse, comme ceux des magiciens, n'étaient que des prestiges. Dans la seconde, que Moïse avait pu faire ces substitutions, et rassembler ces semences cachées dans les secrets de la nature. Dans l'une et l'autre de ces deux opinions ne se trouvait-il pas confondu avec les enchanteurs! Il est aisé, mes frères, de vous montrer que non, c'est en vous faisant remarquer que Moïse eut constamment la supériorité sur les magiciens; sa verge devora la leur; ils purent bien changer l'eau en sang, mais ils n'eurent pas le pouvoir de faire que le sang redevînt de l'eau; ils produisirent des grenouilles, mais ils n'eurent pas le pouvoir de les chasser de toute l'Egypte; première marque à laquelle les amis de la vérité pouvaient la distinguer du mensonge.

Une seconde qui suivit celle-ci de près, fut l'impuissance où se trouvèrent ces magiciens, d'imiter Moïse dans la troisième plaie, celle des moucherons; car Aaron ayant frappé la terre de sa verge, la poussière fut changée en moucherons dans toute l'Egypte, mais ce fut en vain que les magiciens tentèrent de faire la même chose par leurs enchantements; ils furent dès lors forcés de reconnaître leur impuissance et de dire à Pharaon ces paroles devenues depuis si célèbres. *C'est le doigt de Dieu qui est ici : « Digitus Dei est hic. »*

Dans la suite leur témoignage fut encore plus authentique, lorsque frappés d'ulcères comme le reste des Egyptiens, la pointe des vives douleurs dont ils furent pénétrés par tout le corps, ne leur permit plus de se tenir devant Moïse. Dieu donc ne leur avait permis de combattre quelque temps contre Moïse, qu'afin qu'il remportât une victoire plus éclatante; c'était la première de ses vues, une vue de bonté et de miséricorde, pour l'instruction de ses serviteurs qui apprirent de là ce que nous devons aussi en apprendre, qu'il y a des créatures invisibles, incorporelles, puissantes, opposées à Dieu, que ce sont ces esprits qui trompent les hommes par de faux prodiges, des prédictions hasardées, et des maléfices de toute espèce.

L'autre vue du Seigneur, en permettant les prestiges des magiciens en Egypte, était une vue de sévérité et de justice pour la punition de Pharaon qui n'y entra que trop pour son malheur. En effet, voyant que la magie imitait les premiers miracles de Moïse, il se persuada aisément que celui-ci n'était qu'un magicien et un imposteur, et quand dans la suite ces enchanteurs arrêtés tout court, reconnurent hautement le doigt de Dieu, ce prince impie en conclut seulement que Moïse en savait plus qu'eux, et que le témoignage qu'ils rendaient à la puissance divine était un prétexte dont ils couvraient leur ignorance. Cette pensée que l'intérêt fortifiait, était comme un bandeau sur ses yeux qui lui dérobait la vue de la lumière, quoiqu'il semblât qu'il l'interrogeait au moins lorsque la plaie était présente; car alors il promettait à Moïse tout ce qu'il demandait. Mais avait-il un peu de relâche? son cœur s'appesantissait, il n'écoutait plus Moïse, et c'est ce qui lui attira après la plaie des moucherons, celle des mouches (230). Il ne vous était pas difficile, ô mon Dieu! d'envoyer contre vos ennemis une multitude d'ours et de fiers lions, ou de bêtes de nouvelles espèces, pleines de fureur, qui jetassent la flamme par les narines et qui répandissent une noire fumée, ou qui lançassent d'horribles étincelles de leurs yeux, mais vous avez jugé plus digne de vous d'employer, pour confondre leur orgueil, les insectes les plus vils et les plus méprisables. (*Sap.* XXII, 9, 10.)

Après cette plaie des mouches, comme après les trois précédentes, Pharaon avait promis de laisser aller le peuple de Dieu;

(230) Cette plaie n'est donc pas comme la précédente de moucherons d'une seule espèce, mais de mouches de toutes sortes.

Digitized by Google

mais il fut alors (et il sera toujours une preuve évidente que les miracles ne convertissent pas à moins qu'ils ne soient accompagnés de la grâce, et que la grâce ne soit suivie de la coopération de la volonté humaine), il fut alors, et il sera toujours un exemple propre à inspirer aux âmes même pieuses la crainte de l'aveuglement de l'esprit, de l'endurcissement du cœur, et de toutes les fautes qui peuvent conduire à l'un et à l'autre. A peine cette quatrième plaie eut cessé à la prière de Moïse, qu'il oublia sa promesse, et qu'il en fallut une cinquième pour la lui rappeler. A peine la cinquième, qui fut la perte des animaux, eut cessé, qu'il l'oublia encore, et qu'il en fallut (231) une sixième, une septième, une huitième, une neuvième, pour l'obliger à accomplir sa parole.

On vit donc successivement se former des ulcères et des tumeurs dans les hommes et dans les animaux. On vit tomber la grêle sur la terre, au milieu des tonnerres et des feux qui brillaient de toutes parts, frappant de mort tout ce qui se trouvait dans les champs, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; et ce qu'on ne peut assez admirer, le feu surpassant sa nature, brûlait encore davantage dans l'eau, qui éteint tout, parce que tout l'univers s'arma pour la vengeance des justes, et l'eau oubliant sa nature, n'éteignait point le feu. (*Sap.* XVI, XIX.) Il est vrai qu'à cette plaie Pharaon parut converti, puisqu'il fit à Moïse cet humble aveu : *J'ai péché; le Seigneur est juste; moi et mon peuple nous sommes des impies;* mais en cela même il était l'image des pécheurs endurcis en qui il reste encore quelque étincelle de foi. Une maladie dont Dieu les frappe, les douleurs cuisantes dont ils sont tourmentés, la vue d'une mort prochaine, la crainte des supplices éternels, les font, ce semble, rentrer en eux-mêmes; ils reconnaissent leurs fautes; ils en témoignent un vif repentir; ils promettent de changer de vie, si Dieu leur renvoie la santé. L'ont-ils recouvrée, ils sont les mêmes, et souvent pires qu'auparavant. C'est ce que Moïse prédit qui arriverait à Pharaon, et ce qui lui arriva en effet à la suite de cette septième plaie.

Il en fallut donc une huitième, et l'on vit des sauterelles qui vinrent fondre sur toute l'Egypte, et s'arrêtèrent en toutes les terres des Egyptiens en une quantité si effroyable, que ni devant, ni après, on n'en vit et on n'en verra jamais un si grand nombre. Elles mangèrent toute l'herbe et tout ce qui se trouva de fruits sur les arbres qui étaient échappés à la grêle; elles mordaient même les hommes; le Sage nous le dit en ces termes : *Les Egyptiens ont été tués par les seules morsures des sauterelles, sans qu'ils aient trouvé de remède pour sauver leur vie. Mais pour ce qui est de vos enfants, ô mon Dieu! les dents empoisonnées des dragons n'ont pu leur ôter la vie, parce que votre miséricorde souveraine les a guéris.* (*Sap.* XVI, 9, 10.)

Enfin Moïse ayant une neuvième fois étendu sa main vers le ciel, des ténèbres horribles couvrirent toute la terre d'Egypte pendant trois jours durant lesquels nul ne vit son frère, ni ne se remua du lieu où il était. *Ces méchants,* dit le Sage, *s'étant persuadé qu'ils pourraient dominer la nation sainte, furent liés par une chaîne de ténèbres et d'une longue nuit. Les lieux secrets où ils tâchèrent de se retirer, ne les défendaient pas de la crainte, parce qu'il s'élevait des bruits qui les effrayaient et qu'ils voyaient paraître des spectres affreux qui les remplissaient encore d'épouvante. Il n'y avait point de feu si ardent qui leur pût donner aucune clarté; les flammes toutes pures des étoiles ne pouvaient éclairer cette horrible nuit. Des éclairs de feu leur venaient tout d'une coup frapper les yeux, et des fantômes se présentaient à eux, qu'ils ne faisaient qu'entrevoir, et qui paraissant et disparaissant aussitôt, les glaçaient de frayeur.* (*Sap.* XVII, 1-4.)

Ne serait-ce pas là une figure des ténèbres extérieures où seront jetés ceux qui auront vécu jusqu'à la fin dans les ténèbres intérieures? ne diriez-vous pas qu'à la suite de cette plaie Pharaon reconnaîtra celui qui l'envoie, et lui accordera tout ce qu'il demande? Qu'il est difficile de corriger celui que Dieu délaisse et méprise! Ce méchant prince endurcit son cœur à cette neuvième plaie comme aux précédentes, et lorsque Moïse lui annonce (232) la mort de tous les premiers-nés des Egyptiens, il est assez insensé, assez téméraire pour lui dire, *Retirez-vous de moi, car si je vous revois jamais, vous mourrez à la même heure!* Quelle orgueilleuse opiniâtreté! ce que vous ordonnez sera fait, lui répondit Moïse d'un ton de prophète, je ne verrai jamais votre visage, et à l'instant il se retira en colère de devant Pharaon pour aller dans la terre de Gessen et y disposer les Hébreux à leur départ tout prochain. Comme ce fut par l'immolation de l'agneau pascal qu'il les y prépara, ce serait aussi le lieu de vous en expliquer le rite et de vous en découvrir les mystères, mais j'ai eu occasion de le faire ailleurs (*Voy.* t. Ier, *Doctrine chrétienne.*), et je passe à la question morale que représentent ces paroles : *Les enfants d'Israël firent ce que Moïse leur avait ordonné, et ils demandèrent aux Egyptiens des vases d'or et d'argent et beaucoup d'habits* (233), *et le Seigneur rendit favorables à son peuple les Egyptiens, afin qu'ils leur prêtassent ce qu'ils demandaient; ainsi ils dépouillèrent*

(231) Au verset 15 du chap. IX il est dit : *Je vais maintenant étendre ma main et frapper de peste, vous et votre peuple.* Comme on ne voit pas que Dieu ait répandu sur l'Egypte, la peste qui est ici annoncée, quelques-uns ont cru que Moïse parlait ici de la peste des animaux ou de la cinquième plaie; mais l'hébreu peut signifier : *Si maintenant j'étendais ma main et que je frappasse de peste, vous et votre peuple, vous péririez.*

(232) Les interprètes conviennent que la vraie place des versets 28 et 29 du chap. X, est entre les versets 8 et 9 du chap. XI.

(233) De là je conclus que les Israélites habitaient parmi les Egyptiens, et par là tombe l'objection des incrédules, disant que la terre de Gessen était trop resserrée pour contenir la nation des Hébreux.

Digitized by Google

les Egyptiens en les quittant. Le pouvaient-ils en conscience? voilà la question qu'il s'agit de résoudre et à laquelle je satisferai à la faveur des deux principes suivants : le premier que le Seigneur a le souverain domaine de tous nos biens; le second que tout maître doit un juste salaire à l'ouvrier qu'il emploie.

Les Hébreux ne pouvaient-ils pas demander et recevoir licitement ce que le premier propriétaire de toutes choses leur avait dit de demander et retenir? Le Seigneur, qui est ce premier propriétaire de toutes choses, n'avait-il pas dit par Moïse aux Hébreux de demander et de retenir les vases d'or et d'argent des Egyptiens? n'est-il donc pas évident que ceux-là pouvaient en conscience *dépouiller ceux-ci en les quittant?*

Ils le pouvaient pour cette autre raison encore. C'est que les Israélites avaient rendu aux Egyptiens des services dont ils n'avaient pas été récompensés; ils avaient été employés comme des esclaves, à cuire des briques, à bâtir des citadelles, à élever des pyramides, à faire ces ouvrages pénibles où la vanité égyptienne cherchait une sorte d'immortalité, dès les siècles les plus reculés. Qu'on compare ces longs et durs travaux avec les richesses qu'ils ont emportées de leurs cruels oppresseurs, combien le prix de ces richesses ne se trouverait-il pas au-dessous de celles qui étaient dues aux Hébreux?

Ces raisonnements sont ceux de saint Irénée, et des Pères qui sont nés après lui (234). Le peuple d'Egypte, dit-il, après les grands services que Joseph lui avait rendus, était redevable aux Hébreux, non-seulement de son bien, mais de sa vie même; et cependant au lieu de leur en témoigner quelque reconnaissance, il les accabla par les travaux les plus rudes et les plus insupportables; il s'en servit pour construire des villes entières, et par un excès de cruauté inouïe il résolut de les exterminer en faisant noyer tous leurs enfants mâles. Quelle est donc l'injustice que les Israélites ont faite aux Egyptiens, s'ils ont repris une très-petite partie de ce qui leur appartenait légitimement? ne sont-ils pas sortis pauvres de l'Egypte? n'en seraient-ils pas sortis comblés de biens, si on leur avait donné une récompense proportionnée à leurs grands travaux? *Quid injuste actum est si.... paucissimam mercedem pro magna servitute accipientes, inopines abierunt.*

Les Hébreux pourvus des choses nécessaires au voyage qu'ils méditaient, repus de l'agneau pascal, et préservés par l'ange qui pendant une même nuit avait exterminé tous les premiers-nés, Pharaon épouvanté par cette dernière plaie, et pressant ce peuple de sortir de ses Etats, Moïse donne le signal du départ; les Israélites quittent (235) Ramessès, ils viennent à Socoth au nombre de près de six cent mille hommes de pied, sans compter ni la tribu de Lévi, ni les femmes, ni les enfants, au nombre par conséquent de plus de deux millions de personnes dont, par un nouveau miracle, aucun n'était ni malade ni infirme; ils sont de plus suivis d'une multitude innombrable de petit peuple d'entre les Egyptiens et les nations voisines qui se joignent à eux. C'est ce qu'il est bon d'observer pour mieux connaître l'embarras extrême ou les Hébreux se trouvèrent deux jours après leur départ.

Alors on vient dire à Pharaon que les Hébreux, au lieu d'aller sacrifier à leur Dieu, comme ils l'avaient dit, ont pris la fuite et ne doivent plus revenir. En même temps le cœur de ce prince et de ses serviteurs est changé à l'égard de ce peuple, et ils disent : *A quoi avons-nous pensé de laisser ainsi aller les Israélites?* Aussitôt voilà le roi à la tête d'une armée formidable (236) qui poursuit les Israélites et qui les atteint dans le lieu le plus favorable à ses desseins. Ils ont à leurs côtés de hautes montagnes; ils ont devant eux la mer Rouge; ils ont derrière eux autant de forces d'Egypte qu'on a pu en rassembler en deux jours de temps. Le moyen qu'ils échappent! Eux-mêmes en désespèrent; ils crient; ils disent à Moïse : *N'y avait-il pas pour nous de sépulcres en Egypte? quel dessein aviez-vous en nous tirant d'Egypte?* Ils ne savaient pas ces murmurateurs que le moment où tout est désespéré du côté des hommes, est celui où on doit plus attendre de Dieu; ils ne savaient pas que Dieu

(234) De saint Clément d'Alexandrie, de Tertullien, de saint Augustin, etc.

(235) Non par petits pelotons, comme des gens qui fuient, mais tous ensemble et bien *unis*. Ce dernier terme est remarquable, il répond au mot, *armée* de la Vulgate, et il est la réponse à ceux qui demandent comment un peuple opprimé depuis quatre-vingts ans, peut trouver des armes pour six cent mille hommes, puisqu'il ne s'agit pas d'hommes *armés*, mais d'hommes unis, au chap. XIII de l'*Exode*.

(236) On voit dans l'*Exode*, chap. VII, verset 25 que la grêle avait fait périr tous les animaux de l'Egypte, disent ici nos incrédules après un de leurs patriarches; comment donc est-il dit au chap. XIV, que Pharaon poursuivit les Israélites avec une cavalerie nombreuse? R. 1° Il n'est pas dit simplement que tous les animaux d'Egypte périrent; mais seulement ceux qui étaient restés dans les champs; 2° il est même observé dans cet endroit, que les bêtes qu'on retint dans les maisons ne périrent point; 3° il est bien dit que Pharaon avait six cents chariots dans son armée; mais dira-t-on que cette cavalerie était nombreuse, lorsqu'on se rappelle ces histoires où on voit dans une armée trente mille chariots (*I Reg.* 13) (*a*); 4° enfin au lieu de dire : *Toutes les bêtes de la campagne périrent*, ne pourrait-on pas dire, qu'il périt de toutes les bêtes, etc. N'est-ce pas une façon ordinaire de parler chez les écrivains sacrés? (*Matth.* IV, 23; *Act.* II, 12, etc., etc.)

(*a*) Soit que trente mille soit mis ici par erreur des copistes pour trois mille chariots montés chacun, par dix hommes, ce nombre est-il moins surprenant que six cents chariots chez une nation incomparablement plus nombreuse et plus étendue?

Digitized by Google

avait suscité Pharaon pour montrer en lui sa grandeur et déployer la force de son bras à son occasion; et c'est ce qu'alors Moïse apprit au peuple.

Ici l'Ecriture marque que le Seigneur demanda à Moïse pourquoi *il criait vers lui*; sans avoir dit qu'il lui eût parlé, c'est, dit saint Augustin (Quæst. 52 *in Exod.*), que son cœur parlait, quoique sa bouche fût muette; il ne parlait pas seulement, mais il criait, et ce cri s'élevait jusqu'au trône, et jusqu'à l'oreille de Dieu; parce qu'il aimait beaucoup et que l'amour est le cri du cœur : *Flagrantia charitatis, clamor est cordis.* (Id., *in psal.* XXXVII.) La même Ecriture ajoute que Moïse adressa ces paroles consolantes aux Hébreux : *Ne craignez pas, demeurez fermes et considérez les merveilles que le Seigneur va faire aujourd'hui, car les Egyptiens que vous voyez devant vous, vont disparaître, et vous ne les verrez plus jamais* en état de vous nuire ni de vous faire peur, comme ils font aujourd'hui : *Le Seigneur combattra pour vous et vous demeurerez dans le silence* et le repos, sans qu'il soit besoin que vous preniez les armes pour vous défendre de vos ennemis.

Alors l'ange de Dieu qui marchait devant le camp des Israélites, alla derrière eux; en même temps la colonne de nuée (237) quittant la tête du peuple, se mit aussi derrière entre le camp des Egyptiens et le camp d'Israël, et la nuée était ténébreuse d'une part, et de l'autre elle éclairait les ténèbres, en sorte que les deux armées ne purent s'approcher dans tout le temps de la nuit, la nuée qui éclairait les Israélites, les dérobant en même temps à la vue des Egyptiens. Moïse ayant donc étendu sa main sur la mer, le Seigneur en divisa les eaux en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit, et il en dessécha le fond, et ainsi l'eau fut divisée en deux, sans qu'il en restât une goutte entre les divisions, en sorte que les enfants d'Israël marchèrent à pied sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche qui leur servait comme d'un mur (238), et les Egyptiens qui les poursuivaient entrèrent après eux au milieu de la mer avec toute la cavalerie de Pharaon, ses chariots et ses chevaux. Mais lorsque la veille du matin fut venue et que le Seigneur lança contre eux ses foudres et son tonnerre, ils s'entredirent les uns aux autres : *Fuyons les Israélites, parce que le Seigneur combat pour eux contre nous*, et en même temps ils se mirent à fuir; mais en vain; le moment de leur perte était arrivé. Moïse ayant étendu la main sur la mer, ses eaux couvrirent et les chariots et la cavalerie de toute l'armée de Pharaon, sans qu'il en échappât un seul : *Nec unus quidem superfuit ex eis.*

C'est par ces œuvres que Moïse a délivré son peuple de la servitude d'Egypte. N'est-ce donc pas par des œuvres miraculeuses; n'y voyons-nous pas évidemment *le doigt de Dieu*, sa puissance, sa miséricorde et sa sagesse; n'y voyons-nous pas une puissance souveraine qu'il exerce sur les eaux, sur la terre, sur les vents, sur les tempêtes, sur le soleil, sur les astres, sur les hommes, sur les anges mêmes; n'y voyons-nous pas une justice sévère envers Pharaon? Dieu pouvait le faire mourir dans le sein de sa mère; il pouvait faire tomber la couronne à un autre; il pouvait révolter ses sujets contre lui, et le priver de toute son autorité. Combien de crimes lui eût-il épargnés en lui en ôtant les occasions? Il pouvait adoucir son humeur, le rendre assez prudent pour écouter et assez humble pour suivre les avis de Moïse.

(237) Moïse avait dit, au chap. XIII : *Le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide le jour et la nuit. Jamais la colonne de nuée ne manqua de paraître devant le peuple le jour, ni la colonne de feu pendant la nuit.*

(238) On lit dans la Bible d'Avignon une dissertation sur le passage de la mer Rouge, qui est pour le fond celle de dom Calmet et celle du P. Sicard, Jésuite missionnaire au Grand-Caire; le dessein de son auteur est de réfuter deux sortes d'écrivains, 1° ceux qui paraissent s'écarter de la vérité du récit de Moïse, et ceux qui la combattent ouvertement. Il place au rang des premiers Josèphe, qui (*Antiquit. Jud.*, lib. XI) compare l'action de Moïse à celle d'Alexandre, passant la mer de Pamphilie avec son armée, et qui dit : *Je laisse néanmoins à chacun d'en juger comme il lui plaira* (*a*). Il a placé dans le même rang ceux qui ont avancé que les Hébreux ne traversèrent pas la mer Rouge d'un bout à l'autre; mais qu'ils montèrent simplement de l'endroit où ils étaient en un autre endroit un peu plus haut, en faisant comme un demi-cercle dans le lit de la mer; et parce que la raison de leur opinion est tirée de la largeur de la mer et du peu de temps que les Israélites auraient eu pour la traverser, il observe que cette largeur vis-à-vis Phihahiroth est de cinq à six lieues tout au plus (*b*) et que les Israélites eurent toute la nuit pour ce trajet (*c*).

L'auteur de la dissertation met au nombre de ceux qui nient le passage de la mer Rouge, ceux qui en fondent la possibilité et la vérité sur le flux et le reflux de cette mer; disant que Moïse en a choisi le moment. La réponse de l'auteur à ces ennemis de tout miracle, est, 1° que cette hypothèse est contraire aux textes sacrés de Moïse, de David, de Judith, etc., etc.; 2° qu'elle est incontestable, ou parce qu'une armée de deux millions de personnes n'aurait pu passer pendant un reflux qui ne dure que six heures, et qui à la vérité laisse trois cents pas libres d'abord; mais moins d'un quart d'heure, beaucoup moins le second quart d'heure, beaucoup moins le troisième, ou parce que les Egyptiens auraient connu ce reflux aussi bien que Moïse, et ne se seraient pas exposés aux suites de ses révolutions.

(*a*) Ce ménagement est une lâcheté indigne d'un historien; il convient à un politique qui voulait plaire à Vespasien et lui rendre humainement croyable ce qu'il écrivait. L'histoire ne dit pas qu'Alexandre ait passé la mer de Phamphilie, comme Moïse la mer Rouge, ayant les eaux à droite et à gauche comme deux murs, mais qu'il mena une partie de son armée, peut-être quinze mille hommes le long du rivage de cette mer, où on ne peut passer quand les vents du midi soufflent, et qu'il eut le bonheur que le vent changea tout d'un coup. (ARIANUS, lib. I *Expedit. Alex.*)

(*b*) Adricomius dans Sacy, ne met que six mille pas.

(*c*) On conjecture qu'ils entrèrent dans le sein de la mer vers les six ou sept heures du soir, et qu'ils furent sur son bord oriental à trois ou quatre heures du matin.

Digitized by Google

il n'a rien fait de tout cela, parce que rien de tout cela ne lui était dû. Il l'a laissé croître; il l'a fait monter sur le trône; il lui a rendu ses peuples soumis; il lui a accordé tout le pouvoir nécessaire pour se faire obéir, parce qu'*il l'a choisi pour faire éclater en lui sa toute-puissance, et pour rendre son nom célèbre par tout le monde.* C'est à quoi ont servi l'injustice, l'impiété, l'orgueil et l'invincible opiniâtreté de ce roi. Comme il s'est endurci en refusant de céder à Dieu, Dieu aussi l'a endurci, non en lui inspirant la malice qui fait la dureté du cœur, mais en l'abandonnant à sa dureté naturelle, en le livrant à sa volonté rebelle, en écartant de son esprit les pensées sages, en y laissant dominer les motifs d'un intérêt injuste, et d'un point d'honneur malentendu. Exemple terrible de la justice rigoureuse que Dieu exerce sur les réprouvés.

Ce qui ne mérite pas moins notre attention, c'est la miséricorde que Dieu exerce envers les Israélites, en même temps qu'il écrase les Egyptiens du poids de sa colère. Ceux-là n'avaient, non plus que ceux-ci, rien qui attirât les doux regards du Seigneur; ils ne méritaient que d'être rejetés et laissés dans l'esclavage et l'oppression; jusqu'ici nous n'avons encore vu et, dans la suite nous ne verrons encore qu'incrédulité, que murmures, que rébellion de sa part. Pourquoi donc étant également coupables, ne les punit-il pas également? parce qu'il lui plaît de faire miséricorde aux uns, et de traiter les autres selon les lois de sa justice. C'est la conséquence que saint Paul (*Rom.* IX, 18-20) tirait du texte de Moïse parlant de Pharaon : Donc, concluait-il, *Dieu a pitié de qui il veut et il endurcit qui il veut. O homme!* ajoutait-il à celui qui se plaindrait de cette conduite, *qui êtes-vous pour répondre à Dieu? le vase de terre demande-t-il à l'ouvrier : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? « Numquid dicit figmentum ei qui se finxit : Quid me fecisti sic? »*

Autres traits qui peignent une quatrième perfection de Dieu, sa sagesse. Saint Augustin (*In psal.* LXXII) y a vu tout le mystère de la loi nouvelle. L'Egypte, dit ce Père, était l'image du monde livré à ses injustes désirs et persécuteur des élus de Dieu. Pharaon endurci dans son impiété était la figure du démon. Ce prince tyrannisait le peuple de Dieu, comme le démon tyrannise les âmes qui se sont livrées à lui, en s'assujettissant au péché. Moïse délivra les Hébreux de la tyrannie de Pharaon : Jésus-Christ délivre les âmes de la servitude du péché et du démon. Les Israélites mangèrent l'agneau pascal debout, un bâton à la main, les reins ceints avec du pain azyme et des laitues sauvages : nous mangeons le vrai Agneau immolé pour nous, comme voyageurs, avec les azymes de la sincérité et de la pureté, avec les laitues des afflictions. Les Hébreux se sauvèrent en passant par la mer Rouge, où saint Paul dit qu'ils furent baptisés (*I Cor.* X, 2) : Jésus-Christ sauve les âmes en les faisant passer par l'eau du baptême, devenue sainte et sanctifiante par la vertu de son sang. Tous les Egyptiens moururent dans la mer Rouge sans qu'il en restât un seul : tous nos péchés sont comme submergés dans l'eau du baptême, et le Saint-Esprit figuré par la colonne de nuée et de feu, y éclaire les âmes par la lumière de la foi, et tempère en elles par sa grâce les ardeurs de la concupiscence. Après le passage de la mer Rouge, les Israélites n'entrent point dans la terre de promission; ils trouvent un vaste désert où ils souffrent beaucoup : ainsi après le baptême nous n'arrivons pas aussitôt à la gloire que Dieu nous promet, mais nous soupirons longtemps dans l'exil et dans le désert de cette vie. Des ennemis visibles s'élèvent sans cesse contre les Israélites : des ennemis invisibles s'élèvent sans cesse contre nous: *Restat eremi solitudo; restant hostes insidiantes in via.* Les Israélites sortis de la mer Rouge entonnent un cantique d'actions de grâces : voici ce qu'au rapport de saint Jean (*Apoc.* XV, 3, 4) les élus diront éternellement dans le ciel, voici ce que dit le Chrétien sortant des fonts sacrés, et ce que je vous invite à répéter à cet instant pour reconnaître la grâce de votre baptême : Hommes, femmes, vieillards et jeunes gens, je vous invite tous à chanter spirituellement le plus beau, le plus éloquent, le plus majestueux, le plus excellent (239) comme le plus ancien de tous les cantiques, prononçant d'esprit et de cœur ce que je prononcerai en outre de vive voix.

Je chanterai (240) *des hymnes à l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur : « Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est. » Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier,* il a replongé Satan et ses ministres dans cette mer de feu d'où il avait eu la liberté de passer sur la terre pour y tenter le genre humain. Quoique le fruit de la victoire de Jésus-Christ sur lui soit général, il m'est cependant propre et personnel; ce sont mes fers qui ont été rompus; c'est mon tyran qui a été noyé, c'est moi qui ai recouvert ma liberté. L'armée ennemie était nombreuse et formidable, qui en doute? sa défaite cependant n'a coûté à mon Sauveur qu'un instant, qu'un effort, qu'un seul coup; il l'a toute renversée, noyée, abîmée, comme un guerrier puissant abattrait un seul cheval et un seul cavalier : *Equum et ascensorem dejecit in mare.* Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges; aucun instrument ne les partage avec lui; la puissance, la sagesse, l'industrie humaine n'y peuvent être associées; il mérite seul ma reconnaissance, puisqu'il a tout fait, tout ordonné, tout exécuté : *Fortitudo mea et laus mea Dominus.* Bien plus encore : mon Seigneur s'est chargé de faire tout ce qu'il fallait pour me sauver; il a fait de mon salut son affaire, et ce qui est plus expressif, *il est devenu mon salut : « Factus est mihi in salutem. »* C'est, non les divinités des nations, divinités sans force, sans parole, sans vie, mais lui qui est mon

(239) Excepté le *Cantique des cantiques.*

(240) Hebr. *cantabo.*

Digitized by Google

Dieu, c'est lui que je prendrai pour mon Dieu; c'est en lui que je réunirai tous mes vœux, tous mes désirs, toute ma confiance; c'est lui qui aura pour jamais mes louanges; il est bien juste, puisqu'il paraît n'être grand, puissant, Dieu que pour moi, puisque distrait sur le reste de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls et de ma sûreté : *Iste Deus meus, et glorificabo eum.* C'est le Dieu de mon père; c'est le Dieu qui s'est montré tant de fois à Abraham, à Isaac, à Jacob ; c'est le Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promesses qu'il a faites à mes aïeux. Ne convient-il pas que j'en relève la grandeur? *Deus patris mei et exaltabo eum.*

Entend-on bien ce que je dis; comprend-on toute l'étendue de cette merveille? Oui, je le répète, c'est le Dieu suprême en personne, c'est le Dieu unique, c'est le Dieu dont le nom est le Tout-Puissant qui a tenu lieu de soldat à tout Israël : *Dominus quasi vir pugnator, omnipotens nomen ejus....* Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force; votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi. Il me semble le voir qui écrase les Egyptiens figurés, comme il écrase les Egyptiens figuratifs. Ceux-là, comme ceux-ci, se comptaient pour quelque chose de grand; ils s'attaquaient à vous-même; ils demandaient fièrement : *Quel est donc ce Seigneur?* Mais à mesure que ces insolents s'élevaient contre vous, vous avez pris contre eux toute l'élévation de votre grandeur infinie, toute la hauteur de votre majesté souveraine, et c'est de là que vous avez renversé ces ennemis si pleins d'eux-mêmes, et que vous les avez rabaissés non-seulement contre la terre, mais dans les abîmes les plus profonds de la mer : *Dextera tua, Domine, percussit inimicum.* Non, non il n'en est pas de vous comme des rois de la terre; ceux-ci ont besoin contre leurs ennemis, de troupes, d'armes, d'attirails de guerre; à vous, votre colère suffit pour punir des coupables, vous en avez envoyé les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes; hommes, chevaux, chariots, tout cela a été broyé, consumé, abîmé : faibles expressions! votre colère a dévoré tout cela, comme une fournaise dévore la paille en un instant : *Devoravit eos sicut stipulam.* Mais comment cela s'est-il fait? au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées; l'onde qui coulait s'est tenue élevée comme en un monceau; les flots de l'abîme se sont condensés et durcis au milieu de la mer : *In spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ.*

L'ennemi respirant la vengeance, disait: Je les poursuivrai, je les atteindrai, je partagerai les dépouilles, j'assouvirai mes désirs, je tirerai mon épée, je les égorgerai... *Persequar, comprehendam, dividam spolia,* etc. Grand Dieu, que ferez-vous donc pour préserver vos élus de cette vengeance meurtrière? tous les traits de votre colère suffiront-ils pour arrêter vos ennemis? Dieu qui avait soufflé une première fois pour ouvrir un passage à son peuple, souffle une seconde fois, et sa main les a déjà engloutis ; point d'espace entre le souffle et le miracle : *Flavit spiritus tuus et operuit eos mare.* Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Qui d'entre les dieux est semblable à vous? qui vous est semblable? vous qui faites paraître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles : *Quis similis tui in fortibus, Domine?* Vous vous êtes rendu, par votre miséricorde, notre guide après nous avoir rachetés, et vous nous conduirez jusqu'au lieu de votre demeure sainte; vous nous établirez sur la montagne de votre héritage, dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains ont construit et affermi pour toujours, et avec vous nous régnerons au delà de tous les siècles dans l'éternité bienheureuse. C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite (241).

INSTRUCTION III.

MOÏSE CONSIDÉRÉ COMME PASTEUR.

(*Exod.* xv, 22-27; xvi, 1-36; xvii, 1-16.)

Moyses ... erat potens in verbis et in operibus suis.

Moïse.... était puissant en paroles et en œuvres. (*Act.* vii, 22.)

Si jamais, mes frères, nous avions douté de cette vérité, en douterions-nous encore après avoir entendu le récit de ce que Moïse a fait en Egypte comme libérateur de son peuple? Un homme qui a été établi le Dieu de Pharaon; un homme qui a changé sa verge en serpent, l'eau en sang, la terre en grenouilles, et la poussière en moucherons; un homme qui a frappé les animaux de peste, et les hommes d'ulcères; un homme qui a produit dans l'air, la foudre, la tempête, la grêle la plus désastreuse, et les ténèbres les plus épaisses; un homme qui n'a point laissé de maison qui ne pleurât ce qu'elle avait de plus cher; un homme enfin qui s'est montré comme le maître de la nature et des éléments, comme l'arbitre souverain de la vie et de la mort, n'était-il pas un homme puissant en œuvres? *Erat potens in operibus suis.* Faut-il encore vous donner des nouvelles preuves de cette assertion de saint Etienne?

Dans ce dessein je reprendrai aujourd'hui l'histoire de notre héros, à l'endroit où je l'ai quittée, et après l'avoir considéré comme libérateur du peuple de Dieu dans le discours précédent, je le considérerai dans celui-ci comme pasteur de ce même peuple; je le suivrai depuis le moment où il quitta le bord de la mer Rouge, jusqu'au moment où il monta sur le mont Sinaï pour y recevoir les tables de la loi ; je recueillerai les leçons qu'il nous a laissées dans tout ce chemin pour nous apprendre à nous sanctifier; je vous proposerai à vous-mêmes des leçons

(241) Le lecteur trouvera au tom. II du *Traité des études* de Rollin, l'explication de ce cantique selon les règles de l'éloquence, et il verra que j'ai profité, comme cet excellent écrivain, du travail de Hersan, son maître.

Digitized by Google

de patience pour rendre vos maux méritoires, des leçons de piété pour régler vos communions, et des leçons de prudence pour surmonter vos tentations; écoutez-les, ces leçons, observez-les; c'est le fruit que je désire tirer de cet entretien.

Paître ses ouailles, les abreuver quand elles ont soif, leur donner à manger lorsqu'elles ont faim, les défendre des bêtes sauvages et carnassières, ce sont des devoirs que tout bon pasteur remplit à l'égard de son troupeau. Vous le savez, mes frères, mais ce que vous savez peut-être moins et ce qu'il faut vous apprendre, c'est que Moïse ayant été pasteur d'un ordre supérieur, ayant été établi pasteur d'Israël, il l'a divinement conduit, il lui a procuré de l'eau dans ses besoins; il lui a obtenu un pain céleste, dans la nécessité; il l'a puissamment défendu contre les ennemis qui ont osé l'attaquer; dans toutes les occasions il a prouvé qu'il était puissant en œuvres : *Erat potens in operibus suis.*

Quittant le rivage de la mer, Moïse était entré dans le désert de Sur; il y avait marché trois jours sans y trouver d'eau; arrivé à un lieu nommé *Mara*, il en trouva, mais dont on ne put boire parce qu'elles étaient amères (242); le peuple murmura donc contre Moïse, disant : Que boirons-nous? mais Moïse cria au Seigneur, lequel lui montra un certain bois qu'il jeta dans les eaux, et les eaux, d'amères qu'elles étaient, devinrent douces. Que nous apprend ce miracle?

Ces eaux amères sont les afflictions de la vie présente; ces murmures des Israélites charnels sont ceux dont nous nous rendrions coupables dans les afflictions si la grâce ne nous en préservait; ce cri de Moïse est celui que nous devons jeter vers Dieu lorsque la tribulation nous éprouve, ce bois qui rend douces les eaux amères est la croix de Jésus-Christ qui ôte au moins une partie de son amertume, au calice que nous devons boire pour arriver au ciel. C'est-là, mes frères, le bois que le Seigneur nous montre, celui dont nous devons faire usage dans toutes nos peines, en le contemplant, en l'adorant, en demandant que sa vertu adoucisse l'amertume de nos croix, qu'elle en allége le poids, qu'elle en sanctifie les rigueurs, qu'elle nous rende doux et faciles à porter le joug des commandements (243) : *Dominus per lignum aquas dulces facit, præfigurans gratiam crucis.* (S. Aug., Quæst., 57 *in Exod.*) Saint Augustin, de qui sont ces paroles, ajoute ailleurs (*in psal.* LX). le souvenir de ce bois sacré est pour nous une source de consolation et de paix, et si quelquefois le peu que nous souffrons, nous paraît insupportable, c'est parce que nous oublions que le Sauveur a souffert sur la croix des opprobres et des tourments effroyables, pour nous préserver des maux incompréhensibles et éternels : *Intolerabiliter pateris, quia non cogitas, quid pro te tulerit Christus.*

Ce n'était point assez que les Israélites dans le désert, eussent de l'eau potable, il leur fallait aussi du pain à manger; un bon pasteur laisse-t-il son troupeau sans nourriture? Moïse pourvut encore à ce second besoin, ce fut en faisant descendre la manne du ciel. Dans les premiers jours de sa marche le peuple avait consumé les provisions qu'il s'était faites en Egypte; n'en trouvant point à la huitième station (244), il murmura contre Moïse et Aaron, comme ces pécheurs qu'il figurait et qui regrettent la servitude du péché dont ils ont été tirés, et il dit : *Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'Egypte, lorsque nous étions assis près des marmites pleines de viandes!* Sans doute qu'un discours aussi audacieux avait irrité le Seigneur, et qu'il méritait une punition sévère. Cependant consultant sa bonté plus que sa justice, dès le soir de ce jour il envoya un grand nombre de cailles qui tombèrent aux pieds des Israélites. (245) Le matin il se trouva aussi une rosée tout autour du camp, et la surface de la terre en était couverte; on vit paraître dans le désert quelque chose de menu et comme pilé au mortier, qui ressemblait à ces petits grains de gelée blanche, qui pendant l'hiver tombent sur la terre; ce que les Israélites ayant vu, ils se dirent l'un à l'autre ce mot d'où vient le nom de manne : ils se dirent *manhu!* c'est-à-dire, *Qu'est-ce que cela?* Moïse leur dit : *C'est là le pain que le Seigneur vous donne à manger.*

Et moi je dis : C'est là la figure du pain eucharistique que le Seigneur a préparé à ses élus. Saint Paul qui l'appelle une viande mystérieuse, ne nous permet pas d'en douter. Jésus-Christ lui-même nous déclare qu'il est le pain figuré par la manne, c'est au chapitre VI de saint Jean qu'il nous dévoile ce mystère. Là on voit qu'il est le vrai pain du ciel, le pain des anges, non formé dans l'air, non répandu sur la terre comme la manne, mais né dans le ciel, mais envoyé aux hommes par l'incarnation, mais toujours vivant, toujours vivifiant, toujours principe d'une

(242) Delà vient à ce lieu le nom de *Mara*, ou *Amertume*.

(243) Ceci est conforme à l'observation de saint Jérôme (*Epist. ad Fabiol.*, mans. 5), que Moïse parle des commandements après avoir rapporté le miracle arrivé à *Mara*. Sur ce qui est aussi dit là, que les enfants d'Israël vinrent au lieu d'une sixième station, à Élim, où il y avait douze fontaines et soixante-douze palmiers, le même Père observe que ces douze fontaines figuraient les douze apôtres, et les soixante-douze palmiers, les soixante-douze disciples.

(244) La première fut à Ramessès; la seconde à Soccoth; la troisième à Ethan à l'occident de la mer Rouge (car il y avait aussi un Ethan à l'orient.) La quatrième à Béelséphon, la cinquième à Mara; la sixième à Elim; la septième près de la mer Rouge; la huitième au désert de Sin

(245) La quantité des cailles qui tombèrent, pouvait, disent les interprètes, nourrir le peuple plus de trois mois, et ils ajoutent qu'on sala ces oiseaux pour en prévoir la corruption. Où prit-on du sel? Sur les rivages de la mer Rouge tout couverts de sel et éloignés du camp de quinze ou vingt lieues au plus.

Digitized by Google

vie immortelle dans les saints, ce n'est encore là qu'une partie de la figure. Comme la manne accordée aux Israélites figurait celle qui est donnée aux Chrétiens, de même les dispositions à la réception de la première, figuraient les dispositions à la réception de la seconde. Ceci présente une idée d'un nouvel intérêt, et il est juste de vous l'expliquer, mais auparavant il est nécessaire de vous dire les raisons pour lesquelles nous regardons la manne envoyée aux Israélites, comme certainement miraculeuse. Les voici.

Une première de ces raisons, est qu'il en tombait une double quantité le vendredi; cela arrivait-il sans miracle? Une seconde est qu'il n'en tombait point du tout le samedi; cela arrivait-il sans miracle? Une troisième est que ce jour elle ne se pourrissait point, elle ne se remplissait point de vers comme les autres jours; cela arrivait-il sans miracle? Une quatrième est que chaque personne en avait ses trois pintes, ce qui montait à six millions de pintes par jour; cette quantité tombait-elle sans miracle? Une cinquième est qu'elle tomba ainsi pendant quarante ans, été et hiver; fut-il jamais miracle aussi visible? Quel peuple subsista jamais aussi longtemps par un moyen aussi extraordinaire? Qui n'y voit le doigt de Dieu à découvert? Une sixième est que cette manne mise en l'arche du Seigneur se conserva plusieurs siècles. Une septième est qu'elle se proportionnait au goût des justes qui en mangeaient, selon cette parole du Sage parlant à Dieu : *Vous avez, Seigneur, donné la nourriture des anges à votre peuple; vous leur en avez fait pleuvoir du ciel un pain préparé sans aucun travail, qui renfermait en soi tout ce qu'il y a de délicieux, et tout ce qui peut être agréable au goût, car cette substance s'accommodait à la volonté de chacun d'eux, et se transformait en toutes sortes de goûts.* (*Sap.* XVI, 20, 21.) Elle en avait donc deux; un naturel, semblable à celui de l'huile la plus excellente, du pain de la plus pure farine, du miel le plus doux; l'autre surnaturel qui changeait au gré de ceux qui en mangeaient, non de tous cependant, mais seulement des Israélites spirituels, selon saint Augustin, et en cela elle était un symbole expressif des effets divers que produit l'Eucharistie selon les diverses dispositions de ceux qui la reçoivent, et qu'il faut maintenant vous indiquer en rapprochant celles que la manne exigeait des Israélites qui en voulaient user, de celles que le Sacrement de nos autels exige des fidèles qui veulent y participer, en comparant la figure avec la vérité.

1° Il fallait recueillir la manne avant le lever du soleil, parce qu'elle se fondait à ses premiers rayons : *C'était*, dit l'Esprit-Saint dans le *Livre de la Sagesse* (XVI, 28), *afin que tout le monde sût qu'il faut prévenir le soleil pour bénir Dieu, et qu'on doit l'adorer dès le point du jour.* N'était-ce pas là un symbole de la vigilance, de la mortification, de l'amour du travail que demande la réception du pain des anges? Non, ce pain n'est point pour les paresseux et les fainéants, pour ceux qui disent : Seigneur! Seigneur! sans faire la volonté du Seigneur.

2° On ne devait recueillir de manne que ce qui suffisait pour chaque jour, et il n'était point permis d'en garder pour le lendemain. N'était-ce pas là un symbole de la confiance que doit avoir en la Providence celui qui communie? N'était-ce pas un signe de cette trop rare disposition que Jésus-Christ nous a recommandée en ces termes : *Ne vous inquiétez pas pour le lendemain, à chaque jour suffit sa peine?* (*Matth.* VI, 34.) Non le pain des anges n'est point pour des hommes inquiets, et agités de défiance du côté de Dieu.

3° Celui qui en recueillait plus n'en avait pas davantage, et celui qui en recueillait moins en avait autant (246); tout était réduit à l'égalité; chacun en avait pour vivre ce jour-là et rien de plus. Que signifiait encore ceci? que l'abondance des riches doit suppléer à l'indigence des pauvres; que ceux-là doivent exercer la charité envers ceux-ci surtout les saints jours de communion; que les uns et les autres doivent communier plus ou moins souvent selon qu'ils en tirent plus ou moins de fruits. C'est ici, je le suppose une âme encore faible à la vérité, mais qui se relâche visiblement, lorsqu'elle est plus longtemps privée de la communion, au lieu qu'en communiant un peu plus souvent, la vue d'une si grande grâce qu'elle doit recevoir, et le souvenir de l'avoir reçue, la rend plus vigilante, plus attentive à ses devoirs; n'est-il pas visible qu'elle doit s'approcher plus fréquemment de la sainte table? C'en est là, je le suppose, une autre qui s'en retire par une foi pleine de respect et d'humilité, qui cependant travaille à s'en rendre digne, en s'appliquant à toutes sortes de bonnes œuvres, plus fervemment que si elle communiait souvent; n'est-il pas évident qu'il lui est avantageux de rendre ses communions plus rares? C'est une des règles de saint Bonaventure, lequel ajoute au même endroit : Si vous avez la ferveur et la charité de l'Eglise naissante, suivez-la dans l'usage de ce sacrement divin, comme vous l'imitez dans sa vertu; mais si vous vous trouvez dans la tiédeur et dans le relâchement de ces derniers temps, vous qui êtes faibles, ne présumez pas d'imiter les plus forts, de peur que la viande divine qui les soutient ne vous accable; tenez pour certain que l'usage que vous devez en faire doit se diversifier, selon la diversité des dispositions de chacun, et

(246) Quelques Pères et quelques interprètes ont cru que Dieu condensait la mesure de celui qui en avait moins et raréfiait celle de l'Israélite qui en avait plus. D'autres ont dit que les enfants d'Israël amassaient de la manne, les uns plus, les autres moins, parce qu'ils ne savaient pas au juste la mesure du gomor. C'est pourquoi chacun mesurait ensuite ce qu'il avait recueilli, et tous en avaient autant, Dieu égalant les choses par sa puissance.

Digitized by Google

que la manne eucharistique ne se distribue qu'aux Israélites en qui dominent la charité, la confiance, la vigilance, la mortification et l'amour du travail.

En ceux-ci, la manne figurée est ce qu'était la manne figurative pour les bons Israélites; elle est une huile excellente pour ceux qui commencent à marcher dans la voie de Dieu; elle est un pain délicieux pour ceux qui sont déjà avancés dans la vertu; elle est un miel exquis pour ceux qui sont arrivés à la perfection; elle est un principe de vie pour les âmes, germe d'immortalité pour les corps, source inépuisable de paix et de joie, de force et de courage dans les vrais fidèles, dans ceux qui méprisent les plaisirs trompeurs de l'Egypte, et qui marchent sous les yeux de Dieu. Quant aux ingrats, aux murmurateurs et aux incrédules; quant aux pécheurs, qu'est-elle, la manne de l'Eucharistie? Loin de les préserver de la mort, elle leur en donne une double; loin de les introduire dans la terre promise aux élus, elle les en exclut. C'est donc bien une même table pour le juste et l'injuste; mais que la sortie en est différente: *Quam dispar exitus!*

Le même apôtre qui nous a montré dans la manne le même sacrement sous l'espèce du pain, nous montre aussi dans l'eau qui coula de la pierre le même sacrement sous l'espèce du vin; c'est dans l'endroit où il dit que *tous mangèrent le même pain spirituel*, que *tous burent le même breuvage spirituel*, et qu'ils *buvaient de la pierre qui les suivait et qui était Jésus-Christ* (*I Cor.* x, 4.) Comprenez-vous ces paroles, mes frères? La remarque suivante vous en donnera l'intelligence.

Les Israélites étant venus du désert de Sin par d'Aphcca 9e station, et Aulus, 10e station, à Raphidim, 11e station et n'y trouvant point d'eau, ils murmurèrent à leur ordinaire contre Moïse. Ce bon pasteur ayant recours à ses armes usitées, je veux dire à la prière, le Seigneur lui dit de s'avancer avec quelques anciens vers la pierre d'Horeb et de frapper celle qu'il lui montrerait, ajoutant qu'il en sortirait de l'eau qui coulerait le long des chemins, où les Israélites marcheraient, et qu'ils en auraient pour se désaltérer eux, leurs familles et leurs animaux. C'est ce qui arriva, et ce qui fait dire à saint Paul, que la pierre mystérieuse, c'est-à-dire, l'eau de la pierre dont ils buvaient, les suivait. Or cette pierre, ajoute l'Apôtre, était Jésus-Christ, c'est-à-dire, qu'elle figurait Jésus-Christ, pierre fondamentale de l'Eglise, frappée par son Père, par les Juifs et par les gentils, laissant couler de ses plaies sacrées par le canal de son sacrement, un sang qui nous abreuve, qui nous rafraîchit, qui éteint en nous l'ardeur des passions, et qui purifie notre conscience des œuvres mortes du péché. C'est ainsi (que cette découverte est consolante pour le fidèle!) c'est ainsi que la foi découvre dans le Nouveau Testament les mystères figurés par les miracles de l'Ancien.

Ce qui avait donné occasion à ce dernier, était l'incrédulité des Israélites accompagnée de murmure, et c'est ce qui fait naître à saint Paul la pensée de nous adresser l'avis suivant : *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs, comme il arriva lorsque le peuple était dans le désert, où vos pères m'ont tenté* (*Psal.* XCIV, 8)... *Prenez garde, qu'il ne se trouve de même parmi vous un cœur corrompu par l'incrédulité : « Videte, fratres, ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis.* » (*Hebr.* III, 12.)

Si, pour vous garantir de cet écueil, il ne fallait, mes frères, que des prodiges, combien n'en avez-vous pas déjà vus! combien n'en verrez-vous pas encore opérer par la main de Moïse! Celui de la victoire des Amalécites, qui vient à la suite des précédents, est surtout remarquable, parce qu'il nous montre un berger qui défend son troupeau du loup, un pasteur qui par ses prières défend ses ouailles de leurs ennemis.

Tandis que Josué descend dans la plaine pour combattre l'armée d'Amalec, Moïse, Aaron et Hur (247) montent sur le haut de la colline pour prier. Lorsque Moïse tient les mains élevées vers le ciel, Israël est vainqueur; lorsqu'il les abaisse, Israël est vaincu : c'est donc une nécessité qu'il ne les laisse point tomber. Mais est-ce une chose aussi facile que nécessaire? Pour soutenir les mains lassées et appesanties du saint pasteur, Aaron et Hur imaginent un expédient : ils prennent une pierre, ils la mettent sous Moïse; ils le font asseoir sur ce siége, et, debout eux-mêmes, ils lui soutiennent les mains des deux côtés. Ainsi ses mains ne se lassent point jusqu'au coucher du soleil. Josué a le temps de défaire Amalec et de passer son peuple au fil de l'épée. C'est encore ici une figure; et dans cette figure que d'utiles leçons nous trouvons!

Dans Amalec qui s'oppose au passage des Israélites à la terre promise, nous voyons le démon, qui, avec ses anges, tâche de nous arrêter dès le premier pas que nous faisons vers le ciel. Dans Josué qui combat Amalec dans la plaine, nous voyons le fidèle qui lutte contre les puissances des ténèbres, avec autant d'ardeur que si la victoire était attachée à ses efforts. Dans Moïse qui prie sur la montagne, nous voyons les bons et zélés pasteurs qui lèvent les mains vers le ciel pour les peuples confiés à leur soin, surtout lorsqu'ils les savent engagés en des dangers particuliers. Dans ce même Moïse assis sur la pierre et tenant ses bras en croix, nous voyons que nous devons nous appuyer sur Jésus-Christ, qui est la vraie pierre, et mettre notre espérance dans les mérites de sa croix. Dans Aaron et Hur, nous voyons ces âmes cachées qui soutiennent les prières que les pasteurs font pour la prospérité de l'Eglise et de l'Etat. Dans

(247) Fils de Caleb, fils d'Esdron.

Digitized by Google

ce qui se passe à ce premier combat, nous voyons d'où dépendent les événements qui précèdent, accompagnent et suivent les batailles. Les sens y aperçoivent des hommes qui se remuent, des soldats qui se battent, des chefs qui pourvoient à tout, ou pour rétablir le combat si leurs troupes plient, ou pour s'assurer de la victoire si elle penche de leur côté. Mais la foi perce le nuage; elle voit le Dieu des armées donnant le mouvement à tout, inspirant aux uns l'activité, la présence d'esprit, la prévoyance, qui les rendent victorieux, et envoyant aux autres un esprit de vertige et de crainte qui les met en fuite; elle nous apprend que le maître du tonnerre est aussi le Dieu et des armées et des armes meurtrières qu'elles emploient pour s'entre-détruire.

De là les prières publiques que nous faisons en temps de guerre, pour attirer la bénédiction du ciel sur nos armes. De là le pieux usage où sont les princes chrétiens d'inviter leurs peuples à rendre à Dieu des actions de grâces solennelles, pour les avantages remportés sur les ennemis. De là les monuments que les vainqueurs laissent sur le champ de bataille, en signe de leur reconnaissance; et voilà une des différences remarquables que mettent entre eux les justes et les pécheurs quand ils sont victorieux : ceux-ci, comme Saül, font dresser des arcs de triomphe à leur vanité; ceux-là érigent des trophées à la gloire du Seigneur, à l'imitation de Moïse, lequel, dit l'Ecriture, dressa un autel qu'il appela *Le Seigneur est ma gloire* (248). De là l'humble aveu de ces généraux qui, éclairés de la foi et se souvenant qu'Amalec, capable de résister aux armes de toute une nation, ne pouvait résister aux prières d'un seul homme, attribuent leurs succès aux vœux des bonnes âmes, tandis que l'univers retentit du bruit de leur sagesse et de leur valeur. De là cette maxime, avouée de tout vrai Chrétien, qu'un père doit prier pour ses enfants, un maître pour ses domestiques, un pasteur pour ses ouailles, à l'imitation de Moïse retiré sur la montagne, tandis que Josué combat dans la plaine. De là, mes frères, l'étroite et presque indispensable obligation que l'Eglise nous impose de prier pour vous sept fois le jour, afin que vous sortiez victorieux des combats que vous livrent continuellement les vrais Amalécites : les démons de l'orgueil, de l'impureté, de la haine, et dont quelques-uns s'appellent Légion, tant le nombre en est grand.

Donnez-moi, Seigneur, de remplir dignement cette obligation à chaque heure du jour et à celle-ci spécialement. De cette chaire, comme Moïse de la montagne, je lève mes mains vers vous. Exaucez-moi, comme lui, du haut des cieux : je vous le demande par Jésus-Christ, votre Fils, par ce Fils qui est la pierre sur laquelle je m'appuie, par ce Fils dont la croix est l'unique objet de mon espérance. Recevez-en les mérites en échange de la grâce que je vous demande; éloignez de ces soldats de vos armées spirituelles tout ce qui leur serait nuisible; accordez-leur tout ce qui peut leur être salutaire; inspirez-leur une ferme volonté de combattre les ennemis de leur salut; donnez-leur la force et le courage nécessaires pour les vaincre jusqu'au dernier moment de leur vie, afin qu'ils entendent, à la mort, cette parole consolante de votre bouche : Venez, soldats généreux; recevez la couronne de gloire promise à ceux qui ont légitimement combattu. Je vous la souhaite, mes frères. Au nom, etc.

INSTRUCTION IV.

MOISE, LÉGISLATEUR.

(*Exod.* XVIII, XIX XX, XXI, XXII.)

Moyses... erat potens in verbis et in operibus suis.

Moïse... était puissant en paroles et en œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Avant saint Etienne, le Sage avait déjà fait l'éloge de Moïse en ces autres termes : *Dieu le choisit entre tous les hommes; il égala sa gloire à celle des saints; il le rendit redoutable à ses ennemis; il fit cesser à sa parole les plaies miraculeuses* (de l'Egypte); *il le glorifia devant les rois; il lui fit entendre sa voix; il le fit entrer dans la nuée; il lui parla face à face; il lui donna une loi de vie et de science, afin qu'il enseignât son alliance à Jacob et ses ordonnances à Israël.* (*Eccli.* XLV, 2-6.) D'après ces écrivains inspirés de Dieu, ne puis-je pas continuer le panégyrique de ce grand homme de l'antiquité judaïque? Mes vues, en le commençant, ont été les leurs. J'ai eu dessein, 1° de satisfaire ma propre dévotion envers ce saint, et de mériter sa protection près de celui dont il a publié les commandements; 2° de vous donner une haute idée de l'Ancien Testament, en vous instruisant de son premier ministre, de ses titres glorieux et de ses fonctions sublimes; 3° de vous expliquer les figures de ce premier Testament, de vous en montrer l'accomplissement dans le second, et, par ce moyen, de fortifier votre foi et nourrir votre piété. Y ai-je déjà réussi pour quelque chose? Le succès de mes entretiens précédents ne m'assure-t-il pas le succès des suivants? Dans le dernier, je vous ai représenté Moïse comme le pasteur et le pourvoyeur général du peuple de Dieu; dans celui-ci, je vous le représenterai comme un législateur sage, prudent et divin, afin de vous attacher à la partie morale de sa loi. C'est le sujet et la fin de cet entretien.

S'il s'agissait ici de faire l'éloge de Moïse, nous dirions avec saint Paul qu'elle est sainte, qu'elle est juste, qu'elle est bonne : *Lex quidem sancta, et mandatum sanctum, et justum, et bonum* (*Rom.* VII, 12); nous ajouterions, d'après l'expérience même, qu'elle était absolument nécessaire : car quelle ignorance régnait au temps où elle fut don-

(248) *Exod.* XVII, 15. — Au lieu appelé de contradiction et de tentation : *Moyses vocavit nomen loci illius Tentatio.* (*Ibid.*, 7.)

Digitized by Google

née! Imaginez les ténèbres épaisses qui couvraient la surface de l'Egypte après qu'elle eut été frappée de grêle, d'ulcères et des autres plaies dont il est fait mention dans l'*Exode* : ce n'est là qu'une faible image des ténèbres spirituelles qui enveloppaient cette région cultivée, et toutes les autres à plus forte raison. Les lumières naturelles n'y étaient pas éteintes totalement, il est vrai; mais jusqu'où n'y étaient-elles pas obscurcies! N'y adorait-on pas les veaux, les chiens, les chats, les crocodiles, les oignons, etc., etc.? Excepté Dieu, tout n'y était-il pas révéré comme Dieu? La créature n'y tenait-elle pas la place du Créateur? n'y recevait-elle pas les honneurs dus à la Divinité?

On n'y connaissait pas plus les devoirs relatifs au prochain que les obligations concernant le premier Etre. Ordonner des exactions de toute espèce sur un grand peuple, l'accabler de travaux durs, noyer ses enfants mâles au moment de leur naissance, c'était un des points de la sagesse du prince et de son conseil. Que dirai-je des vertus de tempérance, de chasteté, d'humilité? en avait-on quelque idée? Il fallait donc une lumière surnaturelle qui montrât à l'homme ce qu'il devait à Dieu, à son prochain et à lui-même; il fallait donc une révélation (249) pour rétablir le vrai culte, et fixer les esprits sur ces poins importants; il fallait donc une loi positive en explication de celle de la nature, et la loi de Moïse, donnée pour cette fin, n'était pas seulement utile, mais nécessaire. C'est ce que nous dirions, s'il s'agissait d'exalter la loi de Moïse, mais c'est du législateur même qu'il s'agit, c'est de sa sagesse. Pour vous en donner une juste idée je vous développerai aujourd'hui la première de ces deux pensées, que *Moïse a proportionné sa loi*, tant *aux divers caractères des Israélites à qui il l'a proposée, qu'à leurs différents besoins.*

Ces hommes étaient les uns spirituels et les autres charnels ; les uns se conduisaient par la foi, et les autres par les sens; les uns étaient citoyens de la Jérusalem céleste, et les autres, citoyens de la Babylone terrestre ; les uns, comme Moïse, Josué, Samuel, David, etc. attendaient le don de la justice et de la gloire, de la seule miséricorde de Dieu, par les mérites du Rédempteur; ils méditaient, avec un cœur pénétré de religion, ce qu'il avait plu à Dieu de leur découvrir des mystères de son Fils ; n'envisageaient en tout que la récompense éternelle; les autres, et ceux-ci étaient le très-grand nombre, mettaient toute leur piété dans les observances extérieures; ils ne désiraient que les biens du temps; ils ne craignaient que les châtiments présents; ils ne se remuaient que par ce désir et cette crainte. C'est surtout aux premiers que Moïse adresse la loi que nous appelons *le Décalogue* ou *les dix paroles*, parce que ces dix paroles renferment les dix commandements; c'est surtout aux seconds qu'il adresse cette multitude de préceptes que nous appelons cérémoniels et judiciels; mais auparavant il exige des uns et des autres qu'ils se préparent prochainement à recevoir les ordres du Seigneur.

Déjà quarante-sept jours se sont écoulés depuis la sortie d'Egypte, pendant lesquels ils ont pu se disposer à entendre la voix du Tout-Puissant. Moïse veut (et ceci mérite d'être remarqué de votre part; il vous apprend à n'entendre jamais la parole divine sans vous y être préparés auparavant;) Moïse veut cependant qu'à cette disposition éloignée ils en joignent une plus prochaine, qu'ils se purifient, qu'ils lavent leurs habits, qu'ils observent une exacte continence, qu'ils se gardent bien de monter sur la montagne, ou même d'y toucher, car, dit-il, *Quiconque touchera la montagne sera puni de mort, soit que ce soit une bête de service ou un homme, il perdra la vie.* C'est par cette menace que Moïse commença à faire connaître la sévérité de la loi qu'il allait promulguer.

La suite répondit parfaitement à ces commencements. Dès le matin du cinquantième jour qui était celui de la législation, on entend des tonnerres ; on voit des éclairs; toute la montagne paraît en feu; la fumée s'en élève comme d'une fournaise ardente, et la couvre comme d'une épaisse nuée, une trompette sonne avec grand bruit; la terre tremble; le spectacle est si terrible, il jette une telle frayeur dans tous les cœurs, que le peuple s'écrie : *Que Moïse nous parle, et non le Seigneur.* Quelle prière! qu'elle est différente de celle du Chrétien! que Moïse ne nous parle pas, dit au contraire celui-ci, mais parlez-moi, mon Seigneur et mon Dieu, l'oracle des prophètes; car vous pouvez seul, sans eux, m'enseigner parfaitement, et eux, sans vous, ne me serviront de rien; ils peuvent bien faire entendre leurs paroles, mais ils ne peuvent donner la grâce et l'esprit; ce qu'ils disent est admirable, mais le cœur n'est point touché, si vous-même ne lui parlez; ils donnent la lettre et vous en ouvrez le sens; ils annoncent des mystères, mais vous donnez l'intelligence pour les pénétrer; ils nous portent vos ordres et vos commandements, mais vous nous assistez pour les accomplir; ils nous montrent le chemin, mais vous nous donnez la force pour y marcher; ils font retentir le bruit de leur voix, mais vous donnez à l'âme des oreilles pour

(249) Qu'il faille une révélation pour fixer les esprits sur le point important du culte divin, c'est un principe si constant jusque chez les nations infidèles, que ceux qui ont voulu réunir des peuples entiers dans une même religion, ont supposé pour fondement des réglements qu'ils leur ont donnés, une pleine persuasion qu'ils proposaient uniquement ce qu'ils avaient reçu et appris de Dieu. C'est la remarque qu'ont fait Platon sur les Egyptiens, Denis d'Halicarnasse sur Numa Pompilius, sur Minos de Crête. On sait aussi que Mahomet voulant s'ériger en prophète et se faire passer pour un homme inspiré, donna les convulsions du mal caduc dont il était attaqué, pour des frayeurs qui le saisissaient à la vue de l'ange Gabriel.

Digitized by Google

l'entendre. Que Moïse ne me parle donc pas, mais parlez-moi, ô vous qui êtes l'éternelle vérité ! de peur que je ne meure, de peur que je ne devienne stérile et sans fruit, si je suis seulement averti, au dehors, sans être embrasé au dedans. C'est la formule de prière qu'un pieux auteur (250) nous a laissée à l'occasion de ces paroles des Israélites charnels : *Que le Seigneur ne nous parle point de peur que nous ne mourions.* Parlez-nous, disent au contraire les Isaélites spirituels, afin que nous vivions; que votre grâce touche les oreilles de notre cœur, en même temps que votre parole touchera les oreilles de notre corps, et qu'elle nous instruira de vos commandements.

Ceux qui furent donnés au peuple hébreu n'étaient pas plus de dix; ils furent écrits sur deux tables de marbre (signe de la dureté de ce peuple). Sur la première furent gravés les trois qui regardent Dieu; sur la seconde furent marqués les sept qui regardent le prochain. En voici les propres termes :

I. Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tirés de la terre d'Egypte, de la maison de servitude où vous étiez : *Vous n'aurez point de dieux étrangers en ma présence*, et vous n'en adorerez point d'autre que moi. *Vous ne vous ferez point d'image taillée, ni aucune figure de tout ce qui est dans le ciel, et en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux sous la terre*, pour en faire des dieux. *Vous ne les adorerez point, et vous ne leur rendrez point le culte* souverain qui n'est dû qu'à moi (251); *car je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu fort et jaloux qui venge l'iniquité des pères sur leurs enfants et sur leurs petits-enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération dans tous ceux qui me haissent* (252), *et qui fais la miséricorde dans la suite de mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes préceptes.*

II. Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu, car le Seigneur ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur son Dieu, en jurant ou faussement, ou sans nécessité, ou sans respect.

III. Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat (253).

IV. Honorez votre père et votre mère afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera.

V. Vous ne tuerez point.

VI. Vous ne commettrez point de fornication (254).

VII. Vous ne deroberez point.

VIII. Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain.

IX. *Vous ne désirerez point la femme de votre prochain.*

X. *Vous ne désirerez point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune des choses qui lui appartiennent* (255).

Ce sont là les dix (256) commandements qui furent donnés aux Israélites, à leur dernière station, figure de celle des douze apôtres à Jérusalem le jour de la Pentecôte. Développons cette pensée de saint Jérôme et montrons-en la justesse.

Sinaï n'était-il pas l'image de Jérusalem? la loi ancienne ne fut-elle pas donnée à Sinaï le cinquantième jour après la sortie d'Egypte? la loi nouvelle ne fut-elle pas promulguée à la cité sainte cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ? le doigt qui écrivit la première sur des tables dures et inflexibles, sur des tables de pierre, n'écrivit-il pas la seconde sur des tables molles et flexibles, sur des tables de chair? Que de prodiges opérés au moment de la promulgation des deux lois, que de prodiges épouvantables annoncent la rigueur de l'une, que de miracles consolants présagent la douceur de l'autre!

Nous appelons celle de Moïse, dans cette partie morale que nous avons rapportée, *éternelle*, quand nous la considérons dans son principe qui est Dieu; et lorsque nous la considérons dans ses sujets qui sont les hommes, nous l'appelons *loi naturelle*, parce qu'elle est aussi universelle que la nature même, et que partout où il y a des hommes, là se trouvent gravés dans leur cœur, ces commandements : *Un seul Dieu tu adoreras.* etc. (257). Cette loi *éternelle et naturelle* est une loi inviolable, dont ni la naissance, ni les dignités, ni les priviléges ne peuvent dispenser. C'est une loi sur laquelle chacun sera jugé au jour dernier, pour être récompensé ou puni. C'est une loi inflexible que l'homme s'efforce en vain de plier selon les désirs déréglés de son cœur, et sur laquelle il faut de nécessité qu'il se redresse, s'il ne veut être brisé ou écrasé au jour des vengeances. C'est une loi générale qui n'oblige pas moins l'Israélite charnel que l'Israélite

(250) L'auteur du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, chap. 2.

(251) Il ne faut que peser ces termes pour conclure que les protestants nous reprochent bien mal à propos le culte des images. Nous ne les adorons pas, etc.

(252) Ces mots autorisent l'explication des Pères selon lesquels Dieu ne venge l'iniquité des pères sur leurs enfants qu'autant que ceux-ci imitent leurs désordres. Il peut arriver que de bons enfants de mauvais pères soient enveloppés dans le malheur de ceux-ci; mais alors ce malheur est pour eux une épreuve et non une punition, ou cette punition est pour d'autres fautes, car qui ne pèche pas?

(253) Le Sabbat était donc déjà établi, l'histoire de la manne, qui ce jour ne tombait pas, le prouve.

(254) Ce crime, dit ici saint Augustin, est aussi compris sous le nom de *mœchia*, *adultère*.

(255) La Vulgate met la défense de désirer la femme du prochain entre la défense de désirer sa maison, et celle de désirer son serviteur; de là la difficulté qu'a ici trouvée saint Augustin, de distinguer dix préceptes. La difficulté se lève en disant que c'est une faute du copiste, et ce qui le prouve, c'est que les Septante lisent ici comme la Vulgate et l'hébreu, au *Deuter.* chap. v.

(256) *Voy.* en l'explication dans la *Doctrine chrétienne*, t. Ier.

(257) Voy. *Doctr. chrét.*, t. Ier.

Digitized by Google

spirituel, et qui cependant est pour celui-ci beaucoup plus que pour celui-là, puisque Moïse l'avait spécialement en vue, soit qu'il existât de son temps, soit qu'il dût exister dans les siècles suivants, jusqu'au dernier.

Une preuve évidente que la loi positive ajoutée à cette loi naturelle était pour l'Israélite charnel et grossier, plus que pour l'Israélite spirituel et intelligent, c'est qu'elle ne fut imposée qu'après la rupture de l'alliance par le veau d'or, ou en punition de cette prévarication si criminelle que je vous rapporterai ici comme en son lieu propre. Vous et moi pourrions-nous en entendre l'histoire, sans y reconnaître l'extrême faiblesse de l'homme et le besoin absolu qu'il a de la grâce. Nous y voyons un peuple entier qui, il y a seulement quatre-vingts jours, a été tiré d'Egypte par le moyen des eaux de la mer suspendues à ses côtés; qui, il y a seulement quarante jours, a entendu la voix du Seigneur au milieu des tonnerres et des éclairs, qui actuellement est nourri d'un pain et abreuvé d'une eau qui sont miraculeux l'un et l'autre. Nous y voyons un peuple qui oublie ces bienfaits, et qui demande à Aaron de substituer un veau d'or à son bienfaiteur, disant : *Faites-nous des dieux qui marchent devant nous, car pour ce qui est Moïse, cet homme qui nous a tirés de l'Egypte, nous ne savons pas ce qu'il est devenu.* Ils parlaient ainsi parce qu'il y avait quarante jours que Moïse était sur la montagne avec le Seigneur (258). Nous y voyons ce qui est encore plus difficile à comprendre, qu'Aaron frère de Moïse, porte la lâcheté non-seulement jusqu'à autoriser par son silence une iniquité si détestable, mais jusqu'à être lui-même le fabricateur de l'idole, jusqu'à lui donner le nom incommunicable du vrai Dieu. Hélas! Seigneur, qu'est-ce que l'homme laissé à lui-même, qui osera désormais s'appuyer sur ses propres forces après un tel exemple de l'infirmité humaine, et de vos jugements sur l'homme orgueilleux? O mon Dieu! que je craigne tout de moi-même; que je ne compte ni sur mes promesses, ni sur mes résolutions, si votre esprit ne les forme en moi.

Moïse étant descendu dans le camp et y apercevant le veau d'or et les danses des Israélites autour de ce veau, il entra dans une grande colère; il jeta les tables qu'il tenait à la main; il les brisa sous leurs yeux; prenant ensuite le veau d'or, il le mit dans le feu; il le réduisit en poudre; il jeta cette poudre dans l'eau du torrent et en fit boire aux enfants d'Israël, puis il dit : Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi, prenez chacun votre épée, ajouta-t-il aux lévites accourus à son ordre, passez et repassez au travers du camp d'une porte à l'autre, et tuez vos frères, vos amis, vos plus proches parents. Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avait dit, et il y eut environ vingt-trois (259) mille hommes tués ce jour-là. Ah! conclut de là saint Paul, gardez-vous bien de devenir idolâtres, comme ces Israélites; gardez-vous bien non-seulement de toute idolâtrie grossière, mais aussi de toute idolâtrie spirituelle, de tout amour qui vous porterait à mettre votre fin dernière dans votre or et votre argent, dans les plaisirs et les voluptés sensuelles, dans les honneurs, les distinctions et la faveur des hommes; gardez-vous de tout amour qui ne serait pas de Dieu, ou pour Dieu et en Dieu; aimez-le, aimez tout en lui et rien qu'en lui; accomplissez ce premier commandement de la loi naturelle : *Diliges Dominum.* (*Matth.* XXII, 37.)

Une seconde que j'ai appelée positive, et que saint Pierre (*Act.* XV, 10) appelle un joug insupportable, que ni les apôtres ni leurs pères n'ont pu porter, c'est la loi touchant les cérémonies et les jugements. J'ai dit qu'elle était pour les Israélites charnels plus que pour les Israélites spirituels; que Moïse avait su la proportionner au caractère de ceux-là, comme il avait proportionné la première au caractère de ceux-ci. C'est ce que je vais vous expliquer et ce qui mettra la sagesse du saint législateur dans un nouveau jour.

A des esclaves qui ne s'abstiennent du mal que par la crainte des châtiments, il faut faire des menaces qui les intimident et les retiennent; à des mercenaires qui n'opèrent le bien que par le désir des récompenses temporelles, il faut faire des promesses qui les encouragent et les attirent. Puis donc que les Israélites charnels étaient de ces esclaves et de ces mercenaires, la sagesse de leur législateur exigeait qu'il les éloignât du péché par les menaces, et qu'il les portât à la vertu par les promesses. C'est ce qu'a fait Moïse en différents temps de sa vie, mais d'une manière plus sensible sur la montagne de Sinaï; beaucoup plus sensible encore, dans les pleines de Moab, où il parla pour la dernière fois à son peuple en ces termes :

Lors, lui dit-il, que vous aurez passé le Jourdain, et que vous serez entrés dans le pays que Dieu vous donne, vous dresserez de grandes pierres sur le mont Hébal, que vous enduirez de chaux, et après avoir élevé en ce lieu, un autel de pierres brutes, auxquelles le fer n'aura point touché, et y avoir immolé des holocaustes et des victimes pacifiques, vous écrirez distinctement et clairement sur ces pierres enduites de chaux, toutes les paroles de la loi que je vous propose. Six tribus se tiendront sur la montagne de Garizim pour bénir le peuple; six se tiendront de l'autre côté sur le mont Hébal, pour les malédictions. Les Lévites diront à voix haute devant tout le peuple : *Maudit soit l'homme qui fait une image ou une statue, ce qui est abominable aux yeux du Seigneur. Et*

(258) L'Ecriture fait observer qu'il les passa sans boire et sans manger.

(259) L'hébreu, le samaritain, les versions grecques, chaldéennes, arabes, persannes et samaritaines, ne portent que trois mille.

Digitized by Google

tout le peuple répondra : Amen. Maudit celui qui n'honore point son père et sa mère. Et tout le peuple répondit : Amen. Maudit celui qui change les bornes de l'héritage de son prochain. Et tout le peuple répondra: Amen. Maudit celui qui fait égarer l'aveugle dans le chemin. Et tout le peuple dira : Amen. Maudit celui qui viole la justice dans la cause de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve. Et tout le peuple dira : Amen. Maudit celui qui ne demeurera pas ferme dans toutes les ordonnances de cette loi. Et tout le peuple dira : Amen. (*Deut.* XXVII, 4-27.)

Si vous ne voulez point écouter la voix du Seigneur, toutes ces malédictions fondront sur vous et vous accableront; vous serez maudits dans la ville, et vous serez maudits dans les champs... Le ciel qui est au-dessus de vous sera comme de l'airain; il vous refusera ses pluies douces et fécondes, et la terre sur laquelle vous marchez, sera comme de fer, ne produisant aucun fruit. Le Seigneur répandra sur votre tête des nuées de poussière au lieu de pluie; et il fera tomber du ciel sur vous de la cendre, jusqu'à ce que vous soyez réduits en poudre. Le Seigneur vous fera tomber devant vos ennemis; vous marcherez par un seul chemin contre eux, et vous fuierez par sept, et vous serez dispersés dans tous les royaumes de la terre. Vos corps après votre mort, serviront de nourriture aux oiseaux du ciel, et aux bêtes de la terre, sans que personne se mette en peine de les chasser... Vous sèmerez beaucoup de grains dans votre terre et vous recueillerez peu; vous planterez une vigne, et vous n'en boirez point de vin... Vous mettrez au monde des fils et des filles, et vous n'aurez point de joie de les posséder, parce qu'ils seront emmenés captifs... Vous mangerez en cachette vos propres enfants, n'ayant pas de quoi vous nourrir... pendant le siége de vos villes... Votre vie sera comme en suspens devant vous; vous tremblerez nuit et jour et vous ne croirez pas à votre vie, vous ne serez pas sûrs de la conserver un moment. Toutes ces malédictions fondront sur vous, et elles vous accableront jusqu'à ce que vous périssiez entièrement, parce que vous n'avez point écouté la voix du Seigneur. (*Deut.* XXVIII, 15-45.) Voilà, mes frères, quelques-unes des menaces de Moïse au peuple d'Israël, dans les derniers jours de sa vie.

Si, au contraire, vous obéissez à ses préceptes, vous serez bénis dans la ville, et dans les champs... Le Seigneur ouvrira le ciel, qui est son riche trésor, pour répandre sur votre terre la pluie en son temps, et il bénira tous les travaux de vos mains. Vous prêterez à plusieurs peuples, et vous n'emprunterez de personne... (*Ibid.*, 1-15.) Voilà aussi un échantillon des promesses du législateur au même peuple. Menaces et promesses qui eurent constamment leur effet, selon que la nation fut ou infidèle à Dieu, ou exacte à observer ses ordonnances; menaces et promesses dont l'exécution était si connue, que les étrangers mêmes savaient qu'il était facile de vaincre les Israélites lorsqu'ils avaient péché; et qu'au contraire il était inutile de les attaquer lorsqu'ils ne s'étaient point écartés de la voie des commandements du Seigneur. C'est ce que nous verrons dans l'histoire de Judith; quant à présent, voici les deux remarques importantes que j'ai à vous proposer.

La première est qu'il y a donc une Providence qui veille sur toutes les actions des hommes : sur les mauvaises pour les punir, et sur les bonnes pour les récompenser. Ce qu'elle était du temps des Israélites, ne l'est-elle pas aujourd'hui? Que marque son silence à l'égard des particuliers qui vivent dans le crime, sinon qu'il n'a pas besoin de se presser de les châtier, ayant toute l'éternité pour exercer les droits de sa justice? Plutôt mourir, ô mon Dieu! que de révoquer en doute cette vérité!

Autant cette première remarque est propre à glorifier le Seigneur, autant la seconde est propre à nous confondre; car voyez ici une seconde fois ce que vous avez pu voir une première, il n'y a qu'un instant, voyez quels sont l'infirmité et l'orgueil humains en ceux-mêmes qui ont pour flambeau la loi de Dieu. Les Israélites en furent éclairés pendant les quarante ans qu'ils passèrent dans le désert; y eut-il un mois, un jour de ces années qui ne fît époque par quelque chute de leur part? le Seigneur ne déclare-t-il pas que pendant tout ce temps, il fut irrité contre eux : après tant de fautes n'auraient-ils pas dû reconnaître leur infirmité et avouer le grand besoin qu'ils avaient d'un secours étranger? de la grâce du Messie? n'auraient-ils pas dû se défier d'eux-mêmes et craindre les anathèmes prononcés contre les violateurs de la loi? Chose étonnante qu'ils aient entendu un si grand nombre de malédictions sans en être émus! chose plus étonnante encore qu'ils se soient chargés de la commission de les prononcer contre eux-mêmes! enfin chose non-seulement étonnante, mais encore incompréhensible, qu'après quarante ans d'expérience de leur révolte, de leur indocilité, de leurs murmures, ils aient pu se résoudre à se diviser en deux corps placés sur les monts Hébal et Garizim, pour entendre les malédictions prononcées par Josué et les lévites contre les transgresseurs de la loi, et pour s'y soumettre. C'est cependant ce qu'ils firent sans hésiter et sans trembler. Quelle assurance! quel orgueil qui en est le principe! guérissez-nous de cette plaie, ô mon Dieu! appliquez-y le remède qui est la grâce de l'humilité; et pour nous porter à cette rare vertu, convainquez-nous de notre infirmité en nous mettant souvent devant les yeux les chutes qu'elle nous fait faire; ne permettez jamais que nous ressemblions à ces Israélites charnels qui promettaient tout avec confiance et qui n'exécutaient rien de ce qu'ils avaient promis.

Aussi ingrats qu'orgueilleux, ils oubliaient les bienfaits de Dieu presque aussitôt qu'ils les avaient reçus. Leur histoire est pleine du récit des murmures, des révoltes, des séditions occasionnées par leur ingratitude.

Digitized by Google

Il était donc de la sagesse de leur législateur de leur donner une loi qui les corrigeât de ce vice en leur rappelant souvent les miracles de miséricorde et de toute-puissance opérés en leur faveur; et c'est encore ce qu'a fait Moïse. Il a ordonné des sacrifices d'actions de grâces; il a établi des fêtes; celle de Pâque en mémoire de la délivrance d'Egypte; celle de la Pentecôte en mémoire des ordonnances promulguées à Sinaï; celle des Tabernacles en mémoire des stations dans le désert, [figures de nos différentes demeures sur la terre, comme le voyage d'Egypte en Palestine était la figure de notre voyage de la terre au ciel.] (S. Hieron., *Ad Fabiol.*) Enfin il a établi les fêtes des *Néoménies*, ou des nouvelles lunes, en mémoire des dons obtenus le mois précédent. Pourquoi encore a-t-il intimé ce précepte à tous les Israélites? *Ces commandements que je vous donne aujourd'hui seront gravés dans votre cœur; vous en instruirez vos enfants; vous les méditerez assis dans votre maison, en marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil; vous les lierez comme une marque dans votre main; vous les porterez comme un tableau entre vos yeux; vous les écrirez sur le seuil et sur les poteaux de la porte de votre maison...* Pourquoi, dis-je, Moïse a-t-il exigé ceci des Israélites? c'est pour leur inspirer des sentiments de reconnaissance, c'est la raison qu'il en donne en ces termes : *Lorsque vos enfants vous interrogeront à l'avenir en vous disant : Que signifient ces commandements, ces cérémonies et ces ordonnances? vous leur direz : Nous étions esclaves de Pharaon dans l'Egypte, et le Seigneur nous en a tirés avec une main forte, pour nous faire entrer en cette terre.*

Une autre vue du saint législateur en rappelant sans cesse aux Israélites les bienfaits du Seigneur, c'était en les attachant plus étroitement à son service, de les éloigner de l'idolâtrie vers laquelle ils avaient une pente singulière. Pour réussir dans ce dessein il ne se borna pas là : *Vous ne contracterez point de mariage* avec les idolâtres, leur dit-il encore; *vous ne donnerez point vos filles à leurs fils, ni vos fils n'épouseront point leurs filles,* parce que si vous en usez autrement, *elles séduiront vos fils, et leur persuaderont d'adorer des dieux étrangers plutôt que moi. Ainsi la fureur du Seigneur s'allumera* contre vous *et vous exterminera en peu de temps. Voici au contraire la manière dont vous en agirez avec eux: renversez leurs autels, brisez leurs statues, abattez leurs bois* profanes, *brûlez tous les ouvrages de sculpture* qu'ils ont faits pour les adorer. Moïse porta sa précaution plus loin encore; parce que la table est le lieu le plus agréable, le plus familier, le plus propre à corrompre les bons lorsqu'ils mangent avec les méchants, il introduisit le discernement des animaux purs et impurs, comme un moyen de tenir l'Israélite séparé des autres nations. (260) Entre toutes les bêtes à quatre pieds, leur dit-il, vous pourrez manger de celles qui ruminent et qui ont la corne du pied fendue, telle que le bœuf, la brebis. Pour celles qui ruminent, mais qui n'ont point la corne fendue comme le lapin, ou qui ont la corne fendue, mais qui ne ruminent point comme le pourceau, elles seront immondes pour vous: *Horum carnibus non vescemini quia immunda sunt vobis.*

Cette dernière expression est remarquable. Moïse ne dit pas que *tels animaux sont impurs de leur nature,* mais il dit, *ils sont impurs pour vous.* C'est la réflexion de saint Augustin dans un ouvrage contre un grand ennemi de l'auteur de l'Ancien Testament (*Contra Faust.* lib. vi) : Le pourceau, dit-il, étant considéré en lui-même et par rapport à Dieu qui l'a créé, n'est pas moins pur que l'agneau, et s'il ne rumine pas, c'est sa nature et non son défaut. Il y a de même des hommes qui sont impurs devant Dieu, non par leur nature, mais par leur négligence, parce qu'ayant écouté avec plaisir les paroles de la sagesse divine, ils n'en ont point l'estime et la vénération qu'ils devraient, mais ils les effacent aussitôt de leur esprit et les rendent inutiles faute de les ruminer. Une âme, au contraire, est jugée pure devant Dieu, lorsqu'elle rumine spirituellement sa parole, c'est-à-dire lorsqu'ayant gravé dans sa mémoire, la parole qu'elle a entendue, elle la rappelle dans son souvenir, elle la repasse avec une sérieuse méditation, dans sa pensée, et elle s'en nourrit intérieurement avec une douceur pleine de reconnaissance et d'une humble joie; elle est jugée pure lorsqu'elle est ce que signifient les animaux qui ont la corne du pied divisée en deux, lorsque son amour est divisé en deux, lorsqu'elle aime Dieu et le prochain pour Dieu.

On pourrait donner un sens aussi spirituel à ce qui est ordonné touchant la distinction des poissons, des oiseaux et des reptiles, à ceux qui demandent pourquoi tout oiseau qui vit de proie, pourquoi tout ce qui rampe sur la terre est-il abominable; à ces curieux, dis-je, on pourrait répondre : Ces ordonnances signifient que Dieu hait ceux qui ravissent le bien d'autrui, et ceux qui rampent sur la terre quoique formés pour le ciel. Mais parce que ces réponses exigeraient d'être traitées avec quelque étendue, nous revenons à notre première idée, et nous disons que Moïse a introduit le discernement des viandes pour empêcher entre les Israélites et les gentils un commerce qui ne peut guère subsister, lorsque les uns rejettent avec horreur ce que les autres se croient permis; et pour obvier par ce moyen au danger que ceux-ci n'entraînassent ceux-là à l'idolâtrie pour laquelle ils conservèrent un penchant véhé-

(260) Comme la chair des animaux déclarés impurs est moins saine que celle des autres, des interprètes pensent que Moïse (*Levit.* xi) apprend aux Israélites quels animaux convenaient ou ne convenaient pas à leur santé; peut-être que les médecins liraient utilement ce chapitre.

Digitized by Google

ment jusqu'au retour de la captivité de Babylone.

Outre ce grand défaut et tous les précédents, ils avaient encore les deux suivants, celui de la légèreté et celui de la dureté. C'est pour fixer leur légèreté que Moïse leur imposa le joug pesant de cent et cent préceptes (261), dont l'observation exigeait d'eux une attention continuelle; c'est pour prévenir les excès de dureté auxquels ils se seraient portés que l'ancien législateur a toléré bien des choses que le nôtre n'a pas tolérées. Par exemple, il a toléré le divorce, (262) de peur qu'un époux violent ne se débarrassât par le meurtre d'une épouse qu'il haïssait. Il a toléré la polygamie, de peur que l'Israélite charnel ne cherchât dans un commerce criminel un plaisir qu'il n'aurait pas trouvé dans une alliance légitime. Il a toléré le talion (263) comme barrière, et non comme fomentation de la vengeance, dit saint Augustin. Il a toléré l'usure, non à l'égard des Israélites, mais à l'égard des étrangers (264). Il a toléré que les maîtres châtiassent leurs esclaves, de peur que les esclaves ne se révoltassent contre les maîtres (265). Il a non-seulement toléré, mais ordonné qu'on traitât comme impur quiconque aurait touché le corps d'un mort; c'était pour une raison mystérieuse, pour marquer avec quel soin on doit éviter la compagnie des pécheurs dont les morts sont la figure.

Mais, direz-vous peut-être, un législateur qui tolère tant d'abus mérite-t-il donc le nom de sage? oui, mes frères, il le mérite et la raison que j'en donne, c'est qu'un législateur sage n'est pas celui précisément qui commande ce qu'il y a de plus parfait, mais celui qui exige le degré de perfection que comporte la nation à qui il donne sa loi, et c'est ce qu'a fait Moïse. Il n'a pas rappelé l'union des époux à l'état primitif, comme Jésus-Christ; il n'a pas dit : *Bénissez ceux qui vous maudissent* (*Luc.*, VI, 28), comme Jésus-Christ : c'est que sa nation ne comportait pas ce degré de perfection, comme le comporte le peuple chrétien; c'est que la loi de Moïse ne donnait pas ces grandes grâces que confère la loi de Jésus-Christ. Elle était donc aussi sage qu'elle pouvait l'être relativement aux sujets qu'elle obligeait; elle n'était pas aussi sage qu'elle pouvait l'être si on la compare à la loi évangélique. On peut même dire en s'attachant à cette comparaison, que ses préceptes n'étaient pas bons, mais imparfaits et incapables de justifier.

Pourquoi donc Dieu les a-t-il donnés? pour arrêter le torrent des transgressions, pour conduire les Israélites à Jésus-Christ comme le pédagogue, pour les mettre sur la voie des mystères que signifiaient les ordonnances anciennes; c'était pour les sanctifier tous par les dispositions dans lesquelles ils les observeraient. Mais, dit saint Augustin (*De catechiz. rud.*), il n'y avait alors qu'un petit nombre de saints qui, en exécutant ces ordonnances selon que l'exigeait le temps où ils vivaient, en comprissent le véritable sens et en tirassent quelque fruit pour le salut, au lieu que la multitude des charnels se contentait de les observer sans en pénétrer le sens. Devons-nous en être surpris? ce que saint Augustin dit des Israélites, n'est-il pas également vrai des Chrétiens? N'est-ce pas le grand nombre de ceux-ci qui offrent le sacrifice, qui approchent des sacrements, qui font le signe de la croix, qui prennent de l'eau bénite, qui se couvrent de cendres, qui observent les autres rits ecclésiastiques, sans se pénétrer de leur sens et même sans le pénétrer? O que la multitude des Israélites charnels est grande parmi nous! qu'il y en a peu de spirituels! C'est donc le grand nombre d'entre nous que j'ai dû avoir en vue en parlant de la loi cérémoniale; c'est le petit nombre que j'ai dû considérer et qu'en effet j'ai considéré en parlant de la loi morale. J'ai de plus parlé de l'une et de l'autre, de manière à montrer que Moïse les a mesurées sur les divers caractères du peuple hébreu, de manière à vous persuader qu'il a été un législateur sage et digne de votre confiance, de manière à vous inspirer la résolution de l'écouter pour la première partie de sa loi, qui subsistera toujours.

Nous sommes bien convaincus, Seigneur, qu'il est juste d'obéir à votre ministre, comme à votre représentant; mais qu'il s'en faut que notre volonté ne suive les lumières de notre esprit! Elle est faible et malade, et vous seul pouvez la fortifier et la guérir; elle est secrètement ennemie de votre loi, et vous seul pouvez la lui faire aimer. Commandez tout ce que vous voulez, mais donnez-nous en même temps ce que vous commandez; aidés de votre grâce puissante nous la ferons, et nous mériterons d'obtenir ce que vous nous promettez, la félicité éternelle. Je vous la souhaite, mes frères. Au nom, etc.

INSTRUCTION V.

MOISE LÉGISLATEUR.

Moyses erat potens in verbis et in operibus suis.

Moïse était puissant en ses paroles et en ses œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Il a été puissant en œuvres, nous l'a-

(261) Les Juifs en comptent cinq cent quatre-vingt-trois, dont deux cent dix-huit affirmatifs, trois cent soixante-cinq négatifs.

(262) Savoir si le divorce était permis et s'il rompait les liens du mariage; ce sont deux questions touchant lesquelles nous avons autrefois cru devoir soutenir l'opinion négative.

(263) On croit plus communément que le talion s'exerçait par le juge et non par le particulier offensé.

(264) On peut entendre cette tolérance d'une vraie permission, et dire que Dieu donnait les biens de ceux à qui les Hébreux pouvaient ôter la vie même.

(265) C'est faussement qu'on objecte que les maîtres avaient droit de vie et de mort sur leurs esclaves.

Digitized by Google

vons vu, 1° en le considérant comme libérateur du peuple de Dieu, et en nous instruisant des miracles qu'il a opérés en Egypte en cette première qualité; nous l'avons vu 2° en le considérant comme pasteur de ce peuple, et en observant comme il l'avait pourvu d'aliments en cette seconde qualité; nous l'avons vu, 3° en le considérant comme législateur, et en prouvant combien la loi qu'il a donnée en cette qualité était sage, combien elle était proportionnée aux caractères du peuple auquel elle a été proposée. C'est une première idée que nous avons alléguée de sa sagesse et que nous avons exposée dans l'entretien précédent. Elle était de plus proportionnée aux besoins de la nation, c'est une seconde idée que nous en avons conçue et que nous vous développerons dans cet entretien, indiquant aux hommes d'Eglise, aux hommes d'épée, aux hommes de robe les sources divines où ils peuvent tous puiser la connaissance de leurs devoirs, et trouver des motifs de s'acquitter dignement de leurs fonctions. C'est le but que je me propose, sans cependant perdre de vue le grand nombre de mes auditeurs que j'y instruirai en plus d'un endroit, par les réflexions morales que je leur ferai d'après les saints Pères interprétant ces mêmes parties de la loi que je vais interpréter.

Quand je dis que le législateur des Hébreux a proportionné ses lois à leurs divers besoins, j'entends que non-seulement il les a tous prévus, mais qu'il a pourvu à tous en général et à chacun d'eux en particulier, avec une attention qui, pour être partagée, n'en a pas été moins vive; j'entends qu'il a pourvu aux besoins des trois ordres dont sa nouvelle république devait être composée; à ceux de l'ordre sacerdotal, à ceux de l'ordre militaire, à ceux de l'ordre civil. Commençons par le premier de ces ordres qui, dans tous les temps, comme chez toutes les nations, fut le plus respectable et le plus respecté.

Quels sont les besoins de cet ordre auxquels le législateur des Hébreux n'ait pourvu? En sa qualité de prêtre, il a consacré Aaron et ses enfants, de la manière qui est racontée au *Livre du Lévitique* (chap. VIII); il a destiné toute la tribu de Lévi au service du tabernacle; il a marqué aux prêtres et aux lévites leurs droits, leurs obligations, leurs qualités. Le droit du grand prêtre était d'entrer une fois l'an dans le Saint des saints; le jour de l'expiation solennelle; c'était de convoquer les assemblées de son clergé nombreux et d'y présider; c'était d'y prononcer définitivement sur tous les procès portés à son tribunal; car voici ce que dit Moïse: *Lorsqu'il se trouvera une affaire embrouillée et où il sera difficile de juger et de discerner entre le sang et le sang, entre la lèpre et la lèpre... allez au lieu que le Seigneur aura choisi, et adressez-vous aux prêtres de la race de Lévi, et à celui qui aura été établi, en ce temps, le juge du peuple*, c'est-à-dire, au grand prêtre, comme l'expliquent, soit les historiens de la nation juive (266), soit les interprètes catholiques; *vous les consulterez et ils vous rendront un bon jugement sur l'affaire dont il s'agit; toute affaire qui surviendra, tout ce ce qui est pur et impur se jugera sur leur avis; vous ferez tout ce qu'ils auront dit... sans vous détourner ni à droite ni à gauche;* mais celui qui, s'enflant d'orgueil, ne voudra point obéir au commandement du pontife, qui en ce temps-là sera le ministre du Seigneur, ni à l'arrêt du juge, sera puni de mort: *Morietur homo ille.* (*Deut.* XVII, 8, 12.)

Il y avait donc dans la Synagogue un tribunal souverain, où les questions difficiles étaient portées, où elles se décidaient en dernier ressort, et où la peine de mort pouvait être prononcée contre celui qui refusait d'obéir. Ce tribunal n'est-il pas l'image de celui de l'Eglise assemblée pour juger les questions de foi (267)? Quel aveuglement de nos frères séparés, qui ne voient pas cette figure si ressemblante. Après vous avoir instruits des priviléges du grand prêtre, il faut maintenant vous dire un mot de ceux des simples prêtres, de leurs fonctions et des vertus propres à leur état.

Ceux-ci jugeaient de la lèpre; ils discernaient ce qui était saint et profane, pur et impur; ils répandaient au pied de l'autel le sang des animaux immolés; ils séparaient les différentes parties des victimes et des oblations de farine, de vin, d'huile qui étaient pour le Seigneur et pour eux; ils élevaient devant le Seigneur et mettaient sur l'autel, tout ce qui devait être consumé à son honneur; ils versaient tous les jours, soir et matin, de l'huile dans les lampes, et faisaien brûler sur l'autel d'or un parfum qu'ils composaient eux-mêmes; ils ôtaient chaque jour de Sabbat de dessus la table d'or, les douze pains de proposition; ils entretenaient un feu perpétuel sur l'autel des holocaustes; ils avaient seuls entrée dans le tabernacle; ils bénissaient les enfants d'Israël en ces termes: *Que le Seigneur vous bénisse et qu'il vous conserve; que le Seigneur fasse luire son visage sur vous, et qu'il ait pitié de vous; que le Seigneur tourne ses regards vers vous, et qu'il vous donne la paix* (*Num.* VI, 24, 26); ils avaient pour leur part d'héritage dans la terre promise, toutes les dîmes d'Israël, dont ils payaient ensuite la dîme au grand prêtre; ils devaient se conserver sains et purs pour leur Dieu, et s'abstenir de vin dans le temps de leurs fonctions; ils devaient n'avoir épousé

(266) Josèphe et Philon, et parmi les interprètes chrétiens, Ménoch. Tir. Bonfr. Jans. La raison de ceux-ci, est qu'il s'agit d'un juge attaché au lieu choisi par le Seigneur, qui puisse expliquer la loi, qui ait des connaissances extraordinaires, qualités qui ne convenaient qu'au grand prêtre. Calvin qui a intérêt de rabaisser l'autorité à Souverain Pontife, entend par ce juge celui qui décidait des affaires temporelles.

(267) « Hoc nunc agit excommunicatio, quod agebat tunc interfectio. » (S. GREG. MAG.)

Digitized by Google

ni femme déshonorée, ni femme répudiée; ils devaient n'être ni aveugles, ni bossus, ni boiteux; ils devaient n'avoir ni difformité, ni défaut corporel.

En tout cela que de leçons pour ceux qui sont et pour ceux qui veulent devenir prêtres de la loi nouvelle! Si une religion qui ne procurait aux hommes que des avantages temporels, demandait des ministres irréprochables devant les hommes, purs et saints devant Dieu, exempts même de ces défauts qui ne souillent point l'homme et auxquels sa volonté n'a point de part, Quels doivent donc être les ministres d'une religion toute spirituelle et toute céleste ? Quels doivent être des prêtres que Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, a associés à son sacerdoce, dont les mains ont été consacrées par l'action sainte, qui offrent tous les jours à Dieu le prix de la vie éternelle ? Qui s'étonnera après cela, d'entendre dire à saint Paul, qu'il faut qu'un prêtre soit juste et saint?

Il faut non-seulement que les ministres de l'autel soient respectables par leurs mœurs, mais aussi qu'ils n'aient rien dans leur extérieur de choquant, rien de contrefait, rien de méprisable, de peur que le mépris ne rejaillisse de leur personne sur leur ministère. Cependant s'il y a dans une famille un enfant mal fait de corps, ou de peu d'esprit, et dont on ne sache que faire dans le monde, c'est celui-là qu'on destine au service de l'autel du Seigneur. On aurait honte de le produire à la cour des rois de la terre pour y exercer une charge, et on n'en a point de le mettre, souvent malgré lui, au nombre des ministres du roi du ciel et de la terre. Qu'il est triste de voir des Chrétiens fouler ainsi les lois de l'Eglise et paraître moins religieux que les Juifs mêmes! mais revenons à notre sujet principal.

Un droit ou une obligation des prêtres que je n'omettrai pas ici, parce que j'y trouve une occasion de vous parler des vœux, c'était de prononcer sur leur validité, et sur les devoirs des Nazaréens. Sur les vœux, Moïse donne trois règles concernant les personnes qui vouent. La première regarde ceux qui ont un plein pouvoir de s'engager, c'est-à-dire, qui ne sont ni sous la puissance d'un père comme les enfants, ou d'un tuteur même, comme les pupilles, ni sous celle d'un mari comme les femmes : ces personnes sont indispensablement obligées de s'acquitter de ce qu'elles ont promis au Seigneur.

La seconde règle regarde les filles, et en général tous les enfants que l'âge soumet encore à la puissance de leurs parents, et qui vivent sous leur discipline dans la maison. Dieu veut que si ces personnes ont fait quelque vœu, n'étant point encore maîtresses d'elles-mêmes, elles n'y soient engagées qu'autant que leurs parents y donneront leur consentement, et ces parents sont censés avoir consenti aux vœux de leurs enfants, lorsque les ayant connus, ils ne s'y sont point opposés à l'heure même, *statim*, c'est-à-dire le même jour.

La troisième règle regarde les femmes à l'égard de leurs maris. Si une femme a fait un vœu, et que son mari l'ayant su, ne l'ait pas désavouée, elle y sera obligée, dit Moïse, mais si l'ayant su il désavoue son vœu, elle est libre ; elle ne pèche point en ne l'accomplissant pas (268), pourvu qu'il le désavoue aussitôt et sans attendre le lendemain, car en ce cas elle accomplira tous les vœux qu'elle a faits, le vœu étant une loi particulière qui oblige étroitement ceux qui se l'imposent avec connaissance et liberté.

Ce que Moïse dit ici (*Num.* XXX, 4 *seqq.*) il le répète en termes encore plus clairs dans la suite (*Deut.* XXIII, 21, 23), et ce qu'il enseigne dans l'un et l'autre endroit, le roi David l'enseigne de même au psaume LXXV en ces termes : Vouez et accomplissez vos vœux : *Vovete et videte*. Sur quoi saint Augustin (*In psal.* LXXV) parlait ainsi à son peuple : Que chacun de vous fasse des vœux selon son pouvoir, et qu'il s'acquitte constamment de ceux qu'il a faits.... Il y a des vœux, ajoutait-il, que tous doivent faire également, comme de ne point corrompre en soi le temple de Dieu, de ne se point élever d'orgueil, de ne point haïr son frère. Il y en a d'autres qui sont propres seulement à quelques-uns, comme de vouer la virginité, de faire de sa maison un saint hospice de charité pour les étrangers, d'abandonner ses biens en faveur des pauvres, et de se retirer en une communauté avec plusieurs saints. Nul ne peut se dispenser des premiers qui sont communs à tous les Chrétiens. Quant aux derniers chacun est libre de les faire ou de ne les pas faire, mais que ceux-là les accomplissent fidèlement qui les auront faits. Quoi de plus formel sur la validité des vœux d'objets libres d'ailleurs?

Ainsi s'expliquait saint Augustin sur un point qui divise nos frères errants de l'Eglise romaine; ne soutenait-il pas comme nous le mérite qu'il y a d'en faire de cette espèce, et la nécessité de les accomplir?

Un de ceux qui étaient plus ordinaires chez les Israélites était celui du *Nazaréen*. Ce mot vient du terme hébreu *séparer;* c'est que ce Nazaréen se séparait de la manière de vivre des autres hommes, et se con-

(268) Les théologiens sur ces textes conviennent encore aujourd'hui qu'une femme et un enfant ne sont point obligés à accomplir des vœux dont l'observation nuirait au bon ordre de la maison, et dont la matière est soumise au pouvoir du mari ou du père, quand ceux-ci les désavouent; mais ils pensent autrement de ceux dont l'exemption ne dépend pas du mari ni du père; par exemple du vœu de dire certaines prières. Saint Augustin dit généralement; « Manifestum est legem ita voluisse feminam esse sub viro ut nulla vota ejus quæ abstinentiæ causa voverit, reddantur ab ea nisi auctor vir fuerit permittendo. » Saint Thomas (2-2, quæst. 88) écrit : « Nullum votum religiosi est infirmum, nisi sit de consensu prælati, sicut nec votum puellæ exsistentis in domo, nisi sit de consensu patris, nec uxoris nisi sit de consensu viri. » Mais combien d'exceptions les théologiens ne font-ils pas à ces principes généraux? (*Voy.* les *Dispenses* de Collet, tom. II.)

Digitized by Google

sacrait spécialement au Seigneur; il s'abstenait du vin et de tout ce qui peut enivrer; il ne mangeait d'aucun raisin, ni sec ni nouvellement cueilli; le rasoir ne passait point sur sa tête. Il y avait deux sortes de Nazaréens. Les uns n'étaient consacrés au Seigneur que pour un temps, après lequel ayant observé toutes les cérémonies ordonnées par Moïse, ils rentraient dans la vie commune. Les autres étaient consacrés pour toujours; les uns et les autres, les derniers surtout, représentaient Jésus-Christ et les fidèles.

Jésus-Christ est le vrai Nazaréen de Dieu, séparé des pécheurs et consacré à son Père par une sainteté éternelle. Les fidèles qui sont ses membres ont part à sa consécration; tous sont Nazaréens par les vœux de leur baptême, qui les obligent à se séparer du monde, et qui les consacrent à Dieu d'une manière si parfaite qu'il n'y a rien en eux de si vil en apparence qui ne doive lui être offert en sacrifice. Je vous en fais la réflexion, mes frères, afin qu'instruits de la signification de votre nom de Nazaréen vous tâchiez d'être ce qu'il signifie, séparés du siècle, saints, consacrés à Dieu comme Samuel, ou plutôt comme Jésus-Christ même, prêtre éternel.

Point de prêtre sans victime, point de victime sans autel, point d'autel sans temple ou sans oratoire. Après avoir pourvu l'ordre sacerdotal de ministres, il fallait donc encore le pourvoir de victimes, d'autel, de tabernacle et des ustensiles convenables à ce lieu saint, et c'est ce que fit Moïse. Il désigna les animaux qui pourraient être offerts en sacrifices sanglants, il marqua ce qui pourrait être la matière des sacrifices non sanglants; il montra de quelle manière s'offriraient ces différents sacrifices; il ordonna la construction d'un tabernacle; il en indiqua lui-même la forme, les pièces, les matériaux; il parla des rideaux dont il serait couvert; il fit faire un chandelier d'or, et tous ces autres ouvrages dont nous parlerons dans une instruction suivante où nous représenterons ce grand homme comme prophète après l'avoir représenté dans celle-ci comme législateur d'une sagesse exquise.

Par un effet de cette sagesse qui le rendit toujours supérieur, infiniment supérieur à tous ces prétendus sages qui donnèrent des lois à la Grèce, à l'Egypte et à Rome même; il pourvut aussi exactement aux besoins de l'ordre militaire (269) qu'à ceux de l'ordre sacerdotal, et ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, il nous apprit, en y pourvoyant, l'art de combattre les ennemis de notre salut, figurés par les ennemis du peuple de Dieu; il nous apprit à user surtout des armes de l'espérance en Dieu, de la vigilance sur la grâce et ses mouvements, et de l'humilité base de toutes les vertus.

Lors, dit-il aux Israélites, *que vous irez à la guerre contre vos ennemis... le prêtre se présentera à l'armée et parlera ainsi au peuple: Ecoutez, Israël: vous voilà près de combattre contre vos ennemis: ne craignez point, et que leur présence ne vous étonne point; car le Seigneur est au milieu de vous pour combattre en votre faveur et vous sauver.* C'est, Chrétiens, ce que je crois devoir vous appliquer ici où j'ai à vous encourager au combat contre les ennemis de votre salut. Cette pensée que Dieu en est spectateur, qu'il y est votre défenseur, n'est-elle pas bien propre à exciter votre confiance en lui?

Les officiers devaient aussi parler au peuple et dire: *Y a-t-il quelqu'un qui ait bâti une maison nouvelle et qui n'y ait point encore logé? qu'il s'en aille de peur qu'il ne meure dans le combat, et qu'un autre ne loge dans sa maison. Y a-t-il quelqu'un qui ait planté une vigne et qui n'ait point encore mangé du fruit? qu'il s'en retourne de peur qu'il ne meure dans la bataille et qu'un autre ne mange le premier du fruit de sa vigne. Y a-t-il quelqu'un qui ait fiancé une fille et qui ne l'ait point encore épousée? qu'il s'en retourne chez lui de peur qu'il ne meure, et qu'un autre ne l'épouse. Y a-t-il quelqu'un qui craigne? qu'il s'en aille de peur qu'il ne jette l'épouvante dans le cœur de ses frères.* (*Ibid.*, 5-8.) C'est-à-dire dans un sens spirituel que je dois vous appliquer encore, c'est-à-dire, que Jésus-Christ n'admet dans ses armées, ni avares, ni voluptueux, ni lâches; si vous êtes de leur nombre quittez les drapeaux, nous ne voulons que des hommes de bonne volonté; nous désirerions bien qu'ils fussent en grand nombre, mais enfin nous préférons un petit nombre de vrais soldats de Jésus-Christ à une multitude qui, à peine, en aurait avec le nom, quelqu'apparence. Nous voulons des hommes qui 1° mettent une pleine confiance dans le secours du Seigneur; qui 2° soient attentifs à la grâce et qui profitent de ses mouvements. L'histoire suivante vous apprendra pourquoi nous le souhaitons.

La Loi et toutes ses ordonnances étant données; un an environ s'étant passé près du mont Sinaï; la nuée vint se reposer dans la solitude de Pharan, et quelle solitude! si l'on en excepte, disent ceux qui l'ont vue, si l'on en excepte quelques endroits très-petits et en petit nombre, tout est inculte, sauvage,

(269) Une de ces lois militaires fournit aux ennemis de Moïse, l'objection suivante:

Moïse dit (*Deut.* XXIII, 12, 13): *Vous aurez un lieu hors du camp, où vous irez pour vos besoins naturels... Vous ferez un trou en rond que vous recouvriez*, etc. Voilà une loi dont l'exécution était impossible. Pour l'exécuter il aurait fallu que les uns fissent huit lieues pour pourvoir à leurs besoins naturels, les autres sept, les autres six, etc., puisque le camp avait de tous côtés plus de huit lieues de profondeur. La chose était-elle possible?

R. Dès qu'elle n'était pas possible dans ce sens, il faut en chercher un autre; pour le trouver, cet autre sens, il suffit de lire le chap. XXIII du *Deutéronome*, vers. 9-14. De cette lecture on conclura qu'il s'agit d'un camp particulier et non d'un camp composé de toute la nation. Or, il était très-possible aux soldats d'une armée particulière, de sortir du camp pour, etc.

Digitized by Google

stérile et propre à donner de la crainte et de l'horreur; on n'y voit ni hommes, ni bêtes sur la terre, ni oiseaux dans l'air; il ne se présente que de vastes et d'effroyables rochers, des montagnes et des hauteurs escarpées de toute part qui sont tellement brûlées du soleil qu'elles en ont tiré une couleur livide qui n'exprime aux yeux des spectateurs que l'image de la mort; on ne trouve dans ce désert ni chemin, ni route, mais il faut marcher au travers des sables que l'ardeur du soleil rend brûlants, par conséquent très-pénibles en tout sens. Ce fut là que Moïse retint près de lui Hobab son parent, là que Dieu envoya une seconde fois des cailles aux Juifs regrettant les viandes d'Egypte; là qu'il les frappa de mort, au lieu appelé depuis le sépulcre de concupiscence; là qu'il associa soixante-douze juges à Moïse; là que Marie fut couverte de lèpre pour avoir murmuré avec Aaron contre son frère Moïse; là enfin que fut prononcé l'arrêt d'exil perpétuel aux anciens d'Israël, voici à quelle occasion.

Du désert de Pharan, Moïse avait envoyé douze espions pour reconnaître la terre de promission; ils revinrent en montrant une grappe de raisin que deux hommes portaient, ce qui faisait voir l'excellence de cette terre, mais ils dirent en même temps qu'elle était habitée par un peuple redoutable, et ils le dirent de manière à jeter l'épouvante dans tous les cœurs. Tous alors d'une voix commune se plaignirent donc de Moïse, souhaitèrent d'être morts dans le désert, et résolurent de se choisir un chef pour retourner en Egypte. Cependant Caleb et Josué, qui avaient été de ces douze espions, tâchèrent d'adoucir ce peuple et de relever son courage abattu, mais la multitude était tellement aigrie, qu'ils eussent été lapidés si Dieu n'en eût arrêté la fureur en paraissant avec éclat sur le tabernacle de l'alliance. *Je le jure par moi-même*, dit alors le Seigneur aux Israélites mutinés, *vous serez traités comme vous l'avez désiré. Vos corps seront étendus morts dans ce désert: vous tous qui avez été compris dans le dénombrement à l'âge de vingt ans et au-dessus, vous n'entrerez point dans le pays où j'avais juré de vous établir, si ce n'est Caleb et Josué qui me sont demeurés fidèles.* (*Num.* XIII, 1-34; XIV, 1-30.)

Et l'arrêt fut exécuté; et les six cent mille combattants sortis d'Egypte moururent tous dans le désert, excepté Caleb et Josué; et c'était là une figure pour nous; et le grand nombre de ceux qui n'entrèrent point dans la terre de promission était une figure du grand nombre qui n'entreront point au ciel, quoique baptisés, confirmés, et rassasiés du pain céleste: et Josué et Caleb sont une figure du petit nombre qui sera sauvé. Que ce nombre sera donc petit! Je vous dis ceci, mes frères, non pour vous décourager; si vous vous perdiez, votre perdition viendrait de vous et non de Dieu qui ne permettra jamais que vous soyez tentés au delà de vos forces (*I Cor.* X, 13), mais je le dis pour vous rendre attentifs et fidèles aux mouvements de la grâce. Si les Israélites avaient saisi le moment où Dieu les invitait à la conquête de la Terre-Sainte, ils l'eussent infailliblement conquise. Quelques jours après revenus à eux-mêmes, ils croient qu'il est encore temps d'y réussir, et contre l'avis de Moïse ils marchent contre les Amalécites. Qu'en arrive-t-il? qu'ils sont défaits, mis en fuite et tués en grand nombre. Ils avaient lâchement refusé le combat lorsqu'il leur était proposé; ils le voulurent lorsqu'il leur était défendu, et ils le voulurent inutilement; le moment de Dieu était passé. Présage funeste de ce qui arrive à tant de pécheurs impénitents pendant leur vie! *Ils m'appelleront* à la mort, dit le Seigneur, *mais je ne les écouterai pas; ils me chercheront avec empressement et ils ne me trouveront point, parce qu'ils n'ont point écouté mes avis et qu'ils n'ont eu que du mépris pour mes remontrances.* (*Prov.* I, 28-30.) Enfants d'Abraham! ah! si vous connaissiez en ce jour qui est le vôtre, ce qui vous procurerait la paix! mais en punition de votre inattention, cette connaissance vous sera soustraite, tous les malheurs temporels et spirituels vous arriveront, parce que vous n'avez pas connu le jour où je vous ai invités: *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (*Luc.* XIX, 44.)

Ainsi, mes frères, nous parle aujourd'hui le Seigneur dans ses deux Testaments, afin que nous ne différions pas jusqu'à la dernière heure à faire pénitence; n'écouterons-nous pas sa voix? n'y trouverons-nous pas un motif dans la défaite de ces Israélites? Elle leur arriva parce qu'ils ne profitèrent point du moment du Seigneur, et ils n'en profitèrent point parce qu'ils craignirent les Chananéens. Craindrons-nous les démons que ces Chananéens figuraient? que peuvent encore craindre ceux qui se souviennent que le bras d'un Dieu les a retirés de la servitude d'Egypte, qu'il a lavé tous leurs crimes dans son sang, et qu'il les assure de son secours, s'ils espèrent en lui seul? Voyons donc, dit saint Augustin (Quæst. 30 *in Deut.*), dans les Israélites, comme nous devons espérer et demander le secours de Dieu dans les guerres spirituelles où nous sommes engagés, non pas comme si nous ne devions rien faire nous-mêmes, mais afin qu'étant aidés de sa grâce, nous coopérions avec lui à notre salut. C'est la manière dont nous devons combattre; c'est celle que Moïse nous a apprise en instruisant les Israélites, et en pourvoyant aux besoins du second ordre de l'état qu'il gouvernait.

Les officiers que Moïse établit sur l'avis de son beau-père étaient-ils de ce second ordre? étaient-ils du troisième? Quoi qu'il en soit de cette question, voici le fait qui sera pour nous une excellente leçon d'humilité. Jéthro étant venu, quelque temps après la promulgation de la loi (270), rame-

(270) Il est vrai que l'histoire en est rapportée, *Exod.* XVIII, avant celle de la législation de Moïse, mais l'anticipation peut se prouver par deux moyens; 1° par ces paroles de Moïse (*Exod.* XVIII): *Ils vien-*

Digitized by Google

ner à Moïse sa femme et ses enfants, voyant qu'il expédiait seul toutes les affaires, même les moins importantes, de la multitude, il dit librement : *Il y a de l'imprudence à vous consumer ainsi par un travail inutile, vous et le peuple qui est avec vous; cette entreprise est au-dessus de vos forces et vous ne pouvez l'exécuter seul, écoutez le conseil que j'ai à vous donner, et Dieu sera avec vous. Donnez-vous au peuple pour toutes les choses qui regardent Dieu pour lui rapporter les demandes et les besoins du peuple* (*Exod.* XVIII, 1-19) (c'est le premier devoir d'un père envers ses enfants), et pour apprendre au peuple les cérémonies, la manière d'honorer Dieu, et la voie par laquelle ils doivent marcher (c'est la seconde obligation d'un père envers ses enfants, il n'est pas moins obligé en cette qualité de porter les ordres du Seigneur à sa famille, par le ministère de la parole, que de porter au pied du trône du Seigneur les nécessités de ses subalternes par la prière). Quant à ce qui regarde la justice que les particuliers se doivent, continue Jéthro (écoutez ceci, vous qui jugez la terre) : *Choisissez*, dit-il, *d'entre tout le peuple des hommes qui soient fermes, qui craignent Dieu, et qui aiment la vérité* (270*), *et qui jugent les affaires moins importantes, et ce fardeau qui vous accable deviendra plus léger, étant partagé avec d'autres : « Levius sit tibi, partito in alios onere. »* (*Ibid.*, 19-22.)

Et Moïse suivit ce conseil, ajoute le texte sacré, et cet homme si distingué par son rang, si célèbre par ses miracles, si profond en sagesse, se soumit sans peine à l'avis d'un étranger, sans marquer la moindre attache à son sens, persuadé, dit saint Augustin (*De doct. Christ.*), qu'un bon conseil, par quelque bouche qu'il soit donné, ne vient point de l'homme qui n'est que ténèbres, mais de Dieu qui le donne par qui il lui plaît. Quoique supérieur à Jéthro, il voulut donc bien en recevoir l'avis, et en le recevant il donna un exemple d'autant plus admirable qu'il est plus rare; car entre cent qui gouvernent, il y en a peu, dit saint Bernard, qui exercent leur autorité utilement, et très-peu qui l'exercent humblement; *pauci utiliter, pauciores humiliter.*

C'était donc d'abord pour rendre plus humbles les personnes en place, que Dieu donna un avis de prudence à Moïse supérieur, par Jéthro son inférieur. C'était pour apprendre à ceux qui gouvernent, que non-seulement ils peuvent avoir plus d'autorité sans avoir plus de sagesse, mais que souvent les plus sages et les plus éclairés, les prophètes mêmes ne voient pas ce qu'il plaît à Dieu de découvrir à d'autres moins éclairés qu'eux, qu'ainsi ils ne doivent pas oublier cet avis du Saint-Esprit : *Ne soyez point sage à vos propres yeux, et ne vous appuyez pas sur votre prudence.* (*Prov.* III, 7.) C'était en second lieu pour nous inculquer à nous-mêmes cette autre leçon du Sage, qu'il faut fuir la trop grande multiplicité des affaires. En effet, ce que Jéthro dit à Moïse : *Alors le Seigneur sera avec vous*, nous marque évidemment que quand le cœur est très-occupé des soins extérieurs et des services qu'il rend aux hommes, il se vide en quelque sorte de l'Esprit de Dieu, et c'est ce que saint Augustin (Quæst. 68 *in Exod.*) a vu dans ces paroles de Jéthro : *Et le Seigneur sera avec vous.* Ne peut-on pas dire : C'est ce que Moïse lui-même y a vu? car à l'heure même il établit princes du peuple pour commander les uns, mille hommes; les autres, cent; les autres, cinquante; et les autres, dix. Ce jour même il commença à faire les uns, tribuns; les autres, centeniers; les autres, cinquanteniers; et les autres, décurions. Il ne se borna pas là; outre cette juridiction, qui semble plus militaire que civile, si on considère les noms de ces officiers, il en établit une seconde, non plus sur l'avis d'un inférieur, comme la première, mais sur l'avis de Dieu même, qui lui dit, en réponse à sa prière :

Prenez soixante et dix hommes des anciens d'Israël que vous saurez être les plus expérimentés, et les plus propres au gouvernement, et menez-les à l'entrée du tabernacle, je descendrai là pour vous parler, et je leur donnerai de l'Esprit qui est en vous, afin qu'ils portent avec vous le poids de la conduite de ce peuple. Il descendit donc par la nuée, il parla à Moïse, et ayant pris de l'Esprit qui était en lui, il le communiqua à ces soixante et dix hommes, et aussitôt que l'Esprit fut descendu sur eux, ils commencèrent à prophétiser et ne cessèrent plus depuis. Or deux de ces hommes, dont l'un se nommait Eldad, et l'autre Médad, qui avaient aussi été marqués, étant demeurés dans le camp par humilité et par modestie, l'Esprit se reposa sur eux. Lors donc qu'ils prophétisaient dans le camp, un jeune homme courut en avertir Moïse, lequel répondit, non pas à ce jeune homme, mais à Josué qui lui demandait de les empêcher : *Pourquoi avez-vous des sentiments de jalousie en ma considération? Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât et que le Seigneur répandît son Esprit sur eux.* (*Num.* XI, 16-29.)

C'est jusque-là, mes frères, le texte sacré; mais que fais-je en vous le rapportant? Je vous y parle d'un fardeau sous lequel Moïse succombe, et je m'en prépare un sous lequel je succombe moi-même, car comment pourrais-je vous révéler toutes les profondeurs de ce récit? Vous dirai-je que ces soixante et dix vieillards furent les premiers qui composèrent le grand conseil de la nation juive? ce conseil que quelques-uns disent avoir conservé dans tous les temps son autorité, au moins pour les choses de la religion et

nent à moi, afin que je leur fasse connaître les ordonnances de Dieu. 2° Par ces paroles (*Num.* XI, 14): *Je ne puis porter seul tout ce peuple.*

(270*) Ces qualités trouveront leur explication au livre des *Juges*.

Digitized by Google

pour l'interprétation des lois (271)? Vous dirai-je que cette expression : *Dieu prit l'Esprit de Moïse et le communiqua aux soixante et dix anciens*, marque qu'il y a diverses opérations, mais que c'est un même esprit qui les produit? Vous dirai-je qu'un gouvernement ne sera jamais ce qu'il doit être si un même esprit n'éclaire et n'anime tous ceux qui y participent? Vous dirai-je que chacun de ces vieillards reçut, selon la mesure ordonnée de Dieu, la grâce du même Esprit dont Moïse était rempli? Vous dirai-je que l'Esprit-Saint est semblable à une lampe toute brillante de lumière, d'où Dieu allume soixante et dix autres lampes sans aucune diminution de sa clarté? Vous dirai-je que de saints disciples éprouvèrent quelquefois pour des maîtres encore plus saints, les mouvements passagers d'une jalousie humaine? que Josué en est un exemple dans l'Ancien Testament comme certains Chrétiens de Corinthe dans le Nouveau? Vous dirai-je qu'un supérieur vraiment humble, comme Moïse, n'est point susceptible de ce bas sentiment? que le mérite d'autrui ne lui fait aucun ombrage? qu'il voit volontiers en ceux qui travaillent en sous-ordre, des talents qui l'effacent, dès qu'ils avancent l'œuvre de Dieu? Après avoir proposé ces questions, ne ferais-je pas mieux de vous résoudre cette autre qui concerne aussi l'ordre civil? savoir quel ordre Moïse établit touchant les mariages (272); mais il est temps de finir ce discours et de vous décou-

(271) Ce conseil est connu sous le nom de Sanhédrin. *Voyez* dom Calmet, dissertation sur la police des Hébreux.

(272) Il ordonna que les hommes prendraient des femmes dans leur tribu, que le frère épouserait l'épouse de son frère mort sans enfants pour relever son nom, etc.

Les théologiens seront peut-être bien aises de trouver ici réunies les diverses lois concernant le mariage, et ce qui y a rapport; voici d'abord les empêchements : ceux de parenté sont exprimés dans ces quatre vers.

Nata, soror, neptis, matertera, fratris et uxor (*a*).
Et patrui conjux, mater, privigna noverca.
Uxorisque soror, privigni nata, nurusque
Atque soror patris, conjungi lege vetantur.

Ceux du peuple relativement aux nations étrangères, sont ainsi exprimés dans la loi. Vous ne ferez aucune alliance avec les Chananéens; vous ne donnerez point vos filles à leurs fils, et vos fils n'épouseront point leurs filles, car elles leur persuaderaient d'abandonner le Seigneur (*b*).

Au chap. XXVI des *Nombres*, on lit cette loi générale, quoique portée pour un cas particulier : Les filles (de Salphaad) se marieront à qui elles voudront, pourvu que ce soit à des hommes de leur tribu, afin que l'héritage des enfants d'Israël ne se confonde point en passant d'une tribu à une autre; car tous les hommes prendront des femmes de leur tribu et de leur famille. Delà la preuve que Marie était, comme Joseph, de la tribu de Juda.

Ceux des prêtres relativement aux filles d'Israël, sont ainsi exprimés : ils n'épouseront point une femme déshonorée par violence, ou qui ait été prostituée à l'impudicité publique, ni celle qui aura été répudiée par son mari. Le grand prêtre prendra pour femme une vierge; il n'épousera point une veuve ou une femme qui ait été répudiée, ou qui ait été déshonorée, ou une infâme; mais il prendra une fille d'Israël, de bonnes mœurs et de bonne réputation (*c*); voici les péchés contraires à la chasteté du mariage.

Vous ne vous approcherez point d'une femme qui souffre ce qui arrive tous les mois (*d*).

Vous ne vous approcherez point de la femme de votre prochain (*e*), ni de votre mère à plus forte raison (*f*), ni de la femme que votre père a épousée après la mort de votre mère, ni de votre belle-fille, ni de votre sœur de père ou de mère, ni de votre tante paternelle ou maternelle, ni de la femme de votre oncle paternel ou maternel (*g*). Vous ne commettrez point cette abomination où l'on se sert d'un homme comme si c'était une femme. *Cum omni pecore non coibis... mulier non succumbet jumento, non miscebitur ei.* (*Levit.* XVIII, 23.) Celui qui, après avoir épousé la fille, épouse encore sa mère, commet un crime énorme, il sera brûlé tout vif avec elle.

Si la fille d'un prêtre, qui n'est point mariée, est surprise dans un crime honteux, elle sera brûlée toute vive. Si une fille fiancée faisait faute à la ville, elle était punie de mort; mais non à la campagne, où l'on supposait que la loi qui défendait de tolérer les femmes prostituées. (*Non erit meretrix de filiabus Israel* [*Deut.* XXIII, 17]), fut toujours mal observée. On le voit par les Livres sacrés, par Josèphe et Philon.

Au livre du *Deutéronome*, chapitre XXIV, 1-4, on lit : *Si un homme, ayant épousé une femme et vécu avec elle, vient à en recevoir du dégoût à cause de quelque défaut considérable, il dressera un acte de divorce par écrit, et l'ayant mis entre les mains de sa femme, il la renverra hors de sa maison. Si elle épouse ensuite un second, et que ce second la répudie, ou meure, le premier ne pourra la reprendre.* Sur ces paroles on fait plusieurs questions. On demande 1° si le divorce, chez les Juifs, rompait le lien conjugal; 2° si chez les Chrétiens il le rompt en cas d'adultère, en cas de conversion d'un des époux à la foi; 3° si les femmes ont le même pouvoir que les hommes en cas d'infidélité de la part de leur mari; 4° si l'époux chaste peut tenir l'épouse qui lui manque de fidélité.

On satisfait aux deux premières questions en expliquant le chapitre XIX de saint Matthieu et le VII° de la *Ire Epître aux Corinthiens*, tom. III. Quant à la troisième, il paraît par la première Epître canonique de saint Basile à Amphiloque que de son

(*a*) Cet empêchement n'en était point un lorsque le frère défunt n'avait point laissé d'enfants. Il y avait même une loi (*Deut.* XXV) qui obligeait le survivant d'épouser la veuve du mort. C'est donc mal à propos que les partisans de Henri VIII, roi d'Angleterre, citaient cet empêchement pour prouver l'invalidité de son mariage avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère Artus. On pouvait leur faire cette réponse sans réplique : ou la loi ancienne est en vigueur sur ce point; et en ce cas, Henri était obligé d'épouser la veuve d'Artus mort sans enfants; ou, comme personne n'en doute, elle est abrogée, et en ce cas pourquoi la citez-vous?

(*b*) Il en était autrement lorsque les idolâtres embrassaient le judaïsme.

(*c*) Du verset 14, chap du XXII du *Lévitique* on infère aussi que les prêtres devaient garder la continence tout le temps qu'ils étaient de service au tabernacle, ou au temple.

(*d*) Lorsque l'action était connue et portée au tribunal des juges, il y avait peine de mort; si elle était secrète, le coupable encourait une impureté légale qui durait sept jours. Cette loi fait encore une règle de conduite pour les confesseurs, non coactive, mais directive.

(*e*) Ce crime et les suivants étaient punis de mort

(*f*) Les Mages, au rapport de saint Clément d'Alexandrie (*Strom.*, lib. III), s'approchaient sans honte et sans scrupule, de leurs mères et de leurs sœurs.

(*g*) *Ceux-ci*, dit l'Ecriture, *mourront sans enfants*, c'est-à-dire sans qu'on leur donne le temps d'avoir des enfants.

Digitized by Google

vrir plus distinctement le dessein que j'avais en le commençant.

Je vous y ai parlé de la sagesse consommée du législateur des Juifs, c'était pour trois fins; c'était d'abord pour vous faire admirer la sagesse de Dieu même, qui a donné à son peuple des lois utiles en tant de manières, puisqu'elles servaient tout à la fois, à les éloigner de la superstition, à régler leurs mœurs, et même à conserver leur santé, comme vous avez pu le remarquer en ce que j'ai observé sur la distinction des viandes, et comme vous pourrez le remarquer encore par ce que je vais ajouter ici à mes observations précédentes. Il était défendu aux Juifs de manger du sang, de la graisse, de la viande de porc; c'est que ces nourritures sont pesantes à l'estomac et d'une digestion difficile. Il en est de même des poissons qui n'ont point d'écailles; leur chair est huileuse et grasse, soit qu'elle soit délicate, comme celle des anguilles, soit qu'elle soit dure comme celle des cétacées.

Quant aux raisons morales, les Israélites spirituels ont toujours regardé la gourmandise comme un vice qu'il fallait combattre le premier. Or, une des branches principales de la gourmandise est le désir de la variété des viandes; la trop grande quantité dégoûte bientôt; mais comme la diversité en est infinie, aussi le désir en est insatiable. Ecoutons ici Tertullien. « Si la loi, » dit ce Père, « retranchait quelques viandes, et déclarait immondes des animaux qui avaient été bénis autrefois, comprenez le dessein qu'elle avait d'exercer des hommes à la tempérance, et reconnaissez le frein qu'elle imposait à la gourmandise, qui regrettait les concombres et les melons d'Egypte, en mangeant le pain des anges. Reconnaissez qu'elle prévenait en même temps les compagnes de la gourmandise, qui sont le luxe et l'impureté. Son dessein était encore afin d'éteindre en partie la soif de l'orgueil, lui ôtant le prétexte de la nécessité de la subsistance. Enfin, son dessein était de dresser l'homme à jeûner plus aisément pour Dieu, l'accoutumant à peu de viandes, peu recherchées. Que de raisons naturelles, morales et spirituelles de la loi qui défendait certaines viandes! que de sagesse de celui qui a porté cette loi cérémonielle et les autres! »

Je vous en ai entretenus, c'est 2° pour vous apprendre qu'il est une politique sacrée, une politique non-seulement permise, mais nécessaire, une politique qui nous défend quelquefois de vouloir le mieux et qui nous ordonne de tolérer quelquefois le mal; vous en avez vu la preuve dans la conduite de Dieu même en portant sa loi; il y fait le personnage de Dieu et celui de roi. Comme Dieu il prescrit à son peuple les lois morales les plus parfaites et les plus justes... Comme roi il police un état; il donne des lois pour le gouvernement d'une république; il descend jusqu'aux moindres détails; il se rabaisse à la faiblesse du peuple. Ses ordonnances ne sont pas toujours les plus parfaites et les plus justes qu'il aurait pu donner; mais il les donne telles que le peuple pouvait les comporter. Il permet, il tolère en qualité de prince et de roi, ce qu'il condamne en qualité de Dieu et de Seigneur; il tolère là l'usure envers les étrangers, la polygamie, le divorce, quoiqu'il condamne tout cela dans la loi morale.

Enfin, lorsque je vous ai entretenus de la sagesse de Moïse dans sa législation, c'était pour vous porter à remercier le Seigneur de ce qu'il vous a déchargés de la multitude des préceptes cérémoniels, et à pratiquer le Décalogue avec les lois morales qui sont l'accessoire, ou les conséquences de ce Décalogue; parce qu'en les pratiquant, vous y trouverez la vie; comme, en ne les pratiquant pas, elles seraient pour vous une occasion de mort.

Détournez-nous de ce malheur, ô mon Dieu! et pour cela faites que nous méditions tous les jours votre loi, avec une volonté sincère d'y obéir. Faites qu'elle soit la lampe qui éclaire nos pas, que nous en aimions la lumière, et que nous mettions notre bonheur à la suivre dans le temps, pour jouir ensuite du bonheur de vous contempler face à face pendant l'éternité. Amen.

INSTRUCTION VI.

MOISE CONDUCTEUR ET PÈRE TENDRE DU PEUPLE HÉBREU.

Moyses... erat potens in operibus suis.

Moïse... était puissant en œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Ce grand serviteur de Dieu, comme l'appelle saint Paul, était arrivé à Sinaï quarante-sept jours après son départ des rives de la mer Rouge, il avait été appelé le cinquantième jour au haut de cette fameuse montagne; il y était monté cinq ou six fois pour prendre les ordres de l'Eternel, et il en était descendu autant de fois pour les rapporter aux Israélites et traiter de leur alliance réciproque; il avait confirmé cette alliance comme médiateur par le sang des victimes qu'il avait répandu sur le peuple et sur l'autel qui représentait le Seigneur, en disant ces paroles qui rappellent aux Chrétiens l'institution de l'Eucharistie : *Voici le sang qui est comme le sceau de l'alliance que le Seigneur a faite avec vous sous les conditions que je vous ai proposées, et que vous devez observer sous peine de voir votre sang répandu comme celui-ci.* (*Exod.* XXIV, 8.) Il s'était passé un an environ (373)

temps l'usage était, en Orient, que les femmes fidèles retinssent leurs maris adultères et vécussent avec eux. Il paraît au contraire par la première Apologie de saint Justin, et par la *Lettre* de saint Jérôme à *Océan*, qu'une épouse innocente pouvait répudier son mari débauché. Aussi le dernier justifie le divorce de sainte Fabiole.

(273) Voyez les *Nombres* : vous lirez au verset 11 du chapitre x : « Anno secundo, mense secundo, vigesima die mensis elevata est, » etc.

Digitized by Google

depuis la sortie d'Egypte, lorsque tout à coup la colonne miraculeuse (274) qui avait auparavant conduit les Israélites (275), donna le signal du départ général de la nation, d'un départ qui doit faire époque dans ce discours, parce que c'est de là que nous reprendrons le fil de l'histoire pour nous représenter Moïse comme un conducteur ou père tendre et commun du peuple hébreu. C'est à cette idée que je rapporte ici ce que j'ai à vous dire dans ce discours, de son zèle pour le salut de son peuple, de ses prières pour ce peuple.

Le zèle de Moïse pour le salut de son peuple paraîtra ici en deux points principaux. Il paraîtra 1° dans ses prières pour les Hébreux devenus idolâtres; et 2° dans le dessein ou le plan des livres qu'il a composés pour leur inspirer une piété solide et consistante. Mettons ces deux pensées dans tout leur jour.

Le tabernacle étant achevé, dit l'historien, les enfants d'Israël eurent ordre de partir et de s'avancer dans le désert. C'était le Seigneur qui réglait leur marche et leur campement. Une nuée pendant le jour et une espèce de feu pendant la nuit couvrait le tabernacle (276). Tant que la nuée demeurait au-dessus, les enfants d'Israël ne partaient point du lieu où ils étaient; mais, dès qu'ils la voyaient s'élever, ils détendaient leurs pavillons, et se mettaient en marche; ils suivaient le chemin que la nuée leur montrait; lorsqu'elle s'arrêtait, ils campaient au même lieu. Ainsi ils dressaient leurs tentes par l'ordre de Dieu, et ils les détendaient par son ordre.

Qu'il était beau de voir cette armée innombrable régler tous ses mouvements sur la seule volonté de Dieu! qui ne voit, dans ce tableau, l'état et le devoir des Chrétiens dans le désert de ce monde? n'y marchons-nous pas sans avoir de route marquée? n'y souffrons-nous pas la faim et la soif? n'y sommes-nous pas environnés d'ennemis? n'y sommes-nous pas exposés aux traits brûlants de la tentation? toute notre espérance n'est-elle pas dans le secours de Dieu? N'est-ce pas lui qui nous éclaire et nous conduit? qui nous rassasie et nous désaltère; qui nous guérit de nos blessures, et combat pour nous contre nos ennemis? Ne comprenons-nous pas que notre bonheur est de marcher à sa lumière, de ne nous déplacer que par son ordre, de nous contenter d'obéir dans le moment présent, sans inquiétude pour l'avenir? Ne serait-ce pas pour nous un grand malheur de prendre une route différente de celle qu'il nous montre? Préservez-nous, Esprit-Saint! de cet égarement; soyez pour nous une colonne de nuée pendant le jour pour nous défendre contre les attaques de la complaisance, de peur que la prospérité ne nous élève; soyez pour nous une flamme ardente pendant la nuit, pour nous défendre contre la pusillanimité, de peur que l'adversité ne nous abatte; soyez en tout temps notre conducteur, donnez à tous ceux qui ont ce nom, de l'honorer par les qualités qu'il exige.

Et vous, pères et mères, maîtres et maîtresses, vous tous qui êtes chargés de la conduite de vos semblables, venez, examinez le tableau que j'ai à vous mettre devant les yeux; vous y remarquerez les traits de la douceur, de la patience, de la charité et même de la tendresse que vous devez avoir pour ceux que vous avez à conduire : dans Moïse conducteur du peuple de Dieu, vous verrez le père le plus doux, le plus patient, le plus charitable et le plus tendre jusque dans les occasions les plus propres à l'irriter.

Telle fut l'idolâtrie des Israélites à l'endroit même où ils avaient solennellement juré leur alliance éternelle avec le Seigneur. Il est vrai que la vue de leur veau d'or le remplit d'abord de l'indignation qu'inspire le vrai zèle, quand il est bien ardent; il entra même alors en une grande colère, dit l'Ecriture, il jeta les tables qu'il tenait à la main, et les rompit au pied de la montagne, sur quoi saint Augustin s'écrie : O colère sainte, non d'un homme, mais d'un prophète! ô âme non troublée par la passion, mais éclairée par une lumière du ciel! *O ira prophetica et animus non turbatus, sed illuminatus!* Elle ne se borna pas, sa colère, à jeter et à briser les tables; elle alla beaucoup plus loin; prenant le veau, Moïse le mit dans le feu, il le réduisit en poudre, et ayant jeté cette poudre dans l'eau il en fit boire aux enfants d'Israël, pour leur faire comprendre par cette action combien méprisable était cette idole à laquelle ils avaient sacrilégement donné le grand nom de Dieu; mais après avoir rempli les devoirs d'un zèle jus-

(274) Un critique a fait une longue et savante dissertation pour prouver que cette colonne n'était point miraculeuse, mais une simple perche placée au-dessus du tabernacle, pour annoncer les campements et les départs, par le moyen de la flamme placée au haut de la perche.—R. Ce n'est pas ici la première fois que les incrédules, pour détruire un de nos miracles, en ont supposé plusieurs autres de leur invention. Supposons la fable de cette perche, n'était-ce pas un premier miracle qu'elle éclairât deux millions d'hommes? N'en était-ce pas un second qu'elle éclairât les Israélites pendant la nuit, et qu'elle les garantît des ardeurs du soleil pendant le jour? N'était-ce pas un troisième qu'elle fît obscurité aux Egyptiens et clarté aux Hébreux? etc.

Mais, direz-vous, si cette colonne servait de guide aux Israélites, pourquoi Moïse en souhaitait-il une autre? pourquoi dit-il (*Num.* x, 3) à Hobab son allié : *Ne nous abandonnez pas, vous connaissez le désert, et vous nous servirez de guide?* — R. Il fallait un guide pour régler la marche des Israélites, c'était l'office de la colonne. Il en fallait un pour trouver des pâturages et des sources, pour connaître les peuples voisins; c'était l'office de Hobab.

(275) Depuis Socoth, selon saint Jérôme (*Ad Fabiol.*); depuis Ramessès, selon Bonfrerius; depuis Etham, selon d'autres.

(276) C'était la même nuée, dit Calmet, qui était épaisse et qui donnait de l'ombre pendant le jour, qui s'enflammait et donnait de la clarté pendant la nuit. Outre cette nuée particulière il y en avait une autre plus étendue au-dessus de tous les Israélites, pour les mettre à l'ombre du soleil.

Digitized by Google

tement outré, il remplit ensuite ceux d'un zèle tendre de cette manière.

Je l'avoue, dit-il, au Seigneur, après avoir sévèrement puni la grossière idolâtrie des Israélites, *ce peuple a commis un grand péché: mais je vous conjure de leur pardonner cette faute, ou si vous ne le faites pas, effacez-moi de votre livre que vous avez écrit*, et faites-moi mourir : « *Aut dimitte eis hanc noxam, aut... dele me de libro tuo quem scripsisti.* » (*Exod.* XXXII, 31, 32.)

O homme plein de charité et de tendresse, s'écrie ici saint Bernard (Serm. 12 *in Cant.*); il parle comme un vrai père à qui rien n'est doux sans ses enfants. Imaginez un riche qui invite à manger avec lui une pauvre femme, en lui disant : « Vous dînerez avec moi, mais c'est à la charge que vous laisserez dehors votre enfant que vous nourrissez, parce qu'il nous incommoderait par ses cris; » cette femme n'aimerait-elle pas mieux jeûner hors de la maison du riche, que d'y être en festin sans son enfant? Ainsi Moïse dit à Dieu : qu'il aime mieux ne point entrer dans la joie de son festin éternel, que d'y être reçu lorsque son peuple en serait exclu. Il est vrai, ce peuple est ingrat, il est rebelle; mais il est son enfant, et ses entrailles sont déchirées quand il est sans lui; il ne peut être heureux qu'avec lui. C'est la première observation que je devais d'abord vous faire sur ces paroles du saint conducteur des Hébreux : *Seigneur, ou pardonnez-leur, ou effacez-moi de votre livre.* En voici maintenant une seconde qui n'est pas d'un intérêt moins général; il s'agit de savoir ce que les faux mystiques des derniers temps ont conclu de cette prière, et ce qu'on leur a répondu.

Un grand archevêque dans un livre intitulé : *Maximes des saints*, en a conclu que Moïse avait renoncé absolument à son intérêt propre pour l'éternité, qu'il avait tenu pour réel le point que notre lâcheté nous fait regarder comme impossible, qu'il est un état où certaines âmes plus parfaites font habituellement ce sacrifice; et pour appuyer son système, l'illustre prélat a cité ces paroles de la bienheureuse Angèle de Foligny : « Si je savais très-certainement que je serai damnée, je ne pourrais en aucune manière en être affligée; je n'en travaillerais pas moins; je n'en ferais pas moins mon oraison; je n'en servirais pas moins Dieu; tant j'ai compris sa justice et la droiture de ses jugements. » Et celles-ci de saint François de Sales, dans une tentation de désespoir : « Puisqu'en l'autre vie je dois être privé pour jamais du bonheur de voir et d'aimer un Dieu si digne d'être aimé, je veux au moins, pendant que je suis sur la terre, faire mon possible pour l'aimer de toutes les forces de mon âme, et de toute l'étendue de mes affections. »

Grands sentiments! m'écrierai-je, en entendant les paroles de ces saints; mais grande erreur du système à l'appui duquel on les appelle! Deux moyens sûrs de nous préserver de son danger! Le premier est la condamnation solennelle qui en a été faite à Rome sous Innocent XII, et que l'auteur même du faux système a eu le courage de publier par un mandement qui commence en ces termes : « A Dieu ne plaise que le pasteur soit moins soumis à l'autorité de l'Eglise que la dernière de ses ouailles! » Le second moyen de nous garantir d'un système dont les suites sont singulièrement pernicieuses pour les mœurs, c'est de nous attacher au principe de saint Augustin, que quand Moïse a dit : *Effacez-moi du livre de vie*, il l'a dit avec une pleine sincérité, par un de ces excès que les Pères appellent *pieux excès, amoureuses folies*, dont trop peu de fidèles sont capables; il l'a dit, comme il eût dit en d'autres termes : « De même, Seigneur, que je suis certain que vous ne m'effacerez pas du livre de vie, je demande d'être assuré que vous pardonnerez le péché de votre peuple. » Or, est-ce là renoncer à son intérêt propre pour l'éternité? Disons donc comme Moïse, et dans le même sens que Moïse, dans le sens que les saints lui ont prêté : Ou effacez-moi du livre de vie, ou pardonnez à ce peuple. C'est une prière qui nous découvre en ce conducteur, la tendresse d'un bon père. Continuons son histoire, elle nous fournira une nouvelle preuve de ce sentiment.

Les Israélites étant partis de Sinaï, marchèrent durant trois jours dans un désert affreux. Fatigués d'une si longue traite, ils commencèrent à murmurer contre le Seigneur, et Dieu dans sa colère alluma un feu qui consuma une extrémité du camp. Le peuple alors poussant de grands cris, eut recours à son conducteur; ce bon père pria le Seigneur, et le feu s'éteignit. Mais les murmures recommencèrent bientôt après. Cette multitude de petit peuple qui était venu d'Egypte avec eux, désira de la chair avec grande ardeur, et les enfants d'Israël s'étant joints à eux se tenaient à l'entrée de leurs tentes et pleuraient en disant : *Qui nous donnera de la chair à manger? nous nous souvenons du poisson que nous mangions en Egypte presque pour rien; les concombres, les melons, les poireaux, les oignons, l'ail nous reviennent dans l'esprit. Nous menons ici une vie languissante, nos yeux ne voient que de la manne.* (*Num.* XI, 5, 6.) Voilà l'image des demi-pénitents qui regrettent les plaisirs grossiers qu'ils ont abandonnés, et qui, en punition de leurs regrets, trouvent insipides ces exercices de piété qui font les délices des justes; mais il s'agit moins de vous expliquer cette figure que de vous rendre compte du zèle de Moïse.

Hélas! dit-il à Dieu, ennuyé des murmures de son peuple, *pourquoi m'avez vous chargé d'un poids si pesant? est-ce moi qui ai conçu, ou mis au monde cette multitude? cependant vous me dites : Portez-les dans votre sein, comme une nourrice porte son petit enfant, et menez-les dans le pays que j'ai promis à leurs pères. Les voilà qui pleurent et qui crient contre moi en me demandant de la chair.... où en trouverai-je pour donner à une si grande*

Digitized by Google

multitude (277)? *Je succombe sous ce fardeau, si vous ne voulez pas m'en décharger; que je trouve grâce devant vous; faites-moi mourir: «Obsecro ut interficias me.»* (*Ibid.*, 11-15.)

Ce sont jusqu'ici les paroles de Moïse, et ce que j'y remarque d'abord, ce que je vous prie, vous supérieurs, d'y remarquer avec moi, c'est l'obligation que le Seigneur impose à tout supérieur, à tout conducteur, de chérir ceux qu'il a à conduire. Dieu exige de vous et de moi que nous portions nos subalternes dans notre sein, comme une nourrice porte son petit enfant, que nous les aimions tendrement, que nous n'épargnions ni soin, ni peine pour les secourir dans leurs faiblesses, pour les guérir dans leurs maladies, pour les conduire dans la vraie terre de promission. Moïse dont les paroles nous présentent cette observation, l'a-t-il faite sans la mettre en pratique? était-elle incompatible avec le désir qu'il témoigne de mourir? ce désir doit-il nous surprendre? est-il étonnant qu'un ministre du Seigneur, accablé de travaux et poussé à bout par les contradictions des hommes charnels, gémisse sous un fardeau si pesant, jusqu'à trouver la vie ennuyeuse, et demander comme une grâce d'en être délivré par la mort? L'homme est faible; la grâce du ministère ne lui ôte pas le sentiment de ces maux. Bien plus, Dieu permet quelquefois qu'il en soit accablé, et qu'il y succombe en quelque manière, en le laissant plongé dans l'amertume et privé de toute consolation sensible. Elie, Jérémie, Jonas ont passé par cet accablement; mais Dieu soutenait invisiblement ces grands hommes dans le moment où ils paraissaient le plus renversés, et par leur exemple il apprenait aux petits et aux faibles, il nous apprenait à nous qui sommes de ce nombre, à confesser notre faiblesse, à demander d'avoir plus de force et de courage, à nous occuper du secours que nous trouvons en Dieu, autant que de l'infirmité que nous apercevons en nous-mêmes. Ce sont deux considérations que nous ne séparerons jamais l'une de l'autre, si nous voulons éviter l'écueil du désespoir et celui de la présomption. C'est une des leçons que Moïse nous a faites dans la circonstance du murmure des Israélites regrettant les oignons d'Egypte.

Pères et mères, vous tous qui êtes chargés de conduire quelques-uns de vos semblables, étudiez cette leçon, vous saurez comment vous devez prier pour vos inférieurs, veiller sur eux, et pourvoir à leurs besoins tant corporels que spirituels. Examinez ensuite le dessein de ce conducteur dans les livres qu'il a laissés à ceux qu'il conduisait; vous admirerez le soin qu'il en a pris pendant sa vie, et le désir qu'il a eu de leur être utile même après sa mort. Ne respirent-ils pas tous la piété la plus tendre? n'est-ce pas en ces écrits tout célestes que nous apprendrons nous-mêmes à connaître le Dieu que nous adorons, si nous les lisons dans l'intention de leur auteur? N'est-ce pas dans ces livres tout célestes que nous apprendrons à connaître le Dieu que nous adorons? Dans le premier, les attributs divins éclatent de toute part. L'extrême facilité avec laquelle Dieu donna l'être à tout ce vaste univers et à toutes les créatures qui le remplissent, nous présente la plus haute idée de sa puissance. Dieu parle, dit Moïse, et tout se fait; il commande et tout est créé. Peut-on lire ces paroles sans adorer un être si puissant? sans s'écrier avec l'archange saint Michel: Qui est semblable à Dieu? qui est le potentat de la terre dont la parole soit aussi efficace?

L'ordre constant et immuable qu'il établit, non-seulement dans le cours des astres, mais dans la conservation et la propagation de toutes les espèces d'animaux et de plantes, nous présente l'idée la plus sublime de sa sagesse: Dieu dit aux animaux: Croissez et multipliez. Il dit aux plantes que chacune d'elles porte la semence d'une autre plante semblable; et en vertu de ces paroles, les animaux et les plantes se succèdent constamment. Peut-on en voir l'effet persévérant, sans admirer un être si sage? sans s'écrier: Vous avez tout fait avec sagesse, ô mon Dieu!

Les dons excellents dont il enrichit l'homme en le créant à son image, les faveurs dont il le comble en lui donnant un souverain domaine sur toutes les créatures privées d'intelligence, la félicité qu'il lui prépare dans un paradis terrestre, figure d'un paradis céleste dont il l'invite à jouir, nous donne l'idée la plus haute de sa bonté: nous nous écrions en voyant ces écrits qui le peignent: qu'il est bon le Dieu d'Israël! qu'il mérite de reconnaissance de notre part!

La pénitence qu'il impose à Adam pécheur et à toute sa postérité, les divers châtiments qu'il exerce sur l'ancien monde, par un déluge d'eau; sur Sodome et sur Gomorrhe par une pluie de feu, nous donnent l'idée la plus haute de sa justice: en voyant ces traits qui la peignent, nous nous écrions: Vous êtes juste, ô mon Dieu! et vos jugements sont remplis d'équité.

La certitude avec laquelle il annonce à Noé, le déluge; à Abraham, la ruine de Sodome; à Jacob, le sort des tribus qui doivent naître de ses douze fils; à Joseph, la sortie des enfants d'Israël hors de l'Egypte, nous donne la plus haute idée de sa prescience: en voyant ces traits qui la peignent, nous nous écrions: Vous avez prévu toutes nos voies, ô mon Dieu! vous avez prévu non-seulement ce que nous ferons, mais ce que nous aurions le malheur de faire, si nous nous trouvions dans certaines tentations; nous vous prions de les éloigner de nous, et nous vous remercions de celles dont vous nous avez déjà préservés. Ces cris ne sont-ils pas ceux de la tendre piété? n'ai-je donc

(277) Moïse, en disant ces paroles, ne doute pas que Dieu ne puisse donner de la chair à tout le peuple, mais il demande comment il en donnera. (S. Aug., Quæst. 19 *in Num.*)

Digitized by Google

pas eu raison de vous dire que le *Livre de la Genèse* l'insinue et la nourrit?

Dans le *Livre de l'Exode*, les perfections divines n'éclatent pas moins que dans celui de la *Genèse*. Ce livre nous fait seulement connaître l'essence de Dieu même : c'est en cet endroit où Dieu dit à Moïse : Je suis l'être ; je me suis fait connaître à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu tout-puissant; mais je ne me suis point fait connaître à eux sous ce nom qui m'est propre : *Jéhovah* (qui signifie l'*Etre*). De ce nom, lorsque nous l'avons entendu et compris, ne concluons-nous pas que Dieu existe par lui-même, qu'il renferme en lui la plénitude de tous les êtres, que tout ce qui est, vient de lui, que nous devons l'adorer comme notre premier principe et le désirer comme notre dernière fin?

Ce même livre nous fait ensuite connaître la justice rigoureuse du Seigneur sur Pharaon et sur les Egyptiens, sa miséricorde gratuite et patiente sur un peuple ingrat qui ne répond aux bienfaits de son Dieu que par ses plaintes et ses murmures continuels ; il nous fait voir que Dieu livre à l'endurcissement qui il lui plaît, et qu'il fait grâce à qui il veut : dogme profond! vérité adorable qui nous fait dire tout tremblants avec saint Paul! O hommes! qui êtes-vous pour contester avec Dieu? ô Dieu qui seul connaissez le nombre des élus et des réprouvés! placez-nous à votre droite, lorsque vous viendrez séparer les brebis des boucs, et discerner les bons des méchants. Ce sont les sentiments qu'inspire le *Livre de l'Exode*, et combien d'autres n'inspire-t-il pas outre ceux-là? Combien donc ne nourrira-t-il pas notre piété, si nous le lisons attentivement et respectueusement?

C'est encore l'effet salutaire que peut produire la lecture du *Lévitique*. En le rapprochant de l'*Epître aux Hébreux* (car ces deux livres se communiquent une lumière mutuelle), nous voyons qu'il y a entre nous et les Juifs, ces différences. Les Juifs n'avaient pour prêtres que des hommes faibles et mortels ; nous avons pour pontife Jésus-Christ Fils de Dieu, immortel, saint et parfait pour jamais. Les prêtres des Juifs se succédaient les uns aux autres, parce que la mort les empêchait de vivre toujours; mais Jésus-Christ possède un sacerdoce éternel; il est toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Ces prêtres étaient obligés d'offrir tous les jours des victimes, 1° pour leurs propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple ; mais Jésus-Christ étant saint, innocent, séparé des pécheurs, n'a point de péché à expier, et par une seule oblation, il a effacé les péchés de la multitude de ceux à qui il applique le fruit de son sacrifice (278). C'est ce que nous remarquerons en comparant les prêtres et les victimes de l'ancien peuple, avec le prêtre et la victime du peuple nouveau : le remarquerons-nous sans nous sentir pénétrés de reconnaissance pour ces différences heureuses?

Notre foi ne gagne pas moins à la lecture de ce livre que notre reconnaissance. Elle voit dans les sacrifices anciens autant de figures du sacrifice nouveau ; elle voit dans les sacrifices sanglants celui de la croix ; elle voit dans les sacrifices non sanglants, dans ceux du bouc émissaire, du pain, du vin, de l'huile, etc., celui de l'Eucharistie; elle voit Jésus-Christ dans le sacrifice perpétuel, réduit à un agneau immolé le soir et le matin, couvrant continuellement l'autel, et s'élevant sans cesse par sa fumée vers le ciel, comme une victime d'odeur agréable, qui seul tenait lieu de toutes les autres. En jetant les yeux sur nos autels, qui ne voit aussi Jésus-Christ sous le symbole mystérieux des pains continuellement exposés en la présence du Seigneur? Moïse pouvait-il déclarer, d'une manière plus sensible, que Dieu voulait avoir sans cesse le pain céleste immolé sous ses yeux? Combien encore est mystérieuse et profonde la défense aux Israélites de manger du sang? Ce qu'elle marque principalement, c'est qu'avant l'effusion du sang de Jésus-Christ, nous devions à Dieu le nôtre, et celui des animaux tenant lieu du nôtre ; depuis le sacrifice sanglant de Jésus-Christ la défense a cessé, et nous pouvons boire le sang de notre victime, c'est même en le buvant que nous avons la vie, c'est en devenant victime avec l'agneau de notre Pâque.

Celui qu'offraient les Israélites, devait être sans défaut. Tout animal qui en avait un, était déclaré indigne d'être présenté au Seigneur. *S'il a une tache, vous ne l'offrirez point, il ne sera point agréable au Seigneur; si c'est une bête aveugle ou qui ait quelque membre rompu, ou une cicatrice* en quelque partie, *ou des pustules, ou la gale, ou le farcin, vous n'offrirez point des bêtes de cette sorte au Seigneur, et vous n'en ferez rien brûler sur son autel.* (*Levit.* XXII, 20, 22.) C'est encore une des lois du *Lévitique*. Quel en est le sens moral, sinon que pour unir notre sacrifice à celui de Jésus-Christ, nous devons être exempts des défauts spirituels marqués par ces défauts corporels? Il règle donc nos mœurs dans un endroit; dans un autre, il nourrit notre foi; dans un autre, il excite notre reconnaissance, et partout il nous inspire la piété.

Il en est de même du *Livre des Nombres* (279), ainsi appelé, parce qu'il commence par

(278) *Voy.* l'explication des chapitres IX et X de l'*Epître aux Hébreux*, où nous nous sommes étendu sur ces différences.

(279) C'est ainsi que ce livre s'appelle toujours en notre langue. Il semble qu'on devrait aussi dire en latin : *Liber Numerorum*. Cependant il est arrivé, par méprise sans doute, que dans la Bible de Sixte V, ce livre a été intitulé : *Liber Numeri*. Dans la Bible de Clément VIII, on a laissé ce titre à la tête du livre, mais sur toutes les pages suivantes, on a mis : *Liber Numerorum*. On commence néanmoins à réformer cette méprise, et dans quelques-uns des derniers bréviaires on lit : *Incipit Liber Numerorum*, ou *De Libro Numerorum*. Le livre contient l'histoire

Digitized by Google

le dénombrement du peuple et des lévites. Il est, comme les précédents, rempli d'instructions et de mystères. Cherchons dans ses ombres les vérités qu'il cache, nous trouverons en même temps de quoi nous instruire et nous édifier. Nous verrons dans la multiplication des enfants d'Israël, l'accomplissement des promesses que Dieu avait faites aux patriarches, et nous trouverons dans cette merveille de la puissance du Seigneur, un pressant motif de mettre toute notre confiance en sa parole et en sa bonté. Nous reconnaîtrons dans l'ordre que Dieu établit pour les marches et pour les campements d'Israël, l'entière dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de la Providence. Nous comprendrons par les ordres que Dieu donne pour l'épreuve des femmes soupçonnées d'adultère (280), l'horreur qu'il a de ce crime, et combien les Chrétiens doivent craindre et éviter ce désordre affreux. Nous verrons dans la consécration des Nazaréens, une image de la vie retirée et mortifiée que doivent mener ceux qui se consacrent à Dieu. Nous trouverons dans les différentes stations par lesquelles Dieu conduit son peuple dans le désert, une figure des différentes épreuves par lesquelles il fait passer les saints sur la terre. Nous apprendrons de la pénitence de la sœur de Moïse, l'obligation de nous séparer quelque temps des choses saintes pour pleurer nos fautes. Nous découvrirons la proportion que nous devons mettre entre la pénitence et le péché, dans les quarante ans du séjour des Israélites dans le désert, pour les quarante jours de leurs murmures en examinant la terre promise. Enfin, Moïse et Aaron qui meurent sans faire entrer les Israélites dans la terre promise, nous représenteront l'impuissance de la loi et de ses sacrifices, pour introduire les hommes dans le royaume des cieux.

Conclurons-nous donc de là qu'il était inutile de la donner ? A Dieu ne plaise que nous y blasphémions ainsi contre Dieu, dont chaque œuvre a ses avantages ! Ceux de la loi ancienne étaient en grand nombre; ils consistaient surtout en ce qu'elle découvrait la plaie des malades; elle en montrait le remède en Jesus-Christ ; elle y conduisait ses sujets comme un pédagogue conduit son pupille; elle était un préparatif à une religion plus sainte et plus sublime; elle peut donc être considérée sous deux aspects, selon la lettre et selon l'esprit. Selon la lettre elle est nommée par les prophètes une loi et des ordonnances qui ne sont pas bonnes: *Præcepta non bona*. (*Ezech.* xx, 25.) A cet égard elle était pour plusieurs une lettre qui tue, un ministère de mort, une occasion de péché, une loi qui produit la colère. Selon l'esprit elle est appelée une bonne loi et de bons préceptes; à cet égard elle était justice et vie. Ceux qui la gardaient par ce principe seulement et par des motifs de foi et de charité, y trouvaient la vie de l'âme, et cette piété solide que saint Paul dit être utile à tout.

Cherchons-la cette piété, dans le livre du *Deutéronome* (281), nous l'y trouverons comme dans les livres précédents. Nous la trouverons dans ces lois que vous connaissez sous le nom de Décalogue; nous la trouverons aussi dans les lois morales qui sont l'accessoire et comme les conséquences des premiers. En voici quelques-unes.

Soyez saints, parce que je suis saint.... Levez-vous par respect devant celui qui a les cheveux blancs. Honorez la personne du vieillard. Ne vous approchez pas de celle qui vous est unie par la proximité du sang. Aimez votre prochain comme vous même; ne le calomniez point, ne l'opprimez point. Ne retenez point chez vous jusqu'au lendemain le prix du travail du mercenaire. Ne commettez point d'injustice dans les poids et les mesures. Ne soyez point, parmi votre peuple, ni un calomniateur public ni un médisant secret. Si vous prêtez de l'argent à quelqu'un de mon peuple, ne tirez de lui aucune usure. Si votre prochain vous a donné son habit pour gage (282), ne tardez pas à le lui rendre. Lorsque vous moissonnerez vos grains, vous ne couperez point ce qui est sur les bords et aux extrémités de votre champ, et vous ne ramasserez point les épis qui seront restés, vous ne ramasserez pas ceux qui sont tombés; mais vous les laisserez prendre aux pauvres. Vous n'aurez point de haine dans le cœur contre votre frère; n'usez point de vengeance et ne conservez pas le souvenir des injures. (*Levit.* xix, 2-19 *et alibi.*) *Un homme ne se vêtira pas de l'habit de la femme, ni la femme de l'habit de l'homme; celui qui le fait est abominable devant Dieu.* (*Deut.* xxii, 5.)

Voilà quelques-unes des lois morales. On peut aussi mettre au nombre de ces lois, celle-ci: *Vous ne sèmerez pas deux semences différentes dans un même champ : vous ne ferez pas un habit avec deux fils diffé-*

des Hébreux, depuis leur entrée dans le désert, jusque vers la mort de Moïse, c'est-à-dire, l'histoire de trente-neuf ans.

(280) On peut les voir, ces ordres, au chap. v des *Nombres*, où je renvoie mon lecteur, parce que je n'en ai point parlé dans mes instructions. Il ne faut pas raisonner des épreuves usitées dans les bas siècles de l'Eglise, comme de celle des eaux de jalousie; celle-ci venant de l'ordre de Dieu, était permise et avait un succès certain, au lieu que celles de prendre un fer chaud dans les mains, ou de passer au travers du feu, etc., etc., n'étant ni ordonnées, ni réglées par la Providence, pouvaient causer de grands maux. C'est donc avec raison qu'elles ont été condamnées comme superstitieuses.

Comme la sagesse éternelle garde toujours une très-grande proportion entre le crime et la peine qui lui est due, il est aisé de juger de l'énormité de l'adultère par la description de son supplice dans l'ancienne loi.

(281) Ce livre ne contient l'histoire du peuple de Dieu, que de cinq à six semaines de la quarantième année depuis sa sortie d'Egypte.

(282) Le texte ajoute : Car c'est le seul habit qu'il a pour se vêtir. Si ce cas n'est pas celui du débiteur, on peut donc garder son habit pour lui faire éviter la négligence.

Digitized by Google

rents (*Levit.* XIX, 19); ces lois signifient qu'un fidèle ne doit pas s'allier à un infidèle, etc. En les entendant, ces lois particulières, renfermées dans les lois générales du Décalogue, ne vous sentez-vous pas portés à la piété ? Ne vous semble-t-il pas entendre Jésus-Christ, exhortant aux œuvres de la miséricorde? Ne vous étonnez-vous pas qu'on ait osé avancer que la loi ancienne ne défendait ni le ressentiment des injures, ni même le désir de la vengeance? Il est vrai qu'au temps de Jésus-Christ cette maxime était communément reçue: *Vous aimerez, votre ami et vous haïrez votre ennemi* (*Matth.* V, 43; *Levit.* XIX, 18); mais ces dernières paroles sont une addition des Juifs et non le texte de la loi; Jésus-Christ n'a fait que la rétablir en sa pureté, en nous commandant d'aimer nos ennemis et de leur pardonner du fond du cœur; elle ordonnait déjà l'une et l'autre, comme vous l'avez vu. Elle avait donc pour objet les sentiments et non les actions seulement. Elle portait donc à la vraie piété qui a son principe dans le cœur. L'histoire qui la renferme en nourrit donc le goût. C'est ce que j'avais à vous dire du plan de Moïse dans les cinq livres.

Là nous apprenons d'où nous venons, où nous allons, qui nous a mis en ce monde, pour quelle fin nous y sommes. Voilà son projet. Il l'exécute en nous faisant l'histoire du genre humain, depuis le premier homme jusqu'à ceux de son temps, en nous montrant dans l'intervalle qui les sépare deux sociétés opposées, toujours subsistantes, l'une de bons et l'autre de méchants; l'une que nous appelons la cité de Dieu, et l'autre que nous appelons la cité de Babylone; en nous parlant des vertus des premiers, pour nous en inspirer l'amour, et des vices des derniers, pour nous en inspirer l'horreur. Nous en parle-t-il sans nous rendre plus amis du bien, et plus ennemis du mal? sans nous édifier?

De là suivent ces deux conséquences par lesquelles je finirai ce discours. La première est, que le zèle immense de Moïse a embrassé la multitude immense des enfants des deux Testaments, qu'il s'est étendu jusqu'à nous, et qu'il est encore aujourd'hui notre conducteur par ses écrits et les leçons qu'il nous y donne. La seconde est, que Moïse en sa qualité de conducteur et de père du peuple de Dieu, ayant pourvu à ses besoins présents et futurs, par le moyen des livres qu'il leur a laissés, et dont il leur a recommandé le fréquent usage, il est aussi, pères et mères, maîtres et maîtresses, il est de votre piété de la transmettre à vos enfants, par le moyen des livres saints, en leur en procurant de cette nature, en leur en inspirant le goût, en en suivant vous-mêmes les maximes sous leurs yeux. O piété, à laquelle je ne puis trop vous exhorter! avec l'Apôtre je vous le promets, elle vous assurera les biens de la grâce dans le temps, et ceux de la gloire dans l'éternité. *Amen.*

INSTRUCTION VII.

MOISE CONDUCTEUR ET JUGE SÉVÈRE DU PEUPLE DE DIEU.

Moyses erat potens in operibus suis.

Moïse était puissant en ses œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Ce Moïse instruisant les Hébreux du dessein du Seigneur qui leur donnait sa loi au bruit des tonnerres, leur disait: *Ne craignez point; car Dieu est venu pour vous éprouver, et pour imprimer sa crainte en vous, afin que vous ne péchiez point* (*Exod.* XX, 20); c'est, mes frères, pour une même fin; c'est pour vous imprimer de la crainte, c'est pour vous préserver du péché au moins par ce motif (si vous ne l'évitez par celui de l'amour) que je vais vous entretenir, non plus des tonnerres, des éclairs et des tremblements de terre arrivés à Sinaï; mais des châtiments que le Seigneur a exercés sur les Israélites, violateurs de la loi donnée à Sinaï. Voici en effet comme vous raisonnerez à la suite de cet entretien si vous êtes sages.

Il y a en Dieu une justice vindicative; cette justice ne perd jamais ses droits; elle a autrefois très-rigoureusement puni les premiers transgresseurs de la loi; si elle n'éclate pas de même aujourd'hui contre les coupables de la même espèce, c'est qu'elle a toute l'éternité pour le faire; je dois donc craindre le péché qui l'irrite, et mourir plutôt que de le commettre. C'est, Chrétiens, la résolution que je voudrais vous faire prendre par le moyen de ce discours: pour y réussir, je vous representerai Moïse comme un juge sévère; cette qualité et celle de père tendre sont deux qualités que tout conducteur doit réunir en sa personne, parce qu'il doit se faire craindre et aimer.

Quand je nomme Moïse juge sévère, j'ai en vue, non son propre caractère, car il était le plus doux des hommes, mais j'ai dessein de vous montrer que Dieu, sous la judicature de Moïse, a sévèrement puni les premières fautes commises contre chacun des commandements, afin de vous imprimer la crainte de sa justice future, lorsqu'il ne vous punit pas dans le temps présent; afin que vous répariez vos fautes passées, et que vous en évitiez de semblables à l'avenir. Ou suivez-moi pour cela dans le détail où je vais entrer, ou mettez-vous au rang de ceux qui peuvent se flatter de n'avoir jamais violé aucun des dix commandements, et même de n'en point violer dans la suite; c'est-à-dire, mettez-vous au rang des hommes les plus présomptueux et les moins véridiques.

Le premier commandement nous défend de faire des idoles et de les adorer. Les Israélites violent ce commandement au pied du mont Sinaï. En punition de leur idolâtrie, vingt-trois mille périssent par le glaive. N'est-ce pas afin que nous ne péchions plus, afin que nous ne devenions pas ingrats comme eux, idolâtres comme eux, adorateurs comme eux de la créature et non du créateur, amateurs comme eux de notre or, de nos plaisirs plus que de Dieu et de ses volontés? Pouvons-nous en douter après que

Digitized by Google

le Seigneur même s'en est expliqué si clairement par la bouche de saint Paul (*I Cor.* x), d'une part, et par celle de Moïse de l'autre? *Ut enim probaret vos, venit Deus et ut terror illius esset in verbis, et non peccaretis.* (*Exod.* xx, 39.)

Ce commandement ne nous ordonne pas seulement d'adorer Dieu, mais il nous ordonne de l'adorer comme il le veut, et il nous défend de substituer au culte qu'il autorise, celui qu'il nous plaît d'imaginer. Les deux fils aînés du grand prêtre Aaron, Nadab et Abiu, violent ce commandement, en mettant dans leur encensoir un feu étranger, et non un feu pris de dessus l'autel des holocaustes. En punition de cette faute qui était moins l'effet d'un mépris irréligieux que de leur oubli ou de leur négligence, Dieu lance sur eux un feu qui les dévore. N'est-ce pas pour nous apprendre que nous serions coupables d'un crime horrible, si nous osions nous approcher de la table sainte avec le feu étranger et profane de la cupidité? n'est-ce pas afin que nous sachions qu'on ne 'honore que par une exacte fidélité à ses ordres? n'est-ce pas pour vous inspirer de la crainte par rapport à votre conduite? vous qui vous faites une religion à votre gré, et vous encore qui renfermez le culte du Seigneur dans votre cœur! *Venit Deus, ut terror illius esset in vobis et non peccaretis.* (Ubi supra.)

Le second commandement nous défend de prendre en vain le nom de Dieu. Le fils d'une femme israélite et d'un Egyptien, dans un démêlé qu'il avait eu avec un autre, blasphéma le nom trois fois saint. En punition de son blasphème il est arrêté (par des hommes, sûrement plus zélés pour la gloire du saint nom de Dieu, que nous qui entendrions mille blasphémateurs sans en dénoncer un seul); il est mené à Moïse, et le Seigneur, consulté sur le genre de supplice qu'il mérite, répond: *Emmenez ce blasphémateur hors du camp, que tous ceux qui ont entendu ses blasphèmes lui mettent la main sur la tête, et qu'il soit lapidé. Ainsi sera puni quiconque aura blasphémé le nom du Seigneur.* (*Lev.* xxiv, 14, 15.) Pourquoi cette histoire est-elle écrite? n'est-ce pas pour inspirer de la crainte à ceux qui s'emportent en d'horribles blasphèmes; à ceux qui ont toujours les noms de Dieu et de ses saints dans la bouche; à ceux qui ne peuvent achever une période, qu'ils ne prononcent un jurement? *Venit Deus*, etc.

Le troisième commandement nous défend de nous occuper le jour du sabbat à des œuvres serviles. Un Israélite est surpris ce jour à ramasser un peu de bois dans le désert. En punition d'une faute (qui nous paraît légère et même excusable), sur la déposition des enfants d'Israël, il est, par ordre du Seigneur, lapidé hors du camp par tout le peuple. (*Num.* xx, 35, 36.) N'est-ce pas afin que je vous propose ici ce raisonnement que saint Paul proposait déjà aux Hébreux? *Celui qui viole la loi de Moïse est condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins.* (*Hebr.* x, 28.) Comment donc Dieu punira-t-il dans les Chrétiens la profanation ouverte du saint jour de dimanche, par des travaux qui les détournent de son service, ou par des divertissements et des débauches qui seraient des crimes dans tout autre jour? S'il punit de mort, à l'heure même, une seule action qui n'est point essentiellement mauvaise, mais uniquement parce qu'elle est opposée à la lettre du troisième commandement, comment punira-t-il un fidèle qui prend une récréation innocente à la vérité, mais plus longue qu'il ne faut, pour reprendre ses exercices de piété? *Ut probaret vos venit Deus, et ut terror*, etc.

Le quatrième nous ordonne d'honorer, 1° nos pères et mères selon la chair. Cham viole ce commandement en se moquant de Noé son père. Il n'en faut pas davantage pour attirer la malédiction divine sur lui et sur toute sa postérité.

Ce quatrième commandement nous ordonne, 2° d'honorer nos pères et mères selon l'esprit. Saül manque à ce commandement en violant l'ordre de Samuel. C'en est assez pour qu'il soit déclaré déchu de la couronne; il faut que sa dégradation apprenne à tous les grands combien leurs fautes envers leurs supérieurs spirituels sont énormes, combien Dieu exige plus rigoureusement d'eux, que des petits, qu'ils obéissent ponctuellement, et combien le compte qu'ils rendront un jour à son tribunal sera terrible.

Le quatrième commandement veut, 3° que nous conservions l'union dans nos familles, et la subordination qui en est le lien. Aaron et Marie violent ce commandement en s'élevant contre Moïse à l'occasion de sa femme qui était Madianite (283). En punition de ce soulèvement (284), Marie est couverte de lèpre, chassée du camp, séparée des autres, au moins sept jours. N'est-ce pas afin qu'à l'imitation de Moïse, nous souffrions, dans le silence, les contradictions que nous éprouvons dans nos familles? n'est-ce pas afin que nous craignions de ressembler à ces contradicteurs? *Ut probaret vos venit*, etc.

Le cinquième commandement nous défend deux choses: il nous défend, 1° de tuer les corps; 2° et, à plus forte raison, de tuer les âmes, par exemple, en les scandalisant. Caïn le viole sous le premier aspect, et il faut une main divine pour le punir, une main humaine n'y suffisait pas (285). Dix

(283) On ignore la véritable cause de cette dissension, mais il n'est pas difficile d'en supposer entre deux femmes qui vivent ensemble.

(284) Aaron est épargné aux yeux des hommes à cause de sa dignité, dit un auteur; peut-être prévint-il le châtiment par une pénitence passagère.

(285) Quoique les faits concernant Caïn, et quelques autres coupables, ne soient pas arrivés sous la judicature de Moïse, j'ai cru pouvoir les citer ici comme entrant dans mon dessein.

Digitized by Google

espions des douze que Moïse a envoyés pour reconnaître la terre de Chanaan violent ce commandement sous le second aspect; de retour de leur voyage, ils découragent le peuple, en disant qu'il était moins puissant que les Chananéens: du découragement le peuple passe aux plaintes, aux murmures, et même à ce souhait: *Puissions-nous mourir dans ce désert!* (*Num.* XIV, 3.) *Je le jure par moi-même*, dit aussitôt le Seigneur, *vous serez traités comme vous l'avez désiré. Vos corps seront étendus morts dans ce désert; vous tous qui avez été compris dans le dénombrement* (286) *à l'âge de vingt ans et au-dessus, vous n'entrerez pas dans le pays où j'avais juré de vous établir, si ce n'est Caleb et Josué les deux seuls des douze envoyés qui me soient demeurés fidèles.* (*Ibid.*, 28-30.) C'est ce que le Seigneur exécuta, de manière qu'au bout de quarante ans, il ne resta en effet que Caleb et Josué de plus de six cent mille combattants, ceux-ci moururent tous dans cet intervalle, exclus de la terre de promission.

Et c'était là, dit le Saint-Esprit, une figure de ce qui devait nous arriver: *Hæc autem in figura facta sunt nostri* (*I Cor.* x, 9): c'était-là, ajoutent les interprètes, une figure du petit nombre des élus (287). Que cette vérité est effrayante! qu'il est triste que si peu de Chrétiens en soient effrayés! au moins profitons-en pour nous, mes frères, mettons, comme Josué et Caleb, notre confiance en Dieu, et lorsque nous voyons leurs collègues frappés de mort (288) pour avoir scandalisé les faibles, lorsque nous voyons les faibles exclus de la terre promise pour s'être laissé entraîner, apprenons-en à éviter le scandale, et tout autre péché contre le cinquième commandement. C'est la leçon que le Seigneur a voulu nous faire en ordonnant les châtiments des uns et des autres. *Ut probaret vos venit*, etc.

Le sixième commandement qui nous défend toute action déshonnête, nous défend par conséquent celles que l'Apôtre nous recommande de ne pas même nommer. Les Israélites violent ce précepte en acquiésçant à la séduction des filles Moabites et Madianites envoyées par le roi Balac, sur le conseil de Balaam. En punition de leurs crimes le Seigneur dit à Moïse: *Prenez tous les chefs du peuple et faites les pendre à des potences en plein jour.* (*Num.* XXV, 4.) Ils furent donc pendus; et il y eut, ces chefs compris, vingt-quatre mille hommes qui périrent en cette occasion. Leur perte ne fut-elle pas décernée pour votre salut? c'est à vous, voluptueux que j'adresse la parole, à vous, dis-je, qui nous demandez quelquefois où est l'offense de Dieu dans vos habitudes et vos actions impures? ces gibets n'ont-ils pas été dressés pour vous inspirer de la crainte, et pour vous empêcher par la crainte de pécher davantage? *Venit Deus, et ut*, etc.

Le septième commandement nous défend de prendre le bien d'autrui et de le retenir injustement. Achan viole la première partie de ce précepte, en prenant seulement un manteau d'écarlate et une règle d'or parmi les dépouilles que le Seigneur s'était consacrées. En punition de ce vol, il est lapidé sans rémission. Les Egyptiens violent ce même précepte, quant à la seconde partie, en assujettissant les Hébreux à de durs travaux et en leur refusant leur salaire. En punition de ce crime, leur armée est engloutie dans les eaux. N'est-ce pas là une leçon de justice pour tous les fidèles de tous les siècles? N'apprend-elle pas aux inférieurs à ne rien prendre à leurs supérieurs, et à ceux-ci à ne point retenir le dû de ceux-là? *Ut probaret vos venit Deus, et ut*, etc.

Le huitième commandement nous défend le faux témoignage, la médisance, généralement toute parole contraire à l'amour du prochain, toute parole d'ambition, de présomption, d'aigreur. Coré, Dathan et Abiron violent hautement ce précepte; ils accusent Moïse, Aaron, d'avoir usurpé le sacerdoce; ils reprochent à Moïse de gouverner le peuple d'Israël avec une tyrannie insupportable; ils engagent dans leur révolte deux cent cinquante hommes des plus distingués parmi le peuple. En punition de leur révolte, la terre s'ouvre sous leurs pieds; elle les engloutit avec leurs tentes; ils descendent vivants dans les enfers, en même temps que le feu dévore les deux cent cinquante hommes qui offraient de l'encens avec Coré. La justice vengeresse du Seigneur ordonne ces deux genres de supplices effrayants. N'en voyons-nous pas le dessein? N'est-ce pas pour nous montrer combien il déteste le schisme et l'ambition, qui en est le principe? N'est-ce pas pour nous imprimer la

(286) On voit (*Num.* I) le dénombrement des Israélites capables de porter les armes; il est fait mention d'un semblable (*Exod.* XXXVIII, 25); les textes que je cite en cette note étant relatifs à celui que je cite dans mon discours, je dis 1° la sentence du Seigneur contre Israël n'enveloppait que les tribus dénombrées. Donc elle n'enveloppait point la tribu de Lévi, car il y avait une loi défendant de la comprendre dans les dénombrements ordinaires.

Je dis 2° ni les femmes, ni les jeunes gens sortis de l'Egypte, au-dessus de vingt ans, n'avaient pas été dénombrés; ce qui fait au moins douze cent mille personnes, puisque le nombre des femmes peut egaler celui des hommes au-dessus de vingt ans, et celui des jeunes gens au-dessous de vingt, celui des femmes aussi au-dessous de vingt. Je dis 3° la sentence de Dieu, ne regarde que ceux *qui l'avaient tenté dix fois*; peut-être y eut-il plusieurs personnes qui ne participèrent point à ce crime, et par conséquent qui ne furent point comprises dans ce châtiment.

Que dire donc de l'opinion commune que tous ceux qui sortirent d'Egypte, Josué et Caleb, entrèrent seuls dans la terre de promission? Qu'on peut la proposer en chaire comme l'opinion commune des Pères et des interprètes, non comme certainement fondée sur le texte.

(287) *Voy.* ce dogme traité sur le chap. VIII et IX de la *Première Epître aux Corinthiens.*

(288) Le supplice de ces envoyés ne fut pas différé, comme celui des autres murmurateurs.

Digitized by Google

crainte de ces vices? *Ut probaret vos*, etc.

A côté de ce mauvais exemple, j'en vois un excellent; et comme le premier m'a autrefois fait craindre la cupidité qui s'introduit dans le sanctuaire, le second m'invite à faire dans le sanctuaire l'office de médiateur entre le Seigneur et les coupables qui l'irritent. Le lendemain de l'événement que je viens de raconter, toute l'assemblée des Israélites s'étant de nouveau mutinée, et le Seigneur ayant déjà appesanti son bras sur eux, Aaron prit son encensoir avec des parfums, courut au milieu du peuple, entre les mourants et les morts, et la plaie cessa, après cependant que quatorze mille sept cents hommes furent devenus les victimes de cette seconde révolte. Voilà ce que les vives et humbles instances d'un charitable pasteur peuvent, pour détourner de dessus son peuple les fléaux de la colère de Dieu. C'est ce que comprenait saint Charles Borromée; et c'est pourquoi, dans un temps de peste, on le vit à la tête d'une procession solennelle, les pieds nus, la corde au cou et la croix à la main, offrant à Dieu sa vie pour son peuple. En devons-nous moins faire pour le nôtre? Aaron oublie la satire des Israélites. Serions-nous plus sensibles que lui aux paroles injurieuses? Il ne pense qu'à réparer l'offense faite à Dieu par la transgression de son précepte. Son exemple ne sera-t-il pas le nôtre?

Le neuvième commandement nous défend de désirer : *Non concupisces*. (*Exod.* xx, 17 *seqq.*) En combien d'occasions les Israélites ne violèrent-ils pas ce précepte! Et en chacune de ces occasions, comment furent-ils punis? Ils désirèrent un repos de paresse, trois jours après avoir quitté le mont Sinaï; et Dieu, dans sa colère, alluma un feu qui consuma une des extrémités du camp (289). Ils désirèrent, sans nécessité, une nourriture distinguée de la manne; et les cailles, qu'un vent de delà la mer leur amena, étaient encore entre leurs dents, que la fureur du Seigneur s'alluma contre eux, et les frappa d'une plaie si grande, que le lieu en fut appelé *Les sépulcres de concupiscence*. (*Num.* xi, 34.) Près de Cadesbarné, ils désirèrent, sans soumission, l'eau dont ils manquaient; et ce lieu, à leur honte, depuis s'appela *L'eau de contradiction*. (*Num.* xx, 13.) Ils désirèrent de finir leur pèlerinage dans le désert; par une suite de ce désir déréglé, ils dirent à Moïse : *Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert pour nous y faire mourir? Le pain et l'eau nous manquent; nous n'avons qu'une chétive nourriture qui nous fait soulever le cœur* (*Num.* xxi, 5); et Dieu envoya contre eux des serpents qui les tuèrent par des morsures brûlantes comme le feu.

Que signifiaient cette blessure et le remède que le Seigneur y apporta ensuite? Les saints Pères ont regardé ce désir du peuple comme une des tentations les plus fortes qui puissent arriver aux plus parfaits, qui sont quelquefois en péril de se laisser abattre dans les difficultés de la voie étroite, et qui, pour se garantir d'une blessure si dangereuse, regardent le serpent d'airain, c'est-à-dire Jésus-Christ, que le serpent d'airain représente, ainsi que Jésus-Christ nous en assure lui-même dans l'Evangile en ces termes : *Comme Moïse dans le désert éleva le serpent d'airain, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé en haut, afin que ceux qui le regarderont* des yeux de la foi *aient la vie éternelle* (*Joan.* iii, 14, 15), afin que la foi vive en moi les guérisse des blessures que l'ancien serpent aura faites en eux en les portant au péché.

Celui qui nous est défendu par le neuvième commandement a pour objets les plaisirs sensuels principalement. Celui qui nous est interdit par le dixième a pour objets les richesses temporelles; surtout, et comme par ce dernier des commandements il nous est défendu de souhaiter le bien d'autrui, il nous est aussi ordonné de nous contenter de l'état où Dieu nous a mis, sans en vouloir un autre plus commode et plus opulent. Balaam viole ce commandement. Apprenez ici d'abord jusqu'où il le viole, et ensuite jusqu'où il en est puni. (*Num.* xxii, 24.) Il convient que vous connaissiez un exemple que saint Pierre et saint Jude ont cité pour inspirer de l'horreur pour l'avarice, un exemple qui est, dans l'Ancien Testament, le plus frappant sur ce sujet, comme celui de Judas dans le Nouveau.

Ce Balaam demeurait sur le bord de l'Euphrate; il n'était point du peuple de Dieu; il vivait parmi les idolâtres; il était doué du don de prophétie. Balac, roi des Moabites, l'envoya prier de venir maudire les Israélites, qu'il croyait disposés à une irruption dans son royaume. Celui-ci, sur la réponse du Seigneur, qu'il avait consulté, répondit aux envoyés qu'il ne les suivrait point. Le roi, sans se rebuter, députa une seconde fois vers lui des personnes en plus grand nombre et plus qualifiées, lui promettant qu'il le comblerait de richesses s'il voulait venir et maudire Israël. Le pas était trop glissant, la tentation était trop forte, pour que l'avare n'essayât pas de concilier les intérêts de sa fortune avec ceux de sa conscience. Il fait donc alors ce que font tous les jours nombre de pénitents qui nous consultent avec un cœur double, résolus en apparence de faire tout ce que nous leur dirons, mais voulant que nous leur répondions selon ce qu'ils ont résolu de faire. Balaam consulte Dieu une seconde fois, comme si sa volonté pouvait changer selon l'inclination et le caprice des hommes; ou plutôt il cherche non pas à connaître la volonté de Dieu; mais à recevoir de lui une réponse qui favorise la pente de son cœur, qui lui persuade néanmoins qu'il est dans l'ordre, et qu'il ne fait que ce que Dieu lui a permis. Par cette

(289) Ce lieu s'appela *embrasement*, et il ne paraît pas être une station différente de celle *des sépulcres de concupiscence*.

Digitized by Google

disposition criminelle, il mérite d'être livré à ses propres ténèbres, et il y est livré. Dès ce moment, ô punition terrible! et qui devrait bien faire trembler tant de casuistes intéressés; dès ce moment, il n'est plus que ténèbres pour lui et pour ses devoirs, quoiqu'il annonce aux autres la vérité et qu'il conserve le don de prophétie. La suite de son histoire va nous le montrer.

Sur cette réponse du Seigneur : *Allez, mais faites ce que je vous commanderai*, il selle dès le matin son ânesse et se met en chemin. Alors la colère du Seigneur s'allume contre l'avare. Son ange se présente à lui ayant à la main une épée qu'il fait étinceler devant le coupable. Il est près de le tuer; mais tout cela lui est inconnu. L'ânesse plus clairvoyante que le prophète, voit l'ange; elle en est intimidée; elle se détourne du chemin; elle va à travers le champ; serrée dans un sentier étroit bordé de murs de côté et d'autre, elle froisse la jambe de son maître qui en devient furieux. Poussée, abattue dans un défilé, disposée, ce semble, à mourir sous les coups de Balaam, plutôt que de périr par l'épée de l'ange, c'est alors que s'opèrent deux miracles étonnants. Au moment que le prophète décharge de grands coups de bâton sur les flancs de son ânesse, celle-ci lui parle et se plaint de ses mauvais traitements : *Que vous ai-je fait*, lui dit-elle, *pourquoi me frapper comme vous l'avez fait par trois fois? Que n'ai-je une épée*, répond Balaam, *je te tuerais tout à l'heure;* voilà ce que j'appelle un double miracle singulièrement étonnant. N'en est-ce pas un surprenant qu'une ânesse parle, et reprenne un prophète? que ce prophète lie conversation avec son ânesse, sans paraître s'apercevoir du don miraculeux dont elle use; n'en est-ce pas un plus surprenant encore? fut-il jamais prodige d'aveuglement porté à ce degré? Ce que je n'admire pas moins, c'est qu'étant si aveugle sur le présent, il ait été si éclairé sur l'avenir (290.)

Arrivé près du roi des Moabites, il monte successivement sur trois collines dont la seconde est plus haute que la première, et la troisième plus haute que la seconde; il y fait dresser sept autels, et sur ces sept autels, il fait offrir en holocauste sept veaux et sept béliers. Sur la première de ces collines il prononce cette prophétie dont Dieu lui a mis les paroles dans la bouche : *Je le vois du haut des rochers; je le considère du haut des collines, ce peuple qui est séparé des autres nations; qui pourra compter la multitude infinie de Jacob, et faire le dénombrement de la quatrième partie d'Israël* (291)? *Puissé-je mourir de la mort des justes et avoir une fin qui ressemble à la leur! Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia.* Paroles saintes et salutaires dans la bouche d'un juste et d'un vrai pénitent! mais paroles stériles dans la bouche de ces pécheurs en qui subsiste l'attachement actuel à des passions criminelles! ils voudraient mourir comme les justes, mais ils ne veulent pas vivre comme eux; s'il ne fallait que des désirs pour être sauvé, l'enfer serait à l'instant même évacué, car il n'est point de démon qui n'ait des désirs semblables à ceux de Balaam.

Celui-ci placé sur la seconde montagne et saisi de l'esprit de Dieu dit à Balac : *Prêtez l'oreille, fils de Séphor! Dieu n'est point comme l'homme capable de mentir. Quoi! il a dit une chose et il ne la fera pas! j'ai reçu ordre de bénir ce peuple et je ne puis m'empêcher de le bénir. En vain vous consultez contre ce peuple des devins et des augures* (292), *j'entends déjà parmi ce peuple les cris de triomphe qui célébreront des victoires.*

Que vos papillons sont beaux, ô Jacob! ajouta-t-il sur la troisième montagne; *que vos tentes sont belles, ô Israël! elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des jardins le long des fleuves toujours arrosés d'eau, comme des tentes que le Seigneur lui-même a affermies, comme des cèdres plantés sur le bord des fleuves...! Je le vois*

(290) Sur ces paroles : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob* (*Num.* XXIV, 15), Bossuet (*Sermon de l'unité de l'Eglise*) forme ce bel exorde : C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Eglise chrétienne figurée dans les anciens Israélites, la voir, dis-je, sortir de l'Egypte et des ténèbres de l'idolâtrie, chercher la terre promise, à travers un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants, nulle terre, nulle culture, nul fruit, nul pain qu'il ne faille envoyer du ciel, nul rafraîchissement qu'il ne faille tirer du sein d'un rocher. Mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant, dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis ne marchant jamais qu'en bataille, ne logeant que sous des tentes, toujours prête à déloger et à combattre, étrangère que rien n'attache, que rien ne contente, qui regarde tout en passant sans vouloir jamais s'arrêter, heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Eglise tandis qu'elle voyage sur la terre. Balaam la voit dans le désert, son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards. Dieu son chef invisible au milieu d'elle, Aaron prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Eglise, sous l'autorité de Moïse souverain législateur, et figure de Jésus-Christ, le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature. Tout en paix par le concours de ces deux puissances. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Eglise; *Quam pulchra*, etc.

(291) Le dénombrement d'Israël avait déjà été fait deux fois depuis la sortie d'Egypte. Ce n'est donc pas du peuple d'Israël existant dans le désert, mais de l'Israël de Dieu, des Chrétiens que parle Balaam; sept fois *il prend sa parabole*, dit Moïse, c'est-à-dire sept fois il prend le ton, le style, le langage des prophètes, et sept fois il prédit les événements les plus reculés, les mots, *assumpta parabola*, sept fois répétés (*Num.* XX, 24), marquent sept discours prophétiques distingués les uns des autres.

(292) Ce sens peut être celui de l'hébreu du verset 23, chap. XXIII : *Non est augurium in Jacob, non divinatio in Israel: in*, id est, *contra*.

Digitized by Google

(293), *mais non pas pour le présent; je le considère, mais non pas de près; une étoile sortira de Jacob : « Orietur stella ex Jacob, »* c'est-à-dire, le Messie, l'étoile du matin, la lumière des nations naîtra de Jacob, et sa naissance sera annoncée par une étoile qui en indiquera le lieu, car voilà ce que les saints Pères ont vu, non sans admiration dans les paroles d'un aussi grand pécheur que Balaam.

Ce qui le leur fait mettre, et avec raison, au nombre des plus grands scélérats, c'est le conseil détestable qu'il donna (*Num.* XXXI, 16) à Balac d'envoyer des filles Moabites et Madianites dans le camp d'Israël pour faire tomber ce peuple dans le péché. Il craignait, cet avare, d'être privé des présents du roi, et pour se les assurer il parla en démon, après avoir parlé en prophète; il eut l'audace et l'impudence, cet homme qui disait des choses si admirables en public, de donner en particulier des conseils capables de mettre le sceau à sa réprobation. Exemple terrible des effets funestes que peut produire l'avarice!

Un crime si noir méritait une vengeance éclatante, et elle ne fut différée que de quelque temps. Les Israélites ayant porté la guerre chez les Madianites chez qui Balam s'était arrêté (294), il fut enveloppé dans leur malheur, il fut tué avec leur roi, sans que ses trésors pussent le racheter, ni retarder sa mort d'un instant. Quel a été le dessein de l'écrivain sacré en nous instruisant de cette fin malheureuse? n'était-ce pas de nous faire craindre l'avarice et les suites que cette cupidité entraîne?

Moïse de qui nous tenons ce fait et tous les précédents est lui-même une preuve que les fautes intérieures, et les péchés les plus secrets ne demeurent pas impunis de la part de Dieu; car pourquoi ne put-il pas entrer dans la terre de promission? pour une défiance si secrète et si légère que personne ne l'eût connue, si Dieu lui-même ne l'avait révélée. Les Israélites murmurent de ce qu'ils manquent d'eau; Dieu ordonne à Moïse de leur en donner; prenant sa verge et en parlant à la pierre, il élève la main; il frappe deux fois le rocher, et il en sort de l'eau avec abondance. Où est en cela le péché? Cependant il y en a un que voit l'œil du Seigneur, la punition suit de près : *Parce que vous n'avez pas cru ma parole,* dit le Tout-Puissant, *et que vous ne m'avez pas sanctifié devant les enfants d'Israël, vous n'introduirez point ce peuple dans la terre de promission* (*Num.* XX, 12.) C'est qu'il a aperçu un secret mouvement de défiance en Moïse, frappant le rocher deux fois. La faute est légère, sans doute, mais enfin elle en est une. Or, il faut que tout péché soit puni, dans Moïse comme dans les autres; c'est la raison pour laquelle il est exclu de la terre de promission. Quelle sévérité de la justice divine! qui ne la craindra en réfléchissant sur ce châtiment et sur tous ceux dont je viens de vous parler?

Ce sentiment, mes frères, est bien un de ceux que je me suis proposé d'exciter en vous, en commençant ce discours; mais il n'est pas le seul : voulez-vous remplir plus parfaitement mon dessein? voici les résolutions que vous prendrez.

Vous adorerez l'Etre suprême qui a voulu imprimer sur chaque commandement un caractère de dignité, en punissant ceux qui les ont violés la première fois, et vous vous affermirez dans ce point de foi, que toute faute est punie ou dans cette vie ou dans l'autre. C'est l'objet d'une première résolution.

Vous vous instruirez de votre propre faiblesse et de ce que vous pouvez sans la grâce, en considérant les Israélites murmurateurs, indociles, incrédules et idolâtres. C'est l'objet d'une seconde résolution dont le fruit sera de vous inspirer autant de confiance en Dieu, que de défiance de vous-mêmes.

Pénétrés de cette vérité que Dieu ne nous visite par les châtiments que pour nous éprouver, pour inspirer sa crainte dans nos cœurs, et pour nous préserver du péché, vous demanderez, et c'est ici l'objet d'une troisième résolution, vous demanderez souvent à Dieu, que par la crainte des châtiments il vous conduise à l'amour des récompenses éternelles dans le temps, et qu'il vous mette en leur possession pendant l'éternité. Amen.

INSTRUCTION VIII.

MOISE CONSIDÉRÉ COMME PROPHÈTE

Moyses... erat potens in verbis et in operibus suis.

Moïse... était puissant en paroles et en œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Les embryons de la philosophie osent aujourd'hui, mes frères, nier cette proposition qui dans peu aura pour elle une possession paisible de quatre mille ans; ils nient que Moïse ait été puissant en œuvres; ils nient qu'il ait été puissant en paroles, et quand nous leur citons l'histoire où sont rapportées ces œuvres et ces paroles, ils nient hardiment la vérité de cette histoire. Une chose cependant les embarrasse terriblement, c'est la difficulté de répondre à cette question que nous leur faisons : Son histoire est-elle

(293) C'est ici une quatrième parabole qui sera suivie de trois autres, dont la première annoncera la destinée d'Amalec. La seconde le sort des Cinéens, que les Assyriens emmèneront captifs avec la tribu de Nephthali, chez laquelle ils s'étaient retirés quand Amalec, leur voisin, fut détruit par les Israélites. La troisième, le sort des Assyriens. Elle est conçue en ces termes : *Venient in triremibus de Italia, superabunt Assyrios, vastabuntque Hebræos et ad extremum etiam ipsi peribunt.* Ce qu'on paraphrase ainsi : « Les Macédoniens sont ceux dont Dieu se servira pour accomplir ce qui suit : *Ils viendront de l'Italie,* ou plutôt de la Grèce, *dans des vaisseaux, ils vaincront les Assyriens, ils ruineront les Hébreux, et à la fin ils périront eux-mêmes* (les Grecs) par les armées des Romains. »

(294) Ce qui est dit (*Num.* XXIV, 25) que Balaam retourna en sa maison, s'entend donc, non de sa maison en Mésopotamie, mais de la maison qu'il avait occupée dès son arrivée au camp de Balac.

Digitized by Google

donc supposée? Sur qui en rejetez-vous donc la supposition? en accuserez-vous la nation entière? Un tel crime n'est ni probable ni possible de sa part. Il n'est point probable, parce que la même main qui a consigné les miracles de Moïse dans son histoire y a aussi inséré les fautes qui ont donné lieu à ses miracles, les reproches qu'ont mérités ces fautes, les châtiments qui ont suivi ces reproches; est-il probable qu'une nation entière supposerait toutes ces choses qui la déshonorent et qui en donnent l'idée d'une nation infidèle, ingrate, et si méchante que les crimes sont toujours allés de pair avec les grâces de son Dieu? Outre que la supposition prétendue n'est pas probable, elle n'est pas même possible de la part de la nation. Un million d'hommes pourraient-ils dans une assemblée générale proposer une telle fourberie? y souscriraient-ils tous? conviendraient-ils tous qu'ils chantèrent le cantique d'une délivrance miraculeuse et d'autres prodiges qui ne furent jamais? Dire que la nation des Hébreux a supposé l'histoire et les miracles de Moïse, c'est donc une accusation qui tombe d'elle-même.

En accusez-vous Moïse (295) lui-même? mais votre accusation suppose deux choses destituées de toute vraisemblance. Elle suppose 1° que Moïse a osé dire à deux millions de personnes, qu'en Egypte il avait changé les rivières en sang, la poussière en moucherons, la lumière en ténèbres, etc. Que sorti d'Egypte il avait préparé un chemin libre à ces deux millions de personnes à travers les eaux de la mer; qu'au désert il les avait nourris d'une manne céleste pendant quarante ans, etc. Elle suppose 2° que Moïse a osé citer tout ce peuple comme témoin de ces prodiges, que ce peuple les a crus, et qu'il a consenti à ce que Moïse s'en fît un titre pour le soumettre à la loi la plus dure et la plus difficile. La supposition n'est-elle pas absurde?

Battus sur ces deux terrains que vous aviez d'abord choisis comme avantageux[1], vous en prendrez peut-être un troisième, philosophes du jour! vous rejetterez peut-être la supposition des miracles de l'Exode sur un auteur postérieur à Moïse et au peuple dont il fut le chef. En ce cas vous vous engagez à me marquer le temps, le lieu et les autres circonstances de sa vie: marquez-les-moi donc; le pouvez-vous? Loin de pouvoir m'indiquer le temps précis de cette supposition, vous ne pourriez pas même me citer d'époque. La direz-vous postérieure (296) au schisme des dix tribus? elles ne l'auraient pas plus reçue des deux autres, que celles-ci de celles-là. La direz-vous antérieure? Salomon dans la *Sagesse*, David dans le *Psautier*, Samuel dans le livre des *Juges*, Josué dans son histoire, tous ces écrivains supposent les miracles de Moïse dans leurs écrits. Il est donc évident que leur supposition les précédait, qu'elle remontait jusqu'à Moïse même, et que le faussaire aurait eu à lever toutes les difficultés que Moïse eût eu à écarter lui-même s'il eût été l'auteur de la supposition. Elle n'existe donc cette supposition que dans le dessein des ennemis de la révélation. La vérité des miracles consignés dans l'Exode est donc au-dessus de tout soupçon. Moïse a donc été un homme puissant en œuvres: *Erat potens in operibus suis.*

Il l'a aussi été en paroles: *Erat potens in verbis suis.* C'est la seconde partie de la proposition de saint Etienne qu'il s'agit de vous expliquer aujourd'hui, et que je vous expliquerai en vous traçant un nouveau tableau de Moïse, en vous le représentant comme prophète du Très-Haut. Non-seulement vous en trouverez les preuves dans ce discours, mais vous vous y avancerez de plus en plus dans la science des vérités de votre religion; vous les avez déjà vues dans le Nouveau Testament sans figure; vous continuerez à les voir dans l'Ancien sous des enveloppes qui, en les rendant plus précieuses, ont encore l'avantage de les graver plus avant dans la mémoire; vous comprendrez de plus en plus ces paroles de saint Augustin, que la loi nouvelle est cachée sous les ombres de l'ancienne, et que la loi ancienne se découvre et s'éclaircit par la lumière de la nouvelle: *In veteri Testamento, novum latet; in novo vetus patet.* (Quæst. 73 *in Exod.*)

Le nom de prophète se donne tantôt à celui qui chante les louanges du Seigneur, tantôt à celui qui annonce ses volontés, tantôt à celui qui révèle les secrets des cœurs, et tantôt à celui qui découvre, non par des conjectures, mais par des connaissances certaines, des faits indépendants des lois ordinaires de la nature (297). C'est surtout en ce dernier sens que nous appelons Moïse prophète, et ce sens sera parfaitement justifié par ce que nous dirons 1° des œuvres miraculeuses qu'il a faites; 2° Des fêtes qu'il a instituées; 3° Des rites qu'il a ordonnés; 4° des oracles qu'il a prononcés: laissons les deux dernières de ces preuves, et bornons-nous aujourd'hui aux deux premières.

J'observe donc d'abord que le nom de prophète donné à Moïse est parfaitement justifié par la célébration de la pâque, par le passage de la mer Rouge, et par d'autres miracles qui vous sont moins connus et qu'il faut vous faire connaître, instruisez-vous-en; et suivez-moi.

En célébrant la pâque ancienne, Moïse a

(295) Je ne crois pas devoir réfuter sérieusement ceux qui ont traité Moïse de personnage fabuleux. Personne ne doute de l'existence d'Alexandre, de César; outre que celle de Moïse se prouve par les mêmes raisonnements, elle a encore cette preuve singulière, c'est que jamais livre n'a été conservé aussi respectueusement que le sien.

(296) Nous savons la difficulté que présente l'histoire d'Esdras, et nous y répondrons dans l'explication de ses livres.

(297) Ce nom a encore plusieurs autres sens que nous ne donnons pas, comme celui de devin, celui d'enthousiaste, etc.

Digitized by Google

prophétisé tout ce qui regarde la Pâque nouvelle, la victime, le temps, le lieu, les dispositions qu'elle exige du Chrétien qui veut la célébrer (298).

En ouvrant le sein de la mer Rouge pour y préparer un passage aux Israélites, et y submerger les Egyptiens, il a prophétisé ce qui regarde le mystère du baptême où nous passons de la servitude du péché à la grâce, et où nos péchés sont noyés. En jetant un certain bois dans les eaux de Mara, il a prophétisé ce qui regarde la vertu du bois sacré de la croix, qui adoucit nos peines et calme nos douleurs. En nourrissant son peuple d'une manne miraculeuse, il a prophétisé ce qui regarde le pain eucharistique, son origine céleste, les délices que goûtent les justes en y participant, la vérité du sacrement sous une partie de l'hostie, comme sous une hostie tout entière. En frappant le rocher d'Horeb pour abreuver son peuple, il a prophétisé ce qui regarde la passion de Jésus-Christ, les coups qu'il a reçus, le sang et l'eau qui ont coulé de son côté et formé ces fontaines où le peuple chrétien puise avec joie. En mettant un voile sur son visage, il a prophétisé ce qui regarde l'incrédulité actuelle de sa nation; mais peut-être connaissez-vous moins ce miracle que les précédents, et il est juste de vous en instruire

Moïse, ce sont les termes mêmes de sa relation (*Exod.* XXIV.) Moïse après avoir demeuré quarante jours et quarante nuits sur la montagne sans boire ni manger, en descendit portant les deux tables du témoignage, ignorant que son visage jetait des rayons de lumière qui lui étaient restés de l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur. Aaron et les enfants d'Israël qui s'étaient avancés pour aller au devant de lui, voyant que son visage jetait un éclat qu'ils avaient peine à soutenir, craignirent de s'en approcher et retournèrent sur leurs pas, mais Moïse les ayant appelés, *il mit un voile sur son visage*, et il le couvrit toujours dans la suite lorsqu'il fut obligé de les entretenir.

Que signifie cette lumière et ce voile? ce sont deux mystères que saint Paul ne nous a pas laissé ignorer. Il nous apprend (*II Cor.* III, 7, 8) que l'éclat extérieur et passager répandu sur le visage de Moïse était un rayon très-léger et passager de la gloire intérieure, spirituelle et éternelle de la loi évangélique. Si, dit-il, le ministère de la lettre, ce ministère qui passe, a été si plein de gloire; combien le ministère qui subsistera toujours doit-il être plus glorieux : *Quomodo non magis ministratio spiritus erit in gloria?*

Autant le mystère de la lumière du visage était consolant pour la nation autant celui du voile qui la lui dérobait l'eût affligée si elle l'eût connu; il était un signe du voile qui empêche le Juif de reconnaître la mission de Jésus-Christ: indigne de la vérité qu'il n'aime pas, il demeure attaché aux ombres et aux figures. Il ne voit dans les saints livres qu'il a sans cesse en main, ni les miracles de son Messie, ni l'établissement de son Eglise, ni la vocation des gentils, ni sa propre réprobation. *L'esprit de ce peuple*, dit encore saint Paul, *est sans intelligence, car jusqu'aujourd'hui lorsqu'il lit l'Ancien Testament, le voile demeure sur ses yeux.... mais lorsqu'il sera converti au Seigneur, ce voile sera levé: « Auferetur velamen. »* (*Ibid.*, 14-16.)

C'est, mes frères, la grâce que l'Eglise demande à Dieu depuis le temps de son établissement, et qu'elle nous invite à demander avec elle, en nous disant: Prions pour les perfides Juifs, et demandons au Seigneur notre Dieu qu'il lève le voile de dessus leurs cœurs, afin qu'ils reconnaissent avec nous Notre-Seigneur Jésus-Christ. Unissons-nous donc à elle, mes frères, et disons à Dieu de tout notre cœur : Dieu tout-puissant et éternel qui n'excluez pas de votre miséricorde les Juifs après leur perfidie, guérissez, s'il vous plaît, l'aveuglement de ce peuple, afin que reconnaissant la lumière de votre vérité qui est Jésus-Christ, ils soient enfin délivrés de leurs ténèbres. Rien, mes frères, n'empêche que chaque jour nous ne fassions en particulier cette prière que l'Eglise fait publiquement le seul jour du vendredi saint; le grand bien qui résultera de la conversion de cette nation vous y engage, et c'est pour vous y inviter que je vous ai expliqué le mystère du voile de Moïse.

Comme en mettant ce voile sur son visage il a prophétisé ce qui regarde l'infidélité judaïque, de même en élevant un serpent d'airain dans le désert pour guérir ceux qui avaient été blessés par de vrais serpents, il a prophétisé ce qui regarde l'exaltation de Jesus-Christ sur la croix. Cette explication n'est pas plus arbitraire que les précédentes; c'est Jésus-Christ même qui nous l'a donnée. (*Joan.* III, 14, 15.) Comme donc le serpent d'airain avait la figure des vrais serpents sans en avoir le venin, de même, dit saint Augustin (*De peccat. merit.*, lib. I), Jésus-Christ a voulu ressembler à ceux qu'il venait sauver, quoiqu'il en fût infiniment différent par sa sublime vertu; il a été circoncis comme pécheur; il a été baptisé comme pécheur; il a souffert comme pécheur; il a été élevé sur la croix comme pécheur; c'est là qu'il est le remède unique, nécessaire, souverain, universel, et quiconque l'y regarde avec une foi vive et ardente, quelque grands et quelque multipliés que soient ses maux, il en obtiendra sûrement la guérison, aussi sûrement que les Israélites obtenaient la leur en regardant le serpent d'airain.

Ne nous abusons pas cependant, mes frères, ne croyons pas qu'il nous soit aussi facile d'être guéris des morsures de l'ancien serpent, qu'il était facile aux Israélites d'être guéris des morsures des serpents brûlants du désert. Ils aimaient la vie présente; ils craignaient la mort corporelle; ils sen-

(298) *Voy.* dans la *Doct. chrét.* tom. Ier de notre édition, l'explication de ce commandement : *Ton créateur*, etc.

Digitized by Google

taient le feu dont la morsure des serpents avait porté la flamme dans leurs veines; tout cela les portait à regarder avec des yeux avides le signe salutaire qui pouvait seul faire cesser leurs maux. Il n'en est pas ainsi de nous par rapport à la vie spirituelle; nous ne l'aimons pas autant que les Juifs aimaient la vie animale; nous ne craignons pas la mort de l'âme, comme ils craignaient celle de leurs corps. En outre les serpents qui tuent nos âmes sont invisibles; leurs blessures le sont aussi; le venin qu'elles introduisent dans notre cœur plaît à la cupidité; notre mort passe pour vie et santé; personne ne nous plaint; personne n'a des yeux pour discerner notre état. D'ailleurs il ne nous est pas aussi facile de regarder la croix de Jésus-Christ, qu'aux Juifs de regarder le serpent d'airain; cettre croix nous étonne, elle nous attriste, si même elle ne nous scandalise. C'est un miracle si nous sommes touchés de nos maux, et si nous recourons au remède, et ce miracle est plus grand que celui qui guérissait les Israélites dans le désert. C'est vous, Seigneur, le Sauveur de tous, qui rendiez la vie à ceux qui regardaient le serpent d'airain (*Sap.* XVI, 7), c'est aussi de votre miséricorde, que nous attendons la guérison de nos âmes : du haut de votre croix, divin Jesus, laissez tomber sur nous un regard de compassion, et nous vous regarderons avec cette foi vive et animée de la charité qui guérit les âmes; convertissez-vous à nous et nous nous convertirons à vous : *Converte nos ad te, Domine, et convertemur.* (*Conc. Trid.*, sess. 6.) Après une première guérison, ne nous abandonnez pas à nous-mêmes; comme nous habiterons avec les serpents jusqu'à notre entrée dans la terre promise, soyez aussi jusqu'à ce moment avec nous, pour nous garantir de leurs morsures; nous vous le demandons par les mérites que vous avez acquis sur votre croix, signe salutaire de notre salut; signe dont la vue nous inspire la confiance la plus vive, et par lui-même, et par sa comparaison avec le serpent d'airain dressé dans le désert par l'ordre de Moïse.

Ce n'est pas seulement par les actions qu'il a faites, c'est aussi par les fêtes qu'il a instituées, que cet homme merveilleux a annoncé les mystères de notre sainte religion, vous allez le voir par le détail de ces fêtes.

Le Sabbat, la Pâque, la Pentecôte, les fêtes des Trompettes, de l'Expiation, des Tabernacles et de l'assemblée, sont les sept fêtes qu'il a établies de la part de Dieu. Les quatre dernières (car je ne parle plus des trois premières qui vous sont connues pour ce qu'elles figurent dans le Nouveau Testament) les quatre dernières tombaient toutes dans notre mois de septembre. Celle des Trompettes (299) se célébrait le premier du mois, ou en actions de grâces de ce que Dieu avait donné sa loi au bruit des trompettes (THÉODOR.), ou pour avertir les Israélites qu'en ce jour-là commençait l'année civile (300), afin de les exciter à servir Dieu avec plus d'application et de soin dans cette nouvelle année. Quoi qu'il en soit de ces vues du législateur, ne peut-on pas dire aussi qu'il prophétisait la fête de ces hommes, que saint Augustin appelle les trompettes de Jésus-Christ (301)?

La fête de l'Expiation se célébrait le dixième du même mois, voici comment. Ce jour était un jour de jeûne général, annoncé au son de la trompette; il y avait peine de mort contre l'Israélite qui ne se serait point affligé ce jour, c'est-à-dire qui ne l'aurait point passé dans la componction, qui ne se serait point abstenu de boire et de manger jusqu'à la nuit, qui n'aurait pas usé de cendre et de cilice, et qui n'aurait pas donné toutes les autres marques d'affliction : *Omnis anima quæ afflicta non fuerit die hac, peribit de populo suo.* (*Levit.* XXIII, 29.) Moïse ne dit pas *quiconque n'aura jeûné*, mais, ce qui est beaucoup plus, *quiconque ne se sera pas affligé;* j'en fais la remarque pour tous ces lâches Chrétiens qui, sur des raisons frivoles et suggérées par la mollesse et l'impénitence, se dispensent absolument du jeûne, ou n'en observent que l'ombre; ne craignent-ils pas, ces délicats, d'être exterminés du milieu du peuple élu? Mais que pourraient nos jeûnes les plus rigoureux sans le sacrifice de Jésus-Christ? On le voit par les diverses cérémonies usitées au jour de cette grande fête.

Ce jour, le grand prêtre vêtu de sa tunique de lin, et la tête couverte de sa tiare, après s'être lavé dans l'eau, offrait un bélier en holocauste, et un veau pour ses propres péchés, et pour ceux de sa famille; après l'immolation du veau, il remplissait l'encensoir de charbons ardents pris de l'autel des holocaustes, et entrant dans le Saint des saints l'encensoir à la main, il mettait des parfums sur le feu, afin que la fumée qui s'élevait lui dérobât la vue de l'arche, et qu'il ne fût point frappé de mort. Il prenait aussi du sang du veau, où ayant trempé le bout du doigt, il en faisait sept aspersions vers le propitiatoire qui couvrait l'arche (302). Ensuite il immolait pour les péchés du peuple l'un des deux boucs qu'on lui avait amenés (303); il présentait à Dieu l'autre tout vi-

(299) Dieu avait ordonné (*Num.* X, 2 *seqq.*) de faire deux trompettes d'argent battues au marteau, pour assembler le peuple, pour le mener au combat, pour décamper, etc.

(300) L'année ecclésiastique commençait au mois de Nisan.

(301) « Clamat vas electionis, tuba Christi, » dit saint Augustin.

(302) Quand le pontife entrait dans le sanctuaire, il était défendu sous peine de mort aux prêtres d'être dans le tabernacle jusqu'à ce qu'il en fût sorti.

(303) On lui en présentait deux de la part de tout le peuple; il les tirait au sort, et celui sur lequel le sort tombait était immolé. Le grand prêtre prenait du sang de ce bouc, il en faisait l'aspersion dans le sanctuaire et tout le tabernacle, pour purifier le lieu saint et l'autel de toutes les impuretés des enfants d'Israël.

Digitized by Google

vant, et lui mettant les deux mains sur la tête, il confessait les péchés du peuple, dont il chargeait avec imprécation la tête de ce bouc, après quoi il le faisait emmener hors du camp et chasser dans le désert par un homme destiné à cette fonction (304).

Ne m'avez-vous pas prévenu, mes frères, et de vous-mêmes n'avez-vous pas fait l'application de ces figures? Dans ce grand prêtre qui entre dans le sanctuaire avec le sang des veaux, n'apercevez-vous pas Jésus-Christ entrant par son propre sang dans le ciel qui est le vrai sanctuaire? Dans les sacrifices du bélier, du veau et du premier bouc ne voyez-vous pas le sacrifice sanglant que notre grand prêtre a offert sur la croix? Dans le sacrifice du second bouc appelé bouc émissaire, ne découvrez-vous pas le sacrifice non sanglant de Jésus-Christ? Avant de le reléguer dans le désert, le pontife tenant les mains sur sa tête, confessait publiquement ses péchés et ceux du peuple, en chargeait cette victime, et prononçait sur l'animal et contre lui toutes les malédictions dont la justice divine avait droit d'accabler la nation juive. A ce récit ne vous semble-t-il pas assister à cette assemblée où tout Israël condamna Jésus-Christ, où les prêtres aussi bien que le peuple le maudirent, où toutes les langues prononcèrent anathème contre lui? Il était le véritable Agneau, et on le regardait alors comme un bouc, sur lequel tous les coups de la vengeance céleste devaient tomber; comme l'un des boucs, et selon sa nature humaine, il a été réellement immolé, comme l'autre, et selon sa nature divine, il est demeuré maître de sa vie qu'il a reprise à sa résurrection. Combien de traits de ressemblance entre les figures et la réalité, mais aussi combien de traits de différence qui exaltent notre Pontife au-dessus du pontife des Israélites!

Le grand prêtre des Israélites ne pouvait entrer qu'un jour de l'année dans le sanctuaire, et que pour peu de moments; et le nôtre est entré dans le Saint des saints pour y demeurer toujours, afin d'intercéder pour nous. Le premier ne pouvait voir ni l'arche, ni le propitiatoire; il était même sous peine de mort obligé, pour s'en dérober la vue, de former un nuage épais par la fumée de l'encens qu'il brûlait; le second voit sans obstacle tout ce qu'il y a de grand dans le ciel; qu'y a-t-il de plus grand que lui-même? Le premier entrait dans le lieu très-saint avec le sang des victimes dont il faisait l'aspersion sur l'arche, jusqu'à sept fois, soit pour reconnaître l'inutilité de ce sang, soit pour marquer le désir qu'un autre sang plus salutaire et plus efficace lui fût substitué; le second est entré dans le ciel par son propre sang, dont l'effusion était figurée par celle de toutes les victimes offertes depuis Abel. Le premier était obligé d'offrir pour ses propres péchés en même temps qu'il offrait pour ceux de sa famille et de toute sa nation; il était même obligé de se laver après avoir offert tous les sacrifices d'expiation; le second était la sainteté même, ne pouvait offrir que pour les péchés des autres. Le premier entrait seul dans le Saint des saints; il y avait peine de mort, même contre les prêtres qui seraient entrés dans le saint, lorsqu'il était dans le sanctuaire; le second a ouvert l'entrée du ciel à ceux qui lui ont été donnés par une élection éternelle, pour n'être avec lui qu'un seul prêtre et qu'une seule victime. Passons de ces différences entre les pontifes, aux différences qui distinguent leurs victimes.

Celles du premier ne remettaient les péchés ni passés ni présents; c'est pour cela, dit saint Paul, qu'il allait chaque année, les offrir pour les mêmes péchés; celle du second a une vertu suffisante pour remettre les péchés qui se sont commis depuis la création du monde, et tous ceux qui se commettront jusqu'à sa destruction. Celles du premier n'ouvraient point le ciel, et ce qui le montre, c'est que le voile placé entre le saint et le Saint des saints, a subsisté tout le temps qu'on les a offertes; celle du second au contraire, nous a ouvert le ciel, et ce qui l'indique, c'est que le voile s'est déchiré au moment où Jésus-Christ a expiré sur la croix. Celles du premier ne procuraient qu'une pureté extérieure; celle du second au contraire, en procure une intérieure; c'est la remarque et le raisonnement de saint Paul. *Si*, dit-il, *le sang des boucs et des taureaux.... sanctifie ceux qui ont été souillés en leur donnant une pureté extérieure et charnelle, combien plus le sang de Jésus-Christ qui, par l'Esprit-Saint, s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes?* (*Hebr.* IX, 13, 14.)

Mais, direz-vous, si les anciennes victimes ne purifiaient qu'extérieurement, si elles ne sanctifiaient point, si elles ne justifiaient point, pourquoi donc Dieu en avait-il ordonné l'oblation? La réponse à cette question trouvera sa place lorsque nous aurons fait quelques courtes observations sur la fête des Tabernacles et celle de l'Assemblée, ou de la réunion.

Quand nous lisons que, toutes les récoltes serrées, les Israélites habitaient pendant sept jours sous des tentes de feuillage, pour se souvenir que leurs pères avaient demeuré longtemps sous des tentes semblables dans le désert, ne croyons-nous pas voir, dans cet endroit de leur vie, une image de celle que doit mener tout homme qui se regarde comme étranger sur la terre, qui y est comme sans attache, et qui ne connaît de demeure fixe que dans le ciel? c'est ce que nous devons être.

(304) Le pontife retourné au tabernacle, s'étant lavé, offrait son holocauste et celui du peuple. La graisse du veau et du bouc immolés pour le péché était brûlée sur l'autel, le reste était emporté et brûlé hors du camp. Celui qui avait conduit le bouc hors du camp se lavait avant d'y rentrer; celui qui avait brûlé la chair et la peau du veau et du bouc se lavait de même.

Digitized by Google

Quand nous lisons que le jour de l'octave de la fête des Tabernacles, les Israélites célébraient la fête de leur réunion, étant de retour chacun dans leur maison ; quand nous lisons dans l'Evangile (*Joan.* VII, 37) que ce huitième était appelé *le grand jour* de la fête ne portons-nous pas aussitôt nos regards vers le ciel où se célébrera cette grande fête, qui n'aura point de fin, et où le festin des noces de l'Agneau sera éternel? Ce n'est donc pas seulement ce qui doit arriver dans l'Eglise qui était figurée par les fêtes mosaïques c'est aussi ce qui arrivera dans le ciel, et on peut dire en ce sens, qu'elles étaient doublement prophétiques. Si maintenant, au nom des incrédules, vous me demandez pourquoi donc Moïse ne dit pas un mot du ciel ni de l'enfer à ses Hébreux, ma réponse est toute prête ; vous n'aurez pas de peine à la comprendre.

Ces hommes étaient un peuple d'esclaves pour qui les trésors de la grâce étaient sous le sceau, un peuple charnel et terrestre qui n'aimait que les biens et ne craignait que les maux sensibles ; un peuple figuratif dont le culte et les cérémonies, les prospérités et les adversités, les combats et les victoires, les récompenses et les punitions étaient des représentations grossières de ce qui nous regardait. Ainsi Moïse en vertu de ce ministère n'a pu proposer clairement à ce peuple que des biens et des maux d'un ordre temporel. Un seul mot échappé qui aurait montré à découvert les biens spirituels, aurait confondu les deux ordres et dérangé le plan de Dieu. Une seconde réflexion mettra cette première dans tout son jour.

Si l'on voit d'abord prêcher aux hommes grossiers et charnels, comme ils sont, des biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, et que l'esprit de l'homme ne peut concevoir, ces vérités n'auraient fait sur eux aucune impression. Qu'a fait Dieu pour en ménager la réception? Il a frayé le chemin à la foi, par les sens. Il a voulu avoir un peuple séparé des autres, un peuple qui subsistât miraculeusement pendant quarante ans, un peuple dont les vêtements ne s'usassent point et dont la nourriture fût un pain céleste pendant tout ce temps, un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune dépendît ou de l'observation, ou de la violation de ses lois, un peuple dont l'état rendît témoignage à la sagesse et à la justice de celui qui le gouvernait. Après avoir établi par ces preuves sensibles l'immutabilité de sa parole, son souverain domaine sur toutes les créatures, son exacte justice à rendre à chacun selon ses œuvres, il a ensuite envoyé son Fils pour élever les hommes à de plus hautes pensées, pour leur apprendre quels biens il prépare aux bons, et de quels maux il accablera les méchants. Telle est la Juste idée que nous devons nous former de la sage économie de la loi ancienne, et des vues supérieures de son auteur. Vous le représenter comme prophète, tant par ses œuvres miraculeuses, que dans les fêtes qu'il a établies, c'était mon dessein au commencement de ce discours ; un parfait acquiescement à cette vérité que sa loi est donc une loi divine, en sera le fruit, je l'espère, et pour le recueillir plus sûrement je dis :

Une loi marquée au double sceau de la divinité est certainement divine. Celle de Moïse est marquée au double sceau de la divinité, à celui des miracles (vous avez vu ceux de son auteur dans les discours précédents) à celui de la prophétie, vous venez de le voir dans cet entretien, et vous savez d'ailleurs qu'il n'appartient qu'à Dieu et à ceux qu'il revêt de son pouvoir, de faire de vrais miracles, et d'annoncer les choses à venir. Donc la loi ancienne est divine, donc la loi nouvelle l'est aussi ; puisqu'elle est annoncée comme telle par l'ancienne. Quel bonheur pour vous de la professer ! C'est, si vous voulez, le commencement d'un bonheur qui ne finira jamais, et c'est celui que je vous souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION IX

Moïse considéré comme prophète.

Moyses... erat potens in verbis et in operibus suis.

Moïse... était puissant en paroles et en œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Il en est, mes frères, des deux Testaments, comme des deux chérubins placés sur le propitiatoire ; ils se regardent l'un et l'autre ; ils se donnent la main l'un et l'autre ; le premier prépare au second, et le second perfectionne le premier ; ils se soutiennent tellement l'un et l'autre, qu'admettre l'un, c'est admettre l'autre, puisque l'Ancien assure la divinité du Nouveau en le prédisant, et que le Nouveau prouve la divinité de l'Ancien en y renvoyant. Vous voyez cette convenance, esprits d'incrédulité ; vous convenez de l'inutilité des combats que vous livrez à la religion chrétienne, tandis que la religion mosaïque est respectée comme une religion surnaturelle dans ses principes, ainsi que dans ses motifs ; delà vient qu'après avoir tenté de rendre méprisable l'Evangile des Chrétiens en répandant des doutes sur les miracles qui l'ont fondé, vous tentez ensuite de faire passer la loi des Hébreux pour superstitieuse en attaquant ses miracles comme fabuleux. Mais entreprise folle, efforts inutiles, tous ceux que vous avez faits jusqu'à présent et que vous pourriez faire à l'avenir, je crois vous l'avoir démontré dans le discours précédent, et je vous le démontrerai encore dans le discours suivant, dans celui-ci qui est la suite du dernier. C'est à vous, peuple fidèle, philosophes formés à l'école de la sagesse même, que je parlerai, et reprenant le fil de mon entretien où je l'ai laissé, je continuerai à vous représenter Moïse comme prophète ; c'est à ce sujet que je vous prie de donner votre attention.

Le nom de prophète convient tellement à Moïse qu'en cette qualité il a l'honneur d'être comparé au grand Prophète du Nouveau Testament ; c'est en cet endroit du *Deutéro-*

Digitized by Google

nome (XVIII, 15) où il est dit aux Israélites : *Je vous susciterai un prophète de votre nation, semblable à vous, c'est celui-là que vous écouterez, et celui qui ne l'écoutera pas, je l'en punirai sévèrement : « Prophetam de gente tua et de fratribus tuis, sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus, ipsum audies. »* On peut prouver que cette prophétie de Moïse s'entend de Jésus-Christ seul. 1° Parce que Jésus-Christ seul a été un prophète semblable à Moïse. 2° Il s'agit dans cette prophétie, dit saint Augustin, d'un certain prophète par excellence, et non de Josué, ni d'aucun autre moins puissant en œuvres et en paroles que Moïse. 3° Les Juifs l'ont entendue du Messie, lorsqu'ils ont demandé à Jean Baptiste : Etes-vous le prophète, le prophète par excellence, le prophète promis à la nation? 4° C'est là vraiment le prophète qui doit venir en ce monde, disent les Juifs rassasiés dans le désert. (*Joan.* VI, 14.) 5° Tertullien, saint Athanase, saint Chrysostome, saint Augustin, etc., ont entendu ce texte de Jésus-Christ après saint Pierre (*Act.* VII, 22), et saint Etienne. (*Act.* VII, 37.) Comment donc a-t-il prophétisé? Je l'ai observé dans un entretien précédent; c'est par les œuvres miraculeuses qu'il a faites, et par les fêtes solennelles qu'il a instituées; je l'observe maintenant, c'est par les rites sacrés qu'il a ordonnés, et par les oracles qu'il a proférés, vous allez le voir; commençons par les rites concernant le culte divin comme sont le tabernacle, l'arche, le propitiatoire, la table des pains de proposition, le chandelier, l'autel des parfums, l'autel des holocaustes, les sacrifices, etc.

En effet la piété ne veut-elle pas que nous tâchions de pénétrer dans les secrets cachés sous ces enveloppes? regarderions-nous ce travail, comme celui d'un homme oisif, et comme l'occupation d'un contemplatif qui prétend mal à propos subtiliser sur toutes ces choses? S'arrêter à la lettre seule, ne serait-ce pas résister à la lettre même qui commande de s'élever plus haut, et qui veut qu'on soit moins attentif à ce que fait Moïse qu'à ce qui lui est montré? Ceux, dit saint Augustin (*Contr. Faust.*, lib. XXII), qui croient que l'esprit de Dieu, dans ces histoires saintes, rapporte seulement les choses passées sans prédire les futures, sont certainement dans une grande erreur, puisqu'ils combattent formellement les paroles de Jésus-Christ et des apôtres. Ceux qui croient au contraire que non-seulement les traits principaux, mais les plus petites circonstances de ces histoires sont prophétiques et mystérieuses, semblent entreprendre une chose bien hardie et bien difficile; quoique s'ils peuvent donner de ces sortes d'explications qui soient solides et fondées dans l'Ecriture, on doive les recevoir avec respect. Le même Père avait déjà dit (*Ibid.*, lib. XII) que tout ce que nous voyons d'écrit dans les deux livres de l'*Exode* et du *Lévitique*, le tabernacle, l'arche, la table, les autels, les hosties, les sacrifices, les vêtements des prêtres, les jours de fêtes, et tout ce qui était destiné au service de Dieu, toutes ces choses étaient comme des tableaux tracés par la main de Dieu, de tous les grands mystères que nous savons avoir été accomplis par Jésus-Christ dans l'établissement de son Eglise, ou que nous voyons tous les jours s'accomplir sous nos yeux, ou que nous croyons par une ferme foi se devoir accomplir dans la succession de tous les siècles (305).

C'est en d'autres paroles, la vérité intéressante que saint Paul nous enseigne, quand il dit, que Jésus-Christ est la fin de la loi : *Finis enim legis Christus.* (*Rom.* X, 4.) Elle se lit équivalemment dans tous les autres écrivains du Nouveau Testament. Tous les saints Pères s'y sont attachés dans l'explication des livres de Moïse. Nous devons donc nous y attacher de même; nous devons donc chercher Jésus-Christ et sa religion dans ces mêmes livres, nous aider dans cette recherche, des réflexions que les Pères de l'Eglise nous ont laissées dans leurs écrits, nous instruire des prophéties qu'ils ont vues dans les divers objets que j'ai nommés, et c'est ce que je vais faire.

Le second, le grand tabernacle (nous ne parlons pas d'un premier tabernacle qui fut fait avant celui dont la construction est rapportée ailleurs (*Exod.* XXXV, XXXVI), et qui était un pavillon placé au milieu du camp, où Moïse entrait pour parler à Dieu, et apprendre ses

(305) La même pensée et les mêmes expressions se retrouvent encore dans le livre septième de la Cité de Dieu. « Non solum, » y est-il dit, « omnes prophetiæ, verum etiam sacra sacerdotia, sive tabernaculum, templum, altaria, sacrificia, cæremoniæ, dies festivi, ea prænuntiaverunt quæ impleta credimus et impleri cernimus, et implenda confidimus. »

Au livre XVI, chap. 7, *Contre Fauste*, on lit ces paroles : « Omne quod (Moyses) scripsit de Christo est; id est, ad Christum omnino pertinet, sive quod eum figuris rerum vel gestarum, vel dictarum prænuntiet, sive quod ejus gratiam, gloriamque commendet. » On lit de plus que tout le royaume de la nation juive, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, ses personnes, ses rites, ses événements sont un grand prophète : « Totum illud regnum gentes Judæorum magnus quidem propheta fuit, quia et magni propheta fuit. » (*Ibid.*, lib. XII, cap. 14.) Conformément à ce principe, ce Père (*in psal.* VIII) et les autres (S. HIER., *Epist. ad Fabiol.*; S. BERN., Serm. 44 *in Cant.*), ont expliqué de Jésus-Christ en croix, le raisin porté et suspendu à un bâton. Les deux personnes qui portaient ce raisin, marquent les deux Testaments, ou la Synagogue et l'Eglise. Le sang du Sauveur est marqué par le vin qui coule du raisin, et qui est nommé en plusieurs endroits (*Gen.* XLIX *Deut.* XXXII; *Eccli.* X) le sang du raisin.

Pour confirmer ce que dit l'Ecriture, d'un raisin porté par deux hommes, dom Calmet dit, entre plusieurs autres choses : Pline assure que dans l'Afrique il y a des raisins de la hauteur de deux coudées... Il y a dans la Margiane des ceps de vigne que deux hommes pourraient à peine embrasser...

Le prince Radzivil étant à Alexandrie, on lui présenta des raisins de Rhodes, qui avaient trois quarts d'aune de longueur et des grains à proportion... Pour ne point froisser de semblables raisins, nous les ferions porter à deux.

Digitized by Google

volontés); le second était une tente (306) d'étoffe précieuse, enrichie de broderies; c'était un temple portatif, conforme à l'état voyageur des Israélites, et placé au milieu de leur camp; il avait trente coudées de longueur sur dix de largeur; Dieu y résidait, comme un empereur dans son prétoire, environné de son armée; il fut fait suivant le modèle qui avait été montré à Moïse sur la montagne, aux frais des Israélites qui y contribuèrent avec joie et même avec profusion, comme on le voit au *Livre de l'Exode*. Lisez-le, mes frères, vous ne saurez lequel admirer davantage, ou de la pieuse générosité des Israélites contribuant de leurs familles à la construction de ce tabernacle, ou des richesses de ses diverses parties, ou des leçons de tout ce que la foi sait en prendre.

Moïse invite le peuple à contribuer de ses biens à la construction du tabernacle, et aussitôt ce peuple apporte avec une volonté prompte et pleine, tout ce qu'il a de plus précieux; les femmes mêmes offrent leurs chaînes d'or, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, leurs bracelets, et leurs plus riches étoffes. Que cet empressement et cette profusion sont admirables dans un peuple, d'ailleurs attaché aux biens terrestres! qu'il est beau de voir des femmes donner à Dieu, de si bon cœur, des choses pour lesquelles trop souvent les personnes de leur sexe donnent même ce qu'elles ne devraient jamais donner pour rien! Que de Chrétiens, un tel exemple condamnera au jugement de Dieu! A la simple parole de Moïse, les Juifs contribuèrent de tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour la construction du tabernacle figuratif, et ils le firent avec une libéralité qu'on fut obligé de modérer; et nous qui possédons la vérité figurée, prodigues pour toutes autres choses, nous ne sommes resserrés que pour celles où s'il s'agit de l'honneur de Dieu, et du soulagement du prochain; quelle honte à notre siècle!

Cette leçon n'est pas la seule que nous font les richesses de l'ancien tabernacle; ce qu'il signifie en lui-même et en tout son contenu, nous en fait de la plus haute sagesse; lui-même nous avertit que le Seigneur habite au milieu de nous, et le pieux Israélite en le voyant, s'écrie: C'est ici le palais du Roi des rois: c'est ici qu'il donne ses ordres et qu'il écoute les prières de ses sujets.

Quatre sortes de rideaux couvraient ce tabernacle; des rideaux de fin lin retors, de couleur d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate, teints deux fois; des rideaux de poils de chèvre; des rideaux de peaux de mouton, et un voile de couleur d'hyacinthe. Les premiers figuraient les âmes vraiment vertueuses et chrétiennes, qui s'élèvent sans cesse vers Dieu par les gémissements d'une prière continuelle, et par l'ardeur de leurs saints désirs. Les seconds marquaient la mortification et la pénitence que nous devons pratiquer tout le temps que nous habitons en ce tabernacle de notre corps. Les troisièmes nous figuraient l'Agneau sans tache teint de son sang, et nous avertissaient de suivre notre divin Maître dans sa passion. Le quatrième, ou le voile qui séparait le saint du Saint des saints, nous invitait à nous soutenir dans nos prières, par une expérience humble et ferme des biens du ciel. Et le vestibule, l'arche, le propitiatoire, les chérubins, le chandelier d'or, l'autel des parfums, etc., que de leçons tous ces objets n'ajoutaient-ils pas aux précédentes?

Le vestibule et le parvis de ce tabernacle exposés aux injures de l'air, à la pluie, aux vents et aux orages, figuraient l'univers où les Israélites se trouvent confondus avec les gentils. La partie du tabernacle appelée le Saint où était l'autel des parfums, le chandelier d'or, la table des pains, et dont l'entrée n'était permise qu'aux prêtres, répondait au séjour des bienheureux, où personne ne peut entrer que les prêtres-rois. Enfin le saint des saints où reposait l'arche désignait ce sanctuaire, dont l'architecte n'est pas un homme mortel comme Béséléel l'était du tabernacle, mais Dieu qui l'a dressé par ses mains.

L'arche, placée au milieu de ce tabernacle, était un coffre de bois précieux (307) tout revêtu d'or par dedans comme par dehors, renfermant les deux tables de la Loi, avec de la manne dans un vase, et la verge d'Aaron (308). Au-dessus de cette arche il y avait un couvercle d'or, d'où le Seigneur rendait ses oracles, et qui pour cela était appelé propitiatoire. Sur ce couvercle étaient deux chérubins qui le couvraient de leurs ailes. Quel sens prophétique nous offrent ces objets? L'arche annonçait aux siècles futurs l'humanité de Jésus-Christ; le propitiatoire, sa divinité; et les chérubins, son empire sur les anges; ils annonçaient en figure ce que nous voyons des yeux de la foi en cet auguste tabernacle, Jésus-Christ, Dieu-Homme environné des anges ses ministres, et de là écoutant nos prières et exauçant nos vœux.

J'ai dit que le lieu où reposait l'arche, s'appelait le Saint des saints; il était séparé du lieu saint par un rideau de riche étoffe relevé en broderie; dans celui-ci il y avait d'un côté, un chandelier d'or à sept branches (309) destiné à éclairer le tabernacle; de l'autre côté, une table d'or, sur laquelle étaient douze pains qu'on changeait toutes les semaines, et qui étaient appelés pains de

(306) Ce nom nous rappelle l'expression de saint Pierre, qui appelle nos corps une tente.

(307) Ce bois précieux était de Setim. L'autel des holocaustes était aussi de ce bois, couvert de lames d'airain, il résistait au plus grand feu: ce qui justifie le nom d'incorruptible qui lui est donné. Le larix a la même propriété: j'ai du chanvre qu'on dit croître aux environs de Baréges, qui sort toujours des flammes aussi sain.

(308) Tostat croit qu'elle y conserva sa verdure, ses feuilles et ses fruits.

(309) Six sortaient deux à deux de chaque côté de la tige qui faisaient la septième; elles étaient ornées à distances égales de petites pommes et de fleurs de lis; au-dessus de ses sept branches étaient sept lampes d'un or très-pur.

Digitized by Google

propositions (310); au milieu était un autel d'or, appelé l'autel des parfums, parce qu'on y brûlait soir et matin un parfum d'excellente odeur. Que de nouveaux mystères dont ces objets sont le symbole! Au nom de ce chandelier à sept branches, qui ne se rappelle ce que saint Jean dit de Jésus-Christ dans l'*Apocalypse*, qu'il habite au milieu des sept lampes qui sont les Eglises et leurs pasteurs? A l'aspect de la table où sont les douze pains de propositions, qui n'aperçoit l'autel eucharistique où Jésus-Christ s'offre continuellement à Dieu son Père, par le ministère des prêtres de la loi nouvelle, sous l'espèce du pain? Entre la figure et la réalité il y a cependant cette différence avantageuse pour vous, mes frères, c'est qu'au lieu que les pains de propositions étaient réservés aux seuls prêtres, celui de l'Eucharistie se communique à tous les fidèles, afin qu'étant tous animés d'un même esprit, ils forment tous un même corps. Sur chaque pile des pains de propositions, était aussi un vase plein d'un encens très-excellent, afin sans doute que la fumée en montât au ciel, et que ces pains fussent ainsi consacrés à Dieu; mais ne peut-on pas dire aussi que cet encens et sa fumée figuraient la prière, car c'est elle assûrément que signifiait l'autel des parfums. L'autel était la figure de Jésus-Christ qui prie pour nous, et les parfums étaient le symbole des saints désirs que la grâce forme en nous, et dont la vive flamme s'élève vers Dieu, comme un encens d'odeur agréable. Ce mot autel suppose un sacrifice, et me conduit naturellement à l'histoire de ceux du premier Testament.

Moïse en avait ordonné de deux espèces, les uns étaient sanglants, et les autres non sanglants. Ceux-là étaient offerts, ou pour reconnaître le souverain domaine de Dieu, et alors la victime était toute consumée, et c'était un holocauste; ou pour remercier Dieu, lui demander quelque grâce, et acquitter quelque vœu, et alors la victime était partagée entre Dieu, le prêtre et l'Israélite à qui appartenait la victime, et c'était un sacrifice pacifique; ou pour expier quelque péché, et alors le sang de la victime était à Dieu, la chair au sacrificateur, sans que l'Israélite en emportât rien, et c'était un sacrifice expiatoire. Ces sacrifices s'offraient sur un autel appelé l'autel des holocaustes, lequel était placé hors le tabernacle et dans son parvis. Différentes victimes en étaient la matière, c'était tantôt des bœufs, de jeunes taureaux, des génisses, tantôt des boucs, des béliers, des agneaux, et tantôt des pigeons, des tourterelles et des passereaux.

Le sang de ces animaux pouvait-il donc, ou honorer la Majesté suprême, ou mériter ses grâces, ou expier le péché? L'Apôtre ne le nie-t-il pas formellement (311)? Les Juifs spirituels le niaient de même, et sans s'arrêter à tout l'appareil de ces sacrifices, pénétrant par la vivacité de leur foi au delà du voile, ils voyaient dans la multitude des victimes de l'Ancien Testament, l'unité et l'excellence de la victime du Nouveau; dans les sacrifices qui se faisaient avec effusion de sang, ils apercevaient le grand sacrifice du Calvaire, dans les autres, ils apercevaient celui de nos autels.

On peut mettre au rang de ces derniers, celui des pains de propositions, celui de la gerbe et des prémices des moissons qui devaient être offertes le lendemain de la grande fête de Pâques, celui des gâteaux, ou cuits au four, ou rôtis sur le gril, ou frits dans la poêle, ceux de pure farine, du vin, de l'huile (312), dont l'oblation accompagnait souvent les sacifices sanglants, celui du bouc émissaire, celui du passereau qu'on laissait envoler, et qui, par la liberté qu'il recouvrait, désignait très-bien celui qui a dit de lui-même : *J'ai été libre parmi les morts : « Inter mortuos liber. »* (*Psal.* LXXXVII, 6.) N'est-il donc pas évident que les sacrifices sanglants et non sanglants étaient des prédictions de celui de Jésus-Christ sur la croix d'abord, et sur nos autels ensuite.

Celui de la génisse rousse fixera ici de préférence notre attention. Elle s'immolait hors le camp, elle était totalement consumée par le feu, on en conservait les cendres pour les purifications; quand elles étaient prêtes, de finir, on en substituait de nouvelles en immolant une autre génisse; d'où vient qu'il n'y avait point de temps marqué pour son immolation. Tout Israélite pouvait faire les aspersions de ses cendres. Son sacrifice était donc sanglant dans son origine, mais non sanglant dans son usage; il était unique et commun à tous; il était universel et il entrait nécessairement dans toutes les purifications, dont aucune ne pouvait se faire sans le mélange de cette cendre mystérieuse; il était persévérant et perpétuel, se communiquant sans cesse et suffisant à tous; enfin l'application s'en faisait sur chaque criminel à mesure qu'il avait besoin d'être purifié. Qui ne voit donc en ce sacrifice celui de la croix et celui de la Messe (313)? Mais aussi, qui ne voit l'inefficacité de ce sacrifice, quand il lit (*Num.* XIX, 8-10) que la loi déclarait impur le prêtre qui avait sacrifié la génisse; impur celui qui l'avait brûlée; impur celui qui en avait amassé les cendres; impur celui qui, en les mêlant avec de l'eau vive, s'en lavait pour purifier un autre? Que cette déclaration marquait bien l'impuissance du sacrifice de cette génisse!

Une autre observation dont ce sacrifice et celui du bouc émissaire me présentent

(310) On les mettait six à six l'un sur l'autre, des deux côtés de la table; ils étaient faits de la plus pure farine avec de l'huile. Il y avait de petits bassins d'or pour poser ces pains sur la table et de petites écuelles d'or pour les couvrir par le haut.

(311) *Voy.* ses Epîtres *aux Galates* et *aux Hébreux*.

(312) L'huile signifiait l'onction du Saint-Esprit, dont Jésus-Christ, figuré par la farine et le vin, était plein.

(313) *Voy.* sur ce sacrifice le *Catéchisme de Montpellier*, t. III.

Digitized by Google

l'idée, c'est que les figures de l'Ancien Testament seraient imparfaitement remplies, si l'Eucharistie n'était un vrai sacifice de la loi nouvelle, comme les Catholiques le soutiennent, et comme les hérétiques le nient. Nous voyons bien dans le sacrifice de la croix la vérité figurée par les sacrifices sanglants, mais où trouverons-nous la vérité figurée par ceux de pure farine, du passereau qui s'envole, de la gémisse et du bouc émissaire, si elle n'est pas dans la sainte Messe?

Autre rite du Nouveau Testament que je trouve encore prédit par les symboles de l'Ancien, c'est le rite saint et sacramentel de la pénitence dont je trouve les règles dans les lois touchant les lépreux (314). J'y vois que le peuple, à ce tribunal, doit approfondir l'état du pénitent, chercher les secrètes raisons des fautes dont il s'accuse, examiner si elles viennent de surprise, de fragilité, d'inadvertance, ou si elles partent d'un principe mortel qui attaque la vie de l'âme pour le déclarer pur ou impur, exempt ou non exempt de la plaie contagieuse de la lèpre spirituelle. Dans le lépreux qui a ses habits déchirés, la tête nue et le visage couvert, qui est chassé du camp et qui crie : *Immonde, immonde*, je vois, au moins d'une manière confuse, les degrés divers de la pénitence publique autrefois en usage. Dans la bassesse de l'hysope, l'incorruptibilité du cèdre, et l'écarlate, ou dans l'espèce d'aspersoir que formaient ces trois choses réunies, et avec lequel on faisait l'aspersion du sang d'un passereau, je vois les dispositions d'humilité, de sincérité, d'amour que présuppose l'absolution. Enfin, dans toutes les précautions que prend le prêtre avant d'annoncer la guérison de la lèpre, je vois celle que le ministre de l'absolution doit prendre avant de la donner. Malheur à celui qui ne les prend pas! malheur aux pénitents qui craignent ceux qui les prennent! ils craignent de guérir, et ils ne guériront pas, ils mourront dans leur lèpre, ils seront éternellement séparés des élus, exclus du camp des bienheureux. C'est la triste prédiction que leur fait Moïse.

Prophète par les rites qu'il a établis concernant la lèpre, il l'a été aussi par les vêtements sacerdotaux dont il a prescrit la forme; parlons du ceux du grand prêtre (315).

Une robe de lin, et sur cette première, une seconde de couleur d'hyacinthe au bas desquelles étaient attachées des grenades et de petites sonnettes d'or entremêlées, jusqu'au nombre de soixante et douze; dessus cette robe, une sorte de dalmatique nommée éphod; sur les épaules de cette dalmatique, douze pierres (316) précieuses, six sur la droite où étaient gravés les noms des aînés de Jacob, six sur la gauche où étaient les noms des six plus jeunes; au-devant de l'éphod, un morceau d'étoffe en broderie, appelé le rational ou pectoral: sur cette pièce, douze pierres précieuses sur lesquelles étaient encore gravés les noms des douze fils de Jacob. Là même, l'urim et le tummin, deux signes par lesquels Dieu faisait connaître ses volontés quand on le consultait (317); sur la tiare, une lame d'or où étaient gravés ces mots : *La sainteté au Seigneur*. C'étaient là les principaux vêtements du grand prêtre. Instruisons-nous à l'école de saint Jérôme (Epist. 128, *Ad Fabiol.*), de saint Augustin (Quæst. 112 et 119 *in Exod.*), de saint Grégoire (*Pastor.* part. II), de Bède le Vénérable, et des leçons morales et prophétiques qu'ils lui faisaient à leur manière, car ils ne lui étaient pas donnés seulement pour lui attirer un respect plus profond, mais aussi pour l'avertir de ce qu'il devait être, et de ce que serait le vrai pouvoir des biens futurs.

La robe de fin lin lui marquait donc par sa pureté et sa blancheur, la justice et l'innocence requises pour le sacerdoce. La tunique de couleur d'hyacinthe ou de violet, signifiait un degré de perfection supérieur à celui des simples fidèles. Les grenades une figure du peuple fidèle représenté par des grains unis sous une même écorce. Les sonnettes d'or faisaient souvenir les prêtres que toutes leurs démarches devaient être édifiantes et ne pouvaient être cachées. L'éphod, par la variété de ses couleurs, et les richesse de sa broderie, désignait la variété et l'excellence des vertus sacerdotales. Les noms des douze tribus gravés sur des pierres précieuses, placés sur les épaules, rappelaient au souverain pontife qu'il devait porter sur ses épaules les faiblesses de ses frères, leurs ignorances et leurs iniquités; et de peur qu'il n'oubliât qu'il devait aussi les aimer et les porter dans son cœur, sur sa poitrine était la rational portant aussi les noms des douze tribus gravés sur l'onyx, l'émeraude et d'autres pierres également rares et précieuses. Là même étaient, dirai-je ces mots, ou ces signes? *urim*, c'est-à-dire *lumière*, et *tummin*, c'est-à-dire *perfection*, et il ne fallait que considérer ces deux simboles placés sur le pectoral pour lui apprendre qu'il dedevait être une lampe luisante et ardente. Enfin la lame d'or portant ces mots : *Sanctum*

(314) Mon lecteur me pardonnera facilement mon silence sur les dissertations des interprètes touchant l'origine de la lèpre et ses espèces; s'il les a lues, qu'y a-t-il vu d'intéressant pour la foi et pour les mœurs?

(315) Nous ne disons rien d'un grand bassin d'airain qui devait être rempli d'eau, et mis hors de l'entrée du tabernacle, afin que les prêtres se servissent de cette eau pour se laver les pieds et les mains, avant de faire leurs fonctions; cette cuve d'airain portée sur quatre bœufs en fonte, les avertissait de la grande pureté qui leur était nécessaire.

(316) Dom Calmet s'étend beaucoup sur ces douze pierres, sans nous en rien apprendre de certain.

L'examen des mots hébreux qui les expriment, est fort difficile, dit le P. Lamy, le succès en est fort douteux et fort incertain... Ce n'est pas un grand mal de se tromper sur des questions de cette nature.

(317) Etait-ce des signes séparés du rational? était-ce une lumière miraculeuse qui en sortait et annonçait ce qu'il fallait faire? On n'en sait rien.

Digitized by Google

Domino, « *La sainteté au Seigneur* (*Exod.* XXVIII, 36), » l'avertissait qu'étant tout consacré au Seigneur, il devait être saint en toutes ses actions comme en ses fonctions. N'est-ce pas, et à plus forte raison ce que nous devons être, nous qui sommes revêtus d'un sacerdoce incomparablement plus auguste que celui d'Aaron, nous qui avons l'honneur d'être associés à la prêtrise de Jésus-Christ?

Comme ce Jésus est le pontife dont Aaron était la figure, aussi tous les vêtements d'Aaron étaient les figures prophétiques de ses qualités éminentes. Ils annonçaient que nous aurions un pontife en qui seraient la doctrine, la perfection au souverain degré; un pontife juste et source de toute justice; sans tache et incapable d'en contracter; élevé au-dessus des cieux et toujours néanmoins proche de nous. Tel est le vrai Aaron, le pontife des biens futurs. C'est sur lui que les Israélites spirituels jetaient les yeux en lisant ces mots placés sur la tiare de leur grand prêtre : *La sainteté est au Seigneur* : « *Sanctum Domino.* » N'est-ce donc pas sur lui que j'ai dû tourner vos regards en vous parlant des habits sacerdotaux ordonnés par Moïse?

Prophète par ces saints habits dont il a prescrit la forme, il l'a aussi été par ses paroles jusqu'au dernier jour de sa vie où il a composé le cantique qui commence par ces paroles : *Cieux, prêtez l'oreille à ce que je vais dire, et que la terre écoute les paroles de ma bouche... Le bien-aimé de mon Dieu après s'être engraissé, a regimbé, il a abandonné Dieu, son créateur et son sauveur. Ces rebelles l'ont irrité par leurs abominations; ils ont sacrifié aux démons, à des dieux inconnus... Peuple ingrat, tu as abandonné le Dieu qui t'a donné la vie; tu as oublié le Seigneur qui t'a créé; il l'a vu, et, indigné de l'injure de ses enfants, il a dit... Ils m'ont piqué de jalousie en adorant ceux qui n'étaient pas des dieux, et moi je les piquerai de jalousie en aimant ceux qui n'étaient point mon peuple; je les irriterai en comblant de biens une nation insensée; je les accablerai de maux et je tirerai contre eux toutes mes flèches; l'épée ravagera tout au dehors et la frayeur au dedans.* (*Deut.* XXXII, 1-25.)

Ce n'est là qu'une partie des reproches et des menaces de Moïse en cet admirable cantique qui est moins pour ceux qui l'écoutaient alors que pour leurs descendants les plus reculés. Ce prophète, après avoir humilié et terrassé ce peuple, en lui annonçant les plus redoutables jugements de Dieu, le relève et le rassure par les promesses les plus consolantes et les moins attendues. Israël, je vous communique, mes frères, non les paroles, mais le sens de la prophétie, Israël, dit-il, sera incrédule, il le sera avec obstination, il le sera sans aucune apparence qu'il puisse changer; mais après que Dieu aura prouvé à toutes les nations, par une longue expérience, que l'endurcissement de ce peuple est invincible à toute autre main qu'à la sienne, il fera sentir quelle distance il y a entre un bras de chair et celui du Tout-Puissant. Voilà la promesse. Le serment solennel qui vient un peu après, regarde le jugement de Dieu sur les gentils au temps de la conversion des Juifs; jugement de justice sur les uns qui tomberont dans l'aveuglement en punition de leur orgueilleuse présomption; jugement de miséricorde, sur les autres qui sont ramenés à la foi à l'occasion du retour des Juifs, ou qui ayant été jusque-là dans les ténèbres de l'idolâtrie recevront avec docilité les vérités de l'Evangile. Ce qui confirme cette interprétation, c'est cette invitation : *Nations, réjouissez-vous avec mon peuple* (*Deut.* XXXII, 43) : car saint Paul s'en sert pour montrer qu'à la fin des siècles, il y aura entre les gentils appelés par grâce à l'Evangile, et les Juifs à qui cette grâce avait été promise, une union formée par la même foi et le même esprit de charité : d'où je conclus que Moïse voyait donc au quatrième âge du monde ce qui arrivera au dernier, qu'il était donc prophète.

Dirai-je trop en ajoutant maintenant qu'il a excellé entre tous les prophètes qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi jusqu'à Jésus-Christ? Sa prééminence a paru 1° en ce qu'il a opéré des prodiges qui surpassent ceux des autres prophètes. 2° En ce qu'aucun prophète n'a ni reçu, ni publié des révélations en aussi grand nombre. 3° En ce que toutes les fois qu'il le voulait, il interrogeait le Tout-Puissant, et il était sûr d'en recevoir réponse. 4° En ce que Dieu lui a parlé bouche à bouche, car voici ce que le Seigneur lui-même dit à Marie et à Aaron qui s'élevèrent contre Moïse : S'il y a parmi vous un prophète, moi qui suis le Seigneur, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe. Il n'en est pas ainsi de Moïse mon serviteur qui est fidèle dans toute ma maison : je lui parle bouche à bouche et il voit le Seigneur clairement et non sous des énigmes et sous des figures : *Palam et non per ænigmata et figuras Dominum videt* (318).

Mais, direz-vous, si Moïse voyait le Seigneur clairement pourquoi donc adressait-il à Dieu cette prière : Si j'ai trouvé grâce devant vous, faites-moi voir votre visage : *Ostende mihi faciem tuam?* (*Exod.* XXXIII, 13.) *Faites-moi voir votre gloire* : « *Ostende mihi gloriam tuam.* » (*Ibid.*, 18.) Il ne faut pas confondre ces demandes : les objets en sont différents. Par la première, Moïse demande seulement de connaître la volonté de Dieu et la voie dans laquelle le peuple doit marcher : cette réponse du Seigneur : *Je marcherai en personne devant vous*, le prouve. Par la seconde il demande de voir Dieu pur esprit, spirituellement, dit saint Augustin. Le mystère est facile à comprendre. Moïse voyai clairement le Seigneur (319) dans la forme

(318) *Num.* XII, 8. — Les paroles de l'*Exode* (XXXIII, 11) sont encore beaucoup plus fortes : *Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem.*

(319) Ou l'ange qui le représentait.

Digitized by Google

humaine dont il paraissait revêtu, mais cette vision ne lui suffisait pas encore; il portait ses vues et ses désirs beaucoup au delà; comme enfant d'Abraham; il soupirait après la félicité de l'autre vie, qui consiste à voir et à aimer Dieu éternellement. Plein de la confiance que lui avait inspiré ces paroles du Seigneur : *Vous avez trouvé grâce devant moi et je vous connais par votre nom* (*Exod.* XXXIII, 17); ajoutez, repliqua-t-il à ce Dieu bon qui a daigné lui parler, ajoutez à cette grâce celle de me faire voir la gloire ineffable que vous préparez à vos élus; montrez-moi du moins pour quelques moments l'éclat et la splendeur de votre visage, en attendant qu'il me soit permis d'en jouir pleinement et pour toujours. C'est ce que demandait Moïse (320). Le Seigneur lui répondit donc : *Je vous ferai voir* ma gloire ma puissance, et ma bonté en vous comblant de *toutes délices;* et en passant *devant vous je prononcerai le nom* ineffable *du Seigneur* qui vous fera comprendre qu'étant le maître de toutes choses et ne devant rien à personne, *je ferai miséricorde à qui je voudrai, et j'userai de clémence envers qui il me plaira,* (321) sans que ceux à qui je ne ferai point cette grâce puissent m'accuser d'injustice et de dureté.... *vous ne pourrez voir mon visage,* ni la gloire qui m'environne, car il est réglé dans mes décrets que... *nul homme ne me verra sans mourir; il y a* sur la montagne *un lieu où je me suis montré* à vous et où vous pourrez me voir en la manière qui vous convient: *vous vous tiendrez donc sur la pierre,* ou sur le marbre voisin de cet endroit, *et lorsque ma gloire passera, je vous mettrai dans l'ouverture de la pierre, et je vous couvrirai de ma main, jusqu'à ce que je sois passé,* de peur que l'éclat de cette gloire dont je suis environné, ne vous fasse mourir. *J'ôterai ensuite ma main et vous me verrez par derrière, mais vous ne verrez pas mon visage.* (*Ibid.*, 19-23.) Vous me verrez tel que je serai dans les temps postérieurs lors de mon incarnation, et non tel que je suis dans le sein de mon Père avant tous les siècles.

Saint Thomas (2-2, Quæst. 175) a prétendu, j'en conviens, que Moïse sur la terre avait joui un moment de la vision béatifique; je conviens encore que saint Augustin cité par le Docteur angélique, a paru incliné vers son opinion dans son ouvrage *Sur la lettre de la Genèse,* mais dans ses ouvrages postérieurs, il se décide formellement pour le sentiment contraire. *Quid vidit Moyses,* dit-il? (Tract. 3 *in Joan.*) *Vidit angelum,* etc. *Non erant illa substantia Dei.* Ce sentiment est celui des Pères antérieurs à celui de saint Augustin, de saint Irénée, d'Origène, etc.

Ce que Moïse demandait, et ce que les Israélites spirituels demandaient tous après lui, c'est aussi, mes frères, ce que nous demanderons ici nous-mêmes à leur imitation; c'est une première pratique que je désire être le fruit de ce discours.

Ecoutons ce prophète avec attention et respect : c'est la seconde à laquelle nous invitent Jésus-Christ et ses apôtres; Jésus-Christ quand il dit : *Si vous croyiez Moïse vous me croiriez aussi, parce que c'est de moi qu'il a écrit, que si vous ne croyez pas ce qu'il a écrit, comment croirez-vous ce que je vous dis?* (*Joan.* V, 16, 47) saint Pierre quand il dit : *Moïse disait à nos pères : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi, écoutez-le en tout ce qu'il vous dira; quiconque ne l'écoutera pas, sera exterminé du milieu du peuple* (*Act.* III, 22); saint Philippe quand il dit à Nathanaël, *vous avez trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi.* (*Joan.* I, 46.) Cédons, mes frères, à l'invitation de ceux qui nous font celle-ci : Etudions donc Jésus-Christ dans Moïse; écoutons ce que celui-ci nous dit de ce celui-là; c'est par ces pratiques que nous mériterons de voir ce grand prophète avec Elie et tous les saints, non plus sur ce Thabor duquel on passe au Calvaire, mais sur la montagne sainte figurée par le Thabor, mais dans ce ciel où Jésus-Christ se découvre dans toute sa gloire. *Fiat, fiat.* Ainsi soit-il.

INSTRUCTION X.

MOÏSE CONSIDÉRÉ COMME HISTORIEN.

Moyses... erat potens in verbis et in operibus suis.

Moïse... était puissant en paroles et en œuvres. (*Act.* VII, 22.)

Que ce Moïse ait existé, c'est, mes frères, une première vérité qui a passé pour constante chez tout un grand peuple, parmi tous ceux qui ont eu commerce avec lui; c'est un premier article dont un homme raisonnable et sensé doutera encore moins que de l'existence d'Alexandre et de César. Comment donc un Chrétien pourrait-il en douter? Combien de fois le nom de Moïse n'est-il pas cité dans le Nouveau Testament comme d'un homme qui a existé avec autorité et avec éclat? Jésus-Christ ne dit-il pas que Moïse a élevé le serpent d'airain? Saint Jean ne dit-il pas que la loi a été donnée par Moïse? Saint Paul ne dit-il pas que Moïse tenait la place de scribe dans la maison de Dieu? D'après ce peu de paroles tirées de l'Evangile, un Chrétien pourrait-il regarder Moïse comme un personnage fabuleux?

Que ce même Moïse ait écrit cet ouvrage que nous connaissons sous le nom de Pentateuque, c'est une seconde vérité que nous croirions superflu de démontrer ici après tant d'excellents traités qu'on a faits pour la soutenir (322). Depuis trois mille cinq cents

(320) Mon lecteur est sans doute curieux de savoir si Moïse fut exaucé, et il est juste de satisfaire sa curiosité : c'est en lui communiquant la réponse du Seigneur à Moïse, et les observations des Pères sur cette réponse, que je le contente de mon mieux.

(321) Saint Paul, dans son *Epître aux Romains* (IX, 15) cite ces paroles en parlant de l'élection des gentils et de la réprobation des Juifs.

(322) Le dernier est de l'abbé Duvoisin : Moïse auteur du *Pentateuque* Moïse historien véri-

Digitized by Google

ans, environ, c'est-à-dire depuis le siècle où nous croyons qu'il a été composé, les Juifs l'ont constamment reçu comme une production de celui dont il porte le nom. En vain pour engager ces hommes à rejeter le Pentateuque, leur diriez-vous qu'en le supprimant ils se déferaient de la loi la plus incommode et la plus gênante qui fût jamais; en vain leur ajouteriez-vous qu'ils y sont représentés sous les plus humiliantes images, tantôt comme indociles et rebelles, tantôt comme aveugles et endurcis, souvent comme ingrats et impies, ils ne cesseront d'en respecter le volume comme étant de Moïse leur chef et le fondateur de leur république; d'où leur est venu cet attachement inviolable sinon de la pleine conviction où ils ont toujours été que ce grand homme en était l'auteur?

Que cet auteur soit digne de nos éloges, il faut bien le penser, puisque l'Esprit-Saint, après l'avoir fait dans l'Ancien Testament (*Eccli.* XLV, 1-6), le répète encore dans le Nouveau, et dit de lui par la bouche de saint Etienne, qu'il était puissant en paroles et en œuvres : *Moyses... erat potens in verbis et in operibus suis* (*loc. cit.*) Que cet éloge lui est glorieux! que d'idées honorables à la mémoire de Moïse il renferme! Je vous en ai déjà développé neuf dans les discours précédents, je vous en développerai une dixième aujourd'hui en vous y représentant ce grand homme comme historien puissant en paroles : *Potens in verbis.* C'est le sujet de cet entretien.

J'appelle historien puissant en paroles celui qui est digne de foi en tout ce qu'il dit. J'appelle historien digne de foi en ce qu'il dit, celui qui a tous les talents naturels et propres à un bon historien, à plus forte raison celui qui a des secours surnaturels et capables de le rendre infaillible, celui qui fait servir ses talents et ses secours à l'édification de ses lecteurs et de là je conclus que Moïse a donc été historien puissant en paroles.

Car 1° il a réuni en sa personne tous les talents naturels et propres à faire un bon historien. Exigez-vous pour un bon historien qu'il soit sincère? Moïse l'a été; sa sincérité se laisse apercevoir à chaque ligne de ses écrits; il y parle des Hébreux d'une manière qui ne leur est nullement flatteuse; il y parle de lui-même sans affectation; il en dit le bien et le mal suivant les circonstances. Exigez-vous pour un bon historien qu'il soit singulièrement instruit des événements qu'il veut passer à la postérité, par le moyen de l'histoire? Moïse l'a été de ceux qu'il a consignés dans la sienne; ce qu'il y dit des Egyptiens il en était d'autant mieux informé qu'il avait été élevé dans toutes leurs sciences et leur sagesse (323); ce qu'il y dit de son peuple, voici comme il peut l'avoir appris. Son histoire prend celle du monde à sa naissance et la conduit à l'an 2553 environ. Elle se divise (324) en cinq livres qui sont ceux de la *Genèse* de *l'Exode*, du *Lévitique*, des *Nombres* et du *Deutéronome* (325). Les quatre derniers roulent sur des prodiges, ou qu'il a opérés lui-même, ou qui sont arrivés de son temps; par conséquent sur des faits qu'il connaissait parfaitement, et qu'il aurait pu écrire sans autres secours que ceux de ses sens, de sa mémoire et de la droiture.

Quant au *Livre de la Genèse* qui commence à Adam pour finir à Joseph, il lui a fallu d'autres secours, j'en conviens; mais aussi lesquels lui fallaient-ils qu'il n'ait eus? lui fallait-il une tradition bien sûre? il avait dans sa famille celle des événements arrivés depuis Adam jusqu'Amram son père qui a pu lui tenir ce discours : Je vous raconterai, mon fils, toute l'histoire de notre famille, selon que je l'ai apprise de Lévi mon aïeul. Il savait tout ce qu'il a dit d'Isaac son aïeul avec lequel il avait vécu trente-trois ans. Pour ce qui est d'Isaac, tout ce qu'il a dit à Lévi de l'histoire du monde, il l'avait appris de Sem avec lequel il avait vécu cinquante ans; et pour ce qui est de Sem tout ce qu'il a dit à Isaac, il en savait une partie de lui-même puisqu'il avait été témoin du déluge; il en savait une autre partie de Mathusalem son bisaïeul, qui savait tout ce qui précédait le déluge, d'Adam même avec lequel il avait vécu plus de deux cent soixante ans. C'est ce qu'Amram a pu dire à Moïse ce qui prouve que cinq bouches ont suffi pour transmettre à celui-ci tous les événements considérables depuis Adam jusqu'à lui. La chaîne de cette tradition vous paraît-elle bien longue? ses auteurs, Mathusalem, Sem, Isaac, Lévi et Amram ne sont-ils pas bien dignes de foi?

Outre que la mémoire des événements arrivés depuis le commencement du monde,

dique, Moïse législateur inspiré sont les divisions du savant auteur.

(323) Il n'est pas aisé de dire en quoi consistaient alors les sciences des Egyptiens.

(324) Cette division ne vient point de lui; celle des autres livres saints, en chapitres, ne vient pas de leurs auteurs non plus. Il est difficile d'en fixer le commencement, plus difficile encore de la faire remonter au delà du XI° siècle. La division par versets, telle que nous l'avons aujourd'hui est encore plus récente que la division par chapitres, on l'attribue à Robert Etienne en 1545, la ponctuation des Livres saints n'a de même rien d'assuré; on dit que ce furent les Manuces qui inventèrent les points et les virgules, et qui en commencèrent l'usage dans leurs belles éditions.

(325) Le premier s'appelle *Genèse*, c'est-à-dire *génération* ou *production* parce que Moïse y décrit la création du monde, celle d'Adam, sa chute, etc. Le second, *Exode*, c'est-à-dire *sortie*, parce que Moïse y décrit sa sortie d'Egypte. Le troisième, *Lévitique*, c'est-à-dire *livre de la loi*. Le quatrième, *Nombres*, parce que Moïse y fait le dénombrement des Israélites. Le cinquième, *Deutéronome*, ou seconde loi, ou *Récapitulation*, parce que Moïse y fait la récapitulation des livres précédents. Ces cinq livres réunis s'appellent *Pentateuque*, mot qui veut dire *cinq livres*.

Digitized by Google

était encore récente au temps de Moïse, à cause de la très-longue vie des hommes (326); outre qu'il pouvait savoir par la voie de la tradition, soit orale, soit écrite (car il pouvait y avoir du temps de Moise même, des écritures et des mémoires (327) de ce qui s'était passé auparavant), n'avait-il pas le secours de la révélation et de l'inspiration divine? Je m'explique, et en m'expliquant mon dessein est de vous donner l'idée la plus sublime des divines Ecritures et de vous insinuer pour elles le respect le plus profond,

Sous le nom de *révélation* j'entends la connaissance que Dieu communique à certains hommes de certaines vérités qu'ils ne pourraient découvrir par les seules lumières naturelles. Sous le nom d'*inspiration* j'entends l'action par laquelle Dieu donne à un auteur la volonté d'écrire, et le conduit de telle manière lorsqu'il écrit (328), qu'il lui fournit les mots, ou au moins les pensées et le préserve de tout danger de s'écarter de la vérité, soit dans les sens, soit dans les expressions. Ce que cet auteur ne connait pas parfaitement, Dieu le lui fait connaître distinctement, et ce qu'il sait, l'inspiration l'invite, elle le sollicite, elle le détermine à l'écrire, veillant sur lui, le conduisant et le précautionnant contre les méprises. C'est-ce que nous apprend cette expression de saint Pierre : *Les saints hommes de Dieu, étant poussés par le Saint-Esprit, ont parlé et écrit.* (*II Petr.* I, 21.) Voulez-vous des preuves de ce que dit ici le prince des apôtres? vous en trouverez dans les passages suivants : *Je serai dans votre bouche, et je vous apprendrai ce que vous aurez à dire.* (*Exod.* IV, 12.) *L'Esprit du Seigneur a parlé par ma bouche, et ses discours se sont communiqués par ma langue.* (*II Reg.* XXIII, 2.) *Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille, car c'est l'Etre suprême qui parle. Celui qui vous écoute, m'écoute.* (*Luc.* X, 16.) *Ce sera l'Esprit de mon Père qui parlera en vous.* (*Matth.* X, 20.)

Il s'agit là, direz-vous peut-être, de la prédication des vérités renfermées dans les Ecritures, et non des Ecritures mêmes. Eh! ne comprenez-vous pas que les Ecritures sont elles-mêmes une prédication? N'en concluez-vous pas que si leurs auteurs ont été inspirés pour parler aux hommes de leur temps, ils l'ont aussi été et à plus forte raison pour écrire aux hommes des siècles futurs. Ainsi l'a toujours entendu l'Eglise, et lorsqu'elle présente les saints Evangiles aux hommages de ses ministres, elle leur dit : Voilà les paroles saintes : *Hæc sunt verba sancta :* et ce qu'elle dit du livre des Evangiles, elle le dit également de tous les autres, c'est pourquoi elle les appelle non-seulement *saints*, mais divins, mais *adorables : « Sancta adoranda.»*

Ces termes, dont l'Eglise se sert dans ses conciles pour désigner les Ecritures, se retrouvent dans les écrits des saints Pères, Tertullien dit, qu'il adore la plénitude de l'Ecriture. Saint Clément d'Alexandrie dit que Dieu seul est notre maître, et que l'Ecriture est véritablement divine. Saint Augustin s'expliquant sur le même sujet assure ces trois choses : 1° Que la mémoire des écrivains sacrés a été conduite par le Saint-Esprit, en sorte qu'ils n'ont pu tomber dans un seul défaut de ce côté-là ; 2° que tous les prophètes ont parlé par le même Esprit ; 3° que le Seigneur est le créateur des Livres saints comme des cieux, qu'ils sont un ciel où il a dépeint ses perfections comme dans celui qui couvre nos têtes. Pouvait-il dire plus clairement que tous les Livres saints sont inspirés?

Allons plus loin encore, ne nous bornons pas à prouver que tous les livres de la Bible, que toutes les parties de ces livres, que toutes les pensées de ces livres sont inspirées ; après avoir établi ces principes dont les théologiens conviennent, montrons avec la Faculté de Louvain, que les expressions mêmes de ces livres ont été dictées par le Saint-Esprit. Il paraît que ce sentiment avait prévalu jusqu'au IX° siècle ; c'était l'opinion de saint Justin et de saint Grégoire. Le premier comparait l'Esprit-Saint à un archet descendu du ciel pour faire retentir sur la terre les divins oracles ; le second le comparait à un scribe, et l'écrivain sacré à la plume dont le scribe se sert, et il justifiait sa comparaison par ces paroles de David : *Ma langue est comme la plume d'un écrivain qui écrit très-vite.* (*Psal.* XLIV, 2.) Les mots que peint une plume, ne viennent-il pas de celui qui la manie? Donc les mots dont les écrivains sacrés se sont servis pour graver leurs pensées, viennent de l'Esprit-Saint qui les dirigeait comme le scribe dirige sa plume, et c'est ce que saint Irénée dit positivement des livres de Moïse. Les lettres, dit-il (lib. IV), sont de Moïse, mais les paroles sont de Jésus-Christ : *Moysis litteræ, verba sunt Christi* (329). Je laisse l'autorité de saint Irénée pour lui substituer celle de Moïse même, et vous proposer ce raisonnement.

(326) Tel qui était éloigné d'un fait arrivé depuis 2,200 ans, pouvait le savoir aussi facilement qu'un prince peut savoir les révolutions arrivées dans sa maison depuis deux siècles environ.

(327) Si Moïse s'est servi de ces mémoires, il faut dire qu'il a été inspiré d'écrire ce qu'il en a extrait. Une lumière surnaturelle qui l'aurait seulement déterminé à choisir un mémoire plutôt qu'un autre, n'aurait été qu'une simple assistance et non une inspiration; son livre par conséquent n'aurait pas été inspiré; ce qui serait une erreur incontestablement.

(328) Ou à un orateur la volonté de parler, etc.

(329) On voit aussi, par divers passages, que Dieu a ordonné aux prophètes d'écrire leurs révélations, tels sont le vers. 14 du chap. XVII de l'*Exod*, et le vers. 19 du chap. XXXI du *Deutéronome*. Ici Dieu dit à Moïse et à Josué : *Nunc itaque scribite vobis canticum istud* (c'est l'*Audite cœli* qu'il oblige les Juifs d'apprendre par cœur, et de chanter souvent, quoiqu'il leur reproche tous leurs vices grossiers); *et docete filios Israel, ut memoriter teneant et ore decantent.*

Digitized by Google

Un livre est certainement inspiré lorsque son auteur le donne sous ce titre, et qu'il en assure la vérité par des miracles incontestables. Or, Moïse auteur du Pentateuque, a donné son livre comme inspiré. Partout il déclare que Dieu se révélait à lui; partout il avance que Dieu lui avait ordonné de publier ses lois. Moïse a assuré la vérité de ses écrits par des miracles incontestables, nous l'avons prouvé, donc son livre est un livre inspiré. L'inspiration n'était-elle pas un secours suffisant pour lui découvrir la vérité des faits qu'il a consignés dans son histoire pour le préserver de toute erreur? Ce serait ici le lieu de le venger de celles que les nouveaux incrédules lui imputent; mais n'est-il pas vengé suffisamment par cette remarque seule, que depuis, beaucoup plus de trois mille ans, il est révéré comme un écrivain sacré? D'ailleurs, ne serait-ce pas déshonorer cette chaire, que de vous y entretenir d'objections, dont la frivolité, la fausseté, le blasphème forment les principaux traits (330)?

Une réflexion plus digne d'elle et plus édifiante pour vous, est celle qui naît de ce principe, *que les écrits de Moïse sont divinement inspirés*, que toutes les pensées en sont divines, que toutes les paroles en sont adorables. Ce qui suit de là, mes frères, c'est que nous devons lire ces écrits avec foi comme étant infaillibles; avec respect et adoration, comme contenant la parole de Dieu; avec un empressement toujours nouveau, comme cachant un trésor où sont toutes les richesses de l'esprit; avec une intention pure et dans le dessein de nous édifier. Puisque l'historien sacré n'en a pas eu d'autres en les écrivant, nous l'avons déjà vu en examinant (331) le plan général, et nous allons encore le voir, en considérant le style.

Il n'est ni affecté, ni recherché; il n'a ni ces tours, ni ces expressions, ni ces dispositions ingénieuses qui décèlent les faiblesses et les passions des auteurs humains. Comme c'est à des hommes et à toutes sortes d'hommes qu'il parle, son langage est simple, naïf et proportionné à chacun d'eux; et comme c'est de Dieu qu'il parle, il en dit les choses les plus sublimes et les plus magnifiques. Quoi de plus sublime et de plus magnifique que ces premières paroles de la Genèse? *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre : il dit et la lumière fut.* (*Gen.* I, 1, 3.) Point de doute, point d'opinion, point de système dans ses écrits; tout y est certain et digne de la foi la plus ferme, ils ont de plus ce rare mérite, qu'eux seuls peuvent nous instruire solidement de l'histoire des siècles qu'ils embrassent. Qu'en savent ceux qui ne l'ont étudiée que dans celle ou des Egyptiens, ou des Assyriens, ou des Grecs, ou des Chinois? qu'en savent ceux qui ne l'étudient que dans les écrivains modernes? jusqu'où ceux-ci ne s'égarent-ils pas dans leurs pensées, lorsqu'ils perdent de vue les livres de Moïse (332)? Ils sont, ces livres, comme la boussole que doivent toujours avoir devant

(330) De ces paroles et des remarques qui les précèdent, il est aisé de conclure ce que vaut 1° le livre intitulé : *Conjectures sur la Genèse*, ou Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît qu'on s'est servi pour composer le livre de la *Genèse*. (Il parut en 1753.) 2° Cette thèse qui fut soutenue la même année à Paris : On peut conjecturer à l'exemple de Le Cène, que le *Livre de la Genèse* écrit par Moïse, est composé de divers fragments d'histoires authentiques qui avaient été écrites avant lui.

Pour mieux entendre le sens de cette proposition, il faut se rappeler que l'auteur unique cité sous le nom de Cenius est Charles Le Cène, ministre protestant, socinien déclaré, dont la Bible française donnée en 1741, fut condamnée dans un synode de ministres protestants, comme étant une copie infidèle de la parole de Dieu.

(331) Instr. 6, sur les quatre derniers livres de Moïse.

(332) Les incrédules disent 1° : la mort et le sépulcre de Moïse sont rapportés chap. XXXIV du *Deutéronome*.

R. Philon, Josèphe et d'autres Juifs prétendent que Moïse a écrit ce qui concerne sa mort et son sépulcre, par un esprit prophétique; mais une seconde réponse plus commune et plus solide est que cette narration a été ajoutée par Josué, ou par Esdras, ou par la Synagogue, pour rendre l'histoire du Pentateuque complète. On peut confirmer cette réponse en disant, que probablement le dernier chapitre du *Deutéronome*, est le premier du *Livre de Josué*, l'auteur de la distribution des livres, des registres, ayant rapporté à d'autres ce qui appartenait au livre de Josué.

Ils disent 2° : l'auteur de la *Genèse* dit (XII, 6), en parenthèse, *les Chananéens habitaient alors cette terre* de la Palestine. Il suppose, en parlant ainsi, qu'ils ne l'habitaient donc plus; il n'est donc pas Moïse, du temps duquel ils l'habitaient encore.

R. Rien n'empêche de dire, ou que cette parenthèse aura été ajoutée depuis la mort de Moïse, ou que le sens est que les Chananéens étaient déjà dans la Palestine bien avant Moïse, et lorsqu'Abraham passa par la terre de Sichem, car c'est de ce temps et de ce passage qu'il s'agit, chap. XII, vers. 6, et la phrase hébraïque est susceptible de ce sens.

Ils disent 3° : chap. XXXVI de la *Genese*, vers. 31, il est écrit : *Voici les rois qui ont régné dans le pays d'Edom avant que les enfants d'Israël eussent un roi.* Donc, concluent-ils, du temps de l'écrivain il y avait des rois en Israël, donc cet écrivain n'est pas Moïse.

R. Quelques-uns disent que Moïse en cet endroit, a parlé par esprit prophétique, des rois qui devaient régner en Israël; d'autres ne trouvent nul inconvénient à dire que ces paroles concernant les rois d'Israël, ont été ajoutées.

Mais, dit-on, là même on rapporte le nom de huit rois qui avaient régné dans l'Idumée au temps de l'historien; or il ne pouvait y avoir eu huit rois depuis Esaü chef des Iduméens, jusqu'à Moïse.

Pourquoi donc cela eût-il été impossible, vu surtout que ces rois ne sont pas des enfants qui succèdent à leurs pères, mais des personnes de différents pays, qui s'emparèrent l'un après l'autre du gouvernement?

Il disent 4° : au chap. XII, du *Deut.*, vers. 12, il est écrit que les enfants d'Esaü habitèrent en Seïr après avoir fait passer au fil de l'épée les Hévéens, *comme les Israélites avaient fait* dans la terre de leur possession. Moïse aurait-il pu dire ceci, lui qui était mort avant l'expulsion des Chananéens?

R. On peut dire qu'il n'était pas mort avant l'ex-

Digitized by Google

les yeux, ceux qui traitent des antiquités du monde; ils sont les seuls qui puissent nous en donner une connaissance certaine.

On peut dire d'eux en particulier, ce que saint Augustin (*De doctr. Christ.*, lib. II, cap. 42) dit des Ecritures saintes en général, que comme tout l'or et l'argent que les Israélites apportèrent de l'Egypte, n'étaient rien en comparaison de ces richesses prodigieuses dont Dieu les combla dans Jérusalem, principalement sous le règne de Salomon; ainsi tout ce qu'on peut prendre de plus utile des livres des païens, n'est rien si on le compare avec les trésors de la vérité que Dieu a renfermés dans son Ecriture sainte, la seule qui soit exempte d'erreur, la seule qui nous découvre toutes les erreurs, la seule qui nous apprenne à discerner les vérités qui se trouvent dans les autres livres : *Nam quidquid homo extra didicerit, si noxium est, ibi damnatur; si utile, ibi invenitur*... Que de motifs nous engagent à préférer l'histoire de Moïse à toutes les histoires faites sur la matière qu'il a traitée?

Outre qu'elle est de toutes la plus ancienne, la plus fidèle, la plus certaine, la plus précise et la plus savante; outre que vis-à-vis d'elle, toutes les imaginations des savants ordinateurs de cet univers, paraissent singulièrement ridicules; outre que le récit de l'historien sacré est aussi simple et vrai que celui des naturalistes qui s'en éloignent, est composé et fabuleux; outre que son sens littéral nous instruit de ce qui s'est passé dans les siècles les plus reculés, son sens anagogique nous indique le lieu où nous devons tendre; son sens allégorique ou prophétique, nous découvre ce que nous devons croire; son sens moral nous apprend de plus ce que nous devons faire (333). Vous l'avez vu dans l'instruction précédente, où je vous ai parlé de Moïse comme prophète.

pulsion des Chananéens qui habitaient la partie de la Palestine qui échut aux tribus de Ruben et de Gad. D'ailleurs il n'y a point d'inconvénient à avancer que ceci est une explication ajoutée au texte, laquelle ne fait point partie de l'histoire.

Ils disent 5° : au chap. XVI, vers. 35, de l'*Exode*, il est écrit que *les enfants d'Israël mangèrent de la manne pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans la terre promise;* ne sont-ce pas les paroles d'un auteur qui écrit après l'entrée dans la terre de promission?

R. Non, car ceci peut être une addition.

Ils disent 6° : au chap. III du *Deutéronome*, il est écrit, qu'on montrait encore le lit de fer d'Og, roi de Basan. Le mot encore, suppose qu'il y avait un long temps écoulé depuis cette mort.

R. Oui, il y avait déjà du temps écoulé depuis cette mort, lorsque Moïse écrivait; c'est pour faire croire à la postérité ce qu'il disait de la grandeur d'Og, qu'il rapportait les dimensions de son lit, prodigieusement long.

Il disent 7° : au chap. III, vers. 14, du *Deutéronome*, il est écrit des bourgs de Jaïr : *Ils en portent le nom jusqu'à présent.*

R. Ceci est probablement une parenthèse ajoutée après coup.

Ils disent 8° : on trouve dans le *Pentateuque* des noms de ville et de pays, qui n'ont été en usage que depuis la mort de Moïse.

R. Il est possible que les noms anciens dont Moïse s'était servi, aient été ajoutés, afin de rendre sa narration plus intelligible à ceux à qui les anciens noms de ces villes et de ces pays n'étaient pas connus.

Ils disent 9° : l'écrivain sacré loue Moïse, donc il n'est pas à Moïse, à moins qu'on ne dise que Moïse s'est loué lui-même.

R. Les louanges que Moïse se donne ne sont pas excessives; il a pu, sans blesser la modestie, se dire le plus doux des hommes, etc., etc.

Ils disent 10° : au chap. XXX, vers. 13, de l'*Exode*, l'écrivain dit qu'on payera un demi-sicle selon la mesure *du temple;* il y avait donc un temple, du temps de cet écrivain. Or, il n'y en avait point du temps de Moïse. Donc ce n'est pas Moïse qui a écrit l'*Exode*.

R. Le mot *temple* dans notre Vulgate est mis pour celui de *sanctuaire;* et ce qui le prouve, c'est que le dernier mot se lit dans les versions syriaques, arabiques, des Septante, etc., ainsi que dans le texte original.

Ils disent 11° . que l'auteur du Pentateuque défend de manger des griffons oiseaux fabuleux, et que Moïse était trop éclairé pour porter une semblable défense.

R. Les griffons décrits par les poëtes peuvent être fabuleux; ceux dont il est parlé au *Lévitique* et au *Deutéronome* sont très-réels. Voy. l'*Hist. de l'Académie des sciences*, à l'année 1685, par M. Duhamel.

Ils disent 12° : que faire Moïse auteur du *Pentateuque*, c'est supposer l'invention des lettres dès ce temps.

R. Une première preuve, que dès lors elles étaient inventées, c'est qu'en Josué (c. XV) nous voyons une ville appelée *ville des lettres*, Cariat-Sepher. Une seconde, qui se tient d'une opinion commune est que Cadmus, 100 ans avant Moïse, porta les lettres en caractères phéniciens chez les Grecs.

Ils disent 13° : par l'Ecriture même il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du temps du roi Josias, c'est-à-dire, 1167 ans après Moïse. *Voy.* le *Dict. phil.*, art. *Moïse*.

R. 1° Nous prions quiconque a lu l'histoire du peuple de Dieu, de nous dire quel est le temps où la loi de Moïse n'a pas été connue, citée, pratiquée chez les Hébreux, depuis Moïse même jusqu'à nous. 2° Pour ne point anticiper sur les matières, renvoyons nos lecteurs à nos dernières instructions sur les *Quatre livres des Rois*, articles : *Manassès* et *Josias*.

Il y a encore quelques autres objections tirées d'une prétendue diversité de style dans ses cinq livres, d'où on conclut qu'ils ne sont qu'une compilation d'anciens Mémoires composés par Moïse et par d'autres écrivains; mais sans nous arrêter plus longtemps à ces difficultés, nous finirons nos observations sur ce qu'on peut objecter contre l'antiquité du Pentateuque par cette dernière, que les conjectures de nos adversaires prouvent seulement qu'il y a quelques noms de villes et de pays changés, quelques mots insérés pour éclaircir quelques difficultés, etc., etc., et que, comme dit saint Augustin, quand le ciel tonne, les grenouilles doivent se taire; *Cœlum tonat, ranæ conticescant.*

Voy. quelques autres objections résolues sur les *Nombres*, pag. 542 de la Bible d'Avignon, pag. 66 de Dupin, où elles sont rapportées.

(333) Ces quatre sens principaux de l'histoire sainte sont exprimées dans ces deux vers :

Littera gesta docet, quæ credas, allegoria.
Moralis quid agas, quo tendas anagogia.

Digitized by Google

Ce qui me reste à vous dire pour compléter son éloge, c'est qu'il a apparu avec Elie sur le Thabor, à la transfiguration de Jésus-Christ, pour déposer en sa faveur, c'est qu'il est aujourd'hui notre protecteur dans le ciel, et qu'il y aide de son suffrage ceux qui le lui demandent pour comprendre, aimer et pratiquer la partie dogmatique et morale de ses divins écrits.

Accordez-le-nous donc, puissant intercesseur, nous vous le demandons par ce zèle que vous avez eu pour la gloire du grand Jéhova; au lieu de cette tente que saint Pierre voulait vous dresser sur la montagne sainte, nous vous prions de nous en dresser une où nous puissions habiter et louer avec vous ce Jésus qui fait le bonheur des saints. *Amen.*

LIVRE DE JOSUÉ.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

DÉSIR DU CIEL.

Josué, I, II, III, IV.)

Et (334) factum est post mortem Moysi servi Domini ut loqueretur Dominus ad Josue filium Nun, ministrum Moysi.

Après les trente jours de deuil de la mort de Moïse serviteur du Seigneur, le Seigneur parla a Josué fils de Nun (335), *ministre de Moïse.* (*Josue* I, 1.)

L'Etre suprême est, mes frères, d'une intelligence qui prévoit tout, d'une sagesse qui dirige tout, d'une puissance qui ordonne et exécute tout. En lui est cachée et par lui se développe la destinée des temps, des lieux, des peuples de tous les temps et de tous les lieux; il est la cause première, universelle et finale des événements de ceux-mêmes qui semblent le plus dépendre de la liberté des hommes. Le livre que je commence à vous expliquer aujourd'hui établit ces dogmes religieux autant qu'aucun autre de notre Bible sainte; car quelle histoire lisons-nous dans les vingt-quatre chapitres qui le composent et surtout dans les douze premiers (336)? quelle victoire y célébrons-nous? La victoire des Israélites sur les Chananéens; victoire promise à Abraham plus de trois siècles avant qu'elle n'arrivât; victoire préparée peu à peu par les crimes de ces idolâtres; victoire exécutée par la justice du Seigneur, lorsque la mesure de l'iniquité de ces peuples a été remplie; victoire instructive qui nous apprend l'art de combattre les ennemis de notre salut; victoire effrayante qui nous représente le Dieu des miséricordes changé en un Dieu cruel pour ceux qui ont poussé sa patience à bout; victoire qui exige l'hommage de notre foi et qui la mérite ayant pour principal auteur l'Esprit-Saint, et pour écrivain très-probablement Josué lui-même (337); victoire enfin dont un effet actuel peut être d'exciter en nous le désir du ciel.

C'est, mes frères, le désir que je me propose de ranimer en vous en ce premier discours sur le *Livre de Josué*. Il est de l'ordre qu'après vous en avoir parlé dans les discours précédents (338), qu'après l'avoir considéré, ce désir, par rapport à la foi qui le précède et par rapport à la recherche qui le suit, je le considère dans les principes qui le soutiennent

PREMIER POINT.

Que de figures agréables et différentes se présentent à moi à l'ouverture du *Livre de Josué!* Je vois dans sa personne la figure de Jésus Christ le vrai *Josué;* il fut d'abord appelé *Osée*, nom qui signifie *Sauveur*, et ensuite *Josué*, nom sui signifie *Sauveur donné de Dieu*, et qui nous invite déja à le considérer comme l'envoyé de celui en qui s'est rencontré, non plus l'ombre, mais la réalité du Sauveur du monde. Ce n'est pas seulement par son nom, dit saint Jérôme (*Epist. ad Paul.*), c'est encore par ses souffrances et ses actions qu'il porte la figure de Jésus-Christ. Ainsi lorsque sous Moïse il souffre la contradiction des espions de la terre, il représente la terrible contradiction que Jésus-Christ a soufferte de la part des pécheurs; ainsi lorsqu'il passe le Jourdain qu'il détruit tous les royaumes de ses ennemis, qu'il partage à un peuple victorieux toute la terre de Chanaan, il représente ce qui se passe d'une manière spirituelle dans l'Eglise de la terre, aussi bien que dans celle du ciel; ainsi lorsqu'il met à

(334) Cette conjonction, et, que la langue latine comporte mieux que la française, avertit ici que le *Livre de Josué* est la suite de l'histoire contenue aux cinq livres de Moïse.

(335) Ce Josué fils de Nun, était de la tribu d'Ephraïm.

(336) Ce livre a trois parties : dans la première qui va jusqu'au chap. XII, il est parlé des victoires du peuple de Dieu. Dans la seconde, qui va jusqu'au chap. XXII, il est parlé de la distribution de la terre de Chanaan. Dans la troisième qui va jusqu'à la fin, il est parlé du renouvellement de l'alliance.

(337) C'est le sentiment le plus commun parmi les anciens et les modernes. Celui de saint Isidore de Tostat, de Vatable, etc., l'auteur de la syncope attribuée à saint Athanase, et Théodoret ne croient pas qu'il soit de Josué; ceux qui soutiennent cette dernière opinion, l'appuient de quatre sortes d'arguments qu'on peut voir avec leur solution dans Dupin, qui paraît avoir traité ce point avec le plus d'ordre, et qui le termine en disant : On ne doit ni assurer que Josué soit l'auteur de ce livre, ni le nier comme une chose entièrement certaine.

(338) Prêchés dans l'oct. de la Toussaint.

Digitized by Google

mort les rois chananéens, il représente Jésus-Christ foulant les sceptres et les têtes mêmes des rois impies à la fin des siècles ; ainsi lorsqu'il fait l'office de juge, de conducteur et de pasteur du peuple de Dieu il représente Jésus-Christ chef invisible du peuple nouveau qu'il s'est acquis par les combats et ses victoires. S'il est glorieux à un ambassadeur de représenter le roi qui l'envoie, quelle gloire n'est-ce pas pour Josué d'avoir été une image si expresse du Roi des rois? mais surtout quelle gloire n'est-ce pas pour lui d'avoir été la vive image de ses vertus, de son humilité de sa docilité, de sa douceur, de son zèle pour introduire et entrer lui-même dans la terre promise?

Je vois dans le peuple qu'il conduit la figure du peuple chrétien; je vois dans la terre où il conduit son peuple, la figure du ciel où notre Jésus nous conduit; je vois dans une étrangère à qui il fait grâce, la figure des gentils qui seront associés à la nation sainte ; je vois dans les vifs désirs que les Israélites ont de posséder la terre promise, la figure des désirs que nous devons avoir de posséder la véritable terre de promission; enfin je vois dans les motifs qui animent les désirs de ceux-là, la figure des motifs qui peuvent exciter et affermir l'espérance que nous avons de la vie future. Où les vois-je, ces motifs? dans la bonté de Dieu, dans sa sagesse et dans sa puissance. Dans sa bonté qui veut, dans sa sagesse qui fait, dans sa puissance qui peut nous procurer les grâces du salut, sans en être empêchée par aucun obstacle, me trompé-je! ne ramènerai-je pas en vous le désir du ciel en vous proposant de si pressants motifs de le désirer.

Dieu veut votre salut, il vous veut les grâces qui y conduisent, première proposition que j'ai à vous développer. Vous avez, je le suppose, erré çà et là pendant quarante ans, dans un désert affreux; vous avez maintenant sous les yeux la région délicieuse qui vous était promise et vers laquelle vous tendiez depuis si longtemps; mais un grand fleuve vous en sépare; mais ce fleuve est de plus bordé d'ennemis attentifs, puissants et bien déterminés à en défendre le passage. Dans ce moment où vous êtes froissés entre les mouvements opposés de la crainte et de l'espérance, le Seigneur vous renouvelle ses anciens engagements; il vous assure de sa protection; il vous instruit des conditions dont il fait dépendre ses effets. *Levez-vous*, vous dit-il; *passez ce fleuve ; entrez dans ce pays promis aux enfants d'Israël; en quelque lieu de cette terre que vous alliez, partout où vous aurez mis le pied, je vous livrerai ce lieu ; vos limites seront depuis le désert* de Sin du côté du midi, *et le Liban* du côté du septentrion, *jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate* du côté de l'orient; ainsi vous posséderez *tout le pays des Héthéens*, et des autres peuples de la terre de Chanaan depuis la partie orientale, jusqu'à la mer Méditerranée, appelée *la grande mer qui regarde le soleil couchant ; nul de ces peuples ne pourra vous résister*, tant que vous observerez avec fidélité, la loi que je vous ai donnée. *Je serai avec vous comme j'ai été avec Moïse; je ne vous abandonnerai point; soyez fermes et courageux; ne vous détournez point de ma loi, ni à droite, ni à gauche, afin que vous fassiez avec intelligence* et avec succès *tout ce que vous avez à faire. Que le livre de cette loi soit continuellement à votre bouche; ayez soin de la méditer jour et nuit :* ce sera alors que vous rendrez votre voie droite et heureuse, et que je vous y conduirai avec intelligence et succès : *Tunc diriges viam tuam, et intelliges eam.*

C'est, je le suppose, le Seigneur qui vous parle ainsi dans la plaine de Sétim (339); et lorsque vous apercevez les riches et riantes régions qui vous ont été promises, faut-il vous le demander? la bonté qu'il vous témoigne en vous tenant un langage si consolant ne ranime-t-elle pas votre désir? passons de la figure à la chose figurée.

Déjà depuis bien des années, nous voyageons dans le désert brûlant de ce monde, et il est dangereux que l'ennui ne nous saisisse, que la tristesse ne nous abatte, que le désir de la terre de promission ne se ralentisse en nous, au moment même où nous en sommes plus près : levez-vous, nous dit le vrai Josué, de peur que nous ne succombions à ce danger; levez-vous, portez vos regards vers le ciel que j'habite; voyez en l'étendue; considérez-en les beautés et les richesses; elles vous sont destinées, et jusqu'à ce que vous en jouissiez, *je ne vous laisserai point, je ne vous abandonnerai point;* je ferai avec vous comme votre lumière pour éclairer vos ténèbres, comme votre force pour soutenir votre faiblesse, comme votre bouclier pour repousser les traits de vos ennemis : ce que j'exige de vous, c'est que vous méditiez ma loi jour et nuit : *Non recedet volumen legis hujus ab ore tuo, sed meditaberis in eo diebus et noctibus.* Ce que je vous demande encore, c'est que vous suiviez ma loi, comme le voyageur pressé suit son chemin sans s'en écarter d'un seul pas, d'une seule ligne. Enfin une troisième condition que je vous impose, c'est que vous ayez le courage que je vous ordonne d'avoir, et dont je vous donne la grâce, en vous le commandant : *Ecce ego præcipio tibi, confortare et esto robustus.*

A ces conditions, mes frères, le vrai Josué nous promet d'être toujours avec nous; il nous promet de nous procurer tous les secours nécessaires dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel; il nous promet de nous introduire dans ce royaume céleste dont celui des Israélites était la figure : il nous aime tellement qu'il veut bien nous marquer les conditions auxquelles cette pro-

(339) Sétim était dans la terre de Moab, il échut ensuite aux Rubénites; il n'était pas loin du Jourdain, ni de son embouchure dans la mer Morte.

Digitized by Google

tection est attachée : ne les accepterons-nous pas? nous plaindrons-nous de leur difficulté? dirons-nous, par exemple, qu'il est trop difficile de méditer jour et nuit la loi du Seigneur? hé! ne pourrons-nous pas dans une condition privée, ce que pouvaient le roi David et Josué conducteur du peuple de Dieu? dirons-nous dans un ministère public que la loi du Seigneur n'est pas toujours la règle d'une saine politique, que quelquefois la bonne politique permet, par exemple, l'usure que la loi divine défend? de ce que la politique ne se règle pas toujours sur elle, s'ensuit-il qu'elle ne doive pas s'y régler? Raisonnons mieux, mes frères, disons que les avantages temporels les plus grands ne rendent pas licite ce qui est illicite selon la loi de Dieu; étudions continuellement cette loi, et faisons-en la règle de notre conduite, remercions Dieu de nous l'avoir donnée; espérons qu'il nous donnera avec elle les grâces de l'accomplir, et pour exciter de plus en plus ce dernier sentiment.

Après avoir considéré la grande bonté de Dieu envers nous, considérons sa sagesse infinie dans le choix des moyens de nous sauver, nous en trouverons une preuve dans l'histoire de Rahab. Cette femme était de Jéricho, ville située près du Jourdain : deux espions que Josué avait envoyés reconnaître le pays, entrèrent chez elle pour y passer la nuit : le roi averti de l'arrivée de ces étrangers, lui ayant demandé par ses émissaires si elle n'en avait pas logé, elle répondit par un mensonge que non, et pour sauver la vie à ses hôtes, elle les cacha d'abord sur la plateforme de sa maison sous des bottes de lin : ensuite la nuit étant venue, elle leur parla de la sorte. *Je sais*, leur dit-elle, *que le Seigneur vous a livré cette terre, car la terreur de votre nom nous a saisis, et tous les habitants de ce pays sont tombés dans le découragement. Nous avons appris qu'à votre sortie d'Egypte, le Seigneur a séché les eaux de la mer Rouge pour vous faire un passage, et de quelle sorte vous avez traité les rois Amorrhéens; il est évident, par ces faits, que votre Dieu est le Dieu qui règne dans le ciel et sur la terre. Jurez-moi donc maintenant par le Seigneur que vous userez envers la maison de mon père de la même bonté dont j'use envers vous.* Ces hommes lui jurèrent donc qu'elle serait épargnée avec ceux de sa famille qui seraient assemblés en son logis; ils convinrent d'un signal; ils convinrent qu'elle attacherait à une fenêtre de sa maison un cordon d'écarlate lorsque la ville serait assiégée, et tout fut exécuté comme on en était convenu; Rahab descendit les espions avec une corde, et les espions la sauvèrent de la manière que nous raconterons en parlant de la chute de Jéricho. Que remarquerons-nous donc à présent dans cette histoire? les traits qui rélèvent la miséricorde et la sagesse du Seigneur en appelant cette femme.

Elle est étrangère à l'égard du peuple de Dieu; elle est de la race maudite de Chanaan; elle est d'une ville la première condamnée à l'anathème; elle est pécheresse, abandonnée à la débauche, et ce qui fait horreur à dire, elle est femme prostituée (340). Cependant c'est cette même femme qui est choisie, conservée, associée au peuple d'Israël par préférence à toutes les autres femmes de Jéricho. Oh! que les voies de Dieu sont profondes! ô bonté! ô sagesse! qui pourra vous sonder et vous bien connaître! arrêtons-nous sur les bords de cet océan; et de là considérons ce que nos faibles yeux peuvent en apercevoir : le Seigneur a résolu de sauver une personne dans Jéricho, et pour exécuter son dessein, il se sert de l'ignorance même de Josué; il permet que ce général de son armée envoie des espions pour découvrir la terre et la ville de Jéricho, pour connaître la situation des lieux, la force de la place, la disposition des ennemis : pourquoi le permet-il? c'est d'abord afin qu'ayant ouï le rapport de ces espions, sa toute-puissance paraisse avec plus d'éclat dans le renversement de la ville, et que la reconnaissance de son peuple en soit plus grande. Ne serait-ce pas aussi pour nous apprendre que Dieu connaît les siens et qu'il sait la manière de les délivrer? ne serait-ce pas encore pour préparer de loin les esprits à recevoir cette maxime du vrai Josué : *Que les femmes de mauvaise vie précéderont dans le royaume des cieux*, par la ferveur de la pénitence et de leur amour, tous les superbes qui se confient vainement en leur justice? ne serait-ce pas enfin pour nous figurer la vocation des gentils? C'est la pensée des saints Pères (341). Rien en effet de ce qui est dit de Rahab tant avant qu'après sa conversion, que je ne puisse assurer des gentils avant leur conversion : *Leur esprit était plein de ténèbres, ils étaient éloignés entièrement de la vue de Dieu, à cause de leur ignorance et de l'aveuglement de leur cœur.* (*Ephes.* IV, 18.) Après leur conversion, *ils sont devenus les concitoyens des saints, les enfants de la maison, les héritiers des bénédictions promises à Abraham* (*Ephes.* II, 19). Leur ressemblance n'est-elle pas parfaite?

Entre eux il y a encore cet autre trait de similitude : c'est par la foi accompagnée des œuvres que Rahab est devenue fille d'Abraham; c'est en croyant les miracles qu'elle n'a pas vus, et en adorant le Dieu des Israélites qu'elle avait jusque-là méconnu; c'est en recevant chez elle les espions de Josué, et en les renvoyant par un autre chemin. C'est par les mêmes moyens que les gentils ont été entés sur le peuple d'Israël; c'est aussi par eux que nous serons mis au rang

(340) C'est le sentiment le plus commun. Quelques Pères ont cependant dit qu'elle tenait hôtellerie publique, et que le mot hébreu, auquel répond celui de *meretrix* dans notre Vulgate, ne signifiait rien de plus.

(341) Celle de saint Augustin, qui dit sur le psaume LXXXVI : « Cui dictum est ut per fenestram mittere coccum, id est, ut in fronte haberet signum sanguinis Christi; salvata est ibi, et Ecclesiam gentium significavit. »

Digitized by Google

des Israélites spirituels. Voilà donc encore une nouvelle leçon que la Sagesse éternelle nous fait : elle appelle la pécheresse de Jéricho, pour nous apprendre que la miséricorde divine surpasse le nombre et l'énormité de nos fautes, pour nous inviter à l'espérance et nous indiquer les voies qui conduisent à la justification. J'en remarque un rayon lumineux jusque dans le cordon donné et reçu pour signal de la part tant des espions que de Rahab. Car que signifie ce cordon d'écarlate? il signifie que les apôtres envoyés au milieu du monde, comme les espions vers Jéricho, ont donné aux gentils pour gage du salut, le sang adorable de Jésus-Christ; c'est la pensée de saint Ambroise. (*De fide*, lib. v.) *Coccum in fenestra ligavit*, dit-il, *ut species cruoris mystici forte designaretur.*

Une seule chose m'arrête (342), et me fait peine en cette histoire, c'est cette réponse de Rahab aux officiers du roi : *Je ne sais où ces espions sont allés : poursuivez-les vite et vous les atteindrez.* Cette réponse peut-elle être excusée de mensonge? ce mensonge peut-il être excusé de péché? ce péché peut-il autoriser un Chrétien à en commettre un semblable?

Ces difficultés ont été autrefois proposées à saint Augustin. Quoi donc, lui disait-on, Rahab ne devait-elle pas mentir? n'aurait-elle pas trahi ces hôtes en disant la vérité? pouvait-elle dire à ceux qui l'interrogeaient : « Je sais où ils sont, mais j'ai la crainte de Dieu qui m'empêche de les trahir? » *An posset interrogantibus dicere : Scio ubi sint, sed Deum timeo et eos non prodo?* Oui, sans doute, répond ce saint, elle eût pu dire : je sais où ils sont, si elle eût déjà été ce qu'elle devait être un jour par la miséricorde de Dieu, si elle eût été de ces vrais Israélites où il n'y a point de tromperie (*Joan.* I, 47) : puis un peu après le prenant sur un ton un peu plus haut : Hélas! s'écrie-t-il, quelle idée nous formons-nous de la volonté et du pouvoir souverain de Dieu? ne pouvait-il pas protéger également et cette femme, si elle n'avait ni menti à ces citoyens, ni trahi ses hôtes, et ces hôtes mêmes qui étaient ses députés? celui qui les sauva après que Rahab eut dit un mensonge, ne pouvait-il pas les sauver aussi aisément quand elle n'aurait point menti? ô homme à qui j'ai à répondre ici! faites donc ce que vous pouvez pour sauver temporellement la vie de vos frères, mais dès le moment que vous vous trouverez réduit à ne pouvoir les sauver sans péché, soyez convaincu qu'il ne vous reste plus rien à faire pour leur salut, rien de ce qui offense Dieu ne vous étant possible : *Cum autem ad hunc articulum ventum fuerit, ut talis saluti consulere, nisi peccando posset, jam se existimet non habere quid faciat.* En vain alléguerez-vous ici l'exemple de Rahab; en ce qu'elle a cru en Dieu, et logé ses serviteurs, elle mérite d'être louée et proposée comme un modèle; mais en ce qu'elle a menti, quoiqu'on y trouve, selon un sens spirituel, quelque chose de prophétique, elle ne peut être sagement proposée comme un modèle : *Quod mentita est non imitandum sapienter proponitur.* C'est-à-dire que, selon la doctrine très-expresse de saint Augustin, il n'est jamais permis de mentir, pas même pour sauver la vie à un homme.

Ne serait-ce pas encore pour nous faire cette leçon que la Sagesse divine aurait permis la faute de Rahab? ne prévoyait-elle pas qu'un grand docteur détruirait les mauvaises conséquences que les amis du mensonge en déduiraient? Adorons-la donc ici, cette sagesse; admirons-en les profondeurs; soyons bien convaincus que tout lui est présent, que nos besoins et les moyens d'y subvenir, lui sont connus. Second motif qui vient à l'appui de la confiance que nous inspire la bonté du Seigneur; il en mérite une pleine et entière de notre part; 1° parce qu'il est assez bon pour vouloir nous sauver; 2° parce qu'il est assez puissant pour nous sauver.

Ce pouvoir manquerait-il à celui qui peut tout dans le ciel et sur la terre? à celui dont la voix met en fuite les eaux des mers et des fleuves? à celui que la mer Rouge et le Jourdain ont honoré dans son peuple, en lui ouvrant un passage libre d'un de leur bord à l'autre? Nous avons vu autrefois comment le premier de ces miracles s'était opéré; nous allons voir les circonstances qui ont accompagné le second.

Pendant les dix jours qui s'étaient écoulés depuis le deuil de la mort de Moïse, Josué avait tout ordonné pour le passage des Israélites dans la terre promise. Dans la plaine de Séthim, il avait invité les plus vaillants des deux tribus et demie, placées au delà du Jourdain, à remplir leur engagement, à aider leur frère à se mettre en possession de leur héritage, et ils les avaient trouvés disposés à combattre pour la nation. Il avait appris des espions envoyés dans la terre de Chanaan, de quelle frayeur ces peuples étaient glacés. Il avait commandé (343) qu'on fît provision de vivres (344), ajoutant qu'en trois jours on partirait pour passer le

(342) Cette question, savoir si Rabab a pu en conscience cacher ces espions, ne doit pas en faire une sérieuse. Qu'il ne soit jamais permis à un sujet de conspirer contre la patrie, c'est bien une loi générale; mais Dieu ne peut-il pas faire une exception? n'a-t-il donc pas pu inspirer à Rahab de recevoir les deux espions de Josué, comme des gens députés de sa part pour le sauver, et non comme des personnes envoyées pour trahir la ville?

(343) Le texte sacré n'offre pas cet ordre d'idées; vous diriez en le lisant, que dix jours avant le passage, Josué promit aux Isaélites qu'il le passerait dans trois jours : un prétérit plusque-parfait substitué à un prétérit parfait, lève toutes les difficultés dont le texte (I, 11; II, 1; III) est embarrassé. Au lieu de *misit* (II, 1) mettez *miserat*, comme l'hébreu le présente, tout embarras cesse.

(344) De quels vivres? demande-t-on ici; pouvait-on faire provision de manne? ne se gâtait-elle pas le lendemain? 1° Il pouvait arriver par un miracle particulier qu'elle ne se gâtât point en une occasion aussi pressante. 2° Josué espérait peut-être

Digitized by Google

Jourdain. Ce terme échu, le huit du mois s'étant passé en marche, le neuf étant la veille du passage : Sanctifiez-vous, dit alors Josué à toute l'armée ; ayez le corps pur et l'âme sanctifiée par la crainte et l'amour, car le Seigneur fera des choses merveilleuses parmi vous. Le lendemain on se mit donc en marche. L'arche d'alliance portée par les prêtres, était à la tête. Aussitôt que ceux qui la portaient furent entrés dans le Jourdain, qui regorgeait alors par-dessus, à cause des pluies qui étaient tombées, les eaux d'au-dessous s'écoulèrent, laissant le fleuve à sec, et celles d'au-dessus, non-seulement remontèrent vers leur source; mais par un second prodige aussi grand que le premier, au lieu d'inonder et d'abîmer tout le pays, comme elles auraient dû faire naturellement, elles s'élevèrent comme une montagne suspendue en l'air, qui se voyait depuis la ville d'Adom jusqu'à celle de Sarthan, située près du lac de Galilée.

Que de merveilles rassemblées! quelle force du bras qui les opère! est-il raccourci, ce bras? Si autrefois il a pu empêcher que les eaux du Jourdain n'allassent se perdre dans la mer Morte, ne peut-il pas encore aujourd'hui empêcher que nous ne nous jettions dans les désordres du siècle figuré par la mer Morte? Si autrefois il a pu faire remonter un grand fleuve vers sa source, ne peut-il pas encore aujourd'hui nous rapprocher de notre principe, et nous réunir à celui dont notre péché nous avait séparés? Si autrefois il a signalé sa Toute-Puissance au milieu des eaux, ne peut-il pas encore aujourd'hui la signaler par le même élément? Qu'étaient les merveilles opérées au Jourdain, sinon une vive image de celles qui s'opèrent aujourd'hui dans notre baptême?

Israël, ce n'est plus moi, c'est saint Augustin qui vous parle. (Serm. 15 et 32 *De temp.*), Israël, dit-il, entrant dans ce fleuve, l'eau s'enfuit; et le chrétien descendant dans les fonts sacrés, tous ses péchés se retirent. Là, le Jourdain, par un prodige surprenant, retourne en arrière et remonte vers sa source; ici, l'homme est appelé à son ancienne origine, et rétabli dans la première simplicité de son état. Là, le canal est entièrement vide de ses eaux; ici le cœur est parfaitement purifié de ses crimes; car le Jourdain est une fontaine et un lavoir mystérieux où ceux qui y passent, laissent toutes leurs impuretés, pour se rendre dignes d'entrer dans le paradis qui est véritablement la terre promise. Non-seulement le Seigneur peut donc faire, mais il fait encore aujourd'hui dans l'ordre surnaturel, ce qu'il a fait autrefois dans l'ordre naturel; il a donc la bonté et la charité; il a la sagesse et la science; il a le pouvoir comme le vouloir; il a toutes les qualités propres à vivifier en nous les désirs du ciel et la confiance qui en est l'âme.

Oui, mon Dieu! dites-vous après m'avoir entendu sur cet objet, du moins j'aime à me le persuader; oui, mon Dieu! j'ai une pleine confiance que vous me donnerez les secours nécessaires pour arriver à la vie éternelle, rien n'ébranlera jamais en moi ce sentiment; j'espère en vous, Seigneur! j'attends de vous la grâce dans le temps et la gloire dans l'éternité, sans crainte d'être confondu à la mort : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* (*Psal.* LXX, 1.)

INSTRUCTION II.

DESIR DU CIEL (*suite*).

(*Josue* I-IV.)

Misit Josue duos viros exploratores in abscondito.

Josué envoya secrètement deux espions. (*Josue* II, 1.)

De cette conduite de Josué qui, à l'insu du peuple, envoya des espions pour reconnaître la ville de Jéricho, nous pouvons, mes frères, tirer cette conséquence, c'est que quand il s'agit de traverser le Jourdain et de renverser les murailles de Jéricho qui est, comme le témoigne saint Augustin (*Confess.*, lib. XII), la figure de ce siècle corrompu, fussions-nous aussi assurés que ce général de remporter la victoire, nous n'en serions pas moins obligés d'user comme lui de toutes les précautions que suggère la prudence; nous ne serions pas moins obligés d'agir avec toute la sagesse et toute la vigilance que Jésus-Christ, et après lui ses saints apôtres nous ont si souvent recommandée, de peur que nous ne fussions surpris par des ennemis aussi artificieux que le sont ceux de notre salut.

Il est vrai que notre chef tout-puissant nous a donné une espèce d'assurance lorsqu'il nous a dit : *Confidite, ego vici mundum: « Ayez une ferme confiance, puisque j'ai vaincu le monde; »* mais c'est lui-même qui nous dit aussi : *Estote prudentes sicut serpentes: « Soyez prudents comme les serpents. »* (*Matth.* X, 16.) Que résulte-t-il donc de ces deux paroles réunies? qu'à la vérité nous devons tout espérer de la bonté de Dieu comme si notre travail était inutile, et nous devons travailler comme si tout le succès dépendait de notre travail; voilà la prudence qui doit régler notre désir pour le ciel, ce désir si essentiel à la vraie piété, ce désir que tant de fois j'ai tâché de vous inspirer, et que je voudrais encore vous inspirer aujourd'hui en continuant le discours précédent.

Dans celui-là vous avez vu les motifs qui peuvent l'exciter; dans celui-ci vous verrez les effets qu'il doit produire et qu'il produira dans la suite en chacun de vous, je l'espère, je le demande par l'intercession du saint dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, par l'intercession de saint Clément, premier apôtre, premier docteur et premier évêque de

ce miracle, par un effet de la crainte qu'il avait que les ennemis ne laissassent pas aux Israélites la liberté d'en aller chercher. 3° Les Israélites domiciliés en partie dans les pays Amorrhéens, n'avaient-ils pas, outre la manne, de la farine et des animaux dont ils pouvaient faire provision?

Digitized by Google

Metz, ville qui doit à ses travaux sa vocation à la foi (345).

Il en est, mes frères, du desir du ciel, comme de l'amour du père que nous y avons; lorsqu'il est réel, il n'est jamais stérile; il est toujours efficace, toujours fécond, toujours riche en œuvres. Il a surtout trois qualités dont l'histoire de Josué me donne lieu de vous parler : une première est une louable déférence aux avis de ceux qui sont établis pour nous conduire dans les voies du salut; une seconde est une violence continuelle tant à nous-mêmes qu'aux autres ennemis de notre salut; une troisième est une vive reconnaissance envers l'auteur de notre salut. Reprenons.

Ce que je remarque d'abord, et ce que j'admire en commençant, c'est la parfaite docilité non plus de Josué seulement, mais de tout son peuple. Sous Moïse, que de murmures, de séditions et d'emportements on vit parmi la nation! Josué au contraire ne trouva presque jamais de résistance de la part de cette même nation qu'il eut à conduire. Dirons-nous donc que Moïse était inférieur à Josué en sainteté, en sagesse, en charité? Disons plutôt avec le célèbre Théodoret (*Præf. in Josue*), et nous dirons mieux; disons que chaque chose a son temps et sa destinée, que les Hébreux sous Moïse étaient destinés à représenter ces hommes incrédules, qui font paraître un aveuglement incroyable au milieu des plus grandes grâces qu'ils reçoivent du Seigneur; ces hommes indociles qui sont toujours disposés à murmurer contre lui; ces hommes ingrats qui regrettent les oignons de cette Egypte du monde, d'où son infinie miséricorde les a retirés. Ajoutons que les Hébreux sous Josué étaient destinés à figurer la docilité des hommes vraiment spirituels, des hommes choisis et séparés d'un million d'autres, des hommes toujours prêts à combattre leurs ennemis sous les ordres de leur chef, des hommes de foi comme Abraham leur père.

Celle des deux espions envoyés par Josué, peut être comparée à celle de Josué même; ce que celui-ci avait fait à son retour d'une commission semblable, ils le font; ils encouragent l'armée d'Israël à la conquête de Jéricho, et annoncent que les peuples sont saisis et tremblants de crainte. Celle des tribus de Ruben, de Gad et de Manassès, n'est ni moins vive ni moins prompte. Sur le point de quitter la plaine de Séthim pour entrer dans la terre promise, Josué, pour les encourager à unir leurs forces à celles de leurs frères, leur rappelle ce discours de Moïse : *Le Seigneur votre Dieu vous a mis en repos et vous a donné tout ce pays : vos enfants peuvent y demeurer; mais pour vous, passez en armes à la tête de vos frères, tous tant que vous êtes de vaillants hommes, et combattez pour eux jusqu'à ce qu'ils possèdent la terre que Dieu doit leur donner.*

Sous Moïse, qu'eussent-ils répondu à un ordre semblable? peut-être qu'ils se seraient excusés, disant que leur présence était nécessaire au-delà du Jourdain, pour conserver leur possession contre des hommes qui profiteraient de leur absence pour y rentrer : sous Josué toute excuse cesse : *Nous ferons*, disent-ils, sans délibérer, *tout ce que vous nous avez ordonné, et nous irons partout où vous nous enverrez; comme nous avons obéi à Moïse, nous vous obéirons; seulement* nous souhaitons *que le Seigneur votre Dieu soit avec vous comme il a été avec Moïse; que celui qui contredira aux paroles* qui sortiront *de votre bouche, et qui n'obéira pas à tout ce que vous ordonnerez, soit puni de mort : « qui contradixerit ori tuo... moriatur. »* C'est la réponse des deux tribus et demie à Josué : ne vous paraît-elle pas dictée par la foi dans toute sa vivacité? ne vous annonce-t-elle pas la plus parfaite docilité de leur part?

Enfin je remarque des vestiges de cette vertu dans la nation entière, lorsque Josué leur dit de quitter la plaine de Séthim, de s'avancer vers la terre promise, et de suivre l'arche. Comment les suivre à travers les eaux du Jourdain, dans une saison où il est débordé (346). C'est la question qu'ils auraient faite, si leur foi avait été moins docile, moins agissante, moins animée de ce sentiment. Eclairés de cette lumière, tous les Israélites sont aussitôt en marche que commandés; tous suivent l'arche; tous entrent dans le lit du Jourdain après elle; tous le passent, les uns à la hâte (347), les autres plus lentement; tous, ou par leurs mains, ou par celles de leurs députés, érigent des monuments de leur passage miraculeux. Ces faits sont-ils sans quelque sens mystérieux? Nous y avons déjà pu voir l'humble déférence que les ouailles doivent aux pasteurs que Dieu leur a donnés pour veiller à leur salut; nous y allons voir aussi une vive exhortation à nous faire une violence continuelle, à combattre nos ennemis constamment, pour réussir dans l'affaire de notre salut.

Car pourquoi Josué veut-il que les plus vaillants des tribus de Ruben, de Gad et la demie de Manassès, combattent avec le reste de la nation? leur secours était-il né-

(345) Mon Lecteur observera sur ces dernières paroles, que tel auteur qui suit mon plan, ne perd pas de vue les fêtes et les autres circonstances du temps.

(346) C'était au mois de Nisan, à la naissance des orages, temps où la fonte des neiges du Liban, et les pluies de la seconde saison le font déborder. C'est ce qu'il faut bien remarquer contre l'auteur de l'histoire de la philosophie, selon lequel il était aisé à Josué de passer le Jourdain au gué, ou sur un pont de planches; ce fleuve, dit-il, n'ayant que quarante pieds de largeur où se fit le trajet. En effet, trouve-t-on des gués dans les débordements? jette-t-on alors des ponts? les connaissait-on même du temps de Josué? Enfin dans ces temps reculés le fleuve avait douze cents pieds de largeur, et il en a encore aujourd'hui soixante-quinze au moins, et non quarante, comme l'assure cet écrivain téméraire, et convaincu d'ignorance presqu'à chacune de ses assertions philosophiques.

(347) Ceux en qui la foi chancelait comme celle de saint Pierre marchant sur les eaux.

Digitized by Google

cessaire pour faire une conquête qui devait être uniquement l'ouvrage de Dieu? n'était-il pas dangereux qu'avec ce secours, la nation ne s'attribuât le succès de ses armes? Il est vrai que ce bras de chair n'était point nécessaire au bras du tout-puissant; il est vrai encore, qu'en un autre temps cette malheureuse nation aurait été fort tentée de s'arroger la gloire de ses victimes ; mais nous avons déjà observé qu'au temps dont il s'agit, la tentation était moins à craindre : mais il fallait nous convaincre que les désirs du Ciel doivent se manifester par les œuvres. C'est pour peindre plus vivement à nos yeux cette maxime de morale, que Josué exige de toutes les tribus, qu'elles se réunissent pour combattre.

Aussi en l'entendant intimer, cet ordre, aux enfants d'Israël, il me semble entendre le vrai Josué nous dire : *Sans moi vous ne pourez rien* (*Joan.* xv, 5); vous ne pouvez douter de ce principe sans blesser la foi. Sa vérité ne doit cependant ni vous rendre lâches, ni vous faire retirer du combat; au contraire, en vous instruisant de l'impuissance où vous êtes par vous-mêmes, elle doit vous fortifier en vous montrant celui en qui vous avez un appui inébranlable, celui en qui vous pouvez tout. N'oubliez donc pas de mettre votre force en lui, mais en même temps souvenez-vous que le royaume des cieux est destiné, non à ceux qui demeurent sans mouvement dans la vue de leur faiblesse, mais à ceux et seulement à ceux qui usent d'une sainte violence pour le ravir; pénétrez-vous de cette vérité, et ne craignez point, ne vous épouvantez point, mais soyez fermes et courageux, c'est moi qui vous l'ordonne : *Ego præcipio tibi, confortare et esto robustus. Noli metuere, et noli timere.*

Tenir les yeux fixés sur l'arche, et la suivre constamment sans trop s'en approcher, c'est tout ce que Josué demanda d'abord à son armée pour signaler son courage; et tout ce que le vrai Josué demande aujourd'hui pour signaler le nôtre, c'est que nous fassions à son égard, et spirituellement, ce que Josué exigeait que les Israélites fissent à l'égard de l'arche, et corporellement. Je m'explique. L'humanité sainte de Jésus-Christ est la véritable arche, dans laquelle habite la plénitude de la divinité; il est la voie, la vérité et la vie; il est la voie que nous devons suivre, la vérité que nous devons entendre, la vie que nous devons imiter. Comment l'imiterons-nous, si nous l'ignorons? C'est donc pour nous une nécessité indispensable d'avoir continuellement les yeux fixés sur ce divin modèle, d'examiner ce qu'il faisait en chaque occasion, et la manière dont il le faisait; c'est-à-dire (car il faut entrer ici dans un détail qui nous instruise); c'est-à-dire, par exemple, qu'avant de prier, la piété veut que nous disions : Je vous adore, ô Jésus! passant les nuits dans l'exercice de l'oraison, et je vous demande cet esprit de gémissement qui vous faisait pousser vers le ciel des cris puissants accompagnés de larmes; avant de travailler : Je vous adore, ô Jésus! occupé de travaux pénibles dès votre jeunesse, et je vous demande de bénir ceux auxquels je vais m'appliquer, de les unir aux vôtres et de les rendre dignes du denier promis par l'influence de votre grâce; avant de prendre votre nourriture : Je vous adore, ô Jésus! mangeant et buvant avec les pécheurs pour les édifier par votre frugalité et vos entretiens, et je vous demande d'imiter l'exactitude de votre sobriété et la sainteté de vos conversations; avant de prendre votre repos : Je vous adore, ô Jésus! dormant dans la barque de Pierre, agitée de flots et de tempêtes, et je vous demande que, tandis que mes sens sont assoupis, mon cœur veille; que ces heures mêmes, qui s'écoulent inutilement pour la société, se passent utilement pour mon salut; que mes actes de respiration soient autant d'actes d'aspiration vers vous.

C'est ainsi qu'en tout temps, en tout lieu, en toute position, lorsque nous avons une correction à exercer, une injure à souffrir, une visite à rendre ou à recevoir, nous devons voir et adorer Jésus-Christ se trouvant dans de semblables circonstances. Sommes-nous dans le tumulte du monde, dans l'embarras des affaires, dans la dissipation des plaisirs, tenons-nous éloignés de l'arche divine de deux mille coudées (348); mais gémissons sur cet éloignement, renonçons efficacement, promptement aux principes qui le causent, et disposons-nous le plus tôt possible à paraître saintement devant cette arche du salut, à offrir la victime sainte dans son tabernacle, et même à y participer jusque dans notre éloignement. Faisons ce que firent les Israélites dans le lit du Jourdain : reconnaissons que c'est à la présence de l'arche par excellence que nous devons notre salut, comme ils reconnurent que les eaux du Jourdain leur faisaient un passage par respect pour l'arche arrêtée au milieu du fleuve. A l'imitation de ceux qui le passèrent tranquillement, espérant tout de celui qui résidait en l'arche, espérons de même que le Seigneur ne nous abandonnera pas dans les eaux des tribulations. A l'imitation de ceux qui passèrent plus vite, hâtons notre entrée dans la terre promise, par la vivacité de nos désirs; et puisqu'un moyen de parvenir à leur objet est la reconnaissance, étudions dans les mouvements de celle des Hébreux

(348) Josué défendit aux Israélites de s'approcher de l'arche de plus près de deux mille coudées, ou d'une demi-lieue environ. 1° Afin que chacun d'eux pût la voir, et en la voyant distinguer le chemin qu'ils devaient suivre ; 2° pour lui témoigner plus de respect dans cette rencontre où l'irrévérence eût été comme inévitable. En d'autres temps il était permis aux Israélites d'approcher plus près du tabernacle, par exemple, lorsqu'ils offraient des sacrifices, lorsqu'ils assistaient aux prières du Sabbat.

Digitized by Google

les marques que nous pourrons donner de la nôtre.

Ils en laissèrent donc une sur le bord, l'autre au milieu même du Jourdain. Par ordre de Josué, douze hommes, un de chaque tribu, tirèrent douze pierres du fond du fleuve, les portèrent sur le rivage, en les érigeant comme le trophée d'une victoire remportée par l'arche sur un fleuve large, impétueux et débordé. Ces mêmes hommes, ou douze autres, prirent aussi douze pierres du rivage, et les placèrent au milieu du fleuve, comme signe de la reconnaissance publique et éternelle de la nation, victorieuse des éléments par la protection du Tout-Puissant. Qui avait inspiré aux Israélites un dessein si religieux et un motif si sublime? Josué, leur disant : *Quand vos enfants interrogeront un jour leurs pères, et qu'ils leur demanderont : Que veulent dire ces pierres? vous leur répondrez : Israël a passé à sec au travers du lit du Jourdain; le Seigneur votre Dieu ayant séché ses eaux devant vous, jusqu'à ce que vous fussiez passés.... afin que tous les peuples de la terre reconnaissent la main toute-puissante du Seigneur, et que vous appreniez à le craindre en tout temps.* Voilà, mes frères, à quelle fin ces monuments étaient consacrés : c'était pour perpétuer la mémoire du passage miraculeux du Jourdain, pour en remercier le Seigneur, pour apprendre à tous les peuples à le connaître, à le craindre, à l'aimer, à dire ce que disait David : Grand fleuve du Jourdain, pourquoi t'es-tu replié sur toi-même? Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous que nous attribuons la gloire de ce miracle : c'est à votre nom, c'est à votre miséricorde.

C'est ce que répètent tous ceux qui ont l'âme reconnaissante. Touchés de ce beau sentiment, ils le manifestent en toute manière : par le moyen de la parole, en publiant les bienfaits du Seigneur; par le moyen des livres, qui en contiennent le récit; par le moyen des images, qui en passent le souvenir à la postérité. C'est donc de la langue, c'est de la main, c'est de toutes leurs facultés, que des fidèles vraiment reconnaissants voudraient témoigner leur gratitude; c'est aux hommes de tous les lieux et de tous les temps qu'ils voudraient communiquer leur sentiment.

De qui parlé-je? mes frères. Est-ce des absents? Est-ce des présents? Dites-le-moi donc. Où sont les cantiques que vous avez chantés en actions de grâces, par exemple. pour avoir été lavés dans les eaux du Jourdain? Où sont les monuments de bronze, de marbre, sur lesquels vous avez gravé les dons de votre bienfaiteur? Au défaut de ces monuments, pouvez-vous m'assurer qu'ils sont imprimés sur vos cœurs en caractères ineffaçables? Si cela est, c'est une nouvelle grâce ajoutée à toutes les autres; une grâce qui ne mérite pas moins votre reconnaissance que toutes les autres; une grâce pour laquelle vous remercierez le Seigneur, ainsi que pour toutes les autres, si vous désirez vraiment le ciel. Pourquoi? Parce que son désir n'est jamais sincère et réel qu'il n'excite à la reconnaissance, au moins, comme à un moyen de plaire au Seigneur et de mériter de sa bonté de nouvelles grâces. C'est l'effet qu'il produit toujours à l'égard du passé, comme à l'égard du présent : il produit la pratique de toutes les œuvres du précepte.

Aux exemples que j'ai déjà cités touchant ce dernier article, je puis encore ajouter ici celui d'une femme aussi fameuse par sa conversion que par son libertinage : celui de Rahab. Pourquoi rougirais-je de vous proposer pour modèle celle que deux grands saints, deux grands apôtres (349), ont proposée à tous les fidèles de tous les temps et de tous les lieux? Pourquoi ne vous dirais-je pas dans cette église ce que saint Chrysostome disait dans la sienne? Ne serait-ce pas soustraire aux lâches des réflexions qu'il leur est utile d'entendre? Je vous le demande donc à vous, qui composez cette classe misérable, ne vous serait-il pas honteux de paraître plus faibles que cette femme de mauvaise vie? Rahab ne dit point en elle-même : J'aime mieux me tenir unie avec tous mes concitoyens. Elle ne dit pas : Suis-je donc plus éclairée et plus sage que tant d'hommes habiles, pour croire ce qu'ils ne croient pas? Elle ne dit, elle ne pense rien de semblable, comme il semble naturellement qu'elle aurait pu faire; mais elle croit, elle reçoit les envoyés de Dieu, elle favorise leur retraite au péril de sa vie, et par les œuvres vivifiées de sa foi, elle se sauve lorsque tous ses concitoyens périssent.

Je vous le dis en vérité, si le désir du ciel ne produit de même en vous les œuvres du salut, cette femme s'élèvera au jour du jugement contre vous, et elle vous condamnera. La seule comparaison qui sera faite d'elle avec vous, suffira à votre condamnation, parce qu'une foi vive et efficace a été en elle le fruit de la mission de deux envoyés de Josué, et qu'après avoir entendu tous les envoyés du vrai Josué, et ce Josué lui-même, vous n'avez qu'une foi morte et destituée des œuvres qui annoncent la vraie foi, Ne ferez-vous donc pas par le désir de votre salut éternel, ce qu'elle a fait par le désir de son salut temporel? ce désir ne se manifestera-t-il pas comme celui des Israélites, par la reconnaissance pour les bienfaits passés, et par l'accomplissement de tous les devoirs présents, par vos gémissements et par vos soupirs? Si l'aspect agréable des plaines riantes, et des riches collines de Jéricho, leur rendait insupportable tout délai à la conquête de ce beau pays, la vue touchante de ces voûtes célestes, l'idée des tabernacles éternels placés au-dessus de ces voûtes, la pensée que vous êtes faits pour les habiter, vous laisseront-elles encore longtemps

(349) Saint Paul et saint Jacques.

Digitized by Google

indifférents pour le bonheur de ceux qui vous y précèdent ?

O héritage céleste ! quand vous possèderai-je ? qu'il arrive enfin, ce règne où il n'y a plus de combats à livrer, ni de victoires à remporter : ô mort trop tardive ! quand viendras-tu me débarrasser des liens de ce corps ? ô ma chère Jérusalem ! mon aimable patrie ! que plutôt j'oublie ma droite que de vous oublier ! que je gémisse ici comme étranger, jusqu'à ce que je me réjouisse en vous comme citoyen. *Amen* (350).

INSTRUCTION III.

LE CIEL ; SENTIMENTS QU'IL INSPIRE.

(*Josue* v-viii.)

Dissolutum est cor eorum (Amorrhæorum), et non remansit in eis spiritus timentium introitum filiorum Israel.

Le cœur (des Amorrhéens) fut tout abattu, et il ne demeura plus en eux aucune force, tant ils craignaient que les enfants d'Israël n'entrassent dans leur pays. (*Josue* v, 1.)

Pourquoi donc, s'ils craignaient tant cet événement, ne prenaient-ils aucun moyen de le prévenir ? j'en trouve d'abord une première raison dans mon texte même ; c'est que le passage miraculeux du Jourdain les avait abattus, stupéfaits, rendus incapables des précautions que leur eût suggérées la prudence humaine. J'en trouve ensuite une seconde dans le principe même de leur trouble et de leur crainte ; comme ce fut Dieu qui, par un acte de sa volonté toute-puissante, arrêta les eaux du Jourdain, les sépara et les fit remonter vers leur source, ce fut aussi le Seigneur qui, par un miracle encore plus grand que le premier, arrêta le cours des passions de haine, de vengeance et de la cruelle politique, dont les peuples de la terre de Chanaan auraient suivi les impressions, s'ils n'en avaient été empêchés. Ainsi le comprirent les Israélites campés à Galgala ; de là leur sécurité dans un lieu environné d'ennemis nombreux, puissants, instruits qu'ils auraient à combattre pour leur fortune, leurs enfans, leurs femmes, leurs divinités tutélaires et leur propre vie.

Suivons leur histoire depuis ce moment jusqu'à celui où, placés sur les montagnes de Garisim et de Hébal, ils annoncent les bénédictions du Seigneur aux observateurs de la loi, et ses malédictions aux transgresseurs des commandements ; à chaque pas que nous ferons, nous rencontrerons des monuments de sentiments aussi pieux, aussi édifiants que celui de cette pleine et parfaite sécurité : ici, nous admirerons leur foi ; là, leur désintéressement, leur zèle pour la loi, et leur indignation contre les infracteurs : puis nous souvenant de ces vérités qu'un fidèle ne doit jamais oublier dans la lecture de l'Ancien Testament, que tout y figure pour le Nouveau, et que tout est écrit dans celui-là pour que nous apprenions à craindre le Seigneur en tout temps, nous nous dirons : Les Israélites qui avaient Josué pour conducteur, représentaient ceux qui s'appellent aujourd'hui les vrais Israélites, ceux qui ont le vrai Josué pour chef ; ceux-ci doivent hériter des sentiments de ceux-là ; comment pourraient-ils en hériter s'ils ne les connaissaient ? comment les connaîtraient-ils, s'ils ne les étudiaient ? comment la plupart les étudieraient-ils sans le secours de la prédication ? Vous avez donc droit de l'exiger de moi, mes frères, et c'est pour satisfaire à mon obligation, c'est pour répondre à votre attente que je vais vous instruire des sentiments vraiment édifiants des anciens Israélites entrant dans la terre de promission, et par conséquent des nouveaux Israélites aspirant au ciel qui est la vraie terre promise. Mon sujet sera, comme vous le voyez, une suite du précédent ; après vous avoir parlé des effets que produit le désir du ciel, il est, comme naturel, de vous parler aussi des sentiments qu'il inspire.

La parfaite sécurité des Israélites campés à Galgala est un premier sentiment de piété auquel je crois devoir celui de mon admiration, voici pourquoi. Quarante ans s'étaient passés dans le désert sans qu'ils observassent la loi de la circoncison ; le Seigneur les en avait dispensés pour une de ces raisons : ou parce que, vivant séparés des autres peuples, ils n'avaient pas besoin d'un signe sensible qui les en distinguât ; ou parce qu'il fallait un certain temps de repos à ceux qui recevaient ce sacrement, et que le peuple hébreu ne fut jamais sûr d'une heure de station dans aucun endroit. Aussitôt après le passage du Jourdain, il veut que la dispense cesse, que la loi soit exécutée, que l'opprobre de l'Egypte soit ôté du milieu des enfants d'Israël, que ceux-ci reçoivent tous la marque de la circoncision. N'y a-t-il donc alors aucun inconvénient à ce qu'ils se soumettent à cette cérémonie légale ? les nations voisines n'en seront-elles pas instruites ? ne viendront-elles pas fondre sur eux vers le troisième jour et lorsque la plaie sera plus douloureuse ? Nous avons vu autrefois que deux enfants de Jacob, ayant saisi un pareil moment, passèrent au fil de l'épée tous les mâles de Sichem. Sera-t-il plus difficile aux Amorrhéens et aux Chananéens réunis d'exterminer tous les mâles du camp israélitique, en une semblable circonstance ? Il était naturel que ces pensées se présentassent à l'esprit des Hébreux, lorsque Josué leur proposa l'exécution de la loi ? n'étaient-elles pas bien propres à les troubler et à les faire murmurer ? qu'eussent fait leurs ancêtres en circonstances semblables ? Plus dociles que leurs pères, les enfants exécutent l'ordre du Seigneur sans différer, sans marquer aucune crainte, sans proférer un mot de mécontentement ; il me semble lire dans leur cœur ce que je lis dans les Psaumes : *Le Seigneur est mon salut, qui craindrais-je ? le Seigneur est mon*

(350) Je m'étends peu ici sur les soupirs vers le ciel, parce que je m'en suis occupé dans ma *Doctrine chrétienne*. (T. Ier.)

Digitized by Google

protecteur, qui pourrait m'effrayer? (*Psal.* XXVI, 1.) Quel changement dans ce peuple hier si timide et aujourd'hui si rassuré; hier si turbulent et aujourd'hui si soumis, si doux, si tranquille? A qui l'attribuerons-nous, ce jugement, sinon à la droite du Seigneur qui incline les volontés humaines comme il lui plaît?

Je n'examinerai pas ici la question, savoir : si les Israélites célébrèrent la Pâque ,ous les ans dans le désert, ou s'ils furent dispensés de cette loi, comme de celle de la circoncision; je ne soutiendrai ni l'affirmative sous prétexte que l'Ecriture ne dit pas le contraire, ni la négative sous prétexte que l'Ecriture ne fait mention que de deux Pâques célébrées, l'une en Egypte, l'autre à Sinaï; je remarque seulement que la plaie de la circoncision, étant guérie, les enfants d'Israël firent la Pâque le quatorzième jour du mois sur le soir dans la plaine de Jéricho; puis, après cette remarque, passant aussitôt de la figure à la réalité, je dirai :

O vous qui aspirez à la possession du ciel! jetez, comme ces Israélites, toutes vos inquiétudes dans le sein du Seigneur; possédez vos âmes dans une pleine sécurité, lors même que vous êtes environnés d'ennemis nombreux, puissants, acharnés à votre perte; persuadez-vous bien qu'ils n'ont sur vous de pouvoir que celui qui leur est donné d'en haut; et répétez souvent ces paroles de David : *Le Seigneur est mon salut, qui craindrais-je?* et parce que la sécurité des Israélites ne fut ni indolente, ni oisive, mais souffrante et agissante, ayez soin que la vôtre soit marquée à ces deux caractères; essayez sur vous le glaive douloureux d'une circoncision universelle, en retranchant de vos plaisirs, même innocents, tout ce dont une exacte sobriété souffre le retranchement, en mortifiant chacun de vos sens par rapport aux objets capables de les flatter, en contenant les facultés de votre âme dans les limites de leurs devoirs; car voilà l'idée que vous présente le souvenir de la circoncision mosaïque; si elle est une image de la nécessité du baptême pour être sauvé, elle en est encore une plus naturelle de la nécessité de la mortification tant intérieure qu'extérieure pour entrer dans le royaume des cieux.

Et la pâque hébraïque que nous signifiait-elle? que nous signifiait ce bâton que les Israélites tenaient à la main en la mangeant? cette ceinture dont ils se ceignaient? ces laitues sauvages dont ils l'accompagnaient? ces pains sans levain dont ils usaient? Que nous ne pouvons espérer de passer dans la vraie terre de promission qu'aux conditions suivantes; que nous nous regarderons ici-bas, comme des voyageurs; que nous contiendrons nos passions, que nous mangerons d'un pain d'angoisse; que nous nous abreuverons d'un vin d'absinthe et de tribulation; que nous n'userons que des azymes de la sincérité et de la vérité dans nos conversations: c'est à ces conditions que nous pouvons espérer d'entrer dans ce royaume où nous savons que les sacrements et généralement tous les rites sensibles ne seront d'aucun usage.

Cette dernière vérité que nous connaissons d'ailleurs, nous est ici rappelée à la mémoire par cette remarque de l'historien sacré, que *la manne cessa* de tomber après la célébration de la pâque, et que les *enfants d'Israël n'useront plus de cette nourriture.* C'est ainsi, pour appliquer le type à la vérité, c'est ainsi que dans le ciel où sera faite la circoncision entière du vieil homme, et où Jésus-Christ fera la pâque éternelle de ses élus, toutes les figures cesseront. Alors plus de sacrements, plus d'écritures, plus d'instructions; toutes ces grâces dont celles de l'Ancien Testament n'étaient que les ombres, ne sont-elles-mêmes que des ombres et des signes fort imparfaits de ces biens ineffables que Dieu nous réserve dans la vraie terre de promission. C'est là que la vérité se découvrira sans voile, qu'elle se communiquera dans toute sa plénitude, qu'elle deviendra le pain délicieux dont nous serons éternellement affamés et rassasiés: ô jour heureux! jour désirable où la vérité brillera dans tout son éclat et prendra la place de la foi qui nous guide dans cette région ténébreuse!

Celle des Israélites fut telle, à la prise de Jéricho, que saint Paul en a fait l'éloge et lui a attribué la chute des murailles de cette ville. Mais peut-être ne connaissez-vous pas assez les circonstances de ce fait; et il faut vous en instruire, soit pour vous donner une idée du courage de Josué marchant avec assurance vers un ange revêtu de la figure d'un homme armé et capable d'inspirer la terreur, soit afin que vous regardiez dans quiconque vous parle, le Seigneur souverain, et que vous lui demandiez : Seigneur! que voulez-vous?

Josué étant dans le territoire de Jéricho rencontra un homme qui avait une épée nue à la main; il alla à lui et lui dit : *Etes-vous des nôtres, ou des ennemis? il lui répondit : Non, mais je suis le chef de l'armée du Seigneur, et je viens ici maintenant de sa part. Aussitôt Josué se jeta le visage contre terre et l'adora en disant : Qu'est-ce que mon Seigneur veut ordonner à son serviteur? Otez,* lui dit-il, *vos souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes, est saint; je vous ai livré entre les mains la ville de Jéricho avec son roi, et tous les vaillants hommes qui la défendent, à condition que vous observerez ce qui suit. Vous ferez le tour de la ville une fois par jour; vous marcherez, vous et vos gens de guerre, devant les prêtres dont les uns sonneront les trompettes et les autres porteront l'arche qui sera suivie du reste du peuple, et vous ferez la même chose pendant six jours. Au septième les prêtres prendront les sept trompettes dont on se sert dans l'année du jubilé, et marcheront devant l'arche de l'alliance comme ils auront fait les autres jours, avec cette différence que ce jour-là, vous ferez sept fois le tour de la ville, et les prêtres sonneront autant de fois. Et lorsque les trompettes sonneront d'un son plus long*

Digitized by Google

et ensuite plus entrecoupé, tout le peuple élevant sa voix jettera un grand cri, et alors les murailles de la ville tomberont jusqu'aux fondements.

C'est ce que le Seigneur dit par saint Michel, chef du peuple de Dieu, à Josué; ce que Josué répéta à ce peuple, et que ce peuple fit exactement. Pourquoi le fit-il? si nous n'avions déjà levé un coin du voile qui couvre ce mystère, que nous paraîtrait cette procession d'un peuple innombrable autour d'une place forte, réitérée six jours de suite, ne nous paraîtrait-elle pas l'effet de la folie? Lorsque le septième, nous verrions ce même peuple recommencer sa procession dès le grand matin, pour en avoir fait sept sur le soir; lorsqu'au dernier tour nous entendrions les trompettes et les cris de la multitude, ne croirions nous pas qu'un nouvel accès de folie l'a saisie? ne serions nous pas fortifiés dans cette pensée lorsque nous apprendrions qu'en faisant ces tours et en jetant ces cris, ils se proposent de renverser les murs de la ville? quel rapport y a-t-il entre cette cérémonie, et la chute de ces remparts? aucun certainement.

C'est, mes frères! la raison pour laquelle le Seigneur fit dépendre l'un de l'autre, comme l'effet de sa cause; il le voulut ainsi afin que sa puissance parût pour ainsi dire à nu, et que sa créature ne fût pas même tentée de la partager; il voulut que la première victoire de son peuple fût en totalité l'ouvrage de son bras, et que la seconde, la réduction de Haï, fût l'ouvrage tant de Dieu que de l'homme; il le voulut, dis-je, ainsi, afin que l'homme sût qu'il devait tout attendre de Dieu, et cependant veiller et combattre comme si tout dépendait de lui. Les Israélites entrèrent dans cette vue de la Providence; et au lieu de demander superbement pourquoi des démarches aussi inutiles en elles-mêmes, que insensées aux yeux des habitants de Jéricho, qui les verraient du haut de leurs maisons, ils se soumirent humblement à la volonté du Seigneur; ils crurent qu'elle pouvait rendre efficaces les moyens les plus vains de leur nature. C'est cette foi que saint Paul exalte, quand il dit : *C'est par la foi que les murailles de Jéricho tombèrent par terre : « Fide muri Jericho corruerunt circuitu dierum septem. »* (*Hebr.* XI, 30.)

Ajoutons-le maintenant d'après saint Augustin, et c'est aussi par la foi que la cité de ce monde tombera avec ses quatre tours qui sont l'orgueil, l'avarice, la luxure et l'envie. A la figure répond en tout la vérité. Là, les trompettes des prêtres lévitiques se font entendre à tout Israël; ici, les prédicateurs ne cessent d'annoncer aux pécheurs un jugement rigoureux d'un ton terrible, de leur prêcher la vérité de l'enfer, et de frapper leurs oreilles par le bruit désagréable de leurs menaces. Là, au bout de sept jours les murs de Jéricho tombent; ici, au bout de sept âges le monde est détruit. Là, c'est une ville particulière qui est ruinée; ici, c'est l'univers qui est comme la ville du Seigneur. Là, les remparts de la place tombent sans violence; ici, les espérances du monde qui sont comme les appuis de cette vie mortelle, sont renversées sans efforts (351). Là, tout est folie aux yeux des habitants de Jéricho; ici, tout paraît folie aux yeux des infidèles; c'est le nom qu'ils donnent plus volontiers aux mystères de l'incarnation et de la rédemption, à l'évangile et à sa doctrine, à la mission de douze hommes faibles et ignorants, envoyés pour convertir les forts et les savants. Mais qu'est-ce donc que la sagesse de Dieu si sa prétendue folie opère des effets si merveilleux? si elle opère le changement du monde par la prédication de la croix?

Ce qu'elle a fait à la naissance de l'Eglise par des apôtres et les disciples, elle le fera jusqu'à la consommation des siècles, par leurs successeurs. C'est donc à nous ministres du Seigneur, à nous rendre dignes de ce nom; c'est à nous qu'il est dit : *Criez; ne cessez point; élevez votre voix comme une trompette : « Quasi tuba exalta vocem tuam. »* (*Isa.* LVIII, 1.) Et c'est à vous, mes frères! à ouvrir vos cœurs à nos voix, afin qu'elles pénètrent dans cette place, qu'elles y renversent ces murs d'iniquités qui vous séparent du Seigneur, et qu'elles y introduisent l'arche sainte du Seigneur, et que ceux qui gémissaient de vous voir parmi un peuple infidèle, comme Rahab, vous voient aussi comme elle, agrégés au peuple du Seigneur.

Cette femme, nous le disions ailleurs, avait sauvé les espions de Josué en les renvoyant par un chemin où elle savait que les émissaires de son roi ne les chercheraient pas; nous observerons ici que Josué autorisa les espions à accomplir le serment qu'ils lui avaient fait de la sauver à son tour; qu'elle fut en effet sauvée elle, son père, sa mère, ses frères, ses parents, tout ce qui était à elle, qu'ils demeurèrent tous au milieu du peuple d'Israël auquel ils furent associés, après avoir été quelque temps purifiés hors du camp. De là nous tirerons ces deux conséquences : la première, que le Seigneur a ses élus partout, qu'il fait sauver ceux qui sont à lui, et que les pécheresses pénitentes précéderont dans le royaume des cieux, ces femmes qui, de leur chasteté, se font un titre d'orgueil, d'estime d'elles-mêmes et de mépris pour les autres; la seconde, qu'un juste est un trésor inestimable dans une famille, qu'il en est le médiateur près de Dieu, qu'il en devient le sauveur par ses œuvres et sa foi. Je vous félicite donc, vous qui êtes liés à ce juste par le sang et les alliances! et fût-il le dernier des vôtres pour le rang et la fortune, je vous invite à l'honorer plus que les premiers, pour le crédit et la condition; il le mérite, et votre intérêt l'exige. Apprenez-vous au contraire qu'il y

(351) « Ob hoc enim circumeunte arca, non impulsu violento illi muri ceciderunt sed sponte. » (S. Aug., *De rit. Eccl.*, Epist. 119.)

Digitized by Google

a un prévaricateur dans votre famille, dans votre voisinage, dans votre ville, tremblez à cette nouvelle; le prévaricateur peut attirer sur vous la malédiction dont il est chargé lui-même, l'histoire du malheureux Achan va vous en convaincre.

Le Seigneur avait prononcé ce terrible arrêt contre Jéricho : *Que cette ville soit anathème; maudit soit devant le Seigneur l'homme qui la relèvera et la rebâtira! que son premier-né meure lorsqu'il en jettera les fondements, et qu'il perde le dernier de ses enfants lorsqu'il en mettra les portes* (352); *que tout ce qui s'y trouvera d'or, d'argent, de vases d'airain et de fer, soit consacré au Seigneur, et mis en réserve dans ses trésors; que personne ne touche à rien de peur de jeter le trouble dans toute l'armée d'Israël.* Deux motifs avaient porté le Seigneur à user de cette rigueur; il voulait 1° nous marquer l'horreur extrême que nous devons avoir des ennemis de notre salut, représentés par les ennemis du peuple de Dieu, et que nous devons quelquefois faire rejaillir jusque sur ce qui nous vient d'eux. Il voulait 2° préserver les Israélites de l'avarice, en lui ôtant son aliment, et il y réussit tellement, le désintéressement de tout ce grand peuple fut tel, qu'un seul succomba à la tentation de la cupidité.

Achan ayant vu, à la prise de Jéricho, parmi les dépouilles, un manteau d'écarlate, deux cents sicles d'argent et une règle d'or, (un lingot d'or) de cinquante sicles, il les prit et les cacha. Mais à quoi sert de cacher ses crimes aux yeux des hommes, tandis que Dieu les voit? l'œil de ce témoin fidèle n'est-il pas plus à craindre que celui de tout autre témoin? sa colère est-elle une colère impuissante dont on méprise impunément les menaces? Celles qu'il avait faites de tirer une vengeance éclatante de celui qui violerait sa défense de toucher à rien, furent de près, suivies de leur exécution.

Jéricho prise et ruinée de fond en comble, Josué envoya quelques-uns des siens pour reconnaître une ville voisine nommée Haï. A leur retour il suivit l'avis de son conseil, de n'envoyer qu'un détachement de trois mille hommes contre cette place. Mais quelle fut sa surprise et sa douleur lorsqu'il apprit que ceux-ci avaient été battus et mis en fuite, laissant trente-six des leurs sur la place! Il fit alors ce que les grands malheurs font faire aux âmes religieuses; il eut recours à la pénitence; il déchira ses vêtements; il se jeta le visage contre terre devant l'arche du Seigneur; il demeura ainsi prosterné avec tous les anciens d'Israël jusqu'au soir, portant humblement ses plaintes au trône de Dieu, et lui disant : *Hélas, Seigneur! avez-vous donc voulu faire passer à ce peuple le fleuve du Jourdain, pour nous livrer entre les mains des Amorrhéens? ils sauront qu'Israël a fui devant l'ennemi, ils s'uniront, ils nous envelopperont, ils nous extermineront, et alors que deviendra la gloire de votre grand nom?*

La prière de l'humble pénètre les nues; celle de Josué fut exaucée; le Seigneur lui déclara que la défaite d'Israël était l'effet de la prévarication d'un particulier, que le supplice de ce coupable apaiserait sa colère, qu'on le connaîtrait en jetant le sort sur les tribus d'abord, puis sur les familles, sur les maisons et sur chaque particulier. On le jeta donc selon cet ordre, et il tomba sur la tribu de Juda, sur la famille de Zaré, sur la maison de Zabdi, sur Achan petit-fils de ce Zabdi : *Mon fils!* dit alors Josué à ce coupable, *rendez gloire au Seigneur le Dieu d'Israël.* Confessez votre faute et déclarez-moi tout ce que vous avez fait sans en rien cacher, car vous voyez que tout est découvert aux yeux du Seigneur. Puis le criminel ayant avoué son crime, et indiqué le lieu où il avait enfoui son larcin, il fut mené dans la vallée d'Achor, où on le lapida, et avec lui, ses fils, ses filles, ses bestiaux, et tout ce qui était à lui fut consumé par le feu selon l'ordre du Seigneur : *Cuncta quæ illius erant, igne consumpta sunt.* Pourquoi ceci est-il écrit?

C'est 1° pour vous convaincre de cette vérité enseignée depuis par le Sage, que le Seigneur règle ce qui doit arriver lorsqu'on jette les billets du sort, et qu'on ne doit l'interroger de cette manière qu'avec un profond respect, avec réserve, et dans des affaires sérieuses qu'on ne peut terminer autrement qu'en faisant intervenir son jugement et sa suprême autorité. C'est 2° pour vous assurer, mes frères, que vous pouvez bien pour un temps dérober vos fautes à la connaissance des hommes, mais qu'il vous est impossible de les cacher à Dieu, qu'il voit comme en plein jour, celles que vous commettez dans les ténèbres de la nuit, qu'il les condamne et qu'il fixe le genre et l'heure de leur punition au moment que vous les commettez. De là cette réflexion de saint Chrysostome, dans un entretien aux justes, de se séparer des pécheurs : nous sommes bien heureux, leur disait-il, si nous n'avons rien en nous de la corruption du siècle; mais hélas! si les hommes ne voient rien en nous des dépouilles maudites de Jéricho, comme ils ne les voyaient pas alors dans Achan, qu'il est à craindre que Dieu et les anges ne les voient! C'est 3° pour vous toucher de cette vérité qu'un seul coupable pouvant attirer la malédiction de Dieu, non-seulement sur toute sa famille, mais sur tout un peuple, nous avons tout à craindre du grand nombre qui domine parmi nous. C'est 4° pour vous tirer de cette erreur dont vous nous faites si souvent l'aveu : suis-je le gardien de mon frère? s'il pèche, est-ce moi qui répondrai de son péché? n'est-il pas dit que chacun portera son fardeau?

Oui, mes frères! chacun portera son fardeau, mais ne vous y trompez pas; un des

(352) Cette malédiction eut son effet en la personne d'Hiel qui entreprit de rebâtir cette ville. (*III Reg.* XVI.)

Digitized by Google

fardeaux que Dieu vous a imposés, c'est d'empêcher, autant qu'il est en vous, l'offense de Dieu; c'est de reprendre ceux qui déshonorent son saint nom, si la prudence vous le permet; c'est de prier pour eux, c'est de trembler pour vous dans la crainte que vous ne soyez enveloppés dans leur châtiment. Est-ce un de vos proches que vous voyez pécher? rappelez-vous que les fils d'Achan, ses filles et tout ce qui lui appartenait fut consumé par le feu avec le coupable; craignez qu'un supplice bien plus rigoureux ne vous attende, si vous ne vous opposez de toutes vos forces à l'iniquité de ceux qui composent votre maison ou votre famille. Est-ce un de vos concitoyens, ou de votre peuple? souvenez-vous alors que l'armée d'Israël perdit plusieurs de ses soldats, et fut honteusement mise en fuite pour la faute d'un seul; craignez, parce que la faute d'un seul rejaillit sur tout le corps; craignez, gémissez, livrez-vous à une sainte indignation; il ne vous est pas permis d'être indifférent au bien et au mal que font vos frères. Ah! que n'avez-vous donc pas à craindre, puisque vous voyez avec tant d'indifférence, tant de pécheurs qui offensent le Seigneur (353).

Mon Dieu! quand pourrons-nous dire avec autant de vérité que le prophète : point d'outrage fait à votre Majesté qui ne nous soit fait à nous-mêmes, qui ne nous afflige, qui ne nous inspire une vive indignation contre son auteur; donnez-nous d'arrêter le cours non-seulement de nos propres iniquités, mais de celles des autres : que votre volonté se fasse en la terre comme au ciel; que nous vous obéissions tous sur la terre comme les anges, et que nous célébrions tous vos louanges avec ces pures intelligences dans le ciel. *Amen.*

INSTRUCTION IV.

JUSTICE DIVINE.

(*Josue* IX-XII.)

Post hæc legit omnia verba benedictionis et maledictionis.

Après cela Josué lut toutes les paroles de bénédiction et de malédiction, que Moïse avait laissées. (*Josue* VIII, 34.)

Dans l'intervalle qui sépare ce fait de celui que nous discutions en finissant le discours précédent, j'en trouve un troisième dont l'exposé peut être utile à nos militaires surtout : ceux-ci nous demandent quelquefois s'il leur est permis d'user de stratagèmes pour tromper l'ennemi en temps de guerre, par exemple, s'il leur est permis de donner des ordres pour une telle marche, un tel siége, une telle action, tandis qu'on se propose toute autre chose; s'il leur est permis de feindre, de déguiser, d'emprunter l'extérieur de l'ennemi pour l'induire à une erreur qui lui enlève la gloire de la victoire; ces ruses, nous demandent nos guerriers, ne sont-elles pas opposées à la bonne foi, à la sincérité et à la justice? C'est la question que nous avons eu à résoudre plus d'une fois. Pour le faire solidement, et pour prouver que ces stratagèmes sont licites, tantôt nous avons dit que la guerre rompait tout lien de société avec l'ennemi, qu'elle donnait le droit de lui ôter la vie, à plus forte raison de lui cacher la vérité; tantôt nous avons appuyé cette décision de l'autorité de saint Augustin et de saint Thomas, qui disent l'un et l'autre que les embûches dressées à l'ennemi ne sont contraires ni à la véracité, ni à la justice (354). Aujourd'hui nous fonderons notre décision sur un principe encore plus certain, c'est sur l'ordre de Dieu à Josué, et sur l'obéissance de Josué à l'ordre de Dieu.

Dieu dit à Josué après le supplice du coupable Achan : *Ne craignez plus : vous traiterez Haï comme vous avez traité Jéricho et son roi;* dressez-lui des embûches : *Pone insidias urbi.* Josué ordonna donc des embûches; il commanda des feintes; il employa des stratagèmes dont le succès fut tel que la ville fut brûlée, son roi pendu, ses habitants ou tués ou dispersés. N'est-ce pas là une preuve que les ruses militaires sont permises?

Ensuite de cette victoire sur Haï, Josué éleva un autel au Seigneur pour le remercier, comme étant le Dieu des armées; il écrivit là, sur des pierres enduites de chaux, le *Deutéronome*, c'est-à-dire probablement le Décalogue et peut-être ses bénédictions et ses malédictions; après, il distribua les douze

(353) Ici se présente une difficulté dont la solution répandra encore un nouveau jour sur ces principes. Les enfants, me demandez-vous, sont-ils donc responsables des actions de leurs parents? La loi dans le *Deutéronome* (XXIV) ne défend-elle pas expressément de punir les pères pour les péchés des enfants, et ceux-ci pour les péchés de ceux-là? Que dire donc de l'arrêt de mort prononcé aux fils et aux filles d'Achan coupable de larcin! Saint Augustin qui a senti cette difficulté, l'a levée de la manière suivante. La loi du *Deutéronome*, dit-il (Quæst. 8 *in Josue*), oblige les hommes à qui il n'est pas permis de punir l'un à cause de l'autre; mais quant à Dieu, ses jugements ne sont point assujettis à cette loi, ayant condamné tous les hommes à mourir, il est le maître d'exécuter sur eux son arrêt au temps et à la manière qu'il lui plaît. Quand on regarde l'administration générale de l'univers, ce n'est pas sans doute un fort grand mal que des hommes qui, par leur nature, ne peuvent point éviter la mort, soient condamnés à mourir à tel jour, à telle heure, à l'occasion de tel péché qui leur est étranger; cependant ceux qui craignent la mort, sont salutairement étonnés des coups qu'elle porte quelquefois, et ces coups sont comme une instruction commune que tous reçoivent, non-seulement de veiller chacun sur eux, mais encore d'avoir soin les uns des autres, en se regardant comme les membres d'un seul corps et d'un seul homme. Il annonce aux autres quel mal ce serait que toute une nation péchât, puisque tous ont dû trembler pour le péché d'un seul : « Simul etiam significatum est quantum mali fieret, si universa illa congregatio peccasset, quandone unus quidem ita potuit judicari, ut ab eo possent cæteri esse securi. »

(354) « Utrum aperta pugna, an insidiis vocat, nil ad justitiam interest. » (Aug.) — « Ejusmodi occultationes et insidiæ fraudes non vocantur, nec justitiæ repugnant. » (S. Thom. 2-2, Quæst. 40.)

Digitized by Google

tribus, six sur le mont Garizim et six sur le mont Hébal. Les six tribus placées sur le mont Garizim souhaitèrent les bénédictions du Seigneur aux observateurs de la loi, disant: *Vous serez bénis dans la ville; vous serez bénis dans les champs;* et le reste qui se lit dans le *Deutéronome* (chap. XXVIII). Les tribus placées sur le mont Hébal firent les imprécations suivantes contre les violateurs de la loi, disant : *Maudit celui qui n'honore point son père et sa mère; maudit celui qui change les bornes de l'héritage de son prochain*, et tout ce qui est écrit aux chap. XXVII et XXVIII du même livre : et tous les Israélites répondirent, *amen*, « *ainsi soit-il*, » et tous professèrent publiquement cet article de foi, qu'il existe un Dieu juste qui sait rendre à chacun selon ses œuvres, en bénissant les bons et en maudissant les méchants.

Que je vous interroge ici, mes frères! sur ce même article, aussitôt vous me répondez tous que vous croyez en un Dieu qui récompensera vos bonnes œuvres et qui punira les mauvaises; mais cette foi que vous professez de vos lèvres a-t-elle sa racine dans votre cœur? y produit-elle le sentiment de désir et de crainte qui en sont comme les suites naturelles? se démontre-t-elle par les effets, par la pratique des œuvres qui méritent les bénédictions du ciel, et par la fuite des péchés qui en attirent les malédictions? A ces questions, vous baissez les yeux; vous gardez le silence, et vous m'avouez tacitement que la foi qui a pour objet la justice divine a été jusqu'à ce jour une foi morte. Il faut donc la vivifier, cette foi ; il faut vous prouver la vérité de son objet; et pour cela il faut vous mettre sous les yeux, vous rendre comme présents les événements arrivés sous la conduite de Josué depuis la destruction des villes de Jéricho et d'Haï, jusqu'au partage de la terre sainte inclusivement. C'est ce que je me propose de faire en ce discours et dans le suivant. L'idée principale à laquelle je les rapporterai sera l'idée de la justice de Dieu, et parce qu'en Dieu on distingue la justice vengeresse et la justice rémunératrice, je vous parlerai de celle-là dans le premier discours, et de celle-ci dans le second. Veuille le Seigneur faire par sa grâce qu'en même temps que vous ouvrirez vos oreilles à ma parole, vous ouvriez aussi votre cœur à la crainte; que vous compreniez utilement combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

La justice vengeresse est en Dieu une perfection qui le porte à punir les pécheurs selon la nature, le nombre et l'énormité de leurs péchés : ce n'est pas seulement dans le siècle futur qu'il exerce cette justice, c'est aussi quelquefois dans le siècle présent; quand nous ne le saurions pas d'ailleurs, l'histoire de la guerre de Josué contre les Chananéens, suffirait seulement pour nous en assurer. Pour nous instruire des qualités de cette espèce de justice, pour nous apprendre qu'ordinairement elle est 1° précédée d'une clémence miséricordieuse; 2° accompagnée et soutenue d'une puissance infinie; 3° suivie d'une sévérité inexorable, entrons dans le détail des événements d'où naissent ces idées, et commençons-le par le traitement fait aux Gabaonites.

Ce peuple ne trouvant point de sûreté dans la force ouverte, usa d'adresse pour obtenir sa conservation; il envoya des députés qui se présentèrent à Josué en équipage de gens qui ont fait un long voyage, montrant leurs habits, leurs souliers, leurs outres, leurs pains, en disant : Voyez ces habits et ces souliers, ils sont tout usés par la longueur du voyage ; voyez ces outres qui étaient neufs et qui sont rompus; voyez ces pains, ils étaient chauds quand nous les prîmes en partant de chez nous, et les voilà si secs qu'ils s'en vont par miettes; nous avons appris ce que votre Dieu a fait en Egypte et aux deux rois Sehon et Og au delà du Jourdain, nos anciens nous ont envoyés ici, pour vous assurer que nous sommes vos serviteurs, et vous prier de faire alliance avec nous; ils disaient vrai quant à cet objet de leur députation; mais ils disaient faux quant aux moyens d'y réussir, et ils étaient inexcusables à cet égard. Ne devaient-ils pas craindre que Josué et ceux de son conseil ne découvrissent le mensonge? il leur était d'autant plus aisé que de Galgala à Gabaon, la distance n'était que de huit lieues environ. Mais les saints jugent des autres par eux-mêmes ; ils aiment sincèrement la vérité, et ils ne soupçonnent pas facilement les autres de tromperie. Josué crut les envoyés; il fit alliance avec eux, et s'engagea même par serment à traiter leur peuple en allié.

Son serment l'obligeait-il? ne pouvait-il pas, ne devait-il pas même le regarder comme nul étant l'effet de la surprise? ne devait-il pas dans la concurrence avec l'ordre du Seigneur d'exterminer tous les habitants de la terre de Chanaan, négliger sa parole pour exécuter celle du Seigneur? Ce sont des questions qui, étant étrangères à mon dessein, m'occuperont peu ici; j'observerai seulement que les anciens Hébreux ne juraient qu'avec beaucoup de réserve, qu'ils se faisaient un devoir de garder leur parole, lors même qu'ils auraient pu trouver des prétextes d'y manquer; qu'ils réglaient leur inclination sur les lois et leurs promesses, et non les lois et leurs promesses sur leur inclination et leur intérêt, comme il n'est que trop ordinaire aujourd'hui; j'observerai que Josué qui se conduisait sur ces principes ne se permit pas même d'examiner si son serment l'obligeait. Il savait d'ailleurs que la loi d'exterminer les Chananéens souffrait quelque exception, que Rahab en avait déjà été exceptée avec toute sa famille, que les Gabaonites étaient dans le cas de cette femme, puisqu'ils quittaient l'idolâtrie, qu'ils se soumettaient aux Israélites, et qu'ils croyaient tout ce que Moïse avait prédit de la ruine des Chananéens. (S. Aug., Quæst. 13 *in Josue.*) C'est sur ces principes qu'il leur fit grâce, à condition toutefois qu'ils seraient employés à couper du bois et à porter de l'eau pour le besoin de tout le peuple. Tout cela est-il

Digitized by Google

sans mystère? voici celui que les Pères y ont trouvé et que je dois vous développer.

Les Gabaonites, nous disent-ils, figurent les pécheurs qui recourent à la miséricorde du vrai Josué. Ces pécheurs ont usé la robe de leur innocence; ils n'ont plus que de vieux souliers à leurs pieds; ils n'éprouvent que les affections toutes terrestres du vieil homme, ils ressemblent à ces vieux vaisseaux dans lesquels Jésus-Christ dit qu'on ne met pas de vin nouveau; ils sont réduits à n'avoir pour nourriture que du pain très-dur, et très-différent du pain des enfants de Dieu qui est un pain vraiment céleste. Dans ce triste état, ils se présentent à Jésus-Christ; ils lui disent qu'ils viennent d'un pays très-éloigné; ils se jettent à ses pieds, pénétrés de la terreur de ses jugements; ils demandent humblement d'être à l'avenir ses serviteurs, et aussitôt leur demande est exaucée, le vrai Josué leur donne et les reçoit à son alliance, à condition toutefois qu'ils se soumetteront aux travaux laborieux de la pénitence.

Voilà, mes frères! le mystère que les saints ont vu dans l'histoire des Gabaonites; voilà les deux sens de cette histoire, le littéral et le spirituel ou allégorique. Le littéral qui nous instruit de la miséricorde dont le Seigneur usa envers les Gabaonites, et le spirituel qui nous instruit de la miséricorde que le Seigneur exerce envers les plus grands pécheurs, lorsqu'ils reviennent à lui, lorsqu'ils demandent d'être reçus dans sa sainte alliance, lorsqu'ils consentent à couper le bois et à porter l'eau dans la maison du Seigneur, c'est-à-dire lorsqu'ils se soumettent aux pratiques austères et humiliantes de la pénitence; poussons ce second sens plus loin encore.

Le roi de Jérusalem ne fut pas plutôt informé du traité d'alliance passé entre Josué et les Gabaonites, que, frappé de crainte, il envoya une ambassade à ceux d'Hébron, de Jétimoth, de Lachis et d'Eglon, pour fondre sans délai, avec leurs forces réunies, sur la grande et forte ville de Gabaon. Que signifie ce fait? la conséquence que je tire, avec Origène (Hom. 11 *in Josue*), de son sens spirituel, c'est que toute âme qui voudra conformer sa vie à la parole de Dieu, doit s'attendre infailliblement à avoir pour ennemis ceux qu'elle avait auparavant pour amis. C'est que la persécution a toujours été et sera toujours inséparable de la piété; c'est que quand on serait le dernier dans l'Eglise, comme étaient les Gabaonites qui coupaient le bois, et portaient l'eau au tabernacle, il suffit qu'on appartienne à Jésus, et qu'on se soit séparé de la voie des pécheurs pour être attaqué par les cinq rois des ennemis: *Hoc ipso quia ad Jesum pertines, impugnaberis a quinque regibus.* Rassurez-vous cependant, âme pénitente et fidèle! s'il suffit que vous appartenez à Jésus pour être persécutée, il suffit aussi que vous lui appartenez, pour être sous sa protection; celle que le Josué figuratif accorda aux Gabaonites, vous en est un gage certain; seulement étudiez-en bien l'histoire, et en l'étudiant, remarquez surtout les effets de la puissance infinie qui soutient la justice vindicative du Seigneur, et arme les hommes et les éléments, les tonnerres et les éclairs, les pierres et les astres pour les justes contre les pécheurs.

Dès que les Gabaonites ont averti Josué du danger auquel son alliance les avait exposés, à l'instant ce général se met en marche; il se jette tout à coup sur l'armée des cinq rois réunis; il les met en désordre; il en fait un grand carnage près de Gabaon; il les poursuit; il les taille en pièces jusqu'à Azeca et Macéda, et au moment que le reste tâche de regagner son pays, *le Seigneur fait tomber du ciel de grosses pierres sur eux jusqu'à Azeca, et cette grêle de pierres en tue beaucoup plus que les enfants d'Israël n'en avaient passé au fil de l'épée.* Est-il nécessaire de vous montrer ici le bras du Tout-Puissant? Ne le voyez-vous pas dans cette grêle de pierres, qu'il pousse avec roideur? faut-il vous avertir que tous les interprètes reconnaissent ici un miracle éclatant (355)? ne vous édifierai-je pas plus en vous en indiquant le principe, et en vous prouvant qu'il fut l'effet de la prière de Josué? *Il invoqua*, dit l'Ecriture, *le Très-Haut et le Tout-Puissant, et le Dieu grand et saint l'écouta, et fit rouler sur ses ennemis une grêle de grosses pierres; il fondit avec impétuosité sur les troupes ennemies, et les défit à la descente de la vallée. Il a été grand selon le nom qu'il portait, et très-grand pour sauver les élus de Dieu, pour renverser les ennemis qui se soulevaient contre lui, et pour acquérir à Israël la terre qui était son héritage.* (*Eccli.* XLVI, 6, 8.)

De qui le Sage fait-il cet éloge magnifique? Est-ce du fils de Nun? Est-ce du fils de Marie? après l'avoir appliqué à celui-là comme à la figure, peut-on s'empêcher de l'appliquer à celui-ci comme à la personne figurée? C'est vous, ô vrai Josué! qui avez été grand selon que votre nom le signifie; c'est vous qui avez procuré le salut des élus; c'est vous qui avez renversé les ennemis du genre

(355) Seulement ils sont divisés sur cette question; savoir si l'expression de l'historien doit se prendre dans un sens figuré, pour une grêle qui imite la dureté des pierres, pour une grêle d'une grosseur extraordinaire, et poussée avec raideur au moment de la bataille; ou dans un sens littéral, pour des pierres qui tombent en forme de grêle, avec la même raideur et en aussi grande quantité que la grêle. Le plus grand nombre est pour le premier sentiment. Calmet cite Bonfrerius et d'autres habiles commentateurs pour le second, et c'est celui que nous adoptons comme celui que le texte présente d'abord à l'esprit, rien d'ailleurs n'obligeant à recourir au sens figuré. Dom Calmet, dans sa dissertation, prouve que ces pluies ne sont ni impossibles, ni même toujours surnaturelles, et il en cite des exemples tirés de l'histoire naturelle, de l'histoire d'une nouvelle île de Santoria en 1707, etc. Veut-il donc infirmer le miracle? il en relève au contraire trois circonstances, en ce qu'elle n'ait frappé que les ennemis; qu'elle les ait frappés au moment précis où Josué les poursuivait, et qu'elle en ait frappé un si grand nombre.

Digitized by Google

humain ; c'est vous qui avez acquis au véritable Israël l'héritage céleste, en tenant vos mains élevées sur la croix, et en y invoquant le Très-Haut et le Tout-Puissant ; c'est à vous que nous devons la victoire sur nos ennemis ; à vous en soit toute la gloire, comme à nous tout l'avantage ; nous voulons nous le conserver par les mêmes moyens par lesquels vous nous l'avez procuré ; nous tiendrons pour cela nos cœurs et nos mains élevées (356) vers votre Père éternel. Que ne peut pas obtenir une prière continuelle, si elle est vive et fervente? Nous avons déjà vu que Josué avait obtenu par ce moyen, une grêle de pierres pour écraser les ennemis de son peuple ; voici un second miracle, effet de son oraison, beaucoup plus frappant que le premier.

En ce jour auquel le Seigneur avait livré les Amorrhéens entre les mains des enfants d'Israël, Josué, plein de foi et brûlant de zèle, s'écria : Soleil ! arrête-toi sur Gabaon ; lune ! n'avance point sur la vallée d'Aïalon. Quel nouveau genre de prière ! quelle confiance de celui qui la fait ! quel prodige en est le fruit ! *Et le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple du Seigneur se fût vengé de ses ennemis.* Ce miracle est connu de tout le monde ; il est rapporté par tous les historiens: *Il est écrit dans le Livre des justes* (357) ; il est écrit dans ceux de l'ancien peuple et dans ceux du nouveau ; et comment y est-il écrit? de manière qu'on ne sait lequel admirer davantage, ou de la foi de Josué qui commande, ou de la condescendance de Dieu qui obéit. « En cette rencontre, » dit saint Jérôme (*In Isa.* XXVIII), « Josué parla avec la confiance que lui inspirait Dieu lui-même dans son cœur. » — « Le cri que Josué fit en commandant au soleil de s'arrêter, fut, » dit saint Ambroise (*De off.*, lib. I, cap. 40), « un effet de la grandeur de son âme et de sa foi. » — « Il ne pria pas tant, » dit encore saint Bernard (In ejus *Vita*), « qu'il ne commanda au soleil de s'arrêter, » et une foi si divine lui fit mériter non-seulement une obéissance très-prompte du soleil, qui s'arrêta, mais encore une victoire entière sur ses ennemis, qu'il tailla en pièces. Quelle vertu de la foi qui opère un si grand prodige !

Une expression de l'histoire sainte qui me semble bien propre à m'inspirer une confiance semblable, est celle qui suit ces paroles : *Le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel, et ne se hâta point de se coucher durant l'espace d'un jour. Jamais jour, ni devant ni après, ne fut si long que celui-là,* c'est celle-ci : *le Seigneur obéissant à la voix d'un homme et combattant pour Israël : « Obediente Domino voci hominis, et pugnante pro Israel. »* Un homme qui commande, un Dieu qui obéit : quelle nouveauté du spectacle ! chaque jour, mes frères, il se renouvelle en nos temples ; chaque jour le Seigneur y obéit à la voix d'un homme, fût-il, non un Josué par la foi ou sa piété, mais un impie, un scélérat ; chaque jour à ces mots de tout prêtre : *ceci est mon corps* (*Matth.* XXVI, 26), le Seigneur descend du ciel en terre ; chaque jour ce soleil de justice s'arrête au milieu de nous, non-seulement pour nous donner lieu de combattre et de vaincre les ennemis de notre salut, mais pour devenir lui-même le principe de notre victoire : quelle complaisance du Créateur pour la créature ! Comment l'exprimerais-je par mes paroles, puisqu'elle est infiniment au-dessus même de mes pensées : que vous êtes bon, Seigneur ! envers les bons ! envers ceux qui se convertissent à vous de tout leur cœur ! mais c'est votre justice que j'ai à faire connaître à mes auditeurs, et après leur avoir montré que la miséricorde la précède et que la toute-puissance la soutient, je dois leur faire voir qu'une sévérité inexorable la suit ; de plusieurs preuves que je pourrais en tirer de notre histoire, je me bornerai à une seule, à celle que fournit le châtiment des cinq rois confédérés et réunis contre les Gabaonites.

Ces cinq rois, dans la déroute générale de leur armée, s'étaient sauvés et cachés dans une caverne près de la ville de Macéda. Josué qui en fut informé, donna ordre à ceux qui l'accompagnaient de rouler de grandes pierres à l'entrée de la caverne, et d'y placer une garde qui les y tînt enfermés jusqu'à l'entière défaite des ennemis ; de retour de cette expédition sanguinaire, et arrivé près de cette fatale caverne, il l'a fit ouvrir ; il se fit amener les cinq rois alliés : il convoqua tout le peuple d'Israël, en s'adressant aux principaux officiers de l'armée qui étaient avec lui : Allez, leur dit-il, et mettez le pied sur le cou de ces rois, n'ayez point de peur ; bannissez toute crainte ; ayez de la fermeté ; armez-vous de courage ; car c'est ainsi que le Seigneur traitera tous les ennemis que vous avez à combattre. Après cela Josué frappa ces rois ; il les tua selon l'ordre du Seigneur ; il les fit attacher à cinq poteaux où ils demeurèrent pendus jusqu'au soir, temps auquel on les jeta dans la caverne où ils avaient été cachés. Quel traitement fait à des rois ! L'Ecriture en compte trente et un qui furent aussi humiliés que ceux-ci sous Josué. Ç'avait été la volonté de Dieu justement irrité contre eux, que leurs cœurs s'endurcissent, qu'ils combatissent contre Israël, qu'ils fussent tous exterminés : et tous le furent, et tous leurs peuples furent, ou taillés en pièces, ou mis en fuite, et toutes leurs villes furent brûlées, excepté celles qui étaient placées sur les hauteurs et les collines (358), comme devant servir d'asile aux nouveaux habitants de la Palestine.

(356) On lit au chapitre VIII : *Josué tenant son bouclier, ne laissa point tomber la main qu'il avait élevée en haut, jusqu'à ce que les habitants de Haï fussent tués.* Les Pères ont compris par ce fait, que nous devons tenir notre cœur élevé à Dieu dans la prière, jusqu'à ce que nos ennemis soient vaincus, c'est-à-dire, jusqu'à notre mort.

(357) C'est un livre où étaient peut-être décrites les actions principales des grands serviteurs de Dieu ; il est perdu.

(358) Azot cependant n'eut pas ce privilége, parce qu'étant la ville royale et la capitale de tout le

Digitized by Google

Ce traitement paraît dur, me dites-vous; oui, mes frères! il paraît dur, mais à qui? à ces esprits légers qui jugent aussi mal de la sainteté des œuvres de Dieu, que de l'énormité des péchés des hommes. Il paraît dur, mais à qui? A ces esprits superficiels qui manquent de lumière pour connaître ce que méritent tant de péchés, regardent comme un grand désastre la chute de ces ouvrages qui devaient un jour tomber, et la mort de tous ces hommes qui devaient nécessairement mourir: *Nescientes quo quisque dignus sit, et magnum putantes malum, cum casura dejiciuntur mortalesque moriuntur.* (S. Aug., *in Josuæ*.) Il paraît dur, mais à qui encore? à ces esprits qui ne voient pas que cette vie est une mort continuelle, et ce monde un hôpital général, où il n'y a que mortels, que mourants et que morts. Qu'ils fassent cette réflexion, ces esprits, s'ils sont capables d'en faire, et qu'ensuite ils me disent pourquoi ils osent appeler excessive la sévérité du Seigneur envers les Chananéens, et pourquoi la sévérité leur semble moindre envers le reste du genre humain également condamné à mourir, l'un par le feu d'une fièvre qui brûle ses entrailles, l'autre par le tranchant d'un fer qu'un chirurgien porte entre ses chairs, tous par quelque instrument de supplice forgé dans la fournaise de la colère divine. Non, Seigneur, votre sévérité n'est excessive dans un aucun temps, ni envers personne, c'est notre malice qui est excessive; c'est elle par conséquent qu'il faut accuser, qu'il faut corriger, qu'il faut dompter en exerçant sur nos passions cette sévérité dont vous nous avez laissé une idée dans celle que vous avez exercée sur les Chananéens par les mains de Josué et du peuple hébreu.

Au risque de me fatiguer par vos questions, vous me demandez encore ici : Qu'avait fait Jéricho à cette nation, pour en recevoir le traitement qu'elle en a reçu? Que lui avait fait Haï? que lui avait fait tout le pays de Chanaan qui autorisât la guerre qu'elle lui déclara? Et moi, mes frères, je vous demande, pour résoudre votre objection : La mesure des iniquités des Chananéens n'était-elle pas portée à son comble? Le temps de les punir n'était-il pas enfin arrivé? De mille supplices qu'ils méritaient, le Seigneur ne pouvait-il pas choisir celui qu'il voudrait? Ne pouvait-il pas mettre les instruments de ses vengeances entre les mains de son peuple, et lui ordonner de s'en servir, tantôt en écrasant ceux-ci sous des pointes de fer, tantôt en élevant ceux-là sur des gibets, tantôt en leur faisant souffrir d'autres peines? Ce Dieu, qui avait autrefois commandé à Abraham d'immoler son fils de sa propre main, ne pouvait-il pas commander à ses descendants d'exterminer une engeance maudite? Une guerre que Dieu déclare, que son ange conduit, que son peuple exécute, peut-elle être injuste (359)?

Soit, dites-vous, soit qu'elle ait de son côté la justice, puisqu'elle a l'autorité, et le motif ou la cause; mais peut-on excuser de cruauté ceux qui la font? Qui en accusera-t-on, si on n'en accuse ceux qui dévastent la plus riche région du monde, qui réduisent en cendres toutes ses villes, qui pendent ses rois, qui passent ses habitants au fil de l'épée, qui exercent une vengeance implacable sur les vieillards et la jeunesse, sur les personnes de tout sexe et de toute condition? Non, décidez-vous avec les ennemis de l'Ancien Testament et de toute révélation, non, il ne fallait pas moins qu'un peuple de bourreaux pour exercer les vengeances dont Josué et ses successeurs ont laissé des traces dans la belle et riche région de la Palestine.

Quand on entend ainsi blasphémer, on serait tenté de boucher ses oreilles et de fuir le blasphémateur; mais comme il est un temps pour se taire, il est aussi un temps pour parler. Dites-le-moi donc, nouveau Manichéen, y a-t-il de la cruauté de la part de l'homme, tandis qu'il se tient renfermé dans les limites de la plus exacte justice? Qui dit *cruauté* ne dit-il pas une *criante injustice?* Y a-t-il de la cruauté de la part de l'homme, tandis qu'il ne fait que prêter son ministère à celui dont la nature est justice et bonté? Y a-t-il de la cruauté de la part de l'homme, tandis qu'éloignant de son cœur tout sentiment de haine et de vengeance, il règle sa volonté sur celle de Dieu? Y a-t-il de la cruauté de la part de l'homme, tandis qu'un zèle divin lui inspire ce qu'il pense, ce qu'il fait et ce qu'il dit? Ne bornons pas là nos observations, après avoir justifié les Israélites de l'accusation de cruauté, après avoir indiqué le motif des combats destructifs qu'ils ont livrés aux Chananéens, cherchons dans leurs accusateurs mêmes le motif des accusations que nous avons entendues; en voici le mystère.

Ces hommes qui se parent du nom spécieux de philosophes modernes, sont de la classe de ceux qui rejettent le dogme de l'éternité des peines; ils le combattent surtout en objectant qu'il n'y a point de proportion entre le crime d'un moment et la peine éternelle; et parce qu'ils se trouvent fort gênés par cette réponse : *qu'il n'y a point de proportion entre le vol d'un moment et la peine de mort dont le voleur est puni, et que cependant cette peine passe pour juste à tous les tribunaux*, ils accusent de barbarie cette jurisprudence, quoique universelle; volontiers ils laisseraient les voleurs vivre, se multiplier, ajouter crime sur crime, vol sur vol, meurtre sur meurtre, et troubler la société de mille horreurs. Voilà une preuve de cette humanité et de cette bienfaisance

pays (*Josue* XI), sa conservation aurait été une occasion de guerre continuelle, les Chananéens survivants auraient tâché de la reprendre.

(359) Saint Augustin dit (sur ce chapitre de Josué, Quæst. 10): « Hoc genus belli sine dubitatione justum est, quod Deus imperat... in quo ipse ductor exercitus, et populus non ipse tam auctor belli, quam minister iudicandus est. »

Digitized by Google

dont vous entendez si souvent parler à quiconque affecte le jargon de la nouvelle philosophie : quelle humanité qui favorise les coupables aux dépens des innocents! Quelle bienfaisance qui conserve les sacriléges, les stuprateurs, les voleurs, les assassins, au risque certain de les voir porter, avec le scandale et la corruption des mœurs, le fer et le feu dans les maisons de leurs concitoyens! Ne connussions-nous la philosophie de ces hommes que par ce seul endroit, ne nous hâterions-nous pas d'aggraver tous les anathèmes dont la religion, la raison et même le bon sens l'ont déjà chargée? Ne plaindrions-nous pas de tout notre cœur ceux qui la professent? Ne nous féliciterions-nous pas d'avoir été jusqu'ici préservé du levain contagieux qu'ils communiquent? Ne nous en garantirions-nous pas dans la suite avec tout le soin possible? Ne fuirions-nous pas la compagnie et même les approches de ceux qui le communiquent? Aurions-nous moins d'horreur de ces empoisonneurs des âmes, que les Israélites n'en avaient des Chananéens idolâtres?

Veux-je donc armer les Chrétiens contre ces destructeurs de tout principe de piété, de justice et de décence, comme Josué armait les Hébreux contre les enfants de Chanaan? A Dieu ne plaise! Outre que le glaive est confié au prince, outre qu'il lui est réservé de décider des cas où la saine politique exige que la peine de mort ait lieu à l'égard de ceux qui blasphèment contre la religion, nous sommes sous une loi différente de celle de Moïse, nous sommes sous une loi de douceur et d'amour, au lieu que celle de Moïse était une loi de crainte et de rigueur, une loi dont les supplices étaient, et, selon son économie, devaient être des images au moins imparfaites des supplices auxquels condamne cette justice vindicative dont j'avais à vous parler dans ce discours.

Avant de le finir, je ne ferai plus que cette question, savoir si tous les peuples chananéens furent si universellement exterminés, qu'il n'en resta plus après cette guerre implacable que Josué leur fit pendant six ans (360). Saint Augustin (*In Josue*), répondant à une semblable question, observe que Josué prit toutes les villes des provinces où il passa en combattant, qu'il n'aurait pu exterminer si promptement tant de peuples, s'ils ne s'étaient élevés contre lui par une conspiration générale, et s'ils n'étaient venus lui présenter la gorge en assez grande multitude pour être comparés aux sables de la mer; que quelques soldats de ces armées s'échappèrent cependant, et joignirent d'autres peuples qui avaient eu la prudence de ne pas remuer; que Josué étant vieux, les Israélites épargnèrent ceux-ci, ou parce qu'ils le voulurent, ou parce qu'ils ne purent les exterminer à cause de leurs péchés. Enfin il observe que Dieu, en exerçant ses jugements par degrés sur ces peuples criminels, les invitait à la pénitence, et qu'en les châtiant peu à peu, il les avertissait d'avoir recours à sa bonté.

O Seigneur! avait dit le Sage avant lui, *que votre esprit est plein de bonté et de douceur dans toute sa conduite! C'est pour cela que vous châtiez peu à peu ceux qui s'égarent, afin qu'en se séparant du mal, ils croient en vous. Vous aviez en horreur ces anciens habitants de votre terre sainte, parce qu'ils faisaient des œuvres détestables; vous pouviez les faire périr tout d'un coup par des bêtes cruelles ou par la rigueur d'une seule de vos paroles. Mais, exerçant sur eux vos jugements par degrés, vous leur donniez lieu de faire pénitence, quoique vous n'ignorassiez pas que leur nation était méchante, que la malice leur était naturelle, et que leur pensée corrompue ne serait jamais changée.* (*Sap.* XII, 1-10.) Ce délai, qui était un effet de la bonté de Dieu, rendait plus sensible et plus excusable l'endurcissement des Chananéens, comme il montrait, que dans la punition des plus grands pécheurs, la justice de Dieu est toujours précédée et tempérée par sa miséricorde.

Je vous ai, mes frères, parlé en premier lieu, dans cet entretien, de cette miséricorde qui tempère toujours la justice vindicative du Seigneur pendant cette vie; c'est afin que, faisant hommage à l'expression du Prophète, vous disiez à Dieu : *Votre miséricorde, Seigneur, et votre vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont embrassées* (*Psal.* LXXXIV, 11) : accordez-moi d'exercer sur moi la justice, afin que je parvienne à votre paix

Je vous ai parlé en second lieu de la puissance qui accompagne et soutient la justice, de cette puissance qui a envoyé aux nues des pierres pour tuer les Chananéens, et surtout de cette puissance qui a arrêté le soleil dans sa course, pour achever l'entière défaite de leur armée; le miracle vous a apparu admirable sans doute; mais que servait à Josué, dit saint Ambroise, d'arrêter cet astre dans le ciel, lorsqu'il ne pouvait réprimer l'avarice de la terre? Il commande au soleil de lui obéir, et le soleil lui obéit, afin qu'il ait le temps de poursuivre sa victoire, et dans une occasion précédente, il ne peut commander à l'avarice d'Achan, qui lui ôte la victoire d'entre les mains et qui le fait fuir honteusement devant l'ennemi. Avouons donc que c'était là un des grands miracles de la loi ancienne, mais en même temps reconnaissons que ceux de la loi nouvelle sont sans comparaison plus grands, lorsqu'une âme que le démon possédait, et qui était emportée par la violence de ses passions, se retourne tout d'un coup vers Dieu, et, se détachant de la terre, n'a plus de désir que pour le ciel; c'est ce miracle que je vous invite à demander pour les pécheurs et pour vous-mêmes, chaque fois que vous vous rappellerez le souvenir de ces paroles : *Arrête-toi, soleil :* « *Sta, sol.* »

(360) C'est en ce terme que les interprètes renferment celui du vers. 10 du chap. XI.

Digitized by Google

Craignez, si ce miracle ne vous devient personnel, et si le feu de la concupiscence ne s'arrête en vous, craignez la justice du Seigneur, c'est une justice sage qui vous rendra selon vos œuvres qu'elle connaît; c'est une justice sévère qui se vengera terriblement de vos œuvres de ténèbres qu'elle déteste et abhorre; craignez, non comme ces rois à qui la crainte inspira d'abord l'audace d'armer contre le Seigneur et son ministre, et qui eurent ensuite la lâcheté de se cacher dans une caverne, pour être conduits de là à des signes patibulaires, mais plutôt craignez, comme ces Gabaonites que la crainte amena aux pieds de Josué, et sans imiter leur faute, imitez leur foi, leur humilité, leur soumission à tous les ordres du général hébreu; à cette condition, vous mériterez le salut dont celui des Hévéens était la figure; vous mériterez dans le temps la protection du Seigneur, et dans l'éternité le repos du peuple des élus; je vous souhaite l'un et l'autre au nom, etc.

INSTRUCTION V.

(*Josue* XX-XXIV.)

CHOIX D'UNE RELIGION OU RENOUVELLEMENT DES VOEUX.

Optio vobis datur : eligite hodie quod placet.

L'option vous est laissée; choisissez aujourd'hui ce qui vous plaira. (*Josue* XXIV, 15).

Près de mourir et sur le point d'aller rendre compte à Dieu d'une vie de cent-dix ans, et d'une administration publique de dix-sept ans, Josué fait comme un bon père qui adresse ses derniers adieux à ses enfants, il assemble le peuple d'Israël à Sichem; il lui rapelle les bienfaits du Seigneur; il l'exhorte à demeurer fidèle, et lui laissant l'option entre la vraie religion, et le culte des fausses divinités, il lui dit, mais de ce ton qui n'annonce rien moins que l'indifférence : *Si vous croyez que ce soit un malheur pour vous de servir le Seigneur*, vous êtes libres de prendre tel parti qu'il vous plaira : *Vous pouvez choisir aujourd'hui, si vous voulez, d'adorer, ou les dieux qu'ont servis vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dont vous habitez le pays. « Optio vobis datur : Eligite hodie quod placet cui potissimum servire debeatis. »*

Pourrais-je, mes frères, choisir des circonstances plus favorables que celles du temps et du lieu où nous nous trouvons pour traiter le sujet que présentent ces paroles? Le temps est celui d'un jour de première communion, d'un jour où nous sommes en usage de renouveler les vœux de notre baptême, et de resserrer les liens de notre traité avec le Seigneur. Le lieu est celui de l'assemblée des anciens d'Israël réunis autour de l'arche sainte pour entendre avec leurs enfants, le véritable Josué s'expliquant par la bouche de son ministre, invitant les uns à rentrer, les autres à s'affermir dans l'alliance du Seigneur, exhortant ceux-ci et ceux-là à renoncer pour toujours aux divinités étrangères pour s'attacher au seul vrai Dieu. Eu égard à ces circonstances et aux dispositions de mes auditeurs, de quoi pourrais-je donc vous entretenir plus utilement que du choix d'une religion, surtout si je vous en parle de manière à vous fixer constamment, invariablement dans celui de la religion chrétienne et catholique? c'est, enfants, le but que je me propose en cette exhortation.

Prêtez à mes paroles l'attention que les Israélites donnaient aux discours de Josué à Sichem près du tabernacle; pour cela figurez-vous que celui que vous allez entendre, c'est Josué lui-même, c'est-à-dire, un saint qui a été vierge, comme le vrai Josué; conducteur du peuple de Dieu, comme le vrai Josué; une des figures les plus expresses et les plus excellentes de Jésus-Christ le vrai Josué (361.)

La nécessité de faire choix d'une religion en général, les motifs qui vous déterminent à faire choix de la religion chrétienne et catholique que vous professez, les obstacles qui s'opposent à la durée de ce choix, sont, mes enfants, les trois sujets dont j'ai à vous parler à l'occasion de ces paroles de Josué: L'option vous est donnée: *Optio vobis datur.*

Est-il nécessaire de choisir une religion? c'est la question qui se présente à l'entrée de ce discours, celle dont je trouve la solution dans ces paroles de l'orateur sacré : *Choisissez ce qui vous plaît aujourd'hui : « Eligite hodie quod placet. »* S'il y avait un milieu raisonnable entre servir le Dieu d'Israël et les divinités étrangères, on aurait pu dire à Josué : Nous ne choisirons ni le Dieu de nos pères, ni ceux des Amorrhéens; nous serons sans Dieu, sans religion. C'est le parti des athées. On aurait pu lui dire : Nous tiendrons toutes les religions pour indifférentes, nous nous accommoderons de toutes selon les temps et les lieux; c'est le parti de ces déistes, qui non-seulement nous conseillent de vivre avec les Chrétiens comme étant Chrétiens, et avec les infidèles, les juifs, les mahométans, comme étant infidèles, juifs et mahométans, mais qui suivent le conseil qu'ils nous donnent et qui assistent quelquefois aux exercices de la religion chrétienne uniquement parce qu'ils vivent dans des lieux où la religion chrétienne domine; mais du temps de Josué, les hommes ne connaissaient point ces partis extrêmes du libertinage de l'esprit et du cœur; fidèles aux lumières de la nature et à l'instinct de la conscience, ils ne mettaient point en question, si l'on doit croire un Dieu, ou n'en

(361) A sa mort rapportée au chap. XXIV, il n'est pas dit que le peuple ait pris le deuil comme à la mort de Moïse : on pleure celle-ci, dit saint Jérôme, parce qu'elle appartient à l'Ancien Testament, et non pas celle-là parce qu'elle appartient au Nouveau, sous lequel la mort est un gain. Ce serait seulement au temps de la mort de Josué, que les os de Joseph auraient été enterrés à Sichem, si l'on s'en tenait à l'ordre des lieux où l'histoire place ce fait.

Digitized by Google

point croire; admettre une religion, ou les rejeter toutes; il ne s'agissait que de choisir le vrai Dieu et la vraie religion. Tout le raisonnement de Josué est fondé sur l'obligation de faire ce choix; sa nécessité est clairement exprimée par cette parole : Choisissez, *eligite*.

Ce mot signifie quelque chose de plus que le commandement de choisir une religion, il signifie en outre que, *savoir quelle religion on doit embrasser*, c'est la matière d'une mûre délibération. D'où il suit que, dans la diversité des cultes qui partagent le genre humain, marcher à tout hasard dans le premier chemin que l'on rencontre, que continuer dans celui qu'offrent la naissance et l'éducation, sans aucune réflexion sur la route qu'on tient, c'est agir en téméraire, et risquer le plus grand de ses intérêts; par conséquent fausse maxime, celle de ces Chrétiens qui disent qu'il faut croire sans examiner pourquoi l'on croit, de peur de s'exposer à perdre la foi. Non-seulement la religion ne perd rien à être connue dans ses principes, mais elle y gagne beaucoup; plus on la connaît par conviction, plus aussi on l'aime, plus on y est attaché. Dire qu'il est impossible d'acquérir cette connaissance, qu'est-ce autre chose que blasphémer contre Dieu même? commande-t-il donc des choses impossibles? quand donc, me demandez-vous, faut-il faire ce choix?

La réponse à cette question se trouve encore dans le texte de Josué : *Choisissez aujourd'hui*, dit-il aux tribus assemblées : *Eligite hodie*. Sommes-nous enfants? le choix de nos pères fait notre première détermination. Sommes-nous parvenus à l'âge de raison? la prudence et la sagesse exigent qu'alors nous nous appliquions à connaître les principes de notre foi. Il est dans l'ordre que nous examinions et que nous approuvions le choix que nos pères ont fait pour nous; de là l'usage où sont les parents à bons principes, de faire faire aux enfants qui ont atteint l'âge de sept ans, des actes de consécration et d'amour de Dieu, de les inviter à renouveler les vœux de leur baptême, et pour cela de leur proposer quelques-uns des motifs qui engagent à choisir la religion chrétienne et catholique à l'exclusion de toutes les autres (362) : de là, et à plus forte raison l'usage où nous sommes d'engager à ce choix, ceux qui font leur première communion et ceux qui assistent à cette cérémonie, par quelques nouvelles considérations tirées des livres que nous expliquons. Celui de Josué nous en offre deux surtout, dont l'une a pour objet les secours que nous pouvons espérer de notre religion, l'autre, les bienfaits que nous en avons reçus.

Comme la religion mosaïque avait pourvu à tous les besoins temporels des Israélites, la religion évangélique a aussi pourvu à tous les besoins spirituels des Chrétiens. Parmi les Hébreux, il y avait six villes de refuge pour quiconque avait tué un homme sans y penser; le meurtrier était là en sûreté; il était défendu de le livrer entre les mains des parents qui le poursuivaient pour venger la mort du défunt; il pouvait à la mort du grand prêtre retourner dans la ville et à la maison d'où il s'était enfui. Parmi nous qu'y a-t-il qui ressemble à ces villes de refuge? ce sont ces temples où le sang de Jésus-Christ répandu pour tous les pécheurs, met en sûreté les plus insignes coupables; ils ont toujours été regardés comme des asiles inviolables; les Goths mêmes, selon que l'assure saint Augustin, témoignèrent un profond respect pour l'asile des églises de Rome lorsqu'ils la prirent; car non-seulement ces barbares épargnèrent tous ceux qui s'étaient sauvés dans quelques églises des apôtres et des martyrs, mais ils y en firent entrer plusieurs pour avoir lieu d'user de clémence à leur égard.

C'est peu que de dire : *Nos églises sont des asiles pour la sûreté de nos corps;* elles en sont pour la sanctification de nos âmes, et bien plus spécialement; nous pouvons y trouver grâce, nous réconcilier avec Dieu, et mériter sa miséricorde par le prix infini de la mort de Jésus-Christ, ce grand prêtre que figurait celui des Juifs jusqu'à la mort duquel les homicides devaient demeurer dans les villes de refuge.

Saint Bernard nous montre encore ailleurs ces asiles sacrés que figuraient les villes de refuge; c'est dans les plaies de Jésus-Christ; c'est là, dit ce Père (Serm. 61 *in Cant.*), que je suis d'autant plus en sûreté que celui à qui j'ai recours, est plus puissant pour me sauver.... Que le monde fasse éclater sa fureur, que le poids de ce corps mortel me presse et m'accable, que le démon me tende ses piéges, je ne tombe point étant fondé sur la pierre ferme. Quelque grand que soit mon péché, et quelque trouble qu'en ressente ma conscience, je ne puis désespérer de la miséricorde du Seigneur, dès que je me souviens de ses plaies : *Tanto illic securior habito, quanto ille potentior est ad salvandum*, etc.

Ne pourrait-on pas dire aussi que ces villes de refuge signifiaient l'Eglise militante dans laquelle les pécheurs trouvent leur salut, ou l'Eglise souffrante dans laquelle les âmes attendent le moment de leur délivrance, ou les limbes où étaient les justes avant la venue de Jésus-Christ? Ces justes étaient tels au jugement de Dieu même; leurs péchés ou n'avaient été que des fautes légères d'inadvertance ou de faiblesse, ou ils les avaient expiés par la pénitence. Cependant l'ordre de Dieu les retenait dans un long exil; il les obligeait de soupirer après le moment qui y mettrait fin, c'est-à-dire après le moment où le grand prêtre de la loi nou-

(362) Ces parents n'oublient cependant pas ce canon quatorzième de la session septième du concile de Trente : *Si quis dixerit... parvulos, cum adoleverint, interrogandos esse, an ratum habere velint quod patrini*, etc.

Digitized by Google

velle expirerait sur la croix, descendrait dans les limbes, et rappellerait à leur patrie ceux qui étaient dans ce triste exil. Ne serait-ce pas là le mystère marqué par les asiles où les homicides involontaires pouvaient vivre en sûreté jusqu'à la mort du grand prêtre?

Ces villes, au nombre de quarante-huit, étaient assignées à la tribu de Lévi; cette tribu fut dispersée dans toute la terre sainte, non-seulement afin que les onze autres contribuassent plus facilement à son entretien, mais encore afin que l'exemple et la doctrine des lévites, hommes consacrés à Dieu, portassent les enfants d'Israël à la piété et à la vertu, afin que ceux-ci apprissent de ceux-là, la loi dont ils étaient les docteurs et les interprètes. Ce secours spirituel accordé à toutes les tribus d'Israël manque-t-il aux disciples de la religion chrétienne et catholique? ceux-ci n'ont-ils pas partout des ministres qui leur confèrent des sacrements, des pontifes qui prient pour eux, des pères qui compatissent à leur infirmité, des pasteurs qui les paissent du pain de la parole, des interprètes qui leur expliquent les Ecritures et qui leur en aplanissent les difficultés?

J'en remarque une dans l'endroit de l'histoire où j'en suis, laquelle il est bon de lever ici. Que signifient ces paroles de Josué: *De toutes les promesses que Dieu leur avait faites, pas une ne demeura sans effet, mais elles furent toutes fidèlement accomplies?* Dieu n'avait-il pas promis aux enfants d'Israël d'exterminer les restes des Chananéens? Cependant il les laissa subsister au milieu d'eux, et la suite de l'histoire nous apprendra que les enfants d'Israël, loin de subjuguer les Chananéens, leur furent eux-mêmes assujettis pendant quelque temps. Comment donc justifier ces paroles que *toutes les promesses du Seigneur furent accomplies?* La chose, mes frères, est facile; il ne faut qu'observer que les promesses du Seigneur dépendaient d'une condition à laquelle les Israélites manquèrent. Ils avaient ordre de ne faire aucune paix avec les Chananéens, mais d'exterminer peu à peu ce qui en était resté, après leur établissement dans le pays, et à mesure qu'ils se multipliaient. S'ils eussent pris les armes contre ces peuples, Dieu n'aurait pas manqué de les détruire; mais ils firent une trêve avec leurs ennemis, et contents de les avoir réduits à se tenir en repos, ils s'endormirent dans cette fausse opinion qu'ils n'en avaient plus rien à craindre. Et de là qu'arriva-t-il? que ces mêmes Chananéens qu'ils avaient laissés vivre lorsqu'ils pouvaient les exterminer, les rendirent esclaves et malheureux.

Image bien naturelle et bien terrible de ce qui vous arriverait, mes chers enfants, si après votre première communion, vous cessiez de craindre vos passions. Aujourd'hui le péché est détruit en vous et anéanti, mais les funestes semences du péché ne le sont pas. La concupiscence et les vices qui en naissent sont des ennemis que Dieu laisse au milieu de vous pour vous exercer et éprouver votre fidélité, il n'y a point de milieu: ou il faut combattre sans relâche, ou en devenir esclaves. Consentir à la moindre trêve avec de tels ennemis, ce serait vous livrer à eux; la paix qu'ils vous offrent est fausse et trompeuse. Si vous cessiez jamais de leur faire la guerre sous prétexte qu'ils vous paraîtraient affaiblis et hors d'état de vous nuire, ils deviendraient pour vous un piége et un filet d'où vous ne pourriez point vous dégager. Les habitudes vicieuses qu'ils forment en nous sont des pointes aiguës qui nous percent les côtés, et dont il n'y a qu'un miracle de la miséricorde divine qui puisse nous délivrer. Heureux encore, ô mon Dieu! celui qui sent ces pointes, qui en gémit et qui crie vers vous dans la violence du mal qu'il souffre! Que la même miséricorde, Seigneur, qui nous laisse ce sentiment si salutaire, nous en fasse faire usage pour implorer avec plus d'ardeur le secours de votre grâce, qui seule peut guérir nos maux, rompre nos chaînes et nous rendre victorieux de nos ennemis spirituels.

Ce qui est dit du secours que les tribus de Ruben et de Gad donnèrent aux autres tribus pour vaincre leurs ennemis visibles, et se rendre maîtres de la terre de Chanaan, peut aussi nous donner une idée d'une troisième espèce de secours que nous trouvons dans notre sainte religion, du secours que nous assure la communion des saints et des justes sur la terre. Ceux-ci font pour leurs frères selon la foi, tout ce que les Israélites sous Josué firent pour leurs frères selon la chair. Deux tribus et demie établies au delà du Jourdain passèrent ce fleuve avec les autres tribus; elles combattirent pour celles-ci pendant plusieurs années, sans autre intérêt que celui de satisfaire aux ordres de Moïse, et d'obéir en tout à son successeur. De retour chez eux, ils partagèrent avec leurs frères la portion qui leur était échue du butin des ennemis. Ne voyez-vous pas en ceci une figure admirable de l'union qui règne entre les Israélites spirituels? ils sont tous sous la conduite du véritable Josué; les uns combattent, les autres sont comme dans un saint repos; et tant ceux-là que ceux-ci, tant les plus forts que les plus faibles, tous participent aux trésors de grâces que Dieu se plaît à répandre sur tous.

Même leçon que nous fait l'histoire de l'autel élevé par les tribus de Ruben et de Gad sur le bord du Jourdain, et de l'événement qu'il occasionna. Cet autel pouvait être considéré comme un effet, ou de la piété, ou du schisme de ces tribus. Les dix tribus placées en deçà du Jourdain le firent d'abord sous ce second aspect, et se disposaient à punir ce crime prétendu de leurs frères; réfléchissant ensuite qu'il ne fallait condamner personne sans l'entendre, elles envoyèrent à leurs frères une députation à la tête de laquelle était Phinées, fils d'Eléazar le grand prêtre. Les reproches des députés sont d'abord vifs et pleins de force,

Digitized by Google

mais la prévention ne les a point aveuglés; ils sont disposés à écouter la justification de leurs frères, et ils souhaitent sincèrement de les trouver innocents; enfin l'horreur qu'ils ont du schisme, et l'amour qu'ils ont pour leurs compagnons d'armes vont si loin, qu'oubliant leurs intérêts, ils offrent de les recevoir au milieu de leurs partages, et sont prêts de se dépouiller en leur faveur d'une partie de leurs terres, plutôt que de les voir sortir de la synagogue.

De leur côté les deux tribus et demie persuadées de la pureté du zèle des autres, ne s'offensent point de leurs reproches, elles s'en justifient sans aigreur, et tout se termine à la paix, parce que d'une part on ne désirait point de trouver des coupables, et que de l'autre on était disposé à s'expliquer de bonne foi et avec modération. Que d'hérésies et de schismes auraient été étouffés dans leur naissance, si l'on eût procédé avec cette simplicité et cette charité! mais l'orgueil, l'intérêt, l'esprit de parti, le désir de dominer, l'attachement à son propre sens, la honte de revenir sur ses pas, le refus d'écarter ce qui aplanirait les difficultés, seront dans tous les temps des semences de discorde entre les frères, et des obstacles à la paix, comme l'exemple des douze tribus dans l'occasion dont nous parlons, sera toujours un exemple de zèle, d'équité, d'attachement à l'unité, et une preuve des secours spirituels que procure la communion des saints, l'union étroite des justes avec les justes. Il résulte de cette union, que les uns craignent pour les autres, et que si ceux-ci tombent, ils sont aussitôt relevés par ceux-là. N'est-il donc pas important d'en conserver le lien? de vous attacher par choix à la religion qui forme ce lien?

Pour engager les Israélites à choisir celle de Moïse, Josué leur rappelait les miracles de toute-puissance opérés en leur faveur en Egypte, au désert, dans la terre promise et ses environs; et moi, mes frères, pour vous engager à choisir celle de Jésus-Christ, je vous rappellerai en peu de mots les miracles de bonté dont ces premiers étaient la figure; je vous dirai : Souvenez-vous que vos pères ont servi les dieux étrangers, et que vous les suivriez vous-mêmes, si le Seigneur n'avait fait pour vous gratuitement, ce qu'il a fait gratuitement pour Abraham. Vous avez été tirés de la captivité du péché; vous avez été baptisés dans le sang de Jésus-Christ figuré par la mer Rouge; vous avez été introduits dans l'Eglise, nourris du pain des anges dans le désert de ce monde, sans l'avoir mérité : tant de grâces que je nomme, et tant d'autres que je ne nomme pas, ne vous décident-elles pas pour la religion de Jésus-Christ contre toute autre? Faut-il y ajouter les menaces des châtiments préparés à ceux qui négligent les grâces et les promesses du Seigneur? Ecoutez-les donc un instant.

Si vous abandonnez le Seigneur, et si vous servez des dieux étrangers, il se tournera contre vous; il vous affligera et vous ruinera après tous les biens qu'il vous a faits; vos ennemis, bien loin qu'ils vous exterminent, deviendront à votre égard, comme un filet, comme des pointes qui vous perceront les côtés, et comme des épines dans vos yeux, jusqu'à ce qu'il vous enlève et vous chasse de cette terre excellente qu'il vous a donnée, de cette terre d'où coulent le lait et le miel; de cette terre où coulent le lait de la grâce et le miel de sa douceur! quel malheur ne serait-ce pas pour vous, que ce dernier surtout? la crainte, la reconnaissance pour les biens que vous avez reçus, l'espérance des secours que vous pouvez attendre de cette société dont l'Evangile est le lien, ne sont-ce pas là des motifs assez forts pour vous engager à choisir la religion chrétienne et catholique en la préférant à tout autre?

Mais, que fais-je, en vous proposant des motifs pour embrasser notre sainte religion? vous parler comme si vous ne l'aviez pas encore optée, n'est-ce pas vous offenser? Divine religion! pouvons-nous trop nous féliciter de vous avoir choisie? pouvons-nous trop nous engager à vous suivre toujours? Les Israélites, si nous en exceptons peut-être un petit nombre, ne penchaient pas vers la révolte, lorsque Josué les assembla à Sichem. Cependant il semble supposer qu'ils balancent entre Dieu et les idoles. La raison de sa conduite se présente d'elle-même; c'est pour avoir lieu d'exiger d'eux de nouvelles protestations, et de les lier à Dieu par de nouveaux vœux. Pourquoi donc ne pourrais-je point, par un innocent artifice, fondé sur l'exemple de ces grands hommes, agir avec vous, comme si vous n'aviez pas encore choisi, afin de vous fixer pour toujours dans votre choix?

Deux obstacles surtout pourraient nuire au dessein que vous en avez formé; l'un vient de la vraie, et l'autre de la fausse religion. Je m'explique : 1° La religion chrétienne et catholique a des côtés rebutants, qui peuvent être un obstacle à votre persévérance dans le choix que vous en avez fait. Ces côtés rebutants sont ses mystères et ses préceptes. Ce sont ses mystères qui alarment la raison. Ce sont ses préceptes qui désespèrent la nature paresseuse et délicate. Ce sont les mystères d'un Dieu en trois personnes, d'un Dieu devenu chair pour nous, d'un Dieu caché sous les dehors de notre humanité, d'un Dieu homme caché sous les apparences du pain et du vin, et tant d'autres que l'esprit humain ne peut comprendre. Ce sont les préceptes de marcher par la voie étroite, de renoncer à soi-même, de crucifier ses vices et ses concupiscences, et tant d'autres qui révoltent le cœur ami des plaisirs et des voluptés. C'est surtout par rapport à ces préceptes et à leurs difficultés, que le conducteur des Hébreux leur disait : *Si vous croyez que ce soit pour vous un malheur de servir le Seigneur : « Sin malum vobis videtur ut Domino serviatis : »* cela se voit parce qu'il ajoute un peu après : *Vous ne pourrez servir le Seigneur*, si vous ne lui êtes très-fidèles, *parce que c'est un Dieu saint, un Dieu jaloux,*

Digitized by Google

et il ne vous pardonnera pas vos crimes et vos péchés. Voilà donc la vraie raison pour laquelle vous ne pourrez, ou plutôt pour laquelle peut-être vous ne voudrez bientôt plus servir le Seigneur, c'est qu'il est *un Dieu saint, jaloux, sévère.* C'est qu'il est *un Dieu saint*, et qu'il vous en coûterait trop pour être saint comme lui. C'est qu'il est un Dieu qui ne souffre aucun partage, qui ne s'accommode ni au temps, ni aux lieux, ni aux personnes, un Dieu qui réprouve tout ménagement; *un Dieu jaloux*, qui ne veut rien s'il n'a tout: *Fortis æmulator est.* Encore si après avoir suivi nos penchants, il était assez indulgent pour ne nous en point punir! mais il est *un Dieu qui ne pardonne point: « Nec ignoscet sceleribus vestris atque peccatis.* » C'est peut-être ce que vous serez tentés de dire, et ce qui sera un obstacle à votre constance dans la foi, à moins que nous ne le levions dès à présent.

Si la chose est difficile dans la pratique, elle est très-facile dans la théorie; il ne faut pour cela que proposer les questions suivantes: Dieu serait-il Dieu, s'il n'était incompréhensible? ne peut-il faire que ce que nous pouvons concevoir? s'il y a des mystères dans la nature même, est-il surprenant qu'il y en ait dans la religion? Voilà la réponse aux difficultés tirées des mystères. Le cœur de l'homme n'est-il point corrompu? ses passions n'ont-elles pas besoin de frein? les péchés qui en sortent, n'ont-ils pas besoin d'être punis? Voilà la réponse aux difficultés tirées des préceptes de la religion: retenez-les, l'une et l'autre; elles suffisent pour lever l'obstacle qu'opposeront à votre persévérance les côtés rebutants de la religion chrétienne et catholique.

2° Tel d'entre vous, mes enfants, qui surmontera ce premier obstacle, ne surmontera peut-être pas le suivant, celui qu'opposent les côtés séduisants des fausses religions. Josué le craignait pour ses Israélites, et je le crains pour vous; Josué craignait pour ses Israélites qu'ils ne se décidassent un jour en faveur de l'idolâtrie, à raison 1° de son antiquité chez les Chaldéens, desquels descendaient Tharé, Nachor et Abraham; chez les Egyptiens qu'ils quittaient, et chez les Chananéens avec lesquels ils se trouvaient confondus; à raison 2° de ses principes et de ses exemples qui concouraient efficacement à nourrir les passions et à corrompre les mœurs: c'est par un effet de cette crainte qu'il leur disait: *Choisissez aujourd'hui*, voyez qui mérite la préférence et *qui vous adorerez, ou les dieux auxquels ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez*, ou le Dieu d'Abraham: seulement, avant de choisir, remarquez bien la toute-puissance de celui-ci et la faiblesse méprisable de ceux-là: c'est ce que disait Josué aux Israélites. Et moi, je crains pour vous qu'un jour vous ne vous décidiez pour ces nouvelles religions, dont les sectaires donnent une pleine et entière liberté à leur esprit et à leur cœur; à leur esprit en ne croyant que ce qu'il leur plaît de croire, et à leur cœur en se livrant à ses inclinations corrompues. C'est par un effet de cette crainte que je vous répète: Choisissez aujourd'hui, voyez quel Dieu vous adorerez; si ce sera celui que se forgent les impies, ou si ce sera celui que reconnaissent les vrais fidèles. Il vous serait peut-être plus facile et plus commode d'en adorer un qui, loin de punir le vice et de récompenser la vertu, ne connaîtrait ni l'un ni l'autre; mais qu'est-ce qui doit vous décider dans votre choix? est-ce la facilité de faire tout ce que vous voudrez? n'est-ce pas plutôt la certitude de la religion qui vous est proposée, ses caractères de divinité, ses avantages réels?

Pères et mères, j'attends ici votre réponse, tant pour vous-mêmes que pour vos enfants: ne me dites-vous pas ce que Josué disait à tout le peuple pour le porter, par son exemple, à un choix juste et raisonnable: *Pour ce qui est de moi et de ma maison, nous servirons le Seigneur: « Ego autem et domus mea serviemus Domino;* » si cela est, si c'est cela que vous criez à vos enfants par vos exemples encore plus que par vos paroles, bientôt ils vous répliqueront comme les Hébreux à Josué: *A Dieu ne plaise que nous l'abandonnions jamais, et que nous servions* l'orgueil, l'avarice et *les autres dieux étrangers. C'est le Seigneur notre Dieu qui nous a tirés de la servitude* du démon, qui nous a appelés à la lumière admirable de son Evangile, qui nous a admis à son banquet sacré en ce jour, *c'est lui que nous servirons parce qu'il est notre Dieu*, le nôtre particulièrement: *Serviemus Domino, quia ipse est Dominus Deus noster.* Est-il ici un pécheur qui, confondant sa voix avec celle de la multitude, ne s'oblige par un vœu semblable à servir le Seigneur le reste de ses jours! Justes et pécheurs, jeunes et vieux, hommes et femmes, vous tous qui composez cette assemblée, ne prenez-vous pas le même engagement? ne renouvelez-vous pas ici l'alliance que vous fîtes autrefois avec le Seigneur sur les fonts sacrés?

Instruisez-vous donc des devoirs qu'elle vous impose, et des avantages qu'elle vous procure (363); observez avec grande attention tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, sans vous en détourner ni à droite ni à gauche; prenez garde de ne point vous mêler parmi les méchants qui se trouveront au milieu de vous; tandis que ceux-ci se rendront à la compagnie de leurs semblables, rendez-vous dans les assemblées des saints; ayez soin sur toutes choses d'aimer le Seigneur votre Dieu; craignez-le, servez-le avec un cœur parfait et sincère; ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, ôtez-en ces passions dont les objets sont comme autant d'idoles auxquelles les pécheurs sacrifient. S'il en est quelques-unes que vous ne puissiez tout à fait détruire, rendez les tributaires (364); devenez-en plus humbles, en voyant la faiblesse qui vous empêche de

(363) Ici et à la place de ce qui suit, les enfants peuvent réciter le Règlement de vie.

(364) Cette pensée est empruntée de saint Grégoire le Grand qui dit: « Dum inter acta sublimia,

Digitized by Google

vaincre un moindre ennemi; humiliez-vous dans les victoires que vous remportez sur de plus grands; cherchez à devenir les premiers en prenant pour vous les dernières places (365); tournez vos cœurs vers le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui vous les demande sans partage.

Voilà les devoirs que Dieu vous impose, voici les promesses qu'il vous fait. A ces conditions, il combattra pour vous contre vos ennemis; il les exterminera; il vous mettra en possession de la terre qu'il vous a promise; il vous rendra souverainement, éternellement heureux; pour participer à ces promesses, ne vous soumettrez-vous pas de tout votre cœur aux conditions qui vous sont prescrites?

C'est donc vous-mêmes que je prends à témoin du choix que vous faites aujourd'hui du Seigneur et de sa religion : *Testes vos estis quia et ipsi elegeritis vobis Dominum.* J'ajoute : et ces pierres que vous voyez, et cette chaire d'où vous m'entendez, et ce temple où vous êtes assemblés, et tout ce qui vous environne ici, servira de monument et de témoignage, qu'il a entendu les paroles de votre alliance; il déposera contre vous, si vous en avez violé un seul article; il déposera pour vous, si vous les avez observés tous; pourriez-vous les observer parfaitement sans la grâce?

Mon Dieu! pénétrez-nous de notre impuissance à tout bien, tandis que votre main salutaire ne nous soutient pas; faites que nous ne comptions ni sur nos promesses, ni sur nos résolutions, mais sur vous seul, ô mon Dieu! et sur l'assistance de votre Esprit; faites qu'étant par nous-mêmes indignes de tout secours, nous obtenions par l'humble aveu de notre faiblesse, la force de vous aimer sans partage sur la terre, pour posséder en vous toute la plénitude de la joie dans le ciel. Amen.

vitia quædam parva retinemus, quasi Chananæum vivere in terra nostra concedimus, qui tamen nobis tributarius efficitur, quia hoc ipsum vitium quod subigere non possumus, ad usum nostræ humilitatis retorquemus.» (*Moral.*, lib. IV, c. 22.)

(365) C'est, selon Origène, ce que nt entendre Josué aux Israélites, en prenant son partage le dernier, et en choisissant pour lui des montagnes et des précipices

LIVRE DES JUGES.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

DEVOIRS ET QUALITÉS DES JUGES (366).

(*Judic.* I-V.)

Cum Dominus judices suscitaret... flectebatur misericordia... postquam autem mortuus esset judex, revertebantur.

Lorsque Dieu leur avait suscité des juges, il se laissait fléchir à sa miséricorde, mais après que le juge était mort, ils retombaient aussitôt dans leurs péchés. (*Judic.* II, 18, 19.)

Si ce que l'Ecriture dit ailleurs (*Eccli.* XXXVIII, 1) est vrai, qu'il faut *honorer le médecin à cause du besoin qu'on en a*, combien donc les juges ne doivent-ils pas paraître honorables à nos yeux? ils sont les dieux de la terre. Deux fois celui du ciel leur donne ce nom auguste, une première fois par la bouche de Moïse, disant au peuple : *Vous ne parlerez jamais mal des dieux*, pas même lorsque vous croirez en avoir reçu quelque injustice. (*Exod.* XXII, 28.) Une seconde fois par la bouche de David, disant aux juges mêmes, pour élever leur âme, et humilier leur cœur : *Vous êtes des dieux*, mais des dieux mortels comme le reste des hommes. (*Psal.* LXXXI, 6.) La raison pour laquelle ils sont ainsi nommés, c'est que le Seigneur leur confie une portion de son autorité, qu'ils en exercent la juridiction sur leurs semblables, et que leurs jugements sont les jugements de Dieu. De tels hommes ne sont-ils pas bien grands et bien dignes de notre vénération?

Mettez-les en place, ces hommes, le bon ordre règne dans la société, les citoyens jouissent paisiblement de leur fortune, de leurs droits, de leurs priviléges; ou s'ils sont troublés dans leur possession, ce n'est que pour un moment; l'injustice est aussitôt repoussée dans l'antre ténébreuse d'où elle décochait ses flèches contre le juste : supposez au contraire que ces mêmes hommes ne subsistent point, ce n'est plus dans la société que désordre et que confusion; ni la fortune, ni l'honneur, ni la vie même des citoyens ne sont plus en sûreté; la vertu se cache et le vice se montre avec audace. L'histoire des Israélites en fait foi : *Lorsque Dieu leur avait suscité des juges*, ils retournaient à lui, ils pleuraient leurs péchés, ils faisaient pénitence : *Ils fléchissaient la miséricorde divine : « Cum Dominus judices suscitaret..... flectebatur misericordia, et audiebat afflictorum gemitus. » Mais après que le juge était mort, ils retombaient aussitôt dans leurs péchés*, et faisaient des actions encore plus criminelles que celles de leurs pères, en suivant les dieux étrangers, en les servant et les adorant : *Postquam autem mortuus esset judex, revertebantur, et multo faciebant pe-*

(366) Sous le nom de Juges nous entendons non-seulement les juges civils, mais aussi les juges militaires et ecclésiastiques,

Digitized by Google

iora quam fecerant patres eorum, sequentes deos alienos, servientes iis et adorantes illos. Ils ne revenaient point des égarements de leurs cœurs, ni de la voie très-dure et *très-impie* par laquelle ils avaient accoutumé de marcher: *Non dimiserunt adinventiones suas, et viam durissimam per quam ambulare cœperunt.*

Voilà donc ce que nous apprend l'expérience des temps les plus reculés, c'est que sans les juges, il n'y a plus que fraude, que mauvaise foi, qu'injustice entre les hommes, il n'y a plus qu'impiété, qu'irréligion des hommes envers Dieu. Qu'ils sont donc nécessaires! qu'ils sont donc vénérables! que nous les honorerons donc ensuite de ces premières réflexions! Les suivantes vous regarderont vous-mêmes, juges de la terre! officiers de justice! hommes de robe! qui que vous soyez, et quelque fonction que vous exerciez dans l'ordre de la magistrature! elles me regarderont moi-même comme juge dans un ordre supérieur qui a pour objet les biens spirituels et j'aurai soin de me les appliquer; elles seront tirées de l'histoire des hommes illustres qui nous ont précédés dans la judicature civile, militaire, ecclésiastique. Nous admirerons ici le désintéressement de l'un; là, le courage de l'autre, et là encore, la piété, la justice, la lumière d'un autre. Après avoir admiré les qualités personnelles de ces juges, nous voudrons les avoir nous-mêmes, et y exceller; c'est le fruit que j'espère tirer de ce discours sur le livre intitulé de leurs noms.

Avant que les Israélites n'eussent des rois, ils furent gouvernés par des juges au nombre de dix-neuf, dont les deux premiers furent Moïse et Josué, les deux derniers furent Héli et Samuel. Nous vous avons parlé des deux premiers en vous expliquant le premier livre des Rois. En vous expliquant celui-ci, nous vous parlerons des quinze intermédiaires dont le premier fut Othoniel, le second Aod, le troisième Samgar, le quatrième Barac ou Débora; nous vous ferons surtout remarquer le désintéressement du premier et le courage des suivants, parce que ces qualités sont absolument nécessaires à tout juge.

Il faut d'abord qu'il soit désintéressé, et comme Jéthro le disait à Moïse, il faut qu'il soit l'ennemi déclaré de l'avarice (*Exod.* XVIII, 21): si cette passion dominait un juge, que de fautes elle lui ferait commettre contre Dieu, et contre les hommes! de l'autorité de Dieu elle ferait un instrument d'injustice; elle porterait à prendre des émoluments où il n'en est point dû, et à en tirer au delà de l'ordonnance lorsqu'elle en accorde; elle inclinerait contre le pauvre de qui elle n'attendait rien, en faveur du riche de qui elle espérerait quelque chose; elle inspirerait autant d'indifférence pour le travail qu'exige la cause de celui-là, que d'ardeur pour les recherches que demande la cause de celui-ci, qui peut également nuire et favoriser; elle induirait à négliger la poursuite et la punition des délits où l'intérêt public est sans partie; elle fournirait à chaque moment des preuves de ce que dit l'Ecriture, que la cupidité est la racine de tous les maux (*I Tim.* VI, 10), et que rien n'est plus méchant et plus dangereux qu'un avare, quelle que soit sa condition: *Avaro nihil est scelestius.* (*Eccli.* X, 9.)

Ajouterai-je ici que l'expérience de mes auditeurs justifierait ces remarques, si elles avaient besoin d'être justifiées? à Dieu ne plaise qu'une parole aussi fausse et aussi injurieuse sorte jamais de ma bouche, soit dans cette chaire de la vérité et de la charité, soit ailleurs! Ce que j'ajouterai, (eh! que ne puis-je dire ici indistinctement de tous subalternes ce que je vais dire de leurs supérieurs! mais le cri public ne s'y opposerait-il pas?) ce que j'ajouterai d'après une expérience universelle, constante et avouée, c'est qu'aucune cour souveraine ne fut peut-être jamais plus ennemie que la nôtre, de l'avarice et de ces présents qui aveuglent les sages. Ce ne sera donc pas, mes frères (367), pour arracher à cette basse inclination, ceux qui la composent, c'est plutôt pour les affermir dans la vertu contraire que je vais leur proposer ainsi qu'à leurs officiers, l'exemple d'un juge détaché des biens de ce monde. C'est celui d'Othoniel.

Il était de la tribu de Juda, et frère puîné, ou cousin de Caleb dont il devint le gendre, de la manière que je vais dire. Ce Caleb, à l'âge de quarante ans, avait été envoyé par Moïse comme espion pour reconnaître la terre sainte. De retour de sa mission, il résista avec Josué aux dix autres espions qui, par leur faux rapport, jetaient la terreur dans les cœurs; pour récompenser sa fermeté, Moïse lui dit alors: *La terre où vous avez mis le pied sera votre héritage, et l'héritage de vos enfants pour jamais.* Quarante cinq ans après cette promesse, Caleb la rappela à Josué et lui demanda pour son partage, Hébron, ville forte et habitée par des géants de la race d'Enac, *afin*, lui dit-il, *que j'éprouve si le Seigneur sera avec moi, et si je pourrai exterminer ces hommes formidables;* après avoir exterminé de ce lieu, Sésaï, Ahiman, Tholomaï, trois enfants d'Enac, il marcha vers Cariath-Sepher, c'est-à-dire, la ville des lettres (368), et dit assez haut pour être entendu de la jeunesse militaire qui l'accompagnait: *Je donnerai ma fille Axa en mariage à quiconque prendra et détruira Cariath-Sepher*; Othoniel cousin germain de Caleb et plus jeune que lui, ayant eu assez de courage pour attaquer cette ville, et assez de bonheur pour la prendre, reçut donc Axa en mariage, et semblait par cette alliance pouvoir prétendre à des richesses immenses en fonds de terre. Voyez cependant à quoi il borne ses désirs. Un champ est tout ce qu'il con-

(367) L'auteur n'a sur sa paroisse point d'autres magistrats que du parlement.

(368) Elle était peut-être comme le collége et l'académie où les lettres s'enseignaient parmi les Chananéens.

Digitized by Google

seille à son épouse de demander à son père. Celle-ci étant montée sur son âne et soupirant, dit donc à Caleb: *Donnez-moi votre bénédiction, et accordez-moi une grâce : vous m'avez donné une terre exposée au midi où tout sèche, ajoutez-y-en une autre qui soit arrosée d'eau.* Ce qu'elle avait demandé lui fut accordé ; *Caleb*, dit l'historien, *lui donna en haut et en bas des lieux arrosés d'eau.* (*Josue* XIV, 6-15; XV, 13-19.)

Ce fait si peu intéressant en lui-même serait-il rapporté s'il ne renfermait quelque leçon? Outre celle du parfait désintéressement que nous y remarquons, saint Grégoire y en a encore vu une autre, il a regardé Axa *assise sur son âne soupirant et se plaignant à son père de la sécheresse de la terre*, comme une figure excellente de notre âme, lorsqu'étant assise, c'est-à-dire, ayant l'empire sur les mouvements déréglés de sa propre chair, elle reconnaît humblement la sécheresse spirituelle où elle est par elle-même; c'est alors qu'elle soupire pour recevoir les eaux divines de son Créateur, afin d'arroser la stérilité de la terre, et c'est par ses humbles et ardents soupirs qu'elle mérite que Dieu la remplisse abondamment des eaux supérieures et inférieures, de ces grâces qui arrosent ce qu'il y a d'élevé, et ce qu'il y a d'abaissé, ce qu'il y a de spirituel et de matériel en l'homme. C'est ce que saint Grégoire a vu, dans l'histoire d'Axa soupirante, et ce qu'il a écrit dans ses *Dialogues* (lib. III) de cet événement.

Quand arriva-t-il? fut-ce avant? fut-ce après la mort de Josué? L'Ecriture ne nous le marque pas, et il est impossible de le savoir d'ailleurs. Quand arrivèrent les faits rapportés par Samuel (369)? fut-ce avant celui de la judicature d'Othoniel? La chose est également incertaine, et sans rechercher trop scrupuleusement leur époque, sans me permettre de longues réflexions sur aucun d'eux, sans vouloir les rapporter tous, sans suivre chaque tribu dans son canton et sa province, pour en examiner les expéditions militaires, sans vous parler de ces Cinéens qui quittèrent la ville des palmes et le voisinage délicieux du Jourdain, pour s'établir au midi dans le désert, et mener une vie retirée, je dirai seulement en remontant à l'origine des événements.

Le partage des terres fait, et Josué mort, Juda, Siméon, Benjamin et les autres tribus partirent pour les lieux qui leur étaient échus en partage : celle de Juda que l'oracle divin avait déclaré chef de l'entreprise sur les Chananéens, trouva d'abord Adonibezec roi du pays; elle combattit, le prit, lui coupa les extrémités des mains et des pieds ; alors ce prince orgueilleux et cruel, revenant enfin de l'ivresse que lui avait causée une longue prospérité, s'écria : J'ai fait couper l'extrémité des mains et des pieds à soixante et dix rois qui mangeaient sous ma table les restes de ce qu'on me servait : *Dieu m'a traité comme j'ai traité les autres : « Sicut feci, ita reddidit mihi Deus. »* Cet humble aveu ne fut-il que l'effet de sa grande douleur? fut-il celui de la grâce? Quoi qu'il en soit, n'est-il pas évident par ce fait, 1° que l'adversité est bien plus propre que la prospérité à inspirer des sentiments de religion? N'est-il pas évident, 2° qu'il y a une vengeance divine qui poursuit les pécheurs et qui les atteint tôt ou tard? Je ne fais ici qu'annoncer comme en passant ces deux vérités, dont la suite de l'histoire sainte présentera à chaque instant de nouvelles preuves. En voici une frappante des maux que produit l'avarice, cette passion que doivent craindre les fidèles et les juges surtout, quel que soit l'objet de leurs jugements.

Les Israëlites prenant conseil de cette funeste passion, et s'imaginant qu'il leur serait plus utile de se rendre les Chananéens tributaires, que de les exterminer, négligèrent d'exécuter l'ordre exprès qu'ils avaient reçu de les mettre à mort (370); et comme un premier abîme en attire un second, cette première faute fut suivie d'un grand nombre d'autres; ils firent des alliances avec ces idolâtres; ils imitèrent leurs mœurs; ils embrassèrent même leur religion; ils quittèrent le Seigneur qui les avait tirés d'Egypte, pour servir Baal et Astaroth (371). Tant de condescendance de leur part pour les Chananéens les réduisit bientôt à une extrême misère, en sorte qu'ils s'assemblèrent pour chercher les moyens de se délivrer des maux dont ils étaient accablés. Alors l'ange du Seigneur (372) vint de Galgala, où ils avaient renouvelé l'alliance avec le Seigneur, au lieu où ils étaient assemblés ;

(369) L'opinion qui attribue cet ouvrage à Samuel, paraît assez bien soutenue. 1° L'écrivain vivait dans un temps où les Jébuséens étaient encore maîtres de Jérusalem, et par conséquent avant le règne de David qui s'en rendit maître. 2° Il paraît qu'alors la république des Hébreux était gouvernée par des rois, puisque l'auteur remarque qu'au temps dont il parle, il n'y avait point de roi dans Israël, ce qui convient au temps de Samuel qui vivait sous Saül, et qui voulait faire remarquer la différence du gouvernement de son temps d'avec celui qui subsistait sous les juges. Les difficultés qu'on oppose à ce sentiment, seront levées dans les endroits où elles se présenteront. (*Judic.* XVIII, 21, *et alibi.*)

(370) On lit au vers. 19 du chap. 1er, ces paroles : *Le Seigneur fut avec Juda, et il se rendit maître du pays des montagnes ; mais il ne put défaire ceux qui habitaient dans la vallée.* Ce que l'écrivain sacré dit ici de Juda, l'auteur impie du livre *Dieu et les hommes*, l'attribue à Dieu même, et après avoir proféré ce blasphème contre la toute-puissance d'Israël, joignant le mensonge le plus évident à la plaisanterie la plus fade, il dit sur ces paroles : *Parce qu'ils avaient une quantité de chariots armés de faux.* Je ne veux pas examiner si les habitants de ces cantons hérissés de montagnes, pouvaient avoir des chariots, eux qui n'avaient jamais que des ânes.

(371) Le nom de *Baal* signifie *Seigneur*, et il se prend quelquefois en général pour les dieux, et quelquefois pour un dieu particulier. Souvent il désigne Jupiter, Apollon, le soleil, Astaroth. Il signifie de même, ou les déesses en général, ou quelques déesses particulières, comme Vénus, Diane, la Lune.

(372) Les interprètes varient sur la qualité de cet ange : les uns disent que c'est saint Michel, patron

Digitized by Google

et parlant en la personne de Dieu même, *Je vous ai tirés de l'Egypte*, leur dit-il, *je vous ai donné la terre que j'avais juré de donner à vos pères, et je vous ai promis de garder à jamais l'alliance que j'avais faite avec vous, mais à condition que vous n'en feriez point avec les Chananéens; vous avez négligé cette condition, c'est pourquoi je n'ai point voulu les exterminer devant vous, en sorte que vous les ayez pour ennemis, et que les dieux que vous avez épargnés vous soient un sujet de ruine en vous portant à les adorer.* Aux paroles de l'ange tous les enfants d'Israël élevèrent leurs voix et se mirent à pleurer (373). Mais combien dura leur douleur? Qu'est-ce que leur histoire sinon un enchaînement continu de crimes et de châtiments? de nouvelles rechutes et de nouvelles punitions?

A peine l'ange fut-il retiré du lieu appelé des pleurants, que les larmes cessèrent de couler (374); les Israélites reprirent le chemin qui les avait égarés; ils épousèrent les filles des Chananéens; ils donnèrent les leurs en mariage à leurs fils; ils adorèrent leurs dieux Baalim et Astaroth. Voilà la faute, en voici la peine. L'Esprit-Saint a soin de nous montrer celle-là comme la cause de celle-ci. Irrité contre les enfants d'Israël, le Seigneur les livra entre les mains de Chusan Rasathaïm, roi de Mésopotamie, auquel ils furent assujettis huit ans, durant lesquels ils eurent beaucoup à souffrir. Ayant crié au Seigneur, il leur suscita un sauveur qui les sauva, un juge qui les jugea. Il leur suscita Othoniel qui les sauva de la tyrannie du prince impie auquel ils étaient assujettis, et qui ensuite les jugea; mais sous la conduite de Dieu; mais sans s'attribuer aucune autorité, sans se prévaloir de sa place, sans étendre ses domaines, sans élever personne de sa famille.

Je le conclus non-seulement du silence même de l'Ecriture qui est instructive et mystérieuse jusque dans son silence, mais de la manière dont les juges se succédaient les uns aux autres, puisqu'ils ne se succédaient ni par droit de naissance, ni par celui d'élection humaine, mais divine. D'où vient que nous voyons parmi eux un laboureur armé du soc de sa charrue; un Jephté d'une naissance honteuse, contraint de chercher sa subsistance à la tête d'une troupe de vagabonds, et d'autres hommes qui ne sont ni les plus riches ni les plus accrédités de la nation; partout Dieu paraît seul, et se cachant sous le voile des instruments les plus méprisables, il force l'homme de reconnaître qu'il est présent et qu'il agit partout. Ne serait-ce pas là un signe que ce qui fait le bon juge, ce n'est ni la noblesse, ni la fortune? Ne serait-ce pas une preuve qu'il peut sortir un bon juge des conditions même les plus basses, et que la chose dépend uniquement de Dieu, qui distribue les talents à qui il lui plaît et comme il lui plaît?

Un premier de ceux qui sont nécessaires aux juges est le désintéressement, je l'ai dit. Un second, je dois le montrer maintenant, c'est le courage. Il en faut et combien n'en faut-il pas à un juge pour remplir dignement tous ses devoirs? il en faut, et combien ne lui en faut-il pas pour courir la carrière aride de l'étude des lois, pour écouter les redites et les sophismes des plaideurs, la plupart plus insidieux que justes; pour supporter le cri de ces injures, tantôt délicates et tantôt grossières dont retentit le barreau; pour distinguer le vrai du faux, et le spécieux du solide; pour vérifier les citations, et s'assurer du vrai sens des livres d'où elles sont tirées? Il en faut, et combien n'en faut-il pas pour s'élever au-dessus du respect humain, au-dessus de toute acception de personnes, au-dessus de la complaisance, de la crainte et de l'espérance qu'inspirent ou la parenté, ou l'amitié, ou la puissance, ou le crédit de ceux qui plaident ou qui sollicitent pour les plaideurs? Il en faut, et combien n'en faut-il pas pour se roidir contre la faveur et les recommandations, pour se tenir constamment attaché à l'inébranlable rocher de la justice? Il en faut, et combien n'en faut-il pas pour juger comme les lois jugent, par les seules règles de l'équité, et non par aucune impression étrangère! Enfin il en faut, et combien n'en faut-il pas pour entendre froidement, sans émotion, les invectives indécentes de ceux que les arrêts les plus justes mécontentent, pour cela seul qu'ils ne leur sont point favorables? Si nous appelons héros chrétien celui qui surmonte généreusement tous les obstacles à la profession de sa foi et à l'observation de ses devoirs, refuserions-nous ce titre à un juge qui a assez de courage pour se soustraire aux plaisirs de la société, pour dévorer l'ennui du cabinet, pour y faire de longues et pénibles recherches, pour y remplir son esprit d'affaires étrangères, pour y tenir dans l'équilibre un cœur qu'agitent des prières armées, pour se rendre supérieurs à mille autres difficultés inséparables de son état?

Ce que peut lui inspirer ce sentiment, c'est cette pensée de Josaphat, qu'il tient la place de Dieu, à qui il rendra compte de ses jugements; c'est le tribut d'honneur que lui prépare le public instruit de la générosité de ses sacrifices; ce sont les exemples d'hommes qui, dans des places semblables, se sont procurés une gloire immortelle par leur courage héroïque : pour laisser ici les

des Hébreux; les autres disent que c'est Phinées fils du grand prêtre Eléazar; les autres, un prophète dont on ignore le nom. Chacun soutient son opinion par des raisons peu solides.

(373) Ce même lieu fut appelé le lieu des Pleurants, ou des Larmes. Le verset 6 et les cinq suivants, sont mis en parenthèse, et le mot *dimisit*, Josué *les renvoya*, signifie, *dimiserat*, il les avait renvoyés.

(374) Depuis la mort de Josué jusqu'à la servitude de Chusan, nous mettons trente-deux ans par évaluation, si l'on suppose que l'ange parut au bout de vingt ou vingt-cinq ans, la durée du repentir aurait été de sept à douze ans.

Digitized by Google

exemples dont il est parlé dans l'histoire profane, dans l'histoire ancienne et moderne, dans l'histoire française, et même domestique, et pour ne rappeler que ceux que l'histoire sainte a consacrés, ce sont les exemples de Moïse, de Josué, de cet Othoniel que je viens de citer; ce sont ceux d'Aod, de Samgar, de Débora et de Barac, dont les actions sont rapportées à la page sainte que nous avons à expliquer.

Là, il est dit que la paix procurée par Othoniel dura quarante ans, que les enfants d'Israël ayant alors fait le mal devant Seigneur, furent assujettis à Eglon roi de Moab, pendant dix-huit ans, qu'ennuyés de cette servitude, ils crièrent vers le Seigneur, qui leur donna pour sauveur un homme de la tribu de Benjamin nommé Aod, lequel se servait de la main gauche comme de la droite, que cet Aod, étant député pour porter des présents à Eglon, et lui payer son tribut, voulut profiter de l'occasion pour tuer ce roi impie, que dans ce dessein il fit faire une dague à deux tranchants, qu'il la mit sous sa casaque à son côté droit; que vais-je ajouter? prenez ici ma pensée, mes frères! observez bien que si je vous instruis du fait suivant, c'est uniquement pour lever une objection que font bien haut tous les ennemis de l'Ancien Testament, et non pour vous proposer un modèle à suivre en aucune supposition. J'ajoute donc qu'Aod ayant feint d'avoir un secret à communiquer au prince, et, par ce stratagème, ayant obtenu de lui parler, la porte de sa chambre fermée, il lui enfonça sa dague si avant dans le ventre, que la poignée y entra tout entière avec le fer; qu'après ce coup hardi s'étant sauvé jusque sur la montagne d'Ephraïm, il y sonna la trompette, rassembla autour de lui les enfants d'Israël, les conduisit en bon ordre vers l'armée des Moabites qu'il défit, et dont il tua dix mille des plus forts et des plus vaillants, et par cette victoire procura la paix à son peuple.

N'est-ce pas là, me demandez-vous, un régicide digne de l'horreur du genre humain, plutôt que de son admiration? est-il permis d'en renouveler la mémoire en chaire? un fanatique ne pourrait-il pas en abuser?

Il est aisé, mes frères, de prévenir cet abus; il ne faut que les deux observations suivantes : puisque ce fut Dieu qui suscita Aod pour sauver son peuple, ne peut-on pas, ne doit-on pas supposer que ce fut aussi par son ordre qu'Aod tua le roi de Moab oppresseur des Israélites? Cet ordre émané du Maître de la vie de tous les hommes, ne justifie-t-il pas pleinement une action qui sans cela serait regardée comme une noire perfidie, et comme un horrible assassinat? C'est ma première observation. La seconde est, que ces coups extraordinaires et hors de la règle commune, pouvaient avoir lieu dans un temps où Dieu faisait souvent connaître sa volonté à son peuple d'une manière sensible; mais à présent qu'il ne parle plus aux hommes que par sa loi, qui défend l'homicide et commande d'honorer les souverains, il n'y a que des furieux qui puissent se croire divinement inspirés pour attenter, sous quelque prétexte que ce soit, à la vie de ceux qui tiennent la place de Dieu en ce monde; un sujet sage et instruit n'abusera jamais de l'exemple du fils de Gemini, pour porter une main meurtrière sur la personne sacrée de son roi, seulement il en usera pour s'exciter à surmonter généreusement les difficultés qu'il rencontre dans le chemin de la vertu, et dans la pratique des devoirs de son état; seulement il se dira : Me laisserais-je vaincre par ces difficultés, lorsque je vois un généreux Israélite exposer sa vie pour le salut de son peuple?

C'est aussi ce que fit Samgar (375), successeur d'Aod, et l'Ecriture remarque que ce fils d'Anath tua six cents Philistins avec un soc de charrue, comme dans la suite elle remarquera que Samson en tua mille avec une mâchoire d'âne. Comprenez pourquoi : c'est pour nous engager à rapporter ces actions, non à Samgar ni à Samson, mais au Seigneur tout-puissant, dont le bras divin leur communiquait une force invincible; c'est pour nous accoutumer à regarder ces hommes comme des instruments méprisables par eux-mêmes, et aussi peu propres que ce choc de charrue et cette mâchoire d'âne à terrasser ce grand nombre d'ennemis. C'est pour convaincre les faibles qu'ils seront forts lorsqu'ils voudront, lorsqu'ils se tiendront entre les mains de celui qui change à son gré la faiblesse naturelle des instruments, et les rend puissants par la force contre tous leurs ennemis.

Un nouvel argument de conviction sur cette vérité morale se tire de l'histoire de Débora. Saint Ambroise (*De viduis*) donne à cette femme les plus grands éloges; il dit d'elle qu'elle gouvernait les peuples, qu'elle conduisait les armées, qu'elle choisissait les chefs, qu'elle ordonnait la guerre et assurait la victoire. Saint Jérôme (*Epist. ad Furiam.*) la met au rang des juges d'Israël (376); quoi qu'il en soit de la pensée de ce Père, pour l'expliquer, je dis qu'elle en exerça la fonction non-seulement quant au civil, mais aussi quant aux expéditions militaires.

Admirable simplicité des mœurs de cette haute antiquité! cette femme jugeait, comme on a vu depuis saint Louis, roi de France, juger sous un chêne et sur un tribunal de

(375) Plusieurs anciens et la plupart des nouveaux interprètes mettent Samgar au rang des juges. Le verset 31 du chap. III autorise cette opinion, de laquelle saint Clément d'Alexandrie et d'autres après lui, se sont éloignés sous prétexte que l'Ecriture ne dit pas qu'il ait jugé le peuple d'Israël, et parce qu'elle n'exprime pas les années de son gouvernement.

(376) Quelques nouveaux interprètes nient que Débora ait été juge avec la même autorité qu'Othoniel, les autres l'assurent.

Digitized by Google

gazon; il ne lui fallait ni des licteurs qui la précédassent, ni une multitude d'officiers subalternes qui l'accompagnassent, ni un trône bien élevé pour prononcer ses arrêts; elle s'asseyait sous un palmier qu'on avait appelé de son nom, et là les enfants d'Israël venaient à elle pour terminer tous leurs différends.

Elle fut aussi leur juge quant aux expéditions militaires; je vais vous en citer une preuve. Les Israélites s'étant de nouveau rendus coupables après la mort d'Aod et de Samgar, Dieu les livra à Jabin, roi de Chanaan, qui les tint dans l'oppression pendant vingt ans. Cette nouvelle adversité opéra sur eux ce qu'avaient opéré les précédentes; ils crièrent vers le Seigneur, et le Seigneur les exauça en leur donnant notre Débora pour libératrice. Cette femme prophétesse envoya vers Barac (377); elle lui enjoignit de la part du Seigneur de prendre dix mille combattants des tribus de Nephthali et de Zabulon, de les conduire sur le Thabor, et d'y attendre le jour et le moment où Sisara, général de Jabin, viendrait l'attaquer. Barac reçut cet ordre avec respect, et cependant n'y obéit qu'à une condition, savoir que Débora irait avec lui. Elle partit donc aussitôt pour le joindre, disant que pour cette fois la victoire serait attribuée à une femme, et lorsqu'elle fut informée de l'arrivée de Sisara (378) au torrent de Cison, elle fit descendre (379) Barac et ses dix mille hommes de la montagne pour fondre tous ensemble sur l'armée ennemie. En même temps le Seigneur frappa de terreur Sisara, tous ses chariots et ses troupes, et les fit passer (380) au fil de l'épée par les enfants d'Israël; le général lui-même s'étant enfui, et s'étant retiré sous la tente d'une femme nommée Jahel, femme d'Haber le Cinéen, allié de Jabin, fut mis à mort par cette femme, qui lui enfonça un grand clou dans la tempe jusqu'en terre, lorsqu'il dormait (381). Alors Débora et Barac chantèrent un cantique (382), que les connaisseurs regardent, et avec raison, comme une des pièces de poésie les plus fleuries et les plus animées qui soient dans l'Ecriture. D'abord l'auteur du cantique, quel qu'il soit, invite les Israélites, les rois, les princes, à bénir le Seigneur de la défaite de Sisara; ensuite il décrit le combat, louant ceux de son peuple qui s'y sont trouvés, et blâmant les lâches qui ont refusé d'y suivre leurs frères; puis il bénit Jahel, dont l'aventure a mis fin au combat; enfin il finit par ce souhait : *Qu'ainsi périssent, ô Seigneur! tous vos ennemis; mais que ceux qui vous aiment brillent comme le soleil, lorsque ses rayons éclatent au matin.*

C'est tout ce que le temps me permet de vous dire de ce cantique : lisez-le vous-même à loisir; sa lecture vous apprendra surtout à rapporter à Dieu la gloire de vos succès dans vos entreprises : joignez à cette lecture celle du chapitre qui la précède; la sagesse que Dieu donne à Débora et le courage qu'il inspire à Jahel (383) vous montreront de quoi sont capables les personnes les plus faibles lorsqu'il les remplit de sa grâce et de son esprit; vous demeurerez persuadés de cette maxime des saints, que les hommes deviennent plus faibles que les femmes lorsqu'ils sont abandonnés à leur faiblesse, que les femmes deviennent plus généreuses que les hommes lorsqu'elles sont remplies de Dieu. C'est une remarque que je fais avec plaisir, comme étant à la louange du sexe dévot, comme prouvant que ce sexe, comme le nôtre, peut avoir et a eu en effet ses personnages illustres. Que n'ai-je toujours des observations aussi agréables à faire à son égard! que je les ferais bien plus volontiers que tant d'autres, sur sa vanité, sur sa frivolité, sur son indiscrétion, sur les effets de sa langue trop légère et trop mordante! que j'aimerais à le citer pour preuve de cette vérité morale que la vertu de Dieu paraît dans son infirmité!

Tout le *Livre des Juges*, tout ce qui y est dit des libérateurs du peuple hébreu me semblait d'abord n'y être écrit que pour mettre cet article en évidence; cependant j'ai cru ensuite y voir aussi une figure du gouvernement de l'Eglise chrétienne, et voici ce qui m'en a fait naître la pensée. Josué ne

(377) Il était de la tribu de Nephthali et uni à Débora dans la conduite du peuple Hébreu, quoique d'une manière différente; saint Ambroise a même cru qu'il était fils de cette prophétesse, mais saint Jérôme a réfuté ce sentiment. On doit attribuer à prudence, et non à lâcheté, qu'il n'ait pas voulu combattre sans être accompagné de Débora, qui l'avait établi à la tête d'Israël, quoique simple particulier.

(378) Josèphe grossit extrêmement l'armée de ce Sisara; il témoigne qu'elle était de trois cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, et de trois mille chariots, dont l'Ecriture nous dit que neuf cents étaient armés de faux tranchantes.

(379) Pour jeter du ridicule sur ce fait, l'auteur des *Questions sur l'encyclopédie*, parle de la plaine située au pied du Thabor, comme très-petite et très-peu propre aux évolutions de cavalerie. Les voyageurs, au contraire, en parlent comme d'une plaine des plus belles, des plus fertiles et des plus vastes, Moris, Maundrel, Naud.

(380) Ce qui est dit dans le chap. IV selon l'hébreu, qu'il n'en resta pas un seul, est une expression hyperbolique, laquelle signifie qu'il en resta très-peu, puisqu'au chap. suivant, verset 12, on voit Barac s'exhorter à poursuivre les fuyards.

(381) Les louanges que Débora donne à l'action de Jahel, nous répondent de sa sainteté : *Béni soit*, dit-elle dans son cantique, *entre les femmes, Jahel femme d'Haber Cinéen.* On peut aussi excuser cette femme de mensonge, en supposant qu'elle n'avait pas intention de tuer Sisara, lorsqu'elle invita ce général à entrer sans crainte dans sa tente, que Dieu ne lui inspira cette pensée qu'après qu'il s'y fut endormi.

(382) On croit que Débora seule avait composé ce cantique.

(383) Les Pères de l'Eglise trouvent dans Débora et Jabel, des figures de la Synagogue et de l'Eglise. Débora leva la première l'étendard contre Sisara qui est la figure du démon; Jabel, femme étrangère, achève la victoire, l'Eglise figurée par Jahel et armée de la croix terrasse et met à mort l'ennemi du peuple du Seigneur.

Digitized by Google

laisse après lui personne qui ait la même autorité que lui; Jésus-Christ ne laisse après son ascension personne qui succède à toute l'étendue de son pouvoir sur l'Eglise. Aucun des ministres qu'il y a établis ne la gouverne à titre de souverain, aucun n'y exerce un pouvoir sans bornes. Les juges après Josué ne le suivent point par succession héréditaire; ce n'est ni la chair ni le sang qui appellent au gouvernement les conducteurs du peuple chrétien; les juges d'Israël marchent sans pompe et sans éclat; les prêtres de la loi nouvelle n'ont besoin ni de la magnificence des palais et des tables, ni de la richesse des habits et des meubles, ni du cortége d'un nombreux domestique, pour s'attirer l'admiration, le respect et l'obéissance des peuples; ils n'ont besoin que de la vertu. Les juges d'Israël étaient suscités de toute tribu, de tout état, de tout lieu; les prêtres de la nouvelle alliance sont de même tirés de toutes les conditions, même de celle de faiseurs de tentes, même de celle de pêcheurs, même de celle des pasteurs d'animaux. Après Josué et avant qu'il n'y eût des rois en Israël, chacun faisait ce qu'il lui plaisait, personne n'était retenu dans le devoir que par la foi en Dieu; de même dans l'Eglise, chacun fait ce qu'il lui plaît selon le même sens; en ce sens que les ministres n'ont d'autres moyens de porter les fidèles à la vertu et de les détourner du vice, que la voie de la persuasion et les motifs de la révélation.

La vérité répond donc en tout à la figure, excepté peut-être en un point : c'est que nous qui sommes établis juges après Jésus-Christ, nous ne ressemblons peut-être pas assez aux juges établis après Josué; peut-être ne sommes-nous pas aussi désintéressés qu'eux, aussi fermes et courageux qu'eux. Je dis *peut-être*, c'est que je me borne ici à examiner et à censurer secrètement ma propre conduite, sans toucher aux autres oints du Seigneur.

Je ne toucherai pas non plus à ceux que l'Ecriture appelle les dieux de la terre, aux juges dont les jugements ont pour objet les biens de la terre, sans scruter trop sérieusement ce qu'ils ont été jusqu'à présent, je me contenterai de leur dire : Appliquez-vous cet avis que Jéthro donnait à Moïse, *de choisir pour juges des ennemis de l'avarice, des hommes pleins de fermeté*, et ne le perdez de vue dans aucun temps de votre vie, dans aucune fonction de votre état. Aimez la vérité, soyez-lui fermement attachés; détestez l'avarice, et refusez les présents qui aveuglent les yeux des sages; craignez ce juge souverain à qui tous les juges rendront compte de leurs jugements, c'est le moyen de toujours former les vôtres sur la justice, et de vous assurer la miséricorde du Seigneur au moment où vous paraîtrez à son tribunal. C'est la grâce que je vais solliciter pour vous et pour moi, au nom du Père, etc.

INSTRUCTION II.

PORTRAIT D'UN BON JUGE.

(*Judic.* VI-IX.)

Fecerunt autem filii Israel malum in conspectu Domini, qui tradidit illos in manu Madian septem annis.

Les enfants d'Israël firent encore le mal aux yeux du Seigneur, et il les livra pendant sept ans entre les mains des Madianites. (*Judic.* VI, 1.)

Saint Augustin l'a dit, mes frères, et son oracle ne souffre aucun doute, Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent, et de ceux qui ne le craignent pas; mais dans un sens bien contraire, il fait la volonté de ceux qui le craignent, mais pour leur justification; il fait la volonté de ceux qui ne le craignent pas, mais pour leur condamnation. Craignons-le donc, mes frères, à cette condition il fera pour notre salut ce que nous voudrons; si au contraire nous ne le craignons pas, il fera encore ce que nous voudrons, mais pour notre ruine. Les Israélites spirituels et charnels firent constamment l'expérience de ces deux vérités; ceux-là, de la première, et ceux-ci de la seconde. Ces derniers, après la mort de Barac leur cinquième juge, s'étant rendus coupables de désobéissance, d'idolâtrie et d'autres crimes, furent livrés pendant sept ans entre les mains, non pas seulement des naturels du pays, mais des étrangers, des Madianites, des Amaléeites, d'autres peuples orientaux qui les tinrent dans une oppression telle qu'ils furent obligés de s'enfuir, et de se retirer dans les antres et les cavernes des montagnes. Au bout de sept ans de misère, ils s'en aperçurent enfin; ils le sentirent; ils en sollicitèrent le remède; ils recoururent au Seigneur qui les exauça et leur suscita un de ces hommes dont l'histoire nous est connue par le livre intitulé du nom des *Juges*, et nous donne occasion de vous parler de ceux que Dieu nous a donnés pour juges temporels; lisons-la attentivement, nous y trouverons dans l'endroit que nous avons à vous expliquer le portrait d'un bon juge. C'est celui que je me propose de tracer dans ce discours dont le dessein se fera connaître par son exposé.

Avant d'aller plus loin, et pour prévenir les effets d'une injuste critique, je crois, mes frères, devoir vous faire les observations suivantes, savoir : qu'il y a en notre ville plusieurs tribunaux séculiers; que mon dessein est de ne parler d'aucun des membres qui composent ces diverses compagnies; que sans refuser aux siéges subalternes, les éloges qui leur sont dus, on peut publier hautement la probité impartiale de notre cour souveraine; qu'un prédicateur est redevable aux Grecs comme aux Barbares, aux juges comme aux personnes des autres conditions, et qu'enfin tout chef de famille est juge dans sa propre maison, et par conséquent peut se regarder comme l'objet de mon discours. Ces observations étant faites,

Je pose pour principes incontestables qu'un bon juge est celui que la grâce appelle à son état, celui que le zèle y anime, celui que la piété y soutient; et je donne pour exemple propre à confirmer ces principes, un de

Digitized by Google

ces dix-neuf juges qui gouvernèrent le peuple d'Israël, ce Gédéon que saint Paul a mis dans le catalogue des anciens justes.

Lorsqu'il était occupé à battre du blé dans un pressoir, pour se sauver ensuite, avec son blé, des incursions de Madianites, l'ange du Seigneur lui apparut et lui dit : *Le Seigneur est avec vous, ô le plus fort d'entre les hommes !... allez dans cette force dont vous êtes rempli et vous délivrerez Israël de la puissance des Madianites.* Gédéon, surpris de ce salut, représenta sa bassesse, et dit à l'ange que *sa famille étant une des moindres familles de tout Israël, il ne pouvait être employé à ce grand ouvrage :* mais Dieu lui répondit qu'il *serait avec lui, et qu'avec son secours, il battrait les Madianites comme s'ils n'étaient qu'un seul homme.* Gédéon pria l'ange de lui donner quelque signe pour l'assurer de ce qu'il lui disait, et il le conjura d'attendre jusqu'à ce qu'il lui apportât quelque chose à manger (384). L'ange lui ayant promis qu'il l'attendrait, Gédéon alla promptement faire cuire un chevreau et prépara des pains sans levain; il mit la chair qu'il avait cuite dans un bassin, et le suc de cette viande dans un vase, puis il alla retrouver l'ange, auquel il offrit ce qu'il portait. L'ange lui commanda de mettre cette chair sur une pierre et d'en verser le jus; ce que Gédéon ayant fait, l'ange étendit le bout d'une verge qu'il tenait à la main, pour en toucher cette chair, et aussitôt il sortit un feu de la pierre sur laquelle on l'avait mise, qui consuma tout. L'ange disparut à l'heure même, et Gédéon frappé de terreur de ce qu'il avait parlé à un ange, crut qu'il en mourrait, jusqu'à ce que Dieu l'eût rassuré. C'est le premier miracle par lequel le Seigneur manifesta à Gédéon sa vocation à la suprême judicature de son peuple.

Pour s'en assurer plus pleinement, le saint homme en demanda bientôt après un second et un troisième, à celui qui l'appelait; il le pria d'agréer qu'il mît dans un champ une toison de brebis, et il lui dit *que si la rosée tombait sur la toison, pendant que tout le champ demeurerait à sec, il reconnaîtrait alors que Dieu sauverait son peuple.* Ce miracle étant arrivé comme il l'avait souhaité, il en demanda un autre tout contraire. Il demanda que *la rosée trempât toute la terre, et qu'il n'y eût que la toison qui demeurât sèche.* Que signifiaient ces trois miracles? car ils n'étaient pas moins faits pour nous que pour Gédéon.

Le premier était une figure admirable du sacrifice de Jésus-Christ, duquel comme de la pierre mystérieuse, est sorti le feu de l'Esprit-Saint pour consumer dans nous la chair du chevreau, c'est-à-dire la chair du péché, et le suc de la chair, c'est-à dire, les affections corrompues qui sont dans le plus secret de nos cœurs.

Le second et le troisième marquaient la conduite que Dieu devait tenir à l'égard des Juifs d'abord, et ensuite à l'égard de l'Eglise des gentils. Ses grâces étaient autrefois toutes renfermées dans la Judée seule qui recevait du ciel une rosée spirituelle, pendant que le reste des peuples du monde étaient brûlés par les ardeurs de la concupiscence : *Ros in vellere, fides erat in Judæa.* Mais, par un miracle contraire, l'Eglise ensuite répandue par toute la terre a reçu avec abondance la pluie dont Dieu l'a arrosée, pendant que la Judée à son tour est demeurée dans la sécheresse; *Ros fidei in corda gentium derivavit :* c'est l'explication de saint Ambroise. (*De Spiritu sancto*, cap. 1.) Saint Jérôme et saint Bernard ont vu, 1° dans le miracle de la toison seule trempée, l'incarnation de Jésus-Christ dans le sein très-pur de Marie demeurant vierge, 2° et dans le miracle de l'aire trempée, ils ont vu le Verbe né, inondant toute la terre des eaux de sa grâce ; *Prius se dimisit in uterum, post modum vero ubique terrarum diffusa est* (*pluvia cœlestis*) *per ora prædicatorum.* (S. Bern., lib. II *super Missus.*) L'explication de ces Pères sur ces paroles du psaume LXXI, 6 : *Descendet sicut pluvia in vellus.* L'un et l'autre de ces deux miracles nous apprennent encore que la grâce est une rosée, sans laquelle notre âme demeure dans l'état d'une terre sèche, brûlée par les ardeurs du soleil, et condamnée à une stérilité éternelle. Qu'elle descende donc sur moi, Seigneur Jésus ! cette rosée; qu'elle descende sur mon âme et ma chair, qu'elle vivifie ce champ trop aride de mon cœur : *Veniat igitur hæc aqua, Domine Jesu! in animam meam, in carnem meam... ut cordis arva viridescant.* (S. Ambros., *ubi supra.*) Enfin, et pour revenir à mon objet, ces miracles, en autorisant la vocation de Gédéon, nous ont appris qu'il en fallait une bien marquée pour entrer dans les charges de judicature, et que cette vocation devait venir de Dieu.

Aussi il n'y a qu'un orare céleste qui puisse tirer de leur retraite les jeunes gens qui ont de la religion; ils ne cèdent qu'à la crainte de lui désobéir, et s'ils n'exigent pas des miracles pour s'assurer de leur vocation, ils ne se déterminent qu'après avoir remarqué en eux le goût, l'inclination, le talent, qui sont les signes certains de vocation; le goût pour les fonctions ennuyeuses et rebutantes de l'état de la robe; l'inclination pour les études profondes que supposent les connaisances essentielles à cet état; le talent et les dons d'intelligence pour saisir d'abord le point précis des affaires, de sagacité pour tirer le vrai du faux dont on l'environne, de l'élocution pour proposer clairement leurs avis avec les motifs qui l'appuyent.

Que n'a-t'on pas à se promettre des jeunes gens qui ne se décident à prendre un état que sur ces marques de la vocation divine? puisse, le peu que je viens d'en dire, corriger tous ces jeunes suffisants qui n'apportent

(384) C'est le sens de ces mots : *portans sacrificium, et offerens tibi.* Suivant l'hébreu, le mot *sacrifice* se prend pour *présent*, et le mot *sacrifier*, pour tuer.

Digitized by Google

d'autre préparation à leurs charges, que celle de les avoir désirées, qui s'y jettent sans discernement, qui s'y maintiennent sans mérite, qui ne les cherchent que pour satisfaire leur orgueil et honorer leur paresse! Puissent du moins ces réflexions diminuer le nombre de ces hommes vains parmi nous et les rendre aussi rares qu'ils y sont communs! On y voit, hélas! et trop souvent, ce qu'on vit à Sichem après la mort de Gédéon, un ambitieux, comme Abimelech, remuer toute sa famille, pour parvenir à un emploi vacant, dès qu'il croit y parvenir par la voie des suffrages de la multitude. Cette famille, à son tour, remue ses alliés et ses amis dont elle fait autant de chefs de faction, pour intriguer, écarter des concurrents, pour détacher d'eux leurs créatures, pour attirer à son parti, par promesses, et par dons. Voyons-nous souvent que les places auxquelles on pourvoit par voie d'élection se remplissent autrement?

Ce que la cabale opère pour les emplois électifs, l'argent le fait pour les charges vénales. Il ne faut qu'en avoir beaucoup pour se pousser des dernières, par degrés, jusqu'aux premières, et pour passer d'un tribunal inférieur à un tribunal supérieur. Pourvu qu'il y ait quelque proportion entre la fortune et la dignité, on ne se met pas en peine qu'il y en ait entre la capacité et les obligations. Rien de plus ordinaire que de voir le fils d'un père riche, sans connaissances des lois divines et humaines, sans mérites acquis, et même sans dispositions pour en acquérir, après des études superficielles dont le temps s'est passé dans la dissipation et les amusements de l'âge, après un examen où il se promettait tout de l'indulgence du lâche et perfide examinateur, monter cependant sur les tribunaux de la justice pour y décider de la fortune, de l'honneur, et de la vie des citoyens. Peut-on avoir une pleine confiance dans la décision d'un tel homme? ne doit-on pas en craindre les suites, comme étant celles de l'ignorance et de la prévention? S'il m'était possible d'insister plus longtemps sur un abus qui me paraît plus commun en cette ville qu'en d'autres, je dirais que de là vient le peu de fortune de ses citoyens. Rarement vous y voyez le fils d'un bon artisan, ou d'un marchand un peu aisé suivant l'art ou le commerce de son père; prenant son essort plus haut, il quitte un état auquel la naissance l'avait préparé, pour en prendre un auquel il n'a aucune disposition. Il ne gagne donc rien dans celui-ci, il dissipe le peu que ses parents lui avaient amassé dans celui-là. De là les banqueroutes, de là la pauvreté publique et particulière. Mais c'est trop nous étendre sur ce premier article de notre discours, il est temps de passer au second, et d'y étudier les caractères du zèle qui anima Gédéon dans son état de judicature.

J'en remarque trois surtout qui ont paru successivement dans trois occasions différentes, qui sont l'humilité, la douceur et cependant la sévérité. Il commença l'exercice de ses fonctions par un coup d'éclat contre l'idolâtrie; il renversa un hôtel dressé à Baal, et coupa par le pied le bois qui était autour de l'autel; ce qui fit comprendre aux Israélites que le Seigneur le leur avait donné pour libérateur. Vers ce temps les Madianites, les Amalécites et les peuples d'Orient ayant passé le Jourdain, et étant venus se camper dans la vallée de Jezraël pour piller et ravager le pays, il fut saisi de l'esprit de Dieu, il sonna de la trompette; il cria tout haut qu'on le suivît. Il envoya aussitôt ordonner aux tribus de Manassès et d'Aser, de Zabulon et de Nephthali de s'assembler, et cet homme qui jusque-là avait été simple particulier, se vit chef d'une grande armée, et reconnu de tous pour leur prince. Mais il ne s'éleva point d'une si grande puissance, il en parut au contraire plus humble; la défiance (385) qu'il avait de lui-même, sembla aller à l'excès; car il ne se contenta pas d'un premier miracle que Dieu avait fait en sa faveur. Pour s'assurer plus pleinement de sa vocation, il demanda ce second et ce troisième dont je vous parlais il n'y a qu'un instant.

Les ayant obtenus, et s'étant par ces signes pleinement assuré de sa vocation et de sa victoire sur les Madianites, il se leva avant le jour et marcha vers l'ennemi, suivi de trente-deux mille hommes; mais Dieu, qui n'en voulait pas un si grand nombre dit à Gédéon: *L'ennemi ne sera pas livré entre les mains de tant de gens, de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi et ne dise: C'est par mes forces que j'ai été délivré: parlez donc au peuple et dites-lui:* Que celui qui est timide et qui manque de cœur, s'en retourne à sa maison. *Menez-les*, ajouta-t-il encore, après que vingt-deux mille se furent retirés, et lorsqu'il n'en restait plus que dix mille, *menez-les à l'eau du Jourdain; mettez d'un côté ceux qui en passant auront pris de l'eau dans leurs mains pour la lécher avec la langue, comme les chiens ont accoutumé de faire, et mettez de l'autre ceux qui auront mis les genoux en terre pour boire: c'est par les premiers que je vous délivrerai et que je ferai tomber Madian entre vos mains. Descendez*, dit encore le Seigneur (après cette épreuve qui ne laissait plus que trois cents hommes à Gédéon, les seuls qui eussent bu dans le creux de leurs mains), descendez dans le camp des ennemis, parce que je veux vous faire connaître que j'ai livré les Madianites entre vos mains: *Tradidi eos in manu tua.*

Conduite surprenante de la Providence! Gédéon, docile à la voix du Seigneur, et arrivé près du camp des ennemis, a tout lieu de l'admirer; il entend deux soldats, dont l'un a été instruit en songe de la défaite des Madianites, et dont l'autre a reçu le don d'expliquer le songe de son compagnon. De retour vers les siens, après avoir entendu ces deux soldats, voici le stratagème que sa prudence lui suggéra comme un moyen propre

(385) Saint Augustin (Quæst. 49 *in Judic*) prétend que Gédéon pécha par défiance.

Digitized by Google

à lui assurer la victoire; il partagea ses trois cents hommes en trois bandes; il leur mit aux mains des trompettes et des pots de terre vides, avec des lampes au milieu des pots, leur enjoignant de faire tout ce qu'il ferait lui-même. Aussitôt que le général a donné le signal, tous sonnent de la trompette; tous crient à haute voix, *L'épée du Seigneur et de Gédéon*, tous brisent leurs vases de terre, et élèvent la lampe qui y avait été cachée (386); tous, et chacun de son côté, jettent l'épouvante dans le cœur des Madianites. Ceux-ci aussitôt prenant pour ennemis qui ont pénétré dans leur camp, ceux qu'ils rencontrent, tournent leur épée contre eux-mêmes et s'entre-tuent; quelle manière de vaincre!

Elle est miraculeuse et mystérieuse tout à la fois. Le petit nombre que Dieu y appelle nous fait voir combien celui de ses vrais soldats, qui sont les justes et les élus, est petit. La marque de leur prédestination éternelle consiste, remarquez-le bien, ô vous qui tâchez d'être de ce petit nombre! elle consiste en ce qu'ils ne donnent de soulagement à leur besoin pressant que comme en passant, qu'ils ne se courbent vers la terre que le moins qu'il leur est possible; qu'ils demeurent victorieux non par la force de leurs armes, mais en sonnant de la trompette, mais en brisant leurs vases de terre, mais en se déclarant bien haut pour l'Evangile, mais en méprisant leur chair comme Jésus-Christ, le vrai Gédéon, a fait lui-même Tel est le mystère des trompettes, des vases de terre, des lampes et du petit nombre des soldats de Gédéon. Tel est le mystère que plus d'une fois je me suis rappelé, pour me consoler du petit nombre qui me suit dans la guerre que je livre au monde, sans m'abandonner dans aucun temps. Quand je vois Gédéon, à qui il ne reste que trois cents hommes de trente-deux mille qu'il avait avant le combat, dois-je être surpris du petit nombre qui me reste en certaines occasions, en comparaison du grand nombre qui m'abandonne? Soldats de Gédéon! vous serez toujours le plus petit nombre; les lâches seront toujours le plus grand. L'humilité du général israélite parut dans le combat que je viens de vous peindre; la douceur de son zèle paraîtra dans l'occasion dont j'ai maintenant à vous parler dans la manière dont il reçut la plainte des Ephraïmites.

Ces hommes jaloux de la gloire du libérateur d'Israël, se plaignant à lui-même, le querellant même jusqu'à en venir presque à la violence, il leur répondit : Que pouvais-je faire qui égalât ce que vous avez fait? une grappe de raisin d'Ephraïm ne vaut-elle pas mieux que toutes les vendanges d'Abiezer? le Seigneur n'a-t-il pas livré entre vos mains les princes de Madian, Oreb et Zeb? qu'ai-je pu faire qui approchât de ce que vous avez fait? Leur ayant parlé de la sorte, il apaisa leur colère lorsqu'elle était prête à éclater contre lui. Il fit plus, car dès lors il apprit par son exemple à tous les juges, qu'ils ne mériteront le surnom de bons qu'autant qu'ils entendront avec bonté et patience, et qu'ils répondront avec patience, avec douceur et aménité.

Loin donc des nôtres, ceux qui, selon le langage du prophète, rendent les fruits de la justice amers comme de l'absinthe, ceux qui perdent le mérite de leur équité par leur austérité chagrine, ceux qui, redoutables indifféremment aux innocents et aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la justice aux uns qu'à regret, et aux autres qu'avec humeur. Un juge vraiment bon ne rebute jamais personne; étudiez-le dans ses audiences particulières; demandez-lui les raisons de la complaisance qu'il veut bien avoir pour ceux à qui il les donne, fussent-ils des indiscrets et des importuns : A Dieu ne plaise, vous répondra-t-il, que nous ajoutions au malheur de ceux qui ont des procès, celui d'être mal reçus de leurs juges; nous sommes établis pour examiner leurs droits, et non pas pour éprouver leur patience; nous nous manquerions à nous-mêmes, si nous les affligions, et si nous leur faisions acheter par quelque marque de chagrin ou d'indignation, la justice que nous leur rendons. Ce n'est point assez que nous donnions à ceux qui réclament notre ministère, la liberté de nous dire les choses nécessaires, il faut que nous accordions encore la consolation de nous en dire de superflues, à ceux à qui il n'en reste d'autres que de redire ennuyeusement leur misère. C'est sur ces maximes qu'un juge bon et compatissant trace le plan de ses audiences particulières, et parce que la bonté cesserait d'être une vertu, si elle n'était accompagnée de la justice; il sait encore employer celle-ci même avec sévérité, lorsque la sévérité est nécessaire, témoin Gédéon, punissant les habitants de Soccoth et de Phanuel, de leur dureté.

On peut dire d'elle ce que j'ai quelquefois observé des riches à l'égard des pauvres; on peut dire qu'elle était inexcusable à tous égards; car 1° que leur avait demandé le général israélite pour lui et pour sa petite troupe? un peu de pain. Etait-ce un don si difficile à accorder? Pourquoi l'avait-il demandé? pour l'intérêt commun de toute la nation, pour poursuivre les Madianites qui la tenaient assujettie. Dans quel moment l'avait-il demandé? lorsqu'ils étaient lui et ses soldats, affamés, fatigués et épuisés de lassitude. A qui et pour qui avait-il demandé? à des frères pour leurs frères. Et cependant, bien loin que ces frères accordent le peu qu'on demande pour leurs frères, ils joignent la raillerie à leur refus, disant : C'est peut-être que vous avez déjà Zébée et Salmana en votre pouvoir. Combien de circonstances rendaient donc inexcusable la dureté des habitants de Soccoth et de Phanuel?

Gédéon protesta de la punir, et il le fit à

(386) C'étaient des falots de bois onctueux, allumés par un bout, dont ils tenaient la flamme cachée dans un pot de terre.

Digitized by Google

son retour, de la manière qu'il l'avait dit; distinguant prudemment les plus coupables de ceux qui l'étaient moins; il prit les chefs de la ville de Soccoth, au nombre de soixante-dix-sept; il leur brisa le corps avec les épines et les ronces du désert; il abattit aussi la tour de Phanuel, après avoir tué les habitants de la ville; et enfin il tua de sa propre main Zébée et Salmana (387), princes Madianites, dont il avait différé l'exécution jusqu'à ce moment. Quelle rigueur! quelle fermeté de ce juge! il ne voit que la justice; il la rend sans acception de personne, sans considération pour les grands, sans miséricorde pour les petits.

Outre qu'il instruisait les juges par cette conduite, il figurait encore le souverain juge, exerçait sa fonction à la fin des siècles; mais pour bien entendre cette pensée, il faut reprendre de plus haut l'histoire de Gédéon. Un prophète lui servit de précurseur, comme Jean-Baptiste à Jésus-Christ, l'un comme l'autre avertit les pécheurs de leur injustice, et leur prêcha la pénitence. L'ange trouva Gédéon le van en main, séparant la paille du froment, et c'est ce que Jésus-Christ fera un jour: *Cujus ventilabrum in manu sua.* Gédéon est tiré du pressoir pour être mis à la tête des Israélites, et Jésus-Christ mène une vie pauvre et misérable avant que d'être établi juge de son peuple. Ceux que Gédéon doit délivrer sont les premiers ennemis; ils demandent à son père qu'il leur soit livré, parce qu'il a attaqué l'idolâtrie et abattu l'autel de Baal; à peine Jésus-Christ a-t-il commencé son œuvre qu'on cherche à le faire mourir. Les insultes (388) de ceux de Soccoth et de Phanuel, représentent les persécutions des Juifs et des gentils contre l'Eglise naissante; les châtiments que Gédéon après sa victoire fait souffrir à ces villes insolentes, nous font voir l'extrême rigueur que Jésus-Christ exercera à la fin du monde, contre ceux qui l'auront méprisé pendant cette vie. Pour rendre la ressemblance plus parfaite entre la figure et la vérité, il fallait que Gédéon refusât d'abord la royauté, comme Jésus-Christ la refusa depuis, et ce trait se trouve encore peint dans les dernières pages de son histoire.

Tel est le défaut de notre œil, il ne voit guère que l'instrument des opérations les plus admirables, rarement il aperçoit l'agent principal qui meut et manie cet instrument. Tel fut le défaut de l'œil des Israélites après la victoire remportée sur les Madianites. Qu'avait été Gédéon en ce fameux combat, où périt une armée de cent trente-cinq mille hommes, sinon un pur instrument dont Dieu avait daigné se servir? la moindre attention aurait suffi pour découvrir et distinguer l'un de l'autre; pourquoi le Seigneur réduisit-il le nombre des soldats de Gédéon à trois cents? pourquoi lui inspire-t-il l'invention du stratagème dont il usa? pourquoi voulut-il qu'une victoire si complète fût le fruit d'un combat où les siens étaient venus sans autres armes que des lampes et des pots de terre? n'était-ce pas afin que les Israélites remarquassent son doigt, et qu'ils lui en rapportassent la gloire? Cependant comme si elle eût été l'effet d'un bras de chair, ils s'arrêtèrent à Gédéon, et pour mieux lui témoigner leur reconnaissance, ils lui offrirent la royauté pour lui et pour ses enfants. Mais que fit Gédéon dans cette circonstance où l'ambition de tant d'autres aurait été agréablement flattée? préférant l'honneur de Dieu au sien, comme il le devait: *Ce sera*, dit-il, *le Seigneur qui vous commandera;* je ne vous jugerai que sous son autorité; je ne porterai aucun jugement que je ne le voie à mes côtés. C'est l'acte d'humilité que Gédéon opposa à l'offre qu'on lui fit du grade suprême en Israël, et que tout juge peut faire lorsqu'il monte sur les tribunaux de la justice.

Que vous dirais-je maintenant de la piété qui le soutint dans son état, et des effets que cette piété produisit? Un premier fut la destruction de l'autel de Baal. Un second fut l'élévation d'un autel qu'il consacra au Seigneur, et sur lequel il offrit deux taureaux, un en sacrifice pacifique (389), l'autre en holocauste. Un troisième fut celui dont nous allons parler en vous expliquant ces paroles (du verset 27 du chapitre VIII): *Gédéon fit un éphod, qui devint aux Israélites un sujet de tomber dans la prostitution de l'idolâtrie, et causa la ruine de Gédéon et de toute sa maison.* Ne signifient-elles pas que Gédéon pécha grièvement contre le Seigneur? Il est vrai que saint Augustin l'a ainsi entendu, et a condamné ce juge, comme ayant fait dans Ephra, pour honorer le Seigneur, ce qu'il était défendu de faire hors le tabernacle; mais sans manquer de respect à ce saint docteur, et par respect pour la mémoire de Gédéon, on peut dire deux choses; la première, qu'on suppose gratuitement que l'éphod était un ornement sacré, puisqu'il a été porté par Samuel et par David; la seconde, que Gédéon n'avait pas prévu que cet éphod dût devenir une occasion d'idolâtrie à Israël.

Pourquoi donc fit-il cet éphod évalué dix-neuf mille sept cents livres par nos interprètes? il le fit par piété et pour servir de monument d'actions de grâces à Dieu, par qui il avait triomphé des Madianites. On peut ajouter que Gédéon a pu, sans contrevenir à la loi, faire des choses précieuses prises sur l'ennemi, tous les vases nécessaires pour offrir des sacrifices au Seigneur, avec un

(387) Il avait d'abord ordonné à son fils Jether, de tuer ces princes, ou pour le rendre participant de la gloire de son triomphe, ou pour lui inspirer du zèle contre les idolâtres; mais ce Jether, encore enfant, n'osa faire cette fonction de bourreau, qui, chez les Juifs, n'était point honteuse.

388) Je passe l'histoire de la toison et des trois cents soldats dont j'ai rappelé le mystère.

(389) Il est visible que les copistes ont omis ici ce que Gédéon fit du premier taureau dont il a parlé, chap. VI, vers. 25.

Digitized by Google

éphod sacerdotal, ayant le pectoral et les pierres placées sur les épaules; peut-être même crut-il la chose agréable à Dieu, d'après l'ordre qu'il avait reçu auparavant, de dresser un autel dans la ville et d'y sacrifier (390).

C'est tout ce que je dirai pour lever les objections qu'on fait contre la piété de Gédéon, et qu'on tire de ces paroles : *Gédéon fit un éphod qui devint aux Israélites un sujet de ruine et à toute sa maison.*

Si maintenant vous me demandez comment cet éphod devint une occasion de ruine à la famille de ce juge, voici ce que je vous répondrai d'après l'histoire qui nous instruit de l'origine du mal, de son progrès et de ses châtiments. Le mal commença par les enfants de Gédéon; flattés d'avoir un oratoire particulier, un autel avec un éphod, des ornements et des vases nécessaires aux sacrifices, ils négligèrent de se rendre au lieu où était l'arche; peu après ils contractèrent l'habitude du schisme; du schisme ils tombèrent dans l'idolâtrie; ils y entraînèrent leur tribu et les autres plus voisines. Voilà le mal et son progrès. En voici la punition; c'est d'un fils de Gédéon que le Seigneur se servit pour punir ses frères, les premiers coupables; c'est ensuite et tour à tour des Sichimites qu'il se servit pour punir Abimélech, c'est d'Abimélech qu'il usa pour punir les Sichimites. Donnons à ce dernier point l'étendue qu'il a dans le livre des Juges.

Cet Abimelech, aussi ambitieux que son père avait été humble, était né (d'une concubine, ou femme du second ordre) avec un esprit remuant, hardi, et entreprenant; il aspira à l'empire que Gédéon avait refusé sur Israël. Dans ce dessein il agit et fit agir la famille de sa mère à Sichem; il parla et fit parler; feignant faussement que ses frères étaient tous dévorés de la même ambition que lui, il représenta d'abord les inconvénients qu'il y aurait d'avoir plusieurs chefs dans un petit état; ensuite et parce qu'il crut voir un obstacle à sa passion dans l'existence de ses frères, il conçut l'horrible dessein de les faire mourir tous, et étant venu en la maison de son père à Ephra, il les tua sur une même pierre au nombre de soixante-neuf, en sorte que de soixante-dix enfants de Jérobaal (391), il ne resta que Joatham le plus jeune de tous que l'on cacha. C'est par ces degrès qu'Abimélech monta sur le tribunal souverain à Sichem, et dès lors on vit ce qu'on n'a cessé de voir depuis, que ceux qui sont indignes des premières places emploient tous les moyens, même les plus injustes, même les plus barbares pour y parvenir. C'est ce que Joatham, échappé du carnage de ses frères, eut le courage de faire entendre aux Sichimites par un de ces apologues qui étaient familiers aux Orientaux.

Placé au haut de la montagne de Garizim, de là criant à pleine voix aux habitants de Sichem. Les arbres, dit-il, s'assemblèrent un jour pour s'élire un roi, et ils s'adressèrent successivement à l'olivier, au figuier, à la vigne, qui tous refusèrent ce titre; l'olivier ne voulant pas abandonner son huile; le figuier ne voulant pas abandonner son suc; la vigne ne voulant pas abandonner son vin qui est la joie des dieux dans les sacrifices, et des hommes dans leurs repas. Etant enfin venu au buisson, il accepta aussitôt, et invita tous les arbres à se reposer sous son ombre, ajoutant : Si vous ne le voulez pas, que le feu sorte du buisson, et qu'il dévore les cèdres du Liban. Si vous avez traité Jérobaal et sa maison comme vous le deviez, qu'Abimélech soit votre bonheur, et puissiez-vous être aussi le bonheur d'Abimélech : mais si vous avez agi contre toute justice, que le feu sorte d'Abimélech, qu'il consume les habitants de Sichem et la ville de Mello (392), et que le feu sorte des habitants de Sichem et de la ville de Mello, et qu'il dévore Abimélech.

Ces derniers mots étaient une prophétie de la manière violente dont Abimélech exercerait sa fonction de juge, de la division qui règnerait entre le chef et les membres, de la fin tragique du tyran, et la prophétie eut son entier accomplissement. Le Seigneur envoya donc un esprit de haine et d'aversion entre le prince et les sujets; ceux-ci commencèrent à détester celui-là comme le meurtrier de ses soixante-dix frères; ils lui dressèrent donc des embûches, ils s'exerçaient à des brigandages, ils volaient tous les passants, en attendant qu'il vînt. Etant donc venu il prit leur ville, il en tua tous les habitants, et la détruisit d'une telle sorte qu'il sema du sel au lieu où elle avait été; delà il marcha vers la ville de Thèbes, qu'il investit, assiégea et prit avec son armée. Il y avait au milieu de la ville une haute tour où tous les principaux de la place, hommes et femmes, s'étaient réfugiés; ils étaient montés sur le haut de la tour pour se défendre par les créneaux. Abimélech était au pied de la tour combattant vaillamment, et s'approchant de la porte, il tâchait d'y mettre le feu; en même temps une femme jetant d'en

(390) Si l'on dit qu'il s'est trompé, il est aisé de répondre qu'il avait été suscité de Dieu pour être juge militaire et non juge ecclésiastique, et qu'il est aisé de se tromper lorsqu'on outrepasse la sphère de sa vocation.

Si l'on demande à saint Augustin comment un éphod seul pouvait coûter dix-neuf mille sept cents livres, il répondra 1° que c'était peut-être un éphod massif; 2° que l'éphod est nommé seul comme étant l'ornement principal du lieu saint que Gédéon avait consacré : *Per quod cætera significata sunt opera sacrarii.*

(391) Ce nom de Gédéon signifie *vengeance de Baal*, et lui vint de cette réponse de son père à ceux qui voulaient le tuer, pour avoir détruit l'autel de Baal (cap. VI) : *Si Baal est Dieu, qu'il se venge lui-même de celui qui a détruit son autel.* Cette réponse était bonne pour des hommes qui croyaient que les dieux se vengeaient toujours, dans le temps, des outrages qui leur étaient faits.

(392) La ville où habite Mello, père de la mère d'Abimélech.

Digitized by Google

haut un morceau d'une meule de moulin frappa Abimélech à la tête et lui en fit sortir la cervelle. Aussitôt il appela son écuyer et lui dit: *Tirez votre épée et tuez-moi, de peur qu'on ne dise que j'ai été tué par une femme.* L'écuyer faisant par un second crime ce qui avait été commandé par un premier, le tua. Ainsi périt l'usurpateur au bout de trois ans de règne pendant lesquels avaient subsisté tous les désordres qui accompagnent les guerres civiles et qui naissent de la division du prince et de ses sujets. Quel effroyable incendie sorti d'une étincelle, et moins qu'une étincelle, puisqu'il était sorti d'un lieu saint, d'un oratoire particulier érigé par un saint, et consacré au Saint des saints!

De là, mes frères! trois conséquences à tirer. La première que les oratoires domestiques sont louables en eux-mêmes, et peuvent être permis dans certaines occasions. La seconde qu'ils peuvent être d'une très-dangereuse conséquence, non-seulement pour la discipline générale, mais pour les mœurs mêmes, mais pour la foi même (393). La troisième est en partie l'application aux juges de ce que j'ai dit de la piété de Gédéon et des effets de cette piété. J'en conclus qu'un bon juge, d'une de ses mains exterminerait Baal et tout usurpateur de la gloire de Dieu (394), que de l'autre il anéantirait tout Salmana et tout usurpateur de la fortune du prochain, que de l'une et de l'autre il renverserait tout autel où l'on ose sacrifier à l'impiété ou à l'injustice. J'en conclus encore que l'assistance au saint sacrifice paraît à un bon juge un préalable nécessaire à l'assistance aux audiences publiques; qu'il y assiste dans l'intention de puiser dans la source de toute lumière, celle dont il a besoin pour discerner plus sûrement le vrai du faux, qu'il ne laisse passer aucune semaine, du moins aucun mois, sans renouveler sa force par l'usage des sacrements, qu'il a, comme Gédéon, un oratoire particulier dans sa maison, mais qui ne l'empêche pas de se rendre au temple de Jérusalem aux jours où les fidèles s'y rassemblent. C'est aux fruits de la piété qu'on connaît la solidité de celle d'un magistrat chrétien. Ce sont ces divers caractères qui forment le portrait du bon juge; il n'est tel que quand le Seigneur l'a appelé à son état, que quand le zèle l'y anime, que quand la piété l'y soutient. Vous l'avez vu dans ce discours.

Aussi l'observons-nous, quoique trop rarement; touchés des réflexions qu'il présente, les sujets les plus dignes se cachent, tandis que les autres se montrent; ils reculent, tandis que les autres s'avancent; ils savent que les fonctions publiques exposent le salut à bien des dangers, et de peur que leur âme qui est leur olivier, leur figuier et leur vigne, ne perde rien ou de l'huile sainte de la grâce, ou du suc du Saint-Esprit, ou du vin exquis de l'amour divin, ils restent dans leur retraite comme dans un asile sûr, contre les larrons de l'amour-propre, de la vanité, de l'ambition, qui enlèvent le trésor des dons spirituels. Ne pourraient-ils donc pas conserver l'onction du Saint-Esprit, les touches délicieuses de la grâce, les saintes ardeurs de la condition privée? La chose est possible avec la grâce et en supposant la vocation céleste; mais alors même qu'elle est difficile eu égard au grand vent des tentations dont on est plus agité dans les places plus élevées, qu'il y en a peu qui vainquent cette difficulté! que les fruits de l'Esprit-Saint se gardent bien plus sûrement dans un état obscur! Les bons sujets s'y tiennent donc autant qu'ils le peuvent; ils ne le quittent que quand ils sont assurés que la volonté de Dieu les appelle de dessous le boisseau sur le chandelier.

C'est, mes frères; la disposition dans laquelle je voudrais faire entrer ceux qui n'ont encore fait choix d'aucun état, et c'est pour leur inspirer ce sentiment de modestie que j'ajouterai, en finissant ce discours, ce que l'écrivain sacré ajoute en finissant l'histoire d'Abimélech.

Dieu, dit-il de ce méchant juge, Dieu lui rendit le mal qu'il avait commis contre son père en tuant ses soixante-dix frères; les Sichimites aussi reçurent la punition qu'ils méritaient, et la malédiction que Joatham avait prononcée tomba sur eux. N'est-ce pas là un exemple terrible de l'usage que Dieu fait d'un mauvais juge? qu'est-il entre les mains du Seigneur, sinon une verge dont il se sert pour punir les iniquités du peuple, et qu'ensuite il jette au feu? Parce que les enfants de Gédéon sont devenus idolâtres, le plus méchant de leurs frères est destiné à les châtier de leur idolâtrie en les immolant tous sur une même pierre; parce que les Sichimites ont oublié les services qu'ils avaient reçu de Gédéon, et ont prêté leur ministère à la cruauté d'Abimélech, le feu sort de ce buisson pour les brûler; parce que ce juge ambitieux et cruel n'a été toléré que comme l'instrument des vengeances du Seigneur, dès qu'elles ont eu lieu, il meurt lui-même par la main d'une femme dans l'impénitence, le désespoir et la réprobation.

Le voile est donc tiré, et nous voyons sans énigme pourquoi la Providence souffre qu'il y ait de mauvais princes, de mauvais pasteurs, de mauvais juges, c'est pour punir les méchants par d'autres plus méchants encore, pour faire punir les uns par les autres, les

(393) L'abus de l'éphod de Gédéon, me rappelle l'abus actuel des oratoires accordés aux particuliers, et je crois pouvoir dire de ceux-ci, ce que l'Ecriture dit de celui-là, en substituant le mot *oratorium* au mot *éphod*, et le mot *habenti* au mot *Gedeoni: Oratorium (quodlibet privatum) factum est habenti et omni domui ejus in ruinam.* De la concession des oratoires particuliers, est venu l'abandon des paroisses; et de cet abandon sont venus, combien de désordres!

(394) On croit que Philippe le Bon, duc de Bourgogne, instituant l'ordre de la Toison d'or, avait en vue l'histoire de la toison de Gédéon, et qu'il insinuait à ses chevaliers, d'imiter Gédéon, en renversant les mosquées des Turcs, les temples des hérétiques, etc.

Digitized by Google

sujets par le prince, les ouailles par le pasteur, les inférieurs par les supérieurs, et ceux-ci par tel instrument qu'il lui plaît, après que leur destination est remplie. Semblables au buisson qui ne sert qu'à piquer et à brûler, ils piquent, ils déchirent, ils versent le sang étranger pendant leur vie et après leur mort ils brûlent dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Alors ils éprouvent ainsi que les bons, mais d'une manière bien différente, la vérité de ces paroles de Jésus-Christ : *Vous serez jugés comme vous aurez jugé*; parce qu'ils ont très-mal jugé, ils sont très rigoureusement jugés, et au contraire, parce que les bons ont bien jugé, ils sont très-honorablement jugés : des siéges caducs où ils s'asseyent sur la terre, ils passent à des siéges placés autour de celui de Jésus-Christ, le souverain juge à qui gloire et honneur dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

INSTRUCTION III.

IDÉE VÉRITABLE DE LA SCIENCE ET DE LA SAGESSE, NÉCESSAIRES A TOUT JUGE.

(*Judic.* XI, 1-40.)

Filii autem Israel peccatis veteribus jungentes nova, fecerunt malum in conspectu Domini, et servierunt idolis Baalim et Astaroth.

Les enfants d'Israël joignant de nouveaux crimes aux anciens, firent le mal aux yeux du Seigneur et adorèrent les idoles de Baal et d'Astaroth (*Judic.* X, 6.)

L'inconstance de ce peuple, sa légèreté, le cercle continuel de ses chutes et de ses regrets, devrait, ce me semble, cesser de nous étonner depuis le temps que l'Esprit-Saint nous en parle. Fut-il jamais autre depuis la législation de Moïse (si nous exceptons le temps de Josué) jusqu'aux jours d'Othoniel et d'Aod, de Samgar et de Débora, de Barac et de Gédéon, de Thola (395) et de Jaïr? Qu'est-ce donc qui pourrait nous surprendre dans ce que dit mon texte? *Les enfants d'Israël joignant de nouveaux crimes aux anciens, firent le mal et adorèrent les idoles : « Filii Israël peccatis veteribus jungentes nova, fecerunt malum... et servierunt idolis. »* Le voici, Chrétiens, ce qui peut nous surprendre, c'est que la nation des Hébreux ait abandonné un Dieu qui faisait tous les jours de nouveaux miracles pour elle, un Dieu qui la comblait tous les jours de nouveaux bienfaits ; un Dieu qui lui donnait tous les jours de nouvelles marques de sa Providence, pour s'attacher, à qui? à des idoles muettes, impuissantes, incapables de lui faire aucun bien. Comprenons-nous la raison d'une telle conduite? ne la condamnons-nous pas comme insensée, comme injurieuse à Dieu, comme outrageuse à la raison?

Ces observations, mes frères, ne sont malheureusement que trop applicables à nous-mêmes, car à bien considérer l'histoire de toute notre vie, qu'y trouvons-nous de constant, sinon notre inconstance même? quelle légèreté de notre caractère! et dans nos mœurs, quelle vicissitude de bien et de mal, de pénitence et de rechute! Il nous convient donc autant qu'aux Israélites, ce reproche de Samuel. Nous qui sommes les enfants d'Israël; *nous joignons de nouveaux crimes aux anciens*; *nous faisons le mal aux yeux du Seigneur, nous adorons* non plus les idoles du soleil et de la lune, non plus les idoles de Syrie et de Sidon, de Moab et des Philistins, mais *les idoles* du monde présent, les idoles que le monde consacre à l'ambition, à l'impureté, aux diverses passions qui l'animent; n'est-il pas étonnant que nous le méritions? n'est-il pas étonnant que nous abandonnions un bon père de qui nous avons tout reçu, pour nous attacher à un maître dur qui nous traite en esclaves? quel fruit tirons-nous du service que nous rendons aux idoles de notre cœur, sinon la honte et la tribulation? puisse la longue épreuve que nous en avons faite, nous ramener au Seigneur, comme les afflictions, les guerres, les servitudes lui ramenaient les Israélites coupables, en sorte que, comme nous les avons suivis dans leurs égarements, nous les suivions ensuite dans leur amendement!

C'est, mes frères, l'effet ordinaire des maux extérieurs, lorsque la grâce intérieure les accompagne. Les annales des Hébreux nous en fournissent des preuves de siècle en siècle, et presque d'année en année. Vers l'an 1150 avant Jésus-Christ, le Seigneur ayant livré les Israélites à l'épée des Ammonites, pendant dix-huit ans, les coupables, ce temps écoulé, rentrèrent enfin en eux-mêmes ; ils crièrent au Seigneur : *Nous avons péché, faites-nous vous-même tout le mal qu'il vous plaira*, ils jetèrent hors de leurs terres toutes les idoles des dieux étrangers, et ils adorèrent le Seigneur, qui se laissa toucher de leur misère, et leur donna Jephté pour juge et sauveur.

Quelle fut la science de ce juge? quelle en fut la sagesse, c'est ce que nous allons examiner pour nous former une idée véritable de la science et de la sagesse nécessaires à tout homme de robe, à tout juge, soit civil, soit militaire, soit ecclésiastique.

La nécessité de la science dans les juges est telle que David disait en parlant d'eux : *Parce qu'ils ne savent ni ne comprennent, la terre et ses empires seront ébranlés jusque dans leurs fondements* (*Psal.* LXXXI, 5); elle est telle qu'il y a peu ou point de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un a au moins devant ses yeux les règles de son devoir, et l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien qu'il a à faire, ni le mal qu'il fait; l'un pèche avec connaissance et il est plus inexcusable, mais l'autre pèche sans remords et il est plus incorrigible; tous deux sont à peu près aussi criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent, celui-là par malice, celui-ci par ignorance des lois ou naturelles ou divines, ou canoniques ou ci-

(395) J'omets Abimélech usurpateur et non juge légitime, je ne dis rien non plus de Thola et de Jaïr ; ni l'un ni l'autre ne s'étant rendus célèbres par leurs exploits.

Digitized by Google

viles, car ce sont là autant de lois dont la science est nécessaire à un juge.

Il doit savoir 1° les lois naturelles, leurs principes et leurs conséquences parce qu'elles tiennent le premier rang entre toutes les lois. Il doit savoir 2° les lois divines positives, parce qu'elles ont un rapport essentiel avec beaucoup d'affaires civiles, et avec un plus grand nombre encore d'affaires criminelles. Il doit savoir 3° les lois canoniques, parce qu'elles règlent primitivement une multitude de causes concernant les droits, les biens et les personnes ecclésiastiques. Il doit savoir 4° les lois civiles; par conséquent la jurisprudence ancienne qui forme une partie de ce droit que nous appelons civil; par conséquent les coutumes particulières des lieux soumis à sa juridiction; par conséquent les édits et les ordonnances de ses rois. Cette science est si nécessaire que les jugements et les arrêts contraires à ces édits et ordonnances sont (par l'art. 8 du titre de l'ord. de 1667) déclarés nuls, et les juges qui les ont rendus, responsables des dommages et intérêts. Combien donc un juge a de volumes à dévorer! à combien de veilles il est condamné!

Je sais assez ce que dira un jeune candidat pour justifier son peu d'application à l'étude de ces lois diverses. Il dira qu'un certain bon sens, joint à une probité incorruptible, suffit pour prendre son parti; il dira que c'est l'affaire des avocats de chercher les autorités, et de les exposer au juge; il dira qu'il y a plusieurs officiers sur le siége, et que ce qui lui manque du côte de la science sera réparé par celle des autres.

Mais qu'il s'en faut que ces considérations justifient sa négligence! Car 1° jugera-t-il de tête les affaires dont la décision dépend absolument des dispositions des lois et des coutumes? Or combien n'y en a-t-il pas de cette nature? malheur à un peuple dont les juges ou admettraient le système du pouvoir arbitraire, ou prendraient pour règle de leurs jugements leur propre manière de penser! quelle confusion désolante naîtrait de ce système et de cette règle!

2° Les avocats, j'en conviens, sont utiles aux juges, au moins en tant qu'ils instruisent les affaires, et les dégrossissent; mais le zèle qu'ils ont pour leur partie ne fait-il pas illusion à ces hommes? Mais leur fausse éloquence ne peut-elle pas faire illusion aux juges mêmes? mais citent-ils toujours fidèlement les autorités tirées du droit? Il faut donc que le magistrat ait une connaissance personnelle de ces lois, dont une main habile et intéressée ne lui présente que des fragments imparfaits, détachés avec adresse et déplacés avec art. Il faut qu'il trouve dans son propre fonds, tout ce qui est nécessaire pour dissiper les nuages que les avocats jettent à dessein sur une affaire et qui font quelquefois perdre de vue le principe qui le doit décider.

3° C'est un grand avantage pour un jeune juge d'être associé à des anciens qui ont des lumières supérieures, mais lui suffit-il d'acquiescer au jugement des anciens? n'est-il pas juge? ne doit-il pas donner son avis en juge et avec connaissance de cause? n'est-il sur le siége que pour faire nombre, pourquoi les lois en veulent-elles plusieurs, sinon afin que, s'aidant mutuellement de leurs réflexions particulières, ils portent des jugements plus équitables?

Aussi chaque officier d'un tribunal est tenu solidairement des injustices auxquelles il concourt, n'eût-il donné son avis qu'après les autres, par déférence pour leur sentiment. Aussi tout juge qui n'a pas la science compétente de son état est dans l'habitude du péché mortel; il viole habituellement ce commandement du Seigneur : *Soyez éclairés, vous qui jugez la terre! « Erudimini, qui judicatis terram. »* (*Psal.* II, 10.) Aussi saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. XIX) a-t-il regardé l'ignorance d'un magistrat comme une espèce de calamité publique, et comme le fléau de l'innocence. Aussi les ordonnances défendent-elles de recevoir personne à un office de judicature qu'après un examen de vie, de mœurs et de capacité; tant pis pour ceux qui, étant chargés de faire cet examen, s'acquittent mal de leur commission; ils sont responsables des suites de leur complaisance à Dieu et à la société. Aussi lorsqu'il s'agit de donner des juges aux Israélites, Dieu veut-il qu'on en établisse qui soient prudents et éclairés, *sapientes et gnaros*. (*Deut.* I, 13.) L'expression de Jéthro à Moïse est encore plus forte; il ne lui suffit pas qu'un juge connaisse la vérité, il veut qu'il l'aime, et par conséquent qu'il la recherche, et qu'il en suive la lumière lorsqu'il l'a trouvée; *Provide viros... in quibus sit veritas*. (*Exod.* XVIII, 21.)

Ce sont les principes sur lesquels *nos pères se réglaient* jadis par rapport aux charges de magistrature; ils ne montaient jamais à un degré supérieur de judicature, qu'ils ne se fussent arrêtés quelque temps sur les degrés inférieurs; ils se faisaient une espèce de religion d'apprendre les premiers devoirs avant que de passer à d'autres; ils mesuraient leurs emplois sur leurs forces; il y avait comme un point de maturité, qu'ils cherchaient en eux-mêmes, avant de se charger d'une administration publique; les services qu'ils avaient rendus dans des dignités subordonnées étaient leurs seuls titres pour être promus à d'autres dignités prééminentes. Ainsi s'avança ce Jephté dont nous parle l'Histoire sainte.

Né d'une concubine, ou plutôt (et comme le porte le texte sacré) d'une infâme courtisane, tout instrument est bon entre les mains de Dieu quand il daigne s'en servir) : *Filius mulieris meretricis*, il fut méprisé et chassé de la maison paternelle par ses propres frères qui lui déclarèrent qu'il ne pouvait être leur cohéritier. Jephté les fuyant donc et évitant de les rencontrer, demeura au pays de Sob, et là, des gens qui n'avaient rien et qui jusque-là ne vivaient que de brigandage, s'assemblèrent auprès de lui et le suivirent comme leur chef, cessant de voler et ne pillant plus que sur les terres des en-

Digitized by Google

nemis d'Israël. Plusieurs années s'étant ainsi passées, le moment de sa mission arriva enfin, et Dieu la lui déclara de la manière suivante.

Les Ammonites continuant depuis dix-huit ans à vexer les Hébreux, ceux-ci manquant de chef et voulant s'en donner un, convinrent que le premier qui commencerait de combattre les enfants d'Ammon serait leur chef, mais aucun d'eux n'ayant eu le courage de l'entreprendre, les anciens de Galaad, où était le théâtre de la guerre, vinrent prier Jephté de prendre le commandement de leur armée. Ce guerrier en fit d'abord quelque difficulté, il leur parla même assez durement, disant : *N'est-ce pas vous qui me haïssez et qui m'avez chassé de la maison paternelle* (396)? et maintenant vous venez à moi, parce que la nécessité vous y contraint. Mais enfin baissant le ton, et se laissant toucher par leurs humbles excuses et leurs instantes prières, si c'est, leur dit-il, avec un désir sincère que vous venez m'engager à combattre pour vous contre les Ammonites, en cas que le Seigneur me les livre, *serai-je votre prince? Ego ero vester princeps?* C'est l'unique condition qu'il exigea des Galaadites en échange de ses services (397). On ne peut en rendre de réels sans la science, et il possédait alors, non-seulement celle que donne une expérience réfléchie, mais encore celle que procure une étude constante des lois divines et humaines. J'en trouve un monument certain dans son instruction aux ambasssadeurs qu'il envoie au roi des Ammonites avant de lui déclarer la guerre.

Dans cette instruction il prouve que ce roi ne peut répéter les terres que possèdent les Israélites, sous prétexte qu'originairement et avant l'usurpation des Amorrhéens, elles leur appartenaient. La première preuve que lui suggère la science de l'histoire des Assyriens et des guerres anciennes est que les Israélites en ont fait la conquête en bonne guerre, en une guerre publique, solennellement déclarée, et faite selon les règles ordinaires. La seconde que lui offre la science des lois divines qui ne souffre point de réplique, est que Dieu dont le domaine s'étend sur tous les biens, les leur a donnés; et parce qu'il prévoit que les Ammonites contesteront ce domaine au Dieu d'Israël qu'ils ignorent, il leur fait ce raisonnement qu'on appelle de concession (398) sans examiner s'il est vrai ou faux: *Si vous avez un droit légitime de posséder ce que votre Dieu Chamos vous a donné, pourquoi ne posséderions-nous pas aussi nous autres, ce que le Seigneur notre Dieu nous a acquis* par le droit de la victoire? Enfin la troisième preuve que la science du droit civil présente à Jephté, est celle de la prescription, les Israélites ayant possédé pendant trois cents ans leur pays, sans trouble, ni de la part des Amorrhéens qui étaient détruits, ni de la part des Moabites (399) qui avaient été témoins de la prise de ce pays, sans se mettre en devoir de le recouvrer.

Jephté connaissait donc les diverses sortes des lois qui règlent les états; il était donc grand jurisconsulte quoique né d'une très-basse condition ; il peut donc être proposé aux juges comme un modèle de la science qui leur est nécessaire.

J'ajoute, et comme un modèle de la sagesse dont j'ai aussi à vous montrer la nécessité pour un juge. Pour cela voyez celui-ci avec moi au milieu des importuns plaideurs qui l'environnent. L'un tâche de l'émouvoir par les tristes images de sa misère; l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit. Celui-ci, par des soupçons artificieux, veut l'animer contre l'innocence de sa partie; celui-là emploie l'autorité et quelquefois même l'amitié, genre de sollicitation d'autant plus dangereux qu'il est plus doux. Chacun voudrait lui communiquer ses préventions, lui dicter l'arrêt qu'il conçoit, et de juge qu'il est de sa cause, en faire le complice de sa passion. Se gardera-t-il de ces piéges? sera-t-il le censeur exact des folies de tant d'hommes s'il n'est sage? et si pour le devenir il n'étudie l'histoire des juges qui ont excellé en sagesse avant lui? Tel fut encore Jephté; sa conduite envers les Ammonites peut en être une première preuve. J'en trouve une seconde dans la guerre qu'il fut forcé de soutenir contre les Ephraïmites, après avoir épuisé les voies de la douceur à leur égard, comme le voulait la prudence.

Ces hommes nous renouvellent ici la pensée des excès dont les ambitieux sont capables. L'exemple d'Abiméléch nous apprenait dernièrement que rien ne porte tant à la cruauté que l'ambition qui le rendit le meurtrier de soixante-dix de ses frères. L'exemple des enfants d'Ephraïm nous rappelle aujourd'hui cette même leçon. Jaloux de la gloire de Jephté, vainqueur des Ammo-

(396) Peut-être n'avaient-ils pas empêché qu'on ne lui fît cette injustice; peut-être l'avaient-ils autorisée par leur jugement; peut-être plusieurs de ses frères étaient-ils de la députation.

(397) Cette condition paraît extraordinaire; on est tenté de demander si elle s'accordait bien avec les lois de la modestie et de la religion? et il est à propos de dissiper la tentation. Je conviens donc que ni Moïse, ni Gédéon, n'en avaient agi de la sorte; mais qui nous dira que cette demande extraordinaire n'avait pas été inspirée de Dieu à Jephté, et qu'il la fit afin qu'étant établi juge et prince des Israélites, il les retint dans le service de Dieu? Je conviens encore que la religion défendait d'admettre un bâtard dans les assemblées et dans les charges publiques; mais ne peut-on pas appliquer ici ce que dit ailleurs saint Augustin (Quæst. 36 *in Jud.*), que quand Dieu a établi des lois, il ne les a pas établies pour lui, mais pour les hommes, et que quand il a depuis commandé quelque chose de contraire à ces mêmes lois, on doit reconnaître que ç'a été une piété et non un violement de la loi, d'exécuter humblement ce qu'il commandait?

(398) Si l'auteur du livre impie, intitulé : *Dieu et les hommes*, avait fait cette remarque, il n'eût peut-être pas avancé que Jephté avait mis Cham en égalité avec le vrai Dieu.

(399) Il y a toute apparence que les Moabites étaient confondus avec les Ammonites leurs frères, et n'avaient qu'un même roi, du temps de Jephté.

Digitized by Google

nites, *pourquoi*, lui disent-ils assemblés tumultuairement, *pourquoi ne nous avez-vous point appelés au combat? vous nous avez étrangement méprisés dans cette occasion; nous allons mettre le feu à votre maison pour nous venger*. Etait-ce donc là la récompense que Jephté devait attendre de ces lâches du voisinage desquels il avait éloigné l'ennemi commun? L'humble vainqueur les reprend d'abord avec bonté, leur demandant ce qu'il a fait qui mérite cette menace de leur part; puis se voyant dans la dure nécessité de tirer l'épée contre eux, il en a fait périr quarante-deux mille en un jour, en deux occasions différentes (400). C'est ainsi qu'il substitua la sévérité qui châtie à la douceur qui apaise. Manqua-t-il donc jamais aux maximes de la sagesse la plus circonspecte?

Peut-être m'objecterez-vous le vœu qu'il fit avant de combattre les Ammonites, et qu'il conçut en ces termes: *Si vous livrez les enfants d'Ammon entre mes mains, je vous offrirai en holocauste le premier qui sortira de ma maison, et qui viendra au-devant de moi, lorsque je retournerai victorieux du pays des enfants d'Ammon*. Un tel vœu n'était-il pas téméraire? L'exécution n'en fut-elle pas criminelle? *Lorsque Jephté revenait de Maspha dans sa maison, sa fille qui était unique parce qu'il n'avait point eu d'autres enfants qu'elle, vint au-devant de lui en dansant au son des tambours; Jephté l'ayant vue déchira ses vêtements et lui dit: Hélas! ma fille, vous m'avez trompé, et vous vous êtes trompée vous-même*, puisqu'en venant au-devant de moi pour me témoigner votre joie, vous me causez, et à vous aussi, la plus horrible tristesse; *car j'ai fait vœu au Seigneur* de lui offrir ce qui se présenterait à moi, *et je ne puis faire autre chose que ce que j'ai promis. Sa fille lui répondit: Mon père! si vous avez fait vœu au Seigneur, faites de moi tout ce que vous avez promis; seulement laissez-moi aller sur les montagnes, pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes. Ce terme écoulé, elle revint trouver son père, et il accomplit ce qu'il avait voué à l'égard de sa fille, qui en effet ne connut point d'hommes*. Put-il accomplir ce vœu sans crime? l'holocauste d'une victime humaine, d'une fille unique pouvait-il être agréable au Seigneur?

La difficulté serait grande, je l'avoue, si nous entendions le texte comme l'ont entendu quelques Pères, et après eux la plupart des interprètes; car saint Ambroise (*lib.* III *De Offic.*) déplore, et la dure promesse, et la cruelle exécution du vœu de Jephté; saint Augustin (Quæst. 49 *in Judic.*) assure qu'il fit une chose expressément défendue par la loi, et dont il n'avait reçu aucun ordre particulier; saint Chrysostome (Hom. 14 *Ad popul. Antioch.*) croit que Dieu a voulu, par ce qui est arrivé à Jephté, nous instruire de la circonspection que nous devons apporter à faire nos vœux. Mais ne peut-on pas sans blesser la vérité du texte sacré et sans manquer de respect à l'autorité de ces Pères, expliquer le vœu de Jephté dans un autre sens, et dire qu'il a voué d'offrir la chose qui viendrait à sa rencontre, comme il lui serait permis de l'immoler? Que de réflexions concourent à établir ce sens!

Ce que dit Samuel, que l'Esprit-Saint saisit Jephté, n'a-t-il pas pour objet son vœu autant que la levée de soldats? Ce que dit saint Paul de la foi de Jephté qu'il place parmi les saints du premier Testament, le suppose-t-il coupable d'un parricide affreux (401)? Jephté lui-même ignorait-il que Dieu a en horreur les victimes humaines? lui en aurait-il voué une comme une chose d'un grand mérite? s'il l'avait vouée, toute la nation, tous les prêtres, tous les principaux du peuple ne s'y seraient-ils pas opposés? n'y a-t-il pas d'holocaustes spirituels et mystiques comme il y en a de corporels et de réels (402)? De deux sens qu'il est permis de suivre, ne doit-on pas abandonner celui qui révolte la nature et la tendresse paternelle, pour s'attacher à celui qui ne blesse ni l'un ni l'autre (403), celui que la lettre même indique? Or, ce dernier est celui que le texte original présente (404). C'est donc ce dernier que nous suivrons, et en le soutenant nous n'accuserons Jephté ni d'impiété, ni de précipitation, ni même d'indiscrétion, et nous assurerons de nouveau qu'il a été un modèle de sagesse pour tous les juges. Montrons encore qu'il a été une figure de la sagesse incarnée de

(400) La première fut le combat des deux armées opposées. La seconde fut au moment de la déroute générale. Les soldats de Jephté se saisirent alors des gués du Jourdain, par où ceux d'Ephraïm tâchaient de regagner leur pays, et lorsqu'un Ephraïmite fuyant de la bataille, venait sur le bord de l'eau, pour reconnaître s'il était Ephratéen, prononcez scibboleth, lui disaient-ils, le tuant aussitôt qu'il avait dit *sibbolech* pour *scibboleth* ou schisbboleth.

(401) Saint Jérôme et saint Ambroise semblent l'excuser du péché de parricide, disant, l'un: « Non sacrificium placet, sed animus offerentis; » l'autre: « Non possum accusare virum qui necesse habuit implere quæ voverat! » Il nous est difficile d'entrer dans leur pensée.

(402) *Voy.* la dissertation de la Bible d'Avignon tom. III, pag. 530 et suivantes, de laquelle cependant nous nous écartons.

(403) Si on nous objecte qu'il n'était pas libre à Jephté de vouer la virginité de sa fille, nous répondrons qu'il pouvait la vouer sous la condition qu'elle y consentirait.

(404) Ce texte porte: *Van*, c'est-à-dire, *c'est pourquoi elle n'avait commerce avec aucun homme*, étant de retour à la maison paternelle. Cette réflexion serait-elle sensée, si aussitôt après ce retour, elle avait été immolée réellement?

Mais disent les incrédules, en faveur de l'opinion de ceux qui soutiennent l'immolation réelle de la fille de Jephté, la loi du *Lévitique* (XXVII) défendait que ce qui avait été voué au Seigneur, *soit hommes*, soit bête, pût être racheté; il fallait qu'il périt.

R. La vraie traduction du verset 28 objecté, est celle-ci: « Tout ce que l'homme donnera au Seigneur par anathème, *l'homme qui lui appartiendrait excepté*. Comment en effet Dieu approuverait-il dans le *Lévitique*, des victimes qu'il déclare dans le *Deutéronome* (chap. XVIII) avoir en abomination?

Digitized by Google

Jésus-Christ qui est cette sagesse, et pour cela retouchons les mêmes faits que nous avons déjà touchés.

Jephté est né d'une mère flétrie dans sa réputation : quelle était l'impureté de la Synagogue de laquelle est né Jésus-Christ? Jephté a été méprisé, haï, chassé de la maison paternelle: la haine des Juifs n'est-elle pas allée jusqu'à la persécution de Jésus-Christ leur frère? ne l'ont-ils pas chassé de leur synagogue ? Jephté a vu des brigands environner sa personne; Jésus-Christ, pendant sa vie, n'a-t-il pas mangé avec les publicains? à sa mort n'a-t-il pas eu deux larrons à ses côtés? après sa mort les plus grands pécheurs n'ont-ils pas mis en lui toute leur confiance? Jephté a été recherché de ceux qui l'avaient déclaré indigne de l'héritage paternel: Jésus-Christ n'a-t-il pas été recherché de ceux qui l'avaient mis à mort? Jephté a défait les Ammonites: Jésus-Christ n'a-t-il pas triomphé des puissances de l'enfer? Jephté a voué sa propre fille : Jésus-Christ n'a-t-il pas voué son Eglise à son Père comme une hostie sainte et vivante? Si la fille de Jephté a ratifié le vœu de son père en actions de grâce pour la victoire de son peuple commun, l'Eglise n'a-t-elle pas consenti avec joie à tout ce que Jésus-Christ a promis pour elle à Dieu son Père? Jephté a vaincu les Ephraïmites qui avaient jeté le trouble dans le camp d'Israël : Jésus-Christ n'a-t-il pas soumis et dompté les schismatiques jaloux de la gloire de son église? Que de traits de ressemblance entre la figure et la vérité! quelle habileté du peintre qui présente le portrait du Messie promis si longtemps avant l'exécution de la promesse! quel autre qu'un Dieu en a conduit la main?

Cette pensée intéressante qui se présente à chaque page de l'Ecriture, s'offrira encore à nous à la suite de l'histoire de Samson, que nous aurons à vous expliquer dans le discours suivant. Nous terminerons celui-ci par des réflexions qui seront étrangères à son sujet, à la vérité, mais qui ne le seront point à celui de l'Evangile de ce jour; nous vous exhorterons à vous séparer de la société de ces pécheurs, desquels il est dit qu'ils livreront Jésus-Christ aux gentils, qu'ils le flagelleront, qu'ils lui cracheront au visage et qu'ils le feront mourir. N'est-ce pas ce que font les mauvais chrétiens dans ce jour et les deux suivants? ils s'y livrent à la dissipation de la table, du jeu, de la danse, des spectacles et des impuretés qui suivent une dissipation si criminelle; voudriez-vous leur ressembler et crucifier Jésus-Christ de nouveau? Non-seulement nous vous exhortons à vous séparer de ces Chrétiens qui en déshonorent le nom; nous vous conjurons de gémir sur leurs offenses, de vous unir au petit nombre des justes pour prier pour eux, de dire souvent pour leur conversion ce que l'aveugle né disait pour lui-même. Jésus fils de David, ayez pitié d'eux; faites qu'ils voient: faites qu'ils voient le mal qu'ils commettent, qu'ils en fassent une pénitence stable et constante qui opère le salut éternel. *Amen.*

INSTRUCTION IV.

FORCE NÉCESSAIRE AUX JUGES (405).

(*Judic.* XII (406), XIII-XVI.)

Cave ergo ne bibas vinum, ac siceram, nec immundum quid comedas.

Prenez bien garde de boire ni de vin, ni rien de tout ce qui peut enivrer, et de manger rien d'impur. (*Judic.* XIII, 7.)

Cet avis, mes frères, est de l'ange annonçant à l'épouse de Manué la naissance d'un fils, et lui marquant la manière dont elle se nourrirait dès le moment qu'elle l'aurait conçu. Si, comme nous ne pouvons en douter, l'historien sacré a eu son dessein en le consignant dans les Annales judaïques, j'ai eu aussi le mien en le plaçant à la tête de ce discours; c'est de réfuter un des frivoles prétextes, sur lesquels les femmes du siècle se dispensent, en ce temps, de la loi de l'abstinence, celui de la faiblesse de leur complexion. Dans une autre occasion je leur demanderais : Etes-vous donc trop faibles pour vous appliquer une partie des jours à un jeu qui vous épuise? êtes-vous trop faibles pour vous livrer une partie de la nuit à l'exercice violent d'une danse que la mort a plus d'une fois suivi de tout près? êtes-vous trop faibles pour soutenir les divertissements que vous appelez de la saison, jusqu'au retour du soleil qui vous surprend dans les débauches que vous aviez forcé la lumière d'éclairer? êtes-vous plus faibles que ces personnes que vous connaissez dans le monde, qui sont du même état que vous, qui travaillent autant et peut-être plus que vous, et qui, sans manquer à leurs devoirs d'épouse et de mère, observent la loi de l'abstinence dans toute sa rigueur? mais je laisse aujourd'hui ces réflexions pour vous proposer la suivante.

Lorsque l'épouse de Manué s'aperçut que la promesse de l'ange était accomplie, que sa longue stérilité avait cessé, et qu'elle était devenue mère, se crut-elle par son état pénible de mère, joint à la faiblesse de son sexe, dispensée de l'abstinence? n'observa-t-elle pas très-exactement celle que l'ange lui avait ordonnée et celle que la loi mosaïque lui imposait? craignait-elle de nuire à son fruit précieux? à cet enfant qui devait être le juge et le libérateur de son peuple opprimé par les Philistins? ce fils, à raison de la rigoureuse abstinence de sa mère, fut-il d'une complexion moins forte et moins robuste? affaiblit-il lui-même sa complexion naturelle par l'abstinence qu'il observa toute sa vie selon sa qualité de Nazaréen, et selon l'avis de l'ange à son père et à sa mère? Répondons à ces questions, dissipons ces

(405) Abésan de Bethléhem, Ahialon de Zabulon, et Abdon, n'ayant rien fait de mémorable, je n'en dis rien dans mon discours.

(406) J'ai cru devoir donner ce titre à la présente instruction, parce que la force fut en Samson la qualité dominante.

Digitized by Google

doutes, nommons ce fils, c'est Samson, ce Samson qui tant de fois a battu les ennemis de son peuple, ce Samson dont vos enfants mêmes ne prononcent le nom, qu'en se figurant un homme extraordinaire, un homme unique pour les forces, le courage et la valeur.

Concluons de là que l'abstinence ne nuit donc ni à la mère qui a conçu, ni à l'enfant qu'elle a conçu; que l'état de mère n'est donc pas aujourd'hui une raison légitime de dispense de la loi ecclésiastique qui l'ordonne, et bien moins encore la délicatesse du sexe, si d'autres considérations particulières n'en sont elles mêmes une plausible. C'est la remarque que j'avais à cœur de vous faire avant de vous proposer celle que m'offre l'histoire du fameux Samson; son sens littéral, son sens figuratif, son sens moral; chacun de ces trois sens est singulièrement intéressant, et je crois devoir vous les donner tous dans l'ordre que j'ai marqué. Le premier sera surtout pour les jeunes gens à qui plaisent les faits qui étonnent leur imagination. Le second pour les âmes méditatives qui cherchent le Nouveau Testament dans l'Ancien. Le troisième pour les personnes vénérables dont le livre que nous expliquons porte le nom.

Les faits que nous présente l'histoire de Samson prise selon le sens littéral, peuvent se réduire à six principaux, qui tous, comme vous allez le voir, furent des effets d'une force prodigieuse.

Le premier fut la victoire qu'il remporta sur un jeune lion lorsqu'il allait, accompagné de son père et de sa mère, célébrer ses noces avec une Philistine. Arrivé aux vignes qui étaient près de la ville, revêtu des forces de l'esprit du Seigneur, il se jeta sur ce lion qui venait à lui furieux et rugissant; il le déchira, comme il aurait déchiré un chevreau, et le mit en pièces, sans avoir rien dans la main, sans rien dire de cet événement ni à son père, ni à sa mère. Premier effet de sa force.

Un second fut la facilité avec laquelle il tua trente Ascalonites à l'occasion que je vais raconter. Quelques jours (407) après les accords faits avec la Philistine qui lui avait plu, il revint pour l'épouser; s'étant détourné du chemin pour voir le corps du lion qu'il avait tué, il trouva dans sa gueule un essaim d'abeilles et un rayon de miel qu'elles y avaient travaillé comme dans leur ruche (408); il proposa ensuite une énigme aux jeunes gens qui vinrent à ses noces, à condition que s'ils l'expliquaient dans les sept jours du festin, il leur donnerait trente robes et autant de tuniques, et s'ils ne l'avaient expliqué, ce terme écoulé, ils lui feraient le même présent. L'énigme était : *La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort : « De comedente exivit cibus, et de forti egressa est dulcedo. »* Ils ne purent, pendant trois jours, expliquer cette énigme; ce qui les obligea dès le quatrième, de recourir à la femme de Samson pour en découvrir le sens par son moyen; ils ne purent y réussir mieux pendant plusieurs jours, mais enfin le septième jour approchant, ils dirent à cette femme : Nous vous brûlerons vous et toute la maison de votre père, si vous ne tirez le secret de votre mari, et si vous ne nous le communiquez; intimidée par une menace de cette nature, elle pleura près de Samson pendant les quatre derniers des sept jours, et par ses larmes elle arracha son secret qu'elle rendit aussitôt aux trente jeunes hommes de la ville. Ces jeunes gens, avant que le soleil tût couché, vinrent donc dire à Samson : *Qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion?* Samson leur répondit : Si vous n'aviez pas labouré avec ma génisse; si vous n'aviez pas employé ma femme pour découvrir mon secret, vous n'eussiez jamais trouvé le sens de mon énigme; cependant je vous donnerai ce que je vous ai promis. En même temps *l'Esprit du Seigneur saisit Samson*, étant venu à Ascalon, il y tua trente hommes dont il prit les habits, et les donna à ceux qui avaient expliqué son énigme. C'est le second effet de sa force. En voici un troisième qui peut-être tient encore plus de la ruse.

S'étant vu tromper par sa femme, il la quitta en colère, et donna lieu à ses parents de croire qu'il avait rompu avec elle. Dans cette persuasion, ils la marièrent à un autre homme, et lorsque Samson, quelque temps après, fut revenu pour la voir, le père vint effrayé au-devant de lui, et lui avoua qu'il avait donné sa fille à un nouvel époux, ajoutant pour le satisfaire qu'il avait sa puînée et qu'il pouvait l'épouser; mais Samson sans recevoir cette excuse, sans accepter cette offre, résolut de se venger amplement, et c'est ce qu'il fit de la manière suivante. Il alla prendre aux filets trois cents renards, animaux très-communs (409) dans la Palestine; il les lia, deux à deux, l'un à l'autre par la queue, leur attacha un flambeau, et les lâcha au milieu des blés, des vignes, des plans d'oliviers

(407) Ou plutôt quelques mois, peut-être même un an. L'intervalle entre les fiançailles et les noces, était alors d'un an.

(408) En supposant l'intervalle d'un an, de six mois, et encore moins, la tête du lion n'était plus qu'un squelette; il ne rendait donc plus d'odeur désagréable; les abeilles n'en avaient donc plus d'horreur; c'est donc mal à-propos que les incrédules allèguent cette horreur pour nier ce fait. On en lit une semblable dans Hérodote, liv. v, chap. 145.

(409) Dans le dessein de réfuter les ennemis de la religion qui traitent de fabuleux, le fait dont il s'agit, le voyageur Morison dit : Ces critiques insolents qui n'estiment rien d'assez sacré dans la parole de Dieu même, pour être à couvert de leurs censures, ne demanderaient pas dans cet esprit d'incrédulité dont ils se font gloire, comment et en quel lieu Samson put attraper tant de renards, pour l'exécution de son dessein, s'ils savaient, comme moi, que la Philistie en fourmille, pour ainsi dire, etc. (*Voyage du mont Sinai et de Jérusalem.*)

Mais, dira-t-on, est-il croyable qu'un homme seul chasse et prenne trois cents renards? mais, répondrai-je, est-il dit que Samson ne se soit fait aider à cette chasse, ni par ses domestiques, ni par ses amis?

Digitized by Google

que le feu consuma entièrement. Les Philistins, informés de ce désordre et de sa cause, pour apaiser Samson, brûlèrent sa perfide épouse et son père; mais ne se croyant pas encore assez vengé de leur part, il les battit ensuite et en fit un si grand carnage, que mettant la jambe sur la cuisse, ils demeuraient tout interdits. C'est le troisième effet de la force de ce juge d'Israël.

Un quatrième fut la chasse d'une armée de Philistins venus dans le pays de Juda pour obliger ses habitants à leur livrer Samson. Ceux-ci furent en effet assez lâches et assez ingrats pour le leur livrer, mais lorsqu'ils le menaient lié de grosses cordes et que les Philistins jetaient des cris de joie comme en étant maîtres, il rompit ces cordes avec la même facilité que si ce n'eût été qu'un filet, et avec la mâchoire d'âne qu'il trouva par terre, il tua mille Philistins. L'ardeur de ce combat lui causa une soif extrême, et il pria le Seigneur de secourir dans un besoin si pressant celui qu'il venait de sauver de tant d'ennemis. Dieu exauça sa prière, il ouvrit une des dents de cette mâchoire, et la changea par sa puissance en une source d'eaux vives qui lui rendirent ses forces. Samson fut reconnaissant de ce miracle; il voulut même que ce lieu en fût comme un monument éternel par le nom qu'il lui en donna (410).

Cinquième effet de sa force, l'enlèvement des portes de Gaza : il était entré dans cette ville quelque temps après l'événement dont nous venons de parler. Les Philistins l'ayant appris, mirent des gardes aux portes de la ville, où ils l'attendirent en silence toute la nuit, pour le tuer le matin lorsqu'il sortirait. Cependant Samson dormait paisiblement sans connaître le péril qui l'environnait; lorsqu'il en fut averti, il se leva au milieu de la nuit, alla sans rien craindre à une des portes qu'il arracha avec ses serrures et ses poteaux; il les mit sur ses épaules et les emporta sur le haut d'une montagne après avoir passé au travers de ceux qu'on avait mis en embuscade pour l'observer.

Plût à Dieu, dit ici saint Augustin, que Samson eût été aussi prudent pour vaincre les femmes que fort pour vaincre les lions! *Utinam tam prudens ad cavendam mulierem, quam fortis ad superandam bestiam.* (Serm. 107 *De temp.*) Mais il fallait aux hommes un exemple de la faiblesse de l'homme tenté par la femme, et il devint lui-même ce triste exemple. Les Philistins sachant qu'il aimait Dalila vinrent la trouver, et lui promirent une grande somme d'argent si elle pouvait leur apprendre d'où venait sa force et comment on pourrait se rendre maître de lui. Gagnée par cette promesse, elle interrogea souvent Samson, qui la trompa trois fois. Une première fois, en disant qu'il deviendrait comme le reste des hommes, si on le liait avec sept osiers. Une seconde fois, en disant qu'il ne pourrait se sauver si on le liait avec des cordes neuves. Une troisième fois, en disant qu'on serait maître de lui, si on faisait une tresse avec les sept touffes de ses cheveux autour d'un ensuble de tisserand.

Trois fois trompée, Dalila ne se rebuta point; au contraire, elle importuna Samson plus qu'auparavant; elle employa sans discontinuer les reproches, les larmes et les caresses, et de là qu'arriva-t-il? Arrêtons-nous sur le bord de ce précipice, différons de jeter les yeux sur sa profondeur, jusqu'au moment où nous terminerons nos réflexions sur le sens mystique de l'histoire de Samson; c'est à vous, âmes méditatives, que je le destine, ce sens mystique, observez donc exactement les traits de ressemblance que je vais vous rapporter en comparant le Samson figuratif, avec le Samson figuré.

Comme un ange annonce d'abord à la mère, puis au père de Samson, la naissance de cet enfant (411), longtemps après un ange du Seigneur annonce d'abord à Marie qu'elle concevra, puis à Joseph, que Marie a conçu le Sauveur du monde. Un miracle fait cesser la stérilité de l'épouse de Manué; Marie devient mère par un miracle du premier ordre. Le premier enfant naît pour délivrer les Israélites de la puissance des Philistins; le second, pour tirer le genre humain de la puissance des démons. Le premier est Nazaréen et consacré à Dieu depuis sa formation dans le sein de sa mère, jusqu'à sa mort; le second est le Nazaréen de Dieu, d'une manière bien plus parfaite dès le premier instant de sa conception. L'Ecriture dit du premier : *L'enfant crût, le Seigneur le bénit, son esprit commença à être avec lui* (*Judic.* XIII, 24) elle dit du second : *L'enfant croissait; il se fortifiait étant rempli de sagesse; la grâce de Dieu était en lui.* (*Luc.* II, 40.)

Le premier va chercher une épouse chez les étrangers, au grand étonnement de ses parents, qui lui en témoignent leur mécontentement; le second se choisit une épouse parmi les gentils, au grand étonnement des Juifs convertis, qui firent des reproches à saint Pierre de les avoir reçus dans la nouvelle alliance. Le premier terrasse, déchire le lion furieux sorti des vignes pour le dévorer; le second abat le lion sorti

(410) On a que d'assez faibles conjectures sur ces questions; savoir si les eaux continuèrent à couler après que Samson se fut désaltéré; si après avoir coulé quelque temps de la machoire, elle ne sortirent pas ensuite de la terre; si le nom de *fontaine de celui qui invoque*, fut attaché à la mâchoire, ou à la fontaine tout ensemble.

Josèphe suivant l'hébreu dit : *Dieu fit sortir d'une pierre qui était là, une fontaine d'une eau douce et abondante.* Dom Calmet approuve fort cette version qu'il appuie de six considérations, dont une dernière est, que le goût des Hébreux était de donner le nom de dents à des rochers escarpés.

(411) Ce qui est dit que l'ange monta avec la flamme du sacrifice offert par Manué, peut signifier Jésus-Christ devenu sacrifice, dit saint Augustin (chap. LIII): « Angelus in flamma intelligendus est magni consilii Angelus. »

Digitized by Google

de la vigne que le Seigneur avait plantée; il détruit une partie de la nation juive, et disperse l'autre jusqu'aux extrémités de la terre. Le premier propose cette énigme: *La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort et de l'amer;* le second vérifie l'énigme; il fait que les empereurs païens qui n'avaient dans la bouche que des arrêts cruels contre les fidèles, les réforment, qu'ils n'en font plus que de favorables à l'Eglise, qu'ils deviennent eux-mêmes la nourriture des Chrétiens, étant régénérés comme eux en Jésus-Christ, en formant avec eux un même corps sous un même chef. L'énigme du premier n'est connue que par les prières persévérantes et importunes de son épouse; les énigmes du second ne sont connues qu'aux enfants du royaume et à l'église leur mère qui les leur explique: *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei.* (*Matth.* XIII, 11.) Le premier irrité contre son épouse à cause de son infidélité, l'abandonne; le second, irrité contre les Eglises particulières à cause de leurs péchés, les laisse désertes, quelquefois pour toujours. Le premier est sauveur et juge tout à la fois; il est un sauveur excessif dans son amour, et juge excessif dans ses vengeances; qui ne voit là les deux caractères du second! qu'il est bon aujourd'hui! qu'il sera terrible à son dernier avénement!

Le premier est arrêté, lié, livré aux Philistins par l'ingrate tribu de Juda; à ce trait peut-on méconnaître le second arrêté, lié, livré au gentils par les Juifs perfides? Celui-là n'a besoin que d'une mâchoire d'âne pour dissiper ses ennemis; douze ignorants n'ont-ils pas suffi au second pour dissiper les siens?

La force du premier est cachée sous ce qu'il y a de plus faible et de plus méprisable dans l'homme, sous ces cheveux vils excréments de la nature; la force du second n'est-elle pas cachée sous une chair passible? quoi de plus faible! C'est après que Samson a découvert le principe de sa force qu'il perd sa liberté, la vue, l'honneur et la vie; c'est après que Jésus-Christ a déclaré sa divinité qu'on l'attache à une colonne, qu'on lui met un bandeau sur les yeux, qu'on s'en moque comme d'un roi de théâtre, qu'on le cloue sur une croix où il expire volontairement pour écraser ses ennemis de sa chute, et délivrer son peuple de leur oppression. Enfin comme Samson pendant sa vie place les portes de Gaza (412) sur une montagne très-éloignée de cette ville et très-haute; Jésus-Christ n'a-t-il pas forcé les portes de l'enfer? n'a-t-il pas porté les trophées d'une victoire si incroyable, jusque sur les montagnes de la vraie terre de promission, c'est-à-dire, au plus haut des cieux: *Ablatis portis mortis ascendit in cacumen montis.* (S. AUG., serm. 107 *De tempor.*)

Que de mystères dont les mariages de Samson, ses paroles et ses actions, sa vie et sa mort étaient une prophétie! Que de preuves de ce que j'ai dit, que ce saint a été une figure bien expresse de Jésus-Christ et des actions que la foi nous propose à croire de Jésus-Christ! Que d'effets d'ailleurs de sa force! C'est ici le lieu de vous exposer le sens moral, et, à l'occasion du courage de ce juge d'Israël, de vous parler de celui qui est nécessaire à tout juge, en tout temps et en tout lieu.

L'Esprit-Saint même a marqué la nécessité de cette qualité dans un magistrat, c'est lorsqu'il a dit dans le livre de l'Ecclésiastique: *N'allez pas vous charger de l'office de juge, si vous n'avez assez de fermeté et de courage pour résister aux efforts des méchants,* et forcer ces murs d'airain qui semblent mettre le vice à couvert de toutes les attaques de la vertu: *Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates.* (*Eccli.* VII, 6.) La raison même nous répète ce que l'Esprit-Saint vient de nous exprimer. Car en combien de conjonctures le magistrat n'a-t-il pas besoin de courage? Il lui en faut, et beaucoup: 1° pour dévorer les ennuis causés, tantôt par l'importunité des plaideurs, tantôt par la longueur de leurs avocats, tantôt par la discussion de leur cause; 2° pour mépriser les bruits du vulgaire, lui abandonner les apparences et se renfermer dans ses bonnes intentions; 3° pour rejeter toute espérance qui peut engager à quelque basse complaisance, et pour étouffer tout ressentiment lorsqu'on a le pouvoir de se venger. Est-ce trop que la force de Samson pour vaincre alors le lion de la colère et de la vengeance? De plus, n'est-il pas de son devoir de réprimer les vexations des grands et de condamner leurs injustes prétentions? N'est-il pas de son devoir de veiller à la sûreté publique et au maintien de l'ordre? de poursuivre la vengeance des crimes commis, tantôt par des personnes puissantes et tantôt par des scélérats vendus à l'iniquité? de réveiller alors le ministère public et de le seconder, sans attendre que les parties lésées réclament le secours de la justice? Des devoirs de cette nature ne supposent-ils pas un courage héroïque en celui qui les remplit? 4° le courage est encore nécessaire à un juge, lorsque des personnes qualifiées qui craignent la décision d'un procès lui demandent de la différer pour lasser par les délais leurs parties adverses. Dès que le procès est suffisamment instruit, tout appointement est un déni de justice, tout délai est une vraie prévarication, et un juge qui, sans autre motif que celui du respect humain et de la complaisance, traîne en longueur la définition d'un procès, est tenu d'indemniser la partie qui souffre de ce retardement. De là il suit bien évidemment qu'un juge ne doit faire acception de personne. Cependant, comme ce point est important, il est juste d'en dire encore quelque chose.

Cette acception, dit le Sage, est un très-

(412) Ce qui est dit qu'il était entré dans cette ville *chez une courtisane*, signifie seulement: Qu'il avait logé chez elle, comme les espions de Josué chez Rahab.

Digitized by Google

grand mal dans l'administration de la justice ; ceux qui, entraînés par ce motif, justifient les coupables, seront maudits et détestés des peuples. Ceux au contraire qui s'élèvent au-dessus de toute considération humaine en seront bénis. Rien, dit saint Augustin (*In Psal.* CXVIII), n'est si indigne de la fonction si pure et si noble de juger les hommes, que de se laisser séduire et entraîner par la passion, par la considération des personnes, et de porter ainsi un jugement, non selon la vérité et l'équité, mais selon que les personnes qu'on doit juger sont faibles ou puissantes, selon qu'elles nous plaisent ou déplaisent, selon qu'on veut se ménager leur crédit et leur amitié. Quelle que soit donc la personne intéressée dans une affaire, un ami ou un ennemi, un citoyen ou un étranger, un homme de bien ou un décrié, dès que ce n'est pas la personne qu'il s'agit de juger, mais l'affaire, c'est uniquement la bonté de cette affaire qui doit décider. (*Deut.* I, 16.) Les personnes élevées en dignité méritent des égards, l'amitié du retour, les liaisons naturelles de l'attachement; mais la justice n'est point faite pour acquitter ces dettes. Je vais plus loin encore, et je dis : S'agit-il de faire perdre le procès à un ami? un juge ne peut s'abstenir de l'audience, pour peu que sa présence soit utile pour le soutien de la vérité. Il se croirait obligé de s'y trouver, s'il pouvait le servir; il y est également tenu s'il est forcé de le condamner. Il doit tout à la justice, rien à l'amitié ou au sang contre la justice. Ne lui sera-t-il donc pas permis de donner quelque chose à la commisération, quand il s'agira de la cause du pauvre? C'est une question à laquelle saint Basile (Hom. 2) fait la réponse suivante :

Deux personnes, dit-il, ont une affaire devant vous ; l'un est pauvre, l'autre est riche. La cause de celui-là est mauvaise; vous couvrez son injustice, et vous vous excusez en disant : Il a tort, mais il est pauvre ; le condamnerai-je au risque de le voir mourir de faim? Mais Dieu vous dit expressément : En jugeant, *Vous n'aurez point égard à la personne du pauvre.* (*Deut.* I, 17) ; vous lui faites grâce, mais quelle espèce de grâce? Vous épargnez sa bourse et vous lui percez le cœur; il demeurera dans son injustice avec d'autant plus de confiance, qu'il voit que vous l'autorisez; il sortira de vos mains et de celles de la justice humaine pour tomber en celles de Dieu, dont il essuyera une très-juste condamnation. Grâce étrange que celle que vous lui faites! elle tient plus de la cruauté que de la miséricorde.

Veux-je donc dire que la cause de l'indigent ne doit pas intéresser le juge? N'est-il pas le protecteur de la veuve et de l'orphelin, le père des faibles et des pauvres? Je conviens que c'est pour lui un devoir de les secourir, et qu'il pècherait en y manquant; mais quel est le secours qu'il leur doit? c'est de leur donner un accès facile, d'écouter leurs plaintes avec bonté, de leur donner toutes les audiences dont ils ont besoin, d'entendre avec patience leurs raisons quoique mal présentées, d'instruire promptement leurs affaires, d'en avancer le jugement autant qu'il lui est possible, et de les défendre contre l'oppression. Leurs prétentions sont-elles injustes? alors le juge doit se souvenir de cette parole du Seigneur : *Vous ne rendrez jamais de jugement contre l'équité, même en faveur du pauvre.* (*Levit.* XIX, 35.)

De ces principes que je tire des lois divines et humaines, voici les conséquences qui suivent. Il suit : 1° qu'un juge, lorsqu'il s'agit de juger, doit s'oublier lui-même et ne connaître que la loi et la nature de l'affaire qu'on lui présente; et que, quand il est sur son siége, ce n'est pas l'homme particulier qui y est assis, c'est l'homme public, c'est l'homme de la loi, c'est la loi elle-même, loi parlante, comme la loi est un magistrat muet.

Il suit 2° qu'un magistrat se rend coupable de toute injustice à laquelle il ne s'oppose pas, par sa présence et par ses représentations, de peur d'encourir la disgrâce des personnes puissantes dont on veut se ménager la bienveillance.

Il suit 3° qu'une âme faible n'est point capable de soutenir le poids de la magistrature, et qu'on ne doit point en prendre l'état, lorsqu'on manque de cette force dont celle de Samson nous donne l'idée.

Mais d'où peut venir à un juge celle dont il a besoin? De Dieu. L'Ecriture remarque que cet esprit saisissait le fils de Manué chaque fois qu'il avait à combattre : voilà le vrai, le seul principe de toute force ; c'est à cet esprit qu'il appartient de donner la vocation et la force pour soutenir dignement les charges ; c'est de lui seul qu'il faut attendre l'une et l'autre. C'est la leçon particulière qu'offre aux juges mêmes le sens moral de l'histoire de Samson. En voici une seconde qui leur est commune avec tous les fidèles, et se tire de ce mot de l'histoire de Samson : *Son âme tomba dans une agonie mortelle*, lorsqu'il se vit pressé par Dalila de lui déclarer son secret : *Defecit anima ejus et usque ad mortem lassata est.*

Le triste état de ce grand homme! Il a le cœur déchiré par des mouvements contraires. Le devoir l'arrête et la complaisance l'entraîne. Il craint d'un côté d'offenser Dieu, et de l'autre il ne peut se résoudre à chagriner une femme qu'il aime. Il envisage avec horreur la faute qu'il va commettre, mais il s'y sent poussé avec une violence contre laquelle il ne croit pas pouvoir tenir. C'est ce qui excite dans son âme ce trouble, ce combat, ces remords qui la réduisent aux abois : *Defecit anima ejus*, etc. Mais, hélas! on ne tarde pas à être vaincu lorsqu'on écoute le tentateur; la chute suit de près la délibération entre le commandement de Dieu et la sollicitation de la créature. Samson, après avoir défendu son cœur contre trois attaques, succombe à la quatrième : il découvre la vérité à Dalila; il lui révèle le secret qui faisait sa force ; il

Digitized by Google

lui déclare qu'il en serait privé si on lui rasait la tête; la perfide épouse, invitant son trop complaisant époux à dormir sur ses genoux, envoie aussitôt chercher un barbier qui lui rase les sept touffes de ses cheveux; ensuite elle le repousse d'auprès d'elle, disant : Samson, voici les Philistins qui viennent fondre sur vous! Samson, s'éveillant, dit en lui-même : *J'en sortirai comme j'ai déjà fait, et je me débarrasserai;* mais il ne savait pas que le Seigneur s'était retiré de lui. Les Philistins le prirent donc, et lui ayant crevé les yeux, ils le chargèrent de chaînes et l'enfermèrent dans une prison, où ils lui firent tourner la meule.

Pendant qu'il était dans ce travail pénible et honteux, ses cheveux revinrent, et comme en un jour solennel les Philistins le firent venir afin qu'il jouât devant eux dans la salle où ils étaient assemblés, Samson, percé jusqu'au cœur de cet outrage, se fit conduire entre deux colonnes qui soutenaient tout l'édifice. Etant là, il fit à Dieu cette prière (413) : *O Seigneur mon Dieu! souvenez-vous de moi; rendez-moi maintenant ma première force, afin que je me venge en une seule fois de mes ennemis pour la perte de mes yeux*, et pour l'outrage qu'ils font à votre saint nom. Puis, prenant les deux colonnes sur lesquelles la maison était appuyée, et, faisant un sacrifice de sa vie pour la délivrance de son peuple : *Que je meure avec les Philistins*, dit-il; et ayant fortement ébranlé les colonnes, la maison tomba sur tous les princes et sur tout le reste du peuple qui était là (414).

Ce fut là le dernier des effets de sa force extraordinaire, et c'est par son récit que je finirai ce discours, c'est par la question qu'il me donne la pensée de vous faire, c'est en vous demandant, pécheurs, si vous ne reconnaissez pas l'histoire de vos chutes dans celle de Samson, si, comme lui, vous ne disiez pas : *Je sortirai de cette tentation comme auparavant : « Egrediar sicut ante feci; »* et si comme lui vous n'y avez pas succombé sans même savoir que le Seigneur s'était retiré de vous : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus*; votre Dalila était, je le suppose, un de ces romans qui gâtent le cœur, un de ces libelles qui séduisent l'esprit; la légèreté du style, la hardiesse des expressions vous a tenté de lire ces dangereux écrits; vous avez suivi l'attrait de la tentation en disant : *J'en sortirai comme auparavant;* je me débarrasserai des piéges qui y sont cachés; ils n'ont jusqu'à présent porté aucune atteinte ni à mes mœurs, ni à ma foi, et ils n'en porteront pas plus dans la suite : *Egrediar sicut ante feci; me excutiam.* Mais, hélas! votre présomption a bientôt été punie; avant même que vous ne le sussiez, votre cœur était corrompu, votre foi était affaiblie, votre âme était vide des dons du Saint-Esprit : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.*

Votre Dalila était, je le suppose, ces compagnies brillantes où le monde expose le luxe de la table, du jeu, des parures : tenté de les voir une seconde et une troisième fois, vous disiez : Je les ai vues sans m'y attacher, et je m'en tirerai comme auparavant : *Egrediar sicut ante feci :* et avant même que vous ne le sussiez, le Seigneur s'était déjà retiré de vous, vous laissant parmi les amateurs du siècle, dont vous aviez tout l'esprit : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.*

Votre Dalila était, je le suppose, une de ces jeunes personnes dont la principale occupation semble être de tendre des piéges aux âmes innocentes par l'enjouement de leurs conversations, par l'affecterie de leurs gestes, par l'indécence de leurs vêtements. Ebranlés par les caresses meurtrières et les larmes feintes de ces Dalila, vous disiez en continuant à les fréquenter : Je m'en tirerai comme auparavant : *Egrediar sicut ante feci.* Mais, avant même de le savoir, vous étiez déjà vaincu; le Seigneur s'était retiré d'une place que vous aviez donnée à la créature : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.*

Nous vous avions souvent fait cette question de saint Augustin : Etes-vous plus forts que Samson, plus saints que David, plus sages que Salomon? ne savez-vous pas que qui aime le péril y périra? (*Eccli.* III, 27,) sourds à nos questions, vous avez voulu être instruits par votre propre expérience. Qu'en est-il arrivé? il est arrivé par rapport à vos âmes, ce qui arriva à Samson dans son corps. A peine a-t-il révélé son secret à Dalila que le voilà entre les mains de ses ennemis, privé de la vue, chargé de chaînes réduit comme un vil esclave à tourner la meule. Ce juge d'Israël, auparavant plein de gloire, devient le jouet et la risée de ceux qu'il a tant de fois vaincus. O mon Dieu! qu'est-ce que l'homme privé de la présence de votre Esprit? il jouissait de la lumière et il est dans les ténèbres; il était libre et il devint captif; il était roi et il tombe dans la souveraine misère; il était redoutable aux démons mêmes, et il en est la proie, sa volonté est dans leurs chaînes.

Donnez-nous, Seigneur, de nous débarrasser de ces liens funestes, de recouvrer notre liberté, d'expier le crime de notre lâcheté par l'effort d'un courage digne de vous en mourant pour votre gloire. Rendez-nous, ô mon Dieu! notre première force, afin que nous nous vengions de nos ennemis pour l'outrage qu'ils vous ont fait, et pour le tort que nous en avons reçu. Recevez selon vo-

413) Ce n'est pas seulement cette prière qui justifie le suicide de Samson, c'est aussi l'autorité de saint Paul, qui le place parmi les saints; ce qui paraît un désir aveugle de vengeance, est un sacrifice volontaire qu'il fait de sa propre vie pour sauver son peuple et venger la gloire du vrai Dieu, outragé par les Philistins.

(414) L'Ecriture ajoute : *Il en tua beaucoup plus en mourant, qu'il n'en avait tué pendant sa vie*, ce que les uns font monter à vingt mille, d'autres à quarante mille, d'autres à trois mille seulement.

Digitized by Google

tre bonté ordinaire, les restes d'une vie passée dans l'oubli de votre loi; acceptez le sacrifice que nous vous offrons de nos jours; accordez-nous d'écraser nos ennemis en détruisant leur édifice par notre chute et notre mort, afin qu'avec le juge dont nous venons de parler, nous soyons placés, dès le matin de l'éternité, dans la société de vos élus. *Amen.*

INSTRUCTION V.

FUITE DU PÉCHÉ VÉNIEL (415).

(*Judic.* XVII-XXI.)

In illis diebus non erat rex in Israel, sed unus quisque, quod sibi rectum videbatur, faciebat.

En ce temps là il n'y avait point de roi en Israël; mais chacun faisait tout ce que bon lui semblait. (*Judic.* XVII, 6.)

En ce temps là, c'est-à-dire, comme le croient la plupart des interprètes (416), après la mort de Josué, *il n'y avait point de roi* (417), c'est-à-dire (rien n'empêche que des deux sens qu'offre cette expression, on ne s'arrête à celui-ci), c'est-à-dire : point de juge, point de conducteur, point de chef *en Israël*. Chacun faisait ce que bon lui semblait, c'est-à-dire : chacun se faisait une religion à sa mode; chacun suivait la voie la plus large et la moins gênante; chacun abondait dans son sens pour ce qui concerne la foi et les mœurs. C'est, mes frères, ce qui se vit toujours chez l'ancien peuple dans les temps d'anarchie; ces temps furent toujours des temps de superstition, d'idolâtrie, de mélange du culte du vrai Dieu avec celui des idoles; des temps de dissolutions, d'impuretés abominables, de sang et de carnage. La raison de ces désordres est aisée à comprendre; c'est que la multitude se contient peu par l'amour du devoir, beaucoup moins par les principes d'honneur, lorsque ces principes ne sont pas soutenus par ceux de la crainte. Or, qui lui inspirera cette crainte, si elle n'a point de chef; ou si elle en a comme n'en ayant point; si ces chefs ne veillent; s'ils ne corrigent les coupables; s'ils ne soumettent les indociles? s'ils n'humilient les superbes; s'ils n'encouragent les faibles; s'ils n'en imposent par leur exemple; Que peut-on attendre de bon de la part d'un peuple dont les guides n'ont que du mépris ou de l'indifférence pour le saint Evangile? faut-il s'étonner que les inférieurs oublient Dieu et s'oublient eux-mêmes, quand ceux qui sont établis pour les gouverner, font gloire de leur irréligion? Donnez, au contraire, au peuple des chefs qui rendent à la religion la gloire qu'ils en reçoivent, en se déclarant hautement ses disciples, en honorant publiquement ses ministres, en paraissant dans l'assemblée des fidèles avec une modestie, une humilité, un recueillement angélique; ce peuple n'en est il pas édifié? ne sent-il pas sa foi se ranimer, et sa piété se vivifier? n'en devient-il pas plus dévot et plus régulier dans ses mœurs?

O vous dont je décris ici le bonheur! remerciez donc le Seigneur de vous avoir donné des supérieurs de ce mérite; demandez-lui de vous les conserver; craignez d'en avoir après eux qui ne leur ressemblent pas, et qui vous soient envoyés, non plus dans des desseins de miséricorde comme eux, mais dans des desseins de justice et pour punir vos fautes; craignez ce châtiment, mais craignez encore plus les fautes qui vous l'attireraient; craignez non-seulement celles qui, d'un seul coup, donneraient la mort à votre âme, mais craignez aussi les plus légères; évitez-les, et persuadez vous bien que les plus petites sont des étincelles qui causent les plus grands incendies. C'est le sentiment que je désire vous inspirer par ce discours. Puisse une vigilance perpétuelle à fuir le péché véniel, en être le fruit!

Pourquoi, mes frères, la première femme mangea-t-elle du fruit défendu? c'est qu'elle crut trop légèrement ce que le serpent lui dit, qu'elle ne mourrait pas; *nequaquam moriemini*. Pourquoi, imitateurs trop fidèles de notre mère commune, commettez-vous le péché véniel sans scrupule? pourquoi le reconnaissez-vous sans componction? pourquoi le confessez-vous sans amendement? c'est pour la même raison; c'est que vous pensez qu'il ne vous fera pas mourir; c'est que vous ne voyez pas le précipice où il conduit; c'est que vous n'en apercevez pas les suites effroyables, tant pour la foi que pour les mœurs. Ne serait-ce pas pour vous en instruire, que l'historien sacré a fait l'histoire de Michas et de la femme du Lévite, en finissant le livre des Juges? C'est à ce même dessein que je vais vous les rapporter, en commençant par celle de Michas.

Cet homme de la montagne d'Ephraïm, ayant reçu de sa mère une image de sculpture et une de fonte, fit un temple pour son Dieu, et pour ses idoles, avec un éphod, ou habit sacerdotal, et il consacra un de ses fils pour être sacrificateur. Il arriva dans le même temps qu'un jeune lévite de Bethléem de Juda, cherchant ailleurs quelqu'établissement et passant chez Michas, celui-ci en fit son prêtre, se félicitant de cette acquisition comme d'une œuvre excellente, et disant : *Le Seigneur me fera du bien, puisque j'ai un lévite pour sacrificateur*. Méritait-il donc, par cette conduite, que le Seigneur le bénît? Il avait reçu de sa mère *deux images*, l'une en sculpture et l'autre en fonte, contre la défense expresse de la loi : n'était-ce pas une première faute? Il avait construit *un temple pour*

(415) *Voy.* sur le péché véniel, *Doctrine chrétienne*, tom. Ier de notre édition.

(416) Ils fondent leur sentiment sur cette observation principalement, qu'au chap. XVII, il est parlé d'un petit-fils de Moïse, comme d'un jeune homme existant alors, et déshonorant la mémoire de son aïeul.

(417) Quelques interpretes prouvent par cette expression que le livre des Juges a été écrit au temps des rois, parce que au temps de l'écrivain, il y avait des rois, et comme il y en avait du temps de Samuel, ils le reconnaissent facilement pour auteur de ce livre.

Digitized by Google

son dieu et pour ses idoles : ce mélange horrible n'était-il pas une seconde faute? si c'était un mal de bâtir à Dieu une maison autre que l'arche même, quel mal n'était-ce pas de loger sous un même toit le vrai Dieu avec des divinités étrangères? Il avait élevé au sacerdoce un de ses fils *né d'Ephraïm* et non de Lévi, et l'avait revêtu des ornements sacerdotaux : n'était-ce pas une troisième faute? Il avait traité avec un Lévite pour exercer en son temple un ministère qu'il n'était permis d'exercer que *dans le tabernacle :* cette action schismatique était-elle une faute différente que celle de Jéroboam, auteur du grand schisme des dix tribus? Chose étonnante! cet homme ose dire : *Le Seigneur me fera du bien :* il ne sait pas qu'il est en horreur à Dieu, dont il a transgressé la loi en tant de manières. C'est ainsi que trop souvent on se flatte d'être bien avec Dieu, parce qu'on voit dans sa vie quelques œuvres revêtues d'une apparence de régularité, tandis que le cœur est éloigné de lui et livré à l'amour idolâtre de la créature. Mais rien ne doit tant nous faire trembler dans cette histoire, que le jugement de Dieu sur le Lévite.

Ce jeune homme (remarquez en passant qu'il était petit-fils de Moïse, qu'on peut donc être très-coupable enfant d'un père très-vertueux), ce jeune homme, destiné à servir dans le tabernacle du Seigneur, plus instruit dans la loi que le commun du peuple, donne entrée dans son esprit à une pensée d'intérêt; au lieu de la rejeter, il s'en occupe uniquement; l'état médiocre et serré où il est né, lui déplaît; il veut faire fortune et se mettre à son aise. Michas chez qui il passe lui fait des offres qui le flattent; il les accepte, le marché est conclu; il entre dans le bénéfice, en trahissant sa lumière et sa conscience, en usurpant un ministère dont il sait que l'ordre Dieu l'exclut, en formant un schisme au milieu de son peuple. Dans quel abîme le précipite une pensée d'intérêt qui paraissait d'abord sans conséquence! la profondeur de cet abîme ne l'épouvante plus; il n'écoute plus que sa cupidité; il ne voit plus que ce qui la favorise. Lisez cet endroit de son histoire. On lui montre dans la suite un meilleur établissement: voyez-là, comme l'intérêt le fait passer d'un bénéfice maigre à un plus gras.

Cinq hommes de la tribu de Dan, envoyés pour reconnaître le pays qui lui était échu en partage, et que les Chananéens habitaient encore, arrivent sur la montagne d'Ephraïm; ils logent chez Michas; ils prient son prêtre de consulter le Seigneur, pour savoir si leur voyage sera heureux. Sur la réponse qu'ils en reçoivent, et qui leur est favorable, ils continuent leur chemin, et connaissant qu'en effet il sera facile à leur tribu de s'emparer de Laïs et du riche canton qui l'environne, de retour vers ceux qui les ont envoyés, et leur rapport fait, six cents hommes marchent vers Laïs; ils s'arrêtent vers la maison de Michas; ils enlèvent les idoles de son prêtre, et pour le faire taire, lorsqu'il aperçoit le larcin : *Venez avec nous,* lui disent-ils, *ne vaut-il pas mieux pour vous d'être prêtre dans une tribu d'Israël, que dans la maison d'un particulier?* L'ambition se joint alors à l'avarice; il ne balance pas à quitter un bénéfice moindre pour un autre plus considérable, plus riche et plus honorable; ne faisons pas encore d'application. Après avoir considéré le crime de ce Lévite dans sa naissance, voyons-le dans ses progrès, voyons celui dont il devient la funeste occasion.

Ce ne fut plus le crime d'un particulier, ce fut celui de tout une ville et même d'une tribu, non pendant un court intèrvalle, mais pendant plusieurs siècles, c'est-à-dire depuis le temps des premiers juges, jusqu'au temps des derniers; car *Jonatham et ses fils furent prêtres dans la tribu de Dan jusqu'au jour de leur transmigration,* non, sans doute, jusqu'au jour de la captivité des dix tribus sous Salmanasar, mais au moins tandis que la maison de Dieu fut à Silo, jusqu'au jour où, sous Héli, l'arche fut faite captive avec plusieurs Danites par les Philistins (418). Que de circonstances aggravent ce crime! Si vous en considérez la nature, c'est l'idolâtrie (419) qui confond le créateur avec sa créature, et qui place à côté du vrai Dieu, un vil ouvrage de la main des hommes. Si vous en considérez le premier et principal effet, c'est le schisme que saint Augustin dépeint sous des couleurs si noires qu'aucun prétexte ne le justifie jamais. Si vous en considérez la contagion, il gagne d'une maison à une ville, d'une ville à toute une province, à la plupart des habitants de cette ville et de cette province. Si vous en considérez la durée, elle peut être de trois cents ans. Combien de crimes! combien de crimes énormes pendant un aussi long temps! Cherchez-en la cause primive, vous la trouverez dans ces paroles d'un petit-fils de Moïse, qui ne paraissent de nulle conséquence : *Je vais m'établir où je trouverai mon avantage : « Vado ut habitem ubi..... utile mihi esse perspexero. »* Vous la trouverez dans la faute légere d'un des lévites de l'ancien peuple.

Oserais-je faire ici l'explication de ce trait historique? oserais-je décider si les fautes de cette nature sont plus rares parmi les lévites de notre temps, que parmi ceux des temps reculés dont nous parlerons? Faut-il donc s'étonner qu'il se glisse des abus dans le culte du Seigneur? que chacun veuille

(418) A la mort du grand prêtre Héli, l'arche fut transférée de Silo, où elle ne revint plus.

(419) On sera peut-être étonné que Samson, né de la tribu de Dan, n'ait pas détruit cette idolâtrie: on conclut de là qu'elle n'existait donc pas de son temps, mais après lui, et même après Samuel, qui dans cette supposition ne serait pas l'auteur de cette histoire. Mais ce qui est dit de Jonatham, petit-fils de Moïse, encore jeune, étant un obstacle à ce système, nous l'abandonnons et nous disons que Samson qui a détruit tant de Philistins, n'a probablement pas réussi à extirper l'idolâtrie dans toute sa tribu.

Digitized by Google

l'adorer à sa manière? que la dévotion de l'un ne soit pas la dévotion de l'autre? Faut-il s'étonner que les lois ecclésiastiques touchant les bénéfices deviennent méconnaissables, que la simonie les procure, que l'avarice et l'ambition persuadent d'abandonner une épouse pauvre pour en prendre une plus richement dotée? Faisons des questions qui vous touchent de plus près : Faut-il s'étonner qu'un si grand nombre d'ouailles fassent schisme avec leurs pasteurs? Faut-il s'étonner qu'on reçoive si facilement dans la maison des Michas ceux qui dédaignent d'aller à Silo où est le tabernacle et le lieu des assemblées d'Israël? Faut-il s'étonner que de simples fidèles donnent tête baissée dans cet abus, lorsqu'ils le voient soutenu, autorisé, entretenu par des lévites qui comme Jonatham élèvent autel contre autel? instruisez ceux-ci, ô mon Dieu! imprimez dans leur cœur, une terreur salutaire à la vue de l'exemple effroyable que leur a laissé un petit-fils de Moïse; étouffez en eux tout désir, ou de dominer ou de s'enrichir; qu'ils ne craignent que de vous manquer de fidélité; qu'ils ne connaissent d'autre grandeur, ni d'autre bien qu'une solide piété, qu'un zèle pur et désintéressé pour la religion, qu'un attachement inviolable aux dogmes de la foi, afin qu'elle soit une parmi nous, comme vous êtes un seul Seigneur et un seul Dieu : *Unus dominus, una fides.* (*Ephes.* IV, 5.)

Une faute vénielle peut tellement nuire à l'intégrité de cette foi, qu'elle y fasse faire un naufrage total; je viens de le montrer par la conduite de Jonatham, et peut-être le comprenez-vous assez par votre expérience; peut-être reconnaissez-vous que ce qui a ébranlé votre foi sur certains articles, par exemple sur le petit nombre des élus, c'est le propos de quelque incrédule que vous voyez sans défiance; c'est votre négligence à vous instruire de ce dogme dans les livres saints, et par les commentaires que nous vous en donnons. Une faute vénielle peut aussi beaucoup nuire à la pureté des mœurs même publiques, je vais vous le montrer par l'histoire de la femme d'un Lévite établi dans un canton de la tribu d'Ephraïm.

Cette femme quitte son mari pour quelque mécontentement, et s'en retourne à la maison de son père; après quatre mois de séparation l'époux pense à se réconcilier avec son épouse; il va, dans ce dessein, à Bethléhem trouver son beau-père qui le reçoit avec toutes les démonstrations de l'amitié; quatre jours s'étant passés dans une joie réciproque, et le beau-père voulant encore retenir son gendre le cinquième jour, celui-ci résistant aux vives instances de celui-là, s'échappe vers le midi de ce jour; il côtoie sur le soir Jérusalem où il refuse de passer la nuit parce qu'elle est encore occupée par des idolâtres; il arrive au coucher du soleil à Gabaon ville de la tribu de Benjamin; il se rend selon l'usage du temps sur la place de la ville, pour y attendre quelqu'un qui veuille exercer l'hospitalité à son égard; après avoir attendu longtemps inutilement, enfin un bon vieillard du même pays que le lévite, l'aperçoit au retour de son ouvrage à la campagne, et le prie de venir en sa maison, où il lui rend tous les devoirs de l'hospitalité. Après qu'ils ont mangé, et lorsqu'ils se disposent à se coucher, les jeunes gens (ô forfait que le soleil n'aurait jamais dû éclairer!) les jeunes gens de cette ville renouvellent la scène horrible des infâmes Sodomites du temps de Lot; ils environnent la maison où est cet hôte, et le demandent à celui qui le loge, afin d'exercer sur lui leur passion détestable. Ce bon vieillard a de cette violence toute l'horreur qu'il doit en avoir; dans le moment de sa surprise il voudrait l'empêcher, en consentant comme Lot à leur sacrifier l'honneur de sa fille (420); mais rien ne peut contenter ces furieux, si à la place de l'époux, ils n'ont au moins l'épouse à leur puissance. Ils l'enlèvent donc; ils la gardent toute la nuit, et après avoir satisfait leur brutale passion, ils la renvoient au point du jour. Elle revient alors, mais dans quel état! elle revient, mais outrée d'une telle douleur, mais dans une telle confusion de ce qui lui est arrivé, que sans oser lever les yeux pour regarder son mari outragé, elle tombe morte à ses pieds. Celui-ci la croyant évanouïe, et s'efforçant de la consoler, lui dit qu'elle ne doit point se porter au désespoir, puisqu'elle a souffert la plus horrible des violences sans y donner aucun consentement. Mais voyant qu'elle est expirée, sans perdre de temps, il prend le corps, il le met sur son ânesse et le transporte en sa maison. Là, il le coupe, il en fait douze parts, et envoie chacune de ces parts à chaque tribu, pour les exhorter à tirer vengeance d'une si exécrable méchanceté. A la vue de ces membres coupés, les enfants de Jacob reculent d'horreur; apprenant ce qui s'est passé, ils crient tous d'une voix : *Jamais il n'est arrivé rien de semblable en Israël depuis la sortie d'Egypte jusqu'à ce jour.* Aussitôt ils se mettent tous en campagne, et s'assemblent à Maspha pour délibérer sur ce qu'il y a à faire.

Arrêtons-nous un moment à cet endroit de l'histoire pour y remarquer ce que les saints Pères, et surtout saint Athanase, saint Ambroise et saint Jérôme y ont remarqué avant nous. Alors dit le premier de ces Pères dans son Epître aux Orthodoxes, alors une seule femme fut outragée, et un seul lévite souffrit cette injure; mais aujourd hui toute l'Eglise est exposée aux indignités les plus criantes, et ses lieux saints, aux profanations les plus horribles; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est à la piété même que ces hommes sans conscience, déclarent la guerre. Tout Israël fut autrefois dans l'étonnement et la consternation voyant les membres du corps d'une femme, coupés et dispersés dans toutes les tribus; verrez-vous donc sans une sainte indignation les

(420) Je laisse à la prudence de mon lecteur de voir s'il ne doit point omettre ce trait en chaire.

Digitized by Google

membres de l'Eglise, déchirés et dispersés de toute part. Ah! je vous en conjure, soyez donc touchés de ce spectacle, comme étant outragés vous-mêmes dans vos personnes.

Quelle corruption! s'écriait le second de ces saints docteurs, quelle corruption des enfants de Benjamin possédés de la même passion que les habitants de Sodome; mais aussi quel zèle des autres tribus pour punir le crime des Benjamites! l'outrage fait à un mari irrite tous les esprits; une tribu étant coupable de ce crime, toutes les autres s'assemblent pour l'exterminer; elles craignent qu'en demeurant immobiles dans cette conjoncture, elles ne semblent approuver la conduite de leurs frères, et qu'elles n'attirent sur toutes la colère divine qu'une seule a justement provoquée. Pouvons-nous donc assez déplorer le malheur de ces personnes que nous voyons si sensibles à ce qui les touche, et si insensibles aux profanations qui se commettent contre la loi du Seigneur? C'est la conséquence que saint Ambroise tirait du fait que nous venons de citer.

Hélas! répondrai-je maintenant avec saint Jérôme à ceux qui se défendent de cette conséquence et de sa pratique, sous prétexte qu'ils n'ont ni assez de fermeté, ni assez d'intelligence pour épouser hautement les intérêts du Seigneur lorsqu'on les attaque en leur présence; hélas! oui, voilà l'étonnante contradiction qu'il y a entre nous et nous-mêmes. Qu'il s'agisse des outrages faits à Dieu, nous sommes doux, indulgents, insensibles: *In injuria Dei benigni sumus.* Qu'il s'agisse d'injures qui nous regardent, nous sommes vifs jusqu'à la colère et la haine: *In contumeliis nostris odia exercemus.* Qu'un esprit impie raille en notre présence sur les choses saintes, une crainte lâche nous ferme la bouche: *In injuria benigni sumus:* mais que la raillerie s'étende sur nous et nos actions, nous nous élevons contre elle jusqu'à la fureur: *In contumeliis nostris odia exercemus.* Qu'il se répande un livre abominable où la pureté des mœurs et l'intégrité de la foi soient violées, loin de le condamner, peut-être nous en faisons-nous un divertissement: *In injuria Dei,* etc. Qu'il se débite dans le public un libelle où nous soyons notés, nous remuons tout pour en connaître l'auteur, et nous le poursuivons jusqu'au tombeau: *In contumeliis,* etc. Qu'il ne s'agisse que de la cause de Dieu, nous sommes sans intelligence, sans industrie pour la défendre: *In injuria,* etc. Que cette cause devienne la nôtre, que notre intérêt temporel s'y trouve mêlé, il n'y a point de ressort que nous ne sachions faire jouer, point d'obstacle que nous n'ayons le secret de surmonter: *In contumeliis,* etc. Auparavant nous ne pouvions rien, nous n'osions employer nos amis pour Dieu: *In injuria,* etc.; maintenant nous les fatiguons, nous les épuisons même, notre lâcheté est convertie en une intrépide et inébranlable constance: *In contumeliis,* etc. Pouvons-nous entendre sur cela le témoignage de notre cœur et n'en pas rougir de confusion? ne craignons-nous pas que les Israélites de Maspha ne s'élèvent contre nous au jugement du Seigneur, et que leur zèle comparé au nôtre ne nous condamne? Ce n'est pas cependant que je veuille justifier celui-là dans tous ses points; je le prétendrais mal à propos, la suite de l'histoire va nous apprendre pourquoi.

Les Israélites, assemblés au nombre de quatre cent mille, tous parfaitement unis de sentiments, comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme, après avoir entendu de la propre bouche du Lévite le récit des horribles excès des habitants de Gabaon, forment la résolution de ne point retourner chez eux qu'ils n'en aient fait une punition exemplaire; ils jurent même de punir de mort tous ceux des Israélites qui auraient manqué de se trouver à cette expédition. D'abord, et comme le bon ordre l'exige, ils députent vers toute la tribu de Benjamin, pour se plaindre du crime de ses jeunes gens et demander leur mort; mais cette tribu, qui s'imagine ne céder en force et en courage à nulle autre, croit qu'il lui serait honteux de donner cette satisfaction par la crainte du combat, et dès ce moment la guerre est résolue de part et d'autre.

A considérer le nombre et la cause des uns et des autres, ne diriez-vous pas qu'un premier combat terminera la querelle, et que les Benjamites seront réduits à recevoir des chaînes de leurs frères, s'ils n'en ont reçu la mort? O profondeur, ô sagesse des jugements du Seigneur, toujours jaloux de sa gloire, toujours vengeur des péchés qui lui sont opposés! Les Israélites se trouvent coupables de trois fautes de cette nature avant de combattre; car, 1° ils se confient plus dans leur grand nombre que dans le secours du Seigneur; 2° autant ils ont de zèle pour punir le crime dans les autres, autant ils sont aveugles et indifférents pour ne pas voir et pour ne pas détester leurs propres péchés; 3° ardents pour venger l'honneur d'un mari outragé, ils négligent en même temps de punir l'impiété commise envers Dieu, en souffrant que les idoles de Michas demeurent impunément au milieu d'eux (421). De part et d'autre, ce ne sont donc que des coupables armés les uns contre les autres. Dieu se sert d'abord des Benjamites pour punir la présomption, l'orgueil, le faux zèle de leurs ennemis; ensuite il emploie les armes de ceux-ci contre ceux-là: tour à tour il exécute, par les mains de ces criminels mêmes, l'arrêt de mort que sa justice avait prononcé contre eux. Dans un premier combat, la grande armée perd vingt-deux mille hommes, et dans un second elle en perd dix-huit mille. Devait-elle donc s'attendre à cette seconde perte? Lorque, étonnée de la première, elle avait consulté le Seigneur sur ce qu'elle avait à faire, ne

(421) « Duas fecerunt iniquitates, vindicando hominem, et Dei sui injuriam negligendo? » (S. Hieron.)

Digitized by Google

lui avait-il pas répondu : *Marchez contre eux, et donnez la bataille.*

On faisait la même question à saint Bernard, qui avait prêché ces croisades où des millions d'hommes périrent successivement. Si, lui objectait-on, si ces croisades sont conformes à la volonté de Dieu, comme vous l'annoncez et comme vous prétendez l'avoir prouvé par des miracles, pourquoi donc ne produisent-elles d'autres effets que de dépeupler l'Europe? Pourquoi les lieux saints sont-ils toujours sous la puissance ottomane? Ce que ce saint répondait à ses envieux et à ses calomniateurs, c'est ce que nous répondons à tous ces prudents du siècle, à tous ces prétendus politiques qui se font une règle de ne jamais rien entreprendre qu'ils ne soient sûrs de réussir. Il répondait donc que Dieu veut souvent une entreprise dont cependant il ne veut pas l'issue qu'en attendent les hommes; il répondait que le devoir de ceux-ci est de ne rien commencer sans avoir consulté le Seigneur, sans avoir soumis leur volonté à la sienne pour le succès; il répondait que Dieu avait voulu les croisades dirigées contre les terres, non pour délivrer la terre sainte, mais pour balayer l'Europe d'un million de mauvais sujets qui y avaient mérité la mort et les chaînes qu'ils trouvèrent dans leur passage en Asie, et en outre pour exercer la patience d'un saint Louis et de quelques autres saints guidés par des vues aussi pures que celles de ce grand roi. Nous répondons donc que Dieu voulait le second combat de l'armée de Maspha pour la même fin que le premier : pour punir la présomption des uns et le faux zèle des autres.

Ce dessein exécuté, et parce que la grande armée s'est humiliée, parce qu'elle a pleuré, jeûné, offert des sacrifices d'expiation, Dieu lui donne ensuite la supériorité sur la petite, et lui promet la victoire, que jusque-là il n'avait point promise. Elle fut complète : de vingt-cinq mille sept cents hommes, qui composaient l'armée des Benjamites, il n'en échappa que six cents. Les vainqueurs passèrent tout le reste de la tribu au fil de l'épée, sans épargner ni vieillards, ni enfants, ni femmes, ni filles. Comment donc cette tribu se relèvera-t-elle de sa chute?

Trois obstacles paraissent s'y opposer efficacement. Le premier se tire du petit nombre qui en reste; le second, de ce que toutes ses villes et bourgades sont consumées par le feu; le troisième, du serment des Israélites, qu'aucun d'eux ne donnerait sa fille en mariage aux Benjamites. Car, d'après ce serment, que feront les six cents hommes qui restent de la tribu de Benjamin? Vivront-ils dans le désordre, prendront ils des femmes étrangères et païennes, en raviront-ils dans les autres tribus (422)? C'est un des deux moyens que les Israélites, pénitents et affligés de la perte d'une tribu, inventèrent eux-mêmes pour relever de sa chute la maison de Benjamin. Le premier fut celui que je vais dire.

L'armée de Maspha avait juré de punir de mort tous ceux des Israélites qui auraient manqué de se trouver à son expédition contre Gabaon et ses infâmes citoyens. Leur serment était-il valide, les obligeait-il en conscience (423)? Quoi qu'il en soit, les habitants de Jabès méritaient qu'il s'exécutât sur eux; voici pourquoi : L'indifférence est toujours un crime, quand elle a pour objet l'offense de Dieu; le zèle de sa gloire est un des premiers devoirs de l'homme; il ne lui est pas permis de demeurer neutre lorsqu'il s'agit de sa cause; s'il n'est avec lui, il est contre lui. Les habitants de Jabès-Galaad se trompèrent donc, en s'imaginant que le péché des Gabéens ne les regardait pas : leur erreur, effet funeste de leur tiédeur pour le service du Seigneur, était donc digne de punition; et non-seulement elle fut punie, mais elle le fut plus sévèrement que la révolte des Benjamites, puisque six cents de ceux-ci furent épargnés, au lieu que, de tous les habitants de Jabès, il n'y eut ni hommes, ni femmes, ni enfants, mais seulement quatre cents filles qui eurent la vie sauve.

Elles furent données en mariage à autant d'hommes de la tribu de Benjamin, dont il fallait prévenir l'extinction totale; mais il restait encore une difficulté pour établir les deux cents qui restaient sans épouses, et qui ne pouvaient en épouser des autres tribus, engagées par serment à ne leur en point donner. L'expédient qui fut employé pour le lever était-il licite ou non (424)? Quoi qu'il en soit, voici celui qu'inventèrent les anciens d'Israël, et que suivirent les rejetons de Benjamin : Ils prirent occasion d'un jour de fête où les filles sortaient de la ville pour une cérémonie; ils en enlevèrent deux cents, qu'on leur laissa; ils retournèrent dans leur héritage; ils bâtirent des villes et y habitèrent. C'est à ce fait que se termine l'histoire de la femme du lévite et le livre des *Juges*.

Il n'y en avait point en Israël, lorsque ce fait et les malheurs précédents arrivèrent : c'est la remarque que l'historien fait en finissant, pour montrer quelle est la décadence des mœurs, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par l'exemple des chefs. Celle que j'y ajouterai, comme étant la principale de ce discours, aura pour objet les suites funestes des fautes qui paraissent légères dans le commencement.

(422) C'est sur ces réflexions que la moitié des interprètes décident contre l'autre, que le serment des Israélites était non-seulement indiscret, mais nul.

(423) L'affirmative est difficile à soutenir, à moins qu'on ne suppose l'inspiration de Dieu.

(424) Les uns, comme il est ordinaire en ces sortes de questions, sont pour l'affirmative, les autres pour la négative. Les premiers soutiennent leur opinion, en disant qu'en effet, les pères ne donnèrent pas leurs filles aux Benjamites, mais ne les répétèrent pas. Les derniers prétendent que ne pas les répéter, c'était consentir à leur mariage et les donner. Ils ajoutent qu'autrement les Benjamites auraient mérité d'être traités comme des ravisseurs

Digitized by Google

Une guerre qui met à deux doigts de sa perte totale une tribu tout entière, et qui fait périr soixante-cinq mille hommes, sans compter ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards, n'est-elle pas un événement funeste? Remontez à celui qui en a été l'occasion : c'est un simple mécontentement d'une épouse (425). Elle se livre à un premier mouvement d'humeur, et se retire chez son père; son époux va l'y rechercher, et, en la ramenant, se trouve vers le soir sur la place de Gabaon, où elle est aperçue avec lui par de jeunes débauchés; elle est abandonnée à leur brutale passion pendant la nuit, et meurt de honte à la pointe du jour; son mari coupe ses membres et les envoie aux douze tribus, pour les exciter à la vengeance de l'outrage qu'il a reçu; quatre cent mille hommes s'assemblent à Maspha, et demandent des Gabéens qu'ils livrent les coupables; sur le refus de ceux-ci, la guerre se déclare et les armées s'ébranlent; quarante mille Israélites périssent d'un côté, et vingt-cinq mille Benjamites de l'autre; Jabès-Galaad, qui a refusé de prendre part à cette guerre, est détruite dans ses murs et ses habitants. Voilà le dernier chaînon de cette grande chaîne dont nous avons trouvé le premier dans l'humeur d'une épouse mécontente. Qui eût pu conjecturer celui-là, lorsqu'il n'apercevait encore que celui-ci? Si cette femme eût vu ces combats et ces crimes, dans sa retraite comme dans leur principe, eût-elle quitté son époux?

Instruisons-nous par son exemple; tenons pour certain que les petites fautes conduisent aux grandes, et pour ne point tomber dans celles-ci, évitons celles-là avec tout le soin possible; évitons jusqu'au simple regard d'une personne du sexe, de peur que ce regard ne soit bientôt suivi de pensées et de désirs contagieux à notre cœur; évitons jusqu'au simple mensonge, de peur que le mensonge ne nous conduise au serment et à l'exécration; évitons jusqu'au plus simple mouvement d'humeur, de peur qu'il ne dégénère en haine, en rupture, en vengeance éclatante; évitons jusqu'à la plus simple conversation avec les personnes d'une foi suspecte, de peur que la gangrène de leurs erreurs ne passe jusqu'à notre esprit; doutons-nous de cette parole de Jésus-Christ, que Celui qui est infidèle dans les petites choses le sera bientôt dans les grandes? (*Matth.* xxv, 21.) Si vous étiez tentés de ce doute, pécheurs, la pensée de vos malheurs ne suffirait-elle pas pour le lever? où êtes-vous aujourd'hui? où étiez-vous autrefois? par quels degrés êtes-vous tombés dans l'abîme où je vous aperçois? est-ce tout à coup? la première faute qui vous y a conduits était-elle mortelle? n'était-ce pas une légère infidélité, un sentiment de plaisir négligemment rejeté, une occasion de péril trop fréquentée, une liberté douteuse trop souvent prise, des pratiques de piété omises? *Memor esto unde excideris.* (*Apoc.* II, 5.) O vous donc, que l'expérience des autres n'a pas rendus plus sages, au moins devenez-le par celle que vous avez voulu faire vous-mêmes : fuyez désormais jusqu'à l'apparence du mal; prenez la ferme résolution d'éviter toutes les fautes vénielles en particulier, non-seulement celles de propos délibéré, mais celles de surprise et même de fragilité.

Cette résolution trop rare ne peut venir que de vous, ô mon Dieu! et nous vous supplions de nous l'inspirer par votre Esprit; nous vous conjurons de la rendre tellement efficace par la grâce de Jésus-Christ votre Fils, que nous fassions le reste de nos jours, non plus ce qui nous semblera bon, mais ce qui sera bon, juste et saint à vos yeux, afin qu'après avoir accompli votre volonté sur la terre, nous jouissions du bonheur de vous voir dans le ciel. *Amen.*

(425) Les Septante lisent (vers. 2 c. xix) : *Elle se fâcha contre lui;* on croit fautif l'hébreu actuel qui lit: *La femme concubine tomba dans la fornication contre lui.*

LIVRE DE RUTH.

Ce livre est appelé de ce nom, non qu'il ait été écrit par Ruth, mais parce qu'il en contient l'histoire. On peut supposer qu'il est du même auteur que celui des Juges. Saint Jérôme a cru que Ruth était de la ville de Petra en Arabie, où est situé le pays de Moab; il a même expliqué d'elle ce passage d'Isaïe : *Envoyez, Seigneur! de la pierre du désert, l'agneau,* etc. (*Isa.* xvi, 1.)

INSTRUCTION UNIQUE.

LES BONS PAUVRES ET LES BONS RICHES.

(*Ruth* I, II, III, IV.)

In diebus unius judicis, quando judices præerant facta est fames in terra.

Lorsque les juges avaient l'autorité sur Israël, l'un d'eux gouvernant (426), *il arriva une famine dans Israël.* (*Ruth* I, 1.)

Ainsi, mes frères, commence le livre que nous appelons le livre de Ruth, c'est-à-dire d'une fille née dans l'idolâtrie, puis mariée à un Israélite, ensuite devenue veuve, veuve

(426) On ne sait point précisément de quel juge Samuel veut ici parler; on se fonde sur la conjecture suivante, pour dire que ce juge était ou Othoniel ou Aod. Booz, que Ruth épousa, était fils de Rahab. Rahab vivait sous Josué; de Salmon elle put avoir Booz à quarante-cinq ans; Booz à l'âge de soixante-dix ans ou de cent, selon Josèphe, put épouser Ruth environ cent quatre-vingt-dix ans après Josué. C'est tout ce que nous dirons de ce point difficile de chronologie. Voyez la nouvelle dissertation de la Bible d'Avignon.

Digitized by Google

si pauvre, qu'elle fut réduite à gagner sa vie, comme les plus misérables, en glanant à la suite des moissonneurs. Ce début ne vous choque-t-il pas, mes frères? ne me demandez-vous pas si un tel livre a pu être dicté par le Saint-Esprit? si son objet était digne de l'inspiration divine? si les aventures qu'il rapporte ne sont pas trop basses pour être proposées à la foi et à la méditation des fidèles?

Je vous avoue, chrétiens, qu'un écrivain guidé par des motifs humains, ne se serait peut-être jamais chargé d'une pareille histoire, mais n'est-ce pas cette disproportion même du sujet, avec les motifs humains, qui prouve mieux sa divinité? Non, il n'y a qu'un Dieu qui ait pu inspirer à un homme d'écrire ce livre, et il l'a fait pour deux fins dignes de lui: il l'a fait en vue de son Fils, qui est la fin de la loi, et dans la généalogie duquel cette femme a sa place; il l'a fait pour l'instruction générale de tous les fidèles de tous les siècles, à qui il a voulu apprendre par ce choix ce qu'il estime et ce qui est grand à ses yeux: il l'a fait pour confondre l'orgueil et la curiosité, en ne disant pas un mot des conquérants, des héros, de l'établissement, du renversement des empires, de tout ce que l'homme regarde avec admiration, en occupant ses enfants de l'histoire d'une famille pauvre, errante, inconnue partout ailleurs que dans la petite ville de Bethléem; il l'a fait pour nous détromper de ce qui a coutume de nous éblouir, et pour nous marquer la nature des vrais biens; il l'a fait pour nous tracer un parfait modèle des vertus qui peuvent sanctifier les différents états où se sont trouvés Noémi, Ruth et Booz, un des aïeux de Jésus-Christ considéré comme homme. Contentons-nous d'avoir indiqué ces fins diverses, et bornons-nous à une seule dont l'idée nous ramènera plus d'une fois aux précédentes; il l'a fait pour l'édification des pauvres et des riches, pour leur enseigner ce qu'ils doivent faire dans l'adversité et dans la prospérité; en sorte que si nous secondons bien les vues de l'Esprit-Saint en vous expliquant ce livre, nous vous montrerons le modèle des bons pauvres en vous parlant de Noémi et de Ruth; celui des bons riches en vous parlant de Booz, époux de Ruth.

Ce sera le sujet de deux points qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ l'a dit, mes frères, et son oracle se vérifie de siècle en siècle sous les yeux de la race vivante; nous aurons toujours des pauvres avec nous (*Matth.* XXVI, 11); nous en aurons toujours pour exercer les arts et les métiers, pour cultiver les terres et moissonner les campagnes, pour nous rendre les services bas et humiliants que nos besoins exigent; nous en aurons toujours, et toujours ces hommes seront une portion précieuse à l'Etat, chère à l'Eglise et digne des égards de ses enfants; nous en aurons toujours parmi nous, et toujours ils seront, comme ils le doivent être, l'objet de notre vigilance pastorale, toujours ailleurs nous nous occuperons de leurs nécessités temporelles, et ici nous nous occuperons de leurs nécessités spirituelles; hors de ce sanctuaire, nous travaillerons à soutenir la fortune chancelante des uns, et à relever celle des autres, et dans ce lieu saint nous travaillerons à les sanctifier, à rendre les vrais pauvres selon l'Evangile, ceux que la Providence a réduits à la pauvreté, en les entretenant des vertus propres à leur état, en leur mettant sous les yeux un modèle qu'ils puissent imiter. Quel sera-t-il ce modèle? Ce sera Ruth avec Noémi, sa belle-mère: pourquoi? parce qu'elle a mis sa confiance en Dieu; elle a aimé le travail, elle ne s'est jamais écartée des principes de la vraie humilité; trois qualités qui caractérisent les bons pauvres. Pour comprendre ceci, il nous faut remonter de l'histoire de Ruth à celle de Noémi.

Du temps de cette femme, peut-être du temps d'Othoniel, peut-être du temps d'Aod, un des juges d'Israël, le Seigneur envoie un de ses ministres de mort vers son peuple pour punir les coupables, pour purifier les bons, et, selon un dessein encore plus caché, pour agréger à son troupeau une brebis errante parmi la nation réprouvée des idolâtres moabites; il envoie ce fléau dont nous avons vu l'effrayante description au *Livre du Deutéronome* (cap. XXVIII), celui de la famine. Il en est, mes frères, de cette calamité comme de toutes les autres: ce qui distingue les bons des méchants quand elles leur arrivent, ce n'est pas le mal même, c'est l'usage bon ou mauvais qu'ils en font. Pour les méchants, le mal temporel devient un mal spirituel, parce qu'il est pour eux une occasion de plaintes, de murmures et peut-être de blasphèmes; il se change en un bien spirituel pour les bons, parce que ceux-ci s'y soumettent avec une pleine résignation, et entrent dans toutes les vues de celui qui l'ordonne. C'est la réflexion que nous fait faire la conduite d'Elimélech et de Noémi, son épouse.

Ces pieux Israélites découvrent dans la famine qui afflige leur peuple, la main de Dieu qui se cache sous les vents brûlants et les autres causes secondes de stérilité; ils l'adorent, et vont au pays qu'elle leur indique, comme un pays d'abondance où ils trouveront du moins le nécessaire à la vie: imitateurs d'Abraham, qui dans un besoin semblable, était descendu en Egypte, ils passent le Jourdain; ils gagnent les plaines de Moab, résolu de forcer les Moabites à accorder à leur industrie et à leurs services, des secours qu'ils auraient honte de devoir à leur charité.

Que vais-je dire? mon langage ne fera-t-il pas un langage nouveau pour plusieurs de mes auditeurs? concevrez-vous qu'un second fléau puisse être la digne récompense d'un premier reçu en un silence d'adoration? Pour prix de la soumission de Noémi à la première épreuve, je veux dire à celle de la

Digitized by Google

famine, Dieu la fait passer par une seconde pour la récompenser de sa patience, Dieu lui enlève dans cette terre étrangère ce qu'elle a de plus cher au monde, son mari d'abord, puis, coup sur coup, ses deux fils, et ne lui laisse que deux belles-filles, toutes deux Moabites (427), toutes deux étrangères par rapport au peuple de Dieu, toutes deux devenues veuves sans postérité ; quelle dureté de cette nouvelle épreuve ! Donnez-moi ici une femme hors de sa patrie, chez des ennemis et des méchants, sans fortune, sans époux, sans enfants : c'est cette femme qui comprendra combien une telle épreuve est dure et difficile. Noémi la supporta, comme la précédente, avec le même courage, avec la même fermeté.

Dix ans s'étant écoulés dans l'une et l'autre de ces épreuves, cette vraie veuve, cette veuve vraiment désolée, comme parle l'Apôtre, cette veuve, dis-je, est informée que le Seigneur a rappelé à lui son ministre de mort, que la disette a fait place à la fertilité, et que les Bethléemites ont des vivres en abondance. Elle croit apercevoir dans cette nouvelle l'ordre de retourner dans son pays; elle communique sa pensée à Ruth et à Orpha, ses belles-filles, qui approuvent son dessein et aussitôt se mettent avec elle en chemin; heureuses l'une et l'autre si elles n'avaient plus tourné la tête en arrière ! mais ce bonheur n'était réservé qu'à l'épouse de Mahalon. On vit alors s'accomplir cette parole terrible, depuis consignée dans l'Evangile : *L'une sera prise et l'autre sera laissée* (*Matth.* XXIV, 41); l'une recevra le don de la foi, et y persévérera; l'autre ou ne le recevra point, ou le perdra.

Noémi éprouve les secrètes dispositions de ses belles-filles dès le commencement de leur voyage : elle leur représente la difficulté du sacrifice qu'elles semblent disposées à faire; elle leur déclare qu'il s'agit pour elles de quitter parents, amis, fortune et patrie, pour suivre une veuve délaissée, dans un pays étranger, où elles ne trouveront de pain que celui qu'elles gagneront à la sueur de leur front; elle les fait souvenir qu'elles sont jeunes, qu'elles pourront trouver chez leur peuple un second établissement; deux fois elle les embrasse, comme pour leur dire un dernier adieu; deux fois les larmes coulent abondamment de part et d'autre, et la résolution des deux belles-filles paraît se soutenir. Mais enfin Orpha succombe à une troisième instance de sa belle-mère; elle prélude, par sa conduite, à celle de ce jeune homme qui se retira de Jésus-Christ lorsqu'il eut entendu de sa bouche que *les renards avaient des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais que le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête;* elle quitte pour toujours la compagnie d'une personne qui l'édifiait, pour vivre dans la compagnie des idolâtres, qui peut-être la rengageront dans le culte des idoles, si toutefois elle y a jamais renoncé (428). Quel sujet d'affliction pour Noémi ! Ruth, au contraire, persiste dans sa résolution, et avec un courage digne d'une fille d'Abraham elle imite ce patriarche : elle quitte tout ce qui peut l'attacher au lieu de sa naissance, et va, sous les ailes de la Providence, jusqu'à Bethléem de Juda (429), d'où Noémi était sortie depuis dix ans.

Les femmes de cette petite ville, voyant celle-ci, se disaient l'une à l'autre : Voici cette Noémi, que sa beauté avait rendue si illustre parmi nous. Mais elle leur répondit : Au lieu de m'appeler Noémi (qui veut dire *belle*), appelez-moi Mara (qui veut dire *amère*), parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. Je suis sortie pleine de joie et de consolation, ayant un mari et deux fils, et le Seigneur m'y ramène vide, ayant perdu mon époux et mes enfants. Pourquoi donc m'appelez-vous Noémi, puisque le Tout-Puissant m'a humiliée et remplie d'affliction? *Cur ergo vocatis me Noemi, quam Dominus humiliavit et afflixit Omnipotens?* Arrêtons-nous ici un moment, et faisons au moins quelques-unes des réflexions que nous présentent tant ces dernières paroles que celles qui les ont précédées.

La réponse de Noémi aux femmes de Bethléem a trois sens : le littéral, le prophétique et le moral. Selon le premier, nous l'appliquons à Noémi même. Selon le second, avec l'Eglise, dans son Office, nous l'appliquons à la sainte Vierge, disant après la mort de son divin Fils : *Dieu avait daigné auparavant regarder la bassesse de sa servante, et m'avait comblée de grâce et de gloire, en me rendant mère d'un Fils, le salut et le Sauveur d'Israël; mais il m'a remplie d'amertume en m'ôtant ce Fils, qui faisait toute ma gloire et tout mon bonheur, et en le livrant entre les mains de ses ennemis.* Selon le troisième sens, nous l'appliquons à ces âmes saintes qui, à l'imitation de Marie, ont renoncé en ce monde à toutes les consolations non-seulement terrestres, mais spirituelles, pour procurer la plus grande gloire du Seigneur, soit dans elles-mêmes, soit dans les autres. Heureuses ces âmes qui peuvent dire avec Noémi : *Cur vocatis me Noemi, quam Dominus humiliavit?*

Cette Noémi ne manqua-t-elle pas de charité envers sa belle-fille, en lui montrant toute la difficulté du sacrifice qu'elle avait à faire en suivant sa belle-mère? Prévoyait-elle que sa représentation aurait des suites si funestes? Si elle s'en doutait, ne devait-elle pas la supprimer? Ce sont les questions

(427) Ce mot donne lieu à la question suivante; les fils d'Elimélech, et Booz après eux, ont-ils violé la loi de Moïse, en épousant ces filles ? La réponse la plus ordinaire est, que ces Israélites étaient excusables, par la nécessité de vivre, dans le temps de la famine, chez les Moabites, contre lesquels d'ailleurs il n'y avait point d'anathème prononcé.

(428) Ce doute est fondé sur le verset 15 du premier chap. *Voilà votre belle-sœur qui est retournée... à ses dieux.*

(429) Ce mot le distingue d'une autre Bethléem située dans la tribu de Zabulon.

Digitized by Google

qu'il s'agit de résoudre, et que je résoudrai en vous exposant les motifs sur lesquels Noémi représenta à ses belles-filles la difficulté de leur projet. L'un était de ne pas les tirer de leur pays et les emmener dans une terre étrangère sans leur donner auparavant toute liberté du choix, et par conséquent sans les instruire parfaitement des raisons pour et contre leur voyage. Le second regardait la religion : il était de la sagesse de Noémi de n'engager pas légèrement, dans une religion aussi sévère que celle des Juifs, de jeunes femmes qui seraient peut-être tentées de l'abandonner après l'avoir embrassée. C'est ce que les bons pasteurs ont toujours fait avant de recevoir au baptême les catéchumènes qui le demandaient; ils ont toujours été persuadés que c'est un grand malheur de mourir hors le sein de l'Eglise, et ils ont aussi toujours cru que c'en serait un infiniment plus grand d'abuser des dons de Dieu, de profaner le sang de l'alliance et de faire outrage à l'esprit de grâce. C'est sur ce principe que nous agissons lorsque nous éprouvons nos pénitents : dans le doute de la sincérité de leur conversion, nous aimons mieux les laisser à la table des démons que de les admettre à la coupe du Seigneur. Nous sommes autorisés à agir de la sorte par la conduite de Noémi, éprouvant ses belles-filles Ruth et Orpha.

Si cette Noémi peut-être proposée pour modèle à toutes les belles-mères, Ruth peut de même être donnée pour exemple à toutes les belles-filles. Si la première aide de ses conseils, la seconde aide la première du fruit de ses pénibles travaux. Quoique d'une famille distinguée (430), cependant elle ne rougit pas de chercher la subsistance dans une des occupations les plus humiliantes. Longtemps auparavant elle condamne toutes ces personnes, qui voyant leur fortune renversée, préfèrent la peine de mendier à celle de travailler de leurs mains. Réduite à glaner pour amasser de quoi vivre quelque temps elle et sa belle-mère, elle n'en a pas honte; elle ne se plaint point d'une telle situation; elle ne se repent point d'avoir quitté son pays: elle a même si peu de répugnance pour un exercice qui la confond avec ce qu'il y a de plus pauvre et de plus misérable dans Bethléem, qu'elle n'attend pas que Noémi le lui propose; elle s'y offre la première. Remarquez avec quelle déférence et quel respect envers celle qui lui tient lieu de mère! *Si vous voulez me le permettre*, dit-elle, *j'irai dans quelque champ, et je glanerai, où je trouverai quelque père de famille qui me témoigne de la bonté : « Si jubes, vadam in agrum, et colligam spicas quæ fugerint manus metentium.* » Elle n'a pas plutôt obtenu cette permission qu'elle en use avec autant de courage que de succès; elle va dans le champ d'un riche Juif nommé Booz, elle se met à la suite de ses moissonneurs, et tous les soirs, elle rapporte à sa belle-mère ce qu'elle a amassé pendant le jour.

Je vous rappelle cet exemple, pauvres orphelins! pauvres veuves! pauvres pères et mères! pauvres chefs de famille! c'est pour vous instruire, vous confondre et vous corriger. Qu'eût fait la veuve de Mahalon, si elle vous eût ressemblé? elle eût tourné ses regards vers les maisons hospitalières, vers les personnes opulentes et charitables, vers le peuple auquel elle venait de s'agréger, et dont elle aurait sollicité les secours, lui alléguant tantôt sa qualité de pauvre étrangère, tantôt le titre de nouvelle convertie, et tantôt celui de veuve indigente, titre sacré aux yeux des Israélites. N'est-ce pas là ce que vous faites en des situations moins misérables? que ferez-vous au contraire, si vous lui ressemblez? vous ne mendierez qu'à l'extrême nécessité; avant d'en venir à ce triste expédient, vous userez de tous les autres moyens de subsister; ne trouvant plus d'ouvrage à la ville vous en chercherez dans les campagnes; vous mettrez à prix votre industrie et vos forces dans les temps de vendanges et de moissons; si vous ne pouvez rien de plus, vous glanerez comme Ruth dans le champ de Booz. C'est par cette conduite que vous mériterez de tenir rang parmi les vrais pauvres; car ceux-ci lorsque la maladie, les calamités publiques, les fléaux particuliers, les accidents imprévus leur ont enlevé les biens nécessaires à leur entretien, pour être à charge au public, le moins qu'il est possible, cherchent leur subsistance dans le travail de leurs mains, et chez les étrangers mêmes lorsqu'ils ne la trouvent pas dans leur propre domicile. C'est l'idée que je me forme des bons pauvres d'après l'histoire de Ruth.

Celle d'Orpha, veuve de Chélion, est, mes frères, l'histoire de tous les temps et de la plupart des pauvres de tous les temps : cette Orpha placée entre le pays qu'elle quitte, et celui où elle va, frappée des paroles de Noémi qui lui rappelle l'abondance où elle était chez les Moabites, et qui la prévient de la pénurie qui l'attend chez les Israélites, vaincue par l'amour des biens et par la crainte des maux temporels, élève bien sa voix comme Ruth; elle pleure bien comme sa belle-mère, mais cette pensée : que deviendrai-je, si je m'éloigne de ma patrie? cette pensée, dis-je, l'emporte sur toute autre considération; elle embrasse Noémi; elle s'en retourne vers son peuple et ses dieux, et va se perdre éternellement. Combien la même pensée n'a-t-elle pas fait tomber de pauvres? combien n'en a-t-elle pas rendus injustes, perfides, débauchés? Il faut vivre, disent ceux et celles qui sont ruinés ou sur le penchant de leur ruine; et uniquement occupés de cette nécessité, l'un ne craindra plus ni l'usure dans ses contrats, ni le monopole dans son commerce, ni la fraude dans son travail; l'autre trahira son

(430) Je ne dirai pas avec quelques-uns (Serarius après le chaldéen et les rabbins) qu'elle était fille de cet Eglon, roi des Moabites, qui fut mis à mort par Aod.

Digitized by Google

ami, révélera son secret, et pour un morceau de pain deviendra le plus dangereux de ses ennemis; l'autre ne rougira pas de dire ce que nous rougissons d'entendre : ou assurez-moi ma subsistance, ou cessez de me reprocher la bassesse de mes inclinations, et la honte des liens qui m'attachent à la créature. N'est-ce là qu'un portrait d'imagination? cette espèce de tentation est elle rare?

Pour vous empêcher d'y succomber, vous qu'elle attaque, je ne vous dirai pas qu'il faut mourir pauvres quand on ne peut autrement vivre justes; cette vérité, toute vérité qu'elle est, est peut-être trop forte, pour que vous la portiez à présent, mais je vous dirai ce qui conviendra mieux à vos dispositions actuelles, je vous dirai que jamais le Seigneur ne se laisse vaincre en générosité, qu'il rend au centuple ce qu'on abandonne pour lui, que tôt ou tard il récompensera votre fidélité à son service, qu'il ne permettra pas que votre confiance en lui soit confondue. En voulez-vous une preuve certaine? vous la trouverez dans l'histoire de Ruth.

Cette femme a le choix comme Orpha ou de vivre riche parmi les Moabites idolâtres, ou pauvre parmi les Israélites adorateurs du vrai Dieu : pourquoi donc, comme sa belle-sœur, ne se décide-t-elle pas à retourner vers les siens lorsque Noémi semble l'y engager? c'est qu'au lieu qu'Orpha ne voit que ce qui frappe les sens chez les deux peuples, Ruth ne voit au contraire que ce qui intéresse son salut éternel, elle ne voit que le danger de l'idolâtrie d'un côté, et de l'autre que les avantages de la pureté du culte divin; guidée par cette double vue, je vous suivrai, dit-elle à Noémi; votre peuple sera mon peuple; votre Dieu sera mon Dieu; en quelque pays que vous mouriez, j'y mourrai aussi et j'y serai ensevelie avec vous; que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si jamais rien me sépare de vous qu'à la mort. Quelle foi! quel courage de cette femme qui consent à souffrir l'indigence et toutes les peines attachées à l'indigence, plutôt que de se séparer de Noémi! qui regarde la compagnie de cette pieuse Israélite comme un trésor plus grand que toutes les richesses de Moab! Cet attachement d'une belle-fille à une belle-mère est-il bien commun? c'est ce que je pourrais examiner ici, et ce qui, ensuite d'un rigoureux examen, trop probablement serait décidé à la honte d'abord des belles-mères, tant l'esprit de domination règne en celles-là, ensuite à la honte des filles, tant l'esprit d'indépendance agit sur celles-ci; mais il s'agit ici de vous montrer comment le Seigneur a récompensé la foi et le courage de Ruth, c'est ce que je vais faire en vous traçant le portrait d'un bon riche, celui de Booz.

SECOND POINT.

J'appelle, mes frères, un bon riche, celui qui est pieux envers Dieu, charitable envers le prochain, laborieux, ami du travail, sinon de goût, du moins par esprit de pénitence. D'après cette idée, ne semble-t-il pas que vouloir peindre un bon riche, c'est vouloir peindre un être imaginaire; car où le trouver, le riche qui réunisse toutes ces qualités? où en trouver un qui ne soit ni orgueilleux, ni avare, ni fainéant, ni ami des plaisirs? et d'abord parmi les riches du siècle en trouverons-nous beaucoup qui ne soient piqués du ver de l'orgueil? c'est l'injustice du monde de n'estimer les hommes que par un certain extérieur qui brille, que par le faste et la splendeur, que par l'équipage et le train, que par la richesse des ornements et la magnificence des édifices, que par les terres et les dépenses. De là qu'arrive-t-il? que les riches accoutumés aux honneurs qu'ils reçoivent partout, et à cette pompe qui les environne, daignent à peine regarder ceux qui sont dans l'abaissement et l'humiliation; peu s'en faut qu'ils ne se croient pétris d'une boue différente. Si quelquefois ils gratifient les indigents d'un secours léger, il faut que ce secours leur soit porté par des mains étrangères, parce que leur personne inspirerait du dégoût. Premier vice des riches, l'orgueil, le mépris de leurs semblables, l'impiété envers Dieu leur bienfaiteur.

En second lieu, où en trouverons-nous beaucoup, s'ils ne sont dominés par une avarice sordide, qui exécutent sur eux cette sentence : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front* (*Gen.* III, 17) : N'est-ce pas le grand nombre qui dit avec celui de l'Evangile : *Repose-toi, mon âme! nous avons des provisions suffisantes pour le reste de nos jours.* (*Luc.* XII, 19.) En est-il beaucoup qui n'ajoutent avec cet homme qui semblait avoir une âme de pourceau : mangeons et buvons! si ce langage n'est pas celui de leurs lèvres, n'est-il pas celui de leur cœur et de leur conduite? Second et troisième vices des riches, l'impureté, la mollesse, ou l'amour des plaisirs de toute espèce. Vu leur universalité; vu ce passage de l'Evangile : *Il est plus difficile à un riche d'être sauvé, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.* (*Matth.* XIX, 24), où trouverons-nous donc ce riche que j'appelle bon? Est-ce donc que notre siècle, notre sol n'en produisent plus?

Sans examiner cette question par rapport à notre temps, je remonte à celui de Booz, et dans son histoire je crois voir un bon riche, un riche digne d'être proposé comme modèle à ceux de nos jours. 1° Ce qui est bien rare chez les riches, il était pieux, car étant venu voir ses moissonneurs, l'Ecriture raconte qu'il les salua en ces termes : *Que le Seigneur soit avec vous : « Dominus vobiscum; »* elle y ajoute que ceux-ci lui répondirent : *Que le Seigneur vous bénisse : « Benedicat tibi Dominus. »* Tel est, mes frères! le langage de la religion, et l'Eglise n'a rien trouvé de plus saint que ces paroles pour mettre dans la bouche du prêtre lorsqu'il salue le peuple, à l'autel. Il reste encore quelques vestiges de cette ancienne coutume en certains pays, au moins parmi le peuple, où l'on se salue

Digitized by Google

en ces termes : *Dieu vous garde!* Mais il y a si peu de foi, surtout parmi les riches et les puissants de ce siècle, qu'ils rougiraient d'un langage qui est né avec la religion; ils rougiraient de saluer leurs frères au nom de Dieu, et de faire pour eux, en les abordant, les mêmes vœux que ces bons Juifs faisaient les uns pour les autres. N'est-ce qu'orgueil de leur part? n'est-ce pas impiété? n'est-ce pas l'un et l'autre?

Ce qui suit dans l'histoire de Booz va nous apprendre combien sa charité était généreuse et prudente. Après avoir salué ses ouvriers, s'étant enquis qui était cette personne qui glanait dans son champ, et ses moissonneurs ayant relevé par de grandes louanges le travail infatigable de cette jeune veuve, il commença à lui donner des marques de bonté qui devinrent tous les jours plus intéressantes. D'abord il lui permet de glaner dans son champ, et l'invite à se joindre à ses filles; puis il accorde de manger avec ses ouvriers, et de tremper son pain dans le vinaigre (431); ensuite, et de peur de manquer à la loi, il va bien au delà. La loi ordonnait entre autres choses de ne point couper le blé qui était sur les bords du champ, de ne point ramasser les épis qui étaient demeurés derrière les moissonneurs, de ne point aller chercher une javelle ou une gerbe qu'on aurait oubliée dans le champ, mais de laisser tout cela aux pauvres. Ces bornes paraissent trop étroites à la générosité de Booz; il les passe, et (voyez avec quel ménagement, pour user d'un semblable dans l'occasion) il ordonne à ses moissonneurs de laisser tomber exprès des épis, afin d'épargner à Ruth la honte de recevoir comme aumône le fruit de son travail; il semble appréhender qu'on ne croie qu'il donne: n'admirez-vous pas ce pieux artifice de la charité de cet Israélite? ne voulez-vous pas l'imiter pour épargner la délicatesse des âmes nées dans l'opulence? il exerce la charité envers Ruth autant qu'il peut l'exercer; de l'humiliante fonction de glaneuse, il l'élève à la haute condition d'épouse, voici comment.

Noémi, en épousant Elimelech, avait épousé un proche parent (432) de Booz, et selon la loi, ce Booz, au refus d'un parent plus proche, était dans le cas d'épouser Ruth, pour susciter un héritier à son mari décédé sans postérité. Noémi, belle-mère de Ruth, avait deux moyens de faire connaître à Booz le désir qu'elle avait de le voir satisfaire à ce point de la loi; l'un était de lui marquer par ses paroles, et elle y répugnait d'autant plus, que sa belle-fille était très-pauvre, et Booz fort riche et fort puissant; l'autre était de lui signifier par ses actions, et c'est celui qu'elle choisit. Elle conseille donc (observez ce fait qui seul démontre combien les travaux rustiques étaient alors en honneur), elle conseille à sa belle-fille d'observer l'endroit où Booz se retirerait pour prendre son repos, après avoir fauché ses gerbes à la campagne; de se glisser bien secrètement dans cet endroit de son aire; d'approcher bien décemment de ses pieds et de lui répondre, lorsqu'il l'interrogerait à son réveil, qu'elle souhaitait qu'il étendît sa couverture sur elle, c'est-à-dire qu'il l'épousât. Booz le comprit ainsi, et, comme nous le dirons tout à l'heure, exauça sa prière, et combla ses espérances.

Est-ce là (433), demande-t-on, la conduite d'une femme honnête? que penserait-on aujourd'hui d'une jeune personne, qui en tiendrait une semblable, sous prétexte de chercher un époux riche et capable de la tirer de son état misérable? Nous convenons d'abord que ce fait n'est nullement imitable, nous blâmerions très-fort une jeune personne du sexe qui emploierait un même moyen, pour parvenir à une fin semblable; nous ne pouvons assez témoigner notre horreur pour ces malheureuses qui, plutôt même que de mourir de faim, plutôt même que de travailler, sacrifient leur honneur et leur conscience à un libertin qui met ses largesses aux prix de l'infamie. A Dieu ne plaise cependant que nous condamnions l'action de Ruth; après avoir avoué avec saint Ambroise, qu'à l'envisager avec des yeux charnels, on ne peut s'empêcher d'en avoir quelque honte, nous en jugeons très-favorablement lorsque nous en considérons le motif et la manière. Noémi qui conseille, Ruth qui agit, n'ont en vue qu'un mariage prescrit par la loi. Cette fin peut-elle paraître répréhensible? Pour la manière, on ne peut guère douter que Dieu n'eût inspiré Noémi d'en user ainsi, puisque aussitôt après avoir donné ce conseil à sa belle-fille, elle ajoute comme par esprit prophétique et assuré du succès : *Après cela il vous dira lui-même ce que vous devez faire.* D'ailleurs Ruth connaissait la probité et l'âge de Booz, et elle était de son côté fort résolue, avec le secours de Dieu, dont son obéissance lui était un gage, de ne consentir jamais à aucune action contraire à son devoir. Si l'amour d'un plaisir bas et brutal eût été le motif de cette veuve, se serait-elle adressée à un vénérable vieillard? C'est la réflexion de Booz lui-même qui lui donne cette louange, *d'avoir surpassé ses premières bontés, pour son mari défunt et pour sa famille, par ce dernier trait, et de n'avoir point recherché de jeunes gens, ni pauvres, ni riches.* Enfin tout paraît si pur et si saint dans cet endroit de l'histoire de Ruth, pour quiconque la lit avec simplicité, que si l'on est aujourd'hui choqué de cette démarche, c'est

(431) Le vinaigre était en usage pour rafraîchir les moissonneurs.

(432) Cet Elimelech était oncle de Booz et frère de Salmon, selon quelques rabbins que certains interprètes désavouent.

(433) Cette question m'est peut-être faite par deux sortes de personnes, par des impies qui ne lisent les saintes Ecritures que pour les critiquer, et par certaines âmes dévotes, mais non moins orgueilleuses, qui se font une gloire de ne vouloir rien entendre de ce qui concerne le sixième commandement, lors même qu'il est tiré des Ecritures, et expliqué par les pasteurs.

Digitized by Google

parce qu'on ne ressemble pas assez à Booz et à Ruth.

Après avoir dit de cette action avec le savant Théodoret qu'elle était juste, sainte et même inspirée de Dieu, j'ajouterai, avec saint Ambroise (lib. III *De fide*, cap. 5, et *In Luc.* III), qu'elle était de plus mystérieuse et figurative (434); que Booz figurait Jésus-Christ et Ruth, l'âme fidèle et la gentilité. Booz est propriétaire d'un champ où Ruth va glaner; c'est à Jésus-Christ qu'appartient l'Eglise où l'âme fidèle se contente, comme la Chananéenne, de quelques épis, ou de quelques miettes pour se nourrir. Booz recommande à Ruth de ne point sortir de son champ pour glaner, mais de se joindre à ses filles: l'âme fidèle a ordre de Jésus-Christ de se tenir dans l'Eglise pour y recueillir les glanes, soit de la parole de Dieu, soit des autres fruits du Saint-Esprit. Booz consent que Ruth, quand elle aura soif, aille où sont les vaisseaux, et qu'elle boive de l'eau de ses gens; que signifie cette eau, sinon celle de la grâce qui rafraîchit l'âme fidèle et qui jaillit jusqu'à la vie éternelle? Quand vous entendez Ruth, le visage prosterné contre terre et adorant, s'écrier: *D'où me vient ce bonheur que j'aie trouvé grâce à vos yeux, et que vous daigniez me connaître, moi qui suis une étrangère :* ne vous semble-t-il pas entendre le cri de l'âme fidèle, qui se souvient d'avoir été étrangère à l'égard du peuple de Dieu?

Ruth, couchée aux pieds de Booz, et qui lui demande en termes cachés qu'il veuille bien la recevoir pour son épouse, est encore une figure de la gentilité étrangère par rapport aux Juifs et à Jésus-Christ envoyé aux seules brebis de la maison d'Israël, et cependant alliée de ce divin Rédempteur, étant sa créature et son ouvrage. Booz n'épouse Ruth qu'après que le plus proche parent a refusé de la prendre pour femme, de même que Jésus-Christ et ses apôtres ne vont aux gentils et ne les reçoivent dans l'Eglise qu'après le refus et l'endurcissement des Juifs. Booz enfin exige du parent de Mahalon *qu'il ôte son soulier* en signe de renoncement à l'héritage de cette famille, *qu'il lui ait craché au visage*, et que sa maison soit appelée *la maison du déchaussé*. Qui ne voit ici la destinée du peuple juif au moment même qu'il refuse d'entrer dans l'alliance de l'Eglise?

L'histoire de Ruth est donc une histoire mystérieuse et figurative dans toutes ses parties, et surtout dans son mariage avec Booz, lequel mariage est un type des plus exprès de l'alliance de l'Eglise avec Jésus-Christ. Hé! plût au ciel que tous les mariages des Chrétiens se fissent comme celui-ci! On n'y appelle que les trois choses qui doivent y intervenir, la raison, le conseil et la loi; la raison qui apprend à Booz que Ruth est digne de lui, parce qu'elle a toutes les qualités d'une femme accomplie. Le conseil que Ruth suit en tout, ne faisant rien d'elle-même, ni par inclination, mais tout par les sages avis de Noémi. La loi que Booz veut être exécutée de point en point, en sorte qu'il ne prend Ruth qu'au refus d'un parent plus proche, quoique prévenu par la jeune Moabite. Combien une conduite si sage ne condamnera-t-elle pas ces Chrétiens qui, au lieu de consulter l'ordre de Dieu dans leurs mariages, n'y apportent que des vues basses et terrestres, et n'écoutent que la voix basse de l'intérêt et de la passion! mais concluons; il n'y a donc que des yeux charnels qui puissent se scandaliser de la manière dont Ruth témoigne souhaiter son établissement avec Booz; elle peut donc être proposée comme un modèle des bons pauvres; elle a donc fait ce que font des pauvres craignant Dieu; elle a excellé en trois vertus principalement: elle a été pleine de confiance en Dieu, elle a été laborieuse et humble

Pleine de confiance en Dieu, elle a, comme Abraham, abandonné son pays, ses parents et ses dieux, pour suivre Noémi pauvre, s'unir à son peuple et, adorer son Dieu. Allez, pauvres, et faites de même; perdez tout plutôt que de perdre ou la foi, ou la probité, ou la chasteté; cherchez-vous un refuge, j'y consens, mais cherchez-le, comme Ruth, sous les ailes du Seigneur, dans sa bonté et sa puissante protection, lui disant souvent: *Recevez-moi, Seigneur, dans cet asile inaccessible à mes ennemis; ils m'environnent comme des oiseaux de proie, et je ne puis leur échapper qu'en me réfugiant dans votre sein; faites que j'y trouve ma protection, comme la belle-fille de Noémi.*

Amie des travaux, même pénibles, cette femme joignait l'action à la confiance; elle attendait tout de Dieu, et cependant elle s'occupait, comme si tout venait de ses soins; elle savait qu'il ne tombait pas un épi de la main du moissonneur, pour elle que par l'ordre de Dieu, et cependant, pour profiter de ce bienfait, elle essuyait avec courage le chaud et la fatigue. Allez, pauvres, et faites de même; ne mettez pas tellement votre confiance en la Providence, que vous demeuriez les bras croisés à la manière des paresseux, et ne mettez pas tellement votre confiance dans vos travaux, que vous en espériez le succès de vos soins et de votre prudence, et non du Seigneur et de sa providence comme faisait Ruth.

Humble, elle n'écoute les louanges de Booz, que pour se souvenir de ce qu'elle est, c'est-à-dire une pauvre étrangère qui ne mérite pas même l'honneur d'être à son service; comme elle sait qu'elle n'a droit à rien, elle reçoit ce qu'on lui donne avec la plus humble reconnaissance; quoique agrégée au peuple de Dieu, elle ne perd pas

(434) « Historia simplex, » dit le saint archevêque de Milan, « sed alta mysteria. Aliud enim gerebatur, aliud figurabatur. »

Digitized by Google

un seul moment de vue ce qu'elle est par sa naissance. Allez, pauvres, et faites de même; n'oubliez jamais, dans un état d'élévation, l'état déplorable d'où la miséricorde divine vous a tirés; humiliez-vous; anéantissez-vous en la présence de Jésus-Christ, à proportion des témoignages qu'il vous donne de sa bonté, et de son attention sur vous; cette profonde humilité, cette vive reconnaissance, vous élèveront par degrés jusqu'à la qualité d'épouse du Saint-Esprit, dans le temps jusqu'à la gloire du Père céleste dans l'éternité. *Amen.*

LIVRES
DES
ROIS ET DES PARALIPOMÈNES (435).

PREMIER LIVRE DES ROIS.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

LES PÈRES ET MÈRES; LEURS VERTUS ET LEURS VICES.

(*I Reg.* I-IV.)

Elcana..... ascendebat..... de civitate Sua, statutis diebus, ut adoraret et sacrificaret Domino exercituum in Silo.

Elcana allait de sa ville à Silo, aux jours solennels, pour y adorer le Seigneur des armées, et pour lui offrir des sacrifices. (*I Reg.* I, 1, 3.)

J'appelle, mes frères, le livre d'où je tire

(435) Il me suffira d'avertir une fois pour toutes, que je fonds l'explication des *Paralipomènes* avec celle des Rois, sans m'assujettir à suivre ceux-là aussi exactement que ceux-ci; ce plan qui est une suite de mon dessein d'abréger, exige par conséquent que je place ici les notions suivantes, pour introduire mon lecteur dans l'intelligence de ces deux livres que nous connaissons sous le nom de *Paralipomènes.*

Leur auteur est Esdras; du moins, c'est l'opinion commune fondée sur ces trois considérations combinées; 1° cet auteur vivait, comme Esdras, après la captivité, puisqu'il rapporte le décret de Cyrus accordant la liberté aux Juifs; 2° cet auteur se sert d'expressions et de constructions qui paraissent propres à Esdras; 3° le style des deux livres étant le même, il est naturel de les attribuer à un même auteur.

I est vrai que l'auteur de ces livres parle souvent comme un homme qui aurait vécu longtemps avant la captivité. (*I Paral.* v, 26; *II Paral.* VIII, 3; XXI, 10.) Mais ce qui s'ensuit de là uniquement, c'est qu'il se bornait à la fonction de rédacteur et d'abréviateur, se servant des propres termes des mémoires qu'il avait entre les mains, sans se mettre en peine de les ajuster à son temps, sans en corriger le style, etc., qui est une marque de sa sincérité et de son exactitude.

Il est vrai encore que la généalogie de Zorobabel est dans le premier de ces livres (cap. III) poussée bien au delà du temps d'Esdras; mais on peut dire que les onze générations qu'on y lit ont été ajoutées dans la suite, sans qu'on puisse rien conclure de là, contre la révélation de ces écrits.

Le nom de *Paralipomènes* donné à ces livres, est grec, et il signifie *choses omises* ou *oubliées*, parce qu'on y trouve plusieurs choses qui ne sont point dans les Livres des Rois, dont ceux-ci semblent par là être le supplément. Les Hébreux l'appellent *le journal*, comme renfermant les actions les plus considérables que les rois faisaient chaque jour.

Nous ne croyons pas cependant que le but de l'écrivain sacré ait été de donner un supplément aux livres antérieurs, puisqu'il a répété fort au long des choses écrites auparavant, et qu'il n'a rapporté qu'un assez petit nombre de faits nouveaux; nous ne pensons pas non plus qu'il ait eu dessein de faire un abrégé des livres anciens, puisqu'on n'y lit rien des histoires les plus intéressantes de la vie de David, par exemple, puisqu'il n'y est fait mention, ni de son adultère, ni de ce qui le suivit; mais nous conjecturons que son intention était de montrer quel avait été avant la captivité, et quel devait être après le retour, le partage des familles, afin que chacun rentrât dans l'héritage des Pères dénommés dans ces généalogies.

Pour s'aider dans cet ouvrage, Esdras avait en main un grand nombre d'écrits, de pièces et de mémoires, dont les auteurs étaient, non des écrivains à gage ou flatteurs des rois, mais des prophètes la plupart; comme Samuel, Nathan et Gad, qui écrivirent ce qui regarde le règne de David; comme Abias et Addo, qui prirent le même soin du temps de Salomon; comme Addo et Séméias, qui firent l'histoire de Roboam. Ainsi des autres prophètes qui vinrent après ceux-ci, et formèrent une chaîne d'histoires dans le royaume de Juda, et furent imités par Elie, Elisée, Jonas et tant d'autres qui parurent successivement dans le royaume de Samarie, jusqu'à sa captivité. Ces célèbres écrivains donnèrent-ils *le journal de Juda et d'Israël*, Ce que je sais sur ce sujet, c'est que ce livre est souvent cité dans les *Paralipomènes.*

En parlant de ces livres d'Esdras, saint Augustin dans son livre *De catechizandis rudibus*, conseille à celui qui catéchise les personnes grossières du peuple de passer légèrement sur ces livres et sur plusieurs autres qu'il nomme, de peur de leur être inutile et même ennuyeux. Sans rejeter cet avis de ce saint docteur, j'ajouterai que ceux qui désirent s'avancer dans la science des Ecritures, ce que saint Jérôme (*Epist. ad Domnionem*), qu'on y trouve en très-grand nombre, des choses nécessaires à l'explication des saintes Ecritures, et (*Epist. ad Paul.*) qu'en vain on se flatte de savoir la Bible, si on ignore ce qui est renfermé dans ces livres. Ai-je moi-même suivi ces deux avis, en insérant les deux livres des Paralipomènes dans ceux des rois? Je laisse à mon lecteur à en juger, au souverain rémunérateur à me récompenser des efforts que j'ai faits pour y réussir.

Digitized by Google

mon texte, *Ier Livre des rois*, et ce titre me donne occasion de vous faire les quatre remarques suivantes. La première, que nous avons quatre livres de ce nom, dont le premier appartient au quatrième âge du monde, continuant son histoire depuis Samuel jusqu'à David; les trois autres, au cinquième âge, dont le second commence à l'histoire de Salomon, pour la conduire jusqu'à la captivité de Babylone. La seconde que ces livres sont tous appelés *des rois*, non qu'ils soient écrits par des rois (436), non qu'ils se bornent tous à l'histoire des rois; mais parce que tous instruisent des actions, ou des rois de Juda et d'Israël, ou des chefs qui les ont immédiatement précédés. La troisième, qu'il s'agit donc des grands du monde dans les uns et dans les autres, et que, pour en prendre l'esprit, nous devons, en vous les expliquant, vous parler souvent de ces grands, de leur grandeur, des devoirs que leur impose leur grandeur, des dangers qui l'accompagnent, des vertus qu'elle exige d'eux, des vices dont, hélas! la plupart des grands ne la déshonorent que trop. La quatrième, que, sous le nom de rois, nous pouvons entendre non-seulement les souverains qui commandent, mais tous ceux généralement que Dieu a établis pour gouverner leurs semblables; par conséquent les gouverneurs des provinces, les chefs des armées, les magistrats, les pères et mères qui sont rois à l'égard de leurs enfants comme les rois sont pères, tellement pères à l'égard de leurs sujets, que la royauté primitivement ne fut pas distinguée de la paternité.

De ces remarques, mes frères, il est aisé de voir quelles ont été les vues du Seigneur, en nous transmettant la mémoire des événements recueillis dans les quatre livres des rois: l'une a été de nous soutenir dans notre foi par le moyen des figures et des types qui nous en représentent les mystères, et que nous trouvons à chaque page de ces livres; l'autre, d'apprendre aux chefs à commander, en leur proposant l'exemple de bons et de mauvais rois; de bons rois pour les imiter dans leurs vertus; de mauvais rois pour fuir leurs vices. Puissé-je remplir dignement l'une et l'autre de ces vues du Saint-Esprit, en vous exposant le sens spirituel et littéral de ses paroles! Puissé-je, pères et mères, vous en parler utilement dès cette heure, car c'est de vous qu'il s'agira principalement dans ce discours. Considérez attentivement les deux tableaux que je vais mettre sous vos yeux: vous verrez sur un premier, les vertus que vous devez pratiquer; et sur un second, les vices que vous devez fuir.

Tel est le plan que m'offre le texte sacré. C'est vous, Seigneur, qui nous y parlez; faites que vos serviteurs et vos servantes vous y écoutent avec le respect et l'attention qui vous est due; et parce que nous sommes vos serviteurs et vos servantes, donnez-nous le don d'intelligence, pour bien comprendre vos oracles; parlez aux oreilles de notre cœur, en même temps que le son de vos paroles frappera les oreilles de notre corps: *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*. C'est, mes frères, par ces belles paroles que nous retrouverons dans ce discours même, que j'ai cru devoir le commencer.

PREMIER POINT.

Grâces au Seigneur, nous trouverions encore dans notre siècle, et parmi nous des pères et des mères dignes d'être proposés comme des exemples de piété, de charité, de toutes les vertus propres à leur état; mais l'Esprit-Saint nous dit de ne louer personne pendant sa vie, mais il nous offre lui-même des modèles parmi les morts, mais il nous a fait l'histoire des Abraham et des Sara, des Isaac et des Rébecca, des Jacob et des Rachel; mais après ces rares tableaux vient celui d'Elcana et d'Anne parents de Samuel, et il est de mon ministère de vous en faire remarquer, sinon tous les traits, au moins les plus grands; sinon du père et de la mère, au moins ceux qui peignent celle-ci pour instruire les mères des pieux sentiments qu'elles doivent avoir, tant avant de l'être, qu'après l'être devenues; car à ce double égard Anne peut leur servir de modèle.

Cette femme était de l'illustre tribu de Juda, elle avait épousé Elcana de la tribu sacerdotale de Lévi, lequel usant de tolérance de la loi, avait une seconde femme nommée Phénenna. Cette Phénenna était féconde et donnait beaucoup d'enfants à son mari; Anne au contraire était stérile, et se voyait privée de la consolation de donner à Elcana des marques vivantes de son tendre attachement. Phénenna figurait la synagogue première épouse du Seigneur, et Anne figurait l'Eglise des gentils, qui, après avoir été longtemps stérile, a donné à Dieu, devenu son époux, une multitude innombrable d'enfants. Phénenna reprochait à Anne sa stérilité, et renouvelait ses reproches surtout à ces jours solennels, où l'époux avec ses épouses allait sacrifier à Silo, lieu du tabernacle. Anne était sensible à cette double affliction causée par sa stérilité et par les insultes de Phénenna; mais il ne sortait de sa bouche aucune parole ni de murmure contre Dieu, ni d'impatience contre sa rivale; elle se plaignait, il est vrai, mais à qui, hélas! Seigneur! à qui irons-nous, si nous n'allions à vous? quels remèdes les hommes peuvent-ils apporter à nos maux? ils ne parlent qu'aux oreilles du corps, et ce qu'ils disent sans vous, ne peut au plus, que nous distraire et nous amuser quelques moments. Vous seul, ô Dieu qui parlez au cœur! pouvez dissiper l'amertume qui le pénètre et y répandre une onction de grâce qui le console.

Elle savait tout cela, l'épouse vertueuse d'Elcana, et, après bien des années de stéri-

(436) Les auteurs juifs croient que Samuel a écrit les vingt-quatre premiers chapitres du premier livre, le reste des deux premiers livres fut continué, disent-ils, par les prophètes Gad et Nathan; ils se fondent sur le chapitre vingt-neuf du *Ier Livre des Paralipomènes*.

Digitized by Google

lité et de reproches amers, se levant de la table où elle avait participé au sacrifice offert par son époux, elle alla devant le tabernacle faire à Dieu cette prière que je vais vous rapporter, pour en faire ensuite remarquer les beaux sentiments aux pieuses épouses qui desirent le titre de mères chrétiennes. *Seigneur, Dieu des armées !* dit-elle en répandant beaucoup de larmes en sa présence, *si vous daignez regarder l'affliction de votre servante, et que vous donniez à votre esclave un enfant mâle, je vous l'offrirai pour tous les jours de sa vie ; il ne boira point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer, et le rasoir ne passera pas sur sa tête.* Comme elle parlait dans son cœur, et qu'on entendit aucune parole, le grand prêtre *Héli* crut qu'elle avait bu avec excès et lui dit : *Jusqu'à quand serez-vous ivre ? allez en paix*, ajouta-t-il ensuite sur ce qu'elle lui avait humblement répondu, qu'elle n'avait point bu, mais qu'elle avait prié dans l'excès de son affliction. Et c'est ce qu'elle fit; elle alla en paix ; elle ne porta plus un visage abattu comme auparavant ; elle demeura pleine de confiance, que sa demande avait été exaucée. Telle fut la prière d'Anne au tabernacle et ses suites. Que lui manquait-il de ce qui est nécessaire à une prière agréable au Seigneur ? n'avait-elle pas la sincérité, l'humilité, la confiance, la constance, la pureté du motif ?

En effet, une première qualité de la prière est qu'elle soit intérieure, et qu'elle ait son principe dans le fond du cœur : que serait celle qui ne serait que du bout des lèvres, sinon une prière hypocrite et digne de malédiction plutôt que de bénédiction? Une seconde qualité de la prière est l'humilité : n'est-ce pas à la prière de l'humble qu'il est réservé de pénétrer les nues? Une troisième est cette tendre confiance avec laquelle une âme répand son cœur devant Dieu, lui expose ses misères, lui découvre ses besoins comme à un bon père. Une quatrième est cette constance qui fait frapper à la porte du père des miséricordes deux fois, trois fois, mille fois, lorsqu'il n'a pas ouvert à la première, à la seconde, à la troisième fois. Une cinquième est la pureté du motif : pourquoi tant de prières ou que Dieu n'exauce pas ou qu'il n'exauce que dans sa colère, sinon parce que le motif n'en est pas pur? parce que la passion les a suggérées?

Le mouvement de ses lèvres, aperçu par Héli, était chez Anne l'expression de ce gémissement du cœur dont la voix monte jusqu'au trône de Dieu, et est seule écoutée. Elle s'appelait l'esclave de Dieu et se considérait comme une pauvre servante qui ne mérite pas même les regards de son maître ; elle répandait son âme en sa présence; elle lui déchargeait son cœur ; elle versait toutes ses peines dans son sein paternel ; sa douceur tant de fois victorieuse des insultes de Phénenna, fut encore victorieuse des reproches humiliants et injustes d'Héli ; elle lui répondit avec une modération qui est pour nous une grande leçon. Car, comme le dit ici saint Grégoire, il peut arriver que des pasteurs se préviennent contre des personnes très-vertueuses, et qu'ils les traitent avec beaucoup d'aigreur et de dureté; alors il faut que ces personnes tâchent de les apaiser de la manière la plus douce et la plus humble qui leur est possible ; la déférence due à leur dignité demande que nous nous tenions dans le respect, lors même que leur conduite envers nous est irrégulière et déraisonnable. Si alors ils n'en changent pas, si après avoir commencé par les reproches, ils ne finissent pas, comme Héli, par des paroles de consolation et de bénédiction, tant pis pour eux ; sans voir de trop près, s'ils imitent le Souverain Pontife, notre devoir est d'imiter Anne qu'il avait d'abord affligée.

La prière de cette femme fut aussi pure dans son motif que constante dans sa durée ; car pourquoi demanda-t-elle un fils? était-ce pour se revoir renaître dans un enfant formé dans son sein ? était-ce pour avoir un héritier de ses biens? était-ce pour perpétuer la race lévitique dans sa maison? ô vous à qui des vues aussi humaines font désirer le nom de mère ! auriez-vous échappé l'endroit de la prière où Anne exprime son intention? si elle demanda un fils, ce fut moins pour sa propre satisfaction que pour le service de Dieu ; si elle désira d'être mère, ce fut pour lui offrir sans réserve le fruit de son sein. Je vous le consacrerai, lui dit-elle, pour tous les jours de sa vie : *Dabo eum Domino omnibus diebus vitæ ejus.* Lui appartenait-il donc de consacrer son enfant au Seigneur? les parents sont-ils libres de disposer de leurs enfants? Peuvent-ils les destiner à un état plutôt qu'à un autre, avant même qu'ils ne soient capables de destinée?

Pères et mères qui vous arrogez ce droit, qui marquez à chacun de vos enfants les places qu'ils occuperont dans la société, qui assignez à celui-ci une place au coin de l'autel, à celle-là une place à l'ombre du cloître ! vous vous trompez lorsque vous vous autorisez de l'exemple de la mère de Samuel ; elle n'a rien fait de ce que vous faites. Vous décidez de la vocation de vos enfants ! Anne a-t-elle décidé de la vocation du sien? n'était-il pas par sa naissance même appelé à l'état de lévite? Vous les engagez à vivre dans une continence perpétuelle! Anne a-t-elle engagé Samuel à la garder de même? ne s'est-il pas marié comme les autres lévites? n'a-t-il pas eu postérité comme eux? Vous les mettez sous le joug de l'obéissance et de la pauvreté ! Anne a-t-elle exigé de son fils qu'il remît sa volonté à la disposition d'un autre, ou qu'il renonçât à l'héritage de ses pères?

Il est vrai qu'elle a consacré son fils au Seigneur, mais en quoi consistait cette consécration ? en ce qu'il devait être élevé sous les yeux de Dieu, dans le centre de la religion, parmi les ministres des choses saintes, afin qu'éloigné du commerce contagieux du siècle, il ne connût dès sa jeunesse que la vertu et ses exercices. Voilà aussi, pères et mères, la consécration qui vous est permise,

Digitized by Google

et que nous vous recommandons; vous avez droit sur vos enfants, mais quel droit? de leur donner une éducation chrétienne qui mette leur innocence à couvert, qui de bonne heure leur inspire l'estime de l'état ecclésiastique ou religieux, qui excite dans leur âme le désir d'assurer leur salut par la pratique des conseils évangéliques; c'est là tout votre droit, ou plutôt toute votre obligation. J'avoue qu'Anne a voué son fils à un nazaréat perpétuel, mais ce vœu n'était-il pas l'effet de l'inspiration? mais au moment que Dieu le lui a inspiré, ne lui a-t-il pas aussi fait connaître qu'il inspirerait à son enfant le désir de lui être particulièrement consacré, et qu'il ratifierait un jour le vœu qu'elle faisait pour lui?

Cessez donc, pères et mères, de vous autoriser de l'exemple de la mère de Samuel, pour disposer de la vocation de vos enfants et les engager à l'état qu'il vous plaît. Vous ne le pouvez sans vous rendre coupables de la plus criante injustice envers Dieu, qui se réserve ce droit, envers vos enfants, dont les destinées éternelles dépendent de l'état auquel Dieu les appellera, et non de celui auquel vos vues intéressées ou ambitieuses les appellent : je vous le répète, votre droit, ou plutôt votre obligation touchant le point de leur vocation et le choix d'un état, c'est de les aider à bien choisir, et pour cela d'examiner pour lequel ils ont plus de dispositions, d'éclairer ces dispositions, d'user de tous les moyens que Dieu vous a mis en main, pour les prémunir contre les écueils où une jeunesse volage et sans réflexion se laisse entraîner. Voilà votre devoir, d'où il suit que vous avez vous-mêmes en cette qualité de pères et de mères, deux écueils à éviter, l'un de disposer vous-mêmes de la vocation de vos enfants, l'autre de ne point conduire vos enfants à l'état où la voix de Dieu semble les appeler.

Modèle parfait des sentiments d'une mère avant qu'elle ne le soit. Anne fut encore un modèle excellent de ceux qu'elle doit marquer l'étant devenue. Son cantique au moment qu'elle accomplit son vœu et qu'elle offre son fils à Héli pour servir dans le tabernacle, sera un monument éternel, non-seulement de sa gratitude la plus vive, mais de la joie la plus douce, de la foi la plus éclairée sur les perfections de Dieu, de la confiance la plus pleine en sa toute puissance, de l'étonnement le plus profond sur les jugements de Dieu. Quelle beauté! quelle sublimité de ce cantique! il n'est comparable qu'à lui même, ou à celui de Marie, mère de Dieu, visitant Elisabeth sa cousine; mêmes pensées, et souvent mêmes expressions dans l'un et dans l'autre; on peut même dire que le dernier n'est qu'un abrégé du premier.

Au moment qu'Anne offre son fils, l'esprit de prophétie se saisit d'elle; il l'élève à un état extraordinaire; il lui découvre les vérités qui répondent aux figures, la Synagogue dans sa rivale, et l'Eglise en elle; il lui dévoile en Dieu *cette sainteté* qui n'a pas son égale; *cette force* qui n'a pas sa pareille; *cette pénétration* à laquelle ne peuvent échapper les pensées les plus secrètes des cœurs; *cette justice* qui brise l'arc des forts; *cette miséricorde* qui rassasie ceux qui avaient faim, *cette puissance* qui ôte et donne la vie quand il lui plaît, qui conduit aux enfers et qui en retire à son gré; *cette providence* qui garde les pieds des saints et qui réduit les impies au silence dans leurs ténèbres, lorsqu'il tonne sur eux du haut des cieux; mais c'est saint Augustin qu'il faut entendre sur ce cantique d'Anne.

Oserions-nous, demande ce Père (*De civit. Dei*, lib. XVII, c. 4), imaginer que les paroles si divines de ce cantique ne fussent autre chose que l'action de grâce d'une mère pour la naissance de son fils? son cantique est donc celui de l'Eglise qui célèbre les miséricordes du Seigneur envers elle, et qui dit aux Juifs entêtés des prérogatives qui les distinguent des autres peuples : «Cessez (437) de vanter avec hauteur le temple, les sacrifices et les exercices de votre loi. Le Dieu qui connaît toutes choses et qui prépare de toute éternité l'exécution de ses décrets, a établi une nouvelle loi, un nouveau culte; votre prétendue force a fait votre faiblesse réelle, comme la faiblesse avouée des gentils a fait leur vraie force. Vous étiez autrefois dans l'abondance, vous étiez les dépositaires des Ecritures qui sont le pain de l'âme, maintenant vous souffrez une faim cruelle pour avoir rejeté celui qui s'appelle le pain de vie. Les gentils au contraire, qui ont longtemps souffert la faim de la parole, en sont rassasiés. J'étais une épouse stérile; je suis devenue mère d'une multitude innombrable d'enfants qui naissent par la foi, et l'invocation du nom de Dieu; et la synagogue votre mère est tombée dans la langueur. O profondeur de la sagesse de Dieu! il fait miséricorde à qui il lui plaît, et il endurcit qui il lui plaît; il élève les humbles et les petits, tandis qu'il humilie les grands et les superbes; il a rejeté ceux-ci; il a pris ceux-là pour fonder son royaume par toute la terre; pendant qu'il laisse les rois ignorer le mystère de la rédemption, il tire de la poussière et du fumier douze hommes qu'il établit les ministres du plus grand mystère qui fut jamais. Si ces saints étaient seuls, quel succès pourraient avoir leurs travaux? Comment pourraient-ils même se soutenir au milieu de tant d'écueils, de dangers et de tentations? mais Dieu veille sur eux et les garde, il est leur lumière, il conduit leurs pieds, il affermit leurs pas, et par une distinction aussi consolante pour les humbles qu'elle est désolante pour les orgueilleux, il laisse ceux-ci dans leurs ténèbres, il les abandonne à leur faiblesse. Malheur donc à ceux dont l'orgueil s'élève contre le Seigneur! il les écrasera de ses foudres : *Impii in tenebris*

(437) Cette paraphrase est de saint Augustin. (*Loc. cit.*)

Digitized by Google

conticescent, et super ipsos in cœlis tonabit, car il est le juge de toute la terre; il exercera par son Christ son jugement sur toutes les nations; il a élevé sa puissance et sa gloire au-dessus de toutes les créatures, et lui a donné tout pouvoir de juger : *Dabit imperium regi suo, et sublimabit cornu Christi sui*.

Ainsi finit ce cantique célèbre qu'Anne, inspirée du Seigneur, entonna à la face du tabernacle, qu'elle passa à la postérité (probablement en le gravant sur une de ses tablettes), et que l'Eglise fera chanter à ses enfants jusqu'à la fin des siècles. D'où je conclus qu'une des vertus de cette femme a été un grand zèle pour la gloire du Seigneur, et qu'après lui avoir consacré son fils, elle lui a encore consacré ses lèvres pour chanter ses louanges, et sa main pour en éterniser le sujet, voilà sa prière envers Dieu. Parlons de sa tendresse pour son fils. Il fallait, mères chrétiennes! vous parler de l'une de ses vertus pour vous y engager; il faut parler de l'autre pour la régler.

Elle l'aima sans doute, ce fils qui fut donné de Dieu à sa prière, et qui fut par cette raison appelé *Samuel;* mais voyez comment, mères chrétiennes! par une suite de cet amour elle n'est pas demi-mère comme tant d'autres; elle ne confie pas son enfant à une femme étrangère ; elle le nourrit elle-même; elle lui donne tous les soins qu'exige un enfant depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trois ans; elle le sèvre au bout de ce temps; elle l'offre au Seigneur pour le servir dans son tabernacle; elle pourvoit, dès qu'elle est dans le cas de le faire, à la santé de son corps et au salut de son âme : est-ce là ce que font les mères du rang de celle dont nous parlons? pour une qui l'imite en tout, n'en compterions-nous pas vingt qui ne l'imitent en rien?

Pieuse envers Dieu, tendre envers son fils, Anne fut encore épouse digne de son saint mari; elle ne le contrista point en se plaignant à lui des insultes de sa rivale; elle l'aimait et elle en fut aimée : pourquoi pleurez-vous? lui disait quelquefois ce digne époux, pourquoi votre cœur s'afflige-t-il? ne vous suis-je pas plus que ne vous seraient dix enfants! L'affection que j'ai pour vous ne doit-elle pas vous consoler de votre stérilité?

Faites comme vous voudrez, lui disait-il encore, dans le temps qu'elle allaitait son fils, et qu'elle s'excusait de ne pas le suivre à Silo; *demeurez jusqu'à ce que vous ayez sevré l'enfant ; je prie le Seigneur qu'il accomplisse sa parole*, et qu'il exécute ses desseins sur la mère et l'enfant. Ils étaient donc tous deux des Israélites pieux envers Dieu, des époux unis l'un à l'autre par les doux liens de la charité conjugale, et des père et mère saintement attentifs à l'éducation physique et morale de leur enfant. Or, de cette attention que résulte-t-il? L'Ecriture nous l'apprend en disant de Samuel, qu'il avançait et croissait en âge et en piété, qu'il était agréable à Dieu et aux hommes. Quel éloge de cet enfant qui a été celui de Jésus-Christ même dont il était la figure!

Pères et mères! voilà l'effet d'une bonne éducation, celui que vous pouvez vous promettre de celle que vous donnerez à vos enfants, si vous imitez le pieux Elcana et sa vertueuse compagne; si vous êtes de moitié pour les œuvres de religion qu'ils pratiquaient; si vous allez ensemble prier au temple, les jours ordonnés par la loi; si vous y offrez celui que leurs victimes figuraient; si vous approchez de la table sainte où la chair adorable du vrai agneau se distribue, sinon chaque jour, sinon chaque dimanche, du moins chaque mois environ, du moins aux jours les plus solennels de l'année; si vous les éloignez de l'air contagieux du siècle, en les élevant à l'ombre du sanctuaire, en les offrant au Seigneur par les mains de ses prêtres, en leur tenant lieu de maîtres autant qu'il vous est possible, ou en leur procurant ceux que vous saurez être plus capables et plus propres à leur inspirer la crainte du Seigneur; en un mot, si vous prenez toutes les précautions possibles, pour rendre à Dieu le dépôt qu'il vous a confié en vous donnant des enfants, car voilà ce que firent Elcana et Anne sa vertueuse épouse, et voilà à quoi doit aboutir l'exemple qu'ils vous ont laissé, dans l'intention du Saint-Esprit qui vous l'a transmis; c'est l'avantage que vous devez en tirer. En voici un autre tout opposé ; le premier était un exemple des vertus que vous devez pratiquer; le second sera un exemple des vices que vous devez fuir, surtout des vices d'inattention pour prévenir, ou de lâcheté pour corriger les défauts de vos enfants; c'est de l'histoire du grand prêtre Héli que je le tirerai, ce triste exemple

INSTRUCTION II.

Suite de l'instruction précédente.

SECOND POINT.

Le souverain pontife Héli avait deux fils, Ophni et Phinées; l'un et l'autre étaient des enfants de Bélial, des impies et des méchants qui ne connaissaient point le Seigneur, ni le devoir des prêtres à l'égard du peuple; ils étaient des impies envers Dieu, violant hautement les lois des sacrifices, exigeant crues les viandes qui devaient être cuites, prenant les parties de l'animal auxquelles ils n'avaient point droit, n'attendant pas que la graisse de la victime eût été offerte à Dieu pour recevoir ce que Moïse leur en avait accordé, employant à tout cela la violence, non par eux-mêmes cependant, mais par leurs subalternes, lorsque la douceur ne suffisait plus. Ils étaient des méchants, des abominables envers les hommes, abusant des femmes pieuses qui veillaient à l'entrée du tabernacle, oubliant la sainteté de leur état, méprisant, et le scandale qui

Digitized by Google

naissait de leurs désordres publics, et les suites de ce scandale qui étaient des plus funestes pour la religion même, puisque leur péché détournait les hommes du sacrifice, comme il arrivera toujours, quand les prêtres nieront par leurs actions ce qu'ils professent de bouche.

Héli n'ignorait pas les excès de ses enfants; il les connut d'abord par le bruit public; ensuite par un prophète qui lui fut envoyé du Seigneur, et qui osa lui parler en ces termes, lui imputant à lui-même ce qu'il ne punissait pas dans ses enfants : « *Pourquoi*, dit le Seigneur, *as-tu foulé aux pieds mes victimes en les profanant comme tu as fait? pourquoi as-tu honoré tes enfants plus que moi, en ne les expulsant pas du ministère où ils me déshonorent si visiblement?* pourquoi as-tu été assez lâche et assez infidèle *pour manger avec eux*, contre ma défense, *les prémices de tous les sacrifices de mon peuple*, et la portion même qui devait être consumée sur mon autel? *C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur : Je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire, et ceux qui me méprisent tomberont dans le mépris : « Quicunque glorificaverit me, glorificabo eum; qui autem contemnunt me, erunt ignobiles.* » C'est ce que je ferai à ton égard; j'ôterai la souveraine sacrificature de ta maison... comme tu m'as offensé en tes enfants, Ophni et Phinées; je te punirai par eux; » ils mourront l'un et l'autre d'une mort funeste, et dans leur personne toute la gloire de ta maison sera anéantie : *Quia magis honorasti filios tuos quam me, ecce dies veniunt et præcidam brachium tuum, et brachium domus patris tui.*

Pères et mères! souffrez que je vous fasse ici l'application de ces paroles : combien d'entre vous, à qui Dieu pourrait faire au moment que je parle, la même menace et la même prédiction! combien à qui il pourrait dire : parce que vous vous êtes laissé attendrir par une mollesse criminelle, et que vous l'avez eue à mon préjudice pour des enfants impies, athées, perdus de conscience; parce que, voyant leurs désordres, vous n'avez pas voulu oublier que vous étiez leurs pères, pour vous souvenir que j'étais votre Dieu, ou que vous vous êtes souvenus que vous étiez leurs pères pour les aimer, sans vous souvenir que vous l'étiez encore pour les corriger; parce qu'en mille occurrences où je vous demandais raison de leur conduite, vous n'avez pu consentir à vous élever contre eux pour venger mes intérêts; *ecce dies veniunt :* voici les jours qui viennent, et je vous priverai de ces bénédictions que j'ai coutume de répandre sur mes serviteurs; elles ne seront ni pour vous, ni pour ces enfants dont vous êtes idolâtres, et sur qui vous fondiez vos espérances dans l'avenir. Je détruirai cette maison; je saperai les fondements de cet édifice imaginaire que vous vous promettiez de bâtir; je me vengerai des injures que je reçois, et de ceux qui les pardonnent trop aisément : *Ecce dies veniunt, et præcidam brachium tuum*, etc.

Ce second avertissement donné à Héli par un prophète, fut de près suivi d'un troisième encore plus terrible; car au lieu que celui-là ne regardait que la maison, celui-ci intéressait la personne même d'Héli. Le ministre dont Dieu se servit pour le lui donner fut Samuel, alors âgé peut-être de douze ans. Trois fois il appela le jeune lévite pendant la nuit, et trois fois celui-ci courut à Héli dont il croyait avoir entendu la voix. Héli qui comprit (ce que ne comprenait pas son élève) que cette voix était mystérieuse, lui dit que, si elle se faisait entendre une quatrième, il répondît : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute : « Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (438). » Réponse pleine de sagesse! sentiments également dignes et de celui qui répond et de celui à qui il répond! demande sainte, mes frères, et que je vous invite à faire souvent, et surtout dans ces deux temps, lorsque nous montons en chaire pour vous instruire, et lorsque vous vous disposez à la prière pour vous instruire vous-mêmes à l'école du Seigneur : c'est alors que je vous invite à dire : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute : « Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* » Samuel ayant répondu comme Héli le lui avait appris, le Seigneur lui répéta tout ce qu'il avait déjà dit par le premier prophète, et il ajouta : *Je vais faire dans Israël une chose que nul ne pourra entendre, sans être frappé d'un profond étonnement : en ce jour-là je vérifierai ce que j'ai dit contre Héli et contre sa maison; je commencerai et j'achèverai : « Incipiam et complebo.* »

A chacun de ces avertissements vous comprenez assez, mes frères, ce que ce père devait faire; voyez cependant ce qu'il fit. Après le premier, au lieu de châtier ses enfants avec sévérité, il se contenta de leur dire, comme s'il craignait de les contrister : Pourquoi commettez-vous ces crimes détestables dont parle tout le peuple :... Si un homme pèche contre un homme, on peut lui rendre Dieu favorable, mais si un homme pèche contre Dieu qui priera pour lui (439). Après le second avertissement il n'est pas même dit que ce père indulgent à l'excès ait une seconde fois repris ses coupables enfants. Après le troisième que répondit-il? *Le Seigneur est le maître, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.* N'avait-il donc rien de mieux à répondre?

Il est vrai, dit saint Grégoire, que cette réponse paraît d'abord fort humble? cependant si on la considère de près, elle n'est rien moins que ce qu'elle devait être, car la vraie humilité est soumise à Dieu; elle ne pense qu'à lui plaire; elle nous inspire la haine de ce qu'il nous défend, et l'amour de ce qu'il nous commande. Est-ce là l'humilité d'Héli? il témoigne agréer que Dieu fasse

(438) *Voy.* sur ces mots le chapitre 2e du livre IIIe de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

(439) Héli ne dit pas que *personne ne pourra prier*, mais *qui priera?* parce que le péché commis directement contre Dieu est plus grand que celui qui est commis directement contre les hommes.

Digitized by Google

tout ce qu'il lui plaît, et il ne fait rien lui-même pour apaiser la colère de Dieu qu'il a méritée, ni pour détourner sa vengeance qu'il sait être prête à tomber sur lui. Vingt ans environ se passent depuis ce troisième avis, sans que le faible pontife profite de ce long délai pour réparer ses fautes et pour faire cesser les dérèglements de ses enfants : image affreuse de ces pères indolents, à qui l'habitude et le grand âge ôtent le sentiment de leurs propres maux et de ceux de leur race pécheresse! ils tolèrent les abus les plus criants; ils se familiarisent avec les scandales ; ils lisent, ils entendent leur condamnation, sans être effrayés; ils se croient bien en sûreté lorsque tout à coup l'orage se forme, le tonnerre gronde, la foudre tombe du ciel, le Dieu des vengeances en tire une pleine des méchants qui l'ont offensé.

Celle qu'il exerça sur Héli, sur ses enfants, et sur tout le peuple que ces enfants avaient scandalisé, est connue. Il conserve les Philistins au milieu des Israélites, comme une verge pour les punir au moment qu'ils pécheront; il permet que ces ennemis mortels, pour des raisons que nous ignorons, en viennent à une guerre ouverte, que l'armée des Hébreux soit vaincue, que ceux-ci fassent venir l'arche d'alliance dans leur camp pour couvrir la honte de leur défaite par une victoire éclatante, que, contre leur attente, il reste trente-quatre mille hommes du peuple de Dieu sur la place, qu'Ophni et Phinées soient de ce nombre, que l'arche soit prise par les Philistins, qu'Héli à cette dernière nouvelle tombe mort, que sa belle-fille expire dans les douleurs de l'enfantement. Quel incendie sorti d'une étincelle! que de maux spirituels et temporels causés par la négligence, la mollesse et l'indolence d'un père! De là l'impiété de ses fils, leur impureté, leur endurcissement et leur impénitence; de là l'affaiblissement de la foi dans les témoins des désordres de ces prêtres; de là l'éloignement du tabernacle, et l'indifférence pour les cérémonies de la religion : est-il possible que le peuple conserve du respect pour elles quand il voit que leurs ministres mêmes en manquent? De là une corruption des mœurs qui comme une gangrène gagne tout le corps; de là, après un long silence de patience, la voix terrible du Seigneur qui se fait entendre, son bras qui s'appesantit, son glaive qui se soûle du sang des coupables.

Pères et mères, en ai-je assez dit pour vous rendre attentifs à l'éducation de vos enfants, pour vous tirer de l'indolence léthargique avec laquelle vous voyez leurs fautes? pour vous décider à substituer la sévérité à cette mollesse qui les enhardit au crime? pouvez-vous ne pas craindre le châtiment de votre lâcheté quand vous entendez le récit de ce qui arriva à Héli pour n'avoir pas châtié ses fils quoique grands, quoique prêtres, quoique mariés? pourriez-vous même vous rassurer sur les motifs sur lesquels ce père semblait pouvoir appuyer sa confiance en Dieu? Il est irrépréhensible pour sa personne; il paraît appliqué à ses devoirs de juge et de prêtre; il reprend Anne sévèrement parce qu'il la croit ivre, mais il se désabuse sans peine, et la congédie avec des témoignages de son estime. Il fait cas du mérite, et il attache auprès de sa personne le jeune Samuel qu'il croit rempli de piété; après qu'on a emmené l'arche dans le camp, quoique le peuple et ses propres enfants soient en danger, il n'a d'inquiétude que pour elle; dès les premières nouvelles qui arrivent de l'armée, il entend la défaite du peuple, et la mort même de ses deux fils sans donner aucune marque d'une affliction extraordinaire : vient-on à lui parler de la prise de l'arche sainte, ses forces l'abandonnent, la douleur le saisit, il tombe à la renverse, il se tue par cette chute. Quel zèle et que de qualités excellentes! Que n'espéreriez-vous pas de la miséricode de Dieu, pères et mères, si vous en aviez de semblables?

Cependant ces qualités n'ont pas suffi pour l'exempter de tous ces maux temporels dont vous avez entendu le récit, et nous sommes fondés à douter s'il ne souffre pas actuellement des maux qui ne finiront jamais. Saint Augustin et saint Grégoire le croient frappé d'une malédiction éternelle (440). Le premier dit nettement qu'Héli a été réprouvé comme Saül. (*De civit. Dei*, lib. VII.) Le second, dans deux de ses ouvrages (*Moral.*, lib. II, c. 3; *Pastor.*, part. II), prouve que le père a été enveloppé dans la même condamnation : *Filiorum culpa damnatur* (441). Il s'est, dit-il, blessé lui-même avec eux auprès du souverain juge par une cruelle condamnation, parce que cédant à une fausse tendresse, il a négligé de punir les fautes de ses fils (442), n'avez-vous donc pas de semblables maux à craindre, tandis que vous imiterez sa faiblesse pour ses enfants?

Cette réflexion que je viens de proposer aux pères et mères, peut aussi être proposée aux enfants imitateurs d'Ophni et Phinées. Ceux-ci, considérés dans les circonstances du lieu et du moment de leur mort, paraissent dignes de grands éloges; ils sont en leur place; ils s'acquittent d'un ministère qu'ils n'ont point usurpé; ils portent l'arche dans le camp à la sollicitation de tout un peuple; ils ne l'abandonnent point; ils périssent près d'elle. Si vous eussiez été présents à cet événement, n'eussiez-vous pas parlé d'eux comme de personnes qui étaient

(440) Nous n'avons que seize chapitres des Livres des rois expliqués par saint Grégoire, encore est-il pour le moins incertain, s'il est l'auteur de ces *Commentaires*; voyez la Préface de son éditeur; édition de Paris 1675. La ressemblance du style est la seule raison qui milite en faveur de ceux qui le citent comme ce Pape.

(441) Théodoret est d'une opinion plus douce.

(442) On cite encore pour le même sentiment, saint Eucher, saint Césaire, saint Ephrem.

Digitized by Google

mortes en gens de bien et en s'acquittant courageusement des devoirs de leur état? Est-ce donc là la pensée que l'Ecriture nous donne d'eux, elle nous les fait au contraire regarder comme le principe du malheur du peuple, comme ayant apporté la malédiction dans l'armée, au lieu de bénédiction qu'on en espérait; et de là elle nous laisse tirer cette conséquence qu'il peut donc se faire que vous ayez quelqu'apparence de vie devant les hommes, et que vous soyez morts aux yeux de Dieu, que vous remplissiez bien quelques fonctions extérieures de votre état, et que vous soyez des objets de la colère de Dieu, de la justice et de la malédiction éternelle. Malheur donc à vous si vous ressemblez aux enfants d'Héli! aussi ne vous en ai-je parlé que pour vous inspirer de l'horreur de leur conduite.

Si maintenant vous m'en demandez un que vous puissiez imiter, voyez Samuel, vous répondrai-je, vous trouverez en lui un modèle parfait de la fidélité, de l'obéissance, de la piété, de toutes les vertus qui conviennent à votre âge. Je dis *de la fidélité;* il va dès le matin ouvrir les portes de la maison du Seigneur; il sert dans son temple en sa présence; il rend un compte exact à Héli des menaces du Seigneur malgré la répugnance qu'il y a. Je dis *de l'obéissance;* le véritable obéissant ne discerne point, dit saint Grégoire; il n'examine point la nature des choses qu'on lui commande, parce qu'il fait que pour mériter le prix de l'obéissance, il suffit de mortifier sa propre volonté, de la soumettre à celle d'un autre. Aussi Samuel court quand on l'appelle, et retourne dormir quand on le lui ordonne. Je dis *de piété,* puisqu'il croissait en sagesse, à proportion qu'il croissait en âge. Quelle satisfaction n'était-ce pas pour la mère de cet enfant de voir ses progrès lorsqu'aux jours solennels où elle venait offrir avec son mari, elle lui apportait une tunique neuve et travaillée de ses mains, heureux enfant d'une telle mère, heureuse mère d'un tel enfant : l'un fait la gloire et la joie de l'autre. Puissent de telles familles être aussi communes parmi nous qu'elles y sont rares! Puissiez-vous, pères et mères, prendre et exécuter la résolution d'imiter le père et la mère de Samuel, de rendre vos enfants assidus au temple, de les y rendre attentifs aux instructions qui s'y font, de leur faire souhaiter, comme un grand honneur, de servir le prêtre à l'autel avec la modestie des anges, de chanter en leur présence des cantiques divins comme celui d'Anne et de Marie, de les nourrir d'exemples de piété et de prières. C'est le premier fruit que je désire recueillir de ce discours.

Puissiez-vous aussi, vous enfants, imiter le jeune Samuel, être fidèles comme lui, obéissants comme lui, pieux comme lui! C'est le second fruit que je souhaite recueillir de cet entretien. Jugez du prix de celui que vous tireriez vous-mêmes de ces vertus, par les grâces dont le Seigneur récompense les vertus du jeune Samuel. Dès l'âge de douze ans, Dieu le montre à son peuple comme une lumière dans les ténèbres, c'est à lui qu'il se découvre, c'est par lui qu'il déclare ses volontés à ceux mêmes qui sont, par état, les dépositaires de la science; c'est lui qu'il établit pour être l'oracle des enfants d'Israël, leur consolation dans les disgrâces, le maître des rois, le restaurateur de la religion, le médiateur entre Dieu et son peuple : O enfants! que vous seriez donc heureux dans un âge avancé si vous commenciez comme le jeune Samuel! que j'aimerais à vous voir marcher sur les traces de celui-ci!

A Dieu ne plaise qu'en prêchant les autres je m'oublie moi-même! Pourrais-je ne pas craindre les moindres fautes dans mon ministère après avoir vu la chaîne des vices et des malheurs de ces deux prêtres qui périssent à côté de l'arche? Voici en effet ce que je dois conclure de leur histoire pour ma propre instruction: que Dieu punit les premiers péchés de ses ministres par des crimes qui font horreur. Ceux-ci vont de précipice en précipice; après avoir profané le temple de Dieu par l'avarice, ils profanent le temple de leur propre corps par des impuretés sacriléges, sans être ni arrêtés par la crainte du Seigneur, ni touchés de la perte de leur réputation, parce qu'un châtiment qui suit de tout près cette double profanation, c'est l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur. O mon Dieu! si vos jugements ont été si terribles sur ceux qui ont manqué de respect pour ce qui n'est que l'ombre des choses saintes, comment traiterez-vous ceux qui profanent les choses saintes même dont ils sont les ministres? accordez-moi donc de ressembler au lévite Samuel et non au lâche Héli, ni à ses enfants avares et impurs. C'est le troisième fruit que je désire recueillir de ce discours auquel, Seigneur, je vous prie de donner votre bénédiction; j'y ai parlé aux oreilles du corps, parlez-y maintenant aux oreilles du cœur, et faites que vos serviteurs vous écoutent: *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* Donnez-nous des oreilles qui entendent, et un esprit qui comprenne, une volonté qui aime les paroles de vie qui sortent de votre bouche.

La chose est-elle encore possible, me demandez-vous peut-être? si elle est possible, comment donc expliquez-vous ces paroles du chap. II, 25: *Les enfants d'Héli n'écoutèrent point la voix de leur père, parce que le Seigneur voulait les perdre;* et ces autres du chap. III, 14: *J'ai juré à la maison d'Héli que l'iniquité de cette maison ne sera jamais expiée, ni par les victimes, ni par des présents.*

A Dieu ne plaise, mes frères! que nous entendions le premier texte comme si le décret de Dieu eût été la cause de l'endurcissement des enfants d'Héli! Seulement il nous découvre l'effroyable jugement de Dieu sur ceux qui laissent entrer dans leur cœur quelque passion déréglée. Il peut les guérir, il le fait quelquefois; mais souvent il les punit en permettant qu'ils passent d'un désordre à un autre plus criant, et lorsqu'ils sont

Digitized by Google

arrivés à un certain degré de malice, sa justice qui a prononcé l'arrêt de leur condamnation, retire d'eux ses secours abondants, et ne leur laisse que des grâces faibles avec lesquelles ils peuvent, il est vrai, se convertir, mais avec lesquelles il est très-difficile et très-rare qu'ils se convertissent.

A Dieu ne plaise encore que nous entendions le second texte, comme s'il n'eût plus été possible à Héli et à ses enfants d'obtenir le pardon de leurs péchés. Sous le nom d'iniquité on ne doit pas entendre ici le péché en lui-même, mais les peines temporelles dont Héli avait été menacé pour son péché, savoir, qu'il n'y aurait point de vieillards dans sa maison, que la souveraine sacrificature en sortirait, que ses arrière-petits-fils seraient réduits à mendier un morceau de pain près des enfants d'une maison riche ; ce qui commença à s'exécuter du temps de Salomon, sans plus discontinuer jusqu'à la dernière dispersion des Juifs : ce qui prouve bien que la misère d'une famille dans un siècle subséquent est le châtiment des fautes de cette même famille dans un siècle précédent; ce qui par conséquent vous montre, pères et mères, que votre intérêt temporel, celui de vos enfants et de vos petits-enfants, jusqu'à la quatrième, la sixième, la vingtième génération, demande que vous soyez bons parents comme Elcana et Anne son épouse; mais c'est surtout l'intérêt de votre salut, c'est la gloire de Dieu que vous devez vous proposer en imitant ces anciens. C'est le moyen de jouir avec eux de la félicité éternelle. Je vous la souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION III.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE PIÉTÉ.

(*I Reg.* v-vii.)

Philistiim arcam Dei... intulerunt in templum Dagon, et statuerunt eam juxta Dagon.

Les Philistins mirent l'arche de Dieu dans le temple de Dagon, et la placèrent auprès de Dagon. (*I Reg.* v, 1.)

Que les adorateurs de ce Dagon aient placé près de lui l'arche du Seigneur, comme le dit mon texte, la chose est peu surprenante; leur action était une suite de leur croyance; comme ils alliaient son culte avec celui d'Astaroth, ils prétendaient aussi pouvoir l'allier avec celui de l'arche, qu'ils qualifiaient *dieux magnifiques* (*I Reg.* iv, 8): mais que des Israélites sous Moïse, sous Josué, sous les juges et sous les rois leurs successeurs, aient adoré Baal avec le Dieu qui les avait délivrés d'Egypte, avec ce Dieu qui leur avait dit : *Vous m'adorerez seul* (*Deut.* vi, 13); qui ne sera surpris de cette contradiction de croyance et de mœurs ? Hé ! que dirions-nous donc de cette même contradiction, si elle se trouvait parmi des hommes qui se donnent pour Chrétiens et qui même affectent les apparences de la dévotion. Nous dirions que ce défaut est celui des dévots, et non de la dévotion ; nous distinguerions deux espèces de dévotion, l'une vraie et l'autre fausse, celle qui est des hypocrites et que nous appelons dévotion des temps et des lieux, et insensiblement nous nous engagerions à venger la première des accusations dont on la charge, à les rejeter toutes sur la seconde, à vous corriger de celle-ci, à vous porter à celle-là.

Un engagement de cette nature serait-il aujourd'hui indifférent ? S'il est nécessaire d'inspirer le goût de la piété aux uns, parce qu'ils n'en ont aucune, n'est-il pas aussi nécessaire de préserver les autres de toute fausse piété? Combien de raisons démontrent cette nécessité? Nul acte n'est agréable au Seigneur qu'autant qu'il est fondé sur la vérité : *Honor regis judicium diligit.* (*Psal.* xcviii, 4.) Première raison. Point de fausse piété qui ne soit en même temps scandaleuse, parce que les ignorants et les méchants en prennent occasion de décrier la vraie. Seconde raison. S'il est difficile de trouver de la dévotion, il l'est également d'en trouver une qui se renferme dans ses bornes: rarement on est sage de cette sagesse sobre que l'Apôtre recommande. Troisième raison qui m'oblige à m'élever aujourd'hui contre la fausse dévotion et à la dépouiller de ce qu'elle a de faux, de ridicule, de pernicieux, de manière qu'elle cesse de nuire à la vraie, qu'on ne peut soutenir et trop animer, vu surtout l'acharnement avec lequel la philosophie moderne l'attaque, tantôt sous le nom d'imbécillité, tantôt sous celui de fanatisme, toujours sous celui d'indiscrétion et d'imprudence, en la confondant avec la vraie, et en lui attribuant tous les défauts; dans quelle vue? dans la vue de la forcer de se cacher, dans la vue d'éteindre le flambeau de la foi, d'en détruire les œuvres, de leur substituer la religion naturelle, du moins dans la vue d'autoriser la conduite de ses sectateurs, et de relever cette probité morale dont ils se piquent. En faut-il tant pour exciter le zèle d'un ministre du Seigneur qui aurait une vraie dévotion? Suivez-moi donc dans la carrière que m'ouvre ici l'histoire sainte.

Dans un premier point de ce discours, examinez le tableau de la fausse piété. Dans un second, considérez celui de la vraie piété, et apprenez à respecter celle-ci autant qu'elle mérite de l'être. C'est le sentiment que je me propose de vous inspirer dans cet entretien (443).

(443) Quoiqu'en ces derniers temps on distingue quelquefois la dévotion de la piété, cependant, à l'exemple des saints Pères, chez qui nous ne lisons pas cette distinction, nous confondrons ici celle-là avec celle-ci; ce qu'on dit aujourd'hui de l'une nous l'entendrons de l'autre; ce qu'on dit de la dévotion qu'*elle est une volonté prompte de faire ce qui concerne le service divin*, nous l'appliquerons à la piété; ce qu'on dit de la piété, qu'*elle est une vertu morale qui nous porte à respecter les personnes et les choses divines*, nous l'appliquerons à la dévotion. Serait-il aisé de concevoir un fidèle qui serait pieux et qui cependant n'aurait pas un certain penchant à tout ce qui appartient au culte de Dieu ? Serait-il plus facile de comprendre qu'un chrétien serait dévot sans témoigner son profond

Digitized by Google

Dieu est esprit, disait autrefois Jésus-Christ à la Samaritaine, *et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et en vérité : « Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.»* (*Joan.* IV, 24.) C'est-à-dire, mes frères, qu'il ne suffit pas d'adorer Dieu, mais 1° qu'il faut lui rendre un culte intérieur, sincère, ennemi de tout mensonge et de toute hypocrisie; comme c'est dans le cœur que sont les dispositions au mal, c'est aussi dans le cœur que tout culte doit avoir son principe. C'est-à-dire, 2° qu'il faut adorer Dieu d'une manière qu'il approuve, qu'il autorise, qui soit fondée sur ses lois, ou sur celles de son Eglise, et non sur les idées des particuliers. De ces principes que conclure? que la dévotion est fausse, 1° quand elle se borne aux objets extérieurs et sensibles de la religion, c'était la dévotion des Israélites ; 2° quand elle veut allier le culte de Dieu avec les objets qui lui sont étrangers ou ennemis, c'était la dévotion des Philistins.

Les Israélites ayant été mis en fuite, avec perte de quatre mille hommes environ, dans un premier combat contre les Philistins, les anciens se firent cette importante question : *D'où vient que le Seigneur nous a mis en déroute?* Reconnaissant que la volonté toute-puissante et juste du Seigneur était la cause de tous les événements, ce qu'ils auraient dû conclure de là, c'est que Dieu était en colère contre eux pour leurs péchés, et qu'ils devaient en faire une sincère pénitence, mais il leur en aurait trop coûté pour en venir là ; au lieu donc de penser sérieusement à sortir de leurs désordres, *Faisons venir l'arche de Silo*, disent-ils, *afin qu'étant au milieu de nous, elle nous sauve de la main de nos ennemis;* quelque inouïe que fût jusqu'alors cette proposition, elle fut acceptée de tout le peuple; le grand prêtre vers qui on députa, y souscrivit; l'arche d'alliance fut apportée dans le camp, et quand elle y arrive, toute l'armée d'Israël jette de grands cris de joie, espérant qu'à sa présence, le Seigneur renouvellera les prodiges qu'il a autrefois opérés en faveur de leurs pères. C'était là leur dévotion, c'était là leur erreur.

N'est-ce pas aussi l'erreur de plusieurs de ceux qui m'écoutent? Combien mettent toute leur dévotion dans le sacrement dont l'ancienne arche était la figure? Au lieu d'être touchés du regret de leurs péchés, de s'humilier, de s'éprouver devant Dieu, de tâcher d'apaiser sa colère par la retraite, par la prière et par toutes sortes de bonnes œuvres, ils ne pensent qu'à faire venir le Fils de Dieu dans leur cœur par la sainte communion, sans examiner si leur âme qui est encore, sinon brûlée du feu, du moins noircie de la fumée de leurs passions qui ne sont qu'à demi éteintes, est une demeure proportionnée à la majesté et à la sainteté du Dieu qu'ils reçoivent. Les Chrétiens, aussi bien que les Juifs, agissent en ces rencontres tout humainement; ils ne consultent que leur sens, ils choisissent ce qui est plus aisé ; ils ont une aversion naturelle de la pénitence et de tous les remèdes salutaires qu'elle prescrit; la retraite est ennuyeuse ; le jeûne est pénible; les aumônes coûtent, mais rien n'est plus facile que d'approcher de la sainte table. On s'en approche donc sans se mettre en peine si l'on est véritablement converti et si Dieu a changé le cœur ; on s'avance jusqu'à la salle du banquet sacré, d'un pas d'autant plus hardi, qu'on a trouvé des ministres qui ont approuvé, et peut-être conseillé cette démarche, comme celle des Israélites avait été approuvée par leurs prêtres.

Malheur aux uns et aux autres! dit saint Augustin. Malheur aux aveugles qui conduisent des aveugles! *Væ cæcis ducentibus!* malheur aux aveugles qui suivent des aveugles! *væ cæcis sequentibus!* Celui qui arriva à l'armée d'Israël, est une figure de celui dont sont menacés les Chrétiens, dont toute la piété se borne à l'usage des signes sacramentaux. L'arche elle-même fut prise; les Israélites furent battus, et partie mis en fuite, partie tués sur la place; la maison du grand prêtre fut frappée coup sur coup, dans Ophni et Phinées, dans leur père et dans une de ses belles-filles. Si ce n'était là qu'une image des châtiments réservés aux Chrétiens, dont toute la dévotion a pour objet les pratiques extérieures de la piété, quelles seront donc les peines de ces dévots prétendus? C'est donc une grande erreur de croire qu'on assure son salut précisément en courant aux oratoires, où l'on sait qu'il y a des indulgences et des bénédictions, et même en fréquentant les tribunaux de la pénitence, et en communiant; la protection de Dieu n'est attachée à ces signes qu'autant qu'on n'y forme point d'obstacle par un cœur impénitent. C'est par la réforme du cœur qu'il faut commencer; sans cela, l'usage des choses les plus saintes n'aura point d'autre effet en nous que de nous affaiblir, et de nous conduire à la mort par une malheureuse sécurité. Un texte de Moïse, auquel je joindrai l'histoire (444) de la prise de l'arche, portera jusqu'à l'évidence la justesse de ces réflexions.

respect pour Dieu, et les objets consacrés à son culte?

(444) Ce saint législateur disait aux Israélites de la part de Dieu : *Marchez par la voie de Dieu, et ne vous détournez ni pour aller à la droite, ni pour aller à la gauche : « Non declinabitis neque ad dexteram, neque ad sinistram.»* (*Deut.* V, 32.) Or, demande saint Ambroise, qui sont ceux qui abandonnent les voies de Dieu pour aller à gauche? Ce sont ces personnes qui se laissent entraîner par leurs passions et qui vivent dans des habitudes criminelles. Et qui sont ceux qui s'éloignent des mêmes voies pour aller à droite? Ce sont ces âmes qui s'abandonnent à des œuvres bonnes de leur fonds, mais hors de leurs places. Ce n'est pas dans les uns et les autres le même égarement, mais c'est toujours égarement dans les uns aussi bien que dans les autres. Après cela importe-t-il beaucoup que ce soit à la droite qu'ils s'égarent plutôt qu'à la gauche, puisque tous se mettent en danger de tomber dans le même précipice? Soutenons-nous dans cette réflexion de l'histoire de la prise de l'arche.

Digitized by Google

En la permettant, le Seigneur avait deux vues: la première était de confondre la confiance présomptueuse des Israélites des temps présents et futurs; la seconde était de faire connaître que sa gloire n'a pas besoin de l'appui des hommes, qu'elle est indépendante de tout secours étranger, qu'elle se soutient par elle-même, et qu'elle éclate davantage par les moyens mêmes qu'on emploie pour l'obscurcir. Dieu paraît entrer dans le pays des Philistins, comme vaincu et captif, et il s'y fait respecter comme vainqueur et comme maître. On expose son arche comme une dépouille dans le temple de Dagon, et il s'en fait adorer. On ose relever cette idole de la place où il l'a abattue à ses pieds, et il la met en pièces; il fait fouler aux pieds ses membres mutilés, par ses propres adorateurs. En même temps la main de Dieu s'appesantit sur les habitants d'Azot et des environs; une multitude infinie de rats fait le dégât dans leurs terres, et le Seigneur les frappe d'hémorrhoïdes, qui en font mourir un grand nombre. Ceux d'Azot ne pouvant plus supporter la présence de l'arche, la font conduire dans une autre ville; de celle-là, on la transporte encore dans une autre; elle parcourt ainsi pendant sept mois tout le pays des Philistins, qui était divisé en cinq satrapies ou principautés; et chaque ville où elle va, est aussitôt frappée par la main de Dieu, remplie de morts et de mourants. O Dieu! que vous êtes donc terrible, et qui vous résistera?

Ce n'est pas encore ce qu'on dit chez les Philistins. Auparavant on y consulte les prêtres et les devins (445); le résultat de la consultation est qu'on prendra deux vaches ayant leurs veaux et n'ayant jamais porté le joug; qu'on les attachera à un chariot tout neuf, après avoir renfermé leurs veaux dans l'étable; qu'on sera assuré que les plaies des satrapies sont miraculeuses, si ces vaches vont d'elles-mêmes vers le pays des Israélites, nonobstant les cris de leurs veaux; et parce que la chose arrive ainsi, on conclut que le Dieu d'Israël est le Dieu des montagnes, le Dieu magnifique, sans cependant l'adorer comme il méritait de l'être. De ce trait historique, que de réflexions naissent et se présentent à l'esprit de l'orateur traitant de la fausse piété!

En voyant les insensés Philistins placer l'arche à côté de Dagon, et partager leur culte entre le Dieu d'Israël et leur prétendue divinité (446), il me semble voir ces Chrétiens qui voudraient être à Dieu et au monde tout à la fois, servir le Seigneur et Mammon, accorder la religion avec le penchant qu'ils ont pour les biens de la terre, les plaisirs du siècle et ses vains honneurs. En voyant le principe sur lequel les infidèles décernent l'hommage suprême à l'arche et à Dagon son rival, il me semble voir celui sur lequel grand nombre de fidèles fondent leur religion : ceux-ci comme ceux-là n'en ont d'autre que celle que leur suggère leur caprice.

On veut bien avoir de la piété, mais celle qui est selon son goût, son tempérament, sa passion même. On veut bien ramper devant un supérieur qui en impose, mais on exerce une fière domination sur un inférieur qui paraît connaître les bornes de la soumission. On veut bien ne pas prendre le bien d'autrui, mais on veut conserver le sien au préjudice même des pauvres. On veut bien en faire part à des inconnus, mais on refuse le soulagement le plus léger à ses propres parents. Plaise à Dieu que cette personne qui passe pour charitable n'ait pas des domestiques qu'elle laisse sans salaire, et des marchands dont elle cause la ruine, faute de payement de sa part! On veut bien s'abstenir de toute faute qui blesserait la foi conjugale, mais on se permet tout dans le mariage, à la manière des païens. On veut bien s'interdire et repousser toute noire calomnie, mais on souscrit sans scrupule à une fine médisance, et on la fait sans peine entrer dans le tissu de la conversation. On veut bien la réforme, mais dans les autres, et non dans soi. Censeur impitoyable, on n'excuse rien, on n'épargne personne, on prend ombrage de tout, on entrevoit le mal même où il n'est pas. On veut bien pardonner une injure, mais à condition qu'on cessera de voir celui de qui on l'a reçue. On veut bien se contenir dans les compagnies, et y renfermer son chagrin dans son cœur, mais à condition qu'on exercera sa mauvaise humeur sur sa femme, ses enfants et ses domestiques, lorsqu'on sera rentré dans sa maison.

On veut bien s'occuper de méditations, mais parce qu'en s'occupant de la fonction de Marie, on se prétend dispensé de celle de Marthe, du travail des mains, de l'éducation de ses enfants, du soin d'une maison qu'on laisse sans ordre, sans arrangement. On veut bien assister aux offices divins, les jours de dimanches, mais ailleurs qu'à sa paroisse, où on entendrait la voix du pasteur que l'Eglise ordonne d'écouter et de

(445) Leur réponse fut-elle inspirée de Dieu? Les uns soutiennent l'affirmative, et la prouvent par l'exemple de Balaam, de Caïphe, etc., ajoutant que Dieu n'a pas attaché la prophétie au mérite de la personne. Les autres sont pour la négative, et ne voient qu'une heureuse conjecture dans le conseil de ces devins. Mais je demanderais volontiers à ceux-ci, si toute conjecture, pour être raisonnable, ne doit pas être fondée sur les lois de la nature, et si, selon ces lois, les vaches ne devaient pas retourner vers leurs veaux?

Leur marche est figurative. Elle nous représente les élus marchant vers le ciel; ces hommes éprouvent en eux-mêmes une répugnance et une opposition extrême à la vertu et à la piété; ils sentent vivement ce qu'il en coûte à la nature pour servir Dieu; à chaque pas, ils sont tentés de retourner en arrière, cependant ils ne laissent pas *d'avancer, parce que Dieu, dont la main est invisible, les fait avancer.*

(446) Je suis l'opinion commune qui est de Sanctius, etc.: quelques-uns cependant, comme Tirin, Cornélius, soutiennent que les Philistins placèrent là l'arche, pour insulter au Dieu d'Israël.

Digitized by Google

suivre. On veut bien paraître modestement ici où sont les anges de Dieu, mais à condition qu'au sortir de l'assemblée sainte, et pour aller aux assemblées profanes, on reprendra ces gazes légères qu'a inventées la coquetterie, et dont l'usage se perpétue, au grand scandale des âmes innocentes. On veut bien donner, au moins, quelques heures de la matinée à la sanctification des jours de fêtes, mais à condition qu'on disposera de la soirée à son gré et à celui de ses plaisirs. On veut bien observer les abstinences ordonnées par l'Eglise, mais à condition qu'on se dédommagera de ce petit sacrifice par la délicatesse et la multiplicité des mets préparés en maigre. On veut bien ne pas être un pilier de comédie, mais on se réserve la liberté d'y aller au moins quelquefois et à certaines occasions où l'on croira difficile de s'en défendre.

On veut bien avoir de la piété, mais quelle piété? Celle des temps, des lieux, des personnes, des objets. Celle des temps, on croit pouvoir en changer dans les différents âges de sa vie, comme d'habits dans les différentes saisons; en avoir une plus gaie dans la jeunesse, une plus sérieuse au milieu de ses jours, une triste et mélancolique vers le retour. Celle des lieux, on ne veut pas s'y singulariser, on ne veut pas contredire, on vit dans son voisinage comme ses voisins, dans sa patrie comme ses compatriotes, et on vivrait à Constantinople comme à Constantinople. Celle des personnes, avec les serviteurs de Dieu, on affecte beaucoup de zèle et on gémit sur la corruption des mœurs; avec les indifférents, on ne parle que de paix, que de repos, que de douceur; on unit sa voix à celle des ennemis du zèle actif et vigilant. Celle des objets, on coule le moucheron et on avale le chameau; on paye la dîme des herbes les plus méprisables, et on néglige les devoirs de la justice et de la miséricorde qui réclament leurs droits; celle-là envers des créanciers de bonne foi, celle-ci envers des indigents infortunés; on se surcharge d'exercices volontaires, de lectures, de prières, et on laisse ceux qui sont commandés.

Parlons des effets d'une telle piété, quels en sont les fruits? Périsse à jamais l'arbre qui en porte de semblables! Avec elle on se fait illusion, et on se croit des anges tandis qu'on est des démons; avec elle on se damne, tandis que sans elle on se serait sauvé, parce que sans elle on verrait les défauts qu'elle couvre; on en serait effrayé; on en ferait pénitence; avec elle on communie et même souvent; on place l'arche d'alliance à côté de Dagon, Jésus-Christ dans un cœur souillé de vices. Le même Dieu qui a abattu l'idole chérie des Philistins, n'abattra-t-il pas celle que vous chérissez, faux dévots! Le même Dieu qui a envoyé aux Philistins des rats et des maux secrets pour les affliger dans leur fortune et dans leurs corps, ne vous punira-t-il pas aussi dans vos biens et dans vos personnes? Pourquoi parmi vous tant de misères, tant de maladies et tant de morts? parce que vous communiez indignement. Et pourquoi communiez-vous indignement? parce que vous prenez l'ombre de la piété pour la piété même, parce que le bien que vous faites vous cache le mal que vous commettez, ou calme les alarmes de votre conscience sur ses suites. Vous vous pardonnez facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes; vous ne craignez pas cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés : si la grâce quelquefois plus forte vous réveille et vous trouble sur la honte de vos désordres, vous opposez à ces remords naissants l'amas de vos œuvres mortes et inutiles; vous vous faites des dehors de la piété un rempart contre la piété même.

L'ignorance de soi-même, une erreur qui flatte au commencement, parce qu'elle tranquillise la conscience, et qui pique terriblement à la fin, parce qu'elle aboutit à la plus funeste des fins, à des communions sacrilèges et à des calamités temporelles, à des maladies et à des morts subites, à l'aveuglement et à l'endurcissement, à l'impénitence et à la réprobation; voilà donc quels sont les effets de la fausse piété, de cette piété ou qui se borne aux objets extérieurs de la religion, ou qui veut allier la religion avec le monde qui nous environne et celui que nous portons en nous-mêmes. Vous l'avoir fait connaître sous cet affreux aspect, n'est-ce pas vous en avoir inspiré l'horreur? n'est-ce pas vous avoir suggéré le désir de vous instruire des qualités de la vraie piété? ce sera le sujet de l'instruction suivante. Je vais finir celle-ci par le récit d'un événement qui puisse vous inculquer bien avant dans la mémoire ce que je vous ai dit de la fausse piété.

J'ai dit plus haut que l'arche fut renvoyée par les Philistins sur un char traîné par deux vaches; l'Ecriture ajoute que ces vaches tournèrent vers le chemin qui menait à Bethsamès, première ville des Israélites, et qu'elles la suivirent toujours en meuglant sans se détourner ni à droite ni à gauche; les Bethsamites qui sciaient alors les blés, ayant levé les yeux et aperçu l'arche, furent saisis de joie, mais d'une joie bien courte et bientôt changée en un grand deuil. Ayant eu la témérité de la regarder nue, et peut-être la témérité de l'ouvrir, pour savoir si les infidèles n'auraient rien enlevé du dépôt précieux qu'elle renfermait, cinquante mille soixante et dix de ces curieux téméraires furent frappés de mort subite (447). Quel châtiment effroyable d'une faute imperceptible à nos yeux! Dieu, mes frères, crut de-

(447) L'historien Josèphe n'a lu dans ses exemplaires que soixante-dix personnes, probablement parce qu'il lisait, et peut-être parce qu'il faut lire, non, *quinquaginta millia plebis*, « *cinquante mille du peuple*, » mais, *quinquaginta millium*; soixante-dix personnes de cinquante mille qui étaient accourues, furent tuées.

Digitized by Google

voir rétablir, par ce coup d'éclat, une crainte respectueuse, qui est due à son trône, et qui s'affaiblissait dans l'esprit des Israélites. Ceux à qui les ténèbres de la raison humaine font regarder cette punition comme excessive, ne comprennent pas jusqu'à quel point Dieu veut être loué, et avec quelle exactitude il veut être obéi. Les Bethsamites devaient savoir qu'il avait, sous peine de mort, défendu aux lévites mêmes de regarder l'arche à nu, et de toucher les vases sacrés avant qu'ils eussent été enveloppés. Ce fut pour punir ces coupables que Dieu les reprit de mort, ce fut pour nous apprendre à lui obéir avec sincérité, sans nous donner la liberté de mettre des exceptions à la loi, ou d'en excuser les violements sous prétexte de bonnes intentions; ce fut pour nous instruire des châtiments terribles que Jésus-Christ fait tomber sur ceux qui approchent de l'Eucharistie, qui est son arche, avec des dispositions peu convenables; ce fut pour nous faire sentir la nécessité de régler notre dévotion sur des principes certains et avoués de la religion; ce fut pour nous inviter incessamment à cette piété, dont je vous parlerai dans le discours suivant, à cette piété à laquelle est promise la vie présente et la vie future. Je vous souhaite l'une et l'autre, au nom du Père, etc.

INSTRUCTION IV.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE PIÉTÉ.

(*Suite.*)

(*I Reg.* v-vii.)

Les qualités de la vraie piété sont, mes frères, les mêmes que celles de la vraie charité. Comme cette reine des vertus, elle est intérieure, surnaturelle, souveraine, universelle et efficace; vous allez le voir, et de peur que ses ennemis ne vous détournent de ses voies, par ce qu'ils en disent, vous entendrez combien ce qu'ils en disent est méprisable. Etablissons la vérité d'abord pour détruire ensuite le mensonge.

Une première qualité essentielle à la vraie piété est qu'elle soit intérieure : j'en trouve la preuve dans l'exhortation de Samuel au peuple et dans la fidélité du peuple à l'exhortation de Samuel. Le saint prophète profitant heureusement de la conjoncture du retour de l'arche pour exhorter les Israélites à se convertir, leur dit: *Si vous revenez au Seigneur de tout votre cœur* (cette expression *de tout votre cœur* est remarquable par rapport à mon sujet, et il est encore remarquable que partout où il est fait mention de douleur, de conversion, de piété, le cœur n'y est jamais oublié), *si vous retournez au Seigneur de tout votre cœur*, dit donc Samuel aux Israélites, *ôtez du milieu de vous les dieux étrangers; tenez vos cœurs prêts à obéir au Seigneur; ne servez que lui seul, et il vous délivrera de la main des Philistins.* Les enfants d'Israël rejetèrent donc les fausses divinités qu'ils avaient adorées; ils puisèrent de l'eau qu'ils répandirent devant le Seigneur, comme pour lui rendre leurs hommages et lui marquer le désir qu'ils avaient de se purifier de leurs péchés (448). Dans cette vue ils jeûnèrent ce jour-là et dirent: *Nous avons péché contre le Seigneur.*

Voilà la disposition où le Seigneur voulait les Israélites, pour leur donner des marques publiques de sa protection. Avant elle et tandis qu'ils bornent leur piété à révérer l'arche, à s'appuyer de sa présence, à jeter de grands cris de joie lorsqu'elle arrive dans leur camp, ils sont livrés au glaive de l'ennemi. Avec elle et lorsqu'ils se convertissent de tout leur cœur, lorsque leur piété prend sa racine dans leur âme, lorsque cette racine porte ses rameaux à leurs mains, à leurs yeux, à leurs lèvres : à leurs mains, pour briser leurs idoles; à leurs yeux, pour pleurer leur idolâtrie; à leurs lèvres, pour en demander pardon; c'est alors, dis-je, qu'ils vainquent complétement leurs ennemis.

Ceux-ci instruits de leur assemblée générale à Maspha, sous Samuel, persuadés qu'on y traite de la guerre et qu'on y avise aux moyens d'en faire une seconde qui répare les pertes de la première, résolus de prévenir leurs desseins, ils lèvent aussitôt une armée, entrent en campagne, marchent droit à Maspha où ils croient surprendre la nation, mais les temps étaient changés, parce que les mœurs l'étaient. Fidèle à ses promesses comme à ses menaces, le Seigneur tonna avec un bruit épouvantable sur les Philistins; il les frappa de terreur, il les terrassa par la foudre, il les dissipa par la tempête; les Israélites les poursuivirent, et les taillèrent en pièces, jusqu'au lieu appelé, depuis, *la Pierre du secours*, parce que Samuel y érigea une pierre en actions de grâces et pour servir de monument, disant: *Le Seigneur est venu jusqu'ici à notre secours.* Les Philistins furent alors humiliés; ils n'osèrent plus venir sur les terres d'Israël, ils lui rendirent même les villes qu'ils avaient prises sur lui depuis Accaron jusqu'à Geth.

C'est ce qui arriva aux Israélites dès que leur piété, auparavant extérieure et apparente seulement, fut devenue intérieure et réelle; c'est, dans un sens spirituel, ce qui nous arrivera lorsque notre piété sera où elle doit être, non plus sur un visage modeste, dévot et mortifié, comme celle des hypocrites, non plus sur les lèvres comme celle des vains discoureurs, non plus dans l'esprit comme celle des savants, qui n'étudient la loi que pour la savoir et non pour l'accomplir; mais dans le cœur comme celle du juste, duquel il est dit: *Lex Dei ejus in corde ipsius.* (*Psal.* xxxvi, 31.) Que pourront sur nous, ô mon Dieu! les ennemis de notre salut, lorsque

(448) C'est la paraphrase du verset 6 du chapitre vii. Les interprètes l'expliquent différemment; les uns l'entendent des ruisseaux de larmes que les Israélites répandirent devant le Seigneur; les autres disent qu'on répandit véritablement de l'eau, comme un symbole de larmes qu'on aurait souhaité verser; et les autres qu'on la regardait comme une espèce de libation et de sacrifice. La loi ne défendait ni n'ordonnait des libations avec de l'eau.

Digitized by Google

nous nous attacherons à vous *de tout notre cœur*, lorsque nous vous mettrons dans nos intérêts par la pénitence? Faites-nous comprendre, Seigneur, par l'exemple des Israélites, que notre cœur demeurera dans une honteuse et déplorable servitude tant qu'il sera partagé entre vous et le monde, et que nous ne pourrons recouvrer la liberté qu'en renonçant à l'esprit du siècle, qu'en nous laissant conduire par celui d'une sincère piété. Puisse ce moment arriver bientôt! alors cet esprit amortira le feu de nos passions; il arrêtera nos vivacités et nos précipitations; il purifiera nos vues et nos intentions; il réglera nos humeurs; il redressera nos caprices; il fixera nos inconstances; il nous servira de guide et de conseil; il nous fera toujours résoudre, toujours agir avec maturité, avec sagesse, avec réflexion, mais surtout dans nos afflictions et dans tous les chagrins inséparables de la vie humaine, c'est ce même esprit qui sera notre ressource, notre lumière et notre force. C'est ainsi, ô mon Dieu, que se vérifiera cet oracle de votre Apôtre, que la piété est utile à tout, que les biens de la vie corporelle et spirituelle lui sont promis, que la gloire du siècle futur en est la récompense: *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (*I Tim.* IV, 8.)

Une seconde qualité essentielle à cette piété que l'Apôtre nous dit être utile à tout, est qu'elle soit surnaturelle dans son principe, dans ses voies et dans son motif. Dans son principe, qui doit être la grâce de Jésus-Christ; dans ses voies, qui doivent être les maximes, non des mystiques des derniers temps, mais celles de l'Evangile, expliquées et appliquées par un pasteur qui est toujours le premier directeur des consciences à l'égard de tous ses paroissiens; dans son motif, qui doit être la gloire de Dieu. Je vois un pauvre qui me demande l'aumône; je la lui donne par le mouvement d'une compassion purement naturelle; ma piété est purement naturelle, et non cette vraie piété qui est utile à tout. Je prie, je fréquente les églises par coutume, et parce que d'autres m'en donnent l'exemple, ma piété est une piété de coutume, et non cette vraie piété qui est utile à tout. Je fais de longues oraisons en public pour être aperçu des hommes, pour m'attirer leurs louanges, pour gagner leur confiance, pour obtenir leur protection; ma piété est une piété intéressée, et non cette piété qui est utile à tout. Je remplis exactement tous les devoirs de mon état, parce que la raison me dit de le faire; ma piété est une piété de raison, et non cette piété qui est utile à tout. Je remplis ces mêmes devoirs en vue de la gloire de Dieu; ma piété est alors une piété surnaturelle; elle est cette piété qui est utile à tout et dont Dieu se charge de devenir la récompense.

Intérieure, surnaturelle, la vraie piété est souveraine : elle est forte; elle est vive: l'âme qui en est remplie ne distingue plus ce qui est ordonné et ce qui est seulement de conseil; elle est seulement en peine que Dieu agrée les vœux de son cœur, et les saints mouvements qui la guident; elle imagine sans cesse de nouveaux moyens d'honorer son maître; elle observe ce qu'elle s'est prescrit pour célébrer ses grandeurs avec la même exactitude que si elle y avait l'engagement le plus inviolable; elle n'en fait jamais assez selon son gré; elle embrasse tout ce qui peut lui convenir dans son état, jusqu'aux plus petites choses; tout lui devient précieux et important, dès que c'est le bon plaisir du Seigneur, et que sa gloire y est intéressée.

D'où je conclus en quatrième lieu que la piété est aussi universelle, puisqu'elle pratique les préceptes sans négliger les conseils, puisqu'elle s'occupe des grandes choses sans omettre les petites. S'il en était autrement, mes frères, si votre piété ne s'étendait jusqu'aux choses qui ne sont que de simple conseil, quels témoignages donneriez-vous à Dieu d'une union spéciale et plus intime avec lui? Car de dire que vous seriez spécialement dévoués à Dieu, lorsque de vous-mêmes vous ne feriez rien pour Dieu, lorsque vous mesureriez vos pas, comme si vous craigniez d'aller au delà du précepte, lorsque vous passeriez mille occasions de marquer à Dieu votre amour, ne serait-ce pas renverser les idées de ce dévouement total à Dieu, en quoi consiste la vraie piété?

Intérieure, surnaturelle, souveraine, universelle, elle est toujours efficace. Ce que j'ai dit des qualités précédentes ne prouve-t-il pas assez l'existence de celle-ci? bornons-nous donc à dire qu'il en est de la piété comme du feu; que comme le feu communique sa flamme à tous les objets combustibles qui sont à sa proximité, de même la piété quand elle siége dans le cœur, elle passe de là à toutes les facultés de l'âme, à tous les sens du corps, à tous les objets qui sont son aliment. D'où il suit qu'une âme vraiment pieuse, ne borne pas sa piété à observer exactement tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, à fuir tous les vices, et à pratiquer toutes les vertus de son état; mais lorsque ces devoirs le lui permettent, elle assiste à la prière qui se fait en commun dans les maisons bien réglées; elle ne manque aucun jour à la Messe, si elle n'en est légitimement empêchée; elle suit le Saint-Sacrement, lorsqu'on le porte aux malades; elle entend l'éloge d'un saint lorsqu'on le fait dans quelque église, elle assiste au salut, lorsqu'elle le peut sans négliger ses occupations domestiques; elle s'oblige par vœu à faire ce que la loi lui prescrivait déjà pour avoir le mérite de le faire par religion. Laissons ce détail pour venir aux objections que les ennemis de la piété font directement contre ses pratiques extérieures, et contre elle-même indirectement, comme on attaque indirectement la racine d'un arbre quand on la dépouille de ses feuilles, et qu'on coupe ses branches.

Que nous disent-ils donc ces ennemis secrets de la piété même, quoiqu'ils ne se déchaînent que contre ses exercices? ils nous

Digitized by Google

disent à temps et à contre-temps que la véritable piété est toute dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard de la dévotion, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, sans une observation puérile de certains points dont les cloîtres plutôt que les apôtres ont introduit l'idée dans la religion. Ou si vous voulez (car il s'agit ici des personnes de l'un et l'autre sexe, comme des personnes de tous les états, comme des personnes soit de la malice la plus envenimée, soit de l'ignorance la plus grossière), combien de fois n'avons-nous pas entendu toutes ces femmes accuser, combien de fois, dis-je, n'avons-nous pas entendu ces mêmes personnes, accuser indistinctement toutes les pratiques extérieures de la piété comme inutiles, comme abusives et comme tenant de la simplicité?

N'outrons rien, mes frères, éloignons-nous également de deux extrêmes; avouons d'abord qu'en tout, c'est le cœur que Dieu regarde; que comme il n'y a ni humilité, ni contrition, ni amour, de même il n'y a ni sainteté, ni dévotion agréable à Dieu, si elle n'a son siége dans notre âme; avouons que nous ne sommes aux yeux du Seigneur que ce que nous sommes par nos affections; avouons que toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, avec nos haines, avec nos jalousies, avec nos attachements impurs, avec nos désirs ambitieux, est une dérision plutôt qu'une pratique de piété. Ce premier aveu fait de notre part aux ennemis de la piété, qu'ils répondent ensuite à nos questions.

Des pratiques établies 1° pour rendre gloire à Dieu à qui nous appartenons, et pour reconnaître devant tous les hommes que lui seul mérite nos adorations et nos hommages, sont-elles inutiles? Des pratiques établies 2° pour édifier nos frères, et pour les animer à la vertu par nos exemples sont-elles inutiles? Des pratiques établies 3° pour encourager les faibles et pour les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde, sont-elles inutiles? Des pratiques établies 4° pour réparer tellement nos scandales, que nous devenions une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort, sont-elles inutiles? Des pratiques établies 5° pour consoler les justes, et les porter par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine, sont-elles inutiles? Que dirai-je encore? Des pratiques établies 6° pour confondre les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre, sont-elles inutiles? Elles le sont si peu que c'est de chacune d'elles, que j'entends ce que saint Paul dit de la piété, qu'elle est utile à tout : *Pietas ad omnia utilis est.*

Oui, mes frères, chaque acte de piété qu'on fait, est utile à tout, et Dieu vous en sait gré; oui, il vous sait gré d'une pensée qui occupe votre esprit, d'un sentiment que forme votre cœur, d'un soupir que vous poussez vers le ciel, d'une parole que vous prononcez, d'un pas, d'un geste que vous faites. Oui, il vous sait gré d'une prière, d'une lecture, d'une confession, d'une communion, d'un jeûne, de la mortification la plus légère, de la plus mince aumône, de tout exercice de religion, de pénitence et de charité. Il vous sait gré et de quoi encore? du moindre effort qu'il vous en coûte ou pour soutenir une contradiction qui vous traverse, ou pour réprimer un mouvement que la passion excite, ou pour mortifier une inclination qui flatte les sens. Il vous sait gré, de quoi encore? de ce que vous faites par une nécessité indispensable, dès que vous y respectez les ordres divins, de ce que vous voudriez et que vous ne pouvez faire, de ce que vous faites faire par les autres, ne le pouvant par vous-mêmes. Dieu vous sait gré de tout ce que vous faites pour lui, il l'agrée, il en tient un compte exact; n'est-ce pas pour vous en assurer que l'Esprit-Saint vous a rapporté plus haut que les Israélites avaient puisé et répandu de l'eau en libation devant le Seigneur? qu'ils dirent à Samuel : Ne cessez pas de crier pour nous au Seigneur notre Dieu? et que Samuel offrit un agneau (449) tout entier (450) en holocauste au Seigneur? n'est-ce pas pour la même fin qu'il rapportera dans la suite l'histoire des petits sacrifices qu'ont faits les David, les Sunamite et tant d'autres.

Dieu compte donc très-exactement tout ce que vous faites pour lui, et il vous en récompensera dans ce siècle par sa grâce, et dans l'autre par sa gloire. Tout cela vous est marqué par ces paroles de l'Apôtre : La piété est utile à tout, car les biens de la vie présente et de la vie future lui sont promis : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* C'est ma réponse à ces ennemis, qui disent que ses exercices sont inutiles.

On peut en abuser, leur dirai-je encore, et trop souvent on en abuse; ils peuvent être, et quelquefois ils sont un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux des hommes; on a vu plus d'une personne qui assistait régulièrement aux offices de paroisse, fréquentait les sacrements, paraissait respecter les ministres du Seigneur, à qui cependant il aurait été dangereux de ressembler sur la probité et la bonne foi. Je conviens de la justesse de ces remarques, que justifie l'expérience: mais de quoi n'a-

(449) Le texte porte qu'*il tetait encore;* si on objecte aux interprètes que la loi défendait de le sacrifier alors, ils répondent que la loi ne parle que de chevreau, ou de l'agneau pascal, et non de ceux qui s'offraient en d'autres temps de l'année; il suffisait que ceux-ci eussent été huit jours.

(450) C'est un pléonasme, il n'y avait point d'holocauste, où la victime ne fût offerte entièrement.

Digitized by Google

buse-t-on pas? mais l'abus est-il le crime de la chose, et non de celui qui en abuse? mais ne peut-on pas, ne doit-on pas réformer l'abus, sans abolir la chose? exigerez-vous que la brebis quitte sa peau, parce que le loup s'en est quelquefois couvert?

Si la seule hypocrisie abusait des pratiques extérieures de la piété, dites-vous, on aurait pour elle quelque vénération, du moins on ne les traiterait pas avec autant de mépris; mais quel est le dévot, même de bonne foi, dont la dévotion ne soit comme un talisman de médisance, de vengeance, de sévérité, de singularité et de présomption? quel est le dévot qui ne se croie en droit de médire, sous prétexte de zèle? qui ne se croie la vengeance permise, sous prétexte de correction fraternelle? qui ne se dispense d'être doux envers les autres, parce qu'il est sévère envers lui-même? qui suive les voies communes de la piété, sans s'en faire une particulière qu'il sait être désapprouvée de son pasteur? qui ne présume de son mérite, et qui ne dise avec le pharisien: *Je ne suis pas comme le reste des hommes?* (*Luc.* XVIII, 11.)

Enfants du siècle! ne reconnaîtrez-vous jamais vos injustices? Hé! n'en est-ce pas une grande que vous soupçonniez les dévots de tous les vices dont vous étalez avec complaisance les prétendus excès? n'en est-ce pas une plus grande (en supposant la vérité de vos accusations) que vous les rendiez publiques? Quel tort ne font-elles pas à la religion? N'en est-ce pas encore une plus grande? n'est-ce pas une dureté criante, que pardonnant tout aux indévots, vous ne pardonniez rien à quiconque s'est hautement déclaré pour la dévotion? Cette déclaration lui a-t-elle ôté toutes les faiblesses? l'a-t'elle rendu impeccable? en a-t-elle fait un ange? Enfin n'en est-ce pas une très-grande, que vous chargiez la dévotion même de la honte, dont, selon vous, les dévots méritent d'être couverts? Les sacrements cessent-ils d'être salutaires, parce que plusieurs de ceux qui en approchent ne sont pas saints? La dévotion cesse-t-elle d'être louable, parce que ceux qui la professent ne sont pas tous dignes d'éloges? Si vous étiez moins prévenus contre elle, vous raconteriez ses effets, et vous diriez qu'elle diminue la violence des passions dans les uns, qu'elle relève les autres de leurs chutes, qu'elle applique les dévots à leurs devoirs particuliers; les serviteurs aux fonctions qui leur sont marquées; les chefs de famille au soin de leurs affaires domestiques; les juges à l'étude des lois; ainsi des autres états; d'où vient qu'il y a autant de dévotions diverses qu'il y a d'états divers, et d'obligations diverses attachées à ces états: voilà ce que vous diriez, si vous cessiez de vous prévenir contre la piété et ses pratiques.

Leur simplicité vous déplaît, dites-vous: à qui donc déplaît-elle? à vous-mêmes qui n'avez plus depuis longtemps la simplicité de la foi; à vous qui abondez dans votre sens; à vous qui vous érigez en juges des plus profonds mystères de Dieu; à vous qui vous infatuez des dévotions étrangères et nouvelles. Ces pratiques, ajoutez-vous, tiennent de la faiblesse, elles ne peuvent convenir qu'au peuple qui se conduit par les sens. Cependant on a vu s'assujettir à ces exercices mêmes que vous dédaignez si fort, des savants, des souverains, des empereurs. Cependant ni les uns ni les autres ne croyaient dégénérer, ni s'avilir en se joignant à la multitude pour les pratiquer assidument, dévotement, exemplairement. Cependant tout exercice de piété leur convenait, dès qu'il était selon le gré de Dieu. Pourquoi donc ce qui convenait à ces grands saints, ne vous convient-il pas? hélas! c'est que vous avez perdu l'intégrité de la foi, vous êtes déchus de sa simplicité.

Dans le nombre de ces pratiques il en est, j'en conviens, que la loi n'ordonne pas; mais ne vous doit-il pas suffire que Dieu veuille bien les recevoir comme une marque de votre hommage? la nature ne parle-t-elle pas assez haut? la reconnaissance ne se fait-elle pas assez entendre? la grandeur du Seigneur n'est-elle pas un titre assez solide, et sa bonté un principe assez puissant pour vous déterminer à les embrasser toutes? Hé quoi! faudra-t-il toujours vous montrer ce Dieu armé de tonnerre et le bras levé? faudra-t-il toujours qu'il vous entraîne par la crainte, sans que le cœur, en ce que vous faites, ait jamais rien de toute la part qu'il doit y avoir? Souffrez que je me livre à l'indignation que vous méritez ici; il vous va bien à vous, qui êtes dans des dispositions si peu pieuses, de décider de la piété de ceux qui l'exercent. S'il s'agissait de certains raffinements dans le plaisir le plus exquis; si l'on parlait des vaines modes du monde, ou des artifices qu'on met en œuvre pour corrompre un cœur innocent, pour supplanter un rival, pour enfler sa fortune, vous pourriez peut-être dire votre sentiment; mais quand il s'agit de dévotion, comment osez-vous en parler? par où la connaissez-vous? par la lecture des livres qui en traitent? vous ne lisez que ceux qui la critiquent. Par son sentiment? Je vais vous montrer que peut-être vous ne l'éprouvâtes jamais, en instruisant les dévots mêmes des marques auxquelles ils pourront reconnaître si leur dévotion est véritable, il y en a quatre principales.

Une première est un ardent désir de converser avec Dieu; d'entendre sa sainte parole; et de participer au sacrement de son amour. Une seconde est une joie pure et délicieuse qui dilate l'âme, et la remplit de consolations, surtout dans la contemplation des choses divines. Une troisième est un dégoût des plaisirs du monde et un souverain mépris de ses vanités. Une quatrième est une certaine facilité à accomplir les devoirs de la religion et de courir dans les voies du Seigneur. Heureux ceux qui gémissent de ne point reconnaître en eux ces marques de la vraie piété! mais bien plus heureux ceux qui les voient distinctement en eux! beaucoup plus heureux ceux qui les

Digitized by Google

conserveront jusqu'à la mort! ils obtiendront le prix attaché à la piété, cette vie éternelle que je vous souhaite. Au nom, etc.

INSTRUCTION V.

DIEU, ROI DE SON PEUPLE.

(*I Reg.* VIII-XII.)

Ecce tu senuisti, et filii tui non ambulant in viis tuis... da nobis regem.

Vous êtes devenu vieux, et vos enfants ne marchent point dans vos voies... établissez donc sur nous un roi. (*II Reg.* VIII, 5.)

Raisonnement téméraire de la part de ceux qui le font, injurieux à celui à qui il est proposé, singulièrement dangereux dans ses conséquences, et cependant très-commun : telles sont les qualifications dont je crois pouvoir flétrir celui que renferment les paroles de mon texte. Raisonnement *téméraire* de la part de ceux qui le font; ce sont les anciens d'Israël qui, sous prétexte des abus du gouvernement présent, en demandent la suppression d'eux-mêmes, sans avoir consulté le Seigneur, à qui seul il appartient de décider sur un point si important. Raisonnement *injurieux* à celui à qui ils le proposent; c'est à Samuel même, c'est-à-dire à leur supérieur légitime, au juge que Dieu leur a suscité, qui leur a rendu les plus grands services, et que les ingrats veulent réduire à la condition d'un simple particulier, sous prétexte de caducité. Raisonnement *dangereux* dans ses conséquences; quel corps ne doit craindre sa destruction, si, pour le détruire, il ne faut qu'y trouver des membres vicieux et corrompus? Ne s'en trouve-t-il pas de semblables dans tous les états, jusque dans l'ordre et même le premier ordre de l'Eglise?

Quelque téméraire, quelque injurieux, quelque dangereux que soit ce raisonnement, cependant il a toujours été très-commun et très-communément suivi dans la pratique. Pourquoi nous représente-t-on plus ordinairement les réformateurs armés de haches? c'est que la plupart veulent abattre l'arbre pour retrancher les branches gâtées : la plupart raisonnent comme les vieillards d'Israël, disant à Samuel : *Vous êtes devenu vieux; vos enfants ne marchent point dans vos voies; établissez donc sur nous un roi : « Ecce tu senuisti, et filii tui non ambulant in viis tuis; da nobis regem.»*

Ne suffisait-il donc pas à ces esprits inquiets d'avertir ce respectable père des vices de ses enfants, et du trafic honteux qu'ils faisaient de leurs fonctions de juges? Fallait-il, à leur premier coup aussi douloureux, en ajouter un second qui le fît mieux sentir? Ne cherchons point ici à excuser la conduite de ces vieillards; il n'est que trop évident qu'ils étaient des hommes indiscrets, ingrats, injustes, encore plus outrageux envers Dieu qu'envers Samuel; observons plutôt qu'obliger la multitude, c'est obliger des ingrats, et qu'on serait bien trompé dans son attente, si l'on en attendait quelque marque de reconnaissance; observons encore ce qui, au moins, adoucira la peine de ces bons pères qui ont de mauvais enfants; observons que Samuel était un grand saint, et que ses deux fils firent de très-mauvais enfants; preuve certaine que la piété n'est point héréditaire, que souvent les héritiers des grands ne le sont que de leur nom, et non de leur vertu; que se trouvant environnés de biens et couverts d'une gloire étrangère à leur naissance, ils se croient exempts d'en acquérir une personnelle, et agissent en conséquence; et puisque mon texte présente, avec cette idée, celle de *Dieu, roi du peuple hébreu*, comme la première et la principale, attachons-nous à cette dernière; faisons-la servir à la plus grande gloire de Dieu, et pour cela, montrons comment cet Etre suprême a régné sur l'ancien peuple. A quoi pouvons-nous nous appliquer plus utilement qu'à connaître celui que nous n'aimerons jamais assez, et que nous aimerons toujours à proportion que nous le connaîtrons?

Autrefois, mes frères, nous vous avons représenté le Seigneur comme tout-puissant, comme créateur du ciel et de la terre, comme conservateur de ce ciel et de cette terre, comme auteur de l'harmonie admirable qui subsiste entre l'un et l'autre, comme l'âme et le moteur de tout cet univers, etc., etc; mais qu'il s'en faut que nous vous en ayons dit tout ce qu'il y en a à dire! le fini peut-il atteindre l'infini? Aujourd'hui nous vous le représenterons comme le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs, ayant le ciel pour trône, la terre pour escabeau de ses pieds, les anges et les hommes pour sujets, exerçant un empire absolu, illimité, éternel; n'entreprenons pas tant; de cette multitude d'idées qui, toutes ensemble, nous embarrasseraient, choisissons les trois suivantes, comme étant plus à notre portée; depuis que nous expliquons l'histoire sainte, voyez comment le Seigneur en sa qualité de roi, a conduit son peuple, 1° sous les patriarches, 2° sous les juges, 3° sous les rois.

Depuis Adam jusqu'à Moïse, et pendant tout ce temps que nous appelons le temps des patriarches, et qui était l'âge d'or de la fable, Dieu seul était leur roi; lui seul gouvernait visiblement; il donna à Adam le précepte qu'il lui plut; il lui marqua sous quelle peine il l'obligeait à le pratiquer; il le bannit; il lui dénonça qu'il avait encouru la peine de mort; il se déclara visiblement en faveur du sacrifice d'Abel; il reprit Caïn de sa jalousie. Après que ce malheureux eut tué son frère, il l'appela en jugement; il l'interrogea, il le convainquit de son crime; il s'en réserva la vengeance; il s'attribua toutes les fonctions de la puissance publique. Il donna ensuite à Noé et à ses enfants, ces lois que nous connaissons sous le nom de préceptes Noachides; il leur défendit le sang et les meurtres; il leur ordonna de peupler la terre, etc. Il conduisit de même Abraham, Isaac et Jacob, à qui il fit connaître ses volontés particulières, en leur apparaissant le plus souvent sous la forme humaine. Que résultait-il d'un tel gouvernement

Digitized by Google

pour le bien des sujets? c'est ce qu'il est bon d'observer pour nous former une juste idée, soit des avantages qu'on peut attendre d'un gouvernement sage, soit des travaux dont il convient que l'homme soit occupé, soit du détachement dans lequel il doit vivre par rapport aux biens de ce monde.

Les patriarches étaient parfaitement libres; leur famille était un petit état dont le père était comme le roi. Car que manquait-il à Abraham de ce qui fait les souverains, sinon de vains titres et des cérémonies incommodes? Ne faisait-il pas la guerre et la paix quand il voulait? ne valait-il pas bien un de ces quatre rois qu'il défit avec ses troupes domestiques, et le secours de ses trois alliés? La plus grande différence entre ce roi et les autres, c'est que les autres s'enfermaient dans des villes, ou pour éviter la peine de leurs crimes, ou pour en commettre de nouveaux, au lieu qu'Abraham vivait à découvert comme ceux qui ne craignent rien, se faisant suivre de son état partout où il lui plaisait de camper.

Ses richesses et celles des autres patriarches consistaient principalement en bestiaux, en chèvres, en brebis, en chameaux, en ânes et en bœufs. C'était ce grand nombre de troupeaux qui leur faisait tant estimer les citernes et les puits, dans un pays qui n'a point d'autres rivières que le Jourdain, et où il ne pleut qu'au printemps et en automne. Ils changeaient de demeure suivant la commodité des pâturages; ils logeaient constamment sous des tentes, non qu'ils n'eussent pu bâtir, mais parce qu'ils préféraient cette manière de vivre, comme étant la plus parfaite, comme attachant moins à la terre, comme convenant à des hommes qui habitaient ce monde en qualité de voyageurs, et qui regardaient le ciel comme leur vraie patrie, car c'est sous cette grande idée que l'Apôtre nous les représente. Pourquoi? pour nous inviter, par leur exemple, à chercher cette cité dont Dieu est l'architecte et le fondateur, à la chercher uniquement et constamment.

La principale occupation de ces patriarches était le soin de leurs troupeaux; on le voit par toute leur histoire, et par la déclaration expresse que les enfants de Jacob en firent au roi d'Egypte. On peut juger du travail des hommes par celui des filles. Rébecca venait d'assez loin pour puiser de l'eau, et s'en chargeait les épaules: Rachel menait elle-même le troupeau de son père: leur noblesse ni leur beauté ne les rendaient pas plus délicates. La belle simplicité de ces temps! deux choses surtout me touchent et me frappent, lorsque je considère la manière dont Dieu conduisait alors son peuple; c'est sa bonté pour ce même peuple dont il prenait un soin si particulier; c'est l'oubli profond dans lequel il semblait laisser toutes les autres nations. O Dieu! que vos jugements sont profonds! que vous êtes riche en clémence envers les uns! que vous êtes redoutable dans vos jugements envers les autres! soit que vous exerciez votre miséricorde, soit que vous usiez de la sévérité de votre justice, que vous êtes grand dans le gouvernement de votre peuple et dans celui de tous les peuples! *Rex magnus super omnem terram.* (*Psal.* XCIV, 3.)

Infiniment supérieur à celui de toutes les autres nations, le gouvernement des Israélites fut théocratique sous les juges, comme il l'avait été sous les patriarches. Tous les droits qu'on attribue ordinairement aux princes, aux rois, aux empereurs, appartenaient à Dieu, il se conduisait non-seulement en Dieu, mais en roi et en prince du peuple d'Israël. Il lui donna sa loi quarante jours après sa sortie d'Egypte, au bruit de ses tonnerres. Il pourvut à ses besoins en faisant couler l'eau du rocher et en envoyant la manne du ciel. Durant tout le temps qu'il fut dans le désert, il était dans le tabernacle comme l'empereur dans le prétoire, environné de son armée. De dessus le propitiatoire comme de dessus son trône, il rendait ses oracles, il donnait seul l'ordre pour prendre et poser les armes; de là son nom de *Dieu des armées*. Pendant quarante ans les Hébreux ne changèrent point de camp, à moins que le souverain empereur n'en eût donné le signal. Ils fixaient et levaient leurs tentes à son commandement; ils faisaient la garde à sa volonté, dont Moïse était l'interprète. A la manière des souverains, Dieu avait créé dans sa république des tribuns, des centeniers, des cinquanteniers, des décurions; il s'était consacré les premiers-nés de chaque famille, pour obliger les Israélites à le reconnaître pour leur Seigneur souverain, et à se regarder comme ses sujets et ses vassaux; il leur avait imposé un demi-sicle par tête, sans distinction de pauvre et de riche, et on tirait de ce fond de quoi entretenir le tabernacle, acheter les victimes de chaque jour, celles des fêtes, et tout ce qui s'offrait au nom de tout le peuple, pour rendre hommage à la majesté de Dieu. Il était servi dans le lieu saint avec un appareil et une magnificence qui ne se vit jamais dans le palais d'aucun prince. Les dîmes qu'on y apportait et les victimes qu'on y offrait étaient destinées à l'entretien et à la nourriture des prêtres et des lévites qui y étaient comme ses serviteurs et ses soldats. Il s'était réservé les prémices des denrées en grain et en vin. Il s'était déclaré seul propriétaire de leurs terres. Il avait voulu qu'ils les tinssent de lui, comme fermiers, aux charges qu'il lui avait plu de leur imposer; c'est pour cela qu'ils ne pouvaient les aliéner à perpétuité. Enfin ils n'avaient pas même le pouvoir d'engager pour toujours leur liberté à d'autres qu'à lui, parce qu'ils étaient tous à lui depuis qu'il les avait rachetés de la servitude d'Egypte.

Chose admirable que le soin avec lequel la loi de Moïse, tout imparfaite qu'elle était, inculquait à l'homme l'obligation où il est de vivre dans une dépendance universelle de Dieu, de se contenir dans un parfait détachement des biens présents et d'aimer

Digitized by Google

ses frères. Un Israélite qui observait avec réflexion les ordonnances dont il s'agit dans l'*Exode* et au *Lévitique*, touchant les dîmes et les prémices, les ventes et les achats, les moissons et la manière de les faire, était à chaque instant averti de ses devoirs. Il se souvenait en offrant les dîmes et les prémices que tout étant à Dieu, il lui devait l'hommage et l'action de grâce pour tout, et qu'il n'avait aucun droit à l'usage des dons du Créateur qu'autant qu'il était fidèle à s'acquitter de ses devoirs de religion et de reconnaissance. La défense d'acheter des fonds à perpétuité, lui faisait entendre qu'il ne devait ni s'attacher à des biens qui ne faisaient que passer par ses mains, ni penser à accumuler, mais se contenter de faire valoir par son travail la portion des biens de Dieu qu'il tenait à ferme. La loi qui privait tous les sept ans le fermier de toute jouissance de sa terre, pour la céder au pauvre, à l'étranger, à la veuve et à l'orphelin; celle qui lui imposait une dîme tous les trois ans au profit des mêmes personnes, étaient une nouvelle preuve du domaine foncier que Dieu conservait sur tous les biens, et tendait à rendre respectables les pauvres que Dieu substituait en sa place, et à qui il transportait ses droits seigneuriaux. Combien se sentait-il porté à se confier en la providence de son Dieu, dont il faisait une épreuve sensible à chaque sixième année, par l'abondante récolte qui le dédommageait du repos où on laissait toutes les terres la septième année? combien la loi qui défendait qu'aucun Hébreu demeurât esclave à perpétuité, par cette raison qu'ils étaient tous, soit riches, soit pauvres, les esclaves de Dieu, combien, dis-je, cette loi lui faisait-elle estimer l'honneur qu'il avait de n'appartenir qu'à Dieu? de ne dépendre que de lui et de ne pouvoir s'affranchir d'une si noble et si heureuse servitude? Se trouve-t-il aujourd'hui beaucoup de Chrétiens dont la religion soit aussi pure, et les sentiments aussi élevés que ceux de cet Israélite dont nous parlons?

Cependant un tel homme n'est encore que l'ébauche d'un Chrétien. Les devoirs de celui-ci embrassent tous ceux de l'autre : la reconnaissance envers Dieu, le détachement des biens temporels, la fidélité à en faire part aux indigents, comme d'une dette dont il est chargé, la confiance en sa providence : mais ils ne se bornent pas là; ils s'étendent à d'autres biens, sans comparaison plus précieux, qu'il reçoit de la libéralité de Dieu. Les connaissances, les talents, les secours intérieurs et extérieurs, rien de tout cela n'est à lui; il n'en a que l'usage, et il en est comptable à Dieu, qui n'exige pas seulement qu'on lui en offre les prémices et la dîme, mais que tout soit consacré à son service et rapporté à sa gloire. Car le Chrétien n'est pas seulement à l'égard de Dieu fermier et locataire, il est esclave. Dieu à qui il appartient et de qui il dépend essentiellement comme sa créature, a acquis sur lui un nouveau titre de souveraineté, en le rachetant de l'esclavage du démon et du péché. Ainsi il ne peut disposer, ni des dons de Dieu, ni de soi-même, que selon la volonté de son maître. Il ne lui est plus permis de servir d'autre maître que celui qui l'a acheté. Il en sera pleinement convaincu, pour peu qu'il prenne l'esprit des lois des Hébreux concernant les dîmes, les prémices, l'année sabbatique, l'année jubilaire.

Un effet bien avantageux de la dernière de ces lois, était d'empêcher les Israélites de changer de place, ni de se ruiner, ni de s'enrichir. Elle le produisait en révoquant, tous les cinquante ans, toutes les aliénations, en défendant d'exiger les dettes, non-seulement cette quarante-neuvième année, mais toutes les sabbatiques, sur ce principe que ne recueillant rien ces années, il était juste d'avoir au moins une surséance. Or cette difficulté de se faire payer rendait les emprunts plus difficiles, et par conséquent diminuait les occasions de s'appauvrir qui était le but de la loi. D'ailleurs l'impossibilité de faire des acquisitions durables, retranchait l'ambition et l'inquiétude; chacun se bornait au partage de ses ancêtres, et s'affectionnait à le faire valoir sachant que jamais il ne sortait de sa famille, cet attachement était même un devoir de religion fondé sur la loi; de là la généreuse résistance de Naboth à Achab, lorsque ce prince voulut lui persuader de vendre l'héritage de ses pères. Aussi la loi dit qu'ils n'étaient que les usufruitiers de leurs terres. (*III Reg.* XXI, 1 *seqq.*)

Si parmi eux on avait vu subsister une puissance d'où fussent émanés des lois et des ordres absolus; une puissance qui eût écouté toutes les plaintes, qui eût réglé tous les différends, qui eût eu en main le glaive pour punir les crimes, et des récompenses pour honorer la vertu, qui enfin eût frappé les sens par la pompe et l'éclat de la souveraineté, tout le monde aurait cru que c'étaient des hommes qui gouvernaient en Israël, comme chez toutes les nations; mais l'état de ces Israélites qui vivaient sans chefs réglés, sans assemblées ordinaires, sans qu'une tribu eût liaison avec une autre, sans qu'il y eût au milieu d'eux une autorité souveraine chargée de l'administration de la justice, et appliquée à réprimer les désordres publics, cet état, dis-je, les faisait souvenir qu'ils étaient immédiatement sous la main et sous le sceptre du Tout-Puissant; il les avertissait de lever les yeux vers lui et de ne tenir qu'à lui.

Il est vrai que Dieu ne se montrait pas pour écouter, comme eût fait une puissance humaine, les cris des innocents opprimés, et les délivrer de leurs oppresseurs. Mais quoiqu'il ne le fît pas visiblement, et sur-le-champ, il le faisait infailliblement, et dans les temps marqués par sa suprême sagesse. C'est pour nous y rendre attentifs que dans toute l'histoire des juges, toutes les fois qu'Israël était opprimé par ses ennemis, nous avons vu que Dieu lui suscitait tel et tel libérateur, dans le temps que tout paraissait

Digitized by Google

désespéré Bien plus encore: afin que l'homme ne pût se méprendre sur le véritable auteur des victoires que remportaient ses libérateurs connus sous le nom de juges, Dieu choisissait, non les plus riches, non les plus distingués par leurs talents, non les plus accrédités de la nation, mais qui? deux femmes, Debbora et Jahel n'ont-elles pas délivré Israël des Chananéens? Gédéon à la tête de trois cents hommes armés de pots cassés, n'a-t-il pas mis en déroute l'armée innombrable des Madianites? Ce qu'ont fait Jephté, Samgar, Samson, nous a-t-il moins étonné? Si ces hommes eussent été victorieux par les voies ordinaires, on aurait arrêté les yeux sur eux; n'est-on pas forcé de les porter plus haut et jusque sur Dieu même, quand on voit la manière dont tout est arrivé sous ces mêmes hommes? Concluons donc une seconde fois, ce que nous avons déjà conclu une première, que Dieu gouvernait immédiatement son peuple sous les juges; qu'il manifestait sa royauté en exerçant son domaine par des lieutenants à qui il ne confiait jamais l'autorité souveraine.

C'est la conséquence que nous tirerons pour une troisième fois, lorsque de l'époque du gouvernement des juges, nous serons passés à celui des rois, à celui du premier des rois d'Israël, lorsque nous aurons considéré les effets de l'empire que le Seigneur exerça tant sur le cœur de ce premier prince que sur celui de ses sujets, lorsque nous aurons fait l'histoire de l'élection de celui-là et de la soumission de ceux-ci, nous conclurons ce que Dieu avait prévu, que les Israélites ingrats se lasseraient de l'avoir pour roi. Il l'avait prédit par Moïse, et la prédiction se vérifia sous Samuel; ce fut à ce dernier juge que les Israélites osèrent tenir ce langage insolent : *Etablissez sur nous un roi, comme en ont les autres nations, afin qu'il nous juge : « Constitue nobis regem, ut judicet nos, sicut et universæ habent gentes. »* Si cette demande était injurieuse à Samuel, elle l'était encore plus à Dieu qu'ils rejetaient en rejetant son ministère; elle était en outre singulièrement opposée aux intérêts de ceux qui la faisaient, et Samuel la combattit sous chacun de ses aspects, sous le dernier principalement : Voici, leur dit-il, quel sera le droit du roi qui vous gouvernera avec l'étendue qu'il prétendra pouvoir lui donner : *Il prendra vos enfants pour conduire ses chariots, pour labourer ses champs, pour recueillir ses blés, et pour lui faire des armes.... Il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes, et dans vos plants d'oliviers, et le donnera à ses serviteurs ; vous crierez alors contre le roi* qui abusera ainsi de son pouvoir, *et le Seigneur ne vous exaucera point, parce que c'est vous-mêmes qui l'aurez demandé ; « non exaudiet vos Dominus in die illa, quia petistis vobis regem. »*

C'était, ce semble, prendre les Israélites par leur faible, par leur caractère servile et mercenaire; mais pour cette fois une autre passion plus forte, la vanité, l'envie d'avoir des rois dont la pompe extérieure frappât leurs sens, l'emporta; ils continuèrent à presser Samuel de leur donner un roi, et (ce qu'ils regardèrent peut-être comme une grâce, quoiqu'il fût un vrai malheur) leur demande fut exaucée de Dieu même qui la condamnait tout en l'exauçant; d'où je conclus avec saint Augustin, qu'il ne faut donc pas souhaiter que Dieu nous exauce toujours, mais qu'il faut remettre à sa lumière et à sa bonté l'effet de nos demandes, comme étant persuadés qu'il nous connaît et nous aime plus que nous ne nous connaissons, et que nous ne nous aimons nous-mêmes. Ainsi voyons-nous dans l'Ecriture que les démons demandent à Jésus-Christ d'entrer dans les pourceaux, et il le leur permet, et que saint Paul demande au Fils de Dieu d'être délivré d'un ange de Satan, et qu'il n'obtient point ce qu'il demande; quel est ce mystère, demande ce saint? Le démon est exaucé et un si grand apôtre ne l'est pas. « *Diabolus exauditur, apostolus non exauditur.* Le dénoûment du mystère est facile à trouver : le démon est exaucé pour sa condamnation, saint Paul est refusé pour sa sanctification. Nous verrons dans la suite pour laquelle de ces fins les Israélites furent exaucés ; seulement nous remarquerons ici comme un fâcheux préjugé contre eux, que tous les juges furent des hommes saints et miraculeux, et que presque tous les rois furent des corrupteurs de la religion, et des exemples pernicieux d'impiété et d'apostasie. L'histoire du premier ne justifiera que trop cette réflexion; il est vrai que les commencements en sont beaux, mais que la fin y répond mal!

Ce premier roi fut Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, dont l'élection est rapportée avec ses circontances dans les chapitres neuvième, dixième et onzième du Ier *Livre des Rois* (451). Celle que je remarquerai plus particulièrement comme appartenant à mon sujet, sera celle qu'expriment ces paroles : *Dieu lui changea le cœur, et ayant rencontré une troupe de prophètes, l'esprit du Seigneur se saisit de lui, et il prophétisa au milieu d'eux* (452); d'où vient ce proverbe : *Saül est-il aussi devenu prophète* (452)? Qui de vous, mes frères! après avoir entendu ce

(451) Lisez le chap. IX du Ier *Livre des Rois*, vous verrez à quelle occasion il alla trouver Samuel, et comment il fut reçu du prophète. Lisez le chap. X du même livre, vous verrez comment il fut sacré à Ramatha, et élu à Maspha. Lisez le chap. XI de ce livre, et vous verre zcomment à la suite d'une grande victoire sur les Ammonites, il fut reconnu de tous les Israélites, à Galgala.

(452) Quelques-uns croient que Samuel avait établi des écoles de prophètes, et qu'on enseignait dans ces écoles ou la prophétie, ou l'explication des prophéties; d'autres prétendent que ces hommes étaient inspirés, et vivaient en commun comme des religieux; d'autres, que plusieurs, au moins, n'étaient inspirés que pour composer, ou chanter des cantiques. On remarque de ces écoles sur le Jourdain, à Najot, à Béthel, sur le Carmel.

(453) On peut donner plusieurs sens à ce pro-

Digitized by Google

récit, n'admirera le pouvoir que Dieu exerce, tant sur les esprits que sur les cœurs? Quelle vertu de l'onction sacrée! de cette onction qui fait de Saül une personne sacrée, en le tirant de la bassesse de son état! il ne l'a pas plutôt reçue qu'il possède les talents et les qualités propres à la royauté; il n'a plus de pensées; il ne conçoit plus de desseins qui ne tendent au bien public; il se dépouille de toutes les petites vues en quittant son état de particulier; une prudence qui lui découvre de loin les objets, le rend semblable aux prophètes; il est tout à coup élevé au-dessus de la royauté même; sa conduite le prouve.

Lorsqu'il entend ces paroles que lui adresse Samuel à sa première entrevue! *A qui sera tout ce qu'il y a de meilleur dans Israël, sinon à vous et à toute la maison de votre père* que Dieu a choisi pour le combler d'honneur? il répond humblement: *Ne suis-je pas de la tribu de Benjamin qui est la plus petite? ma famille n'est-elle pas la moindre des familles de cette tribu? pourquoi donc me parlez-vous de la sorte?* Quand Samuel procède à son élection par rendre public le secret de Dieu, il est frappé de crainte en considérant le fardeau de la royauté; la vue des obligations qu'elle impose, de n'être plus à soi, mais à tout un peuple; de s'occuper tellement du bien général, que le bien de chaque particulier en résulte; de s'associer des ministres éclairés, prudents, désintéressés, oubliant leur fortune pour procurer l'intérêt commun; de créer des officiers qui soient les pères de leurs troupes, des juges qui rendent à chacun ce qui lui est dû, sans acception de personnes, des financiers qui ne foulent pas la nation d'impôts; la vue confuse, dis-je, de ces devoirs vraiment redoutables, le fait trembler, et, au lieu de se trouver à l'assemblée pour y recevoir les hommages de ses nouveaux sujets, il court se cacher; il faut consulter le Seigneur pour le découvrir et employer la violence pour l'emmener au lieu de la diète générale, où il est félicité par Samuel d'abord, puis par tout le peuple qui jette ce cri, qui est devenu le cri de joie du Chrétien comme de l'Israélite, en présence de leur roi: *Vive le roi: «Vivat rex.»* La cérémonie que fait ensuite le prophete, est bien plus capable de redoubler la frayeur de Saül que de le calmer; car il prononce ensuite devant tout le peuple la loi renfermant les devoirs réciproques des rois et des sujets; il l'écrit dans un livre; il la met en dépôt dans le tabernacle devant le Seigneur. Or, que signifie ceci, sinon que Dieu sera témoin de leur conduite respective et qu'il les jugera sur cette loi? Cette idée est-elle bien propre à rassurer Saül?

Elevé au-dessus de la royauté par son humilité, il fut aussi élevé au-dessus de lui-même et de ses passions par sa sagesse et sa modestie; il le fit voir dans deux occasions qui se suivent de près. Le jour même de son élection quelques méchants ne lui ayant témoigné que du mépris, il ne fit pas semblant d'entendre leurs paroles. N'est-ce pas ce que la prudence exigeait de lui? la vengeance conviendrait-elle avant que l'autorité ne fût bien affermie? ne grossirait-elle pas le parti des rebelles? Environ un mois après il réitéra, par religion, le sacrifice qu'une saine politique avait pu lui faire faire une première fois.

Les Ammonites étaient venus assiéger Jabès de Galaad, les habitants de cette ville à qui les ennemis n'avaient accordé la vie qu'à condition qu'on leur arracherait l'œil droit, avaient envoyé des courriers dans tout Israël pour en obtenir du secours; ces courriers étant venus à Gabaa lorsque Saül retournait de la campagne suivant ses bœufs (454), l'Esprit du Seigneur se saisit de lui; il entra dans une sainte colère; il prit ses bœufs, les coupa en morceaux et les envoya dans toutes les terres d'Israël, disant: *C'est ainsi qu'on traitera les bœufs de tous ceux qui ne se mettront point en campagne pour suivre Saül et Samuel.* A ce signal chacun accourt, il se forme une armée de trois cent trente mille hommes à la tête de laquelle Saül marche vers l'ennemi, il l'attaque au point du jour, et ne cesse de le tailler jusqu'à ce que le soleil soit dans sa force.

C'est à la suite de cette grande victoire que Saül pardonne de nouveau aux enfants de Bélial qui l'avaient méprisé: *Non*, dit-il à ceux qui demandaient leur mort, *on ne fera mourir personne en ce jour, parce que c'est le jour où le Seigneur a sauvé Israël.* Etait-il moins grand, lorsqu'il se vainquait ainsi lui-même que lorsqu'il vainquait les ennemis de l'Etat? cherchons le principe de cette force; ces paroles nous l'indiqueront: *Dieu lui changea le cœur et lui en donna un autre: «Immutavit ei Deus cor aliud.»* Mon Dieu, changez de même les nôtres, substituez à nos cœurs de pierre, des cœurs de chair, flexibles à toutes vos volontés, et puisqu'une de vos lois porte que toute âme soit soumise aux puissances, donnez-nous de l'accomplir avec fidélité.

Ce qui me fait naître ici la pensée de cette prière, c'est ce que je lis au chapitre dixième du premier livre des Rois, que Saül s'en retourna à Gabaa accompagné d'une partie de l'armée, composée de ceux dont Dieu avait touché le cœur pour les rendre soumis au roi qu'il venait de leur donner; ce sont ces mots: *Quorum tetigerat Deus corda.* En effet quelle autre puissance qu'une puissance infinie peut réunir sous l'obéissance d'un seul tant de milliers d'hommes, d'humeur et de caractère tout différents? la plupart

verbe: par exemple, lorsqu'un homme veut se mêler d'une chose qu'il n'entend pas, ou qu'il recherche un emploi qui ne lui convient pas, ou que tout d'un coup il se trouve élevé en dignité et en honneur, ou enfin qu'il est rempli d'une connaissance surnaturelle.

(454) Sur ce qui est dit, que Saül, sacré roi, *suivait ses bœufs*, lorsqu'il apprit le siége de Jabès, un pasteur, à la campagne, peut faire une utile réflexion sur les occupations des anciens élevés aux plus hauts rangs. Fleury traite ce point dans son livre *Des mœurs des Israélites*, au mot *Leurs occupations*.

Digitized by Google

dominés par des inclinations injustes, remués par de puissants intérêts, ne respirant que l'indépendance, et naturellement ennemis de toute autorité qui met leurs passions à la gêne? Quelle habileté? quelle expérience? quelle puissance humaine opposerait des digues assez fortes à ce torrent impétueux, si une main invisible n'en modérait la violence en agissant sur les esprits et sur les cœurs? en les invitant à cette subordination qui forme entre toutes les parties d'un Etat, ce concert d'où résulte l'Etat même et ses forces?

C'est donc dans la main de Dieu, comme le dit le Sage (*Prov.* XXI, 1), que sont les cœurs des souverains et de leurs sujets; c'est par lui que les rois règnent, par lui que les législateurs ordonnent ce qui est juste, par lui que les princes commandent, et que les potentats rendent la justice (*Prov.* VIII, 15, 16); c'est donc à lui qu'ils doivent rendre grâces de l'obéissance de leurs sujets, à l'exemple de David, disant : *Béni soit le Seigneur mon Dieu, mon asile et mon protecteur qui m'assujettit mon peuple : « Benedictus Dominus Deus qui subdit populum meum sub me. »* (*Psal.* CXLIII, 1, 2.) Quand j'observe le mouvement qui se fait dans tout un royaume, au seul commandement du roi; quand je vois qu'il ne fait que remuer les lèvres, et que tout s'est remue dans l'Etat, je puis bien dire d'abord avec saint Augustin, (*in Psal.* CXLVIII) : C'est l'image de Dieu qui fait tout par sa parole; mais je dois ajouter ensuite : C'est Dieu lui-même qui donne le mouvement à ces milliers d'hommes qui courent à l'ordre d'un seul qui les appelle; c'est donc lui seul qui est puissant, qui est sage, qui est grand dans le gouvernement de son peuple. A lui seul donc la gloire, l'honneur et l'empire dans les siècles des siècles: *Gloria (ipsi), honor et imperium in sæcula sæculorum. Amen.*

C'est, mes frères, par ces expressions du zèle apostolique que je terminerai mon discours quant à la partie dogmatique; je ferai et je vous inviterai à faire avec moi ces actes d'adoration si familiers à David : *Vous êtes le Dieu grand, le roi excellent en grandeur sur tous les dieux* (*Psal.* XCIV, 3); *vous êtes mon roi; c'est vous qui sauvez Jacob; c'est en vous que nous vainquons nos ennemis; c'est en votre nom que nous méprisons ceux qui s'élèvent contre nous : « Tu es ipse rex meus qui mandas salutes Jacob,* » etc. (*Psal.* XLIII, 5, 6.) *Je vous exalterai, mon Dieu, mon roi! je bénirai votre nom dans les siècles: « Exaltabo te, Deus meus rex* (*Psal.* CXLIV, 1); » et afin qu'il en soit ainsi, je vous prierai de régner seul sur moi et sur ma volonté. C'est, mes frères, le premier acte à la pratique duquel je vous invite à la suite de mon discours sur la royauté du Seigneur.

Vous congédierai-je sans vous avoir aussi proposé quelques leçons morales? En voici trois que l'Histoire sainte nous présente. La première est une leçon de sagesse divine pour les prudents du siècle. Que signifie la proposition de Naas aux habitants de Jabès, de leur laisser l'œil gauche, à condition qu'ils seront privés de l'œil droit? Saint Grégoire voit dans cette proposition une figure de ce qui distingue les enfants du siècle des enfants de lumière; les premiers n'usent que leur œil gauche, c'est-à-dire, qu'ils n'ont d'esprit, d'intelligence, de talents que pour les affaires de ce monde, au lieu que les derniers usent surtout de l'œil droit; ils contemplent surtout les biens célestes, et n'estiment rien que par rapport à eux : *Dexter oculus noster est intuitus æternæ charitatis : sinister vero oculus, est concupiscentia carnalis.* L'expérience ne justifie-t-elle pas pleinement la réflexion du saint pontife? Qui entend mieux les affaires du monde que les mondains mêmes? et les enfants de Dieu, au contraire, qu'y entendent-ils?

La seconde réflexion morale est une leçon d'économie du temps, pour les pasteurs et leurs ouailles; elle est fondée sur cette réponse des filles de Ramatha à Saül qui leur demandait des nouvelles de Samuel : *Le voilà devant vous; allez vite le trouver, car il est venu aujourd'hui dans la ville : « Festina nunc, hodie venit in civitatem. »* — « Ceci, » dit saint Grégoire, « est d'une grande instruction pour un ministre de Jésus-Christ, car il doit rarement paraître en public, et demeurer d'ordinaire dans le secret de sa retraite, afin que les hommes le révèrent, d'autant plus qu'ils le voient moins : ces filles disent à Saül : *Hâtez-vous*, comme si elles lui disaient : Si vous laissez passer le temps où on peut le voir, vous ne le pourrez plus quand il se sera retiré. Nous devons, » ajoute le saint Pape, « observer cette règle exactement; » nous devons avoir certaines heureuses destinées aux fonctions de notre ministère, après lesquelles nous soyons occupés des exercices paisibles de la retraite. Nous devons être tellement fermes à en garder les heures, que personne ne puisse alors nous voir. Voilà pour moi : voici pour vous, mes frères. C'est pourquoi, continue le même saint, on doit révérer le temps et les lieux de la retraite des pasteurs, bien loin de les troubler dans ces heures de repos; c'est ce que je vous prie de remarquer, afin que, hors les cas urgents, vous ne vous priviez plus des moments que vous savez être consacrés au recueillement et à la solitude, c'est ma seconde réflexion.

La troisième (455) est une leçon pour les

(455) On pourrait dire : Une troisième est une leçon de vigilance pour les commençants. Ce qui arrive aux Israélites de Jabès de la part de Naas, roi des Ammonites, dès que Saül est élu, leur apprend ce qui leur arrivera de la part du roi des orgueilleux; parce que, dès qu'ils se seront déclarés pour le Seigneur, le démon leur fera une guerre plus vive que quand ils vivaient sans roi, sans loi et sans foi; il doivent la craindre et prendre pour eux cet avis de saint Pierre : *Soyez sobres, et veillez.* (*I Petr.* V, 8.)

Digitized by Google

pasteurs à l'heure de la mort. Qu'il est consolant pour eux de pouvoir dire à cette heure, ce que disait Samuel abdiquant la souveraine judicature, si justement indigné contre les ingrats Israélites qui l'avaient obligé de se retirer, après en avoir reçu les plus grands services! Expliquez-vous librement, leur dit-il, sur la manière dont j'ai rempli mon ministère; parlez, formez vos plaintes si vous en avez à faire de moi, devant le Seigneur et son Christ. Ai-je calomnié quelqu'un? ai-je opprimé quelqu'un? ai-je reçu des présents de quelqu'un?... J'ai donc pour témoin de mon intégrité le Seigneur et son Christ. Pourquoi donc m'avez-vous rejeté en demandant un roi qui prît ma place?... A Dieu ne plaise cependant que je commette jamais ce péché, que je cesse de prier pour vous, et de vous montrer la voie droite qui conduit au salut: *Absit autem a me hoc peccatum, ut cessem orare pro vobis!* etc. Mon attachement inviolable pour vous, mes frères, me persuade bien que je serai avec vous jusqu'à la mort; mais pourrais-je vous en donner à ce moment une dernière marque, en vous parlant comme Samuel à son peuple? La prudence ne veut-elle pas que j'anticipe et que je fasse ici, à cet instant, ce que je serai peut-être hors d'état de faire alors? Dites-le-moi donc, vous dont les dispositions secrètes sont à mon égard, les mêmes que celles des ingrats Israélites à l'égard de Samuel, vous que ma retraite et peut-être ma mort affligerait peu, vous dont les sentiments sont si différents de ceux du plus grand nombre pour moi, d'où vous vient cette aliénation de ma personne? me suis-je enrichi à vos dépens; vous ai-je fait jamais aucun tort? me suis-je jamais montré votre ennemi? n'ai-je pas constamment pris part à vos biens et à vos maux temporels et spirituels? j'ai travaillé quelquefois contre votre gré, il est vrai, à vous préserver de ceux-là, et à vous procurer ceux-ci: était-ce donc là vous haïr? parlez hardiment devant le Seigneur et son Christ; quelle faute réelle avez-vous à me reprocher, sinon de ne pouvoir tolérer, ni vos vices, ni votre lenteur dans le service de Dieu? Le Seigneur et son Christ en sont donc témoins, que vous n'avez aucun reproche même apparent à me faire, et que si vous m'en avez fait dans le secret de vos cœurs, ils ont leur principe dans votre conduite, et non dans la mienne? Cesserai-je donc pour me venger de vous, de prier pour vous? à Dieu ne plaise que je commette ce péché envers le Seigneur! *Absit autem a me hoc peccatum in Dominum!* comme il m'ordonne d'être médiateur entre lui et vous, je le serai pendant toute ma vie, et même, je l'espère, après ma mort, dans le séjour de la gloire, où je souhaite vous voir tous réunis par la grâce de Jésus-Christ. *Amen.*

INSTRUCTION VI.

DANGERS DES CONDITIONS SUPÉRIEURES.

(*I Reg.* XIII-XV.)

Filius unius anni erat Saül, cum regnare cœpisset: duobus autem annis regnavit super Israel.

Saül était doux, simple, innocent comme un enfant d'un an (456) *lorsqu'il commença de régner, il régna deux ans sur Israël dans cette heureuse disposition.* (*I Reg.* XIII, 1.)

Comparons, mes frères, ce bel éloge que l'écrivain sacré fait de Saül commençant à régner, avec ce qu'il dit de ce prince, dès la troisième année de son empire jusqu'à la dernière; c'est le moyen de nous bien convaincre de ces importantes vérités, que le tout ne consiste pas à bien commencer, mais à bien finir; que les commencements peuvent être très-heureux, et la fin très-malheureuse; que ce n'est point assez d'être appelé à un état, mais qu'il faut répondre à sa vocation sans se lasser; que celui qui est debout, doit bien prendre garde de tomber; que nous devons tous opérer notre salut, comme le veut l'Apôtre, avec crainte et avec tremblement: Saül n'avait-il pas été appelé de Dieu même à la suprême autorité? n'avait-il pas reçu l'onction sacrée de Samuel? n'avait-il pas été désigné par le sort, qui successivement était tombé sur sa tribu, sur sa famille, et enfin sur sa personne? Nous avons ouï le prophète le louer publiquement pour lui gagner la confiance du peuple; nous l'avons entendu lui-même confesser la bassesse de son origine; nous l'avons vu fuir la royauté dont il se croyait indigne et incapable, après même que le Seigneur avait changé son esprit et son cœur. Ce qui ne me touche pas moins que tout cela, c'est que les Pères ont proposé ses dispositions comme un modèle de celles avec lesquelles on doit entrer dans l'état lévitique; c'est qu'il figurait ces saints ecclésiastiques dont parle l'histoire de l'Eglise, qui ont aujourd'hui si peu d'imitateurs, qui se cachaient lorsqu'ils appréhendaient que le peuple ne les demandât pour pasteurs. Si nous n'en étions prévenus, ne croirions-nous pas que de si beaux commencements seront couronnés par une fin encore plus belle?

Ne portons pas encore nos regards jusque-là; qu'était-il déjà devenu à la troisième année de son règne? Saint Grégoire, dont j'adopte volontiers le commentaire, l'a aperçu dans mon texte: Pourquoi y est il dit que Saül régna *deux ans* sur Israël? c'est que ce qu'il fit dans la suite, il le fit dans l'état du péché, et les années qui se passent dans cet état, ne se comptent point. D'où vient que nous ne devons nous féliciter d'avoir vécu, que le temps que nous avons vécu dans l'innocence et l'humilité. Il fut donc un pécheur et un grand pécheur pendant trente-huit ans, puisque son règne fut de quarante. Si un changement si subit, si funeste, a de quoi nous étonner, n'a-t-il pas

(456) C'est ainsi que la plupart des interprètes expliquent un texte dont l'obscurité les arrête tous. Quelques-uns conjecturent que c'est par une faute du copiste qu'on lit: *unius anni*, au lieu de *triginta annorum*.

Digitized by Google

aussi de quoi nous faire trembler? S'il n'était que de boue dans son origine, sommes-nous de quelque métal précieux dans la nôtre? ne suffit-il pas d'être homme comme lui, pour être sujet au même changement que lui? J'avouerai cependant une chose ici, c'est que ce même homme qui, peut-être, se serait sauvé dans son premier état, se perdit dans un second plus relevé, et par cela même qu'il était beaucoup plus relevé. En voici la raison générale : c'est que les conditions supérieures sont très-dangereuses pour le salut; c'est qu'il est très-ordinaire d'y faire beaucoup de chutes; c'est qu'il est très-rare de s'en relever. C'est le sujet et la distribution de cet entretien.

PREMIER POINT.

Lorsque autrefois Jérémie reçut ordre de parcourir la ville et les places de Jérusalem, pour y trouver au moins un homme juste; J'irai, dit-il en lui même, chez les premiers de mon peuple, car comme ils connaissent la loi du Seigneur, peut-être aussi trouverai-je qu'ils l'observent; mais il fut bientôt détrompé, et après une exacte recherche, il fut pleinement convaincu de ce que je dis, qu'il est ordinaire de faire beaucoup de fautes dans un état supérieur; que les chefs, plus que les subalternes, sont ennemis de tout joug, en rompant les liens du Seigneur: *Hi simul confregerunt jugum, ruperunt vincula.* (*Jerem.* v, 5.) De leur part, c'est d'abord une timidité injurieuse à la Providence; c'est ensuite un secret amour-propre qui entreprend de mêler l'œuvre de l'homme avec l'œuvre de Dieu; c'est enfin un orgueil manifeste qui ose restreindre les ordres du Seigneur et n'en exécuter que ce qu'il lui plaît. C'est la marche ordinaire des passions des personnes d'un état supérieur.

1° L'Ecriture sainte nous les représente la plupart comme craignant la disgrâce de ceux qu'ils ont au-dessus de leur tête; comme se défiant de leurs égaux, comme inquiets de la fidélité et de l'attachement de leurs inférieurs, comme timides dans leurs pensées, tandis que les personnes d'une condition basse et obscure vivent tranquillement près de leurs foyers, mettant une pleine confiance dans la divine Providence. Ce tableau est-il surchargé? n'offre-t-il pas à nos yeux une vérité constante de tous les temps? Retournons ici à celui de Saül, et parlons de ce roi.

La prémière chose que l'Ecriture reprend en ce prince, est une timidité qui nous paraîtrait excusable, si Dieu ne la condamnait; car en quoi consistait-elle? Samuel lui avait dit (457) de l'attendre sept jours avant de sacrifier au Seigneur; il l'a en effet attendu jusque bien avant dans le septième jour, sans que ce prophète ait paru. Cependant tous ses gens l'abandonnent; il est sur le point de se trouver seul; les ennemis qui le pressent, peuvent à chaque instant venir l'attaquer. La tentation peut-elle être plus forte? que fera-t-il dans une conjoncture si embarrassante; donnera-t-il la bataille sans avoir apaisé par des sacrifices, le Dieu dont il attend la victoire? dans un besoin si urgent, ne peut-il pas prendre conseil des circonstances? ne doit-il pas compter pour rien quelques moments qui restent jusqu'au temps prescrit par le *voyant?* c'est peut-être ce que nous dirions tous après avoir consulté cette sagesse que saint Jacques appelle *animale et terrestre.* (*Jac.* III, 15.)

Mais apprenons ici à former nos jugements sur cette autre qu'il appelle céleste. Apprenez, âmes présomptueuses, à renoncer à la confiance que vous mettez en vos lumières, pour n'en avoir qu'en Dieu. Vous avez fait une folie, dit la Sagesse céleste parlant à Saül par la bouche de Samuel, en désobéissant au commandement du Seigneur votre Dieu; ce commandement n'était-il pas clair? ne fallait-il pas obéir à la lettre? vous craigniez l'ennemi; vous craigniez de rester seul sur le champ de bataille, pour lui résister et le vaincre! votre crainte était-elle pardonnable? ne devait-elle pas faire place à une pleine confiance de votre part dans le secours de Dieu? avec ce secours, sans celui des hommes, ne pouviez-vous pas mettre en fuite les Philistins? Ce sens est tellement celui du texte sacré, que Dieu, pour en convaincre Saül, opère aussitôt le miracle qu'il exprime, par le bras de Jonathas son fils.

Par un mouvement de générosité tout extraordinaire, ce jeune prince conçut l'un des plus hardis desseins que l'on saurait s'imaginer. Il prit seulement son écuyer, et après avoir tiré parole de lui de ne le point abandonner, il résolut d'entrer secrètement dans le camp des ennemis, pour y causer quelque désordre. Ce camp était très-difficile à aborder, parce qu'il était environné de rochers qui lui servaient comme de remparts: Jonathas n'oublia rien pour rassurer son écuyer, surtout il lui inculqua bien cette vérité, qu'*il est également aisé à Dieu de donner la victoire avec un grand ou avec un petit nombre.* Nous trouvons, dit saint Grégoire, dans la disposition de l'écuyer, celle dans laquelle les ouailles devraient toujours être à l'égard de leurs pasteurs; car il ne dit pas à Jonathas : *Faites ceci, mais ne faites pas cela, ou ne le faites pas de cette manière*, il ne dit pas, *J'irai ici, mais je n'irai pas là;* sa réponse fut celle-ci, qui ne marque aucune restriction : *Faites tout ce qu'il vous plaira: allez où vous voudrez, et je vous suivrai partout.* Disciples flottants et incertains! vous qui nous dites quelquefois, *Je crois ceci, mais je ne crois pas cela: je ferai ceci, mais je ne ferai pas cela :* ne vous devais-je pas cette observation de saint Grégoire? Quand, hélas! vous entendrons-nous dire comme l'écuyer de Jonathas : *Perge quo cupis, et ero tecum ubicunque volueris :* c'est, dit le

(457) Nous ne savons quand; il n'est pas probable qu'il faille rapporter cet ordre à celui qui se lit au chap. x, verset 7, puisqu'il s'était écoulé trois ans depuis.

Digitized by Google

saint Pape, la disposition où doit être tout pénitent à l'égard de son directeur, tout disciple à l'égard de son maître, tout inférieur à l'égard de son supérieur.

Le même esprit qui avait inspiré à Jonathas le dessein hardi de pénétrer dans le camp des ennemis, lui inspira aussi de dire à son écuyer ces paroles que nous pouvons aussi regarder comme une prière à Dieu pour connaître les moyens d'exécuter son dessein : *Si lorsque les ennemis nous découvriront, ils nous disent de monter, ce sera un signe que notre dessein réussira; mais s'ils ne nous disent rien, nous nous en retournerons.* Ils approchèrent donc du camp, au point du jour, et les Philistins les voyant venir, dirent: *Voici les Israélites qui sortent de leurs cavernes;* ils crièrent ensuite à Jonathas et à son écuyer : *Venez pour recevoir la punition de votre témérité.* A ces mots que Jonathas prit pour un heureux présage, il s'en alla par un autre endroit si peu accessible, que l'on n'y faisait point de garde; il monta donc, et son écuyer après lui, avec une peine incroyable; ils trouvèrent les ennemis endormis, en tuèrent vingt, et personne ne pouvant s'imaginer que deux hommes seulement eussent fait une action si hardie, tout le camp fut rempli d'un si grand effroi, que les uns jetaient leurs armes pour se sauver, les autres s'entretuaient, se prenant pour ennemis, et les autres se pressaient et se poussaient de telle sorte dans leur fuite, qu'ils tombaient du haut des rochers. Du camp des Israélites on entendit le bruit de ce désordre, et Saül, ayant conjecturé ce qui s'était passé, à l'absence de Jonathas, se hâta d'aller poursuivre les Philistins, et sûrement il y aurait réussi, s'il eût évité un second écueil que je dois faire connaître aux personnes d'une condition supérieure, pour les en préserver. Le voici, mes frères.

L'homme orgueilleux ne peut se résoudre à donner tout à Dieu; il veut se glorifier par quelque endroit, et il s'empresse toujours de mêler quelque chose du sien dans les ouvrages du Tout-Puissant. Le Seigneur venait de sauver Israël par la main de Jonathas; il n'y avait qu'à le bénir d'une victoire si inespérée, le prier d'achever son œuvre et en recueillir le fruit avec reconnaissance, par la poursuite des ennemis; mais aussitôt que Saül aperçoit la déroute, comme si, pour la rendre complète, il était besoin d'y faire intervenir sa prudence et sa valeur, il prend sur lui toute l'affaire. Aussi présomptueux dans ce moment de prospérité, qu'il avait été lâche et timide dans les moments d'adversité, guidé par un secret amour-propre qui voulait s'arroger l'honneur d'une victoire déjà commencée : *Maudit soit,* dit-il avec autant de précipitation que d'indiscrétion, *maudit soit celui qui mangera avant le soir, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis.* Que de suites fâcheuses entraîna après lui ce serment !

Il s'ensuivit 1° que l'armée, épuisée de fatigues, et n'osant prendre de nourriture, ne put poursuivre l'ennemi jusqu'à une pleine et entière victoire. Il s'ensuivit 2° que la nuit ayant mis fin au combat, les victorieux, pressés par la faim, tuèrent quantité de bétail et mangèrent la chair avec le sang, contre la défense expresse de la Loi. Il s'ensuivit 3° deux autres serments aussi téméraires que le premier : Saül, ayant consulté le Seigneur, pour savoir s'il poursuivrait l'ennemi, n'ayant pas eu de réponse, et conjecturant de ce silence que le Seigneur était irrité, jura que le coupable mourrait, quand ce serait Jonathas; puis le sort étant jeté pour découvrir le prévaricateur, et étant tombé sur Jonathas, Saül jura de nouveau qu'il mourrait. Avait-il donc le pouvoir de le faire mourir? Jonathas n'était-il pas innocent? n'avait-il pas invinciblement ignoré la défense de son père, de rien manger avant la défaite des Philistins? Ce digne fils ne se plaignit cependant point de l'injustice de l'arrêt prononcé contre lui; seulement il dit ces paroles que les saints Pères ont remarquées, et d'où ils ont conclu qu'il est dangereux de goûter, pour peu que ce soit, le miel, c'est-à-dire le plaisir du monde: *J'ai pris un peu de miel au bout d'une baguette que je tenais à la main; j'en ai goûté, et je meurs pour cela: « Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior. »*

Il y a donc un temps, dit saint Ambroise, où le miel de la volupté plaît; mais hélas! il y en a un autre où il déplaît souverainement, et où il arrache ce triste regret : J'ai goûté un peu de miel, et voilà que pour un plaisir d'un moment, je vais souffrir la peine d'une mort éternelle : *Gustans*, etc. Non-seulement le peuple fut touché d'un aveu si sincère joint à la générosité extraordinaire de Jonathas, mais, par un serment contraire à celui du roi, il jura qu'un guerrier à qui il était redevable de la victoire ne mourrait point, et il l'arracha des mains d'un père qui allait ajouter le parricide à son serment téméraire. Une autre faute que je vais raconter y mit le comble, et fut comme le sceau de sa réprobation; mais pour nous en former une juste idée, il faut, avec Samuel, reprendre les choses de plus haut.

Les Amalécites avaient attaqué les Israélites au sortir de l'Egypte, de la manière que nous avons vue en parlant de Josué combattant dans la plaine, et de Moïse priant sur la montagne; ils avaient de plus fait mourir cruellement, et sans aucune crainte de Dieu, ceux d'entre les Hébreux que leur extrême lassitude avait fait demeurer derrière. Dieu, irrité de cette cruauté, prononça dès lors l'arrêt de leur destruction : *Ecrivez ceci dans un livre*, dit-il à Moïse, *pour en conserver la mémoire, et faites savoir à Josué que j'exterminerai le nom d'Amalec de dessous le ciel.* (*Exod.* XVII, 14.) Quarante ans après, il réitéra cet ordre d'une manière plus précise, par la bouche de Moïse : *Souvenez-vous*, dit-il alors aux Israélites, *de ce qu'Amalec vous fit en chemin, quand vous fûtes sortis d'Egypte... Lors donc que le Seigneur votre Dieu vous aura donné du repos dans le pays qu'il vous a promis..., vous exterminerez*

Digitized by Google

de dessous le ciel le nom d'Amalec: gardez-vous bien d'oublier ce que je vous dis. (*Deut.* xxv, 17-19.)

Quatre cents ans s'étaient écoulés, sans qu'il eût paru que Dieu pensât à exécuter l'arrêt prononcé contre les Amalécites, lorsque Samuel dit au premier des rois d'Israël : *Le Seigneur m'a envoyé vers vous pour vous sacrer roi d'Israël; écoutez donc maintenant ce qu'il vous commande : vengez sa gloire; exécutez l'arrêt de sa justice ; marchez contre les Amalécites; taillez-les en pièces; détruisez tout, sans rien désirer de ce qui est à eux ; ne les épargnez pas, mais tuez hommes, femmes, enfants et animaux.* Pourquoi? c'est ce que nous avons examiné ailleurs et ce qu'il est inutile de vous répéter, puisque vous savez que Dieu a droit de vie et de mort sur tout ce qui respire, à plus forte raison sur des enfants qui imitent leurs pères dans leurs crimes. Ce qui mérite plus particulièrement notre attention, c'est ce qui est dit de la manière dont Saül exécuta l'ordre de Dieu. Il marcha contre les Amalécites; il les vainquit; il les fit tous passer au fil de l'épée; excepté Agag leur roi; il fit tuer tout ce qu'il y avait de vil et de méprisable, mais il réserva ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur dans les troupeaux, dans les meubles et les habits. Voilà comme il s'acquitta de sa commission, c'est-à-dire qu'il ne la remplit qu'en partie, selon son gré, s'établissant juge du souverain Juge même, voulant exercer sa miséricorde envers celui que Dieu lui ordonnait d'immoler à sa justice; et, comme s'il devait la victoire à sa prudence et à ses talents militaires, et non au Dieu des armées, il osa se faire dresser un arc de triomphe sur le Carmel.

Ne voilà-t-il pas une image bien naturelle de ceux qui occupent un état distingué? comme Saül, que ne sacrifient-ils pas à la vanité qui les domine? s'ils ne cherchent pas à éterniser leur mémoire par des arcs de triomphe, ne travaillent-ils pas à écrire leur nom sur la terre, sur le bronze, sur le marbre, tous monuments que le temps détruit? Parcourez leur habitation avec un œil curieux, leurs maisons ne vous semblent-elles pas des palais? leurs meubles sont-ils aussi utiles et commodes que rares et précieux? que dirons-nous des sommes que leur vanité leur fait exposer au jeu, et de celles qu'exige l'ostentation de leur pompeux équipage, de leur train de chasse?

Passons de leur luxe à leur sensualité. Leurs yeux sont-ils avides de spectacles? ils leur en procurent. Leurs oreilles désirent-elles des concerts? ils leur en accordent à grands frais, qui les touchent agréablement. Leur goût appelle-t-il des mets délicats et variés? pour le contenter, ils font battre les forêts, les rivières et les mers. Leur odorat souhaite-t-il des parfums exquis? la volupté elle-même, si elle pouvait présider au choix et à l'arrangement des fleurs, inventerait-elle rien qui flattât les sens comme leurs jardins?

De la sensualité de ces mêmes hommes, passons à cette autre passion que l'apôtre saint Jean appelle *concupiscence de la chair.* (*I Joan.* II, 16.) Cette passion dans les autres hommes n'exerça jamais qu'à demi son empire; en eux les obstacles la traversent; l'amour de la fortune la partage et la divise; la crainte des discours la retient. Au contraire, dans les personnes dont je parle, ou elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes l'enflamment, l'irritent, et sont facilement écartés; car quels obstacles a jamais traversés là-dessus la volonté de ceux de qui dépend la fortune du simple particulier réduit à la nécessité? Les occasions préviennent presque les désirs de ces hommes du siècle; leurs regards, si j'ose ainsi parler, aperçoivent partout des crimes qui les attendent; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

Dans les autres hommes, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie partagent et divisent la concupiscence de la chair, mais les riches et les puissants du siècle qui n'ont plus rien à désirer du côté de la fortune, ne trouvent rien qui gêne leurs plaisirs; la naissance leur a tout donné; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes; leurs ancêtres ont travaillé pour eux; ils se reposent de leur élévation sur leurs titres; tout leur temps est pour leurs passions. Aussi, souvent le même moment qui est l'époque glorieuse de l'élévation d'une race, est le signal de sa décadence et de son opprobre. Les enfants de la gloire et de la magnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de la vertu; il est presque plus rare de soutenir les honneurs auxquels on a succédé, que de les acquérir soi-même.

Dans les autres hommes, la crainte du public est un frein au penchant vers les voluptés charnelles, mais les riches et les puissants du siècle ne font pas assez de cas des hommes, pour redouter leurs censures; et d'ailleurs les hommages publics qu'on leur rend, les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux; il n'est qu'une seule voix à laquelle ils ne soient pas sourds, c'est la voix de la flatterie qui souffle sans cesse à leurs oreilles, ou qui leur répète sans cesse ce que le peuple disait à Saül : *Faites tout ce qu'il vous plaira : « Quod bonum videtur in oculis tuis, fac.* » Car, vous le savez comme moi, mes frères, on n'aborde presque jamais ces personnes dont je parle qu'avec des paroles de soie, on leur cache les vices qu'ils ont; on leur donne des vertus qu'ils n'ont pas : on ne leur parle que de ce qu'ils sont par leur naissance et leur nom: on ne leur dit point ce qu'ils devraient être par les talents de l'esprit et les qualités du cœur. Ainsi, au préjudice de l'Evangile et de ses droits, tout conspire à les tromper et à les fortifier dans leur illusion. Que conclure de là, mes frères? qu'il est très-ordinaire de faire beaucoup de chutes dans un état élevé. C'était le sujet de mon premier point. La seconde vérité, qu'il est très-rare de se relever de sa chute, sera le sujet de mon second point.

Digitized by Google

SECOND POINT.

Il n'est pour les premiers comme pour les derniers des fidèles qu'un moyen de se relever de leurs chutes, c'est la pénitence; et quand je dis la pénitence, j'entends, pour ne parler aujourd'hui que de ces trois qualités, j'entends une pénitence universelle, une pénitence surnaturelle, une pénitence efficace. Est-il ordinaire aux pécheurs, surtout aux pécheurs d'un certain rang, de faire une telle pénitence? pour un David que nous trouverons parmi eux, combien de Saül n'y compterons-nous pas

Quand ce prince dit à Samuel venu de la part de Dieu pour lui reprocher la dernière de ses désobéissances : *Béni soyez-vous de la part du Seigneur, j'ai accompli sa parole;* le prophète lui répondit : D'où vient donc ce bruit de troupeaux de brebis et de bœufs que j'entends ici et qui retentit à mes oreilles? *Quæ est hæc vox gregum quæ resonat in auribus meis?* Ne pourrais-je pas faire une réponse semblable à ces pécheurs d'un certain état dont le langage ressemble à celui de Saül? Ne pourrais-je pas leur dire : Vous vous flattez d'être un bon mari, un bon père, un bon maître! eh! d'où vient donc cette voix d'une épouse respectable qui gémit sur votre indifférence pour elle, de ces enfants dont vous négligez l'éducation du côté de la piété principalement, de ces domestiques sur qui vous déchargez la mauvaise humeur que vous rapportez de vos sociétés ruineuses? *Quæ est hæc vox quæ resonat in auribus meis?* Vous vous flattez d'avoir les mains vides du bien d'autrui! eh! d'où vient donc la voix de ces ouvriers qui ont cultivé vos campagnes? de ces marchands qui vous ont vendu à crédit? de ces créanciers qui vous ont prêté dans le besoin? *Quæ est vox*, etc. Vous vous flattez de n'avoir fait tort à personne! eh! d'où vient donc la voix de ces clients qui imputent leur ruine à vos lenteurs, à vos faux incidents, à votre impéritie? *Quæ est hæc vox*, etc. Vous vous flattez de rendre à votre prochain ce que vous lui devez, eh! d'où vient donc la voix de ces anciens amis de qui une faute légère de leur part vous a éloigné sans retour; de ces petits qui se plaignent de vos mépris, et de ces supérieurs à qui vous osez vous égaler? *Quæ est vox*, etc. Vous vous flattez d'offrir des dons au temple, et de donner des secours aux hôpitaux! eh! d'où vient donc la voix de ces murs cimentés avec le sang des pauvres, de ces biens qu'une pauvre veuve pressée par le besoin a été forcée de vous vendre à vil prix? *Quæ est hæc vox*, etc. Vous vous flattez de remplir vos devoirs de religion! d'où vient donc la voix de ces pasteurs qui se plaignent de votre négligence à cet égard? la voix de vos directeurs qui ont toujours les mêmes reproches à vous faire sur ce point? la voix des anges de paix qui déplorent amèrement votre perte? la voix de ces tribunaux que vous désertez? la voix de cette table sainte que vous abandonnez? *Quæ est hæc vox*, etc. Vous vous flattez d'éviter tout excès dans l'usage des créatures! d'où vient donc la voix de votre conscience qui vous reproche ceux de votre repos le matin, et ceux de votre intempérance le soir? d'où vient la voix de ces infirmités de la vieillesse que vous éprouvez au milieu de l'âge? *Quæ est hæc vox*, etc. Vous vous flattez de maîtriser vos passions! d'où vient donc la voix dont le bruit retentit à mes oreilles? n'est-ce pas celle de la timide avarice qui n'a pas le courage de tout sacrifier, de donner tout son superflu, de renoncer à ce qui est précieux comme à ce qui est vil et méprisable? n'est-ce pas celle d'un amour impur qui ne peut immoler Agag? n'est-ce pas celle d'une passion dominante dont le Seigneur n'exige pas moins le sacrifice que celui de toutes les autres? La pénitence qui en épargnerait une seule serait-elle une vraie pénitence? serait-elle universelle comme elle doit l'être?

Elle doit aussi être surnaturelle, c'est une seconde qualité qui lui est essentielle, une seconde qualité dont le défaut est manifeste dans celle de Saül. Nous l'avons d'abord entendu qui se flattait d'avoir accompli la parole du Seigneur : *Implevi verbum Domini.* Lorsque Samuel lui met sa désobéissance sous les yeux, il l'excuse, il l'a déguise, il la rejette sur les autres, il la couvre du prétexte de religion : c'est, dit-il, que *le peuple a épargné ce qu'il y a de mieux dans le troupeau des Amalécites pour l'immoler au Seigneur.* Il le répète une seconde fois, et malgré les vifs reproches du prophète, il persiste à soutenir qu'il a obéi à la voix du Seigneur; il ne change de langage que quand Samuel lui déclare de la part du Seigneur, qu'il est condamné à perdre la couronne; que quand il lui dit : *Sont-ce des holocaustes et des victimes que le Seigneur demande? ne vaut-il pas mieux lui obéir que de lui offrir la graisse des béliers? La désobéissance aux ordres du Seigneur est un crime égal à celui de la magie et à celui de l'idolâtrie.* Le crime des magiciens et des devins consiste en ce qu'ils consultent l'esprit de mensonge, au lieu d'écouter Dieu qui est la vérité; celui des idolâtres consiste en ce qu'ils rendent à quelques créatures que ce soit le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu : or celui qui désobéit à Dieu et qui résiste à sa volonté, met le mensonge à la place de la vérité; il érige en lui-même une idole à qui il rend le culte souverain. Il est donc devant Dieu aussi coupable que les magiciens et les idolâtres. En vain lui offre-t-il des holocautes; la seule chose qui lui soit agréable est la religion du cœur; elle seule donne la vie, le prix et le mérite aux œuvres du dehors. Ce sont, avec leur explication, les paroles mêmes de Samuel à Saül, et dans sa personne, à ces pécheurs dont la pénitence, comme celle de Saül, se borne à observer des pratiques extérieures de dévotion, à contribuer à la décoration des temples, à fréquenter les sacrements, tandis que le cœur dominé par la cupidité demeure ennemi de la loi de Dieu. Est-ce là ce que le Seigneur demande d'eux?

Digitized by Google

peut-il avoir pour agréables des exercices de pénitence, si la pénitence même n'est surnaturelle dans son principe qui est la grâce, et dans son motif qui est le regret d'avoir offensé Dieu? si elle n'a les qualités qu'elle doit avoir, si elle n'est intérieure, universelle, surnaturelle?

C'est surtout le défaut de ce motif qui est sensible dans la pénitence de Saül, car pourquoi est-il fâché d'avoir péché? est-ce parce que son péché déplaît à Dieu? est-ce parce que son péché le met au rang des devins et des idolâtres? tandis que Samuel ne lui présente sa faute que sous cet aspect, il n'en est point touché : lui prononce-t-il cet arrêt? *Comme vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous a rejeté, et il ne veut plus que vous soyez roi; celui à qui le triomphe est dû dans Israël, ne vous pardonnera point, il demeurera inflexible sans se repentir de ce qu'il a fait et prononcé contre vous, car ce n'est point un homme pour se repentir, mais un Dieu qui ne change point.* C'est alors seulement que Saül s'avoue coupable, et alors même au lieu de s'humilier sous la main de Dieu, il n'est occupé que de l'estime des hommes, il veut bien reconnaître en secret qu'il est coupable, mais il ne peut se résoudre à en subir la confusion, la honte devant ses sujets : *J'ai péché*, dit-il, *mais portez, je vous prie, mon péché* devant le Seigneur; *venez avec moi afin que j'adore le Seigneur* avec vous, devant le peuple : *Honorez-moi devant les anciens* et devant Israël. Voilà donc quel est le motif de sa pénitence, c'est une crainte tout humaine, celle de perdre sa dignité et les hommages que sa dignité lui procure.

Tel fut aussi pour joindre un second exemple à ce premier, tel fut le motif de la pénitence d'Agag. Plus fidèle aux ordres du Seigneur que Saül, Samuel se fait amener ce roi amalécite, il lui prononce cet arrêt irrévocable : *Comme votre épée a ravi les enfants à tant de mères, ainsi votre mère parmi les femmes sera sans enfants*, et aussitôt il se met en devoir d'exécuter comme ministre de la justice, l'arrêt qu'il a porté comme juge; il le coupe en morceaux devant le Seigneur. Quel courage du prophète! quelle fin de ce grand de la terre! Vous savez l'usage qu'il aurait dû faire de sa dernière heure : vous savez qu'il aurait dû se soumettre à la volonté du Seigneur, reconnaître la justice d'un arrêt qui le punissait par où il avait péché, souffrir la mort en esprit de pénitence, et s'occuper de cette éternité dans laquelle il allait entrer. Voulez-vous maintenant savoir ce qui le touche davantage à ce moment? vous pouvez l'apprendre de ce cri de désespoir qu'il jette à ce dernier moment.

Hélas! s'écrie-t-il, et dans son cri vous pouvez reconnaître celui des faux pénitents à l'heure de la mort, hélas! *faut-il qu'une mort amère me sépare ainsi* de tout? *Siccine separat amara mors?* Ô mort qui m'arraches à mon peuple, à ma cour, à mon trône, à mon palais, à mes terres, et à tous ces objets extérieurs qui attachaient mon cœur! ô mort qui me sépares de ce corps dont je faisais mon idole, de cette chair que j'engraissais comme une victime destinée au grand jour, de ces deux substances qui étaient si étroitement unies! ô mort, que tu es amère, si je te considère du côté du monde auquel tu m'enlèves, ou du côté de ces liens que tu romps et qui unissaient la substance spirituelle avec la substance corporelle! Eh! quelle est donc ton amertume si je te considère dans tes suites? le repos et la paix sont-ils pour celui en qui l'excessif embonpoint dénote une vie tout animale? être bien gras pendant la vie, et ne pas trembler à la mort, ne serait-ce pas un phénomène inouï : *Dixit Agag (pinguissimus ac tremens): Siccine separat amara mors?*

C'est en prononçant ces paroles qu'Agag expire, c'est-à-dire, qu'il meure regrettant le passé, gémissant amèrement sur le présent, tremblant à la vue de l'avenir, sans foi, sans amour, et qu'en mourant de la sorte il nous apprend comment meurent la plupart des pécheurs, sans pénitence surnaturelle ni dans son principe, ni dans son motif. Sur quoi je dis avec saint Grégoire (*in hunc loc.*) : Combien y en a-t-il aujourd'hui qui se trouvent dans le même état que le premier de ces deux faux pénitents? ils sont rois de la royale prêtrise de Jésus-Christ, et lorsqu'ils se sont déshonorés eux-mêmes par des crimes honteux, lorsque l'ordre de Dieu et de l'Eglise les éloigne d'un sanctuaire qui ne souffre rien que de très-pur, ils ne peuvent se résoudre à s'humilier dans leur chute, et ils ne donnent aucune marque que ce soit Dieu qui les ait humiliés : *Quot Saüles attendimus, quot reges lapsos a sanctæ Ecclesiæ cacumine contemplamur!*

Nous pouvons, comme Samuel, nous plaindre à ces pécheurs mêmes; mais que produisent nos plaintes? une pénitence efficace? Saül continua à régner après avoir entendu que Dieu l'avait rejeté, et les pécheurs dont nous parlons continuent à occuper leur rang, après que nous les en avons déclarés indignes; il leur en coûte trop pour en descendre, après avoir paru dans le monde avec éclat; ils ne peuvent prendre sur eux de passer de dessus le chandelier sous le boisseau; à peine un siècle produit-il un seul exemple d'une telle générosité.

En effet, depuis le commencement de celui où nous vivons, il n'est pas que bien des gens n'aient été dans l'obligation de renoncer à leur élévation, ou parce qu'ils y étaient parvenus par des voies iniques, ou parce qu'ils n'avaient jamais eu, ou parce qu'ils avaient cessé d'avoir les talents nécessaires pour en acquitter les charges; en avez-vous vu un seul qui y ait renoncé? Vous en avez vu tomber; en avez-vous vu descendre? Non, Chrétiens, on ne saurait se déterminer à un parti si salutaire; il paraît trop rigoureux; on se flatte qu'il est extrême, comme si la condition où on s'est introduit, était la condition véritable; on se persuade qu'on est en droit de s'y maintenir, et sous prétexte de ne pas déchoir d'un état qui

Digitized by Google

n'est rien moins que son état, on s'y confirme de plus en plus, bien entendu que jamais on ne s'en dessaisira. Ainsi toujours mêmes excès, toujours même empressement à pousser ses enfants, toujours même application à affermir sa fortune, et bien loin qu'on songe à rabattre quelque chose de son prétendu état, on ne pense qu'à l'accroître; on travaille même à s'en faire un degré à une condition plus élevée encore. Qu'il est donc rare que la pénitence des pécheurs et de certains pécheurs surtout, soit ce qu'elle doit être, universelle, surnaturelle et efficace! qu'il est donc ordinaire de faire des chutes dans un état distingué! qu'il est donc rare de s'en relever par la pénitence! Ce sont là deux conséquences qui suivent directement de ces principes, et qui serviront elles-mêmes de principes aux trois autres conséquences que je vous proposerai en terminant ce discours; l'une regardera les petits, et l'autre tous ceux que ce nom de petits choquerait.

Les premiers, jaloux de la prospérité des derniers, leur portent envie; ils murmurent contre la Providence, et se regardant comme des malheureux qui n'ont rien à attendre du ciel, ils se laissent aller au désespoir. Aveugles! leur crierai-je, à quoi pensez-vous? Revenez de votre égarement; pensez que la médiocrité de votre condition est une faveur du ciel; reconnaissez que Dieu vous a placés dans un lieu d'autant plus heureux, qu'il est plus sûr; sachez que vous êtes comme dans le port, pendant que nos prétendus grands sont battus d'orages. C'est ma première conséquence.

Et vous que les vents des tentations agitent plus violemment, pour cela même que vous êtes plus élevés, cessez de vous applaudir sur un rang dont les suites peuvent être si funestes; apprenez plutôt à en connaître les dangers pour les craindre, et à les craindre pour les éviter; plaignez-vous tendrement à Dieu, en lui disant avec David : *Mon Dieu! sauvez-moi! Je suis venu en haute mer; je crains que la tempête ne me submerge : « Salvum me fac, Deus. Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me. »* (*Psal.* LXVIII, 3.) Vous m'avez élevé, ne serait-ce que pour m'abattre jusqu'à me froisser? *Elevans allisisti me.* (*Psal.* CI, 11.) Persuadez-vous bien que les conditions les plus aisées pour vivre selon le monde sont aussi les plus difficiles pour vivre selon Dieu; et corrigeant les idées de la nature sur les principes de la religion, humiliez-vous de votre état, bien loin de vous en prévaloir. C'est ma seconde conséquence.

La troisième regarde surtout les pasteurs, et se tire de la conduite de Samuel envers Saül. Nous l'avons entendu comme ministre du Seigneur, reprenant son roi avec toute la force du zèle. En continuant l'histoire du saint prophète, nous aurions lu, immédiatement après, ces paroles : *Samuel pleurait sans cesse Saül, parce que le Seigneur se repentait de l'avoir établi roi d'Israël. Le Seigneur dit à Samuel : Jusqu'à quand pleurerez-vous Saül, puisque je l'ai rejeté?* Que suit-il de là pour régler ma propre conduite envers ces *grands*, qui sont tels par leurs péchés encore plus que par leur rang? Que je dois les reprendre avec force (458) et les aimer avec tendresse.

Donnez-moi, ô mon Dieu! de m'acquitter constamment de ces deux devoirs : de parler souvent de vous ici aux grands qui vous oublient, et de vous parler souvent d'eux à cet autel. Oui, riches, puissants de la terre, quelles que soient vos dispositions à mon égard, je vous porterai continuellement dans mon cœur, quand même vous me paraîtriez désespérés; je ne cesserai de solliciter par mes larmes le retour des miséricordes de Dieu sur vous. Ou vous essuierez mes pleurs par votre conversion dans le temps, ou Dieu les essuiera de ses mains dans l'éternité bienheureuse. Au nom du Père, etc

INSTRUCTION VII.

SAUL ET DAVID. — L'AMOUR DES ENNEMIS.

(*I Reg.* XVI, XVII, XVIII, XIX.)

Egressæ sunt mulieres cantantes chorosque ducentes... atque dicentes : Percussit Saul mille, et David decem millia.

Les femmes sortaient chantant, dansant, et disant : Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille. (*I Reg.*, XVIII, 6, 7.)

A juger des choses comme le monde en juge, et surtout le monde ambitieux, ce jour ne fut-il pas un jour bien beau, bien glorieux, bien heureux pour David? Il est jeune et âgé de moins de vingt-cinq ans; il vient de vaincre un géant dont la vue seule jetait l'effroi dans tout le camp des Hébreux; il aperçoit les femmes sortant de toutes les villes d'Israël, et témoignant leur réjouissance avec des tambours et des timbales; il les entend, dans leurs danses et dans leurs chansons, se répondre l'une à l'autre, et dire : *Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille : « Percussit Saul mille, et David decem millia. »* Quoi de plus flatteur pour le jeune héros?

Mais aussi quoi de plus dangereux pour son innocence? Ne s'entêtera-t-il pas de l'encens des louanges qu'il reçoit? En renvoyant à Dieu une partie de la victoire, ne s'attribuera-t-il pas l'autre? Ne se glorifiera-t-il pas d'être l'instrument que le Seigneur a choisi pour abattre la tête du fier géant et pour dissiper les ennemis? Sera-t-il aussi humble à la cour qu'à la suite de ses troupeaux, où tout lui rappelait sa bassesse? Combien ont succombé à la tentation d'orgueil dans des occasions moins périlleuses!

Il parut bien alors qu'il n'est pas bon de dire toute vérité à toutes sortes de personnes, et bien moins aux rois qu'aux autres. Il était vrai que David avait tué plus d'ennemis que Saül, en tuant Goliath et en dissipant l'armée des Philistins; mais le dire, le chan-

(458) Saint Grégoire observe qu'il faut aussi, à l'exemple de Samuel, honorer les grands devant leurs sujets, de peur d'en faire des pécheurs publics, de secrets qu'ils étaient.

Digitized by Google

ter, le mettre en refrain d'un cantique, ce fut une indiscrétion qui eut les suites les plus fâcheuses; ce fut un trait qui entra dans le cœur de Saül, pour n'en sortir jamais. *Cette parole*, dit l'Ecriture, *mit le roi dans une grande colère. Ils ont donné*, dit-il, *dix mille hommes à David, et à moi mille. Que lui reste-t-il, après cela, que d'être roi?* Depuis ce jour-là, Saül ne regarda plus David de bon œil; la jalousie qu'il conçut du mérite et de la célébrité naissante de David acquit chaque jour de nouveaux accroissements; bientôt elle dégénéra en une haine et en une vengeance qui ne connurent plus de bornes. Savoir comment David se conduisit à l'égard de son roi, devenu son ennemi implacable, c'est ce que nous allons examiner, et ce qui nous fournira le sujet d'une excellente exhortation au pardon des injures et à l'amour des ennemis. Qui de vous ne commencera à imiter David, lorsqu'il aura étudié sa conduite envers Saül, son persécuteur, à ces deux époques dont je ferai le partage de mon discours : 1° à l'époque de sa victoire sur Goliath; 2° à l'époque de sa victoire sur lui-même, dans la caverne d'Odollam.

PREMIER POINT.

Si vous y avez pris garde, mes frères, soit en lisant les Livres saints, soit en écoutant les prédicateurs, vous avez vu qu'une des exhortations les plus communes au peuple fidèle est celle qui a pour objet le pardon des injures et l'amour de ceux qui les font. On peut en donner trois raisons. La première est que ces actes de vertus sont très-difficiles, très-contraires aux premiers mouvements de la nature, et demandent par conséquent un encouragement continuel. La seconde est que les occasions de les exercer ne sont, hélas! que trop fréquentes. Qui de nous, en effet, peut se répondre qu'il n'aura point d'ennemis dans la société, parmi les personnes de son état, de sa famille, de son voisinage? La troisième est que ces actes ne sont pas de simple conseil, mais d'un précepte très-rigoureux, obligeant sous les peines les plus grandes dont le Chrétien puisse être menacé. En concevez-vous une plus grande que d'être jugé sans miséricorde? N'est-ce pas celle dont est menacé celui qui n'aura pas usé de miséricorde envers son ennemi? C'est, mes frères, pour ces raisons qu'après vous avoir tant de fois porté à ces mêmes actes, en vous expliquant le Nouveau Testament, je vous inviterai encore à leur exercice en vous expliquant l'Ancien. Et quand le pourrais-je mieux qu'en vous parlant de David, à l'époque de sa victoire sur Goliath, d'abord; qu'en vous instruisant des circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi immédiatement cette victoire? Reprenons ces trois époques particulières, et avec la première l'histoire de l'origine de David, de son premier sacre et de sa vie solitaire, jusqu'à sa victoire sur Goliath.

David était né *à Bethléhem, de la tribu de Juda et de la famille de Jessé :* en trois mots, voilà son origine. Quant à la première onction, l'Ecriture la raconte de la manière suivante :

Le Seigneur, ayant réprouvé Saül, envoya Samuel à Bethléhem, pour y sacrer son successeur. Ce prophète, craignant que Saül ne vînt à le savoir et ne le fît mourir, demanda comment il s'acquitterait de sa commission. Vous prendrez avec vous un veau, dit le Seigneur, et conformément à ce principe, que de deux vérités on peut avouer l'une et taire l'autre, vous répondrez à ceux qui vous interrogeront que vous êtes venu pour offrir un sacrifice; vous appellerez Isaï au festin de la victime, et vous sacrerez celui que je vous montrerai. Samuel, rassuré par cette réponse du Seigneur, part pour Bethléhem; il assemble les anciens, pour l'oblation du sacrifice; il invite Jessé et ses enfants au festin. Voyant Eliab, son aîné, qui était d'une grande taille, il dit en lui-même : C'est apparemment celui que le Seigneur a choisi pour son Christ. Mais le Seigneur lui répond, ce qui mérite un souvenir éternel de notre part, pour éviter les jugements téméraires : *Ne vous arrêtez pas à sa bonne mine ni à la grandeur de sa taille, car je l'ai rejeté. Je ne juge pas des choses selon ce que les hommes y voient; car l'homme ne voit* que ce qui n'a aucun mérite en lui-même, *que ce qui paraît au dehors*, comme sont la bonne mine et la taille avantageuse; *mais le Seigneur voit le fond du cœur* et les qualités qu'il y a mises.

Jessé présente donc à Samuel son second fils, ensuite les cinq autres, et enfin un huitième, qui n'est compté pour rien parmi ses frères, qui est, jusqu'à cette heure, oublié comme s'il n'était pas au monde, qui est, comme un valet, relégué à la campagne pour y garder les moutons; c'est le petit David, et ce petit David, cet enfant, est celui pour qui Samuel est venu, celui que Dieu a choisi pour être le chef de sa famille, celui qui est sacré roi au milieu de ses frères, non comme Saül, avec une petite fiole, ce qui signifiait qu'il devait être rejeté à la fin (459), mais avec une corne (460), ce qui signifiait que son règne devait être stable et accompagné des grâces du ciel.

Les saints ont encore vu un autre mystère en ceci : ils ont vu que Dieu ne donnait pas les mêmes grâces à tous ceux qu'il appelle au gouvernement, soit temporel, soit spirituel des peuples; qu'il en accordait aux uns de plus faibles, comme à Saül; aux autres de plus fortes, comme à David, et qu'il fallait demander ces dernières pour tous les oints

(459) « Quid ergo est quod lenticula olei Saul ungitur, nisi quia in fine reprobatur? » (S. Greg. Mag., *in I Reg.* x.

(460) Les anciens se servaient beaucoup de cornes, soit pour contenir des liqueurs, soit pour servir de vases à boire. On conservait l'huile sacrée du tabernacle dans une corne. (*III Reg.* i.

Digitized by Google

du Seigneur. Voilà l'histoire de la première onction de David; à la suite de cette onction que fera-t-il? il sera aussi humble qu'auparavant; il n'ouvrira la bouche à personne sur ce qui lui est arrivé; il retournera à la garde des troupeaux de son père; il vivra dans son royaume, méprisé de ses frères et inconnu à ses sujets.

A ces traits, qui ne reconnaît Jésus-Christ appelé du nom même de David par les prophètes, sacré roi par l'union du Verbe avec l'humanité, vivant longtemps dans l'obscurité de la retraite, n'offrant rien de ce qui attire les regards et les respects des hommes aux rois de la terre, n'étant connu pour ce qu'il était que par le petit nombre de ceux que la foi éclairait?

Reconnaissons-nous aussi nous-mêmes dans cette image, puisque, étant dès à présent les enfants de Dieu, *ce que nous serons un jour ne se voit pas encore* (*I Joan.* III, 2); préparons-nous comme David, par l'humilité, aux combats, aux contradictions, aux persécutions de nos ennemis; craignons notre faiblesse; défions-nous de nos résolutions; prions le Seigneur de nous délivrer des tentations auxquelles il prévoit que nous succomberions; consentons à nous sanctifier dans l'état de berger, si c'est la volonté de Dieu, plutôt que d'occuper un trône sur lequel Dieu connaît que nous nous perdrions. C'est une des dispositions les plus nécessaires aux combats contre ce Goliath, dont celui des Philistins était la figure, et dont j'ai maintenant à vous parler. Attention, s'il vous plaît, à un des événements les plus curieux et les plus instructifs de l'histoire sainte.

Les Philistins déclarent la guerre aux Israélites; ceux-ci se rassemblent de toute part et vont au-devant de l'ennemi; bientôt les armées sont assez près l'une de l'autre pour n'être séparées que par un vallon; dès le premier jour où elles sont en présence, il se détache de celle des incirconcis un bâtard qui avait six coudées et une palme de haut, *c'est-à-dire environ douze pieds et demi* (461); il avait en tête un casque d'airain, il était revêtu d'une cuirasse à écailles qui pesait environ cinq mille sicles d'airain, *c'est-à-dire environ cent vingt livres;* il avait sur les cuisses des cuissards d'airain; un bouclier d'airain lui couvrait les épaules; la hampe de sa lance était comme ces grands bois dont se servent les tisserands pour rouler dessus leurs toiles, et le fer de sa lance pesait six cents sicles de fer, *qui faisaient dix-huit à vingt livres.* Telle était l'armure du fameux Goliath. Ce géant, dès le premier jour où les armées se trouvent en présence, vient, et pendant quarante jours continue à venir insulter celle des Israélites; il leur dit: *Donnez-moi un homme, et qu'il vienne se battre contre moi;* puis il s'applaudit de ce qu'il ne s'en trouvait pas un seul assez hardi pour accepter le défi. Tous les Israélites tremblaient en effet de peur, à la vue et à la voix insolente de ce Philistin. Les choses étaient ainsi disposées, lorsque David, envoyé de son père pour porter des vivres à ses frères, arriva à l'armée.

Ce jeune berger ne tarda pas à manifester le zèle d'un vrai juste. Celui-ci ne peut entendre un blasphème sans émotion, sans vouloir imposer silence au blasphémateur, sans désirer de venger l'opprobre du Seigneur; et comme ce juste, David ne peut entendre les discours offensants du géant sans indignation, sans aspirer à une vengeance qui délivre Israël de son opprobre. Mais comment fera-t-il connaître son courage et sa résolution au roi? Pour cela il passe de quartier en quartier; il demande aux uns et aux autres ce que le roi donnera à celui qui tuera ce Philistin insolent; il sait déjà, et quand ne l'a-t-on pas su? il sait que tel qui s'expose pour les intérêts de Dieu trouve souvent des oppositions dans ses confrères, dans ses supérieurs, dans ceux dont il doit moins les attendre; il sait que le zélateur court les risques d'être accusé, sinon d'orgueil, d'opiniâtreté, du moins d'imprudence et de témérité; il sait qu'un serviteur de Dieu pourra bien être contredit par des hommes qui ont sur lui le même avantage que le frère aîné de David avait sur le plus petit de ses frères; mais ni la connaissance qu'il avait de ces affligeantes vérités, ni l'épreuve qu'il en fait dans le moment ne le rebutent point. A ces dures paroles d'Eliab son frère: *Je sais quel est votre orgueil et la malignité de votre cœur, et que vous n'êtes venu ici que pour voir le combat,* et vous faire honneur d'y avoir été: il se contente de répondre: *Qu'ai-je fait* de mal pour me gronder? n'est-il pas permis de parler?

Cela dit, il continue à faire la même question çà et là, jusqu'à ce qu'enfin son extrême ardeur est connue du roi. Lorsqu'il lui est présenté (462) et qu'il s'agit de déclarer s'il accepte le défi du géant: Oui, sire, je l'accepte, répond-il, et si Votre Majesté me le permet, non-seulement je réprimerai son audace, mais je le rendrai aussi méprisable qu'il paraît maintenant terrible: et la gloire que Votre Majesté et votre armée en remporteront, sera d'autant plus grande qu'il n'aura pas été terrassé par quelque soldat de réputation, mais par un jeune berger. Saül admira sa hardiesse, mais il n'osait confier une action si importante à une personne de cet âge. David remarquant ce sentiment sur son visage, ajouta:

J'ose sans crainte vous promettre, Sire,

(461) En prenant la coudée à vingt-quatre pouces; quelques-uns la prennent à vingt pouces et demi.

(462) Dans Goliath et son armure, vous pouvez voir la figure du démon et des armes du démon employées pour vaincre le peuple de Dieu. Quelle puissance de ce vrai Goliath! aucune puissance sur la terre ne lui est comparable; pour ne le craindre pas jusqu'au tremblement, il faut, ou ne le point croire, ou se tenir sous les ailes de Celui qui s'est comparé à une poule rassemblant ses petits.

Digitized by Google

que je serai victorieux avec l'assistance de Dieu, que j'ai éprouvée en d'autres occasions, et aussitôt il lui rapporte l'histoire des lions et des ours qu'il avait vaincus : puis ayant obtenu la liberté d'aller combattre Goliath; ayant quitté les armes dont le roi avait voulu le revêtir et dont il n'avait pas l'usage (463), il prend le bâton qu'il avait toujours à la main, sa fronde et cinq pierres polies qu'il ramassa du torrent et qu'il met dans sa pannetière, et marche en cet état contre Goliath ; celui-ci s'approchant de son côté, envisageant David et ne voyant qu'un jeune homme, le méprise et lui demande par moquerie s'il le prend pour un chien : Je vous prends, lui répond David, pour être moins encore qu'un chien; et sur les menaces que lui fait alors le géant irrité, de donner son corps aux bêtes et aux oiseaux, *Vous vous confiez en votre javelot, en votre cuirasse et votre épée*, lui réplique David, et moi, remarquez bien ces paroles, mes frères, et prenez-les pour modèle de la confiance que vous devez avoir en marchant vers l'ennemi de votre salut au moment du combat (464), et moi je me confie en la force du Dieu tout-puissant qui veut se servir de mon bras pour vous terrasser, et pour dissiper toute votre armée. Je vous couperai aujourd'hui la tête et donnerai le reste de votre corps à manger aux chiens, à qui votre rage vous rend si semblable; alors tout le monde connaîtra que le Dieu des Israélites les protége, que sa providence les conduit, que son secours les rend invincibles, et que nulles forces, nulles armes ne sauraient empêcher de périr ceux qu'il abandonne. En même temps il s'avance hardiment vers le fier Goliath, qui de son côté venait au pas; il tire de sa pannetière une pierre, la met dans sa fronde et la lance avec une telle roideur qu'ayant frappé le géant au milieu du front, elle s'enfonce dans la tête et le fait tomber mort le visage contre terre. Le glorieux vainqueur court aussitôt à lui, et comme il n'avait point d'épée, il se sert de celle du vaincu pour lui couper la tête. Pouvait-il rendre un service plus important à la nation? sa nation l'aurait-elle trop reconnu en lui dressant des colonnes de bronze, où elle aurait fait graver cette inscription : *Au libérateur de la religion : à David qui a sauvé l'honneur, la fortune et la vie de son peuple.* Saül lui-même l'aurait-il trop reconnu s'il lui avait passé sa couronne? ne lui en était-il pas redevable?

Les grands, il est bon que vous le sachiez, les grands reçoivent volontiers les services des petits; mais il est assez rare qu'ils en soient longtemps reconnaissants. Saül en est un exemple; il donna d'abord quelques marques de bonté à David victorieux de Goliath, mais ambitieux comme il était devenu depuis son élévation au trône, il ne peut entendre sans jalousie cette louange des femmes d'Israël : *Saül en a tué mille et David en a tué dix mille :* ces mots lui rappellent l'arrêt prononcé par Samuel, *que le Seigneur l'a réprouvé et qu'il s'est choisi un autre roi selon son cœur : « Quæsivit sibi Dominus virum juxta cor suum.* » Il se figure que David est ce roi qui est destiné à prendre sa place, et au lieu d'adorer la volonté du Seigneur et de s'y soumettre, il ose s'y opposer, il ne s'occupe plus, l'ingrat, que des moyens de porter le coup de la mort à celui à qui il doit la vie. Cherchez le principe d'une conduite si injuste, vous la trouverez

(463) Ces paroles de David, *usum non habeo*, sont susceptibles de cette morale; pour vaincre les tentations d'orgueil, il faudrait avoir souvent dit à Dieu : Mon Dieu ! je ne suis que faiblesse, toute ma force est en vous... et je n'ai nul usage de ces formules de prières; *usum non habeo*. Pour vaincre les tentations d'infidélité, d'irréligion, d'oubli de Dieu, il faudrait s'être rendu familiers les principes de la foi, les maximes de la piété chrétienne contenues dans les Psaumes et les autres livres saints, et je n'en ai nul usage, nulle connaissance; *usum non habeo*. Pour vaincre les fortes tentations, il faudrait avoir constamment vaincu celles que saint Paul appelle humaines, il faudrait s'être vaincu soi-même par le jeûne, l'abstinence, la retraite, une application assidue au travail, à la lecture, et je n'ai nul usage de ces exercices; *usum non habeo*. Pour être tout ardeur contre le prince des ténèbres, il faudrait participer souvent au banquet de celui qui disait : Levez-vous et allons au combat, et je n'ai point l'usage des sacrements, comment l'aurais-je, puisqu'à peine je me confesse et je communie deux ou trois fois l'an? *usum non habeo*.

Enfin pour renverser Goliath et lui trancher la tête, il faudrait savoir se servir du bâton de David, de la croix, de son signe, de ses mérites, et je n'en ai point l'usage, *usum non habeo*.

Voilà ce que vous me diriez si vous étiez sincères; voilà ce que nous répondent vos semblables, lorsqu'en une dernière maladie nous les exhortons à la patience, à la pénitence, aux œuvres de miséricorde, à celles de la religion, à la confession, à la communion; je n'en ai point l'usage, nous répondent-ils : *usum non habeo*, et comment ferais-je bien à ce moment, ce que j'ai fait si rarement? passe-t-on facilement de l'ombre à l'ardeur du soleil, et d'un appartement commode, au plus fort de la mêlée? porte-t-on aisément la cuirasse quand on est accoutumé aux vêtements de la mollesse? Parole terrible que celle-ci dans la bouche des mourants! Je n'ai pas l'usage : *Usum non habeo:* je n'ai pas l'usage de la prière, de la méditation, des entretiens avec Dieu, des conférences de piété, etc., et il est trop tard alors pour qu'ils en contractent de saintes habitudes; du moins ils se le persuadent fortement, et par un effet funeste de leur persuasion, il meurent dans les habitudes criminelles dans lesquelles ils ont vécu; ils paraissent avec elles devant le tribunal redoutable du Seigneur; et chargés du poids de sa malédiction, comme de celui de leurs crimes, ils descendent dans les enfers avec les ouvriers d'iniquité.

(464) On demande ici l'explication de ces mots de Saül à Abner, parlant de David : *De quelle famille est ce jeune homme?* Pouvait-il l'ignorer? ne l'avait-il pas entendu jouer de la harpe: ne lui avait-on pas dit qu'il était un des deux fils d'Isaï de Bethléhem ? (*I Reg.* xvi, 18.) Les uns répondent que l'histoire du verset 18, chap. xvi, est mise là par anticipation, et que sa place est après l'histoire de Goliath; les autres disent que David fut assez longtemps absent de la cour pour y être inconnu à son retour : le visage d'un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, peut assez changer pendant sept ans, pour n'être pas reconnu de Saül.

Digitized by Google

dans ce refrain de la chanson des femmes d'Israël : *Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille.*

Ces paroles devaient-elles donc avoir des suites aussi fâcheuses pour David? soit qu'il n'ait pas mérité cette louange ; soit que les femmes d'Israël aient été des indiscrètes en la publiant, la peine de leur indiscrétion devait-elle rejaillir sur le fils de Jessé? avait-il composé leur cantique? leur avait-il ordonné de chanter ce refrain? Mais la passion ne raisonne pas ; la jalousie qui règne surtout parmi les militaires, ne souffre pas la gloire d'un rival en faits d'armes; l'envieux regarde comme un vol, comme une usurpation furtive de sa réputation, ce qui relève celle de son concurrent. Si Saül eût été raisonnable, n'eût-il pas même refusé l'éloge que ces femmes lui donnaient d'en avoir tué mille? pouvait-on dire en aucun sens qu'il en eût tué autant? avait-il en rien contribué à la victoire de David? ne l'avait-on pas vu, comme le dernier de ses soldats, pâle, tremblant, attendant, en lâche, la mort pendant quarante jours que Goliath insulta les escadrons d'Israël?

Ses emportements contre David seraient en quelque sorte excusables, si celui-ci s'était prévalu de sa victoire pour aspirer à l'indépendance, pour se révolter contre son roi; ne fut-il pas toujours le plus humble de ses sujets? l'air contagieux qu'on respire dans les cours le corrompit-il? chéri de Jonathas et des princesses ses sœurs, estimé de tous les officiers, respecté de tout le peuple, ne fut-il pas toujours le même en modestie, en douceur, en obéissance? Il va où le roi l'envoie; il combat où il lui ordonne de combattre. Le vainqueur de Goliath devait sans autre condition, avoir Mérob en mariage. Saül exige de nouveaux combats pour la lui donner, et il ne se plaint pas. Saül, après ces combats, lui manque de parole en mariant sa fille à un autre; il ne se plaint pas. Pour lui accorder Michol, il demande la tête (465) de cent Philistins, il ne se plaint pas de la difficulté de la condition; il la remplit et même bien au delà, puisqu'au lieu de cent têtes, il en rapporte deux cents; il la regarde comme au-dessous de la grâce qui lui est offerte. Pensez-vous, dit-il, que ce soit peu de chose d'être le gendre du roi? N'est-il pas bien surprenant qu'une humilité si constante ne guérisse pas la plaie de l'injuste haine que Saül a conçue contre David? que direz-vous donc quand vous apprendrez la manière dont il reconnaît le service essentiel que David lui rend! Pour entendre ce point d'histoire il faut reprendre les choses de plus haut.

Samuel n'eut pas plutôt sacré David que l'esprit du Seigneur se retira et quitta Saül; en même temps ce prince fut saisi par un esprit malin (466) envoyé de Dieu qui l'agitait de fureur et le tourmentait cruellement : quel triste état de ce roi! Soit compassion, soit désir de lui faire leur cour, ses officiers lui cherchent à l'envi des remèdes qui au moins lui procurent quelque soulagement; ils connaissent la vertu des instruments de musique sur les mélancoliques, sur les hypocondriaques, sur les maniaques, etc., ils pensent que le son de ces instruments délicatement touchés, aura assez de force pour calmer l'irritation des esprits, et diminuer la tension ou l'engourdissement des nerfs, ou du moins pour distraire le roi du sentiment de son mal pour une sensation agréable. Un d'eux sait que David joue parfaitement de la harpe. Sur son rapport David est mandé, et toutes les fois que l'esprit malin se saisit de Saül, David joue de sa harpe, et fait retirer l'esprit malin. C'est sur cette histoire que j'aime à me former une juste idée de la tendre piété du jeune David.

Que l'Israélite charnel ne voie rien que de naturel dans le soulagement que le son de la harpe de David procurait à Saül, j'en suis peu surpris ; mais pourrais-je ne l'être pas, si l'Israélite spirituel adoptait un semblable sentiment? Selon celui-ci, David n'est pas un musicien profane qui cherche, dans les sons de sa harpe, le plaisir de l'oreille ou la réputation d'exceller dans son art; c'est un homme selon le cœur de Dieu, formé de sa main, rempli de son esprit, pour qui la musique n'a d'autre usage que d'élever l'âme à Dieu, de célébrer sa grandeur, de raconter ses miséricordes avec de saints transports de joie, d'admiration, d'amour et de reconnaissance ; c'est un prophète que Dieu instruisait dans la retraite, et par qui il préparait dès lors à l'Eglise de tous les siècles ces divins cantiques qui devaient lui servir à jamais auprès de Dieu d'interprète fidèle de tous ses sentiments, et qu'elle devait employer comme ses plus puissantes armes contre les attaques de l'esprit malin.

Il n'y a donc ici rien d'humain, et lorsque l'Ecriture nous dit dans la suite que Saül, agité de l'esprit malin, se trouvait soulagé, et que cet esprit malin se retirait de lui au son de la harpe de David, nous ne pouvons nous dispenser de reconnaître une opération surnaturelle et miraculeuse. Tout autre que David n'aurait pu par les sons de sa harpe modérer les transports de Saül. Ces sons vides et inanimés n'ont aucun pouvoir sur le démon. Une autre musique, toute spirituelle et toute céleste formée dans le cœur de ce jeune prophète, animait ses doigts et

(465) C'est parce que notre langue ne souffre pas le mot de *prépuce*, que je ne me sers pas de ce mot du texte. Josèphe dit pour une autre raison que Saül demanda cent têtes. C'est assez la coutume de déguiser la vérité de l'Ecriture, lorsqu'il craint que ses lecteurs ne conçoivent quelque mépris de sa nation, s'il rapportait les choses dans leur simplicité naturelle.

(466) La plupart des Pères et des commentateurs, croient que Saül était réellement possédé du démon. Les docteurs juifs, suivis de plusieurs autres chrétiens, veulent que la maladie de Saül ait été causée par la mélancolie, et par une bile noire enflammée, en sorte qu'il était plutôt frappé de manie, que possédé.

Digitized by Google

sa voix, et cette divine harmonie désarmait et mettait en fuite le malin esprit. Les hommes ignoraient ce secret, mais il n'en était pas moins vrai que ce qui paraissait un effet naturel de la musique, était un miracle de la puissance divine accordé à la tendre dévotion de David.

Cest par elle, mes frères, c'est en composant des psaumes; c'est en admirant à la suite de ses troupeaux, ou le ciel bien étoilé pendant la nuit, ou la terre enrichie de ses productions pendant le jour, qu'il devenait pour vous un modèle de piété. L'imitez-vous? ce que ce jeune berger faisait en paissant ses moutons, le faites-vous en exerçant vos arts et vos professions? le laboureur qui fend son sillon, le vigneron qui taille sa vigne, le berger qui veille à la garde de son troupeau, tous ces hommes, et vous, mes frères, qui exercez les métiers sédentaires, soit en battant le fer, soit en maniant l'aiguille, faites-vous retentir les airs de vos *alleluia?* chantez-vous ces psaumes que l'Esprit-Saint a dictés pour vous à son prophète? Mais revenons au point qui a causé cette digression : c'est le moment où David par le son de sa harpe soulageait Saül, que celui-ci choisit pour le tuer; il pousse contre lui sa lance avec une telle roideur qu'il espère le percer d'outre en outre avec la muraille.

Tel est le caractère de la haine qui ne veut recevoir aucun service d'un ennemi; Saül aime mieux être toute sa vie possédé du démon que de devoir le moindre soulagement à David. Ensuite, ce premier moyen ne lui ayant pas réussi, il en emploie un second dont il fait un usage fréquent et toujours inutile; il veut le faire mourir par la main des Philistins, et dans ce dessein il le crée tribun; il lui recommande d'être courageux, de se distinguer dans les combats, et espérant de le rendre téméraire par le désir des honneurs, il lui promet ce qu'il avait déjà promis au vainqueur de Goliath; il lui promet en mariage Merob sa fille aînée, que cependant il donne à un autre contre sa promesse; mais il lui reste une seconde princesse qui aime David, et c'est encore de celle-ci qu'au défaut de la première, il veut se servir pour perdre David. Pour condition préalable à cette alliance, je l'ai déjà dit, il exige qu'il tue et qu'il mutile d'une manière honteuse cent Philistins, et secrètement (selon toute apparence); il en fait courir le bruit chez les Philistins, pour les rendre plus furieux contre lui et plus dangereux dans la défense. Ce stratagème ne lui ayant pas mieux réussi que les précédents; n'ayant pu porter ni Jonathas, ni ses serviteurs, à tremper leurs mains dans le sang de David; ce guerrier étant revenu couvert de lauriers, d'une dernière guerre contre les Philistins; ce nouveau degré de gloire ayant porté à un nouveau degré de fureur la jalousie de Saül, celui-ci reprit son premier dessein de percer David de sa lance; mais David, qui était sur ses gardes, en évita comme la première fois l'exécution en se détournant du coup, en prenant la fuite chez lui d'abord, et ensuite chez Samuel, pour ne point tomber entre les mains des archers envoyés pour le prendre.

N'imaginez-vous pas que sa patience poussée à bout, il usera de la loi du talion, et arrachera une fois la vie à celui qui a voulu la lui arracher tant de fois de sa propre main? Pour donner lieu et temps à la colère de Saül de se calmer, il s'enfuit, disposé à mener une vie fugitive, à passer d'un pays à un autre comme un vagabond, et à mandier son nécessaire plutôt que d'être plus longtemps une occasion de crime à son ennemi; il vaut mieux, dit-il, que je sois misérable et que je souffre tous les maux possibles, que d'être cause que ce prince soit condamné pour avoir répandu un sang innocent.

Gravons, mes frères, et bien avant dans notre mémoire, tout ceci pour le pratiquer; qu'il n'y ait rien que nous ne fassions, rien que nous ne souffrions, pourvu que nos ennemis déposent toute haine, toute animosité envers nous, sans considérer s'ils ont tort ou non, d'être indisposés à notre égard; imitons en ce point les médecins de nos corps, et comme ceux-ci n'examinent pas si leurs malades souffrent pour leur péché ou non, occupons-nous, comme eux, du soin et des moyens de changer leur inimitié en bienveillance. N'est-ce pas l'exemple que nous a laissé David? Pour se concilier les bonnes grâces de Saül, n'a-t-il pas préféré l'indigence à l'abondance, la solitude à la cour, un exil perpétuel à sa patrie, mais quel remède à la maladie d'un infirme que le Seigneur a abandonné? C'est ce que je vais examiner en considérant David à la seconde époque dont j'ai parlé, à celle de sa victoire sur lui-même, dans la caverne d'Odollam; c'est le sujet de mon second point, dont je ferai une huitième instruction sur le *Ier Livre des Rois* (467).

INSTRUCTION VIII.

Suite de l'instruction précédente.

SECOND POINT.

Nous traiterons, mes frères, de cette seconde époque, comme nous avons traité de la première, en considérant les circonstances qui l'ont précédée, accompagnées et suivie, et continuant à relever ici l'ingratitude et la méchanceté de Saül, la générosité et la douceur de David.

Saül informé que David échappé de ses mains par l'industrie de Michol (468), s'est retiré chez Samuel, envoie successivement

(467) Mon lecteur conçoit par là pourquoi il n'y a ni conclusion dans la cinquième, ni exorde dans la sixième.

(468) Elle prit une statue qu'elle coucha sur le lit de David, elle lui mit autour de la tête une peau de chèvre avec le poil, et sur le corps la couverture du lit. Quelle était cette statue? C'est ce dont on ne convient pas. C'était quelque figure

Digitized by Google

trois bandes d'archers pour se saisir de sa personne; il apprend que ces archers ne sont pas plutôt arrivés à Najoth, qu'ils prophétisent, et il ne semble pas même s'apercevoir de ce prodige: c'est, ô mon Dieu! qu'il faut autre chose que des miracles; il faut votre grâce pour toucher les cœurs et les convertir. Outré de ce que ses ordres ne s'exécutent pas, il va lui-même chercher son ennemi. Chose plus étonnante encore que la précédente! il devient prophète; il se dépouille de ses habits royaux; il demeure nu le reste du jour et toute la nuit, n'ayant rien qui le distingue des autres prophètes, et pendant cet intervalle, David lui échappant encore une fois, il revient chez lui le cœur aussi dur qu'il en était sorti.

Informé que son fugitif s'est retiré (je diffère à un autre moment pour vous faire mes observations sur les chap. XX, XXI, XXII et XXIII) à Engaddi, près de la mer Morte, dans des lieux très-sûrs, dans des cavernes très-vastes et qui étaient presque inaccessibles, il prend avec lui trois mille hommes choisis de tout Israël, et il se met en campagne, résolu d'aller chercher David et ses gens jusque sur les rochers les plus escarpés, où il n'y a que les chèvres sauvages qui puissent monter. Pourra-t-il donc, pour cette fois, exécuter son projet? Vous gardez vos elus! ô mon Dieu! et aucun d'eux ne mourra si vous avez ordonné qu'il vive; ceux qui leur tendent des piéges y seront pris eux-mêmes; ceux qui leur creusent des fosses y tomberont eux-mêmes. Par un effet de cette providence qui dispose de tout pour le bien de ses amis, Saül, pressé d'une nécessité naturelle, entre seul dans une caverne, dans le fond de laquelle (469) David et ses gens étaient cachés, et le voilà, sans s'en douter, livré au pouvoir de celui qu'il persécute. Préparez vos esprits à l'événement qui va suivre; admirez la grandeur philosophique du fils d'Isaï; observez comme il combat, comme il vainc, comme il est couronné.

Cette caverne était un vrai champ de bataille où David eut à lutter, non plus contre Saül, mais contre lui-même et contre ses soldats: *contre lui-même* et l'esprit de vengeance qui lui suggérait de se défaire de son ennemi et qui lui faisait secrètement ces questions: N'est-il pas naturel de repousser la force par la force! chacun n'a-t-il pas reçu du Créateur le droit de se défendre d'un ennemi qu'aucun tribunal humain ne peut réprimer? *contre ses soldats* qui l'exhortaient à finir cette guerre d'un seul coup, disant: Nous sommes, pour vous, devenus vagabonds, exilés de nos maisons et de notre patrie; nous sommes, pour vous, sans biens et sans crédit; nous partageons toutes vos peines et tous vos dangers, et vous laisseriez aller l'auteur de nos maux! et vous ne saisiriez pas une occasion qui vous mettra en état de respirer! et vous exposeriez vos vrais amis à de nouveaux périls, pour sauver votre ennemi implacable! l'équité le veut-elle? s'il vous plaît de prodiguer votre sang, vous est-il libre de ne point ménager le nôtre? s'il est beau à un particulier de faire des actions héroïques et de sacrifier les plus chers intérêts à la gloire d'être regardé comme un héros dans le monde, peut-il le faire aux dépens de ses concitoyens qui lui ont confié leur fortune et leur santé? si vous oubliez les persécutions passées, en souffrirez-vous le cours pour l'avenir, pouvant les arrêter? ne devez-vous pas à votre patrie la tête d'un monstre qui ne se sert de son pouvoir que pour l'opprimer? n'est-ce pas pour cela que vous avez reçu l'onction de Samuel? ce jour n'est-il pas celui duquel le Seigneur a dit: *Je vous livrerai votre ennemi, afin que vous le traitiez comme il vous plaira.*

Il nous est peut-être arrivé plus d'une fois, mes frères, qu'ayant bien résolu de pardonner et de rendre le bien pour le mal, lorsque nous étions seuls, nous avons changé de résolution sur l'avis et les représentations de nos amis, surtout si la cause était commune, car que n'accorde pas la complaisance? David tint ferme; non-seulement il fut invincible à tous ces traits du démon, infiniment plus dangereux que Saül; non-seulement il méprisa ces sophismes qui ont du spécieux et qui ont pu en imposer à des auteurs de grand nom, à des auteurs qui ont soutenu, dans le silence des passions, et sans autre intérêt que celui qu'ils croyaient être de la vérité, que David pouvait tuer Saül sans crime; non-seulement il persévéra dans son sentiment, qui était de pardonner, mais ce qui est encore plus admirable, il y amena toute sa petite armée, c'est-à-dire des hommes durs, des hommes vindicatifs, des hommes que le souvenir des anciens maux et l'espérance d'une fortune prochaine animaient. S'il est difficile de se vaincre soi-même en cas pareil, combien ne l'est-il pas de vaincre de tels hommes, en leur inspirant sa façon de penser? C'est ce que fit David; il comprit et fit comprendre aux siens que le Seigneur leur avait livré Saül, non pour le tuer, mais pour leur donner une occasion de prouver leur fidélité, leur confiance à la Providence, leur vertu, et c'est, mes frères, ce que nous devons aussi comprendre jusqu'à en user, lorsqu'un de nos ennemis tombe entre nos mains; nous devons alors penser que Dieu veut, non que nous nous vengions, mais que nous rendions le bien pour le mal

Mais, me direz-vous, il est aisé de pardonner à un ennemi qu'on a en son pouvoir; combien de rois moins vertueux que David l'ont fait? oui, mes frères, ils ont pardonné étant rois, les offenses qu'ils avaient reçues étant particuliers; mais ont-ils laissé aller leurs ennemis? les ont-ils laissés régner, se renfermant eux-mêmes dans la condition de

grossière faite de linge, disent les uns; c'était une statue de quelque homme illustre, disent les autres, etc., etc.

(469) Il y avait dans la Syrie et les pays voisins, des cavernes si vastes, qu'elles pouvaient contenir jusqu'à quatre mille hommes, selon Strabon.

Digitized by Google

particuliers? ont-ils donc imité le courage de David?

Ce n'était point courage, direz-vous peut-être, c'était apathie, insensibilité. Qu'au contraire, les flots d'un premier mouvement de colère se soient élevés en lui, qu'il ait été agité de la tempête de différentes pensées contraires, qu'il ait calmé ces flots et apaisé cette tempête par l'amour de Dieu, c'est ce que l'action suivante peut faire connaître. Il se leva, dit l'historien, il coupa tout doucement le bord de la casaque de Saül, et aussitôt il se repentit en lui-même de l'avoir fait, comme ayant, en cela, manqué de respect à son roi. Tels sont les saints, mes frères, ils se relèvent avant de tomber; ils répriment leurs passions avant de pécher. De la casaque de Saül à son corps, combien peu de distance! cependant David retira son épée à lui avant qu'elle n'eût touché sa chair; il se reprocha même d'en avoir fait autant; il ne l'eût jamais fait, s'il ne lui eût fallu un témoin de ce qu'il allait dire à Saül, qu'il avait été en son pouvoir, et s'il n'eût eu un témoin éloquent en la pièce de sa casaque: écoutons-le parler à ses gens, d'abord, et à Saül ensuite.

Dieu me garde, dit-il à ses soldats, de traiter comme vous dites celui qui est mon maître et l'oint du Seigneur: *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem domino meo.... quia christus Domini est;* discours admirable que la charité et la prudence même semblent avoir proféré! Oh! qu'il mérite bien de nous être proposé comme un exemple de l'une et de l'autre! Au lieu que nous souhaitons quelquefois que nos ennemis tombent entre nos mains, David demande à Dieu d'empêcher qu'il ne jette jamais les siennes sur Saül. Au lieu que nous accusons nos ennemis, David cherche à excuser le sien, et ne pouvant trouver d'excuse, ni dans sa vie, ni dans ses actions (car il était un ambitieux, un envieux, un cruel), il en cherche dans sa dignité et son onction royale. Au lieu que nous ne souffrons pas d'appeler nos ennemis de leurs noms propres, mais que nous leur en donnons d'offensants; au lieu que nous faisons comme Saül, qui n'appelait David que fils de Jessé, tant par haine de son propre nom, que pour l'humilier en lui rappelant la bassesse de son origine; David au contraire donne à Saül les noms honorables de maître et d'oint du Seigneur, pour rendre par là respectable à ses soldats un roi qui ne l'était ni par sa conduite, ni par ses mœurs, et il y réussit à son gré, non cependant sans le secours de la grâce qui résidait sur les lèvres du prophète.

Heureux les soldats qui ont un tel commandant, et les subalternes qui ont un tel chef! Que j'entre dans la caverne d'Engaddi, il me semble entrer dans une église: que j'écoute David haranguant sa petite armée, il me semble entendre un pasteur prêchant ses ouailles: que je le voie agir, il me semble voir un pontife qui devient en même temps prêtre, autel et victime; prêtre en ce que c'est sa raison et sa religion qui offrent; autel, en ce que sa raison et sa religion offrent sur son cœur; victime, en ce que sa raison et sa religion offrent l'humanité, la douceur, le pardon des injures: que dis-je? *il me semble voir un pontife:* j'en vois autant que David a de soldats, puisque tous font ce qu'il leur donne l'exemple de faire, puisque tous pardonnent du fond de leur cœur à Saül.

Ce roi étant sorti de la caverne sans rien savoir de ce qui venait de se passer (470), David sortit ayant à sa main, non la tête de Goliath, mais la pièce de la casaqne de Saül; trouvant à sa rencontre, non les femmes d'Israël avec leurs tambours, mais les chœurs des anges célébrant sa victoire et exaltant l'héroïsme de sa charité, ayant le front ceint, non du diadème de Saül, mais de la couronne de la justice. Les trois enfants sortirent-ils de la fournaise avec plus de gloire que David de la caverne?

Mon seigneur et mon roi, cria-t-il à Saül, lorsque celui-ci était encore assez près pour l'entendre: puis il fit une profonde révérence en se baissant jusqu'à terre, et sans perdre de temps, il excuse Saül; il rejette la faute sur les courtisans flatteurs qui l'environnent; il se justifie lui-même en lui produisant un témoin muet, mais irréprochable, la pièce de son manteau, en prouvant par ce témoin qu'il l'avait eu en son pouvoir, et que s'il voulait attenter à sa vie, comme on l'en accusait, il l'eût certainement fait dans cette occasion; il borne là sa justification, sans lui rappeler aucun des services qu'il lui a rendus, soit en tuant Goliath, soit en cent autres occasions. C'est donc moins pour le justifier, que pour inspirer une juste crainte à Saül, que David ajoute ensuite, *Que le Seigneur soit juge entre vous et moi:* c'est à lui de me faire justice à votre égard, mais pour moi je n'attenterai jamais sur votre personne; c'est aux impies à faire des actions impies, selon l'ancien proverbe; pour moi je ne suis point de ce nombre; qui poursuivez-vous? ô roi d'Israël! *Vous poursuivez un homme qui est à votre égard, comme un chien mort et comme une puce: « Canem mortuum persequeris, et pulicem unum. »*

Telle fut la courte remontrance de David à Saül, dans laquelle on ne sait lequel admirer davantage, ou sa prudence ou son humilité; sa prudence à rejeter les fautes de Saül sur ses courtisans, qui sont ou des lâches qui craignent de lui dire la vérité, ou des complaisants qui entrent dans tous ses sentiments, car les cours des grands sont remplies de ces âmes viles et méprisables; son humilité d'autant plus profonde, qu'à

(470) Si on demande comment David a pu couper un pan de son manteau, entendre ses gens et leur répondre sans que Saül s'aperçût de rien, il est aisé de supposer ici un miracle de la part de Dieu. Saint Chrysostome suppose que Saül s'était endormi d'un profond sommeil.

Digitized by Google

peine osons-nous rapporter les termes qui l'expriment.

Aussi vit-on alors ce que nous apprend l'Esprit-Saint, qu'une parole de douceur calme la colère, et que l'humilité désarme quelquefois l'orgueil irrité; car quel changement subit s'opéra dans Saül! cet homme qui auparavant ne désignait David que par des noms de mépris, l'appelle maintenant son fils : *N'est-ce pas là*, dit-il, *votre voix que j'entends? ô mon fils David!* en même temps, jetant un grand soupir, il versa des larmes, et il ajouta : *Vous êtes plus juste que moi*, car vous m'avez fait du bien, et je ne vous ai rendu que du mal; vous m'avez donné aujourd'hui une grande preuve de l'affection que vous avez pour moi, puisque le Seigneur m'ayant livré entre vos mains, vous m'avez, par une générosité très-rare, conservé la vie; car qui est celui qui, ayant trouvé son ennemi à son avantage, le laisse aller sans lui faire aucun mal? que le Seigneur récompense lui-même cette bonté que vous m'avez témoignée aujourd'hui, et comme je sais très-certainement que vous régnerez, jurez-moi par le Seigneur que vous ne détruirez point ma race après moi. C'est ce que Saül répondit à David, et ce qui vous prévient déjà sur ce que je vous dirai à la fin de ce discours, touchant les avantages attachés à l'amour des ennemis.

David aima le sien, le plus puissant, le plus implacable, le plus dangereux des siens jusqu'après sa mort. Quand il l'apprit, il déchira ses vêtements; il se couvrit de cendres; il le pleura lui et son fils Jonathas, comme un père qui a perdu son fils unique; et pour communiquer aux races présentes et futures une douleur qu'il n'était pas maître de renfermer en lui-même, il composa ce cantique célèbre où l'on lit ces apostrophes : Saül et Jonathas, l'élite et la gloire d'Israël! comment ces vaillants hommes sont-ils tombés morts? n'annoncez point cette nouvelle dans Geth; ne la divulguez point dans les places publiques d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne se réjouissent, et que les filles des incirconcis n'en triomphent de joie. Nous avons quelquefois vu des pères, des mères, des enfants, abandonner la maison où leurs enfants, leurs pères, leurs mères étaient morts, la prendre en aversion, n'en pouvoir soutenir la vue; ce fut le sentiment de David pour le lieu où Saül et Jonathas périrent; il dit, en le chargeant de sa malédiction : Montagnes de Gelboé! que jamais vous ne soyez arrosées des pluies du ciel, après l'avoir été du sang de mes amis; parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts (471), le bouclier de Saül, comme s'il n'avait point été sacré de l'huile sainte.... comment les forts sont-ils tombés dans le combat?... votre mort me perce de douleur, Jonathas mon frère, le plus beau des princes, plus aimable que les plus aimables des femmes (472)! je vous aimais comme une mère aime son fils unique : *Sicut mater amat filium, ita ego te diligebam.*

Ce fut la vive et touchante complainte de David, à la mort de Saül et de Jonathas; il y fait l'éloge de Saül même, mais sans blesser ni la vanité ni la justice; il relève en lui ce qui mérite effectivement d'y être relevé, ces qualités extérieures qui mettent les princes en réputation, ces succès heureux dans la guerre, cette grandeur d'âme qui l'a rendu digne d'être comparé aux aigles et aux lions; mais en même temps, il tait tout ce qu'il n'aurait pu, ou louer sans mensonge, ou excuser sans flatterie.

Avait-il donc lieu de pleurer Saül? ses pleurs étaient-elles bien sincères? c'est une question que se permet ici non-seulement l'homme charnel, mais l'honnête homme. Le premier, qui n'a d'autre règle que son intérêt ou sa passion, regrette la perte d'un ami, et il se réjouit de se voir délivré d'un ennemi; l'honnête homme, qui écoute l'humanité et la raison, juge qu'il serait indigne de lui de se réjouir du malheur de celui qui lui voulait du mal, mais il est bien éloigné de s'en affliger, surtout si ce malheur lui procure quelque grand avantage. Ni l'un ni l'autre n'auraient donc pleuré Saül, s'ils avaient été placés dans les mêmes circonstances que David, et comme nous jugeons souvent des autres par nous-mêmes, ils demandent si David était dans son intérieur ce qu'il paraissait à l'extérieur.

Pour résoudre cette question, il suffit de nous rappeler que l'Israélite spirituel aime son ami en Dieu et son ennemi pour Dieu; par conséquent, qu'il compatit aux maux de celui-ci comme de celui-là. Cela étant, et David tenant un rang distingué parmi les Israélites spirituels, quelle dut être sa douleur en apprenant qu'un roi qui lui était si cher, venait de se donner à lui-même la mort dans le transport de son désespoir, et ne laissait aucun motif de bien espérer de son salut? il le pleura donc très-sincèrement; il l'aima donc jusqu'au tombeau, et comme nous le verrons, il lui donna, même après sa mort, dans la personne de ses enfants, des marques de son attachement inviolable.

N'ai-je donc pas eu raison de vous proposer ce David comme un modèle de la conduite que vous devez tenir envers vos ennemis? après avoir vu entre le beau-père et le gendre un contraste si frappant, un contraste dans lequel l'un a donné toutes les preuves de la haine la plus irréconciliable et de l'ingratitude la plus noire, tandis que l'autre a porté au suprême degré la modération et la grandeur d'âme, m'opposerez-vous

(471) Jeter son bouclier dans le combat, c'était une tache ignominieuse qui excluait des assemblées. Une mère païenne disait à son fils partant pour la guerre : « Ou rapportez ce bouclier, ou qu'on vous rapporte sur lui. »

(472) C'est une comparaison qui marque la vivacité, et non le déréglement qui peut se trouver dans l'amour des femmes.

Digitized by Google

encore quelque prétexte pour vous dispenser de pardonner du fond de votre cœur?

Vous me direz peut-être que votre ennemi est un méchant, un injuste, un incorrigible : et moi je vous demanderai : est-il donc aussi méchant, aussi injuste, aussi incorrigible que Saül?

Vous me direz peut-être qu'il a cherché à vous nuire dans votre fortune et dans votre honneur : et moi je vous demanderai : vous a-t-il poursuivi comme un traître? vous a-t-il obligé de vous retirer comme un rebelle, dans un pays étranger, et d'y vivre dans l'ignominie? a-t-il essayé de vous ôter la vie? l'a-t-il essayé autant de fois que Saül? a-t-il reçu de vous autant de services essentiels que Saül en avait reçu de David? quand cela serait, il y aurait encore un endroit par où David l'emporterait sur vous, c'est que David a vécu sous l'ancienne loi, et vous sous la nouvelle; c'est que David n'avait pas, comme vous, entendu la parabole des dix mille talents; il n'avait pas, comme vous, appris de Jésus-Christ à dire : *Pardonnez-nous nos offenses* (*Matth.* VI, 12), et il n'avait pas, comme vous, vu Jésus-Christ mourir pour ses ennemis.

Vous me direz peut-être que vous pardonneriez le passé, si vous ne craigniez pour l'avenir les mêmes persécutions : et moi je vous demanderai : David n'a-t-il pas laissé aller son ennemi, prévoyant ce qui arriva, qu'il serait à l'avenir ce qu'il avait été auparavant?

Vous vous plaignez du tort que vous fait un ingrat que vous n'avez cessé d'obliger : et moi je vous demande : à qui votre ennemi fait-il plus de tort? est-ce à vous ou à lui? quel dommage David a-t-il souffert de la part de Saül qui le persécutait? devenu par là illustre sur la terre, illustre dans le ciel, a-t-on depuis cessé de chanter ses louanges ici-bas? ne jouit-il pas du souverain bien là-haut? je le demande encore, quel avantage Saül a-t-il retiré du mal qu'il a fait à David? n'a-t-il pas été renversé de son trône? n'est-il pas mort misérablement? n'est-il pas, jusqu'à ce jour, blâmé sur la terre qu'il a quittée? n'est-il pas tourmenté dans les enfers où il est descendu?

Vous vous affligez, dites-vous, de ne pouvoir donner aux pauvres ce que votre ennemi vous a enlevé par les mauvaises affaires qu'il vous a suscitées et les procès dans lesquels il vous a engagé malgré vous : et moi je vous demande si vous supportez ces pertes avec courage et pour Dieu, n'en aurez-vous pas la même récompense que si vous les aviez faites volontairement en faveur des indigents?

Mais il a, dites-vous, attenté à votre vie? ajoutez : et cependant je continue à le mettre au rang de mes amis, à prier pour lui, à demander que Dieu lui soit propice; ajoutez, dis-je, ces mots : à cette condition, je vous garantis la couronne du martyre, non d'un martyre seulement, mais de deux, de trois, d'autant de martyres que vous avez eu d'occasions de lui nuire, sans vouloir les saisir.

J'aime mieux mourir, dites-vous, que de souffrir une injure; et moi je vous demande Quelle injure, quel tort vous a-t-on fait? à qui avez-vous plus d'obligation qu'à celui qui médit de vous? Au lieu, en effet, que nos amis nous cachent nos défauts, nos ennemis nous les découvrent; au lieu que notre amour-propre est un voile qui nous les couvre, leur haine est un miroir poli qui nous les manifeste; de leur malveillance nous tirons ces deux avantages, de nous connaître et de nous corriger.

Ce que leur haine opère pour nous, notre amour l'opère pour eux : il les change, il les convertit; d'homicides il en fait des pères; de loups il en fait des agneaux; d'ennemis furieux il en fait des amis, au moins pour le moment. Avec saint Chrysostome j'admire donc moins Moïse tirant de l'eau du rocher, que David tirant des larmes des yeux de Saül; celui-là vainc la nature, celui-ci vainc la résistance de la volonté; celui-là frappe le rocher, celui-ci frappe le cœur du prince. N'est-ce pas là un prodige de bienfaisance? si Saül avait été d'un caractère doux et pacifique, il aurait été peu surprenant que le discours de David l'eût apaisé; mais rappeler ce naturel dur et sanguinaire à la modération, était-ce l'effet d'une philosophie humaine?

Je vous fais, mes frères, ces observations moins pour louer David que pour vous porter à l'imiter; je vous rappelle aujourd'hui ce que ce jeune berger a fait pour Saül dans ces deux époques de sa vie, au camp de Magala et à la caverne d'Engaddi, afin que sa conduite en ces lieux règle la vôtre envers vos ennemis, afin que vous soyez disposés à tout faire, à tout souffrir, pour ne point offenser ceux qui vous offensent. Qu'arriva-t-il à David pour avoir épargné Saül pendant sa vie, et pour l'avoir pleuré après sa mort? qu'il monta sur le trône sans avoir souillé ses mains dans le sang de son roi, qu'il fut loué de sa modération dans son temps, et qu'il en est encore loué dans le nôtre. Voulez-vous donc, ô hommes! rendre votre nom immortel ici-bas et jouir des biens solides là-haut? attachez-vous à la philosophie de ce grand homme; supportez comme lui les injures, pour arriver avec lui à la couronne promise à la patience. Puissions-nous tous l'acquérir par la grâce de Jésus-Christ à qui, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et empire dans tous les siècles des siècles (473). *Amen.*

(473) Ce serait ici le lieu de justifier David de l'accusation de s'être révolté contre son roi; mais, pour abréger, je prends le parti de renvoyer mon lecteur au livre VIe de la *Politique* de Bossuet, article 3, première proposition, savoir : *Que la conduite de David ne favorise point la rébellion.*

Digitized by Google

INSTRUCTION IX.

L'AMITIÉ.

(*I Reg.* XVIII-XX, XXIII.)

Anima Jonathæ conglutinata est animæ David.

L'âme de Jonathas s'attacha étroitement à celle de David, elles se collèrent l'une à l'autre. (474) (*I Reg.* XVIII, 1.)

Fut-il donc jamais, mes frères, un modèle d'amitié, et plus parfait et plus digne de notre attention? Il nous faut des amis; ils sont une forte protection quand ils sont fidèles: *Amicus fidelis protectio fortis.* (*Eccli.* VI, 14.) Il nous faut des amis; celui qui a su en trouver, a trouvé un grand trésor; rien n'est comparable à un ami fidèle; il est le germe de l'immortalité, la douceur et le plaisir le plus innocent de la vie: *Amico fideli nulla est comparatio*, etc. (*Ibid.*, 15.) Il nous faut des amis; et peut-être croyons-nous en avoir beaucoup, parce que nous sommes environnés de gens qui affectent tous les dehors de l'amitié, qui se disent tout à nous, qui nous offrent leurs services dans les temps où ils savent que nous n'en avons pas besoin. Il nous faut des amis, et peut-être n'en avons-nous aucun qui mérite ce beau nom, parce que nous n'en avons aucun qui en ait les sentiments, qui en démontrent la sincérité dans l'occasion: *Vox est communis, Totus tuus sum, sed paucioris est effectus.* (S. AMBR., *lib.* III *De officiis*, cap. 13.) Il nous faut des amis, et outre qu'on les cherche longtemps, qu'on les trouve rarement, on les conserve encore difficilement; *Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur.* (S. HIERON., *in cap.* VII *Mich.*) Il nous faut des amis, et il est très-dangereux de nous tromper dans le choix que nous en faisons, parce que, si imprudemment nous lions amitié avec des méchants, nous participons à leurs crimes; *Cum incaute malorum amicitiis jungimur, eorum culpis ligamur.* (S. GREG. MAGN., *Pastoral.*) Ne faut-il donc pas que nous ayons des moyens sûrs de distinguer les vrais amis de ceux qui en prennent faussement le nom? Connaître les caractères de la vraie amitié, c'en est un que nous marque tous les saints, et que je vais vous mettre sous les yeux en les réduisant tous à deux principaux, qui sont, 1° la pureté de ses principes. Sujet d'un premier point. 2° La générosité de ses effets. Sujet d'un second point et de l'attention de quiconque souhaite n'être pas trompé en fait d'amitié.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce, mes frères, que l'amitié en général, et quelle est cette amitié particulière dont j'ai à vous entretenir? l'amitié en général est ce que dit saint Thomas, *une parfaite union des cœurs, formée par le mérite et confirmée par la ressemblance des mœurs.* On en distingue de deux espèces particulières, qui sont l'amitié naturelle, et l'amitié surnaturelle; l'amitié naturelle, comme est celle qui se trouve entre une mère et son enfant, entre un mari et son épouse, entre deux personnes soit d'égale, soit d'inégale condition qui s'aiment, par exemple, pour leur éloquence, leur savoir, leur courage; et l'amitié surnaturelle, comme est celle qui se trouve entre deux fidèles qui s'aiment en Dieu et pour Dieu. Un premier caractère de celle-ci est la pureté de ses principes tant intérieurs qu'extérieurs; vous allez le voir par l'histoire de Jonathas.

Et pour en venir d'abord à l'examen des principes extérieurs et constitutifs de son amitié pour David, ne fut-elle pas une union parfaite de leurs cœurs? Cette union peut-elle nous être peinte plus vivement que par ces paroles de mon texte? *L'âme de Jonathas s'attacha étroitement à celle de David, et il l'aima comme lui-même: « Anima Jonathæ conglutinata est animæ David, et dilexit eum quasi animam suam.* » David aimait Jonathas comme une mère aime son fils unique: *Sicut mater amat unicum filium suum, ita ego te diligebam.* (*II Reg.* I, 26.) Cette union ne vint-elle pas du courage avec lequel le fils de Jessé attaqua Goliath? de la piété avec laquelle il déposa l'épée du géant dans le tabernacle? de l'humilité avec laquelle il parut devant Saül après la victoire; en un mot du mérite et des belles qualités que Jonathas aperçut en David? Enfin cette union des cœurs des deux jeunes héros ne fut-elle pas confirmée par la ressemblance des mœurs? outre qu'ils professaient une même foi, qu'ils adoraient un même Dieu et de la même manière, qu'ils étaient sujets fidèles, fils respectueux, qu'ils tenaient dans leur bas-âge la conduite la plus régulière, la plus édifiante chacun dans son état, n'avaient-ils pas les mêmes inclinations, les mêmes talents pour l'art militaire? avant que David n'eût abattu la tête de Goliath, n'avons-nous pas vu Jonathas seul avec son écuyer battre les Philistins et commencer leur déroute? N'ai-je donc pas eu raison de dire que les principes constituant l'essence de l'amitié de Jonathas pour David, étaient des principes purs, des principes louables, dignes de notre imitation? cela étant:

Voici donc, mes frères, quels doivent être les principes de notre amitié, ne fût-ce que pour être une amitié humaine et permise. Notre cœur doit être uni à celui de notre ami, tellement que nous ayons ensemble la même âme, par conséquent les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes inclinations; tellement que ce que l'un ne veut pas, l'autre ne le veuille pas; tellement que ce que l'un veut, l'autre le veuille aussi. C'est là, dit saint Jérôme, ce qui fait la constante amitié: *Eadem velle et eadem nolle, firma amicitia est.* (*Epist. ad Dem.*)

Peut-il donc y avoir une constante amitié entre un vrai enfant de l'Eglise et un infidèle, ou un hérétique, ou un déiste, ou un tolérant, ou un philosophe du temps? Ont-

(474) Remarquez que ce qui est dit de Jonathas, par rapport à David, dans le sens littéral, peut être appliqué à l'âme fidèle par rapport à Jésus-Christ.

Digitized by Google

ils, ce chrétien et cet antichrétien, la même âme et les mêmes pensées? Peut-il donc y avoir une constante amitié entre un fidèle craignant Dieu, et un prétendu fidèle qui ne craint ni Dieu ni les hommes? Peut-il y avoir une constante amitié entre deux associés dont l'un est prêt de mourir pour la justice et l'autre disposé à prendre de toute main dans l'occasion? Peut-il y avoir une constante amitié entre deux jeunes étudiants dont l'un aime les églises, et l'autre les hôtels de spectacles et des jeux publics? entre deux jeunes personnes du sexe dont l'une est modeste jusqu'à la timidité, et l'autre immodeste jusqu'à l'effronterie et l'impudence? N'est-il, c'est à vous pères et mères! que je fais cette question, n'est-il pas visible que non? n'est-ce donc pas pour vous un devoir indispensable de veiller sur le choix que vos enfants font de leurs amis?

• L'amitié que nous avons les uns pour les autres, ne fût-ce que pour être une amitié humaine et licite, doit de plus être *formée par le mérite*. Entre elle et la mondaine il y a cette différence que celle-ci a pour fondement la beauté, l'humeur enjouée et de semblables avantages; celle-là au contraire a pour base la vertu seule; une vertu bien examinée et bien connue, et de là suit cette autre différence encore, que l'amitié humaine, semblable en tout temps à elle-même, est toujours également honnête, civile, douce, incapable d'aucun changement; l'inconstance, la bizarrerie, le caprice, l'incertitude n'en troublent jamais le repos. L'amitié mondaine au contraire se termine à des dégoûts, à des défiances, à des jalousies, à des reproches, à des ruptures scandaleuses.

Cette dernière amitié dure toujours peu; c'est qu'elle commence toujours trop tôt; on se voue l'un à l'autre un attachement inviolable avant même de se connaître : dès qu'on s'est connu, on s'est déplu, parce qu'on a découvert des défauts incompatibles avec la vraie amitié! Voulons-nous donc faire des amis que nous gardions longtemps? il faut que nous soyons longtemps à les faire; il faut que nous distinguions le langage du monde, de celui du cœur, que nous ne confondions pas ce qui plaît dans certains moments avec ce qui doit plaire toujours.

Pour être vraie et solide, il faut que notre amitié soit *formée par le mérite;* il faut de plus qu'elle soit *confirmée par la ressemblance des mœurs*, soit pour la douceur, soit pour la probité, soit pour la frugalité, soit pour tout autre point d'une morale saine et exacte. Ce principe supposé, je vous le demande : sont-ce donc de vraies amitiés que ces confidences criminelles où toute la honte du prochain est révélée? Sont-ce de vraies amitiés que ces complaisances serviles où l'on seconde toutes les passions d'un ami, et où l'on flatte ses désirs les plus bas? Sont-ce de vraies amitiés que ces commerces de plaisirs et d'amusements? que ces sociétés d'intérêt et d'ambition? Ah! que les vraies amitiés sont donc rares, puisqu'il y en a si peu de pures dans leurs principes intérieurs et constitutifs?

J'en dis autant de ceux que nous appelons extérieurs et dont un principal est la fin que nous nous proposons dans nos amitiés. Quand nous lisons ces paroles de Jonathas à David : *Que ce que nous avons juré tous deux au nom du Seigneur*, demeure ferme, *et que le Seigneur, comme nous avons dit, soit entre vous et moi, entre votre race et la mienne pour jamais : « Dominus sit inter me et te, inter semen meum et semen tuum, usque in sempiternum :* » quand, dis-je, nous lisons ces paroles, quelle idée se présente à nous touchant les devoirs de l'amitié surnaturelle, sinon qu'elle doit tendre à sanctifier les amis, à les unir dans le cœur de Dieu même? professant une religion qui nous enseigne que les seuls biens du ciel sont dignes de nos recherches, serions-nous amis chrétiens, si nous négligions de procurer à nos amis des biens si désirables? si nous nous bornions à servir nos amis lorsqu'il s'agit d'intérêts passagers? si nous n'usions de l'ascendant que l'amitié nous donne sur leur cœur pour les ramener à leur devoir, ou les y fixer lorsqu'ils pensent à s'en écarter? Vous savez, par exemple, qu'un de vos amis médite un projet de vengeance, que sa passion justifie; seriez-vous amis chrétiens, si vous n'adoucissiez insensiblement son esprit irrité? si vous ne versiez de l'huile sur la plaie qui l'aigrit? si vous ne lui vantiez la religion qu'il a toujours fait paraître? si vous ne lui faisiez entendre qu'il doit selon cette religion pardonner lors même qu'il peut se venger? si vous ne lui demandiez la grâce du coupable au nom de votre ancienne amitié? Cela doit être: vous en convenez, mais s'ensuit-il que cela soit? qu'arrive-t-il aujourd'hui dans le monde? quelle fin les amis se proposent-ils dans leur amitié? s'ils sont du nombre des supérieurs, que demandent-ils à leurs inférieurs? s'ils sont dans la classe des inférieurs, que ne font-ils pas pour plaire à leurs supérieurs? s'ils sont égaux, quels biens procurent-ils à leurs égaux? Lisons l'histoire de Saül, elle nous fournira la réponse à ces questions.

Il se persuade qu'un des droits de l'amitié est de pouvoir tout exiger de ses amis, surtout s'ils sont inférieurs, et sur ce principe il porte son fils et tous ses officiers à le défaire de David. Quel ami donc, que ce grand! Le seul Jonathas a le courage de s'opposer à la haine, de tâcher de l'adoucir, et pour cela de lui rappeler les services qu'il a reçus de David; tous les autres se taisent, et se bornent à éluder pour cette fois l'ordre du roi. Mais que ne peuvent pas les rois, par leurs promesses et par les grâces dont ils sont les dispensateurs? Le fait suivant en est une preuve terrible.

Saül étant à Gabaa, apprend que David a paru avec les gens qui l'accompagnent. Alors il dit à tous ses officiers: Ecoutez, enfants de Benjamin! pourquoi avez-vous tous conjuré contre moi, tellement que personne ne soit touché de mon malheur? tellement que per-

Digitized by Google

sonne ne m'avertisse de ce qui se passe? Le fils d'Isaï vous donnera-t-il à tous des champs et des vignes; vous donnera-t-il des commandements sur mille hommes et sur cent hommes? Saül touche ici le grand mobile qui remue tous ceux qui approchent de la personne des grands. Ce n'est pas eux qu'on aime, ce sont les grâces qu'on attend d'eux; combien d'entre eux qu'on ne regarderait pas s'ils n'avaient rien à donner? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que très-souvent les grands entretiennent eux-mêmes ce déréglement, loin de le corriger; ils laissent entrevoir, comme Saül, qu'une lâche complaisance peut tout espérer d'eux, au lieu qu'une probité sévère a tout à en craindre. Faut-il s'étonner après cela si les Jonathas sont plus rares dans les cours que les Doëg!

Ce dernier était Iduméen, maître ou le premier chef des bergers de Saül; il s'était trouvé à Nobé, près du tabernacle, lorsque le grand-prêtre donna à David l'épée de Goliath et les pains de proposition. Pour complaire au roi et paraître épouser vivement ses intérêts, il lui raconte cet événement de la manière la plus désavantageuse au souverain pontife; sur sa déclaration Achimélech est cité, jugé, condamné, mis à mort, par qui? par ce Doëg même, au refus des autres officiers d'obéir à l'ordre cruel du prince sanguinaire. Ce jour il massacre quatre-vingt-cinq prêtres; puis étant allé à Nobé, il fait tout passer au fil de l'épée jusqu'aux enfants à la mamelle. Il n'échappe de ce carnage qu'un seul fils d'Achimélech nommé Abiathar. Ainsi, ô prudence admirable! ainsi, c'est-à-dire par la cruauté de Saül et de son ministre, s'accomplit l'arrêt prononcé contre la maison d'Héli. Continuons l'histoire des amis inférieurs relativement à leur conduite envers des amis supérieurs.

Tandis que Saül se borne à donner des ordres contre David, et à se plaindre qu'on ne les exécutait pas, peut-être ose-t-on encore plaindre en secret l'innocent persécuté, car tout Israël et Juda aimaient David de cette amitié que nous appelons humaine : *Omnis autem Israel et Juda diligebat David.* Mais depuis que le silence est devenu suspect, et que le massacre des prêtres et des habitants de Nobé a fait connaître que l'ombre même de liaison avec David est un crime irrémissible, tout le monde alors, soit par intérêt, soit par crainte, devient son ennemi, ou veut le paraître. Les Ziphéens surtout se distinguent par leur prétendu zèle pour Saül. David s'étant retiré dans les creux de leurs montagnes, ils courent en avertir Saül qui les en remercie, et les envoie à la découverte pour s'assurer de la personne de son gendre, qui ne lui échappe que par un nouveau miracle, et parce qu'au moment où il va être pris, on avertit Saül d'une irruption que les Philistins viennent de faire sur les terres d'Israël.

Les Céilites peu auparavant avaient déjà été disposés à commettre une semblable trahison contre David. Celui-ci avait délivré leur ville du siége des Philistins; il s'y était ensuite domicilié comme chez des amis tout à lui, pour le service signalé qu'il venait de leur rendre; Saül l'apprit et résolut de l'y surprendre; David consulte le Seigneur pour savoir ce que feraient les Céilites en ce cas, s'ils livreraient leur sauveur à un roi qui les avait laissés dans le péril, et l'oracle répondit qu'ils le livreraient s'il restait parmi eux. Voilà les grands et ceux qui veulent plaire aux grands· voilà les amitiés des uns pour les autres.

Or, ce qu'on voyait du temps de Saül, on le voit encore de nos jours, et plaise au ciel que vous ne serviez pas de preuves à cette vérité! Qu'un plus grand que vous témoigne de l'indignation contre un ennemi, vous justifiez ce sentiment en lui disant que cet ennemi est un misérable qui ne mérite pas sa colère. Qu'un plus grand que vous déchire impitoyablement le prochain, sans épargner ni le sacré, ni le profane, vous justifiez son discours en lui disant qu'il sait traiter chacun selon son mérite, qu'il connaît son monde. Qu'un plus grand que vous s'abandonne à des plaisirs criminels et même honteux, vous justifiez sa passion en lui disant qu'elle est le penchant des âmes tendres. Qu'un plus grand que vous veuille nouer ou entretenir une intrigue infâme, vous devenez ses confidents vous portez les écrits, tout passe par vos mains. Le portrait est-il trop chargé? Sont-ce là les marques d'une amitié chrétienne?

Si cette amitié est rare entre les supérieurs et les inférieurs, elle n'est guère plus commune entre les égaux; car compterons-nous pour amis chrétiens des amis d'intrigue et de politique; des amis d'amusements et de plaisirs; des amis de table et de compagnie; des amis de fortune et d'intérêt? Or y a-t-il beaucoup d'autres amis que ceux-ci? Appliquons ici la pierre de touche pour les distinguer, pour savoir si leur amitié n'a pas une base autre que la vertu, une fin autre que celle du salut de ses amis.

Hier vous aviez des richesses; vous vous en faisiez honneur: vous aviez chaque jour une table servie splendidement, autour de laquelle venaient s'asseoir vos soi-disant amis: ce matin ces richesses ont disparu; vos amis restent-ils? Hier vous étiez en crédit près d'un grand; vous en obteniez des grâces pour vos amis; chacun affectait de vouloir être du nombre: ce matin ce crédit a cessé; vous avez encouru la disgrâce de ce grand, et on le sait, vos amis vous restent-ils? Hier vous aviez les agréments de la beauté; ce matin une maladie cruelle a effacé les traits de cette beauté qui était votre idole; vos prétendus amis vous restent-ils? Répondez, jeunesse jadis infatuée de votre figure! Hier tels et tels dans des besoins pressants recouraient à vous: ce matin ces besoins ont cessé parce que vous y avez pourvu; vos courtisans vous restent-ils? Il y a donc des amis de table, de plaisir, de nécessité, du temps et des circonstances; il y a des amis qui ne le sont qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage; il y a des

Digitized by Google

amis qui se retirent dès que leurs amis leur sont devenus inutiles: *Est amicus secundum tempus, et non permanebit in die tribulationis.* (*Eccli.* VI, 8.)

Le désordre va plus loin encore, et notre siècle, oui notre siècle malheureux la voit s'accomplir tous les jours, cette prophétie de Jérémie : *L'ami supplantera son ami et le fera tomber :« Omnis amicus fraudulenter incedit.»* (*Jerem.* IX, 4.) Ne voit-on pas en effet de nos jours les amis sacrifier leurs amis aux plus légers avantages ? aussi prêts à les blâmer qu'à les louer; à les attaquer qu'à les défendre ; à les pousser dans le précipice qu'à leur tendre la main ? Croirait-on que tout cela se passe dans le christianisme, si une fatale expérience ne nous empêchait d'en douter ?

C'est donc à vous, âmes généreuses, d'effacer cette honte qui couvre la face de notre réligion sainte, et de montrer que, si dans cette réligion qui ne prêche que charité, qu'amour pour les infortunés, il se trouve des amis lâches et perfides, il s'en trouve aussi d'assez fidèles aux devoirs de l'amitié pour aimer leurs amis en tout temps, pour les aimer en Dieu et pour Dieu, pour les aimer d'une amitié pure, dans les principes tant constitutifs qu'extérieurs, premier caractère distinctif de l'amitié chrétienne. Cette amitié est de plus généreuse dans ses effets. C'est un second effet qui sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

L'histoire de Jonathas servira, mes frères, à nous instruire du second caractère propre à l'amitié chrétienne, comme elle a servi à nous instruire du premier. En nous apprenant ce que ce prince a fait et souffert pour David son ami, elle nous fera connaître combien l'amitié chrétienne est généreuse dans ses effets. Où trouverions-nous un modèle plus admirable de sa générosité ? dans quelles circonstances a-t-il cessé d'en donner des marques à son ami ? Choisissons-en quelques-unes selon que l'ordre de l'histoire nous les présentera.

Lorsque David revient victorieux du combat de Goliath, Jonathas, jeune guerrier, n'est point jaloux de sa gloire; il ne le craint point comme un rival dans la carrière des honneurs; il ne cherche point à rabaisser le prix de sa victoire; autant qu'il est en lui, il y ajoute un nouvel éclat en revêtant le héros de ses habits et de ses armes.

Lorsque Saül, devenu l'ennemi implacable de David, projette de le faire mourir, Jonathas seconde-t-il la haine de son père; paraît-il se souvenir qu'il est héritier présomptif de la couronne; appréhende-t-il que David ne l'en prive ; s'oppose-t-il à son agrandissement ? Respectant l'ordre de Dieu et s'y soumettant humblement, il plaide la cause de son ami près de Saül, avec toute l'éloquence que peut suggérer la tendre et solide amitié; il lui rappelle les services personnels qu'il en a souvent reçus; il lui représente avec respect tout l'odieux de son dessein à le considérer du côté de Dieu et des hommes; il lui arrache par la force de ses raisons, cette protestation : *Vive le Seigneur ! je vous promets que David ne mourra point.* Heureux ce roi, s'il eût toujours écouté de même la voix de la timide vérité qui est toujours prête à s'approcher du trône, mais qui ne s'y présente que quand elle y est invitée; qui, dès qu'on la repousse, se retire et laisse le mensonge en possession de la faveur.

Lorsque David fugitif vient secrètement dire à Jonathas ces paroles mémorables, qu'un Chrétien occupé de la pensée de la mort s'applique souvent : Il n'y a entre moi et la mort qu'un seul degré de séparation : *Uno tantum... gradu ego morsque dividimur.* Lorsqu'il l'instruit des dangers qu'il court, lorsqu'il lui demande ses avis, les lui refuse-t-il? Une chose surtout me frappe dans cette triste conférence, où il s'agit de découvrir les dispositions de Saül à l'égard de David ; ce sont ces paroles de Jonathas à l'illustre persécuté: *Si la mauvaise volonté de mon père continue toujours contre vous, je vous en donnerai avis et je vous renverrai afin que vous alliez en paix, et que le Seigneur soit avec vous durant toute votre vie, comme il a été avec mon père au commencement de son règne. Si je vis vous me traiterez avec toute la bonté possible, et si je meurs vous ne cesserez jamais d'en user avec bonté et compassion envers ma maison. Seigneur, Dieu d'Israël, traitez Jonathas avec toute votre sévérité, si je n'instruis David des desseins de mon père.* C'était là un serment dont l'exécution eut les suites les plus fâcheuses pour Jonathas même, en ce qu'elle lui attira les reproches les plus humiliants, et le mit plus d'une fois en danger de la part et de la main même de son père.

Quelle lumière et quelle fermeté de la foi de ce Jonathas ! il voit dans David délaissé, fugitif, exposé à tout moment à la mort, un roi puissant et glorieux dont tous les ennemis seront exterminés, entre les mains de qui est son sort et celui de sa maison; il recherche son alliance et sollicite son amitié, comme le seul moyen de se sauver de la mort, lui et ses descendants; il la lui demande comme une grâce et s'estime heureux de l'obtenir; il s'attache de tout son cœur à cet homme qu'on poursuit comme un scélérat indigne de vivre; il préfère ses bénédictions à tout l'éclat qui environne Saül ; il ne craint pas de s'exposer pour l'amour de lui au ressentiment de ce roi injuste ; il essuie avec courage ce cruel affront : *Homme sans cœur et sans honneur ! fils de femme prostituée, de qui seule tu peux tenir ces belles inclinations ;* il s'expose même à perdre la vie pour sauver celle de son ami. Que peut-il donc faire pour lui qu'il ne fasse ? Ce tableau de l'amitié ne vous paraît-il pas parfait.

Ce n'est pas assez, mes frères, que vous lui accordiez votre estime et votre admiration, il faut que vous deveniez des copies vivantes de cet excellent original, et que vous fassiez pour vos amis tout ce qu'il a fait pour le sien; il faut donc que vous partagiez votre fortune avec votre ami nécessiteux:

Digitized by Google

Jonathas ne s'est-il pas dépouillé de ses habits pour David? Il faut donc que vous preniez hautement la défense de votre ami, lorsqu'on l'accuse; il faut que vous soyez empressés à le justifier, s'il est innocent; adroits à l'excuser, s'il a tort; fermes à ne le condamner pas publiquement, s'il vous est impossible de l'absoudre; Jonathas n'a-t-il pas plaidé la cause de David devant Saül? Il faut donc que votre amitié se fortifie à mesure que votre ami est éprouvé par les afflictions; Jonathas n'a-t-il pas proposé à David de serrer leur amitié par de nouveaux liens, lorsque celui-ci était destitué de toute ressource humaine? Il faut donc que vous aidiez votre ami, au moins de vos conseils, lorsque vous ne le pouvez plus autrement; Jonathas n'en a-t-il pas donné à David dans ces conjonctures? Il faut donc que vous gardiez inviolablement le secret de votre ami, quoi qu'il puisse vous en coûter; Jonathas n'a-t-il pas tenu celui de David? l'histoire des flèches ramassées par son page à la campagne, n'en fait-elle pas foi? Il faut donc que vous vous attachiez, non à la fortune, au rang, au crédit, mais à la personne même de votre ami; Jonathas s'attacha-t-il à David pour rien qui fût hors de lui? Il faut donc que vous soyez assez compatissants pour que votre ami trouve en vous un soutien dans ses disgrâces et une consolation dans ses peines; lorsque Jonathas et David furent bien assurés que la haine de Saül était sans retour, ils pleurèrent tous deux, mais David encore plus; où pouvait-il porter les yeux qu'il n'aperçût des objets de larmes?

Forcé de quitter la cour et sa patrie, passant par Nobé, ville sacerdotale, où il reçut du grand prêtre l'épée de Goliath, il se retira chez Achis, roi de Geth; mais quelle fut sa peur lorsqu'il sut qu'il était découvert et reconnu pour le vainqueur de Goliath! les interprètes sont partagés sur les suites de cette peur; les uns disent qu'il contrefit le fou (475); les autres croient qu'il eut en effet un accès de folie; il pouvait bien, dans ces deux hypothèses, être la figure des disciples de Jésus-Christ, devenus fous selon le monde qu'ils quittèrent; les autres enfin (476) pensent que l'épilepsie fut le mal que lui causa sa peur; ils fondent leur opinion 1° sur les marques caractéristiques du mal caduc, qui sont la chute, la convulsion et l'écume, trois marques que le texte sacré nous laisse voir dans David chez Achis. La chute: il se laissait tomber entre les mains des officiers du roi : *Collabebatur inter manus eorum.* La convulsion; il se heurtait contre les poteaux de la porte : *Impingebat in ostia portæ.* L'écume; la salive coulait sur sa barbe : *Defluebantque salivæ ejus in barbam.* Ils se fondent 2° sur ces termes de l'original, qui conviennent parfaitement à une attaque d'épilepsie, et que la Vulgate ainsi que les Septante ont aussi bien rendu que nos traducteurs français les traduisent mal, en disant qu'il contrefit le fou (477). Ils se fondent 3° sur le fait suivant, qui prouve assez que non-seulement la folie, mais l'épilepsie, peut naître d'une grande crainte.

Un duc d'Aquitaine avait chassé de leur siége les évêques de Poitiers et de Limoges (478); saint Bernard fut envoyé pour ramener le duc au bon parti et rétablir les deux évêques; pour vaincre la résistance du prince, il imagina l'expédient suivant: il offrit le sacrifice; et, la Consécration finie, la paix donnée au peuple, il prend le corps du Seigneur sur une patène; il s'avance vers le duc avec un visage de feu et des yeux de flamme; il lui adresse avec un air menaçant ces paroles terribles: « Nous vous avons prié et vous ne nous avez pas exaucés; voici le chef de l'Eglise que vous persécutez, et qui vient à vous; voici votre juge, au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, le méprisérez-vous comme vous avez méprisé ses serviteurs? »

A ces mots tous les assistants fondaient en larmes, et espéraient de voir quelque coup du ciel. Le duc voyant l'abbé qui tenait en ses mains le corps de Notre-Seigneur, fut épouvanté, et tremblant de tout son corps: il tomba à terre, comme hors de lui. Ses gentilshommes l'ayant relevé, il retomba sur le visage, il ne parlait à personne; il ne regardait personne; sa salive coulait sur sa barbe; il jetait de profonds soupirs et semblait frappé d'épilepsie. (Fleury, *Hist. ecclés.*, an. 1135.) C'est sur ce fait (il eut les suites heureuses que saint Bernard s'en était promises) c'est sur ce fait et de semblables, que se fondent aussi les interprètes qui prétendent que David fut attaqué d'épilepsie chez Achis, roi de Geth.

De là il se réfugia dans la caverne d'Odollam; de cette caverne, à Maspha de Moab; de Maspha, à Haret de Juda; de Haret, à Ceïla; de Ceïla, au désert de Ziph, où son ami vint le trouver et le voir pour la dernière fois. C'est ainsi que la Providence divine tempérait les dégoûts et les amertumes de la vie de David, en lui faisant goûter la douceur d'une amitié si tendre, si constante et si généreuse. Amis mondains! cherchez-en une semblable parmi vos amis; la trouverez-vous?

Ce n'est pas que je conteste une sorte de générosité aux amis du siècle. Dans une affaire d'honneur, il n'est pas rare de voir un ami entrer dans le projet inhumain de son ami barbare, l'y seconder, et prendre sa place sur le champ de Mars. Dans une affaire d'intérêt, il n'est pas rare de voir un ami

(475) Il est aisé, dans cette supposition, de le justifier sur l'accusation d'avoir commis un mensonge de fait.

(476) *Voy.* dans Saurin t, II, in-fol. pag. 473, édit. de 1728, à la Haye, une lettre de Dumon, pasteur à Rotterdam.

(477) Il n'est point parlé de feinte dans l'original : seulement il y est dit qu'*il fit le fou.*

(478) Parce qu'il était attaché au parti d'Anaclet II, vrai Pape, contre l'antipape que le duc favorisait.

Digitized by Google

solliciter pour son ami, avec d'autant plus de chaleur, qu'il doute davantage du bon droit de son ami. Dans une affaire de pure grâce, il n'est pas rare de voir un ami aller, venir, demander, courir, épuiser son crédit pour obtenir un emploi, un bénéfice à son ami qui peut-être n'est digne ni de l'un ni de l'autre. Dans une affaire qui divise deux familles, il n'est pas rare de voir un ami rompre avec l'une tout lien de société, uniquement parce qu'elle a offensé celle de son ami. Eh quoi ? demande le Sage à cet ami, faut-il pour votre ami que vous deveniez l'ennemi de votre prochain? *Noli pro amico fieri inimicus proximo tuo.* (*Eccli.* VI, 1.) Enfin, dans une affaire de plaisir, il n'est pas rare de voir un ami s'incommoder, par les débauches de la table et autres, pour ne point déplaire à son ami. On trouve donc encore une sorte de générosité entre les amis du monde, mais quelle générosité? une générosité accompagnée de cruauté, d'injustice, de dissolutions, etc., une telle générosité en est-elle une? de ce que l'Ecriture défend comme un crime, en ferez-vous l'acte d'une vertu aussi noble?

Je ne conteste pas plus cet autre point, qu'un zèle de parti peut former des amis fort généreux en apparence : n'a-t-on pas vu Hérode et Pilate devenir amis, lorsqu'il s'agit de perdre Jésus-Christ? n'a-t-on pas vu différentes sectes d'hérétiques contracter alliance comme frères et amis pour combattre l'Eglise romaine? n'a-t-on pas vu les membres d'un même corps auparavant divisés, se réunir, faire effort, employer les armes de la calomnie et de la diffamation, pour emporter, par le nombre des suffrages, ce qu'ils désespéraient d'emporter par le poids de leurs raisons? qualifierons-nous donc ces amis du nom d'amis généreux? ferons-nous à la générosité l'injure de la confondre avec l'entêtement et l'orgueil? l'association pour le mal peut-elle être une vraie amitié? non, dit saint Augustin : *Amicitia in malo esse non potest.* (*Epist. ad Censor.*)

J'avoue avec la même facilité, que l'attention aux règles de la bienséance, en ces jours que nous appelons heureux ou malheureux, à raison des événements ou avantageux ou désavantageux qui les accompagnent, peut rassembler, et en effet rassemble souvent les amis près de leurs amis. N'a-t-on pas vu les amis de Marie et de Marthe venir de Jérusalem à leur château, pour les distraire sur la mort de Lazare leur frère? n'a-t-on pas vu les amis de Job venir des contrées voisines, le consoler sur son triste état? était-ce donc là de vrais amis? des consolateurs onéreux méritent-ils ce titre? c'est cependant le nom que Job leur donne, et avec bien de la raison, puisqu'ils étaient du nombre de ceux qui jugent leurs amis bien coupables, quand ils les voient bien affligés.

Excepté le seul Jonathas, tels furent aussi tous les amis que David avait à la cour avant sa disgrâce. Ils changèrent de sentiment et de langage à son égard, dès qu'il changea de fortune; bien loin de le plaindre lorsqu'il menait une vie errante, passant d'une caverne à une autre et d'un désert à un autre, ils le peignaient à Saül comme un sujet rebelle, comme un sujet qui se déclarait chef de parti, en se mettant à la tête de ceux qui avaient de méchantes affaires ou qui étaient accablés de dettes. (*I Reg.* XXII.) Grâces vous en soient rendues, ô mon Dieu ! disent ici par ma bouche plusieurs de mes auditeurs qui ont fait cette triste expérience, grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! nous avons eu l'honneur de passer avec ces saints, par l'épreuve la plus dure, qui est celle de la calomnie; nous avons été dans le cas de dire avec David : Vous que nous mettions dans la classe de nos intimes! vous nous avez abandonnés pour suivre ceux qui nous persécutaient. Qu'ils descendent vivants dans les enfers, de tels amis, de peur qu'ils n'y descendent après leur mort. Grâces vous en soient rendues, mon Dieu, ajoutent ces auditeurs, nous avons éprouvé ce que dit le Sage, qu'un ami qui quitte son ami cherche à justifier sa retraite dans les travers qu'il impute à son ami : *Occasiones quærit qui vult recedere ab amico.* (*Prov.* XVIII, 1.) Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! des temps nébuleux nous ont mis à portée de distinguer nos vrais amis de ceux que des motifs humains nous attachaient; ceux-ci, comme une paille légère qu'un tourbillon de vent enlève, ont disparu; ceux-là nous sont restés ; le même glaive de douleur qui a percé notre âme, nous a révélé les secrètes pensées des uns et des autres, et nous sommes aujourd'hui pleinement convaincus, par notre expérience, de ce que dit le Sage, qu'il y a des amis du siècle futur et des amis du siècle présent, des amis de la personne et des amis de la faveur, des amis du crédit et des amis du plaisir : nous sommes persuadés, par ce que nous voyons dans la société, comme par ce que nous voyons dans les saints Livres, qu'il y a très-peu de vrais amis, très-peu dont l'union soit pure dans ses principes et généreuse dans ses effets, très-peu qui aient la fidélité, la discrétion, la sagesse, la prudence, la constance, le zèle et les autres qualités qui font les vrais amis.

Désespérerons-nous donc d'en avoir; renoncerons-nous donc au doux plaisir d'en cultiver, dans la crainte d'y être trompés; nous priverons-nous d'une alliance qui, selon les saints mêmes (S. AMBROS., lib. III, *De summo bono*), rend la prospérité plus agréable, et l'adversité plus facile à supporter? N'en chercher qu'en vous, ô mon Dieu! ce serait peut-être le mieux; mais sommes-nous capables de ce mieux; mais votre divin Fils ne s'est-il pas choisi des amis; mais notre extrême faiblesse ne nous invite-t-elle pas à chercher quelque appui dans des hommes qui nous soutiennent dans votre service, qui nous fassent marcher dans vos voies, qui nous y encouragent par leurs paroles et par leurs bons exemples? Montrez-nous-les, ces hommes rares; préservez-nous du danger qu'il y a de se tromper dans le choix d'un ami; ne permettez pas que la vanité, la cupi-

Digitized by Google

dité ou quelque autre passion, aient part à ce choix ; instruisez-nous vous-même des moyens de réussir sûrement dans ce choix.

Le premier de tous, mes frères, est celui que nous venons d'employer, c'est la prière. Le second, est de craindre le Seigneur: *Qui metuunt Dominum, invenient illum* [*amicum.*] (*Eccli.* VI, 16.) Le troisième est d'avoir à la main le flambeau des principes établis en ce discours, pour faire la recherche d'un ami, et de convenir ensuite avec lui que le premier devoir des amis est qu'ils se corrigent mutuellement, qu'ils s'animent à la vertu réciproquement, qu'ils s'aiment sur la terre de manière à s'aimer dans le ciel, de manière que les premiers morts reçoivent les derniers vivants dans les tabernacles éternels. C'est le bonheur que je vous souhaite.

INSTRUCTION X.

L'ORGUEIL DES GRANDS PROFONDÉMENT HUMILIÉ.

(*I Reg.* XXVIII-XXXI.)

Saul consuluit Dominum et non respondit ei, neque per somnia, neque per sacerdotes, neque per prophetas.

Saül consulta le Seigneur, mais le Seigneur ne lui répondit; ni en songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes. (*I Reg.* XXVIII, 6.)

Ce n'est pas assez, mes frères, de bien commencer, l'important est de bien finir; ce n'est pas assez d'être appelé à un état, il faut en remplir constamment les devoirs, répondre à sa vocation : l'histoire de Saül nous fournit une preuve aussi effrayante que certaine de cette vérité. Les commencements de son règne ne promettaient-ils pas une fin heureuse? vous avez entendu sur quel ton d'humilité il parla à Samuel lorsqu'il fut sacré, vous avez remarqué comme il s'était caché lorsqu'il sut que le sort l'avait désigné roi, vous avez été édifié de sa douceur lorsqu'après une célèbre victoire, il répondit qu'il ne convenait point au roi d'Israël de venger les injures de Saül, gardien des troupeaux de son père. N'eussiez-vous pas cru que des commencements si saints aboutiraient à une fin digne de vos éloges? elle fut au contraire la plus tragique, comme la plus malheureuse; vous allez le voir par le récit d'un événement funeste qui semble être écrit spécialement pour vous, grands du monde! Écoutez-le donc avec attention; apprenez-en quels sont les dangers des grandeurs; concluez-en ce que disent saint Paul et le saint concile de Trente, que si vous êtes debout à cette heure, vous devez bien prendre garde de tomber, l'heure suivante, et par conséquent travailler avec crainte et tremblement dans les exercices de la pénitence, dans les veilles, dans les aumônes, dans les prières, dans les jeûnes et dans la pureté; surtout prenez la résolution de suivre cet avis du Saint-Esprit : *Humiliez-vous en tout, à proportion que vous êtes grands: « Quanto magnus es, humilia te in omnibus.»* (*Eccli.* III, 20.) C'est le fruit précieux que je voudrais vous voir recueillir du point historique que j'ai à traiter; c'est pour y travailler avec succès que je vais vous montrer *l'orgueil des grands profondément humilié.*

On peut, mes frères, considérer la réprobation de Saül sous trois rapports; on peut la considérer, 1° dans les circonstances qui l'ont précédée, 2° dans celles qui l'ont accompagnée, 3° dans celles qui l'ont suivie, et c'est l'ordre selon lequel je la considérerai en effet, comme le plus naturel, comme le plus aisé, comme le plus propre à convaincre les grands, que plus ils le sont aux yeux des hommes, plus ils doivent s'humilier sous les yeux de Dieu; et quand je dis *les grands*, je n'entends pas seulement les rois et les potentats de la terre, j'entends aussi tous ceux qui exercent une portion de l'autorité de ces maîtres du monde; j'entends encore tous ceux qui exercent l'autorité paternelle et domestique, cette autorité qui fut toujours le modèle sur lequel les bons rois réglèrent constamment l'usage de leur pouvoir, et c'est ce qui vous montre que ce discours est d'un intérêt beaucoup plus universel que vous ne pensiez peut-être.

Dans les circonstances qui ont précédé la réprobation de Saül, distinguons ce qui en a été l'occasion et ce qui en a été la cause. Ce qui en a été l'occasion, hélas! grands du monde! c'est ce qui vous flatte le plus, ç'a été son élévation même. Avant elle, et jusqu'au temps où il commença à régner, il était comme un enfant d'un an; il en avait l'innocence, la candeur, l'humilité, mais à peine deux ans de son règne se sont passés que ses rares qualités ont disparu, c'est le sens le plus ordinaire des paroles de son historien : *Filius unius anni erat Saul cum regnare cœpisset; duobus autem annis regnavit super Israel.* La raison de ce changement subit est facile à comprendre: elle se tire de la différence des conditions les unes plus basses, les autres plus relevées. Il est vrai que dans les conditions les plus médiocres le cœur de l'homme, par une suite naturelle de sa corruption, conserve un secret penchant pour les biens, les plaisirs et les honneurs de ce monde; il est vrai encore que l'avarice, l'intempérance, l'orgueil, que ces passions ne manquent point de s'irriter à la vue de ces objets, et de lui porter leurs coups. Mais, Chrétiens, qu'ils sont faibles ces coups portés à un homme retranché dans le sein de sa petite fortune, aux prix des coups qu'elles portent à ceux qui, par le malheur de leur élévation, sont découverts de toutes parts, et exposés à tous leurs traits! Est-il facile à ces derniers d'être opulents, sans quelque injustice; à leur aise, sans dissolution? distingués, sans orgueil; Les petits, presque sans qu'il leur en coûte, et par le seul avantage de leur petitesse, trouvent le chemin à la vertu fait plus de la moitié; ni les richesses ne sont assez abondantes, ni les plaisirs assez exquis, ni les honneurs assez grands pour les corrompre. Ils ont dans leur condition plus de secours que d'obstacles, pour pratiquer ces hautes maximes de la religion : qu'il nous faut mépriser les

Digitized by Google

choses de la terre, porter notre croix, et chercher les dernières places (*Matth.* VI, 25 *seqq.*; XVI, 24; XX, 27; *Luc.* XIV, 8, 11), au lieu que pour en venir là, voyez ce que les grands ont à faire : se dessaisir des richesses qui les environnent, s'abstenir des plaisirs qui se présentent continuellement à eux, s'abaisser et descendre des honneurs qui les élèvent, sont-ce là des entreprises faciles à exécuter? en voit-on beaucoup qui les exécutent? quel est celui-là? nous le louerons comme un chef-d'œuvre de la grâce : *Quis est? et laudabimus eum.* (*Eccli.* XXXI, 9.)

Si maintenant vous me demandez pourquoi Saül n'a pas mérité cet éloge, tandis que David son successeur s'en est rendu digne; je vous inviterai d'abord à vous écrier avec moi : O profondeur des jugements de justice envers celui-là, et des jugements de miséricorde envers celui-ci! Je vous dirai ensuite : Saül fut un roi selon le cœur des hommes qui jugent de l'extérieur, et David fut un roi selon le cœur de Dieu qui juge de l'intérieur. Saül fut accordé à la dureté du cœur des Hébreux, et comme ayant ce qui pouvait leur plaire, la hauteur de la taille et la force du corps; David au contraire fut donné à ces mêmes Hébreux, dans des desseins miséricordieux; son élection ne fut fondée sur aucun mérite humain; Samuel lui-même y fut trompé; le voyant petit et fort inférieur à ses frères, il ne pouvait croire qu'il fût destiné à régner. Saül passa d'une condition privée au souverain commandement sans préparation, sans avoir été fortifié par les épreuves et les adversités, sans avoir eu lieu de connaître sa faiblesse, ni de se convaincre du besoin continuel qu'il avait du secours de Dieu : David, au contraire, ne monta au trône que par degrés; l'injuste persécution qu'il souffrit, la nécessité où il fut réduit de fuir, de se cacher, de se retirer chez les étrangers, l'accoutumèrent à n'avoir d'autres ressources qu'en Dieu, et à se tenir fortement attaché à lui : il y eut entre l'un et l'autre ce point de ressemblance que tous deux commirent des fautes, mais il y eut cet autre point de différence que David les reconnut et s'en humilia. Vit-on jamais, dans Saül, aucun retour à Dieu par la prière, par le sentiment de son indignité, par un vif et sincère repentir? c'est ce que nous allons voir en examinant la cause de sa réprobation.

Cette cause fut son orgueil. S'accoutumant peu à peu à être révéré sur la terre comme le maître des hommes, il perdit peu à peu le souvenir de cette importante vérité, que nous avons tous un maître et un juge dans le ciel; et de là toutes ces fautes dont l'histoire nous a laissé le catalogue suivant. Saül avant de combattre les Philistins, prévint le moment marqué par Samuel pour offrir le sacrifice. Première faute qui à peine en paraît une à l'homme qui juge selon les apparences, comme nous l'avons observé ailleurs, mais qui en était une grande aux yeux du Seigneur, et qui en sera une grande aux nôtres, lorsque nous en aurons jugé par ses motifs; car pourquoi Saül n'obéit-il pas à la lettre? c'est qu'il ne s'appuyait que sur le nombre de ses troupes, c'est qu'il croyait tout perdu, si ce qui lui en restait, s'était retiré; comme si le Tout-Puissant avait besoin de troupes pour vaincre. Quelles ténèbres et quel orgueil un tel sentiment ne renferme-t-il pas!

Au moment d'un combat où la victoire se décidait en faveur des Israélites, Saül dévoua à l'anathème quiconque mangerait avant l'entière défaite des ennemis. Seconde faute que saint Chrysostome appelle une œuvre du diable, et qui fut un piége à la vertu des soldats, comme un obstacle à un plein succès de la bataille (479).

Ayant reçu ordre de détruire Amalec sans épargner personne, il fit grâce à Agag leur roi, et conserva ce qu'il y avait de meilleur dans leurs troupeaux. Troisième faute à la suite de laquelle vinrent toutes celles que l'orgueil fait plus ordinairement commettre. Vous le savez, mes frères, et peut-être le savez-vous par une funeste expérience; tel est le caractère de l'orgueilleux, après avoir désobéi au ministre du Seigneur, il désobéit au Seigneur même; il s'arroge la gloire de ses bonnes œuvres s'il en fait; il s'excuse sur tout; jamais il n'a tort, ou s'il en convient quelquefois, c'est pour le rejeter sur d'autres; une seule chose le touche; c'est la louange du peuple, ce sont les applaudissements; il ne souffre ni la gloire, ni le mérite de personne, malheur à celui qu'on élève en sa présence! c'est un homme mort s'il ne s'enfuit; malheur à lui-même! c'est un homme possédé du malin esprit.

Ai-je trop chargé le portrait de l'orgueilleux? manque-t-il un seul de ces traits à Saül? victorieux des Amalécites, ne se fait-il pas ériger un arc de triomphe comme si la victoire était le fruit de sa prudence et de sa valeur? Quand Samuel lui demande pourquoi il n'a pas exterminé tout ce qui vivait dans l'armée des Amalécites, comment lui répond-il? il se flatte d'une exacte obéissance. Quand le prophète oppose le cri des bestiaux à son mensonge, il dissimule encore la faute, il la couvre du prétexte d'honorer Dieu par des sacrifices : C'est, dit-il, que le peuple a épargné ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites pour les immoler au Seigneur; il est vrai qu'il avoue son tort lorsque Samuel lui déclare qu'il est condamné à perdre la couronne, mais malheureusement ce n'est que la crainte des maux temporels qui tire cet aveu de sa bouche; au lieu de s'humilier sous la main de Dieu et de se confondre d'une infidélité qui le rend l'objet de sa colère, il n'est

(479) Tirin observe que, quoique ce serment inique n'obligeât point, cependant Dieu fit tomber le sort sur Jonathas qui l'avait violé, pour marquer 1° combien les inférieurs doivent craindre la malédiction du supérieur. 2° Combien les Israélites avaient été insensés de demander un roi, puisque le premier agissait ainsi par fantaisie.

Digitized by Google

occupé que de l'estime des hommes : *J'ai péché*, dit-il, *mais honorez-moi devant les anciens du peuple et venez avec moi adorer le Seigneur. J'ai péché*, dit-il encore, *mais portez, je vous prie, mon péché : « Nunc porta, quæso, peccatum meum. »*

C'est là, dit saint Grégoire, l'image d'un grand nombre de personnes dont la vie est criminelle devant Dieu, et dont la conversion n'est qu'apparente. Ils sont forts pour oser commettre les crimes les plus énormes, et ils sont lâches pour les pleurer; ils ne craignent pas de percer leur âme par des plaies mortelles, et après cela ils ne peuvent se résoudre à souffrir des remèdes proportionnés à la profondeur de leurs blessures, et à chercher leur guérison dans la douceur salutaire de la pénitence; ils ne pensent qu'à se décharger par la confession, du souvenir de leur péché, pour en charger la conscience des autres. Ici, continue saint Grégoire, la fermeté de Samuel inflexible à la fausse humilité de Saül, présente une grande instruction aux ministres de l'Eglise. Souvent ceux-ci sont si faibles qu'ils ne peuvent se porter eux-mêmes, et ils sont en même temps si téméraires qu'ils osent se charger du poids des péchés des autres. Ce sont ces lâches que l'Esprit-Saint voulait instruire en leur rapportant les paroles de Samuel à Saül.

La royauté fut pour lui une épreuve terrible, il succomba sous son poids. C'est la réflexion que j'avais à faire aux grands sur les circonstances qui ont précédé la perte du premier roi d'Israël; afin qu'ils craignent leur grandeur comme une occasion de chute pour eux; afin que s'humiliant en tout à proportion qu'ils sont grands, ils trouvent grâce devant le Seigneur, suivant cet avis du Sage : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.* (*Eccli.* III, 20.) C'est pour nourrir et fortifier en vous ce sentiment que je vais considérer la perte de Saül dans les circonstances qui l'ont accompagnée, ou, si vous voulez, qui sont le pendant de ce grand combat où il périt misérablement.

J'en trouve une principale dans ces mots : Les Philistins ayant assemblé leurs troupes pour combattre les Israélites, Saül assembla aussi les siennes et vint camper à Gelboë : ayant vu l'armée des Philistins, *il s'étonna, et la crainte le saisit jusqu'au fond du cœur.* Après bien des crimes et bien des années passées dans l'impénitence, dans le mépris ou l'oubli des menaces du Seigneur, il voit donc, à ce moment, le bras pesant du Seigneur prêt à l'écraser ; la vue des ennemis campés près de lui le glace d'effroi; il les regarde comme des émissaires de vengeance envoyés pour punir des fautes dont il sent alors, pour la première fois, toute la noirceur. Il veut apaiser Dieu en lui rendant l'hommage qu'il s'était réservé comme général des armées d'Israël. Il lui demande ses ordres, en le consultant par le ministère des prêtres et des prophètes, par celui de l'Urim, cet oracle si fameux dans l'histoire sainte. Dieu, pour punir les hommes de ce qu'ils résistent à ses volontés connues, leur refuse pour l'ordinaire de leur découvrir celles qu'ils ne connaissent pas. C'est ce qu'il fait à l'égard de Saül, sans se laisser fléchir par ses prières.

A quoi donc ce malheureux prince se déterminera-t-il? Ne pouvant fléchir la Divinité, il se tourne du côté du démon; il ordonne qu'on lui cherche une nécromancienne, ou, comme porte le texte original, une femme qui ait l'esprit d'Ob (480). On en découvre une à Endor; aussitôt il quitte ses habits royaux et va la trouver. D'abord elle se défend d'exercer son art, comme d'un piége qu'on lui tend pour lui faire encourir le supplice auquel Saül lui-même a condamné les personnes de sa profession ; mais enfin, assurée de l'impunité par le serment du prince, elle lui demande qui il veut qu'elle lui fasse monter. Il nomme Samuel. L'historien ne fait pas mention des cérémonies qu'elle employa pour cette évocation; il dit seulement que la pythonisse, ayant vu Samuel, elle s'écria : *Pourquoi m'avez-vous trompée ? vous êtes Saül :* c'est qu'elle avait vu Samuel même envoyé de Dieu pour instruire ce prince de l'objet de sa curiosité (481). Voici le texte même :

J'ai vu, dit la pythonisse à Saül, *un homme avec la majesté d'un Dieu* (482) *qui sortait de la terre. Saül lui dit : Comment est-il fait? C'est*, dit-elle, *un vieillard couvert d'un manteau, comme un prophète. Saül reconnut donc que c'était Samuel; et quoiqu'il ne le vît point, il lui fit une profonde révérence en se baissant jusqu'à terre. Alors Samuel dit à Saül : Pourquoi avez-vous troublé mon repos en me faisant évoquer? Saül lui répondit : Je suis dans une étrange extrémité : les Philistins me font la guerre et Dieu s'est retiré de moi; il n'a voulu me répondre, ni par les prophètes, ni en songes, c'est pourquoi je vous ai fait évo-*

(480) Ce mot signifie *outre*, et rappelle l'histoire des ventriloques, des pythonisses parlant du ventre, ou recevant l'inspiration du démon, *in tripode per partes genitales.*

(481) Je sais que saint Jérôme (*a*) a avancé que la pythonisse avait parlé à Saül par l'ombre et le fantôme de Samuël : « In Samuelis phantasmate pythonissa loquitur ad Saulem. » (*In Matth.* VI.) Je sais aussi qu'une seconde opinion sur ce sujet est, que ce fut le démon qui apparut et qui trompa la magicienne et Saül. Je sais même que les défenseurs de ces deux interprétations ont quelques raisons pour rejeter la troisième que nous embrassons, savoir : que ce fut la personne même du prophète Samuel qui apparut à la pythonisse, c'est-à-dire à la femme qui avait un démon, pour deviner et prédire l'avenir; mais on peut voir la faiblesse de ces raisons dans le corps même du discours.

(482) A la lettre j'ai vu *eloim, des dieux.* Dans l'hébreu, le pluriel de ce mot se met pour le singulier. Dans le style des Hébreux, c'est comme si elle disait : *Je vois un Dieu, un prince, un magistrat.*

(*a*) On peut lui joindre saint Cyrille d'Alexandrie, l'auteur des questions sur l'Ancien et Nouveau Testament, et un très-grand nombre d'autres qui ne font que rapporter ce que dit saint Jérôme.

Digitized by Google

quer afin que vous m'appreniez ce que je dois faire. Samuel lui dit : Pourquoi vous adressez-vous à moi, puisque je vous ai dit positivement que Dieu vous a abandonné et qu'il est passé à votre rival; je n'ai rien de meilleur à vous dire aujourd'hui, car le Seigneur vous traitera comme je l'ai dit de sa part: il déchirera votre royaume, et l'arrachera de vos mains, pour le donner à David votre semblable, parce que vous n'avez ni obéi à la voix du Seigneur qui vous avait défendu d'offrir le sacrifice, ni exécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalécites qu'il vous avait ordonné d'exterminer: c'est pour cela qu'aujourd'hui vous serez au rang des morts vous et vos fils, et le Seigneur abandonnera aux Philistins le camp d'Israël. Sur ce long texte je fais les trois raisonnements suivants :

1° Ce texte doit se prendre dans son sens littéral, s'il n'y en a point d'autre qui s'y oppose, à plus forte raison, s'il y en a d'autres qui le favorisent. Or aucun autre texte parallèle ne s'oppose à ce sens : bien plus il y en a qui le favorisent : tels sont les deux suivants : *Saül consulta la pythonisse et Samuel lui répondit* (*I Paral.* x, 13 *sec. LXX*). *Après cela Samuel mourut, et il déclara et fit connaître au roi que la fin de sa vie était proche, il éleva sa voix du fond de la terre, et il prophétisa pour détruire l'iniquité de la nation.* (*Eccli.* XLVI, 23.) Sont-ce là les expressions d'un écrivain pensant que l'apparition de Samuel n'était qu'une illusion de la pythonisse, ou un prestige du démon ? Donc ce texte doit se prendre dans son sens naturel, dans ce sens qui nous représente Samuel même parlant à Saül.

2° Le texte que j'ai rapporté ne renferme-t-il pas un oracle vraiment prophétique ? un oracle où est prédit un événement futur et tellement libre qu'il pouvait arriver ou ne pas arriver (483) ? à qui attribuerons-nous un oracle de cette nature sinon à Samuel même ? serait-ce à son ombre ; serait-ce au démon ; le dire ne serait-ce pas un blasphème contredit et condamné par Isaïe (Cap. XLI ?)

3° Un interprète des divines Ecritures ne doit jamais s'écarter du sentiment le plus commun, lorsqu'il s'agit d'un point concernant la foi ; il ne doit même en aucune autre matière, à moins qu'il n'y soit engagé par des difficultés qu'il ne peut lever d'une manière satisfaisante et plausible. Or le sentiment que Samuel apparut en personne à la magicienne, est le sentiment le plus commun, c'est celui de saint Ambroise, de saint Augustin, de Théodoret, etc., etc., parmi les Pères : c'est celui de Josèphe à la tête de presque tous les commentateurs juifs : c'est celui de saint Thomas à la tête de presque tous les théologiens. Il tient au dogme et il prouve très-bien celui de l'existence et de l'immortalité des âmes, ou des substances dégagées des corps (484). Enfin il n'est point de difficulté contre ce sentiment qu'on ne puisse lever d'une manière plausible. En effet,

Si vous m'objectez, 1° que Samuel qui avait tant aimé Saül pendant la vie, ne lui aurait point parlé si durement après la mort, je vous répondrai : Ne lui avait-il donc point parlé très-durement deux fois pendant sa vie ? une première, après qu'il eut sacrifié ; une seconde, après la défaite des Amalécites ? D'ailleurs devons-nous être étonnés qu'un prophète parlant à un roi de la part du Roi des rois, lui parle sans aucun ménagement ; ne savons-nous pas qu'un jugement très-dur est réservé à ceux qui commandent ? Ouvrez les autres livres de l'Ecriture, voyez-y comme le Seigneur traite les méchants rois, comme il traite un Sennachérib, qu'il compare à une bête de charge, comme il traite un Nabuchodonosor qu'il relègue parmi les animaux.

Si vous m'objectez, 2° que croire réelle l'apparition de Samuel, c'est trop attribuer au démon et à la pythonisse ; si vous dites que c'est supposer que le prophète a paru en vertu de l'art magique, je vous répondrai avec les savants (485) que Dieu même conduisait cet événement, que Samuel parut avant que la pythonisse eût employé ses enchantements, que ce fut la raison de la surprise de cette femme, et celle pour laquelle Samuel se plaignit de Saül, et non de la pythonisse.

Si vous m'objectez, 3° que c'est du moins confondre l'œuvre de Dieu avec celle du démon, et qu'il était assez naturel que Saül et ses officiers attribuassent l'apparition du prophète à la force de la nécromancie, je vous répondrai que l'apparition ayant précédé les enchantements, il était bien plus naturel de l'attribuer à une cause antérieure, à la volonté de Dieu même, et de dire que Dieu, dans sa colère, leva le voile dont il avait jusque-là couvert l'avenir. J'ajouterai, avec saint Paul (*II Thess.* II, 10), que Dieu envoie souvent à ceux qui n'ont pas reçu la vérité qui les aurait sauvés, des opérations d'erreur qui les perdent, et que quand il lui plaît, il permet qu'on découvre l'avenir par des moyens illicites, pour la juste punition de ceux qui s'en servent (486).

(483) C'est l'explication que saint Augustin donne de ces mots : *Cras tu et filii tui eritis mecum :* « ut, » dit-il (lib. II *ad Simplic.*), « Non ad æqualitatem felicitatis, sed ad parem conditionem mortis referatur. »

(484) Le récit de l'évocation de Samuel montre si évidemment que les Hébreux ont toujours cru l'immortalité de l'âme, qu'il a forcé Leclerc à le reconnaître, quoiqu'il eût écrit le contraire dans plusieurs de ses ouvrages. « Ex hac historia, » dit-il (*Comment. in lib. Histor.*), « manifestum est Hebræos, » etc.

(485) Bossuet dans sa *Politique sacrée*, livre V ; le P. Houbigant, etc.

(486) Voici encore quelques autres objections de ceux qui rejettent l'opinion de saint Augustin sur l'apparition de Saül. Si, disent-ils, Samuel avait paru lui-même et parlé, aurait-il dit les mensonges qu'on lit dans la prédiction faite à Saül ? n'en est-ce pas un que Saül ait dû être avec Samuel, dans les limbes ? n'en est-ce pas un, qu'il ait dû mourir le lendemain de l'apparition ? n'en est-ce pas un, que Saül ait troublé le repos de Samuel ? n'en est-

Digitized by Google

Quelque intéressantes que soient ces réflexions pour votre instruction, la suivante l'est encore plus pour votre édification. Samuel parlant à Saül de ce ton qui sied au grand roi, en lui marquant la cause de sa réprobation, ne lui reproche ni le massacre des prêtres, ni le saccage de Nobé, leur ville, ni sa haine contre David, qui nous paraissent ses crimes les plus énormes ; il remonte tout à coup aux premiers chaînons de cette longue chaîne de crimes qui ont suivi ; il remonte au sacrifice qu'il a offert avant l'heure marquée, et à la conservation d'Agag ; il dit, en lui prononçant son dernier arrêt : *C'est parce que vous n'avez pas obéi alors que le Seigneur vous envoie ce que vous souffrez.* Ne serait-ce pas aussi ce que vous vous diriez vous-mêmes pendant une éternité malheureuse, si vous y étiez condamnés ? Oui, mes frères, éternellement vous maudiriez tous les moments où vous avez péché, mais surtout ce moment fatal où vous avez formé le premier chaînon de votre réprobation ; ce moment, où, comme Saül, vous avez pensé avoir des prétextes suffisants pour vous dispenser de telle loi, par exemple, de celle du jeûne ; en ce moment où vous avez cru pouvoir épargner l'Agag de vos passions, pourvu que vous fissiez une bonne guerre à toutes les autres ; ce moment où vous avez lié cette conversation qui a rendu votre chasteté moins austère, ou cette autre qui a ébranlé votre foi. Ne vaut-il donc pas mieux le maudire à présent, et pour cela chercher à le connaître ? que répondrait Saül à cette question, si nous le consultions ?

Accablé du poids de son arrêt, ce roi tomba aussitôt et demeura étendu sur la terre, les forces lui manquant, parce qu'il n'avait point mangé de tout ce jour-là. La magicienne vint à lui dans le trouble où il était ; elle lui offrit quelque aliment qu'il refusa longtemps ; mais enfin, contraint par ses officiers, il se leva, il s'assit, il mangea d'un veau gras qui lui fut servi, ensuite il s'en alla et marcha toute la nuit pour se rendre à l'armée et se préparer au combat qui se donna ce jour. Et tout arriva selon l'oracle de Samuel, c'est-à-dire que l'armée fut mise en déroute, que son chef avec ses fils périt misérablement, et que son camp fut pillé le jour suivant ; cherchons-en la raison en rapportant les circonstances qui ont suivi la réprobation de Saül.

Vous le savez, mes frères, une âme viciée communique ses vices, non-seulement à ses propres facultés, mais aussi au corps qu'elle anime, à ses yeux, à ses oreilles, etc. Il en est de même d'un roi impie ; son impiété passe aussitôt de lui à sa cour, de sa cour à la ville, de la ville aux provinces. Quand Saül aime David, tous ses sujets semblent l'aimer ; quand il le hait, tous s'empressent à justifier sa haine ; quand il condamne les devins à mourir, tous ses soldats s'arment pour les exterminer ; quand il veut en consulter, il trouve à ses côtés des officiers assez lâches pour lui en chercher. Ce sont donc les mœurs des grands qui forment celles des petits ; c'est des maisons de ceux-là que passent dans les maisons de ceux-ci les modes indécentes, la vanité des parures, la fureur des jeux, la licence des entretiens, la liberté des passions et toute la corruption du siècle. Les choses étant ainsi, et puisque le peuple participe à l'iniquité de son chef, n'est-il pas juste qu'il participe aussi à son châtiment ? c'est la raison que je devais vous donner de la défaite de l'armée des Israélites, et de toutes les calamités publiques qui arrivent sous de mauvais princes.

Si maintenant vous me demandez pourquoi donc Jonathas, le vertueux Jonathas, périt comme son père et ses complices, c'est qu'en ce monde les justes, dans une catastrophe publique, sont souvent confondus avec les pécheurs, et traités aussi sévèrement que les grands pécheurs ; la Providence ne fait pas toujours des miracles pour nous les faire distinguer ; elle les distingue cependant elle-même, faisant servir une même peine à punir l'un, à purifier l'autre, à éprouver sa vertu et à la perfectionner. C'est pour cette raison que l'aimable Jonathas fut enveloppé dans le malheur du coupable Saül, avec cette différence toutefois qu'il mourut en brave et combattant jusqu'au dernier soupir, au lieu que Saül finit par le désespoir, ajoutant à ses autres crimes celui du suicide (487). Il se jeta sur son épée pour s'en

ce pas un que Saül ait adoré Samuel ? L'écrivain n'aurait-il pas ajouté que le prophète aurait rejeté cette adoration, comme un acte d'idolâtrie ? N'en est-ce pas un, que David ait été rival de Saül.

J'ai déjà répondu à la première objection, que ces mots, *vous serez avec moi*, signifient : Vous serez, comme moi dans la région des morts, et non, comme moi, dans les limbes. Je réponds à la seconde, que Saül est vraiment mort le lendemain de l'apparition, quoi qu'on dise de la longueur du chemin, qu'il y avait de l'armée à Endor, et d'Endor à l'armée. Ou Saül entendit Samuel avant minuit, et en ce cas, ayant donné la bataille le jour suivant, il fut le lendemain avec Samuel ; ou il entendit Samuel après minuit, et rien n'empêche de dire que la bataille se donna un jour après. Je réponds à la troisième, que cette expression : *Pourquoi m'avez-vous troublé ?* est une façon de parler humaine, qui ne doit pas être poussée dans la rigueur. En s'attachant au texte original, on peut aussi paraphraser ce texte de la manière suivante : Pourquoi fais-tu pour te concilier ma faveur des démarches plus propres à exciter mon courroux ? Comment peux-tu me soupçonner de favoriser un criminel que la vengeance de Dieu poursuit ? Je réponds à la quatrième, que Saül ne rendit à Samuel qu'un culte civil et non de latrie. Je réponds à la cinquième, que l'hébreu signifie *prochain* et non *rival*, et qu'il est traduit ainsi dans les Septante, dans l'arabe et la plupart des interprètes anciens et modernes.

(487) On fait ici trois questions. On demande 1° si le suicide est généralement défendu ; 2° si cette défense n'a pas quelque exception ; 3° si Saul a été dans le cas de l'exception. Sur quoi on répond 1° qu'en général le meurtre de soi-même est défendu par toutes les lois, et même par cette loi de la nature : *Vous ne tuerez point.* (*Exod.* xx, 13.) Ce monde, disent les philosophes païens, est un poste qu'il ne nous est pas permis d'abandonner

Digitized by Google

percer, et pour éviter de tomber entre les mains des Philistins, et pour ne point devenir, comme Samson, l'objet de leur risée et de leur mépris. Il expira donc dans son iniquité, comme le dit l'Ecriture (*I Paral.* x, 13); il exécuta donc sur lui-même la sentence de sa réprobation ; il se couvrit donc d'un opprobre éternel devant Dieu.

J'ajoute qu'il fut aussi profondément humilié devant les hommes, et je le prouve par les circonstances qui suivirent sa mort. Le lendemain du combat, les Philistins vinrent dépouiller ceux qui avaient été tués, et ils trouvèrent Saül avec ses trois fils étendus morts sur la montagne de Gelboë; ils coupèrent la tête à Saül, ils la mirent dans le temple de Dagon, et pendirent son corps sur la muraille de Bersan. N'était-ce pas le comble de l'humiliation pour ce roi orgueilleux? ne voyez-vous pas en ce traitement le Dieu des humbles humiliant les grands qui se sont élevés de leur grandeur? Le cadavre de Saül attaché à un signe patibulaire et exposé à la vue de l'univers, dans un état si honteux, ne vous semble-t-il pas vous répéter cet avis du Sage: *Humiliez-vous à proportion de votre grandeur : « Quanto magnus es, humilia te in omnibus. » Eccli.* III, 20.)

Humiliez-vous, dans la pensée qu'un état honorable expose le salut beaucoup plus qu'un état bas et obscur, que comme une maison bien haute tombe de son propre poids, lorsqu'elle manque de bons fondements, de même le grand tombe bien plutôt que le petit, s'il ne fonde l'édifice de son salut sur l'humilité; s'il ne crie souvent à Dieu : Préservez-moi, Seigneur, des piéges que me tendent de toute part les biens, les plaisirs, et les honneurs qui voltigent autour de moi: *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.*

Humiliez-vous en exerçant votre foi sur ce dogme terrible, qu'il arrive un moment où Dieu méprise celui qui l'a méprisé; et pour vous rendre ce dogme présent, méditez d'abord ces paroles du Sage: *Parce que vous avez négligé mes réprimandes, je vous insulterai, lorsque ce que vous craignez vous sera arrivé, et que la mort fondra sur vous.* (*Prov.* I, 24, 26.) A cette vérité spéculative, joignez cette autre dont Saül a fait l'expérience : rappelez-vous ce qui est dit, que le Seigneur ne lui répondit rien à Gelboë, qu'il ne lui répondit rien à Endor, qui ne le jetât dans le désespoir: *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.*

Que le grand s'humilie donc en regardant sa grandeur comme une vraie humiliation, et que le petit se glorifie de sa bassesse comme d'un principe d'une gloire éternelle. Je vous la souhaite à tous, au nom, etc.

INSTRUCTION XI.

LES DANGERS DES ÉPREUVES.

(*I Reg.* XXV-XXXI.)

Mortuus est Samuel, et congregatus est universus Israel, et planxerunt eum.

Samuel étant mort, tout Israël s'assembla pour le pleurer. (*I Reg.* XXV, 1.)

Quelqu'injuste que le monde soit envers les serviteurs de Dieu, pendant leur vie, on voit ici qu'il cesse de l'être après leur mort. Le peuple de Dieu, après avoir reçu les plus grands services de Samuel, tant pour le temporel que pour le spirituel, osa le rejeter et lui demander à lui-même un roi qui lui fût substitué; non-seulement il oublia tous les bons offices qu'il en avait reçus, mais il l'oublia lui-même; il l'ignora; il le délaissa comme un simple particulier dans la demeure de Ramatha jusqu'à sa mort. A ce moment le voile se déchire; les Israélites aperçoivent les mérites du saint prophète; ils reconnaissent leur injustice; *ils se rassemblent pour pleurer ce grand homme*, et pour lui rendre, mort, l'hommage qu'ils lui avaient refusé, vivant: *Congregatus est universus Israel, et planxerunt eum.*

J'en fais la remarque, justes, c'est pour vous fortifier contre les tentations de murmure, d'impatience, de haine, de vengeance, etc., que vous éprouvez lorsque vous êtes

sans les ordres suprêmes de celui qui nous y a placés. De là vient que Virgile décrivant les tourments de l'enfer, y place les suicides :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu. . . . . .

(*Æneid.*, lib. VI, vers. 434, 435.)

Saint Augustin disait des stoïciens qui étaient d'un sentiment contraire : J'admire qu'ils soutiennent que les malheurs de la vie ne sont pas des maux, et qu'ils disent que quand on ne peut les souffrir on peut se donner la mort.

On répond 2° que le seul cas d'exception serait celui de l'inspiration céleste, et c'est sur ce principe qu'on justifie plusieurs martyrs du Nouveau Testament.

On répond 3° que Saül n'a pas été dans le cas de l'exception, puisque l'Ecriture dit qu'il mourut dans ses iniquités. (*I Paral.* x, 13.)

Les Hébreux soutiennent cependant que Saül, leur premier roi, a été sauvé, et ils fondent leur opinion 1° sur l'éloge funèbre que David a fait de Saül; 2° sur l'action des habitants de Jabès qui lui firent des funérailles; 3° sur ce qu'il a pu se donner la mort pour éviter une ignominie qui aurait rejailli sur la religion et même sur son auteur. Mais, à la première de ces objections on dit: On peut avoir la rapidité de l'aigle (c'est l'éloge que David donne à Saül) sans avoir cette sainte activité qui a fait courir les saints dans les voies du salut. On peut avoir la force du lion (c'est encore la louange de David à Saül) sans avoir cette noble fermeté qui rend supérieur aux tentations.

A la seconde objection on dit. L'action des habitants de Jabès prouve leur reconnaissance envers Saül et non l'innocence de Saül.

A la troisième objection on dit : Que c'est sans aucune preuve que les docteurs juifs attribuent des motifs d'héroïsme à Saül. On ajoute que le vrai héroïsme consiste à souffrir généreusement l'adversité et non à s'en délivrer par la mort: on finit en faisant observer qu'il n'y a que trop lieu de présumer que les motifs, qui portèrent Saül à se donner la mort, assortirent les actions de sa vie; qu'il se jeta sur son épée, plus occupé de la crainte d'être livré aux Philistins que de celle de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur.

Digitized by Google

oubliés, méprisés, calomniés, persécutés par des ingrats. C'est pour vous consoler dans ces diverses épreuves, par cette pensée que l'humilité croît sous les épines de l'oubli, du mépris, des calomnies et des persécutions, que le ver de la louange en pique et dessèche la racine; qu'il faut attendre les moments du Seigneur, que tel est l'ordre de sa providence, que ses serviteurs soient blâmés pendant leur vie et loués après leur mort, c'est-à-dire dans un temps où la louange n'est à craindre ni du côté de celui qui la donne, ni pour celui qui la reçoit; et afin que ma remarque vous devienne encore plus utile, je joindrai à la fin de l'histoire de Samuel rejeté des Israélites, la continuation des épreuves de David, jusqu'au moment de son élévation sur le trône. Ce sera le sujet de cet entretien. En y voyant les fautes que David a commises dans quelques-unes de ses épreuves, vous deviendrez plus attentifs à les éviter; et en remarquant les vertus qu'il a pratiquées dans toutes les autres, vous prendrez la résolution de les imiter. C'est le fruit que j'attends de cette instruction.

Pour être trouvés dignes de Dieu, il faut, mes frères, que vous soyez éprouvés comme l'or dans le creuset; c'est dans notre sainte religion un principe aussi certain que celui de la Trinité; l'esprit de Dieu nous le dit à chaque page des Livres sacrés, et la conduite de la Providence à l'égard des élus nous fait voir que ses paroles se prennent dans le sens littéral le plus strict: m'en nommeriez-vous un seul qui ne soit point passé par de rudes épreuves? Nous avons déjà vu leur histoire depuis Adam jusqu'à David, en vous expliquant l'Ancien Testament; lequel de ces justes s'est sanctifié sans beaucoup de souffrances et de travaux? Reprenons aujourd'hui la même histoire, et considérons David depuis le moment où il sort de la caverne d'Engaddi jusqu'à celui où il monte sur le trône exclusivement, nous le verrons successivement passer par des épreuves, 1° de mépris et de rebut, 2° de trahison et de persécution, 3° d'émigration chez l'étranger, et ce qui est plus dur encore, chez l'ennemi, 4° de soulèvement des siens contre lui-même, joint à la violence; nous le verrons sortir de ces épreuves, tantôt moins saint et tantôt plus pur, et de là nous conclurons que les épreuves ayant leurs dangers, nous y devons bien veiller sur nous-mêmes. Commençons par celle du mépris et du rebut, par laquelle nous avons dit que David était passé; voici quelle en fut l'occasion.

Les biens des Hébreux consistaient principalement en troupeaux; ceux qui en avaient de nombreux en moutons, donnaient de grandes fêtes à leurs amis, au temps de la tondaille, et s'ils étaient charitables, ils faisaient des aumônes abondantes; David qui connaissait cette coutume, et qui avait appris qu'un certain Nabal domicilié sur le mont Carmel faisait tondre ses brebis, envoya dix de ses gens demander quelque secours en aliments. Il les méritait sans doute, car il était son frère, étant d'un même peuple; il était dans un pressant besoin; il était un illustre persécuté; il avait garanti ses troupeaux des incursions des voleurs; les bergers même de Nabal lui en rendaient ce témoignage. Il arriva cependant alors ce qui arrive tous les jours. Pauvres de Jésus-Christ, soyez mes témoins; sur l'ordre de ce vrai David, vous êtes allés implorer le secours de certains riches, dans des moments où ils donnaient des fêtes somptueuses; quelle réponse vous ont-ils faite? vous ont-ils accueillis en considération de celui qui vous députait vers eux; ont-ils donné à la vertu de charité aussi abondamment qu'ils donnaient au vice de l'ostentation; ne vous ont-ils pas reproché votre jeunesse et vos forces? Et vous, riches du siècle, ne vous reconnaissez-vous pas dans la personne de Nabal? Qui est David, répondit celui-ci aux députés de celui-là, d'un ton de mépris; qui est le fils d'Isaï; n'est-il pas un de ces esclaves dont le nombre se multiplie si fort, et qui fuient leurs maîtres; n'est-il pas un sujet révolté contre son roi : *Quis est filius Isai?* etc.

David à qui ses soldats rapportèrent une réponse si dure et si injurieuse, était homme, et comme les autres hommes, il était capable de sentir un mépris et un rebut, d'en être offensé, d'en vouloir tirer vengeance. Pour cette fois, la patience lui échappa; se livrant au premier mouvement de sa colère : Prenez vos armes, dit il à sa troupe ravie de l'entendre, *allons, enlevons de force ce qu'on n'a pas voulu nous donner de bon gré; tout est permis à celui qui a les armes à la main, contre celui qui refuse injustement; que Dieu traite mes ennemis dans toute sa sévérité, comme je vais moi-même traiter Nabal, car je jure qu'il ne restera rien en vie demain au matin, de tout ce qui lui appartient, ni hommes, ni bêtes* (488).

De qui entends-je ici la voix? est-ce celle de David qui, jusqu'ici, a rendu le bien pour le mal; de ce David qui a épargné son plus grand ennemi lorsqu'il était en sa disposition (489)? Il peut bien savoir que des troupes qui ont rendu des services à un canton, ont droit de demander quelque récompense, mais peut-il ignorer que cette récompense ne doit point être extorquée par des exactions militaires? Mon Dieu, à quelle extrémité se porte l'homme le plus vertueux, lorsqu'il ferme les oreilles du cœur à la voix de votre grâce, pour écouter celle de la nature! qu'il

(488) *Mingentem ad parietem*, c'est-à-dire, non pas même un chien; c'est l'explication commune de laquelle le savant Bochard s'est écarté dans une dissertation expresse sur ce texte, intitulé : *De methodo mingendi apud veteres.*

(489) Jusqu'ici nous l'avons observé successivement à Ramatha chez Samuel, et à Geth chez Achis, à Nobé chez le grand prêtre, dans la caverne d'Odollam où ses parents se réfugièrent près de lui, à Maspha chez le roi de Moab; puis dans la forêt de Haret, ou les bois de Rama, ensuite à Céila, au désert de Ziph, dans la caverne d'Engaddi où il coupa le bord du manteau de Saül, et enfin au désert de Pharan.

Digitized by Google

est dangereux de se livrer au premier mouvement de l'amour-propre outragé! que la prompte et funeste résolution de David nous l'apprend bien, et qu'elle doit nous rendre circonspects, vigilants, attentifs sur nous-mêmes dans ces moments où les hommes nous font passer par les épreuves des rebuts et des injures! Oh! que nous aimons peu à nous en rassasier!

Le repentir de David suivit de près sa faute; l'imprudence d'un époux y avait donné occasion; la prudence d'une épouse en prévint les suites. Cette épouse s'appelait Abigaïl; ce nom est devenu célèbre dans l'histoire; il est peu de saintes femmes, soit du peuple ancien, soit du peuple nouveau, qui ne l'ait connu et qui n'ait pris celle qui le portait pour modèle de conduite, dans les occasions où leurs époux agissaient comme Nabal, en insensés. Abigaïl n'a pas plutôt appris de ses serviteurs le refus que Nabal fait à David, et les injures grossières dont il avait accompagné ce refus, qu'aussitôt elle ordonne qu'on prépare du pain, du vin, des béliers rôtis, des autres provisions de toute espèce, et sans perdre un moment, elle va avec ce secours à la rencontre de David. L'ayant respectueusement abordé, elle se jette à ses pieds; elle lui demande la permission de lui parler; elle avoue la faute de son mari; elle le prie de ne pas l'en croire complice; elle lui représente adroitement le précipice où il court lui-même en allant détruire toute la maison de Nabal, sans distinguer l'innocent du coupable; elle lui insinue habilement que la vengeance est à Dieu, qu'il le vengera de ses ennemis, qu'il l'élèvera sur le trône d'Israël, et qu'alors il lui saura gré d'avoir pardonné à ceux qui l'ont méconnu et offensé dans un état inférieur. Après avoir apaisé David par son discours et ses présents, elle retourne sans délai vers son insensé mari, pour l'instruire du danger auquel sa conduite envers David l'avait exposé; mais le trouvant ivre et nageant dans une folle joie, à la manière des intempérants, elle remet au lendemain à lui parler de sa faute et du péril où il a été. Au récit de sa femme, le jour suivant, il est stupéfait, il demeure insensible comme une pierre, et dix jours après il meurt.

Voilà, épouses chrétiennes, l'histoire d'Abigaïl; voilà le point où je vous invite à l'imiter. Je vous demande donc qu'à son exemple vous répariez autant qu'il est en vous, les fautes d'imprudence et de dureté que vos époux font dans des moments d'ivresse, que vous disposiez des biens de la maison pour le bien de votre maison même, sur ce principe que leur administration vous en est dévolue en pareil cas, que vous ne disiez rien à vos maris dans le moment de leur ivresse, (car il faut être ivre soi-même pour parler à des hommes ivres) que vous différiez jusqu'au lendemain pour leur représenter leurs fautes et les suites de leurs fautes, tant pour le spirituel que pour le temporel, et même le corporel, puisque l'ivrognerie tue l'âme de l'ivrogne, renverse sa fortune et affaiblit son corps. La vue de la récompense qu'Abigaïl reçut dès cette vie même, pour s'être conduite aussi sagement, peut vous engager à user de sa prudence et de sa patience; il est dit que David ayant appris son état de viduité, se souvint de sa sagesse, et la prit pour épouse avec Achinoam, à la place de Michol que Saül son père avait donnée à Phalti. Or que vous marque ce mariage? sinon qu'imitant les vertus d'Abigaïl, vous deviendrez vous-mêmes les épouses spirituelles du fils de David?

Suivons cet homme de la droite de Dieu, dans les lieux divers de son exil, et après avoir vu, vers le mont Carmel, ce qu'il a donné au ressentiment par la faiblesse humaine, et ce qu'il lui a refusé, revêtu de la force divine, et sur les humbles remontrances d'Abigaïl, venons à cet endroit où l'histoire nous le représente dans l'épreuve de la trahison des uns, jointe à la persécution des autres.

Il ne suffisait pas aux Ziphéens de l'avoir trahi, lorsqu'au sortir de Ceïla il s'était retiré dans leur désert; soutenant constamment leur caractère odieux de traîtres, ils avertirent une seconde fois Saül que son ennemi était dans leur contrée. Ont-ils donc quelque raison de se plaindre du fils d'Isaï? Leur crime a une autre cause; ils savent que Saül regarde comme les plus fidèles sujets ceux qui se déclarent contre son gendre; c'en est assez pour se déterminer au crime des flatteurs, des lâches et des ambitieux; peut-être même croient-ils faire une bonne action en le dénonçant; peut-être se persuadent-ils que David est un rebelle, et qu'en tout cas, s'il ne l'est pas, il convient qu'il meure pour rétablir la paix dans le royaume; car quand la passion veut fortement une chose, combien n'est-elle pas ingénieuse à se la représenter comme licite? n'a-t-on pas vu depuis les Juifs persécuter les disciples de Jésus-Christ, et penser qu'ils offraient un sacrifice agréable à Dieu? n'a-t-on pas vu de cruels satellites martyriser saint Thomas de Cantorbéry pour avoir entendu leur roi se plaindre qu'aucun de ses sujets ne le délivrait d'un prêtre qui s'opposait à ses prétentions? Ne voyons-nous pas tous les jours qu'il en est des vils courtisans des grands, comme de ces serviteurs qui ont les yeux sur les mains de leurs maîtres, pour voler partout où le premier signe les voudra? Que je plains sincèrement de tels hommes lorsqu'ils ont des passions! c'est qu'alors ils se croient permis tout ce qu'ils veulent, et ce qui est pis, ils ont sous la main des lâches complaisants toujours prêts à exécuter leurs injustes volontés. Veuille le Seigneur qu'il n'y ait en cet auditoire aucun, ni de ces supérieurs passionnés, ni de ces âmes basses que la lâcheté et l'ambition dévouent aux caprices de tels supérieurs! fasse le ciel que nos chefs, quels qu'ils soient, veuillent tous être éclairés du flambeau de la vérité, qu'ils exigent de ceux qui les abordent, de la leur faire con-

Digitized by Google

naître, et qu'ils aient la constance d'en suivre la lumière dans toutes leurs voies! puissent les trames de tous les indignes courtisans être rendues inutiles comme celle des Ziphéens! puissent ceux qui donnent leur confiance à ces âmes viles, tomber eux-mêmes dans les lacets qu'ils tendent à l'innocence, comme Saül tomba dans ceux de David!

Celui-ci placé sur une haute montagne, observe de jour le lieu où on déploie la tente du roi; poussé de l'esprit de Dieu, il pénètre de nuit, jusque dans cette tente accompagné d'Abisaï sans être arrêté par aucun soldat, par aucune garde du roi, parce que tous sont endormis d'un sommeil profond et probablement miraculeux. C'est bien l'avis d'Abisaï de tuer le roi; mais David rejetant cet avis avec horreur, comme il avait déjà fait à la caverne d'Engaddi, il se contente d'enlever la lance de Saül et son pot à eau (490), puis s'étant retiré à une certaine distance, il appelle de là, à haute voix, les gens de Saül; il leur reproche leur négligence; il leur prouve qu'ils gardent mal leur roi en indiquant les armes et meubles qui manquent à sa tente; il prononce qu'ils sont dignes de mort; il se plaint au roi même de ce qu'il écoute les flatteurs qui l'environnent et l'animent contre lui, de ce que ces méchants lui disent, à lui David, sinon de paroles, du moins par leurs violences : *Allez, servez les dieux étrangers parmi les nations qui les adorent;* car voilà le danger auquel la persécution de Saül exposait David, c'était celui de l'apostasie. Sire, ajouta l'illustre fugitif, eh! fallait-il vous mettre en campagne pour courir après une puce, comme on court par les montagnes après une perdrix? Comme votre âme a été précieuse à mes yeux, qu'ainsi mon âme soit précieuse devant les yeux du Seigneur, et qu'il me délivre de tous les maux que mes ennemis voudraient me faire. David ensuite s'en alla Saül, de son côté, s'en retourna chez lui. Cette entrevue fut la dernière de ces deux princes, et comme vous le voyez, le premier exerça l'acte le plus héroïque de charité envers le second. D'où je conclus que cette vertu est celle que nous devons exercer envers les lâches qui nous abandonnent, envers les traîtres qui font leur cour à nos dépens près des grands, envers ces grands même, à qui peut-être nous ne sommes pas plus agréables que David ne l'était à Saül (491).

Sorti avec avantage de cette seconde épreuve, David passa à une troisième, qui, comme nous l'allons voir, eut aussi ses dangers. Il se dit en lui-même: *Je tomberai un jour entre les mains de mon ennemi, il vaut mieux que je me sauve chez les Philistins, afin que Saül, désespérant de me trouver dans le royaume d'Israël, se tienne en repos.* Cette résolution prise, il fit son traité avec Achis roi de Geth, il se retira chez cet ennemi du peuple de Dieu, le ménagea tellement, qu'il s'entretint toujours dans les bonnes grâces de cet allié, sans cependant jamais rien faire ni contre son roi, ni contre son peuple; ne fit-il donc rien contre sa conscience? et d'abord :

Serait-il possible de l'excuser de mensonge, lorsqu'il parle au roi de Geth? après être resté environ quatre mois à la ville capitale près d'Achis, avec ses six cents hommes et leurs familles, il obtient Sicéleg pour demeure; de là il ne cesse de faire des courses, tantôt sur les Gessuriens, tantôt sur les Gerzéens, tantôt sur les Amalécites, toujours sur les ennemis de son peuple, jamais sur son peuple même, qu'il ménage et protége, comme devant être à lui après la mort de Saül. Il tue hommes, femmes, tout ce qui tombe sous sa main; il enlève les dépouilles des morts et revient à Sicéleg

(490) Quel était *ce pot à eau?* l'Écriture ne le dit pas, et il est peu important de savoir si c'était de nuit, ou de jour; pour tel ou tel usage.

(491) C'est ici le lieu de vous présenter le tableau de conduite réciproque de Saül et de David, de vous montrer la fausse sagesse de l'un, et la véritable sagesse de l'autre; puis-je mieux faire pour former ces traits, que de me servir du pinceau de Bossuet?

Saül, dit-il (livre v de sa *Politique*), et David, sont tous deux avisés et habiles, mais d'une manière bien différente. D'un côté, une intention perverse; de l'autre un œil pur et simple. D'un côté, un grand roi employant tout sans réserve pour perdre un bon serviteur; de l'autre côté, un particulier, abandonné, trahi, se faisant une loi de ne se défendre que par des moyens licites.

Saül avait aimé David, mais dès que la jalousie s'empare de son esprit, il ne peut plus le souffrir; il n'ose chasser un si grand homme de sa cour, de peur de faire crier contre lui-même, mais il l'éloigne sous prétexte de lui donner un commandement considérable; il lui promet sa fille, mais afin qu'elle lui soit une occasion de ruine; il lui fait dire qu'il plaît au roi, et que ses ministres l'aiment, mais pour le perdre, en lui inspirant de la confiance; il trompe son propre fils en lui dissimulant ses vrais sentiments pour David, c'est pour mieux tromper celui-ci; il le rappelle à la cour où il a voulu le percer de sa lance, c'est pour lui tendre de nouveaux piéges. Les Ziphéens étant entrés dans ses injustes desseins : Allez, dit-il à ces flatteurs, pénétrez toutes ses retraites; instruisez-m'en, afin que j'aille avec vous. Fût-il caché dans le sein de la terre, je l'en tirerai.

Que d'artifices! que de précautions! que de dissimulations! que d'accusations injustes! que d'ordres pris, donnés, pour opprimer un sujet fidèle! Voilà ce qui s'appelle des finesses pernicieuses; mais nous allons voir en David une sagesse véritable.

Il ne se défendit jamais des malices de Saül par aucune voie violente; il avait des adresses innocentes pour échapper des mains d'un ennemi si artificieux. Comme il était bon ami il s'en fit aussi de fidèles. Samuël lui donna retraite dans la maison des prophètes; Achimélech l'arma de l'épée de Goliath, Jonathas ne l'abandonna jamais; environné trois ou quatre fois par toute l'armée de Saül, il trouva moyen de se dégager et d'avoir deux fois son persécuteur en son pouvoir. Quand ce fidèle sujet se vit maître de la vie de son roi, il n'en tira aucun avantage que celui de lui faire connaître combien il le respectait, et de confondre les calomnies de ses ennemis.

Digitized by Google

chargés lui et les siens de riches butins; lorsqu'il va à Geth faire sa cour au roi, et que celui-ci lui demande de quel côté il a tourné ses armes, il lui répond : Vers la partie méridionale, vers le midi de Jéraméel, et le midi de Céni; il lui fait ainsi entendre que c'est sur ceux de la Judée son pays, et il le confirme par cette réponse dans la pensée qu'il ne l'abandonnera jamais, puisqu'il fait de si grands maux à son peuple. Ne manque-t-il pas en cela de sincérité? la bonne foi souffre-t-elle de telles réticences et de pareilles équivoques?

Tout ce que nous pouvons dire ici, mes frères, c'est que les astres les plus lumineux ont leurs taches; c'est que l'adversité est une forte tentation; c'est que les actions des saints ne sont pas toutes saintes; c'est que l'esprit de Dieu nous a transmis l'histoire de ces équivoques, pour nous apprendre quel soin nous est nécessaire pour nous en garantir nous-mêmes, puisque les saints les plus amis de la vérité ne s'en sont pas toujours garantis. Forcés d'avouer que David s'est rendu coupable de mensonge, au moins nous le vengerons pleinement de ceux qui l'accusent d'avoir manqué de foi au moment où il se retira chez Achis, et de douceur, lorsqu'il porta ses armes sur les peuples du midi.

Ce que David dit en se retirant chez les Philistins : *Je tomberai un de ces jours entre les mains de Saül*, peut bien nous marquer que David a été fortement tenté de douter de la Providence, en voyant la paix des pécheurs, et le trouble des justes, comme il s'en explique lui-même dans ses *Psaumes*; mais il ne marque pas que la foi de ce grand homme ait été affaiblie, et qu'il ait douté si les promesses de Dieu s'accompliraient à son égard, s'il serait un jour roi d'Israël. Le vrai sens de ces paroles est que David ne savait en quel temps et de quelle manière les décrets du ciel s'exécuteraient sur lui, elles nous instruisent de ce que dit saint Chrysostome, que le dessein de Dieu n'est pas que nous demeurions oisifs, et que nous attendions tout du secours extraordinaire de son bras; mais que nous nous rabaissions jusqu'à employer les moyens humains, et que nous nous servions de notre raison pour éviter les périls dont nous sommes menacés.

Il n'est pas plus difficile de justifier David sur le troisième chef d'accusation, que sur le second; les Gessuriens et Gerzéens étaient des restes des Chananéens que Dieu avait commandé à son peuple d'exterminer sans miséricorde. David en faisant tout passer au fil de l'épée, accomplit ce que Dieu reprochait si souvent à son peuple d'avoir négligé. Quant aux Amalécites, David en les exterminant achevait l'œuvre que Dieu avait ordonnée, et que Saül avait laissée imparfaite par sa désobéissance. C'est ainsi que ce prince servait sa patrie, malgré les mauvais traitements qu'il en recevait, figurant ainsi le vrai David qui pleura souvent sur la sienne, apprenant ainsi à tous les citoyens des siècles futurs que rien ne doit les détacher de la leur, non plus qu'éteindre dans le cœur d'un vrai fidèle l'amour de l'Eglise, de la communion de laquelle on s'efforce de le séparer. Qu'il souffre cette humiliation avec patience, Dieu qui voit ce qui se passe dans le secret de son âme, la couronne déjà dans le secret de sa justice : *Hos coronat in occulto pater, in occulto videns.* (S. Aug., *De vera relig.*, lib. vi.)

Il y avait (ici se trouve la suite de la troisième épreuve, et du troisième péril de David), il y avait environ un an et quatre mois, ou peut-être plus longtemps (492) qu'il demeurait parmi les Philistins comme un malheureux exilé, soupirant sans cesse après sa patrie (comme le témoignent ses *Psaumes*), lorsque ces incirconcis assemblèrent leurs troupes et se préparèrent à combattre contre Israël. Que fera notre héros dans cette circonstance? A cette marque de confiance que lui donne Achis : *Assurez-vous que je vous mènerai à la guerre vous et vos gens;* comment répondra-t-il? acceptera-t-il cette proposition? ne l'acceptera-t-il pas? angoisse de tout côté. S'il l'accepte, le voilà qui foule aux pieds tout ce qu'il doit à sa patrie, à ses frères, à son roi, à sa propre conscience. S'il la rejette, le voilà sottement soupçonné d'un secret attachement à sa nation, exposé à souffrir lui et les siens, les traitements dus aux traîtres en pareille occasion. A quoi donc se déterminera-t-il dans une circonstance où il ne voit que danger?

C'est ici, mes frères, que nous voyons mieux que jamais la prudence humaine en défaut, et la prudence divine triomphante. Prenant avis de la première : *Vous verrez*, dit David à Achis, *vous verrez maintenant ce que votre serviteur fera*, c'est-à-dire c'est à ce moment que je signalerai mon zèle pour votre majesté. N'est-ce pas le sens naturel de la réponse de David? n'est-ce pas celui que lui donna Achis? s'il usait d'équivoque, où étaient sa droiture et sa bonne foi? Avouons donc d'abord que la prudence humaine dans cette occasion difficile se trouve en défaut, et ajoutons ensuite que la sagesse divine triomphe de cette difficulté qui paraissait insurmontable. Guidé par cette sagesse, David prie, il conjure le Seigneur de le délivrer d'un péril d'où aucune ressource humaine ne peut le tirer, et Dieu l'exauce; il inspire aux satrapes des Philistins, la pensée de demander au roi de renvoyer David à Sicéleg, de peur que dans le fort du combat il ne tourne ses armes contre les Philistins pour faire la paix avec Saül, et par un effet admirable de la Providence, Achis se rend aux instances de ses premiers officiers; il oblige David à retourner à Sicéleg

(492) Au verset 7 du chap. xxvii, il est dit que David demeura quatre mois dans les terres des Philistins. Au vers. 3 du chap. xxv, il est dit qu'il fut avec Achis bien des années. En cela point de contradiction, David avait passé quatre mois à Geth; le reste du temps à Sicéleg.

Digitized by Google

de telle sorte, que celui-ci ne manque aux règles ni de l'honneur en fuyant le combat, ni de la reconnaissance en abandonnant son protecteur dans la nécessité, ni de l'amour de la patrie en tournant ses armes contre elle. D'après cet événement et mille autres aussi merveilleux, peut-on ne pas admirer la Providence qui a tant de ressources; peut-on ne pas espérer contre toute espérance en attendant son secours, sans même savoir de quel côté il viendra.?

Sorti de ce danger, David retomba dans un autre qui avait pour principe une épreuve aussi forte que la précédente. Les Amalécites avaient fait une irruption à Sicéleg; ils avaient brûlé cette ville; ils avaient emmené les femmes et les enfants de sa troupe; ils avaient enlevé le butin qu'ils avaient pu charger. La vue de ce désastre toucha tellement les soldats de David, qu'après s'être épuisés en larmes ils voulurent lapider leur commandant, comme étant la cause ou l'occasion de leur malheur; et à ce moment il vit ses proches et ses amis soulevés contre lui : en sorte qu'il n'avait plus pour lui que Dieu seul. Comment appellerai-je le danger de cette quatrième épreuve, sinon un danger de désespoir? David sut s'en préserver; il donna sa confiance au Seigneur, et il ne fut point trompé. Jamais nous ne sommes plus près de notre délivrance que quand nos maux sont portés à leur comble. Cette épreuve fut la dernière par laquelle David passa avant d'arriver à la royauté. Ayant consulté le Seigneur pour savoir s'il devait poursuivre les Amalécites, et le Seigneur l'ayant assuré qu'il les déferait, il alla avec ses gens pour les combattre.

Ce qui lui arriva dans sa marche est une preuve sensible que la dureté des maîtres envers les domestiques est sévèrement punie, comme au contraire la charité envers ceux qui sont abandonnés est abondamment récompensée. Un esclave égyptien étant tombé malade en route, son maître l'avait laissé sans secours. David, à qui ses gens l'amenèrent, après lui avoir donné à manger, lui demanda à qui il était, d'où il venait, où il allait, s'il pourrait le mener à ces Amalécites du nombre desquels était son maître. L'esclave ayant satisfait sur tous ces points, et s'étant assuré que David lui sauverait la vie, il le mena vers les ennemis, qui, étant couchés sur la terre, mangeant, buvant, dormant, furent taillés en pièces depuis ce soir-là jusqu'au soir du lendemain, sans qu'aucun s'échappât, hors quatre cents jeunes hommes qui se sauvèrent sur des chameaux. Ils avaient délaissé sans secours un pauvre esclave : voilà une des principales causes de leur défaite. David et ses gens en eurent pitié : voilà une des principales causes de leur victoire.

Elle fut complète : il ne se trouva rien de perdu. David recouvra généralement tout ce ce qui avait été pris, et c'est ce qui fit naître une contestation entre les soldats qui avaient combattu et ceux qui avaient gardé le bagage. Ceux-là étaient au nombre de quatre cents, et ceux-ci au nombre de deux cents; ceux-là, pleins de force, avaient taillé en pièces l'armée ennemie; ceux-ci, épuisés de fatigue, étaient restés au bord du torrent de Bésor; ceux-là voulaient s'attribuer tout le butin, excepté les femmes et les enfants; ceux-ci prétendaient y avoir leur part, et avec raison, car ceux qui gardent le bagage ont part au péril de l'action : on peut les attaquer; ils sont obligés de défendre, au péril de leur vie, ce qui leur est confié; ils contribuent à la victoire de leurs compagnons, en leur ôtant l'inquiétude de leur mobilier. Aussi David, juge de la querelle, la décida en faveur des derniers, et sa décision fut une règle stable dans Israël.

Elle est de plus, mes frères, une excellente instruction pour vous et pour moi : elle nous apprend que les victoires de l'Eglise, comme les autres biens, sont communs entre tous les fidèles, parce que les âmes cachées y ont souvent plus de part que ceux qui manient le glaive de la parole. Je m'explique. Ce glaive, il est vrai, n'est pas confié à tous pour combattre les erreurs et les vices : tous, cependant, doivent être pleins de zèle pour la cause de l'Eglise, et chacun, en se tenant dans le poste où le général l'a placé, soit pour le combat, soit pour la garde du camp, doit contribuer de ce qu'il peut à la victoire, soit par ses lumières, ses travaux et son courage intrépide, soit par ses prières, ses aumônes et d'autres œuvres saintes. Chacun se réglant sur ces principes du devoir, tous sont récompensés, tous ont part au butin, tous partagent les dépouilles de l'ennemi. C'est ce que figurait l'ordonnance de David touchant le partage du butin; c'est ce qu'il fallait observer pour vous engager à combattre avec nous pour l'extirpation des erreurs, la destruction des vices, la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. C'est l'objet de la première des trois résolutions que je désire vous faire prendre à la fin de ce discours.

Vous y avez vu un juste dans l'épreuve, un juste pour qui les épreuves ont été l'occasion de grandes vertus, à la vérité, mais qui n'ont pas été sans tache et sans défaut. Entrez dans les desseins du Seigneur, qui a permis les écarts passagers du plus grand des rois, et profitez-en, vous, orgueilleux, pour vous humilier, en reconnaissant que vous n'avez guère de votre fond que le mensonge, et qu'il est le premier expédient auquel vous recourez pour vous tirer des difficultés qui vous arrêtent. Profitez-en, vous, justes, pour vous consoler, en reconnaissant que la justice n'est point incompatible avec des fautes légères, et que tout n'est pas perdu pour un écart passager. Profitons-en tous, mes frères, pour fortifier notre foi sur la nécessité de la grâce, en reconnaissant que les patriarches, les prophètes, les rois, les figures les plus expresses de Jésus-Christ, ont eu besoin de son secours et en ont abusé en péchant en bien des manières; et puisque ces profits spirituels dépendent des réflexions que j'ai faites en vous les marquant, gravez ces réflexions bien

Digitized by Google

avant dans votre mémoire. C'est l'objet d'une seconde réflexion.

Vous avez entendu David crier aux capitaines de Saül : *Vive le Seigneur! Vous êtes des enfants de mort, vous tous qui ne gardez pas votre maître comme l'oint du Seigneur.* Ce nom d'oint du Seigneur, propre aux rois, vous apprend que leur personne est sacrée, et qu'attenter sur eux serait un sacrilége. Révérez donc en eux la majesté divine, dont ils sont les représentants. C'est l'objet d'une troisième résolution.

Vous avez aussi vu David forcé de se retirer chez les infidèles, et peut-être saviez-vous déjà les *Psaumes* qu'il a composés dans ce triste exil, ces *Psaumes* où il témoigne le désir qu'il a de voir le tabernacle du Seigneur et d'environner ses autels, ces *Psaumes* où il s'épuise en soupirs, en se rappelant les temps où il allait à la maison de Dieu, parmi les chants de joie. Soupirez de même après ce ciel, dont le tabernacle était la figure. Souvenez-vous que gémir comme étrangers ici-bas, c'est le moyen de vous réjouir là-haut comme citoyens. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, etc. *Amen.*

DEUXIÈME LIVRE DES ROIS.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

LA POLITIQUE.

(*II Reg.* I-IV, IX.)

Venerunt viri Juda et unxerunt David ut regnaret super domum Juda.

Alors ceux de la tribu de Juda étant venus à Hébron (sans consulter les autres tribus), y sacrèrent David de l'huile (493), *afin qu'il régnât sur la maison de Juda.* (*II Reg.* II, 4.)

Alors, c'est-à-dire, après que Saül fut mort, après que la nouvelle de sa mort eut été portée à Sicéleg, après qu'un Amalécite en eut fait l'histoire à David, et qu'il lui en eut prouvé la vérité en lui montrant son diadème et ses bracelets, après que l'illustre fugitif eut consulté le Seigneur pour savoir s'il quitterait le lieu de son exil et où il irait en le quittant, enfin, après que, sur l'oracle rendu par la voix de l'Ephod, il se fut rendu à Hébron, à cette ville fameuse qui renfermait les os des patriarches, et avec eux l'espérance des Israélites, aussitôt et dès ce jour le sceptre entra dans la tribu de Juda pour n'en plus sortir jusqu'au temps du Messie. Dès ce jour les hommes de cette tribu, soit parce que David en était, soit parce qu'il avait gagné leur amitié en leur envoyant de riches présents (494), soit qu'ils reconnussent son droit à la couronne, vinrent à Hébron, et, par le ministère d'Abiathar lui donnèrent l'onction royale, et par cette cérémonie le mirent en possession d'un royaume auquel l'onction de Samuel lui avait donné un droit certain.

Pourquoi ne fut-il d'abord reconnu que par sa tribu? on peut en donner deux raisons tirées, l'une du sens spirituel et figuré du texte sacré, l'autre de son sens littéral et historique David était une des figures les plus expresses de Jésus-Christ : nous l'avons déjà vu en comparant la vie laborieuse de l'un avec la vie pénible de l'autre avant leur règne, nous le verrons encore en comparant les combats du premier placé sur la terre d'Israël, avec les combats du second établi roi de l'Eglise militante; nous le voyons de plus en ce peu de mots de mon texte : *Ceux de Juda l'oignirent pour qu'il régnât sur eux.* C'était là une figure de ce qui est arrivé à Jésus-Christ. David règne d'abord sur la seule tribu de Juda; il ne règne sur tout Israël qu'au bout de sept ans. C'est ainsi que Jésus-Christ n'a d'abord été reconnu que par les Juifs, qui sont ses frères selon la chair, et qu'ensuite il s'est soumis volontairement les gentils, pour ne former des deux peuples qu'une seule Eglise dont il est le chef, et un seul troupeau dont il est le pasteur, selon qu'il dit dans son Evangile : *Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.* (*Joan.* X, 16.) C'est pour annoncer ce mystère que David ne régna d'abord que sur une petite partie du peuple de Dieu.

Le sens littéral et historique du texte sacré nous fournit une autre raison de ce fait; après l'avoir examiné de près, j'ai vu, mes frères, que ce qui retarda le règne de David sur les douze tribus, fut la politique d'un ambitieux : et en le voyant, l'idée m'est venue de vous parler de la politique; c'est ce que je vais faire en ce discours dont le détail pourra vous faire sentir l'utilité.

La politique, mes frères, n'est autre chose que l'art de se conduire parmi les hommes. Il y en a une bonne et une mauvaise; une bonne qui tend à une fin licite par des moyens légitimes; une autre mauvaise, qui tend à une fin illicite, ou à une fin licite, à la vérité, mais par des moyens criminels; nous allons vous donner des exemples de celle-ci en vous parlant de Saül, de l'Amalécite qui annonça sa mort, d'Abner qui établit roi son fils Isboseth, des deux meurtriers de ce jeune prince; et, à chacun de ces exemples d'une politique fausse et criminelle,

(493) Les Pères sont partagés sur la nature de l'onction dont on se servait pour les rois. Les uns la distinguent de l'huile sacrée dont on oignait les prêtres, mais la plupart semblent croire que c'était la même.

(494) La victoire complète qu'il avait, les jours précédents, remportée sur les Amalécites, l'avait mis en état d'en faire de considérables

Digitized by Google

nous opposerons des exemples d'une politique sage et divine, en vous parlant de David et de sa prudence. C'est ainsi que nous vous ferons des leçons de la saine politique en même temps que nous vous inspirerons de la fausse et mondaine toute l'horreur qu'elle mérite.

Un premier exemple que j'ai à vous citer d'une politique fausse, mondaine, est celui de Saül. Samuel lui a déclaré que Dieu l'a rejeté à cause de sa désobéissance, et qu'il a donné sa couronne à un autre meilleur que lui; et ce roi ne se souvient de cette parole que pour en traverser l'accomplissement, que pour empêcher David de régner. Pour réussir dans son dessein criminel, combien de moyens aussi criminels n'emploie-t-il pas? tantôt il veut percer ce rival de sa lance; tantôt il l'expose à des combats difficiles et périlleux contre les Philistins, afin qu'il y périsse; tantôt il va pour lui en livrer lui-même à la tête de ses troupes, et enfin il l'oblige à quitter ses Etats. Vous connaissez ces faits : connaissez maintenant ce que gagne l'homme à s'opposer à Dieu.

Saül perd son repos; il est rongé d'inquiétude et de chagrin, tous les jours de sa vie; il ajoute crime sur crime pour se défaire de celui que Dieu protége; et après avoir eu le cruel déplaisir de voir échouer tous ses projets, il meurt misérablement, et voit en mourant presque toute sa maison s'éteindre avec lui. Voilà à quoi sert la mauvaise politique, lors même qu'elle est soutenue et armée de toute la puissance royale. Un mot de l'Ecriture va vous apprendre comment David se défendit contre cette politique, et comment nous devons nous défendre de celle que les prudents du siècle emploient pour nous nuire.

David, dit l'historien, se conduisait dans toutes ses actions avec une grande prudence : *In omnibus quoque viis suis David prudenter agebat.* (*I Reg.* XVIII, 14.) Voilà donc l'opposition qui se trouve entre la politique du beau-père et du gendre. Saül n'est appliqué qu'à détruire celui qui lui fait ombrage : force ouverte, profonde dissimulation, violements des promesses les plus solennelles, propositions insidieuses, tout est mis en œuvre contre lui. David, au contraire, ne pense qu'à remplir ses devoirs envers son roi. Il n'oppose à la jalousie et à la défiance de Saül qu'une fidélité inviolable, qu'une conduite pleine de droiture. Il n'imagine point d'autre moyen de mettre sa vie en sûreté que la vigilance et la fuite. Les sourdes pratiques, les secrètes intelligences, soit au dedans, soit au dehors de l'Etat, lui sont inconnues. Il remet à Dieu le soin de sa conservation, comme le jugement de sa cause; toute sa politique consiste à faire son devoir, sans donner aucun sujet de plainte ni au roi, ni aux particuliers. N'a-t-elle pas eu les succès les plus heureux? celle de Saül au contraire n'a-t-elle pas abouti à la fin la plus malheureuse?

Ne craignons donc pas d'avancer ces deux maximes : malheur au politique qui tend des piéges ou qui creuse des fosses à son ennemi! il sera pris dans ces piéges; il tombera dans ces fosses; il apercevra, dans la douleur de son âme, ce que dit saint Paul, que *La prudence de la chair n'est que mort : « Prudentia carnis mors est. »* (*Rom.* VIII, 6.) Heureux au contraire le politique dont l'art consiste à ne vouloir, même en fait d'intérêt temporel, que ce que Dieu veut, et de la manière dont il le veut! il prospérera dans toutes ses voies, malgré ses ennemis et nonobstant leurs oppositions; il éprouvera, dans la joie de son cœur, la vérité de cette autre parole de l'Apôtre, que *La prudence de l'esprit est vie et paix : « Prudentia autem spiritus vita et pax. »* (*Ibid.*) Ces maximes ont pour garants, l'une, l'exemple de Saül épuisant l'art de la politique mondaine, pour empêcher David de régner sans pouvoir y réussir; l'autre, l'exemple de David parvenu au trône par les moyens qui semblaient devoir l'en éloigner pour toujours; l'une et l'autre, l'autorité du Maître des nations : *Prudentia carnis mors est; prudentia autem spiritus, vita et pax.*

Un second exemple de cette commune et funeste politique, est celui que je lis au premier chapitre du *IIe Livre des Rois.* Un jeune Amalécite prétend faire la cour à David, en l'instruisant du malheur qui est arrivé à Saül et à son armée; il court à Sicéleg, il paraît devant l'illustre exilé, les habits déchirés et la tête couverte de poussière, et pensant s'insinuer bien avant dans le cœur du jeune héros, il lui dit qu'il a rendu à Saül le triste service qu'il lui avait demandé, celui de le tuer, de peur qu'il ne tombât entre les mains des Philistins, et pour assurer son récit, il produit le diadème et le bracelet du prince, à qui il ose se vanter d'avoir porté le dernier coup. L'avait-il porté effectivement; son récit était-il feint ou sincère (495)? laissons cette question pour passer à la suivante. La politique flatteuse de l'Amalécite se concilie-t-elle avec l'austère et divine politique de David? Cette question est d'autant plus importante, que nous trouvons dans sa solution, les maximes d'une conduite chrétienne envers nos amis et même nos ennemis après leur mort.

Trois actions de David démontrent combien le discours flatteur de l'Amalécite déplut à ce prince; je veux dire 1° la sentence de mort qu'il prononça et qu'il fit exécuter sur-

(495) Les interpretes sont partagés sur cette question. Le grand nombre croient feint le récit de l'Amalécite, et ils prouvent leur opinion 1° par la difficulté de concilier ensemble ces paroles : *Saül me dit : Ma vie est encore tout entière en moi : mais je savais bien qu'il ne pouvait vivre après s'être jeté sur sa lance.* Sur quoi, demandent les auteurs, l'Amalécite fondait-il sa pensée? connaissait-il mieux l'état de Saül que Saül lui-même? avait-il sondé ses plaies pour prononcer qu'elles étaient mortelles? 2° ils demandent comment l'Amalécite peut dire avec vérité que Saül s'est jeté sur sa lance, tandis que l'historien annonce qu'il s'est jeté sur son épée? 3° ils demandent comment l'Amalécite lui a donné la mort, puisque son écuyer l'a vu se la donnant lui-même.

Digitized by Google

le-champ; 2° l'éloge funèbre qu'il fit de Saül et de Jonathas; 3° l'ambassade qu'il envoya aux habitants de Jabès, pour les féliciter sur les marques de reconnaissance qu'ils avaient données à Saül.

David, ayant entendu le récit du jeune homme, lui dit : Comment n'avez-vous pas craint de mettre la main sur l'oint du Seigneur et de le tuer? Vous porterez la peine de votre témérité. En même temps appelant un de ses gens : Jetez-vous, lui dit-il, sur cet homme et le tuez; sa bouche a porté témoignage contre lui en disant : *C'est moi qui ai tué l'oint du Seigneur* (496). Cet arrêt porté et exécuté, David célébra la mort de Saül et de Jonathas par un cantique qui fut appelé l'*Arc*, parce qu'il contient l'éloge de l'arc du père et du fils; en voici au moins quelques paroles, car je ne puis totalement supprimer un cantique qui est le premier composé à l'honneur des morts, un cantique où les sentiments les plus tendres sont exprimés dans le style le plus sublime.

Saül et Jonathas, l'élite et la gloire d'Israël! comment ces vaillants hommes sont-ils tombés? n'annoncez point cette nouvelle dans Geth; ne la publiez point dans les places publiques d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent. Montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts. Jamais la flèche de Jonathas n'était retournée en arrière; jamais l'épée de Saül n'avait été tirée en vain. Saül et Jonathas étaient plus agiles que les aigles, et plus courageux que les lions : votre mort me perce de douleur, Jonathas mon frère! vous faisiez toute la douceur de ma vie; jamais deux tendres époux ne furent unis par des liens aussi saints et aussi étroits que ceux qui m'unissaient à vous (497); je vous aimais comme une mère aime son fils unique : *Quomodo ceciderunt robusti, et perierunt arma bellica?*

Vous avoir rapporté ces paroles, mes frères, n'est-ce pas vous avoir transportés sur ces montages fameuses qui furent le théâtre des scènes sanglantes que David déplore? n'est-ce pas avoir communiqué les sentiments que vous devez avoir pour vos ennemis, et surtout pour vos amis après leur mort? auriez-vous jamais appris qu'un de vos ennemis était mort, trop probablement, dans son péché, sans que cette nouvelle vous ouvrît une source éternelle de larmes, sans paraître estimer ce qu'il y avait en lui d'estimable, sans couvrir du voile de la charité ce qu'il y aurait en lui de blâmable? eh! quel tribut payerez-vous donc à l'amitié, si vous payez celui-là à la charité? l'amitié de David pour Jonathas vous en instruira.

Lorsqu'il apprend la nouvelle de la mort de son tendre ami, non-seulement il déchire ses habits, il jeûne, il se livre à la douleur, il verse des larmes abondantes; non-seulement il a célébre par ce cantique lugubre dont nous avons fait mention, et où les sentiments de la belle amitié se trouvent si bien peints, mais il ordonne qu'on l'enseigne aux enfants de Juda, afin qu'ils le chantent et qu'ils le passent de race en race jusqu'à la fin des siècles, comme nous voyons qu'en effet il y est passé. Ce serait peu pour lui de témoigner son amitié par des paroles, il la témoigne aussi par les effets, en s'informant s'il ne reste point de fils à Jonathas, en appelant à sa cour le seul Miphiboseth, qui lui survit, et en le faisant manger à sa table. Le beau modèle d'amitié! qu'il est digne d'être proposé à tous les amis!

David témoigne son respect pour la mémoire de Saül et de Jonathas d'une autre manière encore. Les Philistins, comme nous l'avons dit dans notre dernier discours, avaient pendu leurs corps sur la muraille de Bethsan. Les habitants de Jabès l'ayant appris, tous les plus vaillants d'entre eux sortirent, marchèrent toute la nuit, enlevèrent le corps du père et ceux des enfants, revinrent à Jabès où ils brulèrent ces cadavres, prirent leurs os, leur firent des funérailles convenables à leur rang, et jeûnèrent pendant sept jours, pour reconnaître le service qu'ils avaient reçu de Saül lorsqu'il les avait délivrés de l'oppression des Ammonites. Voulaient-il donc, pouvaient-ils même plaire à David en donnant ces témoignages publics de leur attachement à la maison de Saül son persécuteur? Il nous semble que non : naturellement nous sommes tentés de mettre au nombre de nos ennemis ceux qui gardent des liaisons avec ceux qui nous haïssent et nous persécutent; nous voudrions voir ceux-ci délaissés, abandonnés et comme anathématisés de tout le monde; nous ne souffrons pas qu'on leur donne aucune marque soit de reconnaissance, soit d'estime,

(496) David pouvait-il donc alors prononcer et faire exécuter cet arrêt de mort? Il le pouvait, car 1° il était dès lors censé roi, quoiqu'il n'eût pas encore été installé par les Israélites. La volonté de Dieu déclarée par l'onction de Samuel et par les témoignages que nous avons vus dans le *Ier Livre des Rois* lui suffisait. 2° Les Juifs ont cette maxime générale de jurisprudence, que dans les cas pressants, le roi peut porter un arrêt de mort sans avoir pris les suffrages des juges subalternes. 3° Il est vrai que de sages législateurs ont établi qu'on ne ferait jamais mourir un homme sur sa seule déposition, à moins qu'il ne donnât des preuves du crime dont il s'accusait, vu que des mélancoliques, las de vivre, feindraient des crimes dignes de mort (comme il est arrivé plus d'une fois), mais aussi l'Amalécite produisit le diadème et les bracelets de Saül, comme preuve de son crime. David, d'ailleurs, put raisonner de la sorte : Ou cet homme a réellement tué Saül, et en ce cas il est digne de mort; ou il fait parade d'un meurtre qu'il n'a pas commis, et en ce cas, il est encore digne de mort pour avoir encouragé, en feignant un si grand crime, ceux qui voudraient le commettre, et pour avoir tenté de persuader à mes sujets que je suis capable de récompenser un misérable, qui a porté ses mains parricides sur son roi.

(497) C'est le sens de ce texte : *Decorus nimis et amabilis super amorem mulierum : « Le plus beau des princes, plus aimable que les plus aimables des femmes. »* C'est une comparaison qui marque la force, non le déréglement qui peut se trouver dans cet amour.

Digitized by Google

soit même de charité. Que le cœur de David était bien supérieur à cette tentation! il ne voulut pas que l'action des Jabéens fût sans rétribution; il envoya des députés à ceux qui l'avaient faite; il les assura que Dieu en serait le rémunérateur; il leur promit qu'il ferait lui-même ce qui serait en son pouvoir pour les en récompenser, et par un tour délicat d'une sage politique, il leur laissa entrevoir qu'il en aurait en peu les moyens, puisqu'il était déjà reconnu roi par la tribu de Juda.

Abner, général des troupes de Saül, ne l'eut pas plutôt appris, qu'il pensa aux moyens de s'y opposer; il n'ignorait pas que le Seigneur appelait David au trône; il était même en état de faire là-dessus des leçons à ses troupes, et nous l'entendrons en effet bientôt leur en faire; mais il avait occupé une place éminente sous un premier roi; il craignait de la perdre sous un second; il était l'esclave de l'ambition, et vous savez ce que peut et ce que fait cette passion; rien ne coûte à un ambitieux; pourvu qu'il monte, il ne lui importe que les vices soient les degrés de son élévation. Ce sera aujourd'hui une fourberie, demain une injustice; ce sera ici un mauvais office, là une noire calomnie; ce sera tantôt une lâcheté et tantôt une violence. Le mérite qui entre en concurrence avec lui, est un ennemi auquel il ne pardonne point; l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat; il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et les lumières d'un autre. Auriez-vous déjà oublié ce que fit Abimélech pour s'assurer la couronne? ne frémissez-vous pas encore d'horreur au souvenir que soixante et dix de ses frères furent égorgés sur le même autel, pour servir de victime à son ambition démesurée? n'est-ce pas cette passion qui a fait faire tant de faux pas à Saül?

Guidé par le même principe, voici ce que fait Abner, au risque de porter le fer, le feu, la désolation dans l'Etat; en habile politique il assemble Israël, il lui présente Isboseth, fils de Saül, il l'établit roi sur Galaad, sur Gessuri (498) *au delà du Jourdain*, sur Jezrahel, sur Ephraïm, sur Benjamin et sur tout Israël. Voilà le principe de la division qui dura sept ans entre les tribus du peuple de Dieu; ce fut la politique d'un général qui avait acquis la confiance des troupes par ses talents militaires, et qui en abusa pour se maintenir dans un état de grandeur, duquel il craignait de décheoir en passant sous le commandement de David. Cet ambitieux, croyant, après deux ans d'un règne assez paisible, l'autorité de son protégé bien affermie, et celle de David trop faible pour soutenir un combat, ose marcher vers lui à la tête d'une armée, et lorsque Joab est arrivé à sa rencontre avec les troupes de David, il dit (ce qui fait horreur, et ce qui marque comme quelquefois les chefs se jouent de la vie de leurs soldats, et comme aussi quelquefois les soldats prodiguent leur propre vie); il dit: *Que quelques jeunes gens* s'avancent et qu'ils s'exercent, qu'ils *jouent* devant nous: *Surgant pueri et ludant*. Aussitôt douze hommes d'un côté, douze de l'autre, se présentent, se prennent par la tête, se passent tous l'épée au travers du corps et tombent morts tous ensemble. La bataille se donna ensuite; le combat fut grand, l'armée de David demeura victorieuse, et ne perdit que vingt hommes, y compris Azaël, frère de Joab, qui périt pour s'être opiniâtrément attaché à la personne d'Abner. Comparez ici la politique de ce général avec celle de David, et voyez les caractères d'opposition qui distinguent l'une de l'autre. La politique de celui-là était une politique ambitieuse et sanguinaire, vous venez de le voir; la politique de celui-ci était une politique humble, douce et pacifique; je vais vous le faire comprendre en reprenant son histoire de plus haut, en revenant de là à l'article que nous touchions.

Tout autre prince moins humble que David, à la nouvelle de la mort de Saül, aurait profité sur-le-champ de la consternation où était tout Israël pour faire valoir ses droits; toutes les raisons que peut suggérer une politique humaine le pressaient de se montrer pour fixer les esprits, réprimer les factions et prévenir les entreprises de la maison de Saül et de ses partisans. Il ne précipite rien cependant; toujours plein de défiance en ses lumières, toujours dépendant de Dieu en toutes ses actions, il le consulte sur ce qu'il a à faire dans la circonstance présente, et sur la ville particulière où il ira. Rien n'est de son choix; la seule volonté de Dieu est sa règle; il ne contribue à l'entreprise que par une fidèle obéissance à ses ordres. Comment, après un tel exemple, osons-nous former des projets, ou nous déplacer, sans avoir consulté le Seigneur? Il est vrai que nous ne pouvons l'interroger, comme David, par le grand prêtre, ni recevoir comme lui des réponses par la voie de la révélation; mais ne pouvons-nous pas l'interroger par ses serviteurs et par ses ministres, par ses Ecritures et par une prière pleine de foi? douterons-nous qu'il se fasse connaître à ceux qui le cherchent avec un cœur simple, à ceux qui se défient d'eux-mêmes, à ceux qui ont une résolution sincère de suivre sa décision? Telle était la politique de David; elle consistait à attendre tout de Dieu, à ne vouloir que ce qu'il voulait, et comme il le voulait.

Outre qu'elle était humble, elle était encore douce et pacifique. Proclamé roi par les enfants de la tribu de Juda, il ne pense pas à soumettre les tribus attachées au parti d'Isboseth, par la voie des armes. Si deux ans après son sacre à Hébron, il livre le combat dont je viens de parler, ce n'est que pour repousser l'ennemi qui l'attaque; ce n'est

(498) Ce nom est inconnu dans les Ecritures; peut-être qu'il désigne la tribu d'Aser.

Digitized by Google

que par les mains de ses généraux; ce n'est que pour conserver ce qu'il a, contre les entreprises d'Abner. Voulant épargner la vie de ses frères et de ses sujets, il attend avec une foi ferme et sans inquiétude le moment où il plaira à Dieu d'accomplir ses promesses.

Cette politique si humble, si douce, si pacifique, si céleste, fut-elle donc sans tache? je sais que quelques interprètes ont cru en apercevoir une dans cet endroit du tableau que nous examinons, mais je sais aussi que d'autres en ont levé jusqu'au soupçon, et c'est ce qu'il nous sera facile de faire avec eux et d'après eux. Voici le fait : il est une nouvelle preuve de cette maxime que la politique humaine varie, qu'elle est juste ou injuste, pieuse ou impie, selon ses intérêts.

Abner avait pris pour femme une concubine de Saül; le faible Isboseth osa s'en plaindre à son propre ministre; celui-ci irrité d'un reproche que lui méritait son audace (499), jura qu'il tirerait une telle vengeance de ce reproche, que son auteur s'en repentirait, et sans délai, en exécution de son jurement, il dépêcha des courriers à David; il vint ensuite lui-même trouver ce prince, et il s'en retournait bien content des manœuvres de sa politique, lorsqu'il donna dans le piége de Joab, qui, soit pour venger la mort de son frère Azaël, soit pour prévenir l'élévation d'un rival tel qu'Abner, le frappa dans l'aine et le tua. Voilà le fait qui vous met sous les yeux la politique des courtisans et les effets horribles de cette politique, les trahisons, les meurtres, les crimes les plus énormes. Sur ce fait on demande donc si celle de David n'était point répréhensible, s'il pouvait sans bassesse, sans lâcheté, sans noirceur, profiter des offres que le traître Abner lui faisait.

Pour répondre à cette question, nous en faisons une autre et nous disons : le vrai titulaire d'un bien ne peut-il pas le recevoir de celui qui le lui a enlevé par ses conseils, par ses ordres et par ses intrigues? C'est le cas où David se trouvait à l'égard d'Abner. Celui-ci avait débauché à celui-là la plus grande partie de ses sujets; il avait divisé le royaume d'Israël; il y avait allumé le feu d'une guerre civile et l'avait entretenu pendant sept ans; il était chargé devant Dieu de toutes les injustices, de toutes les violences, de tous les désordres qui s'y étaient commis; n'était-il donc pas obligé à en réparer, à en arrêter les progrès? David ne pouvait-il donc pas recevoir de lui cette réparation?

Soit, répliquez-vous, soit qu'il ait pu recevoir le royaume d'Israël de la main d'un traître, convenait-il aussi qu'il en fît l'éloge funèbre? dites au contraire, et vous direz mieux, dites qu'il pouvait et même qu'il devait le faire. Abner n'avait-il pas reçu de Dieu des talents supérieurs pour le commandement des armées et pour le gouvernement de l'Etat? Les talents ne sont-ils pas louables partout où ils se trouvent? David ne pouvait-il donc pas le louer? Il le devait aussi pour prévenir le soupçon des onze tribus qu'il fallait ramener à leur devoir, et qui y seraient revenues difficilement, si elles avaient regardé David comme meurtrier de leur général.

Si ce meurtre lui eût déplu, ajoutez-vous, il en eût puni l'auteur : je pourrais d'abord répondre qu'il l'en a puni en effet, car quelle punition n'était pas cette malédiction? *Que le sang d'Abner retombe sur Joab, et qu'il y ait à jamais dans sa maison des gens qui souffrent un flux honteux, qui soient lépreux, des gens lâches qui tiennent le fuseau comme des femmes;* mais en second lieu, un roi mal affermi sur un trône ne doit-il pas dissimuler les fautes de ceux qui en soutiennent les colonnes? La saine politique exige-t-elle qu'il punisse tous les coupables au risque de soulever contre lui les plus puissants de ses Etats? C'est le cas où David se trouvait par rapport à Joab. Tout égard de prudence cessant, on voit par l'histoire de Baana et de Réchab, ce qu'il aurait fait.

Ces deux politiques voulant plaire à David, et croyant pouvoir y réussir en tuant Isboseth son rival, entrèrent dans la maison lorsqu'il dormait sur son lit, lui coupèrent la tête, et vinrent la présenter à David, disant : *Le Seigneur venge par nos mains, notre roi, de Saül et de sa race.* Quelle impression pensez-vous que David éprouva en ce moment?

La magnanimité de César suffit pour le faire frémir à un pareil aspect; il ne put soutenir la vue de la tête de Pompée, le plus redoutable de ses rivaux dans la carrière de la gloire; il versa des larmes quand il vit cet affreux objet, et il punit du dernier supplice ceux qui avaient osé porter leurs mains parricides sur la personne de ce grand homme; quel héroïsme! Une circonstance cependant en diminue la gloire; c'est que le héros romain a été précédé par le héros hébreu. Celui-ci reçut avec horreur le funeste présent des deux serviteurs d'Isboseth (500), et comme ces deux infâmes assassins avaient commis un crime plus atroce que celui de l'Amalécite, il leur déclara qu'il les ferait

(499) Epouser la femme du roi défunt, c'était se frayer un chemin au trône; Salomon fit mourir Adonias pour avoir désiré et demandé la permission de faire une semblable alliance. (*III Reg.*)

En redemandant Michol, fille de Saül, David suivait les règles d'une saine politique: les Hébreux devaient avoir peu d'éloignement d'avoir pour roi le gendre du roi, le sceptre ne semblait pas sortir de la maison de Saül.

(500) Ce trait d'histoire m'en rappelle un autre de l'histoire de saint Louis prisonnier chez les Turcs. On lui rapporte avec effroi, que les propres sujets du sultan viennent de l'assassiner, et que tout est à craindre pour lui, mais il demeure ferme. Celui des conjurés qui a porté le coup, lui demande une récompense pour l'avoir délivré de son ennemi; mais saint Louis, imitant la piété de David, et sans se mettre en peine du danger où il s'expose, reproche à ce parricide sa perfidie.

Digitized by Google

mourir d'un supplice plus cruel, comme il arriva à l'heure même, puisque sans délai ces traîtres, ayant eu les pieds et les mains coupés, furent pendus près de la piscine d'Hébron. Il savait donc, ce saint politique, quand il devait exercer la vengeance, et quand il devait en retarder l'exécution; il possédait donc l'art utile et nécessaire de se conduire parmi les hommes, et de faire réussir ses desseins. C'est la conséquence que je crois pouvoir tirer de tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent dans ce discours.

La fausse et la vraie politique est le sujet que j'y ai traité. Dans la conduite de Saül et de l'Amalécite son meurtrier, dans celle d'Abner et de Joab son meurtrier, dans celle de Baana et de Réchab meurtriers du faible Isboseth, je vous ai donné des exemples de la fausse politique, de cette politique que saint Jacques appelle *terrestre, animale et diabolique* (*Jac.* III, 15) : *terrestre*, parce qu'elle a pour objets les choses terrestres; *animale*, parce qu'elle prend les sens pour conseil; *diabolique*, parce que des vues diaboliques en sont le mobile et le ressort. Ne serait-ce pas celle que vous avez employée jusqu'à ce jour? car vous avez tous la vôtre, et ce serait une erreur de croire qu'il n'y en ait que chez les grands et les courtisans. C'est déjà contre vous un préjugé fâcheux que la fausse politique soit la plus commune, qu'elle soit tellement universelle, que quand on nomme la politique on entende plus ordinairement la ruse, l'artifice et la fourberie. Vous seriez-vous tous préservés de la contagion générale! Hélas! d'après l'étude que j'ai faite de vos mœurs, je crois pouvoir assurer le contraire.

Vous vous êtes mis dans la tête de plaire à quelqu'un plus grand que vous, je le suppose; quelle espèce de politique employez-vous pour y réussir? une politique qui vous dégrade et qui vous avilit; une politique d'adulation qui vous fait encenser extérieurement l'idole que vous méprisez intérieurement; une politique de lâcheté qui vous oblige à ramper, à essuyer des dégoûts, à dévorer des rebuts; une politique de dissimulation qui vous engage à n'avoir point de sentiment à vous, à penser toujours avec le plus grand nombre, à avoir toujours des suffrages prêts pour le moment où ils pourront être agréables; une politique de déréglement qui vous rend les complices et peut-être les ministres des passions de ces supérieurs de qui vous dépendez, et à qui vous voulez plaire.

Vous vous êtes mis dans la tête de parvenir à quelque emploi honorable, je le suppose encore; outre que cette politique est déjà mauvaise dans sa fin, en ce sens qu'il ne vous est permis ni d'aimer les honneurs, ni de vouloir en jouir; n'est-elle pas encore illicite dans les moyens que vous employez? Ces moyens sont-ils justes? votre or et vos présents n'y contribuent-ils pas autant que vos talents?

Vous vous êtes mis dans la tête de pousser loin votre fortune, je le suppose encore; en avez-vous exécuté le projet sans fraude, dans votre profession, sans monopole dans votre commerce, sans usure dans vos contrats, sans concussion dans l'usage de votre pouvoir, sans vexation de l'exaction de vos droits, sans hypocrisie dans les pratiques extérieures de dévotion? Cette dernière politique qui est quelquefois celle des pauvres qui en veulent à nos aumônes, n'est que trop souvent celle des riches. Ceux-ci savent, et ils ne suivent que trop cette maxime qu'un soi-disant Chrétien (Machiavel) a osé publier, « qu'il est bon de se donner les apparences de la vertu, parce que de ses dehors on peut tirer de merveilleux avantages pour le succès de ses affaires, mais qu'il ne faut pas dans le fond s'en tenir rigidement à sa pratique, parce qu'une piété solide est incompatible avec la bonne politique. » Ne poussons pas plus loin ce détail; celui-ci ne suffit que trop pour vous convaincre que vous vous conduisez dans la plupart de vos actions par une mauvaise politique.

Eh! dites-le-moi, qu'en espérez-vous donc? A quoi a servi à Saül, à Abner, aux autres mauvais politiques dont j'ai parlé, leur prudence mondaine? Dieu ne l'a-t-il pas trompée. Outre que nous sommes sûrs qu'il l'a confondue pendant le temps en renversant leurs desseins par leurs desseins mêmes, n'avons-nous pas lieu de penser qu'il l'a confondra pendant l'éternité? Avez-vous pu croire que vous seriez plus heureux politiques que ces grands politiques? Un même arrêt ne vous enveloppe-t-il pas les uns et les autres dans la même condamnation? Doutez-vous de l'existence de cet arrêt terrible? N'avez-vous donc jamais lu ces paroles des deux Testaments : *Je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents* de ce siècle : « *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo?* » (*Isa.* XXIX, 14; *I Cor.* I, 19.) Ne détestez-vous pas une prudence qui a des suites si funestes? n'y renoncez-vous pas pour l'avenir? C'est la première résolution que j'avais dessein de vous inspirer en commençant cet entretien.

Vous y avez aussi vu, dans la conduite de David, le modèle d'une politique céleste, spirituelle et divine; vous y avez vu qu'il ne s'était jamais proposé qu'une fin légitime, et qu'il n'avait employé que des moyens légitimes pour y parvenir; vous y avez vu que le Seigneur avait constamment béni cette sainte politique. Douteriez-vous de cette bénédiction, quand vous apprenez que David a été reconnu et sacré roi deux fois? une première fois par sa tribu, une seconde fois par tout Israël après la mort d'Isboseth (501)? Vous êtes donc sûrs qu'une politique sans

(501) Les canons des Juifs, portent bien que le roi ne doit recevoir l'onction qu'une fois; mais on y lit cette modification : à moins qu'une partie de ses sujets ne se soit opposée à son exaltation. David, après avoir été secrètement sacré par Samuel, fut donc sacré une seconde fois pour rendre pu-

Digitized by Google

rûse, sans détours, sans artifice, qu'une politique simple, tendant toujours à une fin légitime, n'employant pour y parvenir que des moyens licites, et voulant en tout et toujours dépendre de Dieu, est une politique sacrée et bénie de Dieu ; ne l'adopterez-vous pas, ne direz-vous pas à Dieu ce que David lui disait à ce sujet?

Je ne veux, Seigneur, connaître ni la politique mondaine, ni ses démarches obliques et tortueuses : *Non cognovi litteraturam.* (*Psal.* LXX, 15.) Je ne formerai de projets qu'après avoir consulté votre sagesse; je n'en poursuivrai l'exécution que sous votre direction; je n'en attendrai le succès que de votre puissance : *Introibo in potentias Domini.* (*Ibid.*, 16.) Votre justice sera toujours la règle de ma volonté; ce que je médite de faire lui est-il conforme? ce sera constamment ma première question: *Domine, memorabor justitiæ tuæ solius.* (*Ibid.*) Vous m'avez instruit, Seigneur, dès ma jeunesse : *Deus docuisti me a juventute mea* (*Ibid.*, 17) : continuez à m'instruire par l'onction de votre esprit; ne m'abandonnez pas jusqu'à ce que j'annonce aux races futures la force de votre bras, et la grandeur de votre miséricorde : *Deus, ne derelinquas me, donec annuntiem brachium tuum generationi omni quæ ventura est.* (*Ibid.*, 18.) *Amen.*

INSTRUCTION II.

LE BON USAGE DE L'AUTORITÉ (502).

(*II Reg.* V-X.)

Tu pasces populum meum.

Vous serez le pasteur de mon peuple. (*II Reg.* V, 2.)

Nous disions, mes frères, en finissant le discours précédent, qu'Isboseth fils de Saül étant mort, ses sujets vinrent d'eux-mêmes à Hébron, donner à David une troisième onction royale. Dans les paroles que je place à la tête de celui-ci, nous voyons la raison de cette démarche étonnante; c'est qu'ils savaient que le Seigneur avait appelé David au trône à la place de Saül; nous l'apprenons de leur bouche même, au moment qu'ils abordent le saint roi, car après lui avoir dit : *Nous sommes vos os et votre chair aussi bien que ceux de la tribu de Juda*, ils ajoutent : *Et le Seigneur votre Dieu vous a dit : C'est vous qui serez le pasteur de mon peuple, c'est vous qui en serez le chef : « Dixit autem Dominus ad te : Tu pasces populum meum Israël, et tu eris dux super Israel. »*

Ne le savaient-ils donc pas auparavant? pourquoi donc ne firent-ils pas plus tôt la démarche qu'ils font aujourd'hui? peut-être par humeur contre la tribu de Juda qui les avait prévenus; peut-être par un effet de leur ancien attachement à la maison de Saül, et sûrement qu'Abner, en habile politique, avait su profiter de ces dispositions pour régner lui-même sous le nom d'Isboseth. Est-il rare que des supérieurs fassent servir les passions de leurs inférieurs à leur intérêt propre? est-il rare que des inférieurs résistent à la lumière de la révélation, ou même de la raison, par faiblesse et par complaisance pour des supérieurs? est-il rare que les pécheurs soient en contradiction avec eux-mêmes, leurs connaissances avec leurs œuvres? est-il rare que nous apercevions le bon parti et que nous nous décidions pour le mauvais? Heureux ceux qui, après avoir pris celui-ci, reviennent enfin à celui-là, comme nos Israélites! Ennuyés de la rébellion dans laquelle ils ont vécu pendant sept ans, sincèrement pénitents de ce crime de lèse-majesté, humblement prosternés aux pieds de David à qui ils avouent leur résistance à la volonté de Dieu même, ils lui répètent ce que le Seigneur lui avait dit par Samuel : *Vous serez le pasteur de mon peuple : « Tu pasces populum meum. »*

Développons le sens de leurs paroles, mes frères, faisons-en une juste application à tous ceux à qui convient ce nom de pasteur, à tous les supérieurs; et de ce nom même de *pasteur* apprenons-leur à user saintement de leur autorité. Ce sera le sujet de cet entretien.

Ce n'est donc pas seulement Homère dans ses poésies profanes qui appelle les princes *pasteurs des peuples*, c'est le Saint-Esprit même dans les livres sacrés : *Tu pasces populum meum.* Ce nom de pasteur nous présente l'idée la plus parfaite, non-seulement de tout prince, mais de tout homme ayant autorité sur ses semblables; il signifie que cet homme doit pourvoir aux besoins de ses inférieurs, comme un pasteur doit paître ses brebis et les conduire dans de gras et sains pâturages; il signifie qu'un souverain dans ses Etats, un gouverneur dans sa province, un intendant dans l'étendue de sa juridiction, un seigneur dans ses terres, un père dans le sein de sa famille, doit à ses subalternes une tendre affection, une attention continuelle à leurs besoins, un travail assidu pour leur procurer la paix, l'abondance et la sûreté; il signifie qu'un supérieur n'est supérieur que pour l'utilité des autres et non pour la sienne propre; il signifie que l'autorité n'est point donnée précisément pour la personne qui en est revêtue, mais pour les personnes à l'égard desquelles elle en est revêtue.

Il est bien vrai que Dieu répand un rayon de sa grandeur sur ceux à qui il confie une partie de sa puissance pour leur attirer le

blique et solennelle la première onction ; il en reçut une troisième à Hébron, parce que son élection y avait été contestée. Le rabbin Maimonides prétend qu'aucun des rois fils et successeurs de David, n'a eu besoin d'onction, que pour éloigner ses concurrents ; qu'ainsi l'onction eut lieu à l'égard de Salomon, à cause de la faction d'Adonias; à l'égard de Joas, à cause de la faction d'Athalie ; à l'égard de Joachaz, à cause de celle de Joachim son frère.

(502) L'orateur maître de son sujet traitera aisément des dispositions de pureté, de respect, de joie et de générosité avec lesquelles il convient de paraître dans nos églises, et c'est ce que j'ai fait en changeant d'exorde, et en donnant quelques nouveaux tours au discours sur le bon usage de l'autorité.

Digitized by Google

respect et la soumission, mais ce n'est qu'afin qu'ils remplissent avec plus de facilité et de succès les fonctions de leur ministère, dont la fin est uniquement d'honorer la grandeur de Dieu par la leur, et de conduire les hommes par les voies de la piété et de la justice. Comme cette fin est celle de l'autorité même, elle doit aussi être celle du supérieur qui en est revêtu; c'est-à-dire qu'il doit dans l'usage de son pouvoir se proposer de glorifier Dieu, et de sanctifier ses inférieurs, c'est-à-dire qu'il doit avoir pour Dieu un zèle fervent accompagné d'une humilité profonde, et pour ses subalternes une charité tendre, efficace et généreuse; tel est le saint usage que David va vous apprendre à faire de l'autorité que Dieu vous a donnée pour commander à sa place; vous, administrant la justice; vous, par la discipline militaire; vous, dans l'étendue de vos terres, et vous pères et mères; vous maîtres et maîtresses, dans le cercle étroit de votre domestique.

Jusqu'ici vous avez vu le fils d'Isaï humilié, fugitif, rejeté de tout le monde, n'ayant pas où reposer sa tête, trouvant à peine de quoi subsister, et figurant ainsi ce qu'il en doit coûter aux saints pour régner; vous allez le voir maintenant victorieux, puissant, environné de gloire, régnant sur un peuple innombrable, et figurant en cet état le bonheur des saints qui règnent dans le ciel; vous allez voir, ce qui est très-rare, vous allez voir que sa fortune n'a changé ni ses mœurs ni ses sentiments, qu'il a été, dans la prospérité comme dans l'adversité, toujours aussi humble, aussi soumis, aussi dépendant du Seigneur, aussi zélé pour la gloire de son saint nom.

Ses premières expéditions en sa qualité de roi peuvent déjà vous être alléguées en preuve du zèle humble et ardent. Eclairé par la lumière des prophètes, franchissant l'espace immense qui sépare son siècle de celui du Messie dont il est la figure, il aperçoit tout ce qui se passera à Jérusalem du temps de celui-ci, et pour préparer les esprits à ces grands événements, il se propose de fixer sa demeure en ce lieu jusque-là habité par les Jébuséens. Mais comment en chasser ces infidèles? la difficulté était telle que ceux-ci disaient à David : *Vous n'entrerez point ici que vous n'en ayez auparavant chassé les aveugles et les boiteux* : comme pour lui dire qu'il n'y entrerait jamais, que la place était imprenable, qu'il ne fallait que des aveugles et des boiteux pour la défendre : d'où est venu ce proverbe, pour marquer qu'une chose est difficile : *Les aveugles et les boiteux n'entreront point dans le temple* : ce qui est une allusion à la raillerie des Jébuséens. Ils eurent cependant bientôt lieu de s'en repentir. David ayant déclaré qu'il ferait général de ses troupes celui qui monterait le premier à l'assaut, Joab son neveu, esprit hardi, courtisan habile, guerrier excellent, arbora le premier son étendard sur les murs de Sion, attaqua, renversa, tua tout ce qui osa lui résister, et par cette action de courage et de valeur, obtint de nouveau la qualité de chef des armées, dont il avait mérité d'être dépouillé par le meurtre d'Abner. Ce fut la première expédition de David, après sa troisième onction.

La seconde fut contre les Philistins. Ceux-ci, qui reconnaissaient David pour le plus grand capitaine de son temps et pour leur ennemi le plus dangereux, ne furent pas plutôt instruits de son intronisation, qu'ils assemblèrent leurs troupes, se mirent en campagne et parurent en présence des Israélites accourus au danger. N'était-ce pas pour donner le combat que ceux-ci étaient venus? Cependant David, toujours en garde contre ses propres pensées, toujours défiant de ses propres lumières, toujours dépendant du Seigneur, le consulta, et par son humilité mérita de remporter une victoire complète, tant sur les idolâtres que sur leurs idoles, car il est dit que les Philistins les laissèrent, que David et ses gens les emportèrent pour les brûler (503).

Que conclurons-nous de ces faits qui ait quelque rapport à notre sujet? Conclurons-nous qu'il faut armer notre bras d'instruments meurtriers pour exterminer tous les ennemis du Seigneur? A Dieu ne plaise que nous tirions une conséquence si favorable au fanatisme, et si contraire à l'esprit du christianisme qui est un esprit de paix, de patience et d'espérance! une conséquence plus juste est que nous devons donc avoir pour tous les impies et tous les hommes vicieux *cette haine parfaite* dont le Prophète se faisait une vertu quand il disait : *Perfecto odio oderam illos* (*Psal.* CXXXVIII, 22), et par une suite de cette haine, nous devons travailler à faire mourir, non les pécheurs, mais leurs péchés, en éclairant les ténèbres des aveugles; en invitant les boiteux à marcher constamment dans la voie droite; en priant le Seigneur pour ceux-là, afin qu'ils reconnaissent et abjurent leurs erreurs, et pour ceux-ci, afin qu'ils viennent à résipiscence, et qu'ils rompent les liens du démon qui les tient captifs; en examinant sévèrement les mœurs de ceux qui nous servent, et en les éloignant de nos maisons, lorsqu'après deux ou trois monitions, ils ne se sont point corrigés.

Ainsi l'entendait un de nos plus saints rois, et parce qu'il savait (ah! Chrétiens! la belle leçon, non-seulement pour les grands, mais absolument pour tous ceux qui sont

(503) Il est fait mention au même chap. d'une seconde victoire sur les Philistins, et il est dit (au vers. 24 du chap. v) que le Seigneur avait donné à David ce signal pour le combat : *Lorsque vous entendrez au haut des poiriers comme le bruit de quelqu'un qui marche, vous combattrez* Ce qu'on explique diversement. Josèphe paraphrasant cet endroit dit : « Dieu ordonna à David de ne sortir (de la forêt nommée des Palmes) que lorsqu'il verrait les branches des arbres s'agiter et se mouvoir d'elles-mêmes, quoiqu'il n'y eût aucun vent. » On croit qu'une armée d'esprits célestes jeta la terreur dans le camp des ennemis.

Digitized by Google

chargés de la conduite des familles particulières), et parce qu'il savait que les maisons des princes sont les asiles les plus ordinaires des mauvais serviteurs, il faisait faire de temps en temps des informations juridiques de la vie de tous les officiers de sa cour, et s'il s'en trouvait parmi eux de libertins, surtout de libertins par profession, s'il en découvrait de décriés pour leurs débauches, quelques mérites d'ailleurs qu'ils pussent avoir, il les éloignait de sa personne, étant convaincu qu'il ne pouvait ni ne devait faire aucun fond sur la fidélité de ceux qui, par libertinage, avaient secoué le joug de Dieu, et ayant toujours pris pour règle cette grande maxime de David : *Non habitabit in medio domus meæ qui facit superbiam : « Aucun de ceux qui méprisent Dieu n'habitera dans ma maison : je n'aurai pour serviteur que celui qui, soumis à Dieu, marchera dans une voie droite : « Ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat. »* (*Psal.* c, 6, 7.) Voilà, mes frères, un des points qu'observe celui qui sait faire un saint usage de son autorité.

Comme il exige de ceux qui le servent de la foi et des mœurs, il ne souffre rien entre leurs mains de ce qui peut nuire à la foi ou corrompre leurs mœurs; comme David, qui fit brûler les idoles des Philistins de peur qu'elles ne devinssent pour les siens des objets de scandale, il fait très-souvent et très-exactement la revue de ses jardins, de ses cabinets, de ses bibliothèques, et s'il aperçoit qu'il y ait, ou dans ces jardins des statues indécentes, ou dans ces cabinets des portraits immodestes, ou dans ces bibliothèques des livres qui attaquent la religion, soit dans ses dogmes, soit dans sa morale; tous ces ouvrages d'iniquité, il les condamne impitoyablement au feu, sans se laisser fléchir par aucun de ces frivoles prétextes que les amateurs allèguent pour les conserver, savoir : que ces statues et ces portraits ne font sur eux aucune impression dangereuse; qu'ils savent de ces livres tirer le bon et écarter le mauvais, qu'ils ne sont que pour l'ornement, et qu'après tout il est assez inutile de détruire un de ces monuments, tandis qu'il en subsiste mille autres ailleurs. C'est la conséquence pratique que les maîtres pieux tireront de ces paroles de l'Ecriture : *Dereliquerunt ibi deos suos quos David jussit comburi : « Les Philistins laissèrent là leurs idoles, que David fit brûler. »* (*I Paral.* XIV, 12.) Ce fut aussi vers ce temps qu'arriva l'événement que nous allons rapporter.

Les Philistins étaient campés entre l'armée de David et Bethléem, et ils avaient même dans cette ville, ou tout auprès, un corps de troupes. David étant pressé de la soif, dit : *Oh! si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne qui est près de la porte de Bethléem!* Aussitôt trois officiers, les plus braves de l'armée, passèrent à travers le camp des Philistins, puisèrent de l'eau dans la citerne de Bethléem, et l'apportèrent à David, qui refusa d'en boire, disant : *Boirai-je le sang de ces hommes? boirai-je de l'eau qu'ils sont allés chercher au péril de leur vie?* Je vous rapporte ce fait, mes frères; c'est que j'y trouve le sujet d'une comparaison bien propre à vous humilier. David crie, peut-être sans réflexion, et sûrement sans un désir sincère d'obtenir ce qu'il paraît demander : *O si quelqu'un me donnait de l'eau! « O si quis daret mihi aquam! »* et aussitôt trois officiers vont lui en chercher au péril de leur vie : Jésus, le vrai David, vous crie sur la croix, avec le désir le plus réfléchi et le plus sincère : *J'ai soif*, je désire ardemment la gloire de mon Père; oh! si vous usiez de votre autorité pour renverser les obstacles qui s'y opposent; si vous chassiez ces scandaleux; si vous punissiez ces blasphémateurs; si vous poursuiviez le vice et si vous l'obligiez à se cacher! *Sitio!* Ce cri devait-il moins agir sur vous que celui de David sur ces officiers? Cependant vous y paraissez insensibles, et pourvu que vous soyez bien servis vous-mêmes, vous vous mettez peu en peine que Dieu le soit; n'est-ce pas une honte pour vous que vous fassiez si peu pour le Roi du ciel, tandis que vous voyez des courtisans qui font tant pour les rois de la terre? cette honte ne rejaillit-elle pas sur le Seigneur même?

Ce n'est pas seulement le zèle des Jesbaam, des Eléazar et des Semmaa (504) qui nous confond, c'est aussi le refus que fait David de boire de l'eau qu'ils sont allés chercher au péril de leur vie; c'est la raison qu'il donne de son refus : *Boirai-je le sang de ces hommes? « Sanguinem istorum virorum bibam? »* (*I Paral.* XI, 19.) Maîtres durs à l'excès dans les services que vous exigez de vos domestiques, boirez-vous leur sang? Arbitres de la vie des citoyens qui négligez de chercher dans la prière et dans les livres, les lumières qui doivent éclairer les arrêts de mort que vous prononcez à des accusés, boirez-vous leur sang? Chefs de la discipline militaire qui, pour votre amusement et celui de certaines personnes aussi curieuses que désœuvrées, exposez des troupes à ces accidents fâcheux que nous avons si souvent à déplorer, boirez-vous leur sang? ignorez-vous qu'il ne doit se répandre que pour le bien de l'Etat et l'intérêt public? Et vous tous qui êtes en autorité, ne saviez-vous pas que jamais vous ne devez demander de vos subalternes que ce que permettent leurs forces et ce qu'exigent vos besoins? Apprenez-le donc aujourd'hui; c'est une leçon que David fait aux hommes en place;

(504) Ces trois hommes se trouvent (*I Paral.* XI, *seqq.*) à la tête de tous les braves de David. Le premier tua trois cents hommes dans une seule rencontre. Le second battit les Philistins, seul, les autres Israélites ayant pris la fuite. Le troisième fit la même chose, accompagné seulement d'Eléazar; ils peuvent, comme cinquante autres dénommés avec eux, figurer les apôtres et les disciples revêtus de la force d'en haut.

Digitized by Google

il leur apprend à ne demander de leurs inférieurs que ce qui est du devoir et dans le pouvoir de ceux-ci; il leur apprend à avoir un zèle qui détruise, qui brûle, qui consume tout ce qui s'oppose à la gloire de Dieu. Ce n'est pas tout, il leur apprend encore à en avoir un qui édifie, qui entretienne, qui contribue à tout ce qui peut promouvoir le culte de son saint nom, et comment le leur apprend-il? par le projet de bâtir un temple au Seigneur, et surtout par le transport de l'arche, arrivé avant ce projet.

Que d'actes d'humilité de la part du saint roi précèdent, accompagnent et suivent ce transport! que le zèle, principe de ces actes, se manifeste bien par la pompe et la magnificence de cette cérémonie! Premier acte de l'humilité, de la modestie et de la sagesse de David; il ne veut point, de sa seule autorité, faire ce transport, il en communique le dessein à ses officiers; il leur demande leur avis, et il appuie le sien de cette réflexion, que *l'arche n'a pas été assez honorée pendant le règne de Saül;* et pour rendre plus utile cette réflexion qui était un vrai reproche à la nation, il en tempère l'amertume en se confondant lui-même avec les coupables, et en disant : *Nous ne nous sommes pas assez mis en peine d'honorer l'arche de notre Dieu.*

Second acte de l'humilité de David, c'est celui qu'il exprime par ces paroles : *Comment l'arche du Seigneur entrerait-elle dans ma maison?* Ce qui donna lieu à David de parler aussi humblement, fut la mort d'Oza. Cet Oza était un des deux fils d'Abinadab chez qui l'arche reposait depuis plus de soixante et dix ans. Tandis qu'Ahio son frère conduisait le chariot sur lequel était l'arche, il se tenait à ses côtés pour parer aux accidents qui pourraient survenir dans la marche, il en survint un effectivement; l'arche ayant penché au moment où un des bœufs, traînant le char, avait regimbé, Oza y porta la main, ou pour la soutenir et l'empêcher de tomber, ou pour la charger lui-même sur ses épaules et sur celles de ses frères. Y eut-il jamais une faute plus légère? croirait-on même que c'est une faute, si l'Esprit-Saint ne l'avait décidé? Bien plus, ne semble-t-il pas que cette conduite était plus digne de louange que de blâme? Il est vrai qu'il n'appartenait qu'aux prêtres et aux lévites de la famille de Gaath de toucher l'arche, mais la loi qui le voulait ainsi n'était-elle pas cérémonielle? les lois cérémonielles n'avaient-elles pas leurs exceptions en certains cas aussi pressants que celui-ci?

Peut-être Oza manqua-t-il de foi, doutant si le Seigneur pourrait soutenir son arche? peut-être qu'accoutumé à la voir dans la maison de son père, où elle avait séjourné pendant tant d'années, il perdit, par l'habitude qu'il avait d'en approcher, la vénération qu'il aurait eue pour elle s'il s'en était approché plus rarement : quel mystère si sublime, quelle cérémonie si auguste, quelle vérité même si atterrante ne perd de son efficacité sur l'esprit des ministres de la religion, par la familiarité du commerce qu'ils ont avec ces objets? Il serait aisé de former d'autres conjectures, mais au lieu de donner l'essor pour en imaginer un plus grand nombre, que lisons-nous au *Livre des Paralipomènes*, où le même événement est rapporté? Nous y lisons que David, ayant fait venir devant lui les prêtres et les lévites, leur parla de la sorte : *Vous qui êtes les chefs des familles de Lévi, purifiez-vous avec vos frères, et portez* (505) *l'arche du Dieu d'Israël au lieu qui lui a été préparé, de peur que Dieu ne nous frappe : « Sanctificamini ne, ut a principio... percussit nos Dominus... sic et nunc fiat. »* (*I Paral.* XII, 13.) Voilà donc, selon le savant Théodoret (*hic*), la première et la principale cause de la mort d'Oza, c'est qu'il ne s'était point purifié, et que cependant il faut être très-pur pour approcher des choses saintes.

Avant ce triste événement David connaissait cette vérité, sans doute, mais il la comprit encore mieux après; il fit de nouvelles réflexions sur l'état de son âme, et, vivement touché de son indignité : *Seigneur*, dit-il, *je ne suis pas digne que votre arche sainte entre dans ma maison;* et ce qui prouve combien cet acte d'humilité était sincère, c'est qu'il envoya l'arche à la maison d'Obédédom le Géthéen (506), sans toutefois renoncer au projet de la placer sur le mont Sion, comme en effet il le fit quelque temps après, et lorsqu'il eut appris que sa présence avait attiré les bénédictions les plus abondantes sur la maison d'Obédédom.

Faut-il, mes frères, vous montrer la figure qui se trouve ici? ne l'avez-vous pas déjà aperçue? du châtiment d'Oza n'avez-vous pas conclu que, pour approcher de la divine Eucharistie, qui est l'arche sainte des Chrétiens, il faut avoir une conscience bien pure? du délai dont David usa à l'occasion de ce châtiment pour transporter l'arche dans sa propre maison, n'avez-vous pas conclu qu'il est bon de vous éloigner quelque temps de la table sainte pour vous mieux préparer à la participation des sacrements? de ce qu'il voulut l'avoir près de lui, en apprenant que sa présence enrichissait Obédédom, n'avez-vous pas conclu que la crainte de votre indignité devait, après quelque temps, faire place à la confiance, que l'humilité du zèle ne devait point rallentir son ardeur?

David sut admirablement allier l'une et l'autre dans sa réponse à Michol son épouse.

(505) On demande ici si David n'avait point péché en permettant d'abord que l'arche fût mise sur un char; à quoi on répond que sa faute fut de pure inadvertance, et on en donne cette raison, qu'il était alors distrait sur cette loi, étant tout occupé du soin de son règne naissant, tout rempli du désir de posséder l'arche dans sa maison. Il ne serait peut-être pas si aisé de justifier les sacrificateurs.

(506) Apparemment qu'il était né à Geth, ou qu'il y avait séjourné avec David; nulle raison n'oblige de croire qu'il était de race géthéenne et infidèle.

Digitized by Google

Cette digne fille de Saül, orgueilleuse comme son père, avait méprisé son époux dans son cœur en le voyant danser devant l'arche; étant venue au-devant de lui lorsqu'il retournait en son palais, elle poussa l'insolence et l'impiété aussi loin qu'elle le pouvait en cette occasion; l'esprit d'orgueil parlant par sa bouche, elle osa dire à David : *Que le roi d'Israël a eu de gloire aujourd'hui, en se découvrant devant les servantes de ses sujets, et paraissant nu* (507), comme ferait un bouffon : *Oui*, lui répond David, *devant le Seigneur qui m'a choisi plutôt que votre père... je paraîtrai vil encore plus que je n'ai paru ; je me mépriserai moi-même, et je me glorifierai de mes abaissements devant ces servantes dont vous parlez.*

Ce fut la réponse de David à Michol qui lui reprochait sa dévotion. Vous qui ressemblez à cette femme vaine par les sentiments, vous qui regardez l'humilité chrétienne comme une bassesse, vous qui répétez sans cesse que l'homme humble n'est bon qu'à être foulé, ne réformerez-vous pas vos pensées et votre langage sur la vive réplique du saint roi? Elle nous fait voir deux choses : elle nous fait voir qu'au lieu de rougir des railleries que les gens du monde font de notre piété, nous devons au contraire les faire rougir de leur vanité; elle nous fait de plus voir l'opposition qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours entre la prudence du siècle et la prudence du ciel, dont nous vous parlions les jours précédents. J'ai aussi lu dans saint Jérôme un mot sur ce sujet qui m'a toujours paru admirable. Ce grand homme, se défendant contre ceux qui ne pouvaient le souffrir, parce qu'il ne témoignait que du mépris pour le monde : « Nous nous rendons la pareille, » disait-il; « les mondains nous improuvent, et nous improuvons les mondains : ils nous traitent d'insensés, et nous les accusons de folie : *Par pari refertur, invicem nobis videmur insanire.* » Cette pensée me paraît intéressante, mes frères, et je crois devoir la mettre dans un plus grand jour.

Il en est des Chrétiens, des serviteurs de Dieu à l'égard des esclaves du siècle, comme de David à l'égard de Michol; un vrai serviteur de Dieu, celui qui fait une profession publique et constante de sa religion, qui assiste aux offices de sa paroisse, qui s'y confond avec la foule, qui fréquente les sacrements, qui rend le bien pour le mal, est aux yeux des sages du siècle un homme qui ne sait ni se faire valoir, ni s'attirer de la considération; c'est un esprit faible dont la piété est trop populaire. D'un autre coté, les âmes justes qui pèsent les choses à la balance du sanctuaire, considérant l'activité avec laquelle les enfants du siècle poussent à la roue de leur fortune, les regardent comme des insensés qui pèchent contre les premiers principes de la prudence. Or, de ces deux partis lequel rencontre le plus juste? car il faut nécessairement que les uns ou les autres se trompent ; n'est-il pas évident que ce sont les mondains? ne s'égarent-ils pas dès le premier pas, ces hommes qui prennent l'accessoire pour le principal, oublient l'avenir pour jouir du présent, vont sans savoir, où et préfèrent, dans la pratique, le corps à l'âme, la fortune au salut, et le temps à l'éternité? Chose étonnante, que nous ne voyions pas cette erreur! chose plus étonnante encore, que, la voyant, nous nous y laissions entraîner par ceux qu'elle séduit, que nous ne méprisions pas leurs jugements et leurs discours, que nous n'osions nous déclarer ouvertement contre eux par une conduite chrétienne, que nous les craignions plus que cet arrêt du Seigneur que *le partage des timides sera dans un étang de feu et de soufre!* (*Apoc.* XXI, 8.) ç'a toujours été, et ce sera toujours un mystère pour moi, que, les méchants osent paraître ce qu'ils sont, et que les bons manquent souvent du courage nécessaire pour manifester leur zèle. O vous que cette censure concerne! voyez si la conduite de David ne condamne pas votre pusillanimité; voyez comme il contribua de toutes ses forces à la magnificence, non plus du premier, mais du second transport de l'arche, de son transport de la maison d'Obédédom en son palais.

Il lui prépara une tente semblable à celle que Moïse avait ordonnée et qui resta à Gabaon (508); il rassembla toute l'élite d'Israël au nombre de trente mille hommes (509) pour la cérémonie de cette dédicace; il voulut que l'arche fût portée par les lévites; il fit immoler un bœuf et un bélier à chaque six pas; il ordonna qu'une troupe de lévites, distribués en plusieurs chœurs, chantassent et jouassent de toutes sortes d'instruments, que les prêtres sonnassent de leurs trompettes, et que le peuple poussât des cris de joie, et pour les y inviter, il composa le psaume (XCIV) qui commence par ces mots : *Venez, présentons-nous devant le Seigneur avec des transports de joie, chantons des cantiques en son honneur : « Venite, exsultemus Domino* (510). » Enfin, vêtu d'une robe de fin lin, il dansait lui-même de toute sa force devant le Seigneur. Mais que dis-je? *David dansait :* la danse lui convenait-elle?

Oui, mes frères, la danse de David lui convenait, et vous en jugerez vous-mêmes ainsi lorsque vous aurez examiné les circonstances : 1° celle de la personne; il dansait

(507) Le sens est, que David avait déposé ses habits royaux, car il avait une éphod ou ceinture, sur une tunique.

(508) Sadoc, un des grands prêtres, y resta aussi et continua à y offrir des sacrifices, tandis qu'Abiathar en offrait à Jérusalem.

(509) Quelques exemplaires des Septante lisent 70,000. On voit dans les *Paralipomènes* (XIII) que l'assemblée fut de tout Israël. Elle dut donc être de plus de 400,000; on pourrait dire que 30,000 veillèrent à la sûreté de la fête, et que le reste y assista par dévotion.

(510) Peut-être qu'il donna aussi à Asaph, pour chanter à cette cérémonie, le cantique du chap. XVI du Ier *Livre des Paral.* qui est du psaume XCV et CIV.

Digitized by Google

seul, à la compagnie des hommes seuls (511); 2° celle des chants qui accompagnaient sa danse; c'étaient des cantiques d'allégresse; 3° celle des temps et des lieux; la danse, chez les Israélites, faisait partie de la solennité des fêtes; le génie vif des Orientaux les portait naturellement à faire éclater aux dehors leur joie et leur douleur par des gestes plus démonstratifs que les nôtres. En quoi donc la danse de David aurait-elle été répréhensible? la circonstance de la royauté aurait-elle rendu illicite une action qui partait du zèle.

Il ne s'ensuit cependant pas que la danse soit permise aux Chrétiens, ni dans leurs églises, les conciles s'y opposent; ni hors des églises, les saints Pères la condamnent sans exception, et la Faculté de théologie, puisant dans ces sources pures, a prononcé que *les bals sont défendus; et que toutes sortes de danses doivent être regardées non-seulement comme dangereuses* (*De doct.*, part. I, art. 73), mais aussi comme criminelles, à raison des circonstances qui les accompagnent et qui sont la diversité des sexes, l'impureté des chants, la sainteté des jours. Je sais ce que les partisans de la danse répliquent ici, mais je sais aussi combien leurs raisons sont frivoles, et combien ceux qui les donnent sont peu capables d'en goûter de solides; et sans m'arrêter plus longtemps sur ce point, je reviens à mon principal sujet, au zèle de David pour la gloire du Seigneur, à son application à tout ce qui tient à son culte extérieur, comme sont les sacrifices, les cérémonies saintes, les choses sacrées, les temples.

Toujours animé du même zèle, ce prince voulut en bâtir un au Seigneur; il avait honte d'habiter dans une maison de cèdre, tandis que l'arche du Seigneur était sous une tente; il communiqua son projet au prophète Nathan, qui y applaudit; mais on vit alors que les prophètes ne l'étaient pas toujours, et que Dieu ne veut pas tout bien de toute personne, en toute manière et en tout temps; qu'il ne doit pas nous suffire qu'une action soit bonne en elle-même pour l'entreprendre; qu'il faut de plus consulter le Seigneur pour savoir de lui s'il veut se servir de nous pour la faire. Le Seigneur, qui n'avait point présidé aux avis de David et de Nathan, apparut la nuit suivante à ce dernier, et lui dit: Allez dire ceci de ma part à mon serviteur David: *Le dessein que vous avez formé est louable; cependant ce ne sera pas vous qui bâtirez un temple à mon honneur, parce que vous êtes un guerrier, et que vous avez répandu beaucoup de sang.*

Docile comme il l'était à la voix du Seigneur, David renonça, il est vrai, au projet de bâtir un temple, mais non à celui de faire des préparatifs de toute espèce pour qu'il ne manquât rien à la beauté de cet édifice. Vous serez étonnés vous-mêmes quand, dans la suite, nous vous parlerons des sommes immenses qu'il laissa dans le trésor royal pour cette fin; ne l'êtes-vous pas de ce qu'il y a parmi nous si peu d'imitateurs de son zèle? Que serait-ce donc, si vous portiez vos regards sur ces riches qui ont de grands biens à la campagne, qui y exercent des domaines seigneuriaux, qui y occupent des maisons lambrissées, tandis que le Seigneur loge dans une maison dénuée d'ornements, de vases, de linges, de tout ce qui tient à la décence des églises? Que serait-ce si vous les portiez sur ceux qui ont l'autorité pour ordonner ce que cette décence exige, et qui ne s'en servent pas? Que les Davids brûlant de zèle pour la beauté de la maison du Seigneur sont rares! diriez-vous, tout surpris, et vous auriez raison.

Comme ce saint roi usait de la sienne pour Dieu avec un zèle accompagné d'humilité, il en usait aussi pour ses inférieurs avec un amour tendre, efficace, assez généreux contre les ennemis du dehors, pour les combattre, et assez éclairé pour connaître les droits de ses sujets au dedans, et conserver ou faire restituer à chacun les siens.

Les mondains se trompent donc et ils veulent nous tromper, lorsqu'ils nous disent (512) que la piété est une profession de paresse et de pusillanimité. Nous qui avons été élevés à l'école de saint Paul, nous disons au contraire que *La piété est utile à tout* (*I Tim.* IV, 8), qu'elle procure, avec les avantages de la vie future, ceux de la vie présente, qu'elle ennoblit le cœur, qu'elle élève l'âme, qu'elle forme les grands hommes, les grands capitaines. Mais saint Paul, avec toute son autorité, aurait peut-être eu peine à nous persuader cette vérité, si Dieu n'avait pris soin de nous la rendre sensible par d'illustres exemples, par celui de David principalement. Vous l'avez déjà vu, lorsqu'il était à Geth, faisant des sorties continuelles sur les Gerzéens, sur les Gessuriens et sur les Amalécites, tuant tout ce qu'il rencontrait dans ce pays soumis à l'anathème du Seigneur; suivez-le maintenant, au moins des yeux et de la pensée, et dans ses expéditions militaires. Les conquêtes d'Alexandre furent-elles aussi rapides que celles de David? au lieu que celles du premier n'étaient que brigandages, celles du second étaient justes, ordonnées de Dieu, et même nécessaires pour la défense de l'Etat contre lequel toutes les nations avaient conspiré. Leur conspiration subite et générale n'étonna point notre roi guerrier; elle ne servit qu'à ranimer sa confiance et à l'unir plus intimement à Dieu par la prière: *Secourez-nous, Seigneur*, lui dit-il alors, *dans l'affliction qui nous presse, car le salut qu'on attend de l'homme n'est que vanité. Voilà, mon Dieu, vos ennemis qui frémissent avec*

(511) Ce que Michol dit, qu'il dansait devant les servantes, est dit méchamment, ou marque que les servantes pouvaient le voir de loin.

(512) C'est ce qu'on voit dans plus d'un endroit des ouvrages, certainement trop vantés, du célèbre Bayle, et de Jean-Jacques Rousseau, qui a trop suivi les systèmes de ce philosophe.

Digitized by Google

un grand bruit, dissipez-les comme le vent dissipe la paille.

Après cette prière et d'autres qu'on peut lire dans les psaumes II, LIX et LXXXII, composés à cette occasion, David se lève comme un jeune lionceau pour dévorer sa proie; il tombe ici, vers le nord, sur les Syriens et les Assyriens (513); là, vers le midi, sur les Amalécites, les Ismaélites et les Iduméens (514); là, vers l'orient, sur les Philistins, les Ammonites et les Moabites. Le jugement qu'il porta contre ces derniers est terrible; il peut être regardé comme une figure de celui que Dieu exerce par miséricorde envers les élus, et par justice envers les réprouvés; il les divisa en deux parts; il les fit étendre par terre; il les fit mesurer avec des cordes, comme on aurait mesuré un champ; ensuite il fit jeter le sort pour connaître à qui il accorderait la vie, et à qui il l'ôterait. La partie à qui échut le bon sort, fut appliquée à cultiver la terre, à payer le tribut; celle sur laquelle tomba le sort malheureux, fut apparemment écrasée par des chariots et des traînoirs qu'on fit passer dessus leurs corps (515).

Le genre de supplice que je suppose avoir été employé contre les Moabites fut bien certainement mis en usage contre les Ammonites quelque temps après. Voici le fait qui y donna occasion.

Leur roi Naas étant mort, David envoya des ambassadeurs à Hanon son fils, pour le consoler de la mort de son père. Ce jeune prince, persuadé par ses imprudents courtisans que ces ambassadeurs n'étaient venus que pour connaître l'état du pays, ordonna qu'on les traitât en espions, qu'on leur rasât la barbe d'un côté, qu'on leur coupât leurs habits depuis les pieds jusqu'au haut des cuisses, et par conséquent qu'on fît à leur maître même l'outrage le plus piquant. David en fut en effet vivement offensé, et parce qu'une insulte faite à une nation est un juste sujet de guerre, il leur en déclara une qu'il termina en trois combats, où il eut constamment tout l'avantage. Il en donna un premier par Joab, contre les alliés, et par Abisaï, contre les Ammonites; un second par lui-même, contre les Syriens d'au delà de l'Euphrate, où il laissa en pièces sept cents chariots de leurs troupes et quarante mille cavaliers; un troisième aussi en personne, et sur l'invitation de Joab contre les Ammonites qu'il traita, par l'ordre de Dieu, comme ils traitaient eux-mêmes leurs ennemis; c'est-à-dire, qu'il les coupa avec des scies; il fit passer sur eux des chariots avec des roues de fer; il les tailla en pièces avec des couteaux; il les jeta dans des fourneaux où on cuit de la brique. C'est ainsi, dit l'Ecriture (*II Paral.* XX, 3), qu'il traita les habitants de toutes les villes des Ammonites (516). Cette dernière exécution fait frémir, il est vrai; qu'est-elle cependant si on la compare à celle qu'elle figurait, à celle que le souverain Juge fera de ceux qui auront outragé ses ambassadeurs et rejeté les ministres de sa parole? Combien alors la figure nous paraîtra-t-elle au-dessous de la vérité? quelle proportion trouverons-nous entre des supplices d'un moment, quelque rigoureux qu'ils nous paraissent, et cet étang de feu qui ne s'éteindra jamais?

Après avoir pacifié son règne au dehors, David qui regardait son peuple comme un père regarde sa famille, établit le bon ordre au dedans de ses Etats; il y fit ce que fait ce père qui établit un serviteur fidèle et prudent sur sa maison, pour veiller, commander et récompenser. Après avoir bien étudié les talents et les inclinations de ceux à qui il fallait confier des emplois, il mit Joab à la tête des chantres, Josaphat à la tête de la magistrature; lui-même jugeait les causes qui lui étaient portées, et dans les jugements qu'il rendait, il faisait justice à tout son peuple: *Faciebat judicium et justitiam omni populo suo.* Saint Louis, roi de France, qui avait étudié l'histoire de David, le modèle des grands rois, y avait, sans doute, remarqué cette circonstance de sa vie; de là vient que son historien nous le représente assis sur un simple gazon, au pied d'un arbre, dans le parc de Vincennes, recevant lui-même en personne les requêtes des veuves, écoutant les pauvres, et sans distinction rendant justice à tout le monde. Il descendait jusqu'à ce détail sans craindre d'être accablé du poids des affaires; c'est qu'il comprenait, comme le roi d'Israël, que le Seigneur avait élevé son règne, non pour lui, mais pour l'amour de son peuple. (*I Reg.* V, 12 *sec. Hebr.*) Heureux les grands qui apprennent de ces exemples qu'ils ne sont que pour leurs inférieurs, et qu'ils n'ont d'élévation, d'autorité et de succès que pour eux.

Modèle des personnes en place, il fut aussi celui des particuliers, et après avoir rempli ses devoirs d'homme d'Etat, il remplissait aussi ceux d'époux (517), de père et d'ami; il n'oublia jamais son ami Jonathas; il s'informa s'il ne lui restait point d'enfant, en la personne de qui il pût faire du bien à son ami; loin d'imiter ces politiques qui exterminent la race de leurs prédécesseurs pour

(513) Il paraît par le psaume LXXXII, que les Assyriens entrèrent dans cette ligue commune.

(514) Ce fut Abisaï, son lieutenant, qui rendit les Iduméens tributaires.

(515) On est étonné de voir ici le traitement que David fait aux Moabites qui lui avaient donné retraite à lui et à ses parents. Les rabbins disent que ces Moabites, à l'absence de David, avaient fait mourir son père et tous ses parents, un seul excepté.

(516) Le texte hébreu peut être ainsi rendu à la lettre: *David mit le peuple des Ammonites au travail de la scie; il leur fit tirer des traîneaux de fer; il leur fit couper du bois, il les occupa à façonner des briques.* On pourrait s'en tenir à cette traduction pour excuser David de cruauté, s'il avait besoin d'excuse.

(517) Nous n'accusons ni ne louons David, d'avoir eu jusqu'à dix-huit femmes, sous le nom ou d'épouses, ou de concubines; seulement nous observerons que l'ancienne loi en permettait la pluralité.

Digitized by Google

prévenir toute révolte et arracher toute racine de division, il fit venir Miphiboseth à sa cour; il l'admit à sa table; il lui rendit tous les biens confisqués sur la maison de Saül. C'est l'usage qu'il fit des grands biens de ce roi son persécuteur.

Et des dépouilles enlevées aux Moabites et aux autres peuples dont nous avons parlé, et des vases d'or, d'argent et d'airain que le roi d'Emath lui envoya par son fils, quel usage en fit-il? le même que celui de son autorité; l'usage le plus saint et le plus pieux; ils étaient à Dieu; ils lui venaient de lui; il voulut qu'ils retournassent à lui, et il les lui consacra en les mettant dans ce riche trésor où il accumula tant de richesses pour le temple. Le combat admirable de générosité entre Dieu même et ce saint roi! Dieu le comble de biens et d'honneurs, et David lui rapporte tous ces biens et ces honneurs. Dieu, pour récompenser ce zèle, lui promet d'établir sa maison à jamais (518), et David, pénétré de reconnaissance pour cette promesse, quitte Nathan qui la lui a faite, pour courir au tabernacle se prosterner devant l'arche et y remercier le Seigneur. Puissé-je vous voir engagés à un combat de cette nature, par le moyen de ce discours où j'avais à vous parler du saint usage de l'autorité, et à vous montrer que vous n'en userez saintement qu'autant que vous en userez pour l'avantage temporel et spirituel de vos inférieurs, et pour la gloire de Dieu.

Outre que vous y êtes obligés à titre d'office et par justice, la crainte et l'expérience doivent aussi vous y engager puissamment: la crainte d'abord, car si un chef vit dans l'oisiveté et tout occupé de ses plaisirs; s'il croit n'être pasteur que pour tirer le lait des brebis et les dépouiller de leur laine; s'il les traite avec dureté; s'il sépare ses intérêts de ceux du troupeau dont il est chargé; les reproches que Dieu fait dans Ezéchiel aux personnes en place, retomberont à plomb sur lui. Si au contraire vous cherchez, non vos intérêts, mais ceux de vos inférieurs, vous participerez aux promesses du Seigneur à David; il vous dit par ma bouche, ce qu'il dit à ce saint roi par celle de Nathan: *Je serai son père et il sera mon fils; s'il commet l'iniquité, je le châtierai avec la verge des hommes et* par des coups tels que ceux des enfants des hommes, *mais je ne retirerai point ma miséricorde de dessus lui.* Faites donc à ce moment ce que fit alors David: il alla devant l'arche remercier le Seigneur et lui demander l'accomplissement de sa promesse. Imitez ce prince religieux, et puisque vous êtes ici devant l'arche véritable, prosternez-vous devant le Seigneur qui y réside, et dites-lui :

Qui suis-je, ô mon Dieu! pour m'avoir confié cette portion de votre autorité dont je me trouve revêtu? Que puis-je vous dire pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait? j'adore votre grandeur, ô mon Dieu! je vous demande humblement et instamment d'accomplir au plus tôt votre promesse en ma faveur, et je vous remercie de ce que *j'ai trouvé mon cœur* plein d'ardeur *pour vous adresser cette prière*, car je vous avoue, ce que vous savez, qu'il m'échappe à tout moment, et qu'il aime mieux courir après les fantômes d'une folle imagination, que de se tenir en votre présence: *Invenit servus tuus cor suum ut oraret te oratione hac.* Daignez aussi exaucer celle que je vous adresse pour vaincre ces ennemis spirituels, dont les peuples soulevés contre David n'étaient que la figure, afin que je puisse paraître devant vous en vainqueur, et recevoir la couronne promise à ceux qui ont bien combattu. Je vous la souhaite, mes frères, au nom, etc.

INSTRUCTION III

PÉCHÉS DES GRANDS, OU EFFETS DE L'OISIVETÉ (519).

(*II Reg.* XI, XII.)

Vertente anno.... misit David Joab et servos suos...., et obsederunt Rabba; David autem remansit in Jerusalem.

Un an (après la bataille donnée contre les Syriens alliés des Ammonites)... *David envoya Joab avec ses officiers*... (ravager le pays de ces derniers et assiéger Rabba leur capitale), *mais David demeura à Jérusalem.* (*II Reg.* XI, 1.)

L'histoire dont ces paroles sont le commencement, est bien propre, mes frères, à nous convaincre et à nous persuader de ces vérités intéressantes, que l'oisiveté est la mère de tous les vices, que nous devons toujours faire quelque chose de bon pour éviter les piéges de l'esprit infernal, que l'homme le plus saint est capable des chutes les plus honteuses, que pour s'en relever, il a besoin d'une grande miséricorde du Seigneur, que cette grande miséricorde n'ôte point à la justice divine le droit qu'elle a sur le pécheur. Apprenez-la donc tous aujourd'hui; je vous invite. Justes, apprenez-la, mais pour vous éloigner de l'abîme où le repos et la mollesse ont conduit le plus saint des rois. Pécheurs! apprenez-la, mais pour sortir au plus tôt de cet abîme où le repos et la mollesse ont plongé le plus vertueux des princes. Grands du monde, vous tous que j'appelle grands, parce que vous avez quelque degré de grandeur, parce que vous exercez quelque pouvoir, venez, apprenez de l'histoire de David tout ce qui peut vous arriver dans les places que vous occupez, ce qui peut vous conduire au crime, ce qui peut vous le faciliter, ce qui peut vous le faire craindre.

C'est surtout à cette dernière idée que je m'attacherai dans ce discours. Dans le précédent j'ai commencé à vous parler de l'usage de l'autorité, c'est en vous indiquant les moyens d'en faire un bon; dans celui-ci je continuerai à traiter le même sujet, mais ce sera

(518) Nous ne rapportons ici, ni le chap. VII du *IIe Livre des Rois*, ni le XVIIe du *Ier Livre des Paralipomènes*, où ces promesses se lisent, parce que leur explication trouve sa place avec l'explication du psaume LXXXVIII.

(519) Cette seconde idée ne demande que quelques nouveaux tours, pour être mise dans tout son jour.

Digitized by Google

en vous le montrant sous un autre point de vue; ce sera en vous parlant de l'abus de l'autorité; ce sera en vous peignant les péchés de ceux qui sont en place, c'est-à-dire, qui exercent quelque supériorité, soit dans l'Etat, soit dans leur famille : ce sera en considérant ces péchés, 1° dans les ceractères qui les distinguent; 2° dans les châtiments qui les suivent. La conséquence naturelle qui suivra ces deux considérations, c'est qu'à la vérité tous doivent craindre le péché, mais les supérieurs encore plus que les inférieurs; puisque toutes choses égales, d'ailleurs, le péché de ceux-là est toujours plus énorme, plus sévèrement puni que le péché de ceux-ci : pour n'embrasser pas trop de matière, bornons-nous aujourd'hui à la première de ces considérations.

Je vous le répète souvent, mes frères, parce qu'à mon avis, vous ne pourrez jamais trop le savoir et l'observer, le travail et l'adversité sont aussi utiles au salut que le repos et la prospérité lui sont nuisibles. Celui qui travaille continuellement a à peine le temps de respirer, comment aurait-il celui d'écouter le tentateur? Celui qui se voit privé des biens de la terre, et abandonné des hommes, n'est-il pas comme forcé de chercher les biens du ciel et de mettre son espérance en Dieu? Celui au contraire qui vit dans l'oisiveté ouvre son cœur à toutes les attaques du démon; celui qui est dans la prospérité oublie facilement le bienfaiteur de qui il la tient; il la tourne même contre lui : témoin ce David dont nous continuons ici l'histoire. Tandis qu'il commanda lui-même ses armées, tandis qu'il fut persécuté, fugitif, errant de désert en désert, pouvez-vous lui reprocher d'avoir fait deux fautes? Si dans un premier mouvement il jura de se venger de Nabal, dans un second, ne lui pardonna-t-il pas à la prière d'Abigaïl son épouse? que lui arrive-t-il au contraire lorsque, comblé de gloire et possesseur paisible du trône d'Israël, il veut goûter les douceurs de la royauté, lorsqu'il demeure à Jérusalem, et qu'il laisse à Joab le commandement de ses troupes? le plus grand des malheurs. C'est à ce moment que l'attend le tentateur pour le renverser.

David prend, après midi, selon l'usage des pays chauds, quelques moments de repos; ensuite s'étant levé, il se promène sur sa terrasse; il porte indifféremment ses yeux sur les lieux circonvoisins; il voit de là une femme qui *se baigne* (observez-bien ce mot, mis ici à dessein, jeunes personnes du sexe, qui osiez vous permettre des bains, même publics, les jours précédents! et rougissez-en : et vous, mères chrétiennes, présidez seules aux bains domestiques de vos enfants; dérobez-les exactement à la vue de qui que ce soit, et surtout des personnes d'un sexe différent; inspirez-leur, dans l'âge le plus tendre, l'horreur la plus vive de ce qui blesse la timide et délicate pudeur); David voit une femme qui se baigne : par quel motif? est-ce par volupté, est-ce par principe de santé, est-ce par principe de religion? nous laissons aux interprètes le soin de résoudre ces questions qu'ils se font eux-mêmes à l'occasion de ces mots de l'histoire : *Elle se purifia de son impureté.* Nous ne rechercherons pas plus curieusement comment David put découvrir de la plate-forme de son palais un objet qui devait être naturellement hors de la portée de ses yeux; bien moins imiterons-nous ces hommes audacieux qui accablent ici Bethsabée de reproches, l'accusent non-seulement d'imprudence, mais d'impudicité, et la comparent à cette Proserpine fabuleuse qui affectait de se baigner aux yeux de Jupiter, pour enflammer la cupidité de ce dieu du paganisme; combien d'accidents, que Bethsabée n'avait su ni prévoir, ni prévenir, purent l'exposer aux yeux de David? n'affirmons que ce que nous savons. Voir Bethsabée dans le bain; concevoir pour elle des désirs criminels; la mander; commettre un infâme adultère; c'est ce que ce prince fit, pour ainsi dire, dans un instant.

Bethsabée s'aperçoit bientôt du fruit de son crime; elle en avertit celui qui l'avait partagé avec elle; elle lui laisse le soin de la soustraire à la peine de mort à laquelle la Loi la condamnait comme adultère. Le prince coupable s'en charge donc, et il y réussit, mais voyez comment; voyez ce foudre de guerre trembler devant un soldat; voyez ce roi puissant qui a déconcerté les projets de tant d'ennemis, déconcerté par les sentiments nobles de ce soldat; voyez comme il s'abaisse à de petites finesses d'une politique intéressée, qui viennent toutes échouer contre la conduite simple et ouverte de celui qu'il veut tromper. D'abord il mande Urie, c'est le nom du brave mais infortuné époux de Bethsabée; il le fait venir de l'armée de Joab, comme pour savoir de lui l'état où en sont les choses au siége de Rabba; il lui ordonne d'aller à sa maison se délasser, et il lui envoie, par honneur, un plat de sa table. Mais Urie, soit qu'il devine l'intention du roi, et que les présents d'un homme si attaché à sa femme, lui soient suspects, soit qu'il tienne véritablement à lâcheté d'aller se coucher comme en temps de paix, tandis que l'armée est en campagne, il passe la nuit avec les gardes du roi, et lui fait le lendemain cette généreuse réponse, qui nous apprend à fuir le repos dans ce monde, tandis que nos frères y combattent, et comme l'observe saint Grégoire de Nazianze, à faire une rigoureuse pénitence en ces temps où Jésus-Christ est dans le désert exposé aux injures de l'air, et où l'élite du peuple de Dieu couche sur la dure : L'arche de Dieu (520), Israël et Juda demeurèrent sous des tentes, Joab et ses soldats couchent à plate-terre : et moi j'irai manger, boire et dormir avec ma femme!

Cette réponse embarrasse David, mais elle ne déconcerte pas sa politique; il espère

(520) On l'avait donc portée au camp; c'est une erreur de dire avec quelques savants, qu'outre l'arche construite par l'ordre de Moïse, il y en avait une seconde que les Juifs portaient avec eux.

Digitized by Google

qu'en invitant Urie à souper avec lui, et qu'en le portant à boire plus qu'à son ordinaire, il oubliera sa résolution martiale; mais son espérance est encore trompée, et il ne sait plus qu'un moyen de sortir du cruel embarras où la bravoure d'Urie le jette; c'est de faire mourir l'innocent pour sauver le coupable. Il renvoie donc Urie à l'armée, chargé d'une lettre qu'il devait remettre à Joab, et par laquelle il est ordonné à ce général, de mettre Urie à la tête d'un bataillon, à l'endroit où le combat sera plus rude, afin qu'il y périsse. Urie est donc tué, et lorsque le temps du deuil de sa veuve est passé, David l'épouse, afin que l'enfant qui viendra de son adultère, soit regardé comme le fruit d'un mariage légitime.

Voilà les funestes objets que j'ai dû vous rapporter comme historien. Qu'il me soit maintenant permis de les considérer comme orateur évangélique et d'examiner les caractères odieux du double crime de David, pour les appliquer ensuite aux péchés de tous les supérieurs proportionnellement : rien de plus facile que cet examen ; rien de plus aisé à découvrir que ces caractères; il ne faut pour les découvrir qu'écouter Nathan parlant à David, et lui reprochant de la part de Dieu ses égarements.

D'abord ce prophète lui parle avec tout le respect dû à un roi coupable; il lui propose la parabole d'un riche qui, pour faire festin à un étranger, a tué l'unique brebis d'un pauvre, au lieu d'en prendre une dans ses nombreux troupeaux. Après avoir entendu la sentence de mort prononcée par David contre ce riche, prenant ensuite le ton d'un envoyé de Dieu: C'est *vous-même qui êtes cet homme*, lui dit-il : *Tu es ille vir*. Puis il lui rappelle les bienfaits du Seigneur, et lui marque les châtiments qu'il endurera pour avoir fait blasphémer le nom du Seigneur; c'est l'abrégé du beau discours de Nathan à David; et c'est dans ce discours que nous découvrons 1° l'injustice, 2° la cruauté, 3° l'ingratitude, 4° le scandale dont les grands qui abusent de leur autorité, se rendent coupables.

Il y avait deux hommes, dont l'un était riche et l'autre pauvre; le riche prit la brebis du pauvre. C'est sous ces termes de la parabole de Nathan, que je découvre l'injustice du péché de David, et que bientôt après je découvrirai l'injustice de ceux qui abusent de leur autorité comme David. Selon la loi ancienne qui tolérait la pluralité des femmes, ce prince en avait à la fois huit du premier ordre, et dix du second ordre ; figure admirable de l'alliance spirituelle de Jésus-Christ avec les divers peuples qui habitent les différentes parties du monde. Au contraire, le brave Urie, peut-être plus parfait en ce point que David, n'en avait qu'une seule; sous quelles couleurs assez vives peindrons-nous donc l'injustice du prince qui oublie ses dix-huit épouses qui lui appartiennent, pour s'attacher à celle-ci qui ne lui appartient pas? O crime qui mérite d'être vengé parmi les crimes les plus atroces! ô crime que condamnent également toutes les lois, celles de la nature, celles de la révélation, celles de la société!

La droite raison répugne si fort à l'adultère, qu'il a été inconnu pendant plusieurs siècles à des nations entières qui n'avaient d'autre guide que la raison, jusque-là qu'un historien profane (Plutarque) dit que pendant sept cents ans entiers on n'en avait pas vu un seul dans l'île de Chio; jusque-là que le législateur des Lacédémoniens n'en fit aucune mention dans ses lois, donnant pour motif de son silence, qu'il n'y avait personne assez déréglé à Lacédémone pour le commettre. La révélation répugne si fort à l'adultère, qu'elle prononce contre lui les menaces les plus foudroyantes dans l'Ancien Testament, et que dans le Nouveau elle le met dans la classe des meurtres et des empoisonnements. N'empoisonne-t-il pas en effet les jours de l'époux outragé et ceux des coupables mêmes? Ne met-il pas la division dans les familles? Combien donc ne répugne-t-il pas aussi aux lois de la société? surtout à celles qui assurent à chacun son droit, puisqu'il ôte à un mari le plus cher de ses biens, et qu'il confond l'étranger avec l'héritier légitime?

Ce fut l'injustice de David, de David roi de Jérusalem, de David exerçant la souveraine autorité en Israël, et parce qu'il l'exerçait, parce qu'il la possédait ; car s'il ne l'eût possédée, aurait-il trouvé de ces courtisans flatteurs qui coururent à ses ordres pour lui amener la personne qu'il désirait? Bethsabée serait-elle venue avec la même docilité, et aurait-elle succombé avec la même facilité? Il fut donc injuste parce qu'il pouvait l'être : voilà l'abus de l'autorité ; abus que la piété a déploré dans tous les siècles et dans le nôtre autant que ceux qui l'ont précédé. Mais tirons un voile épais sur ces objets d'horreur qui révoltent les âmes honnêtes et décentes. Tirons-le, si vous le voulez encore, sur des injustices d'une autre nature, sur les fortunes immenses et précipitées de ces hommes nouveaux qui s'engraissent du sang des peuples, égalent et surpassent même en biens et en magnificence les premières maisons; d'où viennent-elles, ces fortunes, sinon du funeste talent de savoir tromper le prince et de vexer les sujets? En tirant le voile sur ces abus de l'autorité, nous n'en trouverions, hélas! que trop dans vos conditions particulières, si nous en voulions former une liste exacte; abus de l'autorité de la part de ces maîtres qui sont les tuteurs-nés de l'innocence de leurs domestiques, et qui deviennent les corrupteurs de leur chasteté; abus de l'autorité de la part de ces pères et mères qui veulent disposer de la vocation de leurs enfants au lieu de se borner à les diriger dans la voie que le Ciel leur a marquée: abus de l'autorité de la part de ces pasteurs qui commandent avec empire et avec dureté; oubliant qu'ils sont pères et non-seulement supérieurs. Nommez-moi telle espèce d'autorité qu'il vous plaira, ne pourrai-je pas vous montrer aussitôt l'abus qu'en fait celui

Digitized by Google

qui en est revêtu? Que d'imitateurs David a toujours eus en ce point!

Après avoir mis son adultère au rang des crimes les plus énormes, je le mettrai maintenant dans la sphère de ceux que fait commettre la corruption humaine; je dirai même que, sans plaider en faveur du coupable, on peut imaginer des raisons qui diminuent l'énormité de son péché. La surprise y eut peut-être plus de part qu'un dessein formé; ébloui par la beauté de Bethsabée, il perdit pour ainsi dire, pendant quelque temps la faculté de penser, de réfléchir, de voir les objets dans leur véritable point de vue. L'ennemi l'attaqua seul et dans le moment précis où il était sans défense. Ce fut une révolte des sens qui le fit tomber. Lorsqu'il se livrait à sa passion, il déplorait peut-être la faiblesse qu'il avait de s'en laisser vaincre; il rappelait sa vertu mourante; il protestait contre lui-même dans le temps qu'il allait être infidèle à Dieu. Mais quelle charité, ou pour mieux dire, quelle dépravation oserait entreprendre l'apologie de son meurtre! Sous quel aspect peut-on le considérer, sans y voir une circonstance qui l'aggrave?

1° Ce meurtre est délibéré, prémédité, concerté; David écrit; il renvoie Urie; il trace cet ordre: *Mettez Urie au plus fort du combat, afin qu'il soit frappé et qu'il meure.* 2° David immole quel sujet? Un sujet fidèle, zélé, utile à l'Etat, incapable de lâcheté et même d'une apparente mollesse. 3° Par la plus insigne trahison, il charge Urie lui-même de la lettre en vertu de laquelle il est condamné à périr. 4° En immolant cet officier de mérite, il enlève à plusieurs femmes leurs maris, à plusieurs enfants leurs pères, à plusieurs orphelins leurs protecteurs; il commet un grand nombre d'homicides pour en couvrir un seul, comme il en commet un pour couvrir son adultère. 5° Qui est ce meurtrier et cet adultère dont nous déplorons les attentats? C'est un homme que la Providence a élevé du fond de la bassesse au comble de la grandeur; c'est un roi, un pasteur, un prophète qui a dit mille fois de la part de Dieu: *Tu ne tueras point; tu ne commettras point d'adultère* (*Exod.* xx, 13, 14); c'était, le moment auparavant, un saint et même un saint du premier ordre; c'est un Israélite qui était appelé par son caractère, non-seulement à se sanctifier lui-même, mais aussi à sanctifier les autres. Que de circonstances qui aggravent le crime de David!

Vous, aux yeux de qui je viens les exposer, direz-vous donc encore ce que vous disiez de l'amour impur et charnel? Direz-vous que c'est la passion des cœurs tendres, qu'il adoucit et polit les caractères, qu'il rend humain et libéral? Dites plutôt, et vous direz mieux, dites que c'est une passion qui produit les jalousies, les haines, les fureurs, les duels, les assassinats, les empoisonnements, les avortements; dites que rien ne lui coûte pour parvenir au crime avant de le commettre, et pour le cacher quand il est commis; dites, qu'étant capable des plus grands excès, on doit craindre tout ce qui peut le faire naître ou l'entretenir, comme sont les lectures, les conversations galantes, les chansons, les spectacles, et ces assemblées où la volupté entre par tous les sens; pouvez-vous ne point adopter ce langage, qui est celui de l'Evangile, quand vous voyez l'homme le plus doux, le prince le plus clément, l'ami le plus tendre, le cœur le plus droit, tombé dans l'abîme où nous le représente son histoire? Ne l'adopterez-vous pas quand vous aurez lu celle du luthéranisme, et que vous y aurez remarqué que la source d'où a coulé tant de sang dans la partie septentrionale de l'Europe, a été la passion de l'impureté? Ne conclurez-vous pas qu'il est de toute nécessité de fermer l'entrée de votre cœur à tout ce qui pourrait y introduire une flamme si dangereuse, à toute parole licencieuse, à tout regard indiscret? Qui vous assurera que ce regard ne vous renversera pas comme David? Etes-vous plus saint que lui?

Le prophète Nathan, après lui avoir reproché son injustice et sa cruauté sous le voile d'une parabole, lui reproche ensuite son ingratitude sans énigme, et avec cette force qui convient à l'envoyé de Dieu: Voici, lui dit-il, ce que j'ai à vous dire de la part du Seigneur: *Je suis*, vous dit-il par mon organe, *je suis allé vous chercher dans le sein d'une famille obscure, par une préférence que vous ne méritez pas; je vous ai placé sur le trône, sans avoir égard à vos frères; depuis un choix si heureux, toute la suite de votre vie n'a été qu'une suite de mes bienfaits. Victorieux dans la guerre, illustre dans la paix, vous vous êtes vu redouté de vos ennemis et honoré de vos sujets. N'en était-ce donc pas assez pour vous attacher à mes lois? Si vous regardez comme peu, que je vous aie sacré roi d'Israël et que je vous aie délivré de la main de Saül; que je vous aie mis entre les mains le palais et les femmes de votre roi* (521); *que je vous aie rendu maître de toute la maison d'Israël et de Juda, si cela vous paraît peu de chose, je suis prêt d'y en ajouter beaucoup d'autres; pourquoi donc avez-vous méprisé ma parole jusqu'à commettre le mal devant mes yeux?*

Ce reproche d'ingratitude est aussi celui que Samuel adressa à Saül, infracteur de la loi, qui lui ordonnait d'exterminer Amalec: *Lors*, lui dit-il, *que vous étiez petit à vos yeux, n'êtes-vous pas devenu le chef de toutes les tribus d'Israël?* le Seigneur ne vous a-t-il pas élevé à la dignité royale? pourquoi donc avez-vous péché devant lui? *Ah!* faites-vous donc justice, et mesurez la grandeur de *votre offense sur la grandeur de* mes faveurs. C'est, mes frères, ce que Nathan et Samuel disaient à David et à Saül prévaricateurs.

Or, ce que ces saints prophètes reprochaient à ces rois, ne suis-je point dans la

(521) Les femmes du vaincu étaient données au vainqueur.

Digitized by Google

dure nécessité de vous le reprocher? C'est toujours à vous, supérieurs, que je parle. Dieu vous a fait naître dans l'abondance, il vous a élevés au-dessus de vos semblables; de ce limon dont il a formé tant de vases de néant, il a fait de vous des vases d'honneur; il a rassemblé sur vous les distinctions, les biens, tous les avantages de la nature; la terre ne semble produire que pour vous seuls; le soleil ne se lève que pour vous seuls, vos inférieurs n'existent que pour vous seuls : et vous faites servir votre élévation à votre vanité, votre abondance à vos plaisirs, ses bienfaits à vos crimes, vous en forgez des armes que vous tournez contre votre bienfaiteur. Quelle ingratitude! puis-je vous en reprocher assez vivement l'énormité? Lorsque ceux dont la fortune est votre ouvrage, vous oublient, vous méconnaissent, usent du crédit dont ils vous sont redevables pour vous nuire, que pensez-vous de leur conduite? ne vous paraît-elle pas bien odieuse? Dieu ne trouve-t-il pas encore plus noir et plus indigne, que vous le fassiez servir à vos péchés, que vous vous éleviez contre lui à proportion de ce qu'il a fait pour vous, que vous lui disputiez les hommages les plus légers, que vous vous croyiez dispensés de ce que la loi a de pénible, que vous laissiez au peuple le soin de le servir? Si le contraste entre vous et le peuple est ici frappant, n'est-il pas aussi glorieux pour lui, qu'il est humiliant pour vous? Oui, ce peuple que vous appelez simple peuple, adore Dieu, et vous l'outragez; ce peuple apaise Dieu, et vous l'irritez; ce peuple invoque Dieu, et vous l'oubliez; ce peuple lève sans cesse les mains vers Dieu, et vous doutez même s'il existe, vous qui seuls ressentez les effets de sa libéralité et de sa puissance! ses châtiments lui font des adorateurs parmi ce peuple, et ses bienfaits ne lui procurent de votre part que des dérisions et des outrages. O ingratitude inséparable des péchés des personnes en place!

Le premier caractère qui les distingue, ces péchés, c'est l'injustice; le second, c'est la cruauté; le troisième, c'est l'ingratitude, et le quatrième dont il me reste à vous parler, c'est le scandale. Comme il est impossible que la lumière qui est sur le chandelier ne soit remarquée, il ne peut se faire que les actions de ceux qui sont en place, ne soient aperçues de ceux qui en dépendent ou qui les approchent; et il ne peut guère plus se faire que leurs déréglements ne portent des coups mortels, par exemple, à leurs enfants, si ce sont des pères et mères; ou à des domestiques, si ce sont des maîtres ou des maîtresses. Les enfants, par la tendresse ou par le respect qu'ils ont pour des pères et mères, se forment aisément sur leur modèle; le vice perd à leurs yeux son horreur naturelle, quand ils le voient dans des personnes si chères; ils se croient autorisés à pécher par le mérite de ceux qui pèchent. Que dirai-je des domestiques? ils s'accommodent à ceux qu'ils servent; ils entrent dans leurs inclinations; ils épousent leurs passions; ils en deviennent les ministres et les instruments; témoin ces serviteurs qui courent chercher Bethsabée au premier signe de la volonté de David; témoin ce Joab, cet habile courtisan, qui fait périr le brave Urie comme son maître le lui avait recommandé.

Outre ce scandale que je puis appeler de nécessité, parce que souvent c'est une sorte de nécessité aux inférieurs de faire ce que commandent les supérieurs, il en est encore un autre qui accompagne les fautes des supérieurs, et que je peux appeler scandale d'impunité. Les excès qu'ils se permettent eux-mêmes, peuvent-ils les reprendre dans leurs subalternes; ce qu'ils ne veulent pas s'interdire, ne sont-ils pas obligés de le souffrir dans les autres, de peur de se condamner eux-mêmes sur tel et tel point, ne faut-il pas qu'ils le tolèrent en ceux qui leur ressemblent? Il est dit de David que, quand il eut appris l'inceste d'Amnon avec sa sœur, *il en fut affligé : mais qu'il ne voulut point attrister le coupable, parce qu'il l'aimait étant son aîné :* n'est-ce pas aussi parce que coupable lui-même d'un adultère et d'un homicide, il aurait eu honte de punir un inceste dans un jeune homme? De là le désordre qui règne dans toutes les maisons où le chef est déréglé. O mon Dieu! si celui qui néglige le soin des siens, est devant vous pire qu'un infidèle, quel est donc le crime de celui qui les scandalise?

Aussi cette circonstance du scandale, attachée au double crime du prince, n'échappa point à Nathan dans l'avis qu'il lui donna de la part du Seigneur. Par votre péché, lui dit-il, vous avez été cause que les ennemis du Seigneur ont blasphémé contre lui, et qu'ils ont accusé la Providence comme laissant impunis de tels excès; vous avez été cause que les Syriens, les Ammonites, les Moabites, les Iduméens, les Philistins, etc. ont murmuré disant : Quel est le Dieu d'Israël qui favorise un meurtrier? est-ce donc là ce Dieu si équitable? ce Dieu vengeur de l'iniquité? Vous avez été cause que partout on a parlé avec mépris d'une religion où il se commettait des crimes si énormes et si criants. C'est pourquoi l'épée ne sortira jamais de votre maison, parce que vous m'avez méprisé : *Blasphemare fecisti inimicos Domini* (*II Reg.* XII, 14) : *quamobrem non recedet gladius de domo tua usque in sempiternum.* (*Ibid.*, 10.) On voit par ces paroles du prophète, jusqu'où le scandale des grands s'étend; il passe de bouche bouche, de province en province, de nation en nation; il se fait des imitateurs jusque dans les lieux où la puissance de ces grands leur suscite des ennemis; ce qu'il a de plus fâcheux, c'est qu'universel quant aux lieux, leur scandale devient encore universel quant aux temps, et passe avec ses auteurs d'âge en âge. L'histoire des mœurs de ces insignes pécheurs a la même durée que celle des siècles; leurs passions, ou conservées dans

Digitized by Google

les monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, vont encore préparer des piéges à la dernière postérité.

Jugez de là, mes frères, du ravage que peut faire dans le monde un homme connu, autorisé, illustre, quand il sacrifie son devoir à ses intérêts. Qu'un petit ruisseau se déborde, l'inondation ne causera presque point de dommages; mais qu'un grand fleuve sorte de son lit; il désole les campagnes voisines; il entraîne les maisons et ceux qu'il y surprend; il arrache les arbres; il noie les moissons; il laisse de toute part, de tristes vestiges de son passage. Ainsi quand un particulier qui n'a ni nom, ni caractère, pèche, son péché n'a point de suite; il tombe seul; s'il ne se sauve pas, du moins sa perte se borne à lui; elle ne devient pas celle de ses frères; mais si un homme de marque secoue le joug de la dépendance qu'il doit à Dieu, pour se livrer aux désirs de son cœur, il est capable d'entraîner avec lui tous ceux qui lui tiennent par quelqu'endroit: s'il est dévoué à ses intérêts, sa maison est une école d'avarice; s'il n'a pas de la religion les sentiments qu'il faut en avoir, l'impiété se répand dans les esprits sur lesquels il a de l'ascendant; s'il s'adonne à ses plaisirs, ce ne sera que dissolution et qu'intempérance parmi ceux qui ont quelque relation avec lui. Il est donc d'une conséquence infinie que les grands soient vertueux, non-seulement pour l'intérêt du public, mais pour leur interêt propre; puisque, s'ils se perdent, ils ne se perdent jamais seuls, et qu'ainsi ils s'attirent devant Dieu une condamnation d'autant plus terrible, qu'ils ont enveloppé plus de monde dans leurs déréglements, d'autant plus terrible, que le sang des âmes qu'ils auront tuées demandera justice contre eux au redoutable tribunal du Seigneur, car s'ils ont de la peine à y répondre pour eux-mêmes, que diront-ils pour tant de malheureux dont le crime aura été leur ouvrage?

Le parti qu'il y a donc à prendre pour ceux qui ont scandalisé leurs inférieurs, c'est de les édifier par une vie aussi régulière à l'avenir, qu'elle l'a été peu du passé; c'est de suivre David dans sa pénitence après l'avoir suivi dans ses égarements. Il les reconnut tard, il est vrai; il se passa un an environ (522) avant qu'il n'en témoignât aucun regret; du reste, conservant alors les dehors de la religion, il remplissait exactement les devoirs de la royauté, preuve trop certaine que le péché mortel et son habitude subsistent avec tout l'extérieur de la piété et de la justice. Pendant ce long intervalle il était plongé dans un sommeil de mort d'où rien ne pouvait le tirer, et il ne serait jamais rentré en lui-même, si la miséricorde de celui qu'il avait offensé ne l'eût prévenu, et si la voix du Tout-Puissant ne l'eût rappelé à son cœur.

Dieu, pour guérir l'esprit, commença par affliger la chair; il le frappa d'une grande maladie, et lui fit sentir des douleurs aiguës qui ne lui laissaient aucun repos, ni jour ni nuit. La violence et la continuité du mal lui faisaient pousser des cris semblables, comme il le dit lui-même, à des rugissements: *Rugiebam a gemitu cordis mei.* (*Psal.* XXXVII, 9.) Ce supplice réveilla ses remords, et le prophète arrivant en ce moment où la grâce commençait à opérer, c'est alors qu'il prononça ce mot mémorable, ce mot sacré, ce mot si cher à tous les pénitents, ce mot qui fut toujours une occasion de ruine pour les uns et de résurrection pour les autres, ce mot dont les uns abusent en présumant qu'il pourra, seul, les sauver, et dont les autres usent salutairement en y joignant les sentiments dont David fut pénétré en le prononçant: c'est alors qu'il s'écria: *Peccavi;* « *J'ai péché.* » Cet aveu qui partit d'un cœur brisé de douleur, fut sur-le-champ suivi du pardon; Nathan en assura le coupable, et lui dit ces paroles consolantes que nous voudrions pouvoir dire à tous les pénitents dans les tribunaux de la pénitence: *Le Seigneur a transféré votre péché; vous ne mourrez point;* vous n'en serez puni ni par la mort éternelle, ni par la mort temporelle que mérite votre péché: *Dominus quoque transtulit peccatum tuum, non morieris.*

Pourquoi donc, demandera ici quelqu'un, pourquoi Saül ayant prononcé le même mot, Samuel ne lui fit-il pas la même réponse? Gardons-nous bien, nous dit saint Augustin, de penser qu'il y ait en Dieu aucune acception de personnes. Les hommes leur ont entendu dire le même mot et faire le même aveu, mais l'œil de Dieu voyait dans l'un et dans l'autre des sentiments tout différents; il ne voyait dans Saül qu'une crainte basse et servile de perdre sa couronne; il voyait dans David une douleur amère excitée par un ardent amour de Dieu et par une haine souveraine de son injustice, et ce qui le montre bien, ce sont ceux de ces psaumes que nous appelons de la pénitence, le cinquième surtout. Là, en effet, David éternise en quelque sorte la mémoire de ses excès. Il veut que cette pensée, que tous les siècles à venir seront instruits de sa turpitude, contribue à augmenter son humiliation et son repentir: il croirait dérober quelque chose à Dieu, si en taisant ses crimes, il perdait l'occasion de relever la miséricorde qui les a pardonnés; il prétend que cette harpe avec laquelle il a célébré les bienfaits du Seigneur, lui reprochera aussi par son lugubre son, sa rébellion et son ingratitude; il demande que Dieu, selon sa grande miséricorde, lui pardonne son péché, quant à la peine, et il proteste qu'il chantera éternellement cette miséricorde qui lui a déjà pardonné, quant à la coulpe. Croit-il donc être devenu impeccable? le meurtre d'Urie fut-il donc la dernière de ses fautes?

(522) La preuve en est, que l'enfant né de son adultère avait déjà quelques mois lorsque Nathan le reprit.

Digitized by Google

Il semble d'abord qu'on pourrait avancer cette proposition et la soutenir par ces paroles de l'Ecriture : *David dans tous les jours de sa vie, ne se détourna point de tout ce que Dieu lui avait commandé, excepté ce qui se passa à l'égard d'Urie;* mais ce témoignage exige une restriction très-certainement ; le fait suivant le démontre (523). Environ dix-sept ans après le pardon de son péché, dans un temps où le règne d'Israël jouissait d'une paix profonde, il ordonna à Joab de lui dresser un état exact de ses sujets. La chose en elle-même était indifférente; Moïse lui-même avait fait un dénombrement semblable : mais elle était mauvaise à raison du motif qui déterminait le prince; c'était une secrète complaisance en sa puissance, et une curiosité de savoir à combien de sujets il commandait. Joab, que les passions de son maître n'aveuglaient pas, s'opposa à son dessein, disant respectueusement : Que prétend mon seigneur par ce nouvel ordre? tous ne sont-ils pas vos serviteurs? à quoi bon ce dénombrement, qui pourra attirer quelque grand châtiment sur Israël? Ce que Joab avait prévu arriva, et nous verrons comment, en vous parlant, dans le discours suivant, de la punition des péchés des grands.

Ce que nous observerons donc ici se réduira aux quatre conséquences suivantes. La première que ce texte : *David ne viola les ordres de Dieu que dans l'affaire d'Urie,* signifie seulement que ce fut la seule occasion dans laquelle il commit un de ces crimes atroces qui éclipsent pour un temps les caractères d'une piété solide. La seconde, que la vraie pénitence ne rend pas impeccable, mais aussi qu'elle n'est pas aussitôt suivie de nouvelles fautes, que la justice qu'elle procure est constante et durable, puisqu'il y eut un intervalle de dix-sept ans entre la première faute et cette dernière, la seule que l'Esprit-Saint reproche à David, depuis le moment qu'il eut proféré ce mot : *Peccavi; «j'ai péché;»* que conclurons-nous de là par rapport à ces pénitences que le crime précède et suit de si près? hélas! que ce sont des pénitences pires que l'impénitence même, puisqu'elles ne font qu'ajouter le sacrilége aux fautes qu'elles semblent expier. C'est la troisième des conséquences que j'avais à vous remettre ici sous les yeux.

Une quatrième plus générale que j'ai à tirer des principes établis en ce discours, c'est que les péchés des grands, étant eux-mêmes si grands, ayant pour caractère quelquefois la vanité, souvent l'injustice et la cruauté, toujours l'ingratitude et le scandale, la grandeur de l'état est donc bien dangereuse; c'est que vous pouvez donc bien, vous que la Providence y a appelés, trembler à la vue des obligations dont vous êtes chargés, et faire effort pour vous préserver du péril auquel ces obligations vous exposent. Hélas! quand il est question d'assurer votre fortune, d'établir votre maison, de faire tomber cette charge sur un enfant, quelque soin qu'il faille prendre, rien ne vous rebute, vous venez à bout de tout. Pourquoi donc ne pas faire les mêmes efforts pour éviter les péchés de votre état? est-ce que le salut n'est rien au prix de votre fortune? Que sont devenues ces maximes dans lesquelles vous avez été élevés? *Ce qui paraît grand aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu?* (*I Cor.* I, 25.) *Les grandeurs qu'on ne voit pas sont préférables à celles qu'on voit.* (*II Cor.* IV, XVIII.) *Il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme.* (*Matth.* XVI, 26.)

Il faut donc, supérieurs, que, pleins de ces maximes, vous fassiez votre affaire d'être vertueux à l'avenir, et que comme David, vous gémissiez sur le temps où vous ne l'avez pas été; il faut que vous acceptiez en esprit de pénitence toutes les peines dont il plaira au Seigneur de vous affliger, il faut qu'alors vous disiez : Seigneur, ne me reprenez point dans votre fureur, et ne me châtiez point dans votre colère, mais punissez-moi dans votre miséricorde; coupez, tranchez, brûlez, pendant le temps, pourvu que vous me pardonniez dans l'éternité. *Amen.*

(523) On pourrait peut-être encore découvrir plusieurs autres taches dans ce soleil, par exemple: l'excès de son amour pour Amnon son aîné, corrupteur de Thamar; la sentence par laquelle il adjugea la moitié des biens de Miphiboseth à Siba son calomniateur, etc.

TROISIÈME LIVRE DES ROIS.

INSTRUCTION PREMIÈRE (524).

APOLOGIE (525) DE DAVID, OU DAVID PÉNITENT.

(*III Reg.* I, II.)

Peccavi Domino.

J'ai péché (526) *contre le Seigneur.* (*II Reg.* XII, 13.)

David a péché, dit saint Ambroise, et c'est, trop malheureusement, ce que les rois ont coutume de faire ; David a confessé son crime; il l'a pleuré, il l'a expié dans les travaux de la pénitence; et c'est, plus malheureusement encore, ce que les rois n'ont pas coutume de faire. Pourquoi donc le Seigneur a-t-il permis la chute effroyable de ce chef

(524) Elle a été prêchée le premier dimanche de l'Avent, et l'exorde a été pris des circonstances du jour.

(525) La suite de ce discours fera voir qu'il est une vraie apologie de David. J'y ai en vue nos impies et Bayle particulièrement (art. *David*) critique fameux du dernier siècle, homme à qui sa haine

(526) Ce David est nommé roi *selon le cœur de Dieu*, parce qu'il a gouverné Israël selon le cœur de Dieu, en tout, excepté l'affaire d'Urie, et non parce qu'il s'est gouverné en tout *selon le cœur de Dieu.*

Digitized by Google

d'Israël? pourquoi nous en a-t-il communiqué l'histoire? est-ce pour nous inviter au crime? Loin de nos lèvres ce blasphème des gentils qui nous reprochaient de compter parmi les aïeux de Jésus-Christ et parmi nos modèles, un adultère et un homicide : du sein du mal même, la sagesse divine sait tirer le plus grand bien : en nous mettant sous les yeux le péché de David, elle nous rappelle notre propre fragilité; elle semble nous dire : Faibles roseaux, ah! que n'avez-vous pas à craindre, lorsque vous voyez les cèdres renversés? êtes-vous plus saints que David? Que pouvez donc attendre de votre sainteté, puisque celle de ce pieux prince ne l'a point préservé d'une des chutes les plus déplorables? Elle se sert donc de l'exemple de ce roi pécheur, pour nous empêcher de le devenir, si nous sommes justes; elle se sert aussi de l'exemple de ce même roi pénitent, pour nous engager à la pénitence, si nous sommes de la classe infortunée des pécheurs; elle nous dit alors : O vous qui avez suivi David dans ses égarements! suivez-le donc aussi dans sa pénitence; arrosez, comme lui, votre couche de vos pleurs; mangez, comme lui votre pain avec de la cendre; soyez, comme lui résignés à tous les coups que la justice divine vous porte; écoutez, comme lui, avec patience, les malédictions dont les Séméi vous chargent; récitez, comme lui, dans les sentiments de sa douleur et de sa componction, ces psaumes qui seront des monuments éternels de son regret : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem.* (S. Ambros., *Ad Theod.*) Si l'apologie du coupable peut se faire par le récit de sa pénitence, celle de David n'est-elle pas suffisamment faite par ces marques de son repentir?

Nouvelle observation qui fortifie considérablement cette apologie, c'est celle que je tire de ces paroles du *IIIe Livre des Rois*, que *pendant toute sa vie David fit ce qui était juste aux yeux du Seigneur, excepté ce qui se passa à l'égard d'Urie le Héthéen.* Ce crime est-il le seul que ce roi ait pu commettre? avant l'affaire d'Urie n'avait-il pas pu deux fois ôter la vie à son roi devenu son persécuteur? n'avait-il pas pu se venger des injures de Séméi en le condamnant à mort? S'il avait été un ambitieux, comme le furent depuis Alexandre et César, n'aurait-il pas porté ses armes victorieuses bien au delà des limites dans lesquelles il les a renfermées? Quels talents militaires avaient ces prétendus héros que la nôtre ne possédât dans un degré supérieur? Y avait-il dans les armées grecques ou romaines, des légions aussi redoutables que les Céréthiens et les Phélétiens attachés à la personne de David? Au dire du Sage (*Eccli.* xxxi, 10), n'est-ce pas une grande louange de pouvoir faire beaucoup de mal et de ne pas le faire? Soyons donc équitables envers le saint roi, si nous le blâmons pour un péché qu'il a commis, louons-le pour mille qu'il aurait pu commettre et dont il s'est abstenu; demandons-nous : A la place de ce potentat, n'aurions-nous pas porté le crime à un plus haut degré que lui, si Dieu, en nous en ôtant les occasions, ne nous en avait épargné la honte? C'est un second moyen de faire l'apologie de David, un moyen que je me contente de vous avoir indiqué pour passer à un troisième, pour vous mettre sous les yeux le tableau des vertus de ce roi, et pour vous représenter cet illustre pénitent sous un nouveau point de vue, sous lequel il est important que vous l'imitiez. Ce sera le sujet de ce discours.

Se punir pour les péchés commis, c'est mes frères, un premier degré de pénitence : s'abstenir d'en commettre à l'avenir, c'en est un second degré, je viens de le remarquer. Un troisième auquel je dois vous engager aujourd'hui, c'est de pratiquer non-seulement les vertus opposées à vos anciens péchés, mais toutes les vertus généralement, et de les porter toutes à leur comble, autant qu'il est possible.

N'est-ce pas ce qu'a fait David pénitent? Vit-on jamais une confiance en Dieu plus grande que la sienne? témoin ce qu'il dit à Saül : *Le Dieu qui m'a délivré de la gueule du lion et de la griffe de l'ours, me délivrera de la main de ce Philistin.* Vit-on jamais une fermeté plus inébranlable que la sienne? témoin ce qu'il crie au Philistin : *Tu viens à moi avec la lance, et moi je viens à toi au nom du Dieu des armées.* Vit-on jamais une humilité plus profonde que la sienne? témoin cette réflexion sur lui-même : *Qui suis-je? quelle est la famille de mon père pour que je sois le gendre du roi?* Vit-on jamais une clémence plus facile à exciter que la sienne? témoin cette réponse qu'il fait à Abigaïl femme de Nabal : *Béni soit le Dieu d'Israël qui vous a envoyée au-devant moi! soyez bénie vous-même de ce que vous m'avez empêché de répandre le sang et de me venger de mes propres mains.* Vit-on jamais amour des enne-

haine pour les vertus de David a fait exagérer ses vices; homme qui a été d'autant plus porté à décrier sa vie, qu'il avait moins de penchant à l'imiter; homme qui en vomissant le venin de ses calomnies contre le saint roi, veut nous persuader qu'un zèle pur, peint son sujet sous les traits les plus odieux et avec les couleurs les plus noires; homme enfin que mille coups portés à la religion et aux bonnes mœurs ont rendu célèbre.

Non, dit cet homme en citant un fait qui doit trouver sa place en cet entretien, non, rien ne peut excuser le fait par lequel commence le *Ier Livre des rois;* David est toujours égal à lui-même; il s'est déshonoré pendant sa jeunesse par la polygamie; il se dégrade dans sa vieillesse, par la conduite qu'il tient envers la jeune Sunamite.

Il semble que saint Ambroise ait prévu que, dans ces derniers temps, il existerait des écrivains dangereux qui s'élèveraient contre les saints : il semble même qu'il ait pensé à nous prémunir contre l'impression de leurs blasphèmes : c'est lorsqu'il a fait l'apologie de David. Non-seulement j'entre avec plaisir dans le dessein de ce saint docteur, mais je profiterai de ses travaux, pour venger le saint roi des outrages que l'impiété lui fait de toute part.

Digitized by Google

mis plus généreux que le sien? témoin sa conduite envers Saül, Séméi, Absalon. Pour le considérer ici, par rapport à Dieu, à son prochain et à lui-même, vit-on jamais autant de zèle pour la maison de Dieu; autant d'ordre dans les palais des rois et les maisons des particuliers; autant de sagesse dans ses dernières volontés, ou dispositions testamentaires, qu'en David? Il me reste à vous le représenter sous ces trois aspects après vous l'avoir représenté sous les autres dans mes discours précédents.

Qui eut jamais un zèle semblable à celui de ce saint roi, pour la gloire du Seigneur et celle de sa maison? Nous pouvons juger du sien, par le dessein qu'il avait eu d'élever un temple à la majesté divine, par les préparatifs qu'il fit pour sa construction, par la distribution qu'il fit des prêtres et des lévites pour le service divin. Honteux d'habiter un riche palais, tandis que l'arche du Seigneur logeait sous de viles peaux, David eût voulu bâtir un édifice magnifique au Dieu qu'il adorait; mais il avait répandu beaucoup de sang, et quoiqu'il l'eût répandu dans des guerres justes et même ordonnées du Seigneur, il lui fut dit que cet honneur était réservé à Salomon son fils; que fit-il donc pour donner d'un autre côté à son zèle l'activité qu'il ne pouvait avoir de ce côté-là? J'hésiterais de vous le dire, et peut-être hésiteriez-vous de me croire, si je n'avais pour garant de ma parole celle de l'Esprit-Saint même : que nous apprend-il donc des trésors immenses que le saint roi réserva pour la construction du temple? Ne changeons rien aux expressions de l'Ecriture sainte.

Vous voyez, y dit David à Salomon, *que dans ma pauvreté j'ai préparé de quoi fournir à la dépense du bâtiment de la maison du Seigneur, savoir : cent mille talents d'or*. (*II Paral.* XXII, 14.) [Voilà déjà plus de six mille neuf cent millions de notre monnaie]; *et un million de talents d'argent* [voilà encore plus de quatre mille huit cent millions (527).] J'ai en outre, de mon épargne, amassé *trois mille talents d'or d'Ophir*, (528) *et sept mille talents d'argent très-fin et très-pur* (529). Les chefs des maisons les plus considérables de chaque tribu, donnèrent aussi *cinq mille talents d'or* (530) *et dix mille talents d'argent* Ces sommes ne vous étonnent-elles pas? (531).

D'après un calcul exact de ces sommes, il est visible que David laissa à son fils, pour l'édifice du temple, onze mille six cent soixante-neuf millions, six cent soixante-huit mille, trois cent quarante-neuf livres, c'est-à-dire, que ce qui fut délivré dès lors, pour le temple du Seigneur en or et en argent (sans compter un nombre infini de pierres précieuses, de marbres, de porphyres et de bois rares) avait de quoi étonner l'imagination jusqu'à l'effrayer, jusqu'à faire demander si David avait pu amasser ces sommes, et quels moyens il avait.

On peut, mes frères, indiquer les suivants comme les principaux. Chez combien de peuples David ne porta-t-il pas la guerre? De quelle expédition revint-il jamais sans être chargé des dépouilles des rois et des peuples vaincus? Premier moyen. Les pays dont il fit la conquête et qui lui demeurèrent tributaires, n'étaient-ils pas des pays opulents? n'y avait-il pas dans la plupart des mines d'or? Second moyen. N'était-il pas nanti des richesses consacrées par Samuel, par Saül, fils de Cis, par Abner, fils de Ner, et par Joab, fils de Sarvia (*I Paral.* XXVI, 28)? Troisième moyen. Mesurez-les maintenant, ces moyens, avec le désir que le saint roi avait d'élever un temple qui fût l'admiration du monde, avec la pensée dont il voulait pénétrer tous les Israélites, que *l'entreprise était grande*, que *ce n'était point pour un homme, mais pour Dieu même qu'il voulait préparer une maison*; comparez ces ressources du prince avec l'ardeur de son zèle; de là résultera la preuve certaine qu'il lui était impossible d'amasser ces sommes énormes dont j'ai parlé, pendant un règne qui fut de quarante ans.

Quoi qu'il en soit, et du calcul d'où résultent ces sommes, et de la valeur du talent (532), d'où dépend la réalité de ces sommes, il est certain qu'elles étaient immenses, et que leur offrande supposait en David le zèle le plus généreux.

La prière dont il accompagna son offrande, supposait aussi en lui le zèle le plus humble : la voici; je vous en fais part d'autant plus volontiers, que vous y apercevrez une formule de celle dont il est bon d'accompagner vos dons et vos présents au Seigneur : *Nous sommes comme des voyageurs devant vous, ainsi que l'ont été tous nos pères*;

(527) Le talent d'argent pouvait valoir 3,000 liv. de notre monnaie, et le talent d'or 30,000 liv., puisqu'il valait dix fois autant que celui d'argent. cent mille talents d'or devaient donc valoir trente fois cent millions, c'est-à-dire trois milliards de livres de notre monnaie; le million de talent d'argent valant aussi trois milliards, la somme totale donnée par David seul, montait à six milliards de livres.

(528) (*I Paral.* XXIX, 4-7.) Plus de *deux cent huit millions*.

(529) Plus de *trente-quatre millions*.

(530) Plus de *trois cent quarante-sept millions*.

(531) Plus de *quarante-huit millions* de notre monnaie.

(532) Mariana et d'autres, sans blesser la foi, estiment beaucoup moins le talent que nous ne l'avons estimé en suivant l'opinion commune. M. Bullet, dans ses réponses critiques, etc., tom. I, prétend 1° qu'il s'agit de livres de compte, et non de livres de poids, dans les textes où il est parlé des sommes offertes par David; 2° que le total résultant de ces livres doit être évalué sur les richesses des Israélites, sur l'étendue des Etats de David sur la durée de son règne, sur le dessein qu'il méditait et qui exigeait peut-être dix fois, peut-être quinze fois moins que la somme avouée par les partisans de l'opinion commune; portée jusqu'à douze milliards, et excédant les trésors des plus grands empires, dans leur plus grande prospérité. Du reste, si on demande à M. Bullet ce que valait la livre de compte mentionnée dans le livre des Rois et celui des Paralipomènes, il y a toute apparence qu'il répondra qu'il n'en sait rien.

Digitized by Google

nos jours passent comme l'ombre sur la terre, et nous n'y demeurons qu'un moment. Seigneur, mon Dieu, toutes ces richesses que nous avons amassées pour bâtir une maison à la gloire de votre saint nom, sont venues de votre main. Je sais, mon Dieu, que vous aimez la simplicité; c'est pourquoi je vous ai aussi offert toutes choses dans la simplicité de mon cœur et avec joie. J'ai été aussi ravi de voir tout ce peuple vous offrir de même ses présents... conservez éternellement cette volonté dans leur cœur : « Custodi in æternum hanc voluntatem cordis eorum. » (*I Paral.* XXV, 15-18.)

Ces dernières paroles de l'oraison de David présentant ses dons au Seigneur, sont remarquables, mes frères. Il demande à Dieu de conserver *éternellement* à son peuple la volonté de lui consacrer des présents; peut-il autrement la conserver *éternellement* qu'en nous la communiquant? c'est donc pour nous que le saint roi demandait cette bonne volonté. Sa demande ne trouve-t-elle point d'obstacles de notre part? l'avarice d'un côté, et de l'autre le défaut de zèle pour la décoration des saints autels, n'y en forment-ils point? Zèle de David, que vous avez peu d'imitateurs!

Le zèle de ce saint roi se manifesta encore par l'ordre qu'il établit parmi les descendants de la tribu de Lévi, lesquels nous connaissons sous le nom de lévites. Il en fit faire le dénombrement; leur nombre s'étant trouvé de trente-huit mille, y compris seulement ceux qui avaient trente ans et au-dessus, il les distribua tous pour servir chacun à son tour, selon les diverses maisons de la tribu de Lévi, celles de Gerson, de Caath et de Mérari ses trois fils; il en destina six mille à faire les fonctions de chefs et de juges; quatre mille pour être portiers et garder les richesses du temple; quatre mille pour chanter les louanges du Seigneur sur les instruments qu'il avait fait faire pour ce sujet (533). Il partagea ces quatre mille en trois corps, dont les chefs furent Asaph, Héman, petit-fils de Samuel (534) et Idithun. Chacun de ces trois corps avait son département et ses fonctions marquées dans la musique de la maison du Seigneur; y compris les vingt-quatre fils de ces trois maîtres, le nombre de ceux qui, comme plus habiles, montraient aux autres à chanter les louanges du Seigneur, allaient à deux cent quatre-vingt-huit. Vit-on jamais une musique aussi nombreuse, aussi bonne, aussi pieuse que celle-ci, uniquement occupée à célébrer les louanges de l'Eternel?

Outre que son établissement prouve le zèle de David pour glorifier et faire glorifier le Seigneur; ses différents instruments, comme sont les guitares, les harpes, les tymbales, nous avertissent, dit saint Augustin, de louer le Seigneur, non plus avec le bruit harmonieux de ces instruments matériels, mais avec les dispositions qu'ils figuraient, en soutenant notre voix par une vie réglée sur les maximes de l'Evangile, par le concert de la charité et de la concorde fraternelle, et par cette douce harmonie que forme dans l'homme l'union des vertus chrétiennes.

Conclure de l'exemple de David, qu'il est donc bon, qu'il est louable de conserver l'usage des instruments de musique dans les églises où il est, et de l'introduire où il n'est pas, ce serait donc tirer une conséquence fausse en elle-même, et je puis dire dangereuse dans ses effets, du moins à considérer les abus de la musique actuelle de nos églises. N'en est-ce pas un grand qu'on y entende ces musiciens de théâtre, qui par état prostituent le ministère de leur voix et de leurs mains, à des spectacles profanes? Quelle union peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres? N'en est-ce pas un grand que les temples du Seigneur retentissent du son des instruments qui sont en usage à la guerre, pour animer les soldats au combat? Pour révéler ici celui qui est plus commun dans nos paroisses, n'en est-ce pas un plus grand que l'orgue touche des airs tendres et passionnés jusqu'à la licence? Vu ces abus aussi communs que difficiles à réformer, ne serait-il pas mieux de supprimer toute musique, que de laisser subsister un arbre qui produit tant de mauvais fruits et si peu de bons?

C'est aujourd'hui le vœu d'un grand monarque qui même commence à s'en occuper efficacement; c'est aussi le vœu de ceux dont la piété est plus solide; ils regrettent sincèrement ces temps où l'Eglise n'admettait point l'usage de ces instruments de musique, plus propres à exciter dans l'âme des sentiments de plaisir, qu'à former en elles de saintes dispositions intérieures; et quand on leur demande pourquoi donc s'en servait-on dans l'Ancien Testament, ils répondent avec le Docteur angélique, qu'on s'en servait 1° parce que les Juifs étant un peuple dur et charnel, il fallait les remuer par le son de ces instruments, comme on les excitait par des promesses temporelles à servir Dieu; ils répondent qu'on s'en servait 2° parce que ces instruments matériels servaient à figurer quelque chose de spirituel qui devait s'accomplir dans le christianisme (2-2, Quæst. 91); ils servaient à figurer cette harmonie que forme l'union des vertus, comme je le disais, il n'y a qu'un instant, d'après saint Augustin, et si vous le voulez, d'après David même, qui ne recommandait rien tant à ses chantres que de psalmodier pour Dieu avec sagesse : *Psallite Domino, psallite sapienter.* (*Psal.* XLVI, 7, 8.)

Ces chantres, ainsi que les quatre mille portiers, et les six mille chefs ou juges lévites étaient tous subordonnés aux prêtres, en ce qui regardait le service de la maison du Seigneur (535); leur office était l'intendance sur les pains exposés devant le Seigneur,

(533) Vingt-quatre mille furent distribués dans les divers offices de la maison du Seigneur.

(534) Samuel était de la tribu de Lévi par Caath.

(535) Ceux-ci descendaient comme ceux-là de

Digitized by Google

sur les sacrifices, sur tous les poids et toutes les mesures. Ce qui nous montre combien parmi nous les poids et les mesures doivent être religieusement gardés, et combien, à plus forte raison, les poids et les mesures qui sont destinés pour le commerce spirituel de l'Eglise de Jésus-Christ, doivent être gardés plus inviolablement par ses ministres; à combien plus forte raison ceux-ci doivent prendre garde d'avoir deux poids et deux mesures, l'opinion des hommes et la parole de Dieu. C'est le sens moral que saint Augustin attachait à ces paroles, et ce qui lui faisait dire : « Gardons-nous bien de nous servir de la mesure trompeuse de notre caprice et de notre volonté, mais mesurons et pesons les choses dans les balances toutes divines des Ecritures, et travaillons à y reconnaître ce qui est vraiment conforme au poids et à la mesure du Seigneur: » *Non afferamus stateras dolosas, ubi appendamus quod volumus*, etc. (*De baptismo.*)

Mais, me demandez-vous, après avoir entendu ce règlement de David, ne portait-il pas la main à l'encensoir? n'entreprenait-il pas sur la juridiction ecclésiastique? est-il de la compétence des rois de la terre de régler les rits religieux et sacrés (536)? Sans décider ici ces questions qui sont plus du ressort d'un interprète que d'un orateur chrétien, je passe à la seconde considération que j'ai promis de faire entrer en ce discours.

Il était de la sagesse consommée de ce grand roi de connaître ses sujets et d'être aussi connu d'eux, de les empêcher de tomber dans une molle oisiveté, qui est la mère de tous les vices, et de les tenir toujours, pour cela, dans l'exercice et la discipline militaire; d'inspirer à ses ennemis la frayeur d'un peuple consacré à Dieu, en leur faisant voir qu'il était toujours préparé au combat, et d'user des moyens les plus propres à ce dessein, et en même temps le moins onéreux à son peuple. Pour parvenir à ce but, que fit-il? il établit cet ordre admirable qu'il aurait toujours vingt-quatre mille hommes dans ses gardes, et que ces vingt-quatre mille seraient entretenus chaque mois par chaque tribu; de là il résultait ces deux avantages, que le service ne durant qu'un mois, chaque tribu le faisait plus facilement; l'autre, qu'au moins les chefs de chaque tribu pouvaient connaître le roi et en être connus, ce qui est un second avantage d'autant plus sensible, que l'ancien peuple se regardait comme une seule et même famille.

Les officiers que David établit sur ces douze corps, étaient tous gens de mérite, gens dignes de la confiance dont David les honorait. Sa maxime était que les hommes étaient pour les places, et non les places pour les hommes, et il la suivait; il ne communiquait jamais son pouvoir qu'à ceux en qui il avait reconnu les talents propres à ce genre de pouvoir qu'il communiquait.

C'est sur ce principe qu'il mit l'un à la tête de ses troupes, qu'il confia à l'autre le soin de ses finances, qu'il en établit un troisième sur ceux qui travaillaient dans les vignes, les caves et les celliers (537). Une seule chose fâche le lecteur qui parcourt la liste de ces différents officiers, c'est d'y trouver, à côté du fidèle Chusaï, le nom du traître Achitopel; il se demande avec étonnement comment un roi si attentif sur la conduite de ceux qui le servaient, admettait un tel homme dans son conseil? Mais son étonnement cesse, mes frères, quand il étudie de près les démarches des politiques ambitieux; il voit des hommes qui affectent tous les dehors de la piété avec les supérieurs qui en ont; il découvre des hypocrites qui ont grand soin de cacher leurs vrais sentiments sur la religion. C'est ce qui trompa David au sujet d'Achitopel; il soupçonnait difficilement le mal dans les autres, parce qu'il était bon et peut-être un peu trop bon lui-même.

Je dis ceci par rapport à sa manière d'agir envers ses coupables enfants; comment punit-il Amnon de son inceste? Comment sévit-il contre Absalon pour son fratricide? comment souffrit-il le faste d'Adonias devenu son fils aîné par la mort d'Absalon? Celui-là, comme celui-ci, brûlant du désir de régner, se fraye le chemin vers le trône par les mêmes voies; il affecte, à son imitation, de se montrer sur un chariot, précédé de cinquante hommes qui lui servent de gardes; il s'assure des deux hommes qui occupent les deux premières et plus importantes places de l'Etat, de Joab qui a le cœur de toutes les troupes, d'Abiathar qui est un des deux souverains pontifes. Etait-il difficile à David de découvrir ces menées et d'en reprendre les auteurs? Ils allaient réussir dans leur complot si Nathan, le *voyant* de David, ne lui avait ouvert les yeux; s'il ne l'avait averti qu'Adonias donnait dans le moment à tous ses gardes un festin magnifique, où il devait être déclaré et reconnu roi. Ne reprochons pas à ce père trop tendre, ce moment d'inattention; il en eut bientôt prévenu le danger: à l'heure même il fit sacrer Salomon; il le fit proclamer roi, au

Lévi, mais par Caath, par Amram, par Aaron, à la postérité duquel le sacerdoce fut attaché pour toujours; ils venaient donc, les uns d'Eléazar, et les autres d'Ithamar, tous deux fils d'Aaron. Au temps de David il y avait seize familles de prêtres nés du premier, et huit familles de prêtres issus du second, Sadoc était le chef de ceux-là, et Abiathar chef de ceux-ci.

(536) A ces questions on peut répondre deux choses; la première, que David a pu donner ce règlement, non comme roi, mais comme prophète inspiré de Dieu, pour marquer aux descendants de Lévi, leurs fonctions. La seconde, qu'il l'a pu donner y étant autorisé, en étant même prié par les grands prêtres. C'est la conjecture que nous offrent ces paroles: *Ceux ci jetèrent le sort en présence de David, de Sadoc, d'Abimélech, et des chefs des familles sacerdotales et lévitiques;* soupçonnerions-nous le saint roi d'avoir été animé d'un zèle aveugle et usurpateur?

(537) L'Ecriture nous nomme jusqu'aux gardes de ses troupeaux, de ses mulets et de ses ânes.

Digitized by Google

son des trompettes, et tout le monde s'écria : Vive le roi Salomon !

Quel coup de foudre fut ce cri pour Adonias et pour les conjurés, lorsque le bruit en vient à leurs oreilles ! Abandonné de ceux qui s'étaient attachés à sa fortune, l'ambitieux effrayé court à la maison du Seigneur; il embrasse la corne de l'autel pour y demeurer en sûreté, et jure qu'il ne la quittera point jusqu'à ce que Salomon lui promette la vie; il convenait que le nouveau roi commençât son règne par un acte de miséricorde, et il fit cet acte, mais qui fut de tout près suivi d'un autre de justice très-rigoureux, lequel je ne puis vous faire bien connaître qu'en remontant à ces paroles des officiers de David : *Cherchons une jeune fille vierge, pour le roi notre seigneur, afin qu'étant devenue son épouse, elle se tienne devant le roi* : « *Quæramus domino nostro regi adolescentulam virginem, et stet coram rege.* » Mais que fais-je en vous rapportant ces paroles ? ne vous étonné-je point ?

Tout, mes frères, est pur pour ceux qui sont purs, et tout est impur pour les impurs. C'est une maxime générale que l'autorité de saint Paul a consacrée, et que nous pouvons appliquer au cas particulier dont il s'agit dans ce texte du *III*e *Livre des Rois* (cap. IV); car qu'y ont vu les saints Pères? qu'ont cru y voir les ennemis de la religion? Le roi David, cassé de vieillesse et de travaux, n'a plus de chaleur naturelle; ni le feu, ni les habits ne peuvent plus le réchauffer; ses serviteurs qui l'aiment et qui craignent de le perdre, lui cherchent une jeune fille vierge, qui devienne son épouse, qui le serve, qui remédie à son froid, et qu'il laisse vierge en mourant. C'est ce que voit saint Jérôme dans cette histoire; il y voit un mariage très-légitime, selon le sens littéral; selon son sens mystérieux, qu'elle est cette Sunamite *femme et vierge* tout ensemble ? si pleine d'ardeur, qu'elle échauffait un homme froid de vieillesse, et en même temps si sainte, qu'après l'avoir échauffé, elle ne l'excitait point à la volupté ? Elle n'est autre que la sagesse, dit encore le même Père, qui pour cela lui applique ces Paroles de Salomon : *Dans l'épuisement de votre vieillesse, possédez la sagesse; ne l'abandonnez point, et elle vous embrassera* (*Prov.* IV, 5, 6); aimez-la, et elle vous conservera. Que cette Abisag, continue le saint docteur, repose donc paisiblement dans votre sein; elle est pure et d'une pureté inviolable; telle que la sainte Vierge, elle conçoit et enfante tous les jours sans perdre sa virginité. C'est le mystère admirable que le saint prêtre (538) voyait dans la Sunamite, épouse de David âgé de soixante-dix ans, et que l'auteur du sacré cantique y avait déjà vu avant lui, témoin cette question : Que verrez-vous dans la Sunamite, que des camps et des armées pour vous défendre : *Quid videbis in Sunamite, nisi choros castrorum?* Revenons de ce sens figuré au sens historique.

David étant mort et ayant laissé cette Sunamite veuve, (539) Adonias fit demander à Salomon par sa mère, la permission d'épouser cette jeune reine douairière, c'est-à-dire qu'il fit une démarche qui, selon l'usage du temps, ne convenait qu'au roi régnant, ou espérant de régner. Salomon, plus clairvoyant que sa mère, vit le but de l'ambitieux, et sur-le-champ il envoya Banania pour le mettre à mort. Ainsi s'accomplit la parole de David à Nathan, qu'il payerait son crime au quadruple : *Reddet quadruplum* (540).

Le saint roi survécut peu à la démission de sa couronne. Se sentant près de sa fin, il fit, pour sa famille, pour le monde, pour lui-même et pour Dieu, ce que fait le juste mourant; il fit venir son fils Salomon, et dit alors ces paroles, dont les unes concernaient le nouveau roi, les autres ses amis et ses ennemis, et les autres Dieu, dont il prononça les louanges en mourant.

Mon fils, dit-il donc à Salomon, et c'est ce que doivent bien retenir les pères et mères pour en dire autant à leurs enfants au moment de paraître devant Dieu : *Mon fils, me voici près du trépas où tous les hommes doivent arriver; je vais mourir et vous m'allez succéder : armez-vous de fermeté et conduisez-vous en homme de cœur; observez tout ce que le Seigneur votre Dieu vous a commandé; marchez dans ses voies; gardez ses commandements, afin que tout ce que vous avez à faire, et tout ce que vous entreprendrez, vous le fassiez avec sagesse. Appliquez vous à reconnaître le Dieu de votre père, et le servez avec un cœur parfait et une pleine volonté, car il sonde les cœurs et pénètre toutes les pensées des esprits. Si vous le cherchez, vous le trouverez; mais si vous l'abandonnez, il vous rejettera*

(538) Epist. 34, *Ad Nep.*— « Quæ est ista Sunamitis uxor et virgo, tam fervens ut frigidum calefaceret, tam sancta ut calentem ad libidinem non provocaret? exponat Salomon...: Posside sapientiam, etc. »

(539) Estius et d'autres, croient que David n'avait point épousé Abisag. Nous pensons le contraire avec saint Jérôme.

(540) Cet Adonias fut le quatrième enfant de David frappé de mort en expiation de son adultère et de son homicide, quoique les trois autres soient également morts en punition de leurs propres crimes.

Celui d'Adonias est bien propre à nous rappeler ce que dit Jésus-Christ, que *quiconque s'élève sera abaissé*, et que *quiconque s'abaisse sera élevé*. (*Matth.* XXIII, 12.) Cet Adonias, sans autre vocation que celle que lui donne son ambition, aspire au trône de son père, et il est réduit aux pieds de Salomon, de qui il reçoit comme grâce, la faculté de respirer; Salomon appelé du Seigneur, regarde comme une faute de prévenir ou de retarder son moment, et tandis qu'il reste tranquille, la Providence fait agir Nathan, Bethsabée, Sadoc, les gardes de David, et David lui-même, à qui il était libre de régner jusqu'au dernier de ses jours. Qui ne voit sous ces causes secondes et extérieures, une cause première et intérieure qui dispose de tout pour accomplir la promesse faite à David en faveur de Salomon? pour assurer cette maxime, que *quiconque s'élève sera humilié, et que quiconque s'humiliera sera élevé?* Pour nous convaincre de ce dogme effrayant que Dieu appelle qui il veut, et qu'il fait miséricorde à qui il lui plaît?

Digitized by Google

pour jamais. C'est le précis des derniers avis de David à Salomon; les pères et mères sont invités à lire les endroits de l'Ecriture où ils sont rapportés (*III Reg. II*, 1 *seqq.*) (*I Paral.* XXVIII, 1 *seqq.*) pour en prendre les idées et pour en passer les sentiments à leurs enfants au moment du trépas.

A cette dernière heure, on a quelquefois des services d'amis, d'ouvriers, de domestiques à reconnaître. C'est un devoir auquel vous êtes encore invités de satisfaire par l'exemple de David. Peu content de ce qu'il a fait pour réconnaître les secours de Berzellaï, il passe la dette de sa gratitude à son fils, en exigeant qu'il admette à sa table, les fils de ce généreux vieillard. Ainsi la réconnaissance est une vertu que nous pouvons ici ajouter à celles du prince dont nous avons entrepris l'apologie (541).

Au moment de la mort, après avoir terminé ses affaires temporelles, après avoir fait ses adieux au monde, pour ne s'occuper plus que du grand passage du temps à l'éternité, le saint roi est saisi de l'esprit de Dieu qui lui montre les beaux jours du Messie, le bonheur de ceux qui vivront dans ses temps, et le malheur de ceux qui le rejetteront; il s'écrie: *Voici ce qu'a dit l'homme auquel a été promis le Christ du Dieu de Jacob, ce chantre célèbre d'Israël: L'esprit du Seigneur a parlé par ma bouche; sa parole s'est fait entendre par ma langue; le fort, le maître d'Israël m'a dit: Le dominateur des hommes, le juste dominateur de ceux qui craignent Dieu, m'a révélé ceci: Comme la lumière de l'aurore brille sans nuage lorsque le soleil se lève le matin, comme l'herbe de la terre germe lorsqu'elle est arrosée par les eaux de la pluie, de même la gloire du Messie ne sera point obscurcie, et sa postérité nombreuse subsistera éternellement* (542)... *Les violateurs de la loi seront exterminés comme des épines qu'on arrache, auxquelles on ne touche point de la main de peur de la blesser, mais on s'arme pour cela du fer et du bois d'une lance, ou l'on y met le feu, pour les consumer jusqu'à ce qu'elles soient réduites à rien: « Succensæ comburentur usque ad nihilum. »*

Ces paroles prononcées contre la nation perfide des Juifs, selon le sens littéral, et contre les Chrétiens prévaricateurs selon le sens spirituel, ces paroles, dis-je, furent les dernières du saint roi; s'étant acquitté de sa fonction de prophète, âgé de soixante-dix ans, il s'endormit avec ses pères au Seigneur; sa sainte âme fut réunie à celle des anciens justes où son corps fut porté dans ce sépulcre qui existait encore du temps de saint Pierre, et dont les historiens juifs se sont permis d'écrire des choses merveilleuses (JOSÈPHE, *Antiquit. judaic.*), il est vrai, mais trop peu certaines pour entrer en ce discours. Ce qui mérite mieux d'y trouver sa place, c'est le magnifique éloge que le Saint-Esprit en fait dans le *Livre de l'Ecclésiastique*, et qui finit par ces paroles par lesquelles je terminerai cet entretien: *Le Seigneur effaça ses péchés: « Dominus purgavit peccata ipsius. »* (*Eccli.* XLVII, 13.)

Donc, et c'est la conséquence que je tire de ce que je viens de dire de David pénitent; donc il nous a plus édifiés par la pénitence qu'il a faite de ses fautes, qu'il ne nous eût édifiés s'il n'en eût jamais commis. Dans cette dernière supposition, nous l'eussions cru d'une autre nature que nous, et dans la première, nous nous exhortons à la pénitence par son exemple: nous nous disons: Ne pourrions-nous pas ce qu'a pu David? Dieu qui nous l'a proposé comme un exemple de pénitence, ne nous le produit-il pas comme une preuve certaine de sa miséricorde envers les pénitents

Je le pense ainsi, Seigneur, et j'espère que vous aurez pitié de moi. *Convertissez-vous donc à moi, et je me convertirai à vous* (*Zachar.*, I, 3); je me donnerai sans mesure à vous pendant le temps, et je serai parfaitement à vous pendant l'éternité bienheureuse. *Amen.*

(541) Nous réussirons également à faire son apologie à l'article de Joab et de Séméi.

« Il n'y a pas, » dit un des ennemis de l'Eglise, « jusqu'à ses dernières paroles, où l'on ne trouve les obliquités de la politique. Il avait clairement connu que Joab méritait la mort, et que l'impunité des assassinats dont cet homme avait les mains teintes, était une injure criante faite aux lois. Joab néanmoins avait conservé ses charges, son crédit, son autorité. Il était brave, il servait fidèlement son roi; on pouvait craindre de fâcheux inconvénients si l'on entreprenait de le châtier; mais lorsque David n'a plus besoin de ce général, il donne ordre qu'on le fasse mourir; ce fut un des articles de son testament, est-il possible de le justifier? »

Oui, il est possible, et tellement possible, que je trouve dans cette vive censure, un bouclier pour repousser tous les traits dont on prétend le transperer; car, je le demande, suspendre le châtiment d'un scélérat accrédité, dont le supplice pourrait causer des mécontentements fâcheux; différer de lui faire subir les peines de ses crimes, jusqu'à ce qu'on le puisse sans armer ses créatures contre l'Etat, est-ce avoir une politique oblique?

Je ne crois pas plus difficile de disculper David, qui, pendant sa vie, avait juré de ne point punir Séméi de mort, et qui à sa dernière heure recommande à Salomon d'avoir soin que ce coupable ne descende au tombeau que par une mort violente. En se regardant comme pécheur, David avait souffert avec patience les malédictions de Séméi; mais il était chargé, comme roi, de maintenir le bon ordre, de prévenir la rébellion, de mettre la majesté royale à couvert de l'insulte des séditieux. C'est ce qu'il fait par l'ordre qu'il donne ici à son fils. En vain objecterait-on que cet ordre est contraire à son serment: on ne peut avoir de meilleur interprète de cet ordre que Salomon. Or, Salomon n'entendit pas que son père lui ordonnât de faire mourir Séméi, s'il arrivait à ce Benjamite de réparer, par une bonne vie, ses fautes passées; il entendit seulement que ses fautes passées le rendraient indigne de pardon, s'il en commettait de nouvelles. Qu'a cet ordre, ainsi expliqué, de contraire à la clémence dont un prince doit toujours être animé, particulièrement quand il va paraître au pied du tribunal inexorable à ceux qui ont été inexorables. C'est le moment auquel touchait David, insérant dans son testament l'article de Séméi.

(542) Je passe de ce verset au dernier de la prophétie, au septième du chap. XXIII du *IIe Livre des Rois.*

Digitized by Google

INSTRUCTION II.

SALOMON, FIGURE DU MESSIE (543). LA SAGESSE.

(*III Reg.* II, 12-46; III 1 *seqq.*; IV, 1-24.)

Salomon sedit super thronum David patris sui.

Salomon prit possession du royaume de David son père. (*III Reg.* II, 12.)

Je commence mon discours par ces paroles, mes frères, pour deux raisons; la première est qu'elles se trouvent au lieu où j'ai fini mon entretien précédent; la seconde et la principale est qu'elles nous font connaître un bienfait du Seigneur, dont nous sommes peu reconnaissants, parce que jusqu'ici nous en avons joui sans y faire attention; c'est celui de vivre comme nous vivons, sous le meilleur des gouvernements, je veux dire, sous un gouvernement *monarchique, héréditaire et masculin*; car n'est-ce pas là le meilleur de tous les gouvernements (544)?

1° Un gouvernement monarchique est plus opposé à la division, qui est le mal le plus essentiel des Etats et la cause la plus certaine de leur ruine, selon cette parole de Jésus-Christ: *Tout royaume divisé en lui-même sera désolé, toute ville divisée en elle-même ne subsistera point.* (*Matth.* XII, 25.) Il est d'ailleurs plus naturel; il ressemble davantage au gouvernement particulier des familles, le premier, le plus ancien de tous les gouvernements; n'est-ce point par lui qu'ont commencé toutes les républiques?

2° Un gouvernement monarchique, héréditaire, a les avantages suivants: point de brigues, point de cabales dans un Etat héréditaire pour se faire un roi; la nature y en a fait un; la mort y saisit le vif; le roi n'y meurt jamais; et tandis que sous un gouvernement électif, nous voyons le sceptre passer à des mains étrangères, souvent au milieu des discordes et du carnage, sous le gouvernement héréditaire nous sommes à l'abri de ces tristes et funestes révolutions; ajoutez qu'il est doux à un prince de penser, qu'en travaillant pour son Etat, il travaille pour sa famille, pour son fils, pour un autre lui-même, et que cette pensée est un vif aiguillon pour s'occuper du bien de ses peuples; ajoutez que la jalousie qu'on a naturellement contre ceux qu'on voit au-dessus de soi, se tourne ici en amour et en respect, que les grands mêmes obéissent sans répugnance à une maison qu'on a toujours vue maîtresse, et à laquelle on sait que nulle autre maison ne peut jamais être égalée. Ç'a été, disait David touché de cette réflexion, *ç'a été peu pour vous, Seigneur, de me faire roi; vous avez établi ma maison à l'avenir, et vous m'avez rendu illustre au-dessus de tous les hommes.*

3° Un gouvernement monarchique et héréditaire est le meilleur, surtout quand il va de princes en princes, à l'exclusion des princesses; si celles-ci succédaient, les royaumes ne sortiraient pas seulement des maisons régnantes, mais de toute la nation. Convient-il que le chef d'un Etat lui soit étranger? de là cette loi de Moïse. *Vous ne pourrez pas établir sur vous un roi d'une autre nation, mais il faut qu'il soit votre frère* (*Deut.* XVII, 15); de là l'exécution constante de cette loi chez les Israélites, tandis qu'ils composèrent un Etat; dès que le sceptre fut entré dans la tribu de Juda et la maison de David, il n'en sortit plus; il passa successivement de mâle en mâle et d'aîné en aîné, à moins qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire, par exemple, à moins qu'un aîné ne fût un rebelle, un ambitieux comme Adonias, aîné de Salomon, qui, par sa révolte et son ambition, mérita d'être privé de la couronne et même de la vie. De là parmi nous cette loi que nous appelons la loi Salique et qui s'observe dans la famille royale depuis l'entrée des Francs en notre Gaule: par quelle autre voie que par la protection particulière du Seigneur sur notre royaume? C'est pour nous y rendre attentifs, que j'ai cru devoir vous faire cette remarque, que *nous sommes sous la meilleure constitution d'Etat qui soit possible, et la plus conforme à celle que Dieu a établie*, à celle que me rappelle mon texte: *Salomon s'assit sur le trône de David son père: «Salomon sedit super thronum David patris sui.»*

Ce Salomon fut le plus sage des rois; c'est une seconde observation que m'offre la suite de mon texte jusqu'au chapitre quatrième inclusivement, et dont je me propose de vous entretenir en ce moment, non précisément pour vous faire admirer la sagesse de ce prince, mais pour vous inspirer le goût de la vraie sagesse; pour faire de vous tous autant de sages, de philosophes chrétiens.

La sagesse, mes frères, est une vertu qui tient à l'esprit et au cœur, à l'esprit qu'elle éclaire, et au cœur qu'elle entraîne; à l'esprit qu'elle éclaire en lui procurant la connaissance de ses obligations; au cœur qu'elle entraîne, en lui inspirant du goût pour la pratique de ses devoirs; si cela n'était, si ces qualités étaient divisées, la sagesse cesserait d'être sagesse, puisqu'elle deviendrait ou stérile et orgueilleuse, ou aveugle et téméraire, et au contraire, lorsque ces deux choses sont jointes, sa sagesse est ce qu'elle doit être, efficace, humble, prudente et féconde en fruits de vie. Dans la suite, et lors-

(543) Cette instruction a été prêchée le second dimanche de l'Avent, l'exorde a été pris des prophéties que citent l'Epître et l'Evangile de ce jour, et qui annoncent le Messie. De là je suis passé aux figures qui l'ont désigné... à Salomon qui en a été la vive image par sa sagesse et ses richesses, c'est ce qui m'a donné lieu de parler de sa sagesse.

J'ai renvoyé cet exorde au corps du discours, et je l'ai placé immédiatement après les subdivisions: avant ces mots, *Salomon âgé*, donnant ce tour: « Mais auparavant il sera bon de vous remettre sous les yeux un bienfait temporel, dont peut-être il ne nous est jamais venu dans la pensée de remercier Dieu; c'est de vous avoir fait naître dans l'état où vous êtes, sous le meilleur, » etc.

(544) Je donne la preuve de cette proposition; c'est un antidote à la doctrine séditieuse de nos philosophistes, grands partisans des républiques.

Digitized by Google

que nous vous expliquerons les livres de Salomon nous ferons l'éloge de sa sagesse par ses écrits; aujourd'hui nous la ferons par le vif désir qu'il en a eu, et par le saint usage qu'il en fait.

Salomon âgé de dix-neuf ans, et peut-être beaucoup moins (545) lorqu'il monta sur le trône, se garantit d'un défaut dont il n'est pas ordinaire de se défier dans la jeunesse, alors ne perdez rien de cette remarque, vous qui touchez à cette période de votre vie, et que j'ai particulièrement en vue! alors vous donnez carrière à une présomption qui paraît d'autant mieux fondée, que vous n'avez pas encore été mortifiés par de grandes chutes, alors le juste soupçon que vous n'êtes pas encore mis par les autres dans le rang des esprits consommés, faitque vous vous y placez vous-mêmes, alors vous regardez les conseils comme autant d'attentats contre l'autorité dont vous vous voyez revêtus, et contre la supériorité de génie à laquelle vous vous croyez parvenus, alors les passions de l'amour propre et de la suffisance etc., deviennent près de vous les arbitres du vrai et du faux, du juste et de l'injuste. C'est le premier écueil que la jeunesse a à craindre, celui que Salomon va vous apprendre à éviter à votre âge au moment qu'il monte sur le trône de son père.

A ce moment il se souvient que David a su réunir en sa personne la sagesse d'un politique, la valeur d'un soldat, la science d'un capitaine, les lumières d'un prophète, la piété d'un homme de bien, toutes les vertus d'un saint du premier ordre; il comprend qu'il est d'autant plus dangereux de succéder à un homme illustre, qu'on ne manque jamais de faire des comparaisons odieuses entre le passé et le présent; entre les belles actions du prédécesseur et les fautes du successeur. il est persuadé qu'accepter la royauté, c'est contracter une obligation difficile à remplir, celle de procurer l'abondance et la paix à tout un peuple, en protégeant l'innocence, en réprimant le vice, en encourageant les talents, en observant une juste proportion dans la distribution des charges, en jugeant avec équité. Voulant donc suppléer à sa faiblesse par le sentiment qu'il en avait, à son défaut d'expérience, par son humilité, à son incapacité, par la prière voici celle qu'il fait à Dieu:

Vous avez, Seigneur, usé d'une grande miséricorde envers David mon père, votre serviteur, selon qu'il a marché devant vous dans la vérité et dans la justice: maintenant donc, ô Seigneur Dieu! vous m'avez fait régner, moi qui suis votre serviteur en la place de David mon père, mais je ne suis encore qu'un jeune enfant qui ne sait de quelle manière il doit se conduire, et votre serviteur se trouve au milieu d'un peuple infini, innombrable à cause de sa multitude. Je vous supplie donc de donner à votre serviteur un cœur docile aux instructions de votre divine sagesse, afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner entre le bien et le mal, car qui pourra, sans cette sagesse, rendre la justice à ce peuple qui est si nombreux? Le saint roi fait plus que prier: pour rendre son oraison efficace, il va, avec sa cour, à Gabaon où est le tabernacle dressé par l'ordre de Moïse; il offre sur les hauts lieux de ce territoire mille hosties en holocaustes sur l'autel d'airain. Peut-il mieux prouver le vif désir qu'il a de la sagesse? Après ce sacrifice d'agréable odeur, le Seigneur lui apparaît en songe pendant la nuit, et lui dit: *Demandez-moi ce que vous voulez que je vous donne.*

C'est, mes frères, une promesse expresse de Jésus-Christ dans l'Evangile, et un principe certain dans notre religion, que celui qui se borne à demander le principal, obtient l'accessoire; qu'à celui qui cherche *premièrement le royaume des cieux et sa justice, tout le reste est donné comme par surcroît* (*Matth.* VI, 33): et c'est ce qui se vérifia en Salomon. Il avait seulement demandé la sagesse, et avec elle tous les biens lui vinrent: *Parce que vous m'avez fait cette demande*, lui dit le Seigneur, *et que vous n'avez point désiré que je vous donnasse ni un grand nombre d'années, ni de grandes richesses, ni la vie de vos ennemis, mais que vous m'avez demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste; je vous ai donné un cœur si plein de sagesse et d'intelligence qu'il n'y a jamais eu d'homme avant vous qui vous ait égalé, et qu'il n'y en aura point après vous qui vous égale; je vous ai même donné de plus, ce que vous ne m'aviez point demandé, savoir les richesses et la gloire, de sorte qu'aucun roi ne vous aura jamais égalé en ce point dans tous les siècles passés.*

Mes frères, c'est ce que le Seigneur répondit à Salomon en songe et pendant la nuit; ce qui me donne lieu de vous faire cette remarque importante, que vous pouvez mériter, non-seulement lorsque vous veillez et que vous avez l'usage de vos sens et de votre liberté, mais aussi lorsque vous dormez, lorsque vous avez vos sens assoupis, lorsque votre âme est comme dans un état de mort: j'en suis assuré par ce que l'Ecriture me dit de la prière de Salomon faite dans son sommeil, qu'elle fut agréable à Dieu, que le Seigneur lui apparut alors, et lui dit: *Demandez-moi ce que vous voulez que je vous donne.* Et en effet, si ayant rempli mon esprit et mon cœur de mauvaises pensées et de mauvais désirs, il m'arrivait un accident contraire à quelque loi dans le temps de mon sommeil, qui doute que cet accident ne serait un péché, puisqu'il serait la suite d'une volonté précédente, libre et déterminée, qui n'aurait point été interrompue par un acte contraire? pourquoi donc, m'ayant occupé du désir de quelque bien pendant la veille, ne mériterais-je pas, pendant mon sommeil, que ce désir s'accomplît? C'est le raisonnement que l'Ecriture et la raison m'autorisent à faire,

(545) Quelques-uns disent de seize, et même de douze : c'est l'opinion de saint Jérôme. (Epist. 151, *Ad Ruff.*)

Digitized by Google

et à l'appui duquel vient le suffrage de saint Augustin et de saint Thomas.

L'heureuse découverte pour moi dans la science des mœurs! Je croyais perdu tout le temps que la nécessité m'obligeait de donner au sommeil, et il peut m'être aussi utile que celui où je veille. Qu'avant de m'endormir je dise avec sainte Gertrude: *Je veux Seigneur, que toutes les palpitations de mon cœur, pendant mon sommeil, soient des actes de mon amour pour vous;* ces palpitations me seront aussi méritoires que si c'étaient des actes du pur amour. Je me souviendrai de cette vérité, Seigneur, au moment de prendre mon repos; je renouvellerai alors mon intention d'agir en tout, et toujours pour votre plus grande gloire; je retrancherai toute pensée, tout désir que j'aurais mal conçus pendant le jour; c'est la résolution que je forme, en me proposant d'imiter Salomon dans le désir qu'il a eu de la sagesse. Quant à l'usage qu'il en a fait, nous allons le voir, 1° dans les jugements qu'il porta, 2° dans l'ordre qu'il établit dans sa maison.

Le premier de tous les jugements qu'il porta fut contre son frère Adonias. Nous nous souvenons encore que ce jeune ambitieux s'était fait déclarer roi, du vivant même de David. Après sa mort il reprit le projet de régner; il crut pouvoir l'exécuter s'il obtenait la jeune Sunamite pour épouse, parce que, selon l'usage des Orientaux, les femmes du roi défunt ne pouvaient appartenir qu'à son successeur. Connaissant le respect et la déférence de Salomon pour Bethsabée sa mère, il pria cette reine de solliciter en sa faveur la permission de contracter cette alliance, dont peut-être la pensée lui avait été suggérée par ses deux partisans Abiathar, grand prêtre, et Joab, chef des armées; il ne douta pas que la mère n'apercevant pas sa politique, le fils donnerait, tête baissée, dans le piége. Mais bientôt il apprit par une fatale expérience qu'il était difficile d'en imposer au prince régnant: celui-ci éclairé d'une sagesse divine, et distinguant les devoirs d'un fils et d'un roi, reçut d'abord sa mère avec un respect qui mérite, enfants, que je vous le propose pour modèle; il se leva de son trône, il vint au-devant d'elle; il la salua profondément; il lui fit élever un trône au côté droit du sien. Je relève, enfants, ces diverses marques de la vénération du plus grand des rois pour sa mère, c'est afin que vous saisissiez toutes les occasions d'en donner de semblables à vos pères et mères.

Après avoir rempli le devoir de fils respectueux, il remplit ensuite celui de roi; à l'exposé même de la demande de Bethsabée, il vit le but qu'Adonias se proposait, la trame qu'il ourdissait, la peine qu'il méritait, et à l'instant même un arrêt de mort fut prononcé et exécuté par Banantias, qui le perça comme il méritait, sans miséricorde.

Un frère, demanderez-vous, n'en devait-il donc pas à un frère aîné (546)? convenait-il que celui-là commençât son règne par teindre son glaive du sang de son propre frère? Nous ne doutons pas qu'un ordre si sévère n'ait beaucoup coûté à un prince né avec une âme sensible, mais 1° il fallait que ce quatrième fils de David périt misérablement comme les trois autres, en exécution de la sentence qu'il avait prononcée en répondant à Nathan: *Ce coupable rendra au quadruple*, mais 2° en accordant la vie à l'ambitieux Adonias, il était moralement sûr d'avoir à soutenir une guerre civile, où il aurait contre lui les trois premières et plus puissantes têtes de l'Etat; mais 3° il savait combien ces guerres font couler de sang, et combien les suites en sont effroyables. Pouvait-il, comme roi, laisser impuni un crime qui enfanterait une infinité de crimes? sommes-nous plus sages que Salomon, qui décida le contraire?

Comme Abiathar et Joab étaient entrés dans la conspiration d'Adonias, ils furent aussi, comme ils le méritaient, enveloppés dans son malheur. Le grand prêtre fut exilé de Jérusalem; il eut ordre de se retirer dans une ville sacerdotale connue sous le nom d'Anathoth; il fut ainsi contraint, pour sa propre faute, d'abandonner la souveraine sacrificature, comme l'avait prédit Samuel cent ans auparavant, et lorsque parlant au grand prêtre Héli, il lui avait dit qu'en punition des crimes de ses enfants, et de sa propre indolence à les reprendre, la suprême dignité du sacerdoce passerait de la famille d'Ithamar à celle d'Eléazar. Passerions-nous ce trait d'histoire sans admirer la sagesse divine qui dirige les événements humains de manière que les prophéties s'accomplissent au jour et au moment marqués, sans conclure de là qu'il y a une Providence qui sait disposer de tout pour le bien de ses élus, même des péchés de leurs persécuteurs?

Cette idée m'en rappelle deux autres aussi intéressantes; il me semble d'abord voir dans Abiathar, chef de la Synagogue soulevée contre Salomon, la figure de Caïphe soulevé contre Jésus-Christ, et dans Joab, chef des troupes, Pilate, chef de la milice romaine. Quand j'apprends ensuite que Joab est percé au coin de l'autel, près duquel il s'était sauvé comme dans un lieu d'asile, je crois voir Pilate destitué de tout emploi pour avoir abandonné la cause du vrai Salomon; je crois voir la vengeance céleste qui atteint et immole à sa gloire un ambitieux, un traître, un sanguinaire coupable du meurtre d'Abner, d'Absalon, d'Amasa, un hautain dont David avait souffert la fierté pendant sa vie, et dont il avait recommandé la punition à sa mort pour remplir les devoirs de roi, lorsqu'il ne pourrait plus remplir ceux de pénitent. C'est ce que nous observions dans le discours précédent, en justifiant la con-

(546) La rigueur de Salomon a été condamnée par plusieurs interprètes, tant catholiques que protestants; Grotius, au contraire, en fait l'éloge, mais comme nous nous garderions bien de le faire ici, c'est en comparant la rigueur de Salomon à l'égard d'Adonias, à celle de Romulus à l'égard de Rémus.

Digitized by Google

duite de David mourant, à l'égard de ses ennemis.

Du nombre de ces insignes scélérats était Séméi, nous le disions encore, et nous ajoutions que David avait exigé de Salomon qu'il ne laissât point ce méchant homme décéder en paix, au cas qu'il commît quelque nouvelle faute. A peine trois ans étaient passés, que l'intention de David fut remplie. Salomon pour punir Séméi de toutes ses injures grossières qu'il avait vomies contre David, lui avait seulement donné la ville de Jérusalem pour prison, ajoutant qu'il y aurait peine de mort contre lui s'il en sortait, sous quelque prétexte que ce fût. Un jour on lui annonce que ses esclaves se sont enfuis vers le roi de Geth; tout occupé de cette perte, il oublie l'ordre du prince, et la peine qui y est jointe; il fait seller son âne; il court à Geth; il en revient en diligence, espérant qu'une courte absence sera ignorée de Salomon, mais son espérance est trompée, Salomon est instruit de sa sortie; il lui prononce son arrêt de mort, qui aussitôt est exécuté par Bananias (547); nouvelle preuve que la Providence ne laisse pas les méchants impunis, qu'elle jette ses verges au feu après s'en être servie pour châtier ses élus. Je passe rapidement sur ces quatre premiers jugements de Salomon, parce que j'ai aussi à vous parler d'un cinquième, qu'on ne cite plus aujourd'hui que sous le nom de jugement de Salomon, tant il est connu, tant il est fameux, tant il est sage.

Deux femmes dirai-je de la même profession? dirai-je de la même dissolution (548) que Rahab? viennent trouver Salomon (les vrais rois se laissent aborder de tous leurs sujets, et quand ils le peuvent, ils leur rendent justice par eux-mêmes), elles se plaignent vivement à lui l'une de l'autre. Nous avions, lui disent-elles, chacune un enfant; celle-là, ajoute celle-ci, ayant étouffé le sien en dormant, l'a porté adroitement dans mon lit, et a furtivement pris le mien. C'est tout le contraire, répond l'autre, vous vous êtes secrètement saisi du mien, après avoir fait périr le vôtre. Toutes deux nient donc un fait, et toutes deux en assurent un autre. Comment terminer une contestation qui roule sur des faits arrivés dans la solitude d'une chambre, pendant le silence de la nuit, et dont il n'y a point de témoin? C'est ici le jugement de Salomon, ce jugement auquel on fait allusion, lorsqu'en applaudissant à une sentence ou un arrêt, on dit: *C'est le jugement de Salomon.* Le roi demande une épée, puis la donnant à ses gardes il leur dit: *Coupez en deux cet enfant qui est vivant, et donnez-en la moitié à l'une, et la moitié à l'autre.* Ce qu'il avait prévu, en donnant un ordre dont la pensée ne nous fût point venue, arriva: les entrailles de la mère dont le fils était vivant, furent émues. Craignant pour la vie de son tendre fruit, elle cria au roi: *Ne le tuez point; donnez-le tout entier à mon accusatrice.* Celle au contraire dont l'enfant était mort, criait: *Que l'enfant vivant ne soit ni à l'une ni à l'autre, mais qu'on le divise en deux* (549). C'est sur cette déposition rendue par la nature même, que Salomon fonda cette célèbre sentence: *Donnez l'enfant vivant à celle qui a crié, qu'on ne le tue point; c'est elle qui est sa mère.* Quelle sagacité de ce juge qui, au défaut de témoins visibles, va en chercher d'invisibles dans le fond des âmes, dans les vœux de la nature, dans le mouvement des entrailles! aussi ce que l'historien dit de tout Israël, on le peut dire de tous ceux à qui le fait est connu; tous admirent et respectent Salomon, en voyant que la sagesse de Dieu est en lui pour rendre justice. Elle y était aussi pour régler sa maison; on le voit par l'usage qu'il en fit, en la considérant sous ce rapport.

Ce que les peuples ont droit d'exiger de leur souverain, ce n'est pas qu'il fasse tout par lui-même, mais qu'il sache apprécier les talents, qu'il puisse dire qu'il en faut de tels pour ce poste-ci, et de tels pour ce poste-là; ce qu'ils ont droit d'exiger, c'est que le souverain soit bien assuré que ceux qu'il place, ont les qualités nécessaires pour remplir les devoirs de leur état; ce qu'ils ont droit d'exiger, c'est que ce souverain se fasse rendre un compte exact des opérations de chaque particulier, et que de temps en temps il descende jusqu'à un certain détail pour prévenir une sévérité qui dégénérerait en abus du pouvoir, ou parce qu'on en négligerait le juste exercice, ou parce qu'on le porterait au delà de ses bornes et jusqu'à la vexation, jusqu'au despotisme; en un mot, ce qu'ils ont droit d'exiger, c'est que le souverain se connaissait assez en hommes pour distinguer le degré de leur science, la trempe de leur caractère, la sincérité de leur zèle pour le bien public, et, ce qui est un grand point, leur attachement à la vraie religion. Heureux les sujets dont les rois ont cette sagesse!

Que Salomon ait excellé en cette trop rare qualité, c'est ce que je crois pouvoir conclure de la liste des officiers qu'il établit, l'un sur les troupes, l'autre sur les tributs, celui-ci sur le gouvernement de ses places, celui-là sur la dépense de sa table, car pour quelle autre fin l'historien l'aurait-il dressé? pour m'expliquer plus au long ce sujet, j'attendrai le moment où notre prince recevra la visite de la reine de Saba; me renfermant ici dans les limites que me marque l'é-

(547) Je remarque ici une fois pour toujours, que la fonction de bourreau n'était point une fonction vile comme parmi nous, qu'elle était souvent confiée aux premiers officiers.

(548) Si on fait attention que rarement les femmes débauchées ont des enfants, que très-rarement elles les aiment et les nourissent, que la loi condamnait fortement la prostitution chez les Israélites, on aura peine à croire que ces deux femmes étaient des femmes publiques.

(549) Saint Grégoire (lib. XXI *in Job.*) comparant la vraie mère de cet enfant, aux vrais pasteurs, et l'autre aux mauvais pasteurs, dit de ceux-ci: «Quos sibi non vident obsequi ad gloriam temporalem, eos aliis invident vivere per veritatem; vera autem mater satagit ut filius vivat apud extraneam.»

Digitized by Google

crivain sacré, je me bornerai à dire avec lui :

Dieu donna à Salomon une sagesse prodigieuse et un esprit capable de s'appliquer à autant de choses qu'il y a de grains de sable sur le rivage de la mer. La sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les Orientaux (550) *et de tous les Egyptiens* (551). *Il était plus sage que tous les hommes, plus sage qu'Etham, qu'Héman, que Chalcol, que Dorda très-célèbres en ce temps-là pour la musique et la poésie. Il composa trois mille paraboles* (552), *et il fit mille et cinq cantiques* (553). Il traita aussi de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille; il disserta encore sur les animaux (554) de la terre, sur les oiseaux, les reptiles et les poissons; il venait des gens de tous les pays pour entendre la sagesse de Salomon, et tous les rois de la terre envoyaient vers lui pour être instruits de sa sagesse : *Veniebant de cunctis populis ad audiendam sapientiam Salomonis* Passons ici de la figure à la vérité.

Et voici encore plus, infiniment plus que Salomon ici : *Ecce plusquam Salomon hic.* (*Matth.* XII, 429.) Et voici le vrai Salomon dont le fils de David n'était que l'image : et voici celui en qui tous les trésors de la sagesse sont cachés : et voici celui qui est la sagesse par essence, le principe et la source de toute sagesse : et voici celui qui est devenu notre sagesse, celui sans les lumières duquel nous ne serions jamais que des imprudents et des insensés : et voici celui dont il est dit qu'il *croissait en grâce et en sagesse* (*Luc.* II, 52), que *chacun admirait la sagesse de sa doctrine* (*Matth.* XXII, 33.), qu'on le suivait jusque dans les déserts pour l'entendre disserter, non sur les cèdres et l'hysope, non sur les animaux et les oiseaux, il n'était point venu pour traiter de la nature et de son spectacle, mais sur le bonheur des saints, et sur les moyens d'y parvenir et après l'avoir entendu ils se demandaient : *D'où lui vient cette sagesse?* (*Matth.* XIII, 54.) *Qu'heureuses sont les entrailles qui l'ont porté!* (*Luc.* XI, 27.) Le voici le vrai Salomon; il est ici, en ce tabernacle pour y recevoir le tribut de notre respect et de notre admiration; ne le lui payerons-nous pas? Il est ici pour nous faire des leçons de la vraie sagesse, ne les recevrons-nous pas? Parlez, Seigneur, car vos serviteurs écoutent; vous êtes notre maître; nous n'en reconnaissons point d'autre que vous, nous laissons au monde séduit, ceux qu'il se choisit: nous lui laissons ces orgueilleux qui se disent sages, et qui sont de vrais insensés, ces présomptueux qui se donnent pour précepteurs du genre humain et de l'école desquels il ne sort que doutes, opinions ridicules, nuages propres à couvrir le soleil de la vérité. Vous avez, Seigneur, les paroles de vie, et nous vous serons inviolablement attachés: vous êtes la sagesse même et nous croirons toujours ce que vous nous avez révélé, et que votre Eglise nous propose de croire.

Les Pères qui ont vu dans Salomon une figure de Jésus-Christ ont vu dans sa première épouse une figure de cette Eglise, dont le privilége est de nous proposer à croire les vérités de foi. Cette épouse, disent-ils, fille de Pharaon roi d'Egypte, puis épouse de Salomon, figure d'une manière excellente l'alliance spirituelle que le Fils de Dieu a contractée avec l'Eglise. Il l'a tirée de la gentilité comme du milieu de l'Egypte, et la trouvant souillée d'idolâtrie, environnée de ténèbres, et privée de la vie divine, il l'a amenée à la connaissance de Dieu; il l'a purifiée, il l'a ornée par la charité, pour en faire une épouse digne de lui, pleine de gloire, n'ayant ni tache ni rides, mais sainte et sans défaut; et ce qu'il a fait pour son Eglise en général, il l'a aussi fait pour chacun de nous en particulier. Notre âme est comme l'Eglise, cette épouse qu'il a tirée de la gentilité pour la rendre pure, sainte et glorieuse au jour de son second avénement. Ce que Salomon fait pour la fille de Pharaon en lui présentant un palais magnifique, ce qu'il dit à sa louange dans son cantique, n'est qu'une ébauche très-imparfaite du bonheur de l'âme élevée à la haute dignité d'épouse de Jésus-Christ. C'est l'idée que réveille en nous l'alliance de Salomon avec une princesse idolâtre (555).

(550) C'est-à-dire qu'il était plus sage que les philosophes arabes, que les Chaldéens, que les Assyriens, que ces Perses si renommés dans le monde par leurs lumières, surtout par leur sublime connaissance dans l'astronomie.

(551) C'est-à-dire qu'il était plus sage que les docteurs les plus renommés d'une nation déjà fameuse du temps de Moïse, et appelée par les païens la mère des arts.

(552) Il ne nous en reste que huit cents selon les uns, et même six cent cinquante-huit selon les autres.

(553) De tous ces cantiques il ne nous reste que celui qui est appelé le Cantique des cantiques, à moins qu'il n'y en ait quelques-uns dans le Psautier.

(554) Ces mots : *il a disserté sur*, etc. Les docteurs juifs les traduisent ainsi : *Il a parlé avec les animaux sur*, etc., prétendant que Salomon entendait leur langage, et qu'ils entendaient le sien. Fables! Ils disent aussi que Salomon a écrit trois mille paraboles sur chaque parole de la loi, cinq mille sur chaque parole des sentences.

(555) Les exemples de David qui avait épousé Maacha, fille du roi de Gessur, de Booz qui avait épousé Ruth, des fils de Noémi qui avaient épousé des Moabites, autorisaient Salomon à ce mariage avec une infidèle, que très-probablement il n'épousa qu'après qu'elle eût renoncé à son idolâtrie. Ce qui me le fait conjecturer, c'est la piété de Salomon dans les premières années de son règne; ce sont ces paroles de l'historien à la suite de ce mariage : *Salomon aima le Seigneur*, et il se conduisit selon les préceptes de David. Ce qui est dit au verset précédent : *Cependant le peuple immolait sur les hauts lieux*, ne prouve pas que ni le chef ni les sujets aient été fort répréhensibles, mais seulement qu'ils auraient mieux fait d'immoler au lieu où était le tabernacle. Avant la construction du temple on tolérait la coutume d'offrir des sacrifices à Gabaon, à Hébron, à Silo, etc.

Digitized by Google

Les mêmes Pères qui ont vu une figure de l'Eglise dans la fille de Pharaon, devenue l'épouse de Salomon, ont aussi cru voir une figure de ses vrais et de ses faux pasteurs dans ces deux femmes, dont l'une criait à Salomon : *Tuez l'enfant*, et l'autre, *conservez-le*, donnez-le plutôt tout entier à mon accusatrice. « Les faux pasteurs, » dit saint Grégoire (*Moral.* lib. XXI, cap. 8), « accusent les véritables de tuer les âmes, lorsque ce sont eux qui les tuent; et ils se servent de cette imposture pour semer des troubles et des divisions dans l'Eglise. Les vrais pasteurs, au contraire, ont des entrailles de mère pour les peuples qui leur sont commis; ils ne cherchent que le salut de leurs enfants, et non leur propre gloire. » C'est pourquoi, dit ce grand Pape, on verra au jour du jugement, s'accomplir la vérité de ce qui fut alors figuré par le jugement de Salomon; les vrais pasteurs posséderont alors tout entiers ceux dont la vie sainte a été l'ouvrage : *Ipsi et integros recipient viventes filios; quando in supremo examine, ex eorum vita perfectæ retributionis gaudia consequentur.*

A cette allégorie de saint Grégoire, je pourrais en ajouter une seconde de saint Jérôme (556), et une troisième de saint Augustin (Serm. 200 *De tempore*), mais c'est assez vous parler des sens historiques et figuratifs contenus dans les pages saintes que nous avions à vous expliquer; il est temps de vous proposer les maximes morales que ces mêmes pages présentent au lecteur attentif. En voici deux par lesquelles je finirai ce discours.

Mes pensées, dirai-je dans ce dessein, et vous après moi, mes pensées comme celles des autres hommes, sont incertaines et timides : je ne puis savoir ce que j'ai à faire ou à omettre; j'ignore en mille occasions comment je dois me conduire envers Dieu et les hommes, envers moi et mes inférieurs, si l'esprit de sagesse ne me le montre : c'est la première de ces maximes que nous nous appliquerons, disant ensuite tous ensemble avec le Sage : *Dieu de mes pères; plein de miséricorde, qui avez tout fait par votre parole, qui avez formé l'homme par votre sagesse, afin qu'il gouvernât le monde avec sainteté et justice, et qu'il prononçât des jugements avec un cœur droit! ne me rejetez pas du nombre de vos enfants, parce que je suis un homme faible peu capable d'entendre les lois et de bien juger; donnez-moi la sagesse qui est assise à côté de votre trône; envoyez-la moi du ciel qui est votre soutien, et faites-la descendre du trône de votre gloire, afin qu'elle soit avec moi, et que je sache ce qui vous est agréable.* (*Sap.* IX, 1 *seqq.*) C'est la prière qui doit suivre l'étude de cette première maxime de la sagesse.

Craindre Dieu et observer ses commandements, c'est là tout l'homme. Pour mériter ce nom, il n'est pas nécessaire que je connaisse le cours des astres, ou que je fixe la rapidité de leurs mouvements, ou que je sache disserter sur les plantes et sur les animaux, ou que je donne des lois et des préceptes de mœurs; il suffit que je craigne Dieu, que j'observe ses commandements, et que je connaisse bien l'un et l'autre de ces devoirs, c'est là tout l'homme; avec cela je suis assez riche; sans cela, je suis pauvre, nu, misérable; c'est une maxime de toute certitude dans la morale chrétienne, ensuite de laquelle il convient que nous fassions à Dieu cette prière du Sage :

Je ne vous demande, Seigneur, qu'une seule chose sur la terre, et cette chose n'est ni la faveur des grands, ni l'éclat des dignités, ni l'abondance des biens temporels, c'est une sagesse qui me protége, qui me conduise dans toutes mes actions, qui descende avec moi dans les prisons, qui me console dans l'adversité, qui me rende humble dans la prospérité. C'est, mes frères, la prière qui doit suivre l'étude de cette excellente maxime de la sagesse que je viens de vous rappeler, d'en acquérir dans le ciel une qui n'a jamais eu et qui n'aura jamais son égale sur la terre; comprenez-en la raison.

C'est qu'ici la sagesse de l'un a pour objet la nature des animaux; la sagesse de l'autre, les vertus des éléments; la sagesse d'un autre, la qualité des simples, ou la jurisprudence, ou la tactique, ou l'astronomie, ou les mathématiques, ou, si vous le voulez, l'histoire, la théologie, les Livres saints; elle est nécessairement bornée à quelque objet particulier, quoique d'elle-même, ou de sa nature, elle soit la pleine connaissance de toutes choses. Dans le ciel, cette idée se réalise; la sagesse des saints s'étend à tout ce que la nature a de plus caché, à ce que la philosophie a de plus abstrait, à ce que les mystères ont de plus profond; ce n'est pas un rayon, c'est un soleil, c'est une lumière créée, par laquelle nous verrons la lumière incréée et tout ce que nous aurons raisonnablement souhaité de connaître sur la terre. Quelles délices d'une si vaste contemplation, je vous en souhaite la jouissance au nom du Père, etc.

INSTRUCTION III.

TEMPLES MATÉRIELS, ET TEMPLES SPIRITUELS DES CHRÉTIENS. (557)

(*III Reg.* V-IX.)

Cogito ædificare templum nomini Domini mei.

Je pense à bâtir un temple au nom du Seigneur mon Dieu. (*III Reg.* V, 5.)

Le ciel est le siége du Seigneur, la terre l'escabeau de ses pieds; l'univers, le tem-

(556) Mais lui-même ne paraît pas en faire assez de cas; car après avoir dit (*Epist. ad Rufin.*) que ces deux femmes figurent l'Eglise chrétienne et la Synagogue, qu'il qualifie l'une et l'autre, d'impures et d'adultères, il finit par cette observation : J'ai écrit ces choses dans mon lit étant affaibli d'une maladie, et je l'ai fait, non pour traiter un sujet, mais de peur de manquer à vous donner une marque d'amitié que vous m'avez demandée : « Ne in principio amicitiam aliquid imperanti videremur denegare. »

(557) Ce discours a été prêché le troisième dimanche de l'Avent sur ce texte de l'Epître : *Le Seigneur est proche* (*Philip.* IV, 5), j'ai distingué trois avénements de Jésus-Christ, dont le troisième est sou

Digitized by Google

ple qu'il a lui-même consacré à sa majesté infinie; c'est un principe avoué dans le christianisme, mais qui ne détruit pas cet autre, qu'il est bon et utile de tirer certains lieux de tout usage profane pour l'y adorer, pour y invoquer son saint nom, et se le rendre propice. Ce fut constamment l'opinion de cet ancien peuple dont nous étudions l'histoire. Témoin, pour ne pas remonter plus haut; témoin Samuel; témoin David; témoin Salomon que nous avons d'abord vu se transporter avec tout Israël à Gabaon, pour y sacrifier, parce que c'était là le plus considérable de tous les hauts lieux, et revenir ensuite sur le mont Moria, se présenter devant l'arche et y offrir des holocaustes et des victimes pacifiques. Pourquoi avant ce prince, avait-on choisi les plus fameuses montagnes pour y prier? C'est que leur élévation même, leur solitude, le silence qui y régnait, l'ombre des hauts arbres qui y étaient plantés; tout y élevait vers l'Etre suprême; c'est que l'homme étant composé d'un corps et d'une âme, il lui faut des objets qui le touchent, qui étonnent ses sens, qui soient assez grands pour suggérer quelques idées de la grandeur de Dieu.

Persuadé de la vérité de ce principe, le roi David avait d'abord formé le projet de bâtir une maison au Seigneur, nous le disions précédemment. Héritier de son zèle comme de ses préparatifs, Salomon pensa la quatrième année de son regne à bâtir cette maison; c'est ce qu'il dit dans mon texte : *Cogito ædificare templum*, etc. Je pense, etc.

A ce début vous comprenez, mes frères, quel est le sujet que je me propose de traiter en ce discours; c'est de la première merveille du monde, c'est d'un édifice si fameux qu'il commence le cinquième âge du monde, et qu'il fait époque dans l'histoire sainte comme la création d'Adam, comme le déluge, comme la vocation d'Abraham, comme la délivrance des Israélites; c'est du temple de Salomon, et à l'occasion de ce temple, c'est de nos églises figurées par ce temple, c'est de nous-mêmes qui sommes les temples vivants de Jésus-Christ à tous égards,

C'est 1° de la manière dont nous pouvons devenir les temples spirituels de Jésus-Christ.

C'est 2° de la manière dont nous devons nous présenter dans les temples matériels de Jésus-Christ, c'est pour vous instruire de ces deux points, que je vais vous parler du temple de Salomon, de sa structure et de sa dédicace.

PREMIER POINT.

N'attendez pas mes frères, que je vous fasse ici une description exacte du temple de Salomon. Je me sens incapable d'en marquer avec exactitude la forme, les dimensions, les appartements (558); d'ailleurs pour qui de mes auditeurs serait ce travail qui tient surtout à l'architecture? Dans ce premier point je me bornerai donc à l'examen de ces quatre questions: savoir, 1° Quels ouvriers travaillèrent à cet édifice, 2° quels matériaux y entrèrent, 3° quelles en furent les pièces les plus remarquables et 4° enfin quels hommes y furent employés.

Au lieu qu'il n'y eût que trente mille Israélites destinés par Salomon à la construction du temple, il y avait cent cinquante mille hommes pris d'entre les étrangers et les prosélytes, soixante et dix mille manœuvres qui portaient les fardeaux, et quatre vingt mille qui taillaient les pierres sur la montagne, sans ceux qui avaient l'intendance sur chaque ouvrage, qui étaient au nombre de trois mille trois cents, qui donnaient les ordres au peuple et à ceux qui travaillaient. Voilà donc plus de cent quatre-vingt mille hommes destinés à la construction d'un seul édifice, pendant l'espace de sept ans, car l'Ecriture remarque qu'il fut élevé la onzième année du règne de Salomon. Cela est-il croyable, me demandez-vous? Fallait-il un si grand nombre d'ouvriers pendant autant de temps, pour un bâtiment dont les dimensions, selon l'Ecriture même, étaient si bornées (559)?

Sur cette question j'observe d'abord que des trente mille Israélites destinés à la construction du temple, dix mille seulement travaillaient par mois, et avaient par conséquent deux mois pour se reposer. Me tromperais-je en conjecturant de là, qu'un tiers seulement des étrangers et prosélytes travaillaient ensemble, et que les autres avaient aussi deux mois pour se reposer? Quand je lis la loi qui ordonne aux Israélites de traiter les étrangers avec beaucoup d'humanité, ne suis-je pas autorisé à penser que Salomon traita les uns comme les autres, avec cette seule différence que ces derniers furent appliqués aux travaux les plus pénibles? Ce repos de deux mois était d'ailleurs mystérieux; il signifiait que, pour travailler avec succès au temple du vrai Salomon, il est nécessaire d'entrer de temps en temps dans le repos de la solitude et de cette paix du cœur, où on prend de nouvelles forces pour reprendre, avec un nouveau zèle, cet ouvrage important de la maison du Seigneur.

Sur la même question, 2° qu'outre les hom-

avénement spirituel en nous, avénement par lequel nous sommes faits ses temples. La transition de là à la manière de devenir les temples du Seigneur a été facile.

(558) Ceux qui voudront voir ce sujet traité plus à fond, pourront avoir recours au P. Lamy, à Villalpand, à dom Calmet.

(559) La maison que le roi Salomon bâtit à la gloire du Seigneur, avait soixante coudées de long de l'orient à l'occident, vingt coudées de large du midi au septentrion, et trente coudées de haut. La coudée avait environ vingt pouces. Il y avait aussi un vestibule devant le temple, de vingt coudées de long, etc. *Voy.* le chap. VI, vers. 2 et 3.

Digitized by Google

mes nécessaires pour couper les arbres et arracher les pierres, pour façonner ces arbres et tailler ces pierres, il en fallait aussi pour transporter ces matériaux du Liban et des carrières sur le bord de la mer, et pour les conduire delà jusque sur la montagne de Moria: combien n'en fallait-il pas, puisque les Israélites n'avaient pas l'usage des voitures attelées de chevaux (560). Combien n'en occupait pas le transport d'une seule pièce de bois, d'une seule pierre de marbre, jusqu'à l'endroit où elle devait être placée? Il faudrait être sur les lieux mêmes pour prononcer sur la nécessité de ce grand nombre d'ouvriers; disons mieux : pourquoi faudrait-il y être, puisque nous voyons par les yeux de l'histoire la plus certaine, ce que nous ne verrions de nos yeux que fort imparfaitement?

Dans la différence des nombres d'ouvriers pris des Israélites, et des étrangers ou prosélytes, les saints y ont vu la différence des nombres de Chrétiens que fourniraient la Synagogue et la gentilité; ils ont vu que l'Eglise de Jésus-Christ serait formée d'un nombre de Juifs très-petit, en comparaison de la multitude des gentils qui y entreraient, qui en deviendraient les pierres vivantes, et qui seraient faits eux-mêmes les temples spirituels de Jésus-Christ. Ecoutons saint Augustin sur ce dernier article.

« Mes frères, » disait-il à son peuple, « lorsque vous entendrez parler de ce temple, ne croyez pas qu'il soit autre que vous-mêmes: aimez la justice et vous deviendrez le temple de Dieu. Ce temple est considéré tantôt comme un seul homme, et tantôt comme plusieurs, parce que le corps de Jésus-Christ, quoiqu'unique, est cependant composé de plusieurs: *Et plures sunt et unus est, quia ipse unus ex pluribus constat.* (*In psal.* LXIV.) Or ce temple, » dit encore le même saint dans un autre ouvrage (*De civit. Dei*, lib. XVIII, c. 48), « ce temple qui appartient, non à l'Ancien, mais au Nouveau Testament, surpasse incomparablement le premier, qui fut seulement bâti avec du bois, des pierres, de l'or et de l'argent; il le surpasse autant que les pierres vivantes et animées par la foi et la charité dont il est bâti, sont plus excellentes que les pierres inanimées et matérielles les plus excellentes : *Tanto majoris est gloriæ, quanto meliores sunt lapides vivi.* »

Cette idée de saint Augustin, *que le temple de Salomon était une figure des Chrétiens, qui sont les temples spirituels du Seigneur*, est plus ancienne que ce Père. Avant lui saint Ambroise observait déjà que Salomon aurait été heureux, si en consacrant au Seigneur un temple où il devait être adoré par les peuples, il eût eu soin de lui en bâtir un autre au dedans de soi, qu'il n'eût point profané ensuite ; mais hélas! ajoute ce Père (*De apol. David.*), après avoir consacré à Dieu un temple de pierres en sa jeunesse, il profana honteusement dans sa vieillesse le temple de son propre corps, et il apprit par son exemple à ceux qui, comme lui, font des présents à Dieu et à son Eglise, de ne pas trop s'appuyer sur ces dons, quelque considérables qu'ils soient aux yeux des mortels, mais de se souvenir que le vrai bonheur de l'homme dans cette vie, est de s'abaisser et de ne pas s'élever.

C'est ce que disaient ces deux célèbres docteurs nés l'un et l'autre dans la gentilité. J'en fais ici la remarque, c'est pour justifier la pensée de quelques interprètes, sur ce qui est dit que Salomon fit venir de Tyr, Hiram, dont le père était Tyrien, et que cet ouvrier était rempli de sagesse, d'intelligence et de science, pour faire toutes sortes d'ouvrages de bronze. (*III Reg.* VIII, 13 *seqq.*) A quoi sert, demandent ces commentateurs, cette observation de l'écrivain sacré? N'est-ce pas une prédiction que parmi les gentils il y aurait des hommes que le Seigneur éclairerait des plus vives lumières de son esprit? qui par la beauté, la multitude et la variété de leurs ouvrages orneraient et embelliraient la maison de Dieu? Saint Ambroise et saint Augustin n'ont-ils pas enrichi l'Eglise par des écrits qui en feront à jamais l'ornement? n'ont-ils donc pas accompli la prophétie?

J'en vois d'autres d'une égale importance dans les dimensions du temple de Jérusalem, dans les divers matériaux qui entrèrent dans la structure, dans les pierres de marbre et leur taille, dans les bois de cèdre, dans les lames d'or. Sa longueur peut nous signifier la foi qui nous soutient dans ce long exil; la hauteur peut nous désigner l'espérance qui nous élève vers les biens du ciel, et la longueur peut nous marquer la charité qui renferme toutes sortes de personnes. (S. AMBROS., *in Apoc.*, cap. VI.)

Ces pierres aussi grandes que précieuses, dont Salomon fait les fondements du temple, nous rappellent ce qui est dit dans l'*Apocalypse*, que la sainte Jérusalem qui vient du ciel avait douze fondements où étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau; que ces fondements étaient tous ornés de toutes sortes de pierres précieuses; que ces apôtres étaient tous doués de toutes sortes de vertus dans lesquelles ils excellaient.

Et la taille de ces pierres, loin du lieu où elles devaient être posées, que signifiait-elle, car il est dit que *toutes les pierres qui entraient dans la structure du temple étaient taillées et polies quand on les apportait; il n'y avait plus qu'à les poser; et pendant qu'on le bâtissait, on n'y entendit ni le marteau, ni la cognée, ni le bruit d'aucun instrument.* Pourquoi cela? Etait-ce pour marquer l'habileté des ouvriers, qui préparaient les pierres avec tant d'adresse, qu'il était facile de les poser sans bruit? Etait-ce pour inspirer la pensée que les temples sont les lieux de l'adoration en silence? C'était surtout pour nous bien inculquer ces touchantes vérités : que le ciel est le temple des élus; que la terre est le lieu où les pierres de cet édifice spirituel sont taillées et polies; que les afflictions que nous souffrons avec une humble patience sont comme autant de coups de

(560) Les Chinois ne l'ont pas encore aujourd'hui.

Digitized by Google

marteaux que le Seigneur porte sur nous, pour nous polir et nous disposer à entrer dans ce grand et admirable édifice, qui doit subsister éternellement : *Tunsionibus*, nous dit l'Eglise elle-même dans l'Office de la Dédicace, *tunsionibus pressuris, expoliti lapides... per manus artificis disponuntur permansuri sacris ædificiis.*

C'est donc ici, mes frères, le lieu du bruit, du tumulte et de la confusion; c'est le temps des afflictions, des gémissements, de la patience des saints : *Hic foris tundimur; hic omnia tunsionum refrenant ferramenta.* Mais l'ordre, la paix et la joie seront leur partage dans le temple éternel du ciel, lorsque, placés par la main du souverain Architecte dans cet auguste édifice, ils offriront à Dieu un sacrifice d'adoration; c'est le terme où conduisent les souffrances. Oh! qu'heureux sont donc ceux qui souffrent, ceux qui sont ici sous le marteau des persécuteurs, ceux en qui Dieu ôte avec le ciseau des tribulations ce qu'il y a en eux de rude et de superflu, puisqu'ils deviennent par là dignes d'entrer dans le temple de la céleste Jérusalem! *In domo autem omnis percussionum strepitus conticescit.* (S. Greg., *Moral.*, lib. xxxix, c. 10.)

Celui de la Jérusalem terrestre était en dedans tout lambrissé de cèdre : en sorte qu'il ne paraissait point de pierres dans la muraille. Ce lambris précieux, tout généralement en ce temple, était lui-même couvert de lames d'or : *Nihil erat in templo, quod non auro tegeretur.* Ne sont-ce pas encore là des figures de quelques grandes vérités? Ce bois de cèdre, selon les saints Pères, figurait la croix du vrai Salomon, qui a cette éminente qualité non-seulement d'être incorruptible, mais même de communiquer l'incorruption aux temples spirituels, à ceux qu'elle a rachetés de la mort funeste du péché. Les lames d'or appliquées sur le cèdre nous marquent la charité qui doit régner dans notre âme, et couvrir tout notre cœur aux yeux de Dieu. Ces lames sont posées sur le cèdre : la charité pose indispensablement sur la croix, qui, ayant été l'instrument de celle de Dieu, devient ensuite en nous le principe de notre amour pour Dieu et notre prochain. C'est ce que figurent le cèdre du temple de Salomon et l'or qui couvre ce cèdre.

Mais, ajoute saint Ambroise, qu'il y en a peu qui accomplissent cette figure! qu'il y en a peu qui portent la mortification de la croix sur eux et en eux principalement! qu'il y en a peu qui n'aiment plus l'or même que ce que l'or leur représente! N'y en a-t-il pas incomparablement plus qui, au lieu de couvrir d'or le temple spirituel du cœur, le gâtent en le couvrant tout de boue, c'est-à-dire de l'injustice et de l'iniquité, qui est une vraie boue? *Aurum justitia, iniquitas lutum est.* (S. Ambros., *in psal.* xxxv.) Où ces hommes pourront-ils donc laver cette boue? Je vais leur en indiquer le lieu en parlant de quelques pièces remarquables appartenant au temple de Salomon.

A son entrée était, avec plusieurs autres bassins, une mer de fonte, c'est-à-dire une grande cuve (561) de dix coudées de diamètre, qui était posée sur douze bœufs, trois desquels regardaient le septentrion; trois, l'occident; trois, le midi, et trois, l'orient. Que signifiaient cette mer et ces bassins, l'eau qu'ils contenaient, les bœufs qui portaient la grande cuve? Ces lavoirs représentaient les fonts sacrés du baptême et les tribunaux consolants de la pénitence; l'eau renfermée dans ces bassins figurait le sang de Jésus-Christ, qui, de nos fonts et de nos tribunaux, coule invisiblement sur les cœurs contrits et pénitents; les douze bœufs nous marquent les portes de l'Eglise, qui se tournent vers les quatre parties du monde, et renferment l'univers dans leur charité.

C'est l'explication de saint Grégoire (*Pastoral.*, part. II), qui y ajoute une réflexion bien effrayante pour nous, qui sommes du nombre de ces pasteurs : hélas! c'est qu'en soutenant le poids de cette mer mystérieuse de la pénitence, en prêtant notre ministère pour purifier les fidèles, nous nous chargeons de la conscience des pécheurs, et, tout en les lavant, nous contractons souvent l'obligation de nous laver nous-mêmes : d'où vient que, par la miséricorde du Seigneur, cette eau est pour nous comme pour les peuples. C'est le mystère que nous pouvons nous rappeler tous en trempant le doigt dans nos bénitiers. Ils sont placés à l'entrée de nos églises, comme la mer d'airain à l'entrée du temple; mais il y a cette différence, entre l'eau de nos bénitiers et l'eau de cette grande cuve, que l'eau de nos bénitiers a la vertu de laver les consciences des victimes de la pénitence, au lieu que l'eau de la mer d'airain était destinée à laver à l'extérieur les prêtres et les victimes.

Et les chérubins que l'ouvrier Hiram plaça dans les entre-deux des jointures de cette mer d'airain, que désignaient-ils? On peut faire la même question sur ceux qu'il plaça dans le sanctuaire. En répondant à celle-ci, je répondrai à celle-là. Salomon fit faire pour le sanctuaire deux chérubins de bois d'olivier qu'il couvrit d'or. Ils avaient chacun dix coudées de haut; ils étaient debout, le visage tourné vers l'entrée du temple, et les ailes étendues de manière que chacun des deux chérubins touchait de l'une la muraille, et de l'autre il couvrait l'arche et les petits chérubins qui étaient sur le propitiatoire. Si je parle ici de ces chérubins de préférence à un nombre infini d'autres pièces, c'est, 1° que je trouve dans cet ouvrage une réponse sans réplique à ceux de nos frères séparés qui nous objectent la loi de Moïse, qui défendait d'avoir des images. Si elle défendait d'en avoir, même sans aucun dessein de les adorer, pourquoi donc Moïse fit-il faire ces chérubins? c'est, 2° que j'y vois une figure bien ressemblante de cette

(561) Elle contenait trois mille baths, deux cent quatre-vingt muids, mesure de Paris.

Digitized by Google

grande et prodigieuse charité de Jésus-Christ, qui couvre de sa protection toute-puissante, et comme sous les ailes de sa divine miséricorde, toute l'Eglise, figurée par l'arche sainte.

Non-seulement l'or de ces images est figuratif, mais le bois aussi. Il est d'olivier : par conséquent il est un signe de la paix que Jésus-Christ est venu apporter au monde. Peu d'Israélites apercevaient ces mystères, je l'avoue; mais aussi c'est à nous spécialement que la connaissance en était réservée. Heureux si nous en profitons, et si, en nous souvenant de ces chérubins, placés les uns dans le sanctuaire, les autres hors le vestibule, nous nous souvenons en même temps de la charité de Jésus-Christ pour nous en embraser!

Après vous avoir parlé des chérubins qui couvraient l'arche, ce serait ici le lieu de vous parler de l'arche même, de ce qu'elle contenait, du saint des saints où elle était placée, du voile qui séparait se sanctuaire, du lieu appelé Saint, du parvis des prêtres, de celui du peuple, de celui des gentils, des galeries et des appartements qui environnaient le temple, etc., etc. La brièveté que je me suis prescrite, me permet-elle de suivre un plan aussi vaste? à peine me permettra-t-elle même de vous donner une idée générale des richesses immenses dont je m'étais proposé de vous parler? Salomon fit un autel d'or pour les parfums; une table d'or sur laquelle on devait mettre les pains de propositions; dix chandeliers d'or très-fin, au-dessus desquels il y avait des fleurs de lis et des lampes d'or. Il fit aussi des pincettes d'or, des vases à mettre de l'eau, des fourchettes, des coupes, des encensoirs d'un or très-pur. Les gonds des portes de la maison intérieure du Saint des saints, et des portes de la maison du temple étaient aussi d'or.

Si nous ajoutions une foi entière à l'historien Josèphe, nous dirions que Salomon fit faire dix mille chandeliers d'or outre celui qui brûlait jour et nuit; quatre-vingt mille coupes à boire du vin; dix mille autres coupes d'or; vingt mille d'argent; quatre-vingt mille plats d'or pour mettre la fleur de farine; cent soixante mille plats d'argent; soixante mille tasses d'or dans lesquelles on détrempait la farine; six vingt mille d'argent; vingt mille encensoirs d'or pour offrir et brûler les parfums; cinquante mille autres pour porter le feu depuis le grand autel jusqu'au petit qui était dans le temple; deux cent mille étoles de lin pour les lévites; deux cent mille trompettes; quarante mille instruments de musique, comme harpes, psaltérions et autres, faits d'un métal composé d'or.

N'y a-t-il pas en tout cela beaucoup d'exagération? Josèphe, ébloui de la quantité d'or et d'argent laissé par David, n'a-t-il pas cru pouvoir les prodiguer au gré de son imagination? Que cela soit, comme nous sommes portés à le penser, il résulte toujours de son histoire, que les richesses du temple étaient immenses, qu'un Juif attentif à la description du temple ne pouvait guère se défendre du sentiment de l'admiration; mais c'est à des chrétiens que je parle, et je dois leur marquer ce qui est vraiment digne de leur admiration; c'est la justice, comme l'assure saint Augustin sur ces paroles du Psalmiste : *Votre temple est admirable, à cause de sa justice.* (*Psal.* LXIV, 6.) En effet, le Prophète ne dit pas : Votre temple est admirable à cause de ses riches colonnes, à cause de tous ses marbres, à cause de tous ses lambris d'or; mais il dit qu'il est admirable *à cause de sa justice : « Mirabile in æquitate. »*—« Vous avez, » c'est toujours saint Augustin qui vous parle (*in psal.* LXIV), « vous avez des yeux au dehors pour voir ces marbres et cet or qui brille dans le temple matériel; mais c'est au dedans que sont les yeux qui voient avec étonnement la beauté de la justice; c'est par ces yeux que nous voyons cette aimable vertu dans un saint vieillard dont le corps courbé et le visage ridé n'offrent rien que de désagréable aux yeux du corps, dans un martyr couvert de sang et déchiré par les bêtes. Il y a donc dans la justice une beauté que nous voyons des yeux du cœur, qui nous charme et qui nous ravit; c'est cette justice qui fait les trésors de la maison de Dieu, que nous devons aimer plus que l'or, plus que ce qu'il y a de précieux dans le monde; » et c'est cet amour que j'ai désiré vous inspirer en vous parlant des richesses du temple de Salomon, de ses pièces plus remarquables, de ses matériaux, des ouvriers qui y ont travaillé. J'ai aussi promis de vous entretenir de sa dédicace et de nos Eglises à l'occasion de cette dédicace. Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Vous savez, mes frères! ce qu'on entend en général sous le nom de *dédicace* d'un temple, c'est la consécration spéciale d'un lieu aux exercices de la religion; ce que je vous invite à considérer avec moi dans celle du temple de Jérusalem. C'est 1° la majesté de celui à qui il fut dédié; 2° la piété de celui par qui il fut dédié; 3° la sainteté du temps auquel il fut dédié. De là je prendrai occasion de vous renouveler dans les sentiments de respect, de dévotion, de confiance, etc., avec lesquels vous devez paraître dans ces églises que nous appelons paroissiales.

Lorsque Salomon eut achevé tout l'édifice du temple, il pensa à le dédier au Seigneur, et à y transporter l'arche du lieu où David l'avait fait mettre. Pour rendre cette cérémonie plus auguste, il assembla tout son peuple, qui se trouva en foule à cette cérémonie; Salomon marchait lui-même devant l'arche. Les prêtres qui la portaient l'ayant placée dans le sanctuaire, et en étant sortis, une nuée remplit aussitôt le temple, de sorte que les prêtres ne pouvaient s'y tenir ni faire ce qui était de leur charge. Ravi de joie de ce que le Seigneur témoignait par ce signe sensible agréer l'habitation qu'il lui

Digitized by Google

avait préparée, Salomon se jeta à genoux devant l'autel, et élevant les mains en haut, il invoqua Dieu de tout son cœur, s'écriant dans la vue de cette majesté si sainte : *Est-il donc possible que Dieu veuille habiter sur la terre? si le ciel et la terre ne peuvent le contenir, combien moins le pourra cette maison que j'ai bâtie : « Ergone putandum es quod vere Deus habitet super terram? »*

Que dirons-nous donc, mes frères! que ferons-nous pour marquer notre respect à la majesté suprême, chaque fois que nous entrons dans ce temple? Il est vraiment la maison de l'Homme-Dieu; il y est présent, non par une nuée d'air, mais par un corps adorable qui voile sa divinité présente: au lieu que l'Israélite n'avait que l'ombre, nous possédons la réalité; quand on ouvrirait les cieux, et le ciel des cieux, on n'y trouverait rien de plus grand, ni de plus saint, que ce qui repose sur nos autels. Entrerons-nous donc encore en ce lieu redoutable, comme dans une maison profane? Nous y avancerons-nous encore avec l'assurance orgueilleuse du pharisien? Y paraîtrons-nous avec cette liberté du maintien que nous nous interdirions devant un roi de la terre? Ah! plutôt, témoignons notre respect profond à celui du ciel, du genou, de la main, de la vue et de la voix: du genou, en nous tenant profondément humilié devant lui; de la main, en la lui tendant; de la vue, en la fixant sur lui, de manière à n'apercevoir que lui; de la voix, en louant, en exaltant, en admirant sa bonté, et en disant: Qu'est-ce que l'homme, ô divin Jésus! pour que vous descendiez jusqu'à lui? Si vous ne me l'aviez révélé, pourrais-je croire que vous faites vos délices d'habiter ici au milieu de nous? Quelle est la nation si grande dont les dieux s'approchent d'elle, comme vous vous approchez de nous? *Quæ est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi?* (*Deut.* IV, 7.)

Ces marques de respect dont Salomon donna l'exemple à toute l'assemblée d'Israël, reçurent un nouveau relief de la prière qu'il y ajouta et des sacrifices qu'il y joignit : *Seigneur Dieu d'Israël*, dit le saint roi, à genoux, et les mains élevées vers le ciel, *il n'est point de Dieu semblable à vous ni dans le ciel, ni sur la terre.... que vos yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison; exaucez du ciel votre demeure, les vœux de tous ceux qui viendront vous prier en ce temple, et faites-leur miséricorde.... Lorsque le ciel sera fermé, et qu'à cause des péchés de votre peuple, il ne tombera point de pluie, s'ils vous prient en ce lieu, qu'ils se convertissent, et que dans l'affliction où ils seront, ils fassent pénitence de leurs péchés, exaucez-les du ciel; accordez-leur le pardon de leurs fautes; montrez-leur la voie droite qu'ils doivent tenir, et répandez la pluie sur cette terre que vous leur avez donnée pour héritage.... S'ils viennent à pécher contre vous* (car il n'y a point d'homme qui ne pèche), *et que dans votre colère vous les livriez à leurs ennemis, et qu'ils soient emmenés dans un pays étranger, s'ils font pénitence du fond de leur cœur dans le lieu de leur captivité, s'ils vous disent :* Nous avons péché, *s'ils implorent votre miséricorde le visage tourné vers le temple que j'ai bâti à votre nom, exaucez de votre trône leurs prières et leurs supplications : « Exaudies in cœlo.... orationes eorum et preces eorum. »*

D'un grand nombre de demandes que Salomon fait au Seigneur, je ne rapporterai ici que ces deux seules, quoiqu'elles soient toutes également intéressantes. C'est que je ne puis tout vous dire; c'est qu'en vous proposant les réflexions qui naissent de celle-ci, vous serez peut-être curieux de lire les autres qui vous en fourniront d'aussi édifiantes. La première de ces demandes nous apprend, mes frères! que Dieu nous voit toujours et même quand nous l'offensons; que la sécheresse, la famine, les maladies épidémiques, les malheurs publics sont des châtiments de nos offenses; que le moyen de les faire cesser, c'est d'en reconnaître seulement la cause, en faire une pénitence sincère, et venir en ce temple conjurer le Seigneur de remettre dans son fourreau le glaive de sa justice, que vos péchés l'avaient forcé d'en tirer. La seconde nous apprend qu'un malade, un infirmier, un voyageur, un artisan qui ne peut assister aux saints offices, peut y avoir part : rien de plus aisé; il suffit qu'il tourne son cœur vers la Jérusalem spirituelle, qu'il s'unisse dans un esprit de foi et de charité à ses frères, pour adorer Dieu et lui offrir le sacrifice de l'agneau sans tache. Tous les lieux du monde deviennent un temple pour un chrétien qui est dans ces saintes dispositions. Elles nous apprennent, ces deux prières, que ce temple, bien plus auguste que celui de Jérusalem à raison de son contenu, est une maison de prières, une maison de commerce religieux entre le ciel et la terre, entre le Créateur et la créature, une maison où le Créateur fait descendre ses dons sur sa créature, et d'où sa créature fait remonter ces mêmes dons vers le Créateur, en reconnaissant leur auteur, une maison où nous sommes sûrs d'être exaucés en vertu de la prière du vrai Salomon, qui disait par la bouche du fils de David : *Exaucez-les, Seigneur, quand ils viendront en ce temple invoquer votre saint nom*; qui fut exaucé à cause de son respect, et qui est devenu pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur de leur salut éternel. Avec quelle confiance ne devrions-nous donc pas y parvenir pour lui exposer nos besoins corporels et spirituels, lui offrir nos hommages et nos vœux, lui payer le tribut de notre reconnaissance pour ses grâces et ses bienfaits?

Que vous manquiez du sentiment de cette confiance, vu les motifs qui l'inspirent, c'est déjà une chose qui m'étonne et qui m'inquiète sur l'existence de votre foi; que de cette maison de prières vous fassiez une caverne de voleurs, que non-seulement vous y refusiez votre cœur à Dieu, mais que vous y veniez dérober celui des autres, que vous

Digitized by Google

y veniez l'un pour rendre, l'autre pour recevoir le tribut d'une passion impure, qui ose se montrer sous les yeux de la chasteté par essence ; voilà ce qui me surprend et qui m'afflige encore davantage : Eh ! ne laisserez-vous pas au moins ce coin de terre à Dieu ? N'est-ce pas assez à votre méchanceté que vous l'outragiez indignement partout ailleurs? Faut-il pour la contenter que vous la poursuiviez jusque dans son asile sacré? Ne mériteriez-vous pas d'être arraché comme Joab, de l'angle de l'autel, ou d'y mourir pour y expier les profanations que vous en faites?

Hélas ! je crains un plus grand malheur encore, je crains que vos crimes ne causent la destruction d'une maison où vous devez honorer le Seigneur, et où vous venez le déshonorer, ce n'est pas seulement la menace qui me fait vivement appréhender ce malheur. Après avoir promis à Salomon que ses yeux seraient toujours ouverts, et son cœur toujours attentif aux besoins de ceux qui l'invoqueraient en son temple ; le Seigneur apposa à sa promesse cette condition : *Si vous marchez en ma présence vous et votre peuple :* sinon, ajouta-t-il, je rejetterai loin de moi ce temple que j'ai consacré à mon nom; Israël deviendra la fable et l'objet des railleries de tous les peuples; cette maison réduite en cendres sera considérée comme un exemple de ma justice, et quiconque passera devant, sera frappé d'étonnement; il lui insultera, disant : *D'où vient que le Seigneur a traité ainsi cette terre et cette maison?* Et on lui répondra : *Le Seigneur a frappé ces peuples de tous ces maux parce qu'ils l'ont abandonné : « quia reliquerunt Dominum Deum suum.»* Cette menace, mes frères! a-t-elle été vaine? Les Israélites étant devenus prévaricateurs, n'ont-ils pas vu leur temple réduit en cendres? Combien de fois cet exemple de sévérité ne s'est-il pas réitéré chez les mauvais Chrétiens ? Parcourez l'Orient, l'Afrique, le Nord de l'Europe, mille et mille églises célèbres, ou détruites, ou changées en prêche, ou devenues des mosquées, vous feront la réponse que demande ma question. Or ce qui est arrivé à tant d'autres basiliques, ne peut-il pas arriver à la nôtre, en punition de nos péchés ?

Après avoir déploré ici ceux de vos profanations sacriléges, y deplorerai-je encore celui de votre négligence à fréquenter cette église paroissiale? Cette négligence n'est-elle pas une faute considérable? la transgression d'une loi toujours subsistante malgré les efforts qu'on a faits pour y donner atteinte? une omission sur laquelle les pieux Israélites vous condamneront au jugement dernier ? Qu'aurez-vous à leur répondre quand ils vous diront qu'ils venaient de tous les endroits de la Judée au temple de Jérusalem, pour y offrir leurs sacrifices à Dieu, lui rendre leurs actions de grâces et solliciter sa miséricorde? Déplorable indifférence de tant de Chrétiens, surtout dans les grandes villes à l'égard du devoir paroissial! la plupart semblent oublier que les chapelles des monastères et des autres communautés séculières, n'ont été bâties que pour l'usage des personnes qui demeurent dans l'enceinte de ces monastères et communautés ; ils semblent oublier que la paroisse est pour chacun des fidèles, ce que Jérusalem et le temple étaient pour les Israélites; et véritablement ils se conduisent comme s'ils l'ignoraient, puisqu'ils la désertent habituellement, et la répudient pour ainsi dire comme une étrangère, pour en fréquenter d'autres qui ne leur sont pas destinées par la Providence, et qu'on peut appeler étrangères à leur égard. De quel esprit sont animés ces... j'allais dire schismatiques? Eh ! pourquoi ne le dirais-je pas? N'est-ce pas faire une espèce de schisme avec son pasteur et avec les autres fidèles de la paroisse, que de ne vouloir pas s'unir à eux pour la prière publique, et pour la célébration des mystères ?

De ce schisme, ou de cette désertion de la paroisse, s'ensuit une autre faute ; c'est votre froide indifférence pour la majesté de nos cérémonies, et votre répugnance à y contribuer de vos facultés ? N'en voyez-vous pas assez la condamnation, soit dans ce que l'écrivain sacré dit de ces sommes immenses que David avait préparées, et que Salomon employa dans la construction et l'ornement du temple? soit dans ce qu'il ajoute, qu'on immola vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons à la solennité de la Dédicace? A quoi bon, demandez-vous, ces dépenses énormes, ces marbres rares enfouis en terre, cette multitude de richesses? Qu'un Judas, ou un philosophe du temps, ennemi de tout culte extérieur, me fasse cette question, je ne dois pas en être surpris ; mais n'admettez-vous pas la nécessité de ce culte? mais ne convenez-vous pas que nos idées touchant la divinité même, s'agrandissent à proportion de la grandeur des objets dont la religion fait spectacle? mais en voyant une église bien ornée et des rites bien observés, après avoir dit dans l'admiration : *La gloire et les richesses sont dans la maison du Seigneur* (*Psal.* cxi, 3): n'avez-vous pas porté ensuite votre pensée plus haut? jusqu'au ciel, jusqu'à cette Eglise dont la dédicace se fera à la fin du monde?

Ce qui me rappelle ici cette dernière idée, c'est ce que l'historien remarque touchant le temps où se fit la dédicace du temple ; car pourquoi observe-t-il que la construction de ce temple dura sept ans, et que sa dédicace fut différée jusqu'à l'année suivante qui était une année de jubilé? pour nous marquer, mes frères ! que l'Eglise des élus se construira pendant les sept âges du monde, et que dès le matin du huitième, le vrai Salomon fera la dédicace de cette Eglise, avec cette pompe, cette magnificence et cette joie dont la solennité de la précédente peut à peine nous donner cette idée : il remettra ce royaume spirituel à son père, et comme son père est tout en lui, il sera tout en tous, *Omnia in omnibus* (*Col.* III, 11), après avoir été sur la terre l'auteur de leur salut, il en sera le consommateur dans le ciel. C'est le bonheur que je vous souhaite au nom, etc.

Digitized by Google

INSTRUCTION IV.

VERTUS ET VICES DES GRANDS.

(*III Reg.* IX-XI.)

Hiram rege Tyri præbente Salomoni ligna dedit Salomon Hiram viginti oppida in terra Galilææ.

Hiram, roi de Tyr, envoyant à Salomon tous les bois nécessaires pour la construction du temple, Salomon donna à Hiram vingt villes dans le pays de Galilée. (*III Reg.* IX, 11.)

Aucun, mes frères! des traits qui forment le tableau d'un personnage aussi grand, aussi intéressant que celui de Salomon, n'est à négliger. Nous avons lu antécédemment que David avait toujours été ami d'Hiram, quoique païen, que Salomon en avait reçu les ambassadeurs, qu'il lui en avait aussi envoyé, et qu'il avait traité avec lui pour avoir les marbres et les autres pierres, les cèdres et les autres bois nécessaires à la construction du temple; et ici nous voyons que le premier de ces rois ayant accompli les conditions de son traité, le second les accomplit aussi. Ce fait ne prouve-t-il pas qu'un prince chrétien et catholique peut lier un commerce civil avec un prince infidèle ou hérétique? que peuvent répondre à cette question les ennemis de toute tolérance politique?

Hiram fournit aux Israélites les pierres et les bois nécessaires à la construction du temple; les Tyriens fournissent leur industrie et leur adresse pour la taille de ces pierres et la coupe de ces bois; ils reçoivent des Israélites l'huile, le vin et le pain pour leur nourriture; ceux-là comme ceux-ci travaillent pour la maison du Seigneur; ceci est-il sans mystère? le mystère est-il bien difficile à découvrir? tous les fidèles sont les ouvriers qui contribuent à la perfection de l'Eglise, qui est l'édifice du vrai Salomon; les Juifs et les gentils sont associés à ce travail, mais ceux-ci, pour récompense de leurs travaux, reçoivent de ceux-là le pain de la divine parole; tout ce qui est nécessaire pour la nourriture de l'âme leur est transmis par le ministère des sujets naturels du royaume de Jésus-Christ; voilà le mystère des Tyriens contribuant au temple de Jérusalem développé. Puisse l'ardeur avec laquelle ces étrangers ont travaillé à la construction de cet édifice, nous engager à travailler de même à la construction du temple spirituel de Jésus-Christ!

Ce qui est dit dans mon texte, que Salomon donna à Hiram vingt villes de Galilée, est une action difficile à justifier. Pouvait-il, sans péché, disposer d'un pays qui faisait partie de la terre promise? Le Seigneur ne s'en était-il pas réservé la propriété? En outre pouvait-il exposer vingt villes d'Israël à l'idolâtrie pour satisfaire aux dépenses excessives qu'il avait faites pour bâtir non-seulement le temple, mais encore ses palais (562)? Ne nous empressons point à relever les fautes de ce prince, hélas! nous n'en aurons que trop à déplorer dans ce prince! nous allons voir qu'il fut de ces hommes qui *commencent par l'esprit, et qui finissent par la chair* (*Galat.* III, 3); qu'après avoir été longtemps un saint admirable, il devint un pécheur abominable; que du faîte de la vertu, il tomba dans l'abîme le plus profond du péché, et de là nous prendrons occasion de disserter sur les vertus et les vices des grands, sur les effets salutaires que produit l'exemple de leurs vertus, et sur les suites funestes qu'entraîne l'exemple de leurs crimes. C'est le sujet principal de cet entretien.

PREMIER POINT.

Le plus grand éloge que le panégyriste d'un prince chrétien puisse faire de son héros, c'est de le qualifier le Salomon de son temps, c'est dire de lui, qu'il était le père de ses peuples, qu'il excellait en équité, en sagesse, en magnificence, comme Salomon y a excellé, car c'est sous ces traits principalement que son histoire nous le représente. Elle nous le peint comme excellent en équité; c'est lorsqu'il rend à Abiathar, à Joab, à Séméi, selon leurs œuvres. Elle nous le peint comme excellent en piété; c'est lorsqu'il prie à la dédicace du temple, et que, dans cette cérémonie, il répand le sang de victimes sans nombre. Elle nous le peint comme excellent en sagesse, c'est lorsqu'il s'avise de faire subir l'interrogation à la tendresse naturelle, et d'appliquer les entrailles maternelles à une question douloureuse, en ordonnant la mort de l'enfant pour lequel les deux femmes de mauvaise vie se disputent devant lui. Elle nous le peint comme excellent en magnificence; c'est lorsqu'il élève au Dieu d'Israël un temple qui fut toujours regardé comme la première merveille du monde, soit pour la beauté de l'architecture, soit pour les sommes immenses qui y furent employées, puisque, outre celle de dix milliards de livres que David lui avait préparée, outre celle qu'il puisa dans son propre fonds et qu'il n'est pas possible d'évaluer (563); ce n'est encore là qu'un premier objet de sa magnificence.

Un second fut la construction de deux palais superbes: l'un, pour lui; l'autre, pour la reine son épouse, fille de Pharaon. Un troisième, furent les meubles de ce palais. Tous les vases où le roi buvait étaient d'or; toute la vaisselle de la maison appelée du bois du Liban, à cause de la quantité prodigieuse de cèdres, était d'nn or très-pur; le trône royal fait d'ivoire était revêtu d'un or très-pur, et avait un marchepied de même métal. Un quatrième objet de la magnificence de Salomon fut celle de sa table; il fallait,

(562) Ceux qui veulent justifier Salomon, disent que peut-être ces villes n'étaient point de celles que Josué avait assignées aux Israélites; que peut-être encore, elles n'étaient point alors habitées par le peuple de Dieu, que ce ne fut que vingt ans après le temps où nous en sommes, qu'elles furent regardées comme colonie de Judée.

(563) Hiram lui avait encore envoyé cent vingt talents d'or, plus de huit millions de notre monnaie.

Digitized by Google

pour la nourriture de sa maison, trente sacs de fleur de farine, et soixante de farine commune, dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturages, cent moutons, sans compter les cerfs, les chevreuils, les daims et la volaille qu'on engraissait. Un cinquième objet de sa magnificence furent les équipages : il y avait dans les écuries quarante mille chevaux (564) d'attelage et douze mille chevaux de selle. Un sixième objet de magnificence furent les armes de ses officiers. Salomon fit deux cents boucliers d'or très-pur, d'une façon, et trois cents autres de fin or, plus petits, mais beaucoup plus massifs que les premiers, chacun de ces derniers étant revêtu de trois cents mines d'or qui font dix-huit mille sicles (565). C'est une observation de l'historien qui en conclut que Salomon eut donc en richesse une magnificence supérieure à celle de tous les rois de la terre : *Magnificatus est... super omnes reges terræ, divitiis.* C'était une première espèce de magnificence qui convenait à un roi, dont les sujets grossiers se prenaient par les sens. Mais celle-là sera toujours peu de chose aux yeux des hommes spirituels.

Il en est une seconde qui paraît dans les grands travaux consacrés à l'utilité publique, dans les ouvrages qui attirent de la gloire à la nation, du respect aux régnicoles, de la crainte aux étrangers, et qui rendent immortels les noms des princes ; Salomon eut encore celle-ci, car outre le temple et les palais dont nous avons parlé, il combla des vallées (566); outre les flottes qu'il équipa pour des voyages de longs cours, il bâtit des villes, il fortifia des bourgs, il établit des magasins. Cette seconde magnificence n'est-elle pas préférable à la première?

L'une et l'autre en figuraient une troisième incomparablement supérieure; je veux dire celle que les saints se rappelaient, lorsqu'à l'occasion des deux premières, ils s'écriaient : « Ah! Seigneur! si la Jérusalem terrestre est si magnifique, quelle est donc cette Jérusalem céleste, où les élus règnent avec Jésus-Christ, le vrai Salomon, où ils sont abreuvés d'un torrent de délices et rassasiés du plaisir de vous contempler? » Mais peut être avez-vous déjà oublié ces objets de magnificence dont je vous ai parlé; mais peut-être vous plaignez-vous de ne pouvoir vous en aider pour vous former quelque idée de la gloire du ciel, et vous me demandez quel autre objet pourrait suppléer aux précédents?

Celui que je vous indiquerai, mes frères, est celui que Jésus-Christ vous indique dans l'Evangile. Passez un jour d'été à la campagne : *Considérez-y les lis des champs; je vous déclare que Salomon dans toute sa gloire, n'était pas si richement vêtu qu'un de ces lis* (*Matth.* VI, 28, 29), et de là je conclus que ce lis seul est encore plus propre à agrandir les idées que vous avez du ciel, que toutes les richesses de Salomon. O considération délicieuse! je la quitterais à regret, si celle des effets salutaires que produisent les vertus des grands n'était aussi intéressante, et si elle ne devait trouver ici sa place. Occupez-vous donc un moment de celle-ci, avec moi, vous que je mets au nombre des grands de la terre, parce que vous exercez quelque portion de l'autorité de celui qui seul mérite le nom de grand! Remarquez les avantages qui résultent de votre conduite, lorsqu'elle est ennoblie par la pratique des vertus évangéliques.

1° Combien d'âmes faibles, ou qui rougiraient de la vertu si votre exemple ne les rassurait, ou qui n'oseraient marcher dans ses sentiers, si vous n'y marchiez avant elles? 2° Combien d'âmes encore sensibles aux intérêts temporels, craindraient que la piété ne fût un obstacle à leur élévation, si, en vous voyant, elles ne s'asssuraient que les exercices de la religion, en attirant les grâces du ciel, n'éloigneront pas celles de la terre? 3° Combien d'âmes politiques trouvent le christianisme bien plus aimable depuis qu'elles savent que l'aimer, est un moyen sûr de plaire, et que le même progrès qu'ils y font, ils le font aussi dans votre confiance et votre estime? 4° Quel autre bien faites-vous encore quand vous servez Dieu? Vous donnez une nouvelle force à notre ministère, une nouvelle confiance à notre zèle, une nouvelle dignité à notre parole, une nouvelle sanction à nos censures, une nouvelle consolation à nos travaux, et en jetant les yeux sur vous, le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avait contestées. Il se tait quand nous lui opposons votre conduite,

(564) Dans les *Paralipomenes* on lit quatre mille, on lève cette espèce de contradiction en différentes manières. On dit : Peut-être s'est-il glissé une faute dans les chiffres : peut-être Salomon réduisit-il le nombre de ses chevaux à quatre mille, après en avoir eu quarante mille : peut-être en avait-il quatre mille dans un seul endroit, et trente-six mille en divers endroits de sa domination.

(565) L'argent était devenu aussi commun sous le règne de Salomon, que les pierres et le plomb ; il le tirait de deux sources principalement ; chaque année on lui apportait 666 talents d'or; en outre sa flotte, avec celle d'Hiram, faisait voile de trois ans en trois ans, et allait à Tharsis, d'où elle rapportait de l'or (*a*), de l'argent, des dents d'éléphants, des singes et des paons (*b*).

(566) Une de ces vallées est *Mello*, qui veut dire vallée remplie.

(*a*) 420 talents selon les Rois, 450 selon les *Paralipomènes*. La différence peut venir de ce que le Livre des Rois ne compte que ce qui revenait à Salomon, et non ce qui entrait en dépense pour le voyage, pour l'équipage, etc.

(*b*) Il y avait donc des mines d'or et d'argent, des éléphants, des singes et des paons dans ce pays où allait la flotte de Salomon. C'est bien un moyen de connaître ce pays; mais ce moyen est si faible que, sans compter les systèmes des dissertateurs du second ordre, il y en a quatre soutenus avec quelque probabilité, savoir ceux de Bochard, de Rélan, de Huet et de Calmet. Ce point peut bien être mis au nombre de ceux que Dieu a livrés à la dispute des hommes.

Digitized by Google

lors, par exemple, que nous lui disons : Ne voyez-vous pas tels et tels qui ne manquent jamais à aucun office de la paroisse, soit du matin, soit du soir, soit du chant, soit de l'instruction? ou bien : Voyez-vous que ceux-ci et ceux-là passent leur temps à boire et à manger, à dormir et à jouer? Qui est au contraire plus sobre et plus laborieux? Que de biens reviennent donc à la religion de vos exemples! que les effets de vos vertus sont donc salutaires! Parlons ici de ceux que produisent l'équité, la sagesse et la magnificence de Salomon.

Le bruit s'en répandit de villes en villes, et de provinces en provinces. De ses états qui s'étendaient à l'orient, jusqu'à l'Euphrate, et au midi, jusqu'à l'Egypte, ce bruit pénétra jusque dans les contrées les plus reculées; les vents sur les ailes desquels il volait, portaient, avec la renommée, l'admiration, l'esprit, de la curiosité, le désir de voir un prince si accompli; non-seulement les particuliers, mais les personnes de la première distinction; mais les princes souverains venaient de tous les pays pour être les auditeurs et les admirateurs du plus sage et du plus magnifique des rois.

Bien plus, la reine de Saba même, sur la réputation de tout ce que Salomon avait fait au nom du Seigneur, vint du fond de l'Arabie heureuse (567) pour faire l'expérience de la sagesse par des énigmes qu'elle lui proposa : elle fit son entrée à Jérusalem avec une suite nombreuse et un équipage superbe; elle rendit visite à Salomon, et lui proposa tout ce qu'elle avait dans le cœur. Salomon répondit à toutes ces questions, il éclaira toutes ses difficultés, et il n'y eut rien sur quoi il ne lui satisfît par ses réponses. Cette reine voyant l'étendue de sa sagesse, la magnificence de son palais, les mets de sa table, l'ordre du service, les logements de ses officiers, la richesse de leurs habits, elle ne pouvait revenir de son étonnement. *Je ne voulais pas croire*, lui dit-elle, *ce qu'on me rapportait de votre sagesse; mais ce que je vois de mes propres yeux passe tout ce que la renommée en publie : heureux ceux qui sont à vous! heureux vos serviteurs qui jouissent toujours de votre présence, et qui écoutent ces paroles pleines de sagesse : « Beati viri tui, et beati servi tui qui stant coram te semper, et audiunt sapientiam tuam* (568). »

C'est précisément ce que je disais, qu'heureux sont les inférieurs dont les maîtres sont pieux, sages et vertueux, parce que l'exemple de ceux-ci fait ordinairement la règle de ceux-là; les derniers ne disent rien, ne font rien qu'ils n'instruisent les premiers; le désordre ne va plus tête levée; il est réduit ou à se cacher, ou à se couvrir des apparences de la sagesse: *Beati servi tui qui stant coram te semper.*

La reine de qui sont ces paroles est, dit saint Augustin, une figure de l'Eglise, elle vient à Jésus-Christ son rédempteur, pour renoncer à l'extravagance de ses erreurs, et pour embrasser la vérité comme la véritable sagesse. Elle vient, comme cette reine, des extrémités de la terre et du milieu des gentils; c'est-à-dire qu'après avoir renoncé à ses anciennes superstitions, et s'être éloignée de tous ses vices qui l'attachaient à la terre, elle s'est en même temps approchée du véritable Salomon, pour apprendre de sa bouche les mystères de la foi qui regardent l'immortalité de l'âme, le jugement redoutable et la résurrection à la gloire.

Il est dit de la reine de Saba, qu'ayant vu Salomon et ce qui l'environnait : *Elle parut être toute hors d'elle;* pouvait-elle donc témoigner un si grand étonnement à la vue, soit des mets qu'on servait au prince, soit d'autres objets sensibles ? Cet étonnement ne nous donne-t-il pas lieu de porter nos esprits plus haut? L'Eglise, composée de tous les gentils, a donc envisagé la sagesse divine de Jésus-Christ; elle l'a connu pour le Créateur tout-puissant de l'univers; elle a admiré la maison qu'il avait bâtie, c'est-à-dire le sacré temple de la sainte humanité, comme il l'appelle lui-même, où toute la plénitude de la divinité habite corporellement; elle a vu les mets qui se servent sur sa table, ces mets dont il parle, lorsqu'il dit que sa nourriture est de faire la volonté de son Père... et dans un saint transport de joie, elle a dit comme cette reine : *Ce que je vois aujourd'hui passe de beaucoup tout ce qu'on m'en avait dit :* mais laissons le disciple de la grâce, pour en écouter le maître; laissons Augustin pour Jésus-Christ, disant aux Pharisiens qui refusaient d'écouter sa parole : *La reine du midi paraîtra au jugement dernier avec cette nation, et la condamnera parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre les discours de Salomon, et il y a ici plus que Salomon.* (*Matth.* XII, 42.) Ah! malheur donc à nous à qui les vices de ces pharisiens sont passés! car s'il est vrai que l'empressement de la reine de Saba, pour venir écouter Salomon, sera un sujet de condamnation pour ces incrédules, que n'avons-nous pas à craindre? nous qui faisons profession de croire en lui, si nous n'avons que du mépris ou de l'indifférence pour sa parole! Si les Juifs sont coupables de l'avoir rejeté ne le connaissant pas, quel sera donc, au jugement de la souveraine vérité, le crime de ceux qui font gloire de le connaître et qui refusent de lui obéir? avec quelle sévérité les traitera-t-il? Car voici ici plus que Salomon : *Ecce plusquam Salomon hic :* là était la figure, ici la vérité; ici est le vrai Salomon, *l'aimable au Seigneur,*

(567) C'est le sentiment commun : quoique les Ethiopiens prétendent que cette reine était la leur, qu'elle conçut de Salomon, un fils duquel descendent leurs rois, et que conséquemment ils sont de la tribu de Juda.

(568) Cette reine se retira comblée de joie de tout ce qu'elle avait vu et entendu, et comme elle avait fait de riches présents (120 talents d'or ou près de huit millions, avec des perles très-précieuses et des parfums), Salomon en fit de plus riches encore.

Digitized by Google

l'objet de ses complaisances, le roi magnifique et pacifique. Ah! consultons-le donc sur nos doutes; écoutons donc ses réponses avec l'attention de la reine de Saba; admirons-en donc la sagesse, et pénétrés du bonheur qu'il y a de le servir, consacrons-lui nos biens, nos talents, ce que nous avons de plus précieux; demandons-lui que les maîtres qui nous gouvernent aient les vertus de Salomon. Vous en avez vu les effets salutaires : craignons pour ces maîtres qu'ils ne tombent dans les vices dans lesquels ce prince tomba dans la dernière époque de sa vie. Vous allez en voir les suites funestes.

SECOND POINT.

C'est à cet endroit de l'histoire où nous sommes parvenus, que je crois, mes frères! devoir vous crier plus haut, parce que je vous le crierai plus utilement que jamais : *Que celui d'entre vous qui est debout, prenne garde de tomber* (*I Cor.* x, 12), êtes-vous plus forts que Samson? il a été vaincu par les feintes caresses de Dalila. Etes-vous plus saints que David? il s'est souillé d'un honteux adultère, et il a teint ses mains dans le sang innocent d'un de ses meilleurs officiers. Etes-vous plus sages que Salomon? peu à peu, il est tombé du faîte des vertus les plus sublimes, dans l'abîme des vices les plus bas. D'abord il lui est arrivé ce qu'il avait lui-même remarqué dans le *Livre des Proverbes*, que l'orgueil précède la ruine de l'âme, et que l'esprit s'élève avant la chute de la chair (*Prov.* xvi, 18). Ce que rapporte l'historien Josèphe ne serait-il pas une preuve d'une vanité pareille de sa part? Il dit que « Salomon avait à son service des gens portant de longs cheveux couverts de papillotes d'or, qui faisaient paraître leurs têtes toutes éclatantes de lumière, quand le soleil les frappait de ses rayons : « n'est-ce pas là un excès qui commence à manifester le faible de ce grand roi? Il est permis à un prince d'avoir un extérieur assez frappant pour imposer aux yeux du vulgaire; mais il doit savoir se prescrire des bornes, de peur, ou de faire des dépenses inutiles, ou d'inspirer l'amour du faste à ses sujets.

Salomon ne se borna pas là; il nous apprend lui-même dans son Ecclésiaste, qu'il n'oublia rien dans la vue de satisfaire son inclination au faste; qu'il fit des choses magnifiques; qu'il se bâtit des maisons; qu'il planta des vignes, des jardins et des vergers. Vous avez entendu précédemment quelle était sa nombreuse cavalerie; pourrais-je ici le justifier pleinement sur cet article? Soit qu'il n'y ait pas mis sa confiance, puisqu'il dit lui-même : *On prépare un cheval pour le combat, mais c'est le Seigneur qui sauve* (*Prov.* xxi, 31); mais n'était-il pas dangereux qu'il ne l'y mît dans la suite? S'il ne l'était pas pour lui, ne l'était-il pas pour ses sujets? N'était-ce pas mettre devant eux une pierre d'achoppement? N'agissait-il pas contre la défense extrême de la loi? Etait-il moins obligé que David, de marquer publiquement qu'il attendait tout de la protection du Seigneur? Expliquons-nous donc ici, et disons qu'il est pour le moins très-douteux, si la multitude de ses chevaux doit être placée parmi les traits, ou de sa magnificence, ou de sa vanité et de son orgueil.

Ce péché est ordinairement puni par ceux de la chair dans lesquels la Providence permet que les superbes tombent pour les humilier, et il le fut de cette manière dans Salomon plus que dans aucun autre, sans doute, parce qu'il était plus coupable. Hélas! il n'est pas nécessaire ici d'exagérer, pour faire connaître toute l'indignité de sa conduite. Outre la fille de Pharaon, il épousa plusieurs autres femmes étrangères, savoir, des Moabites, des Iduméennes, des Ammonites, etc., qui étaient toutes des nations dont le Seigneur avait dit aux enfants d'Israël : *Vous ne prendrez point pour vous des femmes de ce peuple-là.* (*Exod.* xxxiv, 16.) Ce n'est encore qu'un premier signe de la corruption de son cœur. Il s'y attacha avec une passion très-ardente, *ardentissimo amore:* ce n'est encore là qu'un second signe de la corruption de son cœur. Il eut sept cents femmes qui étaient comme des reines, et trois cents qui étaient comme des concubines, jamais prince d'Orient eut-il un sérail aussi nombreux? Ce n'est cependant encore là qu'un troisième signe de la corruption de son cœur. En voici un quatrième qui enchérit sur tous les précédents.

Ces femmes idolâtres sentant l'empire qu'elles avaient sur le cœur de Salomon, et voulant en faire trophée, entreprirent de le porter à des actions qui démontrassent publiquement qu'il n'avait pas la force de leur rien refuser. La volupté et l'âge avaient tellement changé ce prince, qu'il était méconnaissable; ce n'était plus le sage, le pieux Salomon, les délices de ses peuples et le modèle des rois; c'était l'esclave de la volupté, l'oppresseur de ses sujets qu'il accablait d'impôts, et bientôt il devint, au gré de ses épouses, adorateur des idoles; il fit plus que de porter l'encens d'une main sacrilége sur les autels, il bâtit des temples à Chamos, à Moloch; il en usa de même pour toutes les divinités de ses femmes étrangères; aucune d'elles qui n'eût dans la suite la liberté de brûler de l'encens à ses dieux, dans les oratoires qu'il leur avait bâtis.

Il n'était, dira-t-on, idolâtre que par complaisance. Cette conjecture n'est pas sans vraisemblance; mais bien loin de diminuer le crime de ce roi, ne l'augmente-t-elle pas? De là il s'ensuit en effet, qu'il a ajouté la mauvaise foi, l'hypocrisie et le mépris de Dieu à la transgression formelle de ses lois; il s'ensuit qu'il a trahi les sentiments les plus intimes de son cœur pour déshonorer Dieu par un culte public, solennel et scandaleux. Aussi les Pères qui ont parlé des fautes de Salomon, n'ont pas cru qu'elles fussent excusables; ils ont dit qu'il avait malheureusement vérifié ce proverbe, que plus l'objet qui se corrompt est excellent.

Digitized by Google

plus sa corruption est mauvaise : *Corruptio optimi pessima;* ils ont aperçu comme eux, n'apercevons-nous pas avec crainte les extrémités du bien et du mal réunies en ce prince? Quand, après l'avoir vu peut-être jusqu'à l'âge de près de cinquante ans, élevé au ciel par sa sagesse et sa piété, nous le voyons les dernières années de sa vie, abattu jusqu'aux enfers par l'idolâtrie et l'oubli de Dieu, pouvons-nous ne pas trembler pour nous? Cieux! frémissez ici d'étonnement: « *Obstupescite, cœli, super hoc* »

C'est vous, justes, que j'entends ici par ces cieux : c'est vous que j'invite à considérer la chute de Salomon, à la déplorer, à en profiter pour connaître votre fragilité, pour mettre votre force en Dieu, pour vous instruire des suites funestes qu'entraînent après elles les fautes des grands. Tandis que Salomon pratique la vertu, ses sujets la pratiquent aussi ; ils sont heureux quant au spirituel, et même quant au temporel ; ils sont innombrables comme le sable de la mer : ils sont dans l'abondance et dans la paix ; ils habitent en assurance, chacun sous sa vigne et sous son figuier ; ils ont tous ce que peuvent demander des sujets sans ambition. Ce prince quitte-t-il le Créateur pour s'attacher à la créature? son peuple devient malheureux, tant pour le spirituel que pour le temporel : pour le spirituel parce qu'il tombe avec son chef dans l'idolâtrie et les excès qui l'accompagnent; pour le temporel, parce que le trouble succède de près à la paix, et Salomon lui-même est bientôt assuré, par une triste expérience, de la vérité de cette maxime qu'il a enseignée : *La justice élève une nation, mais le péché fait la misère, comme la honte des peuples: « Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum. »* (*Prov.* XIV, 34.) Jusqu'au temps de ses excès, ses sujets et ses voisins avaient cherché à lui plaire ; mais ensuite ceux-là cabalent au dedans de l'Etat, et ceux-ci, au dehors, cherchent à secouer un joug qu'ils ne portent qu'à regret. Au dedans, Jéroboam crie contre le gouvernement, tâche de soulever le peuple à l'occasion des impôts. Au dehors, Adad héritier de Razon, de son royaume et de sa haine contre les Israélites, fait dans leurs terres beaucoup de courses et de mal. C'est ce qu'on peut lire au chapitre XI du *III*e *Livre des Rois*, en même temps qu'on y lira la preuve de ce que je disais, que les fautes de Salomon ont eu les suites les plus funestes, non-seulement pour lui (569), mais aussi pour ses sujets.

Tel est l'ordre des choses, et ce qui est arrivé alors, arrive encore aujourd'hui. Alors les vices de Salomon passèrent à ses sujets, et aujourd'hui les vices des supérieurs passent à leurs inférieurs, se communiquent de là à la capitale, à nos villes, et de nos villes à nos campagnes, en sorte que celles-ci ont plus ou moins de piété et de décence selon qu'elles sont plus ou moins éloignées de nous; interrogez sur cette différence les pasteurs respectifs de ces habitations, ou transportez-vous y vous-mêmes; examinez et comparez les mœurs des lieux plus voisins des cités, avec les mœurs des endroits qui en sont plus éloignés, et dont les habitants ont moins de commerce avec nos citoyens ; trouverez-vous là, comme ici, la même simplicité, la même candeur, la même foi, le même respect pour l'Eglise à ses ministres?

De cette considération plus générale, passons à une particulière, par exemple, à celle d'une mère mondaine; cette mère répand sur tout son domestique, un air de mondanité ; sa maison devient un écueil d'où l'innocence ne sort jamais entière; chacun de ses gens imite les passions qu'elle laisse éclater. Quels désordres, surtout dans ces maisons ouvertes et destinées à un jeu éternel! quels désordres, dis-je, parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multipliés à l'infini! Maîtres et maîtresses! ah! que ces plaisirs coûtent cher à ces infortunés qui, loin de vos yeux, n'ayant plus de frein qui les retienne, et cherchant à occuper une oisiveté où vos amusements les laissent, sentent autoriser par vos exemples les inclinations déréglées qui leur viennent de leur peu d'éducation! ô mon Dieu! si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidèle, quel est donc le crime de celui qui les scandalise, et qui leur fait trouver la mort et la condamnation où ils auraient dû trouver des secours de salut et l'asile de leur innocence?

Telle est donc, grands du monde, supérieurs et maîtres, telle est votre destinée sur la terre, vous êtes établis pour être la ruine et la résurrection de plusieurs. Lorsque vous êtes entrés en ce monde, on a pu vous appliquer ces paroles de Siméon à Jésus-Christ : Celui-ci est un bienfait, ou un châtiment public que la miséricorde ou la justice du Seigneur a préparé aux peuples : « *Ecce hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum.* » (*Luc.* II, 34.) Et plût à Dieu qu'elles se vérifient en vous dans un sens semblable! Plût à Dieu que votre sainteté toute seule soit pour les hommes corrompus une occasion de censure et de scandale! Plût à Dieu que votre piété devienne l'écueil du vice en devenant l'appui et le modèle de la vertu!

Pour cela, considérez Salomon dans les deux époques de sa vie; dans celle de sa sagesse, pour l'imiter, et dans celle de ses égarements pour les éviter. En voyant le plus savant des philosophes qui fut jamais (en comparaison duquel ceux de nos jours ne sont que des enfants), en voyant un prince qui a connu tous les secrets de la physique, comme les maximes de la morale, qui, à la fin, a abandonné la sagesse, pensez que la science est donc bonne, mais qu'elle ne suffit pas, qu'il faut y joindre la charité qui édifie : c'est le moyen de ne scandaliser qu'à la manière du vrai Salomon.

Auriez-vous été comme le Salomon figu-

(569) Nous en parlerons sur l'*Ecclésiaste*.

Digitized by Google

ratif, une occasion de ruine? Ah! craignez qu'il ne vous arrive ce qui lui est arrivé! Le Seigneur irrité contre ce coupable, lui dit (570) : *Puisque vous n'avez point gardé mon alliance, je diviserai votre royaume, et je le donnerai à un de vos serviteurs, je ne le ferai pas néanmoins pendant votre vie, à cause de David votre père, mais lorsqu'il sera entre les mains de votre fils.* A ce reproche et à cette menace, vous comprenez assez ce qu'il devait répondre. Que répondit-il cependant? L'insensibilité qu'il fit alors paraître, a quelque chose d'aussi surprenant que la chute même; il ne témoigna aucun repentir, ni aucun sentiment; il resta sourd et muet à cette voix de tonnerre. Ne peut-on pas dire que cette impénitence irrita Dieu davantage que les excès même de ce prince?

Cette observation que je vous fais, pécheurs! est aussi un reproche que le Seigneur vous adresse, une menace qu'il vous fait : comprenez-vous ce que vous devez y répondre? Qu'y répond cependant votre cœur? y est-il comme celui de Salomon, insensible, indifférent? Ah! tremblez de ce que vous ne tremblez pas.

Mon Dieu! instruisez-nous; sanctifiez-nous par les exemples de vos saints; rendez-nous plus humbles à la vue des fautes qu'ils ont commises; rendez-nous aussi plus fervents à la vue des vertus qu'ils ont pratiquées, afin que le bien et le mal qu'ils ont faits contribuent à notre salut dans le temps, et à notre bonheur pendant l'éternité.

INSTRUCTION V.

ACTION DE DIEU SUR L'HOMME.

(III *Reg.* XII-XVI.)

Dormivit Salomon cum patribus suis

Salomon s'endormit avec ses pères. (*III Reg.* XI, 43.)

Il s'endormit : c'est le style ordinaire des historiens sacrés parlant de la mort; ils s'en servent pour marquer qu'à l'égard de l'homme, elle n'est qu'un sommeil un peu plus long que le sommeil ordinaire, un sommeil d'où nous tirera cette voix forte de l'archange : *Levez-vous, morts!* un sommeil qui sera suivi d'une veille éternelle, ou dans le ciel ou dans l'enfer. C'est l'idée que présentent ces mots d'où suit le dogme de la résurrection générale : *Salomon s'endormit avec ses pères : « Dormivit Salomon cum patribus suis. »*

Il était alors âgé de soixante ans, et il en avait passé environ quarante sur le trône, dans la paix, l'abondance et une magnificence supérieure à celle de tous les rois qui avaient été avant lui, et qui seront après lui. Fut-il donc heureux? Sur cette question nous soutiendrons l'affirmative, si nous appelions heureux les princes qui ont vécu longtemps; qui ont prévenu les révoltes de leurs sujets; qui ont laissé des enfants héritiers de leur couronne; qui ont régné avec éclat, et qui se sont concilié l'admiration même des étrangers.

Mais, demande saint Augustin (lib. v, *De civit. Dei*), qui sont les princes qui méritent le nom d'heureux? Ceux qui gouvernent avec justice les peuples qui leur sont soumis; ceux que leur élévation n'empêche point de se souvenir qu'ils sont des hommes mortels; ceux qui font servir leur puissance à étendre le culte de Dieu; ceux qui préfèrent au royaume où ils sont seuls les maîtres, celui où ils ne craindront point d'avoir des égaux; ceux qui aiment mieux se commander à eux-mêmes et à leurs mauvais désirs qu'aux nations les plus indomptables et les plus fières; ceux enfin qui offrent tous les jours à Dieu pour leurs péchés un sacrifice de prières saintes, de compassion sincère sur les maux que souffrent les hommes, et d'humilité profonde devant la majesté du Roi des rois. Ce sont ces princes que nous appelons heureux; heureux d'abord par l'espérance, puis par l'effet, quand la gloire que nous attendons sera arrivée : *Tales dicimus esse felices, interim spe, postea re ipsa, cum id quod exposcimus, advenerit.*

Il est vrai que ces traits sous lesquels saint Augustin dépeint les princes heureux, peuvent être appliqués à Salomon, pour tout le temps qu'il fut occupé à bâtir le temple de Jérusalem : mais hélas! à peine ce grand ouvrage est-il fini, que du repos qu'il se permet, il passe rapidement d'une faute à une autre, d'un crime à un autre, de l'excès de l'amour des femmes à tous les excès de l'idolâtrie. Est-ce là un prince heureux? Nous voudrions du moins pouvoir assurer qu'il est rentré en lui-même avant sa mort, et ajouter que le Seigneur lui a fait miséricorde à ce moment décisif; mais il nous faudrait des preuves plus certaines de sa pénitence que celles que nous avons; après en avoir fait l'examen, nous sommes forcés d'avouer que le salut de ce prince sera toujours une chose très-douteuse.

Je vous en propose la réflexion, à vous riches: c'est afin que vous mettiez votre confiance, non dans les richesses qui n'ont servi de rien à Salomon, mais dans la vertu. Je vous la fais, à vous pauvres; c'est afin que vous vous félicitiez d'être dans un état qui vous soustrait aux tentations auxquelles les plus sages succombent dans un rang plus élevé. Je vous la fais, justes; c'est afin que vous craigniez de perdre la robe de votre justice. Je vous la fais, pécheurs; c'est afin que nous n'ayons pas à déplorer votre réprobation après avoir déploré vos égarements. Je vous la fais à tous, pour avoir occasion de vous parler, non de la toute-puissance de Dieu en elle-même, je vous en ai entretenu en vous expliquant le symbole, mais de cette toute-puissance dans son exercice, dans son action sur l'homme, sur son âme, sur son corps et sur ses biens; c'est le moyen d'étendre les idées que vous en avez déjà, et de réciter chaque jour avec de nouveaux sentiments de respect et de confiance, ces paroles : *Je crois en Dieu tout-puissant :*

(570) En songe, selon les uns; par le prophète Ahias, selon les autres.

Digitized by Google

c'est de plus le moyen de vous tenir constamment humiliés sous la main puissante du Seigneur, et de vous repaître habituellement de ces pensées intéressantes : *Dieu seul : Dieu en tout et partout.*

L'action de Dieu sur le cœur de l'homme, mes frères! est un mystère et un dogme tout à la fois : c'est un mystère en ce sens qu'il agit sur un être libre d'une manière infaillible et sûre de parvenir à son but ; c'est un dogme que nous trouvons clairement établi dans ces divers passages de l'Ecriture : *Nous avons en Dieu l'être, la vie et le mouvement* (*Act.* XVII, 18), *que le Dieu de paix fasse en nous ce qui sera agréable à ses yeux* (*Hebr.* XIII, 20) ; *vous avez, ô mon Dieu! opéré en nous toutes nos œuvres ; « Omnia opera nostra operatus es in nobis, Domine.»* (*Isa.* XXVI, 12.) Le prophète n'excepte aucune de nos œuvres, et vous allez voir qu'en effet il n'a dû en excepter aucune ; c'est en suivant le fil de l'histoire des rois.

A la fin de celle de Salomon, nous trouvons deux prédictions du schisme des dix tribus ; la seconde, car j'omets ici la première qui a trouvé sa place dans le discours précédent ; la seconde, adressée à Jéroboam par Ahias de Silo, est conçue en ces termes : *Voici*, dit le prophète, qui venait de déchirer son manteau en douze pièces, pour exprimer par son action, ce qu'il avait à prédire ; *voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Je déchirerai le royaume de Salomon, parce qu'il m'a abandonné, et je vous en donnerai dix tribus ;* seulement *je conserverai à son fils deux tribus, afin qu'il reste toujours à mon serviteur David, une lampe qui luise devant moi, dans la ville de Jérusalem, que j'ai choisie pour y établir mon nom.* Or, que signifient ces expressions ? *Je diviserai* les douze tribus, *j'en arracherai dix* du royaume de Juda pour en faire un second royaume qui sera appelé le royaume d'Israël ? Ne signifient-elles pas bien clairement que le schisme des dix tribus devait être, quant au physique, l'ouvrage du Seigneur ? Il le fut en effet et d'une manière qui doit nous faire admirer l'action sûre et puissante du Créateur sur le cœur de sa créature.

Jéroboam était l'instrument dont Dieu voulait se servir pour châtier Salomon, en privant son fils de l'autorité royale sur dix tribus ; et par un ressort secret qu'il appartient au seul tout-puissant de faire agir, c'est Salomon qui travaille à l'élévation de Jéroboam, qui le place dans les emplois distingués, qui le met en état de perfectionner ses talents, de se faire des créatures, de fomenter les mécontentements, de tout disposer à la révolte à la première occasion. Bientôt il s'en présente une qui paraît favorable au jeune ambitieux qu'Ahias avait fort encouragé : La voici.

Une vallée très-profonde, appelée Mello, séparait la montagne de Sion où était le palais de David, et celle de Moria où était le temple ; Salomon entreprit de la combler, il ne put le faire qu'en imposant des charges très-onéreuses, qu'en exigeant de nouvelles corvées, comme il avait déjà fait pour la construction du temple, puis de son palais, puis de celui de la reine. Les peuples fatigués de ces longs et pénibles travaux, s'indisposèrent contre Salomon. Jéroboam s'en aperçut ; ambitieux comme il était, il pensa, pour avancer sa fortune, à profiter du moment et s'élever sur le trône d'Israël : mais celui de Dieu n'était point encore arrivé. Il avait ordonné que les sujets de Salomon lui seraient soumis jusqu'à sa mort ; et il exécute lui-même ses ordres en leur inspirant des sentiments d'obéissance. Quelle vertu de son action sur les cœurs ! Dans ce royaume, où sous le règne de David la moindre étincelle excitait tout d'un coup un grand embrasement, tout demeure paisible ; Jéroboam, malgré le mécontentement général où l'on était de la dure domination de Salomon, ne peut soulever une seule bourgade, ni attirer à lui un seul homme : bien plus, le roi informé de ses intrigues, donne ordre de l'arrêter, et il est mort s'il n'échappe à ceux qui le poursuivent.

L'action de Dieu qui a fait échouer les projets de l'un rend aussi inutiles les précautions que prend l'autre pour faire périr son rival. Jéroboam se réfugie en Egypte, près du roi Sésac ; il y demeure jusqu'à la mort de Salomon. A cette nouvelle, il se hâte de revenir en son pays pour se mettre de nouveau à la tête des mécontents, diviser le royaume, et régner au moins sur dix des tribus, selon la prédiction d'Ahias. Dans ce dessein il assiste à l'assemblée générale que Roboam a convoquée pour se faire reconnaître ; il y fait faire au nouveau roi, par ses créatures, une remontrance conçue en ces termes : *Votre père nous a chargés d'un joug très-pesant ; traitez-nous avec plus de douceur et nous demeurerons vos fidèles sujets.* Si la remontrance était condamnable quant à la manière, elle était juste quant au fond, puisque Salomon avait accablé ses sujets d'impôts à la fin de son règne, et la prudence voulait que son fils y eût égard dans un moment où il s'agissait d'affermir son autorité. Cet avis fut effectivement celui des anciens magistrats ; mais il était prévu et arrêté que Roboam ne le suivrait pas ; après avoir consulté les vieillards, il consulte les jeunes gens qui avaient été élevés avec lui, et qui lui disent : *Voici la réponse qu'il faut que vous fassiez à ce peuple qui demande quelque soulagement : le plus petit de mes doigts est plus gros que n'était le corps de mon père ; il vous a imposé un joug très-pesant ; il vous a châtiés avec des verges, et moi je vous châtierai avec des fouets armés de pointes de fer.* Qu'un peuple est à plaindre quand de jeunes têtes composent le sénat du prince! Qu'on le vit bien dans cette occasion ! Jéroboam étant revenu avec le peuple, au bout de trois jours, pour avoir la réponse préparée à sa remontrance, Roboam n'y eut aucun égard ; voici pourquoi ; l'Ecriture en donne la raison suivante qui est très-remarquable : elle ne dit pas seulement que Ro-

Digitized by Google

boam n'exauça point le peuple, et que par là s'accomplit la prédiction d'Ahias; mais elle dit que *la cause vient de Dieu* (c'est la force du terme original), que Dieu s'était détourné du prince, ayant résolu d'accomplir la parole qu'il avait dite par le prophète Ahias, qu'il ôterait dix tribus au fils de Salomon, et qu'il les donnerait à Jéroboam : ô sagesse sublime du Seigneur!

Dieu a résolu, pour punir les fautes de Salomon, dans son héritier, de donner dix tribus à Jéroboam. Entre plusieurs moyens qu'il peut employer pour cette fin, il en choisit un parfaitement assorti au dessein qu'il a d'humilier la maison de David, sans qu'elle ait aucun sujet de se plaindre. Le chef même de cette maison est l'instrument dont il se sert pour exécuter sa menace. Celui ci, poussant à bout la patience de ses sujets, donne lieu à une révolte presque générale, ainsi qu'à la prompte élévation de Jéroboam ; et il y donne lieu, parce que Dieu le veut, et que sans prendre aucune part à l'injustice et au déréglement de la volonté de Roboam, il la gouverne néanmoins de telle sorte, que ce prince rejette un conseil également sage et salutaire, pour en suivre un qui doit avoir les suites les plus fâcheuses.

Voici en effet ce qui arriva : *Qu'avons nous de commun avec David*, s'écrie le peuple ayant entendu le dur Roboam, *et quel bien pouvons-nous attendre du fils d'Isaï? Israël! retournez dans vos demeures, et vous, David! pourvoyez à votre maison. Ainsi Israël se sépara de la maison de David*, et fit ce schisme qui ne finit qu'avec la république des Juifs. Quelque criminel qu'il ait été, ce schisme, et quelque effroyables qu'en aient été les suites, Dieu cependant s'en dit l'auteur; il assure qu'il a lui-même *divisé* les tribus, qu'il les a *arrachées* les unes des autres; dans quel sens le dit-il? Peut-être le comprendrez-vous par l'observation suivante.

La question à décider au conseil de Roboam, ressemblait à la plupart de celles que nous agitons; elle pouvait être vue sous deux jours opposés: les vieillards à qui l'âge, l'expérience et la réflexion avaient formé le jugement, la décidèrent en faveur du peuple: les jeunes gens à qui beaucoup de suffisance et de présomption tenaient lieu de talents et de capacité, le décidèrent au contraire pour le roi: Dieu permit que celui-ci ne saisit point les raisons dont les vieillards appuyèrent leur avis, qui était celui de la douceur et de la modération ; il permit, au contraire, que ces maximes des jeunes gens, *qu'il faut soutenir son autorité; qu'il est dangereux de plier sous une populace mutinée; qu'un roi doit faire sentir à ses sujets qu'il est leur maître:* Dieu permit, dis-je, que ces maximes fissent impression sur l'esprit du prince, c'est en ce sens qu'il *aveugla* Roboam et qu'il *divisa* son royaume.

Son action sur le peuple qui secoua le joug de l'obéissance fut la même. Il permit que cette nation indocile s'occupât fortement de la pesanteur de son joug, de la multitude de ses charges, de la difficulté de ses travaux, de l'intérêt qu'elle avait d'en obtenir une diminution; qu'au contraire, elle fut absolument distraite sur les devoirs de l'obéissance aux puissances légitimes, et par un effet de cette permission, dix tribus se détachent de celle de Juda, et proclament Jéroboam roi d'Israël. Elles font à ce moment ce qu'elles n'ont osé faire plus tôt ; c'est que la digue, qui arrêtait les vagues, s'est rompue ; c'est que la volonté de Dieu qui retenait les sujets dans le devoir, les a livrés à leur sens. C'est ainsi que Dieu a divisé le royaume de Juda; c'est en se servant de la dureté de Roboam, de l'ambition de son rival, de la mutinerie de son peuple, pour punir les excès de Salomon.

Jéroboam le savait, le prophète Ahias lui avait déclaré bien expressément que Roboam ne serait privé de sa juridiction sur les dix tribus, qu'en punition des péchés de son père. D'après cette déclaration positive, il était comme naturel qu'il se dît: Ce qui est arrivé à Salomon, peut et à plus forte raison m'arriver; il a été privé dans sa postérité, de la partie la plus considérable de son royaume, parce qu'il a été idolâtre; je dois donc craindre d'être privé de cette même partie, si je deviens idolâtre comme lui; il faut donc que je fuie l'idolâtrie qui attirerait ce malheur à ma postérité ; Dieu, à condition que je lui serai fidèle, promet de me bâtir une maison stable; sinon il me menace de la renverser ; ne pourra-t-il pas l'un et l'autre ? ce qu'il vient de faire n'en est-il pas une preuve ? » Il était, dis-je, naturel que Jéroboam raisonnât de la sorte?

Cependant, ô aveuglement, ô travers de l'esprit humain livré à lui-même! à un raisonnement si juste, Jéroboam en substitue un tout contraire; suivant les principes d'une politique humaine, il dit : « Il n'est pas possible que mon règne dure longtemps si mon peuple continue à regarder Jérusalem comme le centre de la religion, s'il s'y rend aux trois grandes solennités de l'année, s'il se croit obligé d'offrir ses sacrifices dans son temple, et par les mains de ses prêtres. Dans ces jours, il se rappellera quel est le roc d'où il a été tiré, et il ne tardera pas à vouloir s'y réunir. Il faut donc que je place des autels aux deux extrémités de mon nouveau royaume, que j'élève au sacerdoce des hommes de tout Israël, que j'établisse de nouvelles fêtes, et que je persuade mon peuple que ce changement, sans être contraire à la loi, est tout à son avantage.

Non-seulement il le dit, mais il le fait, et pour donner quelque considération à son nouveau sacerdoce, il joint la souveraine sacrificature à la majesté royale. O égarement de la prudence humaine! ô effets funestes de cet égarement! La grande révolution qui arrive dans la maison d'Israël, en punition de l'idolâtrie de Salomon, est pour les dix tribus et pour Jéroboam, l'occasion d'une idolâtrie encore plus criminelle, et d'un châtiment plus terrible; hélas! c'est que leur désertion sera sans retour; il n'en sera pas

Digitized by Google

de ce schisme, comme de ceux qu'on avait vus auparavant sous Isboseth, sous Absalon et sous Séba; il durera toujours. O profondeur incompréhensible des jugements de Dieu! ne lui demandons point pourquoi il a permis que ce schisme fût ainsi consommé; contentons-nous d'observer qu'il l'a permis pour des vues dignes de sa sagesse, et après avoir considéré son action sur Roboam, sur Jéroboam, sur la nation juive, sur tous ces pécheurs au moment même qu'ils péchaient, voyons-le agir sur un juste qui porte la parole au nouveau roi d'Israël, au moment qu'il offre de l'encens sur son autel impie de Béthel.

Lequel admirerons-nous davantage, ou des lumières dont il éclaire ce juste, ou de la force qu'il lui communique! voici la prophétie de cet homme de Dieu. Elevant sa voix au milieu de l'assemblée des Israélites sacrifiant par les mains de leur pontife sacrilége: *Autel, autel*, s'écria-t-il; *voici ce que dit le Seigneur: il naîtra un prince dans la maison de David, qu'on appellera Josias, qui égorgera sur toi les prêtres des hauts lieux, qui t'encensent maintenant, et qui brûlera sur toi des os des corps humains: pour preuve*, ajouta-t-il, *que c'est le Seigneur qui a parlé, l'autel va s'entr'ouvrir dans le moment, et la cendre qui est dessus se répandra par terre*. Quelles vives lumières de cet esprit qui voit les événements libres, trois cent cinquante ans avant qu'ils n'arrivent, et qui nomme de son nom le roi par qui ils doivent s'opérer!

Mais un faux prophète n'eût-il pas pu tenir le même langage? Il fallait donc de plus en prouver la vérité, et c'est ce que fit l'envoyé de Dieu en opérant les miracles suivants. *L'autel se fendit en deux selon que l'homme de Dieu l'avait prédit de la part du Seigneur*. Ce fut son premier miracle. Le roi, irrité de sa hardiesse, fit signe de la main qu'on l'arrêtât, et à l'instant sa main se sécha, ce fut son second miracle. L'homme de Dieu pria le Seigneur, et la main du roi fut aussitôt rétablie dans son premier état. Ce fut son troisième miracle.

Ne pourrais-je pas compter pour un quatrième, l'assurance avec laquelle le prophète osa reprocher au roi son idolâtrie, en présence de la cour et de son peuple? d'où lui venait cette constance héroïque, sinon de l'action de Dieu sur sa volonté? d'où lui venaient aussi ces connaissances de l'avenir, sinon de l'action du Seigneur sur son intelligence? Oui, ô mon Dieu! vous êtes la lumière qui éclaire les prophètes, et la vertu qui les fortifie: vous êtes le Dieu des sciences, des connaissances, des pensées saintes, des résolutions généreuses de tout bien et de toute vertu: nous vous en prions, agissez sur nos esprits pour les éclairer et leur montrer la voie que nous devons suivre; agissez sur nos volontés pour les exciter, les fortifier et les porter à vouloir efficacement ce que vous nous ordonnez; agissez sur nos cœurs comme vous agissez sur ceux des élus, en réprimant leurs désirs corrompus, et non comme vous agissez sur ceux des réprouvés, en les laissant aller au gré de leurs passions; ne permettez jamais que nous voyons vos miracles, comme les a vus Jéroboam, sans en être touchés.

L'exemple de ce prince, mes frères! est une preuve bien évidente, qu'il faut autre chose que des prodiges pour se convertir. Il voit l'autel qui se fend, sa main qui se sèche et qui se rétablit à la parole du prophète, et après avoir été non-seulement témoin, mais sujet de ces merveilles, il reste ce qu'il était auparavant, schismatique et idolâtre; seulement il invite l'envoyé du Seigneur à manger, et lui offre de grands présents, comme pour l'engager au silence ou à la dissimulation. Eh! mon Dieu! à quoi sert aux pécheurs que nous les flattions, si vous les condamnez? C'est à quoi ceux-ci ne réfléchissent pas plus que Jéroboam; les méchants s'inquiètent peu de ce que dit le Seigneur, pourvu qu'ils soient honorés des hommes, et malheureusement ils ne rencontrent que trop de lâches qui honorent jusqu'à leurs défauts.

Du nombre de ces lâches était un vieux prophète (571) de Béthel, attaché au parti de Jéroboam. Ayant appris de ses fils tout ce que venait de faire le prophète de Juda, et comme il s'en était promptement retourné, sans boire sans manger, sans rien accepter des présents du roi, aussitôt il monte sur sa mule; il court après l'envoyé de Dieu; il l'invite à retourner avec lui pour prendre quelque nourriture. Lorsque celui-ci lui oppose la défense expresse du Seigneur, il assure que la défense est levée, comme le sachant par révélation, et par ce mensonge il obtient de son collègue qu'il retourne sur ses pas, qu'il boive et mange à sa maison. Imprudente crédulité que vous fûtes sévèrement châtiée! c'est, mes frères! de ce châtiment, c'est de la mort de ce prophète, de celle du fils de Jéroboam, de celle de ses soldats en un jour de bataille, que nous allons nous instruire de l'action de Dieu sur les corps, après avoir déjà vu qu'il desséchait les membres et les rétablissait à son gré.

Il est bien difficile, mes frères! de nous préserver de tout retour d'amour-propre, lorsque, dans une occasion importante et dangereuse, nous nous sommes montrés avec courage; il est rare que nous en sortions avec un plein avantage du côté de l'humilité, lorsque nous en sommes sortis avec avantage du côté de la fermeté. C'est une vérité dont l'homme de Dieu, envoyé à Jéroboam, fit une triste expérience. Il avait rempli sa commission avec le zèle héroïque que nous venons d'admirer; il s'en retour-

(571) Pour concilier ici les opinions différentes des interprètes, on peut dire qu'il était un faux prophète, puisqu'il séduisit l'envoyé de Dieu; que cependant il était un vrai prophète, puisqu'il lui prédit le châtiment de sa désobéissance.

Digitized by Google

nait, comme il lui avait été ordonné, par une voie différente de celle par laquelle il était venu ; jusque-là tout était parfaitement bien; mais malheureusement il donne entrée à une secrète pensée de complaisance, et de là qu'arrive-t-il? qu'il se laisse entraîner dans l'erreur par le vieux prophète de Béthel, que sans le savoir, il transgresse la défense de Dieu de manger en ce lieu, qu'il entend de la bouche même de celui qui l'avait séduit, cet arrêt: *Parce que vous n'avez pas obéi à la voix du Seigneur.... votre corps ne sera point porté au sépulcre de vos pères*, et que le même jour cet arrêt s'exécute d'une manière qui effraye encore aujourd'hui les sens. A la voix (c'est ainsi, ô mon Dieu! que vous le voulez, les animaux deviennent entre vos mains les instruments de votre justice! vous n'avez qu'à commander, et ces êtres sans raison font ce que nous ne faisons pas avec la raison et la foi), à la voix du Seigneur, un lion sort de son repaire; il attaque le prophète voyageur; il le renverse; il le laisse mort sur la place, et (afin que le miracle soit plus évident) le lion oublie son humeur carnassière; il ne touche point à sa proie; il la garde; il se tient à un de ses côtés, tandis, ce qui n'est pas moins miraculeux, tandis que l'âne du prophète se tient de l'autre sans s'effaroucher. Pouvait-on à ces prodiges méconnaître la main d'où le coup partait? Cependant, après ces choses, Jéroboam ne revint point du déréglement de sa vie corrompue: « *Post verba hæc non est reversus Jeroboam, de via sua pessima.* »

Que conclurons-nous donc du silence du Seigneur, qui le laisse vivre, tandis qu'il ôte la vie à un prophète qui ne nous paraîtrait pas même coupable, s'il n'était puni? Nous tirerons de là trois conséquences : la première, qu'il y a donc une autre vie après celle-ci, où les méchants souffrent la peine éternelle due à leurs crimes, et où les bons purifiés de leurs fautes, recevront la récompense éternelle due à leur justice. La seconde, qu'il y a donc des péchés véniels que les plus justes commettent, et qu'ils expient quelquefois par la mort temporelle, quelquefois par d'autres châtiments auxquels la nature oppose la répugnance la plus invincible. La troisième, que c'est donc une erreur d'attribuer au hasard tant de morts subites qui arrivent de nos jours. C'est pour nous en tirer, de cette erreur dangereuse, que Dieu a envoyé un lion contre son apôtre; c'est afin qu'en voyant les secondes causes de la mort, nous remontions à la première qui est l'ordre de Dieu, vengeur des iniquités les plus légères; c'est afin qu'après vous avoir dit : celui-ci est mort d'apoplexie, celui-là a été frappé d'un catarrhe, etc. nous ajoutions : et c'est Dieu qui a envoyé ce terrible émissaire qui a couché l'un et l'autre par terre (572).

Il avait promis à Jéroboam qu'il établirait sa maison, *s'il lui était fidèle;* celui-ci ayant manqué à la condition, ayant même surpassé Salomon en iniquité, ayant engagé tout son peuple à une idolâtrie grossière, voici ce que le prophète Abias chargea la reine son épouse de lui dire : *Vous avez fait plus de mal que tous ceux qui ont été avant vous : vous m'avez rejeté avec mépris; vous vous êtes forgé des dieux étrangers pour irriter ma colère : c'est pourquoi je ferai tomber toutes sortes de maux sur la maison de Jéroboam ; j'en exterminerai tout, jusqu'aux animaux; j'en balaierai les restes comme on balaie du fumier, jusqu'à ce qu'il n'en reste aucune trace : ceux de cette maison qui mourront dans la ville, seront mangés par les chiens, et ceux qui mourront à la campagne seront mangés par les oiseaux du ciel: allez donc*, continue le prophète, que la reine était venue secrètement consulter sur la maladie de son fils, *retournez chez vous; au moment de votre arrivée l'enfant mourra; tout Israël le pleurera et on l'ensevelira.* Il mourut en effet au moment qu'arrivée à Thersa, elle mit le pied sur le seuil de la porte. C'est une troisième preuve de l'action de Dieu sur nos corps qu'il vivifie et qu'il mortifie à son gré, comme il lui plaît et quand il lui plaît. Qu'il vous plaise, ô mon Dieu! de ne faire descendre les nôtres dans le tombeau qu'au moment où nos âmes seront dans votre grâce.

J'en tire une quatrième du combat le plus sanglant et le plus meurtrier dont parle l'histoire, de celui qu'Abias fils de Roboam livra à Jéroboam. Celui-là avait une armée de quatre cent mille hommes, et celui-ci en avait une de huit cent mille. La bataille se donna dans le territoire de la tribu d'Ephraïm; de part et d'autre il se fit des actions d'une valeur extraordinaire; mais enfin le moment d'humilier le prince schismatique, et de le punir lui et son peuple de son idolâtrie, étant arrivé, il resta cinq cent mille hommes de son armée sur la place, et depuis ce moment non-seulement Jéroboam ne fut plus en état de faire aucune résistance, mais le Seigneur le frappa, et il mourut dans la vingt-deuxième année d'un règne qu'il avait ardemment désiré, et qui fut pour lui la matière d'un compte d'autant plus terrible, qu'il eut à répondre à Dieu, non-seulement de ses iniquités personnelles, mais de celles de tout un grand peuple qu'il avait engagé dans son idolâtrie; de celles de tous les Israélites qui avaient vécu sous lui, de celles de tous ceux qui vécurent après lui, jusqu'à la captivité. Quel compte

(572) Si après avoir entendu l'histoire de ce prophète, vous me proposiez cette difficulté : s'il était saint, pourquoi un lion l'attaque-t-il? s'il était pécheur, pourquoi un lion le défend-il? Avec saint Grégoire je vous répondrais : Il était coupable en sa vie, mais en acceptant la mort, il devint un saint; de là vient que le lion qui lui avait ôté la vie comme à un pécheur, respecte son cadavre comme celui d'un juste Combien méritoire est donc l'acceptation de la mort en esprit de pénitence!

Digitized by Google

immense, qui peut y penser sans frémir, sans craindre ces places où les chutes sont si communes, et d'une contagion si universelle ? Qui osera, s'il a réfléchi à la conduite de Jéroboam, et s'il a vu cinq cent mille hommes couchés par terre, en punition de ses crimes, qui, dis-je, osera encore souhaiter d'être constitué sur les autres, puisque l'élévation peut être l'occasion de tant de maux.

Pour repasser au royaume d'Israël à celui de Juda, et pour remonter du règne d'Abias à celui de Roboam son père, il arriva sous celui-ci en punition de son idolâtrie, que Sésac, roi d'Egypte, entra dans la Judée avec une armée innombrable, qu'il se rendit maître des plus fortes places, qu'il s'avança jusqu'à Jérusalem, qu'il enleva les trésors du temple du Seigneur avec ceux du palais royal, et que les Juifs lui furent assujettis, afin, dit l'Ecriture, qu'ils apprissent par là quelle différence il y a entre servir le Roi du ciel et ceux de la terre. Ne serait-ce pas là une image sensible de ce qui arrive au juste qui a abandonné le Seigneur? Le démon figuré par le roi d'Egypte prend possession de son âme; il la dépouille de ses richesses spirituelles; il la réduit à un état de misère et d'angoisse, trop heureux encore, si alors elle s'humilie devant Dieu, si elle avoue qu'il est juste, et si, comparant combien il lui est amer d'avoir abandonné le Seigneur, elle retourne à lui dans les sentiments d'une pénitence plus sincère que ne fut celle de Roboam et de ses sujets!

Dans le schisme qui arriva de son temps, je vois aussi avec un grand Pape (saint Grégoire IX), la figure d'un autre schisme sur lequel gémissent, depuis tant de siècles, les âmes qui aiment sincèrement l'Eglise; je vois la figure de ce schisme qui sépara l'Eglise grecque de l'Eglise latine, au IXe siècle sous Photius, patriarche de Constantinople, qui fut renouvelé dans le XIe par Michel Cerularius, patriarche de la même ville, qui a duré jusqu'à ce jour sans qu'aucun des moyens qu'on a tentés pour la réunion, ait eu aucun succès, qui enfin a été puni, comme le schisme des dix tribus, par une dure captivité sous une puissance étrangère, ennemie du christianisme. Quelle plaie à l'Eglise de Jésus-Christ! combien de millions d'âmes ont péri et périssent encore par cette plaie de neuf siècles.

Et c'est moi, dit le Seigneur, *qui ai fait ceci, et c'est moi*, qui comme cause première et toute-puissante, ai conduit les démarches des Orientaux et des Occidentaux; *et c'est moi*, qui ai permis la dureté et la hauteur de ceux-ci dans la défense de leurs droits; *et c'est moi*, qui ai livré ceux-là à un ressentiment que je pouvais réprimer, et c'est sous ma direction qu'ils ont dit dans leur ressentiment : *Qu'avons-nous de commun avec le successeur de saint Pierre? Israël! retournez dans vos tentes : « A me factum est verbum hoc. »*

Son action est donc universelle. Il agit donc sur les cœurs en inclinant les bons, en dirigeant infailliblement les mauvais vers le but qu'il se propose, en ramenant à l'ordre général ceux qui s'écartaient de l'ordre particulier, selon cette belle parole de saint Augustin : *Qui ordinem non tenent, ordine tenentur*. Il agit donc sur les corps en conservant la vie aux uns, et en l'ôtant aux autres par la maladie, par le glaive, par les lions. Il agit donc dans la distribution des biens de ce bas monde, il en divise les états; il en laisse une part à Roboam, et donne l'autre à Jéroboam ; il appelle Sésac à Jérusalem, et lui livre une partie des richesses immenses du temple. L'Ecriture nous dit tout cela, c'est afin que nous nous accoutumions à voir et à adorer la main de Dieu agissant sur nos personnes et sur les objets qui nous environnent. C'est le sujet d'une première résolution que j'avais à vous suggérer.

Souvenez-vous dans votre conduite que le prophète Addo (573) eut ordre de ne point manger chez les méchants, pour leur marquer l'horreur qu'il avait de leur méchanceté; apprenez de son malheur à ne point croire à tout esprit ; voyez comme son séducteur s'éleva contre lui après l'avoir induit à erreur, et concluez de là comme le démon s'élèvera à la fin des temps contre ceux qu'il aura induits au péché. C'est le sujet d'une seconde résolution que vous formerez encore à la fin de ce discours.

Daignez le bénir, Seigneur, et agir par votre grâce, sur les cœurs de tous mes auditeurs; préservez-nous de l'incrédulité de Jéroboam, et de la trop grande crédulité de votre envoyé vers ce prince; donnez-nous une foi également éloignée de ces deux extrémités; donnez-nous la charité qui déteste le schisme; accordez-nous la sainteté qui est le fruit de la charité; faites-nous jouir de la récompense éternelle qui est promise à la sainteté. Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

(573) C'est le nom que saint Jérôme donne à l'envoyé du Seigneur vers Jéroboam. Ce premier des rois schismatiques d'Israël eut pour successeur son fils Nadat, à qui succéda Baasa son meurtrier. Ce Baasa eut pour successeur son fils Ela. Zambri (qui aima mieux se brûler que de tomber entre les mains d'Amri, son rival, qui lui enleva la couronne) bâtit Samarie, et fut père du trop fameux Achab. Nous passons sur l'histoire des rois intermédaires entre Jéroboam et cet Achab, encore plus rapidement que l'écrivain sacré qui n'en dit presque rien. Nous remarquerons seulement ces trois choses ici. La première, que ces rois imitèrent la méchanceté de Jéroboam, quoique témoins des châtiments que Dieu en tirait. La seconde, que Baasa tua le prophète Jéhu qui l'avait repris au nom du Seigneur. La troisième, qu'un certain Hiel, peut-être pour plaire à Jézabel, ayant voulu rebâtir Jéricho, il lui arriva ce que Josué avait prédit; il perdit son fils aîné lorsqu'il en jeta les fondements. et le dernier lorsqu'il en posa les portes.

Digitized by Google

INSTRUCTION VI.

ZÈLE POUR L'HONNEUR DE LA RELIGION.

(*III Reg.* XVII-XIX.)

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.

Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées! (*III Reg.* XIX, 10.)

Du chapitre XVI sur lequel j'ai fini mon discours précédent, je passe, mes frères, à ces paroles du chapitre XIX; c'est que j'y trouve le caractère dominant du prophète que j'ai à vous peindre dans l'exhortation présente, celui d'un zèle ardent, brûlant, dévorant pour le Seigneur des armées: *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.* Quel est-il donc ce prophète qui, pendant sa vie, s'est spécialement distingué par un zèle si admirable? Ce n'est point Moïse, mais le plus grand des prophètes qui ait paru sous l'Ancien Testament après Moïse; ce n'est point Jean-Baptiste, mais un prophète dont Jean-Baptiste avait l'esprit, la vertu, les mœurs; ce n'est point le précurseur du Messie, à son premier avénement, mais celui qui préparera ses voies et convertira les cœurs des pères vers les enfants, peu avant son second avénement; ce n'est point Jésus-Christ même, mais une des figures les plus expresses de ce divin Sauveur, non-seulement dans les mystères de ses humiliations, mais aussi dans ceux de sa gloire, et plus particulièrement dans celui de son ascension; c'est cet Elie qui a vécu sous le règne du méchant Achab, et de l'impie Jézabel, qui a été enlevé vivant sur un char de feu, qui a paru sur le Thabor avec Jésus-Christ et Moïse, et qui est un des deux témoins qui reviendront prêcher les Juifs et les nations à la fin du monde. *Seigneur Dieu des armées*, disait ce prophète dans une des circonstances que nous rapporterons bientôt, *je brûle de zèle pour vous, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent encore à m'ôter la vie : « Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum filii Israel, altaria tua destruxerunt.»* etc. L'oubli de la loi de Dieu, la destruction de ses autels, la persécution de ses ministres, voilà donc les maux dont la vue enflammait le zèle du saint homme.

Ne subsistent-ils plus aujourd'hui, ces maux spirituels? Ne subsistent-ils pas jusque sous nos yeux? parmi nous-mêmes, n'est-ce pas le grand nombre qui abandonnent l'alliance du Seigneur, qui s'éloignent de son temple et de ses autels? qui méprisent ou négligent la voix de ses ministres? Combien de ceux-ci succombent à la tentation du respect humain et du qu'en dira-t-on? Combien préfèrent une fausse paix, à une bonne guerre qui devient chaque jour plus nécessaire? Combien, par leur lâche timidité, autorisent les impies à blâmer les vrais pasteurs, à les censurer, à les persécuter? Votre prophète, ô mon Dieu, se trompait quand il disait : Je suis demeuré seul : *Relictus sum ego solus;* et nous nous tromperions nous-mêmes si nous pensions être les seuls qui souffrent pour votre nom; mais nous tromperions-nous en assurant que le nombre des pasteurs, vraiment pasteurs, est bien petit? Nous pouvons donc aussi adresser au Seigneur cette plainte : *Les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance,* etc. : *« Dereliquerunt pactum tuum, filii Israel;»* et plût à Dieu que nous pussions avec vérité la faire précéder de cette vive protestation : *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées : « Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum. »*

C'est, mes frères, pour vous communiquer au moins une étincelle de ce feu divin, que je vais vous parler, non du zèle précisément, mais des récompenses présentes du zèle, et 1° du zèle intrépide; 2° du zèle généreux; la chose me sera facile, il ne faudra que vous peindre le zèle du prophète Elie, et ses récompenses en cette vie. Je me bornerai aujourd'hui au premier de ces points. Puisse ce que je vous y dirai, vous corriger de votre timidité, âmes lâches qui entendez dans les cercles les maximes les plus opposées à l'Evangile, et qui n'osez vous y opposer; apprenez à rougir de ce que les amis du monde ont le courage de se déclarer pour lui, tandis que vous craignez de vous déclarer pour la religion que vous avez embrassée.

Un caractère singulier que je remarque dans la mission d'Elie, et le premier acte de son ministère, c'est que l'Ecriture le produit comme un autre Melchisédech, sans nous rien apprendre ni de son père, ni de sa tribu, ni du lieu de sa naissance (574), ni du genre d'occupation qu'il avait eu jusque-là, ni de la manière dont le Seigneur lui ordonna de se rendre à la cour d'Achab, pour le censurer de sa part, pour le solliciter à réparer le scandale public qu'il avait causé, en suivant les avis et les exemples de son épouse également cruelle et impie, et pour le menacer, en cas de désobéissance, des châtiments du ciel les plus prompts et les plus sévères. Dieu le tire tout d'un coup de l'obscurité, il le montre au palais d'un roi impie, à qui il parle de ce ton qui porterait la frayeur dans l'âme la plus assurée. *Vive le Seigneur, le Dieu d'Israël, sous les yeux duquel je suis*, qui me voit et m'entend, qui me punirait si je vous parlais de moi-même, et sur qui je tiens mes regards fixés pour courir au premier signal de ses volontés; oui, je le prends à témoin de la vérité terrible que je vous annonce de sa part; c'est que *pendant* les trois ans et demi dont je vous ai parlé, *il n'y aura ni rosée, ni pluie sur votre royaume qu'à ma parole.*

Ainsi parla le prophète Elie, à qui, je vous le demande? à un roi puissant, à un

(574) Le surnom *Thesbites*, n'empêche pas qu'il n'y ait différents sentiments sur la ville qui lui a donné naissance.

Digitized by Google

roi sanguinaire, à un roi peut-être environné de ses gardes et de ses courtisans : lui parlait-il de ce ton, sans être animé de ce zèle intrépide qui fait affronter les périls et courir les risques de la mort? Heureux le prince s'il eût été attentif au serment de l'envoyé de Dieu; s'il se fût rappelé à ce moment la présence de Dieu, s'il se fût dit : Qu'il est bon le Dieu d'Israël, qui exerce encore cet acte de miséricorde envers moi; s'il y eût répondu, le ciel se serait ouvert en bénédictions sur sa personne et sur ses Etats, au lieu que par sa dureté inflexible il éprouva toute l'étendue de ces menaces du Seigneur à son peuple, en cas d'infidélité à sa loi : *Les cieux qui sont sur ta tête seront d'airain, et la terre qui est sous tes pieds sera de fer.*

Il paraît, par le récit de saint Jacques, que le ciel fut fermé par l'efficace des prières d'Elie, car cet apôtre voulant prouver l'utilité de la prière, pour obtenir de Dieu les grâces dont il est le dispensateur, il s'exprime de la sorte : *Elie était un homme passible comme nous, et néanmoins ayant demandé qu'il ne plût point sur la terre, elle fut privée*, non-seulement *de la pluie* des deux saisons, mais aussi des rosées quotidiennes, nécessaires pour humecter la terre, et préserver les grains des effets de la trop grande ardeur du soleil; pouvait-il donc licitement faire une telle prière? pouvons-nous quelquefois demander à Dieu qu'il envoie des maux temporels aux ennemis de son saint nom? Oui, mes frères, il est des cas où nous le pouvons; c'est lorsque nous nous sommes bien assurés devant Dieu que le principe d'une telle demande est le zèle pur, et non la haine ou la vengeance, lorsque la malice de ces pécheurs est montée à son comble, lorsque les biens temporels, au lieu de les convertir, les rendent plus orgueilleux et plus insolents, lorsque nous avons lieu d'espérer, ou que ces méchants frappés de la main du Seigneur se tourneront vers Dieu, ou qu'ils seront mis hors d'état de nuire plus longtemps par leur exemple, et c'est le cas où se trouvait Elie aux jours duquel l'apostasie était générale, où l'idolâtrie avait gagné toutes les parties du royaume. Sa prière fut aussitôt exaucée que faite. A ce moment, le ciel refusa jusqu'aux moindres rosées. Dès cette heure, le fléau de la sécheresse se fit sentir dans toute l'étendue des Etats d'Achab, en punition des désordres qui y régnaient, et surtout en punition du culte impie que Jézabel faisait rendre à Baal.

Cette méchante femme (n'échappez pas ce fait, apprenez-en de quelle manière Dieu récompense plus ordinairement en cette vie le zèle intrépide de ses serviteurs, pour vous accoutumer à rechercher en ce monde d'autres récompenses que celles du monde), cette méchante femme ne fut pas plutôt informée de la menace du prophète, qu'elle en jura la perte. La chose cependant alla moins loin. Dieu, qui sait rendre inutiles les desseins des impies, prévint l'exécution de ceux de Jézabel, et pourvut à la sûreté de son envoyé. *Allez*, lui dit-il, *vers l'orient, et cachez-vous sur le bord du torrent de Carith : vous boirez-là de l'eau du torrent, et j'ai commandé à des corbeaux* (575) *de vous y nourrir.* Elie y alla selon l'ordre de Dieu. Et là, l'eau du torrent était sa boisson. Du pain et de la viande que les corbeaux lui apportaient soir et matin, étaient son aliment. Où ces corbeaux prenaient-ils ce pain et cette viande? Etait-ce sur la table même d'Achab, ou sur celle de Josaphat, comme quelques-uns l'ont pensé? Cette nourriture était-elle préparée par quelqu'un des sept mille hommes qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal, comme d'autres l'ont cru? Disons plutôt avec l'auteur des merveilles de l'Ecriture (576), que celui qui avait ordonné aux corbeaux de nourrir Elie, est le seul qui sache où ces oiseaux trouvaient ce qu'ils apportaient (577).

Le Seigneur se servit du ministère des corbeaux plutôt que de celui des hommes; c'était pour des raisons dignes de sa sagesse; c'était, d'un côté, pour qu'Elie fût plus en sûreté, et de l'autre, pour fortifier sa foi, en lui montrant que toutes les créatures étaient, en la main de Dieu, propres à secourir et à protéger ses serviteurs. N'était-ce pas aussi pour fortifier la nôtre? quand nous lisons ces paroles du Seigneur : *J'ai commandé aux corbeaux de vous nourrir;* quand nous apprenons que ces oiseaux voraces et carnassiers obéissent à ce commandement, craignons-nous de manquer du nécessaire tandis que nous imiterons Elie, et que nous serons comme lui fidèles à notre vocation? En chargeant ces oiseaux de subvenir à la subsistance du prophète, il se proposait encore une autre fin plus spirituelle que toutes les précédentes, dit saint Augustin, c'était de nous figurer les gentils qui, par leur foi, devaient devenir la nourriture de Jésus-Christ. Nous entendrons les paroles du saint docteur, quand nous aurons rapporté l'histoire de la veuve de Sarepta (578), qui était une autre figure de la gentilité.

Cette histoire est devenue célèbre surtout

(575) Cette traduction est conforme aux Septante, au syriaque, au chaldéen, etc., etc. Les rabbins, les Pères, les interprètes sont uniformes sur ce point. Que peuvent contre l'universalité de ce sentiment, deux ou trois auteurs anonymes, ou peu connus, qui mettent le mot *arabes* pour celui de *corbeaux*.

(576) Cet ouvrage se trouve parmi ceux de saint Augustin.

(577) L'orateur peut ajouter ici : Ce miracle de l'Ancien Testament nous en rappelle ici un tout semblable arrivé sous le Nouveau, et quoiqu'il ne soit pas écrit dans les livres inspirés comme le premier, je vous le citerai cependant, parce qu'il est consigné comme certain dans les écrits des saints Pères les plus exacts en histoire. Le voici : « Saint Paul, patriarche des anachorètes, âgé de quinze ans environ, » etc. L'orateur que je suppose dire le Bréviaire de Metz ou de Paris, est en état de continuer ce récit, puisqu'il lit celui de la vie et de la mort de saint Paul, premier ermite, le 10 janvier.

(578) Sarepta était située entre Tyr et Sidon, et par conséquent de la dépendance d'Ethbaal, père

Digitized by Google

depuis que Jésus-Christ l'a citée dans la synagogue de Nazareth, pour répondre à l'objection secrète que lui faisaient ses concitoyens, de ce qu'il n'opérait pas au milieu d'eux des miracles comme à Capharnaüm et ailleurs : *Je vous le dis en vérité*, leur observa le Sauveur, *il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et demi, et qu'il y eut une si grande famine dans tout le pays, néanmoins Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais seulement à une veuve de Sarepta.* Pourquoi donc cette distinction ou ce privilége? C'est que Dieu fait miséricorde à qui il veut, et qu'il endurcit qui il lui plaît; c'est qu'il voulait convertir cette veuve par le ministère de son prophète.

En même temps qu'il est commandé à celui-ci d'aller à Sarepta, celle-là reçoit ordre de nourrir l'envoyé du Seigneur, et c'est ce qu'elle fait avec une foi et une charité qui confondra toujours les mauvais riches, et qui édifiera les pauvres mêmes en leur montrant qu'ils le sont donc beaucoup, si, au lieu de demander l'aumône, ils ne sont pas en état de la faire au moins en quelque chose. Deux points surtout sont admirables en cette histoire. Cette veuve n'a qu'un peu de farine dans un pot, qu'autant qu'on en prendrait avec trois doigts, ou, comme vous diriez, qu'une pincée, avec un peu d'huile dans un petit vase. Elie la trouve ramassant deux morceaux de bois pour cuire ce reste de provision, le manger avec son fils, et mourir ensuite. N'est-il pas étonnant que le prophète lui demande pour préciput un petit pain de ce petit reste : premier sujet d'admiration. N'est-il pas encore plus étonnant que la veuve, qui n'a jamais vu l'illustre fugitif, exauce sa prière, et lui donne ce petit pain avant d'en goûter ni elle ni son fils? C'est cependant ce qu'elle fait; pouvons-nous le remarquer sans admirer la vivacité de sa foi et l'héroïsme de sa charité?

Aussi le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, lui accorda, apprenez quelles récompenses. 1° La farine du pot ne manqua plus et l'huile du petit vase ne diminua plus, pendant les trois ans que la famine dura encore depuis ce moment. 2° Le fils de cette veuve étant mort, le prophète le ressuscita de la manière qu'il est raconté, en se mettant trois fois sur l'enfant, en se mesurant à son petit corps, en criant au Seigneur : *Seigneur mon Dieu! faites, je vous prie, que l'âme de cet enfant rentre dans son corps* (579). 3° La foi de cette femme reçut un accroissement dont nous trouvons le signe dans cette action de grâces : *Je reconnais maintenant, après ce miracle, que la parole du Seigneur est véritable en votre bouche.* Par conséquent elle fut récompensée au centuple, tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel; et dès lors il fut évidemment prouvé que l'aumône enrichit, loin d'appauvrir; qu'elle est avantageuse à ceux qui la font, beaucoup plus qu'à ceux qui la reçoivent. C'est la réflexion morale de saint Augustin (Serm. 146 *De tempore*), sur l'aumône de la veuve de Sarepta à Elie.

« Dieu, » demande ce Père, « avait-il manqué à Elie, lorsqu'il l'envoyait à une veuve pour être nourri? Ne pouvait-il pas continuer de lui envoyer toujours les mêmes corbeaux pour lui apporter sa nourriture? Mais si Dieu avait toujours envoyé du pain à son serviteur, sans le ministère des hommes, cette veuve aurait été sans récompense. Ainsi, celui qui n'avait manqué de rien jusqu'alors reçoit ordre d'aller trouver celle qui était dans le besoin, afin qu'il en fût nourri... Que nul donc ne s'enorgueillisse à l'égard d'un étranger, puisque le Sauveur a lui-même, comme étranger, reçu l'hospitalité... Que nul ne dise en son cœur, en assistant un pauvre : C'est moi qui donne; c'est le pauvre qui reçoit. Vous avez des besoins incomparablement plus grands que cet indigent à qui vous donnez, et qui est peut-être un juste. Il a besoin de pain, et vous, de la vérité; il a besoin de logement, et vous, du ciel; il a besoin d'argent, et vous, de justice et de sainteté : *Ille indiget pane, tu veritate; ille tecto, tu cœlo; ille indiget pecunia, te justitia.* » Heureux échange que vous exercez donc avec lui, lorsqu'il vous obtient la connaissance de la vérité, pour votre pain; le droit de domicile au ciel, pour votre logement sur la terre; la justice, pour votre vile monnaie! C'est par ces réflexions puissantes que saint Augustin exhortait ses auditeurs à la pratique des œuvres de miséricorde, et que j'avais dessein de vous y exhorter aussi. Je pourrais, à l'imitation de ce saint, vous les développer un peu plus, mais je le ferais au préjudice du sens prophétique et figuré que le même saint a vu dans les deux histoires que nous venons de paraphraser, et sans lequel il prétendait qu'on tirerait très-peu d'édification du sens littéral.

Elie, dit donc ce Père, a été une des figures les plus formelles de Jésus-Christ. Comme lui, il a été persécuté par les Juifs; comme lui, il s'est éloigné de sa nation; comme lui, il s'est retiré dans le désert. De même encore qu'Elie fut nourri par le ministère des corbeaux, Jésus-Christ a été comme nourri, dans le désert de ce monde, par la foi vive de l'Eglise des gentils, de cette Eglise de laquelle il est dit qu'elle est noire, mais qu'elle *est belle;* qu'elle est noire par sa nature, comme les corbeaux, mais qu'elle a été rendue belle par la grâce de Jésus-Christ. Cette Eglise des gentils, représentée par les corbeaux nourriciers d'Elie, l'est aussi, et d'une manière qui

de Jézabel : cette princesse est livrée à son idolâtrie, tandis que la pauvre veuve est appelée à la lumière de la vérité, pourquoi? *O altitudo!* (Rom. xi, 33.)

(579) *Et l'âme de cet enfant rentra en lui*, dit l'Écriture, *et il recouvra la vie.* Voilà une âme existante quoique séparée du corps, une âme qui est principe de la vie corporelle. Loin d'ici comme absurde, cette explication de Leclerc : « La vie de cet enfant rentra en lui, et il recouvra la vie. »

Digitized by Google

pourra paraître plus noble, par la veuve de Sarepta.

« Le prophète vint donc à elle, » dit saint Augustin, « parce que Jesus-Christ devait envoyer ses apôtres vers les gentils; il la trouva cherchant à ramasser non un morceau de bois, non trois ou quatre, mais deux, c'est-à-dire qu'elle cherchait à connaître le mystère de la croix, avant de mourir elle et son fils, comme il était nécessaire. » Nous serait-il permis de suivre saint Augustin plus longtemps? « Comme cette veuve, » dit-il, « était la figure de l'Eglise des gentils, son fils était celle du peuple incirconcis, que ses péchés et ses crimes avaient fait mourir. Et dans ce qu'Elie fit pour le ressusciter corporellement, nous voyons une image admirable de ce que Jésus-Christ a fait pour nous ressusciter. Il est descendu jusqu'à notre bassesse, pour la relever; il a penché sa majesté vers notre néant, pour le réparer; il a raccourci sa grandeur, pour se proportionner à notre petitesse; il a imprimé ses membres vivifiants sur tous nos membres, pour leur communiquer sa chaleur, son esprit et sa force; il s'est courbé trois fois. Pourquoi? N'est-ce pas pour marquer que notre résurrection spirituelle est l'œuvre de la sainte Trinité? Il a crié; ah! c'est que notre salut dépendait des cris et des larmes de l'Homme-Dieu. Oui, » conclut saint Augustin, « ce sont là autant de mystères cachés sous l'écorce de l'histoire; et si vous recevez ce que je vous en dis avec simplicité; si, à la manière des animaux purs, vous le ruminez en vos cœurs, alors s'accomplira en vous ce que dit Salomon, que dans la bouche du Sage est un trésor désirable : *Thesaurus desiderabilis in ore sapientis.* » (*Prov.* XXI, 20.)

Un autre trésor, non moins précieux à mes yeux que le précédent, est maintenant la considération de la vie d'Elie, des moyens que le Seigneur emploie pour la lui conserver et récompenser son zèle intrépide. Pendant trois mois, il le nourrit par le ministère des corbeaux; il l'abreuve des eaux du torrent de Carith, sans lui assigner d'autre logement qu'un antre ou une caverne creusée sur le bord de ce torrent, sans lui donner d'autre vêtement qu'une peau méprisable, comme elle est quittant le dos de l'animal. Telle fut encore la vie d'Elie chez la veuve de Sarepta. Un pain pétri d'huile et de l'eau pure furent là toute sa nourriture pendant trois ans. Aussi mal logé que cette pauvre femme, il n'avait pas comme elle la liberté du grand air; il ne pouvait le respirer que la nuit : il était obligé de se tenir caché tout le jour, pour se dérober aux recherches des émissaires envoyés au dedans et au dehors du royaume d'Israël, par Achab, pour le faire mourir. O Dieu! quelle espèce de récompense vous accordez au zèle de vos serviteurs sur la terre! O vie des saints, vie admirable, vie angélique, vie de pénitence et de mortification! O monde aveugle et méchant! Et ce sont ces saints que tu jugeais indignes de toi, que tu obligeais d'errer dans les antres, vêtus de peaux, que tu cherchais ensuite pour les faire mourir! Oh! que tu me fais bien comprendre cette vérité, que les récompenses du juste ne sont ni en ce siècle ni de ce siècle! C'est, mes frères, la pensée principale que je m'étais proposé de vous inculquer en commençant ce discours; mais ce n'est pas là seule.

Une seconde est la pleine confiance en Dieu dans tous vos besoins. Allez aux corbeaux, leur histoire vous l'inspirera.

Une troisième a pour objet l'aumône. Allez à Sarepta, une pauvre veuve de cette bourgade vous en montrera la facilité.

Une quatrième a pour objet la force de la prière. Allez à Elie, il vous dira qu'elle a en sa disposition les éléments mêmes, la sécheresse et la pluie. Allez au lépreux et au centenier dont parle l'évangile de ce jour (580), l'un vous apprendra quelle est l'épreuve que la communion demande de vous, comment cette épreuve doit se faire, et dans quels sentiments vous devez dire : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir* (*Luc.* V, 12); l'autre vous apprendra comment vous devez vous approcher de la table sainte, avec quelle foi, quelle humilité vous devez prononcer ces paroles : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie* (*Matth.* VIII, 8); et avec l'un et l'autre, avec les étrangers qui sont venus de l'Orient et de l'Occident, vous mériterez de reposer avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume de Dieu. C'est le bonheur que je vous souhaite. *Amen.*

INSTRUCTION VII.

ZÈLE POUR L'HONNEUR DE LA RELIGION.

(*Suite de la précédente.*)

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.

Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées! (*III Reg.* XIX, 10.)

Depuis que ce prophète a menacé Achab de frapper ses Etats des plaies de la sécheresse et de la famine, trois ans et demi se sont écoulés sans qu'il soit tombé ni pluie ni rosée dans le royaume d'Israël et dans celui du père de Jézabel, d'où était procédée l'idolâtrie des dix tribus. Imaginez quel est l'effet de ce fléau dans les terres du gendre et du beau-père; représentez vous l'extrême désolation qui règne dans celui de Samarie, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Hélas! non, ce n'est plus là ce pays délicieux où coulaient auparavant le lait et le miel; ce ne sont plus ces campagnes riantes où les troupeaux bondissaient, et où les doux chants du moissonneur enchanté se faisaient entendre au loin : de quelque côté que le voyageur jette ses regards, il ne voit que des arbres dépouillés de feuilles, qu'un terrain crevassé, que des coteaux brûlants et dénués de toute verdure; les fleuves n'y coulent plus, les fontaines y tarissent, les blés y sont rôtis, les arbustes y languissent, les prairies y

(580) Ce discours a été prêché le troisième dimanche après l'Epiphanie.

Digitized by Google

jaunissent : *Sitiunt amnes, fontes arescunt, sata torrentur, arbusta ægrotant, prata deficiunt* (S. Chrysost., *De Elia*); et par une suite nécessaire de la sécheresse et de la famine, la maladie renverse les hommes par monceaux. Quel triste spectacle!

Un autre plus triste encore pour Elie, est celui de l'aveuglement et de l'endurcissement où demeurent le monarque et ses sujets qui continuent dans leur idolâtrie; comme s'ils avaient pris à tâche de braver le Ciel et de lui résister même en périssant. C'est ce second spectacle beaucoup plus que le premier, qui arrache à Elie ce soupir profond : *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées*,

Je ne dis pas, mes frères, que vous ayez le même spectacle devant les yeux; le règne d'une idolâtrie aussi grossière que celle de ces temps reculés est passé; mais n'en avez-vous pas un semblable à raison de l'irréligion, qui de nos jours ose se montrer tête levée? mais chaque jour vous entendez des philosophistes qui osent comparer les religions étrangères à la nôtre, et même leur donner la préférence; ce spectacle et ces discours ne tireront-ils pas ce soupir de votre cœur? *Je brûle de zèle pour vous : « Zelo, »* etc. C'est, mes frères, dans le dessein de vous l'inspirer, que je vais reprendre le sujet du discours précédent, et continuer à vous parler du zèle pour l'honneur de la religion que vous professez; c'est pour faire de vous autant de soldats dans la cause de Jésus-Christ; c'est pour vous engager à honorer notre sainte religion par vos mœurs, autant qu'elle est honorable par ses maximes; c'est pour écarter de vous ce reproche que vous avez trop longtemps mérité : *Vous êtes cause que les méchants blasphèment contre le nom de Dieu.*

Que la passion, mes frères, est un tyran dur et cruel! elle accable ses esclaves, elle ne leur laisse ni le courage, ni la force de rompre les chaînes qui les font gémir; c'est la réflexion que me fournit la conduite d'Achab. Frappé de la main du Seigneur, il n'en sent pas les coups; c'est une enclume qui n'en devient que plus dure; au lieu de s'occuper de son salut et de celui de tout son peuple, il ne pense qu'à conserver quelques animaux. Pour cela, pour trouver sur les ruisseaux de quoi soutenir ces bêtes languissantes, il se partage le pays avec un des premiers officiers nommé Abdias; c'est à cet endroit que nous allons reprendre l'histoire d'Elie et de son zèle pour l'honneur de la religion. Il était, cet Abdias que je viens de vous nommer, il était un de ces justes qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal; il était rempli de la crainte du Seigneur; il avait su conserver l'innocence au milieu de la cour la plus impie; il avait caché et nourri de pain et d'eau cent prophètes, tandis que Jézabel faisait mourir ces hommes de Dieu; il exécutait la commission de son maître, lorsque tout à coup, selon l'ordre du Seigneur, Elie se présente à lui, et lui ordonne d'aller prévenir Achab de la visite qu'il se propose de lui rendre. Hélas! lui répond celui-ci, quel péché ai-je commis pour que vous me livriez entre les mains d'Achab? Je jure, par le Seigneur votre Dieu, qu'il n'y a point de nation ni de royaume, où il n'ait envoyé vous chercher pour vous faire périr; le Seigneur, qui vous a dérobé à ses recherches, vous enlèvera peut-être au moment pour lequel je vous aurai annoncé, et je payerai de ma tête le mensonge dont je serai accusé et convaincu par votre retraite. Telle est d'abord la résistance d'Abdias à l'ordre d'Elie; mais enfin il lui cède; il va avertir Achab du retour du prophète.

Celui-ci marchant presque sous les pas de celui-là, l'entrevue se fait aussitôt : examinez de quelle manière tout s'y passe, et vous connaîtrez la générosité du zèle d'Elie. Achab, abordant le saint homme, lui fait ce reproche sanglant qui nous rappelle, non sans douleur, celui qu'un certain monde, aussi méchant qu'Achab, nous fait trop souvent : *N'est-ce pas vous qui troublez Israël?* nous demande ce monde; ne le troublez-vous pas en censurant amèrement les mœurs de vos concitoyens, en vous déclarant hautement l'ennemi irréconciliable des spectacles, de ceux qui les préparent et de ceux qui les fréquentent, en vous élevant d'un ton dédaigneux contre la philosophie moderne, en prodiguant à ses partisans les dures épithètes de méchants et d'impies? Nous supprimons cent autres accusations semblables pour ne point donner prise à la malignité pharisaïque; les pharisiens ont souvent cherché à surprendre Jésus-Christ dans ses sermons; Dieu en soit loué, nous avons le bonheur d'avoir ce caractère de ressemblance avec notre divin Maître. Il nous est d'ailleurs facile de repousser ces accusations. La réponse d'Elie à Achab est la nôtre. Celui-ci demandant à celui-là : *N'es-tu point celui qui trouble Israël?* L'envoyé de Dieu répond avec cette liberté qui sied aux ministres du Très-Haut : *Non, ce n'est point moi qui ai troublé tout Israël; c'est vous-même, et la maison de votre père, lorsque vous avez abandonné les commandements du Seigneur, et que vous avez suivi Baal.* Voilà notre réponse à tous ces Achab qui nous accusent de troubler Israël. De qui, leur demandons-nous, vient le trouble? est-ce d'un pasteur qui, par état et par devoir, cherche à vaincre l'opiniâtreté de ses ouailles, ou de ses ouailles qui cherchent à rendre inutiles ses soins et ses prévenances? n'est-il pas évident que c'est de celles-ci? A-t-on jamais accusé un père de troubler sa famille, parce qu'il veut la sanctifier comme il le doit, au lieu d'accuser les enfants qui méprisent sa voix et celle de Dieu même? Or combien de ces ouailles dont le salut nous est confié qui se rendent coupables de ce mépris, et à qui nous pouvons appliquer ces paroles d'Elie : *Vous avez abandonné les commandements du Seigneur*, et ceux de sa sainte Eglise.

Une telle application demanderait des

Digitized by Google

égards, nous direz-vous. Aveugles et injustes censeurs, qui nous accusez quelquefois de vous ménager peu! ne savez-vous pas qu'il est une sainte colère qui n'a rien de commun avec les fougues de l'emportement? que la vigueur et la fermeté dans la défense de la religion, ne sont point opposées à la tendresse et à la compassion? que la charité est forte comme la mort? que le zèle est inflexible comme l'enfer? qu'il est la plus sublime et la plus héroïque vertu? qu'il est la vie de Dieu même: *Zelus vita Dei*, dit saint Ambroise. (*in psal.* CXVIII.) Hé! quoi! les impies vomiront le blasphème à pleine bouche; ils déchireront la Divinité à belles dents; ils la mettront en pièces: et ces monstres, nous ne pourrons les combattre qu'avec des armes parfumées de senteur; il ne nous sera permis de les apostropher qu'en leur disant mille douceurs; du moins qu'en leur parlant d'une voix douce et gracieuse. Laissons ces hommes sans foi, et pensons à nous fortifier dans la nôtre.

Le prophète n'a pas plutôt répondu à Achab, qu'il demande une assemblée générale du peuple, sur le mont Carmel, et lui propose de décider la cause du vrai Dieu et celle de Baal, par un miracle. La proposition ne vous étonne-t-elle pas? le souvenir du passage de la mer Rouge et tant d'autres prodiges ne suffisaient-ils pas pour décider cette question en faveur du vrai Dieu? Il suffisait sans doute; mais il fallait aussi nous convaincre que les miracles seuls, même les plus grands, même les plus nombreux ne convertissent pas. C'est à ce dessein qu'Elie consent à en solliciter un nouveau, et demande qu'on prenne deux bœufs, que les prophètes de Baal en immolent un, et lui l'autre, et que le Dieu qui déclarera par le feu qu'il aura exaucé les vœux qu'on lui a faits, soit reconnu pour Dieu.

Sa proposition étant acceptée, les quatre cents prêtres de Baal commencent les premiers leur sacrifice; ils prient leur dieu Baal: Baal, exaucez-nous, lui crient-ils, et bien haut, et bien longtemps. Mais Baal ne disant mot, que font-ils pour le tirer de son silence et pour humilier Elie, qui d'un ton ironique leur dit: Criez plus haut, car votre Dieu est peut-être en chemin, ou en une hôtellerie, peut-être qu'il dort et qu'il a besoin qu'on le réveille? Espérant triompher de cette insulte d'Elie, les faux prophètes se font des incisions selon leur coutume, avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils soient couverts de sang; mais enfin ce second moyen ne leur ayant pas mieux réussi que le premier, ils s'avouent vaincus si Elie réussit mieux qu'eux.

Celui-ci appelle donc aussitôt le peuple près de lui, pour être témoin de tout ce qu'il fera, sans pouvoir soupçonner aucune supercherie; il rétablit un ancien autel; il fait deux rigoles, comme deux petits sillons autour de l'autel, de peur qu'on ne puisse soupçonner que le feu sera mis à l'holocauste par des trous pratiqués autour de la victime: il fait répandre de l'eau jusqu'à trois fois dans ces rigoles; l'heure du sacrifice étant arrivée, il adresse à Dieu cette prière: *Exaucez-moi, Seigneur! exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes le Seigneur, le seul Dieu, et que vous avez de nouveau converti leur cœur;* en même temps le feu tombe du ciel, dévore l'holocauste, le bois, les pierres, l'eau même qui était dans la rigole, signe certain de l'opération divine, laquelle se passe, non dans l'enfoncement d'un temple, non dans l'obscurité d'un bois, et en présence seulement de personnes crédules ou gagnées, mais à découvert, sur le sommet d'une montagne, à la vue d'un peuple entier, disposé à crier à l'imposture, s'il y en eût eu la moindre apparence. Aussi à la vue de ce prodige éclatant, tout le peuple se prosterne contre terre, et avoue que le Seigneur est le vrai Dieu.

Autre miracle aussi étonnant que le précédent. Brûlant de zèle pour la gloire de la religion, Elie ordonne, et à son ordre le peuple saisit les quatre cent cinquante prêtres de Baal, et les fait mourir en présence même d'Achab interdit, stupéfait n'osant même ouvrir la bouche pour se plaindre de cette exécution sanguinaire. Que veux-je dire par là? que le zèle pour la gloire de la religion doit nous armer contre ses ennemis? Conséquence horrible qui supposerait en moi l'ignorance de ce principe que le Chrétien veut la mort du péché et non du pécheur; que l'Evangile est une loi de paix et de douceur, et non de crainte et de dureté comme celle de Moïse. Je sais qu'un de nos sceptiques a pris de ce fait occasion d'accuser nos Ecritures, de favoriser le fanatisme, et qu'il s'en est expliqué en ces termes (*Encyclop.*, au mot *Elie*): Que peut-on voir de plus fort en faveur des massacreurs par zèle de religion, que la conduite d'Elie? un homme qui n'avait aucun caractère dans l'Etat, aucune charge politique, aucune part au droit de glaive.... fait égorger quatre cent cinquante prêtres de Baal, sans avoir demandé l'agrément d'Achab là présent, sans les avoir exhortés à se convertir. Mais ce sceptique dangereux, dont je viens de rapporter les paroles, ne fournit-il pas la réponse à sa réflexion impie? Voici en effet ce qu'il dit aussitôt après: Les théologiens, pour disculper Elie, sont obligés de supposer qu'il avait reçu de Dieu une mission spéciale. La supposition est-elle violente? lui demanderai-je ici; peut-elle le paraître? un homme tel qu'Elie, revêtu du pouvoir de Dieu même, était-il un homme sans caractère dans l'Etat? La loi n'ordonnait-elle pas la mort des faux prophètes? Les prêtres de Baal obstinés après le miracle du feu descendu du ciel, comme avant, n'étaient-ils pas de faux prophètes soumis à cette loi? Enfin la supposition peut-elle paraître violente, lorsqu'on voit les miracles que le prophète avait faits avant cette expédition, et celui qu'il fit immédiatement après, en obtenant

Digitized by Google

une pluie abondante par ses prières ? En voici le récit.

Les faux prophètes étant tués, Elie dit à Achab : Allez manger et boire, car j'entends le bruit d'une grande pluie. Pendant qu'Achab prenait son repas, Elie monta sur le haut du Carmel, envoya son serviteur sept fois vers la mer, et à la septième fois, ce serviteur dit : Voilà un petit nuage qui s'élève de la mer, grand comme le pied d'un homme · un moment après, le ciel s'obscurcit, le vent se leva, et il tomba une grande pluie. Que signifiait cette petite nuée? *Marie*, selon les nouveaux mystiques; *la chair de Jésus-Christ*, selon saint Augustin. (Serm. 210.) De même donc ajoute ce Père, qu'après trois ans et demi de sécheresse la pluie descendit du ciel à la prière d'Elie, aussi à l'avénement du Sauveur, après trois années et demie de la prédiction évangélique, la pluie de la parole arrosa heureusement toute la terre. Mais laissons ces réflexions pour faire ici la question que présentent les saints Pères.

D'où venait à Elie le pouvoir de faire tant de miracles? qui l'embrasait de ce zèle qui lui fit immoler les faux prophètes sur le torrent de Cison ? Nous pouvons l'apprendre du commentaire de saint Grégoire sur ces paroles : *Elie eut peur et s'enfuit, lorsqu'il apprit que Jézabel s'était engagée et par serment, à le traiter comme il avait traité les prophètes.* « Les saints, » dit ce Père, « les saints que l'esprit de Dieu a élevés à un haut degré de perfection et de connaissance, sont rabaissés ordinairement par quelque tentation, tant qu'ils sont en cette vie, de peur que leur élévation ne les enorgueillisse. C'est ainsi qu'Elie étant arrivé au comble de tant de vertus, fut rabaissé, tout d'un coup lorsqu'il fuyait Jézabel. Je considère d'une part, « ajoute-t-il, » la force étonnante de cet homme qui ferme le ciel par sa parole, et qui l'ouvre quand il le veut, qui ressuscite les morts, et qui prévoit les choses futures. Je regarde d'autre part, la faiblesse et la frayeur de ce même homme, fuyant devant une femme, assis sous un genièvre, et adressant à Dieu cette prière : *Seigneur! c'est assez; retirez mon âme de mon corps; car je ne suis pas meilleur que mes pères : « Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam, neque enim melior sum quam patres mei.* » J'observe cet homme qui souhaite de recevoir la mort de la main de Dieu, dans le même temps qu'il s'efforce de l'éviter de la main de cette femme qui voulait le perdre. D'où vient donc qu'il paraissait si puissant, pour opérer ces grandes merveilles? et d'où vient qu'il paraissait faible, jusqu'à fuir devant une femme, sinon parce qu'autant que les saints sont forts par la puissance de Dieu, autant ils sont faibles par leur propre infirmité? Ainsi lorsqu'Elie parut si fort, il fit connaître que c'était de Dieu qu'il avait reçu sa force; lorsqu'au contraire il parut si faible, il fit voir en lui une faiblesse qui lui était naturelle, et dont l'expérience devenait la gardienne de la force : *Illa potentia virtus fuit, ista infirmitas custos virtutis.* (*Moral.*, lib. XIX)

O vous qui avez l'honneur de boire dans le calice d'Elie, et d'être comme lui persécutés pour la cause du Seigneur ! je vous y exhorte, retenez bien ces paroles de saint Grégoire ; conservez-les toutes dans le fond de votre âme, et selon qu'elles vous l'apprennent, remerciez le Seigneur lorsque son esprit de force vous met en état de défier le glaive et la tribulation, la vie et la mort; lors au contraire que vous êtes livrés à votre propre faiblesse, lorsque vous éprouverez des mouvements de crainte et de terreur du côté du monde, humiliez-vous et reconnaissez d'où vous vient votre courage dans des moments plus heureux. C'est une des pratiques dont je m'étais proposé de donner le conseil aux justes dans ce discours, comme propre au zèle de l'honneur de la religion.

Et vous, pécheurs! le quel vous donnerai-je ? Celui-là même qu'Elie donnait aux Israélites assemblés sur le mont Carmel : Jusqu'à quand serez-vous comme un homme qui boite les deux côtés ? Si Baal est Dieu, suivez-le; si c'est le Seigneur qui est Dieu, attachez-vous à lui ; si l'objet de la passion qui vous asservit, est votre Dieu, si vous faites votre Dieu ou de ce ventre auquel vous donnez vos soins, ou de ces richesses pour lesquelles vous vous inquiétez, ou de ce colosse de chair vers lequel se portent les affections de votre cœur, suivez-le, ce Dieu, ne servez que lui, ne priez que lui, ne remerciez que lui, n'adorez que lui. Mais si Jésus-Christ est votre Dieu, attachez-vous donc à lui seul ; renoncez à ces autres maîtres qui vous dominaient; renversez les autels que vous éleviez à ces idoles; brûlez les liens dans lesquels vous tenaient ces cruels tyrans ; il l'exige absolument de vous; il vous défend de lui donner jamais aucun rival, aucun concurrent; il vous déclare que vous ne pouvez servir deux maîtres à la fois; il vous demande de faire votre choix ici, à ce moment.

Ne lui dites-vous donc pas du fond de votre cœur, que vous le choisissez lui-même? Ne ratifierez-vous pas votre choix chaque jour? Ne lui témoignerez-vous pas souvent le regret que vous avez de l'avoir abandonné? C'est, pécheurs, la pratique dont je m'étais proposé de vous donner le dessein dans ce discours, celle qu'exige indispensablement de vous, le zèle pour l'honneur de la religion; car quelle honte n'est-ce pas pour elle, que tantôt vous l'abandonniez, et tantôt vous y reveniez? que tantôt vous vous déclariez pour elle, et que tantôt vous vous joigniez à ceux qui l'attaquent par leurs discours et par leurs actions.

Justes ! approchez souvent de la table du Seigneur ! C'est encore une pratique que je vous conseille ici comme singulièrement honorable à la religion, et ce qui m'en fait naître la pensée, c'est ce fait que je lis dans l'histoire d'Elie. Il y est dit que ce prophète effrayé des menaces de Jézabel, avait

Digitized by Google

pris la fuite. Après avoir marché un jour entier, accablé de lassitude, il s'assit sous un genièvre : là, versant ses chagrins dans le sein de son grand protecteur, il lui adressa cette prière que nous avons déjà entendue : *Seigneur! c'est assez, retirez-moi* de ce monde où règne une corruption que rien ne guérit; *Sufficit mihi, Domine.* S'étant endormi dans cette triste pensée, un ange vint le toucher et l'inviter à manger d'un pain cuit sous la cendre : il le fit et se rendormit : l'ange revint et l'invita à manger une seconde fois de ce pain, ajoutant qu'il lui restait beaucoup de chemin à faire. Elie se leva donc, il mangea et but, et étant fortifié par cette nourriture, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne de Dieu, appelée Horeb.

Je vous rapporte, mes frères, ce fait miraculeux, pour vous engager à la communion fréquente; c'est qu'avec les Pères et l'Eglise même, dans son office du Saint-Sacrement, j'y vois une figure expresse du pain eucharistique, des dispositions qu'il exige, et des effets qu'il produit. Le pain proposé à Elie était un pain céleste, et celui qui vous est proposé dans l'Eucharistie est un pain descendu du ciel. Ce fut dans le désert que l'ange invita Elie à manger de son pain miraculeux, et lorsque celui-ci fuyait Jézabel, lorsqu'il était triste, affligé, vivement touché des prévarications d'Israël. Qui sont ceux que nous invitons à partager le pain eucharistique? ceux qui, comme Elie, préfèrent Dieu à leurs intérêts, à leur repos, à la faveur des grands, ceux qui sont dévorés du zèle ardent de sa gloire, ceux qui sont pénétrés de douleur à la vue des scandales, ceux qui fuient le monde et qui sont résolus de mourir plutôt que de participer à ses vanités. Ce sont ces justes que nous invitons à manger le pain eucharistique, parce que c'est à eux qu'il est utile; c'est à eux qu'il donne la force nécessaire pour voyager dans le désert de ce monde jusqu'au ciel figuré par la montagne d'Horeb.

Une seule communion ne pourrait-elle pas communiquer cette force, me demanderez-vous peut-être? et moi je vous demande, la plus petite quantité du pain mystérieux offert à Elie, ne pouvait-elle pas le fortifier assez, pour qu'il arrivât jusqu'à la montagne de Dieu? Pourquoi donc l'ange voulut-il qu'il en mangeât deux fois? Pourquoi est-il dit de la seconde fois qu'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits? Dieu, mes frères, voulait nous apprendre par là, que c'est par l'usage réitéré et fréquent de l'Eucharistie, que nous acquerrons les forces nécessaires pour nous soutenir dans les diverses épreuves de cette vie. C'est la troisième pratique à laquelle je dois vous exciter dans ce discours, sur le zèle pour l'intérêt de la religion. Qu'il lui serait glorieux que vous environnassiez chaque dimanche et plus souvent encore cette table sainte, si votre conduite répondait à la sainteté de cette pratique! si vous vous absteniez de toute médisance et de tout autre mal! si vous observiez les devoirs de charité, d'obéissance, tous les autres devoirs de la religion!

Une quatrième pratique est l'attention continuelle sur nous-mêmes, pour garder le repos intérieur, ou la paix de l'âme : apprenez, non pas combien cette pratique est honorable à la religion (vous comprenez assez combien il lui est glorieux de former ces âmes fortes et fermes, qui sont toujours les mêmes dans les temps, même ceux des grandes tribulations), mais apprenez quelle est l'utilité de cette pratique par l'apparition du Seigneur à Elie retiré dans une caverne du mont Horeb, ou Sinaï.

Sortez, lui dit le Seigneur, et tenez-vous sur la montagne, car je vais passer : en même temps il s'éleva un vent violent et impétueux, capable de renverser les montagnes et briser les rochers; puis il se fit un tremblement de terre; ensuite il s'éleva un feu, et après le feu on entendit le souffle d'un vent doux. L'Ecriture remarque que le Seigneur n'était ni dans le vent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu, mais dans le souffle du doux zéphir. Que signifie ceci dans le sens moral que Dieu ne se trouve ni dans le vent dont sont agités les ambitieux, ni dans les mouvements que se donnent les avares, ni dans le feu dont sont dévorés les impudiques, ni même dans l'agitation de ceux qui embrassent des œuvres saintes au delà de leurs forces; mais dans l'assujettissement des passions; mais dans l'éloignement de tout ce qui dissipe l'esprit; mais dans la paix intérieure (581), dont l'avantage est de mettre en possession du Seigneur : n'est-ce point là un puissant motif à la quatrième pratique que je vous recommande comme fruit du zèle pour l'honneur de la religion?

Enfin la cinquième par laquelle j'ai commencé, et par laquelle je finirai ce discours, est celle d'un zèle tendre et gémissant en faveur de la religion. J'en trouve l'idée dans les paroles d'Elie au Seigneur : deux fois le Seigneur lui fit cette question dans sa grotte. *Que faites-vous là, Elie?* et deux fois le prophète lui répond ce que je voudrais graver moi-même dans vos cœurs, et vous voir ensuite graver de votre main, sur le seuil de vos portes : *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées! parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le fer, et qu'étant demeuré*

(581) On a donné plusieurs sens littéraux et figurés à cette énigme. L'un a dit que le Seigneur apprenait par là à Elie à modérer son zèle. L'autre a dit que c'étaient là des images représentant la loi ancienne et la loi nouvelle, laquelle possède Jésus-Christ le vrai Seigneur, tandis que la première n'avait que les ombres. Un autre a dit que le vent, le tremblement de terre et le feu, marquaient Hazaël, Jéhu, et Elisée; le zéphir, les justes cachés.

Digitized by Google

seul dans vos intérêts, *ils cherchent encore à m'ôter la vie*, au lieu de m'écouter, et de se rendre à l'évidence des miracles de votre toute-puissance : *Zelo zelatus sum*, etc. *C'en est assez, Seigneur, retirez-moi* de ce monde; *je ne suis pas meilleur que mes pères*, les prophètes mes prédécesseurs; s'ils ont méprisé la voix de ceux-ci, ils ne se rendront pas plus à mes exhortations; *Tolle*, etc.

O zèle d'Elie! zèle généreux et ardent! puissiez-vous passer du cœur du prophète dans le mien! ô grâce de Jésus-Christ, principe de cette flamme dévorante! puissiez-vous m'en communiquer au moins quelques étincelles! ô vous, mes frères, puissiez-vous brûler constamment du feu céleste qui convient à de simples fidèles, gémir continuellement sur les prévarications d'Israël, n'y prendre aucune part, et comme Abdias, soutenir les ministres du Seigneur, les encourager à remplir fidèlement leurs devoirs. O mon âme! puissions-nous exhorter et reprendre les petits et les grands avec la liberté d'Elie, sentir notre zèle s'irriter à la vue des iniquités qui se commettent, travailler à en arrêter le cours, sans cependant nous décourager, lorsque le succès ne répond pas à nos travaux! O mon Dieu! donnez-nous de vivre dans ces sentiments, de mourir par un effet héroïque de ces sentiments, de recevoir dans le ciel la récompense promise à ces sentiments. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION VIII.

ZÈLE POUR L'HONNEUR DE LA RELIGION.

III Reg. XIX-XXII.

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.

Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées. (*III Reg.* XIX, 10.)

On peut, mes frères, considérer le zèle sous trois aspects différents; on peut le considérer 1° par rapport à ses qualités; 2° par rapport à ses fins; et 3° par rapport à ses motifs. Le vrai zèle est un zèle intrépide, généreux, ardent, etc. Nous le disions en parlant du zèle d'Elie, dans les instructions précédentes, où nous faisions en même temps cette remarque, que le zèle le plus intrépide, le plus généreux, le plus ardent, cesserait bientôt d'agir, si le Seigneur cessait de le soutenir et de l'exciter; et la preuve que nous donnions de cette triste observation, nous la tirions alors de l'histoire même d'Elie qui s'enfuit à la voix d'une femme, courut pendant quarante jours, et se cacha dans le creux des montagnes pour se dérober à la poursuite de ses ennemis; nous la tirons encore aujourd'hui de cette question du Seigneur même à son prophète retiré dans une caverne du mont Horeb! *Que faites-vous là, Elie?* Comme s'il lui disait : Est-ce donc là la marque que vous me donnez de votre zèle? est-ce là où vous devez être? est-ce là où je vous veux? qui vous a conduit ici, sinon la crainte des hommes? Il manquait donc une qualité au zèle d'Elie, au moment qu'il s'en disait dévoré, c'était la constance

N'est-ce pas aussi celle qui manque au nôtre? après avoir quelque temps donné les marques du zèle le plus vif, ne touchons-nous pas au moment du découragement? ne serons-nous pas tentés d'abandonner un état qui nous expose continuellement à l'opprobre, à la censure et à la vexation? si le choix nous en était laissé, ne préférerions-nous pas le silence de la solitude au ministère dangereux et pénible de la parole? Comme le prophète, et dans les sentiments de soumission du prophète, n'avons-nous jamais dit dans un instant de chagrin? *C'en est assez, Seigneur! retirez-moi de ce monde: « Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam. »*

Celui à qui Elie adressait cette prière, était le Seigneur; sa gloire et le salut d'Israël étaient les fins de son zèle. Lorsqu'il immolait les faux prophètes sur le torrent de Cison, ce n'était ni à la vengeance, ni à la haine, ni à l'intérêt, ni à aucune autre passion qu'il les immolait, c'était au Seigneur même; c'était à sa gloire; c'était pour montrer la faiblesse de leur Dieu Baal, et la puissance du Dieu d'Israël; c'était pour ramener au vrai Dieu, les adorateurs que ces imposteurs lui avaient ravis. Son zèle n'aimait que Dieu; il ne tendait qu'à Dieu; il n'agissait que pour Dieu. Puisse le nôtre, Seigneur! être toujours tellement réglé sur celui-là, que jamais nous ne nous recherchions en rien, mais vous seul et l'honneur de votre saint nom!

C'est, mes frères! ce à quoi pourra contribuer, pour beaucoup, ce que je vous dirai des motifs qui allumaient le zèle d'Elie, et qui par conséquent doivent animer le nôtre: instruisez-vous-en; passez ce que je vous en dirai, de votre esprit jusqu'à votre cœur, afin que ce cœur s'échauffe et conçoive la flamme de ce feu divin. Je commence.

Je brûle de zèle, pour vous, Seigneur Dieu des armées! parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le fer, et qu'étant demeuré seul dans vos intérêts, *ils cherchent encore à m'ôter la vie.* C'est, mes frères! ce qu'Elie répondit à la question du Seigneur : *Que faites-vous là?* Et c'est dans cette réponse que nous trouvons les motifs qui allumaient le zèle du prophète; il en brûlait, 1° parce que les enfants d'Israël abandonnaient l'alliance du Seigneur, et détruisaient ses autels. Premier motif de son zèle, scandale d'impiété détestable. Il en brûlait, 2° parce que les enfants d'Israël tuaient les prophètes et les serviteurs de Dieu. Second motif de son zèle, scandale d'injustice sanguinaire. Il en brûlait, 3° parce qu'il se croyait resté seul. Troisième motif de son zèle, scandale d'irréligion universellement répandu. Trois sortes de scandales qui étant passés du siècle du prophète au nôtre, doivent exciter notre zèle comme celui du prophète.

Il voyait les veaux d'or exposés au culte des Israélites, à Béthel et à Dan; il voyait l'idole de Baal, la divinité principale de Jézabel, en vénération dans tout le pays; il

Digitized by Google

voyait sur les hauts lieux des autels consacrés aux dieux de la volupté; il voyait là des bocages pour faciliter et couvrir les mystères infâmes de l'impureté; il y voyait ce vice honteux, avec ses victimes et ses ministres; il y voyait des hommes et des femmes que l'Ecriture désigne sous le nom d'efféminés et d'abominables, parce qu'ils commettaient toutes sortes d'abominations, ou y servaient; il voyait enfin que les autels érigés au vrai Dieu par la piété d'Abraham, et des autres patriarches, étaient renversés; c'était ce premier scandale qui excitait d'abord son zèle, selon qu'il s'en explique à Dieu son consolateur: *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum filii Israel, altaria tua destruxerunt.*

N'est-ce pas aussi le premier qui excitera le nôtre? n'existe-t-il pas parmi nous? pouvons-nous nous en dissimuler les excès? Eh! ne savons-nous pas que l'impiété a entrepris d'avilir les alliances ancienne et nouvelle aux yeux de l'univers, et qu'elle décrie l'une et l'autre dans ses écrits comme dans ses discours? Ne voyons-nous pas qu'elle méprise, et qu'elle apprend à mépriser tout culte extérieur? ne voyons-nous pas qu'elle déserte et fait déserter nos églises? ne voyons-nous pas qu'elle a ses efféminés et ses abominables pour ses théâtres, comme les Israélites avaient les leurs pour les hauts lieux? O impiété d'Achab et de Jézabel! disons plus encore; ô paganisme! nous te l'avouons, à toi qui as déifié le vice même! à toi qui as introduit la licence des mœurs, par l'exemple de tes dieux mêmes; oui, nous sommes réduits à t'invoquer, à regretter ce temps où tu couvrais la terre de tes folies et de tes crimes. Ta luxure, qui d'un bout à l'autre du monde, n'épargnait rien pour se satisfaire, respectait au moins la jeunesse; c'était chez toi un crime odieux d'initier le premier âge à la pratique du mal. Si l'on voyait de jeunes vierges exprimer par leurs gestes ou leurs regards, le sentiment du vice, on regardait cette corruption précoce comme un avant-coureur des calamités publiques. S'il se trouvait un enfant dans les lieux du libertinage, les hommes les plus licencieux voulaient qu'on le transportât dans une place où son innocence fût en sûreté. Venez, idolâtres, contraster avec les Chrétiens de nos jours. Peuples de Chanaan qui sacrifiiez vos enfants à des divinités hideuses! postérité indigne du fidèle Abraham, qui dans le délire de votre ingratitude, imitiez ce rite abominable! reparaissez dans notre siècle, vous y trouverez de quoi laver votre opprobre; vous y verrez des pères chrétiens qui offrent leurs enfants à un genre nouveau de prostitution, qui les vendent à des compagnies de gens dévoués à l'anathème de l'Eglise, et marqués d'infamie chez toutes les nations, qui consentent à ce que ces victimes innocentes soient transportées dans le repaire de nos vils histrions, pour devenir la proie de la licence publique. Ce n'est pas encore là où s'arrête l'opprobre de nos mœurs.

Que des hommes dégradés par la cupidité oublient qu'ils sont pères chrétiens; que de sang-froid ils abandonnent leurs enfants et les livrent à des Ismaélites, qui leur en ont payé le prix, c'est une infamie concentrée dans un petit nombre de citoyens avilis, mais que le public déploie à la vue du plus révoltant spectacle qui fût jamais, tous les ressorts de l'admiration! qu'il éclate en applaudissements! qu'il exalte, qu'il préconise et les victimes, et ceux qui les vendent, et ceux qui les immolent! qu'il se nourrisse les yeux et le cœur, en voyant la première innocence s'instruire dans les vices de tous les âges, en parler le langage, en rendre les transports, avec ce fatal germe d'éloquence qui exprime plus qu'il ne dit! qu'un spectacle où ce qu'il y a de plus précieux à l'humanité, à la raison, au christianisme; qu'un spectacle où l'innocence du premier âge est sacrifiée au triomphe de tous les vices, qu'un spectacle où l'existence même physique de ces tendres rejetons de notre espèce, ainsi que les principes d'une bonne constitution, sont étouffés dans la fange d'une éducation monstrueuse, dans l'exercice et l'expression de tous les désordres qui troublent l'harmonie nécessaire à la santé, qu'un spectacle de cette nature soit, dis-je, d'un goût et d'une approbation générale! n'est-ce pas l'excès de la corruption? En serons-nous les témoins, sans sentir en nous ce que sentait en lui le prophète, sans dire à Dieu ce qu'il lui disait: *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance*, et s'ils ne *renversent pas* vos *autels*, du moins ils les quittent avec une extrême facilité: *Zelo zelatus sum*, etc.

En effet, mes frères, que de désertions tous les jours! que d'apostasies qui semblent affaiblir la société des Chrétiens! En étaient-ils donc? A voir l'empressement avec lequel ils accueillent tout ce qui tient du caractère de la bête, pouvons-nous croire que ces transfuges aient jamais été de vrais soldats de Jésus-Christ? que leur religion ait été l'effet d'une foi vive, d'une ferme et intime conviction, plutôt que d'une espèce de mécanisme prêt à recevoir l'impression de la foule? qu'ils aient été à nous, lorsqu'ils étaient parmi nous? Quel sujet de gémissements! Ajoutons-le cependant, c'en est aussi un d'actions de grâces, en ce sens que cette révolution en apparence si fatale, est un triage propre à discerner l'hypocrisie de la vertu, à distinguer les impies des vrais pieux, à manifester les uns et les autres.

Le nombre de ceux-là était si grand du temps d'Elie, le nombre de ceux-ci était si petit, qu'il se croyait seul dans les intérêts de Dieu, et qu'en conséquence il formait ces deux souhaits dans le mouvement de son zèle; l'un (je conjecture celui-ci de la réponse du Seigneur) que le Seigneur frappât le peuple d'Israël de quelque nouveau fléau qui le fît rentrer en lui-même, l'autre, qu'il le retirât de ce monde où il était seul

Digitized by Google

et comme étranger. *Allez*, lui répond le Seigneur, marquant que son premier souhait est exaucé quoique différé, retournez par le chemin *par où vous êtes venu; sacrez Hazaël pour être roi de Syrie, Jéhu pour être roi d'Israël* (582), et Elisée pour être prophète en votre place, quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu, sera tué par Elisée.

Ne me dites pas que vous êtes seul qui m'adoriez, ajoute le Seigneur, répondant au second souhait d'Elie, de peur que vous ne tombiez dans un orgueil pire que les désordres que vous condamnez dans les autres: *Car je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal.* Il découvre par ces paroles, que dans le même temps qu'il exerce un jugement de justice sur le grand nombre, il en exerce un de pure miséricorde sur le petit nombre (583) qu'il sépare par grâce de la masse de corruption; c'est la réflexion que saint Paul appliquait aux élus de son temps, et que je vais appliquer à ceux du nôtre.

Il y en a toujours eu et il y en aura toujours qui vivront au milieu des scandales, sans y prendre de part; souvent les hommes ne les connaissent pas, mais Dieu les connaît parce qu'ils sont à lui, sans que nul puisse les arracher de ses mains. Grand Dieu! j'ose vous demander la grâce d'être de ce petit nombre que vous vous réservez; pour cela faites que je porte le caractère des élus; par conséquent que je ne fléchisse jamais le genou devant les idoles du monde, et que je suive toujours votre volonté dès le moment que je la connaîtrai.

C'est le bel exemple que nous a laissé Elisée, le plus célèbre des disciples d'Elie. Il était attaché à sa patrie, et à la maison paternelle par les liens les plus forts, puisqu'il était riche, fils unique et tendrement aimé de son père et de sa mère; cependant, ô efficace de la volonté divine sur les volontés humaines! tous ces liens sont rompus en un instant. Elie ne lui a pas plutôt appliqué son manteau, pour lui communiquer l'esprit de prophétie, en lui donnant l'habit de prophète, qu'il renonce à tout, pour s'attacher à un homme pauvre, haï et persécuté par les puissances, réduit à mener une vie errante, de qui il n'a rien à attendre que de partager avec lui les souffrances et les périls. Non-seulement il fait ce sacrifice avec promptitude, mais aussi avec joie, car ayant fait ses derniers adieux à son père et à sa mère, il prend une paire de bœufs, il les tue; il en fait cuire la chair avec le bois de sa charrue, et la donne au peuple qui en mange, signifiant par cette action, que ce jour est pour lui un jour de joie, et un commencement du bonheur auquel il invite ses compatriotes à prendre part.

Après cela, mes frères, devez-vous donc être étonnés que les apôtres aient tout quitté à la voix de Jésus-Christ? devez-vous être surpris que je vous demande de répondre à la vocation divine, pour quoi que ce soit, avec promptitude et avec joie? Je dis, *pour quoi que ce ce soit*, sans rien excepter, pas même la mort; à cet égard il faut que vous soyez dans la disposition qu'expriment ces paroles d'Elie : *C'est assez, ô mon Dieu, retirez-moi de ce monde* quand il vous plaira; *Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam.* Quant à la punition des impies que souhaitait Elie, vous pouvez aussi le souhaiter, mais comme lui, et dans les mêmes vues que lui, pour leur propre conversion, et afin qu'ils cessent d'en pervertir d'autres par leur mauvais exemple, car voilà ce que lui faisait désirer son zèle à la vue du premier scandale que j'ai nommé le scandale d'impiété.

Le second est celui de l'injustice sanguinaire dont Elie se plaint, en ajoutant : *Je brûle de zèle, parce qu'ils ont tué vos prophètes; « Prophetas tuos occiderunt : »* il se rappelle là, devant le Seigneur, ce que l'histoire dit de Jézabel, que devenue plus furieuse par le fléau de la sécheresse, elle faisait prendre et massacrer tous les prophètes du Seigneur, qu'elle pouvait trouver jusque-là que, pour éviter de tomber entre ses mains, plusieurs furent contraints de demeurer cachés dans les cavernes, exposés à mourir de faim et de misère. Ce sont ceux dont saint Paul dit, qu'ils étaient réduits à mener *une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était point digne : « Quibus dignus non erat mundus. »* (*Hebr.* XI, 37, 28.) A l'imitation de l'écrivain sacré, je ne vous rapporte ces exemples qu'en termes généraux, pour insister sur un fait particulier, sur lequel il insiste aussi davantage; c'est la mort violente de Naboth condamné par Jézabel, et approuvée par Achab.

Il arriva à ce prince, ce qui arrive trop souvent aux riches; ceux-ci aiment de joindre maison à maison et jardin à jardin; ils désirent d'arrondir leur gazon; leur verger d'abord, puis leur parc, ensuite leur terre, et lorsqu'ils en sont empêchés par celle de leur voisin qui est pauvre, ils lui proposent ou des échanges, ou le prix juste et même suprême de leur fond. C'est ce que fit Achab.

Il régnait sur dix tribus d'Israël; il avait remporté deux grandes victoires sur Bénadab, roi de Syrie; il était dans toute l'opulence d'un grand roi, lorsque parlant à un propriétaire dont la vigne était contiguë à son palais, il lui fit l'aveu, dirai-je de sa cupidité? dirai-je de sa pauvreté? en ces termes : *Donnez-moi votre vigne, afin que je puisse faire un jardin potager, parce qu'elle est proche de ma maison, et je vous en donnerai une meilleure, ou si cela vous accommode*

(582) Quelques-uns prétendent que l'expression de l'hébreu ne suppose pas toujours l'onction réelle; première réponse à ceux qui objectent qu'Elie n'a pas sacré Hazaël et Jéhu. La seconde est, qu'il fit par Elisée ce qu'il ne fit point par lui-même.

(583) Sept mille signifie ici un petit nombre, et non sept mille précisément, selon la plupart des Pères.

Digitized by Google

mieux, je vous la payerai en argent, au prix qu'elle vaut. Mais, ajoute l'Ecriture, Naboth lui répondit : *Dieu me garde de vous donner l'héritage d mes pères, que la loi me défend d'aliéner :* sur quoi saint Ambroise nous fait cette question : Lequel de ces deux vous paraît donc pauvre, ou de celui qui est content du bien qu'il possède, ou de celui qui désire un bien que possède un autre? Mais examinons, continue ce Père, les paroles de l'Ecriture : *Donnez-moi,* dit le roi à Naboth, *votre vigne.* Quelle est cette voix, sinon celle d'un homme qui est dans la nécessité et qui s'abaisse, non par le sentiment d'une humilité véritable, mais par un effet de son ardente cupidité? En disant *votre vigne,* il reconnaît que c'est la vigne d'autrui, et qu'il demande ce qui ne lui est point dû; jusque-là sa demande ne paraît rien contenir que de juste et de raisonnable ; mais ce n'est point par ses expressions qu'il faut en juger, c'est par ses suites et ses effets. Non-seulement il voulait avoir la vigne de Naboth, mais il la souhaitait avec une passion, que le refus du pieux Israélite irrita, jusqu'à le plonger dans une profonde mélancolie, dont il ne revint que lorsque Jézabel lui eut dit : *Je me charge de vous livrer cette vigne.* C'est cette passion qui fut le premier de ses crimes.

Le second fut de ne point rejeter la proposition de Jézabel, qu'il connaissait pour une femme méchante et sanguinaire, comme il l'avait appris de sa conduite antérieure à l'égard des prophètes, et comme vous allez l'apprendre de celle qu'elle tint à l'égard de Naboth. Elle écrivit aux premiers de la ville de publier un jeûne, comme pour se disposer à juger une affaire importante, de faire asseoir Naboth au milieu d'eux, comme par honneur; de gagner deux faux témoins qui accusassent ce Naboth de blasphème, et de le condamner à mort sur cette déposition. Quel abus de l'autorité! Qu'une reine ait osé écrire en ces termes aux premiers magistrats d'une ville, est-ce une noirceur qui se conçoive? Que ces magistrats aient été assez lâches, assez injustes, pour obtempérer aux volontés d'une princesse si outrée dans ses désirs, en est-ce une qui se conçoive mieux? C'est cependant ce qui arriva; et Naboth fut accusé, jugé, condamné, lapidé ; et Jézabel avertit Achab, que tout obstacle à la possession de la vigne de Naboth, était levé par sa mort; et Achab réioui de cette nouvelle, alla aussitôt se rendre maître de cette vigne.

Mais quel homme vient troubler la joie qu'il goûte au moment qu'il met le pied dans la vigne de Naboth? Elie qu'on n'a pas vu depuis huit ans, se montre tout à coup, prend le voleur sur le fait, et lui prononce son arrêt de la part du souverain juge: Vous avez tué Naboth, dit le prophète au coupable, et de plus, vous vous êtes emparé de sa vigne : *Occidisti, insuper et possedisti. Voici donc ce que dit le Seigneur : En ce même lieu où les chiens ont léché* (584) *le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang* et celui de vos enfants ; et de plus ces animaux mangeront *Jézabel dans le champ de Jezraël.*

Il est ordinaire aux pécheurs de regarder comme leurs ennemis les ministres du Seigneur, qui ont charge de les reprendre et de les menacer, au lieu de les regarder comme des amis charitables, qui ne les reprennent que pour les sauver; il est ordinaire encore aux ministres zélés de regarder comme leurs ennemis propres, tous ceux qui offensent le Seigneur. De là cette question d'Achab, et cette réponse d'Elie. *En quoi,* dit celui-là à celui-ci, *avez-vous trouvé que je me déclarasse votre ennemi,* pour me faire de telles menaces ? *Je l'ai trouvé,* répartit le prophète, *en ce que vous vous êtes vendu pour faire le mal aux yeux du Seigneur.* Cette expression est admirable pour représenter l'esclavage très-funeste du pécheur, qui semble s'être vendu au démon, pour lui obéir en toutes choses, et dépendre de sa volonté comme un esclave. Il n'est de plus que trop aisé de la justifier par rapport à Achab, car pour ne parler que de ses fautes plus récentes, il avait, contre la volonté expresse du Seigneur, laissé la vie, la liberté et la couronne à Bénadab, roi de Syrie, ennemi déclaré du peuple de Dieu (585). Nouveau Saül, il avait menagé cet Agag, tandis qu'il faisait couler le sang des prophètes. Dieu qui punit souvent une première faute en induisant à une seconde, permit qu'il conçût un violent désir de la vigne de Naboth ; par une suite de ce désir, il laissa agir sa méchante femme, sans s'informer auparavant des moyens qu'elle emploierait pour le rendre maître de la vigne de Naboth. Ne devait-il donc pas, comme son mari et son roi, veiller sur sa conduite, et arrêter ses violences ? C'est parce qu'il a manqué à

(584) Achab ayant détourné de dessus lui, par son humiliation (verset 19), les maux dont il était menacé, ceci ne fut accompli à la lettre qu'en la personne de Joram son fils; à moins qu'on ne dise avec quelques-uns, que la voiture qui fut teinte du sang d'Achab, étant lavée à la piscine de Samarie, les chiens le léchèrent là.

(585) L'histoire des guerres de ce roi avec Achab est rapportée au chap. xx du troisième livre des Rois. Une première fois il vint assiéger Samarie, accompagné de trente-deux rois, et suivi d'une multitude innombrable, et il fut défait par deux cent trente-deux valets de pied, selon que l'avait ordonné le Seigneur, pour humilier Bénadab, et empêcher Achab de se glorifier de sa victoire. L'année suivante il vint une seconde fois prenant ces deux précautions, évitant les montagne: où il croyait que les dieux d'Israël étaient plus forts, et faisant retirer les rois confédérés, dont les commandements différents ne pouvaient causer que de la confusion, ce qui n'empêcha pas qu'il ne perdit cent mille hommes sur le champ de bataille, puis vingt-sept mille sur lesquels tomba une muraille à Aphec où le roi lui-même aurait été pris, si Achab ne lui eût fait grâce, se laissant toucher des prières de ses ambassadeurs et de leur humiliation, car ils étaient venus la corde au cou et des sacs sur les reins.

Digitized by Google

ce devoir qu'Elie lui dit : *Vous avez tué, et ensuite vous avez possédé* : « *Occidisti, insuper et possedisti.* »

Tout est compris dans ces deux mots; l'indigne abus de la religion et de l'autorité, de la part tant de Jézabel, que des magistrats, pour consommer une horrible injustice, les témoins subornés, l'innocent condamné et exécuté à mort, ses enfants enveloppés dans sa condamnation, et sa postérité éteinte pour assurer à Achab, la propriété de la vigne à perpétuité. Tout est attribué à ce méchant roi ; il n'a rien su, et c'est lui qui a tout fait, parce que tout a été fait sous son nom. S'il n'a rien su, c'est qu'il n'a rien voulu savoir; c'est sur ces principes qu'Elie fonde son arrêt, lorsqu'il dit : *Vous avez tué, et de plus vous avez possédé* : « *Occidisti, insuper et possedisti.* » Tout roi, tout supérieur, soit spirituel, soit temporel, répondent du mal que commettent les dépositaires de leur autorité, lorsqu'ils ne l'empêchent pas autant qu'il est en eux, en éclairant de près leurs actions, en retirant leur confiance à ceux qui en abusent, en les punissant selon la nature de leur malversation. C'est pour eux que sont écrits ces mots *Vous avez tué, et de plus, vous avez possédé* : « *Occidisti,* » etc.

De là, mes frères ! je veux dire, de l'histoire de Naboth, la solution de cette question importante : savoir, ce qu'il faut penser d'un chef, d'un supérieur, d'un pasteur qui sacrifie tout, et jusqu'à sa réputation à l'amour de l'ordre et de certaines vérités que ses ouailles haïssent. A peine ai-je proposé cette question, qu'aussitôt j'entends les ennemis de ce pasteur; j'entends les amis de ses ouailles ; j'entends les ignorants qui ne connaissent d'autres règles que l'usage; j'entends les incrédules dont le système est de laisser à chacun pleine liberté de conscience; j'entends toutes les personnes qui sont d'une de ces quatre classes, crier bien fort à l'innovation de la part du pasteur, au fanatisme, au scandale, à l'opiniâtreté, au défaut d'égards ou de respect pour..... Ces cris doivent-ils donc l'ébranler? Jugeons-en par la conduite de Naboth.

Il avait contre lui à Samarie, son roi même; il avait contre lui tous les flatteurs qui sont toujours en grand nombre à la cour des méchants rois; il avait contre lui les ennemis que sa piété lui avait attirés; il avait contre lui peut-être ses propres amis, car il n'est que trop ordinaire en pareil cas, d'en trouver qui persuadent de relâcher quelque chose de ses droits, et d'acheter son repos au prix de quelques vérités qu'ils regardent comme indifférentes; enfin il savait qu'il aurait contre lui tout le peuple qui le croirait coupable parce qu'il le verrait accusé et condamné. Cependant aucune de ces considérations ne l'ébranle; la loi lui défendait *de vendre l'héritage de ses pères, excepté dans le cas de pauvreté, et alors même, elle voulait qu'il pût y rentrer au grand Jubilé*; son respect pour ce point de la loi, tout indifférent qu'il paraît, prévaut sur les cris qui s'élèvent contre lui; sur les présents et les ménaces qu'on lui fait, et même sur l'amour naturel de la vie qu'on va lui ôter en l'accablant d'une grêle de pierres : *Eum .... lapidibus interfecerunt.*

O vous qui me demandiez si on pouvait sacrifier à la paix quelque vérité peu intéressante ! ouvrez l'histoire de ce vertueux Israélite; baisez la page où sont écrites ces paroles, elles imprimeront sur vos lèvres la réponse à votre question; elles vous inspireront un courage qui vous élèvera au-dessus même du scandale qu'on vous imputera, parce que vous saurez distinguer le scandale actif et le scandale passif, le scandale donné et le scandale reçu ou pharisaïque. Et ce courage est, mes frères, celui que je vous souhaite à tous en ce siècle, qu'on appelle celui de la tolérance, parce que toutes sortes d'abus s'y tolèrent par système d'irréligion. Troisième scandale à la vue duquel le zèle d'Elie s'enflammait, et lui faisait adresser à Dieu cette tendre plainte : *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées ! parce qu'étant demeuré seul* dans vos intérêts; *ils cherchent à m'ôter la vie* : « *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum, quia...relictus sum solus et quærunt animam meam.* »

L'arrêt que ce saint prophète avait prononcé à Achab, fit impression sur le coupable; l'histoire observe qu'il déchira ses vêtements, qu'il couvrit sa chair d'un cilice, qu'il jeûna, qu'il dormit avec le sac, qu'il marcha la tête baissée. Elle ajoute que le Seigneur dit à Elie : *N'avez vous pas vu Achab humilié devant moi ? puis donc qu'il s'est humilié à cause de moi, je ne ferai point tomber* sur lui *pendant qu'il vivra*, les maux dont je l'ai ménacé; comme il a changé à mon égard je change aussi envers lui, et j'arrête ma fureur dans l'instant qu'il se convertit. C'est le commentaire de saint Chrysostome que je joins au texte sacré, sans cependant oser dire que la pénitence d'Achab ait été sincère; car puis-je regarder comme telle la pénitence d'un roi, qui retient une vigne qui n'est point à lui, qui continue à Jézebel une autorité dont elle abuse si horriblement, qui ne fait aucune réparation à la mémoire de Naboth, qui laisse subsister les scandales de son idolâtrie ? Que voulait donc nous apprendre le Seigneur, lorsqu'il faisait remarquer la pénitence d'Achab à Elie ? Il voulait, reprend saint Grégoire (Hom. 10 *in Ezech.*), nous apprendre combien la douleur de la pénitence lui est agréable dans ses élus qui craignent de le perdre, puisque celle d'un reprouvé qui ne craignait que de perdre la jouissance du siècle présent, n'a point été rejetée. Quoi qu'il en soit des autres qualités de la pénitence de ce prince, il est certain qu'elle n'eut pas celle de la constance; j'en tire la preuve des scandales d'irréligion qui arrivèrent la dernière année, depuis l'alliance que fit ce prince avec Bénadab, roi de Syrie.

Alors on vit quatre cents faux prophètes environ, qui applaudirent au dessein d'Achab, de prendre la ville de Ramoth en Galaad sur Bénadab, par la voie des armes, et qui lui répondirent hardiment : *Allez ; le Seigneur li-*

Digitized by Google

vrera la ville entre les mains du roi. Un d'eux joignant même l'image à sa parole, se fit faire deux cornes de fer, et dit: *Voici ce que dit le Seigneur : Vous battrez avec ces cornes et vous agiterez la Syrie, jusqu'à ce que vous l'ayez toute détruite.* Premier scandale d'irréligion, que j'appelle scandale de duplicité et de complaisance, scandale qui trop souvent vient de personnes ecclésiastiques, vivant familièrement avec les plus grands ennemis des ecclésiastiques et de l'Eglise; scandale qui est passé de Samarie jusqu'à nous: car combien de pénitents qui, comme Achab, ne consultent qu'après avoir pris leur parti, que ces directeurs qu'ils savent être disposés à leur dire des choses agréables? Hélas! combien de directeurs cherchent à plaire plutôt qu'à instruire! combien règlent leur langage sur leurs intérêts temporels, et non sur les intérêts spirituels de leurs pénitents!

On entendit alors un envoyé d'Achab dire au prophète du vrai Dieu : *Voilà tous les prophètes qui, dans leurs réponses, prédisent tous d'une voix un bon succès au roi; que vos paroles soient donc semblables aux leurs, et que votre prédiction soit favorable.* Second scandale d'irréligion que j'appelle de séduction, et qui est d'autant plus capable de séduire, qu'il est difficile de combattre seul contre tous. Quelle constance ne faut-il pas pour s'élever au-dessus de ces sarcasmes de la multitude! croyez-vous être plus sage que les autres? sont-ils donc tous des idiots? tout l'esprit est-il donc logé dans votre tête? n'y a-t-il pas dans votre fait plus de singularité que d'attachement à la vérité? est-il jamais permis de se séparer de son corps (586), d'avoir un sentiment différent, de le manifester publiquement? le faire, est-ce aimer son repos? est-ce aimer ceux que l'on contrarie dans leurs opinions?

A ces épisodes, mes frères, vous reconnaissez assez celles du public toujours dominé, subjugué, entraîné par l'opinion générale, étant incapable d'en avoir une à lui; mais voyez-vous le danger de la tentation qu'elles renferment? Ô vous pour qui je crains ce danger! écoutez la réponse de Michée à l'envoyé d'Achab, vous y trouverez non-seulement le modèle de celle que vous devez faire à tant de pitoyables censures, mais encore la force nécessaire pour vérifier cette réponse en vous-même : *Vive le Seigneur,* répondit Michée au séducteur, *je ne ferai que ce que le Seigneur m'aura dit :* vive le Seigneur, direz-vous donc après le prophète, je ne dirai, je ne ferai que ce que le Seigneur m'aura dit par la voix de ma conscience, ou de son Evangile, ou de son Eglise.

Je conviens que le prophète parut d'abord en vaincu, que se conformant aux autres prophètes et au désir du roi, il lui dit : *Allez, marchez heureusement* contre Ramoth, le Seigneur vous la livrera; mais qu'était-ce là qu'une ironie que le geste, le son de la voix, et l'air du visage rendaient sensible? Il y parut bien, lorsque l'hypocrite l'ayant conjuré de dire ce qu'il craignait d'entendre; le prophète élevant son ton, et prenant un style prophétique répondit : *J'ai vu tout Israël dispersé sur les montagnes, comme des brebis qui n'ont point de pasteur, et le Seigneur a dit : Ils n'ont point de chef qui les conduise et les commande, que chacun retourne en paix dans sa maison..... J'ai vu,* ajouta-t-il encore, *j'ai vu le Seigneur assis sur son trône, et toute l'armée du ciel autour de lui à droite et à gauche : et le Seigneur a dit : Qui séduira Achab?...* Et l'esprit malin s'étant présenté, ayant dit qu'il le séduirait et qu'il deviendrait un esprit menteur dans la bouche de tous les prophètes : *Allez,* lui dit le Seigneur, je vous le permets, *et faites comme vous le dites.*

Que signifient ces paroles du prophète, les dernières principalement? La nécessité de vous les expliquer sera pour moi, mes frères, l'occasion de vous parler d'un troisième scandale d'irréligion, de la témérité si dangereuse et si ordinaire avec laquelle des hommes sans étude, sans lettres, sans nulle teinture des sciences divines, s'expliquent hardiment sur les endroits obscurs des Ecritures; par exemple, sur celui qui contient la vision du prophète, disant qu'il fait Dieu auteur du péché. En est-il donc l'auteur parce qu'il le permet? C'est tout ce que signifient ces mots, *Allez, et faites comme vous le dites :* cette permission est d'ailleurs digne de la sagesse de Dieu, qui punit l'homme par où il pèche. Achab péchait par haine pour la vérité; Dieu le punit en l'en privant, en permettant que l'esprit de mensonge trompe ses prophètes, que ces prophètes suivent l'impression de cet esprit, qu'Achab en croie quatre cents plutôt qu'un seul, est-ce là être auteur du péché? Blasphème horrible! effet ordinaire de l'ignorance et de la témérité que j'ai dit être le troisième scandale d'irréligion.

Un quatrième scandale est celui de la violence qu'on exerce sur les justes, tandis que les pécheurs sont accueillis, honorés et chéris : n'en était-ce pas un grand de voir le prophète Michée souffleté par un des faux prophètes, puis envoyé par ordre du roi en prison, tandis que les grâces et les bienfaits étaient pour ceux-ci? Il cessa cependant bientôt, ce scandale; Dieu permit que le vrai prophète fût justifié, et les faux prophètes confondus peu de jours après. Celui-là ayant ouï cet arrêt de la bouche du roi : *Renfermez cet homme en prison, et qu'on le nourrisse d'un pain d'angoisse et d'une eau d'affliction, jusqu'à ce que je revienne en paix,* répondit : *Si vous revenez en paix, le Seigneur n'a point parlé par ma bouche,* et il ajouta : *Peuples, tous tant que vous êtes! soyez-en témoins.* En effet, le combat s'étant donné peu après; une flèche vint percer le roi d'Israël entre les

(586) Il faut ici remarquer que les quatre cents prophètes consultés par Achab, étaient des prophètes du vrai Dieu, et non des prophètes des grands bois que Jézabel nourrissait de sa table comme quelques-uns le pensent.

Digitized by Google

poumons et l'estomac; il fut porté à Samarie, et les chiens léchèrent son sang près de la piscine, où son chariot et les rênes de ses chevaux furent lavés. Ainsi fut levé le scandale de la violence exercée contre le serviteur de Dieu.

Un cinquième par lequel je finirai le détail des scandales d'irréligion est celui des liaisons des bons avec les méchants; ceux-ci ne s'affermissent-ils pas dans le mal, en voyant qu'ils ne sont ni moins estimés, ni moins recherchés? Ceux-là ne s'affaiblissaient-ils pas dans le bien, n'ayant plus sous les yeux que de mauvais exemples? Nous pouvons nous instruire de cet affaiblissement par celui du prince Josaphat à la cour d'Achab, avec lequel il a fait alliance. Là il voit un saint prophète qu'on soufflette, et que l'on condamne à la prison, et il ne dit pas un mot pour sa défense; il laisse l'innocent dans l'oppression; il souffre qu'on le nourri se d'un pain d'angoisse et d'une eau de tribulation; il consent à suivre son allié à la guerre, nonobstant l'oracle du Seigneur qu'il a ouï, et qu'il sait être contraire à cette entreprise.

Oh! que cet exemple fait bien voir le danger des liaisons des bons avec les méchants! O mon Dieu, que deviendrait le plus juste engagé dans ces liaisons, si vous ne le soutenez de votre main! Oh! qu'heureux est celui qui évite le commerce des impies! plus heureux encore celui qui n'aperçoit cette dangereuse société qu'avec une secrète horreur; celui qui en remarquant ce scandale de religion, et ces autres contre lesquels je viens de m'élever, se sent animé de l'esprit d'Elie, jusqu'à pouvoir dire avec lui : *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées!* « *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.* » C'est, mes frères, cette flamme divine que j'ai eu dessein de vous communiquer, en vous proposant les motifs qui l'excitaient dans le prophète; pour avoir longtemps brûlé de ce feu, il a mérité d'être enlevé au ciel en un lieu inconnu; pour avoir brûlé du même feu, vous mériterez d'être élevés au haut des cieux. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

QUATRIÈME LIVRE DES ROIS.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

ZÈLE POUR LE CULTE EXTÉRIEUR.

(*IV Reg.* I, 1-18 [587].)

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum... quia derelictus sum solus.

Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées, parce que ... je suis demeuré seul. (*III Reg.* XIX, 14.)

Nos frères séparés abusent encore aujourd'hui, comme ils ont abusé autrefois, de ces dernières paroles, pour se débarrasser des raisonnements pressants, qui, de notre part, les convainquent de schisme, de ce péché que saint Augustin appelle le plus grand des crimes, parce qu'il déchire la robe sans couture de Jésus-Christ. Lorsque nous leur disons que trois caractères qui ont toujours distingué et qui distingueront toujours l'Eglise de Jésus-Christ, sont sa *catholicité*, sa *visibilité*, sa *perpétuité;* quand nous leur citons ces passages des Ecritures, où elle nous est représentée, ou comme un royaume qui renferme dans son sein les tribus, les peuples et les nations, ou comme une montagne qui domine sur toutes les autres montagnes, afin qu'on la voie toujours et qu'on y puisse recourir de tous les lieux et dans tous les temps, ou comme une colonne que les portes de l'enfer ne pourront ébranler; ils nous répondent que l'Eglise a quelquefois été réduite à un petit nombre, et que ce petit nombre même était caché : tel fut, ajoutent-ils, son état dans les jours du prophète Elie qui se plaignait d'être resté seul : *Derelictus sum solus.* Et ils n'observent pas, ces frères errants, 1° qu'autres sont les priviléges de l'Eglise, et autres ceux de la synagogue; ils n'observent pas; 2° qu'Asa et Josaphat régnaient sur Juda, tandis qu'Achab régnait sur Israël du temps d'Elie; ils n'observent pas, 3° que la religion florissait sous ces rois, comme sous David même, et que le prophète épouvanté se trompait en disant qu'il était resté seul : l'intendant d'Achab, cet Abdias qui cachait et nourrissait secrètement les prophètes du Seigneur, ne professait-il pas hautement sa foi? Ne restait-il pas *sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal,* lorsqu'Elie se plaignait d'être demeuré seul?

C'est la réponse que le Seigneur lui-même fit à son voyant, pour apprendre aux plus justes, dit saint Augustin (*in psal.* XXX) qu'il leur est dangereux, lorsqu'ils considèrent la multitude des méchants et la chute de quelques-uns qui passaient pour bons, de faire un secret retour sur eux-mêmes, et qu'alors ils doivent craindre de tomber insensiblement dans un orgueil pire que les désordres qu'ils condamnent dans les autres; ce fut, ajoute ce saint, pour une raison semblable qu'il fut dit à Elie : *Je me suis réservé sept mille hommes dans Israël, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal;* ce fut pour le rabaisser et le garantir de la vaine gloire qui pouvait naître de sa prétendue singularité, ce fut pour le soustraire à cette tentation une des plus funestes aux saints,

(587) Cette même instruction contiendra de plus, ce que dans les précédentes j'ai omis du troisième livre des rois, depuis le chapitre quinzième jusqu'au vingt-deuxième.

Digitized by Google

que le Seigneur le livra aux ténèbres de l'esprit, après l'avoir livré un moment à l'infirmité de sa volonté, et à cette crainte qui le tenait caché dans une grotte et lui arrachait cette plainte amère : *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées! « Zelo zelatus sum, pro Domino Deo exercituum. »*

Cette plainte, je vous la répète une quatrième fois, mes frères, ce n'est plus pour vous parler ni des qualités du vrai zèle, ni de ses motifs, ni de ses avantages, mais du culte extérieur qui est un de ses objets. Ce sera la matière de notre entretien aujourd'hui.

Tel est, mes frères, le culte religieux dont j'ai à vous parler, ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent et nous réunissent en corps de religion. Abel offrit des sacrifices; Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles; les patriarches dressèrent des autels; la loi vit multiplier ses pratiques, et le zèle produisit toujours ces trois effets à l'égard du culte extérieur, l'un de le purifier, l'autre de le soutenir, le troisième de le conserver. Nous allons voir comment par l'histoire d'Asa et de Josaphat rois de Juda, et par celle d'Ochosias roi d'Israël.

Cet Asa, arrière-petit-fils de Salomon, montant sur le trône de Juda, comprit que son premier devoir était de détourner son peuple du vice, et de le porter à la vertu, d'abolir tout culte étranger et idolâtre dans ses Etats, et de faire régner uniquement le Seigneur parmi les tribus soumises à son autorité. Et dans ce dessein il chassa de ses terres les *efféminés;* il purgea Jérusalem de toutes les infamies des idoles que ses pères y avaient dressées, et (ce que les Pères ont loué comme l'effet d'un zèle généreux pour le culte extérieur) il préféra ce qu'il devait au Seigneur, à ce que la nature et le respect semblaient exiger de lui; il ôta l'autorité à sa mère, afin qu'elle n'eût plus l'intendance des sacrifices de Priape, et du bois qu'elle lui avait consacré; il renversa la caverne où il était honoré; il brisa cette idole infâme; il la brûla et en jeta les cendres dans le torrent de Cédron; et parce que son zèle n'était pas seulement *ardent*, mais *luisant et prudent*, dans la crainte d'irriter son peuple, il ne détruisit pas les hauts lieux, où il avait accoutumé d'offrir au Seigneur contre la défense de la loi. Que dirai-je de plus, de son zèle pour le culte divin? *Que son cœur fut parfait avec le Seigneur en tout ce qui le regardait* (588); qu'il fut constamment tel *tous les jours de sa vie;* qu'il porta dans la maison du Seigneur, ce que son père lui avait consacré pour s'en attirer la protection. C'est ce que l'Esprit-Saint nous apprend du premier effet de son zèle pour le culte mosaïque, et du second que nous apprend-il? Le voici, mes frères :

En la quinzième année de son règne, Asa attaqué par un million d'hommes et trois cents chariots de guerre, marcha au-devant de cette armée; et ayant rangé ses troupes en bataille, il fit à Dieu cette prière, où il proteste qu'il met toute son espérance en lui, qu'il attend tout de lui, la prudence, le courage, le succès : *Seigneur! vous pouvez également secourir celui qui est sans forces, et celui qui a de grandes troupes : secourez-nous donc, vous qui êtes notre Dieu! Car c'est sur vous que nous nous appuyons, et c'est en votre nom que nous sommes venus contre cette multitude. Seigneur! vous êtes notre Dieu, ne permettez pas que l'homme l'emporte sur vous.* (*II Paral.* XIV, 11.) N'est-ce pas comme s'il eût dit : Cette armée, Seigneur, n'est point la mienne, c'est la vôtre; c'est sous vos ordres que nous marchons; il y va de votre gloire de ne point permettre qu'un petit roi de la terre l'emporte sur le Dieu du ciel et de la terre. Or, une telle prière n'est-elle pas un effet de zèle de la religion et de la gloire de son auteur? Que disons-nous de plus, lorsqu'adressant au Père céleste la prière de son Fils, nous lui disons : *Que votre nom soit sanctifié?* (*Matth.* VI, 9.)

Après cette prière, on vit ce que peut celle qui est appuyée sur un grand zèle pour le culte divin; le Seigneur frappa les Ethiopiens en présence d'Asa et de Juda, il les tailla en pièces; il enrichit de leurs dépouilles un prince qui avait espéré en sa toute-puissance et en sa miséricorde; il le combla d'honneur et de gloire en lui députant un prophète pour le féliciter sur sa victoire, et pour l'affermir dans son culte par la crainte, après l'avoir affermi par l'espérance et ses récompenses. C'est ce que fit Azarie en ces termes que je vous prie, mes frères, de vous appliquer : *Le Seigneur est venu à votre secours, parce que vous vous êtes attaché à lui. Si vous le cherchez, vous le trouverez, mais si vous le quittez, il vous abandonnera. Israël*, votre frère et votre voisin, est pour vous une triste preuve de cette vérité; il est déjà, et *il sera* encore *un temps considérable, sans Dieu, sans prêtre, sans loi; son pays sera agité de grands troubles; on y verra se soulever peuple contre peuple, et ville contre ville* (589).

Le discours du prophète fit son impression sur le cœur du roi; plein d'un nouveau courage il fit promettre avec serment à ses sujets, qu'ils s'attacheraient au Dieu de leurs pères de tout leur cœur, et de toute leur âme, ajoutant que tout parjure serait puni de mort, grand ou petit, homme ou femme, sans exception. Heureux si ce courage se fût toujours soutenu, et si la fin eût répondu en

(588) Ces mots qui marquent la constance de son zèle pour la religion, ne marquent cependant pas la constance de son zèle pour son propre salut, la suite de sa vie démontre la nécessité de cette distinction.

(589) *II Paral.* XV, 2-6. — Ceci est applicable à l'état présent des Juifs.

Digitized by Google

tout a de si beaux commencements! Mais, hélas! que de reproches il mérita depuis! que de marques trop certaines de l'inconstance et de la faiblesse de l'homme! Ce même Asa qui vient d'éprouver combien il est utile d'espérer en Dieu, par une victoire complète remportée sur un million d'hommes, craint exclusivement l'armée bien moins nombreuse de Baasa, roi d'Israël (590). Première faute, celle d'une défiance injurieuse à la bonté de Dieu. Il épuise ses trésors et même ceux de la maison de Dieu pour acheter la protection d'un petit roi voisin, et d'un infidèle. Seconde faute, celle d'un sacrilége commis contre le temple même. Il sollicite le roi de Syrie à force d'argent, de violer la foi d'un traité confirmé par serment. Troisième faute, celle d'un procédé qui choque ouvertement les lois de l'honneur, les sentiments de la probité, et les maximes de la religion. Lorsque le prophète Hanani vient lui reprocher ces fautes en ces termes : *Les Ethiopiens et les Libyens n'avaient-ils pas une armée plus nombreuse que Baasa? Cependant Dieu vous les livra entre les mains, parce que vous aviez mis votre confiance en lui, car les yeux du Seigneur sont ouverts sur toute la terre, pour venir au secours de tous ceux qui se confient en lui de tout leur cœur. Vous avez agi follement en mettant votre confiance en Bénadab, et non dans le Seigneur.* (*II Paral.* XVI, 8 *seqq.*) Lors, dis-je, que le prophète parle de la sorte à Asa, ce prince s'irrite; il envoie le saint homme en prison, il fait mourir plusieurs de ses sujets à cette occasion. Quatrième faute, celle d'une colère suivie de violence et de meurtres. Enfin étant à la fin de son règne, attaqué d'une goutte aux pieds qui lui causait des douleurs violentes, il mit sa confiance dans l'art des médecins, plutôt que dans le Seigneur. Cinquième faute, celle de l'oubli de cette grande vérité que ce n'est pas la médecine, ni ses remèdes qui guérissent, mais Dieu seul par la bénédiction et l'efficace qu'il lui plaît de donner aux soins du médecin, et aux remèdes qu'il ordonne.

Expia-t-il donc ces fautes avant de mourir? Comme l'Ecriture ne le dit pas, nous nous garderons bien de l'assurer; tout ce que nous conclurons de son histoire se réduira à ces deux articles. Le premier, qui regarde ceux qui présument trop, et qui doit les faire trembler, c'est qu'on peut commencer très-bien, et finir très-mal. Le second, qui regarde ceux qui manquent de zèle pour l'honneur de la religion, et qui doit leur en inspirer, c'est qu'Asa triompha de ses ennemis tandis qu'il eut du zèle, et que, cette flamme s'éteignant en lui, un prophète lui déclara que l'armée de Syrie avait échappé de ses mains, mais que le feu de la guerre s'allumerait contre lui. La considération de cette alternative de succès heureux ou malheureux, selon que le zèle de la religion subsiste ou ne subsiste pas, n'en allumera-t-elle pas la flamme en nous? ne nous engagera-t-elle pas puissamment à ses pratiques? C'est pour fortifier ce motif, qu'à l'exemple d'Asa, je vais joindre celui de Josaphat.

Cet arrière petit-fils de Salomon, dévoré de zèle pour le culte mozaïque, contre celui des idoles, commença son règne par détruire tous les hauts lieux et les bois consacrés aux fausses divinités, et par exterminer du pays les restes de ces hommes débauchés qui avaient échappé aux recherches d'Asa son père; ensuite il en vint à ces trois autres pratiques qui lui furent particulières : l'une fut d'envoyer des missionnaires dans tout son royaume, l'autre d'établir des juges dans les villes de son obéissance, et la troisième, de créer deux chambres à Jérusalem (591), une ecclésiastique qui jugerait des choses spirituelles, et une civile qui jugerait des choses temporelles; comme cette dernière ne peut nous regarder, mais les rois seulement, comme en outre nous nous en sommes assez expliqués en traitant des devoirs des juges, nous nous bornerons par conséquent ici à vous parler de la première.

L'ignorance de la religion est, mes frères, la source de la plupart des péchés contre Dieu et contre les hommes; c'est d'elle que naissent le blasphème, la superstition et l'idolâtrie; c'est d'elle que naissent les homicides, les vols, les impuretés; c'est d'elle que naissent les usages ridicules et les mœurs barbares. Josaphat le comprit, et voulant arrêter le cours des désordres en en tarissant la source, il envoya des prêtres et des lévites dans toutes les villes de son royaume, pour enseigner la loi de Dieu, non en débitant leurs imaginations, mais en rappelant leurs auditeurs au texte sacré, en s'y renfermant eux-mêmes pour donner plus de poids à leurs instructions; c'est pour cela qu'ils portaient avec eux, non leurs propres écrits, mais ceux de la loi qu'ils commentaient.

Le pieux prince fit plus encore; il joignit des premiers seigneurs de sa cour à ses missionnaires, pour autoriser de sa part le ministère de ceux à qui il appartenait d'interpréter au peuple la loi de Dieu. Il porta son zèle beaucoup plus loin encore. Sachant ce que l'expérience n'apprend que trop aux pasteurs, que les instructions des missionnaires ont rarement un effet durable, il donna tous ses soins à cultiver ces premières semences, et à avancer l'œuvre de Dieu;

(590) Il y a ici entre le *IIIe Livre des Rois* et le *IIe Livre des Paralipomènes*, une contradiction apparente; celui-là dit, qu'*il y eut une longue guerre entre Asa et Baasa*; celui-ci dit, qu'Asa fût en paix avec ses voisins jusqu'à la trente-cinquième année de son règne. La difficulté est facile à lever. Cette longue guerre dont parle le *Livre des Rois* s'entend de longues inimitiés; cette paix dont parle le *Livre des Paralipomènes*, s'entend d'une paix opposée à une guerre ouverte semblable à celle d'Abia avec Jéroboam.

(591) Il y a apparence que la premiere est celle du grand Sanhédrin, qui par conséquent ne fut pas créée, mais remise sur un meilleur pied.

Digitized by Google

il parcourut en personne toute l'étendue de ses états pour ramener au vrai culte ceux que les missionnaires n'avaient pu persuader, et pour affermir dans leurs saintes dispositions ceux qui étaient retournés au Dieu de leurs pères : *Revocavit eos ad Dominum Deum patrum suorum.* (*II Paral.* XIX, 4.)

Etait-ce donc là la visite d'un grand roi? n'était-ce pas plutôt celle d'un apôtre? C'était, mes frères, l'un et l'autre; ou plutôt, c'était un exemple qui instruisait les riches, les supérieurs, les grands, qui vous instruisait vous-mêmes, mes frères, d'une pratique digne de votre zèle. En effet, on ne vous demande pas, riches du monde, que vous passiez vous-mêmes jusqu'au fond de l'Asie, jusqu'à l'empire des Chinois, pour y prêcher l'Evangile; mais ne pouvez vous pas doter d'une petite portion de vos revenus ces maisons dont l'institut est de solder des prêtres qui s'exposent aux périls des naufrages sur mer, et à ceux de la faim, de la nudité, et du martyre même, chez les idolâtres? Mais ne pouvez-vous pas répandre ces volumes sacrés qui contiennent la parole de Dieu, avec le commentaire qu'en ont fait les Pères? Cette œuvre de miséricorde spirituelle est-elle indigne de vous? le cède-t-elle en dignité aux œuvres de la miséricorde corporelle? les âmes ne sont-elles pas infiniment plus précieuses que les corps? On ne vous demande pas, pères et mères, maîtres et maîtresses, que vous alliez au loin porter le flambeau de la foi; mais ne pouvez-vous pas en éclairer vos enfants et vos serviteurs? N'est-ce pas là le premier de vos devoirs? On ne vous demande pas, grands du monde, que vous fassiez ce que faisaient les grands de la cour de Josaphat, que vous suiviez les missionnaires dans les lieux de leurs missions; mais vous qui y avez des domaines temporels, ne pouvez-vous pas y établir des écoles chrétiennes? ne pouvez-vous pas, à vos frais, envoyer à ces écoles les pauvres enfants qui n'ont pas le moyen de reconnaître les travaux des maîtres et des maîtresses?

Et vous qui avez l'honneur et le droit de pourvoir certaines églises de pasteurs, ne pouvez-vous pas connaître sûrement ceux qui sont les plus dignes des bénéfices laissés à votre disposition? croyez-vous qu'il vous soit permis de les donner à la faveur, à la recommandation, au moins digne, pourvu toutefois qu'il soit digne? Et vous qui tenez le premier rang dans les paroisses soit de la ville, soit de la campagne, ne pouvez-vous pas soutenir nos prédications et nos instructions, 1° en y assistant exactement, 2° en approuvant, dans les occasions, ce que nous y avons dit, 3° en engageant quiconque vous pouvez y engager à faire ce que nous enseignons? Que vous feriez de bien en vous comportant de la sorte! Que vous vous en procureriez à vous-mêmes! Jugez-en par ces paroles de Jésus-Christ dans l'Evangile : *Celui*, dit-il, *qui aura reçu un prophète au nom d'un prophète recevra la récompense due à un prophète* (*Matth.* X, 41); c'est-à-dire, mes frères, qu'en observant cette pratique, dont Josaphat vous a laissé l'exemple, vous recevrez la récompense due aux travaux d'un missionnaire, aux soins d'un pasteur, aux leçons d'un maître; tout le bien qu'ils feront, et qui ne serait pas fait sans vous, vous serez censés l'avoir fait par eux, et vous en recevrez la récompense, ou dans le siècle futur, ou même dans le siècle présent, comme il arriva à Josaphat.

Le Seigneur, dit l'Ecriture, l'affermit sur son trône; tous ceux de Juda venaient lui faire des présents, de sorte qu'il fut comblé de richesses et de gloire; la crainte du nom de Dieu se répandit dans tous les royaumes voisins de Juda; les Philistins même lui offraient des dons et lui payaient un tribut d'argent; les Arabes lui amenaient des troupeaux nombreux de moutons et de boucs. Sa puissance s'accrut de plus en plus, il parvint à un très-haut point de grandeur, il remporta sur les Moabites et leurs alliés cette victoire miraculeuse qui est rapportée au *II*e *Livre des Paralipomènes* (*Chap.* XX) avec la belle prière qui la précéda, qu'il fit publiquement, et à la fin de laquelle nous trouvons ces belles paroles : *O vous qui êtes notre Dieu, ne ferez-vous point justice de ces gens-là? Nous reconnaissons que nous n'avons point assez de force pour résister à cette multitude qui vient fondre sur nous; mais comme nous ne savons ce que nous devons faire, il ne nous reste que de tourner nos yeux vers vous : « Sed cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te. »* (*Ibid.* 6-12.) Je place ici ces derniers mots de la prière de Josaphat; je ne vous en laisserai pas ignorer la raison; c'est que j'y ai toujours eu une dévotion particulière; c'est que je les adresse à mon Dieu chaque fois que je rencontre des difficultés que la prudence humaine ne peut lever; c'est qu'il me semble en avoir tiré dans l'ordre spirituel l'avantage que Josaphat en tira dans l'ordre temporel, et que voici.

Il les avait à peine finis, qu'un prophète saisi de l'esprit de Dieu fit à l'assemblée cette promesse (*Ibid.*, 17) : *Demain... vous verrez le secours du Seigneur sur vous...* demain vous marcherez contre vos ennemis, et le Seigneur sera avec vous : *Cras... videbitis auxilium Domini* (592); et, selon qu'il l'avait prédit, le Seigneur tourna tous les desseins des ennemis contre eux-mêmes... Les enfants d'Ammon et de Moab se soulevèrent contre les Iduméens, les tuèrent, les défirent, et ensuite se tuèrent eux-mêmes, sans qu'il restât un seul homme qui pût se sauver. Alors Josaphat s'avança avec ses gens pour prendre les dépouilles, et le butin fut si grand, qu'en trois jours de temps ils ne purent tout ramasser; tel fut le secours miraculeux dont Dieu récompensa la prière

(592) L'Eglise applique ces paroles à la veille de Noël.

Digitized by Google

humble et publique, le second effet du zèle de ce pieux prince pour le culte extérieur.

Un troisième que produit ce même zèle, la fuite des méchants, je l'ai dit et je le prouve maintenant, parce que dit à Josaphat un prophète, fils de celui (593) qui avait été mis en prison pour avoir parlé avec liberté à Asa : *Quoi !* lui dit ce prophète, lorsqu'il retournait du combat de Ramoth, *quoi ! vous donnez du secours à un impie? vous êtes lié d'amitié avec les ennemis du Seigneur? vous avez mérité de ressentir les effets de sa colère, et vous les auriez certainement ressentis s'il ne s'était trouvé en vous de bonnes œuvres qui ont arrêté son bras.* (*II Paral.* XIX, 2, 3.) Il peut donc, c'est la conséquence que je tire de ce reproche de Jéhu au roi de Juda ; il peut donc y avoir des circonstances où un prince ferait mal de s'allier avec un infidèle, comme il y en peut aussi avoir où la chose lui serait permise, et c'est aux souverains et à leurs ministres à discerner les cas où cette distinction peut avoir lieu ; quant aux particuliers, la crainte de la séduction doit toujours, hors le cas d'une vraie nécessité, les éloigner de tout commerce avec les méchants.

Celui de Josaphat avec Achab eut les suites les plus fâcheuses : nous l'avons vu ailleurs sans en être surpris; nous savions qu'une première faute conduit à une seconde, et nous n'avons pas été étonnés que Josaphat eût abandonné la cause de l'innocent opprimé, et qu'il eût accompagné Achab au siége de Ramoth, contre l'oracle du prophète qu'il avait entendu; mais pouvons-nous entendre sans étonnement, qu'ayant été si fortement repris par Jéhu de son alliance avec Achab, il en ait contracté une seconde avec Ochosias? C'est cependant ce qu'il fit joignant sa flotte avec celle de ce roi impie, comme son père, pour le voyage d'Ophir, duquel il espérait tirer beaucoup d'or et d'argent ; mais vains projets, ô mon Dieu ! tous ceux pour lesquels vous n'avez pas été consulté; un prophète nommé Eliézer prédit l'inutilité de ceux-ci, et selon la prédiction, les vaisseaux furent brisés à Aziongaber, sans pouvoir se mettre en mer. Ce fut la punition de cette nouvelle faute de Josaphat.

N'en fit-il point d'autres depuis? s'il en fit les expia-t-il? C'est un mystère connu de Dieu seul, et qui nous doit faire craindre de plus en plus qu'après avoir bien commencé et même marché pendant longtemps dans la voie de la vérité, nous ne la quittions avant la fin. Ce serait pour nous, ô mon Dieu ! le plus grand des malheurs, et nous vous prions par les mérites de votre Fils qu'un semblable ne soit pas la peine de ces fautes que nous commettons tous les jours, et que peut-être nous nous permettons à la faveur de notre émulation pour le culte de votre saint nom. Déjà deux prophètes, Jéhu et Eliézer, viennent de nous apprendre ce que le zèle du culte extérieur exigeait de nous par rapport à la société des méchants. Un troisième va nous affermir dans la leçon que nous ont faite les deux précédents.

Ochosias, avec qui Josaphat s'est imprudemment lié de société, tombe de la fenêtre d'une chambre haute; il envoie consulter Béelzébuth (594), dieu d'Accaron, pour savoir s'il se relèvera de cette chute; ses envoyés en y allant rencontrent Elie; le saint homme les aborde, il les charge de dire à leur maître qu'il mourra certainement : et de là qu'arrive-t-il? Aussitôt cinquante hommes ont ordre d'aller, leur capitaine à leur tête, saisir le prophète et le traiter comme Achab eut voulu longtemps auparavant le traiter, c'est-à-dire que ce grand homme est persécuté des deux rois d'Israël, tandis que les faux prophètes et les ennemis de Dieu sont à leur aise, bienvenus à la cour et comblés des faveurs des souverains. A ce récit, mes frères, ne me demandez-vous pas : Où est donc la récompense du zèle de ces hommes pour le culte divin? Sûrement, Chrétiens, vous avez répondu vous-mêmes à cette question, mais peut-être sans le savoir. quelle année de votre vie avez-vous commencée sans dire à Dieu, le premier de ses jours, à l'heure de vêpres? *Nous devons regarder comme une insigne faveur le privilége de souffrir pour ce nom sacré :*

> Sacro pati pro nomine,
> Summi sit instar muneris.
>
> (*Hymn. Vesp.*)

Vous regardez donc comme un avantage spirituel, et même un insigne privilége, de souffrir pour le culte divin : c'était celui des prophètes; peut-être serait-ce le nôtre, si nous participions un peu plus au zèle qui les dévorait; nous ne souffrons rien pour la cause du Seigneur, hélas ! c'est que nous ne la soutenons pas, nous ne combattons pas assez fortement pour elle. Mais

(593) Jéhu, fils d'Hanani.

(594) On fait sur ce mot Béelzebuth plusieurs questions. On demande 1° quel était ce dieu d'Accaron, et plus communément on répond qu'il était le dieu qu'on invoquait contre les mouches (*a*), fort communes dans le territoire d'Accaron, pays humide, à propos de quoi les Hébreux observent, bien ou mal, qu'il ne se voyait pas une mouche dans le temple de Jérusalem, où on immolait quantité de victimes.

On demande 2° si il y a quelque différence entre Béelzebuth, Béelzébub et Béelzebul, et la réponse la plus commune est qu'il n'y en a aucune.

On demande 3° pourquoi dans l'Evangile Béelzébuth est appelé le prince des démons; et Origène avoue ingénument qu'il n'en sait rien.

(*a*) Saint Grégoire de Nazianze croit que la mouche était le dieu d'Accaron, et Théodoret, qui est aussi de ce sentiment, dit : On doit déplorer l'aveuglement des Accaronites, qui ne se contentaient pas de choisir entre les animaux ceux qui étaient plus grands pour s'en faire des dieux, mais qui s'en faisaient encore des insectes les plus méprisables, tels que les mouches.

Digitized by Google

continuons le point d'histoire que nous avons commencé.

Le capitaine envoyé par Ochosias pour le saisir, l'ayant appelé par dérision homme de Dieu, et lui ayant dit : *Homme de Dieu*, descendez, le roi le commande (595) : *Si je suis homme de Dieu*, répondit Elie embrasé d'un saint zèle pour l'honneur de Dieu insulté dans sa personne, *que le feu descende du ciel, et qu'il vous dévore avec vos cinquante hommes*. Dans le moment le feu vengeur perce la nuée, descend du ciel, enveloppe et dévore le capitaine et sa troupe. Le roi envoya un second capitaine de cinquante hommes, qui parla au prophète comme le premier, et qui périt de la même manière avec sa compagnie. Chose étonnante, et qui marque bien qu'il faut autre chose que des miracles pour convertir le pécheur, Ochosias, instruit de ces deux événements si terribles, n'ouvre pas les yeux de son âme; regimbant contre l'éperon qui le pique, se raidissant contre Dieu même, n'apercevant pas qu'il lui fait ouvertement la guerre, il envoie un troisième capitaine avec cinquante hommes, pour lui amener Elie; mais ce troisième, plus sage que les deux premiers, se jette à genoux devant le prophète, et lui fait cette prière : *Homme de Dieu, sauvez-moi avec vos serviteurs*. L'homme de Dieu les sauva en effet, et il les suivit même; il se présenta à Ochosias, il lui déclara qu'il mourrait de sa maladie, et sa prophétie s'accomplit.

Que de lumières en cet homme, qui annonce aux rois leur destinée avec autant d'assurance que de puissance; en cet homme, qui commande aux éléments, et les éléments lui obéissent: qui ordonne au feu du ciel de descendre pour dévorer les impies, et le feu descend et les dévore (596)! Mais qu'entend-je hors de ce temple, tandis que je jette ici des cris de foi et d'admiration? j'entends ailleurs l'incrédule qui crie à la cruauté et à l'injustice, et il n'est peut-être pas hors de propos de répondre à ses cris.

Il fait quelquefois ces deux aveux, que l'esprit du christianisme est un esprit de douceur, et que cependant saint Pierre a frappé Ananie et Saphire son épouse de mort subite; pourquoi donc ne fait-il pas ce troisième aveu, qu'Elie ne s'est pas éloigné de l'esprit de douceur en faisant descendre le feu du ciel sur ces hommes? Ne peut-on pas même dire que cet acte, qui paraît tout de rigueur, était un acte de miséricorde, en ce sens qu'il empêchait ces hommes de commettre de nouveaux péchés en rompant le fil de leurs jours? C'est la réponse que saint Augustin faisait aux ennemis de l'Ancien Testament (*Contra Faustum*), pour justifier la conduite d'Elie à leurs yeux. Comment y verrions-nous de la cruauté, nous qui croyons fermement que le péché mortel sera puni d'un feu qui ne s'éteindra jamais?

Mais, me dit encore l'incrédule, ces capitaines et leurs troupes ne faisaient qu'exécuter les ordres de leur roi. Ajoutez donc qu'ils devaient savoir qu'Elie était le prophète de l'Eternel, que le roi ne voulait l'avoir entre ses mains que pour lui arracher la vie au milieu des supplices; ajoutez donc qu'ils devaient imiter les archers de Saül, qui refusèrent d'être les ministres de la fureur de ce prince; ajoutez donc que, si d'un côté les ordres des souverains sont très-respectables lorsqu'ils sont justes, d'un autre côté leur autorité cesse dès qu'ils attaquent la loi de Dieu et ses ministres; ajoutez encore qu'en certain cas il faut s'exposer à leur colère par une généreuse résistance, plutôt que de se maintenir en leur faveur en se prêtant à leurs désirs injustes; ajoutez enfin que, les capitaines d'Ochosias et leur troupe ayant manqué à ces obligations, c'est avec justice qu'ils furent dévorés du feu du ciel. Ne devons-nous pas obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes? C'est un principe que nous n'inculquerons jamais trop à ces enfants et à ces domestiques à qui les pères et mères, les maîtres et les maîtresses ordonnent ce que Dieu défend, ou défendent ce que Dieu ordonne. Puis-je donc me promettre d'eux qu'ils s'en souviendront dans l'occasion, et qu'ils en feront la règle de leur conduite? C'est une résolution que je les invite à prendre ensuite de ce discours.

Ce que je vous demande maintenant à tous en le finissant, c'est que votre zèle pour le culte extérieur produise ces trois effets, qu'il le purifie par vos soins, qu'il le soutienne par vos prières, qu'il le conserve par la fuite des incrédules qui en sont les ennemis irréconciliables. Il en est des effets de la piété comme de la piété même, dont ils sont les feuilles; ils vous procureront les

(595) Il était sur une montagne dont le local n'est pas désigné.

(596) De ce fait je conclus contre plusieurs interprètes que le dessein du Seigneur dans son apparition à Elie, sur la montagne d'Horeb, n'était pas de lui faire une leçon de modération, comme ils le prétendent, en expliquant ces paroles : « Que le Seigneur n'était ni dans la tempête, ni dans le tremblement, ni dans le feu. » (*III Reg.* XIX, 11, 12.) Deux observations convainquent cette explication de fausseté. 1° Elie, jusqu'au moment de l'apparition, n'avait fait autre chose que d'exécuter les ordres du Seigneur; en cela était-il répréhensible? 2° Nous voyons ici que le prophète ne change pas de méthode, puisqu'il fait tomber le feu du ciel deux fois sur les envoyés d'Ochozias. L'aurait-il fait, Dieu lui en aurait-il donné le pouvoir, s'il avait condamné l'ardeur de son zèle?

Mais, dira-t-on, Jésus-Christ l'a condamné dans l'Evangile. C'est lorsque ses disciples lui faisaient cette prière : *Voulez-vous que nous ordonnions au feu du ciel de descendre sur cette ville des Samaritains qui refusent de nous loger?* Il leur répondit : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés.*

A Dieu ne plaise que nous adoptions cette pensée de Bayle, et que nous disions que Jésus-Christ a condamné celui que le ciel protégeait par tant de miracles! Le sens de la réponse de Jésus-Christ est uniquement que le désir des apôtres leur était, sans qu'ils le sussent, dicté par la vengeance, et non par un zèle pur et ardent semblable à celui d'Elie.

Digitized by Google

avantages de la vie présente et de la vie future : n'ont-ils pas procuré à Asa et à Josaphat les avantages de la première classe? n'ont-ils pas procuré à Hananie, à Michée, à Elie, les avantages de la seconde classe? Encore une réflexion sur ces deux sortes d'avantages et je finis; et quelle est-elle? C'est que les premiers sont pour les âmes encore faibles, comme étaient Asa et Josaphat, que la prospérité enfla, et qui firent les fautes considérables que nous avons remarquées; c'est que les seconds, c'est-à dire la faim, la soif, la prison, la persécution, sont pour les âmes fortes comme étaient les saints prophètes; c'est que nous devons craindre ceux-là pour nous-mêmes, et aimer ceux-ci qui entrent dans le partage des élus.

Coupez donc ô mon Dieu! brûlez, tranchez, éprouvez-moi en toute manière; mais en me frappant d'une main soutenez-moi de l'autre; biens ou maux temporels, faites-moi tellement passer soit par les uns, soit par les autres, que par eux j'arrive à la vie éternelle. Amen.

INSTRUCTION II.

ZÈLE POUR L'HONNEUR DE LA RELIGION.

(*IV Reg.* II-IV.)

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.

Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées! (*III Reg.* XIX, 14.)

Le témoignage que le prophète Elie se rend ici de lui-même en forme de plainte, l'Esprit-Saint le lui rend en forme d'éloge en ces termes, au livre de l'*Ecclésiastique* XLVIII, 1-9) : *Il s'est élevé comme un feu; sa parole était un flambeau ardent. Il frappa de famine les Israélites; son zèle les réduisit à un petit nombre..... Il ferma le ciel au nom du Seigneur, et il en fit tomber le feu par trois fois. Quelle gloire, ô Elie! ne vous êtes-vous point acquise par vos miracles, et qui peut se glorifier d'être semblable à vous? Vous qui, par la parole du Seigneur, avez fait sortir un mort des enfers! ô vous qui avez fait tomber les rois dans les derniers malheurs! vous qui avez brisé sans peine toute leur puissance, et qui, malgré leur gloire, les avez fait descendre du lit dans le tombeau; vous qui avez entendu sur le mont Sina le jugement du Seigneur, et sur le mont Horeb les arrêts de sa vengeance, vous qui avez sacré des rois pour venger les crimes, et des prophètes pour vous succéder! vous qui avez été enlevé au ciel dans un tourbillon de feu, et dans un char traîné par des chevaux de feu!* Vous étiez tout feu en dedans, et tout était feu au dehors pour vous représenter brûlant de zèle pour l'honneur de la religion, du zèle que vous exprimez par ces paroles : *Je brûle*, etc. : *Zelo zelatus sum*, etc.

C'est aujourd'hui, mes frères! pour la cinquième fois, que nous vous parlerons de ce zèle : sous quel aspect donc vous en parlerons-nous, après vous avoir entretenu de ses qualités de ses motifs, de ses avantages, etc? Nous vous montrerons ce qui peut appuyer votre zèle pour la gloire du christianisme que vous professez, ce qui peut le faire estimer et respecter, ce qui peut le rendre saint et sanctifiant; continuant l'histoire d'Elie et d'Elisée, nous vous ferons voir deux héros qui ont honoré le leur en toute manière. Edifiés de leur conduite, vous prendrez la résolution de l'imiter en ce qui vous sera possible, et qui conviendra à votre état. Vous l'inspirer, cette résolution, c'est le but auquel je me propose d'atteindre en cet entretien.

Le zèle des grands hommes dont nous vous faisons l'histoire, ne fut jamais un zèle invisible, un zèle tout renfermé dans le fond de leur âme, un zèle stérile en œuvres saintes; il en produisit toujours et beaucoup, beaucoup d'imitables, beaucoup d'admirables, deux idées qu'il ne faut pas confondre, l'une servant à la pureté des mœurs, et l'autre à la fermeté de la foi.

La première est, que le zèle de nos prophètes produisit toujours beaucoup d'œuvres saintes imitables; j'en trouve la preuve et le développement dans ce que l'Ecriture nous rapporte de leurs habits, de leur nourriture, de leur occupation, de leur retraite, de leur société. Leurs habits étaient le sac ou le cilice, c'est-à-dire, l'habit de deuil, pour montrer qu'ils faisaient continuellement pénitence pour leurs péchés et ceux du peuple. Lorsqu'Ochosias demande à ses envoyés comment est vêtu le prophète qui leur a ordonné de retourner sur leurs pas : C'est, lui répondent-ils, un homme couvert de poil, qui a une ceinture de cuir. L'Evangile nous représente saint Jean-Baptiste vêtu de la même manière. Ainsi ces deux prophètes, les plus grands qui aient jamais été au monde, honoraient leur zèle par l'amour de la pauvreté. Aussi quel courage ce détachement des biens présents ne donnait-il point à ces ministres du Seigneur pour annoncer la vérité? Mais où le trouver aujourd'hui, ce détachement? où trouver ces hommes vraiment apostoliques qui ne dépendent des autres hommes ni par le désir d'avoir, ni par la crainte de perdre?

Ce n'était pas seulement dans les vêtements des prophètes que paraissait leur pauvreté, c'était aussi dans leur logement : ils le prenaient tantôt sur les montagnes, tantôt dans le creux des rochers ou dans une petite chambre, dont une chaise, une table, un chandelier, un mauvais lit, faisaient tout l'ornement, toute la commodité; nous avons vu Elie caché d'abord, pendant six mois environ, sur le bord d'un torrent, puis trois ans chez une pauvre femme, veuve d'un prophète.

Et pendant tout ce temps de quoi fut-il nourri? Du pain et de la viande que les corbeaux lui apportèrent dans sa grotte, et ensuite, du même pain dont la veuve se nourrissait, elle et son enfant. Citons deux faits plus précis sur ce genre de pauvreté des prophètes. Elisée, étant à Galgala, et les enfants des prophètes, au nombre de cent, étant venus l'y trouver, un de ses disciples va

Digitized by Google

cueillir des herbes des champs, il trouve une espèce de vigne sauvage; il en cueille des coloquintes dont il remplit son manteau, et les fait cuire, ne sachant ce que c'est; mais la compagnie n'en a pas plutôt goûté, que chacun s'écrie : *Homme de Dieu, il y a quelque poison mortel dans la nourriture : « Mors in olla, vir Dei. »* Et personne n'en mange jusqu'à ce qu'Elisée en ait miraculeusement ôté l'amertume, en jetant de la farine dans la marmite. En même temps, c'est le second fait, en même temps il vient un homme qui apporte au prophète vingt pains d'orge et du froment nouveau, dans une besace. Elisée ordonne à son serviteur de les distribuer à ces cent personnes, et celui-ci lui représentant le peu de proportion qu'il y a entre le nombre de ces pains et celui des personnes : Voici, réplique le saint, ce que dit le Seigneur : *Ils en mangeront et ils en auront de reste*, et la chose arrive comme il l'a prédit; sur quoi je dis : si c'est là un signe sensible de la puissance d'Elisée, n'est-ce pas aussi une marque bien évidente de sa grande pauvreté et de celle de ses disciples?

Leur occupation principale, outre le travail des mains, était de prier plusieurs fois le jour et la nuit, de méditer la loi de Dieu, d'en instruire leurs disciples, de leur en découvrir l'esprit, de leur en expliquer les sens cachés qui regardaient l'état de l'Eglise, après la venue du Messie, ou sur la terre, ou dans le ciel. Ils enseignaient aussi le peuple qui venait les trouver les jours de sabbat et d'autres fêtes, comme nous l'apprenons de l'époux de la Sunamite, se disposant à aller trouver Elisée. (*IV Reg.* IV, 23.)

Dès le temps de Samuel, il est vrai qu'il y en avait un grand nombre, témoin cette foule que Saül rencontra, qui prophétisait au son des instruments, transportée de l'esprit de Dieu, mais jamais ils ne furent en un plus grand nombre que du temps d'Elie; il paraît qu'il en avait établi, et qu'il en gouvernait plusieurs communautés, dont probablement une était près de Galgala, une autre près de Béthel, une autre près de Jéricho, une autre sur le mont Carmel. De là même cette question, devenue si fameuse dans le siècle précédent, par la vivacité de ceux qui l'agitèrent pour et contre, et par la multitude des recherches savantes qu'ils firent de part et d'autres, pour soutenir leur opinion et détruire celle de leurs adversaires, savoir : *Si l'ordre des Carmes peut remonter de nos jours jusqu'à ceux d'Elie, et si ce prophète en est l'instituteur;* question néanmoins peu intéressante d'elle-même, et qui à peine en fait une depuis l'an 1698, où Innocent XII exiges à son égard un silence perpétuel, et défendit, sous peine d'excommunication, à ceux qui tiennent l'affirmative, et à ceux qui sont pour la négative, de l'agiter dans leurs écrits, et dans les disputes publiques. Question que je laisserai par conséquent, pour m'occuper d'une autre plus utile, savoir : *Pourquoi ces saints prophètes se retiraient de la société, et vivaient dans la solitude, sous la conduite d'un supérieur, tel qu'Elie, distingué par son éminente sainteté.*

C'était, mes frères, pour éviter l'air contagieux du monde, et se garantir de l'impression du mauvais exemple que donne le monde; c'était pour respirer un air plus pur dans les lieux déserts, et y rencontrer des modèles de vertu; c'était pour travailler plus sûrement à leur propre salut, et apprendre la manière de travailler à celui de leurs frères, lorsqu'ils y seraient appelés; c'était pour s'instruire, pour se fortifier, pour se préparer au combat, et s'y présenter lorsque l'Esprit-Saint le leur ordonnerait; c'était pour pouvoir parler aux petits et aux grands, à qui ils étaient quelquefois envoyés, avec plus de liberté et de force. Aussi avec quelle noble assurance ne paraissaient-ils pas tous devant les têtes couronnées? Avec quelle fermeté Elie ne parla-t-il pas aux rois de son temps, à Achab et à Ochosias? *C'est vous*, disait-il à celui-là, *c'est la maison de votre père qui trouble Israël. Parce que*, disait-il à celui-ci, *parce que vous avez envoyé pour consulter le dieu d'Accaron, vous ne relèverez point du lit sur lequel vous êtes couché, mais vous mourrez certainement : « De lectulo super quem ascendisti, non descendes, sed morte morieris. »* Quel courage de ce prophète! quel zèle pour la gloire de Dieu et les intérêts de sa religion, que ces méchants princes déshonoraient!

Puissé-je, mes frères, au moment que je vous parle de ce zèle, vous avoir percé de ses traits brûlants! je le souhaite d'autant plus vivement, que c'est pour vous tous, comme pour les prophètes, un devoir indispensable de défendre la religion sainte que vous professez. Devoir fondé, 1° sur cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi : « Qui non est mecum, contra me est* (*Luc.* XI, 23), » parole, dit saint Augustin, qui suffira pour réprouver l'indiffrence criminelle où les sages du siècle se retranchent, quand il est question d'excuser leur timidité en ce qui s'appelle le parti de Dieu. Devoir fondé, 2° sur les maximes mêmes du monde, si cependant il est permis d'en appuyer un discours chrétien. Dans le monde, un ami, bien loin de reconnaître pour ami celui qui, dans l'occasion, hésiterait à se ranger hautement de son côté, et à le défendre, le mépriserait comme un lâche. Ce Dieu qui s'appelle le Dieu jaloux de notre amitié, serait-il content de ce qui ne contente pas des âmes peu délicates? Devoir fondé, 3° sur les suites funestes de votre indifférence par rapport à la religion, et sur les avantages que l'irréligion en tire, puisque c'est assez pour elle de n'être ni traversée, ni inquiétée, pour prendre racine et s'étendre. Devoir du reste qui, étant propre à toutes les conditions, est cependant différent dans la pratique selon la différence des rangs et la diversité des ministères. D'où il suit que le vôtre n'est ni de paraître devant les grands, comme Elie, pour leur

Digitized by Google

reprocher leurs désordres scandaleux, ni de monter dans les chaires évangéliques pour y déclamer contre les abus du siècle, ni même de passer de maison en maison pour reprendre vos voisins et vos concitoyens de leurs défauts : quel est-il donc ?

Le vôtre, pères et mères, est de reprendre sévèrement vos enfants lorsqu'ils offensent le Seigneur, fussent-ils adultes et même majeurs. Le vôtre, maîtres et maîtresses, est de corriger vos domestiques lorsqu'ils agissent contre les intérêts de la religion, beaucoup plus que quand ils agissent contre ceux de votre maison. Or, ce que je dis des pères et mères, des maîtres et maîtresses dans le sein de leur famille, je le dis à tout seigneur dans ses domaines, à tout juge dans sa compagnie, à tout magistrat dans son ressort, à tout supérieur dans sa société; je leur dis à tous, qu'ils doivent, dans leur état, faire ce que les prophètes faisaient dans le leur, y soutenir les intérêts de la religion, s'opposer aux prévarications, encourager la vertu par leurs exemples et leurs discours. Leur dirais-je sans succès? Hélas! sur ce point de morale comme sur un grand nombre d'autres, qu'il est difficile d'allier la théorie et la pratique! On convient assez dans la théorie, qu'il est bon, qu'il est beau, qu'il est nécessaire d'avoir du zèle pour les intérêts de l'Evangile; mais on se dispense d'en venir aux œuvres sur divers prétextes que la fausse prudence suggère.

Il faut, dit-on, éviter l'éclat; premier prétexte. Mais est-ce donc prudence d'éviter l'éclat, lorsqu'il est utile, lorsqu'il est nécessaire, lorsque les abus ne peuvent être autrement réprimés? Bien loin d'appréhender un tel éclat, ne faut-il pas le rechercher comme un remède, et comme un moyen propre à l'extirpation du mal?

Mais, ajoute-t-on, cet éclat trouble la paix; second prétexte. Qu'il la trouble, répond saint Augustin, c'est en cela même qu'il est glorieux à Dieu et digne de l'esprit chrétien; car il y a une fausse paix qui doit être troublée, et c'est celle dont nous parlons, puisqu'elle favorise la tolérance, l'indépendance, l'irréligion, les commerces impurs, qui sont les abus que nous avons ici en vue. Et pourquoi le fils de Dieu a-t-il dit dans l'Evangile, qu'il n'était pas venu pour apporter la paix sur la terre, mais le glaive (*Matth.* x, 34) et la division? Que voulait-il nous marquer par là, sinon qu'il y a dans le cours de la vie, des occasions et des conjonctures où il est impossible de satisfaire au zèle que l'on doit à Dieu, sans s'exposer à romore la paix avec les hommes?

Mais, poursuit-on, cet éclat irrite souvent au lieu de convertir; il scandalise au lieu d'édifier; troisième prétexte. Quand cela devrait être, mes frères, quand nous verrions que cela serait, serions-nous moins obligés à éclater? Non, répondent les théologiens traitant du scandale passif et reçu, et leur décision est fondée sur ce principe, qu'il ne dépend pas de nous, sous prétexte d'un événement futur et incertain, de nous dispenser d'une obligation présente et assurée; que le seul parti à prendre dans cette incertitude, c'est de nous confier en Dieu et d'agir dans l'espérance qu'il bénira notre zèle et convertira les pécheurs. N'est-ce pas la conduite qu'ont tenue les prophètes? Elie était-il sûr de convertir Achab et Jézabel? Ne pouvait-il pas prévoir que son zèle aigrirait de plus en plus ces pécheurs? a-t-il pour cela renfermé son zèle en lui-même? Disons quelque chose de plus; Jésus-Christ n'a-t-il pas exercé son zèle contre les pharisiens? Ne savait-il pas qu'il l'exerçait inutilement à leur égard? N'était-il pas en cela le modèle des pasteurs? Ceux-ci seront-ils accusés d'imprudence en réglant leur zèle sur celui de ce divin Sauveur?

Il faut de la discrétion, continue-t-on; quatrième prétexte. Il en faut, nous l'avouons aux indiscrets qui nous le disent, comme si nous avions besoin de leur observation; mais nous leur ajoutons en même temps, sans crainte qu'ils puissent nous contredire. La discrétion consiste non à se taire, non à user d'une dissimulation éternelle, mais à observer les circonstances des temps et des lieux les plus convenables pour rompre le silence; mais à régler son ton et ses expressions sur la dignité de la personne à qui on a à parler; mais à voir de près si cette personne est d'un caractère docile ou indocile, ouvert ou fermé à la grâce, si c'est un Achab ou un David pour les dispositions du cœur; car autre est le langage d'Elie à celui-là, autre est le langage de Nathan à celui-ci; et saint Ambroise en prend occasion de nous dire que ce Nathan nous a appris à remplir deux devoirs à l'égard des grands; l'un de leur dire la vérité avec une sainte liberté; car qui leur parlera, si nous nous taisons? l'autre, de la leur présenter avec de sages ménagements qui, sans l'affaiblir le moins du monde, lui ôtent néanmoins ce qu'elle peut avoir de dur pour des oreilles trop souvent gâtées par la flatterie. C'est là la seule discrétion que nous connaissions, la seule que nous voulions connaître. Quant à cette autre qui nous rendrait mous sur des abus régnants, ou nous ne la connaissons pas, ou nous ne la connaissons que comme saint Paul, pour lui dire anathème, et pour la placer parmi les œuvres de la chair : *Prudendentia carnis mors est.* (*Rom.* VIII, 6.)

Après avoir fait ces réponses, il est temps, mes frères, de vous dire pourquoi nous nous les sommes appropriées. C'est, pères et mères, supérieurs, qui que vous soyez, pour vous apprendre ce que vous aurez à répondre à ceux qui blâmeront votre zèle à l'égard des prévaricateurs qui dépendent de vous; c'est pour vous persuader que les prétextes sur lesquels vous vous dispensez de défendre contre eux les intérêts de Dieu, sont de vains prétextes; c'est pour vous déterminer irrévocablement à imiter, selon votre état, les prophètes dans leur zèle, dans les diverses pratiques de leur zèle, dans ces œuvres saintes dont j'avais à vous parler d'abord sous le nom d'œuvres imitables,

Digitized by Google

celles que j'ai appelées admirables et que je dois maintenant vous mettre sous les yeux, sont leurs miracles et leurs prophéties; ces dernières sont aussi propres à affermir votre foi, que les premières à perfectionner vos mœurs.

Le premier, le plus curieux, et peut-être le plus touchant de ceux que comprennent les chapitres deuxième, troisième et quatrième du quatrième livre des Rois, est l'enlèvement d'Elie. Averti de ce qui va lui arriver, ce prophète visite pour la dernière fois ses pieux solitaires, ses chers enfants, à Béthel, à Jéricho et ailleurs; coup sur coup il exhorte son compagnon de voyage de le laisser aller seul (on présume qu'il en usait de la sorte pour éprouver la foi d'Elisée) : *Vive le Seigneur!* répond celui-ci, *et vive votre âme! je ne vous abandonnerai point.* Ils allèrent donc ensemble de Galgala à Béthel, de Béthel à Jéricho, de Jéricho, au Jourdain, qu'ils passèrent miraculeusement, les eaux s'étant divisées lorsque le prophète les eut frappées de son manteau plié. Le moment de la séparation du maître et du disciple arrivant, et l'entretien devenant toujours plus intéressant, Elie dit à Elisée : *Demandez-moi ce que vous voudrez, afin que je l'obtienne pour vous, avant que je sois enlevé d'avec vous.* Elisée lui répondit : *Je vous prie que votre double esprit repose sur moi*, et que j'aie comme vous le don de prophétie, et le pouvoir de faire des miracles pour la gloire du Seigneur (597); c'était de la part d'Elisée demander *beaucoup*(598) ; c'était s'exposer à un compte bien rigoureux, puisque ceux qui ont beaucoup reçu, seront examinés et jugés sur beaucoup. Elie lui rappelle cette vérité épouvantable en lui disant : *Vous me demandez une chose bien difficile* (599). *Néanmoins, si vous me voyez lorsque je serai enlevé d'avec vous, vous aurez ce que vous avez demandé; mais si vous ne me voyez pas, vous ne l'aurez pas*, parce que le Seigneur ne vous l'accordera qu'à cette condition.

Lorsqu'ils continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en s'entretenant (qui nous dira de quel sujet important et édifiant?) un char de feu et des chevaux de feu (600) les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre; Elie monta au ciel (601) par le moyen d'un tourbillon; et Elisée le voyant monter criait : *Mon Père! mon Père! vous qui étiez le char d'Israël et son conducteur!* sa force et son espérance. Après cela il ne le vit plus. C'est tout ce que l'Ecriture nous dit de l'enlèvement d'Elie; et c'est aussi tout ce que nous en dirons. Nous ne demanderons donc pas avec saint Chrysostome : Quel ouvrier a fait ce char merveilleux? quelle région a nourri ces chevaux? qui les a amenés à Elie? qui leur a indiqué le chemin dans les airs? où posent-ils leurs pieds! comment le conducteur se soutient-il dans cette singulière attitude? *Ubi alternos figunt pedes, dum citis saltibus glomerant cursus? quod est in aere solum quod duro calcibus cornu feriunt*, etc.? (S. Chysost. *De ascensione Eliæ.*) Nous nous bornerons à observer, 1° que cinquante témoins oculaires, enfants des prophètes, incapables d'inventer un mensonge, ont dans le temps rendu témoignage de ce fait; 2° que sa publicité nous assure de sa vérité; que cet enlèvement nous figure celui par lequel nous espérons tous être transportés dans les cieux. O qu'il est consolant pour nous de voir des figures si claires précéder des événements si intéressants pour notre foi! Il est donc vrai, ô Jésus! que vous êtes monté au ciel, que vous m'y préparez une place, et que je vous suivrai jusque-là, si je suis fidèle à vous suivre jusque sur le mont des Oliviers. C'est la douce espérance qui fait le repos de mon cœur.

La condition à laquelle le double esprit avait été promis à Elisée avait été remplie, et la promesse fut exécutée. Ce disciple avait vu son maître monter au ciel, et il en reçut avec son manteau le don de prophétie, et celui des miracles. Il en fit un premier en frappant du manteau d'Elie les eaux du Jourdain, qui se partagèrent d'un côté et d'un autre (602). Il en fit un second en purifiant et adoucissant les eaux de la ville de Jéricho, à la prière de ses habitants, par le moyen du sel qu'il y jeta et de ces paroles qu'il proféra : *Voici ce que dit le Seigneur : J'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront*

(597) Cette explication *du double esprit* est la plus suivie; il y en a encore deux autres que préfèrent des auteurs de mérite. Les uns disent qu'Elisée demande ici d'avoir deux fois plus de don de prophétie et de miracle qu'Elie, et ils ajoutent que le principe de cette demande exorbitante était le zèle et non la vanité Les autres disent avec Tirin, qu'Elisée comme disciple bien aimé d'Elie, lui demandait seulement une portion d'aîné qui était toujours double.

(598) C'est le terme hébreu qui répond aux mots de la Vulgate, *chose difficile*.

(599) Elle était non-seulement difficile, mais impossible à Elie; elle n'était nullement difficile à Dieu. C'était donc à l'égard d'Elisée qu'elle était difficile, et à l'égard du compte qu'il aurait à en rendre.

(600) Saint Ambroise (Serm. 2, *De Elisæo*) dit que ce furent des anges qui enlevèrent Elie sous ces figures. A entendre saint Chysostome (*De Elia*), on dirait que ce chariot et ces chevaux étaient réels.

(601) Le continuateur de Saurin, avec plusieurs de sa communion, entend par le ciel, la cité des bienheureux, sans faire attention que cette cité n'a été ouverte que par Jésus-Christ. Quel est donc ce ciel? Est-ce le jardin d'Eden? est-ce un espace dans les airs? où est-il? qui fait-il? comment vit-il? Respectons le silence des Ecritures sur ces points.

(602) Les eaux ne s'étaient point divisées au premier coup, parce que Dieu voulut alors faire une leçon d'humilité à son prophète, et lui apprendre pour toujours d'où lui venaient ses dons. Alors il cria : *Où est maintenant le Dieu d'Elie?* et au second coup, elles se divisèrent; je ne rapporte pas dans ce discours ce qui est dit que les enfants des prophètes envoyèrent cinquante hommes chercher Elie, pendant trois jours, dans les environs, croyant que le tourbillon l'avait laissé tomber quelque part sur la terre.

Digitized by Google

plus à l'avenir ni mort, ni stérilité. Il en fit un troisième en punissant près de Béthel des enfants d'idolâtres, qui probablement avaient déjà hérité de la haine et du mépris que leurs pères avaient pour Elie et les autres prophètes ennemis des divinités étrangères; ces enfants sortis de la ville se raillaient de lui, disant : *Monte, chauve! monte, chauve!* Elisée jeta les yeux sur eux, et pour punir l'injure faite, non à sa personne, mais à son maître (603), il les maudit au nom du Seigneur, et aussitôt deux ours sortirent du bois, et en déchirèrent quarante-deux, ce fut son troisième miracle, et alors se vérifia la parole d'Elie : *Quiconque sera échappé de l'épée de Jéhu, sera tué par Elisée.* (*III Reg.* XIX, 19.)

Il en fit un quatrième en délivrant l'armée combinée des rois de Juda, d'Israël et d'Edom, prête à périr de soif. Trois circonstances de ce miracle sont surtout remarquables; l'armée manquant d'eau, et les trois princes étant allés trouver Elisée, qui marchait sous leurs drapeaux, celui-ci fait éclater son zèle contre le roi d'Israël, de la manière suivante : *Qu'y a-t-il entre vous et moi? allez-vous-en aux prophètes de votre père et de votre mère... Vive le Seigneur en présence duquel je suis! si je ne respectais la présence de Josaphat, roi de Juda, je n'eusse pas seulement jeté les yeux sur vous.* C'est la première circonstance du miracle que j'ai cru devoir relever, pour montrer la force du zèle d'Elisée envers un pécheur qui ne devait pas en profiter.

Ensuite de cette réprimande publique, et pour calmer par le son d'un instrument de musique l'émotion que son zèle lui avait causée, il demanda qu'on fît venir un joueur de harpe, et, cet homme chantant sur sa harpe, la main du Seigneur fut sur Elisée, c'est-à-dire qu'il fut rempli de son esprit. C'est la seconde circonstance du miracle; je la relève pour vous indiquer la fin du chant ecclésiastique, et des instruments qui l'accompagnent quelquefois, pour montrer qu'il doit servir à vous élever à Dieu, à exciter en vos âmes des pensées sublimes et de saints transports, à la disposer aux opérations de l'Esprit-Saint en elle.

Qu'elles sont admirables, ces opérations de l'esprit de Dieu! A l'instant même de leur existence, Elisée est changé en un autre homme; il lit dans l'avenir; il parle, il agit comme maître de la nature et des éléments, comme arbitre de la vie et de la mort, comme dispensateur des victoires et des couronnes. Il dit qu'il va y avoir des eaux pour désaltérer les hommes et les animaux; et sans vent, sans pluie, le lit d'un torrent venant du chemin d'Edom se remplit, se déborde, et fournit des eaux en surabondance à toute l'armée. Il dit que les Moabites seront vaincus, que leurs villes fortes seront détruites, que leurs arbres fruitiers seront coupés, que leurs fontaines seront bouchées, et tout cela arrive de la manière qu'il l'a prédit. Horrible extrémité et digne des temps d'idolâtrie! le roi de Moab, poussé à bout, offre son fils aîné en holocauste sur la muraille, pour se rendre ses dieux favorables! Action barbare qui cause la plus vive horreur aux Israélites, et qui les décide à retourner en leur pays! O Dieu! que nous vous sommes redevables de nous avoir ménagé des temps plus heureux que ces temps d'ignorance, de superstition et de cruauté! de nous avoir éclairés des lumières de votre Evangile, et de votre Esprit-Saint! envoyez-le nous; qu'il se saisisse de nous; qu'il soit en nous un esprit de fermeté et de force, non pour prophétiser, ou pour opérer des prodiges comme en Elisée, mais pour nous éclairer sur nos devoirs et nous les faire remplir.

Un cinquième et un sixième miracle que fit notre prophète, ressemblent à plusieurs égards à ceux qu'Elie avait faits à Sarepta. Elisée multiplia tellement l'huile d'une femme veuve de prophète, qu'elle en eut assez pour satisfaire à un créancier qui menaçait de vendre ses enfants, pour se payer du prix de leur vente (604). C'est le cinquième miracle. Il promit un fils à une vertueuse Sunamite: ce fils étant mort quelque temps après sa naissance, il fut prié de le ressusciter; il envoya d'abord Giézi, à qui il mit son bâton à la main pour opérer cette résurrection; il vint ensuite après Giézi, et le miracle que son disciple n'avait pu faire, il l'opéra en se couchant d'abord sur l'enfant, en mettant sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, et ses mains sur ses mains, puis en descendant de dessus le lit, en faisant deux tours dans la chambre; enfin en remontant sur le lit, et en se couchant de nouveau sur l'enfant, qui ensuite de tout cela bailla sept fois et ouvrit les yeux. Ce sont les circonstances principales du sixième miracle (605) d'Elisée, n'y soupçonnez-vous pas quelques mystères? Voici ceux que les saints Pères y ont vus; c'est dans les termes mêmes de saint Augustin (Serm. 207 *De temp.*) que je vais vous en instruire.

La femme de Sunam, dit le saint docteur, était stérile, mais par la vertu et la prière d'Elisée elle devint mère et eut un fils; l'Eglise de même était stérile avant la venue de Jésus-Christ; mais elle a enfanté le peuple chrétien depuis son avénement. Le fils de la Sunamite était mort, pendant l'absence

(603) A cette remarque qui justifie Elisée sur l'accusation de cruauté que les incrédules lui intentent ici, on peut joindre la suivante et dire : le mot latin *puer*, le mot français *enfant*, est employé en hébreu pour signifier *petit*, et marque ici des jeunes gens de dix-sept ans, non de familles honnêtes, mais du petit peuple, qui poursuivaient le prophète par des cris indécents et injurieux.

(604) La loi ne disait pas qu'un créancier pourrait ceci, mais l'usage y autorisait.

(605) Il est encore fait mention de deux autres miracles d'Elisée, dans le chapitre que nous expliquons, d'herbes adoucies, et de personnes rassasiées, nous avons dit d'eux, dans le commencement de ce discours, ce qu'il était nécessaire d'en dire.

Digitized by Google

d'Elisée; le peuple gentil de même était mort par ses péchés avant que le fils de Dieu se fût rendu présent parmi ses enfants. Elisée descendant de la montagne vers Sunam, l'enfant de la Sunamite ressuscite; Jésus-Christ descendant du ciel vers les gentils, ceux-ci vivent à la grâce. Giézi vint à Sunam avec le bâton de son maître et n'opère rien; le bâton sans Elisée n'avait aucune vertu; la croix sans Jésus-Christ n'avait aucun pouvoir. Elisée s'accourcit pour ajuster ses membres à ceux du petit enfant pour le vivifier; Jésus-Christ s'est abaissé jusqu'à la mort pour nous en délivrer. Elisée met sa bouche sur celle de l'enfant; Jésus Christ met la sienne sur celle des apôtres, lorsqu'il souffle sur eux et leur donne le saint Esprit. Elisée monte sur le lit de l'enfant, il en descend, il se promène, il monte: que de voyages et de travaux! que de prières et de larmes n'a pas coûté à Jésus-Christ, notre retour de la mort à la vie? Elisée a rendu la vie à l'enfant de la Sunamite en remontant sur son lit; Jésus-Christ a achevé ce grand ouvrage en s'étendant sur la croix. Enfin, comme Elisée a paru opérer son miracle par sa chaleur naturelle; comme Jésus-Christ a opéré le sien par la force de sa charité, nous ne pouvons espérer de convertir les âmes que par l'ardeur de notre zèle. Ce sont les sens figuratifs et moraux que renferme l'histoire du sixième miracle d'Elisée. Négligerions-nous les sens spirituels des précédents?

Que dit ici saint Chrysostome, sur le premier, qui est la division des eaux avec le manteau d'Elie? que le manteau de la pauvreté suffit pour se faire faire un passage libre à travers les eaux du Jourdain, pour combattre le démon et ses tentations.

Que dit saint Ambroise sur le second? Le saint prophète, dit-il, agit par sa parole non-seulement sur les eaux amères qui coulaient sur la terre, mais il pénétra jusque dans leur source la plus profonde pour y changer leur nature, et étendit ce changement jusqu'à la fin des siècles; en guérissant les eaux il guérit tout le peuple, que les eaux amères faisaient mourir, et dans ce peuple présent qu'il conserva, il conserva tous les autres qui en naîtront. C'est ce que Jésus-Christ figuré par le vase neuf de terre et rempli de sel, devait faire un jour, non dans une ville, mais par toute la terre, en répandant son sel, c'est-à-dire ses apôtres dans les eaux amères, c'est-à-dire parmi les peuples corrompus par le péché.

Que dit saint Augustin sur le troisième miracle d'Elisée, envoyant des ours pour dévorer des enfants railleurs? Que sa colère était prophétique, qu'elle marquait par avance le malheur de ceux qui, portant le nom d'enfants de l'Eglise, se raillent méchamment de Jésus-Christ; que les ours sont les démons qui dévoreront dans le siècle futur, les contempteurs de l'Evangile.

Que dit saint Bernard sur le cinquième (606)? Que l'onction du Saint-Esprit est figurée par l'huile de la veuve, que cette onction ne remplit que les vases vides, et qu'afin que notre cœur en soit plein, il faut le tenir vide des consolations humaines et sensibles. Tous les hommes, dit saint Augustin (Serm. 207), sont des vases de la charité : *Vasa charitatis homines sunt.* Tous doivent se remplir de cette huile; tous doivent aimer les bons, parce qu'ils sont bons, et les méchants afin qu'ils cessent d'être méchants : *Debemus diligere bonos, quia boni sunt, malos ut boni fiant.*

C'est, mes frères, ce que fait quiconque a du zèle pour les intérêts de la religion; c'est ce que vous ferez vous-mêmes, lorsque cette flamme céleste vous embrasera; et au lieu que jusqu'à ce jour vous étiez de ces esprits à qui tout est bon; qui, pour le vice et la vertu, ont d'égales complaisances; qui s'accommodent de l'erreur comme de la vérité; qui souffrent en leur présence le scandale sans émotion, et le mépris de Dieu sans attention, vous serez au contraire de ces serviteurs généreux qui ne peuvent voir offenser leur maître qu'ils ne soient offensés eux-mêmes; qui sont dans la disposition où était David, quand il disait : *Le zèle de votre maison me dévore, ô mon Dieu!* (*Psal.* LXVIII, 10.) Et il faut que les outrages que vous recevez en ce monde me blessent personnellement : oui, les outrages que l'impiété des hommes fait monter jusqu'à vous, le zèle qui m'anime les fait retomber sur moi : *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* (*Ibid.*)

C'est, mes frères, l'heureuse disposition dans laquelle je voudrais vous laisser en finissant ce discours; et pour vous en montrer l'extrême nécessité, je ne vous dirai plus qu'une chose : c'est que quiconque osera tout, risquera tout, consentira à perdre tout plutôt que d'abandonner les intérêts de l'Evangile, le Seigneur le glorifiera, l'exaltera, l'immortalisera : *Quicunque glorificaverit me, glorificabo eum.* Et, au contraire, le lâche qui sera indifférent et insensible à ces mêmes intérêts, qui ne se remuera que lentement pour se les procurer, qui résistera faiblement à ceux qui les attaqueront, il sera odieux aux bons, et méprisable même aux méchants : odieux aux bons, qui haïssent ces prétendus sages qui veulent allier le monde avec l'Evangile; méprisable aux méchants mêmes, qui méprisent la lâcheté partout où elle se trouve : *Qui autem contemnunt me, erunt ignobiles.* (*I Reg.* II, 30.) Point de milieu entre l'alternative : aux tièdes pour les intérêts de la religion, la haine et l'ignominie pour le siècle présent et le siècle futur; aux zélés pour ces mêmes intérêts, amour, gloire dans les siècles des siècles. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

(606) Je ne trouve point le sens spirituel du quatrième dans les écrits des Pères.

Digitized by Google

INSTRUCTION III.

POUVOIR ET ACTION DE DIEU SUR L'HOMME.

(*IV Reg.* v-viii.)

Naaman princeps militiæ regis Syriæ erat vir magnus apud dominum suum et honoratus; vir fortis et dives, sed leprosus.

Naaman général de l'armée du roi de Syrie, était un homme... puissant et en grand honneur auprès de son maître... il était vaillant et riche, mais lépreux. (*IV Reg.* v, 10.)

Si les dignités et les richesses, mes frères, mettaient à couvert des maladies qui attaquent le corps humain de toutes parts et en mille manières, on aurait, ce semble, un prétexte plausible de chercher ou à obtenir des emplois, ou à grossir ses revenus, puisque ce seraient des remparts assurés contre les tribulations de la chair. Mais croire que les honneurs et les grands biens exemptent des maux corporels ceux qui les possèdent, n'est-ce pas une erreur que mille et mille exemples mettent en évidence? une erreur que ces paroles seules pourraient détruire : Naaman, général, etc. : *Naaman, princeps*, etc.

Ce Syrien, en sa qualité de général des armées de son roi, avait sauvé, ou, pour me servir du langage toujours exact de l'Ecriture, le Seigneur avait sauvé la Syrie par sa main; il était élevé aux premiers emplois de l'Etat; il était honoré tant du prince, qui connaissait ses talents, que du peuple, qui suivait l'exemple de son supérieur; il était considéré comme un grand guerrier, et sa fortune répondait à son mérite comme à ses hautes dignités. C'est l'historien sacré qui nous dit tout cela de Naaman : *Naaman, princeps*, etc.

Cependant, qu'ajoute-t-il aussitôt après? Que ce même Naaman était attaqué de la lèpre, c'est-à-dire d'un mal également sale et dévorant; d'un mal, selon l'ancienne et commune opinion, naturellement incurable (607); d'un mal si horrible, que les saints l'ont regardé comme la figure la plus ressemblante du péché, le plus horrible des maux; d'un mal, enfin, qui chez les Juifs excluait du camp d'Israël et des villes murées, comme le péché prive le pécheur de la société que la grâce lui donnait avec Dieu.

Il est donc évident que le pouvoir de l'homme, tel qu'il vous plaira de le supposer, est sans aucune vertu, sans aucune utilité, lorsqu'il s'agit de préserver des maux temporels ou d'en guérir; que très-mal à propos on le chercherait dans ces vues; qu'aucun prétexte apparent ne justifie l'ardeur avec laquelle les mondains travaillent à s'en procurer, les uns plus, les autres moins, tous le degré qui est à leur portée et comme sous leur main.

C'est, mes frères, la réflexion morale que m'ont d'abord présentée les paroles de mon texte : Naaman, général, etc. : *Naaman, princeps*, etc. C'est la réflexion que j'ai cru devoir vous proposer d'abord, pour vous donner du pouvoir humain l'idée que vous devez en avoir : l'idée d'un pouvoir de lui-même inefficace, inutile dans les occasions les plus intéressantes, dans les occasions d'infirmité et de maladie.

De cette première idée, il est comme naturel de passer à celle d'un pouvoir divin, duquel émane tout autre pouvoir, et auquel tout autre pouvoir est subordonné. Mais qui pourra en parler dignement? *Quis loquetur potentias Domini?* Qui pourra en faire connaître tous les sujets de louange? *Notas faciet omnes laudes ejus?* (*Psal.* cv, 2.) C'est celui auquel vous les aurez révélés, ô mon Dieu! ce sera moi, tout incapable que j'en suis de moi-même, lorsque vous le voudrez, et c'est ce que je vous demande de vouloir en ce moment, pour l'édification de ces fidèles qui désirent de vous connaître de plus en plus, pour vous craindre et espérer en vous de plus en plus. Je vous demande de m'instruire, 1° des secrets, 2° de l'étendue de votre pouvoir et de votre action sur l'homme, pour en instruire ensuite votre peuple. Ce sont, mes frères, les deux idées qui partageront ce discours; et les beaux sentiments qui en seront le fruit seront la crainte et l'espérance que le pouvoir infini de Dieu et son action sur l'homme sont capable d'inspirer.

PREMIER POINT.

Lorsqu'autrefois nous vous expliquions cet article du Symbole des apôtres : *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant*, nous prouvions cette toute-puissance par le premier, le plus majestueux et le plus sensible de ses effets : par la création du ciel et de la terre, par l'ouvrage des six jours. Aujourd'hui, nous la prouverons, 1° par les ressorts secrets que le Tout-Puissant fait agir pour parvenir à ses fins; et pour les découvrir nous examinerons ensemble ce que notre histoire nous apprend de Naaman et de la Sunamite.

Dieu se propose de guérir un grand seigneur de Syrie de la lèpre qui couvre son corps, et d'une autre lèpre, encore plus dangereuse, qui infecte son âme. Et dans ce dessein, que fait-il? Quels moyens emploie-t-il? Il commence son œuvre par un trait admirable de providence : il amène dans la maison de ce seigneur une jeune captive que des coureurs de Syrie ont prise dans le pays d'Israël; il met dans le cœur de cette fille une ferme confiance, qui lui fait assurer sans hésiter la guérison de son maître, s'il s'adresse au prophète qui est à Samarie; il rend la femme de Naaman attentive à ce que dit son esclave; il inspire au lépreux une vive espérance qu'il sera guéri. Ce n'est encore là qu'une partie des événements par lesquels il prépare à celui qu'il a en vue.

Pressé du désir de sa guérison, Naaman part pour Samarie, muni d'une lettre de son roi à celui d'Israël conçue en ces termes : *Cette lettre est pour vous faire savoir que je vous ai envoyé Naaman mon serviteur, afin*

(607) Les médecins de nos jours ne pensent plus que ce mal soit incurable, plusieurs même le confondent avec le mal de Naples.

Digitized by Google

que vous le guérissiez. Est-ce donc ainsi qu'on parle quand on sollicite des grâces? Prend-on le ton du despotisme? Y joint-on le blasphème? Demande-t-on à son semblable ce que Dieu seul peut accorder? Une telle lettre ne fera-t-elle pas échouer le dessein du Seigneur? Vous le croiriez à la réponse du roi d'Israël, lorsqu'il en a pris la lecture : *Suis-je un Dieu, pour pouvoir ôter et rendre la vie?* répond-il; *pourquoi m'envoyer ainsi un homme afin que je le guérisse de sa lèpre?* Mais attendez un moment, et votre erreur se dissipera.

Elisée, instruit de ce qui se passe à la cour, fait dire au roi : *Que cet homme vienne à moi, et qu'il sache qu'il y a en Israël un prophète* que Dieu a rendu dépositaire de sa puissance, et qui se charge d'une guérison que vous avouez ne pouvoir opérer. C'est sans doute le parti que Joram aurait d'abord pris s'il avait eu plus de piété et de foi; mais les cours n'en sont pas toujours les asiles les plus sûrs.

Le messager du prophète porta la joie dans l'âme du roi, et ranima l'espérance dans celle du Syrien lépreux. Celui-ci se transporta donc à la maison du prophète avec tout son équipage, s'attendant qu'Elisée viendrait aussitôt le trouver, qu'il invoquerait le nom de son Dieu sur lui, et qu'il toucherait sa lèpre pour le guérir; il ne douta point, et nous reconnaissons facilement l'orgueil des grands et la vanité des petits à ces traits; il ne douta point qu'Elisée, sensible à l'honneur de voir à sa porte un homme de la première distinction, environné des marques de sa grandeur, ne descendît à l'instant pour le recevoir, le consoler et le guérir. C'est qu'il ne réfléchissait pas qu'autres sont les yeux du vulgaire, autres ceux des ministres du Roi des rois; ceux-là sont éblouis de la pompe qui accompagne les grands du siècle; ceux-ci en sont peu touchés; ils ne voient dans toutes ces marques d'une grandeur sensible, hélas! que beaucoup d'amour-propre, ou le danger d'une vanité puérile et frivole. Elisée le fit voir dans cette occasion; il y soutint parfaitement le caractère et la dignité de prophète du Seigneur. Soit qu'il ne crût pas devoir rabaisser la grandeur de son ministère, jusqu'à aller trouver lui-même le général des armées d'un roi païen, soit qu'il voulût éprouver la foi de Naaman, et voir s'il se soumettrait à ses ordres quand même il ne le verrait pas, il se contenta de lui envoyer un des siens lui dire : *Allez vous laver sept fois dans le Jourdain, et votre chair deviendra saine et pure : « Vade et lavare septies in Jordane, et recipiet sanitatem caro tua, et mundaberis. »*

Les grands se piquent aisément si on ne leur rend pas tout l'honneur qu'ils se croient dû; nous le voyons tous les jours, et on le vit alors dans la personne de Naaman. N'avons-nous pas, dit-il, à Damas, les fleuves d'Abana et de Pharphar, qui sont meilleurs que tous ceux d'Israël, pour m'y aller baigner et devenir pur? Il s'en allait donc plein de colère, et à ce moment le dessein de Dieu aurait paru renversé à un infidèle qui l'aurait connu; mais voyez de nouveau les ressorts secrets que le Seigneur fait agir pour son exécution; et reconnaissez quel bonheur c'est pour les maîtres, d'avoir de pieux et de bons serviteurs, lorsque ceux-là sont assez humbles pour écouter ceux-ci, lorsqu'ils se règlent sur cette maxime qu'un conseil sage est toujours respectable en quelque sujet qu'il se trouve. Les domestiques de Naaman lui ayant humblement représenté la nécessité de se soumettre à l'ordre du prophète, sans vouloir lui prescrire de règles, il s'y soumit; il alla au Jourdain; il s'y lava sept fois; il en sortit ayant la chair aussi saine que celle d'un enfant. Ne voyez-vous pas ici le doigt de Dieu? Disons-le encore : et son âme devint aussi pure que celle d'un catéchumène sortant des fonts sacrés, et c'est encore en quoi j'admire le pouvoir et l'action du Seigneur, qui se sert d'une eau simple, pour guérir de la lèpre corporelle, et de la lèpre spirituelle, non pas, dit saint Ambroise (*De sacram.*, lib. I), que l'eau du Jourdain, ou d'Abana, ou de Pharphar ait cette vertu par elle-même, mais par la grâce de Jésus-Christ attachée à l'eau où il est ordonné de se laver : *Non aqua omnis sanat, sed... quæ habet gratiam Christi.*

Pour suivre un moment la pensée de ce Père et des autres sur cette histoire, voici le sens figuratif qu'ils y ont aperçu. Cette jeune captive, disent-ils figurait l'église des gentils, plus jeune, c'est-à-dire, plus nouvelle que celle des Juifs; cette église était captive, non d'une captivité ordinaire qui soumet un homme à un autre, mais d'une captivité beaucoup plus terrible, qui est celle du démon, lequel domine avec un empire tyrannique sur tous les pécheurs. Etant devenue libre par la grâce, elle donne conseil à tous ceux qui sont engagés dans la lèpre du péché de recourir aux prophètes du Seigneur, pour être guéris. Heureux ceux qui se rendent à son invitation! ceux qui, comme Naaman, se lavent, non une fois, mais sept fois dans le Jourdain! heureux ceux qui se lavent dans les eaux de la pénitence, autant de fois qu'ils se sont souillés du péché! malheureux au contraire ceux qui négligent ce bain salutaire! ils ressemblent au peuple juif qui demeurait comme insensible aux grâces du Seigneur, lorsqu'un étranger venait ravir son royaume.

Cet étranger, au moment d'une double guérison, comprit ce qu'il ne comprenait pas auparavant; il comprit efficacement que, quand le Créateur parle, la créature doit obéir sans hésiter, et non-seulement il vint faire un hommage public au Dieu d'Israël chez son prophète, disant qu'il n'y en avait point d'autre dans toute la terre; mais il renonça en sa présence et en celle de tous ses gens au culte des idoles; non-seulement il protesta hautement devant eux tous, qu'il n'offrirait plus ni holocauste, ni aucune victime aux dieux étrangers; mais il fit à l'instant tout ce qu'il pouvait faire pour

Digitized by Google

prouver la vérité de sa conversion; il demanda une chose, et consulta sur une autre. Il demanda au prophète qu'il lui fût permis d'emporter la charge de deux mulets, de la terre de ce pays là, pour en dresser un autel au Seigneur, non qu'il crût que la fumée des victimes brûlées sur cet autel en serait plus agréable à l'Etre souverain, mais pour déclarer publiquement, par ce monument authentique, qu'il servait le seul Dieu adoré dans le pays d'où il avait tiré la terre de son autel.

C'était la fin qu'il se proposait personnellement, mais l'Esprit-Saint ne s'en proposait-il pas une autre plus générale? ne voulait-il pas dès lors autoriser la vénération que les Chrétiens ont depuis dix-huit siècles pour cette terre sur laquelle Jésus-Christ a imprimé les vestiges de ses pieds? C'était en effet une dévotion très-commune autrefois parmi les Chrétiens, d'emporter dans leur pays, de la terre des lieux saints que notre Sauveur a honoré de sa présence. Saint Augustin au livre XXII de la *Cité de Dieu*, rapporte qu'un homme de distinction de son diocèse mit cette terre dans un endroit dont on fit un lieu de prières, où s'assemblaient les Chrétiens pour offrir les saints mystères, et qu'un jeune homme perclus de ses jambes, s'y étant fait transporter, fut guéri. Ce miracle se fût-il opéré, saint Augustin l'eût-il cité en ce livre, eût-il loué la piété de cet homme de distinction qui s'était procuré cette terre, le prophète Elisée eût-il acquiescé à la demande de Naaman, si l'honneur rendu à la terre qu'ont touchée les saints, et précisément parce qu'ils l'ont touchée, était superstition, comme le disent nos frères séparés, si cette pratique n'était louable ni méritoire comme l'Eglise l'enseigne à ses enfants? Revenons à l'histoire de Naaman.

Après avoir demandé de la terre sainte au prophète, il le consulta sur ce point de conscience; savoir, s'il pourrait sans offenser Dieu s'acquitter de la fonction attachée à son emploi, entrer dans le temple de Remmon (608) avec le roi, lui présenter son épaule pour s'en appuyer, se baisser lorsque le prince se baisserait pour l'adoration de sa divinité. La raison qu'il donne de son doute, c'est qu'il pourra paraître adorer cette idole, en se baissant devant elle, en s'inclinant, en se prosternant, ce qui serait une action scandaleuse. *Allez en paix*, lui répond le prophète, et n'ayez nulle inquiétude sur l'objet de votre consultation. Vous pourriez en avoir si ces abaissements, ces inclinations, ces prosternements étaient, de leur nature, des actes d'adoration, ou si votre conduite à l'avenir autorisait à les prendre pour un culte de latrie comme du passé; mais 1° ces actes sont si peu de leur nature des actes de l'adoration suprême, que les hommes en usent à l'égard des autres hommes pour leur rendre une adoration qui s'appelle civile; 2° votre conduite préviendra les scandales des peuples qui sauront que vous sacrifiez au vrai Dieu, que vous ne mangez plus des victimes immolées aux idoles, que vous vous bornez à ce qui est du devoir de votre charge, de donner la main au roi dans les cérémonies publiques.

C'est le sens et de la consultation de Naaman, et de cette réponse d'Elisée : *Allez en paix*; et il ne faut que le comprendre, pour détruire le raisonnement que font sur ce passage ces hommes du siècle qui voudraient y trouver un appui à leur tolérantisme et à leur déguisement en matière de religion.

Quoi! nous objectent ces hommes avec le ton de suffisance qui leur est ordinaire, Naaman dit à Elisée : *si j'adore dans le temple de Remmon, lorsque le roi y adorera, que Dieu me le pardonne*, et le prophète non-seulement ne le censure pas; mais il le renvoie avec des marques d'approbation et de bienveillance. N'est-ce pas là établir l'indifférence des religions, et prononcer que tout culte est également agréable à Dieu, du moins, n'est-ce pas enseigner que l'on sanctifie les cérémonies les plus absurdes et les plus impies, pourvu qu'on dirige son attention vers le vrai Dieu? Ainsi raisonnent ces philosophistes, faute d'attention, 1° au dessein bien expliqué de Naaman de n'offrir désormais des sacrifices qu'au Seigneur; faute d'attention, 2° au zèle d'Elisée pour la gloire du Seigneur contre le culte des idoles; faute d'attention 3° à la valeur de ce terme, *si j'adore*, terme qui ne signifie point de lui même l'adoration suprême, mais seulement un acte auquel est plus souvent attaché un respect civil et profond (609), faute enfin de connaître les usages et l'histoire des grands hommes. Ne voyons-nous pas Valentinien, qui fut depuis empereur, accompagner Julien l'Apostat dans les temples païens, comme capitaine de ses gardes? Bien plus juste serait le raisonnement de ces hommes, s'ils concluaient que dans leurs doutes ils doivent consulter les voyants du Seigneur, qu'il n'est jamais permis de dissimuler sa foi, qu'il ne faut pas seulement réputer pour traître à sa religion celui qui l'abandonne ouvertement en appuyant le mensonge, mais aussi celui qui ne la confesse pas hautement en soutenant la vérité.

C'est quelques-unes des conséquences particulières que je tire de la consultation de Naaman, et que je trouve dans ces paroles de saint Chrysostome : *Non enim solus ille proditor est veritatis, qui mendacium loquitur, sed qui veritatem, cum oportet, non confitetur.* Une autre plus générale que je tire de l'histoire de ce grand, c'est que Dieu est admi-

(608) Cette divinité est peu connue, les uns croient que c'était Saturne, les autres Vénus, et les autres le Soleil.

(609) Faute peut-être aussi d'attention à l'hébreu, qui se prend pour le passé, comme si Naaman disait : *Que le Seigneur me pardonne le péché que j'ai commis autrefois, en adorant dans le temple de Remmon, lorsque le roi s'appuyait sur ma main*, et comme si Elie répondait, *Allez en paix*, le Seigneur vous a pardonné. Cette explication est de dom Calmet qui cite pour lui douze interprètes qui l'ont précédé. Mais combien n'en aurait-il pas cités qui sont contre et avec raison?

Digitized by Google

rable dans la manière dont il exerce son pouvoir, et à raison des ressorts secrets et comme imperceptibles qu'il emploie pour parvenir à ses fins, par exemple pour guérir un corps et sauver une âme.

Terminerais-je là mes réflexions sur l'histoire de Naaman? Oublierais-je ici ce que Jésus-Christ a dit dans l'Evangile aux habitants de Nazareth, lieu de son origine, Ces hommes lui demandent de faire dans leur ville les mêmes miracles qu'il avait faits à Capharnaüm : *En vérité*, leur dit-il, *personne n'est prophète dans sa patrie. Du temps du prophète Elisée il y avait beaucoup de lépreux en Israël, et aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement un étranger, un Syrien gentil de la ville du roi de Damas.* (*Luc.* IV, 16-27.) Que voulait-il nous apprendre par cette réflexion? que le Seigneur est le maître de ses dons, qu'il les donne à qui il lui plaît, que nous devons le remercier de nous avoir guéris de la lèpre du péché, que nous devons craindre de la contracter de nouveau, parce qu'il pourrait alors nous traiter comme il a traité les enfants de la synagogue : il pourrait nous y laisser.

L'histoire de la Sunamite en est ici une seconde preuve; elle est avertie par Elisée que le pays va être affligé d'une famine qui durera sept ans. Sur l'avis du prophète, elle sort des Etats de Joram pour se soustraire aux coups de ce terrible fléau. Ce temps écoulé, elle revient à sa patrie dans l'espérance de rentrer dans la possession des terres dont elle jouissait auparavant, mais un obstacle s'y oppose; c'est qu'un étranger s'en est saisi et refuse de les lui rendre. Comment cette pauvre veuve lèvera-t-elle cet obstacle? Admirez à ce moment, comme auparavant, le secret des ressorts que le Seigneur met en mouvement pour exécuter ses desseins; il veut que cette femme s'adresse au roi même pour se faire rendre justice, et il lui en inspire la volonté; il veut que le roi l'écoute favorablement, et il dispose des événements de manière que Giézi (610) parle d'elle au roi, et lui raconte l'histoire de la Sunamite, de la naissance et de la résurrection miraculeuse de son fils au moment qu'elle est annoncée. Pouvait-elle en souhaiter un plus utile à son projet? Le roi, prévenu par le récit de Giézi, et aussi désireux d'entendre cette veuve, qu'elle de se faire entendre, la fait aussitôt entrer; il l'interroge; il apprend de sa propre bouche toutes les circonstances du miracle; il voit de ses yeux l'enfant sur qui il s'est opéré; et frappé de ce spectacle unique, il accorde à cette personne, si divinement privilégiée, tout ce qu'elle lui demande. Vous qui entendez ceci, ne vous semble-t-il pas voir le Seigneur qui tient cette femme par la main, la mène et la ramène, lui prépare les voies, et la fait triompher de toutes les difficultés que l'injustice lui opposait? Ne trouvez-vous pas dans ces ressorts secrets de quoi admirer le pouvoir du Seigneur? Il n'est pas moins admirable dans l'étendue des objets qu'il embrasse, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Au moment que je vous ai parlé des ressorts secrets que le pouvoir du Seigneur fait remuer, vous avez déjà vu que ce pouvoir s'étend sur tous les êtres animés et raisonnables, sur toutes les facultés de ces êtres, sur leur esprit, leur volonté et leur cœur, qu'il incline comme il lui plaît : vous allez voir ici qu'il s'étend à tous les êtres, même inanimés, sur la santé, et la maladie, sur la liberté et la servitude, sur la disette et l'abondance, sur l'élévation et la chute des Etats. Le verrez-vous sans mettre en Dieu toute votre crainte et toute votre espérance? La santé vient de Dieu, vous l'avez remarqué dans la guérison de Naaman; la maladie en vient aussi, vous allez le voir dans la personne de Giézi.

Ce Giézi est, dans la compagnie de son maître, ce que fut depuis Judas dans celle de Jésus-Christ, un avare que son avarice rend bientôt sacrilége, parjure, menteur et larron. Vendre les choses saintes, en trafiquer, en tirer de l'argent et des récompenses temporelles, n'est-ce pas les profaner indignement? n'est-ce pas une loi sacrée et inviolable que, comme on les a reçues de Dieu gratuitement, il faut les donner gratuitement? Religieux observateur de cette loi, Elisée avait constamment refusé les riches présents en talents et en habits de rechange (611) que Naaman voulait l'obliger de recevoir; Giézi, son disciple, donne entrée en son esprit qu'il pourra tourner à son profit le refus de son maître, et la guérison miraculeuse qu'il a procurée à Naaman : péché de sacrilége. Elisée avait dit : *Vive le Seigneur en présence duquel je suis! je ne recevrai rien de vous.* Giézi dit au contraire : *Vive le Seigneur! je vais courir après Naaman, et j'en recevrai quelque chose* : péché de serment horrible par lequel il s'engage à commettre ce crime exécrable, que l'Eglise a toujours frappé de ses plus foudroyants anathèmes, sous le nom de Giézi et de Simonie. Il se sert faussement du nom d'Elisée près du généreux Naaman; il serre dans sa maison, bien secrètement les talents et les habits qu'il en a reçus; il ose, lorsqu'il se représente à son maître, lui répondre qu'il n'a été nulle part. péché de grossiers mensonges multipliés. Il prend et retient ce qui n'était point à lui, ce qui a été donné à Elisée et non à lui : péché d'injustice et de vol manifeste. Que de crimes sortis d'un seul! que de peines secrè-

(610) On croit que ce Giési n'était pas encore frappé de la lèpre, que l'histoire de la famine rapportée au chapitre huitième a précédé celle de la guérison de Naaman, et que sa place serait avant le chapitre cinquième.

(611) Il était ordinaire dans ces anciens temps de faire des présents d'habits, parce qu'alors on n'en prenait pas mesure, comme aujourd'hui, et ils ne joignaient pas de même.

Digitized by Google

tes, que d'agitations, que de mouvements de crainte les accompagnent!

A ces châtiments intérieurs le prophète en ajoute un extérieur; voulant inspirer une juste horreur de l'avarice et de la simonie à tous les hommes des siècles futurs, il prononça cet arrêt : *Ton action est trop noire pour demeurer impunie; il faut que Samarie et Damas sachent que tu m'as imputé des désirs dont tu es uniquement coupable, et puisque tu as convoité les richesses de Naaman, sa lèpre s'attachera à toi et à toute ta race pour jamais.* A peine l'arrêt est prononcé, qu'une lèpre de la plus mauvaise espèce, une lèpre blanche comme la neige, accourt, saisit le coupable, le couvre et l'oblige de se retirer de la présence d'Elisée. Pour qui ceci est-il écrit, sinon pour les avares, et pour les ministres du sanctuaire qui trafiquent des choses saintes, afin qu'ils redoutent celui dont l'œil les suit dans toutes leurs voies corrompues? Dieu, mes frères, permet ces sortes d'exemples pour une autre fin encore; c'est pour étonner salutairement ses vrais serviteurs, et leur faire comprendre cette vérité, que plusieurs des premiers seront les derniers, et que plusieurs des derniers seront les premiers. Cette maxime ne paraît-elle pas dans un nouveau jour, lorsque nous observons que le Seigneur va choisir, dans un royaume étranger, un grand seigneur livré à l'dolâtrie, tandis qu'il laisse tomber dans un certain péché d'idolâtrie le serviteur du plus saint prophète qui fût alors? Qui nous expliquera cette conduite du Seigneur? Son pouvoir s'étend sur la santé et la maladie qui va et vient à ses ordres, vous venez de l'entendre, il s'étend aussi sur la liberté et la servitude (612). Le miracle suivant en sera la preuve.

Le roi de Syrie prend dans son conseil des mesures secrètes pour attaquer celui d'Israël, et celui-ci autant de fois en prend qui déconcertent les projets de celui-là; c'est qu'Elisée, résidant à Samarie, voit tout ce qui se passe au conseil de ce roi; il entend tout ce qui s'y dit, il en instruit son souverain. L'hérétique, qui admet le *Livre des Rois* comme inspiré, ne niera point le fait; lui paraît-il donc plus facile que celui que nous attribuons aux saints dans le ciel, quand nous disons qu'ils voient ce qui se passe sur la terre, et qu'ils entendent de là les prières que nous leur adressons? que répond à cela le prétendu réformateur qui condamne l'invocation des saints comme une pratique superstitieuse, sous prétexte qu'il leur est impossible de nous entendre?

Etrange aveuglement de l'esprit humain! Bénadab sait qu'Elisée découvre ses desseins les plus secrets, et cependant il se propose de le surprendre et de le punir, sans faire cette réflexion, que s'il voit ce qu'on concerte contre l'Etat, il pourra aussi voir ce qu'on concerte contre lui-même. Ne consultant donc que sa vengeance, il envoie une armée pour investir Dothaïn, où il apprend que le prophète demeure; le serviteur de l'homme de Dieu aperçoit le premier cette armée qui enveloppe la ville, il court tout effrayé en porter la nouvelle à son maître, et ne se rassure que quand, après la prière d'Elisée, il voit une montagne pleine de chevaux et de chariots de feu qui étaient autour d'Elisée. Je vous rappelle ce miracle, mes frères; c'est pour vous rassurer dans les nécessités pressantes où vous pourrez vous trouver un jour. Vous croirez peut-être alors tout perdu, et c'est alors que vous devez croire tout sauvé; seulement ouvrez, en ces conjonctures, les yeux de la foi; vous verrez autour de vous une légion d'anges, armés pour vous défendre contre vos ennemis, et vous vous direz ce qu'Elisée disait à son serviteur : *Il y en a beaucoup plus avec nous qu'avec eux.* Non, mon Dieu, nous n'avons rien à craindre ni des hommes, ni des démons, tant que nous vous demeurerons attachés; qui sera contre nous, si vous êtes pour nous? O pouvoir invincible de celui dont la volonté d'un seul acte couvre les montagnes de chars et de cavalerie! Ce prodige n'est cependant pas encore celui dont je veux parler.

Dans la disposition de David, qui témoignait ne rien craindre quand même tous ses ennemis seraient campés devant lui, Elisée sort de Dothaïn, dirige ses pas vers Samarie, paraît devant les Syriens qui viennent à lui, avec la même assurance que s'ils étaient alliés, et d'abord il adresse à Dieu cette prière : *Frappez, je vous prie, Seigneur! tout ce peuple d'aveuglement;* puis, ayant obtenu l'effet de sa demande, et les Syriens voyant dès ce moment les choses sans les connaître, il leur leur dit : *ce n'est pas ici le chemin ni la ville* où vous devez aller (613).

(612) Je pourrais auparavant dire sur les lois générales de la nature, et le prouver ainsi. N'est-ce pas une de ces lois que les corps légers, comme le feu, montent, et que les corps pesants, comme le fer, descendent? Cette loi n'a-t-elle pas été renversée par la descente de la flamme au commandement d'Elie? celle de la pesanteur des corps l'a aussi été par le miracle suivant. Un disciple d'Elisée ayant laissé tomber le fer de sa cognée dans l'eau du Jourdain, et Elisée ayant jeté un morceau de bois au même endroit, le fer revint et nagea sur l'eau; est-il naturel que le bois s'enfonce dans le lieu où le fer surnage?

Je pourrais ajouter : Tout homme, dit saint Ambroise, expliquant le sens figuratif de ce miracle, tout homme, avant le baptême, est comme le fer porté en bas par son poids, et plongé dans les abîmes; mais lorsqu'il est baptisé, il n'a plus cette pesanteur du fer; il acquiert la légèreté du bois pour s'élever au-dessus de l'eau, mais d'un bois qui porte des fruits de vie. Elisée jette son bois, et le fer dans le moment revient au-dessus, vous voyez donc que le bois divin de la croix sert à relever tous les hommes de leur impuissance et de leur faiblesse : *Vides ergo quod in cruce Christi omnium hominum levatur infirmitas.* (*De sacr.*, lib. II.)

(613) J'ajoute ces mots, *où vous devez aller*, au texte pour répondre à ceux qui accusent ici Elisée de mensonge. Dothaïn était bien la ville où les Syriens se proposaient d'aller, et ils étaient dans le

Digitized by Google

Suivez-moi, et je vous montrerai l'homme que vous cherchez. (*Il les mena donc dans Samarie, et lorsqu'ils y furent entrés, Elisée* dit à Dieu : *Seigneur, ouvrez-leur les yeux, afin qu'ils voient.*) *Le Seigneur leur ouvrit les yeux, ils reconnurent qu'ils étaient au milieu de Samarie,* et alors, se voyant prisonniers au milieu de la capitale des Israélites leurs ennemis, quelle fut leur surprise ! ne se crurent-ils pas perdus ? Sur l'avis d'Elisée le roi de Samarie laissa la vie et la liberté à l'armée Syrienne qu'il avait à sa discrétion ; il pratiqua à son égard cette maxime de morale : *Si votre ennemi a faim donnez-lui à manger, et s'il a soif donnez-lui à boire :* puis, après lui avoir donné les rafraîchissements nécessaires, il la renvoya en Syrie publier les grandeurs du Dieu d'Israël, et le pouvoir de son prophète, mais hélas! sans en devenir meilleur lui-même, sans profiter de tant de miracles pour sa propre conversion, sans craindre une verge qui subsistait toujours et dont enfin il eprouva la sévérité au bout de deux ans.

En effet, ce terme écoulé, la mesure des péchés d'Israël et de son prince étant à son comble, le temps marqué par la Providence pour les punir étant arrivé, Bénadab vint assiéger la capitale de la Samarie, et la réduisit à un tel désastre, que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent (614), et la quatrième partie d'un cabe de fiente de pigeons (615), cinq pièces d'argent (616) ; que vais-je ajouter ? pourrez-vous l'entendre sans horreur ? On vit alors s'accomplir cette menace de Moïse, que *les Israélites prévaricateurs mangeraient le fruit de leurs entrailles.* Deux mères convinrent qu'elles mangeraient leurs enfants l'un après l'autre ; la convention fut même exécutée pour moitié, et celle de ces mères qui avait eu la cruauté de donner son enfant, eut ensuite le front d'accuser près du roi sa complice qui refusait de remplir son effroyable engagement. O horreur ! ô forfait! il est vrai que dans la suite des temps il s'en est commis de semblables même à Jérusalem ; mais enfin jusque-là il était inouï, et sa nouveauté porta l'effroi dans tous les cœurs, le roi, lui-même, tout méchant qu'il était, ne put l'entendre sans saisissement, sans déchirer ses habits, et c'est à cette occasion qu'on vit le cilice qu'il portait en signe de pénitence, mais de quelle pénitence ? d'une pénitence fausse, superficielle, et causée par la seule crainte. Ce qui m'autorise à le dire, c'est qu'à ce moment, il résout la perte du plus saint homme de ses États ; il fait ce serment exécratoire : *Que Dieu me traite dans toute sa sévérité, si la tête d'Elisée est sur ses épaules aujourd'hui au soir,* et pour acquitter sa parole, il envoie un homme pour tuer le prophète. Mais tombe-t-il un cheveu de notre tête sans la permission du Seigneur ? C'est parce qu'il n'avait pas donné cette permission, qu'Elisée fut épargné, que le roi courut sur les pas du meurtrier, et qu'arrivé près d'Elisée, il se borne à lui dire : *Vous voyez l'extrême malheur où Dieu nous a réduits ! que puis-je attendre du Seigneur ?*

La réponse du prophète à cette plainte fut précise ; elle prouve d'abord sa charité, qui l'engage à prier pour celui qui venait de jurer sa perte, et pour son peuple ; elle prouve de plus son grand crédit près du Seigneur, qui relève les espérances d'Israël au moment où tout paraissait désespéré ; elle prouve enfin que l'abondance vient de Dieu comme la disette, et que les ressources de sa puissance sont inépuisables. Il prophétisa qu'au bout de vingt-quatre heures la mesure de farine se donnerait pour un sicle (617), et sa prophétie s'accomplit de la manière que le raconte l'historien sacré, au chapitre septième du quatrième *Livre des Rois.*

Le Seigneur ayant fait entendre dans le camp des Syriens un grand bruit, comme de chariots, de chevaux et d'une armée innombrable, ils s'enfuirent pendant la nuit, et abandonnèrent leurs provisions de bouche, avec leurs chevaux, et jusqu'à leurs armes et leurs vêtements, pour faire plus grande diligence. Quatre lépreux qui, au moment de la fuite des Syriens, étaient passés dans leur camp pour ne point mourir de faim aux portes de Samarie, y revinrent en hâte porter cette heureuse nouvelle ; on prit ce que les Syriens avaient laissé dans leur camp ; la farine fut vendue au prix qu'Elisée avait prédit, et un officier qui avait douté de la prophétie, fut étouffé aux portes, comme le prophète l'en avait hautement menacé, en punition de son incrédulité. En combien de manières le Seigneur ne rend-il donc pas son pouvoir sensible ? Comment donc peut-il se faire qu'Israël, témoin de tant de merveilles, continue à offenser celui qui les opère en sa faveur ? O dureté ! ô ingratitude ! quels châtiments te sont préparés !

Le Seigneur avait prédit par Elie, que quiconque des enfants d'Israël serait échappé de l'épée d'Hazaël, serait tué par Jéhu, et il l'avait prédit dans un temps où ni Hazaël n'était roi de Syrie, ni Jéhu roi d'Israël. Je dis plus : il l'avait prédit dans un temps où il n'y avait nulle apparence à ces événements. Quel moyen emploie-t-il pour accomplir la prédiction ? Il envoie Elisée à Damas pour y sacrer Hazaël, qui étouffe son prédécesseur avec une couverture qu'il trempe d'abord dans l'eau, et qu'il étend ensuite sur le visage du roi. Remarquez la circonstance du temps, c'est après avoir entendu cette terrible prophétie du saint homme : *Je sais combien de maux vous ferez aux enfants d'Israël ; vous brûlerez leurs villes fortes ; vous tuerez par l'épée leurs jeunes hom-*

chemin de cette ville, mais ils n'étaient point dans celui de Samarie, où ils devaient aller *selon les desseins de Dieu*

(614) Plus de 120 fr. de notre monnaie.

(615) Quelques-uns entendent un légume de la nature des pois chiches.

(616) Environ 8 fr. de notre monnaie.

(617) Environ 1 fr. 50 de notre monnaie.

Digitized by Google

mes ; vous écraserez contre terre leurs petits enfants, et vous fendrez le ventre aux femmes enceintes. Observez ensuite le dessein du Seigneur en envoyant Elisée à Damas; c'est de se préparer un instrument de sa fureur contre les Israélites, parmi les Syriens, dans le plus cruel des hommes; c'est afin qu'il transfère l'autorité royale à Hazaël ; c'est afin qu'il l'emploie au châtiment d'un peuple indocile, ingrat, criminel, nous verrons dans la suite avec quel succès.

Savoir si Dieu ne nous en prépare pas aujourd'hui de quelque autre genre; c'est une question qui est ici d'autant mieux placée, que l'idée nous en naît de cet événement dont malheureusement le bruit se confirme chaque jour, d'un événement que les historiens mettront au rang des événements les plus grands, les plus effroyables, les plus funestes qui furent jamais; eh! comment appelleraient-ils un événement, un spectacle, où s'est vu une ville ancienne, riche, belle et peuplée, disparaître tout à coup aux yeux des mortels, et avec elle ses richesses immenses, ses bâtiments superbes, ses habitants, peut-être au nombre de cinquante mille avec ceux des terres adjacentes, à la distance de plusieurs lieues? O cris de ces victimes de la mort! ô cris désolants des uns! ô cris désespérants des autres! Comment encore appelleraient-ils un événement, un spectacle qui porte actuellement la crainte d'un sort semblable à toute l'île, jusqu'à Naples même, placée en deçà de l'île jusque dans le sein de la cour même?

Grâces à Dieu, dites-vous, un pareil sort n'est point à craindre pour nous, nous n'avons pas autour de nos terres une mer qui les avoisine et les mine; nous n'avons pas dans l'enceinte de nos terres un Etna plus terrible encore quand il se ferme, que quand il ouvre sa large gueule pour en vomir les flammes. Mais est-ce là de quoi vous rassurer? Dieu a-t-il besoin des vagues de la mer, et de la fureur des volcans, pour vous faire périr? n'a-t-il pas d'autres ressorts secrets dans ses trésors pour vous donner la mort? Les péchés de ces insulaires avaient, dites-vous, provoqué la colère du Seigneur. Les vôtres ne l'ont-ils pas aussi provoquée? ces hommes étaient-ils plus que vous, amateurs des spectacles, de la volupté, et des autres plaisirs? avaient-ils moins de foi, moins de mœurs?

Quand autrefois on racontait en présence de Jésus-Christ de semblables événements, il disait : Pensez-vous que ces hommes misérablement péris, étaient seuls pécheurs, ou qu'ils l'étaient plus que vous? je vous assure que non, et j'ajoute, *si vous ne faites pénitence vous périrez tous.* (*Luc.* XIII, 5.) Ainsi raisonnerons-nous sur la ruine de Messine en Sicile, si nous avons profité à l'école de Jésus-Christ; ainsi nous convaincrons-nous que de son pouvoir dépend l'élévation et la ruine des empires. O pouvoir admirable! ô profondeur de la malice des hommes! ô profondeur des jugements de Dieu! ô profondeur de sa miséricorde envers les uns, et de sa justice envers les autres!

J'adore l'une et l'autre dans le silence, ô mon Dieu! et je ne vous demande pas pourquoi vous ne touchez pas d'une grâce intérieure et efficace, un peuple auquel vous accordez tant de prodiges extérieurs; je ne vous demande pas non plus, pourquoi vous guérissez Naaman (*Luc.* IV, 27) le Syrien de sa lèpre, tandis qu'un grand nombre d'Israélites restent lépreux, jusque sous les yeux de votre prophète : je reconnais humblement que vous ne devez rien à personne, que vous tirez du péché qui vous voulez, que vous y laissez qui il vous plaît; que la guérison de nos âmes, est comme le dit un de vos saints (S. AMBROS., *in Luc.* IV), attachée à la volonté et non au pays, et que vos faveurs sont données au désir du cœur, et non exigées comme un droit absolu. Seulement j'ose vous demander tout tremblant que vous me traitiez comme cet étranger, que vous me guérissiez radicalement de la lèpre dont mon âme est couverte, que vous me pardonniez toutes mes offenses passées, que vous me préserviez d'en commettre encore à l'avenir, et d'offrir de nouveau mon encens aux idoles d'une nation pécheresse, que je vous sacrifie comme au seul vrai Dieu, dans une terre sainte et sur un cœur pur, sur ce cœur à qui il est donné de pouvoir vous aimer sur la terre, et de vous voir dans le ciel. *Amen.*

INSTRUCTION IV.

MORT DES PÉCHEURS.

(*IV Reg.* VIII-XII.)

Mundabo reliquias domus Jeroboam, sicut mundari solet fimus usque ad purum.

Je nettoyerai tous les restes de la maison de Jéroboam, comme on a coutume de nettoyer le fumier, jusqu'à ce qu'il n'en reste quoi que ce soit. (*III Reg.* XIV, 10.)

Un même arrêt, mes frères, fut dans la suite (*III Reg.* XXI, 19 *seqq.* ; *IV Reg.* IX, 6 *seqq.*) porté contre la maison d'Achab, successeur de Jéroboam, tant dans ses Etats que dans ses impiétés : *Je rendrai*, lui dit le Seigneur, par le prophète Elie, *je rendrai votre maison comme la maison de Jéroboam ; je vous retrancherai vous et votre postérité de dessus la terre jusqu'aux plus petits enfants ; vous serez vous et vos descendants, comme de l'ordure et du fumier à mes yeux.* De même qu'on nettoie, et qu'on racle jusqu'au fond l'endroit où il y a eu du fumier, pour qu'il n'en reste aucun vestige, aucune exhalaison désagréable; ainsi je rechercherai vos desendants jusqu'au dernier; je les exterminerai; j'en délivrerai la société comme d'un fléau public, comme d'un fumier contagieux. C'est, mes frères, ce que sont les rois et les princes devant Dieu, et encore moins dès qu'ils sont pécheurs. Dès lors ils ne sont qu'un fumier dont il ne peut soutenir la puanteur. Me passeriez-vous cette expression si elle n'était de l'Ecriture sainte? savoir si ce second arrêt fut exécuté dans toute sa rigueur; c'est ce que nous allons examiner dans ce discours, dans le cadre du quel entre nécessairement l'histoire

Digitized by Google

non plus d'Achab, nous l'avons touchée précédemment, mais de Jézabel sa digne épouse; mais de Joram roi d'Israël, son digne fils; mais de Joram son digne gendre; mais d'Ochozias, son digne petit-fils, roi de Juda; mais des princes alliés qui sont sortis de ces sources impures; mais d'Athalie fille et imitatrice de Jézabel; mais des amis et des partisans de sa maison! Si une histoire devient intéressante à raison des scènes sanglantes qu'elle rapporte, à raison des révolutions générales que produisent ces scènes, à raison des héros qui y figurent, combien celle-ci ne vous le paraîtra-t-elle pas?

Il est, mes frères, un second aspect infiniment plus important que ce premier. Me tromperais-je en vous disant que c'est celui sous lequel l'Esprit-Saint veut que je vous le fasse connaître? Pourquoi nous fait-il l'histoire d'une race de pécheurs qui meurent tous misérablement, sinon afin que j'en prenne occasion de vous parler de la mort des pécheurs, de vous montrer combien elle est terrible, de vous en inspirer la crainte, de vous préserver, autant qu'il sera en moi, d'un si grand malheur? C'est le but que je me proposerai dans cet entretien. Si son sujet ne fixe pas votre attention, lequel pourra jamais la fixer?

Saint Bernard expliquant ces paroles du Psalmiste: *Mors peccatorum pessima: « Le calice de la mort est un calice très-amer pour les pécheurs* (*Psal.* XXXIII, 22), dit qu'il est amer à le considérer du côté du monde qu'ils perdent: *Mala in amissione mundi:* plus amer du côté de leurs corps dont il se séparent: *Pejor in dissolutione carnis:* très-amer du côté de l'enfer où ils ont tout à craindre que leur âme ne descende, tandis que leur cadavre demeurera dans le tombeau: *Pessima in tormentis inferni.* Dans quel sens et pour quelles raisons le dit-il? c'est ce que je vais vous expliquer moi-même, afin qu'ayant bien gravé ces paroles dans votre mémoire: *La mort des pécheurs est très-malheureuse*, vous cessiez d'être du nombre des pécheurs pour en éviter la mort. Elle est malheureuse pour les pécheurs à la considérer du côté du monde qu'ils perdent, c'est une première proposition dont les suppositions suivantes seront la preuve.

Supposons, mes frères, qu'enfin nous voilà arrivés au moment où ce soleil et ces astres qui nous éclairent nous retirent leur lumière, au moment où il nous faut fermer les yeux à tout ce qui nous environne pour ne plus le revoir, au moment où l'on nous invite à dire un adieu éternel à nos parents les plus chers et à nos amis les plus intimes, au moment où toute la nature entre dans un profond silence pour nous. Supposons que nous entendons à ce moment la voix de l'archange qui nous dit, *qu'il n'y aura plus de temps* pour nous: *Tempus non erit amplius*, (*Apoc.* X, 6.) Supposons enfin, fasse le ciel que cette supposition ne convienne à aucun de nous! supposons qu'à ce moment notre conscience nous dise que rien n'est prêt pour ce grand voyage de l'éternité, que nos lampes sont vides de l'huile des bonnes œuvres, que nous avons jusque-là vécu en pécheurs impénitents; quelle impression de tristesse, de crainte et de désespoir, ferait sur nous cet arrêt d'une mort si prochaine, à la considérer du côté du monde auquel elle viendrait nous arracher! car voilà le premier effet qu'elle produit; c'est une séparation totale du monde, et quand je dis du monde, j'entends des biens du monde, des plaisirs du monde, des honneurs du monde, des amis du monde, généralement de tout ce qui attache à ce monde. Qu'est-ce pour un mourant que chacune de ces séparations, sinon une mort particulière.

Riches du siècle, la moindre perte que vous souffrez dans vos biens vous livre à l'impatience, au murmure, à d'étranges emportements; eh! que sera-ce donc lorsqu'il vous faudra quitter ce monde où vous travaillez à vous établir, à vous agrandir, à vous étendre, comme s'il était le lieu de votre demeure; lorsqu'il vous faudra quitter ces maisons, ces héritages et ces terres que vous aviez tant de plaisir à joindre les unes aux autres; lorsqu'il vous faudra quitter ces richesses que vous accumulez avec tant de soins et par des voies si incertaines; lorsqu'il vous faudra quitter ces trésors où réside votre cœur, sans remporter de toutes vos possessions, autre chose qu'un drap mortuaire? Quel regret pour vous, de voir que vous avez travaillé toute cette vie, sans avoir rien fait pour la vie future! Quel chagrin de vous être fait tant de violence, et de n'être pas plus avancé pour le ciel! Quel désespoir pour vous, lorsqu'étendant vos mains à tous les objets qui vous environnent, comme pour vous y accrocher encore vous ne saisirez que des fantômes qui vous échapperont! O mort! que ton souvenir est amer à tous ces riches qui se reposent dans leurs richesses! *O mors! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis!* (*Eccli* XLI, 1.)

Et vous hommes de plaisirs, jusqu'à ce moment attachés à l'idole de votre passion, il vous en coûtait des insomnies, des ennuis, des larmes, lorsque la nécessité de vos affaires vous en séparait quelques moments; ah! que ne souffrirez-vous donc pas, lorsque vous serez forcés de vous en séparer pour une éternité; lorsque vous verrez que vous avez sacrifié une éternité de bonheur à une volupté d'un moment, à une volupté qui vous rend souverainement méprisables, à une volupté qui est pour vous une source de chagrins, qui empoisonne toute la douceur de votre vie, qui change vos plus beaux jours en des jours de tristesse, que vous achetez si chèrement, et dont cependant vous ne sentez que le désagrément et l'amertume? Que sera-ce, lorsque ce mot d'un Père de l'Eglise se présentera à votre mémoire: « Un moment qui plaît, une éternité qui tourmente! » *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat!* O mort! que ton sou-

Digitized by Google

venir est amer pour ces hommes sensuels et voluptueux, qui ne cherchent de paix que dans le trouble des plaisirs. *O mors! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis!*

Et vous grands du monde, grands d'affection et de désirs encore plus que de réalité et d'effet! souffrez qu'après vous avoir rangés dans la classe des pécheurs, je vous considère aussi au lit de la mort, comme laissant vos charges peut-être à un concurrent, comme dépouillés de toutes les marques de votre dignité, comme ne conservant de vos titres que celui des pécheurs. A ce dernier moment n'envieriez-vous pas la fortune des esclaves que vous laisserez sur la terre? Si on voulait prolonger vos jours, à condition que vous prendriez la place de l'un deux, ne la prendriez-vous pas? O que le souvenir de la mort est amer, pour vous qui mettiez tout votre bonheur dans une gloire qui a duré si peu, et que vous vous étiez procurée avec tant de peines! *O mors! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis!* Eh! combien donc ce souvenir n'est-il pas amer à ces pécheurs qui, pendant leur vie, réunissent autour d'eux, les grands biens, les plaisirs bruyants, les honneurs sublimes! Combien n'a-t-il pas été amer aux Joram et aux Ochozias, aux Jézabel et aux Athalie, puisqu'ils étaient, ceux-là, des méchants rois, et celles-ci de méchantes reines!

Joram, roi de Juda, fut du plus pieux des pères, le fils le plus indigne; lorsqu'il se fut affermi sur le trône de Juda, il fit mourir par l'épée tous ses frères, à qui Josaphat avait laissé de grandes sommes d'or et d'argent, avec des places fortes dans le royaume; il marcha dans les voies d'Israël, dans celles de l'idolâtrie, comme la maison d'Achab y avait marché, (c'était un fruit de l'alliance qu'il avait contractée avec Athalie fille de ce fameux Achab.) Dieu qui voulait le rappeler de ses égarements, le frappa d'abord dans ses biens, en permettant que l'Idumée (618) et Lobna (619), secouassent le joug de son obéissance; ensuite dans sa propre famille, en suscitant les Philistins et les Arabes, qui pénétrèrent jusqu'à Jérusalem, enlevèrent toutes les richesses de son palais, emmenèrent ses femmes, et tuèrent ses enfants; enfin dans son propre corps, en lui envoyant une maladie incurable qui dura deux ans, et lui fit jeter peu à peu toutes ses entrailles. Par une miséricorde insigne, le Seigneur avait miraculeusement prévenu le prince impie, sur ces divers malheurs, afin qu'il les évitât par la pénitence; du paradis terrestre, ou si vous voulez autrement, du lieu où il est, Elie lui avait fait tenir cette lettre : *A tous vos autres crimes, vous avez ajouté le meurtre de vos frères qui valaient mieux que vous. C'est pourquoi le Seigneur va vous frapper d'une grande plaie, vous et votre peuple, vos femmes et vos enfants, et tout ce qui est à vous. Pour vous, vous serez attaqué d'une maladie interne qui vous fera jeter vos entrailles* (620). C'est ce qu'Elie avait prédit à Joram, ce qui arriva de point en point, et ce dont le récit seul nous fait frémir.

Ah! quel fut donc le frémissement de ce prince impénitent, lorsqu'au lit de la mort, et jetant ses entrailles, il se rappela le massacre de ses frères, l'introduction de l'idolâtrie dans ses Etats, le culte qu'il avait rendu et fait rendre à Baal, à l'imitation d'Athalie son épouse! O situation désespérante de ce pécheur, qui peut mettre sur pied huit cent mille hommes pour défendre ses Etats, et qui ne peut tirer aucun secours de ces mêmes hommes, ni pour retarder sa mort d'un moment, ni pour amortir ses douleurs cuisantes d'une minute, ni pour en affaiblir la vivacité d'un seul degré! O souvenir amer de cet impénitent, à qui il ne reste que le souvenir cruel des péchés que lui ont fait commettre ses passions : *O mors! quam amara est memoria tua!*

En même temps que ce Joram régnait sur Juda, un roi du même nom, fils d'Achab et de Jézabel, régnait sur Israël à Samarie, où il suivait les traces de son père et de sa mère. Qu'était-il dans la prospérité, puisque dans l'adversité, et lorsqu'il était revêtu du cilice et du sac, nous l'avons entendu menacer de mort Elisée! Au lieu donc d'apaiser le Seigneur, il ne fit que l'irriter; au lieu de retarder l'exécution de ses menaces, il ne fit que provoquer sa colère, qui enfin éclata contre lui et contre toute la maison d'Achab, au bout de quinze ans, de la manière suivante. Ce Joram ayant repris le projet de faire rentrer dans son obéissance, la ville de Ramoth possédée par les Syriens, et s'étant aidé dans cette entreprise de son neveu Ochosias, fils et successeur de Joram roi de Juda, il emporta la place, il est vrai; mais admirez ici la Providence, en considérant les moyens qu'elle emploie pour exécuter ses desseins, pour nettoyer la maison d'Achab, selon la prophétie d'Elie, jusqu'aux dernières immondices.

D'abord elle dirige tellement les flèches de l'ennemi, qu'elles vont blesser Joram, et l'obligent de se retirer à Jésrahel pour soigner ses blessures; ensuite elle inspire à Ochozias son neveu, la pensée de visiter son oncle; puis elle veut qu'un serviteur d'Elisée entre à Ramoth, qu'il donne à Jéhu l'onction royale, que tous ses officiers, quoique divisés d'intérêt, se réunissent tous pour le pro-

(618) L'Idumée se soutint dans l'indépendance des rois de Juda, jusqu'au dernier temps de la république, et ce qui est dit de Joram qu'il remporta sur elle une grande victoire, ne prouve pas qu'il l'ait réduite.

(619) Place forte de Juda, qui imita la province de l'Idumée dont elle était voisine.

(620) Ceux qui veulent ôter à cette lettre le mérite du prodige, s'y prennent différemment : les uns substituent le nom d'Elisée à celui d'Elie; les autres avancent contre toute probabilité, que le prophète l'écrivit avant sa mort, ou que sa mort fut postérieure aux prévarications de Joram, le fait est qu'elle fut envoyée à ce roi sept à huit ans après l'enlèvement du prophète.

Digitized by Google

clamer roi; de plus elle se sert de l'ambition de ce général, pour l'élever au-dessus de toutes les difficultés qu'une timide politique lui aurait opposées, car n'ayant eu ni le temps, ni la pensée de se faire aucune créature, pouvait-il naturellement espérer de trouver, tout à coup, une armée disposée à lui obéir, et à tourner ses armes contre deux rois puisants, victorieux et liés d'intérêt ainsi que de parenté?

La Providence aplanit en un instant toutes ces difficultés; Jéhu marche vers Jesraël, et l'armée le suit; Joram envoie le reconnaître, et l'envoyé du roi se soumet à l'ordre qu'il a de se ranger à sa suite; Joram et Ochozias viennent eux-mêmes, en colère, savoir la raison du voyage de Jéhu, et celui-ci décoche contre le premier, une flèche qui lui perce le cœur, et le laisse pour mort près du champ de Naboth, ce qui fait dire à Jéhu, à un capitaine de sa suite : *Prenez-le et jetez-le dans le champ de Naboth, selon la parole du Seigneur.* Ochozias crut pouvoir échapper, mais il était petit-fils d'Achab et il fallait qu'il périt; Jéhu envoya donc après, et il le fit mourir lorsqu'on le lui eut amené (621).

Une mère plus coupable que son fils et son petit-fils, restait à punir, et sa punition suivit de près; Jézabel toute fardée et toute parée, s'étant mise à une fenêtre au-dessus de la porte de Jesraël : *Jetez-là en bas,* cria Jéhu aux officiers qui se montrèrent près d'elle, et ils la jetèrent, et son sang rejaillit contre la muraille, et elle fut foulée aux pieds par les chevaux. et les chiens mangèrent sa chair. Arrêtons pour un moment le glaive de Jéhu, que nous verrons bientôt n'être pas encore rassasié du sang des descendants et des alliés d'Achab. Plaçons-nous près de ces rois et de cette reine à l'instant qu'ils vont expirer; étudions, autant qu'il est possible, leurs secrètes dispositions par rapport à ce monde. O qu'elles me paraissent bien exprimées dans le peu que disent Jéhu et Jézabel! Quand Joram demande à Jéhu s'il apporte la paix : *Quelle paix,* répond Jéhu, *tant que les abominations et les enchantements de Jézabel votre mère règneront?* Quand Jézabel voit Jéhu entrer à Jésraël : *Quelle prospérité,* lui dit-elle d'un ton d'emportement (622), peut attendre celui qui est comme Zambri, le meurtrier de son maître : *Numquid potest esse pax Zambri qui interfecit dominum suum?*

C'est, mes frères, quoique dans un sens tout différent de celui de Jézabel, ce que je crois pouvoir dire de tout pécheur impénitent à la mort. Quelle paix peut attendre celui qui a versé le sang de Naboth et qui s'est emparé de son champ? quelle paix peut attendre celui qui n'a goûté de plaisirs que ceux qui étaient criminels? quelle paix peut attendre celui qui ne s'est élevé aux honneurs et aux emplois, que par des voies obliques? quelle paix peut attendre celui qui laisse subsister les abominations de certains commerces licencieux, et les enchantements de certains livres dont les faux charmes ont séduit son esprit et corrompu son cœur? quelle paix peut attendre celui à qui le monde qu'il perd, celui même qui l'environne, rappelle quelque nouveau crime? quelle paix peut attendre celui qui voit autour de lui des objets qu'il a scandalisés, ou qui l'ont scandalisé, et qu'intérieurement il souhaiterait n'avoir jamais connus? quelle paix peut attendre celui qui a été le meurtrier de son maître et de son Dieu, dans le sacrement de son amour? quelle paix peut attendre celui qui ne voit dans son enfance, que faiblesse; dans sa jeunesse, que dissolution; dans l'âge viril, que scandales; dans sa vieillesse, que déréglements; dans toute sa vie, que des crimes qui subsisteront éternellement? Car voici, mes frères, la différence qu'il y a sur ce point entre le pécheur en santé et le pécheur malade ou mourant; en santé il ne voyait que la surface de sa conscience; il avait besoin de livres et de confesseurs, pour apercevoir quelque chose de son fond; mais au lit de la mort les ténèbres se dissipent, la justice divine l'éclaire sur tout le mal qu'il a fait, et sur tout le bien qu'il a omis, sur ses fautes intérieures, et sur ses péchés extérieurs, sur ceux qui lui sont personnels, et sur ceux dont il a été l'occasion. Quelle paix peut attendre celui qui voit tant de sujets de guerre avec Dieu même : *Numquid potest esse pax Zambri qui interfecit dominum suum?*

Un autre sujet de trouble qui, sans être aussi considérable que le précédent, l'est cependant pour les âmes sensibles; c'est la conduite des vivants à l'égard des mourants, surtout des pécheurs mourants; combien de ceux-ci peuvent dire de ceux-là, ce que Joram disait de Jéhu à Ochozias : *Nous sommes trahis : « Insidiæ, Ochozias. »* Le monde est déjà mort pour eux, lorsqu'ils sont encore vivants pour le monde. Et quand je dis pour le monde, j'entends pour ces hypocrites qui affectaient les dehors de l'amitié uniquement en vue des services qu'ils attendaient; j'entends pour ces parasites que le plaisir de la table et du jeu, ramenait à certaines heures réglées à la maison; j'entends pour ces fourbes qui abandonnent un protecteur pour courir chez son successeur; j'entends pour des subalternes ingrats qui se soulèvent contre leurs maîtres et leurs bienfaiteurs, et les percent de leur langue comme Jéhu perça de sa flèche Joram son roi. Cette flèche en pénétrant bien avant dans le cœur de ce prince, ne pénétra-t-elle pas

(621) On croit trouver ici une contradiction entre les Rois et les Paralipomènes, en ce qu'Ochozias, dans un endroit, semble pris à Mageddo, et dans un autre à Samarie. Cette contradiction est levée par la paraphrase suivante. Les envoyés de Jéhu blessèrent Ochozias à la montée de Gaver, près de Jéblaam, et s'en étant fui à Mageddo qui est de la dépendance de Samarie, ou dans le royaume de Samarie, on le surprit caché, on l'amena à Jéhu, etc.

(622) Si elle eût eu dessein d'inspirer une passion criminelle à Jéhu en se parant, comme quelques interprètes l'ont pensé, elle n'eût sûrement pas parlé de la sorte.

Digitized by Google

encore plus avant dans son âme par la tristesse où il l'a jeta? O monde! quel fleuve d'amertume tu coules donc dans l'âme du pécheur qui te quitte! ô mort! que tu me parais amère pour le pécheur mourant! quand je te considère du côté de ce monde auquel tu l'arraches: *Mors peccatorum mala in amissione mundi.*

J'en trouve, mes frères, le calice encore plus amer, lorsque je considère la mort des pécheurs du côté du corps et de l'âme, du côté de la séparation de l'un et de l'autre, du côté du lieu, du temps et des autres circonstances où cette séparation se fait. On a vu des acteurs mourir sur le théâtre (623), des joueurs au milieu de leurs divertissements, des intempérants à table, des impudiques dans leur retraite ténébreuse. La mort surprend les plus justes quelquefois, les pécheurs toujours. Elle les surprend dans leurs propres maisons, en leur creusant un tombeau sous leurs ruines imprévues; dans la solitude, en les livrant entre les mains des voleurs; sur terre, en l'ouvrant pour les recevoir tout vivants dans son sein; sur les fleuves et les mers, en y excitant des tempêtes pour les submerger; dans leur lit, par une révolution d'humeurs, ou une suffocation de sang qui les fait subitement passer du temps à l'éternité; dans leur nourriture, en la changeant en un poison mortel; pendant le jour, en les frappant d'un coup de soleil; pendant la nuit, en les conduisant dans des précipices; dans un moment d'orage, en envoyant ses foudres qui consument ces victimes; dans un temps de peste, où elle exerce son empire avec plus d'ostentation; dans un temps de guerre, où elle purifie les Etats de mille et mille mauvais sujets.

L'Esprit-Saint le dit, et son oracle s'exécute comme il le dit; il est rare que les pécheurs arrivent au milieu de la carrière qu'ils avaient à parcourir, s'ils eussent été sages; les uns comme Joram, meurent dans la force de leur âge percés de flèches; ou, comme Ochozias (624), à la fleur de la jeunesse par un glaive homicide; ou à un âge bien moins avancé encore, comme ces soixante-dix fils de Joram qui étaient élevés à Samarie, et dont Jéhu se fit apporter les têtes dans des corbeilles aux portes de la ville de Jezraël, moins peut-être pour accomplir la prophétie d'Elie, que pour repaître de cet horrible spectacle ses yeux avides de sang humain (625).

Le fumier de la maison d'Achab n'est-il pas enfin suffisamment nettoyé? L'expédition suivante est une preuve du contraire. Quarante-deux jeunes princes issus de David, et tenant à l'infâme maison d'Achab par Athalie, étaient venus rendre visite aux enfants du prédécesseur de Jéhu; celui-ci les ayant rencontrés sur le chemin de Samarie, qui s'en retournaient paisiblement à Jérusalem, il les fit tous massacrer, sans qu'il en échappât aucun. Combien de nouvelles victimes dont le sang atteste cette vérité, que les *pécheurs* ordinairement, *n'arrivent point au milieu de leur course?*

Si quelques-uns, comme Jézabel, semblent la parcourir et même la passer; si Dieu leur accorde quelquefois des jours qu'il refuse aux justes, soit pour leur laisser le temps de se convertir, soit pour exercer la foi et la patience de ses élus, il est toujours vrai que tous sont surpris par la mort. L'un est surpris par la manière dont se déclare la maladie qui doit l'enlever, laquelle ne paraît d'abord qu'une légère indisposition, ou par les intervalles du repos qu'elle laisse, et qu'on prend pour un mieux être, ou par le changement des saisons qu'on espère devoir être plus favorables, mais qui ne viendront jamais. L'autre est surpris par ceux qui l'environnent et qui lui cachent tous le danger de son état. Ainsi en usent une épouse par tendresse, un enfant par respect, un ami par complaisance, un médecin par intérêt, un pasteur par une timidité indigne de son caractère. Tous sont surpris par leur attachement à leur corps, par un effet de l'aveuglement où ils ont été toute leur vie, et en vertu de cet arrêt supérieur à toute autre cause: *C'est à l'instant même qu'ils crieront: Paix et sûreté, qu'ils seront subitement frappés du coup de la mort:* n'est-ce pas ce que nous voyons de nos jours, où l'apoplexie semble être le fléau dominant, comme la peste celui des siècles précédents?

J'adore les jugements du Seigneur sur celui à qui le genre de mort ne laisse ni le temps, ni la grâce de la réconciliation, et je tremble. Suis-je donc rassuré, lorsque je contemple celui qui va rendre son dernier soupir à la suite d'une maladie au moins de quelques jours; lorsque je vois ce visage pâle et cette peau qui semble collée sur un squelette hideux; lorsque je fixe ces yeux pleins de la colère divine, quoique desséchés, et ne rendant plus qu'une sombre lumière; lorsque je respire ces souffles contagieux, qui font

(623) Je prends ici beaucoup de pensées de mon homélie sur l'évangile du quinzième dimanche après la Pentecôte. *Voy.* tom. III, col. 792

(624) Dans le *IVe Livre des Rois* (VIII 26), il est dit qu'Ochozias régna à la vingt-deuxième année de son âge, et un an seulement; dans le *IIe Livre des Paralipomènes* (XXII, 1, 2) il est dit qu'il régna à quarante-deux ans. C'est une erreur de vingt- ans qui s'est glissée dans le dernier texte.

(625) Ce prince ne respirant que meurtre et que carnage, fit aussi mourir tout ce qui restait de la maison d'Achab dans Jezraël, tous les grands de sa cour, tous ses amis sans qu'il restât rien de ce qui avait eu quelque liaison avec sa personne; et parce que les prêtres de Baal avaient séduit ce même Achab avec ses sujets, le nouveau roi tourna ensuite sa colère contre ceux-ci. Pour n'en manquer aucun il usa de stratagème, il feignit par un mensonge coupable de vouloir rendre à Baal plus d'honneur qu'Achab même; il fit inviter tous ses prêtres à venir offrir un sacrifice solennel au temple de cette divinité chimérique, et lorsque l'holocauste eut été offert: *Entrez*, cria-t-il à ses soldats, *tuez et qu'il ne s'en sauve aucun*; tous furent donc passés au fil de l'épée, et leurs corps jetés hors du temple.

Digitized by Google

reculer ses proches d'horreur; lorsque j'examine ce même homme, tantôt abattu par sa propre faiblesse, et tantôt transporté hors de lui-même par la violence de la maladie qui le tourmente, de la fièvre qui le brûle, de l'asthme qui le suffoque, de la douleur d'entrailles qui l'agite ?

Cessons là le détail des maux dont la mort se sert comme d'instruments, pour punir le pécheur mourant. Puis-je être rassuré, lorsque j'entends cet Agag se plaindre et crier de toutes ses forces? Est-ce ainsi, ô mort amère! que tu m'éloignes de tout ce que j'aime? *Siccine separat amara mors?* (*I Reg.* xv, 32.) Est-ce ainsi, ô mort amère! que tu m'arraches à la vie même, après m'avoir arraché à ce qui en faisait les délices? *Siccine separat amara mors?* Est-ainsi, ô mort amère! que tu sépares impitoyablement deux substances si étroitement unies? *Siccine separat amara mors?* Ces cris horribles sont-ils bien propres à me rassurer? Puis-je, après les avoir entendus, me refuser à l'aveu de ce que dit saint Bernard, que la mort du pécheur est malheureuse dans la perte du monde: *Mala in amissione mundi*, plus malheureuse encore dans la séparation de son corps: *Pejor in dissolutione carnis?* Il ajoute cette troisième proposition, dont il n'est pas plus possible de douter que des deux précédentes: Et beaucoup plus malheureuse dans les tourments de l'enfer: *Pessima in tormentis inferni.*

En effet, pour ne rien dire ici de ces tourments mêmes, mais seulement de la crainte que doit en avoir alors le pécheur, représentons-nous de nouveau ce même homme au lit de la mort, désespérant de trouver la moindre consolation, soit dans le passé qu'il regrette, soit dans le présent qui le déconcerte; en cherchera-t-il dans cet avenir, qu'il a toujours affecté ou d'oublier, ou de révoquer en doute? S'il y en cherche, y en trouvera-t-il? s'il lève les yeux au ciel, ah! il y voit un Dieu dont il n'a cessé de provoquer la colère. S'il descend en esprit dans les enfers, il y voit une multitude de réprouvés, cent fois, mille fois moins coupables que lui; quelle désespérante réflexion! Si, pour calmer ses justes alarmes, par rapport à son sort éternel, il jette les yeux sur la croix; s'il appelle les ministres de la pénitence: s'il reçoit les sacrements de l'Eglise, ah! qu'il est rare que ces actes de religion lui procurent les mêmes consolations qu'aux justes! S'il jette les yeux sur la croix, ne croit-il pas y voir l'instrument de sa réprobation? S'il appelle les ministres de la pénitence, ne se souvient-il pas de ce que dit saint Augustin, que la pénitence des mourants est mourante elle-même? S'il reçoit le saint Viatique, ne sent-il pas que c'est moins pour satisfaire aux devoirs de la religion, qu'à ceux de la bienséance et de l'usage? S'il entend ces paroles du prêtre: *Partez, âme chrétienne!* n'ajoute-t-il pas de lui-même: Oui, c'est pour toi une nécessité de partir, âme chrétienne; âme marquée du sceau du salut que tu as effacé; âme rachetée du sang de Jésus-Christ que tu as foulé; âme comblée des dons du Saint-Esprit que tu as toujours indignement profanés! Va donc porter devant le plus sévère des juges, ce titre auguste qui devait être le signe de ta rédemption, et qui va devenir le signe de ta réprobation: *Proficiscere, anima christiana.*

O horreurs dans lesquelles se roule, s'agite et se tourmente le pécheur impénitent, au moment même, que, de sa bouche livide, sort un dernier souffle, et que son âme infortunée s'arrache à ce corps de boue pour passer incontinent au tribunal de Jésus-Christ! Il semble que ce serait ici le lieu de vous la représenter timide et tremblante à ce tribunal redoutable; mais n'anticipons pas sur le sujet important du dernier jugement du pécheur? Je laisse donc son âme à ce tribunal redoutable, pour m'occuper de son corps devenu cadavre; pour vous rapporter ce que l'historien sacré dit de celui de Jézabel, un moment après sa mort.

Il dit que les gens de Jéhu étant allés pour l'ensevelir ils n'en trouvèrent que le crâne, les pieds et les extrémités des mains, et que ceci était arrivé pour accomplir cette prophétie d'Elie: *Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jézraël;* cette chair y sera comme le fumier sur la face de la terre, et tous ceux qui passeront diront en la voyant: *Est-ce là cette Jézabel: « Hæccine est illa Jezabel?* quelle affreuse destinée du corps d'une reine si puissante, si haute et si impérieuse pendant sa vie! femmes mondaines, ne vous faites pas ici illusion; c'est ce que votre corps deviendra dans peu; dans peu il sera fumier; dans peu on dira de vous: *Est-ce donc là cette femme* qui passait une partie de ses jours à parer sa figure fugitive? *Hæccine est illa Jezabel? « Est-ce là cette femme »* qui s'enivrait du sang de tant d'âmes innocentes, de ces âmes qu'elle avait le funeste talent de séduire et de prendre dans ses filets criminels? *Hæccine est? Est-ce là cette femme* qui soufflait l'esprit du monde, qui se disait l'âme de ses plaisirs, qui contribuait à toutes les fêtes? *Hæccine est?* Femmes trop éprises de votre prétendue beauté, c'est ce qu'en peu on dira de vous; on dira que vous étiez cendre, que vous êtes devenues cendre, pourriture, pâture des vers et des insectes de la terre. Et c'est peut-être ce que vous avez dit plus d'une fois de celles qui vous ressemblaient, et qui vous ont précédées dans le tombeau, mais sans retour sur vous-mêmes, sans réflexion, sans attention, mais comme Athalie, comme l'ambitieuse et cruelle Athalie.

Cette reine, fille de roi, épouse de roi et mère de roi, apprend l'horrible catastrophe de Jezraël, elle apprend la fin tragique de Jézabel sa mère, du roi Joam son frère, du roi Ochozias son fils, de soixante-douze princes ses neveux, de quarante-deux princes ses cousins, de tous les amis de la maison de son père, de tous les prêtres de son dieu Baal, et ce coup unique, si capable de l'humilier, réveille au contraire le sentiment de son ambition. Tels ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, se chargent avidement

Digitized by Google

des habits de leurs compagnons qui tombent à leurs côtés, sans penser qu'un coup mortel va leur ôter avec la vie leur folle décoration, telle la fameuse Athalie nageant pour ainsi dire dans le sang des siens; comme si de ce sang versé par Jéhu à Jezraël et aux environs, il était passé jusqu'à son cœur une vapeur de cruauté plus que barbare; elle oublie (626) qu'elle est aïeule, qu'elle est la tutrice de ses petits-fils, qu'elle doit veiller à leur conservation; elle se charge d'accomplir à Jérusalem ce qui reste à accomplir de la prophétie d'Elie sur la race maudite d'Achab, à laquelle ces jeunes princes tiennent de son côté. Meurtre pour meurtre, outrage pour outrage, elle traite les petits-fils de David comme ont été traités les restes malheureux d'Achab (627). Dévorée par le désir de régner à son nom plutôt qu'à celui d'un pupille, l'implacable Athalie arme sa propre main d'un poignard; elle encourage, elle anime ses soldats, elle immole à sa passion les victimes innocentes que sa tendresse devrait presser sur son sein; elle poursuit le cours de ses assassinats, jusqu'à ce qu'elle se croie bien assurée qu'il ne reste aucun rejeton de David.

Mais, ô miracle de Providence, toujours attentive à la vérification des oracles sacrés! le Seigneur a promis au fils de Jessé, que sa lampe ne s'éteindrait point, et sa promesse s'accomplira dans le plus jeune des enfants d'Ochozias; Josabeth tante du petit Joas, le dérobe au moment où le carnage est plus tumultueux; elle en confie le secret à son époux Joïada, souverain pontife; elle le cache avec sa nourrice dans les appartements les plus secrets du temple; aidée du grand prêtre, elle lui donne l'éducation qui convenait à l'héritier de leur couronne; dès qu'il peut la porter, c'est-à-dire, dès l'âge de sept ans, le grand prêtre retient au temple tous les prêtres et les lévites qu'il peut y retenir; il leur met en main les lances, les épées, les armes que David a déposées dans le sanctuaire, il leur déclare qu'ils ont un roi, il le montre (628), il le fait proclamer au son des instruments de joie, et lorsque l'impie Athalie, qui, de son palais, entend ce bruit extraordinaire, accourt pour en savoir le sujet, elle est arrêtée à la porte du lieu saint, réduite à rendre compte du sang dont elle s'est enivrée, elle est entraînée hors de son enceinte, et sur l'ordre du grand prêtre elle est impitoyablement mise à mort (629); c'est un instrument dont Dieu s'est servi pour extirper les restes de la maison d'Achab, et cet instrument est brisé lui-même au moment qu'il devient inutile.

Sur cette scène (630) si féconde en réflexions morales, j'en ferai seulement trois, par lesquelles je finirai cet entretien sur la mort du pécheur. La première est, que rarement il devient meilleur en voyant celle de son semblable, que quelquefois même il en prend occasion de devenir encore plus méchant, témoin Athalie, témoin les ambitieux comme Athalie. Ceux-ci apprenant la mort d'un méchant comme eux, s'aperçoivent que cette mort les avance d'un degré dans le service, qu'elle les approche d'une dignité, qu'elle laisse un poste, un bénéfice, un emploi, une place; là-dessus ils se raniment, ils forment de nouveaux projets; loin de se détromper sur la vanité des choses du monde, ils n'en deviennent que plus ardents à les chercher. C'est ma première réflexion: n'est-elle pas soutenue d'une expérience journalière?

Quand arrive la mort de l'implacable Athalie? au moment où elle se félicite d'avoir fait respecter son nom jusqu'aux deux mers; d'avoir garanti ses terres des courses de l'Arabe vagabond, et de l'altier Philistin; d'avoir formé une alliance puissante avec le roi de Syrie, et de faire trembler le fier Jéhu à Samarie. Au moment où elle commence à jouir en paix du fruit de ses assassinats, au moment où elle va au temple accompagnée de ses gardes, elle aperçoit le jeune Joas sur son trône, elle crie: Où suis-je? ô trahison! ô conjuration! Elle est tirée du lieu saint par violence, traînée dans le chemin où passent les chevaux du palais, et tuée en ce lieu-là. S'attendait-elle à un événement si tragique? pensait-elle, en sortant de son palais, qu'elle n'y rentrerait plus? Ne voyons-nous pas là une image bien frappante de l'incertitude de la mort? C'est ma seconde réflexion: qui en sait le jour et l'heure?

Autant elle est incertaine par rapport à nous, autant elle est certaine par rapport à Dieu; il avait réglé que toute la race maudite d'Achab, serait exterminée en un temps précis, et il mourut lui et les siens au temps marqué, sans qu'aucun oassât les bornes qui

(626) Il n'est pas étonnant qu'elle oublie aussi qu'une femme ne peut régner à Juda, ni même un homme qui ne serait point né de cette tribu, de laquelle elle n'est point née.

(627) Les enfants d'Ochozias appartenaient à Achab par leur aïeule, mais à David par leur père et leurs aïeux; la haine d'Athalie pour David et son Dieu, lui fait oublier que ses petits-fils appartenaient à Achab et à Baal son dieu, par elle-même.

(628) On peut remarquer ici ces circonstances. 1° Que Joas fut placé sur la colonne où se plaçaient les rois; 2° qu'il fut oint par le grand prêtre; 3° qu'on lui mit la couronne sur la tête, et le témoignage en main, c'est-à-dire la loi.

(629) Saurin se propose ici ces deux questions, savoir si Joïada a pu cacher, élever et couronner Joas son neveu, et s'il a pu ordonner la mort d'Athalie. Il résout la première, par ce principe, qu'il pouvait protéger un innocent et l'aider à rentrer dans ses droits. Il résout la seconde par cet autre principe, qu'Athalie était évidemment usurpatrice, n'étant ni de la tribu de Juda, ni d'un sang capable de régner sur les Juifs, qu'on pouvait donc la punir comme telle. Ensuite il observe qu'un prince légitime, eût-il été aussi méchant qu'Athalie, aurait dû être souffert.

(630) Le littérateur curieux de tragédie tirées de l'histoire sainte lira avec plaisir celle de Racine, intitulée: ATHALIE.

Digitized by Google

lui étaient prescrites. C'est ma troisième réflexion, celle que faisait le Psalmiste, quand il disait : *Vous avez, ô mon Dieu, posé des limites qu'aucun mortel ne pourra franchir* (*Psal.* CIII, 9) ; celle à la suite desquelles je vous invite à prendre les trois résolutions suivantes :

La première, de profiter de la mort des pécheurs, et de tout ce que je viens de vous en dire, qu'elle est malheureuse à la considérer du côté du monde qu'ils quittent; plus malheureuse encore à la considérer du côté de leur corps duquel ils sont forcés de se séparer; incomparablement plus malheureuse à la considérer du côté de l'avenir, et de la région des ténèbres où ils entrent en sortant de ce lieu, théâtre de leurs crimes. Première résolution.

La seconde, est de vous tenir toujours prêts à mourir, et pour cela de penser souvent à la mort, de faire chacune de vos actions, comme si elle devait être la dernière de votre vie. Seconde résolution.

La troisième enfin, est d'adorer la sagesse divine qui a voulu vous cacher votre dernier jour, afin que vous observiez tous les jours de votre vie, que chacun de ces jours vous mourriez d'une mort évangélique à vous et à ce qui vous environne, que vous lui fassiez souvent cette prière : Disposez de mes jours quand il vous plaira, mon Dieu! j'y consens; seulement disposez-en dans votre grâce, préservez-nous de la damnation éternelle, et ordonnez que nous soyons placés dans la société de vos élus. C'est mes frères, le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

INSTRUCTION V.

DANGERS DE LA PROSPÉRITÉ.

(*IV Reg.* XII-XV.)

Fecitque Joas rectum coram Domino cunctis diebus, quibus docuit eum Joiada sacerdos.

Joas régna justement devant le Seigneur, tant qu'il fut conduit par le pontife Joïda. (*IV Reg.* XII, 2.)

Vous savez, mes frères, quels étaient ces deux illustres personnages dont parle mon texte; l'un et l'autre ont figuré trop sensiblement dans la scène tragique d'Athalie, dont il s'agissait dans l'instruction précédente, pour que vous l'ignoriez encore aujourd'hui; vous y avez vu que le premier, encore enfant, fut sauvé du massacre de ses frères, qu'il fut élevé dans un des appartements secrets du temple, et qu'il fut sacré et proclamé roi à l'âge de sept ans, comme rejeton de ce David, dans la famille duquel le sceptre devait rester jusqu'au temps du Messie. Vous y avez vu que le second était oncle du premier, du chef de sa femme, qu'il lui tint lieu de tuteur et de protecteur, qu'il le fit monter sur le trône, dont son ambitieuse mère croyait s'être bien assurée à son préjudice et par sa mort même; et après avoir vu cette scène sanglante jusqu'à la fin, vous vous êtes écriés : O Providence admirable de mon Dieu, qui n'a point permis que l'étincelle de la lampe de David s'éteignît dans un temps où elle ne luisait plus aux yeux que de trois personnes! ô ambition des hommes! toi qui es leur plus cruel tourment! comment peux-tu leur plaire? ô mort des ambitieux! mort de tous les pécheurs impénitents? que tu es funeste!

Ces sentiments pourront bien, mes frères, se fortifier à l'aspect des nouvelles scènes que j'ai à vous mettre sous les yeux, en vous faisant l'histoire des trois rois de Juda, savoir 1° celle de Joas, 2° celle d'Amasias son fils, 3° celle d'Ozias son petit-fils; cependant en voici un autre que j'ai dessein de vous inspirer, en vous instruisant de leur vie et de leur mort, c'est celui de la crainte d'une fortune florissante.

Je sais qu'une telle crainte est très-opposée à vos secrètes dispositions; je sais que loin de craindre une telle fortune, vous la désirez, vous la cherchez, vous la poursuivez avec toute l'ardeur de l'empressement; je sais qu'arracher de votre cœur cette dernière affection, pour y planter le germe du sentiment contraire, est une chose difficile; mais je sais aussi que ce qui est impossible aux hommes, est facile à Dieu. Que ne peut-on pas avec sa grâce ; que ne peut-on pas lorsqu'on emploie les moyens qu'il indique lui-même; ne m'indique-t-il pas la considération des dangers d'une prospérité constante, comme un des plus efficaces de ces moyens? C'est donc celui dont je ferai usage dans ce discours dont vous apercevez déjà le sujet, et dont voici le fruit que vous tirerez si vous secondez mon intention. Vous, affligés, vous vous consolerez dans votre état d'affliction; et vous, à qui la fortune rit en ce jour, vous craindrez de pleurer un des jours suivants. Tel est l'esprit du christianisme, celui dont je voudrais vous animer tous.

Dans deux eaux, dont l'une se conserve parce qu'elle est courante, et l'autre se corrompt parce qu'elle est stagnante, j'aperçois l'image de deux âmes, dont l'une est éprouvée par l'adversité, et l'autre jouit d'une prospérité constante. Celle-là se purifie et se fortifie sous le marteau des tribulations; celle-ci, au contraire, s'affaiblit et fait bientôt les chutes les plus funestes. En voici la raison; je la tire des dangers de séduction, de présomption, d'ambition dont les heureux du siècle sont presque toujours les jouets; Joas le fut du premier que j'ai nommé; Amasias du second, et Ozias du troisième. C'est ce que nous allons voir, après quoi nous examinerons desquels vous l'êtes vous-mêmes, et si ce que dit saint Augustin n'est pas pour vous une vérité d'expérience, que « le monde est plus dangereux pour nous, lorsqu'il nous flatte, que quand il nous maltraite : » *Periculosior est blandus, quam molestus.* (Epist. 144.)

Il est vrai que le premier de ces rois se soutint plus de trente ans dans l'exercice des vertus qui conviennent à un roi; pendant tout ce temps il rendit la justice à ses sujets; il honora, par ses mœurs et ses ordonnan-

Digitized by Google

ces, la religion avilie sous les règnes précédents; il fit démolir le temple de Baal, renverser ses autels, et égorger ce Mathan qui de ministre du Seigneur était devenu le souverain prêtre de Baal. Il conçut le dessein de réparer la maison de Dieu, qu'Athalie et ses enfants avaient ruinée, et pour l'exécuter, il assembla les prêtres et les lévites, il les envoya ramasser avec diligence l'argent, le demi-sicle que chacun, depuis l'âge de vingt-cinq ans, devait fournir tous les ans, pour les réparations du temple; c'était le premier fonds destiné à ce pieux usage. Il y en avait un second assigné sur l'argent provenant du rachat des personnes ou des animaux qu'on avait voués à Dieu, et un troisième consistant en offrandes que les particuliers voulaient bien faire pour la décoration du temple. Joas ordonna que tout l'argent que produiraient ces fonds fût employé sans délai aux réparations nécessaires; et parce qu'il s'aperçut que les lévites y mettaient moins de zèle et de désintéressement que lui, il s'en plaignit à son oncle le grand prêtre, et de concert avec lui, il prit un nouvel arrangement, en suite duquel la maison du Seigneur fut bientôt rétablie dans son premier état. Pouvait-il faire un plus digne usage de son autorité? Pourquoi l'avait-il reçue, sinon pour procurer la gloire du Dieu d'Israël? Fût-il jamais pouvoir accordé pour une autre fin?

A la mort du souverain pontife Joïada, on vit à qui ce jeune prince était redevable du bien qu'il fit pendant la vie de ce saint homme; on comprit combien la personne d'un ministre sage est précieuse à l'Etat; on s'aperçut que, comme un seul sujet fidèle décide de la felicité d'un royaume, il ne faut aussi que quelques adulateurs pour faire tout le malheur d'un empire. Joïada étant mort, les chefs du royaume de Juda entrent chez le roi; ils lui présentent des respects qui vont jusqu'à l'adoration, et par leurs basses flatteries, ils obtiennent le rétablissement du culte de l'idolâtrie. Premier effet de la séduction. Après que les prophètes, de leur côté, se sont élevés contre ce désordre, le grand prêtre Zacharie, de son côté, s'élève contre les coupables, et de là qu'arriva-t-il? que ceux-ci conspirent tous contre leur pasteur, et, par ordre du roi, le lapident dans le vestibule de la maison du Seigneur. Second effet de la séduction. Hazaël, roi de Syrie, suscité de Dieu pour venger ces crimes, marche vers Jérusalem, et reçoit de Joas tout ce qui peut se trouver d'or dans le temple du Seigneur. Troisième effet de la séduction. L'année suivante, l'armée de Syrie revient en Judée, entre à Jérusalem, fait mourir tous les princes du peuple, traite Joas avec la dernière ignominie, et se retire en le laissant dans d'extrêmes langueurs. Quatrième effet de la séduction. Deux de ses officiers conspirent contre lui, et le tuent dans son lit pour venger le sang du fils de Joïada. Cinquième effet de la séduction, comme la séduction elle-même en était un de l'adulation; ce que je vous prie de bien remarquer, afin que, touchés de l'aspect d'un prince mort idolâtre, parricide et sacrilége pour avoir reçu l'encens de la flatterie, vous en craigniez l'odeur mortelle, vous qui jouissez de quelque prospérité.

Je crois bien que ceux qui vous voient, à raison de cette prospérité même, et de ce qu'ils en espèrent ne vous rendent pas des hommages divins comme les grands d'Israël à Joas; mais sont-ils tous des Joïada, qui ne vous donnent que des avis salutaires, sans examiner s'ils vous sont agréables? sont-ils tous des prophètes, qui vous rappellent de vos égarements à la pénitence? sont-ils tous des Zacharie, qui osent vous demander pourquoi vous violez les commandements de Dieu, et qui vous menacent de son abandon, si vous ne venez à résipiscence? Hélas! je les vois, au contraire (pourrais-je les voir ainsi rampants sans en avoir pitié et compassion?), je les vois près de vous n'ayant plus de sentiments à eux, déférant aveuglément aux vôtres, respectant jusqu'à vos erreurs, applaudissant à tous vos caprices, exaltant vos premiers essais de vertu, comme des vertus consommées, donnant à votre lâcheté les noms spécieux de modération, de prudence, d'usage du monde, formant leur langage sur vos goûts et vos penchants. Etes-vous ambitieux? ils vous parlent de l'ambition, comme de la passion propre aux grandes âmes. Etes-vous prodigues? vos profusions ne sont plus dans leur bouche que magnificence et générosité. Etes-vous avares pour les pauvres de Jésus-Christ et pour son Eglise? votre avarice est, selon eux, sage économie. Or, de là qu'arrive-t-il? qu'étant séduits au dedans par votre amour-propre, et au dehors par les flatteurs qui vous environnent, vous croyez remarquer en vous des perfections qui n'y sont pas; vous n'apercevez aucun des défauts qui y sont; vos bonnes inclinations s'affaiblissent; vos penchants criminels se fortifient; vos péchés deviennent chaque jour plus nombreux et plus énormes.

Si je ne puis encore aujourd'hui coucher sur votre tableau tous les traits de celui de Joas, ne le pourrai-je pas demain? Au moment que les princes de son peuple l'adorèrent, il est vrai qu'il ne se crut pas un dieu descendu du ciel pour parler aux hommes; l'erreur était trop grossière pour être persuadée; mais il écouta avec complaisance des applaudissements qui semblaient lui déférer les honneurs divins; ou du moins il eut la faiblesse de ne point rejeter, comme blasphématoires, des éloges qui n'étaient dus qu'au seul Roi immortel des siècles; premier trait du tableau qui le représente dans la prospérité. Ne vous convient-il pas? vous défendez-vous mieux des vaines et fausses louanges que vos flatteurs vous donnent? les entendre, et puis vous croire pétris d'un autre boue que le reste des hommes; ensuite vous regarder comme des créatures privilégiées et distinguées des autres par votre nature, comme par votre sang, sont-ce deux choses différentes? Joas

Digitized by Google

refusa d'écouter la voix des prophètes qui vinrent de la part du Seigneur lui reprocher son changement; second trait de ce tableau. Ne vous convient-il pas? écoutez-vous mieux la voix des ministres qui tiennent près de vous la place de ces prophètes? l'écoutez-vous comme celle de Dieu? leur doctrine est-elle la vôtre, toujours et en tout ce qui concerne la religion? Joas, devenu ingrat et sanguinaire, fit tuer le fils d'une tante à qui il devait la vie, et d'un oncle à qui il devait la couronne, uniquement parce qu'il le rappelait à son devoir; troisième trait de ce tableau. Ne vous convient-il pas? n'avez-vous jamais lancé les flèches empoisonnées de votre langue contre nous, dans le noir dessein de nous ôter au moins la vie civile?

O vous que l'adulation a séduits! vous que la séduction a rendus, comme Joas, sourds à la parole de Dieu, cruels contre ceux qui vous l'annonçaient, amateurs de vous-mêmes, jusqu'à en être idolâtres, jusqu'à ne vivre que pour vous, jusqu'à vous rapporter toutes vos actions, jusqu'à exiger des autres qu'ils vous regardent comme leur centre! dites-le-moi; qu'est-ce donc qui peut vous rassurer contre la crainte que la vue des châtiments de Joas inspire à ses imitateurs? Déjà les démons, figurés par les Syriens, ont dévasté le temple de votre âme, et en ont enlevé toutes les richesses; n'auront-ils pas, en peu d'heures, pouvoir sur votre vie; ne vous frapperont-ils pas d'une mort aussi subite et aussi imprévue que le fut celle de Joas tué par ses propres sujets? Je n'en sais rien; ce que je sais certainement, c'est que, dans l'état de prospérité où je vous suppose, vous avez à craindre le danger de la séduction de l'esprit qu'elle trompe, de la séduction du cœur qu'elle corrompt en l'attachant à la terre par autant de liens qu'elle réunit de biens, par conséquent en y étouffant la voix du soupir et du gémissement.

Ainsi, mes frères, nous l'apprend l'expérience, et au lieu que le juste dans l'adversité désire la dissolution de son corps pour être avec Jésus-Christ, le pécheur dans la prospérité dit comme saint Pierre sur le Thabor; Il est bon que nous soyons ici, et s'il dépendait de lui il y demeurerait toujours. Est-il disposition plus contraire à l'Evangile, et plus injurieuse à Dieu? le principe qui la produit, n'est-il pas un principe dangereux? n'ai-je donc pas eu raison de dire, que dans la prospérité, vous avez à craindre deux dangers? Le premier est celui de la séduction, je viens d'en parler. Le second est celui de la présomption; la conduite d'Amasias, fils de Joas, en sera la preuve.

Il se conduisit comme son père s'était conduit; les commencements du règne du successeur furent édifiants comme ceux du prédécesseur; celui-là prudent comme celui-ci, ne détruisit point les hauts lieux dans la crainte de soulever le peuple qui aimait à y offrir, quoique la Loi défendît de sacrifier, sans dispense, ailleurs qu'à Jérusalem. Lorsqu'il eut affermi son règne il fit deux choses que l'écrivain sacré à jugées dignes de ses remarques comme étant des effets sensibles de sa piété filiale et de sa confiance en Dieu. 1° Il fit mourir les meurtriers de son père, sans cependant toucher à leurs enfants par respect pour la Loi qui défendait de verser le sang. 2° Ayant assemblé une armée de quatre cent mille hommes pour porter la guerre chez les Iduméens, ennemis du peuple de Dieu; et lorsqu'il était déja en marche, un homme de Dieu étant venu lui dire de renvoyer cent mille hommes, que le roi d'Israël lui avait accordés moyennant cent talents d'argent, il renvoya ces cent mille hommes, il consentit à perdre ces cent talents d'argent, persuadé de ce que lui avait dit le prophète, que Dieu était assez riche pour lui en rendre beaucoup davantage; et se confiant en Dieu, il marcha vers l'ennemi à qui il tua dix mille hommes. Que vais-je ajouter à tout ceci? La preuve de ce que j'ai dit du second danger de la prospérité.

Celle d'Amasias en fit un homme tout autre; elle en fit un présomptueux, et par une suite de sa présomption, un ingrat, un cruel, un idolâtre, un impie, un téméraire qui périt enfin comme son père entre les mains de ses propres sujets conjurés contre lui. En serez-vous surpris, lorsque vous aurez rapproché votre conduite de celle de ce roi de Juda, vous qui jouissez des dons de la prospérité? Amasias que sa victoire devait rendre humble et reconnaissant, en devint un présomptueux et un ingrat. Au lieu de la rapporter à Dieu, il se l'attribua à lui-même, à sa prudence, à son courage; devez-vous en être étonnés; votre conduite est-elle différente; ne vous attribuez-vous pas le succès de vos travaux; ne regardez-vous pas le produit de votre commerce, de votre art ou de votre profession, comme le fruit de votre industrie; en rendez-vous toute la gloire à Dieu, comme Dieu vous en laisse tout le profit? Amasias que sa victoire devait rendre humble et compatissant, en devint un présomptueux et un cruel. Comptant pour rien la vie de ses semblables, il mena dix mille prisonniers qu'il avait faits, sur la pointe d'un rocher, et les fit tous précipiter du haut en bas: devez-vous en être étonnés; votre conduite est-elle différente? votre abondance ne rétrécit-elle pas vos entrailles envers vos semblables? Si ce que dit saint Ambroise est vrai, que les riches tuent ceux qu'ils n'aident pas, combien n'en avez-vous pas tués? Amasias que sa victoire devait rendre humble et ardent pour le culte du Dieu d'Israël, en devint un présomptueux et un idolâtre. Il se crut maître du choix de ses dieux; il adopta ceux des Iduméens; il leur accorda les honneurs dus au vrai Dieu, pour le succès de ses armes: devez-vous en être étonnés? votre conduite est-elle différente? n'abandonnez-vous pas le Seigneur votre bienfaiteur, pour cela même qu'il est votre bienfaiteur? Mais encore, pour qui l'abandonnez-vous? qui mettez-vous à sa place? Hélas! point d'autres que vous, que vos cupidités et leurs objets.

Amasias que sa victoire devait rendre humble et respectueux envers les ministres du

Digitized by Google

Seigneur, en devint présomptueux et impie. Il répondit au prophète qui lui fut envoyé pour lui reprocher son idolâtrie : Est-ce à vous qu'il appartient de donner des conseils au roi ? Taisez-vous de peur qu'il ne vous en coûte la vie. Devez vous en être surpris ? votre conduite est-elle différente ? êtes-vous plus heureusement disposés envers les censeurs les plus légitimes de vos mœurs ? Si rarement vous en rencontrez qui vous représentent vos devoirs avec cette sainte liberté que donne le ministère, n'est-il pas encore plus rare que vous les écoutiez comme il conviendrait, lorsque vous les rencontrez ?

Amasias que sa victoire devait rendre humble et circonspect, en devint un présomptueux et un téméraire. Parce qu'il avait vaincu des étrangers, il crut pouvoir vaincre ses frères. Il envoya des ambassadeurs à Joas (631) lui dire : *Venez, voyons-nous l'un et l'autre;* essayons nos troupes les unes contre les autres; il méprisa la réponse (632) du roi d'Israël, qui lui conseillait de se tenir en repos, et s'avança avec une armée nombreuse vers la Samarie. Devez-vous en être surpris ? votre conduite est-elle différente ? un premier succès ne vous enfla-t-il jamais le cœur? ne vous donna-t-il jamais de vos propres forces que l'idée d'une faiblesse réelle ; que d'une impuissance absolue à tout bien, si vous n'étiez prévenus, aidés et soutenus du secours céleste ? ne vous fit-il jamais porter vos regards sur la maison, la vigne, le champ de votre voisin?

Telle est la nature de la cupidité; semblable au feu qui devient plus vif selon qu'il reçoit plus d'aliments, la cupidité s'enflamme, se fortifie, s'étend comme la prospérité et selon qu'elle réussit à acquérir. Sur ce point n'en éprouvez vous pas encore plus que je n'en dis; ne vous plaignez-vous pas secrètement que cette cupidité vous tourmente chaque jour de plus en plus, et qu'elle vous rend à vos yeux, aussi malheureux que vous paraissez heureux aux yeux des hommes; tandis qu'ils admirent autour de vous des chaînes d'or, ne gémissez-vous pas sous leur pesanteur? Imitateurs d'Amasias, ne voyez-vous donc rien dans sa fin malheureuse qui puisse vous alarmer?

Le présomptueux, le téméraire Amasias fut vaincu, fait prisonnier, conduit à Jérusalem pour y recevoir la loi du vainqueur. Quel déplaisir pour ce prince superbe, d'orner par ses chaînes le triomphe de son ennemi, d'en recevoir à titre de grâce la couronne et la vie, et de donner à ses sujets, dans sa capitale, le spectacle honteux de la captivité? Heureux sans doute dans cette disgrâce humiliante, s'il en eût profité pour sa conversion, mais il lui arriva ce qui arrive à la plupart des pécheurs; ils cessent de prier dès que l'orage est passé, ils prennent le silence redoutable du Seigneur, pour paix, et à l'heure où ils se croient en sûreté, ils périssent. C'est ce qui arriva à Amasias qui, quinze ans après la captivité, fut assassiné à Lachis dans une conspiration, et rapporté à Jérusalem sur des chevaux, comme un homme de la lie du peuple. Devez-vous en être étonnés? devez-vous donc l'être si je vous prédis une fin encore plus malheureuse, à moins que vous ne fassiez pénitence de vos fautes de sensualité, de mollesse, d'impureté, d'injustice, etc., que vous avez commises et que vous ne cessez de commettre dans la prospérité, et par les moyens que vous en donne la prospérité? Occasion de séduction et de présomption, elle en est encore une d'ambition. L'histoire d'Ozias fils et successeur d'Amasias va nous l'apprendre.

Mais où me conduirait cette histoire, si je suivais son auteur dans la description qu'il fait de la prospérité de ce roi de Juda, et si je vous parlais de ses plantations, de ses arsenaux, de ses fortifications, de ses armées nombreuses, de ses victoires sur les Philistins, les Arabes et les Ammonites? Après vous avoir montré que ce prince chercha le Seigneur, tant que vécut le prophète Zacharie, que Dieu bénit toutes ses entreprises tandis qu'il lui fut fidèle, que la gloire de son nom se répandit au loin parce que le Seigneur était son secours, je dirai avec l'écrivain sacré : Dans ce haut point d'honneur et de puissance, son cœur s'enfla d'orgueil; il conçut un dessein d'ambition; il entreprit d'offrir de l'encens sur l'autel des parfums, voulant ainsi joindre le pouvoir sacerdotal à l'autorité royale.

C'est, mes frères, le premier exemple d'entreprises de la juridiction civile sur la juridiction ecclésiastique, et depuis cette époque combien de fois la même passion d'ambition ne l'a-t-elle pas renouvelé? Pour vous le prouver, je n'ai pas besoin d'ouvrir le livre des annales, soit du peuple ancien, soit du peuple nouveau, il me suffit d'ouvrir celui de votre journal; n'y est-il nulle part fait mention des entreprises dont vous êtes capables dans votre état, sur les droits du sanctuaire? n'avez-vous jamais mis à votre manière la main à l'encensoir? n'est-ce pas l'y mettre que de placer dans le sanctuaire,

(631) Je n'ai point parlé de Joachaz son père, successeur de Jéhu son aïeul, 1° parce que les rois d'Israël n'entrent dans l'histoire sainte, que comme l'ombre dans le tableau; 2° parce qu'il arriva peu d'événements mémorables sous son règne. Alors, Hazaël, roi de Syrie, fit dans la Samarie tous les maux qu'Elisée avait prédits. Alors le Seigneur touché de la demi-pénitence des Israélites, leur envoya un libérateur (dont nous ignorons le nom). C'est en abrégé l'histoire du règne de Joachaz. Je n'abrégerai pas moins celle de Jéroboam, second fils et successeur de Joas. J'observerai seulement ces deux choses : la première que sans être plus pieux que ses prédécesseurs, son règne fut plus heureux; la seconde, que Jonas prophétisa sous ce prince, qu'il est par conséquent le plus ancien des prophètes dont nous ayons des écrits.

(632) Elle était contenue en ces termes : Le chardon du Liban envoya vers le cèdre et lui fit dire : Donnez votre fille en mariage à mon fils, mais les bêtes de la forêt du Liban passèrent et foulèrent aux pieds le chardon..... contentez-vous de votre gloire, etc.

Digitized by Google

des vases de rebut et d'ignominie? n'est-ce pas l'y mettre que de destiner de vous-mêmes des enfants sans vocation au ministère des autels? n'est-ce pas l'y mettre que de leur procurer des bénéfices, sans autres talents que d'en dépenser les revenus? Parlons d'un abus pour le moins aussi criant et beaucoup plus commun. N'est-ce pas l'y mettre que de vouloir diriger dans le tribunal ceux qui doivent vous y diriger? que de les presser de vous donner une absolution que vous ne méritez pas? que de vous présenter avec cette absolution au banquet sacré? n'est-ce pas là ce que vous avez fait, ce que vous n'auriez pas fait, si le Seigneur vous avait envoyé des maux à la place des biens dont vous jouissez? Tremblez, profanateurs des choses saintes! et pour cela suivez-moi dans le récit des événements arrivés à Ozias.

Informé de son attentat, le pontife Azarias, à la tête de quatre-vingts prêtres, tous pleins de courage, s'opposent au roi, et lui disent avec une respectueuse liberté ; *Ce n'est pas à vous, Ozias, qu'il appartient d'offrir de l'encens au Seigneur, mais aux prêtres enfants d'Aaron, qui ont été consacrés pour ce ministère. Sortez du lieu saint et ne méprisez pas les lois de Dieu, autrement vous porterez devant lui la confusion de votre désobéissance. Ozias qui tenait l'encensoir pour y faire brûler l'encens, entra en colère et menaça les prêtres de les perdre. Dans ce moment le Seigneur le frappa, la lèpre parut sur son front ; les prêtres le chassèrent du temple; il se hâta lui-même d'en sortir, alla se loger dans une maison à l'écart de la ville, et demeura jusqu'à sa mort séparé du reste des hommes.*

Pourquoi ce récit, mes frères? Les saints Pères, les Chrysostome (Hom. 4 *in Isa.*), les Osius (*Epist. ad Solit.*), ne nous l'ont pas laissé ignorer; c'est 1° pour apprendre aux princes qu'ils ne doivent pas plus se mêler des affaires ecclésiastiques, que les prêtres des affaires civiles; c'est 2° pour vous apprendre, mes frères, à obéir aux unes et aux autres en ce qui est de leur juridiction; c'est 3° pour nous apprendre à tous à respecter les choses saintes, si nous voulons éviter la lèpre d'un grand péché, et la honte d'être chassés de la société des saints; c'est enfin pour nous apprendre à craindre l'ambition dans un état de prospérité, comme en étant un danger presque inséparable, ainsi que la présomption et la séduction, trois parties du sujet principal que j'avais à traiter en ce discours. En voici un autre qui, étranger au précédent, ne l'est ni à la gloire des saints, ni au respect que je dois vous inspirer pour leurs reliques; je la tire de l'histoire d'Elisée, et de la vertu de ses ossements après sa mort (633).

L'année même où elle arriva, des coureurs du pays de Moab étant venus sur les terres d'Israel, des gens qui allaient enterrer un homme, prirent l'épouvante en les voyant, et jetèrent le corps dans le tombeau d'Elisée. Dès que ce corps eut touché les os du prophète, le mort ressuscita et se leva sur ses pieds. N'est-ce pas là un miracle du premier ordre? Ce miracle n'est-il pas une preuve évidente que les corps des saints, lors même qu'ils sont réduits en cendres, sont vivants devant Dieu ? ne justifie-t-il pas le culte religieux que nous rendons aux reliques des saints ? Ecoutons sur cette question saint Jérôme (Epist. 53), parlant à un hérétique qui attaquait ce culte et appelait ceux qui le rendaient *hommes de cendres et idolâtres: « Cinerarios et idololatras. »* Quoi! malheureux! s'écriait-il, misérable digne des larmes de tous les Chrétiens! comment, prêtre de l'Eglise catholique, oses-tu soutenir une erreur de cette nature? Quoi, les reliques de saint Pierre et de saint Paul seront donc impures? Le corps de Moïse qui a été enseveli par le Seigneur même, sera donc impur? Le corps du Sauveur mis dans le sépulcre, aura donc été impur? Les anges vêtus de blanc auront donc gardé un corps souillé par la mort? Mais si les reliques des martyrs ne doivent pas être honorées, comment l'Ecriture nous dit-elle que la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur? Si les os des morts souillent ceux qui les touchent, comment Elisée, tout mort qu'il était, a-t-il pu ressusciter un autre mort? Comment un corps, qui selon Vigilance, était impur, donna-t-il la vie à un autre qui l'avait perdue? *Si ossa mortuorum polluunt contingentes, quomodo Eliseus mortuus mortuum suscitavit?*

Je me bornerais à cette autorité de saint Jérôme sur ce point, si l'hérésie de Vigilance avait expiré avec son auteur; mais puisqu'elle subsiste encore parmi nos sectaires, puisqu'il se trouve des sectaires, sinon de croyance au moins de fait, jusqu'au milieu de nous, j'y ajouterai celle de saint Cyrille de Jérusalem. Elisée, dit ce Père, ressuscita deux morts, l'un pendant sa vie, et l'autre après sa mort. Etant en vie il fit le miracle de la première résurrection par la vertu de son âme, afin qu'on apprît de là à honorer les âmes des justes. Il fit le second après sa mort par la vertu de son corps, afin qu'on apprît à honorer aussi les corps des saints décédés, afin que l'on fût convaincu qu'il y reste une certaine vertu à cause de la de-

(633) Il mourut sous Joas, roi d'Israël. Ce prince étant venu le visiter dans sa dernière maladie, pleurait devant lui, disant: Mon père! mon père! le chariot de guerre d'Israël et sa cavalerie. Elisée lui prédit qu'il vaincrait les Syriens jusque-là ses vainqueurs, et pour lui faire comprendre par des signes parlants, il lui dit: Prenez un arc et des flèches, et le reste comme il est rapporté au chap. XIII° du XIV° *Livre des Rois*. Sur quoi je marque que la flèche tirée par Joas vers la Syrie, était une déclaration de guerre, et que Dieu prévoit les choses mêmes qui ne seront jamais, mais qui eussent été sous telle condition; je le conclus de ces paroles d'Elisée à Joas: *Si vous eussiez avec vos flèches, frappé la terre non trois fois, comme vous avez fait, mais cinq ou six fois, vous auriez battu les Syriens jusqu'à leur entière ruine.*

Digitized by Google

meure que leurs âmes y ont faite durant tant d'années. Où le saint évêque parle-t-il ainsi? C'est dans ses Catéchèses; c'est-à-dire dans un de ses livres où se lisent les éléments les plus purs, les principes les plus certains de la religion. Elle remonte donc, la doctrine qui assure notre respect aux reliques des saints, elle remonte donc jusqu'aux premiers siècles de l'Eglise; elle a, avec le premier et le dernier des conciles généraux, avec les conciles de Nicée et de Trente, elle a pour garant, les docteurs de l'antiquité la plus haute, et du savoir le plus profond. D'après ces remarques, qui de nous ne la croira de cœur, ne la confessera de bouche, ne la démontrera par les marques de son respect pour les reliques que l'Eglise expose à notre vénération?

C'est bien là, mes frères, une des pratiques saintes auxquelles j'avais dessein de vous porter, en vous rappelant le miracle opéré par les ossements d'Elisée (634), et même en commençant ce discours, mais ce n'était pas la seule; j'avais de plus dessein de vous porter à veiller et à faire effort; à veiller pour éviter les dangers de la prospérité; à faire effort pour vous relever des chutes que vous a occasionnées la prospérité; à veiller, pour éviter les dangers de la prospérité, c'est-à-dire la séduction, la présomption, l'ambition, que dirai-je encore? le luxe, la sensualité, l'impureté, vice infâme que la prospérité facilite doublement, à raison des moyens qu'elle donne d'assouvir ce penchant abominable, et à raison des vils objets qui se disputent le funeste avantage de prévenir les souhaits criminels des riches; à faire des efforts pour vous relever des chutes que la prospérité vous a occasionnées en vous plaçant dans les circonstances du temps, du lieu, des personnes, de la condition où elles étaient comme inévitables. Pourriez-vous sans une attention particulière sur ces dangers de la prospérité, les éviter tous? Pourriez-vous sans de grands efforts vous relever des chutes que vous y avez faites? O vous qui le pensez, que vous connaissez donc peu les obstacles que votre état forme à votre résurrection! qu'il serait donc important de vous en donner une connaissance exacte? mais il ne me reste qu'un instant pour vous indiquer les principaux

Le premier est que, comme la prospérité vous aplanit tous les chemins du crime, elle vous ferme aussi toutes les voies de la pénitence, comme sont la retraite, le jeûne, la prière. Avez-vous connu beaucoup de vos semblables qui soient entrés dans ces voies, tandis qu'ils ont joui de la prospérité? m'en nommeriez-vous beaucoup qui soient devenus pénitents avant d'être affligés, avant d'éprouver des revers?

Le second obstacle à votre pénitence dans la prospérité vient de vous-même, du peu de disposition que vous avez dans cet état à écouter la vérité qui vous éclairerait, à embrasser les humiliations qui guériraient l'enflure de votre cœur, à vous tenir dans l'abaissement à proportion que vous avez travaillé à vous élever. Ne rendez-vous pas ici témoignage à la vérité de mon observation? votre expérience ne la justifie-t-elle pas? Si jamais vous avez résolu de vous convertir, qu'est-il arrivé au moment d'en exécuter la résolution? Hélas! vous avez trouvé en vous un fond de répugnance presque insurmontable à tout ce qui a rapport au salut.

Le troisième obstacle vient de la faiblesse des grâces que vous avez dans la prospérité, pour rompre les liens du péché. N'est-ce pas un article de notre foi, que les pauvres et les affligés sont plus près du royaume des cieux que les riches? Par où ceux-là sont-ils plus près que ceux-ci, sinon par des grâces plus fortes et plus abondantes? O vous qui éprouvez les rigueurs de l'adversité! réjouissez-vous-en donc; et vous à qui la prospérité ne présente que des roses sans épines, attristez-vous-en au contraire, désolez-vous, ayez le courage de creuser de votre main des fleuves d'afflictions que celle de Dieu ne vous a point creusés; plaignez-vous à lui de ce qu'il semble vous donner en partage les biens de la terre et non ceux du ciel, plaignez-vous-en tendrement, amèrement, fortement, en lui disant:

Ah! Seigneur, frappez-moi plutôt ici-bas, et réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si mon état de prospérité est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu! et laissez-moi retomber dans la poussière d'où je suis sorti, la place qui m'approchera plus près de vous sera toujours la plus souhaitable pour moi, et le fumier même où Job était assis, me paraîtrait préférable au trône, s'il fallait y descendre pour vous plaire. Si c'est votre bon plaisir que je possède les biens présents, que ce soit aussi votre volonté bien efficace, que je passe tellement par ces biens temporels, que je ne perde point les éternels. *Amen.*

INSTRUCTION VI

IMPIÉTÉ DES SUPÉRIEURS, CONSIDÉRÉE DANS SES SUITES FUNESTES.

(*IV Reg.* xv, 8-34; xvi, 1-20; xvii, 1-41; *II Paral.* xxvii, xxviii.)

Zacharias... fecit quod malum est coram Domino, sicut fecerunt patres ejus.

Zacharie fit le mal devant le Seigneur, comme avaient fait ses pères (*IV Reg.* xv, 8, 9.)

Dans le chapitre d'où ces paroles sont tirées, je trouve, mes frères, une preuve sensible de ce que j'observais autrefois, savoir: que l'Esprit-Saint tranche en peu de mots le récit des actions des impies, quelqu'éclat qu'elle puisse avoir aux yeux du siècle profane, qu'il ne parle de ces illustres coupables qu'en passant, que par occasion,

(634) On peut aussi à l'occasion de cette résurrection, exhorter à l'espérance de la résurrection des corps, et à la foi en Jésus-Christ, dont les mystères ont été annoncés par diverses actions miraculeuses et figuratives.

Digitized by Google

qu'autant qu'ils sont propres à relever la gloire de la religion, en démontrant par leur pénitence exemplaire, la certitude des menaces divines et la sévérité de ses vengeances. En effet, je remarque dans la partie de ce chapitre concernant le royaume de Samarie, l'histoire de six de ses rois, 1° celle de Zacharie qui imita l'impiété de ses pères, et qui fut tué par l'ambitieux Sellum, qui accomplit ainsi cette prophétie du Seigneur à Jéhu, duquel Zacharie descendait : *Vos enfants seront assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération.* 2° Celle de Sellum qui fut tué par Manahem autre ambitieux, qui ne laissa l'usurpateur qu'un mois sur le trône. 3° Celle de Manahem qui prit la ville de Thapsa, tua ce qui était dedans, fit fendre le ventre à toutes les femmes enceintes, et donna mille talents d'argent à Phul, roi des Assyriens, afin qu'il le secourût. 4° Celle de Phaceïa son fils, qui fit le mal devant le Seigneur, au lieu de se retirer des péchés du schismatique Jéroboam. 5° Celle de Phacée, meurtrier de son prédécesseur, et imitateur de ses iniquités, sous lequel commença à s'accomplir ce que les prophètes avaient dit, que les Israélites seraient menés en captivité, puisque sous le règne de ce Phacée, Téglathphalasar vint en Israël, prit tout le pays de Ruben, de Gad, de la demi-tribu de Manassés, de Nephthali, de Zabulon, avec les places voisines, et en transporta les habitants en Assyrie. 6° Enfin, celle d'Osée qui tua Phacée, régna en sa place, et fut asservi au roi des Assyriens, comme nous le dirons en ce discours, où nous parlerons de cet Osée, roi d'Israël, d'Achaz et d'Ezéchias, roi de Juda, ou à l'occasion de ces rois nous disserterons sur les vices et les vertus des supérieurs, sur les suites de ces vices et de ces vertus par rapport au malheur et au bonheur de leurs inférieurs, et où, si vous le voulez autrement, nous considérerons 1° les vices, et 2° les vertus des princes, dans leurs effets les plus importants. Deux points dont chacun sera le sujet d'un discours particulier, à la suite duquel il nous sera facile de tirer ces deux conséquences : la première, que les motifs les plus puissants invitent tous les supérieurs à user saintement de leur autorité; la seconde, que les intérêts les plus essentiels, invitent les inférieurs à demander à Dieu cette grâce pour leurs supérieurs.

L'endroit de l'histoire sainte que nous touchons, nous montre de plus en plus le tort que les Israélites eurent de demander des rois à la place des juges qui les avaient gouvernés depuis Moïse. Que de points de différence entre les uns et les autres! En voici un que je ne puis me dispenser de vous marquer ici, c'est que ces juges avaient tous été des hommes saints, miraculeux, suscités de Dieu pour être ses lieutenants, et n'avaient été chefs du peuple de Dieu, que pour en devenir les sauveurs, que pour les retirer de l'idolâtrie, que pour les ramener à la piété et au culte du vrai Dieu; c'est le glorieux témoignage que l'Esprit-Saint leur rend, et que vous trouverez dans le *Livre de l'Ecclésiastique* (XLVI) et dans *l'Epître* de saint Paul *aux Hébreux* (XI). Lisez le premier de ces écrits un peu plus loin (cap. XLIX) vous verrez au contraire, que tous les rois d'Israël, sans exception, moururent dans l'impiété et dans le schisme; vous remarquerez encore, que dans la longue suite des rois de Juda, il n'y en a que trois qui n'aient été ni idolâtres, ni fauteurs d'idolâtrie; témoin pour reprendre l'histoire sainte au lieu où nous en étions en finissant le discours précédent; témoin cet Ozias qui fut frappé de lèpre pour avoir porté la main à l'encensoir; témoin Joathan son fils et son successeur, puisqu'il ne détruisit point, non plus qu'Ozias son père, les hauts lieux où le peuple continuait d'offrir des victimes; puisque sous son règne, d'ailleurs florissant (635), les Israélites commettaient librement toutes sortes de crimes, et puisque sa piété subsistait avec des défauts aussi essentiels; témoin enfin cet Achaz qui lui succéda, et qui fut un cruel, un lâche, un orgueilleux, un impie, la ruine de l'Etat et de la religion par sa méchanceté; c'est d'abord par ce premier exemple que nous allons juger des suites qu'entraînent les vices des chefs, ce sera ensuite par celui d'Osée, roi d'Israël, sous lequel les Israélites furent menés captifs en Assyrie.

La cruauté est le premier trait sous lequel l'Ecriture sainte nous représente Achaz; il offrit, dit-elle, de l'encens dans la vallée de Bénennom, et consacra même son fils à Moloch, le faisant passer par le feu, en suivant l'idolâtrie des nations que le Seigneur avait détruites à l'entrée des enfants d'Israël dans la Palestine : *Filium suum consecravit, transferens per ignem, secundum idola gentium.* Or, on sait que ces nations, les Chananéens d'abord, et les Phéniciens ensuite, sacrifiaient leurs enfants au soleil, en les jetant dans un feu qu'on entretenait en l'honneur de ce dieu appelé Moloch. Par conséquent le sens des paroles de l'Ecriture est, qu'Achaz fit consumer un de ses enfants par le feu, et c'est celui que la plupart des interprètes y ont d'abord remarqué, puis tournant leur indignation non plus contre Achaz, mais contre ces pères qui vouent leurs enfants à l'Eglise, au cloître, au mariage, sans connaître leur vocation.

Pères barbares, leur disent-ils, vous accusez le roi de Juda de cruauté, ne vous condamnez-vous pas en l'accusant? Il vouait ses enfants (636) à un feu corporel, ne vouez-vous pas les vôtres à des flammes éternelles? N'est-ce pas les vouer que de les contraindre

(635) Jonathan fut zélé pour le bien de la religion et celui de l'Etat; il bâtit la porte haute de la maison du Seigneur; il bâtit aussi des villes sur les montagnes de la Judée, des châteaux et des tours dans les forêts; il fit la guerre avec succès aux Ammonites.

(636) Les *Paralipomènes* lisent *ses fils.*

Digitized by Google

à prendre un état auquel ils ne sont point appelés, pour lequel ils n'ont point reçu de grâce, dont ils rempliront indignement les fonctions, qu'ils déshonoreront par une vie scandaleuse? Achaz sacrifiait ses fils à Moloch, ne sacrifiez-vous pas les vôtres à l'ambition et à l'intérêt? Vous forcez cet enfant de donner sa main à un homme que son cœur rejette; n'est-ce pas à vos passions que vous l'immolez? Vous consacrez une fille cadette à la retraite, n'est-ce pas pour procurer à une fille aînée une alliance plus honorable? Vous engagez vos fils dans le sacerdoce, n'est-ce pas pour leur faire trouver sous Jésus pauvre, des biens qu'ils n'eussent pas trouvés dans le monde opulent? êtes-vous donc moins cruels qu'Achaz?

Le second trait sous lequel l'Esprit-Saint nous le représente est sa lâcheté. Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, étant venus assiéger Jérusalem, il lui arriva ce qui arrive aux méchants en semblable occasion; au moment d'un combat, on voit ceux-ci trembler et pâlir, tandis que les justes pleins de confiance en Dieu, marchent avec assurance vers l'ennemi. C'est ce qu'on vit alors en le maison de David. Achaz et son peuple tremblèrent tous de crainte, comme les arbres des forêts tremblent lorsqu'ils sont agités par le vent; il fallut qu'un prophète vînt de la part du Seigneur relever leur courage abattu, et c'est ce que fit Isaïe de la manière que je vais vous le dire d'après l'Ecriture, pour vous instruire d'une des plus célèbres prophéties de l'Ecriture, celle qui a pour objet Marie Vierge et cependant mère du vrai Emmanuël.

Voici, dit-il d'abord à Achaz pour le rassurer, *voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez rien de ces deux bouts de tisons fumants de colère et de fureur : de Rasin, roi de Syrie, et de Phacée, roi d'Israël; leur projet de faire périr le nom de David et de lui ravir le trône ne réussira point. Demandez au Seigneur que, du fond de la terre ou du haut du ciel, il vous donne un signe qui imprime un sceau de certitude à cette promesse, et il vous le donnera : « Pete tibi signum.* » Quand un Dieu commande, qui doute que la créature ne doive obéir? Cependant, par une fausse humilité, ou, si vous voulez, par un secret orgueil et un esprit d'incrédulité qu'il voulait cacher sous le voile de la religion, Achaz répond qu'il ne demandera point de prodige, de peur de tenter le Seigneur. (*Isa.* VII, 4-12.)

Ecoutez donc, maison de David, dit alors Isaïe, adressant la parole à tous les assistants : *Est-ce peu pour vous de lasser la patience des hommes par vos violences et vos injustices, si vous ne lassez encore celle de mon Dieu par vos défiances et vos incrédulités?* Mais ce Dieu infiniment bon ne peut se rebuter : *C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe* infiniment plus éclatant que celui que vous refusez; et voici quel sera ce signe : *La Vierge concevra, et elle enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous*, parce qu'il sera Dieu et homme tout ensemble. *Il mangera le beurre et le miel*, comme les autres enfants; il se servira, comme eux, de cette nourriture pour croître et se fortifier : *en sorte qu'il sache*, comme par ce secours étranger, *rejeter le mal*, qu'il hait, et *choisir le bien*, qu'il aime essentiellement. Tel est le signe de la victoire que les vrais Israélites remporteront un jour sur leurs plus cruels ennemis; et la promesse que je vous en fais aujourd'hui de la part du Seigneur est un gage assuré de la ruine des deux rois qui osent vous attaquer. Dans peu vous les verrez périr; *car, avant que l'enfant* que Dieu doit me donner pour signe de leur défaite *sache rejeter le mal et choisir le bien, les deux pays* que vous détestez, à cause de leurs rois qui s'élèvent contre vous, *seront* eux-mêmes *abandonnés* et ravagés par leurs ennemis. (*Ibid.*, 13-16.) C'est, jusque-là, la prophétie d'Isaïe, rassurant Achaz et ses sujets, assiégés par deux rois voisins et alliés.

J'ai dit qu'il s'y agissait d'une vierge qui, sans détriment de sa virginité, concevrait et mettrait au monde un Fils Dieu et homme tout ensemble. Et en le disant je me suis fondé, 1° sur le texte même, selon lequel, par un miracle plus grand que celui qu'Achaz eût pu demander sur la terre ou dans le ciel, une vierge, restant vierge, devait concevoir et enfanter un Fils aussi abaissé que la terre par son humanité, aussi élevé que le ciel par sa divinité. Je me suis fondé, 2° sur la clarté de ce sens littéral, dont la présente paraphrase écarte toutes les difficultés et dissipe toutes les ténèbres dont les Juifs et les Chrétiens judaïsants ont voulu couvrir la prophétie. Je me suis fondé, 3° sur l'autorité de saint Jérôme, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Epiphane, de saint Basile, sur celle des Chrétiens de tous les siècles, sur celle même des interprètes les plus habiles de la Synagogue.

Nous objectera-t-on que le terme original (*Alma*) se prend quelquefois pour une femme mariée? Nous répondrons que rien ne nous oblige ici de nous écarter de son vrai sens, qui est celui de *vierge*. Nous objectera-t-on qu'une partie de la prophétie peut se rapporter aux enfants d'Isaïe? Nous répondrons que l'autre ne peut être appliquée qu'au Messie. Car quel autre que lui appellerions-nous *Emmanuel, l'Admirable, le Dieu fort, le Père du siècle futur?* Nous objectera-t-on que le Messie devant, selon nous, naître d'une vierge, n'a donc pas dû naître d'une personne engagée dans le mariage? Nous répondrons qu'il a dû naître d'une vierge, selon la prophétie; que cependant il a dû naître d'une personne mariée. Car, comme l'a observé un grand prélat (Bossuet, *Explic. d'Isaïe*), eût-ce été une œuvre digne de Dieu de donner en spectacle aux hommes une fille avec son enfant? N'eût-elle pas été le sujet de leurs dérisions et l'objet inévitable de leurs calomnies? Quand elle aurait pris le ciel à témoin de sa pureté, l'en eût-on crue sur sa parole seule? Il fallait donc que le Fils de la Vierge naquît dans le mariage, afin que sa naissance parût du moins hon-

Digitized by Google

nête, jusqu'à ce que le temps fût venu de la faire déclarer surnaturelle, par les apôtres dans leur Symbole, par l'Eglise dans ses définitions de foi, par les saints docteurs dans leurs écrits, et par les prédicateurs, qui, dans les chaires chrétiennes, appliquent tous à Marie et à son Fils ces paroles d'Isaïe : *Voilà que la Vierge deviendra enceinte, et mettra au monde un Fils qui sera appelé Emmanuel.*

A cette prophétie, dont l'exécution devait être différée à huit cents ans de là, Isaïe en ajouta une seconde, qui, par son exécution prochaine, devait garantir la première : il prédit que sans délai *son épouse concevrait un fils; que ce fils serait appelé d'un nom qui signifie : Hâtez-vous de prendre les dépouilles; prenez bien vite le butin; qu'avant que l'enfant ne sût nommer son père et sa mère, on emporterait la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie* en triomphe *devant les Assyriens.* Mais il parlait à un sourd, à un incrédule, à un orgueilleux qui aime mieux ramper devant un homme que de s'humilier devant Dieu, mendier la protection du roi des Assyriens que de recevoir l'offre que Dieu lui faisait de la sienne, dire à Théglathphalasar : *Je suis votre serviteur et votre fils; venez me sauver des mains du roi de Syrie et des mains du roi d'Israël*, que de le dire à Dieu. Un tel orgueil se conçoit-il? Que peut-il en arriver de bon? Sous un roi aussi méchant qu'Achaz, un peuple peut-il être heureux? L'expérience va décider la question.

Dès la première année de ce prince, les rois de Syrie et d'Israël firent d'horribles ravages dans la Judée. La seconde année (637), ils réunirent leurs forces, auparavant divisées, pour assiéger Jérusalem, se partager les Etats d'Achaz, et lui substituer un simulacre de souverain. N'ayant pas réussi dans cette entreprise, que firent-ils les années suivantes? Ils attaquèrent les provinces d'Achaz chacun de leur côté. Rasin, du sien, emmena un grand butin à Damas; Phacée, du sien, tua cent vingt mille hommes en un seul jour. Peu après, les enfants d'Israël prirent et firent captifs deux cent mille hommes de leurs frères, qu'ils emmenèrent à Samarie. Que dirai-je encore des maux causés à Juda par l'impiété de leur roi? Je crois devoir en interrompre le détail un moment, pour vous faire admirer la puissance de la grâce sur le cœur de l'homme.

Au moment que l'armée victorieuse entre sur les terres de Samarie avec ses deux cent mille captifs, un prophète se présente à elle et lui dit : Troupes victorieuses, ne faites pas trophée de vos heureux succès : vous ne devez votre victoire qu'à la juste colère de Dieu contre Juda; en même temps que vous avez fait l'œuvre du Seigneur, sans le savoir, vous avez montré votre acharnement plus que barbare pour détruire vos frères. Eh quoi! vous méditez encore de les réduire en esclavage? A cette censure, il joignit un conseil qui ne choquait pas moins l'avarice des vainqueurs que ses reproches mortifiaient leur orgueil. Ecoutez-moi, ajouta-t-il, il est un moyen d'apaiser Dieu : rendez la liberté à ces captifs; restituez-leur tout ce que vous leur avez pris; ramenez-les sur leurs frontières, et n'oubliez pas, dans ce moment, que ces captifs sont aussi vos frères; qu'il est beau d'user de miséricorde envers les misérables; qu'il est nécessaire, si vous ne voulez pas que Dieu fasse éclater sa fureur contre vous.

Si vous ne connaissiez, mes frères, l'effet de ce discours, vous y attendriez-vous? Qui ne sait combien le soldat, surtout lorsqu'il est sous les armes, est peu sensible à la voix de la religion? qui ne sait aussi combien il est difficile de porter les hommes à renoncer à un bien présent, qu'ils peuvent retenir sans craindre les lois civiles? L'avarice rend les coupables sourds aux raisons les plus fortes; ils tergiversent lorsqu'ils sont pressés; ils renvoient la restitution à un temps incertain; la mort les fauche avant qu'ils l'aient faite. Combien de fois les prédicateurs de l'Evangile, après avoir tonné contre l'injustice, après avoir fortement sollicité à la restitution, ont le mortifiant chagrin de voir qu'ils ont parlé à des cœurs de bronze? Il en fut tout autrement des paroles d'Oded; il gagna d'abord quatre chefs du peuple qui appuyèrent son exhortation; ensuite les soldats d'une voix unanime se déterminèrent à renvoyer les prisonniers, à vêtir ceux qui étaient nus, à donner à boire et à manger à ceux qui étaient épuisés de soif et de faim, à oindre ceux qui étaient fatigués, à mettre sur des chevaux ou des ânes, ceux qui ne pouvaient marcher, et à les reconduire jusqu'à Jéricho. Que le Tout-Puissant peut en un moment réunir tant de volontés libres dans les mêmes sentiments; vaincre la résistance formée par tant de passions? changer la pente de tous ces cœurs, et de la diriger de l'injustice et la cruauté, à la justice et à l'humanité n'est-ce pas là l'ouvrage du Très-Haut?

Je crois cette vérité, mon Dieu, et je vous demande bien humblement de m'en augmenter la foi, en m'en donnant l'expérience, en opérant sur moi le changement que j'admire en ces soldats, en m'inspirant le goût des vertus opposées aux vices dont j'ai été dominé jusqu'à ce moment. Permettez, Seigneur, qu'après vous avoir demandé ce miracle pour moi, je le demande ensuite pour ce peuple que j'aime et que je plains: hélas! que vous répondra-t-il lorsque vous lui opposerez la conduite des Israélites? lorsqu'ils verront qu'à la prédication d'un prophète, ces hommes passionnés ont sacrifié les objets les plus chers de leurs passions, tandis qu'il n'a voulu rien faire, rien sou-

(637) La plupart des interpretes, en suivant l'ordre de l'histoire sainte, croient que les rois de Damas et de Samarie, commencèrent leurs hostilités par le siége de Jérusalem; d'autres prétendent que ce siége suivit les ravages faits par ces rois auparavant.

Digitized by Google

frir, ni à la prédication de votre divin Fils, ni à celle de ses ministres ? qu'au moins cette fois ils nous entendent des oreilles de leur cœur, et pour cela, mon Dieu ! joignez à notre parole l'onction de votre grâce; réformez vous-même en eux tout ce qui vous y déplaît, et renouvelez de notre temps le miracle que vous avez daigné faire du temps des rois impies d'Israël et de Juda, des Phacée et des Achaz.

Ce dernier, et c'est ici que je reprends le détail des maux que sa mauvaise conduite attira sur son peuple, ce dernier, vaincu, défait, désolé par les Syriens et les Israélites d'abord, par les Iduméens et les Philistins ensuite, le fut encore par celui-là même dont il avait imploré le secours, par le roi des Assyriens; car 1° il fallut qu'il achetât sa protection en lui faisant présent de l'or et de l'argent qui se trouva dans les trésors et dans la maison du Seigneur; 2° il fallut qu'il souffrît sans se plaindre que ce roi de l'Orient fît le dégât dans son royaume, après avoir vaincu Rasin et Phacée. Voilà une idée générale des fléaux temporels dont Juda fut frappé pour les crimes de son roi.

Celle que je vous donnerai des maux spirituels qui s'ensuivirent de ces crimes, sera plus concise encore; je me bornerai à vous dire, qu'Achaz, devenu plus méchant par les châtiments, fit la plaie la plus profonde à la religion, d'abord en immolant des victimes aux dieux de Damas, comme s'ils eussent été les auteurs de ses disgrâces, puis en plaçant un autel profane à la place de l'autel d'airain qui était devant le Seigneur, ensuite en fermant les portes du temple de Dieu, enfin en dressant des autels dans toutes les places de Jérusalem, et dans toutes les villes de Juda, comme pour se venger du Dieu de ses pères.

C'est ainsi que ce roi mettait le comble à la mesure de ses crimes, et c'est le moment que Dieu attendait pour le mettre hors d'état d'en commettre jamais de nouveaux. A ce moment qui concourait avec la trente-sixième année de son règne, il fut frappé de mort, privé de la sépulture de ses pères, et trop probablement de tout droit à la béatitude céleste, puisqu'il n'est pas dit un mot de sa pénitence. Ce fut là, sans doute, un très-grand malheur pour lui ; mais n'en fut-ce pas un autre très-grand pour son peuple, d'avoir eu pour roi un prince dont les crimes portèrent les coups les plus terribles à l'Etat et à la religion? Passons du royaume de Juda à celui d'Israël, nous y verrons un spectacle encore plus touchant. Celui de la captivité de Babylone.

Il en est, mes frères, des corps et des peuples, comme des particuliers, par rapport à la réprobation; ceux-là, comme ceux-ci, sont délaissés, oubliés, rejetés, lorsqu'ils ont rempli la mesure de leurs impiétés, lorsque le moment des menaces du Seigneur est arrivé. Les Israélites, sous Osée, sont une preuve effrayante de cette triste vérité. Leurs premières fautes furent, l'une, de s'être séparés de la maison de David, et d'avoir établi roi Jéroboam ; l'autre, d'avoir adhéré au schisme de cet usurpateur, qui les éloigna du Seigneur, et les engagea dans l'idolâtrie des veaux d'or. Depuis ce temps-là, sous dix-neuf rois qui se succédèrent, et pendant l'espace de deux cent quarante ans environ, le mensonge, l'adultère, le vol, l'homicide, les crimes de toute espèce se répandirent parmi les dix tribus comme un déluge. Le remède, il est vrai, fut proportionné à la plaie; comme elles étaient plus malades que celle de Juda, elles eurent aussi des prophètes, et plus nombreux et plus éminents en sainteté; car n'est-ce pas dans leur portion qu'on vit les Elie, les Elisée, tous ces enfants de prophètes qui vivaient en communauté, et qui continuaient à instruire par leurs exemples, lors même qu'ils cessaient d'instruire de vive voix ? Mais à quoi aboutit la mission de ces hommes divins ? à rendre les Israélites plus coupables, puisqu'on le devient en négligeant les grâces extérieures, en refusant d'écouter les envoyés du Seigneur, et de faire ce qu'ils ordonnent. Ce secours dont ils abusaient leur fut donc retiré. Après les Osée, les Amos, les Obed, il ne parut plus de prophètes parmi eux ; il leur fallut souffrir une faim perpétuelle de la parole hors de leur patrie, dans les régions les plus reculées de l'Orient.

Ce fut sous Osée qu'arriva ce grand événement : depuis quarante ans environ les rois d'Israël et de Juda avaient appris le chemin de la Terre-Sainte aux rois d'Assyrie; Manahem y avait appelé Phul; Achaz y avait fait venir Teglathphalassar, qui rendit le royaume de Samarie tributaire de celui d'Assyrie : sous son successeur Salmanasar, régnait l'usurpateur Osée, lequel mit le comble aux prévaricateurs de sa nation. Il est vrai, et l'Ecriture lui rend ce témoignage, qu'il n'alla pas si loin que ses prédécesseurs; et ce qui était beaucoup, il n'empêcha pas ses sujets d'aller adorer Dieu à Jérusalem; mais il ne travailla ni à bannir la superstition, ni à éteindre le schisme, ni à réunir Israël à la maison de David. Par là il devint le complice de tous les crimes de ses pères, et il en porta la peine lui et les siens, au temps marqué par le jugement de Dieu, sous Salmanasar.

Voulant secouer le joug de l'indépendance de ce prince, Osée fit alliance avec le roi d'Egypte, mais l'Assyrien n'en fut pas plutôt informé, qu'il vint fondre sur Israël, comme un aigle sur sa proie; il passa dans toutes les contrées de la Samarie, comme une grêle impétueuse, comme un tourbillon qui renverse et brise tout; il ne laissa derrière lui que carnage, désolation et larmes. Arrivé aux portes de la capitale où Osée s'est renfermé, il y met le siége, et au bout de trois ans, il la prend, il l'abandonne au pillage; il ordonne que ses habitants soient passés au fil de l'épée, que les petits enfants soient écrasés, et les mères après eux, et ce qui est plus horrible encore, qu'on fende le ventre aux femmes enceintes. Ainsi fut traitée la capitale, après quoi son roi fut envoyé chargé de

Digitized by Google

chaînes en prison en Assyrie, et les Israélites transférés à Hola et à Habor, villes du pays des Mèdes, près de la rivière de Gozan (638). Quel coup terrible porté à ce peuple! pour vous en faire sentir toute la force, il faudrait ici vous dépeindre pathétiquement quels maux sont la perte de sa fortune, la séparation de ses proches, la privation de sa liberté, l'éloignement de sa patrie, l'exil dans un pays éloigné, l'application à des travaux durs, etc.; mais je me restreins à considérer ce coup mortel dans ses causes, dans ses suites et dans les leçons de morale qu'il nous offre.

Il fut porté aux Israélites, parce que depuis longtemps ils n'écoutaient plus la voix du Seigneur leur Dieu; ils violaient son alliance; ils adoraient les dieux étrangers; ils vivaient selon les coutumes des peuples idolâtres leurs voisins. C'est pourquoi, pouvons-nous, ô mon Dieu! assez admirer ici, et votre longue patience et la sévérité de la justice qui en prend enfin la place! c'est pourquoi le Seigneur les affligea successivement de plusieurs maux, d'un moindre d'abord, pour leur en épargner ensuite un plus grand, de la captivité d'un petit nombre, jusqu'à ce qu'il fallût en venir à une captivité générale; et les abandonner comme incorrigibles à la merci de leurs ennemis.

A leur place le roi d'Assyrie (639) envoya des colonies de Babyloniens, de Cuthéens, et d'autres peuples, et alors s'accomplit la prophétie d'Isaïe : *Dans soixante-cinq ans* (640) *Ephraïm sera brisé jusqu'à n'être plus un peuple.* Comme ces nouveaux habitants n'adoraient point le vrai Dieu, ils ne furent pas plutôt établis dans le pays, que le Seigneur envoya des lions qui les tuaient. On en porta la nouvelle au roi d'Assyrie, sous l'ordre duquel il partit aussitôt un des prêtres captifs, pour leur apprendre la manière dont ils devaient honorer le Dieu d'Israël. Chacun de ces peuples s'était fait un dieu qu'il avait placé dans la ville où il demeurait. En même temps donc qu'ils adoraient le Seigneur, ils servaient aussi leurs faux dieux, selon la coutume des nations du milieu desquelles ils avaient été tirés, partageant ainsi leur culte entre le Dieu du ciel et de la terre, et de viles et impuissantes créatures.

Mélange insensé et monstrueux, qui n'a malheureusement que trop d'imitateurs parmi les Chrétiens! Ceux-ci comme ceux-là se laissent instruire des mystères de l'Evangile; ils en acceptent les rites et les préceptes; ils se conforment en public à tous les dehors de la religion; mais ils se réservent d'adorer en particulier, des divinités plus conformes à leurs inclinations et à leur goût. Chacun a son idole : l'un, l'ambition : l'autre, le luxe : celui-ci, l'attachement aux biens ou aux plaisirs; celui-là, l'amour de lui-même et de l'indépendance. Pendant que ces divinités domestiques possèdent le cœur et y règnent, on donne à la religion par intervalles quelques pratiques extérieures. Sous l'ombre de cette conciliation, on vit sans remords, comme les Cuthéens depuis le moment qu'ils furent délivrés de la fureur de lions; on se dit (tant il est vrai que les ignorants abusent de l'Ecriture pour leur perte), on se dit : Si Dieu ne nous pardonnait le mal que nous faisons en considération des bonnes œuvres dont nous l'entremêlons, pourquoi donc les lions cessèrent-ils d'attaquer les Cuthéens, lorsqu'ils joignirent le culte du vrai Dieu à celui de leurs idoles? Le voici, pourquoi, mes frères. Le Seigneur envoya des lions contre ces peuples avant qu'ils l'honorassent; c'était pour leur marquer qu'il était le maître de la terre qu'ils occupaient, et qu'ils lui en devaient l'hommage. Il fit retirer ces lions après qu'ils eurent appris à l'honorer, quoiqu'ils continuassent leur idolâtrie; en cela il se conduisait comme un chef de famille qui supporte dans des domestiques étrangers qui lui rendent quelque service, bien des défauts qu'il ne tolérerait point dans ses propres domestiques, et encore moins dans ses enfants. Consentez-vous à un semblable traitement à votre égard? consentez-

(638) On croit que c'est le même pays où les deux tribus et demie avaient été transportées par Téglathphalassar, de là les uns les font passer dans la Tartarie, d'autres dans la Chine, d'autres dans l'Amérique, où ils croient en remarquer des traces; nous ne pouvons nous rendre à la preuve que ces interprètes nous donnent de leur sentiment; savoir, qu'en ces pays, il y a, chez certains peuples, des usages semblables à ceux des Juifs, comme sont la circoncision, la polygamie, etc., il faudrait nous en montrer dans ces pays qui fassent corps, comme ceux de Metz, par exemple, et qui se conduisent selon les mêmes lois, au moins à quelque chose près. Nous sommes également éloigné de l'opinion de ces commentateurs, qui nous disent que les dix tribus n'eurent jamais la liberté de revenir (*a*). En attendant que nous en montrions la fausseté dans la suite de cette histoire, nous remarquerons qu'elle combat cet argument reçu de tous les théologiens. La captivité présente des Juifs, est beaucoup plus longue et plus dure que celle de Babylone et d'Egypte. Elle est donc la peine d'un plus grand crime. On ne peut en assigner de plus grand que la condamnation de Jésus-Christ; donc le ciel venge encore sa mort, etc., donc il était ce qu'il se disait, Messie, Dieu, etc.

Dans l'opinion que nous combattons, ce raisonnement serait faux dans sa première proposition, et croulerait dès lors dans toutes les parties.

(639) Salmanasar même, disent les uns; Assarhaddon son petit-fils, disent les autres; leur opinion sur ce point dépend de celle à laquelle ils se déterminent touchant les soixante-cinq ans, dont parle Isaïe, chap. VII, verset 8. Il sera mieux de traiter de cet article de chronologie, en expliquant cet endroit, qu'en expliquant celui-ci.

(640) Nous discuterons ce texte difficile, lorsque nous expliquerons le chap. VII, verset 8, d'Isaïe.

(*a*) Nous ne disons pas que tous soient revenus, le contraire est certain, mais qu'ils eurent la liberté de revenir, qu'en effet plusieurs usèrent de cette liberté, et qu'ils repeuplèrent les lieux occupés par les dix tribus, excepté celle d'Ephraïm, habitée, partie par les Cuthéens, partie par les laboureurs et autres Israélites, que Salmanasar y avait laissés.

Digitized by Google

vous que Dieu vous traite, non comme ses enfants, mais comme des serviteurs qui lui sont étrangers? Oserez-vous donc allier son culte avec vos passions?

Ce n'est pas encore assez que vous receviez le dogme et que vous ayez des mœurs, il faut que vous respectiez jusqu'aux derniers points de la discipline; car pourquoi l'Esprit-Saint a-t-il relevé plus haut cette circonstance de l'histoire d'Achaz, qu'*à l'ordre de ce roi, Urie bâtit un autel tout semblable à celui de Damas, dont le prince lui avait envoyé le modèle?* C'est pour corriger les fausses idées que nous nous formons du culte qu'il exige des hommes, pour arrêter la liberté que nous nous donnons de le servir à notre manière, et en montrer le danger. En effet, qu'on examine les relâchements qui se sont introduits en tout temps dans la morale et dans la discipline de l'Eglise, on reconnaîtra qu'ils sont venus de ce qu'on raisonne après que Dieu a parlé; de ce qu'on cherche des tempéraments où il ne faut que de la simplicité et de l'obéissance; de ce qu'on se flatte qu'un peu de condescendance sera plus convenable, plus commode, plus proportionné aux circonstances des temps et des lieux, et qu'en pliant la loi, on en assure l'accomplissement; de ce qu'on ne voit pas (parce qu'on ne veut pas voir) que plus on a de complaisance pour le monde, plus le monde en exige et en obtient même contre les devoirs les plus essentiels. Témoin ce même Urie qui, après avoir éloigné l'autel d'airain et immolé sur celui d'Achaz, porta ensuite l'impiété jusqu'à fermer les portes du temple, pour ne point déplaire à son roi. Que faire donc pour prévenir ces relâchements? être fidèle dans les petites choses comme dans les grandes; pratiquer cette loi-ci qui paraît plus importante, et ne pas violer celle-là sous prétexte qu'elle est de peu de conséquence; respecter l'une et l'autre, et non s'ériger juges de l'une et de l'autre, et c'est une des résolutions que je vous invite à prendre à la suite de ce discours. En voici une seconde et une troisième plus directes.

Vous venez de voir, par les fléaux dont Juda et Israël ont été frappés pour la mauvaise conduite de leurs rois, combien il importe aux supérieurs de bien vivre et aux inférieurs d'avoir des supérieurs qui vivent bien. Vous qui occupez la classe des premiers, souvenez-vous donc de mener une vie en tout édifiante; c'est la seconde résolution et un des fruits que j'attends aussi de ce discours. Et vous qui tenez un rang inférieur, priez donc le Seigneur, afin qu'il vous donne des maîtres sous lesquels vous puissiez vivre dans la piété et la pureté des mœurs. Cette troisième résolution est un des fruits que je désire encore recueillir de cet entretien; un des fruits dont je souhaite que vous goûtiez la douceur avec vos maîtres dans ce royaume, où il n'y a plus ni serviteurs ni maîtres, où tous sont égaux, où Dieu est tout en tous. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

INSTRUCTION VII.

PIÉTÉ DES SUPÉRIEURS CONSIDÉRÉE DANS SES AVANTAGES.

(*IV Reg.* XVIII-XX; *II Paral.* XXIX-XXXII; *Isa.* XXXVI-XXXIX.)

Ezechias filius Achaz, regis Juda... fecit quod erat bonum coram Domino.

Ezéchias fils d'Achaz, roi de Juda... fit ce qui était bon et agréable au Seigneur. (*IV Reg.* XVIII, 1 3.)

La même histoire qui nous a ailleurs donné lieu de consoler les bons parents de ce que leurs enfants ne leur ressemblent pas toujours en sagesse et en piété, nous présente ici l'occasion de consoler les enfants qui ont eu le malheur de naître de parents peu chrétiens, de leur dire que ce malheur n'est pas irréparable, et de les encourager à le réparer; car, quel avait été Achaz? quel autre roi d'Israël avait porté l'impiété plus loin que lui? Vous pouvez en juger par ce que j'en ai dit dans le discours précédent. Cependant quel fut après lui Ezéchias son fils et son successeur? Il n'y eut après lui aucun d'entre les rois de Juda qui lui fût semblable, comme il n'y en avait point eu avant lui, depuis la séparation des dix tribus: *Post eum non fuit similis ei de cunctis regibus Juda*, etc. (*Ibid.*, 5.) Or, ce que ce fils a pu, ne le pouvez-vous pas? Je parle à vous, enfants nourris du lait du mauvais exemple, la vue même du mal dont vous avez été les témoins, n'en sera-t-elle pas pour vous un préservatif? Si les enfants des Lacédémoniens devenaient tempérants pour avoir eu sous les yeux des esclaves enivrés, pourquoi ne deviendriez-vous pas humbles, modestes, pieux, etc., pour avoir aperçu en vos parents le ridicule de la vanité, de la jactance, de l'indévotion? Pourquoi la grâce n'achèverait-elle pas en vous ce que la nature a commencé? pourquoi ne mériteriez-vous pas de l'Esprit-Saint cette louange qu'il donne au saint roi Ezéchias? Quoique fils d'un père impie, il fit ce qui était bon et agréable au Seigneur: *Fecit quod erat bonum coram Domino.*

Ce ne sont pas seulement les enfants, ce sont aussi tous les parents que je me propose de porter à acquérir ce mérite; ce n'est pas seulement par l'exemple du pieux prince que je veux les engager à imiter sa piété, c'est encore par la considération des avantages que produit la piété des supérieurs; c'est de celle-ci principalement que j'entends, et c'est à elle que je vais appliquer ce que saint Paul dit de la vraie piété en général, qu'elle est utile à tout: *Pietas ad omnia utilis est.* (*I Tim.* IV, 8.) Comprenez comment, ô vous qui exercez quelque supériorité, ne fût-ce que sur un enfant, et comprenez-le de cette manière efficace et pratique qui est le terme vers lequel doivent, en tout discours, concourir l'orateur et les auditeurs.

A l'imitation de l'historien sacré, et en suivant l'ordre de ses écrits, sans nous jeter dans ces questions de chronologie aussi inutiles qu'épineuses, savoir en quelle année

Digitized by Google

de sa vie Ezéchias est tombé malade, en quelle année il a reçu l'ambassade du roi de Babylone, si c'est avant ou après la défaite de Sennachérib, nous allons considérer la piété de ce prince sous trois époques. La première sera le commencement de son règne jusqu'à la quatorzième année. La seconde sera cette même année où le roi d'Assyrie pénétra dans ses Etats, et la troisième sera le temps de sa maladie. Sous la première, nous verrons ce que sa piété a fait pour la religion; sous la seconde, ce qu'elle a fait pour l'Etat; sous la troisième, ce qu'elle a fait pour lui-même, et de là nous conclurons que la piété des supérieurs procure donc le bien de la religion, celui de l'Etat, celui de la personne pieuse; par conséquent qu'elle est utile à tout, que tout nous engage à embrasser ses exercices.

Sous la première époque, et lorsque Ezéchias monta sur le trône de son père, dans quel triste état ne trouva-t-il pas la religion, son temple, ses lois, sa discipline? Son temple était fermé, et on voyait des autels profanes dressés dans toutes les places de Jérusalem, ainsi que dans toutes les villes de Juda, pour y brûler un encens sacrilége. Ses lois n'étaient pas plus respectées que son temple; il nous sera aisé de le voir, en expliquant les prophètes qui ont dépeint les mœurs de ce temps. Alors, plus d'assemblées régulières, plus d'ordre dans les cérémonies, plus d'exactitude à payer les redevances aux ministres du Seigneur; à tous égards le désordre était à son comble, j'en fais ici la remarque pour vous faire mieux comprendre le prix de ce qu'Ezéchias fit pour arrêter le cours du mal, et rétablir la religion de ses pères dans son premier lustre.

Dans ce dessein, dès la première année et le premier mois de son règne, le pieux prince fit ouvrir les grandes portes de la maison du Seigneur, et il les rétablit dans leur premier éclat en les couvrant de lames d'or, comme elles étaient auparavant; il assembla les lévites, et leur recommanda de purifier le temple, son sanctuaire, son autel, ses vases sacrés, tous ses ustensiles; il voulut qu'aussitôt après cette purification, on offrît des victimes pour le péché et pour l'holocauste. Donnant ensuite un nouvel essor à son zèle, il envoya avertir Juda, et quoiqu'il n'eût point d'autorité sur le royaume d'Israël, c'est-à-dire sur ceux que Salmanasar y avait laissés, tandis qu'il transportait leurs frères en Assyrie, il écrivit néanmoins à ceux d'Ephraïm et de Manassé pour les inviter de venir au temple de Jérusalem, pour immoler la Pâque ordonnée par Moïse; il fit partir des courriers qui allaient de ville en ville, criant de la part du roi : Enfants d'Israël, revenez au Seigneur le Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël; *N'endurcissez pas vos cœurs comme vos pères ont fait : « Nolite indurare cervices vestras sicut patres vestri. »* Le quatorzième jour du second mois, il célébra la Pâque avec son peuple, et ceux qui s'y étaient joints des tribus d'Azer, de Manassé et de Zabulon.

Après cette fête célébrée avec toute la joie et la pompe dont elle était susceptible, tous les Israélites qui se trouvèrent dans la ville de Juda sortirent et brisèrent toutes les idoles, abattirent les bois profanes, ruinèrent les hauts lieux, renversèrent les autels non-seulement dans la terre de Juda et de Benjamin, mais aussi dans celle d'Ephraïm et de Manassé, jusqu'à ce qu'ils eussent tout détruit, et Ezéchias, ajoute l'Ecriture, s'occupa ensuite du rétablissement de la discipline ecclésiastique, divisant les prêtres et les lévites en diverses classes, rappelant l'ordre que les prophètes avaient donné touchant les timbales, les harpes et les guitares, désignant ce qu'on prendrait sur son domaine pour les sacrifices, obligeant le peuple à donner aux lévites sacrés la part qui leur était due; afin qu'ils pussent se donner tout entier à la loi de Dieu. Constamment il suivit ce principe, qu'ayant reçu de Dieu seul son autorité, il devait l'employer toute à sa gloire, en travaillant à celle de la religion.

Je ne vous dirai pas ici, mes frères, que ce principe est aussi celui qu'ont toujours suivi les bons rois, celui que suivit notre saint Louis, lorsqu'il éleva des temples à l'Etre suprême, lorsqu'il passa les mers pour aller conquérir la terre sainte, lorsqu'il porta ces lois rigoureuses, où est gravée l'empreinte de son indignation contre les simoniaques, les duélistes et les blasphémateurs; mais je vous dirai à vous, chefs de familles, qu'étant comme les rois de vos maisons, vous devez aussi y être des Ezéchias, par votre piété, par votre zèle pour la religion de Jésus-Christ, pour ses églises, ses lois et ses rites sacrés : puis vous développant aussitôt ma pensée, et vous marquant la manière dont cela se peut, j'ajouterai :

Vous serez des Ezéchias par votre piété et votre zèle pour nos églises, quand? c'est lorsque vous contribuerez de vos biens à leur décoration, ou que vous doterez suffisamment ceux de ses ministres qui ne le sont pas assez, ou que vous aiderez à élever au sacerdoce des sujets qui ont tout ce qui les en rendrait dignes, excepté les moyens de parcourir la carrière qui y conduit, ou que vous fonderez des écoles dans les endroits où les enfants manquent de bons maîtres et de bonnes maîtresses qui les instruisent, au moins des premiers éléments de la religion. Vous serez des Ezéchias par votre piété et votre zèle pour le saint Évangile, quand? c'est lorsque vous protégerez la vertu, que vous l'honorerez, que vous la récompenserez, que vous lui réserverez les marques de votre estime, et au vice celles de votre mépris. Vous serez des Ezéchias par votre piété et par votre zèle pour la discipline, quand? c'est lorsque vous vous intéresserez au maintien de celle de l'Eglise, que vous en établirez une exacte dans votre maison, que vous tendrez près de vos personnes ces subalternes qui servent Dieu, comme il veut l'être, et que vous éloignerez de vous ceux que le libertinage éloigne du

Digitized by Google

Seigneur. C'est à ces conditions que vous serez ce que vous devez être, des Ezéchias par votre piété, et c'est ce qu'il fallait vous expliquer avant de vous mettre sous les yeux les avantages d'une telle vertu par rapport à la religion.

O religion sainte de mon divin Sauveur! quel honneur pour vous de pouvoir montrer dans des supérieurs en dignité, en autorité, en naissance, des justes qui sont dans les honneurs comme n'y étant pas, des justes qui sont dans la prospérité comme dans la misère, des justes qui possèdent tout, comme ne possédant rien, des justes qui par conséquent sont plus grands que le monde entier. Quelle confusion pour les impies, de sentir en voyant les premiers d'une ville et d'une paroisse, se déclarer hautement pour la piété, que cette vertu n'est pas celle du petit peuple, qu'elle n'est pas un pis-aller, qu'elle honore tous les états et quelle en est honorée! Quelle consolation pour nous, ministres du Seigneur! de pouvoir quelquefois citer dans nos chaires chrétiennes, les exemples de certaines personnes distinguées, pour confondre les pécheurs d'une destinée plus obscure, et pour les faire rougir de leurs vices, en alléguant à ceux-ci la fidélité de ceux-là à la loi de Dieu, et en montrant aux uns, que les périls qui les environnent, ne sont sûrement pas plus grands que ceux où sont les autres!

Enfin la piété décidée des supérieurs n'est-elle pas toujours pour les inférieurs, ou un puissant attrait à la vertu, ou un obstacle considérable au vice? Ceux qui étaient déjà vertueux dans le fond de l'âme, mais que la timidité et le respect humain empêchaient de se montrer tels, donnent l'essor à leurs sentiments, dès qu'ils s'aperçoivent que la piété leur procurera l'estime, la bienveillance et la libéralité de leurs maîtres. Ceux au contraire qui étaient vicieux, pèchent avec moins de hardiesse, et après avoir quelque temps fait le bien par contrainte comme les esclaves, ils le font par amour comme les enfants. Que d'avantages donc reviennent à la religion des exemples de piété que donnent les supérieurs et les chefs!

En revient-il aussi quelques-uns à la société? c'est une question sur laquelle les avis des ennemis de l'Evangile sont partagés. Les uns ont prétendu que la piété, en rendant les hommes humbles, les rendait incapables des grandes choses, qu'elle leur abattait le courage, qu'elle détruisait en eux les sentiments d'une noble émulation, qu'elle y affaiblissait les lumières de la prudence, et qu'en s'attachant à ses principes, il était impossible de se distinguer par ses exploits militaires surtout. Les autres en plus petit nombre, mais plus raisonnables sur ce point, ont avoué que les meilleurs chrétiens ont toujours été les meilleurs guerriers, et qu'une armée composée d'hommes qui penseraient chrétiennement serait invincible, ou préférerait la mort à une action de lâcheté; il en convenait, ce chef des philosophes modernes, lorsque parlant d'un de nos grands capitaines (641), il disait que sa dévotion augmentait encore son intrépidité, en lui persuadant que l'action la plus agréable à Dieu était de mourir pour son roi (642). Ils le savent ces curieux d'histoires éditiantes, qui ont lu celle de saint Louis et celle de ce Scanderberg, qui gagna jusqu'à vingt-deux batailles rangées contre les Ottomans, et vous l'apprendrez aussi ici en vous instruisant des exploits militaires du pieux roi Ezéchias.

Aussi bref que l'historien sacré sur ses guerres avec les Philistins, je vous observerai seulement qu'il les battit constamment, qu'il ruina leurs terres depuis les tours des gardes, jusqu'aux villes fortes, petites ou grandes, et qu'il vengea pleinement l'injustice commise pas ces incirconcis, sous Achab son prédécesseur. Une autre guerre d'un éclat bien plus grand, mérite ici toute notre attention, c'est celle que le saint roi s'attira de la part de Sennnachérib. A la considérer du côté d'Ezéchias, fut-elle juste dans son principe? fut-elle prudente dans ses moyens? fut-elle heureuse dans sa fin? La réponse à ces trois questions vous montrera qu'il ne fut pas moins utile à son peuple en temps de guerre, qu'à la religion en temps de paix.

La solution de la première de ces trois questions dépend de cette autre: savoir si le refus qu'Ezéchias fit de continuer de payer tribut au roi d'Assyrie, et qui semble avoir été l'unique principe de la guerre, fut bien juste. Cette question pourrait en être une, si nous ignorions comment il fut d'abord imposé; si nous ne savions que le prédécesseur de Sennachérib, profitant de la faiblesse d'Achaz son allié, lui proposa ce tribut pour l'avoir secouru contre le roi de Damas; comme si ce secours lui avait beaucoup coûté; comme si Achaz ne lui avait pas envoyé des sommes immenses (*IV Reg.* XVI, 7 *seqq.*); comme si le butin qu'il fit sur la Syrie, ne l'eût amplement dédommagé des frais de la guerre. Ezéchias était-il obligé d'observer un traité (643) où la violence avait eu la meilleure part? voit-on qu'Isaïe ait condamné sa démarche? si elle eût été condamnable, l'historien sacré en eût-il fait mention immédiatement après avoir tracé le portrait du zèle et de la piété d'Ezéchias? Il est vrai que ce prince avoue à Sennachérib qu'il a fait une faute en refusant de lui payer ce tribut;

(641) Voltaire parlant du marquis de Fénelon.

(642) Il le comprenait cet empereur dont parle Fleury dans son histoire ecclésiastique, qui feignant de vouloir sévir contre les soldats de son armée qui se déclareraient chrétiens, leur dit de se tenir à sa gauche, tandis que les autres passeraient à sa droite, et ensuite les combla d'éloges, assurant qu'il compterait spécialement sur la fidélité de ceux qui étaient fidèles à leur Dieu jusqu'à la mort.

(643) Si traité il y eut.

Digitized by Google

c'est lorsque voyant les villes fortes tomber rapidement sous le pouvoir de son ennemi, il lui demande la paix ; mais contre quelles lois était cette faute qu'il avoue? contre celles de la justice. Non très-certainement puisqu'il n'était point tenu de se reconnaître vassal de l'Assyrien. Elle était donc seulement contre la politique, qui ne voulait pas qu'il offensât un prince aussi puissant que Sennachérib ; encore n'en était-elle une de cette nature, qu'aux yeux de l'humble Ezéchias, car voyez avec quelle prudence il se conduit dans cette guerre.

Il fit de son côté tout ce que sa sagesse humaine pouvait exiger d'un habile général, et il attendit tout le succès de ce Dieu des armées, qui donne la victoire à qui il lui plaît. Il travailla d'abord à faire en sorte que les Assyriens manquassent d'eau. La muraille de Jérusalem était en désordre, incapable de soutenir un siége ; Ezéchias la fit réparer incessamment, et il en fit élever une seconde en dehors, avec une diligence incroyable. Il arma tout son monde et le rangea sous des capitaines pour commander son armée. Voilà le roi habile, voici le roi pieux, vous le reconnaîtrez aux traits suivants.

Ayant assemblé son armée, il lui parla de cette manière : ne craignez point.... ceux qui nous défendent, sont en plus grand nombre que ceux qui suivent Sennachérib; il n'a dans ses troupes que des hommes que mille accidents peuvent emporter, mais Dieu guidera nos guerriers et nous donnera ses saints anges pour protecteurs. Premier trait de la piété d'Ezéchias dans la guerre contre Sennachérib ; le remarquer et l'imiter en mettant toute notre confiance en Dieu dans les épreuves, ne sera-ce pas une même chose?

Celui-ci envoya à celui-là trois ambassadeurs, parmi lesquels Rabsacès se distingua surtout par son impiété. Du pied des murs adressant la parole aux députés d'Ezéchias, et au peuple qui était accouru sur cet endroit du rempart, il cria à voix bien haute, que les habitants de Jérusalem n'avaient de secours à attendre ni de l'Egypte (644), faible roseau, capable uniquement de percer la main qui s'en appuierait, ni des leurs, pouvant à peine fournir deux mille cavaliers, quand même ils auraient des chevaux, ni du Dieu qu'ils adoraient, puisque c'est ce Dieu qui envoyait l'ennemi à ses portes. Il alla plus loin encore, et les envoyés du roi l'ayant prié de parler syriaque et non hébreu, afin que le peuple ne le comprît point, il fit ce qu'on devait attendre de sa malignité ; il continua à parler de la même langue, demandant si une armée victorieuse des dieux des autres peuples, ne le serait pas également du Dieu de Juda. Le blasphème était horrible ; personne n'y répondit, tant par respect pour la défense du roi, que par la frayeur dont chacun était saisi. Les trois officiers envoyés du roi déchirèrent leurs vêtements ; Ezéchias en fit autant lorsqu'il eut entendu le récit des impiétés de Rabsacès ; il se revêtit d'un sac ; il entra dans la maison du Seigneur, il envoya vers Isaïe pour l'instruire de ce qui venait d'arriver, pour se recommander à ses prières. Second trait de la piété de ce roi dans sa guerre contre Sennachérib, trait qui nous apprend à boucher nos oreilles, et à ouvrir notre cœur à la tristesse la plus profonde, lorsque nous entendrons des discours contraires à la charité du prochain, ou à la gloire de Dieu.

Ce roi qui ne le cédait point à son ministre pour l'impiété, apprenant que Tharaca, roi d'Ethiopie, s'était mis en campagne pour le combattre, résolut d'aller à sa rencontre ; mais auparavant il envoya une lettre où étaient répétés tous ces blasphèmes qu'avait vomis de sa bouche impure, le sacrilége Rabsacès : où sont les dieux des nations, y disait-il? ont-ils délivré Gozan, Haran, Réseph, etc. Serez-vous donc le seul qui pourrez vous sauver des mains des rois d'Assyrie ? Ezéchias ayant reçu cette lettre, la lut, vint dans le temple, étendit l'écrit blasphématoire devant le Seigneur, et nous apprit par son action ce que nous pouvons faire lorsque nous recevons des lettres tristes et affligeantes. Que ferions-nous de mieux que de les présenter au Dieu de toutes consolations? Voici celle que le saint roi reçut par le ministère d'Isaïe.

Voici, lui dit ce prophète, ce que le Seigneur a dit du roi des Assyriens, touchant lequel vous m'avez prié : Le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles ; je te mettrai (grands de la terre! écoutez ces expressions, et en voyant que Dieu traite les rois de la terre, s'ils sont méchants, comme les plus vils animaux, apprenez à devenir bons), je te mettrai donc un cercle au nez et un mors à la bouche, et je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu : *Ponam itaque circulum in naribus tuis, et camum in labiis tuis, et reducam te in viam per quam venisti.*

Le châtiment suivit la menace de tout près ; la même nuit (645) l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et y tua cent qua-

(644) On voit par Isaïe, que les Juifs politiques avaient eu recours à l'Egypte. Les uns croient que Sennachérib y avait fait le dégât pendant trois ans avant de venir en Judée, les autres pensent qu'il y alla après la prise de plusieurs villes de la Judée, et après les siéges de Lachis et de Lobna. Ces auteurs là-dessus donnent à Hérodote, à Bérose et à Josèphe, plus de croyance qu'ils n'en méritent. On serait embarrassé de prouver ces trois ans d'une guerre faite par Sennachérib en Egypte, où il y avait été constamment victorieux, comme on le dit ou non : dans le premier cas, comment les Juifs pouvaient-ils encore avoir confiance dans l'Egypte ? Dans le second cas, comment vaincu par un allié voisin se serait-il tenu tranquille entre deux pays ennemis ? Nous ne voyons pas même que Sennachérib en soit venu aux prises avec Tharaca, roi d'Ethiopie. Que signifie donc la fable des carquois des Assyriens mangés par les rats? C'est une fable d'un de ces auteurs, ajustée sur la défaite miraculeuse de l'armée de Sennachérib.

(645) Sennachérib écrivit de son camp de Lobna,

Digitized by Google

tre vint-cinq mille hommes (646). Sennachérib, roi des Assyriens, s'étant levé au point du jour, et voyant tous ces corps morts, s'en retourna aussitôt, vint à Ninive où il reçut en personne, la juste punition de ses crimes, ses deux fils l'ayant tué à coup d'épée, lorsqu'il adorait son Dieu dans son temple. Ainsi finit la guerre entre Ezéchias et Sennachérib; jugez d'après ce que je viens d'en dire, si elle ne fut pas juste dans ses principes, prudente dans ses moyens, heureuse dans sa fin, et si la piété du roi de Juda ne fut pas utile à ses peuples.

Je ne dirai pas que celle des supérieurs attire toujours sur leurs inférieurs des bénédictions aussi sensibles et aussi merveilleuses; mais je dirai au moins, que quand les supérieurs sont pieux, alors la vertu distribue et reçoit les grâces; les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vain qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien; les peuples sont soulagés, les faibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés; Dieu bénit donc les grands qui tiennent ici sa place, et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences. Voilà pour les inférieurs les avantages de la piété des supérieurs. Il en est aussi qui sont personnels à ceux-ci, même dans l'ordre de la nature. C'est encore d'Ezéchias que j'en tire la preuve. Etudions bien les circonstances de l'événement suivant, il sera pour nous une leçon de reconnaissance et de confiance.

Il est vrai, mes frères! que Dieu peut nous affliger, et que quelquefois il nous afflige de maladies aiguës pour nous éprouver; mais il est vrai aussi, que plus souvent elles sont la juste punition de quelques fautes précédentes. Ce dernier cas ne serait-il pas celui où se trouva Ezéchias? Ainsi, selon saint Jérôme, l'ont pensé les Hébreux; ils ont cru que ce prince, après la défaite de Sennachérib, négligea de chanter un cantique d'action de grâces, et qu'en punition de sa négligence, Dieu lui envoya une maladie (647) mortelle de sa nature, et dont, eu égard à la disposition de son tempérament, il ne pouvait guérir par aucun remède naturel. Ainsi s'explique cette sentence d'Isaïe parlant au prince malade: *Donnez ordre aux affaires de votre maison, car vous mourrez, et vous n'en réchapperez point: « Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives.* » O liberté sainte du prophète! que vous condamnez bien ma lâcheté dans mon ministère! Isaïe ne craint pas de déclarer en termes clairs et précis à un grand roi, que le coup dont il est frappé, est mortel, et à peine osé-je faire entendre la même chose, en termes ambigus, à un simple particulier. O soumission respectueuse du monarque! que vous condamnez bien l'orgueil de ces malades qui veulent qu'on les flatte, et qu'on leur promette des années lorsqu'ils n'ont plus que quelques jours, quelques heures à vivre! O pensée de la mort, et surtout d'une mort prochaine, que tu étais affligeante pour les justes de l'Ancien Testament! C'est, mes frères! que la porte du ciel ne leur était pas encore ouverte; en quittant la vie présente, ils entraient dans une longue nuit, dont le terme leur était inconnu; privés de la joie des solennités d'Israël, ils ignoraient quelle sorte de culte ils substitueraient à celui qu'ils pratiquaient; de là les larmes d'Ezéchias à la sentence prononcée par Isaïe; de là la prière qu'il adressa au Seigneur pour obtenir la révocation de cette sentence; de là la différence qu'il y a entre les saints de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, par rapport au désir de la vie et à la crainte de la mort; au lieu que ceux-là, pour les raisons précédentes, désiraient de vivre et craignaient de mourir, ceux-ci au

au moment de son départ pour aller à la rencontre du roi d'Ethiopie; sa lettre put être rendue le même jour à Ezéchias. La nuit de ce jour arriva sa défaite. Que dire donc du système de ceux qui le font aller vers l'Ethiopien, de là revenir à Lobna, puis assiéger Jérusalem avant l'expédition de l'ange? Que leur système est insoutenable, comme aussi l'opinion commune que l'armée de Sennachérib fut défaite devant Jérusalem. Elle fut défaite sans que nous sachions où, la nuit même du jour où il leva le siége de Lobna.

Si on objecte contre ce sentiment 1° que selon Isaïe, les Israélites ne purent semer l'an suivant, que cependant ils l'auraient pu, si l'armée avait été défaite la nuit que nous assignons; nous répondrons qu'ils en furent empêchés non par l'armée, mais par la loi de l'année sabbatique.

Si on objecte contre ce sentiment, 2° que nous ne saurions où placer le siége de Péluse par Sennachérib, et ses autres expéditions en Egypte, nous nierons simplement l'histoire de ces expéditions et de ce siége, quoique rapportée par Hérodote, historien, qui a, de nos jours, considérablement perdu du petit crédit dont il jouissait auparavant.

Si on nous objecte 3° qu'Isaïe (XIX) prédit les malheurs de l'Egypte, et que ces malheurs arrivèrent sous Sennachérib, nous nierons cette objection quant à sa seconde partie, remettant à montrer un autre temps, dans l'explication d'Isaïe.

(646) Les interprètes se sont beaucoup fatigués à chercher les instruments dont l'ange s'était servi pour opérer cette défaite miraculeuse; eut-elle pour cause physique une tempête affreuse, une maladie épidémique, un esprit de vertige qui anima les soldats assyriens, les uns contre les autres? Il nous paraît que non, et ce qui nous le fait dire, c'est que le roi et ceux qui étaient avec lui, furent étonnés le lendemain de voir la terre jonchée de cadavres, et que cet étonnement n'eût eu lieu dans aucune des trois hypothèses précédentes. Nous sommes donc porté à adopter le sentiment des docteurs juifs, qui croient sur une ancienne tradition, qu'un feu dévorant descendu du ciel sans aucun bruit, réduisit en poudre les Assyriens, sans endommager leurs habits qu'il suffit de secouer pour emporter ce qu'ils avaient. Saurin prétend que les Assyriens furent étouffés par un seul acte de la volonté de l'ange exterminateur: son opinion n'a contre elle que sa nouveauté.

647) Un charbon, ou une ulcère pestilentielle, à ce qu'on conjecture du remède appliqué par l'ordre d'Isaïe.

Digitized by Google

contraire, vivent avec patience et meurent avec joie, parce que la mort les met en possession de la vraie vie.

Quelque vif que fût le désir d'Ezéchias pour la vie, il était subordonné à la volonté de Dieu; si son cœur eût été trop attaché à la terre, Dieu l'eût-il exaucé? Il le fut à l'heure même et avec des marques de distinction, qui nous montrent combien Dieu se plaît à élever ceux qui s'abaissent, et combien nous devons avoir confiance en lui. Isaïe n'était pas encore sorti de la cour du palais, qu'il reçut ordre d'aller porter la joie dans l'âme du prince, noyée dans l'amertume, et de lui annoncer sa guérison au bout de trois jours, avec quinze ans de vie, et une pleine délivrance des Assyriens (648), et pour soutenir la foi, ou chancelante, ou prête à chanceler du malade, le prophète, après avoir fait sa commission, ajouta au prince: Voici le signe auquel vous connaîtrez la vérité de ma prédiction: voulez-vous que l'ombre du soleil s'avance de dix lignes, ou qu'elle retourne en arrière de dix degrés?

Le miracle était le même, soit que subitement l'ombre avançât ou reculât de dix degrés, il était d'une égale impossibilité à l'homme, et d'une égale facilité à Dieu; cependant dans l'agitation d'esprit où il était, Ezéchias croyant le premier plus facile que le second, il demanda que l'ombre retournât en arrière de dix degrés, et à la prière d'Isaïe, l'ombre retourna (649) en arrière sur l'horloge d'Achaz, par les dix degrés, par lesquels elle était descendue (650). Voilà donc, non plus seulement comme au commandement de Josué, le soleil arrêté au milieu de sa course, mais le voilà reporté vers son lever (651), et ensuite ramené au point où il était, à la prière d'Isaïe. O pouvoir du juste, à la voix duquel un Dieu obéit et renverse les lois de la nature! O bonté du Dieu d'Israël pour tous ceux qui ont confiance en lui! Celle d'Ezéchias ne fut point trompée, il vécut encore quinze ans, comme Isaïe lui avait prédit, et par la même puissance qui avait opéré le miracle de la rétrogradation, Dieu dissipa encore sa maladie, cachant cependant sa main, sous une masse de figues dont on fit un cataplasme. Ce fut pour conserver un souvenir éternel de ce prodige et pour en témoigner sa gratitude, qu'Ezéchias composa le cantique qui commence par ces paroles: *Ego dixi in dimidio dierum meorum.* Il se lit dans Isaïe (XXXVIII), et nous l'expliquerons en son lieu. Ce qui nous reste à faire dans celui où nous sommes, est de tirer les conséquences suivantes.

La première est, que la piété des supérieurs procure de grands avantages à la religion, à la société, et à eux-mêmes.

La seconde est, que le zèle pour la religion, pour la société et pour ses chefs, doit donc engager les inférieurs à demander au Seigneur qu'il leur donne toujours des supérieurs pieux et selon son cœur.

La troisième, qui est une conséquence de pratique, et dont je vous prie, vous tous supérieurs, de faire usage au plus tôt, c'est d'examiner les fruits que votre piété a produits sous les divers rapports dont je viens de parler. Cet examen ne vous en découvre-t-il point? Gémissez de vous voir dans la classe des mauvais supérieurs. Si au contraire il vous en découvre, remerciez celui qui donne l'accroissement à tout; conjurez-le de consommer l'œuvre qu'il a commencée en vous, afin qu'à la mort vous puissiez lui dire: Seigneur! vous m'avez donné cinq talents, en voilà cinq autres que j'ai gagnés; couronnez maintenant vos dons, et introduisez-moi dans le lieu de la félicité éternelle. *Amen.*

(648) Ces paroles pourraient faire croire que la maladie d'Ezéchias précéda la défaite de Sennachérib, comme plusieurs le croient; cependant elles peuvent aussi s'entendre d'une pleine délivrance de toute servitude présente et avenir *de Sennachérib*, terme que je demande qu'on remarque, parce que le petit-fils de ce roi, après avoir de nouveau réuni l'Assyrie à la Babylonie, fit captif Manassé fils d'Ezéchias.

(649) Il est dit que l'ombre retourna, parce que le soleil se retourna, et non pas que le soleil sembla retourner, parce que l'ombre retourna.

(650) *Voy.* sur ce passage la dissertation de dom Calmet et de celle de Saurin, si vous voulez, sur la défaite de Sennachérib, vous y trouverez ces questions discutées, savoir; qu'était cette horloge d'Ezéchias? que marquaient ces dix degrés (*a*) en quoi consistait le miracle? l'ombre seule du soleil rétrograda-t-elle? le soleil rétrograda-t-il (*b*)? De toutes ces questions je ne toucherai que la dernière, et je me bornerai à dire d'après dom Calmet, en faveur du sentiment qui admet la rétrogradation du soleil, qu'il a l'autorité du texte formel de l'Ecriture: *Et adversus est sol decem lineis.* (*Isa.* XXXVIII, 8) (*c*). Le suffrage des Pères et l'avantage d'être à la portée du commun des fidèles. Du reste il s'en faut bien que le système de Copernic jouisse aujourd'hui de la considération dont il jouissait il y a quelques dizaines d'années, ou que les savants modestes regardent comme absurde le système de Ptolémée, et comme ignorants ceux qui le soutiennent.

(651) En ce cas, dit-on, voilà les astronomes en défaut; les éclipses n'arriveront plus au moment où elles ont été prédites; nous l'avouons, et cette difficulté ne nous paraît pas suffisante pour nous faire abandonner le sens littéral du livre de l'*Ecclésiastique.*

(*a*) S'ils marquaient des heures, en ce cas le jour étant alors de douze heures plus ou moins longues selon les saisons, celui-ci aura été de trente-deux jours. Le calcul en est aisé. Les dix heures de rétrogradation, les dix heures de retour au point d'où s'était faite la rétrogradation, ces vingt heures ajoutées aux douze heures ordinaires, font bien certainement trente-deux heures.

(*b*) Les partisans du système de Copernic demanderaient si ce fut la terre.

(*c*) L'*Ecclésiastique* dit la même chose. Ce que dit Bullet, qu'il faut prendre ici le mot *soleil* pour *ombre du soleil*, nous paraît un peu forcé.

Digitized by Google

INSTRUCTION VIII.

UTILITÉ DES AFFLICTIONS.

(*IV Reg.* xx, 12-21; xxi, 1-26; *II Paral.* xxxii, 25-33; xxxiii, 1-25.)

Dormivit Ezechias cum patribus suis, et regnavit Manasses filius ejus pro eo.

Ezéchias s'endormit enfin avec ses pères, et Manassès son fils régna en sa place. (*IV Reg.* xx, 21.)

Quoique ces paroles n'aient pas un rapport bien nécessaire au sujet dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui, c'est par elles cependant que je commencerai cette instruction, voici pourquoi, mes frères : ce n'est pas seulement parce qu'elles présentent le fil de l'histoire sainte, mais c'est aussi, et c'est surtout parce qu'il en naît ces trois saintes et salutaires réflexions; la première est que la mort dans le langage des divines Ecritures, n'est qu'un sommeil après lequel nous nous éveillerons tous à l'aurore de l'éternité, comme nous nous éveillons tous au commencement du jour après le sommeil; *Dormivit ;* la mort serait-elle donc si formidable, si les suites n'en étaient aussi importantes qu'elles le sont?

La seconde réflexion est que tout ne meurt donc pas en nous au moment que nous mourons; qu'il y a donc en nous deux substances, dont l'une va rejoindre nos pères, tandis que l'autre est rendue à la terre; que l'âme des justes du premier Testament passait dans les limbes avant la venue de Jésus-Christ, et que celle des justes, des parfaitement justes du second Testament, passe dans le ciel depuis le retour de Jésus-Christ vers son Père : *Dormivit cum patribus suis.* Quelle est donc ou l'ignorance, ou la malignité de ces incrédules, qui osent dire qu'il n'est nullement fait mention dans l'Ecriture ni de l'âme de l'homme, ni de sa spiritualité, ni de son immortalité?

La troisième réflexion est qu'il y a temps de naître et temps de mourir, qu'une génération succède à une autre ; que nous avons pris la place de ceux qui nous précédaient, que bientôt nous laisserons la nôtre à d'autres qui l'attendent. Manassès montera sur le trône, presqu'au moment où Ezéchias passera de ce haut degré d'élévation dans la bassesse de la poussière. Y fera-t-il monter avec lui les vertus de son prédécesseur? Ne le déshonorera-t-il pas par les crimes les plus énormes? après avoir été assez malheureux pour en commettre, sera-t-il assez heureux pour en faire pénitence? quand la fera-t-il? sera-ce dans le temps de la prospérité, ou dans celui de l'adversité?

C'est ce que je vais examiner, et ce qui me donnera lieu de vous parler des afflictions et de leur utilité pour les pécheurs. Ce sera le sujet de cet entretien. Et le fruit que je souhaite en recueillir, c'est d'inspirer de la crainte aux plus justes et de la confiance aux plus grands pécheurs, écoutez et saisissez ma pensée.

Il n'en est pas, mes frères, des souffrances de la vie présente, comme de celles de la vie future; au lieu que ces dernières ne sont que des châtiments du péché, les premières en sont tout à la fois et la punition et le remède. Ce qui nous reste à vous dire de l'histoire d'Ezéchias, ce que je vous citerai de celle de Manassès va vous convaincre de cette utilité des afflictions.

Sans adopter dans son universalité l'opinion des docteurs hébreux, selon lesquels toutes nos infirmités corporelles et tous nos malheurs temporels viennent de nos péchés, nous croyons cependant que si les afflictions sont souvent des épreuves de la vertu, elles sont aussi souvent des châtiments de nos fautes, non-seulement de celles que nous commettons par nos excès, ou dans le travail, ou dans le jeu, ou dans le boire et le manger, ou dans le choix de notre nourriture, ou dans les plaisirs des sens, mais encore de celles qui sont purement intérieures et que nous commettons, ou par ingratitude, ou par vanité et par orgueil. Deux fois dans sa vie le roi Ezéchias est devenu une preuve de cette réflexion. Une première fois, il oublie de chanter les miséricordes du Seigneur qui a envoyé son ange exterminateur contre l'armée des Assyriens, et en punition de cet oubli, le Seigneur lui envoya un ulcère pestilentiel dont il ne guérit que par miracle; vous savez de quelle nature, et vous vous souvenez de quelle manière il fut rendu public, aussi public que le soleil même, puisque la rétrogradation de cet astre en fut le signe : quel prodige! quel sujet d'étonnement pour l'univers entier!

Les Chaldéens plus curieux en astronomie que les autres peuples, ne se bornèrent pas à observer ce phénomène et à l'admirer; ils en cherchèrent la cause, et ayant appris qu'il avait été opéré en faveur d'Ezéchias, roi de Juda, ils lui envoyèrent une ambassade solennelle pour le féliciter sur un événement qui lui était si glorieux, et pour en savoir exactement toutes les circonstances. La députation était trop glorieuse au prince pour ne lui être pas dangereuse. D'un côté il était homme, faible, portant dans son cœur un levain d'amour-propre; d'un autre côté, Dieu, pour lui faire voir tout ce qu'il avait dans le fond de l'âme, se retira de lui dans le temps de cette ambassade des grands de Babylone. Eh! mon Dieu! qu'est-ce que l'homme sans vous? que peut-il sans votre secours? C'est pour nous l'apprendre que vous nous avez fait l'histoire des fautes de votre serviteur; c'est pour nous en instruire que nous allons l'étudier.

Ezéchias eut une grande joie de l'arrivée de ces ambassadeurs, c'est la première remarque que fait l'Ecriture sur sa conduite dans cette occasion périlleuse, sans expliquer quelle fut la nature de cette joie. Si elle eût été un effet de son zèle; si elle eût eu pour motif la gloire de Dieu à qui le miracle et ses suites devaient être rapportés, elle eût été ce qu'elle devait être, louable et méritoire; mais elle ne remonta pas si haut, mais à ce moment l'auteur du bienfait disparut aux yeux d'Ezéchias; mais l'ingrat

Digitized by Google

manqua de reconnaissance envers celui qui avait, en sa faveur, signalé sa toute-puissance. Ce fut la première faute du prince.

Elle fut suivie de tout près d'une seconde que nous n'apercevrions pas plus que la première, si l'Esprit-Saint ne nous la découvrait : *il montra*, nous dit-il, *tous ses riches trésors* (652), *et il n'y eut rien dans tout son palais, ni de tout ce qui était à lui qu'il ne fit voir aux ambassadeurs*. La même chose ne se fait-elle pas tous les jours dans les palais des rois, dans les maisons des grands, et dans celles des simples particuliers? Ceux-ci comme ceux-là, n'étaient-ils pas aux yeux des autres ce qu'ils ont chez eux de rare et de curieux? on le fait, j'en conviens, et on le fait même sans scrupule ; un savant étale avec complaisance sa riche bibliothèque; un antiquaire étale ses pièces antiques avec ostentation; un avare étale avec jactance l'argenterie sous laquelle son buffet plie; une personne du sexe étale avec joie ses robes, ses bijoux et ses autres parures, s'ensuit-il que tout cela se fasse innocemment? Ecoutons là-dessus l'oracle de la vérité éternelle, et formons nos jugements sur sa parole.

Ezéchias, dit-elle, ne rendit point à Dieu ce qu'il lui devait pour les biens qu'il en avait reçus, et son cœur se laissa aller aux mouvements de l'orgueil et d'une secrète complaisance; il se glorifia de ses trésors comme s'ils étaient le fruit de son industrie; il chercha à se rehausser dans l'esprit des hommes; il prétendit faire publier jusque dans les pays étrangers, qu'il était un prince magnifique, c'est pourquoi, ajoute l'historien sacré, *la colère de Dieu s'alluma* non-seulement *contre lui*, mais aussi *contre Juda et contre Jérusalem*. C'est ce qu'Isaïe témoigne au prince dans les termes les plus propres à l'humilier, car étant venu à lui reprocher le péché dont il s'était rendu coupable en recevant les ambassadeurs babyloniens : *Ecoutez*, lui dit-il, *la parole du Seigneur, il viendra un temps où tout ce qui est dans votre maison, et tout ce que vos pères y ont amassé jusqu'à ce jour, sera transporté à Babylone : on prendra même de vos propres enfants, de ceux qui sont sortis de vous, pour servir dans le palais du roi de Babylone : « De filiis tuis tollentur, et erunt eunuchi in palatio regis Babylonis.»* Une telle menace ne suppose-t-elle pas une faute considérable? Nous verrons avec quelle rigueur elle s'exécuta sur les petits-fils d'Ezéchias; seulement nous observerons ici, qu'elle aurait éclaté sur-le-champ, si l'humiliation du roi et du peuple même ne l'eût arrêtée, et que cette humiliation parut en cet acte d'acquiescement à l'arrêt du Seigneur prononcé par Isaïe : *Ce que vous m'annoncez de la part du Seigneur est plein de justice, je demande seulement que le Seigneur m'accorde la paix pendant les jours de ma vie* (653). Puis nous tirerons ces conséquences ; la première, que ceux qui sont riches, ou en vertu, ou en science, doivent apprendre de là à cacher les dons qu'ils ont reçus de Dieu, et à ne les produire jamais que par l'ordre et par l'esprit de celui dont ils les ont reçus, et auquel ils doivent en rendre compte, de peur qu'ils ne les produisent à contre-temps, et pour s'attirer des louanges et des témoignages d'estime. La seconde est, que ces louanges et ces témoignages sont autant de flèches dont le démon se sert pour percer le cœur, et lui faire une plaie d'autant plus dangereuse qu'elle est plus douce. La troisième enfin, que si la prospérité et l'adversité ont chacune leurs périls, ceux de la prospérité sont bien plus grands que ceux de l'adversité. Nous venons de le remarquer dans la vie d'Ezéchias (654), et nous allons le remarquer encore dans celle de Manassès; nous allons y voir un prince que l'affliction rappelle du plus profond abîme du crime au comble de la vertu.

Mais que dis-je en parlant du péché, et même d'abîme de péché à l'occasion de Manassès? n'était-il pas né d'un père pieux? n'était-il pas un enfant de miracle? n'avait-il pas été accordé à la prière d'Ezéchias, lorsque celui-ci se voyant sur le point de mourir sans héritier du trône, demanda au Seigneur de prolonger ses jours? n'étaient-ce pas là autant de préjugés en faveur de la future piété de cet héritier? Nous avons déjà vu, mes frères! et plus d'une fois, la fausseté de ces préjugés, et nous le voyons encore ici une fois beaucoup plus sensiblement que partout ailleurs. Ezéchias, né d'un très-méchant père, fut cependant un fils très-pieux; Manassès au contraire, né d'un très-bon père, fut un fils très-méchant : l'Esprit-Saint nous en fait la remarque. C'est pour nous inculquer ces grandes vérités, « que la vertu est un don de la grâce, et non de la nature, que le salut est une affaire personnelle, que comme les enfants ne sont pas damnés pour les péchés de leurs parents, aussi ils ne sont pas sauvés pour leurs mérites ; que des parents doivent tellement s'appliquer à former leurs enfants, que cependant ils attendent de Dieu le succès de leur application, que c'est au père à présider à l'éducation de son fils; mais que c'est à la mère à seconder les soins du père, vu surtout que les enfants passent avec leurs mères les premières années de leur vie, ces années où l'esprit et le cœur peuvent recevoir, avec tant de facilité, de bonnes ou de mauvaises impressions. » Celle de Manassès seconda-t-elle les saintes intentions de son digne époux? Le roi et la reine

(652) Il avait recueilli tous ceux de l'armée Assyrienne, parmi lesquels se trouvaient sans doute les trois cents talents d'argent, les trente talents d'or (en tout près de quatre millions), qu'il avait envoyés à Sennachérib pour obtenir la paix.

(653) Quelques-uns ont trouvé trop d'indifférence dans cette prière d'Ezéchias.

(654) Nonobstant les fautes que nous avons remarquées dans Ezéchias, il fut cependant un prince vraiment grand par la gloire de son règne, par sa piété, par les prodiges arrivés en sa faveur, comme furent sa guérison, la rétrogradation du soleil, l'esprit de prophétie qui lui dicta un de nos cantiques sacrés, la défaite de l'armée de Sennachérib, la fuite précipitée de ce prince, sa mort soudaine.

Digitized by Google

furent-ils bien secondés par les instituteurs du jeune prince? Celui-ci suivit-il des penchants étrangers ou les siens propres? quoi qu'il en soit de ces questions problématiques, voici le certain.

Il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit la guerre à Dieu et aux hommes: à Dieu d'abord. Il débuta par rebâtir les hauts lieux qu'Ezéchias avait fait renverser (655). Après ce coup d'essai, il rétablit le détestable culte de Baal, et de toute l'armée des cieux. Il dressa des autels au milieu des bocages sacrés, au soleil, à la lune, à tous les astres que les orientaux adoraient comme autant de divinités. Jusque-là le temple était l'asile de la véritable religion; les vrais Israélites pouvaient s'y rendre, et y offrir leurs vœux selon la loi de Moïse; mais l'impiété de Manassès prenant tous les jours de nouveaux accroissements, elle lui inspira d'introduire ses idoles et leurs autels dans les deux parvis du temple, ou pour associer Baal avec l'Eternel, ou plutôt pour forcer le culte du vrai Dieu, de céder la place aux idoles des nations. Il n'y avait plus qu'un pas à franchir pour souiller entièrement le temple; il ne fallait plus qu'introduire dans le sanctuaire quelque autel, ou quelque statue : le torrent de l'impiété entraîna le prince jusque-là; il mit dans l'intérieur du temple, c'est-à-dire dans le lieu saint, ou même dans le lieu très-saint, une image taillée qu'il avait fait faire.

Après ces excès d'une impiété effrénée, serez-vous, mes frères! surpris de ce que je vais ajouter? Manassès fit passer ses fils (656) par le feu dans la vallée d'Hennon, pour les consacrer ou immoler à Moloch; il aima les divinations; il observa les augures; il institua ceux qu'on appelle pythons; il multiplia les enchanteurs, de sorte qu'il commit le mal aux yeux du Seigneur, et l'irrita plus que n'avait fait aucun de ses prédécesseurs, plus que n'avaient fait les Chananéens mêmes, 1° parce que ceux-ci n'avaient entendu que la loi de la nature contre ces crimes, au lieu que Manassès avait entendu celle de Moïse (*Deut.* XVIII, 10, 11), qui condamnait toutes les espèces d'idolâtrie auxquelles il s'abandonna; 2° parce que les Chananéens n'avaient jamais vu les carreaux des vengeances divines tomber sur les idolâtres, au lieu que Manassès les avait aperçus dans l'histoire de son peuple; 3° parce que les Chananéens n'avaient pas eu le bonheur de sortir d'ancêtres immédiats, attachés au culte épuré du vrai Dieu, au lieu que Manassès descendait d'un père pieux qui lui avait donné l'exemple du zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu. Combien de circonstances qui rendaient l'impiété de Manassès plus énorme que celle des Chananéens! Combien de preuves de ce que j'ai dit de lui, qu'il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit la guerre à Dieu!

Il ne tarda pas à la faire également aux hommes pour la raison suivante. Quelque empire qu'il eût sur la multitude, il ne séduisit pas tous les cœurs; il ne ferma pas toutes les bouches; la vérité ne fut pas délaissée sans aucun défenseur; les gens de bien parlèrent contre son impiété envers Dieu, leurs oppositions déplurent à un roi qui ne souffrait aucune résistance; ne pouvant vaincre par la voie de la douceur, il employa donc celle de la rigueur; il fit massacrer ceux qu'il trouva plus attachés à leur religion qu'à leur vie; *il répandit des ruisseaux de sang jusqu'à en remplir toute la ville de Jérusalem.* Non-seulement *de sang*, mais d'un sang *innocent*, mais du sang des justes, mais du sang des prophètes que Dieu lui envoyait (657), mais du sang du premier des prophètes de son temps, du sang d'Isaïe, de cet homme si respectable par sa naissance, son âge et ses services. Car une ancienne tradition des Hébreux porte que Manassès le fit scier par le milieu du corps, et on croit que c'est lui que désigne saint Paul, lorsque parlant des anciens justes, il dit aux Hébreux, qu'il y en a qui ont été sciés (658) : *Secti sunt.*

Quelques-uns de ceux qui ont fait la liste des crimes de Manassès, l'ont aussi accusé d'avoir entrepris de détruire les Livres saints, afin d'anéantir dans le même jour les lois et le culte du Dieu suprême; mais les Livres sacrés ne lui imputent pas ce nouveau crime, mais sous prétexte qu'il ait été aussi méchant que les Antiochus et les Dioclétien, il ne s'ensuit pas qu'il leur ait donné cet exemple pernicieux; mais enfin ce qui est dit que sous Josias, petit-fils de Manassès, on trouva un exemplaire de la loi, ne prouve pas que

(655) Ce n'était encore là qu'une infraction légère, puisque sous des rois, d'ailleurs attachés au culte de Dieu, ces hauts lieux avaient subsisté.

(656) *II Paral.* XXXIII, ou son fils selon le chap. XXI, vers 6 du *IV*e *Livre des Rois.*

(657) Josèphe l'assure, et on ne peut guère en douter lorsqu'on connaît le caractère de ce roi barbare.

(658) Saint Justin et saint Jérôme, Eusèbe et saint Augustin, suivent cette tradition, quant au fond, non quant aux circonstances puériles rapportées dans la gémare, savoir que Dieu, pour sauver Isaïe, le changea en cèdre, que Manassès fit scier le cèdre, et que le prophète expira dès que la scie atteignit ses lèvres. Nous abandonnons volontiers ces circonstances à M. Saurin, qui, de leur ridiculité, fait une preuve contre leur vérité. Mais nous ne pouvons être de ce sentiment lorsqu'il nie le martyre même d'Isaïe. Le silence de l'Ecriture et de Josèphe sur ce fait nous paraît un argument trop faible. Celui qu'il nous oppose en nous demandant pourquoi recourir *à une scie de bois*, pour couper en deux le corps d'un homme, n'est pas plus fort; nous n'assurons pas que la scie ait été de bois, et quand même nous le dirions avec quelques Pères, dirions-nous rien que la cruauté de Manassès ne rende vraisemblable? Il était mort du temps de Manassès, ajoute M. Saurin, et il le conclut de ce qu'il n'est pas dit qu'Isaïe ait prophétisé sous Manassès, comme il est dit qu'il prophétisa sous ses quatre prédécesseurs. C'est encore là un argument négatif, qui prouve peu par lui-même, et dont il est aisé, dit dom Calmet, de montrer la faiblesse, puisque Isaïe peut avoir été mis à mort au commencement du règne de Manassès, sans avoir prononcé aucune prophétie de son temps.

Digitized by Google

tous les autres étaient détruits, comme nous le dirons dans le discours suivant. Mais enfin, ce que nous avons rapporté d'après l'histoire sainte, ne suffit que trop pour prouver que Manassès a été un monstre d'impiété envers Dieu, et de cruauté envers les hommes.

J'en fais ici l'observation, c'est pour vous, pécheurs, c'est pour vous préserver du désepoir, pour relever votre courage abattu, pour ranimer votre espérance, et opérer votre conversion. Avez-vous été aussi impies envers Dieu, et aussi barbares envers le prochain que Manassès? Avez-vous renversé les autels, profané les choses sacrées, détruit le culte divin autant qu'il a été en vous? Avez-vous persécuté les gens de bien, les sacrificateurs, les ministres de la parole sainte? Avez-vous répandu le sang innocent? l'avez vous fait couler comme des ruisseaux? jusque dans cette fâcheuse disposition, je vous le dirais : espérez; après avoir imité Manassès dans ses crimes, imitez-le dans sa pénitence, vous le pouvez; Dieu vous en offre la grâce, jusque dans la prospérité dont vous jouissez; puisse au moins l'adversité, et, s'il le faut, une grande adversité produire en vous l'effet qu'elle a produit dans le prince dont nous déplorons les égarements! C'est par ce moyen que le Seigneur fit entendre sa voix au prince coupable, après avoir inutilement employé celui de sa parole, je vais, avait-il dit, je vais faire fondre de tels maux sur Jérusalem et sur Juda, que les oreilles en seront étourdies à quiconque les entendra; j'étendrai sur Jérusalem le cordeau de Samarie et le poids de la maison d'Achab; je la mesurerai à la même mesure, et je lui ferai le même traitement; j'effacerai Jérusalem, comme on efface ce qui est écrit sur des tablettes; je passerai et repasserai souvent le style par-dessus, afin qu'il n'en demeure rien : *Ducam crebrius stylum super faciem ejus*. Le moment de l'exécution de ces menaces étant arrivé, Dieu fit venir (car il dispose de tout sans que les hommes s'en aperçoivent, et sans faire violence à leur liberté), Dieu, dis-je, fit venir en Judée les généraux du roi d'Assyrie, qui prirent Manassès dans des haliers (le terme original signifie *haliers* ou *hameçons*; le premier terme annoncerait une guerre ouverte, et un combat où Manassès aurait été vaincu; le second marquerait que les officiers Assyriens se seraient saisis de Manassès par ruse et finesse), où il s'était caché, lui mirent les fers aux pieds et aux mains et l'emmenèrent captif à Babylone (659). Quel changement dans la fortune de cet heureux du monde! il n'y a qu'un moment qu'il était roi, craint, respecté, au moins en apparence, au milieu de ses Etats; à présent ce n'est plus qu'un esclave, le jouet de ses ennemis. Telles sont les vicissitudes que la sagesse divine a attachées aux choses humaines, afin d'engager ceux qui sont dans la prospérité, les monarques eux-mêmes, à ne point s'enfler de leur grandeur.

Il est plus aisé de dire ce que Manassès, renfermé dans les prisons de Babylone, devait penser, que de marquer au juste quelle fut la nature de ses réflexions; ce que nous en dirons ici, comme plus avantageux et plus édifiant pour vous, c'est qu'il en résulta une douleur sincère, efficace et constante d'avoir offensé Dieu. Je dis une douleur *sincère*, et quand la conçut-il cette douleur! pensez-vous qu'il changea de cœur au même moment qu'il changea d'état? sans résister à la grâce, sans regimber contre l'éperon qui le piquait? Il perd sa liberté et il conserve encore son attachement au crime; il perd sa couronne, ses biens, sa patrie même, et il conserve encore son attachement au crime; il perd avec la liberté et le trône, la vue de la lumière, et jusque dans le cachot où il est jeté, il conserve encore son attachement au crime. O dureté du cœur de ce pécheur! Mais enfin, ô triomphe! ô utilité des grandes afflictions! mais enfin, il s'humilie devant le Dieu de ses pères, la passion se tait; le préjugé se dissipe; les écailles tombent; il reconnaît toute l'horreur de ses déréglements; son âme en est remplie de la tristesse la plus amère; il se condamne; il se déteste; ses yeux deviennent deux fontaines de larmes; il se tourne vers Dieu; c'est, nous disent les Hébreux, lorsque, renfermé dans un vase d'airain percé, et exposé à un grand feu, il en sent toute l'ardeur.

Alors il invoque le Tout-Puissant; il lui adresse, quelle prière? Que n'est-elle parvenue jusqu'à nous! Il est vrai que nous en avons une qui porte le titre d'*Oraison de Manassès, roi de Juda;* mais elle a toujours passé et passe encore universellement pour supposée. Cependant elle ne renferme rien que la piété n'approuve et qui ne soit digne de l'état où se trouvait alors Manassès; ces paroles surtout sont bien propres à marquer le vif sentiment de ses crimes, la douleur sincère de les avoir commis : *Dieu de nos pères Abraham, Isaac et Jacob, j'ai péché; je reconnais mes égarements; je ne suis point digne de regarder le lieu de votre habitation; j'ose cependant vous le dire humblement; pardonnez-moi mes fautes; donnez-moi des marques de votre bonté particulière, et sauvez-moi, tout indigne que j'en suis, par votre grande miséricorde : « Indignum salvabis me, secundum magnam misericordiam tuam, »* (660)

(659) On demande ici 1° comment les Assyriens purent conduire leur prisonnier à Babylone? 2° A quelle occasion Assarhadon envoya ses généraux en Judée? 3° En quel temps du règne de Manassès? 4° Combien dura sa captivité? On répond à la première question, qu'Assarhadon, successeur de Sennachérib, avait réuni les deux empires de l'Assyrie et de Babylone, depuis quelque temps divisés. A la seconde, que peut-être Assarhadon voulut se faire payer le tribut qu'Ezéchias avait refusé. A la troisième que rien n'est certain sur ce temps; les uns mettent la huitième, les autres la vingt-deuxième année de son règne, etc. A la quatrième, qu'on n'en sait pas davantage.

(660) On trouve cette prière à la fin de la Bible, hors du canon des Ecritures inspirées. On la trouve aussi dans l'Euchologe des Grecs.

Digitized by Google

Que ces termes soient ou ne soient point ceux dont Manassès se servit dans sa prière, on ne peut douter qu'il n'ait eu les sentiments que je viens d'exprimer; et ce qui le montre, c'est que Dieu l'écouta favorablement, fit tomber ses fers, et lui ouvrit la porte de sa prison. Le cœur des rois est entre vos mains, ô mon Dieu! vous l'inclinez où il vous plaît. Vous nous l'enseignez dans vos Ecritures (*Prov.* XXI, 1), et nous le voyons dans l'histoire du roi de Juda.

De retour à Jérusalem, il fit voir par les effets la sincérité de sa douleur. Il avait commencé par la chair, il finit par l'esprit; il répara le scandale de sa vie, passée dans le culte des fausses divinités, par des œuvres toutes contraires, exterminant toutes les idoles et détruisant leurs autels; il avait séduit Juda et les habitants de Jérusalem en les portant à l'idolâtrie, il ordonna alors à tous ses sujets d'adorer le seul Dieu d'Israël, et il leur en donna l'exemple non quelques jours ou quelques semaines, mais pendant les trente ans qu'on croit qu'il vécut encore après la délivrance de sa captivité. D'où je conclus que sa douleur fut donc constante, efficace, sincère; qu'elle eut les qualités qu'elle devait avoir et qu'il serait bien à souhaiter qu'elle eût dans tous les pécheurs. O vous qui avez le malheur d'être de ce nombre, jusqu'à quand formerai-je inutilement ce souhait pour vous? Jusqu'à quand vous ferez-vous illusion sur la nature de votre pénitence?

C'est bien sincèrement, me dites-vous, c'est de tout votre cœur que vous détestez vos fautes. Où sont donc les soupirs, les gémissements, les larmes, les prières qui attestent la vérité de ce que vous me dites? Quand vous entendît-on élever votre voix du lieu de votre affliction, comme Manassès du lieu de sa captivité et de son vase d'airain?

C'est bien efficacement, m'ajoutez-vous, que vous haïssez vos péchés. En avez-vous réparé les scandales? Avez-vous rétracté ce que vous avez eu la faiblesse de dire contre la religion, ou contre la charité, ou contre la chasteté? Avez-vous restitué le bien que vous avez acquis par des voies injustes? Avez-vous rétabli dans leur premier état ceux que vous en avez fait déchoir par vos injustices? Avez-vous quitté les occasions prochaines d'offenser le Seigneur? Avez-vous renoncé aux habitudes qui vous entraînaient vers le crime? Quelle pénitence satisfactoire ou médicinale vous êtes-vous imposée? C'est bien constamment, me continuez-vous, que vous êtes ressuscités à la grâce. L'assureriez-vous de Manassès, si, après avoir exterminé les idoles, il les eût rétablies au bout de trois ou quatre ans; s'il eût de nouveau consulté les devins et mis en honneur les enchanteurs avec la magie? Croiriez-vous qu'il eût sincèrement renoncé à ses premières impiétés, s'il y était retourné deux mois après? Ne diriez-vous pas que son repentir n'était qu'un mouvement superficiel et passager, et non pas un changement de volonté, ni un retour à Dieu de tout son cœur? Et vous vous regarderiez comme pénitents, comme réconciliés avec Dieu, quoique vous soyez les mêmes après l'absolution qu'auparavant! Et vous penseriez avoir passé de l'état du péché à celui de justice, quoique destitués des fruits de justice! O mon Dieu! désabusez les pécheurs imbus de ces faux principes; dissipez loin d'eux cette illusion qui change en poison les remèdes salutaires que votre miséricorde leur présente pour leur donner la vie, cette illusion qui les conduit, par une malheureuse sécurité, à leur perte éternelle.

Et vous, mes frères, suivez la lumière qui vous éclaire ici sur les qualités de la vraie contrition, sur les signes de la parfaite conversion, en vous consacrant à Dieu sincèrement, efficacement et constamment, comme Manassès, de peur qu'il ne s'élève contre vous au jugement dernier, en vous opposant l'exemple de sa pénitence. C'est le sujet d'une première résolution à prendre en ce moment.

Peut-on être plus méchant que Manassès? Cependant, dès qu'il s'humilie, qu'il déteste ses fautes et qu'il est disposé à s'en corriger, Dieu l'écoute avec bonté et lui pardonne. Pourquoi cela est-il écrit, sinon pour vous faire espérer la même grâce, pour vous persuader de la possibilité de votre pardon, quelque énormes et quelque nombreux que soient vos crimes? Après avoir pénétré votre âme d'une crainte salutaire, portez donc des regards de confiance sur un Dieu toujours bon, toujours miséricordieux envers ceux qui espèrent en lui. C'est le sujet d'une seconde résolution à former à cet instant.

La troisième a pour sujet l'utilité même des afflictions. Peut-être la niez-vous; peut-être dites-vous que le temps de la maladie, par exemple, est bien peu propre aux exercices de piété desquels dépend le salut; peut-être même conformez-vous votre conduite à votre langage. Si cela est, mes frères, voici ce que je conclus : c'est qu'aux grands maux il faut de grands remèdes. Il faut, pour que Manassès se convertisse, qu'il souffre les douleurs du feu dans un vase d'airain; il faut cette dernière affliction ajoutée à celle de la privation de sa couronne et de sa liberté, à celle de la captivité et de la prison : il faudra donc aussi, pour vous ramener à Dieu, une maladie encore plus aiguë, une ignominie encore plus avilissante, une calamité d'un poids encore plus pesant; et je prie le Seigneur de vous en offrir le calice, de vous le faire boire jusqu'à la lie, avant d'appeler votre âme à son tribunal; non que je vous veuille aucun mal (Dieu m'en préserve), mais parce que je souhaite votre salut, parce qu'il s'opère dans les tribulations, parce que l'expérience et la foi nous apprennent qu'elles sont nécessaires aux justes pour prévenir leur chute, et aux pécheurs pour les en relever.

Oui, Seigneur, frappez les superbes de maladies, réduisez les avares à l'indigence, couvrez les orgueilleux d'opprobre, et tous ces pécheurs chercheront votre nom; ils

Digitized by Google

l'honoreront dans le temps, ils le glorifieront dans l'éternité. *Amen.*

INSTRUCTION IX.

DÉPRAVATION (661) DES HOMMES AVANT JÉSUS-CHRIST.

(*IV Rea.* XXI-XXIII · *II Paral.* XXXIII-XXXV.)

Octo annorum erat Josias cum regnare cœpisset.

Josias avait huit ans lorsqu'il commença à régner. (*IV Reg.* XXII, 1.)

Un âge si tendre était déjà un préjugé bien fort contre la sagesse de son futur gouvernement. Car que peut-on attendre d'un enfant de huit ans, d'un enfant qui n'a que le titre de roi, d'un enfant dont toute l'autorité est entre les mains de ministres qui ne pensent qu'à profiter de sa minorité pour s'agrandir et se faire des créatures? *Malheur à toi, terre dont le roi est un enfant! « Væ tibi, terra cujus rex puer!* (*Eccle.* X, 16.) N'est-ce pas l'aveu et la prophétie du plus sage des rois?

Un second préjugé aussi fort et aussi fâcheux que ce premier, était son extraction. Il était fils d'Amon, d'un père qui fit le mal devant le Seigneur, d'un père qui sacrifia à toutes les idoles que Manassès avait adorées, d'un père qui, pendant les deux ans qu'il régna, enrichit sur l'impiété de son impie prédécesseur; d'un père enfin contre lequel ses sujets révoltés de sa conduite abominable, conspirèrent et le tuèrent; ne devait-on pas craindre qu'il n'eût sucé l'impiété avec le lait, qu'il ne marchât sur les traces de ses auteurs, et que le culte divin ne périt au milieu de Juda?

Il y a, mes frères, des conjectures qui, quoique vraisemblables, ne sont cependant point vraies, et telles furent, dans l'occasion dont s'agit, celles que je viens d'alléguer : ni l'âge, ni l'extraction de Josias ne formèrent d'obstacle à l'équité de son règne que jusqu'à sa seizième année tout au plus. A cet âge, c'est-à-dire, à l'âge où les passions sont plus vives, et où l'homme, s'il est puissant et riche, se laisse entraîner par les attraits de la concupiscence, il sentit que son cœur était fait pour un plus grand objet que ceux que le monde lui étalait avec complaisance, il s'appliqua sérieusement à rechercher la volonté du Dieu de David son père, et par cette application, il mérita de devenir une des figures les plus expresses de Jésus-Christ. Voulez-vous dès ce moment et par anticipation, connaître quelques-uns des caractères de ressemblance entre l'un et l'autre? Josias, comme Jésus-Christ, a été prédit longtemps avant sa naissance (*III Reg.* XIII, 2); Josias, comme Jésus-Christ, a renouvelé la loi; Josias, comme Jésus-Christ, a célébré la pâque la plus solennelle; Josias, comme Jésus-Christ, a été le restaurateur de la religion de ses pères. C'est surtout ce dernier trait de ressemblance que j'exposerai à vos yeux dans cet entretien.

Mais comment vous représenterais-je, soit Josias, soit Jésus-Christ, comme restaurateur de la vraie religion si je ne vous montrais l'état pitoyable où cette religion était de leur temps! Il faut donc que je vous le fasse connaître, et c'est ce que je me propose d'exécuter en ce discours; il en résultera ces deux avantages; l'un que nous reconnaîtrons le bienfait de Jésus-Christ qui nous a préservés de cet état d'aveuglement, d'impiété et de corruption; l'autre, que nous userons de ce bienfait en imitant le zèle des deux Josias, pour la pureté du culte et des mœurs. Puissent ces deux avantages être le fruit de la grâce que le Seigneur attachera à mes paroles et à l'attention que vous leur donnerez!

Vous savez, mes frères, qu'avant Jésus-Christ, il n'y avait sur la terre que deux peuples, dont l'un était le juif, et l'autre le gentil. Vous savez encore, que le premier était le peuple chéri, ayant reçu la loi, les promesses et l'adoption des enfants de Dieu, au lieu que le second était le peuple haï ayant été abandonné à lui-même, et laissé dans une sorte d'oubli de la part du Seigneur. Vous savez enfin quelle était la corruption de ce dernier; vous l'avez appris surtout de saint Paul, écrivant aux Romains, et des remarques que nous avons faites sur l'écrit de ce grand apôtre. Aujourd'hui nous ferons un pas de plus, et nous vous montrerons quelle a été la corruption du premier, quoique instruit des volontés du Seigneur, afin que vous compreniez qu'outre la grâce de la révélation, pour éclairer notre entendement, il nous faut de plus une grâce de persuasion pour toucher notre cœur, soutenir notre volonté, et l'incliner vers la pratique des commandements.

Cette démonstration nous sera d'autant plus facile, que vos esprits y sont déjà préparés par nos observations sur l'histoire sainte, depuis Moïse jusqu'à Josias, sous les juges d'abord et sous les rois, ensuite jusqu'à Josias (662). Car dans ce long intervalle quel fut le siècle où le Juif ne mérita pas de la part des prophètes, des reproches d'impiété, d'incrédulité, d'inconstance, d'injustice, d'impureté, et même d'une idolâtrie grossière! Ne parlons que de ce dernier crime aujourd'hui; n'en disons que ce que l'écrivain sacré nous en apprend; bornons-nous au détail qu'il nous présente de ses causes et de ses effets, sans nous écarter de l'ordre qu'il suit; c'est par ce moyen que nous connaîtrons la corruption des hommes avant Jésus-Christ, si ceux de la Judée étaient aussi corrompus que nous allons le voir, qu'étaient ceux

(661) On peut user de ces sous-divisions : dépravation de l'esprit et du cœur : de l'esprit, ses erreurs touchant la religion; du cœur, sa corruption par rapport à la pureté et à l'humanité.

(662) Celui-ci, à parler exactement, fut le dernier, ses enfants n'ayant été que de misérables objets du mépris et des insultes des rois d'Egypte et de Babylone.

Digitized by Google

des pays où le nom de Dieu était inconnu?

Vous dirai-je qu'une première cause de l'idolâtrie fut l'abandon du temple, la ruine de ses appartements, la négligence de ses réparations? C'est celle dont l'histoire fait mention en parlant des deniers qui furent levés sur tout le peuple et employés par l'ordre de Josias, à rétablir la maison de Dieu dans sa première beauté. En voici une seconde sur laquelle je crois devoir insister davantage. C'est l'indifférence et l'oubli des Livres saints, car que signifie autre chose, l'histoire du livre de la loi, trouvé par Helcias, dans la maison du Seigneur? Cette question en suppose plusieurs autres que font ici les interprètes, et que je ferai ici avec eux en y joignant leur réponse.

Par ce livre de la loi, faut-il entendre le Pentateuque, ou simplement le *Deutéronome*, ou seulement quelques chapitres de ce cinquième livre de la loi? La réponse des Pères de l'Eglise, de saint Athanase et de saint Chrysostome, est qu'il s'agit du *Deutéronome*, dans sa totalité (663).

Ce livre était-il l'original écrit de la main de Moïse, ou une copie de l'authographe? Il y a d'habiles gens pour et contre les deux opinions. Ceux qui se déclarent pour la première, la soutiennent par l'impression que ce livre fit sur Josias. Ce fut, disent-ils, la vue de *l'original* de Moïse, qui causa l'étonnement et qui réveilla l'attention du prince et de ses sujets, comme aujourd'hui si on trouvait un original de saint Matthieu ou de saint Jean; on en serait tout autrement touché que nous ne le sommes, de la lecture des mêmes livres que nous avons tous les jours entre les mains.

Où ce livre fut-il trouvé? sous un tas d'ordures, repond saint Chrysostome (Hom. 7 *in I Epist. ad Cor.*), voulant dire, mais d'un style énergique, que dans ces temps impies, la loi de Dieu avait été souverainement négligée (664).

Ce livre était-il le seul exemplaire qui se trouvât parmi le peuple (665)? Loin de cette chaire une opinion aussi dangereuse! Non-seulement nous ne voyons aucune cause (666) qui ait pu anéantir dans tout le royaume de Juda, tous les exemplaires de la loi de Dieu, excepté celui qui fut rencontré dans le temple; mais de plus il y a plusieurs raisons qui démontrent que cet exemplaire n'était pas le seul qui subsistât alors chez les Juifs. Serait-il croyable qu'il n'y eût qu'un seul exemplaire en Juda, tandis qu'il y en avait un grand nombre chez les dix tribus schismatiques (667)? Serait-il croyable que les lévites n'eussent, ni par religion, ni même par intérêt, veillé efficacement à la conservation des livres contenant les preuves authentiques de leurs priviléges? Serait-il croyable que Jérémie, ni aucun autre prophète, ne se seraient plaints de la suppression des Livres saints, tandis qu'ils s'élevaient avec force contre d'autres crimes moins énormes?

Disons donc que l'exemplaire trouvé par Helcias, n'était pas le seul, et puisque Josias âgé de dix-huit ans n'en avait cependant point lu d'autre, quoiqu'il fût fort pieux, quoiqu'un des devoirs des rois, à leur avénement à la couronne, fût de copier le livre de la loi sur un exemplaire reçu de la main des prêtres, et de le lire tous les jours de leur vie : ajoutons pour disculper ce prince, que ayant été élevé par un roi impie et placé sur le trône à l'âge de huit ans, il n'avait point eu auprès de lui de prêtres zélés qui lui missent en main le volume sacré et qui l'exhortassent à l'étudier, c'est-à dire, que pendant les deux ans qu'Amon régna, et pendant les huit ans qui précédèrent le règne de Josias gouvernant par lui-même, les Livres saints furent très-rares et très-négligés. De là l'origine d'une infinité de péchés; dès que la lumière est sous le boisseau, les ténèbres se répandent avec tous les crimes qui sont un effet de l'ignorance, comme au contraire les ténèbres se dissipent avec tous les crimes, lorsque la lumière est sur le boisseau, lorsque les saintes Ecritures sont connues et expliquées; la suite de notre histoire est une preuve de cet avantage de la lecture des saintes Ecritures.

Le saint roi les ayant entendues en fut saintement effrayé; il déchira ses vêtements; il envoya consulter la prophétesse Holda (668), sur ce qu'il avait à faire, et il en reçut cette réponse : *Voici ce que dit le Seigneur: Je vais faire tomber sur cette ville et sur ses habitants, toutes les malédictions qui sont écrites dans le livre qui vient d'être lu devant le roi de Juda, parce qu'ils m'ont abandonné... quant au roi de Juda, voici ce qu'ajoute le Seigneur : Parce que vous avez prêtez l'oreille aux paroles de ce livre, que votre cœur en a été effrayé et attendri, et que vous vous êtes humilié devant Dieu en attendant les maux dont il menace cette ville et ses habitants..... j'ai exaucé votre prière, je vous réunirai à vos pères, et vous serez enseveli en paix afin que vos yeux ne voient point les malheurs*

(663) Celle de Josèphe est, qu'il s'agit seulement des chapitres XXVII, XXXII, mais elle n'est appuyée d'aucune raison.

(664) Un autre veut qu'il ait été trouvé dans un tronc où on jetait l'argent pour les réparations du temple; un autre, dans l'arche, etc.

(665) C'est ce qu'on a souvent dit, et ce qu'a rapporté Vendale, médecin anabaptiste, ajoutant que de là il était arrivé que la loi de Moïse et ses menaces, n'étaient plus connues de personne sous Josias.

(666) Une de ces causes serait l'incendie qui aurait été faite des Livres saints, par ordre de Manassès; mais 1° cet ordre ne se lit nulle part; 2° cet ordre n'aurait pas plus détruit tous les Livres saints que celui, ou d'Antiochus Epiphanes du temps des Machabées, ou de Dioclétien dans les premiers siècles de l'Eglise.

(667) Les Samaritains ont toujours eu les Livres saints, et ils ne les ont eus que parce que les tribus schismatiques les avaient avant et pendant leur captivité.

(668) Jérémie et Sophonie, prophètes de ce temps, pouvaient n'être pas alors à Jérusalem.

Digitized by Google

que je dois faire tomber sur cette ville. C'est ce que la nouvelle Débora prédit et ce qui eut son parfait accomplissement dans la suite, tant du côté des habitants de Jérusalem que du côté de Josias, puisque ceux-là furent menés captifs à Babylone, et celui-ci ayant été tué par Néchao, roi d'Egypte, fut mis tranquillement, honorablement dans le tombeau de ses pères, sans voir ce dont l'aspect l'aurait sensiblement affligé, sans voir la ruine de Jérusalem et de ses habitants.

Il les aimait tous en Dieu, et par un effet de cet amour, il entreprit de les ramener à leur devoir. Dans ce dessein il fit assembler dans le temple les prêtres, les prophètes, les anciens de Juda et de Jérusalem, et tout le peuple depuis le plus petit jusqu'au plus grand. S'étant placé dans sa tribune, et ayant pris le livre de la loi, il en lut devant eux toutes les paroles, qu'ils écoutèrent avec toute l'attention possible. Ensuite il fit avec le Seigneur une alliance par laquelle il s'engagea à marcher dans ses voies, et à observer de tout son cœur et de toute son âme, tout ce qui était écrit dans ce livre. Il fit promettre la même chose avec serment à ceux qui se trouvèrent présents, et tous consentirent à cette alliance. Nous permettrions-nous le moindre doute sur la sincérité de ce serment? Il se faisait dans le lieu saint, il se faisait à celui qui sonde les cœurs, il se faisait en présence de l'élite de la nation, il se faisait sous les yeux d'un roi pieux, qui se laissait aller à tout ce que son zèle et sa piété lui suggéraient, et dont l'exemple devait toucher et attendrir! que de circonstances capables chacune de produire les sentiments d'une vraie conversion! Cependant par un enchantement qu'on peut à peine concevoir, ce peuple n'agit pas de bonne foi, cela parut bientôt après par les vifs reproches qu'ils s'attirèrent de la part de Jérémie et de Sophonie, comme nous pourrons nous en convaincre en parcourant les livres de ces prophètes. Mais il n'en fut pas ainsi de Josias; ce que je vais dire de ses actions prouvera le contraire, et en même temps me ramènera à l'idolâtrie qui dominait au moment où le saint roi fut appelé au trône.

Qui le croirait si l'Ecriture ne le disait? ce peuple à qui le Seigneur avait dit tant de fois *Vous m'adorerez seul* (*Exod.* xx, 3 *et alibi*), ce peuple cependant adora Baal, le soleil, la lune, les douze signes du zodiaque et toutes le étoiles du ciel; il encensa ces divinités imaginaires; il eut jusque dans le temple des vaisseaux qui servaient à ces prétendus dieux et déesses (669); là aussi, c'est-à-dire dans le temple même était l'idole du bois sacrilége (Josias la fit brûler à la vallée de Cédron, et jeter ses cendres sur les sépulcres de ses défunts adorateurs); là encore (ce qui fait horreur à dire), là étaient les Petites-Maisons des efféminés, pour lesquels des femmes travaillaient à faire des tentes ou des voiles destinés au culte infâme de l'idole du bois sacrilége. Cela est-il croyable? que des païens aient donné dans ces infamies les plus honteuses, on n'en est pas surpris dès qu'on connaît les objets de leur vénération; d'un côté plusieurs de leurs divinités avaient vécu et vivaient encore, suivant leur théologie, dans des commerces scandaleux; d'un autre côté, les hommes ne s'imaginent pas devoir être plus parfaits que les dieux qu'ils adorent. Cela étant, à quelle horreur ne devaient pas se livrer les nations qui adoraient des divinités sensuelles et protectrices de la débauche?

On alla même jusqu'à se faire un mérite des actions dont les simples noms révoltent la pudeur; on en fit une partie des mystères et du culte de ces dieux qui, selon les païens, président à la conservation du genre humain. Eusèbe (*Vita Constant. Magn.*) parlant d'un temple de Vénus, bâti sur le sommet du mont Liban: « C'était, » dit-il, « comme une école d'impureté à ceux qui étaient adonnés à la luxure... là certains hommes lascifs, efféminés, indignes du nom d'hommes, se souillaient d'une infâme prostitution pour apaiser le démon. Outre cela, dans le même lieu, comme dans le lieu le plus impur, les deux sexes commettaient les actions les plus sales. » Saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. iv, cap. 10), accuse les Phéniciens d'avoir prostitué leurs filles pour avoir de quoi donner une offrande à Vénus avant de les marier. Quelles infamies! pour en parler, il faut y être forcé, il est honteux de dire les choses que ces païens faisaient en secret: *Quæ enim in occulto fiunt ab ipsis, turpe est et dicere.*

C'est cependant à ces souillures que les Israélites se livrèrent, après avoir substitué les dieux des nations au seul Dieu véritable, à celui qui leur avait donné l'héritage des peuples qu'il avait dépossédés pour ces mêmes crimes. Déjà, dès le règne de Roboam, ces infamies avaient levé la tête au milieu de Juda. Il y avait alors au pays des gens qui se prostituaient, et se livraient à toutes les abominations des nations que l'Eternel avait chassés devant les enfants d'Israël. (*III Reg.* xiv, 24.) Depuis ce temps l'excès fut porté si loin, que les prostitués s'établirent dans l'enceinte du temple, qu'ils s'y fixèrent des retraites, et s'y laissèrent aller à tout l'emportement de leur passion brutale, à l'honneur de l'idole du bois sacrilége.

Le fait est-il croyable, me demandez-vous encore une fois? Il est vrai que, soit que l'on considère les défenses sévères que Dieu avait faites (*Deut.* xxii, 1 *seqq.*) à son peuple sur tous ces articles, soit que l'on consulte les idées que ce peuple devait avoir des perfections de Dieu, et du culte qu'il exigeait; soit que l'on lise les punitions infligées aux Chananéens, pour être tombés dans ces excès, on ne comprend pas com-

(669) Josias les en fit jeter; il les brûla dans la vallée de Cédron, et en porta la poussière à Béthel pour souiller ce lieu consacré aux idoles par Jéroboam.

Digitized by Google

ment les Israélites ont pu permettre que la prostitution la plus infâme, se fît à la face des autels, et jusque dans la maison du Seigneur; mais quand on connaît le penchant de ces hommes à l'idolâtrie la plus grossière; mais quand un fait est rapporté par un écrivain sacré, peut-il rester aucun doute sur la vérité?

Le temple n'était pas le seul lieu souillé par les idoles; dès qu'on en était sorti, on trouvait des chevaux et des chariots consacrés au soleil, hors des portes (670), et à la vallée du fils d'Ennom, était la statue du dieu Moloch. Cette statue d'airain était creuse et assez vaste, pour contenir dans son sein un enfant et même un homme fait. C'étaient là les victimes que le dieu agréait. Quand on lui en offrait, on les enfermait en ce simulacre; on les y brûlait à petit feu, au moyen d'une fournaise allumée par-dessous, et de peur que les pères n'entendissent les cris lugubres et perçants de leurs enfants, on battait du tambour pendant tout le temps du sacrifice. Voilà l'excès de cruauté auquel les Israélites s'étaient livrés. De là, de cette cruauté, de ce feu, du lieu où il s'allumait, le nom de *Géhenne* donné à l'enfer par Jésus-Christ même, parlant dans l'Evangile.

Assez près de là est la montagne des Oliviers; cette montagne non-seulement avait nom *Scandale*, à cause des temples que Salomon y avait bâtis à Astaroth, idole des Sydoniens, à Chamos le scandale de Moab, et à Melchom, l'abomination des enfants d'Amnon; mais elle était vraiment un scandale présent; on y adorait les statues de ces divinités, on les encensait, on leur entretenait un de ces bois qu'on appelait sacrés, et à l'ombre desquels se commettaient les infamies les plus abominables. Telle était l'idolâtrie, telle était la corruption des hommes dans le royaume de Juda, au temps de Josias, qui partout renversa, brûla, réduisit en cendres tout ce qui tenait au culte idolâtre. Et quand je dis *partout*, j'entends non-seulement le royaume de Juda, mais celui d'Israël, qu'il parcourut lui-même depuis Dan jusqu'à Bersabée, s'arrêtant à Béthel spécialement, comme au centre de l'idolâtrie, depuis le schisme des dix tribus.

Qu'il y ait détruit, et l'autel et le haut lieu qu'avait bâtis Jéroboam, qu'il les ait brûlés et réduits en cendres, comme il avait fait ailleurs à l'égard de ces objets d'idolâtrie, ce n'est pas ce que j'observerai ici; un événement d'un autre genre fixe pour ce moment mon attention, c'est celui que l'historien raconte en ces termes: Josias s'étant retourné, vit les sépulcres qui étaient sur la montagne, et il envoya prendre les os qui étaient dans ces sépulcres et les brûla sur l'autel.... il dit ensuite: *Quel est ce tombeau que je vois?* Les citoyens de cette ville lui dirent: *C'est le sépulcre de l'homme de Dieu qui était venu de Juda, et qui avait prédit ce que vous venez de faire sur l'autel de Béthel;* en ces termes: *Autel! autel! voici ce que dit le Seigneur: Il naîtra dans la maison de David, un fils qui s'appellera Josias, il immolera sur toi les prêtres qui t'encensent, et brûlera sur toi les os des hommes.* (*III Reg.* XIII, 1, 2.) Josias dit: Laissez là le sépulcre de cet homme, et que personne ne touche à ses os: et ses os demeurèrent au même lieu..... avec les os du prophète qui était venu demeurer à Béthel, dans le royaume de Samarie.

Que de réflexions édifiantes ce fait me présente! Dieu prend soin de faire vivre, pendant plus de trois siècles, parmi les habitants de Béthel, la mémoire et de l'homme de Dieu venu de Juda, et de la prophétie de cet homme: les pères en racontent l'histoire à leurs enfants; on montre son tombeau avec les marques de distinction que la Providence lui conserve au milieu des désordres et des révolutions de ce royaume; lorsque Josias, animé d'un saint zèle, y détruit jusqu'aux moindres vestiges du culte idolâtre, tout le monde se souvient de la prédiction, et la voit avec étonnement accomplie dans toutes les circonstances; ce prince l'apprend, et la défense qu'il fait de remuer les cendres du prophète de Juda, prouve que si le vieux prophète de Béthel avait voulu être inhumé près de lui, c'était pour assurer le repos des siennes. Que pouvait-il y avoir de plus efficace pour ouvrir les yeux à ce peuple, le convaincre de la vanité des idoles, et le ramener au culte du vrai Dieu?

Mais c'est pour nous beaucoup plus que pour les Israélites, que tout ceci a été écrit. Ce qui n'a produit sur eux qu'un effet passager doit nous affermir inébranlablement dans la foi de la parole de Dieu. Il en sera de ses promesses et de ses menaces pour une autre vie, comme de ce qu'il avait annoncé à Jéroboam par son prophète; elles auront leur accomplissement en leur temps, et ce temps à l'égard de chacun de nous, n'est pas, il s'en faut beaucoup, si éloigné, que l'effet de la prédiction de l'homme de Dieu. C'est la pensée que j'ai cru devoir vous suggérer à l'occasion de ce que Joasis fit à Béthel.

Il fit quelque chose de plus, que de détruire l'autel du veau d'or (671); il détruisit les prêtres qui immolaient sur cet autel; il les immola eux-mêmes; il en usa à leur égard comme à l'égard de tous les autres prêtres des hauts lieux, qu'il tua tous (672), afin de couper le mal par la racine (673).

(670) A une des portes de Jérusalem, il y avait un autel que Josias fit démolir; il y en avait aussi plusieurs sur la plate-forme de la chambre haute d'Achaz, que le pieux roi fit aussi enlever.

(671) Les veaux n'étaient plus ni à Béthel ni à Dan; ils en avaient été enlevés par les vainqueurs des Israélites venus d'Israël.

(672) Excepté ceux qui y sacrifiaient au vrai Dieu, et qui étaient enfants d'Aaron; la peine de ceux-ci fut l'interdiction de leurs fonctions sacerdotales, avec liberté cependant de vivre des pains de propositions, ne serait-ce pas là une figure de la peine que doivent s'imposer les prêtres de la nouvelle loi, lorsqu'ils ont commis des péchés publics et énormes?

(673) A celui qui demande de quel droit Josias

Digitized by Google

Pour mettre la dernière main à la destruction de tout ce que l'idolâtrie avait introduit de criminel dans les deux royaumes, il exécuta dans toute sa rigueur la loi qui condamnait à mort les sorciers, les enchanteurs, les esprits de python, les diseurs de bonne aventure, les nécromanciens ou ceux qui interrogent les morts, tous gens très-communs alors, et trop communs encore aujourd'hui; n'y en eût-il qu'un seul et d'une seule espèce, puisqu'il tient rang parmi ces imposteurs qui abusent de la simplicité du peuple, en lui prédisant à son gré, le bon ou le mauvais temps, l'abondance ou la famine, la paix ou la guerre, la naissance ou la mort des rois. De tels hommes font-ils honneur à la religion et au bon sens ; n'entretiennent-ils pas la superstition; ne remplissent-ils pas les esprits de terreurs paniques ou d'espérances chimériques?

Chose étrange, que ceux qui n'ajoutent pas foi aux prophéties des deux Testaments, qui ont été justifiées d'une manière si exacte, reçoivent avec tant de soumission la prédiction d'un aventurier, qui se mêle de leur dire à tout hasard, ce qui doit leur arriver, ou d'un astrologue qui, s'appuyant sur les principes les plus faux, démentis mille fois par l'expérience, prétend lire dans les astres un avenir qui lui est totalement inconnu! curiosité flétrissante pour la raison humaine, que l'homme voulant pénétrer dans un avenir que Dieu a sagement dérobé à sa connaissance, saisit tous les moyens de percer les ténèbres sombres des événements les plus incertains, et qu'il refuse de profiter du passé qui lui est connu, et du présent qui est entre ses mains! Le séducteur qui entretient ces dispositions, n'est-il pas dans le cas d'être repris et puni comme coupable envers l'Etat ainsi qu'envers la religion? Ne serait-il donc pas à désirer que les princes imitassent le zèle du pieux Josias, en réprimant la hardiesse impie de ceux qui se mêlent encore de faire les devins, de tirer des horoscopes, de prédire ce qui doit arriver aux royaumes, aux souverains et aux particuliers? Ne doivent-ils pas s'opposer à ceux qui se livrent à des actions que Dieu déteste? C'est l'exemple que leur a laissé, j'allais dire, le sénat romain qui chassa les astrologues, flétrit leur art pernicieux, punit de mort ceux qui feraient le métier d'aruspices, et condamna à la confiscation de leurs biens ceux qui les commettraient; mais j'ai un exemple plus noble à leur proposer, c'est celui de Josias qui purgea les deux royaumes de la race des devins, des enchanteurs, des nécromanciens, de tous ceux dont l'art suppose un commerce secret avec les esprits infernaux.

Tel était donc chez les Juifs mêmes, l'état de la vraie religion et des mœurs, six cents et quelques années avant Jésus-Christ; elle y était presque universellement abandonnée; le culte des idoles y avait pris la place de celui du Dieu d'Abraham; l'idolâtrie la plus grossière marchait tête levée, accompagnée de ses prêtres, de ses devins, de ses magiciens. Les mœurs, comme il était naturel, y ressemblaient à la religion; l'impureté surtout, et la barbarie y étaient portées à un excès qui ne se présumerait même pas si une autorité infaillible ne l'assurait.

Cependant combien ce peuple n'avait-il pas de moyens qui lui facilitaient l'exercice de la vraie religion, et la pratique de toutes les vertus? Où remonterons-nous donc pour trouver la source d'où venait la double corruption de tels hommes? Au péché de notre origine, à la pente que ce péché nous a donnée vers le mal, à une inclination qui nous est commune avec ce peuple, et qui nous aurait rendus aussi méchants et peut-être plus méchants que ce peuple, si nous avions vécu avec lui, dans les temps dont nous parlons et avant le siècle de Jésus-Christ, avant que ce Jésus ne fît abonder la grâce où abondait le péché. Voilà donc l'obligation que nous lui avons, c'est de nous avoir préservés de cet état de corruption où nous avons vu son peuple avant son incarnation. Par l'excès du mal jugeons de la grandeur du bienfait qui nous en garantit; jugeons encore de l'étendue et de la vivacité que doit avoir notre reconnaissance.

Sa pratique semble nous être indiquée par celle dont Josias fit suivre la réforme en Israël. Il ordonna que la pâque fût célébrée à l'honneur du Seigneur, de la manière qui est prescrite dans l'alliance, et son ordre fut si bien exécuté, que depuis le temps des juges, de Samuel, des rois d'Israël et de Juda, il n'y eut point de pâque semblable à celle-ci, non qu'il y eût un plus grand concours de peuple, ni un plus grand nombre de victimes que du temps de Salomon, par exemple, qui régnait sur tout Israël; mais parce qu'aucune pâque avant celle-là, n'avait été célébrée avec autant de piété, de zèle et d'unanimité par tous les ordres du royaume. Pourquoi cette observation? sinon pour nous avertir de célébrer religieusement la pâque chrétienne, pour reconnaître par cette pratique de piété, le bienfait de Jésus-Christ, qui nous a délivrés de la servitude de l'ancienne corruption?

Célébrons-la donc, mes frères, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. Nous sommes encore avertis de la nécessité de cette disposition par l'Esprit-Saint, disant dans l'histoire de Josias : *Cependant la colère et la fureur du Seigneur, qui s'était allumée contre Juda à cause des crimes de Manassès, ne fut point apaisée; c'est pourquoi le Seigneur dit : Je rejeterai aussi Juda*

réformait ainsi le royaume d'Israël, dépendant des Assyriens depuis la captivité d'Osée, on répond que les Assyriens n'établirent personne à Samarie pour y gouverner de leur part, que probablement ils laissèrent la Samarie sous la domination des rois de Juda; qu'on ne voit pas qu'ils se soient plaints de l'usurpation de Josias, ni d'Ezéchias son bisaïeul.

Digitized by Google

de devant ma face comme j'ai rejeté Israël. Car que conclurons-nous de ces paroles, sinon que Juda fut rejeté, parce que son retour à Dieu n'avait rien de solide, rien d'intérieur, rien de constant? Que nous arriverait-il donc si nous ne célébrions avec les azymes d'une piété sincère, d'une piété qui eût toute la consistance, toute la solidité de celle de Josias?

Elle fut tout ce qu'elle devait être; nous ne pouvons en douter d'après cet éloge que l'Esprit-Saint fait de lui : *De tous les rois prédécesseurs de Josias, aucun n'était retourné comme lui au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force..... il fit ce qui était juste et agréable... il rendit justice aux pauvres et aux affligés.* Cependant, ô jugement profond du Seigneur! ce prince si religieux, meurt frappé d'un même coup que le plus impie et le plus méchant des rois d'Israël. Le roi d'Egypte, qui se propose de passer sur ses terres avec une nombreuse armée, l'en prévient et l'assure qu'il ne l'a point en vue, mais le roi de Babylone. Soit défiance aux paroles de Néchao, soit fidélité au roi de Babylone, Josias va à sa rencontre, les armées en viennent aux mains: la bataille se donne près de Mageddo; il y reçoit une plaie qui l'oblige de céder la victoire à son ennemi, et le conduit, quelques heures après, au tombeau.

Est-ce donc là la récompense de sa piété, dirions-nous si nous pensions comme les impies? mais nous savons qu'il est une autre vie après celle-ci, où Dieu récompense les bons. C'est ce qui nous console en voyant ce juste mourir du même genre de mort qu'Achab, au combat de Ramoth. (*III Reg.* XXIII, 34.) La mort de l'un et de l'autre est semblable, si on la considère dans ses principes; mais qu'elle est différente, si on la considère dans ses effets! Celle de ce juste eut pour lui ces deux grands avantages; elle lui épargna la douleur de voir la captivité de son peuple; elle couronna ses mérites en couronnant en lui les dons de Dieu. J'avoue que le premier de ces avantages est bien petit, si nous le comparons au second, mais il n'en est pas moins un; les saints mêmes ne l'ont pas moins jugé digne d'eux; Ezéchias et Josias ne l'ont pas moins reçu de Dieu comme tel; saint Augustin, assiégé par les Vandales, n'a pas moins adressé à Dieu cette prière qui fut exaucée dans sa dernière partie : Mon Dieu, qu'il vous plaise de délivrer cette ville; et si vous en avez ordonné autrement, ou donnez la patience à vos serviteurs, ou retirez-moi de ce monde, afin que je ne sois point témoin de la ruine de cette ville et de ce peuple! Enfin nous pouvons dire souvent au Seigneur, ce que nous lui disons en ce moment.

O Dieu! si vous nous conservez plus longtemps la vie, que ce soit pour voir la prospérité de cet Etat et de votre Eglise sainte, sinon, il est mieux pour nous, de mourir pour n'être pas plus longtemps témoins des calamités qui affligent l'un et l'autre, puisque nous espérons que la mort nous délivrera des maux du temps, et nous mettra en possession des biens de l'éternité. *Amen.*

INSTRUCTION X.

CAPTIVITÉ DE BABYLONE, FIGURE DE LA CAPTIVITÉ DU PÉCHÉ.

(*IV Reg.* XXIII, 31-37; XXIV, 1-20; XXV, 1-3; *II Paral.* XXVI, 1-23.)

In diebus ejus (Joakim) ascendit Nabuchodonosor, rex Babylonis, et factus est ei Joakim servus.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, marcha contre Juda, au temps de Joakim, qui lui fut assujetti. (*IV Reg.* XXIV, 1.)

Comme le même sujet se représentera dans Jérémie, où les matériaux sont beaucoup plus abondants, je différerai à le traiter jusqu'à ce que je sois arrivé à l'explication de ce prophète; je dirai seulement ici qu'on peut considérer la captivité de Babylone dans ses causes et dans ses effets.

Dans ses causes 1° *morales*, c'est le péche; 2° *instrumentales*, c'est Nabuchodonosor avec ses armées; 3° *efficientes*, c'est Dieu qui met les armées en mouvement.

Dans ses effets *temporels;* c'est la guerre qui précède, la famine qui accompagne, les chaînes qui lient, etc.; *spirituels*, autel profané, temple brûlé, etc., etc.

Pour ne point passer sous un silence absolu les derniers rois de Juda, j'observerai que Josias eut pour successeurs. 1° Joachaz, qui lui succéda immédiatement, et qui mourut captif en Egypte; 2° Joakim l'aîné de Joachaz, que Néchao, roi d'Egypte, mit à sa place, et sous lequel Nabuchodonosor vint une première fois en Palestine; 3° Joakim son fils, ou autrement Jéchonias, qui se constitua prisonnier de Nabuchodonosor, après trois mois de règne, et fut mené à Babylone; 4° Sédécias, sous lequel le temple fut brûlé, après un siége désastreux de deux ans.

On trouvera dans l'explication de Jérémie, les événements qui arrivèrent sous chacun des trois derniers de ces princes, avec leurs circonstances plus remarquables.

Digitized by Google

LIVRE D'ESDRAS.

INSTRUCTION UNIQUE.

RETOUR DES CAPTIVITÉS DE BABYLONE ET DU PÉCHÉ (674).

(*I Esdras.* I-X.)

Ut compleretur verbum Domini ex ore Jeremiæ, suscitavit Dominus spiritum Cyri, regis Persarum.

Le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait prononcée par la bouche de Jérémie, toucha le cœur de Cyrus, roi des Perses. (*Esdr.* I, 1.)

Plus nous avançons dans l'étude de l'histoire sainte, plus aussi, mes frères, nous avançons dans la connaissance de cette haute sagesse qui prévoit tout, et de cette providence ineffable qui dispose de tout pour l'heure et le moment qu'elle a marqués; aux preuves que nous avons déjà données de cette vérité si importante aux bonnes mœurs, nous en ajouterons aujourd'hui une nouvelle en continuant à comparer les prophéties avec leur parfait accomplissement, tâchez de la suivre, et pour cela donnez une pleine attention aux trois réflexions suivantes.

Les enfants de Juda et les enfants d'Israël se rassemblèrent; ils se réunirent ensemble; ils s'établirent un même chef pour sortir de la terre de la captivité. C'est ce qu'Osée avait prédit (I, 7); c'est ce qui arriva sous ce Zorobabel dont il est parlé dans le livre que nous nous proposons de vous expliquer en ce moment; première réflexion.

Voici ce que le Seigneur dit à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir les portes sans qu'aucune lui soit fermée. C'est ce qu'avait prédit Isaïe (XLV, 1 *seqq.*) en marquant le nom du libérateur futur des Juifs près de deux cents ans avant que ce libérateur ne parût; c'est encore l'événement qui nous est rappelé dès le commencement de ce livre d'Esdras; seconde réflexion.

Lorsque les soixante-dix ans de la captivité *seront accomplis, je visiterai dans ma colère le roi de Babylone et les sujets* dont il s'est servi pour châtier Israël; ces années écoulées, *je délivrerai mon peuple de sa servitude* (*Isa.* XIV, 3) *et je ferai rapporter à Jérusalem les vases sacrés que Nabuchodonosor avait transportés à Babylone* (*Jerem.* XXVII, 16); c'est ce que le prophète Jérémie avait annoncé touchant la délivrance des Israélites et ce dont nous apercevons l'entier accomplissement dans la relation d'Esdras; troisième réflexion (675).

En effet, mes frères, dans le premier chapitre de ce livre nous voyons que *le Seigneur, pour accomplir la parole de Jérémie, toucha le cœur de Cyrus*, que ce *roi des Perses* publia dans tout son empire un édit qui rendit la liberté aux Juifs, qui leur permit de rebâtir le temple de Jérusalem, et qui les remit en possession des vases sacrés que Nabuchodonosor avait mis dans le temple de son Dieu. Quelle lumière des prophètes qui voyaient les événements futurs et contingents plusieurs siècles avant qu'ils n'arrivassent! quelle perspicacité de celui qui les éclairait et parlait par leur bouche!

Allons plus loin, mes frères, après avoir admiré la haute sagesse et la providence ineffable du Seigneur, admirons aussi sa bonté envers nous; il ne faut pour la reconnaître que nous demander pourquoi il nous a transmis l'histoire du retour des Israélites, n'est-ce pas pour notre avantage, n'est-ce pas pour y montrer comme en figure la délivrance d'une autre captivité plus dangereuse que celle de Babylone, le retour du pécheur à Dieu, les causes qui concourent à ce retour, les obstacles qui s'y opposent? Faisons de ces causes et de ces obstacles le partage de ce discours dont le sujet principal sera le retour des captivités de Babylone et du péché.

Avant de vous parler du retour de la captivité de Babylone, il semble, mes frères, qu'il serait de l'ordre de vous parler de cette captivité même, de ses causes, de ses effets, et de ses autres circonstances principales; cependant parce que j'aurai lieu de vous entretenir de ces tristes objets dans un autre temps, je me bornerai en ce moment aux

(674) Nous n'expliquerons ici du *Livre d'Esdras* que ce qui ne se trouve pas dans Isaïe, dans Aggée et les autres prophètes. Conformément à cette note, nous différerons jusqu'à l'explication d'Isaïe, de communiquer nos réflexions sur l'opposition qu'il y a entre l'état abject des Juifs, retournant à Jérusalem sous Cyrus, et l'état pompeux qu'Isaïe avait annoncé, preuve d'un retour différent.

(675) Presque tous les interprètes conviennent qu'Esdras est l'auteur du premier des livres qui portent son nom. Les deux objections que Huet fait contre cette opinion commune sont faciles à lever. La première de ces objections est, que l'auteur de ce livre était à Jérusalem sous Darius (*I Esdr.* V), et que cependant Esdras n'y vint que sous Artaxerxès, *la Longue main.* (*I Esdr.* VII.) La seconde est, qu'Esdras n'a pu rapporter une liste dressée du temps de Néhémie. Or, il aurait rapporté une liste dressée sous cet échanson d'Artaxerxès, puisque celle du chap. II d'Esdras, est la même que celle du chap. VII, du *Livre de Néhémie.*

On répond à la première de ces objections, qu'Esdras a pu dire (*I Esdr.* V, 4), *Nous répondîmes*, etc., sans être à Jérusalem, comme nous pourrions dire, *Nous fîmes le siége de Gibraltar*, sans être à ce siége; 2° qu'Esdras avait peut-être déjà fait un voyage à Jérusalem, avant d'en faire un second sous Artaxerxès.

On répond à la seconde, qu'Esdras a vécu du temps de Néhémie, et par conséquent qu'il a pu faire un dénombrement où se trouvent nommées les personnes citées dans celui de Néhémie.

Digitized by Google

observations suivantes : 1° que l'an du monde 3398, le fameux Nabuchodonosor, roi de Babylone, destiné à punir les Israélites de leurs prévarications, assiégea Jérusalem, s'en rendit maître, enleva les vases du temple les plus précieux, avec les trésors du palais, envoya à Babylone plusieurs Israélites captifs, du nombre desquels était Daniel; 2° que sept ans après sa première expédition, et ensuite de la révolte de Joachim, roi de Juda, le même Nabuchodonosor revint en Palestine, prit de nouveau Jérusalem, chargea de chaînes Jéchonias, et l'envoya à Babylone avec un grand nombre de captifs, du nombre desquels était Ezéchiel; 3° que neuf ans après cette seconde expédition, et ensuite d'une nouvelle révolte arrivée de la part de Sédécias, le roi de Babylone prit ce prince, lui fit crever les yeux, après avoir fait égorger devant lui ses deux fils, et l'envoya aussi chargé de chaînes à Babylone; 4° qu'un mois après Nabuzardan, son général, fit mettre le feu à la ville et au temple, démolit les fortifications, et envoya les tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi, captifs à Babylone et aux environs, comme Salmanasar avait fait à l'égard des dix tribus, quelque temps auparavant; 5° enfin, que depuis cette année 3398, jusqu'à l'année 3468, c'est-à-dire, pendant soixante-dix ans, les Israélites furent dans cet état de tristesse et d'affliction, où David, éclairé d'en haut sur l'avenir, nous les représente dans son psaume CXXXVI, dans ce psaume où ces captifs disent eux-mêmes (vers. 2, 4) : *Comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère? « Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? »* Hélas! les gémissements et les larmes sont notre unique partage en ce lieu, et nous tiendrons nos instruments de musique suspendus aux saules, dont les fleuves de Babylone sont bordés, jusqu'au jour de notre retour en notre chère patrie : *In salicibus..... suspendimus organa nostra.*

Il arriva, ce retour si désiré, au terme fixé par le prophète Jérémie, et voici comment; voici les causes qui produisirent un effet si consolant; Dieu fut le premier moteur de cet événement mémorable; Cyrus en fut l'instrument; Daniel en fut le médiateur; quarante-deux mille Israélites y coopérèrent comme parties intéressées; Zorobabel y contribua comme chef civil, et Esdras comme chef ecclésiastique. C'est ce que nous allons voir et ce qui nous fera connaître les diverses causes qui contribuent à la conversion du pécheur, et à la délivrance de sa honteuse captivité.

Dieu fut le premier moteur du retour des Juifs à Jérusalem ; il prit Cyrus par la main, pour lui assujettir les nations ; il lui soumit les trois empires, des Perses, des Mèdes et des Babyloniens; il étendit sa domination sur tous les lieux où les dix tribus avaient été dispersées sous Salmanazar (676) et les autres tribus sous Nabuchodonosor. L'ayant rendu maître absolu de l'Orient, avant qu'un an ne se fût passé, il remua son esprit; il lui mit fortement dans le cœur d'affranchir son peuple, et de lui laisser rebâtir son temple. Il l'occupa si vivement de ce dessein, qu'il sembla n'avoir point d'autres affaires. Il lui inspira de publier un édit conçu en ces termes : *Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : le Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de lui bâtir un temple dans la ville de Jérusalem* (677); *ce Dieu est le vrai Dieu..... qui d'entre vous est de son peuple? qu'il aille à Jérusalem, et qu'il rebâtisse la maison du Dieu d'Israël. Qu'on rende les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor a transportés à Babylone : que tous ceux qui resteront dans les pays où ils ont été transportés, assistent leurs frères et leur donne de l'or, de l'argent, des bestiaux, outre les offrandes volontaires par le peuple.* Ce sont les termes pompeux et magnifiques de l'édit de Cyrus en faveur des Israélites.

Après les avoir entendus, ne seriez-vous pas tentés de me faire les questions suivantes : Cyrus avait-il donc reçu une révélation? dans quel sens pouvait-il se dire souverain de tous les royaumes? Abrégeons les réponses autant que les questions.

Daniel qui était à la cour des princes de Babylone, où il jouissait de la plus haute considération, put montrer à Cyrus les prophéties où il était annoncé comme le libérateur futur des Israélites; il put aussi être chargé de dresser l'édit; il put y faire parler le prince, non selon sa fausse religion, mais selon la véritable : le rang où il était élevé, la part qu'il avait au gouvernement, le grand nom de Dieu Jéhovah qui est dans cet édit et qui n'était guère connu que des Juifs, tout conspire à nous persuader, non-seulement de la possibilité du fait, mais du fait même, quoiqu'il n'y en ait rien dans l'Ecriture. Ce que ce grand prophète fait dire à Cyrus que Dieu lui a donné tous les royaumes de la terre, est aussi exactement vrai que le reste de l'édit, pourvu qu'on

(676) Vers l'an 3283.

(677) On comprend, à la lecture de cet édit, qu'il fut donné en faveur des trois tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi; on le comprend également à la lecture du chapitre III et de ces paroles du chapitre IV : *Audierunt hostes Juda et Benjamin, quia filii captivitatis ædificarent*, etc. Enfin on comprend à la lecture du chap. IX, verset 3, du *Ier Livre des Paralipomènes*, qu'il revint aussi des enfants des dix autres tribus. Cela posé, la fameuse question sur le retour des dix tribus, me paraît facile à résoudre. Avec saint Jérôme, suivi de la plupart des commentateurs, je dis que ces tribus ne revinrent jamais de la captivité : *Nunquam est eorum soluta captivitas.* D'après l'histoire sainte, je dis cependant qu'il en revint plusieurs particuliers, par pelotons, que ceux qui n'eurent pas le courage d'en faire autant, envoyèrent leurs offrandes pour la reconstruction du temple, et que dès lors cessa tout schisme entre Juda et Israël, celui-ci s'étant réuni pour toujours à celui-là pour adorer le vrai Dieu à Jérusalem, et non le veau d'or à Dan ou à Bethsabées.

Digitized by Google

l'entende en ce sens, que Dieu avait réduit sous son obéissance tous les empires alors connus, en Orient surtout, pourvu encore qu'on porte sa pensée sur le sens figuratif, et qu'on applique à Jésus-Christ ce qui est dit de Cyrus qui le figurait.

Après avoir ouï les plaintes des Israélites d'abord dans leur captivité, après avoir ensuite ouï cet édit que Cyrus leur accorda, ne penseriez-vous pas qu'à ce signal de liberté tous se hâtèrent de sortir de leur exil, et de voler vers leur patrie, de laquelle ils avaient été arrachés avec tant de regrets? Cependant à nous en tenir aux sommes particulières où sont renfermés les enfants des tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi, il n'y en eut que ving-neuf mille huit cent dix, et selon la somme totale, qui sans doute ajoute aux précédentes ceux des dix tribus qui se joignirent aux trois autres, il n'y en eut que quarante-deux mille trois cent soixante. N'est-ce pas là le moment de nous écrier? ô profondeur des mystères de la prédestination! ô qu'il y en a peu d'élus! quoiqu'il y en ait beaucoup d'appelés. Cyrus est appelé pour châtier les Babyloniens de leurs injustices à l'égard des Israélites, et après avoir rempli sa commission comme nous venons de le dire, il revient aussitôt à ses premiers sentiments, au culte de ses idoles; il a même la faiblesse d'écouter les calomniateurs des Juifs, et d'arrêter la construction du temple qu'il avait ordonné de bâtir. Cette contradiction de Cyrus avec lui-même ne tient-elle pour rien au mystère profond de la prédestination? Que dirons-nous aussi en voyant que plusieurs millions de Juifs dispersés dans les différentes provinces de la Médie, de la Perse et de la Babylonie, il ne revient à la première transmigration que quarante-deux mille et quelques hommes. Pourquoi ceux-ci reviennent-ils? pourquoi ceux-là restent-ils? Les uns reviennent parce que Dieu a touché leur cœur, et qu'il leur a inspiré cette généreuse résolution (678). De ce nombre furent Zorobabel, Josué fils de Josedeck; j'en suis peu surpris, le rang suprême que deux hommes devaient occuper, l'un dans l'Etat, l'autre dans l'Eglise, pouvait les disposer à ce retour. De ce nombre furent aussi les Nathinéens, et c'est ce qui m'étonne davantage, car qu'avaient-ils à attendre dans la Palestine? tous, tant ceux qui descendaient des Gabaonites que ceux dont Josué, David, Salomon avaient assujettis les aïeux, n'avaient autre lot à espérer dans la ville sainte que celui de leurs prédécesseurs, celui de porter le bois, de faire les plus gros ouvrages du temple, et d'en remplir les fonctions les plus basses : n'est-il pas étonnant que ces hommes aient préféré d'être les derniers dans la maison du Seigneur, à habiter dans les tentes des pécheurs? Une disposition aussi religieuse et aussi héroïque est-elle bien commune parmi nous? Les autres restent, hélas! parce qu'ils sont devenus citoyens de Babylone, parce qu'ils ont pris racine eux-mêmes en y plantant des oliviers et des vignes, selon l'ordre qu'ils en avaient reçus de Dieu; parce qu'ils ont peine à sacrifier la jouissance des avantages présents à leur espérance éloignée d'un établissement futur dont les sens ne pouvaient être touchés (679).

Or ce que je dis ici des captifs de Babylone s'entend également des captifs du péché. Hélas! oui, c'est le petit nombre de ceux-ci qui retournent à Dieu par une sincère conversion; c'est le petit nombre qui entend cette voix du Seigneur : *Sortez du milieu des méchants; séparez-vous-en, dit le Seigneur, et ne touchez point ce qui est impur* (*Isa.* LII, 11); hâtez-vous de sortir de la Babylone du péché; jouissez de la liberté de mes enfants, et ne pensez plus qu'à me bâtir en vous une maison digne de moi. Tous les autres sont sourds à cette voix; ils résistent à l'Esprit-Saint qui les rappelle à leur devoir; du lieu de leur exil ils font leur patrie; s'il est rare de trouver des fidèles qui conservent la grâce baptismale, il est encore plus rare d'en trouver qui la recouvrent après l'avoir perdue; en vain Dieu, principe de tout bien, les presse de revenir à lui; en vain, Daniel; en vain les autres saints du ciel, et les justes de la terre intercèdent pour eux près du Seigneur; en vain Jésus-Christ, le vrai Cyrus, leur offre leur liberté même gratuitement, même en payant leur rançon, même en leur fournissant tout ce qui est nécessaire à leur voyage, ils méprisent toutes ces avances, ils négligent tous ces secours; ils restent dans leurs liens criminels, quelquefois même en applaudissant au courage de ceux de leurs complices qui les rompent, qui imitent les quarante-deux mille Israélites, qui retournent à la vraie Jérusalem, qui s'élèvent au-dessus des choses présentes et portent leurs désirs dans le ciel. O Dieu! qu'il faut une grande et forte grâce de votre part, pour vaincre la résistance du pécheur! ô Dieu qui manifestez votre puissance et votre miséricorde en délivrant de la captivité du péché, délivrez-en tous ceux de mes auditeurs qui y sont misérablement détenus, et pour les ramener à vous, pour vous les conserver, donnez-leur des guides et des gardiens semblables à ceux que vous avez donnés aux Israélites retournant de Babylone, semblables à Zorobabel, chef de la première troupe; semblables à Esdras, chef de la seconde.

Après avoir observé sur le premier de ces chefs qu'il tient parmi les aïeux de Jésus-

(678) Surrexerunt principes patrum Benjamin, de Juda et Benjamin, et sacerdotes, et Levitæ et omnis cujus Deus suscitavit spiritum ut ascenderent ad ædificandum templum, etc. (*I Esdr.* I, 5.)

(679) Quelques-uns cependant restèrent dans le lieu de leur captivité par des motifs plus nobles, témoin Daniel. Ajoutez que le retour de cette captivité n'était point nécessaire au salut, comme le retour du péché.

Digitized by Google

Christ la première place entre ceux des descendants de David qui commandèrent dans le troisième état des Juifs, dans cet état républicain qui succéda immédiatement à celui des juges, je passerai aussitôt à celle des quatre questions les plus intéressantes qu'on fait sur le dernier, savoir : s'il a dicté de nouveau tous les livres canoniques étant de retour à Jérusalem (680). Ce qui donne lieu à cette question célèbre, ce sont ces paroles de l'historien sacré, qu'*Esdras était scribe fort habile dans la loi de Moïse : « Ipse scriba velox in lege Moysis; »* ce que le plus grand nombre des interprètes a conclu de là, c'est qu'Esdras était savant dans la loi, qu'il en comprenait promptement le sens, qu'il se servait de son talent pour revoir les Livres saints, les mettre en ordre, et corriger les exemplaires défectueux. Quelques-uns cependant ont porté leurs conséquences beau-

(680) A cette première question on en ajoute encore trois autres que je n'ai pas cru devoir placer dans le corps du discours. Savoir : 1° s'il a changé les anciens caractères hébreux, pour leur substituer les lettres chaldéennes ; 2° s'il est auteur des points qui servent de voyelles dans l'hébreux ; 3° s'il y en a quelque part au canon des anciennes Ecritures.

Sur la première question qui partage les interprètes, tant catholiques que protestants, je dirai que les conjectures les plus fortes ne peuvent rien contre les faits. Or, c'est un fait reconnu par Origène, par Eusèbe, par saint Jérôme, par les trois Pères de l'Eglise les plus versés dans la science des langues anciennes, que les caractères chaldéens ont été substitués aux anciens caractères hébreux. Il suffit pour reconnaître ce qu'ont reconnu ces docteurs, de jeter un coup d'œil sur les caractères samaritains et ceux des Juifs modernes, ils sont certainement différents les uns des autres ; or, les caractères samaritains sont sûrement ceux des anciens Hébreux, qui leur furent apportés par le prêtre qu'Assarradon envoya en Samarie et qu'ils retinrent toujours. Donc ceux des Juifs modernes ne sont pas les anciens caractères hébreux, mais les chaldéens. Donc ils ont été changés, et quel autre aura fait ce changement, sinon un saint, un savant aussi accrédité qu'Esdras?

En vain dira-t-on contre cette opinion, qu'un tel changement est impossible en lui-même, et dans les principes des Juifs ; *en lui-même*, en ce qu'il aura fallu le rendre universel et l'étendre du midi de l'Egypte au nord de la Médie, et de l'occident de la Judée à l'orient de Babylone ; *dans les principes des Juifs*, en ce qu'ils conservent encore aujourd'hui leurs livres dans la même forme qu'autrefois, dans des rouleaux de vélin, écrits à la main, d'un seul côté, sans points voyelles, etc. Un peuple ainsi prévenu aura-t-il changé ses anciens caractères?

R. Le changement dont il s'agit, n'est pas impossible dans le premier sens. Si saint Jérôme beaucoup inférieur à Esdras, en crédit, en autorité et même en capacité (puisqu'il ne passa jamais pour inspiré) a pu faire recevoir sa version à toute l'Eglise latine, pourquoi Esdras n'aura-t-il pas pu faire dans l'Eglise juive un bien moindre changement, en substituant aux lettres phéniciennes, d'autres lettres de la même valeur et en même nombre? Ce changement n'était pas plus impossible dans le second sens que dans le premier. Esdras a pu le faire par une saine politique et pour ôter tout commerce religieux entre les Juifs et les Samaritains. Au reste, quand je dis, Esdras, je n'exclus pas les autres sages de son temps, ni les autres chefs de la nation qui, vraisemblablement, concourent avec lui à ce changement, du moins par leur approbation.

Sur la seconde question, savoir quel est l'auteur des points-voyelles, je ferai les remarques suivantes. 1° L'alphabet des Hébreux, composé de vingt-deux lettres, n'en a aucune qui soit regardée comme voyelle, pas même ces quatre *aleph*, *hé*, *job*, *vau*, qui semblent approcher de nos *a*, *e*, *i*, *o*, toutes sont consonnes. Ce sont les points qui tiennent lieu de voyelles, et qui déterminent la manière de lire et de prononcer. 2° Ces points, selon les uns, sont aussi anciens que la langue hébraïque ; selon les autres, ils sont aussi anciens au moins que Moïse, qu'ils croient s'en être servi en écrivant la loi (*a*) ; selon d'autres, ils sont au moins aussi anciens qu'Esdras, qu'ils en font l'auteur et l'inventeur. Enfin, selon l'opinion aujourd'hui la plus commune, ce fut vers le milieu du xe siècle que la manière de lire et de prononcer le texte hébreu, fut entièrement fixée et déterminée comme nous l'avons aujourd'hui. Par conséquent, les points-voyelles ne sont point l'ouvrage d'Esdras, ni même de l'académie des Juifs de Tibériade, vers les siècles v^e et vi^e comme plusieurs l'ont soupçonné.

Sur la troisième question concernant le canon des anciennes Ecritures : d'après l'abbé de Vence, j'en distingue deux ; un premier de Moïse, un second d'Esdras. On ne peut, dit cet auteur dans sa dissertation sur ce sujet, on ne peut douter que Moïse n'ait donné pour les livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique et des Nombres, l'ordre qu'il avait donné pour le Deutéronome, de le placer dans le tabernacle près de l'arche, ordre qui valait un canon propre à faire respecter les livres comme divins et sacrés. Il est vrai que depuis la mort de Moïse jusqu'au schisme des dix tribus, il y eut plusieurs livres divinement écrits; mais ce qui montre qu'ils n'avaient pas été mis dans un même catalogue connu de la nation, c'est que les Samaritains ne les ont jamais reçus depuis leur séparation, pourquoi non, sinon parce qu'avant ils n'étaient réputés canoniques et inspirés par aucun décret solennel de la Synagogue ? C'est donc avec raison, conclut le savant abbé, grand prévôt de la primatiale de Lorraine (*b*), qu'on a regardé Esdras comme l'auteur du canon qui renferme tous les livres de l'Ancien Testament écrits de son temps, savoir : cinq de Moïse, *Josué*, les *Juges*, *Ruth*, quatre contenant des hymnes et des maximes, savoir : les *Psaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique*, puis les quatre des *Rois* (réputés chez les Juifs pour deux), les deux des *Paralipomènes* (réputés pour un), *Esdras* et *Néhémie* (réputés pour un), *Esther* et *Job*, *Isaïe* et *Jérémie*, avec les *Lamentations* (réputés un seul livre), *Ezéchiel*, *Daniel*, et les douze petits prophètes (réputés pour un seul livre); ce qui forme le nombre de vingt-deux livres que connaissaient les Juifs avec Josèphe l'historien. Quel est donc, me demanderez-vous, le canon où seront renfermés les livres de la *Sagesse*, de l'*Ecclésiastique*, de *Judith*, de *Tobie* et des *Machabées?* On pourrait citer celui de Gélase Pape, et plusieurs autres : mais il suffit de citer celui du saint concile de Trente, placé à la tête de toutes les Bibles imprimées depuis la célébration de ce concile.

(*a*) Ceux-ci cependant se divisent en deux classes, puisque quelques-uns ne pensent pas que ce premier des écrivains sacrés ait usé de ces points en écrivant, mais seulement que Dieu lui montra la vraie ponctuation, et que sa science appelée la massore, se conserva jusqu'à Esdras par une tradition orale.

(*b*) Dans le temps que je fréquentais le collége, il faisait à Nancy des leçons publiques d'Ecriture sainte aux jeunes élèves du diocèse de Toul.

Digitized by Google

coup plus loin ; ils en ont conclu qu'Esdras comme écivain, ou secrétaire, ou greffier, avait écrit de nouveau les anciennes Ecritures qui avaient disparu. C'est le système qu'ils ont fondé sur cet éloge du saint prêtre, qu'il était *un scribe fort habile dans la loi de Moïse* (681). Ignoraient-ils donc que le terme *de scribe* dans le style de l'Ecriture signifie un docteur de la loi? Cette seule observation pourrait suffire pour ruiner le système de ces commentateurs, mais eu égard à l'importance de la question, j'ajouterai une seconde remarque, j'ajouterai que ce système est également faux dans ses suppositions, et dangereux dans ses suites.

Une première supposition de ce système, est que Manassès et Amon son fils, deux des plus méchants rois de Juda, avaient porté la haine de leur religion, jusque sur les Livres saints, et qu'ils les avaient détruits. Une seconde supposition de ce système est que ces livres avaient été brûlés dans l'incendie de Jérusalem. Une troisième est qu'ils s'étaient perdus dans le temps de la captivité. Or quelle est celle de ces trois suppositions qui ne soit dénuée de toute vraisemblance?

1° Où est-il dit que Manassès et Amon firent la guerre aux Livres saints? Quand ils l'auraient faite dans le district de ces trois tribus soumises à leur pouvoir, l'auraient-ils faite dans ces vastes régions où les dix tribus étaient répandues, et où se trouvaient les écrits de Moïse? 2° De ce que Genseric et d'autres ont brûlé Rome, s'ensuit-il que les Livres saints aient été brûlés? pourquoi donc tirer cette conséquence de l'incendie de Jérusalem? De plus tous les ouvrages de Moïse y étaient-ils renfermés? Que de synagogues ailleurs où on les lisait! En outre, qui croira que ni Daniel, ni Ezéchiel, ne s'en soient munis en allant en captivité, puisqu'alors Jérusalem subsistait? Qui croira que Jérémie, qui eut toute liberté avant et après l'incendie de Jérusalem, n'en ait conservé aucun? 3° Les lettres mêmes de Darius (*I Esdr.* VI, 1 *seqq.*) et d'Artaxerxès (*I Esdr.* VII, 12 *seqq.*), ne font-elles pas mention de la loi de Moïse, comme existante et connue? Qu'est-ce donc que le système que nous combattons, sinon un système faux dans ses suppositions?

J'ai ajouté, *et dangereux dans ses suites*, dont une plus sensible serait l'affaiblissement des preuves que les prophéties antérieures à Esdras nous administrent en faveur de la religion. Car que nous répondront les ennemis de la foi, lorsque nous leur citerons celles qui ont eu leur accomplissement avant Esdras comme sont, celle de la distribution des terres aux Israélites, celle du prophète de Béthel, celle d'Isaï, concernant Cyrus, etc., etc., etc.? ils nous diront qu'elles sont de l'invention d'Esdras. Or, donner lieu à cette réponse de leur part, n'est-ce pas affaiblir un de nos grands motifs de crédibilité? Le système où elle a son origine, n'est-il donc pas aussi dangereux dans ses effets, que faux dans ses suppositions? Ne devons-nous donc pas le rejeter avec horreur (682), et nous tenir fermement attachés à ces principes que la Providence a conservé les livres que nous révérons comme divins, depuis le moment de leur existence; qu'il ne s'y est jamais glissé de fautes qui intéressassent le dogme et la morale ; qu'Esdras a pu corriger celles qui concernaient, par exemple, les dates des temps, les noms des personnes, l'arrangement des feuilles, etc. ; qu'*il avait préparé son cœur pour rechercher la loi du Seigneur, pour exécuter et enseigner dans Israël, ses préceptes?* Que son exemple confondra les pasteurs de la loi nouvelle, qui négligent l'étude des saintes Ecritures, et qui laissent croupir les peuples dans l'ignorance des Livres divins, pour ne s'être pas rendus capables de les en instruire, et qu'enfin heureux sont les Israélites, qui ont des Esdras pour guides et gardiens dans leur retour à Dieu. C'est, mes frères, ce que je désirerais être par rapport à vous; c'est pour vous prouver de plus en plus la sincérité de ce désir, qu'après vous avoir entretenus des causes du retour de l'âme pécheresse au Seigneur, je vais encore vous dire un mot des obstacles à ce retour, de ceux qui le précèdent et de ceux qui le suivent.

Si nous ne connaissions d'ailleurs les trois grands ennemis qui les forment, nous apprendrions à les connaître ici; nous saurions que c'est le démon, le monde et la chair. Quand Daniel sollicite le retour des captifs de Babylone, le prince des Perses, c'est-à-dire, selon une explication que nous donnerons dans la suite, l'ange de ténèbres, chargé de s'occuper de la ruine des Perses, lui résiste pendant vingt et un jours, afin qu'il échoue dans sa demande, et que les Israélites avec les Perses soient plus facilement entraînés dans une perte commune. Quand les Israélites, de retour, veulent placer l'arche de Dieu sur ses bases, bâtir le temple de Jérusalem, et relever les murs de cette ville, les Samaritains s'y opposent de toutes leurs forces, ils gagnent par argent les ministres du roi, et ils viennent à bout de traverser les desseins des Juifs, pendant tout le règne, 1° de Cyrus même leur libérateur, 2° de Cambyse son fils, 3° du faux Smerdis, et jusqu'à la seconde année de Darius qui, détrompé par des ministres plus fidèles que ceux de Cyrus, condamne à la peine de mort

(681) Ils l'ont aussi fondé sur ces paroles d'Esdras dans le quatrième livre de son nom : *Votre loi a été consumée dans l'incendie.* Mais on sait que ce livre est apocryphe, et nous le dirons en son lieu.

(682) Il est vrai qu'il se trouve favorisé par saint Basile et plusieurs autres Pères, qui disent bien positivement qu'Esdras *dicta et mit au jour par l'ordre de Dieu, tous les livres de l'Ecriture ;* mais le *IV*e *Livre d'Esdras* étant le fondement de leur opinion, ce fondement s'écroulant, il est nécessaire que leur opinion se détruise.

Digitized by Google

tous ceux qui s'opposeront à l'exécution du premier édit. Quand Esdras vient de Babylone à Jérusalem, environ soixante ans après Zorobabel, n'y a-t-il rien à craindre? Vous pouvez l'apprendre des chapitres VII et VIII de son histoire; voici le précis de ce que vous lirez dans le VIIe.

Dieu fait trouver grâce à Esdras près du roi de Perse. Le prince, plein d'estime pour son mérite, lui accorde tout ce qu'il demande en faveur des Juifs; il lui fait de magnifiques présents pour le temple; il lui donne le pouvoir de visiter la Judée et d'établir des magistrats, avec liberté de punir de prison, d'exil, de confiscation et même de mort, quiconque n'obéirait pas à la loi de Dieu et à l'édit du roi. Esdras, touché de ce bienfait, le rapporte à Dieu et s'écrie : Béni soit le Seigneur, le Dieu de nos pères, qui a mis au cœur du roi cette pensée, de relever la gloire du temple du Seigneur : *Benedictus Dominus Deus patrum nostrorum.* C'est l'abrégé de ce que vous pouvez lire dans le chapitre VIIe.

Etant, dit-il dans le VIIIe (683), étant sur le bord du fleuve Ahava, je publiai un jeûne pour nous humilier devant le Seigneur notre Dieu, et pour lui demander qu'il nous conduisît sûrement dans notre chemin.., car j'eus honte de demander au roi une escorte de cavaliers pour nous défendre de nos ennemis pendant le chemin, parce que nous avions dit au roi : *La main favorable de notre Dieu est sur tous ceux qui le cherchent sincèrement.*

Ce sont les paroles d'Esdras même. N'y voit-on pas qu'il avait des ennemis à craindre sur son chemin, et qu'étant chargé de trésors qui montaient à près de 5,000,000 de notre monnaie, une bonne escorte lui était nécessaire contre les voleurs? Mais s'il l'eût demandée, qu'eût pensé le roi de sa demande? qu'elle ne s'accordait point avec la confiance qu'il avait paru mettre en son Dieu. C'est le mal que prévoit Esdras, et la réflexion qui le fait recourir au jeûne et à la prière, qui sont les armes ordinaires des saints.

Une troisième espèce d'ennemis se présenta au saint homme quand il fut arrivé à Jérusalem. Les chefs des dix tribus viennent lui dire que les Juifs avaient contracté des alliances avec les Chananéens et les Héthéens, etc., en prenant leurs filles pour épouses. Vous citer ces trois faits, n'est-ce pas vous découvrir les trois grands ennemis de notre salut, formant chacun des obstacles au retour des captifs du péché, pour en empêcher la résolution et les effets? L'application est aisée à faire dans le sens spirituel.

Vous devez vous y attendre, pauvres captifs du péché, l'ange de ténèbres, chargé de vous perdre, ne négligera ni les efforts de sa fureur, ni les ruses de sa malice, pour vous retenir dans ses chaînes; il vous représentera les douceurs apparentes du vice; il vous étourdira sur les suites de vos désordres; il vous exagérera les difficultés de la vertu; il vous rassurera contre l'idée d'une mort prochaine, par celle de votre jeunesse et de la bonté de votre constitution, et par l'espérance de ce bon *peccavi*, qui en a tant perdu et sauvé si peu. Point de tentation à laquelle vous ne deviez préparer votre âme, lorsque vous mettrez votre retour à Dieu en délibération.

En avez-vous pris le chemin? d'étrangers que vous étiez, êtes-vous devenus les citoyens de la céleste Jérusalem? Jusque dans cette terre sainte vous rencontrerez des Samaritains qui s'efforceront de vous empêcher de construire en vous le temple spirituel du Saint-Esprit, qui, pour réussir dans leurs desseins, tantôt chercheront à vous inspirer la crainte des personnes puissantes : *Deterrentibus eos populis;* tantôt demanderont de s'allier avec vous, pour le bien en apparence, et dans la vérité, pour vous gagner à eux, pour vous infecter de leurs erreurs; tantôt enfin, vous calomniant près de vos supérieurs, en vous représentant comme un genre d'hommes inquiets, turbulents, rebelles, ennemis de la paix; et peut-être ces supérieurs seront-ils assez imprudents pour se laisser prévenir, assez indolents pour ne rien approfondir, assez injustes pour vous retirer leur estime sur le cri public : Cyrus, Assuérus (Cambyse), Artaxerxès (Smerdis), donnèrent dans ce piége; ce défaut est celui dont les supérieurs se corrigent le moins; les vôtres feront-ils l'exception? A cette question que la conduite des Samaritains me donne lieu de vous faire, j'en joindrai encore une autre.

Pourquoi les Israélites refusèrent-ils de les admettre avec eux à la reconstruction du temple? Ces hommes étaient schismatiques : c'est l'unique raison que nous pouvons donner de ce refus, et en la donnant, nous vous observerons qu'il ne suffit donc pas qu'une œuvre soit aussi bonne que la construction d'un temple, qu'un sermon qu'on y entendrait, qu'une bénédiction qu'on y donnerait, il faut de plus voir si les personnes avec lesquelles on se réunit pour la faire ne sont point du nombre des Samaritains, si elles ne sont schismatiques en aucun sens, si elles ne vivent pas séparées d'un corps dont elles sont membres, puisque, entrer en communion d'œuvres saintes avec ces personnes, ce serait les autoriser dans leur schisme : de là la réponse de Zorobabel et de Josué

(683) Là sont aussi écrits les noms de ceux qui revinrent avec lui. Il est encore dit là qu'il envoya à Casphia, lieu situé sur les montagnes caspiennes, chercher des compagnons de voyage, et de là l'auteur de la dissertation sur les dix tribus, prétend tirer une preuve de leur retour. Ne pouvait-il donc pas s'apercevoir qu'Esdras n'avait envoyé là que pour avoir des ministres de la maison de Dieu, des lévites et des Nathinéens? ses autres preuves ne sont pas plus fortes. Les expressions qu'il cite des prophètes sont trop pompeuses, pour être appliquées au retour des dix tribus du temps de Zorobabel; elles sont bien mieux appliquées à leur retour à la fin des siècles!

Digitized by Google

aux Samaritains : *Non est vobis et nobis ut ædificemus domum Deo nostro* : mais à qui la ferions-nous encore ici cette réponse? Portons donc nos réflexions sur un autre objet.

Vous vous êtes élevés au-dessus de la crainte du monde, je le suppose ; sur la parole de Jésus-Christ victorieux du monde, vous n'appréhendez plus ce second ennemi; n'en est-il pas un troisième plus à craindre que les deux précédents ? Qu'arriva-t-il aux Juifs après avoir entendu les prophètes Aggée et Zacharie, après avoir bâti le temple du Seigneur sans se laisser abattre par la crainte des hommes, après avoir fait la dédicace en la manière qu'il est dit : *Les jeunes gens jetant de grands cris de joie, les vieillards au contraire pleurant sur la disproportion du second temple avec le premier qu'ils avaient vu?* Vainqueurs du monde et du prince du monde, ils furent vaincus par eux-mêmes, par leur concupiscence, par cette inclination charnelle dont leurs aïeux avaient été si souvent dans le cas de se répentir : que vous arrivera-t-il après vous être élevés au-dessus de la crainte de ce qu'on fera et de ce qu'on dira de vous ? ne vous enorgueillirez-vous pas; votre orgueil ne sera-t-il pas puni par quelque chute honteuse; ne deviendrez-vous pas des voluptueux? Ces questions ne vous paraissent-elles pas déplacées, ô vous dont la conduite y a donné occasion ! ô vous qui êtes engagés dans des commerces illicites ! que je vous plains, que je voudrais être pour vous un Esdras par l'humilité, la ferveur et l'efficace de ma prière ! Ce n'est donc plus à vous, mes frères, que j'adresserai la parole en ce moment, c'est à Dieu pour vous.

Mon Dieu, je suis dans la confusion et j'ai honte de lever les yeux devant vous, parce que nos iniquités se sont multipliées et accumulées sur nos têtes... à peine avez-vous depuis quelque temps écouté nos prières et commencé de nous faire grâce pour nous donner un établissement dans votre lieu saint, et pour éclairer nos yeux de votre divine lumière, que nous recommençons à vous offenser ; quelle ingratitude ! comment, Seigneur, n'en seriez-vous pas irrité ? serez-vous donc en colère contre nous jusqu'à nous perdre entièrement?... Non, Seigneur, Dieu d'Israël, vous êtes juste; vous êtes fidèle dans vos promesses, et nous avons lieu d'espérer qu'elles s'accompliront en nous, puisque nous avons été laissés et réservés entre tant d'autres pour être sauvés: mais nous n'attendons ce salut que de votre bonté.

C'est, mes frères, la prière qu'Esdras fit dans le parvis du temple, à l'heure du sacrifice du soir sous les yeux de ceux qui venaient l'offrir, les genoux en terre, le corps abattu, les mains élevées vers le ciel, les habits déchirés, devenus par là un spectacle à Dieu et aux hommes: aux hommes qui en furent touchés, mêlèrent leurs larmes à celles du juste, jurèrent de faire ce qui leur avait été proposé, promirent de renvoyer (684) leurs femmes prises d'entre les nations étrangères, et exécutèrent fidèlement leur promesse ; à Dieu de qui vinrent ces dispositions, parce qu'il avait vu Esdras abattu à ses pieds. Hé ! Seigneur, quelles prières exauceriez-vous, si vous n'aviez pas exaucé celles d'un si saint prêtre prosterné devant votre temple, profondément humilié devant vos yeux, et percé jusqu'au fond du cœur par le crime de ses frères qu'il s'attribuait comme lui étant propre? O qui me donnera de ressembler à ce grand homme dans son zèle tendre et compatissant, pour relever, comme lui, par ma pénitence et mes prières, ceux qui sont tombés ! Oh ! que je vous serais redevable, mes frères, si vous m'obteniez la grâce de cette ressemblance par vos prières pour moi.

Ce que je demande maintenant pour vous, mes frères, après vous avoir montré le retour de la captivité du péché dans ses causes et ses obstacles, le voici : Ou vous êtes heureusement du nombre des bons, et en ce cas je demande pour vous ce zèle du salut des pécheurs qui mérita à Daniel le titre honorable d'homme de désir. Ou vous êtes malheureusement de la classe des méchants, et en cette triste supposition, je demande pour vous un retour à Dieu prompt, parfait et constant jusqu'au dernier de vos jours. Votre mort devenant par là, précieuse aux yeux du Seigneur, elle opérera en votre faveur l'échange d'une vie passagère et pénible, à une vie éternelle et paisible. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom, etc.

(684) Il est assez incertain, si ce renvoi s'entend seulement de l'éloignement de demeure, ou de la dissolution du lien conjugal. Bède croit que les enfants ne furent point renvoyés avec les mères, quoiqu'un de l'assemblée l'eût proposé.

LIVRE DE NÉHÉMIE.

OU

IIe LIVRE D'ESDRAS.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

RECONSTRUCTION DE LA JÉRUSALEM TERRESTRE ET DE LA JÉRUSALEM SPIRITUELLE.

(*II Esdr.* I-X.)

Verba Nehemiæ.

Histoire de Néhémie. (*Esdr* I, 1.)

Ces deux noms, mes frères, Esdras et Néhémie, ont toujours été et seront toujours de grands noms, des noms qui réveilleront en nous de grandes idées. Ils ont toujours été, ces deux hommes de l'antiquité sacrée, et ils seront toujours des modèles excellents, celui-là, pour les supérieurs ecclésiastiques et spirituels, comme étant de la tribu de Lévi et de la race sacerdotale, celui-ci pour les supérieurs civils et temporels comme étant

Digitized by Google

probablement et selon l'opinion de presque tous les anciens, de la tribu de Juda (685) qui devait donner des chefs à la nation sainte, jusqu'à la naissance du Messie. L'un fut de la seconde troupe des Juifs revenant de Babylone; l'autre de la troisième. L'un revint sans pompe, sans éclat, sans escorte; l'autre revint en grand seigneur accompagné d'officiers de guerre et de cavalerie. Que signifie cette différence ? que les prêtres doivent éviter de marcher avec grand bruit, de se montrer dans un appareil brillant et pompeux, et de prendre les titres, les marques, le train d'un gouverneur de province, et qu'au contraire les supérieurs civils peuvent conserver un air de grandeur et de puissance qui rappellent le souvenir du Maître à qui ils appartiennent. Le premier s'occupe à rebâtir le temple de Jérusalem, c'est qu'un prêtre doit être tout occupé du soin des choses spirituelles; le second s'occupe à relever les murs de la ville, c'est que l'objet de son ministère est la prospérité de l'Etat.

Si nous sommes les temples du Seigneur, n'en sommes-nous pas la ville sainte? Ce qui suit de là, mes frères, c'est que comme Esdras rebâtissant le temple matériel de Jérusalem, nous a appris dans le livre précédent à rebâtir en nous le temple spirituel du Seigneur lorsque le péché l'a détruit, de même dans ce second livre, Néhémie reconstruisant la cité sainte pourra nous apprendre comment nous devons reconstruire en nous la Jérusalem spirituelle dans la fâcheuse supposition qu'elle y soit ruinée. Et c'est à cette idée générale que je rapporterai toute l'explication de ce livre appelé tantôt d'Esdras et tantôt de Néhémie (686). Divisant cette explication en deux points particuliers, je vous parlerai dans le premier du zèle avec lequel nous devons travailler à la reconstruction de la Jérusalem spirituelle de nos âmes, et dans le second des obstacles qui s'opposent à ce que nous travaillions à cette reconstruction. Bornons-nous aujourd'hui au premier de ces points, à quelques réflexions, 1° sur les motifs de ce zèle, 2° sur les caractères de ce zèle avec lequel nous devons rebâtir en nous la cité sainte que le péché y a détruite.

Je trouve, mes frères, dans l'étude de l'histoire de Néhémie, trois puissants motifs qui nous engagent à relever au plus tôt l'édifice de notre salut, si nous l'avons laissé tomber. J'en trouve un premier dans le malheur de cette chute; un second en Dieu qui nous invite à réparer ce malheur; un troisième dans le bonheur dont nous jouirons après l'avoir réparé.

Un premier motif qui nous engage à nous relever si nous avons eu le malheur de tomber, c'est l'idée de ce malheur même. Celle d'une ville réduite en cendre, de ses portes brûlées, de ses murs abattus, de ses habitants ou dispersés dans les régions étrangères, ou méprisés dans leur propre pays, tire des larmes à Néhémie; à cette triste nouvelle que ses frères de retour de la captivité depuis vingt-quatre ans, sont dans une ville de tous côtés ouverte aux incursions des ennemis, il se condamne à un deuil de quatre mois, pendant lesquels il gémit, il jeûne, il prie le Seigneur de rendre à Jérusalem son ancien lustre et sa première gloire: à quel deuil nous condamnerions-nous donc, si nous nous occupions de ces pensées que le Seigneur s'est retiré de notre âme, que la désolation y est universelle, qu'elle est comme une place sans défense, où les ennemis entrent et d'où ils sortent quand il leur plaît, qu'elle est digne d'un opprobre éternel ? Comme Néhémie nous gémirions; comme lui nous jeûnerions sur la cendre et sous le cilice; comme lui nous dirions à Dieu : Seigneur, Dieu du ciel..... qui conservez votre miséricorde à ceux qui vous aiment!.... ayez, nous vous en prions, les oreilles attentives et les yeux ouverts pour nous exaucer.... nous avons péché.... nous avons été séduits par la vanité et le mensonge.... nous n'avons point observé vos commandements, ayez égard à l'humble aveu que nous vous en faisons; souvenez-vous de la parole que vous avez dite à Moïse votre serviteur : *Lorsque vous aurez violé ma loi, je vous disperserai parmi les peuples, et alors si vous revenez à moi, si vous observez mes préceptes, si vous faites ce que je vous ai commandé, quand vous auriez été emmenés jusqu'aux extrémités du monde.... je vous ramènerai au lieu que j'ai choisi pour y établir le culte qui est dû à mon nom:* souvenez-vous, Seigneur, de cette parole, ramenez-nous de la région éloignée du péché à celle de votre grâce : *Quæso, Domine, Deus cœli... qui custodis.... misericordiam cum his qui te diligunt.... fiant aures tuæ auscultantes*, etc.

Une prière faite comme celle de Néhémie, avec son humilité, avec sa constance, avec sa confiance, est toujours exaucée. Il avait demandé de trouver miséricorde devant le prince dont il était l'échanson, et dès les premiers jours qu'il entra en quartier pour son service, il la trouva même contre toute apparence, car que demanda-t-il et qu'obtint-il ? Le roi qui s'aperçut de sa tristesse, lui en ayant demandé la cause : *Sire*, lui dit-il, *que votre vie soit éternelle; comment mon visage ne serait-il pas abattu, puisque la ville où sont les tombeaux de mes pères est toute dé-*

(685) Vence, qui le croit de la tribu de Lévi, a peu de partisans de son opinion.

(686) Ce livre est aussi attribué à Esdras, non qu'il l'ait écrit, mais parce qu'il a engagé Néhémie à l'écrire. Ce qui prouve que celui-ci en est auteur, c'est qu'il y parle toujours en première personne. Ce qui paraît prouver qu'il ne l'est pas, c'est qu'il y rapporte ce qui est arrivé longtemps après lui. (Cap. XII.) Pour lever cette difficulté, on dit avec Vence : il est très-probable que le chapitre XII, 1-26, inclusivement, a été ajouté par un auteur inspiré, lorsqu'on donna la dernière forme au canon des Livres sacrés.

Digitized by Google

serte, et que ses portes ont été brûlées?... Si ma demande ne vous déplaît pas envoyez-moi, je vous prie, en Judée, à la ville des sépulchres de mes pères, afin que je la fasse rebâtir. Voilà en substance la demande de Néhémie.

Est-il vraisemblable que le roi l'exaucera: n'est-il pas naturel qu'il voie les suites d'une pareille requête; qu'il les craigne; qu'il ait pour suspecte l'entreprise de relever les murs de la capitale d'un peuple puissant; d'une ville située dans des pays difficiles et sur des frontières éloignées de Babylone? Dieu écarte de l'esprit du roi toutes ces pensées qui doivent s'y présenter les premières, et y faire une profonde impression; il le distrait sur l'importance de la requête, pour ne le rendre attentif qu'au mérite de celui qui la lui présente; il étouffe en lui toutes les maximes de la politique, pour ne le remplir que de sentiments de bonté et d'estime pour ce fidèle serviteur, et comme si de roi il était tout à coup devenu particulier, et de maître un ami intime; Dieu ne lui laisse ni à lui, ni à la reine, que le regret de le perdre par l'absence, et le désir de le revoir après une séparation de quelques mois; il remue si efficacement le cœur du prince, que sur-le-champ, avant de sortir de table, sans mettre l'affaire en délibération, sans en parler à son conseil, il lui accorde toutes ses demandes; il lui donne des lettres adressées, tant aux grands maîtres des forêts du Liban et de l'anti-Liban (pour lui laisser prendre tous les bois nécessaires), qu'aux gouverneurs des provinces de son passage (pour lui fournir et à sa suite les rafraîchissements, les logements, tous les secours dont il avait besoin). Pourquoi cela? *parce que la main favorable de mon Dieu était sur moi*, dit Néhémie. Voilà le mot décisif, et c'est sur ce mot que j'ai dit:

Un second motif qui nous engage à reconstruire en nous la Jérusalem spirituelle, c'est Dieu qui nous y invite. En effet, si d'après ce mot je vous demande pourquoi les Israélites travaillèrent avec ardeur aux murs de Jérusalem, et pourquoi le roi de Perse contribua à ce travail par son argent même, ainsi que de son pouvoir, ne me montrez-vous pas le principe de cette ardeur dans la bonté de Dieu qui voulait rendre à la capitale des Juifs son ancien lustre, dans la puissance de Dieu qui incline les cœurs à son gré? dans la sagesse de Dieu qui cachait l'opération de sa grâce sous le voile des moyens extérieurs? C'est aussi dans ces mêmes perfections que je vous montrerai à mon tour, le principe qui nous engage à réparer les brèches faites à l'édifice de notre salut; c'est dans la bonté de Dieu qui veut que tous les hommes et même les plus grands pécheurs soient sauvés; c'est dans la puissance de Dieu qui peut des pierres mêmes, susciter des enfants à Abraham; c'est dans la sagesse de Dieu qui sait appeler les sourds spirituels, de manière qu'ils se rendent à la voix qui les appelle. Ces pensées: Dieu veut me sauver, et il le veut d'une volonté très-affectueuse, très-sincère et très-efficace: Dieu peut me sauver, et il le peut d'une puissance à laquelle rien ne résiste; il sait qu'il y a des différents moyens de salut, et il sait quels sont ceux auxquels je ne résisterai point: ces pensées, dis-je, ne nous offrent-elles pas un engagement puissant à travailler à notre salut? surtout quand nous réfléchissons que celui qui nous fait sans nous, ne nous sauvera pas sans nous? Joignons-y celle du bonheur assuré à ceux qui auront perfectionné ce travail, c'est dans l'histoire de la dédicace des murs de la Jérusalem terrestre, qu'elle se trouve.

Pour rendre cette cérémonie plus vénérable et plus auguste, Néhémie fit venir de toutes parts les lévites qui étaient chargés de publier les ouvrages de Dieu en chantant de saints cantiques, et en jouant de toutes sortes d'instruments de musique. Jusque-là, les habitants de cette ville privilégiée avaient vécu dans de continuelles alarmes; ils avaient été obligés de veiller jour et nuit, de supporter les chaleurs brûlantes de l'été, de tenir les armes d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre; mais alors on n'entend plus le bruit des armes, ni des instruments des ouvriers; personne ne combat, ne travaille, ne gémit. Toute larme est essuyée, tout opprobre est effacé; tout chagrin est banni; tout est désormais dans la paix, dans la consolation et dans la joie; tous se répandent en bénédictions, en actions de grâces, et chantent les cantiques et les psaumes qui regardent plus directement la ville sainte.

Mais tandis que l'Israélite charnel et grossier s'arrête à la Jérusalem terrestre, l'Israélite spirituel s'élève à la Jérusalem céleste, et dans l'ivresse qui le tire hors de lui-même, il chante à son libérateur ce cantique nouveau, qui ne peut être chanté que par ceux qui ont été racheté de la terre: *Sion est notre ville forte; le Sauveur en est lui-même la muraille et le boulevard; il est devenu l'appui du pauvre, la force du faible dans son affliction, son refuge contre la tempête, son rafraîchissement contre la chaleur. Nous l'avons attendu et il nous a sauvés; nous l'avons attendu longtemps, et nous serons désormais pleins d'allégresse; alleluia, salut, gloire et puissance à notre Dieu.* (*Isa.* XXVI, 1 *seqq.*

Voilà, mes frères, un léger crayon du bonheur dont jouissent ceux qui ont consommé l'œuvre de leur salut, ceux qui ont élevé à leur comble ces vertus de patience et de courage qui sont les murs de Jérusalem, ceux qui assistent à cette dédicace que le vrai Néhémie fait chaque jour des âmes justes, qui comme des pierres vivantes se détachent de la terre, et vont prendre leur place dans l'édifice de la Jérusalem céleste: le peu que je viens de vous en dire ne vous inspire-t-il pas le désir d'en jouir et la volonté de rendre ce désir efficace? Apprenez-donc aussi à connaître les caractères du zèle dont vous venez de voir les motifs.

Il doit être ferme et constant, c'en est un premier. Aucun des obstacles qui avaient retenu les Israélites pendant quatre-vingts ans, avant Néhémias, ne les retint plus à

Digitized by Google

l'arrivée de ce chef; ni la vue d'une ligne assez longue pour environner Jérusalem de bons murs ne les rebuta plus, ni la difficulté de trouver des ouvriers assez intelligents et en assez grand nombre pour ce pénible ouvrage ne les déconcerta plus, ni la haine des peuples voisins ne les intimida plus; dès que le nouveau gouverneur leur eut dit ce mot : *Allons, rebâtissons les murailles*, tous s'encouragèrent à travailler à la reconstruction des murs de la cité sainte. Que nous apprenaient-ils par là, sinon que, comme rien n'aurait dû nous séparer de la charité de Jésus-Christ, rien aussi ne doit nous empêcher d'en rallumer le feu en nous lorsqu'il s'y est éteint?

Notre zèle doit être ferme et courageux; il doit être sage et prudent. Néhémie, arrivé à Jérusalem, y demeure trois jours sans s'ouvrir à personne sur le sujet de son voyage et sur le dessein que Dieu lui avait inspiré. Après ces trois jours, passés à recevoir des visites, il se lève la nuit; il fait le tour des remparts, pour s'assurer par lui-même de l'état des choses. Le lendemain, il déclare à ses concitoyens le dessein que Dieu lui a mis dans le cœur et les moyens qu'il lui a procurés de l'effectuer. Eliasib, le grand prêtre, et ses frères, se chargent de bâtir la porte du Troupeau, pour mettre en sûreté les ouailles dont ils répondent. Ils se prennent à cet ouvrage d'une manière digne du sacerdoce dont ils sont revêtus; ils commencent par sanctifier la première des pierres qu'ils posent pour fondement, et continuent à bénir le terrain à mesure qu'ils le découvrent pour bâtir, afin d'attirer la bénédiction de Dieu sur leur travail; tous en prennent selon leur force et à l'endroit que la Providence leur présente, sans déplacer personne, sans chercher ailleurs un ouvrage ou plus honorable ou plus commode. Voilà la prudence du zèle des Israélites rebâtissant Jérusalem.

Que nous apprend-elle, sinon que chacun de nous doit, selon les facultés et la sphère de ses talents, travailler à l'édifice commun du salut? Si nous en exceptons les plus riches de Thécué, dont l'Ecriture note ici la lâcheté d'une éternelle infamie, tous bâtirent les murs de cette ville, tous devinrent pour elle ouvriers et manœuvres : les prêtres et le peuple, les grands et les petits, les pauvres et les riches, les marchands et les artisans, les femmes aussi bien que les hommes, contribuèrent de leurs peines à la construction. Voilà l'universalité du zèle des Israélites. Que nous apprend-elle, sinon que personne n'est dispensé de travailler à l'affaire de son salut, et que, comme cette affaire est personnelle, le zèle doit aussi être personnel?

Tout le monde est bien reçu à travailler à la reconstruction des murs de Jérusalem : les Thécuites, les Gabaonites, les prosélytes. Pour devenir citoyen de cette ville, il suffit d'y apporter un cœur de citoyen, une volonté sincère de s'y établir et de s'y fixer. N'est-ce pas une preuve que personne n'est exclu du ciel, que la voie en est ouverte à tous les hommes, que l'objet de leur zèle à cet égard est sinon facile, du moins possible?

C'est l'amour de Jérusalem même qui bâtit Jérusalem : c'est l'unique motif qui fait agir les ouvriers. Ils ont quitté avec joie Babylone pour elle; ils ont renoncé de bon cœur à toutes ses espérances; les premières dignités de l'empire, l'éclat de la cour et la faveur des princes n'ont rien eu qui pût flatter leur ambition ni les consoler de se voir éloignés de la cité sainte : voilà la pureté de leur zèle. Que nous apprend-elle, sinon ce que dit Jésus-Christ dans l'Evangile, que nous devons rechercher le ciel avant toutes choses?

Les murs de Jérusalem, quoique d'une enceinte immense, sont relevés dans l'espace de cinquante-deux jours. Quelle activité du zèle, qui finit un si grand ouvrage en si peu de jours! Que devons-nous en conclure, sinon qu'il ne suffit pas de travailler à l'œuvre de notre salut, mais qu'il faut y travailler promptement, uniquement, fermement? N'en formez-vous pas la résolution? C'est-à-dire, pécheurs, n'êtes-vous pas disposés à vous purifier de toute tache?

Ce qui vous en marque la nécessité, dans notre histoire, sont ces paroles : *Les prêtres s'étant purifiés avec les lévites, ils purifièrent le peuple, les portes et les murailles de la ville.* Elles nous marquent, ces paroles, prises dans leur sens littéral, qu'il fallait, pour la dédicace de Jérusalem, que tout fût pur et sans tache, depuis les ministres sacrés jusqu'au simple peuple. Et dans le sens spirituel que nous marquent-elles, sinon ce que dit saint Jean dans l'*Apocalypse* (XXI, 27), que *rien de souillé n'entrera dans la cité sainte : « Non intrabit in eam aliquod coinquinatum. »* Un saint Père (saint Augustin) observe que pour nous réjouir là comme citoyens, il faut gémir ici comme étrangers et pèlerins; et son observation est fondée sur l'histoire que j'ai à vous rapporter ici (687).

Le temps de la fête qu'on appelle *des Tabernacles*, et qui se célébrait depuis le 15 jusqu'au 22 du premier mois de l'année civile, étant venu, tout le peuple, selon

(687) Je passe sous silence ce qui est rapporté dans les versets 1-12 du chap. VIII de la fête des trompettes, fête qui se célébrait le premier du mois appelé *tifri*, et qui s'appelait de ce nom parce qu'on y annonçait la nouvelle année par des fanfares. Le mois de tifri était le septième mois de l'année ecclésiastique, et le premier de l'année civile. On voit dans ces versets, que le peuple demanda à Esdras de lui lire la loi, que ce saint prêtre la lut, que la lecture fut accompagnée de l'interprétation des prêtres et des lévites, et de là on conclut la nécessité de lire et d'expliquer aux fidèles la parole de Dieu; la manière de faire l'une et l'autre, et si l'on veut, on compare l'avidité de l'ancien peuple pour cette manne céleste, avec le dégoût que paraît en avoir le peuple nouveau : le zèle d'Esdras pour distribuer cette manne, avec la négligence de ceux qui tiennent aujourd'hui la place de ce saint prêtre.

Digitized by Google

l'ordre de Néhémie, alla chercher sur les montagnes des branches d'arbres verts et pleins de sucs, des rameaux de myrtes, de palmiers et des arbres les plus touffus. Ils en firent des couverts de branchages, chacun sur le haut de la maison, dans leur vestibule, dans le parvis de la maison de Dieu et dans diverses places publiques. Pourquoi cette fête, où le peuple juif habitait sous des tentes? C'était pour lui rappeler qu'il avait erré dans le désert pendant quarante ans, habitant sous des tentes; c'était pour nous marquer que nous ne sommes que des pèlerins et des étrangers sur la terre, et que nous devons moins y chercher des maisons que des tentes. Quelles sont les branches dont l'Esprit-Saint voulait que les tentes fussent faites? Quel en était le mystère? Il voulait que ces branches fussent d'olivier, de myrte, de palmier, d'arbres pleins de séve et de suc, pour marquer qu'il verse l'onction de sa grâce dans la solitude, dans laquelle il fait régner la consolation et la paix, et qu'il veut être la demeure des vainqueurs d'eux-mêmes et du monde. En quel sens est-il dit que les enfants d'Israël n'avaient point ainsi célébré cette fête depuis le temps de Josué? La préférence que le Saint-Esprit donne à la solennité présente, au-dessus de toutes celles qui l'avaient précédée, vient peut-être de ce qu'on n'était jamais si bien entré dans l'esprit de cette fête; de ce qu'après une longue et dure captivité ils étaient mieux préparés à considérer cette solennité comme l'image du pèlerinage des justes en cette vie, qui cherchent leur patrie sur les traces des saints patriarches, qui n'ont point ici de cité permanente.

Enfin, ce qu'Esdras avait fait à la fête des Trompettes, il le fit à la fête des Tabernacles. Depuis le premier jour de cette solennité jusqu'au dernier, il lut dans le livre de la Loi; ce qu'il avait fait ces jours, il le fit encore le jour de l'Expiation (688); et ce que je dois bien remarquer, pour humilier ceux d'entre vous qui sont toujours rassasiés du pain de la parole sans s'en remplir jamais, il le fit à Prime, à Tierce, à Sexte et à None; et autant de fois, c'est-à-dire quatre fois par jour, les Israélites avec lui bénissaient en adorant le Seigneur leur Dieu, et en disant : *C'est vous qui êtes le seul Seigneur, qui avez fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme... C'est vous qui avez choisi vous-même Abram, et qui lui avez donné le nom d'Abraham... C'est vous qui avez divisé la mer devant les Israélites.... et qui leur avez donné les royaumes et les peuples... Mais ils ont irrité votre colère en se retirant de vous :... c'est pourquoi vous vous êtes retiré d'eux, et vous les avez livrés entre les mains de leurs ennemis... Les avez-vous donc abandonnés pour toujours? N'êtes-vous pas un Dieu miséricordieux, doux et clément? Maintenant donc, ô Seigneur notre Dieu! grand, fort et terrible, qui conservez inviolablement votre alliance et votre miséricorde, ne détournez point les yeux de tous les maux qui nous ont accablés.*

Je ne vous rapporte, mes frères, que ce peu de la longue prière des Israélites, me bornant pour le surplus à vous dire qu'ils y célébrèrent la grandeur de Dieu dans la création, et sa bonté dans la vocation d'Abraham; qu'ils y confessent les iniquités de Jacob dans le désert, et depuis son établissement dans la terre promise; qu'ils y admirent avec reconnaissance, la fidélité de Dieu à accomplir ses promesses, sa patience à supporter son peuple, sa justice à le châtier, sa miséricorde à le conserver. Qu'ils le supplient de se laisser toucher de pitié en voyant son affliction, et qu'enfin leur prière est suivie d'un renouvellement d'aillance avec le Seigneur.

Le beau spectacle qu'ils présentent à ce moment aux races futures! après avoir jeûné sous le sac et sur la cendre; après avoir confessé leurs péchés; après avoir réparé leurs torts envers Dieu et envers le prochain; après avoir demandé à Dieu de vouloir bien les recevoir de nouveau dans son alliance, se levant ils dressent l'acte de renouvellement; tous ceux d'entre eux qui ont le discernement et l'intelligence, donnent parole pour leurs frères, et les principaux d'entre eux viennent promettre et *jurer* de marcher dans la loi de Dieu; ils prennent même des résolutions particulières et opposées à leurs vices et à leurs fautes précédentes : *Omnes qui poterant sapere spondentes pro fratribus suis.... veniebant ad pollicendum et jurandum, ut ambularent in lege Dei.* Je vous le répète, mes frères, le beau spectacle! j'y trouve pour vous, pécheurs, un motif et un exemple, un motif de retour à Dieu sans retour vers le monde; ne serait-ce pas une honte pour vous, d'en faire moins que les Israélites? un exemple de la pénitence que ce retour exige de vous? Qu'en exige-t-il donc? qu'à l'imitation de nos pieux Israélites, vous jeûniez, vous confessiez vos fautes, vous fassiez de pieuses lectures, vous assistiez aux instructions de vos pasteurs, que vous satisfassiez à Dieu et aux hommes pour le passé, que vous formiez des propos bien fermes pour l'avenir, et qu'avant de manger des pains de propositions, et de participer au sacrifice perpétuel, vous passiez à ces fonts sacrés pour y renouveler alliance avec le Seigneur, et lui dire un cierge à la main :

Je sais, Seigneur, quelles grâces j'ai reçues autrefois sur ces fonts, et quel abus j'ai fait de ces grâces; j'y ai été élevé à la dignité d'enfant de Dieu et d'héritier du ciel : quelle haute alliance! Une des obligations que m'imposait cette alliance était celle d'une exacte fidélité à votre loi, et je l'ai violée en toute manière, je le confesse, eh! que ne m'est-il donné d'en faire pénitence sous le cilice et sur la cendre! Dieu fort, Dieu clément, pardonnez-moi mes fautes passées,

(688) Cette fête devait se célébrer le dix du mois, mais elle fut, cette année, célébrée le 24 seulement.

Digitized by Google

et je vous promets, je vous jure de vous servir mieux à l'avenir; je vous jure de mieux observer vos sabbats, de payer mieux la dîme de mes biens à vos pauvres, de m'éloigner de toutes les occasions prochaines de vous offenser, etc., pourvu que vous m'aidiez de votre grâce, et que vous ne me livriez pas à ma présomption, comme les orgueilleux Israélites.

C'est ce que votre retour à Dieu exige de vous, pécheurs, c'est ainsi que vous reconstruirez les murs de la Jérusalem de votre âme, que vous en refermerez les plaies, que vous en réparerez les brèches, que vous la préparerez à cette dédicace solennelle que Jésus-Christ fera de sa cité sainte à la fin des siècles, et que vous mériterez de participer à la joie des justes qui composeront cette Eglise triomphante. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION II.

OBSTACLES A LA RECONSTRUCTION DE LA JÉRUSALEM TERRESTRE, ET DE LA JÉRUSALEM SPIRITUELLE.

(*II Esdr.* IV-XIII [689].)

Verba Nehemiæ.

Histoire de Néhémie. (*Esdr.* I, 1.)

La fin pour laquelle l'histoire de ce grand homme a été écrite, est, mes frères, celle que je me propose en vous instruisant; c'est de vous communiquer avec ses paroles, ses sentiments; c'est de vous donner à tous en sa personne un modèle excellent d'une tendre et solide piété; c'est de vous montrer en ce digne rejeton de Juda, un courtisan plein de religion, un gouverneur appliqué à l'intérêt public, un juge intègre, un citoyen passionné pour le bien de sa patrie, un laïque brûlant de zèle pour l'intérêt de Dieu et de sa cité sainte, un grand qui étant pourvu d'une charge considérable à la cour, possédant les bonnes grâces de son maître, et pouvant vivre dans le sein des délices, a cependant refusé de les goûter, ne s'est occupé que de la pensée de Jérusalem, et n'a eu de curiosité que pour en apprendre de nouvelles. Où sont les Chrétiens qui aiment ainsi l'Eglise et qui s'intéressent aussi vivement à ses biens et à ses maux?

Néhémie ne se borne pas à s'informer de l'état de Jérusalem; ce qu'il entend dire de sa triste situation excite dans son cœur une vive et profonde douleur qui le porte à s'humilier devant Dieu, par les sentiments et les œuvres de la pénitence; dans le dessein de soulager la misère de ses frères il a d'abord recours à Dieu par la prière et le jeûne. Où sont les fidèles qui pensent à intéresser le Seigneur à toutes leurs entreprises avant d'avoir recours à l'intrigue, à la sollicitation, aux moyens humains? Néhémie avoue qu'il fut saisi d'une très-grande crainte lorsque le roi lui témoigna s'apercevoir de son chagrin: *Timui valde ac nimis;* pourquoi donc Dieu permit-il que sa fermeté l'abandonnât un moment? c'était pour l'obliger de reconnaître qu'il n'avait de lumière et de force qu'en lui. C'est ce qu'il reconnaît en effet, et lorsque le roi lui eut demandé ce qu'il désirait: *Je prierai le Dieu du ciel,* dit Néhémie, j'élèverai mon cœur à lui, afin qu'il me dictât la réponse que je devais faire au roi: *Oravi Deum cœli.* Est-ce là ce que nous faisons pour savoir ce que nous demanderons, pour toucher le cœur de ceux avec lesquels nous avons à traiter, pour obtenir les grâces que nous sollicitons? N'est-ce point parce que nous négligeons ce moyen que nos desseins, quoique justes, réussissent si rarement parmi les hommes?

Après vous avoir proposé Néhémie comme exemple sur les points précédents, je vais vous le proposer aussi comme modèle sur le point suivant. Par la manière dont il a vaincu les obstacles à la reconstruction de la Jérusalem terrestre, je vais vous apprendre quels sont les obstacles à la reconstruction de la Jérusalem spirituelle, et vous instruire aussi de la manière dont vous les surmonterez. C'est le sujet de cet entretien; ou si vous voulez entendre la même chose dans des termes moins figurés, ce discours aura pour matière les obstacles que le pécheur a pour retourner à Dieu, et la manière dont il peut les lever.

Saint Paul, mes frères, nous représente admirablement les obstacles au salut du pécheur et à son retour à Dieu, en ce peu de mots: *Au dehors des combats, au dedans des craintes: « Foris pugnæ, intus timores. »* (*II Cor.* VII, 5.) *Au dehors des combats,* voilà les obstacles de la part du monde; *au dedans des craintes,* voilà les obstacles du côté de la chair et des passions.

Pendant quatre-vingts ans que les Juifs de retour de Babylone laissent passer sans relever les murs de Jérusalem, leurs ennemis naturels les laissent en paix planter leurs vignes, cultiver leurs champs, bâtir leurs maisons, jouir des fruits de leurs travaux. Ces ennemis apprennent-ils qu'il est venu un homme de Perse qui cherche à procurer le bien des enfants d'Israël, et que sous sa conduite les enfants de Juda commencent à fermer cette grande et fameuse cité? leur jalousie se réveille, leur ancienne haine se ranime; une tristesse profonde saisit leur âme, comme s'il leur était arrivé un grand malheur. L'Horonite, l'Ammonite, le Samaritain, l'Arabe divisés entre eux se réunissent contre la nation sainte pour l'empêcher de reconstruire sa capitale.

N'est-ce pas là une image bien ressemblante de ce qui arrive à ces âmes généreu-

(689) Nous n'expliquons pas ce livre de suite, dans nos Instructions, pour deux raisons; la première se tire de notre plan qui nous en a paru le seul propre à épuiser la matière de ce livre, et qui ne comporte pas une explication suivie des chapitres et des textes. La seconde se tire de l'exemple de l'écrivain qui lui-même n'a pas suivi l'ordre des faits, témoin celui qui est rapporté au chap. V, vers. 7, et qui arriva longtemps après les suivants; témoin encore le chap. XII.

Digitized by Google

ses qui ont sincèrement résolu de retourner à Dieu, et d'élever bien haut l'édifice de leur salut? Tandis qu'un pasteur endormi se tait sur les abus régnant dans sa paroisse, il est tranquille, il est loué, il est exalté comme un homme ami de la paix: ouvre-t-il les yeux sur ces abus, entreprend-il de les réprimer et de rétablir l'ordre? C'est un faux dévot, un vrai fanatique. Tandis qu'un membre de communauté relâchée dans l'observation de sa règle, se conforme au grand nombre, et suit la voie large, il est le bienvenu de tous; il est, dit-on, d'une excellente société. Cette même personne jusque-là si aimable, quitte-t-elle la voie large pour reprendre la voie étroite de l'institut? bientôt elle est détestée comme une orgueilleuse qui condamne la conduite de tout son corps, en en tenant une contraire. Tandis qu'une fille affecte le langage, le maintien, la vanité que nous condamnons dans ses semblables; tandis qu'elle suit sa mère au bal, à la comédie, et dans les compagnies dangereuses à son innocence, elle plaît à ses parents, elle en obtient ce qu'elle veut. Commence-t-elle à témoigner quelque horreur pour le monde, fuit-elle cette Babylone, se consacre-t-elle à Dieu et aux exercices de la piété? c'est un confesseur qui lui tourne la tête, qui la rend opiniâtre et désobéissante. Tandis que l'épouse d'un mari sans religion, paraît n'en avoir point elle-même, ou qu'elle n'en a qu'une commode et accommodée à son génie, ou qu'elle n'en laisse apercevoir que quelques traces légères, l'union règne entre eux. Se déclare-t-elle hautement pour le parti de la piété, pour la pratique des commandements, pour ceux de Jésus-Christ et de son Eglise? vous diriez un glaive de division qui sépare le mari de la femme; celle-ci perd la paix avec celui-là, dès qu'elle veut l'avoir avec Dieu. Il est vrai qu'elle n'en est devenue que plus soumise, plus économe, plus attentive à ses devoirs d'épouse et de mère de famille, mais n'importe; le propre des ennemis de Jérusalem est de la haïr gratuitement; ce qu'on a vu du temps de Néhémie, on l'a vu du temps des derniers hérétiques qui divisés entre eux sont réunis tous contre l'Eglise; on le voit de nos jours qui sont ceux de la tolérance, et on le verra après nous. L'aversion des méchants pour les bons est une maladie qui se perpétue d'âge en âge.

Celle de Sannaballat, de Tobie, de Gosem, chefs des peuples dont j'ai parlé, ne produisit d'abord que la tristesse: *Contristati sunt afflictione magna;* mais peu à peu à la tristesse succédèrent la calomnie, la raillerie, les complots, les embûches. *La calomnie* d'abord: ces ennemis traitèrent l'entreprise des Juifs de révolte contre le roi: *Numquid contra regem vos rebellatis? La raillerie* ensuite: *Sannaballat dit devant ses frères et un grand nombre de Samaritains: Que font ces pauvres Juifs? les peuples voisins les laisseront-ils faire? sacrifieront-ils, bâtiront-ils avec des pierres que le feu a réduites en un grand monceau de cendre? Tobie disait de même: laissez-les bâtir;* leur édifice ne s'élèvera pas haut; *s'il vient un renard, il sautera aisément par-dessus leur muraille de pierres: « Vulpes transiliet murum eorum lapideum.»* Puis, *les complots: ils s'assemblèrent tous, d'un commun accord, pour venir attaquer Jérusalem, se disant* entre eux *qu'ils ne sachent point notre dessein, afin que, lorsqu'ils n'y penseront pas, nous venions tout d'un coup au milieu d'eux les tailler en pièces.* Enfin, *les embûches:* dans le dessein de faire violence à Néhémie, on feignit de désirer son alliance, et jusqu'à cinq fois on l'envoya prier de venir en un certain lieu où le piége était préparé; on lui envoya une lettre ouverte que chacun avait pu lire, et où il était représenté comme un ambitieux et un fourbe, qui faisait servir la religion à son ambition, en gagnant des prophètes qui devaient le proclamer roi. Que dirai-je de plus? A ces ennemis voisins se joignirent d'autres ennemis beaucoup plus dangereux, des soi-disant prophètes payés pour intimider le saint gouverneur et plusieurs autres Juifs qui avaient juré d'être du parti de Tobie, dont ils publiaient les louanges en sa présence. C'est ce que l'histoire nous apprend de ce que fit la haine des idolâtres, pour empêcher la reconstruction de la Jérusalem terrestre.

En l'entendant, ne vous semble-t-il pas entendre la vôtre même? je parle à vous, âmes pénitentes, qui vous efforcez de relever les murs de votre Jérusalem spirituelle! qu'ont fait les Sannaballat et les Tobie, pour ébranler la fermeté de Néhémie, que les ennemis de la piété ne fassent pour ébranler la vôtre? Obéissez-vous à Dieu plutôt qu'aux hommes? la calomnie vous accuse de désobéissance et de révolte, du moins de dureté et d'inflexibilité dans le caractère, disant: *Numquid rebellatis?* professez-vous hautement votre foi, priez-vous publiquement avant et après le repas, suivez-vous le Saint-Sacrement lorsque nous le portons aux malades, laissez-vous les maisons des grands pour fréquenter les hôpitaux et les cabannes des pauvres? La raillerie est le second mobile qu'on fait agir pour ralentir votre ferveur; que font ces pauvres imbéciles, dit-on de vous comme des Israélites? *Quid faciunt imbecilles?* Etes-vous assez forts pour mépriser le mépris des ennemis de votre salut? ils lui substituent les complots violents; ils vous font de grandes menaces; ils vous traînent devant les tribunaux; ils ne sont occupés qu'à vous faire du mal: *Cogitabant ut facerent mihi malum.* Au défaut de la force ouverte, les lâches emploieront la ruse, les embûches secrètes, la noire trahison, et ce qu'il y a de plus dangereux, avec leur or et argent, ils trouvent le moyen de faire entrer dans leur trahison, des hommes dont nous penserions avoir moins à nous défier, des Sémaïas, et des Noadia; non-seulement des simples fidèles, mais des solitaires, des prêtres et des prétendus prophètes. Comment avez-vous jusqu'à présent vaincu ces obstacles? comment les vaincrez-vous dans la

Digitized by Google

suite ? L'exemple de Néhémie peut vous l'apprendre.

Il répondait à ses concitoyens et vous répondrez aux vôtres : *C'est le Dieu du ciel qui nous assiste lui-même, et nous sommes ses serviteurs : mais pour vous, vous n'avez point de part à Jérusalem; vous êtes exclus de ses priviléges, de ses espérances et de sa justice: « Vobis autem non est justitia.»*

Néhémie s'élevait au-dessus de ses railleurs, et vous vous élèverez au-dessus des vôtres, en disant: *Considérez, Seigneur que nous sommes devenus la fable et le mépris des hommes; faites retomber leurs insultes sur leurs têtes ; rendez-les un objet de mépris; ne couvrez point leur iniquité, et que leur péché ne s'efface point devant vos yeux, parce qu'ils se sont raillés de ceux qui bâtissaient votre ville sainte. « Ne operias iniquitatem eorum, et peccatum coram facie tua non deleatur, quia irriserunt ædificantes* (690).»

Et parce qu'après avoir demandé la grâce divine dans la prière, il faut en faire usage dans les occasions, vous imiterez les Israélites, desquels il est dit : qu'*ils bâtissaient d'une main, et qu'ils tenaient leur épée de l'autre: « Una manu sua faciebat opus, et altera tenebat gladium.* » Car de qui ceci doit-il s'entendre ? est-ce des Juifs ? est-ce de vous? tient-on la truelle ou le hoyau d'une main, et l'épée de l'autre? Celui qui bâtit n'a-t-il pas besoin du secours de ses deux mains (691)? Ce qui n'a pas été pratiqué dans la figure doit donc s'accomplir dans la chose figurée; c'est-à-dire que vous devez réunir ces deux devoirs, être en même temps architectes et soldats, ouvriers et guerriers: vous devez au dedans édifier la Jérusalem spirituelle, et au dehors la défendre contre ses ennemis ; vous devez écrire dans le livre de votre histoire, ces paroles de l'histoire de Néhémie : *Una manu sua (media pars juvenum) faciebat opus, et altera tenebat gladium.* C'est par ces moyens que les Juifs triomphèrent de leurs ennemis; c'est ainsi que vous triompherez des vôtres ; c'est en tenant l'instrument de maçonnerie d'une main et celui de guerre de l'autre main.

A ceux qui lui demandaient une conférence pour le tuer, Néhémie répondait : et vous, mes frères, vous répondrez à ceux qui vous tiennent des discours insidieux : *Je travaille à un grand ouvrage ; je craindrais en faisant ce que vous demandez qu'il ne fût négligé: « Grande opus facio,* » etc. Mais, direz-vous, pourquoi renvoie-t-il quatre fois ceux qui lui demandent une conférence ? Il est vrai que la charité ordonne d'entrer en éclaircissement avec les faibles que l'ignorance ou la prévention a séduits, et qui n'ont pas d'éloignement pour se rendre à la lumière ; mais la prudence chrétienne défend d'en user de même avec ceux qui haïssent gratuitement Jérusalem ; avec ceux qui bien loin de chercher la vérité, la justice et la paix, ne sont occupés qu'à tendre des piéges. Néhémie vous autorise, mes frères, par son exemple à en user de même; et plût à Dieu que les occasions de le suivre fussent pour vous aussi rares qu'elles sont communes ! car c'est jusque dans le christianisme même, jusque dans l'ordre sacerdotal, jusque dans celui des voyants, que vous trouverez des faux prophètes. Appliquez-vous donc comme Néhémie à les distinguer (692), et suivant l'avis de Jésus-Christ, donnez-vous *de garde de ces hommes qui viennent à vous avec des vêtements à brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants : « Attendite a falsis prophetis. » Matth.* XVII, 15.) C'est, mes frères, en vous le répétant, cet avis, que je finirai mes observations sur les obstacles extérieurs à la réédification de votre Jérusalem spirituelle, et je commencerai à vous dire des obstacles intérieurs, ce que l'histoire sainte me donnera occasion de vous en dire.

Elle nous apprend, cette histoire, que Néhémie ne fut pas plutôt retourné en Perse, après avoir fait la dédicace de la cité sainte, rétabli l'ordre et décidé qui habiterait la capitale et qui en sortirait (693), que les anciens abus régnèrent comme auparavant. O faiblesse étonnante de l'homme sous la loi ancienne ! ô passions ! obstacles au salut encore plus difficiles à vaincre que ceux du dehors ! oui ces hommes qui avaient paru si fervents il y avait si peu de jours, ces hommes qui avaient solennellement renouvelé alliance avec le Seigneur, ces hommes qui en avaient signé l'acte, ces hommes qui avaient juré de garder tous les commandements du Seigneur, se trouvèrent à son retour, c'est-à-dire au bout de sept ans environ, coupables contre la plupart de ces mêmes commandements.

Un d'eux nous recommande la vertu de religion envers Dieu, le respect profond pour les lieux saints, l'observation exacte du sabbat; cependant, ô douleur déchirante pour le saint gouverneur ! Revenu de Perse, il voit que Tobie l'ammonite, un de ces hommes

(690) 1° Néhémie fait ici une prophétie plutôt qu'un souhait. 2° Il a pu et on peut souhaiter des peines temporelles aux pécheurs en vue de leur conversion. 3° Ce sont seulement ces peines temporelles que Néhémie demande de n'être point remises aux ennemis de Dieu.

(691) Le sens est donc que les Juifs avaient l'épée au côté. (Chap. IV, vers. 18.)

(692) Il avait d'abord respecté Sémaïas comme solitaire, comme prêtre et comme prophète, mais réfléchissant à ce qu'il lui proposait de fuir l'ennemi à se cacher dans le temple même, ou un enfant de la tribu de Juda ne pouvait entrer, il en conclut qu'il était un faux prophète gagné par les ennemis.

(693) Dans le chap. XI et XII, Néhémie ayant fait le dénombrement des Juifs, trouva que la dixième partie suffirait pour peupler Jérusalem, et il remit au sort à décider laquelle des dix parties du peuple y serait destinée. A l'exception de cette dixième partie, de ceux qui s'offrirent volontairement, et des chefs du peuple de Dieu, tout le reste fut donc exclu de la cité sainte, quoique faisant partie de la même société. C'était une figure de ceux qui sont appelés et non élus.

Digitized by Google

de qui il était dit dans la loi : *Ils ne doivent jamais entrer dans la maison de Dieu ;* un de ces impies qui s'était si fort opposé à la reconstruction de Jérusalem, et qui depuis s'était allié à la famille du Souverain Pontife; il voit que ce Tobie occupe une grande chambre dans le lieu du trésor, où l'on portait, avant qu'il y fût, les dons qu'on offrait aux prêtres ; il le voit et se livrant au juste mouvement de son indignation, il fait jeter les meubles de cet étranger hors du trésor, ajoutant un ordre tout exprès de le purifier comme ayant été profané par la présence et la demeure d'un idolâtre. Qu'eût-il donc fait, ce zélateur des lieux saints, s'il eût vécu de nos jours, et s'il eût remarqué dans nos temples, incomparablement plus saints que celui de Jérusalem ; ces Chrétiens qui imitent la manière de penser et d'agir des gentils ? les voyons-nous nous-mêmes sans émotion, sans leur crier que les lieux saints sont pour les personnes saintes, du moins de désir ?

Un autre abus aussi universel parmi nous que parmi les Juifs, sous Néhémie, est la profanation des jours saints : le pieux Israélite voit à son retour des gens en Juda, qui foulent le pressoir au jour du sabbat, qui, ce même jour, portent des gerbes, qui mettent sur des ânes du vin, des raisins, des figues, et les apportent à Jérusalem ; et nous voyons parmi nous les gens de campagne recueillir les fruits de la terre, ceux de la vigne surtout, les jours de fêtes comme les autres jours, sans y être provoqués, ni par le danger imminent, ni par la nécessité urgente ; nous les voyons, ces mêmes jours, apporter à la ville des comestibles de toutes espèces, abandonner leur paroisse, se priver des instructions qu'ils y recevraient, trop souvent par la faute de leurs maîtres, qui les premiers, leur donnent l'exemple de violer ces saints jours, en allant les passer à la campagne, et comment ? dans la débauche de la table, dans le plaisir du jeu, ou dans l'inaction judaïque, bornant leur dévotion à entendre à la hâte une Messe basse dès le grand matin, avant leur départ. C'est donc aux fidèles de notre temps, comme à ceux du temps de Néhémie, que ces reproches conviennent : *Quel est ce désordre que vous commettez? pourquoi profanez-vous le sabbat? n'est-ce pas ainsi qu'ont agi nos pères? n'est-ce pas pour cette faute que Dieu a fait tomber sur nous tant de maux? voulez-vous vous en attirer de nouveaux ?*

Parmi les reproches que Néhémie fit aux Juifs transgresseurs du sabbat, nous en trouvons un qui regarde spécialement nos marchands ; ceux du voisinage de Jérusalem n'osant contrevenir à la défense de Néhémie, et entrer dans la ville le jour du sabat, ils demeurèrent une fois ou deux hors de Jérusalem, y étalant leurs marchandises. *Pourquoi*, leur dit Néhémie, pour les corriger de cette faute, *pourquoi demeurez-vous ainsi près des murs pour tenter les Juifs: en exposant à leurs yeux vos marchandises? si cela vous arrive encore une fois je vous en ferai punir.* L'effet que produisit cette reprimande, fut qu'ils ne revinrent plus au jour du abbat; et l'effet que je désire suivre de cette remarque, est que nos marchands soit en orfévrerie, soit en bijouterie, soit en autres objets, cessent de vendre et même d'entrouvrir leurs boutiques les jours de dimanches et fêtes. *Souvenez-vous de moi, ô mon Dieu! pour ces choses, et pardonnez-moi mes péchés, selon la multitude de vos miséricordes : « Pro hoc ergo, memento mei, Deus meus. »* Cette prière que j'adopte pour moi de tout mon cœur, fut celle de Néhémie après avoir corrigé les abus concernant la vertu de religion.

Il en avait déjà auparavant réprimé un autre (694), c'était celui des usures, fruit funeste de leur avarice. Les exercer envers qui que ce soit, c'est déjà un crime, puisque c'est voler ou prendre un bien qui n'est pas à soi ; mais les exercer envers ses frères, mais en les exerçant les réduire à vendre leurs héritages et leurs enfants mêmes, quel crime n'est-ce pas ? Or, ce crime était celui des Juifs, celui dont il fallait les pénétrer d'horreur. Que ne fit-il pas pour y réussir, il leur dit ce que je vous dirai moi-même après lui, ou pour vous préserver de ce péché, ou pour vous en délivrer. Je vous dirai d'abord : *Qu'est-il écrit dans la loi, qu'y lisez-vous ? que vous prêterez à votre frère ce dont il aura besoin, sans en tirer aucun intérêt, afin que le Seigneur vous bénisse* (695).

(694) Je ne parle pas de celui de l'incontinence des Juifs qui, contre la disposition de la loi, avaient épousé des femmes étrangères ; elles furent renvoyées avec leurs enfants, parce, sans doute, qu'ils professaient la religion de leurs mères. Comme il est marqué chap. XIII, vers. 24, que les enfants des femmes étrangères, confondaient la langue juive avec celle d'Azot et de Moab, et emploient des mots, tantôt de l'une et tantôt de l'autre ; ainsi il est des Chrétiens qui veulent parler tout ensemble le langage de Jésus-Christ et celui du monde, mais Esdras et Néhémie chassèrent les femmes étrangères, et ces Chrétiens doivent chasser leurs passions.

(695) Sur ces paroles et à l'occasion du mont-de-piété qui vient de s'établir à Metz (1783) on me demandera peut-être ici, si les monts-de-piété sont permis et à quelles conditions ils le peuvent être. Cette question, mes frères? qui en faisait une sérieuse autrefois, n'en fait plus une quant à sa première partie, depuis le concile de Latran sous Léon X et le concile de Trente. Ces conciles les ayant approuvés, celui de Trente ayant placé les monts-de-piété parmi les œuvres pies, qui oserait aujourd'hui en condamner l'institution, lorsqu'elle est accompagnée des conditions prescrites pour la rendre légitime? Il y en a trois principales, dont une première regarde les administrateurs ; une seconde les prêteurs ; une troisième les emprunteurs. Les administrateurs ne doivent et ne peuvent percevoir qu'un salaire modique et proportionné aux peines

(a) Louis XIV avait réglé qu'on percevrait trois deniers par livre pour un mois, ce qui aurait fait quinze pour cent par an. *Nota.* Ce roi cependant (selon le P. Le Semelier, t. I, *Des usures*) et Léon X, veulent que l'intérêt que tirent les administrateurs de la caisse publique, soit toujours au-dessous de l'intérêt permis par l'ordonnance du prince.

Digitized by Google

Je vous dirai ensuite : *Vous savez ce que sont les saints et comme ils rachètent autant qu'il leur est possible, leurs frères qui ont été vendus aux nations :* vendrez-vous de nouveau ceux-ci, afin que ceux-là les rachètent encore? Continuerez-vous à être inhumains, parce qu'il y a des hommes miséricordieux qui réparent les torts de votre inhumanité? Je vous dirai encore : *Pourquoi ne marchez-vous point dans la crainte de Dieu, pour ne nous point exposer aux reproches des ennemis* de notre sainte religion? je vous dirai enfin, en secouant mes habits : *Que tout homme qui n'accomplira point ce qui lui est ordonné sur cet article, soit ainsi secoué, qu'il soit rejeté de Dieu, loin de sa maison, qu'il soit privé du fruit de ses travaux et réduit à l'indigence : « Sic excutiat Deus omnem virum qui non compleverit verbum illud. »*

Ces réflexions feront-elles sur vous moins d'impression, qu'elles n'en firent sur les Juifs usuriers? Ces hommes durs et terrestres, à la prière de Néhémie consentirent non-seulement à ne plus exiger d'usure à l'avenir, mais à restituer celles qu'ils avaient reçues, mais à rendre, à l'heure même, leurs champs, leurs vignes, leurs maisons, et ce qui est plus remarquable, à leur quitter le capital. Quelle force d'un discours qui obtient un sacrifice aussi généreux, mais, hélas! je ne suis pas un Néhémie pour vous toucher, comme il touchait les Juifs. Je pourrais, il est vrai, vous dire, comme lui, que j'ai les mains pures à l'égard de tout intérêt, mais à qui appartient-il sinon à un aussi grand seigneur que lui, de citer les sacrifices de désintéressement et de magnificence dont il fait le récit? Je crois, mes frères, devoir vous en dire un mot ici, pour vous tirer d'une erreur injurieuse aux grands du monde, et qui consiste en ce que vous croyez plus ordinairement que s'ils ont de la piété, ils représentent mal la personne du prince dont ils tiennent la place, ou que s'ils la représentent bien, leur conscience en est gênée.

Néhémie écrivain inspiré, prophète du Seigneur et réformateur de son peuple, avait de la piété, qui en doute, cependant les magistrats et les capitaines de quartier au nombre de cent cinquante, n'avaient point d'autre ordinaire que le sien ; sa table était ouverte à tous les Juifs sans distinction ; tous ceux qui abordaient à Jérusalem des nations voisines, étaient défrayés chez lui ; on lui apprêtait tous les jours un bœuf et six excellents moutons, sans les volailles; on servait à sa table toute sorte de vins et en abondance. Donc la piété d'un homme du monde pourvu d'un emploi éminent, celle d'un gouverneur de province, par exemple; sait, quand il le faut, faire une dépense où paraît la libéralité et même la magnificence ; ce grand du siècle a une maison honorable et remplie d'un nombreux domestique ; il s'entend à faire bonne chère dans l'occasion, à servir des viandes choisies, du gibier exquis, des vins excellents en abondance. Donc il est propre à soutenir l'éclat des postes publics et à faire honneur à une nation. Néhémie en est un garant, comme au contraire Esdras est dans sa simplicité un modèle de celle qui convient à ces riches ecclésiastiques, qui semblent n'avoir de bien que pour l'employer à un faste qui efface celui des séculiers, et qui, au lieu de travailler à la construction de la Jérusalem spirituelle, en renversent les murs par leur vie au moins inutile, si elle n'est scandaleuse, si elle ne ressemble à celle de ce Sémaïs et de ce Souverain Pontife (Eliasib) dont nous avons parlé, ou à celle de ces prêtres qui avaient prêté à usure (696), si elle ne détruit tout ce que celle d'un bon prêtre peut édifier; car voilà où aboutit le mauvais exemple, celui des mauvais ecclésiastiques surtout, et voilà aussi ce qui me les fait mettre au rang des personnes qui forment les obstacles extérieurs à la réédification de la Jérusalem spirituelle, comme j'ai mis l'impiété, l'avarice, l'impureté, au rang des passions qui forment les obstacles intérieurs.

Que vous ai-je dit, pécheurs pénitents, en vous parlant de ces divers obstacles que vous ne sachiez par expérience? Lorsque vous avez voulu retourner à Dieu, n'avez-vous pas éprouvé les oppositions les plus fortes de la part du monde, de la part de vos complices, de la part de votre famille même? N'avez-vous pas ouï vos passions qui vous disaient : Nous abandonnez-vous donc, nous abandonnez-vous pour toujours? la voix de ces dangereuses et trop réelles sirènes ne s'est-elle pas fait entendre à votre cœur ne l'a-t-elle pas touché, et par une suite de cette impression n'avez-vous dans aucune occa-

qu'ils se donnent pour l'entretien du mont-de-piété, et pour la conservation des gages qui leur sont confiés C'est la première condition (*a*). Les prêteurs ne peuvent rien retirer de leur prêt, qu'à raison d'un dommage naissant, et d'un lucre cessant, comme il arriverait à un négociant qui retirerait une somme de son négoce pour en soutenir charitablement le mont-de-piété (*a*). C'est la seconde condition. Les emprunteurs doivent être de la classe de ceux qui excitent la piété et la miséricorde par leur misère. C'est la troisième condition qu'expriment les mots : *mont-de-piété.* Il y a encore plusieurs autres conditions concernant les caisses publiques des monts-de-piété, comme de ne jamais prêter pour plus d'un an, de ne prêter que sur gages, de vendre les gages au bout de l'an, si l'emprunteur ne les a retirés, etc., mais il me suffit de les indiquer ici.

(*a*) On voit pag. 301 des *Conférences de Paris*, que Louis XIV ne permit aux monts-de-piété d'emprunter que par des contrats de constitutions.

(696) Le grand échanson ne se contenta pas de leur parole, il leur fit faire serment qu'ils renonceraient à ce commerce injuste et illicite, il mit cette différence entre eux et les simples fidèles, parce qu'il savait qu'un lien qui retient un mauvais laïque, ne retient pas toujours un mauvais prêtre.

Digitized by Google

sion oublié les serments solennels par lesquels vous étiez engagés à observer l'alliance du Seigneur dans tous ses points! Soldats de Jésus-Christ! réparez la honte de votre défaite; retournez au combat; servez-vous-y des armes que la religion vous présente pour vaincre. Au monde, qui au dehors vous attaque par sa haine, son mépris, ses railleries, ses menaces et ses embûches, opposez ce mot de Néhémie : *Je travaille à un grand ouvrage; je craindrais qu'il ne fût négligé si j'allais vers vous.* A vos passions, qui au dedans vous attaquent en vous inclinant vers leurs objets, opposez avec ce mot un travail dur et confiant, semblable à celui des Israélites relevant les murs de Jérusalem, et tenant la truelle d'une main et l'épée de l'autre; priez, espérez tout du Seigneur, vous aurez à la fin la consolation qu'eurent les Israélites lorsqu'ils eurent achevé leur ouvrage.

Alors leurs ennemis mêmes reconnurent que c'était l'ouvrage de Dieu : *Factum est... ut timerent universæ gentes..... et scirent quod a Deo factum esset opus...* les vôtres reconnaîtront de même (mais peut-être trop tard pour eux) que votre pénitence était l'ouvrage de Dieu; au jour où se fera la dédicace universelle, ils entendront la joie, mais, hélas! de loin, et pour en être percés de douleur; il ne leur restera plus que la honte et le désespoir de voir la Jérusalem spirituelle de vos âmes devenue tout d'un coup une ville de gloire et de délices enchanteresses; ils se confesseront hautement des insensés, mais confession inutile, en vain on aime le terme si on n'a aimé la voie qui y conduit; en vain on désire les consolations du ciel, si on refuse de passer par les épreuves et de travailler à la reconstruction de la cité sainte que la grâce du baptême avait bâtie, et que le péché avait renversée.

Ce travail même est un effet de votre grâce, ô mon Dieu, et nous vous le demandons; nous vous prions de nous aider à construire en nous, par l'exercice d'une foi vive et généralement de toutes les vertus, cette sainte Jérusalem qui se bâtit sur la terre, et dont la dédicace se fait dans le ciel; dirigez à cet égard le sort de manière qu'il tombe sur nous, et que notre habitation éternelle soit avec vous dans la sainte Sion. *Amen.*

LIVRE DE TOBIE (697).

INSTRUCTION PREMIERE.

INSTRUCTION D'UN PÈRE A SON FILS.

(*Tob.* I-III.)

Tobias (filium) ab infantia timere Deum docuit, et abstinere ab omni peccato.

Tobie apprit à son fils dès son enfance, à craindre Dieu, et à s'abstenir de tout péché. (*Tob.* I, 10.)

Je dis, mes frères! *l'histoire*, et de là je conclus que ce n'est donc pas simplement une pieuse fiction inventée pour consoler les Juifs en captivité. Je dis l'histoire *sainte*, et de là je conclus que nous devons la recevoir avec ce respect avec lequel nous avons reçu les histoires précédentes, comme dictées par l'Esprit-Saint, et comme justement placées dans le catalogue des Livres sacrés par le concile de Trente (698). Je dis l'histoire *de Tobie écrite par Tobie* (699), *renfermant les actions de Tobie*, et de là je conclus que nous avons dans l'Ancien Testament. histoire universelle, histoire particulière, histoire personnelle, histoire de tous les genres. Histoire universelle; c'est celle de tout le genre humain, conduite depuis Adam, jusqu'à Abraham. Histoire particulière; c'est celle du peuple Hébreu, conduite depuis Abraham père des croyants, jusqu'aux Machabées. Histoire personnelle; c'est celle de Tobie, celle de Judith, celle d'Esther, celle du bienheureux Job.

En nous procurant ces diverses histoires, l'Esprit-Saint a eu ses motifs, pouvons-nous en douter? en nous procurant l'histoire universelle, son dessein a été de nous instruire de notre origine commune, de notre chute commune, de notre malheur commun, des deux amours qui ont distingué, dès le commencement du monde, les deux cités, celle de Jérusalem et celle de Babylone. En nous procurant l'histoire particulière des Israélites, son dessein a été de nous instruire de la dureté du cœur humain, de la nécessité de la grâce de Jésus-Christ, des prophéties et des figures qui annonçaient ce divin Rédempteur; enfin en nous procurant l'histoire personnelle (de Ruth), de Tobie, de Judith, d'Esther et de Job, son dessein a été de nous instruire de certains devoirs plus importants, par les exemples de ceux qui nous ont précédés. Il ne faudrait pour nous en convaincre, que cette seule remarque sur l'affliction de Tobie : *Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, afin que sa patience ser-*

(697) Tirin trouve quatorze sujets d'éloge de Tobie, sept qui conviennent à son adolescence, et sept qui conviennent à l'âge suivant.

(698) Celui de Tobie est cité, avec les autres, par saint Basile, par saint Ambroise, par saint Augustin, etc. Il est dans les catalogues des Ecritures canoniques, dressés par le troisième concile de Carthage, par Innocent Ier, par Gélase. Il est vrai qu'il ne se trouve pas dans le catalogue des Juifs, non plus que ceux de Judith, d'Esther, etc., mais on sait pourquoi ces livres sont exclus de ce catalogue; c'est qu'ils n'ont été connus qu'après qu'Esdras eut formé l'état des saintes Ecritures.

(699) *Voy.* dans la suite l'explication du verset 20 du chap. XII.

Digitized by Google

vit d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job ; « ut posteris daretur exemplum patientiæ ejus, sicut et sancti Job. » On voit en ces paroles, qu'un des desseins du Seigneur a été de nous instruire, par l'exemple de Tobie, de la patience avec laquelle nous devons recevoir les maux de la vie présente.

Outre cette première instruction, combien n'en trouvons-nous pas d'autres dans le livre de ce saint homme, si nous en sondons les profondeurs? J'ose le dire, il en renferme d'excellentes pour chaque sexe, pour chaque âge, pour chaque état, pour le mien comme pour le vôtre. Quand je vois le soin que l'ange Raphaël prend du jeune Tobie, je crois apercevoir un modèle parfait de la sollicitude avec laquelle je dois veiller sur les ouailles qui me sont confiées. Et vous, pères de familles! quand vous voyez la manière dont Tobie élève son fils, ne croyez-vous pas voir dans son livre l'instruction d'un père à son fils? C'est le sujet dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui. Si l'éducation de la jeunesse intéresse l'Eglise et l'Etat, les parents et les enfants, de quelle importance n'est donc pas ce sujet?

Comme dans l'ordre naturel et physique, le premier devoir d'un père à l'égard de son fils, est de le nourrir en pourvoyant à toutes les nécessités de son corps; de même dans l'ordre spirituel et moral, le premier de ses devoirs est d'instruire ce même fils par ses œuvres d'abord, puis par ses discours, en sorte qu'il parle à ses yeux avant de parler à ses oreilles. Comment cela? L'histoire de Tobie va vous l'apprendre, en vous montrant que le saint homme a accompli toutes les lois qu'il avait à observer envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même.

Né de la tribu de Nephthali, engagé par sa naissance dans le schisme de Jéroboam, placé dans une des provinces de la terre sainte les plus éloignées de Jérusalem, quoique fort jeune, quoique resté orphelin, il avait la force de résister aux mauvais exemples de ses concitoyens, qui tous [ou presque tous] (700) allaient adorer les veaux d'or. Au lieu de les suivre, il fuyait leur compagnie; il allait au temple du Seigneur. Là il l'adorait, il lui offrait fidèlement tous les ans, les prémices et les dîmes de tous ses biens, et la troisième année il distribuait aux prosélytes et aux étrangers, ce qu'il avait mis à part d'une troisième dîme différente de celle qui se payait aux lévites, et de celle qu'on levait pour la manger en famille en présence du Seigneur. Il observait ces choses et d'autres semblables, conformément à la loi, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant: *Hæc et his similia puerulus observabat.* L'heureux présage pour l'avenir! que pensez-vous que sera un jour cet enfant? quel fruit ne doit on pas attendre d'un arbre si bien préparé?

Il prouve par sa conduite ce que dit l'Ecriture (*Prov.* XXII, 6), que le jeune homme continuera jusqu'à la vieillesse, la route qu'il a prise dans son adolescence. S'étant marié à une femme de la tribu, nommé Anne, il en eut un fils auquel il donna son nom (701), et *à qui il apprit, dès son enfance, à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché ; quem ab infantia timere Deum docuit et abstinere ab omni peccato.* A Ninive, où il fut mené captif sous Salmanazar (702), il fut ce qu'il avait été à Nephthali, observateur exact de la loi du Seigneur, en tout temps et en tout lieu. Ce fut peu pour lui d'être bon avec les méchants mêmes, et lorsque les autres mangeaient tous des viandes des gentils, défendues par Moïse, il conserva son cœur pur; il ne se souilla jamais de ces viandes : *Nunquam contaminatus est in escis eorum.* Que d'autres exemples je pourrais vous citer ici, de la tendre et généreuse piété de Tobie, si je vous citais tous ceux que me fournit la suite de son histoire! mais n'anticipons point sur l'avenir.

Je relève ceux-ci à ce moment, pères et mères. C'est que votre conduite à l'égard de vos enfants m'y invite spécialement ; car quelle est-elle? que faites-vous envers eux, de ce que vous devez faire pour eux? Vous devez les amener régulièrement dans cette église, qui est pour eux le temple de Jérusalem. Les y amenez-vous au moins les jours où cette œuvre de religion est commandée? Vous devez, sous leurs yeux, consacrer à Dieu, à l'entretien de ses ministres, à la décoration de ses autels, une partie de ces biens dont les Israélites donnaient la dîme et les prémices aux lévites, le faites-vous en leur présence? la manière dont vous la consacrez, ne décèle-t-elle pas en vous plus de ténacité que de libéralité? En sont-ils convaincus, que vous regardez le Seigneur comme la source d'où vous viennent tous vos biens, et comme la fin à laquelle ils doivent être rapportés? Vous devez les accoutumer de bonne heure à faire des actes d'adorations, à se munir du signe de la croix, à prononcer le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit avec respect, etc. Le faites-vous?

Vous devez les rendre témoins de votre respect pour les lois du jeûne et de l'abstinence. Ne le sont-ils jamais de vos infractions et de votre mépris pour ces mêmes lois? Vous devez apprendre à vos enfants à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché; c'est la première leçon que vous leur devez. Est-ce celle que vous leur faites avant toute autre? Que leur avez-vous appris jusqu'ici? Hélas! peut-être, ce qui ne sert qu'à leur

(700) On voit dans le grec, chap. v, que Tobie allait au temple avec Ananie et Jonathas.

(701) La version grecque nomme le père *Tobie* et le fils *Tobie*.

(702) Si un ennemi du *Livre de Tobie* objecte ici, que la tribu de Nephthali avait été menée en captivité sous Téglatphalassar, il est aisé de lui répondre que ce roi d'Assyrie avait épargné le peuple et la jeunesse.

Digitized by Google

faire oublier Dieu, à chasser sa crainte de leur cœur, à y nourrir l'amour du monde, à y introduire la corruption, et les engager insensiblement dans le péché.

Apprendre à nos enfants à fuir les temples des idoles, pour fréquenter celui du Seigneur, est une nouvelle leçon que vous devez faire à vos enfants; que veux-je dire par là? Le voici, mes frères! La vanité, le luxe, les plaisirs impurs sont les idoles de notre temps; les assemblées de bals, de danses, de spectacles et les académies de jeu, sont les temples où on les adore; s'y trouver et les autoriser, c'est participer à cette espèce d'idolâtrie. Le dites-vous à vos enfants? avez-vous soin qu'ils fuient ces temples, et qu'ils viennent en celui du Seigneur, lui rendre l'hommage qu'on prostitue ailleurs à ses ennemis? Qu'avez-vous à me répondre sur chacune de ces questions? Que répondrez-vous au jugement dernier, à celui qui vous demandera compte des exemples de piété, que ses saints vous avaient laissés.

Pieux envers Dieu, Tobie fut également miséricordieux et juste envers le prochain. Tous les jours dans la captivité, il distribuait à ceux de sa nation, à ses frères qui étaient captifs avec lui ce qu'il pouvait avoir; peu quand il avait peu, et beaucoup quand il eut beaucoup. Quand Dieu eut touché le cœur du roi en sa faveur; quand le roi l'eut établi pourvoyeur de sa maison; quand pour reconnaître sa fidélité et ses services, il lui eut accordé des récompenses dignes de sa libéralité? alors quel usage fait-il de sa liberté et des sommes dont il se voit en possession? Il use de sa liberté pour visiter ses frères dans les provinces les plus éloignées de l'empire, pour les consoler, pour les instruire, pour leur donner des avis de salut; et pour que les aumônes corporelles disposent à recevoir utilement les aumônes spirituelles, il habille ceux qui sont nus, il rassasie ceux qui ont faim, il donne à chacun selon son besoin.

Il se croit obligé non-seulement à donner à ceux qui ont besoin qu'on leur donne, mais aussi à prêter à ceux qui ont besoin qu'on leur prête; il prête donc, et à qui? et comment? A qui? à un homme qui vit dans un pays étranger, où il ne possède aucun fond; à un homme qui demeure dans une ville fort éloignée de lui; à un homme sur qui le recouvrement de sa dette devait lui paraître très-difficile, à Gabélus son parent, captif à Ragès, ville de Médie; il lui prête, sur quelle assurance? sans gages, sans caution, sur son simple billet. Il lui prête dix talents d'argent, c'est-à-dire plus de quarante-huit mille livres de notre monnaie, qui venaient partie des honoraires de son office, partie des dons du prince. Cette somme si considérable, il l'a prêtée sans autre intérêt que le plaisir d'obliger. O homme véritablement chrétien avant le christianisme! qu'il est même peu de Chrétiens qui l'imitent! quelle honte pour ceux-ci de ne point faire sous une loi d'amour et de charité, ce que Tobie a fait sous la loi des esclaves et des mercenaires! quelle condamnation pour ceux-ci de prêter en vue de gros intérêts, ce que Tobie a prêté sans usure et même en risquant le principal!

Sa charité ne se bornait pas aux vivants, elle s'étendait jusqu'aux morts; il savait que leur sépulture est un acte de miséricorde et de religion; il savait qu'en l'exerçant on honore l'image de Dieu; on pourvoit à la dignité de l'homme; on professe hautement la foi de la résurrection des corps, et pour remplir ces vues à quoi ne s'expose-t-il pas? à perdre ses biens, sa liberté et sa vie même : c'est à quoi l'avait condamné Sennachérib, animé contre les Juifs surtout, et il n'évita la peine portée par cet arrêt qu'en s'enfuyant avec son fils et sa femme, et qu'en se cachant le reste du règne de ce prince. Qu'il est admirable dans cet état de dépouillement! qu'il est glorieux dans une telle fuite! Il était juste qu'ayant tout sacrifié à la charité, il trouvât de la ressource dans la charité des autres, et il éprouva que ses aumônes lui avait fait des amis reconnaissants. Il était juste que l'oppresseur fût humilié et l'opprimé exalté, et à peine quarante-cinq jours sont passés, depuis l'ordre donné contre Tobie, que Sennachérib est tué. Il était juste que Tobie pût revenir dans sa maison et rentrer dans ses biens, et il en obtint la liberté. Tout change en faveur du saint homme; pendant que le corps de Sennachérib est livré à la pourriture et son âme aux supplices des enfers, on rend à Tobie sa maison et ses biens : *Reversus est in domum suam omnisque facultas ejus restituta est ei.*

Il parut bien alors que comme l'or sort plus pur du creuset, de même la vertu se fortifie par les épreuves. Un jour de pentecôte étant arrivé, Tobie fit apprêter un grand repas dans sa maison et il dit à son fils : *Allez et amenez-moi ici quelques-uns de notre tribu qui craignent Dieu, afin qu'ils mangent avec nous.* Que nous apprennent ces circonstances de la vie de Tobie? que les jours de fêtes peuvent être aussi des jours de festins, pourvu que les règles de la religion y soient observées; qu'un père peut témoigner à Dieu sa reconnaissance à table même, après l'avoir témoignée à l'autel; qu'il doit n'y inviter que ceux qui craignent Dieu. Quelle leçon pour les pères et mères de l'attention qu'ils doivent avoir d'éloigner de la leur tous ceux qui pourraient corrompre l'innocence de leurs enfants! quelle honte, ce serait pour eux d'y souffrir et d'y laisser voir ou entendre, ce qui pourrait faire des impressions dangereuses sur leur cœur encore tendre!

Tel père, tel fils : nous avons remarqué que le père de Tobie exerçait les œuvres de miséricorde envers les morts; et la première remarque que le Saint-Esprit nous fait sur le fils de Tobie, c'est qu'il était plein des sentiments de son père. Il observe que ce fils, de retour de sa mission, dit à son père à l'heure ou les convives étaient déja à table

Digitized by Google

qu'il y avait dans la rue, le corps mort d'un des enfants d'Israël, comme s'il eût craint de lui laisser échapper cette ocasion du bien. Il observe de plus que rien n'arrête le père, ni le plaisir de la société, ni le devoir de la bienséance, ni le danger où il sait qu'il va s'exposer; mais se levant de table et laissant là le diner, il vient au corps du défunt et l'emporte secrètement dans sa maison pour l'ensevelir lorsque le soleil sera couché. Voilà quelques-uns des traits qui caractérisent sa charité. En voici un autre qui caractérise sa justice.

Anne sa femme, réduite avec son époux à l'indigence, et préférant un travail pénible à une mendicité honteuse, allait tous les jours faire de la toile (c'était l'ouvrage des femmes de ces anciens temps) et elle apportait du travail de ses mains ce qu'elle pouvait gagner pour vivre. Il arriva donc qu'ayant reçu un jour un chevreau, outre le prix ordinaire de son travail, elle l'apporta à la maison, et son mari l'ayant entendu crier, dit à sa femme : *Prenez garde que ce chevreau n'ait été dérobé : « Videte, ne forte furtivus sit : »* rendez-le à celui à qui il appartient; *reddite eum dominis suis :* parce qu'il ne nous est pas permis de manger ou de toucher à rien qui ait été dérobé : *quia non licet nobis aut edere ex furto aliquid aut contingere :* la belle leçon de justice dans ces paroles!

Il s'ensuit 1° de là qu'un chef de famille doit veiller sur tous les membres de sa famille, et empêcher qu'aucun d'eux ne prenne rien, n'apporte rien, n'introduise rien dans la maison de furtif, soit pour son usage, soit pour celui de la communauté. Il s'ensuit, 2° qu'il ne suffit pas d'avouer sa faute à Dieu, mais qu'il faut restituer au prochain tout ce dont on lui a fait tort, quand on reconnaît lui en avoir fait. Il s'ensuit, 3° que cette obligation de restituer ne regarde pas seulement l'auteur du vol, mais celui qui y participe, et que celui-ci doit ordonner la restitution entière, lorsqu'il est à son égard ce qu'est un mari à l'égard de sa femme, et un père à l'égard de son enfant. Ce mari, ce père, doivent sans doute appréhender d'attrister leurs inférieurs mal à propos; mais ne doivent-ils pas craindre encore davantage que Dieu ne soit offensé? combien de supérieurs qui blâmeront peut-être la délicatesse de Tobie, qui ne doivent leur tranquillité dans l'injustice ou dans les déréglements de leurs épouses, de leurs enfants, de leurs domestiques, qu'à la mollesse de leur caractère?

Il s'ensuit enfin, qu'un pasteur chargé par état de prêcher la probité et l'équité à son peuple, ne peut trop répéter aux gens d'affaire, aux gens de commerce, aux gens de profession; prenez bien garde que cette fortune rapide ne soit le fruit de l'injustice : *Videte ne furtivus sit;* prenez bien garde que ce prix auquel vous vendez vos marchandises et vos denrées, ne passe le prix légal ou le prix naturel : *Videte ne furtivus sit;* prenez garde que vous ne blessiez les règles de proportion entre votre salaire et vos travaux, vos ouvrages et vos services : *videte ne furtivus sit;* prenez garde qu'il ne se trouve, ou dans vos troupeaux, un chevreau, ou sur vos buffets, un vase, ou à votre table, un met qui vous reproche, soit l'usure, soit la concussion, soit l'abus de l'autorité : *Videte ne furtivus sit.* Lorsqu'à la suite d'une recherche exacte, vous découvrez qu'un tel bien, un tel meuble ne vous appartient pas, et que vous ignorez à qui il appartient, informez-vous en soigneusement; employez les moyens nécessaires pour le découvrir, et lorsque vous l'aurez découvert, rendez-lui en nature, ce bien, ce meuble, s'il existe encore, ou un équivalent s'il n'existe plus : *Reddite eum dominis suis;* rendez-le lui au plus tôt, pourquoi? pour cette raison bien simple, mais bien péremptoire; c'est qu'il ne vous est permis par aucune loi divine ou humaine, ou plutôt, c'est qu'il vous est défendu très-étroitement par toutes les lois divines et humaines, de manger ou de toucher à quelque chose qui ait été volé : *Quia non licet nobis, aut edere ex furto aliquid, aut contingere.*

Je sais ce que la cupidité irritée de ces principes leur opposera. Il est aisé, dira la femme de Tobie à son mari, il est aisé de voir par la misère où vous vous trouvez, combien toutes vos espérances sont vaines. Il est aisé, dira aussi la cupidité alarmée, il est aisé de voir à quoi aboutira votre inquiète piété; à arrêter le cours de votre fortune; à vous faire descendre de votre état; à vous ruiner par vos restitutions. Mais que peuvent ces réponses contre cette maxime, *il n'est permis* par aucune loi de toucher à rien de ce qui a été dérobé; son seul attouchement souille l'âme et la perd : *Non licet ex furto aliquid contingere.*

Pieux envers Dieu, juste envers le prochain, Tobie fut encore dans les maux qu'il eut à souffrir, un exemple de patience et de force (703), non pour son fils seulement, mais pour toute la postérité; c'est même à ce dessein que Dieu permit l'épreuve dont je vais parler : *Hanc autem tentationem permisit Dominus evenire illi, ut posteris daretur exemplum patientiæ.* En considérant sa charité envers le prochain, nous l'avons déjà vu persécuté, poursuivi, obligé de s'enfuir et d'abandonner tous ses biens, pour avoir osé ensevelir les morts, et obéir au Roi du ciel plutôt qu'à celui de la terre, à qui cette œuvre de miséricorde déplaisait; l'avons-nous entendu se plaindre?

Il arriva un jour, nouvel événement (704) et preuve, tant de la patience du saint homme, que de cette maxime morale, *que*

(703) « Fortitudo dicitur qua molesta omnia toleramus. » (S. Aug., *in psal.* LXXXIII.)

(704) Celui-ci est antérieur à celui du *Chevreau criant*, que j'ai rapporté à l'article de la justice du saint homme.

Digitized by Google

souvent une seconde épreuve est la récompense du courage avec lequel les saints en ont supporté une première. Il arriva un jour, que s'étant lassé à ensevelir les morts, et s'étant endormi à l'air, au pied d'une muraille, il tomba d'un nid d'hirondelle, sur ses yeux (705), de la fiente chaude qui le rendit aveugle. O Dieu ! à quelle épreuve vous mettez vos serviteurs ! car qui ne reconnaît ici votre main? s'il ne tombe pas un cheveu de notre tête, sans la permission de notre Père céleste, comment perdrions-nous la vue sans votre exprès consentement? Le saint homme fut dans cette tribulation ce qu'il avait été dans les précédentes, toujours égal à lui-même; il ne murmura point; il ne dit point : est-ce là la récompense de tous mes travaux ? Mais admirons sa patience dans son principe, dans ses effets par rapport à Dieu et par rapport aux hommes qui l'exerceront chacun à leur manière.

Ayant toujours craint Dieu dès son enfance, dit l'Ecriture, *et ayant gardé tous ses commandements, il ne s'attrista point; il ne murmura point contre Dieu, de ce qu'il l'avait affligé par l'aveuglement.* Voilà le principe de la paix et de la tranquillité de Tobie; la crainte de Dieu dans laquelle il avait été élevé, dans laquelle il avait passé sa vie. Voilà donc aussi la source où nous sommes invités à puiser pour nous consoler dans nos afflictions; savoir, la crainte de Dieu, la pratique fidèle de ses commandements, la considération de la charité du Père céleste qui nous frappe, et de sa sagesse qui règle ses coups.

Tobie, dit encore l'Ecriture, demeura ferme et immobile dans la crainte du Seigneur, rendant grâces à Dieu tous les jours de sa vie : voilà les effets de sa patience par rapport à Dieu qui l'exerce; il souffre tous les jours et il rend grâces tous les jours. O que les pensées de la foi sont donc bien différentes de celles que la chair inspire et que le monde approuve !

Afin que la patience de Tobie pût être un exemple pour nous comme celle de Job, Dieu permit qu'il éprouvât de la part de ses proches et de sa femme, ce que Job avait éprouvé de ses amis et de son épouse : il paraît d'abord que ses proches le blâmèrent, c'est en lui disant : on a déjà commandé qu'on vous fît mourir au sujet de la sépulture des morts, et vous les ensevelissez encore. Il paraît qu'au blâme ils ajoutèrent l'insulte et le blasphème, en disant : où est le fruit de votre espérance, pour laquelle vous faisiez tant d'aumônes et vous ensevelissiez les morts? Paroles également impies, également injurieuses à Dieu et à Tobie. On y voit le caractère des faux amis flatteurs dans la prospérité, cruels dans l'adversité, lâches dans tous les temps : où est votre espérance, demandent ces faux amis à Tobie qu'ils voient dans l'affliction? à quoi Tobie fait cette réponse admirable : elle est dans le ciel cette espérance; car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. Voilà, mes frères, le soutien des justes dans l'adversité ; c'est l'espérance d'une autre vie où Dieu essuie les larmes de ceux qui en versent pour lui dans celle-ci. Nous venons de le voir dans la réponse de Tobie à ses proches, et nous allons le voir encore dans sa réponse à sa femme.

Ce que nous avons dit précédemment a pu nous inspirer une haute estime de sa personne ; car quoi de plus grand que ce que l'Ecriture nous en dit, qu'*elle allait tous les jours faire de la toile, et qu'elle apportait du travail de ses mains ce qu'elle pouvait gagner pour vivre?* Bel exemple pour vous, femmes chrétiennes, exemple qui vous apprend à agir et à travailler dans cet esprit de société qui fait le bonheur des familles, à le faire avec joie et avec humilité. Malheureusement cet héroïsme de vertu ne fut pas de longue durée; sa foi s'ébranla, sa piété s'éteignit, à force de converser avec des personnes sans foi et sans piété, elle suivit peu à peu toutes leurs impressions, et lorsque son époux osa lui témoigner de l'inquiétude à l'occasion du chevreau dont nous avons parlé, elle laissa éclater les sentiments que les impies lui avaient communiqués ; elle répondit en colère : *Il est aisé de voir combien toutes vos espérances étaient vaines : « manifeste vana facta est spes tua. »* Nous savons aujourd'hui que la tentation de Job la plus forte, fut celle qui lui vint de sa femme; celle-ci de même fut la plus forte de Tobie : alors, dit l'Ecriture, jetant un profond soupir, il commença à prier avec larmes, en disant : *Vous êtes juste, Seigneur, tous vos jugements sont pleins d'équité, et toutes vos voies ne sont que miséricorde, vérité et justice. Seigneur, souvenez-vous maintenant de moi; ne prenez point vengeance de mes péchés, et ne rappelez point en votre souvenir mes offenses ni celles de mes parents.... Commandez que mon âme soit reçue en paix, parce qu'il m'est plus avantageux de mourir que de vivre plus longtemps : « Expedit mihi mori magis quam vivere, »*

Telle fut, mes frères, la réponse de Tobie à l'emportement de sa femme. Plein de charité pour elle, beaucoup plus affligé de la faute qu'elle commet en l'insultant, que de l'humiliation qu'il en reçoit, il a recours à la prière; humilié sous la main de Dieu qui l'éprouve, il s'humilie encore davantage par l'aveu de ses péchés et de sa misère; d'un côté il craint la grandeur des jugements de Dieu, mais de l'autre craignant encore plus de l'offenser, craignant que sa faiblesse ne succombe à la violence de ses tentations, il désire une mort qui le délivre promptement de ce danger : c'est ce que

(705) Ceux des petits des hirondelles en sont souvent aveuglés, mais la nature leur a appris à se servir de la chélidoine, pour leur redonner la vue quand ils l'ont perdue.

Digitized by Google

pro luisit la patience de Tobie éprouvé de sa femme, de ses parents et de Dieu même.

A la considérer dans son principe et dans ses effets, n'est-elle pas un exemple digne d'être transmis à la postérité? heureux le père qui le donnait! heureux le fils qui l'avait! il suffisait à celui-ci d'ouvrir les yeux sur la conduite de celui-là, pour s'instruire de ses devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers lui-même, et de la manière de les accomplir; c'est ce que je m'étais proposé de vous montrer en vous parlant de l'instruction d'un père à son fils.

Je vous y invite donc, pères et mères, donnez à vos enfants cette éducation qui contribue au bonheur des villes, à la sûreté des royaumes et aux délices de la société; vous le devez non-seulement comme membres de cette société, mais comme citoyens du ciel. Portez vos vues et vos soins plus loin, apprenez par vos œuvres à vos enfants, dès leur jeunesse, à remplir tous les devoirs que la religion leur prescrit; votre intérêt et celui de vos enfants le demandent également : élevez-les saintement, et ces tendres enfants, semblables à de nouveaux plants d'oliviers, environneront votre table (*Psal.* CXXVII, 3); ils feront la joie et la consolation de votre vie sur la terre, et après les avoir rendus les témoins et les imitateurs de vos aumônes, vous mériterez les uns et les autres, à l'heure de la mort, que l'on vous applique ces paroles de l'apôtre saint Jean : Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! ils vont se reposer de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent; et dans le ciel, vous recevrez la couronne de l'immortalité bienheureuse. C'est, mes frères, le bonheur où je souhaite que nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION II.

MODÈLE D'UN TESTAMENT CHRÉTIEN, OU D'UNE INSTRUCTION TESTAMENTAIRE D'UN PÈRE A SON FILS.

(*Tob.* IV, 1-23.)

Nunc, Domine, secundum voluntatem tuam fac mecum, et præcipe in pace recipi spiritum meum.

Maintenant, Seigneur! traitez moi selon votre volonté, et commandez que mon âme soit reçue en paix. (*Tob.* III, 6.)

Deux remarques importantes à faire sur ces paroles de Tobie. La première : ce saint homme réduit à l'indigence, privé du sens de la vue, raillé de ses amis pour sa charité, insulté par sa propre femme pour sa piété, et percé au vif de ces traits qui lui sont lancés de la part des personnes qui lui sont le plus chères, s'ennuie de la vie; il regarde comme un avantage de mourir; il demande à Dieu comme une grâce que son âme passe de son corps dans le sein d'Abraham, et y soit reçue en paix : *Præcipe in pace recipi spiritum meum.* C'est une première remarque d'où je conclus que vous êtes excusables, vous tous affligés qui souhaitez la mort comme un captif désire la sortie de sa prison, comme un pilote agité de la tempête, soupire après le port, non par impatience ou désespoir, mais comme la fin de votre course, comme la délivrance de vos misères, comme l'affranchissement des tentations qui vous mettent en danger de perdre votre innocence; pourquoi ne pourriez-vous pas former un souhait, dont Tobie vous a donné l'exemple, surtout si vous le formez comme lui dans la crainte qu'un jour vous ne vous laissiez séduire par l'impiété des discours des habitants de Cédar, ou corrompre par la contagion de leurs mœurs?

Le saint homme quoique très-ennuyé de la vie, quoique très-vivement pressé du désir de la mort, subordonne cependant son désir à la volonté de Dieu, s'il dit : *Commandez que mon âme soit reçue en paix, il m'est plus avantageux de mourir que de vivre longtemps*, ce n'est qu'après avoir fait cet acte de soumission à la divine Providence : *Traitez-moi, Seigneur! selon votre volonté.* Seconde remarque d'où je conclus que la volonté de Dieu doit régler la nôtre, que nous devons préférer ses desseins à tous nos désirs, parce que nous ne savons pas nous-mêmes ce qui nous est plus utile, et ce qui nous le paraît, ne l'est pas toujours.

L'histoire du pieux Israélite dont nous parlons nous fournit en cet endroit même, la preuve de cette observation et de cette autre encore que Dieu exauce ses serviteurs non pas toujours selon leurs souhaits, mais selon leurs besoins ou leurs plus grands avantages : car comment exauce-t-il Tobie? en lui accordant une vie longue et heureuse, en lui rendant au centuple même sur la terre, ce qu'il avait eu la générosité de sacrifier et de perdre pour l'amour de Dieu. Etait-ce donc là ce que le saint homme avait demandé? ce qu'il avait sollicité comme une grande grâce, n'était-ce pas d'être retiré de ce monde?

Comme tout lui paraissait juste dans cette prière dont l'objet était la fin de son exil, la consommation de son sacrifice, il était si persuadé que Dieu l'exaucerait, qu'à ce moment il ne pensa plus qu'à remplir les devoirs d'un bon père à l'égard de son fils, et parce que tous ces devoirs à la mort, se réduisent à donner des avis à ce fils, qui soient le fondement d'une conduite sage en cette vie, et d'un bonheur éternel pour l'autre, il appela le sien; il lui dicta de vive voix son testament; il lui déclara ses dernières volontés; il lui donna cette instruction que je vais, pères et mères! vous rappeler ici, afin qu'ayant vu en Tobie comment vous devez instruire vos enfants par vos exemples, vous appreniez encore de ce saint homme, comment vous devez les instruire par vos discours. C'est le sujet de cet entretien où vous trouverez le modèle d'un testament, ou d'une instruction testamentaire d'un père chrétien à son fils.

Comme mon dessein en cette chaire ne doit pas être de vous instruire ni de la nature d'un testament, ni de ses espèces différentes,

Digitized by Google

ni des conditions requises par les lois pour les valider, mais surtout de vous donner l'idée d'un saint testament en vous spécifiant les articles qui entrent nécessairement dans un testament de ce genre, je vais vous les nommer dans le même ordre dans lequel je les vois dans le testament de Tobie.

Premier article d'un testament ou d'une instruction testamentaire d'un père à son fils, pourquoi ne dirais-je pas d'une mère à sa fille; de deux époux à leurs enfants? pourquoi ceux-ci ne s'appliqueraient-ils pas tout ce que j'applique à celui-là? Cet article a pour objet la foi de deux substances très-distinguées l'une de l'autre dans un même homme, l'une spirituelle, et l'autre matérielle; l'une spirituelle, que marquent ces paroles : *lorsque Dieu aura reçu mon âme;* l'autre matérielle, que montrent ces autres paroles : *ensevelissez mon corps;* l'une, que nous rendons à Dieu dont elle est l'image; l'autre, que nous rendons à la terre dont elle tire son origine immédiate; l'une, que nous recommandons aux saints anges, pour la porter dans le sein d'Abraham; l'autre, que nous abandonnons aux hommes, non toutefois pour en disposer à leur gré, mais à condition qu'ils lui procureront une sépulture assez honorable, pour annoncer hautement la foi de la résurrection, une sépulture où rien ne soit pour la vanité, une sépulture, par conséquent, dont le principal ornement soient les larmes des pauvres, et où ne se voient ni la magnificence des mausolées, ni ces titres pompeux dont on charge les épitaphes, et qui dans le fond ne disent rien, sinon qu'un homme n'est plus rien de ce qu'il était : *Cum acceperit Deus animam meam, corpus meum sepeli.*

Second article d'une instruction testamentaire d'un père à son fils, article concernant la conduite que celui-ci doit tenir envers sa mère. Il doit l'honorer, l'aimer, lui obéir, la soulager dans tous ses besoins. Il doit l'honorer, tous les jours de sa vie, sans que la caducité de la vieillesse, ni les infirmités de l'esprit et du corps, qui en sont les suites, altèrent en rien son respect. Il doit l'honorer, tous les jours de sa vie, et après sa mort l'ensevelir près de son père, s'il est possible, parce qu'il convient qu'un même tombeau renferme des corps qui ont été unis par des liens indissolubles dans la religion et le service de Dieu. Est-ce trop à un enfant de rendre amour pour amour, et services pour services? Or, quel service une mère n'a-t-elle pas rendu à son enfant? que de dégoûts, que d'infirmités, que d'incommodités n'a-t-elle pas souffert pour lui pendant neuf mois avant sa naissance? que de douleurs? que de dangers n'a-t-elle pas éprouvés pour lui au moment de sa naissance? que de fatigues encore? que de peines après sa naissance pour le nourrir de son lait, pour supporter ses faiblesses et les misères de son enfance? que de soins pour l'élever, et tout cela avec quelle vivacité d'amour? que d'agitations? que de frayeurs causées par cet amour même? que de services par conséquent et de bienfaits, dont un enfant est redevable à sa mère? S'il était capable de les oublier, s'il était assez dénaturé pour les payer d'ingratitude, que serait-il? un monstre qui nous ferait horreur, si ces monstres n'étaient aussi fréquents qu'ils le sont par la dépravation de la nature, par la corruption de nos mœurs, par la transgression de cette loi éternelle : *Honorem habebis matri tuæ, omnibus diebus vitæ ejus.*

Troisième article d'une instruction testamentaire d'un père à son fils, article concernant les devoirs de ce fils envers Dieu; il est conçu en ces termes : *Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché, et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu, bénissez Dieu en tout temps; demandez lui qu'il conduise et rende droites vos voies, et ne faites fonds que sur lui pour tous vos desseins; ne craignez pas, mon fils! il est vrai que nous sommes pauvres, mais nous avons beaucoup de bien si nous craignons Dieu, si nous nous retirons de tous péchés, et si nous faisons bien.* En trois sentences différentes, voilà, mes frères, trois devoirs principaux qu'un enfant, que nous avons tous à remplir envers Dieu.

La première nous dit d'avoir Dieu dans notre esprit tous les jours de notre vie, etc; et moi, mes frères, je vous la cite comme la règle la plus excellente de toute sainteté et de toute perfection; et moi après vous l'avoir citée, je vous ajoute qu'on ne pèche, qu'on ne se perd que parce qu'on oublie Dieu; je vous ajoute que l'avoir toujours en vue c'est le moyen le plus sûr de lui être fidèle; et moi je vous ajoute que marcher devant Dieu, tendre toujours à Dieu lui rapporter tout comme à sa fin, n'avoir d'autre but que de lui plaire, ne craindre que de lui déplaire, le regarder en tout comme le juge et le témoin de notre vie, c'est le préservatif le plus efficace contre tout péché.

La seconde sentence nous dit de bénir Dieu en tout temps, et de lui demander qu'il conduise nos voies, et moi je vous la cite comme étant l'explication de cet avis : *Demandez toujours conseil à un homme sage;* et moi après avoir réuni ces deux avis qui sont joints dans le texte, je vous ajoute que celui-ci nous éloigne d'une présomption téméraire qui fait négliger les moyens qui sont dans l'ordre de Dieu, et celui-là d'une vaine confiance dans les hommes et dans les moyens humains; et moi je vous ajoute que s'il faut consulter, il faut aussi prier, et même plus prier que consulter, parce que c'est Dieu qui éclaire, et celui qui conduit, et celui qui est conduit; sans sa lumière, ils sont aveugles l'un et l'autre, et tombent tous deux dans la fosse; à lui seul appartient d'inspirer les bons conseils et de les faire réussir.

La troisième sentence nous dit que *nous aurons beaucoup de biens si nous*

Digitized by Google

craignons Dieu; et moi je vous le cite pour vous inculquer fortement ces vérités particulières qui y sont contenues, que Dieu peut vous rendre vraiment riches même dans la plus affreuse indigence, que la crainte de Dieu est un trésor qui supplée à tout ce qui nous manque, qu'il n'y a d'autre perte et d'autre pauvreté à craindre que le péché, point de vraies richesses que les bonnes œuvres! ô la riche pauvreté que celle qui n'estime que les vrais biens! ô sagesse de ce père qui pour inspirer ce sentiment à son fils lui inculque sans cesse ces paroles: *Pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus si timuerimus Deum*, etc.

Quatrième article d'une instruction testamentaire d'un père à ses enfants; article concernant les pauvres, article conçu en ces termes, dont la charité est l'objet: *Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre; soyez charitables en la manière que vous le pourrez, si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup; si vous avez peu, ayez soin de donner de ce peu même de bon cœur. Mangez votre pain avec les pauvres et avec ceux qui sont faim, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus, mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste, et gardez-vous d'en manger avec les pécheurs*, c'est là le quatrième article dont j'ai à vous développer les expressions, pour vous faire connaître vos principaux devoirs envers les pauvres.

Faites l'aumône: « fac eleemosynam. » C'est le premier de ces devoirs; devoir que la nature a gravé dans notre cœur, que la religion y affermit et y perfectionne, que nous plaçons au rang, non des simples conseils, mais des devoirs les plus rigoureux.

Faites l'aumône *de votre bien: « Ex substantia tua.* » C'est le second de ces devoirs, lequel consiste à faire l'aumône de notre propre bien, et non du bien d'autrui: donner aux pauvres ce qu'on doit à d'autres, à titre de payement, de salaire, de restitution, d'indemnité, en un mot de justice, que serait-ce? ce serait ravir le pain de l'un pour le donner à l'autre; ce serait faire de la rapine un holocauste; ce serait vouloir rendre Dieu coupable de nos larcins; ce serait être très-injuste et nullement charitable.

Ne détournez pas votre visage d'aucun pauvre. C'est le troisième de ces devoirs lequel est d'une étendue si universelle que les étrangers mêmes et les infidèles y sont renfermés; il suffit que l'indigent se présente à nous revêtu de notre nature, pour avoir droit à nos secours; si nos mains ne peuvent être ouvertes à tous, il faut que notre cœur ne soit fermé à personne: *Noli avertere faciem tuam ab ullo paupere.*

Soyez charitables à la manière que vous le pourrez: « Quomodo potueris, ita esto misericors. » C'est le quatrième de ces devoirs; et pour nous en former une juste idée, il faut examiner de quelle manière on peut être charitable. On peut l'être en deux manières; en exerçant les œuvres de la miséricorde corporelle, et surtout en exerçant celles de la miséricorde spirituelle. On peut l'être et on l'est, en donnant à manger à celui qui a faim et à boire à celui qui a soif, en habillant celui qui est nu, en visitant les prisonniers et les malades, en rachetant ceux-là, en portant des remèdes à ceux-ci, en procurant par les autres les soulagements qu'on ne peut donner soi-même: voilà quelques-unes des œuvres de la miséricorde corporelle. On peut être charitable et on l'est, en enseignant les ignorants, en leur procurant des maîtres et des livres propres à les instruire, en leur donnant des avis salutaires, en exerçant la correction fraternelle, en remettant les injures, en priant pour les autres: voilà quelques-unes des œuvres spirituelles, qui excellent autant sur les premières, que les âmes excellent sur les corps. D'où je conclus qu'il n'y a personne qui ne puisse et qui ne doive être charitable, ou faire l'aumône, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse, par exemple, prier pour ses frères, pardonner à ses ennemis.

Si vous avez beaucoup de bien donnez beaucoup, si vous en avez peu ayez soin de donner de ce peu de bon cœur. C'est le cinquième des devoirs de l'aumône, lequel consiste à la proportionner à ses facultés. Suffit-il en effet à celui qui a beaucoup de donner peu? ne serait-ce pas se regarder comme le maître, et non comme le dépositaire de son bien? Dans quel dessein le Créateur et le père du riche et du pauvre, a-t-il donné de plus à celui-là qu'à celui-ci? est-ce pour le mettre en état de contenter sa vanité? son luxe? sa sensualité? est-ce pour l'aider à se procurer une infinité de vaines satisfactions du cœur et des yeux? n'est-ce pas afin que son superflu soit le nécessaire du pauvre, afin que l'un se sanctifie par la charité en donnant, et l'autre par son humilité en recevant? Combien, hélas! de personnes qui s'applaudissent en elles-mêmes, parce qu'elles font quelques aumônes, et qui seront condamnées au jugement dernier, parce qu'elles n'en auront pas fait de suffisantes, parce qu'elles n'auront pas accompli ce précepte: *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue:* mais le peu même de bien qu'on possède n'est pas un titre légitime pour se dispenser de faire l'aumône. Tobie dit à son fils que s'il a peu, il doit donner même de ce peu, et suppléer par le désir de donner à ce qui manque à la modicité de son aumône: n'est-ce pas ce que la veuve de Sarepta avait fait avant Tobie? N'est-ce pas ce que la veuve de l'Evangile a fait depuis? La joie même avec laquelle ces saintes veuves ont fait leurs offrandes en relève le mérite, et nous apprend aussi bien que les paroles de Tobie, un sixième devoir que nous devons remplir dans les œuvres de piété et de charité; qui est que, soit que nous donnions peu ou beaucoup à Dieu ou aux pauvres, nous le donnions avec joie, *libenter.*

Mangez votre pain avec les pauvres. C'est un septième devoir de la charité. Quel en est le vrai sens? manger son pain avec les pauvres, ce n'est pas seulement leur donner

Digitized by Google

leur nourriture, mais la prendre même avec eux, en les invitant à notre table ; c'est les égaler en quelque sorte à nous, en nous abaissant volontiers jusqu'à eux, ou en les élevant jusqu'à nous; c'est adoucir leurs peines, et faire que leur pauvreté leur paraisse moins méprisable, en leur donnant lieu de juger qu'on ne la méprise pas. Voilà ce que peut, et ce que peut seule une charité humble et respectueuse pour les membres d'un Dieu souffrant; la vanité, la sensualité, l'intérêt, le désir de participer au bonheur et aux aises des riches, peuvent bien nous porter à manger leur pain avec eux, et les inviter à manger le nôtre avec nous ; mais non, encore une fois, il n'y a que la charité qui nous porte à le manger avec les pauvres et à remplir ce précepte : *Panem tuum cum esurientibus et egenis comede.*

Mettez votre pain et votre vin, non sur le tombeau de l'impie, tout suffrage lui est inutile après sa mort; mais sur le tombeau du juste. C'est un huitième devoir de la charité, dont la fin est de marquer qu'il communique encore avec le juste après la mort, de procurer du soulagement à son âme, de publier par cette oblation extérieure la croyance de la résurrection future (706). D'où il suit que la pratique des œuvres saintes pour les morts, est autorisée dans l'ancienne loi. Le sera-t-elle moins dans la nouvelle? peut-on, sans impiété, la condamner? peut-on la négliger, sans manquer à un devoir des plus importants de la charité? laquelle donc substituerez-vous à celle que Tobie vous recommande ici? *Panem tuum et vinum tuum super sepulturam justi constitue.* C'est la fin du quatrième article du testament d'un père chrétien à son fils.

Article cinquième, article concernant les avantages de l'aumône; il est conçu en ces termes (707): *Vous vous amasserez un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité, parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laisse point tomber l'âme dans les ténèbres. L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême, pour tous ceux qui l'auront faite.* O vous! qui refusez de la faire par zèle envers Dieu et par piété envers le prochain, refuserez-vous encore de la faire, lorsque vous en connaîtrez l'utilité pour vous-même? Apprenez ici à la connaître, je vous y invite.

En la faisant vous vous amasserez un grand trésor pour le jour de la nécessité; vous sèmerez pour recueillir; vous sèmerez sur la terre pour recueillir dans le ciel ; vous sèmerez ici-bas des biens passagers, pour en recueillir là-haut d'éternels. Heureux commerce où l'on peut acheter le ciel pour un verre d'eau, pour un morceau de pain donné par charité et avec charité! Heureux commerce qui vous assure une ressource pour le grand jour de la nécessité, pour le jour du jugement où nos œuvres seules nous suivront, pendant que les riches du monde s'y trouveront les mains vides, parce qu'ils auront dissipé leurs biens, ou que leurs biens se seront évanouis! Quelle joie pour un serviteur de Dieu, d'y retrouver les siens entre les mains de Jésus-Christ même! et encore quel sujet de confiance devant le Juge suprême, entre les mains duquel il verra le pain dont il l'a nourri, les habits dont il l'a revêtu, l'argent qu'il lui a donné dans la personne des pauvres! Ce Juge refusera-t-il le ciel à celui qui l'a rassasié dans sa fin? désaltéré dans sa soif? visité dans sa maladie? et soulagé dans ses besoins?

Outre que l'aumôme nous procure les plus grands biens dans le ciel, où elle fait passer ceux que nous donnons sur la terre, elle nous délivre aussi des plus grands maux; elle nous délivre du péché, de la mort et des ténèbres; elle nous délivre du péché mortel en nous obtenant le don de pénitence, qui remet les plus grands péchés; elle nous délivre du péché véniel, en effaçant les fautes journalières, dont la vie la plus sainte n'est point exempte en ce monde; elle nous délivre du péché, en en rachetant la peine qui restait au juste après la rémission de la coulpe; elle délivre de la mort de l'âme, dès là qu'elle obtient le don de conversion, ou qu'elle expie les fautes vénielles, ou qu'elle abolit la peine après l'abolition de la coulpe; elle délivre de la mort éternelle et des ténèbres extérieures, où sont jetés tous ceux qui sont condamnés à la mort éternelle. N'est-il donc pas évident qu'elle nous délivre des plus grands maux? des seuls maux que la foi connaisse? Lecture faite de l'article concernant les avantages de l'aumône, en négligerons-nous encore donc encore la pratique?

Un cinquième qui concerne la justice, est conçu en ces termes : *Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail.* N'en concluez-vous pas que payer au prochain ce qu'on lui doit pour ses services et le lui payer promptement, ce sont deux devoirs qui nous sont prescrits? que refuser à un ouvrier qui nous a servi, le salaire qui lui est dû, c'est un vol et un larcin? que différer malgré lui son payement, lorsque nous pouvons nous en acquitter, c'est retenir injustement un bien qui n'est pas à nous? que se mettre par de folles dépenses, hors d'état de le payer, c'est faire un double sacrifice d'injustice, un sacrifice dont l'odeur ne monte au ciel et ne se répand sur la terre que pour irriter Dieu et les hommes contre celui qui l'offre?

Article sixième d'un testament, ou d'une instruction testamentaire d'un père à son fils; article concernant la société; article conçu en ces termes : *Prenez garde de ne*

(706) Saint Ambroise abolit cette oblation à Milan, parce qu'elle y avait dégénéré en superstition, le peuple croyant que les morts venaient se nourrir de ces aliments.

(707) J'omets ceux-ci du vers. 7: *De cette sorte le Seigneur ne détournera point son visage de dessus vous.*

Digitized by Google

faire jamais à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fît. Règle courte, mais excellente; règle qui, jointe à celle de *faire aux autres tout ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous*, renferme tous les devoirs de la société; règle qui défend toute tromperie, toute violence, toute vengeance, toute injustice, toutes les différentes espèces de tort qu'on peut faire à son prochain, dans sa personne, dans sa réputation, dans sa fortune, dans tout ce qui est à lui; règle que les infidèles même admiraient dans la morale des Chrétiens, et qu'un empereur païen voulait qu'on écrivît partout dans les maisons, afin que partout on s'en souvînt, et qu'on fût fidèle à la suivre; par cette seule règle, que de cas décidés, que de difficultés résolues!

Vous me demandez ce que vous devez faire quand vous entendez médire, et si alors vous êtes obligé de soutenir la cause d'un absent qu'on accuse ou qu'on tourne en ridicule; consultez la règle de faire pour les autres ce que vous désireriez qu'on fît pour vous, vous aurez la réponse à votre question. Vous me demandez si vous ne pouvez pas en telles circonstances, différer de rendre une somme qui vous a été prêtée, un dépôt qui vous a été confié; consultez la règle de ne faire point aux autres ce que raisonnablement et chrétiennement vous seriez fâché qu'on fît à votre égard; vous aurez la réponse à votre question et à mille autres dont la solution est en ces paroles bien entendues: *Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias.*

Article septième d'une instruction testamentaire à son fils; article concernant ce fils même, comme les précédents regardent Dieu et le prochain; article conçu en ces termes : *Veillez sur vous, mon fils! pour vous garder de toute impureté, et hors votre femme seule, évitez tout ce qui peut tendre au crime; ne souffrez jamais que l'orgueil domine, ou dans vos pensés, ou dans vos paroles, car c'est par l'orgueil que tous les maux ont commencé.* Veillez sur vous; vous portez en vous les premières étincelles de l'incendie, qui bientôt vous embraserait. Veillez pour vous garantir des impuretés de pensées, de désirs, de discours, de gestes, de manières, d'actions, de toute impureté généralement, parce qu'on n'est pas véritablement chaste quand on ne l'est pas en tout. Veillez quand vous vous engagez dans le mariage, pour éviter tout ce qui peut profaner la sainteté de votre alliance : *Attende tibi, fili mi!* Et vous, Seigneur! Veillez vous-même sur ces fidèles à qui j'adresse les paroles du pieux Israélite, et donnez-leur un amour de la pureté tel que, soit dans le mariage, soit hors du mariage, ils se souviennent toujours que leur cœur et leur corps sont vos temples, et qu'ils ne peuvent les profaner sans vous faire outrage.

Ce n'est pas seulement par l'impureté qu'on profane les uns et les autres, c'est aussi par l'orgueil; on peut même dire que, comme l'impureté profane spécialement les corps, l'orgueil profane spécialement les cœurs; on peut ajouter, que comme le premier vice est celui des animaux, le second est celui des démons, celui qui a donné naissance à tous les maux, celui qui a dépeuplé le ciel, celui qui a corrompu la terre en y introduisant le péché. Quelle horreur ne devez-vous donc pas en avoir! quelle guerre ne devez-vous pas lui faire, avec quelle attention ne devez-vous pas vous appliquer à corriger la vanité de vos pensées, pour remédier efficacement à celle de vos paroles! C'est ce que Tobie vous recommande dans le septième article de son testament : *Superbiam nunquam in tuo sensu, aut in tuo verbo dominari permittas.*

Article huitième de ce testament; article concernant l'intérêt temporel de ce fils. *Je vous avertis, mon fils, que j'ai donné dix talents d'argent à Gabélus, et que j'ai sa promesse entre les mains : c'est pourquoi, faites vos diligences pour retirer de lui cette somme, et lui rendez son obligation.* Tobie forme donc son fils pour le temporel aussi bien que pour le spirituel; mais qu'il paraît bien par sa conduite que c'est à la piété qu'il donne en tout la préférence : il emploie toute la jeunesse de son fils à le former à la vertu; il ne lui parle du peu de bien qu'il lui laisse et du soin qu'il doit en avoir, que quand il le voit dans un âge mur, et qu'il se croit lui-même peu éloigné de mourir. C'est alors seulement qu'il lui parle de la créance qu'il a sur Gabélus. Qu'il est donc éloigné de la conduite de ces pères vains ou intéressés, qui n'occupent leurs enfants que de la pensée de leurs biens et des moyens, souvent injustes, que de la manière de les conserver ou de les augmenter! Il sait allier ces deux devoirs d'un père à l'égard de ses enfants, en opposant celui de donner à celui de veiller à sa subsistance; il a rempli le premier en donnant lui-même et en recommandant à son fils de suivre son exemple; il remplit à présent le second, en constituant ce fils héritier du dépôt ou du prêt qu'il a confié à Gobélus.

Leçons importantes qu'il vous fait dans l'un et l'autre cas, pères et mères! Dans l'un il me semble vous dire : ne craignez pas d'appauvrir vos enfants par l'aumône, mais au contraire regardez-la comme une source de bénédictions pour eux : dans l'autre il me semble vous ajouter : non, pères et mères, ce n'est point assez que vous ayez donné la vie à vos enfants, vous devez leur procurer les moyens de la conserver et de subsister honnêtement selon leur état. Quel serait votre crime, si par votre négligence, ou pour satisfaire vos passions déréglées, vous perdiez ou vous dissipiez injustement le nécessaire de votre famille, si vous ne laissiez à vos enfants que le souvenir des biens qu'ils n'ont plus? que la honte de se voir réduits à une pauvreté ignominieuse, dangereuse et funeste à leur salut?

Pères et mères! je croyais vous avoir communiqué tous les articles du testament de Tobie, mais ayant lu son livre jusqu'à la fin, j'y ai trouvé ce codicile qui en ajoute un

Digitized by Google

neuvième, un dixième, un onzième (708).

Article neuvième concernant la religion : *Ecoutez donc, mes enfants, votre père : servez le Seigneur dans la vérité et travaillez à faire ce qui lui est agréable.*

Article dixième concernant le prochain : *Recommandez avec soin à vos enfants de faire des œuvres de justice et des aumônes.*

Article onzième concernant la personne même de Tobie puis ses enfants : *Ecoutez-moi, mes enfants, ne fixez point votre demeure à Ninive pour toujours, mais aussitôt que vous aurez enseveli votre mère auprès de moi dans un même sépulcre, ne pensez plus qu'à vous hâter d'en sortir, car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr.* Que signifie cet article par rapport à vous? pères et mères! sinon qu'après avoir bien recommandé de vive voix à vos enfants de fuir les mauvaises compagnies, vous ferez sagement de leur rappeler cet avis par votre testament?

Testateurs, qui que vous soyez, ce sont les leçons intéressantes que Tobie vous a faites par ses exemples et par ses paroles; suivez-les de point en point, vous pourrez au jour de votre mort répéter cette belle prière que Jésus-Christ faisait la veille de la sienne : *Père saint, conservez, en votre nom, ceux que vous m'avez donnés; je les ai conservés jusqu'à cette heure, et nul d'eux ne s'est perdu : « Quos dedisti mihi custodivi et nemo ex is periit. »* (*Joan.* XVII, 12.) Si, au contraire, vous vous écartiez de ces leçons, si un seul de ces enfants se perdait par une suite de cet écart, ah! tremblez pour le jour où il reparaîtrait devant vous chargé de chaînes embrasées. Justice de mon Dieu, s'écrierait alors cette victime malheureuse, je ne me plains point de vos arrêts; ils sont justes : esprit infernal, ce n'est point à toi que j'attribue mon malheur; je devais le craindre de tes embûches; père cruel! c'est à toi que je m'en prends : oui, c'est toi et toi seul qui es cause des tourments que j'endure; tu ne me parlais que de choses vaines et jamais de Dieu. As-tu jamais pris garde où j'allais? quelles compagnies je voyais, quand je fréquentais les sacrements, m'as-tu jamais appris à prier Dieu le soir et le matin, à la Messe et aux Vêpres de la paroisse? *Perdidit nos paterna perfidia, parentes sensimus parricidas.* (S. CYPRIEN., *De lapsis.*)

Pères et mères, auriez-vous la force de soutenir une accusation de cette nature, évitez-la donc, je vous en conjure, par votre attention à instruire vos enfants, à en faire des saints dans le temps, pour en faire avec vous des heureux pendant l'éternité. C'est le terme où je souhaite que la grâce du Seigneur nous conduise tous; au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

INSTRUCTION III.

MODÈLE D'UN SAINT MARIAGE.

(*Tob.* VI, VII.)

Deus Abraham et Deus Isaac, et Deus Jacob vobiscum sit, et ipse conjungat vos, impleatque benedictionem suam in vobis.

Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous, et que lui-même vous unisse, et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous. (*Tob.* VII, 15.)

Ces paroles, mes frères, sont de l'Israélite Raguel, captif à Ragès, mariant Sara sa fille, à Tobie, fils de Tobie, captif à Ninive. Il prie Dieu d'être avec Tobie et Sara qui s'épousent; c'est qu'il peut seul faire tout leur bonheur. Il prie Dieu de les unir; c'est qu'il peut seul les unir saintement. Il prie Dieu d'accomplir en eux sa bénédiction; c'est qu'il est seul la source de toute bénédictions : *Deus Abraham et Deus*, etc.

A ces paroles joignons celles qui les précèdent immédiatement, et qui sont du même verset, nous y verrons (ce que certains hérétiques ont nié autrefois) que le rite du mariage est un rite saint. Saint dans son principe, saint dans ses effets, saint dans sa fin, saint dans sa matière, saint dans sa forme.

Il est saint dans son principe et son auteur; c'est Dieu lui-même qui l'a institué, et qui unit l'homme et la femme d'un lien indissoluble et perpétuel. Il est saint dans ses effets; avant Jésus-Christ il attirait comme rite sacré la bénédiction sur les époux, et depuis Jésus-Christ, il l'attire encore sur eux, non plus seulement comme rite sacré, mais aussi comme rite sanctifiant par lui-même, ou comme sacrement de la loi nouvelle. Il est saint dans ses fins, dont une principale est de donner des citoyens au ciel. Il est saint dans sa nature, toute différente des autres sacrements, car au lieu que la matière des autres sacrements est inanimée, comme l'eau dans le baptême, le beaume dans la confirmation; celle du mariage, ce sont les temples vivants du Saint-Esprit, ce sont les personnes mêmes des deux conjoints; d'où vient qu'ils se donnent encore aujourd'hui la main droite l'un à l'autre, comme ils se la donnaient déjà du temps de Tobie (709). Il est saint dans sa forme, qui est, selon les uns, le consentement des parties exprimé par les paroles des présents, et, selon les autres, en bien plus grand nombre, la bénédiction sacerdotale, précédée de cette prière de Raguel : *Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous,*

(708) Les difficultés qui proviennent de la chronologie, n'entrant point dans le plan de cet ouvrage, nous nous bornons à dire, avec la Vulgate, que Tobie le père vécut cent deux ans, cinquante-six avant d'être aveugle, quatre dans la cécité, et quarante-deux après avoir recouvre la vue, lesquels il passa dans une joie sainte, figure de celle que les Chrétiens affligés espèrent goûter après la vie présente. Tobie le fils vécut quatre-vingt-dix-neuf ans. Si on demande comment donc, s'étant marié à quarante ans, il a pu voir ses enfants jusqu'à la cinquième génération, on répondra qu'il est compté lui-même dans ces cinq générations, et que d'une génération à l'autre il y a quinze ans, qui sont un âge suffisant à la génération.

(709) *Et apprehendens (Raguel) dexteram filiæ suæ, dexteræ Tobiæ tradidit.* (*Tob.* VIII, 15.)

Digitized by Google

que lui-même vous unisse, et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous : « Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob vobiscum sit. » Enfin j'ajouterai ici pour votre édification. qu'il est saint à tous égards pour les saints; et pour prouver ma proposition, pour instruire ceux que le Seigneur destine au mariage, de la manière dont ils doivent s'y disposer, je vous citerai deux saints de l'Ancien Testament, le jeune Tobie et la jeune Sara. Je vous donnerai leur alliance pour modèle d'un saint mariage; me trompé-je en fixant ainsi mon choix?

Le mariage de deux époux qui tiennent une conduite sainte, avant et après la cérémonie sainte du mariage, est un vrai modèle d'un mariage saint. Or, le jeune Tobie et la jeune Sara ont tenu une conduite sainte avant et après la cérémonie de leur mariage; ils ont tenu une conduite sainte avant leur mariage, je vais vous le montrer dans ce discours. Puissent ces rares modèles être copiés par les personnes à qui je les propose! C'est la fin principale de cette instruction.

Avant leur mariage, Tobie et Sara ont tenu une conduite sainte, qui mérite d'être proposée aux jeunes personnes qui se destinent à l'état saint du mariage, ne pourrais-je pas ajouter, et aux jeunes personnes qui, pour arriver à une plus haute perfection, veulent vivre dans un célibat perpétuel? L'examen de la vie que nos deux Israélites ont menée, jusqu'au jour de leur union, peut vous l'apprendre. Commençons-le, cet examen par celui de Sara, puisque l'ordre historique le veut ainsi; et voyons ensemble, je vous invite toutes, vierges chrétiennes, voyez avec moi quelle doit être votre piété et votre pureté; votre piété envers Dieu et votre pureté envers vous-mêmes; votre piété envers Dieu d'abord.

Celle que je vous invite aujourd'hui à prendre pour modèle, fut éprouvée comme le sont les élus. Tandis que Tobie le père était affligé à Ninive, à Ragés en Médie, où Sara était captive avec ses père et mère, Raguel et Anne, il lui arriva l'accident le plus funeste, non une fois, mais sept fois de suite. Ayant été mariée successivement à sept jeunes hommes, ceux-ci furent successivement mis à mort le jour même de leurs noces, au moment où ils entraient dans la chambre nuptiale, par un démon connu sous le nom d'Asmodée (710), muni du pouvoir et de la permission de les punir de l'impureté de leur vue (711) sous les yeux mêmes de la chaste Sara; vous dépeindrai-je ici quelle fut sa frayeur et sa douleur, à la vue de tant d'événements qui la touchaient de si près? Ne l'imaginez-vous pas assez, n'avait-elle pas droit alors aux consolations des personnes qui l'environnaient?

Pour ajouter affliction sur affliction, et pousser sa patience à bout, Satan se servit d'une de ses servantes, qui osa lui dire, parce qu'elle en était corrigée pour quelques fautes qu'elle avait faites : *Que jamais nous ne voyions de toi ni fils ni filles sur la terre, meurtrière de tes maris! ne veux-tu pas me tuer aussi, comme tu as déja tué sept époux?* Pouvait-elle donc, poussée par son orgueil et sa vengeance, dire une injure plus piquante et plus outrageante à sa maîtresse? Quelle malignité cruelle, qui cherche les endroits les plus sensibles, pour enfoncer le poignard de la calomnie, et pour faire des blessures plus profondes?

A cette parole, Sara, dit l'Ecriture, *monta dans une chambre qui était au plus haut de la maison, où elle demeura trois jours et trois nuits, sans boire et sans manger.* Voilà la manière dont l'histoire sacrée fait contraster la maîtresse et la servante. Quelle hauteur et quel emportement dans celle-ci! quelle humilité et quelle patience dans celle-là! Sara, outragée, ne s'irrite point; elle ne s'aigrit point; elle ne rend point le mal pour le mal; elle ne porte pas à son père et à sa mère des plaintes qui auraient été si justes. Quel exemple de patience pour des enfants qui se trouvent quelquefois insultés par des domestiques.

Percée jusqu'au fond du cœur par le reproche de sa servante, Sara se retire dans le secret, pour ne point chercher dans les créatures de vaines consolations, qui n'auraient servi qu'à l'affaiblir; elle monte au plus haut de sa maison pour être plus éloignée du monde, dont elle ressentait si vivement l'injustice : elle prie, qui, et comment? *Je tourne mon visage vers vous, Seigneur,* dit-elle, *et j'arrête mes yeux sur vous.* C'est ce que produit en effet l'affliction, ou plutôt la foi dans l'affliction, en lui faisant sentir l'insuffisance des secours humains, et en la portant à mettre en Dieu seul, toute son espérance. Heureuse l'âme qui tourne ainsi son visage vers Dieu? Sara prie le Seigneur, et comment? Si nous considérons la longueur de sa prière, elle dure pendant *trois jours pendant lesquels elle ne mange ni ne boit,* pour la soutenir dans ce jeûne rigoureux. Si nous en considérons la sincérité, les larmes qui coulent de ses yeux pendant tout ce temps ne nous la montrent-elle pas? Si nous en considérons l'objet, que demande-t-elle? Elle demande d'être délivrée non-seulement de l'insulte de sa servante, mais de la stérilité qui était un opprobre sous la loi ancienne. Par là elle nous apprenait à tous, à demander d'être délivrés d'une autre stérilité funeste sous les deux lois, le dénûment des bonnes œuvres. Si nous considérons la vivacité du désir avec laquelle Sara prie, qu'est-ce qui peut nous la faire mieux connaître que ces paroles? *Je vous demande, Seigneur, que vous me délivriez de ce repro-*

(710) C'est le premier nom propre donné aux démons dans l'Ecriture, il signifie *exterminateur.*

(711) La version grecque insinue que ce démon était jaloux de Sara, ce qui supposerait dans les démons une inclination pour les femmes; opinion qui ne fut jamais celle de l'Eglise, et qui n'est plus celle de personne aujourd'hui, quoiqu'elle ait été de plusieurs Pères.

Digitized by Google

che auquel je me vois exposée, ou que vous me retiriez de dessus la terre. Elle voit avec douleur que son épreuve est une occasion de péché pour les autres; et comme elle désire le salut du prochain comme le sien, elle consent de mourir, si elle contribue à diminuer le nombre des vrais adorateurs, au lieu de l'augmenter.

Mais la vivacité de son désir ne combattra-t-elle pas la résignation avec laquelle elle doit prier? Non, mes frères, vous trouverez au contraire un parfait accord de ces deux qualités, dans cette autre qui entre dans sa sa prière : *Que votre nom soit béni, ô Dieu de nos pères, qui faites miséricorde après vous être mis en colère!* Sara se rappelle ici tout ce que Dieu a fait en faveur des patriarches; elle se souvient comment il a exaucé leurs prières dans la tribulation; elle se dit à elle-même, que le bras de Dieu n'est point raccourci, et cette pensée la comble de joie au milieu de ses peines.

Qu'il est donc utile d'être bien instruit des divines Ecritures! Quel trésor pour une âme affligée! quel préservatif contre tous les maux! Quelle source de consolation ne voyez-vous pas ici, vierges fidèles! De quoi Sara s'était-elle occupée dans sa jeunesse? Ne voyez-vous pas que c'était de l'étude des Livres sacrés? Qu'il serait doux pour vous d'y voir ce qu'y voyait Sara, que Dieu fait miséricorde après s être mis en colère! qu'il ne vous afflige que pour vous obliger d'avoir recours à lui, que pour vous purifier, vous sanctifier et vous sauver!

Si, après avoir considéré quelle a été la résignation de Sara dans sa prière, nous considérons le motif dont elle l'appuyait, nous verrons qu'elle la tirait de sa pureté, et nous aurons occasion d'opposer la conduite que tiennent aujourd'hui une fille mondaine et une fille chrétienne pour arriver au même but, à l'état saint du mariage, qu'elles se proposent d'embrasser l'une et l'autre. La première, guidée par sa propre passion, connaît l'art criminel d'irriter la passion des jeunes gens, et elle l'emploie dans toutes les occasions, en toutes manières : en prenant pour voile une gaze légère et transparente; en étudiant les parures, les modes, les couleurs qu'elle croit propres à relever ses traits; en empruntant de tout cela une beauté que la nature lui a refusée; en se produisant dans les compagnies avec la fierté du port et les afféteries du langage; en fréquentant les lieux destinés aux spectacles et aux danses publiques; en y liant des conversations particulières, où tour à tour elle dit et entend des paroles à double sens, où elle provoque en résistant et résiste en provoquant, où elle est complaisante et cependant feint d'être austère, où elle poursuit et cependant paraît fuir, où elle tend des lacets et cependant paraît mépriser ce talent funeste. Ne poussons pas plus loin ce détail; bornons-nous à une seule réflexion, qui devrait couvrir de honte le grand nombre des jeunes personnes du sexe : c'est qu'elles renversent l'ordre de la nature même; c'est qu'elles n'attendent plus qu'on les recherche; mais elles recherchent elles-mêmes à leur manière, elles agacent elles-mêmes, elles attaquent elles-mêmes. Qui nous l'a appris? Les sentences mêmes et les arrêts de nos tribunaux, où ce fait a introduit une jurisprudence nouvelle et inconnue jusqu'ici, une jurisprudence qui suppose une hardiesse, une impudence à peu près égales dans deux complices, dont le crime a eu des suites publiques. Ce changement de jurisprudence, arrivé de nos jours, ne couvrira-t-il pas nos filles mondaines d'un opprobre éternel? A leur conduite scandaleuse, opposons celle de Sara, qui est celle de toutes les filles modestes et craignant Dieu.

Vous savez, disait cette chaste Israélite à Dieu dans sa prière, *vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari, et que j'ai conservé mon âme pure de tous les mauvais désirs.* Ce n'est donc point seulement le corps de Sara qui est chaste : c'est son cœur, ce sont ses pensées, ce sont ses affections. Sa pureté intérieure est telle, que, pour éviter tout déréglement dans le désir d'un mariage, elle retranche même le désir d'un état qui était alors la loi commune de toutes les femmes. Quel modèle de pureté pour vous, jeunes personnes que la providence de Dieu appelle à l'état du mariage! quelle leçon pour vous apprendre à éprouver vos vues et à vous élever au-dessus de tout ce qu'elles peuvent avoir de charnel! qu'il est aisé de comprendre, par cette disposition de Sara, la vérité de ce que dit saint Augustin, que les anciens justes étaient plus parfaits dans le mariage que ne le sont une infinité de Chrétiens dans leur continence!

Cette réflexion de saint Augustin peut être fortifiée par ce qu'ajoute Sara, que, si elle a consenti à recevoir un mari, elle l'a fait *dans la crainte du Seigneur, et non pour suivre sa passion.* On voit là, en effet, que Sara n'a d'autre part à ses premiers mariages que d'y avoir consenti, que d'avoir accepté ses maris, et de l'avoir fait uniquement parce que c'était la volonté de Dieu manifestée par ses parents. Heureux les enfants qui imitent une conduite si pure, si soumise à Dieu, si respectueuse pour leurs parents, et si sage, dans une affaire où il y va non-seulement du bonheur de leur vie présente, mais de leur éternité! Malheureux, au contraire, les enfants qui étouffent dans leur cœur tous les sentiments de la crainte de Dieu et du respect qu'ils doivent à leurs parents; qui n'écoutent que l'instinct d'une passion brutale ou la voix de quelques séducteurs, et qui, osant violer les lois les plus saintes de l'Eglise et de l'Etat, contractent, contre la volonté de ceux dont ils tiennent la vie, des alliances honteuses qui sont la douleur de leurs parents, la confusion de leurs familles, une source de malheurs et pour ceux qui les contractent et pour les infortunés qui en sont les fruits!

Pour éviter d'y tomber, dans ces malheurs, voici, vierges chrétiennes, une pratique que vous avez à observer, comme étant un acte

Digitized by Google

de la pureté extérieure, un acte nécessaire pour conserver la pureté intérieure; c'est celle que vous indiquent ces paroles que Sara s'applique à elle-même : *Je ne me suis jamais mêlée avec ceux qui aiment à se divertir, et je n'ai jamais eu aucun commerce avec les personnes qui se conduisent avec légèreté : « Nunquam cum ludentibus miscui me. »* Le mot qui est rendu ici par celui de *divertissement*, dans l'original, signifie *les danses*, selon les interprètes.

Voilà donc les danses réprouvées par le Saint-Esprit même, puisque c'est lui qui en a inspiré un tel éloignement à Sara, et qui nous décrit lui-même les dispositions d'une personne si chaste à tous égards. Comment ne le seraient-elles pas? De toutes les tentations, y en a-t-il de plus dangereuses que celles qui se trouvent dans les assemblées où on prend un plaisir de cette nature? C'est là que l'homme est assailli de toutes parts : son esprit, par la séduction des mauvais discours; son imagination, par les fantômes qui le frappent; sa mémoire, par les idées corrompues qu'il s'y rappelle; son cœur, par les satisfactions qu'il y goûte; sa volonté, par les mauvais exemples qui l'entraînent; ses yeux, par les agréments des objets qu'il y voit; ses oreilles, par les airs empoisonnés et les chansons lascives qu'il y entend; son tact, par la liberté des mains et la facilité des approches. Que de crimes favorisés par les ténèbres de la nuit! quel entrepôt d'un commerce impur où les yeux et le cœur trafiquent réciproquement, et où la cupidité, par leur moyen, exerce son négoce, comme le dit saint Augustin! Qu'est-ce donc qu'une assemblée de danse, de bal, de comédie? C'est le territoire du démon, disent les Pères de l'Eglise; qui pourra s'y soustraire à ses lois? C'est une fournaise où tout brûle d'un feu impudique; qui n'en sera consumé? C'est un cloaque, une sentine; qui n'en sera souillé? Sara même ne prétend se conserver pure qu'en fuyant ces lieux infectés. Vouloir être pure et ne pas les fuir, ne serait-ce donc pas se tromper?

Sara n'évite pas seulement la compagnie des personnes visiblement corrompues par le genre de plaisir auquel elles se livrent, mais elle n'a point de commerce avec celles qui se conduisent avec légèreté dans le propos, avec légèreté dans la démarche, avec légèreté dans le maintien, avec légèreté dans le choix de leurs amies, avec légèreté dans les engagements qu'elles prennent, avec cette légèreté qu'annoncent leur ton, leur parure, leur asservissement à toutes les modes naissantes; elle ne voit et ne veut voir que des filles pieuses comme elle, sérieuses comme elle, recueillies comme elle; et c'est par ces précautions qu'elle se conserve pure d'esprit et de corps. Quelle instruction pour les jeunes personnes de son sexe surtout! quelle leçon encore pour vous, pères et mères, qui, loin de veiller avec le même soin sur la pureté de vos enfants, ne craignez point de les exposer à ces assemblées de danses, et quelquefois même de les obliger de s'y trouver, sous prétexte de leur donner les airs du monde, et de faciliter par ce moyen leur établissement!

Vous me demanderez peut-être comment concilier tant de vertus avec tant de malheurs; comment Sara, dont les vertus sont pour vous des leçons, éprouve des peines dues aux grands crimes, en perdant successivement sept maris. Ecoutez là-dessus son humilité d'abord et sa foi ensuite : *Ou j'ai été indigne de ceux qu'on m'a donnés, ou peut-être qu'ils n'étaient pas dignes de moi, parce que vous m'avez conservée pour un autre époux.* Voilà la réponse de l'humble Sara, pensant que peut-être elle était indigne de ses maris, et ne voulant point supposer dans les autres un mal qu'elle ne connaissait point assez. *Mais quiconque vous rend le culte qui vous est dû, se tient assuré que si vous l'éprouvez pendant la vie, il sera couronné; si vous l'affligez, il sera délivré; si vous le châtiez, il pourra trouver miséricorde.* Voilà la réponse de la savante Sara dans les voies du salut, laquelle ajoute, parlant toujours à Dieu : *Car vous ne prenez point plaisir à ce qui nous afflige, mais après la tempête vous rendez le calme; après les larmes et les soupirs vous nous comblez de joie; ô Dieu d'Israël, que votre nom soit béni dans tous les siècles.* Ainsi se termine la prière de Sara immédiatement après laquelle il est marqué que les deux prières, savoir, celle de Tobie que nous avons entendue plus haut, et celle de cette jeune personne que nous venons d'entendre, furent exaucées en même temps devant Dieu, et que l'ange Raphaël fut aussitôt envoyé pour guérir Tobie de son aveuglement, et pour délivrer la fille de Raguel de son opprobre, en lui procurant un mariage saint et heureux; avec qui? ce sera le sujet de l'instruction suivante.

INSTRUCTION IV.

MODÈLE D'UN SAINT MARIAGE. (*Suite.*)

(*Tob.* VI, VII.)

Raguel apprehendens dextram filiæ suæ, dextræ Tobiæ tradidit dicens : Deus Abraham... sit vobiscum.

Raguel prenant la main droite de sa fille la mit dans la main droite de Tobie, et lui dit : Que le Dieu d'Abraham soit avec vous. (*Tob.* VII, 15.)

Je finissais, mes frères! l'instruction précédente par cette question : Avec qui l'ange procura-t-il une alliance heureuse à Sara? C'est à cette question que je vais présentement répondre; c'est en commençant l'histoire du jeune Tobie (cap. V); c'est en le suivant depuis le moment où il eut entendu l'instruction testamentaire de son père; c'est en vous y faisant remarquer les effets d'une obéissance prompte, absolue; d'une obéissance généreuse, tendre et constante, tant à son père qu'au tuteur auquel son père l'a confié. Ecoutez-moi, enfants, grands et petits, et profitez. Instruisez-vous des avantages d'une obéissance si parfaite, et méritez-les.

Premier caractère de l'obéissance du jeune Tobie à son père; elle est prompte absolue et universelle; elle s'étend à tout

Digitized by Google

ce qui lui est commandé; elle embrasse tous les articles du testament qui lui est confié : *Je ferai tout ce que m'avez ordonné;* voilà la réponse du légataire au testateur : quelle condamnation pour tant d'enfants que la moindre disposition d'un testament qu'ils jugent leur être contraire, porte à supprimer, à négliger, à violer les volontés les plus expresses de ceux à qui ils doivent tout, la vie et leur fortune! ingrats envers ceux de qui ils ont tout reçu, violateurs sacriléges de ce qui a toujours été regardé comme sacré, même parmi les peuples infidèles surtout, ils attirent sur eux le poids d'une malédiction également juste et terrible. Quelle joie donc pour Tobie de trouver dans son fils une obéissance prompte, si absolue et si universelle! Malheur donc à tous ces enfants désobéissants, à qui ces paroles du jeune Tobie à son père : *Je ferai tout ce que vous m'avez ordonné*, ne servent pas d'exemple!

Si ce digne fils se permet quelque réflexion sur l'exécution du testament de son père, ce n'est que sur la manière et non sur le fond ; ce n'est que sur le recouvrement de la somme qui est entre les mains de Gabelus, comme prêt (Sec. *Vulgat.*) ou comme dépôt (Sec. *Grec.*); il ne connaît ni ce parent, ni sa demeure, ni le chemin qui y conduit; comment donc pourra-t-il faire rentrer cet argent? La difficulté est sérieuse; le père la sent et il la lève, partie en l'assurant de la probité du mutuataire (ou dépositaire), partie en le chargeant de se pourvoir d'un guide sage qui puisse le mener et le ramener. Que vais-je ajouter?

Ici, mes frères! commence le merveilleux de l'histoire de Tobie pour continuer jusqu'à la fin : respectons-le ce merveilleux, et pour nous maintenir dans ce respect, duquel se sont écartés nos frères séparés prétendant se servir de ce merveilleux même pour affaiblir l'autorité de ce livre, demandons-nous : Est-il rien dans tout ce merveilleux qui soit impossible à Dieu? Si un ange a pu conduire tous les Israélites dans le désert, pourquoi un autre ange n'aurait-il pas pu conduire un seul Israélite de Ninive en Médie? n'avons nous pas tous nos anges conducteurs envoyés pour nous guider dans les voies du salut? les bons offices qu'ils nous rendent invisiblement, ne peuvent-ils pas (Dieu le voulant ainsi) nous les rendre quelquefois visiblement et sous une forme humaine? c'est ce que fit celui du jeune Tobie.

Ce jeune homme, étant sorti pour chercher un guide, rencontra à l'instant celui qui lui convenait. Il trouva un homme en apparence, et dans la vérité un ange revêtu d'une figure humaine pour se proportionner à Tobie. Il trouva un homme jeune, parce que Tobie était jeune, et que la société est plus douce entre des personnes d'un même âge. Il trouva un homme bien fait de qui la sérénité extérieure marquait le bonheur intérieur. Il trouva un homme déja *ceint*, parce qu'il était disposé à exécuter les ordres du Seigneur. Il trouva un homme tout prêt à marcher, invitant par cette attitude le jeune Tobie à s'adresser à lui. Il s'y adressa en effet, il le salua, et parce que d'ordinaire la naissance et l'origine servent beaucoup à découvrir le caractère et les mœurs, il lui demanda d'où il était : à quoi le voyageur répondit d'abord qu'il était Israélite, ensuite qu'il connaissait le chemin de Ragès, pays des Mèdes, et qu'il avait demeuré chez Gabélus.

Pouvait-il donc ainsi répondre sans mensonge? pouvait-il, sans mensonge, dire qu'il avait fait souvent le chemin de la Médie? pouvait-il, sans mensonge, assurer qu'il avait demeuré chez Gabelus en cette province? Non, répondent nos frères séparés, pour conclure de là une troisième fois, que le *livre de Tobie* est un livre apocryphe et même fabuleux. Oui, répondent au contraire les catholiques qui reçoivent ce livre comme canonique et divin. Un ange revêtu de la forme humaine, ajoutent-ils, a pu s'appeler *Israélite* ou *voyant Dieu*, parce qu'il le voyait en effet. Il a pu dire qu'il connaissait le chemin qui conduit de Ninive à Ragès en Médie, l'ayant souvent fait pour exécuter les ordres de Dieu. Il a pu dire qu'il avait demeuré chez Gabelus ayant eu charge de veiller sur ce particulier et de le consoler. Tout esprit raisonnable ne se contentera-t-il pas de ces réponses?

Aussi satisfaisante est celle que nous faisons à ceux qui nous demandent en quel sens l'ange se dit *Azarie fils du grand Ananie*, lorsque Tobie le père le presse de lui dire de quelle maison il est, et de quelle tribu. Il pouvait prendre le nom d'*Azarie*, parce que les anges portent aux hommes le secours de Dieu, et qu'Azarie signifie *secours de Dieu*. Il pouvait se dire *Fils d'Ananie*, parce que ce nom signifie *grâce et don de Dieu*, et qu'il était pour Tobie un excellent don de Dieu. Pourquoi Raphaël avait-il pris une forme humaine, sinon pour parler et agir en apparence à la manière des hommes? Laissons à ceux qui ont plus de temps que nous, le soin de donner à ces courtes réponses, l'étendue dont elles sont susceptibles, et bornons-nous à découvrir aux familles chrétiennes, les leçons que l'histoire sainte leur fait en cet endroit.

Pour peu que vous l'étudierez, vous y verrez, vous enfants, que vous ne devez vous associer à personne, fût-il un ange, que du su et du gré de vos parents. Le jeune Tobie ne demanda-t-il pas à Raphaël la permission de consulter son père avant de le prendre pour conducteur? (*Tob.* v, 9.) Vous y verrez, vous, pères et mères, de quelle prudence vous devez user quand il s'agit de donner des précepteurs et des maîtres à vos enfants; quand vous les mettez en condition, en apprentissage, au droit. Combien de questions Tobie le père ne fait-il pas à Raphaël, avant de lui confier son fils? Il ne lui suffit pas de savoir qu'il connaît les chemins de Ninive en Médie; il ne lui suffit pas même de savoir

Digitized by Google

qu'il est Israélite; il veut de plus, savoir de quelle tribu il est, et de quelle maison, parce qu'il sait que tous les enfants d'Israël ne sont pas Israélites; enfin il ne lui suffit pas de s'être assuré, que le guide de son fils a les qualités qui conviennent à un tuteur, il veut tenir de Dieu même, le succès du voyage de son fils, et c'est ce qu'il marque par ce souhait qu'il fait aux deux voyageurs en les congédiant: *Que Dieu soit avec vous dans votre chemin, et que son ange vous accompagne toujours : « Sit Deus in itinere vestro, et angelus ejus comitetur vobiscum.»*

Après avoir entendu le père de Tobie, ecoutez maintenant sa mère. Vous, mères chrétiennes ! que d'instructions vous trouverez dans cette tendre plainte qu'elle adresse à son époux, après le départ de son fils: *Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse : plût à Dieu que cet argent pour lequel vous l'avez envoyé, n'eût jamais été ! le peu que nous en avions nous suffisait pour croire que c'était une assez grande richesse, que de voir notre fils avec nous.* Voici en effet ce qu'une mère chrétienne conclura de ces paroles ; elle en conclura qu'elle ne doit point mettre en parallèle son enfant avec son argent; elle en conclura qu'elle doit être disposée à perdre son argent s'il le faut, pour conserver son enfant, son innocence et sa pureté ; elle en conclura qu'elle doit se croire riche, même dans sa pauvreté, pourvu que son enfant le soit des biens de la grâce. Oh ! qu'heureux, en effet, sont les pères et mères qui ont des enfants si sages, qu'ils puissent les regarder comme leurs vrais trésors ! oh ! qu'heureux encore sont les enfants qui méritent, par leur sagesse, d'être regardés comme le vrai trésor de leurs pères et de leurs mères ! mais, hélas ! à qui ce bonheur est-il accordé ? l'expérience démontre que c'est au très-petit nombre ; la raison fait voir que le grand nombre parmi vous, mes frères, ne le mérite aucunement.

Pour cela il faudrait qu'on pût dire de vous, ce que je viens de dire de la famille de Tobie. Le peut-on ? Vous, enfants, vous surtout qui êtes aussi avancés en âge que Tobie le fils, vous faites-vous une gloire comme lui, de dépendre en tout de la volonté de vos parents ? Vous, pères, ne négligez-vous rien pour bien connaître le mentor de vos enfants ? Quelle honte pour vous, que souvent vous vous donniez moins de soin pour un choix si important, que pour celui d'un fermier à qui vous donnez vos terres à cultiver ! Vous, mères chrétiennes, que faites-vous lorsqu'il s'agit de vous séparer de quelques enfants que vous chérissez, et que Dieu appelle à lui, ou en les retirant de ce monde par la mort, ou en les engageant à son service d'une manière particulière ? Ne peut-on pas alors vous reprocher l'excès de votre tristesse et l'amertume de vos plaintes ? Enfin, est-il bien rare de trouver des pères et mères qui, au lieu de préférer leurs enfants à leur argent, préfèrent au contraire leur argent à leurs enfants ? Tels sont ceux qui en négligent l'éducation pour épargner la dépense. Tels sont ceux qui se soucient peu que leurs enfants soient gens de bien, pourvu qu'ils soient riches eux-mêmes, ou qu'ils laissent de grands biens à leurs enfants. Tels sont peut-être plusieurs de ceux qui m'écoutent à ce moment. Vous faites tout le reste pour vos enfants, et vous négligez vos enfants mêmes pour qui vous faites tout le reste; vous avez soin de leur santé et de leur fortune, et vous ne faites aucune attention à leur esprit et à leur cœur ; quel déréglement, quelle folie ! devons-nous être surpris, que si peu de familles jouissent du bonheur de celle de Tobie ?

Il est vrai que ce bonheur a peu paru jusqu'ici, mais avant ce moment, c'était le temps des épreuves. Actuellement nous touchons presque au moment des récompenses; nous touchons à celui du départ du jeune Tobie, à celui où se trouve la preuve de ces paroles : *Que Tobie et Sara furent exaucés en même temps*, à celui d'un voyage dont le succès le rendra lui et ses parents heureux, autant qu'il est permis de l'être en cette vie. Reprenons son histoire à cet endroit, et après avoir montré combien l'obéissance de Tobie le fils a été prompte, absolue et universelle, montrons combien elle a été généreuse, tendre et constante (712), et par là apprenons aux enfants, qu'il ne suffit pas qu'ils obéissent dans les choses aisées, mais dans les plus difficiles; non dans un temps, mais dans tous les temps.

De quoi s'agissait-il pour le jeune Tobie, dans l'ordre d'aller recouvrer l'argent prêté à Gabelus ? Il s'agissait pour lui de se séparer d'un père, d'une mère qu'il aimait tendrement; il s'agissait pour lui, de faire un voyage très-long dans des pays qui lui étaient inconnus; il s'agissait pour lui, de faire un voyage à pied, un bâton à la main et ses provisions sur son dos. Ces trois circonstances qui montrent la difficulté de son voyage, ne prouvent-elles pas en même temps la générosité de son obéissance; je ne fais que vous les indiquer pour m'appesantir un moment sur une quatrième et une cinquième: une quatrième, qui se voit dans l'histoire du poisson appelé *le poisson de Tobie ;* une cinquième, qui se fait sentir dans sa réponse à son guide, lui proposant l'alliance de Sara. Une quatrième, qui se voit dans l'histoire du *poisson de Tobie.* Que veux-je dire par là ? que de mystères je vais vous découvrir !

Les deux voyageurs, après le premier jour de leur départ, se trouvent près du Tigre. Tobie y lavant ses pieds, un poisson monstrueux sort de l'eau pour le dévorer; ce qui l'ayant rempli de frayeur, il jette un grand cri, en disant: *Seigneur, il va se jeter sur moi : « Domine, invadit me.* » Premier mystère et dans l'ordre naturel, et dans l'ordre moral : dans l'ordre naturel, en ce que nous igno-

(712) Les consolations d'un mari et d'une épouse, n'entrant point dans mon dessein, je laisse les trois derniers versets du chap. v, où sont celles de Tobie et de sa femme.

Digitized by Google

tions, ce qu'au reste il nous importe peu de savoir, quel était ce poisson (713); dans l'ordre moral, en ce que nous y voyons le danger de l'homme sur la terre, et la protection de Dieu. Tobie fatigué ne prend ici qu'un délassement commun aux Orientaux, et nécessaire à un voyageur brûlé du soleil et couvert de poussière, encore y trouve-t-il un monstre prêt à se jeter sur lui; tant il est vrai que les plaisirs les plus innocents ont toujours leurs dangers! On ne veut que se laver les pieds et on court risque de se perdre; dans les eaux les plus tranquilles en apparence, il se trouve des monstres qui nous dévoreraient bientôt, si notre bon ange ne venait à notre secours, si nous n'avions promptement recours à lui par la prière, si nous ne lui disions en jetant un grand cri: *Seigneur, il va se jeter sur nous: « Domine, invadit me.»*

Celui de Tobie dit: *Prenez ce poisson par les ouïes; entraînez-le à vous; videz-en les entrailles; prenez-en le cœur, le fiel et le foie, parce qu'ils vous sont très-nécessaires pour en faire des remèdes très-utiles.* Second mystère dans l'ordre naturel et dans l'ordre moral: dans l'ordre naturel, dans lequel on ne connaît aucun poisson dont le cœur, le fiel et le foie aient la vertu attribuée à celui-ci (714); dans l'ordre moral, en ce qu'il nous apprend que pour vaincre la tentation, il faut éventrer le poisson, en faire l'anatomie, en jeter loin les entrailles, déraciner les habitudes qu'elles figurent, et qui pourraient nous infecter par la corruption. N'est-pas le mystère renfermé dans l'ordre d'éventrer le poisson?

Tobie l'exécuta de point en point, quelque difficile que dût lui paraître le commandement d'aller vers le monstre, au lieu de le fuir; de le saisir, au lieu de l'éviter; de le tirer sur le sable pour le faire mourir, au lieu de le laisser jouir de la vie et de la liberté dans son élément. Il l'en tira, il l'éventra, il en fit rôtir une partie et saler une autre pour s'en nourrir lui et son guide, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Ragès, ville des Mèdes, après quoi seulement il se permit de demander quels remèdes on pourrait donc tirer du cœur, du foie et du fiel du poisson; marque qu'un enfant doit obéir dans les choses même difficiles, ne questionner qu'après les avoir faites, et qu'autant qu'un père lui a donné lieu d'interroger.

Que répondit donc l'ange à sa question? *Si vous mettez*, lui dit-il, *un morceau du cœur et du foie (græce) sur les charbons, la fumée qui en sort, chasse toutes sortes de démons, soit d'un homme, soit d'une femme, en sorte qu'ils ne s'en approchent plus. Le fiel est bon pour oindre les yeux où il y a quelque taie, et il les guérit.* Troisième mystère dans l'ordre naturel et dans l'ordre moral: dans l'ordre naturel, qu'on ne peut consulter sans demander: par quelle vertu la fumée de ce cœur et de ce foie rôtis peut-elle chasser les démons et les empêcher de nuire? est-ce une vertu naturelle que Dieu ait donné à ce poisson, ou une vertu qui soit commune à tous ceux de la même espèce, si toutefois ce poisson n'était unique? Dieu l'a pu, sans doute, s'il l'a voulu; il a pu, s'il a voulu, humilier l'orgueil du démon par ce mystère, en l'obligeant de céder à cette vile fumée. Mais l'a-t-il voulu en effet? n'est-il pas aussi vraisemblable qu'un effet si salutaire devait être bien plus l'effet de la prière et de la continence de Tobie, que de la fumée de ce poisson?

Mystère donc dans l'ordre naturel; mystère encore, ou symbole, dans l'ordre moral. Le cœur, le foie du poisson rôtis, ne sont que la figure d'une concupiscence domptée par la générosité de la foi et de la charité; la fumée qui en sort et qui s'élève vers le ciel n'est que le symbole des prières des saints. Le fiel amer du poisson que nous marque-t-il, sinon l'amertume du péché? que nous apprend-il, sinon que le péché qui commence par le trouble, ne peut se terminer que par des regrets et que par la douleur?

C'est tout ce que je vous dirai ici des mystères, ou symboles de ce fiel, de ce foie et du cœur, d'autant plus que j'aurai lieu d'y revenir dans la suite de cette histoire, où nous verrons l'application et le succès de ses remèdes, en même temps que nous admirerons la piété filiale du jeune Tobie, et son obéissance en tout, aux avis de son saint conducteur; venons à cette cinquième circonstance que j'ai dite propre à relever le mérite de son obéissance, à cette réponse qui doit mettre dans un nouveau jour sa générosité, sa tendresse et sa confiance.

Arrivé près d'Ecbatane (715), toujours dépendant de son guide, il lui demande où ils iront loger, l'ange lui répond que ce sera

(713) C'est, dit le continuateur de Saurin, chercher la pierre philosophale, un être de raison, que de prétendre découvrir quel était ce poisson, et pour savoir si c'était, ou un callionyme, comme le veut Valésius, ou un siluve, comme le prétend Bochard, ou un brochet, comme dom Calmet paraît le croire. Etait-ce là un principe pour en conclure que l'écrit sous le nom de Tobie est une fable? En vain, pour appuyer son erreur, il ajoute que l'écrivain aurait indiqué quel était ce poisson dont le foie, le cœur, le fiel, sont utiles à la médecine, pour ne se rendre ni ingrat envers Dieu, ni injuste envers les hommes. Son but était-il d'enseigner la médecine? ces remèdes d'ailleurs n'étaient-ils pas plus miraculeux que naturels? Le manuscrit hébreu de Huet porte que ce poisson mangea le pain de Tobie.

(714) Les ennemis du *Livre de Tobie* demandent aussi en raillant, si un brochet, le plus vif des poissons, aurait attendu Tobie pour se laisser prendre; mais avant de faire cette question, ils doivent bien s'assurer 1° que c'était un brochet; 2° qu'une puissance invisible ne dirigeait pas cet événement.

(715) Selon le grec, au chap. III, la ville de Sara était Ecbatane; selon la Vulgate, c'était Ragès; d'où il suivrait qu'il y aurait deux villes de ce nom, celle de Sara et celle de Gabélus, très-éloignée de celle de Sara.

Digitized by Google

chez Raguel, ajoutant qu'il est son parent, et qu'il a une fille nommée Sara, que cette fille unique et riche lui est destinée en mariage, et qu'il doit la demander à son père. A cette étonnante propositon, que répondra le jeune homme ? Ce qu'il a appris des sept premiers maris de Sara l'empêche d'acquiscer aussitôt; il sait que si l'on débite quelquefois de faux miracles, il y en a de vrais, et que ce sont deux extrémités également vicieuses, ou de croire sans discernement ceux qu'on débite, ou de vouloir révoquer en doute ceux qui sont avérés. Il craint que le même malheur qui est arrivé aux maris de Sara ne lui arrive à lui-même; il communique un sentiment si bien fondé à son tuteur, disant : *J'appréhende que la même chose ne m'arrive, et que je ne cause à mon père et à ma mère une affliction capable de conduire leur vieillesse au tombeau.*

Ne semble-t-il pas dire à l'ange ? Si ma vie était tout à moi, je serais prêt à la sacrifier pour vous obéir; mais c'est un fond qui ne m'appartient pas dans son entier, il appartient aussi à mon père et à ma mère; en disposerai-je au risque de leur donner du chagrin ? je puis me résoudre à mourir, mais je ne puis me déterminer à les affliger. Quelle sagesse dans une telle réponse ! pour vous, jeunes hommes ! quel modèle de tendresse et d'amour envers vos pères et mères !

Pour rassurer Tobie, l'ange lui repartit : *Ecoutez-moi, et je vous apprendrai qui sont ceux sur qui le démon a du pouvoir.* Ce que l'ange dit ici, il ne le dit pas à Tobie seul il le dit à tous, en sa personne. Ecoutez donc tous, de quelque âge, de quelque sexe et de quelque condition que vous puissiez être. Ecoutez donc, jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, qui pensez au mariage ! écoutez donc, vous qui êtes engagés dans cet état ! écoutez donc, vous qui, pour n'y être point engagés et n'y point penser, n'en êtes peut-être pas plus purs et plus chastes ! écoutez un secret important et peu connu ! écoutez un ange du ciel qui vous dit qui sont ceux sur qui le démon a du pouvoir. *Ce sont ceux qui s'engagent dans le mariage de manière qu'ils bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leur brutalité, comme les chevaux et les mulets qui sont sans raison; c'est sur ceux-là que le démon a du pouvoir.*

Voilà donc, Chrétiens ! ce qu'un ange veut que vous évitiez dans le mariage; il veut que vous évitiez d'y entrer en suivant l'instinct d'une passion charnelle et brutale, et en ne pensant qu'à la satisfaire; vous conduire ainsi, ce serait vous conduire non en Chrétiens, non en hommes, mais, puisqu'un ange l'a dit, j'oserai le dire aussi, mais en chevaux et en mulets, mais en animaux sans intelligence, mais en esclaves du démon. Esclavage funeste ! possession terrible, et d'autant plus terrible qu'elle est plus secrète, et moins appréhendée des hommes charnels !

Après vous avoir montré un des plus grands vices que vous devez éviter dans le mariage, ce serait le lieu de dire quelle vertu vous devez pratiquer; mais nous laissons ce point pour la prochaine instruction, où nous rapporterons l'avis de l'ange sur cet article, en vous instruisant de la manière dont Tobie l'y a obéi, ce que nous dirons de son obéissance en finissant celle-ci; c'est que rassuré par son conducteur, le jeune homme demanda Sara à Raguel, qui la lui accorda, et unit ce couple en prenant la main droite de sa fille, en la mettant dans la main droite de son gendre futur, et en disant cette prière : *Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous, que lui-même vous unisse, et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous; « Deus Abraham,* etc., *sit vobiscum,* » etc.

Tant par son action que par sa prière, il préluda donc à trois cérémonies d'usage dans le mariage des Chrétiens. Une première qui consiste en ce que les époux se donnent la main droite, signe qu'ils se donnent un pouvoir mutuel sur le corps l'un de l'autre. Une seconde qui consiste en ce que l'époux donne à son épouse, un anneau bénit après l'avoir porté à son cœur, signe qu'il le tiendra cacheté à toute étrangère, et qu'il se propose de vivre avec son épouse dans cette parfaite union dont l'anneau est le symbole par sa rondeur. Une troisième consiste en ce que le prêtre, avant de donner la bénédiction, répète celle de Raguel : *Deus Abraham,* etc.

Ici, mes frères ! je vois une difficulté que vous me ferez peut-être contre l'obéissance tant célébrée de Tobie à son père. Un fils obéissant et respectueux, me direz-vous, ne se mariera jamais sans avoir consulté ses parents; il observera toujours la loi imposée à tous les enfants, de requérir et même d'obtenir le consentement de leur père et mère, sinon pour la validité, du moins pour la légitimité de leur mariage. Tobie l'a-t-il observée, ajouterez-vous ?

Il est vrai, mes frères, qu'il a pris Sara sur l'avis de Raphaël; mais 1° en suivant cet avis, il se conformait à la loi de Moïse, laquelle voulait que cette unique héritière épousât son plus près parent; mais 2° en se conformant à la loi, il savait qu'il se conformait aussi à la volonté de son père, grand zélateur de la loi, qui d'ailleurs avait remis tous ses droits au directeur de son fils; mais enfin, qui nous dira que Tobie le père n'avait jamais parlé de Sara à son fils ? qui avait appris à celui-ci, ce qu'il objecte d'abord à l'ange, que les sept premiers maris de Sara avaient été tués ? n'était-ce pas son père ? avait-il donc borné sa conversation à la nouvelle de ces fâcheux accidents ? n'avait-il rien ajouté de la convenance de l'alliance des deux familles. De là vient peut-être aussi qu'il cessa de délibérer dès que l'ange l'eut rassuré contre la juste frayeur, que la mort tragique des sept maris de Sara lui avait inspirée. Cette circonstance à part, il voyait que son mariage convenait, qu'il était assorti, et qu'il serait approuvé de son père et de sa mère.

Digitized by Google

N'est-ce pas ce qui l'excuse aussi de précipitation? on est d'abord étonné de lui entendre dire à Raguel, après une première entrevue, et les premiers compliments, qu'il ne mangera point que Sara ne lui ait été accordée; mais l'étonnement cesse, lorsqu'on fait les réflexions que je viens de faire. Tout alors paraît dans l'ordre, et Tobie devient un excellent modèle d'un saint mariage dans les circonstances qui en précédèrent la célébration. C'était la proposition principale de ce discours.

Aux réflexions que j'y ai faites, j'en ajouterai encore deux qui sont d'un intérêt plus général. La première aura pour objet nos devoirs réciproques de pasteurs et de paroissiens. Si par état nous sommes vos anges visibles et vos conducteurs dans les voies du salut, s'il est de notre devoir de vous mener et ramener comme le dit Raphaël; si après avoir commencé l'œuvre de votre salut, nous devons faire tous nos efforts pour l'achever, et prier instamment que le Seigneur nous conduise nous-mêmes d'abord, puis vous, mes frères, par notre ministère, n'est-il pas également de votre devoir d'imiter le jeune Tobie, et de vous rendre promptement et humblement à tous les avis de salut que nous vous adressons? Première réflexion dont le but est de resserrer entre nous les liens qui unissent le pasteur et ses ouailles (716).

La seconde a pour objet la charité du prochain, ce motif qu'on emprunte de ce que l'homme est l'image de Dieu, pour engager aux œuvres de charité envers les nécessiteux, ce motif que saint François de Sales a si bien fait valoir dans son excellent traité de l'amour de Dieu, en se servant des paroles de Raguel, au moment où le jeune Tobie entra dans sa maison : *Qu'il ressemble bien à mon cousin*, disait-il : « *Quam similis est consobrino meo!* » Touché de cette ressemblance, instruit que Tobie est de la tribu de Nephthali et de la captivité de Ninive, qu'il est fils du cousin dont il rappelle le souvenir, il se jette à son cou, il l'embrasse tendrement, il le baigne de ses larmes, il lui donne mille bénédictions; son attendrissement est tel qu'il se communique à Anne son épouse, et à Sara sa fille, qui de leur côté commencent aussi à pleurer. Pourquoi ce récit de l'écrivain sacré, sinon pour apprendre ce que nous devons sentir, dire et faire quand il vient à nous un indigent? Nous devons alors sentir une secrète joie; nous devons nous dire : que cet indigent ressemble bien à Jésus-Christ dans son indigence! que le père qu'il a dans les cieux est grand! nous devons l'accueillir en le comblant de bénédictions; passant du sentiment et des paroles aux œuvres, nous devons l'aider selon notre pouvoir et son besoin. C'est ce que fit Raguel; est-ce ce que nous ferons? A cette condition est attachée la promesse de la vie éternelle, laquelle je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

INSTUCTION V.

MODÈLE D'UN SAINT MARIAGE. (*Suite.*)

(*Tob.* VI, VII.)

(Raguel) apprehendens dexteram filiæ suæ, dexteræ Tobiæ tradidit dicens : Deus Abraham..... sit vobiscum.

(*Raguel*) *prenant la main droite de sa fille, la mit dans la main droite de Tobie, et lui dit : que le Dieu d'Abraham soit avec vous.* (*Tob.* VII, 15.)

Nous (717) en étions, mes frères, à ces paroles lorsque nous avons fini le discours précédent; nous vous disions en les expliquant, que le mariage est une alliance sainte dans son principe qui est Dieu, sainte dans ses effets dont un principal est la grâce de Dieu, sainte dans son rite, selon lequel les deux promis se prennent la main droite pour marquer qu'ils se donnent pouvoir sur le corps l'un de l'autre, de manière que l'époux transfère le domaine du sien à son épouse, et l'épouse le domaine du sien à son époux. Nous disions enfin, et c'est en expliquant ce qui précédait mon texte, nous disions que l'alliance de Tobie avec Sara était un modèle d'un saint mariage, non-seulement pour les disciples de Moïse, mais pour ceux de Jésus-Christ; déjà nous avons justifié notre proposition, en considérant la conduite de ces deux époux avant leur mariage, nous continuerons à la justifier aujourd'hui en la considérant après leur mariage relativement aux objets par rapport auxquels il est plus important de la considérer.

Pour marquer quelques-unes des différences entre le mariage sous la loi de Moïse et sous celle de Jésus-Christ, je dirai, 1° Au lieu qu'il n'était sous la première loi que signe sensible et sacré de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, il est de plus sous la seconde loi, signe sensible sacré et sanctifiant, parce qu'il donne la grâce à ceux qui se sont disposés à la recevoir. 2° Au lieu que Raguel, né de la tribu de Nephthali, semble avoir été le ministre du mariage de sa fille, ce sont aujourd'hui les enfants de la tribu de Lévi, les prêtres de l'ordre de Melchisédech, qui administrent ce sacrement en disant : *Je vous conjoins en mariage.* 3° Au lieu que les personnes d'une même tribu, et quelquefois d'une même famille, étaient obligées de s'unir l'un à l'autre, aujourd'hui il est défendu aux fidèles de contracter en-

(716) L'orateur qui voudra parler des anges gardiens, pourra d'après cette histoire, avec Tirin, nombrer les onze fonctions suivantes: 1° paraître devant le trône de Dieu et contempler sa majesté; 2° lui offrir nos prières en y ajoutant les leurs; 3° nous assister; 4° nous exhorter au bien; 5° nous instruire de ce qui regarde la foi, les mœurs et même la médecine, si le besoin le demande; 6° nous défendre contre les démons; 7° nous délivrer des dangers; 8° nous procurer un état; 9° nous éprouver : 10° nous consoler; 11° enfin nous ramener à notre céleste patrie. Puissions-nous tous, ministres du Seigneur, en notre qualité de conducteurs du peuple de Dieu, ressembler à Raphaël en tous ces points, et pour cela nous occuper ici de cette comparaison!

(717) L'exorde peut se prendre de l'instruction sur le second dimanche de l'Epiphanie.

Digitized by Google

semble cette alliance, s'ils sont parents, ne fût-ce qu'au quatrième degré; malheur à ceux qui compteraient pour peu, de violer les lois de l'Eglise, soit sur ces degrés de parenté, soit sur le temps ou la manière de célébrer leur mariage! malheur à ceux qui se font dispenser sur ces points, sans raison, ou sur des raisons frivoles! Oh! qu'il est à craindre! que leur infidélité ne soit bientôt punie, même par des afflictions domestiques! 4° Au lieu que les Israélites se faisaient dans les maisons particulières, celui des Chrétiens se fait à l'église; il est consacré par les prières et par la bénédiction du prêtre; il est comme scellé par le sang de Jésus-Christ, et par l'oblation de son sacrifice.

Quels motifs d'attention, de respect et de piété, pour tous ceux qui assistent à cette cérémonie, ou qui y prennent quelque part! quelle impiété de la profaner, comme on le fait si souvent par les immodesties, les irrévérences et l'impudence même, qu'on ne craint point de porter jusqu'au sanctuaire! quel outrage pour la majesté de Dieu, qui est l'instituteur du mariage, par la présence de Jésus-Christ, qui l'a élevé à la dignité de sacrement, et pour les saints mystères, pendant lesquels il se célèbre! quelle profanation de la maison de Dieu! quelle injure au sacrement! quel scandale pour les assistants à qui il reste quelque sentiment de piété! Et encore quel tort ne fait-on pas aux nouveaux époux! n'est-ce pas à leur égard opposer malédiction à bénédiction? est-ce ainsi qu'on répond à leur invitation, à leur affection, à leur confiance? Je passe rapidement sur ces abus, plus rapidement encore sur la contradiction qu'il y a entre le signe du voile qu'on place sur la tête des époux, et la manière dont ils en remplissent la signification. Dirait-on à les voir, que ce signe en est un de pudeur, de modestie et de recueillement? je passe, dis-je, rapidement sur ces abus, pour en corriger d'autres aussi connus, pour substituer aux désordres régnants des vertus contraires; à la légèreté, la prudence; à la supercherie, la bonne foi; à l'intempérance, la sobriété; à l'incontinence, la pureté des motifs; à l'indépendance, la subordination.

Dans ce dessein, je vous dis, à vous, jeunes gens, dont je crains la légèreté dans un point qui demande une prudence consommée, à raison de ses suites les plus intéressantes! Voyez d'abord sur qui Tobie fixe son choix; c'est une fille vertueuse en qui il trouve égalité de religion, égalité d'âge, égalité de naissance, égalité de tout ce qui peut contribuer à la fidélité mutuelle des époux. Ce premier trait de la sagesse de Tobie, ne sera-t-il pas pour vous une règle de conduite? donc un premier objet de votre attention, doit être que votre épouse ait une piété solide. Voudriez-vous (718) vous exposer à perdre la vôtre? voudriez-vous contracter des engagements indissolubles et les plus étroits, avec une compagne ennemie de Dieu? Donc un second objet de votre attention doit être la proportion de l'âge. Peut-on se promettre qu'il y aura unité de pensées, unité de projets, unité de plaisirs entre un vieillard et une jeune personne dont les goûts sont si différents? cependant, n'est-ce pas de cette unité que dépend la concorde et l'union des cœurs? Donc un troisième objet de votre attention doit être que la naissance de l'un, soit à peu-près celle de l'autre. Que d'inconvénients s'ensuivent de l'inégalité de la condition de deux époux! de là le mépris d'un époux pour son épouse, d'un enfant pour sa mère, d'une famille pour son alliée, si c'est celle-ci qui a moins de naissance. Si au contraire elle en a davantage, de là son ton impérieux envers son mari, de là ses dédains fastidieux pour ses parents. Tendres enfants, nés de telles alliances! que je vous plains!

Donc pour ajouter cette conséquence aux précédentes, donc un quatrième objet de votre attention doit être le temps, le lieu où vous devez traiter d'une affaire de cette nature; et quel est-il, ce lieu? est-ce celui des assemblées de danses, de bal, de cercles, de plaisirs? Quel est-il, ce temps? est-ce celui où l'imagination est échauffée, ou par les vapeurs du vin, ou par les idées de satisfactions charnelles? Ce temps, ce lieu, sont-ils ceux où vous pouvez délibérer comme il faut sur un article dont les conséquences sont infinies, surtout par rapport à l'éternité? Prendre ce temps et ce lieu, vous conduire par l'impression de vos sens, ne serait-ce pas vouloir vous tromper, vous exposer à l'être, vous engager de gaieté de cœur, à une longue suite de repentirs?

Aussi rien de plus commun, que de voir les folles joies qui commencent les mariages, se changer en de fâcheuses et longues amertumes. On n'y voit que trop souvent, par un miracle tout opposé à celui des noces de Cana, le vin se changer en eau, le rire en larmes, la joie en tristesse. La réflexion succède à l'aveuglement des passions; mais ce qui est de plus triste, c'est que le mal est alors sans remède, ou plutôt il n'y en a point d'autre que la patience; on ne doit penser alors, qu'à rectifier et à réparer par un saint usage de ses peines, l'imprudence par laquelle on a eu le malheur de s'y exposer. Tout autre remède est contre l'ordre, et ne fait ordinairement qu'augmenter le mal au lieu de le guérir.

Que faire donc? car voilà à quoi doit aboutir mon observation, que faire pour le pré-

(718) L'orateur peut user ici de ce que saint Ambroise écrit dans son livre intitulé *D'Abraham* en ces termes: *Cum sancto sanctus eris* (*II Reg.* XXIII, 26): « Si hoc in aliis, quanto magis in conjugiis... sæpe illecebræ mulieris... maritos... fecit a religione discedere... quomodo potest congruere charitas, si discrepet fides... a Deo præparatur viro uxor; non possunt hoc dispares credere. » C'est sur ces principes que Sainte-Beuve combat les mariages des catholiques avec les hérétiques, sans distinction. (Tom. Ier.)

Digitized by Google

venir. Un mot de la vie de Tobie vous l'apprend, jeunesse chrétienne! Raguel, à son arrivée, ayant fait tuer un mouton et préparer un festin, il jura qu'il ne boirait, ni ne mangerait qu'il n'eût obtenu Sara pour femme, et en effet le festin ne se fit qu'après la bénédiction nuptiale; en sorte que la proposition, la délibération, le consentement, la célébration, tout se fit à jeun; en sorte que jamais mariage ne fut contracté avec plus de prudence. C'est cette vertu que Tobie vous apprend à opposer à la légèreté et à l'étourderie.

Ce jeune homme, ainsi que son beau-père, ne vous apprennent pas moins à opposer à la supercherie la bonne foi. Il est dit d'eux qu'après la célébration du mariage seulement, ils prirent du papier, dressèrent le contrat, où il fut stipulé uniquement que Raguel donnant dès lors à son gendre la moitié de tout ce qu'il possédait, l'autre moitié qui restait, reviendrait à Tobie après sa mort. En ce peu de mots, que de questions décidées sur les conventions matrimoniales!

D'après elles, à celui qui me demande si un futur époux peut chercher une épouse qui ait du bien, je dis : la vertu d'une future épouse est une riche dot, il est vrai; c'est même la première qu'il faut exiger d'elle; mais n'est-il pas de l'ordre que chacun contribuant aux charges du mariage, chacun aide à les soutenir?

A celui qui me demande pourquoi le contrat de mariage de Tobie ne se fit qu'après le mariage même, et pourquoi le jeune homme ne s'informe point de la fortune de sa prétendue, je dis d'abord : Raguel et Tobie ne contractèrent qu'après le mariage; c'est que de part et d'autre il n'y avait point de surprise à craindre, point de contre-lettres, point de collusion pour le présent, point de fidéicommis à appréhender pour la suite, ni aucun de ces moyens illégitimes dont on se sert si souvent pour éluder les conventions matrimoniales; je dis ensuite en gémissant : parmi nous on fait les contrats de mariage avant le mariage même, c'est que parmi nous l'antique bonne foi est très-rare, et de là vient que de part et d'autre les futurs époux s'informent de la solidité de leur fortune respective, et souvent beaucoup plus que des qualités personnelles. Est-ce toujours avec succès? Une malheureuse expérience prouve le contraire. Point de contrat qui demande plus de sincérité de la part des contractants, et peut-être n'en est-il point où il entre plus de dissimulation et de fraude. Faut-il vous déduire les funestes conséquences qui suivent de là? n'en avez-vous jamais été les témoins? n'avez-vous jamais vu d'épouses arrachées des bras de leurs époux trompeurs, pour cette même raison?

Enfin à celui qui me demande si un père agit prudemment, lorsqu'il remet toute sa fortune entre les mains de ses enfants, pour leur procurer un établissement plus avantageux, je dis : Raguel donne la moitié de ses biens à ses enfants, et il leur assure l'autre moitié, par un écrit qui contient le partage de ses biens. Il est également éloigné de l'avarice et de l'imprudence; de l'avarice qui se réserve tout, et qui se défait plus facilement de ses enfants que de son argent; de l'imprudence qui, donnant tout, le réduit par là à la dure nécessité de dépendre de ses enfants. Pères et mères, retenez ce fait, il peut vous servir de règle; il peut vous apprendre à détester la supercherie, et à apporter la plus grande sincérité dans les contrats de mariage.

Nous avions déjà pu en voir un trait bien marqué dans la manière dont Raguel reçut la demande que Tobie fit de Sara. A ces paroles il fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé à ses sept maris; il commença à appréhender que la même chose n'arrivât aussi à son parent; il chancela; il ne répondait d'abord rien à la demande de Tobie; il voyait bien que l'alliance de ce jeune homme convenait à sa fille, mais l'avantage de sa fille ne lui fit point oublier les devoirs de la justice; persuadé qu'on ne doit point profiter de l'ignorance des autres, ni ménager ses intérêts à leur préjudice, convaincu que la bonne foi est le fondement de toute société, la règle et l'âme de toutes les conventions, et surtout de celles qui regardent le mariage, craignant de manquer aux devoirs qu'elle lui imposait, il déclara à Tobie ce qu'il pouvait ignorer, et ce qu'il lui était important de savoir.

Qu'on délivre Raguel de cette crainte, qu'on lui assure qu'il n'y a rien à risquer pour son gendre futur, il consentira sans peine à une alliance qu'il désire; mais jusque là il demeurera dans l'incertitude; il faudra qu'un ange l'en tire et lui dise : *Ne craignez pas de donner votre fille à cet homme, parce qu'il craint Dieu et que votre fille lui est due comme épouse, et c'est pour cela que nul autre n'a pu l'avoir pour femme :* c'est alors seulement qu'il cessera ses oppositions, que ses yeux s'ouvriront sur les merveilles de la Providence, qu'il reconnaîtra que la mort des sept maris de Sara a été une juste punition pour eux, une épreuve salutaire pour lui, un obstacle que Dieu a mis invisiblement, mais invinciblement, à des mariages qui n'étaient pas dans son ordre, un moyen efficace dont il s'était servi pour conduire Tobie à l'alliance de Sara; c'est alors qu'il dira : je ne doute plus que nos larmes et nos prières n'aient été exaucées : ne doutez pas non plus que je ne vous donne ma fille comme vous le désirez. N'est-ce pas alors aussi que nous admirerons la bonne foi de Raguel, et la droiture de sa conduite à l'égard d'un gendre futur? Même sentiment celui que nous inspire la sobriété qui s'observe dans le festin qui suit le contrat de mariage de Tobie et de Sara.

Si je remarque ce qui s'y passe, en ce festin, c'est surtout pour le faire contraster avec ce qui se passe en ceux des chrétiens, pour confondre ceux-ci en comparant leur conduite avec la conduite de ces anciens, pour avoir occasion de relever les excès qui

Digitized by Google

se commettent aux repas de noces parmi nous. Combien ne s'en commet-il pas? les parents affectent la magnificence des grands; ils s'épuisent en dépenses de pure ostentation; ils font servir des mets où se trouve ce qui peut contenter la sensualité, comme ce qui pourrait les faire vivre eux-mêmes des mois entiers. Les conviés se livrant aux folles joies de la table, ils y passent les bornes de la tempérance; ils y chantent des chansons déshonnêtes; ils y tiennent des discours équivoques; et après avoir contenté leur sensualité, ils se lèvent ou pour jouer, ou pour danser, ou pour assister à ces danses qui ne furent jamais plus criminelles que dans une cérémonie de noces, et que cependant on voudrait nous faire regarder comme légitimes. O mœurs des chrétiens de nos jours! ô contraste frappant de celles-ci avec celles des patriarches!

Chez eux comme chez nous, on faisait des festins, j'en conviens, en cela rien que de louable : il l'est que des personnes et des familles qui s'allient, se témoignent leur joie de cette alliance commune. Les festins ont été de tout temps parmi les hommes une marque d'allégresse et un moyen de s'entretenir; mais après avoir vu les excès qui se commettent dans les nôtres, voyez les vertus qui se pratiquaient dans les leurs; ce qu'on y évitait et ce qu'on y pratiquait. Dans ceux que donne Raguel (car j'en remarque un le premier jour des noces, et un second à l'arrivée de Gabélus), on ne voit rien d'indigne de la présence de Dieu et de ses anges; paroles sales, discours libertins, chansons déshonnêtes, tout cela en est banni; à la place de toutes ces pratiques païennes et capables d'attirer les foudres du ciel sur les nouveaux mariés, sont substituées les louanges du Seigneur, les souhaits spirituels, la crainte du péché, l'attention la plus scrupuleuse à éviter tout ce qui en a l'apparence. Tout ce que nous savons du premier de ces repas, c'est qu'on bénissait le Seigneur, c'est-à-dire qu'on le louait comme l'instituteur du mariage, comme le maître des événements, comme sage pourvoyeur, qui non-seulement destine Eve à Adam, Sara à Tobie, mais qui prépare aux époux et aux épouses des grâces relatives aux obligations du mariage.

Dans l'histoire du second, nous voyons que Gabélus complimente les nouveaux époux; est-ce sur la beauté, est-ce sur les habits? Que de tels compliments eussent paru fades aux uns et aux autres? Adressant la parole à Tobie, d'abord il lui dit ce qui serait regardé comme l'effet d'une dévotion ridicule : *Que le Dieu d'Israël vous bénisse, parce que vous êtes le fils d'un homme vertueux, d'un homme juste qui craint Dieu*, et par ce moyen il lui rappelle à qui il doit ressembler : après avoir formé des vœux pour l'époux, il en forme pour l'épouse et ses parents, disant : *Que la bénédiction se répande aussi sur votre femme et sur votre père et votre mère : puissiez-vous voir*, ces paroles sont d'autant plus remarquables que l'Eglise les a fait entrer dans ses bénédictions, *puissiez-vous voir vos fils et les fils de vos fils jusqu'à la troisième et quatrième génération, et que votre race soit bénie du Dieu d'Israël!* et ce qui prouve que les assistants étaient tous animés du même esprit de piété que Gabelus, c'est que tous répondirent *amen*, puis ils se mirent à table, et dans le festin se conduisirent avec la crainte du Seigneur, avec cette crainte qui empêche le mal et qui porte au bien.

Qu'ils se conduisirent donc différemment des Chrétiens de nos jours! O vous qui voyez ici la condamnation de votre conduite pour le passé! apprenez à la réformer pour l'avenir, et voyez ce que cette réforme demande de vous. De deux choses l'une, ou que vous évitiez les festins des noces, et c'est le parti le plus sage, puisqu'il n'est guère possible de ne s'y pas rendre coupable, au moins en autorisant le mal par son silence et sa présence; ou de vous y conduire avec la crainte du Seigneur, et de faire tous vos efforts pour l'inspirer aux autres, lorsqu'un vrai devoir vous oblige de vous y trouver. C'est ce que j'avais à vous dire des festins de noces, de la sobriété en tout genre qu'il y faut opposer à l'intempérance qui y règne aussi en tout genre.

Un autre point plus difficile à traiter que les précédents, est celui de la chasteté conjugale; car quelle est à cet égard la disposition de ces auditeurs qui vivent de la vie des sens et qui sont toujours le plus grand nombre? De quelles expressions puis-je me servir en instruisant sur cette délicate vertu, qui ne les choquent, ou plutôt dont ils ne feignent d'être choqués? Si j'emploie celle d'un ange, d'un de ces sept anges qui sont toujours devant le trône de Dieu, oserai-je espérer qu'ils me feront grâce de leur censure? oserai-je espérer qu'un avis qui a été suivi sous une loi toute charnelle, sera suivi sous une loi de grâce et de sainteté? En voici les termes :

Le jeune Tobie, s'expliquant avant son mariage sur la répugnance qu'il avait d'épouser une personne dont les sept premiers maris avaient été étouffés par le démon, son sage conducteur lui indiqua le moyen de se préserver d'un malheur semblable, disant : *Après que vous aurez épousé cette fille, étant entré dans la chambre, vivez avec elle en continence pendant trois jours, et ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle; cette même nuit, mettez dans le feu le foie du poisson, et il fera fuir le démon. La seconde nuit, vous serez associé aux saints patriarches. La troisième nuit vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous deux des enfants dans une parfaite santé.* La troisième nuit étant passée, *vous prendrez cette fille dans la crainte du Seigneur, et dans le dessein d'avoir des enfants plutôt que par un mouvement de passion, afin que vous ayez part à la bénédiction de Dieu, ayant des enfants de la race d'Abraham.*

Tel fut l'avis de Raphaël à Tobie, et ce qui prouve la respectueuse docilité de celui-

Digitized by Google

ci envers son guide, c'est qu'il le suivit de point en point, sans en être distrait par le tumulte ni des noces, ni des passions. La première nuit, étant entré dans la chambre de Sara, son premier soin fut de faire le sacrifice qui lui était prescrit. *Il tira de son sac une partie du foie du poisson et le mit sur des charbons ardents, et à l'instant l'ange Raphaël prit le démon et l'alla lier dans le désert de la haute Egypte*, où il le fit rester par l'ordre de Dieu, ce que j'ajoute au texte pour l'expliquer; car comment lier un démon, comment l'attacher à un lien, comment le saisir et le conduire comme un prisonnier en son cachot? Il faut donc prendre le mot *lier* dans le sens que je lui donne, et dire que l'ange Raphaël ordonna à cet Asmodée de se retirer, où? dans le désert de la haute Egypte, pays sec, sablonneux, presque entièrement abandonné alors, et depuis changé en un paradis de délices par les Antoine, les Pacôme, les Macaire, et ces légions de saints solitaires qui y établirent leur demeure, et menèrent une vie tout angélique dans un corps humain.

D'après cette explication, il est aisé d'apercevoir le principe de la fuite d'Asmodée, il peut être attribué, 1° à la révélation d'un remède aussi singulier que celui que je viens de rapporter; 2° à la découverte de la cause qui donnait au démon le pouvoir d'étouffer ceux qui s'approchaient de Sara, et des moyens de rendre sa malice inutile; 3° au secours surnaturel de Raphaël, qui éloigna le mauvais esprit de la maison de Raguel, de manière qu'il n'y revint plus; 4° enfin aux prières de Tobie, à ces prières vives dont la fumée du foie et du cœur du poisson peut nous figurer la ferveur, et avertir les jeunes époux de celle avec laquelle ils doivent prier le premier jour, la première semaine de leurs noces, c'est-à-dire, tout le temps où la tentation de la tiédeur et de la dissipation est plus dangereuse, s'ils veulent se garantir des liens de l'esprit impur, et le reléguer dans la haute Egypte où il a ses esclaves, dans le grand monde où règnent les grandes passions.

Son sacrifice fait, Tobie dit à Sara qui l'avait précédé dans la chambre nuptiale : *Levez-vous et prions Dieu aujourd'hui, demain, après-demain, parce que durant ces trois nuits nous devons nous unir à Dieu, et après la troisième nuit, nous vivrons dans notre mariage, car nous sommes enfants des saints, et nous ne devons pas nous marier comme les païens qui ne connaissent point Dieu.* S'étant donc levés tous deux, *ils firent, avec une grande instance, cette belle prière* que nous lisons dans le livre de leur histoire, et qui commence par ces paroles : *Seigneur Dieu de nos pères*, et que vous y trouverez vous-mêmes dans sa source, si vous êtes curieux de l'y chercher. Que ces paroles y sont d'une grande instruction pour tous les époux! *Maintenant, Seigneur vous savez que ce n'est point pour satisfaire ma passion, que je prends ma sœur pour être ma femme, mais dans le seul désir de laisser des enfants par lesquels votre nom soit béni dans tous les siècles.* Elles vous montrent, à vous qui portez ce nom d'époux, elle vous montrent que la fin principale que vous devez vous proposer dans votre état, est d'avoir des enfants, non pour leur transmettre vos biens, non pour conserver votre nom par eux, mais uniquement pour les rendre héritiers de votre piété, et pour perpétuer dans le monde le culte du vrai Dieu. C'est l'exemple que vous ont laissé Tobie et Sara, c'est celui que j'avais à vous proposer, et pour vous engager à le suivre, que d'avantages n'ai-je pas à vous rappeler.

Brûlez, une première nuit, le foie du poisson; domptez la concupiscence de la chair; que la charité soit le feu qui consume la victime, et le démon sera mis en fuite : premier avantage attaché à la pratique de l'avis angélique. Continuez une seconde nuit la prière que vous avez commencée, la première nuit, vous serez associés aux saints patriarches, héritiers de leur pureté, vous le serez de leurs mérites : second avantage attaché à l'observation du même avis. Persévérez, la troisième nuit, dans l'exercice des deux jours précédents, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous des enfants en parfaite santé : troisième avantage promis à ces époux, qui vouent à Dieu les prémices de leur mariage pour en sanctifier toute la masse, en consacrant à Dieu les premiers jours par la continence et la prière, pour attirer les bénédictions du ciel sur le cours de tous les autres. Que d'avantages attachés à une victoire de trois jours! que de motifs ont de jeunes époux d'opposer l'exactitude et l'austérité de la chasteté conjugale, à des libertés, à des impuretés, à des passions que je me défends de nommer ici.

Une dernière leçon qu'il n'est guère moins important de leur faire a pour objet l'esprit de subordination et de dépendance. A peine aujourd'hui un fils est établi, pourvu d'une charge, engagé dans le mariage, qu'il se regarde comme quitte de tout devoir envers son instituteur, comme indépendant de ses pères et mères, comme libre d'écouter, ou de n'écouter plus leurs avis, comme ne leur devant plus que quelques égards de complaisance et de prévenance, comme si les droits de pères et mères pouvaient se prescrire en aucun cas, comme si les obligations des enfants n'étaient pas perpétuelles, n'examinons pas ici, si ces supérieurs qui adoptent ces principes, sont dans des erreurs grossières et pernicieuses pour eux-mêmes, ou s'ils sont, comme ils le croient, déchargés de tout soin de reprendre leurs enfants et de les animer à la vertu; mais plutôt instruisons les inférieurs, et pour cela disons-leur un mot de la conduite de Tobie à l'égard de son conducteur et de son père (719).

(719) J'omets les versets 11-23 du chap. VIII, et ce qui y est dit de la crainte du père et de la mère.

Digitized by Google

Après ses noces comme auparavant, même respect du jeune Israélite envers son guide. On le voit par la manière respectueuse, tendre et reconnaissante, dont il le prie d'aller à Ragès, près de Gabélus, pour recouvrer l'argent dû à son père : mon *frère Azarie*, lui dit-il, *je vous prie de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous dire : quand même je me donnerais à vous pour être votre esclave, je ne pourrais reconnaître tous les soins que vous avez pris de moi.* Il croit que Raphaël n'est qu'un homme, qu'un mercenaire, qu'un commissionnaire, et cependant il l'appelle *son frère;* il avoue qu'il ne ferait pas trop en se constituant son serviteur; il lui procure toutes les commodités possibles pour le voyage qu'il lui demande. Ne diriez-vous pas que ses sentiments pour son conducteur, ont pris un nouvel accroissement depuis son mariage ?

J'en dis autant de ceux qu'il avait auparavant pour son père, et je le vois dans ses discours, tant à l'ange qu'à son beau père. A l'ange d'abord, c'est quand il lui dit pour accélérer son retour : *Vous savez bien que mon père compte tous les jours, et que si je retarde un jour de plus, son âme sera accablée d'ennui.* A Raguel ensuite; c'est quand celui-ci le presse de rester encore quelques jours avec lui : *Je sais*, répondit-il, *que mon père et ma mère comptent maintenant les jours, et qu'ils seront accablés d'inquiétude et de chagrin s'ils ne me revoient plus tôt.* L'admirable, la tendre union de ce père et de ce fils, le père croit ne pouvoir vivre sans son fils, et le fils ne peut vivre plus longtemps éloigné de son père; le père vit pour ainsi dire dans son fils, et le fils semble ne vivre que pour son père; il ne trouve de consolation que dans l'espérance d'un prompt retour vers ce père chéri. Quelle leçon pour vous, enfants, qu'elle vous apprend bien ce que c'est qu'aimer, et jusqu'où doit aller votre amour pour vos pères et mères, lors même que vous êtes émancipés par votre état!

J'en trouve encore une excellente touchant la conduite que les brus doivent tenir à l'égard de leur beau-père et de leur belle-mère, et je les prie d'y être d'autant plus attentives, qu'elles en ont plus ordinairement un vrai besoin, que rien n'est plus commun que les divisions entre des personnes qui devraient être unies de l'union la plus intime, qu'une jeune personne craint de retrouver dans une belle-mère, une autorité à laquelle elle a voulu se soustraire en se séparant de sa propre mère. Raguel et Anne embrassant leur fille, *l'avertirent*, dit l'Ecriture, *d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de régler sa famille, de gouverner sa maison, et de se conserver irrépréhensible en toutes choses.*

En ce peu de mots que d'instructions, non-seulement pour Sara, mais pour toutes les jeunes épouses! Vous qui êtes de ce nombre, honorez votre beau-père et votre belle-mère; dans l'ordre du respect, ce devoir est le premier que votre nouvel état demande de vous. Devenue une même chose avec votre mari, le père et la mère de celui-ci deviennent les vôtres, et vous leur devez, par le titre de votre alliance, ce que vous devez à votre père et à votre mère, par le titre de votre naissance. Ce devoir ne se borne pas à votre beau-père et à votre belle-mère seuls, mais il s'étend à tous leurs proches, et selon les degrés de proximité, votre affection doit s'étendre de même. C'est l'intention de Dieu dès l'institution du mariage, intention que vous ne suivrez bien, qu'autant que l'honneur que vous rendrez à la nouvelle famille sera, non un honneur stérile, mais un honneur et un respect sincère, efficace, persévérant, soutenu par la déférence, les complaisances et les bons offices. Est-ce à ces caractères que vous reconnaîtriez celui que vous rendez à vos beau-père et belle-mère ? D'ou viennent donc ces antipathies qui portent le trouble entre des personnes, parmi lesquelles il devrait y avoir une paix inaltérable? Tandis que vous en accuserez une belle-mère qui, accoutumée au commandement, veut s'immiscer trop avant dans des affaires qui, à la rigueur, ne la concernent point, n'en accuserai-je pas avec plus de raison votre humeur, votre hauteur, votre esprit d'indépendance?

Ce défaut, celui de la licence, celui de l'intempérance, celui de la mauvaise foi, celui de la légèreté, sont ceux que j'ai eu dessein de corriger en ce discours, en vous apprenant à leur substituer les vertus de discrétion, de sincérité, de sobriété, de pureté et de subordination, et en vous instruisant pour cela de la conduite des époux de Ragès après leur mariage. Puissent tous les époux et épouses qui la connaissent maintenant, en garder une semblable! puissent toutes les saintes âmes, qui ont pris Jésus-Christ même pour époux, ne le céder en rien au vertueux Tobie et à la modeste Sara! Puissions-nous, nous qui nous sommes fiancés à cet époux céleste dans le baptême, célébrer des noces avec lui dans l'assemblée de tous les saints. C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite, au nom, etc.

de Sara, que Tobie ne fût étouffé, comme les sept premiers maris. Il serait assez naturel de demander comment Raguel ose marier sa fille une huitième fois, ses sept premiers gendres ayant été tués par un démon. Si on répond qu'il fut rassuré contre l'idée d'un événement semblable, par la parole de Raphaël, il serait encore naturel de demander pourquoi donc il fit préparer une autre chambre aux deux époux, et pourquoi il fit aussi faire une fosse pour enterrer Tobie le lendemain, se doutant qu'il lui serait arrivé comme aux autres; il serait, dis-je, naturel de demander si cette conduite était celle d'un homme bien rassuré; mais il serait trop long de répondre à chacune de ces questions en particulier, et je me bornerai à observer, que nous sommes dans les dangers, ce que Dieu veut, tantôt fermes, et tantôt pusillanimes, selon qu'il nous soutient, ou qu'il nous abandonne à notre faiblesse.

Digitized by Google

INSTRUCTION VI.

RECONNAISSANCE.

(*Tob.* XI-XIV.)

Ubi introieris domum tuam, statim adora Deum, gratias agens ei.

Aussitôt que vous serez entré dans votre maison, adorez Dieu en lui rendant grâce. (*Tob.* XI.)

Pratique d'adorer Dieu en entrant et en sortant de la maison, pratique sainte, pratique salutaire, pratique aussi recommandable qu'elle est excellente; c'est sous ses traits que je puis vous la représenter. Pratique sainte; elle est conforme aux principes de la foi qui nous apprend que comme Dieu est le premier principe et la dernière fin de toutes choses, il doit aussi l'être de toutes nos actions. Pratique salutaire; elle attire la bénédiction de Dieu sur l'entrée et sur la sortie (*Psal.* CXX, 8), et elle mérite que Dieu nous garde dans tout le cours de notre conduite. Pratique recommandable; aussi est-elle singulièrement recommandée par les saints instituteurs d'ordres religieux, dont la règle est que revenant du monde ils se présentent devant le Saint-Sacrement. Pratique excellente fondée sur ces paroles de l'ange Raphaël à Tobie le jeune : *Aussitôt que vous serez entré dans votre maison adorez Dieu*, etc. « *Ubi introieris,* » etc.

Celui-ci touchait au moment de revoir un père qu'il aimait et dont il était tendrement aimé; après un voyage de sept semaines, pendant lequel il lui était arrivé les aventures les plus extraordinaires; il était à craindre qu'il ne fît ce qui est ordinaire en semblable occasion, où on se livre aux épanouissements d'une vaine joie, où on parle de tout ce qu'on a vu, de tout ce qu'on a fait, et où Dieu seul est oublié. C'est pour prévenir ce désordre et établir l'ordre contraire, que l'ange conducteur veut que Tobie son pupille commence par adorer Dieu et le remercier, qu'ensuite il rende à son père ce qu'il lui doit. C'est pour cette raison qu'il lui dit : Aussitôt que, etc. : *Ubi introieris*, etc.

Raphaël bornait-il donc l'action de grâces à ce seul moment? ne voulait-il pas qu'elle fût de tous les temps, dans tous les lieux, pour tous les événements? Me bornerai-je donc à vous recommander de marquer votre reconnaissance à Dieu, lorsqu'ensuite d'un événement heureux vous rentrez dans votre maison? ne dois-je pas travailler à donner plus d'étendue à cette action? Si pour y réussir il ne fallait que des maximes et des préceptes, rien ne serait plus aisé, parce que rien n'est plus commun. Quoi de plus ordinaire que d'entendre dire que la reconnaissance est la vertu des belles âmes, que l'ingratitude ou fait des monstres ou en suppose? Quoi de plus connu des fidèles que ces mots de nos préfaces : *Oui, Seigneur, il est digne, il est juste de vous remercier toujours et partout.* Mais ce qui est bien plus rare que les maximes et les préceptes, ce qui cependant peut contribuer beaucoup aux succès de mon dessein, ce sont les modèles d'une vertu si peu pratiquée. Je saisirai donc l'occasion qui se présente de vous en produire deux de reconnaissance; 1° des enfants envers leurs parents; 2° des disciples envers leurs maîtres; 3° des fidèles envers le Seigneur; deux, dis-je dont notre histoire fait mention; deux qui seront Tobie le père et Tobie le fils.

Simplicité des Ecritures saintes! affection tendre d'une mère affligée! conduite d'un époux envers une épouse désolée! prière commune dans les familles! reconnaissance envers les bienfaiteurs! que l'Esprit-Saint nous dépeint naïvement chacun de ces points par le pinceau de Tobie!

Simplicité des Ecritures! je la vois dans ces paroles de leur histoire. Le chien qui avait suivi Raphaël et Tobie le fils durant le chemin (720), courut devant eux, et *comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il semblait témoigner sa joie par le mouvement de sa queue et par ses caresses.* Mais cette circonstance n'en est-elle rapportée que pour nous faire sentir la simplicité des livres, que pour servir à l'ornement du récit, que pour assurer l'exactitude de l'écrivain? Quand elle n'y serait mise que pour ses raisons, c'en serait assez pour nous faire comprendre qu'il n'y a pas un point, pas un iota inutile dans le monde spirituel des Ecritures, comme il n'y a pas une fourmi qui soit sans utilité dans ce monde corporel; mais ne peut-on pas dire aussi que ceci est écrit, pour nous apprendre que tout concourt à la joie des élus quand Dieu veut les consoler? ne peut-on pas ajouter que ce chien, symbole de la fidélité, nous avertit de ce que nous devons à Dieu, et à ceux à qui il communique une partie de son autorité sur la terre?

Affection tendre d'une mère affligée de l'absence et des retards d'un fils chéri et digne de l'être! Je la vois dans ces paroles de nos historiens : *La mère du jeune Tobie pleurait sans pouvoir se consoler; ah! mon fils, mon fils! pourquoi vous avons nous envoyé si loin? vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, et l'espérance de notre postérité! Elle sortait tous les jours de sa maison, regardait de tout côté, et allait dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pouvait revenir; elle s'asseyait sur le haut d'une montagne pour le découvrir de loin quand il reviendrait; et dès qu'elle le vit, elle courut en porter la nouvelle à son mari.* Ne serait-ce pas là aussi une image des saintes femmes, qui, dès le lever du soleil, allèrent au tombeau de Jésus-Christ, et qui eurent le bonheur de le voir et de l'annoncer les premières? ne serait-ce pas aussi une leçon pour nous apprendre que nous devons chercher Jésus-Christ quand nous avons eu le malheur de le perdre?

Conduite d'un saint époux envers son épouse désolée! je la vois dans ces paroles

(720) Il est dit chapitre XI, vers. 1, qu'il part avec eux.

Digitized by Google

de Tobie à son epouse, se lamentant à cause des retards de son fils : *Ne pleurez point, notre fils reviendra sain et sauf, car je crois que le bon ange de Dieu l'accompagne.* Voilà le devoir d'un époux envers son épouse affligée. Comme plus fort il doit la soutenir, modérer sa douleur, lui proposer des motifs de consolation qu'il puise pour lui-même dans la religion. Que dire donc de ces maris qui n'usent de leur fermeté que pour insulter à la faiblesse de leurs femmes? que loin de remplir leur devoir d'époux, qui est de partager les peines de leurs épouses, ils ne remplissent pas même celui d'un étranger à l'égard d'une étrangère.

Prière commune dans les familles! J'en vois l'usage dans ces paroles : *Tobie et Sara prient ensemble avec une grande instance*, et dans ces autres encore : *Ils commencèrent à rendre gloire à Dieu lui et sa femme, et tous ceux qui connaissaient Tobie le père.* Rien de plus conforme aux règles de la piété, et rien en même temps de plus utile que de se réunir ainsi pour prier, non-seulement dans les maisons particulières, comme était celle de Tobie, mais dans les églises mêmes. Que de telles prières sont efficaces! qu'une telle union leur donne de force! que la violence qu'elles font au ciel est douce et puissante! mais c'est de la reconnaissance que nous nous sommes proposé de vous entretenir spécialement, et d'abord de celle de Tobie le jeune envers Tobie l'ancien, de celle qu'il lui marque, je vais vous dire comment.

Vous vous souvenez, mes frères! de l'histoire du poisson monstrueux que Tobie saisit sur le bord du Tigre. Vous savez que le jeune homme ayant demandé à quoi le fiel de ce poisson pouvait servir, son guide lui répondit qu'il guérissait les yeux où il y avait quelque taie; vous vous souvenez en outre qu'un premier avis du maître à son disciple arrivé près de la maison paternelle, fut celui-ci : *dès que vous serez entré dans la maison, adorez Dieu, puis approchez de votre père et embrassez-le:* et qu'un second fut le suivant : *Dès que vous aurez embrassé votre père, frottez-lui les yeux avec ce fiel de poisson que vous portez avec vous; assurez-vous qu'en même temps les yeux de votre père s'ouvriront, et il verra la lumière du ciel, et il sera comblé de joie en vous voyant.* Doutez-vous qu'il n'ait suivi cet avis avec la même ponctualité que tous les autres, ou que le fait soit arrivé comme il avait été prédit? Avant de l'exposer, relevons les principales circonstances qui l'ont précédé immédiatement.

Averti par son épouse et par le chien des voyageurs, qu'ils sont tout près, le saint vieillard sent qu'il est père; quoique aveugle il se lève; il se met à courir, en tâtant le chemin avec ses pieds; et dès qu'il est à portée, il se jette au cou de son fils, il l'embrasse, il verse des larmes de joie qu'il mêle à celles de son aimable enfant. En sommes-nous étonnés? si le père de l'enfant prodigue sentit ses entrailles émues dès qu'il l'aperçut, quelle joie pour Tobie de revoir un fils si obéissant, si respecteux, si reconnaissant envers ceux de qui il tenait la vie? Si la figure doit avoir quelque proportion avec la vérité; si les Juifs, à la fin du monde, doivent avoir tant de joie de reconnaître celui qu'ils ne voyaient pas dans les saintes Ecritures, quelle dut être celle de Tobie leur figure, lorsqu'il entendit les doux accents de son cher fils, figure de Jésus-Christ absent et délaissant les Juifs depuis tant de siècles? Si la piété, au lieu de détruire les sentiments de la nature, les fortifie en les réglant et en les perfectionnant, quelle fut la vivacité des Tobie père et fils? O larmes délicieuses, celles qui coulèrent des yeux de l'un et de l'autre!

Celui-ci n'a garde d'oublier l'avis de l'ange ou d'en différer l'exécution. Dès qu'il a rendu à Dieu le devoir auquel la piété l'engage; dès qu'il a embrassé son père et qu'il est assis, il prend du fiel du poisson, il en frotte les yeux de son père, et après qu'il a attendu une demi-heure, une petite peau blanche, semblable à celle d'un œuf commence à sortir de ses yeux, laquelle peau le jeune Tobie n'eut pas plutôt tirée que son père recouvra la vue : *statimque visum recepit.*

Qui doute qu'il n'y ait ici un miracle et même une foule de miracles, s'il observe ces circonstances; savoir, que c'est dans le voyage de Tobie que ce poisson se présenta; que Tobie se saisit de lui lorsqu'il craignait d'en être dévoré; que l'ange prédit certainement la guérison de Tobie le père; que tout s'exécute selon qu'il l'avait prédit? En vain l'incrédule, pour infirmer la certitude du prodige, nous objectera, ou la vertu qu'on attribue à certains poissons, ou l'application du fiel de l'un d'eux aux yeux de Tobie, ou la durée de l'opération, ou la manière dont elle s'exécuta, et dont elle eut son effet; en vain, dis-je, l'incrédule voudra couvrir de ces voiles sombres l'éclat du miracle; car qui ne sait que Dieu cache, quand il lui plaît, les merveilles extraordinaires de sa puissance sous les opérations mêmes de la nature? Après avoir affermi notre foi par cette réflexion sur la réalité du prodige, excitons-nous à la reconnaissance que ce nouveau bienfait produisit en ceux qui en furent témoins.

Tous ceux qui connaissaient Tobie en glorifièrent Dieu avec le saint vieillard et son épouse; Tobie le père disait : *Je vous bénis, Seigneur Dieu d'Israël! de ce que vous m'avez châtié et de ce que vous m'avez guéri*, nous apprenant ainsi à regarder les biens et les maux comme des dons de la miséricorde divine, comme autant d'objets de notre reconnaissance. Tobie le fils racontait à son père et à sa mère tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé par son conducteur. Deux cousins de Tobie (Achior et Nabath) vinrent pleins de joie, se conjouir avec lui, de tous les biens que Dieu lui avait faits, et Sara étant arrivée avec l'équipage, tous firent festin durant sept jours, avec des réjouissances d'autant plus grandes et plus solides qu'elles étaient plus pures et plus saintes.

Que signifie ceci? en l'entendant, mes frères! ne portez-vous pas votre esprit, de la

Digitized by Google

maison terrestre de Tobie, à la maison céleste du Père éternel? ne vous figurez-vous pas le festin perpétuel qui s'y célébrera lorsque l'Eglise militante, figurée par Sara, y sera entrée, et avec elle toutes ses richesses? ne croyez-vous pas entendre les cris de joie, de louanges et d'actions de grâces dont le temple du Seigneur ne cessera de retentir? Et vous, enfants! en voyant ici le jeune Tobie soulager son père, et lui rendre la vue par reconnaissance; en voyant comment son sentiment s'est communiqué de proche en proche, n'y ouvrirez-vous pas votre cœur? sera-t-il longtemps sans se manifester au dehors par tous les bons offices dont vos parents auront besoin et que vous pourrez leur procurer, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, en leur obtenant l'usage des yeux de l'âme, lorsque vous ne pourrez leur rendre la vue corporelle?

Et ceux qui ont été vos pères selon l'esprit, et ceux qui vous ont instruits, et ceux qui vous ont donné l'éducation, et ceux qui vous ont conduits et aidés de leurs conseils, les oublierez-vous? Laisserez-vous sans récompense les bons offices que vous en aurez reçus? Ingrats! vous dirais-je en ce cas, ingrats que vous êtes envers vos guides et vos instituteurs! au moins confondez-vous, si vous n'avez pas le courage d'imiter ceux qui vous sont ici donnés pour modèles. Ce que les deux Tobie craignent quand il s'agit de reconnaître les services de Raphaël, ce n'est pas de donner trop, c'est ne n'avoir pas de quoi donner assez: *Que pensez-vous donner à ce saint homme*, dit le père à son fils: *mon père!* répond le fils (et sa réponse vous apprendra à repasser en détail, les unes après les autres, les grâces que vous avez reçues d'un Dieu créateur, d'un Dieu rédempteur, d'un Dieu sanctificateur, et pour en être plus touchés et plus reconnaissants), *mon père!* répond le jeune Tobie, *quelle récompense pouvons-nous lui donner qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés? il m'a mené et ramené dans une parfaite santé; il a été lui-même reçevoir l'argent de Gabelus; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée; il a éloigné d'elle le démon; il a rempli de joie son père et sa mère; il m'a délivré du poisson qui allait me dévorer; il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel, et c'est par lui que nous nous trouvons pourvus de toutes sortes de biens. Que pouvons-nous donc lui donner qui égale tout ce qu'il a fait pour nous? mais, je vous prie, mon père! de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tous les biens que nous avons apportés.*

Vous communiquer cette réponse de Tobie à son père, n'est-ce, pas mes frères, vous peindre admirablement la vertu de la reconnaissance envers des conducteurs et des maîtres? Le jeune Tobie ne croit pas offrir trop, en offrant à son bienfaiteur la moitié de toutes les richesses qu'il a apportées, il ne la lui offre même qu'en tremblant, persuadé que tout ce qu'il peut donner, n'est rien en comparaison de ce qu'il a reçu; il craint que ce partage ne soit injurieux à celui à qui il reconnaît devoir tout; il prie son père d'en faire l'offre *en suppliant*, afin que la manière respectueuse dont elle sera faite, puisse dédommager le bienfaiteur, de ce que Tobie croit de trop modique dans l'offrande. Vit-on jamais un modèle plus parfait de reconnaissance? Je pressens assez ce que répondrait ici un père à son fils, qui porterait sa générosité où le jeune Tobie porta la sienne; il lui répondrait qu'il doit être plus réservé dans ses dons, qu'il doit mieux ménager sa fortune, qu'il faut être reconnaissant, mais non prodigue, qu'un mercenaire à gages doit se contenter de beaucoup moins. Est-ce donc là ce que Tobie répond à son fils? Aussi humbles, aussi généreux l'un que l'autre, ils passent du projet à l'exécution, *ils prennent l'ange à part, ils le conjurent de vouloir bien recevoir la moitié de tout ce qu'ils avaient apporté.* Ne sont-ce pas là des sentiments de reconnaissance vraiment grands, vraiment instructifs, vraiment admirables? mais on se contente de les admirer; on s'inquiète peu de les imiter.

Nouvel objet d'instruction pour nous, et d'admiration, c'est la réponse de l'ange aux deux Tobie, réponse qui fait un des plus précieux morceaux de l'histoire sainte, réponse que je crois devoir vous communiquer dans sa totalité, de peur que vous ne m'accusiez de retenir dans l'injustice les vérités les plus intéressantes sur les points suivants: sur la louange publique du Seigneur, sur le mérite des bonnes œuvres, sur les effets funestes des mauvaises, sur la nécessité des épreuves, sur le ministère des saints anges, sur la reconnaissance envers Dieu, troisième et principal objet de cette vertu relativement à mon plan; quelle est donc, cette réponse? La voici, mes frères, retenez-la bien jusqu'à ma mort, et après qu'elle sera arrivée, après que j'aurai cessé d'être votre ange conducteur, s'il vous arrive d'oublier mes paroles, recourez à celle de l'ange invisible, dont le dessein a été d'instruire toutes les nations sur ces articles que je viens de nommer.

Sur le premier il nous dit: *Bénissez le Dieu du ciel, et rendez-lui gloire devant tous les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde, car il est bon de tenir caché le secret du roi*, de peur qu'en découvrant ses desseins, on n'en risque le succès. *Mais il y a de l'honneur à publier les œuvres de Dieu;* c'est montrer qu'on a l'avantage de les connaître, et qu'on est fidèle à lui en rendre gloire. C'est ce qu'il nous dit sur la louange publique du Seigneur. Et le fruit de cette instruction, quel doit-il être? Une répétition fréquente de cet acte: *Soyez béni, ô mon Dieu! partout et à jamais: que toutes vos œuvres vous bénissent et vous glorifient.*

Sur le second, sur le mérite des bonnes œuvres, il dit: *La prière accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors et tout l'or qu'on peut amasser.* Par la prière vous faites à Dieu le sacrifice de votre cœur, par le jeûne celui de votre corps, par l'aumône celui de vos biens; en réunissant

Digitized by Google

ces trois bonnes œuvres, vous vous assurez un trésor plus précieux que celui où serait tout l'or du monde; en vous abaissant devant Dieu par la prière, vous devenez grands; en vous mortifiant par le jeûne, vous devenez impassibles, immortels; en vous dépouillant pour Dieu, par l'aumône, vous devenez riches; car voici quels sont les deux effets principaux de l'aumône. Un premier est, qu'elle délivre et de la mort du péché qu'elle efface, et de la mort éternelle à laquelle le péché conduit, non en ce sens que l'aumône seule remette le péché, mais en ce sens qu'elle obtient et soutient la pénitence dont elle fait même partie. Un second qui surpasse de beaucoup le premier, est qu'elle fait trouver la miséricorde et la vie éternelle.

C'est, riches des biens du monde! ce qu'un ange vous dit des effets de l'aumône; après l'avoir entendu sur ces avantages, quelle sera votre réflexion? pourrez-vous vous défendre d'acquiescer à celle-ci? On compte pour peu de chose ce qu'il en coûte pour se délivrer d'un grand mal, ou se procurer un grand bien. Quel mal plus grand que le péché, qui rend Dieu même notre ennemi? quel mal plus grand que l'enfer, où les maux sont infinis et sans ressource? quel bien plus grand que la vie, que la vie éternelle, que la possession du souverain bien dans cette vie éternelle? Ah! que ne devons-nous donc pas faire pour nous délivrer de la mort du péché, et pour nous procurer la jouissance de la vie éternelle? avec quelle joie et quelle générosité ne devons-nous pas exercer l'aumône dont l'ange nous dit tant de merveilles, en parlant de ses effets?

En s'expliquant sur un troisième point, sur les suites funestes des œuvres de ténébres, il dit: *Ceux qui commettent le péché et l'iniquité sont ennemis*, doublement ennemis *de leurs âmes;* ennemis, à raison des biens dont ils se privent; ennemis, à raison des maux où ils se précipitent; ennemis d'eux-mêmes, à raison des biens dont ils se privent, et qui sont l'innocence, la paix du cœur, la protection du Seigneur, le droit à sa possession. Y a-t-il perte comparable à celle de ces biens? ennemis d'eux-mêmes, à raison des maux où ils se précipitent, et qui sont la malédiction de Dieu qu'ils attirent, sa haine qu'ils méritent, son enfer où il leur fera sentir pour jamais tout le poids de sa colère. Y-a-t-il malheur qui approche de ces maux?

Oh! qu'ils sont donc ennemis d'eux-mêmes, ceux qui commettent le péché! ils le sont au point qu'ils n'en ont et ne peuvent en avoir de plus grands: pas même les démons qui peuvent bien les tenter, mais non les faire succomber; s'ils l'étaient d'eux-mêmes, quant à leurs corps criminels qu'il faut punir, quant à leurs passions qu'il faut dompter, quant au vieil homme qu'il faut détruire, en cela ils ne seraient que louables, ils ne feraient que ce qui leur est commandé; mais ils sont ennemis d'eux-mêmes, de leur âme qui est la partie essentielle d'eux-mêmes, de leur âme dont la perte est telle que celle du monde entier ne nous en donnerait pas une idée, de leur âme qui étant perdue, ne peut se racheter par aucun prix, fût-ce celui de l'univers entier. Peuvent-ils donc être plus ennemis d'eux-mêmes, plus cruels envers eux-mêmes? Non? ces questions ne seront plus un problème pour qui aura entendu cette réponse de l'ange: *Ceux qui commettent le péché sont ennemis de leur âme: « hostes sunt animæ suæ. »*

Instruisant Tobie, le père, sur un quatrième point, sur les desseins de Dieu qui semblait lui avoir rendu le mal pour le bien, en permettant qu'il devînt aveugle dans le moment où il venait d'ensevelir les morts, il dit: *Je vais vous découvrir la vérité; parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât.* C'est ce que l'ange vous découvre sur la nécessité des épreuves, sur un point si peu connu et si rarement avoué, et le fruit de cette instruction, que doit-il être de votre part? une répétition fréquente de cet acte! O Dieu! puisque l'épreuve est nécessaire à ceux qui vous sont agréables, ne m'en dispensez pas, mais plutôt faites-moi passer par son fleuve; afin que j'en sorte sain et sauf, tenez-moi par la main, ne me quittez pas que je ne sois arrivé à son bord, hors de tout danger; du moins envoyez-moi votre ange qui écarte de moi tous les périls, et qui soit mon interprète et mon intercesseur près de vous, dans tous mes besoins.

Si vous doutiez, mes frères, que ces objets intéressants fussent ceux du ministère de nos anges gardiens, celui de Tobie vous l'apprendrait en cet endroit où il lui dit: *Lorsque vous priiez Dieu avec larmes, et que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre dîner, et que vous cachiez les morts dans votre maison pendant le jour, pour les ensevelir pendant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur; maintenant donc, il m'a envoyé pour vous guérir et pour délivrer du démon, Sara, la femme de votre fils, car je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui sommes toujours présents devant le Seigneur* (721); *lorsque j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu, il vous a paru que je buvais et que je mangeais avec vous, mais pour moi je me nourris d'une viande invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes* (722). *Il est temps que je retourne vers Celui qui m'a envoyé: « Tempus est ut*

(721) Je ne voudrais pas conclure de là, que Raphaël est un archange du même ordre que Michel et Gabriel; les objets de la mission de ceux-ci sont d'une tout autre importance, ces trois noms de bons anges sont les seuls que nous ayons dans l'Ecriture.

(722) L'ange mangeait donc et ne mangeait pas; il mangeait en ce sens qu'il avalait; il ne mangeait pas en ce sens qu'il ne digérait pas; il ne changeait pas en sa substance celle qu'il paraissait prendre. Son corps était-il un vrai corps? On peut faire la même question sur ceux de tous les anges qui ont paru, et il semble qu'on doit préférer l'affirmative. Abraham en lavant les pieds des trois anges, ne lavait-il pas de vrais pieds?

Digitized by Google

revertar ad eum qui me misit. » Arrêtons-nous, mes frères ! à ces paroles de l'ange, pour observer quelles impressions elles firent sur les deux Tobie, et quelles impressions elles doivent faire aussi sur nous.

Les deux Tobie en furent troublés; étant saisis de frayeur ils tombèrent le visage contre terre. D'où leur vient ce trouble et cette frayeur? de la secrète comparaison qu'ils firent en eux-mêmes de leurs défauts, de la sainteté d'un ange, de son élévation et de l'abaissement où il s'était réduit pour eux. Ainsi en usa saint Pierre après eux, quand tout effrayé à la vue d'un miracle de Jésus-Christ, il lui dit : *Retirez-vous de moi, Seigneur ! parce que je suis un pécheur.* (*Luc.* v, 8.) Et nous, mes frères, quel sentiment concevrons-nous à ces mêmes paroles? pour en distinguer un parmi plusieurs autres, ne serait-ce pas celui de la confiance? Comment nous en défendrions-nous quand nous apprenons que nous avons tous un ange gardien comme Tobie; que cet ange prie avec nous, qu'il monte vers Dieu pour lui offrir nos bonnes œuvres; qu'il revient à nous comblé de biens reçus pour nous; qu'il est chargé de nous préserver de toute blessure, et même de nous guérir de celle que nous nous sommes faites; et quand nous réfléchissons que cet ange s'acquitte de sa commission avec tout le soin et tout le zèle possible?

Zélé pour notre salut, voyez combien il l'est aussi pour la gloire de Dieu : pour une fois qu'il nous dit : *Que la paix soit avec vous, ne craignez point :* trois fois il nous répète : *Bénissez Dieu, racontez ces merveilles* (723), *témoignez-lui votre reconnaissance pour celles qui sont communes au reste des hommes, et pour celles qui vous sont propres : «Benedicite Deum, et narrate omnia mirabilia ejus.»* Devons-nous en être surpris? mes frères ! A quoi un ange du ciel peut-il plus convenablement exhorter celui qui lui est donné en garde sur la terre, sinon à louer et à remercier son bienfaiteur perpétuel? Je vous le demande encore, quelle autre impression plus vive que celle de la gratitude, un fidèle peut-il recevoir de la croyance qu'il y a un ange qui le conduit et le gouverne?

Aussi lisons-nous que Raphaël ayant disparu, les deux Tobie s'étant prosternés le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu; qui nous dira comment? Pendant tout ce temps et dans cette posture, que d'actions de grâces ! que de bénédictions ! que de sacrifices d'un cœur pieux et reconnaissant ! que ces trois heures furent bien employées ! que Dieu était attentif à écouter les prières qui lui furent présentées pendant ce long intervalle.

Grâces à Dieu, mes frères ! il n'en est pas de la prière que Tobie le père fit après s'être levé, comme de celle qu'il fit prosterné en terre; nous ne sommes pas réduits à n'en faire qu'un éloge vague et général, mais nous en avons une copie exacte, et dans cette copie que lisons-nous? que le saint vieillard, plein de reconnaissance, eût voulu communiquer son sentiment à la race présente, aux races futures, à tout l'univers, dans tous les temps. La belle formule d'actions de grâces ! qui, en la lisant ne serait enchanté de ces paroles : *Vous êtes grand, Seigneur, votre règne s'étend dans tous les siècles*; vous l'exercez dans le temps et dans l'éternité par votre miséricorde et votre justice, en sauvant et en châtiant... *Enfants d'Israël, rendez grâces au Seigneur, et louez-le devant les nations, parce qu'il vous a ainsi dispersés parmi les peuples*...afin que vous leur appreniez qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui... bénis le Seigneur : Jérusalem, rends grâces au Seigneur pour le bien qu'il t'a fait : vous tous qui êtes les élus ! réjouissez-vous en lui tous les jours, et rendez-lui des actions de grâce (724).. *Benedicite Dominum, omnes electi ejus, agite dies lætitiæ*

Pour me borner à cette partie de l'action de grâces de Tobie, ne vous en paraît-elle pas une formule excellente? ne l'adoptez-vous pas pour votre usage? ne désirez-vous pas produire souvent des actes semblables? Mais au nom de qui parlé-je ici? est-ce au vôtre? est-il bien vrai que vous désiriez de pouvoir imiter les deux Tobie dans leur acte de remercîment? ne désirez-vous pas, au contraire, de finir vos actions de grâces presqu'au moment où vous les commencez? au lieu de prendre l'humble posture de nos deux Israélites, ne dirait-on pas, à vous voir, que vous prenez celle de la mollesse même et de la nonchalance? Quelle distance immense de vous aux deux modèles que je vous ai proposés ! Vous l'avoir montrée, mes frères, vous l'avoir reprochée, vous avoir inspiré la volonté de rapprocher des objets si éloignés, c'est bien avoir fait quelque chose; mais ce n'est avoir fait ni le tout ni même le principal : vous obtenir la persévérance en cette volonté, et le parfait accomplissement de cette volonté naissante à ce moment, voilà l'essentiel, et voilà, mes frères, ce que je vais demander pour vous à l'autel, par le sang de notre victime eucharistique : souvenez-vous de joindre votre attention à la mienne, et de la renouveler au moment où je vous crierai à voix haute : *Sursum corda :*

(723) Le grec porte : écrivez dans un livre. C'est de là qu'on conclut que les deux Tobie sont auteurs de ce livre, excepté les derniers versets du dernier chapitre qui sont du rédacteur également inspiré.

(724) Ce verset 12 (cap. XIII), ou plutôt depuis le verset 11, jusqu'au verset 23, ce sont des promesses magnifiques faites à Jérusalem, lesquelles ont trois objets principaux et trois accomplissements qui se succèdent. Elles ont reçu un premier accomplissement très-imparfait dans le rétablissement de Jérusalem, au temps de Cyrus. Elles ont reçu un second accomplissement plus étendu, dans l'établissement de l'Eglise; elles n'auront leur parfait accomplissement que dans la gloire éternelle de la Jérusalem céleste, c'est-à-dire l'Eglise triomphante, telle que saint Jean la décrit dans l'*Apocalypse* chapitre XXI, se servant d'expressions semblables à celle-ci de Tobie : *Les portes de Jérusalem seront alors bâties de saphir. L'on chantera le long des rues : alleluia*, etc.

Digitized by Google

élevez vos cœurs : élevez-les vers Dieu par vos désirs; tenez-les élevés vers le ciel où il habite, jusqu'à ce que vous y habitiez vous-mêmes en réalité. *Amen.*

LIVRE DE JUDITH (725)

INSTRUCTION PREMIÈRE.

DÉFENSE DES JUSTES COMBATTUS PAR LES MÉCHANTS.

(*Judith.* I-VII.)

Tunc cor ejus (Nabuchodonosor) elevatum est.

Alors le cœur de Nabuchodonosor s'éleva. (*Judith* I, 7.)

Alors, tunc, c'est-à-dire, à la suite des victoires qu'il avait constamment remportées sur Arphaxad (726), roi des Mèdes; à la suite de la conquête de cette vaste monarchie, et de la réduction d'Ecbatane sa capitale (727); à la suite de la mort d'Arphaxad et de la réunion de son empire avec celui des Assyriens, Nabuchodonosor (728) s'éleva, il s'enorgueillit, il s'enfla; voilà quel fut le pernicieux effet de ses succès; ce fut la vanité. Et cette passion à son tour, que produisit-elle? il envoya des ambassadeurs à tous ceux qui habitaient dans la Cilicie, à Damas, sur le mont Liban, et depuis là jusqu'aux confins de l'Egypte, pour les inviter à se soumettre à sa puissance. Il ne s'en tint pas à une simple invitation; tous ces peuples d'un commun accord ayant refusé ce qu'il demandait, et ayant traité ses ambassadeurs avec mépris, il entra dans une grande colère; il jura par son trône et par son royaume, qu'il se vengerait du refus et du mépris de ces nations, et passant des menaces aux moyens de les exécuter, il assembla son conseil, ses généraux et ses officiers de guerre; il leur déclara que sa pensée était d'assujettir toute la terre; il chargea Holopherne, général de ses troupes, de réaliser sa pensée, comme si elle eût été celle d'une divinité toute-puissante, comme s'il eût été le Dieu des armées. Quelle orgueilleuse présomption!

Cependant, ô lâcheté des courtisans, et de la plupart de ceux qui environnent les grands! cependant le dessein de Nabuchodonosor est approuvé, et bientôt son général couvre la campagne de ses troupes, comme des nuées de sauterelles, et avec la rapidité moins d'un conquérant, chargé de faire la guerre, que d'un plénipotentiaire, chargé de recevoir les hommages d'anciens sujets, il soumet tous les peuples qui sont entre Ninive et Damas; il n'est même plus nécessaire, lorsqu'il est arrivé près de cette capitale, qu'il tire l'épée. Alors les rois et les princes de toutes les villes lui envoient leurs ambassadeurs pour accepter, en leurs noms, les chaînes qu'il leur apporte, et ensuite ils vont au-devant de lui avec tous les peuples, ils le reçoivent avec des couronnes et des lampes, en dansant au son des tambours et des flûtes, comme pour se réjouir de ses victoires. Mais, dit l'Ecriture, quoiqu'ils fissent, il ne purent adoucir la fierté de son cœur : *Non tamen ista facientes, ferovitatem ejus pectoris mitigare potuerunt.* Pourquoi cette remarque de l'Ecriture? pour élever notre esprit au sens spirituel de l'histoire que nous

(725) Ce livre est-il canonique? renferme-t-il une fiction, ou une histoire? en quel temps serait-il possible d'en placer les faits? quand a-t-il été écrit?

A la première question je réponds que le concile de Trente l'a placé au rang des livres canoniques, comme avant ce concile, l'avait fait le troisième concile de Carthage, Innocent III, le Pape Gélase, saint Augustin, saint Fulgence, tous les Pères latins de siècles en siècles, jusqu'au concile de Trente.

A la seconde question, je réponds que ce livre renferme, non une fiction, mais une histoire véritable; les circonstances des lieux, des temps et des personnages y sont cités comme dans l'histoire de Josèphe et toutes les autres. C'est le sentiment de saint Clément Pape, de Clément d'Alexandrie, de Tertullien, d'Origène, de saint Augustin, de tous les Catholiques qui prouvent la vérité de cette histoire, par la fête que les Juifs en ont autrefois célébrée.

A la troisième question, je réponds avec le plus grand nombre des modernes, que la vraie place de cette histoire est plus probablement le temps où Manassès était revenu de Babylone, Phraortès régnant en Médie et Saosduchin en Ninive. Je lèverai, autant qu'il est possible, les difficultés que souffre cette opinion à mesure qu'elles s'offriront.

A la quatrième question, je réponds qu'il paraît avoir été écrit pendant ou après la captivité de Babylone. Ce qui le fait conjecturer, c'est 1° qu'il a été écrit en chaldéen et non en hébreu, puisque c'est du chaldéen et non de l'hébreu, que saint Jérôme l'a traduit; ce sont 2° ces façons de parler de l'écrivain, que la famille d'Achior était encore unie à la nation juive, au temps où cette histoire s'écrivait, que jusque-là on célébrait la fête de ce grand événement. Cela étant, on ne doit plus être surpris que l'auteur ait appelé Saosduchin Nabuchodonosor, puisqu'au temps où il écrivait, ce nom était devenu le surnom des rois de Babylone, comme Pharaon le surnom des rois d'Egypte.

(726) Cet Arphazad de l'histoire sainte est le Déjocès, ou, comme on le croit encore plus communément le Phraortès de l'histoire profane.

(727) Déjocès la commença, Phraortès la perfectionna, et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il l'a bâtie. Comme il est contre les règles d'architecture, que des murs aient plus de largeur que de hauteur, quelques-uns croient que (verset 2 chapitre premier), il faudrait lire soixante-dix coudées de haut et trente de large, plutôt que soixante-dix de large et trente de haut.

(728) Petit-fils de Sennachérib, à ce qu'on croit, connu dans l'histoire profane, sous le nom de Saosduchin.

Digitized by Google

entreprenons d'expliquer, pour nous marquer que, quoi qu'on fasse pour les ennemis du salut et de la paix, jamais ils ne sont contents; pour nous convaincre que le parti le plus sage est de leur opposer une résistance généreuse et constante. Convainquons-nous-en donc, et dans ce dessein, voyons à ce moment la défense des justes combattus par les méchants. C'est le sujet de cet entretien.

Selon ce principe si connu et si souvent répété par les saints Pères, que les personnes illustres, et les événements mémorables du premier Testament, figuraient pour le second, je vous dirai d'abord, mes frères, que Nabuchodonosor, qu'Holopherne son général, que les troupes que celui-ci commandait, que les peuples qui venaient en foule lui offrir leur hommage et leur liberté, étaient autant de figures propres à nous instruire dans l'art de cette guerre spirituelle et terrible, que nous avons à soutenir de la part du démon et du monde, deux ennemis formidables de notre salut. Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, assis sur son trône, communiquant à son conseil le dessein qu'il a de se soumettre, comme Dieu, toute la terre, et applaudi des lâches conseillers à qui il a révélé le secret de son ambition criminelle, nous représente le prince de ténèbres assis sur son trône de feu, environné des anges rebelles, complices de son crime et compagnons de son malheur, les envoyant du fond de l'enfer sur la terre, pour l'y faire adorer comme le seul vrai Dieu, par toutes les nations.

Holopherne, général des troupes du roi de Ninive, nous représente tous les ministres de la fureur et de l'orgueil du démon, appliqués à accroître son empire. Les rois, les princes, les hommes innombrables qui succombent après avoir combattu, ou qui se soumettent sans combattre, les Phrygiens, les Lydiens, les Tharsiens, les Ciliciens, les peuples depuis Ninive jusqu'en Palestine, nous représentent le grand nombre des réprouvés, comme au contraire, les seuls Juifs résistant à Holopherne, nous représentent le petit, le très-petit nombre des prédestinés, car qu'était la nation juive, comparée à celles qui habitaient la Mésopotamie, la Cilicie et les autres provinces intermédiaires, entre l'Assyrie et la Terre-Sainte?

Jusque dans les moyens que Holopherne emploie pour subjuguer toute la terre, je remarque ceux que le monde et son prince emploient pour se soumettre le genre humain, ceux-ci comme celui-là commencent d'abord par la voie de la séduction, par les caresses et les invitations, ensuite, et ce premier moyen ne leur réussissant pas, ils prennent la voie de la persécution, des menaces, des mauvais traitements et des mépris. Dites-moi, demandait Holopherne aux princes de Moab, et aux chefs des Ammonites, d'un ton railleur et méprisant pour le peuple de Dieu, dites-moi qui est ce peuple présomptueux qui occupe les montagnes, et qui prétend résister à ma puissance? pourquoi il est le seul de ceux de l'Occident (729), qui ne soit pas venu au-devant de nous, recevoir notre joug? C'est encore ce que demandent les ministres de l'orgueil du démon, en parlant de ceux qui leur résistent; ils paraissent étonnés de trouver quelqu'un qui ne plie pas au gré de leurs désirs, qui ose se déclarer pour les lois contre leurs prétentions, qui se distingue par sa fermeté, tandis que tous abandonnent lâchement le parti de la vérité, pour suivre celui d'une erreur accréditée et appuyée de l'autorité; ils demandent quel est ce téméraire, ce rebelle, cet opiniâtre pour se mesurer avec un homme incomparablement supérieur en naissance, en crédit, en puissance. O vous qui êtes dans cette triste épreuve! que je vous plains! que ne puis-je vous être de quelque secours contre les ennemis qui vous éprouvent! n'y réussirais-je pas en vous entretenant de la défense des justes combattus par les méchants, en vous montrant ce qu'ils font en ce combat, et ce que Dieu fait pour eux? Ce sont les deux points sur lesquels je me propose de vous instruire par le *Livre de Judith*, et par les faits rapportés dans sa partie préliminaire (730).

Que font donc les Israélites apprenant que l'ennemi est prêt de pénétrer dans leur pays? Saisis d'un trouble extrême à l'approche d'Holopherne, et craignant pour Jérusalem et pour le temple du Seigneur leur Dieu, ils recourent à lui par la pratique de la pénitence, mais sans négliger aucun des moyens dont la prudence humaine exige l'usage en pareil cas. D'abord tous, tant hommes que femmes et enfants, se prosternent, la face tournée vers le temple; ils jettent de la cendre sur leurs têtes; ils se revêtent de cilices qu'ils conservent lors même qu'ils offrent des sacrifices (731), ils en couvrent jusqu'à l'autel du Seigneur, puis ils crient tous d'un même cœur et d'un même esprit vers le Seigneur, disant : *Dieu d'Israël, ne permettez pas que nos enfants soient donnés en proie, que nos femmes soient enlevées, que nos villes soient détruites, que nous devenions l'opprobre des nations, et que votre sanctuaire soit profané : « Clamaverunt ad Dominum Deum Israel unanimiter, ne darentur in prædam infantes eorum. »* Pourquoi, mes frères, ceci est-il écrit, sinon pour notre instruction?

Voici donc la première chose que nous devons faire au moment que nous apprenons que l'ennemi de notre salut approche; nous devons réfléchir qu'il s'agit dans les

(729) La Vulgate porte, *de l'orient*, mais c'est une faute que corrige le grec.

(730) Cette partie renferme sept chapitres. L'histoire de Judith écrite pour les veuves, ne commence qu'au huitième.

(731) Le rituel des Juifs leur défendait alors l'usage des cilices pris pour des habits de deuil, mais non l'usage des cilices, cachés sous les habits ordinaires. D'ailleurs ce rituel était censé excepter les cas de calamités.

Digitized by Google

combats qu'il médite, du gain ou de la perte d'un bonheur éternel, du plus grand des intérêts par conséquent. Nous devons considérer quelles sont, d'un côté, les ruses, les forces et l'extrême méchanceté de cet ennemi : et de l'autre côté, quelle est notre ignorance, notre faiblesse et notre lâcheté. Nous devons à ce double aspect nous livrer à la crainte qu'inspire la vue du plus grand des dangers; puis désespérant de nous-mêmes, recourir à Dieu en employant, pour nous le rendre propice, l'aumône, la mortification, la prière, disant à Dieu : *Seigneur, venez à notre secours; Seigneur, hâtez-vous de nous secourir;* ne permettez pas que le temple de notre âme soit souillé par le péché, que les méchants voudraient me faire commettre; Dieu du ciel et de la terre, jetez les yeux sur l'orgueil de ces impies: voyez notre abaissement et l'état où sont réduits ceux que vous avez sanctifiés, en leur donnant votre loi sainte, et les choisissant pour être votre peuple bien-aimé ; faites voir que vous n'abandonnez point ceux qui présument de votre bonté, et que vous humiliez ceux qui présument d'eux-mêmes, et se glorifient de leurs propres forces : *Ostende quoniam non derelinquis præsumentes de te, et præsumentes de se.... humilias.*

C'est, mes frères, par ces saintes pratiques qu'il faut commencer, continuer et finir les combats spirituels où nous engagent le monde et son prince, en nous souvenant toutefois que celui qui nous a faits sans nous, ne nous sauvera pas sans nous; en imitant les Israélites, en prenant contre les ennemis de nos âmes des précautions semblables à celles qu'ils prirent contre les ennemis de leur Etat, et que je dois maintenant vous mettre sous les yeux.

Dès que les chefs du peuple saint surent que les Assyriens approchaient, ils envoyèrent vers les frontières de Samarie (732), il se saisirent de tous les hauts des montagnes; ils environnèrent les bourgs de murailles: ils amassèrent des blés pour soutenir cette guerre. Le grand prêtre Eliacim, *qui gouvernait alors sous l'autorité de Manassès, roi de Juda* (733), écrivit aux Israélites placés sur les confins, de se saisir des montagnes, de mettre des corps de gardes dans les défilés par où on pourrait passer entre les montagnes. Il ne se contenta pas d'écrire, il parcourut en personne le pays; il parla au peuple ; il l'exhorta, disant : *Sachez que le Seigneur vous exaucera, si vous persévérez toujours dans le jeûne et dans la prière en sa présence. Souvenez-vous de Moïse, serviteur de Dieu, qui vainquit Amalec, lequel s'appuyait sur sa force, sur son armée, sur ses boucliers, sur ses chariots et sur ses chevaux*, en le combattant non avec le fer, mais avec l'ardeur et *la sincérité de sa prière: « Precibus sanctis orando dejecit. »* Que veux-je vous apprendre encore en vous instruisant de ces nouveaux faits? en voici le sens moral et spirituel:

A l'imitation des Israélites qui environnaient les bourgs de murailles, vous devez fortifier votre âme de la grâce sanctifiante et des dons du Saint-Esprit, comme d'un double mur. A l'imitation des Israélites qui gardaient exactement tous les défilés, vous devez fermer avec soin toutes les différentes avenues des montagnes, et mettre une bonne garde dans tous les détroits où le superbe et artificieux esprit de ténèbres pourrait passer; par conséquent sur tous vos sens qui sont ces avenues et ces détroits ; sur vos yeux, pour ne rien voir ; sur vos oreilles, pour ne rien entendre; sur vos lèvres, pour ne rien dire; sur vos mains, pour ne rien toucher de ce qui pourrait porter la mort dans votre cœur. A l'imitation des Israélites qui amassaient des blés pour se préparer à la guerre, vous devez vous munir du froment spirituel qui fait la nourriture des Chrétiens, en recevant souvent la sainte Eucharistie, en étudiant la parole de Dieu, en la conservant dans votre mémoire, en vous la rappelant souvent et surtout au moment du combat. A l'imitation d'Eliacim, si vous êtes en autorité, vous devez veiller sur vos inférieurs, les exhorter, les animer au combat, et surtout à la persévérance jusqu'à la fin dans le combat ; car ce n'est point assez de montrer du courage au commencement, il faut y persévérer constamment.

J'en trouve la preuve dans ces paroles, deux fois, bien inculquées par le grand prêtre : *Si vous persévérez dans l'œuvre sainte que vous avez commencée*, c'est-à-dire, qu'il ne suffit pas d'avoir commencé à s'humilier, à jeûner et à prier, lorsque l'on a quelques dangereux ennemis à combattre, mais qu'il faut persévérer avec foi dans ces exercices, en attendant, sans se lasser, le secours de Dieu, et le temps auquel il lui plaira de l'envoyer. C'est aussi ce que Jésus-Christ, le vrai prêtre souverain, nous a voulu marquer, lorsqu'après avoir dit : *Demandez et vous recevrez*, il ajoute, pour faire voir qu'il faut demander avec ardeur et persévérance : *Cherchez et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira : « Pulsate et aperietur vobis. »* (*Matth.* VII, 7.) Frappons donc, mes frères, à la porte des miséricordes jusqu'à ce qu'on

(732) Ceci prouve que Samarie alors était réunie à Jérusalem, par conséquent que la captivité de Salmanasar était arrivée.

(733) On est étonné de voir que tout le soin de cette guerre est laissé au grand prêtre. On est même tenté d'en conclure, qu'il n'y avait donc point de roi en Juda, que cette histoire arriva donc après et non avant sa captivité, mais il est aisé de répondre 1° que Manassès, occupé de fortifier Jérusalem, avait peut-être chargé le grand prêtre de pourvoir aux besoins du dehors; 2° que ce grand prêtre, ayant eu le gouvernement de l'Etat pendant la captivité de Manassès, le continua après son retour, de son consentement, lequel il donna d'autant plus volontiers qu'il ne pensait presque plus qu'à vivre en pénitent. Je dis *presque*, parce qu'on lit dans le *IIe Livre des Paralipomènes*, cap. XIII, que, de retour de sa captivité, il fortifia Jérusalem d'un mur, etc., etc.

Digitized by Google

nous ouvre; cherchons donc la protection divine jusqu'à ce qu'on nous l'accorde; demandons donc le secours céleste jusqu'à ce que nous l'ayons obtenu; soutenons donc notre prière de l'aumône et de la mortification, comme de deux ailes qui l'élèveront jusqu'au trône du Roi invisible et immortel des siècles, c'est ce que font les justes combattus par les méchants. Alors que fait Dieu pour eux? Un infidèle, un chef des Ammonites, Achior, va vous l'apprendre.

Instruit de l'histoire des Israélites, dont il habitait le voisinage, il s'approcha d'Holopherne, lorsqu'il demandait insolemment quel était ce peuple de Juda qui n'était point encore venu le recevoir avec un esprit de paix, et ayant obtenu la permission de lui dire quelle était cette nation, il lui en marqua d'abord l'origine, en disant qu'elle était de la race des Chaldéens, sortie (en la personne d'Abraham leur chef) d'Ur, ville considérable dans la Chaldée. Ensuite il lui raconta comment ce peuple était passé de Chaldée en Mésopotamie, de Mésopotamie en Palestine, de la Palestine en Egypte, d'Egypte au mont Sinaï, sous Moïse, dont le nom était devenu célèbre par les plaies d'Egypte, par le passage de la mer Rouge, par les miracles opérés dans le désert pendant l'espace de quarante ans; puis il ajouta ces paroles mémorables, ces paroles qui nous prouvent que Dieu n'abandonne jamais le juste qu'auparavant le juste ne l'ait abandonné, et qu'il reçoit, avec bonté, le pécheur dès qu'il revient à lui par la pénitence: *Il ne s'est jamais trouvé personne qui ait surmonté ce peuple, sinon lorsqu'il s'est retiré du service du Seigneur son Dieu : car toutes les fois qu'ils ont adoré un autre dieu que le leur, ils ont été abandonnés pour être pillés, tués et couverts d'opprobres. Et toutes les fois qu'ils se sont repentis d'avoir abandonné le culte de leur Dieu, le Dieu du ciel leur a donné la force pour se défendre et pour vaincre leurs ennemis..... Aussi il y a quelques années que s'étant retirés de la voie que leur Dieu leur avait marquée pour y marcher, ils ont été taillés en pièces par diverses nations, et plusieurs d'entre eux ont été emmenés captifs dans une terre étrangère; mais depuis peu étant retournés vers le Seigneur, ils se sont réunis après cette dispersion; ils ont repeuplé ces montagnes, et ils possèdent de nouveau Jérusalem où est leur temple* (734); *maintenant donc*, conclut hardiment Achior en finissant son discours à Holopherne, *maintenant donc, seigneur, informez-vous si ce peuple a commis quelque faute contre son Dieu, et si cela est, allons les attaquer, parce que le Seigneur vous les livrera; mais si ce peuple n'a point offensé Dieu, nous ne pouvons leur résister, parce que Dieu prendra leur défense : « Si vero non est offensio populi hujus, Deus eorum defendet illos. »*

En disant tout cela, Achior disait vrai. l'histoire de ce peuple en faisait foi pour le passé, et comme nous le verrons, sa prédiction se vérifia dans un avenir qui était tout prochain : mais, hélas! que la vérité est rarement accueillie des grands! qu'il est dangereux de leur en dire aucune qui choque leur amour-propre! Outre qu'ils sont eux-mêmes assez disposés à punir ceux qui ont le courage de la leur faire connaître, ils sont de plus environnés de lâches courtisans, qui, pour faire leur cour, affectent hautement leur indignation contre le prétendu téméraire, et témoignent n'attendre qu'un signe de leur maître pour le chasser, le bannir, et, s'il le faut, l'exterminer. Achior ne tarda point, après son récit, d'éprouver la justesse de ces réflexions. Les grands du camp d'Achior, émus de colère contre lui, pensèrent aussitôt à le tuer, et il eût été tué en effet, si la Providence, qui veillait à sa conservation, ne l'eût préservé; si par un effet singulier de cette Providence admirable, Holopherne n'eût travaillé lui-même à le sauver, en voulant le réserver à un supplice plus affreux et plus ignominieux, en l'envoyant à ce dessein à Béthulie, qu'il se proposait d'assiéger, pour y tomber percé de coups, parmi les morts d'Israël, lorsque cette ville serait prise.

Ce serait peut-être ici le lieu de vous expliquer comment le Seigneur (qui se sert des projets de ses ennemis pour exécuter les siens) conserva Achior par l'ordre qu'Holopherne avait donné à ses satellites de le conduire à Béthulie comme à un tombeau certain; mais je me bornerai pour le présent à vous dire que les lâches satellites, apercevant quelques frondeurs de la ville, et n'osant s'en approcher, lièrent Achior à un arbre par les pieds et les mains; que l'ayant ainsi attaché avec des cordes, ils le laissèrent là; que les Israélites étant venus où il était, le délièrent et le conduisirent dans la ville; que l'ayant amené au milieu du peuple, ils lui demandèrent pourquoi les Assyriens l'avaient laissé lié de la sorte; que sur le récit d'Achior tout le peuple se prosterna le visage contre terre, en adorant le Seigneur, et mêlant ensemble leurs cris et leurs pleurs qu'un des chefs de ce peuple mena le géné-

(734) Deux réflexions prouvent qu'Achior parle d'une captivité autre que celle de Babylone, sous le grand Nabuchodonosor. 1° Il est dit de cette captivité, que plusieurs furent faits captifs par diverses nations, ce qui ne convient pas à la captivité de Babylone, où tous moralement furent faits captifs par une seule nation; 2° il est dit que, de retour de cette captivité, ils possèdent Jérusalem où est le temple des Israélites, ce qui suppose que le temple existait alors sans avoir été détruit, supposition qui serait fausse, s'il s'agissait du retour de la grande captivité. Selon le grec, Achior dit aussi que le temple des Israélites avait été détruit; mais 1° ce texte n'est point dans la Vulgate, et il est peut-être ajouté par le traducteur grec. 2° Les mots grecs signifient à la lettre: *Leur temple est devenu comme le pavé*, marquant, non que le temple ait été détruit rez-pied, rez-terre, mais seulement qu'il avait été profané. Ce qui le prouve, c'est qu'au verset 3 du chapitre IV, il est dit que les enfants d'Israël étant nouvellement revenus de la captivité, l'autel et la maison de Dieu avaient été purifiés de leur profanation.

Digitized by Google

reux défenseur à la maison; qu'il lui donna un grand souper, auquel furent invités tous les anciens qui avaient passé en jeûne tout le jour, et après lequel le peuple passa la nuit en prière dans le lieu où il s'était assemblé, en demandant au Dieu d'Israël qu'il lui plût de venir à leur secours. Quelle frugalité de ce souper, appelé par le Saint-Esprit même un *grand souper*, «*cœnam magnam*,» qui cependant est suivi de la prière pendant toute la nuit! Le bel exemple pour ces dames chrétiennes, à qui saint Jérôme (*Epist. ad Eust.*) recommandait de manger de telle sorte que leur repas pût être suivi de la prière et de la lecture..... mais c'est de la confiance surnaturelle et divine des Israélites que j'ai à vous parler.

Elle se soutint encore les premiers jours du siége de leur ville. Lorsqu'ils aperçurent l'armée innombrable d'Holopherne sur le sommet des montagnes voisines de Béthulie, ils prièrent encore le Seigneur d'un même cœur, la face en terre, et la tête couverte de cendres; ils joignirent même l'action à la prière, en prenant leurs armes et faisant garde pendant tout le jour et toute la nuit dans les défilés; mais enfin ils étaient Juifs, et leurs caractères de Juifs, de murmurateurs, d'indociles, de rebelles, se fit remarquer de la manière la plus scandaleuse, puisqu'ils ne rougirent pas d'imiter alors la conduite et le langage de Syriens, des Libyens, des Ciliciens et des autres païens.

Ceux-ci avaient d'abord résisté à une première tentative de la part de Nabuchodonosor, mais en voyant ses troupes, ils s'étaient rendus sans résistance à leur général, en lui disant : *Cessez de faire éclater votre colère contre nous, car il vaut mieux que nous vivions en servant votre roi, que de nous voir exposés à périr malheureusement, soit par la mort, soit par la misère de la servitude.* Ils avaient donc fourni une première preuve de cette importante vérité, qu'il y a beaucoup de personnes qui témoignent d'abord du mépris pour les ordres et les maximes du prince de ce monde, figuré par Nabuchodonosor; mais qu'il y en a peu qui continuent jusqu'à la fin, ce généreux mépris, que la moindre tentation, les moindres menaces, les moindres attaques les abattent tout d'un coup, et les font aller, comme au-devant de leur ennemi, pour se rendre ses esclaves.

Les Israélites donnèrent à leur tour une seconde preuve de cette même vérité lorsqu'Holopherne ayant coupé l'aqueduc de la ville et ayant mis des gardes aux fontaines voisines, ils manquèrent d'eau : *C'est vous*, dirent-ils alors à leur commandant, *c'est vous qui nous avez attiré ces maux, ne vaut-il pas mieux, qu'étant captifs nous vivions, que de mourir maintenant?... nous vous conjurons aujourd'hui devant le ciel et la terre, et devant le Dieu de nos pères, de livrer incessamment la ville entre les mains d'Holopherne.* Il règne un tel désordre dans leurs pensées, qu'au même moment ils disent les choses les plus contradictoires; d'abord ils témoignent vouloir vivre captifs au milieu des Assyriens; puis craignant la cruauté d'Holopherne, qui peut-être leur refuserait cette grâce, ils invoquent une prompte mort par l'épée, au lieu de cette longue mort que la soif leur fait souffrir : *Sit finis brevis in ore gladii, qui longior efficitur in ariditate sitis.*

Que signifie tout ceci, mes frères? Ces eaux et ces fontaines peuvent nous signifier les saintes Ecritures, qui sont des sources d'eau vive pour nos âmes altérées et desséchées par les ardeurs de la cupidité. Cet aqueduc peut nous marquer la tradition de l'Eglise qui, de siècle en siècle, à travers les écueils de l'ignorance, de la malignité et de la corruption, nous passe le vrai sens des Livres saints. Holopherne rompant l'aqueduc, et ses gardes empêchant de puiser dans les fontaines voisines de Béthulie, peuvent désigner les hérétiques ennemis de la tradition, et ces pasteurs qui interdisent au peuple fidèle la lecture de la Bible sans distinction entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre les livres de l'un et de l'autre, entre les personnes plus ou moins capables d'en profiter. Enfin ce désespoir des Israélites peut nous inspirer les funestes effets que produit dans les âmes la soustraction de ces eaux, dont les deux Testaments sont les deux sources toujours coulantes, toujours vivifiantes. Heureux donc les fidèles à qui leurs pasteurs communiquent les eaux de ces fontaines salutaires! malheur au contraire à ceux dont les pasteurs les tiennent fermées, et qui, non contents de n'y point puiser eux-mêmes, empêchent encore tous ceux qui le pourraient, de s'y désaltérer; je crains pour les uns et les autres, un désespoir pire que celui des habitants de Béthulie, en ce sens que celui-là serait éternel, au lieu que celui-ci ne fut que d'un moment.

En effet, le premier mouvement de leur emportement passé, ceux-ci rentrant en eux-mêmes, crièrent à Dieu pendant plusieurs heures, disant : *Nous avons péché avec nos pères... ayez pitié de nous... afin qu'on ne dise point parmi les nations : Où est leur Dieu? « Ut non dicant inter gentes : Ubi est Deus eorum? »* Ces paroles, mes frères, sont remarquables, et je vous prie de les remarquer avec moi, comme nous indiquant la meilleure disposition où puissent être des âmes troublées par les tentations de l'ennemi, comme nous suggérant de représenter souvent à Dieu, que sa gloire est intéressée dans la défense de notre cause, pour cela même que nous le connaissons pour Notre-Seigneur, que nous l'adorons comme nous invitant à lui dire à ce moment, et à toutes les heures où l'ennemi nous obsède : *Nous avons péché avec nos pères; nous avons agi injustement... ayez pitié de nous parce que vous êtes bon... n'abandonnez point ceux qui vous bénissent... afin qu'on ne aise pas parmi les nations : Où est leur Dieu?*

Cette prière accompagnée de l'aumône et de la mortification par le jeûne, la cendre

Digitized by Google

et le cilice, est la première pratique dont vous devez prendre la résolution à la suite de ce discours; et parce que cette pratique serait inutile, si vous n'agissiez contre les ennemis de votre salut, comme si le succès dépendait de vos soins et de vos travaux, il faut joindre l'action à la contemplation. Ne le ferez-vous pas? Avez-vous pour faire l'un et l'autre, des motifs moins intéressants que les Juifs? De quoi s'agissait-il dans la guerre qu'ils avaient à soutenir contre Nabuchodonosor, et de quoi s'agit-il dans celle que vous avez à soutenir contre le démon? Dans celle-là il s'agissait pour les Juifs, de défendre leur ville, leur terre, leurs familles, leur honneur, le culte du vrai Dieu, à l'exclusion de ce roi impie, qui osait se dire le Dieu unique; dans celle-ci il s'agit pour vous, de vos personnes qui sont la cité du Saint-Esprit; il s'agit de vos âmes et de leur salut éternel; il s'agit de l'amour et de l'adoration d'un seul Dieu, à l'exclusion de tout ce que vous seriez tentés d'aimer autant et plus que Dieu.

Ce second intérêt n'est-il pas infiniment plus grand que le premier? ne ferez-vous donc pas dans le sens spirituel, ce que les Juifs firent dans le sens littéral? A cette condition, Dieu sera pour vous dans vos combats, et s'il est pour vous, qui sera contre vous? A cette condition, Dieu vous protégera et vous défendra. A cette condition, Dieu vous couronnera et vous comblera de ses bénédictions pendant l'éternité bienheureuse. *Amen.*

INSTRUCTION II.

JUDITH, PARFAIT MODÈLE DES VEUVES.

(*Judith* VIII-XII.)

Erat (vidua Judith) in omnibus famosissima.

La veuve Judith était très-estimée de tout le monde..... (*Judith* VIII, 5.)

Comme les pasteurs se sont toujours spécialement occupés du salut des veuves, aussi chaque siècle nous présente l'histoire d'un grand nombre de veuves qui ont fait la gloire des pasteurs. Nommez-moi des François de Sales, des Jérôme, des Chrysostome, dont le zèle ait eu pour objet plus particulier, la conduite de ces personnes mortes en la moitié d'elles-mêmes, je vous nommerai à mon tour des Jeanne, des Paule, des Furia, des Marcelle, des Sarvine, des Ageruche, des Olympiade. Lisez les premières pages de Jésus-Christ dans le Nouveau Testament, vous y trouverez jointe celle d'une sainte veuve prophétesse, qui ne quittait point le temple où elle servait Dieu, jour et nuit, dans les saints exercices du jeûne et de la prière, et peu après vous trouverez aussi celle d'une veuve charitable qui, en jetant deux deniers dans le tronc du temple, donnait plus que les riches qui y apportaient de grosses sommes. Ouvrez l'Ancien Testament, vous y trouverez dans l'histoire d'Elie celle d'une veuve si libérale, dit saint Ambroise, qu'elle ne se laisse rien, et si fidèle qu'elle ne doute de rien. Passez de ce livre à celui que nous appelons du nom de *Judith*, parce qu'il renferme dans l'Ancien Testament l'histoire d'une juive de ce nom; qu'y lisez-vous? les faits les plus édifiants, les plus propres à former de saintes veuves, les plus capables de corriger les défauts des unes, et de perfectionner les vertus des autres.

Vous y lirez que cette femme de Manassès (735), étant demeurée veuve, se ménagea sur la plate-forme de sa maison une chambre secrète, où elle passait ses jours loin du bruit et du tumulte du monde; vous y lirez que non-seulement elle vivait dans la retraite, mais aussi dans la mortification, couverte d'un cilice, jeûnant tous les jours depuis qu'elle était veuve, si on en excepte les jours de fêtes et les veilles de ces jours, (736) auxquels les Juifs défendaient de s'abandonner à la tristesse. Vous y lirez, ce qui relève considérablement son mérite, qu'elle avait une grande beauté et de grandes richesses; par conséquent qu'elle aurait pu vivre d'une manière plus aisée. Vous y lirez enfin, ce qui achève son éloge, qu'elle avait une grande crainte de Dieu, et que personne n'en parlait mal, et qu'elle était très-estimée de tout le monde: *Erat hæc in omnibus famosissima.*

C'est ce que vous lirez de Judith, ce que j'ai dû d'abord vous rapporter sans aucun commentaire, et ce que je dois ensuite vous expliquer, en y ajoutant les réflexions morales des saints Pères; en appliquant ces réflexions et les textes, qu'elles aident à développer, aux veuves de ce temps et de ce lieu surtout; en les instruisant, par ces textes et ces réflexions, de la manière dont elles doivent travailler à leur salut et à celui de leur prochain. Choisissons un plan qui renferme tous ces avantages: pour cela voyons en premier lieu ce que Judith a fait dans sa retraite, par zèle de son propre salut; voyons en second lieu ce qu'elle a fait hors de sa retraite, par zèle du salut du prochain. Ce sont les deux points qui partageront ce discours, et qui vous apprendront, veuves chrétiennes, les motifs qui doivent vous retenir plus ordinairement à la maison, et les motifs qui peuvent quelquefois, très-rarement cependant, vous en tirer.

PREMIER POINT.

La virginité, le mariage et la viduité, sont, mes frères, dans l'Eglise, trois états saints, trois états sanctifiants, trois états cependant d'un mérite inégal; le premier étant

(735) Ce Manassès était de la tribu de Siméon et Judith aussi; par conséquent ce qui est dit (vers. 1, chap. VIII) qu'elle était fille de Salathiel, fils de Siméon, fils de Ruben, doit s'entendre ainsi: fils de Siméon, fils d'Israël, frère de Ruben.

(736) De plusieurs raisons qu'on allègue pour prouver la défense de jeûner les veilles de fêtes chez les Juifs, je n'en touche qu'une dans le corps du discours; une autre est peut-être que les jours de jeûnes allant jusqu'à la nuit, et les jours de fêtes commençant aux premières Vêpres, ces jeûnes divers étaient incompatibles.

Digitized by Google

celui des forts, le second celui des faibles, le troisième tenant au second pour le passé, et au premier pour le présent, et à raison de la liberté qu'il rend; car, comme le dit saint Paul (*I Cor.* VII, 39, 40), le mari vivant, la femme est sous sa loi; mais par la mort de celui-là, celle-ci devient libre, et elle est soustraite à l'obligation de chercher à lui plaire, elle est délivrée de la triste nécessité de se partager, pour ainsi dire, entre l'époux immortel et l'époux mortel, et par là elle rentre dans la classe distinguée des vierges, de laquelle elle était déchue. O liberté précieuse! mais pour qui précieuse? est-ce pour ces jeunes veuves dont saint Paul (*I Tim.* V, 11-16) nous a laissé le portrait, pour ces veuves inconsidérées, dont la liberté dégénère en une sorte de libertinage, pour ces veuves dissipées qui vont de maison en maison, pour ces veuves délicates qui vivent dans la mollesse, pour ces veuves oisives qui passent les heures et les jours à des entretiens souvent mauvais, presque toujours inutiles? Hélas! je ne crains point de le dire avec le même apôtre, dussé-je, en le disant, frapper du plus foudroyant des anathèmes, la plupart de celles qui m'écoutent; hélas! de telles veuves n'ont qu'une fausse apparence de vie; elles sont vraiment mortes aux yeux de Dieu, mortes de la mort la plus horrible, qui est la mort à la grâce, la mort qui seule est suivie de la seconde mort, laquelle est éternelle. Pour qui donc encore une fois, la liberté annexée à la viduité, est-elle si précieuse? pour celles qui n'en usent que pour leur salut, et qui pressées du désir de l'opérer, vivent dans la retraite, dans le jeûne et dans la prière, comme la veuve de Manassès.

O veuve apostolique, avant le temps même des apôtres! Ce que ces hommes inspirés enseignent aux veuves chrétiennes par leurs écrits, elle le leur enseigne par ses actions près de sept siècles (737) avant leur mission. Touchée de l'importance de son salut, le regardant comme l'unique nécessaire, le voulant avant toute autre chose, et plus que toute autre chose, laissant aux hommes vains les choses vaines, se déchargeant du soin de ses grands biens sur ses domestiques, dont elle a éprouvé la fidélité et l'intelligence économique, le premier usage qu'elle fait de la liberté que lui rend la mort de son époux, c'est de quitter le monde pour aller où? dans quelque désert; dans quelque coin inconnu de la terre, du moins dans quelque monastère? Est-ce donc qu'on ne peut pas quitter le siècle sans cette espèce d'émigration? Ne peut-on pas au milieu du monde se bâtir une première solitude en soi-même, une seconde solitude en sa propre maison? c'est le parti que prit Judith; remarquez dans quelle circonstance pour mettre au prix qu'il mérite le sacrifice qu'elle fit du monde.

Elle le fit dans quel temps? aussitôt après la mort de son mari, comme si à ce moment elle eût dit à Dieu : *Mon Dieu, j'accepte la mort d'un époux tendrement aimé, parce que vous l'avez ordonnée, et pour marque de mon acceptation volontaire, j'y joins ma mort civile, en me séparant pendant ma vie, autant qu'il m'est possible, des objets dont la mort corporelle a séparé mon digne époux.* Elle fit son sacrifice; à quel âge? Attendit-elle celui des rides? celui où les femmes sont obligées pour plaire, d'appeler l'art au secours de la nature, et de cacher par des couleurs empruntées, les ravages que les années ont faits sur une figure qui était leur idole, celui où les hommes se demandent si une telle et une telle vont encore dans le monde; si elles ne comprennent pas encore que le monde est mort pour elles; si elles ne s'en aperçoivent pas, ou par l'oubli où le monde les laisse, ou par l'indifférence qu'il leur témoigne, ou par l'afféterie guindée des égards qu'il leur marque? Non, non, elle n'attendit pas cet âge où une veuve se retire du monde sans mérite, et presque avec honte et confusion, mais elle lui jura un divorce éternel, à l'âge que le monde appelle l'âge des plaisirs, à l'âge où elle pouvait plaire au monde, à l'âge, dit l'Ecriture, où elle *était parfaitement belle: « Erat eleganti aspectu nimis. »*

Mais quand bien même elle n'aurait pas eu cette rare beauté, ses biens n'auraient-ils pas pu y suppléer? N'est-il pas dit qu'elle avait de grandes richesses, un grand nombre de serviteurs, des héritages où elle avait de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons? Ne pouvait-elle pas user de ces biens, comme en usent tant d'autres, se former une société de personnes choisies, leur procurer des fêtes et leur donner des repas élégants, plusieurs fois la semaine? Ignorait-elle que mille parasites auraient concouru pour être trouvés dignes de son choix, et que par ce moyen elle eût pu à coup sûr, prétendre à la réputation de femme d'esprit, de femme aimable, de femme même charmante? mais elle ignorait encore moins la véritable destinée du superflu des riches; elle le considérait comme le nécessaire des pauvres, et ce qu'elle avait de trop, son chétif nécessaire pris, elle le donnait à celui qui avait trop peu pour se vêtir et se nourrir.

Sont-ce là des circonstances à négliger dans son panégyrique? le sacrifice d'une richesse opulente et d'une rare beauté, ne donne-t-il pas un nouveau degré de mérite à celui qu'elle fit de son propre corps, en le vouant à la chasteté des veuves? Que sera-ce donc, si j'ajoute avec les Septante, ce que saint Jérôme a eu soin d'observer dans ses lettres, si j'ajoute (cap. XVI) que plusieurs de ses concitoyens désirèrent son alliance, et la recherchèrent inutilement? elle vivait sous une loi où le mariage était en honneur; elle était sans postérité; elle avait en fonds et en troupeaux, de grands biens à gérer. Combien de veuves sous de

(737) Selon notre opinion sur le temps de son histoire.

Digitized by Google

semblables prétextes, convolent à de secondes noces ? Mais dégagée des ténèbres de la passion, et éclairée des lumières de la religion, Judith vit la faiblesse de ces prétextes; de ce que le Seigneur avait rompu les premiers liens, elle conclut qu'il voulait lui-même lui tenir lieu d'époux, et dès lors elle ne pensa plus qu'à lui plaire, d'abord en fuyant la compagnie des hommes, et se vouant à une retraite perpétuelle, puis en s'occupant dans sa retraite, de toutes les pratiques de la pénitence que l'on comprend sous le nom de jeûne, c'est-à-dire, du travail des mains, du cilice et de la mortification de tous les sens, car voilà ce que signifient ces paroles : *Elle demeurait enfermée avec les filles qui la servaient, et ayant un cilice sur les reins, elle jeûnait tous les jours de sa vie, hors les jours de Sabbat, les premiers jours du mois, et les fêtes de la maison d'Israël.*

Le travail des mains, voilà donc aussi la première pratique que je recommanderai, non à ces pauvres veuves à qui leurs mains doivent procurer le nécessaire à la vie (ce que j'exige de celles-ci, c'est de chercher le pain spirituel qui nourrit les âmes, dans les ouvrages pénibles où elles cherchent le pain matériel qui nourrit les corps), mais à ces autres veuves, à qui une providence plus douce a donné un pain quotidien indépendant de leurs œuvres manuelles, et si celles-ci me demandent à quel travail je prétends donc les appliquer ? à celui de la femme forte, leur répondrai-je, au travail de la direction de leur maison; à celui de l'aiguille; à celui du fuseau : et si elles me répliquent que ce travail leur est inutile, que leur observerai-je ? Je leur dirai : On a vu des princesses et des reines, veuves, enrichir les sacristies, parer les autels et revêtir leurs ministres, des rares et précieux ouvrages de leurs doigts; ne pourrez pas ce qu'ont pu celles-ci et celles-là ? manquez-vous pour cela de fonds et d'industrie ? celle qui vous manque, ne pouvez-vous l'acquérir ? Je leur dirai : On a aussi vu des dames du premier rang veuves, s'acoutumer et accoutumer leurs jeunes demoiselles, à faire pour les autres, des bas et d'autres vêtements de toute espèce; ne pourrez-vous pas ce qu'ont pu celles-ci et celles-là ? votre répugnance pour ce travail grossier et quelquefois dégoûtant, ne sera-t-elle pas vaincue par la pensée qu'habiller les nus, c'est habiller Jésus-Christ même ? Je leur dirai : On a vu les veuves les plus qualifiées de la cour et de la capitale, fréquenter les hôpitaux, visiter les malades, retourner la paillasse des infirmes, servir les serviteurs et les servantes; ne pourrez vous pas ce qu'ont pu celles-ci et celles-là ? en serez-vous empêchées par le chaud ou par le froid des saisons, par la fatigue et la puanteur des exhalaisons ? ces obstacles en seront-ils encore, quand vous aurez réfléchi à cette bénédiction du souverain Juge ? *Venez, les bénis de mon Père ! j'étais malade et vous m'avez visité.* (*Matth.* xxv, 34-36.)

Une pratique qui peut-être vous paraîtra plus difficile que tout cela, c'est cette mortification générale de tous les sens, en la manière dont Judith l'exerçait. Sens du toucher; elle le mortifiait en tenant jour et nuit un cilice sur ses reins. A ce seul nom de *cilice*, ne vous entends-je pas jeter les hauts cris, me dire qu'on peut se sauver sans connaître l'usage de cet instrument de pénitence, et de tout autre semblable? Sens du goût; elle le mortifiait en jeûnant tous les jours de la vie, non empêchés par l'usage de la nation. N'est-ce pas beaucoup que vous jeûniez tous les jours où les lois de l'Eglise vous ordonnent de le faire? Sens de la vue; elle le mortifiait en se voilant pour ne point voir et n'être point vue. N'est-ce pas beaucoup que vous n'imitiez pas ces femmes frivoles, vaines, impudentes, dont les nudités scandaleuses provoquent la passion des uns, et l'indignation des autres? Sens de l'ouïe; elle le mortifiait en fermant les oreilles à tous discours inutiles. N'est-ce pas beaucoup que vous les fermiez à tous discours criminels? Elle mortifiait, disons mieux, elle récréait ses lèvres et ses oreilles en chantant et en écoutant chanter des hymnes sacrées. N'est-ce pas beaucoup que vous interdisiez, de votre maison, tout chant profane?

Modèle parfait des veuves, que vous avez peu d'imitatrices ! Vous en avez cependant, et nous avons la consolation d'en connaître qui, presque nonagénaires, gardent la retraite la plus exacte avec les filles qui les servent, observent ensemble les lois du jeûne et de l'abstinence, travaillent ensemble, communient ensemble, prient ensemble, lisent ensemble, méditent ensemble, et me rappellent l'histoire de Judith à Béthulie, chaque fois que nous entrons dans leurs appartements.

Vous faisiez plus encore, ô vous souveraine auguste, dont le nom seul rappelle le souvenir de toutes les qualités royales, dans le degré le plus éminent ! Marie-Thérèse devenue veuve, ne voulant plus, le reste de ses jours, connaître d'autres consolations que celle de pleurer son époux, et de penser à ses vertus, elle eut le courage de porter sans cesse sur elle-même, et de conserver autour d'elle, les signes lugubres d'une tristesse si chère à son cœur. A chaque période du mois, elle descendait dans un caveau sépulcral, où d'un côté elle voyait d'un œil sec son tombeau ouvert, prêt à la recevoir, et de l'autre, prenant pour témoin de sa douleur, celui qui tient les portes de l'éternité, elle arrosait de larmes l'aliment perpétuel de son attachement et de ses pleurs, l'urne fatale qui renfermait les cendres froides d'un époux chéri; pouvez-vous, veuves chrétiennes, entendre ce récit, sans admirer la grandeur d'âme de l'auguste impératrice, et sans applaudir au choix du sujet de ses méditations ?

Tel sera, je m'y attends, le sujet des vôtres à l'avenir. Dans votre état de viduité vous vous occuperez principalement et même uniquement de votre salut; vous vous en

Digitized by Google

occuperez dans la retraite, fuyant les compagnies du monde; vous vous appliquerez à toutes les œuvres de la vie pénitente, en travaillant et en vous mortifiant constamment : vous vous y exercerez, à la prière, et à tout ce que nous entendons sous le nom de prières, comme sont les lectures, les oraisons mentales, les communions, les assistances aux sermons. C'est ce que fait toute veuve vraiment chrétienne, dans sa retraite, par zèle de son propre salut. Ce qu'elle fait hors de sa retraite, par zèle pour le salut de ses frères, sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Le zèle, mes frères, quand il est vrai zèle, a toujours la prudence pour guide, et comme il nous prescrit de garder la retraite dans nos moments de loisir, il nous ordonne de la quitter, lorsque le salut du prochain nous appelle ailleurs. C'est une réflexion de saint Augustin, que l'exemple de Judith rend sensible. Depuis le décès de son époux jusqu'au siége de Béthulie, elle était demeurée dans un appartement secret de la maison, bien résolue de persévérer dans sa chère solitude; mais elle apprend que les eaux manquant dans la ville, les anciens ont résolu de la livrer au bout de cinq jours, s'ils ne sont secourus, et divinement inspirée (738), elle prend la généreuse résolution d'armer son bras, pour délivrer son peuple, en abattant la tête d'Holopherne, commandant des troupes assyriennes. L'exécution d'un tel projet est-il donc possible à une femme, où en trouvera-t-elle les moyens ? Voici ceux qu'elle emploie.

Elle prie les anciens de passer chez elle, tant pour leur reprocher la faute qu'ils ont faite, en fixant à Dieu un terme pour secourir son peuple, que pour les prévenir de son dessein de sortir de la ville, sans cependant leur en indiquer le motif, les priant même de ne point chercher à le pénétrer. Etant rentrée dans son oratoire, y ayant fait une longue prière à Dieu, le corps revêtu d'un cilice et la tête couverte de cendres, conjurant celui qui mit les armes en main à Siméon, de l'assister, et de faire qu'Holopherne soit séduit en la regardant. S'étant ensuite parée de tous ses ornements, elle sort de la ville en présence des anciens étonnés de ses parures, et admirant cette beauté naturelle à laquelle ses parures donnaient un nouvel éclat, que Dieu même voulut augmenter, à cause de l'usage saint qu'elle se proposait d'en faire.

Prise par les gardes des Assyriens, présentée à Holopherne, et interrogée par ce général, après avoir beaucoup loué sa sagesse, elle lui déclare qu'elle s'est enfuie de Bethulie, parce qu'elle sait que ses habitants périront. S'apercevant de l'impression avantageuse que son discours a fait sur le cœur d'Holopherne, elle lui demande et en obtient la permission, d'aller tous les jours, prier où bon lui semblera. Le quatrième jour, elle est invitée à souper avec Holopherne; elle répond à celui qui l'invite, de la manière que nous verrons; elle se rend en effet à la tente du général, à l'heure du repas, et lorsque celui-ci est endormi sur son lit, lorsque tous ses gens se sont retirés, elle adresse à Dieu cette prière : *Seigneur Dieu d'Israël, fortifiez-moi, et rendez-vous favorable en ce moment, à ce que ma main va faire, afin que vous releviez, selon votre promesse, votre ville de Jérusalem, et que j'achève ce que j'ai cru qui pourrait se faire par votre assistance : « Confirma, Domine Deus Israel, et respice in hac hora ad opera manuum mearum. »* Ayant parlé de la sorte, elle s'approche de la colonne qui était au chevet du lit d'Holopherne, elle délie son sabre qui y est attaché, elle le tire du fourreau, elle prend le tyran par les cheveux, et prononçant ces paroles : *Seigneur, mon Dieu, fortifiez-moi à cette heure : « Confirma me, Deus, in hac hora ; »* elle le frappe de deux coups, elle lui abat la tête.

Arrêtons-nous ici, mes frères, et au lieu d'examiner aujourd'hui quelles furent les suites de cette grande action, examinons la nature des moyens que Judith emploie successivement pour y parvenir; de la prière qu'elle adresse à Dieu dans son oratoire; du discours qu'elle tient aux gardes des Assyriens, et qu'elle répète à leur général, de sa réponse à l'invitation d'Holopherne. Cette prière se présente-t-elle avec tous les caractères de la piété, ce discours avec tous ceux de la sincérité, sa réponse avec tous ceux de la timide chasteté? Autant de questions qu'il est important d'agiter ici, pour détruire les mauvaises conséquences que les hérétiques en tirent contre la canonicité et la divinité du *Livre de Judith*, et les mauvais Catholiques contre la sévérité de la loi évangélique.

Nous pourrions, il est vrai, prendre une voie plus courte, qui serait de poser ces trois principes universellement reçus : le premier, que les actions des saints ne sont pas toutes saintes : ce privilége était réservé à Jésus-Christ et à sa divine Mère; le second, que tout ce qui a été écrit par inspiration divine n'a pas pour cela été fait par inspiration divine; le troisième, que pour connaître si une action est sainte, il ne suffit pas de savoir si elle vient d'un saint : il faut, de plus, savoir si elle est conforme aux grandes règles de la sainteté, à la parole de Dieu et à la doctrine de l'Eglise. Nous pourrions, dis-je, nous borner à ces observations, dans le cas présent; mais il manquerait quelque chose à notre commentaire, à la louable curiosité de mes auditeurs et au désir que j'ai d'y satisfaire : de là le devoir que je m'impose de résoudre ces difficultés par d'autres moyens. Après que je vous aurai écoutés, daignez m'entendre à votre tour.

La prière de Judith se présente-t-elle à l'esprit du lecteur avec tous les caractères

(738) Elle le fit entendre aux anciens par le verset 31 du chap. VIII.

Digitized by Google

de la vraie piété? C'est la première question, mes frères, que je suppose m'être proposée de votre part même. Vous vous édifierez, me dites-vous, des paroles suivantes, et vous les répéterez volontiers dans vos combats contre l'Holopherne de ce monde, contre l'ennemi de votre salut : *Il ne s'est jamais fait, Seigneur, que ce que vous avez voulu; toutes vos voies sont préparées de toute éternité, et vous avez établi vos jugements dans l'ordre de votre providence, que rien ne peut changer... Jetez maintenant les yeux sur le camp de ces Assyriens, comme vous daignâtes les jeter sur le camp des Egyptiens... Seigneur, que ceux-ci périssent de même, eux qui s'appuient sur leur adresse et leur puissance... Elevez en haut votre bras, comme autrefois... Donnez-moi assez de constance dans le cœur pour mépriser mon ennemi, et assez de force pour le perdre.... afin que toutes les nations connaissent que c'est vous qui êtes Dieu, et qu'il n'y en a point sur terre que vous.* Volontiers, m'ajoutez-vous, vous adopterez pour votre usage, dans vos combats spirituels, cette partie de l'oraison de Judith. Mais comment justifier ce qu'elle dit, que Dieu a mis l'épée entre les mains de Siméon contre les Sichimites? Ne loue-t-elle pas ce que Jacob a blâmé? Comment justifier ce qu'elle dit, qu'Holopherne soit pris par ses yeux, comme par un piége, en la regardant? Comment justifier l'usage de ses parures, surtout si elle en a usé dans le dessein de le surprendre par sa beauté?

Et moi, mes frères, je vous le demande, 1° N'attribuons-nous pas à Dieu la servitude de Joseph en Egypte, quoique ses frères en aient été la cause? N'attribuons-nous pas au Père éternel la mort de son divin Fils, quoique les Juifs l'aient crucifié? Pourquoi donc Judith n'attribuerait-elle pas à Dieu une action qui a eu pour principe la malice de Siméon? Ne voyez-vous pas ici comme là la sagesse de Dieu, qui du mal sait tirer le bien?

Et moi je vous le demande en second lieu: La demande de Judith, *qu'Holopherne soit pris par ses yeux, ne peut-elle pas avoir ce sens*, qu'il la *trouve aimable*, sans cependant qu'il l'aime criminellement, mais naturellement, ou dans des vues de mariage (739)?

Et moi je vous le demande en troisième lieu. La beauté n'est-elle pas un présent de la nature? La vertu même ne peut-elle pas chercher à en relever l'éclat par des motifs louables? N'est-ce pas ce qui est dit de Judith? L'écrivain n'observe-t-il pas que tout son ajustement n'avait pour principe aucun mauvais désir, mais la vertu seule et le dessein de sauver Israël, et qu'ainsi elle mérita que Dieu ajoutât un nouvel éclat à sa beauté? C'est donc un premier mal de se parer indécemment; c'en est un second de se parer immodestement à mauvais dessein; c'en est un troisième de demander à Dieu de seconder ce mauvais dessein. Mais Judith fut-elle coupable d'aucune de ces fautes?

Soit, me dites-vous, que sa prière puisse être justifiée, ses discours aux soldats et ensuite au général des Assyriens se présentent-ils avec tous les caractères de la pure vérité? Les excuserez-vous en disant que les mensonges qu'ils contenaient n'étaient que des mensonges officieux? A Dieu ne plaise, mes frères, que je vous allègue une excuse aussi pitoyable! Jamais il n'est permis de mentir, même pour rendre le plus important des offices, même pour délivrer tout un peuple du danger éminent de la servitude et de la mort. Je l'excuserai donc, mais par une voie plus légitime, en montrant que toutes ses paroles sont vraies, selon le sens prophétique, et même, comme l'assure un des plus habiles interprètes (740), selon le sens littéral, en disant, par exemple, sur ces paroles : *Je me suis enfuie de Béthulie, ayant reconnu que vous devez la prendre*, que Judith avait effectivement reconnu que, selon les voies ordinaires, Béthulie devait être prise. Oserions-nous blâmer en ce point une sainte qui reconnaît que *Dieu l'a conservée sans aucune tache du péché*, dans sa conduite envers Nabuchodonosor?

C'est, mes frères, dans ces paroles : *Non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari*; c'est, dis-je, dans ces paroles latines (741) que je trouve la solution à cette troisième question, savoir, si la manière dont Judith répondit à l'invitation d'Holopherne présente tous les caractères de la timide chasteté. Loin de nous donc la pensée que cette femme ait péché, dans les quatre jours qu'elle passa hors de sa retraite, ou contre la chasteté, ou contre la vérité, ou contre la piété, ou contre la fidélité ordonnée par les lois de la société et consacrée par le droit des gens. Il est vrai qu'elle usa de

(739) *Voy.* à la troisième instruction, l'explication de ces paroles du cantique de Judith : *Accepit stolam suam ad decipiendum illum.*

(740) Serrarius, Jésuite lorrain.

(741) En effet, il me paraîtrait indigne de la chaire évangélique, d'expliquer 1° ces paroles d'Holopherne à Vagao : *Allez, persuadez à cette femme du peuple hébreu, qu'elle consente d'elle-même à venir habiter avec moi.* 2° Ces paroles de Vagao à Judith : *Ne craignez pas d'entrer chez Holopherne pour vous réjouir avec lui.* 3° Ces paroles de Judith à l'eunuque : *Qui suis-je moi, pour m'opposer à la volonté de mon seigneur?... je ferai tout ce qu'il trouvera bon*, etc.

Je crois bien qu'en parlant ainsi, elle feignait de ne prendre que pour une pure civilité, ce qu'on lui disait de la part d'Holopherne ; mais je croirai toujours que cet endroit est un de ceux qui ne souffre pas une explication publique, comme je croirai que dom Calmet a trop vivement censuré la conduite de Judith dans le commentaire de ces paroles, *Percuties eum*, etc., chap. IX, vers. 13. Le continuateur de Saurin a bien su profiter de cette censure, pour appuyer son hérésie touchant le *Livre de Judith*, qu'il relègue parmi les fables, accusant la fausse Judith d'impudence, de perfidie, etc., etc.

Avant de finir cette note, je demanderai à qui je dois en croire sur ces paroles du *Livre de Judith* : *Le Seigneur ne permit pas que sa servante fût souillée*, ou à l'auteur impudent des lettres insérées au tom. septième de l'*Encyclopédie* de Voltaire disant, page 257: *Elle coupa la tête à son amant, après lui avoir donné ses tendres faveurs. Rien n'est plus héroïque et plus édifiant.*

Digitized by Google

stratagèmes. Ne sont-ils pas permis contre l'ennemi? Ne peut-on pas même, à dessein de lui faire prendre le change, déguiser, dissimuler?

Que dire, me demandez-vous, d'une femme qui bannit de son cœur tous sentiments de piété, de compassion, de reconnaissance envers celui qui l'a prise sous sa sauvegarde, et de qui elle a reçu les témoignages de l'attachement le plus vif? Et moi je vous demande : Que dire d'une femme en qui la grâce étouffe tous les sentiments de la nature corrompue? L'amour de Béthulie, la haine du nom assyrien, animent Judith; elle ne craint rien, pourvu qu'elle délivre ses concitoyens, Jérusalem et le temple, de la cruauté et de l'insolence des incirconcis. Intimement convaincue que son projet lui est inspiré d'en haut, elle s'adresse à Dieu pour en obtenir la force de l'exécuter; puis, se croyant exaucée, elle empoigne le redoutable cimeterre, elle tranche en deux coups l'orgueilleuse tête qui avait subjugué tant de peuples et fait ruisseler tant de sang humain. Quel aveuglement de celui qui ne voit pas ici le doigt de Dieu! d'un Dieu qui se sert des faibles pour confondre les forts; d'une femme pour vaincre la plus fière des nations; d'une veuve, depuis longtemps cachée aux hommes, pour arrêter les progrès d'une armée jusque-là invincible, laissant partout derrière elle la désolation, et portant partout devant elle la terreur et l'effroi! Qui ne s'écriera ici, dans le sentiment de son admiration : O puissance infinie du Dieu d'Israël! ô zèle de Judith, zèle fort comme la mort, qu'elle ne redoute pas pour sauver sa patrie; zèle édifiant, zèle instructif (742), et bien propre à nous inculquer cette maxime des saints, que, comme Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, nous devons aussi exposer la nôtre pour notre prochain, surtout lorsqu'il s'agit de le tirer d'un danger où il y va en même temps et de sa vie, et du salut de la patrie, et de la gloire de Dieu! Zèle instructif, encore une fois, et bien propre à nous apprendre de quelles armes nous devons user, dans notre retraite et hors de notre retraite, pour vaincre les ennemis de notre salut et ceux du salut de notre prochain; pour trancher et abattre la tête de ce superbe et orgueilleux Holopherne, qui assiége la place forte de notre âme, avec ses Assyriens invisibles! Il nous apprend que ces armes sont la retraite, les jeûnes, les cilices, les prières dictées par la foi, soutenues par la confiance et animées par la charité.

Je ne vous demanderai pas, mes frères, quel est l'usage que vous avez fait jusqu'ici de ces armes; la répugnance que vous témoignez hautement pour la solitude et ses exercices, pour les jeûnes et la mortification de vos sens, pour les oraisons, soit secrètes, soit publiques, m'en instruit plus que je ne voudrais; mais au moins vous me permettrez de vous faire cette question : Vu les victoires que Satan, figuré par Holopherne, a jusqu'ici remportées sur vous, en attaquant la place de votre âme, du côté, ou de l'humilité, ou du désintéressement, ou de la chasteté, ou de la charité, ou de la tempérance, ou de la douceur; vu le succès de ses attaques, et votre affaiblissement dans la plupart de ces vertus, ne gémirez-vous pas sur vos pertes passées; ne travaillerez-vous pas à les réparer; ne vous préparez-vous pas à recevoir mieux votre ennemi? Pour cela ne garderez-vous pas plus exactement votre retraite; ne traiterez-vous pas plus sévèrement votre chair; ne vous occuperez-vous pas plus constamment de la prière; ne prenez-vous pas la ferme résolution d'observer plus fidèlement ces saintes pratiques à l'avenir? Surtout n'oubliez pas au moment où le tentateur s'approche de vous, d'adresser à Dieu cette prière de Judith :

Seigneur mon Dieu, fortifiez-moi à cette heure : « Confirma me, Deus, in hac hora » Combattez avec moi et par moi, afin que je triomphe en vous et pour vous, toutes les heures de la vie présente, et que je jouisse de la gloire de mon triomphe, pendant toute la durée de la vie future, au nom du Père, etc.

INSTRUCTION III.

LOUANGES HUMAINES.

(*Judith.* XIII, 12-31; XIV-XVI.)

Universi autem adorantes Dominum dixerunt ad eam : Benedixit te Dominus in virtute sua.

Alors tous adorant le Seigneur, dirent à Judith : Le Seigneur vous a bénie et soutenue de sa force. (*Judith.* XIII, 22.)

La louange de la vertu, voilà, mes frères, quel est le sujet de mon texte, et quel sera celui de mon discours. Je le choisis non-seulement, parce que la suite de notre histoire sainte m'y invite, mais parce que je crois très-important de vous entretenir pour vous corriger et vous garantir des défauts concernant les louanges humaines. Quels sont-ils donc, ces défauts? nous pouvons apprendre à les connaître en nous instruisant de ceux qui subsistaient au siècle de Judith, car le changement des temps a peu changé nos mœurs à cet égard principalement. Lesquels donc subsistaient? Un premier que je remarque, c'est leur excès; excès tel que les conseillers de Nabuchodonosor approuvent tous, le projet insensé de ce prince, de se soumettre toute la terre; excès tel que presque tous les peuples reçoivent le général de cet ambitieux, en dansant au son des tambours, comme pour le féliciter de ses victoires, dont cependant ils sont très-affligés; excès tel qu'Holopherne, adoptant l'impiété de son maître, qui veut être reconnu et adoré comme le seul vrai Dieu, coupe les arbres sacrés par le pied, détruit le culte des divinités, soit syriennes, soit phéniciennes, soit autres, et ose menacer Achior, qu'il connaî-

(742) Le continuateur de Saurin, grand adversaire de l'histoire de Judith, prétend qu'elle peut faire des fanatiques, et inspirer des régicides : prétendra-t-il donc aussi que Dieu ne peut pas quelquefois se servir de la main d'une femme pour tuer un méchant?

Digitized by Google

tra que Nabuchodonosor est le seul Dieu de toute la terre. C'est ce qui peut nous faire connaître le premier défaut concernant les louanges humaines, et qui nous prouve que celui qui les donne, est souvent un flatteur, un fourbe, un lâche, un intéressé, un ami, ou plutôt un ennemi dangereux, et d'autant plus dangereux, que ceux qu'il loue, sont plus grands et plus puissants.

Un second défaut que je découvre dans l'histoire de Judith, relatif aux louanges humaines, regarde celui qui les reçoit. Naturellement entrainés au mal, nous savons bon gré à ceux qui nous flattent, dit saint Jérôme (*Epist. ad Celentiam*); et quoique par notre réponse nous leur marquions que nous ne méritons pas les éloges qu'ils font de nous, et qu'une rougeur modeste nous monte au visage, nous les recevons néanmoins avec un plaisir secret et sensible: *Ad laudem suam anima intrinsecus lætatur*. C'est le défaut que le saint docteur ne fait pas difficulté d'attribuer aux justes même les plus humbles. Quel est donc celui des méchants et des orgueilleux? Ceux-ci non-seulement entendent les louanges avec plaisir, mais ils les désirent, mais ils les cherchent, mais ils se fâchent contre ceux qui n'entrent pas dans leurs vues, contre ceux qui osent penser et parler autrement qu'eux, nous le voyons dans l'histoire d'Holopherne.

Achior prend la liberté de lui dire une vérité désagréable; à l'instant tous ses officiers subalternes sont prêts à l'en punir; ils n'attendent qu'un signe de leur général pour le percer de leurs épées, et si Holopherne ne les laisse pas faire, ce n'est que pour se venger plus cruellement d'un homme qui a osé combattre son sentiment, quoiqu'avec tout le respect possible. Vous qui avez lu l'histoire sainte, vous savez qu'à cet exemple d'Achior, je pourrais joindre ceux du prophète Michée, et de saint Jean-Baptiste. Vous qui connaissez l'histoire profane, vous savez que je pourrais y ajouter ceux de Charidème l'Athénien, de Démarate prédisant à Xerxès (743), qu'il échouerait dans sa guerre contre les Perses (744), et de plusieurs autres, pour prouver combien il est dangereux de dire la vérité aux grands surtout, et combien ceux-ci aiment les louanges humaines.

Que veux-je dire en vous faisant ces deux remarques? Veux-je conclure qu'il ne faut donc, ni donner des louanges, ni en recevoir? Je sens trop, mes frères, qu'il est utile d'en donner quelquefois pour honorer la vertu et engager à sa pratique, qu'il est aussi quelquefois indispensable de recevoir cet hommage dû à la vertu, au nom de la vertu même, pour admettre une telle conséquence. Une autre plus juste, la seule que j'approuve, c'est qu'il est donc des tentations que vous devez éviter, soit lorsque vous louez les autres, soit lorsque les autres vous louent, et c'est pour vous les faire éviter en effet, que je vais vous proposer des modèles d'éloges saints et sanctifiants, tant de la part de ceux qui les font, que de la part de ceux qui les reçoivent; ce sera le sujet des deux points qui partageront ce discours, qui en même temps vous apprendra à sanctifier jusqu'aux actions d'elles-mêmes les plus indifférentes, jusqu'aux discours les plus ordinaires, jusqu'aux compliments que vous êtes dans l'usage de faire en certaines occasions, où il est arrivé quelques événements heureux ou malheureux à vos parents, à vos amis, aux personnes de votre société.

Je commence en reprenant l'histoire de Judith, depuis le moment où elle coupe la tête à Holopherne, jusqu'à celui où *tous adorent le Seigneur*, disant à Judith: *Le Seigneur vous a bénie et soutenue de sa force: « Universi autem adorantes*, etc.

PREMIER POINT.

Munie de la tête du redoutable Holopherne, et arrivée avec sa servante qui portait ce fardeau hideux, aux portes de Béthulie, sans avoir été arrêtée par les gardes qui avaient, dès le premier jour, eu ordre de lui laisser toute liberté d'aller et de venir, elle cria aux sentinelles placées sur les murs de Béthulie: *Ouvrez les portes parce que Dieu est avec nous, et qu'il a signalé sa puissance en Israël.* A ce cri la vie est rendue aux morts, et de la tristesse la plus profonde tous passent à la joie la plus vive; tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, accourent vers la sainte veuve rentrée dans la ville, et tous s'étant tus pour l'entendre du lieu élevé où elle était montée, pour rendre compte de son expédition: *Louez le Seigneur*, leur dit-elle, *parce qu'il n'a point abandonné ceux qui espéraient en lui... Puis tirant de son sac, la tête du général assyrien: Voici*, leur ajouta-t-elle, *la tête du commandant de l'armée ennemie, et voici le pavillon sous lequel il était couché étant ivre... Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée sortant de cette ville, demeurant au camp des Assyriens, et revenant de là ici.* Il m'est témoin, que *sa servante n'a point été souillée, et que je suis revenue près de vous, sans aucune tache de péché... Rendez-lui donc toutes vos actions de grâces, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde s'étend dans tous les siècles.*

Ainsi parla Judith de retour du camp d'Holopherne à Béthulie; et alors qu'arriva-t-il? Ce qui arrive dans nos grandes villes, en des occasions infiniment moins importantes, lors, par exemple, qu'un grand de la première classe y fait son entrée. Alors les uns accourent à sa rencontre; les autres font foule dans ses appartements, le tiers ordre, la noblesse, le clergé, tous les états le félicitent sur l'événement présent, et paraissent s'en féliciter eux-mêmes. Qu'est-ce là qu'une

(743) Il lui en coûta la vie pour avoir fait comprendre à Darius que sa nombreuse armée serait défaite par les Macédoniens.

(744) Il fut heureux de n'être que sifflé pour sa prédiction.

Digitized by Google

répétition de ce qui se voit à Béthulie à la rentrée de Judith, victorieuse du général assyrien? On y voit les trois ordres paraître successivement autour de l'héroïne, et on les entend la complimenter sur sa victoire; remarquez, je vous prie, comment ils le font, et de quelles expressions ils se servent.

Celles du tiers ordre représentant le peuple, sont courtes, simples et faciles à retenir. Il dit à Judith, en adorant Dieu même dans sa personne : *Le Seigneur vous a bénie et soutenue de sa force, et il a renversé par vous tous nos ennemis : « Benedixit te Dominus in virtute sua, quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros. »* C'est aussi, mes frères, ce que dans le commerce de la société civile, vous pouvez dire à un ami que vous féliciter sur le succès d'une entreprise difficile, sur le gain d'un procès important, sur la gloire qu'il a eue de triompher d'un ennemi puissant et dangereux. Par ces mots vous lui faites comprendre que ce n'est ni lui seul, ni la grâce seule qui a produit l'événement heureux sur lequel vous le félicitez, mais la grâce avec lui. Dans un sens bien plus sublime, c'est ce que nous répéterons souvent à Marie, si nous avons quelque dévotion envers cette sainte Mère de Dieu. Oui, lui crierons-nous, le Seigneur vous a bénie; il vous a bénie par-dessus toutes les femmes; il vous a bénie en vous remplissant de sa grâce, et en vous soutenant tellement de sa force, que vous avez renversé nos ennemis spirituels; vous avez écrasé la tête de l'ancien serpent; vous êtes cette pure créature dont le Seigneur s'est servi pour opérer notre salut éternel : *Per te ad nihilum redegit inimicos nostros.*

Ozias, gouverneur et commandant de Béthulie, portant la parole, je ne dirai pas pour la noblesse (il n'y en avait point chez les Israélites, ou plutôt tous étaient également nobles d'extraction, le talent et la vertu seuls les distinguaient), mais je dirai pour l'état militaire; Ozias, dis-je, parlant pour ce second état, n'imite point ces guerriers qui rougiraient de parler comme le peuple, et de professer la même religion que lui; si ses expressions furent différentes, le sens ne différa point; il dit à Judith : *Vous êtes bénie par le Seigneur, le Dieu très-haut, plus que toutes les femmes* qui sont sur la terre; mais laissons aux personnes de cet ordre le soin de voir comment, dans l'occasion, ils le seront de la formule du général des Béthuliens, e puisque l'Eglise elle-même en a appliqué les paroles à la Judith de tout le genre humain, faisons-lui-en aussi l'application, en lui disant et en lui disant très-souvent : *Vous êtes bénie par le Seigneur, par le Dieu très-haut, plus que toutes les femmes* qui sont sur la terre : *Béni soit le Dieu qui a créé le ciel et la terre, qui a conduit votre main pour trancher la tête au chef de nos ennemis*, car il a rendu, non pour un jour, mais pour tous les siècles, votre nom si célèbre, que les hommes, se souvenant toujours de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de vous louer... parce que vous vous êtes présentée devant notre Dieu, pour empêcher la ruine de tout le genre humain : *Subvenisti ruinæ ante conspectum Dei nostri.*

Pour placer ici le compliment d'un particulier, entre celui du chef du second ordre et celui du grand prêtre, chef du premier des trois ordres, mêmes sentiments encore, et presque mêmes termes de celui de cet Achior qu'Holopherne avait envoyé à Béthulie, pour l'y passer au fil de son épée en présence des Israélites. Achior ne s'était point trouvé près de Judith au moment de la foule, peut-être parce qu'il ignora la nouvelle de son retour, peut-être aussi parce qu'il ne jouissait pas chez le peuple de Dieu, d'une liberté semblable à celle dont Judith avait joui chez Holopherne, peut-être parce qu'on le surveillait dans le doute, s'il ne s'était point rendu à Béthulie, pour y faire le personnage de Judith dans le camp des Assyriens. Quoi qu'il en soit, Judith l'ayant demandé, et lui ayant montré la tête d'Holopherne qu'elle avait coupée (745), le généreux défenseur de la Providence, ayant vu cette tête encore sanglante, fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il tomba le visage contre terre et s'évanouit. Etant ensuite revenu à lui-même, s'étant jeté aux pieds de Judith, et la félicitant sur sa victoire : *Vous êtes bénie de votre Dieu*, lui dit-il, *dans toute la maison de Jacob, et votre Dieu sera glorifié en vous parmi tous les peuples qui entendront parler de votre nom : « Benedicta tu a Domino Deo tuo, »* etc. Quoique né chez un peuple idolâtre, Achior cependant ne fait pas à Judith un compliment moins religieux que les enfants de Jacob; comme ceux-ci, il attribue la gloire de l'action héroïque de notre sainte veuve, beaucoup moins à son bras qu'à la force dont Dieu l'a soutenue. Selon lui, Dieu est le principe que les peuples en béniront; elle n'est que l'occasion des louanges que les peuples chanteront à l'honneur du Tout-Puissant. A ce langage antique, Chrétiens! ne reconnaissez-vous pas celui de votre religion?

Et parce que la sincérité du langage se démontre surtout par les actions, il abandonne les superstitions païennes; il croit en Dieu (746); il se circoncit; il est incorporé au peuple d'Israël, lui et toute sa race, jusqu'au temps où ce livre a été écrit (747), et cette conversion de toute une famille fut un des fruits précieux de la victoire de Judith,

(745) Holopherne signifie capitaine fort et orgueilleux; il figure le péché d'orgueil surtout, qui est le chef des autres, et auquel il faut d'abord couper la tête, si on veut vaincre les autres.

(746) C'est-à-dire, il prouve sa foi en Dieu, par un effet nouveau.

(747) Si ce temps n'était postérieur à Esdras, pourquoi ce livre n'aurait-il pas été inséré dans le canon des Juifs?

Digitized by Google

tant sur Holopherne, que sur toute l'armée assyrienne.

Puisse, mes frères, la conversion de tous les pécheurs qui entendent cette histoire, être de même le fruit des réflexions qu'ils feront sur la puissance du Seigneur, sur sa justice envers les uns, sur sa miséricorde envers les autres, sur la laideur et l'énormité du péché! Ah! s'il nous était donné de voir cette tête hideuse d'Holopherne, si dans une méditation profonde nous le considérions attentivement par rapport à Dieu qu'il offense; par rapport à son Fils qu'il crucifie; par rapport à nos âmes qu'il aveugle, qu'il endurcit, qu'il tue, oui, saisis de frayeur, nous tomberions par terre comme Achior; nous nous évanouirions; nous ne reviendrions ensuite de notre évanouissement, que pour porter des regards de confiance vers le Dieu des miséricordes, et vers nos médiateurs près de ce Dieu de bonté; que pour nous jeter aux pieds de Marie, qui tient le premier rang entre ces intercesseurs; que pour l'honorer (748), et lui dire : *Vous êtes bénie de votre Dieu, dans toute la maison de Jacob, et le Dieu d'Israël sera pour jamais glorifié en vous, parmi les peuples qui entendront parler de votre nom:* que pour devenir les disciples inséparables du Fils, après avoir été les admirateurs et les panégyristes de la Mère; que pour combattre et poursuivre les ennemis de notre salut, comme Judith ordonna de combattre et de poursuivre les ennemis de son peuple.

Après avoir vaincu le général par sa chasteté, elle vainquit son armée par sa sagesse et la prudence de son avis; pour animer ses concitoyens au combat, elle fit pendre la tête d'Holopherne au haut des murailles de Béthulie; elle leur conseilla, non de fondre d'abord sur l'ennemi qui, étant plus fort, les aurait repoussés, sans attendre les ordres de son chef, mais de feindre une prochaine attaque, afin que l'ennemi eût le temps d'avertir son général, et que, le trouvant décapité, il fût, dans le même moment, livré et à l'horreur de ce spectacle et à l'épée des Israélites. Le conseil était sage, et son exécution produisit les effets que Judith avait prévus. Les sentinelles, apercevant les Israélites qui font une sortie, courent vers la tente d'Holopherne; les officiers de sa chambre font bruit pour interrompre son sommeil; les chefs de l'armée pressent ces officiers d'entrer, disant des Israélites, d'un ton railleur, que *ces rats sont sortis de leurs trous;* Vagao entre donc, il prête l'oreille, il s'approche, il lève le rideau, et quel objet effroyable se présente à ses yeux! voyant le corps de son maître étendu par terre et sans tête, il jette un grand cri, il déchire ses vêtements, il annonce le meurtre d'Holopherne à ses officiers; bientôt le camp retentit de cris effroyables, et chacun, prenant conseil de sa peur, se hâte de se sauver des mains des Hébreux; ceux-ci les poursuivent en effet, et passent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouvent; ce que font ceux de Béthulie, tous les autres, étant avertis, le font de même, et poursuivent les fuyards jusqu'aux confins de leur pays, jusqu'aux lieux et aux temps où leur victoire est complète.

Comme portée sur les ailes des vents, la nouvelle passe aussitôt des extrémités des provinces jusqu'à la capitale, et quels mouvements de joie, d'admiration, de reconnaissance, n'y produit-elle pas dans tous les cœurs des vrais citoyens? La vivacité de ces doux et délicieux sentiments, parut dans le souverain pontife principalement. Ce chef du premier ordre de l'Etat, ce grand homme qui, par ses écrits et ses paroles, avait exhorté la nation à opposer une vigoureuse résistance aux entreprises injustes d'Holopherne, ne croit ni avilir sa dignité, ni faire trop, en se transportant de Jérusalem à Béthulie, en faisant un voyage de quarante lieues (749), accompagné de ses prêtres pour féliciter Judith sur sa victoire. Que j'aime à l'entendre complimenter cette sainte veuve: *Vous êtes*, lui dit-il, *la gloire de Jérusalem; vous êtes la joie d'Israël; vous êtes l'honneur de notre peuple : « Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri!* » Comme s'il eût dit : Ce qui faisait autrefois la gloire de Jérusalem, c'étaient ses forteresses, son temple, son titre de capitale, ce qui la fait aujourd'hui, c'est vous, ce sont vos vertus et vos rares qualités : *Tu gloria Jerusalem.* Les projets ambitieux, les menaces insolentes, les nombreux escadrons de l'impie Holopherne, avaient jeté tout Israël dans la tristesse et la consternation; vous avez converti sa tristesse en joie, et sa consternation en allégresse : *Tu lætitia Israel.* Quand autrefois on louait la nation juive par les personnes qui l'avaient illustrée, on nommait Abraham, Moïse, Solomon, parmi les hommes; Sara, Marie, Débora, parmi les femmes; aux noms de celles-ci on ajoutera désormais le vôtre, comme honorant singulièrement le peuple fidèle : *Tu honorificentia populi nostri.*

Tout cela est bien renfermé dans l'éloge de Joachim, mais tout cela ne fait encore qu'une partie de son éloge; remontant de l'effet à la cause, il montre l'action de Judith dans son courage; son courage, dans sa chasteté; son courage, sa chasteté, son action, sa gloire, dans la volonté de Dieu qui l'a bénie et fortifiée; vous êtes la gloire de votre peuple, parce que vous avez aimé la chasteté, et qu'après la mort de votre époux vous n'en avez pas connu un second : *Quia confortatum est cor tuum, quod castitatem amaveris, et post virum tuum, alterum nescieris.* Par là Joachim instruit les présents et les absents, les hommes de son siècle et du siècle futur, que si le juste fait le bien, Dieu le

(748) Le mot *adorer* se prend ici chap. x, vers. 20 et chap. XIII, vers. 30, pour *honorer.*

(749) On ne connaît pas au sûr, la situation de Béthulie; l'opinion commune la place dans la tribu de Zabulon, et la fait distante de Jérusalem, de quarante lieues pour le moins.

Digitized by Google

fait avec lui ; que si la chasteté des vierges est la plus excellente, celle des veuves a aussi son mérite ; que si nous exhortons puissamment à celle-là, il n'appartient pas moins à notre ministère d'engager les veuves chrétiennes à celle-ci.

C'est, mes frères, ce que faisait éloquemment saint Ambroise, après avoir rapporté l'exemple de Judith. Levant les objections que les veuves opposent quelquefois à la généreuse résolution d'une viduité perpétuelle, il disait à celles de son temps :

M'objectez-vous que vous êtes seules? Je vous réponds que la chasteté aime la solitude, et qu'une femme chaste la recherche autant qu'une femme dissipée recherche les compagnies. M'objectez-vous que votre faiblesse a besoin d'appui contre les entreprises des méchants? Je vous réponds que vous avez pour appui Dieu même, qui a promis de défendre la cause de la veuve et de l'orphelin. M'objectez-vous que vous avez un riche patrimoine à conserver? Je vous réponds qu'il n'y a point pour vous de patrimoine plus riche que celui de la pudeur. M'objectez-vous que vos domestiques ne vous respectent pas, comme ils respecteraient un mari? Je vous réponds : pardonnez-leur; il vaut mieux excuser leur faiblesse que de découvrir la vôtre. M'objectez-vous l'inclination que vous avez pour l'état du mariage? Après avoir remarqué qu'un tel aveu vous fait rougir, je vous réponds : ou vous avez des enfants de votre premier mari, ou non ; si vous en avez, convient-il que vous célébriez des noces avec vos filles, avant ou après elles ; convient-il qu'elles rougissent de votre époux, avant de rougir du leur? Si vous n'en avez point, pourquoi aspirer une seconde fois à une fécondité que vous avez désirée inutilement une première fois ; pourquoi vous exposer au danger d'un nouveau deuil ; pourquoi ne pas éviter le principe de cette même douleur, que vous cause la mort d'un premier époux? *Si gravis est dolor, subterfugienda causa ejus est, non petenda.* Ainsi le saint archevêque de Milan concluait-il son *Traité des veuves.*

Au peu que je viens de vous en citer, que ne puis-je ajouter ce que saint Jérôme écrivait à Salvine et à d'autres saintes veuves de Rome, soit pour les consoler de la mort de leur mari, soit pour les exhorter à persévérer dans la viduité! Dans sa *Lettre à Salvine,* il disait à cette illustre alliée des empereurs romains : « Pour vous qui avez placé dans un même tombeau, et votre auguste époux, et tous les plaisirs du siècle ; pour vous qui avez effacé le blanc, le rouge dont vous usiez, avec les larmes que vous avez versées sur son cercueil ; pour vous qui avez substitué l'habit noir et grossier aux vêtements blancs et rélevés par les broderies d'or, il ne vous reste plus qu'à persévérer dans la pratique du jeûne, et à prendre pour pierres précieuses, la pâleur et l'oubli de votre figure. Si une veuve païenne a pu mériter cet éloge : *Celui-là emportera dans son sépulcre tous mes penchants à qui j'ai voué mon premier penchant* : une veuve chrétienne en méritera-t-elle un moindre? Si la veuve d'un gentil, guidée par le seul sentiment de la nature, a condamné les liens d'une seconde alliance, qu'attendrons-nous d'une veuve chrétienne, qui doit sa pudeur à un époux, avec qui elle doit régner éternellement? »

Dans sa *Lettre à la veuve Agéruche,* il disait : « Nous trouvons dans l'Evangile trois prix différents; pour les vierges, le prix est de cent; pour les veuves, il est de soixante, et pour les épouses de trente ; en trouvons-nous un quatrième pour les bigames? En vain chercherions-nous ce fruit dans la bonne terre, il ne croît que dans les terrains pierreux ou couverts d'épines. Est-ce donc que l'Eglise condamne les secondes noces? Je vous dirai, pour prouver le contraire, une chose incroyable et cependant très-réelle, j'ai vu, étant à Rome, et répondant au nom du Pape, aux consultations qui lui étaient envoyées d'Orient et d'Occident, j'ai vu deux personnes du plus bas peuple, un homme qui avait enterré vingt épouses, une femme qui avait enterré vingt-deux maris, s'épouser, pour être bientôt séparés l'un de l'autre par la mort. Cet exemple est peut-être unique, mais, quoi de plus commun dans l'Eglise, que de secondes noces? Elles sont donc permises, je l'avoue, et je vous permets de le penser, mais à une condition, c'est que, vous privant d'un remède préparé aux faibles et aux incontinents, vous prendrez pour modèles ces saintes veuves, dont la chasteté a été couronnée. C'est assez, ce n'est même que trop que vous ayez perdu le premier degré, qui est celui de la virginité ; après être descendues au troisième, ne reviendrez-vous pas au second maintenant que vous en avez la liberté? »

Dans sa *Lettre* (750) *à Furia* (751) qu'il exhorte à demeurer veuve, il lui parlait de la mortification convenable à la viduité en ces termes : « J'aime mieux que vous mangiez peu chaque jour, et que vous quittiez la table avec la faim, que de jeûner rigoureusement trois jours continus ; il en est de l'utilité de cette abstinence, comme de la pluie qui tombant doucement est très-utile, au lieu que celle que les vents poussent impétueusement, désole et ruine les campagnes. Prenez votre réfection de manière que vous puissiez prier et lire aussitôt après. Ayez un

(750) Cette lettre la dixième de saint Jérôme, celle à Salvine la 9e, celle à Agéruche la 11e.

(751) On lit ces paroles que les hérétiques citent contre la canonicité du *Livre de Judith* : « Legimus in Judith (si cui tamen placet volumen recipere); » ce *si cependant* ne doit pas nous faire croire que saint Jérôme ait douté de l'inspiration de ce livre ; pour nous convaincre du contraire, il suffit 1° de lire ces mots de sa *Lettre à Salvine* ; « Habes Judith de Hebræa historia ; » 2° sa *Préface sur Judith,* non les premiers mots où il place ce livre parmi les hagiographes, et où il déclare qu'il ne suffit pas, pour prouver les dogmes, sans doute à des personnes qui ignoraient sa canonicité, mais ces autres mots où il dit, que le concile de Nicée l'a inséré dans le catalogue des saintes Ecritures.

Digitized by Google

nombre déterminé de versets des saintes Ecritures, pour matière de votre lecture spirituelle. Lisez ensuite les écrits des docteurs, non de tous indistinctement, mais de ceux dont la foi ne soit point suspecte. Pourquoi chercher l'or dans la boue, lorsqu'on peut le trouver dans ses propres mines? A l'attachement qu'ont les femmes pour les bijoux et les pierres précieuses, substituez celui de la science des Livres saints, et tâchez de pénétrer bien avant dans cette terre de promission, où coule le lait et le miel. Faites-vous de vos richesses des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels; faites-en part, non à ceux qui se nourrissent de faisans, mais d'un pain nécessaire; donnez à tout indigent, et quand vous lui tendez la main, pensez à Jésus-Christ qu'il représente; fuyez la compagnie des jeunes gens; chassez de votre maison toutes ces personnes frivoles de l'un ou de l'autre sexe, qui aiment les parures, la musique, soit vocale, soit instrumentale. » Je ne me lasserais point, mes frères, de vous communiquer la suite de la lettre de saint Jérôme; mais il faut m'en interdire le plaisir, quand même vous en goûteriez un semblable à m'entendre; il faut après vous avoir parlé des louanges humaines, en les considérant du côté de ceux qui les donnent; vous en parler ensuite en les considérant du côté de ceux qui les reçoivent, en considérant comment Judith a répondu à celles qui lui ont été données, 1° par son cantique, 2° par son offrande, 3° par sa conduite le reste de ses jours. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il était dangereux que l'Holopherne invisible ne se servît de l'épée dont Judith avait vaincu l'Holopherne visible, pour la vaincre elle-même; il était à craindre que le démon de la superbe ne prît occasion de la victoire de cette héroïne, et des éloges qu'elle lui attirait pour lui inspirer un secret orgueil. La sage et circonspecte Israélite aperçut le péril, et elle l'évita, comme David lui avait appris dans ses *Psaumes*, à l'éviter en disant (*Psal.* CXIII, 9 *seqq.*) : A votre nom, ô mon Dieu! et non à moi la gloire de cette action. Et parce que l'amour-propre tolère un tel aveu lorsqu'il est secret, comme au contraire il s'oppose à ce qu'on le rende public; non-seulement Judith le fait publiquement, mais elle invite à le faire avec elle, son peuple, tous les peuples de tous les âges; c'est principalement dans ce beau cantique que l'Esprit-Saint lui a dicté, et qui commence par ces paroles : *Chantez à la gloire du Seigneur, au son des tambours et au bruit des timbales : chantez avec de saints accords, un nouveau cantique... louez le Seigneur qui met les armées en poudre.* Dans ce qui suit ces premières paroles, elle nous représente le Seigneur, plaçant son camp au milieu des siens, les Assyriens venant de l'aquilon pour perdre la Judée, la main du Tout-Puissant se servant de celle d'une femme, comme d'un instrument pour frapper Holopherne (752); la fille de Mérari, parée d'une robe neuve pour tromper l'ennemi par ses charmes (753), et les enfants des jeunes femmes perçant les barbares de coups.

Puis elle le termine en portant ses regards vers les jours formidables, où les montagnes seront ébranlées, où les pierres se fondront comme la cire et où le Seigneur répandra dans la chair des réprouvés, le feu et les vers (754), afin qu'ils brûlent et qu'ils se sentent déchirés éternellement : *Dabit enim ignem et vermes in carnem eorum, ut urantur et sentiant in sempiternum.* Ainsi et par cette prédiction effroyable finit le cantique, je disais de Judith, et je dis maintenant de Marie figurée par Judith. Et voilà ce que m'apprend l'Eglise, lorsque le jour de la semaine consacrée à l'honneur de cette sainte Vierge, elle me fait réciter ce cantique: puis-je douter qu'alors elle ne substitue l'épouse de Joseph à l'épouse de Manassé?

C'est donc vous, Mère auguste de mon Sauveur, que j'écouterai me parler lorsque je chanterai ce cantique, et ce qui est dit dans le sens historique, je l'entendrai dans le sens mystique, et j'y verrai ici votre divin fils victorieux de la mort et de son prince; là le démon vaincu et repoussé dans l'abîme d'où il était sorti; plus loin les enfants se jouant des ennemis les plus redoutables, et enfin les méchants confondus et les justes glorifiés à la fin des siècles. Verrais-je tout cela sans sentiments de piété? Oui, Vierge sainte, vous parleriez inutilement aux oreilles de mon corps si vous ne parliez à celles de mon cœur, par le moyen de la grâce; obtenez-la-moi donc par votre protection, et alors quelle sera ma joie, ma reconnaissance, ma confiance, ma crainte et mon humilité!

Ce dernier sentiment fut celui que Judith opposa au ver dangereux de l'amour-propre, d'abord par son cantique, et ensuite par son offrande au temple de Jérusalem. Bien persuadée de ce principe de justice, que les dépouilles du vaincu appartiennent au vainqueur; pleinement convaincue de cette vérité que le Seigneur seul était le vainqueur d'Ho-

(752) Quelques-uns critiquent ces paroles de Judith (cap. XVI, vers. 8) : *Ce ne sont point les Titans qui l'ont frappé*, mais mal à-propos, 1° parce que le terme de Titans peut n'être pas celui de l'original; 2° citer les géants de la fable, est-ce autoriser la fable?

(753) Quand même nous ne pourrions pas donner un bon sens à ces paroles : *Accepit stolam novam ad decipiendum illum*, il ne s'ensuit pas qu'elles en aient un mauvais. Mais ne peut-on pas dire que Judith a trompé Holopherne par sa beauté, comme Jésus-Christ a, au contraire, trompé le démon par sa laideur apparente? faut-il raisonner des actions où la main du Seigneur paraît à découvert, comme de celles où elle se tient cachée?

(754) Rien n'empêche de croire que ces vers seront réels, et conservés dans le feu de l'enfer pour augmenter le tourment des méchants, comme aussi rien n'empêche d'entendre ici les vers rongeurs de la conscience.

Digitized by Google

lopherne; incapable de retenir entre ses mains, ce qu'elle savait appartenir au Dieu des armées, que fit-elle donc? le peuple lui avait donné tout ce qu'il avait pu reconnaître qu'Holopherne avait possédé en or, en argent, en habillements, en pierreries et en toutes sortes de meubles. Etant allée avec ce même peuple (755) à Jérusalem, elle offrit avec tout ce que je viens de dire, les armes d'Holopherne et le pavillon de son lit, comme un anathème d'oubli, comme un monument qui conservait à la postérité la mémoire de sa victoire, comme un holocauste dont il ne reste rien à la créature, et où tout est immolé au Seigneur, et par cette oblation, elle répéta dans le temple du Seigneur ce qu'elle lui avait déjà dit à Béthulie. A vous, ô mon Dieu, et non à moi, la gloire d'avoir vaincu Holopherne! Le bel exemple pour un guerrier sortant victorieux du combat et revenant enrichi des dépouilles de l'ennemi! Dans un sens plus spirituel, le bel exemple pour nous tous, mes frères! lorsque nous avons remporté quelque victoire sur les ennemis invisibles de notre salut! Ne serait-ce pas cette action de Judith, qui inspira aux chefs de la Synagogue de mettre le jour de sa victoire au rang des saints jours et aux Hébreux de l'honorer comme un jour de fête (756)?

Une autre leçon qu'elle nous a faite, par la conduite qu'elle tint depuis les jours de son triomphe éclatant, c'est de fuir les éloges. Elle les reçut tandis qu'elle ne put se dispenser de les recevoir. Elle reçut donc ceux du peuple, ceux d'Osias, ceux du grand-prêtre, ceux des femmes d'Israël, lorsqu'elle revenait du camp des Assyriens (que le peuple avait pillé pendant trente jours.) Elle prit alors des Tyrses (757) dans ses mains, et les donna aux femmes qui l'accompagnaient, et qui, à son imitation, s'étaient couronnées d'olivier. Elle s'avança à la tête de tout le peuple, conduisant en chœur toutes les femmes; et tous les hommes d'Israël la suivirent en armes, portant des couronnes et faisant retentir des hymnes (758). Que dirai-je encore?

De Béthulie elle passa, comme je l'ai dit, à Jérusalem avec le peuple, avec lequel elle fit éclater sa joie pendant trois mois; mais enfin après avoir donné au public un spectacle religieux qu'elle ne pouvait lui refuser, elle reprit son premier genre de vie, sa retraite, ses jeûnes, ses cilices, renonçant aux ornements de son triomphe, bien persuadée, dit saint Ambroise, que les ornements par lesquels on triomphe des vices du corps et de l'âme sont préférables à ceux par lesquels on triomphe des armes des ennemis: *Ornatus illos æstimans meliores quibus vitia, quam quibus hostium arma vincuntur;* elle fuit le monde et ceux qui l'y encensaient; elle rentra dans la maison de son mari pour n'en plus sortir que les jours de fêtes où la loi le lui ordonnait (759). Telle fut sa manière de vivre jusqu'à l'âge de cent cinq ans, où elle mourut (760) comblée de gloire et de mérites aux yeux de Dieu et des hommes, qui de siècle en siècle ont perpétué

(755) Je conviens encore aujourd'hui de ce que j'écrivais en 1779, à l'instituteur d'une Rosière en cette province, que sa comparaison de Judith avec la Rosière de Salency, était ingénieusement imaginée, mais ce que je crois devoir ajouter ici, c'est que la comparaison est beaucoup moins solide qu'ingénieuse; c'est qu'imagination à part, il est peu de traits dans l'histoire de Judith, qui conviennent réellement à la Rose de Salency et de Rechicourt. Mon lecteur en conviendra sans peine, lorsqu'il aura lu *Le prix de la Rose*, pag. 78-84, principalement. Je l'avertis de ne pas même chercher les couteaux de la page 79, parce qu'il ne les trouvera que sur la table des rosieres, et non sur celles d'Holopherne et de Judith.

(756) Selon Bellarmin et d'autres, ce jour est le même que celui du renouvellement du temple par Judas-Machabée; on trouve du pour et du contre sur l'existence actuelle de cette fête.

(757) Baguettes environnées de lierre ou d'autres feuillages.

(758) Ceci est tiré du grec, plus étendu que la Vulgate.

(759) Elle paraissait alors avec une grande gloire, c'est à-dire, non avec un grand étalage d'habits ou d'équipages, mais avec cette gloire que procure la célébrité d'un nom devenu grand par des exploits glorieux; c'est ce qu'exprime le verset 26, chap. XVI: *Erat etiam virtuti castitas adjuncta*, etc.

(760) On lit chap. XVI, vers. 30, qu'il n'y eut point de guerre en Israël tant qu'elle vécut, et longtemps après sa mort: *Post mortem ejus annis multis.* Ce qui forme la difficulté suivante contre l'opinion de ceux qui placent l'histoire de Judith sous le règne de Manassès. Judith était belle, par conséquent jeune, par conséquent âgée de moins de cinquante ans lorsqu'elle vainquit Holoferne, depuis cinquante jusqu'à cent cinq, qui fut le nombre de ses jours, l'espace est de cinquante-cinq ans. Il faut donc trouver un espace de cinquante-cinq ans, et bien plus où il n'y ait pas eu de guerre en Israël. Or, on ne trouvera pas cet espace à en prendre le commencement sous Manassès. Donc il ne faut pas l'y prendre. Donc ce n'est pas sous ce roi que l'histoire de Judith est arrivée. Voilà l'objection; voici la réponse.

Manassès a régné cinquante-cinq ans; Amon son successeur deux ans; Josias trente-un ans; Joachim onze ans. Que l'histoire de Judith soit arrivée vers la trentième année de Manassès, il en restera encore vingt-cinq de son règne, qui étant jointes à deux, puis à trente-une, puis à onze, feront soixante-neuf ans; dans cette supposition, Judith n'aura eu que trente-six ans, âge où elle a pu paraître jeune et belle. Si on objecte la guerre arrivée sous Josias, de la part de l'Egypte; nous répondrons que cette guerre s'étant faite hors le royaume, n'est point censée avoir troublé Israël, puis nous conclurons que rien n'empêche d'assigner le règne de Manassès, pour époque de l'histoire de Judith.

Une autre conséquence plus générale que nous ajouterons à celle-ci, c'est que les trois sortes d'objections qu'on oppose à la canonicité du livre de Judith, et qu'on tire 1° de saint Jérôme; 2° de l'impossibilité d'assigner l'époque de son histoire; 3° de la perfidie, de l'effronterie prétendue de Judith, etc., sont des objections trop faibles pour ébranler la foi du fidèle. Quant à l'opinion de ceux qui placent la défaite d'Holoferne après la captivité de Babylone, elle est insoutenable. De cinq arguments qui la renversent, en voici un sans réplique. Du temps de Judith, les royaumes de Médie et de Ninive subsistaient encore. Or, après la captivité ils ne subsistaient plus; donc la défaite de l'Assyrien n'est point arrivée après

Digitized by Google

son panégyrique, soit en nous passant celui de l'histoire sacrée, soit en y ajoutant le leur, comme ont fait les Ambroise et les Jérôme (761), les Augustin et les Fulgence (Epist. 2 *Ad Gal.*) dont les pensées et les expressions ont enrichi le mien jusqu'à ce moment où il s'agit plus spécialement de vous le rendre utile et pratique autant qu'il est possible.

Dans un premier discours vous avez vu comment les ennemis de notre salut nous attaquent, et comment nous pouvons leur résister. Dans un second, vous avez vu le prix de la viduité, et les moyens de persévérer dans cet état, ce n'est plus le lieu de vous le répéter. Dans le troisième, je vous ai présenté un modèle d'éloges chrétiens. Dans une première partie vous avez pu remarquer que les éloges adressés à Judith n'avaient rien de faux, rien de frivole, rien de flatteur, que la vertu seule y était louée, et que la louange du Créateur était toujours jointe à celle de la créature. Loin donc de vos éloges, lorsque vous serez dans la nécessité d'en faire, tout mensonge, toute frivolité, toute adulation; que tout y soit dit à la louange de la grâce et de la vertu dont elle est le principe. Première pratique, premier fruit de ce discours.

Dans une seconde partie vous avez vu que Judith dans son cantique, dans son offrande, dans toute sa conduite, s'est dépouillée de toute la gloire que lui avait acquise son action héroïque. Loin donc de votre cœur, tout mouvement d'amour-propre lorsqu'on vous loue même de l'action la plus louable; reconnaissez alors devant Dieu votre impuissance à tout bien; rapportez-lui toute la gloire de celui qu'on exalte en vous; fuyez toute louange que vous pouvez vous dispenser de recevoir. Seconde pratique, second fruit de ce discours.

Quand vous voyez qu'une femme a pu avec le secours de Dieu, ce que ne pouvait tout un peuple par ses propres forces, quand vous voyez Judith abattre la tête d'Holopherne et dissiper son armée, pensez que rien n'est impossible à celui qui met son espérance en Dieu, et qui se rend digne de sa protection, c'est le moyen de ne jamais désespérer, pas même dans les dangers les plus grands et les plus évidents, celui dont je vous conseille la pratique à vous âmes timides et pusillanimes!

Quand vous voyez qu'un conquérant suivi d'une armée formidable, et plein du projet de tuer tous les Israélites comme un seul homme, et comme s'il était le maître de la vie et de la mort, tombe sous la main d'une femme qui n'a d'autres armes que sa sagesse et son courage, pensez qu'il n'y a ni puissance, ni armée, ni empire qui tiennent contre Dieu, contre le plus vil instrument dont il lui plaît de se servir, c'est le moyen de ne jamais présumer de vos forces et de votre sagesse, pas même pour les cas les plus ordinaires, celui dont je vous conseille la pratique à vous âmes vaines et orgueilleuses! afin que vous deveniez humbles et modestes comme Judith, afin qu'ayant imité ses vertus sur la terre vous participiez à son bonheur dans le ciel. *Amen.*

(761) Ce saint dans sa *Préface de Judith*, exhorte les deux évêques, à qui il l'adresse, de considérer cette veuve comme un modèle de chasteté, et de publier sans cesse ses louanges, ajoutant que Dieu l'a proposée pour exemple aux hommes aussi bien qu'aux femmes.

LIVRE D'ESTHER (762).

INSTRUCTION PREMIÈRE.

LE PÉCHEUR ÉLEVÉ, ET LE JUSTE OPPRIMÉ.

(*Esther* I-XIV.)

Anno secundo, regnante Artaxerxe maximo... vidit somnium Mardochæus.

La seconde année du règne du très-grand Artaxerxès, Mardochée eut une vision en songe. (*Esther.* XI, 2.)

Ce roi, mes frères! car il faut vous donner la notice de ces trois personnes que je viens de nommer avant de vous en expliquer l'histoire, ce roi qui est ici nommé Artaxerxès, et ailleurs Assuérus, est un roi de Perse, qui a régné depuis les Indes jusqu'à l'Ethiopie, sur cent vingt-sept provinces, dans le temps par conséquent que l'empire de Perse était le premier, le plus grand empire du monde. Etait-ce ou Cyrus, le premier; ou Cambyse, le second; ou Smerdis, le troi-

(762) Ce livre contient seize chapitres. Les neuf premiers, avec les trois premiers versets du dixième, étaient dans l'hébreu, dont saint Jérôme a fait notre version Vulgate. Les dix derniers versets du chapitre x^e^, et les six derniers chapitres n'y étaient pas, mais le saint docteur les lisait dans l'ancienne Vulgate qu'il avait sous les yeux, et dans le grec d'où cette ancienne Vulgate avait été tirée.

Il lisait les dix derniers versets du chapitre x^e^, à la fin du livre dont ils faisaient la clôture. Le premier verset du chapitre xie, est le premier des fragments que nous distinguons dans cette seconde partie du livre.

Il lisait le chap. II, 2-12; le chap. XII, 1-6, à la tête du livre grec, ainsi que de l'ancienne Vulgate alors en usage dans l'Eglise latine, second fragment. Ce fragment, dit-il, était comme la Préface du livre : *huc usque proœmium.*

Il lisait à la fin du 5e verset du chapitre XII : *Epistolæ autem hoc exemplar fuit,* et le chapitre XIII, 1-7, après ces mots du verset 13, chapitre III : *Bona eorum diriperent* (ou *diripuerunt vel sub-*

Digitized by Google

sième; ou Darius, le quatrième; ou Xerxès, le cinquième; ou son fils, le sixième, etc. qui ait possédé ce vaste empire? C'est la fameuse question dont la difficulté et la longueur ne me permettent pas la discussion dans cette chaire (763).

stantias eorum, comme il l'écrit dans son Avertissement), troisième fragment.

Il lisait le chapitre XIII, 8-18, et le chapitre XIV, 1-19, à la fin du chapitre IV, fragment quatrième.

Il lisait le chapitre XV, 1-3, après le verset 8, du chapitre IV, fragment cinquième.

Il lisait le même chapitre XV, 4-19, à la place qu'occupent les deux premiers versets du chapitre V dans notre Vulgate, qui est la version faite sur l'hébreu, sixième fragment.

Il lisait les chap. XVI-XXIV, après le ℣ 12 du chap. VIII, et ce chapitre, renfermant la lettre d'Assuérus en faveur des Juifs, est le septième et dernier fragment du *Livre d'Esther*. Ces premières observations sont d'autant plus utiles ici, que je dois expliquer ces fragments dans les lieux ci-indiqués.

Ce livre est-il canonique? Cette question ne peut en être une que par rapport à ces sept fragments, puisque le concile de Trente le met au rang des livres sacrés, et qu'en cela il ne fait que ce qu'ont fait avant lui tous ceux qui ont dressé le catalogue des saintes Ecritures (*a*). Je trouve bien qu'avant le concile de Trente, plusieurs interprètes ont soutenu la négative, s'appuyant de cette remarque de saint Jérôme dans sa *Préface sur Esther*; savoir : « Que les copistes de cet ouvrage en ont fait parler les personnages comme ils ont jugé à propos, « suivant la méthode des écoles de rhétorique où l'on « s'exerce à défendre, ou accuser des personnes « feintes; *sicut solitum est scholaribus disciplinis*, » etc. Mais depuis la décision du saint concile, je ne vois que Sixte de Sienne et Dupin qui se soient joints à ces anciens. Ont-ils pu le faire sans manquer de soumission au concile? Il paraît que non; car il frappe d'anathème ceux qui ne recevront pas les livres qu'il nomme avec leurs parties, comme on a coutume de les lire dans l'Eglise. Or, on a coutume de lire le *Livre d'Esther*, dans l'Eglise, non-seulement quant aux neuf chapitres de l'hébreu, mais quant aux fragments placés après ces neuf chapitres (*b*) que diront ces auteurs pour se préserver de l'anathème? Que le concile parle de vraies parties, et non d'additions? Avec un semblable subterfuge, on pourra rejeter telle partie des livres saints qu'on voudra rejeter; on échappera à la censure du concile, en disant qu'il n'a point parlé d'additions. D'ailleurs si ces sept fragments n'étaient que des additions postérieures au livre, on pourrait en alléguer le temps, le lieu, l'auteur, et bien loin qu'on le puisse, nous voyons que les Pères les ont toujours cités, loués et approuvés dans les conciles et leurs écrits. Nous savons de plus, qu'avant la version de saint Jérôme, on ne les distinguait pas plus du livre, que l'Eglise grecque ne les distingue aujourd'hui. Placés à ce moment, nos critiques les auraient-ils distingués et rejetés?

Mais, demandera-t-on, comment donc expliquer ce mystère, qu'il se trouve près de sept chapitres de plus dans le grec et l'ancienne Vulgate que dans l'hébreu? Bellarmin vous l'explique en deux manières. Il vous dit 1° que ces sept chapitres ont pu être placés d'abord dans l'hébreu, et périr ensuite par quelqu'accident. Il fonde sa conjecture sur l'histoire de Josèphe, qui assure que dans la version grecque, il s'attache à l'hébreu, et qui rapporte et les lettres d'Assuérus et l'oraison de Mardochée, pièces qui manquent dans nos neuf chapitres de l'hébreu. Il nous dit 2° que l'histoire d'Esther a pu être divinement écrite par des écrivains différents, dont l'un a voulu être plus précis, et l'autre plus diffus; que l'ouvrage du premier est parvenu jusqu'à nous, mais non le second, dont la seule traduction nous est restée. Choisissez de ces deux réponses laquelle il vous plaira, et s'il vous reste quelqu'autre difficulté, cherchez-en la solution dans le cours de nos instructions, où nous les lèverons selon que l'occasion s'en présentera.

Le *Livre d'Esther* contient l'histoire d'Esther, fille juive, élevée par la Providence, sur le premier des trônes de son siècle, pour sauver sa nation. Dire qu'elle a écrit ce livre avec son oncle Mardochée, c'est avancer une proposition qui ne peut se soutenir que par le vers. 26 du chapitre IX, qui cependant ne parle que de la lettre de Mardochée, et qui marque un écrivain différent de Mardochée, au moins dans cet endroit. On est encore moins fondé à en faire auteur Esdras, ou la grande synagogue. Il vaut mieux avouer son ignorance sur ce point. Nous ne savons pas même bien quel est l'auteur de la version grecque. Nous lisons à la vérité à la fin du premier fragment, que ce fut un nommé Lysimaque; mais en quel temps vivait ce Lysimaque? quel était-il? C'est ce qu'il n'est pas facile de conjecturer. Il ne peut être un des Septante, puisque la version fut apportée de Jérusalem, où les Septante ne travaillèrent pas.

(763) Nous prétendons que l'Assuérus d'Esther est Artaxerxès, fils de Xerxès; c'est que tous les caractères de celui-là conviennent à celui-ci, et conviennent à lui seul. Deux propositions que je vais prouver analytiquement.

1° Les caractères de l'Assuérus d'Esther conviennent tous à Artaxerxès. En effet, l'Assuérus d'Esther était 1° roi de Perse; 2° il régna depuis les Indes jusqu'à l'Ethiopie, sur cent vingt-sept provinces; 3° Suses était sa capitale; 4° ses ancêtres avaient possédé l'empire des Perses, et il l'avait hérité d'eux; 5° son règne dura plus de douze ans; 6° il fut favorable aux Juifs après avoir pris une femme de cette nation; 7° il se rendit la terre et les îles tributaires; 8° son règne ne commença que longtemps après la transmigration de Jéchonias; 9° le temple subsista de son temps. Vous qui avez lu le *Livre d'Esther*, vous avez pu remarquer ces neuf caractères.

Or, ils conviennent tous à Artaxerxès. 1° il était roi de Perse; le fait est constant et assuré par les historiens, tant sacrés que profanes; 2° il régna depuis les Indes jusqu'en Ethiopie, sur cent vingt-sept provinces ou satrapies. Le peu de succès des armes de Xerxès son père, dans les batailles de Platée et de Mycale, n'en diminua point le nombre; 3° Suses était sa capitale. On le voit par le *IIe Livre d'Esdras* et par Hérodote. Ce qui n'empêche pas de dire que les rois de Perse passaient les saisons les plus chaudes de l'année, tantôt à Persépolis, tantôt à Ecbatane, et tantôt à Babylone. 4° Artaxerxès avait hérité son empire de Xerxès son père, de Darius son aïeul, lequel avait épousé la fille de Cyrus, épouse de Cambyse en premières noces, du faux Smerdis en secondes noces, et de Darius en troisième, en sorte qu'il pouvait compter quatre générations impériales, maternelles, et deux paternelles. 5° Artaxerxès a régné non-seulement douze ans, mais même quarante. 6° Nous avons vu en expliquant Esdras, combien il fut favorable aux Juifs,

(*a*) Exceptis Melithone, Athanasio, et Greg. Nazianz.

(*b*) Lisez dans le romain, l'ordinaire de la Messe, 1° pour la férie quatrième de la seconde semaine du Carême; 2° (pour les Papes, cette Messe n'est pas dans le Missel messin); 3° pour le vingt-peuxième dimanche après la Pentecôte. Cet Offertoire n'est pas dans le Missel messin, qui nous ôte par conséquent deux preuves de la canonicité des fragments.

Digitized by Google

Mardochée était un juif qui demeurait dans la ville de Suze, capitale de l'empire des Perses, et qui dans la suite devint un homme puissant et des premiers de la cour du roi : il était du nombre des captifs (764) que Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait transférés de Jérusalem avec Jéchonias, ou Joachim, roi de Jérusalem.

Esther, dont le nom signifie *caché*, parce qu'elle cacha long-temps son origine, s'appelait Edisse ; elle était fille du frère (765) de Mardochée ; elle en devint la fille adoptive lorsqu'elle eût perdu son père et sa mère. Du triste état de servitude où elle était née, elle passa ensuite à celui de reine, et même de première impératrice du monde; comment cela? c'est ce miracle de providence que nous apprendrons à admirer dans l'histoire qui porte son nom. Justes, qui êtes dans l'humiliation et l'opprobre! étudiez-en les commencements, elle vous apprendra à vous consoler en vous montrant d'autres justes qui vous ont précédés dans la même humiliation et le même opprobre. Pécheurs, qui vivez dans les honneurs! étudiez-en la première partie, elle vous apprendra à mépriser votre gloire présente, en vous montrant d'indignes pécheurs qui ont été élevés au faîte des honneurs et de la gloire de ce siècle. Justes! étudiez-la jusqu'à la fin, elle ranimera votre espérance, en vous montrant la vraie gloire où conduisent les abaissements. Pécheurs! étudiez-la jusqu'à la fin, elle vous inspirera le sentiment de crainte qui vous manque, en vous montrant la profondeur de la chûte qui succède à l'élévation dans le siècle futur, et souvent dans celui-ci même. C'est ce qui fera le sujet principal de nos entretiens sur le livre d'Esther. Le pécheur dans l'élévation et le juste dans l'oppression ; ce sera le sujet de mon premier point.

PREMIER POINT

Ce n'est, mes frères! ni le pécheur dans l'élévation, ni le juste dans l'abaissement que j'ai à vous représenter dans ce discours, mais le pécheur dans les fautes qu'il commet en son état même d'élévation; c'est le juste dans les vertus qu'il pratique en son état, et par son état d'abaissement, et parce que je trouve le canevas de cette double représentation dans l'histoire de Mardochée, c'est à elle que je m'arrête, en en prenant le premier fil, en la commençant par la prophétie qui fut faite à Mardochée du terrible combat qu'il aurait à soutenir de la part d'Aman, au bout de cinq ans de là (766). La

à la septième et surtout à la vingtième année de son règne, où il permit à Esdras de retourner à Jérusalem, etc. 7° Il se rendit la terre et les îles tributaires en deux sens, ou parce qu'il augmenta les impôts ordonnés par Darius, ou parce qu'il en établit dans le pays où son agent n'en avait pas établi. 8° Il vécut longtemps après la transmigration de Jéchonias, puisque ce fut lui qui traita du retour des Juifs avec Esdras d'abord et Néhémie ensuite; comme Cyrus en avait traité avec Zorobabel. 9° Le temple était rétabli depuis trente ans environ, lorsqu'il monta sur le trône. Donc tous les caractères de l'Assuérus d'Esther conviennent à Artaxerxès.

2° Ils conviennent tellement à Artaxerxès, qu'ils ne convienent ni à Darius le Mède ; il n'était pas roi de Perse : ni à Cambyse fils de Cyrus ; son règne ne fut que de sept à huit ans : ni à Darius fils d'Hystapes, il n'avait pas reçu l'empire de ses pères ; on sait qu'il le dut à l'industrie de son écuyer, au hennissement de son cheval, en conséquence d'un traité conclu entre les sept conjurés, contre le faux Smerdis : ni à Xerxès père d'Artaxerxès, qui ne fit rien pour les Juifs : ni à Xerxès second fils d'Artaxerxès, ni à Sogdien, ni à Darius Nothus, ainsi des autres successeurs d'Artaxerxès. Outre les raisons particulières d'exclusion pour chacun d'eux, il en est une générale tirée de l'âge de Mardochée. Il est dit de lui, chapitre II, verset 5 : *Il y avait alors dans la ville de Suze, un nommé Mardochée fils de Jair, fils de Sémei, fils de Cis* (lequel Cis avait été transféré de Jérusalem avec Jéchonias) (*a*). Donc l'opinion selon laquelle l'Assuérus d'Esther est Artaxerxès à la longue main (*b*) est la plus probable à la considérer du côté qu'on appelle l'autorité intrinsèque, et prise de la chose même.

Elle est aussi probable du côté de l'autorité extrinsèque. Elle a pour elle le texte grec, qui appelle toujours le mari d'Esther, *Artaxerxès*, jamais Darius, etc. Elle a pour elle le texte latin, qui, après l'avoir appelé Assuérus au commencement, l'appelle Artaxerxès à la fin. Elle a pour elle Josèphe l'historien, Sulpice-Sévère et d'autres cités par Eusèbe. Parmi les nouveaux, elle a Bellarmin, Vence, le P. Houbiguant, et enfin l'éditeur de la version d'Avignon (*c*). Grotius avoue qu'après avoir lu de près les opinions de tous les interprètes sur l'Assuérus d'Esther, il en sait moins qu'auparavant.

(764) Quoique dans notre opinion il y ait près de deux cents ans depuis le commencement de la captivité jusqu'à l'Assuérus d'Esther, cependant on peut dire que Mardochée était du nombre des captifs emmenés par Nabuchodonosor, en ce sens qu'il était de ce peuple, comme nous disons des Juifs de cette synagogue de Metz, qu'ils sont du peuple qui fut dispersé par les Romains, en ce sens qu'ils en descendent.

(765) De l'oncle, disent l'hébreu et le grec.

(766) La vision de Mardochée arriva la seconde

(*a*) Je mets ces mots en parenthèse, 1° parce qu'ils peuvent y être mis ; 2° parce que dans mon opinion ils ils doivent y être mis; autrement il faudrait dire que Mardochée aurait été lui-même transféré avec Jéchonias vers l'âge de quinze ans, et qu'au temps d'Artaxerxès, il aurait été âgé de cent soixante-cinq ans environ. J'évite aussi par cette parenthèse, de donner lieu à la réplique de Saurin, qui disait que c'est le même qui a été transféré, et qui avait élevé Esther (II, 7). Supposons que Cis ait été emmené en captivité, et qu'il ait engendré Séméi à l'âge de quarante ans ; Séméi, Jaïr à quarante ans ; Jaïr, Mardochée à quarante ans; en ce cas Mardochée aurait été engendré la huitième année de la captivité ; en cette supposition il faut qu'il ait eu environ quatre-vingts ans, lorsqu'il parut devant Artaxerxès (et sa nièce au moins vingt-cinq ou trente ans selon toute apparence ; rien n'empêche qu'on la suppose plus jeune, parce que rien n'empêche de dire qu'elle était petite, arrière petite-nièce de Mardochée). Si cet âge nous paraît déjà bien grand, que nous paraîtrait-il, si nous le faisions paraître devant Darius-Nothus, devant Artaxerxès-Mnémon? etc.

(*b*) Il était ainsi appelé, parce qu'il était un des plus beaux hommes de son temps. D'ailleurs ses mains lui allaient jusqu'aux genoux.

(*c*) Il faut cependant avouer que le nombre des interprètes modernes, favorable à Darius fils d'Hystapes, est bien aussi grand que celui des interprètes nouveaux, favorables à Artaxerxès.

Digitized by Google

voici cette prophétie, ou si vous le voulez autrement, voici la vision que ce pieux Israélite eut en songe (767).

Il lui semblait qu'il entendait des voix, des grands bruits et des tonnerres, que la terre tremblait et était dans de grands troubles; en même temps il vit paraître deux grands dragons prêts à combattre l'un contre l'autre. Toutes les nations s'émurent aux cris qu'ils jetèrent, et elles se disposèrent à combattre contre la nation des justes; ce jour fut un jour de ténèbres, de périls, d'afflictions, d'angoisses, et d'une grande épouvante sur la terre. Les justes, dans la crainte des maux qui leur étaient préparés... poussèrent leurs cris vers Dieu, et au bruit de ces cris, une petite fontaine devint un grand fleuve.... la lumière parut, le soleil se leva, et ceux qui étaient dans l'humiliation furent élevés: voilà la prophétie; attendons pour en montrer l'accomplissement, le moment où Mardochée se la rappellera; quant à présent examinons seulement les événements qui disposent de loin à celui-là, et pour connaître et craindre les fautes qu'on commet plus ordinairement dans un état d'élévation, remarquons celles que commirent dans les temps dont nous parlons, le prince et son favori. De la part du prince, ce furent des fautes de luxe surtout, et de la part du favori, ce furent des fautes d'un orgueil cruel et barbare.

De la part d'Assuérus, ce furent des fautes de luxe, et de luxe de toute espèce; de luxe pour la table; de luxe pour les meubles; de luxe pour d'autres plaisirs encore plus honteux que les précédents. Je dis de luxe *pour la table*. Assuérus, la troisième année de son règne, fit un festin magnifique à tous les princes de sa cour, à tous ses officiers, aux plus braves d'entre les Perses, aux premiers d'entre les Mèdes, aux gouverneurs des provinces, lequel dura pendant six mois; et vers le temps où ce festin finissait, le roi invita tout le peuple qui se trouva dans Suze, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits; il commanda qu'on préparât un festin pendant sept jours, dans le vestibule de son jardin et du bois qui avait été planté de la main des rois (768), et on présentait chaque jour, à chaque table, du vin excellent et en grande abondance : *Vinum quoque... abundans, et præcipuum ponebatur.*

Ce sont jusques-là, mes frères! les paroles de l'historien sacré. N'y voyez-vous pas un luxe de table porté au plus haut degré? Celui que j'ai à reprocher aux mauvais riches de nos jours ne va pas jusques-là, j'en conviens; mais n'irait-il pas, si ces riches avaient toutes les richesses des empereurs Perses? mais ne va-t-il pas jusqu'où il peut aller et même au-delà? mais ne suis-je pas autorisé à le dire par ces banqueroutes fréquentes, fruits malheureux de la bonne chère et de l'intempérance? L'histoire dit du festin d'Assuérus, que *personne ne contraignait à boire ceux qui ne le voulaient pas*. Quoique les Perses en général fussent fort adonnés au vin (769), ce trait pourrait-il entrer dans l'histoire des festins de ces gens du monde, de ces gens qui se font un honneur de donner bien à manger? de le faire avec goût? avec aisance et avec des attentions marquées pour chaque convive? Passons du luxe pour la table au luxe pour les meubles.

Le premier ne fut employé par Assuérus que comme un moyen d'étaler toutes ses richesses; il ne fit, dit notre histoire, cette grande dépense que pour faire éclater la gloire de son empire, et pour montrer la grandeur de sa puissance. A ce dessein on avait tendu de tous côtés des tapisseries de fin lin, de couleur bleu céleste et d'hyacinthe, et qui étaient soutennes par des cordons de fin lin teint en écarlate. Des lits d'or et d'argent sur lesquels on se mettait pour manger étaient rangés en ordre sur un pavé de porphyre et de marbre blanc, qui était embelli de plusieurs figures avec une variété admirable. Ceux qui avaient été invités à ce festin, buvaient dans des vases d'or : *Bibebant..... aureis poculis*. Combien donc n'en fallait-il pas? combien donc était riche celui qui les faisait servir? combien donc était magnifique et puissant celui qui étalait tant de richesses aux yeux de cette multitude innombrable de conviés? C'est le sentiment d'admiration qu'Assuérus voulait exciter, en accompagnant son festin de cette fastueuse décoration.

Que lui en revenait-il donc, de ce senti-

année d'Assuérus. Le mariage de celui-ci avec Esther, se fit la septième année de son règne. Mardochée ne résida au palais que quand Esther fut sur le trône. Il n'irrita Aman, que quand il résidait là, et qu'il refusait de fléchir le genou devant lui, par conséquent que la septième année d'Assuérus.

(767). La règle qui met l'observance des songes au rang des vaines observances a ses exceptions, et l'histoire de Mardochée, jointe à celle de Joseph, etc., etc., prouve qu'elle doit les avoir. Comment connaître quand elle doit les avoir! C'est un secret que Dieu sait enseigner, et il paraît par le verset 11 du chap. XI, qu'il l'enseigne par la forte impression du songe qu'il envoie.

(768) Il serait assez difficile de placer tout un peuple dans un vestibule, qu'on supposerait être entre le palais et le jardin, mais si on le suppose entre le jardin et le bois, à plus forte raison si on le suppose à l'extrémité du bois opposée à celle du palais, tout inconvénient disparaît. Y en avait-il à placer cent quarante mille personnes dans un vestibule formé d'une vaste plaine? à y en placer vingt mille, un premier jour et vingt mille un autre; cinq mille à midi, cinq mille à deux heures après midi, cinq mille à quatre, et cinq mille à six; nos philosophes qui trouvent de la difficulté à nourrir tant de personnes, parce que l'Ecriture le dit, n'en trouvent point à dire, qu'un gaulois (Amarianne), se soit engagé à donner à manger à tous les Gaulois, un an entier, et qu'il ait exécuté sa promesse, ayant fait dresser des tentes d'espace en espace sur tous les chemins, etc. D'où leur vient cette différence de balance?

(769) Darius, fils d'Hystapes, borna son ambition à faire graver sur son tombeau, ces paroles qui auraient paru une satire à un ami de la sobriété. *J'ai pu boire et beaucoup porté de vin*, ce qui ajoute une probabilité à l'opinion que ce dernier n'est pas l'Assuérus d'Esther.

Digitized by Google

ment; ce pompeux appareil lui donnait-il plus de mérite? pouvons-nous en emprunter le moindre degré de la pierre, du métal ou du fil? sommes-nous plus spirituels, plus sages, plus vertueux, parce que nous possédons ces biens? Le philosophe chrétien ne plaint-il pas ce riche qui met sa grandeur dans celle de ses richesses? ne le regarde-t-il pas avec pitié, lorsqu'il le voit confondre son être avec la crasse de la terre? avec une pierre brute ou polie, comme il vous plaira? n'est-il pas tenté de l'y confondre de même? Disparaissez, grandeur sensible aux yeux de la foi! disparaissez; elle ne connaît de vraie grandeur que dans le bon esprit et le cœur droit, bienfaisant, embrasé de l'amour de Dieu et du prochain.

Mais, non, ne disparaissez pas; paraissez au contraire sous les yeux de cet auditoire avec tout l'éclat possible; portez, si vous le pouvez, ces auditeurs à ce sentiment d'admiration, auquel la capitale et les princes se sont livrés au festin d'Assuérus, à ce festin qui, par sa magnificence figurait celui de Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels. Eh! si vous admirez le premier, combien davantage n'admirez-vous pas le second? Ce n'est pas un roi de la terre qui invite à celui-ci; c'est le roi des rois, le roi du ciel.

Ce qu'il sert n'est ni du pain ni du vin; c'est la chair et le sang de ce roi céleste; c'est une nourriture d'un goût infiniment plus délicieux que celle de tous les mets offerts aux conviés de Suze. Ce ne sont plus les seuls grands des provinces, ce sont aussi les petits qui y participent. Ce ne sont plus les grands et les petits d'une seule ville; ce sont ceux de tous les royaumes et de tous les peuples chrétiens. Ce n'est plus dans un espace aussi court que celui de six mois; c'est dans l'espace de toute la vie; c'est de génération en génération et d'âge en âge, jusqu'à la fin du dernier âge du monde, que ces peuples ont la liberté d'y participer. Ce n'est point dans des coupes d'or; c'est dans un cœur enrichi des dons du Saint-Esprit, que le sacré breuvage de ce festin est reçu. Sa gloire n'efface-t-elle donc pas toute celle du premier?

Cependant les Perses et les Mèdes, les Assyriens et les Babyloniens, les Bactriens, et les Syriens, tous les grands officiers d'Assuérus, de l'Inde à l'Hellespont, reçurent son invitation avec reconnaissance; ils s'y rendirent avec empressement; la moindre négligence à cet égard leur eût paru une faute contre le respect dû à un si grand prince. N'en serait-ce donc pas une grande à vos yeux, si à l'avenir comme au passé, vous vous éloigniez de la table du roi du ciel et de la terre, sous le prétexte le plus léger? Si vous ne marquiez autant de désir de l'y recevoir qu'il en a de se donner à vous? ne craindriez-vous pas d'offenser son amour, encore plus que les amis d'Assuérus ne craignaient d'irriter sa vanité?

Ce fut surtout à la fin de sa longue fête que le monarque laissa voir cette passion des âmes basses et frivoles. Après avoir fait parade de tout ce qu'il avait de plus précieux dans ses meubles, il lui vint dans la pensée de faire venir la reine Vasthi, et il ordonna qu'elle parût avec le diadême en tête pour faire voir sa beauté à tous les peuples, parce qu'elle était extrêmement belle. Cet ordre si contraire aux lois des Perses, ne l'était-il pas encore plus à la bienséance? convenait-il qu'une grande reine se produisît en spectacle aux yeux d'une multitude d'hommes qui se possédaient à peine? C'est sur ces justes motifs que Sulpice-Sévère justifie, et que le roi même aurait dû justifier le refus que fit Vasthi d'exécuter son ordre: mais la passion irritée ne raisonne point.

Informé par ses eunuques de la résistance constante de la reine, le roi se livre à tout ce que la colère, animée par l'orgueil, peut lui suggérer de violent; il assemble son conseil à table même; il demande quelle peine mérite une femme qui a désobéi à son mari en une circonstance où sa désobéissance devient publique et semble rendre le mari méprisable. Ses flatteurs qui croient lire sa pensée sur son visage et dans ses paroles, sont d'avis que Vasthi soit répudiée, et qu'il en soit à l'heure même porté un décret irrévocable, selon la loi des Perses. Vous permettiez cette injustice, ô mon Dieu! c'était pour en tirer un bien, en faveur de votre peuple; c'était pour élever une pauvre orpheline de la poussière où elle rampait, jusques sur ce même trône d'où Vasthi était exclue si injustement. Voici en peu de mots comment ce dessein de la Providence s'accomplit.

Pour consoler le prince revenu à lui-même de la tristesse où le plonge son divorce avec Vasthi, on lui donne un conseil qu'il approuve, et dont l'approbation va vous faire voir une troisième espèce de luxe que j'ai dit être encore plus honteux que les précédents, (et qui, comme les précédents, se trouve ordinairement dans un état d'opulence et d'autorité,) on lui conseille d'envoyer dans toutes les provinces de son vaste empire, d'y faire une recherche exacte des jeunes personnes du sexe, et de choisir pour le roi celles qui auront paru les plus belles. Quelle multitude par conséquent lui sont amenées! L'histoire juive en compte jusqu'à quatre cents. Ce luxe asiastique n'est-il pas honteux? n'est-il pas infâme et abominable?

Vous serez peut-être étonnés, mes frères, d'apprendre ici que Mardochée ait produit sa nièce dans le temps de cette recherche; peut-être me demanderez-vous s'il serait même possible en ce cas de l'excuser de transgression de sa loi, ainsi que d'imprudence et de témérité: mais, quoi, vous répondrai-je, n'y a-t-il pas de la témérité à accuser un si grand homme en cette démarche particulière? n'est-il pas visible que la main de Dieu l'a conduit dans toute son histoire, depuis le commencement jusqu'à la fin? n'était-il pas dans la loi des cas d'exception? présumerait-il trop de la bonté de Dieu, en espérant qu'il serait avec sa nièce sur le trône,

Digitized by Google

pour la préserver de la vanité et des autres vices d'une cour païenne et licencieuse? L'événement même ne justifie-t-il pas ces réflexions?

Non-seulement Esther fut choisie; non-seulement, elle plut au roi plus qu'aucune autre fille, lorsque quatre ans après son élévation et son habitation au palais (770), elle lui fut présentée; mais ce qu'elle avait été à la maison de son oncle, elle le fut à la cour. Là elle avait été un modèle de retenue pour les filles, et ici elle fut un modèle de sainteté pour les épouses chrétiennes. La preuve en viendra à la suite de l'histoire d'un méchant, connu par son orgueil et sa cruauté, deux passions que j'ai mises au rang de celles qui dominent le pécheur dans son élévation.

Il ne faut, pour vous faire connaître ce méchant, que prononcer son nom; c'est Aman, le superbe Aman. Doué de la prudence du siècle, il s'était, quoique captif, quoiqu'étranger comme les Hébreux (771), poussé jusqu'à la seconde place du royaume, jusqu'à un degré de gloire, tel que son trône était au-dessus de celui de tous les princes que le roi avait près de sa personne, tel que tous ceux qui servaient à la cour, avaient ordre de fléchir le genou devant lui. Si l'ambition avait des bornes, cet ambitieux n'aurait-il pas été content? O ambition, croix des ambitieux! comment les tourmentant tous, peux-tu plaire à tous? Parvenu à la seconde place, il la regarda comme un degré qui le conduirait infailliblement à la première (Corn. et Menoch.), si quelques parricides l'aidaient à arracher la couronne et la vie à son bienfaiteur. N'est-il pas dans les cours des âmes vénales, préparées aux plus grands crimes, dès qu'elles en espèrent la récompense? De cette classe étaient deux infâmes eunuques, dont les noms sont dans l'histoire du peuple de Dieu, comme celui des Damien, des Clément dans la nôtre, pour imprimer l'horreur du régicide, ils s'appelaient Bagathan et Tharès. Déjà ils touchaient au moment d'exécuter leur horrible complot, lorsqu'un de leurs esclaves en informa Mardochée, oncle de la reine, qui pour en recevoir des nouvelles et lui en donner, ne quittait plus la porte du palais. Heureux les princes environnés de sujets fidèles à Dieu! ils peuvent compter sur leur fidélité envers leurs maîtres, à qui Dieu leur commande d'obéir. C'est ce qu'Artaxerxès éprouva de la part de Mardochée, qui lui découvrit aussitôt les embûches des eunuques à qui il en coûta la vie. Premier motif de la haine d'Aman contre Mardochée.

Aman était Amalécite de la race d'Agag, (772) et Mardochée Hébreu, de la tribu de Benjamin. Les Amalécites haïssaient les Juifs, par qui ils avaient été exterminés, et les Juifs avaient reçu ordre de traiter les Amalécites en ennemis. Second motif de la haine d'Aman contre Mardochée. Enfin, le troisième est, que le juif Mardochée refusait, et refusait seul, à l'entrée du palais, de fléchir le genou devant Aman (773). Qu'importait donc tant ce refus d'un Juif sans crédit et sans pouvoir au bonheur du favori? N'en était-il pas abondamment dédommagé par les respects profonds qu'il recevait du reste des humains? L'orgueil, mes frères, ne réfléchit point; c'est peu faire que de le dépeindre comme aveugle; il est violent et vindicatif; il est menteur et calomniateur; il est cruel jusqu'à la barbarie. Est-il un de ses traits qui ne se voie dans le portrait d'Aman?

Tout cela ne me sert de rien, dit-il à sa famille, après lui avoir fait le récit pompeux de ce que le roi et la reine avaient fait pour l'honorer, *tout cela ne me sert de rien;* tout cet amas d'honneurs et de dignités que vous admirez, fait à peine sur mon cœur l'impression la plus légère, pendant que je vois Mardochée à la porte du palais, fièrement assis, la tête immobile, présentant à mes regards un front séditieux. Je le pressens; toute ma grandeur me sera insipide, tandis que le soleil éclairera ce perfide; l'heure où je le remarquerai sera pour moi une heure où il me semblera enfoncer mille traits dans ce cœur malheureux (774), mon repos dépend de sa perte, il faut que j'y pense.

C'est peu pour le violent Aman de méditer la perte de Mardochée; guidé par cet esprit de vengeance, qui rend odieux tout ce qui

(770) Le choix de filles se fit l'année du festin, la troisième année du règne d'Assuérus, et elle *fut menée à la chambre du roi Assuérus, au dixième mois de la septième année de son règne.* (*Esther* II, 16.)

(771) On présume que Nabuchodonosor avait, dans une même expédition, rendu les Amalécites captifs avec les Hébreux.

(772) Les uns croient que ce nom était celui du roi Agag, coupé par morceaux sous les yeux de Saül; les autres croient que le terme original *Agagi*, veut plutôt dire Agagéen, que descendant d'Agag, et marque plutôt un pays que l'origine des parents d'Aman. Ainsi ce même Aman pouvait tirer sa naissance des Scythes, qui viennent de Gog et de Magog.

Mais, demanderez vous encore, dans quel sens Aman est-il aussi appelé Macédonien dans le fragment rapporté au chapitre XVI, verset 11?

R. On peut dire que le père d'Aman était Macédonien, que sa mère était Persanne, que par le lieu de sa naissance il était Agagéen, que quelques-uns de ses ancêtres qui descendaient des Amalécites, pouvaient s'être établis dans la Macédoine, puis être passé de là en Perse. De là les différentes qualités d'Aman.

(773) L'un dit (fondé sur le chapitre XIII de la Vulgate, versets 13 et 14), que cette génuflexion chez les Perses était un signe d'adoration, et quand on lui demande si Mardochée, si Esther, si les autres Juifs ne fléchissaient donc pas le genou devant le roi, et si le roi ne se formalisait pas de ce refus, ils répondent que *non*, à l'une et à l'autre question, le roi voulant bien sur ce point se conformer aux coutumes de ses peuples. L'autre dit avec les rabbins, sans le prouver, qu'Aman portait une idole à son col. Un autre dit, que le refus de Mardochée était fondé sur la loi de Moïse, concernant les Amalécites, et rapporté dans les livres du *Deutéronome* XXV, et *des Rois*, *I*, XV.

(774) *Voy.* la tragédie d'*Esther* par Racine.

Digitized by Google

a la moindre relation avec l'objet qui l'alarme, il forme le détestable, l'horrible dessein de frapper sans distinction sur l'innocent et sur le prétendu coupable, de laver l'affront qu'il a reçu d'un seul dans le sang de toute une nation. Trop assuré de l'empire qu'il a sur le cœur de son maître, il commence par jeter le sort pour connaître quel mois lui réussira mieux pour le massacre général des Juifs, dans toutes les provinces de l'empire. Ensuite joignant à la superstition, le mensonge et la calomnie, il représente le peuple de Dieu, sans le nommer cependant (775), comme un peuple qui méprise les ordres du roi, comme un peuple dangereux, comme un peuple par conséquent qu'il est de l'intérêt du roi de faire périr.

L'accusation pouvait-elle être plus grave; l'arrêt pouvait-il être plus terrible; qui ne voit qu'il exigeait un examen préalable le plus sérieux? Si nous crions ici à la calomnie contre l'accusateur, (car le peuple Juif était non-seulement fidèle aux lois d'Assuérus, mais affectionné à sa personne, comme on peut en juger par la découverte de Mardochée) ne crierons-nous pas à l'imprudence, à l'injustice, à la cruauté du roi, qui, sur la parole de son ministre, condamne à la mort tout un peuple, et rend son arrêt irrévocable, en remettant au traître son anneau royal, avec lequel il scellera le foudroyant arrêt? Grands du monde, grands de l'État, grands de l'Eglise! non je ne puis m'empêcher de porter ici mes regards vers vous; que je vous plaindrais si ceux à qui vous confiez vos pouvoirs, devenaient des Amans! que j'appréhenderais pour vous, si sans examen vous teniez pour bien fait ce qu'ils font, tout *ce qu'il leur semble bon de faire?* tremblez vous-mêmes dans votre état de grandeur; hélas! c'est que de votre état même, et pour parler plus généralement, c'est que de tout état d'élévation, d'épulence, de puissance, naît ordinairement le luxe de la table, le luxe des meubles, le luxe des plaisirs de toute espèce, avec le ver mortel de l'orgueil, de l'injustice, de la cruauté, et d'une vengeance sans bornes. Reconnaissez ces traits pris de l'histoire d'Assuérus et d'Aman, vous verrez le tableau du pécheur dans l'élévation, celui que je devais offrir à vos regards dans un premier point; celui du juste dans l'abaissement va nous occuper dans le second point.

SECOND POINT.

C'est, mes frères, en considérant la conduite de Mardochée, et de la reine Esther sa nièce, dans l'abaissement, que nous connaîtrons le juste dans un état d'oppression; les moyens qu'il emploie pour en sortir, la confiance avec laquelle il recourt à Dieu, les jeûnes qu'il pratique, les prières qu'il fait, les sacrifices auxquels sa charité l'expose.

Dès que l'arrêt de mort porté contre les Juifs est publié à Suze, et que Mardochée en est instruit, il se livre à toute la douleur qu'une nouvelle de cette nature pouvait inspirer à sa grande âme; il déchire ses vêtements; il se couvre d'un sac et de cendres; il jette de grands cris au milieu de la place publique; il se traîne en se lamentant jusqu'à la porte du palais de la reine, et par un de ses gens il l'instruit d'un édit qu'elle aurait sans cela ignoré jusqu'au jour de son exécution: nous sommes tous perdus, lui dit-il, c'en est fait d'Israël; si vous n'en prenez la défense, nous serons tous livrés au sanguinaire Aman; toute notre race est condamnée à périr, et déjà les épées sont préparées; le mois, le jour sont fixés pour cet horrible carnage. Cieux! l'éclairerez-vous? fille de Sara! y consentirez-vous? allez donc trouver le roi, et priez-le pour votre peuple. Hélas! répond la nièce, aussi affligée que son oncle; hélas! répond Esther à Mardochée, ignorez-vous donc que la mort est le prix de quiconque oserait, sans être appelé, se présenter au roi, si à l'instant pour sauver le coupable il ne lui donne à baiser son sceptre redoutable?

La réponse était vraie, et le prétexte de ne point aller trouver le roi plausible; mais il y a des occasions où la charité nous oblige de nous exposer à la mort même pour nos frères; mais Dieu quelquefois destine à une seule action d'éclat, après laquelle on rentre dans l'ordre commun; mais manquer à cette destination, ce serait manquer à sa vocation dans le point le plus essentiel, et c'est ce que Mardochée fit comprendre à Esther en ces autres termes:

Souvenez-vous, lui dit-il, des jours de votre abaissement, et de quelle sorte vous avez été nourrie sous ma main; ne croyez pas qu'à cause que vous êtes dans la maison du roi, vous pourriez seule sauver votre vie; Aman saurait bien vous l'ôter ainsi qu'à nous. D'ailleurs la comptez-vous pour quelque chose, lorsque vous voyez périr votre peuple; est-elle à vous? n'est-elle pas à la nation dont vous êtes issue? n'est-elle pas à Dieu qui vous l'a donnée? ne devez-vous pas la faire servir au dessein qu'il a eu en vous plaçant sur le trône? Pourquoi donc vous y a-t-il fait monter? est-ce pour vous donner en spectacle aux peuples d'Asie? est-ce pour charmer les yeux des profanes humains? Vous immoler pour son nom et la conservation de son peuple, qui sait, si ce n'est pour cela même qu'il vous a élevée à la dignité royale? ne vous servez pas de tout votre crédit, nous ne verrons pas moins éclater sa toute-puissance en notre faveur; il pourra, par la plus faible main qui soit dans l'univers, confondre Aman et nous rendre la vie: et vous! vous périrez avec la maison de votre père, pour avoir mal répondu aux desseins

(775) Peut-être qu'Assuérus lui avait autrefois témoigné quelque bonté, par exemple, en renvoyant Esdras, Néhémie, pour rebâtir le temple, etc., et qu'il craignait en nommant les Juifs, de ranimer en leur faveur la bienveillance du monarque.

Digitized by Google

de Dieu sur vous; *Quis novit utrum idcirco ad regnum veneris*, etc.

Ce fut l'exhortation de Mardochée à Esther: c'est celle que je voudrais faire entendre à ces lâches qui refusent d'employer leur crédit près des grands, dans la crainte de se compromettre, et quelquefois même parce qu'ils rougiraient ou d'avoir eu quelque liaison avec les justes, lorsque chacun les accuse et leur jette la pierre; mais pour se rendre à une exhortation de cette nature, quel courage ne faut-il pas?

Esther en connaissait la nécessité; elle savait que pour en obtenir la grâce il était important de beaucoup jeûner et prier. Allez donc, dit-elle à son oncle; assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suze, et priez tous pour moi; passez trois jours et trois nuits (776) sans manger ni boire, et je jeûnerai de même avec les filles qui me servent.

Imaginez ici, mes frères, l'austérité des jeûnes, la ferveur des prières que vous feriez vous-mêmes, si étant condamnés à mort, vous pouviez en annuler l'arrêt par ces pratiques de pénitence; vous aurez déjà une idée de ce que firent les Juifs en ville, et Esther avec ses filles au palais; mais j'en ai une seconde encore plus distincte à vous offrir dans les prières de l'oncle et de la nièce, que l'Esprit-Saint nous a transmises, et que nous pouvons regarder comme des modèles de celles que nous devons faire dans des temps d'oppression.

Seigneur, dit Mardochée dans une prière à Dieu, où il intéresse à sa cause la force de son bras, la profondeur de ses connaissances et la gloire de son nom, *Seigneur, roi tout-puissant! qui avez fait le ciel et la terre et toutes les créatures qui sont sous le ciel! toutes choses sont soumises à votre pouvoir; nul ne peut résister à votre volonté; si vous avez résolu de sauver Israël vous le sauverez donc très-aisément.*

Après avoir excité sa confiance par cette première considération de la toute-puissance, il l'excite encore par celle de cet œil perçant auquel rien de caché n'échappe, pas même l'intention : *Tout*, ajoute-t-il, et que ne nous est-il donné d'ajouter la même chose, et de nous rendre ce témoignage que nous ne souffrons pas pour nos fautes, mais pour le culte divin; *tout vous est connu*, ajoute-t-il, *et vous savez que quand je n'ai point adoré le superbe Adam, ce n'a été ni par orgueil, ni par mépris* (car j'aurais été disposé à baiser avec joie les traces mêmes de ses pieds pour le salut d'Israël), *mais j'ai eu peur de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à mon Dieu, et d'adorer un autre que mon Dieu.*

Maintenant donc, ô Seigneur! lui dit-il encore, touché de l'intérêt de sa gloire, *ayez pitié de ce peuple... que vous avez racheté de l'Egypte.... changez nos larmes en joie, et ne fermez pas la bouche de ceux qui vous louent : Ne claudas ora te canentium.*

Le même esprit qui avait dicté cette prière à Mardochée en dicta une semblable à Esther (777) à un article près (778), c'est celui qui concerne les parures des dames. De cet article, je conclus avec saint Augustin qu'il y a pour les filles et pour les veuves une manière de s'habiller qui ne convient pas aux épouses; que celles-ci peuvent quelquefois (et toujours en observant rigoureusement les règles de la timide pudeur) se parer, soit pour plaire à leurs maris, soit pour paraître dans le monde selon leur rang, à condition toutefois qu'alors elles seront dans les sentiments d'Esther; à condition qu'elles feront sa prière et diront : *Vous savez, Seigneur, la nécessité où je me trouve, vous savez qu'aux jours où je parais dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en abomination la superbe marque de gloire que je porte sur ma tête; vous savez que je la déteste comme un linge souillé qui fait horreur; vous savez que je ne le porte point dans les jours de mon silence, et lorsque je ne suis point obligée de paraître en public;* (779) *vous savez enfin, ô Dieu d'Abraham, que jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul; écoutez donc, ô Dieu tout-puissant, la voix de ceux qui n'espèrent qu'en vous seul, et délivrez-moi de ce que je crains : « Erue me a timore meo. »*

Elle craignait donc, cette sainte reine; elle espérait, elle priait avec ferveur, elle jeûnait constamment, elle versait des torrents de larmes de son côté, tandis que Mardochée du sien jeûnait aussi et priait avec tous les Juifs de Suze; et par leurs sentiments comme par leurs pratiques, ils méritèrent l'un et l'autre d'être proposés comme des modèles du juste dans l'oppression.

C'est, mes frères, ce que les saints Pères ont compris, et ce qui leur faisait dire aux

(776) Comme Jésus-Christ fut dans le tombeau, non trois jours et trois nuits pleins, mais une partie de ces trois jours et de ces trois nuits, autrement le jeûne exigé par Esther, nous paraîtrait un peu austère. Grotius l'entend seulement de la xerophagie.

(777) Et tout le peuple, comme le porte le vers. 11 du chap. XIII.

(778) Elle s'y confond avec les pécheurs; elle y étend aussi un peu plus, le motif pris de la gloire de Dieu, en ajoutant que les païens attribueraient leur supériorité sur les Juifs, à leurs idoles. Le grec, au vers. 2, chap. XIV, ne dit pas avec la Vulgate, qu'Esther désolée, s'arrachait les cheveux, mais qu'elle remplissait des tresses de ses cheveux les lieux, etc., peut-être que les femmes en portaient alors comme aujourd'hui.

(779) Ce verset est le 27e du XIVe chapitre. Dans le précédent, Esther dit : *qu'elle hait le lit des incirconcis*, sur quoi nous observons qu'elle épousa donc Assuérus, dans des vues supérieures, selon lesquelles le mariage d'une fidèle peut être permis avec un infidèle. Dans le suivant, elle dit: *qu'elle n'a point mangé de viandes défendues par la loi*, sur quoi nous remarquons, que quand on veut bien dans le monde garder les lois de l'abstinence, on en trouve le moyen, témoin Esther, témoin Judith.

Digitized by Google

uns, en Orient, aux autres, en Occident : Si un homme vous épouvante, courez vers le Seigneur, il ne permettra pas que vous souffriez aucun mal. C'est ainsi que les anciens ont détourné les malheurs de dessus leur tête, et non-seulement les hommes, mais les femmes, comme on le peut voir par l'exemple d'Esther, qui pria le Seigneur de l'accompagner chez Assuérus, et eut la force de calmer ce roi colère. (S. CHRYSOST., Hom. 3, *post aut.*) Si une femme juive a pu être dans cette disposition de charité de s'exposer à mourir pour son peuple, des hommes ne le pourront-ils pas ? Si cette femme a été dans un sentiment si généreux, les enfants de l'Eglise de Jésus-Christ en seront-ils incapables. (S. AUG. *in psal.* LIII.)

C'est, mes frères, celui où je voudrais vous laisser en finissant ce discours. Etes-vous en crédit, en autorité, en opulence ? je demande au Seigneur qu'il vous préserve du luxe d'Assuérus, et, ce qui n'est pas moins à craindre, de l'orgueil oppresseur d'Aman. Etes-vous dans l'oppression ? je demande pour vous au Seigneur qu'elle vous fasse passer par la crainte à la confiance, par la confiance à la pratique du jeûne et de la prière, et par la pratique de ces bonnes œuvres à la vie éternelle qui en est la récompense. Au nom du Père, etc.

INSTRUCTION II.

LE PECHEUR DÉCHU DE SON ÉLÉVATION ET LE JUSTE TIRÉ DE L'OPPRESSION.

(*Esther* V-XVI.)

Transfer cor illius (regis) in odium hostis nostri, ut et ipse pereat et cæteri qui ei consentiunt.

Transférez le cœur (du roi, de l'affection qu'il a pour Aman) à la haine de (cet homme qui est) notre ennemi, afin qu'il périsse lui-même avec tous ceux qui conspirent avec lui. (*Esther.* XIV, 13.)

De la part de la reine Esther, cette prière, mes frères, est moins une prière qu'une prédiction. Elle signifie en premier lieu, qu'à la fin du monde il y aura un jugement où la scène changera pour le pécheur oppresseur, et pour le juste opprimé ; un jugement où celui-là sera écrasé par la pierre qui tombera sur lui, et où celui-ci sera tiré de dessous le poids pesant de son oppression ; un jugement, où celui-là sera humilié après avoir été exalté, et où, au contraire, celui-ci sera exalté après avoir été humilié : un jugement où le pécheur qui médite aujourd'hui la perte du juste, verra le juste dans la gloire, s'en fâchera, en grincera les dents, en séchera de chagrin, et concevra des désirs inutiles. Elle signifie en second lieu, que la Providence ne diffère pas toujours la punition du puissant qui opprime, et la récompense du faible qui est opprimé jusqu'à la fin du monde, mais que dès cette vie même elle rend quelquefois à chacun selon ses œuvres, qu'elle précipite l'impie du haut degré de son élévation, et qu'elle tire le juste de la poussière qu'il mordait pour le placer parmi les grands et les princes. N'est-ce pas ce qui arriva à la suite de cette prière qu'Esther adressa au Seigneur avec tant de ferveur ? Seigneur, roi des dieux ! *transférez le cœur du roi* de l'affection, etc. : *Transfer cor illius*, etc.

Elle dit, *transférez le cœur du roi* de l'affection qu'il a pour Aman, *à la haine de* cet homme qui est *notre ennemi ;* et par cette expression qui lui est dictée d'en-haut, elle nous apprend que le cœur des rois mêmes est entre les mains de Dieu, qu'il l'incline comme il lui plaît ; qu'il en dirige les affections mêmes mauvaises, en leur présentant pour objet, tantôt les bons pour les éprouver, tantôt les méchants pour les punir ; qu'il peut donc inspirer un sentiment d'amour pour nous à ceux qui nous haïssent, en tournant leur haine vers ceux qui la méritent. Oui, Seigneur ! vous le pouvez, et nous espérons que vous le ferez au moment où il sera plus utile pour notre salut ; ce que nous vous demandons pour celui-ci, c'est que votre miséricorde attire à vous nos volontés, malgré leur résistance même (*Secret. Missæ Dom. I post Pent.*) ; c'est que par un effet de cette volonté à laquelle rien ne résiste, vous forciez notre cœur de n'avoir d'affection que pour vous, en le détachant de la créature, et en l'attachant uniquement à vous qui êtes son créateur et sa fin dernière : *Transfer cor illius in odium hostis nostri.*

Immédiatement avant ces mots, Esther avait dit à Dieu : *Mettez dans ma bouche des paroles* sages et *convenables*, afin que je paraisse sans danger *en la présence du roi*, que la colère rend furieux comme *un lion* : « *Tribue sermonem compositum in ore meo in conspectu leonis.* » etc. La réflexion de saint Augustin (*De doct. Christ.*, lib. IV) sur ces mots m'échapperait-elle ? ne me dirais-je pas ce qu'il se disait lui-même en les rapportant ? Si une reine a fait cette humble prière à Dieu, lorsqu'elle devait seulement parler au roi pour le salut temporel de sa nation, ne la ferai-je pas lorsque je travaille par ma parole et mes exhortations au salut des hommes ? Mettez donc, ô mon Dieu ! dans ma bouche des paroles sages et convenables, afin que je touche ceux à qui je vais parler : « *Tribue sermonem compositum in ore meo :* » afin que je leur présente utilement le pécheur déchu de son élévation, et le juste délivré de l'oppression. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Esther paraît devant Assuérus et l'invite à souper avec Aman. Ce favori est le lendemain au soir attaché à la potence qu'il avait le matin fait élever à Mardochée. Ce Juif prend la place de l'Amalécite, et les Juifs sont délivrés. C'est, mes frères, en vous mettant plus amplement ces trois faits sous les yeux, que je vais vous représenter le pécheur à son tour dans l'abaissement et le juste dans la gloire. Que d'utiles et d'importantes réflexions chacun de ces faits

Digitized by Google

nous offrira! La première de toutes ne sera peut-être pas la moins édifiante et la moins touchante, la voici.

J'ai, mes frères, assisté à la mort de plusieurs personnes que je présumais être du nombre des élus. J'ai observé la conduite de la providence à leur égard, et je crois avoir remarqué que plus ordinairement le trouble, l'agitation, la frayeur précédait le repos, et la paix dans laquelle ils avaient enfin le bonheur d'expirer; je les ai vus d'abord souffrir des douleurs très-longues et très-aiguës; je les ai entendus s'écrier avec Job : suis-je donc, ô mon Dieu! d'acier ou d'airain pour que vous me frappiez à si grands coups? d'où me viennent-ils ces coups? est-ce de votre miséricorde? n'est-ce pas de votre colère? y a-t-il encore un ciel à espérer pour moi? En entendant ces justes se plaindre de la sorte, je me disais : voilà leur purgatoire, voilà le feu par où il plaît à Dieu de les faire passer pour les purifier, pour consumer le bois, le foin, la paille, les fautes légères qu'ils ont à expier. Ces douleurs s'apaiseront; ces cris finiront; ce feu s'éteindra; le calme succédera à cette tempête; ce Dieu qui les afflige à ce moment, les consolera le moment suivant; après s'être montré à eux comme un juge, entre les mains duquel il est horrible de tomber, il se montrera à eux comme un Sauveur, dont toutes les pensées sont de paix et non de perdition : je le disais, et ce que je disais il me semble maintenant en voir le symbole dans l'histoire d'Esther, paraissant devant Assuérus sans être mandée

Le troisième jour du jeûne qu'elle a demandé à Mardochée, elle quitte ses habits de deuil, elle se pare de tous ses plus riches ornements; elle invoque de nouveau le Conducteur et le Sauveur de tous...; avec un teint vermeil et des yeux pleins d'agréments, et cependant une tristesse profonde cachée dans le fond de son âme, elle se lève; elle s'avance vers les appartements du roi dont la loi porte la peine de mort, indistinctement contre toute personne même du premier rang qui osera se présenter à lui, s'il n'a été appelé, ou s'il ne lui tend son sceptre redoutable. Ce sceptre sera-t-il présenté à Esther? ne le sera-t-il pas? mourra-t-elle? ou ne mourra-t-elle pas? C'est dans cette incertitude qu'Esther paraît devant Assuérus. Qui de nous n'en sent point la peine et le supplice? Eh! comment donc nommerai-je le sentiment qui succède à cette incertitude? n'est-ce pas ce que j'ai appelé le purgatoire du juste mourant occupé des jugements de Dieu? apercevant la fureur d'un lion, dans les yeux étincelants de son époux, la couleur de son teint se change en pâleur; elle laisse (780) aller sa tête sur la fille qui la soutient; elle tombe évanouie. O Dieu! à quelles épreuves vous mettez vos élus! C'est à ce moment d'une agonie extrême que l'humble Esther touche à celui de son triomphe, et c'est ce qui me fait dire avec le saint évêque de Genève, que jamais le secours de Dieu n'est plus près de nous que quand celui des hommes paraît nous manquer de toute part. O miracle de la grâce! O vous qui en êtes les ennemis! O vous qui enseignez qu'elle n'entre en notre âme qu'après que nous le lui avons préparé! déclarez-nous si Assuérus avait déjà eu recours à Dieu. Lui avait-il donc préparé son cœur? l'état où nous venons de le voir en serait-il une bien bonne preuve? lisez ces paroles : *Convertit Deus spiritum regis in mansuetudinem : « Dieu changea le cœur du roi, et lui inspira de la douleur;* » n'y voyez-vous pas que Dieu produit, quand il lui plaît, les bonnes volontés dans les cœurs des hommes? qu'il les produit non par le son intérieur de la loi qui frappe l'oreille du corps, mais par la vertu intérieure et cachée de sa puissance ineffable? (S. AUG., *De grat. Christi*, lib. I.)

Et vous, ennemis de la liberté humaine, vous qui donnez tout à la grâce au préjudice de votre liberté! que direz-vous sur ces paroles? direz-vous qu'elles détruisent le libre arbitre de l'homme? à Dieu ne plaise! dit saint Augustin, mais il a voulu seulement établir à l'égard de tous les hommes, et la justice très-profonde de ses jugements, et l'assistance toute divine de sa miséricorde : *Et judicium justissimum, et auxilium Dei misericordissimum commendavit* : lisez donc, conclurai-je de ces divers passages réunis du docteur de la grâce, lisez ces paroles du *livre d'Esther* (XV, 11) : *Dieu changea le cœur du roi :* comprenez-en bien le sens; alors vous plierez votre esprit sous le joug de l'autorité de l'Eglise enseignant la nécessité du secours céleste, et la liberté de l'homme aidé de ce secours; vous demanderez la foi de ces points; vous prierez le Seigneur de faire en votre cœur, le changement dont sa lumière vous indiquera le besoin, vous l'en prierez d'autant plus instamment, plus constamment, que ce changement peut être l'effet de votre prière, comme le changement du cœur d'Assuérus fut l'effet de la prière d'Esther.

Touché de la situation de la reine évanouie à ses yeux, cet Assuérus oublie sa fureur; il craint pour les jours de cette tendre et timide épouse; il court à elle, il la prend entre ses bras, il lui dit ce que dans un sens plus sublime, l'Epoux éternel dit à Marie au moment de sa conception où elle est préservée de la loi du péché originel : vous ne mourrez point : *Car cette loi n'a point été faite pour vous, mais pour tous les autres : « Non enim pro te, sed pro omnibus, hæc lex constituta. » Approchez-vous donc et touchez mon sceptre; « Accede igitur et tange sceptrum.* » Mais invitation inutile! Esther ne peut pas même y répondre, son évanouissement ne lui permet pas. Vous l'ordonniez ainsi, ô mon Dieu! pour toucher de plus

(780) C'est ce que dit le cinquième fragment, et ce qui étant joint au chapitre V, lève l'apparente contradiction en l'un et l'autre.

Digitized by Google

en plus le cœur de ce roi, et pour le disposer à accorder à son aimable épouse tout ce qu'elle lui demanderait, fut-ce la moitié de son royaume. Mais la sage impératrice n'en demanda pas tant : *je supplie le roi de venir, s'il lui plaît, au festin que je lui ai préparé, et Aman avec lui* : c'est tout ce qu'elle demanda au roi ce jour-là. Quel honneur pour Aman! quelle joie de son cœur lorsqu'il en apprend la nouvelle! il ne sait pas, cet orgueilleux qu'il touche à ce point d'élévation où la providence le veut pour rendre sa chute plus humiliante et plus effroyable. Il y parut bien le même jour (781), par l'ordre que de retour du palais à sa maison, il donna contre Mardochée.

Ces deux hommes me semblent, ce jour, avoir porté la vertu et le vice à leur comble, l'un la vertu de constance, et l'autre le vice de l'orgueil : le juste, la vertu de fermeté dans l'abaissement; le méchant, le vice de l'orgueil dans la prospérité. Mon Dieu, fixez vous-même mes regards sur le premier, afin que je connaisse parfaitement tout le courage dont votre adorateur a besoin, pour que j'aie ensuite celui de l'imiter. Il sait, ce grand serviteur de Dieu, il sait ce que son mépris pour Aman a opéré jusqu'à cette heure; il sait qu'il a attiré la disgrâce la plus terrible sur sa nation; il sait qu'elle est condamnée à périr jusqu'à extinction entière, pour le refus qu'il a fait de se lever devant Aman; il sait donc qu'il est l'unique cause du carnage, qui doit se faire en peu, de tous ses frères; le sait-il sans en être affligé? Peut-être qu'il pourrait encore réparer sa faute, et en arrêter les suites; peut-être ne faudrait-il de sa part, que se lever devant Aman et l'adorer : ne le fera-t-il pas à la première occasion? sera-t-il sourd aux cris de ceux et de celles qui l'en conjurent? supportera-t-il le reproche de singularité, d'orgueil, d'opiniâtreté indomptable, cruelle et barbare? Pour éviter un plus grand mal n'en commettra-t-il pas un plus petit? pour préserver de la mort des millions d'hommes, ne se courbera-t-il pas devant son ennemi? Que ces considérations sont puissantes! Jugez par les impressions qu'elles font actuellement sur vous, de celles qu'elles y auraient faites alors.

Cependant ou elles n'en font aucune sur Mardochée, ou il s'élève généreusement au-dessus. Aman, ce jour dont nous parlons, passe devant lui; il ne fait pas semblant de l'apercevoir, il demeure immobile comme un terme, la vue du plus grand bien n'est pas capable de le déterminer à un péché que vous regarderiez comme un acte indispensable de charité. Quelle fermeté? Mon Dieu! ou éloignez de moi les occasions qui en exigeraient une semblable; ou donnez-moi d'imiter alors celle de ce héros; donnez-moi de suivre la voie de la vérité jusqu'à la fin, sans être intimidé, ni par les cris du peuple, ni par les reproches des amis de mon repos, ni par la vue d'un bien que je ne pourrais procurer qu'en vous offensant, et pardonnez-moi, pardonnez-nous à tous les fautes que le respect humain nous a fait commettre, dans des occasions incomparablement moins difficiles que celle où Mardochée se trouvait à l'égard d'Aman.

Celui-ci plus bouffi d'orgueil que jamais, à cause de l'honneur que la reine lui a fait en l'invitant seul à manger avec le roi, plus indigné que jamais contre celui qu'il vient de voir assis, tandis que les autres se lèvent pour l'adorer à son passage, ne peut plus tenir son secret; il faut qu'il annonce à sa famille qu'il est dominé par la passion des démons, et qu'il dépeigne la tyrannie de cette passion en se peignant lui-même. Non, dit-il à sa femme et à ses amis, ni la grandeur de mes richesses, ni le nombre de mes enfants, ni la gloire où le roi m'a élevé; non, aucun de ces avantages ne me rend heureux; je croirai n'avoir rien tant que je verrai le juif Mardochée à la porte du palais. C'est-à-dire, à l'entendre, qu'il faut donc que tout soit soumis sans exception à l'orgueilleux. Voilà l'excès de l'orgueil; n'en est-ce pas aussi le comble? La femme et les amis d'Aman ne l'apercevront-ils pas comme nous? ne l'en avertiront-il pas? manqueront-ils à ce devoir de l'amitié? Hélas! ils sont du monde, et les amis du monde ne savent que flatter, qu'autoriser, que justifier les passions de ceux qui les consultent. Ceux dont nous parlons sont, je ne dirai pas seulement assez lâches pour entrer dans le ressentiment d'Aman, mais assez cruels pour lui conseiller de faire dresser une potence afin d'y attacher Mardochée dès le lendemain; et (ce qu'il y a de plus criant) celui-ci est assez injuste pour suivre cet avis, et ordonner qu'un infâme poteau de cinquante coudées de hauteur soit préparé au plus juste des hommes de ce temps. O Dieu qui confondez la sagesse des sages! permettrez-vous l'exécution d'un dessein si noir formé contre le plus zélé de vos serviteurs?

C'est surtout à ce moment, mes frères, que la Providence se déclare plus ouvertement et commence à changer la scène. D'abord par son ordre particulier, le roi passe cette nuit sans dormir; pour remplir l'intervalle de son insomnie, il se fait lire les annales de son royaume; il tombe sur l'article où il est dit que *Mardochée a sauvé la vie du roi, en découvrant la conspiration des eunuques;* il demande quelle récompense ce fidèle serviteur a reçue pour un service si important, et sur la réponse de son lecteur, que le livre ne fait mention d'aucune (782), il médite sur celle qu'il accordera;

(781) Savoir si l'ordre d'élever une potence à Mardochée, fut donné avant ou après le souper, c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner.

(782) Cette manière d'expliquer concilie l'hébreu avec les fragments, où il est dit que le roi lui avait ordonné de demeurer au palais, et qu'il lui avait fait des présents. Apparemment que ces présents étaient si petits, qu'ils n'avaient pas été consignés dans les annales. D'autres rapportent ces présents au temps de l'élévation de Mardochée.

Digitized by Google

avant de se déterminer, il veut prendre l'avis d'un de ses courtisans et demande s'il y en aurait un à sa porte aussi matin. Aman s'y était en effet rendu pour obtenir du roi la permission de faire pendre Mardochée. Mais, ô Providence! et combien de fois ne m'écrierais-je pas ici, ô Providence! Avant qu'il n'ait ouvert la bouche, le roi lui fait la question suivante : *Que doit-on faire pour honorer un homme que le roi désire de combler d'honneur?* A cette question, et pour ce premier moment, Aman oublie son premier projet; imaginant que c'est lui-même que le roi veut honorer, il dit, qu'il faut que cet homme soit vêtu des habits royaux, qu'il soit monté sur le cheval du roi, et que le premier des princes tenant son cheval par les rênes, et marchant à son côté par la place de la ville, crie : *C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer.*

Quelle surprise pour Aman lorsque le roi lui déclare que cet homme est Mardochée! mais encore quel chagrin pour lui lorsqu'il reçoit l'ordre de servir de héraut à son ennemi capital, en public, à l'heure même où il espérait le faire pendre? Aussi l'Ecriture remarque que la cérémonie faite, il s'en retourna chez lui à grande hâte, tout affligé, et ayant la tête couverte pour n'être vu de personne, tandis que Mardochée revint à la porte du palais. Celui-ci a su supporter le poids de l'adversité et il supporte également le poids de la prospérité; ce triomphe passager ne l'éblouit point; il le regarde comme un songe : il retourne à sa première condition comme auparavant. Celui-là au contraire n'a pu supporter le poids de la prospérité, et il ne peut supporter le poids de cette première adversité : il en pleure, il se couvre pour n'être vu de personne. Ne serait-ce pas une figure de ce qui arrivera aux impies, lorsqu'ils verront au-dessus de leur tête, ceux qu'ils méprisent et qu'ils foulent aujourd'hui à leurs pieds?

Ce n'était encore là pour Aman que des commencements de douleur. Bien loin d'y trouver quelque adoucissement dans sa maison, les sages ou conseillers qui s'y trouvèrent, soit qu'ils fussent, comme Caïphe, inspirés par le Saint-Esprit, soit qu'ils parlassent par conjectures et d'après l'histoire des Juifs, lui firent cette fâcheuse prédiction : qu'il tomberait devant Mardochée, s'il était de la race des Hébreux; ils finissaient à peine leur triste réflexion que les eunuques du roi paraissent et emmènent Aman comme par force au second festin de la reine, à ce festin mystérieux d'où le malheureux favori doit passer à la potence.

Ici, mes frères! comme en tout ce qui a précédé, nous pourrions proposer Esther comme le parfait modèle des princesses, et nous le ferions, si notre ministère s'étendait jusqu'à ces têtes couronnées; où en trouverions-nous un plus parfait de prière, d'humilité, de charité, de sagesse? Qu'elle parut bien cette sagesse dans son discours au roi, mangeant chez elle avec Aman! D'abord après s'être bien assuré du tendre et vif attachement de son époux, elle lui demande la vie pour elle et pour son peuple; puis elle lui ajoute qu'elle et sa nation ont un ennemi dont la cruauté retombe sur le roi même; ensuite sur la question que lui en fait le roi, c'est, dit-elle, cet Aman que vous voyez, cet Aman qui a osé se présenter à ma table; oui, sire! c'est cet Aman qui est notre adversaire et notre ennemi mortel. Quel coup de foudre pour cet Aman!

D'abord il demeure tout interdit, ne pouvant soutenir les regards ni du roi ni de la reine; puis, prenant le moment où le roi indigné a quitté la salle du festin, il se jette aux pieds de la reine, la conjurant d'avoir pitié de lui. Mais peine inutile : le roi rentre, et d'un ton de colère il s'écrie, en voyant le coupable jeté sur le lit de la reine : Quoi! il veut faire violence à la reine en ma présence et dans ma maison! Aussitôt on lui couvre le visage comme à un homme condamné à mort, et par surcroît de malheur, il entend lui-même un de ces eunuques qui rampaient devant lui l'instant précédent, qui s'élève contre lui, l'accuse d'avoir élevé une potence à Mardochée, et par sa réflexion engage le roi à ordonner qu'il y soit attaché, et il y est attaché en effet.

Vit-on jamais un revers de fortune plus prompt, plus ignominieux, plus accablant? Verra-t-on jamais celui-ci sans admirer la Providence, qui se joue des desseins des hommes, qui se sert des instruments de leurs iniquités pour les punir, qui les précipite dans la fosse qu'ils avaient creusée à leurs ennemis? Ames vaines, esprits hautains, têtes altières, transportez-vous en esprit à Suze; voyez-y attaché à une croix (783) ce même Aman, qui l'instant auparavant tenait, après le roi, le premier rang dans le plus vaste empire, et recevait l'adoration de tous les peuples de ce vaste empire. Et si ce premier spectacle n'est pas encore pour vous une leçon suffisante d'humilité, transportez-vous au lieu où s'exécutera ce jugement dont celui d'Assuérus ne fut qu'un léger crayon. Supporterez-vous alors les regards du grand Roi et ceux de son Eglise? J'ose vous le dire, d'après une sainte de ces derniers temps (sainte Catherine de Gênes), l'enfer même sera, pour les réprouvés rassemblés en ce lieu, une espèce de

(783) Ce supplice existait donc chez les Perses du temps d'Assuérus. Depuis ce temps les Juifs en eurent une dans leur synagogue, le jour de la fête des Sorts, où était l'effigie d'Aman qu'ils perçaient; mais depuis la mort de Jésus-Christ, c'était ce divin Sauveur qu'ils substituaient à Aman. De là, la défense qui leur en fut faite de la part des empereurs.

Digitized by Google

soulagement, en comparaison de ce regard d'un Dieu irrité; il serait capable d'anéantir l'âme, si elle n'était immortelle. Vous le dis-je avec quelque fruit? vous le dis-je de manière que vous détestiez l'orgueil, dont les suites sont si funestes? vous le dis-je de manière qu'après avoir ressemblé au superbe Aman, vous ressembliez à l'humble Mardochée? Après avoir vu la chute de celui-là, vous allez voir l'élévation de celui-ci; et parce que son histoire nous intéresse moins pour les faits qu'elle présente que pour les figures qu'elle contient, ce sera aussi moins sur les vérités figuratives que sur les mystères figurés que j'insisterai, soit pour renouveler votre foi, soit pour vous porter à la pratique des bonnes œuvres.

SECOND POINT.

L'élévation de Mardochée, la révocation de l'édit d'Aman contre les Juifs, et la publication de l'édit d'Assuérus en leur faveur, avec son exécution, la fête des Sorts, établie pour célébrer ces événements, sont les faits principaux rapportés dans le reste de notre histoire. Que signifient-ils tous?

Esther avoue à Assuérus que Mardochée est son oncle. Comme parent de la reine et comme sauveur du roi, il est présenté à ce monarque, qui lui donna son anneau, pour le revêtir de la même autorité qu'Aman, pour lui marquer que la seconde place de l'empire sera désormais la sienne. Que signifie ce premier fait?

Dans Mardochée, pauvre, captif, demeurant à la porte du palais, je vois Jésus-Christ devenu pauvre pour l'amour de nous, demeurant au milieu de nous, comme un d'entre nous. Dans Mardochée à qui est décerné le triomphe d'un instant, je vois Jésus-Christ entrant en triomphe à Jérusalem, huit jours avant sa résurrection. Dans Mardochée dont la fermeté n'est ébranlée ni par la crainte de la mort, ni par l'espérance de la vie, tant pour lui que pour toute sa nation, je vois Jésus-Christ flétri de tout l'opprobre du vice, quoique portant la vertu au degré le plus sublime. Enfin, dans Mardochée assis à la droite d'Assuérus, revêtu d'une robe royale de couleur d'hyacinthe et de bleu céleste, ayant une couronne d'or sur la tête et paraissant dans un grand éclat, je vois Jésus-Christ assis à la droite de son Père; et parce que le Sauveur figuratif et le Sauveur figuré ne sont parvenus à ce degré de gloire que par les humiliations, je conclus qu'il m'est bon, ô mon Dieu! d'être humilié, afin que je parvienne à la vraie gloire.

Sous le ministère de Mardochée, et sur la représentation d'Esther (784), trois mois après que l'édit d'Aman contre les Juifs avait été porté, il en fut donné un tout contraire, lequel accordait aux Juifs, sur leurs ennemis, le pouvoir que le premier accordait à ceux-ci sur ceux-là. On en trouve encore une copie assez longue dans un fragment placé à la fin du *Livre d'Esther* (cap. XVI); le style y respire partout la piété la plus tendre, et il est une preuve de ce qui est dit (cap. XVIII), que l'original fut conçu en la manière que Mardochée voulut. Après un préambule (785) où le roi se plaint amèrement que les princes sont presque toujours trompés par leurs ministres; que ceux-ci surprennent ceux-là par leurs déguisements et par leur adresse; qu'ils deviennent superbes et insolents; qu'imaginant pouvoir se soustraire à la justice de Dieu, qui connaît tout, ils violent jusqu'aux droits naturels de l'humanité, et que cela se voit par les anciennes histoires; après ce préambule, dis-je, il vient à celle d'Aman, dont il découvre toute la méchanceté (786); dont il rappelle l'édit, en le déclarant nul; dont il annonce la fin honteuse, en disant qu'il a été pendu, avec tous ses proches (787), devant la porte de Suze; puis, faisant au contraire l'éloge des Juifs, il reconnaît qu'ils se conduisent par des lois très-justes; qu'ils sont les enfants du Dieu très-haut, très-puissant et éternel; que c'est par la grâce de ce Dieu que le royaume des Perses a été donné à ses pères, et est passé d'eux jusqu'à lui. Enfin il donne son édit (788), portant en substance (789) qu'il accorde aux Juifs le pouvoir de se venger de leurs ennemis.

Cet édit fut exécuté à Suze le 13e et le 14e

(784) On lit la prière d'Esther au roi, et la réponse du roi à Esther, chap. VIII, 1-19.

(785) Il comprend 9 versets.

(786) Depuis le verset 10 jusqu'au verset 19. Le verset 10 porte qu'Aman était fils d'Amadath, étranger, Macédonien d'inclination et d'origine; ailleurs il est appelé Amalécite. C'est une première difficulté que nous avons levée dans la première instruction. Le verset 19 porte: que cet Aman voulait faire passer aux Macédoniens l'empire des Perses, ce qui fait une nouvelle difficulté, puisque les Macédoniens ou les Grecs ne pouvaient faire aucun ombrage aux Perses du temps d'Esther, étant alors à peine connus, bien loin d'être puissants. On lève cette difficulté en trois manières; on dit 1° que l'histoire d'Esther, selon Josèphe et selon nous, est arrivée sous Artaxerxès, par conséquent environ quatre cent cinquante-deux ans avant Jésus-Christ, par conséquent dans un temps où les Grecs étaient connus et puissants. Mon lecteur peut se rappeler ici l'histoire de Darius fils d'Hystapes, et l'histoire si célèbre de la retraite des dix mille sous Xénophon. On dit 2° qu'il y avait des peuples nommés Macédoniens, non-seulement en Europe, mais aussi en Asie, en Lydie, en Ionie à qui Aman pouvait penser. On dit 3° qu'Aman était assez ambitieux pour aspirer lui-même au trône des Perses, que dans cette intention il avait favorisé la conspiration des eunuques, etc.

(787) Sous le nom de proches, ne s'entendent pas ses dix enfants, puisqu'ils ne sont tués que neuf mois après, au mois d'Adar. (*Esther*. IX, 1 *seqq.*)

(788) Il fut cacheté de son anneau et porté par les courriers, afin que courant en toute diligence par toutes les provinces, ils prévinssent les anciennes lettres, et en arrêtassent l'exécution.

(789) Il se lit au sixième fragment, chap. XVI.

Digitized by Google

jour du mois d'Adar, et ailleurs, dans toutes les provinces de l'empire, le 13e jour. A Suze, il y eut cinq cents hommes tués le 13 d'Adar, et trois cents le 14, outre les dix fils d'Aman, qui furent pendus; et dans les diverses provinces soumises aux Perses, soixante et quinze milles furent enveloppés dans le carnage, sans qu'aucun des Juifs touchât à leurs biens; et les juges de ces provinces, auparavant contre eux, furent pour eux; et plusieurs idolâtres embrassèrent leur religion (790). Tout ceci serait-il sans leçon pour nous?

A considérer ces grands événements du côté de Dieu, je vois, et je me confirme dans cet article de ma foi, que l'avenir lui est aussi présent que le passé. Si cela n'était, prédirait-il les faits les plus libres, les plus indépendants des causes secondes, longtemps avant qu'ils n'arrivent, et même qu'il y en ait apparence, avant même qu'aucun de leurs auteurs ne soit en place? N'a-t-il pas montré en songe à Mardochée la chute de l'un et l'élévation de l'autre? Que signifiait cette vision qu'eut le pieux Israélite, bien avant la promotion d'Esther, cette vision que nous avons rapportée au commencement de ce livre? La petite fontaine qui devint un fleuve, n'était-ce pas Esther, que le roi épousa et qu'il voulut être reine? Les deux dragons qui combattirent l'un contre l'autre, n'étaient-ils pas Aman et Mardochée? Les deux nations qui s'assemblèrent l'une contre l'autre, et dont la dernière fut victorieuse, n'étaient-elles pas les gentils, puis les Juifs, qui prévalurent contre les gentils? C'est l'explication que Mardochée donna de sa vision, lorsqu'il eut vu ces événements dont nous venons de parler, et ce qui lui fit dire : C'est Dieu qui a fait toutes ces choses.

A les considérer du côté d'Esther, les uns y ont vu la figure de l'Eglise d'abord dans l'humiliation, puis dans l'élévation, et les autres y ont vu Marie, mère de Jésus-Christ, profondément humiliée sur la terre, et ensuite élevée au plus haut degré de gloire dans le ciel.

A les considérer du côté de Mardochée, le front ceint d'un diadème royal, et commandant au plus vaste empire de la terre, qui ne voit Jésus-Christ couronné de gloire, et exerçant toute puissance dans le ciel et sur la terre?

Enfin, à les considérer de notre côté, les Juifs tuant leurs ennemis, sans néanmoins prendre rien de leurs biens, sont pour nous d'une grande instruction; ils nous invitent à exterminer en nous les ennemis de notre salut, à y crucifier le monde avec le vieil homme, d'une manière si parfaite que nous ne nous réservions aucune dépouille, abandonnant au monde et au démon tout ce qui leur appartient.

Et lorsque selon l'institution (791) et l'ordre de la reine et du premier ministre, les Juifs célèbrent partout la fête des Sorts, que nous apprennent-ils encore? que le démon, figuré par Aman, avait jeté le sort pour nous faire périr, et que Jésus-Christ, figuré par Mardochée, l'a jeté au jour marqué, pour nous sauver; ils nous rendent comme présent ce jour heureux où nous célébrons le souvenir de celui où l'édit de mort, porté contre nous, fut cassé, et où nos noms furent inscrits dans le livre de vie, ce jour où notre deuil sera changé en joie, ce jour favorable qui ne sera jamais effacé de la mémoire des hommes; ce jour enfin où, délivrés de tous les maux que nous voulaient et que nous faisaient nos ennemis, ils seront sous nos pieds dans l'opprobre, et nous sur leurs têtes dans la gloire des saints. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

(790) Les notes suivantes suffisent pour éclaircir les difficultés qui naissent ici en foule. 1° Esther qui demande au roi qu'on continue, le quinzième, le carnage commencé le 13, a pu faire cette demande cruelle à Assuérus par inspiration; on le conjecture de la facilité avec laquelle le roi y consentit. 2° Ce carnage put se faire en observant l'ordre judiciaire; les magistrats ayant arrêté les ennemis bien connus des Juifs. 3° Les deux édits étant de leur nature irrévocables, il y a apparence que les premiers s'apprêtèrent à tuer ceux-ci au jour nommé; c'est ce que signifie, ce semble, ces mots du chapitre IX, 1, 2: *Les Juifs* soutenus par les officiers du roi, *commencèrent d'être les plus forts : ils s'assemblèrent pour attaquer leurs persécuteurs.*

(791) Si Mardochée et Esther ont pu instituer une fête, l'Eglise ne le pourra-t-elle? Cet argument est de tous les théologiens contre les protestants.

Digitized by Google

LIVRE DE JOB.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

MODÈLE DE PATIENCE DANS LA PAUVRETÉ ET LES REVERS DE FORTUNE.

(*Job* I, 1-22.)

Vir erat in terra Hus, nomine Job.

Il y avait un homme dans la terre de Hus, nommé Job. (*Job* I, 1.) (792.)

L'histoire (793) de Job (794) que nous commençons aujourd'hui à vous expliquer est, mes frères, l'histoire d'un chacun de nous pour un premier point, et je désire vous l'expliquer de manière qu'elle le devienne aussi pour un second. Elle est l'histoire d'un chacun de nous pour un premier point, et quel est-il, ce point? c'est que chacun de nous a ses peines; celles de l'âge, celle de l'état, celles des éléments, celles des hommes et de leur méchanceté : si la jeunesse a ses travaux, la vieillesse n'a-t-elle pas ses infirmi-

(792) On trouve trois hommes, du nom de Hus, dans le texte original de la *Genèse:* un premier, fils d'Aram, petit-fils de Sem, dont les descendants habitèrent dans la Trachonitide en Syrie (*Gen.* x, 23); un second, fils de Nachor, qui demeura en Mésopotamie (*Gen.* XXII, 21); un troisième, fils de Disan, fils de Séir Horréen, ainsi appelé d'un lieu faisant partie de l'Idumée. (*Gen.* XXXVI, 28.) C'est une première remarque à la suite de laquelle nous pouvons au moins conjecturer qu'elle était la patrie du saint homme Job. Voici en effet le raisonnement dont elle offre l'idée.

Cette terre de Hus où habitait Job, était la terre ou du fils d'Aram, en Syrie, ou du fils de Nachor, en Mésopotamie, ou du petit-fils de Séir. Or, on ne connaît point de terre du nom de Hus dans les deux premières contrées, et on en connaît une dans la troisième, qui est l'Idumée. C'est dans ce passage de Jérémie : *Réjouis-toi, fille d'Edom, qui demeure dans la terre de Hus!* (*Thren.* IV, 21.) On voit ici que la fille d'Edom, c'est-à-dire la postérité d'Esaü, demeurait dans la terre de Hus. Or la postérité d'Esaü demeura t certainement dans l'Idumée appelée du nom d'Esaü. Donc la terre de Hus et l'Idumée étaient une même contrée, ou plutôt, celle-là faisait partie de celle-ci.

On tire encore de là trois autres conséquences. La première, que Job était donc Iduméen d'origine (*a*), La seconde, qu'il était descendant d'Esaü au quatrième degré, et d'Abraham au même degré que le père de Moïse. La troisième, qu'il était plus ancien que Moïse (*b*).

La seconde de ces conséquences, savoir que Job descendait d'Esaü, ne souffrirait aucune difficulté, si ce fragment qui se lit à la fin du livre de Job, dans la version des Septante, était certainement du livre même, le voici: « Job habitait dans le pays appelé *Ausitis*, dans les confins de l'Arabie et de l'Idumée. Son premier nom fut Jobab, il prit une femme arabe, dont il eut un fils nommé Ennon. Il était fils de Zaré, un des fils d'Esaü. Par celui-ci, il était le cinquième (et selon l'arabe le sixième) depuis Abraham (*c*). » L'auteur de ce fragment dit l'avoir tiré du syriaque; il se trouve dans tous les exemplaires grecs, et dans ceux de l'ancienne Vulgate traduite du grec. Serait-il donc sans autorité? n'appuie-t-il pas suffisamment l'opinion que Job descendait d'Esaü? C'est d'ailleurs celle du plus grand nombre des Pères et des auteurs ecclésiastiques. Il est vrai que saint Jérôme, dans ses traditions hébraïques sur la *Genèse*, s'est déclaré pour ceux qui font descendre Job du fils de Nachor; mais la seule raison qu'il donne de son sentiment, c'est que le nôtre ne se trouve pas dans l'hébreu, comme dans le grec...

(793) Le *Livre de Job* renferme une histoire et non une fiction, c'est ce qu'on peut prouver 1° par ce grand amas de circonstances, de lieux, etc., etc., qui marquent que l'auteur ne feint point des personnages, mais qu'il les peint d'après nature, 2° et cette preuve est d'un tout autre poids, par Tobie (II, 12, 15), Ezéchiel (XIV, 14) et saint Jacques (V, 11), qui parlent de Job comme d'un saint qui a existé pour être un modèle de patience. 3° Par les suffrages d'Origène, de saint Cyprien, et de tous les Pères; par celui des Juifs et des Chrétiens; par celui des Eglises grecque et latine, qui proposent son exemple, célèbrent sa fête et invoquent son intercession. Que peut le silence de Josèphe contre ces arguments positifs? que peuvent aussi les autorités des talmudistes et des anabaptistes, qui enseignent que tout est fiction dans ce livre?

Leur plus forte, ou plutôt la seule de leurs objections, est la suivante, qu'ils tirent 1° du dialogue entre Dieu et Satan; 2° de la rapidité avec laquelle les plus grands désastres fondirent, dans un même jour, sur les biens et la famille de Job; 3° du silence et du jeûne que les amis de Job observèrent pendant sept jours; 4° de la longueur des discours de Job et de ses amis, et du style poétique de ces discours. Sur quoi ils disent, il en est des autres événements rapportés dans le *Livre de Job* comme de ceux-ci. Or, ceux-ci sont évidemmemt des faits imaginés. Donc, tous les autres sont de la même nature, et le livre entier n'est qu'une fiction.

Mais laquelle de ces propositions se soutient-elle? De ce qu'il se trouve quelques paraboles dans un livre, s'ensuit-il que tout le livre soit parabolique? Est-il bien vrai que les quatre faits allégués sont peints d'imagination? nous sera-t-il fort difficile d'en défendre la réalité dans notre commentaire? Voyez-le sur ces mêmes faits.

(794) Elle est intitulée du nom de Job, parce qu'il est le premier et le principal personnage.

(*a*) La conséquence n'est cependant pas absolument certaine, Job ayant pu venir d'ailleurs pour s'établir dans l'Idumée.

(*b*) Il paraît être de l'âge d'Amran, lequel engendra Moïse âgé de soixante-dix ans, par conséquent Job aurait eu soixante-dix ans plus que Moïse, par conséquent, et dans la supposition que son affliction lui fût arrivée vers cet âge, Moïse aura bien pu en écrire l'histoire, ou dans le désert, ou en Egypte même.

(Saint Thomas dit qu'il s'en tiendra au sens littéral de cette histoire, parce que saint Grégoire en a si bien développé le sens mystique, qu'il n'a rien à y ajouter).

(*c*) Comme Aram, père de Moïse, lequel Aram à remonter à Caath; par Caath, à Lévi; par Lévi, à Jacob; par Jacob, à Isaac, se trouve le cinquième depuis Abraham, de même que Job, à remonter à Zara; par Zara, à Rahuel; par Rahuel, à Esaü; par Esaü, à Isaac, est aussi au cinquième degré, petit-fils d'Abraham.

Digitized by Google

tés? si les pauvres mangent leur pain à la sueur de leur front, les riches sont-ils sans inquiétude pour la conservation de leurs biens? ne peuvent-ils pas les perdre? ne voit-on pas que tous les jours ils les perdent par divers accidents imprévus? ceux qui ont plus le moyen de se garantir de la rigueur des éléments ne sont-ils pas ceux qui y sont plus sensibles et qui en effet s'en plaignent davantage? les plus vertueux des hommes ne sont-ils pas ceux qui souffrent plus de la part de leurs semblables? N'ai-je donc pas eu raison de dire que chacun de nous a ses peines, et que l'histoire de Job souffrant, est l'histoire de chacun de nous pour un premier point?

Je désire l'expliquer de manière qu'elle devienne aussi l'histoire de chacun de nous pour un second point; je veux dire de manière que nous supportions nos peines, comme Job a supporté les siennes; car, comme l'observe saint Ambroise, il ne s'agit pas seulement ici de considérer un homme qui a souffert comme nous, mais aussi de contempler un modèle dont nous devenions des copies fidèles : il s'agit d'apprendre à imiter dans nos maux la patience de Job dans les siens : *Vitæ humanæ forma exprimitur, causa agitur.* (S. Ambros., lib. I, cap. 1 *De interpret.*) C'est le but que s'est proposé le Saint-Esprit en nous communiquant l'histoire de ce saint homme. Ainsi, avant saint Ambroise, l'avait compris saint Cyprien écrivant sur la patience; avant saint Cyprien, Tertullien, son maître, traitant le même sujet; avant Tertullien et les autres Pères, l'apôtre saint Jacques, proposant aux Chrétiens de son temps l'exemple de cet illustre athlète; avant saint Jacques, Tobie le père, disant que le Seigneur avait permis qu'il fût éprouvé comme le saint homme Job, afin que la postérité eût en l'un et en l'autre un exemple de soumission aux ordres de la divine Providence; avant Tobie, Moïse lui-même, qui, pour soutenir ses Hébreux dans leurs afflictions, composa l'histoire de notre héros. Fallait-il autant d'autorité pour nous convaincre qu'elle est écrite pour nous?

Profitons-en donc, mes frères; d'abord appliquons-nous à considérer un modèle de patience dans la pauvreté et les revers de la fortune; c'est le sujet dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui.

Bienheureux Job, vous que le Seigneur a donné pour modèle de patience sur la terre, et pour patron dans le ciel à ceux qui souffrent, nous vous invoquons avec confiance, en ce moment, comme un puissant intercesseur; obtenez-nous de l'Esprit-Saint, pour première grâce, nous vous en conjurons, que nous comprenions vos paroles, que nous soyons touchés de vos exemples, que nous sortions comme vous victorieux de nos épreuves. Après avoir salué le consolateur des affligés, saluons-en aussi la consolatrice. *Ave, Maria.*

Disposer vos cœurs aux événements les plus fâcheux dans l'ordre temporel, vous rendre indifférents pour la prospérité ou l'adversité, vous détacher des biens du siècle présent, vous consoler dans l'état d'indigence si vous y êtes, vous préparer des consolations pour le jour ou peut-être vous y serez : voilà, mes frères, mon vrai dessein dans ce discours; pour l'exécuter je vous dirais dans un autre temps : Voyez ce que sont les biens du temps, 1° en eux-mêmes ; 2° par rapport à Dieu; 3° par rapport à vous.

En eux-mêmes que sont-ils? des biens caducs et périssables, des biens qui nous quittent pendant la vie, ou que nous quittons à la mort, des biens qui sont absolument étrangers à notre être. Par rapport à Dieu, que sont-ils? des biens qui tiennent plus du néant que de l'être, des biens dont il dispose à son gré, les donnant tantôt aux bons, pour montrer qu'il en est le maître, et tantôt aux méchants, pour montrer combien les bons doivent peu les estimer : quel cas en effet ceux-ci peuvent-ils faire de biens qui sont souvent refusés aux justes et accordés aux démons mêmes? Enfin par rapport à vous, leur possession est dangereuse à raison des passions qu'ils inspirent ou qu'ils entretiennent; et leur privation au contraire peut vous être utile, et devenir pour vous la matière des vertus de résignation, de pénitence et d'actions de grâces. C'est ce que, dans d'autres temps, je pourrais vous dire plus au long, mais aujourd'hui, prenant une autre voie, je vous dis :

O vous tous qui passez, et dont les jours se passent dans les revers, les désastres, l'indigence et la pauvreté! venez, et pour supporter vos peines, pour finir vos plaintes, pour réprimer vos impatiences, voyez ce ce qu'a souffert le bienheureux Job du côté de la fortune; considérez ses souffrances à cet égard dans toutes leurs circonstances, examinez-les 1° du côté de celui qui souffre; 2° du côté de celui de qui il souffre; 3° du côté des pertes qu'il souffre. Après cet examen votre répugnance à souffrir pourra encore subsister, mais vous restera-t-il aucun prétexte pour justifier ces murmures et ces emportements qui ôtent à vos épreuves, ainsi qu'à votre pauvreté, tout leur mérite?

La fortune vous est contraire en tout, dites-vous; à chaque instant vous en éprouvez les contrariétés; chaque jour c'est perte

Qu'il en soit aussi l'auteur, c'est ce qu'Origène a assuré dans son XVI° livre contre Celse, ajoutant que cet ouvrage est plus ancien que Moïse. Un autre dira que Moïse l'a écrit. Un autre citera Salomon. Un autre Isaïe. Un autre qui prétendra que Job a existé pendant la captivité de Babylone, alléguera un quatrième auteur. Ce qui paraît plus probable sur ce sujet de critique, c'est que Job, rétabli dans sa première splendeur, est l'auteur du livre qui porte son nom, ou qu'il a laissé les Mémoires sur lesquels l'ouvrage a été composé; que Moïse en est aussi l'auteur, en ce sens, qu'il l'a composé sur les Mémoires de Job; et c'est aujourd'hui le sentiment des plus habiles critiques, qui s'accordent en cela avec plusieurs Pères de l'Eglise.

Digitized by Google

sur perte; ce sont maux sur maux, quoique cependant, grâces à Dieu, vous ne les ayez mérités par aucun péché. Eh! que dites-vous, mes frères? n'en est-ce pas déjà un grand que vous osiez tenir ce langage? n'est-ce pas de votre part une présomption pleine d'orgueil? Quel est l'homme qui ne pèche? *Quis est homo qui non peccet?* (*II Paral.* VI, 36.) Répondez à cette question de l'Esprit-Saint, ou plutôt laissez y répondre vos œuvres pour vous; n'y en aura-t-il pas sept dans chaque jour de votre vie qui vous convaincront de péché? Soit cependant que vous soyez aussi justes aux yeux de Dieu même que vous l'êtes aux vôtres, votre justice est-elle comparable à celle de cet ancien juste que l'Esprit-Saint vous propose pour modèle de patience?

Il était un homme, dit son historien, *vir erat*; c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostome (Hom. 2 *in Job*), irréprehensible, puisqu'on cesse d'être homme dès qu'on commence à être blâmable. Il était un saint dans la terre de Hus, au pays de l'Idumée, en une province située sur les confins de l'Arabie, parmi les gentils, descendant d'Esaü, et non de Jacob; par conséquent il était au milieu d'une nation perverse comme serait une colombe au milieu des éperviers, une brebis au milieu des loups, un lis au milieu des épines: *Columba in medio accipitrum, ovis in medio luporum, lilium in medio spinarum.* (*Ibid.*) Si c'eût été pour lui un mérite d'être bon avec les bons, quel était donc son mérite, puisqu'il était bon avec les méchants (795)? Puis-je faire de vous cet éloge? puis-je ajouter que vous êtes, comme Job, une étoile au milieu des nuages: *Stella in medio nubium?*

Il était *simple et droit de cœur*; simple dans sa foi, et droit dans ses vues. Faites-vous le bien que vous pouvez faire sur la terre aussi simplement que lui, sans aucun motif humain? vous élevez-vous comme lui, par la droiture de votre intention, vers le royaume des cieux et la justice qui y conduit?

Il craignait Dieu. La crainte que vous en avez produit-elle en vous les mêmes effets qu'en lui? êtes vous en secret ce que vous êtes en public? veillez-vous sur vos sentiments et sur vos désirs avec la même attention que sur vos actions?

Il fuyait le mal, quel qu'il fût. En fuyez-vous jusqu'à l'apparence? en évitez-vous toutes les occasions? mettez-vous la plus grande distance qu'il vous est possible entre l'innocence et le crime? de peur de tomber dans le péché mortel, reculez-vous d'horreur à la vue du péché véniel qui y conduit? Poussons cette comparaison plus loin encore.

Riche des dons de la grâce, Job l'était à proportion des dons de la nature. *Il avait mille moutons* pour fournir à ses vêtements, *trois mille chameaux* pour transporter ses fardeaux, *cinq cents paires de bœufs* pour labourer ses terres, et *cinq cents ânesses* pour le porter lui-même et les siens. Il avait de plus *un très-grand nombre de domestiques*, un nombre proportionné à ses grands biens. *Il était grand et illustre parmi tous les Orientaux;* il les surpassait tous en richesses comme en piété, et pour le dire en un mot, il était un des plus puissants rois de ces contrées.

Sondez ici, Chrétiens! les secrètes dispositions de votre cœur: comment, en cet état d'opulence et ce degré d'élévation, vous seriez-vous conduits? le prétexte d'une famille nombreuse ne vous eût-il pas rendus avares et durs envers les pauvres? n'eussiez-vous pas abusé de votre autorité pour imposer à vos sujets des charges ruineuses? votre cœur aurait-il possédé les richesses et la puissance sans attachement? La suite nous apprendra ce que Job fit dans cet état de prospérité; ce qui doit m'occuper maintenant, c'est sa piété envers Dieu, c'est le zèle vif et ardent que la piété lui inspirait pour tout ce qui contribuait à la gloire de Dieu, et contre tout ce qui nuisait à son culte. Que ne puis-je ici vous instruire de tous les effets de ce zèle? par exemple, du règlement de sa maison, de sa vigilance sur ses inférieurs, des discours qu'il leur tenait, et des exemples qu'il leur donnait! mais, imitant le silence de l'Ecriture en cet endroit, je me borne pour le présent à un seul fait, d'autant plus intéressant, qu'avec la piété du père il nous montre celle des enfants.

Job en avait dix, sept fils et trois filles. Ces fils allaient les uns chez les autres, et ils se traitaient chacun à leur jour. Ils envoyaient aussi prier leurs trois sœurs de venir manger et boire avec eux. Est-il commun, c'est vous, héritiers de parents opulents, que je fais juges de mes questions, est-il commun de voir une si belle union entre tant de riches enfants? est-il rare que les richesses lui soient nuisibles? C'était surtout pour l'entretenir et l'affermir, que Job autorisait ces repas et que peut-être il les conseillait. Il était bien sûr qu'ils n'étaient accompagnés ni de sensualité, ni d'indiscrétion, ni de médisances, ni de folles joies, ni d'aucun de ces défauts dont les repas des riches sont une occasion aujourd'hui comme ordinaire; mais en père tendre et timide pour le salut de ses enfants, il craignait qu'au moins ils ne se rendissent coupables de quelque péché secret, et dans cette crainte il les envoyait chercher; il les purifiait par des cérémonies instituées à cet effet, et après les avoir ainsi préparés au sacrifice, se levant de grand matin, il offrait autant d'holocaustes qu'il avait d'enfants, *de peur*, disait-il, *qu'ils n'eussent offensé Dieu dans leur cœur.* Avec quelle sévérité n'eût-il donc pas repris les fautes extérieures de ses enfants, puisqu'il témoi-

(795) « Neque enim valde laudabile est bonum esse cum bonis, sed bonum esse cum malis; sicut enim gravioris culpæ est inter bonos malum esse, ita immensi præmii est bonum esse inter malos. » (S. Greg. Magn.)

Digitized by Google

gnait tant d'inquiétude pour purifier ces fautes purement intérieures? Que diront à cela ces pères et mères qui négligent d'éclairer la conduite même publique de leurs enfants, dès qu'ils ont quelque âge; comment excuseront-ils leur négligence? *Quid in sua excusatione cogitant?*

Voilà donc, pour me résumer en peu de mots, ce que Job était aux yeux de Dieu; il joignait à l'innocence la simplicité, à la simplicité la droiture, à la droiture la crainte de Dieu, à la crainte de Dieu l'horreur du péché, à l'horreur du péché le détachement de tout bien temporel, à ce détachement la piété la plus tendre, la plus vigilante, la plus religieuse. Il était un saint, un saint incomparablement plus grand par sa sainteté que par ses richesses et son rang. N'aurait-il donc pas été exempt de tout revers de fortune, si les saints devaient n'en pas éprouver? Alléguerez-vous donc encore votre justice prétendue comme un titre qui vous en dispense?

En vain aussi en chercheriez-vous un dans la qualité de ceux de qui vous avez à souffrir; vous allez le voir d'abord par ce qui est dit de Satan au commencement du *Livre de Job;* ne perdez rien de ce point de son histoire; il servira à vous bien inculquer ces vérités terribles, qu'il y a des esprits qu'on appelle démons; que ces esprits échappés plutôt que lâchés de l'enfer pour un temps, parcourent la terre pour tenter ses habitants; qu'à la vérité ils n'ont de pouvoir qu'autant précisément que Dieu leur en accorde (796); mais que ce pouvoir est quelquefois tel qu'il n'y en a pas de semblable dans l'univers; qu'il s'étend sur l'air, sur le feu et les autres éléments, sur les animaux et sur les hommes, et qu'il est employé avec toute la ruse et toute la malice dont vous concevez que ces anciens serpents et ces lions dévorants sont capables. Entendrez-vous ces vérités de sang-froid? Rien de ce qui est arrivé à Job de la part de Satan ne vous arrivera-t-il jamais?

Les saints anges, qui sont particulièrement les enfants de Dieu, parce qu'ils en sont les plus vives images, s'étant un jour présentés devant le Seigneur pour lui rendre compte des ordres qu'il leur avait donnés, et pour en recevoir de nouveaux, *Satan se trouva aussi parmi eux :* que dis-je, mes frères, ou plutôt, que nous dit le Saint-Esprit? les anges ne sont-ils pas toujours devant le Seigneur? Satan n'est-il pas exclu pour jamais de leur compagnie? Il est vrai, mes frères, que les anges jouissent sans cesse de la présence béatifique du Seigneur; mais est-il moins vrai qu'ils n'y sont pas toujours dans le même lieu, nous étant envoyés comme ministres du salut? Il est vrai que Satan est exclu de la compagnie des saints anges; mais est-il moins vrai qu'il peut y paraître, sinon comme compagnon de leur félicité, du moins comme malheureux? Il est vrai que Dieu ne se découvre pas à lui comme à ses élus; mais est-il moins vrai qu'il peut lui faire entendre sa voix terrible, soit par lui, soit par le ministère de ses anges? Il est vrai qu'il ne voit pas Dieu face à face; mais est-il moins vrai qu'il en est vu ainsi que toutes ses œuvres de ténèbres (797)? Pourquoi donc recourrais-je aux fictions poétiques pour vous expliquer, ou plutôt pour affaiblir les paroles de l'Ecriture (798)? En voici quelques-unes.

Le Seigneur, qui prenait une extrême complaisance dans la fidélité de Job, et qui voulait s'en servir pour confondre l'orgueil de Satan, lui dit : *D'où viens-tu? « Unde venis? »* non dans le sens qu'il ignore d'où il vient, mais dans le sens qu'il n'approuve aucune de ses démarches, dit saint Thomas. *Satan répondit au Seigneur : J'ai fait le tour de la terre et je l'ai parcourue tout entière,* trouvant partout des hommes très-soumis à mes ordres et très-empressés à faire ma volonté. Quel orgueil de cet esprit qui se vante de son empire, en parlant à Dieu même, et qui, par un secret effet de ce même orgueil, dissimule le chagrin que lui cause la vertu de Job. C'est pour le confondre que le Seigneur lui en parle et lui dit : Mais *n'as-tu point considéré mon serviteur Job? a-t-il son égal sur la terre? n'est-il pas un homme simple et éloigné de tout déguisement? n'est-il pas un homme droit de cœur, ennemi de toute injustice? n'est-il pas un homme qui craint Dieu, et se retire du mal? « Nunquid considerasti... quod... sit... timens Deum et recedens a malo? »*

Je devrais peut-être saisir ce moment, mes frères, pour vous faire remarquer que Dieu connaît tout le bien qui est en nous, qu'il y met ses complaisances, qu'il s'en glorifie, qu'il s'en vante même près de notre ennemi commun; ne serait-ce pas pour vous un nouveau motif de croître en vertu? Mais une autre réflexion, qui a pour objet l'extrême malice du démon, me fait omettre celle-ci. Ne trouvant point de mal dans nos actions, il en cherche dans nos intentions les plus secrètes; forcé d'avouer la bonté extérieure de nos œuvres, il nous prête des vues intéressées; il ose même nous en accuser près du Scrutateur des cœurs. Est-ce en vain que Job vous craint? dit-il à Dieu; et ce qu'il dit de Job, il le dit de tous ceux qui le servent dans la prospérité; est-ce en vain que Job vous craint? n'est-il pas bien payé de ses services? n'avez-vous pas environné de tous côtés, comme d'un puissant rempart, sa personne, sa maison, et tout son bien? ne les avez-vous pas mis à couvert de tout ce qui pouvait leur nuire? est-il surprenant qu'un homme que vous traitez ainsi vous soit fidèle? Mais, de grâce, étendez un peu

(796) « Neque enim adversum nos potestatem habet, » etc. (S. Chrysost.)

(797)) « Omnis ministratio Dei, assistentia dicitur, » ait Chrysotomus; « filii Dei dicuntur Domino adesse dupliciter, in quantum Deus ab eis conspicitur et eorum actus adeo conspiciuntur. Non primo modo, sed secundo mali angeli assistunt, » etc Ita div. Thom., hic.

(798) Même réponse aux questions semblables, qui peuvent naître de la suite de notre histoire.

Digitized by Google

votre main, et frappez tout ce qui est à lui, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face, et s'il sera toujours cet homme juste et craignant Dieu que vous vantez tant : *Tange cuncta quæ possidet, nisi in faciem benedixerit tibi* (799).

Vous êtes sans doute, mes frères, surpris et indignés de l'audace de cet ange rebelle qui se flatte de voir en Job ce que Dieu n'y voit pas : et moi, surpris et indigné comme vous de la méchanceté de cet adversaire, l'accusateur des saints, je demande, tout tremblant : Aucun de vous n'imite-t-il pas ce Satan dans la conduite qu'il tient à l'égard de Job ? aucun de vous n'attribue-t-il pas à des motifs secrets d'orgueil et d'intérêt des actions de vertu toujours égales et toujours soutenues également ? aucun de vous ne s'afflige-t-il pas des dons de Dieu qu'il remarque chez ses concurrents ? aucun de vous n'est-il pas fâché du bon témoignage qu'on rend à son ennemi ? Et moi, je demande encore : Pourquoi Satan haïssait-il Job? pourquoi demandait-il à Dieu de lui ôter ses biens ? pourquoi voulait-il le dépouiller du plus grand des biens, qui est celui de la grâce? Ne le voulait-il pas gratuitement ? Cependant Job ne s'est pas plaint des revers qu'il a soufferts de sa part. Vous plaindrez-vous donc encore de ceux que vous souffrez de la part des méchants, qui sont ses suppôts ? Avez-vous plus à souffrir de ceux-ci, que Job n'eut à souffrir de celui-là ? Jugez-en parce que je vais vous dire de ses malheurs temporels.

Son redoutable ennemi, le père du mensonge, après avoir fait hommage à ces deux grandes vérités, que tous les biens temporels viennent de Dieu, et qu'il n'a qu'à les toucher pour les anéantir ; après avoir demandé et obtenu la permission de toucher de la sorte tout ce que Job possède, sans rien excepter; après avoir entendu ces mots : *Va, tout ce qui appartient à Job est en ton pouvoir; seulement n'étend point ta main sur lui*, et ne touche point à sa personne : aussitôt il part du ciel comme l'éclair ; il revient sur la terre avec une nouvelle fureur contre Job ; il délibère, il médite sur les moyens de le jeter dans le désespoir, et parce qu'il sait que plusieurs coups, promptement redoublés, sont plus propres à produire cet effet, et qu'un dernier abat ce qu'un premier avait ébranlé, il prend son temps et ses mesures, de manière qu'au même jour toutes les calamités temporelles fondent en même temps sur le saint homme, de manière que toute la nature, la terre, le ciel, les hommes et les éléments, les peuples voisins et les nations éloignées, le feu et les vents paraissent déchaînés contre lui. Le jour qu'il choisit pour livrer cette attaque terrible, c'est celui où ses enfants mangeaient tous ensemble dans la maison de leur frère aîné, comme pour lui faire croire que leur festin était un festin criminel et digne de toute la colère de Dieu

Toutes les créatures sont soumises à votre empire, Seigneur ; par bonté pour moi, contenez-les dans l'ordre, aucune ne troublera la paix dont je jouis ; livrez-les, selon les secrets desseins de votre sagesse, à leur propre corruption, elles s'armeront toutes contre moi pour me combattre et m'affliger en ce qui m'appartient.

Si Satan avait commencé par la mort des enfants de Job, ce père eût ensuite été moins sensible à la perte de ses grands biens, dont probablement il se proposait de les rendre héritiers; c'est donc en le dépouillant de ceux-ci (800), qu'il commence le combat ; en voici l'ordre. Observez-le bien, vous comprendrez que le rusé agresseur va constamment d'une tentation forte à une plus forte encore. Il désire, Dieu permet, et les Sabéens, ses alliés et ses voisins, sans autre motif que leur avidité, viennent fondre tout d'un coup sur les troupeaux de Job; ils lui enlèvent ses bœufs qui labourent (801), et ses ânesses qui sont en pâturages; ils passent les conducteurs au fil de l'épée. C'est la première nouvelle que lui annonce, dirai-je un homme, ou un démon (802)?

Satan désire, Dieu permet, et le feu de Dieu tombe sur les moutons de Job, et sur ses bergers, réduisant tout en cendre. C'est la seconde nouvelle qu'annonce à Job, dirai-je un homme, ou un démon (803)? ajoutant que ce feu est un feu *de Dieu* même, et lui insinuant par là que ce feu est allumé par la colère de celui qu'il aime, et dont il se croit aimé.

Satan désire, Dieu permet, et les Chaldéens, étant, à l'heure marquée, sortis à cheval de leur pays pour faire des courses, se divisent en trois bandes, commandées chacune par leur chef; ils se jettent sur les chameaux, ils les enlèvent (804), ils tuent les gens qui les gardent. C'est la troisième nouvelle qui succède rapidement à la seconde, comme la seconde à la première, celle que lui annonce, dirai-je un homme, ou un démon ?

(799) Le mot *benedicere* est souvent mis chez les Hébreux, pour *maledicere*, qu'ils n'osent prononcer quand il s'agit de Dieu.

(800) « Diripuit hæreditaria bona, post modum hæredes ipsos perdidit. » (S. Chrysost.)

(801) Il avait donc des terres, et véritablement elles lui restèrent, à moins que ses voisins instruits de ses malheurs, ne s'en soient saisis.

(802) Saint Chrysostome, suivi de quelques interprètes, croit que ces messagers dont il est parlé étaient autant de démons, et qu'il ne resta aucun serviteur à Job.

(803) « Ignem ex aere jacit, ut qui putaverit Deum se de cœlo expugnare, blasphemet in Deum. » (Id.)

(804) Il fallait, disent les RR. PP. Capucins de Paris, commentant cet endroit, que les Chaldéens eussent une forte armée, ce qui peut avoir été, non avant Moïse, ajoutent-ils, mais du temps de la grande captivité. D'où ils concluent que Job en a été. Ils fortifient leur opinion de ce que porte l'hébreu à la fin de ce livre (cap. XLII), que Job fut délivré de sa captivité, comme si ce mot, qui d'ailleurs n'est ni du grec, ni de la Vulgate, ne pouvait s'entendre de son état d'affliction.

Digitized by Google

Satan désire, Dieu permet, et au moment que les enfants de Job mangent chez leur aîné, un vent impétueux se lève tout d'un coup du côté du désert, ébranle non un côté, comme il est ordinaire, mais les quatre coins de la maison, la renverse sur ses enfants, qui tous meurent accablés sous ses ruines. C'est la quatrième nouvelle qu'annonce le moment suivant, dirai-je un homme, ou un démon? Et pas un de ses enfants n'échappe au danger; et pas un ne reparaît de dessous ces ruines; et pas un n'a le temps de se préparer à la mort, et d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie; et Job, qui craignait tant qu'ils n'offensassent Dieu dans leur repas, ignore s'ils n'ont pas péché dans ce dernier festin; et Job n'en peut embrasser aucun; et Job, accourant à la funeste maison, voit qu'elle est changée en tombeau, la table en cercueil, la fête en deuil; et Job cherche en vain parmi les ruines de cette maison des enfants respirants, il ne trouve que des morts, ici une main, là un pied, et là une tête; et Job ne peut procurer une sépulture honorable à aucun de ses dix enfants; et Job aperçoit cet horrible spectacle sans se plaindre : *O nobilem, beatamque animan! o patientiam magnam!* O âme noble et heureuse! ô patience admirable! (S. Chrysost.)

Relevez vous-mêmes toutes ces circonstances, mes frères, rapprochez-les ensuite de celles qui accompagnent vos pertes, vous plaindrez-vous encore de celles que vous faites? Je le suppose, on vous annonce une banqueroute frauduleuse qui vous laisse à peine le nécessaire le plus chétif; on vous annonce une mortalité qui a fait périr vos troupeaux nombreux; on vous annonce la perte d'un procès duquel dépendait votre état; on vous annonce une grêle qui a désolé vos campagnes; on vous annonce un ouragan qui a renversé une de vos maisons, ou du moins y a causé des dommages considérables; on vous annonce qu'un de vos enfants, l'objet ou de votre espérance, ou de votre tendresse, est mort misérablement: vous plaindrez-vous de ces pertes? vous en plaindrez-vous, tandis qu'un juste à qui Dieu rend témoignage les souffre toutes au degré suprême, dans une patience aussi suprême?

L'Etat d'indigence, dites-vous, est un état bien triste, bien dur, pour celui surtout qui est né dans l'opulence, et qui s'est vu dans l'état de la prospérité la plus florissante. Je sens comme vous, mes frères, la force de votre réflexion; je conviens qu'il y a une différence immense entre les peines de deux pauvres, dont l'un l'a toujours été, et dont l'autre est tombé de la plus haute fortune dans l'abîme de la misère; j'avoue qu'il faut une grande patience pour supporter la perte de grands biens, car on ne perd sans douleur que ce qu'on a possédé sans attachement; mais enfin cette patience est-elle au-dessus de l'homme aidé de la grâce? Job ne l'a-t-il pas exercée? n'était-il pas le père le plus heureux, et le prince le plus riche de son temps? Du faîte de l'opulence où Dieu l'avait élevé, ne l'a-t-il pas précipité sur un fumier? Qu'a dit ce riche dénué de tout, dans cet état de dénûment? est-il tombé dans aucun des défauts que j'ai ici à vous reprocher? Rendez ici gloire à Dieu, et soyez sincères.

1° N'avez-vous pas dans vos revers affecté une insensibilité stoïque? C'est le défaut de nos orgueilleux philosophes secrètement dévorés de chagrin, celui que l'exemple de Job nous apprend à éviter. 2° Ne vous êtes-vous pas répandus en injures contre les ravisseurs de vos biens? C'est le défaut de ces hommes violents, dont la moindre perte irrite la passion, celui que l'exemple de Job nous apprend à éviter. 3° Ne vous êtes-vous pas plaints que vous seriez obligés de retrancher de vos aumônes? C'est le défaut de ces hypocrites qui feignent (805) de ne désirer du bien que pour le partager avec les nécessiteux, et qui en consacrent toujours la meilleure partie à leurs usages. C'est le défaut que l'exemple de Job nous apprend à éviter. 4° N'avez-vous pas murmuré en secret contre la Providence, pour avoir permis ces événements qui affligent en vous la nature? C'est le défaut de ceux qui ne daignent pas même entrer dans le vestibule de la justice et de la sagesse du Seigneur, celui que l'exemple de Job nous apprend à éviter. 5° Ne vous êtes-vous pas livrés à quelque mouvement de douleur, à la nouvelle de vos pertes? C'est le défaut des avares, de ces âmes basses qui tiennent à la terre et aux objets terrestres; c'est le défaut que nous éviterons, si nous profitons de l'exemple frappant que le saint homme Job a laissé à toute la postérité, en apprenant les pertes dont nous avons parlé.

A la dernière nouvelle, à celle de la mort de ses enfants, ayant déchiré ses vêtements, s'étant rasé la tête, et s'étant jeté à terre il adora Dieu, et prononça ces paroles mémorables: *Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et j'y retournerai nu. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qui lui a plu, que le nom du Seigneur soit béni!*

Vous répéterai-je encore une fois cette sentence si digne de répétition? vous en ferai-je sentir toutes les beautés? vous en développerai-je tous les termes? vous y montrerai-je les vertus de détachement, de soumission, de conformité à la volonté de Dieu, peintes dans leur perfection? Je craindrais de les affaiblir au lieu de leur donner aucune force, et je me borne à vous donner cet avis important, c'est de vous jeter en terre, de baiser, d'adorer la main de Dieu dans les événements fâcheux qui vous arrivent, en disant bien humblement et bien sincèrement: *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y rentrerai nu*, etc.; *que le nom du Seigneur soit béni!*

C'est, mes frères, à ces mots que votre victoire sur Satan est attachée, vous ne les

(805) « Neque (Job) dixit: Greges consumpti sunt quorum ope decem mille enutriebantur pauperes. » (S. Chrysost.)

Digitized by Google

aurez pas plutôt prononcés, que Satan se retirera de vous, honteux et confus ; les saints anges s'approcheront de vous et vous féliciteront sur une victoire que leur Maître regarde comme la sienne ; votre patience dans la perte de quelques biens temporels vous vaudra des biens éternels. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION II.

JOB, MODÈLE DE PATIENCE DANS LES MALADIES.

(*Job* II *per tot.*, III, 1-26.)

Pellem pro pelle, cuncta quæ habet homo, dabit pro anima sua.

Peau pour peau, l'homme donnera tout pour conserver sa vie. (*Job* II, 4.)

Quoique ces paroles soient de Satan, le plus grand ennemi de Dieu et des hommes, je vous les cite cependant, mes frères, c'est qu'elles me donnent lieu de tirer cette conséquence avec les saints : Pourquoi donc épargnerions-nous des biens qui, au jugement de cet esprit de ténèbres même, ne méritent pas d'entrer en comparaison avec notre salut? *Quid parcimus patrimonio quod et ipse diabolus judicat vile pro salute?* Est-il rien que nous ne devions offrir au Seigneur pour ressusciter avec lui, quand nous voyons que Satan a offert tous les royaumes de ce monde avec leur gloire pour être adoré? *Si tanti constat ut diabolus adoretur, quantum Christianus debet offerre ut cum Christo ressuscitetur?* Ainsi raisonnait saint Ambroise (*in psal.* XXXVII) sur ces paroles de Satan : *Pellem pro pelle, cuncta quæ habet homo, dabit pro anima sua.* Celles-ci de Job frappé dans ses biens : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y rentrerai nu ; le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté*, furent pour ce tentateur un coup de tonnerre qui le firent retirer, mais pour un temps seulement, comme va nous l'apprendre la suite de l'histoire sainte.

En la reprenant aujourd'hui je ne vous dirai pas quel fut l'intervalle entre sa première et sa seconde tentation : c'est un point absolument ignoré ; je ne vous dirai pas non plus qu'il fallut à Satan pour cette seconde attaque une seconde permission, que cette permission lui fut accordée comme la première dans une assemblée générale des anges bons et mauvais (806), et que, comme la première était restreinte et portait cette condition, que Satan ne toucherait point à la personne de Job, la seconde fut aussi restreinte et portait cette condition qu'il ne toucherait point à sa vie ; que vous dirai-je donc?

Après vous avoir représenté Job comme un modèle de patience dans l'infortune, en mon discours précédent, je vous le représenterai en celui-ci comme un modèle de patience dans la maladie et l'infirmité, non uniquement pour vous faire admirer un grand homme, mais pour vous engager à l'imiter lorsque vous serez environnés des douleurs de la mort ; lorsque Satan aura obtenu le pouvoir de frapper vos personnes après avoir renversé votre fortune. Oh ! que vous désirerez alors avoir des appuis contre le découragement ! préparez-vous-en donc dès aujourd'hui, c'en est le moment.

Je ne puis, mes frères, avant d'en venir à mon objet principal, me dispenser de vous faire deux observations sur deux mots de notre histoire qui me paraissent intéressants : la première est sur ce mot de Dieu à Satan : *Vous m'avez inutilement soulevé contre Job :* par rapport à qui ce mot *inutilement* est-il dit? par rapport à Satan, à la honte duquel ce soulèvement s'est terminé, et non par rapport à Dieu, qui en a tiré sa gloire, et non par rapport à Job, à qui son combat a valu un accroissement de vertu, et non par rapport à nous qui nous en édifions. Ne m'édifierai-je pas aussi, mon Dieu, de ce que vous dites ici, que *vous vous êtes soulevé contre Job?* n'est-ce donc pas encore vous qui vous soulevez contre moi, lorsque les hommes m'affligent? au lieu de me soulever à mon tour, ne m'humilierai-je pas comme Job sous votre main puissante?

La seconde observation que m'offre son histoire est sur ce mot de Satan parlant à Dieu : *Etendez votre main sur Job ; frappez ses os et sa chair, et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face.* Il prouve, ce mot, ce que je disais déjà dans le discours précédent, que le démon médite, délibère, désire, veut nous affliger, mais que Dieu seul nous afflige, et par conséquent que nous devons voir sa main dans nos maux corporels, comme dans nos maux temporels, pour la baiser, l'adorer et la remercier, à l'exemple du saint homme dont j'ai à vous dépeindre la patience dans sa maladie. Deux choses surtout me le font admirer, c'est d'un côté l'excès de ses maux, et de l'autre c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'excès de sa soumission à la volonté de Dieu dans les douleurs que lui causent ses maux. Reprenons :

Satan, ayant obtenu la permission de frapper Job dans sa chair et ses os (à condition toutefois qu'il ne toucherait pas à sa vie), part à l'instant même, bien résolu de pousser à bout la patience de Job par la multitude, la violence, la continuité des maux qu'il lui fera souffrir. L'Ecriture en nomme d'abord un pour tous ; elle dit que *Satan frappa Job d'un ulcère* (807) *depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête : « Percussit Job ulcere pessimo a planta pedis usque ad verticem ejus. »* Ce sont les expres-

(806) Ce que j'ai dit de la première assemblée, et de la manière dont les choses s'y passèrent, peut s'appliquer à cette seconde assemblée.

(807) Les uns ont entendu la lèpre, les autres le mal de Naples, sans cependant faire tort à la pureté de Job ; puisque ce mal peut se communiquer par le souffle, par l'attouchement d'un linge qui a servi à celui qui en est infecté, etc.

Digitized by Google

sions de l'Esprit-Saint, après lesquelles saint Chrysostome (*Catena*) ne craint pas de dire que le démon épuisa tous ses traits sur Job, que ce saint homme souffrit coup sur coup et au souverain degré tous les maux du monde dans un seul corps, sans avoir de relâche. Peut-on rejeter cette pensée de l'orateur d'Antioche quand on lit l'histoire des souffrances de Job?

On y voit, pauvres malades, infirmes de toute espèce, vous qui vous plaignez d'insomnie, de fièvres, de goutte, de colique, d'esquinancie, de suffocation, de dartres, d'érésipèle, d'étisie, de chancre, de scorbut, d'inflammation, d'ulcère; vous encore que l'âge ou l'infirmité ont privés de l'usage libre de vos yeux, etc.; accourez à ce triste spectacle, et voyez si votre douleur est semblable à celle du bienheureux Job. Dans ses souffrances, on voit, 1° que tout son corps n'était qu'une plaie. On voit, n'aurez-vous pas le courage d'entendre ce que Job a eu le courage de souffrir? on voit, 2° que ses ulcères fourmillaient de vers et rendaient un pus infect et puant; on voit, 3° qu'il souffrait une chaleur interne, une inflammation ardente qui le consumait; on voit, 4° que semblable à un squelette hideux, il ne lui restait que les lèvres autour des dents; on voit, 5° qu'il souffrait une esquinancie étouffante qui le mettait hors d'état de rien avaler qu'en soupirant; on voit, 6° qu'il avait des douleurs d'entrailles qui le déchiraient jour et nuit sans lui laisser un instant de repos.

Finissons ici un détail que la suite de l'histoire sainte nous rappellera, et contentons-nous de dire que les observateurs ont compté les uns jusqu'à douze, les autres jusqu'à trente-deux maladies différentes que Job eut à souffrir à la fois, et au souverain degré, et parce qu'entre ces maladies on en voit de lentes, parce que Satan avait intérêt de ménager ses forces pour le vaincre une seconde année ne l'ayant pas vaincu une première, les uns disent que le saint homme a été affligé au moins trois ans, les autres soutiennent qu'il l'a été pendant sept et même pendant dix (808); que pendant tout ce temps il n'y a aucune partie de son corps, ni intérieure, ni extérieure, qui n'éprouvât successivement tous les maux que la ruse et la malice de Satan purent inventer. Entrons ici, mes frères, dans les desseins de la Providence, et voyons autant qu'il est possible les fins qu'elle s'est proposées en faisant passer son serviteur par des épreuves si dures et si longues.

Nulle partie du corps de Job ne fut exempte de souffrances, afin que toute son âme eût part au triomphe: *Ut nihil in mente vacet a gloria, in cujus corpore nihil vacat a pœna.* C'est une première de ses fins. Il fallait que Job, comme figure de Jésus-Christ, découvrît par ses propres souffrances quelles seraient celles de notre Rédempteur: *Necesse fuit ut per ea quæ pertulit, quæ (Christus) passurus esset, ostenderet.* C'est une seconde de ces fins. Une troisième est en outre de nous apprendre à souffrir dans notre corps, après nous avoir appris à souffrir dans nos biens, et afin que la leçon soit plus fidèlement retenue et mieux exécutée, elle est renfermée en ce peu de mots: *Job* s'étant *assis sur un fumier* (809), *il ôtait avec un têt de pot cassé, la pourriture qui sortait de ses ulcères: « Qui testa saniem radebat, sedens in sterquilinio.»* O paroles sacrées faisant seul l'éloge le plus complet de notre héros! Quelle odeur de vie, s'écrie saint Augustin, au milieu de la pourriture, quelle santé au milieu des plaies, quelle élévation sur un fumier: *O virum putrem et fenum, o vulneratum et sanum, o in stercore sedentem et in cœlo regnantem!* Mais c'est saint Chrysostome qu'il faut entendre faisant le panégyrique non-seulement de Job, mais du fumier sur lequel même il fut assis

Ce fumier, disait-il au peuple d'Antioche, est plus digne de nos respects que les trônes de tous les rois, car ceux qui voient ces trônes n'en retirent aucun avantage; mais il est très-avantageux de considérer le fumier de Job dont la vue seule peut servir beaucoup pour nous affermir dans la patience. C'est pourquoi on voit encore aujourd'hui beaucoup de personnes passer les mers et venir de pays fort éloignés, en Arabie, dans le désir de voir ce fumier célèbre (810), et de baiser cette terre où s'est passé le combat furieux de ce vainqueur du démon, et où il a répandu un sang plus précieux que n'est l'or, que ne sont les perles les plus précieuses. Non, ajoute ce saint, il n'y en a point qui puissent être comparées aux ulcères qui couvraient le corps de Job, et si vous voulez vous en convaincre, montrez à un homme que la perte d'un fils unique rend inconsolable, une multitude de perles, adoucirez-vous sa douleur? Rappelez-lui au contraire, le souvenir des ulcères du saint homme en lui disant: *Pourquoi pleurez-vous, ô homme! vous avez perdu un fils, et Job, après avoir perdu tous ses enfants, étant tout couvert d'un pus qui tombait de tous ses membres et assis sur un fumier, voyait sa chair se consumer peu à peu sans faire la moindre chose qui pût blesser sa piété;* parlez de la sorte à ce père affligé, vous éteindrez dans l'instant tout le feu de sa douleur, et vous connaîtrez par là que les plaies de ce juste sont plus précieuses que les pierreries.

Il ôtait avec un morceau de pot de terre, la pourriture qui sortait de ses ulcères: « Testa saniem radebat.» N'avait-il donc pas, ne pouvait-il pas avoir un linge doux à la place de ce têt de pot cassé, dont l'usage rude augmentait ses douleurs? Est-ce peut-être qu'il

(808) Suidas, Olympiodore, parmi les anciens; Salien, Torniel, parmi les nouveaux.

(809) Ou la *cendre*, comme porte l'original.

(810) Comme nous n'assurons pas que ce fumier existait au temps de saint Chrysostome, nous n'approuvons pas non plus les ironies que le continuateur de Saurin se permet ici, contre le saint prédicateur.

Digitized by Google

ne pouvait se servir de ses doigts? est-ce peut-être que leur enflure, leur inflammation et les ulcères dont ils étaient chargés l'en empêchaient? est-ce peut-être qu'il devait exprimer par ses souffrances ce que saint Paul exprime par ses paroles en disant que nous portons notre trésor dans des vases d'argile? Ainsi l'a pensé saint Ambroise: *Docuit*, dit-il, *testam habentem dicere: Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus*. Au lieu de rechercher curieusement la réponse à ces questions, qu'il nous suffise de les avoir proposées, et sans nous arrêter plus longtemps à décrire les maux de ce grand homme, hâtons-nous d'étudier ses saintes dispositions pour entrer nous-mêmes dans de semblables lorsqu'il plaira à Dieu de nous envoyer quelques-unes de ces maladies aiguës, cruelles, accablantes dont nous avons vu notre généreux athlète attaqué.

Job affligé comme nous l'avons vu se tait; au lieu qu'en ces calamités temporelles il rendait hautement grâces à Dieu, ici il se prive de cette consolation; il se concentre en lui-même; il ne veut avoir que Dieu pour témoin de ses sentiments de pénitence, de soumission, de reconnaissance: Ce silence paraîtra peut-être peu de chose aux yeux de ceux qui n'ont jamais souffert dans leurs corps, mais, je vous le demande à vous qui avez éprouvé quelque douleur violente, lequel vous paraît plus facile, ou de se taire en cas semblable, ou de ne manifester sa peine, que par des actes publics de religion? ceux-ci ne sont-ils pas une consolation? Si c'en est une à un malade de se plaindre près des hommes, n'en est-ce pas une aussi pour lui de se plaindre près de Dieu?

De là, mes frères voici la conséquence que je tire pour notre édification, c'est que, quand il plaira au Seigneur de nous affliger de quelque maladie, nous pourrons dire dans un temps : *Dieu m'avait donné la santé, il me l'a ôtée, que son saint nom soit béni:* mais il sera bon, il sera très-méritoire dans un autre de supprimer cet acte excellent et de garder un profond silence, nous bornant à des actes purement intérieurs de foi, de confiance, d'union à Jésus-Christ, etc. Saisissons l'occasion des petits maux qui sont de tous les jours, pour en avoir l'habitude dans le temps des grandes douleurs; cette pratique ne pourrait-elle pas être l'objet d'une résolution digne de notre piété?

Second effet de la patience de Job accablé du poids de ses nombreuses et fatigantes maladies. En signe d'approbation de la conduite très-rigoureuse du Seigneur envers lui, il ajoute des peines volontaires à celles qui lui viennent de la part de Satan; s'humiliant encore plus qu'il n'est humilié, chassé de sa maison et de sa ville (811) par les siens mêmes figurant ici les Juifs qui crucifièrent Jésus-Christ hors de Jérusalem, Job ainsi traité se place sur un fumier pour unir la pourriture à la pourriture. Voulant encore plus souffrir qu'il ne souffrait, il raclait rudement et sans ménagement le pus de ses ulcères comme pour aider la main du Seigneur qui le frappait. Que dirais-je de plus si j'adoptais la pensée de saint Cyprien comme le saint martyr adoptait celle de Tertullien (*De patientia*)? je dirais que Job repoussait dans leur espèce de caverne les vers qui sortaient fourmillant de sa chair.

De là, mes frères, voici la conséquence que je tire pour notre édification commune, c'est que dans les temps de maladie, au lieu d'adoucir constamment nos maux autant qu'il est possible par des moyens licites, il est beau, il est bon d'y en ajouter de notre choix quelques autres, qui cependant ne nous incommodent pas notablement et jusqu'à abréger nos jours, ou empêcher notre rétablissement; il est beau, il est bon de nous tenir quelques moments dans une posture gênante; de deux remèdes également efficaces, il est beau, il est bon de nous décider pour le plus amer; il est beau, il est bon d'imaginer de semblables mortifications pour témoigner à Dieu que nous adorons sa conduite envers nous, et que nous désirons suppléer par nos souffrances volontaires à ce qui manque aux maux qu'il nous envoie, pour nous purifier et nous sanctifier. Cette pratique ne pourrait-elle pas être l'objet d'une seconde résolution digne de notre piété?

Un troisième effet de la patience de Job livré personnellement à toute la fureur de Satan, est celui que me rappellent ces paroles : *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus* (812), si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux? la belle pensée, mes frères! la beauté, la noblesse, la sublimité des expressions dont elle est revêtue! Voici ce qui donna occasion au saint homme de les proférer.

Dépouillé de ses biens, affligé dans toutes les parties intérieures et extérieures de son corps, il lui restait (813) encore une personne qui, par devoir et par engagement solennel, devait être son aide et sa consolation, mais qui, par impatience et par le plus violent des emportements, se joignit à Satan pour ébranler sa constance, et le porter au blasphème. Cette personne était son épouse même. Le serpent s'était servi de celle d'Adam pour le séduire par ses caresses, et il se servit de celle de Job pour tâcher de l'abattre par ses outrages; ce fut en la rendant attentive à la perte qu'elle venait de faire conjointement avec son mari, en lui ôtant toute espérance de rentrer jamais dans son premier état, en lui persuadant que la

(811) On chassait les lépreux des villes; si la lèpre était sa maladie, nous ne croyons pas qu'il ait attendu qu'on le mît hors de la sienne.

(812) Sur ce passage saint Ambroise (lib. III *De interp.*) dit : « Gratulatur hic se conteri, ut in futurum consolationem invenire possit: præmia sperare non poterit qui non exercitatus fuerit diversorum certamine præliorum. »

(813) « Omnia auferuntur, sola mulier relinquitur antiquum diaboli organum. »

Digitized by Google

piété lui avait été inutile pour conserver ses biens, et qu'elle lui serait inutile, plus que inutile pour en supporter la privation, puisqu'elle l'obligeait à retenir dans le fond de son âme des sentiments qui ne cherchaient qu'à sortir et à se manifester par les imprécations et les jurements.

Vaincue par le serpent séducteur, elle essaya donc de vaincre aussi son époux, et indignée de le voir tranquille au milieu de l'effroyable tempête qui l'agite : Hé! quoi! lui dit-elle, vous demeurez encore dans votre stupide simplicité? *Maudissez Dieu* au moins à présent, *et mourez* si vous pouvez obtenir par vos malédictions une mort qui vous délivre des maux dont toutes vos bénédictions n'ont pu vous garantir. Ainsi parla à Job cette femme qui lui avait juré de partager ses maux et de le soulager dans ses infirmités, la personne du monde qu'il aimait plus, et donc il devait être plus aimé, plus respecté, plus édifié, puisque les époux ne sont unis que pour s'édifier et se sanctifier : non-seulement elle le traita de stupide et d'insensé, mais elle l'excita à maudire le Seigneur même, à commettre ce crime dont Satan avait osé dire à Dieu, que Job se rendrait coupable s'il le frappait dans son corps.

Le cœur du saint époux put-il être insensible à ce coup ajouté à tous les précédents? doutons-nous qu'il ne l'ait vivement senti? Mais, dit saint Ambroise, Job plein d'ulcères et couché sur son fumier, était plus sain et plus fort qu'Adam jouissant d'une parfaite santé dans un lieu de délices; ce que celui-ci n'avait pas répondu à Eve, il le répondit à son épouse : *Vous parlez comme une femme qui n'a point de sens; si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux;* est-elle moins adorable dans un cas que dans l'autre; est-elle moins propre à nous sanctifier? *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus?*

C'est, mes frères, par ces paroles qu'il couvrit de confusion Satan même, qui avait assuré qu'il maudirait le Seigneur dans la maladie; c'est ainsi que nous vaincrons cet ennemi lorsqu'il nous attaquera dans notre santé; c'est en disant dans les tentations d'impatience que la maladie nous occasionnera : *Si nous avons reçu les biens* et la santé *de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux* et les infirmités? Peut-être avons-nous oublié le Seigneur dans les temps de santé; peut-être avons-nous employé ces temps à des courses, à des voyages, à des travaux qui avaient pour principe la cupidité et non la charité; peut-être même nous sommes-nous servis de cette santé pour pécher; peut-être l'avons-nous altérée dans les plaisirs de la table, ou du jeu ou de la volupté; n'est-il pas juste de recevoir la maladie qui punit et expie ces excès : *Si bona*, etc. C'est, mes frères, une pratique que je vous conseille pour le temps où la douleur vous rappellera que vous êtes mortels; ne peut-elle pas être l'objet d'une troisième résolution aussi digne de votre piété que les deux précédentes?

Ce Satan, qui figure si singulièrement dans notre histoire, s'y opposera, je le pressens : quand autrefois nous vous proposions l'exemple de Jésus pour vous encourager à supporter patiemment le poids des infirmités corporelles, il vous disait : Un homme faible peut-il donc ce qu'a pu le Tout-Puissant? A ce moment même où je vous propose l'exemple de celui qui figurait Jésus-Christ, il ne manquera pas de vous dire: « Job sentait-il ses maux, comme vous sentez les vôtres? » Vous auriez peut-être cru que non, si Job fût toujours resté dans le silence. Que fait-il donc pour prévenir l'erreur qui vous aurait rendu son exemple inutile? Après avoir rendu à la grâce l'hommage qu'il lui devait, il paye ensuite à la nature le tribut qu'elle réclamait; après avoir montré sa patience, il manifeste sa sensibilité; après un silence de plusieurs jours, peut-être de plusieurs semaines et même de plusieurs mois, il s'écrie (814):

Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit où il a été dit de moi : Un homme est conçu! puissent l'un et l'autre n'avoir jamais été et ne jamais paraître; que ce jour se change en ténèbres! que Dieu du haut du ciel ne le regarde pas plus que s'il n'avait jamais été.... qu'il soit couvert de ténèbres et de l'ombre même de la mort : *Obscurent eum tenebræ et umbra mortis!* Qu'un tourbillon ténébreux possède cette nuit : *Noctem illam tenebrosus turbo possideat...* qu'elle soit triste et solitaire, et qu'elle ne soit jamais jugée digne de recevoir la louange qu'on donne aux nuits heureuses : *Sit nox illa solitaria, nec laude digna :* qu'elle soit maudite et mise au nombre des nuits fatales par ceux qui marquent et qui maudissent le jour qu'ils croient devoir être malheureux, par ceux qui sont toujours prêts de susciter Léviathan ou le démon, afin de connaître et de découvrir par lui ce jour qui leur est caché : *Maledicant ei qui maledicunt diei, qui parati sunt suscitare Leviathan....* que tous les maux arrivent à cette nuit, parce qu'elle n'a point fermé le sein qui m'a porté, et qu'elle n'a point détourné de moi, en s'opposant à ma naissance, les maux dont je suis accablé à présent, pour en souffrir peut-être de plus grands encore après ma mort : *Nec abstulit mala ab oculis meis!*

C'est, mes frères, dans cette affreuse supposition que Job désire n'avoir jamais été; un tel désir et les vives expressions dont il se sert pour le marquer se concilient-ils avec l'insensibilité que vous étiez d'abord tentés de lui attribuer? N'est-il pas à craindre

(814) Nous savons que ses trois amis gardèrent comme lui le silence pendant sept jours, mais nous ignorons combien de temps ils mirent pour venir de leur demeure à celle de Job.

Digitized by Google

que, changeant de langage, vous ne disiez maintenant qu'il a été sensible à l'excès; que vous êtes tentés de penser que ce désir et ces expressions lui ont été dictés par le désespoir : que vous manquez de moyens pour lutter avantageusement contre une opinionsi injurieuse au saint homme? Attention, s'il vous plaît, à ceux que je vais vous indiquer.

J'en vois un premier dans les questions suivantes. Si Job était tombé dans le désespoir, Satan n'aurait-il pas remporté la victoire sur Dieu même? car le combat était entre Dieu et Satan; Job n'en était que l'instrument. L'Esprit-Saint nous dirait-il deux fois (capp. I, II) que Job ne pécha point par ses lèvres; qu'il se tut quand il fallut; qu'il parla quand il fut temps (815); qu'aucune peine ne lui arracha un mot d'impatience, et qu'il vengea le Seigneur des insultes de l'esprit? nous dirait-il que Job a été récompensé de sa douceur? nous dirait-il qu'il a été constitué médiateur entre Dieu et ses consolateurs onéreux? C'est dans ces réflexions, que faisait saint Grégoire (816), que vous trouverez un premier moyen sûr de justifier ces paroles de Job : *Que le jour auquel je suis né périsse : « Pereat dies in qua natus sum. »*

Pour vous en faire connaître un second, j'ajoute ces autres questions aux précédentes : le désir de passer immédiatement du sein de sa mère dans celui de la terre, plutôt que de souiller l'intervalle qui sépare ces deux moments, est-il criminel? le désir de n'avoir jamais existé plutôt que d'avoir été conçu dans le péché, pour y vivre et y mourir, est-il criminel? Jésus-Christ même ne l'a-t'il pas justifié en disant à Juda qu'*il eût été meilleur pour lui de n'être pas né? « Bonum erat ei, si non natus fuisset homo ille. »* (*Matth.* XXVI, 24.) Ce que vous disiez de ce traître, mon divin Sauveur, je le dis donc de moi-même, en me livrant à toute la frayeur qu'inspire cette pensée, et en ranimant aussitôt une confiance nécessaire pour me préserver du désespoir : oui, il vaudrait mieux pour moi de n'avoir jamais été que d'être né criminel, et de mourir impénitent : ah! s'il en devait être ainsi, puisse périr le jour où je suis né, et la nuit où il a été dit de moi : *Un homme est conçu!* mais non, Seigneur, ce malheur ne m'arrivera pas; j'espère de votre miséricorde que vous m'en préserverez, et que mes afflictions présentes ne seront pas celles qui châtient seulement pour châtier, mais de celles qui châtient pour expier le péché; elles me purifieront, elles me sanctifieront; elles m'honoreront pendant le temps, elles me béatifieront pendant l'éternité. C'est, mes frères, le terme heureux où je souhaite que vos maladies aboutissent toutes. *Amen.*

INSTRUCTION III.

JOB, MODÈLE DE PATIENCE DANS LES PEINES INTÉRIEURES.

(*Job.* III, 11-25; IV *per tot.*; V, 1-27.)

Pereat dies in qua natus sum!

Puisse périr le jour où je suis né! (*Job* III, 30.)

Trois sortes de peines, mes frères (817), que nous devons apprendre à supporter, sans pouvoir espérer de nous en garantir. Une première est l'infortune ou la perte des biens temporels, et celle-ci, toute sensible qu'elle est aux avares et aux âmes basses, est la moindre, celle par conséquent par laquelle Satan a jugé plus à propos de commencer son combat avec le saint homme Job. Une seconde est la maladie, l'infirmité, la douleur qui accompagne les remèdes de la médecine, et les opérations douloureuses de la chirurgie, et celle-ci, dont l'objet n'est plus hors de l'homme, mais en lui, est par cela même incomparablement plus grande que la première; d'où vient cette parole désolante : *Peau pour peau, l'homme abandonnera tout pour conserver sa vie;* d'où vient encore que Satan attaqua Job dans son corps, après l'avoir attaqué dans sa fortune. Une troisième est l'épreuve de l'âme, et celle-ci est à l'égard de la seconde ce qu'est la seconde à l'égard de la première; il y a entre l'une et l'autre la différence qu'il y a entre l'âme et le corps : quelle distance par conséquent!

De là vient que Satan, n'ayant pu vaincre Job en le privant de ses grands biens et de la santé, essaye maintenant d'ébranler sa constance en le privant de la paix intérieure. Ne diriez-vous pas que cet essai lui a réussi, quand vous entendez Job s'écrier dans la force de sa douleur : *Puisse périr le jour où je suis né! «Pereat dies in qua natus sum! » Pourquoi ne suis-je point mort dans le sein de ma mère? «Quare non in vulva mortuus sum?» Pourquoi n'ai-je point cessé de vivre aussitôt que j'en suis sorti? pourquoi celle qui m'a reçu en naissant m'a-t-elle tenu sur les genoux? « Quare exceptus genibus? » Pourquoi ai-je été nourri du lait de la mamelle?* ne valait-il pas mieux pour moi qu'on me refusât alors tous les secours que mes larmes demandaient? n'eût-il pas été mieux pour moi que je passasse du sein de ma mère dans le tombeau? *Cur lactatus uberibus?* Quand vous entendez ces plaintes de Job, n'êtes-vous pas tentés de croire qu'elles sont dans sa bouche les expressions du désespoir? Ne me demandez-vous pas à ce moment quel autre principe on pourrait leur assigner?

Qu'elles ne soient le produit ni du désespoir, ni de l'impatience, ni du murmure, c'est, mes frères, ce que j'ai prouvé précédemment et par le témoignage que

(815) « Duobus modis, labiis delinquimus, cum aut injusta dicimus aut justa reticemus. » (S. Greg. Magn.)

(816) Saint Grégoire lève cette difficulté en ce peu de mots : « Non est ejus maledictio ex malitia delinquentis, sed ex rectitudine judicis; non est ira commoti, sed doctrina tranquilli. »

(817) Nous parlerons d'une quatrième dans l'Instruction suivante.

Digitized by Google

Dieu lui a rendu, et par la nature même de ces paroles; d'où il résulte seulement que Job préférait l'état du néant à celui du péché, dans lequel il craignait d'être tombé. J'ajoute maintenant que le vrai principe de ses fortes expressions et de ses plaintes amères, c'est cette crainte même et les effets de cette crainte, la tristesse, le doute, la perplexité, en un mot toutes ces peines intérieures qui font le tourment quelquefois de l'homme le plus juste, peut-être le vôtre à ce moment même, âmes inquiètes, âmes timorées jusqu'au trouble et presque jusqu'au désespoir! oh! que vous êtes à plaindre! que je vous plains sincèrement! que ne puis-je, sinon vous délivrer totalement de vos peines intérieures, du moins vous y procurer quelque adoucissement! Peut-être en serait-ce un pour vous de vous présenter un modèle de patience dans le triste état dont vous vous plaignez; mais où le trouverons-nous? dans le saint homme Job.

Il en a été un d'abord dans l'infortune, puis dans la maladie, ensuite dans les peines intérieures. C'est sous ce troisième aspect que je vais vous le peindre dans cet entretien.

Dieu, dit saint Grégoire, nous afflige pour plusieurs raisons toutes différentes. Il afflige certains pécheurs pour commencer dès cette vie à punir en eux ce qu'il punira en l'autre par une éternité de peines; témoin la Judée, à qui Jérémie (818) disait : *Pourquoi cries-tu vers le Seigneur sur le sujet de ton affliction? ta douleur est incurable.* (*Jerem.* xxx, 15.) Il en afflige d'autres en cette vie pour les corriger et les arracher aux châtiments de la vie future; témoin cet homme languissant à qui Jésus-Christ dit: *Vous voilà guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis.* (*Joan.* v, 14.) Il afflige aussi certains justes pour empêcher qu'ils ne tombent dans le péché; témoin le grand Apôtre qui dit de lui-même : *De peur que la grandeur de mes révélations ne me cause de l'élévation, Dieu a permis à l'ange de Satan de me souffleter.* (*II Cor.* xii, 7.) Enfin, il y en a que Dieu afflige, afin que la vertu de celui qui les soutient dans leurs souffrances, et qui les en fait sortir avec gloire, soit connue, adorée et désirée; témoin l'aveugle de l'Evangile, né tel *afin que les œuvres de Dieu pussent éclater en lui.* (*Joan.* ix, 3.) Témoin Job lui-même, qui le sut après son long et terrible combat, mais qui l'ignorait (819) dans le temps qu'il prononça ces paroles : *Que le jour où je suis né périsse! « Pereat dies in qua natus sum!»* Humble comme le sont les saints, jugeant de ses actions par ses maux, y remarquant une rigueur extrême, et jusque-là sans exemple, n'osant se regarder comme un juste qui est éprouvé, il craint, et que craint-il? quels sont les objets de sa crainte, quelles en sont les causes? Attention à ces deux questions, s'il vous plaît, âmes souffrantes et affligées, âmes éprouvées, sinon à la fois, du moins successivement, par les frayeurs excessives, par les tristesses profondes, par les ennuis accablants, par les dégoûts révoltants, par les tentations affreuses de l'horrible désespoir; sachez d'une âme qui est pressée par ces diverses épreuves, comment vous pouvez vous en tirer et les sanctifier; et d'abord quels doivent être les vrais objets de votre crainte? Saisissez toutes les réponses de Job à cette question. Que craint-il, ce Job? est-ce le tombeau? Pour nous assurer du contraire, il ne faut que l'entendre sur cet objet, car selon lui :

Qu'est-ce que le tombeau? Selon le saint homme, c'est un lieu (*Job* iii, 14) où le juste, délivré des inquiétudes de la vie présente et du danger d'offenser le Seigneur, est en repos et semblable à un homme dormant et se reposant tranquillement dans son sommeil : *Nunc enim dormiens silerem.* C'est un lieu où les derniers du peuple habitent avec les rois, ces grands de la terre, ces personnes puissantes que nous voyons pendant leur vie bâtir des édifices qu'ils laissent après leur mort ou déserts, ou en héritage à des héritiers injustes : *Somno meo requiescerem cum regibus et consulibus.* C'est un lieu où cesse toute distinction de grands et petits, où toute supériorité est anéantie, où il ne reste à ceux qui en ont exercé, que le triste avantage d'avoir été plus longtemps agités, et probablement plus injustes que ceux sur qui ils l'ont exercée : *Requiescerem cum consulibus qui ædificant sibi solitudines.* Bâtit-on sans injustice des palais magnifiques, dans des lieux qui auparavant n'étaient que d'affreuses solitudes?

Qu'est-il encore, ce tombeau où nous courons? un lieu où le pauvre est aussi riche que les princes qui ont aujourd'hui beaucoup d'or, et qui remplissent d'argent leurs palais : *Aut cum principibus qui possident aurum.* C'est un lieu où les potentats de la terre sont dans le même état qu'un fruit avorté dans le sein de sa mère, ayant expiré comme lui, et étant semblables à ceux qui, ayant été conçus, n'ont pas vu le jour. Heureux s'ils n'avaient pas à rendre à Dieu un compte rigoureux que l'avorton n'a pas à craindre : *Sicut abortivum non subsisterem.* C'est un lieu que vous craignez, pécheurs, je n'en suis point surpris : ah! c'est qu'il est le terme où aboutissent finalement votre faste et votre orgueil; où, après avoir menace, crié, agi en tyrans, vous serez muets et hors d'état de vous faire redouter. Mais vous, justes, pourquoi le craindriez-vous? n'est-il pas le terme de vos combats et de vos craintes? la violence et l'injustice peuvent-elles vous y poursuivre? y serez-vous, comme ici, épuisés de forces? *Ibi impii cessaverunt a tumultu.* Continuons à considérer le tombeau, non quant à l'âme, mais

(818) Saint Chrysostome relève cette circonstance de la patience de Job : « Non novit se pro patientia coronandum, sed exsistimavit calamitatem a Deo latam. »

(819) C'est le second sens du verset quatorzième.

Digitized by Google

quant au corps; non quant à l'autre vie, mais quant à celle-ci.

Vous avez quelquefois vu des malheureux captifs liés d'une même chaîne; vous avez vu aussi des ouvriers à qui un maître sévère ne parlait qu'avec dureté et mépris, demandez-leur ce qu'est pour eux le tombeau; ils vous répondront que c'est un lieu où ils sont tranquilles, où ils n'entendent plus la voix terrible de l'exacteur: *Non audierunt vocem exactoris.* Leur réponse ne consolera-t-elle pas les serviteurs qui se plaignent aujourd'hui de leur état? Quelle est la durée, sinon un point entre deux extrémités. Durs exacteurs, la durée de votre domination sera-elle plus longue?

Qu'est-il encore, ce tombeau où nous courons? C'est le niveau de toutes les conditions, des grands et des petits, des riches et des pauvres, des religieux et des séculiers, des prélats et des simples fidèles. Témoin la catastrophe affreuse de Messine et de ses environs. Le prince et la princesse y ont-ils été distingués des derniers du peuple? Là, dans le tombeau, le grand et le petit sont égaux; là l'esclave est en liberté à l'égard de son maître: *Parvus et magnus ibi sunt, et servus liber a domino suo.* Là, tous sans distinction sont réduits en poudre, sans que les cendres de l'un puissent se distinguer, et bien moins s'élever au-dessus des cendrés de l'autre: cendre et poussière! hé! pourquoi donc vous élevez-vous aujourd'hui? la grandeur imaginaire d'un instant a-t-elle de quoi vous éblouir? cet abaissement réel, public et permanent qui vous attend au tombeau, ne devrait-il pas rectifier vos idées? O tombeau! ô précepteur du genre humain, que d'utiles leçons tu nous fais! que tu es désolant pour les méchants! que tu es consolant, que tu es même désirable pour les bons!

Aussi voyons-nous que Job, un de leurs chefs, le désirait vivement, non comme les méchants qui souffrent, non par impatience, non pour être délivré de ses maux, non pour aucun motif humain, mais pour ne plus pécher, mais pour passer de l'état malheureux de la peccabilité à l'état heureux de l'impeccabilité. Que craignait-il donc, puisqu'il ne craignait ni la mort, ni le tombeau? Les suites d'une vie passée dans le désordre? Croirons-nous qu'il avait à les craindre quand nous aurons considéré toutes les précautions qu'il avait toujours prises pour plaire à Dieu en tout? Riche comme pauvre, vous l'eussiez toujours vu affligé, plein d'inquiétudes touchant la droiture de ses voies; où est en cela le sujet qui puisse alarmer le juste? Vous l'eussiez toujours vu désirant la mort, se plaignant de la lenteur de la mort, cherchant la mort avec l'empressement de ceux qui fouillent un trésor, se réjouissant à l'aspect du tombeau, comme ceux-ci se réjouissent lorsque enfin ils ont trouvé le trésor qu'ils cherchaient; où est en cela le sujet qui puisse alarmer le juste? Vous l'eussiez toujours vu craignant les maux qui tombèrent sur lui, et les péchés qui pouvaient lui attirer ces maux; où est en cela le sujet qui puisse alarmer le juste? Vous l'eussiez toujours vu conservant la retenue dans le gouvernement de son peuple, gardant le silence dans les injures, demeurant en repos dans les occasions d'impatience et de murmure; où est en cela le sujet qui puisse alarmer le juste?

Qu'est-ce donc qui pouvait l'alarmer? Les trois réflexions suivantes: l'une, qu'il marchait dans une route inconnue, ténébreuse, glissante, où il était de plus poursuivi, poussé par un mauvais ange; l'autre, qu'il ignorait la cause, la durée, la fin, le remède à ses maux; et la troisième, que ces maux avaient sûrement (820) leur force dans quelques péchés qu'il ne connaissait pas. D'où vient qu'il se regardait comme indigne de vivre, qu'il soupirait avant de manger, qu'il jetait des cris semblables au bruit du débordement des grandes eaux, vivement frappé de cette idée qu'en se nourrissant il nourrirait l'ennemi de Dieu? Quelle sublimité de cette morale, mes frères! le beau, le rare exemple que ce riche a laissé à tous les riches, de vivre dans la prospérité comme dans l'adversité, dans la tristesse, dans la vigilance, dans la crainte d'offenser Dieu!

Mais, demandez-vous encore, pourquoi donc Dieu permettait-il qu'il passât par ces épreuves terribles d'une conscience alarmée? Pour deux raisons, mes frères: Job était une des figures les plus expresses de Jésus-Christ souffrant; ce divin Sauveur devait porter sur lui la douleur des péchés qui lui étaient étrangers; il fallait pour le représenter sous cet aspect que Job souffrît pour des péchés qu'il n'avait pas commis. Job était de plus un exemple de patience pour toutes les personnes affligées, quelles que fussent leurs afflictions. Vous le savez, âmes chrétiennes, combien grande est celle des épreuves de la conscience; vous savez combien il est dur et amer de passer par les tentations toujours pressantes des remords déchirants, des perplexités accablantes, de ces doutes désespérants, savoir, si vous êtes dignes de haine ou d'amour; si, étant dignes de haine dans le temps, vous ne serez pas un vase de colère dans l'éternité. Oh! que je vous plains, que je souhaiterais pouvoir vous consoler par mes prières! mais elles sont trop faibles; demandez à Job le secours des siennes; invoquez-le comme patron des affligés; prenez-le pour votre modèle de patience dans votre triste état; craignez, j'y consens, mais craignez comme lui; pour craindre moins le mal, craignez davantage le péché, cette seconde crainte diminuera la première, comme nous voyons qu'une douleur plus aiguë fait diversion à une moindre, et une passion plus forte à une plus faible; persuadez-vous bien que ce mal est le seul à craindre, et partant de ce principe de saint Chrysostome, souffrez tous les autres maux pour éviter celui-là; priez et

(820) Son doute put se changer pour lui en certitude, pour l'affliger davantage.

Digitized by Google

veillez pour ne plus pécher à l'avenir; soupirez, gémissez, pleurez pour avoir péché du passé; faites-vous de vos peines intérieures un purgatoire où ces fautes soient expiées, rien de plus juste, rien de plus conforme aux desseins du Seigneur, vous le comprendrez par le détail dans lequel je vais entrer en vous parlant des principes de ces peines intérieures dont vous pouvez faire un usage si utile.

J'en trouve un premier dans l'injustice des hommes à votre égard. Je vous vois tristes, désolés, ennuyés, et lorsque je vous exhorte à la patience: Il faudrait, me répondez-vous, avoir celle de Job pour souffrir tout ce que j'ai à souffrir des méchants et des accusations qu'ils m'intentent. J'en conviens avec vous, vous répliqué-je; mais connaissez-vous ce que vaut cette expression qui vous est si familière? sachez-le donc une bonne fois; le moment de vous en instruire est venu. Pour perdre en un jour ses biens et ses enfants, non-seulement sans murmurer, mais en bénissant le Seigneur, n'en faut-il pas une bien grande? ce fut un premier degré de celle de notre héros. Pour perdre tout ce qu'on possède au dehors, non-seulement sans consolation intérieure, mais dans la désolation de l'âme la plus horrible, n'en faut-il pas une beaucoup plus grande encore? ce fut encore celle du petit-fils d'Esaü. Que dirions-nous donc d'elle si nous ajoutions que, sans avoir pour lui le témoignage de la conscience, il eut contre lui le témoignage, je ne dis plus de sa femme seulement, mais des rois voisins, ses amis; car ne comprenez-vous pas quelle plaie fait au cœur l'abandon d'amis et surtout d'amis puissants, dans l'adversité? Transférez ici sous vos yeux une scène qui s'est passée dans l'Idumée il y a plus de trois mille ans; frappez-vous fortement l'imagination de cette idée que vous voilà déchus de votre état d'aisance, réduits à l'indigence la plus générale, privés d'un nombre de pieux enfants qui faisaient votre joie, chassés de votre propre maison, obligés de demeurer sur un fumier: je l'apprends, et parce que je suis votre ami de tout temps, je viens avec d'autres amis, comme pour vous consoler. Après avoir gardé près de vous pendant sept jours un silence ordonné par ma douleur et mon étonnement à la vue de votre état pitoyable, je le romps enfin et je vous dis (821):

Vous souffrez, je le vois, mais souffririez-vous, si vous n'étiez pécheurs? Considérez, je vous prie, si jamais un innocent est péri, ou si ceux qui avaient le cœur droit ont été exterminés; ne voyons-nous pas au contraire que ceux qui travaillent à faire des injustices, qui sèment les maux en semant de mauvais desseins, et qui les recueillent en exécutant leurs projets, sont renversés tout d'un coup par le souffle de Dieu, et sont emportés par le tourbillon de sa colère? Il est donc arrivé, ce moment où le rugissement terrible du lion et la voix effrayante de la lionne ont été étouffés, où les dents cruelles des lionceaux ont été brisées, où le tigre est mort parce qu'il n'avait point de proie, où les petits du lion ont été dissipés.

Que veux-je vous dire? est-il nécessaire de vous expliquer ces comparaisons? Dans le temps de votre prospérité n'étiez-vous pas ce lion, votre femme cette lionne, et vos enfants ces lionceaux? Ah! il ne vous est donc arrivé que ce que vous méritiez. Vous êtes pauvres et infirmes parce que vous abusiez des biens et de la santé. A qui désormais pensez-vous faire approuver vos plaintes? quel est l'homme de bien qui ne les condamne? C'est avec raison qu'on dit que l'indignation contre le bonheur des injustes tue l'insensé, et que l'envie cause la mort à ceux qui ont l'esprit faible et petit; on peut citer là-dessus votre expérience; vous avez été envieux et jaloux du bonheur de vos voisins, vous voilà punis de votre envie et de votre jalousie: *Vere stultum interficit iracundia; parvulum occidit invidia.*

Je suppose, mes frères, que moi votre ancien ami, venu de loin pour vous consoler, je vous parle de la sorte, que penseriez-vous de mon discours? Ne serait-il pas pour vous un surcroît de douleur; ne mettrait-il pas le comble à celle que vous éprouveriez déjà? Hé! quoi! me diriez-vous, n'avez-vous pas honte d'insulter si bassement à l'infortune d'un ancien ami? Quand il serait vrai que j'aurais abusé de mes richesses et de mon pouvoir, le temps de me le reprocher serait-il celui de mon accablement? la misère ne rend-elle pas comme sacrées les personnes misérables? les grandes âmes ne cessent-elles pas de haïr ceux dont l'état excite la pitié? n'êtes-vous donc pas pires à mon égard que mes ennemis? Lâches que vous êtes! pourquoi blâmez-vous dans l'adversité celui que vous louiez dans sa prospérité? pourquoi n'usiez-vous pas alors d'une liberté dont vous abusez si visiblement aujourd'hui? Voilà ce que vous vous croiriez en droit de me dire, ce que peut-être vous me diriez, et ce qui me fait comprendre l'excès de la peine que vous ferait un ami qui dans votre malheur vous accuserait d'envie, de colère, d'hypocrisie, de crimes de toute espèce.

Sans examiner si jamais vous avez été dans cette épreuve difficile, ce fut celle de Job sur son fumier. Trois de ses amis, dont l'Ecriture nous donne les idées suivantes: la première, qu'ils étaient rois; la seconde, qu'ils régnaient aux environs de l'Idumée;

(821) Ici commence l'explication du premier discours d'Eliphaz, chap. IV et V; quoiqu'il y dise beaucoup de choses pieuses et edifiantes, cependant je ne les explique pas, parce qu'il ne les dit point par inspiration; et ce que je fais ici à l'égard d'Eliphaz, je le ferai à l'égard de Baldad et de Sophar, ce qui abrégera beaucoup mon commentaire. Comme il est ordinaire de demander à l'occasion de ce premier discours, s'il a été tenu dans toute sa longueur, il est aussi ordinaire de répondre que oui; et que ce qui passerait la vraisemblance dans nos mœurs légères ne la passe point dans les mœurs antiques, et entre personnages graves.

Digitized by Google

la troisième qu'ils descendaient d'Abraham, le premier et le dernier par Esaü, et le second par Céthura; la quatrième, qu'ils étaient très-instruits de la religion, y mêlant cependant quelques erreurs, comme celle-ci, qu'un grand malheur suppose toujours grandement coupable celui qui le souffre. Imbus de ce principe, Eliphaz de Theman, Baldad de Suh et Sophar de Naamath (822) viennent voir et consoler Job, mais sans s'attendre ni au spectacle affreux qu'il leur donna, ni au deuil où ce spectacle devait les jeter. Frappés à l'aspect de cet ancien ami qu'à peine ils reconnaissent tant il est défiguré, ils poussent un grand cri; ils pleurent; ils déchirent leurs vêtements; ils jettent de la poussière en l'air pour la faire retomber sur leur tête, montrant par ces signes extérieurs la douleur intérieure dont ils sont pénétrés, et la part qu'ils prennent aux maux dont ils voient que Job est assiégé; ils demeurent assis sur la terre durant sept jours et sept nuits, et pendant tout ce temps nul d'eux ne lui dit aucune parole de consolation, parce qu'ils voyaient que sa douleur était trop violente pour être adoucie par de simples paroles (823).

Après un début si charitable, que croiriez-vous que vont faire ces princes? Ils vomissent un torrent d'injures contre le saint homme. Eliphaz, ou comme l'aîné, ou comme le plus respecté, met d'abord sa conduite en contradiction avec sa doctrine, lui reprochant d'avoir soutenu les mains lasses des autres et d'avoir laisser affaiblir les siennes, et lui demandant avec insulte où est sa force et sa patience; puis il ose le comparer à un tigre dans son état de prospérité; ensuite il lui fait l'application de ce qu'une voix faible comme un petit souffle, lui avait dit dans une vision nocturne en ces termes: *Un homme osera-t-il se dire juste en se comparant à Dieu? un mortel sera-t-il assez insolent pour se croire plus capable de juger s'il est pur, que celui qui l'a créé? ceux mêmes qui servaient Dieu dans le ciel, n'ont pas été stables en sa présence, et il a trouvé du déréglement dans ses anges: « Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, et in angelis suis reperit pravitatem; » Combien plus ceux qui habitent des maisons de boue ne seront-ils pas sujets à l'erreur et à la corruption, eux qui n'ont qu'un fondement de terre, eux qui seront brisés et livrés aux vers? « Quanto magis hi qui habitant domos luteas? »*

Je m'arrêterai aussi, mes frères, à ces paroles, et sans vous dire encore comment et avec quelle patience Job y répondit (ce sera le sujet du discours suivant), sans examiner si ces paroles sont d'Eliphaz, ou de l'esprit qui se présenta à lui, du spectre qui parut devant ses yeux dans une vision nocturne, sans discuter si cette vision venait de Dieu, comme l'enseigne l'opinion commune, ou du démon qui se transforme quelquefois en ange de lumière pour mieux tromper les hommes et pour leur nuire, par exemple, pour jeter ici Job dans le désespoir (824), j'en prendrai occasion de dire ici, pour vous inspirer l'humilité et la crainte:

D'où peut vous venir, mes frères, la fatale sécurité dans laquelle vous vivez par rapport à votre salut? Dieu a aperçu des taches dans ses anges mêmes : n'en aperçoit-il point en vous? Ces anges, purs esprits, ont été inconstants dans le bien; ils ont pu passer du bien au mal : ne pouvez-vous pas aussi passer de l'un à l'autre, vous qui habitez dans des maisons formées de boue, vous qui êtes formés de boue, vous qui faites votre séjour dans la boue, vous qui retournerez en boue, vous qui serez consommés par les vers habitants ordinaires de la boue, et qui peut-être en serez mangés avant ce temps? *Quanto magis qui habitant domus luteas?* Ah! veillez donc sur votre légèreté; craignez-en les suites; soutenez-vous contre elle dans les épreuves de la vie présente, et particulièrement dans celles des peines intérieures dont vous vous plaignez.

Un de leur principe est souvent l'injustice des hommes; je viens de le dire, et pour passer plus avant dans le détail dans lequel j'ai promis d'entrer, j'ajoute qu'un second est la malice du démon, qui se sert de l'injustice des hommes pour exciter les orages les plus violents dans les âmes et les faire périr dans les flots de la tempête. Pourquoi enleva-t-il à Job tous ses biens? pourquoi le frappa-t-il dans ses os et sa chair? pourquoi le jeter dans le désespoir? pourquoi suscita-t-il ses amis contre lui? Pour la même fin : pour le conduire de la douleur au murmure, du murmure au blasphème, du blasphème au désespoir, à l'impénitence finale. Pourquoi recommença-t-il à l'égard du vrai Job la même scène qu'il avait commencée à l'égard de Job figuratif? pourquoi excita-t-il la Synagogue à le traiter d'imposteur et d'hypocrite? Ce qu'il a fait à l'égard du chef, pourquoi le fait-il à l'égard de ses membres, de vous et de moi? Pour absorber notre âme dans la tristesse et la pousser dans l'abîme du désespoir : point de moyen qu'il n'emploie pour y réussir, quand, à charge de nous conserver la vie, il a reçu pouvoir sur l'être spirituel qui nous anime.

Or, dans ce combat, quel avantage ne tire-t-il pas de nous-mêmes, du vide de

(822) Ces noms sont ceux des amis de Job. Le mot de *Théman*, signifie ville d'Idumée. Baldad de Suh était un descendant de Sué, fils d'Abraham et de Cethura, Sophar de Naamath était arrière-petit-fils d'Esaü, comme Eliphaz, et descendant comme celui-ci d'un premier Eliphaz, fils aîné d'Esaü

(823) Il y aurait là-dessus bien des questions à faire; on pourrait demander, par exemple, si ses amis ne burent ni ne mangèrent rien tout ce temps; s'ils ne dirent pas au moins quelques mots entrecoupés; s'ils ne lui proposèrent pas de le transporter en leur palais, etc., etc. Mais nous laissons sur ces questions un voile qu'il n'a pas plu à l'Esprit-Saint de nous aider à lever.

(824) L'opinion plus commune est cependant que la vision dont se vante Eliphaz lui vint de Dieu, qui, dans ces temps reculés, parlait aux hommes en songe et en vision.

Digitized by Google

notre cœur, de la faiblesse de notre volonté? Ce cœur, quoique dégoûté de tout le reste, quoique uni à Dieu, ne le possède cependant pas encore autant qu'il en est capable; il lui reste toujours bien du chemin à faire pour parvenir à la plénitude de la justice et de l'amour, à cette plénitude qui remplira nos désirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occupera toutes nos pensées. De là qu'arrive-t-il? que ce même cœur ne trouvant pas cette plénitude qui rassasie dans le service de Dieu, il s'en dégoûte, et du dégoût il passe facilement à l'ennui, à la tristesse, à la pensée de chercher dans la créature ce qu'il ne trouve pas dans le Créateur.

A cette idée du vide de notre cœur, ajoutez encore celle de la faiblesse de notre volonté dans un lieu où nous sommes attaqués de mille ennemis, où nous vivons environnés de mille écueils, où tout nous offre de nouveaux périls; est-il étonnant qu'elle succombe dans quelques-uns? est-il étonnant qu'elle se lasse dans le combat, qu'elle se décourage, qu'elle mette bas les armes, qu'elle cherche dans une fausse paix ce qu'elle ne trouve pas dans une bonne guerre? C'est donc en nous, c'est donc en Satan, c'est donc en nos ennemis et nos amis mêmes, que nous trouvons les principes de nos peines intérieures. Le dirai-je? c'est en Dieu, même qu'ils sont primordialement; en Dieu qui veut que nous le servions, non comme des mercenaires pour ses consolations, mais comme des enfants jusque dans les afflictions; en Dieu, qui veut nous détacher d'un monde où nous ne trouvons que soins, qu'inquiétudes, que craintes, que dégoûts, que tristesses, etc.; en Dieu qui veut que nous souffrions dans notre âme à proportion des consolations qui nous sont préparées; en Dieu, qui veut que nous soyons punis dans les mêmes facultés dont nous avons fait des instruments de péchés.

Nous avons péché par notre mémoire, en y rappelant des plaisirs que le jour n'eût jamais dû éclairer; n'est-il pas juste qu'elle soit ensuite tourmentée par le souvenir de notre ingratitude envers lui? Nous avons péché par notre esprit, en l'occupant volontairement de la pensée du mal moral; n'est-il pas juste qu'il soit ensuite tourmenté par la pensée des maux éternels qui y répondent? Nous avons péché par notre volonté, en voulant ce qu'il nous était défendu de vouloir; n'est-il pas juste qu'elle soit ensuite humiliée par l'opposition qu'elle rencontre à ses désirs? Nous avons péché par notre cœur, en aimant ce que nous devions haïr, et en nous réjouissant de ce qui devait nous attrister; n'est-il pas juste qu'il soit ensuite puni par ces sentiments noirs, que nous appelons peines intérieures? Nous avons péché par notre imagination, en nous représentant le crime sous des aspects qui en excitaient le désir; n'est-il pas juste qu'elle soit ensuite tourmentée par la terreur des jugements divins?

Oui, Seigneur, il est juste qu'ayant péché par toutes les facultés de notre âme, chacune de ces facultés éprouve la peine dont elle est susceptible; il est juste que notre mémoire soit livrée aux regrets et aux remords cuisants; notre esprit aux doutes et aux perplexités; notre volonté aux répugnances et aux découragements; notre cœur aux dégoûts et aux ennuis; notre imagination aux craintes et aux frayeurs glaçantes. Puisse cet ordre de la justice s'observer à notre égard, de manière que la grandeur de nos peines intérieures réponde à la grandeur des fautes que nous avons commises par le mauvais usage de ces mêmes facultés de notre âme, et à la grandeur des biens qui lui sont préparés?

Mais, que dis-je, si mon souhait était exaucé aujourd'hui, ne me repentirais-je pas de l'avoir formé? Livré en proie au regret, à la tristesse, à l'ennui, ne crierais-je pas trêve et miséricorde? ne succomberais-je pas sous leurs poids énormes? Oui, mon Dieu, j'aurais ce malheur à craindre si vous m'abandonniez à ma faiblesse naturelle, mais, aidé de votre grâce, que ne peut-on pas? Je vous la demande donc, Seigneur, et dans la confiance que vous me l'accorderez, j'ose vous ajouter : Faites, avant de me retirer de ce monde, qu'il n'y ait aucune fibre en mon corps qui ne souffre, aucune faculté de mon âme qui n'ait sa peine, afin que purifié parfaitement dans ce corps et cette âme, je jouisse au plus tôt du bonheur de vous voir et de vous posséder. *Amen*

INSTRUCTION IV.

SOURCE DE CONSOLATIONS DANS LES AFFLICTIONS.

(*Job* VI, VII.)

Utinam appenderentur peccata mea quibus iram merui, et calamitas quam patior, in statera! quasi arena maris hæc gravior appareret.

Puisse-t-il être que les péchés par lesquels j'ai mérité la colère de Dieu et les maux que je souffre, fussent mis dans une balance! ceux-ci surpasseraient ceux-là de toute la pesanteur du sable de la mer. (*Job* VI, 2, 3.)

Peu s'en faut, mes frères, qu'en entendant ces paroles de Job, on ne succombe à la tentation de l'accuser de présomption. Quelle que fût d'ailleurs sa vertu, n'était-il pas homme comme nous, faible et enclin au mal comme nous? S'il est vrai, qu'à l'exception de l'auguste Mère de Dieu, il n'est personne qui ne pèche, au moins véniellement, non une fois, mais plusieurs fois dans le cours d'une longue vie, n'avait-il pas péché et même plusieurs fois à l'âge de soixante-quinze ans, où nous croyons qu'il était parvenu lorsqu'il proférait ces paroles? N'est-ce pas d'ailleurs un principe certain que la peine du feu, d'un feu allumé de la colère divine, d'un feu incomparablement plus ardent que celui dont nous nous chauffons, n'est pas trop pour punir la faute la plus légère? En quel sens Job a-t-il donc pu dire que, si ses péchés étaient mis dans une balance avec ses maux, ceux-ci surpasseraient ceux-là de toute la pesanteur du sable de la mer?

A cette question, que répondent les inter-

Digitized by Google

prètes? Les uns, s'attachant à la Vulgate, disent que les maux de Job surpassaient ses péchés, en ce sens que, ses souffrances étant comparées aux péchés qu'on pouvait justement lui reprocher, il n'y avait pas la moindre proportion. Et en effet quels péchés les hommes pouvaient-ils lui reprocher? Les autres prétendent que Job ne compare point ses péchés, mais ses plaintes avec ses maux, et ils s'appuient sur l'original, dont voici les termes : *Plût à Dieu qu'on mît mes plaintes sur un côté de la balance, et sur l'autre, ce qui est le sujet de mes plaintes, le sujet de mes plaintes serait trouvé plus pesant que le sable de la mer*. Ce sens ne paraît-il pas bien naturel et bien vrai? Nous avons usé de cette balance, selon le souhait de Job, dans les discours précédents. D'un côté nous avons vu ses maux temporels et ses maux corporels, ses maux extérieurs et ses maux intérieurs. De l'autre côté, nous avons entendu ses plaintes, c'est à cet endroit où il s'écrie : *Périsse le jour où je suis né*, etc. Quelque vives que soient ces plaintes, les maux qui les ont causées ne nous paraissent-ils pas encore plus violents? Enfin d'autres interprètes avancent que ces termes sont outrés si on les applique à Job, mais très-exacts si on les entend de Jésus-Christ, puisque les souffrances de Jésus-Christ ont été bien plus grandes que nos péchés; puisqu'une seule goutte de son sang suffisait pour racheter mille mondes aussi coupables que celui-ci, et que cependant il l'a versé jusqu'à la dernière goutte sur la croix.

Vous laissant le choix de ces trois explications, qui ont chacune leur mérite et leur solidité, je viens à vous-mêmes, mes frères, et je dis : Que ne puis-je aussi facilement justifier toutes vos expressions dans vos peines soit temporelles, soit corporelles, soit spirituelles! que ne puis-je, de même, excuser les impatiences, les emportements même qui vous échappent dans le temps de ces épreuves! Si c'est pour moi une dure nécessité de vous condamner sur ces points, que ne puis-je au moins vous mener à la source des consolations, et vous en faire boire les eaux à longs traits! Je l'ai cherchée, cette source, je crois l'avoir trouvée, je me hâte de vous l'indiquer; apprenez à la distinguer de celle que le monde vous montrerait, c'est le point de morale sur lequel je me propose de vous entretenir aujourd'hui.

Je connais, mes frères, dans cet auditoire, telles personnes qui, sans être Job, sans en avoir ni toutes les peines, ni toutes les vertus, peuvent dire : Est-il surprenant que mes paroles soient pleines de douleur et de soupirs? Toutes les flèches du Seigneur ont été tirées contre moi, elles me percent de toutes parts, et me jettent dans le dernier abattement. En vain, pour me consoler du présent, je regarde l'avenir; sa vue, hélas! devient pour moi un surcroît de maux; les terreurs du Seigneur m'assiégent de tous côtés et combattent contre moi pour me renverser : *Sagittæ Domini in me sunt, quarum indignatio ebibit spiritum meum, et terrores Domini militant contra me*. Et jusque dans un état si pitoyable, on insulte ces personnes; on leur reproche la liberté qu'elles prennent de gémir; on veut leur persuader qu'elles ont tort de se plaindre; n'est-ce pas terriblement aggraver leur joug, et presser sur leurs plaies? n'est-ce pas là les presser, les pousser vers l'abîme du désespoir? C'est pour vous préserver de ce danger, âmes désolées, que je vais d'abord justifier vos plaintes à vos propres yeux, puis vous dire, d'abord où ne se trouve pas, et ensuite où se trouve la source des consolations qui peuvent calmer vos maux et changer vos plaintes en cantiques d'actions de grâces.

On dit communément qu'il est permis à un malade de se plaindre, et on n'a pas tort de le dire : c'est le cri de la nature, dans les animaux mêmes, ainsi que dans les hommes. L'âne sauvage ne crie-t-il pas lorsqu'il manque d'herbe? le bœuf ne fait-il pas entendre ses mugissements, lorsqu'il est devant une auge vide de pâturage? l'homme peut-il, sans répugnance, manger d'une viande fade qui n'est point assaisonnée de sel? ou quelqu'un peut-il goûter ce qui fait mourir celui qui en goûte? Que serait-il arrivé, si Job avait toujours parlé, ou s'il s'était toujours tu? Dans le premier cas, on aurait pris ses gémissements pour faiblesse et impatience; dans le second, on aurait pris son silence pour une insensibilité stupide. Il y a donc temps de se taire et temps de parler; c'est une maxime dont vous ne devez pas plus vous écarter dans la maladie et l'adversité que dans les autres temps de la vie.

Puis-je donc, me demandez-vous, porter mes plaintes jusqu'au point de désirer la mort? Tout ici, âmes affligées, dépend du motif qui vous la ferait désirer. Job, pressé de la douleur, a aussi invoqué la mort à son secours; cette pensée, qu'il regardait comme triste dans le temps de sa prospérité, lui devint douce dans celui de son adversité; je l'entends qui dit dans celui-ci : Je me nourris maintenant de ce que j'avais auparavant en horreur et que je n'osais toucher (825). Plaise au Seigneur que ce que je demande soit accompli, qu'il m'accorde ce que je demande avec tant d'ardeur, savoir, qu'ayant commencé à me réduire en poudre, il achève de me briser, qu'il ne retienne plus sa main qu'il a élevée sur moi, mais qu'il déploie son bras et qu'il me retranche jusqu'à la racine! *Quis det... ut qui cœpit, ipse me conterat?* Vous connaissez peut-être ce vif souhait de Job; demandez-lui maintenant pourquoi il le forme : c'est, vous répondra-t-il, afin qu'il me reste, au moins cette consolation, que je ne contredise jamais en rien aux ordonnances de celui qui est infiniment saint, c'est de peur que je ne les

(825) C'est le sens que saint Thomas, dans ses réflexions sur Job, donne à ce verset 7 du chapitre v : *Quæ prius*, etc.

Digitized by Google

transgresse, et qu'après avoir quelque temps souffert pour sa gloire, la patience enfin ne m'échappe. Voilà donc aussi le principal motif qui vous autorise à souhaiter la mort dans vos afflictions; c'est celui d'être délivré de la tentation, de n'être plus exposé à offenser Dieu, de ne plus violer ses commandements; car voici ce que vous pouvez me dire, âmes éprouvées, et depuis longtemps fidèles dans les épreuves : Jusqu'à ce jour, je crois avoir gardé la patience dans mes maux, mais la garderai-je toujours? Ma force ressemble-t-elle à celle des pierres; ma chair est-elle de bronze; en a-t-elle l'insensibilité? Au lieu donc de trouver en moi aucun secours, je n'y trouve que pente vers le mal, vers le murmure, vers l'impatience; ne viendra-t-il pas un moment où je succomberai sous le poids de ma faiblesse, où je me livrerai à toute ma sensibilité? que n'ai-je pas à craindre de moi; et des hommes, qu'ai-je à espérer? Ici, mes frères, s'offre l'occasion que je désirais, de vous montrer qu'en vain vous cherchiez en vous et en vos semblables les vraies et solides consolations.

Ainsi nous l'a fait comprendre le saint homme Job, quand il a dit : *Ecce non est auxilium mihi in me, et necessarii quoque mei recesserunt a me;* et pour en venir à la preuve de ce qu'il a dit, je vous le demande quelle consolation trouveriez-vous en vous-mêmes, en votre philosophie et votre raison? Que vous dirait cette raison qui fût capable d'adoucir vos maux? qu'il faut être raisonnable, qu'il faut faire diversion à vos peines, qu'il faut espérer du temps et des remèdes, que cette vie est un tissu de biens et de maux, qu'il est d'une grande âme de garder la modération dans les uns comme dans les autres? A ce langage vous reconnaissez en effet celui de la raison, mais y reconnaissez-vous celui qui rend les souffrances supportables et même aimables, et même désirables? Que vous dit là-dessus votre expérience? après l'avoir interrogée, n'êtes-vous pas obligés d'avouer avec Job que vous ne trouvez en vous aucun secours contre vos maux? *Ecce non est auxilium mihi in me.* Je m'étends peu sur cette première réflexion, parce qu'elle rentre dans cette seconde qu'en vain aussi vous chercheriez les vraies et solides consolations dans vos semblables, dans vos voisins, dans vos proches et même dans vos amis, si ces amis sont des amis du monde et non ceux de Dieu.

Ces amis sont de deux sortes à raison de la conduite différente qu'ils tiennent, quoique réunis en ce point essentiel qu'ils n'aiment qu'eux-mêmes dans leurs amis. Les uns confus, n'osant paraître devant un ami malheureux qui pourrait invoquer leur assistance, se retirent, ferment toute entrée à la compassion envers lui, négligent à son égard jusqu'aux devoirs de la charité la plus commune, et semblent oublier le grand commandement d'aimer son prochain pour l'amour de Dieu. Ne s'étant approchés que par intérêt, c'est une conséquence qu'ils se retirent dès que cet intérêt n'a plus lieu, dès que leur ami ne peut plus les aider, les récréer, les honorer. Vos amis ne vous reconnaissent-ils pas déjà à ce premier trait? ne les y reconnaîtrez-vous pas bientôt? Au lieu d'être pour vous des sources de consolations, ne seront-ils donc pas pour vous des sujets d'afflictions? verrez-vous sans peine et sans indignation leur ingratitude?

Ces amis du monde abandonnent leur ami, non-seulement parce qu'ils n'en espèrent plus rien, mais aussi parce qu'ils craignent qu'un attachement constant n'ait pour eux des suites fâcheuses; ils craignent qu'on ne leur fasse ces reproches : quoi! vous étiez liés d'amitié avec cet homme, avec ce malheureux, avec cet hypocrite, avec ce fourbe qui se jouait de Dieu et des hommes? vous étiez de ses parties de plaisirs? vous sembliez n'être avec lui qu'un cœur et qu'une âme? que voulez-vous donc que nous pensions de vous, d'après ce proverbe que : *qui s'assemble, se ressemble.* Vos amis ne vous reconnaissent-ils pas déjà à ce second trait? n'y reconnaîtrez-vous pas bientôt les vôtres? Amis lâches! eh! ne savez-vous pas que *qui craint la gelée sera accablé par la neige?* Ignorez-vous ce que signifient ces paroles de l'Ecriture? Voici comme saint Grégoire vous les explique, c'est-à-dire, que si vous témoignez appréhender ici-bas ce que vous devez fouler généreusement sous vos pieds, vous serez accablés par la neige qui vient d'en haut; vous serez accablés par les effets redoutables de la colère de Celui que vous êtes plus obligés de craindre que les jugements des hommes : *Qui conculcanda ab infimis metuunt, a summis metuenda patientur,* et pour avoir dit de vos amis ce que saint Pierre disait de Jésus-Christ : *Non novi hominem : « Je ne connais point l'homme »* (*Matth.* XXVI, 72), vous souffrirez dans vos propres personnes des maux sans remèdes; au premier choc de l'adversité vous serez totalement renversés comme au premier nuage du soleil vous voyez la neige se fondre : *Ut incaluerit, solventur de loco suo.*

Ces amis du monde que je dépeins seraient excusables à quelques égards, ou plutôt ils seraient moins inexcusables s'ils ne se retiraient qu'après un long intervalle, pendant lequel ils auraient porté quelques secours à leur ami; mais semblables à ces torrents qui pendant l'hiver s'écoulent avec rapidité dans les vallées, et tarissent pendant l'été : *Sicut torrens qui raptus transit in convallibus,* ces faux amis s'écoulent, disparaissent dès les premiers jours de l'adversité de leur ami; leur amitié n'a sa source ni dans l'amour de Dieu, ni dans l'amour du prochain; elle n'est fondée que sur des motifs passagers d'avantages temporels; elle tarit quand ces motifs cessent : l'expérience ne justifie-t-elle pas cette réflexion de Job? Après avoir dépeint ces lâches amis du monde, qui se retirent d'une maison tombée de l'opulence dans l'indigence, comme s'ils craignaient qu'elle ne roulât sur eux, il dépeint ensuite ceux qui visitent leurs amis comme des amis ou in-

Digitized by Google

différents, ou inutiles, ou violents et emportés.

Du nombre des premiers sont ceux à qui vous racontez vos peines, à qui vous faites l'histoire de vos maux, que vous croyez sensibles à vos malheurs, qui ne vous écoutent qu'avec ennui, par complaisance et par honnêteté, sans aucun sentiment de compassion, vous taxant même secrètement de simplicité, en ce que vous paraissez les croire touchés de vos maux.

Du nombre des amis inutiles sont ceux qui ne prêtent à leur ami aucun secours, soit en lui donnant de leurs biens, soit en le délivrant de la main de son ennemi, soit en le tirant de la puissance des forts, soit en lui enseignant ce qu'il doit croire, soit en l'instruisant de ce qu'il doit pratiquer.

Du nombre des violents et emportés, sont ceux qui forgent contre leur ami devenu malheureux, des mensonges injurieux; qui traitent comme coupable un homme qui était irrépréhensible à leurs yeux, tandis qu'il jouissait des biens de la fortune, et qui n'a cessé de l'être que parce qu'il a cessé d'être un des heureux du siècle; qui s'étudient dans leurs discours à trouver de quoi accuser cet ami, au lieu qu'ils auraient dû relever ses espérances en lui rappelant ses bonnes œuvres; qui au défaut de raisons, substituent des paroles en l'air, comme sont celles-ci : que « sous un Dieu juste il ne souffrirait pas de si grands maux s'il n'était un insigne coupable : » qui enfin se jettent sur un homme semblable à un orphelin privé de tout secours, et s'efforcent de le perdre en le portant au désespoir, au lieu de le consoler. Ne sont-ce pas là des ennemis dangereux? Il le savait ce Satan qui avait entrepris d'ébranler la constance de Job, et de là vient qu'il s'était réservé pour dernier moyen d'y réussir, de soulever contre son athlète, son épouse et ses amis. C'était là son grand moyen (825*).

Les amis du monde emploient-ils donc tous et toujours ces moyens violents pour renverser leurs amis? Quelques-uns d'eux, au contraire, emploient les larmes, les prières et les discours les plus propres à séduire. La femme du martyr Thomas Morus employait les larmes; les amis du vieillard Eléazar employaient les prières; les vôtres emploient peut-être les discours pathétiques; ces amis, quoique vertueux, vous exhortent, dans une conjoncture difficile à voir, il est vrai, ce que dira Dieu; mais à considérer aussi ce que dira le monde de vous, ce que pourra ce puissant contre vous. Ces amis sont-ils moins dangereux par leur séduction, que les premiers par leur violence?

Achevez, disait Job aux premiers, achevez ce que vous avez commencé; seulement accordez-moi dans nos entretiens ce que vous ne pouvez me refuser. 1° Prêtez-moi l'oreille et ne soyez pas de ces hommes qui veulent toujours parler sans écouter les autres. 2° Avant de prononcer contre moi, pesez mes raisons, examinez les faits et voyez si je mens. 3° Eloignez de la dispute ces cris et ces contentions qui ne conviennent qu'aux ennemis de la vérité. 4° Enfin dépouillez-vous de tout préjugé, et mettez-vous en garde contre vos passions; remplissez fidèlement ces conditions, je me tiens assuré qu'alors vous ne trouverez en moi ni cette injustice envers mon prochain, ni cette folie envers Dieu, dont vous m'accusez.

Ainsi parlait, dirai-je, Job à ses amis? dirai-je, Jésus-Christ à ses ennemis? Quand vous entendez celui-là dire : *nul de vous ne peut me repondre:* ne vous semble-t-il pas entendre celui-ci dire aux Pharisiens: *Qui d'entre vous me convaincra d'aucun péché?* (*Joan.* VIII, 46.) Je me contente d'avoir tiré un coin du voile qui vous cache le Saint des saints sous la figure de Job, et vous laissant le soin de le lever tout entier, je passe à la seconde partie de la réponse du saint homme (826), à celle où il indique la source des vraies consolations dans les peines de cette vie. Cette source, selon lui, c'est Dieu même, que saint Paul appelle le Dieu de toute consolation; ce sont tous les livres saints écrits, dit le même Apôtre, pour notre consolation; c'est plus particulièrement celui de Job même (827), et plus particulièrement encore cet endroit de son livre, où il nous rappelle les motifs principaux d'où naissent ces consolations.

Une première se tire des misères présentes; ne sont-elles pas un motif puissant pour nous consoler de la perte de cette vie, ainsi que des biens dont elle nous fait jouir? Représentez-vous celle d'un soldat en temps de guerre, ou d'un esclave travaillant dans le champ de son maître, ou d'un ouvrier loué à la journée, vous aurez une juste idée de celle de tous les hommes sur la terre. Elle est une vraie milice où nous avons à combattre le démon, le monde et la chair. Et comme porte une autre version (celle des LXX), non-seulement est est remplie de tentations, mais elle est elle-même une tentation continuelle, nous sommes devenus par notre propre corruption une source de tentations contre nous-mêmes; n'est-il pas dans l'ordre que nous en souhaitions la fin? que nous aspirions à une victoire complète, et que nous nous efforcions chaque jour de porter la main sur la couronne de l'immortalité? La pensée que ce jour approche peut-elle être pour nous sans consolation? Pourquoi le soldat fait-il la guerre, sinon pour parvenir à la paix et aux honneurs militaires : *Militia est vita hominis super terram.* Celle

(825*) « Beato Job ne deesse ulla tentatio potuisset, non solum hunc flagella desuper feriunt, sed graviora plagis amicorum colloquia affligunt. »

(826) La première est contenue dans le chapitre VI, et regarde directement Eliphaz, Baldad et Sophar. La seconde est contenue dans le chapitre VII, et s'adresse directement à Dieu et à Eliphaz indirectement. (S. THOM., lect. 2 *in cap.* VII.)

(827) Les Machabées disaient aussi qu'ils avaient pour consolation les Livres saints

Digitized by Google

d'un combat constant sur la terre ne serait-elle pas désespérante?

Notre vie sur la terre est semblable à celle d'un serviteur même et d'un esclave; le travail auquel nous y sommes condamnés, n'est pas un travail de plaisir, c'est un travail de nécessité; il n'est pas le travail de quelques heures, il l'est de tous les temps; il n'est pas un travail facile et léger, il est un joug pesant: n'est-il pas dans l'ordre que nous soupirions après la mort où nous serons délivrés de ce joug, et où nous aurons la liberté du repos? Où est l'esclave qui, portant le poids de la chaleur et du jour jusqu'à la nuit, ne respire après l'heure du rafraîchissement et du repos? La pensée de ce repos peut-elle être sans consolation pour nous? Celle du travail perpétuel ne serait-elle pas désespérante?

Notre vie sur la terre ressemble à celle d'un mercenaire, qui s'est loué pour travailler à la journée; nous en devons toutes les heures, tous les instants à Dieu; nous devenons coupables d'injustice envers lui, lorsque nous en détournons une minute à notre profit ou à notre plaisir, si ce profit et ce plaisir sont séparés de sa gloire; c'est à la première heure du jour, à la troisième, à la sixième, à chaque heure de chaque jour, que nous sommes invités à travailler dans la vigne du père de famille : n'est-il pas dans l'ordre que nous désirions le denier promis à ceux qui ont travaillé jusqu'à la fin? n'est-ce pas la vue de la récompense qui soutient le mercenaire dans ses travaux? la pensée que le temps de cette récompense approche, peut-elle être sans consolation pour nous; celle d'un retard sans bornes ne serait-elle pas désespérante?

Faible comparaison que celle de la vie ou d'un soldat en guerre, ou d'un esclave sous le joug, ou d'un mercenaire mangeant son pain à la sueur de son front! Si ces hommes sont occupés pendant le jour, au moins leur état leur permet de reposer pendant la nuit: la condition de la vie humaine le permet-elle à tous les mortels indistinctement? J'en appelle ici à votre témoignage, mes frères, outre que vous avez eu bien des mois vides de toute satisfaction, n'avez-vous pas eu plus de nuits pleines de travail et de douleurs; n'avez-vous pas, quelques-uns, souffert de longues et de cruelles maladies? hélas! disiez-vous dans ces jours d'afflictions, si je me couche pour dormir, je m'écrie aussitôt dans les douleurs que je ressens: quand me lèverai-je? *quando consurgam?* (828) et étant levé, ne trouvant point de soulagement, j'attends le soir avec impatience: or ce qui nous est arrivé une fois peut nous arriver une seconde; il peut nous arriver que notre chair soit couverte de pourriture, d'une sale poussière, de vers et de croûtes affreuses; il peut nous arriver que notre peau soit toute sèche, toute retirée, toute entr'ouverte par des crevasses, d'où coule tout ce que le pus et le sang ont de plus horrible; il peut nous arriver que nous soyons rongés par un chancre, que nous succombions sous les opérations du fer et du feu. Une vie sujette à tant d'infirmités, une vie que la mort enlève à l'homme en entrant, tantôt par la vue, tantôt par l'ouïe, tantôt par un autre sens; une vie que la mort peut nous arracher en s'insinuant en nous par l'endroit de notre corps qu'il lui plaira de choisir, est-elle une vie si désirable; la pensée de sa fin peut-elle être sans consolation pour nous? celle d'un exil perpétuel ici-bas ne serait-elle pas désespérante?

Autre considération propre à nous consoler des misères présentes, c'est la brièveté de cette vie. L'Ecriture la compare, ici, au fil de la toile que le tisserand coupe dès qu'elle est finie; là, à un souffle léger qui est dissipé aussitôt reçu; plus loin à une nuée qui passe et disparaît sans qu'il en reste aucune trace. N'est-ce pas l'idée que nous avons de nos jours précédents? C'est aussi celle que nous aurons des jours qui les suivront, si toutefois il y en a pour nous qui les suivent. N'est-il pas dans l'ordre de garder notre cœur de tout attachement à ce qui passe si vite; de mettre notre consolation dans des objets plus durables, dans ceux du ciel?

Aujourd'hui parmi vous, demain je n'y serai peut-être plus, et dès que je serai descendu dans la basse région, je ne remonterai plus à celle-ci; je ne rentrerai plus dans cette maison que j'habite comme étranger et non comme maître; ni elle, ni ceux qui l'habitent, ne me connaîtront plus; un autre occupera ma place comme j'occupe celle d'un autre; excepté ce qui regarde la communion des saints, je ne serai plus pour vous; vous ne serez plus pour moi; mon œil ne retournera plus ici pour vous voir, et le vôtre ne viendra pas me trouver dans mon dortoir ténébreux; l'œil pénétrant du Seigneur seul me distinguera dans la poussière du tombeau. Il n'est rien dans la nature que la mort doive me laisser, ni la vie, ni le commerce des hommes, ni les biens présents: y a-t-il donc rien de tout cela qui mérite mon désir?

Ainsi, mes frères, raisonnerez-vous quand vous réfléchirez sur la vie présente, sur ses misères, sur sa brièveté, et l'impossibilité d'y revenir quand le destin en a tranché le fil; puis passant de la spéculation à la pratique, et méprisant sincèrement tout ce que le monde estime, plaignant ceux qui vous plaindront dans un temps de maladie, ceux qui voudront vous consoler par l'espérance d'une meilleure santé et des plaisirs de cette vie, vous pourrez chercher quelques consolations près d'un homme vertueux et rempli de l'esprit de Dieu, mais comme vous rechercheriez un appui humain, mais sans vous y arrêter, mais vous élevant ensuite jusqu'à

(828) « Id est (dit sur ces mots saint Grégoire), id est, quietus exercitium actionis appeto, et exercitatus otium quietis quæro. »

Digitized by Google

Dieu, mais lui disant à l'imitation de Job: C'est avec vous, ô mon Dieu, que je veux conférer dans mon état présent; car que me disent les hommes pour me consoler, qui ne soit capable de me désoler? Je vous entretiendrai donc dans l'amertume de mon cœur, et prenant la liberté de vous interroger, je vous demanderai: Est-ce pour réprimer ma licence; est-ce pour m'éprouver; est-ce pour me punir que vous me portez ces coups terribles (829)? suis-je donc aussi violent, aussi mauvais, aussi fougueux que la mer? suis-je aussi fort, aussi dangereux que ces monstres marins auxquels vous opposez des barrières insurmontables? Hélas! je suis un souffle, une vapeur, une ombre, rien de plus; pourquoi donc me frapper d'une main si sévère: suis-je une mer (830), pour recevoir dans mon sein une telle inondation de maux? ai-je la force d'une baleine, pour supporter un traitement si dur? car il est tel que j'ai renoncé à toute espérance de vivre; il est tel que je lui préférerais la mort, et même une mort la plus ignominieuse (831). *Epargnez-moi, Seigneur : « Parce mihi, Domine. »*

A ces mots, mes frères, commence la première leçon de l'office des morts, cette leçon où l'Eglise nous représente l'âme souffrante, comme se plaignant tendrement à Dieu de la longueur de ses épreuves; m'écarterai-je de son intention en m'attachant à cette idée? Ecoutez-donc ici, ou Job sur son fumier, ou un malade sur son lit, pour moi, c'est l'âme souffrant les peines du purgatoire que je vais entendre pour m'attendrir sur son état (832).

Epargnez-moi, crie-t-elle au Seigneur, ayez égard à la brièveté des jours que vous m'avez donnés, et qui ne sont qu'un néant devant vous; qui suis-je pour que vous m'ayez, pendant ma vie, regardée comme quelque chose de grand; que vous m'ayez donné des marques de votre amour; que vous m'ayez comblée de biens, et que maintenant vous me mettiez à une épreuve si accablante? Jusqu'à quand, Seigneur, différerez-vous de m'épargner et de me donner quelque relâche, afin que je puisse un peu respirer? je confesse que j'ai péché (833), mais 1° que ferai-je pour vous apaiser? où est en ce purgatoire la victime que je puisse vous offrir, pour fléchir votre miséricorde? Il en est encore sur la terre, je le sais, mais hélas! ses habitants oublient de vous la présenter pour ma délivrance. 2° Pourquoi m'avez-vous mis en butte à tous vos traits, et dans un état où je suis à charge à moi-même (834)? pourquoi avez-vous permis que je vous devinsse contraire en (835) vous offensant? Je cherchais hors de vous mon repos et ma félicité, et je n'ai trouvé que trouble, qu'infélicité; j'ai reconnu que m'aimant trop et m'aimant mal, je m'étais nui jusqu'à faire mon malheur; pourquoi m'avez-vous laissée à moi-même? je vous le demande, Seigneur, non en accusant votre justice, mais en implorant votre miséricorde (836), mais enfin après m'avoir puni avec tant de sévérité, pourquoi n'ôtez-vous pas mon péché, et ne me pardonnnez-vous pas mon iniquité? ô justice rigoureuse dont les lois austères empêchent ce bienfait! ô justice formidable! au moment où j'ai paru devant elle, elle a sévèrement examiné toute ma vie; elle a condamné mon corps à dormir dans la poussière; elle m'a condamné à souffrir la peine d'un feu où je ne subsiste le moment présent, que pour souffrir encore le moment suivant (837). Malheur donc, ô mon Dieu, à l'homme qui a mené une vie même louable, quand vous l'examinez sans miséricorde!

Ainsi parle l'âme souffrante dans le purgatoire, et le juste souffrant sur son grabat; ainsi parlait Job couché sur la cendre et in- nant la source des vraies consolations s les afflictions et les opprobres. En vain nous la chercherions en nous-mêmes, dans notre raison et notre philosophie, elle n'y est pas; ni l'une ni l'autre ne peuvent résister au choc d'un abandon général, et d'une humiliation universelle. En vain nous la chercherions dans nos proches et nos amis, elle y est encore moins, dans cet état les uns rompent avec vous sous divers prétextes; par exemple sous prétexte qu'on ne veut point d'amis exigeants, qu'on n'en veut point de tristes, qu'on n'en veut point de conditions différentes, comme si ces prétextes n'existaient que depuis l'adversité d'un ami. Les autres se cachent et rougiraient de se montrer chez un ami devenu pauvre: les autres ne se montrent que pour aigrir nos maux par leurs prétendues consolations. En est-ce une de promettre des biens temporels avec de la santé? Où est l'appui de cette promesse; que sont ces biens aux yeux de la raison; qu'importe qu'on les perde un peu plus tôt, ou un peu plus tard dès qu'il faut les perdre? En est-ce une de dire qu'il n'y a ni âge, ni condition où il n'y ait à souffrir: les maux d'autrui guérissent-ils les nôtres? qu'il est triste, le personnage

(829) Ces trois idées sont celles que saint Thomas a découvertes dans le chapitre VII, 11, 21.

(830) Seconde explication du douzième verset (cap. VII).

(831) Ces mots des versets 15 et 16 du même chapitre.

(832) *Elegit suspendium animâ meâ... desperavi*, etc., peuvent donc bien indiquer en Job une tentation de désespoir, mais non un désespoir même: ici s'appliquent ces paroles de saint Grégoire: « Quis hoc non rectum dicere audeat, quod in Dei auribus rectum sonat? »

(833) Ce mot *peccavi* entendu de Job, signifie, *soit que j'aie péché : Esto*, etc.

(834) C'est dans l'hébreu le sens de ces paroles : *Posuisti me contrarium tibi*, etc.

(835) « Tunc sibi contrarium Deus hominem posuit cum homo Deum peccando dereliquit. » (S. Greg. Mag.) « Quare non dedisti mihi gratiam, per quam non peccarem? » (D. Thom.)

(836) « Non justitiam redarguit, sed misericordiam inquirit. » (S. Gregor.)

(837) Ce sens moral est de saint Grégoire.

Digitized by Google

de deux amis du monde, dont l'un vient consoler l'autre dans ses pertes et ses malheurs! que peut-on dire dans cette circonstance quand on ne veut rien dire ni de la Providence, ni de ses desseins?

Vous seul, ô divin Jésus! êtes le principe de toutes consolations, et c'est de vous que j'attends les miennes dans les eaux des tribulations qui m'environnent; c'est de votre grâce intérieure dont je vous prie de faire couler les eaux sur moi; c'est de la réception de ce sacrement où vous vous êtes constitué ma consolation; c'est de votre croix dont la vue confond ma lâcheté et ma tristesse excessive. Ne m'oubliez pas dans mes peines, Seigneur, si quelquefois vous me laissiez sans consolations sensibles, au moins que j'aie celle de vouloir me passer de toute consolation humaine, et de prendre ce moment d'épreuve pour la souveraine consolation; souvenez-vous que ma vie n'est qu'un souffle, et que cependant de ce souffle dépend mon éternité; ménagez-moi donc pendant que ce souffle dure; accordez-moi au moins quelques jours de repos et d'une pleine liberté d'esprit dans ma dernière maladie, afin que je reçoive mes derniers sacrements avec une entière connaissance, et une tendre dévotion, afin que le sacrifice que je vous fais dès à présent de ma vie, soit alors aussi libre qu'il l'est à ce moment, et que mon âme avec la fumée de mon holocauste, s'élève jusque dans le sein de vos miséricordes pour les chanter éternellement. *Amen*

INSTRUCTION V.

PROCÈS ENTRE LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE.

(*Job* VIII-X.)

Vere scio quod... non justificetur homo compositus Deo.

Je sais véritablement que l'homme, si on le compare à Dieu, ne sera point juste. (*Job* IX, 2.)

Nous pouvons, mes frères, compter parmi les peines de Job affligé, son procès avec ses trois amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, et la manière injurieuse dont ceux-ci soutenaient ce procès contre celui-là. Le défaut du premier était de ne pouvoir se taire, il en fait lui-même l'aveu à Job en ces termes : *Qui pourrait retenir ses paroles? « Conceptum sermonem tenere quis posset? »* (*Job* IV, 2.) Le défaut du second était de ne pouvoir écouter le saint homme, de l'interrompre, de l'accuser de parler sans fin, sans ordre, et d'oser lui faire ce reproche : *Jusqu'à quand direz-vous de telles choses, et votre bouche proférera-t-elle des paroles qui sont comme un vent impétueux? « Usquequo loqueris talia, et spiritus multiplex, sermones oris tui? »* Faisons-nous ici un précis de son discours à son ami, n'en conclurons-nous pas qu'il semble n'ouvrir la bouche que pour le désoler?

1° Il lui demande si Dieu est donc injuste dans ses jugements : cette conséquence suivait-elle du discours de Job? s'était-il plaint de souffrir de la part de son juge ce qu'il n'avait pas mérité? ne l'avait-il pas prié d'ôter son péché? Le saint homme pouvait-il être insensible à l'imputation d'un blasphème aussi horrible?

2° Il l'exhorte comme pécheur à faire pénitence, et il lui marque comme à un ignorant, que cette pénitence doit être prompte, qu'il doit satisfaire pour le passé, et se corriger pour l'avenir. Le saint homme pouvait-il se dissimuler l'injustice de ces pensées de son ami?

3° Celui-ci affectant le ton de savant veut lui prouver par des exemples tirés de l'antiquité, et par des comparaisons prises de la nature que Job est coupable, puisqu'il est malheureux. Connaissait-il donc lui-même l'antiquité? quand on l'a bien étudiée ne reste-t-on pas convaincu que les souffrances sont au contraire le sort des élus sur la terre? depuis Abel jusqu'à Abraham un des aïeux de Baldad, en voit-on un seul qui ne soit passé par le creuset des tribulations? soit, ce que dit Baldad, soit que la prospérité de l'hypocrite ressemble ou à un jonc de marais sans humidité, ou à un jonc de rivière sans eaux, ou à une autre plante qui a quelque fraîcheur avant que le soleil ne se lève et qui pousse sa tige aussitôt qu'il est levé, ou à des toiles d'araignées qui se rompent sans résistance. Job est-il cet hypocrite? ces comparaisons ne lui sont-elles pas odieuses? peut-il sans impatience, ou sans un effort de patience entendre son ami lui en faire l'application?

4° Enfin ce faux ami qui reproche à Job d'être un hypocrite, l'engage cependant à servir Dieu par hypocrisie? car un culte qu'on rend à Dieu pour en obtenir les biens temporels, comme sont la santé, les richesses, les prééminences, n'est-il pas hypocrite? n'est-ce pas là cependant le motif que Baldad propose à Job pour le porter à recourir à Dieu par la pénitence? Il veut donc l'induire au péché qu'il lui reproche, et par là il fait, sans le savoir, la fonction de l'ancien serpent, et par là il mérite de n'être écouté qu'avec horreur, et par là, par toutes ses réflexions nous apprenons à nous défier des consolations que les mondains nous donnent dans nos tribulations; nous nous persuadons facilement qu'une des peines de Job affligé fut son procès avec ses amis.

Allons plus loin, mes frères, de ce premier procès, passons à un second, à celui du Créateur avec sa créature, et voyons combien ce procès est affligeant, combien il est dangereux à le considérer du côté des deux parties, du côté du Créateur d'abord, et de la créature ensuite. Ce sera le sujet des deux points de ce discours.

PREMIER POINT (838)

Je ne viens pas aujourd'hui, mes frères, vous dire de conjurer le Seigneur de ne

(838) Dans ce premier point je passe les versets 15-35, du chapitre IX et X, les versets 3-17 du chapitre X, pour les reprendre dans le second point.

Digitized by Google

point entrer en procès avec vous, en lui adressant humblement cette prière de David : *Non intres in judicium cum servo tuo* (*Psal.* CXLII, 2); je viens au contraire vous conjurer vous-mêmes de ne point entrer en procès avec le Seigneur, et pour réussir dans mon dessein, je vous demande d'abord de considérer combien ce Seigneur est puissant, combien il est sage, combien il est juste. Ne regarderiez-vous pas comme dangereux, ne craindriez-vous pas de disputer avec un adversaire qui possède ces perfections au suprême degré?

Non-seulement le Seigneur est puissant, mais il est le Tout-Puissant, il exerce un pouvoir souverain sur la terre et dans les cieux. C'est lui qui transporte les montagnes non pas toujours avec lenteur en les faisant vieillir, en sorte qu'insensiblement elles se détruisent, et sont ainsi arrachées de leur place, mais quelquefois si subitement, que ceux qu'il renverse avec elles dans sa fureur, ne peuvent ni s'en apercevoir ni prévoir ces effets de la colère du Seigneur, ni les éviter; témoin aujourd'hui la chute de Messine, et du mont sur lequel elle était assise. C'est lui, témoin encore le même événement, c'est lui qui remue la terre de sa place, par des mouvements extraordinaires, et qui fait que ses colonnes sont ébranlées par des secousses et des tremblements violents (839). C'est lui qui commande au soleil, et le soleil ne se lève point (840). C'est lui qui tient les étoiles comme renfermées sous un sceau, qu'il lie ou délie quand il lui plaît, en sorte qu'elles disparaissent ou paraissent par ses ordres. Quelle autre puissance qu'une puissance souveraine produirait ces effets visibles?

Même question, si du sens littéral des paroles de Job, nous passons à leur sens spirituel. Selon ce sens, Dieu a transporté les montagnes dans la mer, quand il a fait passer de la Judée dans la gentilité, les saints prédicateurs que les Juifs chassaient de leurs villes. Selon ce sens spirituel, Dieu a terriblement secoué la terre de la Judée, lorsqu'un empereur romain a détruit Jérusalem et arraché la synagogue de son sol; il a ébranlé ses colonnes lorsque la nation a été dispersée, ses princes vaincus, ses prêtres livrés aux ténèbres intérieures. Dans le sens spirituel, Dieu empêche que le soleil se lève lorsqu'il cache la lumière de la vérité à ceux qui se rendent par leurs crimes indignes de la connaître; il tient les étoiles enfermées comme sous le sceau, lorsqu'il empêche que les saints docteurs qui sont, comme les étoiles de son Eglise, destinés à éclairer les ténèbres des fidèles, ne parlent pour les retirer de leur assoupissement. C'est ainsi, dit saint Grégoire Pape, qu'il tient sous le scean Hénoch et Elie, qui reparaîtront à la fin du monde, après avoir été cachés jusqu'à ce temps : *Quasi sub signaculo... nunc occultantur ne appareant, et post ut prodesse valeant, apparebunt*. Faut-il une moindre puissance pour produire ces effets invisibles, que pour produire ceux qu'annonce le sens littéral? Cela étant, je reprends et je vous dis.

Vous hésiteriez d'entreprendre un procès avec un homme plus fort que vous; vous feriez votre possible pour vous accommoder avec votre égal, plutôt que d'en soutenir un contre lui; vous n'oseriez disputer contre un supérieur en place et en crédit, si vous n'étiez parfaitement assuré de votre bon droit, et si ce droit ne vous imposait l'obligation d'intenter ce procès? Oseriez-vous donc en soutenir un contre le Seigneur? Vous appréhenderiez qu'un puissant du siècle ne vous écrasât par le poids de sa puissance; n'avez-vous pas la même chose à craindre du souverain Seigneur de toutes choses? Ne direz-vous donc pas ici avec Job? *Qui suis-je donc moi pour parler à ce grand être et disputer avec lui? « Quantus ergo sum ego ut ..... loquar verbis meis cum eo? »*

Il y a cependant cette différence entre l'homme puissant de ce siècle, et le Tout-Puissant régnant dans le ciel, que le premier peut user de son pouvoir en aveugle, au lieu que le second est toujours guidé dans l'usage de son pouvoir par une sagesse à laquelle rien n'échappe, par une sagesse à laquelle ce ciel et ces étoiles, la mer et la terre rendent témoignage. N'en fallait-il pas une infinie pour former cette vaste étendue des cieux, pour créer la constellation de l'ours vers le pôle arctique (841), celle de l'orion et des hyades la plus belle de toutes (842), celles enfin qui sont cachées vers le midi, et sous notre horizon (843)? Quelle autre sagesse qu'une sagesse infinie peut aussi diriger à une fin certaine, les flots incertains de la mer, et marcher sur les plus élevés?

Cette sagesse sublime n'éclate pas moins dans les œuvres spirituelles du Seigneur, que dans les naturelles? Est-il besoin que je vous le fasse observer? ne savez-vous pas comme moi, qu'elle a, en un instant, fait passer des ténèbres à la lumière, ceux qui étaient assis dans les ténèbres de la mort? Que signifie la première de ces constellations que nomme Job, sinon la barque de saint Pierre toujours agitée et jamais submergée? Que signifie la seconde, sinon

(839) Ce que les nouvelles politiques annoncent des catastrophes arrivées à l'île de Formose, est plus effroyable encore. Trois villes détruites, quarante mille hommes ensevelis sous leurs ruines, etc., etc. Quels désastres!

(840) On ne paraît point se lever parce qu'il l'a enveloppé de nuages. (S. Thom.)

(841) Vous connaissez peut-être cette constellation sous le nom de chariot de David.

(842) En y joignant la canicule la plus grande des étoiles fixes; celle du taureau, l'une des plus brillantes de tout le ciel, et dont les hyades font partie?

(843) Parce qu'elles sont voisines du pôle austral, qui n'est jamais visible à ceux qui ont le pôle septentrional élevé.

Digitized by Google

les martyrs (844)? Que signifie les hyades, sinon les docteurs qui ont porté les pluies de la parole sur les terres arides de la gentilité? Enfin, que signifient les constellations cachées vers le midi, sinon la ferveur du Saint-Esprit, dont le fidèle n'est pas plutôt enflammé, qu'il s'élève en désirs vers la patrie céleste? Le sens prophétique de ces paroles : *Il marche sur les flots élevés de la mer*, est aussi facile à déterminer. Le Seigneur a marché sur les flots de la mer, quand il a contraint le monde en fureur contre l'Eglise, à lui donner la paix, et même à embrasser sa doctrine. A qui d'ailleurs appartenait-il d'annoncer ces grands événements par ces symboles, sinon à une sagesse infinie? Après en avoir considéré les vestiges dans le firmament et sur la mer, suivons-les encore sur la terre et dans la conduite du Seigneur par rapport aux hommes.

On connaît, dit ici saint Thomas, la sagesse d'un bon conducteur à ces trois signes. Le premier, que ses opérations soient imperceptibles. Le second, qu'il veille cependant sur les inférieurs dont il a le gouvernement. Le troisième, qu'il connaisse le bien pour le récompenser, et le mal pour le punir selon les règles de la justice. N'est-ce pas aussi à ces trois signes, que Job reconnaissait la sagesse du Seigneur? *S'il vient à moi*, dit le saint homme, *je ne le verrai point, et s'il s'en va, je ne m'en apercevrai point*, ses démarches étant infiniment au-dessus de ma portée. S'il vient à moi par les tribulations, je ne verrai point sa main bienfaisante; et s'il se retire de moi en me livrant au gré de mes désirs, je n'apercevrai point sa main vengeresse. Premier signe de la sagesse de Dieu dans la conduite des hommes; elle y est imperceptible.

S'il interroge tout d'un coup, continue le bienheureux Job, *qui pourra lui répondre?* ou s'il lui plaît d'éprouver quelqu'un par les afflictions, ou les maladies, qui pourra lui dire? *pourquoi faites-vous ainsi?* Un homme qui en examine un autre à dessein de le reprendre peut être retenu par la crainte de cette question; mais Dieu n'a pas à la craindre dans l'examen qu'il fait de nos œuvres.

Second signe de sa sagesse dans la conduite des hommes; il les éprouve et veille sur eux. Il connaît aussi suffisamment le bien pour le récompenser, et le mal pour le punir. Vous l'apprendrez de Job, si vous le voulez; d'une des âmes du purgatoire, si vous le désirez; car l'Eglise lui prête ici les paroles de Job; du juste affligé, si vous le voulez: que vous dira celui-ci dans son affliction? ah! que son discours et ses sentiments sont différents de ceux des pécheurs dans les plaisirs! Au lieu que ceux-ci demandent de vivre et craignent de mourir, ce juste, au contraire, craint de vivre et demande de mourir. Je l'entends qui laissant les hommes comme Baldad, et se tournant vers Dieu, lui dit:

Ma vie m'est devenue ennuyeuse; je m'abandonnerai aux plaintes contre moi-même; je parlerai dans l'amertume de mon âme; je vous dirai, ô mon Dieu! ne me condamnez pas; affligez-moi comme juste et non comme pécheur, ou montrez-moi quel est le péché que vous punissez en moi, afin que je m'en corrige. Etes-vous semblable à ces hommes qui font souffrir les faibles et les innocents par méchanceté ou par ignorance? pourriez-vous, comme les méchants, me faire un de ces trois maux? à moi qui suis l'ouvrage de vos mains! pourriez-vous, ou m'accabler de maladies, ou me livrer à la calomnie, ou favoriser les mauvais desseins des impies qui m'accusent d'être un hypocrite que vous punissez pour ses crimes? Les juges de la terre ordonnent quelquefois la torture pour découvrir par cette voie cruelle ce qu'ils ne peuvent découvrir par leurs lumières, étant nés dans les ténèbres de l'ignorance; vos connaissances sont-elles sujettes aux mêmes défauts que celles de ces juges? quoique vous teniez tout caché en vous-même, puis-je ignorer que vous vous souvenez de tout? Avez-vous comme eux des yeux de chair qui ne peuvent pénétrer dans les cœurs? Voyez-vous seulement les objets placés près de vous? ou y en a-t-il pour vous d'éloignés? vos jours sont-ils semblables à ceux de l'homme, et vos années sont-elles comme ces années pendant lesquelles il s'instruit? faut-il que vous cherchiez à découvrir par la voie des fléaux si je suis coupable? Pour savoir que je n'ai rien fait d'impie, avez-vous besoin de me donner la question par tant de tourments? puis-je me cacher à votre lumière et me soustraire à votre puissance? Quelqu'un peut-il me tirer de vos mains, ou résister à votre colère?

A l'occasion de ces paroles qui n'établissent pas moins la justice de notre juge que sa puissance et sa sagesse, vous me demanderez peut-être si l'Ecriture n'atteste pas elle-même, en divers endroits, que plusieurs se sont utilement opposés aux vengeances du Seigneur? Moïse ajouterez-vous, Aaron, Phinées, David, Elie, ne l'ont-ils pas fait avec succès?

Saint Grégoire, après s'être proposé cette objection, y répond de la sorte; il faut bien remarquer, dit ce saint Pape, que ceux qui ont efficacement résisté à la colère de Dieu, recevaient de lui auparavant les moyens mêmes qu'ils employaient pour y résister, parce qu'étant favorisés intérieurement de sa grâce, ils ne s'opposaient à lui que par la vertu de cette grâce dont ils étaient remplis; d'où il suit qu'on peut et qu'on ne peut résister à la colère du Seigneur, selon qu'il inspire ou qu'il n'inspire pas au juste de s'y opposer : *Iræ igitur Dei et resisti valet, quando... opitulatur, et resisti omnino non valet, quando..... precem non aspirat.* Une autre raison

(844) « Orionas cœlum edidit, cum sancta Ecclesia martyres misit. »

Digitized by Google

encore pour laquelle le juste voudrait quelquefois inutilement résister à la colère de Dieu, c'est l'obstacle que met à sa prière celui pour qui il prie, et de là ce que je vous disais autrefois, que le juste est plus sûr de l'effet des prières qu'il fait pour les âmes du purgatoire, que de celles qu'il fait pour les vivants; pourquoi? parce que souvent ceux-ci y forment des obstacles par leur obstination, au lieu que celles-là ont le désir et toutes les autres dispositions nécessaires pour en profiter; nous avons déjà pu les entrevoir par leurs lamentations précédentes, et nous pouvons encore mieux les connaître par les suivantes.

Seigneur, disent-elles à Dieu, pour le toucher de compassion sur leurs peines, ce sont vos mains qui m'ont formé; ce sont-elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps, et après cela vous me tenez en cet abîme. Souvenez-vous, je vous prie, de ce que vous avez fait pour moi sur la terre. Le corps où vous m'y avez renfermé comme sous une tente, était d'argile, il est vrai, mais si ce corps était vil à raison de son origine qui était boue, s'il l'est aujourd'hui à raison de sa fin qui est cendre, quelle était sa dignité à raison de son organisation? vos mains n'en ont-elles pas formé tous les traits, ne l'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui se caille, comme un lait qui s'épaissit et qui se durcit? Par un effet de votre sagesse admirable, tout y était lié par les nerfs, arrosé par les veines, soutenu par les os, couvert par la peau. Eh! si vous avez tant fait pour un corps qui devait seulement me servir de pavillon, que n'avez-vous pas fait pour un esprit immortel qui porte le caractère de votre divinité? vous ne vous êtes donc pas borné à me donner la vie, mais vous m'avez donné des preuves sensibles d'une miséricorde particulière; mais votre attention continuelle sur moi m'a conservé dans la grâce de l'adoption divine! à tant de bienfaits que j'ai reçus de vous sur la terre de mon exil, n'ajouterez-vous pas enfin celui qui doit le consommer. Les jours qui me restent à passer en ce lieu ne finiront-ils pas bientôt? Si vous avez résolu d'en prolonger la durée, permettez-moi cette plainte, pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mère pour m'accabler de tant de maux, que ne suis-je mort en sorte que personne ne m'eût vu! j'aurais été comme n'ayant pas été, n'ayant fait que passer du sein de ma mère dans le tombeau. Au moins accordez-moi ici quelque relâche, afin que je puisse respirer dans ma douleur (845) en cette terre ténébreuse, en cette terre qui est couverte de l'obscurité de la mort, en cette terre de misères où tout est sans ordre (846), en cette terre où règne une éternelle horreur: *Antequam vadam..... ad terram..... ubi sempiternus horror inhabitat* (847).

Ce sont là, mes frères! les plaintes que font les âmes du purgatoire à Dieu même, et qu'elles nous chargent de faire parvenir jusqu'au trône de sa grâce. En nous donnant une idée des peines que ces âmes endurent, ne nous en donnent-elles pas une aussi de la justice rigoureuse qui ordonne ces peines? ne nous en donnent-elles pas celle que saint Paul nous en donnait, en disant qu'il est horrible de tomber entre les mains du Seigneur? (*Hebr.* x, 31.) Puisse ce sentiment d'horreur pénétrer le fond de nos âmes! puisse le juste même, qui gémit dans le creuset des afflictions, s'y livrer assez pour éviter tout procès avec Dieu! Un premier moyen dont je lui conseille l'usage à cette fin, c'est de se souvenir de ces paroles qui sont le précis de ce que je viens de dire dans ce premier point, *Dieu est tout-puissant; « fortis robore; » il est sage; «Sapiens corde: » qui lui a résisté et est demeuré en paix? « quis resistit ei, et pacem habuit? »* Qui donc osera soutenir un procès avec Dieu, s'il en considère le danger de ce premier côté? qui osera en entreprendre un, si, après l'avoir considéré du côté du Créateur, il le considère du côté de la créature? c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Ce n'est, mes frères, ni Job sur la cendre, ni le juste sur son grabat, ni le trépassé sur son brasier ardent et ténébreux, que je dois ici vous représenter comme ayant de leur côté les plus grandes raisons de craindre d'entrer en procès avec Dieu; mais, pour vo propre intérêt, c'est vous-mêmes; c'est vous, occupés de la pensée de ce procès dans une maladie mortelle, ou plutôt c'est vous en ce moment actuel où il est utile que vous éprouviez ce frémissement horible, que j'appelle le purgatoire du juste sur la terre.

Vous voilà donc, je le suppose, à cet instant cité au tribunal du souverain Juge, pour y soutenir ce grand procès, dont la décision fixera votre sort éternel; quel est là l'objet dont la vue vous rassure au lieu de vous affliger? est-ce la vue de ce juge? est-ce celle de quelques puissants intercesseurs? est-ce celle de quelques témoins favorables? la vue de ce juge vous rassurerait sans doute, s'il était un juge que vous pussiez ou gagner par vos présents, ou fléchir par vos prières, ou vaincre par votre résistance; mais hélas! non, pouvez-vous dire avec Job: *Je n'aurai point à répondre à ce juge comme à un homme semblabe à moi, ni contester avec lui comme avec mon égal*. De plus, dans ce différend que j'aurai avec lui, *personne ne poura reprendre ou corriger celle des deux parties qui se trou-*

(845) « Tunc ad plangendum dolorem nos Deus dimittit, cum et mala nobis quæ fecimus, demonstrat, atque ad hæc flenda... adjuvat. » (S. Greg.)

(846) Dans l'enfer tout est sans ordre, non du côté de Dieu, qui châtie selon les péchés: mais du côté des damnés qui ne voient plus d'ordre étant dans les ténèbres exterieures et intérieures. (Greg. Magn.)

(847) « Horrendo modo erit reprobis dolor cum formidine, flamma cum obscuritate... quæ lucet non ad consolationis gratiam, sed ad pœnam, ut... dilectis qualiter crucientur, ostendat. » (Id.)

Digitized by Google

vera avoir tort, ni mettre la main entre elles deux pour les accorder (848.) Bien plus même, je suppose que ce juge tout-puissant, inflexible, vous éprouve comme Job, qu'il vous dérobe sa face ou qu'il ne vous montre qu'un visage irrité, en soutiendrez-vous aisément les regards?

La vue des saints anges et des élus environnant son trône vous rassureraient sans doute, si vous pouviez les regarder comme médiateurs au moment où s'instruira votre procès, au moment qui suivra votre mort et qui précédera votre jugement; mais, hélas! inutilement en chercheriez-vous parmi eux : à ce moment, aucun d'eux n'osera ni défendre votre cause, ni rendre témoignage en votre faveur. L'idée d'un abandon si général n'est-elle pas pour vous le sujet de la crise la plus violente?

Et qu'opérera donc en vous la vue des témoins prêts à vous accuser? Permettez que je vous rende compte, mes frères, de l'impression que font habituellement sur moi ces paroles de Job parlant à Dieu : *Vous me tourmentez d'une manière admirable et terrible : « Mirabiliter me crucias. » Vous produisez sans cesse de nouveaux témoins contre moi : « Instauras testes tuos contra me. »* Hélas! c'est une impression de tristesse, de frayeur et d'angoisse, qui me conduirait au désespoir, sans le secours de la grâce. Car quel est le nombre et la qualité de ces témoins?

J'en trouve trois en moi-même, qui sont des plus fâcheux. Le premier, c'est mon corps, qui reproche à mon âme de l'avoir fait servir à ses péchés, mes yeux à sa vanité, mes oreilles à sa curiosité, mon goût à sa sensualité, mes pieds et mes mains à son ambition, à son avarice, etc. Le second est mon âme, qui reproche à mon corps d'avoir été pour elle non un aide, comme il devait l'être, mais un tentateur, en l'entraînant de tout son poids vers les objets corrupteurs. Le troisième est ma propre conscience, dont les mouvements, dit saint Paul, accuseront ou défendront les gentils mêmes au jugement dernier : *Cogitationibus accusantibus... in die cum judicabit Deus occulta hominum.* (*Rom.* II, 16.) *Si j'entreprends de me justifier moi-même, elle me condamne de folie; si je veux montrer que je suis innocent, elle me convainc d'être coupable*, sans que je puisse la contredire. *Quand même je serais juste et simple, cela m'est caché. Quand même il y aurait en moi quelque trace de justice, je ne répondrais point à Dieu s'il voulait me le contester* (849), *mais je le conjurerais, comme juge, de me pardonner les péchés qu'il verrait en moi et qui me seraient cachés; et lorsqu'il aurait exaucé ma prière, je ne croirais pas qu'il m'eût entendu*, je ne compterais pas de n'avoir rien à craindre : tout frémissant, je dirais à mon Dieu : *Vous me briserez quand il vous plaira; vous multiplierez mes plaies sans même que j'en sache la raison;* vous m'affligerez au dehors par la maladie, et au dedans *en remplissant mon âme d'une telle amertume, que je n'aie pas même la liberté de la respiration.* C'est à présent, Seigneur Jésus, qu'il me semble comprendre cet avis que vous me donnez dans votre Evangile : *Accordez-vous avec vôtre* conscience, qui est votre *adversaire, tandis que vous êtes en chemin.* (*Matth.* v, 25.) Oh! que cet adversaire est terrible! que ses remords sont déchirants! que ses ténèbres, que ses perplexités et ses doutes sont inquiétants! que vous êtes admirable dans la manière dont vous me tourmentez! *Mirabiliter me crucias; instauras testes tuos contra me.* Que ce témoin, que tous ceux qui sont en moi sont terribles contre moi!

En vain j'en chercherais ici au dehors qui me consolent : je n'en trouve, au contraire, aucun qui ne multiplie mes plaies. En cette chaire, j'en trouve un premier, qui peut-être me reproche d'avoir fait d'un ministère d'humilité un théâtre de vanité. A ces fonts sacrés, j'en trouve un second, qui me redemande la robe d'innocence que j'y avais reçue. A ces tribunaux, j'en trouve un troisième, qui m'accuse comme ministre et comme pénitent : comme ministre, d'y avoir manqué de zèle; et comme pénitent, d'y avoir manqué de douleur. A cet autel, j'en trouve un quatrième, qui se plaint à moi de ma tiédeur, de mes distractions perpétuelles. Que dirais-je encore si je disais tout? Dans cet auditoire, j'en trouve un cinquième, j'en trouve autant qu'il y a de personnes qui le composent, puisque les ouailles déposeront toutes pour ou contre leur pasteur. Grand Dieu! que cette pensée est effrayante! que vous êtes admirable dans la manière dont vous me tourmentez! que de témoins fâcheux vous préparez contre moi! *Mirabiliter me crucias; instauras testes tuos contra me.* Mais c'est assez me parler à moi-même : je ne dois pas oublier que c'est pour vous que je suis monté en cette chaire, pour vous qui êtes justes, et pour vous aussi qui êtes pécheurs.

Après avoir ouvert vos yeux sur vous, sur votre corps, sur votre âme et sur votre conscience, comme je viens de les ouvrir sur moi, ouvrez-les donc aussi sur les objets extérieurs, et comme je l'ai fait sur ceux que vous apercevez dans ce lieu saint. En est-il un seul qui ne soit un témoin contre vous? Cette chaire n'en est-il pas un qui vous reproche la dureté avec laquelle vous en entendez les vérités évangéliques? Cette piscine salutaire n'en est-il pas un qui vous

(848) Sur ce verset 33, du chap. IX saint Grégoire écrit : « Christus manum suam posuit in ambobus, quia unde reum recta docuit, inde iratum judicem placavit. »

(849) C'est la traduction de ce verset 15 du chapitre IX: *Si habuero quidpiam justum, non respondebo.* Quand saint Grégoire écrit sur ces paroles, que toute justice humaine n'est qu'injustice, si on l'examine rigoureusement, il s'entend non de chaque bonne action du juste, mais du corps de toutes ses actions.

Digitized by Google

reproche de vous être volontairement souillés, après y avoir été lavés de la tache de votre origine? Ces tribunaux n'en sont-ils pas un qui vous reproche la dissimulation avec laquelle vous les fréquentez? Cette table sainte n'en est-il pas un qui vous reproche comme un sacrilége énorme l'unique communion que vous y faites dans le temps pascal? Ce tabernacle n'en est-il pas un qui vous reproche le peu d'assiduité avec laquelle vous faites la cour au grand Roi qui y réside? A chacune de ces questions, ne dites-vous pas au Seigneur : Juge souverain, que vous me tourmentez admirablement! *Mirabiliter me crucias!* Que de *témoins* puissants et fâcheux *vous produisez contre moi! « Instauras testes tuos contra me. »*

Si de cette église vous passez dans votre maison, combien de témoins domestiques y déposent contre vous! Votre lit ne dépose-t-il pas contre votre mollesse? Votre table ne dépose-t-elle pas contre votre immortification? Votre jeu ne dépose-t-il pas contre votre profusion? Vos appartements ne déposent-ils pas contre votre luxe? La pierre de leurs murs, cimentée avec la sueur et le sang des faibles opprimés, ne dépose-t-elle pas contre votre dureté? Le prix des ouvriers que vous avez employés, et dont vous avez injustement retenu le salaire, ne dépose-t-il pas contre votre injustice? Son cri ne pénètre-t-il pas jusqu'aux oreilles du Dieu des armées? Cet or que vous accumulez ne dépose-t-il pas contre votre ridicule folie? Sa rouille n'élève-t-elle pas sa voix jusqu'au ciel contre vous? (*Jac.* v, 1-4.) A chacune de ces questions, ne vous écriez-vous pas en soupirant : O Juge souverain! que vous me tourmentez admirablement, terriblement! *Mirabiliter me crucias.* Que de témoins trop éloquents vous produisez contre moi! *Instauras testes tuos contra me.*

Si, des objets qui vous environnent sur la terre, vous portez vos regards vers le ciel, qui couvre vos têtes, y en verrez-vous un dont vous n'ayez à craindre la déposition pour le grand jour? A ce jour, en effet, le soleil publiera toutes les fautes dont vous auriez souillé ses rayons, s'ils pouvaient être souillés; la lune, ce témoin fidèle, comme l'appelle David, découvrira les secrètes libertés que vous vous serez permises à la faveur de la nuit; les étoiles, cette milice céleste, docile à la voix du Créateur, annonceront vos désobéissances à sa loi. Pour passer de ces objets inanimés à d'autres animés et sanctifiés, Marie, saint Michel, saint Jean-Baptiste, tous ces saints à qui vous vous confessez, au moins de bouche, confesseront eux-mêmes vos péchés de leur côté, tandis que du sien, Satan, l'accusateur de ses frères, en montrera le catalogue. Quelle nouvelle nuée de témoins! Accablés sous ce poids, ne répéterez-vous pas en gémissant : O Dieu! que vous me tourmentez admirablement! *Mirabiliter me crucias.* Le nombre des témoins déposant contre moi n'est-il pas enfin complet? *Instauras testes tuos contra me.*

Hélas! non, mes frères il n'est pas encore complet : comptez, si vous le pouvez, les prédicateurs que vous avez entendus, les directeurs que vous avez consultés, les maîtres qui vous ont enseignés, les supérieurs qui vous ont gouvernés. Comptez, si vous le pouvez, les personnes avec qui vous avez plus vécu, les âmes que vous avez scandalisées, les faibles que vous avez rendus complices de vos fautes. Comptez, si vous le pouvez, les talents de la nature, les dons de la grâce, les événements que la Providence a ménagés pour votre salut. Voilà, pécheurs impénitents, le nombre innombrable de témoins qui sera reçu à déposer contre vous et à vous condamner, et c'est ce qui me fait comprendre dès à présent ce mot de Job : *Vous me tourmentez*, Seigneur, *admirablement : « Mirabiliter me crucias. »* C'est aussi ce qui me fait dire : Si Dieu tourmente le juste, même d'une manière si admirable et si terrible, en lui produisant tant de témoins de sa conduite; si ceux qui le calomnient aujourd'hui le tourmentent : ah! combien donc tourmenteront le pécheur impénitent, ceux dont les accusations seront fondées en vérité? Ce que le premier dit, à ce moment, celui-là ne le dira-t-il pas au dernier moment : *Vous me tourmentez admirablement, vous qui produisez tant de témoins fâcheux contre moi : « Mirabiliter me crucias; instauras testes tuos contra me. »*

Cette pensée, mes frères, si elle était bien méditée, serait capable de vous faire prendre trois résolutions dont je m'étais proposé de vous inspirer le dessein en commençant ce discours. La première est d'opérer votre salut avec crainte, disant souvent avec Job : Oui, Seigneur, il est vrai que, quand j'aurais été lavé dans l'eau de la neige, et que la blancheur de mes mains éblouirait les yeux par son éclat, votre lumière me ferait paraître à moi-même tout couvert d'ordure, et mes vêtements, entrant dans les sentiments de votre justice, m'auraient en horreur : *Abominabuntur me vestimenta mea.* Je ne lèverai donc point la tête, même étant juste, dans mon état d'affliction et de misère; ah! c'est qu'alors vous vous saisiriez de moi à cause de mon orgueil, comme une lionne se saisit de sa proie : *Propter superbiam meam quasi lænam, capies me.* Je sais véritablement que l'homme, si on le compare avec Dieu, ne sera point juste, et que, s'il veut disputer avec lui, il ne pourra lui répondre sur une seule chose, de mille qu'il pourra lui objecter : *Non poterit ei respondere unum pro mille.* Ce sentiment d'humilité peut être l'objet d'une première résolution.

La seconde est de faire hommage à ces principes : que Dieu afflige, durant cette vie, le juste comme l'impie; qu'on a tort de regarder comme coupable celui qui est malheureux. Que souvent Dieu livre la terre entre les mains des impies qui, dans leurs richesses, trouvent le moyen de couvrir, comme d'un voile, les yeux des juges, pour les empêcher de punir les injustices et les violences; qu'il est donc meilleur de mourir

Digitized by Google

que de vivre dans ce siècle, et qu'il est permis à un malade de former ce sentiment : *Si vous me frappez, Seigneur, tuez-moi* tout d'un coup, pour ne pas m'exposer à l'impatience, *et ne vous riez pas des peines des innocents*, comme vous vous rirez des peines des réprouvés : « *Si flagellat occidat, et non de pœnis innocentium rideat* (850). »

La troisième dont ces paroles présentent l'idée : *Je tremblais à chaque action que je faisais, sachant que vous ne pardonnez point à celui qui pèche et ne se repent point : « Verebar omnia opera mea sciens quod non parceres delinquenti* (851). » La troisième, dis-je, est de faire toutes nos œuvres dans la crainte de Dieu, à qui nous en rendrons compte et dans peu ; car comment ont passé nos jours avant celui-ci ? ils ont passé plus vite qu'un homme qui court à perte d'haleine; ils ont passé avec la même vitesse que les vaisseaux légers qui portent du fruit; ils ont passé avec la même rapidité qu'un aigle fondant sur sa proie, et c'est ainsi que passeront les autres. Vu cette brièveté du temps, serions-nous sages, si nous ne craignions Dieu à chaque action que nous faisons, si nous ne la faisions pour son amour, pour sa gloire et pour notre salut éternel ? C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION VI.

COMBAT ENTRE LE TENTATEUR ET LE JUSTE MOURANT.

(*Job* XI.)

Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.

Quand Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui. (*Job* XIII, 15.)

Il est assez ordinaire, dit saint Grégoire, que quand un athlète puissant descend dans l'arène, il y trouve plusieurs antagonistes disposés à se succéder les uns aux autres dans le combat, pour le faire durer plus longtemps, pour fatiguer, pour vaincre, par ses propres victoires, celui qu'ils désespéraient de vaincre par leur adresse et leurs forces. N'est-ce pas, ajoute ce Père, le spectacle que l'histoire du saint homme Job nous met sous les yeux ? Que d'antagonistes se présentent successivement à ce généreux athlète sur son fumier ! Un premier est sa propre femme qui, impatientée par sa patience même, l'excite à maudire l'auteur de ses jours et de ses malheurs. Un second est un prince de Théman qui, au contraire, lui reproche une impatience qu'il n'a pas, et qui, peu content de l'avoir mis au rang des hypocrites, le compare encore aux lions et aux tigres. Le troisième est un prince de Suh, qui lui soutient que ses péchés sont la cause de ses souffrances. Et, parce que ces trois antagonistes n'ont pu ébranler la constance de ce grand homme, il en vient un quatrième, qui, plus jeune, et par là plus hardi que les autres, accuse Job de présomption et d'orgueil, en lui disant d'un ton d'arrogance : *Celui donc qui parle beaucoup, n'écoutera-t-il pas à son tour ? et suffira-t-il à un homme d'être un grand parleur, pour paraître juste et avoir gagné sa cause ? Pensez-vous que tous les hommes doivent se taire pour vous laisser parler seul ? Croyez-vous qu'après vous être moqué des autres, il n'y aura personne qui vous confonde ?* Vous osez dire à Dieu : *Je suis sans tache devant ses yeux;* ce langage est-il sans présomption et sans orgueil ? Ah ! qu'il serait à souhaiter que Dieu vous parlât pour vous découvrir la multitude des préceptes de sa loi (852), pour vous faire craindre le redoutable feuillet de ses comptes, où est écrit ce que vous avez déjà payé à sa justice, et ce que vous lui devez encore ! Vous comprendriez qu'il exige de vous beaucoup moins que ne mérite votre iniquité : *Intelligeres quod multo minora exigaris ab eo quam meretur iniquitas tua.*

Il me semble, mes frères, apercevoir sur vos visages l'impression que ces paroles de Sophar font sur votre cœur : est-ce donc là, demandez-vous, le langage d'un ami à un ami ? n'est-il pas plus propre à désoler qu'à consoler ? le remède n'est-il pas pire que le mal même ? attaquer un homme d'honneur dans son honneur même, n'est-ce pas l'attaquer dans l'endroit le plus sensible ? Nous verrons dans la suite de cet entretien que le prince Naamathite ne s'en tient pas là, mais qu'après avoir fait l'office de censeur, il fait ensuite celui de docteur envers un savant qu'il aurait dû respecter comme son maître, en lui parlant des consolations divines. Nous verrons ensuite comment Job, dans son discours, répond à celui de son ami, et joignant l'un avec l'autre, les objections de l'un avec les réponses de l'autre, nous réussirons, je l'espère, à vous tracer une image naturelle et redoutable du combat que le tentateur livre au juste malade et réduit à l'extrémité. Ce sera le sujet de cette instruction, qui vient parfaitement à la suite de la précédente, où il s'agissait du procès entre le Créateur et la créature.

Ce que l'historien sacré fait dire au saint homme Job sur son fumier, ce que l'Eglise sainte fait dire aux âmes du purgatoire, un moment avant qu'elles n'y descendent et qu'elles n'y soient condamnées ; c'est, mes

(850) Le sens de ces mots *occidat... non rideat*, etc., est : « Ille veniat qui pro nobis morietur... ut in eo mens nostra se castiget, et sic Deus non despiciat pœnas nostras. Deus insuper quasi ridet et lætatur de pœnis nostris ratione victoriæ inde sequentis. » (Greg. Mag. *hic.*)

(851) « Quid ergo (inde sequitur), nisi... ut post quam perversa subigimus, ipsa in nobis etiam bene gesta timeamus? delinquenti Dominus non parcit, quia delictum sine ultione non deserit. Aut enim homo in se pœnitens hoc punit; aut hoc Deus cum homine vindicans percutit. » (S. Gregor.)

(852) Saint Grégoire entend la loi de la charité qui se divise en deux préceptes; l'un qui ordonne le bien, l'autre qui défend le mal, et qui ensuite se subdivise en mille branches. Quelques-uns entendent la loi de Moïse, qui peut-être n'était pas encore portée alors, bien loin d'être connue de Sophar. Un troisième sens pris de l'hébreu, est pour vous faire voir, etc.

Digitized by Google

frères, ce que je désire vous faire dire ici d'abord, et ensuite sur votre grabat lorsque vous y serez détenus par une dernière maladie : *Quand même Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui :* quand même il permettrait que je fusse fortement tenté, ou d'infidélité, ou de désespoir, ou de présomption dans ma dernière maladie ; quand même il permettrait que je fusse comme accablé du poids de ces tentations : *Etiamsi occiderit me;* en ce cas même je ne laisserais pas d'espérer en lui, non-seulement à cause de ses promesses, et des mérites de mon Sauveur, mais à cause de mes misères assez grandes pour toucher son cœur compatissant: *In ipso sperabo.* Dans le dessein de vous inspirer ce sentiment, pour le moment présent et pour celui de la mort, je me représente Sophar comme la figure de Satan, dont en effet il n'est que l'instrument, et Job comme la figure du juste dangereusement malade : j'examine comment Sophar tente Job, et comment Job repousse les tentations de Sophar. En voyant ce que Sophar dit à Job, pour le porter à l'infidélité, à la présomption et au désespoir, je conclus que le démon tente donc le juste en ces trois manières, et qu'il est de son intérêt d'apprendre de Job, l'art de vaincre ces trois tentations. Ecoutez-le donc sur chacune d'elles.

Ce que Sophar dit d'abord à Job, et ce qui pouvait le faire pécher contre la foi, c'est que Dieu récompense toujours la vertu, et qu'il punit toujours le vice dès cette vie. C'était l'erreur des hommes du temps de Job (853), c'est encore l'erreur dominante dans la plupart des gens du siècle, dans tous ces demi-savants qui ressemblent à Sophar. Si ceux-ci ont quelquefois le courage d'exhorter un affligé à profiter de son affliction pour se convertir, c'est en lui proposant des motifs intéressés et purement humains, l'espérance des biens temporels s'il revient à résipiscence, la crainte des châtiments temporels s'il n'y revient pas; c'est en lui disant ce que Sophar osait dire à Job : *Si vous bannissez l'iniquité de vos œuvres, si l'injustice ne demeure point dans votre maison et encore moins dans votre cœur, vous pourrez alors élever avec confiance votre visage vers Dieu, comme étant sans tache, vous en serez écouté.... vous serez délivré des maux qui vous accablent; vous oublierez même la misère où vous aurez été... lorsque votre vie semblera être dans son couchant, vous paraîtrez comme le soleil dans l'éclat de son midi, et lorsque vous vous croirez perdu, vous vous lèverez brillant comme l'étoile du matin... si, au contraire, l'injustice demeure en vous ou dans les vôtres, malheur à vous! car les yeux des méchants seront couverts de ténèbres; ils périront sans qu'il leur reste aucun moyen d'échapper, et la mort qui est l'abomination et l'horreur de l'âme, deviendra l'unique objet de leur espérance : « Spes illorum abominatio animæ. »*

A ce langage, mes frères! vous reconnaissez celui des amateurs du siècle, de ces personnes qui ne sont sensibles qu'aux biens et qu'aux maux de la vie présente, qui ne désirent que ces biens, qui ne craignent que ces maux, qui ne portent que rarement, que faiblement leur vue sur les objets de la vie future ; mais y reconnaissez-vous celui de la vérité (854)? est-il bien vrai qu'ici-bas le juste soit toujours dans la prospérité, et le pécheur dans l'adversité ? Ecoutez sur ces articles l'Esprit-Saint, vous parlant par la bouche de Job, et apprenez de lui à vaincre une tentation semblable dans vos derniers moments.

Comment le saint homme s'explique-t-il sur le premier de ces deux points : *Celui,* dit-il, *qui devient, comme moi, l'objet des railleries de son ami, invoquera Dieu, et Dieu l'exaucera, car on se moque à présent de la simplicité du juste,* qui est accablé de misère; *c'est une lampe que les riches regardent avec mépris;* mais cette lampe qui est maintenant dans l'obscurité est prête à luire *au temps que Dieu a marqué.*

Justes ! voilà donc ce que vous répondrez à Satan, lorsqu'il voudra vous persuader que le juste est toujours dans la prospérité. Vous lui direz qu'au contraire son partage sur la terre est la misère, le mépris et la raillerie; qu'il a cependant tout lieu de s'en consoler, pourquoi ? C'est qu'accueilli et loué des hommes, la vaine gloire pourrait lui enlever le mérite de ses bonnes œuvres, au lieu qu'en étant rebuté il se tourne vers Dieu, il s'attache à lui seul, il lui donne d'autant plus de confiance, que hors de lui il ne trouve aucun point d'appui ; il en est d'autant plus près, qu'il est plus éloigné des hommes, de leur estime, de leur faveur; dès à présent il est *une lampe,* parce qu'il luit intérieurement et aux yeux de Dieu ; il est une lampe *méprisée* extérieurement et dans la société des mondains, mais le jour est *marqué,* et il viendra ce jour où ce juste luira aux yeux des hommes, et d'autant plus que les hommes l'auront plus méprisé et persécuté. (S. Greg. Magn.) Oh! que cette pensée devrait faire chérir au juste son partage sur la terre!

Comme il est faux qu'il y soit toujours dans la prospérité, il l'est également que le méchant y soit toujours dans l'adversité. Combien, comme l'observe encore le saint homme Job en ces paroles : *Abundant tabernacula prædonum et audacter provocant Deum :* combien de voleurs publics qui sont dans l'abondance, combien à qui leur abondance est une occasion de nouveaux péchés de toute espèce ? combien en prennent occasion de s'élever audacieusement contre Dieu ? O vous, justes, pour qui est cet article

(853) Elle est encore aujourd'hui très-répandue en Orient ; elle y est admise par tous ceux qui admettent la métempsycose.

(854) Sophar et ses amis, n'étant pas inspirés, mêlent à des principes certains, beaucoup d'erreurs pernicieuses. De là vient que nous ne citons leur témoignage qu'autant qu'il est conforme aux règles de notre foi ; de là vient encore que nous ne faisons aucun usage de plusieurs de leurs paroles, par exemple, en ce chap. xi, vers. 10-14.

Digitized by Google

de mon discours! l'ignorez-vous donc que c'est Dieu qui met entre les mains (855) des pécheurs tout ce qu'ils possèdent? pouvez-vous douter que Dieu est le maître de toutes choses et qu'il dispose de tout avec une autorité, une sagesse et une justice infinies? Interrogez les animaux, et ils vous enseigneront cette vérité. Consultez les oiseaux du ciel, et ils seront sur cela vos maîtres. Parlez à la terre, elle vous répondra la même chose, et les poissons de la mer vous en instruiront aussi, si vous voulez les interroger. Car qui ignore que c'est la puissance de Dieu qui a fait toutes ces choses? que c'est lui qui tient dans sa main l'âme de tout ce qui a vie et de tous les esprits qui animent la chair des hommes? C'est ce que toutes les créatures vous annoncent (856) et ce que l'esprit même le plus borné peut concevoir pour peu qu'il ait d'expérience. Car l'oreille ne juge-t-elle pas des paroles, et le palais de ce qui a du goût? la sagesse et la prudence, fruit d'une longue vie, sont de même dans les vieillards pour leur faire comprendre ces vérités que Dieu a tout créé par sa puissance, qu'il gouverne tout par sa providence, qu'il dispose de tout par sa sagesse, qu'il purifie les élus en les tenant dans les souffrances, tandis qu'il accorde les biens présents aux voleurs mêmes, qu'il y a donc une autre vie après celle-ci où Dieu récompense la vertu et punit le vice: *Abundant tabernacula*, etc.

Ainsi, mes frères! raisonnerez-vous avec Job sur le double objet de l'adversité des justes sur la terre, et la prospérité des méchants. Puis vous étant par ce raisonnement affermis dans la foi de la résurrection du corps vous en produirez cet acte.

L'homme étant mort pourrait-il donc vivre de nouveau? Oui sans doute il vivra, et c'est ce qui fait que dans cette guerre, où je me trouve maintenant, j'attends tous les jours avec impatience que mon changement arrive, et que la mort mette ce corps corruptible en état d'être revêtu de l'incorruptibilité: alors, Seigneur! vous m'appellerez par le ministère des anges, et je vous répondrai; vous tendrez la main droite à l'ouvrage de vos mains, et il sortira de la poussière où la mort l'avait réduit: *Vocabis me, et ego respondebo tibi, operi manuum tuarum porriges dexteram* (857). C'est ainsi que Job vous apprend à repousser à ce moment et à celui de votre mort la tentation d'infidélité touchant le dernier article du symbole. Savoir comment vous pourriez repousser la même tentation sur d'autres articles, c'est ce qu'il n'est ici ni possible ni nécessaire de vous enseigner; il suffit de vous observer qu'un moyen aussi universel que efficace, c'est de dire au moment de cette tentation: Je crois tout ce que l'Eglise croit; Je veux vivre et mourir dans sa foi. Sorti victorieux de ce premier combat, il y en a un second auquel il faut vous préparer.

Sophar voulait inspirer à Job la présomption dont il était lui-même bouffi, en l'exhortant à sa conversion comme à une œuvre possible au pécheur sans la grâce. Que fera donc le démon, dont Sophar était la figure? S'il ne tente pas de vous inspirer une présomption pélagienne en vous insinuant de fonder votre justice sur vos propres mérites et non sur la grâce de Jésus-Christ, il tâchera de parvenir à la même fin en ne vous laissant voir en vous que vos bonnes œuvres, et en Dieu que sa miséricorde. Que ferez-vous pour rendre ses efforts inutiles? en considérant vos œuvres, vous direz: Quel est l'homme juste devant vous, Seigneur! vous avez repris Job votre serviteur pour avoir osé dire: *Si ma cause était jugée, je serais reconnu innocent, Seigneur! je vous demande seulement deux choses, et après cela je ne me cacherai point de devant votre face: Retirez votre main de dessus moi; ne m'épouvantez point par la terreur de votre puissance, et ensuite appelez-moi et je vous répondrai, ou bien souffrez que je vous parle et répondez-moi:* vous avez, Seigneur! repris Job (cap. XXXVIII) pour avoir osé tenir ce langage qui pouvait lui convenir, puisqu'il était un juste parfait (858). Combien donc ne serais-je pas répréhensible à vos yeux, si j'osais me dire juste? je mériterais, Seigneur! d'être condamné à votre tribunal comme un téméraire, comme un orgueilleux, comme un aveugle qui refuse de voir son état; car si j'entrais dans l'examen de mes œuvres, quel bien ai-je fait depuis l'âge de raison? quel mal au contraire n'ai-je pas commis depuis ce temps? Ici, mes frères! vous entrerez dans l'examen particulier de vos fautes, et si leur vue vous laisse dans la présomption dans laquelle Satan veut vous entretenir, alors vous considérerez non-seulement la miséricorde de Dieu, mais sa sagesse, sa force, son conseil, son intelligence, vous faisant ces questions.

Qu'est-il ce Dieu en présence duquel je

(855) A ceux qui demandent comment Job appelle voleurs publics, ceux à qui Dieu a donné leurs biens? saint Grégoire répond: « Quod iniqui tollunt, eis ad rapinam posset obsistere si misereri voluisset. »

(856) « Dum species suas nobis ingerunt, se a semetipsis non esse testantur. » (S. Gregor.)

(857) Sur les versets 18-21 du chapitre XIV, j'observe, avec saint Thomas dans son commentaire, que Job prouve sa résurrection 1° par la différence qu'il doit y avoir entre l'homme et les êtres insensibles, comme sont les montagnes, etc., qui enfin périssent. Dieu produit-il les hommes de même? 2° par la nature de l'homme: Dieu lui aurait-il donné la vertu opérative, la faculté intellective, tant de force et de science pour un moment? Si on objectait que quand l'homme ne ressusciterait pas en lui, il ressusciterait dans ses enfants; Job répond que cette récompense n'en serait pas une, puisqu'étant mort pour toujours, il serait insensible à l'état de ses enfants.

(858) 1° Il parle ici (vers. 18) comme représentant Jésus-Christ, et c'est ce qu'il insinue (vers. 17) en ces termes: *Ænigmata percipite: « prêtez l'oreille à ces énigmes »* 2° Ce verset 18 du chapitre XIII, ne contredit point le 21 du chapitre IX. Il n'y a pas plus de contradiction entre eux qu'en ces paroles de saint Paul: *Je ne me sens coupable de rien, mais je ne suis pas pour cela justifié.* (*I Cor.* IV, 4.)

Digitized by Google

vais paraître? devant lui qu'ont été tous les sages du siècle? il les a conduits comme des aveugles destitués de sens et de raison, par des routes inconnues et contraires à leurs desseins; il a fait servir à l'accomplissement de ses volontés les efforts même qu'ils ont faits pour les combattre; il a convaincu de folie la sagesse du monde par une folie apparente aux yeux du monde. Qu'ont été devant lui les potentats de la terre? il a ôté le baudrier aux rois, et en a ceint les reins de leurs sujets; il a fait descendre du trône des empereurs, les persécuteurs des Chrétiens, et il y a fait monter ses défenseurs dont le grand Constantin fut le premier et un des plus zélés. Qu'ont été devant lui les chefs de la Synagogue et ses pontifes? il a dépouillé ceux-ci de leur dignité; il a renversé ceux-là; il a ôté le langage de la vérité aux scribes qui l'annonçaient; il a retiré la science des vieillards et des anciens docteurs qui aujourd'hui ne suivent que des fables; il a précipité dans le mépris et la confusion les princes de la nation juive avec tout ce qu'il y avait en elle de grand et d'illustre, et il a au contraire relevé ceux qui avaient été longtemps opprimés. (*Job* XII, 19-21.)

O profondeur des conseils de ce Dieu qui aujourd'hui tient les peuples dans l'ignorance et demain les appelle à sa lumière! qui sauve les uns et perd les autres! Touché de compassion pour les maux des gentils, il a dissipé la nuit profonde où ils étaient ensevelis; et il a en même temps permis que les Juifs fussent livrés à leur sens réprouvé. Ne voyons-nous pas ce mystère de nos yeux? ne voyons-nous pas ces Juifs marcher à tâtons comme dans les ténèbres? ne les voyons-nous pas chanceler à chaque pas comme des hommes qui sont ivres? Effet étonnant du mystère de l'Incarnation! s'écrie saint Grégoire, parce que le Fils de Dieu s'y est montré aux Juifs comme pouvant opérer des choses divines, et souffrir des douleurs humaines, ils ont chancelé entre ces deux pensées, qu'il était donc Dieu, et qu'il ne l'était pas, et par un juste châtiment de leur orgueil ils ont suivi cette dernière pensée, qu'enfin ils abandonneront à la consommation des siècles.

Jusque-là si Dieu détruit (*Ibid.* 24, 25), qui pourra édifier? s'il tient cette nation enfermée dans son état de ténèbres, qui pourra lui ouvrir? s'il retient les eaux spirituelles, leur âme peut-elle n'être pas un fond sec et aride? qu'il les laisse tomber, qu'il envoie les prédicateurs, ou les nuées qui portent ses eaux bienfaisantes, c'est alors qu'elles inonderont cette terre desséchée, et qu'elles en changeront la face. Quand ce miracle arrivera-t-il? vous seul, ô mon Dieu! connaissez ce moment; le secret est caché dans le trésor de votre conseil, et ce que nous vous demandons, ce n'est pas de nous le révéler, mais d'avoir au plutôt pitié de votre nation choisie, de nous faire craindre son malheur actuel, celui d'un abandon total et d'une réprobation éternelle

C'est, mes frères, par de semblables réflexions sur les jugements profonds que le Seigneur a exercés sur les empires et les empereurs, sur les gentils et les Juifs, que vous parviendrez à substituer le sentiment de la crainte à celui de la présomption. Seconde tentation dont a à se préserver l'âme fidèle prête à paraître devant son juge.

Vaincu de ce coté-là, il faut vous y attendre, le tentateur vous attaquera du côté opposé, il vous dira comme Sophar à Job: voyez-vous combien est grand ce Dieu que vous avez osé offenser? pouvez-vous sonder tout ce qui est caché dans ce Dieu tout-puissant et le connaître parfaitement? Il est plus élevé que le ciel: que ferez-vous pour l'atteindre? Il est plus profond que l'enfer: comment pénétrerez-vous jusqu'à lui pour le distinguer? La longueur de la terre, et la longueur de la mer vous étonnent; mais il s'étend au delà de l'une et de l'autre: comment donc vous flatteriez-vous de pouvoir vous en former une parfaite idée? Plus élevés que le ciel, les élus mêmes le contemplent tellement qu'ils désirent de le contempler encore mieux *Excelsior cœlo est;* plus profond que l'enfer, les démons eux-mêmes éprouvent qu'ils tournent leurs ruses contre eux: *Profundior inferno;* plus étendu que la terre, sa patience nous tolère lorsque nous péchons, et nous attend pour nous récompenser lorsque nous nous convertissons: *Largior terra mensura ejus;* plus large que la mer, il fait par des remords déchirants sentir sa présence à ces pécheurs qui refusent de le connaître dans ses créatures: *Et latior mari* (859). N'est-il pas le maître de ses créatures? s'il renverse tout ce qu'il a établi; s'il confond tout ce qu'il avait rangé par ordre, qui pourra s'opposer à lui? qui pourra donc, vous ajoutera le tentateur d'après ces principes, qui pourra aussi l'empêcher de renverser celui qu'il avait élevé, et d'accabler de maux celui qu'il avait comblé de biens? celui qui a abusé de ses biens pour l'offenser; vous par conséquent, puisque vous êtes coupables de cet abus; après avoir offensé si souvent, si terriblement un Dieu si bon, si libéral envers vous, après avoir versé le sang de votre frère, de votre ami, de l'Homme-Dieu, quel espoir peut-il vous rester? quel autre parti avez vous à prendre, sinon celui de dire avec Caïn: mon iniquité est trop grande pour mériter mon pardon? *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.*

Cette troisième tentation, mes frères, est celle dont usera peut-être le démon pour ébranler votre espérance, comme Sophar en usa pour ébranler celle de Job. Que fit donc le saint homme pour vaincre cette troisième tentation? c'est ce qu'il est si important que vous sachiez pour l'imiter et sortir comme lui du combat victorieux, et c'est ce que je vais montrer de mon mieux.

Dieu, mes frères, possède éminemment

(859) De plusieurs explications que saint Grégoire donne de ces mots, celle-ci est la seconde.

Digitized by Google

les dons de conseil et d'intelligence; comme par le premier il dispose de ses propres actions, dit saint Grégoire, par le second qui est celui de son intelligence souveraine, il connaît les nôtres (860); celles qui sont mauvaises et celles qui sont bonnes; celles de l'homme trompeur, et celles de l'homme qu'on veut tromper : *Novit et decipientem et eum qui decipitur*. Il connaît celles de l'homme trompeur, pourquoi ? pour le condamner, pour le punir sévèrement, quand même le motif du mensonge paraîtrait louable, quand ce motif serait de vouloir justifier la conduite de Dieu, quand il serait d'affermir celui-ci dans la foi, de porter celui-là à de bonnes œuvres, comme font ceux qui débitent de faux miracles et ceux qui défendent des dogmes pervers; commme firent les amis de Job en enseignant que les seuls coupables étaient ici malheureux; comme font ceux qui proposent des oraisons superstitieuses (861). Dites-le-moi vous qui êtes coupables en ce point ! Dieu a-t-il besoin de vos mensonges pour soutenir la vérité ? a-t-il besoin que vous en inventiez pour le défendre et justifier sa conduite ? se laissera-t-il surprendre comme un homme à vos flatteuses tromperies ? non sans doute ; mais lui-même vous condamnera.... il vous épouvantera; il vous accablera par la terreur de son nom; votre mémoire sera semblable à celle de la cendre que le moindre vent dissipe; vos têtes superbes ne seront plus que comme de la boue : *Memoria vestra comparabitur cineri et redigentur in lutum cervices vestræ*. Tout cela vous est marqué en ce peu de mots : *Le Seigneur connaît le trompeur et celui qui est trompé*, le juste qu'on veut tromper, le sage dont la simplicité est moquée : *Novit et decipientem et eum qui decipitur*.

Cette pensée, mes frères, qui fait le désespoir du pécheur, fait au contraire toute la consolation du juste, et fût-il réduit à l'état de Job, il produirait avec lui cet acte héroïque d'espérance : pourquoi déchiré-je ma chair avec mes dents dans l'excès de mes douleurs? pourquoi porté-je ma vie entre mes mains, comme une chose que je voudrais perdre (862)? Est-ce par désespoir que j'en use ainsi? Quand Dieu me traiterait encore plus sévèrement; quand même il me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui, comme en celui qui sera lui-même mon Sauveur après m'avoir si rigoureusement éprouvé : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo, et ipse erit salvator meus*. O vous, mes frères, à qui toute ressource manque du côté du monde, vous qui avez perdu votre état et votre fortune, vous que vos amis ont abandonnés, vous que les douleurs de la mort environnent, tournez-vous vers le Créateur dans ce délaissement général de la part de la créature; prononcez cette formule d'acte d'espérance le plus parfait qu'il y ait; dites du fond de votre cœur avec Job : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo : « quand même,* » etc. Persuadez-vous que le secours d'en haut n'est jamais si près que quand toute ressource manque du côté du monde, vous éprouverez la vérité de ce que dit Job : *Il sera mon Sauveur : « Et ipse erit salvator meus;* » et bien loin que votre misère spirituelle y soit un obstacle, elle sera au contraire un motif dont vous pourrez vous servir près de votre juge pour vous le rendre favorable : vous pourrez lui dire ces trois mots : Est-il digne de vous, Seigneur, que vous exerciez votre toute-puissance contre une feuille, contre une paille, contre la pourriture, pour les péchés de ma jeunesse? vous pourrez ici dire plus au long ce qu'en effet je vous invite à lui dire tournés vers ce tabernacle qui est son trône

Montrez-moi, juge souverain, mes nombreuses iniquités envers mon prochain, mes péchés envers moi, mes forfaits envers vous, mes délits et mes omissions : *Responde mihi : quantas habeo iniquitates*, etc. (863) Pourquoi me cacheriez-vous plus longtemps votre face, et me retireriez-vous votre lumière? serait-ce parce que vous me croiriez votre ennemi ? Ah ! si je ne vous aime, du moins je voudrais vous aimer de tout mon cœur. Serait-ce pour signaler votre puissance que vous me tiendriez abattu à vos pieds? Hélas ! je suis moins qu'une feuille que le vent emporte? Serait-ce pour me consumer en punition des péchés de ma jeunesse que vous écririez contre moi des arrêts sévères? Hélas ! ce serait poursuivre une paille verte autrefois, et desséchée dans les jours de sa vétusté. Serait-ce pour connaître mes fautes par une torture rigoureuse? Ne les connaissez-vous pas sans user de ce moyen? ne m'avez-vous pas observé de plus près qu'on n'observe les prisonniers d'Etat à qui on met les pieds dans les ceps (864)? n'avez-vous pas considéré de près tous mes sentiers et toutes mes actions particulières? n'avez-vous pas examiné toutes les traces de mes pieds et mes intentions les plus secrètes? mérité-je donc une attention si suivie de votre part? moi qui dans un moment ne serai que pourriture, moi qui au premier jour deviendrai comme un vêtement mangé des vers ! *Qui quasi putredo consumendus sum, et quasi vestimentum quod comeditur a tinea.*

A ces derniers mots, mes frères, vous reconnaissez la première leçon du second nocturne des morts : aux suivants vous pourrez reconnaître la seconde leçon du même nocturne et ensuite la troisième,

(860) « Habet Deus consilium... quia disponit sua, intelligentiam quia cognoscit vestra. »

(861) Comme sont les *Oraisons* de sainte Brigitte, etc., etc.

(862) Ou comme une chose qui me semble à chaque instant devoir m'échapper.

(863) L'orateur verra ici quel usage il peut faire de l'histoire rapportée par saint Antonin, etc., etc., qu'un mort à ces mots s'éleva, etc, que saint Bruno, touché de ce miracle, quitta le monde, etc.

(864) Machine de bois ou de fer, dans laquelle on engageait et où on resserrait les pieds ou le cou des scélérats.

Digitized by Google

comme aussi vous pourrez y apercevoir le portrait de vos misères corporelles et spirituelles (865), celui de vos misères corporelles en premier lieu. Si Job a cru pouvoir en parler à Dieu comme d'un motif qui le toucherait de compassion, pourquoi ne le pourrions-nous pas? voici donc la manière dont il lui en parle et dont il nous en instruit.

A nous considérer, dit-il, du côté de cette substance extérieure et sensible qui est comme la maison de notre âme, que sommes-nous? nés d'une femme faible et fragile, quelle est la durée de la vie que nous en avons reçue? hélas! nous naissons comme une fleur qui n'est pas plutôt éclose, qu'on la cueille et qu'on la foule aux pieds; l'appui de la plus belle fleur n'est qu'un peu de foin, l'appui de la vie du riche comme du pauvre, et du grand comme du petit, n'est qu'un peu de chair encore plus corruptible de sa nature que le foin. Nous paraissons d'abord, puis nous disparaissons, non pas comme le soleil, la comparaison nous ferait trop d'honneur, nous n'avons ni la lumière, ni le feu qu'il figure, mais comme l'ombre du soleil; nous ne demeurons jamais dans un même état, nous passons d'un âge à un autre, d'une année à une autre, d'un jour, d'un instant à un autre. Ce que nous prenons pour un accroissement de vie, en est une diminution réelle; elle n'est, à vrai dire, qu'un passage non interrompu du sein de notre mère au sein de la terre, mère commune de tous les hommes. Ce n'est pas seulement pour les affections du corps, c'est aussi pour celles de l'âme que nous passons à chaque moment d'un état à un autre, de la crainte à l'espérance, de la haine à l'amour, et de la tristesse à la joie. Ce qui nous plaît dans un temps, nous déplaît dans un autre. Nous voulons le bien dans l'oraison; nous faisons le mal presque aussitôt que nous en sommes sortis. Ou nous nous laissons emporter par le torrent du mauvais exemple, ou nous luttons sans cesse contre ses flots. Sommes-nous donc dignes, ô mon Dieu! que vous ouvriez seulement les yeux sur nous, pour nous diriger, pour examiner notre conduite, pour vous informer de nos actions, pour nous faire entrer en jugement avec vous? *Dignum ducis super hujusmodi aperire oculos tuos et adducere eum tecum in judicium?* Quand en arrivera l'heure? nous l'ignorons; ce que nous savons bien certainement, c'est que le nombre de nos jours et de nos mois est entre vos mains? c'est que vous avez marqué les bornes de notre vie, et que nous ne pourrons les passer quand même nous serions à la fleur de l'âge, que nous invoquerions les secours de l'art, que nous en userions avec toute l'attention possible; notre mort paraîtra peut-être un accident à la considérer dans les causes secondes, elle n'en sera pas un pour vous qui en avez marqué l'heure et le moment : *Constituisti terminos ejus qui præteriri non poterunt.* Ce que nous vous demandons lorsque nous toucherons à ces bornes, ô mon Dieu! c'est que nous soyons dans votre paix, et que jusque-là nous opérions notre salut dans les misères et par les misères dont nous sommes remplis.

Avec Job je dis *remplis*, « *repletur multis miseriis*, » et je ne dis que ce que nous éprouvons en tous points, car pour entrer ici dans le même détail que saint Grégoire, n'est-ce pas une misère que nous soyons obligés d'opposer les aliments à la faim, des habits au froid, et des rafraîchissements à l'excès de la chaleur! n'est-ce pas une misère que la santé de notre corps ne se conserve qu'avec beaucoup de soin, qu'avec ce soin nous la perdions, et qu'après l'avoir recouvrée nous doutions toujours de sa durée? n'est-ce pas une misère que nous ayons à craindre d'offenser nos amis, et qu'il nous faille toujours être en garde contre nos ennemis? n'est-ce pas une misère que nous nous plaisions dans notre exil, et que nous craignions de retourner à notre patrie? *Quid hoc aliud, quam de pœna nostra nata miseria est?*

Parlons d'une misère plus grande encore que toutes ces autres misères, puisque pour éloigner celle-là, il n'en est point de celles-ci que nous ne consentions à souffrir, que deviendrons-nous en peu? A cette triste question le saint homme Job répond par une autre plus triste encore. Quand une fois, dit-il, l'homme est mort, quand son corps est séparé de son esprit et qu'il est consumé, je vous prie, que devient-il : *Homo vero, cum mortuus fuerit et nudatus atque consumptus, ubi, quæso, est?* En trois mots, voilà la dernière misère de notre corps et avec son idée, celle de la mort considérée en elle-même, par rapport au monde, et par rapport au tombeau. En elle-même la mort n'est autre chose que la séparation du corps et de l'âme; séparation douce pour le juste, mais séparation cruelle pour le pécheur qui soignait son corps jusqu'à négliger son âme! *Homo vero cum mortuus fuerit.* Par rapport au monde, elle est un dépouillement général de tout ce que l'homme y chérissait; c'est un divorce éternel avec ses proches et ses amis; c'est un dénûment tel, qu'à l'homme le plus riche en fonds de terre, il ne reste qu'un terrain long de cinq ou six pieds sur trois ou quatre de large : *Homo vero cum nudatus fuerit.* Par rapport au tombeau, son effet est de nous y réduire en pourriture, et de nous y rendre la pâture des insectes, en sorte que comme les vers consument l'étoffe qui les a engendrés, de même les insectes rongeront notre chair de laquelle ils ont pris naissance. Alors, mes frères, où seront nos biens, notre pouvoir, notre force; où serons-nous nous-mêmes, quelle main sera assez habile pour y démêler nos cendres et les distinguer de celles de

(865) Ces subdivisions sont énoncées distinctement dans ce verset 22 du chapitre XIV : *Caro ejus, dum vivet, dolebit, et anima illius super semetipso lugebit.*

Digitized by Google

ce pauvre, aujourd'hui l'objet de notre mépris?

Autre misère à ajouter à cette misère, c'est qu'elle durerait toujours sans un miracle éclatant, et par conséquent notre condition serait inférieure à celle des arbres mêmes. En effet, qu'on les coupe, leur rejeton ne périt point; que leur tronc soit desséché et mort dans la poussière, aussitôt qu'ils ont senti l'eau, ils se couvrent de branches et de rameaux touffus comme lorsqu'ils ont été plantés (866). En est-il ainsi de l'homme? lorsqu'il est mort, reste-t-il en lui aucun germe qui laisse quelque espérance de retour de sa part? les soins qu'on emploierait pour le prouver seraient-ils de quelque utilité? Voilà donc l'homme quant à son corps; sa vie dure peu, et pendant le peu qu'elle dure elle est remplie de beaucoup de misères : *Brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.*

Et quant à l'âme, qu'est-il encore? y en a-t-il jamais eu, y en aura-t-il jamais aucun sans souillures? Non, répond le saint homme Job, et sa réponse s'étend jusqu'à un enfant, jusqu'à celui dont la vie est d'un jour sur la terre. Voilà donc, mes frères, le fond de notre misère spirituelle, c'est que nous naissons tous coupables du péché originel : *Nemo mundus a sorde* (867). Je dis *le fond* de notre misère spirituelle, et je vous montrerais quel en est *l'excès*, quel en est *le prodige*, quel en est *le comble*, si j'en avais le temps.

Je vous en marquerais *l'excès*, et où? en ce qu'au péché de notre origine nous ne cessons d'en ajouter de notre volonté propre. Je vous en marquerais *le prodige*, et où encore? en ce que nous déplorons si peu un état si déplorable, et qu'au lieu que Job adressait à Dieu cette tendre plainte: *Pourquoi m'avez-vous mis dans une disposition si contraire à vous, et pourquoi, par là, me suis-je devenu insupportable à moi-même?* nous, au contraire, nous souffrons tranquillement cet état de contrariété entre Dieu et nous. Je vous en marquerais *le comble*, et où encore? en ce que nous nous plaisons dans l'état du péché, nous nous glorifions même de l'avoir commis, nous nous rappelons avec plaisir le jour où nous l'avons commis, au lieu de souhaiter que le soleil ne l'eût jamais éclairé, et qu'il eût pu être effacé du nombre des jours, comme Job souhaitait que celui de sa conception n'eût jamais existé: puis je demanderais : une vie si misérable est-elle une vie? la mort ne lui est-elle pas préférable? le juste ne peut-il pas espérer que Dieu aura égard à tant de misères? Ensuite adressant le parole à Dieu, j'ajouterais cette prière par laquelle je finirai ce discours :

Qui, ô mon Dieu! m'accordera cette grâce, que vous me cachiez dans le tombeau, et que vous m'y mettiez à couvert des misères dont je suis environné, jusqu'à ce que votre fureur soit passée, et que vous me marquiez un temps auquel vous vous souviendrez de moi pour me rendre la vie, cette vie que je crois, que je désire, et que nous vous demandons tous par les mérites de Jésus-Christ votre Fils. *Amen* (868).

INSTRUCTION VII.

QUEL EST LE PLUS HEUREUX DU PÉCHEUR OU DU JUSTE.

(*Job* XV-XVII.)

Nunquid sapiens respondebit quasi in ventum loquens?

Le sage doit-il dans ses réponses parler comme en l'air. (*Job* XV, 1.)

Ici, mes frères, commence la seconde scène de cette fameuse tragédie, où est représenté le duel de l'affliction avec la patience, de la nature avec la grâce, et du démon avec le juste. L'ordre que les interlocuteurs ont observé dans la première est celui qu'ils garderont dans la seconde; par conséquent le premier qui parlera à Job, sera Eliphaz de Théman, puis Baldad de Suh, ensuite Sophar de Naamath; et dans ce

(866) Témoin la rose de Jéricho, comme dom Calmet dit l'avoir expérimenté plusieurs fois.

(867) Juxta LXX. — *Quis potest facere*, etc., juxta Vulg. —Et de là une des meilleures preuves de l'existence du péché originel dans tous les hommes.

(868) Pour donner à mon lecteur une intelligence plus parfaite de la réponse de Job à Sophar, je dois encore observer ici deux choses.

1° Parce qu'elle renferme trois des leçons que l'Eglise lit dans l'office des morts, j'observe que le moyen de les réciter avec piété en faisant cet office, c'est de nous représenter les âmes du purgatoire, comme prêtes à y tomber d'après le jugement qu'elles subissent au sortir de ce monde, et non comme y étant déjà, ou de nous en appliquer les paroles à nous-mêmes, pour appliquer ensuite le mérite de leur récit aux saintes âmes.

2° Sur le commentaire que saint Grégoire nous donne du *Livre de Job*, j'observe avec lui qu'il devient beaucoup plus succinct au livre XI et suivants, lesquels il a laissés en bien des endroits *comme il les avait prêchés* à Rome. Par conséquent je pourrais les prêcher sans risque de m'écarter des vraies règles de la prédication, mais je serais encore beaucoup trop long. A ce que j'en ai déjà tiré en ce discours, je me contenterai d'ajouter ce qui suit.

Sur le verset 14 du chapitre XI, il dit, contre les dévots qui pardonnent difficilement : « Quia nos culpas rarius committimus, pigrius relaxamus. »

« Unde fit ut in eo inveniatur quisque tardus ad veniam, quo proficiendo factus est cautus ad culpam... sed quid hac doloris macula deterius reperiri potest quæ... non inquinat, sed necat! »

Là même, il semble aussi donner la préférence à la vie active en ces termes : « In activa etenim vita sine defectu mens figitur: a contemplativa vero infirmitatis suæ pondere victa lassatur, » etc.

Sur le verset 20, il dit: « Spes carnalium abominatio animæ dicitur, quia inde in perpetuum spiritus interit unde caro ad tempus suaviter vivit. »

Sur le verset 19 du chapitre XIII, il dit ce que je me dis souvent; Dieu veuille que ce soit utilement! « Sicut vixi, ut accusatorem exterius non timerem, utinam sic vixissem, ut intra memetipsum accusatricem conscientiam non haberem! »

Digitized by Google

qu'ils lui diront, il nous paraîtra ce qui a déjà paru dans ce qu'ils ont dit ; savoir, qu'ils avaient la même religion que Job ; qu'ils n'adoraient, comme lui, qu'un seul Dieu, seul Créateur, seul maître de l'univers; qu'ils le regardaient comme attentif à toutes les actions des hommes, qu'ils avaient la même foi qu'Abraham dont ils descendaient, l'un par Céthura, les autres par Isaac et Esaü.

Si ce que nous avons remarqué ailleurs est vrai, c'est-à-dire, s'il est vrai que leurs paroles ne leur ont pas été inspirées (869) ; s'il est vrai encore qu'ils se sont trompés dans leurs principes touchant la distribution des biens et des maux de la vie présente, en disant que ces biens étaient toujours le partage des bons, et ces maux le partage des méchants ; s'il est vrai, enfin, qu'ils ont faussement et injurieusement appliqué ces principes à Job, en en concluant qu'il était donc un méchant, puisqu'il était malheureux : il est vrai aussi, d'un autre côté, qu'une tradition respectable leur avait passé de grandes vérités, fondées les unes sur la révélation, et les autres sur l'expérience. C'est ce qu'ils reconnaissent eux-mêmes (*Job* xv, 17-19); en assurant qu'ils ne cacheront point ce qu'ils ont reçu de leurs pères; c'est ce que nous pourrons reconnaître dans le portrait qu'un d'eux va nous tracer du pécheur dans la prospérité. Peut-il être plus ressemblant? où en serait le défaut, si le peintre n'y avait eu Job en vue, et s'il ne s'en était expliqué.

Tout près et tout à côté de celui-ci, j'en vois un second, où le juste dans l'adversité nous est peint non de main d'homme, mais du doigt de Dieu même; et comment, je vous prie, nous y est-il représenté? comme heureux quoique souffrant en tout; tandis qu'au contraire, sur le premier tableau, nous voyons le pécheur malheureux, quoique jouissant de tout. Bornerai-je là mon observation? n'est-elle pas d'un intérêt assez grand pour faire le sujet d'un discours? Si je vous montre qu'il n'y a point de paix pour le méchant quel qu'il soit, pécheurs, ne cesserez-vous pas de l'être? et vous, justes, ne craindrez-vous pas de le devenir. Si je vous montre que les bons jouissent du calme dans les temps les plus orageux, justes, ne continuerez-vous pas à l'être, et vous, pécheurs, ne désirerez-vous pas de le devenir.

Pécheurs et justes, un intérêt commun et très-considérable vous invite donc à vous rendre attentifs à la solution de ce problème : *Quel est le plus heureux du pécheur dans la prospérité, ou du juste dans l'adversité?* Les deux propositions qu'il présente à l'esprit feront le partage de cet entretien.

PREMIER POINT

Vous ferais-je injure en vous accusant de chercher la gloire des hommes, et en vous demandant si le sage dans ses réponses parle en l'air comme vous qui voulez le paraître? Vous ferais-injure en vous accusant de remplir votre cœur d'une chaleur inconsidérée, lorsqu'on vous reprend de vos fautes et lorsqu'on contrarie vos inclinations? Vous ferais-je injure en vous accusant de censurer la conduite de celui qui n'a point d'égal, de détruire en vous sa crainte autant qu'il est en votre pouvoir, de négliger de recourir à lui dans la prière, de substituer le blasphème à l'oraison? Combien parmi vous à qui conviennent ces paroles : *Vous parlez de l'abondance de votre cœur; votre iniquité a instruit votre bouche; vous imitez le discours des blasphémateurs: il ne faut que les vôtres pour vous condamner.* Vous ferais-je injure en vous demandant, pour abaisser ce ton de suffisance avec lequel vous prononcez sur tout : *Etes-vous le premier homme qui a été créé, pour vous croire plus habile que tous les autres? Avez-vous été formé avant les collines, pour vous attribuer une expérience que les autres n'ont pas?* Vous osez critiquer le Seigneur même en ses ouvrages : *Etes-vous donc entrés dans son conseil pour en pénétrer les secrets? sa sagesse est-elle donc inférieure à la vôtre?* Jeunes en années, vous avez honte de le paraître en raisonnement; vous affectez le ton du savoir, vous parlez les premiers, vous finissez les derniers; ce serait peu pour vous d'avoir raison, vous voulez encore paraître l'avoir : que savez-vous donc? pourraient vous dire ceux dont vous prétendez subjuguer l'opinion : *Que savez-vous que nous ignorions? quelle lumière avez-vous que nous n'ayons pas? n'y a-t-il pas parmi nous des hommes vénérables par leur dignité, leur âge et l'expérience que l'âge leur donne?*

Combien aussi de vains et de hautains à qui je pourrais faire légitimement ces questions : *Pourquoi votre cœur conçoit-il de si hauts sentiments de lui-même? Pourquoi tenez-vous vos yeux fixés comme un homme que l'esprit de Dieu occuperait par des visions* (870)? *Pourquoi votre esprit s'enfle-t-il contre Dieu jusqu'à proférer des discours aussi étranges que sont les vôtres?* Vous vous flattez d'être justes aux yeux des hommes et de Dieu même ; cette agréable présomption n'est-elle pas une erreur palpable? *Qu'est-ce que l'homme, pour être sans tache devant Dieu et pour paraître juste, étant né d'une femme criminelle? Ses saints mêmes ne sont-ils pas tous sujets aux changements? Les cieux paraîtront-ils purs à ses*

(869) Les anciens se sont servis de plusieurs sentences des amis de Job, comme étant dignes de l'Esprit-Saint. Bède le Vénérable, sur le chapitre xv, témoigne de plus qu'ils ont dit bien des choses par un esprit prophétique, comme Pilate fit depuis.

(870) C'est le sens de l'hébreu, verset 12, chapitre xv. Saint Grégoire, justifiant Job de ce reproche d'Eliphaz, dit que souvent la face du juste paraît stupéfaite, lorsque son esprit est en contemplation, et que les hérétiques attribuent à l'hypocrisie cet effet dont ils ne connaissent la cause ni spéculativement, ni pratiquement

Digitized by Google

yeux si on les lui compare, ou si on se rapelle la chute des anges qui les ont souillés? *Combien plus l'homme qui boit l'iniquité comme l'eau* (871) *est-il abominable et inutile?* abominable par le mal qu'il commet; inutile par le bien qu'il ne fait pas, ou qu'il fait mal et sans mérite? *Quanto magis abominabilis et inutilis homo qui bibit quasi aquam iniquitatem?*

Soit donc, mes frères (je parle toujours à ceux de cette assemblée qui jouissent d'une prospérité relative à leur état), soit donc qu'il y ait parmi vous quelques justes qui se sanctifient dans cet état, il n'est que trop vrai qu'il y a aussi et qu'il n'y a que trop de pécheurs qui, loin de se sanctifier, n'en deviennent que de plus grands pécheurs: ceux-ci jouissent-ils d'un bonheur réel? Cette première question de mon problème est maintenant facile à résoudre.

Peut-il y avoir un vrai bonheur sans la paix avec Dieu et avec soi-même? Or qui a résisté à Dieu et a eu cette paix intérieure, dont la douceur fait la félicité de la vie? *Quis restitit ei et pacem habuit?* (*Job* IX, 4.) Comment donc l'impie en goûterait-il les délices, lui qui, *tous les jours de sa vie, croît en orgueil?* Il cherche le repos, je le sais; car, quoi que l'homme fasse, c'est toujours dans le dessein d'y parvenir; mais ne le cherchant ni en Dieu, ni en l'accomplissement de la loi, où le trouverait-il? Le trouverait-il en lui même et dans le moment présent? le trouverait-il hors de lui-même et dans les temps à venir?

Et d'abord, le trouverait-il en lui-même et dans le moment présent? Il sait qu'il mourra; il ignore quand il mourra: *Le nombre des jours où la tyrannie de ses passions finira lui est inconnu;* ce dont il est certain, c'est qu'il n'en est aucun qui ne puisse être le dernier; il n'en est aucun auquel ne puisse immédiatement succéder la mort, le jugement et l'enfer. Cette pensée peut-elle être au pécheur un motif de sécurité? A quoi est-elle propre, sinon à le troubler? Aussi ce sentiment est celui dont je le vois continuellement agité, battu, tourmenté. Ce qu'il sent qu'il mérite, il craint à chaque instant qu'il ne lui arrive: *Son oreille est toujours frappée de bruits effrayants*, qu'il croit entendre au milieu du plus profond silence. *Durant la plus grande paix, il se figure habituellement qu'on forme contre lui de mauvais desseins: quand il est dans la nuit, il ne croit plus le retour de la lumière; il ne voit de tous côtés que des épées nues: lorsqu'il se remue pour chercher du pain, et qu'il se met à table pour prendre quelque nourriture, il s'imagine que les viandes sont empoisonnées; il se voit près d'être accablé par le jour de ténèbres, et de trouver la mort dans les choses nécessaires pour la conservation de sa vie; enfin la vue de l'adversité l'épouvante au milieu de sa prospérité, et les malheurs qu'il se représente le troublent, l'assiégent et le pressent, comme font les officiers près d'un roi qui se prépare à donner une bataille, et qui voit sa couronne et sa vie entre les mains de la fortune et de ses soldats.*

Terrible, mais juste punition de son orgueil et de son ingratitude! *Il a osé s'élever contre celui qui lui donnait tout; il a porté sa main contre celui en qui il en avait le mouvement; il s'est cru assez fort pour combattre le Tout-Puissant; il a couru contre lui tête levée; il s'est armé d'un orgueil inflexible comme d'un bouclier épais; la graisse d'une funeste prospérité a couvert tout son visage, elle lui pend de tous côtés;* elle est un principe fécond de toute espèce d'iniquité; c'est là son crime. *Dieu court sur lui, il le prend par le cou, le frappe de sa main redoutable sur l'épaisseur du bouclier qui le couvre* (872): c'est là son châtiment

Votre expérience, pécheurs, ne vous donne-t-elle pas l'intelligence de ces termes figurés et poétiques? A l'idée seule de la mort ne vous écriez-vous pas tout tremblants: O mort, que ton souvenir est amer à celui qui est dans l'abondance des biens temporels? Au plus profond silence ne croyez-vous pas entendre parler de votre dureté et de vos autres défauts? Ce soupçon, quoique faux, ne vous cause-t-il pas un effroi réel? combien cet effroi n'augmente-t-il pas lorsque vous apprenez qu'en effet on a déchiré votre réputation et compromis votre honneur? Vous avez peut-être réussi à éloigner de vous l'image fâcheuse de vos péchés à force de dissipation pendant le jour; mais lorsque vous avez été rendus à vous, malgré vous, mais à l'heure de votre coucher, mais à l'heure de votre réveil, ne s'est-elle pas présentée à vous l'épée à la main, prête à vous percer? vous avez peut-être pu quelques moments vous distraire assez pour n'entendre pas les cris de votre conscience; mais que ces moments ont été courts! que ceux où rien ne vous distrait sont cruels! Qu'est-il, ce ver qui vous ronge actuellement, ce ver qui ne meurt point dans l'enfer, sinon un témoin fidèle, un accusateur puissant, un juge incorruptible, un bourreau impitoyable qui vous suit partout, pour vous piquer partout? Comptez-moi tous les noirs sentiments qui peuvent rendre l'homme malheureux, je vous nommerai toutes les furies attachées au cœur du pécheur pour le tourmenter

En vain chercherait-il au dehors et dans l'avenir la paix qu'il ne trouve pas en lui et dans le présent; qu'y voit-il, dans cet avenir, qui ne soit capable de l'effrayer? (*Job* XV, 28-35.) O maison de son éternité! ô disette! ô ténèbres! ô solitude de cette demeure! oh! que tous les objets de ce séjour sont effroyables pour le pécheur abusant de la prospérité et se roulant dans la fange de l'iniquité! S'il considère l'asile qui lui est préparé dans le siècle futur, faible comparaison de cet

(871) Et non comme le vin, ajoute saint Thomas, disant qu'on s'observe quand on boit du vin, de peur de s'enivrer, et non quand on boit de l'eau.

(872) C'est le sens du verset 26; selon l'hébreu.

Digitized by Google

asile avec *ces villes désolées*, avec *ces maisons désertes qui ne sont plus que des tombeaux*, où les masures servent de retraites aux oiseaux nocturnes. S'il examine les biens de cet asile, faible expression de dire qu'*il ne s'y enrichira pas, que sa fortune s'y dissipera, qu'il n'y poussera point de racine*, que la flamme brûlera ses branches! il y sera dans un besoin universel, tout lui manquera. S'il fait attention à la lumière de cet asile, il n'y en a qu'autant qu'il en faut pour apercevoir par intervalles des spectres horribles; du reste *les ténèbres y sont perpétuelles*. S'il demande quelles sont les compagnies de cet asile, on lui répondra qu'elles sont composées d'impies comme lui, d'impurs comme lui, d'envieux comme lui, de blasphémateurs comme lui. S'il interroge sur les circonstances de cette mort implacable qui précipite dans cet asile, il entend une voix qui lui déclare qu'un seul souffle de sa bouche l'emportera, qu'au moment où il cherchera le pain de la vérité pour s'en nourrir, il sera accablé par le jour de ténèbres; que, livré au désespoir, *il croira dans la vaine erreur qui le possède ne pouvoir être racheté d'aucun prix*, pas même par le sang de Jésus-Christ; *que ses mains*, qui se sont fermées pour les pauvres, *se sécheront avant le temps: qu'il périra avant que ses jours soient accomplis; qu'il sera flétri comme la vigne tendre qui est battue par la grêle lorsqu'elle commence à fleurir, et comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur*. Arrêt plus terrible encore: tout ce qu'il a amassé sera sans fruit; *le feu dévorera sa maison*, ce corps où habite son âme, et après avoir brûlé ici du feu de la cupidité, il brûlera dans son nouvel asile du feu de l'éternité (873). C'est ce qu'aperçoit dans l'avenir ce *pécheur qui conçoit la douleur* en concevant de mauvais desseins, *qui enfante l'impiété* en les exécutant, qui sans cesse *occupe son cœur à inventer de nouveaux piéges*. Qu'y aperçoit-il donc, dans cet avenir? que voit-il donc dans le présent?

A ces questions, pécheurs, que me répond en vous le sentiment? Ah! qu'il vous persuade la vérité que je vous prêche, bien plus efficacement que tout ce que je pourrais vous en dire de plus! J'abrége donc ce premier point, où j'avais à vous entretenir du malheur du pécheur même dans la prospérité, pour vous entretenir du bonheur du juste dans l'adversité; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quoique nous ne connaissions point de justes qui n'aient été mis dans le creuset des afflictions, il en est deux surtout, qui sont plus célèbres et plus connus sous le nom de justes dans l'adversité, l'un de l'Ancien, l'autre du Nouveau Testament; l'un de l'Ancien qui est Job, l'autre du Nouveau qui est Jésus-Christ, tellement figuré par Job, que plusieurs traits de l'histoire de celui-ci ne conviennent qu'à celui-là. Que ce Job figuré ait été heureux dans sa souveraine adversité, c'est un fait dont il ne nous est pas même permis de douter, puisque, jusque dans cet état, il jouissait, quant à la partie supérieure, de la vision intuitive et béatifique. Que le premier, homme comme nous, passible comme nous, ait conservé dans la plus grande adversité ce qui faisait son bonheur dans la plus grande prospérité, l'en croirons-nous sur sa parole? croirons-nous qu'il ait été malheureux et heureux tout à la fois? malheureux selon la partie inférieure, heureux selon la partie supérieure? Rien de plus facile que de rendre croyables ces deux points.

Quant au premier, représentez-vous un homme (*Job* XVI, 8-18) que *la douleur presse*, que le poids de la maladie *accable*, et dont *les pieds, les mains, tous les membres sont raccourcis, retirés et réduits à rien*: représentez-vous un homme *à qui ses rides* profondes *rendent témoignage de l'extrémité où il est*, et des larmes qu'il a versées: représentez-vous un homme *contre lequel s'élève* avec hauteur *celui qui se disait son ami, pour le contredire et lui résister en face par de faux discours*: représentez-vous un homme *contre lequel Satan s'est armé de toute sa fureur, grinçant contre lui les dents, le menaçant et l'envisageant avec un regard terrible*: « *Terribilibus oculis*; » représentez-vous un homme *que ses amis ont couvert d'opprobres*, et qu'ils ont *frappé sur la joue* (873*), *se rassasiant* avec plaisir du spectacle *de ses peines*.

Telle est la touchante, l'horrible peinture que le saint homme Job nous fait de son propre état, et ce qui montre combien il y était sensible, ce sont ces mots: *Mon visage s'est bouffi à force de pleurer, et mes paupières se sont couvertes de ténèbres*: « *Facies mea intumuit a fletu et palpebræ meæ caligaverunt*. » Il était donc malheureux et très-malheureux selon les sens, puisque ce qui rend malheureux dans cette partie inférieure, ce sont les grands maux, joints à une grande sensibilité. L'était-il également dans la partie supérieure de son âme? Ecoutons-le s'expliquer, non précisément sur les consolations abondantes qu'il goûtait en cet état, mais sur les principes mêmes de ses consolations.

Un premier était cette pensée, que tous ses maux lui venaient de Dieu. Oui, disait-il alors, c'est mon Dieu, ce Dieu toujours bon, toujours sage en ses œuvres, qui m'a tenu sous la puissance de Satan; oui, c'est ce Dieu qui m'a livré entre les mains des Chaldéens et des autres impies dont Satan s'est servi pour m'affliger: quand je ne le saurais pas d'ailleurs, pourrais-je en douter en considérant les caractères de mes peines, leur promptitude, leur étendue, leur multiplicité? Leur promptitude d'abord, puisque *j'ai été tout d'un coup réduit en poudre, moi qui étais autrefois si puissant*: « *Ego ille*

(873) « Qui hic ardent igne avaritiæ, illic etiam concremantur ignibus gehennæ. » (S. GREGOR.)

(873*) Cette expression a eu son parfait accomplissement en Jésus-Christ.

Digitized by Google

quondam opulentus repente contritus sum. » Leur étendue ensuite : puisque *le Seigneur m'a fait plier le cou sous son joug; il m'a brisé sous sa main; il m'a mis comme un but sous ses traits: « Posuit me sibi quasi in signum.* » Leur multiplicité tant au dehors qu'au dedans : puisqu'au dehors *il m'a environné des pointes de ses lames;* puisqu'au dedans *il m'en a percé les reins de toutes parts;* puisque sans m'épargner *il a répandu mes entrailles sur la terre, il m'a déchiré, il m'a fait plaie sur plaie, il est venu fondre sur moi comme un géant : « Irruit in me quasi gigas.* » A ces diverses marques je reconnais la main qui me frappe, et bien loin de la repousser, je la prends, je la baise, je l'adore, je m'y soumets ; et un signe de ma parfaite soumission, c'est ce sac que j'ai étendu sur ma peau ; c'est cette cendre dont j'ai couvert ma tête : *Operui cinere carnem meam.*

Justes, que l'adversité éprouve, voilà donc la première source de consolations que le saint homme Job vous montre; c'est la pensée qu'il ne vous arrive que ce que Dieu veut, que parce qu'il le veut, qu'autant qu'il le veut, et selon qu'il le veut: puissiez-vous vous en occuper aussi salutairement que lui! puissiez-vous, à son exemple, joindre quelques mortifications de votre choix à celles qui sont au choix de Dieu!

Il avait pour lui le témoignage de sa conscience; c'est le second principe de ses consolations. O douceur de celles qu'on goûte dans ses maux, quand on peut dire. Je ne les ai point mérités; ils me sont arrivés lorsque je vaquais aux devoirs de mon état, lorsque je visitais les malades! *Cum haberem mundas ad Deum preces.* O douleur, au contraire, de celui qui a ce reproche à se faire : Je n'ai que ce que je mérite; cet accident fâcheux m'est arrivé pour m'être mis en colère, pour m'être livré à telle débauche, pour m'être trouvé à telle spectacle. Sur ces principes, voici donc, mes frères, l'observation que j'ai à vous proposer: vous dites quelquefois dans vos peines: je m'en consolerais si je les avais méritées: et moi, mes frères, je vous dis au contraire : vous seriez inconsolables si vous vous les étiez attirées; point de mal plus aigu que celui du remords de la conscience; point de baume plus divin, plus adoucissant que le témoignage qu'elle nous rend de notre inocence; il est pour l'âme un festin continuel.

Il le savait par son expérience, le saint homme Job, et de là vient qu'il disait à Dieu, à ses amis, à lui-même, pour s'exciter à la patience : *J'ai souffert tout cela sans que ma main fût souillée par l'impiété : « Hæc passus sum absque iniquitate manus meæ.* » Ces maux sont venus fondre sur moi, lorsque j'offrais à Dieu des prières pures et sincères : *O terre! ne couvre point mon sang : « Terra! ne operias sanguinem meum ;* » *ô terre! n'empêche point ma voix de s'élever jusqu'au ciel : ô terre! je t'en conjure, que mes cris ne se trouvent point étouffés dans ton sein : « Neque inveniat in te locum latendi clamor meus.* » Mais de qui est cette adjuration faite à la terre? est-elle de Job? est-elle de Jésus-Christ? n'est-elle pas de quelque âme du purgatoire? n'est-elle pas même de quelque réprouvé dans l'enfer?

Dans le sens littéral, mes frères, elle est de Job, qui, assuré de son inocence, crie : *Terra! ne operias sanguinem meum :* ô terre! qu'il en soit du sang qui coule de mes plaies, non comme du sang qui coulerait des veines d'un malfaiteur, et qui coulant avec ignominie, mériterait d'être caché dans tes entrailles comme les objets les plus ignominieux; mais qu'il en soit comme du sang d'Abel et des autres justes, dont la voix monte jusqu'aux oreilles du Dieu des armées.

Dans le sens prophétique, cette adjuration faite à la terre est de Jésus-Christ, qui du haut de sa croix nous crie : *Terra, ne operias sanguinem meum.* O terre! ô hommes formés de la terre! ne cachez point mon sang, publiez-en la vertu; reconnaissez-en le prix et les effets; ne laissez en vous aucun lieu, aucun de vos sens et de vos os qui le retienne dans l'injustice d'un silence ingrat.

Dans le sens moral, cette adjuration faite à la terre est de l'âme du purgatoire, peut-être d'un de vos parents, peut-être d'un de vos amis, qui de son souterrain crie à la terre : *Terra! ne operias sanguinem meum.* O terre! je t'en conjure, n'intercepte point ma voix plaintive! et vous, antres ténébreux, n'absorbez point mes gémissements! mais laissez-leur la liberté du passage jusqu'aux oreilles des justes qui peuvent s'intéresser à ma délivrance : *Terra! ne operias*, etc.

Dans un autre sens moral, c'est un malheureux réprouvé qui souhaite à ses complices, à ses flatteurs, etc., la malédiction dont il est chargé, et qui conjure la terre de laisser sa voix monter du fond de l'abîme où il est jusqu'aux auteurs de son malheur, jusqu'à vous qui avez été pour lui un sujet de chute par vos conseils, par vos sollicitations, etc.; c'est vous, scandaleux! qu'il a en vue, quand il crie dans son désespoir : *Terra! ne operias sanguinem*, etc. L'entendez-vous, ce cri, vous pécheurs à qui il s'adresse? Ah! disait un de vos semblables, frappé de ce cri que je devrais appeler *hurlement*, que ne puis-je réparer le tort infini que j'ai causé à tant d'âmes réprouvées de ma faute! Mais non, je ne le puis, le mal est irréparable du côté des créatures; que ne puis-je au moins le réparer du côté du Créateur! que ne puis-je lui rendre la gloire que je lui ai enlevée! que ne puis-je passer les mers pour lui attirer autant d'adorateurs que je lui en ai ravi! Vous n'en demandez pas tant de moi, Seigneur! vous voulez seulement que je m'occupe de prières, d'aumônes, d'œuvres saintes et édifiantes; c'est ce que je me souviendrai de faire chaque fois que ce cri retentira à mes oreilles : *Terra! ne operias*, etc.

Job, après avoir jeté ce cri, après avoir produit le témoignage de sa conscience comme une seconde source de consolations, en assigne une troisième, une quatrième et une cinquième. Il en assigne une troisième

Digitized by Google

en opposant la louange de Dieu au blâme des hommes, et en disant : *Le témoin de mon innocence est dans le ciel, et celui qui connaît le fond de mon cœur réside en ces lieux sublimes : «Ecce in cœlo testis meus, et conscius meus in excelsis.* » Sûr de son approbation, dois-je m'inquiéter de ce que diront les hommes?

Job assigne encore une quatrième source de consolations, en montrant la récompense qu'il attend de sa patience dans ses maux, non par conséquent celle que les hommes désirent, et que ses amis lui promettent s'il s'avoue coupable, mais celle que le juste souhaite et que Dieu s'est engagé de lui donner. Puisse la vue de cette quatrième source faire sur vous, mes frères, l'impression qu'elle a faite sur le saint homme! Plût à Dieu que cette impression dure jusqu'à votre mort! A ce dernier moment, et en cas que ce désir soit accompli en vous, voici ce que vous répondrez à ceux qui vous promettront encore des années et des biens: Consolateurs onéreux, leur direz-vous, que faites-vous près de moi? vous cherchez à me distraire de mes maux en me parlant tantôt du passé, tantôt du présent, et tantôt de l'avenir; aucun de ces temps peut-il être pour moi un motif de consolation? ce souvenir de mes jours passés peut-il adoucir mes maux? J'ai eu, hélas! bien peu de ces jours que le monde appelle heureux; et ces jours, en si petit nombre, que sont-ils devenus? ils se sont écoulés; toutes les pensées de grandeur et de fortune que j'avais alors, ne servent plus aujourd'hui qu'à me déchirer le cœur : *Cogitationes meæ dissipatæ sunt torquentes cor meum:* elles changent pour moi la nuit en jour, par les insomnies qu'elles me causent; elles font que toutes les nuits j'attends avec impatience la lumière du jour qui paraît après les ténèbres : *Noctem verteruni in diem, et rursum post tenebras spero lucem*. C'est donc en vain que vous me parlez d'un temps qui est passé et dont il ne me reste que l'idée d'un songe momentané.

C'est aussi mal à propos que vous m'entretenez du présent ; mes années coulent et passent vite, et je marche par un sentier par lequel je ne reviendrai jamais : *Ecce enim breves anni transeunt, et semitam per quam non revertar ambulo*. Toutes mes forces sont épuisées ; mes jours ont été abrégés, et il ne me reste plus rien à attendre que le sépulcre : *Spiritus meus attenuabitur*, etc. Ne convenez-vous pas de ces faits ? ne déposent-ils pas contre vous?

Pourquoi encore me parlez-vous des jours à venir? Si ces jours étaient plus longs, s'ils coulaient moins vite; si le sentier que je suis y ramenait, vos promesses pourraient peut-être m'en imposer: mais est-il rien de tout cela ? Quand donc j'espérerais d'autres jours, « *si sustinuero,* » mon espérance serait vaine; dans peu le tombeau sera ma maison, et les ténèbres, l'ombre de la mort, le lit que je me suis préparé.

O vous qui vous glorifiez de votre naissance, de la qualité des personnes de qui vous l'avez reçue, du rang qu'elles occupaient en ce monde, dites-le-moi, que deviendrait à vos yeux votre gloire, si vous pensiez que bientôt vous quitterez cette première famille, que vous entrerez dans une nouvelle avec laquelle vous demeurerez jusqu'à la résurrection ? si vous pensiez que cette nouvelle famille seront les vers et les insectes rampants de la terre ! oh! que cette pensée est humiliante ! qu'elle est propre à détacher ceux qui s'en occupent de tout ce qui attache les mortels en ce monde. Oui, telle est la famille que j'ai volontairement adoptée à la place de celle où je suis né : déjà *j'ai dit à la pourriture* (874) : *Vous êtes mon père ; aux vers : Vous êtes ma mère; aux insectes : Vous êtes ma sœur*. En qui serait donc sur la terre l'objet de mon attache ? En celui qui considère ma patience; en vous, Seigneur, devant qui mon œil fond en larmes ! Quand les essuierez-vous , mon Dieu,? délivrez-moi, s'il vous plaît, des maux qui les font couler; mettez-moi près de vous dans le ciel, et après cela que la main de qui que ce soit s'arme contre moi. *Libera me, Domine, et pone juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me* (875). Ainsi, mes frères, parlerons-nous au lit de la mort à ceux qui nous rappelleraient aux désirs de la vie présente, si nous imitons le saint homme Job, si nous recourons alors à la quatrième source de ses consolations.

Une cinquième, qu'il nous assigne encore, est la pensée de Jésus-Christ souffrant pour nous, nous exhortant à souffrir avec lui, nous montrant dans son histoire tout ce qu'il montrait à son prophète quinze siècles avant l'événement, et nous disant comme chose passée, ce qu'il lui disait comme chose à venir : *La fureur de Satan, mon ennemi, a été celle d'une bête cruelle qui se jette sur sa proie; il a grincé des dents contre moi; il m'a regardé avec des yeux étincelants de rage; ses suppôts m'ont frappé sur la joue avec insulte : dans le supplice de ma flagellation, ils ont répandu mes entrailles sur la terre; refuserez-vous de souffrir à l'exemple de celui qui a tout souffert pour vous* (876) ?

C'est, mes frères, ce que Jésus-Christ nos dit aujourd'hui ; c'est ce qu'il disait déjà à Job sur son fumier, et de là la patience, la joie, la gloire même de ce saint homme dans ses souffrances; rien ne lui paraissait plus honorable que de représenter de loin son Sauveur et son Rédempteur dans ses humiliations. Nous est-il moins honorable d'être

(874) Dans l'hébreu, *pourriture* est du masculin.

(875) Saint Thomas donne à cette prière les deux sens dont elle est susceptible. en disant que Dieu nous met près de lui imparfaitement par la grâce, parfaitement par sa gloire.

(876) Une réflexion seule suffit pour prouver que Jésus-Christ parle par la bouche de Job, dans ce chapitre XVI, vers. 9-20 et dans le chapitre XVII, vers. 2-10, c'est que les amis de Job ont à la vérité manqué de compassion à son égard, en l'accusant de péchés secrets ; mais on ne peut dire qu'ils se sont armés de toute leur force, etc., etc., et tout cela peut se dire à la lettre des ennemis de Jésus-Christ dont Job était la figure.

Digitized by Google

traité comme ce divin libérateur? la vue de sa croix ne sera-t-elle donc pas désormais pour nous une source abondante de consolations dans l'adversité!

Ainsi pense le juste dans l'adversité, et, fortifié de ces cinq considérations : mes maux me viennent de Dieu; première considération : quoique je n'ose me croire justifié, ma conscience ne me reproche rien; seconde considération : si les hommes sont contre moi, j'ai Dieu pour moi; troisième considération : le ciel sera ma récompense; quatrième considération : Jésus-Christ est mon modèle; cinquième considération : vivement touché de ces cinq considérations, le juste est dans la joie au milieu des tribulations; et, comme je l'ai dit, il est heureux dans l'adversité.

Qu'elles sont donc avantageuses, ces considérations! qu'il nous importe donc de les retenir aujourd'hui pour en faire un saint usage à l'heure de notre mort! Si à ce moment décisif nos amis nous tenaient un autre langage, disons-leur donc avec Job, et dans le sentiment de son indignation : Retirez-vous, *consolateurs onéreux!* vos discours, quoique courts, sont encore trop longs pour moi, parce qu'ils sont vains, ils sont trompeurs, ils sont indignes d'un Chrétien.

Si, comme la charité l'exige en certains cas, nous assistons un moribond, profitons de la leçon que Job faisait à ses amis (xvi, 4-6), consolons cet affligé comme le saint homme dit qu'il eût consolé ses prétendus consolateurs; disons à ce fidèle souffrant : Que ne puis-je, mon frère, partager vos peines, me mettre à votre place, et prendre sur moi votre douleur! Accompagnons nos exhortations de tous les signes extérieurs d'une amitié tendre, et de manières qui soient encore plus touchantes que nos paroles; évitons la dureté qui blesse et la mollesse qui dissimule au malade le danger où est son corps et son âme surtout; épargnons le pécheur et ne l'épargnons pas; épargnons-le assez pour ne rien laisser sortir de notre bouche qui l'aigrisse; ne l'épargnons pas assez pour lui laisser ignorer ses fautes, et l'obligation de les réparer (877), c'est le moyen de le sauver, de nous sauver nous-mêmes, de procurer à son âme et à la nôtre le bonheur éternel qui doit succéder au bonheur temporel et spirituel des justes dans l'adversité. Je vous souhaite l'un et l'autre, mes frères, au nom du Père, etc.

INSTRUCTION VIII.

SORT DES BONS EN CETTE VIE.

Job xviii-xxii (878), xxiii (879), xxiv (880).

Ecce clamabo, vim patiens, et nemo audiet.

Si je crie dans la violence des maux que je souffre, on ne m'écoutera pas. (*Job* xix, 7.)

Pieusement curieux de savoir de qui est cette voix plaintive et lugubre, j'interroge les Pères de l'Eglise, et tous d'une voix unanime me répondent qu'elle est de Job, de Jésus-Christ et de ses élus; de Job, sur son fumier; de Jésus-Christ, sur sa croix; de ses élus, dans leurs afflictions; de Job sur son fumier : de Job que dix fois (881) ses ennemis ont voulu confondre comme un impie, et qu'ils ont constamment accablé d'injures; de Jésus-Christ sur la croix, où son Père a semblé le laisser dans un oubli aussi profond que s'il eût ignoré ses maux, ou qu'il y eût été insensible; des élus, que le Seigneur éprouve souvent en leur retirant sa présence sensible, et qui tous disent, au moins dans quelque temps de leur vie : *Si je crie dans la violence des maux que je souffre, on ne m'écoutera pas : « Ecce clamabo vim patiens, et nemo audiet. »*

Sont-ils donc sans consolation dans cet état ténébreux et désolant? Cela serait, mes frères, s'ils n'avaient d'espérance que pour cette vie; mais parce qu'ils en attendent une meilleure que la présente, parce qu'ils portent *cette attente dans leur sein*, comme on y porte les choses du plus grand prix, ils sont non-seulement consolés, mais comme déjà sauvés par cette ferme confiance. (*Rom.* viii, 24.) Quelle différence donc de leur condition et de celle des réprouvés; de ces impies qui vivent en réprouvés sur cette terre?

Un mot de Job parlant de ces derniers nous la fait sentir, cette différence : ah! qu'il est terrible ce mot! il est, mes frères, un de ceux que je voudrais graver, non sur une lame de plomb avec une plume de fer, non sur la pierre avec le ciseau, mais dans votre cœur avec la grâce du Saint-Esprit, parce qu'en sa brièveté, il renferme énergiquement tout ce qui peut se dire de l'état des

(877) Saint Grégoire expliquant ces paroles : *Quasi parcens vobis*, donne un excellent conseil de prudence aux pasteurs; c'est de reprendre aussitôt de leurs fautes les caractères bons et dociles. Quant aux mauvais caractères, ou leurs désordres sont secrets, ou non. Dans le premier cas, il suffit de les reprendre seulement en général dans un sermon. Dans le second, il faut les reprendre même en particulier, quoiqu'ils doivent en devenir plus méchants : *Quando aliis cognoscentibus peccant, aliis cognoscentibus increpandi sunt, ne si prædicator taceat, culpam approbasse videatur.*

(878) Le chapitre xxii, qui renferme le troisième discours d'Eliphaz, et qui, à raison de son auteur, est moins important, se divise en deux parties. Dans la première, ce consolateur onéreux prétend prouver à Job qu'il est coupable 1° contre les hommes et 2° contre Dieu, dont il nie la providence. Dans la seconde, il l'exhorte à la pénitence par ses promesses ordinaires, de rétablissement dans son premier état, etc.; ce qui m'a paru plus remarquable, et qui n'a pas été remarqué précédemment, sera porté au discours suivant, et joint au chapitre xxi, ainsi que le chapitre xxiv.

(879) Ce chapitre qui renferme la première partie de la réponse de Job à Eliphaz, et qui est la réfutation de cette accusation que Job était malheureux parce qu'il était coupable, sera joint au chapitre xix.

(880) Ce chapitre xxiv, où Job justifie la Providence tolérant les méchants sera joint au chapitre xxi.

(881) Ils avaient parlé cinq fois, et Job cinq fois.

Digitized by Google

méchants avant et après leur mort : *Ils passent leurs jours dans les plaisirs*, dit le saint homme, voilà leur état présent ; *et en un moment ils descendent dans les enfers* : voilà leur état à venir : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.* O passage effroyable! ô descente affreuse! une éternité de peines qui succède à un moment de plaisirs! ô révolution horrible! ô chute épouvantable! ô mes frères! si elle l'était pour vous et en vous, autant qu'elle l'est en elle-même, que vous deviendriez indifférents pour les plaisirs des sens!

Si d'ailleurs vous connaissiez les consolations qui sont cachées sous les épines des afflictions supportées en vue de Dieu, que ces épines elles-mêmes vous paraîtraient douces : mais d'où pourrait venir un changement si salutaire en vous? de ce que Job nous dit de la condition opposée des élus et des réprouvés avant et après leur mort, de ce que les saints en ont dit en expliquant les paroles de Job, de ce que je vais vous en dire moi-même dans cet entretien et le suivant, pourvu toutefois qu'ils soient prévenus, aidés et suivis de la grâce. L'ordre en est tracé dans le texte sacré : d'abord il y est parlé de la condition des élus; et de ce qu'il en dit, je ferai la matière de ce discours. Puis il y est parlé de celles des réprouvés; et de ce qu'il en dit, je ferai la matière du discours suivant.

Le Sage, en deux mots, a peint admirablement la condition des élus sur la terre; c'est quand il a dit (*Sap.* III, 2, 3) qu'ils paraissaient aux yeux des insensés, mourants et malheureux, et que cependant ils étaient en paix. Car 1° aux yeux des insensés, on est malheureux lorsqu'on souffre, et selon eux combien ne l'est-on pas, lorsqu'on souffre dans sa réputation et dans sa fortune, dans son corps et dans ses membres, de la part des hommes et de la part de Dieu même? 2° On est cependant en paix lorsqu'on est consolé, lorsque les consolations sont mesurées sur les afflictions. Or telle est à ces deux égards la condition des élus sur la terre, sous ces deux rapports.

Car, pour en venir d'abord au premier, si un de ces Jobs ouvre sa bouche pour sa justification lorsqu'on l'accuse, comme il est ordinaire, c'est un insensé qui ne sait ce qu'il dit; c'est un orgueilleux qui se croit meilleur que tous les autres; c'est un furieux qui perd son âme dans sa fureur, plutôt que de se reconnaître coupable. (*Job* XVIII, 1-3.) Au défaut de preuves on lui oppose le bruit public, on le compare aux objets les plus viles, et on lui demande insolemment : Dieu, pour s'accommoder à vos raisonnements, renversera-t-il l'ordre de sa divine providence? *Abandonnera-t-il la terre? transportera-t-il les rochers hors de leur place?* « *Nunquid... transferentur rupes de loco suo?* » Si au contraire il se tait, il passe pour un hypocrite, ou pour un insensible. Par conséquent, soit qu'il parle, soit qu'il se taise, sa douleur ne s'apaisera point (*Job* XVI, 7); il aura toujours à souffrir dans sa réputation; il sera obligé de renouveler incessamment cette plainte de Job à ses amis : *Jusqu'à quand affligerez-vous mon âme par vos injustes discours?* « *Usquequo afflitis me sermonibus?* » De ce premier objet de souffrances et de patience, passons à celui de l'adversité temporelle.

Est-il rare que les élus passent par cette seconde épreuve? Est-il rare qu'on dise d'eux tout ce que Baldad disait de Job, sous le nom emprunté d'un impie? On se demande : Leur prospérité, s'ils y sont, durera-t-elle toujours? sa lumière ne s'éteindra-t-elle pas après avoir paru quelque temps? La lampe d'une douce providence qui éclaire au-dessus d'eux, ne perdra-t-elle jamais sa clarté à leur égard? Sur qui tombe, plus souvent que sur eux, le poids des imprécations suivantes (882) : Que la faim change sa force en langueur; que les choses où il mettait sa confiance soient arrachées de sa maison; que la mort le foule aux pieds, comme ferait un roi qui le dominerait cruellement; que les compagnons de celui qui n'est plus au monde habitent en sa maison, et qu'on y répande le soufre pour la purifier (883); que ce qu'il a semé se sèche, et que ses moissons soient retranchées; que sa mémoire périsse sur la terre, et qu'on ne parle plus de son nom avec honneur dans les places publiques (884). Je le répète, sur qui tombe plus souvent le poids de ces imprécations, que sur les élus? La raison en est, mes frères, que les biens de ce monde ne sont pas leur partage ici-bas, mais plutôt les maux temporels, qui les purifient et qui les rendent dignes de Dieu.

Autres maux plus horribles encore que les précédents, et dont cependant il est encore ordinaire que les élus soient affligés, ce sont ceux du corps, ce sont les maladies, cette multitude de maladies que Job mettait au nombre de ses peines, quand il disait à ses consolateurs onéreux : *Au moins comprenez maintenant, que ce n'est point par un juste jugement que Dieu m'a affligé* : « *Saltem nunc intelligite, quia Deus non æquo judicio afflixerit me.* »

Mais que dites-vous, grand saint? n'est-ce pas un blasphème? Oh! que cette parole du juste touché des fléaux de Dieu est dure à entendre! *O quam durum sonat vox justi flagellis afflicti!* Quoique dure en apparence, elle ne l'est cependant pas dans la vérité. C'est, mes frères, comme si Job disait à ses

(882) J'omets les versets 7-12 du chapitre XVI, comme étant une répétition de la même chose sous différents termes.

(883) Ou en signe des souillures qu'elle a contractées par les crimes de son premier maître.

(884) *Job* XVI, 12-17; j'omets les vers. 18-21, parce que j'aime mieux m'occuper des paroles de Job que de celles de ses amis, gens d'esprit, mais raisonnant souvent fort mal, et à la manière des Juifs charnels qu'ils figuraient.

Digitized by Google

amis : *Si vous prétendez que le Seigneur, en m'affligeant de la sorte, punit mon iniquité, vous lui attribuez un jugement qui n'est pas équitable, parce que comme je n'ai pas certainement commis les crimes que vous imaginez, le traitement qu'il me fait serait injuste selon vous-mêmes, qui prétendez que Dieu ne châtie que les méchants et les impies, et non les justes.* Job se met donc du nombre de ceux-ci, non par présomption, mais par amour de la vérité, mais parce qu'il est quelquefois nécessaire que les justes se louent devant les hommes au même moment qu'ils s'humilient profondément devant Dieu, surtout parce qu'il figurait Jésus-Christ, et (ce qui était pour lui d'une consolation exquise) il savait qu'il avait cet honneur, et que c'était moins lui qui parlait que Jésus-Christ par sa bouche.

En effet, mes frères, la ressemblance entre Job et Jésus-Christ, peut-elle être plus parfaite? Qu'a dit Job dans le temps de son affliction, que Jésus-Christ n'ait dit ou pu dire dans le temps de sa Passion? Job figuratif se plaignant de ses maux corporels, disait : *Ce n'est point par un jugement de cette justice* par laquelle Dieu rend à chacun selon ses œuvres, *qu'il m'a affligé* et qu'il m'a frappé de ces plaies. N'est-ce pas aussi ce qu'a pu dire le vrai Job, le juste par excellence? Pourquoi a-t-il été la victime de nos péchés, sinon parce qu'il était impeccable? Job figuratif se plaignant de ses maux corporels, disait : *Le Seigneur a fermé de toutes parts le sentier* pénible et douloureux *par lequel il me fait marcher, et je ne puis en sortir, car il a répandu des ténèbres épaisses dans le chemin étroit où il m'a fait entrer.* N'est-ce pas aussi ce qu'a pu dire le vrai Job? le cercle étroit, mais insurmontable des décrets divins ne l'a-t-il pas tenu lié? a-t-il vu d'autre issue à ses douleurs que l'obéissance et la mort? n'a-t-il pas pu ajouter encore? Mon Père m'a dépouillé de ma gloire extérieure; il m'en a ôté la couronne pour lui en substituer une d'épines et d'oprobres. Job figuratif se plaignant de ses maux corporels disait : *Le Seigneur m'a détruit de tous côtés et je péris; il m'a ôté toute espérance de retour, comme à un arbre qui est arraché; sa fureur s'est allumée contre moi, et il m'a traité comme son ennemi.* Le vrai Job n'a-t-il pas pu dire : Père saint, vous me traitez comme les méchants méritent de l'être; vous avez mis toutes leurs iniquités sur mes épaules; vous exigez de moi tout le châtiment de leurs péchés; vous exercez sur moi tous les droits que votre justice vous donne sur eux? Job figuratif se plaignant de ses maux corporels disait : *Mes chairs ont été réduites à rien; mes os se sont collés à ma peau, et il ne me reste plus que les lèvres autour des dents.* N'est-ce pas ce que l'Eglise fait dire aux âmes du purgatoire pour nous attendrir sur leurs peines? n'est-ce pas ce que le vrai Job a pu dire à sa Passion? Puis-je en douter, Seigneur, lorsque je vois votre corps tendu avec effort et avec violence sur une croix, et vos os que peuvent compter les spectateurs; lorsque je considère que vous avez perdu la liberté des pieds et des mains, et que vous n'avez de libre que la parole, que vous conservez pour prier et jeter ces cris puissants, qui ont été exaucés pour moi? *Pelli meæ*, etc.

Nouveau trait de ressemblance entre l'ombre et le corps, c'est l'abandon général où Jésus-Christ s'est trouvé dans le temps de sa Passion tant de la part des hommes que de la part de Dieu; il est même évident que plusieurs expressions de Job relatives à cette peine ne conviennent qu'à celui qu'il figurait (885). C'est donc votre voix, ô mon Sauveur, que j'entends ici; c'est vous-même vous plaignant à votre Père en ces termes : « Vous avez écarté mes frères loin de moi, et mes amis m'ont délaissé comme ceux qui m'étaient plus étrangers; le pasteur a été frappé et les brebis ont fui, je suis venu chez les miens, et ils ne m'ont point reçu, ces enfants de la Synagogue; elles ne m'ont pas connu, ces servantes de ma maison, les âmes des lévites; il ne m'a pas répondu, mon serviteur, le peuple juif; elle a eu horreur de mon haleine, ma première épouse, la Synagogue, qui a ignoré le mystère de mon incarnation; » ils ont rejeté mes prières, mes conseils et mes exemples, mes enfants nés de cette première épouse : *Orabam filios uteri mei.*

Ainsi, mes frères, s'expliquait notre divin Rédempteur sur son abandon général de la part des hommes, plus de quinze siècles avant qu'il n'arrivât; et parce que l'abandon de plusieurs devait aller plus loin qu'à une simple désertion, parce qu'elle devait aller jusqu'à une persécution ouverte, il l'a prédite encore en ces termes : *Ayez pitié de moi; encore une fois, ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, parce que la main de Dieu m'a frappé; pourquoi me persécutez-vous comme si vous aviez la lumière, la justice et l'autorité de Dieu même? pourquoi vous plaisez-vous à vous rassasier du spectacle de ma chair en lambeaux? O douleur! ô confusion* (886)! ceux de mon conseil, un de ceux que j'aimais le plus, Juda, s'est déclaré mon adversaire et a mis mon sang à prix. Les insensés m'ont méprisé, moi qui me tenais devant eux avec un air humilié; les soldats amenés au jardin par le disciple perfide se sont armés contre moi, comme les Sabéens contre Job? *Venerunt latrones ejus :* ils m'ont assiégé de toutes parts; ils m'ont lié et mené

(885) Cette remarque que j'ai déjà faite sur le chapitre XVI et XVII, est applicable au XVIIIe, et notamment à ces mots, vers. 17 : *Orabam filios uteri mei*, puisqu'il ne restait plus d'enfants à Job sur son fumier, et qu'on ne voit pas sur qui se fondent ceux qui disent qu'il lui en restait, ou de ses fils, ou de ses concubines.

(886) On peut aussi dire sur ces paroles avec saint Grégoire : « Qui alienæ vitæ detractione pascuntur, alienis, procul dubio, carnibus satiantur. »

Digitized by Google

de tribunal en tribunal, de celui des Juifs à celui de Pilate, où j'ai été condamné à mourir sur une croix. Et là, mes frères, nouvel abandon d'autant plus affligeant pour mon Sauveur qu'il est de Dieu même : de là cette nouvelle plainte qu'il adresse à son Père, criant : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* (*Matth.* XXVII, 46.) Je crie et je ne suis point écouté; nos pères vous avaient à peine adressé leurs prières qu'ils étaient exaucés; il semble qu'à mon égard vous vous soyez retiré dans un sanctuaire inaccessible : *Tu autem in sancto habitas, laus Israel.*

Le Père usait de cette rigueur à l'égard de son Fils; c'était, mes frères, pour lui faire éprouver la plus cruelle de toutes les douleurs, pour nous donner, dans son Fils, un modèle de patience dans toutes les espèces de maux, pour l'opposer efficacement aux divers prétextes que nous alléguons, afin de nous dispenser de souffrir tels et tels maux, de la part de telles ou telles personnes, et surtout pour nous proposer un puissant motif de consolation dans les peines inséparables de la condition des élus. O vous qui espérez humblement être un jour de ce nombre, rendez-moi compte de l'impression que ce motif fait sur vous dans vos souffrances; ne vous ôte-t-il pas une partie de leur amertume? au moment que vous paraissez expirants, la pensée de Jésus mourant ne vous rend-elle pas la vie, ne vous fait-elle pas jouir de la paix intérieure?

Une autre cause de cet effet salutaire, sur lequel seul j'insisterai aujourd'hui, sera le dogme de la résurrection de la chair, et la manière dont Job en parle.

Arrivé à cet endroit de sa prophétie, et comprenant toute l'importance de ce qu'il va prédire, il s'écrie : *Qui me donnera que mes paroles soient écrites? qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre? qui me donnera qu'elles soient gravées sur une lame de plomb avec un burin d'acier, ou sur la pierre avec un ciseau?* Ce n'est point assez à Job qu'il annonce le grand mystère de la résurrection devant plusieurs témoins; les témoins meurent. Ce n'est point assez qu'il l'écrive sur une feuille volante; elle peut s'égarer. Ce n'est point assez qu'il l'insère dans un livre; ce livre, quoique digne de l'immortalité, peut se pourrir et tomber en lambeaux (887). Ce n'est pas assez qu'il le grave sur une lame de plomb; ce métal n'est pas assez dur pour résister longtemps aux chocs des corps étrangers. Que veut-il donc? qu'avec un ciseau (888) sa prédiction soit gravée sur le marbre, ou le diamant, ou quelque autre pierre aussi incorruptible, afin qu'elle passe de son siècle au dernier de tous les siècles; afin qu'il n'y ait aucun homme dans aucun âge qui ne puisse en profiter et se la rappeler dans ses maux : *Quis mihi det ut sermones mei.... celte sculpantur in silice!* Que sont donc ces paroles dont Job désirait tant la conservation? Les voici, mes frères, rendons grâces au Seigneur de ce qu'elles sont venues jusqu'à nous, non à l'aide du plomb et du marbre, mais avec l'assistance de l'Esprit consolateur.

Je sais, dit Job, *que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour: «Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum.»* Il ne dit pas : *je crois;* mais il dit : *je sais;* parce que la lumière de la foi lui montrait clairement cette grande vérité. Il ne dit pas : *mon Créateur* est vivant, mais *mon Rédempteur;* ce qui est de même que s'il disait : Que les infidèles le regardent, s'ils le veulent, comme étant mort : pour moi je crois avec certitude qu'il vit après la mort. Je déclare à haute voix que mon Rédempteur, après être mort entre les mains des impies, est vivant. Il ne dit pas ce que certains sophistes de nos jours lui font dire; il ne dit pas: «Je serai donc rétabli dans mon premier état d'aisance;» mais il tire cette conséquence : *Je suis* donc *sûr que je ressusciterai de la terre au dernier jour.* Mais souffrez, ô bienheureux Job, que je vous le demande ici avec saint Grégoire, quelle conséquence tirez-vous de la résurrection de votre Rédempteur? Vous en concluez que vous serez revêtu de cette peau, et que vous verrez Dieu dans votre chair et par votre chair; cette conséquence est-elle juste; serait-elle nécessairement tirée du principe? Oui, mes frères, vous répondrai-je pour Job même, et la raison évidente est, que la gloire du chef doit être communiquée aux membres.

Le Pape saint Grégoire tirait encore de ce passage de Job une autre conséquence, c'était contre Eutichius, patriarche de Constantinople. Cet évêque s'était imaginé que les corps ressuscités ne seraient point palpables, mais plus subtils et plus déliés que ni l'air ni le vent : il avait même composé, pour soutenir son sentiment, un livre qu'il avait rendu public (889). Saint Grégoire le Grand, qui n'était alors que légat du Saint-Siége à Constantinople, attaqua son sentiment, et montra par la prophétie de Job, que nous ressusciterons avec la même peau; que nous verrons Dieu dans la même chair; que nous le contemplerons avec les mêmes yeux. Ne sont-ce pas là les termes de la prophétie? ne devaient-ils pas convaincre le patriar-

(887) Le livre dont il s'agit ici, était de tablettes de bois enduites de cire noire, sur lesquelles on gravait des lettres avec un stylet de fer ou d'airain. Du temps de Job on ne parlait ni d'encre, ni de plume, ni de papier.

(888) Faut-il lire *certe*, ou *celte*, *sceite*, *scelpte?* Sur cette question, dom Calmet cite une multitude d'exemplaires ou manuscrits ou imprimés, pour et contre, puis il finit par dire que rien n'oblige de rejeter la leçon de la Vulgate.

(889) L'avis de l'empereur informé du débat de saint Grégoire avec Eutichius, fut que le livre de celui-ci méritait le feu.

Digitized by Google

che? Ce qui arriva d'abord, et ce qui démontre l'opiniâtreté de l'erreur, c'est que ce prélat se sépara du légat romain et ne le vit plus, même au dernier moment de sa vie. A sa dernière heure cependant il abjura son erreur, et dit en présence de plusieurs personnes, en tirant la peau de sa main : « *Je confesse que nous ressusciterons tous en cette chair.* »

N'est-ce pas aussi, mes frères, notre confession de foi, après avoir entendu le saint homme Job? Serions-nous du nombre de ces incrédules qui nient non-seulement la divinité de cette prédiction, mais la possibilité même de la résurrection des corps. En cette fâcheuse supposition, le saint Pape, sans contester avec nous, nous renverrait au spectacle de la nature, et nous dirait : « La lumière qui meurt chaque jour, ne ressuscite-t-elle pas le jour suivant? les arbustes qui se dépouillent de leur verdure pendant l'hiver, ne reparaissent-ils pas avec une vie nouvelle au printemps? d'un grain de froment pourri en terre, n'en vient-il pas un épi chargé de plusieurs autres grains? Qu'il rougisse, celui d'entre vous qui désespère que la résurrection puisse se faire en lui ; qu'il rougisse d'entendre parler Job né au milieu des infidèles, et affermi néanmoins dans la foi de ce prodige, et qu'il considère combien il est punissable, s'il n'espère pas sa propre résurrection, après qu'il a su que Jésus-Christ est ressuscité, puisque Job a eu une certitude entière de la sienne, lorsqu'il avait seulement l'espérance que Jésus-Christ ressusciterait : *Penset (ille incredulus) quanto pœnæ sit pondere ferendum.* »

Je vous communique ces réflexions de saint Grégoire le Grand; c'est, mes frères, non pour vous inspirer la foi de votre propre résurrection, mais pour vous y affermir, mais pour vous inviter à en produire des actes fréquents, surtout dans les jours d'affliction, disant : Oui, je reprendrai cette même chair à la fin du monde; je verrai dans elle l'essence divine; je verrai par elle l'humanité sainte de mon Rédempteur; c'est moi, composé de ce corps et de cette âme, c'est moi, non un autre, qui, de ces yeux, verrai cet Homme-Dieu ressuscité pour ma justification; je le verrai, c'est là mon espérance : si l'idée de la mort contriste en moi la nature, cette espérance ne suffit-elle pas pour consoler ma foi ?

Vous savez, mes frères, quelles sont les deux causes qui peuvent produire cette espérance, la nourrir et l'affermir. L'une est la médiation de Jésus-Christ, l'autre est la pratique des bonnes œuvres. Le saint homme Job, qui les connaissait l'une et l'autre, disait, en parlant à Dieu de la première : Quand je demande d'entrer en jugement avec le Seigneur, je suppose que le médiateur paraît avec moi devant mon juge, autrement *Qui pourrait soutenir sa justice et sa sainteté? qui ne serait mis en fuite par le terrible appareil qui l'environne? qui ne serait accablé par le poids immense de sa majesté* ? Je demande avant tout qu'il la cache, ou pour le moins qu'il la tempère sous le voile de la chair, que son Fils ne dédaignera pas de prendre: je demande que le fort par-dessus tous devienne faible parmi tous, afin que par sa faiblesse il m'élève jusqu'à sa force, afin que, l'ayant pour avocat devant son Père éternel, je sois renvoyé pour toujours absous par mon juge : je demande qu'il me propose comme intercesseur celui qui aura les noms glorieux de *sagesse* et de *justice* : « *Proponat æquitatem contra me* (890). » A cette condition *Je suis sûr de gagner ma cause devant mon juge* : « *Perveniat ad victoriam judicium meum.* » Mais où le trouverons-nous, cet intercesseur puissant ?

Ici, mes frères, nous avons un très-grand avantage sur Job : ignorant le temps et le lieu où naîtrait le libérateur sur les mérites duquel son espérance était fondée, il était forcé de se dire dans la tristesse de son âme: *Si je vais en orient*, ou si je remonte aux promesses qui me précèdent, *il ne paraît point : si je vais en occident*, ou si je porte mes regards sur les derniers siècles, *je ne l'aperçois point ; si je me tourne à gauche*, ou si j'étudie les effets qui ont une relation plus connue avec la religion, *je ne puis l'atteindre; si je vais à la droite*, ou si je veux sonder les opérations plus cachées de la Providence, *je ne le verrai point.*

Grâce au ciel ! nous sommes exempts de la peine dont le saint homme se plaint ici; nous savons où est aujourd'hui notre libérateur; il est au ciel et sur cet autel : au ciel comme médiateur pour nous y préparer une place; sur cette autel comme victime pour nous ouvrir le Saint des saints par son sang. Il est en ces deux endroits comme homme. Et comme Dieu, où est-il ? Il est, dit saint Grégoire, un esprit infini qui renferme toutes choses en lui-même, qui environne ce qu'il remplit, et qui remplit ce qu'il environne; qui surpasse infiniment ce qu'il soutient, et qui soutient tout ce qu'il surpasse. Où le chercherons-nous donc? Partout, puisqu'il est partout (891), quoique partout invisible à nos yeux.

Mais si nous avons sur Job l'avantage que je viens de remarquer, n'en avait-il pas un sur nous sans lequel notre espérance serait vaine et présomptueuse? Il disait et il pouvait dire: *Dieu connaît la voie par laquelle je marche; il m'éprouve comme l'or qui passe par le feu; mon pied a suivi les traces de mon Rédempteur* avant qu'elles ne fussent, parce que la lumière prophétique me les a montrées; *j'ai gardé exactement sa voie, et je ne m'en suis point détourné : je ne me suis point*

(890) « Quis... nisi... Christus Jesus æquitatis nomine designatur? » (Greg. Magn.)

(891) *Totus ubique est.* Cette expression est celle de tous les Pères, et on ne peut sans indignation entendre de jeunes professeurs dire de ce ton de suffisance qui convient à notre siècle : *Deus nullibi est.*

Digitized by Google

écarté des commandements qui sont sortis de ses lèvres, et j'ai caché dans mon sein les paroles de sa bouche. Est-ce le témoignage que nous rend notre conscience et notre conduite ? cet avantage nous est-il commun avec le saint homme Job ? Si cela est, mes frères, notre espérance est, de notre côté comme du sien, ce qu'elle doit être. Mais s'ensuit-il de là que nous n'ayons plus rien à craindre ? Écoutez la réponse de Job à cette question.

Dieu est seul, dit-il, ainsi *nul ne peut empêcher que ce qu'il a résolu ne s'exécute, et il fait absolument tout ce qu'il lui plaît. Quand* donc *il aura accompli sur moi ce qu'il avait ordonné, il lui reste encore un grand nombre d'autres moyens semblables de m'affliger*, sans que personne puisse s'y opposer; *c'est pourquoi le trouble me saisit en sa présence, et lorsque je le considère je suis agité de crainte : « Considerans eum, timore sollicitor. »* Je m'arrête à cette première partie de la réponse de Job, c'est qu'elle est pleine de pensées fortes que je désire vous faire remarquer.

Dieu est seul : « *Ipse enim solus est.* » C'en est une première sur laquelle on a fait des ouvrages excellents (892) sans cependant l'épuiser. N'y a-t-il donc pas des anges et des hommes? des cieux et des mers ? des oiseaux et des serpents ! Tout cela est, je l'avoue, mais rien de tout cela n'est immuablement et principalement; mais rien de tout cela n'est, ne vit, ne se meut qu'en Dieu; mais Dieu seul opère, et il opère en tout, dans la terre qui devient quelquefois aride par les travaux mêmes qui devaient la fortifier, dans les vents qui agitent la mer et causent des naufrages; dans l'air que les sueurs du moissonneur semblent enflammer; dans le ciel qui, ouvrant ses cataractes, nous envoie des inondations. Par conséquent, c'est lui principalement qu'il faut voir dans tous les événements heureux et malheureux de la vie : *In omni igitur causa, solus ipse intuendus est, qui principaliter est.* Première pensée qui peut être fortifiée par cette autre, que *l'âme de Dieu fait tout ce qu'il lui plaît* ; car que signifient ces mots *son âme*, sinon l'action de Dieu sur les corps et sur les esprits dont il est l'âme, beaucoup plus étroitement que notre âme ne l'est de notre corps ?

Lorsque je le considère, je suis agité de crainte. C'est une seconde pensée qui produisait en saint Grégoire cette exclamation : « O bienheureux Job ! permettez-moi de vous le demander : pourquoi, étant accablé de mille maux, craignez-vous encore? on ne doit craindre le mal que lorsqu'il n'est point encore arrivé; et quel est donc le sujet de votre crainte, lorsque ce que vous pouviez craindre est déjà tombé sur vous ? » Mais cet homme juste nous répond, en nous disant par avance : *Il reste à Dieu encore un grand nombre d'autres moyens* de m'affliger et de m'éprouver; comme s'il disait : Je considère ce que je souffre, mais je pense en même temps à ce que je puis encore souffrir, aux moyens que le Seigneur a d'augmenter mes plaies; et c'est aussi ce que font les justes qui se représentent continuellement comme assistant au jugement de Dieu, comme lui rendant compte, afin d'avoir d'autant moins à craindre à ce moment redoutable, qu'ils auraient plus craint en cette vie, où les impies ne craignent rien de ce qui peut les faire salutairement craindre..... « Si Job, » ajoute encore notre saint, « si Job, qui était continuellement appliqué à apaiser Dieu par ses sacrifices, si Job, qui se donnait tout entier à exercer l'hospitalité et la charité..... ne s'est pas cru en assurance, lors même que Dieu l'éprouvait par tant de maux, que deviendrons-nous? nous autres, misérables pécheurs. Mais voyons, » ajoute-t-il, « si le poids de cette frayeur venait à Job de lui-même. »

Dieu, dit-il, *a amolli mon cœur, et le Tout-Puissant l'a épouvanté.* Comme s'il disait encore : C'est lui qui attendrit mon cœur pour recevoir le sentiment de crainte qu'il veut m'inspirer; c'est lui qui m'éloigne également et de l'orgueil et de l'insensibilité; c'est lui qui me laisse sentir ce que je suis par moi-même, et qui me donne la force nécessaire pour sanctifier mes peines; c'est à lui que je dois de ne point succomber au milieu des ténèbres qui m'environnent; c'est à lui que je rends grâces de ce qu'étant ce que je suis et où je suis, il n'a pas mis un voile sur mon visage. Si j'avais été moins puissamment secouru, que serais-je maintenant avec mes pertes et mes ulcères, avec l'abandon général et le reproche de mes amis. Le désespoir ne mettrait-il pas le comble à mon impatience : *Non enim perii propter imminentes tenebras.*

Ainsi, mes frères, pensent les élus dans l'affliction : éprouvés du côté de la fortune et de l'honneur, dans leur corps et tous leurs membres, de la part de Dieu et des hommes, ils paraissent malheureux; cependant, soutenus par le souvenir de Jésus éprouvé de la même manière, par la foi et l'espérance de la résurrection, ils sont en paix, ils jouissent d'un bonheur qui commence dans le temps pour durer pendant l'éternité; c'est celui que je vous souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION IX (893).

SORT DES HEUREUX DU SIÈCLE (894).

(*Job* XXI, XXII, XXIV.)

Quare ergo impii vivunt ?

Pourquoi donc les impies vivent-ils ? (*Job* XXI, 7.)

Non-seulement ils vivent, mais ils sont,

(892) *Voy.* les œuvres de Boudon, archidiacre d'Evreux, *passim* (3 vol. in-4°, édit. Migne).

(893) C'est le huitième discours de Job; le septième à ses amis.

(894) Je pourrais donner à ce discours cet autre titre : *Que tout n'est pas dans l'ordre ici-bas.* Je le prouverais par l'énumération des crimes qui s'y commettent, comme fait Job; je conclurais qu'y ayant un Dieu et une providence, il y a donc aussi une autre vie et un jugement, ensuite duquel tout rentre dans l'ordre; mais ce sujet a déjà été traité, et d'ailleurs il est facile d'y ramener ce que je dis.

Digitized by Google

ce qu'on appelle communément, les heureux du siècle; nous en faisons la remarque sous la loi de grâce, David la faisait sous la loi de crainte, et Job la faisait sous la loi de nature en ces termes : Pourquoi, demandait-il, les impies vivent-ils si heureux pendant que je suis accablé de maux? *Quare ergo impii vivunt?* Pourquoi sont-ils si élevés et si bien pourvus de richesses temporelles, pendant que je suis si humilié et si rempli de misères? *Quare sublevati sunt, confortatique divitiis.* Ils voient leur race fleurir et se conserver devant leurs yeux. Ils sont environnés d'une multitude de parents, et de leurs petits-enfants qui s'établissent avec eux. Leurs maisons jouissent d'une paix profonde, et la verge de Dieu ne les touche point. Leurs troupeaux sont féconds et nombreux. Leurs moissons sont riches et abondantes. On voit sortir de leur habitation, par bandes comme des troupeaux, leurs enfants qui dansent et sautent en se jouant. Ils sont habillés de pourpre et des draps les plus précieux. Ils sont traînés par de superbes coursiers dans des voitures magnifiques. Chaque jour il s'asseyent à une table splendide. Au sortir de cette table sensuelle, s'ils ne jouent, ils ont la tymbale et la harpe à la main. Ils se divertissent au son des instruments de musique : *Tenent tympanum et citharam, et gaudent ad sonitum organi.* Ils passent ainsi leurs jours et leur vie dans des plaisirs tellement variés, tellement continués, que le suivant vient relever le précédent, au moment que le sentiment en allait languir. Dis-je donc trop, lorsque j'avance qu'ils sont les heureux du siècle?

De là, mes frères, deux questions que font les justes dans l'affliction : Pourquoi les impies vivent-ils? *Quare ergò impii vivunt?* Pourquoi sont-ils si élevés et si comblés de richesses? *Quare sublevati sunt, confortatique divitiis?* C'est la première de leur question, celle à laquelle nous répondrons succinctement, en disant seulement que les méchants vivent, qu'ils sont mêlés avec les bons pour l'utilité des uns et des autres : pour celle des méchants, afin qu'ils se convertissent; pour celle des bons, afin qu'ils se fortifient. Si nous nous permettions une réflexion ultérieure, ce serait uniquement pour adorer vos jugements, ô mon Dieu, ô vous qui quelquefois arrachez un chef de famille à celle dont il était le soutien nécessaire, tandis que vous laissez vivre tant de serviteurs et de servantes inutiles! ô vous qui faites descendre du faîte des dignités, dans le tombeau des hommes qui honoraient ces places par leur science et leur piété, pour leur en substituer d'autres qui, pour ne rien dire de plus, n'ont ni les mêmes lumières, ni les mêmes sentiments.

Le sort des méchants n'est-il donc pas préférable à celui des bons? n'est-il pas digne de l'envie de ceux-ci? C'est une seconde question à laquelle je croirai avoir pleinement satisfait, lorsque j'aurai montré que nos heureux du siècle ne le sont qu'en apparence, et que dans la réalité ils sont doublement (895) malheureux; c'est le sujet de cette instruction.

POINT UNIQUE.

Je dis que nos prétendus heureux du siècle sont *doublement* malheureux, et voici en quel sens je l'entends; c'est qu'il n'y a pour eux ni vrai honneur, ni vrai bonheur; ni vrai honneur dans le siècle présent, ni vrai bonheur dans le siècle futur; le souverain malheur leur y est au contraire réservé.

Que l'homme ne puisse être heureux en ce siècle sans le vrai honneur, sans cet honneur qui est fondé, non sur le caprice et l'opinion versatile des mondains, mais sur les principes de la raison et de la religion: c'est ce qu'on ne prouve pas à des gens d'honneur, par conséquent ce que je me dispenserai de vous prouver. Que ce vrai honneur ne soit point pour les heureux du siècle, j'en tire la preuve de la conduite de ces hommes, des moyens qu'ils emploient pour acquérir des richesses, desquelles ils font dépendre leur félicité, et de l'usage qu'ils font de ces richesses lorsqu'ils les ont acquises; et parce que Job entre dans un détail circonstancié des moyens que les méchants emploient, tant à la ville qu'à la campagne, pour devenir riches, je le suivrai au moins un instant dans la carrière qu'il s'ouvre.

Mais que vous dirai-je des moyens qu'emploient, ou plutôt des crimes que commettent à la ville ces heureux du siècle pour s'enrichir, que vous ne sachiez aussi bien que moi? que vous dirai-je de ceux que commettent nos traitants et leurs commis dans le maniement des finances, par ces concussions variées, qui leur ont depuis si long-temps et si justement mérité le surnom de sangsues publiques? que vous dirai-je de ceux que commettent les officiers subalternes au barreau par les détours de la chicane? que vous dirai-je de ceux que commettent les marchands dans leur négoce, par leurs faux poids et leurs fausses mesures? que vous dirai-je de ceux que commettent les commerçants dans leur commerce par le monopole et la mauvaise foi avec laquelle ils vendent et achètent? que vous dirai-je de ceux que commettent les ouvriers dans leurs professions et dans leurs ouvrages, auxquels ils mettent un prix excessif? que vous dirai-je de ceux que commettent les débiteurs dans leur négligence à satisfaire à leurs créanciers? ce détail vous est-il moins connu qu'à moi?

Je laisse donc ce qui concerne nos villes, et, me bornant à une réflexion générale, je dis seulement : les villes où l'innocence devrait être en sûreté, et où les lois de-

ici sous cet autre titre : *Sort des heureux du siècle*, et ce que j'ai dit dans les discours précédents sous ce titre : *Sort des bons en cette vie.*

(895) Ce mot annonce que ce discours peut être divisé en deux points, c'est aussi à quoi son entrée conduit.

Digitized by Google

vraient mettre à couvert les faibles contre la violence et l'injustice des personnes puissantes, retentissent de toute part de gémissements : on s'y plaint que la force décide de tout; que les lois ne sont exécutées que contre les pauvres; que le crime reste impuni quand ce n'est pas un homme de la lie du peuple qui l'a commis : *De civitatibus fecerunt viros gemere*. Ces plaintes sont-elles sans fondement? Le vrai honneur est-il pour ceux qui y donnent lieu, pour les heureux du siècle, pour les riches ? Après avoir vu les péchés qu'ils commettent à la ville pour s'enrichir, voyons aussi ceux qu'ils commettent à la campagne où ils ont quelques possessions.

Là un voisin plus puissant que celui dont la terre borne la sienne usurpe ce qui ne lui appartient pas, et pour couvrir son usurpation que fait-il ? Malgré les cris de sa conscience, qui lui dit que toujours et partout les bornes ont été regardées comme sacrées et inviolables, et qu'y toucher c'est violer le droit des gens, il transporte plus loin celles qui séparaient les deux terres, ou même il les abolit, il les fait disparaître pour toujours. Le fait-il sans aucune injustice? le vrai honneur est-il pour celui à qui la conscience en fait le reproche ? A la campagne, les troupeaux d'un homme puissant viennent paître dans un lieu où sont les brebis d'un homme vertueux, mais sans protection; le premier qui les trouve à sa bienséance les prend, les incorpore à ses troupeaux. Le fait-il sans aucune injustice? le vrai honneur est-il pour celui à qui sa conscience en fait le reproche ? A la campagne, il ne reste quelquefois pour tout bien à des orphelins ou à des pauvres, qu'un animal nourricier; ce peu qui leur reste, un avare le leur ravit, ou par une violence ouverte, ou par un artifice couvert du voile de la liberté; il leur prête dans leur pressant besoin, mais en exigeant que tout ce qu'ils ont soit mis en gage; en apparence, pour assurer sa dette, et dans la vérité pour s'assurer du gage même. Le fait-il sans aucune injustice ? Le vrai honneur est-il pour celui à qui sa conscience en fait le reproche ?

A la campagne, les impies renversent la voie des pauvres; ils les forcent de leur céder le chemin lorsqu'ils les rencontrent; étant infiniment éloignés de les regarder avec les yeux de la foi, ils oppriment tous ceux qui sont doux et humbles sur la terre. Le font-ils sans aucune injustice? Le vrai honneur est-il pour celui à qui sa conscience en fait le reproche ? D'autres sont à la campagne comme des ânes sauvages dans le désert; ils vont au butin comme à leur ouvrage; ils cherchent leur proie dès le matin pour nourrir leurs enfants; ils abattent le bois qui ne leur appartient point; ils moissonnent le champ qui n'est point à eux; ils vendangent la vigne de celui qu'ils ont opprimé par violence, de celui à qui ils ont fait des avances d'argent, à condition qu'il leur abandonnera ses denrées au-dessous du prix commun. Le font-ils sans une injustice manifeste? Le vrai honneur est-il pour celui à qui sa conscience en fait le reproche?

A ces ravisseurs, il faut des habits et des meubles, et ils les prennent où ils prennent tout le reste; les maisons des faibles et de ceux que n'ont que le nécessaire sont leurs magasins; ils leur ôtent leurs vêtements et tout ce qui servait à les couvrir pendant la nuit; les pauvres, à qui ils n'ont rien laissé, demeurent exposés aux rigueurs de l'hiver; il neige, il pleut sur leurs têtes; ils périssent ainsi de froid et de faim; les plus heureux (hélas! quel bonheur!) les plus heureux sont ceux qui trouvent le creux de quelque rocher pour s'y retirer: *Non habentes velamen amplexantur lapidem*. Le seul récit de cette misère n'attendrit-il pas les cœurs les plus durs? ne suppose-t-elle pas une injustice manifeste de la part de ses auteurs ? Le vrai honneur est-il pour celui qui en est coupable?

D'autres injustices aussi criantes se voient encore à la campagne : ceux-ci ravissent (896) le bien des pupilles et dépouillent le pauvre peuple; ceux-là arrachent jusqu'à quelque peu d'épis à ceux qui meurent de faim; ces autres se reposent sur le midi au milieu des tas de fruits qu'ils ont enlevés à ceux qui, après avoir foulé le vin dans leurs pressoirs, sont néanmoins dans la soif, étant privés du salaire dû à leurs travaux. Quelle dureté! quelle injustice! Le vrai honneur est-il pour celui à qui sa conscience en fait le reproche ? Si vous osez le dire, osez donc aussi ajouter qu'il est pour les voleurs, pour les ravisseurs, pour les fourbes, pour les concussionnaires, pour les faussaires, pour les injustes, quelle que soit leur injustice; osez ajouter qu'il est pour les hommes qui sont impies envers Dieu, cruels envers le prochain, sacriléges envers leur propre corps, car les heureux du siècle, par un effet de leurs richesses et de leur corruption, ne deviennent-ils pas tout cela ?

Quelle différence entre ces hommes dans la prospérité, et les justes dans l'adversité. Ceux-ci, ne trouvant pas sur la terre où poser leurs pieds, la regardent comme le lieu de leur exil, et le ciel comme leur patrie. Ceux-là, ayant tout ce qui peut satisfaire leur sens, regardent au contraire la terre comme leur patrie et le ciel comme leur exil; de là vient que, quand Dieu les y appelle par sa grâce et par quelques coups frappants, ils lui répondent sinon de bouche, du moins d'affection et d'actions : *Retirez-vous de nous: «Recede a nobis;»* défaut d'amour, première impiété de leur part.

Les justes dans l'adversité aiment et cherchent à connaître les voies de Dieu, celles de la paix, celles de l'humilité, etc.; de là leur application à l'étude des livres de piété, et leur assiduité à nous entendre. Les méchants dans la prospérité, au contraire, non-seulement ne connaissent pas les voies de Dieu

(896) Selon l'hébreu, verset 9, chapitre XXIV, il faut traduire : *Il arrache de la mamelle le pupille.*

Digitized by Google

et ses commandements (quoi qu'ils en disent de leur ton de suffisance), mais ils affectent de négliger, de mépriser tous les moyens de les connaître. Le terme *d'affecter* vous paraît-il trop fort? Eh! dites-le-moi donc, quel autre nom que celui d'affectation grossière donnerais-je à leur indifférence pour les Ecritures saintes et pour la fréquentation de ces lieux où ils pourraient les apprendre? De là ce qu'ils répondent de cœur à Dieu, quand il veut les instruire par notre ministère: *Retirez-vous de nous; nous ne voulons pas connaître la saine doctrine; «Recede a nobis: scientiam viarum tuarum nolumus* » Défaut de lumière et seconde impiété de leur part; preuve aussi de ces autres paroles de l'Ecriture: *Ils ont été rebelles à la lumière, ils n'ont point connu les voies de Dieu.*

Les justes dans l'adversité non-seulement connaissent les voies de Dieu, mais ils les suivent; non-seulement ils suivent celles qui leur sont marquées dans l'Evangile, mais encore celles que l'Eglise leur montre. Les méchants dans la prospérité au contraire non-seulement connaissent peu leurs devoirs de religion, mais le peu qu'ils en connaissent, ils ne le pratiquent pas; cherchez parmi eux des exemples de piété, d'humilité, de désintéressement, etc.; y en trrouverez-vous beaucoup? cherchez chez eux des exemples d'abstinence, d'assiduité à la paroisse, et d'autres pratiques ordonnées par l'Eglise, y en trouverez-vous un grand nombre? A n'interroger que leur conduite, ne sembleraient-ils pas vous répondre: *Qui est le Tout-Puissant pour que nous le servions? «Quis est omnipotens ut serviamus?»* Défaut de bonnes œuvres, troisième impiété de leur part.

Les justes dans l'adversité font leur délice de la prière, soit publique, soit particulière. Les méchants dans la prospérité, au contraire, joignent rarement leurs vœux aux nôtres dans nos assemblées; sachant d'un côté que le père n'accorde que ce qui est demandé au nom du fils, d'un autre côté, ne désirant que ces biens temporels que Jésus-Christ n'est point venu nous acquérir, comment prieraient-ils dans leur particulier? Par leur dégoût pour un exercice si salutaire, ne semblent-ils pas dire: *A quoi nous servirait de prier le Seigneur? «Quid nobis prodest, si oraverimus illum?* » Défaut d'espérance, quatrième impiété de leur part.

Les justes dans l'adversité s'y consolent par cette pensée: *Dieu qui sait tout, sait ce que je souffre pour lui.* Que disent, au contraire, les méchants dans leur prospérité? *Dieu*, disent-ils, *est plus élevé que le ciel, que peut-il connaître de si loin? s'il voulait être attentif à ce qui se passe sur la terre, aurait il affecté de mettre une espèce de voile entre ses regards et nous, en disposant les nuages entre le ciel et la terre? il est trop grand pour considérer ce qui se passe parmi nous; il se promène dans le ciel d'un pôle à l'autre, et il ne s'occupe point de ce qui se fait sur la terre: « Nubes latibulum ejus, nec nostra considerat.»* Défaut de foi touchant la providence, cinquième impiété de leur part.

Les justes dans l'adversité sont reconnaissants pour cette adversité même que Dieu leur envoie. Les méchants dans la prospérité ne le sont pas même de cette prospérité; ils ressemblent à ces monstres de l'antiquité *qui s'imaginaient que le Tout-Puissant ne pouvait rien, quoique ce fût lui qui eût comblé leurs maisons de biens: «Quasi nihil posset facere Omnipotens, æstimabant eum, cum ille implesset domos eorum bonis.»* Défaut de gratitude, sixième impiété des heureux du siècle envers Dieu.

Les justes dans l'adversité en profitent pour devenir encore plus justes, sachant que Dieu leur en accorde le temps pour leur avantage spirituel. Les méchants dans la prospérité, au contraire, font servir ce bienfait de Dieu contre Dieu même: *En le leur accordant, il leur donne le temps de faire pénitence, et ils en abusent pour devenir encore plus superbes: « Dedit ei (impio) Deus locum pœnitentiæ, et ille abutitur eo in superbiam.»* Défaut d'orgueil, septième impiété des heureux du siècle envers Dieu.

Quant à leur dureté envers leur prochain, je n'ajouterai qu'un trait pour achever le tableau que j'en ai commencé, c'est que, pour ôter sûrement les biens, ils ôtent la vie à ceux qui les possèdent; ils se lèvent dès le matin; ils tuent le faible et le pauvre pendant le jour et durant la nuit; ils dévorent, comme les larrons, avec le dessein formé d'exterminer quiconque pourrait servir de témoins contre eux. Je sais que ce trait ne convient pas indistinctement au tableau de tous les heureux du siècle; mais s'il faut lui en substituer un autre que j'ai omis jusqu'ici, auquel de ces hommes ne ferai-je pas avec vérité les reproches suivants?

N'avez-vous pas refusé jusqu'à un chétif morceau de pain à celui qui souffrait la faim? n'avez-vous pas renvoyé la veuve les mains vides et sans la secourir? A qui donc avez-vous donné ce que vous pouviez accorder au soulagement des personnes si dignes de vos secours? aux plaisirs de la table? aux plaisirs du jeu? aux plaisirs de la vue d'un meuble rare et d'un équipage superbe? C'est à des plaisirs encore plus criminels; c'est à des plaisirs infâmes dont je ne vous parlerai qu'en me servant des termes de Job, représentant les heureux du siècle comme sacriléges envers leur corps.

L'œil de l'adultère, dit le saint homme, *épie l'obscurité de la nuit:* il dit: *Personne alors ne me verra, et il couvre son visage pour n'être pas connu; il perce les maisons dans les ténèbres pour aller trouver la complice de ses crimes à l'heure qu'ils se sont donnée pendant le jour. Si l'aurore paraît tout d'un coup, ils croient que c'est l'ombre de la mort, tant ils ont peur d'être découverts et surpris; ainsi ils se retirent avant qu'elle paraisse, ils marchent dans les ténèbres comme les autres dans la lumière; la crainte qu'a cet adultère d'être entendu en marchant fait qu'il est plus léger que la surface de l'eau.*

Digitized by Google

Maudit soit-il! car il a nourri celle qui était stérile, et qui n'enfantait pas à cause de ses impudicités, et dans le temps même qu'il employait des sommes excessives à entretenir ces femmes perdues, il n'a point fait de bien à la veuve affligée: «Pavit... sterilem... et viduæ bene non fecit.» Dernier des traits sous lesquels j'avais à vous peindre les heureux du siècle.

Les avez-vous considérés de près? D'après cette considération vous paraissent-ils vraiment honorables? ne vous semblent-il pas plus dignes de compassion et de mépris, que d'envie et d'honneur? Dans le fond de votre âme, n'est-ce pas le sentiment que vous éprouvez lors même que des motifs ou d'intérêt, ou de plaisir, ou de vanité, ou de devoir vous engagent à leur donner des marques extérieures de votre respect? C'est à ce sentiment commun, constant et certain que je les appelle tous pour les convaincre qu'ils vivent sans honneur pendant la vie; s'ils pensent encore, cette seule pensée: *Je suis méprisable et méprisé*, ne suffit-elle pas pour troubler leur prétendue félicité? Une autre pensée qui doit la détruire absolument, c'est que le vrai bonheur n'est point pour eux dans le siècle futur, mais au contraire le souverain malheur.

Ah! que je les plains, ces méchants dans la prospérité! *Ils passent leurs jours dans les plaisirs: « Ducunt in bonis dies suos* (897). » Voilà leur condition pendant la vie; *et en un moment* (car la vie la plus longue ne paraît qu'un moment à celui qui est arrivé à sa fin), *et dans un moment, ils descendent dans les enfers: « et in puncto ad inferna descendunt.»* Voilà leur condition après leur mort, mais ne confondons pas celle de leur corps avec celle de leur âme.

Parlant de celui-là, Job dit: Tel homme qui est un impie meurt étant jusqu'à la fin de sa vie fort de corps, sain, riche, heureux, dont les entrailles sont chargées de graisse, et les os pleins et comme arrosés de moëlles. Tel autre au contraire qui est juste et innocent, meurt après avoir passé sa vie dans l'amertume de son âme, sans jouir d'aucun bien, et sans goûter aucun plaisir; néanmoins ils dormiront tous deux dans la poussière du tombeau, et ils seront tous deux également rongés de vers. Qui troublera pendant cette vie le bonheur de l'impie? qui le reprendra en sa présence de ses voies injustes? qui lui rendra le mal qu'il a fait? Bien loin que quelqu'un ait cette hardiesse pendant sa vie, on le respectera même après sa mort, car on le conduira solennellement au tombeau, et ses flatteurs publieront qu'il y veillera sur l'assemblée des morts, et qu'il est passé chez eux pour avoir l'empire sur eux. Sa présence sera agréable sur le rivage du Cocyte (898) par la magnificence du tombeau qu'il s'y est fait élever, et par la majesté de la pompe funèbre qui l'y a accompagné, car un grand nombre de personnes marcheront devant lui dans cette cérémonie, et il sera suivi d'une multitude d'hommes infinie: *Dulcis fuit glareis Cocyti, et post se omnem hominem trahet* (899).

Mais avant même qu'on ait rendu ces derniers hommages à son corps, que sera déjà devenue son âme? ces paroles de Job que je ne puis trop vous répéter, vous l'apprennent: *Ils s'élèvent pour un moment, et après cela ils ne subsistent plus: « Elevati sunt ad modicum ut non subsistant;» ils sont humiliés, emportés, retranchés des premiers comme le haut des épis qu'on coupe d'abord pour en avoir la graine: « Humiliabuntur, auferentur sicut summitates spicarum conterentur.» Ils passent leurs jours dans les plaisirs, et en un moment ils descendent dans les enfers: « Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt* (900).» O vous heureux du siècle à qui s'adressent ces paroles! croyez-vous encore le dogme qu'elles vous rappellent? Doutez-vous encore de ce lieu et de ses tourmens éternels? faut-il aujourd'hui comme autrefois vous renvoyer au mont Etna pour vous en former une idée? celle que vous en ont donnée tout récemment les volcans désastreux de ce mont terrible serait-elle effacée de votre mémoire? que vous dirai-je dans ce doute, et pour ne point perdre le fruit que la Providence veut que nous retirions des désastres arrivés tant en Sicile qu'en Calabre, je vous dirai 1° que plus de trois cent soixante villes, bourgs et villages ont péri par la terre, la mer, et le ciel, qui semblaient avoir ensemble conspiré la perte de ces régions également agréables et opulentes; la terre en vomissant ses feux souterrains, la mer en élevant ses vagues en fureur, le ciel en envoyant les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la grêle, les vents pour porter à son comble l'événement le plus épouvantable et le plus funeste de tous ceux de ce genre dont l'histoire fasse mention (901). Je vous dirai 2° que les évêques de Sicile, trois mois environ avant

(897) Job ne prétend cependant pas qu'il n'y ait point d'exceptions: lui-même en met une, et même fort étendue dans les versets 16-22.

(898) C'est une expression poétique qui désigne l'enfer; le Cocyte est un des fleuves fabuleux qui arrosent l'enfer, selon l'opinion des poëtes. Si vous demandez aux interprètes comment Job, antérieur à ces fabulistes, a pu faire allusion à leur fiction, ils vous répondront que ce terme Cocyte est de l'auteur de la Vulgate, et qu'il ne se lit point dans l'original. Il y a en Arcadie une fleuve de ce nom.

(899) Un second sens de ces paroles est, que l'impie mort réjouit l'enfer, parce qu'ayant été entraîné par un grand nombre qui l'ont précédé, il en entraîne ensuite un grand nombre qui l'imitent.

(900) « Reprobos mors quidem carnis abscindit, sed pœna subsequens conterit.» (S. Greg. Magn., *in Job* xxiv, 20.) Idem in vers. 24, vocat pravos divites aristas hirsutas generis humani, grana, id est bonos deorsum prementes; « sed, » inquit, « trituræ tempus adveniet quod et aristarum rigiditatem frangat et solida grana non conterat.» En commentant Job, je regrette que le temps des mysticités soit passé: que de choses édifiantes, tirées de saint Grégoire, enrichiraient mon Commentaire!

(901) *Lettre* du cardinal de Bernice, datée du 10 février, à Rome.

Digitized by Google

cet événement, avaient présenté une requête au roi touchant le libertinage et l'irréligion régnant dans cette île, et qu'on ne peut douter que le malheur temporel de ses habitants ne soit la punition de leurs crimes. Je vous dirai, 3° qu'alors même on a vu à Messine ce qu'on avait vu à Lisbonne en un semblable désastre, des scélérats qui pillaient au moment où tout périssait (tant il est vrai que les maux extérieurs sont pour les méchants des coups de justice plus que de miséricorde). Je dirai, 4° qu'à Naples, capitale des deux Siciles, les théâtres sont fermés, les spectacles interdits, les églises visitées et remplies de suppliants (tant il est vrai que ce qui endurcit les méchants sanctifie les bons).

Après vous avoir fait ces observations, je vous demanderai de nouveau : croyez-vous le dogme qu'annoncent ces paroles de Job : *En un instant ils descendent dans l'enfer? « In puncto,* » etc. Pouvez-vous les entendre et ne pas frémir ? Ah ! si jusqu'à présent vous avez refusé de vous instruire des tourments dont vous êtes menacés dans ces enfers, au moins soyez à ce moment attentifs à l'effroyable peinture que l'historien sacré vous en fait ici. On vous a quelquefois parlé des deux horribles tourments, de la peine du dam et de la peine du sens qui vous y sont préparées si vous mourez impénitents; c'est ici le temps et le lieu de vous former une juste idée de l'une et de l'autre, et d'abord de la peine du dam, des dommages, des pertes et des privations de toutes espèces.

Perte et privation de la considération et de l'estime que les hommes vous accordent aujourd'hui : vous n'aurez pas plutôt fermé les yeux que vos flatteurs fermeront ces bouches qui étaient pleines de vos louanges; c'est peu dire: *Vos flatteurs cesseront de vous louer :* les justes au dernier jour vous verront périr et ils s'en réjouiront ; l'innocent vous insultera (cap. XXII); il joindra sa malédiction à celle de votre juge implacable, et vous dira (902) : Qu'ils passent des eaux froides de la neige à une chaleur excessive (903); que leurs péchés les conduisent dans le fond de l'abîme ; que la miséricorde divine mette là en oubli (904) des hommes qui ont ici oublié sa justice; que les vers soient leurs douceurs et leurs délices, ou plutôt qu'ils deviennent eux-mêmes la plus agréable nourriture des vers; qu'on ne se souvienne point d'eux sur la terre, qu'ils en soient arrachés comme un arbre qui ne porte point de fruits. *Ce qui a toujours été également vrai depuis que l'homme a été créé sur la terre, c'est que la louange des impies est bientôt passée* (905).

Perte et privation de vos dignités et de vos emplois ! *Quand votre orgueil s'élèverait jusqu'au ciel, et que votre tête touchèrait les nues, vous périrez à la fin, vous serez rejetés comme un fumier, et ceux qui vous avaient vus dans votre grandeur passée, diront : où est-il? vous vous évanouirez comme un songe dont on a perdu le souvenir, vous disparaîtrez comme un fantôme qu'on a vu pendant la nuit; vous deviendrez comme la paille que le vent dissipe, et comme la poussière qui est enlevée par un tourbillon.*

Perte et privation des agréments que vous goûtez dans la société ! *L'œil qui vous a vu ne vous verra plus : le lieu où vous étiez ne vous connaîtra plus; vous rejetterez les richesses que la violence et la rapine avaient dévorées, et Dieu les arrachera par force de vos entrailles où elles étaient liées par vos affections.* Non-seulement vous les quitterez à votre mort, mais elles quitteront vos enfants pour qui vous les avez amassées. Avant leur trépas, *ils seront accablés de pauvreté,* et, votre iniquité retombant sur eux, *vos propres mains vous rendront le mal que vous avez fait aux autres* par leur moyen. *Parce que vous avez dépouillé les pauvres; parce que vous les avez foulés aux pieds; parce que vous leur avez enlevé des maisons que vous n'aviez point fait bâtir; vous ne trouverez pas dans votre pauvreté de quoi vous rassasier* (906). Après avoir obtenu ce que vous désiriez, vous ne pourrez en jouir; il vous sera ôté au moment que vous regardiez comme celui de la jouissance, parce que vous avez mangé et que vous n'avez rien laissé aux pauvres, il ne vous restera rien de tous vos biens.

Autre perte, autre privation, celle de vos amis, de vos proches et de vos enfants; la mort mettra un cahos immense entre vous et ces tendres objets de votre cœur; trop heureux ces enfants, s'ils ne vous revoyaient jamais ! mais que vais-je dire de votre malheur commun ? Parce qu'ils auront applaudi à vos crimes, ou que du moins ils les auront approuvés en en retenant le fruit, Dieu leur en fera porter la peine ; l'ire céleste sera le fond principal de l'héritage que vous leur laisserez; ils en porteront solidairement le poids, et, alors surtout, vous comprendrez qu'il y a une justice souveraine qui rend à chacun selon ses œuvres; vous verrez des yeux de votre âme, votre ruine entière; vous boirez vous-mêmes de la fureur du Tout-Puissant. Mais que vous importe-t-il, après votre mort, de ce que deviendrait votre

(902) Chapitre XXIV dont j'omets le verset 18, où je lis; qu'il ne marchera point dans le sentier des vignes qui lui donneraient de l'ombre et de l'abri.

(903) Quelques-uns, mais contre l'autorité de l'Ecriture, ont cru que les damnés passaient de l excès du froid à celui du chaud.

(904) « Humano more, et recordari Deus dicitur, cum dona tribuit, et oblivisci, cum in culpa derelinquit. »

(905) Cette réflexion que j'ai déjà faite plusieurs fois, est que les amis de Job, quoique non inspirés, ont dit plusieurs vérités importantes. J'ajoute ici que sans doute l'Esprit-Saint ne nous les a conservées que pour notre utilité; de là cet avis de saint Grégoire sur les vers. 4 et 5 : « Intueamur quam vera dicat, si hæc contra impios loqueretur. »

(906) Sur ces mots du chap. XX : *Non est satiatus venter ejus,* saint Grégoire dit : « More ignis, cum lingua quæ consumat acceperit, accrescit avaritia, desideratis rebus non exstinguitur, sed augetur. »

Digitized by Google

maison ? que vous importerait que Dieu retranchât pour moitié le nombre des années de vos enfants, si vous n'en saviez rien, si vous n'en souffriez rien ? Vous le saurez donc; vous en souffrirez donc; leur mal sera donc le vôtre; il mettra donc le comble aux peines que vous causeront les pertes et les privations inévitables dans l'abîme où votre impénitence vous aura conduits (907).

Autre perte, autre privation si grande qu'elle semblerait devoir faire oublier toute autre perte, toute autre privation, c'est la perte du ciel, c'est la privation du bonheur de voir Dieu. Hélas! oui, il viendra pour vous, ce jour où vous ne verrez couler sur vous ni les ruisseaux du fleuve dont Dieu enivre les saints, ni ces torrents de miel et de lait qu'il répand sur les justes; il viendra pour vous, ce jour où vous souffrirez les châtiments des péchés que vous avez commis; il viendra pour vous, ce jour où l'excès de vos crimes sera égalé par celui de vos tourments; il viendra pour vous, ce jour où la peine du sens sera jointe à celle du dam. Que veux-je dire par là ? ô vous qu'aucune perte, aucune privation n'a jusqu'ici ébranlés! ah! je vous en conjure, cessez d'endurcir vos cœurs; ouvrez-les à la crainte qu'inspirent les divers tourments que j'ai à vous représenter sous ce nom de peine du sens, aussi inévitable pour vous que celle du dam, si, après avoir abusé de votre prospérité, vous mourez dans l'impénitence finale.

Hé! dites-le-moi, qui de vous pourra soutenir l'image ou de ces spectres horribles qui sans cesse passent et repassent sous les yeux du réprouvé, ou de ces ténèbres extérieures qui l'enveloppent, ou de ces ténèbres intérieures qui sont cachées dans le fond de son âme et l'aveuglent entièrement? Première peine du sens : le tourment de la vue. Qui de vous pourra soutenir l'odeur infecte de ce soufre, dont les repaires ténébreux de l'enfer sont remplis? Seconde peine du sens : le tourment de l'odorat. Qui de vous pourra soutenir l'accusation des anges et des hommes; des cieux, qui révéleront votre iniquité, et de la terre, qui s'élèvera contre vous? Troisième peine du sens : le tourment de l'ouïe.

Qui de vous pourra soutenir cette peine dont vous ne pouvez aujourd'hui entendre parler sans horreur? *Le pain du péché, que le pécheur mange avec tant de goût et de satisfaction, se corrompra dans son estomac et sera changé dans ses entrailles en un fiel d'aspic; il sucera en quelque façon la tête des aspics et le venin qui y est renfermé, et la langue de la vipère, dont il se nourrira alors, le tuerait s'il pouvait être tué.* Autre image du genre de supplice que je dépeins : *Après qu'il se sera bien soûlé, il se trouvera*, après sa mort, *dans des étouffements qui l'abattront*, dans des douleurs qui l'accableront de toutes parts. Quatrième peine des sens : le tourment du goût. Qui de vous pourra aussi soutenir celui que ces paroles expriment : *Après qu'il aura*, et parce qu'il aura *pris plaisir*, pendant sa vie, *à remplir son estomac de viandes*, *Dieu*, après sa mort, *l'attaquera dans sa fureur, et fera pleuvoir sur lui ses traits et ses foudres; s'il fuit d'un côté les pointes de fer, il tombera de l'autre sur un arc d'airain; il sera dévoré par un feu qui ne s'allume point* et qui ne s'éteint jamais. Oh! qui de vous pourra soutenir cette peine du sens, ce tourment du toucher, dont l'activité s'étend à toutes les parties du corps? Qui de vous pourra habiter dans ce feu dévorant? dans ce feu qui fut préparé, dès l'origine du monde, au démon et à ses anges; dans ce feu matériel (S. Greg. Magn.), qui cependant subsiste depuis sans aliment; dans ce feu sage, qui mesure les degrés de son ardeur sur ceux de la malice du réprouvé, à la prendre dès l'aurore de la raison, dès l'âge où la nature incline au péché de tout son poids (908); dans ce feu miraculeux en ses effets comme en son existence; dans ce feu qui brûle toujours sa victime sans la consumer jamais (909)? Qui de vous pourra soutenir les ardeurs d'un tel feu?

Hommes du siècle, que répondrez-vous à cette question? Vous me répondez sans doute ce qu'en effet je souhaite vivement que vous me répondiez : que le méchant étant réservé pour le jour où il doit périr, pour le jour où la colère se débordera sur lui, pour le jour où toutes les peines du sens et du dam se font sentir au réprouvé, vous voulez être bons, éviter les dangers de votre prospérité temporelle, vous humilier par la comparaison de votre condition avec celle des élus dans l'adversité, et travailler de tout votre pouvoir à mériter d'être de leur nombre. C'est le sentiment que je souhaite vous avoir inspiré; c'est le bonheur dont je demande à Dieu de jouir avec vous dans le ciel. *Amen.*

INSTRUCTION X.

LA PASSION.

(*Job* xxx, xxxi.)

In nidulo moriar.

Je mourrai dans le petit nid que je me suis fait. (*Job* xxix, 18.)

Trois raisons, mes frères, m'invitent à vous citer ces paroles de Job en ce jour saint et solennel. Une première est qu'elles sont la suite de l'histoire que je vous ai expliquée pendant le Carême, pour vous disposer au grand événement dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Une seconde

(907) On peut joindre à ces versets 19-21 du chapitre xxi, le vers. 28 du chap. xx.

(908) L'auteur fait ici allusion à ce beau texte de Sophar (*Job* xx, 11): *Les déréglements de sa jeunesse pénétreront jusque dans ses os, et se reposeront avec lui dans la poussière* du tombeau, où ils le précipiteront infailliblement, et où ils continuera à être puni, après avoir commencé à l'être dès cette vie, par les infirmités et les maladies.

(909) Sur ce verset 18 du chapitre xx : *Nec tamen consumentur*, saint Grégoire ajoute : « Quia cruciatur et non exstinguitur, moritur et vivit, deficit et subsistit, finitur semper et sine fine est : hæc solo auditu terribilia sunt, quanto magis passione ? »

Digitized by Google

raison qui me détermine à ce choix, c'est qu'il sied d'autant plus à Job de vous parler de la Passion de Jésus-Christ, qu'il y a eu plus de part et qu'il en a été une figure plus expresse. Une troisième est l'avantage qu'il y a de remonter de l'histoire du Nouveau Testament aux prophéties de l'Ancien, pour vous montrer la concorde admirable de l'un avec l'autre, et pour vous affermir dans la foi de cet article de votre Symbole, qu'un Dieu fait homme a *souffert*, qu'il a *été crucifié*, et qu'*il est mort*. Quand vous entendrez que ce fameux événement a été figuré plus de quinze cents ans, dans toutes ses circonstances, avant qu'il arrivât, ne direz-vous pas encore plus fermement qu'auparavant : Je crois, ô Jésus, né de Marie! que vous avez souffert sous Ponce-Pilate, que vous avez été crucifié, et que vous êtes mort pour moi et pour mon salut. O sagesse, ô charité, ô miséricorde, ô bonté, ô force, ô patience de mon Sauveur! Il n'est, mes frères, aucune de ces perfections que le vrai Job n'ait portée au plus haut degré pendant sa vie et à sa mort; il n'en est aucune que vous ne puissiez apercevoir dans le tableau de ses souffrances, si vous en considérez l'excès. C'est le sujet de cet entretien, où, en deux points très-courts, je vous montrerai ce que Jésus-Chsist a souffert, et pourquoi il a souffert, après que nous aurons adressé à la croix ce salut de l'Eglise : *O crux, ave*, etc.

PREMIER POINT.

Placé au pied de la croix de mon divin Rédempteur, dans des sentiments d'adoration et d'étonnement, j'ose l'interroger sur ce qu'il souffre, et je l'entends, mes frères, qui daigne répondre à ma question de la manière suivante : Maintenant, dit-il, je parais aux hommes le dernier et le plus méprisable des hommes; mon entreprise de réformer le monde leur paraît une folie, et quand ils comparent l'idée du Messie qu'ils attendent avec l'obscurité de mon état, ils s'abandonnent à mille railleries indécentes sur mes prétentions sublimes; ils font de ma personne le sujet de leurs chansons : *Nunc in eorum canticum versus sum.* (*Job* xxx, 9.) Ils ont horreur de moi comme d'un homme condamné par le tribunal le plus auguste de la nation; le peuple, excité par les chefs, a contre moi une haine mortelle; il n'y a point d'indignités et d'outrages que je n'en reçoive et qui ne soient approuvés; ils vont jusqu'à me cracher au visage, et je ne le détourne point de ceux qui le couvrent de leurs crachats : *Faciem meam conspuere non verentur* (910). De tous ceux que les hommes ont condamnés, en fut-il jamais un seul traité de la sorte? Si la fureur n'aveuglait ceux qui me font cette injure, ma patience ne leur prouverait-elle pas et mon innocence et ma divinité même? Je pourrais les renverser une seconde fois, comme je l'ai fait une première; mais l'ordre de mon Père est que je cède à la puissance des ténèbres, dont l'heure est venue.

Avant ce moment, tous les efforts de cette puissance ont été inutiles : une barrière invisible tenait ses suppôts dans le respect et le devoir; mais elle est levée aujourd'hui, cette barrière, et mon Père a ouvert son carquois pour me percer de douleur; il a mis un frein à ma bouche; il m'a arrêté au milieu de ma course, pour m'humilier et m'exposer à toute la licence des hommes et à toute la fureur des éléments; il leur a donné tout pouvoir sur moi; c'est lui que je vois en toute cette scène horrible; c'est sa volonté que j'adore, et non l'insolence des hommes que je considère, pour vous apprendre à vous, mes disciples, à baiser la main de Dieu dans tous les maux qui vous arrivent : *Pharetram suam aperuit et afflixit me.* Dès que mon Père a eu prononcé sur mon sujet ce qu'il avait dit autrefois au démon au sujet de Job, mon prophète; dès que, sans aucune restriction, ce mot a été dit à Satan : *Ecce in manu tua est* : Voilà qu'il est en votre pouvoir; dès que le signal a été donné, une troupe de soldats, jeunes par l'âge et la témérité (*Hebr.*), m'a investi; elle s'est jetée sur moi, elle m'a renversé, elle m'a foulé aux pieds; j'ai été accablé par la violence de ses coups redoublés, comme par les flots continuels d'une mer en furie : *Oppresserunt quasi fluctibus semitis meis.*

On m'a traîné devant le pontife et le conseil de la nation. Là, on s'est appliqué à me tendre des piéges et à me faire des questions, dont les réponses servissent de prétexte pour me perdre. On a cherché des témoins qui, sans se mettre en peine de la vérité, pussent convenir sur le même mensonge. On m'a fermé tous chemins à la liberté. En vain le juge romain a tenté de m'en ouvrir un; en vain a-t-il dit et répété qu'il ne trouvait en moi aucune cause de mort : l'arrêt a été prononcé, mes ennemis ont eu l'avantage sur moi; il ne s'est trouvé personne pour me secourir : même parmi mes disciples, tous ayant pris la fuite au jardin des Olives : *Non fuit qui ferret auxilium.*

Figurez-vous un gros de troupe qui a fait brèche à une place assiégée, et représentez-vous l'impétuosité avec laquelle les soldats se jettent, par le moyen de cette brèche dans la place, vous aurez une idée de l'émulation dont mes ennemis ont semblé se piquer pour savoir lequel me ferait souffrir davantage; ils se sont jetés sur moi comme par la brèche d'une muraille ou par une porte ouverte de force; ils sont venus comme pour m'accabler dans ma misère; tout ce qui m'approche, tout ce qui m'environne, tout ce qui peut me voir ou me parler, n'a d'autre but que celui d'augmenter mon supplice : *Ad meas miserias devoluti sunt.* J'ai été rassasié d'opprobres; je suis devenu aux yeux de mes frères comme de la boue; je suis

(910) On ne voit pas que personne ait craché au visage de Job. Ce verset nous conduit donc à Jésus-Christ, comme son parallèle en Isaïe.

Digitized by Google

semblable à la poussière et à la cendre ; *assimilatus sum favillæ et cineri.*

C'est, mes frères, jusqu'ici, au moins pour quelque partie, la réponse de Jésus-Christ à cette question, savoir, ce qu'il a souffert à ce grand jour dont nous célébrons l'anniversaire. Pouvez-vous en désirer une plus solide et plus satisfaisante aux plaintes que je vous entends faire, lorsque vous avez quelque peine à endurer du côté ou de votre santé, ou de votre réputation que les méchants attaquent? Vous souffrez, dites-vous, dans vos membres des douleurs aiguës. Ces douleurs ressemblent-elles à celles que vous causeraient des flèches tirées du carquois du Seigneur, et lancées sans relâche contre vous, par une main puissante et vigoureuse? Vous souffrez, dites-vous, dans votre honneur dont des langues médisantes s'efforcent de ternir la gloire. Etes-vous devenus l'objet des chansons publiques? vous foule-t-on aux pieds? vous compare-t-on à la boue? Quand cela serait, que vous est-il fait qui n'ait été fait à votre maître et à votre modèle? Vous souffrez, dites-vous, la persécution de vos ennemis, et ce qui est encore plus affligeant, l'abandon de vos amis. N'avez-vous pas entendu Jésus-Christ se plaindre d'un traitement semblable? Celui qu'on lui fait ne peut-il pas sanctifier celui qu'on vous a fait? n'est-il de sa part qu'un sacrifice d'expiation? n'en est-il pas un d'impétration pour vous obtenir la vertu de patience et de résignation?

Vous n'êtes pas fait, nous dites-vous quelquefois, pour souffrir telle injure, telle humiliation. Cendre et poussière! avant de nous parler ainsi, voyez quel est ce Jésus aujourd'hui souffrant, et demeurant votre modèle dans les souffrances. Vous dirai-je qu'il était fils unique de Dieu? qu'il était Dieu de Dieu? vrai Dieu du vrai Dieu? Vous dirai-je qu'il était la sagesse éternelle qui éclaire tout homme venant en ce monde? Jugeons de la sublimité de cette sagesse par l'excellence de ses bienfaits en ceux à qui elle se communique, et pour former ce jugement, écoutons Job parlant de ses fruits, par rapport à lui-même, dans son premier état.

Qui m'accordera? s'écrie-t-il, pour exprimer les regrets de la nature dont il triomphait par la grâce, qui m'accordera d'être comme j'ai été autrefois? *quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos?* qui m'accordera d'être comme j'étais lorsque Dieu prenait soin de me garder avec tout ce que je possédais? lorsque sa lampe luisait sur ma tête pour m'éclairer et me conduire, et que je marchais en assurance dans les ténèbres à la lueur de sa lumière? lorsque dans sa bonté il me traitait comme un ami à qui il ne dédaignait pas de découvrir ses secrets (911)? lorsque je lavais, pour ainsi parler, mes pieds dans le beurre à cause de la multitude de mes troupeaux, et que la pierre du pressoir répandait pour moi des ruisseaux d'huile? lorsque j'allais prendre ma place à la porte de la ville où l'on rendait la justice, et que l'on me préparait un siége élevé dans la place publique.

Frappés de ces rayons de la sagesse incréée qu'ils apercevaient en moi, les jeunes gens se retiraient par respect, les vieillards se levaient et se tenaient debout; les princes cessaient de parler; ils mettaient le doigt sur leur bouche; les chefs du peuple tout d'un coup s'imposaient silence, et leur langue demeurait comme attachée à leur palais; l'oreille qui m'écoutait me publiait bienheureux en admirant la sagesse qui était en moi, et l'œil qui me voyait me rendait hommage, en publiant que j'avais délivré le pauvre qui criait et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir. *Celui qui était prêt de périr me comblait de bénédictions: Benedictio perituri veniebat super me* (912); parce que je l'assistais dans son besoin. Je remplissais de consolation le cœur de la veuve; j'étais l'œil de l'aveugle et le pied des boiteux; j'étais le père des pauvres; j'avais pour eux la tendresse d'un père pour ses enfants, et comme je savais que leur cause est ordinairement mal appliquée, mal défendue, je regardais comme un devoir essentiel de m'en instruire à fond, et de voir tout de mes propres yeux, je brisais la machine de l'injuste, et je lui arrachais sa proie d'entre les dents...

Dans ce temps de prospérité et lorsque j'étais assis comme roi, je ne laissais pas d'être le consolateur des affligés; ceux qui m'approchaient recevaient mes avis avec un silence plein de respect; leur bouche s'ouvrait pour m'entendre parler, comme la terre s'ouvre aux pluies de l'arrière-saison; si je riais quelquefois avec eux, ils s'en trouvaient si honorés qu'ils ne pouvaient le croire. A qui étais-je redevable de ces égards respectueux, sinon à la sagesse éternelle qui habitait en moi et s'y attirait les hommages? Que n'est-elle donc pas dans sa source, puisqu'elle paraît si belle, si respectable, si féconde dans son ruisseau.

C'est, mes frères, le sens de ce que Job disait de la sagesse incréée, du Verbe fait chair qui est cette sagesse incréée. O sublimité de cette sagesse! ô homme qui savez ce qu'elle a souffert dans notre humanité! dites-nous encore que vous n'êtes pas fait pour souffrir; ou bien, plutôt, rougissez de l'avoir dit, et confondez-vous devant cette sagesse souveraine.

Ce que vous ne pouvez souffrir, me dites-vous, ce qui vous indigne, c'est que vous ayez à souffrir de la part de ceux que la condition et la naissance placent au-dessous de vous. Croyez-vous donc que les traits lancés par un égal ou un supérieur, ne pénètrent pas encore plus avant dans l'âme?

(911) C'est le sens du verset 4, chap. XXIX.

(912) Les paroles de saint Grégoire sur ce verset sont remarquables: « Si enim, » ait, « magnæ mercedis est a morte eripere carnem quandoque moriturum, quanti est meriti animam liberare, in cœlesti patria sine fine victuram? »

Digitized by Google

Votre expérience ne vous apprend-elle pas que ces traits sont des plaies plus profondes et plus difficiles à guérir? Soit cependant ce que vous prétendez, que le mal que vous font des inférieurs soit moins supportable; ceux dont vous avez à vous plaindre sont-ils moindres que ceux dont le bienheureux Job a eu à souffrir? Ecoutez-le s'expliquer sur la bassesse, la faiblesse, l'indigence, l'obscurité de ses ennemis.

Maintenant, dit-il, je suis méprisé par des personnes plus jeunes que moi, par des personnes dont je n'aurais pas daigné mettre les pères avec les chiens de mon troupeau (913). Marque de leur bassesse. Je suis méprisé par des personnes dont la force corporelle est moins que rien à mon égard. Marque de leur faiblesse. Je suis méprisé par des personnes regardées comme indignes de la vie. Marque de leur déréglement. Je suis méprisé de personnes qui vont chercher ce qu'ils peuvent ronger dans un désert, dont l'affliction et la misère ont défiguré le visage, qui mangent l'herbe et l'écorce des arbres, qui se nourrissent de racines de genièvres, qui vont ravir ces vils objets dans les vallées, et qui, en ayant trouvé quelqu'un, y accourent avec de grands cris de joie. Marque de leur extrême indigence (914). Je suis méprisé par des personnes qui, habitant dans le creux des torrents, dans les cavernes de la terre, ou dans les trous des rochers, trouvent leur joie dans cet état, et font leurs délices d'être à l'abri sous les ronces et les épines. Marque de leur obscurité. Je suis méprisé par conséquent des personnes que le monde, selon son langage peu décent et peu charitable, appellerait gens de la lie du peuple, comme si leur misère était une espèce de lie méprisable et dégoûtante. C'est ce que Job dit de la qualité de ses ennemis. Pourriez-vous dire pis des vôtres? pourquoi donc n'en souffririez-vous pas, comme on dit, avec la patience de Job?

Je sais, mes frères, que ces expressions sont figurées (915); je sais qu'elles ne doivent pas s'entendre seulement des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, mais encore de ceux qui en sont descendus, depuis ces jours reculés jusqu'aux nôtres; je sais que leur vrai sens est que, depuis cette époque fatale, aucun d'eux, loin d'être pasteur, n'est pas même un chien qui accompagne les bergers, ni par la fidélité, ni par l'assiduité; je sais que leur vrai sens est que les Juifs sont indignes de la vie même, loin d'être dignes de quelque ministère; je sais qu'ils veulent retenir les ombres au préjudice de la vérité, qu'ils aiment mieux mourir de faim que de se nourrir de celui qui s'appelle le vrai pain descendu ciel, que, chassés de villes en villes, ils ont été contraints de se retirer sur les montagnes, et de se réfugier dans les cavernes... Mais que suit-il de là? Il s'ensuit que ces hommes méprisables dans l'ordre civil à certains égards, le sont encore plus dans l'ordre spirituel, à raison de leur incrédulité et de leur haine contre Jésus-Christ. Il s'ensuit ce que j'avais dessein de vous montrer, que ce Jésus a souffert autrefois en lui-même ce qu'il souffre encore aujourd'hui dans son corps de la part de ses ennemis, de ses amis, des indifférents, des inconnus, des grands et des petits les plus méprisables et les plus ignobles. Ne s'ensuit-il pas de là que vous devez consentir à souffrir de tous les hommes indistinctement, quelles qu'en soient la naissance et la condition?

Mais, dites-vous, les traits qu'on vous lance au dehors entrent et pénètrent jusque dans le fond de votre âme; ils l'attristent, ils l'abattent, ils la désolent, ils la portent aux tentations du découragement et du désespoir; que faire, ajoutez-vous, pour en triompher? Fixer vos regards sur votre modèle, lire l'histoire de la nuit cruelle qu'il passa en partie au jardin des Olives, l'écouter lui-même s'expliquant par la bouche de Job sur l'état de son âme, en ce jardin. Il ne faut que cette lecture bien réfléchie, avec cette explication bien méditée, pour vous ramener du péril du désespoir à la confiance la plus vive, car:

1° Que lisez-vous dans cette histoire? que Jésus au jardin des Olives commença à avoir peur, à s'ennuyer, à s'attrister, disant: *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, jusqu'à me mettre en danger de mourir: mon Père! ah! que ce calice est amer! que je désirerais qu'il passât loin de moi! *cependant que votre volonté se fasse et non la mienne*, et non celle de la chair opposée à celle de la partie supérieure: lirez-vous ces mots, les derniers surtout, sans les adopter pour vous? sans dire dans les angoisses de votre âme: *Père saint!* ah! si ce calice s'éloignait de moi! c'est le vœu de la nature: *cependant que votre volonté se fasse et non la mienne*, c'est le vœu de la grâce, et c'en sera le triomphe; vous me l'avez mérité par cette prière dont vous m'avez laissé la formule: *Non mea, sed tua voluntas fiat.* (*Luc.* XXII, 42.)

2° Que vous dit Jésus-Christ s'expliquant par avance, et par la bouche de Job, sur son agonie nocturne, au jardin des Olives? Mon âme, dit-il, sera languissante en moi-même; je serai tout pénétré de frayeur à la vue des maux prêts à m'accabler. O nuit pour moi aussi douloureuse que l'heure de mon crucifiement! mes nerfs souffriront le supplice de la torture: mes os seront arrachés de leur place, par la violence de la crainte qui me saisira; mes artères agitées par ce mouvement extraordinaire s'entr'ouvriront et me causeront une sueur de sang si abondante, que les grumeaux en

(913) Ce terme, s'il n'était figuré, nous paraîtrait contraire à la douceur et à l'humilité.

(914) Job veut-il abaisser ces gens par ces considérations? Ne se serait-il pas abaissé lui-même? Son discours est donc encore ici figuratif.

(915) Outre que le mot parabole, du chapitre XXIX, nous avertit que ce dernier discours de Job est figuré, nous sommes obligés ou de le reconnaître par la lecture de tout le chapitre XXX surtout, ou de dire que Job fait un crime à ses amis d'être pauvres, vagabonds, etc., ce qui est sans sens et sans vérité.

Digitized by Google

couleront jusqu'à terre (916) ; mes habits en seront rougis ; ainsi trempés ils s'appliqueront sur mon corps; ils s'y attacheront ; ils me serreront aussi étroitement que l'entrée de ma tunique (917) : *In memetipso marcessit anima mea*, etc.

Entendez-vous ces paroles, les dernières principalement, sans vous dire : Quand donc j'aurais sué sang et eau et par un effet de la tristesse et de la frayeur qui aurait glacé mon sang, et par un effet de la force avec laquelle je l'aurais repoussé dans mes veines trop faibles pour le retenir, je n'aurais pas à me plaindre, puisque mon divin Chef a soutenu cet horrible combat? Comment donc aurais-je à me plaindre des ennuis et des autres affections tristes que mon âme éprouve? N'est-il pas juste que j'expie par là mes joies excessives? ne faut-il pas que le péché en soit puni? Je l'avoue, ô mon Dieu! mais à quoi me servirait cet aveu si, lorsque mon âme est triste, ennuyée, découragée, vous ne m'appliquiez les grâces que votre tristesse m'a méritées? si vous ne me consoliez? Ah! je vous en conjure, exaucez la demande que je vous en fais; m'obligerez-vous de passer par la plus épouvantable des épreuves, où vous avez obligé votre divin Fils de passer? Voici, mes frères, quelle est ici ma pensée.

Si souffrir l'abandon de ses amis et de ses proches est une des épreuves qui affligent singulièrement la nature, en concevons-nous une plus cruelle que de souffrir l'abandon de Dieu, ne fut-ce qu'en apparence? Or cette épreuve est encore celle dont se plaint Jésus-Christ dans les termes suivants : *Je crie vers vous*, ô mon Dieu! *et vous ne m'écoutez point; je me tiens devant vous, et vous ne me regardez point; je m'humilie devant vous, je mets ma bouche dans la poussière pour vous fléchir ; mais votre juste colère met un obstacle à ma prière, et comme un tourbillon, elle la dissipe avant qu'elle ne monte jusqu'à votre trône: je fais instance, mais sans succès : « Abstulisti quasi ventus desiderium meum.... clamo ad te, et non exaudis me. »*

Ce que dit ici le chef, mes frères, c'est ce que disent aussi quelquefois les membres. Peut-être même que cette plainte est ici celle de plusieurs âmes timorées, de ces épouses chéries dont l'époux se cache et semble s'être retiré. Elles le cherchent, et ne le trouvent pas; elles l'appellent et il ne répond pas; elles doutent s'il les éprouve, ou s'il les punit, et il ne s'explique pas. Quel sujet d'inquiétude! mais encore: quel sujet de consolation pour elles, quand elles pensent qu'une semblable épreuve en Jésus-Christ est pour elles une source de bénédictions, et non-seulement un modèle de résignation?

Je vous tromperais, mes frères, et je me tromperais avec vous, si je faisais consister toute l'épreuve de Jésus-Christ de la part de son Père, dans son abandon apparent; pour vous en donner une juste idée, je dois ajouter qu'outre l'abandon, elle suppose le traitement le plus sévère et le plus rigoureux. Oserais-je vous en administrer la preuve telle que me la présente le texte sacré? Ne verrez-vous, dans la force des expressions de Jésus-Christ, que la force du mal qui les lui arrache? Ne croirez-vous pas entendre un blasphème? O vous, dit-il à son Père, ô vous qui étiez autrefois si plein de bonté pour moi! vous qui m'exauciez toujours! que vous êtes changé (918) à mon égard! vous m'êtes devenu cruel, impitoyable (919); vous m'avez élevé en l'air entre le ciel et la terre; vous m'y avez tenu suspendu sur une croix pour tout appui; vous m'y avez donné en spectacle aux anges et aux hommes; vous m'avez entièrement froissé: *Elevasti me, et quasi super ventum ponens elisisti me valide.*

A ces mots, mes frères, vous comprenez assez qu'en vos maux comme en vos biens c'est Dieu qui fait tout, que les hommes et les démons ne sont que les ministres de ses volontés; ne comprenez-vous pas aussi que la sagesse souveraine dirige ces maux? qu'elle les proportionne à vos forces? que vous pouvez les changer en biens, et qu'au lieu de vous en plaindre avec amertume, vous devez remercier le Père tendre et miséricordieux de qui ils vous viennent? C'est pour vous inspirer ces sentiments que je viens de considérer les souffrances de Jésus-Christ dans leur multiplicité, et que je vais encore les considérer dans leurs motifs, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Les motifs pour lesquels notre divin Sauveur a souffert peuvent être considérés du côté de celui qui a souffert et du côté de ceux qui l'ont fait souffrir. Du côté de ceux-ci, point d'autres motifs que ceux que leur ont suggérés les passions de haine, d'envie et de jalousie. Je sais que ceux de nos jours ne cessent de le décrier dans leurs synagogues comme un pécheur qui avait mérité le supplice auquel leur nation l'a condamné, mais quel péché peuvent-ils lui reprocher dont Job sa figure ne l'ait par avance déclaré innocent?

Lui reprocheront-ils aucun défaut de compassion envers les misérables? Job sa figure l'a justifié sur cet article en disant en son nom : En me faisant homme j'ai voulu éprouver tout ce que la bonté et la pitié

(916) Cette paraphrase est fondée sur cette version : *Nocte ossa mea avelluntur a me, et arteriæ meæ non quiescunt ;* et non sur celle de la Vulgate : *Nocte os meum*, etc., verset 17 du chap. xxx. Je fais la même observation sur le vers. 18.

(917) Ajoutez : *Qui est juste au passage de la tête et qui environne le cou : « Quasi capitio tunicæ succinxerunt me. »*

(918) Non en vous-même, dit saint Grégoire, mais envers moi : « Adjunxit : mihi, ut ipsa hæc crudelitas non sit in qualitate judicis, sed in mente patientis. »

(919) Ce dernier mot, *impitoyable*, explique le précédent, et signifie que le Père, miséricordieux envers les esclaves, a exercé en plein sa justice sur son Fils.

Digitized by Google

peuvent inspirer de tendresse. La compassion a crû en moi dès mon enfance, et elle est sortie avec moi du sein de ma mère. A ma compassion j'ai joint mes larmes ; je pleurais autrefois sur celui qui était affligé, sur mes amis et sur mes ennemis mêmes. (*Luc.* XIX, 41-45.) *Mon âme a soupiré envoyant le pauvre* : « *Compatiebatur anima mea pauperi.* »

Lui reprocheront-ils aucun défaut de zèle? Job sa figure l'a justifié sur ce second article en disant en son nom : Mes entrailles ont été émues par un sentiment vif de charité qui n'a jamais été interrompu depuis le moment de mon Incarnation; tous ceux qui ont suivi celui-ci se sont écoulés dans les gémissements. *Les jours d'afflictions m'ont prévenu* : « *Prævenerunt me dies afflictionis.* »

Lui reprocheront-ils aucun défaut de dissipation ou de vivacité? Job sa figure l'a justifié sur ce troisième article en disant en son nom : Ma harpe s'est changée en tristes plaintes, et mes instruments de musique en voix lugubres ; je marchais triste et abattu à la vue des iniquités des hommes contre lesquels je criais avec un zèle *ardent*, il est vrai, mais sans aigreur et sans amertume : *Sine furore consurgens in turba clamabam.*

Lui reprocheront-ils d'avoir aimé le monde? Job sa figure l'a justifié sur ce quatrième article en disant en son nom : J'ai vécu dans le désert; j'ai prié sur les montagnes; j'ai été dans la solitude le frère des dragons et le compagnon des autruches : « *Frater fui draconum et socius struthionum.* »

Lui reprocheront-ils d'avoir aimé le vin et la bonne chère? Job sa figure l'a justifié sur ce cinquième article en disant en son nom : La peau qui me couvre est devenue toute noire, et mes os ont été brûlés par l'ardeur du soleil : « *Ossa mea aruerunt præ caumate.* » (920). J'indique à peine tous ces injustes sujets de reproches, parce qu'ils rentreront dans le discours suivant.

A ceux que je viens de nommer, ajouteront-ils, le suivant? Lui reprocheront-ils d'avoir été difficile avec ses disciples? Job sa figure l'a justifié sur ce nouvel article, disant en son nom : Les gens de ma maison dans l'affection qu'ils ont pour moi, ont dit : Qui nous donnera de sa chair pour nous rassasier, qui nous donnera de pouvoir le convertir en notre nourriture? Oui : ce serait pour nous la viande la plus délicieuse; elle irait droit à notre cœur, et notre amour pour lui en deviendrait plus ardent et plus insatiable : *Dixerunt viri tabernaculi mei : quis det de carnibus ejus ut saturemur.*

Lorsque vous entendez ces mots, mes frères, doutez-vous encore de ce que je vous disais, que Job figure de Jésus-Christ parlait au nom de Jésus-Christ même : lui seul a pu trouver le moyen de nous donner sa chair sous les symboles extérieurs de la nourriture ordinaire; lui seul a pu admettre tous ses enfants à la participation du sacrifice de son corps; lui seul a pu par les paroles de la consécration opérer un mystère qui est devenu une pierre de scandale pour les hérétiques et les infidèles : ajoutons-le encore : et ses disciples sont aussi les seuls qui comprennent le sens de ces paroles, qui conçoivent le désir qu'elles expriment et qui disent : Qui nous donnera de sa chair pour nous rassasier? *Quis det*, etc.

Ce qui suit de ces paroles et des précédentes, c'est que Job figure de Jésus-Christ l'a par avance justifié sur tous les articles sur lesquels ses ennemis auraient souhaité pouvoir le condamner; c'est que Jésus-Christ leur avait dit par la bouche de Job, au temps de Moïse, ce qu'il leur a dit de sa propre bouche en son temps : qui de vous me convaincra de péché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* (*Joan.* VIII, 46.) Ce qui suit encore, c'est que non-seulement Jésus-Christ a été irrépréhensible en tout, mais qu'il a pratiqué toutes les vertus dans toute leur perfection ; c'est enfin qu'il avait donc droit à l'amour et à l'attachement de sa nation.

Que lui est-il arrivé cependant? C'est qu'au lieu des biens qu'il pouvait attendre, les maux sont venus fondre sur lui; au lieu de la lumière qu'il espérait, les ténèbres l'ont enveloppé : *Exspectabam bona et venerunt mihi mala.* Quel autre motif a donc pu déterminer les Juifs à le condamner, sinon celui que leur ont suggéré leur haine, leur malice, leurs passions?

Du côté de ce doux agneau point d'autres motifs de ses souffrances que sa charité, sa bonté, sa miséricorde envers nous; on nous l'a dit cent et cent fois d'après les auteurs du Nouveau Testament, et je ne crains pas de vous le répéter d'après l'auteur le plus ancien du monde, vu surtout que son tour est nouveau, et que c'est Jésus même, la sagesse incarnée, qui parle par sa bouche. Dans un endroit il dit : *Je mourrai dans le petit nid que je me suis fait, et je multiplierai mes jours comme le palmier* (921), et le phénix :

(920) L'orateur peut continuer ainsi : lui reprocheront-ils une seule pensée, capable de ternir la pureté? Job, sa figure, l'a justifié sur ce sixième article, disant en son nom : *J'ai fait un accord avec mes yeux, pour ne pas seulement penser à regarder une vierge* : « *Pepigi fœdus cum oculis meis ut ne cogitarem quidem de virgine.* » (*Job* XXXI, 1.) Lui reprocheront-ils aucune injustice envers ses inférieurs? Job l'a justifié sur ce septième article, disant en son nom : *Si j'ai dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et ma servante, lorsqu'ils disputaient contre moi... que ferai-je quand Dieu se lèvera pour me juger? ce Dieu qui m'a créé n'est-il pas aussi le créateur de celui qui me sert?* « *Nunquid non in utero fecit me qui illum operatus est?* » (*Ibid.*, 13-15.) Lui reprocheront-ils aucune superstition? Job, sa figure, l'a justifié sur ce huitième article, disant en son nom : *Quelle part puis-je espérer dans l'autre vie, si j'ai porté ma main à ma bouche pour la baiser en l'honneur du soleil et de la lune! n'est-ce pas là le comble de l'iniquité et un renoncement au Dieu très-haut?* « *Iniquitas maxima, et negatio contra Deum altissimum.* » (*Ibid.*, 24-28.) Lui reprocheront-ils d'avoir haï ceux qui le haïssaient? Job, sa figure, l'a justifié sur ce neuvième article, disant en son nom : *Quelle part aurai-je dans l'autre vie, si je m'étais réjoui de leur ruine?* (*Ibid.*, 29, 30.)

(921) Le terme original signifie, *palmier*, selon les uns ; *sable*, selon les autres ; *phénix*, selon d'au-

Digitized by Google

et mes années comme les grains de sable de la mer. Je suis comme un arbre dont la racine s'étend le long des eaux. La rosée s'étendra sur mes branches pour les nourrir et les faire croître. Ma gloire se renouvelle de jour en jour, et mon âme se fortifiera dans ma main par la force qu'elle apercevra de plus en plus. Ce petit nid n'est-il pas l'humanité sainte de Jésus-Christ, la durée du palmier n'est-elle pas le symbole de l'éternité, les rejetons du palmier après sa mort ne sont-ils pas les enfants à qui la mort de Jésus-Christ a donné la vie, le nombre innombrable des grains de sable n'est-il pas le nombre innombrable de ces enfants? Faibles comparaisons, il est vrai, mais cependant riches comparaisons de Jésus-Christ avec le phénix qui meurt pour ressusciter de ses cendres; avec le palmier dont les rejetons après sa mort forment autour de lui-même comme une forêt, avec le sable à raison de la multitude presque infinie de ses grains; en réunissant ces comparaisons, ne voyons-nous pas que Jésus-Christ est mort pour vivifier tous les hommes; cette réflexion peut être fortifiée par ces autres paroles de Jésus-Christ parlant à son Père par la bouche de Job.

Quoique je sache, ô mon Dieu, que vous me livrerez à la mort, mon tombeau néanmoins sera inviolable; mes ennemis ne m'y insulteront pas, comme ils m'insultent dans l'état où vous m'avez mis; leur envie, qui éclate maintenant en blasphèmes et en insultes, sera pour lors confondue et réduite au silence, ils reconnaîtront que la folie de la croix était une vraie sagesse, et que le prince de ce monde a mérité de perdre l'empire de la mort ayant voulu l'exercer sur l'auteur même de la vie : *Si corruerint, ipse salvabis.*

A ces mots, mes frères, vous voyez assez quel motif a engagé Jésus-Christ à mourir pour nous; vous voyez assez que ce motif a été de nous délivrer de l'empire et de la crainte de la mort; mais voyez-vous de même la grandeur de sa charité? mais en êtes-vous aussi reconnaissants que vous devez l'être? mais votre reconnaissance se démontre-t-elle par les effets? mais craignez-vous moins la mort que vos pères? mais au lieu de la craindre, la désirez-vous pour vous réunir à votre divin chef? votre amour pour lui vous presse-t-il de mourir pour sa gloire comme sa charité l'a pressé de mourir pour votre salut?

Il n'est pas moins facile d'appliquer à Jésus-Christ les paroles suivantes de Job, d'y remarquer l'innocence personnelle de notre divin Rédempteur, et d'en appuyer cette conséquence adoptée par tous les Pères de l'Eglise, qu'il est donc mort par charité pour nous et pour l'expiation de nos péchés. (922) Comment pourrions-nous autrement lever la contradiction apparente qu'il y a entre ces mots qui marquent une vertu sans défaut : *Si aucun de mes pas s'est détourné de la voie* (*Job.* xxxi, 7); et ces autres (*Ibid.*, 33-40) qui marquent une vie à quelque égard répréhensible : *Si j'ai caché mon péché comme font les hommes.* Rien de plus facile que de concilier ces passages en les entendant de Jésus-Christ (923). L'innocence est à lui; les fautes sont à nous; nous qui les avons commises, nous les nions; et lui qui ne les a pas commises, les avoue, sans être retenu par la crainte du mépris du peuple; il les avoue en se soumettant à la flagellation, au couronnement d'épines, aux dérisions, aux insultes comme les ayant méritées et demeurant dans le silence; il les avoue en sortant de la ville de Jérusalem, chargé de sa croix, allant au lieu de son supplice, avec un air plus humilié, plus pénétré que les criminels condamnés avec lui; il les avoue, et pour imprimer à ses aveux un caractère qui les rend aussi durables que publics, il souhaite qu'il en soit fait un livre, où toutes ses fautes soient écrites avec leurs circonstances. Qui m'accordera, s'écrie-t-il, que Dieu veuille bien m'écouter? *Quis mihi tribuat auditorem?* Voici, ajoute-t-il (*sec. Hebr.*), le signe auquel je reconnaîtrai qu'il m'exaucera : cela sera, si celui qui plaide contre moi, donne sa plainte dans un écrit où en soient spécifiés tous les sujets : *Quis mihi tribuat ut librum scribat ipse qui judicat* (924.)

Ce signe, mes frères, a été accordé à Jésus-Christ; tous les sujets de plainte que son Père pouvait faire contre nous lui ont été communiqués dans un immense volume; après les avoir vus, il s'est chargé d'y satisfaire quels qu'ils fussent, et quels que fussent nos péchés; il s'est mis à notre place; il a répondu pour nous, il a fait sa cause de la nôtre; cet écrit, ou plutôt nos fautes renfermées dans cet écrit, il les a portées sur ses épaules déchirées par la flagellation, et accablées sous la pesanteur de la croix qui nous était due; il s'en est fait une couronne d'épines qui lui ont été enfoncées dans la tête, jusqu'à en faire jaillir des ruisseaux de sang. Ce qu'il avait prédit par Job : *J'expliquerai à mon Père tout ce que j'aurai fait et souffert pour les vrais coupables; je lui rendrai compte de tous mes pas* (*Job* xxxi, 37 *sec. Hebr.*); *j'en marquerai le prix et le mérite; j'appliquerai à chaque dette, ce que j'aurai payé pour elle; j'effacerai tous les articles acquittés; je rendrai à l'homme mon droit de conquête, et comme je me serai mis à sa place, je le mettrai à la mienne; comme*

tres. Ce qu'on dit du phénix étant fabuleux, et sa fable étant bien postérieure à Job, il suit qu'il n'a pas voulu parler du phénix. Si ce que dom Calmet avance est vrai, qu'en aucun endroit de l'Ecriture on ne trouve le terme hébreu, *hol*, pour désigner le palmier, il s'ensuit qu'il s'agit donc du sable. Dans le doute de ce que dit ce savant, nous réunissons les deux sens de palmier et de sable.

(922) « Nulla causa fuit veniendi Christo Domino, nisi peccatores salvos facere. (Aug., *de verb. Apost.*, Serm. 175, al. 9.)

(923) Nous pouvons appuyer cette réflexion de l'autorité de saint Grégoire, disant sur le verset 34 : « Quæ verba si ad intellectum mysticum pertrahimus in eis operationem nostri Redemptoris invenimus. »

(924) Hebr : *Vir litis meæ.*

Digitized by Google

pontife je le réconcilierai avec mon père, je l'en rapprocherai malgré la distance infinie qui l'en séparait.

Ce que Job avait ainsi prédit en notre faveur, Jésus l'a accompli de point en point, et de là qu'est-il arrivé? Pour prix de ses souffrances, ce Jésus a été établi Roi des nations, il a renouvelé la face de la terre, il en a arraché les ronces et les épines du péché; l'idolâtrie qui l'inondait a fait place au vrai culte, l'impudicité est allée se cacher dans l'abîme d'où elle était sortie, l'orgueil y a suivi son roi et son docteur, la justice et la paix ont été rétablies partout.

Tel a été le fruit précieux de la Passion de ce Jésus devenu possesseur, par elle, d'une terre où il ne naîtra jamais que des ronces et des épines au moment qu'il cessera d'en être le maître, au moment que nous prendrons un autre maître que lui, selon sa propre prédiction : *Pro frumento oriatur mihi tribulus, et pro hordeo spina.* C'est, mes frères, par ces dernières paroles que Job finit son discours à ses amis, et c'est aussi par elles que je finirais le mien, si auparavant et en peu de mots, je ne devais vous marquer plus distinctement les pratiques chrétiennes dont vous pouvez déjà avoir une idée confuse.

A la troisième heure du soir, vous adorerez Jésus sur la croix y mourant pour vos péchés; vous considérerez sa tête penchée pour vous recevoir au baiser de paix, son côté percé pour vous cacher et vous dérober aux poursuites de vos ennemis, sa chair mise en lambeaux pour expier vos plaisirs criminels. Ce sera une pratique de chaque jour de la semaine, laquelle vous méritera cinquante jours d'indulgence. Oh! que ce spectacle, où se montre de toutes parts l'amour infini de Jésus-Christ pour vous, vous en inspirera pour lui!

Chaque vendredi sera pour vous le jour d'un grand deuil, d'un deuil semblable à celui d'une mère qui a perdu son fils unique qu'elle aimait tendrement; vous y déchirerez, non vos habits, mais vos cœurs; vous le sanctifierez, ou par la mortification du goût en jeûnant, ou des yeux et des oreilles en gardant la solitude, ou de la chair en la soumettant à la haire, etc., ou de l'esprit en l'occupant des paroles de Jésus-Christ dans sa Passion, en vous les appliquant toutes, et celles-ci spécialement : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains; mon Père, pardonnez à mes ennemis, car ils ne savent ce qu'ils font! O vous, pécheurs, qui pleurez sur moi! pleurez encore plus sur vous, car si le bois vert, ou portant du fruit, est ainsi traité, comment le sera le bois sec et stérile? Ce sera une pratique du vendredi de chaque semaine, surtout de la première du mois, qui est dans l'Eglise un jour de dévotion particulière, surtout de la semaine sainte. Oh! que la pensée d'un Dieu-Homme mourant pour nous inspire de tristesse à l'âme fidèle et pénitente!

Les souffrances qui vous arriveront dans le corps et dans l'âme, dans votre fortune et dans votre honneur, de la part des hommes et des éléments, vous les unirez à celles de Jésus-Christ, et comme il a supporté les siennes pour l'amour de vous, vous supporterez les vôtres pour l'amour de lui. Ce sera la pratique de toutes les heures de cette vie fugitive, de laquelle vous passerez à la vie éternelle. Je vous la souhaite, au nom etc.

INSTRUCTION XI.

LES DEVOIRS DE L'HOMME.

(*Job* XXXI-XXXVII.)

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.

J'ai fait un accord avec mes yeux, pour ne penser pas seulement à regarder une vierge. (*Job* XXXI, 1.)

Vous, mes frères, qui avez entendu autrefois le fameux sermon de Jésus-Christ sur la montagne, écoutez aujourd'hui celui de Job sur son fumier, et comparez l'un avec l'autre: que conclurez-vous de cette comparaison? Que ce saint homme a figuré Jésus-Christ non-seulement dans sa Passion et comme victime, mais aussi dans ses prédications et comme docteur du second Testament. En effet, si, pour autoriser cette pensée, il ne faut que montrer les mêmes principes de morale dans l'histoire de Job et dans celle du Sauveur, quoi de plus facile?

Dans cette dernière, nous lisons ce principe concernant la pureté : *Quiconque a regardé une femme avec des yeux de concupiscence est coupable d'adultère en son cœur; si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, et jetez-le loin de vous*, etc. : « *Erue eum, et projice abs te*, » etc. (*Matth.* v, 28, 29.) Nous lisons cet autre principe concernant la charité : *Donnez à celui qui vous demande; aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient : « Orate pro persequentibus et calumniantibus vos.* » (*Ibid.*, 43, 44.) Nous lisons le principe suivant concernant la piété, soit que vous fassiez une aumône ou une prière, ou une mortification : *Ne faites point ces bonnes œuvres pour être vu des hommes, mais afin que mon Père céleste en soit glorifié : « Ut glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* » (*Ibid.*, 16.) Or dans l'histoire de Job, ne trouvons-nous pas ces mêmes principes?

C'est, mes frères, ce que je me propose de vous démontrer dans ce discours : dans quelle vue? Est-ce uniquement pour vous convaincre que Job a figuré Jésus-Christ enseignant par ses paroles et par ses exemples? C'est aussi et c'est surtout afin que désormais vous peigniez vous-mêmes dans vos mœurs l'image que vous verrez peinte dans la page sacrée, afin que vous deveniez, si déjà vous ne l'êtes devenus, sévères envers vous, justes envers votre prochain, pieux envers Dieu, comme le bienheureux Job. Telle est, mes frères, la fin principale que je me propose en cet entretien, et le moyen que j'emploierai pour y parvenir sera de vous exposer les devoirs, non du Chrétien, mais de l'homme précisément.

Je dis, mes frères, que je vais vous ex-

Digitized by Google

poser les devoirs de l'homme et non du Chrétien! c'est que les devoirs de l'un et de l'autre sont très-distingués. Les devoirs du premier sont ceux que nous appelons lois naturelles, parce que la nature même nous les impose; les devoirs du second sont ceux que nous appelons lois évangéliques, parce que l'Evangile de Jésus-Christ nous y soumet. Ceux-là sont de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les personnes; ceux-ci ne sont que depuis le temps de Jésus-Christ, que dans les lieux où son Evangile a été prêché, que pour les personnes qui ont pu l'entendre et s'en instruire.

Autre différence de ceux-là et de ceux-ci encore, c'est que Dieu peut bien dispenser des derniers; il ne peut, tout Dieu qu'il est, tout puissant qu'il est, dispenser des premiers. D'où il suit que les devoirs de l'homme obligent encore plus étroitement que les devoirs du Chrétien, que leur transgression est plus criminelle, que nous devons encore plus d'attention à ce que l'Esprit-Saint nous en enseigne qu'à ce qu'il nous dit des préceptes purement positifs de l'Evangile. Ecoutons donc respectueusement ce qu'il va nous en apprendre par son Prophète, et sachons aujourd'hui pour toujours ce que l'homme se doit à lui-même, ce qu'il doit à son prochain et ce qu'il doit à son Dieu.

L'homme se doit à lui-même la patience dans l'adversité, la modestie dans la prospérité, la pureté dans tous les états et dans tous les temps de la vie; attachons-nous ici à ce dernier article, et, pour le mieux comprendre, suivons le grand prédicateur de la loi naturelle : *J'ai*, dit-il, *fait un accord avec mes yeux pour ne penser pas seulement à une vierge.* Il sait, le saint homme, que la mort entre dans notre âme par les yeux comme par deux fenêtres, et il se propose de fermer ces fenêtres pour empêcher la mort de pénétrer dans le fond de son cœur. Donc, conclut de là saint Grégoire, de peur qu'il ne nous vienne aucune pensée d'objets lascifs, nous devons observer exactement ce principe, qu'il ne convient pas de regarder ce qu'il ne nous est pas permis de désirer : *Intueri non decet, quod non licet concupiscere.* Car, ajoute le saint docteur après avoir remarqué que les yeux entraînent le cœur dans le crime, Ève n'aurait point touché au fruit défendu, si elle ne l'avait regardé d'un œil inconsidéré; n'est-ce pas une preuve sensible que pour conserver le cœur pur, il faut garder les sens avec toute l'attention possible? *Hinc pensandum est quanto debeamus moderamine erga illicita visum restringere, si mater viventium per oculos ad mentem venit.*

Job ajoute : *Je disais en moi-même : Si j'en usais autrement et si je m'abandonnais à l'impureté, quelle union Dieu, qui est la pureté même, aurait-il avec moi? Et quelle part le Tout-Puissant me donnerait-il à son céleste héritage? « Quam enim partem haberet in me Deus desuper? »* etc. Voilà un des motifs pour lesquels nous devons éviter la moindre légèreté, la moindre curiosité capable de nous conduire à une plus grande infidélité. C'est le désir d'être l'héritage de Dieu et d'avoir Dieu pour héritage, c'est la crainte de perdre le droit à un héritage si précieux, c'est cette pensée solide : *Quel serait le partage que je recevrais de la part de Dieu d'en haut, et quel serait l'héritage que le Tout-Puissant me donnerait dans le ciel, si je consentais à ce que mon esprit et mon cœur fussent souillés de la plus petite tache de l'impureté? « Quam haberet in me... hæreditatem Omnipotens de excelsis. »*

Job pensait encore : *Dieu ne perdra-t-il pas les méchants, et ne rejettera-t-il pas celui qui commet l'injustice?* Voilà, dit saint Grégoire, la consolation des bons, c'est la méditation de la fin des méchants; ils regardent comme légers tous les maux qu'ils souffrent dans le siècle présent, quand ils voient ceux qu'ils évitent dans le siècle futur. Le Seigneur imite à l'égard des uns et des autres le sacrificateur et le médecin; le sacrificateur accorde à la victime qu'il veut immoler de gras pâturages qu'il refuse à celle qu'il veut conserver; le médecin permet à un malade désespéré ce qu'il défend sévèrement à un autre de qui il espère encore. Le Seigneur de même donne aux réprouvés dans cette vie ce qu'ils lui demandent, tandis qu'il éprouve par de dures privations les élus qu'il prépare à la possession de son royaume. La perte de Dieu, l'exclusion du ciel, voilà donc une des peines réservées aux impudiques, et proposées une seconde fois par le saint homme Job en termes différents : *Nunquid non perditio est iniquo, et alienatio operantibus injustitiam?*

Le Docteur angélique en a cependant aperçu une autre dans ces dernières paroles; il a cru y voir un effet que l'expérience, hélas! ne vous apprend que trop, à vous qui êtes si peu austères, si peu délicats sur l'article de la pureté! n'avez-vous pas perdu tout goût pour la prière, pour la parole de Dieu, pour la fréquentation des sacrements? C'est une des peines dont le péché d'impureté est puni à l'instant même; celle que saint Thomas a vue dans ces mots : *Nunquid non... est alienatio operantibus iniquitatem?*

Ce qui confirme la pensée de l'Ange de l'école, et ce qui montre bien que l'impureté n'ôte pas seulement le goût pour les pratiques de piété, mais qu'elle fait perdre la foi d'une Providence à qui rien n'échappe, c'est ce que Job ajoute sur cette espèce d'incrédulité en demandant : *Ne considère-t-il pas mes voies, et ne compte-t-il pas toutes mes démarches? si j'ai marché dans la vanité et le mensonge, et si mes pieds se sont hâtés pour dresser des piéges aux autres, le Seigneur ne le connaîtra t-il pas? n'en prendra-t-il pas vengeance?*

Cette réflexion, mes frères, fut celle dont se servit autrefois un Père du désert pour convertir une trop fameuse courtisane; le moyen qu'il prit d'abord était-il dans l'ordre commun de la Providence? c'est ce que je n'examinerai pas ici; ce que je me

Digitized by Google

contenterai de vous dire, c'est que cette malheureuse, ayant voulu mener le solitaire en un lieu où ils n'eussent pas à craindre le regard des hommes : Quoi ! lui répliqua le saint homme, le regard de Dieu n'est-il pas plus à craindre que celui d'un vil mortel ? ne considère-t-il pas nos voies? ne compte-t-il pas nos démarches ? témoin de nos actions, n'en sera-t-il pas le juge et le vengeur, si elles sont criminelles? Effet admirable de la parole de Dieu ! touchée de celle-ci, cette pécheresse se convertit et devint une grande sainte.

Je veux bien croire que personne d'une assemblée si respectable n'est dans le cas d'une telle conversion, mais en est-il beaucoup qui puissent prononcer contre eux-mêmes ce serment exécratoire ? Si mes pas se sont détournés de la voie de ces commandements; si mon cœur a suivi l'attrait de mes yeux ; si quelque souillure s'est attachée à mes mains; si j'ai péché par quelque autre de mes sens; si Dieu trouve que cela soit ainsi, qu'il me punisse ; que je sème et qu'un autre moissonne ce que j'aurai semé, et que ma race soit retranchée de la terre jusqu'à la racine : est-il ici quelqu'un qui ose prononcer ce serment contre lui-même ? qui soit assez pur de corps et d'esprit, de pensée et d'affection pour ne point en appréhender l'effet? qui puisse assurer qu'il n'a péché ni par ses pieds, en rendant des visites suspectes, ni par ses mains, en en faisant des instruments d'iniquités, ni par son cœur, en se servant des yeux pour courir après l'objet qu'il désire, et, par là ensuite, le ramener à lui? C'est à celui-là que je dirais : L'avis que je viens de donner n'est point pour vous.

Je me trompe, mes frères, en ce cas même, si vous étiez assez heureux de vous y trouver, je vous dirais : Gardez-vous de toute action, de tout consentement, de tout plaisir, de tout désir, de toute pensée, de tout regard dont peut naître la faute la plus légère contre la pureté : je vous dirais : gardez-vous-en bien, et pour cela pensez que les impies n'ont point de part à l'héritage de Dieu, qu'ils perdent, avec la santé de leur corps, le salut de leur âme, qu'ils tombent dans l'aveuglement et dans l'endurcissement, que Dieu, témoin de leurs impuretés pendant leur vie, sera leur juge à leur mort : et après vous avoir adressé cet avis, je vous demanderais : n'est-ce pas pour l'avoir suivi que vous êtes purs? n'est ce pas en le suivant que vous continuerez à l'être?

Aux pensées solides qu'il renferme et dont l'usage est d'une grande vertu contre toute espèce de péchés opposés au sixième commandement, je dois en joindre une qui regarde le péché affreux de l'adultère, celle que Job expose en ces termes : *Si l'agrément d'une femme a séduit mon cœur, et si j'ai dressé des embûches à la porte de mon ami, pour le déshonorer en son absence, que je sois puni par un déshonneur semblable, car l'adultère est un crime énorme et une très-grande iniquité; c'est un feu qui dévore jusqu'à une perte entière, qui extermine jusqu'au moindre rejeton, et qui conduit jusqu'à l'enfer.* Le saint homme pouvait-il nous peindre ce péché avec des couleurs plus vives?

Selon lui et selon la nature même qui se plaint par sa bouche, l'adultère *est une iniquité horrible et un crime très-grand : « Hoc enim nefas est et iniquitas maxima. »* Lequel en effet me nommerez-vous qui soit plus contraire au bien public, à la paix et à la sûreté des familles? lequel me nommerez-vous dont les suites s'étendent plus loin, et soient plus funestes? lequel me nommerez-vous qui soit plus lâche et plus noir? car, outre qu'il abuse indignement de la confiance des personnes qu'il trahit et qu'il déshonore, qui ne sait qu'il est toujours prêt d'employer les moyens les plus violents, dès qu'il en a besoin pour se couvrir ? O crime horrible qui renferme, avec sa propre malice, toute la scélératesse des autres crimes, de l'assassinat même, de l'empoisonnement même !

Selon Job et selon la nature qui se plaint par sa bouche, l'adultère *est un feu qui dévore* et les richesses, et le crédit, et l'honneur, et les qualités les plus excellentes du corps et de l'âme. C'est un feu *qui extermine tous les rejetons,* soit que par ces rejetons on entende les enfants qu'il empêche de naître ou qu'il étouffe quand ils sont nés ; soit qu'on entende le fruit des bonnes œuvres dont le juste perd le mérite au moment qu'il perd la grâce de la pureté. C'est un feu qui pénètre jusqu'aux enfers ; c'est-à-dire, qu'après avoir dépouillé de tous les avantages corporels et spirituels de la vie présente, il précipite dans les flammes de l'enfer qui ne s'éteindront jamais ; *ignis est usque ad perditionem devorans et omnia eradicans genimina.* O feu dévorant ! commencerais-tu à dévorer en ce monde aucun de ces auditeurs ? en dévorerais-tu aucun dans l'autre? Puisse cette terrible sentence, comme un préservatif, être gravée sur les portes de quiconque serait taché d'un si grand crime ! mais n'est-elle pas gravée ailleurs plus avantageusement ? ne l'est-elle pas dans le fond de vos âmes? n'est-elle pas le cri de la nature, sur ce que vous vous devez à vous-mêmes comme hommes? Ecoutez maintenant son cri sur ce que vous devez à votre prochain en cette même qualité.

Il en est un, mes frères, que je puis appeler général, c'est celui qu'expriment ces paroles de Jésus-Christ : Faites pour les hommes tout ce que vous souhaiteriez que les hommes fissent pour vous (*Matth.* VII, 12) ; il en est un particulier à l'égard de chaque homme dans le besoin, c'est celui que je vais tâcher de vous faire entendre par l'exposition de mon texte, et celle du détail qu'il me fournit.

Tel qui est roi pouvait naître sujet : tel qui est maître pouvait naître domestique ; le Dieu, qui a fait l'un et l'autre, pouvait mettre le premier à la place du dernier ; qui l'en eût empêché ? Ce qu'il pouvait, supposons, maîtres et maîtresses, qu'il l'ait fait à votre égard, que souhaiteriez-vous de vos supérieurs ? ne souhaiteriez-vous pas qu'ils écoutassent vos représentations, qu'ils reçus-

Digitized by Google

sent vos plaintes, qu'ils vous rendissent justice en toutes choses? Allez donc et usez-en de même; c'est le cri particulier de la nature sur ce point, celui qu'elle a fait entendre à Job, celui que Job veut vous faire entendre, en vous citant son exemple : *Si contempsi subire judicium cum servo*, etc.

Tel qui a l'usage de ses yeux et de ses pieds pourrait être privé de la liberté des uns et des autres; ce qui pourrait vous arriver. Supposons qu'il vous soit arrivé en effet; que souhaiteriez vous de votre semblable dans le pressant besoin où vous seriez de voir et de marcher? ne souhaiteriez-vous pas qu'il vous tînt lieu d'yeux en vous conduisant, et de pieds en vous portant (925)? Allez et usez-en de même envers l'aveugle et le boiteux; c'est le cri particulier de la nature, celui qu'elle à fait entendre à Job, celui qu'il veut vous faire entendre en vous citant son exemple : *Oculus fui cæco et pes claudo.*

Tel qui est dans l'abondance pourrait être dans l'indigence; tel qui est bien vêtu pourrait manquer d'habit, et tel qui est citoyen pourrait être étranger. Supposons que vous soyez dans un de ces cas, que souhaiteriez-vous de votre semblable? ne souhaiteriez-vous pas qu'il vous fît part de son abondance, qu'il vous revêtît, qu'il vous procurât un logement? Allez et usez-en de même à l'égard de ces indigents; c'est le cri particulier de la nature, celui qu'elle a fait entendre à Job, celui qu'il veut vous faire entendre en vous citant son exemple : *Si negavi quod volebant pauperes, si despexi pereuntem; foris non mansit peregrinus, ostium meum viatori patuit.*

Tel d'entre vous dont on cultive les vignes, dont on laboure la terre, dont on moissonne les champs, pourrait être lui-même fermier, vigneron, moissonneur. Supposons ce changement de condition arrivé, que souhaiteriez-vous de votre semblable? ne souhaiteriez-vous pas un salaire proportionné à vos peines, sans répondre ni des gelées, ni des grêles, ni des dommages qu'elles peuvent causer? Allez-donc et usez-en de même à l'égard de quiconque travaille pour vous, c'est le cri particulier de la nature, celui qu'elle a fait entendre à Job, celui que Job vous fait entendre, en vous citant son exemple : *Si adversum me terra mea clamat... si fructus ejus comedi absque penuria et animam agricolarum ejus afflixi.*

Celui que vous aimez aujourd'hui, n'est-il pas possible que vous le haïssiez demain? Supposons vrai ce qui n'est qu'une supposition; que souhaiteriez-vous de cet homme qui a eu le malheur d'encourir votre disgrâce? A moins que vous ne soyez tout-à fait méchant, vous souhaiteriez qu'il continuât à être pour vous dans ce temps ce qu'il était dans l'autre. Allez-donc et usez-en de même dans la supposition contraire, que c'est lui qui est devenu votre ennemi d'ami qu'il était; c'est le cri particulier de la nature, celui qu'elle a fait entendre à Job vivant sous cette loi, celui que Job veut vous faire entendre en vous citant son exemple. *Si gavisus sum ad ruinam ejus qui me oderat, et exsultavi quod invenisset eum malum.* Si vous n'imitez ce modèle, loin d'être chrétien, vous n'êtes pas hommes.

En admirant ce que le saint homme a fait pour son prochain, j'admire encore plus la manière dont il l'a fait, il ne faut que le bien considérer pour savoir éviter les défauts de dureté, de négligence, de dédain, d'imprudence, d'avarice qui accompagne nos aumônes. Le défaut de dureté (926) : Job avait pour les pauvres toute la tendresse d'un père : *Pater eram pauperum* : la compassion l'avait élevé et nourri; *ab infantia mea mecum crevit commiseratio.* Le défaut de négligence : Job prévenait les demandes des pauvres au lieu de s'en laisser prévenir; il savait que le principal mérite des grâces consiste à être promptement accordées; que les nécessiteux sont quelquefois plus humiliés et plus affligés d'un retard affecté que d'un refus précis, et il observait de ne point lasser les yeux de la veuve : *Si oculos viduæ exspectare feci.* Le défaut du dédain, de la hauteur : il se mettait au rang des pauvres orphelins; il se les associait, il les admettait à sa table, où il vivait en pauvre comme eux et avec leur frugalité, au lieu de les faire vivre en riches comme lui, et avec la délicatesse des riches : *Si comedi buccellam meam solus.* Le défaut d'imprudence : Job donnait à tous, mais avec discrétion et de préférence à l'orphelin qui ne peut demander, à la veuve qui craint de demander, à l'indigent honteux qui ne demande même pas. Le défaut d'avarice : Job n'était pas de ces hommes qui mettent leur confiance dans les biens dont ils ont hérité, ou qui placent leur félicité dans ceux qu'ils se procurent par leur industrie ; il n'en possédait que pour les distribuer : *Si obrizo dixi : fiducia mea; si lætatus sum super multis divitiis meis.*

Est-ce là tout ce que nous avons à dire de la charité de Job? Non, mes frères! outre qu'il a été un modèle de générosité dans ce qu'il a donné, un exemple de bonté dans la manière dont il l'a donné, il est de plus un docteur qui nous instruira sur les motifs pour lesquels nous devons donner; car pourquoi donnait-il? deux de ses paroles vont nous l'apprendre.

Que ferai-je, dit-il dans un endroit, *quand Dieu se lèvera pur me juger, et lorsqu'il me demandera compte de ma vie? Si donc j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils voulaient pour soulager leurs misères, comment oserai-je paraître devant Dieu qui est leur père comme le mien?* C'est une première expression de Job, nous instruisant des motifs de sa charité, une première sur laquelle saint Grégoire le Grand a fait cette observation importante : que « les justes qui sont établis sur la conduite de leurs frères, ne regardent pas

(925) « Illi manum præbuerat, hunc portando sustinebat. » (S. Gregor.)

(926) « Non enim patronum se, sed patrem fuisse testatur, quia magno charitatis officio, studium misericordiæ transiit in affectum naturæ. » (S. Greg.)

Digitized by Google

la dignité qu'ils possèdent, mais la nature qui leur est commune : qu'ils se réjouissent non de commander à d'autres hommes, mais de pouvoir les servir; qu'oubliant ce qu'ils sont temporellement, que se souvenant de ce qu'ils sont naturellement, et que considérant l'égalité de leur condition primitive, ils trouvent dans cette considération un motif puissant d'amitié : *Potentibus viris magna est virtus humilitatis, considerata æqualitate conditionis* (927). »

Dans un autre endroit où Job s'explique sur les motifs de sa conduite irréprébensible envers le prochain, il dit : J'ai toujours craint Dieu comme des flots suspendus au-dessus de moi, et je n'ai pu supporter le poids de sa juste colère : *Semper enim quasi tumentes super me fluctus, timui Deum.* Ah! quelle était donc la vivacité de sa crainte, puisque celle du navigateur est si vive quand successivement il voit les ondes s'entasser, leur volume s'enfler, les flots s'élever à la hauteur des montagnes et prêts à fondre sur lui! A ce moment, il n'est plus touché d'aucun des soins de la terre et d'aucun plaisir du monde; il jette même hors du vaisseau toutes les marchandises pour lesquelles il a traversé les mers : le désir de sauver sa vie lui fait regarder comme un néant ce qu'il estimait le plus. N'est-ce pas là une belle image de ce que Job faisait pour éviter de faire naufrage à la dernière des tempêtes? à celle du jugement dernier? c'est-à-dire, mes frères, que Job jetait ses richesses dans le vaste sein des pauvres, pour les retrouver dans le sein de Dieu, et de peur de périr avec elles.

Mais, demanderai-je ici avec saint Grégoire, combien une telle crainte ne doit-elle pas abaisser ceux qui s'élèvent, puisqu'elle abaisse si fort ceux qui ont la conscience timorée et le cœur humilié? *Quomodo depressura sunt Dei judicia eos qui se elevant, si illos ad tempus deprimunt qui hæc semper in humilitate formidant?* Je voudrais pouvoir suivre le saint Pape dans son commentaire, et vous faire voir par ses paroles que les élus regardent les biens présents comme un poids qui les empêche de courir vers leur patrie; qu'ils s'en déchargent volontiers sur leurs compagnons de voyage; qu'ils sont persuadés que l'aumône est beaucoup plus avantageuse à celui qui la fait qu'à celui qui la reçoit; mais il ne me reste que le temps de vous parler d'un dernier point des devoirs de l'homme par rapport à Dieu.

Je dis les devoirs *de l'homme* et non *du chrétien*; je dis par conséquent les devoirs du fidèle et de l'infidèle, du Juif et du gentil, du Cafre et du Huron, qui n'ont jamais entendu parler de l'Evangile. Eussiez-vous eu le malheur de naître comme ces derniers dans les ombres de la mort, la nature vous eût crié jusque dans ces ténèbres profondes, qu'il y a un Dieu de qui vous avez reçu l'existence; que ce Dieu réunit en lui la science, la justice, la sagesse, la providence, toutes les perfections au souverain degré, et qu'étant le premier principe de tout, tout aussi devait être rapporté à sa gloire, qu'il ne partage avec aucune de ses créatures; elle eût peut-être crié tout cela à des hommes sourds, inattentifs et distraits, mais ces cris n'eussent pas moins existé; il n'est pas moins vrai qu'avec une attention bien réfléchie vous les eussiez entendus; pourquoi non, puisque la nature est la même partout, et puisque nous connaissons des hommes qui les ont entendus, et qui cependant n'ont vécu ni sous la loi évangélique, ni sous la loi mosaïque, mais sous la loi de la nature? témoin Job (928), témoin ses amis, qui vivaient où il n'y avait point d'autre loi?

Job a reconnu un Dieu auteur de son existence et de celle de tous les hommes, et il a dit : *N'est-ce pas le même Dieu qui a formé le maître et le serviteur?* Job a reconnu un Dieu possédant la plénitude de la science, et il a dit : *Ne considère-t-il pas mes voies et ne compte-t-il pas toutes mes démarches?* Job a reconnu un Dieu juste, rendant à chacun selon ses œuvres, et il a dit : *Quelle part le Tout-Puissant me donnerait-il à son céleste héritage, si je péchais!* Job a reconnu un Dieu infiniment sage, et il a dit faisant l'éloge de sa sagesse : *Il l'a vue, il l'a découverte, il l'a préparée.* Job a reconnu un Dieu dont la providence préside à tout, gouverne tout, conserve tout; tous les serments qu'il a faits (cap. XIII) ne sont-ils pas autant d'actes de cette reconnaissance? jurer, n'est-ce pas reconnaître qu'il nous voit; qu'il nous entend, qu'il est la souveraine vérité? ajouter à son jurement l'exécration, et dire : *Que je sème et qu'un autre moisonne*, etc.; n'est-ce pas reconnaître que Dieu est vengeur du mensonge, et maître absolu des événements? Job a reconnu un Dieu souverain, et il a dit : *Je l'ai toujours craint comme les flots enflés de la mer.* Job a reconnu un Dieu bon, et il a dit : *Quand il me tuerait j'espérerais en lui.* Job a reconnu un Dieu à la gloire duquel tout doit être rapporté; et saint Grégoire a vu un effet de cette croyance dans ces paroles : *J'étais l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, et le père des pauvres*, puisqu'il a tiré cette conséquence, que deux choses doivent concourir à une œuvre de miséricorde, le cœur et la main; le cœur qui donne l'honneur à Dieu; la main qui donne l'aumône aux pauvres; le cœur qui donne à Dieu ce qui est plus précieux, et la main qui donne aux pauvres une substance étrangère à l'homme. Si l'une de ces choses manquait, ajoute le saint docteur, qu'arriverait-il? que l'homme ferait deux parts, qu'il donnerait un bien

(927) Lisez le chap. XV, un des beaux de saint Grégoire, dans son *Commentaire de Job* contenant 292 feuillets in-folio.

(928) On ne prétend pas que Job, prophète et figure de Jésus-Christ, n'ait eu bien d'autres lumières que celles de la raison, ni d'autres secours que ceux de la nature; seulement on le compare à ses amis pour les points dont il s'agit.

Digitized by Google

extérieur aux pauvres, et qu'il se donnerait au péché : *Rem suam Deo tribuit et se peccato.* Le partage serait-il égal? pourrait-il donc être agréable à Dieu? ne serait-il pas à sa honte plutôt qu'à sa gloire? Tirons encore une autre conséquence : Job ne vous semble-t-il pas parler de l'obligation de rapporter ses actions à Dieu, comme Jésus-Christ nous en a parlé dans son sermon sur la montagne? (*Matth.* v, 1 *seqq.*)

Qu'il ait reçu des lumières surnaturelles pour s'expliquer de la sorte sur ses devoirs envers Dieu, j'en conviendrai volontiers; mais voici d'autres hommes en qui nous ne supposons pas les mêmes lumières, et qui cependant ont eu les plus hautes idées de la divinité; voici les amis de Job; Eliphaz, Baldad et Sophar; voici encore un quatrième, et celui-ci sera le seul dont j'emploierai le suffrage (les principes des autres vous ayant été communiqués dans les discours précédents). Cet homme est connu sous le nom d'Eliu, fils de Barachel de Buz, de la famille de *Ram* (929); il pouvait être un des descendants de Buz, fils de Nachor. Ce Raméen, ou Syrien, était-il un ami de Job? quand vint-il près de lui? comment y vint-il? L'histoire se tait sur ces questions. Ce qu'elle nous apprend, c'est que cet Eliu eût fort souhaité de trouver Job coupable. C'est qu'il était un homme emporté, présomptueux, vain, grand verbiageur, fécond en paroles inutiles et en raisonnements dont les uns prouvaient ce qui n'était point contesté, les autres étant faux ne prouvaient rien, et les autres étaient étrangers à cette question dont il s'agissait, savoir, si Job était pécheur puisqu'il était misérable. Ce sera de ces derniers seulement, ce sera seulement de ce qui y est dit de la Providence, que nous nous servirons relativemunt à notre but.

Il dit du tonnerre : Dieu tonne d'une voix qui lui attire le respect et l'admiration, d'une voix qu'il fait entendre sous toute l'étendue du ciel; immédiatement après l'éclair, le tonnerre gronde, et dans certaines tempêtes, avec quel fracas? avec quels roulements? avec quel redoublement de coups qui s'entresuivent et qui sont plus violents les uns que les autres? Parlant de la neige, de la glace, des pluies, il dit : C'est lui qui commande à la neige de descendre sur la terre; c'est par son souffle que la glace se forme; les nuées portent les pluies là où elles sont conduites par la volonté de celui qui gouverne, et selon les ordres qu'elles ont reçus de lui. Les lois du mouvement sont observées; mais c'est le maître de ces lois qui les applique, qui en dispose d'une manière absolue : *Nubes lustrant per circuitum quocunque eas voluntas gubernantis duxerit.*

Voilà, mes frères, ce que sous la loi de nature les hommes pensaient de la véritable cause d'une infinité d'événements qu'une incrédulité stupide attribue au hasard, au destin, à la matière, à de simples combinaisons, préférant ces creux systèmes à la raison même qui rapporte tout à la Providence, et à des volontés particulières de Dieu, qui fait dans la nature aussi bien que dans la grâce, tout ce qu'il veut et comme il veut. Laquelle de ces espèces de philosophie vous paraît préférable? n'est-ce pas celle des patriarches et de leurs disciples? C'est à cette question que je termine mon commentaire sur le long et ennuyeux discours d'Eliu, renfermant en ce peu de lignes ce qu'il a dit en cent soixante-cinq versets.

Si vous demandez pourquoi de ma part cette précision, je vous en donnerai pour raison la longueur ennuyante d'Eliu et la fausseté tant des raisonnements que de leur application. Si vous me demandez pourquoi donc l'Esprit-Saint nous a conservé un tel discours, je vous en donnerai pour raison qu'Eliu y figure pour les Juifs de nos jours, et qu'il était important de nous conserver cette figure; d'où il suit qu'il y a entre les amis de Job et cet Eliu, la différence suivante; savoir, que ceux-là, se taisant après avoir entendu Job, figurent les Juifs qui se convertirent après avoir entendu Jésus-Christ par la bouche de ses apôtres. Celui-ci parlant longuement et inutilement, nous figure les Juifs incrédules, qui sans cesser de raisonner subsisteront jusqu'à ces dernières années, après lesquelles Dieu se montrera et déclarera Jésus-Christ unique médiateur entre lui et les hommes. C'est surtout en considérant le discours d'Eliu en ce sens qu'il peut être utile (930) et ne point nuire à la vérité de ce principe de saint Paul : que *tout ce qui est écrit l'est pour notre instruction et notre édification.* (*Rom.* xv, 4; *II Cor.* xii, 19.)

Puisse aussi, mes frères, ce double avantage vous être procuré par ce discours! Si vous n'en pouvez retenir tout ce que je vous y ai dit, au moins retenez-en ces trois maximes, qui expriment : la première, un de vos devoirs envers vous; la seconde, un de vos devoirs envers le prochain; la troisième, un de vos devoirs envers Dieu

J'ai fait un accord avec mes yeux pour ne pas penser seulement à regarder une vierge; c'est la première de ces maximes.

La compassion est crue avec moi dès mon enfance, et elle est sortie avec moi du sein de ma mère; c'est la seconde.

Si j'ai porté ma main à ma bouche pour la baiser en l'honneur du soleil et de la lune, comme souhaitant les baiser eux-mêmes;

(929) *Ram* peut être mis ici pour *Aram*.

(930) A cette raison d'utilité on peut joindre les suivantes. 1° Un tel discours plein de vanité, d'invectives, etc., mais écouté sans émotion, sans plainte de la part de Job, nous découvre sa patience. 2° Un tel discours, quoique faux en bien des points, s'accorde avec celui de Job sur la Providence, et il sert à établir le dogme. 3° Eliu, qui condamne les amis de Job, prétendant qu'ils pouvaient l'attaquer mieux, cependant ne disant rien que ce qu'ils avaient dit, représente les dispositions des Juifs de nos jours, à l'égard de ceux qui ont crucifié Jésus-Christ sans raison.

Digitized by Google

c'est la troisième, dont le sens est : si j'ai transporté le culte du Créateur à la créature ; si j'ai loué mes bonnes œuvres comme étant mes propres œuvres, et non pas celles de la grâce ; si le Seigneur cesse jamais d'être le Dieu de mon cœur. *Si vidi solem... et lunam... et osculatus sum manum meam ore meo* (931). Retenez, dis-je, fidèlement ces trois maximes, pratiquez-les fidèlement, soyez comme elles vous y invitent, purs envers vous, miséricordieux envers le prochain, pieux envers Dieu ; vous pouvez attendre avec confiance l'avénement glorieux du grand Dieu, l'objet de l'espérance heureuse qui vous anime aujourd'hui. *Amen.*

INSTRUCTION XII.

GRANDEURS DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE.

(*Job* XXXVIII, XXXIX) (932).

Ubi eras quando ponebam fundamenta terræ ?

Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ? (*Job* XXXVIII, 40.)

Quoi que nous vous disions en cette chaire, mes frères, il se réduit toujours à ces deux points, à nous faire connaître Dieu, et à nous faire connaître nous-mêmes : à nous faire connaître Dieu pour l'estimer et l'aimer ; à nous faire connaître nous-mêmes, pour nous mépriser et nous haïr nous-mêmes : à nous faire connaître Dieu pour l'estimer et l'aimer dans ses perfections ; à nous faire connaître nous-mêmes pour nous mépriser et nous haïr dans nos imperfections. Ce sera donc aussi pour vous inspirer ces sentiments d'amitié et d'amour envers Dieu, de mépris et de haine envers vous-mêmes, que je vous adresserai ce discours ; outre que cette conséquence suit déjà du principe que je viens d'énoncer comme certain, elle naîtra aussi naturellement de ceux que j'ai à établir en ce moment en vous expliquant le texte de Job : car de quoi s'agit-il ?

Avant de répondre à cette question, je vous dirais volontiers ce que le Seigneur dit à Job avant de la lui faire. L'ennuyeux Eliu parlait encore lorsque le Seigneur l'interrompit par un vent impétueux, et, lui imposant silence par le bruit de son tonnerre, il adresse la parole à Job comme étant le dernier qu'il avait écouté, et, sans le condamner ni de péchés qui lui eussent attiré ses malheurs, ni de murmure et d'impatience dans ses souffrances, ni d'irrévérence dans certaines expressions qui nous ont étonnés (933), mais seulement (934) le faisant souvenir de ce qu'il lui avait proposé en ces termes : *Appelez-moi et je vous répondrai, ou que je vous parle moi-même, et répondez-moi*, il lui dit (c'est l'observation de l'Ange de l'école), il lui dit : Des deux partis que vous m'avez offerts je prends le premier après que vous avez pris le second : *ceignez donc vos reins* (935) *comme un homme* de cœur ; préparez-vous au combat. *Je vous interrogerai et vous me répondrez.* C'est, mes frères, l'observation que saint Thomas m'a apprise à vous faire, avant de répondre à cette question : *De quoi s'agit-il dans le discours du Seigneur à Job ?* y répondant maintenant, je dis qu'il s'agit des merveilles de la nature et d'abord des êtres insensibles et inanimés, et c'est de ceux-là que je ferai le sujet du premier point de ce discours ; puis des êtres sensitifs et animés, et c'est de ceux-ci que je ferai le sujet du second point de ce discours.

De ces deux sujets il vous sera facile de tirer ces conséquences : que Dieu est donc parfait, et qu'il est aimable ! que l'homme est donc imparfait et qu'il est méprisable ! mais vous sera-t-il aussi facile dans la pratique d'apprécier et d'aimer Dieu par-dessus toutes choses ? de vous mépriser réellement autant que vous vous croirez méprisables ? Dieu veuille que ces effets salutaires soient le fruit de cette instruction !

PREMIER POINT.

Soit, mes frères, que je m'arrête au livre de Job, soit que je passe à celui des Evangiles, soit que j'ouvre ceux des saints Pères, je suis averti d'entendre les merveilles de la grâce sous toutes les merveilles de la nature, sur lesquelles le Seigneur interroge le saint homme Job.

Pour commencer par le premier de ces livres, j'en suis averti 1° par cette première question du Seigneur à Job : *Qui est celui-ci qui retient dans les ténèbres le conseil caché dans des discours dont il n'a pas l'intelligence ?* (936) Ceci ne signifie-t-il pas que Dieu voulut publier ce conseil caché ? J'en suis averti 2° par ces paroles de Jésus-Christ dans l'Evangile, qui sont une allusion à celles de Job : *Partout où le corps* (mort) *se trouvera, les aigles s'y assembleront.* (*Matth.* XXIV, 28.) J'en suis averti 3° par saint Grégoire dans tous ses commentaires et particulièrement dans celui de ces paroles : *Avant d'être né, saviez-vous que vous deviez naître ?*

(931) Job laisse cette phrase suspendue, et je la laisse de même ; on voit bien que c'est un serment conditionnel, auquel il faut ajouter : *que je sois châtié !*

(932) Je vois que, selon saint Augustin, et après lui les autres Pères, ces deux chapitres exaltent les grandeurs de Jésus-Christ, en qui est le salut des pécheurs. « Hinc jam commendare incipit eminentiam Domini nostri Jesu-Christi, quia in ipso est salus omnium percussorum... ne in se sibi quispiam esse salutem putet. »

(933) Et qui paraissent scandaleuses à ceux qui n'en connaissent pas le mystère.

(934) Nous verrons, sur le chapitre XLII, dans quel sens il semble le condamner.

(935) Il est ordinaire à ceux qui portent des habits longs, de les relever dans leurs voyages. Cet usage a toujours été observé en Orient.

(936) *Sec. Hebr.* Saint Grégoire, Bède et d'autres interprètes, prétendent que ce second verset du chapitre XXXVIII, est adressé à Eliu, et ils en donnent deux raisons tirées de deux mots qui leur paraissent trop durs, étant adressés à Job ; l'un est : *Quis est iste...* l'autre est : *Imperitis sermonibus ;* mais ces raisons tombent en suivant l'original.

Digitized by Google

Ce Père fait en effet sur ces mots une observation qui est la clef de toutes les questions proposées à Job : il dit qu'il faut sous-entendre : « Le saviez-vous comme je savais que je devais naître, parce qu'avant ma naissance comme homme, j'ai toujours vécu comme Dieu ; j'ai toujours existé substantiellement dans la divinité. » C'est donc la seconde personne de la sainte Trinité qui parle ici ; c'est la sagesse éternelle ; c'est le Verbe incréé qui reprend Job, qui le reprend uniquement de n'avoir pas assez connu ses mystères, et qui ne le reprend que pour opposer la grandeur de l'un avec la bassesse de l'autre, que pour empêcher que celui-ci ne s'élève de ses propres perfections, en voyant combien elles sont inférieures à celles du Verbe divin, quoique supérieures à celles de la plupart des hommes. Dans ce dessein il l'interroge sur les merveilles de la nature, sur celles qu'offrent 1° la terre, 2° la mer, 3° le ciel, et 4° ce que le vulgaire appelle éléments : d'où il lui laisse à tirer ces deux conséquences : l'une, que si chacune de ces merveilles le surpasse, à plus forte raison celles de la grâce : l'autre, que ne pouvant être l'auteur de ces différentes merveilles, il ne peut non plus être le Rédempteur des hommes, mais seulement le représenter imparfaitement dans ses souffrances et dans sa patience.

Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre? dites-le moi, si vous en avez connaissance : savez vous qui en a réglé toutes les mesures? qui a tendu sur elle le cordeau pour en trouver le dessin et pour le mettre de niveau? nous direz-vous sur quoi ses bases sont affermies? ou qui en a posé la pierre angulaire? est-ce vous qui, tenant en votre main les extrémités de la terre, comme on tiendrait un manteau dont on voudrait secouer la poussière, l'avez ébranlée et en avez secoué et rejeté les impies? est-ce vous? n'est-ce pas moi au contraire, qui, après avoir dépeuplé la terre, l'ai établie comme l'on réimprime sans peine sur la terre molle un cachet qui en est effacé? n'est-elle pas entre mes mains comme un vêtement que je change quand il me plaît? avez-vous considéré toute l'étendue du globe? où étiez-vous aussi lorsque les astres me louaient tous ensemble de l'être que je leur avais donné, et que tous les enfants de Dieu étaient transportés de joie dans la vue de mes ouvrages, qui portent si sensiblement les caractères de ma grandeur et de ma puissance, de ma sagesse et de ma bonté? *Ubi eras... cum me laudarent simul astra matutina et jubilarent omnes filii Dei;* ces questions, mes frères, sont celles que la sagesse éternelle propose à Job sur les merveilles de la terre d'abord :

Je dis merveilles : n'en sont-ce pas en effet? n'avouez-vous pas l'expression? cette terre, sa création, ses fondements, sa surface, son niveau, son dessin ; ces masses monstrueuses qui cachent dans les cieux leurs cimes sourcillantes ; ces fleuves qui, après avoir, dans un long cours, porté l'abondance aux rivages qu'ils baignent, vont à flots majestueux se jeter dans le sein des mers ; ces abîmes profonds (937) dont l'homme devient l'habitant pour en tirer et l'or, et l'argent, et le fer, et le cuivre, et la topaze, et le saphire, et cent autres pierres aussi précieuses ; ces vastes plaines qui fournissent aux hommes leurs aliments nécessaires ; ces côteaux superbes qui en automne présentent avec complaisance leurs fruits à la main de leur cultivateur ; ces objets et tant d'autres dont Moïse nous entretient au commencement de la Genèse, ne sont-ils pas à nos yeux de vrais merveilles?

Tout ce que vos anges ont pu faire, ô mon Dieu! en les voyant sortir de vos mains, a été de se réunir en chœur pour louer, admirer, adorer votre bonté et votre sagesse ; tout ce que nous pouvons sur la terre, c'est de vous louer, de vous admirer, de vous adorer avec eux à la vue de cette terre et des merveilles que notre œil y aperçoit de quelque côté que nous le portions, et c'est ce que nous nous proposons d'observer aussi fidèlement que ces saints anges (938), qui n'y ont jamais manqué depuis le commencement du monde, et que vous nous donnez pour exemple, en nous demandant comme à Job : *Ubi eras... cum me lauderent simul astra matutina?* etc. Mais en même temps que nous exaltons vos grandeurs en considérant les merveilles de votre terre, nous nous abaissons en nous appliquant cette question que vous faites à Job : *Où étiez-vous lorsque je jetais les fondements de la terre?* lorsque je vous donnais la foi, qui est le fondement de la terre, de votre âme ; souvenez-vous de l'état où vous étiez à ce moment ; ne cessez point de considérer ce que j'ai trouvé en vous, de peur que je n'y détruise ce que j'y ai édifié : *Recole ubi te inveni... ut in te non destruuam quod construxi.*

Savez-vous qui a mis des digues à la mer pour la tenir enfermée lorsqu'elle se débordait en sortant de mes mains comme du sein de sa mère, lorsque pour vêtement je la couvrais d'un nuage, et que je l'enveloppais d'obscurité, comme on enveloppe de bandelettes les petits enfants? êtes-vous entré jusqu'au fond de ses eaux? avez-vous marché jusqu'aux extrémités de cet abîme? Ces questions, mes frères, sont celles que la Sagesse éternelle fait à Job sur les merveilles de la mer.

Si ce nom de merveilles est dû à des œu-

(937) Je fais ici illusion au verset 17 du chap. XXXVIII : *Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes? les avez-vous vues, ces portes noires et ténébreuses?* Voyez Dulard (ch. 3), parlant de la mine d'argent de Potosi dans le Pérou. En le lisant, vous vous souviendrez aisément de ce verset. Dans le sens spirituel et prophétique, il s'agit des limbes que la Sagesse incarnée devait visiter.

(938) Les uns, du nombre desquels est saint Grégoire, entendent par *filii Dei*, les anges, et ils ajoutent que les anges ont été créés avant tout. D'autres disent que les étoiles louent en ce sens, qu'elles nous invitent à louer.

Digitized by Google

vres où paraissait la toute-puissance, n'est-il pas dû à celles-ci? Imaginez, mères nourricières, la facilité avec laquelle vous tournez, vous maniez, vous serrez votre enfant par des bandelettes sans qu'il fasse aucune résistance. Ce n'est encore là qu'une légère image de la puissance infinie de Dieu sur la mer et sur toute la nature. Transportez-vous sur le rivage du grand océan, considérez dans le moment de son flux la hauteur et l'impétuosité de ses vagues; voyez comme ses flots s'arrêtent et s'en retournent après avoir salué le continent qu'il semblait menacer d'une effroyable inondation; cherchez la première cause de cet événement: vous la trouverez dans ces paroles: *Tu viendras jusqu'ici... et tu y briseras l'orgueil de tes flots*. « *Hic confringes tumentes fluctus tuos.* » Quelle force de celui qui d'une seule parole contient le fougueux, l'indomptable élément dans ses bornes. Il n'en a pas fallu davantage pour créer les eaux de cet océan, pour les tenir suspendues entre le ciel et la terre, pour couvrir notre globe de celles qui lui étaient destinées (tandis que la contre-partie s'élevait dans une région supérieure), pour leur creuser des réservoirs et les obliger de s'y retirer avec précipitation, pour y produire et y conserver toutes les espèces de poissons que nous y connaissons. Quel est le spectateur attentif à tout ceci, qui ne s'écrie avec le prophète: Les vagues de la mer sont admirables, il est vrai, mais bien plus admirable est leur auteur au haut des cieux: *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.*

Ce que je dis des figures peut, à plus forte raison encore, s'appliquer à la vérité figurée. Si les flots de la mer élèvent les vaisseaux, les persécutions n'ont-elles pas élevé l'Eglise? si les vagues de cet élément irrité viennent se briser contre quelques grains de sable, les puissances réunies de la terre et de l'enfer ne se sont-elles pas brisées contre douze hommes comparables au sable par leur faiblesse et l'obscurité de leur condition? si le Seigneur est admirable en faisant l'un, n'est-il pas plus admirable encore en faisant l'autre? si c'est beaucoup que Dieu dirige les mouvements de l'océan agité où il veut et comme il veut, combien n'est-ce pas davantage qu'il dirige à un but certain toutes les volontés, leurs concours, leurs oppositions, les manières infinies dont elles se heurtent et se brisent, dont elles s'unissent et se divisent? C'est ce qu'il fait, n'en doutez pas, pécheurs, mais plutôt, frémissez à ces mots qui vous regardent (939): Les flots de votre malice et de votre orgueil iront jusqu'à tel excès, et lorsqu'ils y seront arrivés, ils se froisseront, parce que vous serez vous-mêmes abaissés, humiliés, froissés comme de vils insectes. Le Seigneur vous secouera, comme on secoue un habit pour en faire sortir la poussière, et les vers qui les mangeaient. Quelle puissance de ce Dieu qui rejette ainsi les impies! et quelle faiblesse de ces impies qui sont ainsi rejetés! Ce contraste que les merveilles de la mer viennent de leur découvrir va encore reparaître dans celles du ciel.

Pourrez-vous joindre et lier ensemble les Pléïades pour les empêcher de ramener les douceurs du printemps? pourrez-vous détourner l'Ours de son cours, afin qu'il ne renouvelle plus les rigueurs de l'hiver (940)? est-ce vous qui faites paraître en son temps sur les enfants des hommes l'étoile du matin, ou qui faites lever ensuite l'étoile du soir (941)? qui de vous pourra faire cesser l'harmonie du ciel et troubler l'ordre si admirable des planètes? connaissez-vous les mouvements du ciel? en rendrez-vous bien la raison, vous qui êtes sur la terre! *Nunquid nosti ordinem cœli, et pones rationem ejus in terra?*

Ce sont, mes frères! les questions que le Seigneur nous fait dans la personne de Job sur les merveilles du ciel, et auxquelles saint Grégoire joint les suivantes. Pourquoi le Seigneur nous interroge-t-il sur le gouvernement des cieux? pourquoi nous demande-t-il si nous pouvons unir les Pléïades, qui sont si voisines qu'elles se touchent presque? ne serait-ce pas afin que, considérant la puissance de celui qui fait toutes ces choses, nous nous souvenions de notre infirmité? ne serait-ce pas pour nous inviter à admirer dans ces corps célestes la majesté de celui que nous ne pouvons encore voir face à face? Sans embrasser toutes ces questions, nous pouvons nous arrêter à une seule pour nous convaincre de la profondeur des jugements de Dieu et de l'impossibilité où nous sommes de les sonder; nous pouvons nous arrêter à celle-ci.

Vous qui êtes sur la terre, rendrez-vous bien compte de l'ordre qui existe dans le ciel? *Nunquid pones rationem ejus in terra?* Pour aller des petites choses aux grandes, direz-vous bien pourquoi le juste succombe, et pourquoi l'injuste triomphe au tribunal où ils ont porté leur commun différend? direz-vous bien pourquoi l'homme miséricordieux meurt, et pourquoi l'homme sanguinaire vit? direz-vous bien pourquoi l'homme bienfaisant reste sans emploi, et pourquoi l'homme avare et concussionnaire est employé? direz-vous bien pourquoi ce pécheur est conservé jusqu'à ce qu'il se corrige, et pourquoi un juste cesse d'être conservé au moment précis où il cesse d'être juste? direz-vous bien pourquoi un hérétique abjure son

(939) Cette réflexion morale est fondée sur ces paroles de saint Grégoire: « Quid est mare nisi cor nostrum furore turbidum, rixis amarum, electione superbiæ tumidum, fraude malitiæ obscurum. »

(940) Pour conserver une exacte opposition entre les deux constellations dont il s'agit dans ce verset, il faut mettre, non, *Arcturus*; non, *Orion*, mais *Scorpion*, le scorpion ouvrant l'arrière saison, comme le taureau, celle de la belle saison, au mois de mai.

(941) L'hébreu: Ferez-vous lever les signes du zodiaque en chaque saison? Conduirez-vous l'étoile polaire, et sa famille autour d'elle?

Digitized by Google

erreur et meurt dans la foi catholique, et pourquoi un catholique abjure la vérité et meurt dans l'erreur? rendrez-vous donc bien compte de l'ordre qui existe dans les corps célestes? *Nunquid pones rationem ejus in terra?*

Pourquoi donc le Seigneur nous fait-il cette question? Afin que nous sachions que nous ne pouvons la résoudre; afin que nous connaissions notre ignorance; afin que la connaissant nous craignions; afin que craignant nous nous abaissions; afin que nous abaissant nous ne présumions point en nous et de nous, mais en Dieu et de Dieu notre force et notre soutien; afin que tout ce que nous souffrons, nous le souffrions d'autant plus patiemment que, ignorant les secrets célestes, nous ne savons si nos souffrances sont des châtiments ou seulement des épreuves. C'est l'avantage que saint Grégoire a cru apercevoir dans cette question: *Vous qui êtes sur la terre! rendrez-vous bien compte de l'ordre des cieux?« Nunquid pones rationem ejus in terra?* »

Ecoutons encore le même saint au moins sur une des questions du Seigneur à Job, sur les merveilles de la nature que le vulgaire appelle éléments: voici la première de toutes celles qu'il fait sur la lumière: Savez-vous par quelle voie la lumière descend du ciel, et comment la chaleur se répand sur la terre? savez-vous quel est le lieu propre à la lumière et aux ténèbres? Cette lumière, dit saint Grégoire expliquant ceci dans le sens moral, cette lumière, c'est la grâce qui amollit les cœurs s'ils sont durs, qui les rend souples s'ils sont inflexibles, qui les adoucit s'ils sont rudes, qui les embrase s'ils sont froids, qui les fortifie s'ils sont faibles, qui les fixe s'ils sont errants, qui les affermit s'ils sont chancelants, sans que nous sachions comment elle s'insinue, et comment elle y opère ces effets. Cette chaleur, c'est la persuasion; c'est la tentation que le tentateur proportionne aux inclinations naturelles de celui qu'il tente et que le Dieu des miséricordes ne permet point de passer nos forces. Le lieu où conduisent la lumière et la justice est le ciel; le lieu ou conduisent les ténèbres et l'iniquité est l'enfer. C'est ce que nous savons avec la foi, mais qui de nous sait, ou si la persévérance dans la justice lui assurera le ciel, ou s'il aura le malheur de mourir dans le péché? Je ne demande pas si vous pouvez répondre à cette question, mais si vous pouvez l'entendre sans en être effrayés; qu'est-ce donc qui pourrait vous rassurer? Avez-vous acquis autant de mérite que saint Paul? de persécuteur il était devenu apôtre; il avait été élevé au troisième ciel. Une voix céleste avait dit de lui: *Celui-ci m'est un vase d'élection* (*Act.* IX, 15); et cependant je l'entends dire après tout cela: *Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même un réprouvé.* (*I Cor.* IX, 27.) Ah! malheur à nous qui demeurons aussi tranquilles que si nous ne courions plus aucun risque, quoique nous n'ayons jamais entendu aucune voix du ciel touchant notre élection!

Nous devons, il est vrai, mes frères, nous rassurer par l'espérance, mais il n'est pas moins vrai que la crainte doit accompagner toutes nos actions; que, comme celle-là soutient ceux qui combattent généreusement, celle-ci doit piquer les lâches qui sont tentés d'abandonner le combat, et que, quand même nous aurions aujourd'hui une grande provision de bonnes œuvres, cependant nous ne savons ni la durée de cette provision, ni la qualité de ces œuvres que nous croyons bonnes. Ah! malheur à la vie même louable des hommes, si elle est jugée sans miséricorde! *Væ etiam laudabili vitæ, si remota pietate judicatur!* qu'il est à craindre qu'étant examinée de près, elle ne succombe à son examen sur les points mêmes par lesquels elle espérait se rendre son juge favorable! *Quia districte discussa, inde ante oculos judicis, unde se placere suspicatur obruitur.* C'est ce qui doit nous faire dire à Dieu avec le Prophète: N'entrez point, Seigneur! en jugement avec votre serviteur, parce qu'aucun des vivants ne serait trouvé juste devant vous, qui êtes un juge aussi juste qu'éclairé, aussi sévère envers les méchants que libéral envers les bons; devant vous qui êtes le seul bon, le seul sage, le seul grand, le seul puissant, le seul maître.

Ces idées, mes frères, que nous venons de nous former des grandeurs de Dieu en considérant les merveilles de la nature relativement aux êtres insensibles et inanimés, vont encore s'agrandir par la considération de ces mêmes merveilles relativement aux êtres sensitifs et animés C'est le sujet de mon second point (942).

SECOND POINT.

A l'imitation de l'écrivain sacré, je réduis les merveilles de la nature considérées du côté des êtres sensitifs ou animés à trois espèces, qui sont: 1° les insectes; 2° les oiseaux, et 3° les animaux à quatre pieds. A son imitation encore je prends dans la première espèce l'araignée; dans la seconde, le coq,

(942) On voit que j'omets dans mon premier point, 1° Ce qui regarde les frimas d'hiver, *les trésors de la neige et de la grêle*, préparés contre l'ennemi (cap. XXXVIII, vers. 22, 23), et de la gelée (*Ibid.*, 29, 30); 2° ce qui regarde les orages d'été, les nuées, les vents brûlants, les tonnerres, les pluies impétueuses et les rosées bienfaisantes. Si les ennemis de la Providence objectent contre elle ces paroles des versets 26 et 27, que Dieu fait pleuvoir dans une terre qui est sans hommes, dans un *désert où personne ne demeure, pour inonder des champs affreux et inhabités, et pour y produire des herbes vertes*; je leur répondrais, 1° que ces paroles, dans le sens mystique, signifient que le Seigneur devait faire entendre sa voix et répandre les pluies de sa grâce sur les terres désertes des gentils; 2° que dans le sens littéral, elles marquent des avantages connus à Dieu et inconnus à l'homme; deux articles dont il s'agissait de convaincre Job, afin qu'il ne confondît point sa personne avec celle de la Sagesse incréée.

Digitized by Google

le corbeau, l'autruche, l'épervier et l'aigle; et dans la troisième le lion, la biche, l'âne sauvage, le rhinocéros et le cheval.

Dans la première classe je prends l'araignée, et je demande qui a donné à ce vil insecte qui a l'industrie de filer, cette espèce de sagesse (943); qui lui a appris à former des fils si déliés, si égaux, si adroitement suspendus? qui lui a appris à commencer par les attacher à des points fixes, à les réunir tous dans un centre commun, à les tirer d'abord en droite ligne, et à les affermir ensuite par des cercles exactement parallèles? qui lui a marqué sa place dans le centre où aboutissent toutes les lignes, et où elle est avertie que quelque proie est tombée dans ses filets (944)? A-t-elle ce talent d'elle-même? ne l'a-t-elle pas reçu du Créateur? combien n'est-il pas admirable dans cet insecte si méprisable d'ailleurs.

Outre qu'il a voulu peindre sa sagesse dans cet objet d'horreur, il a voulu de plus nous montrer dans ses faibles filets, la faiblesse des efforts humains contre les desseins de Dieu, et la vanité des pensées des hommes qui meurent pour s'être épuisés et après s'être épuisés en projets, en desseins, en allées et en venues, pour des biens moindres que la mouche chassée par l'araignée. Allez, hommes terrestres, à cet insecte, comme à un de vos maîtres, c'est la leçon que l'araignée vous fera (945).

Dans la seconde classe, qui est des oiseaux, se trouve le coq d'abord. Qui lui a donné l'intelligence pour marquer les différentes heures de la nuit? qui lui fait pressentir le lever du soleil, qui lui fait diversifier son chant selon l'espace du temps qui précède plus ou moins le jour : *Quis dedit gallo intelligentiam?* Son talent lui vient-il de lui-même? ne le tient-il pas du Créateur? et pourquoi l'a-t-il reçu sinon pour avertir le pécheur d'imiter saint Pierre à son chant et de pleurer son péché, sinon pour nous avertir tous de prévenir la lumière par nos cantiques, et même d'interrompre notre sommeil pour louer notre Créateur? Allez à cet oiseau domestique comme à un de vos maîtres; c'est la leçon qu'il vous fera.

Après le coq paraît dans Job le corbeau, qui prépare la nourriture à ses petits lorsqu'ils crient à Dieu, parce qu'ils n'ont rien à manger. Si la charge en était donnée à l'homme, pourrait-il la remplir? pourrait-il nourrir les petits avec les pères et les mères? où prendrait-il pour rassasier cette grande famille? Regardez ces oiseaux du ciel; considérez qu'ils ne filent point, qu'ils ne moissonnent point; voyez comme votre Père céleste les nourrit, comme il fait naître des vers et des mouches près des petits que leurs pères ont abandonnés, et après cela, hommes timides, défiez-vous de la Providence: si elle a soin de ces oiseaux voraces, symbole de l'ingratitude, combien plus n'aura-t-elle pas soin de vous-mêmes: *Nonne vos magis pluris estis illis?* (*Matth.* VI, 26.)

Après le corbeau paraît l'autruche, troisième oiseau dont Job et les naturalistes tracent le portrait suivant. Elle est le plus grand des oiseaux du monde; elle a la tête autant et souvent plus haute que celle d'un homme à cheval; dans l'occasion elle élève ses ailes et se moque du cavalier; dans sa fuite même, elle prend avec le pied des cailloux qu'elle pousse avec tant d'adresse et de roideur contre ceux qui la poursuivent, qu'elle les met en danger; elle nous donne des plumes très-belles, très-longues, très-larges, dont se parent les enfants, les femmes et même les hommes, dont nous parons les coins de nos dais; mais du reste, elle est si peu intelligente, qu'elle laisse ses œufs dans le sable, exposés à être écrasés sous les pieds des passants; elle l'est si peu, que, quand elle est poursuivie par les chasseurs, elle court placer sa tête derrière un arbre, laissant à découvert tout son gros corps qu'elle croit bien caché parce qu'elle ne voit plus personne.

Est-ce là tout ce que nous dirons de l'autruche? ce portrait naturel n'est-il pas mystérieux et symbolique? la beauté de ses plumes et la hauteur de sa taille réunies à si peu d'intelligence, ne signifient-elles pas qu'on peut avoir tous les avantages de la figure et n'en avoir que peu ou point du côté de l'esprit et du cœur? la dureté de l'autruche pour ses petits ne signifie-t-elle pas celle d'une mère qui n'aime point ses enfants, celle de la synagogue qui a abandonné et persécuté les siens? Pourquoi cette remarque que Dieu l'a privée de sagesse et ne lui a pas donné d'intelligence, sinon pour nous faire entendre que l'industrie des oiseaux, pour leur nid et pour l'éducation de leurs petits, vient de Dieu, qui leur distribue à chacun les dons qu'il lui plaît, et qui se rend admirable en tout? Pourquoi cette autre observation encore que l'autruche a la plume du héron et de l'épervier, sans cependant voler comme ces oiseaux de proie? Pour nous montrer, dit saint Grégoire, la différence qu'il y a entre les hypocrites qui n'ont que l'apparence de la vertu, et les élus qui en ont la réalité, et prennent leur essor jusqu'au-dessus des mers.

Cet épervier, auquel l'autruche est comparée pour les plumes, est un des plus nobles parmi ceux dont on forme des oiseaux de chasse pour les princes. Cet oiseau, et comme lui, l'aigle, le faucon, tous les ans renouvellent leurs plumes, et pour cela ils se tiennent exposés aux vents du midi qui ouvrent leurs pores, facilitent la chute des anciennes plumes, et donnent lieu à un nouveau plumage mieux fourni pour leur hiver et pour leur chasse.

Ceci, demande le Seigneur à Job, se fait-il

(943) Au lieu que la Vulgate (vers. 36) porte : *Quis posuit in visceribus hominis sapientiam.* L'hébreu porte : *Quis posuit in nentibus*, etc.

(944) *V. Spectacle de la nature*, t. I, p. 96 et suiv.

(945) Comme le ver à soie est autant compris sous le mot *nentibus* que celui de l'araignée, mon lecteur peut aussi s'en occuper en cet endroit.

Digitized by Google

par votre sagesse ? *Nunquid per sapientiam tuam plumescit accipiter expandens alas suas ad austrum ?* Est-ce donc de vous que les élus apprendront à se renouveler dans le second Adam ? Est-ce donc de vous qu'ils recevront ce souffle vivifiant qui fond la glace des cœurs et les embrase de l'amour de Dieu ? *Nunquid electo tu intelligentiam contulisti ut, flante Spiritu sancto cogitationum alas expandat, ut pondera vetustæ conversationis abjiciat, et virtutum plumas in usum novi volatus sumat ?*

De l'épervier passant à l'aigle, le Seigneur fait encore ces questions à Job : Est-ce à votre commandement que l'aigle s'élève en haut (946), et qu'elle place son nid dans les lieux les plus élevés? Elle demeure dans des pierres, dans des montagnes escarpées, dans des rochers inaccessibles (647) ; de là elle contemple sa proie (faisans, perdrix, gelinottes, lièvres, écureuils, etc.) dans les vallons, et ses yeux perçants la découvrent de loin ; ses petits sucent le sang qu'elle leur apporte, et en quelque lieu que paraisse un corps mort, elle fond dessus ; *ubicunque cadaver fuerit, statim adest.* C'est, reprend saint Grégoire, expliquant ces paroles comme étant dites par le Verbe éternel, c'est ce qui arrive à la mort des élus, où le Verbe divin enlèvera leurs âmes au ciel en sa qualité de rédempteur.

Voilà donc de quelles âmes l'aigle est le symbole ; ces âmes sont celles des élus, et tout ce que l'histoire naturelle nous apprend de l'aigle, l'histoire sainte nous l'apprend de ces grandes âmes ; elles contemplent le soleil de justice, comme l'aigle en plein midi contemple le soleil qui nous éclaire ; elles ont leur conversation dans le ciel, comme l'aigle a son nid dans les lieux les plus élevés ; elles se plaisent dans la méditation des paroles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et que l'Ecriture appelle pierres vivantes, comme l'aigle se plaît sur les rochers ; elles regardent et saluent de loin la cité céleste, comme l'aigle distingue de loin sa proie ; elles fondent sur le corps adorable de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; elles s'élanceront vers lui dans les airs à son dernier avénement, comme l'aigle fond sur le cadavre, dont son odorat extrêmement fin l'avertit avant que ses yeux perçants l'aient aperçu.

Est-ce par le commandement de l'homme que l'aigle fait tout ce que nous venons de dire ? est-ce donc au commandement de l'homme que nos aigles spirituelles font tout ce que nous remarquons en elles ? n'est-ce pas au commandement de Dieu, qui inspire par sa grâce intérieure la volonté de faire ce que porte son commandement extérieur ? Ce sont, mes frères ! les paroles de saint Grégoire, dont par conséquent nous n'avons fait que prévenir la pensée, en disant précédemment, que ce qui est dit ici de l'aigle doit s'expliquer par ce qui en est dit dans saint Matthieu. Ne sommes-nous pas avertis par là de chercher aussi les mystères du Nouveau Testament dans toutes les questions que le Seigneur a faites à Job sur le lion, la biche, l'âne sauvage, le rhinocéros et le cheval, que j'ai mis dans la troisième classe des êtres animés et non raisonnables ? Voici quelques-unes de ces questions.

Sur la lionne il demande à Job : Prendrez-vous la proie pour elle ? en rassasierez-vous la faim de ses petits, lorsqu'ils sont couchés dans leurs antres et qu'ils épient les passants dans leurs cavernes ? Comment donc, si vous ne pouvez nourrir ces animaux, nourririez-vous les âmes ? comment les sauveriez-vous si elles étaient confiées à vos soins ? comment changeriez-vous leurs inclinations meutrières en des inclinations douces et bienfaisantes? ou comment procureriez-vous à l'Eglise, désignée par une lionne, des apôtres brûlants de zèle et désignés par les petits de la lionne, à laquelle ils doivent gagner des âmes ? N'est-ce pas une merveille reservée à la sagesse incarnée ?

C'en est de même une réservée au Verbe fait chair, d'inspirer aux plus saints et aux plus parfaits des élus de préférer à la demeure des villes les rochers et les solitudes, d'y soutenir ces âmes sublimes qui ne tiennent à la terre que par un point, de les y consoler dans leurs tentations et dans leurs peines, de rendre leurs déserts plus féconds que les lieux les plus habités, et c'est ce qui est figuré par la vie de ces animaux, sur lesquels le Seigneur interroge Job en ces termes : *Savez-vous le temps où les chèvres sauvages, qui habitent dans les rochers, sont à terme? avez-vous observé quand les biches font leur faons?* etc. « *Parturientes cervas observasti?* » (*Job* XXXIX, 1-4.)

Autre merveille également réservée à l'Homme-Dieu, merveille où se voit la différence de ces deux classes de personnes, dont les unes s'affranchissent des servitudes du siècle, tandis que les autres restent dans ses liens. D'où vient cette différence sinon du chef des élus ? peut-elle être mieux marquée que par celle qui se trouve entre l'âne domestique, qui, aux dépens de sa liberté et après de rudes travaux, reçoit quelques herbes sèches ou quelques épines, et l'âne sauvage, qui, sans éprouver jamais le caprice des hommes, trouve dans les vallons une nourriture pleine de suc ? C'est l'idée que suggère cette question : Qui a renvoyé libre l'âne sauvage? *Quis dimisit onagrum liberum?* (*Ibid.*, XXXIX, 5-8.).

Et les questions concernant le rhinocéros, que signifient-elles ? que signifie celle-ci et les suivantes : *Le rhinocéros voudra-t-il bien vous servir ? prendrez-vous une entière confiance en lui à cause de sa force?* (*Ibid.*, 9, 12.) Elles sont un principe d'où suivent ces consé-

(946) On voit dans les Alpes des aigles qui ont assez de force pour enlever des chamois, des brebis et quelquefois des enfants, etc. (DULARD, p. 222.) Cet auteur avait dit p. 219 : C'est à juste titre que l'aigle est surnommé le roi des oiseaux, aucun ne l'égale en force et en courage.

(947) *Voy.* ici PLUCHE, t. I, p. 320.

Digitized by Google

quences. Comment donc l'homme réduira-t-il des nations si fières, si indomptables, si ennemies de l'obéissance, sous le joug des lois évangéliques ? Comment réduira-t-il les princes et les empereurs sous l'autorité de l'Eglise ? Comment des gouverneurs de provinces tirera-t-il des pasteurs zélés et vigilants? Je laisse ces questions et beaucoup d'autres, pour vous peindre le plus beau des quadrupèdes, le cheval, à qui nous déférons le titre de roi des animaux à quatre pieds, beaucoup plus volontiers qu'au lion (948).

Il est de tous les animaux le mieux pris dans sa taille, le plus noble dans ses inclinations, et le plus libéral dans ses services; en trouvez-vous un dont la tête ait plus de grâces, les yeux plus de vivacité, l'encolure plus de fierté, la crinière, lorsqu'elle est flottante, plus de majesté. S'agit-il de cultiver les terres et de transporter les bagages de son maître, il est tout prêt. S'agit-il de porter le maître, il s'en fait un plaisir et un honneur. S'agit-il d'aller avec lui au combat, il tarde à son ardeur que la trompette sonne; il ronge en écumant le mors impérieux qui l'arrête; de son pied impatient il frappe le champ poudreux: *Terram ungula fodit;* il bondit avec la légèreté de la sauterelle; du souffle de ses narines, il répand la terreur; au premier signal décisif il dit : *Allons:* et insultant à la peur par un fier hennissement, agitant sa crinière, rapprochant ses oreilles, les flancs lui battant d'une manière nouvelle, il s'élance à travers les lances et les épées, pour procurer la vie, le salut et la victoire à son maître.

De qui cet éloge magnifique s'entend-il? est-ce seulement du cheval? n'est-ce pas des saints pasteurs dont il est le symbole (949), n'est-ce pas de ces dignes ministres qu'on peut dire que Dieu leur a donné la force d'abord et le hennissement ensuite autour du cou, c'est-à-dire, leurs propres paroles autour de leurs actions, pour les resserrer dans le cercle étroit des vertus? Ces pasteurs sont pleins d'ardeur pour les combats du Seigneur; ils verraient le fer de la lance et de l'épée sans en être émus; ils apercevraient les éclairs qui partent des boucliers d'airain et d'acier par leur réverbération, sans s'en étonner; ils entendraient le bruit des timbales, de la trompette et des autres instruments de guerre, sans sentir aucune palpitation de cœur; ils font à l'égard de ceux qui leur sont confiés, ce que fait le coursier belliqueux, qui semble exhorter son maître par son impatience, et le réveiller par ses agitations inquiètes; c'est donc peu dire qu'ils persévèrent dans les travaux les plus pénibles, il faut ajouter qu'ils tressaillent de joie dans l'adversité: *Quod majus est, exsultat in adversis.* C'est ce que dit saint Grégoire, parlant d'un de ces pasteurs qui peut être proposé pour modèle à tous les autres, de l'apôtre saint Paul, et c'est en ce sens, qu'après les docteurs, je vous expliquerais toute la suite de l'histoire de l'alègre coursier, si le temps me le permettait (950); mais celui de finir ce discours est arrivé, et je ne prendrai plus que le moment de vous en rappeler l'objet, la fin, les pratiques.

L'objet, ce sont les merveilles de la nature, des êtres inanimés et des êtres animés, mais non raisonnables. La fin, c'est la connaissance des grandeurs de Dieu, auteur de ces merveilles, et celle de notre impuissance, dont doit résulter l'estime du Créateur et le mépris de la créature. Les pratiques sont, 1° la considération de ces merveilles qui nous environnent, pour nous élever par leur moyen jusqu'à leur première cause ; 2° l'action de grâces à cette cause suprême qui les a produites pour nous; 3° l'admiration de la puissance, de la sagesse et des autres perfections divines, qui sont peintes en ces merveilles ; c'est le chant continuel du cantique des animaux mystérieux de l'*Apocalypse* (IV, 11): *Vous êtes digne, Seigneur, notre Dieu*, de recevoir la gloire de ces merveilles, parce que vous les avez toutes créées. Par là, comme par autant de degrés, nous parviendrons de la terre au plus haut des cieux. C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION XIII.

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

(*Job* XXXIX, XXXI, XXXV, XL, XLII.)

Scio quod Redemptor meus vivit.

Je sais que mon Rédempteur vit. (*Job* XIX, 25.)

Cet acte de foi que Job faisait sur un événement qui ne devait arriver que quinze siècles après lui, nous pouvons, mes frères, en ce jour qui en est la commémoraison, le faire avec une certitude que l'histoire, les prophéties, les figures portent au suprême degré.

Je dis l'*Histoire:* c'est qu'elle me fournit ce premier raisonnement. Un fait qui est rapporté par des témoins oculaires et véridiques; un fait sur lequel ceux qui le rapportent n'ont pu ni tromper ni être trompés; un fait attesté par cinq cents personnes qui ont versé leur sang pour l'assurer; un fait que n'ont pu nier ceux qui avaient le plus grand intérêt à le nier, et par conséquent à l'examiner, est un fait que je puis croire sans hésiter. Or la résurrection de Jésus-Christ est un fait de cette nature, un fait revêtu de toutes les circonstances que je viens de nommer: les écrits évangéliques me le prouvent; donc

(948) Dulard en fait avec les autres naturalistes, le roi des quadrupèdes en ces termes:

Tu domines sur tous, ô superbe animal,
En audace, en courage, en force sans égal,
Roi hautain, etc.....

Pluche s'oppose à ce titre, et dit que le lion est plutôt le tyran que le roi des quadrupèdes.

(949) C'est l'application de saint Grégoire. Saint Augustin applique ce symbole aux martyrs: « Martyrem videtur describere intrepidum, et alacrem testem fidei salutaris virtute qua eum circumdedit Deus. »

(950) Saint Grégoire applique aussi, dans son second commentaire à l'âme de chaque fidèle, ce qu'il avait, dans un premier, appliqué aux prédicateurs.

Digitized by Google

je puis avec une pleine certitude en produire cet acte de foi : *Je sais que mon Rédempteur vit : « Scio quod Redemptor meus vivit. »*

Je dis les *prophéties :* c'est qu'elles me fournissent ce second raisonnement : un fait dont les deux Testaments renferment les prédictions les plus claires et les plus précises, est un fait dont il ne m'est pas plus permis de douter que de cet article incontestable que *Dieu seul peut annoncer les événements cachés dans des décrets libres et volontaires.* Or, combien de prédictions dans l'Ancien Testament annoncent la résurrection de Jésus-Christ! telle est celle-ci : *Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre saint voie la corruption.* (*Psal.* xv, 10.) Combien aussi de prédictions dans le Nouveau, touchant le même objet! telle est celle de Jésus-Christ même parlant aux Juifs, ses ennemis, et disant de son corps qu'il leur montrait : *Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai.* (*Joan.* ii, 19.) Avec quelle assurance ne puis-je donc pas faire cet acte de foi : *Je sais que mon Rédempteur vit! « Scio quod Redemptor meus vivit. »*

Je dis, *les figures*, qui sont des prophéties d'actions, comme les précédentes sont des prophéties de paroles, et qui par conséquent me fournissent un troisième raisonnement semblable au second. Combien n'en avez-vous pas vues, de ces figures, dans les livres que je vous ai expliqués, à commencer depuis celui de la *Genèse*, jusqu'à celui de *Job* que nous finissons aujourd'hui? L'aimable Isaac se relevant de son bûcher plein de vie ; le chaste Joseph sortant de sa prison en Egypte pour y tenir un premier rang à la cour ; l'humble David revenant victorieux à Jérusalem d'où il était sorti pieds nus ; ces figures, pour ne vous rappeler que celles-ci, ne sont-elles pas encore présentes à vos yeux? J'en trouve une dernière qui n'est pas moins ressemblante dans la personne de Job, car ce n'est pas seulement dans ses souffrances extrêmes, qu'il a, comme nous l'avons vu, figuré Jésus-Christ ; c'est aussi dans son rétablissement, comme nous l'allons voir dans ce discours.

De quoi vous y parlerai-je en ce jour? L'embarras du ministre de la parole sainte est de choisir entre les divers sujets qui s'offrent à son esprit, car quelle en est la multitude? La vérité de la résurrection de Jésus-Christ en est un premier ; celle de nos corps à la fin du monde en est un second ; celle de nos âmes aujourd'hui en est un troisième ; l'excellence de notre Pâque et de notre Agneau pascal en est un quatrième. Mais y a-t-il un seul de ces sujets que je n'aie déjà traité? quelle victime immolerai-je donc à ce moment à la gloire de mon divin Sauveur sortant glorieux du tombeau? Je célébrerai sa victoire sur la mort, notre ennemi implacable ; en suivant le texte sacré je le considérerai sous deux aspects, sous lesquels il me paraît important de vous le faire connaître ; je la considérerai tant par rapport au chef, que par rapport aux membres, et ce sera la matière de deux points, dont le premier vous montrera combien la résurrection de Jésus-Christ lui est glorieuse, et le second vous fera voir combien elle nous est avantageuse.

Puisque ce jour est tout consacré à une joie sainte et spirituelle, produisons-en un acte avant d'aller plus loin, et félicitant Marie, témoin de la résurrection de son fils, disons lui : *Regina*, etc.

PREMIER POINT.

Vous le savez, mes frères, ce qui fait la gloire d'un héros n'est pas tant la victoire qu'il remporte, que la qualité des ennemis sur lesquels il la remporte : si ces ennemis sont puissants, s'ils excellent dans l'art de la guerre, si à la force ils joignent la prudence, la ruse et l'extrême envie de nuire, c'est alors surtout que leur défaite est glorieuse à leur vainqueur.

Oh! que la victoire que Jésus-Christ remporte aujourd'hui sur le démon lui est donc glorieuse! car quelle est la force de ce prince de ténèbres? quelle en est la prudence? je vais vous faire connaître ces deux attributs de cet ennemi, celui de sa force, en vous le représentant sous l'idée de Béhémoth ; celui de sa prudence, en vous le représentant sous l'idée de Léviathan, par conséquent en vous le représentant sous les idées des deux plus grands animaux que portent la terre et la mer, l'éléphant et la baleine ; l'éléphant, qui, par sa force et ses fureurs momentanées, figure parfaitement le pouvoir et la méchanceté du démon ; la baleine, qui, étant au nombre des reptiles et des serpents, peut nous représenter les ruses et les artifices de l'ancien serpent (951). Ceux qui ont suivi nos instructions sur Job pendant le carême comprendront facilement les termes figurés de celle-ci ; quant aux autres, je leur dis ce que Dieu dit à Job, lorsqu'il lui parla pour la première fois : ceignez vos reins comme un homme prêt à tout, et répondez si vous le pouvez aux questions que j'ai préalablement à vous faire : *Accinge sicut vir lumbos tuos ; interrogabo te et indica mihi.*

Les anges que nous appelons rebelles ont aspiré à l'indépendance ; ils ont osé dire qu'ils seraient semblables au Très-Haut, ils se sont écartés de l'ordre en s'attribuant à eux-mêmes ce qu'ils avaient reçu de Dieu ; au même instant le Verbe éternel aujourd'hui ressuscité comme homme, les a foudroyés en les précipitant de leurs siéges sublimes dans le profond abîme : cette victoire ne vous paraît-elle pas admirable? vous qui lui refusez votre admiration, avez-vous un bras semblable à celui qui a frappé un coup si terrible? pouvez-vous par votre voix imiter le tonnerre de la sienne? *Voce simili tonas?* Revêtez-vous donc, si vous osez le dire, revêtez-vous d'éclat et de beauté ; montez

(951) Nous suivrons cette opinion qui est la plus commune, de préférence à celle de Bochard, etc., qui explique Béhémoth de l'hippopotame, ou du cheval marin, et Léviathan du crocodile.

Digitized by Google

sur un trône magnifique; soyez plein de gloire, et parez-vous des vêtements les plus riches : *In sublime erigere et esto gloriosus.*

Au moment que ces anges sont devenus ingrats et orgueilleux, le Verbe éternel, aujourd'hui ressuscité comme homme, a ouvert sous eux un gouffre affreux où ils sont comme liés de chaînes de feu : cette victoire ne vous paraît-elle pas admirable? vous qui lui refusez votre admiration, avez-vous la même puissance? dissipez donc les superbes dans votre fureur; humiliez les insolents par un seul de vos regards; jetez les yeux sur tous les orgueilleux et confondez-les; ne souffrez pas que leurs paroles s'arrêtent dans l'air, ni sur la terre, pour y tromper les hommes; élevez-vous contre l'ambition de ces séducteurs qui se font adorer dans le soleil et dans les astres; faites-les en descendre; chassez-les de tous les lieux qu'ils ont souillés par leurs sacriléges; écrasez-les dans les places qu'ils s'attribuent, dans les emplois qu'ils usurpent : *Contere impios in loco suo.*

Au moment que ces anges se sont révoltés en voulant s'égaler à Dieu, qui subsiste par lui-même, le Verbe éternel, aujourd'hui ressuscité comme homme, les a relégués dans ces prisons obscures qui leur furent préparées dès le commencement du monde. Cette victoire ne vous paraît-elle pas admirable? vous qui lui refusez votre admiration, vous en croiriez-vous capables? fermez donc aujourd'hui à ces anges pour toujours le retour vers cette terre qu'ils ont profanée, et affranchissez de leur tyrannie toutes les créatures qu'ils ont converties en piéges; et alors je confesserai que votre droite a le pouvoir de vous sauver : *Et ego confitebor quod salvare te possit dextera tua.* Mais je parle de la victoire du Verbe éternel sur les anges rebelles, et c'est de la victoire du Verbe incarné, mort et ressuscité, sur ces esprits de ténèbres que j'ai à vous entretenir, c'est donc de la force de leur prince que je dois ici vous instruire pour relever cette victoire.

Ce Béhémot, autrefois un ange, un pur esprit, une sublime intelligence, a aujourd'hui sa force dans ses reins et sa puissance dans les convoitises de son ventre : ..... *Fortitudo ejus in lumbis ejus;* c'est-à-dire, qu'il est *aujourd'hui tellement plongé dans la chair, qu'il ne met point de bornes aux désirs sensuels.* Que dis-je dans cette courte paraphrase qu'une malheureuse expérience ne confirme? Pour ne parler que d'après elle, ce monstre porte tous les sentiments naturels aux derniers excès; il inspire à ceux qu'il domine une implacable fureur pour tout ce qui a l'ombre de volupté. Sa joie est de pouvoir déshonorer l'homme par mille sortes de complices; il convertit en idole l'impureté; il divinise le crime; il ne rougit point d'être adoré sous les plus honteuses images; il prend plaisir à prouver par un tel culte, à l'homme qu'il a séduit, combien il est le maître de ses sens, de sa chair, et par elle de son esprit. Première preuve de sa force, première classe d'hommes sur lesquels il l'exerce; c'est sur tous les sensuels, sur tous les impudiques. Sur quelle multitude par conséquent, quelle est donc la vaste étendue de son empire?

Les montagnes lui produisent des herbages dont il se nourrit; toutes les bêtes des champs viennent se jouer avec lui; le vrai Béhémoth, le prince de ce monde, est-il là méconnaissable? *Les montagnes lui produisent de l'herbe dont il se nourrit;* c'est-à-dire, que tout ce qui est élevé selon les sens, tout ce qui est grand aux yeux de l'ambition, est sa nourriture la plus exquise; c'est-à-dire, qu'il se nourrit du suc de ces hommes qui sont comparés à l'herbe, parce qu'ils se glorifient d'un éclat temporel qui ne dure pas plus que la fleur de l'herbe : *Huic montes herbas ferunt.* Là, c'est-à-dire, sur ces montagnes formées par l'orgueil, se trouvent réunies toutes les bêtes des champs, c'est-à-dire, tous les vices; ceux de la vanité et de la singularité; ceux de la prodigalité et de la dureté, etc., tous y sont sans crainte et sans retenue; tous y sont applaudis et loués : *Omnes bestiæ agri ludent ibi.* Seconde preuve de la force de Satan; seconde classe d'hommes sur lesquels il l'exerce, c'est sur tous les orgueilleux, les ambitieux, les amateurs d'eux-mêmes, les égoïstes. Sur quelle multitude par conséquent, et quelle est la vaste étendue de son empire?

La même bête qui cherche l'élévation cherche aussi la mollesse et le repos, et c'est ce que marquent ces paroles : *Béhémoth dort sous l'ombre, dans le secret des roseaux et dans des lieux humides;* car que signifient ce sommeil, cette ombre, ces roseaux, ces lieux humides? Ce sommeil et cette ombre, dit saint Grégoire, nous marquent l'engourdissement où tombe l'âme, lorsque l'ardeur de la charité se retirant la laisse dans sa propre froideur; ils signifient aussi, ajoute ce Père, que ce Béhémoth, qui veille toujours pour refroidir les cœurs échauffés par les rayons de la charité, se couche tranquillement dans les âmes froides. Et ces roseaux, que signifient-ils, sinon les hommes du siècle, dévoués à la gloire temporelle? Ils sont d'autant plus vains au dedans d'eux-mêmes, qu'ils paraissent plus élevés et plus beaux au dehors. Quant aux lieux humides, ce sont les hommes terrestres que l'humidité de la concupiscence des yeux rend fluides, pesants et indolents pour le bien. Ainsi notre ancien ennemi dort dans le secret des roseaux et dans les lieux humides, parce que, depuis que l'homme est tombé dans la condamnation par le péché, il tient ses descendants sous la puissance de sa domination, non-seulement par la corruption de la chair et par l'orgueil de l'esprit, mais aussi par le désir des biens présents dont si peu se défendent. Troisième preuve de sa force; troisième classe d'hommes sur lesquels il l'exerce; c'est sur les avares, les injustes, les inhumains, etc. Sur quelle multitude par

Digitized by Google

conséquent, quelle est donc la vaste étendue de son empire?

Le même saint Grégoire, dont est ce commentaire, fait aussi cette remarque sur ces paroles de Job : *Les ombres couvrent l'ombre de Béhémoth.* Les ombres du démon, dit-il, sont tous les méchants, qui en imitant son iniquité empruntent sa force, et deviennent, pour ainsi dire, les images de son corps. Mais lorsque les méchants contredisent les enseignements des justes, lorsqu'ils ne permettent pas que ceux-ci reprennent les injustes, alors ce sont les ombres de Béhémoth qui couvrent son ombre. Ils sont donc les ombres qui couvrent le démon, et ils sont aussi *des saules du torrent qui l'environnent*, qui lui seront d'autant plus attachés que la délectation d'une volupté passagère se répand plus abondamment en eux. Ces amateurs du siècle, semblables aux saules, ne portent point de fruits, mais sont cependant verdoyants par leurs feuilles, parce qu'ils tiennent quelquefois un langage de probité qui ne leur coûte rien, mais ils ne montrent dans leurs mœurs rien du poids que produisent les bonnes œuvres. Comprenez par les paroles suivantes combien le nombre de ces hommes est grand.

Ce monstre, dit Job, *absorbera le fleuve et il n'en sera point étonné; il a la confiance que le Jourdain même entrera dans sa bouche;* c'est-à-dire, avant le Rédempteur du monde, le démon a attiré en lui comme un fleuve tout le genre humain, excepté un petit nombre d'élus, qui dans ce long intervalle ont à peine échappé à son avidité; il a alors absorbé le monde sans en être étonné. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que même après l'avénement du Rédempteur, il a encore la confiance de pouvoir avaler le Jourdain, de pouvoir engloutir le grand nombre de ceux qui ont été marqués du sceau de Dieu par le sacrement de baptême : ce sont ceux-ci principalement qui excitent sa jalousie et sa rage, l'*Euphrate* et les infidèles, désignés par l'Euphrate, le touchent peu, c'est le *Jourdain*, c'est l'Eglise, ce sont les fidèles qui le tourmentent, et qu'il espère entraîner dans le courant de tous les autres torrents, tant il a de confiance dans sa force.

Voulez-vous une nouvelle idée de cette force? vous la trouverez dans ces paroles: *Les os* de ce monstre *sont comme des tuyaux d'airain; ses cartilages sont comme des lames de fer; il est le commencement des voies de Dieu.* Ses os, c'est-à-dire, les plus puissants entre les méchants, sont semblables à des tuyaux d'airain, parce qu'ils ont le talent de bien discourir, mais ils n'ont pas la vertu de bien vivre. Ses cartilages, c'est-à-dire, les plus faibles parmi les impies sont semblables à des lames de fer, parce que, cherchant à étendre de tous côtés les effets de leur cruauté, ils ressemblent au fer converti en lames. *Il est le principe des voies de Dieu*, parce que Dieu créant l'univers l'a établi le premier des anges, en l'élevant au-dessus de tous les autres, et parce qu'après sa chute il lui reste le funeste avantage d'être le chef des esprits rebelles à ses volontés, cependant en lui montrant le terme au delà duquel sa malice ne peut rien, comme il est marqué par ces paroles : *Celui qui l'a fait appliquera son épée.....* car qu'est-ce que cette *épée*, demande saint Grégoire? L'épée de Béhémoth, ajoute-t-il, c'est sa malice qui le porte à nuire; mais son épée est appliquée par celui qui l'avait fait bon de sa nature.... Ainsi, lorsqu'il fait paraître en beaucoup de choses une force supérieure, cela vient du principe de son origine, qui est fort élevée; et au contraire, lorsqu'il est vaincu en certaines circonstances, cela vient de ce que son épée est retenue ou brisée par son auteur.

Grâce au Seigneur! mes frères, nous célébrons aujourd'hui la mémoire de cette victoire, et l'accomplissement de cette prédiction qui a été faite de la défaite de ce monstre : *On le prendra comme avec un hameçon par ses yeux.* Notre-Seigneur, en venant au monde pour la rédemption du genre humain, s'est rendu lui-même comme un hameçon pour détrôner celui qui avait l'empire de la mort. Il a pris un corps afin que ce Béhémoth y cherchât un aliment, en désirant la mort de sa chair. C'est ce qui est arrivé; et de là il s'est ensuivi que le démon, ayant injustement désiré la mort de notre Rédempteur, a perdu le pouvoir qu'il avait sur nous par une sorte de justice. Il a été pris par ses yeux, parce qu'après l'avoir connu, il l'a mordu, comme s'il eût été son propre aliment. Il en a eu les narines percées avec des pieux; c'est-à-dire, dans le sens figuré, que Jésus-Christ, par ses lumières pénétrantes, a découvert ses embûches secrètes, et par sa sagesse a renversé toutes ses pensées; c'est-à-dire encore que, comme Jésus-Christ a vaincu la force de Satan par sa faiblesse, de même il a déconcerté la prudence de cet ennemi rusé par la folie apparente de la croix; nous pourrons le voir en parlant de lui sous la figure de Léviathan, animal dont le nom signifie société de dragons, de serpents, et en suivant la pensée de saint Grégoire, qui suppose que c'est le démon qui est désigné d'abord sous le nom de *Béhémoth*, et ensuite sous le nom de *Léviathan.*

La supposition de ce Père, qui est aussi celle de saint Jérôme et de saint Augustin, peut-elle, mes frères, souffrir aucune difficulté de votre part? n'êtes-vous pas déterminés à l'admettre, lorsque vous entendez le Seigneur vous faire les questions suivantes : *Pourrez-vous enlever* de la mer *Léviathan avec l'hameçon, et lier sa langue avec une corde? lui mettrez-vous un cercle au nez? lui percerez vous la mâchoire pour y passer un anneau? le réduirez-vous a vous faire d'insultantes prières, et à vous dire des paroles douces*, pour obtenir de vous la liberté que vous lui avez ôtée; fera-t-il un pacte avec vous comme avec son souverain? *Le rendrez-vous comme un esclave éternel* qui ne

Digitized by Google

passera jamais vos ordres? *Vous jouerez-vous de lui comme d'un oiseau, et le lierez-vous* dans quelque coin de votre maison *pour servir de jouet à vos servantes?* Que de questions paradoxales en apparence, difficiles à résoudre d'une manière satisfaisante dans le simple! elles sont aussi faciles qu'instructives dans le figuré.

Sur ces deux dernières (952) nous pouvons dire : le nom de Béhémoth signifie *la bête*, et c'est un quadrupède, puisqu'il mange le foin comme le bœuf. Léviathan étant pris à l'hameçon est assurément un serpent dans les eaux, et maintenant il est comparé à un oiseau. Ainsi le démon est tout à la fois brute, serpent, oiseau. Il est une brute, parce qu'il agit contre lui-même sans le savoir ; il est un dragon, parce qu'il désire malicieusement de nous nuire ; il est un oiseau, parce qu'il s'élève avec orgueil, en considérant la subtilité de sa nature. Il est une bête de service, parce que la puissance divine fait servir son injustice à notre utilité; il est un serpent, parce qu'il mord en secret ; il est un oiseau, parce que quelquefois, par son orgueil indomptable, il se transforme même en ange de lumière. Il est une brute dans ceux qu'il excite à la folie de la luxure ; il est un dragon dans ceux qu'il enflamme du désir de nuire ; il est un oiseau dans ceux qu'il élève par le faste de l'orgueil, comme s'ils avaient de hautes pensées. Il est en même temps brute, dragon et oiseau, dans ceux qu'il souille à la fois des trois vices de luxure, de malice et d'orgueil.

Lorsque cet oiseau a osé élever son vol contre son auteur, il y a trouvé le filet de sa propre mort; il a été renversé par la mort de cette chair qu'il avait désirée dans l'excès de son orgueil. Le Seigneur s'en est joué comme d'un oiseau, lorsque dans la Passion de son Fils unique il lui a montré un aliment et lui cachait le filet. Ce Léviathan a donc été joué comme un oiseau, lorsqu'en mordant l'aliment que lui offrait l'humanité de Jésus-Christ, il a été pris dans le filet de sa divinité.

Il a aussi *été lié*, non par les serviteurs, mais *par les servantes*, parce que, quand le Seigneur a envoyé ses prédicateurs combattre l'orgueil du monde, il a laissé ceux qui étaient sages, puissants et riches selon le monde, et il a choisi ceux qui étaient réputés insensés, faibles, pauvres, comme sont les servantes dont le monde méprise également et le sexe et la condition.

C'est, mes frères, ce que saint Grégoire disait sur les questions : *Vous jouerez-vous de ce monstre comme d'un oiseau? Le pourrez-vous lier par vos servantes?* Lisez vous-mêmes son beau, son riche commentaire (953) sur celles qui précèdent et celles qui suivent, vous y trouverez que Jésus-Christ a vaincu la force par sa faiblesse, et la sagesse par une folie apparente; tant il est vrai que ce qui est faible et insensé aux yeux du Seigneur est plus fort et plus sage que toute la force et la sagesse de Béhémoth et de Léviathan; vous y trouverez des réflexions également admirables, également édifiantes, que je suis obligé d'omettre ici pour pouvoir vous y présenter le dernier des traits sous lesquels Léviathan est dépeint, ou plutôt pour résumer en peu tout ce que je viens de vous dire, tant de la force que de la prudence de cet ennemi que Jésus-Christ terrasse et tient aujourd'hui sous ses pieds.

Enfin, dit le Seigneur à Job : *Il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse lui être comparée, puisqu'il a été créé pour ne rien craindre. Il voit tout ce qu'il y a de grand et de sublime, et c'est lui qui est le roi de tous les enfants d'orgueil : « Ipse est rex super universos filios superbiæ. » Il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse lui être comparée,* pas même celle de l'éléphant, le plus grand des animaux de la terre, lequel porte des tours chargées de quinze et vingt combattants; pas même celle de la baleine, le plus grand, le plus effroyable des poissons de la mer, lequel a quelquefois jusqu'à cent pieds de long, et qui peut d'un seul mouvement de son corps renverser les vaisseaux; pas même celle de ce Pharaon qui osait dire : Qui est le Dieu des Hébreux, pour que je lui obéisse? Ce sont là, il est vrai, des images, mais de trop faibles images du pouvoir du démon, aucune puissance n'est comparable à la sienne : *Non est super terram potestas quæ comparetur ei.* Il surpasse par les forces de sa nature tout ce qui est de l'homme, quoique par la bassesse de ses inclinations il soit soumis aux enfants mêmes.

Il a été créé pour ne rien craindre, c'est-à-dire pour ne point craindre de cette crainte que la charité chasse; c'était le dessein de Dieu en le créant. Mais par sa perversité il a été fait tel qu'il ne craint plus personne, parce qu'il ne craint pas même Dieu : la longue patience de Dieu le rassure et le confirme dans le dessein de lui disputer tout et de ne rien lui céder.

Il est le roi de tous les enfants d'orgueil, c'est-à-dire, c'est par ce vice qu'il a succombé, c'est par lui qu'il entraîne tous les hommes à sa suite, c'est par lui qu'il a toujours régné et qu'il régnera toujours sur les orgueilleux. De là vient, dit saint Grégoire, que le Seigneur a inséré ce mot à la fin de son discours, afin qu'en terminant la description de tous les crimes de Léviathan par l'orgueil, il nous marquât qu'il est tout à la fois et le plus grand des crimes, et la racine de tous les vices. J'ai bien le même dessein, mes frères, en l'insérant à la fin de ce premier point de mon discours ; mais un autre motif m'y engage encore, c'est de vous montrer quel est votre roi, si vous êtes

(952) Vous trouverez la solution des questions précédentes, comme de celle-ci, dans saint Grégoire, ou, si vous aimez mieux, dans son abréviateur, p. 547, Bible d'Avignon, *Dissert. sur Béhémoth*, etc.

(953) Ce saint me paraît s'être surpassé sur les trois derniers chapitres du *Livre de Job*

Digitized by Google

dominés par l'orgueil; c'est de vous montrer quelle est son arrogance et son pouvoir; c'est de vous faire connaître l'ennemi dangereux et terrible dont Jésus-Christ ressuscité est le vainqueur; c'est de vous montrer par là combien sa victoire sur le monde et son prince lui est glorieuse, et que vous le combattiez dans des sentiments d'admiration, en disant quelquefois : Il a arraché sa proie au fort armé : *A forti prædam abstulit;* il a dépouillé les puissances et les principautés; il les a menées hautement en triomphe : *Exspolians potestates palam triumphavit.*

Cette victoire est-elle moins avantageuse? Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Jusqu'à la fin du *Livre de Job*, mes frères, nous nous souviendrons de ce principe du Pape saint Grégoire, qu'il faut dans son explication tellement nous attacher à la vérité de son histoire, que nous n'en abandonnions point la prophétie, et que, comme nous n'avons aucun avantage à espérer de ce que nous connaissons de la vie des saints, si elle est apocryphe, de même nous en avons bien peu à en tirer, si elle ne nous instruit de quelques vérités importantes. Appliquons ce principe au sujet que nous traitons, et, pour juger des avantages qu'il nous procure, voyons de quelles vérités il nous instruit. Le rétablissement de Job, car c'est le sujet dont il s'agit dans cette seconde partie de mon discours, ce rétablissement nous apprend : 1° que Jésus-Christ devait être rétabli dans toute sa gloire, après l'ignominie de sa Passion. Premier avantage. Il nous apprend, 2° que nous aurons un jour part à la résurrection de ce divin Chef. Second avantage. Il nous apprend, 3° que notre résurrection corporelle doit être précédée de notre résurrection spirituelle. Troisième avantage. Il nous apprend, 4° ce que Dieu fait pour nous dans notre résurrection spirituelle, et ce que nous devons faire pour en conserver la grâce. Quatrième avantage, celui que je vais vous faire connaître plus spécialement (954).

Ici, mes frères, l'application de la figure à la chose figurée est aussi facile qu'elle a été difficile dans tout le reste du livre; il me semble à ce moment arriver heureusement au port après avoir parcouru une mer immense et orageuse; suivez-moi jusqu'à la fin.

Dans le temps que Job offrait ses prières pour chacun de ses amis, Dieu le rétablit (955) *dans son premier état, et il lui rendit tout ce qu'il possédait auparavant;* en nous rétablissant dans sa grâce, ne nous a-t-il pas aussi rendu ce que nous possédions avant de la perdre? Il rendit d'abord à Job la santé et la beauté corporelles; la santé et la beauté spirituelles ne sont-elles pas aussi les premiers biens qui nous ont été accordés au moment de notre justification? A ce moment, outre la rémission de nos péchés, nous avons reçu la grâce sanctifiante, une grâce qui a fait de nous des saints, des justes, des héritiers du ciel, des enfants de Dieu, des objets de ses complaisances; nous étions morts, et nous sommes ressuscités; nous étions égarés, et nous sommes retrouvés; nous étions nus, dépouillés des dons de la grâce, et nous en avons été revêtus, enrichis; nous avons reçu dans le second Adam ce que nous avions perdu dans le premier. Tournons nos regards de notre résurrection particulière à une résurrection plus générale, à celle de la nation juive à la fin du monde. Saint Grégoire nous y invite en appliquant à cette nation le reste de notre histoire.

Tous les frères, toutes les sœurs, tous ceux qui avaient connu Job dans son premier état vinrent le trouver: voilà la figure. Ces Juifs dont les pères ont donné naissance au Sauveur; ces juifs dont les ancêtres ont connu et cependant rejeté le Messie (956); ces Juifs, frères et sœurs, forts et faibles, viendront tous à la fin du monde en foule dans le sein de l'Eglise chrétienne adorer Celui qu'ils ont si longtemps méprisé : voilà le mystère figuré. Tous les parents de Job mangèrent avec lui dans sa maison (957) : voilà la figure. Tous les Juifs à la fin du monde participeront à ces tables sacrées, où le pain de la parole sainte et celui de l'Eucharistie nous sont distribués : voilà le mystère figuré. Les parents de Job furent touchés de compassion pour lui, et ils le consolèrent de toutes les afflictions que le Seigneur lui avait envoyées : voilà la figure. Les Juifs à la fin du monde consoleront Jésus-Christ, ils consoleront l'Eglise en se convertissant : voilà le mystère figuré. Si c'est pour nous un grand sujet de chagrin, que nous prêchions infructueusement pour quelques-uns, n'est-ce donc pas un grand sujet de consolation que nous le fassions utilement pour quelques autres? Quel encouragement le prédicateur ne trouve-t-il pas dans le changement salutaire de ses auditeurs (958)? Les parents de Job lui donnèrent chacun une brebis et un pendant d'oreille d'or (959). Lit-on ceci sans y soupçonner quelque figure? N'est-il pas étonnant que tous fassent les mêmes présents, et que les riches ne donnent pas plus que les pauvres? Pourquoi une brebis? pourquoi un pendant d'oreille? Pourquoi un, et

(954) Cet ordre de mon discours demande que je passe d'abord à la fin du dernier chapitre, pour revenir à ce qui précède.

(955) Au lieu de *conversus est ad pœnitentiam Job*, l'hébreu porte : *Ad restitutionem Job.*

(956) Eliu figurait les Juifs des derniers temps; de là vient que le Seigneur sembla l'oublier tandis qu'il appelait les trois autres amis de Job.

(957) La sienne n'avait donc pas croulé avec celles de ses enfants.

(958) « Elevatio docentis, est immutatio proficientis. »

(959) C'est-à-dire, selon quelques-uns, ils donnèrent une pièce d'argent, sur laquelle était empreinte la figure d'une brebis, etc.

Digitized by Google

non deux? Quel rapport de l'un à l'autre?

Les Juifs à la fin du monde apporteront à Jésus-Christ l'innocence et la docilité : voilà le mystère figuré par la brebis et par le pendant d'oreille : *Quid per ovem nisi innocentia? Quid per inaurem nisi obedientia designatur?* Le Seigneur bénit Job dans son dernier état encore plus que dans le premier : voilà la figure. A la fin du monde, toutes les pertes du véritable Job seront réparées; ceux des Juifs et des gentils qui entreront en foule dans l'Eglise y rétabliront la première ferveur, le premier désintéressement, la première innocence; ils ressusciteront la foi languissante des nations fidèles; ils travailleront au salut des âmes avec tant de zèle, que le troupeau sera dans les derniers temps le double de ce qu'il avait été, lorsque l'Eglise était la plus féconde et la plus étendue : voilà le mystère figuré. Cette espérance, ô mon Dieu! est la plus douce consolation de vos serviteurs dans ce siècle, où les pertes se multiplient, et où chaque jour le nombre des vrais pasteurs et des saintes ouailles diminue.

Job dans son dernier état eut quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses, ce qui était le double de ce qu'il avait auparavant. Nouvelle figure du même mystère, selon la coutume des écrivains inspirés qui souvent répètent une seconde fois ce qu'ils ont dit une première, pour mieux l'inculquer, car ce que signifient les brebis, c'est aussi ce que marquent les bœufs, je veux dire, les Juifs accoutumés au joug de la loi et nourris dans ses écrits. Et ce que signifient les ânesses, c'est aussi ce que signifient les chameaux, je veux dire, les gentils courbés sous le poids de leurs vices, et conduits comme des animaux sans raison, vers les idoles muettes. Ces Juifs et ces gentils que l'Eglise n'avait pu gagner dans ses commencements, elle les recevra au double à la fin : *In exordiis suis quos lucrari non potuit, duplicia in fine recipit;* elle les recevra au double dès cette vie, dit un Père, et nous, nous recevrons au centuple dans la vie présente, et la vie éternelle dans le siècle futur : *Duplicia Job, nos centupla in hoc sæculo, et in futuro vitam æternam.*

Job eut aussi sept fils et trois filles, nouvelle leçon encore et preuve excellente de l'immortalité de l'âme et de la résurrection glorieuse. D'un côté il est dit que Job reçut le double de tout ce qu'il avait perdu; de l'autre, il est dit qu'il n'eut que sept fils et trois filles, quoiqu'il eût perdu sept fils et trois filles. Dans quel sens est-il donc vrai qu'il reçut le double de ce qu'il avait perdu? dans ce sens que les premiers enfants n'étaient point péris comme les troupeaux, mais qu'ils subsistaient, qu'ils étaient vivants pour Job, fortement persuadé qu'ils n'étaient point morts quant à l'âme, et qu'ils ressusciteraient quant au corps (960).

Job appela la première de ses filles, *jour;* la seconde, *cannelle;* la troisième, *boîte de fard; il ne se trouva point, dans tout le reste du monde, de femmes aussi belles que ces filles de Job, et leur père leur donna leur part dans son héritage comme à leurs frères.* Ecoutons encore saint Grégoire sur ces paroles. La première de ses filles s'appelle, *jour*, et elle signifie le jour où nous sommes créés dans l'innocence; la seconde s'appelle, *cannelle*, et elle signifie tout le temps de la vie présente, où les élus, affligés, persécutés et pour ainsi dire pillés, exhalent au loin la bonne odeur de Jésus-Christ; la troisième s'appelle, *boîte de fard*, ou *instrument de musique*, et elle signifie cette heureuse éternité où les élus, *renouvelés* par la résurrection, *chanteront* leurs combats et leurs victoires à la louange de notre Rédempteur. *Il ne se trouva point dans tout le monde de femmes aussi belles que les trois filles de Job :* c'est vous, filles mondaines! que ces mots regardent : dites-le-nous, quelle est votre beauté comparée à celles des âmes de ses élus? il est vrai que celle-ci étant toute dans l'intérieur ne paraît pas aujourd'hui, mais qu'elle sera éclatante dans le siècle futur, dans ce séjour où les sœurs sont partagées comme les frères, où les faibles sont admis à l'héritage des forts! encore un mot et nous serons heureusement à la fin du livre.

Il finit par ces paroles : *Job* (après son rétablissement) *vécut cent quarante ans; il vit ses fils, et les enfants de ses fils jusqu'à la quatrième génération, et il mourut fort âgé et plein de jours.* Il est dit de Job qu'il vécut cent quarante ans après son rétablissement, en tout environ deux cent dix ans; ce long temps nous transporte vers ces années éternelles pendant lesquelles nous nous réjouirons pour avoir pleuré sur la terre pendant quelques jours. Il est dit qu'il vit jusqu'à la quatrième génération, et ce fut un effet de la divine Providence qui voulait que la famille de ce grand homme pût aussi longtemps profiter de ses leçons et de ses exemples. Il est dit qu'il mourut plein de jours, parce qu'il avait passé ses jours dans la pratique assidue des bonnes œuvres, comme il est dit au contraire des gens oisifs, qu'ils meurent vides de jours, parce qu'ils les passent ou dans l'indolence, ou, ce qui est pis que l'indolence, dans la débauche : *Mortuus est senex et plenus dierum.*

Ainsi se termine l'éloge du saint homme Job, la figure la plus expresse de Jésus-Christ dans ses souffrances d'abord, et dans sa résurrection ensuite, puisque, comme Jésus-Christ, il a vaincu le démon et le monde, dans ses souffrances et par ses souffrances mêmes, et, comme lui encore, il est passé du fumier qui était son tombeau, à un trône plus éclatant que celui d'où ses malheurs l'avaient fait descendre. Ainsi, mes frères, se terminera aussi l'histoire de notre propre vie, si nous voulons; une vie pleine de jours et

(960) « Liberos (Dominus) dupliciter addidit, quia decem qui amissi fuerant, in occulta animarum vita reservavit. »

Digitized by Google

une mort précieuse aux yeux du Seigneur sont le fruit d'une sainte Pâque, pourvu que nous en conservions le germe, pourvu que nous observions les quatre pratiques dont Job nous a laissé l'exemple, et dont il me reste à vous dire un mot avant de finir.

Une première est l'examen de nos consciences, la considération de nos fautes, l'attention à leur énormité; nous en trouvons l'ordre dans ces paroles de Job à Dieu : Parce qu'auparavant mon oreille avait seulement entendu parler de vous, ne vous voyant pas, je me déplaisais moins à moi-même; mais maintenant, vous voyant de mes yeux, et me voyant moi-même, je me trouve plus répréhensible et je m'accuse moi-même : *Ipse me reprehendo.* Que nous apprennent ces paroles, demande saint Grégoire? elles nous apprennent, répond ce Père, que plus les justes avancent vers Dieu en vertu, plus ils se trouvent coupables, et que plus ils approchent de la lumière incréée, plus ils découvrent les ténèbres cachées dans le fond de leur âme, etc. (S. Hieron., *In Job.*) Et de là il arrive qu'ils détestent les péchés les plus légers comme les grands pécheurs devenus pénitents détestent les grands crimes. Première pratique dont je vous demande l'observation pour le reste de vos jours.

La seconde est l'humble aveu de vos anciennes fautes, et c'est encore une pratique dont Job vous a laissé l'exemple. Dieu, le rétablissant dans son premier état, lui adressa un discours qu'il divisa en deux parties; en finissant la première il lui dit comme au représentant non plus du chef, mais des membres : *Celui qui dispute contre Dieu se réduit-il si facilement au silence? certainement quiconque reprend Dieu doit être en état de lui répondre.* Que réplique Job à ces mots où le Seigneur semblait lui reprocher ce qu'il lui avait dit autrefois? *Appelez-moi et je vous répondrai, ou que je vous parle moi-même et répondez-moi.* Sa réponse fut aussi humble que succincte. *Puisque j'ai parlé avec* trop de *légèreté* selon vous, ô mon Dieu, *comment pourrais-je répondre* maintenant? *je n'ai plus qu'à mettre ma main sur ma bouche ;* car *j'ai dit une chose que je souhaiterais n'avoir pas dite, et une autre encore* dont je me repens, et je n'y ajouterai rien davantage. *J'avoue,* ajouta-t-il encore, lorsque le Seigneur eut terminé la seconde partie de son discours, *j'avoue que j'ai parlé indiscrètement, et de choses qui passaient sans comparaison toute la lumière de ma science* (961).

Mais c'est trop peu dire : *Job nous donne ici l'exemple de l'humble confession de nos fautes :* il faut ajouter que c'est pour nous-mêmes qu'il le fait; c'est à notre nom et non au sien : Job avait-il personnellement commis aucune indiscrétion? le Seigneur ne lui rend-il pas le témoignage d'avoir parlé dans la droiture de la vérité (962). Tirons les conséquences qui suivent de là.

C'est donc à nous que le Seigneur adresse en la personne de Job ces paroles : *Celui qui dispute contre Dieu, se réduit-il si facilement?* c'est donc nous que le Seigneur reprend ici, non de péchés d'actions, mais de paroles peu discrètes, peu réfléchies, peu comprises. C'est donc nous aussi que Job représente dans l'aveu qu'il fait d'avoir parlé indiscrètement (963); c'est donc à notre nom que ce saint homme fait l'aveu de son indiscrétion; c'est donc à nous qu'il apprend à confesser souvent à Dieu nos anciens péchés, à l'imitation des Paul, des Pierre, des Madeleine, qui n'oublièrent jamais les égarements de leur jeunesse.

Une troisième pratique qu'il ne faudra jamais séparer de cette seconde, c'est la macération de la chair, l'usage du jeûne, du cilice et de la cendre, en un mot la mortification des sens. Job nous fait bien comprendre la nécessité de ce troisième acte de pénitence quand il dit : Non-seulement je me soumets avec patience aux maux dont il plaît à Dieu de m'affliger; mais en signe d'approbation de sa conduite, et en ma qualité de pécheur, *je fais pénitence dans la poussière et dans la cendre ;* oh ! qu'un tel exemple est propre à nous confondre tous! si un si grand saint ajoute à toutes les douleurs qui nous ont étonnés tout ce que la pénitence extérieure a de plus lugubre et de plus humiliant, hélas ! que ferons-nous, pauvres pécheurs, nous qui avons tant offensé Dieu, nous que Dieu a tant ménagés, nous qui nous sommes tant épargnés jusqu'ici ? Gardons-nous cependant bien de désespérer de notre pardon et de notre résurrection spirituelle, mais passant successivement des trois actes précédents à un quatrième, et de la crainte à la confiance, imitons donc le saint homme Job, et avec lui disons à Dieu : *Je sais que vous pouvez tout* et que votre puissance surpasse celle de Béhémoth; *je sais qu'il n'y a point de pensée qui vous soit cachée,* et que les desseins de Léviathan contre moi vous sont connus. Ce pouvoir indéfini, cette science universelle du Seigneur, sont déjà deux motifs puissants pour ranimer notre confiance ; un troisième sont les mérites de Jésus-Christ, notre seule et unique victime de purification.

C'est, mes frères, à cette vérité que nous rappellent ces paroles du Seigneur à Eliphaz de Theman : *Ma fureur s'est allumée contre vous et contre vos deux amis, parce que vous*

(961) « Quod impietatis est repellit, quod infirmitatis est fatetur. » (S. Ambr., lib. I, cap. 6, *Interp. Job.*

(962) On ne nie pas que Job n'ait commis des fautes dans sa vie, mais on croit être bien autorisé à dire, qu'il n'en a fait ni dans le temps de sa misère, ni avant, qui lui aient attiré sa misère.

(963) C'est le sentiment de saint Augustin (*Ann. in Job*): « Propter personam quam Job gestabat, dictum est, hoc est corporis Domini quod est ecclesia in qua multa, etc. » C'est aussi le sentiment de saint Grégoire.

Digitized by Google

n'avez point parlé devant moi dans la droiture de la vérité, *comme Job mon serviteur; prenez donc sept taureaux et sept béliers* (964) *et allez à mon serviteur Job, et offrez-les par ses mains pour vous en holocauste. Job priera pour vous; je le regarderai et je l'écouterai favorablement, afin que je ne vous impute pas l'imprudence* d'avoir accusé un homme d'être coupable parce qu'il était misérable (965).

Quel coup de foudre pour ces trois hommes! Ils avaient cru soutenir la cause de Dieu contre Job; ils avaient entendu Dieu qui du fond de la nuée abaissait Job comme les hommes l'abaissaient sur la terre; ils s'attendaient à entendre du souverain juge un jugement favorable: et ils en sont condamnés; et ils sont obligés de recourir à celui même qu'ils ont blâmé; et ils ne peuvent espérer de pardon que par la méditation de Job (966). Le mystère, mes frères, en est-il encore un pour vous? dans ces trois hommes ne voyez-vous pas les Juifs condamnés pour avoir accusé Jésus-Christ, obligés de le reconnaître pour leur Sauveur, invités à recourir à lui? y recourant en effet, et, touchés de componction, disant aux apôtres: *Que faut-il que nous fassions? « Quid faciemus, viri fratres? »* (*Act.* II, 37.)

En supposant ici, mes frères, que vous me faites la même question, je réponds qu'aux quatre pratiques que je viens de vous indiquer, vous ajouterez celle de la reconnaissance, et si ce sentiment des belles âmes ne vous instruisait pas des actes qu'il exige de vous en ce jour solennel, je vous dirais avec saint Chrysostome: vous avez vu la victoire de Jésus-Christ et la manière dont il a vaincu; vous avez vu le tyran vaincu étendu aux pieds de Jésus-Christ; vous avez vu la victoire admirable de notre Rédempteur sur notre ennemi commun; vous avez vu combien cette victoire lui est glorieuse et combien elle nous est avantageuse: que nous ont coûté ces avantages? quels travaux, quelle sueur ont-ils exigée de nous? nous a-t-il fallu ensanglanter nos armes, paraître à la tête des légions, offrir notre corps aux coups et aux blessures? Rien de tout cela n'a été nécessaire; le combat de Jésus-Christ a été notre couronne. Imitons donc les soldats d'un chef victorieux; chantons des louanges et des hymnes à son honneur, et disons: O mort! où est ta victoire? ô enfer! où est ton aiguillon? ô croix élevée contre l'auteur du péché! ô péché! vraiment nécessaire, puisque tu as été effacé par la mort de Jésus-Christ! ô coulpe vraiment heureuse qui a mérité d'avoir un si grand Rédempteur! ô nuit heureuse qui a dépouillé les Egyptiens et enrichi les Hébreux! ô pensée consolante! *Jésus-Christ est ressuscité, et je ressusciterai un jour à sa ressemblance.*

C'est, mes frères, le terme où Job portait ses vues quand il disait: *Je sais que mon Rédempteur vit, et qu'au dernier jour je me lèverai de la terre pour contempler mon Sauveur dans ma propre chair et de mes propres yeux.* C'est là aussi, mes frères, ce que nous sommes invités à dire en ce moment solennel. Pleins de la foi de Job nous devons en répéter souvent cet acte: Je sais, etc. *Scio*, etc.; je le sais, et parce que je ne puis autrement parvenir à cette résurrection corporelle que par le moyen de la résurrection spirituelle, je travaillerai jusqu'à ma mort à en confesser la grâce, afin qu'heureux dans mon âme à cette heure, je passe au dernier jour à la gloire éternelle dans la société du bienheureux Job, et de celui qu'il figurait, de Jésus-Christ vainqueur de la mort, à qui honneur et empire dans les siècles des siècles (967). *Amen.*

(964) *Voy.* saint Grégoire sur le mystère de ce nombre de sept, et de ces animaux.

(965) Ces mots nous apprennent que les discours de Job ont tous été exacts, et que les reproches apparents que Dieu lui a faits auparavant, prouvent seulement qu'il avait bien dit des choses mystérieuses dont il n'avait point l'intelligence, et qui étaient au-dessus de ses forces, et non qu'il était coupable, puisque l'ignorance et la faiblesse sont bien des sujets d'humiliation, mais non des crimes.

(966) « Agonotheta secus de.. turbine manum laboranti dedit et oblectantes gravi lapsu cecidisse pronuntiavit, victorem asseruit, coronam detulit. » (S. Ambr., lib. II *De interp.*, cap. 3.)

(967) L'incrédule m'oblige à ajouter ici ces deux observations. 1° Ce que dit Job au chap. XXXIX que l'autruche ne couve point ses œufs, est dit selon le langage populaire. 2° Ce qu'il dit au chap. XL, de la baleine, ne signifie pas qu'on ne peut la prendre, mais qu'on ne peut la prendre vivante et à l'hameçon. 3° Comme d'un côté nos esprits faux et légers accusent nos Ecritures de contenir des erreurs touchant la physique, l'astronomie, etc., comme d'un autre côté, aucun auteur sacré n'a autant parlé de physique et d'astronomie que Job, surtout depuis le IX° chapitre de son livre, jusqu'au XXII°; j'observerai d'abord qu'il représente les phénomènes du ciel, d'une manière aussi exactement vraie qu'intéressante, témoin ce qu'il écrit des hyades, etc., des éclipses de soleil, des astres qui brillent et disparaissent par des révolutions marquées au sceau du Créateur. (*Vid.* cap. IX.) J'appuierai ensuite mes observations de ce témoignage du chancelier Bacon, dont la critique vaut bien celle de nos demi-savants.

« Si quis eximium illum Jobi librum diligenter revolverit, plenum eum et tanquam gravidum naturalis philosophiæ mysteriis deprehendet exempli gr. circa cosmographiam et rotunditatem terræ, circa astronomiam et asterismos, circa generationem animalium, rem metallicam, » etc.

Digitized by Google

LE PSAUTIER

INSTRUCTION PREMIÈRE.

SON UTILITÉ.

(*Psal.* I-III.)

Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.

Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller au conseil des impies. (*Psal.* I, 1.)

Que signifie ce nom de Psautier donné au livre que je commence aujourd'hui à vous expliquer? quel en est l'auteur? quelles en sont les beautés? quels en sont les objets et les fins principales? quel en est l'ordre? quelle en est l'utilité? Ce sont là, mes frères, autant de questions (968) que vous avez droit de me faire à ce moment et sur lesquelles voici mes réponses.

Sur la première je vous réponds que le mot *psautier* en grec ψαλτήριον a une double signification, qu'il signifie, *instrument de musique*, et encore *recueil de cantiques* dont le nombre est de cent cinquante, soit qu'on les divise en cinq parties comme font plusieurs Pères après l'original hébreu (969), soit qu'on les partage en trois dont la première est pour les pleurants, la seconde pour les justes persévérants, la troisième pour les fidèles consommés en sainteté.

Sur la seconde je vous réponds d'abord que le premier et principal auteur du psautier est l'Esprit-Saint même qui en a dicté les paroles, et en les dictant en a fait un livre divin. J'ajoute en outre qu'il est assez inutile de rechercher curieusement quels en sont les auteurs ministériels et secondaires, si c'est David seul (970) ou non (971). « S'informe-t-on quelle plume a servi pour écrire une lettre, lorsqu'on y remarque la main d'une personne pour qui l'on a infiniment de respect. » (S. Greg. Magn., *in Job* I.)

Sur la troisième je vous réponds que les beautés de ce livre sont telles qu'on compte jusqu'à six cent trente commentateurs des psaumes, sans comprendre en ce nombre ni ceux qui ont écrit généralement sur toute l'Ecriture, ni ceux qui n'ont commenté qu'une partie du psautier. Un si grand nombre d'ouvriers peut-il en admettre de nouveaux dans le champ qu'il a entrepris de cultiver? Ce champ, mes frères, est si vaste, le fonds si fertile, la moisson si abondante, que plusieurs ouvriers peuvent y travailler sans se faire ombrage l'un à l'autre, sans que l'ouvrage de l'un ou de l'autre soit inutile.

Sur la quatrième je vous réponds que selon le sens littéral et immédiat, c'est ordinairement David qui est l'objet des psaumes, et que selon le sens prophétique, c'est Jésus-Christ tout entier, Jésus-Christ et son Eglise, son corps et ses membres mystiques qui en sont l'objet et la fin principale, depuis le premier jusqu'au second avénement de ce libérateur commun.

Sur la cinquième je vous réponds qu'à ne considérer que le premier sens des psaumes, on ne voit aucun ordre dans l'arrangement de ces divins cantiques, mais à en considérer le second sens, il y en a un lequel, dit saint Augustin, paraît renfermer un grand mystère (972).

Il est vrai que ce saint docteur se plaignait que cet ordre ne lui avait pas encore été révélé, mais d'autres après lui ne l'ont-ils pas aperçu? Quoi qu'il en soit de la vérité de leurs découvertes, d'après eux il nous paraît très-possible de partager le psautier en vingt-deux sections (973), dont chacune ferait la matière de deux instructions. Mais ne jugeant ni nécessaire ni même utile de suivre un plan qui rendrait nos instructions beaucoup plus longues les unes que les autres, nous ne nous en ferons aucune règle que pour la première section, qui renferme les six premiers psaumes, et qui nous fournira la matière de deux instructions.

Bienheureux David! obtenez-nous les dons d'intelligence pour expliquer vos paroles, et de sagesse pour les goûter.

Les preuves que je vais vous donner de l'utilité du psautier seront, l'une générale et l'autre particulière, que je tirerai des idées que nous offrent les trois premiers

(968) On pourrait aussi demander ici, si ce livre est canonique; qui en a fait le recueil; d'où en vient l'obscurité; mais pour ne point multiplier excessivement les questions, j'observerai seulement ici, 1° qu'aucun fidèle n'a jamais douté de la canonicité du psautier; 2° que selon l'opinion la plus commune, c'est Esdras qui en a fait le recueil; 3° que son obscurité vient partie de la poésie de ce livre, partie de l'hébreu, dont il n'est pas aisé de rendre la force.

(969) Les quatre premières de ces cinq parties se terminent aux psaumes qui finissent par ces mots: *Fiat, fiat.* La dernière finit par *Alleluia.*

(970) C'est l'opinion de saint Chrysostome, de saint Ambroise, de saint Augustin, etc., etc., etc., que nous adoptons.

(971) C'est l'opinion de saint Hilaire, de saint Jérôme, etc., que nous abandonnons comme moins fondée en raisons que la précédente.

(972) « Ordo psalmorum mihi magni sacramenti videtur continere secretum. » (S. Aug., *Enarr. in proem.*)

(973) Autant de sections que de lettres alphabétiques. Chacune d'elles commence par les mystères douloureux, et finit par les mystères glorieux. C'est probablement l'ordre que l'Eglise a vu dans l'arrangement des psaumes. Par conséquent, si nous ne le voyons pas comme elle, nous ne dirons pas contradictoirement à elle, qu'il ne faut chercher dans leur collection aucun ordre, soit des matières, soit des temps, soit des solennités et des jours où ils doivent être *chantés*.

Digitized by Google

psaumes. Ne perdez rien ni de l'une ni de l'autre.

« Dieu, » dit saint Chrysostome (*in psal.* XLI), par lequel je commence ma première preuve, « Dieu, connaissant combien le démon travaille à renverser toute la piété dans les âmes par les plaisirs criminels qu'il leur fait trouver dans des chansons impures, a voulu lui opposer le chant sacré des divins psaumes, afin qu'on y trouvât en même temps un plaisir très-chaste et une instruction très-salutaire (974). Ainsi, » continue-t-il, « au lieu que ce qu'il y a d'impur et de dissolu dans les airs profanes, entrant dans le fond de l'âme, l'affaiblit et l'efféminé; les psaumes et les cantiques spirituels ont, au contraire, cet avantage qu'ils rendent l'âme plus pure et plus sainte. De même, » ajoute encore ce Père, « que là où il y a de la boue, les pourceaux y courent, et qu'au contraire les abeilles volent partout où il y a des fleurs et des aromates; aussi les démons s'assemblent au son des chansons impures; et là au contraire où retentissent les saints cantiques, la grâce de l'Esprit divin y vient faire sa résidence, et l'âme est sanctifiée par la bouche de ceux qui les chantent : *Ubi cantica spiritualia, illuc advolat spiritus gratia, quæ os sanctificet et animam.* » Ce sont jusqu'ici les paroles de saint Chrysostome, qui en tire cette conséquence et adresse cette exhortation à ses auditeurs (375). « Je vous propose ces réflexions, à vous, chefs de famille! pourquoi? ce n'est pas seulement afin que vous écoutiez, mais aussi afin que vous appreniez à vos femmes, à vos enfants à chanter ces sacrés cantiques, non-seulement lorsque vous travaillez des mains, lorsque vous cultivez la terre, lorsque vous vendangez, lorsque vous exercez votre métier, votre art, votre commerce, mais aussi et surtout lorsque vous êtes assis à table ; *sed maxime in mensa.* » Après avoir entendu l'éloge du saint prêtre d'Antioche, écoutez celui de saint Basile sur le même sujet.

« Toute l'Ecriture, » dit ce saint, « a été écrite afin que tous les hommes pussent y trouver, comme en un trésor commun, les remèdes les plus propres pour la guérison de leurs maladies spirituelles; mais au lieu que les livres des prophètes instruisent d'une manière, et les livres historiques d'une autre manière, au lieu que la loi a ses instructions particulières, et que les proverbes enseignent aussi d'une autre façon, le *Livre des Psaumes* renferme lui seul tout ce qu'il y a d'utile dans tous les autres; comme les livres prophétiques, il prédit l'avenir; comme les livres historiques, il représente les choses passées; comme les livres légaux, il prescrit des lois pour le règlement de la vie; comme les *Proverbes*, il propose à tous les hommes ce qu'ils doivent faire pour se sauver; on y trouve de quoi guérir les plaies anciennes et nouvelles des âmes; il rétablit ce qui est malade; il conserve ce qui est sain; l'Esprit divin y a joint la douceur de l'harmonie à la vérité de ses divines instructions, afin qu'écoutant avec plaisir ce qui charme les oreilles, les âmes reçussent en même temps ce qui peut les guérir. Le psaume chasse le démon; il nous attire le secours des anges; il nous rassure contre les frayeurs de la nuit; il nous délasse de la fatigue des travaux du jour. Le psaume est la voix de toute l'Eglise; il rend les fêtes plus solennelles; il produit également et la joie du Saint-Esprit, et la tristesse qui est selon Dieu. »

C'est encore ce que dit saint Ambroise dans sa belle *Préface sur les psaumes*, dont voici quelques fragments. « Au lieu, » dit ce Père, « qu'un ou deux cantiques font le grand ornement de tous les autres Livres, celui-ci est tout composé de chants sacrés qui ont quelque chose de plus élevé que le reste de l'Ecriture. Ainsi, » ajoute le saint archevêque, « lorsque Moïse eut vu Pharaon enseveli avec son armée dans la mer Rouge, il quitta son style ordinaire et chanta un cantique de triomphe à la gloire du Seigneur. De même après avoir lu aux Israélites la loi de Dieu, voulant l'imprimer plus fortement au fond de leurs âmes, il composa cet autre cantique où il invite le ciel et la terre à entendre ses paroles. Et ces deux cantiques, qui sont dans les Livres de Moïse comme les deux yeux du monde et les deux grands luminaires des cieux, éclairent et font briller tout le corps de son ouvrage. On ne lit aussi qu'un cantique dans tout le Livre des Juges, que deux dans Isaïe, qu'un seul dans Daniel, mais David a été choisi de Dieu principalement pour exceller dans ce genre élevé d'écrire, en sorte que ce qui brille rarement dans les autres ouvrages est le propre caractère du psautier. Qu'est-il donc, » conclut notre saint, après en avoir dit beaucoup d'autres choses; « qu'est-il donc sinon l'instrument des vertus? *Quid igitur psalmus nisi virtutum est organum?* »

« Ce Livre, » dit saint Augustin, « est un Livre qui nous est propre; c'est un trésor qui nous appartient; c'est nous-mêmes qui en sommes le sujet et la matière. C'est de nos périls et de nos tentations qu'il traite; c'est pour exprimer notre reconnaissance qu'il est composé: c'est pour marquer nos

(974) Auparavant il avait dit : « Quanam de causa dicatur psalmus cum cantico, audi : cum Deus vidisset homines, multos esse socordiores nec ad legenda spiritualia lubenter accedere, nec qui in eo capitur, laborem tolerare, volens gratiorem laborem efficere, admiscuit prophetiæ melodiam ut omnes cantici modulatione delectati cum magna animi alacritate sacros ei hymnos emittant. Nostra certe natura usque adeo delectatur canticis, ut vel infantes ab uberibus pendentes, si fleant ea ratione sopiantur. Nutrices certe, etc., viatores, etc., agricolæ, etc., vindemiantes, etc., mulieres quoque texentes, » etc.

(975) C'est ce me semble sur de trop faibles raisons que Tillemont a douté que saint Chrysostome ait prêché ses *Discours sur les Psaumes*. Le Père Montfaucon conjecture qu'un si bel ouvrage n'a pas été composé à Constantinople, où d'autres soins le distrayaient.

Digitized by Google

craintes ou nos espérances. Celui qui par sa grâce nous porte à la pénitence et aux larmes, nous y propose des expressions conformes à notre douleur; en nous inspirant l'amour pénitent, il nous a donné le langage dont l'amour pénitent a besoin. Cet homme à qui sont les psaumes, est répandu dans tout le monde, sa tête est dans le ciel, et il a encore des membres sur la terre. Comme il y parle, ou pour y chanter, ou pour y gémir, ou pour se réjouir de ce qu'il espère, ou pour soupirer parce qu'il souffre, nous devons connaître sa voix comme étant la nôtre même : *Ejus vocem familiarissimam debemus habere tanquam nostram.* » (*In Psal.* XLII.)

A ces quatre Pères tant de l'Eglise grecque que de l'Eglise latine, je pourrais en joindre plusieurs autres sans doute, mais pourquoi prouver plus au long par des réflexions étrangères l'utilité des psaumes, tandis que chacun d'eux offre la preuve de cette utilité. Le premier d'abord (976).

Psal. I. — Car quoi de plus utile pour nous, que ce qui nous instruit de notre bonheur, des principes de notre bonheur, des fruits qui naissent de ces principes et de la fin où ils conduisent? n'est-ce pas ce que nous apprend le premier psaume (977)?

Un principe primordial de notre bonheur est la fuite du mal et des méchants dont les exemples et les discours nous entraînent vers le mal. Le prophète nous l'indique en commençant son Livre, comme Jésus-Christ a commencé son Evangile, par l'idée du bonheur, et par ces mots : *Heureux l'homme qui n'est point allé au conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est point assis dans la chaire contagieuse* des libertins qui se moquent des choses de Dieu. Le second principe de notre bonheur est la pratique du bien, l'étude de nos devoirs, la méditation continuelle de la loi de Dieu et son observation. Le Prophète nous l'indique en ajoutant : *Heureux l'homme qui met toute son affection dans la loi du Seigneur, et qui médite jour et nuit cette loi sainte!* « *Sed in lege Domini voluntas ejus meditabitur die ac nocte.* »

En saviez-vous autant, mes frères! saviez-vous que pour arriver au bonheur pour lequel nous sommes faits et que nous désirons tous, il fallait le chercher dans ces principes? Eh! pourquoi donc l'avez-vous cherché dans les honneurs, les biens et les plaisirs de ce monde? Pourquoi donc êtes-vous allés au conseil des impies pour les consulter, et non à celui des justes pour les écouter? pourquoi donc vous êtes-vous arrêtés dans la voie des pécheurs et avez-vous mis votre plaisir à les imiter? Pourquoi donc vous êtes-vous assis dans ces cabinets que vous nommez littéraires, et que peut-être vous nommeriez encore mieux chaires de pestilence? Pourquoi vous êtes-vous rendus maîtres des maximes contagieuses qui s'y débitent en communiquant à d'autres la même peste dont vous vous êtes infectés dans ces lieux où vous lisez indistinctement tout ce qui vous tombe sous la main? Pourquoi donc vous exercez-vous si peu à la méditation des choses saintes? Pourquoi témoignez-vous tant de répugnance pour ce saint exercice? Pourquoi tournez-vous en ridicule ceux qui s'en occupent, ceux qui écoutent efficacement cet avis de l'Esprit-Saint : *Heureux celui qui met toute son affection*, etc. « *in lege Domini,* » etc., Mettez-y toute la vôtre désormais; voici les avantages que vous en tirerez et que j'ai à vous proposer avec le Prophète, comme autant de motifs pour vous y engager.

Vous serez, mes frères, *Comme des arbres plantés proche le courant des eaux, donnant leurs fruits dans leur temps, et ne perdant pas une de leurs feuilles;* les eaux de la grâce vous arroseront continuellement; ces grâces vous produiront des fruits excellents pour le ciel, en vous aidant à remplir vos devoirs de religion et de société; elles vous rendront méritoires vos actions même les plus indifférentes, comme sont la promenade, le sommeil, le boire et le manger. Ce sont là des feuilles dont aucune ne tombera, dont aucune ne sera sans récompense; tout ce que vous ferez aura un heureux succès dans l'ordre du salut : *Omnia quæcunque faciet prosperabuntur.* Ne le souhaitez-vous pas? Ne serez-vous pas méditatifs à proportion que vous avez été distraits, fervents dans le bien à proportion que vous y avez été lents et indolents? Ah! si la considération des avantages que je viens de vous proposer ne vous y engage pas encore, qu'au moins la pensée du sort des impies vous y détermine.

Ceux-ci, tandis qu'ils suivent les voies de l'iniquité, n'ont ni consistance ni solidité; ils ne font par conséquent aucune œuvre utile au salut, ils sont donc comme la poussière que le vent disperse de dessus la face de la terre; le vent impétueux de leurs passions les emporte de tous côtés et les tient dans une agitation perpétuelle. Voilà leur état présent, combien n'est-il pas misérable? Ah! que dirons-nous donc de leur état futur au jour du jugement? Ils ressusciteront, il est vrai, mais, non, ce ne sera pas pour la gloire; ils reprendront alors leurs corps, il est vrai, mais, hélas! non, ils n'auront point de place dans l'assemblée des Justes; ils en seront exclus pour jamais; ils seront convaincus, mais trop tard pour eux, de ce que le Seigneur leur dit à présent par ma bouche; qu'il connaît et approuve la voie des justes, et qu'il hait et condamne la voie des impies, et qu'ainsi elle périra et qu'ils pé-

(976) Nous récitons ces trois psaumes le dimanche à Matines, comme convenant à la résurrection de Jésus-Christ.

(977) Il n'a point de titre, on lit à la vérité dans les Septante : *Cantique de David, prophète et roi,* mais c'est moins le titre du premier psaume que celui de tout le psautier. Il paraît avoir été composé par David, fuyant Absalon ou Saül.

Digitized by Google

riront eux-mêmes avec elle, sans qu'il leur reste rien de leur projet d'ambition, de fortune et de plaisir : *Iter impiorum peribit.* O vérité terrible! Dieu! faites-nous la comprendre; retirez-nous de la voie des pécheurs si nous y sommes; ramenez-nous en celle des Justes, et gravez bien avant dans nos cœurs la leçon que vous venez de nous faire sur le vrai bonheur, sur les principes, les avantages présents et à venir qui suivent de leur pratique, et par là faites-nous connaître le prix du présent, dont vous nous avez honoré en nous donnant un livre qui renferme des leçons aussi importantes.

Psal. II. — Voici celle que nous offre le second psaume, lequel a pour objet principal (978) Jésus-Christ et son Eglise dans son établissement, dans sa catholicité, dans sa perpétuité. Ainsi l'ont expliqué saint Pierre, saint Jean, les disciples de Jérusalem, lorsque, élevant leurs voix tous ensemble, ils ont crié, après la délivrance des apôtres : *C'est vous Seigneur! qui avez dit par le Saint-Esprit, parlant par la bouche de notre père David votre serviteur : pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit? pourquoi les peuples ont-ils formé de vains desseins? les rois de la terre se sont élevés et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ et son oint; car nous voyons visiblement qu'Hérode et Ponce-Pilate, avec les gentils et le peuple d'Israël, se sont réunis ensemble contre votre saint fils Jésus, disant : Rompons leurs liens; rejetons loin de nous le joug que le père et le fils veulent nous imposer.* (*Act.* IV, 25 *seqq.*)

Mais efforts inutiles de leur part, celui qui habite dans les cieux se rira d'eux; le souverain maître se moquera d'eux et de leurs vains projets; il leur parlera dans sa colère, et il les remplira de trouble dans sa fureur; malgré eux ils vivront sous l'empire de Jésus-Christ, sous celui de sa justice, si ce n'est sous celui de sa grâce. Ainsi se sont expliqués David et les apôtres, interprètes de David, sur l'établissement de l'Eglise, malgré l'opposition des Juifs et des gentils réunis.

Et sur la catholicité de cette même Eglise, que lisons-nous dans notre cantique? *Pour moi*, dit là le vrai David, *Pour moi j'ai été établi roi par mon père sur la montagne sainte* qui est l'Eglise (979), afin que j'annonce ses préceptes à son peuple, et que je le conduise dans les voies de sa justice; le Seigneur m'a dit: *Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré aujourd'hui* (980); *demandez-moi et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre;* l'Eglise que je vous donnerai pour royaume sera catholique ou universelle, non-seulement quant au temps, mais aussi quant aux lieux et aux personnes. Aucune secte sortie de son sein n'aura le même nombre d'enfants. On la distinguera surtout par ce caractère. Au quatrième siècle de cette Eglise, les vrais fidèles pourront à ce signe connaître que les Ariens ne sont pas l'Eglise, et au dix-huitième que les calvinistes et les luthériens sont des pierres détachées de l'édifice. C'est, mes frères, le sens littéral et prophétique, tout à la fois, de ce passage : *Postula a me* (981), etc., un de ceux qui marquent plus visiblement la catholicité de l'église. Brebis errantes que j'ai ici en vue, me montreriez-vous un temps où cette prophétie n'ait eu son parfait accomplissement?

Je puis avec le même avantage faire une question semblable pour prouver la perpétuité de l'Eglise. Ces paroles: *Vous les gouvernerez* (les Juifs) *avec une verge de fer; vous les briserez* (les Romains) *comme un vase d'argile qui sort des mains du potier.* Ces paroles, dis-je, n'en sont-elles pas une prophétie? l'événement n'y a-t-il pas répondu? où sont aujourd'hui les anciens Romains? Quant aux Juifs ils subsistent, il est vrai mais comment? et quel autre nom donnerons-nous à la verge dont Dieu les châtie depuis tant de siècles, que celui de verge de fer?

Trois siècles de persécutions écoulés, les empereurs romains enfin embrassèrent la religion chrétienne: c'est encore le grand événement qu'annonce David en ces termes: *Vous donc maintenant, ô rois! ouvrez votre cœur à l'intelligence; instruisez-vous, vous juges! vous qui jugez la terre, servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec un saint tremblement; embrassez étroitement la discipline* et la loi qu'il vous impose; *et nunc, reges, intelligite*, etc. Mais ne nous occupons pas tellement de la mère que nous perdions de vue ses enfants, ses enfants coupables, ceux de ses enfants qui ont osé dire comme ses anciens ennemis: Rompons leurs liens; rejetons le joug qu'ils veulent nous imposer. A cette audace, mes frères! ne reconnaissez-vous pas la vôtre? au moment même où vous avez mis le pied sur le seuil de cette maison divine, n'étiez-vous pas encore de ces pécheurs qui s'opposent aux desseins de Dieu? qui cherchent des prétextes pour se soustraire à ses lois? qui voudraient étouffer les cris de leur conscience pour pécher plus librement? Au moins ou-

(978) Je dis principal pour deux raisons. La première est que David attaqué par les Philistins, les Ammonites, etc., après l'expulsion des Jébuséens a pu, étant instruit d'en haut, dire de lui-même: *Quare fremuerunt*, etc. La seconde est qu'on distingue en ce psaume trois passages qui ne peuvent être appliqués à David qu'en un sens forcé; ce sont les suivants: *Ego super montem sanctum; ego hodie; postula a me*, etc.

(979) Sion n'avait pas encore le nom de montagne sainte, lorsque le Prophète-Roi composa ce psaume.

(980) Saint Cyprien rapporte ces paroles à la naissance temporelle de Jésus-Christ; saint Paul (*Epître aux Hébreux*, I, 5), à sa génération éternelle; saint Pierre (*Act.* IV, 25 *seqq.*), à sa résurrection, et ce troisième sens paraît le plus vrai, puisqu'il s'agit ici de la manifestation de la gloire de Jésus-Christ.

(981) Celui qui a David pour objet n'est qu'un voile léger et facile à percer.

Digitized by Google

vrez à ce moment présent votre cœur à l'intelligence de l'instruction que je vous adresse au nom de Jésus-Christ et avec Jésus-Christ même, parlant par la bouche de David: servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui: *servite Domino in timore, et exsultate ei cum tremore.* Servez-le dans la crainte; c'est par elle que vous parviendrez à la joie, comme à l'amour. Réjouissez-vous en lui; c'est la joie, c'est la douceur de votre affection qui vous fera servir le Seigneur dans la crainte de le perdre. Je vous y exhorte donc encore une fois avec le prophète: *Réjouissez-vous au Seigneur dans un saint tremblement; embrassez la loi; serrez étroitement cette sainte discipline sur vous,* afin qu'elle ne vous échappe point, *de peur qu'enfin le Seigneur ne se mette en colère, et qu'étant hors de la voie juste vous ne périssiez; car malheur! lorsque sa colère se sera embrasée, ce qui arrivera en peu;* malheur à ceux qui n'auront pas été brisés par la douleur de leurs péchés! il les brisera par la douleur d'un supplice éternel. *Heureux au contraire tous ceux qui auront mis en lui leur confiance,* ils ne seront point confondus: c'est par cette idée de bonheur qu'avait commencé le premier psaume, et c'est par elle que finit le second.

Psal. III. — Le troisième, comme les deux précédents, s'entend de Jésus-Christ principalement (982), selon saint Augustin lequel prouve son opinion par ces paroles du psaume même: *Je me suis endormi et j'ai été assoupi,* et ensuite *je me suis levé.* « *Ego dormivi et somnum cepi et exsurrexi.* » Paroles qui ont eu leur parfait accomplissement sur la croix où Jésus-Christ s'est endormi; dans le tombeau où il a paru assoupi; à la résurrection où il s'est levé. Tout le psaume et son titre même favorisent le sentiment de ce Père. Il porte ce titre: *Psaume de David lorsqu'il fuyait Absalon,* sur quoi saint Chrysostome (983) fait cette belle réflexion: « Les rois, » dit-il, « élèvent des statues à l'honneur des généraux vainqueurs; les princes dressent des colonnes aux athlètes les plus forts et les plus adroits; les historiens consignent dans leurs écrits les actions qui ont mérité des éloges. Celle d'un monarque qui fuit, est-elle de cette nature? Pourquoi donc David a-t-il voulu que ce psaume fût un monument de cette lâcheté apparente? Son dessein en cela répond saint Chrysostome, a été de nous donner cette instruction importante de n'offenser jamais Dieu, de peur de tomber dans les malheurs où il témoigne qu'il est lui-même tombé: il nous apprend ici qu'il fuyait Absalon son fils, parce qu'il avait fui la chasteté, parce qu'il avait violé la sainteté du mariage, parce qu'il avait pris la brebis d'un étranger et qu'il avait tué son pasteur: il nous instruit des châtiments qui ont suivi ces crimes pour nous préserver d'y tomber. C'est la première vue du saint roi. »

Une seconde plus relevée, est de nous représenter les dispositions intérieures de Jésus-Christ sortant de Jérusalem chargé de sa croix, se plaignant que ses ennemis se soient si fort multipliés, livrant son âme à la tristesse par la considération, tant de ses maux présents que de ceux qui l'attendaient au Calvaire, et la fortifiant par la prière, par la pensée de la victoire qu'il allait remporter sur ses ennemis, sur les puissances de l'enfer, et sur la mort même.

Enfin une troisième, que saint Augustin a aussi remarquée, quand il a dit que le Christ entier parlait dans ce psaume, c'est-à-dire, le corps avec le chef (984), est de mettre dans la bouche d'un pécheur qui revient de ses égarements, la prière qu'il peut adresser à Dieu. La voici, disons-la tous, puisque nous avons tous été pécheurs, puisque c'est pour nous tous une étroite obligation de devenir pénitents sans différer d'un moment.

Pourquoi, Seigneur, le nombre de ceux qui me persécutent est-il si fort augmenté; pourquoi plusieurs disent-ils de mon âme et de moi: *Il n'y a plus de salut à espérer de Dieu?* Ma conscience m'apprend ce que le monde ignore; elle m'apprend que la persécution que j'endure, que l'opprobre où je suis, que les cris publics qui s'élèvent contre moi, sont les fruits de ces iniquités que j'avalais autrefois comme l'eau, sans réfléchir ni à leur énormité, ni au danger auquel elles m'exposaient; elles me rappellent ces jours malheureux où j'entassais crimes sur crimes, où je vivais, je ne respirais, je n'agissais qu'en vue de mes passions et de leurs satisfactions. Quelle vie, grand Dieu! Voudrez-vous encore me la pardonner? L'ennemi de mon salut voudrait bien me persuader que non: mais, Seigneur, si j'ai autrefois outragé votre bonté en comptant trop sur elle, je ne lui ferai pas le nouvel outrage d'en désespérer dans mon repentir; j'oserai vous dire avec confiance: *Vous êtes mon protecteur, vous êtes ma gloire;* vous avez élevé mon chef, votre divin Fils; vous m'élèverez, moi qui suis membre de son corps; vous me rétablirez en honneur, sinon devant les hommes, du moins devant vous-même, ce qui est bien plus à désirer. J'élèverai désormais ma voix; je crierai vers vous, ô Jésus! et de cette montagne sainte, de cet autel où vous vous offrez à votre Père, vous m'exaucerez; car, que ne dois-je pas me promettre de votre miséricorde, divin Sauveur, puisque, malgré l'assoupissement

(982) Son titre annonce qu'il fut composé par David, fuyant Absalon. 1° Il y admire que tout Israël se soit déclaré pour Absalon. 2° Il y met sa confiance en Dieu. 3° Il y espère l'effet de sa confiance, depuis le verset 4 jusqu'à la fin.

(983) Si cependant il est l'auteur du Commentaire qui lui est attribué sur le troisième psaume, car le P. Montfaucon donne plusieurs raisons capables d'en faire douter.

(984) Cette observation de saint Augustin se trouve en tête de la seconde explication du troisième psaume: « Potest iste psalmus accipi ad personam Christi alio modo, id est, ut totus loquatur, totus dico cum corpore suo, cui caput est, » etc.

Digitized by Google

funeste où mes déréglements retenaient toutes les puissances de mon cœur, votre voix perçante m'a réveillé. Je me lèverai donc, puisque vous voulez bien m'aider à le faire ; je ne craindrai ni ces nations d'ennemis qui m'environnent pour me perdre, ni ces millions de péchés dont Satan me fait une tentation de désespoir; leur souvenir excitera moins en moi la crainte que l'espérance et l'amour.

Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi : grand Dieu ! frappez (985) tous ceux qui se déclarent contre moi sans aucune raison qu'ils connaissent, puisque c'est contre vous seul que j'ai péché : brisez les dents des pécheurs; rendez inutiles les efforts qu'ils font pour m'ôter la vie civile e la vie spirituelle ; abattez à vos pieds ces hommes si fiers et si intrépides dans le crime; convertissez-les, et faites que je ramène à vous, par mes bons exemples, ceux que j'en ai éloignés par mes scandales ; je vous le demande d'autant plus instamment que je sais que le salut vient de vous seul, qu'il n'y a de sauvés que ceux que vous sauvez, et de bénis que ceux que vous bénissez.

Bénissez-moi, mon Dieu, donnez votre sainte bénédiction à ce peuple qui est le vôtre tout spécialement; comblez le pasteur et les ouailles de vos bénédictions spirituelles dans le temps, et de vos bénédictions célestes dans l'éternité (986). *Amen.*

INSTRUCTION II.

PRIÈRES DU SOIR ET DU MATIN.

Psal. IV-VI.)

Cum invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ.

Le Dieu de ma justice m'a exaucé lorsque je l'invoquais. (*Psal.* IV, 1.)

Selon les trois sens différents dont les psaumes sont susceptibles, je puis appliquer celui-ci tantôt à David, tantôt à Jésus-Christ, tantôt à l'âme fidèle. Selon le sens littéral, je puis l'appliquer, comme le précédent, à David fuyant Absalon et retiré dans le désert, où il adresse la parole à Dieu, à ses ennemis et à ses amis; à Dieu qu'il invoque, à ses ennemis qu'il reprend, à ses amis qu'il encourage. Selon le sens prophétique, je puis l'appliquer à Jésus-Christ, sortant de Jérusalem, priant son Père, dans des dispositions de charité, pour la Synagogue qu'il invite à la pénitence, et pour ses disciples pour qui sont ces paroles touchant sa sépulture : *Je dormirai et je me reposerai dans la paix*. Selon le sens spirituel et moral, je puis l'appliquer à l'âme chétienne, et dire, avec saint Augustin, les paroles de ce psaume sont de l'Homme-Dieu : *Aut verba Domini hominis:* ou celles de l'homme fidèle qui, comme membre de l'Eglise, croit et espère en lui : *Aut hominis in Ecclesia credentis et sperantis in eum.* A qui donc l'appliquerai-je spécialement, ne pouvant, sans m'étendre trop l'appliquer à tous ? Ce sera, mes frères, à vous et à moi, et parce qu'il est intitulé : *Psaume de David* (987) *pour la fin du jour* (988); parce que l'Eglise le récite le soir; parce qu'elle récite le psaume, le cinquième, le matin, et le sixième, le soir encore; parce que ces trois psaumes sont ceux que j'ai à vous expliquer en cet entretien, la prière du soir et du matin en sera le sujet principal (989).

Psal. IV. — La prière en général est une élévation de l'âme à Dieu; cette élévation est elle-même un acte ou d'adoration ou de remercîment, ou de demande, et c'est en ce troisième sens que je prends ici ce mot de prière. Que de choses m'en apprennent, et le psaume même que j'ai à vous expliquer, et le beau commentaire que saint Chrysostome a fait sur ce psaume ! Qu'il est consolant d'entendre ce Père sur l'efficacité de la prière et sur sa facilité !

Non, dit le saint docteur, le dessein du prophète au commencement de ce psaume, n'est pas seulement de nous instruire qu'il a été exaucé, mais que nous pouvons l'être même avant la fin de notre prière, car le Psalmiste n'écrit pas qu'il a été exaucé après avoir prié, mais lorsqu'il *priait ;* il suffit que nous ouvrions la bouche, pour que Dieu nous ouvre ses trésors, pour qu'il nous dise aussitôt; *Me voici.* Que dis-je? il n'est pas même nécessaire que nous ouvrions la bouche ! Il suffit que nous ouvrions notre cœur : témoin Anne, femme du grand prêtre Héli, et avant elle, Moïse à qui le Seigneur disait : pourquoi criez-vous? lorsqu'il gardait le silence des lèvres. Et remarquez que quand je dis *nous :* j'entends le pauvre, comme le riche; le serviteur, comme le maître; l'ignorant, comme le savant. Ce que Dieu exige de nous, ce n'est ni l'éloquence, ni l'élocution, mais la beauté de l'âme, mais le désir des choses qui lui plaisent, et voilà déjà deux différences qu'il y a entre le roi du ciel et ceux de la terre, puisque pour prier utilement ceux-ci, souvent il faut les prier longtemps, il faut les prier éloquemment, il faut gagner leurs favoris, il faut inventer, que dirai-je? pour se les rendre favorables.

Une troisième différence encore, c'est qu'il n'y a ni garde qui repousse, ni satellite qui

(985) Le passé dans l'hébreu se prend souvent pour le futur et l'impératif ; c'est une remarque qui a lieu dans le cours des psaumes, autant qu'en aucun autre livre de l'Ecriture sainte.

(986) Les règles de l'éloquence auraient demandé qu'avant de finir, je revinsse à mon objet, l'utilité du Psautier ; que je reprisse les deux moyens que j'ai employés pour la démontrer ; que j'exhortasse nos auditeurs à se procurer les avantages de ce livre, mais il faut abréger ; et cette observation trouvera encore plus d'une fois sa place dans cet ouvrage.

(987) Le texte ajoute : sur les cantiques, ou *avec les hymnes divines.* Le texte hébreu porte : psaume de David, *au vainqueur, victori*, c'est-à-dire, donné au maître de musique.

(988) Autrement : *Pour être chanté jusqu'à la fin du monde.*

(989) *Voy.* sur les psaumes XXX et XXXI, l'explication des mots hébreux : למנצח *Lamnatsrach*, et סלה *sela*, dont le premier est au titre de ce psaume, et le second à la fin du troisième verset.

Digitized by Google

fasse manquer l'occasion, ni portier qui nous dise : vous prenez mal votre temps; vous reviendrez à une autre heure; mais son moment est toujours le nôtre, soit celui du dîner, soit celui du souper, soit celui de midi ou de minuit. Bien plus encore ; comme il n'est aucun temps, il n'est de même aucun lieu où nous ne puissions élever des mains pures vers lui; nous le pouvons en chemin, sur une place publique, au palais, sans avoir besoin de personne qui nous présente à sa majesté, et qui appuie les demandes que nous avons à lui faire : seulement prions-le dans le jeûne, avec un cœur contrit, les larmes coulant de nos yeux ; ne désirons que ce qui concerne le siècle futur, imitons le publicain se frappant la poitrine ; ayons à offrir les œuvres de la justice, de cette justice qui renferme toutes les vertus, et qui rend à César ce qui est à César, comme à Dieu ce qui est à Dieu ; rien que n'obtienne une prière faite de cette manière : *Talem nos offeramus orationem et omnino exaudiemur.*

D'où vient donc que les nôtres nous obtiennent si peu ? de la manière toute différente dont nous prions Dieu et les hommes. Jamais nous ne prions ceux-ci, s'ils sont de la classe des grands, qu'après nous y être préparés, qu'en paraissant proprement habillés, qu'en composant notre marche et notre maintien, qu'en soutenant notre attention à ce que nous disons, et à ce qui nous est dit : Est-ce ainsi que nous allons à Dieu et que nous nous tenons sous ses yeux? présent de corps, notre esprit ne voltige-t-il pas çà et là ? les genoux en terre, ne sommes-nous pas de pensée sur les marchés, au barreau? Fasse votre grâce, ô mon Dieu! que ce défaut de nos autres prières, ne soit celui de la suivante, laquelle nous faisons tous les dimanches avant de nous coucher.

Mon Dieu ! dirons-nous donc ce soir, vous m'avez gardé pendant le jour, gardez-moi aussi pendant la nuit; auteur et témoin de ma justice, vous m'avez exaucé pendant le jour autant de fois que je vous ai invoqué; sans me délivrer de la tribulation, vous me l'avez rendue supportable et même aimable; vous avez dilaté mon cœur vous en avez fait sortir une joie pure : n'est-ce pas une double grâce que vous m'avez accordée? Ce que vous avez fait pour nous pendant le jour, continuez à le faire pendant la nuit; ayez pitié de moi, et exaucez la demande que je vous fais de la paix intérieure, je vous la demande par votre miséricorde : *miserere mei et exaudi orationem meam.* Voilà pour nous, mes frères, voici pour nos ennemis.

Permettez aussi, Dieu bon et clément, que je sollicite votre bonté et votre clémence pour ceux qui ont si cruellement éprouvé ma patience en ce jour et en ceux qui l'ont précédé ; faites entendre aux oreilles de leur cœur, cette exhortation que je voudrais être à portée de leur faire entendre aux oreilles de leur corps : enfants des hommes et non de Dieu, enfants du premier Adam pécheur, et non du second Adam juste par excellence! jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti? pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? pourquoi sacrifiez-vous votre âme, votre salut éternel, votre Dieu à des objets dont vous ne pouvez vous dissimuler le faux, la vanité et le néant? pourquoi à l'amour de vous-mêmes, amour animal, orgueilleux, indocile, ne substituez-vous pas l'amour pur et sanctifiant du créateur? Qu'est-ce, dites-le-moi, qu'est-ce que vous cherchez ici-bas, sinon un poids qui vous accablera, lorsque vous l'aurez trouvé? Possesseurs de ce que vous souhaitez, le monde vous croira peut-être heureux ; mais le serez-vous? mais ce qui manquera à votre ambition, mais le vide de ce que vous posséderez, mais le dégoût qui suit la possession, mais le cri de la conscience qui vous reprochera sans cesse l'iniquité de vos voies, mais la pensée que tout s'enfuit, que la vie la plus longue n'est qu'un instant, que demain on vous redemandera compte de votre âme; mais tout cela réuni ne formera-t-il pas un poids énorme sur votre cœur ? pourquoi ne pas vous en décharger au plus tôt? pourquoi poursuivre avec tant d'empressement des biens de nom seulement? une gloire de nom seulement? un pouvoir de nom seulement : *filii hominum, usquequo gravi corde?* etc. Voilà pour nos ennemis ; voici pour nos amis tentés d'abandonner notre cause et de se joindre à nos calomniateurs.

Vous regardez peut-être comme malheureux le sort de ceux qui n'ont pour partage qu'une vertu persécutée. Ah! que ne puis-je, pour vous détromper, vous citer mon propre témoignage! que ne puis-je vous instruire des merveilles secrètes que le Seigneur a opérées en moi, depuis que j'ai résolu d'être à lui! Depuis ce moment j'ai senti au dedans de moi, une joie, un calme que le monde ne pourra jamais donner. Ce que le Seigneur a fait pour moi du passé m'est un garant sûr de l'avenir : quand je l'ai prié il m'a exaucé; il m'exaucera encore quand je crierai vers lui, dans mes besoins; *exaudiet me cum clamavero ad eum.* O vous qui êtes scandalisés en moi, comme les serviteurs de David le furent de ce roi, et les disciples de Jésus-Christ dans leur Maître! ô vous qui avez demeuré avec moi dans la tribulation! vous à qui je dois de la reconnaissance! mettez-vous en colère contre les méchants qui me persécutent, j'y consens; mais ne péchez pas, et si vous avez eu ce malheur, soyez touchés de componction dans vos lits sur les choses que vous méditez dans le fond de vos cœurs; *irascimini et et nolite peccare*, etc.

De là, mes frères, ces deux conséquences que tire saint Chrysostome, la première qu'il y a donc une colère juste et permise, à qui? à Paul contre Elymas, à Pierre contre Saphire, à un père contre l'iniquité de son enfant, à un maître contre celle de son serviteur, à un pasteur contre ses ouailles, à quiconque s'en sert, non pour se venger, mais

Digitized by Google

seulement pour corriger: malheur à celui qui change ce remède en poison, à celui qui se blesse lui-même mortellement avec ce fer qui lui était donné pour blesser salutairement les autres. La seconde conséquence que notre saint docteur tire du même verset, a pour objet l'examen de conscience avant de nous coucher. Le prophète veut que vous preniez ce moment où vous êtes retirés seuls, comme étant le plus commode, le plus tranquille et le plus propre à la recherche de vos fautes. Il veut que vous imitiez les marchands qui, le soir, se rendent compte de ce qu'ils ont reçu et délivré de leur négoce, de peur qu'un compte de deux jours ne devienne trop difficile; il veut que vous examiniez vos pensées et vos affections les plus secrètes, à plus forte raison, vos discours et vos actions; il veut qu'à ce dernier moment du jour, vous offriez un sacrifice de justice. Comment cela? en produisant deux actes; l'un de reconnaissance, et l'autre de contrition; l'un, de reconnaissance, en disant: (ce que doivent apprendre les ingrats qui demandent avec défiance: *Qui nous fera savoir les biens que Dieu promet?*) en disant à Dieu:

Je vous remercie, Seigneur, non-seulement des dons spirituels et surnaturels dont vous m'avez comblé en ce jour, mais aussi des dons temporels et naturels; je vous remercie de ce jour que vous m'avez donné, de la lumière de votre visage que vous avez gravée sur moi, de la joie que vous avez fait naître dans mon cœur, du froment, du vin, de l'huile et des autres biens temporels dont vous m'avez pourvu dans ma disette (990), des causes secondes que vous avez employées, comme sont la pluie, l'air, le soleil, le changement des saisons, l'agriculture, l'invention des instruments qui y servent. Bien rassuré contre la cause des dangers; bien affermi dans l'espérance par ces marques de votre protection, *je dormirai et je me reposerai dans la paix* que je trouve en vous; *in pace in idipsum, dormiam et requiescam.* C'est l'acte de reconnaissance dont la justice exige de vous le sacrifice dans la prière du soir. Voici maintenant l'acte de contrition qu'elle demande encore; c'est du psaume sixième que je la tire.

Psal. v.—Selon son titre il est pour l'octave (991), pour le huitième âge du monde qui commencera au jugement dernier, au jour où le juge souverain prononcera l'arrêt qu'il renferme: *Retirez-vous de moi, vous tous qui avez opéré l'iniquité.* Selon l'usage qu'en font diverses églises particulières (992) il est, non pour le soir du monde, mais pour le soir du lundi de chaque semaine; il est un acte de douleur qui suit l'examen de conscience; il est le premier des sept que nous appelons pénitentiaux; il est spécialement pour vous, âmes pénitentes, ainsi que les pieuses réflexions que les saints y ont jointes; apprenez donc ici à en user, et dites avec David même, et dans l'esprit de pénitence qui le dictait à David.

Je reconnais ce que je mérite pour le nombre et l'énormité de mes péchés. Ah! je vous en conjure, Seigneur, ne me reprenez point dans votre fureur en me condamnant aux peines de l'enfer; ne me châtiez point dans votre colère, en me condamnant aux flammes du purgatoire; mais plutôt, coupez, tranchez, brûlez, ne m'épargnez pas dans la vie future: ayez pitié de moi, Seigneur! pardonnez-moi mes péchés, et guérissez-moi des plaies qu'ils ont faites, tant à mon âme qu'à mon corps: vous connaissez la faiblesse qui a été en moi le principe; vous voyez l'état où ils me réduisent; vous dirai-je que mes os en sont ébranlés? que mon âme en est toute troublée? ô vous qui êtes le témoin de ces maux! n'en serez-vous pas aussi bientôt le médecin? jusqu'à quand, Seigneur, tarderez-vous à me secourir? tournez-vous enfin vers moi, Seigneur; délivrez mon âme du péché et du trouble où le péché la jette; sauvez-moi en considération de votre miséricorde. J'ose vous le dire: votre gloire est liée à la grâce que je vous demande, vous m'avez créé pour vous louer; vous louerais-je si je mourais dans le péché? qui est celui qui se souvient de vous à la mort lorsqu'elle est unie au péché? qui est celui qui vous louera dans l'enfer? dans ce lieu qui n'a que le blasphème et le désespoir en partage: *In inferno autem quis confitebitur tibi* (993)?

Mais reprend ici saint Chrysostome, à quoi bon prétexterions-nous à Dieu sa bonté et sa gloire, notre faiblesse et notre trouble, si nous négligions les œuvres de la pénitence? C'est, continue le saint docteur, c'est pour vous faire comprendre la nécessité de ces œuvres, que le roi pénitent ajoute: Je me suis épuisé à force de gémir à la vue de mes péchés, pour les expier je laverai toutes les nuits mon lit de mes larmes: *Laboravi in gemitu meo*, etc. Comme c'est surtout à cause de ces paroles que nous réci-

(990) Les uns entendent le verset 9, *a fructu*, etc., des méchants apostrophés au verset 3, les autres l'entendent des bons interpellés au verset 5, ceux-ci sous-entendent: *Sperantes in Deum.* Saint Chrysostome entend par le mot *lumen, defensionem, præsidium auxilium.*

(991) Pour l'octave, ou de la circoncision, ou de la résurrection de Jésus-Christ, ou de l'éternité qui est placée au delà des semaines du temps présent, selon les anciens; ou pour un instrument de musique à huit cordes, ou pour le huitième ton, ou pour la huitième bande de musiciens, selon les nouveaux. Il est de David, pénitent et malade. En quel temps de la vie? nous l'ignorons complétement.

(992) De Paris, de Metz.

(993) Les interprètes observent sur ce passage, que David demandait d'être délivré de la mort pour les motifs suivants, 1° parce qu'il regardait une mort prématurée, comme une mort propre aux pécheurs qui blasphèmeront éternellement le nom de Dieu, au lieu de le louer; 2° parce qu'il se regardait comme chargé d'annoncer les grandeurs de Dieu, dans un temps où elles étaient peu connues, et qu'il désirait les faire connaître aux peuples qui les ignoraient; 3° parce qu'il n'eût acquis aucun mérite en louant le Seigneur dans les limbes.

Digitized by Google

tons ce psaume en nous couchant; c'est aussi à elles surtout que nous devons une attention particulière; apprenez donc, âmes pénitentes! quelle austérité exerçait sur lui un roi pénitent.

Non-seulement il gémissait, mais il s'épuisait en gémissements; non-seulement il lavait son lit de ses larmes, mais, ce qui est beaucoup plus encore, il l'arrosait, il le trempait des pleurs qui coulaient de ses yeux comme de deux fontaines; non-seulement il le trempait une nuit, deux nuits de la semaine, mais chaque nuit sans exception, et de ce qu'il avait fait au temps où il parlait ainsi à Dieu, il promettait de le continuer chaque jour de sa vie; et parce qu'il avait vieilli au milieu de ses ennemis, et qu'il avait vécu dans de longues habitudes du péché, il avouait que la crainte de la fureur divine avait rempli son œil de trouble; et parce qu'une œuvre des plus pénibles de la pénitence est quelquefois de se séparer des complices de ses débauches, il disait et apprenait aux pécheurs sincèrement convertis, à dire: *Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité!* et parce que la fuite des méchants est un acheminement au bien, à l'amour des ennemis, il disait encore, et nous apprenait à dire en faveur de ceux qui nous haïssent: *Que tous mes ennemis rougissent* à présent *et soient remplis de trouble*, qu'ils se convertissent très-promptement et qu'ils soient couverts d'une sainte et salutaire confusion: *Convertantur et erubescant valde velociter* (994). Ainsi, mes frères, se termine la prière du soir quand nous récitons les psaumes qui y conviennent comme sont le quatrième et le sixième que je viens de vous expliquer. Revenons maintenant au cinquième qui les sépare, et qui entre dans la prière publique du matin de la quatrième férie.

Psal. VI.— Son titre est *Pour la fin, pour celle qui obtient l'héritage, psaume de David* (995).

Sur quoi je vous ferai avec saint Chrysostome la réflexion suivante, comme étant propre à faire contraster sensiblement notre empressement pour les biens présents, et notre indifférence pour les biens futurs. Lors, dit ce Père, qu'il nous arrive quelque succession, nous faisons paraître une exactitude et une adresse surprenante pour examiner toutes choses, et nous assurer l'héritage qui nous est échu: quand au contraire nous entendons parler d'héritage dans les Livres saints, nous nous endormons, comme si la chose ne nous regardait pas. Comprenons donc quel est cet héritage, et quelle est cette héritière pour laquelle le Psalmiste déclare qu'il porte la parole; comprenons aussi à quelles conditions l'héritage est promis à l'héritière, et en quel temps il doit lui échoir.

L'héritage, c'est le ciel même; c'est ce séjour, ô mon Dieu! où tous ceux qui espèrent en vous, seront dans la joie, où ils se réjouiront éternellement en vous; c'est ce séjour où vous habiterez en eux, où tous ceux qui aiment votre nom se glorifieront en vous; c'est ce séjour où vous bénirez le juste, où vous nous bénirez nous-mêmes, après nous avoir couverts de votre bonne volonté, comme d'un bouclier impénétrable à tous les traits de nos ennemis. Quelle gloire, quelle excellence de cet héritage!

Celle qui est héritière, c'est toute l'Eglise, c'est chaque âme fidèle, c'est vous, c'est moi, mes frères! c'est donc notre cause que le Psalmiste plaide ici; voici comment: d'abord il fait ce que font les avocats au commencement de leurs plaidoiries. Ceux-ci disent alors pour qui ils occupent et pour quel objet. David de même annonce qu'il va parler pour nous, dans une affaire concernant notre héritage éternel; puis parlant en notre nom il dit, et nous disons après lui comme pour captiver la bienveillance de notre juge et nous le rendre favorable: *Seigneur! prêtez l'oreille à mes paroles; entendez mes cris; soyez attentif à la voix de ma prière; vous qui êtes mon roi et mon Dieu! car je vous adresserai ma prière avec empressement; Seigneur! vous entendrez ma voix dès le matin: « Domine, mane exaudies vocem meam. »*

Observez ce mot: *dès le matin, mane:* vous qui avez à vous reprocher un de ces défauts, ou de vous laisser prévenir par le soleil, et d'attendre qu'il paraisse déja bien haut sur l'horizon pour vous lever, ou de ne prier le matin qu'après vous être distraits de plusieurs affaires étrangères à la prière; il vous apprend, ce mot, à vous lever dès le grand matin, et à vous occuper de la prière tant mentale que vocale, avant de pourvoir au temporel de votre maison. C'est une des conditions à laquelle est attaché l'héritage céleste; ne la remplirez-vous pas?

Dès le matin vous vous présenterez donc devant Dieu, et vous méditerez en sa présence sur quelques-uns des points suivants: Que le Seigneur hait l'iniquité, et tous ceux qui la commettent; que l'homme malin ne demeurera pas auprès de lui; que les injustes ne subsisteront point devant ses yeux; qu'il exterminera les personnes qui profèrent le mensonge nuisible et pernicieux (996); qu'il aura en abomination l'homme sanguinaire et trompeur. (*Psal.* IV, V, *passim.*) Et parce que le corps de l'oraison doit être suivi de la conclusion; après avoir réfléchi sur un de ces points, ou sur quelque autre objet mystique, vous formerez les résolutions sui-

(994) Ainsi se termine la première section des psaumes rangés sous la lettre *aleph*.

(995) Il peut l'avoir composé comme le précédent, lorsqu'il fuyait Absalon; il peut en être un premier objet Jésus-Christ, un second; et le fidèle, un troisième.

(996) Les mensonges officieux et joyeux sont aussi défendus, selon S. Augustin et S. Grégoire.

Digitized by Google

vantes, celle-ci, par exemple, qui convient particulièrement aux gens de ville.

Me confiant dans l'abondance de votre miséricorde, ô mon Dieu ! *j'entrerai dans votre maison, rempli de votre crainte*, et tout tremblant devant une si haute majesté, *je vous adorerai dans votre saint temple*, je vous y offrirai la victime sans tache : c'est une pratique de religion à laquelle je me propose de ne manquer jamais, si je n'en suis légitimement empêché, comme aussi je me propose de mourir plutôt que de vous offenser mortellement pendant ce jour.

Mais que deviendrait mon propos s'il n'était soutenu de votre grâce ? Prenez-moi donc par la main : conduisez-moi vous même dans la voie de votre justice ; et rendez droite ma voie devant vos yeux ; délivrez-moi des périls où je me trouve à cause de mes ennemis, non-seulement des invisibles, mais aussi des visibles, d'autant plus formidables, que la vérité n'est point dans leur bouche, que leur cœur est rempli de vanité, que leur gosier est comme un sépulcre ouvert, qu'ils se servent de leur langue pour tromper avec adresse, que n'ai-je point à craindre de tels ennemis ? qui m'en délivrera, si vous ne m'en délivrez ? C'est, ô mon Dieu ! la grâce que je vous demande humblement, instantanément, en terminant cette méditation du matin, dont la pensée suivante fera le bouquet spirituel.

La fin différente des bons et des méchants en sera l'objet. Je me rapellerai la fin de ceux-ci en disant : *Vous les jugerez, Seigneur !* vous renverserez leurs desseins ; vous les repousserez loin de vous, à cause de la multitude de leurs impiétés, et parce qu'ils ont voulu me nuire, et aussi parce qu'en le voulant ils vous ont irrité. Je me représenterai la fin de ceux-là en répétant souvent dans la journée cette prophétie consolante : *Que tous ceux qui espèrent en vous, soient dans la joie de votre esprit*, etc. *Lætentur omnes qui sperant in te.* Que j'y sois, ô mon Dieu ! pendant tout ce jour, pendant tous ceux qui le suivront, pendant tout le grand jour de l'éternité. Jusque-là, gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, par toutes les actions que je ferai. *Amen.*

INSTRUCTION III.

SENTIMENT DU JUSTE DANS L'OPPRESSION.

(*Psal.* VII-IX.)

Domine Deus meus, in te speravi.

Seigneur mon Dieu ! c'est en vous que j'ai mis mon espérance. (*Psal.* VII, 11.)

Psal. VII. — Dans un premier sens, ces paroles sont de David (997), persécuté (998) par des ingrats qui lui rendaient le mal pour le bien. Dans un second sens, elles sont de Jésus-Christ, persécuté par la Synagogue, sa mère, et les Juifs, ses frères, de qui il ne reçut que des outrages, pour les miracles de bienfaisance qu'il avait faits parmi eux. De qui en effet peut mieux s'entendre cette exhortation, que de l'Eglise à Jésus-Christ, au jour de son Ascension : *Levez-vous, Seigneur mon Dieu, et remontez en haut : « Exsurge... in altum regredere. »*

Aussi, mes frères, sera-ce de ce mystère adorable que je vous entretiendrai aujourd'hui ; ce sera des sentiments que sa considération excite dans l'âme fidèle, dans celle surtout que la haine attaque, que la malice poursuit, que la puissance opprime et que la force accable. Est-il ici une âme, n'en est-il qu'une qui ait à se plaindre de ce traitement, c'est à elle que conviennent les trois psaumes suivants. Attention, s'il vous plaît. Si ceux qui fréquentent les spectacles gardent un profond silence dans un lieu profane, dans une assemblée encore plus profane, pour entendre des discours encore plus profanes, pour entendre des discours dictés par Satan, et pour cela vraiment sataniques (S. CHRYSOST., *in psal.* VIII), à combien plus forte raison ne dois-je pas espérer que vous observerez les lois de la bienséance dans ce lieu sacré, en présence des anges, pour entendre un discours sanctifiant et dicté par l'esprit de grâce ? Je commence.

Ne vous attendez pas, mes frères, que je vous décrive ici toute la pompe avec laquelle s'est opéré le mystère de Jésus-Christ quittant la terre et retournant à son Père au plus haut des cieux : c'est une description que je réserve pour le jour destiné à célébrer la mémoire de ce grand événement, me renfermant dans les limites que me prescrivent les psaumes VII, VIII et IX, où David manifeste les sentiments que la vue de Jésus triomphant excitait en lui ; et voulant vous en inspirer aujourd'hui de semblables, je vous invite à ouvrir votre cœur à ceux de désir et de crainte, à ceux d'admiration et de reconnaissance, à ceux de tristesse et de joie, car ce sont ceux que je crois distinguer dans les trois cantiques que j'ai nommés.

Sentiment de désir ; de désir de la grâce, de désir du ciel, de désir d'y suivre Jésus-Christ y montant et y allant s'asseoir à la droite de son Père : premier sentiment auquel je vous invite d'ouvrir votre cœur, vous exhortant aussitôt à dire avec moi ce que je vais dire d'après David.

Seigneur ! ce n'est ni en ma prudence, ni en mon pouvoir, ni en mon crédit que *j'ai espéré :* c'est *en vous* seul, qui êtes mon Seigneur et *mon Dieu*, le Dieu de mon cœur et de mon salut. Je vous en conjure en cette qualité, *sauvez-moi, délivrez-moi de tous ceux*

(997) *Qu'il chanta*, ajoute le titre du psaume, *au Seigneur, à cause des paroles de Chus* (ou de Sagi), *fils de Jémini* (ou de Benjamin). Saül, dit saint Jérôme, est appelé *Chus*, pour ses mœurs noires qu'il ne changea pas plus qu'un Ethiopien (ou Chuséen) ne change sa peau.

(998) Par Absalon, selon saint Augustin et saint Chrysostome, qui lit Chusai et non Chus : à quoi s'oppose la prière même de David dans ce psaume : ce Père qui recommandait si fort à Joab, de lui conserver son fils, eût-il dit ici ? *consumetur*, etc. Par Saül, selon saint Jérôme, et la plupart des interprètes.

Digitized by Google

qui me persécutent ici-bas dans cette terre étrangère. Non-seulement vous le pouvez, mais vous le devez à votre nom : il y va de sa gloire qu'il ne soit point blasphémé, que le monde ne fasse point retomber sur la piété les opprobres dont on couvre ceux qui en font une profession publique. Empêchez que le chef de ceux qui me persécutent ne ravisse mon âme et ne la déchire comme un lion affamé déchire sa proie. Qui me tirera de ses mains? qui m'arrachera à ses poursuites, si vous ne le faites? O vous, mon Sauveur et mon défenseur! je vous le demande donc, c'est le plus vif de mes désirs : *Domine Deus meus, salvum me fac.* Si j'ai fait du mal, ou à ceux qui me faisaient du bien, ou à ceux qui étaient indifférents à mon égard; bien plus, si j'en ai rendu à ceux de qui j'en avais reçu, ce qui paraîtrait un moindre péché, je consens à tout souffrir dans ma fortune, dans mon corps et dans mon honneur; je consens à succomber sous les efforts de mes ennemis, et d'être frustré de mes espérances; je consens que l'ennemi poursuive ma personne, qu'il s'en rende maître et qu'il me foule aux pieds sur la terre; je consens qu'il réduise toute ma gloire à rien, que le souffle de sa langue envenimée la dissipe comme de la poussière, et que je n'aie plus pour partage que le mépris universel; je consens à tout cela si je ne suis innocent des fautes que mes ennemis m'imputent.

Levez-vous donc, Seigneur, puisque tel est le témoignage de ma conscience. Mais que vais-je dire, mes frères, pour prévenir le scandale que mes paroles pourraient vous causer? Je dois vous rappeler ces principes : que la vengeance est à Dieu; qu'il n'est permis de la solliciter que par esprit de charité, que pour la conversion des méchants, que pour l'utilité des bons. C'est, mes frères, d'après ces principes que j'ose dire :

Levez-vous, grand Dieu! exercez vos châtiments sur mes ennemis. Vous nous ordonnez de ne point souffrir que la force opprime la faiblesse. Je réclame, Seigneur, cette loi en ma faveur : faites pour moi ce que vous me commandez de faire pour le faible dans l'oppression. Les peuples qui le remarqueront viendront en foule environner vos autels; le nombre de vos adorateurs se multipliera; la foi des justes se réveillera; ceux d'entre eux que la timidité dominait ne craindront plus de se déclarer pour la piété. *Remontez* donc sur votre tribunal, dont les incrédules croient que vous êtes descendu lorsqu'ils voient l'impie exalté et le juste abaissé; rendez-y à chacun la justice selon ses œuvres, afin qu'ils sachent qu'il y a une Providence qui gouverne tout. Vous qui jugerez les peuples à la fin du monde, jugez-moi dès aujourd'hui, non selon ce que je suis devant vous (hélas! comment, chargé de tant d'iniquités, pourrais-je soutenir la rigueur de vos jugements?), mais selon ce que je suis devant les hommes : *Judica me, Domine, secundum justitiam meam.* Premier sentiment que le souvenir de l'ascension excite dans les justes : le désir de s'unir au chef et d'en obtenir les secours nécessaires pour parvenir où il est parvenu.

Quant à vous, qui n'êtes pas et qui ne voulez pas être de ce petit nombre, craignez, c'est le sentiment qui vous convient, craignez ce Jésus qui est monté vers son Père comme intercesseur. Il reviendra sur la terre comme juge, pour vous juger, pour mettre fin à vos péchés, pour anéantir votre malice, pour diriger le juste et sauver ceux qui ont le cœur droit. Craignez tout de ses lumières et de sa justice, de sa force et de sa patience même. *De ses lumières :* il sonde les cœurs et les reins; il connaît tout ce qui est en vous. *De sa justice et de sa force :* il est un Dieu juste et tout-puissant. *De sa patience* même : s'il en a assez pour ne point vous punir aujourd'hui; s'il ne se met pas chaque jour en colère, pourquoi ne le fait-il pas, sinon parce qu'il a toute l'éternité pour se venger? Ah! convertissez-vous donc au plus tôt : peut-être que plus tard il ne serait plus temps. Déjà le Seigneur a aiguisé (*Hebr.*) son glaive, et même il le fait briller (*Vulg.*) sur vos têtes; déjà il a tendu son arc, il l'a préparé, et il tient en ses mains des instruments de mort; déjà il s'est fait des flèches brûlantes, ardentes, embrasées du feu de sa colère, et peut-être que demain, peut-être qu'aujourd'hui il les lancera. A ces mots de *flèches*, de *glaives*, d'*arc*, d'*instruments de mort*, que comprenez-vous, mes frères, que Jésus-Christ descendant des cieux aura de telles armes? En a-t-il besoin, lui qui d'un regard fait trembler la terre et fendre les rochers; lui qui n'a employé que des insectes, des moucherons, des sauterelles pour dévaster l'Egypte? Que comprenez-vous donc à ces noms d'armes diverses, sinon qu'un supplice très-grand vous menace tout prochainement? Et dans cette menace (car il ne dit pas qu'il a lancé, mais qu'il a préparé son arc), dans cette menace ne voyez-vous pas la bonté de Dieu qui veut vous en préserver, et par son idée vous convertir?

Dans ce dessein, il fait plus encore : à la menace d'un supplice éternel, il joint un supplice présent, une douleur semblable à celle d'une femme qui enfante; c'est la comparaison dont il se sert : *Parturiit injustitiam.* N'est-ce pas aussi le sentiment qu'a éprouvé tout pécheur qui voudra ici rendre témoignage à la vérité? Son âme a d'abord conçu la douleur en concevant de la jalousie, de l'ennui, de l'aversion, passions qui rongent et déchirent le cœur en secret. Après avoir conçu ces passions, elle en a produit au dehors les fruits, qui sont l'imposture, l'artifice, la violence, la calomnie, l'iniquité de toute espèce. A-t-elle produit ces fruits mortels sans honte et sans peine? Combien cette honte et cette peine ne se sont-elles pas augmentées, lorsqu'il a vu ses projets se tourner contre lui; lorsque, ayant creusé la terre pour y faire une ouverture, il est tombé dans la fosse qu'il avait faite; lorsque la douleur qu'il a voulu causer à son frère est retombée sur lui; lorsque son injustice

Digitized by Google

est descendue sur sa tête; lorsqu'il s'est vu obligé d'aller cacher sa honte dans l'obscurité de sa retraite!

C'est ainsi, grand Dieu, que votre justice tôt ou tard se manifeste en faisant enfin triompher l'innocence de l'imposture, après que l'imposteur a longtemps triomphé de l'innocence; je l'adore, cette justice: *Je rendrai gloire au Seigneur à cause d'elle; je chanterai des cantiques au Seigneur Très-Haut* pour celle qu'il a exercée envers mon Rédempteur en son ascension: *Psallam nomini Domini Altissimi*. C'est, mes frères, la promesse que David fait en finissant le psaume VII, et qu'il accomplit dans toute la longueur du psaume VIII (999).

Psal. VIII. — Son titre est: *Pour la fin* et pour la suite des siècles, pour les pressoirs et pour l'Eglise, qui est le grand pressoir où s'exprime le vin du pur amour, de l'amour d'admiration, de l'amour de reconnaissance. A quelle époque de la vie du saint roi le rapporterons-nous? Est-ce au temps de sa jeunesse, à celui où il gardait les moutons de son père, à celui d'une nuit sereine où il contemplait la beauté des cieux? Sans décider cette question, sans en prendre occasion de louer la vie pastorale et d'envier à ceux qui la mènent le doux loisir qu'ils ont d'étudier le charmant spectacle de la nature, je me hâte de chanter ce cantique au Très-Haut, et parce qu'il est, comme je viens de l'observer, l'expression tant de l'admiration que de la reconnaissance, me livrant successivement à ces deux sentiments qu'excite la pensée de Jésus-Christ triomphant dans son ascension. Je dis d'abord:

Seigneur qui êtes *notre souverain Maître, que votre Nom est admirable dans toute la terre!* qu'il y est admirable, ce Nom par lequel la mort est vaincue, le démon mis en fuite, le ciel ouvert, l'Esprit-Saint donné, et les pécheurs justifiés! Je l'admire à ce moment pour trois choses surtout; je l'admire 1° parce que votre magnificence est élevée au-dessus des cieux, qui eux-mêmes sont si élevés au-dessus de nos têtes, et parce que notre nature est dans la personne de votre Fils, placée au-dessus des anges, au-dessus de tous les esprits célestes, à la droite de votre Père. Je l'admire 2° parce que vous tirez la louange la plus parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle; n'est-ce pas, pour votre sagesse, le sujet d'une grande louange que la manière dont vous pourvoyez à la nourriture de ces petits depuis le moment de leur conception jusqu'à celui où ils sont sauvés? En est-ce une moindre que, le jour du triomphe de Jésus-Christ à Jérusalem, ces enfants à la mamelle (1000) aient crié: *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur?* Ce miracle a-t-il été précédé ou suivi d'un semblable? Vous l'aviez ainsi ordonné, ô mon Dieu! pour confondre les Juifs, les ennemis de votre Fils (1001). Je l'admire 3° parce que je verrai vos yeux qui sont l'ouvrage de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affermies, et au lieu que je ne vois ces êtres que de loin, je les verrai un jour dans l'essence de Dieu même. Pourrais-je ne pas admirer un nom qui annonce ces divers attributs de magnificence, de puissance, de sagesse et de bonté?

Après l'admiration vient la reconnaissance de ce que Dieu a fait pour l'homme; qu'est-il, mon Dieu, l'homme, pour que vous vous souveniez de lui? ou le Fils de l'homme pour que vous le visitiez? Qu'était le premier homme, pour que vous le créassiez dans la sainteté et la justice originelle? ou qu'est encore le descendant de cet homme, pour que vous vous découvriez à lui, non plus par vos prophètes, mais par votre Fils? Vous l'avez d'abord un peu abaissé (1002) au-dessous des anges, ce Fils, dans ses mystères douloureux; mais ensuite combien ne l'avez-vous pas élevé au-dessus d'eux dans les mystères glorieux? Vous l'avez ici-bas couronné de gloire dans sa résurrection, et là-haut d'honneur après son ascension: vous avez mis toutes choses sous ses pieds, les brebis et les âmes dociles qu'elles figurent, les bœufs et les âmes patientes qu'elles représentent, les bêtes des champs et les âmes sans joug qu'elles désignent, les oiseaux du ciel et les âmes vaines dont elles sont l'image, les poissons de la mer qui se promènent dans les sentiers de l'Océan, et qui nous marquent les âmes curieuses et muettes pour le Seigneur. Ce que vous avez fait pour notre chef, vous l'avez fait à proportion pour nous qui sommes ses membres. Que sommes-nous donc pour que vous ayez de nous un souvenir aussi avantageux? Que serions-nous si nous n'en étions reconnaissants, sinon des monstres d'ingratitude?

Psal. IX. — Nous vous louerons donc, Seigneur, dans toute l'étendue de notre cœur (1003), nous raconterons toutes vos

(999) « Hic implet quod promiserat ei hymnum offerens. » (S. CHRYSOST. *Hom. in psal.* VIII, init.)

(1000) « Non enim dicit solummodo infantium, sed ubera fugentium. » (S. CHRYSOST.)

(1001) Et pour humilier les hérétiques qui feignent de défendre un Evangile qu'ils combattent; l'original a *defensorem*, et non *ultorem*. Mon lecteur se rappelle ici ce qu'il a lu dans l'histoire de saint Martin. Le lecteur qui devait lire le jour de son élection, n'ayant pu percer la foule, un des assistants prit le psautier, et tomba sur ce verset: *Vous avez tiré la louange de la bouche des enfants...* pour détruire le *défenseur*. C'était le nom de l'évêque le plus contraire à la promotion du saint qu'on crut marqué par ce mot du psaume.

1002) Les chapitres XXI de saint Matthieu et XV° de la *Ire Epître aux Corinthiens*, et II° de l'*Epître aux Hébreux*, prouve que ce psaume s'entend spécialement de Jésus-Christ.

(1003) Ici commence le psaume IX. 1° Il se divise en deux parties, dont les Hébreux font deux psaumes, commençant le X° au verset 22: *Ut quid*, etc. Ils en font aussi deux du psaume CXIII, *In exitu;* ne s'ensuit-il pas de là qu'ils ont donc cent cinquante deux psaumes? non, parce qu'ils n'en font qu'un seul, en deux endroits où nous en avons

Digitized by Google

merveilles; nous nous réjouirons en vous, et vous serez le sujet de notre ravissement, et nous chanterons des cantiques à la gloire de votre Nom, ô vous qui êtes le Très-Haut! Mais quelles actions de grâces vous rendrons-nous, ô mon Dieu! pour celles que vous nous avez accordées à tous et à chacun de nous en particulier? Car voici ce que chacun de nous peut vous dire :

Vous m'avez rendu justice, et vous avez pris la justice de ma cause; vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice! Vous avez mis en fuite le démon, mon grand ennemi, et ses satellites; les Juifs, les Romains ont été renversés, exterminés devant votre face; vous avez repris et châtié sévèrement ces nations et l'impie qui était à leur tête; vous avez effacé du livre de vie leur nom, non-seulement pour un grand nombre d'années, comme le prétendent certains incrédules, mais pour toute l'éternité et pour tous les siècles des siècles; leurs armes, ou ont perdu leur vertu, ou se sont tournées contre eux-mêmes; les rois et leurs peuples ont conspiré à la ruine les uns des autres, après avoir inutilement conspiré contre votre Eglise; leurs villes, autrefois si célèbres par leur magnificence, par leur force et encore plus par leurs crimes, ont été changées en monceaux de ruines; leur mémoire a péri avec l'éclat qui a accompagné leur chute, comme périt celle des pécheurs de nos jours qui sont oubliés aussitôt que mis dans le tombeau. Vous les avez jugés comme vous jugerez un jour toute la terre dans l'équité et dans la justice. Que dirai-je encore des secours que vous avez portés aux malheureux? Vous êtes devenu le refuge du pauvre, vous l'avez aidé lorsqu'il était dans le besoin et dans l'affliction; vous n'avez pas oublié le cri des nécessiteux qui ont eu recours à vous. De leur part, au nom de toute l'Eglise, pour moi-même, je vous remercie, Seigneur, de ces merveilles que vous avez opérées en notre faveur, et je vous offre le cantique de louange que vous avez daigné me dicter en le dictant à David votre serviteur.

Avec le remercîment il renferme aussi un acte de désir, que nous pouvons exprimer en ces termes : Ayez pitié de moi, Seigneur, voyez l'état d'humiliation où mes ennemis m'ont réduit, vous qui me retirez des portes de la mort et de l'enfer, afin que j'annonce vos louanges aux portes de la ville de Sion et de la Jérusalem céleste. Levez-vous Seigneur : *Exsurge, Domine!* Que l'homme méchant ne se fortifie point dans sa malice par une plus longue impunité; établissez un législateur sur les puissants qui abusent de leur autorité, afin qu'ils sachent qu'ils sont hommes, et quels hommes ils sont : *Constitue legislatorem super eos, ut sciant quoniam homines sunt.*

Immédiatement après ces mots, mes frères, et à ceux-ci : *Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de nous? Pourquoi nous avez-vous laissés orphelins?* à ces mots, dis-je, commence la seconde partie de notre psaume, celle qui exprime les sentiments de tristesse, puis de joie qu'excite la pensée que notre Chef est dans le ciel, séjour des élus, et que nous sommes sur la terre, vallée de larmes, à cause des iniquités qui s'y commettent et dont je vais vous donner une idée en considérant la conduite des méchants, soit envers Dieu, soit envers leurs semblables.

Si nous la prenons dans ses principes, qu'ils sont détestables! Si nous la suivons dans ses effets, qu'ils sont abominables! L'impie, ou ne reconnaît point de Dieu, ou il en reconnaît un sujet à l'oubli, borné dans ses connaissances, n'ayant ni récompense pour la vertu, ni châtiment pour le vice. Loin de l'avoir devant ses yeux, il fait une profession publique de l'oublier, de le mépriser, d'en parler comme d'une chimère que l'erreur et la crédulité des hommes a réalisé.

Sa conscience et sa raison se soulèvent, il est vrai, contre cette impiété; il ne peut étouffer ce cri de la nature qui réclame sans cesse son Auteur; mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance, que l'éducation plutôt que la nature a laissé dans son âme : *Non est Deus in conspectu ejus.* Comme il oublie ses péchés, il pense aussi que Dieu les oublie; comme ses crimes s'effacent de son souvenir à force de les accumuler, il est assez insensé pour se dire à lui-même qu'ils s'effaceront aussi de la mémoire du Seigneur : *Oblitus est Deus.* Il va plus loin encore; il ose dire dans son cœur : Dieu détourne ses regards de ce qui se passe sur la terre; il n'en verra jamais rien; il est trop grand, l'homme est trop petit pour qu'il s'en occupe et qu'il y pense : *Avertit faciem suam ne videat in finem.* Quand même il connaîtrait mes fautes, il est trop bon pour en tirer vengeance : *Non requiret.* Il faut bien, grand Dieu, que l'impie ait pour principe, ou que vous n'êtes point, ou que vous n'ayez ni mémoire, ni science, ni jus-

deux; ils n'en font qu'un des psaume *Dilexi* et *Credidi*, qui sont nos CXIV et CXV; ils n'en font de même qu'un des psaumes *Laudate Dominum quoniam bonus, et lauda Jerusalem*, qui sont nos CLVI et CLXVII. 2° Ce psaume *Pour la fin, de David, pour les secrets du Fils*, ou selon l'hébreu, *pour la mort du Fils*, Les Pères entendent ainsi ce titre : psaume contenant divers mystères à remplir en Jésus-Christ, par excellence, le Fils du Père éternel. Quelques nouveaux interprètes l'expliquent ainsi : *Pro occultis*, « Id est, filiabus, seu virginibus, nam, inquiunt, Hebraice legitur: עַל־עֲלֻמוֹת, *alamot*, quod Latine virgines significat, quæ occultæ prisco more servabantur. Filii, id est, *Ben*, nam *ben* filium significat; atqui ben (*1 Paral.* xv, 18) erat præses musicæ. Ergo sensus tituli est : *psalmus a virginibus quibus ben præerat, canendus.* » 3° Ce psaume n'est pas une prière pour une victoire à remporter, comme il plaît au grand nombre des commentateurs de le dire, mais un cantique pour une victoire remportée, ce qui y est dit au futur, n'est pas un obstacle à ce sens là. Le prophète espère à l'avenir ce qu'il a déjà obtenu du passé.

Digitized by Google

tice pour se tranquilliser dans son impiété. Quels principes! quelles peuvent en être les conséquences!

Dès que Dieu n'est plus devant les yeux de l'homme, c'est une conséquence que toutes les voies de celui-ci deviennent abominables, qu'il laisse partout des traces de ses souillures, et qu'il profane les lieux les plus sacrés et les temps les plus saints. L'âge, qui mûrit tout, ne change rien à la dépravation de son cœur. La vieillesse l'endurcit dans le crime, et à mesure qu'elle le rend incapable de goûter les plaisirs, et elle en augmente les désirs. Vos jugements, ô mon Dieu! sont ôtés de devant sa vue, et ne les voyant plus, ne les craignant plus, il domine sur tous ses ennemis; il les écrase par le poids de son autorité; ce qui s'oppose à ses projets devient la victime de sa haine et de sa tyrannie. Que lirions-nous dans son cœur, s'il nous était donné d'y lire? Qu'il se promet de n'être jamais ébranlé, de ne souffrir jamais aucun mal, de passer sa fortune à ses neveux les plus reculés, de génération en génération, jusqu'à la fin. Il ignore donc ce que chacun sait, que les biens mal acquis portent avec eux la malédiction dans les familles. Il ne parle pas mieux qu'il ne pense; ses discours ne sont que malédictions, que railleries amères, que mensonges artificieux; il n'ouvre la bouche que pour faire de la peine et causer du mal.

Homme de péché dans ses affections, homme de péché dans ses discours, il est encore homme de péché dans ses actions. Représentons-nous un voleur qui tend des embûches à son semblable, ou un lion qui de sa caverne va s'élancer sur la proie qui passe imprudemment, ou un chasseur qui place ses filets et ses piéges pour y faire tomber et prendre le gibier; tel est le méchant que le saint-Esprit vous dépeint? N'est-il pas digne de l'exécration de tout le genre humain.

Cependant, autre espèce de méchants aussi dignes de la vindicte publique, aussi propres à nous affliger, et tirer des larmes de nos yeux; cependant il se trouve des hommes assez vils, assez lâches, pour louer celui-ci, pour applaudir aux désirs de son cœur, pour approuver ses discours, pour canoniser ses actions, et se joindre à lui contre le faible et le pauvre; de là, l'orgueil de l'un; de là, le scandale de l'autre; de là, la perte de l'orgueilleux, qui croit bien ce qui est mal; de là, le danger où est l'infortuné, de douter de la providence; de là, les pensées où chacun d'eux se perd : *Dum superbit impius, incenditur pauper; comprehenduntur in consiliis quibus cogitant;* de là, ce que dit le prophète, que le pécheur qui a irrité le Seigneur, ne se mettra plus en peine de le chercher pour se réconcilier avec lui, Dieu le permettant ainsi dans la grandeur de sa colère, contre le coupable (1004).

Permettez, Seigneur, que je vous adresse ici ma plainte, aussi tendre que respectueuse; pourquoi vous êtes-vous retiré de moi qui suis un de ces êtres qu'on opprime : *Ut quid, Domine, recessisti longe?* pourquoi dédaignez-vous de me regarder dans le temps de mon besoin et de mon affliction? *Despicis in opportunitatibus, in tribulatione?* Levez-vous, Seigneur, élevez votre main puissante, et n'oubliez pas les pauvres opprimés.

Tôt ou tard, mes frères, c'est la conduite que le Seigneur tient envers les pécheurs; instruit de tout, il voit le travail et la douleur dont les bons sont accablés par les méchants; juste, il prendra ceux-ci entre ses mains, il brisera leurs bras; on cherchera en vain de leur vestige sur la terre; il n'y paraîtra pas la plus légère trace de leur odieuse magnificence; vous y périrez, pécheurs impénitents, vous en serez exterminés, ou dans un temps, ou dans l'autre, par celui qui dispose des temps, par celui qui règne éternellement, par celui dont le règne subsiste dans les siècles des siècles. S'il se tait aujourd'hui, ah! craignez son silence même; il est plus formidable que le serait un châtiment présent; il ne dissimule aujourd'hui que pour punir demain plus sévèrement; mais laissons aux âmes basses cette affection de crainte, pour nous pénétrer de celle d'une douce joie, pour dire à Dieu :

C'est à vous, Seigneur, que le soin du pauvre a été laissé; c'est vous qui êtes le protecteur de l'orphelin; c'est votre secours qui est le patrimoine des affligés. Qu'il m'est consolant de le penser! de me dire : je suis l'objet particulier du soin de mon Dieu; j'ai un droit spécial à sa protection; pour cela même, que je souffre de la part des hommes. Qu'on est fort quand on vous a pour soutien! qu'on est consolé, qu'on est réjoui quand dans un état misérable on se souvient de ce qui est dit, que le Seigneur exauce le désir des pauvres, et que son oreille a entendu la préparation même de leur cœur, sans attendre qu'ils s'expliquassent.

Ce sentiment, mes frères, est celui de la tristesse, celui-ci avec ceux de l'admiration et de la reconnaissance; avec ceux de désir et de crainte, sont les sentiments que j'avais à vous inspirer en ce discours, et que vous retrouverez dans les trois psaumes qui en ont fourni le sujet. Puissiez-vous les retrouver dans votre cœur, chaque fois que vous réciterez cet article du symbole : *Je crois en Jésus-Christ, qui ..... est monté au ciel ..... d'où il reviendra juger les vivants et les morts.* Puissions-nous tous, être placés à sa droite, et entendre de sa bouche cette touchante invitation : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume des cieux. *Amen.*

(1004) D'autres entendent la colère de l'oppresseur contre le pauvre.

Digitized by Google

INSTRUCTION IV.

L'ESPÉRANCE.

(*Psal.* x-xiv.)

In Domino confido,

Je mets ma confiance dans le Seigneur. (*Psal.* x, 1.)

Une telle confiance, dit saint Chrysostome, est une citadelle invincible, un port inaccessible à l'ennemi, une tour inexpugnable, une ressource infaillible dans les conjectures les plus difficiles et les plus compliquées, un gage qui assure la victoire aux faibles contre les forts, aux femmes contre les hommes, aux enfants même contre les vieillards les plus expérimentés; elle change tout à l'avantage de ceux qu'elle anime, les éléments même, les brasiers même, les bêtes féroces mêmes. De là cette réponse de David à ceux qui lui conseillaient de fuir devant ses ennemis : *Je mets ma confiance en Dieu; « in Domino confido. » Comment donc me dites-vous de me sauver vers les montagnes avec la timidité du passereau? « Quomodo dicitis animæ meæ : transmigra in montem sicut passer?* » J'ai pour protecteur le maître de la terre; j'ai pour guide celui qui opère tout en tout lieu; comment m'envoyez-vous vers une terre inhabitable, comme un lieu unique où je pourrais être en sûreté? y en trouverais-je donc plus que dans celui qui dispose de toutes les créatures à son gré? comment osez-vous me donner un avis que vous n'oseriez donner à un prince qui aurait à sa disposition de fortes places et une armée nombreuse et bien aguerrie? La protection de mon Dieu ne vaut-elle pas bien ces places et cette armée? De combien d'autres considérations le saint roi ne fortifie-t-il pas sa confiance en Dieu dans le psaume onzième et douzième? Dans le treizième nous le voyons qui gémit sur la corruption qui a gagné tous les habitants de la terre, et dans le quatorzième nous l'entendons qui soupire après le ciel où le Seigneur a son tabernacle; entendons-nous ses soupirs sans en pousser de nous-mêmes de semblables? sans exciter dans nos cœurs le désir de la céleste patrie, sans y ranimer l'espérance de la vie éternelle dont jouissent ses habitants?

C'est, mes frères, à cette vertu théologale que je rapporterai les cinq que j'ai cités, et pour vous en parler aussi utilement qu'il me sera possible, je la considérerai sous deux aspects : 1° par rapport aux principes qui l'appuient; 2° par rapport aux effets qu'elle produit. Reprenons par ordre ces deux considérations sans perdre de temps.

Psal. x. — Dieu et l'homme, Jésus-Christ médiateur entre Dieu et l'homme; ce sont, mes frères, les trois bases sur lesquelles porte tout l'édifice de l'espérance chrétienne. Une première, c'est Dieu et ses promesses; une seconde, c'est l'homme et ses bonnes œuvres; une troisième, c'est le médiateur et les mérites du médiateur entre Dieu et l'homme. Le premier, celui seul auquel je m'arrête en cette première considération, c'est Dieu et ses promesses. C'est d'abord par une supposition que je vais vous montrer ce point important.

Nous sommes, je le suppose (je fais cette supposition pour vous prouver que si nous pouvons espérer fermement les grâces temporelles utiles au salut, à bien plus forte raison pouvons-nous fermement espérer le salut même), nous sommes, je le suppose donc, engagés dans une affaire épineuse comme David persécuté par Saül (1005); nos amis viennent nous dire ce que ceux de ce prince lui disaient : Toute espérance est perdue pour vous dans cette affaire; outre que ceux desquels en dépend la décision sont vos ennemis personnels, ils sont de plus environnés d'autres ennemis qui entretiennent et nourrissent leur haine contre vous; voilà que ces pécheurs ont tendu leur arc; ils ont préparé leurs flèches dans leurs carquois; ils sont disposés à les tirer dans l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit, contre vous et le petit nombre de vos adhérents; ils s'occupent à détruire, par leurs calomnies, tout le bien que vous avez fait, les uns en vous prêtant de mauvais motifs, les autres en accusant votre zèle d'indiscrétion : *Quæ perfecisti destruxerunt.* Je suppose, mes frères, que nos propres amis nous parlent de la sorte dans un moment de crise, dans une affaire où tout, excepté le bon droit, semble être contre nous. Un coup de cette nature n'ébranlerait-il pas la confiance dont nous étions auparavant animés? dites-le-nous, ô vous à qui un coup semblable a été porté plus d'une fois! ne l'avez-vous pas vivement senti? n'en avez-vous pas été troublés? dites-le-nous donc aussi, comment avez-vous rappelé votre âme de ce trouble, au calme qui lui a succédé?

Ce secret, mes frères, David nous le découvre par sa réponse à ses amis; il consiste : 1° à nous dire, en considérant la bonté de notre cause; qu'a fait le juste? qu'avons-nous fait de mal? coupables devant Dieu, le sommes-nous autant devant les hommes? qu'auraient à nous reprocher ceux mêmes qui nous sont plus contraires, si la passion ne les aveuglait? *Justus autem quid fecit?* Ce secret consiste : 2° à tenir nos regards fixés sur le Seigneur, et à nous occuper de ces saintes pensées; le Seigneur habite dans son temple... Du ciel où il a son trône, il voit tout ce qui se passe sur la terre... ses regards les plus tendres tombent sur les pauvres et sur les opprimés; oui, mon Dieu! loin d'être indifférent à ce qui les regarde, vous prenez comme fait à vous-même le bien ou le mal qu'on fait au moindre d'entre eux... vos paupières interrogent les enfants des hommes... vous interrogez le juste et le pécheur, pour récompenser celui-là, pour punir celui-ci dans le temps et dans l'éter-

(1005) La commune opinion est, qu'il composa alors le psaume dixième intitulé comme le psaume quatrième, *in finem.* Voyez là, l'explication de ce titre.

Digitized by Google

nité; dans le temps, en le livrant à son sens réprouvé, en le laissant s'embarrasser chaque jour de nouveaux péchés, et, l'enveloppant ainsi de nouveaux filets toujours plus difficiles à rompre dans l'éternité, en faisant pleuvoir sur lui le feu, le soufre, le vent des tempêtes; car c'est là le calice qui lui sera donné pour partage, c'est celui qu'il se prépare en péchant... Oh! qu'il se hait donc, le pécheur qui aime l'iniquité, puisqu'il se procure tant de maux! Peut-il avoir un ennemi plus grand que lui-même? que son sort est différent de celui du juste! Comme le Seigneur est juste lui-même et qu'il aime la justice, son visage regarde favorablement celui en qui règne l'équité; il l'aime, il le protége. Que craindrions-nous sous un tel protecteur? S'il ressemblait aux hommes, s'il ignorait nos besoins, ou s'il ne pouvait y pourvoir, s'il ne voulait pas y pourvoir la crainte pourrait se saisir de nous en certains cas; mais outre qu'il voit tout, ne veut-il pas nous aider, ne s'y est-il pas engagé, est-il comme l'homme, infidèle dans ses promesses? Nous allons le voir dans l'exposition du psaume XIe (1006) que nous commencerons par la remarque suivante de saint Chrysostome.

Psal. XI. — Chose, hélas! bien difficile, dit ce Père, que la pratique de la vertu surtout lorsque peu la pratiquent! Comme la fatigue du chemin paraît plus grande à celui qui marche seul, et moins grande à celui qui a un compagnon de voyage; il en est de même de l'usage de la vertu, on y marche avec plus ou moins d'émulation, selon que le nombre de ceux qui y marchent est plus ou moins considérable. C'est ce qui nous fait juger du mérite d'Abraham, de Lot, de Moïse, qui paraissaient comme des étoiles dans une nuit profonde, comme des roses parmi les épines, comme des agneaux au milieu des loups; c'est ce qui porte le Psalmiste, en considérant le peu de personnes qui s'attachent à la piété, à avoir recours à Dieu dès le commencement de ce psaume, et à dire ce que les médisants doivent bien retenir et s'appliquer.

Sauvez-moi, Seigneur, parce que les saints mêmes abandonnent la voie étroite, étant entraînés par la multitude dans la voie large; sauvez-moi, parce qu'il n'y a plus personne à qui on puisse se fier; les vérités (1007) ont été altérées par les enfants des hommes, elles sont devenues extrêmement rares parmi eux; chacun ne dit que des choses vaines, leurs lèvres sont chargées du venin de la tromperie, ils parlent avec un cœur double et plein de déguisement, ils règlent l'usage de leur langue sur l'intérêt de leurs passions, comme s'ils en avaient la libre disposition; ils osent dire : Qui est le Seigneur pour nous en disputer la possession? O paroles diaboliques! ô âme démoniaque, du fond de laquelle sort cette parole : *O verbum diabolicum! animam demoniacam!* ô rigueur du châtiment destiné à cette âme sérieuse! Dieu perdra entièrement toutes les lèvres trompeuses, toutes les langues qui parlent avec cette arrogance! *Disperdat Dominus universa labia dolosa, et linguam magniloquam.*

Après que le Prophète a ainsi parlé au Seigneur, le Seigneur lui fait, et en même temps nous fait à nous-mêmes cette promesse : *Je me lèverai*, nous dit-il, *à cause de la misère de ceux qui sont sans secours, et à cause du gémissement des pauvres; je procurerai leur salut en les mettant en un lieu sûr, et j'agirai en cela avec une entière liberté; « ponam in salutari, fiducialiter agam in eo.»* En nous faisant cette promesse laissera-t-il encore quelque doute à notre confiance? Si sa parole ressemblait à celle des hommes vains et trompeurs, nous pourrions hésiter même après l'avoir entendu; mais que nous en dit le saint roi? Les paroles du Seigneur, dit-il, sont des paroles chastes, pures, exemptes de tout mensonge et de toute erreur; c'est comme un argent éprouvé au feu, purifié dans le creuset de terre et raffiné jusqu'à sept fois; vous nous garderez donc, Seigneur! puisque vous nous l'avez promis; vous nous mettrez à couvert de la fureur avec laquelle la race corrompue des méchants nous poursuit, *custodies nos.* En vain il tournera autour de nous pour nous surprendre, selon la profondeur de votre sagesse, vous conserverez, vous multiplierez même les enfants des hommes qui mettent en vous leur confiance : *Secundum altitudinem tuam multiplicasti filios hominum.*

C'est, mes frères, ce que dit le juste qui s'est occupé des promesses du Seigneur et de leur certitude, il s'y repose comme sur une base infaillible. Veux-je dire par là qu'il reste dans l'inaction; est-ce une conséquence que vous puissiez tirer de mon principe? outre qu'elle se détruit d'elle-même, il ne faut, pour en effacer jusque l'idée, que considérer les effets de l'espérance, qu'étudier les affections intérieures du juste, que le suivre dans toute sa conduite extérieure. Mettons-nous à la portée d'entendre une de ses conversations avec le Seigneur, nous l'entendrons s'écrier avec le Prophète, et bientôt nous nous écrierons avec lui :

Psal. XII. — *Jusqu'à quand, Seigneur, m'oublierez-vous?* Hélas! serait-ce pour toujours? *Jusqu'à quand détournerez-vous de moi votre face?* Jusqu'à quand, par une suite de votre oubli et de votre abandon, remplirai-je mon âme d'inquiétude et de desseins qui ne me laissent aucun repos (1008); jusqu'à quand mon cœur sera-t-il dans la douleur et la crainte, le jour et la nuit; jusqu'à quand mon ennemi sera-t-il élevé au-dessus de moi? *Usquequo exaltabitur inimicus meus super me?* Ce n'est encore là,

(1006) Son titre est le même que celui du psaume VI : *In finem pro oct. ps. David.*

(1007) La vérité éternelle ne peut être altérée, ni même les vérités particulières en elles-mêmes.

(1008) Ceci est la paraphrase du psaume XII intitulé *In finem*, comme le IVe.

Digitized by Google

mes frères, que la première partie de l'acte de gémissement que produit le juste, que nous produisons nous-mêmes, si nous sommes du nombre des justes ou des pénitents qui espèrent. Il en renferme trois : la première est une plainte sur les tristes effets que le péché opère en nous, comme sont les remords, les angoisses, les craintes dont nos âmes sont agitées à la suite du péché. Heureuses cependant celles qui s'aperçoivent de l'oubli de Dieu et de son froid à leur égard! malheureuses, au contraire, celles qui jouiraient de la paix dans l'état du péché! leur paix serait une paix fausse, une paix trompeuse et à la fin une paix ruineuse.

La seconde partie de l'acte de gémissement, est une prière que nous faisons à Dieu pour nous délivrer de la servitude du démon et du péché, disant : Regardez-moi et exaucez-moi, Seigneur mon Dieu, éclairez mes yeux, de peur que je ne m'endorme jamais dans la mort que le péché donne à l'âme, ce qui serait pour moi le plus grand des malheurs : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte;* éclairez-moi de peur que le démon, mon grand ennemi, ne dise : J'ai eu l'avantage sur lui, par conséquent sur vous, ô Dieu mon protecteur! éclairez-moi de crainte que ses suppôts, ceux qui me persécutent, ne se réjouissent, s'il arrivait que je fusse ébranlé; éclairez-moi, je vous en conjure, et j'espère que vous m'exaucerez parce que j'ai mis mon espérance, non dans mes actions, mais dans votre miséricorde uniquement.

Troisième partie de l'acte de gémissement, la reconnaissance de notre cœur, de notre bouche et de notre main ; celle de notre cœur que nous témoignons en ces termes : mon cœur sera transporté de joie à cause du salut que vous me procurerez (1009) : *je chanterai des cantiques au Seigneur, qui m'a comblé de biens* (1010) ; *je psalmodierai à la louange du nom du Seigneur qui est le Très-Haut.* N'exprimerons-nous pas (1011) notre reconnaissance d'une autre manière encore, écoutez saint Chrysostome sur cette question.

Vous avez péché, dit ce Père; ne vous endormez point dans votre péché ; pleurez, soupirez, demandez à Dieu jusqu'à quand il vous oubliera ; espérez dans sa miséricorde sans hésiter, vous obtiendrez ce que vous lui demanderez; après l'obtention de votre demande, évitez l'ingratitude envers votre bienfaiteur; dressez un monument à sa libéralité, dédiez-lui un cantique, et ce qui est préférable à un cantique que vous ne pourriez composer, rassemblez les pauvres, empruntez leurs langues; louez-les à prix d'argent. Quant à vous, corrigez vos mœurs, corrigez-vous en tout ce qui exige quelque correction de votre part ; afin que vous deveniez dignes de l'héritage céleste. C'est, mes frères, par cette réflexion de saint Chrysostome que je finirai mes courtes observations sur le douzième psaume et sur l'acte de gémissement, pour vous en exposer les motifs dans une juste étendue ; les voici, ces motifs, ce sont les maux présents.

Psal. XIII. — Maux temporels (1012), maux corporels, maux spirituels, je ne puis porter mes yeux quelque part, soit près, soit loin, que je n'aperçoive quelques-uns de ces maux. Maux temporels, ce sont l'indigence, la pénurie, le besoin de vêtements et d'aliments où sont tant de familles misérables dans l'enceinte de nos villes; ce sont la gelée, la grêle, les neiges, les intempéries de l'air qui ruinent les travaux de nos cultivateurs à la campagne ; ce sont le fer et le feu que le soldat destructeur promène de province en province dans les temps de guerre ; ce sont ces tremblements de terre, ces cataractes du ciel, ces vagues de la mer qui se réunissent au même moment, et comme de concert font disparaître de dessus notre globe, les villes, les villages avec leurs malheureux habitants. A la vue de tous ces maux temporels, n'est-il pas comme naturel de gémir, de soupirer après sa fin, et de désirer les biens éternels ?

Maux corporels ; ce sont ceux que rassemblent ces grands hôpitaux où se voient, (quels hommes!) des boiteux, des aveugles, des paralytiques, de hydropiques, des éthiques ; où se voient (quels hommes encore!) des malheureux souffrants, l'un d'une fièvre brûlante, l'autre d'une colique tranchante, un autre d'une gravelle irritante, où se voient (quels hommes encore!) des misérables, ou à qui on a fait, ou à qui on fera les opérations les plus douloureuses, soit en coupant dans les chairs vives, soit en retranchant un membre corrompu pour sauver tout le corps. Le monde entier n'est-il pas le premier de ces grands hôpitaux, à la vue de tant de maux corporels qui y règnent, n'est-il pas comme naturel de haïr la vie présente et de désirer la vie future ?

Maux spirituels ; ce sont l'irréligion et la corruption des mœurs ; l'irréligion qui fait dire à l'impie, non dans son esprit, il ne le pourrait pas plus qu'il ne peut y avoir d'athées par réflexion et par principe, mais dans son cœur, qu'il n'y a point de Dieu, parce qu'il est de son intérêt qu'il n'y en ait point, parce qu'il n'a que des peines à en attendre, parce qu'il sait qu'il l'a grièvement offensé ; la corruption des mœurs qui est telle que j'ai horreur de vous tracer le tableau de celles de nos jours, et laissant mon pinceau j'userai de celui de David peignant les mœurs des Juifs et des gentils de son siècle (1013) : cette

(1009) C'est la reconnaissance du cœur.
(1010) C'est la reconnaissance des lèvres.
(1011) C'est la reconnaissance des mains qui touchent le psaltérion.
(1012) Le psaume XVIII qui commence ici, a le même titre que le IVe.

(1013) C'est l'opinion de saint Athanase et d'Eusèbe, que ce psaume XIIIe se rapporte à cet objet général et non à la persécution de Saül comme le pense Jansénius de Gand, ni à la révolte d'Absalon, ni à la captivité de Babylone, comme d'autres le croient.

Digitized by Google

corruption peut-elle être plus générale et plus excessive?

Du haut du ciel, le Seigneur a regardé les enfants des hommes, pour voir s'il en trouvera quelqu'un qui ait de l'intelligence ou qui cherche Dieu. Qu'a-t-il aperçu? que tous sont devenus inutiles à leurs frères à qui ils cessent d'être unis par les liens de la religion; inutiles à la société qu'ils regardent comme un amas de créatures où chacun n'a d'autres lois que soi-même; inutiles à la patrie dont l'autorité publique leur paraît une usurpation sur la liberté des particuliers; inutiles à leurs proches puisqu'ils croient que les titres de pères, d'enfants, de frères, d'époux, sont des titres qui n'engagent à rien; inutiles à eux-mêmes puisque la raison que vous leur avez donnée pour vous connaître, ô mon Dieu! ils en abusent pour vous disputer vos perfections adorables.

Du haut du ciel le Seigneur a regardé les enfants des hommes, et qu'a-t-il aperçu encore? que tous se sont détournés des voies de la justice; qu'il n'y en a point qui fasse le bien, qu'il n'y en a pas un seul, que tous se sont corrompus d'affections, de paroles et d'actions. D'affections; étant devenus tellement abominables dans tous leurs désirs qu'il n'y en a pas un qui fasse le bien, pas un seul: *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* De paroles; leur gosier est comme un sépulcre ouvert, ils se servent de leurs langues pour tromper avec adresse, ils ont sur leurs lèvres le venin des aspics; leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume. D'actions; leurs pieds courent avec vitesse pour répandre le sang; toutes leurs voies ne tendent qu'à affliger et à opprimer les autres; ils ne connaissent point la voie de la paix; la crainte du Seigneur n'est point devant leurs yeux (1014). pour les arrêter dans le cours de leurs désordres.

Ne les connaîtront-ils donc jamais, ne reviendront-ils pas un jour à résipiscence? tous ces hommes qui opèrent l'iniquité, ces pécheurs qui dévorent comme un morceau de pain le peuple de Dieu, en l'accusant des crimes dont ils se sentent coupables, en lui prêtant de mauvaises intentions, lorsqu'ils ne peuvent lui prêter des mauvaises actions. Mais comment se convertiraient-ils, ces hommes qui n'invoquent point le Seigneur, qui ne le connaissent point, qui aiment mieux mettre leur confiance dans un bras de chair que dans celui du Tout-Puissant? Ce bras de chair sera-t-il donc capable de les rassurer dans les dangers où ils se trouveront? Que nous dit là-dessus l'expérience, Qu'ils tremblent où il n'y a pas même à appréhender.

Aussi pusillanimes intérieurement, qu'ils paraissent hardis extérieurement, ils frémissent à l'idée de la mort; ils craignent pour leur corps (1015) ils ne craignent pas pour leur âme; ils craignent les maux de la vie présente qui ne sont que d'un moment, et ils ne craignent point les maux de la vie future qui ne doivent jamais finir; ils craignent aux approches du trépas, ah! c'est que tous leurs prétendus appuis les abandonnent; c'est que le seul appui véritable ne les soutient pas; c'est que le Seigneur se trouve bien parmi les Justes: *In generatione justa est*, mais non parmi les pécheurs, parmi vous, pécheurs insignes, qui loin de recourir à la clémence du Seigneur, vous moquez du pauvre qui met, et parce qu'il met son espérance en Dieu. O impiété, ô blasphème, ô tourment effroyable qui suivra cette impiété et ce blasphème (1016). Dieu, dit le prophète en parlant de ce tourment, Dieu brisera les os de ceux qui veulent plaire aux hommes, ils tomberont dans la confusion parce que Dieu les a méprisés: *Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent; confusi sunt quoniam Dominus sprevit eos* (1017). Il ôtera toute force et tout pouvoir; c'est peu dire, il faut ajouter: il fera sentir la peine que souffrent ceux dont les os sont brisés sous les coups du bourreau. Dieu les méprisera; il ne l s connaîtra pas; c'est peu dire, il faut ajouter: il les couvrira d'un opprobre éternel, et les reléguera avec les démons; il exercera cette vengeance épouvantable, envers qui? envers ceux qui craignent plus les hommes que Dieu; envers ceux qui espèrent plus dans les hommes qu'en Dieu; envers ceux qui aiment mieux plaire aux hommes du siècle qu'aux hommes du ciel; envers ceux qui préfèrent les louanges des méchants à celles des bons; envers ceux qui, dans l'impossibilité où nous sommes de plaire à Dieu et aux hommes indistinctement, se déterminent à offenser celui-là, pour ne pas offenser ceux-ci.

O juste à qui j'adresse ces réflexions! ô vous tous qui connaissez comme moi les maux spirituels que je viens de déplorer, ne vous lassez-vous pas d'en être les témoins, ne désirez-vous pas d'habiter en ce séjour d'où ils sont exclus? Mais qui, ô mon Dieu, fera sortir de Sion ce salut d'Israël? Ce sera vous, Seigneur, et quand vous aurez fait finir la captivité de votre peuple, Jacob sera transporté de joie et Israël d'allégresse, nous nous réjouirons pour les

(1014) Les trois versets renfermés entre deux étoiles, ne sont point dans l'hébreu; il est probable qu'ils ont été pris de l'Epître aux Romains, où saint Paul les rapporte immédiatement après ces mots: *tous se sont détournés*. Ce sont des passages que l'apôtre a rassemblés de divers endroits de l'Ecriture.

(1015) C'est la pensée de saint Augustin sur ce verset, *illic*, etc. . Timuerunt (inquit sanctus doctor de Judæis) regnum terrenum amittere ubi non erat « timor, et amiserunt regnum cœlorum quod timere debuerunt, et hoc de omnibus temporibus commodis intelligendum est quorum amissionem cum timent homines, ad æterna non veniunt. »

(1016) Je mets ici le verset 6 du psaume LII, lequel psaume est le même que celui-ci, excepté ce verset 6, et quelques autres légères différences.

(1017) Le Prophète met, à l'ordinaire des prophètes, le passé pour le futur.

Digitized by Google

maux dont nous serons délivrés et pour les biens dont nous jouirons sur la montagne de la céleste Sion; mais Seigneur, qui y reposera, qui demeurera dans votre tabernacle, que faire pour y arriver! *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo? aut quis requiescet in monte sancto tuo?* Passons au psaume quatorzième, nous y trouverons la réponse à ces questions (1018), et nous verrons en même temps les bonnes œuvres que l'espérance produit par les mains du Juste qu'elle anime.

Psal. XIV. — *Qui se reposera sur la montagne sainte?* me demandez-vous, mes frères. C'est celui qui observe les commandements, celui qui fuit tout le mal qu'ils défendent, et qui pratique tout le bien qu'ils ordonnent: *Celui qui vit sans tache, et qui rend* à Dieu et à César *ce qui est dû* à Dieu et à César: *Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam.* — *Qui se reposera sur la montagne sainte?* me demandez-vous. C'est celui qui observe le commandement: *Dieu en vain tu ne jureras;* celui qui jure avec vérité, justice et jugement; celui qui ayant fait serment à son prochain, ne le trompe point: *Qui jurat proximo suo et non decipit.* — *Qui se reposera sur la montagne sainte?* me demandez-vous. Celui qui observe le commandement: *Homicide point ne seras;* celui qui s'interdit tout mouvement de colère, de haine, de vengeance envers son frère; celui qui pardonne à son ennemi; celui qui ne fait ni ne veut faire aucun mal à celui de qui il en a reçu: *Nec fecit proximo suo malum.* — *Qui se reposera sur la montagne sainte?* me demandez-vous. Celui qui observe le commandement: *Biens d'autrui tu ne prendras:* celui qui ne tire rien au de là du prêt qu'il a fait, en vertu du prêt même; celui qui ne donne point son argent à usure en percevant plus que le capital, sous quelque autre prétexte que celui du dommage naissant ou du lucre cessant; celui qui ne reçoit point de présent pour opprimer l'innocent: *Qui pecuniam non dedit ad usuram, et munera super innocentem non accepit.*

Qui demeurera dans le tabernacle du Seigneur? me demandez-vous. Celui qui observe le commandement; *Tu ne mentiras point:* celui qui s'abstient de tout mensonge, de toute calomnie, de toute médisance; celui qui n'use point de tromperie dans ses paroles; celui qui n'écoute point les faux rapports contre ses frères; celui qui fait sentir aux rapporteurs l'aversion qu'il a pour leur caractère: *Opprobrium non accepit adversus proximos suos.* — *Qui demeurera dans le tabernacle du Seigneur?* me demanderez-vous. Celui qui observe le commandement d'être parfait comme Dieu est parfait, celui qui méprise ceux que Dieu méprise et qui honore ceux que Dieu honore; celui qui regarde le méchant comme néant, et qui révère les serviteurs du Seigneur, ceux qui le craignent; celui à qui les grands paraissent les derniers et les plus méprisables des hommes, si leurs passions sont encore plus éclatantes que leur place; celui pour qui les justes ensevelis dans l'obscurité d'une condition servile, sont un spectacle plus grand, plus magnifique que toutes les grandeurs les plus brillantes de la terre; celui qui ne voit dans le monde que la piété seule qui doit durer plus que le monde: *Ad nihilum in conspectu ejus malignus, timentes autem Dominum glorificat.* Celui qui fait ces choses demeurera sur la montagne sainte; il y sera affermi pour toujours; rien ne pourra plus l'en faire descendre; il y sera éternellement heureux dans la société des élus: *Qui facit hæc, non movebitur in æternum.*

A ceux qu me demanderont s'ils participeront à ce bonheur, je répondrai donc: faites-vous ces choses, évitez-vous tout péché, pratiquez-vous les vertus de votre état, ne prononcez-vous jamais en vain le saint nom de Dieu, aimez-vous votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour du Seigneur? etc. Que répond votre conscience à chacune de ces questions? Quand même vous auriez fait ces choses jusqu'à ce jour, les ferez-vous jusqu'au dernier de votre vie? Ceci, mes frères, dépend pour beaucoup de la résolution que vous en prendrez en ce moment.

Prenez donc une ferme résolution de suivre tous les points de la règle que le prophète vous propose; à la vue des maux de la terre, portez vos regards et vos désirs vers le ciel; gémissez sur les retards que la mort trop lente et trop tardive apporte à vos désirs; espérez-en le succès contre toute espérance et contre tous les efforts que vos ennemis font pour vous ôter cette espérance. Ce sont les diverses résolutions que je vous invite à former à la fin de ce discours sur l'espérance et les saints désirs du ciel.

Inspirez-nous-les vous-mêmes ces désirs, ô mon Dieu, accordez-nous que par eux nous habitions dans le ciel jusqu'à ce que nous y habitions d'âme et de corps, jusqu'à ce que nous contemplions votre majesté face à face (1019). *Amen.*

INSTRUCTION V.

L'HÉRITAGE DU CHRÉTIEN.

(*Psal.* XV-XVII.)

Conserva me, Domine, quoniam speravi in te.

Conservez-moi, Seigneur! parce que j'ai mis en vous toute mon espérance. (*Psal.* XV, 1.)

On érige des colonnes; on y grave des inscriptions; on y met des titres pour les placer ensuite, dit saint Jérôme (*in psalm.* XV), ou sur les tombeaux des morts, ou aux portes des villes, ou à l'entrée des palais des rois pour éterniser leurs victoires, et c'est, ajoute ce père, la fin pour laquelle ce

(1018) Quand David l'a-t-il composé? Est-ce au temps du transport de l'arche sur le mont Sion? Avait-il en vue la captivité de Babylone? Au lieu d'agiter inutilement ces questions, je dirai seulement qu'il peint les mœurs de celui qui veut se présenter saintement dans les assemblées de religion.

(1019) Ici finit la seconde édition du Psautier, selon l'éditeur de la Bible d'Avignon.

Digitized by Google

psaume a été écrit; c'est pour éterniser la victoire de Jésus-Christ sur la mort et celui qui en avait l'empire; c'est le sens de l'inscription qu'il porte en tête : *Tituli inscriptio, ipsi David* : « *Inscription d'un titre à David,* » inscription d'un monument au vrai David, inscription d'un cantique où il est parlé du triomphe de Jésus-Christ sur l'enfer et sur la corruption du tombeau; inscription d'un entretien qui est de ce divin Sauveur avec son Père. Ainsi l'ont entendu saint Pierre et saint Paul quand (*Act.* II, 13) ils ont appliqué les quatre derniers versets du psaume à Jésus-Christ; ainsi, après ces deux grands hommes, l'ont entendu saint Jérôme, saint Augustin et les autres Pères, de manière cependant que selon eux il convient tellement au chef qu'il convient aussi aux membres, à vous, à moi, à chaque fidèle réfléchissant sur son héritage spirituel.

Puis-je faire mieux que de vous en entretenir moi-même à ce moment? Un entretien de cette nature pourra-t-il vous paraître déplacé ici? vous en formez tant ailleurs qui ont pour objet vos héritages temporels, n'est-il pas dans l'ordre de la piété que j'en forme un avec vous dans ce lieu saint qui ait pour objet votre héritage céleste? O que ceux-là vous deviendraient désormais insipides si vous preniez goût à celui-ci, si vous conserviez soigneusement ce que je vais vous dire de l'héritage des Chrétiens, de son excellence d'abord, puis de ses difficultés, et ensuite des moyens d'y pourvoir! C'est le sujet de ce discours.

Psal. XV. — L'héritage d'un Chrétien ici-bas, n'est ni la terre ni rien de ce qui est sur la terre, c'est Dieu même, qui, dans notre baptême, nous a adoptés pour ses enfants, et nous a permis de lui dire : *Vous êtes, Seigneur, la portion de mon héritage et de mon calice* : « *Dominus, pars hæreditatis meæ et calicis mei.* » Quelle excellence d'un tel héritage! ne nous arrêtons point à en démontrer la grandeur et les richesses; l'entreprise serait au-dessus de nos forces, mais plutôt livrons-nous aux sentiments de désir, d'admiration, de reconnaissance et de joie qui tous naissent de cette pensée, que *Dieu est notre héritage.* Si les expressions nous manquent pour les manifester, empruntons celles du Roi-Prophète, celles-ci d'abord, pour marquer notre désir aux hommes, et nous en expliquer à Dieu même.

Conservez-moi, Seigneur, conservez mon âme, mon salut, mon droit à votre héritage, ce droit dont le démon, le monde et la chair s'efforcent, comme à l'envi, de me priver; le démon, par ses suggestions; le monde, par ses séductions; la chair, par ses inclinations; que n'ai-je à craindre de ces ennemis si puissants? qui m'en défendra constamment? J'ai mis toute ma confiance en vous; je vous ai choisi pour être mon seul et unique protecteur; je vous *ai dit* ce que je vous répète encore : *Vous êtes mon Dieu*, celui de tous les hommes, et le mien en particulier; le mien, par le choix libre de ma volonté, comme par la nécessité de votre être; *vous êtes mon Dieu*, et ce nom adorable dit tout; il dit que vous n'avez pas besoin de la créature, et que cependant vous devez votre secours à celle qui vous aime, qui vous adore et qui vous réclame. Si vous le lui devez, ne le lui donnez-vous pas? le doute que je me permettrais à cet égard ne vous serait-il pas injurieux? C'est, mes frères, une première considération qui vient à l'appui de notre désir concernant l'héritage céleste.

En voici une seconde, qui est la fréquentation des bons et la fuite des méchants, la vérité de ces expressions dans notre bouche : Grâces en soient rendues au Seigneur, il m'a inspiré un amour surprenant pour ses serviteurs qui sont sur la terre; pour les justes, dont la société fait mes délices; pour les pauvres que je regarde comme les receveurs des domaines du Tout-Puissant : il m'a de plus inspiré une horreur insurmontable pour le péché et ceux qui le commettent, pour les idoles de ce monde et ceux qui les adorent. Ceux-ci ont multiplié leurs infirmités en multipliant leurs vains simulacres (1020); ensuite ils se sont hâtés de courir après les ouvrages de leurs mains; à Dieu ne plaise que je les réunisse jamais dans des assemblées particulières, pour répandre avec eux le sang ou des hommes, comme les gentils, ou des animaux, comme les Juifs; je dis trop peu, en assurant que *je ne les réunirai pas* : ou je les dissiperai, ou, si je ne le puis, je m'en éloignerai de cœur et même de corps autant qu'il me sera possible. Toute l'indulgence que pourront attendre de moi ces hommes surnommés *hommes de sang*, c'est que je n'en parle qu'à vous seul, ô mon Dieu! c'est que j'oublie jusqu'à leurs noms, qui pourront être des noms illustres aux yeux des mortels, mais dont l'articulation ne peut que souiller les lèvres de vos serviteurs; c'est la seule indulgence dont j'usera envers eux; telles sont mes dispositions habituelles envers les bons et envers les méchants. C'est, mes frères, ce que le Roi-Prophète disait à Dieu, en lui exposant son vif désir de l'héritage céleste, et que je souhaite que nous puissions lui dire de même en lui exposant le nôtre.

Le pouvons-nous en effet? avons-nous recherché la compagnie des bons et fui avec horreur celle des méchants? A ces questions que répondraient pour nous ceux qui connaissent les sociétés avec lesquelles nous sommes plus étroitement liés? Vous, mes frères, qu'avez-vous à y répondre pour ce qui vous concerne? Sans attendre votre réponse, voici sur le même sujet une observation qui doit trouver ici sa place; c'est qu'un des signes de prédestination moralement certain est, avec la fuite des mauvaises compagnies, la recherche des personnes

(1020) *Idola* pour *infirmitates*, *hebr.*

Digitized by Google

pieuses, l'amour des pauvres, la dévotion envers les saints, et plus particulièrement envers la Reine de tous les saints. Vous en avertir n'est-ce pas vous engager puissamment à ces diverses pratiques? Revenons de cette courte observation aux sentiments qui naissent à la vue de l'excellence de notre héritage céleste, et de celui du désir, passons à celui de l'estime ou de l'admiration, et lorsque nous l'aurons conçu, exprimons-le en ces termes, qui sont ceux de David.

Lorsque je vois, Seigneur, les choix que font les esclaves insensés du monde, que je les plains! que je me félicite! Ils choisissent pour la part de leur héritage, l'un des fonds de terre; l'autre des cens réels ou personnels, peu lui importe; un autre, une charge, un emploi, une commission : ils prennent pour la part de leur calice (1021), celui-ci les plaisirs qui enivrent; celui-là les honneurs qui entêtent; cet autre, les fortunes qui éblouissent. C'est là, grand Dieu, le vil partage des enfants de la terrre. Celui des enfants du ciel, celui que je choisis, c'est vous, Seigneur, en qui sont les vrais plaisirs, les vrais honneurs, les vrais biens; disposez à mon égard, comme il vous plaira, des objets présents et sensibles, j'y consens; mais il n'en est pas ainsi de l'héritage céleste; je vous demande absolument de me le restituer, comme je me félicite de l'avoir choisi! O qu'*il m'est avantageux, le sort qui m'est échu! ô qu'il est excellent, l'héritage qui m'avient!* Oui Seigneur, je me trouve si heureux de vous avoir choisi pour partage, que tout autre me paraît indigne des regards d'une âme qui a le bonheur de vous posséder.

C'est, mes frères, ce que disent tous les Chrétiens à leur baptême, ce que prononcent hautement les jeunes Samuels au moment où ils reçoivent la tonsure, et se consacrent au service des autels par cette cérémonie, ce que je vous invite à répéter avec moi en ce moment, en joignant le sentiment de reconnaissance à celui de l'admiration, et en disant : Je bénirai le Seigneur de ce qu'il m'a donné les lumières nécessaires pour le choisir, de préférence à tout, et de ce que mon cœur se réveille et dérobe à la nature les moments destinés au sommeil, pour renouveler pendant la nuit les actions de grâces qu'il lui avait déjà rendues pendant le jour : *Insuper... increpuerunt me renes mei.*

Avant de passer de ce troisième sentiment à celui de la joie qui en est un quatrième, je dois, mes frères, vous faire une remarque sur la présence de Dieu et l'utilité de cette pensée. Ayons-le toujours devant nos yeux, cet Etre que son immensité rend présent partout, il sera à notre droite pour empêcher que nous ne soyons ébranlés par le choc de mille tentations, de mille révolutions, de mille soins qui entraînent les enfants du siècle. L'un est une suite infaillible de l'autre, et qui peut dire : *Providebam Dominum in conspectu meo semper*, peut ajouter sans danger d'erreur : *A dextris est mihi ne commovear*. Quel avantage de cette pratique de piété de penser souvent à la présence de Dieu! qui de vous ne voudra se le procurer? Je dis bien plus encore, du moins je vous le demande, ces pensées de Dieu présent et vous assistant, parce que vous le voyez comme présent, ne vous remplissent-elles pas le cœur de joie? ne vous font-elles pas chanter des cantiques de louanges au milieu même des plus grands dangers et des plus violentes tentations? Ce sont déjà des fruits excellents de la portion d'héritage que nous avons choisie; mais ce ne sont pas les seuls : ceux-là se cueillent dès cette vie même; en voici d'autres qui ne se cueillent que dans le siècle futur; ceux-là sont des avant-goûts qui conviennent à notre faiblesse; ceux-ci sont une pleine jouissance de ces biens que nous espérons, et dont nous allons continuer à nous entretenir avec Dieu même, lui disant avec David :

Telle est, Seigneur, l'espérance qui m'anime; j'espère que vous ne laisserez pas longtemps mon âme dans les lieux bas du purgatoire, et que vous ne permettrez pas que votre Saint (1022) éprouve une corruption éternelle dans le tombeau; et cette espérance, que de consolations elle me procure dans mes peines! Si j'avais pris mon partage ici-bas comme les enfants des hommes, que verrais-je, soit dans le présent, soit dans l'avenir, qui me consolât de mes malheurs? vous ayant choisi pour mon unique héritage, vous me soutenez dans mes disgrâces et par vos secours présents, et par la pensée de cet heureux avenir que mon âme, comme celle de Jésus-Christ, mon divin chef, sortira glorieuse de mon corps qui est son tombeau, pour retourner dans votre sein, et que si ma chair n'a pas le privilége, comme celle de votre Fils, d'être exempte de toute corruption dans le séjour de la mort, du moins cette boue se changera en une chair immortelle et brillante de gloire. Vous m'avez fait connaître les voies de la vie, et pour récompense de leur pratique vous me comblerez de joie par la vue de votre visage, que je contemplerai face à face; vous me rassasierez de délices ineffables, éternelles et toujours nouvelles, en me plaçant à votre droite au plus haut des cieux; c'est l'héritage que la désobéissance du premier Adam m'avait ôté; c'est celui que vous me restituerez en vue de l'obéissance de votre Fils le second Adam. Ainsi soit-il.

Ainsi soit que je désire cet héritage autant qu'il est désirable; ainsi soit que je l'admire autant qu'il est admirable; ainsi soit que je me délecte de son espérance autant

(1021) David fait allusion, en cet endroit, à l'usage ancien de donner à table à chacun sa mesure de vin comme de pain. L'Eglise, lisant ce verset dans l'octave de la Fête-Dieu, marque la différence des sacrifices de l'Ancien et du Nouveau Testament.

(1022) Ce nom ne convient proprement qu'à Jésus-Christ seul; à ses membres improprement.

Digitized by Google

qu'il est délectable; ainsi soit que je connaisse et que je suive les voies de la vie jusqu'à ce que j'y serai entré.

Ainsi, mes frères, finit la première partie de notre entretien sur l'héritage du Chrétien; elle avait pour objet l'excellence de cet héritage; la seconde aura pour objet les difficultés d'y parvenir.

Psal. XVI.—Elles sont telles qu'à leur vue et dans la frayeur qu'elles causent, l'âme fidèle se tourne vers Dieu, elle se jette en son sein, elle prie (1023), elle le prie, elle le conjure en ces termes pressants : Grand Dieu, convaincue de l'importance de mon salut, effrayée du danger où je suis de perdre cet héritage, à l'aspect des ennemis qui travaillent à me l'enlever, que puis-je faire de mieux que de me jeter entre les bras de votre miséricorde, de solliciter votre secours contre mes ennemis, de vous dire avec toute la confiance que m'inspire mon innocence, votre justice et votre bonté?

Ecoutez, Seigneur, non ma personne, mais mon innocence qui se fera mieux entendre de vous que ma personne; exaucez ma juste demande; soyez attentif à mon humble supplication, vous qui n'êtes jamais distrait sur les besoins des malheureux; ouvrez vos oreilles à la prière que je vous présente avec des lèvres qui vous expriment les vrais sentiments de mon cœur : que mon jugement sorte de la lumière de votre visage; que vos yeux, qui pénètrent tout, voient l'équité de ma cause; ne vous est-elle pas connue? à la connaissance que vous en donne votre divinité, n'avez-vous pas ajouté celle que donne l'expérience? Vous avez mis mon cœur à l'épreuve; vous l'avez visité durant la nuit des tribulations; vous m'avez éprouvé par le feu des afflictions pour me purifier des restes d'attachement que je conservais pour la terre; l'iniquité s'est-elle trouvée en moi, n'ai-je pas adoré la main qui me frappait? Il a pu alors m'échapper quelques plaintes; mais mon cœur ne les désavouait-il pas au moment qu'elles sortaient de ma bouche; n'ai-je pas regardé vos rigueurs apparentes comme des bienfaits véritables? Oui, Seigneur, vous avez pu me trouver faible dans l'adversité, mais jamais vous ne m'avez trouvé révolté et infidèle.

Mais, que dis-je, Seigneur, ces paroles convenaient à votre Fils sur la croix; elles convenaient à vos martyrs sur les charbons ardents; elles convenaient aux confesseurs de votre saint nom dans leur exil, mais me conviennent-elles? Même question que j'ai à me faire à l'occasion de celle-ci : *J'ai gardé des voies dures et pénibles pour obéir à vos commandements, pour ne point parler selon les œuvres des hommes*, qui, contre vos commandements, se permettent le murmure et la haine de leurs ennemis: je me souviens de les avoir prononcées quelquefois; je me souviens, Seigneur, de vous avoir dit dans des moments où je voyais la race des méchants soulevée contre moi, parce que je m'étais élevé contre elle: *J'ai gardé des voies bien dures*, ô mon Dieu! *pour vos oracles* que je voulais faire respecter; je me souviens des larmes consolantes que j'ai versées en les proférant; mais oserais-je me persuader que ma consolation n'était pas illusoire? O vous de qui me sont venues ma force et ma paix dans les combats précédents, affermissez pour l'avenir mes pas dans vos sentiers, afin que je ne sois point ébranlé par les efforts de mes ennemis, par leurs cris, leurs censures, leurs mépris, leurs calomnies, ressources ordinaires de la malignité; cette grâce que vous m'avez accordée quand je vous l'ai demandée autrefois, ne m'est-elle pas un gage de celle-ci que je sollicite à ce moment?

Dans des maux ordinaires, on se borne à souhaiter des consolations ordinaires; mais les misères sont-elles extraordinaires? on souhaite des miséricordes extraordinaires, merveilleuses, surprenantes, et on dit : *Mirifica misericordias tuas*. Dans les périls ou éloignés ou communs, on se contente d'une garde commune; mais dans les périls imminents et terribles, on désire d'être gardé comme nous gardons la précieuse et délicate prunelle de notre œil déjà bien gardée par des enveloppes, des paupières, des poils dont la nature l'a pourvue; on voudrait être sous la protection d'un ami puissant, comme les petits de la poule sont sous ses ailes à l'abri des poursuites de l'oiseau de proie. C'était le souhait de David persécuté par Saül; n'est-ce pas celui de toute âme fidèle, poursuivie par ce prince infernal, dont Saül était la figure? C'est celui que l'Eglise place sur les lèvres de ses enfants, se disposant au repos de la nuit. C'est celui que je voudrais avoir mis dans votre cœur, en vous citant les paroles qui les renferment, et en les adressant à Dieu avec une sainte ardeur. Gardez-moi, Seigneur, comme la prunelle de l'œil : *Custodi me, ut pupillam oculi :* protégez-moi à l'ombre de vos ailes : *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Ici, mes frères, à ces paroles exclusivement, commence la seconde partie de l'oraison de David (1024), le second motif que l'âme en danger de son salut expose à Dieu pour l'en délivrer, l'injustice de ceux qui veulent lui enlever cet héritage. Ils sont, ces hommes, ils sont des impies envers Dieu, des inhumains à qui leur graisse ou leur abondance a fermé les entrailles, des orgueilleux comme sont la plupart des riches, des ennemis implacables qui, après nous

(1023) Le psaume XVI a pour titre: *Prière de David*, il est vraiment la prière de David dans le sens littéral, de Jésus-Christ sur la croix, dans le sens prophétique; de l'Eglise et de ses enfants persécutés dans le sens moral, c'est celui que nous suivons dans notre entretien.

(1024) Dans la première, il est parlé des difficultés du salut comme venant de la sagesse de Dieu, en ce sens qu'il les permet. Dans la seconde, il en est parlé comme venant de la malice des ennemis du salut.

Digitized by Google

avoir chassés du ciel, nous environnent sur la terre pour nous empêcher d'y rentrer, des lions préparés à ravir leur proie, et des lionceaux habitant dans des lieux cachés pour la même fin. C'est le portrait que l'âme fidèle fait à Dieu soit du démon, soit des suppôts qu'il emploie contre elle pour faire valoir la bonté de sa cause, par l'injustice même de ceux qui l'attaquent; puis, éclairée des lumières d'en haut, voyant de loin la distinction qui se fera des pécheurs et des justes, après avoir été confondus les uns avec les autres :

Levez-vous, Seigneur, dit cette âme d'un ton prophétique qu'elle emprunte de David, levez-vous, prenez mon ennemi, faites-le tomber lui-même, délivrez mon âme de la fureur de l'impie, et arrachez votre épée d'entre les mains des ennemis de votre droite, en leur ôtant la puissance dont ils abusent; séparez ces impies dès leur vie même, du petit nombre de ceux qui sont à vous : *A paucis de terra divide eos in vita eorum.* Leur devez-vous rien de plus que ce qu'ils ont? Leur ventre est rempli de ces biens temporels qu'ils souhaitent, et que vous cachez ici-bas dans vos trésors : *Adimpletus est venter eorum;* ils sont rassasiés dans le désir qu'ils ont d'avoir beaucoup d'enfants : *Saturati sunt filiis* (1025). Après avoir fait des dépenses excessives, ils ont encore des restes considérables à laisser à leurs petits-fils; n'ont-ils donc pas déjà reçu leur récompense ? ne jouissent-ils pas du seul bonheur qu'ils connaissent ici-bas?

Quant au mien, Seigneur, il est d'une nature toute différente : *Je paraîtrai*, je l'espère, j'y travaille de tout mon pouvoir; c'est en cela que je fais consister toute ma félicité, à la mort je paraîtrai à vos yeux dans la justice, et vous, Seigneur, vous paraîtrez dans votre gloire. Avant que ce moment arrive, il n'y a pour moi point de rassasiement; jusque-là, quoique le monde fasse pour moi, ou contre moi, je serai toujours affamé et altéré; jusque-là, ennuyé de ce que je suis, je voudrais toujour être ce que je ne suis pas; jusque-là mon cœur, plein de vains désirs et vide de biens solides, sera toujours dans l'agitation; mais à l'aspect de votre gloire je serai rassasié, tous mes désirs cesseront parce qu'en vous je trouverai la plénitude du repos, de la joie, du vrai bonheur : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* O pensée consolante! O attente heureuse! ô Dieu! quand la changerez-vous en actions de grâces? Qu'en ceci, comme en tout, votre volonté soit faite; en ce moment jusqu'à ce grand jour, déclarez-vous pour moi contre mes ennemis; c'est, mes frères, par cette demande essentielle, que je terminerai la seconde partie de mon entretien avec vous sur l'héritage du Chrétien, elle avait pour objet les difficultés du salut. La troisième aura pour objet ses moyens, ceux que le psaume dix-septième nous indique (1026).

Psal. XVII. — Dans le sens prophétique (1027) ce psaume est un cantique où Jésus-Christ, après avoir remercié son Père de ses victoires sur le monde (vers. 1-4), dépeint les dangers auxquels il s'est vu exposé (vers. 5-7), les merveilles que son Père a opérées sur terre, dans l'air et l'eau, pour le soustraire (vers. 8-20), les sentiments religieux qui lui ont mérité ces merveilles (vers. 21-23), les vertus qui ont concouru avec ces merveilles (vers. 33-47), et dont il reconnaît Dieu pour auteur (vers. 48-51). Dans le sens spirituel, l'âme, victorieuse de ses ennemis invisibles, chante à la gloire de Dieu ce cantique, qu'elle commence par un acte d'amour.

Je vous aimerai de toute mon âme, Seigneur, vous qui êtes toute ma force, vous qui êtes mon appui, mon refuge, mon libérateur (1028). Oui, mon Dieu, vous êtes mon aide, mon protecteur, mon salut (1029), mon défenseur; ne vous dois-je donc pas toute ma confiance? peut-il y avoir dans ma vie une situation où je cesse d'espérer en vous, de réclamer votre assistance, de tout attendre de vos miséricordes infinies? Je vous louerai donc pour le passé; je vous invoquerai pour l'avenir, et vous me sauverez de mes ennemis comme vous avez toujours fait en me tirant, de quel fond de misères? par quels prodiges de votre puissance miséricordieuse? Les douleurs de la mort m'environnaient; les torrents de l'iniquité me remplissaient de troubles; les horreurs du tombeau m'obsédaient de toute part; je ne voyais de tous côtés que piéges tendus pour me perdre; les remords du crime plus cruels que les douleurs même de la mort, me suivaient partout; ma perte éternelle me paraissait inévitable; au milieu de cette affliction, j'ai appelé le Seigneur à mon secours; j'ai poussé des cris vers mon Dieu : mes cris sont parvenus jusqu'à lui, et de son temple il les a entendus : il a témoigné y être sensible, pourrai-je dire comment?

Ici, mes frères, le Psalmiste raconte les miracles opérés pour la délivrance des Israélites opprimés en Egypte : ne croyez pas que son récit soit hors de propos dans le sens

(1025) L'hébreu lit *filiis*, et non *porcina*, comme le grec.

(1026) Ce psaume, dans le sens littéral, est un cantique où David remercie Dieu des victoires qu'il a remportées sur tous ses ennemis visibles; son titre l'annonce; il porte : *Verba cantici in die qua eripuit (Davidem) Dominus de manu omnium inimicorum ejus.* C'est mal-à-propos que Ferrand en attaque la sincérité, puisque le même titre se lit à la tête du chapitre XXII du *II*e *Livre des Rois*, dont notre psaume n'est qu'une répétition à quelques petits changements près, arrivés par la méprise des copistes.

(1027) Ce qui prouve surtout que ce psaume est une prophétie concernant Jésus-Christ, son ascension, son règne sur les gentils, son triomphe sur ses ennemis, ce sont les versets 11, 44, 45, 50, lesquels saint Paul (*Rom.* XV) a entendus de Jésus-Christ régnant sur les gentils.

(1028) Ces trois épithètes se retrouvent pour le sens dans le verset 3.

(1029) *Cornu salutis, ma force pour me sauver.*

Digitized by Google

spirituel que nous donnons à ce cantique; selon ce sens, c'est comme si nous disions en le récitant: Ce que le Seigneur a fait littéralement, sur la terre, dans l'air, et au fond de la mer, pour délivrer les Israélites de la servitude d'Egypte, il l'a fait spirituellement pour nous délivrer de la captivité du démon. A la sortie des Hébreux de la servitude d'Egypte, la terre fut émue et elle trembla; les fondements des montagnes furent secoués et ébranlés, à cause que le Seigneur s'était fâché (1030); alors sa colère fit élever la fumée; un feu dévorant sortit de sa face, et des charbons ardents en furent allumés. Que signifie cette première description poétique des prodiges opérés sur la terre? que nous ayons tremblé, nous pécheurs; que touchés des menaces du Seigneur, notre prière accompagnée de nos larmes est montée vers Dieu; que le feu de la charité s'est allumé dans nos cœurs, à la lumière de son Evangile. (S. Aug.)

Au temps de la sortie d'Egypte, le Seigneur abaissa les cieux; il descendit ayant un nuage sombre sous les pieds, pour voir les maux de son peuple; il monta ensuite sur les chérubins; il vola sur les ailes des vents pour le secourir; il se cacha dans les ténèbres; il se servit de l'eau ténébreuse renfermée dans les nuées de l'air, comme d'une tente qui l'environnait; alors les nuées se fendirent par l'éclat de sa présence, et il en fit sortir de la grêle et des charbons de feu; il tonna du haut du ciel; il tira ses flèches contre les Egyptiens, et il les dissipa; il fit briller partout les éclairs, et il les troubla. Que signifie cette seconde description poétique des prodiges opérés dans l'air? que le juste par excellence est descendu sur la terre, qu'il est monté au ciel pour nous y préparer une place, que nous ne voyons ici-bas qu'en énigme, et que nous attendons là-haut par la patience. (Id.)

Au temps de la sortie d'Egypte, *les sources des eaux parurent* au fond de la mer Rouge, *et les fondements* de la masse énorme *de la terre furent ainsi découverts;* tout cela se fit *par un effet de vos menaces, Seigneur, et par le souffle impétueux de votre colère: « Ab inspiratione iræ tuæ. »* Que signifie cette troisième description poétique des prodiges opérés dans l'eau? que les apôtres ayant paru et ayant crié: *Faites pénitence* (Act. II, 38), les peuples se retirèrent de leur désordres et remontèrent à la source pure qu'ils avaient quittée en péchant. (S. Hieron.) Mais imitons le Prophète; laissons le figuré et le poétique; revenons au simple et au naturel, et considérons nos victoires dans leurs principes; voyons-les du côté tant de la première cause que des causes secondes, et de la coopération de celle-ci avec celle-là: second moyen de salut.

Le Seigneur nous a envoyé son secours du haut du ciel; nous ayant pris par la main, il nous a tirés du milieu des grandes eaux, des abîmes profonds du péché; il nous a arrachés comme malgré nous des mains de nos ennemis, tous très-forts, tous très-puissants, tous très-vigilants et très-méchants, ayant cherché à nous nuire sans y être provoqués de notre part. Le Seigneur nous a tirés de leurs mains, il nous a mis au large, et nous a rendu la liberté de ses enfants. Pourquoi? parce qu'il l'a voulu par un pur effet de sa volonté miséricordieuse. Car quel autre Dieu que notre Dieu aurait pu tourner nos cœurs du mal au bien, comme il est arrivé? C'est lui qui nous a revêtus de force, et qui a fait que notre voie a été pure et sans tache; c'est lui qui a rendu nos pieds aussi vites que ceux des cerfs pour courir dans ses voies; c'est lui qui nous a appris l'art divin de combattre nos ennemis visibles et invisibles. Oui, Seigneur, c'est vous qui avez fait de mes bras comme un arc d'airain pour combattre mes ennemis; vous avez toujours eu soin de m'instruire et de me redresser. Lorsque je marchais dans un chemin trop serré, vous avez eu la bonté de l'élargir et de prévenir mes chutes; vous m'avez donné de marcher tous les jours dans votre voie étroite avec un plaisir nouveau: *Dilatasti gressus meos subtus me, et non sunt infirmata vestigia mea.*

Je ne m'arrête pas, mes frères, à vous faire voir dans ces différentes expressions, la douceur, l'efficace et la force de la grâce à qui est attribué tout le bien qui est en nous; ce que je crois devoir vous observer, c'est que ce même bien, Dieu ne l'opère pas sans nous, sans notre correspondance à sa volonté, sans notre coopération à ses grâces. Vous serez saint, Seigneur, et miséricordieux, mais avec celui qui sera saint et miséricordieux; vous serez innocent et bienfaisant, mais avec celui qui sera innocent et bienfaisant; vous serez pur et sincère, mais avec celui qui sera pur et sincère: *Cum electo electus eris.* Quant à celui dont la conduite n'est pas droite, vous vous conduirez à son égard avec une sorte de détour et de dissimulation; vous dissimulerez ses crimes dans le temps, pour les punir plus sévèrement dans l'éternité: *Cum perverso perversus eris.*

Ce qui suit de là, mes frères, c'est que Dieu nous traite selon notre justice et selon la pureté de nos mains. Ce qui suit de là, c'est que nos victoires nous viennent toutes de Dieu comme de la première cause, et de nous comme des causes secondes mues par la première, agissant avec elle. Ce qui suit enfin, c'est qu'il n'en est pas de l'héritage de notre Père céleste comme de celui de nos parents selon la chair. Nous sommes appelés à l'un et à l'autre, sans aucun mérite précédent de notre part: voilà le point de ressemblance, mais voici la différence: c'est qu'au lieu que nous entrons dans l'héritage temporel de nos parents, souvent sans avoir rien fait pour l'obtenir, quelquefois même après avoir beaucoup fait pour en être privés,

(1030) La Vulgate ajoute *eis* contre eux, contre la terre; ce mot *eis* n'est point dans l'hébreu. Du reste si Dieu se fâche contre la terre, c'est à raison de ceux qui l'habitent.

Digitized by Google

nous ne pouvons entrer dans l'héritage de notre Père céleste sans l'avoir mérité par nos bonnes œuvres, et sans avoir persévéré dans leur pratique jusqu'à la mort. D'où je conclus à ce que nous prenions les deux résolutions suivantes; la première est celle que nous offre ces paroles:

Je poursuivrai mes ennemis sans relâche; je les joindrai ; je ne m'en retournerai point qu'ils ne soient tous défaits ; je les briserai ; je les disperserai comme la poussière que le vent emporte; je les anéantirai; je les ferai disparaître comme la boue qui était dans les rues, qui a été foulée aux pieds, et qu'on a enlevée pour les nettoyer : *Ut lutum platearum delebo eos.* Et parce que nous ne pouvons ni connaître les vérités du salut, ni faire le bien, ni surmonter les tentations sans le secours du Seigneur, notre seconde résolution sera celle que présente cette demande, que je compte pour un troisième moyen de salut.

Puisque c'est vous, Seigneur, qui me communiquez tout ce que j'ai de lumière, éclairez mes ténèbres; avec vous je vaincrai toutes les tentations; appuyé du secours de mon Dieu, il n'est point d'obstacles à la vertu que je ne surmonte. *In Deo meo transgrediar murum.* C'est-à-dire, mes frères, que vous devez prier et veiller; prier le Seigneur de vous accorder les lumières et les forces nécessaires à l'acquisition de l'héritage céleste; veiller pour user à propos des grâces que vous avez demandées et reçues, et parce que la reconnaissance pour les victoires anciennes est un moyen d'en obtenir de nouvelles, je vous invite à réciter souvent ce psaume *Diligam*, qui finit par ces paroles, par lesquelles je finirai mon discours.

Vive le Seigneur ! que Dieu, l'auteur de mon salut, soit béni et élevé au-dessus de tout, parce que vous m'avez rendu victorieux des ennemis qui voulaient m'enlever votre héritage. Je vous louerai, Seigneur, parmi les nations ; j'emprunterai la voix de vos saints pour chanter à la gloire de votre nom, à la gloire de celui qui opère avec tant de magnificence le salut des rois et des sujets, à la gloire de celui qui a fait miséricorde à David son christ (1031), et qui la fera de même à nous qui sommes sa postérité dans tous les siècles (1032). *Amen.*

INSTRUCTION VI.

A LOI ÉVANGÉLIQUE ET MOTIFS DE L'OBSERVER.

(*Psal.* XVIII-XX.) (1033)

Cœli enarrant gloriam Dei.

Les cieux racontent la gloire de Dieu. (*Psal.* XVIII, 1.)

Qu'il existe un être souverain, principe et fin de tous les êtres, connu en notre langue sous le nom de *Dieu*, c'est le premier article de la loi du Juif comme du Chrétien, du Huron comme du Cafre, de quiconque use de sa raison ; soit que d'ailleurs il admette ou qu'il rejette la révélation, parce qu'il est l'article fondamental de toute législation ; il est aussi celui dont nous avons tous les genres de certitudes que nous puissions raisonnablement souhaiter, ces certitudes, que l'Ecole appelle certitude morale, certitude physique, certitude métaphysique.

Y a-t-il jamais eu de nation sur la terre qui n'ait reconnu un premier Etre? Voilà cette certitude que nous appelons morale, parce qu'elle provient partie du consentement de tous les peuples, partie de l'impossibilité que ces peuples de tous les temps et de tous les lieux aient pu se tromper et voulu nous tromper sur ce point, vu les mœurs ordinaires des hommes de tous les âges.

Elevons nos yeux vers ces cieux et ce firmament. Ces cieux publient la gloire de Dieu; le firmament nous annonce dans ses ouvrages ceux des mains de Dieu, de sa sagesse et de sa puissance ; ils nous disent, ces cieux et ce firmament : Vous admirez l'industrie d'un ouvrier qui fait une montre, qui élève un palais, qui invente un art, refuserez-vous de reconnaître un Dieu dans l'harmonie admirable qui règne entre les parties qui nous composent ?

Et le jour et la nuit, quelles leçons nous font-ils sur le même objet? Si le spectacle qu'ils nous offrent n'avait été que momentané ou passager, nous aurions pu soupçonner qu'il résultait d'un concours fortuit de la matière, mais observez-en bien la constante régularité. Un jour donne la commission au jour suivant de publier le dogme d'un Dieu existant, et ce jour remplit exactement sa charge ; une première nuit ne finit point qu'elle n'ordonne à une seconde d'enseigner la même vérité, et celle-ci, comme celle-là, fait son éloquente leçon à tout le genre humain. Sont-ce là des effets du hasard? je vous le demande à vous qui par le mot *hasard* entendez autre chose que Dieu même ?

Parmi ces grands maîtres qui, de cette voûte azurée, nous font la première leçon, il en est un surtout qui mérite d'être distingué ici parmi tous les autres, c'est le soleil, où le Seigneur semble avoir posé sa tente. Quelle beauté, quelle force, quelle utilité de ce soleil ! quelle beauté de cet astre qui, semblable à un époux sortant de sa chambre nuptiale, paraît tout brillant de lumière dans son orient ! quelle force de cet astre qui part avec ardeur pour courir comme un géant dans sa carrière, allant d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, et recommençant chaque jour sa course majestueuse ! quelle utilité de cet astre qui va répandant ses biens et sa lumière sur tous les hommes, en sorte qu'il

(1031) Depuis le verset 43 jusqu'au 51, il est facile d'appliquer le psaume à Jésus-Christ, et difficile de l'appliquer à d'autres.

(1032) « Quæ in hoc psalmo capiti Ecclesiæ congruere non possunt, ad Ecclesiam referenda sunt. Totus enim Christus hic loquitur, in quo sunt omnia membra ejus. » (S. Aug., *in psal.* XVII.)

(1033) Ces trois psaumes ont pour titre : *In finem psalmus David.* Il a été expliqué au psaume IV, il prouve que David en est l'auteur.

Digitized by Google

n'y a personne qui se dérobe à sa chaleur! O beauté par conséquent, ô puissance, ô libéralité de celui qui a créé cet astre! c'est la conséquence directe que tire quiconque raisonne après avoir regardé ce soleil, le firmament et les cieux. Aucun de ces ouvrages qui ne prouve l'existence d'un être infiniment beau, infiniment puissant, infiniment bon, et qui ne nous donne une certitude physique de ce point.

En souhaitez-vous une plus forte encore; voulez-vous celle que la bonne philosophie appelle métaphysique? vous l'avez dans la loi naturelle; dans cette loi qui est écrite dans votre cœur; dans cette loi que Jésus-Christ est venu renouveler et perfectionner; dans cette loi évangélique dont les psaumes XVIII, XIX et XX font autant de prophéties, dont par conséquent l'ordre m'invite à vous parler. C'est ce que je vais faire, et comment? en vous proposant les motifs qui nous portent à observer cette loi, que nous nommons *évangélique*, parce qu'elle est renfermée dans l'Evangile. Ce sera le sujet de cette instruction, que je consacre à celui dont les cieux racontent la gloire (1034).

Psal. XVIII. — Soit, mes frères, que nous considérions la loi évangélique ou dans ses premiers prédicateurs, ou dans ses caractères, ou dans ses secours, ou dans ses récompenses, ou dans ses châtiments, laquelle de ces considérations ne nous offrira pas un puissant motif d'observer cette loi sublime que nous avons promis d'observer au moment de notre baptême?

Premier motif de l'observer, la qualité de ses premiers prédicateurs. Du haut des cieux et du sein de son Père, le Fils est descendu sur la terre; il s'est revêtu de notre chair; il a souffert sous Ponce Pilate, il a été crucifié; de la croix il est passé au sépulcre, et du sépulcre il est remonté à pas de géant au plus haut des cieux, où il est assis à la droite de son Père. De là il a envoyé son Saint-Esprit; à quelle espèce d'hommes? à des hommes comparables aux cieux mêmes; à des hommes élevés comme les cieux par leur contemplation; étendus comme les cieux par leur charité; éclatants comme les cieux par la lumière de leur sagesse; calmes et sereins comme les cieux par la paisible tranquillité de leur âme; agissant comme les cieux par leur prompte obéissance; répandant comme les cieux les pluies salutaires de leurs divines instructions; faisant comme les cieux retentir le tonnerre de leur répréhension; opérant comme les cieux différents prodiges; donnant comme les cieux tout aux hommes sans leur rien redemander. Ces hommes, comparables aux cieux en ces points et en plusieurs autres, ont publié la gloire du Père et du Fils, comme le jour et la nuit actuels chargent le jour et la nuit suivants d'annoncer les grandeurs du Maître des temps. Ils ont transmis à leurs successeurs le soin de conserver le dépôt de la foi, et de se le passer, pour ainsi dire, de mains en mains jusqu'à la consommation des siècles.

C'est là, mes frères, le flambeau à la lumière duquel se dissipent les ténèbres répandues sur le psaume que David a commencé par ces paroles: *Les cieux racontent la gloire de Dieu: « Cœli enarrant gloriam Dei. »* Ces cieux, disent saint Jérôme et saint Augustin, sont les apôtres. Ce firmament, c'est l'Eglise, que saint Paul appelle la colonne et le firmament de la vérité, d'où suit son infaillibilité. Ces jours et ces nuits qui perpétuent l'Eglise et la science de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ lui-même et ses ministres qui ne sont que ténèbres, lorsqu'ils ne sont point éclairés de ce soleil de justice. Ces voix, dont le bruit retentit jusqu'aux extrémités de la terre sont, suivant l'application de saint Paul même, les voix des apôtres qui portent le nom de Jésus-Christ dans tous les lieux connus de leur temps, depuis l'Inde jusqu'à notre Océan occidental, en sorte qu'avant leur mort l'Eglise était déjà catholique quant aux lieux. Cette tente placée dans le soleil, c'est l'Eglise aussi visible que le soleil. Celui qui habite sous cette tente, c'est Jésus-Christ qui est sorti du sein de son Père comme un époux sort de son lit nuptial; c'est Jésus-Christ qui a parcouru sa carrière à pas de géant, passant du ciel dans le sein d'une vierge, de ce sein sur la croix, de la croix au tombeau, du tombeau sur le mont des Olives, de là à la droite de son Père, et de là nous envoyant son Esprit, ses grâces et ses dons si abondamment, si universellement, qu'il n'est personne qui n'y participe plus ou moins selon le mystère caché de la prédestination: *Nec est qui se abscondat a calore ejus.*

Tels sont les articles que la première partie du psaume XVIII nous propose à croire; ces articles sont la visibilité de l'Eglise, sa catholicité, sa perpétuité, son infaillibilité, l'incarnation du Verbe, son ascension, la mission des apôtres, l'existence d'un Dieu en trois personnes, et de trois personnes en un seul Dieu, dont j'ai dit, en suivant le sens littéral, que ces cieux racontent la gloire, me réservant à résoudre ici la difficulté qu'on faisait déjà à saint Chrysostome sur ces paroles prises littéralement; la voici avec sa réponse.

Comment, disait-on à ce Père (Hom. 5 *ad popul. Anth.*), les cieux peuvent-ils raconter la gloire du Seigneur puisqu'ils n'ont ni bouche, ni langue? C'est par la vue qu'ils le font, répondait ce Père; car lorsqu'ils présentent à vos yeux cette beauté si surprenante, cette grandeur si immense, cette hauteur presque infinie, cette proportion si admirable, et ce mouvement toujours uniforme dans ses différentes parties, vous êtes instruits par la vue, et vous entendez en vous-mêmes un cri qui vous oblige d'adorer celui qui en est le créateur. Ainsi le ciel n'a

(1034) Je laisserai donc à mon lecteur le soin de développer ce raisonnement. Il y a en moi une loi qui me dit d'honorer mes pères, etc. Donc il existe un législateur, etc.

Digitized by Google

pas une langue qui vous parle (1035) ; mais son aspect rend un son plus éclatant que celui d'une trompette, laquelle vous instruit par les yeux et non par l'ouïe : *Tacet cœlum, sed ipsius aspectus vocem tuba clariorem emittit, per oculos, non per aures nos docens.* Si Dieu, continue ce Père, avait voulu enseigner son existence par le moyen des livres et des lettres, l'homme lettré en eût profité ; mais quel avantage en eût tiré le non lettré ? Le riche aurait pu se procurer ces écrits ; mais le pauvre l'aurait-il pu également ? Celui qui en aurait entendu le langage en aurait été instruit ; mais le Scythe, le Barbare, l'Indien, l'Egyptien et tant d'autres peuples qui n'auraient pas eu connaissance de ce langage, eussent-ils pu entendre leur témoignage touchant l'existence d'un Dieu créateur ? n'est-il pas évident que non ? C'est ce qu'on peut dire de la voix du ciel qui est entendue, et par les Scythes, et par les Barbares, et par les Indiens, et par les Egyptiens, et par tous les peuples de la terre, dont la vue n'est pas différente comme les langues, mais la même partout. Ce qui fait dire au Prophète qu'il n'y a ni nation, ni langue qui n'entende cette voix, celle des cieux, celle même du jour et de la nuit, qui comme deux sœurs se partagent l'héritage paternel sans envie, sans murmure, à partie égale, l'une ayant de plus pendant l'hiver, ce que l'autre avait de plus pendant l'été, d'où vient cette parole du Prophète : *Nox nocti indicat scientiam.*

Le Psalmiste, duquel sont ces dernières paroles, passant du dogme à la morale, fait l'éloge le plus pompeux de la loi évangélique, ou de la loi naturelle expliquée et perfectionnée par l'Evangile. *Elle est sans tache et convertit les âmes.* Premier point de son éloge. *Elle est fidèle* (1036) *et donne la sagesse aux petits.* Second point de son éloge. *Elle est droite et fait naître la joie dans les cœurs.* Troisième point de son éloge. *Elle est toute sainte et subsiste éternellement.* Quatrième point de son éloge. *Elle est véritable et pleine de justice en elle-même.* Cinquième point de son éloge. *Elle est plus désirable que l'abondance de l'or et des pierres précieuses ; elle est plus douce que n'est le miel, et que le rayon de miel le plus excellent.* Sixième point de l'éloge que David a fait de la loi évangélique avant les temps évangéliques ; éloge que l'événement nous autorise à renouveler aujourd'hui avec une entière confiance ; éloge que je vais répéter en vous entretenant en peu de mots des caractères de la loi évangélique, et de ses effets salutaires.

Elle est pure et sans tache. Premier caractère de la loi évangélique, sa sainteté. Elle est sainte dans son auteur, sainte dans ses premiers prédicateurs, sainte dans ses mystères, sainte dans ses maximes ; réprouvant toutes les lois du péché ; frappant d'anathème l'injustice sous quelque forme qu'elle paraisse ; ne respectant en cela ni rang, ni naissance ; n'ayant égard ni à coutume, ni à possession ; ne s'accordant ni à faiblesse, ni à intérêt ; ne cédant ni à l'indigence, ni à la plus pressante des nécessités qui serait celle de mourir : *Lex Domini immaculata.* Elle convertit les âmes, elle règle les cœurs, elle en corrige les affections vicieuses, elle change réellement l'homme, et le rend tel au dedans qu'il paraît au dehors : *Convertens (est) animas.* C'est son premier effet.

Second caractère de la loi évangélique, la fidélité dans ses promesses. Elle promet le centuple, dans le siècle présent, à ceux qui renonceront à quelques biens temporels, et elle donne ce centuple en accordant en échange les biens spirituels. Elle promet à ses observateurs la vie éternelle dans le siècle futur : Ne leur en donne-t-elle pas un gage dès cette vie même, par les avant-goûts qu'elle leur procure ? *Testimonium Domini fidele.* Elle confère la sagesse aux petits, aux ignorants, aux humbles d'esprit, à ceux qui ont la simplicité du cœur. Elle sauve ceux qui l'embrassent, par la folie prétendue de sa prédication : *Sapientiam præstans parvulis.* C'est son second effet.

Troisième caractère de la loi évangélique, son équité. Elle nous apprend à rendre à Dieu, à César, à nos corps et à nos âmes ce qui leur est dû ; elle établit entre nos corps, nos esprits et Dieu, l'ordre qui doit y être ; elle éclaircit les lois de la nature, les interprétant selon toute leur pureté, et renversant toutes les erreurs dont l'ignorance et le libertinage des hommes les obscurcit : *Justitiæ Domini rectæ.* Elle porte la joie dans les cœurs qui étaient auparavant livrés à de tristes agitations ; elle rend la paix à ces âmes qui étaient auparavant déchirées de remords cruels ; elle fait le bonheur de ces hommes que l'ennui, la crainte, la haine, les noires passions rendaient malheureux : *Lætificantes corda.* C'est son troisième effet.

Quatrième caractère de la loi évangélique, sa clarté. Elle est toute remplie de lumière : *Præceptum Domini lucidum :* la vérité s'y montre aux premiers coups d'œil ; il ne faut que l'aimer pour la connaître ; si elle est cachée, elle ne l'est que pour ceux qui périssent ; elle est la vraie lumière qui éclaire tout homme qui veut être éclairé. Outre les Origène, les Jérôme, les Augustin, combien d'autres docteurs n'a-t-elle pas produits ? Instruit de ses préceptes, le plus ignorant du peuple, est plus savant que le philosophe le plus versé dans les sciences humaines : *Illu-*

(1035) Cette erreur a été celle, non-seulement de Platon et de plusieurs autres philosophes, mais aussi d'Origène et de quelques autres Pères, si on ne les interprète bénignement.

(1036) Ces mots : *Lex, testimonium justitiæ, præceptum*, etc., sont tous synonymes. La loi, ainsi nommée parce qu'elle établit des règles, s'appelle *témoignage*, parce qu'elle témoigne contre les pécheurs ; *justice*, parce qu'elle rend juste ; *précepte*, parce qu'elle prescrit ce qu'il faut faire, etc.

Digitized by Google

minans oculos. C'est son quatrième effet.

Cinquième caractère de la loi évangélique, son immutabilité. Les doctrines humaines varient sans cesse, votre loi seule, grand Dieu, est toujours la même. Le ciel et la terre passeront, les siècles et les mœurs changeront, les inscriptions et les titres les plus fastueux s'effaceront; mais il ne s'effacera pas un seul iota de votre loi; la crainte qu'elle nous inspire est une crainte filiale qui subsistera éternellement, comme étant sainte et pure, comme se conciliant avec l'amour de Dieu, qui ne peut périr : *Timor Domini sanctus permanens in sæculum sæculi* (1037).

Qu'elle a donc d'attraits et de beautés, cette loi! qu'elle est aimable! qu'elle est désirable! Oui, Seigneur, elle l'est plus pour l'âme fidèle; elle l'est plus pour moi que l'abondance de l'or et des pierres précieuses; elle est plus douce à mon cœur que le miel, qu'un rayon plein de miel, pour celui qui a faim; j'ai le bonheur, Seigneur, d'en parler d'après mon expérience, car votre serviteur garde ses préceptes avec soin, et quelles récompenses ne trouvé-je pas dans leur pratique! quelle paix, quelles délices, quelle force j'y puise pour soutenir l'adversité avec patience, et la prospérité avec modération!

Mais, Seigneur, ne me fais-je point illusion? Cette loi que je pense avoir observée, ne l'ai-je pas violée en plusieurs points? n'est-il entré aucune recherche de moi-même dans mes bonnes œuvres? les louanges des bons n'en ont-elles pas été le motif? mon zèle à corriger les méchants n'a-t-il pas été une rudesse d'humeur bien plus qu'un mouvement d'une charité tendre et chrétienne, qui connaît ses fautes? Purifiez-moi donc, ô mon Dieu! de celles qui me sont cachées; pardonnez à votre serviteur celles que d'autres ont commises à mon exemple et à mon instigation; préservez-moi (1038) de la compagnie et de la corruption des méchants et des orgueilleux plus particulièrement; c'est une grâce qui me procurera le plus grand avantage; alors n'étant point dominé (1039) par ces maîtres cruels, je serai sans tache et purifié d'un très-grand péché; alors, Seigneur, les paroles de ma bouche vous seront agréables aussi bien que la méditation de mon cœur, que je ferai toujours en votre présence, Seigneur, qui êtes mon aide et mon rédempteur, mon aide pour la pratique du bien, mon rédempteur pour la délivrance et la fuite du mal : *Adjutor in bonis, redemptor a malis*, dit saint Augustin avec lequel je tirerai cette conséquence en finissant ce psaume.

(1037) Ce membre du verset 10 : *Judicia Domini vera*, etc., est une répétition des second et troisième caractères.

(1038) C'est le second sens de ces mots : *Ab alienis parce*, etc., fondé sur l'hébreu.

(1039) Paul III disait en mourant : *Si mei non fuerint dominati*; entendant de ses parents à qui il avait été trop attaché, ce que le Psalmiste disait des péchés d'orgueil, etc.

Le grand péché de l'orgueil, la grande maladie des âmes a attiré du ciel en terre un médecin tout-puissant; elle l'a humilié, vous savez jusqu'où, pour guérir cette enflure spirituelle par la vertu d'un remède si extraordinaire : qu'il rougisse donc d'être superbe, cet homme pour qui un Dieu est devenu si humble : *Jam tandem erubescat homo esse superbus propter quem factus est humilis Deus*. Ce n'est pas seulement par son exemple, c'est aussi par sa grâce que Jésus-Christ nous guérit de l'orgueil et des autres passions de l'âme. Je m'explique, et pour le faire avec précision et clarté, j'observe que la loi évangélique peut se prendre en deux sens, ou pour ce que nous devons croire et faire, et c'est l'aspect sous lequel je viens de la considérer, ou pour la grâce que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs par la charité, pour les secours que produit cette loi, et c'est sous ce second aspect que le Prophète la considère dans son psaume XIXe, c'est sous ce même aspect que je dois aussi la considérer pour vous offrir un nouveau motif à sa parfaite observance.

Psal. XIX. — Ce psaume, comme la plupart des autres, a trois sens; l'un, littéral, selon lequel il est une prière que David a mise sur les lèvres de son peuple, afin qu'il la récitât au jour où il se mettait en campagne pour combattre les Syriens, et de là l'usage où nous sommes de le réciter lorsqu'un de nos rois part pour la guerre, ou lorsqu'il est malade. De là vient encore cette prière que nous faisons avant la bénédiction du Saint-Sacrement : *Seigneur, sauvez le roi, et exaucez-nous au jour où nous vous invoquerons;* l'autre, prophétique selon lequel il est une prédiction de David concernant les secours que le Père éternel a donnés à son Fils; le troisième, spirituel et moral selon lequel un pasteur invitant une âme à l'accomplissement de la loi, lui dit ce que je vais vous dire à vous tous qui vous rappelez ce que j'observais dans une dernière instruction sur les difficultés du salut, et qui en êtes encore tout effrayés (1040).

Ayez confiance, non-seulement je le demande pour vous dans toutes mes prières, mais j'ose vous le promettre; oui, le Seigneur vous exaucera (1041) dans le jour de l'affliction et du combat : le nom et la puissance du Dieu de Jacob vous protégera contre vos ennemis visibles et invisibles; il vous enverra du secours de son lieu saint, il sera votre défenseur de la montagne de Sion, de ce tabernacle où il habite, et où il n'habite que pour vous secourir dans vos besoins. Ayez confiance : comme il a

(1040) On peut aussi dire que Jésus-Christ comme homme, parle ici à son âme. Quelques-uns, comme le rapporte un saint, ont même prétendu que c'était le corps mystique de Jésus-Christ qui priait pour son chef. Il me serait dur de dire que l'homme ait jamais prié pour l'Homme-Dieu.

(1041) « Figura optandi, quæ ventura sunt, canit iste psalmus. » (S. Aug.)

Digitized by Google

vaincu le monde il vous le fera vaincre en vous envoyant son ange, en vous communiquant son esprit, en vous pourvoyant des dons de science pour connaître le bien, et de force pour le pratiquer; il vous nourrira de sa chair et vous abreuvera de son sang. Ayez confiance : le Seigneur se souviendra de tous les sacrifices que vous aurez faits pour son amour; l'holocauste que vous lui offrez maintenant de votre être, sans vous en rien réserver, lui sera agréable; touché de votre générosité, il vous accordera toutes choses selon les désirs de votre cœur, et il accomplira tous vos justes desseins. Ayez confiance : j'ose vous l'assurer de nouveau, nous nous réjouirons de votre salut; nous nous glorifierons dans le Seigneur et dans les secours que vous en aurez reçus, car il accomplira toutes vos demandes, je suis fondé à le croire sur la connaissance que j'ai qu'il a sauvé son oint, son Christ, son Fils; qu'il l'a exaucé du haut du ciel où il prie, après avoir prié sur la terre, et que le salut de sa droite est accompagné d'une force invincible. Les mérites du Fils, la complaisance que le Père y met, la haute puissance du Père et du Fils ne fondent-ils pas une confiance inébranlable?

Je ne dois cependant point vous le dissimuler; elle dépend d'une condition, cette ferme confiance, c'est que la vôtre et la mienne diffèrent de celle de nos ennemis dans les motifs, au lieu que ceux-ci se confient dans leur industrie, dans leur crédit, dans leurs richesses, peut-être dans leur ruse, peut-être même dans leur acharnement à nous perdre, au lieu que les rois se confient dans la multitude de leurs chariots et dans la vitesse de leurs chevaux, nous au contraire nous devons avoir recours à l'invocation du nom du Seigneur notre Dieu uniquement. A cette si facile condition, au lieu que nos ennemis se trouveront comme liés au jour du combat et qu'ils y tomberont, nous au contraire, nous nous relèverons de nos chutes si nous en faisons, nous serons redressés par la puissance de celui en qui nous avons espéré. O pensée consolante! ô loi salutaire qui nous procure ces secours! Second motif qui nous engage à accomplir la loi évangélique, elle n'est point au-dessous de nos forces; en nous y obligeant le Seigneur ne nous oblige point à l'impossible.

Psal. xx. — Un troisième motif, ce sont les récompenses dont parle le psaume xx dans sa première partie. J'entends d'abord (1042) le peuple qui félicite David sur la victoire qu'il a remportée sur les Syriens et les Ammonites ses ennemis (1043); j'entends ensuite (1044) l'Eglise qui félicite son chef sur la gloire qui a succédé à ses ignominies; ou enfin j'entends (1045) l'Israélite spirituel qui, se félicitant lui-même de ses victoires, s'entretient avec le Père éternel, à qui il dit ce que je vous invite à dire vous-mêmes :

Tel est, Seigneur, l'espérance qui me soutient dans les peines de cette vie; après avoir vécu quelques années dans l'obscurité, je deviendrai roi, non d'un royaume temporel, mais d'un royaume éternel, de ce royaume où se trouvent tous les biens, le plus grand de tous les biens, vous-même, ô mon Dieu! qui êtes le principe de tous les biens. Là je me réjouirai de ce que vous êtes, et particulièrement de la force avec laquelle vous m'avez délivré de mes ennemis; là je serai ravi de joie à cause du salut que vous m'aurez procuré; vous m'accorderez ce que mon cœur désire et ce que mes lèvres vous demandent. Le passé m'est garant de l'avenir; vous m'avez prévenu de bénédictions et de douceurs en m'appelant à la grâce du baptême, à la lumière de votre Evangile, à la participation des biens de votre Eglise; que me refuserez-vous après m'avoir tout donné? Pour la vie temporelle, dont je vous ai demandé la conservation, vous m'accorderez des jours qui s'étendront dans tous les siècles des siècles. O gloire qui accompagne mon salut dès cette vie, puisque je suis racheté du sang d'un Homme-Dieu! plus grande encore, Seigneur, sera celle dont vous couvrirez ma tête dans le ciel, et plus admirable encore sera la beauté dont vous m'environnerez. Vous me comblerez de vos bénédictions éternelles; vous me donnerez une joie pleine et parfaite en me montrant votre visage, en vous découvrant à moi dans la splendeur de vos saints; vous en userez ainsi, parce que, comme le roi David, j'espère en vous; serais-je jamais ébranlé étant appuyé sur la miséricorde du Très-Haut, vivant sous la loi de grâce, observant les préceptes; la vie éternelle n'est-elle pas la récompense promise à leur observation?

Et leur transgression, mes frères, quel châtiment lui est préparé! Attention s'il vous plaît à ce quatrième motif de zèle à garder la loi évangélique. Votre main, Seigneur, s'appesantira sur tous vos ennemis; votre droite se fera sentir à tous ceux qui vous haïssent; vous les embraserez. Quelles expressions, quelles terribles expressions qui nous représentent un damné comme tout feu, tout flamme autour de lui, au dedans de lui, au fond de ses entrailles! vous les embraserez comme un feu ardent au temps où vous leur montrerez votre visage enflammé. Alors, cet arrêt : Allez, maudits, etc., cet arrêt dicté par votre colère, les jettera dans le trouble; alors le feu éternel où ils seront précipités les dévorera comme une paille légère, sans cependant les consumer. Après les avoir exterminés eux-mêmes, Seigneur, vous exterminerez encore leurs enfants de dessus la terre, et leur race du milieu des enfants des hommes et de la société.

(1042) Selon le sens littéral.

(1043) On lit au *Ier Livre des Paralipomènes*, ch. xx, vers. 2, que David prit la couronne du roi des Ammonites, laquelle pesait un talent d'or, et était enrichie de pierres précieuses; c'est à quoi peuvent se rapporter ces paroles : *Posuisti in capite*, etc.

(1044) Selon le sens allégorique.

(1045) Selon le sens anagogique.

Digitized by Google

des justes. Avec la peine du sens, vous leur ferez souffrir la peine du dam; à la peine du feu vous joindrez la privation du bien souverain, la plus grande des privations; vous les battrez à dos et à ventre (1046), parce qu'ils ont travaillé à faire tomber toute sorte de maux sur le chef et sur les membres, parce qu'ils ont conçu contre eux des desseins de méchanceté, et qu'ils en sont coupables comme s'ils avaient pu les exécuter, parce qu'ils ont violé votre loi sainte, c'est le double châtiment que mérite leur iniquité.

Et ce châtiment effroyable, mes frères, est le quatrième motif qui doit vous engager à pratiquer la loi évangélique dans toute son étendue et avec tout le soin possible. Elle-même, bien différente de la loi mosaïque, vous donne les secours que son observation exige; elle-même vous donne un cœur nouveau et des affections nouvelles; elle-même vous présente des sacrements qui sont pleins des grâces qu'ils signifient; elle-même porte avec sa prédication des rosées de bénédictions célestes: elle est un joug, mais doux; elle est un fardeau, mais léger; elle a sa sévérité, mais que pense de cette sévérité celui qui considère les récompenses promises à ses observateurs, et les châtiments dont sont menacés ses transgresseurs? Observons-la donc, cette loi si sublime dans ses dogmes, et si pure dans sa morale. Usons donc de ses secours dans nos combats et nos tribulations. Tâchons donc de mériter l'effet de ses promesses, et d'éviter celui de ses menaces.

Et vous, Seigneur, élevez-vous en faisant paraître votre puissance: *Exaltare, Domine, in virtute tua.* Déjà par cette puissance vous vous êtes élevé du tombeau sur la montagne des Oliviers, et de là jusqu'au ciel, en votre qualité de chef: en notre qualité de membres de votre corps mystique, élevez-nous avec vous jusqu'au plus haut des cieux, où nous chanterons vos louanges, et nous célébrerons vos vertus par nos cantiques, ainsi soit-il pour votre gloire et notre bonheur. *In nomine Patris*, etc.

INSTRUCTION VII.

FRUITS DE LA PASSION.

(*Psal.* XXI-XXIII.)

Deus, Deus meus,... quare me dereliquisti?

O Dieu! ô mon Dieu!..... pourquoi m'avez-vous abandonné? (*Psal.* XXI, 1.)

A cette voix plaintive, il est aisé, mes frères, de reconnaître celle, non de David fuyant Absalon, non d'Esther priant pour son peuple, non de ce peuple gémissant dans la captivité (1047), mais de Jésus sur la croix, adressant à son Père ces tendres paroles: *Eli, Eli, lamma sabacthani*: c'est-à-dire en notre langue: *O Dieu! ô mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* (*Matth.* XXVII, 46.) De ces mêmes paroles qui commencent le psaume vingt-unième, et parce qu'elles commencent, il est naturel de conclure que tout le psaume s'entend aussi de lui. Outre que cette conséquence a pour elle le suffrage des saints Pères et des meilleurs interprètes, elle est de plus fondée sur le contexte qui a eu son parfait accomplissement en Jésus-Christ seul, lequel seul a pu dire de lui-même: *Ils m'ont percé les mains; ils se sont partagé mes habits; ils ont jeté le sort sur ma tunique.*

Le titre même du psaume ne nous prépare-t-il pas à cette application? Il porte: *Pour la fin, psaume de David, pour le secours du matin*, ou selon d'autres langues, *pour l'étoile, pour le cerf, pour la biche du matin.* Lequel de ces noms ne convient parfaitement à Jésus-Christ? Lui-même s'appelle étoile du matin dans l'*Apocalypse*. Avec la légèreté du cerf et de la biche, il a aussi comme eux, et dans un sens bien plus étendu, la vertu de tuer les serpents de son souffle. Enfin ce qu'il a demandé sur la croix se réduit au secours du matin, à sa résurrection, qui s'est faite le matin par le secours divin. Par conséquent tout nous détermine à considérer Jésus-Christ souffrant et mourant. Le sujet peut-il être plus sublime, plus interessant, plus digne de notre méditation? Saint-Augustin eût souhaité écrire avec ses larmes, au lieu d'encre, ce qu'il écrivait sur ce psaume; et moi, mes frères, je souhaiterais arroser de mes pleurs tout ce que j'ai à vous en dire; je souhaiterais inspirer aux membres souffrants les sentiments dont leur chef était pénétré en le prononçant; je souhaiterais à ce moment vous inspirer ceux de la confiance, de la charité, de la reconnaissance. Que ferais-je dans ce dessein?

En ce jour où Jésus-Christ a souffert sous Ponce Pilate, vous vous attendez peut-être que je vais vous le représenter au jardin des Olives priant son Père, ou à Jérusalem, passant d'un premier tribunal à un second et du second à un troisième, ou au Calvaire, versant là le peu de sang qui lui est resté dans les veines après la flagellation: mais que vous dirais-je en suivant ce plan, que je ne vous aie déjà dit? Pour ne point répéter, et pour affermir votre foi en plaçant sous vos yeux les prophéties d'un côté, et les événements de l'autre, voici donc ce que je ferai:

Je considererai ce divin Sauveur en trois temps, au jour et au moment même de sa mort, au jour qui l'a précédée et au jour qui l'a suivie; occupez-vous avec moi de chacune de ces trois considérations tirées des psaumes XXI, XXII, XXIII; voyons ensemble Jésus-Christ dans une première comme conducteur et pasteur; dans une seconde comme rédempteur et modèle de patience; dans une troisième comme libérateur et rémunérateur; c'est le moyen de parvenir à la fin que je me propose en ce discours, de connaître les

(1046) De beaucoup d'autres sens de ce verset: *Pones eos dorsum: in reliquis.*, etc., celui-ci paraît le plus simple: *In reliquis*, « id est, in reliquis tuis flagellis recipiendis, vultum eorum præparabis.

(1047) Chacune de ces opinions a ses défenseurs, mais en petit nombre, et d'une faible autorité.

Digitized by Google

fruits de la Passion et de vous les appliquer. *O Crux!* etc.

Psal. XXI, XXII. — Pour suivre l'ordre des temps, sans nous écarter de l'ordre de nos psaumes, excepté d'un seul point (1048), voyons d'abord comment Jésus-Christ s'acquitte des devoirs de bon pasteur dont il avait souvent pris le nom, en disant : *Je suis le bon pasteur : un bon pasteur donne sa vie pour ses ouailles.* (*Joan.* x, 11.) La veille de sa mort (circonstance bien remarquable et bien propre à montrer sa charité pour des ingrats, dont il connaissait la haine implacable), la veille de sa mort, le jour où il célébra la dernière pâque, ayant aimé les siens jusqu'à la fin, jusqu'où il est possible d'aimer, il se leva de table ; il lava les pieds de ses apôtres ; il institua le sacrement auguste que nous connaissons plus particulièrement sous le nom d'Eucharistie ; il y donna à ses disciples son corps adorable sous l'espèce du pain, et son sang précieux sous l'espèce du vin. C'est le mystère dont l'Eglise occupait hier spécialement ses enfants. N'est-ce pas celui auquel le Prophète nous a préparés par le psaume XXII, en nous y représentant Jésus-Christ en sa qualité de guide et de bon pasteur ?

Selon le saint Roi, quel bonheur n'est-ce pas pour nous, mes frères, de vivre sous la conduite d'un tel guide, et non pas sous celle du monde comme autrefois ! Au lieu, en effet, qu'alors tout nous manquait, aujourd'hui rien ne nous manque de ce qui est utile à notre sanctification. Au lieu que nous languissions dans des lieux secs et arides dont les herbes empoisonnaient notre âme, loin de la nourrir, nous sommes aujourd'hui placés dans de gras pâturages ; nous avons pour nourriture l'Eucharistie, la parole de Dieu, la vérité même, un pain qu'on trouve délicieux à proportion qu'on le goûte. Au lieu que le monde nous présentait une eau plus capable d'irriter notre soif que de l'éteindre, nous avons aujourd'hui une eau qui nous désaltère et jaillit jusqu'à la vie éternelle. Au lieu qu'alors nous allions comme des brebis errantes au gré de nos passions, aujourd'hui nos âmes sont converties et ramenées à celui à qui elles avaient toujours appartenu de droit. Ce sage et bon pasteur nous a donc placés dans d'excellents pâturages ; il nous a procuré des eaux pures et salutaires ; il nous a rappelés au bercail que nous avions quitté. Il a exaucé cette prière pour nous, avant même que nous ne la fissions : *Je me suis égaré comme une brebis qui s'est perdue. Cherchez votre serviteur, qui cependant n'a pas oublié vos commandements.* Qu'a-t-il fait de plus encore ?

Il nous a conduits par les sentiers de la justice, et par la voie étroite, en éloignant de nous les occasions du péché, en diminuant les forces de la tentation, en augmentant celles de la grâce, en nous inspirant du goût pour sa loi, en usant de mille autres moyens que lui seul connaît, non que nous ayons mérité ses soins, mais pour la gloire de son nom et pour la manifestation de ses miséricordes : comme le berger qui veille sur son troupeau pour le défendre des loups et des autres bêtes féroces, il est avec nous pour nous défendre contre le lion infernal, contre tous nos ennemis soit invisibles, soit visibles, soit de jour, soit de nuit : je marcherais donc, Seigneur, au milieu des ombres de la mort, que je ne craindrais aucun mal, puisque vous êtes avec moi : car si vous êtes avec moi, qui sera contre moi ? Bien plus encore : vous me frapperiez doucement de votre verge, ou rudement de votre bâton, que cette verge et ce bâton me consoleraient, étant comme je le suis, persuadé que vous me châtiez parce que vous m'aimez, et qu'en me frappant de votre gauche vous me soutiendrez de votre droite : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.*

Jusqu'ici, mes frères, voilà six points où j'ai pu comparer le souverain Pasteur de nos âmes avec un berger uniquement occupé du soin d'un troupeau qui lui est cher et précieux ; mais en voici une septième où la comparaison ne peut se soutenir, c'est celui de la table que Jésus-Christ nous a dressée.

Quel berger portera jamais son amour pour ses ouailles où Jésus-Christ porte ici le sien pour nous ? Quel berger nourrit jamais ses brebis de sa propre chair ? Vous avez dressé devant moi, Seigneur, une table où, au milieu des contradictions que le monde me suscite, je trouve une consolation abondante à raison de l'huile de parfum dont vous y oignez ma tête, et à raison du calice que vous m'y présentez. Quelle est douce, cette huile de parfum, cette joie qui coule de la partie supérieure de mon âme, à proportion de mes chagrins ! qu'il est admirable, ce calice qui renferme votre sang précieux ! l'heureuse ivresse qu'il produit en moi ! Il me fait oublier tous les plaisirs des sens ; il me distrait sur la dureté des voies évangéliques ; il opérerait en moi dans l'occasion ce qu'il a opéré dans les martyrs, dans les Vincent et les Laurent qui chantaient les louanges du Seigneur sur les charbons ardents, comme s'ils étaient sur les roses et le duvet. Dites-le nous, âmes pieuses, quand éprouvez-vous quelque grande douleur ? n'est-ce pas lorsque vous êtes privées de ce calice et éloignées de cette table pour quelques jours ? Et vous, âmes mondaines, hélas ! que je vous plains sincèrement de ne participer à ce banquet sacré que lorsque la loi de l'Eglise vous y contraint ! Croyez-vous ce que vous dites quand vous prononcez ces paroles ? *Que mon calice qui a la force d'enivrer est admirable !* Si vous ne le croyez pas pourquoi le dites vous ? si vous le croyez, pourquoi donc regardez-vous comme un devoir onéreux de vous approcher de la table sainte ? Munis du Viatique céleste qui nous y est distribué, nous sommes affermis dans la vie de la grâce, et les miséricordes de Dieu nous suivent tous les jours de notre vie ;

(1048) Je place seulement le psaume XXII avant le XXI.

Digitized by Google

nous marchons courageusement jusqu'à la montagne d'Horeb.

Ce n'est pas tout encore. Outre que le pain eucharistique est pour nous un principe de force, il est de plus un germe d'immortalité en vertu duquel nous espérons habiter, non très-longtemps, mais éternellement dans la maison du Seigneur, pour y jouir de sa présence béatifique. Que de puissants motifs de nous approcher souvent de cette table magnifique, où notre souverain Pasteur nous nourrit de sa chair et nous abreuve de son sang! Que d'amour il nous y témoigne!

Ce sacrement institué, le cantique d'actions de grâces chanté, son long et sublime entretien avec ses apôtres et sa prière finis (*Joan.* XIII-XVII), afin de satisfaire son amour, que son sacrifice non sanglant n'a pas encore contenté, il se met en chemin pour offrir son grand sacrifice, que nous appelons sanglant parce qu'il s'est fait avec effusion de sang; il passe du cénacle au jardin des Olives, et là, quel combat lui livre l'image de sa mort prochaine! quelle idée nous donnerait de son combat, sa sueur, son agonie, l'ange qui accourt pour le fortifier, si nous méditions sur chacun de ces points! mais je laisse ce soin à votre dévotion pour un autre moment. Passant de l'heure de ce conflit à celle de minuit où notre Sauveur fut lié, puis de cette heure à celle de Prime, où il fut couvert de crachats chez Caïphe, puis de cette heure à celle de Tierce, où il fut d'abord pleinement justifié et presque aussitôt lâchement abandonné et injustement condamné chez Pilate, puis de cette heure à celle de midi ou de Sexte, où il fut attaché à la croix, attentif à cet avis de saint Augustin, dans son Commentaire sur le psaume XXI : « Voyez *ce que Jésus Christ souffre et pourquoi* (1048*) » Je vous dis à vous, âmes pieuses :

Vous vous plaignez, et bien amèrement, de la sécheresse et de l'aridité de votre âme, de la tristesse et de l'ennui où elle est plongée, du silence du Seigneur, et de l'abandon où il semble vous laisser : avez-vous donc droit de vous en plaindre? le serviteur est-il au-dessus du maître? Que fait donc celui-ci dans l'épreuve terrible dont vous vous plaignez? *O Dieu!* dit-il, *ô mon Dieu!* jetez sur moi vos regards (1049); pourquoi m'avez-vous abandonné? Le voici. Les cris des péchés des hommes, qui sont devenus les miens, parce que je les ai pris sur moi, sont cause que *le salut est bien éloigné de moi; mon Dieu! je crierai pendant le jour et vous ne m'exaucerez point; je crierai pendant la nuit et vous ne m'écouterez point* (1050), *quoiqu'il n'y ait en moi aucune iniquité personnelle.* Bon de vous-même, vous êtes un Dieu cruel à mon égard; *vous habitez le ciel* comme ne vous occupant nullement de ce qui me concerne sur la terre; *vous êtes la louange d'Israël* qui exalte vos miséricordes; ai-je lieu, à cet instant, de les exalter de même? me traitez-vous comme *nos pères?* Ceux-ci *ont espéré en vous; ils ont crié vers vous* dans leurs tribulations, et *vous les avez sauvés; mais pour moi je suis devant vous comme un ver de terre* que vous rejetez, et non plus comme un homme qui vous est cher : *Ego autem sum vermis et non homo.*

Ainsi, mes frères, s'expliquait Jésus-Christ sur l'abandon où son Père le laissait, privant miraculeusement la partie inférieure de son âme du bonheur dont elle jouissait dans la partie supérieure. L'abandon où il vous laisse est-il plus universel ou plus affligeant? Vous me dites que Jésus-Christ homme et Dieu savait que sa divinité n'avait point délaissé son humanité; êtes-vous donc sans aucune consolation dans l'abandon sensible dont vous vous plaignez? n'en est-ce pas une de savoir que la prière du chef est celle de tout le corps? n'en est-ce pas une pour vous de savoir que ce ne sera pas pour vous une folie de crier jour et nuit vers Dieu? n'en est-ce pas une pour vous de savoir qu'il ne vous arriverait que ce qui est arrivé à notre divin Rédempteur, quand même vous seriez rejeté de son Père comme un ver de terre? Mon Dieu, diriez-vous, si vous conceviez bien cette expression du psaume : Je suis un ver. Mon Dieu, j'avoue que je ne mérite pas d'être regardé comme un homme animé du souffle de votre divinité. Je ne suis qu'un ver, qu'un vil animal pétri de boue, qu'un misérable insecte qui s'est traîné sur ce qu'il y a de plus sale et de plus impur; j'ai infecté la terre que j'habite; j'ai laissé partout les traces venimeuses de mon passage; j'ai mérité d'être foulé, écrasé, étouffé dans l'ordure dans laquelle je n'ai pas cessé de me rouler, et parce que je l'ai mérité j'en accepte la punition; pour l'abandon réel où j'ai commencé à vous laisser, j'accepte l'abandon apparent où vous me laissez, celui où vous voulez que les hommes me laissent, en y joignant même le mépris et les insultes.

Ce nouveau traitement, mes frères, est celui dont notre divin Rédempteur se plaint encore. *Je suis*, dit-il, *l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple.* Tous ceux qui me voient en mon état de souffrances *se moquent de moi; ils en parlent avec outrage, ils branlent la tête* en m'insultant et en disant : *Il a espéré au Seigneur, que le Seigneur le délivre, qu'il le sauve maintenant s'il l'aime* comme il nous le dit. C'est bien là, mes frères, une prophétie et une histoire; mais n'est-ce rien de plus? N'est-ce pas pour vous, âmes sensibles au mépris du monde, une leçon de patience et de résignation à la volonté de

(1048*) Tenete ista duo : quid et quare.

(1049) Ces mots *respice in me*, ne sont ni dans l'hébreu ni dans l'Evangile.

(1050) L'un entend cette nuit, de celle que Jésus-Christ passa dans le jardin des Olives, et où il ne fut point exaucé quant à la partie sensitive, dit saint Thomas. L'autre entend cette nuit, de celle qu'il passa dans le tombeau, et il fut exaucé pour la résurrection, où par conséquent sa prière ne fut point une imprudence.

Digitized by Google

Dieu? Cette pensée que le chef a été méprisé, outragé, insulté de la part des Juifs et des gentils, n'est-elle pas consolante pour ses membres lorsqu'ils sont méprisés, outragés et insultés de la part de leurs proches et des étrangers? Outre qu'il vous donne l'exemple de souffrir l'opprobre, la confusion, l'abandon des hommes, voici de plus une prière qu'il vous apprend à faire dans ces moments où il est si dangereux que la patience ne vous échappe.

C'est vous, Seigneur, qui m'avez formé dans le sein de ma mère, et qui m'en avez tiré pour me faire jouir de la lumière; c'est vous qui avez été mon espérance dans le temps où je suçais ses mamelles; c'est entre vos bras que je me jetai au moment de ma naissance; c'est vous qui avez été mon Dieu, mon protecteur depuis que je quittai le sein où j'avais été conçu, ne le serez-vous pas encore en ce jour? Vos bienfaits passés ne me répondent-ils pas de votre secours présent? C'est dans la pleine confiance qu'ils m'inspirent que j'ose vous dire : *Ne vous retirez pas de moi* à cet instant où *l'affliction est prochaine*, où tout ce qui m'environne, tout ce que je vois, tout ce que j'entends est contre moi; où *il n'y a personne qui m'assiste* que vous, ô mon Dieu! *Ne discesseris a me, quoniam tribulatio proxima est, quoniam non est qui adjuvet.*

Jésus, l'auteur de cette prière, après nous avoir instruits de ses opprobres de la part des hommes, nous instruit ensuite de l'état de son âme, non en nous disant simplement comme dans l'Evangile : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (*Matth.* XXVI, 38), mais en nous dépeignant les effets de cette tristesse sous les divers symboles d'une eau qui s'écoule, d'une cire qui se fond et d'une terre qui est desséchée. N'est-ce donc pas aussi, âmes sensibles, en dépeignant les effets de cette tristesse où vous jette le mépris du monde? aux expressions plaintives de votre chef ne reconnaissez-vous pas les vôtres? n'y reconnais-je pas les miennes? Oui, Seigneur, le mépris des hommes me décourage quelquefois; les résolutions contraires que j'oppose à cette tentation de découragement n'ont pas plus de consistance que l'eau, qui ne saurait demeurer un instant suspendue sans se répandre. Ainsi qu'un homme dont tous les os sont déplacés, je ne saurais me soutenir ni faire un seul pas sans faire une chute; je sens au dedans de moi mes forces s'écouler comme la cire qui se fond; mon aridité dans l'oraison me rend semblable à une terre cuite et desséchée au feu; ma langue semble être attachée à mon palais lorsque je veux l'employer à chanter vos louanges. Voulez-vous donc, Seigneur, me laisser retomber dans le sépulcre infect du péché dont vous m'avez tiré? ma langueur continuelle n'est-elle pas le pronostic d'un si grand malheur? préservez-m'en, mon Dieu, inspirez-moi le courage et de mépriser le mépris des hommes, et de regarder leurs discours comme les discours des insensés, et de souffrir non-seulement dans mon âme, mais aussi dans mon corps, ce que mon chef et mon modèle a souffert dans le sien.

Qu'y a-t-il donc souffert? Oserais-je, pour vous en donner une idée, user ici des expressions du saint Roi? Ne vous paraîtront-elles pas trop fortes? Ne blesserai-je pas la délicatesse de vos oreilles si je vous dis que ses ennemis l'ont environné comme de jeunes bœufs? que, comme de gras taureaux, ils l'ont assiégé de toute part, qu'ils ont ouvert leur bouche pour le dévorer, comme des chiens enragés, comme autant de lions ravissants et rugissants? Vous le représenterai-je au moment où ils le soufletèrent et où ils le flagellèrent? Le mot suivant de la prophétie : *Ils ont percé* de clous *mes pieds et mes mains*, et ils ont tellement déchiré ma chair *qu'ils ont compté tous mes os*: ce mot dis-je, ne vous fait-il pas parfaitement connaître et la cruauté de ses ennemis, et les douleurs excessives de Jésus-Christ dans son corps (1051)?

Quand à ce qu'il a encore souffert dans son honneur et dans ses biens, ces autres paroles le font assez comprendre: *Ils ont pris plaisir à me regarder dans l'état où leur cruauté* m'a mis; *ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe.* Quelle honte pour ce Jésus qu'on considérait nu avec des yeux railleurs et moqueurs! quelle pauvreté de ce Jésus qui a tant souffert de toute manière! Voyons pourquoi, et puisque tout ce qu'il a souffert était le prix de quelque chose, apprenons de quoi ses souffrances étaient le prix : *Cujus rei pretio tanta passus est, recitemus.* Si nous n'a-

(1051) Ce mot *foderunt*, ils ont percé, est le sujet d'une dissertation dont je donnais le précis à MM. les séminaristes, il y a trente ans, en ces termes:

« 1° Vox Hebraica כארו, *caaru*, significat *foderunt*. Atqui in Hebræo legendum est *caaru*. Legendum enim est *caaru*, vel *caari*, atqui non secundum, alioquin hæc foret vatis propositio : *Obsederunt me quasi leo, manus meas.* Atqui ridicula est illa locutio; et ridicule dicitur leo circumdare manus.

« 2° Sic habent LXX versiones deductæ ex Arabica, Æthiopica, etc., sic Syriacum, sic Chaldaicum in edit. Compl., sic fere Aquila, sic Symmachus, sic Thodotion, sic Justinus, sic Patres qui nihil hic arguunt Judæos: quo uno certum sit Judæorum tempore eamdem nostram et Judæorum fuisse lectionem.

« Qui ergo, inquies, locus corrumpi potuit? R. Tempore Massoretarum, XI circiter sæculo ad marginem legebatur *caari* (quasi leo): a margine ad textum rabbini transferre potuerunt ex sua in Christum invidia.

« Cum lectio ista *foderunt* certa sit claram inde habemus prophetiam. Sic enim arguimus: Vates loquitur vel de seipso vel de Esther; vel de Messia. Atqui non de prioribus: ex istis quippe nemo manus perforatas habuit, etc.

« Reponit episcopus Mopsuestenus: Hostes Davidis foderunt manus ipsius quia ejus opera scrutati sunt. Sed quæro: ubi Scriptura, ubi genus humanum sic loquitur?

« Reponit Grotius: *foderunt*, etc., quatenus nudis pedibus David fugere coactus est. Sed hoc absurdum. »

Digitized by Google

vons pas le temps d'examiner, au moins indiquons les fruits de sa passion et de sa mort.

Le premier et le plus général est la conversion du monde entier qui nous est marquée par ces paroles : *Tous les peuples seront dans l'adoration en sa présence; il régnera sur toutes les nations.* Le second, qui avec les suivants est une suite du précédent, nous est marqué par ces paroles : *Je ferai connaître votre nom à mes frères; je publierai vos louanges au milieu de l'assemblée des peuples.* (*Psal.* XXI, 25, 26.) Un troisième nous est marqué par ces paroles : *Tous les riches de la terre*, aussi bien que les pauvres, *adoreront et mangeront* la victime qui a été offerte au Seigneur, *et tous ceux qui descendent en terre* par la mort *tomberont* un jour *en sa présence*, soit pour le glorifier éternellement dans le ciel, soit pour lui être éternellement assujettis dans les enfers. (*Ibid.*, 27-30.) Un quatrième nous est marqué par ces paroles : *La postérité qui doit venir sera déclarée appartenir au souverain Maître.* (*Ibid.*, 31, 32.)

Voilà les principaux fruits de la passion et de la mort de Jésus-Christ, d'où il suit, ces fruits étant pour nous, que nous qui sommes de la race de Jacob, nous devons louer sans cesse le Seigneur, nous approcher souvent de la table sainte, servir le Père comme le Fils le veut, en esprit et en vérité; faire et souffrir, pour être les rachetés de Jésus-Christ, tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour être notre rédempteur; prier avec lui et crier comme lui, empruntant sa voix et ses expressions : *N'éloignez pas de moi votre assistance; appliquez-vous à me défendre; délivrez mon âme*, ô Dieu ! *de l'épée* qui la poursuit; *délivrez de la puissance du chien mon âme*, laquelle m'est d'autant plus chère, qu'elle est seule, *unique, abandonnée;* sauvez-moi *de la gueule du lion et des cornes des licornes* (1052) et ayez pitié de moi, *dans l'état d'humiliation où je suis.* Ferons-nous inutilement en notre qualité de serviteurs rachetés, une prière que Jésus-Christ a faite si utilement en sa qualité de rédempteur ?

Elle ne fut pas plutôt finie, cette prière; Jésus-Christ n'a pas plutôt dit : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (*Luc.* XXIII, 46), que, tout étant consommé, il expira, et les rochers se fendirent, et le voile du temple se déchira, et les éléments se confondirent, et sa grande âme détachée de son corps descendit dans les lieux bas de la terre, avec qui ? avec ce bon larron à qui il avait dit : *Vous serez aujourd'hui en paradis avec moi* (*Ibid.*, 43) ; avec une légion d'anges, dont un l'avait fortifié au jardin des Olives. Il y descendit, pourquoi ? pour en rompre les portes d'airain, pour en briser les leviers de fer, pour en délivrer les âmes des justes qui attendaient sa venue pour être délivrées.

Psal. XXIII. — Il y descendit et il y entra, comment encore (1053) ? Le Prophète, usant de ce style poétique, auquel conviennent les figures hardies et les images frappantes, nous représente hors des limbes Jésus avec son cortége angélique (1054), et dans les limbes les justes du premier Testament, depuis le premier Adam jusqu'au second, puis imaginant un entretien entre les uns et les autres, il introduit les esprits célestes, en criant aux patriarches : Levez vos portes, ô princes qui depuis tant de siècles semblez veiller à leur garde ! Et vous, portes éternelles, levez-vous afin de laisser entrer le Roi de gloire et ceux qui l'accompagnent. Puis il prête aux princes de la cité sainte, jusque-là sous le boisseau, il leur prête cette question, effet de leur admiration plus que de leur ignorance : Qui est ce roi de gloire dont vous annoncez l'arrivée ? A quoi les anges répondent : C'est le grand Jéhova ; c'est ce roi vraiment fort et puissant ; c'est ce maître à qui est la terre, tout ce qu'elle contient (1055), tous ceux qui l'habitent ; c'est ce potentat qui a créé ce globe terrestre, qui l'a fondé au-dessus des mers, et qui l'a établi au-dessus des fleuves (1056) ; c'est, mais avant que je passe à cet autre sens,

(1052) Les naturalistes nient communément l'existence des licornes. Cependant les Jésuites portugais assurent en avoir vues et nourries en Ethiopie.

(1053) Dans le psaume XVIII, qui commence ici, les Justin, les Grégoire de Nice, les Jérôme, les Chrysostome, etc., y ont vu la description de l'Ascension ; on peut dire que ce sens est non-seulement le sens spirituel et prophétique du psaume, mais qu'il est aussi littéral et plus littéral ou que ceux de Saci et des rabbins, l'appliquant à David averti qu'il ne bâtirait point le temple : ou de Bossuet, l'appliquant à David au temps du transport de l'arche ; ou de Ferrant, l'appliquant à Salomon, au temps de la dédicace ; ou de saint Athanase, l'appliquant aux Israélites allant à Babylone. Me dira-t-on qu'il est aussi plus littéral que celui que je parais adopter ? j'en conviendrai, à condition qu'on me le passera aujourd'hui comme sens moral et spirituel.

(1054) L'Eglise, qui lit le psaume XXIII en son Office du samedi saint, m'autorise à l'appliquer à la descente de Jésus-Christ dans les limbes, quoique ailleurs je l'applique à son Ascension

(1055) Ceux qui appliquent ce psaume aux captifs de Babylone disent, sur ce premier verset, qu'il a été écrit pour consoler les affligés par la pensée d'un Dieu présent partout.

(1056) Sur ce verset on peut dire trois choses. La première, que la terre habitée ou habitable a été plus élevée que le lit des mers et des fleuves. C'est ce qu'en disent ici Génébrard et Bellarmin. La seconde, que les Hébreux supposaient la terre surnageante, comme une île sur les eaux, leur supposition est-elle hors de toute vraisemblance ? le paraîtra-t-elle à celui regarde la terre comme ronde ; selon ce système, la terre orientale ne presse-t-elle pas sur la partie de la mer occidentale qui lui est opposée ? ainsi des autres points. N'est-ce pas un miracle, qu'à force de presser, elle ne s'enfonce pas, elle ne se délaye pas ? etc. La troisième, chose que l'on conçoit sans l'assurer, c'est que l'enfer est dans le centre intérieur de notre globe, qu'un rayon tiré du centre à la circonférence, aurait 1432 lieues de longueur, et passerait par une mer qui environnerait cet abîme, et qui serait la base de la terre centrale, soit en haut ou en bas, soit en orient ou en occident ; « Re sic intellecta, » écri-

Digitized by Google

souffrez, mes frères, que j'emploie ici les réflexions de saint Chrysostome sur ces paroles des anges, dont ensuite je reprendrai le discours.

L'orateur d'Antioche (Hom. 9 *Ad popul. Anth.*) fait cette question à David même, assurant que Dieu a fondé la terre au-dessus des mers et des fleuves : Que dites-vous, prophète? l'eau, qui ne peut soutenir une petite pierre sur sa surface, portera-t-elle les plantes, les hommes et les animaux ; portera-t-elle les arbres, les vallons, les montagnes, et la masse énorme de la terre? Comment tout cela n'est-il pas submergé ; comment au moins la terre n'est-elle pas devenue boue, après tant de siècles ; comment l'eau qui pourrit le bois, qui calcine la pierre, qui amollit le fer, n'a-t-elle pas encore dissous toutes les parties de la terre? Qui n'admirera cette merveille? qui n'y reconnaîtra le doigt de Dieu, et l'effet de sa providence? *Quis hæc non obstupescat?* etc.

Pour reprendre le discours des anges, c'est, disent-ils aux justes des limbes, l'auteur de ces merveilles, que nous vous annonçons (S. Athan.) ; c'est le Seigneur qui a élévé son Eglise sur les flots du siècle, de manière qu'ils ne peuvent ni la submerger, ni lui nuire ; c'est le Seigneur qui est si puissant dans les combats, qu'il a vaincu le monde, l'enfer et ses puissances. Levez donc vos portes, ô princes ! Portes anciennes, portes *éternelles* (1057), levez-vous afin de laisser entrer le Roi de gloire. Les justes au dedans ayant fait une seconde fois la même question aux anges du dehors, et ceux-ci ayant fait la même réponse, ajoutant à la qualité de roi de gloire, celui-ci de chef des armées, aussitôt les portes *éternelles* s'élèvent, les portes d'airain sont rompues, les leviers de fer sont brisés, la prison des limbes est changée en paradis.

Jésus y entre comme vainqueur de la mort ; il y annonce à ses captifs, leur délivrance, et aussitôt vous entendriez mille cantiques d'actions de grâces à la louange du libérateur désiré ; vous entendriez crier : O mort ! où est maintenant ta victoire ? ô enfer ! où est maintenant ton aiguillon ? il est digne, l'Agneau qui a été mis à mort, de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse et la force ; vous verriez le tyran captif à son tour, le fort armé lié à son tour, la mort elle-même désarmée à son tour, et abattue aux pieds de son maître ; vous verriez ce qui ne se voit pas chez les rois de la terre ; vous verriez celui du ciel descendre dans la prison où ses amis sont détenus ; vous le verriez briser leurs liens, les revêtir d'un vêtement de gloire, les tirer de leur sombre réduit, se les associer, en faire son cortége depuis ce moment, jusqu'à celui où il se présentera, et où il les présentera avec lui à son Père éternel.

Que dirai-je encore de la descente de Jésus-Christ dans les enfers ? Que là, comme Jonas dans le sein de la baleine, Jésus priait, disant tantôt à son Père : Vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer ; du fond de la terre j'ai crié vers vous : Ayez pitié de moi et ressuscitez-moi ; tantôt à ses ennemis : O mort ! je serai ta mort, ô enfer ; je serai ton mors ; je t'enlèverai la meilleure partie de tes dépouilles, ces justes sur lesquels tu n'as pu prévaloir ; tantôt à ces justes : Venez, les bénis de mon Père ! profitez de ma victoire, recueillez les fruits de ma croix, de cette croix sur laquelle je viens d'expirer, de cette croix qui, le moment précédent, était un instrument ignominieux, et qui désormais sera un trophée érigé contre le démon, un glaive contre le péché, l'appui de mon Eglise, la lumière du monde. N'est-ce donc qu'à son illustre captivité qu'il adresse ces paroles ? n'est-ce pas aussi à nous ? n'est-ce pas à nous comme à ces anciens justes qu'il offre les fruits de sa passion et de sa mort?

Recueillons-les donc, mes frères, et dans ce dessein, plaçons-nous en esprit au pied de cette croix sur laquelle Jésus-Christ a daigné mourir ; après avoir vu ce qu'il y a souffert, et entendu ce qu'il y a dit, demandons lui : *Qui montera donc sur la montagne du Seigneur?* Que nous apprendra sa réponse ? Elle nous apprendra ce que nous disent les Pères, que ni l'orgueil, ni l'avarice, ni l'impureté, ni aucun autre vice, n'accompagne le divin Sauveur où il va ; mais l'humilité, mais le désintéressement, mais la pureté, mais la vertu avec ses actes et ses pratiques. Elle nous apprendra qu'il ne suffit point de nous abstenir de tout mal et de tout péché, soit extérieur, soit intérieur ; mais qu'il faut avoir pratiqué tout le bien, toutes les œuvres saintes qui nous sont commandées. Malheur à nous, si nous n'avions les mains innocentes et le cœur pur ! malheur à nous encore, si nous avions fait des serments faux et trompeurs à notre prochain ! malheur à nous ! non-seulement nous manquerions d'ailes pour nous élever avec Jésus-Christ dans le ciel, mais le poids énorme de l'iniquité nous rentraînerait dans ce profond abîme, d'où notre Rédempteur avait voulu nous sauver.

Heureux au contraire celui qui a fidèlement observé la loi ! c'est celui-là qui recevra du Seigneur, la bénédiction, et qui obtiendra les miséricordes de Dieu son sauveur. Telle est la race de ceux qui cherchent à voir la face du Dieu de Jacob, de ceux qui le cherchent sincèrement, de ceux qui le cherchent où il est, par la voie qu'il nous marque, par celle de sa croix, par celle de la dévotion à sa croix, par les pratiques d'une vraie dévotion à la croix. Lesquelles vous indiquerai-je à ce moment, puisque le nombre en est si grand ?

Tous les jours le matin, avec Jésus-Christ dans le jardin des Olives, prévoyant les

vais-je, il y a 30 ans, « obvio sensu, explicabuntur sexcenta alia Scripturæ loca. »

(1057) Ce mot prouve qu'il s'agit ici, non des portes du temple, ou du tabernacle ancien, mais de celles du ciel.

Digitized by Google

tentations du jour où vous entrez, vous crierez : Père céleste ! *Ah ! si ce calice pouvait s'éloigner de moi ! cependant que votre volonté soit faite.* (*Matth.* XXVI, 39.) Première pratique.

Tous les soirs vers les trois heures, vous adorerez Jésus-Christ mourant, et vous vous souviendrez de quelques-unes de ses paroles sur la croix, de celles-ci par exemple : *Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (*Matth.* XXVII, 46.) Seconde pratique qui est devenue d'autant plus commune parmi les fidèles, que les Souverains Pontifes y ont attaché une indulgence.

Au moment de votre coucher, et avant de vous endormir, d'une voix forte vous direz : Père céleste : *Je remets mon âme entre vos mains* (*Luc.* XXIII, 46) ; cette parole sanctifiée par les lèvres de Jésus-Christ, sanctifiera votre repos ; ces pratiques vous rendant conformes à Jésus crucifié, vous rendront aussi conformes à Jésus glorifié, et du Calvaire elles vous feront passer au Thabor, à la Jérusalem céleste. *Amen.*

INSTRUCTION VIII.

VISITE DU SAINT SACREMENT.

(*Psal.* XXIV-XXVI.)

Ad te, Domine, levavi animam meam.

J'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur ! (*Psal.* XXIV, 1.)

Cet acte d'élévation vers Dieu est-il de David persécuté (1058)? est-il du captif gémissant dans la servitude de Babylone (1059)? Sans discuter ni examiner de plus près ce que chacune de ces opinions a pour elle, j'en avance une troisième, et je dis avec saint Augustin, qu'à la vérité c'est Jésus-Christ, qui parle dans ce psaume, mais en la personne de l'Eglise, mais au nom du peuple chrétien converti à Dieu, mais comme représentant une âme que la grâce touche, qui s'ennuie dans les liens du péché, qui veut les briser, et comme l'enfant prodigue retourner à la maison paternelle.

Cette âme considérant d'un côté l'état où elle est, et de l'autre celui auquel elle peut aspirer : hélas ! s'écrie-t-elle, en gémissant avec le libertin de la parabole, à quelle misère suis-je réduite ! je me vois éloignée de mon Dieu, j'ai mis une distance immense entre lui et moi; ce que j'avais reçu de sa bonté, je l'ai dissipé dans ce qui plaît au monde d'appeler plaisir; je me suis ici ravalée jusqu'à devenir l'esclave du plus dur des maîtres, jusqu'à chercher à me repaître des voluptés des animaux les plus sales, jusqu'à périr de faim, manquant du pain quotidien dont se nourrissent les âmes saintes. O le plus malheureux des états ! que puis-je désirer plus ardemment que d'en sortir au plus tôt ! mais que ferai-je pour cela ? je me lèverai, j'irai vers vous, Seigneur ! et je vous dirai : Je mets ma confiance en vous, mon Dieu ! ne permettez pas que je tombe dans la confusion, ni que mes ennemis se moquent de moi; j'espère d'autant plus cette grâce, que tous ceux qui vous attendent avec patience ne seront point confondus, que ceux-là au contraire seront couverts de confusion qui commettent l'iniquité par malice et sans sujet, sans tentation violente.

Ce sont, mes frères ! les vifs désirs, je dis d'abord d'une âme pécheresse et pénitente; ne puis-je pas dire ensuite que ce sont aussi ceux d'une âme qui est éloignée de la maison de Dieu ? De là je prendrai occasion de vous parler de la visite du saint Sacrement, des motifs qui vous engagent à le visiter souvent, des effets qui en résultent. Ce sont là les objets que je traiterai en vous expliquant les psaumes XXIV, XXV et XXVI ; ces psaumes qui expriment tellement les soupirs de David persécuté et éloigné du tabernacle mosaïque, qu'ils expriment encore mieux ceux de l'âme fidèle ; vous allez le voir.

Le psaume que nous allons expliquer est un de ceux qu'on appelle alphabétiques, c'est-à-dire, un de ceux dont chaque verset commence par une lettre de l'alphabet hébraïque; un premier par *aleph*, un second par *beth*, un troisième par *gimel*, etc. Quelle peut-être la raison de cette singularité ? on en donne deux principales : l'une, que ces lettres aidaient la mémoire des enfants, à qui on faisait apprendre ces psaumes par cœur; l'autre, que les psaumes dont les versets commencent par ces lettres, sont d'une élégance et d'une excellence qui méritent cette distinction, et c'est peut-être le jugement que vous en porterez, âmes pénitentes ! lorsque vous en aurez entendu l'explication, et avec elle les actes de l'âme dévote visitant le saint Sacrement.

Son auteur se figurait être encore dans l'état fâcheux où il avait été, et où vous vous trouvez; il y voyait des ennemis dont il avait à craindre les railleries dans l'autre vie; il y voyait des ténèbres intérieures qui lui dérobaient la lumière de la vérité; il y voyait des péchés de légèreté et d'ignorance, des péchés d'impureté et de cruauté, auxquels le scandale ajoutait un nouveau degré d'énormité : il y voyait des passions qui s'étaient fortifiées et multipliées à proportion du temps qu'il avait croupi dans son crime, c'est ce qu'il voyait en lui-même, et ce qui lui donnait horreur de lui-même. Portant ensuite ses regards sur celui qu'il avait offensé, s'attachant à observer surtout sa bonté et sa miséricorde, il faisait des demandes; il formait des désirs de conversion ; il vous apprenait à en former vous-mêmes, et si vous profitez de sa leçon, voici ceux que vous formerez en visitant le saint Sacrement.

A la vue de ces ennemis qui se raillent dans l'enfer, de ceux qui ont été leurs jouets sur la terre, vous direz : Divin Jésus ! *Ne permettez pas que les ennemis de mon salut se moquent de moi*, ni en cette vie pour m'y avoir trompé, ni en l'autre pour m'y avoir rendu éternellement malheureux. A la vue de ces ténèbres épaisses, que vos péchés ont

(1058) C'est l'opinion du P. du Carr.

(1059) C'est l'opinion de dom Calmet.

Digitized by Google

répandues dans votre âme, et qui vous empêchent de voir le chemin qui conduit à Dieu, vous direz : *Montrez-moi vos voies*, divin Jésus, *et enseignez-moi vos sentiers; conduisez-moi dans le sanctuaire de votre vérité; instruisez-moi, parce que vous êtes le Dieu mon Sauveur, parce que je vous attends avec constance tout le jour*, parce qu'il ne m'est pas possible sans vous de recourir à vous, d'une région si éloignée et si ténébreuse. A la pensée de l'oubli apparent où Jésus-Christ vous a laissé tout le temps que vous l'avez oublié, pour courir après la créature, vous direz : Divin Jésus! *Souvenez-vous de vos bontés et de vos miséricordes que vous avez fait connaître de tout temps.* Au souvenir de vos péchés, de leur nombre, de leur énormité, vous direz : Divin Jésus! *Ne vous souvenez point des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances;* mais *souvenez-vous de moi selon votre miséricorde; souvenez-vous-en, Seigneur, à cause de votre bonté.*

Pénitents ou justes, il serait dangereux pour nous de ne voir en Jésus-Christ, que sa bonté ou sa justice; ne voyant que sa bonté, nous négligerions la pénitence, ou nous nous relâcherions dans les voies du salut; ne voyant que sa justice, nous tomberions dans le désespoir, où nous perdrions de notre confiance. Dans le dessein d'éviter ces deux écueils, nous dirons donc, à la vue de la bonté de Jésus sauveur, et de la justice de Jésus vengeur; à la vue de ces deux attributs que nous ne séparons jamais, nous dirons : *Vous êtes plein de douceur et de droiture*, divin Jésus! *C'est pour cela que vous montrerez, à ceux qui s'égarent, de voie qu'ils doivent suivre; vous conduirez dans la voie de la justice ceux qui sont dociles; et à ceux qui sont doux*, aux pauvres d'esprit *vous enseignerez vos voies*, ces voies qui sont *toute miséricorde et vérité;* miséricorde que vous manifesterez en nous pardonnant nos péchés; vérité que vous ferez paraître en les punissant, si nous les punissons nous-mêmes, si nous ne recherchons votre alliance et vos préceptes. Divin Jésus! *Vous me pardonnerez mon péché pour la gloire de votre nom : « propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim. »* Vous me le pardonnerez, parce qu'il est grand, énorme, scandaleux, et qu'étant tel, il fera paraître avec plus d'éclat la grandeur de votre bonté. Après avoir dit tout cela à Dieu dans une première visite, que lui dirons-nous dans une seconde?

D'abord nous ferons l'énumération des avantages dont jouit celui qui craint Dieu, et qui le sert dans la sainteté et la justice : puis nous dirons : *Que Dieu l'éclaire dans la voie nouvelle qu'il a choisie*, qu'il y fixe son cœur, et qu'il le délivre de la vicissitude des passions qui le déchiraient auparavant. Premier avantage de son état présent. Nous dirons : *Que son âme demeure dans la jouissance des biens de la grâce*, avec paix et sans autre inquiétude que celle de n'aimer pas assez le Seigneur, sans autre ambition que celle de croître de jour en jour en sagesse, sans autre souci pour ses proches, que de leur obtenir la terre des vivants, la terre où l'on vit toujours sans mourir jamais. Second avantage de son état. Nous dirons : *Que le Seigneur est le ferme appui de ceux qui le craignent*, et qu'il donne sa loi et *son testament pour se manifester à eux*, pour leur faire connaître les secours et les richesses qu'ils doivent attendre de sa bonté. Troisième avantage dont la vue excitera et enflammera notre désir, à proportion que nous l'apercevrons plus distinctement.

Or, vous savez, mes frères, ce qu'opère un désir vif; il se manifeste; il tend à sa fin par les moyens qui y conduisent. Si la prière en est un, combien donc ne nous applique-t-il pas? sous combien de jours ne nous le présente-il pas? de quels motifs peut-il l'appuyer dont il ne l'appuie pas? Dites-le-nous, âmes pieuses pressées de ce vif désir! D'abord je vous entends dire au pied des autels : *Mes yeux sont tournés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui retirera mes pieds des piéges où je me suis laissé prendre.* Et comme si vous craigniez de n'avoir pas été comprises, je vous entends dire encore : *Jetez, Seigneur, vos regards sur moi, et ayez compassion de moi, comme d'un pauvre qui est seul et abandonné.* Et comme si vous craigniez de n'avoir pas été comprises cette seconde fois, vous ajoutez une troisième : *Les afflictions se sont multipliées au fond de mon âme; délivrez-moi des nécessités où je suis réduite; affaiblissez ces liens sensuels qui m'attachent encore par tant d'endroits à ce corps de péché.*

Et comme si vous craigniez de n'avoir pas été assez comprises cette troisième fois, vous ajoutez une quatrième : *Regardez mon humilité et mes travaux;* regardez l'état si humilié et si pénible où je me trouve, *et remettez-moi tous mes péchés.* Et comme si vous craigniez de n'avoir pas été comprises cette quatrième fois, vous ajoutez une cinquième fois : *Considérez combien grande est la multitude de mes ennemis, et combien est gratuite et injuste la haine qu'ils me portent; gardez mon âme*, de peur que je ne succombe à la tentation d'imiter leur exemple (1060); ne permettez pas qu'ayant espéré en vous, j'en rougisse devant vos justes, à qui la charité rend mes maux et mes biens communs. Enfin, parce que la charité embrasse tous les hommes, et qu'elle leur veut le bien que nous nous voulons à nous-mêmes, vous ajoutez : O Dieu! délivrez Israël de toutes ses tribulations; tirez-le de la servitude du péché; hâtez-vous de l'arracher à ces périls innombrables, où un moment d'inattention peut lui faire perdre le fruit d'une longue vie passée dans l'innocence : *Libera, Deus, Israel ex omnibus tribulationibus suis.* O charité immense qui renferme tous les mortels dans ses entrailles! ô désirs ingénieux des âmes pénitentes, à qui ils suggèrent tant de

(1060) « Ne declinem ad imitationem eorum. » (S. Aug.)

Digitized by Google

formules de prières, tant de moyens de toucher ! ô visites saintes et sanctifiantes par les actes des vertus, de crainte et d'espérance, de reconnaissance et d'amour, etc., que produisent ceux qui les rendent! ô visites salutaires et consolantes, par les grâces que Jésus-Christ accorde à ceux qui les lui rendent!

A ce premier motif qui vous y engage, voulez-vous que j'en ajoute un second plus à votre portée? vous le trouverez dans la coutume de l'Eglise, depuis son premier âge jusqu'à son dernier. Dans le premier, et du temps des persécutions, les fidèles emportaient la sainte Eucharistie en leur maison pour l'y adorer, n'ayant pas la liberté de le faire chaque jour dans les lieux de leurs assemblées. Dans ce dernier, combien de communautés ont été établies pour l'adoration perpétuelle du saint Sacrement? Combien de saints prêtres ont eu la louable habitude de n'aller dans le monde, qu'après avoir paru devant le saint Sacrement, et d'y paraître encore lorsqu'ils rentraient à la maison? Combien de pieux voyageurs ont pris la précaution de se loger près des églises, pour être à portée d'y visiter souvent l'objet le plus cher à leur cœur? De là l'usage où sont nos rois, faisant leur entrée solennelle dans une ville, de se rendre d'abord dans sa principale église. De là l'usage où sont certaines âmes d'aller au temple du Seigneur le matin, pour lui offrir leur journée, et le soir, pour le remercier, pour lui confesser leurs fautes, pour implorer son assistance dans les dangers de la nuit. De là l'usage où nous sommes, de laisser cette église ouverte le soir, depuis trois heures jusqu'à six en été, et depuis deux jusqu'à la nuit en hiver, afin que vous puissiez satisfaire votre dévotion envers Jésus-Christ, résidant personnellement et substantiellement en ce tabernacle qui est sa tente, comme cette église est le camp où nous devons nous rassembler autour de notre chef.

Grâces au Seigneur, il se trouve encore des saintes âmes qui profitent de cette liberté ; mais le nombre en est-il bien grand? mais ne pourrait-il pas l'être davantage dans une paroisse, où je compterais peut être cinquante, peut-être cent familles, à qui leurs affaires domestiques permettraient cette dévotion? Si cela était, verrions-nous tant de personnes promener le soir leur oisiveté de maison en maison? Ces personnes ne pourraient-elles pas, en faveur de la dévotion que je prêche, retrancher quelques minutes sur ces heures qu'ils donnent si libéralement à un monde qui les ennuie, ou qu'elles ennuient elles-mêmes sans s'en édifier? Que répondront-elles à Jésus-Christ au jugement dernier, lorsqu'il leur opposera la pratique des âmes dévotes envers son Sacrement. Que me répondront-elles ici, lorsque je leur opposerai la pratique de ceux des Israélites, qui ne pouvaient se rendre à Jérusalem près du tabernacle, et dans un temple où étaient seulement les figures de ce que nous possédons dans nos églises?

Nous apprenons de l'histoire de Daniel, que trois fois le jour les pieux captifs de Babylone ouvraient leurs fenêtres et se tournaient vers ce temple, pour y adorer le Seigneur en esprit, ne pouvant s'y présenter en vérité. Nous apprenons de l'histoire de David que son plus grand regret dans ses temps d'exil, était de ne pouvoir entrer dans la maison de Dieu.

Psal. xxv. — La demande qu'il fait à Dieu au psaume xxve, en est une preuve bien évidente. Au moment qu'il le composa, que n'avait-il pas droit de demander à Dieu? En ce moment il était un illustre persécuté, il était exilé; errant chez les infidèles (Philistins ou Moabites); il était un saint à qui la conscience permettait de dire au Seigneur, *Jugez-moi :* votre jugement ne pourra que m'être avantageux, *parce que j'ai marché dans mon innocence, et qu'ayant mis mon espérance en vous, je ne serai point affaibli. Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi; brûlez mes reins et mon cœur*, j'espère que vous n'y trouverez rien d'impur, *parce que votre miséricorde est toujours devant mes yeux, et que je mets toute ma joie dans votre vérité.*

Ce qu'il était intérieurement et devant Dieu, il l'était au dehors et devant les hommes. Egal à lui-même en tous les lieux, comme en tous les temps, toujours le même dans l'adversité comme dans la prospérité, juste non-seulement parmi les justes, mais parmi les méchants, parmi les idolâtres, il pouvait dire, et il disait en effet : *Je ne me suis point assis dans l'assemblée de ceux qui aiment la vanité* (ce que plusieurs ici seraient bien embarrassés de dire), *je ne suis point entré dans les lieux où sont ceux qui commettent l'iniquité. Je hais l'assemblée des personnes remplies de malignité, et je ne m'assieds point avec les impies*, qui sacrifient aux vaines idoles de bronze et de chair. Un juste à qui sa conscience rendait un témoignage si favorable, que ne pouvait-il pas demander? que demandait-il cependant? de voir le tabernacle du Seigneur, de *laver ses mains avec les pieux* Israélites dans l'eau d'expiation placée à son entrée, *d'y environner l'autel* sur lequel on sacrifiait au Très-Haut, *d'y entendre chanter les louanges* divines, et de les y chanter lui-même ; il pouvait demander la défaite de ses ennemis, le repos, la paix, les biens, le trône même qui lui avait été promis (S. Aug., tract. 3 *in Joan.*); mais il y a une chose qui lui tient plus à cœur et qui lui fait oublier tout objet de cupidité, c'est la liberté d'approcher du tabernacle; avec quelle ardeur ne la sollicite-t-il pas?

Oui, *Seigneur*, dit-il, *j'aime la beauté de votre maison*, la majesté du culte qu'on vous y rend, l'ordre et la décence des fonctions que vos prêtres y exercent, la solennité des fêtes qu'on y célèbre, la sainte harmonie des cantiques qu'on y chante; j'aime *ce lieu où habite votre gloire*, où vous manifestez votre libéralité par les grâces que vous accordez à ceux qui vous invoquent; je l'aime, non pour sa structure, non pour sa magnificence,

Digitized by Google

non pour la richesse de ses meubles, mais pour ce qui l'honore véritablement, pour la piété de ceux qui le fréquentent, pour la fermeté de la foi qui les soumet, pour la charité qui les lie, pour la ferveur qui les anime : quelle dure privation pour moi d'en être éloigné; dans mon éloignement de vivre parmi les infidèles! mon exil durera-t-il encore longtemps? ah! *Ne permettez pas, Seigneur, que je perde mon âme avec les impies, ni ma vie avec les hommes sanguinaires;* avec les hommes *dont les mains sont toutes souillées d'iniquité, et dont la droite est chargée des présents* qu'ils reçoivent pour opprimer les innocents. En récompense de *l'innocence dans laquelle j'ai marché*, je vous demande *d'avoir pitié de moi et de me racheter* de la captivité où je vis chez les idolâtres : en vue de ce que *mon pied est toujours* ferme *dans la droiture* et dans la justice, *je demande que je puisse vous bénir dans les églises; «in ecclesiis benedicam te, Domine.»*

Psal. XXVI. — Ne me dites pas, mes frères, que cette prière était l'effet d'une dévotion momentanée; le psaume suivant suffirait pour vous démontrer la fausseté de votre conjecture; on y voit 1° que son espérance en Dieu était inébranlable dans toutes les circonstances de sa vie; on y voit 2° que son désir de visiter le tabernacle était un désir constant et persévérant; avec les expressions de son désir, on y voit 3° ce qui l'excitait, et ce à quoi il s'excitait lui-même. Maintenant, dit-il, et ceci est son acte d'espérance dans le lieu de son exil, dans le temps de ses épreuves les plus fortes, maintenant que *le Seigneur est ma lumière*, ma force et *mon salut, qui craindrai-je?* maintenant que *le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui pourra me faire trembler?* maintenant que je suis sous la protection du Seigneur, qu'arrivera-t-il à *ceux qui* veulent me perdre et qui *sont prêts à fondre sur moi*, comme *pour dévorer ma chair?* Il arrivera à ces ennemis qui me persécutent avec plus de chaleur, *qu'ils seront eux-mêmes affaiblis, qu'ils tomberont*, qu'ils échoueront dans leurs injustes entreprises. Qui pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ? la faim, la nudité, le glaive? *Quand des armées* entières *seraient campées contre moi*, non, *mon cœur n'en serait point effrayé : quand on me livrerait un combat, j'espérerai* même au milieu du choc le plus violent, le danger ne fera qu'augmenter mon espérance; ayant le Seigneur pour moi, qui serait contre moi? soit qu'il laisse faire mes ennemis; soit qu'il leur accorde la liberté de m'ôter la vie même; soit qu'ils mangent ma chair, ne sera-ce pas un avantage pour moi? cette chair étant consumée, ne deviendrai-je pas tout esprit? *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo?* etc.

C'est, mes frères, ce que disait David dans son exil, et ce que j'entends dire à ceux que leur foi a conduits aux pieds des autels pour y exposer leurs besoins et leurs peines à Jésus-Christ. Ils y étaient venus ignorants, infirmes, languissants, chagrins, et ils s'en retournent éclairés, forts, vigoureux, pleins de joie et de courage. Savoir comment ce changement s'est opéré, c'est ce que je ne vous dirai pas. Ce que je vous dirai comme certain, c'est que ce changement existe; c'est que des visites du saint Sacrement faites avec respect résultent les effets les plus salutaires du côté du fidèle qui les rend, et qui en les rendant fait des actes d'espérance, je viens de l'observer; de désir encore, je dois l'ajouter; et il vous sera facile de l'apercevoir dans les expressions suivantes, qui sont de notre prophète.

Je ne demande qu'une seule chose au Seigneur, dit-il; non, je ne veux qu'une chose, et *je la rechercherai uniquement :* c'est non de recouvrer ma liberté, de regagner les bonnes grâces de mon roi, de régner à sa place, mais c'est *d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, afin que je contemple*, afin que je goûte *ses délices et que je visite son temple.* Ce sont les termes dont David se sert pour exprimer son désir de paraître près du tabernacle. Ne seraient-ils pas bien trop forts pour exprimer celui que vous avez de paraître en ce temple?

Il se rappelle que fuyant la cour et s'étant retiré à Nobé, chez le grand prêtre, il avait trouvé dans le tabernacle des secours de vivres et d'armes. C'est un des principes de son désir, qu'il marque en disant : *Il m'a protégé au jour de l'affliction, en me mettant dans le secret de son tabernacle*, et depuis ce temps *il m'a élevé sur la pierre*, il m'a fait trouver un asile sur les rochers. C'est là un des motifs de son désir; il désirait de se trouver dans un lieu où il avait reçu du Seigneur des marques de sa protection spéciale. Ce motif nous est-il étranger? Avons-nous moins reçu ici que David dans le tabernacle? N'y avons-nous pas mangé le vrai pain de proposition? Pour une épée de Goliath, n'avons-nous pas trouvé mille boucliers et mille lances? David promet que de retour il immolera dans le tabernacle une hostie avec des cris de joie et des cantiques d'allégresse, qu'il le fera retentir des hymnes à la gloire du Seigneur; et sur cette promesse il insiste à ce que Dieu l'exauce et qu'il le ramène à son tabernacle. N'insisterons-nous pas sur une semblable, afin que Dieu nous accorde la liberté de paraître souvent ici en sa sainte présence? L'exemple du saint roi, celui des pieux fidèles dans tous les âges de l'Eglise, ce que nous faisons pour la gloire de Jésus-Christ, ce que Jésus-Christ fait pour notre salut chaque fois que nous le visitons, ces motifs ne sont-ils pas suffisants pour nous engager à le visiter dans son sacrement, chaque jour non empêché de l'année?

Je ne vous demande pas, mes frères, si vous l'avez fait selon votre pouvoir et la liberté que vous en laissait votre condition et l'état de vos affaires. Il est assez visible que non : je le dis à la honte de Jésus-Christ et à la vôtre. Car n'est-il pas honteux pour Jésus-Christ même que vous le laissiez dans une sorte d'oubli, tandis que vous craignez

Digitized by Google

tant d'y laisser le monde? Ne croyez-vous pas l'entendre vous répéter cette plainte qu'il faisait à ses apôtres : Hé quoi! ne pouvez-vous donc pas veiller une heure, un quart d'heure avec moi? Mais s'il est honteux pour ce divin Sauveur que vous répondiez à son amour par votre indifférence, ne l'est-il pas bien plus pour vous? Par où justifierez-vous cette indifférence? Comment vous laveriez-vous du reproche d'ingratitude et même d'infidélité, si je comparais votre conduite avec les avantages de la pratique que je vous recommande? Sans presser sur ces questions qui regardent le passé, voici ce que je vous demande pour l'avenir; je le réduis à trois points.

Le premier est que, dans vos visites, vous vous rendiez familier cet acte de complaisance en Jésus-Christ : *Mon cœur vous a parlé* beaucoup mieux que mes lèvres; il vous a dit qu'il vous aimait, qu'il haïssait ce que vous haïssez, qu'il s'affligeait de ce qui vous déshonore et qu'il se réjouissait de ce qui vous honore : *Tibi dixit cor meum. «Mes yeux vous ont cherché »* dans les Ecritures saintes, dans leurs prophéties et dans leurs figures; ils vous ont cherché à Bethléem et de là jusque sur le mont des Olives; ils vous ont cherché dans le ciel et en ce soleil où vous avez placé votre tente : *Exquisivit te facies mea.* Ce que j'ai fait, je ne cesserai de le faire; je chercherai à voir votre face sous les voiles mystérieux de votre sacrement, en attendant que je la voie immédiatement, clairement, intuitivement : *Faciem tuam, Domine, requiram.* Puisse notre cœur, puissions-nous chaque fois que nous prononçons ces paroles, et surtout quand Jésus-Christ se donnera à nous comme viatique, puissions-nous, dis-je, alors éprouver les chastes délices qu'éprouvaient David en les écrivant, et saint François de Sales en les répétant dans sa dernière maladie!

La seconde chose que je vous demande est que, de votre côté, vous éloigniez tous les obstacles à la pratique de dévotion à laquelle je vous invite, et que vous conjuriez le Seigneur de les écarter de son côté, en lui disant : *Ne me cachez pas votre face; ne vous retirez point de votre serviteur, dans votre colère* (1061); disposez de tous les événements, de manière que je puisse jouir de la consolation de vos visites tous les jours de ma vie.

Enfin, la troisième chose que je vous demande est cet acte de confiance par lequel je finirai ce discours : *Je crois* fermement *voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants; je crois* fermement voir aujourd'hui des yeux de la foi les biens du Seigneur, les biens de la grâce, de toutes les grâces du salut, *dans la terre des vivants*, dans ce tabernacle qui est une terre qui produit le froment propre à ceux qui vivent spirituellement. Je les y chercherai, et j'espère qu'ils y seront accordés à nos instances réitérées à chacune de nos visites : *Credo videre bona Domini in terra viventium : « Je crois* fermement *voir après ma mort*, » des yeux de mon esprit et de mon corps, les biens du Seigneur, les biens de la gloire, Dieu même, auteur et principe de tous les biens de la gloire, *dans la terre des vivants*, dans le ciel, où sont les vrais vivants : *Credo videre*, etc. O biens du Seigneur, biens délicieux, biens incomparables, biens éternels! quand vous verrai-je? *O bona Domini dulcia, incomparabilia, æterna! quando vos videbo?* (S. Aug., *in psal.* xxvi.) O mon âme! attendez le moment du Seigneur avec patience, et cherchez ses biens avec courage : de là dépend votre félicité. Désirez autre chose que ces biens, j'y consens, si vous en trouvez de plus grands, de meilleurs, de plus doux (1062); mais puisque inutilement vous chercheriez ces biens, cherchez ceux du ciel jusqu'à ce que vous jouirez de sa possession. Je vous la souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION IX.

DÉDICACE.

(*Psal.* xxvii-xxix.)

Ad te, Domine, clamabo; Deus meus, ne sileas a me.

Je crierai vers vous, Seigneur! ne gardez pas le silence à mon égard, ô mon Dieu! (*Psal.* xxvii, 1.)

Le psaume xxvii, dont ces paroles sont le commencement, est certainement de David (1063) priant les mains étendues vers le temple (1064). Le xxviiie est du même David, priant pour *La perfection et la consommation du tabernacle*, ainsi que son titre le porte (1065). Le xxixe, qui a aussi David pour auteur, est intitulé : *Psaume pour servir de cantique* (1066) *à la dédicace de la maison de David;* c'est-à-dire à la dédicace que David

(1061) Je passe les versets 15, 18; seulement je remarque sur le seizième, que le père et la mère de David l'avaient abandonné en deux temps. 1° Dans sa jeunesse, où ils semblaient n'en faire aucun cas. 2° Chez les Moabites d'où ils le laissèrent partir sans le suivre, lorsqu'il les quitta. (*I Reg.* xxii, 3 *seqq.*)

(1062) « Aliud desidera, si majus, si melius, si suavius inveneris. » (S. Aug.)

(1063) Il a pour titre : *Psalmus, ipsi David.*

(1064) Nous croyons avec le Père de Carrières, que David le composa fuyant Absalon; une des cinq raisons que nous en donnions autrefois, est qu'il s'y agit d'une guerre commune à la nation : « Non ergo tempore persecutionis Saulinæ ut Theodoreto placet; non tempore Davidis otio fruentis ut Muisio; non tempore captivitatis Babylonis ut Calmeto et aliis. »

(1065) Ce titre n'est ni dans l'hébreu ni dans les *Hexaples;* nous nous en servons cependant, et d'autant plus volontiers qu'il favorise notre plan, et qu'on peut dire qu'il fut chanté lorsque David fit transporter l'arche sur le mont Sion. D'autres interprètes considérant que dans le psaume il s'agit principalement de pluies, croient qu'il fut composé à l'occasion de quelque orage.

(1066) Il est des psaumes intitulés : *Psalmo canticum*, ou *Cantico-psalmus*. Les uns et les autres, dit-on, étaient accompagnés d'instruments; mais de manière que dans le chant des premiers, les instruments précédaient les voix, et dans le chant des seconds, les voix précédaient les instruments.

Digitized by Google

fit d'un autel dans l'aire d'Aréuna (1067); puis-je donc en les expliquant ne point vous parler de temple, de tabernacle, de dédicace? Vous parlerai-je de cette tente qui tint lieu de temple au Seigneur, depuis Moïse jusqu'à Salomon, ou de son transport sur le mont Sion, ou de la consécration d'un autel auquel servaient les prêtres selon l'ordre d'Aaron? Me bornerais-je à vous parler des figures, lorsqu'elles sont accomplies; n'est-ce pas des choses qu'elles vous annonçaient de loin que je dois vous occuper principalement; est-ce donc de ce temple matériel, à la visite duquel je vous invitais dernièrement, que je vous entretiendrai en cette solennité?

La fête que nous y célébrons est la Dédicace; celle 1° de nos églises; celle 2° de nos personnes; celle 3° de tous les élus; celle qui s'est faite autrefois de nos églises; celle qui se fait tous les jours de nos personnes; celle qui se fera de tous les élus à la fin des siècles.

Dans l'entretien que j'ai eu autrefois sur la première de ces dédicaces, je vous ai exhorté à paraître en ce lieu saint avec respect et avec confiance. Avec respect, à raison de la majesté de Celui qui y réside, de la dignité des anges qui l'y accompagnent, et de la sainteté du lieu terrible qui est la maison de Dieu et la porte du ciel. Avec confiance, à raison des dispositions où est le Seigneur de vous y accorder toutes les grâces que vous y viendrez lui demander.

Dans celui que j'ai eu ensuite sur la seconde de ces dédicaces, je vous ai observé, avec saint Bernard, que cette fête était la vôtre beaucoup plus que celle de cette église matérielle, laquelle n'est sainte que par vos corps, comme vos corps sont saints par vos âmes, et vos âmes par le Saint-Esprit qui y habite. Que vous dirai-je donc dans celui-ci? Je vous dirai des gémissements qui précèdent, et des consolations qui suivent la dédicace des élus à la fin du monde, ce que le saint roi nous en dit. Puisse ce que j'en dirai nous conduire tous au bonheur d'assister à cette dédicace solennelle, comme faisant partie de l'Eglise triomphante!

Psal. XXVII. — Jusqu'à ce beau jour où Jésus-Christ fera la dédicace de son Eglise, en en séparant les bons des méchants, en l'offrant à son Père, et en introduisant cette épouse chérie dans la salle des noces, elle gémira, et tous ses vrais enfants gémiront avec elle; l'un sur le silence du Seigneur, l'autre sur les dangers de séduction; celui-ci sur le malheur préparé aux pécheurs, et celui-là sur la cause qui la leur attire, tous sur les besoins tant personnels que communs. Ce sont les objets de gémissements dont David s'occupe dans notre psaume; en est-il un seul dont nous ne soyons dans le cas de nous occuper également?

Premier objet des gémissements de David: le silence du Seigneur à son égard. Il est vrai qu'il parle aux oreilles de notre corps par le ministère de ses prédicateurs; mais parle-t-il à notre cœur par l'inspiration de sa grâce? en goûtons-nous les consolations; en sentons-nous les impressions même les plus légères? ne dirons-nous donc pas en soupirant et en nous tournant vers ce tabernacle : *Je crierai vers vous, Seigneur, ne gardez pas* plus longtemps *le silence à mon égard, ô mon Dieu, de peur que* si vous refusez de me répondre, *je ne devienne semblable à ceux qui descendent dans la fosse,* en descendant moi-même dans le tombeau du désespoir. *Exaucez donc la voix de mon humble supplication lorsque je vous prie, lorsque j'élève mes mains vers votre saint temple : « Dum extollo manus meas ad templum sanctum tuum. »*

Je vous cite ces paroles de l'original même; c'est, mes frères, pour avoir occasion de vous observer, 1° que David se tourna vers le tabernacle du jardin des Olives où il passait en fuyant Absalon; 2° que Jésus-Christ porta ses yeux vers le temple, de la croix où il était attaché; 3° que vous ferez bien de porter les vôtres, ou vers ce lieu saint, lorsque vous en serez absents, ou vers l'*Orient*, qui est un des noms de Jésus-Christ, celui dont les premiers chrétiens avaient pris l'habitude de prier tournés vers l'Orient, et d'y placer le sanctuaire des églises.

Second objet des gémissements de David : les dangers de séduction de la part des mauvaises compagnies. Ces dangers sont-ils moins à craindre pour nous que pour le saint roi? Quel est celui d'entre nous que les devoirs de son état n'attachent à un certain nombre de personnes, ou qui ne connaissent point la piété, ou qui ne la connaissent que pour en faire le sujet, soit de leurs censures, soit de leurs dérisions, soit qu'aujourd'hui ces censures et ces dérisions ne fassent sur nous que des impressions d'horreur et de pitié, n'en feront-elles pas d'autres toutes contraires demain; ne nous affaibliront-elles pas, n'insinueront-elles pas peu à peu dans notre cœur le poison de ces maximes? qu'« il faut ménager les préjugés de ceux avec qui l'on a à vivre, qu'on

(1067) Dom Calmet s'étonne que cette pensée ne soit venue à aucun interprète avant lui, c'est sans doute qu'il n'avait pas lu Agellins. Voici les objections que je me faisais, il y a trente ans, contre cette opinion, et la manière dont j'y répondais : « Oppones quidem 1° in psalmo David exhibetur in propria persona æger et infirmus; at nulla infirmitas Davidis præcesserat dedicationem altaris de quo fit mentio. (*II Reg.* XXIV, 18 *seqq.*) Plaga pestis ceciderant quidem de Israel septuaginta millia vivorum : at ipse David percussus non est. 2° In titulo agitur de domo Davidis, non Dei; 3° altare istud non potest vocari domus Dei; 4° in psalmo nulla fit mentio dedicationis. Sed R. Ad primum, Davidem ægrotasse; nam ex *I Paralipp.* cap. XXI non prævaluit ire ad altare quod erat in Gabaon. Ad secundum, vox David in titulo refertur ad psalmum, non ad domum. Ad tertium : ita vocat ipse David, *I Paral.* XXII. Ad quartum : David dici potest dedicasse domum Dei quia primus in area Areunæ sacrificium obtulit. »

Digitized by Google

rend la piété odieuse à force de n'en vouloir rien rabattre devant ceux qui ne la goûtent pas, que c'est lui attirer de nouveaux outrages que d'en vouloir faire à contre-temps une profession publique, que c'est s'attirer à soi-même la réputation de caractère difficultueux et tracassier, que de ne vouloir relâcher aucun des liens concernant le bon ordre? » Ne dirons-nous donc pas en soupirant, et en nous tournant vers ce tabernacle : *Ne m'entraînez pas*, ne permettez pas, Seigneur, que je sois entraîné *avec les pécheurs!* ne permettez pas que je me perde *avec ceux qui commettent l'iniquité*, avec ces hommes doubles qui parlent de paix *avec le prochain, et qui dans leur cœur ne pensent qu'à lui faire du mal*, en le portant à une paix qui aurait pour base l'iniquité et non la justice, sans laquelle il ne peut y avoir de vraie paix; ne souffrez pas, grand Dieu, que ni l'exemple, ni la critique de ces insensés, me jette par une funeste complaisance dans le malheur de vous déplaire et de vous perdre : *Ne simul trahas me cum peccatoribus.*

Troisième objet des gémissements de David : le malheur préparé aux pécheurs, malheur que sa fonction de prophète l'obligeait, non de souhaiter, mais de prédire par forme de souhait et en ces termes : *Rendez-leur selon leurs œuvres et selon la malignité de leurs desseins; traitez-les selon que les œuvres de leurs mains le méritent : « Da illis secundum opera eorum. »* Oui, grand Dieu, Dieu juste, Dieu vengeur! vous leur rendrez selon leurs œuvres, vous qui, dès le commencement, n'êtes occupé qu'à les sauver, vous frapperez d'une malédiction éternelle ces enfants d'iniquité, vous les frapperez de plaies, et de quelles plaies ne les frapperez-vous pas? O pensées affligeantes! ô dureté de cette âme à qui elles n'arracheraient pas mille et mille soupirs!

Quatrième objet des gémissements de David : la cause de ses malheurs, l'ignorance affectée des desseins de Dieu dans ses ouvrages. Cette ignorance existe-t-elle moins aujourd'hui que du temps de David; les impies de nos jours comprennent-ils mieux ces desseins que ceux dont le saint roi se plaignait; ne ferment-ils pas les yeux pour ne point voir la sagesse infinie du Seigneur dans les révolutions continuelles qui agitent la terre; n'attribuent-ils pas au concours fortuit d'une matière informe l'arrangement admirable de l'univers, du moins ne voudraient-ils pas se faire une religion à leur gré, la recevoir de leurs propres lumières, et non de la révélation? Ne dirons-nous donc pas en soupirant, et en nous tournant vers ce tabernacle : *Ils n'ont pas compris les œuvres du Seigneur*, ces orgueilleux; ils ont voulu anéantir les œuvres de ses mains, ces audacieux qui attaquent notre sainte religion; c'est pourquoi vous les détruirez, Seigneur! et vous ne les rétablirez plus; ils mourront abandonnés de vous et des hommes; de vous qu'ils ont publiquement rejeté; des hommes qu'ils ont hautement scandalisés, et ils mourront, la honte de l'humanité, l'opprobre de la religion, l'anathème du ciel et de la terre; si leur nom subsiste après leur mort, ce ne sera que pour salir nos histoires, et être un monument perpétuel de votre justice sur les méchants : *Destrues illos, et non ædificabis eos.*

Cinquième objet des gémissements de David : ses infirmités, soit corporelles, soit spirituelles. Vous dire, mes frères, que vous éprouvez, comme le saint roi, celles de la première espèce, ce serait chose assez superflue, peut-être même y prêtez-vous plus d'attention qu'il ne faut, peut-être cette attention vous rend-elle délicats et sensibles à l'excès. Eprouvez-vous moins que lui, celles de la seconde espèce, brûlez vos reins et votre cœur, c'est-à-dire examinez-vous, comme avec le feu, vos inclinations bonnes et mauvaises; est-il un péché dont celles-ci ne vous rendraient coupables, si la grâce divine vous abandonnait? Remerciez donc Dieu, et du mal que vous n'avez pas fait et de celui que vous avez cessé de faire; remerciez-le en soupirant, en vous tournant vers ce tabernacle, et en disant : *Que le Seigneur soit béni, parce qu'il a exaucé la voix* de mon humble *supplication; le Seigneur est mon aide et mon protecteur; mon cœur a mis en lui toute espérance, et j'ai été secouru, et ma chair a comme refleuri*, et mon âme a pris une nouvelle vigueur. C'est pourquoi *je le louerai de tout mon cœur; « refloruit caro mea* (1068), *et ex voluntate mea confitebor ei. »* Je publierai hautement que *le Seigneur est la force de son peuple, et le protecteur qui sauve son Christ*, l'oint de sa grâce, *de tous ses dangers; « protector salvationum Christi sui est. »*

Sixième objet des gémissements de David : les besoins communs. Ceux de nos frères doivent nous toucher à peu près autant que les nôtres, comme nous devons nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, nous devons aussi pleurer avec ceux qui sont dans la tristesse; craindre pour ceux qui ont à craindre, relever ceux qui sont tombés, soutenir ceux qui sont faibles, guérir ceux qui sont malades, procurer par nos prières les secours que nous ne pouvons procurer par l'étendue de notre pouvoir; regarder comme arrivés à nous tous les maux qui arrivent à l'Etat et à l'Eglise principalement. Où porterons-nous nos regards que nous n'apercevions un nouvel objet de gémissements; en quel lieu donc et en quel temps, ne dirons-nous pas en soupirant, et en nous tournant vers ce tabernacle : *Sauvez votre peuple, Seigneur, bénissez ceux que vous avez choisis pour votre héritage; conduisez-les et élevez-les en gloire jusque dans l'éternité : « Extolle eos usque in æternum. »* C'est par ce souhait si connu des fidèles, si

(1068) Les Pères entendent ces mots de la résurrection de Jésus-Christ, à qui ils attribuent ce psaume au temps de la passion, à celui de son crucifiement sur le Calvaire.

Digitized by Google

souvent répété dans nos prières publiques, que David termine son psaume XXVII, et que j'en terminerai l'explication.

Psal. XXVIII. — Commençons celle du psaume XXVIII par son sens littéral, par les réflexions qu'il nous présente sur le tonnerre, sur les desseins du Créateur en établissant les lois d'où résulte ce bruit épouvantable, sur les leçons salutaires que l'Esprit-Saint nous fait à ces moments critiques où une nuée ténébreuse couvrant nos têtes, les éclairs s'échappent, le tonnerre gronde et le ciel paraît en feu, ne semble-t-il pas nous dire alors?

Enfants de Dieu! accourez à la maison du Seigneur comme à un asile ouvert à la piété dans les temps d'orages; offrez au maître du tonnerre, non le sang des béliers, mais vos cœurs et leurs affections; rendez-lui par vos hommages la gloire et l'honneur qui lui sont dus; rendez-lui la gloire que vous devez à son nom; adorez-le à l'entrée de son tabernacle; apaisez sa colère par le sacrifice d'un esprit contrit, et pour le faire sans différer, livrez-vous à la crainte que l'Etre suprême a dessein de vous inspirer en vous faisant entendre cette voix qui retentit sur les eaux réservées dans les nuées. O effets merveilleux, étonnants, inexplicables de cette voix du Seigneur! Elle est accompagnée d'une force qui fait tout trembler autour d'elle : *Vox Domini in virtute.* Elle est pleine d'une magnificence qui annonce un être aussi terrible qu'il est grand : *Vox Domini in magnificentia.* Elle brise les cèdres, elle les brise aussi aisément que si c'étaient de jeunes taureaux du Liban, ou les petits des licornes chéris de leurs mères. Elle divise les flammes et les feux qui sortent de la nuée, elle fait briller les éclairs et lance les foudres : *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* Elle ébranle le désert : *Vox Domini concutientis desertum.* Elle prépare les jeunes cerfs à sortir du sein de leurs mères par la frayeur qu'elle cause à celles-ci : *Vox Domini præparantis cervos.* Elle renverse les arbres et découvre ainsi les lieux épais des plus noires forêts, *et revelabit condensa.* Cette voix qui porte la frayeur dans toute la nature, ne la portera-t-elle pas dans vos cœurs? instruits de la grandeur de Dieu par ces effets, n'irez-vous pas dans son temple y publier sa gloire? *Et in templo ejus omnes dicent gloriam.* N'y verserez-vous pas un déluge de larmes proportionné à vos fautes? *Dominus diluvium inhabitare facit.* A cette condition je ne crains pas de vous dire: Dieu vous donnera autant de force que vous aurez marqué de pusillanimité : *Dominus virtutem populo suo dabit.* Il vous bénira et vous renverra en paix au lieu du trouble qui vous agitait : *Dominus benedicet populo suo in pace.*

C'est, mes frères! la leçon que je pense avoir apprise du saint Esprit même, au jour que j'étudiai ce psaume pour la première fois, celle que j'ai grand besoin de me rappeler chaque fois que le tonnerre gronde sur ma tête, évitant alors les deux excès où d'une crainte qui tient de la pusillanimité, ou d'une fermeté qui ressemble à l'audace. Tantôt je dis : préservez-moi, Seigneur! de la foudre et de la tempête! tantôt je m'écrie si cette tempête effroyable n'est qu'une très-faible image de celle qui annoncera la fin du monde, et l'arrivée du grand juge, ah! que cette dernière sera donc terrible! que je dois donc craindre celui dont elle annoncera l'arrivée! et tantôt enfin je récite le psaume XXXVIII comme ayant été composé à l'occasion de quelque tempête (1069), pour donner une haute idée de la puissance de Dieu. Que fais-je en cela que vous ne puissiez imiter? C'est la résolution que je vous invite à prendre conséquemment à son sens littéral.

Sous son voile, les saints Pères ont aperçu ce qui convient beaucoup plus à mon dessein, ils ont aperçu sous l'idée de ce tonnerre, les apôtres dont la voix, comme celle d'un tonnerre, retentissant sur les peuples figurés par les eaux, a produit ces effets admirables; 1° a brisé les cèdres et humilié les orgueilleux; 2° elle a divisé les flammes, et fait descendre le feu du Saint-Esprit; 3° elle a ébranlé les déserts, et converti les gentils, alors sans Dieu en ce monde; 4° elle a préparé les cerfs et disposé des prédicateurs à porter par tout et au loin, l'Evangile; 5° elle a découvert les lieux épais, et développé les mystères des saintes Ecritures; 6° enfin elle a formé une seule et même Eglise de la synagogue et de la gentilité, Eglise qui se bâtit chaque jour dans les pleurs, et sous le ciseau des souffrances, et dont la dédicace se fera dans la joie des concerts angéliques.

Quelques-uns ont appliqué aux sept Sacrements ces mots : *voix du Seigneur :* sept fois répétés. La pensée, mes frères! est non seulement ingénieuse, mais elle est édifiante, mais elle mérite de trouver sa place dans un discours de dédicace, où il est comme indispensable de parler des biens que nous recevons dans nos églises. Aux yeux de la foi, la grâce de l'adoption divine n'en est-elle pas un très-précieux? c'est celui que vous avez reçu dans cette église, celui que vous rappellent ces paroles : *Vox Domini super aquas : « La voix du Seigneur a retenti sur les eaux; »* la voix du Père a retenti sur les eaux du Jourdain, au baptême de Jésus-Christ, et elle se fait encore entendre sur les eaux de nos fonts sacrés, chaque fois que nous y conférons le baptême. Aux yeux de la foi, la grâce de la confirmation n'est-elle pas un bien très-précieux? c'est celui que vous avez reçu dans l'église, celui que vous rappellent ces paroles : *vox Domini in virtute :* la voix du Seigneur est accompagnée du don de force et des autres dons du Saint-Esprit. Aux yeux de la foi, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie n'est-elle pas un bien très-pré-

(1069) Peut-être s'en forma-t-il une au moment du transport de l'arche.

Digitized by Google

cieux ? c'est celui que nous recevons à notre gré dans cette église, celui que nous rappellent ces paroles : *vox Domini magnificentia :* la voix du Seigneur est pleine de magnificence; elle change le pain au corps de Jésus-Christ, et le vin en son sang, pour nous en nourrir; quelle magnificence et quelle libéralité ! Aux yeux de la foi un sacrement qui remet les péchés commis après le baptême, n'est-il pas un bien très-précieux? c'est celui que nous recevons en ces tribunaux sacrés, selon nos besoins et nos dispositions, celui qui nous rappellent ces paroles: *Vox Domini confringentis cedros :« La voix du Seigneur brise les cèdres,* » elle humilie les esprits, elle abaisse les cœurs aux yeux de la foi.

Un sacrement qui détache du monde, et prépare à faire avec allégresse le grand voyage de l'éternité, n'est-il pas un bien très-précieux ? c'est celui que nous rappellent ces paroles : *Vox Domini præparantis cervos: « La voix du Seigneur prépare les cerfs ;* » la voix du Seigneur dans l'extrême-onction dispose les malades à vivre avec patience, et à mourir avec joie. Aux yeux de la foi, un sacrement qui donne de dignes ministres à l'Eglise, n'est-il pas un bien très-précieux? c'est celui qui nous est conféré dans nos églises, celui que nous rappellent ces paroles : *Vox Domini concutientis desertum : « La voix du Seigneur ébranle le désert ;* » la voix des pasteurs ébranle les consciences des pécheurs. Enfin aux yeux de la foi, un sacrement qui substitue un amour chaste et surnaturel, à un amour impur et trop naturel, n'est-il pas un bien très-précieux ? c'est, époux chrétiens ! celui que vous avez reçu ici, celui que vous rappellent ces paroles : *Vox Domini intercidentis flammam ignis: « La voix du Seigneur divise les flammes ;* » elle modère le feu de la concupiscence par la bénédiction attachée à ce sacrement.

Que dirai-je de plus sur ce même psaume? je dirai, ce qui entrera encore mieux dans mon plan que tout ce que j'ai dit, je dirai que la voix du Seigneur est une voix plaintive et soupirante, une voix qui nous invite à gémir et à pleurer, une voix qui frappe les cœurs de rochers, les amollit et en fait couler les larmes. Ecoutez-la, pécheurs pénitents et sincèrement convertis, faites attention aux effets salutaires qu'elle a produits en vous, puis rendez-vous en un compte fidèle, que nous direz-vous qui ne justifie ma pensée? que disait David, un de vos semblables?

Ames justes, disait-il, enfants de Dieu, unissez vos actions de grâces aux miennes; suppléez, par la vivacité de votre reconnaissance, à ce qui manque à mon cœur pénétré ; rendez au Seigneur l'honneur et la gloire qui lui sont dus, par le changement qu'il a opéré en moi ; il a parlé, et sa voix s'est fait entendre ; c'est cette voix qui ébranle les montagnes, qui a aussi touché mon cœur, et a tiré des larmes abondantes de mes yeux ; c'est cette voix, ô mon Dieu, à qui tout obéit quand elle commande, qui a eu la vertu de me convertir, et qui me procure les biens les plus excellents ; c'est cette même voix qui renverse les cèdres du Liban, qui a aussi terrassé mon orgueil, et humilié cette faible raison qui osait s'élever jusque dans les secrets du Ciel (1070). Oui, grand Dieu ! c'est cette voix seule qui a pu lancer dans mon cœur les premières étincelles de ce feu divin, qui l'a purifié de ses souillures ; point d'autre qu'elle ne m'a ramené de ce désert où je m'étais retiré, de cet éloignement de tous les secours de religion où je comptais jouir tranquillement de mes crimes ; c'est cette voix qui m'a disposé à courir me jeter aux pieds de vos ministres, pour leur révéler les infamies dont je n'avais pas craint de me souiller à vos yeux. Quelles actions de grâces vous en rendrai-je, ô mon Dieu, que ferai-je pour reconnaître vos bontés ? Je ferai en sorte que ces larmes abondantes que vous avez fait sortir de la dureté de mon cœur, ne tarissent plus : *Dominus diluvium inhabitare facit.*

Ainsi, mes frères, pour m'arrêter là, sans suivre le Prophète jusqu'à la fin (1071) ; ainsi parla David revenu de ses égarements ; son langage ne vous semble-t-il pas être celui d'une voix plaintive? Donc celle du Saint-Esprit est une voix gémissante, puisque David ne parlait que comme organe du Saint-Esprit. Donc si cet Esprit nous anime, il prierа en nous et nous prierons par lui, avec des gémissements ineffables ; nous gémirons sur les objets que j'ai nommés ; nous soupirerons après notre patrie céleste ; nous dirons avec saint Augustin dans ses *Soliloques* (cap. 35) : « Venez, Seigneur Jésus, venez, ma lumière et mon rédempteur, et délivrez mon âme de la prison de mon corps ; jusqu'à quand me laisserez-vous flotter sur les ondes de ma mortalité ? O ciel, ma patrie ! je soupire vers vous, je vous salue de cette vallée de larmes. » C'est, mes frères, le sort de tous les justes avant la dédicace de l'Eglise, des élus à la fin du monde. Quel sera-t-il après ?

Psal. XXIX. — C'est ce que nous apprend le psaume XXIX ; il nous apprend que cette dédicace sera suivie de la joie la plus pure et la plus parfaite, d'une joie que rien ne pourra troubler ni nous ôter, d'une joie telle que peuvent l'inspirer l'exemption de tous les maux et la jouissance de tous les biens ; deux points que nous chanterons éternellement à la gloire de la grâce de Dieu.

Avant cette dédicace, que d'ennemis visibles et invisibles nous obsèdent, nous at-

(1070) Le verset sixième, difficile et obscur en latin, paraît bien rendu par la version du Père de Carrières: *Il brisera les cèdres du Liban, et il les mettra en pièces aussi aisément que si c'étaient des jeunes taureaux du Liban, ou les petits des licornes chéris de leurs mères : « Et dilectus quemadmodum,* » etc.

(1071) Il finit par ces mots : *Le Seigneur sera éternellement assis comme roi, il donnera la force à son peuple, il le bénira en paix.* Ce qui est une prédiction de ce qui est arrivé aux gentils.

Digitized by Google

taquent et nous renverseraient, si Dieu ne nous soutenait dans les combats qu'ils nous livrent. Ce mal sur lequel nous gémissons aujourd'hui n'en sera plus un après notre dédicace ; à cette époque nous commencerons à dire pour ne cesser jamais : *Je publierai vos grandeurs, Seigneur, parce que vous m'avez relevé ;* vous vous êtes constitué mon défenseur, *et vous n'avez pas donné lieu à mes ennemis de se réjouir de ma perte éternelle : « Suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me. »*

Avant cette dédicace, que de plaies nous faisons à notre âme, puisque nous péchons en tant de manières, et que chaque nouveau péché, même véniel, est une nouvelle plaie faite à cette âme. Ce mal, sur lequel nous gémissons aujourd'hui, n'en sera plus un après notre dédicace. A cette époque nous commencerons à dire pour ne cesser jamais : épouvanté de mes blessures spirituelles j'ai crié vers vous, Seigneur mon Dieu, et en médecin charitable vous m'avez guéri : *Clamavi ad te, et sanasti me.*

Avant cette dédicace et depuis notre naissance, à quel danger n'avons-nous pas été exposés ? puisque nos noms ont été écrits dans le livre de mort, puisque nos places ont été marquées dans l'enfer, puisque nous en sommes devenus la proie par nos mérites, et que nous la serions d'effet sans la miséricorde divine. Ce mal, sur lequel nous gémissons aujourd'hui, n'en sera plus un après notre dédicace. A cette époque nous commencerons à dire pour ne cesser jamais : *Vous avez, Seigneur, retiré mon âme de l'enfer ; vous m'avez sauvé du milieu de ceux qui tombent dans la fosse* préparée aux lions infernaux : *« Eduxisti ab inferno animam meam ; salvasti me a descendentibus in lacum. »*

Et parce que nous ne pouvons louer le Seigneur d'une manière qui réponde à un si grand bienfait, nous prions nos concitoyens, les saints et les saintes, de suppléer à notre insuffisance, en leur disant : *Chantez avec moi des cantiques au Seigneur, vous qui êtes ses saints, et célébrez par vos louanges sa mémoire sainte et sacrée ;* exaltez sa miséricorde envers moi dans tous les temps de ma vie, et lors même qu'il me châtiait : s'il a été sévère envers moi, c'est du mien ; la colère qu'il a fait paraître à mon égard est venue du juste sujet d'indignation que je lui ai donné par mes péchés : de lui-même il a toujours été bon ; la vie qu'il m'a rendue a été un pur effet de sa bonne volonté ; sa colère a été celle d'un père tendre, plus touché de mon malheur que de ses outrages ; s'il a voulu que le soir je fusse un moment dans les pleurs, dès le matin la joie des consolations divines est venue relever mon courage abattu. Que ne suis-je tout cœur et tout bouche pour célébrer une bonté si grande ! Saints et saintes, prêtez-moi les vôtres à cet effet : *Psallite Domino, sancti ejus.*

Avant la dédicace générale de toute l'Eglise, et avant la dédicace particulière de nos personnes, nous avons pu devenir des présomptueux ; nous avons pu, dans l'abondance des biens spirituels, les attribuer à nos mérites antérieurs, et présumer assez de nos forces pour dire : *Je ne déchoirai jamais* de cet état de prospérité où je me trouve ; nous avons pu être assez aveugles pour ne pas comprendre, Seigneur, que vous nous aviez affermis dans cet état par un effet de votre bonne volonté, et que nous retomberions dans notre première bassesse si vous cessiez de nous soutenir. Non-seulement nous avons été capables de cet excès, mais nous l'avons commis. Or de là qu'est-il arrivé ? Il est arrivé que pour punir notre présomption, pour nous rendre plus circonspects et plus reconnaissants, pour nous faire sentir la nécessité de votre grâce pour tout bien, vous avez détourné votre visage de nous, et aussitôt nous avons été remplis de trouble : quel sujet d'affliction ! Ce mal, sur lequel nous gémissons aujourd'hui, n'en sera plus un après notre dédicace. A cette époque nous commencerons à dire pour ne cesser jamais : dans ces temps où vous avez humilié mon orgueil, j'ai dit : *Je crierai vers vous, Seigneur !* je vous adresserai ma supplication, je vous demanderai : *Quelle utilité retirerez-vous de ma mort ?* quel avantage aurez-vous lorsque je descendrai dans la corruption du péché pour y rester à jamais ? ne m'avez-vous pas formé pour vous louer éternellement ? Devenu cendre et beaucoup moins, pourrais-je vous louer et publier votre vérité ? Puis nous aurons la satisfaction de pouvoir ajouter : et cette prière a aussitôt été changée en actions de grâces ; le Seigneur nous a entendus, il a eu pitié de nous, il s'est déclaré notre protecteur : *Dominus factus est adjutor meus.*

Avant cette dédicace, que de misères nous éprouvons dans notre corps et dans notre âme, de la part des créatures et du Créateur même, sans la permission duquel il ne tomberait pas un seul cheveu de notre tête. Pour marquer que nous soumettons notre volonté à celle du Seigneur, nous ajoutons ordinairement des peines de notre choix à celles qui nous viennent d'ailleurs ; nous prions, nous jeûnons, nous pleurons, nous employons le cilice et le sac. Ce mal sur lequel nous gémissons aujourd'hui n'en sera plus un après notre dédicace. A cette époque nous commencerons à dire, pour ne cesser jamais : *Vous avez changé mes gémissements en réjouissance, ô mon Dieu, et vous avez déchiré mon sac ; vous avez essuyé mes larmes, et vous avez pénétré mon âme d'une joie qui* reflue sur mon corps qu'elle *environne* comme un vêtement : *concidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitia.*

Ce n'est donc pas assez de dire : « Nous serons exempts de tous maux après notre dédicace, » il faut ajouter : « Nous serons comblés de tous les biens solides et permanents. » Ce n'est pas assez de dire : « Nous ne sentirons plus les pointes douloureuses du péché et des afflictions qui naissent du péché, » il faut ajouter : « Nous éprouverons les délices les plus pures ; nous entrerons dans la joie de notre maître. » Ce n'est pas assez de dire :

Digitized by Google

Nous sommes donc dans les pleurs jusqu'au soir, il faut ajouter: « Et ce soir, et cette vie présente, cette vie fugitive, cette vie qui passe plus vite qu'un soir, que la nuit la plus courte; et les peines de ce soir ne sont plus que des peines en songe et en peinture.» Ce n'est pas assez de dire: *La joie vient le matin*, il faut ajouter : « Et ce matin est celui d'une éternité, et ce matin est une aurore à laquelle répond un jour qui ne finira jamais, un jour qu'éclairera le vrai soleil, Jésus-Christ le soleil de justice. » Ce n'est donc pas assez de dire : « Nous louerons Dieu comme notre défenseur, notre médecin, notre Sauveur; nous le louerons de sa bonté, de sa libéralité, de sa sagesse, » il faut ajouter: « Au lieu que notre humilité le loue aujourd'hui, notre gloire le louera; alors elle sera comme une bouche universelle, et toujours ouverte pour le louer de sa magnificence envers nous. » Ce n'est donc pas assez de dire : « Nous louerons le Seigneur, » il faut ajouter : « Nous le louerons éternellement; ce sera là notre unique, notre constante, notre perpétuelle occupation pendant l'éternité : » *Dominus Deus meus, in æternum confitebor tibi.*

Ce n'est donc pas assez de dire : « Nous serons heureux après notre dédicace, » mais il faut ajouter avec saint Augustin dans ses *Soliloques*, ce qui terminera ce discours: « O heureux! mille fois heureux ceux qui, exempts de tous maux, sont parvenus à la gloire immarcescible! ô royaume glorieux, où tous les saints régneront avec vous, Seigneur! ô royaume où la joie est sans tristesse, le jour sans nuages, la vie sans mort, le bien sans aucune espèce de mal! ô royaume où l'amour ne s'attiédit jamais, où la santé ne dépérit jamais, où la douleur ne se sent jamais, où le gémissement ne s'entend jamais! ô royaume de mon Dieu! ah! si mon cœur se réjouit en vous cherchant, comment ne se réjouirait-il pas en vous trouvant, en vous possédant! » C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite, comme à moi-même. Au nom du Père, etc.

INSTRUCTION X.

ESPRIT DU PSAUTIER.

(*Psal.* XXX-XXXI.)

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.

C'est en vous, Seigneur! que j'ai espéré; ne permettez pas que je sois confondu pour jamais. (*Psal.* XXX, 1.)

Il doit en être, mes frères! du psautier par rapport à notre âme, comme du psaltérion par rapport à notre corps; tout ainsi que cet instrument de musique légèrement frappé, produit différents sons qui touchent agréablement nos oreilles; de même aussi ce livre divin, soit qu'on nous le lise, soit qu'on nous en explique les divers sens, doit communiquer à notre âme les sentiments salutaires dont il est rempli, de manière que si le psaume dont nous nous occupons, demande, nous demandions; que s'il gémit, nous gémissions; que s'il félicite, nous nous réjouissions; que s'il espère, nous espérions; que s'il craint, nous craignions. C'est une des remarques des plus importantes de saint Augustin en son X^e sermon sur le psaume XXX : *Si orat psalmus, orate; et si gemit, gemite; et si gratulatur, gaudete; et si sperat, sperate; et si timet, timete.*

La raison sur laquelle le saint docteur fonde sa maxime, est que le psautier n'est pas moins notre livre que celui de David; il n'est pas moins l'expression des sentiments que nous devons avoir en le récitant, que de ceux qu'il a eus en le composant; il n'est pas moins le miroir de notre âme que de la sienne, depuis la première page jusqu'à la dernière : *Omnia quæ hic conscripta sunt, speculum nostrum sunt.*

En peu de mots, mes frères! voilà le véritable esprit du psautier de David écrivant les psaumes, de Dieu même inspirant à son prophète les pensées et les paroles de ce livre. N'est-ce donc pas celui dans lequel nous devons le réciter? Donc nous devons réciter les psaumes XXX et XXXI avec un esprit d'espérance, de gémissement, d'admiration et de pénitence, puisque ces sentiments sont les principaux qui règnent dans ces deux cantiques lugubres; ouvrez-leur successivement votre cœur, comme je vais successivement vous exposer les paroles qui les expriment.

Le psaume XXX a pour titre : *Pour la fin, psaume pour l'extase: « In finem pro exstasi. »* Si (1072) nous ajoutons foi à ce titre et à l'explication que saint Augustin en donne, nous dirons qu'il s'entend de Jésus-Christ se livrant à la crainte (1073) de la mort, et dans cette crainte priant son Père avec confiance, lui exposant ses maux avec gémissement, considérant avec admiration les fruits salutaires de sa passion, et parce que sous le nom de Jésus-Christ est compris tant le chef que les membres, nous ajouterons qu'il nous convient donc à nous qui avons le bonheur d'être les membres de Jésus-Christ; par conséquent que nous devons en nous l'appliquant, le réciter dans un esprit de confiance, de gémissement et d'admiration, *à la fin* du jour principalement (1074), à l'heure de notre coucher, au moment de notre sommeil.

Non-seulement il est l'image naturelle de la mort, puisque tout le temps qu'il dure, nous sommes morts au monde; mais ne

(1072) Nous disons, *si;* c'est que très-probablement, les titres des psaumes n'ont pas été inspirés; celui-ci même ne se trouve point dans l'hébreu.

(1073) « Excessus mentis solet exstasis dici; in excessu vero mentis intelliguntur aut pavor, aut intentio in superna, ita ut quodadmodum de memoria labantur inferna. » (S. Aug.)

(1074) Ces deux mots *in finem*, de la Vulgate et des Septante, sont la version du mot hébreu. *Lamnatséach.* Les nouveaux interprètes soutiennent qu'ils signifient: *Au maître de la musique;* mais il nous paraît plus simple de dire, que les psaumes ainsi intitulés, se chantaient à la fin du jour, ou à la fin de la solennité du Sabbat; nous ne voyons pas pourquoi ce psaume XXX, qui se chante le soir selon le rite romain, se chante le matin selon le rite parisien.

Digitized by Google

peut-il pas en être principe? est-il inouï qu'un lit de repos ait été changé en un lit mortuaire? Ce changement arrivé à tant d'autres, ne peut-il pas nous arriver à nous-mêmes? s'il nous arrivait en effet, que deviendrait notre âme? dans le doute, si elle ne périrait pas éternellement; dans le doute, si elle n'est pas souillée de quelque péché mortel, que pouvons-nous faire de mieux que de dire ce que nous disons avec tant d'ardeur dans des dangers temporels? *J'ai espéré en vous, Seigneur! je ne serai pas confondu* de cette confusion dont seront couverts les méchants, à qui vous direz : *Allez, maudits!* (*Matth.* xxv, 41) le lion infernal qui m'a obsédé pendant le jour, cherchera encore à me dévorer pendant la nuit; s'il obtenait la permission de tuer mon corps, où irait mon âme? Le péril, Seigneur, est présent et pressant : *Hâtez-vous de m'en tirer;* rendez-vous attentif à ma prière; que je trouve en vous *un Dieu qui soit mon protecteur et un asile* assuré, *afin que vous me sauviez* de la fureur de mon ennemi. Il en sera ainsi, je l'espère; et ce qui fonde mon espérance, c'est ce que je fais pour vous à ce moment; c'est ce que vous avez fait pour moi pendant ce jour.

A ce moment je vous regarde *comme ma force et mon unique refuge :* serait-il dit qu'ayant mis ma confiance en vous, j'aurai été trompé? Je me tiens donc bien assuré qu'*à cause de votre nom*, et pour votre gloire, *vous me conduirez;* vous ne permettrez pas que je meure d'une mort imprévue, d'une mort subite, d'une mort à laquelle je ne me serais point préparé par la réception du pain des anges. *Vous me tirerez des filets que mes ennemis m'ont tendus*, parce que vous êtes mon protecteur; *je vous recommande* donc *mon âme;* je la remets *entre vos mains* pour cette nuit : « *In manus tuas commendo spiritum meum.* »

A cette prière vous reconnaissez celle que votre Fils vous a adressée sur la croix au moment de sa mort; ne reconnaissez-vous pas aussi le droit qu'elle m'a acquis près de vous, celui que j'ai d'être exaucé chaque fois que je vous la répéterai? Si je meurs cette nuit, *je vous remets* ce que j'ai de plus cher et de plus précieux, *mon âme* créée à votre image et rachetée de votre sang précieux; car vous m'avez promis de m'appliquer le prix de votre sang. N'êtes-vous pas le Dieu de vérité, ce que vous m'avez promis ne me l'accorderez-vous donc pas? Si j'avais mis ma confiance en d'autres qu'en vous, je craindrais avec raison d'être exclu de votre promesse, car *vous laissez ceux qui observent les choses vaines et inutiles*, ceux qui s'appuient sur les observations des devins; mais pour moi je n'ai espéré que dans le Seigneur : c'est pourquoi, ô mon Dieu! *je me réjouirai et je serai ravi de joie* dans le secours que je recevrai *de votre miséricorde;* ce que vous avez fait pour moi pendant ce jour, m'en est un gage et une preuve nouvelle.

Vous avez regardé mon état humilié, et vous avez sauvé mon âme des nécessités fâcheuses où elle était réduite; vous ne m'avez point livré entre les mains de l'ennemi qui me poursuivait : *Vous avez mis mes pieds dans un lieu spacieux*, où je pouvais marcher avec assurance : n'achèverez-vous pas le bien que vous avez commencé en moi?

Si vous me demandez ici, mes frères! quelles sont ces nécessités fâcheuses dont nous souhaitons la délivrance, qui les supputera? *Quis has enumeret?* Vous répondrai-je avec saint Augustin : 1° une dure nécessité de ne pouvoir connaître le cœur humain, de penser mal d'un ami fidèle, et de penser bien d'un ami infidèle. C'est 2° une dure nécessité de ne point connaître son propre cœur, et de ne point savoir aujourd'hui ce qu'il sera demain. Que dirai-je de la nécessité de la mort? Il est nécessaire de mourir et personne ne le veut; personne ne veut ce qui sera, soit qu'il le veuille, soit qu'il ne le veuille pas; que dirai-je encore de la nécessité de vaincre nos passions? nous les condamnons; nous voyons combien notre conduite est mauvaise, détestable, malheureuse quand nous les suivons, et cependant nous les suivons : *Vides quam male facias, quam detestabiliter, quam infeliciter, et facis tamen!* Que de dures nécessités! *Quis has enumeret? quis digne exageret? quis congrue vitandas fugiendasve commendet?*

Laissons le texte de saint Augustin pour revenir à celui de David exposant à Dieu même ces dures nécessités dans le gémissement de son âme. Ne nous semble-t-il pas exposer les nôtres mêmes? ce qu'il dit ne nous semble-t-il pas le dire à notre nom? qui de nous n'a pas les plaintes suivantes à former? *Ayez pitié de moi, Seigneur! car je suis très-affligé* (1075). *Mon œil* et mon entendement, *mon âme* et ma volonté, *mon ventre* et ma mémoire *sont troublés* par la crainte de votre *colère* et de celles de mes ennemis, *ma vie*, hélas! *se consume par la douleur et mes années par mes gémissements. Toute ma force s'est affaiblie par la pauvreté où je suis réduit; je sens le trouble jusque dans mes os; je suis devenu un sujet d'opprobre à tous mes ennemis, et principalement à mes voisins;* j'ai été à ceux-ci un sujet de frayeur; de sorte que *ceux qui me voyaient s'enfuyaient de moi.*

Que dit ici le Prophète que Jésus-Christ n'ait pu dire sur la croix, aux pieds de laquelle il ne se trouva qu'un seul disciple, tous les autres ayant pris la fuite? n'est-ce pas ce que vous pouvez répéter, vous qui vous trouvez engagés dans une affaire où vous avez les grands et les potentats contre vous, ne pouvez-vous pas encore ajouter ce qui suit? *J'ai été mis en oubli et effacé de leur cœur comme si j'eusse été mort; je suis devenu*

(1075) Pour concilier ces textes, où une même personne dit : *Vous avez mis mon pied en assurance* (verset 9), et *je suis affligé* (verset 10); on peut remarquer ici, avec saint Augustin, que cette personne, c'est l'Eglise en paix dans quelques-uns de ses membres, en guerre dans quelques autres.

Digitized by Google

à leur égard comme un vase brisé qui n'est plus propre à rien; par conséquent j'ai été délaissé de ceux que mon pouvoir et mon crédit attachaient anciennement à ma personne. Si je n'ai pas *entendu*, j'ai éprouvé *les discours de ceux qui demeurent autour de moi*, dans le temps qu'ils s'assemblaient contre moi, ils n'ont *pas tenu conseil pour m'ôter la vie*, ils l'ont tenu pour me perdre de réputation.

Un saint des derniers temps qui passait par cette épreuve, s'en consolait par cette réflexion : *Dieu fait le degré de réputation qui nous est nécessaire :* d'où la tenait-il cette réflexion, sinon de celui qui avait inspiré à David de dire : *J'ai espéré en vous, Seigneur! J'ai dit : Vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains*, ma vie y est, ma réputation y est; il ne m'arrivera que ce qu'il vous plaira; vous disposerez de tout ce qui me regarde selon votre bon propos. C'est donc aussi ce que vous direz au Seigneur dans les épreuves de cette vie. Vous direz : il arrivera, Seigneur, de cette maladie, de cette rumeur publique, de cet orage suscité contre moi, de ce procès où mon honneur et ma fortune sont intéressés, ce qu'il vous plaira de décider; je m'en rapporte totalement à vous, mon sort est aussi sûr entre vos mains qu'il serait incertain entre les miennes; je vous le remets sans exception ni réserve : *In manibus sortes meæ.*

Sachant cependant que vous ne me sauverez pas sans moi, sans prière de ma part, je vous ferai deux demandes: une me concernant; l'autre concernant mes ennemis; arrachez-moi des mains de mes persécuteurs; regardez-moi d'un œil favorable, et sauvez-moi selon votre miséricorde, sans égard à mes fautes qui en arrêteraient le cours, c'est ce que je vous demande. Que les impies rougissent, et qu'ils soient conduits dans l'enfer (1076); c'est ce que je demande contre mes ennemis, observant toutefois que j'appelle ici *demande*, ce qui n'est qu'une simple *prédiction*, et justifiant mon expression qui est de saint Augustin (*Serm. Dom. in monte*, lib. I), par cette remarque qu'il est ordinaire aux prophètes d'exprimer de différentes manières, les prédictions de l'avenir, et qu'ils parlent tantôt comme s'il s'agissait de choses passées, tantôt comme s'ils voyaient actuellement arriver ce qui est reculé de plusieurs siècles, tantôt comme s'ils priaient, selon que l'esprit qui les éclaire leur met les paroles dans la bouche. C'est une des explications qu'on peut donner à ces versets, et à d'autres passages semblables; *erubescant impii et deducantur in infernum : muta fiant labia dolosa.* Ceux-ci et ceux qui les précèdent immédiatement, ont dû nous faire entrer dans un esprit de gémissement sur nos craintes intérieures, et nos combats extérieurs; ceux qui les suivent doivent nous inspirer un esprit d'admiration à la vue des biens qui succèdent à ces *maux*, non après la mort et dans le ciel seulement, mais pendant la vie même et sur la terre.

Un de ceux qui avaient éprouvé la peine de ces maux d'abord, et les délices de ces biens ensuite, s'écriait : *Combien grande, Seigneur! est l'abondance de votre douceur ineffable!* de cette douceur *que vous avez cachée et réservée à ceux qui vous craignent! vous l'avez rendue pleine et parfaite pour ceux qui espèrent en vous*, non-seulement par la joie intérieure que vous leur faites goûter au milieu des plus grands maux, mais par la protection que vous leur donnez à la vue des enfants des hommes (1077), car, ajoute cet homme intérieur, pour montrer que Dieu délivre des maux extérieurs comme des maux intérieurs, *car vous les cacherez dans le secret de votre face*, et en vous-même, afin qu'ils soient à couvert de tout ce qui trouble l'homme, et de tout ce que l'homme emploie pour troubler son semblable; *Vous les défendrez dans votre saint tabernacle*, en votre essence, en votre église, aux pieds de vos autels, contre les langues qui les attaquent : *Proteges eos in tabernaculo tuo, a contradictione linguarum.*

Ainsi parlait dans son admiration, vous dirai-je qui? vous nommerai-je David? vous nommerai-je Jésus-Christ? pourquoi ne vous nommerai-je pas vous-mêmes? âmes éprouvées! Joignez donc aux sentiments de l'admiration, celui de la reconnaissance, en disant : *Béni soit le Seigneur qui a fait paraître sa miséricorde envers moi d'une manière admirable*, en plaçant mon salut dans sa protection, *comme dans une ville forte;* comparez ensemble ces deux moments, celui de la crainte qui vous faisait dire *dans le transport de votre esprit* (1078) : *J'ai été rejeté de devant les yeux du Seigneur :* et celui du calme qui a succédé à cette crainte; considérez que ce calme a été l'effet de la miséricorde de *Dieu* qui *vous a exaucé lorsque vous avez crié vers lui* dans votre trouble; n'en bénirez-vous pas le Seigneur?

Vous irez plus loin encore; à l'amour de reconnaissance, vous joindrez celui de la bienveillance; vous en produirez des actes; embrasés de ce feu sacré, vous travaillerez à en communiquer la flamme de proche en proche; devenus les prédicateurs de vos voisins et de vos concitoyens, vous les exhorterez ou en ces termes, ou en d'autres : *Aimez donc le Seigneur, vous qui êtes ses saints!* est-il convenable que vous aimiez mieux le théâtre, le jeu, la table, les pompes du siècle et ses vanités? *Aimez le Seigneur;* aimez votre prochain dans le Seigneur; aimez vos ennemis pour le Seigneur; sans vouloir vous en venger; ce droit est

(1076) Le verset 19, *Muta*, etc., peut être ainsi traduit : *Que les lèvres trompeuses soient rendues muettes, ces lèvres qui profèrent des paroles d'iniquité contre le juste avec autant d'orgueil que d'ignorance et de mépris.*

(1077) Saint Augustin lie ces mots : *Sperant in te :* avec ces autres : *A conspectu :* en changeant seulement l'*a* en *in : Sperant in conspectu*, etc.

(1078) Le titre du psaume semble être tiré de ce verset : *In excessu mentis*, etc.

Digitized by Google

celui de Dieu, et non le vôtre : *Il recherchera la vérité;* il la distinguera du mensonge; il rendra aux superbes qui vous oppriment, *selon la grandeur de leur orgueil;* préviendrez-vous son temps? vous voulez être vengé, vous chrétien! ignorez-vous que Jésus-Christ ne l'est pas encore (1079)? Oh! s'il leur rendait à présent, dites-vous! *O si modo retribueret!* oh! si je les voyais maintenant *humiliés, confondus!* O vous qui formez ce souhait! écoutez ce que vous dit le Psalmiste : *Agissez avec courage; que votre cœur s'affermisse, vous tous qui mettez votre espérance dans le Seigneur!* vous tous qui gémissez! cherchez cet affermissement dans la pensée que le jour succédera à la nuit, le calme à l'orage, la consolation à la tribulation, et que vous serez dans l'admiration de ce changement. Espérez donc, gémissez, admirez; c'est dans ces sentiments que vous réciterez le psaume XXX, si vous entrez dans l'esprit de celui qui l'a dicté, et de celui qui l'a composé.

Psal. XXXI. — Le psaume XXXI auquel je passe maintenant, est intitulé : *Ipsi David, intellectus : Psaume de David, pour l'intelligence :* ou, *rempli d'instruction,* sur quoi? L'Eglise en mettant ce psaume au rang de ceux de la pénitence, nous l'apprend; il est rempli d'instructions sur la pénitence même (1080), sur la confession qui fait une de ses trois parties, sur les avantages de cette sainte pratique à laquelle par conséquent il convient que je vous exhorte par la considération des fruits que vous en avez tirés vous-mêmes, chaque fois que vous vous êtes confessés avec les dispositions nécessaires, en comparant ce que vous étiez avant, et ce que vous êtes devenus après que vous avez eu dit à votre confesseur, ce que David dit à Nathan : *J'ai péché : « Peccavi! »* (*II Reg.* XII, 13.)

Vous souvenez-vous de l'état malheureux où vous étiez avant cette démarche, sans trembler à ce souvenir, sans éprouver un secret frémissement d'horreur, sans vous écrier pénétrés de reconnaissance? Oh! qu'heureux sont ceux à qui les iniquités ont été remises, et dont les péchés sont couverts et effacés! *Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata. Oh! qu'heureux est l'homme à qui le Seigneur n'a imputé aucun péché, dont l'esprit est exempt de déguisement* dans le sacré tribunal de la pénitence! *Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est in spiritu ejus dolus* (1081). Et au contraire, combien malheureux est l'homme pécheur, dans l'état du péché! Oh! que son malheur nous est bien peint par le psaume de David, par ces paroles surtout! *Parce que je me suis tu;* parce que je dormais dans un funeste silence, ne voulant pas confesser mon crime, *mes os ont vieilli,* ils ont perdu leur force, *j'ai crié tout le jour : « Inveteraverunt, donec clamavi, »* par la violence des douleurs que vous m'avez fait souffrir, ô mon Dieu! *Car votre main s'est appesantie sur moi, durant le jour et durant la nuit;* mais enfin je me suis *tourné vers vous dans mon affliction, et lorsque j'étais percé par la pointe de l'épine,* dont vous me piquiez; *conversus sum in ærumna mea, dum configitur* mihi (1082) *spina* (1083). C'est, mes frères! en abrégé, la peinture que David fait de la situation de son âme dans l'état du péché; ne vous semble-t-elle pas être celle de vos souffrances dans ce même état? Pécheurs aujourd'hui convertis! que venez-vous d'entendre dire au saint roi pénitent, que vous ne vous disiez ici à vous-mêmes?

En vain, vous dites-vous, en vain dans cet état, je voulais me dissimuler mon malheur; alors des remords cuisants, comme autant de vautours impitoyables, rongeaient mon cœur le jour et la nuit sans me permettre le moindre repos. Ceux qui ne voyaient de moi que ce qui paraît au dehors, portaient envie à ma félicité; mais qu'ils eussent bien changé de sentiments, s'ils avaient pu percer dans le fond de mon âme et y découvrir ces agitations, ces troubles, ces alarmes qui venaient me saisir dans le temps même que je ne pensais qu'à me li-

(1079) « Vindicari vis, Christianus, nondum vindicatus est Christus. » (S. Aug.)

(1080) Selon saint Augustin, on peut dire sur ce titre : psaume par lequel David est instruit de ces deux points, 1° qu'il est pécheur; 2° qu'il doit attribuer, non à ses forces, mais à la grâce, son pardon, la grâce même et les bonnes œuvres. S. Augustin fonde sa réflexion sur celle de S. Paul. (*Rom.* I, 4.)

(1081) Conclure de ce verset : « Donc la justification consiste uniquement dans la rémission des péchés, et non dans l'infusion de la grâce. Donc cette rémission n'est point réelle, mais imputative seulement. Donc après cette rémission imputative, il ne reste point de satisfaction à faire. » C'est tirer trois conséquences hérétiques; trois conséquences dont la fausseté se détruit par cette simple observation, que l'Esprit-Saint, pour animer la confiance des pénitents, les assure que leurs péchés seront si parfaitement effacés, si sincèrement oubliés, que ce sera la même chose que s'ils n'avaient point été commis, ce qui n'empêche point que la satisfaction n'ait lieu, à moins qu'ils ne soient *effacés, oubliés* quant à la coulpe, et quant à la peine même temporelle.

(1082) Ce mot est de l'hébreu et du grec.

(1083) Ici se lit le mot hébreu *sela :* il se retrouve encore à la fin du verset cinquième, et à la fin du verset septième. Ce mot dans la Bible d'Avignon, fait l'objet d'une dissertation où je lis : « Ce terme se trouve jusqu'à soixante-dix fois dans le texte hébreu des psaumes... Les Septante le traduisaient ordinairement par *diapsalma,* qui signifie proprement une pause qu'on fait en chantant (S. Aug.), ou un changement de ton. (Theod.) D'autres veulent que ce mot soit une marque d'un nouveau sens, ou d'une nouvelle mesure... Saint Jérôme (*Ad Marcellum*) dit que *séla* est une espèce de liaison qui joint ce qui suit à ce qui précède, ou que ce que l'on vient de dire mérite un souvenir éternel. Il traduit d'ordinaire *séla* par *toujours*... Ceux qui comme la Vulgate, le syriaque, l'arabe et plusieurs exemplaires des Septante... négligent le *séla* comme un mot qui ne fait rien au texte, sont peut-être ceux qui raisonnent le plus juste; son obscurité et son inutilité par rapport à l'explication des psaumes sont des motifs qui me font pencher vers ce sentiment. »

Digitized by Google

vrer au plaisir! Combien de fois n'en ai-je pas quitté les parties les plus bruyantes pour me retirer à l'écart, pour y déplorer ma misère avec liberté, pour jeter des cris qui ne fussent gênés par aucun témoin importun? je me tournais donc et je me retournais de tous les côtés; mais tous ces mouvements inquiets ne faisaient qu'enfoncer plus avant l'épine qui me perçait. En vain je changeais de lieux et d'objets, ne pouvant me quitter moi-même, j'emportais partout avec moi ces chagrins, ces ennemis domestiques dont je ne pouvais me défaire. Enfin, après bien des combats, dont la suite était de me faire comprendre qu'il n'y a de bonheur qu'en Dieu, *J'ai dit* : je retournerai à ce bon Père; *je confesserai contre moi-même mon injustice*, et je la déclarerai au Seigneur; je l'ai fait, ô mon Dieu! je vous ai découvert mon péché; je ne vous ai point caché davantage mon injustice, et aussitôt, ô bonté! ô miséricorde! *Vous m'avez remis l'impiété de mon péché : « Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei. »*

Voilà, mes frères! le premier, le principal effet de la confession faite au prêtre quand elle est suivie de l'absolution, c'est de remettre au pécheur les péchés qu'il a commis après le baptême, de lui conférer la grâce sanctifiante, de fermer l'enfer qui lui était ouvert, d'ouvrir le ciel qui lui était fermé, de le réconcilier avec son Dieu, de lui rendre la paix intérieure que le péché lui avait ôtée. J'en appelle ici à votre expérience, âmes pénitentes! n'est-ce pas celle que vous avez faite au moment que le prêtre a eu prononcé ces paroles sur vous? *je vous absous de vos péchés : « Ego te absolvo a peccatis tuis. »* Dire qu'il vous a tiré une grosse épine qui vous causait des douleurs aiguës; dire qu'il a ôté de dessus votre conscience une masse énorme qui vous accablait de son poids; dire qu'il vous a guéries d'une plaie qui ne vous laissait de repos ni jour ni nuit; dire qu'il a rendu à votre esprit sa sérénité, à votre cœur sa joie, à votre âme son calme et son repos; dire qu'à sa parole, les ténèbres du péché et les craintes de ses suites, se sont enfuies pour faire place à la lumière, à l'onction, aux consolations de la grâce; est-ce à votre gré en dire assez pour exprimer le doux sentiment qui, au moment de l'absolution, a succédé à celui qui vous agitait auparavant? Puis-je mieux chanter votre bonheur qu'en usant de termes généraux, qui annoncent mon insuffisance à ce chant? puis-je le célébrer plus dignement qu'en me bornant à jeter ce cri d'admiration : *Oh! qu'heureux sont ceux à qui les iniquités ont été remises! « Beati quorum remissæ sunt iniquitates. »*

C'est pour cette raison et pour ces motifs, ô Dieu! *que tout homme saint* qui aura commis quelque péché, *vous priera dans le temps favorable* de votre miséricorde, pour obtenir la grâce dont il aura besoin; vous la lui accorderez, Seigneur! *et lorsque le temps du déluge des grandes eaux*, lorsque le temps de la grande tribulation *sera arrivé, ces eaux*, loin de l'inonder, *ne l'approcheront* même pas. C'est la grâce que je vous demande pour moi plus particulièrement; rentré dans votre grâce, Seigneur, je ne suis point assuré de la conserver toujours; ce dont je suis uniquement certain, c'est que les ennemis de mon salut, irrités que je leur aie échappé, mettront tout en œuvre pour me reprendre dans leurs filets. Grand Dieu! ô vous qui êtes mon refuge dans l'affliction dont je suis environné! ô vous qui êtes ma joie et ma consolation! arrachez-moi du milieu de ceux qui m'environnent pour me perdre, et donnez-moi les grâces actuelles nécessaires pour les vaincre eux, et les tentations qu'ils m'opposeront.

Ces grâces, mes frères, sont un nouvel avantage de la confession sacramentelle. Outre la grâce sanctifiante, elle nous procure une grâce d'intelligence, pour distinguer la voie étroite de la voie large; une grâce de force pour suivre celle-là, et laisser celle-ci; une grâce de persévérance pour marcher dans la première et éviter la seconde jusqu'à la mort; une grâce de zèle pour ramener au vrai sentier par nos exhortations, ceux que nous en avions éloignés par nos exemples. Si Dieu nous les a promises, ne nous les accorderat-il pas? ne trouvons-nous pas la promesse des trois premières dans ces paroles : *Je vous donnerai l'intelligence; je vous enseignerai la voie par laquelle vous devez marcher; j'arrêterai mes yeux sur vous*, pour vous y conduire.

Ce n'est plus seulement la promesse, c'est l'usage de la quatrième grâce, que je découvre dans les paroles suivantes; David avait perdu bien des âmes par son scandale : désirant d'en gagner à Dieu autant qu'il lui en avait dérobées, il priait les pécheurs, il les exhortait à se convertir, il les menaçait, il leur disait : *Gardez-vous d'être comme le cheval et le mulet, qui n'ont point d'intelligence*, et vous, Seigneur, ajoutait-il, se tournant vers Dieu, *vous resserrerez avec le mors et le frein la bouche de ceux qui ne veulent point s'approcher de vous.*

Faible figure, pécheurs, pour vous marquer la multitude des fléaux auxquels l'impénitence expose le pécheur impénitent; dès cette vie il n'y a ni paix, ni bonheur pour lui; ce qui fait son supplice ordinaire, c'est son péché même, et l'objet de son péché, soit parce qu'il n'y trouve pas ce qu'il espérait d'y trouver, soit parce qu'il s'élève dans son cœur un désir nouveau, soit parce que la crainte d'en voir la fin, l'emporte sur la joie de la posséder. Et dans l'autre vie, quels horribles fléaux succéderont à ceux de la vie présente! les traits de la justice vengeresse le perceront de toute part, tandis que la même miséricorde qui environne ici celui qui espère en Dieu, l'environnera encore dans le ciel pour récompenser son espérance.

Craignez donc, pécheurs, et par un effet de cette crainte, puis de la sagesse dont elle sera le commencement, allez vous jeter aux pieds d'un directeur sage et éclairé. C'est la

Digitized by Google

résolution à laquelle vous invitent tous les périls auxquels vous exposeraient les délais de cette bonne confession. Que deviendront tous les prétextes de ces retards, si vous leur opposez ces avantages et ces dangers? Et vous, justes, vous qui avez conservé la justice de votre baptême, vous qui l'avez recouvrée après l'avoir perdue, *réjouissez-vous au Seigneur;* soyez transportés de joie, et *publiez sa gloire, vous tous qui avez le cœur droit!* publiez-la par vos cantiques, et formez le propos de réciter, non-seulement tous les soirs (1084), mais chaque fois que vous vous confesserez, au sortir du tribunal de la confession, le psaume que je viens de vous expliquer, de le réciter, dis-je, en esprit de pénitence et en actions de grâces, pour celles dont votre confession aura été suivie. C'est un des moyens de parvenir à cette joie du Seigneur, que rien ne troublera, et que je vous souhaite, au nom, etc.

INSTRUCTION XI.

L'AMOUR DE DIEU.

(*Psal.* XXXII, XXXIII.)

Exsultate, justi, in Domino; rectos decet collaudatio.

Justes! louez le Seigneur dans la joie; il appartient à ceux qui ont le cœur droit, de lui donner des louanges. (*Psal.* XXXII, 1.)

Il est facile, mes frères, de connaître le principe de cette invitation que David (1085) fait aux justes de louer le Seigneur avec joie; c'est son amour, son tendre amour, son vif amour pour Dieu. Celui que cette flamme céleste embrase, voudrait que les justes missent en Dieu toutes leurs complaisances, et qu'ils en démontrassent le sentiment par leurs cris et tous les mouvements de leur corps. Celui que cette flamme céleste embrase, voudrait renverser tous les appuis humains pour forcer ces mêmes justes à jeter dans le sein de Dieu toutes leurs inquiétudes, et attendre tout de sa providence. Celui que cette flamme céleste embrase, voudrait être tout cœur pour aimer Dieu et toute langue pour reconnaître ses dons. Celui que cette flamme céleste embrase voudrait en embraser ses proches, ses concitoyens, tous les hommes généralement, pour en faire des adorateurs en esprit et en vérité, c'est-à-dire, qu'il a pour Dieu un amour de complaisance, un amour d'espérance, un amour de reconnaissance, un amour d'obéissance, un amour tel que je désirerais l'avoir d'abord, pour vous le communiquer ensuite.

O vous qui êtes venu sur la terre pour y allumer ce feu divin! allumez-le en mon âme et en mon corps; purifiez mes lèvres d'un de ses charbons ardents; faites que chacune de mes paroles soit un trait brûlant qui, passant par l'ouïe de ses auditeurs, pénètre jusque dans leur cœur et y grave en caractères flamboyants, ces qualités du saint amour que j'ai nommées et que je dois expliquer. C'est la grâce que je vous demande pour moi et pour cette religieuse assemblée. Permettriez-vous qu'un entretien tout de feu dans son objet, fût tout de glace dans son principe?

Psal. XXXII. — Il est, mes frères, du feu de l'amour divin comme du feu ordinaire dont nous nous chauffons; celui-ci peu à peu s'affaiblit et s'éteint enfin, si nous ne l'entretenons en lui fournissant de temps en temps un nouvel aliment; celui-là de même ne se soutient et ne se conserve que par deux moyens, par celui de la grâce qui agit sur le cœur, c'est le premier: et par celui de la parole, c'est le second: par celui de la parole qui agit sur l'esprit en l'éclairant ou sur la nécessité d'aimer Dieu, ou sur l'utilité de l'aimer, ou sur la facilité de l'aimer, ou sur la manière de l'aimer, etc. Puis-je encore employer ce second moyen près de vous? est-il un seul de ces articles dont je ne me sois déjà entretenu avec vous et même amplement (1086)?

Mais soit, mes frères, qu'il ne reste aucun de ces points sur lequel je ne vous aie fait des discours entiers, ai-je donc épuisé le sujet en les faisant? m'est-il impossible d'ajouter de nouvelles réflexions aux anciennes? le trésor du second Testament renferme-t-il tout ce qui se trouve dans le trésor du premier? Jugez-en par le commentaire que je vais vous donner des psaumes trente-deuxième et trente-troisième, jugez-en d'après les idées que ce commentaire vous présentera d'abord sur l'amour de complaisance et d'espérance; c'est le sujet du psaume trente-deuxième: ensuite sur l'amour de reconnaissance et d'obéissance; c'est le sujet du psaume trente-troisième.

Voulez-vous connaître le premier de ces amours dans sa nature? je ne puis vous le définir mieux qu'en l'appelant le sentiment d'un doux repos, d'une joie pure, de certains plaisirs délicieux que goûte l'âme à la vue de l'objet qui l'excite. C'est de cet amour que Moïse parle dans la *Genèse* quand il dit que *Dieu vit que ce qu'il avait fait était bon.* (I, 31.) C'est du même amour que saint Matthieu parle (III, 17) quand il rapporte qu'au baptême de Jésus-Christ cette voix se fit entendre du ciel: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances.* C'est de ce même amour que saint François d'Assise était pénétré quand le long des jours et des nuits il répétait ces mots: *Deus meus et omnia.*

Voulez-vous le connaître dans ses effets? on entend quelquefois celui qui en est embrasé s'écrier avec David: *Justes, louez le Seigneur avec joie;* c'est à vous et non aux pécheurs qu'il *appartient de lui donner des*

(1084) Le psaume XXXI est un psaume de complies selon notre rite actuel.

(1085) J'attribue ce psaume à David sur ces principes, 1° que le psautier entier est de David (*Voy.* la première Instruction sur ce point); 2° que rien dans le psaume n'oblige à l'attribuer, ni à Ezéchias délivré des Assyriens, ni à aucun autre; 3° sur le titre qui porte: *Psaume de David*(a).

(1086) *Voy.* la *Doctr. chrétienne*, t. Ier, et les *Homélies sur les Evangiles des dimanches*, t. II et III.

(a) Ce titre n'est pas dans l'hébreu, les Septante avertissent qu'il est d'eux.

Digitized by Google

louanges; c'est à vous, parce que celui-là plaît à Dieu, à qui Dieu plaît, et il vous plaît en tout infiniment (1087); ce n'est point aux pécheurs, parce qu'ils ne plaisent point à Dieu et que Dieu leur déplaît en un grand nombre de choses, en toutes celles qu'il leur ordonne et qu'ils refusent de faire. C'est à vous, parce que vous réglez votre volonté sur la sienne qui est toujours droite, sans jamais vouloir qu'il règle la sienne sur la vôtre qui est souvent défectueuse : *Louez le Seigneur avec la harpe, chantez à sa gloire sur l'instrument à dix cordes;* observez l'un et l'autre dans le sens spirituel, en accomplissant la loi des dix commandements; chantez à sa gloire *un cantique exquis,* nouvellement composé avec le cœur de l'homme nouveau et non plus du vieil homme (1088); célébrez-la par un juste concert de voix et d'instruments : mais rends-je exactement ces mots du Psalmiste : *Bene psallite ei in vociferatione;* rends-je exactement le mot *bene* par celui de *concert juste?*

Saint Bernard, sur le même mot, faisait cette belle exhortation à ses frères : Je vous avertis, mes bien-aimés, leur disait-il, (comme je le dis ici de cette chaire, non-seulement aux officiers du chœur, mais à quiconque unit ici sa voix à la nôtre), je vous avertis d'assister à l'office divin, non en lâches, non en endormis, non en indolents, non en ménageant vos voix, non en syncopant des mots, non en en sautant d'autres, non en affectant une voix féminine, mais en prononçant distinctement, mais en gardant les pauses, mais en vous arrêtant aux médiantes, mais en psalmodiant d'un ton mâle, d'une affection digne du Saint-Esprit, avec joie, avec respect, et de manière que vous ne soyez occupés que de ce que vous psalmodiez, de manière que vous en éloigniez non-seulement les pensées vaines et oiseuses, mais celles même qui seraient ailleurs nécessaires, mais celles même qu'une lecture sainte vous a inspirées le moment précédent, mais celles même que vous offre mon discours à cet instant, quoique salutaires d'elles-mêmes : vous ne vous en occuperiez pas salutairement à l'heure de la psalmodie; ce ne serait point là bien psalmodier au sens de David disant : *Bene psallite ei in vociferatione.*

A la place de ce dernier mot, *vociferatione,* saint Augustin lisait *jubilatione,* ce qui lui donnait et ce qui me donnera occasion de vous faire cette réflexion. Qu'est-ce que la jubilation dans le chant? c'est un son signifiant que le cœur s'efforce de dire ce que la bouche ne peut expliquer. A qui convient mieux cette jubilation qu'à Dieu : D'un côté il est ineffable; d'un autre côté, vous ne pouvez taire ses louanges. Quel parti vous reste-t-il donc à prendre sinon de jubiler, de multiplier les sons sans multiplier les mots? de livrer votre cœur à la joie dont le chant est le signe, sans donner des bornes syllabaires à un sentiment d'une étendue immense : *Quid restat nisi ut jubiles, ut gaudeat cor sine verbis?* Retenez cette réflexion, mes frères, vous cesserez de demander ce que vous demandez si souvent : pourquoi dans le chant ecclésiastique il y a plus de notes que de syllabes; pourquoi sur une syllabe cinq, six et dix notes. Puis, après cette observation, revenez avec moi au principal objet de la première partie du psaume, à l'amour de complaisance.

Voulez-vous en connaître le principe? le souhait est digne de vous; plus vous connaîtrez Dieu, plus aussi il vous plaira, plus aussi vous lui plairez, plus vous lui serez agréables : *Tanto magis placemus, quanto magis ipse vobis placuerit.* (S. Aug.) Ce principe, c'est la contemplation des perfections divines, de sa droiture et de sa véracité, de sa miséricorde et de sa justice, de sa puissance et de sa sagesse. Après avoir considéré sa droiture et sa véracité, nous disons : *La parole de Dieu est droite, et sa fidélité paraît dans toutes ses œuvres : il donne tout ce qu'il a promis,* ne mérite-t-il pas que nous mettions en lui toutes nos complaisances? Après avoir considéré sa miséricorde et sa justice, nous disons : « Il aime l'une et l'autre; » il exerce celle-là dans le temps, il exercera celle-ci dans l'éternité; comme la terre est pleine de notre misère, elle est aussi pleine de sa miséricorde, d'une miséricorde qui nous prévient, qui nous accompagne et qui nous suit; d'une miséricorde qui nous exhorte, qui nous console et qui nous aide; d'une miséricorde qui nous pardonne et qui surpasse la justice : O temps de la vie présente! ô temps de miséricorde! ô imprudence du pécheur qui le laisse échapper, et qui sera un jour réduit à dire avec les réprouvés : « Il est passé comme l'ombre! » (*Eccle.* VIII, 13.) O sagesse du juste qui maintenant dit utilement : « Tout passe, » pour ne point dire un jour inutilement : « Tout est passé (1089)! » O miséricorde digne de toute notre complaisance!

Après avoir considéré la puissance du Seigneur, nous disons : *Les cieux ont été affermis par sa parole: un souffle de sa bouche a produit toute leur vertu* (1090); *il rassemble toutes les eaux de la mer dans leur lit et dans leurs abîmes comme* un homme remplirait *un vase d'eau,* ou mettrait son argent *dans son coffre,* avec autant de facilité; *il a parlé, et toutes choses ont été faites, il a commandé, et toutes choses ont été créées;* ne mérite-t-il pas que nous mettions en lui toutes nos complaisances?

Après avoir considéré sa sagesse, nous disons : *Le Seigneur dissipe avec la même aisance les desseins des nations; il réprouve*

(1087) « Ille placet Deo, cui placet Deus. » (S. Aug.)

(1088) « Canticum novum, vitam novam. » (S. Hieron.)

(1089) « Modo fructuose dicamus : omnia transierunt ne infructuose dicamus : omnia transierunt. » (S. Aug.)

(1090) Les Pères ont vu les trois personnes de la Trinité, en ces mots : *Misericordia Domini... Verbo Domini... spiritu oris ejus. etc.*

Digitized by Google

les pensées des peuples, il renverse, quand il lui plaît, *les projets des princes : mais le conseil du Seigneur demeure éternellement et les décrets de son cœur subsistent dans la suite de toutes les races* sans qu'on puisse les détruire; son Eglise, toujours subsistante, malgré les coups terribles que les impies lui ont portés dans tous les temps, en est une preuve démonstrative. N'est-il donc pas digne que nous mettions en lui toutes nos complaisances?

Après avoir contemplé séparément ces perfections et une infinité d'autres; après avoir produit ces actes de foi; après avoir rempli notre esprit de ces pensées, qu'arrive-t-il? que notre cœur est charmé, ravi, enchanté de tant de beauté, qu'il s'y complaît, qu'il s'y repose agréablement, qu'il y porte toutes ses affections, et que, non content d'y porter les siennes, il invite tous les hommes à y porter de même celles de leur cœur, en leur criant : Justes, si vous vous réjouissez, réjouissez-vous dans le Seigneur, et parce que le Seigneur est servi et glorifié : *Exsultate, justi, in Domino ;* si vous vous attristez, attristez-vous dans le Seigneur, et parce qu'il est offensé ; si vous aimez autre chose que lui, aimez-le en lui et pour lui; si vous haïssez, haïssez ce que hait le Seigneur, comme il le hait, et parce qu'il le hait; si vous désirez, désirez le bien de Dieu, sa gloire et votre salut; si vous craignez, craignez celui qui a dit : et tout a été fait, celui qui a dit : et la fureur des hommes s'est apaisée, celui qui a dit : et le désir de vous nuire a été rendu vain. C'est afin que vous n'en craigniez pas un autre, que l'Ecriture dit : Que toute la terre craigne le Seigneur, et que tous ceux qui habitent l'univers soient émus par sa présence. En un mot, quels que soient les mouvements de votre cœur, qu'ils aient pour centre et pour fin le centre et la fin de tout. C'est ce que l'amant céleste crie aux justes; il invite tout le genre humain à se complaire en Dieu seul, parce qu'il s'y complaît uniquement. Ainsi de la contemplation des perfections divines, comme de son principe, naissent l'amour de complaisance et avec lui ses effets.

Cet amour est pur, je l'avoue, il est gratuit. il est désintéressé, il aime Dieu pour Dieu, sans retour sur nous-mêmes; mais parlé-je de l'acte ou de l'habitude de ce même amour? L'acte est possible et même nécessaire, j'en conviens ; mais en est-il de même de l'habitude? Je ne sais, dit saint Bernard, s'il est homme sur la terre qui touche parfaitement à ce degré; que ceux qui le connaissent par expérience en rendent témoignage; pour moi, j'avoue que cela m'est impossible : *Mihi, fateor, impossibile videtur.* C'est-à-dire qu'au jugement du saint abbé, il est impossible qu'ici-bas nous aimions habituellement Dieu pour lui-même, et sans vue d'intérêt spirituel de notre part; par-conséquent, sans cet amour que nous appelons d'espérance, sans cet amour qui a pour objet les mêmes biens que l'espérance, la vie éternelle et les grâces pour y arriver, sans cet amour dont le Prophète commence à parler dans cet endroit de notre psaume, où il s'écrie : Heureuse et mille fois heureuse la nation qui a le Seigneur pour son Dieu! heureux le peuple que le Seigneur a choisi pour son héritage! heureuse cette nation par sa possession! *Beata gens possessione sua!* Heureux cet héritage et ce peuple, par son possesseur! *Beata hæreditas possessore suo!* (S. Aug.)

Pour ranimer en vous la flamme expirante de cet amour, je vous proposerai, mes frères, les mêmes réflexions que l'auteur de notre cantique; par conséquent je demanderai : N'est-il pas juste que vous ayez cet amour pour celui qui peut, et qui seul peut vous sauver des maux temporels et spirituels? savoir, si le Seigneur peut opérer ce salut universel en votre faveur, est-ce une question pour vous? *Il a regardé du haut du ciel; il a vu tous les enfants des hommes; du lieu où il a établi sa demeure, il a jeté ses regards sur tous ceux qui habitent la terre; il a formé séparément* (1091) *le cœur de chacun d'eux;* donc il a une connaissance exacte de toutes leurs pensées, de tous leurs désirs de toutes leurs œuvres, de tous leurs besoins. A cette connaissance, il joint une puissance sans borne et une miséricorde infinie. Que lui manque-t-il donc, à cet être qui réunit au suprême degré ces trois perfections, que lui manque-t-il pour vous sauver de tous vos maux?

Non-seulement il le peut, mais il le peut seul. Le pourriez-vous par le moyen ou de vos trésors, ou de vos serviteurs nombreux? Un roi ne trouve pas son salut dans sa grande autorité; pourriez-vous donc l'opérer par la puissance et la fermeté de votre bras? Le géant ne se sauvera point par sa force extraordinaire; celle de Goliath a-t-elle pu le garantir de la fronde d'un jeune berger? le pourrez-vous donc au moins en fuyant avec vitesse? Le cheval le plus alègre trompe souvent celui qui en attend son salut, et toute sa célérité, quelle qu'elle soit, ne sauvera ni le cheval ni le cavalier qui le monte.

Espérance vaine par conséquent, celle que vous mettriez dans les créatures; espérance solide au contraire, celle que vous placeriez en Dieu. Pourquoi? c'est, pour vous le dire encore une fois, que les yeux du Seigneur sont arrêtés sur ceux qui le craignent et sur ceux qui mettent leur confiance en sa miséricorde, afin qu'il les sauve des maux temporels et spirituels, afin qu'il délivre leurs âmes de la mort du péché et de la mort de l'éternité, afin qu'il les nourrisse dans leur faim, du pain substantiel, et du pain au-dessus de toute substance : *Ut eruat a morte animas eorum, et alat eos in fame.* Fallait-il tant de réflexions pour ressusciter en vous l'amour d'espérance?

(1091) Saint Léon dans sa *Lettre à Turibius*, enseigne que chaque âme est créée, non avant, mais après le corps qu'elle doit animer.

Digitized by Google

Les fidèles à qui elles furent prononcées pour la première fois répondirent à David: *Notre âme attend le Seigneur* avec patience, *parce que nous savons qu'il est notre protecteur et notre appui;* nous ne cherchons point ailleurs notre salut, *parce que nous savons que notre cœur trouvera sa joie en lui* (1092), et parce que nous avons espéré en son nom. N'adoptez-vous pas cette réponse pour vous-mêmes? mon doute, à cet égard, ne vous offenserait-il pas? Donnez, ô mon Dieu! cette disposition à ceux qui ne l'ont pas encore; perfectionnez-la en ceux en qui elle est; faites paraître votre miséricorde sur nous tous, selon l'espérance que nous avons en vous, en coulant dans nos cœurs les affections, 1° d'un amour de complaisance, 2° d'un amour d'espérance, 3° d'un amour de reconnaissance. Et vous, mes frères, écoutez ce que j'ai à vous dire de ce troisième amour, de ses effets et de ses principes.

Psal. XXXIII.— Que font les justes animés de ce sentiment divin? L'exemple d'un d'eux nous instruira de la conduite de tous. Arrêtons-nous à celui de David. Averti par son ami Jonathas que la haine de Saül est implacable, il se retire chez Achis, roi de Geth; instruit qu'il n'a évité un premier péril que pour retomber dans un second; informé qu'il est connu à la cour pour le vainqueur de Goliath et qu'on ne manquera pas de lui redemander le sang de ce géant, il contrefait l'insensé de la manière que nous l'avons expliqué sur le chapitre XXI du *Ier Livre des Rois.* Cette ruse innocente lui ayant réussi, et Dieu lui ayant donné les secours qu'il souhaitait, à quoi consacre-t-il le premier moment de sa liberté? à composer un psaume qui soit un monument éternel de son amour reconnaissant (1093). En effet, mes frères, qu'y voit-on, en ce psaume? on y voit que ce n'est point assez à l'amour de David de louer le Seigneur une heure et un jour pour le bienfait de sa délivrance, mais qu'il lui faut toute sa vie et tous les temps de sa vie; on y voit que ce n'est point assez à l'amour de David, de louer le Seigneur personnellement, mais qu'il lui faut autant de bouches qu'il peut en gagner pour célébrer les louanges de son bienfaiteur; on y voit que ce n'est point assez à l'amour de David de louer le Seigneur par lui-même sur les siens, par la génération présente, mais qu'il lui faut tous les âges, tous les hommes de tous les âges.

On y voit, quoi encore? qu'il n'en est pas de l'amour de Dieu comme de celui de la créature, qu'au lieu que le jaloux idolâtre de celle-ci craint que son idole ne soit aimée d'un autre, David au contraire ne souhaite rien plus ardemment que de multiplier le nombre des adorateurs du vrai Dieu : *Je bénirai,* dit-il, *le Seigneur en tout temps; sa louange sera toujours dans ma bouche; mon âme se glorifiera,* non en elle-même, non d'elle-même, non de sa prudence et de sa sagesse, mais en Dieu, mais de Dieu et de sa bonté. O vous que votre douceur et votre humilité distinguent! écoutez ceci et réjouissez-vous en lui : *Audiant mansueti et lætentur.* O vous, mes chers enfants, publiez avec moi combien le Seigneur est grand, et célébrons tous ensemble la gloire de son saint nom : invitez à cette œuvre de piété tous ceux que vous pouvez, en les priant, en les pressant, en les conjurant, en les convainquant; entraînez-les, forcez-les, contraignez-les à aimer mon Dieu : *Rapite ad amorem.* Je suis son débiteur; je l'ai cherché et il m'a exaucé; il m'a tiré de toutes mes peines par un effet de sa toute-puissance et de sa bonté; ne lui dois-je donc pas de la reconnaissance? ne m'aiderez-vous pas à m'acquitter d'une dette que je suis incapable d'acquitter seul?

Ce ne sont pas seulement vos prières que je désire gagner à Dieu pour acquitter cette dette, ce sont vos personnes mêmes, et pour y réussir je ne vous prendrai pas par mon intérêt propre; je vous presserai par le vôtre même, par la considération des biens que le Seigneur est disposé à vous accorder. *Approchez-vous de lui* comme du flambeau universel qui éclaire tout homme; approchez-vous-en, afin que vous en soyez éclairés, afin que la sérénité de la joie succède aux ténèbres de vos afflictions; *vous êtes sûrs de n'être pas confondus.* Pourquoi ne ferait-il pas pour vous ce qu'il a fait pour moi, si vous faites à son égard ce que j'ai fait moi-même envers lui? *Le pauvre* qui vous parle *a crié* au Seigneur, *et le Seigneur l'a exaucé; il l'a délivré de ses différentes afflictions.* Criez donc aussi vers lui, et il vous exaucera; il vous délivrera de toutes vos tentations; l'ange du Seigneur qui environne ceux qui le craignent, et qui les délivre de tous leurs maux, vous tiendra lieu d'un rempart par la force, et d'une armée par l'étendue de son pouvoir: *Immittet angelus Domini (sese) in circuitu timentium eum, et eripiet eos.* C'est, mes frères, de ce style véhément et rapide que le saint Roi s'expliquait sur l'amour de reconnaissance.

Tel est aussi celui dont il se sert pour instruire les soldats qui l'environnent dans la caverne d'Odollam, sur l'amour d'obéissance, et pour vous en instruire vous-mêmes, je pourrais laisser parler David seul, dans le reste de notre psaume; mais dois-je oublier que c'est l'esprit de Jésus-Christ qui y parle par sa bouche; dois-je oublier que ce même esprit vous y parlera encore par la mienne, si je le veux; dois-je oublier que votre édification est la fin principale à laquelle il con-

(1092) Autrement : *Notre âme attend le Seigneur... et notre cœur se réjouira de ce qu'il a espéré.*

(1093) Ce psaume, comme le XXIV, est acrostiche ou alphabétique. Le titre du psaume, XXXIII, prouve qu'il fut composé à l'occasion que je dis; ce titre se trouve dans l'hébreu, les Septante et le chaldéen. Il est vrai que le roi de Geth se nommait Achis, mais il paraît avoir eu, outre ce nom propre, celui d'*Abimelech* et non *Achimelech,* ce qui est une faute. Plusieurs anciens ont rapporté ce psaume à ce qui se passa chez le grand prêtre *Achimelech;* mais peut-on dire que David ait là changé son visage, comme selon le titre, il le changea chez Achis?

Digitized by Google

vient que je rapporte tout, et mes discours publics surtout? Ce n'est donc plus David exhortant sa troupe vagabonde avec lui, c'est un pasteur exhortant son peuple; c'est moi qui vous parlerai jusqu'à la fin du psaume, et vous m'écouterez, comme tenant la place de David, celle du Saint-Esprit même.

Venez donc, mes enfants, passez moi cette dénomination dont ma dignité et mon âge me permettent l'usage à votre égard), venez, mes enfants, écoutez-moi sur une affaire qui vous intéresse tout personnellement, essentiellement; je vous enseignerai, non l'art de vivre longtemps sur la terre, dans l'opulence, les plaisirs et les honneurs, mais l'art de vivre éternellement dans le ciel couronnés de gloire et abreuvés du torrent des délices les plus pures; je vous enseignerai le culte de Dieu, la crainte de Dieu, l'amour obéissant et efficace dû à Dieu; venez, mes enfants, je vous instruirai des pratiques que cet amour exige de vous et des motifs qui vous engagent à ces pratiques.

Ce que cet amour exige de vous, c'est que vous vous absteniez des péchés de paroles d'actions et d'affections, de tout péché par conséquent. Il exige que vous gardiez votre langue de tout mal, et que vos lèvres ne profèrent aucune parole d'impureté envers Dieu, de tromperie envers le prochain, de jactance envers vous; par conséquent il exige que vous vous détourniez de toute action opposée, soit à la première ou à la seconde table de la loi, soit à la justice ou à la charité ou à la tempérance; par conséquent il exige que vous ne laissiez dominer dans votre cœur ni haine, ni envie, ni impureté. Et parce qu'il ne suffit pas de s'abstenir du vice, si on ne pratique la vertu, ce même amour d'obéissance exige de plus que vous fassiez tout le bien qui vous est possible; par conséquent il exige que vous soyez pieux envers Dieu, charitables envers le prochain, sobres envers vous-mêmes; il exige comme un point très-essentiel que vous recherchiez la paix, que vous la poursuiviez avec persévérance, que vous vous la procuriez avec Dieu et avec votre conscience (ceci dépend de vous); qu'en outre, vous vous la procuriez avec votre prochain, sauf les droits de l'honneur et de la religion, et autant qu'il dépend de vous; nul signe plus certain de votre amour pour Dieu que cette obéissance qui n'excepte rien, qui est fidèle dans tous les points, qui accomplit les plus importants sans négliger les moindres. Serais-je assez heureux pour l'obtenir de vous? J'ai pour vous y déterminer les motifs les plus pressants, les plus propres à vaincre la résistance de quiconque s'opposerait à mon désir.

O vous, dirais-je à celui qui ne diffère de se plier sous le joug du Seigneur que parce qu'il le croit difficile et pesant, je ne vous demande que de vous avancer d'un seul pas pour vous désabuser; seulement, *goûtez, voyez combien le Seigneur est doux*, combien il est aimable en lui-même, dans sa loi et jusque dans ses épreuves : *Gustate et videte*. Il ne vous faut qu'un moment d'expérience sur ce point pour vous faire dire avec moi : Oh! qu'heureux est celui qui espère dans le Seigneur! Elle vous convaincra, cette expérience, de ce que disent les saints, qu'il y a cette différence entre le service du monde, que plus on connaît celui-ci, plus on s'en dégoûte, et qu'au contraire, plus on connaît celui-là, plus on l'aime, plus on s'y affectionne. Ses croix vous effraient, disait un grand saint, ah! je n'en suis pas surpris; c'est que vous ne voyez que les croix mêmes, et vous ne voyez pas les onctions qu'elles portent avec elles, et qui changent en douceurs nos amertumes (S. Bern., Serm. 1 *De Dedic.*); c'est ce que vous en diraient les âmes pieuses, si vous vouliez vous en rapporter à leur témoignage. Mais puisque vous le récusez, puisque vous vous permettez de douter de sa vérité : *Goûtez* vous-mêmes : *Gustate*. Il n'en faut pas davantage pour que vous voyiez *combien le Seigneur est doux*, combien est heureux celui qui n'espère qu'en lui.

Quand bien même son serviteur serait sans consolation présente, serait-ce une raison de l'abandonner? Les consolations futures ne seraient-elles pas une raison prépondérante pour vous y attacher? Je ne vous demande pas : *Qui est parmi vous l'homme qui souhaite?* mais plutôt je vous demanderai : Qui de vous ne souhaite *une vie heureuse*, et qui ne désire *de voir des jours comblés de biens?* Qui de vous ne souhaite cette vie après laquelle il n'y a pas une seconde mort, et ne désire ces jours éternels dont la joie n'est troublée par aucune douleur? Eh bien! *Fuyez le mal et pratiquez le bien;* à cette condition, je vous l'atteste, cette vie heureuse, ces beaux jours sont pour vous : *Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints;* craignez-le de cette crainte filiale et respectueuse qui se confond avec le tendre amour, avec l'amour d'obéissance; à cette condition, la promesse suivante s'accomplira en vous : *Ceux qui le craignent ne tomberont point dans l'indigence*, ceux qui le recherchent *ne seront privés d'aucun bien*.

Veux-je donc dire que vous posséderez dès cette vie ces biens terrestres qui sont les objets de la cupidité, ces biens que possèdent plus communément les méchants? Non, mes frères, ce n'est point ainsi que doit s'entendre la promesse, ni que je l'entends; son véritable sens, celui auquel seul je m'attache, c'est que vous ne tomberez point dans l'indigence des dons de la grâce et du pain spirituel de la parole, c'est que vous serez doués de toute sagesse et de toute intelligence en cette vie; c'est que dans l'autre, vous jouirez de tous les avantages des enfants de Dieu, parce que *ceux que Dieu a prédestinés, il les appelle, il les justifie, il les glorifie*. Voilà ce qui vous arrivera d'heureux, soit pendant votre vie quant à l'âme, soit à la consommation des siècles quant au corps. Pendant votre vie, *Les yeux du Seigneur seront ouverts sur vous, et ses oreilles seront attentives à vos prières*,

Digitized by Google

non pas pour vous délivrer de vos maux aussitôt que vous le demanderez : Dieu tiendra à votre égard la conduite d'un chirurgien à l'égard d'un malade, d'une mère à l'égard de son enfant. Ce chirurgien, qui a commencé à couper dans les chairs vives de son malade, cette mère qui a jeté son enfant dans un bain froid, ne considèrent que le besoin de ce malade et de cet enfant, sans paraître faire attention à leurs cris, que cependant ils entendent très-bien. Il en sera de même de Dieu à notre égard : il sait jusqu'où vous avez besoin de souffrances; il ne vous en tirera que quand il jugera qu'il est temps pour votre pleine et parfaite guérison; c'est seulement alors que s'accompliront pour vous ces paroles : *Les justes ont crié, et le Seigneur les a exaucés; il les a délivrés de toutes leurs peines. Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé, et il sauvera les humbles d'esprit; les justes sont exposés à beaucoup d'afflictions, et le Seigneur les délivrera de toutes leurs peines.*

A la consommmation des siècles, que sera-t-il fait à vos corps? Le Seigneur en garde exactement tous les os. Après la résurrection, ces os, aujourd'hui en poussière, seront réunis à leur chair, et un seul d'eux ne pourra plus être brisé (1094); tous à leur manière participeront à ces biens que l'œil n'a point vu, et que Dieu a promis à ceux qui l'aiment de cet amour d'obéissance, de reconnaissance, d'espérance et de complaisance dont je vous ai parlé dans ce discours. Oh! qu'il est donc jaloux de cet amour, puisqu'il le recherche par des promesses si magnifiques!

Il va plus loin encore, il fait les menaces les plus terribles à ceux qui le lui refusent; il déclare à ces ingrats, aux riches d'esprit et d'affection, qu'ils seront dans le besoin et qu'ils auront faim dans le siècle futur; il leur déclare qu'il regarde avec un œil sévère ceux qui font le mal; il leur déclare qu'il exterminera leur mémoire de dessus la terre, que leur mort sera très-mauvaise : *Mors peccatorum pessima.* Mauvaise du côté du monde qu'ils perdront, du côté de leur chair qu'ils quitteront; très-mauvaise du côté de l'enfer où ils iront (S. Bern., *Serm. brev.*), où ils périront sans ressource, où ils souffriront toute espèce de misère.

Eh! mon Dieu, y en a-t-il une plus grande que de ne pas vous aimer? Fallait-il me menacer de quelque autre pour m'engager de vous aimer? A ces menaces je reconnais enfin que vous êtes jaloux de mon cœur, que vous le voulez tout entier et sans partage avec la créature; je le reconnais, et dès ce moment je vous le donne; dès ce moment je renonce à tout amour qui ne s'allierait pas avec le vôtre; dès ce moment, je n'aimerai plus rien qu'en vous et que pour vous; dès ce moment je promets de dire dans les événements fâcheux, comme dans les événements heureux : *Je bénirai le Seigneur dans tous les temps : « Benedicam Dominum in omni tempore; »* dès ce moment, je tâcherai de vous aimer assez pour vous aimer pendant l'éternité. *Amen.*

INSTRUCTION XII.

MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

(*Psal.* XXXIV-XXXVI.)

Judica, Domine, nocentes me; expugna impugnantes me.

Jugez, Seigneur, ceux qui me font injustice; désarmez ceux qui combattent contre moi. (*Psal.* XXXIV, 1.)

Si dans l'interprétation des Psaumes je ne m'attachais qu'au premier sens de la lettre, je me bornerais à vous dire, mes frères, d'après le titre (1095) de ce psaume, que cette voix est de David fuyant Saül (1096). Si à ce sens figuratif je n'ajoutais que le sens figuré et prophétique, je dirais seulement que cette voix est celle de Jésus-Christ persécuté des Juifs. Mais parce que je ne sépare point l'Epoux de l'Epouse, parce que, selon la riche expression de saint Augustin, ils sont deux dans une même voix comme ils sont deux dans une même chair (1097), j'entends aussi celle de l'Eglise universelle qui implore le secours de Jésus-Christ contre ses ennemis, et celle de chacun des enfants de cette Eglise, conjurant le Seigneur de les défendre contre les enfants du siècle parmi lesquels ils vivent, et c'est ce qui me donne lieu d'examiner ici cette importante question : *Pourquoi le Seigneur permet-il le mélange des uns et des autres?* Ce mélange n'est-il pas capable de répandre des doutes sur la Providence; n'autorise-t-il pas ces diverses demandes : « S'il y avait une Providence sage qui présidât à tous les événements qui arrivent en ce bas monde, verrait-on ceux-ci dans l'abjection et ceux-là dans la gloire? Y verrait-on ceux-ci dans les prisons et sous les chaînes, et ceux-là sur le trône et sous les lambris dorés? Un père de famille souffrirait-il une telle confusion, un tel renversement d'ordre dans sa maison et parmi ses enfants? S'il souffrait ces abus, n'en conclurait-on pas qu'il est ou un ignorant, ou un injuste, ou un impuissant? ou un ignorant qui ne les connaît pas, ou un injuste qui ne veut pas les punir, ou un impuissant qui manque de force et de moyens pour les réprimer? Que conclurons-nous donc de ce que Saül a prévalu sur David, Pilate sur Jésus-Christ, Néron sur saint Pierre et sur saint Paul? Que conclurons-nous de cette remarque du Saint-Esprit même, que c'est aux justes et non aux pécheurs que beaucoup de tribulations sont préparées : *Multæ tribulationes justorum?* »

Nous en inférerons ce qu'il veut que nous en inférions; nous en tirerons ces consé-

(1094) Ces mots : *Unum ex his non conteretur*, ont eu leur parfait accomplissement en Jésus-Christ, dont aucun os sur la croix ne fut brisé.

(1095) il est intitulé : *Ipsi David.*

(1096) Ou Absalon, selon quelques-uns.

(1097) « Si duo in carne mea, quare et in voce mea? (S. Aug. *in psal.* XXXIV, consid. 2.) »

Digitized by Google

quences qu'il y a donc une autre vie que celle-ci; que ce qui paraît désordre par rapport à la vie présente peut bien être ordre par rapport à la vie future; que ce que souffrent les bons de la part des méchants peut bien leur être très-avantageux. Montrons que non-seulement cela peut être, mais que cela est; faisons connaître combien le mélange des justes avec les pécheurs est avantageux à ceux-là et même à ceux-ci, et par là justifions la conduite de la Providence, qui laisse croître l'ivraie avec le pur froment. C'est à ce double dessein que je rapporterai mes réflexions sur les psaumes XXXIV, XXXV et XXXVI.

Psal. XXXIV.—Quoique tous les sermons de saint Augustin méritent notre attention, j'ose avancer, mes frères, que nous en devons une toute particulière à ceux qu'il a faits sur le psaume XXXIV, pour cette raison qu'il les a faits par ordre de ses confrères les évêques; qu'il les a prononcés en leur présence, et qu'il y a un peu plus élevé son style que quand il prêchait seulement devant les pécheurs d'Hippone; nous l'écouterons donc le plus attentivement qu'il nous sera possible, et si nous ne recueillons pas ici toutes ses réflexions, au moins nous y en relèverons assez pour nous convaincre de ces trois avantages que nous procure la société des méchants, savoir qu'elle est pour nous une occasion de prier, de louer, de soupirer, et par ces trois pratiques de mériter le ciel.

Sans entrer encore ici dans le détail des différentes persécutions que nous avons à souffrir de la part des méchants, nous sommes persécutés, je le suppose, fondé sur ce principe de saint Paul, que *tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution* (*II Tim.* III, 12), que faisons-nous dans ces tristes conjonctures? ce que faisait David dans les grottes d'Engaddi et d'Odollam; ce que faisait Jésus-Christ au jardin des Olives et sur la croix; ce que trop vraisemblablement nous ne ferions pas dans des circonstances plus flatteuses à la nature. Nous élevons notre cœur à Dieu, nous recourons à lui comme à notre unique défenseur; nous nous le représentons comme le Dieu des armées, comme l'arbitre des victoires, comme un chef qui combattra avec nous, en nous et pour nous, si nous l'en prions, et frappés de l'aspect d'un Dieu armé pour nous, nous lui disons: *Jugez, Seigneur, ceux qui me font injustice, désarmez ceux qui combattent contre moi, prenez vos armes et votre bouclier* (1098), *et levez-vous pour venir à mon secours; tirez votre épée et fermez tout passage à ceux qui me persécutent.*

A cette première prière nous en ajoutons une dont j'ai vu l'effet, je dirais volontiers miraculeux, dans l'exercice de mon ministère; j'assistais un moribond violemment tenté de désespoir: je lui suggérai ces paroles comme un des remèdes les plus propres à vaincre la tentation: O Dieu! *dites à mon âme: Je suis votre salut: « Dic animæ, meæ: Salus tua ego sum.»* Il les prononça les yeux fixés sur son crucifix, et la tentation qui avait duré longtemps se dissipa pour toujours. Dans la persécution nous jetons donc des regards de confiance vers Jésus persécuté; nous lui disons: O Jésus! *dites à mon âme: Je suis votre salut:* dites-le, et l'effet suivra de près la cause; dites-le et votre parole opérera mon salut, elle m'assurera la victoire, elle me délivrera de tout danger: *Dic animæ meæ: Salus tua ego sum.*

Après avoir prié pour nous, nous prions pour nos ennemis, et selon que les uns doivent se convertir, les autres persévérer dans le péché, nous nous vengeons de ceux-là, en disant pour eux: Nous vous le demandons, Seigneur, qu'ils soient renversés et confondus, qu'ils soient couverts de confusion et de honte: si la confusion et la honte peuvent servir à leur conversion, comme à celle de tant de Juifs qui de persécuteurs devinrent des adorateurs de Jésus-Christ. Quant aux autres, nous leur répétons ce que le prophète prédisait à leurs semblables, nous les prévenons qu'*ils deviendront comme la poussière qui est emportée par le vent; que l'ange du Seigneur les pressera* en les serrant de fort près; *que leur chemin sera obscur et glissant; que l'ange du Seigneur s'attachera à les poursuivre;* qu'ils tomberont de crime en crime et de précipice en précipice: *Fiat via illorum tenebræ, et lubricum, et angelus Domini persequens eos.* O chemin horrible! car qui n'a pas horreur des ténèbres seules; qui n'est inquiet où il mettra le pied s'il marche dans un chemin glissant et au milieu des ténèbres; que peut-il lui arriver si un mauvais ange le pousse alors et le presse? Figure effroyable du pouvoir que le démon exerce sur les méchants à qui il ne permet pas de s'arrêter dans le mal! Ne nous bornons pas à considérer ces hommes comme méchants précisément, considérons-les encore comme étant les uns fourbes, les autres calomniateurs et les autres oppresseurs; cette nouvelle considération servira à nous faire connaître d'autres avantages que leur société nous procure.

Sont-ils des fourbes qui nous tendent des piéges? tôt ou tard ils s'y prendront eux-mêmes. Il arrive ordinairement à ces hommes ce qui arrive à un flambeau dont se sert un incendiaire; le flambeau se brûle lui-même infailliblement, tandis que la maison qu'il voulait consumer est préservée de sa flamme. Il est de même impossible que la malice de ces fourbes ne leur nuise, et il est très-possible qu'elle ne nous nuise point: tôt ou tard ils tombent dans la fosse qu'ils nous avaient creusée, comme il est arrivé à Saül à l'égard de David, et à la Synagogue à l'égard de Jésus-Christ. Et parce que nous avons été préservés des embûches qu'ils nous tendaient, nous en louons le Seigneur; notre âme se réjouit en lui; elle trouve sa consolation dans son Sauveur; tous nos os lui rendent

(1098) Les deux termes originaux signifient le petit et le grand bouclier.

Digitized by Google

gloire (1099) en disant: *Seigneur, qui est semblable à vous? c'est vous qui tirez le pauvre avec force des mains de ceux qui étaient plus forts que lui.* Mais, demande saint Augustin, qui pourrait dignement expliquer des paroles si excellentes? O sainte Eglise! ô divin corps de Jésus-Christ! que tous vos os, que tous ceux de vos membres qui sont justes, qui sont forts, et qui ont assez de fermeté pour ne céder à aucune tentation, disent hautement: *Qui est semblable à vous?* qui a pu comme vous nous arracher des mains de celui qui nous tenait en sa puissance? *Domine, quis similis tibi?* Nous louons donc le Seigneur, comme saint Michel l'a loué dans son combat contre Satan, lorsque les méchants avec lesquels nous vivons sont des fourbes, des traîtres, des perfides.

Sont-ils des calomniateurs qui nous imputent des crimes auxquels nous n'avons jamais pensé? des ingrats qui nous *rendent des maux pour les biens* qu'ils ont reçus de nous? alors ne disons pas ce que nous faisons, mais seulement ce que faisait David, ce sera à nous à voir si nous l'imitons. *Pour moi*, dit-il, *lorsqu'ils me molestaient* de la sorte, *je me revêtais d'un cilice; j'humiliais mon âme par le jeûne, et je répandais ma prière dans le secret de mon sein; j'avais* pour chacun d'eux *de la complaisance comme pour un proche parent et pour un frère; j'étais battu comme étant touché d'une vraie douleur qui me portait à gémir pour eux : « Lugens et contristatus, sic humiliabar. »* Il s'humiliait donc devant Dieu pour ses calomniateurs, et il nous apprenait à nous humilier et à faire pénitence pour ceux de nos ennemis qui nous calomnient.

Parlant de ceux qui, pour nous opprimer, emploient la violence et les autres voies de fait, de ceux qui nous insultent avec moquerie et grincent les dents contre nous, que nous apprend-il? il nous apprend que ce qui est arrivé au chef est aussi arrivé à ses membres; que ses serviteurs les plus fidèles ont quelquefois été flagellés, exposés aux bêtes, brûlés vifs, et dans ces divers états raillés des spectateurs; que Jésus-Christ a honoré sa croix en imprimant son signe sur nos fronts; que la vengeance du juste n'est différée que pour un temps : il nous apprend que dans l'Eglise il y a de la paille et du froment; que la paille s'envole et que le froment reste; que l'impie ne fait attention qu'à la paille, quand il dit en nous insultant: Voilà comme vivent les Chrétiens, voilà ce qu'ils font : il nous apprend que ce qui fait les martyrs, c'est la cause et non la peine, et que si cela n'était, il faudrait mettre au rang des martyrs tous ceux que la justice séculière condamne aux mines, aux galères, au gibet; il nous apprend qu'il nous est permis non-seulement de prédire, mais de souhaiter du mal à nos ennemis, afin qu'ils se convertissent, afin que leurs châtiments servent d'avertissement à leurs semblables; afin que les méchants ne disent pas en se glorifiant : *Nous l'avons dévoré;* afin que les justes disent sans cesse : Que le Seigneur soit glorifié; il nous apprend enfin que le juste délivré de ses ennemis, célèbre les louanges du Seigneur durant tout le jour.

Cela est-il donc possible, dira quelqu'un? Oui, lui répond saint Augustin, et voici quel en est le moyen. Ce que vous faites, faites-le bien; vous louez Dieu. Chantez-vous une hymne? vous louez Dieu. Prenez-vous un repas réglé par une exacte sobriété? vous louez Dieu. Vous couchez-vous uniquement pour réparer vos forces? vous louez Dieu. Commercez-vous, cultivez-vous la terre, exercez-vous une profession? faites tout cela avec probité et sans fraude, vous louez Dieu. *Quidquid egeris, bene age, et laudasti Deum;* c'est l'utile réflexion par laquelle saint Augustin finit son explication, et par laquelle je finirai la mienne sur le XXXIVe psaume.

Psal. XXXV. — Dans le XXXVe, David, à l'occasion de Saül, son persécuteur implacable, et revenant toujours à sa haine après avoir promis la paix, David, dis-je, ou plutôt le Saint-Esprit, nous peint d'abord les méchants avec qui les bons sont obligés de vivre; puis il oppose à leur méchanceté la miséricorde de Dieu, et enfin de cette double considération, il élève les justes au désir du ciel; nouvel avantage qui naît du mélange des uns avec les autres, et que je voudrais vous procurer en vous expliquant un psaume qui doit être chanté jusqu'à la fin des siècles : *In finem, servo Domini, ipsi David.*

Tels sont les traits par lesquels le saint Roi commence le tableau du méchant. C'est un injuste qui fait le mal par principe et avec une pleine volonté; qui a renoncé à toute crainte de Dieu et à toute religion contraire à ses passions; qui pèche par pensées, par paroles et par actions. C'est un injuste qui agit avec tromperie sous les yeux du Seigneur, en sorte que son équité le rend l'objet de la haine de Dieu et des hommes; péché de pensées. C'est un injuste *dont les discours ne sont qu'iniquité et que ruse;* péché de paroles. C'est un injuste qui ne veut point s'instruire pour faire le bien, qui médite dans son lit l'iniquité qu'il veut commettre pendant le jour, *qui s'arrête dans toutes les voies qui ne sont pas bonnes, et qui n'a point de haine pour le mal;* péché d'actions.

Quel fond de méchanceté, d'où procèdent tant de péchés! Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cet homme dont l'Esprit-Saint nous présente ici le tableau, n'est pas un homme particulier qui ne se trouve qu'en tel lieu, qu'en tel temps, qu'en tel corps; c'est un homme, pour ainsi dire, universel qui se reproduit en tout temps, en tout lieu, en tout corps, soit d'artisans ou de négociants, soit de militaires ou de magistrats, et même d'ecclésiastiques, soit d'infidèles

(1099) De là l'usage où sont les Juifs, en priant dans leur synagogue, de balancer tout leur corps.

Digitized by Google

ou de Chrétiens, et même de Chrétiens catholiques. Il ne faut point pour nous en convaincre une recherche curieuse de leur conduite, il ne faut que les opposer les uns aux autres. A les entendre, quel est l'état où règne la bonne foi et la probité, la piété et la religion, les vertus sociales et les vertus chrétiennes?

Que votre miséricorde est grande, ô mon Dieu, qui souffrez cette multitude innombrable de méchants! Elle s'élève jusqu'au ciel, et votre vérité jusqu'aux nues; elles sont l'une et l'autre autant élevées au-dessus de nos pensées que le ciel l'est au-dessus de la terre. Mais aussi que votre justice est terrible! elle ressemble aux plus hautes montagnes dont nous voyons la base, mais dont le sommet se perd dans les nues; vos jugements sont un abîme profond dont nous voyons la surface, mais dont le fond nous est impénétrable: vous sauvez, Seigneur, les hommes charnels et les bêtes de la terre, en leur donnant selon l'abondance de votre miséricorde, ô Dieu! les biens nécessaires à leur conservation. Que vous êtes donc bon, ô vous qui non-seulement souffrez les injustes, mais qui leur faites du bien, qui leur en faites dans le temps qu'ils vous offensent, qui leur en faites dont ils usent pour vous offenser! C'est, mes frères, la réflexion qui se présente naturellement à celui qui met la bonté de Dieu en opposition avec la méchanceté de l'homme, de cette multitude d'hommes injustes, perfides, cruels, dont la terre est surchargée; et de là le désir du ciel auquel les justes se livrent disant:

Si vous êtes, ô mon Dieu! si libéral et si magnifique envers vos ennemis sur la terre, quelle sera votre libéralité et votre magnificence envers vos amis dans le ciel? Ceux-ci dès à présent sont à couvert sous l'ombre de vos ailes, et ils se réjouissent dans cette douce espérance qu'ils recevront de vous, non ces biens que vous accordez aux impies, mais ceux que vous avez préparés à vos enfants; ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison; vous les ferez boire dans le torrent de vos délices où ils seront pleinement rassasiés, parce que la source de vie est en vous, et que c'est dans votre lumière que nous verrons la lumière incréée, le bien souverain, seul capable de remplir nos désirs. C'est, mes frères, ce que disent les justes en comparant les biens du ciel réservés aux élus, avec les biens de la terre abandonnés à la cupidité des pécheurs; mais en le disant, comprennent-ils bien tout ce qu'ils disent? David, dont ils empruntent les expressions, le comprenait-il lui-même?

L'observation de saint Augustin sur ce passage est admirable. Le Prophète, nous dit-il, nous promet je ne sais quoi de grand, d'incompréhensible, qu'il voudrait dire et qu'il ne dit pas, parce que sa langue ni ne le peut dire, ni son esprit ne peut le concevoir; que fait-il donc? il cherche dans toutes les choses humaines une expression capable de représenter aux hommes ce qu'il veut dire, et celle à laquelle il s'arrête comme à une des plus vives, est de leur faire entendre qu'ils se verront comme au milieu d'un torrent de délices toutes spirituelles, dont ils seront tellement enivrés que l'esprit humain se perdra en quelque manière, et deviendra divin, comme le vin bu avec excès fait perdre l'esprit de l'homme. C'est, ajoute ce Père, de ce calice que les martyrs commençaient déjà à être enivrés, lorsque allant souffrir la mort pour Jésus-Christ ils ne connaissaient plus ni leurs femmes, ni leurs mères, ni leurs enfants. Cela étant, quelques gouttes de ces eaux célestes ayant été capables de produire en eux des effets si miraculeux, qu'est-ce aujourd'hui dans le ciel où ils boivent dans la source même de la vie?

Pour arriver à ce bonheur, ô mon Dieu! j'ai besoin de deux grâces; je vous demande pour l'une que vous étendiez sur moi votre miséricorde, comme sur ceux qui vous connaissent, et votre justice, comme sur ceux qui ont le cœur droit, afin que je fasse tout le bien que vous me commandez; je vous demande pour l'autre que le pied du superbe, c'est-à-dire l'orgueil, ne vienne point jusqu'à moi, et que la main du pécheur, c'est-à-dire son exemple, ne m'ébranle point; l'orgueil étant le premier des péchés, celui par lequel commencent les ouvriers de l'iniquité, celui pour lequel le premier ange et le premier homme ont été chassés du paradis, sans pouvoir y rentrer: *Expulsi sunt, nec potuerunt stare.* Le Psalmiste, par ces dernières paroles, nous rappelle l'histoire de la chute effroyable des orgueilleux, pour nous inspirer une vive horreur de leur vie. C'est encore un autre avantage que nous tirons du mélange des méchants avec les bons.

Dans le psaume précédent nous en avons distingué deux premiers. Dans celui-ci nous en remarquons deux autres; continuons-en la liste et voyons ceux dont fait mention le psaume suivant, un de ceux que nous nommons *acrostiches* ou *alphabétiques*, comme renfermant quarante-deux versets, sous les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque, soit pour avertir de son importance, soit pour faciliter la mémoire de ceux qui veulent le savoir par cœur; c'est à quoi servira admirablement l'opposition que le Psalmiste fait douze fois de l'état des méchants à l'état des bons; opposition que l'expérience, la raison et la foi justifient également, comme il est facile de le montrer sans autre détail que celui dans lequel entre le saint Roi.

Le pécheur, celui qui commet l'iniquité, se sèche aussi promptement que le foin; il se fane aussi vite que les herbes et les légumes: le juste, au contraire, celui qui espère en Dieu et fait le bien, habitera paisiblement la terre des vivants; il sera nourri de ses richesses; à la fin des siècles sa justice éclatera comme une lumière; premier chef d'opposition. Le pécheur, celui qui est heureux dans sa mauvaise voie, sera exterminé: le juste, au contraire, celui qui attend le Seigneur avec patience, habitera la terre

Digitized by Google

où séjourne la justice; second chef d'opposition. La prospérité du pécheur ne durera pas toujours; encore un peu de temps et elle ne sera plus; vous chercherez le lieu où il était et vous ne pourrez le trouver : la terre, au contraire, tombera pour toujours en héritage à ceux qui sont doux; ils se verront comblés de joie dans l'abondance d'une paix constante; troisième chef d'opposition.

Le pécheur observera le juste; il grincera les dents contre lui dans le désir qu'il a conçu de le perdre; mais le souverain Maître s'en moquera, parce qu'il voit que son dernier jour viendra bientôt, et qu'il lui rendra alors selon ses œuvres; quatrième chef d'opposition. Les pécheurs ont tiré l'épée du fourreau, et ils ont tendu leur arc pour renverser celui qui est pauvre et dans l'indigence, pour égorger ceux qui ont le cœur droit : mais la justice divine fera que leur épée leur percera le cœur, que leur arc sera brisé, que leur force et leur puissance seront anéanties. Par conséquent, un bien médiocre vaut mieux au juste que les grandes richesses des pécheurs; cinquième chef d'opposition. Les bras des pécheurs seront brisés : le Seigneur, au contraire, affermit les justes; il connaît et protége les jours de ceux qui vivent sans tache; ils ne seront point confondus dans les temps mauvais, et dans les jours de famine; nourris du pain de la parole, ils en seront rassasiés; sixième chef d'opposition.

Les pécheurs, qui les oppriment maintenant, périront alors pour toujours; ils n'auront pas été plutôt honorés et élevés dans le monde, qu'ils tomberont et s'évanouiront comme la fumée; ils emprunteront et ne payeront point, parce que les dépenses excessives où les engagent leur luxe et leur vanité, ne leur en laisseront pas le moyen : le juste, au contraire, est touché de compassion de la misère des autres, et il donne de quoi la soulager sans qu'il en devienne plus pauvre, suivant cette maxime : Que ceux qui bénissent Dieu en seront bénis; septième chef d'opposition.

Ceux qui maudissent le Seigneur, et qui mènent une vie déréglée, en seront maudits, et ils périront sans ressource : au contraire, les pas de l'homme juste seront conduits par le Seigneur qui approuvera sa voie (1100), lors même qu'il tombera il ne se brisera point; le Seigneur met la main sur lui pour l'en préserver; on ne voit point que le juste ait été abanbonné, ni que sa race ait cherché du pain (1101); il passe tout le jour à faire l'aumône et à prêter, et cependant sa race sera après lui comblée de biens; huitième chef d'opposition (1102).

Ceux qui sont injustes seront punis, et la race des impies périra : mais les justes recevront la terre en héritage et ils y demeureront durant tout le cours des siècles; la bouche du juste méditera la sagesse, et sa langue parlera selon la justice; la loi de Dieu est dans son cœur; neuvième chef d'opposition auquel je m'arrête, vous laissant pour tâche de rechercher les dixième, onzième et douzième dans le reste du psaume (1103), et prenant pour la mienne de vous mettre sous les yeux les réflexions d'un saint qui semble avoir reçu l'esprit de David pour en expliquer les psaumes, comme saint Chrysostome paraît avoir reçu l'esprit de saint Paul pour en expliquer les lettres. En voici quelques-unes qui vous prouveront ce que j'ai dit, que le but du psaume est de lever le scandale qui naît du mélange des bons avec les méchants.

Chose étonnante! vous dit ce Père; vous êtes Chrétiens, et cependant c'est pour vous un sujet de trouble de voir les méchants heureux, opulents, pleins de santé, élevés, constitués en dignité, commodément et même superbement logés, jouissant au milieu de leur famille des plaisirs de cette vie; à l'aspect de ces hommes vous dites en votre cœur que tout arrive ici par hasard, et que l'iniquité de l'un ne fleurirait pas, tandis que l'innocence de l'autre souffre, si Dieu gouvernait les choses humaines. Point de maladie de l'âme qui n'ait son remède dans l'Ecriture. Vous que celle-ci attaque, prenez et buvez la potion que l'Esprit-Saint vous a préparée dans le psaume XXXVI: *Gardez-vous de porter envie à celui à qui tout réussit, n'ayez point de* jalousie contre ceux qui commettent l'iniquité; ils sécheront comme les herbes et les légumes sans racines... le temps *présent* est votre hiver; à cet hiver succédera un printemps qui offrira à vos sens toutes les délices dont ils sont susceptibles. Que vous a promis Jésus-Christ votre maître?... S'il vous a promis la félicité de ce siècle, murmurez contre lui, j'y consens; mais que vous a-t-il promis avant la résurrection des morts? que souffrez-vous en cette vie qu'il n'ait souffert? Il a souffert les fouets les opprobres, la croix; qu'avait mérité de tout cela le juste? que n'a pas mérité de tout cela le pécheur?

Vous gémissez parmi les pécheurs, vous gémissez sur les pécheurs : encore un moment, le sujet de vos gémissements cessera.... repassez dans votre esprit les années d'Adam, il vous paraîtra avoir été hier chassé du paradis. Car que sont devenus tant de siècles

(1100) Ces mots : *Viam ejus volet*, signifient, ou que le juste aime la voie de Dieu, ou que Dieu dirige la voie du juste.

(1101) Est-ce donc à dire que celui-là est le fils d'un injuste qui cherche son pain? 1° Il ne faut pas ici séparer ce que David joint, un juste qui soit tout à la fois et abandonné de Dieu, et mendiant son pain. 2° Un juste comblé de biens spirituels n'est pas censé réduit à la mendicité. 3° Le pain de la parole de Dieu ne lui manque pas. 4° Il n'était point ordinaire sous la loi mosaïque, qui promettait les biens temporels, de mendier son pain, etc.

(1102) Quoique ces chefs d'opposition soient quelquefois les mêmes pour le fond, il résulte cependant cet avantage de leurs répétitions, c'est qu'ils en sont mieux inculqués.

(1103) Depuis le verset 30 jusqu'à la fin.

Digitized by Google

passés? le peu de jours qui nous restent passeront avec la même vitesse; vous eussiez vécu aussi longtemps qu'Adam, votre vie vous semblerait semblable au vol rapide de l'oiseau de proie (1104). Entrez-vous dans la voie de Jésus-Christ? ne vous promettez point les prospérités du siècle; attendez-vous à marcher par les sentiers durs et difficiles, et pour y persévérer, n'observez pas seulement le sentier par où vous marchez, mais le terme vers lequel vous marchez; voulez-vous soutenir le travail? considérez la récompense; à la vue tout vous paraîtra vil, rien ne vous en paraîtra digne; vous serez étonnés de donner si peu et de tant recevoir : pour un repos éternel, il faudrait subir un travail éternel. Une félicité éternelle devrait être précédée de souffrances éternelles, mais quand viendrait la félicité si de telles souffrances la devançaient? il était donc nécessaire dans le plan de bonté que Dieu s'était prescrit, que ces souffrances fussent temporelles, cela est vrai, mais quoique temporelles elles pouvaient être longue, elles pouvaient durer des milliers et même des millions d'années; car que sont mille ans, cent mille ans, cent millions d'années comparées à l'éternité? nous pouvions donc être dans les travaux et la misère, dans les douleurs et les tourments, dans les prisons, et les plaies, dans la faim et la soif toute notre vie, tous les jours, toutes les heures d'une longue vie, mais, ô libéralité de notre Dieu! non-seulement il a voulu que nos maux fussent temporels et non éternels, mais il a voulu qu'ils fussent courts comme ils le sont, et comme ils nous le paraîtront au moment où, les travaux finis, nous passerons au royaume éternel, à la félicité sans fin. Où est, demanderons-nous alors, la proportion entre les travaux et la récompense? L'exemple de nos soldats vétérans devrait vous humilier, continue saint Augustin : qu'est-ce que ces hommes n'ont pas consenti à souffrir, dans leurs campagnes, du froid, du chaud, de l'insomnie, du fer et du feu, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à l'âge de cinquante ans? Pourquoi? pour avoir la vétérance et peut-être quelques années de repos? Soldats de Jésus-Christ, que ne devons-nous pas consentir à faire et à souffrir pour jouir d'un repos certain et éternel? serions-nous Chrétiens si nous n'étions dans la disposition d'embrasser tout genre de travaux et de peines? Qu'est-ce qu'un disciple de Jésus-Christ, sinon celui qui suit la voie? elle est dure, mais elle est sûre; une autre offre des délices, mais elle est bordée de voleurs : *Forte delicias habet, sed latronibus plena est.*

Ce sont jusqu'ici les paroles de saint Augustin. Combien d'autres d'une égale beauté, d'une égale solidité, les précèdent et les suivent! Je ne cesserais point de vous les proposer, si vous ne vous lassiez de les entendre, et s'il n'était temps de finir ce discours sur le mélange des bons avec les méchants.

Regardons-les comme des instruments dans la main de Dieu, pour tailler et polir les pièces vivantes de la cité céleste; reconnaissons par nos prières pour eux les services spirituels qu'ils nous rendent sans le savoir, et même contre leur intention; profitons de toutes les occasions qu'ils nous présentent d'exercer la patience, la charité, le désintéressement, la confiance en Dieu; séparons-nous-en de mœurs et d'affections dans le temps, pour mériter d'en être séparés dans l'éternité, et de passer de leur société à celle des élus. C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite. Au nom, etc.

INSTRUCTION XIII.

AMOUR DIVIN.

(*Psal.* XXXVII, XXXVIII.)

Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me.

Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez point dans votre colère. (*Psal.* XXXVII, 1.)

Parmi le grand nombre des psaumes que David nous a laissés, il en est, mes frères, qui conviennent principalement à l'Eglise triomphante, et il en est d'autres qui conviennent à l'Eglise militante; du nombre des premiers sont ceux qui expriment la louange, l'adoration, les délices du cœur. Du nombre des derniers sont ceux qui expriment le gémissement, la patience, etc.: par conséquent celui qui commence par ces paroles de mon texte : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère : « Domine, ne in furore,* » etc. C'est la réflexion qui naît du titre même du psaume, et de l'explication que saint Ambroise et saint Augustin lui ont donnée; il est intitulé : *Psaume de David, pour le souvenir du sabbat* : « *In rememorationem de sabbato:* » que veulent dire ces mots? Selon ces saints docteurs, ils signifient que le souvenir du ciel où nous célébrerons un sabbat éternel, doit nous porter à réciter ce psaume sur la terre pour y obtenir le pardon de nos péchés qui nous interdiraient l'entrée de la cité sainte; ils signifient que là haut est le repos et qu'ici est le travail; ils signifient que ce cantique convient à une âme plaintive, pleurant et se souvenant du sabbat où le vrai Josué est entré après sa résurrection; ils signifient, pécheurs, que vous devez souvent faire à Dieu cette prière : *Seigneur, ne me reprenez point dans votre fureur*, et que je ne sois point de ceux à qui vous direz : Allez au feu éternel; *ne me châtiez point dans votre colère*, mais plutôt purifiez-moi dans cette vie, de manière que je n'aie plus besoin de ce feu

(1104) Ce que dit saint Augustin : « Post istam vitam nondum ibi eris (in regione cœlesti), quis nescit? » tient à l'erreur des millenaires, si on ne l'entend bénignement, s'il ne suppose que ses auditeurs passeront par le purgatoire.

Digitized by Google

que nous connaissons sous le nom de feu du purgatoire.

Il est vrai, mes frères, qu'on méprise ce feu, qu'on le méprise parce qu'il est dit qu'en y passant on sera sauvé; mais est-ce donc là une raison de l'attendre sans crainte? attendrions-nous tranquillement la peine de la roue, du chevalet, du scorpion? etc. Cependant le feu du purgatoire est un supplice plus terrible que ceux-ci, et que tous les autres que l'homme peut souffrir en cette vie : *Gravior tamen erit ille ignis, quam quidquid homo pati potest in hac vita.* Devons-nous donc attendre en paix une sentence qui nous condamnerait au feu du purgatoire? ne devons-nous pas la prévenir, s'il nous est possible, et puisqu'il nous est possible de l'empêcher en adressant souvent à Dieu cette prière : *Seigneur, ne me reprenez point dans votre fureur*, en me condamnant à l'enfer, *et ne me châtiez point dans votre colère*, en m'envoyant au purgatoire? cesserons-nous de la lui adresser? Attentifs au dessein de l'Eglise qui ordonne à ses ministres de réciter le psaume XXXVII la veille du samedi pour prière du soir, nous le réciterons donc plus souvent encore comme convenant à la vie présente qui est la veille du grand sabbat, et afin que nous le récitions avec plus de dévotion, nous nous instruirons aujourd'hui de son vrai sens; et puisqu'il est la voix de l'amour pénitent, le suivant de l'amour patient; je vous parlerai de l'amour divin, sous ces deux aspects, c'est le sujet de cette instruction.

Psal. XXXVII.—Consultons bien notre propre cœur, mes frères, nous y trouverons la preuve de ces trois assertions de saint Augustin, la première que l'amour, quel qu'il soit, pur ou impur, légitime ou criminel, naturel ou surnaturel, est toujours le principe de sa vie, de ses mouvements, de ses inclinations : *Vita cordis amor est.* La seconde, que nous sommes nous-mêmes ce qu'est l'objet de notre amour; terre, si cet objet est terrestre; ciel, si cet objet est céleste; Dieu, si cet objet est Dieu (1105). La troisième, que l'amour divin est le germe et la racine de toutes les vertus, ou que toutes les vertus sont un même amour diversement modifié; qu'est-ce, par exemple, que la tempérance, sinon un amour sobre qui se prive, pour Dieu, de tout plaisir? qu'est-ce que la justice, sinon un amour équitable qui, pour Dieu, rend à chacun ce qu'il lui doit? qu'est-ce que la pénitence, sinon un amour droit, qui répare l'injure faite à Dieu, par des œuvres satisfactoires? Je pourrais faire des questions et des réponses semblables sur la patience, sur la reconnaissance, et par là justifier ces expressions d'amour divin, pénitent, patient, reconnaissant, etc., mais venons à l'essentiel, aux sentiments qui répondent à notre psaume, à ceux de l'amour pénitent, aux moyens de vous les rendre propres; pour cela demandons d'abord à l'esprit qui animait David lorsqu'il écrivait le psaume, de nous animer à ce moment que nous nous en occupons. Puis excitons-nous à une vraie douleur de nos péchés à la manière de David, en examinant le nombre de nos péchés leur énormité, leur durée, leur effet. Ah! que cet examen est propre à troubler la fausse paix de nos âmes.

Si, comme le roi pénitent, nous considérons le nombre de nos péchés en remontant jusqu'à leurs principes, ce qui n'était d'abord qu'un ruisseau, n'est-il pas devenu un fleuve immense dont les eaux ont surpassé notre tête? si nous en considérons l'énormité ne se sont-elles pas appesanties sur nous comme un fardeau insupportable? si nous en considérons la durée, combien de jours et même d'années n'avons-nous pas croupi dans leur habitude? Hélas nos plaies invétérées se sont remplies de corruption et de pourriture à cause de la folie qui nous a portés soit à offenser Dieu, soit à demeurer dans l'habitude du péché, et par là elles sont devenues comme incurables. Si nous en considérons les effets, il nous ont rendus doublement misérables, nous ayant dépouillés du souverain bien, et nous ayant mérité le souverain mal; il nous ont courbés vers la terre, nous qui auparavant contemplions le ciel avec une pleine liberté; il nous ont inclinés jusqu'à la fin, autant qu'il était possible, vers les plaisirs des sens, nous qui auparavant ne goûtions que les plaisirs de l'esprit.

Par une suite de nos péchés, qu'est-il arrivé encore? que nos passions se sont fortifiées que nos reins ont été remplis d'illusions (1106), et qu'il n'est resté aucune partie saine ni dans notre âme, ni dans notre corps contre lequel nous avons péché; il est arrivé que notre cœur a été rempli de trouble, que toute notre force nous a quittés et que la lumière de nos yeux n'a plus été avec nous. C'est-à-dire que le péché a aveuglé notre entendement; il a affaibli notre volonté; il a porté le trouble dans notre intérieur; il a soulevé la chair contre l'esprit; il a dépouillé notre âme de toutes ses richesses spirituelles, il l'a courbée comme les animaux vers les objets sensibles et terrestres; il a même ôté à notre corps la santé en lui attirant de bonne heure les infirmités de la vieillesse. C'est, mes frères, ce que nous reconnaîtrons comme David, lorsque comme lui nous aurons examiné le nombre de nos péchés, leur énormité, leur durée, leurs effets; ne produirons-nous donc pas aussi avec lui cet acte de contrition :

Seigneur, ne me reprenez point dans votre fureur; ne me châtiez point dans votre colère; ne me condamnez à aucune peine de la vie future; je vous le demande en vue de mes maux présents. O le triste état auquel ils me réduisent! de quelque côté que je porte mes

(1105) « Talis quisque est, qualis est ejus dilectio; terram diligis? terra eris; cœlum diligis? cœlum eris; Deum diligis? Deus eris. »

(1106) Ceci, selon les Pères, s'entend des mouvements involontaires de la chair; d'autres entendant par ces illusions une maladie honteuse.

Digitized by Google

regards, je n'aperçois que sujet de peines. Si j'élève mes yeux vers vous, je suis percé de vos flèches; votre main s'appesantit sur moi; à la vue de votre colère il n'est rien de sain dans ma chair. Si j'ose me regarder moi-même, à la vue de mes péchés, il n'y a plus de paix dans mon intérieur; je marche accablé de tristesse durant tout le jour; je suis d'autant plus affligé que je suis tombé dans la dernière humiliation qui est le péché public et scandaleux. Le gémissement secret de mon cœur me fait pousser au dehors des cris semblables à des rugissements; Seigneur, tout mon désir est exposé à vos yeux et mon gémissement ne vous est point caché: *Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus.*

Tel est, mes frères, le langage de l'amour pénitent, et si sur ces dernières expressions vous me demandez ce que saint Augustin dit de ce désir, le voici: C'est par lui, dit ce Père, que nous accomplissons le précepte de prier toujours; car que signifient ces paroles de saint Paul: *Priez sans cesse?* (*I Thess.* v, 17.) Pouvons-nous sans cesse fléchir le genou, prosterner nos corps, lever nos mains vers le ciel? Outre cette prière extérieure, il en est une intérieure, qui est le désir du cœur; ce désir étant continuel, votre prière l'est aussi: *Continuum desiderium tuum, continua vox tua.* Cessons de désirer et d'aimer, nous cesserons aussi de prier; c'est de nous qu'il est dit: *La charité de plusieurs se refroidit.* (*Matth.* xxiv, 12.) Le froid de la charité est le silence de notre cœur; le feu de la charité est le cri de notre cœur; si la charité subsiste toujours, nous crions toujours, nous désirons toujours, nous nous souvenons du Sabbat, nous remplissons le titre du psaume.

Ce que nous en avons vu jusqu'ici nous apprend l'usage que l'amour pénitent sait faire des maux intérieurs. Ce que nous allons en voir nous apprendra l'usage qu'il sait aussi faire des maux extérieurs, de ceux qui nous viennent des hommes parmi lesquels nous vivons. Ce qui était une réalité pour David, changeons-le tous en une simple supposition, vous, mes frères, pour vous, et moi pour moi. *Mes amis et mes proches se sont élevés et déclarés contre moi*, comme les Juifs contre Jésus-Christ, je le suppose; *ceux qui étaient proche de moi s'en sont tenus éloignés*, comme les apôtres de leur divin Maître; les uns ont cherché à m'ôter la vie, et ont usé de violence pour me la ravir; les autres ont cherché à m'accabler de maux, ont tenu de moi des discours pleins de vanité et de mensonge, ne pensant, durant tout le jour, qu'à m'opprimer par des tromperies. Que fais-je à cette supposition, si je prends pour maître l'amour pénitent? je fais comme si j'étais sourd; je n'entends rien des calomnies dont les Séméi me noircissent; je n'ouvre pas plus la bouche à leurs malédictions que si j'étais muet; je deviens semblable à un homme qui n'entend point et qui n'a rien dans la bouche pour répliquer; non que je sois insensible aux outrages et aux injures, mais parce que je les regarde comme des moyens de mériter mon pardon, parce que j'espère Seigneur, que, pardonnant à mes ennemis, vous me pardonnerez aussi, et que vous exaucerez la prière que je vous offre, de ne me point reprendre dans votre fureur.

C'est, mes frères, une première raison pour laquelle il est bon de nous condamner à un rigoureux silence lorsqu'on nous maudit ou qu'on nous calomnie. Une seconde est qu'en le trompant il pourrait arriver que nous dirions plus qu'il ne faut, que notre excès pourrait être puni par l'abandon de Dieu, que nos ennemis auraient la joie de triompher de nous, eux qui parlent de nous avec orgueil, dans le temps qu'il nous reste encore des amis. Est-ce donc que ce triomphe qui nous humilierait ne servirait pas en même temps à notre sanctification? Aussi, mes frères, ne devons-nous pas demander d'en être préservés parce qu'il nous humilierait, mais parce qu'il serait contraire à la gloire de Dieu, car s'il la procurait nous dirions: J'accepte encore cette peine, ô mon Dieu! parce que j'accepte généralement toutes celles qui me viennent de vos mains, parce que je suis disposé à souffrir pour expier mes péchés, tous les châtiments qu'il vous plaira de m'envoyer, et que le sujet important de ma douleur sera devant mes yeux le jour et la nuit, dans ma retraite et jusque dans les compagnies les plus bruyantes, à plus forte raison suis-je disposé à tout faire, même à publier mon péché, à chercher les moyens de l'expier, et à les employer. C'est, mes frères, ce que nous dirions si les méchants, en triomphant des bons, ne semblaient triompher de Dieu, protecteur des bons.

De là vient que nous pouvons tenter de fléchir la miséricorde du Seigneur envers nous, en lui représentant que la cause de l'innocent est la sienne, en lui remontrant humblement que le nombre de ceux qui nous haïssent s'augmente considérablement, en lui adressant cette prière: *Ne m'abandonnez pas, Seigneur mon Dieu, ne vous retirez pas de moi;* au contraire, *hâtez-vous de me secourir*, vous qui êtes *le Dieu de mon salut.* C'est ce que l'amour pénitent a dit dans David, figure des pénitents, dans Jésus-Christ, modèle des pénitents, dans tous les pécheurs sincèrement pénitents; d'où vient l'usage de l'Eglise de mettre ce psaume au rang des sept psaumes pénitentiaux, et l'opinion des Pères, qui l'entendent au moins quant à sa seconde partie de Jésus-Christ dans sa passion.

Un deux, c'est saint Ambroise, observe que le Prophète, après avoir parlé de l'amour pénitent dans le psaume xxxvii, parle de l'amour patient dans le xxxviiie (1107), et par son observation il nous

(1107) « In superiore psalmo expressa forma pœnitentiæ est; in hoc patientiæ forma signatur. »

Digitized by Google

donne une clef dont nous nous servirons pour expliquer les trois parties du cantique sacré, et nous instruire, en les expliquant, de la manière de triompher des trois tentations d'impatience.

Psal. XXXVIII.—Une première de ces tentations est l'injure qu'on nous dit. L'entendons-nous sans trouble, sans émotion, sans éprouver un premier mouvement qui nous porte à y répondre par une autre injure, à rendre malédiction pour malédiction, à nous venger d'un lâche Séméi qui nous outrage en nous voyant dans l'adversité, comme il nous louerait s'il nous voyait dans la prospérité? N'est-ce pas là le conseil que nous donnerait l'amour-propre si nous l'écoutions? Qu'il est difficile, en une semblable conjoncture, de ne point pécher par la langue! Pour vaincre cette difficulté, que fait l'amour patient? Il forme des propos, il choisit des moyens, il en use dans l'occasion; et de là quel avantage ne tire-t-il pas? *J'ai dit en moi-même, j'observerai avec soin mes voies, afin que je ne pèche point par ma langue:* voilà sa résolution. *Je mettrai une garde à ma bouche dans le temps que le pécheur s'élèvera contre moi*, et où il me chargera d'injures : voilà le moyen de prudence qu'il choisit. *Je me tairai* alors; *je m'humilierai* devant Dieu qui permet *mon humiliation;* je garderai le silence pour ne pas même dire de bonnes choses, de peur qu'il ne m'en échappe de mauvaises : voilà la pratique qu'il observe. Jugeons de ces avantages par ceux que David en tirait, et dont il nous a rendu compte.

Le même silence, dit-il, qui a calmé la douleur naturelle que me causait un ennemi outrageux, m'en a causé une autre plus vive et d'un ordre supérieur : j'ai craint d'avoir manqué au devoir de la correction fraternelle. A cette pensée, *mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, et tandis que je méditais* ces choses, *un feu s'y est embrasé*, non un feu matériel, mais un feu spirituel, ce feu qu'allume dans les cœurs l'esprit de Dieu et charité : *In meditatione mea exardescet ignis.* C'est ainsi, mes frères, que l'amour et la patience s'entr'aident mutuellement, l'amour produisant la patience, et la patience entretenant, excitant, perfectionnant le feu de l'amour par le moyen de la méditation dans les moments critiques où un pécheur audacieux nous accable d'injures.

David, qui se rappelle cette épreuve dans la première partie de son psaume, fait, dans la seconde, mention d'une autre plus forte encore, par laquelle il passa au même jour et au même moment où il passa par la première; il fait mention du danger où il se vit de perdre ses biens, sa couronne et sa vie même (1108); et parce que son psaume est un de ceux qui doivent être récités *jusqu'à la fin* du monde, *in finem*, parce qu'il est écrit pour ceux qui sautent (1109) pour ainsi dire par-dessus et au delà des biens présents, il soutient ceux-ci dans le détachement de ces biens, en leur montrant ce qu'ils sont et à qui ils passeront après la mort de leurs possesseurs. Deux considérations dont je vous invite à vous occuper de la manière suivante.

Je demande d'abord que dans une méditation profonde vous adressiez à Dieu cette prière en votre langue, ou plutôt en celle des saints, qui est si peu connue des mondains : *Faites-moi connaître, Seigneur*, quel est le temps de ma fin (1110) et quel est *le nombre de mes jours, afin que je sache ce qui m'en reste*, et que je ne me trompe pas sur cet objet, en prenant pour beaucoup ce qui est très-peu, comme il arrive aux amateurs de ce siècle. Je ne prétends pas, ô mon Dieu! que vous leviez le voile qui me couvre le genre et l'heure de ma mort; vous voulez que j'ignore l'un et l'autre, je me soumets à votre volonté, et je vous fais sur l'un et sur l'autre le sacrifice de ma curiosité; mais ce que je désire vivement obtenir de vous, c'est que je sache à quelle œuvre, à quel état, à quelle profession vous m'appelez, afin que je comprenne ce qui m'en manque encore (S. Aug.); c'est que je connaisse par le sentiment la brièveté du temps et la longueur de l'éternité, pour me préparer à celle-ci, par mon indifférence pour celui-là : *Notum fac mihi, Domine, finem meum*, etc.

Je demande ensuite que vous écoutiez la réponse du Seigneur à votre demande, et que vous me la communiquiez, non pas en me parlant, mais en parlant à celui dont la réponse vous aura éclairés sur la vanité des objets terrestres. Il me semble déjà vous entendre dire à Dieu ce que David lui disait dans une circonstance semblable : *Vous avez, ô mon Dieu! mis à mes jours une mesure fort bornée.* Le temps que j'ai à vivre est si court, qu'il est devant vous *comme un néant. En vérité tout homme qui vit* sur la terre, tout ce qui appartient à l'homme, *n'est que vanité. En vérité, l'homme passe comme une image qui disparaît*, comme une ombre qui s'évanouit. Est-il donc raisonnable lorsqu'il s'inquiète et qu'il se trouble pour une vie et pour des biens qui durent si peu? l'inutilité de ses soins et de son trouble ne devrait-elle pas l'en corriger? quels prétextes peut-il avoir de s'attacher à des biens qui le quitteront ou qu'il quittera sitôt? dira-t-il qu'il a des héritiers à qui il les laissera? Hélas! il amasse des trésors, et il ne sait pas pour

(1108) On suppose que ce psaume a été composé à l'occasion de la révolte d'Absalon, quelque temps après et dans un temps de maladie, comme le précédent.

(1109) A la lettre il est pour *Idithun*, un des trois maîtres de la musique du temple; mais selon saint Augustin, ce mot *Idithun*, au moral, signifie, *transiliens, sautant au delà.*

(1110) J'aime l'explication que saint Jérôme donne à ce verset : *Notum fac*, etc., « non istius vitæ finem quærit, notum sibi fieri, sed mundi; neque istorum dierum numerum vult scire, sed futuri sæculi; et numerum dierum quis est, hoc est numerus sine numero, dies sine die... ut sciam quid desit ad palmam. »

Digitized by Google

qui il les aura amassés; il se persuade que c'est pour des enfants, et c'est peut-être pour des ingrats, pour des ennemis, pour des inconnus, qui dissiperont en plaisirs ce qui lui aura coûté beaucoup de peines et de travaux. N'y aurait-il pas plus de sagesse de sa part s'il amassait des trésors pour le ciel?

C'est ce que le Saint-Esprit disait à David pour le consoler par avance des pertes temporelles qu'il pouvait encore faire dans ce temps où il lui parlait, outre celles qu'il avait déjà faites au temps de la révolte d'Absalon, et c'est aussi ce que comprend parfaitement l'amour patient. Il souffre les injures sans murmurer, c'est un de ses premiers actes : il souffrirait sans se plaindre d'être dépouillé de tout bien temporel, c'est un second de ces actes.

Un troisième que je trouve dans la troisième partie du psaume, est d'attendre le ciel, et cet acte, il le forme en disant: *Quelle est maintenant mon attente? n'est-ce pas le Seigneur?* oui, ô mon Dieu, *tout mon trésor est en vous;* vous êtes toute mon espérance et l'objet de tous mes désirs : ensuite et parce que le péché, quant à la coulpe et quant à la peine, est un obstacle à la possession de ce bien, il demande d'être délivré 1° de la coulpe en disant: Délivrez-moi de toutes mes iniquités; je vous le demande en considération de ce que j'ai fait pour vous: *Vous m'avez rendu un objet de mépris à l'insensé, et persuadé que vous avez voulu ce traitement, je n'ai pas ouvert la bouche* pour répondre aux injures de ce pécheur. Il demande d'être délivré 2° de la peine en disant: Détournez maintenant vos plaies de dessus moi, ces plaies que vous ordonnez comme juge et non comme médecin, ces plaies dont la fin est de punir sans corriger, ces plaies qui sont l'aveuglement, l'endurcissement, l'abandon au sens réprouvé, ces plaies qui m'ont fait *tomber en défaillance sous la force de votre main*, lorsque vous m'avez châtié en m'induisant à la tentation d'un homicide, pour punir un adultère et en me laissant plus d'un an dans l'oubli de ces deux crimes, ces plaies dont vous punissez le pécheur, l'ambitieux, l'avare, en permettant qu'il dessèche son âme par les soins des choses terrestres *comme l'araignée s'épuise pour ourdir sa toile, et y prendre des mouches* (1111).

Comparaison horrible, mes frères, mais bien propre à nous faire sentir la folie de ceux qui s'agitent, qui s'empressent, qui se consument en soins pour acquérir les biens de ce monde. Ce qu'on peut dire de plus juste d'eux, c'est qu'ils ressemblent à ces vils insectes qui s'épuisent pour prendre une mouche dans leurs filets. Quelle honte à celui qui mériterait ici l'application de la comparaison. O Dieu! préservez-nous ou guérissez-nous d'une telle folie: *Exaucez la prière* que nous vous en faisons; *laissez vous toucher de nos larmes;* vous nous recommandez souvent l'étranger dans vos Ecritures; souvenez-vous que *nous sommes nous-mêmes étrangers et voyageurs sur la terre comme nos pères;* pardonnez-nous afin que notre âme, brûlée par le feu de la concupiscence, reçoive comme un rafraîchissement la paix de la conscience, avant d'aller à vous et de cesser d'être ici-bas : *Remitte mihi ut refrigerer priusquam obeam, et amplius non ero.* Ainsi parle au psaume XXXVIII l'amour patient, soit en David, soit en tout autre sujet où il se trouve. Reprenons ces paroles : *L'homme se trouble inutilement ; il amasse des trésors sans savoir pour qui il les amasse;* exposons au grand jour les réflexions qu'elles renferment: remplissons, nous, ici chacun notre devoir, vous en m'écoutant, comme les citoyens de Carthage (1112) écoutaient saint Augustin, et moi en vous répétant ce que ce saint docteur leur disait d'admirable sur ces paroles.

Mais ne vous paraîtrai-je pas un insensé lors même que je vous tiendrai le langage de ces saints? C'est à vous, avares, que je fais cette question: à vos yeux vous êtes des hommes d'une prudence consommée; point de jour ne se passe que vous n'inventiez des moyens d'attirer à vous des richesses du commerce, de l'agriculture, de l'éloquence, de la jurisprudence, de la robe et de l'épée. Hommes sages, vous n'omettez rien pour accumuler écu sur écu; pirates et écumeurs de mer, vous évitez votre semblable; ce que vous faites à un autre vous craignez de le souffrir d'un autre; ce que vous souffrez ne vous corrige pas: je me trompe, vous ne souffrez rien d'un autre. Comme vous savez amasser en hommes habiles, vous savez aussi conserver en hommes prudents. J'interroge ici votre cœur, je discute votre prudence, en trouverai-je beaucoup dans votre conduite? vous avez amassé, vous avez gardé, je le veux; dites-moi pour qui vous avez gardé? Vous voyez que je ne vous rappelle ici ni les soins, ni les inquiétudes, ni les veilles, ni les travaux, ni les sueurs qui ont précédé vos acquisitions; je ne vous dis pas : vous avez risqué de devenir la proie de celui dont vous vouliez être les *prédateurs* (1113). Comme il arrive en ce monde où les petits poissons sont souvent dévorés par les gros, et où le prédateur de ces faibles est ordinairement la proie du plus fort: *Non dico, ne forte cum vis esse prædo minoris, sis præda majoris.* Je passe sur toutes les difficultés qu'il y a à recueillir et à conserver ce qu'on a recueilli; je veux bien même n'en supposer

(1111) Le mot *conturbatur* de cette phrase du verset 12: *Verumtamen conturbatur omnis homo*, qui manque dans l'hébreu, paraît pris du vers. 9.

(1112) Le titre du discours de saint Augustin porte qu'il l'a prononcé à Carthage; le style en est plus sublime que celui de beaucoup d'autres.

(1113) Le mot *prædo* ne serait pas assez énergiquement rendu par ceux de *pilleur*, de *voleur*, de *corsaire*, etc.

Digitized by Google

aucune, je n'ai pas besoin de ces observations pour convaincre votre prudence de folie: cette question me suffit: *Pour qui amassez-vous?* C'est pour vos enfants, direz-vous. Cette parole, dictée en apparence par la piété, est l'excuse la plus commune de l'iniquité. Sont-ils nés, ces enfants? s'ils ne le sont pas, savez-vous s'ils naîtront? s'ils naissent, savez-vous s'ils vivront? s'ils vivent, savez-vous s'ils vivront plus que vous? n'êtes-vous pas des passants qui thésaurisent pour d'autres passants?

Mais, répondez-vous, il est naturel qu'un père amasse pour ses enfants. Mais, vous dirai-je aussi, convient-il de vous borner au naturel? ne devez-vous pas tendre au surnaturel? Vous avez des enfants! *Filios habes!* comptez-en un de plus: donnez une part d'enfants à Jésus-Christ dans la personne des pauvres: *Unum plus numera, et da Christo.* A cette condition je vous promets, quoi pour récompense? celui-là même qui est sur tout, par qui est tout, pour qui vous avez été fait parmi tout; est-ce trop peu? Vous êtes inquiets comment vous placerez mieux votre argent. Si vous le placez en constitutions, vous craignez les banqueroutes; si vous le placez en terres, vous craignez les gelées, les grêles avant les moissons; le feu, le pillage après les récoltes. En le plaçant en aumônes, avez-vous rien de semblable à craindre; ne le placez-vous pas dans le sein de Dieu; Dieu qui vous a donné ce que vous lui confiez, ne se constituera-t-il pas votre débiteur? Puis donc qu'il vous ordonne de vous faire précéder de vos biens dans le ciel en les perdant sur la terre, pourquoi hésiteriez-vous de suivre sa volonté? ces motifs ne sont-ils pas assez puissants pour vous y déterminer? Je m'y arrête donc, mes frères, persuadé que vous vous porterez désormais avec joie à tout ce que l'amour patient exige de vous. Que ne serez-vous pas disposés à donner, étant disposés à tout perdre sans murmure et sans plainte?

L'amour pénitent, aussi efficace en vous que l'amour patient, y produira aussi ses actes dans toute leur étendue; il y justifiera constamment ces paroles: *In flagella paratus sum, et dolor meus in conspectu meo semper;* il sera prêt à tous les fléaux temporels et corporels, extérieurs et intérieurs. Me désavouerez-vous sur aucun de ces points? ne les exécuterez-vous pas aussi volontiers que vous les avez entendus? Que votre attention me dédommage agréablement de ma peine! que la vôtre à m'écouter, me fait trouver légère, celle que je me donne pour vous instruire et vous exhorter! J'ai si peu d'envie de vous fatiguer, que je me tairais à la première marque d'ennui de votre part (1114).

(1114) Cette finale est imitée de celle de saint Augustin: « Laborem vobis facitis; si enim sentiam vos fastidire quod dicitur cito tacerem. »

INSTRUCTION XIV.

LE SALUT.

(*Psal.* XXXIX (1115), XL, XLI.)

Exspectans exspectavi Dominum.

J'ai attendu le Seigneur avec une grande patience. (*Psal.* XXXIX, 1.)

Un principe que saint Jérôme et saint Augustin nous rappellent souvent dans leurs instructions sur les psaumes, et que je dois vous rappeler ici, c'est que le chef y parle tantôt à son nom propre tantôt à celui de ses membres; c'est que Jésus-Christ y parle tantôt en sa personne, et tantôt dans la nôtre, y prenant notre place, y exprimant nos misères, nos désirs et nos actions de grâces. C'est ce qu'on voit bien distinctement dans le psaume dont je viens de citer les premières paroles: *J'ai attendu le Seigneur avec une grande patience: « Exspectans exspectavi Dominum. »* Si nous suivons le psaume depuis ce texte jusqu'à celui où il est parlé de sacrifice, à qui convient-il mieux qu'à l'âme fidèle? Si depuis le texte où il est parlé de sacrifice, nous le suivons jusqu'à la fin, à qui convient-il mieux qu'à Jésus-Christ. La fin de tous les psaumes et spécialement de ceux intitulés: *Pour la fin* (1116), c'est donc vous, mes frères, c'est moi, c'est toute âme fidèle qui gémira ici sur le malheur de son origine, qui en désirera la délivrance, qui, l'ayant obtenue, éclatera en reconnaissance, qui témoignera ces sentiments dans la première partie du psaume.

Pendant quatre mille ans le genre humain a attendu le Seigneur, et enfin il a paru dans la plénitude des temps; touché des cris des justes et des patriarches, il l'a tiré de l'état malheux où l'avait exposé le péché de nos premiers pères; ce qu'il a fait pour les hommes en général, il l'a fait pour moi en particulier; dans le nouvel abîme où mes péchés actuels m'avaient précipité, dans cette boue profonde où je m'étais enfoncé j'ai crié vers le Seigneur pendant long-temps, *j'ai attendu ses moments avec patience*, et enfin *il m'a exaucé, il m'a tiré de la fange de mes habitudes criminelles; il a placé mes pieds sur la pierre ferme*, figure de Jésus-Christ; il a conduit mes pas dans des chemins assurés; il a fait plus encore: en me comblant de ses bienfaits, il a ajouté le don et les moyens de les reconnaître, *il m'a mis dans la bouche un cantique nouveau* pour être chanté à sa gloire. O merveilles de miséricorde opérées en ma faveur! *plusieurs les verront, ils en seront remplis* d'admiration *et de crainte, ils mettront leur espérance dans le Seigneur*, et ils diront, du moins c'est mon souhait, ils diront: *Heureux est l'homme dont le Seigneur est l'unique espoir! l'homme qui n'a point arrêté sa vue sur les objets vains, trompeurs et extravagants*, comme sont les idoles! Ils diront encore ce

(1115) Il est le dernier de la sixième section.

(1116) Celui-ci a pour titre: *In finem. Psal ipsi David.*

Digitized by Google

que je dis dans mon étonnement : *Seigneur, mon Dieu, vous avez fait un grand nombre d'œuvres admirables, et il n'y a personne qui vous soit semblable dans vos pensées et vos desseins; lorsque j'ai voulu les annoncer*, leur multitude m'a paru innombrable ; je succomberais sous le poids de l'entreprise, si j'en entreprenais le récit : *Multiplicati sunt super numerum.*

Jusqu'ici, mes frères, il est visible que le psaume est de Jésus-Christ (1117) parlant en votre nom et au mien (1118,) exprimant les soupirs du pécheur et la reconnaissance du pénitent réconcilié. Que, le reste doive s'appliquer à la personne divine de Jésus-Christ même, c'est ce que je montrerai dans ce discours, dont le salut sera le sujet principal, comme étant celui auquel peuvent mieux se rapporter les psaumes XXXIX, XL, et XLI.

Le désir que l'Homme-Dieu a eu de nous le procurer.

Celui que nous devons avoir de l'obtenir ; ce sont les deux points qui le diviseront.

Psal. XXXIX.—Avant d'entrer dans le détail des choses que Jésus-Christ a faites pour notre salut, je ferai d'abord l'aveu de ma faiblesse à cet égard, disant avec David : *Lorsque j'ai voulu les annoncer et en parler, leur multitude m'a paru innombrable : « Multiplicati sunt super numerum. »* Ensuite j'observerai que saint Paul a entendu le psaume XXXIX de Jésus-Christ (*Hebr.* X, 5 *seqq.*); que saint Jean a vu une prophétie de sa passion dans le XLe (*Joan.* XIII,18); que l'Eglise lit ces deux psaumes le vendredi et le samdi, comme renfermant les grands mystères qui se sont opérés en ces jours : j'observerai de plus que la raison même nous invite à appliquer ces cantiques à Jésus-Christ, et non à David. S'il ne s'agissait que des actions ou des souffrances de celui-ci, l'Eglise les ferait-elle réciter de semaine en semaine, et de siècle en siècle à ses ministres? quel intérêt l'y porterait (1119)? Ces observations faites, et me bornant ici à ce que les psaumes XXXIX et XL m'apprennent du désir que Jésus-Christ a eu de notre salut éternel, je vous dirai qu'il l'a témoigné 1° en se faisant homme pour nous, 2° en nous instruisant par ses œuvres et sa parole ; 3° en consentant à être trahi pour l'amour de nous; 4° en portant le fardeau de nos iniquités; 5° en mourant pour nos péchés et en ressuscitant pour notre justification; 6° enfin en rendant à ses ennemis et à ses disciples ce qu'ils méritaient. Où voyons-nous ces six articles? Nous voyons le premier dans ces paroles du Fils à son Père : *Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation*, ni victime sanglante, ni oblation de farine et d'encens, *mais vous m'avez donné des oreilles parfaites* (1120) pour écouter vos commandements ; vous n'avez point demandé d'holocauste *ni de sacrifice* (1121,) mais vous avez demandé que je prisse la place de ces anciennes victimes en me revêtant de la nature humaine ; alors donc et au moment où vous aviez marqué la fin des sacrifices figuratifs, j'ai dit : *Me voici, je viens selon ce qui est écrit de moi à la tête* de la *Genèse*, du *Livre des Psaumes*, dans les prophètes et dans tous les Livres saints (1122), *pour faire votre volonté;* c'est ce que j'ai toujours voulu, ô mon Dieu! *votre loi* a toujours été dans *le fond de mon cœur;* je n'ai pas eu horreur de naître du sein d'une vierge ; au moment de ma naissance je me suis offert comme victime pour racheter l'homme et le sanctifier (1123,) sachant que tel était votre bon plaisir de me substituer à des sacrifices que vous ne vouliez *plus*.

Ce dernier mot, mes frères, est du Commentaire de saint Augustin, se faisant cette question : « Pourquoi Dieu les a-t-il voulus d'abord, et pourquoi ne les a-t-il plus voulus ensuite? Il les a voulus d'abord comme figures, et ensuite il les a réprouvés, la vérité ayant succédé aux figures. Sur quoi, dit notre saint, il est à observer que le *vrai sa-*

(1117) Il est de David fuyant Absalon sans doute, mais comme figure, mais de manière que tout le sens spirituel s'entend de Jésus-Christ, et qu'il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de l'entendre de David, dans le sens littéral, sur tout ce que saint Paul en cite aux Hébreux.

(1118) Ce serait un blasphème de dire que, pour Jésus-Christ en personne, aucun nombre est innombrable.

(1119) Cette raison vaut pour tous les autres psaumes ; de là vient que je m'attache beaucoup moins à ce sens littéral qu'au spirituel et prophétique, celui-ci étant le premier et principal dans les vues du Saint-Esprit.

(1120) « Hic accipitur pars pro toto ; sed quare aurium pars? quia agitur de obedientia auditum præsupponente. »

« Nota 1° varias loci lectiones. In Hebræo legitur : *Aures autem fodisti mihi :* in Græco et Patribus : *Corpus autem perfecisti mihi :* in Epist. ad Hebræos : *Corpus autem aptasti mihi :* quæ versio cum Greca coincidit. Nota 2° Has explicationes, Hebræi quidem : *fodisti* id est præparasti, aperuisti aures ut audirem et obedirem : et *fodisti*, id est sicut *Exod.* II. 3° Dominus perforabat aurem servi qui diligebat Dominum et nolebat egredi liber anno jubilæi, ita dilexi Deum meum, et reputari possum servus cui perforatæ sunt aures. Græci vero : *Corpus aptasti mihi* in utero virgineo ; si autem de Davide agatur, sic intelliges : corpus ad obedientiam aptasti mihi. »

(1121) Il faut bien sous-entendre ces mots, puisque l'holocauste n'est point pour le péché, puisqu'il suppose la victime totalement brûlée, et que le sacrifice pour le péché est une hostie dont le sang et la graisse appartiennent à l'autel, et le reste au sacrificateur.

(1122) Nota 1° super his verbis ; *in capite libri*; caput hic idem esse ac volumen et hinc nasci varias opiniones ; nam Ambrosius intelligit initium Geneseos ubi legitur : *In principio :* hoc autem principium intelligis *Verbum :* Augustinus vero primum psalmum ubi dicitur : *In lege*, etc.; Hieronymus (male tamen) initium Evang. Joannis ; Chrysostomus, volumen prophetarum ; interpretes plerique Scripturarum volumen sic dictum ab usu Judæorum etiam actuali convolvendi Scripturam divinam circa lignum tenue. Nota 2° : omnes hunc locum intelligunt de Christo.

(1123) *In qua voluntate sanctissimi sumus*, dit saint Paul. (*Hebr.* X, 10.)

Digitized by Google

crifice (1124) que les fidèles connaissent, était offert en figure, que les anciens célébraient donc des symboles de chose future; qu'à la vérité plusieurs les comprenaient, mais aussi que plusieurs ne les comprenaient pas; que les prophètes et les patriarches savaient ce qu'ils célébraient, mais que la multitude était si charnelle, qu'elle mérita qu'il fût dit d'elle, comme des victimes, que Dieu n'en voulait plus, qu'il la réprouvait; » mais n'anticipons point.

Le Verbe s'est donc fait chair, et dès le moment de sa naissance, dès celui de sa conception même, il s'est offert à son Père éternel comme victime de propitiation pour nous. Un si prodigieux abaissement, où un Dieu devient homme, afin que l'homme participe à la nature d'un Dieu, vous paraît-il chose de peu de conséquence? C'est la première dont nous parle le Verbe fait chair, en parlant de celles qu'il a opérées pour notre salut.

La seconde (car il passe de la crèche à sa vie publique), la seconde est sa prédication, de laquelle il rend compte à son Père en ces termes : *J'ai* souvent annoncé *votre justice dans une grande assemblée*, tantôt dans les places publiques et tantôt dans les déserts : *Vous le savez, Seigneur, je n'ai point fermé mes lèvres, je n'ai point caché votre justice au fond de mon cœur* par un silence timide ou injuste; mille anathèmes consignés dans mon Evangile, et lancés tantôt contre les villes, tantôt contre leurs habitants, en font foi. *Je n'ai pas* non plus, *caché votre miséricorde à une grande multitude* de peuple. Qui le dira après avoir lu ou l'histoire de la femme adultère, ou la parabole de l'enfant prodigue, ou cette invitation : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai?* Ce serait peut-être ici le lieu de vous rappeler tout ce que la prédication de Jésus-Christ lui a coûté de contradictions, d'injures, d'outrages, pour vous faire comprendre à quel prix Jésus-Christ a mis votre salut, en l'opérant par le second moyen; mais ce que j'ai à vous dire du troisième, de la trahison de Judas, complotant avec les Juifs contre son divin Maître, pourra suppléer à ce qui manque à ce second article.

Psal. XL. — *Mes ennemis*, dit donc Jésus-Christ par la bouche de David, *mes ennemis ont dit plusieurs maux de moi* en voyant les merveilles que j'opérais et les peuples qui me suivaient; ils ont dit que je cherchais à les séduire : que disaient-ils autre chose, sinon : *Quand mourra-t-il? quand son nom sera-t-il exterminé? Si l'un d'eux entrait*, si Judas m'approchait, *il ne me tenait que des discours vains; son cœur s'est amassé un trésor d'iniquité* près de moi et près de mes ennemis. *Près de moi*, parce qu'il y cherchait non de nouveaux sujets de croire en moi, mais les moyens les plus propres pour me trahir. *Près de mes ennemis*, parce qu'après m'avoir considéré *il sortait dehors et allait s'entretenir avec les autres* de l'espérance de ma mort prochaine. *Alors tous mes ennemis ont parlé en secret contre moi, ils ont conspiré contre moi pour me faire plusieurs maux;* ils ont arrêté une chose très-injuste contre moi, laquelle était de me faire mourir, et ils ont convenu de donner trente pièces d'argent à mon disciple pour prix de sa trahison. Que de circonstances en relève la noirceur! non-seulement il n'était point mon ennemi, puisqu'il était un homme avec lequel je vivais en paix; non-seulement il était mon ami, un ami *à qui j'avais donné des marques de confiance* (1125), soit en l'appelant, soit en lui confiant les provisions du sacré collége; mais il m'était si intime que je mangeais habituellement avec lui et qu'il a reçu à ma table le sacrement de mon corps, et cet homme est celui-là même qui m'a trahi : quel crime, quelle noirceur d'une trahison semblable, quel forfait de celui qui l'a commis! Oui, il est plus grand que celui de Pilate même, du juge qui m'a condamné à la mort. Quand je l'aurai soufferte, mes ennemis croiront avoir enseveli mon nom avec moi; mais que sera ma mort de plus qu'un sommeil? Or, *celui qui dormira ne pourra-t-il pas ressusciter?*

C'est, mes frères, la grâce que Jésus-Christ s'est accordée comme Dieu, et qu'il a demandée comme homme à son Père de la manière la plus humble et la plus touchante. Là, je le vois au jardin des Olives; je le vois triste, ennuyé, désolé; je l'entends qui donne la raison de ces sentiments affligeants à son Père, en même temps qu'il le conjure de ne point éloigner de lui ses anciennes bontés; la voici cette raison : c'est la vue de nos péchés qu'il a pris sur lui, c'est leur nombre et leur énormité, ce sont ceux qui se sont commis, qui vont se commettre et qui se commettront chaque jour, chaque heure, chaque moment, jusqu'à la fin des siècles; hélas! dit-il à cette vue : *Je me trouve environné de maux innombrables; les iniquités des hommes*, qui sont devenues les miennes, *m'ont enveloppé; elles ont surpassé*, par leur multitude, *le nombre des cheveux de ma tête; mon cœur m'a manqué* en les envisageant; *je n'ai pu en soutenir le hideux spectacle* sans tomber et sans suer sang et eau. Ah! si ce calice pouvait passer loin de moi; qu'il vous plaise, Seigneur, de m'en exempter, ou s'il faut que je le boive, regardez-moi, Seigneur, après ma mort, pour me secourir contre la mort, et m'en rendre le vainqueur : *Domine ad adjuvandum me respice.*

Seigneur, ayez pitié de moi; guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous dans mon corps qui est l'Eglise, et dans mes membres qui sont les fidèles. O vous, Seigneur! qui voyez l'injustice commise contre moi, *ayez compassion de moi et ressuscitez-*

(1124) Ces mots sont à remarquer contre les hérétiques qui nient que nous ayons sur l'autel un vrai sacrifice.

(1125) Sur ces mots : *In quo speravi*, saint Augustin observe que Jésus-Christ avait espéré en Juda comme il a faim dans les pauvres.

Digitized by Google

moi, et je leur rendrai ce qu'ils méritent. Je me tiens parfaitement assuré de cette grâce, et je connais à ce signe que *vous m'avez aimé; je le connais en ce que mon ennemi ne se réjouira point d'avoir eu l'avantage sur moi;* Juda ne se réjouira pas, puisqu'il mourra avant moi; les Juifs ne se réjouiront pas, puisque ma résurrection les jettera dans un second embarras plus grand que le premier; aucun d'eux ne s'en réjouira donc, *parce que vous m'avez pris sous votre protection à cause de mon innocence* (1126), et vous m'avez affermi pour être toujours devant vous. Ainsi, mes frères, en substance a prié le Sauveur au jardin des Olives et sur la croix. Or, vous rappeler cette prière et vous dire qu'elle a été faite au milieu d'un océan de douleurs, uniquement pour notre salut, n'est-ce pas vous donner de ce salut l'idée la plus haute? quel bien qui a coûté à Jésus-Christ, sa sueur, son sang et sa vie!

Ici, et immédiatement après cette prière, je trouve la preuve de ce que dit le saint concile de Trente (sess. 6, chap. 3), que *quoique Jésus-Christ soit mort pour tous les hommes, tous cependant ne participent pas au sacrifice de sa mort;* car voici deux prophéties. Une première faite aux Juifs, en forme d'imprécation. Une seconde faite aux gentils, en forme de souhait. *Que ceux-là soient confondus et couverts de honte.* C'est la prophétie concernant les Juifs qui ont cherché la vie de Jésus-Christ, qui l'ont accablé de maux, qui ont joint la raillerie aux traitements les plus barbares. *Que tous ceux qui cherchent* se réjouissent en vous et soient transportés de joie à la vue du secours que vous leur donnerez, *et que ceux qui aiment le salut qui vient de vous,* disent sans cesse après l'avoir reçu : *Que le Seigneur soit glorifié.* C'est la prophétie concernant les gentils. Plaise au ciel qu'elle s'accomplisse en chacun de nous, c'est le désir que notre divin chef nous a témoigné de la manière que vous venez de voir. Quel doit donc être en nous ce désir? c'est ce que nous apprendra l'explication du psaume XLI (1127).

Psal. XLI. — Il a pour titre : *Pour la fin, intelligence aux enfants de Coré,* c'est-à-dire aux enfants du Calvaire, aux disciples de celui qui est mort sur le Calvaire (1128); et par là il nous avertit que pour le bien comprendre, il faut de l'intelligence : nous flatterons-nous d'en avoir assez de nous mêmes? n'est-ce point ici le cas d'allumer notre flambeau près de celui des saints Pères : des Jérôme, des Augustin, des Chrysostome? C'est vers ce dernier que j'irai aujourd'hui pour cette raison, surtout que depuis longtemps nous n'avons plus entendu cette bouche d'or, et que depuis le psaume XI jusqu'à celui-ci, nous n'avons pu nous aider de ses Commentaires, soit qu'ils aient péri par l'injure des temps, soit qu'ils n'aient jamais existé. Guidé par cette lumière éclatante de l'Orient, autant que par celle de mon texte, je vous montrerai ce qu'est le désir du salut en celui en qui il existe, combien il est affectif, et combien il est effectif, et pour vous développer la première de ces deux idées, d'abord je vous entretiendrai du soupir et du gémissement qui naissent de ce désir. Ne vous promets-je pas plus que je ne puis tenir; ces affections sont-elles en moi? quand elles y seraient, me conviendrait-il de l'assurer; seriez-vous obligés de m'en croire; comment donc remplirai-je mes engagements? En substituant à mes sentiments et à mes expressions propres, les sentiments et les expressions d'une âme reconnue pour citoyenne du ciel par ses soupirs.

S'il vous était donné de la surprendre dans quelques-uns de ses entretiens avec Dieu, vous lui entendriez dire, et souvent à voix bien haute : *Comme le cerf altéré soupire après les eaux, de même mon cœur soupire après vous, ô mon Dieu! je suis toute brûlante de soif pour Dieu, source vivante* (1129); quand viendrai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? A de telles expressions, mes frères, ne reconnaissez-vous pas toute l'ardeur du désir? Cette âme ne dit pas qu'elle souhaite, mais elle compare son souhait à la soif, à la soif la plus ardente, à celle du cerf altéré.

Pour vous faire comprendre la force de ce point de comparaison, je vous observerai ici avec saint Augustin, saint Chrysostome et les autres Pères, qu'il y en a trois entre l'âme chrétienne et ce fier animal. Le cerf, lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs, gagne le haut des montagnes; n'est-ce pas ce que fait l'âme chrétienne : lorsqu'elle est poursuivie par les ennemis de son salut, ne gagne-t-elle pas les montagnes saintes par la contemplation? Le cerf (lorsqu'il passe, en bande, un bras de mer pour se transporter dans un nouveau climat) s'appuie sur celui qui le précède; celui-ci sur un autre; ainsi du dernier au premier, qui, se trouvant fatigué, vient à son tour se placer du derrière pour être soutenu comme il a soutenu; n'est-ce pas ce que fait l'âme chrétienne; ne porte-t-elle pas les défauts des autres comme elle souhaite que les autres portent les siens? Le cerf, lorsqu'il a soif, lorsqu'il a avalé quelques serpents (ce qui lui est ordinaire, ayant pour eux une haine implacable) lorsque cette nourriture brûlante

(1126) Ces mots joints aux précédents : *J'ai péché,* prouvent que Jésus-Christ parle ici, tantôt à son nom, tantôt à celui de son corps.

(1127) J'y joindrai les trois premiers versets du psaume XL, dont je diffère l'explication jusqu'à la fin de ce discours, comme à son lieu naturel.

(1128) C'est l'étymologie que saint Augustin donne au mot *Coré.* Nous croyons que David est auteur de ce psaume, qu'il l'a donné à chanter aux enfants de Coré, et non que ceux-ci l'aient composé, soit qu'on entende les trois révoltés contre Moïse, ou quelques-uns de leurs descendants. Nous croyons aussi qu'il exprime les sentiments de David, et non ceux des captifs de Babylone.

(1129) C'est le mot, qui dans l'édition de Sixte V, dans le Psautier romain, dans l'arabe et l'éthiopien, se lit à la place de *fort* dans la Vulgate.

Digitized by Google

lui dévore les entrailles, il n'est arrêté ni par les sombres forêts, ni par les riantes prairies, mais il va droit aux eaux pures et limpides, pour se désaltérer; n'est-ce pas ce que fait l'âme chrétienne, lorsqu'elle a avalé un serpent; lorsqu'elle a conçu le péché, ne court-elle pas à la piscine sacrée; aux fonts sacrés, si elle n'est pas régénérée (de là vient l'usage de l'Eglise, d'entonner cette antienne lorsqu'on va faire la bénédiction des fonts) aux tribunaux de la pénitence, si elle est régénérée; à Dieu même, à qui elle dit : *Comme le cerf altéré soupire après les eaux, de même je soupire après vous, ô Dieu! je suis toute brûlante de soif pour Dieu, source vivante!* son désir ardent comme le feu, en a les qualités; il faut qu'il perce, qu'il se dilate, qu'il se montre, ou par les soupirs ou par les paroles.

Dans ces trois mots, *Dieu, source, vivante*, elle trouve trois motifs qui sont pour son désir, ce qu'est le bois le plus sec et le plus aride pour le feu dont il est l'aliment. En prononçant le mot *Dieu*, elle en voit toutes les beautés. En prononçant le mot *source*, elle voit tous les dons qui en émanent, tous les bienfaits qui en découlent. En prononçant le mot *vivante*, elle voit qu'il est la vie, la vérité et la voie, et vivement touchée de ces considérations, sachant qu'au sortir de cette vie elle verra Dieu, elle ne peut souffrir de retardement; elle a peine à attendre le temps auquel elle doit la quitter pour voir un objet infiniment aimable, elle s'écrie : *Quand viendrai-je donc, et quand paraîtrai-je devant la face du Seigneur? « Quando veniam et apparebo ante faciem Dei? »*

C'est peut-être aussi, mes frères, ce que vous dites à cet instant, et c'est déjà une chose louable, il est vrai, mais non suffisante, non capable de remplir le dessein que vous devez avoir en les prononçant : il faut de plus, qu'au même moment vous fassiez comme un pacte avec le Seigneur, en disant à Dieu : *Que votre âme soupire vers lui;* il faut que vous vous engagiez à l'aimer véritablement plus que toutes choses, et à brûler tellement du feu de son amour, qu'il n'y ait rien dans le monde à qui vous donniez la préférence dans votre cœur; si donc au sortir de cette église, il se présente à vos yeux quelque objet qui vous sollicite de l'aimer, et qui vous porte au péché, dites-lui à l'heure même : J'ai fait, en présence de mes frères, et dans l'assemblée des saints, un accord avec mon Dieu, je lui ai promis par acte public et solennel de l'aimer, et de soupirer après lui avec ardeur. Première affection inhérente au désir intérieur, et sincère de notre salut; celle-ci naît de la vue du ciel, séjour de la félicité parfaite. En voici une seconde qui naît de la vue de la terre, vraie vallée de larmes et de gémissements.

Il en est de celle-ci comme de la précédente, l'âme chrétienne ne peut la cacher; il faut qu'elle s'en explique; il faut qu'elle se soulage en disant : *Mes larmes m'ont servi de pain le jour et la nuit, lorsqu'on me dit tous les jours : Où est ton Dieu?* lorsque les méchants se voyant dans la prospérité, et me voyant dans l'adversité, me demandent : Où est ton Dieu? ce Dieu que tu adores comme faisant tout et dirigeant tout? s'il existait, ce Dieu, permettrait-il tes souffrances? lors encore qu'après avoir cherché ici-bas mon Dieu, la foi m'a dit : il est partout, mais où est-il, se manifestant avec éclat, ailleurs que dans le ciel? *Je me suis souvenu* de cette réponse de la foi, de ces railleries des impies, *et j'ai répandu mon âme au dedans de moi*, par l'excès de ma douleur : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ, panes die ac nocte.*

Ces dernières paroles : *Die ac nocte, « Jour et nuit, »* nous offrent une remarque importante, c'est que comme nous ne vivons pas de pain un jour, mais chaque jour; de même, si nous désirons vraiment le ciel, nous ne serons pas comme bien des hommes dans la douleur un jour seulement, deux jours seulement, mais tous les jours, et même toutes les nuits; c'est là le pain quotidien dont l'âme chrétienne se nourrit quand elle désire son salut; c'est celui dont David nourrissait la sienne tout le temps de son exil. Que faisait-il donc pour ne point succomber sous le poids de sa faiblesse?

Je me suis soutenu, nous répondit-il, *parce que j'ai espéré que je passerais dans le lieu du tabernacle admirable*, où Dieu se découvre dans toute sa gloire, et que j'irai *jusque dans la maison de Dieu, au milieu des chants d'allégresse, parmi des cris de joie*, semblables à ceux des hommes qui sont dans un grand festin. C'est donc aussi par l'espérance, mes frères, que vous parviendrez à conserver la joie intérieure, malgré les obstacles qu'y formeront mille objets de crainte, de tristesse et de chagrin. Est-ce la longueur de votre exil qui vous attriste? vous direz : *Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme! et pourquoi me troublez-vous? espérez en Dieu, parce que je dois encore le louer, comme celui qui est la lumière de mon visage et mon Dieu.* Est-ce la crainte de perdre la grâce qui vous inquiète? votre âme est-elle troublée en elle-même, à raison de son instabilité? parce qu'elle peut encore se scandaliser? parce que ses passions vivent encore? parce que son ennemi veille encore? vous direz pour vaincre cet ennemi : *Je me souviendrai de vous, ô mon Dieu! dans la terre qu'arrose le Jourdain près des Hermons* (1130), et de la petite montagne de ce nom, qui signifie *anathème:* et qui m'avertit de me déplaire ici-bas, et savoir m'élever au-dessus des tentations et des dangers mêmes des tentations.

Sont-ce les tribulations intérieures, corporelles ou spirituelles, qui vous jettent dans l'ennui? Je m'aperçois qu'en effet, c'est là le sujet le plus ordinaire de vos plaintes : comparant vos peines aux flots de la mer, vous prétendez que comme un second flot succède

(1130) Le mot *Hermoniim* est au pluriel. le mont Hermon, situé à l'orient du Jourdain, était divisé en diverses croupes. Le petit Hermon pourrait bien être une de ces croupes.

Digitized by Google

à un premier qui vient se briser sur le bord de la mer, de même vous n'êtes pas sorti d'un malheur qu'il en survient un autre, qu'*un abîme en attire un autre ; au bruit* des tempêtes et *des eaux* que le Seigneur envoie, sans craindre l'exagération, vous crierez à Dieu : *Toutes vos eaux élevées* comme des montagnes, *et tous vos flots ont passé sur moi.* Que ferez-vous pour obvier à la tristesse de cette troisième considération ? vous direz : *Le Seigneur a toujours envoyé sa miséricorde au jour marqué :* jusque *dans la nuit* de la tribulation, *je chanterai des cantiques à sa gloire; je lui ferai cette prière au dedans de moi-même, je lui dirai : Vous êtes mon protecteur et mon refuge, pourquoi m'avez-vous tant oublié ? pourquoi faut-il que je marche accablé de tristesse, tandis que je suis affligé par l'ennemi* qui me poursuit ? Vos ennemis vous persécutent donc, je le suppose, et tandis que les uns vous brisent les os, les autres vous accablent de reproches en vous disant : Où est ton Dieu, où est le secours que tu en attends ? Qu'opposerez-vous à cette quatrième tentation où il s'agit de l'intérêt de Dieu, et du vôtre tout à la fois ? dans cette occasion, dans toutes les autres, soit qu'il s'agisse de Dieu ou de vous, de votre fortune ou de votre honneur, de votre satisfaction ou de votre santé, vous direz : *Pourquoi, mon âme, êtes-vous triste ? pourquoi me remplissez-vous de trouble? espérez en Dieu, parce que je dois encore le louer, comme le salut de mon visage et mon Dieu;* l'espérance sera la gardienne de votre joie spirituelle ; le désir qui en est l'âme, produira donc en vous le soupir et le gémissement. C'est ma réponse à cette première question : combien le désir du salut est-il affectif quand il est réel ? Combien est-il actif ou effectif ? c'est la seconde à laquelle je vois la réponse dans ces mots : *Bienheureux l'homme qui a de l'intelligence sur le pauvre et l'indigent.* (*Psal.* XL, 2.)

Celui qui désire son salut a de l'intelligence sur le pauvre ; il en connaît la dignité ; il sait qu'il est un des membres les plus respectables du corps mystique de Jésus-Christ; il compare ce que le souverain Juge dira à la fin du monde aux élus en considération de leurs aumônes : *Venez les bénis de mon Père ! j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai été malade et vous m'avez visité.* Il compare ces paroles à celles-ci de David : *Heureux celui qui a de l'intelligence sur le pauvre ! le Seigneur le délivrera au jour mauvais ; il le conservera* (1131), *il le vivifiera, il le rendra heureux dans la terre* des vivants, *il ne le livrera point au désir de ses ennemis, il le soulagera lorsqu'il sera sur le lit de la douleur* (1132).

Celui, dis-je, qui désire son salut compare les promesses des deux Testaments en faveur des riches charitables, et pour les mériter il ne se réserve rien de son superflu ; il ne rebute aucun pauvre ; dans chaque indigent il voit Jésus-Christ même qu'il regarde comme l'unique mendiant, l'unique nécessiteux, avec saint Augustin, expliquant ces paroles du psaume XXXIX, vers. 18 : *Pour moi je suis pauvre et dans l'indigence,* et disant que Jésus-Christ est devenu pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté. Exact observateur du précepte de l'aumône, il observe tous les autres avec le même fidélité, et par ce moyen, ce qu'il a désiré sur la terre il l'obtiendra dans le ciel ; il a espéré de louer son Dieu comme auteur de son salut dans la société des saints, et éternellement il y chantera ce cantique : Que le Seigneur, le Dieu d'Israël est bon dans tous les siècles, ainsi soit-il, ainsi soit-il : *Fiat, fiat* (1133). C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite à tous (1134). *Amen.*

(1131) Ce qui est mis par forme de souhait dans le texte, est une prédiction.

(1132) Le sens ordinaire de ces mots : *Universum stratum ejus versasti, in infirmitate ejus :* est : *Vous avez remué tout son lit dans son infirmité pour lui procurer quelque repos.* Cependant saint Augustin en donne un second bien édifiant. Par ce lit il entend les objets terrestres, dans lesquels les justes mêmes à qui il est difficile de tenir leur intention toujours fixée vers Dieu, mettent quelques repos, comme sont leurs familles, leurs maisons, leurs métairies, etc. Dieu, dit ce Père, remue ces objets, Dieu afflige les justes dans ces objets, de peur que le voyageur tendant à sa patrie, ne prenne l'étable pour la maison : « Ne viator tendens ad patriam, stabulum amet pro domo sua. »

(1133) Saint Jérôme sur ces mots : *Fiat, fiat,* du psaume XL, observe que les Hébreux divisent le Psautier en cinq livres, que chaque livre a cette terminaison, que ces livres sont : le premier, du psaume Ier au XLII ; le deuxième, du psaume XLII au LXXI ; le troisième, du psaume LXXII au XCII ; le quatrième, du psaume XCII au CV ; le cinquième, du psaume CV au CL.

(1134) L'orateur qui voudra donner plus d'étendue à ce discours, pourra y insérer ces lambeaux de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Ambroise et de saint Chrysostome.

Saint Augustin sur ce verset du psaume XXXIX, *Ferant confestim,* etc., remarque que les païens louant dans les Chrétiens leur charité, leur science, etc., ajoutaient : C'est dommage qu'il soit Chrétien : « Laudant falso : magnus vir, bonus vir, litteratus, doctus, sed quare Christianus ? ea laudant quæ nolis laudari ; illud reprehendunt unde gaudes. » Sur ce verset du psaume XL : *Sana animam,* etc., il dit : Nous étions en Jésus-Christ quand il a dit : *Mon âme est triste,* etc., « Non enim, » ajoute-t-il, « timebat mori, qui venerat mori, aut recusabat mori qui potestatem habebat animam suam perdendi ; sed loquebantur membra in capite, et loquebatur caput pro membris. »

Saint Jérôme sur les mots : *Abyssus abyssum invocat :* dit : Que l'abîme de l'Ancien Testament invoque l'abîme du Nouveau ; saint Augustin dit que l'abîme impénétrable de notre cœur, invoque l'abîme impénétrable de la science divine ; un autre dit, que l'abîme de la misère humaine attire l'abîme de la miséricorde divine ; un autre dit, que l'abîme de notre malice, invoque l'abîme de la vengeance divine, etc., etc.

Saint Ambroise sur ce verset du psaume XL, vers. 1 : *Beatus,* etc., dit : Entrez dans l'intelligence de la pauvreté de Jésus-Christ, afin que vous soyez riche ; entrez dans l'intelligence de son infirmité, afin que vous receviez la santé ; entrez dans l'intelligence de sa croix, afin que vous n'en rougissiez point ; entrez dans l'intelligence de ses plaies, afin que vous guérissiez les vôtres ; entrez

Digitized by Google

INSTRUCTION XV.

L'ÉGLISE TRIOMPHANTE.

Pour l'octave de la Toussaint.

(*Psal.* XLII-XLIV.)

Judica me, Deus, et discerne causam meam.

Jugez-moi, ô mon Dieu ! et faites le discernement de ma cause. (*Psal.* XLII, 1.)

Vous et moi, mes frères, aux pieds de cet autel redoutable, nous récitons, et ces paroles, et tout le psaume dont elles sont tirées, chaque fois que réunis nous nous disposons tout prochainement à offrir l'auguste sacrifice de la loi nouvelle : remarquez, je vous prie, dans quels sentiments le récitent ceux qui entrent dans le vrai sens du cantique, afin que vous puissiez y entrer vous-mêmes dans la suite, ou plutôt apprenez quels sentiments répondent à ses expressions, afin qu'en prononçant celles-ci, vous conceviez ceux-là, j'en distingue trois surtout, qui sont le gémissement, le soupir, la joie ou la consolation.

Psal. XLII. — Le gémissement en premier lieu, c'est le sentiment qui répond à ces expressions : *Jugez-moi, ô mon Dieu! discernez ma cause;* examinez-en la justice; défendez-moi *d'une nation qui n'est pas sainte; tirez-moi* par votre puissance des mains *de tout homme méchant et trompeur: puisque vous êtes ma force, ô mon Dieu! pourquoi m'avez-vous repoussé? pourquoi me vois-je réduit à marcher dans la tristesse étant affligé par l'ennemi* qui me poursuit?

Le soupir en second lieu, c'est le sentiment qui répond à ces autres expressions: *Répandez sur moi votre lumière et votre vérité; ce sont elles qui,* les jours précédents, *m'ont conduit et qui m'ont amené jusqu'à votre montagne sainte,* et cet autel, *jusqu'à vos tabernacles,* et cette arche sainte où réside votre humanité unie à votre personne adorable; ce sera encore par elles qu'aujourd'hui je passerai non-seulement jusqu'à *cet autel de Dieu,* mais jusqu'à Dieu même.

La consolation en troisième lieu, c'est le sentiment qui répond à ces dernières expressions : *J'irai jusqu'à Dieu qui remplit de joie ma jeunesse,* en augmentant en moi la grâce sanctifiante. *Pourquoi donc, mon âme, êtes-vous triste* (1135-36)? *Espérez en Dieu parce que je dois encore le louer* de ce qu'il est *mon salut,* de ce qu'il m'accorde tous les secours nécessaires à ma félicité, et de ce qu'il est mon Dieu, le mien en particulier: *Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi,* etc.

Le gémissement, le soupir, la joie spirituelle, voilà donc, mes frères, les trois sentiments auxquels vous ouvrirez votre cœur lorsque vous réciterez avec le prêtre au bas de l'autel, le psaume XLII : *Judica,* qui est l'abrégé de celui qui le précède, et qui commence par ces mots : *Comme le cerf altéré désire les eaux,* etc, et qui tiendrait si bien sa place dans la préparation à la Messe.

Il est vrai que c'est Jésus-Christ qui parle dans ce psaume, mais en quel sens? saint Augustin l'explique admirablement quand il dit que c'est cet homme répandu partout, cet homme qui a sa tête dans le ciel, et ses membres sur la terre, cet homme dont nous entendons la voix dans tous les psaumes, ou se félicitant en espérance, ou soupirant en réalité. C'est donc comme je l'ai observé d'abord, c'est vous et moi qui récitons ce psaume aussi souvent que nous offrons ce saint Sacrifice (1137). J'en dis autant des deux suivants, c'est encore à nous qu'il convient de les chanter : dans quels sentiments les chanterons-nous donc? c'est ce que nous apprendra ce discours dont le sujet sera celui dont nous nous occupons depuis huit jours, la fête de tous les saints.

Les imiter en soupirant comme eux à la vue du ciel, et en gémissant comme eux à l'aspect de la terre, je vous le disais dimanche dernier, c'est un premier point du culte religieux qui leur est dû. Les invoquer avec confiance comme les amis de Dieu, et

dans l'intelligence de sa mort, afin que vous acquériez la vie éternelle ; entrez dans l'intelligence de sa sépulture, afin que vous parveniez à la résurrection : « Intellige sepulturam ejus, ut invenias resurrectionem, sed forte dicas, » etc.

Ce que dit saint Chrysostome sur le psaume XLI, a été cité dans mon premier discours sur ce psaume, pour les numéros 1, 2, mais en partie seulement; et ici je remarque, et avec plaisir, 1° qu'il commence par féliciter ses auditeurs sur leur attention à des explications des Ecritures saintes non-seulement fort longues, mais fort difficiles; car que diront à cela ces personnes qui ne veulent que des discours aussi courts que faciles? Je remarque 2° en faveur des religieuses qui récitent le Psautier sans l'entendre, que saint Chrysostome veut qu'on apprenne le Psautier même avant de l'entendre, et que pour le chanter il ne faut d'autres dispositions, qu'une âme sobre, un cœur contrit, une conscience pure. Je remarque 3° au numéro 6, cette réflexion sur le mot *vivum:* « Hac voce suadet et vociferat omnibus qui rebus hujus vitæ inhiant: quid in corpora insanitis? quid in corpora amatis? Quid gloriam amatis? quid concupiscitis voluptatem? nihil eorum vivit perpetuo sed diffluit. » Je remarque 4° sur le numéro 7, qu'il exhorte les amis et les époux à lire, et à communiquer à leurs amis et à leurs épouses, les textes du psaume qu'il n'a pu expliquer tout entier, pour les chanter continuellement, pour vivre en paix ici-bas, et là-haut à jouir de la vie éternelle.

(1135-36) Je passe ces mots qui ne conviennent au Nouveau Testament qu'au sens figuré : *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô mon Dieu!* qu'est-ce donc que chanter figurément les louanges de Dieu *sur la harpe?* C'est souffrir patiemment ses maux présents, répond saint Augustin, *hic.* Saint Ambroise fait ici cette autre remarque. De même, dit-il, que l'écaille de la tortue qui se plongeait dans la boue avant sa mort, devient propre pour les instruments destinés aux saints cantiques, aussi notre chair commence à faire retentir de saints airs, par l'exercice des bonnes œuvres, dans le moment qu'elle meurt à l'impureté et au péché.

(1137) Excepté les derniers jours de Carême, etc., etc., et les jours des morts, où nous omettrons le *Judica,* parce qu'ils sont jugés. Serions-nous bien les représentants des fidèles trépassés, en les récitant? ne nous chargeraient-ils pas plutôt de dire en cette qualité: *N'entrez point en jugement avec vos serviteurs?* « *Non intres,* » etc. (*Psal.* CXLII, 2.)

Digitized by Google

comme des protecteurs qu'il nous accorde près de sa majesté, c'est un second point du culte que j'ai aussi défendu contre l'hérésie des uns, et contre l'impiété des autres. Les louer, les exalter, les admirer, en est un troisième par lequel je finirai leur octave; implorons ensemble l'assistance du Saint-Esprit par leur entremise, et particulièrement par celle de Marie. *Ave*, etc.

Placés dans l'Eglise militante entre l'Eglise souffrante et l'Eglise triomphante, touchés des vérités que renferme l'article du Symbole concernant la communion des saints, nous ne cessons, mes frères, depuis huit jours de prier pour le soulagement des âmes qui composent l'Eglise qui est au-dessous de nos pieds, et pour l'exaltation des élus qui forment cette autre Eglise qui est au-dessus de nos têtes, aujourd'hui pour compléter l'éloge de cette dernière Eglise autant qu'il nous sera possible, nous ferons : 1° celui de son chef; 2° celui de son corps; et 3° celui de ses principaux membres; celui de son chef, sous l'idée d'Epoux; celui de son corps, sous l'idée d'Epouse; celui de ses membres, sous l'idée d'enfants nés de Jésus-Christ, Epoux de l'Eglise triomphante, et de cette Eglise Epouse sans tache et sans ride de cet auguste et divin Epoux : c'est le plan que me présentent les psaumes XLIII et XLIV, celui que j'exécuterai en vous expliquant ces deux psaumes, le XLIV d'abord dont voici le titre et la préface, qui serviront d'introduction à son sens.

Psal. XLIV. — *Pour la fin, pour ceux qui seront changés; intelligence aux enfants de Coré, cantique pour le bien-aimé*, voilà le titre du psaume *Eructavit* qui aurait également pu être intitulé *épithalame*, ou *chant nuptial*. Ces premiers mots, *pour la fin*, vous sont connus; que signifient les autres? ces mots : *Pour ceux qui seront changés*, signifient que le psaume est pour les élus dont la mortalité sera changée en une heureuse immortalité à la fin des siècles, et dont la condition de pécheurs est changée en celle de justes. Ces mots : *Intelligence aux enfants de Coré*, signifient qu'il est pour les enfants du Calvaire, non pour tous cependant, mais pour ceux qui auront reçu le don de l'entendre, pour ceux qui sans s'arrêter aux noces du fils de David selon la chair, passeront au vrai Salomon, à son alliance avec l'Eglise triomphante. Ces mots : *Cantique pour le bien-aimé*, signifient que son principal objet est le *bien-aimé*, par excellence, le bien-aimé du Père, Jésus-Christ en qui le Père céleste a mis toutes ses complaisances.

Et ces mots de la préface que signifient-ils? *Mon cœur a produit une excellente parole. C'est au Roi que je consacre mes ouvrages. Ma langue et la plume d'un écrivain qui écrit très-vite.* Nous ne dirons pas avec quelques-uns (1138) que c'est le Père éternel qui parle ici, disant qu'il engendre le Verbe éternel, mais suivant la plus commune opinion, nous dirons que David saisi de l'esprit de Dieu voit les objets de la prophétie qu'il est chargé d'annoncer, qu'il se félicite d'être comme forcé de publier un événement aussi heureux et agréable que celui dont il s'agit, qu'il laisse toute la gloire de l'action au Saint-Esprit, qu'elle lui est aussi étrangère qu'à sa plume, qu'il l'avoue, et la consacre au grand Roi; et marque qu'il n'y met du sien, ni pensée, ni style, c'est *la vitesse* avec laquelle il écrit son épithalame : que loue-t-il donc dans l'Epoux? d'après lui qu'y louerons-nous nous-mêmes? son corps, son âme, sa divinité; son corps pour sa beauté, sa parole et sa force; son âme pour sa véracité, sa douceur et sa justice; sa divinité pour son empire, et l'équité de cet empire; mais pourquoi dire nous le louerons? louons-le à cet instant même de chacun de ces objets, et en les reprenant séparément, disons au chef de l'Eglise triomphante, ce que David lui disait tant de siècles avant l'événement, en empruntant ses termes mêmes, et ceux que les saints Pères y ont ajoutés pour les expliquer. C'est le moyen de ne rien dire qui ne soit digne du Saint des saints.

Pour le louer de sa *beauté*, disons donc : O Roi immortel des siècles! *vous surpassez en beauté les enfants des hommes : « Speciosus forma præ filiis hominum;* » et si on nous demande comment cette louange s'accorde avec ce que dit de lui Isaïe (LIII, 2), qu'*il n'avait aucune beauté*, répondons qu'Isaïe parle de Jésus au temps de sa passion, et que nous le considérons après son ascension; ajoutons que même dans le cours de ses voyages, il portait sur son visage, et dans ses yeux quelques signes de sa divine naissance, qui engagèrent les apôtres à le suivre si promptement, et qui renversèrent ceux qui vinrent au jardin des Olives pour le prendre. (S. HIERON., *Epist. ad Principiam.*)

Pour le louer *des grâces de la parole*, disons: *Une grâce* admirable, ô prédicateur céleste! *s'est répandue sur vos lèvres, parce que* (1139) *Dieu vous a béni* et choisi *de toute éternité*, pour prêcher comme ayant autorité et non comme les scribes et les pharisiens, vous avez parfaitement justifié ce choix par les miracles que votre parole a opérés sur les éléments, sur les morts, et ce qui est le plus difficile, sur les peuples qu'elle a convertis d'une Inde à l'autre, et du Midi au Nord.

Pour le louer *de sa force*, disons par forme d'exhortation, ce qui est histoire pour le passé et prophétie pour l'avenir : *Vous qui êtes très-puissant!* ceignez votre épée sur votre cuisse; servez-vous de votre beauté et de votre majesté, comme d'un arc tendu pour assujettir vos ennemis à votre em-

(1138) Du nombre desquels est saint Augustin, dans sa première explication.

(1139) Pour expliquer ce *propterea*, l'un le fait précéder du mot *et*, comme s'il y avait : *hujus rei causa*; l'autre y ajoute le mot *quod*, comme s'il y avait *quia*, etc.

Digitized by Google

pire (1140), avancez-vous contre eux: *Intende*; soyez heureux dans vos combats: *Prospere procede, et regna:* régnez, établissez votre règne; et par quoi?

Ici, en trois mots, se trouve l'éloge des qualités spirituelles d'un grand roi, savoir: la vérité, la douceur et la justice: La vérité qui établit la confiance des sujets; la douceur qui gagne leurs cœurs; la justice qui est la fin principale de la royauté; mais ce n'est pas seulement en pratiquant ces vertus que Jésus-Christ a mérité de régner sur la terre et dans le ciel; c'est aussi en les y faisant pratiquer par ses disciples, et lorsque David invite Jésus-Christ à régner *par sa vérité, sa douceur et sa justice,* c'est au sentiment de saint Chrysostome, comme s'il lui disait: Tous les autres hommes qui ont l'empire sur les peuples, font la guerre ou pour gagner des villes, ou pour se venger de leurs ennemis, ou pour s'acquérir une gloire passagère; mais ce ne sera pour aucune de ces fins que vous vous revêtirez de vos armes; ce sera uniquement pour planter la vérité sur la terre; pour inspirer la douceur aux hommes plus cruels que ne sont les bêtes mêmes, et pour répandre la justice dans le cœur de ceux qui sont dominés par l'iniquité: *Propter justitiam, ut in quos tyrannidem exercet iniquitas, eos justos faciat.*

Pour arriver à ce but, non-seulement *sa droite* ou sa nature a suffi à l'Homme-Dieu, mais elle l'a conduit admirablement en toutes manières, car n'est-il pas admirable qu'il ait détruit la mort par la mort même, la force par la faiblesse, l'éloquence par la folie de la croix; ses ennemis, c'est-à-dire, le Juif opiniâtre, le gentil orgueilleux, le libertin voluptueux, par la parole de douze hommes rustiques? La chose est arrivée comme elle avait été prédite: David avait dit: *Votre droite vous conduira admirablement* (1141); vos flèches aiguës perceront jusqu'aux cœurs des ennemis du roi, et les peuples tomberont à vos pieds: les peuples sont en effet tombés aux pieds de Jésus-Christ, et y sont morts au péché pour ressusciter à la grâce: *Cor tetigit, non ut interficeret, sed ut ad se attraheret.*

Cette explication qui est de saint Chrysostome et des autres Pères, peut nous préparer à l'intelligence de ces autres paroles où le Prophète parle au cœur par les yeux, et aux yeux par ces figures qu'il leur présente. *Il* sort *de vos habits* tirés de *vos maisons d'ivoire,* une odeur de *myrrhe, d'aloès* (1142) et de *canelle* (ou ambre): *ce qui a engagé les filles des rois à vous procurer de la joie dans* votre *gloire.* Que veulent donc dire ces termes figurés? Ces habits, dit saint Augustin, et ces maisons d'ivoire, sont les saints et les élus de Dieu, appelés tantôt habits de Jésus-Christ, et tantôt maisons d'ivoire: *habits* de Jésus-Christ, parce que comme des habits ils s'attachent à lui par la foi, par laquelle ils le pressent: *maisons d'ivoire,* parce qu'ils en sont les temples spirituels infiniment purs, infiniment précieux. Ces *parfums* marquent; le premier la patience; le second, l'obéissance; le troisième, la charité; et tous trois des vertus par lesquelles les saints répandent partout une odeur de sainteté qui autrefois a suffi pour engager les filles des rois, les villes entières, les provinces et même les royaumes à procurer de la joie à Jésus-Christ jusque dans le séjour de sa gloire. Par conséquent (car ceci est ce qui fait sa joie et sa gloire extérieure,) par conséquent à embrasser sa doctrine et sa croix; à tomber au pied de cette croix pour y mourir au péché, et vivre à la grâce.

Ce serait bien ici le lieu de vous faire remarquer la force du bon exemple, et de me plaindre de ce que si peu parmi nous le donnent, de ce qu'il y a si peu de grandes âmes à qui conviennent ces paroles: *Myrrha et gutta et casia a vestimentis*, etc. Mais me bornant à vous en proposer la triste réflexion, je passe à ces mots de l'épithalame de l'Epoux béatifiant l'Eglise triomphante. Votre trône, ô Dieu, subsistera éternellement; le sceptre de votre empire sera un sceptre de droiture: *Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi votre Dieu, ô Dieu! vous a oint d'une huile de joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui ont part à votre gloire.* Cet Epoux est *Dieu recevant l'onction de Dieu:* que reste-t-il à dire à sa louange lorsque ceci est dit?

Publiez-donc, j'y consens, que son trône est éternel dans sa durée; exaltez l'équité de son gouvernement, en assurant qu'il a pour sceptre, une droiture dont le principe est dans le cœur, et dont les effets sont palpables; ajoutez, qu'il a été oint de la grâce non avec mesure, comme Jérémie, comme Moïse, comme les autres saints qui ont participé à sa gloire, mais avec une plénitude dont nous avons tous reçu; tous ces éloges ne sont-ils pas renfermés dans ce seul? *O Dieu! votre Dieu vous a oint.* Voilà deux personnes dont chacune est Dieu, une qui donne, l'autre qui reçoit l'onction; l'une qui est le Père, l'autre qui est le Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, le Messie de qui saint Paul (*Hebr.* I, 8) entend ces paroles, et à qui est donné comme à son Père le nom de *Dieu,* en français; *Deus,* en langue latine; *Elohim,* dans la langue originale. Si ce nom appliqué au Père signifie l'*Être suprême,* pourquoi ap-

(1140) Je rapporte les expressions *specie et pulchritudine* à *accingere,* qui précède, et non à *intende* qui suit.

(1141) Alius: *illuminabit te super terribilia dextera tua;* alius: *ostendet tibi terribilia dextera tua;* alius: *terribilis dextera tua.* Saint Chrysostome en citant ici les différentes versions, n'en nomme pas les auteurs, et ce qu'il fait ici, il le fait dans tout son *Commentaire sur les Psaumes,* se contentant de dire, *alius, alius, alius,* etc.

(1142) Ce que la Vulgate appelle *gutta* est la même chose que la myrrhe; elle est seulement la partie la plus exquise, disent quelques-uns; mais il est peu croyable que le David ait voulu deux fois marquer un même parfum, et l'hébreu, dit S. Jérôme, autorise à substituer le mot *aloès* à celui de *goutte.*

Digitized by Google

pliqué au Fils ne le signifierait-il pas (1143)? L'Epoux de notre psaume est donc Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu, il est donc digne de notre adoration. C'est par ce mot que je finirai l'éloge de ce chef de l'Eglise triomphante, pour venir de là à celui de ce grand corps, à celui de cette Epouse dont le changement d'état fera le principal sujet.

Qu'était-elle avant l'arrivée de l'Epoux? qu'était l'Eglise triomphante avant l'arrivée de Jésus-Christ? avant qu'elle n'entendît cette voix : *Voici l'Epoux, sortez à sa rencontre* (*Matth.* xxv, 6); qu'est-elle devenue après l'avoir entendue? De servante elle est devenue reine, de l'état d'abjection le plus bas, elle est montée à la droite du grand Roi pour ne la quitter jamais; de la nudité honteuse où elle avait d'abord été réduite, elle est passée à une telle opulence qu'on l'a vue avec un habit enrichi de l'or de la charité, et environnée des divers ornements de cette vertu qui sont l'humilité, la charité, l'obéissance, toutes les qualités de l'esprit et du cœur; d'étrangère qu'elle était, elle est devenue la fille, l'enfant bien-aimée de la maison. Le Prophète, en lui adressant de loin la parole, lui avait fait cette invitation : *Ecoutez* mes paroles, *ma fille*, *voyez* les merveilles qui se passent sous vos yeux, *ayez l'oreille attentive* à mon exhortation : ôtez de votre cœur tout attachement; de votre esprit toute pensée; de votre mémoire tout souvenir de votre peuple, et de la maison de celui que vous aviez pour père. Les motifs les plus pressants vous y engagent; à cette condition le roi concevra pour votre beauté spirituelle un amour pur en vertu duquel il vous comblera de biens; ne peut-il pas vous l'imposer? n'est-il pas le Seigneur votre Dieu; n'a-t-il pas droit à l'adoration de tous les hommes;

Or, de ce que l'Eglise aujourd'hui triomphante, s'est rendue à cette invitation du Prophète, qu'est-il arrivé? les filles de Tyr, (David nomme ici la partie pour le tout,) les filles de Tyr, les villes voisines de la Judée et ensuite celles des royaumes les plus éloignés, celles mêmes où régnaient plus fièrement le luxe, l'impureté et l'impiété, ces villes, dis-je, par leurs habitants, sont venues lui rendre hommage en bâtissant des basiliques à son chef, en lui dressant des autels, en procurant des ornements à ses ministres, et en aidant d'aumônes les membres indigents qu'elle a sur la terre : *Tous les plus riches du peuple* lui ont *offert leurs prières*, l'ont conjurée de leur procurer le salut qu'ils ne trouvaient point dans la gentilité. Quel honneur à celle qui était auparavant foulée aux pieds, d'avoir été élevée à ce degré de gloire!

Mais cet honneur sensible de la Vierge n'est pas le principal : *Toute la gloire de celle qui est la fille du roi, lui vient du dedans*, et lorsque vous entendez nommer de riches habits, des franges d'or, et tous les autres ornements, vous devez comprendre que ce langage est spirituel, et qu'il regarde, non les ornements extérieurs, mais ceux du dedans, qui consistent dans une piété intérieure, et les sains actes qu'elle produit. Ce qu'il faut remarquer ici tant pour consoler les pauvres, que pour humilier les riches, c'est qu'en nommant la fille du roi, je nomme l'Eglise triomphante; avec cette Eglise, Marie mère de Dieu; avec Marie mère de Dieu, toutes les âmes saintes dont la vraie gloire ne consiste, ni dans les grandeurs humaines, ni dans l'éclat de l'opulence, mais dans les vertus intérieures et les dons de la grâce. D'où il suit qu'il dépend de nous d'obtenir non la gloire des sens, mais la gloire intérieure, la seule gloire véritable. Quel motif d'encouragement pour ceux qui la souhaitent! pour la mère et pour les enfants! Après vous avoir fait l'éloge de celle-là, il faut encore faire l'éloge de ceux-ci, non de tous, mais de ceux dont parle le Psalmiste, des vierges d'abord, des apôtres ensuite, des martyrs après, et beaucoup plus au long.

Que vous dirai-je donc des enfants des deux premières classes? je dirai de la première qui est celle des *vierges*, *qu'elles ont été amenées au roi* pour marcher immédiatement après leur mère. Elles vous ont été présentées, Seigneur, *avec des transports de joie* de leur part; *on les a conduites jusque dans le temple du roi*, jusque dans le palais céleste. Vierges de corps et d'esprit, voilà quel sera votre privilége, celui qui vous est promis; vous suivrez, comme celles qui vous précèdent, l'Agneau partout où il va.

Je dirai de la seconde classe qui est celle des apôtres, en consolant l'Epouse du sacrifice qu'elle a fait en quittant les Juifs: Vous avez eu, ô reine! des enfants pour succéder à vos pères; vous les avez établis princes sur la terre; ils se souviendront, eux et leurs successeurs, de vous dans la suite de toutes les races. Que dirai-je en cela qui ne soit arrivé? n'a-t-on pas vu les apôtres donner des lois à tout l'univers, et les donner avec une autorité, sans comparaison plus grande que tous les autres princes du monde n'en auraient marquée en donnant les leurs? Les rois règnent sur les peuples tant qu'ils vivent, et ils cessent de régner quand ils sont morts; mais le règne des apôtres s'est accru par leur mort même. D'ailleurs les ordonnances des princes n'ont force que dans leurs Etats; mais ces enfants de l'Eglise, ayant été établis princes sur toute la terre, ont donné des lois à toutes les nations, et ces lois subsistent encore aujourd'hui; elles subsisteront toujours, et les peuples publieront les louanges de l'Epoux, de l'Epouse, et des enfants nés de leur alliance; ils chanteront les louanges de l'Eglise triomphante, de son chef, de son corps, de ses membres dans tous les siècles: *Propterea populi confitebuntur tibi in æternum, et in sæculum sæculi.* Ainsi finit avec l'éloge des apôtres, le psaume XLIV.

(1143) Ergo rejicienda opinio Crellii dicentis nomine Dei Salomon intelligi, etc., Grotii vero vertentis: Deus ipse est sedes tua, etc.

Digitized by Google

Revenons au XLIII, qui renferme celui des martyrs.

Psal. XLIII. — Telle est l'heureuse fécondité de son texte qu'avec Origène et saint Cyrille, on peut l'appliquer aux captifs de Babylone; avec saint Basile et saint Chrysostome aux Machabées, sous Antiochus leur persécuteur; avec saint Augustin aux martyrs des premiers siècles de l'Eglise chrétienne. L'appliquerons-nous donc aux hommes de ces différents âges? où nous conduirait cette triple application? Dans la nécessité de nous borner, nous dirons avec saint Augustin, que la voix de ce psaume et celle de nos martyrs, que non-seulement le titre nous en prévient (1144), mais que l'Epître aux Romains ne nous laisse à cet égard aucun doute, l'Apôtre s'en étant servi près de ces fidèles persécutés, pour les exhorter à la patience. Persuadés que ce sont ces généreux martyrs qui nous parlent, ou plutôt qui parlent à Dieu même en ce cantique, écoutons-les attentivement; écoutons ce qu'ils y disent 1° de leurs maux, 2° de leur patience dans leurs maux, 3° de la cause ou des motifs de leurs maux; il n'en faut pas davantage pour nous former d'eux les plus hautes idées, et en faire l'éloge le plus pompeux.

Ce que le Psalmiste dit de leurs maux, est-il une prophétie, est-il une histoire? La question peut-elle paraître déplacée à celui qui considère la conformité de l'un avec l'autre? L'histoire des martyrs nous représente ces héros du christianisme, comme livrés de la part de Dieu même, au pouvoir d'ennemis qui joignent à l'autorité, la haine la plus furieuse, et pour cela même, la plus industrieuse; elle nous les représente comme souffrant : l'un, la confiscation de ses biens; et l'autre, la perte de sa vie, sur un échafaud, dans une fournaise, sous une grêle de pierres, etc.; comme souffrant : celui-ci, la privation de sa liberté; et celui-là, l'exil dans des régions barbares, ou dans ces mines affreuses que l'avarice des riches fait creuser aux pauvres; comme souffrant tous, l'opprobre et l'ignominie; tellement que les nommer, c'était nommer les hommes les plus vils et les plus méprisables; tellement que souhaiter leur sort à quelques-uns, c'était leur souhaiter le sort le plus triste.

Or, ce tableau que nous offre l'histoire ecclésiastique, notre psaume ne nous l'offre-t-il pas traits pour traits? Nos martyrs y disent à Dieu: Vous nous avez repoussés et couverts de confusions, et vous n'avez plus voulu marcher à la tête de nos armées (1145); vous nous avez fait tourner le dos devant nos ennemis; ils nous ont précédés, et nous les avons suivis; ils ont paru vainqueurs, et nous vaincus: voilà l'abandon apparent de la part de Dieu. Ils disent: Nous sommes devenus la proie de ceux qui nous haïssent: voilà la confiscation des biens avec l'assujettissement des personnes mêmes. Ils disent: Vous nous avez livrés entre leurs mains, comme des brebis qu'on mène à la boucherie: voilà le sang qui coule à grands flots, sans nul ménagement. Ils disent: Vous nous avez dispersés parmi les nations (1146); vous nous avez vendus sans en recevoir de prix, dans l'achat qui s'est fait de nous; nous avons été donnés presque pour rien (1147), comme n'étant bons à rien, comme faits pour l'esclavage, quoique nés libres, plusieurs dans l'opulence, plusieurs dans les premières dignités de l'empire: voilà la privation de la liberté. Ils disent, en continuant leurs plaintes: Vous nous avez rendus un sujet d'opprobre à nos voisins... vous nous avez fait devenir la fable des nations; la honte qui paraît sur notre visage, nous couvre entièrement, surtout lorsque nous entendons la voix de celui qui nous accable par ses reproches et ses calomnies, lorsque nous voyons nos ennemis et nos persécuteurs triompher de nous: voilà l'ignominie et le mépris. Voilà, mes frères, une esquisse des maux qu'ont soufferts ces martyrs que la foi nous montre aujourd'hui dans le ciel, revêtus de robes rouges, et teintes dans leur sang, et des plaintes qu'ils ont adressées à Dieu, ou du fond de leur cachot, ou sous le glaive du tyran, ou dans leur exil, et dans les jours de leurs épreuves. Voici maintenant ce qui vous donnera une idée de la patience avec laquelle ils ont tous passé par la grande tribulation.

Instruits à l'école du Saint-Esprit, qui nous enseigne qu'il n'y a de consolation à attendre que de Dieu, c'est à lui qu'ils se sont adressés pour en obtenir le don; c'est en lui rappelant ce qu'il avait fait pour son peuple, lorsqu'il l'appela d'Egypte en Palestine, c'est en le pressant par ce raisonnement : Ce que vous avez fait autrefois pour les enfants de Jacob, vous le ferez pour nous; nous avons d'autant plus lieu de le penser, que nous n'y avons point mis d'obstacle. Puis donc que votre main puissante et miséricordieuse les a délivrés de leurs ennemis, nous espérons qu'elle nous délivrera aussi des nôtres. Mais que dis-je? C'est bien la pensée des saints martyrs; mais ne serait-ce point l'affaiblir que de vous la présenter sous d'autres termes que les leurs? O Dieu! disaient-ils donc, nous avons entendu de nos oreilles; nos pères nous ont annoncé l'ouvrage que vous avez fait dans leurs jours et dans les jours anciens; ils nous ont appris que votre main a exterminé les sept nations cananéennes qui habitaient la Palestine; car ce qui les a mis en possession de cette terre, ce n'est point la force de leur épée, mais c'est votre droite, c'est votre bras et votre regard favorable; ils y ont été mis, parce qu'il vous a

(1144) Il porte : *pour la fin aux enfants de Coré pour l'intelligence*, c'est-à-dire : *Psaume qui sera chanté jusqu'à la fin des siècles, pour les enfants du Calvaire avec intelligence.*

(1145) Ces mots favorisent S. Chrysostome.

(1146) Ces mots favorisent d'Origène.

(1147) *Non fuit multitudo in commutationibus eorum:* id est, « non fuit multitudo pretii, » vel, « multum pretium personarum venditarum. »

Digitized by Google

plu de les aimer, et parce que vous étiez leur roi. Vous ferez donc aussi pour nous les mêmes miracles de bonté, car c'est vous aussi, Seigneur, qui êtes notre roi et notre Dieu (1148), vous qui avez tant de fois sauvé Jacob par votre seul commandement et votre seule volonté. Ce sera donc en vous, ce sera en invoquant votre nom, que nous trouverons la force de renverser nos ennemis. Nous foulerons donc aux pieds tous ceux qui s'élèvent contre nous, en mettant notre espérance en vous, et non dans notre arc et notre épée. C'est ce que nos martyrs disaient étant encore dans cette Eglise militante.

Aujourd'hui qu'ils sont dans l'Eglise triomphante, ils ajoutent: Vous nous avez sauvés, Seigneur, de ceux qui nous affligeaient; vous avez confondu ceux qui étaient animés de haine contre nous (1149), et par reconnaissance pour ce bienfait, ce sera toujours en vous, ô mon Dieu! que nous mettrons notre gloire ; éternellement nous donnerons des louanges à votre saint nom, pour nous avoir délivrés de nos ennemis, pour nous avoir donné un royaume perpétuel, pour avoir accompli en nous cette parole: *Heureux ceux qui habitent votre maison! ils vous loueront éternellement: « In Deo laudabimur tota die, et in nomine tuo confitebimur in sæculum. »*

Voilà donc, mes frères, quel était le principe de la patience des martyrs; ils la puisaient en Dieu même; dans la considération de sa bonté, dans le récit des effets de sa miséricorde, et de sa toute-puissance envers son peuple, dans le souvenir de ses promesses magnifiques à ses élus. Est-ce là tout ce que nous en apprendrons? Vous affligés! vous en apprendrez, à chercher en Dieu les consolations dont vous avez besoin. Vous panégyristes de ces martyrs! vous en apprendrez à faire l'éloge de la grâce par laquelle ils ont triomphé. Vous lâches serviteurs! vous en apprendrez à vous servir de votre arc et de votre épée, à faire tout ce qui dépend de vous, quoique vous deviez tout attendre de Dieu. Vous, pères et mères! vous en apprendrez à instruire vos enfants de l'histoire sainte, afin qu'ils puissent dire de vous: *Nos pères nous ont annoncés*, etc. C'est ce que nous apprendrons tous de l'article concernant la patience des martyrs ; passons à celui de la cause de leurs maux ; pourquoi ont-ils tant souffert?

Hélas! disaient autrefois nos illustres patients, non aux hommes qui les persécutaient, mais à Dieu qui les éprouvait et les soutenait dans leurs épreuves ; hélas! tous ces maux sont venus fondre sur nous ; vous nous avez humiliés dans la région des afflictions, dans le désert, dans les antres, dans ces lieux où se retirent les dragons, et où nous avons été obligés de nous retirer nous-mêmes pour éviter le tranchant des épées, et cependant nous ne vous avons point oublié; nous n'avons point commis d'iniquité contre votre alliance ; notre cœur ne s'est point éloigné de vous; vous n'avez point permis que nos pas s'éloignassent de vos voies (1150). Si nous vous avions oublié pour tendre nos mains à un Dieu étranger, ne nous en demanderiez-vous pas compte? ne connaissez-vous pas ce qu'il y a de plus caché au fond du cœur? C'est donc pour vous-même, Seigneur, oui, c'est pour vous seul que tous les jours nous sommes livrés à la mort, et que nous sommes regardés comme des brebis destinées à la boucherie: *«Propter te mortificamur tota die; æstimati sumus sicut oves occisionis.»*

Ainsi, mes frères, au rapport de saint Paul même, ont parlé à Dieu nos martyrs dans le psaume XLIII, ainsi en lui parlant, nous ont-ils fait connaître leurs maux, leur patience dans leurs maux, les causes et les motifs de leurs maux, ajoutons-le encore: ainsi, en vous administrant le sujet de leur éloge, nous ont-ils procuré l'instruction la plus intéressante : voici comment. C'est qu'en voyant les maux que nos frères ont soufferts pour entrer dans le ciel, nous restons convaincus que la voie qui nous conduira à cet heureux terme, est celle des souffrances. En voyant la source où ils ont puisé leur patience dans leurs tourments, nous savons où nous devons puiser la nôtre ; en voyant le motif pour lequel ils ont souffert, nous en concluons que l'important pour un Chrétien, n'est pas de souffrir dans un morne silence, mais de souffrir pour la cause de Jésus-Christ.

Qui n'a pas à souffrir ici-bas? demande saint Augustin; que n'ont pas à souffrir les adultères, les maléficiers, les larrons et les assassins? Jusque-là, dit un martyr, je suis confondu avec ces scélérats, mais mon Dieu! distinguez ma cause de celle de cette nation perverse d'adultères, de maléficiers, de voleurs et de meurtriers; ces scélérats peuvent souffrir ce que je souffre, mais non souffrir pour le même motif pour lequel je souffre ; je suis purifié dans la fournaise ; ils y tombent en cendres. Ce qui fait le martyr, ce n'est pas la peine, mais la cause. De là il suit, conclut saint Augustin, que nous qui vivons dans ce siècle, nous devons prendre garde de n'avoir rien à souffrir que pour une bonne cause dans ce siècle, pour passer ensuite avec une bonne cause dans le siècle futur. Heureux ceux qui peuvent répéter ces paroles des martyrs: *Tous les jours, Seigneur, nous sommes mortifiés pour l'amour de vous.*

C'est, mes frères, le principal avantage

(1148) Nous trouvons, dans ce psaume, tantôt le le pluriel, tantôt le singulier, pour cette raison, disent les Pères, que les saints qui y prient, se regardent tantôt comme plusieurs membres d'un même corps, tantôt comme un seul corps composé de plusieurs membres.

(1149) Ce passé, dit saint Augustin, est mis ici pour le futur, comme étant très-certain: « De securitate dicuntur tanquam præterita quæ futura sunt. »

(1150) On répète ainsi la négation: *Non dec...nasti*, et c'est le sens le plus reçu où on dit: *Attamen declinasti semitas nostras a viis misericordiæ tuæ.*

Digitized by Google

que nous devons tirer de l'éloge que nous venons de faire des martyrs, parce que, comme le dit un Père, la vraie manière de célébrer leur mémoire, c'est d'imiter leurs vertus, c'est de mépriser comme eux, le monde qui nous flatte, et de souffrir comme eux, du monde qui nous persécute; c'est d'éviter comme eux, ses erreurs par notre sagesse, et de vaincre ses terreurs par notre patience; c'est de considérer comme eux, pour quelle vie nous méprisons la vie présente, pour quelle félicité nous méprisons la félicité présente, pour quelle récompense nous méprisons les récompenses présentes; c'est enfin de comparer, comme eux, la destinée future des bons et des méchants. (S. Aug.)

Vous vous lèverez, souverain Maître! oui, quoique vous paraissiez aujourd'hui endormi pour nous; vous vous lèverez, et vous ne nous rejetterez pas toujours; vous vous souviendrez de notre pauvreté et de notre affliction; vous nous tiendrez compte de ce que notre âme est humiliée jusqu'à la poussière, et notre ventre comme collé à la terre; vous vous lèverez, Seigneur, vous nous aiderez de votre grâce; vous nous rachèterez par votre nom, pour le glorifier et nous avec lui. *Amen.*

INSTRUCTION XVI (1151).

PENSÉE DU JUGEMENT DERNIER.

(*Psal.* XLV-XLVII.)

Deus noster refugium et virtus; adjutor in tribulationibus, quæ invenerunt nos nimis (1152).

Dieu est notre refuge et notre force; c'est lui qui nous a assistés dans les grandes afflictions qui sont venues fondre sur nous. (*Psal.* XLV, 1.)

Psal. XLV. — Interrogeons, mes frères, sur le sens de ce psaume ceux que nous devons toujours consulter dans l'explication des Lettres saintes; tous (1153), conformément à son titre, nous répondrons qu'il a pour objet et pour *fin* Jésus-Christ; qu'il est destiné aux enfants de Coré ou du Calvaire; qu'il renferme des *secrets* dont l'intelligence leur est réservée : *In finem, filiis Core pro arcanis.* Demandons-leur ensuite quels sont ces secrets que le Prophète avait en vue en écrivant son psaume. Que répondront-ils à cette seconde question; que conclurons-nous de leur réponse après l'avoir entendue? que ces secrets s'entendent ou de la conversion des gentils, ou de la réprobation des Juifs, ou du dernier avénement du Sauveur, et c'est à cette dernière opinion que je m'arrête de préférence, parce que la pensée du second avénement de Jésus-Christ est une des pensées les plus saintes et les plus salutaires, par les sentiments qu'elle inspire à l'âme fidèle qui sait s'en occuper. C'est ce que je me propose de vous montrer en ce discours.

Eloignés du bruit et du tumulte des affaires qui entraînent quelque dissipation, retirés dans un lieu solitaire, et par là, propre à la méditation des vérités importantes du salut, jouissant du repos extérieur que vous laisse votre solitude, appliquez votre esprit à l'objet suivant; voyez combien le Seigneur sera élevé au milieu des nations et par toute la terre, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts : c'est l'avis qu'il vous donne en ces termes : *Vacate et videte quoniam ego sum Deus, exaltabor in gentibus, et exaltabor in terra.* Voyez d'abord, vous ajouterai-je, pour vous développer cet avis salutaire, voyez 1° avec quelle bonté, 2° avec quelle gloire, 3° avec quelle majesté et quelle puissance, ce juge souverain paraîtra dans les nues: de ces trois considérations naîtront en vous ces trois sentiments; savoir, la confiance, la joie et l'admiration.

Voyez d'abord avec quelle bonté Jésus le souverain Juge, se montrera à ses élus: de là le sentiment d'une confiance telle que vous direz à ceux qui voudraient vous consoler: Si vous voulez me montrer un refuge qui rassure, ne me parlez ni de remparts, ni de fossés, ni d'argent, ni d'art militaire, ni d'armes, di d'arc, ni de flèches, ni de cuirasses, ni de forces humaines; tout cela n'est que toile d'araignée; mais si vous voulez me découvrir des troupes invincibles, un fort impénétrable, une tour que rien ne puisse renverser, portons ensemble nos regards plus haut; portons-les vers Dieu, il est le refuge où nous nous retirons dans notre fuite; il est la force qui nous soutient dans les combats; il est notre aide dans les tribulations; il multiplie ses secours selon que nos tribulations sont multipliées, nous ne serons point saisis de crainte quand la terre serait ébranlée, quand les montagnes seraient arrachées de leurs racines et renversées dans le sein de la mer; quand les eaux de cette mer feraient le plus grand bruit, quand elles seraient tellement agitées que leurs flots sembleraient s'élever au ciel ou se précipiter dans l'abîme : dans la supposition que nous figurions au dernier jour, au moment de ces événements, nous serons tranquilles, parce que la volonté de celui qui les commande est la force qui nous soutiendra.

Délices ineffables! premier appendice de cette confiance qu'inspire la pensée du jugement dernier aux pieux fidèles qui s'en occupent. Nous sommes nous-mêmes, disent-ils, la cité de Dieu et son tabernacle;

(1151) Prêchée le dernier dimanche d'après la Pentecôte selon le rite romain.

(1152) Saint Augustin joint le mot *nimis* avec ces mots : *tribulationibus et adjutor :* saint Chrysostome le joint seulement à *adjutor*, et en conclut que les consolations de Dieu surpassent toujours les afflictions des justes.

(1153) On peut ajouter sans qu'aucun indique un sens littéral, qui convienne à l'histoire, soit de David jouissant paisiblement des délices de la royauté, comme font de Muis et Bossuet, soit d'Ezéchiel, comme fait dom Calmet, qui veut qu'un des fils de Coré, ait composé ce psaume pendant la captivité de Babylone, et y ait parlé de Cambyse et de Darius, soit d'Achaz et de Phacée, soit de Josaphat et des Ammonites, comme font d'autres: ce qui est un fort préjugé, que le sens littéral du psaume n'est point distingué du sens spirituel et prophétique.

Digitized by Google

un fleuve de plaisirs enivants réjouit cette cité : le Très-Haut a sanctifié ce tabernacle ; il est en nous et au milieu de nous ; nous ne serons donc point ébranlés, il nous protégera donc, dès le grand matin, dès que nous en aurons besoin (1154). Que les nations frémissent, qu'elles soient remplies de trouble, que les royaumes s'ébranlent et s'inclinent pour se heurter les uns contre les autres, qu'alors le Très-Haut prononce une parole, la terre en sera ébranlée et ses tempêtes réduites au silence (1155). Quant à nous, dans ce bouleversement le plus général, que peut-il nous arriver de sinistre, puisqu'il nous est accordé de dire : *Le Seigneur des armées est avec nous : le Dieu de Jacob est notre défenseur.*

Zèle de la gloire de Dieu, second appendice de la confiance qui soutient l'âme fidèle, lors même qu'elle s'occupe de la pensée en apparence la plus propre à la lui ôter. Désirant communiquer la flamme de ce zèle à ceux qui l'approchent : Venez, leur dit-elle, voyez les œuvres du Seigneur qu'il a fait paraître comme des prodiges sur la terre, en faisant cesser les guerres jusqu'aux extrémités de la terre (1156), en brisant les arcs et les armes offensives, en brûlant les boucliers et les armes défensives ; soyez en un saint repos ; apaisez le tumulte de vos passions ; purifiez votre cœur, ou n'espérez point devenir capables des sublimes contemplations que nous vous proposons ; il en est de leurs objets comme des rayons du soleil ; de même que ces rayons ne peuvent nous faire voir si notre œil n'est pur et sain : de même, dans la religion, les prodiges, même les plus éclatants, pour nous être salutaires, demandent la pureté du cœur. Avec elle voyez, vous dit le Seigneur, considérez, mais de près ; vous comprendrez que c'est moi qui suis véritablement Dieu ; que je serai élevé au milieu des nations et par toute la terre : *Vacate et videte*, etc.

Confiance inébranlable accompagnée de délices intérieures, et suivie d'un zèle ardent. Voilà donc, mes frères, le sentiment dont vous vous pénétrerez en récitant le psaume XLV, si vous le récitez dans celui qui répond à ses paroles. Bien plus encore, vous en produirez l'acte, non une fois, mais trois fois, si vous imitez le Psalmiste, puisqu'il le produit au commencement, au milieu et à la fin du psaume, en ces termes : *Le Seigneur des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est notre défenseur ;* s'il est pour nous, qui sera contre nous ; s'il nous justifie, qui nous condamnera à ce moment où il jugera les juges mêmes et les justices ?

Autre sentiment d'une âme sainte qui s'occupe de la pensée du jugement dernier, c'est celui d'une sainte joie qui naît de la considération de cette gloire éclatante avec laquelle Jésus-Christ se montrera à l'univers rassemblé au pied de son tribunal ; j'en tirerai la preuve du psaume XLVI, sur lequel je ferai la remarque suivante avant d'en commencer l'explication.

Psal. XLVI. — Il est vrai, nous disent ici les saints Pères, il est vrai qu'aucun objet ne fixera jamais ni plus utilement, ni plus agréablement notre esprit et notre cœur que Jésus-Christ, la complaisance des anges et et du créateur même des anges. Cependant si cet objet, tout grand et tout aimable qu'il est, nous était toujours présenté sous les mêmes figures et les mêmes aspects, il serait dangereux que nos sentiments ne répondissent pas toujours, par leur vivacité, à sa grandeur et à son amabilité ; qu'a donc fait le Saint-Esprit pour prévenir ce danger ? Il nous a peint notre Jésus sous mille traits différents, tantôt comme Dieu, tantôt comme homme, tantôt comme Verbe éternel, tantôt comme fait chair dans le temps, comme Sauveur, comme Rédempteur, comme juge ; ce n'est pas tout encore, ces mêmes qualités, il nous les montre aujourd'hui d'un côté, demain d'un autre, ne soulevant jamais que peu à peu le voile qui les couvre. C'est ainsi pour m'arrêter à cette qualité de Juge que j'ai nommé en dernier lieu, et pour en venir à mon sujet, c'est ainsi qu'après nous l'avoir représenté comme venant à ses élus avec bonté, il nous le représente comme paraissant sur les nues tout éclatant de gloire, en quels termes ; qui les entendra sans éprouver le sentiment de joie qu'ils expriment ?

Nations, dit-il, nations présentes, nations futures, nations des Juifs, nations des gentils, nations de tous les lieux qu'éclaire le soleil ! *Omnes gentes : « Frappez toutes des mains :» Plaudite manibus!* Chantez à la gloire de Dieu par des cris d'une sainte allégresse : *Jubilate Deo in voce exsultationis.* Mais direz-vous, sur cette invitation que l'Esprit-Saint vous fait ici, de *frapper des mains et de jeter des cris :* des gestes et des cris de cette nature, conviennent-ils au lieu saint où nous sommes ? les tolère-t-on ailleurs qu'au théâtre, que dans les festins publics, qu'au moment où deux armées s'ébranlent et cherchent à s'effrayer par les cris des combattants ? le repos, l'ordre, la modestie, le silence, ne sont-ce pas autant de dispositions que l'Esprit-Saint exige de ceux qu'il enseigne ? Que signifie donc cette invitation : *Nations, frappez toutes des mains, jetez des cris d'allégresse ?*

La même chose, vous répond saint Chrysostome, que celle que les prophètes font ailleurs aux rivières, aux forêts, aux montagnes, de tressaillir ; elle signifie que non-seulement nous devons ressentir de la joie en voyant de loin, et des yeux de la foi,

(1154) Saint Ambroise et l'Eglise, dans l'Office de la sainte Vierge, lisent : *Adjuvabit eam Deus vultu suo*, et non : *mane, diluculo.*

(1155) « Arreptitii idolorum tanquam ranæ de paludibus personabant, tanto tumultuosius quanto sordidius ex delictorum cœno ; sed quid strepitus ranarum ad tonitrua nubium ? inde dedit vocem suam Altissimus et mota est terra. » (S. Aug.)

(1156) Ceci peut s'entendre de la paix qui régnait sur la terre à la naissance de Jésus-Christ.

Digitized by Google

notre Sauveur revenir du ciel comme il y est monté, mais que nous devons en ressentir une très-vive et très-grande ; elle signifie que ce sentiment ne doit pas se concentrer en notre cœur, mais se manifester en toute manière, et par nos œuvres, et par nos discours, et par nos mains, et par notre langue : oui, par ces mains autrefois impures et souillées de crimes; oui, par cette langue autrefois médisante et blasphématrice ; oui, par ces mains, en les levant vers le ciel; oui, par cette langue, en bénissant celui qui y est allé pour nous y préparer une place, et qui en revient pour nous y introduire. En le louant: et de quoi le louerions-nous en ce jour destiné au souvenir du dogme de son second avénement ? De ce qu'il est vraiment élevé à raison de sa divinité; de ce qu'il est vraiment terrible à raison de sa justice; de ce qu'il est vraiment grand à raison du domaine souverain qu'il exercera à son jour. non dans un coin, mais dans toutes les régions de l'univers.

Il l'avait déjà, sans doute, ce domaine en sa qualité de créateur, mais il se l'est encore acquis comme rédempteur, comme auteur de la loi nouvelle, en cette dernière qualité il a envoyé ses apôtres, et soutenant leurs paroles de son secours, il leur a assujetti les peuples barbares; il a mis les nations infidèles sous leurs pieds. O miracle de la grâce de Jésus-Christ ! s'écrie ici saint Chrysostome, il est tel qu'il a persuadé de l'adorer : à qui? à ceux qui l'avaient attaché à la croix, couvert d'opprobres et accablé d'injures. Etait-ce la parole des apôtres qui opérait ce changement; n'était-ce pas la grâce de celui qui les précédait et préparait les cœurs? Comment un pécheur ou un faiseur de tentes aurait-il changé la forme de l'univers, si celui qu'il prêchait n'avait levé tous les obstacles ? Ses envoyés invoquaient le nom du Crucifié, et à ce nom la mort fuyait ; les démons disparaissaient, les malades étaient guéris, les infirmités corporelles et spirituelles cessaient de tourmenter ; les éléments prenaient de nouvelles formes.

De là, la réponse à cette question : *Pourquoi Jésus-Christ sur la croix ne s'est-il pas délivré lui-même?* C'est que l'un était plus grand que l'autre; c'est qu'il n'est pas égal ou de descendre de la croix avant d'expirer, ou de ressusciter les morts après en avoir souffert tout le tourment. Ce qui a suivi sa mort ignominieuse en montre la liberté; celui qui a chassé la mort d'un corps dont elle s'était déjà saisie, pouvait à plus forte raison s'en préserver avant qu'elle n'exerçât son empire sur lui; s'il ne s'en est point préservé effectivement, c'était pour opérer un miracle beaucoup plus admirable, selon notre manière de voir; c'était pour se ressusciter après sa mort, pour opérer par ce miracle unique la justification du genre humain, pour mettre les nations infidèles sous les pieds des apôtres, comme il arrivait, dit le même saint Chrysostome, quand les nouveaux convertis mettaient le prix de leurs biens aux pieds de ces héros, pour les distribuer aux indigents. Ce miracle ne concernait-il que les gentils ; n'était-il pas aussi opéré en faveur des Juifs ?

Sur cela le Prophète nous fournit deux réflexions. La première, que Jésus-Christ, quant à ce qui les regarde, a choisi tous les Juifs, sans en excepter un seul. La seconde, que cependant son choix n'a été efficace qu'à l'égard de la race *spécieuse et belle* qu'il a aimée; c'est ce que signifient ces paroles: *Elegit nobis hæreditatem*, etc., et c'est ainsi que l'expliquait saint Paul, disant aux Romains : Ce sont *les enfants de la promesse*, et non ceux de la nature qui sont *censés de la race* d'Isaac, du véritable Isaac qui est Jésus-Christ.

Parlant de son ascension (1157), l'Ecriture ne nous dit pas qu'il a été enlevé au ciel, mais qu'il y est monté, pour montrer qu'il y est monté, non comme Elie par une vertu étrangère, mais par sa propre vertu, par ce même pouvoir qui le soutenait sur les eaux. Il y est monté au milieu des cris de joie : que signifient ces mots ? Ils signifient qu'il y est monté en vainqueur ; la mort subjuguée, le péché détruit, les démons mis en fuite. Ils signifient qu'il y est monté comme supérieur à tous les obstacles que lui opposaient l'empire de la mort, la tyrannie du péché, l'édit de malédiction, la force des mauvaises habitudes. Ils signifient qu'il y est monté, l'œuvre de notre salut consommée de sa part, laissant ses apôtres dans la joie sur la terre, enivrant de délices les justes du premier Testament, plaçant notre nature, son épouse, au plus haut des cieux, où il a pénétré comme un conquérant dont le triomphe se célébrait au bruit des trompettes de son armée.

A ce moment où la cour céleste est dans cette joie pure, qu'il n'est pas même possible de comprendre bien loin, qu'il soit facile de l'expliquer, resterez-vous seuls sans ce sentiment? si vous l'avez, ne l'exprimerez-vous pas de votre mieux? Ah! je vous y invite avec le Prophète, et que n'ai-je son zèle, je vous le dirais, non une, non deux, non trois et quatre fois, mais jusqu'à cinq fois, avec toute la démonstration du zèle : chantez à la gloire de Dieu ; chantez, chantez à la gloire de Dieu ; non-seulement chantez, mais chantez avec sagesse : *Psallite sapienter*, c'est-à-dire, chantez non de la voix seulement, mais des œuvres encore ; non de la voix simplement, mais de la sainteté de votre vie aussi ; car voilà ce que signifie le mot, *sapienter*, avec sagesse, avec intelligence, avec connaissance des motifs qui nous

(1157) L'opinion commune et certaine, est que Jésus-Christ montant au ciel, est le vrai objet du psaume XLVI. Je ne prétends pas m'en écarter en l'appliquant au même Jésus, revenant à la fin du monde pour juger les vivants et les morts. L'extension que je lui donne est facile à justifier, si les disciples se sont réjouis (*Luc.* XXIV, 53) de ce que Jésus-Christ était allé au ciel pour nous y préparer une place, combien plus nous convient-il de nous réjouir de ce qu'il vient nous la donner !

Digitized by Google

y portent, et dont l'un est, que les princes des peuples se sont réunis avec leurs sujets pour adorer le Dieu d'Abraham, Jésus-Christ, Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament : parce que Jésus Notre-Seigneur, *régnera éternellement* sur toutes les nations, et qu'il est actuellement assis sur son trône saint, sur celui qu'il a dans le ciel, sur celui qu'il a dans les âmes saintes, suivant cette parole du Sage ; que *l'âme du juste est le siége de la sagesse ;* et suivant cette autre de saint Chrysostome, qu'il n'en est pas du règne du grand Roi comme de celui des rois subordonnés ; que ceux-ci abusent souvent de leur pouvoir, et que celui-ci n'en use que justement, qu'utilement pour les siens. Premier motif de la joie que vous inspire le triomphe de Jésus-Christ. Chantez, parce que *les dieux puissants de la terre*, les princes de ce monde qui sont les démons, sont extrêmement abaissés *après avoir été extraordinairement élevés*, et par leur propre orgueil, et par le culte dont leur orgueil s'était satisfait (1158). Second motif de la joie que je souhaite vous avoir inspirée en vous exposant le psaume XLVI (1159).

Psal. XLVII. — Le psaume XLVII, auquel je passe, a pour titre : *Psaume qui doit servir de cantique aux enfants de Coré, le second jour de la semaine.* Que signifient ces derniers mots (1160) ? pourquoi ce psaume doit-il être chanté le second jour de la semaine ou le lundi ? Demandez-le à saint Augustin, il vous répondra que la lumière a été faite le premier jour, et le firmament le second jour ; qu'il convient donc de chanter le psaume précédent le premier jour à l'honneur de Jésus-Christ qui est la vraie lumière, et qu'il sied de chanter celui-ci le sesond jour à la gloire de l'Eglise qui est un firmament figuré, auquel des millions d'étoiles spirituelles sont attachées. Tout le contenu du psaume répond parfaitement à l'idée de ce titre et à l'application qu'en donne saint Augustin (1161). On y voit et nous allons y voir notre juge commun, sous un troisième aspect comme un juge à qui nous devons notre admiration par sa grandeur, par la grandeur de sa puissance, de sa miséricorde et de sa justice. Suivons cette idée qui règne du commencement à la fin du psaume.

Il est donc vrai que le Seigneur est grand par son essence, grand par ces perfections, grand par tous ses ouvrages : il est vrai qu'il est louable en tout, qu'il l'est au delà de ce que l'on peut dire, qu'il l'est à l'infini ; mais où paraît-il singulièrement grand et louable dans l'Ancien Testament ? à Jérusalem, siége de la véritable religion. Où paraît-il singulièrement grand et louable dans le Nouveau Testament ? dans l'Eglise qui est la cité de notre Dieu, sur cette sainte montagne exposée aux yeux de tous les peuples, et à laquelle les prophètes ont prédit que toutes les nations viendraient. Où paraîtra-t-il singulièrement grand à la fin des deux Testaments ? près de Jérusalem, à la vallée de Josaphat, entre l'Eglise triomphante, qui viendra juger avec lui, et l'Eglise jusque-là militante qui viendra subir son jugement.

Il n'en est pas, mes frères, de cette dernière cité comme d'une maison particulière, dont une semaine suffit quelquefois pour jeter les fondements ; elle se fonde depuis près de dix-huit siècles, et elle continuera à se fonder jusqu'à la consommation des siècles. Elle se fonde, et sur qui ? sur Jésus-Christ comme premier et principal fondement, sur Pierre comme fondement ministériel, sur un homme pauvre et ignorant, contre lequel cependant les portes de l'enfer ne pourront prévaloir. Elle se fonde et comment ? avec la joie de toute la terre et des martyrs mêmes, puisqu'ils goûtent des consolations spirituelles proportionnées à leurs peines. Elle se fonde et où ? aujourd'hui dans une région, et demain dans une autre, de manière que successivement elle embrasse tous les lieux comme tous les temps.

Elle se fonde, et de que côté, du côté de l'Aquilon même, figure de l'empire du démon, c'est-à-dire qu'elle se fonde, qu'elle s'élève, qu'elle se soutient contre les efforts de l'enfer, que comme Jérusalem reconstruite devient d'un accès très-difficile aux Perses situés à son septentrion, de même l'Eglise est invincible aux puissances placées dans ces régions glaciales, dont les vents froids combattent les vents chauds du Midi, ces vents qui portent la flamme du Saint-Esprit. Elle se fonde, et par qui encore ? le Prophète vous l'apprend en disant qu'elle est la beauté du grand roi, du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs. Quelle majesté de ce roi à qui est proposée une si grande cité ! quelle gloire de cette cité qu'habite un si grand roi !

Il y sera aussi connu dans ses maisons, dans les âmes saintes qui sont ses maisons (1162) ; il y sera connu comme censeur tout-puissant lorsqu'on le verra prendre la défense de cette même Eglise attaquée par l'Antechrist, et son armée, par les faux

(1158) Cette interpretation est de saint Augustin, d'autres entendent *ces dieux* des apôtres, et des fidèles : « Quinam sunt dii fortes, nisi apostoli, et omnes fideles ? demande saint Chrysostome.

(1159) Je n'ai rien dit de son titre qui n'a rien de nouveau. Je n'ai rien dit du sentiment de ceux qui entendent ce psaume à la lettre, du transport de l'arche, ou de la dédicace du temple ; il m'a paru, et trop négligé des Pères, et trop peu important.

(1160) Ils manquent dans l'hébreu.

(1161) On peut lui joindre les autres Pères latins. Saint Chrysostome suivi de ses Grecs, entend le psaume de la Jérusalem terrestre, rétablie après la captivité de Babylone. Ces deux opinions peuvent se concilier en appliquant le psaume à la Jérusalem figurative, et à la Jérusalem figurée principalement.

(1162) Saint Augustin entend ces maisons de la Synagogue et de la gentilité convertie. Saint Chrysostome entend ces maisons de celles de chaque Juif à Jérusalem, et en prend occasion d'admirer la Providence qui avait soin de tout et de ses parties.

Digitized by Google

christs, et les faux prophètes coadjuteurs de l'Antechrist, par les souverains et les peuples, ou séduits, ou contraints par les suppôts de l'Antechrist (1163). Alors les rois rassemblés contre l'Eglise, et conspirant à sa perte avec cet Antechrist, le verront et ils en seront dans l'étonnement; ils verront le signe du Fils de l'homme; ils verront le Fils de l'homme lui-même porté sur les nuées, plaçant les bons à sa droite, et les méchants à sa gauche; ils se verront eux-mêmes à sa gauche, et ils en seront troublés; leur prétendue fermeté les abandonnera, le tremblement les saisira, les glacera, les désespérera. Que dirai-je encore? comme un grand vent brise les vaisseaux de Tharse, de même, Seigneur, vous les briserez, vous les abaisserez, vous les dissiperez vous les séparerez pour jamais de la société de vos saints que vous ressusciterez pour la vie éternelle.

Ce miracle, mes frères, est un effet de la miséricorde et de la justice du Seigneur; de sa miséricorde à qui seul il appartient de pardonner; de sa justice à qui il appartient d'exiger une pleine satisfaction lors même que la miséricorde pardonne. Cette miséricorde nous est marquée par ces paroles que nous récitons le jour de la présentation de Jésus-Christ au temple. Les prophéties sont d'accord avec l'Evangile: *Ce que nous avons ouï* de celles-là *nous le voyons* dans celui-ci; nous voyons *dans la cité du Seigneur des armées, dans la cité de notre Dieu*, les mêmes choses que nous avons entendues; nous voyons, par le laps de dix-huit siècles, que Dieu l'a fondée et affermie pour toute l'éternité; nous avons reçu, ô Dieu! votre miséricorde au milieu de votre temple.

Sa justice nous est de plus marquée par ces autres paroles: Votre droite est si pleine de justice que l'injustice ne peut y trouver la moindre place; elle est si pleine du prix dû pour notre rançon que ce prix suffirait pour racheter mille mondes aussi coupables que celui-ci; votre Eglise sainte vous en remercie, divin Jésus, et nous vous en remercions avec elle; *qu'il en soit de notre louange, comme de votre nom;* de même que ce nom est louable du lever jusqu'au coucher que notre louange s'étende aussi de l'orient au couchant; que le mont Sion, que votre Eglise comparable à la plus haute montagne, par l'éminence de sa doctrine et par la sublimité de ses préceptes, se réjouisse des effets de votre miséricorde envers nous, et de votre justice pour nous envers votre Père; que ses filles, les Eglises particulières, et les âmes de toutes ces Eglises soient dans des transports de joie, à cause de vos jugements, Seigneur, de ces jugements de miséricorde et de justice que vous exercez envers elles. Et vous, mes frères, remplissez la figure, comme les Israélites revenus de la captivité, remplirent la prophétie.

La prophétie annonçait que ces Israélites feraient le tour de Sion, lorsque les murs en seraient relevés; ils le firent; ils regardèrent son étendue; ils comptèrent le nombre de ses tours; ils s'appliquèrent à en considérer la forme; ils firent le dénombrement de ses maisons, et selon le dessein de Dieu, ils chargèrent leurs enfants de faire à leur postérité, le récit de ce qu'ils avaient vu, Jérusalem ruinée d'abord, puis rétablie dans son premier état de splendeur. Qu'était-ce là autre chose qu'une figure? Remplissez-la donc, comme le veut saint Augustin; environnez l'Eglise et ceux qui vous y enseignent; environnez-les par votre zèle, et non par vos scandales; publiez bien haut ses louanges; mettez les affections de votre cœur dans la vertu qui lui est propre, dans cette charité qui est forte comme la mort, qui sauve nonobstant tous les efforts du monde, comme la mort enlève nonobstant tous les secours du monde; distribuez-vous les maisons; distinguez les unes des autres, celles qui ont la réalité de la piété, de celles qui n'en ont que l'apparence (1164) pour éviter celles-ci, et fréquenter celles-là; distribuez-vous les maisons de la sainte Sion. C'est-à-dire encore, partagez-vous ses ouvrages, afin que chacun s'occupe totalement à la construction de la maison particulière qu'il a à bâtir lui-même. C'est un premier objet de votre zèle, le sujet d'une première résolution que vous inspire le psaume XLVII.

Racontez les uns à vos petits-fils, les autres à vos arrière-neveux, ce que vos pères ont appris de Jesus-Christ chef de l'Eglise,

(1163) Les versets 4-7, sont susceptibles de cette tournure: Jésus-Christ a été connu comme tout-puissant, lorsqu'il a pris la défense de son Eglise attaquée d'abord, et ensuite respectée par ceux mêmes qui l'attaquaient pour l'étouffer dans son berceau. Dans le temps qu'elle y était, les princes de la terre, juifs et idolâtres, se sont assemblés, ils ont unanimement conspiré contre elle; ils l'ont persécutée en toute manière pendant trois siècles; mais enfin qu'est-il arrivé de là? Ces princes et leurs peuples voyaient la constance des martyrs, la patience des confesseurs, la sainteté des Chrétiens, les miracles dont la plupart avaient le don; l'aspect de ces vertus et de ces prodiges les étonnaient; de l'étonnement ils passaient au trouble, du trouble à une émotion extraordinaire; le tremblement les saisissait; devenus sincèrement pénitents de leurs crimes, ils en ressentaient les douleurs que sent une femme en travail d'enfant. D'où venait un changement si difficile? De votre bras tout-puissant, ô mon Dieu, et comme un grand vent brise les vaisseaux de Tharse (*a*) de même vous avez brisé l'orgueil (figuré par les voiles enflées des vaisseaux), l'impureté (figurée par les vacillations des vaisseaux), l'avarice (figurée par les richesses de ces vaisseaux revenant avec leur cargaison), toutes les passions (figurées par les flots et les ondes de la mer), vous les avez brisées par le souffle impétueux de votre esprit: esprit de Dieu, soufflez sur nous, comme vous avez soufflé sur ces pécheurs, et renouvelez en nous le même miracle de conversion.

(1164) Saint Augustin entend encore ici les apôtres qui se partagèrent la Synagogue et la gentilité pour les prêcher.

(*a*) L'un entend Tharse en Cilicie; l'autre entend Carthage; l'autre l'Inde; Bellarmin et Sacy sont pour ce dernier.

Digitized by Google

et juge des vivants et des morts; faites-leur bien comprendre qu'il est vraiment notre Dieu, qu'il le sera, non pour quelques jours comme les idoles des païens, mais dans l'éternité, et dans tous les siècles. C'est un second objet de votre zèle, le sujet d'une seconde résolution que vous inspirent les trois psaumes que nous venons d'expliquer.

L'efficacité de ces résolutions dépend de votre grâce, ô Jésus! et nous vous la demandons humblement : accordez-la à nos instantes prières; accomplissez en nous cette parole de votre Prophète, parlant de vous : *Il nous régira lui-même durant tous les siècles : « Ipse reget nos in sæcula. »* Régissez-nous; conduisez-nous; régnez en nous par votre grâce, et faites-nous régner avec vous, dans le séjour de votre gloire, pendant les siècles des siècles. *Amen.*

INSTRUCTION XVII.

CE QUE L'HOMME DOIT CRAINDRE.

(*Psal.* XLVIII, XLIX.)

Audite hæc, omnes gentes : auribus percipite, omnes qui habitatis orbem.

Nations, écoutez toutes, ceci : soyez attentifs vous tous qui habitez l'univers. (*Psal.* XLVIII, 1.)

Psal. XLVIII. — Docile à la voix du Prophète, et singulièrement attentif à l'exorde de son discours, deux choses qu'il renferme, me frappent et m'étonnent. La première est le nombre des auditeurs qu'il invite à l'entendre; car à qui adresse-t-il son invitation : A toute une communauté, à toute une ville, à toute une province, à tout un peuple? Il l'adresse à toutes les nations sans distinction de Juifs et de gentils, de Grecs et de Barbares : *Audite hæc omnes gentes* (1165). Il l'adresse à tous les habitants du globe terrestre, exigeant d'eux tous, une attention très-sérieuse : *Auribus percipite, omnes qui habitatis orbem.* Il l'adresse aux grands, comme aux petits; aux hommes d'une naissance illustre, comme à ceux qui en ont une moindre; à ceux de la race future, comme à ceux de la race présente; à ceux qui ont, comme à ceux qui n'ont pas les biens de la fortune : *Quique terrigenæ et filii hominum simul in unum dives, et pauper.* Puis-je réfléchir à une invitation si générale sans en être étonné?

La seconde chose qui me frappe et qui me surprend dans l exorde du Prophète, est cette idée qu'il m'inspire, savoir ce qu'une assemblée si nombreuse exigera du côté de l'orateur, et du côté du sujet dont il entretiendra ses auditeurs. Quelqu'un avant moi n'aurait-il pas déjà fait les questions suivantes au Prophète? Etant vous-même un homme semblable à ceux que vous abaissez en les nommant *habitants de la terre*, d'où vous vient cette assurance de vous croire capable d'instruire tout le genre humain, et d'appeler à votre auditoire tous les hommes nés et à naître? qu'avez-vous à dire qui soit digne d'un théâtre si considérable?

David, mes frères, a par avance répondu à ces questions; il a pleinement justifié son invitation extraordinaire en disant : *Ma bouche proférera des paroles de sagesse* qui conviendront à tous; *la méditation de mon cœur vous découvrira* des paroles de *prudence* qui seront également nécessaires à tous; non-seulement je ne vous dirai que ce que j'aurais bien médité, mais je ne serai maître qu'après avoir été disciple, qu'après avoir rendu mon oreille à ce que l'Esprit-Saint m'aura inspiré; c'est d'après cet Esprit qui parle par la bouche de tous les prophètes, que je parlerai; n'est-il pas le premier docteur de tous les hommes; n'a-t-il pas pu m'établir à sa place pour les enseigner? ce qu'il a pu, il l'a fait à notre égard. Par conséquent j'oserai parler à l'univers assemblé, et de quel sujet assez intéressant? Ce sujet ne sera ni la gloire humaine, ni une fortune éclatante; ce sera la sagesse. J'instruirai de ce sujet important, et comment? pour rendre mon discours plus agréable, j'y joindrai la musique, et je découvrirai en jouant sur la harpe, ce que j'ai à vous proposer (1166) pour rendre plus attentifs et plus curieux, des auditeurs qui négligent un discours trop clair; je parlerai en parabole, je vous donnerai un problème à résoudre.

C'est, dit saint Chrysostome, la réponse que le Psalmiste fait à ceux qui seraient tentés de lui demander raison du projet qu'il a conçu d'instruire l'univers entier. Quel est-il donc ce problème qu'il donne à résoudre? Ce sera le sujet de cet entretien.

Le voici, mes frères, le problème que le Saint-Esprit nous propose aujourd'hui : il est conçu en ces termes : *Quel sujet aurai-je d'espérer* (1167) *ou de craindre au jour mauvais? « Cur timebo in die mala? »* Pour résoudre ce problème, quant à sa première partie, je demande d'abord : *Quel sujet avons-nous d'espérer au jour mauvais*, au jour de notre mort, à ce jour que les prophètes appellent un jour de calamité et de misère? O vous qui comptez sur le crédit de vos amis, sur les ressources de vos richesses, sur l'étendue de votre autorité! écoutez la réponse à ma question, et comprenez combien ces appuis de votre espérance sont faibles, à ce jour que le Psalmiste place parmi les jours mauvais.

A ce jour le frère même ne rachètera point son frère; l'homme (1168) étranger le rachètera-t-il! *Frater non redimit, redimet homo?* Après avoir entendu David sur l'im-

(1165) « Videmus hunc psalmum recitari per totum orbem terrarum... impletumque esse quod hic dictum est : *Audite hæc omnes gentes.* » (S. Aug.)

(1166) Prêcher sur la harpe, selon les Pères, c'est faire ce qu'on dit

(1167) Il paraît par la suite du psaume que ce mot d'*espérer*, est ici sous-entendu.

(1168) Quelques Pères qui lisent ceci sans point interrogatif, entendent Jésus-Christ pour cet homme qui délivrera.

Digitized by Google

possibilité où sont des parents, des amis, des étrangers, à plus forte raison, de secourir le pécheur mourant, écoutez encore le prophète Ezéchiel sur le même sujet. Quand même, dit-il, Noé, Job et Daniel prieraient pour leurs fils et leurs filles, ils ne les délivreront pas : *Filios suos, et filias suas non liberabunt.* Cela est vrai, dit saint Chrysostome, non-seulement quant à la vie future, mais quant à la vie présente, combien Moïse n'a-t-il pas prié pour les Israélites? Samuel pour Saül? Jérémie pour son peuple? Nonobstant le crédit de ces saints, les Israélites ne sont-ils pas morts dans le désert? Saül n'a-t-il pas été rejeté pour toujours? le peuple juif n'a-t-il pas été conduit en captivité? Il est donc une condition de laquelle dépend l'efficacité des secours de nos amis, c'est que nous voulions sincèrement nous en aider, et c'est ce qui n'est pas possible de supposer dans un homme mourant pécheur, et avec l'affection à son péché.

Qu'est-ce donc qui le rassurera dans ce moment? l'abondance de ses richesses? Autre erreur que combat le Prophète en disant : *Il ne pourra pour soi-même, rien donner à Dieu qui l'apaise, ni un prix qui soit capable de racheter son âme*, quand même il donnerait le monde entier. La raison en est, que le monde entier est moins que son âme, et ce qui le prouve bien, c'est que Jésus-Christ, pour le racheter, n'a donné ni la terre, ni la mer, ni le monde entier, mais son sang précieux. Quel prix infini! Quand donc vous aurez perdu votre âme rachetée de la sorte une première fois, que donneriez-vous pour la racheter une seconde : *Quando ergo eam tanti emptam perdideris quomodo poteris eam deinceps emere?* Ne disons pas simplement que l'abondance des richesses est inutile au pécheur à la mort; montrons-lui quelle est la folie en les amassant pendant la vie.

Quelle folie d'un homme qui consent à être dans un travail et une peine éternelle, pour enrichir ses héritiers! C'est la folie du pécheur avare qui, à la mort, ne retient pour lui que le péché de son avarice, qui laisse à ses enfants, le prix de ses soins et de ses sueurs, qui passe à un travail perpétuel, à un tourment sans fin, après une vie dont la fin touche au commencement tant elle est courte (1169). Quelle folie d'un homme qui ne voit point la mort, lorsqu'il voit les sages mêmes mourir! C'est encore celle du pécheur attaché à son péché; il voit que les plus saints meurent, et souvent d'une mort prématurée; ce qu'il devrait conclure de là, c'est qu'à plus forte raison, l'insensé qui n'a pas même la prudence du siècle, et le fou, qui n'a pas celle du ciel, périront aussi, c'est que très-certainement le fléau de la mort frappera à la porte de sa propre tente. Fait-il ce raisonnement si naturel? hélas! il n'y pense pas même; il voit sans voir; il cherche à se distraire sur un spectacle qui l'affligerait en contrariant des inclinations dont il lui montre le terme et le désordre : *Non videbit interitum cum viderit sapientes, morientes.*

Quelle folie encore, de celui qui peut acquérir des biens inamissibles, et qui se borne à acquérir des richesses périssables qu'il laissera à d'autres? de celui qui peut se bâtir une maison céleste, et qui se borne à avoir pour toute maison après sa mort, un repaire de quelques pieds de terre? de celui qui peut écrire son nom dans le ciel, et qui l'écrit sur la terre? Quelle est donc celle des avares? car ils laissent leurs richesses quelquefois à leurs enfants, il est vrai, mais plus souvent à des étrangers, à des ennemis mêmes qui se moquent de ceux de qui ils les tiennent; de leurs maisons décorées de marbres et richement meublées, ils descendent dans un tombeau obscur, qui sera leur demeure jusqu'à la consommation des siècles; ils gravent leurs noms sur la porte de leurs hôtels, s'ils en occupent; ils le laissent à leurs terres, s'ils en possèdent; ils le placent à la tête de leurs livres, s'ils en écrivent, prétendant par là à une sorte d'immortalité. N'est-ce pas la vertu qui la procure? C'est ce que montrent les martyrs, les apôtres, les hommes vraiment vertueux: combien de rois ont bâti des villes, construit des ports; ont donné leurs noms à ces villes, à ces ports, et ont été oubliés, tandis qu'un pécheur, un artisan, un ouvrier, vivra toujours dans la mémoire des hommes, pour avoir été pieux? Ce n'est pas assez de dire que les noms de ces riches sont oubliés, il faut ajouter que la vue de leurs édifices réveille le mépris et la haine des passants, contre ces mêmes riches, comme contre des avares, des injustes, des sangsues publiques; il faut ajouter que les pierres de leurs maisons déposent contre eux, les accusent de cruauté, d'imprudence, de déprédation, les proclament traîtres à la patrie, et invitent les races futures à les charger de malédiction (S. Chrysost.). Ce n'est pas assez de dire que tout homme est un insensé, dès qu'il est un pécheur, il faut ajouter qu'il ressemble plus à la brute qu'à l'homme.

C'est, mes frères, le sens de ces paroles du Prophète deux fois répétées dans notre psaume : *L'homme tandis qu'il était élevé en honneur ne l'a point compris; il a été comparé aux bêtes qui n'ont point de raison, et il leur est devenu semblable : « Homo cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, »* etc. Quelle dignité d'abord, et quelle dégradation ensuite? quelle dignité de l'homme d'abord, de son corps,

(1169) C'est, selon saint Augustin, le sens de ces paroles : *Laborabit in æternum, et vivet in finem.* Saint Chrysostome en donne un tout opposé. Il applique au juste ce que j'applique au pécheur, et prétend que ce juste travaillera un peu pour vivre toujours; le sens de saint Augustin paraît mieux se soutenir par le contexte, et par le mot : *in æternum.* Cet autre, *in finem*, marque que le pécheur comme le juste tend à sa fin tout en commençant de vivre.

Digitized by Google

de son âme, de toute sa personne! de son corps créé à l'image de celui de Jésus-Christ! de son âme créée à l'image de Dieu, rachetée d'un prix infini, destinée à voir et à posséder Dieu, susceptible du don de prophétie, de miracles, etc.! de sa personne pour laquelle la terre, le ciel, la mer, tout dans l'ordre de la nature et de la grâce a été fait! Quelle dégradation ensuite de l'homme devenu semblable aux bêtes qui n'ont point de raison; au lion, par sa cruauté; au serpent, par ses ruses; au pourceau, par son impudicité; à tous les animaux par une vie qu'il borne comme eux, aux objets présents et sensibles; disons plus encore: quelle dégradation de l'homme devenu inférieur aux animaux sans raison! à la fourmi qui, pendant l'été, prépare des provisions pour l'hiver; au bœuf, qui connaît la maison de son maître! aux oiseaux de passage qui en distinguent le temps, tandis que l'homme ignore celui qui convient à son salut! Disons plus encore; au lieu que la brute n'abuse, et ne peut abuser d'un instinct qui la soumet à l'homme, l'homme abuse de la raison qui l'élève au-dessus de la brute; il s'en sert contre celui qui la lui a donnée; il en use pour inventer des moyens de satisfaire ses penchants déréglés vers les objets créés.

Ce n'est encore là qu'un premier mal. Le second, qui est une suite du premier, est l'omission du bien; c'est le sens que saint Chrysostome donne à ces mots: *Hæc via illorum scandalum ipsis*: « *Cette voie dans le mal, est pour eux un scandale,* » un obstacle au bien, un lien qui les embarrasse et les empêche de marcher dans les voies de la vertu.

Après cela, dit le Psalmiste, *ils se complairont dans leur état, et même s'en glorifieront: postea in ore suo complacebunt.* Nouvelle difficulté par conséquent, de guérir les plaies précédentes, et d'arrêter le progrès de la cupidité; car si lorsqu'on la reprend, qu'on la décrie, qu'on l'abhorre, elle subsiste néanmoins et se fortifie, comment ne se fortifierait-elle pas, lorsqu'il n'y a, ni reproche, ni blâme, ni accusation qui s'y oppose; lorsqu'au contraire, on la flatte, on la loue, on l'exalte. Une cause ordinaire du péché est qu'il cache sa turpitude avant qu'on ne le commette; un remède ordinaire du péché est qu'il fait sentir son aiguillon à celui qui l'a commis. Que devient ce remède pour ceux qui se délectent dans le péché? Reste donc alors (ce qui nous montrera que le rang, l'autorité, la dignité sont aussi inutiles au pécheur mourant, que les amis et les richesses, ce qui en outre vous indiquera le sujet que vous avez de craindre le jour mauvais; ce qui enfin, et très-probablement, ne vous laissera pas sans quelque frayeur, quelle que soit d'ailleurs votre prétendue fermeté), reste alors ce qui est dit dans notre psaume.

Ils ont été placés dans l'enfer comme des brebis qu'on mène à la boucherie, sans qu'elles puissent résister, dit le prophète; la *mort* leur servira de pâture, et elle *les dévorera*, et pour comble de désespoir, *les justes* qu'ils avaient opprimés, *auront l'empire sur eux, au matin* de l'éternité, et tout l'appui sur lequel ils se confiaient, sera détruit dans l'enfer, y étant dépouillés de toute leur gloire. O faiblesse, et malheur des pécheurs autrefois redoutables à leurs semblables! ô puissance et justice de mon Dieu, que vous paraissez bien dans ses paroles: Ils ont été placés, et par qui? par l'ordre et la main de Dieu, changé à leur égard d'agneau en lion. Ils ont été placés, et où? dans l'enfer, dans le lieu des tourments. Ils ont été placés, et comment? aussi facilement, aussi aisément qu'un berger mène des brebis à la boucherie, sans résistance efficace de leur part. Ils y ont été placés comme des brebis, et quel pasteur ces brebis auront-elles? Une mort pâle et livide qui les mènera paître dans des pâturages arides où ils ne recueilleront que gémissements, que cris, que douleurs; une mort immortelle qui les dévorera sans les anéantir; une mort cruelle qui en fera sa proie avec la vivacité d'un loup affamé qui se jette sur une brebis exposée à son avidité: *Sicut oves in inferno positi sunt; mors depascet eos.*

Que les choses seront alors changées pour ces malheureux! Au lieu qu'ils dominaient sur les justes, *les justes les domineront*, ils les jugeront, ils les condamneront: *Dominabuntur eorum justi in matutino.* Au lieu qu'ils avaient la force en main tandis qu'ils jouissaient des honneurs de ce monde, tout appui leur manque depuis que la gloire de leur maison, de leur place, etc., les a abandonnés: *Et auxilium eorum veterascet a gloria eorum.* Au lieu qu'ils tenaient bien bas au-dessus d'eux, les faibles qu'ils méprisaient, ils les verront bien haut au-dessus d'eux; car telle est l'espérance de tous les justes, et telle est la mienne: *Il rachètera mon âme: il la délivrera de la puissance de l'enfer, lorsqu'il m'aura pris à lui,* et qu'il m'aura retiré de ce monde.

Ce qui suit de là, mes frères, c'est ce que conclut ce prophète, c'est que vous ne devez craindre aucun homme, pas même lorsqu'il vous a juré une haine implacable, pas même lorsqu'il est devenu riche, pas même lorsque sa maison est comblée de gloire, pas même lorsqu'il a une famille nombreuse et illustre par ses alliances; vous pourriez le craindre s'il devait toujours vivre, et vous aussi; ou si en mourant il devait être dans l'autre vie, ce qu'il est dans celle-ci; mais il mourra certainement, et dans peu; mais en mourant il n'emportera rien de tous ses biens; sa gloire ne descendra pas avec lui dans le tombeau. Il la faisait peut-être consister dans la magnificence de ses maisons et de ses meubles; dans le nombre de ses chevaux et de ses lévriers; dans celui de ses domestiques; dans celui de ses parasites, et il s'en ira seul, aucun de ses flatteurs ne sera même tenté de le suivre, plusieurs même seront tentés de se joindre à ses ennemis pour le déchirer; plusieurs imiteront ces animaux qui se jetent sur l'arbre lors-

Digitized by Google

qu'il est tombé, et le dépouillent comme à l'envie, de ses fruits et même de ses feuilles.

Comme son âme reçoit la bénédiction des hommes pendant sa vie, il n'en a point à attendre après sa mort; il lui sera fait alors, comme il a fait pour les autres; il louait ceux qui lui faisaient du bien, et il cessait de louer ceux qui ne pouvaient plus lui en faire; on cessera de même de le louer, parce qu'il ne pourra plus rien pour les compagnons de ses plaisirs et de ses débauches; il entrera donc dans le lieu de la demeure de tous ses pères, et durant toute l'éternité, il ne verra plus de lumière; il ne sortira des ténèbres de ses rêves, que pour entrer dans les ténèbres de ses tourments (S. Aug.) Tandis qu'il était en honneur, il n'a point compris son excellence; il est devenu semblable aux bêtes par ses inclinations; il leur sera semblable par sa mort, et outre qu'alors il ne pourra pas plus qu'elles, il sera placé dans l'enfer où la mort son pasteur le conduira, le rongera. Un tel homme est-il à craindre au jour mauvais? Que craindrez-vous donc alors? l'iniquité de votre talon, le péché mortel qui vous supplantant vous causerait une chute irréparable. Que craindrez-vous donc encore? La mort dans le péché. Que craindrez-vous encore? Le jugement qui suivrait cette mort dans le péché, car pour passer du premier au second point.

1° Quelles seront les circonstances de ce jugement? 2° Quel sera l'examen qui s'y fera? Que nous apprend sur ces deux questions le psaume IX° (1170); et d'abord que nous apprend-il des circonstances de ce jugement? de sa certitude? de la multitude qu'il rassemblera, de son lieu, de son appareil, de ses témoins, de ses ministres, de ses judiciables, du juge?

Psal. XLIX. — *Le Dieu des dieux a parlé;* le Dieu de ceux que les idolâtres appellent dieux par erreur, le Dieu de ceux que l'Ecriture appelle dieux, parce qu'ils participent à son autorité de roi et de juge : le Dieu de ceux que saint Augustin appelle *dieux*, parce qu'ils sont faits enfants de Dieu par la grâce; ce Dieu a statué que tous les hommes mourraient, et qu'après la mort ils seraient jugés. La parole de ce Dieu si grand, si puissant, si vrai, ne produit-elle pas une certitude entière à l'égard de l'objet qu'elle annonce? Première circonstance du jugement général; nous ne pouvons pas plus en douter que si nous entendions à ce moment la trompette de l'archange à nos oreilles.

Le Dieu des dieux appellera (1171) les habitants de la terre, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; il les rassemblera tous: par conséquent ceux qui ont été ensevelis dans les eaux du déluge, comme ceux qui étaient dans l'arche; ceux qui sont aujourd'hui épars dans les campagnes, comme ceux dont les os sont rassemblés dans les tombeaux des rois; ceux qui expireront dans l'incendie général du monde, comme ceux qui auront péri par le glaive de l'Antéchrist, ou par quelques autres accidents. Il rassemblera tous ces hommes, par conséquent des milliers de milliers, des millions de milliards. Seconde circonstance du jugement général, le nombre innombrable, et pour ainsi dire infini, de ceux qui y seront cités, et qui comparaîtront avec nous de la part du souverain juge.

De Sion sortira *l'éclat de la gloire* du Dieu des dieux. Troisième circonstance; celle du lieu dans laquelle je vois de l'historique et du prophétique (1172): de l'historique en ce que Sion a été le siége des rois et des pontifes du peuple Juif; en ce que Dieu y a eu son temple, ses sacrifices et son culte; en ce qu'on y a admiré une cité très-ancienne, très-belle et très-peuplée; du prophétique, en ce que la religion chrétienne a dû se répandre de Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre; en ce que son auteur a dû paraître en cette capitale comme docteur, comme roi et comme victime; en ce que le jugement dernier se doit faire au-dessus des ruines de cette ville, comme ayant été le théâtre où les grands mystères se sont opérés, et ou par conséquent il convient que soit rendu le compte des fruits de ces mystères, tant pour la confusion des pécheurs qui en ont abusé, que pour la consolation des justes qui ont eu le bonheur d'en user.

Le Dieu des dieux *viendra manifestement : notre Dieu viendra, et il ne demeurera pas dans le silence, un feu dévorant brûlera devant sa face, et une tempête violente l'environnera.* Quatrième circonstance du jugement dernier. son appareil. Quelle différence de ce Dieu des dieux, dans son premier et dans son second avènement! il est venu caché, et il viendra à découvert; il est venu pour être jugé, et il viendra pour juger; il est venu paraître devant les juges, et il viendra faire comparaître les juges devant lui. (S. Aug.)

Il est venu ignoré des démons, ignoré de la plus grande partie des hommes, ignoré de ses frères même, ignoré pour un temps de Joseph même, ignoré *à certains égards*

(1170) Il est intitulé psaume d'Asaph, sur quoi voici mon ancienne note : « Asaph fuit filius Barachiæ de familia Gerson filii Levi; hunc aliquos psalmos composuisse probare videntur illa verba : *Præcipit Ezechias levitis ut laudarent Dominum sermonibus David, et Asaph videntis.* (*II Paral.* XXIX, 30.) An ergo eos psalmos elucubrarunt qui hoc nomine prænotantur? Alii asserunt, alii negant, ii que sic explicant titulum ut Asaph psalmos suo nomine dictos vel cecinerit ipse, vel canentibus præfuerit, non vero scripserit. »

(1171) Les prophètes mettent souvent le passe pour l'avenir : *vocavit* pour *vocabit.*

(1172) Ces mots sont de saint Chrysostome, dont j'userai souvent sur ce psaume, sans le citer davantage ; je regrette la perte que nous avons faite de ses *Homélies sur les Psaumes* depuis le XLIX jusqu'au CVIII.

Digitized by Google

(1173), de Marie même ; il est venu comme un médecin qui observe de n'avoir pas un début terrible à son malade; il est venu (si la comparaison est permise) comme un chasseur qui veut prendre des bêtes farouches, et qui se cache pour cela, sous des ombres et des voiles; il est venu, non en ébranlant la terre, ou en se faisant précéder des éclairs, mais en se cachant dans le sein d'une vierge, en buvant le lait de sa mère, en vivant à la manière des pauvres, dans l'obscurité, jusqu'à l'âge de trente ans. Est-ce ainsi qu'il viendra à la fin du monde? Son second avénement sera si manifeste, qu'il ne faudra point de précurseur pour avertir qu'il est ici, ou là ; et par où sera-t-il si connu? Par la voix du juge qui rompra le silence de patience qu'il garde aujourd'hui; par le feu qui le précédera, et qui embrasera ciel et terre, collines et montagnes, villes et déserts, palais et chaumières; par une tempête dont le bruit fera sécher les hommes de frayeur.

Le Dieu des dieux *appellera d'en haut, le ciel*, et d'en bas, *la terre, pour faire en leur présence, le discernement de son peuple.* Cinquième circonstance du jugement général, les témoins du discernement qui s'y fera: le ciel, et les astres qui roulent dans le firmament; la terre, et les objets qui la couvrent; les bons anges, et les mauvais; les élus, et les reprouvés: les vivants, et les morts; nos parents, et nos amis; nos supérieurs, et nos concitoyens, qui déposeront pour ou contre nous, et entendront l'arrêt de vie ou de mort qui nous sera prononcé. Pécheurs impénitents ! soutiendrez-vous le regard de tant de témoins, sans honte et sans confusion ?

On dira de la part du juge à ces anges : *Assemblez devant lui tous les saints qui ont fait alliance avec lui, touchant les sacrifices* et la manière de l'honorer. Et en même temps ses anges qui sont dans les cieux *annonceront ses justices, parce que c'est Dieu lui-même qui est juge* Sixième, septième et huitième circonstances du jugement général: celle de ses ministres qui seront les anges dont la trompette se fera entendre au fond des sépulcres; celle de ses justiciables qui seront tous les hommes, de manière cependant que la vengeance divine éclatera contre le Juif plus encore que contre le gentil; contre le Chrétien plus que contre le Juif; contre le grand plus que contre le petit; contre le prêtre plus que contre le simple fidèle; car pourquoi ce mot assemblez *les saints*, sinon pour marquer qu'un jugement *très-dur* est préparé à ceux qui *gouvernent ?*

J'ajoute la circonstance du juge même qui est le Dieu des dieux, d'un juge par conséquent qui voit tout ce que nous avons fait de plus secret, et à qui nous ne pouvons rien dissimuler, d'un juge par conséquent qui peut tout ce qu'il veut, sans que rien résiste à la volonté ; d'un juge par consequent infiniment juste, qui ne fait acception de personne; d'un juge par conséquent qui ne se laissera fléchir, ni par prières, ni par présents, ni par aucun des moyens que nous employons pour fléchir les juges de la terre; d'un juge par conséquent, dont on ne peut annoncer le jugement qu'on n'en annonce la justice la plus exacte, et alors la plus sévère, la plus formidable, la plus propre à nous effrayer dès ce moment où nous n'en sommes occupés que de la pensée.

Et celle de l'examen rigoureux qui se fera de nos actions à ce même jugement ! quelle impression de terreur ne nous fera-t-elle pas? Je sais, mes frères ! ce qui vous rassure contre la rigueur de cet examen; c'est votre fidélité à remplir certains devoirs extérieurs de religion, comme par exemple, de réciter vos prières du soir et du matin; mais à quoi sert-elle, cette fidélité, si elle est purement extérieure ? si elle est destituée de la charité qui doit en être le principe ? Apprenez-le de ce que le Seigneur disait au peuple qui mettait sa confiance dans le faste des cérémonies ! *Ecoutez, mon peuple !* lui disait-il, *et je vous attesterai la vérité; c'est moi qui suis Dieu; c'est moi qui suis votre Dieu.*

Je ne vous reprendrai pas pour avoir manqué à m'offrir des sacrifices, car 1° vos holocaustes sont toujours devant moi; 2° je n'ai pas besoin de prendre des veaux de votre maison, ni des boucs du milieu de vos troupeaux, parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent aussi bien que celles qui sont répandues sur les montagnes, aussi bien que les bœufs attachés à la crèche en vos maisons; je connais tous les oiseaux du ciel, j'en suis le maître absolu : tout ce qui fait la beauté des champs est en ma puissance : par conséquent j'ai à ma disposition tout ce qui peut m'être offert en sacrifice, animaux de la terre, animaux du ciel, farine, vin, huile et autres liqueurs; 3° je ne suis sujet, ni à la faim, ni à la soif, et quand cela serait, toute la terre n'est-elle pas à moi ? mangerai-je de la chair des taureaux ? boirai-je le sang des boucs ? comme ce n'est point là ce que j'exige essentiellement de vous (1174), ce n'est point là non plus ce qui sera la matière essentielle de votre jugement : *Immolez à Dieu un Sacrifice de louanges, et rendez vos vœux au Très-Haut*, voilà ce que j'exige indispensablement, ce qui m'honorera, ce qui vous délivrera si vous m'invoquez au jour de la tribulation. Ainsi, mes frères ! parlait le Seigneur aux Juifs, leur indiquant et à nous en même temps, le premier et le principal sujet de l'examen qui se fera au jugement dernier; faisons-le à ce moment, cet examen ! examinons-nous sur quelques-uns des commandements, voyons si et comment nous les avons pratiqués.

(1173) Je crois devoir mettre cette modification à ces mots de saint Chrysostome : « Nec ipsa virgo... noverat arcanum mysterii. »

(1174) Dieu donna d'abord la loi éternelle des dix commandements à Israël : c'est là l'essentiel. Ensuite après la destruction du veau d'or, et une seconde quarantaine de retraite faite par Moïse sur la montagne, Dieu donna la loi positive des sacrifices, des cérémonies, etc., c'est l'accessoire.

Digitized by Google

Il nous est commandé d'offrir *un sacrifice de louanges*, c'est-à-dire un sacrifice dont l'autel soit notre cœur, dont le feu soit celui de la charité, dont la vie sainte soit la principale victime; il nous est ordonné d'offrir un sacrifice que Zacharie avait dans son patrimoine, que la veuve de l'Evangile avait dans sa bourse, qu'un autre a dans son désir; avons-nous constamment offert ce sacrifice? Il nous est commandé de rendre *nos vœux au Très-Haut*, ceux de notre baptême, ceux d'un renoncement absolu au démon, au monde, à ses pompes et à ses maximes; ceux d'un attachement éternel à Jésus-Christ, à son Evangile, à ses préceptes et à ceux de son Eglise; avons-nous accompli tous ces vœux? Il nous est commandé d'invoquer le Seigneur au jour de la tribulation, comme au jour de la prospérité; c'est une action qui nous est aussi utile qu'elle est glorieuse à Dieu, puisqu'elle nous tire de peine; l'avons-nous béni dans chacun de ces jours? Il nous est commandé de parler quelquefois de Dieu dans la conversation, après avoir parlé à Dieu dans la prière; l'avons-nous fait comme il convenait de le faire? n'avez-vous pas mérité d'entendre ce reproche que Dieu a toujours fait au pécheur? *pourquoi racontez-vous mes justices? pourquoi avez-vous mon alliance dans la bouche?* Au lieu de pousser plus loin notre examen sur les commandements, faisons-le sur les péchés de pensées, d'œuvres et de paroles, c'est à quoi je vous aiderai en vous appliquant chaque article des censures renfermées dans notre psaume, comme étant portées contre vous-mêmes.

Vous avez haï la discipline et rejeté derrière vous les paroles du Seigneur, comme si elles étaient destinées à vous charger le dos, et non à guider vos pas (1175); péchés intérieurs, péchés de pensées, d'affections, d'oubli d'une loi sainte qui éloigne du vice et rapproche de la vertu, péchés d'où dérivent tous les péchés.

Si vous voyiez un larron, vous couriez aussitôt après lui, et vous faisiez alliance avec les adultères. Vous n'avez pas volé vous-mêmes, soit; vous n'avez pas commis ce crime que l'Esprit-Saint nous défend de nommer, soit encore; mais n'avez-vous point participé à ces œuvres de ténèbres par votre silence, par vos applaudissements et vos louanges? Etes-vous donc excusables? Quoi! les éléments mêmes déplorent vos déréglements vraiment déplorables; le ciel en est stupéfait, le Carmel en gémit, et vous êtres doués de raison! vous n'en gémissez pas, vous ne les reprenez pas, vous ne vengez pas les lois violées? J'ai soin de ce qui me regarde, dites-vous; qu'est-ce donc qu'avoir soin de ce qui nous regarde, sinon chercher les intérêts des autres, sans nous borner aux nôtres? Dites donc plutôt que, par indolence, vous n'avez soin ni des intérêts d'autrui, ni des vôtres; dites donc que, coupables de péchés intérieurs et de pensées, vous l'êtes aussi de péchés extérieurs et d'actions condamnables et souvent condamnées, même par les tribunaux humains.

Voyez maintenant si vous l'avez été moins de péchés de paroles, et si je suis fondé à vous faire ce reproche : *Votre bouche a été toute remplie de malice, et votre langue ne s'exerçait qu'à inventer des tromperies; étant assis, vous parliez contre votre frère, et vous prépariez un piége pour faire tomber le fils de votre mère* (1176). Ne dites donc plus ce que vous disiez, le moment précédent, pour excuser votre conduite à l'égard des injustes et des impudiques; ne dites plus qu'en dissimulant les vices de ces hommes, vous vous conduisez par principe d'humanité; car quelle humanité y a-t-il à ne pas retenir celui qui court se jeter dans un précipice, à ne pas arrêter le bras de celui qui va avaler une coupe empoisonnée? Ce qui montre bien que votre conduite envers eux a pour principe non l'humanité, mais l'indolence et la paresse; c'est que vous usez d'indulgence envers ces scélérats, et vous déchirez l'innocent en inventant à loisir des tromperies contre un frère selon la chair, et, ce qui est plus encore, contre un frère selon la foi.

Ce frère, me direz-vous, est vraiment coupable, et il faut le corriger : il faut donc aussi le reprendre en particulier, et non le déchirer en public; croyant jusque-là sa réputation intacte, il travaillerait à la conserver, au lieu que, la sachant perdue, il se livrera en désespéré aux passions pour lesquelles vous le déshonorez. Ce frère, me direz-vous, avait commencé à nous décrier; pourquoi donc faites-vous contre lui ce que vous condamnez en lui contre vous? Pourquoi vous percez-vous de l'épée dont vous convenez qu'il s'est percé le premier? Pourquoi au lieu de prendre le parti de la modération et du silence qui vous honorerait, prenez-vous celui de la déclamation qui rend vos discours suspects et votre personne même odieuse? Est-ce le scarabée, est-ce l'abeille que vous prétendez imiter? Le scarabée voltige sur les matières les plus sales pour en charger sa langue encore plus sale; l'abeille va de fleurs en fleurs odorantes, pour en tirer la liqueur douce et suave dont elle compose les rayons de son miel. Appliquez-vous la comparaison. Vous avez donc été d'infâmes scarabées, vous qui avez eu la bouche pleine de l'iniquité de votre frère, vous qui deviez être les abeilles bienfaisantes du genre humain, vous qui ne deviez vous occuper que des bonnes qualités de votre prochain pour en faire le tissu de vos entretiens. Vous avez donc péché par paroles, par actions, par pensées; vous avez donc péché contre vos vœux et les préceptes du Seigneur.

(1175) « Projecisti... ubi non videantur a te, sed onerent te. » (S. Aug.)

(1176) Saint Augustin met cette légère différence entre le frère, et le fils de sa mère, que le premier désigne un fort, et le second, un faible dans la foi.

Digitized by Google

Et je me suis tu (*Isa.* XLII, 14), et j'ai sursis à ma vengeance, et j'ai différé la sévérité de mes châtiments, et j'ai prolongé le temps de ma patience, et j'ai longtemps attendu de vous des fruits de pénitence! *Et silui; vindictam supersedi; severitatem distuli; patientiam tibi prolongavi*, etc. (S. AUG.); et c'est en vain que j'ai attendu ces fruits; et, selon l'impénitence de votre cœur, vous vous êtes préparé un trésor de colère pour le grand jour; et, ne voulant pas me ressembler, vous avez cru, méchants! que je vous ressemblerais. C'est peu que votre iniquité vous a plu; vous avez pensé qu'elle me plairait aussi Je vous tirerai de votre erreur. Vous avez fait ce qu'il fallait pour pousser ma patience à bout; elle y est : je vous reprendrai aussi sévèrement que vous le méritez; je vous exposerai vous-mêmes devant votre face. Vous aviez jeté derrière votre dos et mes discours et vos péchés, comme des objets tristes et capables de troubler vos plaisirs; je les placerai devant vos yeux, je vous ferai voir et les maximes qui ont dû vous guider, et l'éloignement que vous avez eu pour ces maximes; je vous rendrai tous vos péchés avec leur énormité aussi présents que si vous veniez de les commettre, et, après vous avoir convaincu d'ingratitude, de perfidie... voici mon arrêt, écoutez-le et tremblez.

Ils seront placés comme des brebis dans l'enfer, la mort en fera sa pâture pour les dévorer. (*Psal.* XLVIII, 15.) O sentence vraiment formidable! mais ô clémence ineffable de mon Dieu! la justice l'avait écrite, la miséricorde la déchire; la justice livrait les coupables au supplice, la miséricorde les en arrache; elle était venue aux menaces, des menaces elle revient encore aux tendres exhortations, disant: Comprenez ces choses, vous qui tombez encore dans l'oubli de Dieu! Comprenez l'énigme renfermée dans ces mots : *Que craindrai-je au jour mauvais? L'iniquité de mon talon m'environnera.* (*Ibid.*, 6.) Montrez par la sainteté de votre conduite que vous le comprenez, de peur que si vous continuez à pécher, le Seigneur, comme un lion fort (1177), ne vous saisisse tout d'un coup, sans que nul ne puisse vous délivrer; ce n'est pas assez pour sa clémence qu'elle se soit épuisée en conseils et en menaces; elle vous indique le moyen de réparer tous vos torts, et le chemin qui vous conduira au ciel.

C'est par cette dernière marque de bonté qu'il finit son psaume et que je finirai mon discours, pour que rien n'en efface l'impression : *Le sacrifice de louange* (où la vie sainte se rencontre avec les hymnes sacrées) est celui par lequel l'homme *m'honorera* véritablement (1178), *et c'est la voie par laquelle je lui montrerai le salut de Dieu;* puissions-nous entrer tous dans cette voie et la suivre jusqu'à ce que nous soyons parvenus à ce salut éternel. *Amen.*

INSTRUCTION XVIII.

ACTE DE CONTRITION, OU PRIÈRE POUR OBTENIR LE PARDON DE SES PÉCHÉS.

(*Psal.* L-LIII.)

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Ayez pitié de moi, ô Dieu! selon votre grande miséricorde. (*Psal.* L, 1.)

Comme entre tous les psaumes ceux que nous appelons de la Pénitence sont les plus connus, on peut dire aussi, mes frères, que celui qu'annonce mon texte est entre ceux de la Pénitence le plus célèbre, celui que les fidèles récitent le plus dévotement, celui que les confesseurs recommandent plus souvent à leurs pénitents, celui sur lequel les écrivains ascétiques se sont exercés plus particulièrement; voici pourquoi.

1° Le juste en le récitant se dit : Suis-je plus saint que David? Cependant ce roi a fait la chute la plus effroyable et la plus scandaleuse. Je puis donc tomber aussi, à quelque degré de perfection que je sois parvenu, et je dois m'observer de tout près, de peur qu'un malheur semblable ne m'arrive. 2° Le pécheur en le récitant se dit : *Pourquoi, ô mon âme, es-tu triste?* Espérons en Dieu, confessons-lui notre péché; après avoir suivi David dans ses égarements, suivons-le dans sa pénitence, et crions avec lui : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu!* il nous pardonnera comme à David. C'est aux dispositions du cœur qu'il a égard, et non à la qualité des personnes. 3° Le grand de ce siècle en le récitant se dit : David, quoique roi, entend humblement le reproche que Nathan, son sujet, lui fait de la part de Dieu; ne dois-je donc pas aussi recevoir avec docilité les avis salutaires qu'un pasteur a la charité de me donner? 4° Une personne du sexe en le récitant se dit : O beauté corporelle! ô présent fatal de la nature, lorsque cette beauté n'est pas soutenue de celle de l'âme, lorsque la personne à qui elle est accordée n'a ni la prudence qui éloigne des occasions, ni la fermeté qui résiste lorsqu'on s'y trouve!

Nous ne dirons pas que ce sentiment fut celui de Bethsabée après son crime, puisque l'Ecriture ne nous a pas transmis l'histoire de sa pénitence; mais nous vous dirons avec assurance qu'une de ses imitatrices dans le mal ne voyait jamais le fruit honteux de ses criminelles complaisances pour un roi à qui il ne manqua que de se vaincre lui-même pour être vraiment grand, qu'elle ne souhaitât sincèrement être morte au moment qui avait précédé la conception de ce fruit (1179), et que depuis sa conversion elle ne cessa de détester une élévation qu'elle ne devait qu'à sa fragilité.

(1177) Saint Augustin et saint Chrysostome lisent ces mots : *Sicut leo*, qui ne sont pas dans la Vulgate.

(1178) Quelques-uns, par ce *sacrifice de louange* deux fois renouvelé, entendent la sainte Eucharistie.

(1179) *Voy.* les réflexions de Mme de la Vallière sur le *Miserere*

Digitized by Google

A qui donc ce psaume ne convient-il pas? à qui sa récitation n'est-elle point salutaire? Si elle l'est à tous et dans tous les temps, elle l'est surtout aux pénitents, au moment où ils approchent du tribunal de la pénitence, au moment où ils cherchent à se réconcilier avec Dieu, pourvu qu'ils en aient l'intelligence et qu'ils en conçoivent les sentiments. C'est, mes frères, pour vous procurer ce double avantage que je vais vous en donner l'explication. Et parce que ce psaume est l'acte d'une contrition très-parfaite, ou, si vous voulez, une prière pour obtenir le pardon de ses péchés, c'est sous cet aspect que je vais vous le présenter, et en faire le sujet de notre entretien.

Psal. L. — Le titre même du psaume *Miserere* nous apprend que David le composa lorsque le prophète Nathan vint le trouver à cause qu'il avait péché avec Bethsabée (1180). Le titre du psaume LI nous apprend que David le composa lorsque Doëg, Iduméen, vint annoncer à Saül que David était venu dans la maison d'Achimélech. (*I Reg.* XXII, 9, 10.) Le titre du psaume LIII, que nous nous proposons aussi de vous expliquer aujourd'hui, nous apprend que David le composa lorsque les habitants de Ziph furent venus avertir Saül que David était caché au milieu d'eux. (*I Reg.* XXIII, 19, 14; XXVI, 1.) Par conséquent les faits rappelés dans ces deux psaumes sont antérieurs à ceux que David a en vue dans le *Miserere;* par conséquent, pour suivre l'ordre des événements, je dois vous dire un mot des psaumes LI et LIII; et sur quoi roulera-t-il ce mot? Sur la flatterie et les flatteurs, sur la calomnie et les calomniateurs, sur la délation et les délateurs, à qui je dirai ici même, car cette peste d'hommes se trouve partout; partout le démon a ses suppôts qui se joignent aux forts pour opprimer les faibles, qui accusent les innocents pour plaire aux coupables, qui font des rapports à ceux-ci contre ceux-là, parce qu'ils espèrent ou craignent tout des premiers, et qu'ils n'ont rien ni à espérer ni à craindre des autres. Pour me résumer, je dirai à ces fourbes et lâches délateurs, ou, si vous aimez mieux, ce laïque, ce prêtre, ce religieux, dont vos délations insidieuses ont diminué le crédit et la réputation, vous diront par mon organe:

Psal. LI. — Méchants que vous êtes, vous qui n'êtes puissants que pour commettre l'iniquité, pourquoi vous glorifiez-vous dans votre malice, dans le mal que vous pouvez me faire? Y a-t-il en cela de quoi vous glorifier? Vous pouvez, je le suppose, m'ôter ma fortune, mon honneur, la vie même. Un scorpion en peut autant, une fièvre en peut autant, un mauvais potiron en peut autant (1181); n'est-ce pas à vous une folie de vous faire gloire d'un pouvoir qui vous est commun avec ce scorpion, cette fièvre et ce potiron? Je dis *folie*, et je ne dis pas trop; votre cœur, comme celui des fous, est dans votre bouche et sur vos lèvres; votre langue a médité l'injustice durant tout le jour, et lorsqu'elle a trouvé l'occasion qu'elle cherchait de la commettre, elle l'a promptement saisie; semblable à un rasoir très-affilé, qui trompe la main de l'ouvrier qui le manie et coupe à l'instant la chair vive au lieu des cheveux qu'il devait abattre, elle m'a ôté non mes biens et mon superflu figuré par les cheveux, mais la vie civile, en décriant mon ministère, en blâmant mes intentions lorsque vous ne pouviez blâmer mes actions; vous avez plus aimé la malice et le mal que la bonté et le bien; vous avez préféré un langage d'iniquité à celui de la justice; vous avez aimé, ô langue trompeuse! toutes les paroles qui tendaient à précipiter et à perdre, ou de fortune, ou d'honneur; votre histoire est celle de Doëg, dont il est parlé au Livre des Rois. Est-il nécessaire que je vous le répète?

Saül, devenu ennemi de David, cherchait à le faire périr, et se plaignait de ne trouver personne qui l'avertît des démarches de celui qui était l'objet de sa haine. Alors Doëg, l'Iduméen, pour plaire à ce prince, lui dit qu'il avait vu David dans la maison du grand prêtre Achimélech. Sur cette délation, Saül fit venir devant lui le pontife avec tous les prêtres de sa famille, et les fit tous tuer en sa présence, au nombre de quatre-vingt-cinq, par la main de l'infâme délateur, après quoi il soumit à l'anathème la ville de Nobé, prêtres et laïques, hommes et femmes, grands et petits, bœufs et brebis; vous avez autrefois entendu le récit de cet événement, et vous avez crié, ô crime! ô forfait! Voilà l'image du vôtre, lâches délateurs! vils adulateurs de vos supérieurs, et même de vos égaux! En voici la peine; peut-être fera-t-elle sur vous une impression d'horreur que n'ont pas faite les dénominations odieuses de lâches, de fourbes et de calomniateurs impudents.

Cette peine ne sera rien moins qu'une désolation générale dans le siècle présent, et une damnation éternelle dans le siècle futur. Oui, Dieu vous détruira pour toujours; il vous arrachera de votre place, et votre chandelier de la sienne; il vous fera passer de la maison que vous occupez comme votre terre dans une terre d'exil, de misères et de ténèbres; il extirpera votre racine et de la terre et du ciel, avec lequel vous n'aurez aucune relation, auquel vous ne tiendrez par aucun fil.

Vous le verrez, justes! à ce jour où vous verrez tout en Dieu, et cette pensée doit vous suffire pour le présent; peut-être même en apercevrez-vous une image dans les malheurs qui accableront vos indignes délateurs dès cette vie; peut-être ces nouveaux Doëgs seront-ils traités comme leur méprisable prototype. En apercevant cette image, vous

(1180) C'est-à-dire, peut-être un an après, puisque quand Nathan vint trouver David, l'enfant, fruit de son adultère, était né.

(1181) « Hoc et scorpius, hoc et febris, hoc et malus fungus potest. » (S. Aug.)

Digitized by Google

passerez successivement de la crainte à la joie; vous craindrez le péché en voyant le châtiment des pécheurs, et vous vous réjouirez de ce que la Providence se manifeste dans cette vie même; vous direz: les voilà ces hommes qui n'ont point pris Dieu pour leur protecteur, ces hommes qui ont mis leur espérance dans la multitude de leurs richesses, ces hommes qui se sont prévalus de leur vain pouvoir pour opprimer les innocents.

Mais non, justes opprimés par les délations calomnieuses! ce n'est point par l'idée des malheurs de vos oppresseurs que je prétends vous consoler parfaitement, c'est par celle de votre état mis en opposition avec le leur. Ils sont des bois arides, et vous êtes des oliviers verts et fertiles, et vous abondez en œuvres de patience et de résignation; ils seront arrachés de la maison de Dieu, et vous y aurez une demeure éternelle; ils espéraient dans leurs richesses (1182), et vous avez mis votre espérance dans la miséricorde de Dieu pour l'éternité et pour tous les siècles des siècles; ils maudiront le jour qui les a vu naître, et vous bénirez éternellement le Seigneur, qui a tout réglé avant le temps, et qui fait tout à l'heure marquée, qui condamne les Doëg et qui couronne les David; dès à présent vous attendez le secours de son saint nom, de ce nom si bon aux yeux des saints et si doux à leurs cœurs.

Telle est, justes, l'opposition qui se trouve entre votre état et celui de vos perfides délateurs. Lequel maintenant vous paraît préférable? Ne remerciez-vous pas le Seigneur de vous avoir mis à la place des David opprimés, et non à celle des Doëg oppresseurs? C'est là le sentiment pieux que j'ai eu dessein de vous inspirer en vous appliquant le psaume LI, et c'est pour vous y affermir, ou plutôt c'est pour vous faire passer du sentiment à la pratique, que je vais vous apprendre la prière que vous ferez utilement dans votre situation.

Psal. LIII. — Elle est, cette prière, dans le psaume LIII, ou plutôt le psaume LIII n'est autre chose que cette prière (1183). Son titre même peut vous faire comprendre que David l'a composé dans une conjoncture analogue à celle où vous vous trouvez; il porte: *Pour la fin, sur les cantiques, intelligence à David, lorsque les habitants de Ziph furent venus et eurent dit à Saül: David n'est-il point caché au milieu de nous?* Dans ce danger, et au moment (1184) où l'armée de Saül environnait déjà toute la montagne sur laquelle il avait ses gens, David adressa à Dieu, pour obtenir sa délivrance, une prière qu'il appuya de trois motifs, tirés l'un de la force de ses ennemis, l'autre des anciennes bontés du Seigneur à son égard, le troisième de la reconnaissance qu'il lui en témoignera. En formant notre plan sur celui du saint roi, voici ce que nous pouvons dire à Dieu lorsqu'il permet que nous soyons trahis, soit par les étrangers, soit par nos proches et nos amis, comme notre illustre fugitif le fut par les Ziphéens, qui étaient de sa famille, d'une ville de la tribu même, et qui par conséquent ne lui étaient étrangers que par leur mauvaise volonté. Nous pouvons le dire:

Ce que vous avez fait pour David, ô mon Dieu! ou m'est un gage assuré de ce que vous êtes disposé à faire pour moi, ou, j'ose vous le dire, c'est inutilement que vous m'en avez instruit. Ce jeune prince selon votre cœur était si serré, si pressé de ses ennemis, qu'il ne lui restait plus aucun moyen humain d'échapper à la poursuite de Saül. Dans ce péril extrême, il a recours à vous, et au moment même où il fait sa prière, il voit en esprit un messager qui est hors d'haleine, qui court vers Saül, et l'avertit d'une irruption dans son pays de la part des Philistins, à laquelle il faut qu'il s'oppose sans perdre un instant. Pouvait-il être exaucé plus promptement et plus à propos? J'en suis donc sûr, vous me tirerez du danger où la trahison m'a jeté, si je vous en prie dans ses sentiments et avec ses expressions; je vous offre celles-ci, donnez-moi ceux-là: *Sauvez-moi*, Seigneur, *par* la vertu de *votre nom*; laissez-vous toucher des considérations que j'ai à vous offrir, voyez qui sont ceux qui me trahissent. Ce sont des proches par le sang, et des étrangers par leurs affections; à la perfidie ils ont joint la force, et pour me pousser à toute outrance, ils ont éloigné de leur esprit toute pensée de Dieu. Souvenez-vous de vos anciennes bontés pour moi, et comme jusqu'à ce jour vous avez été mon défenseur, soyez-le encore aujourd'hui, faites retomber sur mes ennemis les maux dont ils voudraient m'accabler, et exterminez-les selon la vérité de votre parole; ayez égard à la gratitude dont je m'engage à vous donner des marques, car alors je vous offrirai volontairement un sacrifice, et je louerai votre nom parce qu'il est rempli de bonté: *Voluntarie sacrificabo tibi et confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est* (1185).

(1182) Saint Augustin, appliquant ce passage aux pauvres, dit: « Quid prodest, si eges facultate et ardes cupiditate. »

(1183) Je passe le psaume LII, comme étant la répétition du XIIIe. Le titre et le verset 4e exceptés; le titre porte: *In finem pro Maeleth intelligentiæ David;* sur quoi je disais dans mes conférences, il y a trente ans: « Psalmus rebus eximiis refertus a Davide compositus, in sæculum canendus eo tono qui proprius est cantilenæ incipienti: Maeleth, » etc. Le verset porte: *Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent; confusi sunt quoniam Deus sprevit eos:* « *Dieu a brisé les os de ceux qui veulent plaire aux hommes; ils sont tombés dans la confusion, parce que Dieu les a méprisés.* » Il a été expliqué avec le psaume XIII.

(1184) C'est le sentiment des saints Jérôme, Augustin, Hilaire, opposé à celui de Théodoret, selon lequel le psaume a été composé en actions de grâces après sa délivrance.

(1185) Le verset 9 et dernier: *Eripuisti*, ou est mis pour le futur, ou prouve l'opinion de Théodoret, que ce psaume est postérieur à la délivrance de David.

Digitized by Google

Mais peut-être n'entendez-vous pas assez ces dernières paroles de la prière de David, et il est bon d'y joindre l'éclaircissement de saint Augustin. Pourquoi le mot *volontaire* ajouté à celui de *sacrifice*, demande ce docteur? C'est, répond-il, que j'aime gratuitement ce que je loue; je loue Dieu et je me complais dans sa louange; je l'aime et je le le loue pour lui-même et non pour aucun autre objet. Vous auriez honte, continue ce Père, de n'être aimé de votre épouse que pour vos richesses, ne rougiriez-vous donc pas d'aimer Dieu pour autre chose que pour lui-même? Méprisez donc le reste, ne désirez que lui, aimez-le gratuitement; il n'a rien de mieux à vous donner que lui-même; si vous trouvez une chose plus précieuse demandez-la lui. Mais non, Seigneur! je ne trouve rien de plus précieux que votre nom. C'est donc pour lui et sa bonté que je vous louerai : *Confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est, nihil aliud nisi quia bonum est*, poursuit toujours notre saint, dont je fonds les expressions avec celles du prophète, pour vous inviter à l'acte le plus pur de l'amour de Dieu, chaque fois que vous réciterez le psaume LIII.

Si vous entrez dans le dessein du Saint-Esprit, quand le réciterez-vous? Quand vous vous trouverez dans la conjoncture de son auteur, quand les autres vous trahiront, quand les autres vous persécuteront, surtout lorsque chaque matin vous penserez que les ennemis invisibles tourneront tout le jour autour de vous pour vous dévorer. De là l'usage où nous sommes, nous ministres de la prière publique, de faire celle-ci chaque jour à la première des petites heures canoniales (1186). Veuille le Seigneur nous exaucer pour vous et pour nous-mêmes, afin que le soir nous puissions dire : *Je louerai votre nom, Seigneur, parce que mon œil a regardé mon ennemi avec assurance.*

Psal. L. — A cet acte de reconnaissance il est aussi dans l'ordre de la piété chrétienne que nous ajoutions, les samedis principalement (1187), un acte de contrition ou une prière pour obtenir le pardon des péchés que nous avons commis pendant la semaine. C'est elle dont le psaume *Miserere* nous présente la formule la plus parfaite, voici comment, c'est qu'il contient ces trois points : les motifs de cette demande, les objets de cette demande, les promesses de la reconnaissance due pour le succès de cette demande.

D'où ces motifs se tirent-ils? de Dieu et de nous-mêmes; de la miséricorde de Dieu qui est infinie, qui est élevée au-dessus des cieux, et qui surpasse le nombre et la malice de nos péchés; de la confession de nos fautes, qui sont à moitié pardonnées au moment qu'elles sont sincèrement avouées; de la puissance de Dieu qui se manifeste surtout en nous pardonnant, et en nous tirant de l'abîme de misère où la désobéissance à sa loi nous précipite; de notre faiblesse naturelle qui, sans nous excuser totalement, diminue cependant la griéveté de nos transgressions; de notre dignité surnaturelle en considération de laquelle la gloire du Seigneur semble avoir intérêt de ménager nos personnes : que de puissants motifs!

Nous exprimons le premier en disant à Dieu : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu! selon votre grande miséricorde*, et ce que nous avons d'abord dit en ces termes nous le répétons ensuite en ces autres : *et selon la multitude de vos bontés, effacez mon iniquité.* Si nous n'avions commis que des offenses ordinaires, nous ne parlerions peut-être que de la miséricorde ordinaire de Dieu; mais parce que nous avons commis de grandes fautes, des fautes extraordinaires, nous implorons sa grande miséricorde, cette miséricorde vraiment grande qui a éclaté tant de fois envers les plus insignes pécheurs; cette miséricorde ineffable que l'Église sollicite avec nous et pour nous quand elle dit : *Dieu tout-puissant, dont l'infinie bonté surpasse les mérites et les désirs de ceux qui vous prient*, etc. C'est ainsi que nous exprimons le premier motif sur lequel nous appuyons la demande de notre pardon

Et le second motif, celui qui se tire de notre confession, comment l'exprimons-nous? en disant à Dieu : *Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité* (1188); *purifiez moi de mon péché*, vu que je le connais et que *je l'ai toujours devant les yeux : j'ai péché devant* vous seul, *j'ai fait le mal en votre présence*, comme si nous disions : Je ne nie point que je sois un pécheur; j'avoue ma faute et ma très-grande faute; j'en reconnais la laideur, l'énormité, les suites; je la reconnais, non comme Adam qui la rejetait sur sa femme, non comme Caïn qui désespérait; non comme Saül qui la justifiait, mais comme David qui la détestait. Non-seulement je la reconnais, mais elle est toujours devant les yeux de mon esprit; son image me poursuit en tous lieux et en tout temps, dans ma solitude et dans le monde le plus bruyant, à mon réveil le matin, et au milieu de la nuit dans les intervalles de mon sommeil.

David disait qu'il n'avait péché que contre vous, Seigneur, non qu'il n'eût horriblement péché contre Bethsabée, contre son époux, contre ses sujets qu'il avait scandalisés; mais parce que vous seul pouviez juger de l'énormité de son crime, parce que vous seul étiez en droit de le punir. En ce même sens, je dis que quoique coupable de plusieurs injustices et de scandales affreux, j'ai péché contre vous seul, et ce qui est une circonstance de mon péché très-aggravante, non-seulement j'ai péché contre vous, mais devant vous, mais sous vos yeux, mais sous les yeux de mon bienfaiteur, au moment où il me faisait du bien, et où sa main pouvait

(1186) Si nous suivons le rite romain.

(1187) Ce jour, nous récitons le psaume *Miserere* aux Complies.

(1188) Ce mot *amplius* prouve qu'un péché déjà remis dans une première confession, peut être la matière d'une seconde.

Digitized by Google

me précipiter dans l'abîme. Jusqu'où donc s'est portée, dirai-je, mon infidélité? dirai-je, mon audace? dirai-je, ma fureur?

Vous l'avez permise, ô vous dont la sagesse ne permet le mal que pour en tirer le bien! vous l'avez permise *afin que vous soyez reconnu juste dans vos paroles, et que vous demeuriez victorieux dans les jugements que l'on fera de vous*, de votre providence de votre équité, de votre fidélité à vos promesses. Par votre conduite à mon égard, l'impie comprendra que votre œil voit tout, que votre équité punit tout ce qui mérite punition, que vous accordez au pécheur ce que vous lui avez promis de lui pardonner lorsqu'il se punirait. Ayez égard, Seigneur, à la gloire qui vous vient de ce bien que votre sagesse et votre puissance font sortir du sein du mal même; troisième motif que nous exprimons en disant : *Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.*

Et celui de notre faiblesse naturelle, comment l'exprimons-nous? En disant à Dieu : *Effacez mon iniquité;* ayez égard à ce que *j'ai été formé dans l'iniquité*, à ce que ma mère *m'a conçu dans le péché : « Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea. »* David, qui le premier a prononcé ces paroles, était-il donc né d'un adultère? Jessé, dont il était fils, n'était-il pas un homme juste? Sa femme ne vécut-elle pas dans la chasteté conjugale avec son mari? D'où vient donc ce qu'il dit : *J'ai été conçu dans l'iniquité*, sinon parce que l'iniquité est originelle aux enfants d'Adam, et que nul homme ne naît dans le monde qui ne soit pécheur, et enclin au péché. C'est ici le raisonnement de saint Augustin, celui que je pourrais fortifier de la réflexion suivante :

Ce passage entendu dans son sens obvie et naturel, prouve que nous naissons dans le péché originel. Car quel autre nom donnerions-nous à un péché dans lequel nous sommes conçus? Or, il faut l'expliquer dans son sens naturel, et non dans un sens figuratif. Il n'y a ni variété de leçons, ni textes de l'écriture ailleurs, ni antécédents, ni conséquents, qui invitent à lui donner ce second sens (1189), et ce qui est ici singulièrement remarquable, tous les Pères, tous les interprètes, tant chrétiens (1190) que juifs (1191) ont vu l'existence du péché originel en ces paroles de David, déplorant sa misère, et cherchant à toucher le Seigneur par cette considération qu'il est né dans l'ignorance et la concupiscence.

Il ajoute, et nous ajoutons avec lui : *Vous avez aimé la vérité* (1192), et vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse; j'étais né dans les ténèbres de l'ignorance, et vous m'avez appelé à la lumière de l'Evangile; et vous m'avez instruit des vérités du salut; et vous m'en avez inspiré le goût; et vous m'avez accordé de les pratiquer pendant quelque temps; et vous m'avez purifié, justifié, sanctifié, élevé à la dignité d'héritier du ciel; et vous m'avez élevé à cette haute dignité, à quel prix? au prix du sang de votre fils : permettriez-vous que ce prix fût perdu, qu'il m'eût été inutilement appliqué, qu'un sang si précieux eût coulé en vain pour moi? Persuadé que ce motif, joint aux précédents, fléchira votre miséricorde envers moi, voici donc les espérances que je conçois.

Vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige; vous ferez entendre à mon cœur une parole de consolation et *de joie, et mes os humiliés tressailliront d'allégresse.* Le prophète fait ici allusion à l'aspersion de l'eau et de la cendre de la génisse mêlée avec de l'hysope, sur celui qui avait contracté une impureté légale, et en même temps il prédit que nous serons purifiés 1° en vertu des mérites de Jésus-Christ immolé pour nous; 2° avec l'eau du baptême ou les larmes de la pénitence; 3° avec la foi que figurait l'hysope, herbe rampante, prenant naissance aux pieds des murs. Il dit que nous serons purifiés, et que nous deviendrons plus *blancs que la neige :* ceci s'accorde-t-il avec la justice imputative des calvinistes? avec cette justice qui laisse subsister le péché dans le sein de l'homme? Il dit que notre cœur entendra une parole de consolation, et que nos os tressailliront de joie. N'est-ce pas le doux sentiment qu'éprouve le pénitent sur lequel le prêtre prononce ces mots, au tribunal de la pénitence? *Je vous remets vos péchés.* Là, après avoir déclaré nos espérances, nous marquons les objets de nos demandes, quels sont-ils?

Pour le passé nous demandons la parfaite rémission de nos péchés, disant à la sainte Trinité (1193) : *Détournez votre face de dessus*

(1189) Le lecteur qui désirera la preuve de cette dernière assertion, la trouvera dans ce qui suit 1° Aliæ hujus loci lectiones tropum hic esse non suadent. Sic legit Hieronymus : *Ecce in iniquitate conceptus sum et in peccatis peperit me mater mea.* Sic Augustinus : *In peccatis mater mea in utero aluit.* Sic fons Hebraicus : *Calefecit me, fovit me.* 2° Non alia Scripturæ loca v. gr.: *Ab infantia crevit mecum miseratio* (*Job* XXXI, 18); *Erraverunt ab utero* (*Psal.* LVII, 4); ut explicamus ibidem. 3° Non antecedentia aut consequentia; nam septies, ante; postea bis peccandi nomen usurpatur et quidem nativo sensu; ergo, etc.

Hinc habes quod respondeas Bailo dicenti : « Jesse putabat se ingredi ad ancillam quando genuit David, ac proinde adulterabat; » item : « mater Davidis concepit in peccato, at suo non filii, sua libidine non filii iniquitate. » Fabulam crede pessime excogitatam ab impio in Deum, ab homine qui Davidem iniqua de parentibus cogitantem introducit.

(1190) « Fidenter dixerim, neminem patrum, neminem theologorum illustrium, ab ea intelligentia recessisse, » ait hic *Bossuet*.

(1191) « Hoc intelligi de corruptela originaria Hebræi nobis asserunt, » ait hic *Genebrardus*

(1192) De plusieurs sens de ces paroles, les deux principaux sont : vous avez aimé la vérité, et pour cela vous l'avez communiquée : vous avez aimé la vérité, et pour cela *vous avez aimé la justice.* J'use du premier sens.

(1193) Saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, ont vu ici la sainte Trinité; ils ont vu le Fils

Digitized by Google

mes péchés; je n'en détournerai jamais la mienne; effacez de plus en plus toutes mes iniquités; effacez-les de dessus le livre de mort; je les écrirai sur le livre de mes confessions. Nous demandons pour le présent un cœur nouveau, et un esprit droit, disant à la sainte Trinité: *Créez.* Ce mot est remarquable. Au lieu de dire: réglez mes yeux: dirigez ma langue; faites-moi pratiquer des jeûnes, nous disons: c'est dans notre cœur qu'il doit être détruit. Otez-nous donc ce cœur infecté de la tache du crime, et substituez-lui en un nouveau, quoi qu'il en coûte; ne dût-il vous en coûter qu'une parole, comme quand vous avez créé cet univers; dût-il vous en coûter le sang de votre fils, comme quand vous avez voulu réformer cet univers. *Créez en moi, ô mon Dieu un cœur pur*, puisque la pureté est une œuvre de toute puissance et de miséricorde, à laquelle je ne puis même concourir qu'étant prévenu de vos bienfaits. Renouvelez au fond de mes entrailles, cet esprit droit, cet esprit de droiture que j'avais avant le péché, cet esprit que le péché a courbé et plié. Nous demandons pour l'avenir, la demeure habituelle du Saint-Esprit, la joie que cause sa présence, le don de persévérance, disant: ne me rejetez pas de votre face, et ne retirez pas de moi votre Esprit-Saint; rendez-moi la joie de votre assistance salutaire, et affermissez-moi pour l'avenir par l'esprit principal, par celui dont j'ai principalement besoin dans mon état.

Là encore (c'est-à-dire au tribunal de la pénitence où je suppose que nous produisons cet acte de contrition), après avoir spécifié les objets de notre demande, nous promettons d'être reconnaissants, et parmi les effets de notre reconnaissance nous en marquons deux surtout, dont le premier regarde le salut du prochain, et le second notre propre salut. Affligés des scandales que nous avons donnés par nos discours, et nos exemples pernicieux, désireux de sauver autant d'âmes que nous en avons perdues, et dont le malheur éternel n'est pas encore consommé, nous disons à Dieu:

Délivrez-moi, ô mon Dieu! qui êtes le Dieu et l'auteur de mon salut; délivrez-moi de mes péchés (1194); accordez m'en la pleine rémission; en signe de ma reconnaissance pour un si grand bienfait, j'enseignerai vos voies aux méchants; je leur apprendrai que vous êtes plein de miséricorde et de bonté, et les impies mêmes, excités par mes paroles, se convertiront à vous; vous ouvrirez de nouveau mes lèvres, car le péché les avait fermées, et il n'appartient qu'à votre grâce de les ouvrir; vous les ouvrirez donc et alors ma bouche publiera vos louanges, ma langue annoncera votre justice et votre miséricorde dans la justification du pécheur, par des cantiques de joie. Ah! que ne m'est-il donné de vous rendre par des voies encore plus difficiles, autant d'âmes que je vous en ai enlevées, en marchant hautement dans les voies larges du crime! mais que puis-je faire qui répare mes fautes passées? Si vous souhaitiez quelque sacrifice de ma part, que je vous l'offrirais volontiers! mais parmi les holocaustes que je vous offrirais, il n'en est qu'un que vous ayez pour agréable, c'est celui d'un cœur brisé de douleur; non, Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié (1195), et ce cœur est celui que je vous offre à ce moment, celui que je continuerai à vous offrir tous les jours de ma vie, à cause de mon péché qui sera jusqu'à la mort devant mes yeux. C'est, mes frères, ce que nous disons à Dieu en formant notre acte de contrition, et que nous lui promettons par reconnaissance tant pour nous que pour notre prochain.

A ce moment, nous n'oublions pas l'Eglise; devenus zélés pour la gloire de cette bonne mère, nous prions pour sa conservation et son exaltation, nous demandons que l'intégrité de la foi et la pureté des mœurs qui sont ses principaux murs, subsistent dans toute son étendue. Nous disons: *Traitez favorablement* (1196) *cette céleste Sion*; faites-lui sentir les effets de votre infinie bonté, en sorte que les murs mystiques de cette Jérusalem spirituelle soient relevés et rebâtis (1197). C'est alors que vous agréerez les sacrifices de justice et les œuvres saintes, les oblations et les aumônes, les holocaustes et les vœux de ceux qui s'offriront en holocauste; c'est alors qu'on mettra sur vos autels les victimes figurées par les vœux, les victimes les plus parfaites, celles des biens, des corps et des volontés propres.

C'est, mes frères, ce que nous disons de bouche chaque fois que nous récitons le *Miserere*, et c'est aussi ce que je souhaite que nous disions de cœur avec espérance, avec douleur surtout; avec l'espérance qu'inspirent les puissants motifs allégués à Dieu même dans sa première partie; avec les désirs qu'excitent les grands objets mentionnés dans sa seconde partie; avec la reconnaissance dont les effets sont promis dans sa troisième partie; avec toute la douleur qui règne du commencement à la fin du psaume, non-seulement lorsque nous serons au tribunal de la pénitence, non-seulement le samedi soir lorsque nous aurons fait l'examen

dans ces mots, *Spiritum rectum;* le Saint-Esprit dans ces autres, *Spiritum sanctum;* le Père dans ces autres, *Spiritu principali.*

(1194) « Non vult sacrificium trucidati pecoris, sed vult sacrificium contriti cordis. » (S. Aug., lib. x *De civ. Dei.*)

(1195) David dit ici, *délivrez-moi des sangs*, c'est-à-dire, des vengeances que demande de moi le sang d'Urie, et celui de ses compagnons.

(1196) Ce que dit David: *benigne*, etc., marque qu'il craignait que son péché n'eût nui à sa nation, et que le Messie n'eût transféré son sabbat à un autre peuple.

(1197) Sur les deux derniers versets de ce psaume, l'un dit, qu'ils ont été ajoutés par un captif récitant le cantique à Babylone; l'autre dit que David les a écrits par esprit de prophétie; que dans le sens littéral ils ont pour objet la Jérusalem terrestre, et dans le sens spirituel, la Jérusalem céleste.

Digitized by Google

de nos fautes pendant la semaine, mais aussi dans les temps d'afflictions, soit publiques, soit personnelles, mais chaque jour de cette vie mortelle, au moins pour ces mots par lesquels je finis mon discours.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu! selon votre grande miséricorde, et pour cela ayez égard à l'humble aveu que je fais de mon péché; il est sans cesse sous mes yeux; c'est un ennemi qui me suit partout, c'est un dard qui est entré dans mon cœur pour n'en sortir qu'à la mort? En sortira-t-il même à ce moment? Oui, Seigneur, si à ce moment je suis dans votre grâce, puisque dans le ciel il n'y a plus que cantique de joie pour ceux qui en ont chanté de lugubres sur la terre; accordez-nous donc, ô Dieu de clémence! de tellement célébrer ceux-ci à présent, que nous méritions de célébrer ceux-là dans l'éternité bienheureuse (1198). *Amen.*

INSTRUCTION XIX.

LA RETRAITE.

(*Psal.* LIV-LVI.)

Quis mihi dabit pennas sicut columbæ! et volabo, et requiescam.

Qui me donnera des ailes comme à la colombe, afin que je puisse m'envoler, et me reposer. (*Psal.* LIV, 7.)

Ce souhait, mes frères, dans le sens littéral, est de David fuyant Absalon son fils, et néanmoins son persécuteur. Dans le sens prophétique, il est de Jésus-Christ, passant des Juifs chez les gentils, par la prédication de ses apôtres. Dans le sens moral, auquel je m'attacherai principalement, il est de l'âme fidèle, obligée de vivre dans le monde, affligée à la vue des désordres qui y règnent, et pressé de le quitter pour se retirer dans quelques lieux solitaires, où elle soit seule avec Dieu seul.

Son désir est-il donc d'une chose qui lui soit possible? Un chef de famille peut-il abandonner sa maison, son emploi, son négoce, son art, etc? Une mère de famille peut-elle abandonner son époux, ses enfants, ses domestiques? Un enfant, un domestique, peuvent-ils abandonner ses supérieurs à qui ils sont subordonnés? Toutes ces personnes peuvent-elles abandonner un monde auquel elles tiennent par des liens aussi intimes, pour le consacrer à Dieu dans la retraite perpétuelle? Comme il est évident que non, il est aussi évident que ce n'est point là ce que désire l'âme dont nous parlons. Cette âme qui se trouve dans une de ces conditions, que désire-t-elle donc? de passer une semaine de l'année dans une maison religieuse établie pour cette fin; ou si elle ne le peut, de passer ce même temps en sa maison, dans le recueillement que ses affaires lui permettront; ou si elle ne peut pas plus exécuter ce second plan que le premier, de changer tous les dimanches et fêtes en jours de retraite et de méditations, et c'est le conseil que je vous donne à tous indistinctement: je vous conseille de vous bâtir une solitude au dedans de vous-mêmes, de vous comporter dans le monde, comme n'étant pas du monde, d'y tenir par le moins de liens qu'il vous est possible, d'y respirer après la solitude, et de lui donner tous les moments du jour que vous pouvez lui donner.

Que de motifs, mes frères, vous engagent à suivre cet avis! En voici deux que nous offrent les psaumes LIV, LV, et LVI, et que je vous prie de considérer avec moi.

Ce que votre zèle vous fait souffrir dans le monde; c'est le premier et le sujet du premier point.

Ce que votre zèle vous fait faire dans la retraite; c'est le second et le sujet du second point de ce discours, que vous regarderez aussi comme un des exercices propres à la retraite de ce jour.

PREMIER POINT.

Psal. LIV. — Pour vous donner une juste idée de ce que le zèle fait souffrir à l'âme pieuse vivant dans le monde, j'en considère les souffrances tant dans leurs principes, que dans leur multiplicité, puis comme tenant la place de David près de vous, que ne puis-je ajouter sans danger d'illusion: *Comme participant à ses sentiments!* je dis au moins comme étant autorisé à me servir de ses expressions.

A ce moment, et de cette chaire sublime, je parcours en esprit tous les royaumes du monde; j'examine ce qui se passe en ceux qui ont reçu la lumière de l'évangile de paix; je vois de près quelles sont les mœurs de celui où la Providence m'a placé, de la province ou de la ville, où la volonté suprême m'a fixé; j'y cherche les successeurs de ces fidèles, dont il est dit qu'ils faisaient de leur corps une hostie vivante, sainte et agréable au Seigneur, et qu'ils n'avaient qu'un cœur, qu'une âme, qu'un intérêt, ou les trouvé-je? Grand Dieu! quels hommes ont pris la place de ces premiers! les nations infidèles semblent être rentrées dans l'héritage dont vous les avez chassées; partout l'iniquité marche la tête levée; la corruption est générale; le feu pénètre jusqu'au temple même, et si vous ne courez à notre secours, c'en est fait de notre religion; dans ces lieux

((1198) L'orateur peut expliquer ce psaume un jour de trépassés, et alors en commençant, il invite les auditeurs à s'établir médiateurs entre Dieu et les saintes âmes, à se constituer leurs représentants, à leur servir d'organes (ne pouvant elles-mêmes se faire entendre d'une manière utile et méritoire) à parler à Dieu avec la vivacité, la force avec laquelle ces âmes prieraient. Alors, dans le cours du commentaire, il se souviendra que ce sont les âmes qui expliquent les trois points du psaume, et il les y fera figurer souvent, par exemple en expliquant ces mots: *Benigne fac*, etc. Il dira: « Vous avez déjà traité favorablement cette Sion que nous nommons l'Eglise triomphante, traitez de même cette Sion que nous appelons l'Eglise souffrante; accordez aux âmes qui la composent d'en sortir, afin que ces pierres vivantes aillent élever les murs de la Jérusalem céleste, etc., alors elles placeront sur votre autel sublime les victimes figurées par les veaux, les victimes les plus parfaites, les victimes de leur être et de leurs affections, » etc.

Digitized by Google

sanctifiés par les Clément, les Arnould, les Godegrand, ce n'est plus que contradiction aux dogmes et aux maximes de votre évangile; autant d'hommes, autant de génies inquiets et curieux, qui prétendent d'une main hardie lever le voile sacré, puis avec un esprit scrutateur pénétrer dans les ombres respectables de nos saints mystères, ensuite, de leur faible raison, faire l'unique règle de leur foi.

Autrefois on faisait consister la force des villes dans la piété, et les prières des saints; aujourd'hui la garde en paraît quelquefois confiée à l'iniquité même; on la voit, cette nouvelle gardienne, comme une sentinelle attentive et vigilante, paraître sur les murs; et de là repousser tout ce qui ne lui est point ami, tout ce qui ne l'est point du monde, et de ses concupiscences, la naissance, le crédit, la fortune; n'est-ce pas là ce qui plus souvent fait arriver aux premières dignités, soit de l'Eglise, soit de l'Etat? ce qui tient lieu de mérites et de talents?

De ce dehors dont le faux brillant séduit nos sens, comme ceux des enfants, pénétrons jusque dans l'intérieur des maisons, qu'y verrons-nous, que travail? qu'y entendrons-nous, que gémissements de justes affligés, soit du mépris où ils aperçoivent la religion, soit des discours blasphématoires et impies, que les libertins osent tenir en leur présence?

De la part de ces citoyens de Babylone, ce sont aussi des injustices criantes et continuelles à l'égard du prochain. Ils veulent se bâtir sur la terre, et pour cela tous les moyens leur sont permis. Ils emploient la ruse dans les contrats; ils appellent compensation légitime, leurs vols secrets; ils refusent ou ils diffèrent de jour en jour, de payer ce qu'ils doivent à leurs marchands, à leurs ouvriers, à leurs domestiques; ils exercent les concussions et les exactions dont leur poste les met à portée. Point d'injustice plus clairement défendue que l'usure, et cette défense est violée publiquement (quelque part), jusque dans les places publiques, où on fait négoce d'argent prêté de foire en foire, sous condition de retirer un certain gain avec le principal, après un terme limité, ce qui devient une pierre de scandale pour tous les usuriers qui se prévalent de cet exemple pour excuser de semblables usures.

Celles-ci, il est vrai, sont plus rares parmi nous; mais est-il rare de voir tirer hautement des intérêts, ou parce qu'on a avancé son argent, par exemple, à un vendeur? ou parce qu'on a fait crédit à un acheteur? sous le faux prétexte, ou d'un dommage naissant? ou d'un lucre cessant? C'est ainsi, ô mon Dieu! que les mondains justifient tous les jours ces paroles de votre apôtre, *que ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation et le filet du démon, que l'avarice est la racine de tous les maux.* (*I Tim.* VI, 9, 10.)

Autre péché que je découvre dans le monde, outre l'impiété envers Dieu, et l'injustice envers le prochain, c'est la noire perfidie envers les amis. Que les David et les Jonathas y sont rares! que les Achitopel et les Judas y sont communs! si un successeur de ceux-ci s'était glissé dans cette sainte assemblée, s'il était du nombre de ceux dont nous avons éprouvé l'ingratitude, nous lui répéterions ces paroles du prophète: si celui qui était mon ennemi m'avait chargé de malédictions, je l'aurais plutôt souffert, et si celui qui me haïssait avait parlé de moi avec mépris, peut-être que je me serais caché de lui (vers. 13); mais c'est vous qui viviez dans un même esprit avec moi; c'est vous qui étiez le chef de mon conseil, et dans mon étroite confidence (vers. 14); c'est vous qui trouviez tant de douceur à vous nourrir des mêmes mets que moi, et avec qui je marchais avec tant d'union dans la maison de Dieu; c'est vous, avec qui j'étais uni par les liens les plus étroits de la société et de la religion; c'est vous qui, sous des paroles plus douces que l'huile, cachiez des dards et des flèches mortelles (*Ibid.*); c'est vous qui vous êtes élevé contre moi, qui m'avez abandonné pour grossir le nombre de mes ennemis (vers. 15).

Que la mort vienne les accabler, ces perfides à qui vous ressemblez, et qu'ils descendent tout vivants dans l'enfer (*Ibid.*), précipitez-les-y, souverain maître! divisez leurs langues, afin qu'ils ne puissent s'accorder dans leurs conspirations contre vos serviteurs; ils méritent ce traitement, non seulement parce qu'ils sont d'insignes coupables, non-seulement parce que leurs demeures sont pleines de malice, et qu'eux-mêmes en sont remplis (vers. 14), mais parce qu'il n'y a point de changement à attendre d'eux, parce qu'ils n'ont point la crainte de Dieu, parce qu'ils sont déterminés à vivre en pécheurs, et à mourir en impénitents (vers. 22), Mais, mes frères, où nous emporte notre zèle? mais quel esprit nous dicte de telles imprécations?

Non, Chrétiens (je vous prie de vous souvenir de cette remarque, pour l'opposer à ces ennemis de la religion qui osent l'accuser de cruauté, et prétendent prouver cette grave accusation par ces passages, et cent autres semblables, répandus dans toute la loi ancienne), non, ce ne sont point des imprécations, mais seulement des prédictions, des châtiments effroyables préparés aux perfides, aux injustes, aux impies, aux amateurs du monde, et quoique ce style dont nous nous sommes servis, puisse paraître imprécatoire, cependant il n'est que prophétique et semblable à celui-ci: Dieu m'exaucera: Dieu les humiliera; il me semble déjà voir sa main étendue pour leur rendre ce qu'ils méritent; il me semble les voir dissipés par la colère de son visage, pour avoir souillé son alliance; il me semble voir son cœur s'approcher de moi, pour me défendre de leur mauvaise volonté (vers. 23); vous les perdrez ces méchants, vous les conduirez dans le puits de la mort; ils n'arriveront point,

Digitized by Google

ces hommes sanguinaires et trompeurs (1199), ils n'arriveront pas à la moitié de leurs jours: *Viri sanguinum, et dolosi non dimidiabunt dies suos.*

Voilà donc, mes frères, l'enchaînement des maux que se préparent les amateurs du monde; ils abrégent leurs jours; un esprit de vertige les saisit; ayant abandonné les vrais principes, chacun d'eux a un langage qui lui est propre, au moins pour l'heure présente; de l'aveuglement ils passent à l'endurcissement, à l'impénitence, à la réprobation, au puits de la mort, dans les enfers; quel nombre? C'est la multitude de ces malheureux; c'est la nature de leurs maux; ce sont leurs péchés, cause unique de leurs maux; c'est la vue de ces objets réunis, qui enflamment le zèle du juste, l'affligent dans son âme, dans son corps, dans toutes les facultés de l'un, et dans tous les sens de l'autre, comme nous allons le voir en exposant ses plaintes, qui seront les nôtres, si nous sommes dans le monde malgré nous, si notre penchant nous incline vers la retraite; car comme l'observe saint Augustin, nous avons ici pour devoir, non-seulement d'écouter, mais de répéter après l'orateur sacré: ô Dieu! exaucez ma prière, et ne méprisez pas mon humble supplication, regardez-moi favorablement et exaucez-moi.

Ainsi reprend saint Augustin, parle un juste inquiet, attentif, affligé; il prie dans ces grands maux parce qu'il en désire la fin. Reste à entendre de quels maux il se plaint, à reconnaître comment ils nous sont communs pour unir ensuite notre prière à la sienne. Je suis, dit-il, attristé et troublé: où attristé? où affligé? *Ubi contristatus? ubi conturbatus?* dans mon exercice, reprend ce juste, appelant son exercice ce qu'il souffre de la part des méchants. Ne pensez donc pas que ceux-ci sont inutilement dans le monde, et que Dieu n'en peut tirer aucun bien. Tout méchant vit, ou pour se corriger, ou pour exercer l'homme de bien. Plût à Dieu que ceux qui nous exercent et nous persécutent, se convertissent et s'exercent avec nous! Cependant gardons-nous bien de les haïr, tandis qu'ils exercent notre patience, puisque nous ignorons s'ils continueront jusqu'à la fin à l'exercer, puisque peut-être nous haïrions sans le savoir, un frère que nous regardons comme notre ennemi, puisqu'enfin il ne faut désespérer du salut de ces esprits contre lesquels l'apôtre nous apprend à lutter, c'est pour nous une obligation de faire du bien à ceux qui nous font du mal, d'aimer nos plus grands ennemis, d'imiter notre père céleste qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons; comment pratiquerions-nous ce commandement, si nous n'avions aucun ennemi? ne nous est-il donc pas avantageux que Dieu laisse subsister les méchants? Mais si leur existence est pour nous un avantage, pourquoi donc le juste demande-t-il d'en être délivré? Il va vous en donner la raison.

Mon cœur, dit-il, s'est troublé au dedans de moi; la crainte de la mort est venue fondre sur moi; mon âme a été saisie de frayeur, mon corps a tremblé, mes yeux devenus deux sources de larmes se sont obscurcis, et m'ont laissé couvert de ténèbres. D'où me sont venues ces larmes? ce tremblement? cette anxiété? de l'oppression que je souffre du pécheur, de la voix menaçante de mon ennemi, des iniquités dont ils m'ont chargé, de l'affliction qu'ils m'ont causée dans leur colère vraiment terrible dans les suites qu'elle peut avoir par rapport à mon salut (vers. 15); car voici ce que je me dis, en pensant à l'ennemi visible qui en veut à mes biens temporels, et à l'ennemi invisible qui se sert du premier pour me dépouiller de mes biens spirituels.

Ce monde où je suis, est un lieu couvert de piéges, un lieu où le démon se cache sous les moindres choses qu'il y trouve; il s'en sert, ou comme d'un filet pour surprendre l'un, ou comme d'une épée pour percer le cœur de l'autre. (S. Paulin.) C'est un lieu où mon salut est exposé à un péril continuel. C'est un lieu où il n'y a qu'un pas de distance entre la vie et la mort. Ce monde est une région où les occasions de pécher sont très-fréquentes, et où je doute si la première ne me fera pas tomber. Ce monde est une mer où les orages qui se succèdent sans interruption, sont toujours suivis de quelques naufrages. Ce monde est une terre ennemie, et d'autant plus ennemie qu'elle le paraît moins, une terre où les Dalilas sont plus à craindre que les Philistins, et les Bethsabées que les Goliaths, une terre où les douleurs de la paix sont plus dangereuses que les fatigues de la guerre, et la prospérité plus nuisible que l'adversité même, en ce qu'elle flatte les corps pour affaiblir ensuite les âmes. Fuyons donc, ô mon âme! cette terre qui dévore ses habitants; fuyons ce monde qui perd ses citoyens. C'est, mes frères! la conséquence pratique que le juste tire, 1° de ce que son zèle lui fait souffrir dans le monde; vous venez de le voir: 2° de ce que son zèle lui fait faire dans la solitude; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il prie, le juste en retraite. C'est le premier, le principal des saints exercices auxquels son zèle l'applique alors; il prie et pour qui? 1° pour lui-même; 2° pour le peuple qui est éloigné des saints; 3° pour l'exaltation du chef commun de ces saints et de ce peuple. Expliquons les psaumes LV et LVI avec le peu qui nous reste à dire du LIV, nous y trouverons la preuve de chacune de ces trois assertions.

Je dis d'abord que le juste en retraite prie pour lui-même, et puisque j'ai commencé à

(1199) Restreignant aux seuls alliés d'Absalon ces paroles de David, on se dispense d'examiner s'il est toujours vrai, du moins s'il est assez ordinaire, que les méchants n'arrivent qu'au milieu de leur course.

Digitized by Google

parler a son nom, en me mettant à sa place comme Saint-Augustin m'y invite, et vous y invite avec moi, j'ajoute :

Affligé du spectacle que m'offre le monde pervers et corrompu, je me suis souvent écrié en soupirant : qui me donnera des ailes comme à la colombe, de ces ailes fortes qui m'élèvent au-dessus des dangers du monde, de ces ailes promptes et légères qui m'en éloignent à l'instant : *quis dabit mihi pennas, sicut columbæ ?* avec elles je volerai vers le lieu de ma retraite, *volabo*, et lorsque j'y serai arrivé j'imiterai un grand prince du XVIe siècle (1200), lequel après avoir abdiqué l'empire (1201), après s'être démis de toutes les provinces et royaumes qu'il possédait, entre les mains de son fils (1202), après l'avoir mis en possession des terres et seigneuries dont il jouissait, après avoir donné au monde des preuves certaines du mépris qu'il faisait de ses grandeurs, il se mit en chemin pour se rendre au monastère de Saint-Just en Espagne, et sortant du vaisseau qui l'avait conduit en ce pays, se prosterna la face contre terre, et dit à ceux qui l'accompagnaient, qu'il la baisait comme la mère commune de tous les hommes, qu'il y rentrerait aussi pauvre que quand il était sorti du sein de sa mère. En cela, ce prince religieux imitait le bienheureux Job, et je tâcherai d'imiter l'un et l'autre.

C'est ici, m'écrierai-je, le lieu que je me suis choisi, j'y habiterai tranquillement; j'en ferai le lieu de mon repos, du repos de mon âme et de ma conscience : *Requiescam.* Mes yeux ne verront plus les vanités du monde, je les y fermerai pour toujours ; mes oreilles ne seront plus battues de ses discours inutiles et dangereux, je ne les ouvrirai qu'à la parole du Seigneur; les compagnies mondaines ne me jetteront plus dans la dissipation, je promets de vivre à leur égard dans un divorce éternel ; les plaisirs qui m'enchantaient ne m'enchanteront plus, j'en reconnais la folie; les passions, ces maîtres durs qui me tyrannisaient, ne me tyranniseront plus; elles ne seront plus pour moi, je ne serai plus pour elles; après avoir été dans le monde agité par les vents des tentations, battu par les tempêtes, abandonné aux flots d'une mer en fureur, flottant d'erreur en erreur, d'habitudes en habitudes, chancelant entre Dieu et les hommes, entre la religion et l'irréligion, entre le devoir et les amusemens qui entraînaient la transgression, je prendrai mon essor ; je m'éloignerai, je fuirai ce monde déjà disposé à me fuir bientôt, et je demeurerai dans la retraite : *ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine;* selon le langage du prophète je m'y reposerai, *requiescam.* Du reste, quel repos y goûterai-je ? un repos tout spirituel qui est la cessation du mal et la pratique du bien. Semblable à la colombe dont je parlais, je gémirai jour et nuit sur moi-même, et sur mes anciennes iniquités, sur la longueur de mon pèlerinage, et sur les délais que Dieu apporte à la dissolution de mon corps. Il est bon d'attendre le secours du Seigneur dans le silence, et j'attendrai dans ma chère retraite, le Seigneur qui relève ceux qui sont dans l'abaissement, qui inspire le courage aux pusillanimes et préserve ceux qui sont dans le péril des tempêtes : *Exspectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate ;* que veux-je dire par là ?

Que je me retirerai pendant quelque temps dans un lieu solitaire ? je le pouvais sans inconvénient, avant d'être avec vous ; ce que je puis aujourd'hui, c'est de changer ma propre maison en un lieu solitaire ; c'est ce que j'ai fait jusqu'ici et ce que je me propose de faire encore. Là, le soir je crierai vers Dieu, et le Seigneur m'entendra (1203). Le matin et à midi je raconterai mes misères à Dieu, et j'annoncerai ses miséricordes à mon âme. Le soir je méditerai sur mes jours anciens. Le matin je roulerai dans mon esprit les années éternelles. A midi, réunissant ces deux extrêmes, je me livrerai à la crainte d'abord ; de la crainte, je passerai à la confiance ; je mettrai mon espérance au Seigneur : je crierai vers lui, et il exaucera ma voix, il me donnera la paix ; ses anges, avec qui je converserai, viendront en grand nombre à mon secours (1204) ; il rachètera mon âme des mains de ceux qui s'approchaient de moi pour me faire périr : *Redimet in pace animam meam.* C'est ce que Dieu fera pour moi dans la retraite, je l'espère, parce que c'est la première grâce que je lui demanderai dans ce lieu solitaire. Là, je le prierai donc d'abord pour moi, puis *pour le peuple éloigné* des saints ; que veux-je dire par là ? Le titre du psaume LV et son explication vous le feront comprendre, il porte ce qui suit :

Psal. LV. — *Pour la fin, pour le peuple qui est éloigné des saints ; David mit cette inscription pour titre, lorsque des étrangers,* c'est-à-dire les Philistins, *l'eurent arrêté dans Geth.* Il est évident, par ce titre, que le psaume à la tête duquel il est a été composé pour être récité par un peuple éloigné des saints. Selon l'un, pour le peuple de ces quatre cents hommes qui vinrent joindre David à la caverne d'Odollam, où il s'était enfui de la cour d'Achis, roi de Geth, chez qui il avait failli d'être retenu, et de recevoir un très-mauvais traitement. Selon l'autre, pour un peuple qui fut captif à Babylone, ville *très-éloignée des saints* de Jérusalem. Selon un autre, et dans un sens moins littéral pour les captifs, qui, aujourd'hui gémissent sous le joug des infidèles à Tunis,

(1200) Charles-Quint.
(1201) En faveur de Ferdinand son frère.
(1202) Philippe II.
(1203 David commence par le soir, comme les fêtes commencent chez les Juifs.

(1204) Ce qui est ajouté en ce verset : *Quoniam inter multos erant mecum*, signifie, ou ils étaient un grand nombre contre moi : ou il y en avait plus avec moi qu'avec eux ; une armée invisible me protégeait.

Digitized by Google

à Alger, et d'où ils adressent ces tristes plaintes à Dieu leur espérance.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu! parce que l'homme qui me persécute me foule aux pieds, il ne cesse point de m'attaquer durant tout le jour, sans que je puisse leur résister. Aidez-moi, parce que le nombre de ceux qui me font la guerre est très-grand; je crains le midi et la hauteur du jour, et je ne crains guère moins le temps de la nuit; je ne change de lieux et d'heures que pour éprouver successivement les nécessités du logement, du vêtement, de la soif, de la faim corporelle et spirituelle: *Miserere mei, Deus, quoniam conculcavit me homo.* Mais pourquoi fais je dire ici à nos infortunés captifs qu'ils craignent d'éprouver ces nécessités; pourquoi ne pas ajouter qu'ils les éprouvent toutes, dans toute leur rigueur?

Voici, en effet, ce que l'histoire nous apprend sur leurs nécessités du côté du logement. Après avoir été exposés pendant tout le jour à l'ardeur d'un soleil brûlant, on les renferme pendant la nuit dans des espèces de citernes où on les descend, et dont on ferme l'entrée avec une grille de fer, leur faisant souffrir à la fois toutes les infections de nos cachots, et toutes les injures des temps auxquels sont exposés ceux qui n'ont point de couvert. Et, sur leurs autres nécessités, que nous dit encore leur histoire? que les Barbares ne leur donnent que la nourriture la plus grossière, qu'autant précisément qu'il leur en faut pour ne pas mourir, qu'à proportion de l'intérêt qu'ils ont de prolonger les jours de leurs esclaves, afin de prolonger leurs travaux. Elle nous dit que plusieurs de ces esclaves meurent du cruel supplice de la soif. Elle nous dit que, réduits à une honteuse nudité, ils n'ont pas de quoi s'habiller pendant le jour, ni de quoi se couvrir pendant la nuit. Elle nous dit que le poids de la maladie est d'autant plus accablant pour eux, qu'il ne se présente personne pour remplir à leur égard la fonction méritoire du pieux Samaritain. Quel état pitoyable de ces infortunés, eh! combien plus pitoyable encore nous paraîtra-t-il si, des nécessités du corps nous passons à celles de leurs âmes, sans secours spirituels, sans soutien ni de sacrements, ni d'instructions; de leurs âmes tentées d'abattement et de désespoir au milieu des maux continuels qu'ils endurent; de leurs âmes en danger à chaque instant de faire naufrage dans la foi et dans les mœurs. Combien, pour un verre d'eau, sans lequel ils mourraient, ont renoncé à Jésus-Christ, ô spectacle horrible!

C'est celui que le juste en sa retraite se représente, non d'une manière purement spéculative, mais se rappelant ces paroles de saint Paul : *Souvenez-vous des captifs comme étant captifs avec eux.* (*Hebr.* XIII, 3.) Il souffre dans son cœur ce que ceux-là souffrent dans leur corps; il gémit comme eux, il se plaint comme eux; il dit à Dieu, comme eux et pour eux : Ayez pitié de moi, ô mon Dieu! parce que l'homme m'a foulé. Il ne s'en tient point au sentiment : s'il était roi, comme saint Louis, et s'il vivait dans des temps et des circonstances semblables, il irait, à la tête d'une armée, briser les fers de ses frères. Que fait-il donc? Il supplée comme il le peut à ce défaut d'armée par ses aumônes qu'il fait les plus abondantes qu'il peut, et qu'il envoie dans les cours barbaresques par les mains des religieux établis pour cette bonne œuvre (1205). Continuons à l'étudier dans ses occupations de retraite.

Psal. LVI. — Revenant de ces régions brûlantes où son zèle l'avait transporté et où sa compassion l'avait retenu, notre retraitant s'occupe ensuite de l'exaltation du chef commun, des saints et du peuple pour lequel il avait prié dans le psaume précédent. Il en est averti, et par où? Par le titre même du psaume suivant, qui porte : *Pour la fin, ne me perdez point. David a mis cette inscription pour titre, lorsqu'il s'enfuit de devant la face de Saül, dans une caverne.* Il en est averti, par où? Par les saints Pères (1206), selon lesquels le sens de ce titre est 1° que ce psaume a pour objet la venue de Jésus-Christ, la fin des Ecritures; 2° que Jésus-Christ demande à son Père de le ressusciter (1207). Il en est averti, par où encore? Par l'idée *de la caverne* où David était retiré lorsqu'il composa le psaume LVI. Où convient-il mieux de réciter ce psaume que là où il fut composé, c'est-à-dire dans la solitude la plus profonde? C'est ce que fait celui qui y est retiré, en répétant d'abord ce que Jésus-Christ dit en personne à son Père dans sa Passion; puis, ce que le Prophète prédit des suites glorieuses de ses souffrances. Ecoutez, le répétant d'abord, ce que Jésus-Christ dit en

(1205) Le psaume LV ne présentant, ni difficultés considérables, ni pensées uniques, je me dispense de le suivre verset par verset; seulement j'observe 1° que le juste peut aussi le réciter à son nom, au nom de l'Eglise et au nom de Jésus-Christ; j'observe 2° que les sentences les plus remarquables de saint Augustin sur ce psaume, sont celles-ci..... « Si putas te non habere tribulationes, nondum cœpisti esse Christianus. Ubi est vox Apostoli : *Omnes qui pie*, etc. (*II Tim.* III, 12)?... Noli extra Deum aliquid ab eo quærere, ipse tibi sufficiet, quantum libet sis avarus... in te est quod voveas, de cordis arca profer laudis incensum, quidquid proferes, accende charitate. » J'observe 3° que les deux parties de ce psaume sont le gémissement, l'espérance; que le sens le plus littéral de ces mots : je craindrai de la hauteur du jour, est : *je craindrai que le grand jour ne me découvre, et je me tiendrai alors caché.* Cette hauteur du jour ne s'entend du jugement dernier que dans un sens mystique.

(1206) Jérôme et Augustin.

(1207) « Per has voces : *Ne disperdas*, collector psalmorum monet posteros ne psalmum parvi faciant, » ait Calmet; « monet canendum toto cantilenæ sic incipientis, » ait Ferr. Muis. 2° « monet Abisai ne Saulem interficiat, » ait alius. Juxta nos, juxta litteram orat David : ne Deus sinat eum occidi. Juxta prophetiam, Christus petit suam resurrectionem. 3° Que Pilate devait soutenir ce titre placé sur la croix de Jésus-Christ, *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*, titre dont les Juifs demandaient la radiation.

Digitized by Google

personne, ou plutôt écoutez Jésus-Christ lui-même.

Ayez pitié de moi, ô Dieu! dit-il à son Père, ayez pitié de moi! « Miserere mei, Deus, miserere. » Les motifs qu'il emploie (et qu'il nous invite à employer à son exemple) pour fléchir la miséricorde de son Père, sont : sa confiance, son expérience et sa souffrance. *Sa confiance*, qu'il exprime en disant : *Mon âme a mis en vous toute sa confiance, et j'espérerai à l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que l'iniquité soit passée*, jusqu'à ce que mes persécuteurs l'aient consommée. *L'expérience* qu'il a faite des bontés de son Père, ce qu'il exprime en disant : *Je crierai vers le Très-Haut, qui, m'ayant comblé de ses bienfaits autrefois, m'enverra aujourd'hui son secours du ciel, me délivrera de mes ennemis, et couvrira d'opprobre ceux qui me foulent aux pieds. Sa souffrance*, qu'il exprime en disant : *Dieu enverra à mon secours sa miséricorde et sa vérité; il arrachera* mon âme du milieu des Juifs, qui sont semblables à *de petits lions, dont les dents sont comme des armes et des flèches, et la langue comme une épée très-aiguë*, comme il paraît par ces mots : *Tolle, crucifige, crucifige* : « *Otez-le, crucifiez-le* (1208). »

Jusqu'ici, dit saint Augustin, c'est Jésus-Christ qui a parlé; à présent, ajoute-t-il, écoutez le Prophète lui-même. Et moi j'ajoute à ce que dit saint Augustin : Ecoutez le retraitant, qui, après le Prophète, invite Jésus-Christ à se glorifier à la suite de ses bienfaits, en ces termes : Sortez du tombeau; remontez vers votre Père; élevez-vous au-dessus des cieux; faites que votre gloire éclate sur toute la terre; inspirez à tous les hommes les sentiments que vous daignez m'inspirer à cet instant. Je l'avoue avec reconnaissance, mon cœur est prêt, ô Dieu! mon cœur est prêt à vous louer; levez-vous donc, ma gloire (1209); *excitez-vous, mon luth et ma harpe* (1210). Je me lèverai de grand matin, et je vous louerai, Seigneur, au milieu des peuples, et je chanterai votre gloire parmi les nations, parce qu'au jour de votre ascension votre miséricorde s'est élevée jusqu'au ciel, et la vérité de vos promesses jusqu'aux nues. Ah! si mes souhaits pouvaient contribuer à votre gloire, que j'en formerais volontiers! Mille fois je vous dirais : Soyez exalté au-dessus des cieux; que votre gloire éclate sur toute la terre; que votre nom y soit connu, servi et glorifié : *Exaltare super cœlos, Deus, et super omnem terram gloria tua.*

Ainsi, mes frères, le retraitant, dans sa solitude, s'occupe des mystères douloureux et glorieux de Jésus-Christ : ainsi excite-t-il son zèle pour l'exaltation de la croix, la propagation de l'Evangile, le règne de Jésus-Christ dans les cœurs, pour la délivrance des captifs, pour son propre salut. O douces délices de ses exercices spirituels! ô sort heureux de ces habitants des déserts, qui ont abandonné royaume, ville et famille, pour posséder Dieu; que Dieu cache au monde, et à qui l'univers entier paraît méprisable lorsqu'ils pensent au ciel! *Felices nemorum incolas!* ô sort vraiment digne de nos désirs, si le choix nous en était laissé! Mais que dis-je? ne nous en est-il pas laissé, en effet? Nous ne pouvons, il est vrai, quitter notre état et nos fonctions pour nous enfoncer dans les antres et le creux des montagnes, pour y vivre perpétuellement comme des solitaires; mais ne pouvons-nous pas disposer d'une semaine dans l'année, d'un jour dans le mois, du dimanche de chaque semaine, de quelques heures dans le jour, pour être seul avec Dieu seul? Prenons-en donc la résolution; demandons la grâce de l'exécuter; pour l'obtenir, adressons-nous à ces saints solitaires, qui ont excellé dans cette vie cachée en Jésus-Christ, en leur disant :

O vous qui avez eu le courage de fouler la terre et d'en faire un escabeau pour monter au ciel, intercédez pour nous près de ce Jésus, pour qui vous avez tout regardé comme détriment, afin qu'au goût du monde succède en nous celui de la retraite, celui de ses exercices, celui de la prière, de la méditation, de la contemplation des choses célestes. *Amen.*

INSTRUCTION XX.

TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST (1211).

(*Psal.* LVII-LIX.)

Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum.

Si vous parlez véritablement et selon la justice, jugez donc selon la même équité, ô enfants des hommes! (*Psal.* LVII, 1.)

Demandez à saint Augustin de qui est cette voix et à qui elle s'adresse? il vous répondra que c'est la voix de la vérité qui se fait entendre dans une assemblée générale de tous les hommes, et qui leur crie : Mettez fin à la contradiction qui se trouve entre vos paroles et vos actions. Ou cessez de dire : *Ne faites point à autrui ce que vous seriez fâché qu'il vous fît* (*Tob.* IV, 16); ou commencez à ne lui plus rien faire de ce que vous seriez fâché qu'il vous fît. Ou cessez de dire que le vol, l'adultère, le mensonge, etc., sont injustes; ou commencez à vous abstenir de toutes ces espèces d'injustices. Ou cessez de dire : *Tout ce que vous*

(1208) *Joan.* XIX, 15. — Les versets 8 et 9, *Laqueum peraverunt, foderunt*, etc., sont clairs, quoique métaphoriques.

(1209) L'un entend par cette gloire, l'âme créée à l'image de Dieu; l'autre entend l'esprit de prophétie, etc.

(1210) Les rabbins racontent cette fable, que la harpe de David, pendue à son chevet, résonnait à minuit, au vent du nord.

(1211) Par le moyen d'une inflexion presque imperceptible, on peut expliquer 1° le psaume LVII, le jour de l'Immaculée Conception. 2° le LVIII et le LIX, le second dimanche de l'Avent, et prouver que Jésus est le Messie par la conformité des prophéties avec les événements, en liant cette comparaison avec celle de mon homélie sur l'Evangile du jour, et c'est ce que j'ai fait.

Digitized by Google

seriez bien aise que les autres fissent pour vous, faites-le pour les autres (*Matth.* VII, 12; *Luc.* VI, 31); ou commencez à faire pour eux tout ce que vous désireriez qu'ils fissent pour vous. Ou cessez de dire, qu'il est beau de rassasier celui qui a faim et de revêtir celui qui est nu, ou commencez à faire l'un et l'autre, si vous en avez la faculté. N'auriez-vous pas honte de paraître, dans la conversation, abandonner ces deux principes : *Faites aux autres ce que vous souhaiteriez qu'ils fissent pour vous*, et : *Ne leur faites rien de ce que vous seriez fâchés qu'ils vous fissent.* Suivez-les donc dans la pratique avec toutes leurs conséquences : « *Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum.* »

C'est, mes frères, ce que la vérité non écrite nous crie du fond de nos consciences; c'est ce qué nous répète la vérité écrite, dans l'un et dans l'autre Testament; c'est, dit saint Augustin, la voix du chef, la voix de son corps, la voix de l'Eglise de la terre qui y combat, qui y est pèlerine, et qui y vit au milieu des périls de la part tant des détracteurs que des adulateurs. Ecoutons-la, cette voix, non-seulement sur ce premier point, mais sur tout ce qu'elle nous apprend, soit dans ce psaume, soit dans les deux suivants, du triomphe de Jésus-Christ. Outre que le respect qui lui est dû l'exige de nous, ce titre nous en avertit : *Pour la fin, ne me perdez point. David a mis cette inscription pour titre.* Car pourquoi le saint roi nous recommande-t-il de ne point perdre ce psaume? pourquoi y grave-t-il sa recommandation, comme sur une colonne bien élevée, et qui résiste aux injures des saisons, sinon afin que, dans tous les temps et tous les lieux, tous les peuples s'instruisent de ce qui est renfermé sous ce titre?

Instruisons-nous en donc solidement, et conformément à la lettre de nos trois psaumes, considérons le triomphe de Jésus-Christ notre divin Sauveur, 1° par rapport à ses ennemis en général, 2° par rapport aux Juifs, et 3° par rapport aux gentils. Un tel sujet pourrait-il paraître indifférent à quelques-uns de nos auditeurs? il faudrait pour cela ou qu'il fût lui-même indifférent à la gloire de son chef, ou qu'il regardât la gloire du chef comme étrangère à celle du corps et des membres. Ne ferais-je pas injure à mon auditoire d'y supposer de semblables auditeurs? Je commence donc dans la confiance que tous me prêteront une pleine et entière attention.

Psal. LVII.— Puisque, dans le psaume LVII, ce n'est plus David qui de sa caverne d'Engaddi adresse la parole aux conseillers de Saül, mais Jésus-Christ qui prêche le genre humain, accourons à son sermon; recueillons-en respectueusement toutes les paroles; surtout saisissons-en bien le sujet, et puisque dans une première partie il s'agit de la malice originelle des pécheurs, dans la seconde de leurs châtiments, dans la troisième de l'avantage qui en résulte pour les justes, gravons bien ces trois idées dans notre mémoire. Et d'abord écoutons silencieusement ce que le grand prédicateur de l'univers nous dit de la malice originelle des pécheurs, de la nôtre même, car ailleurs nous nous confondons assez avec les pécheurs pour nous y confondre ici.

Enfants des hommes, nous dit-il, apprenez enfin à connaître la malice de votre origine pour la détester et y renoncer; voyez ici son étendue, sa durée, ses progrès. Son étendue d'abord. Sa gangrène est universelle; elle ne laisse en nous aucune partie saine; elle infecte le cœur: elle y forme des desseins injustes ; elle infecte vos mains : vous les employez à commettre des iniquités avec adresse sur la terre, à en unir une seconde à une première, une troisième à une seconde; à couvrir les premières par les dernières; à cacher un adultère par l'artifice, l'artifice par l'homicide et l'homicide par la trahison la plus noire, comme fit David ; à cacher un vol par le meurtre de celui qui l'a aperçu; ce premier meurtre par un second, par la mort de celui qui a été témoin (1212) du premier. Vous péchez d'affection, de pensée, de souvenir, de toutes les facultés de votre âme. Vous péchez de la main, de la vue, de l'ouïe, de tous les sens de votre corps. Premier caractère de la malice avec laquelle vous êtes nés, son universalité ; depuis les pieds jusqu'à la tête elle ne laisse apercevoir en eux que corruption.

Vous avez été conçus avec elle; elle est née avec vous; elle a crû avec vous; elle s'est fortifiée avec vous. Vous vous êtes éloignés de la justice dès votre naissance; vous vous êtes égarés de la voie de la vérité dès le sein de votre mère; vous avez menti dès que vous avez su parler. Second caractère de votre malice, sa longue durée; elle est aussi ancienne que vous; elle durera autant que vous.

Comme elle ne met aucune borne dans son étendue et dans sa durée, elle n'en met aucune dans ses progrès; elle va toujours montant, toujours augmentant, en sorte qu'aujourd'hui pour la faire connaître il ne suffit plus de l'appeler malice, c'est une fureur; il ne suffit plus de dire que c'est une fureur, c'est une fureur semblable à celle du serpent, et de l'aspic qui se rend sourd en se bouchant les oreilles, et qui ne veut point entendre la voix des enchanteurs et des magiciens qui usent d'adresse pour l'enchanter (1213). Non-seulement, dit le Seigneur, vous refusez d'entendre la voix de l'enchan-

(1212) « De peccato peccatum, et ad peccatum; peccatum propter peccatum. » (S. Aug.)

(1213) Six remarques à faire sur ce passage. 1° Ici se trouve une comparaison tirée d'une opinion populaire, et non de chose existante, disent nos déistes surtout, et tous les ennemis des êtres spirituels : la sainte Ecriture (dit un de ces déistes sur ce texte) entre toujours dans nos faiblesses et daigne se conformer à l'idée vulgaire des enchantements. 2° Si on me demande comment les serpents peuvent

Digitized by Google

teur vraiment sage, mais vous vous élevez contre lui; vous entrez en fureur contre ses envoyés; vous leur jetez le venin de votre langue calomnieuse. Voilà, mes frères, votre malice primitive avec ses caractères, avec ceux que l'Esprit-Saint nous a tracés dans le psaume cinquante-septième.

Plus hideux encore sont ceux sous lesquels il nous avait déjà auparavant représenté notre corruption naturelle; il n'en est point qui fasse le bien, avait-il dit; il n'en est pas même un seul (*Psal.* XIII, 3 sqq.); leurs langues sont aiguës comme celle des serpents; le fiel, le venin distillent de leurs lèvres; leurs pieds sont prompts à courir pour répandre le sang; ils n'ont point la crainte de Dieu devant les yeux. Saint Paul (*Rom.* I, 29), après avoir répété ces expressions, ajoutait que les hommes sont tous pleins d'injustice, de malice et d'envie. Et vous, mes frères, après avoir aujourd'hui accumulé sur leurs têtes, les noms d'inquiets, d'impérieux, d'ingrats et d'insociables; les noms de jaloux, de soupçonneux et de fiers; les noms de dédaigneux et de querelleurs; les noms d'emportés, de violents et de farouches, etc., vous serez assurés de n'avoir pas tout dit; il s'en faudra beaucoup. Mais n'aurez vous pas assez dit pour faire connaître la malice de votre origine?

Dieu brisera les dents des pécheurs dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces hommes, plus féroces que le *lion;* première comparaison dont le sens est, que tout pouvoir, toute force seront ôtés aux pécheurs. *Ils seront réduits à rien comme une eau qui passe et qui se perd;* seconde comparaison dont le sens est, que les pécheurs passent avec la rapidité des torrents dans les abîmes qui leur sont destinés. *Le Seigneur a tendu son arc pour tirer sur eux, jusqu'à ce qu'ils tombent dans la dernière faiblesse;* troisième comparaison dont le sens est, que les pécheurs seront éternellement percés de flèches lancées par la main puissante d'un Dieu irrité contre eux. *Ils seront détruits comme la cire que la chaleur fait fondre et couler;* un feu dévorant tombera sur eux, et les privera de la vue du soleil; quatrième comparaison dont le sens est, que le feu de l'enfer, feu ténébreux, privera les pécheurs non-seulement de ce soleil matériel, mais de cet autre soleil de justice dont la lumière fera la gloire des saints avant qu'ils aient vu leurs épines parvenues jusqu'à la force d'un arbrisseau. *Le Seigneur les engloutira comme tout vivants, dans sa colère;* cinquième comparaison dont le sens est, que les persécuteurs figurés par les ronces, l'églantier, le noir-prun, le bouc-épine ne seront pas parvenus à la fin qu'ils se proposaient, que déjà *la colère du Seigneur les aura engloutis,* comme la terre engloutit ceux des vivants sous les pieds desquels elle s'entrouvre (1214). Le sens est, encore selon saint Augustin, « que les pécheurs, avant même qu'ils éprouvent les tourments de l'enfer, sont dès cette vie tourmentés par le désir d'avoir, ou par la crainte de perdre, en sorte que le triomphe de Jésus-Christ sur eux commence dès le temps de cette vie pour continuer pendant l'éternité; » il nous en avertit dès à présent, pourquoi? par bonté pour nous, parce qu'il désire triompher sur nous, non par justice, mais par miséricorde; d'où vient qu'après avoir excité notre crainte, il excite ensuite notre espérance en ces termes :

Le juste se réjouira, en voyant la vengeance que Dieu prendra de l'impie, *et il lavera ses mains dans le sang du pécheur, et les hommes témoins de* ces châtiments, *diront : puisque le juste tire du fruit* de sa justice, *il y a sans doute un Dieu sur la terre.*

Est-ce donc, me demanderez-vous, que le juste deviendra cruel? ou n'y a-t-il pas de la cruauté à se réjouir de tous ces maux dont les méchants sont accablés? Elle serait à son comble, vous répond saint Bernard (Serm. 8 *in psal.* IX), si le juste se plaisait à voir son semblable au comble du malheur; mais non, ce malheur n'est point précisément ce qui fait sa joie. Quatre considérations le réjouiront alors, dit ce Père : 1° comme le pécheur pleurera, grincera des dents en voyant le ciel où entrera le juste, de même le juste se réjouira en voyant l'abîme où le pécheur sera précipité, parce qu'il l'aura évité; 2° le juste se réjouira en voyant que la porte de l'abîme sera fermée sur le pécheur, parce qu'il sera assuré par là qu'il n'a plus rien à craindre du tentateur; 3° le juste se réjouira en voyant le pécheur sous la main vengeresse du Seigneur, parce qu'il comprendra mieux la miséricorde du Seigneur envers lui, que la justice qu'il exercera envers le pécheur; 4° le juste se réjouira de ce que tout désordre cessera, de ce

se boucher les oreilles, je répondrai que la nature est infinie dans ses variétés; j'ajouterai d'après saint Augustin et plusieurs autres Pères, sans le garantir, qu'il y a des serpents qui bouchent leurs oreilles, ou en en pressant l'une sur la terre, et en mettant sa queue dans l'autre, ou en imitant la voix de l'enchanteur, et même en criant plus fort que lui. 3° Scaliger, témoin oculaire, assure avoir vu des serpents sortir de leurs repaires, par des paroles magiques. On raconte de deux peuples, les Psiles et les Marses, qu'ils enchantaient les serpents :

. . . . . At Marsica pubes
Et bellare manu, et chelydris (*a*) cantare soporem,

(*a*) Serpens amphibius.

Viperumque herbis hebetare et carmine dentem.
(SILV. ITAL., *De bell. Pun.* II, VIII, 495-497.)

4° Parmi quelques vérités il se trouve beaucoup de fables concernant les enchantements des serpents. 5° On enchante le serpent lorsqu'on guérit sa plaie. 6° De ce que l'Esprit-Saint se sert de l'exemple des enchanteurs, il ne suit pas, dit saint Augustin, que les enchantements soient permis, comme il n'est pas permis d'imiter ce juge qui ne craignait ni Dieu, ni les hommes : « Similitudo trahitur, non res laudatur. »

(1214) Sur ce verset il faut noter, 1° *cum intelligant,* est mis pour *producant,* ou *crescant;* 2° que *absorbet* est mis pour *absorbebit.*

Digitized by Google

que tout rentrera dans l'ordre, de ce que la Providence sera pleinement justifiée, de ce que chacun recevra selon ses œuvres.

Dès à présent même on peut dire que le juste *lave ses mains dans le sang du pécheur*, parce qu'il se sert des maux qu'il lui voit souffrir pour se préserver du péché, ou pour se purifier de ceux qu'il a commis, ou parce que l'opposition de l'un à l'autre fait mieux sortir la noirceur de l'un, et la blancheur de l'autre : *Lavabit... ut unde ille plus sordet, inde iste pulchrius elucescat.* C'est dans ces différents sens que s'accompliront ces paroles : *Le juste se réjouira en voyant la vengeance de l'impie : il lavera ses mains dans le sang du pécheur ;* c'est dans ces différents sens que Jésus-Christ triomphera sur ses amis par la miséricorde (et par la justice, sur ses ennemis sans distinction), comment triomphera-t-il, sur les Juifs particulièrement? Le psaume suivant va nous l'apprendre.

Psal. LVIII. — C'est de ses cendres que la fable fait renaître le phénix ; c'est de son tombeau que la vérité fait sortir Jésus-Christ, le vrai phénix, glorieux et triomphant; le titre de notre psaume, commenté par saint Augustin, nous en avertit en ces termes : *Pour la fin : ne me perdez point. David a mis cette inscription pour titre, quand Saül envoya des gens, et fit garder sa maison pour le tuer*, c'est-à-dire, selon le sens prophétique, « quand la Synagogue envoya une garde, et fit observer le tombeau de Jésus-Christ, pour le tuer de nouveau s'il ressuscitait, et pour tuer son corps mystique s'il s'en formait un. » Là donc, *dans ce tombeau d'où Jésus-Christ est sorti en y laissant son linceul, comme David sortit de son lit en y laissant des peaux de chèvres*, j'entends ce Dieu Sauveur qui adresse cette prière à son Père (1215) : Sauvez-moi, mon Dieu, des mains de mes ennemis..., arrachez-moi du milieu de ces ouvriers d'iniquité, car voilà qu'ils se sont rendus maîtres de ma vie, non en punition de mon iniquité, car j'ai couru du ciel dans un sein virginal, de ce sein en une crèche, de cette crèche à une croix, de cette croix à un sépulcre, de ce sépulcre aux enfers, des enfers auciel; et partout j'ai redressé les voies tortueuses (S. HIERON.); j'ai dirigé mon intention vers vous, Père céleste; je suis allé à vous. Levez-vous donc pour venir au-devant de moi, et considérez l'état où ces hommes de sang m'ont réduit, pour m'en tirer au moment marqué dans vos décrets. C'est la prière que Jésus-Christ (1216) comme homme, adressa à son Père : voici maintenant la prophétie qu'il fait, comme Dieu, touchant son triomphe sur les Juifs; peut-on la méconnaître en la rapprochant de l'événement et de l'histoire qui la renferme.

Là, nous lisons que les Juifs devaient *parler dans leur bouche, avoir une épée sur leurs lèvres, se dire*, comme ne craignant point d'être entendus : *Qui nous a écoutés?* Ici, nous voyons que la Synagogue s'assembla souvent, qu'elle conspira secrètement contre les apôtres, qu'elle se persuada faussement que ses complots ne seraient point découverts. (*Act.* XXIII, 35.) Là, nous lisons ces paroles de Jésus-Christ à son Père : *Mais vous, Seigneur, vous vous rirez d'eux, et vous regarderez toutes les nations comme un néant.* Ici, nous voyons que les Juifs de toutes les nations ont échoué dans leur projet d'exterminer totalement la race des Chrétiens.

Là, nous lisons : *Dispersez-les par votre puissance, et faites-les déchoir de leur premier état; vous, souverain Maître, qui êtes mon protecteur tout-puissant, traitez-les ainsi à cause du crime sorti de leur bouche, et du discours qu'ils ont prononcé de leurs lèvres*, en disant: *Otez-le, crucifiez-le.* (*Joan.* XIX, 15.) Ici, nous voyons les Juifs partie tués au siége de Jérusalem, partie vendus et dispersés de proche en proche, jusqu'aux extrémités de la terre et de ses quatre parties, puisqu'il s'en rencontre jusque dans l'Amérique, jusque dans la Chine. Là, nous lisons : *Alors*, au jour de leur *consommation*, au jour où ils seront consumés *par votre colère*, au jour où ils ne subsisteront plus, *on publiera hautement l'exécration et le mensonge* qu'ils ont proféré. Ici, nous voyons qu'ils portent la peine, et de cette exécration qu'ils ont proférée : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants;* et de ce mensonge qu'ils ont dit : *Nous n'avons point de roi que César*, comme nous voyons aussi qu'ils sont consumés par la colère de Dieu, qu'ils ne sont plus en forme de république, quoiqu'ils subsistent encore comme Juifs

Là, nous lisons, qu'ils *souffriront la faim comme des chiens qui ont couru tout le jour sans rien ravir*, qu'ils tourneront autour de la ville, qu'ils *se disperseront pour trouver de quoi manger*, qu'ils *s'abandonneront au murmure, n'étant point rassasiés.* Ici, nous voyons que les zélateurs tournaient sans cesse au dedans de la ville assiégée par Tite, qu'ils ne pouvaient y entrer du temps

(1215) Cette prière est aussi 1° celle du juste dans l'affliction ; 2° celle de l'Eglise dans la persécution ; 3° très-probablement celle de David, au moment où Saül envoie ses gens en sa maison pour l'environner et le tuer. Je dis très-probablement, 1° à raison de son titre soutenu par les leçons hébraïques, chaldaïques, grecques, et par le consentement presque unanime des interprètes tant anciens que nouveaux, Juifs et Chrétiens. Je dis très-probablement, 2° par rapport à quelques commentateurs qui nient cette vraisemblance; disant que l'auteur de ce psaume avait pour ennemis tous les gentils; que ces gentils tâchaient de pénétrer dans la ville de Jérusalem, qu'ils voulaient surprendre celui qui parle ici, que David ne s'est jamais trouvé dans ces trois circonstances réunies, mais Néhémie à qui ils ajoutent qu'il faut l'attribuer. Mais une réflexion bien simple fait crouler ce tas d'observations. La voici, c'est que, dans notre opinion, ce qui n'a pas son accomplissement dans l'histoire de David, l'a dans celle de Jésus-Christ.

(1216) Lui seul pouvait dire ce que nous lisons ici : *Sine iniquitate cucurri.* Pour vérifier ces paroles en David, il faut dire qu'il était innocent des fautes que Saül lui imputait.

Digitized by Google

de saint Hilaire, et que sous l'empereur Adrien il n'était pas même permis aux Juifs de voir Jérusalem du haut des montagnes; et nous voyons de plus qu'ils cherchent partout le pain de la parole, et que, désespérant de le trouver, ils murmurent, ils maudissent même celui qui supputerait les années du Messie. Là, nous lisons que vers le soir, à la fin des siècles, et lorsque la plénitude des gentils sera entrée dans l'Eglise, ceux-ci se convertiront; ils sauront alors par l'heureuse expérience qu'ils en feront, que l'Homme-Dieu prendra l'empire sur les deux nations, sur Jacob, sur toute l'étendue de la terre. Ici, nous voyons qu'Israël passera enfin sous l'empire de la grâce, après avoir vécu sous celui d'une terrible vengeance, pendant un grand nombre de siècles; et que, plein de reconnaissance pour le don de sa vocation, il se liera par ces promesses qui sont du chef, du corps, de chaque membre de l'Eglise, de vous-mêmes, mes frères, et de moi : Je chanterai les louanges de votre puissance, et parce que vous vous êtes déclaré mon protecteur, et que vous êtes devenu mon refuge au jour de mon affliction; je chanterai votre gloire, ô mon défenseur! parce que vous êtes le Dieu qui me protégez, vous êtes mon Dieu, ma miséricorde, la mienne particulièrement, parce qu'elle m'a prévenu en tout; elle m'a créé; elle m'a délivré du péché; elle m'a appelé à la grâce; elle m'a justifié, prédestiné, glorifié. O miséricorde! ô nom sous lequel personne ne doit désespérer! *O nomen sub quo nemini desperandum!* J'y espérerai donc, et puisque vous êtes mon défenseur, ô mon Dieu! c'est en vous seul que je mettrai et que je conserverai toute ma force : *Fortitudinem meam ad te custodiam, quia Deus susceptor meus es.*

C'est, mes frères, par ces paroles que je termine mes observations sur le psaume LVIII, non qu'elles soient les dernières, mais parce que ce sont celles dont jusqu'ici j'ai usé plus souvent, m'étant accoutumé à dire dans les épreuves les plus propres à m'ébranler : Je mets ma force en vous, ô mon Dieu! votre force sera la mienne : *Fortitudinem meam ad te custodiam* (1217).

Psal. LIX. — Si vous avez lu le titre (1218) du LIX*, votre esprit est déjà préparé à ce que je disais en commençant, qu'il y est parlé du triomphe de Jésus-Christ sur les gentils; car que porte-t-il, ce titre? ce qui suit : *Pour la fin* (qui est Jésus-Christ), *pour ceux qui seront changés* (et qui passeront de l'infidélité à la foi, pour les gentils, par conséquent) : *ceci est l'inscription du titre* (inspiré) *à David, pour l'instruction* (de ces nouveaux convertis, à l'occasion suivante), lorsque David *brûla* (1219) *la Mésopotamie de Syrie et la province de Sobal* (1220), *et que Joab, étant revenu, frappa l'Idumée dans la vallée des Salines, par la défaite de douze mille hommes* (1221). En ce titre David fait mention du temps et de l'occasion où il a composé ce psaume, ne serait-ce point parce que ses victoires sur la Syrie et sur l'Idumée figuraient celles que Jésus-Christ remporterait sur ces peuples idolâtres? Voilà la vraie clef des deux sens du psaume, du littéral et du prophétique; du littéral selon, lequel David rappelle aux Israélites les afflictions que leurs pères coupables avaient éprouvées du temps des juges, puis les victoires qu'il leur a accordées de son temps, leur faisant part à la fin des desseins qu'il a sur l'Idumée, et leur montrant d'où il attend sa force et son secours; du prophétique, dont Eusèbe de Césarée, le père de l'histoire ecclésiastique, l'homme le plus savant de son temps (1221*), nous donne ces deux idées qui sont aussi de saint Athanase.

(1217) Il en reste encore une à faire, qui doit trouver sa place ici. C'est que la contradiction n'est qu'apparente entre ces deux versets 6 et 12 : *Vous, Seigneur, qui êtes le Dieu des armées, le Dieu d'Israël, appliquez-vous à visiter toutes les nations; ne faites point de miséricorde à tous ceux qui commettent l'iniquité*, verset 6; *ne les faites pas mourir, de peur que mon peuple n'oublie*, verset 12. Dieu peut disperser ce peuple, le rendre misérable, méprisable, et ne le pas faire mourir; il allie l'un avec l'autre par bonté pour nous, pour nous faire souvenir, en voyant les Juifs, qu'ils ont été des déicides.

Ces mots considérés séparément : *Ne faites point miséricorde*, peuvent, dit saint Augustin, signifier ou qu'il y a certains péchés irrémissibles, ou que Dieu n'en laisse aucun impuni : « Omnis iniquitas, parva magnave sit, puniatur necesse est aut ab ipso homine pœnitente, aut a Deo vindicante. »

A l'explication que nous avons adoptée de ces mots : *Ils se convertiront vers le soir*, on ajoute celle-ci : *Ils se convertiront trop tard, les envoyés de Saül viendront le soir environner la maison de David.* Nous nous en tenons à la première, comme à la meilleure et comme à la plus claire, si seulement on lisait : *Convertentur ad vesperam*, et usque ad hoc tempus, *famem*, etc.

(1218) On dit contre la vérité de ce titre : ou il est faux, ou il faut dire que, quand le psaume a été écrit, la Judée était affligée, et était séparée de Sichem, ou Samarie, puisqu'il assure l'un et l'autre. Or, il n'est pas vrai de dire que, quand David a écrit ce psaume, la Judée était affligée et séparée, etc. Il l'a écrit quand il a vaincu la Mésopotamie; or, alors la Judée, etc. Donc, etc., le titre est faux.

A cela deux réponses. La première est de Bellarmin et de plusieurs autres, disant que le Psalmiste parle de la Judée comme affligée, non du temps où il écrivit, mais du temps des juges. La seconde est de saint Augustin, expliquant tous les mots du titre dans le sens figuré, et disant que le sens littéral ne se trouvant pas conforme au titre, c'est un signe qu'il faut chercher un sens spirituel, qui est aussi le littéral alors.

(1219) Selon l'hébreu et saint Jérôme, il faut lire *pugnavit*, et non *succendit*.

(1220) Le silence de l'Ecriture sur ces événements n'est pas une raison de rejeter le titre.

(1221) L'expédition de la vallée des Salines, est attribuée à David (*II Reg.* VIII, 13), à Abisaï (*II Paral.* XVIII, 12), à Joab (*III Reg.* XI, 16), de qui il est dit qu'il vint aussi en Idumée, et qu'il y fit mourir tous les mâles. En cela, point de contradiction; ces exploits militaires peuvent avoir été faits par Abisaï, sous le commandement de David et de Joab son général; le copiste peut avoir mis douze pour dix-huit; Abisaï peut avoir tué six mille hommes d'abord, et Joab douze mille ensuite.

(1221*) vous trouverez son portrait en ces deux

Digitized by Google

1° Le Psalmiste prévoit que Jérusalem sera détruite, et le peuple juif terriblement secoué; c'est ce qu'il exprime par ces paroles : *O mon Dieu! vous nous avez rejetés, et vous nous avez détruits, vous vous êtes mis en colère, et vous avez eu ensuite pitié de nous* (1222).

2° Il prédit que les Chrétiens ne périront point au siége de Jérusalem; c'est ce qu'il exprime par ces paroles : *Vous avez donné un signal à ceux qui vous craignent, afin qu'ils fuyent de devant l'arc de votre colère.* Ceci se trouve dans Ezéchiel (IX, 6), en ces termes : *Omnem autem super quem videritis Tau ne occidatis;* dans l'Evangile : *Cum videritis*, etc. (*Matth.* XXIV, 15); dans l'histoire des premiers fidèles, qui, voyant les enseignes des romains chargées d'idoles autour de Jérusalem, c'est ce que l'Evangile appelle abomination dans le lieu saint (*Ibid.*), se retirèrent à la petite ville de Pella. David étant occupé de la prière, le Verbe divin lui annonce son triomphe sur les Juifs et sur les gentils; c'est ce qu'il exprime par ces paroles : *Je me réjouirai; je m'exalterai; je diviserai Sichem; je m'assurerai de la vallée des tentes* (1223); je me choisirai des serviteurs, tant du royaume d'Israël désigné par les enfants de Joseph, Manassé, Ephraïm et Galaad (1224), que du royaume de Juda, chef du peuple juif; je m'en choisirai aussi parmi les gentils, dont mon Eglise sera composée, pour la plus grande partie, parmi les Moabites (1225), parmi les Iduméens (1226), parmi les Philistins.

3° Le Prophète agréablement touché de la vue du triomphe de Jésus-Christ sur les gentils, et désirant la prolongation de ses jours jusqu'à ceux-ci, il s'écrie : *Qui est-ce qui me conduira dans* Bosra, *ville capitale et bien fortifiée? qui est-ce qui me mènera jusque dans le cœur de l'Idumée? Ne sera-ce pas vous, ô mon Dieu! qui auparavant nous aviez rejetés? Ne marcherez-vous pas maintenant, ô Dieu! à la tête de nos armées, comme vous faisiez autrefois? Donnez-nous votre secours pour nous tirer de l'affliction, parce qu'on espère en vain son salut de la part de l'homme. Avec Dieu nous ferons des actions de vertu et de courage, et il réduira au néant tous ceux qui nous persécutent : « Ipse ad nihilum deducet inimicos nostros. »* C'est, mes frères, tout ce que dit le Psalmiste dans ce cantique, et dans les deux précédents, où il célèbre le triomphe de Jésus-Christ sur nous, sur les Juifs et sur les gentils.

Est-ce là aussi tout ce que nous en dirons? Ministres du Seigneur, est-ce là tout ce que vous direz? Quand vous prononcerez ces mots : *Qui me mènera jusques dans l'Idumée*, ne formerez-vous pas le souhait d'aller jusqu'en Idumée, jusqu'aux confins de l'orient, jusqu'à la Chine, pour y faire triompher le Seigneur? Ne direz-vous pas cette prière pour ceux qui vous y devancent : O vous qui nous appelez dans ces contrées, ne marcherez-vous pas à la tête de vos armées spirituelles, dans ces régions étrangères, pour y soumettre les nations infidèles à l'empire de votre grâce? Ames fidèles, quand vous réciterez ces mots : *Vous avez fait voir des choses dures à votre peuple, vous nous avez fait boire du vin de componction*, et d'une douleur qui nous a piqué jusqu'au fond de l'âme, quand vous réfléchirez que ce sont tous les élus qui parlent ici, ne consentirez-vous pas à avoir la même plainte à former pour vous-mêmes?

Quand vous observerez que le Prophète dit de Dieu, qu'il a rejeté, détruit, ébranlé, abreuvé de fiel, lorsque les méchants font tout cela, ne confesserez-vous pas que Dieu est la première cause de tous les maux corporels? qu'il s'en sert pour éprouver les uns, et pour punir les autres? Quand vous entendrez un grand roi, un roi conquérant qui compte pour rien le secours des hommes, et qui n'en attend que de Dieu, ne reconnaîtrez-vous pas la nécessité de la grâce pour vaincre les ennemis de votre salut? Quand vous verrez un de ces Juifs qui habitent votre ville, ne vous souviendrez-vous pas de cette prière du Prophète : *De peur que mon peuple n'oublie la divinité*, ne les tuez pas, mais dispersez-les? Quand vous aurez comparé les prophéties concernant le triomphe de Jésus-Christ avec l'événement, ah! c'est alors que vous l'adorerez comme Dieu triomphateur, que vous ferez des vœux pour l'extension de son triomphe, que vous demanderez qu'il triomphe sur vous par sa grâce, et qu'il vous fasse triompher avec lui dans le séjour de sa gloire. C'est, mes frères, le bonheur, etc., etc.

INSTRUCTION XXI.

LE MARTYRE.

(*Psal.* LX-LXIII.)

Exaudi, Deus, deprecationem meam; intende orationi meæ.

Exaucez, ô Dieu! l'ardente supplication que je vous fais; soyez attentif à ma prière. (*Psal.* LX, 1.)

Psal. LX. — La réflexion de saint Augustin sur ces paroles et sur celles-ci qui les suivent : *J'ai crié vers vous des extrémités de la terre, lorsque mon cœur était accablé de tristesse*, me paraît admirable : Cette voix, dit-il, n'est point celle d'un étranger. C'est

mots : « Vix parem admitteret, si quantam cruditionis, tantam sinceræ fidei laudem tulisset. »

(1222) Vers. 2.—C'est *miserere*, selon l'hébreu, et non *misertus es*.

(1223) Autrement dit *Socoth*, lieu dans la tribu de Gad, où Jacob étendit sa tente.

(1224) Galaad était un homme de ce nom, duquel il est dit ici comme de Manassès, que sa terre appartiendra à Jésus-Christ. Sur quoi il faut observer que la tribu de Manassès avait son partage moitié à l'occident, moitié à l'orient, et que cette seconde moitié était connue sous le nom de Galaad.

(1225) Eusèbe, suivant l'hébreu, qui porte : *Moab olla lotionis meæ*, entend que les Moabites seront renouvelés par le bain de la génération.

(1226) Etendre son soulier en un lieu, c'est, selon le style de l'Ecriture, en prendre possession.

Digitized by Google

la nôtre, c'est celle de tous les fidèles ici présents, c'est celle de tous nos frères répandus dans cet univers depuis l'orient jusqu'à l'occident, parce que c'est celle d'un corps qui a sa tête dans les cieux et ses membres sur la terre; c'est celle de l'Eglise, qui est ce grand corps; c'est celle de Jésus-Christ, qui est le chef de cette Eglise; c'est celle de nous tous qui sommes les membres vivants de ce corps et de cette Eglise. Il crie des extrémités de la terre, ce chef des élus, et par ce cri il montre qu'il est encore aujourd'hui avec nous, non dans sa gloire, mais dans une grande épreuve; il en a souffert une cruelle dans sa propre personne; d'abord en ignorons-nous la raison? Cette épreuve a eu lieu parce qu'il avait pris de nous sa chair et que nous devions avoir de lui notre salut. Elle a eu lieu parce qu'il avait pris de nous la mort, et que nous devions avoir de lui la vie. Elle a eu lieu parce qu'il avait pris de nous les opprobres et que nous devions avoir de lui les honneurs. Il a donc été cruellement éprouvé en nous, ou si vous le voulez autrement, nous avons été, et nous continuons à être cruellement éprouvés en lui, comme aussi nous avons déjà vaincu, nous vaincrons encore par lui.

C'est ce que l'auteur du psaume nous marque lorsqu'il ajoute : *Vous me placerez* (1227) *sur la pierre dans un lieu élevé*, puisque, selon saint Paul (*I Cor.* x, 4), la pierre est Jésus-Christ même. *Vous me conduirez vous-même* (1228) *en des lieux inaccessibles, parce que vous êtes devenu mon unique espérance;* vous serez pour moi comme une forte tour contre les efforts de mes ennemis, comme une tour où non-seulement j'éviterai leurs traits, mais d'où je pourrai leur en lancer avantageusement.

L'auteur du psaume ne s'en tient pas là. Après nous avoir dit en qui nous vaincrons sur la terre, il nous parle du sort du chef et des membres dans le ciel; parlant de ceux-ci il dit en leur nom : *Je demeurerai toujours dans votre tabernacle* qui est le ciel; là je serai en sûreté et à couvert sous vos ailes; parce que vous avez exaucé ma prière, ô mon Dieu! vous me mettrez en possession de l'héritage que vous donnez à tous ceux qui vous craignent et adorent votre nom. Puis parlant du chef il dit à son nom : *Vous multiplierez les jours du roi immortel* des siècles, vous étendrez ses années de race en race (1229), *il demeurera éternellement en la présence de Dieu. Qui donc recherchera*, et approfondira *sa miséricorde et sa vérité?* ses attributs sont incompréhensibles, ils demanderont de moi une reconnaissance éternelle; ainsi *je chanterai dans toute la suite des siècles des cantiques* à la gloire *de votre nom, ô mon Dieu! pour m'acquitter chaque jour des vœux dont je vous suis redevable ; « Sic psalmum dicam nomini tuo, Deus, in sæculum sæculi. »*

Puisse, mes frères, cette occupation être la nôtre après cette vie misérable! puissé-je contribuer à vous procurer un aussi grand bonheur en vous expliquant les trois psaumes suivants! Comme celui-ci me paraît avoir été composé par David fuyant Absalon (1230) et convenir à des justes persécutés, poursuivis, recherchés pour être mis à mort, à des confesseurs, en un mot, et à des martyrs, c'est aussi à ces derniers que j'en ferai l'application en vous entretenant de leur patience afin que vous l'imitiez, et de la cruauté de leurs tyrans, afin que vous la détestiez (1231).

PREMIER POINT.

Psal. LXI. — Sous le nom de martyre on entend communément et nous entendons le témoignage que les disciples de Jésus-Christ ont rendu à sa doctrine, non-seulement par leurs écrits, et par leurs paroles, mais par leur sang qu'ils ont répandu pour en assurer la vérité et celle de ses principes. Heureux ceux qui ont lavé leur robe dans celui qu'ils ont versé pour une si bonne cause! ils ont contenté ceux qui demandent, pour croire, des témoins qui se soient fait égorger; ils ont fait pour Jésus-Christ ce que peut l'amour le plus héroïque; ils se sont acquis une couronne immarcessible dans le ciel; ils nous ont laissé sur la terre l'exemple de la soumission la plus parfaite par rapport aux maux de cette vie, du désir le plus parfait par rapport aux biens de la vie future; de la patience, par conséquent, la plus parfaite qui résulte de ces deux dispositions.

Je dis que les martyrs nous ont laissé l'exemple de la soumission la plus parfaite dans les maux de cette vie, et par là j'entends qu'ils possédaient leur âme en paix lorsque mille bras armés contre leur corps, le déchiraient, le mettaient en lambeaux, l'épuisaient de sang, lui faisaient souffrir tous les tourments que la rage la plus industrieuse peut inventer. J'entends qu'au fond des tribulations, ils goûtaient une joie d'autant plus pure et plus délicieuse, que les sens n'y avaient aucune part.

Je dis que les martyrs nous ont laissé l'exemple de la soumission la plus parfaite, et par là j'entends qu'ils ont triomphé non-seulement de la douleur qui affligeait leur corps, mais aussi du ressentiment qui pouvait péné-

(1227) La Vulgate met souvent le passé pour l'avenir.

(1228) *Voy.* Symmaque et Aquila, dans Eusèbe.

(1229) Ces mots et les suivants, à la rigueur, ne peuvent s'entendre que du David figuré, et non du David figuratif.

(1230) Je sais que Théodoret, Bède, etc., ont prétendu que le psaume LX était d'un captif de Babylone; je sais que le même Théodoret et d'autres Grecs doivent être exceptés du nombre de ceux qui attribuent le psaume LXI à David fuyant Absalon; je sais enfin que le psaume LXII est rapporté par plusieurs à d'autres temps, mais leurs raisons sont trop faibles pour nous obliger d'abandonner notre système.

(1231) C'est la pensée de saint Augustin (Serm. 44 *De sanctis*) : « In agone duo consideranda sunt, sævitia tortoris ut eam detestemur, patientia martyris ut eam imitemur. »

Digitized by Google

trer leur cœur; j'entends qu'ils ont pardonné à leurs ennemis, qu'ils ont prié pour eux, et que de persécuteurs ceux-ci sont quelquefois devenus disciples, étant touchés de la douceur des agneaux qu'ils égorgeaient eux-mêmes.

Je dis que les martyrs nous ont laissé l'exemple de la soumission la plus parfaite, et par là j'entends encore qu'ils soutenaient leurs frères, tantôt en les exhortant à la constance en présence de leurs bourreaux, tantôt en se déclarant Chrétiens eux-mêmes et marquant le désir qu'ils avaient de participer aux tourments de ceux qui souffraient pour la foi. Et pourquoi dis-je tout cela, mes frères? est-ce seulement afin que vous l'admiriez? n'est-ce pas aussi afin que vous l'imitiez? il est vrai que, les Césars étant devenus les protecteurs de la foi qu'ils avaient d'abord voulu détruire, les persécutions ont fini parmi nous; mais n'est-il pas un martyre de foi comme un martyre de sang? mais si votre vie n'était un témoignage continuel et pénible de votre croyance, n'en est-elle pas une désertion indigne; mais est-il un jour dans la vie où un Chrétien n'ait à souffrir, où par conséquent la patience des martyrs ne puisse lui servir de modèle? Voici donc, mes frères, ce qu'à leur imitation je voudrais que vous dissiez soit dans ces souffrances qui vous sont personnelles, soit dans celles qui sont de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les conditions.

Je voudrais que vous formassiez avec vous cet entretien que David vous a communiqué dans ce dessein (1232) : Ces maux que j'endure, ô mon âme! ne me viennent-ils pas de la volonté de Dieu, sans laquelle il ne tombe pas un cheveu de ma tête? cette volonté n'est-elle pas guidée par une sagesse souveraine? cette sagesse ne sait-elle pas mieux que moi ce qui me convient? Si Dieu me frappe d'une main par sa justice, ne me soutient-il pas de l'autre par sa bonté? s'il est mon Dieu pour me punir, n'est-il pas mon Sauveur pour me consoler, mon protecteur pour empêcher que je ne soisébranlé? Mon âme ne sera-t-elle donc pas soumise à ce Dieu si sage, si bon, si attentif à mes besoins? Mortels qui me persécutez, jusqu'à quand vous jetterez-vous sur un homme votre semblable et votre frère, vous joignant tous ensemble pour le tuer? le pousserez-vous comme une muraille qui penche déjà, et comme une masure toute ébranlée? Vous avez entrepris *de me dépouiller de mon prix*, de ma fortune, de ma réputation, secondant ainsi le dessein du démon qui veut me dépouiller du prix de mon innocence, du titre d'enfant de Dieu, du droit à son héritage céleste. Vous me bénissez de bouche et vous me maudissez de cœur (1233); je ne vous le dis que pour vous avouer que j'y suis sensible. Du reste je vous aime en Dieu, je vous pardonne et je vous rendrai le bien pour le mal; ce qui m'arrive de votre part, je ne l'attribue en rien à vos desseins, mais à la volonté de Dieu uniquement. Tenez-vous donc soumise à ce Dieu, ô mon âme! puisque c'est de lui que me viennent mes maux, puisque c'est de lui aussi que me viendra ma patience, puisqu'il est mon Dieu pour me châtier, mon Sauveur pour me délivrer, mon protecteur pour me rendre inébranlable. Oui, c'est en Dieu que je trouverai mon salut et ma gloire; c'est de Dieu que j'attends mon secours; mon espérance est toute en lui : *Spes mea in Deo est.*

Après avoir formé ces entretiens avec vous, je voudrais que vous exhortassiez encore ainsi ces amis et ces proches qui partagent vos souffrances avec vous : Espérez en Dieu, vous tous qui composez l'assemblée de son peuple! répandez vos cœurs en sa présence, en lui exposant distinctement vos faiblesses, vos besoins, vos peines et vos désirs; demandez-lui avec une pleine confiance tout ce qui vous est nécessaire, car il est votre protecteur pour jamais. Sur qui pourriez-vous compter si vous ne comptiez sur lui? sur les enfants des hommes? Ils sont vains et trompeurs; ils ont de fausses balances; ils jugent mal des objets de leur cupidité, et quoique divisés entre eux, ils s'accordent ensemble dans la vanité pour user de tromperie. Sur les richesses iniques? Gardez-vous bien d'y mettre votre espérance. Ou vous n'en avez pas, ou vous en avez; si vous n'en avez pas, gardez-vous bien de les acquérir par la voie de la violence; voudriez-vous perdre la justice pour de l'argent? si vous en avez gardez-vous bien d'y attacher votre cœur; voudriez-vous l'attacher à des objets qui vous passent, et que vous passerez vous-même comme l'ombre. Sur quoi donc compteriez-vous, sinon sur le Seigneur uniquement, sur sa puissance et sa sagesse? Il a parlé une fois sur le mont Sinaï (1234), et j'ai entendu ces deux choses concernant ses perfections : l'une, que la souveraine puissance appartient essentiellement à Dieu, et l'autre, qu'à vous, souverain Maître, appartient la miséricorde, et que, comme vous êtes infiniment juste, vous rendrez à chacun selon ses œuvres. C'est à ces deux objets que la sagesse vous ordonne de vous attacher; c'est pour ces deux objets que les prophètes ont parlé, que les patriarches ont soupiré, que la loi a été donnée, que Jésus-Christ a conversé parmi nous, que les apôtres ont prêché. Craignez donc l'un, et aimez l'autre; craignez la puissance et aimez la miséricorde; craignez la puissance, non celle qui ne s'étend que sur le corps, mais celle qui peut envoyer le

(1232) C'est la pensée d'Eusèbe, disant que David le passa à Idithun dans l'affliction.

(1233) Les mots latins de ce verset; *Cucurri in siti*, marquent que David, dans sa fuite, courait dans des déserts arides et brûlants : les mots hébreux, *cucurri in siti*, marquent que ses ennemis couraient contre lui avec une ardeur qui les altérait.

(1234) Il a parlé ailleurs bien des fois. Saint Augustin et Eusèbe entendent ceci du Verbe divin, qui est la parole éternelle du Père

Digitized by Google

corps et l'âme dans l'enfer; aimez la miséricorde, non cette miséricorde humaine qui trompe le malade, mais la miséricorde divine qui n'épargne jamais tant ses élus, que quand elle sévit contre eux; consentez donc à souffrir de la faim, de la soif, du glaive, de la persécution dans le temps présent, pour être épargné dans le siècle futur. C'est, mes frères, la leçon de patience que David adressait à Idithun, et que vous adresserez vous-mêmes aux compagnons de vos malheurs, quand vous aurez cette patience parfaite dont les martyrs vous ont laissé l'exemple. Revenons-y encore une fois, et pour cela comparons le désir dont ils étaient animés avec celui qui est exprimé au psaume LXII.

Psal. LXII.— Ce psaume, comme la plupart, est figuratif. Le désert de la Judée (1235) figure le désert de ce monde. Le lieu saint, ou le tabernacle mosaïque, figure le sanctuaire céleste. Le désir que David témoigne de paraître dans le lieu saint figure le désir que le martyr a eu de paraître dans le Saint des saints, par conséquent le désir le plus vif, le plus pur, le plus constant.

David y témoigne, et avec lui tous les martyrs ont témoigné le désir le plus vif des biens célestes, ou en ces termes, ou dans ces sentiments : O Dieu! ô mon Dieu! le mien spécialement par votre bonté et par mon choix; *je veille* lors même que mon corps dort; je veille de cœur, et je soupire vers vous, *dès que la lumière commence à paraître; mon âme* souffre un tourment semblable à celui de la faim. C'est peu dire; elle *brûle pour vous d'une soif* dont l'ardeur se communique à mon corps, ma chair s'en sent pressée en combien de manières? elle s'en sent pressée par le trop ou le trop peu de nourriture, par le trop ou le trop peu de sommeil, par le trop ou le trop peu de fatigue corporelle. Combien ces incommodités ne lui font-elles pas désirer le ciel, séjour d'où sont exclues toutes les incommodités, toutes les infirmités, tous les besoins?

Le spectacle de ce monde, loin d'affaiblir mon désir, ne fait que l'irriter. Voyant cette terre ou déserte ou habitée par des êtres plus semblables par leurs inclinations à des animaux qu'à des hommes; la voyant sans sentier, ou n'y en apercevant qu'un seul très-étroit, très-difficile à trouver, plus difficile encore à suivre; la voyant aride ou peu arrosée, peu fertilisée des eaux de la grâce, je souhaite passer de ce triste exil à ma patrie : *Je me présente devant vous comme* si j'étais *dans votre sanctuaire pour contempler cette puissance* qui produit et soutient toute cette gloire qui remplit le ciel et la terre. Ne sont-ce pas là les expressions de David et des martyrs? ne sont-elles pas celles du désir des biens célestes le plus vif?

Celui de bienveillance, celui par lequel ils s'engageaient à glorifier le Seigneur pour l'engager à leur accorder ces biens, ils l'ont exprimé de la manière suivante : *Puisque votre miséricorde*, de qui je tiens ma vie et sa conservation, *vaut mieux que ma vie même* (1236), *mes lèvres seront occupées à vous en louer. Ainsi je vous bénirai toute ma vie, je lèverai* continuellement *mes mains* vers le ciel (1237) en invoquant *votre saint nom*, et vous demandant *que mon âme soit remplie* de cette miséricorde, et qu'elle en soit comme rassasiée et engraissée; et alors, quand ma demande aura été exaucée, ma bouche vous louera dans de nouveaux *transports d'une joie toute sainte* (1238); je n'attendrai pas que je sois dans le ciel pour vous louer dans ces transports délicieux : *Si je me souviens*, que dis-je? je me souviendrai de vous étant encore *sur mon lit*, et pendant les intervalles de mon sommeil; ce souvenir sera ma préparation à l'oraison; par son effet je serai tout occupé le matin de la méditation et de vos perfections, et de ce que je vous dois *pour avoir pris ma défense;* j'en serai occupé dès le matin de l'éternité bienheureuse, pendant laquelle *je me réjouirai à l'ombre de vos ailes*, parce que *mon âme se sera attachée à vous et que votre droite aura* produit et *soutenu* cet attachement si légitime (1239). A ces expressions, mes frères, vous reconnaissez celles de David et celles des martyrs, ou errants comme David dans les déserts, ou retirés dans les cavernes, ou condamnés aux mines, ou jetés dans les prisons, ou conduits à l'échafaud; n'y reconnaissez-vous pas celles du désir de bienveillance le mieux caractérisé?

Dans les derniers, on remarque surtout un caractère de fermeté, on y voit qu'ils se sont tenus très-assurés et de la défaite de leurs ennemis et de leur propre victoire. Quant à ceux-là, ils avancent sans craindre que ces ennemis *ont en vain cherché à leur ôter la vie, qu'ils entreront eux-mêmes dans*

(1235) La Vulgate et les Septante de l'édition romaine lisent : Psaume de David lorsqu'il était dans le désert de l'Idumée; mais saint Jérôme, l'hébreu, le chaldaïque, les Septante de l'édition de Complute, lisent : *De la Judée*, et non *de l'Idumée;* et nous croyons qu'il faut lire ainsi, 1° parce que nous ne voyons pas que David ait jamais été dans le désert de l'Idumée, 2° parce que nous ne pouvons adopter la réponse ni d'Euthymius, disant que le désert de la Judée avait appartenu à l'Idumée, ni de Bellarmin, disant que le mot *Idumée*, est mis pour Judée, par amplification; nous croyons avec Ferrand, que ce psaume a été écrit par David fuyant Absalon, et non Saül, comme le veulent d'autres interprètes; notre principale raison, c'est qu'il s'y appelle roi.

(1236) Selon saint Hilaire et saint Jérôme, *vitas* est mis pour *vitam*.

(1237) « Ideo extensæ sunt manus ejus in cruce, ut manus nostræ extendantur in bona opera... quid dicam cum levo manus? quid petam? ab Omnipotente petitis, aliquid magnum petitis... ut sicut adipe, etc... ut omnis indigentia nostra intereat. » (S. Aug.)

(1238) « Cum sitis transierit, transit oratio, et succedit laudatio. »

(1239) « Ipsum gluten est charitas. Adhæsit anima post Deum... ut ille præcedat, tu sequaris præcepta propter gluten, et propter potentissimam dexteram tuam; in vanum, » etc.

Digitized by Google

les parties les plus basses de la terre, qu'ils seront livrés entre les mains de l'épée (1240), *qu'ils deviendront la proie des démons figurés par les serpents, les renards et les lions.*

Quant à Jésus-Christ leur chef, et quant à eux-mêmes : *Le roi*, disent-ils, *se réjouira en Dieu; et tous ceux qui gardent le serment de fidélité qu'ils lui ont juré* se réjouiront en Dieu (1241); *ils recevront la louange du* Seigneur même, qui *fermera la bouche de ceux qui disaient des choses injustes* (1242).

C'est, mes frères, je ne dis plus le langage que David et les martyrs ont tenu, mais celui que tout bon Chrétien tient, et qu'à leur imitation nous tiendrons si nous sommes Chrétiens. La preuve en est facile à comprendre. Si nous sommes Chrétiens, nous nous regardons comme étrangers sur la terre et comme citoyens du ciel. Si nous sommes Chrétiens, nous sentons que notre cœur est formé pour le Créateur, et non pour la créature. Si nous sommes Chrétiens, nous voyons cette terre comme un lieu où tout irrite nos passions, sans cependant pouvoir les satisfaire, où tout nous déplaît sans cependant nous en détacher, où tout nous paraît vide sans cependant nous désabuser. Si nous sommes Chrétiens, nous gémissons donc sur nos maux présents, nous désirons donc les biens futurs; nous sommes-donc des martyrs de désir, des témoins qui, par nos désirs, déposons en faveur de cette vérité évangélique, que nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais que nous en cherchons une dans le ciel dont Dieu est le fondateur (*Hebr.* XIII, 14). Et par une raison opposée, si nous ne sommes martyrs de désir, nous ne sommes pas même Chrétiens; que sommes-nous donc?

Même question, question aussi humiliante. Si nous ne sommes martyrs de soumission dans nos maux, si nous ne les acceptons avec respect, et comme nous venant de la main de Dieu, avec confiance et comme suivis de son secours, avec reconnaissance et comme des moyens nécessaires à notre salut; ne cessons-nous pas alors de témoigner pour cette vérité, *que nous devons entrer dans le ciel par beaucoup de tribulations?* Cessant d'être martyrs ou témoins de ce principe évangélique, ne cessons-nous pas d'être Chrétiens? Que sommes-nous donc alors? Que sommes-nous, n'étant martyrs de notre foi ni par notre résignation dans les maux présents, ni par notre désir des biens futurs, ni par la patience dont cette résignation et ce désir sont les actes les plus essentiels? Oh! patience, que vous êtes donc précieuse, et cependant que vous êtes rare! Martyrs de Jésus-Christ, qui nous en avez donné l'exemple, obtenez-nous la grâce de la pratiquer. Après l'avoir considérée pour l'imiter, examinons encore la cruauté des bourreaux des martyrs pour la détester. C'est le sujet de mon second point et du psaume LXIII (1243).

SECOND POINT.

Psal. LXIII. — Est-ce David qui y parle? Il peut être que sa retraite de Jérusalem, où Absalon venait le chercher, y ait donné occasion. Est-ce le juste persécuté qui y prie? Rien n'empêche que ce sens moral ne soit uni au premier sens qui est le littéral. Sont-ce les martyrs qui s'y plaignent? Est-ce Jésus-Christ le chef des martyrs? Ce sens prophétique est celui que saint Augustin a suivi dans l'exposition de ce psaume qu'il applique à la cruauté des tyrans, non de ceux qui ont versé le sang des Chrétiens, au Ier, au IIe et au IIIe siècles; non de ceux qui avaient auparavant juré la perte des apôtres, non des gentils qui flagellèrent Jésus-Christ et le crucifièrent, mais seulement à la cruauté des Juifs qui sollicitèrent sa mort. Elle fut telle, la cruauté de ces hommes, qu'en se la représentant au jardin des Olives, l'Homme-Dieu effrayé fit cette demande à son Père : *Ah! si ce calice pouvait s'éloigner de moi!* (*Matth.* XXVI, 39.) *Oh! mon Dieu! exaucez la prière que je vous offre avec ardeur; délivrez mon âme de la crainte de l'ennemi.*

Et comme alors il supportait notre faiblesse, il nous apprit à dire dans les temps de persécution : O Dieu! ou délivrez mon âme des maux que je crains, en les éloignant de moi, ou délivrez-moi de cette crainte humaine et servile, qui porte à plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu; je consens à craindre, mais celui qui peut tuer le corps et l'âme, et non celui qui n'a de pouvoir que sur le corps; ce que vous avez déjà fait tant de fois pour moi, faites-le encore, ô mon Dieu! *Protégez-moi* (1244) *contre l'assemblée des méchants et contre la multitude de ceux qui commettent l'iniquité.* Comme celle des Juifs qui ont fait mourir Jésus-Christ est la même qui nous est décrite dans les paroles suivantes de notre psaume, c'est aussi par ce que le prophète nous en dit, et après lui saint Augustin, que je vais vous faire connaître la cruauté des hommes.

Il est vrai que plusieurs martyrs ont souffert de grands tourments, mais nous ne voyons mieux ailleurs ce qu'ils ont souffert que dans notre Chef; c'était peu pour celui-ci d'exhorter ceux-là par ses discours, s'il ne les affermissait par son exemple. Vous connaissez déjà quelle fut la conjuration des Juifs contre lui, et quelle fut la multitude des conjurés; mais connaissez-vous de même leur iniquité? Ce Jésus avait soulagé leurs malades, il avait fait marcher leurs

(1240) « Revera sic Judæis contigit. Expugnati sunt irruentibus hostibus. Christum regem habere noluerunt et partes vulpium (Romanorum) facti sunt. » (S. Aug.)

(1241) « Jurat in eo, qui pollicetur ei vitam suam, qui vovet ei qui fit Christianus. » (Id.)

(1242) « Vicit leo de tribu Juda, et siluerunt vulpes. » (S. Aug.)

(1243) « Psalmus iste deprecatorius est (vers. 1, 2), increpatorius (vers. 3-6). »

(1244) L'hébreu lit : *protegens*, ou *protege*, pour le *protexisti* de la Vulgate.

Digitized by Google

paralytiques, il avait prêché contre leurs défauts, afin qu'ils haïssent, non le médecin qui venait les guérir, mais les maladies dont il venait les délivrer; et, comme des frénétiques, ils se soulevèrent contre le médecin, et non contre leurs propres vices; ils aiguisèrent leurs langues comme une épée contre lui : et quand, ô Juifs! les avez-vous aiguisées, sinon quand vous avez crié : *Crucifiez-le! crucifiez-le!* (*Joan.* XIX, 15.)

Il est vrai que vous avez voulu rejeter ce crime énorme sur Pilate, en disant : *Il ne nous est permis de tuer personne* (*Joan.* XVIII, 31); mais trompiez-vous Dieu, votre juge, et celui de Pilate? Méchants que vous êtes! vous avez tendu votre arc (instrument amer) afin de percer de vos flèches l'innocent dans l'obscurité, pour le percer tout d'un coup, sans être retenus par aucune crainte. O cœur dur qui se détermine à vouloir tuer un homme qui ressuscitait les morts! *o cor durum!* Vous vous êtes affermis dans ce noir projet contre toute raison et contre toute évidence; vous avez vu des miracles, et vous n'en avez pas été ébranlés; le juge a craint, et vous avez paru assurés; la puissance a tremblé, et la cruauté est demeurée tranquille; Pilate vous a demandé s'il crucifierait votre roi (*Joan.* XIX, 15); il a pris la défense de l'accusé; il a lavé ses mains, et vous lui avez répondu : *Que le sang de ce Jésus rejaillisse sur nous et sur nos enfants* (*Matth.* XXVII, 25); *vous avez consulté ensemble sur les moyens de cacher vos piéges; vous avez dit : Qui pourra les voir?*

O cœur humain! pourquoi t'es-tu persuadé que celui qui t'a formé ne te verrait pas? Vous avez cherché des crimes pour les imputer à l'innocence même, mais inutilement; vous avez produit des témoins, mais inutilement encore; leurs témoignages se sont trouvés faux; vous vous êtes épuisés en recherches, mais inutilement encore; elles vous ont toutes manqué; quand, par exemple, vous avez répandu cette fable que les apôtres avaient enlevé le corps de leur maître, qu'avez-vous dit alors? O ruse misérable! *quid est quid dixisti? O infelix astutia!* Abandonnez-vous tellement la lumière de la piété, vous plongez-vous tellement dans le sein ténébreux de la finesse, que vous osiez dire aux gardes du sépulcre : *Plaignez-vous que les disciples sont venus enlever le corps mort de leur maître, tandis que nous dormions* (*Matth.* XXVIII, 13); vous produisez des témoins endormis, vous dormiez bien profondément vous-mêmes, vous qui vous êtes épuisés dans la recherche d'une réponse aussi insensée! S'ils dormaient, qu'ont-ils pu voir? S'il n'ont rien vu, qu'ont-ils pu témoigner? Vous vous êtes donc trouvés en défaut dans la recherche que vous avez faite pour vous justifier aux yeux des hommes; dois-je en être surpris?

L'homme est entré dans le plus profond de son cœur, et Dieu a été exalté. Le Dieu fait homme est entré dans les eaux des grandes tribulations, en n'exposant que son humanité aux yeux des hommes, en leur cachant sa divinité. De là qu'est-il arrivé? que le Dieu fait homme a été humilié jusqu'à la mort, que l'Homme-Dieu a été élevé jusqu'à la gloire de son Père, que les plaies que ses ennemis lui ont faites ont été comme celles des flèches tirées par les mains faibles des petits enfants; que leurs langues affilées ont perdu leur force, qu'elles se sont tournées contre eux-mêmes, comme il arrivait autrefois à ces hommes placés sous la zone torride, qui lançaient contre le soleil brûlant, des flèches qui venaient retomber sur leurs têtes. Qu'est-il arrivé encore? que tous ceux qui ont examiné de près la conduite des Juifs persécuteurs, et celle de Jésus-Christ persécuté, mis à mort et ressuscité, ont été troublés; que tous ont été saisis de frayeur; que tous ont demandé aux autres : Que ferons-nous, mes frères? Ses apôtres eux-mêmes, d'abord saisis de frayeur, mais cessant ensuite de craindre les hommes pour ne plus craindre que Dieu, ses apôtres, dis-je, en ont annoncé les œuvres merveilleuses; ils ont eu l'intelligence de ses ouvrages; ils ont compris, Seigneur Jésus, les mystères de votre silence, lorsqu'on vous conduisait comme un agneau à la boucherie, lorsqu'on vous traitait comme un malfaiteur et un séducteur, lorsqu'on vous criait : *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix!* Peut-être qu'alors vos serviteurs formaient secrètement ce souhait : Oh! s'il descendait! oh! s'il confondait par ce miracle ceux qui lui insultent! Mais il devait en être autrement : vous deviez mourir, ô Jésus, pour les mortels et ressusciter pour ceux qui doivent vivre toujours. C'est ce que ne comprenaient pas ceux qui souhaitaient vous voir descendre de la croix; c'est ce que vos apôtres comprirent après votre résurrection, ce qu'ils annoncèrent, ce qui fut cru, et dès lors cette prophétie commença à s'accomplir : *Le juste se réjouira au Seigneur, il espérera en lui, et tous ceux qui ont le cœur droit seront loués du Seigneur* devant les insensés qui les auront blâmés.

Et ceux qui n'ont pas le cœur droit, que deviendront-ils donc? La chose est facile à comprendre, dit saint Augustin : c'est à vous à choisir, tandis que vous en avez le temps, un de ces deux partis qui vous sont proposés : si vous avez le cœur droit; si vous regardez comme un effet de la Providence le mal que vous souffrez; si vous ne présumez pas de votre justice en croyant souffrir plus que vous ne méritez; si vous imitez celui qui portait votre infirmité quand il disait : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (*Matth.* XXVI, 38), celui qui vous figurait quand il disait : *Mon père! que ce calice passe loin de moi* (*Ibid.*, 39), vous serez loués et placés à la droite. Si vous n'avez pas le cœur droit; si vous dites dans votre cœur : Dieu ne gouverne pas ce monde; si vous ajoutez, pour vous autoriser, que le voleur ne posséderait pas ce dont le juste est privé sous le gouvernement d'un être infiniment sage, vous serez à la gauche, et vous entendrez cet anathème : *Allez, maudits, dans un feu éternel.* (*Matth.*

Digitized by Google

xxv, 41.) Sera-t-il temps alors de redresser votre cœur tortueux ? redressez-le donc, dans ce moment ; soumettez-le à la volonté de Dieu ; acceptez les croix dont il vous honore ; désirez l'onction dont il les accompagne, et la fin dont il les couronne ; vivez avec patience pour mourir avec joie. C'est le bonheur où Dieu même a eu dessein de vous conduire, en vous instruisant de la patience des martyrs et de la cruauté des tyrans ; c'est celui auquel vous pouvez parvenir, sans qu'il soit nécessaire de monter un vaisseau pour voyager dans les Indes; seulement, à ce moment où je vous parle, changez votre cœur, et voilà que se fait ce que je vous crie si souvent et depuis si longtemps de faire, et ce qui vous causera une peine éternelle, s'il ne se fait (1245).

INSTRUCTION XXII.

VŒUX DU PÉCHEUR VRAIMENT PÉNITENT.

(*Psal.* LXIV-LXVI.)

Te decet hymnus, Deus, in Sion.

Il est digne de vous, ô Dieu ! qu'on chante dans Sion des hymnes à votre louange. (*Psal.* LXIV, 1.)

Psal. LXIV. — Selon les trois sens différents dont sont susceptibles ces paroles, ainsi que tout le psaume dont elles sont tirées, nous pouvons, mes frères, les appliquer à trois sortes de personnes différentes. Si nous faisons attention au premier qui est l'anagogique, l'âme souffrante dans le purgatoire lève ses regards vers le ciel, elle voit les biens qui lui sont destinés, elle les désire, elle les demande surtout dans la première partie du psaume où elle dit : *Il est digne de vous, ô mon Dieu, qu'on chante dans la céleste Sion des hymnes à votre louange, et qu'on vous rende des vœux dans la Jérusalem* d'en haut; exaucez ma prière afin que je sorte de ce lieu ténébreux; et que je passe dans celui de lumière jusqu'à vous, à qui toute chair sera présentée, de qui tout juste sera récompensé ; *ad te omnis caro veniet* (1246). O qu'heureux est celui que vous avez choisi pour habiter dans votre saint temple, puisque là nous serons remplis des biens de votre maison ! *replebimur in bonis domus tuæ* (1247).

Si nous passons de ce premier sens au second, qui est le littéral, le fidèle, dans un temps de sécheresse et d'aridité, reconnaît humblement que ce fléau vient du maître des éléments ; il exerce sa foi sur ce principe, que les cieux s'ouvrent ou se ferment selon que nous le méritons ; il monte au temple, où il demande une pluie qui féconde les terres en disant : O vous qui troublez la mer jusque dans son fond, et qui faites retentir le bruit de ses flots, enivrez les sillons par d'heureuses inondations; multipliez les productions par de douces influences, et la terre semblera se réjouir de ces pluies, par les fruits abondants qu'elle produira (1248).

Enfin si nous passons de ce second sens à un troisième, qui est le prophétique, la voix que nous entendons dans ce psaume et dans les deux suivants, est la voix de l'Eglise des gentils qui sollicitent leur conversion, et ensuite en rendent grâces au Seigneur. N'est-ce pas aussi ce que fait le pécheur vraiment pénitent? c'est à ce troisième sens moral et spirituel que je m'attacherai spécialement, en vous entretenant des vœux du pécheur, tant avant qu'après sa conversion ; ce sera le sujet de cette instruction.

O vous, mes frères, qui avez suivi David et Augustin dans leurs égarements, suivez-les maintenant dans leur pénitence ; entrez dans leurs sentiments, formez les vœux qu'ils formaient pour le ciel, appuyez les vôtres des motifs dont ils appuyaient les leurs, et puisque ce psaume LXIV a été composé plus spécialement pour ceux qui commencent à sortir de la captivité de Babylone (1249), ou du péché, pour retourner à leur ancienne patrie qui est la céleste Jérusalem, après l'avoir lu et médité, ainsi que le commentaire de saint Augustin, après vous être rendu propres les expressions de l'auteur et du commentateur, dites avec l'un et l'autre :

Il est digne de vous, ô Dieu ! qu'on vous loue par son silence, et par l'aveu qu'on fait de l'impuissance où l'on est de vous louer autant que vous êtes louable (1250). Il est digne de vous, qu'après vous avoir adoré dans le silence, on chante des hymnes à votre louange en tous lieux, en ceux qui vous sont spécialement consacrés, dans la céleste Sion à plus forte raison, puisque c'est là que vous êtes mieux connu; il est juste que nous accomplissions dans la Jérusalem militante et la

(1245) Je termine mon discours sur le psaume LXIII. Comme saint Augustin, dont j'ai suivi pas à pas l'homélie si belle, si intéressante, que l'Eglise l'a fait insérer en partie dans ses offices de la Passion ; je me suis tellement écarté du titre de cette instruction en la débitant, que j'ai appliqué les psaumes LX et LXI au saint nom de Jésus, le premier jour de l'an, et les psaumes LXII et LXIII, au dimanche dans l'octave de l'Epiphanie, et aux obligations des pères et mères envers leurs enfants ; il ne m'a fallu pour transition que dire, que le Psautier est un des livres dont saint Jérôme recommandait la lecture aux enfants.

(1246) Il paraît par l'usage que l'Eglise fait de ces paroles au jour des morts, qu'elles ont donné lieu au sens anagogique que j'indique.

(1247) La première partie du psaume va jusque là, et jusqu'au verset sixième inclusivement.

(1248) Je ne cite que ce peu de paroles de la seconde partie, qui commence au verset septième, et qui s'entend très-bien dans un sens littéral de la pluie que le prophète demande dans un temps de sècheresse ; tout le psaume peut être la matière d'un beau mandement en pareille circonstance.

(1249) Ce psaume a pour titre Pour la fin, psaume de David, cantique de Jérémie et d'Ezéchiel pour le peuple qui a été transporté, lorsqu'il commençait de sortir. David, Jérémie et Ezéchiel ont-ils donc été auteurs de ce psaume? On répond à à cette question en disant que David l'a composé, que Jérémie et Ezéchiel l'ont confirmé en prophétisant le retour des Israélites. Qui donc a mis ici les noms de Jérémie et d'Ezéchiel? David, répondent ceux qui soutiennent l'inspiration des titres et celle du saint roi pour les psaumes.

(1250) C'est le sens de l'hébreu, suivi de saint Jérôme : « Tibi silentium laus. »

Digitized by Google

Jérusalem triomphante les vœux que nous avons faits en nous consacrant comme holocaustes à la Majesté suprême. Nous savons que toute chair doit venir à vous comme au médiateur commun, le pauvre et le riche, le petit et le grand, l'ignorant et le savant, le serviteur et le maître, le jeune et le vieillard, le Juif et le Grec, le barbare et le Romain; nous y venons avec tous ces hommes, vous conjurant d'exaucer notre prière. Il est vrai que le mauvais exemple nous a entraînés, et que les paroles des méchants ont prévalu sur nous et sur votre loi; mais vous nous serez propice, vous serez la victime de notre propitiation, vous nous accorderez, Seigneur, le pardon de nos iniquités; nous vous le demandons, non en vue des biens du temps, mais en vue de ceux de l'éternité. O qu'heureux est le peuple chrétien, que vous avez choisi et pris à votre service! Ce peuple habitera; nous qui sommes de ce peuple, nous habiterons dans vos parvis; nous serons remplis des biens de votre maison, et quels sont-ils, ces biens?

Mes frères! dit ici saint Augustin pour répondre à cette question, supposons une maison où se trouvent des troupeaux nombreux de gros et de menu bétail, des vases d'or et d'argent, des appartements à l'embellissement desquels concourent la peinture, le marbre, les lambris, les colonnes, tout ce que peut produire l'art disposant des richesses de toute espèce, tout ce que peut souhaiter la cupidité la plus vaste dans ses désirs; quels biens immenses de cette maison! A qui cependant appartiennent-ils, ces biens? à la Babylone de ce monde. Si vous voulez retourner à votre patrie, ô citoyens de Jérusalem! il faut que vous renonciez à ces objets sensibles; désirez la maison de Dieu; désirez les biens de cette maison, et non ceux que vous apercevez dans la maison de votre protecteur, ou d'un grand de la terre; de tels biens, au lieu d'aider à vous lever, vous presseraient et vous colleraient à la terre. Encore une fois, quels sont donc les biens de la maison de Dieu? nous l'apprenons de ces paroles: *Votre temple est saint, il est admirable en équité.*

Le Prophète ne dit pas: Votre temple est admirable pour ses colonnes, pour ses marbres, pour ses lambris dorés, mais il est admirable pour sa sainteté et son équité; pour la sainteté et l'équité de son fondateur; pour la sainteté et l'équité de ceux qui l'habiteront éternellement. Voilà les biens de la maison de Dieu, dont nous serons remplis; les biens que nous pouvons et que nous devons souhaiter dès à présent, c'est la sainteté, c'est la justice, c'est la miséricorde, c'est la charité, ce sont les perfections de Dieu même, autant qu'elles sont communicables à de simples créatures. Tels sont les objets des vœux que fait le pécheur vraiment pénitent, à l'imitation de David et de saint Augustin.

Les motifs dont ces illustres pénitents ont appuyé les leurs sont aussi ceux dont il appuie les siens, savoir, la bonté de notre Sauveur, sa puissance, sa bienfaisance. Il emploie le premier en disant: *Exaucez-nous, ô Dieu qui êtes notre Sauveur!* vous qui êtes *l'espérance de toutes les nations de la terre* et même *de celles* qui sont les plus éloignées, de celles *qui habitent* les îles de la *mer*, figure de ce siècle où les hommes se dévorent comme les poissons dans la mer; où l'un désire un héritage, par la mort de l'autre; où l'un désire un gain, par la perte de l'autre; où l'un désire l'élévation par l'abaissement de l'autre; où l'un désire acheter par la contrainte où l'autre est de vendre; où l'un, après avoir fait sa proie d'un plus faible, devient la proie d'un autre plus fort et plus puissant. N'est-ce pas ce qui arrive chaque jour? ce que nous avons sous les yeux à chaque moment? Pourquoi donc la Providence nous en ménage-t-elle le spectacle, sinon afin que nous en ayons horreur, que nous évitions ce siècle qui nous le donne, et que nous demandions à Jésus-Christ la grâce de nous en éloigner? il veut nous l'accorder, et il le peut, c'est le second motif que le pécheur pénitent emploie, disant:

Exaucez-nous, vous qui êtes tout rempli de force! Vous avez autrefois, par votre puissance, préparé les apôtres, figurés par les montagnes, à l'œuvre pénible de la prédication; vous avez troublé la mer jusque dans son fond, et les impies du siècle jusqu'au fond de leur âme, en convertissant les uns, en livrant les autres à leurs sentiments persécuteurs; vous avez inspiré aux martyrs le courage de s'exposer aux flots des tribulations et des angoises de toute espèce (1251); vous avez troublé les nations (1252), et du trouble vous les avez fait passer à une crainte salutaire, par les miracles opérés dans la nature et sur leur cœur; ce que vous avez pu à leur égard, ne le pourrez-vous pas en ma faveur? Après vous l'avoir demandé par votre clémence et par votre puissance, je vous le demande encore par votre bienfaisance et ses effets innombrables.

Vous avez répandu la joie dans le cœur de votre peuple dispersé de l'Orient à l'Occident, en le faisant triompher des douceurs du monde et de ses terreurs. (1253) Vous avez visité la terre par vos missionnaires, et ceux-ci l'ont comme enivrée par la pluie de leur doctrine salutaire; ils l'ont comblée de richesses spirituelles, par où? en remplissant

(1251) Saint Augustin et saint Grégoire lisent: *Sonum fluctuum ejus quis sufferet?* et ils ajoutent par forme de commentaire: « Nisi ille (Christus), daret fortitudinem. »

(1252) Je mets avec raison au passé ce que le prophète a mis au futur, puisque sa prophétie est accomplie depuis longtemps et que d'ailleurs il use lui-même du passé au verset qui suit immédiatement.

(1253) Saint Augustin entend les caresses des hommes, par *exitus matutini*, et leurs rigueurs par *exitus vespere* ou *vesperæ*, et il dit que Dieu donne aux siens une sortie heureuse, tant de ces caresses que de ces rigueurs.

Digitized by Google

d'eaux le fleuve de Dieu, en remplissant le peuple élu des dons du Saint-Esprit; car c'est vous, ô mon Dieu! qui avez préparé la nourriture corporelle et spirituelle à votre grande famille, et comme vous préparez la première en fécondant la terre par le moyen des pluies, vous avez préparé la seconde en fécondant les âmes par le moyen de la prédication et de la grâce qui l'accompagne.

Ce que vous avez fait pour les générations précédentes, ne le ferez-vous pas pour les générations suivantes? la bienfaisance que vous avez exercée envers les pères n'est-elle pas un gage de celle que vous exercerez envers nous? Enivrez donc les sillons (1254) de la terre; ouvrez donc la dureté de la terre de nos cœurs avec le fer de votre parole; multipliez les productions de cette terre spirituelle en y multipliant vos dons et les œuvres de notre coopération; multipliez celle-ci par ceux-là, de manière que cette même terre semble se réjouir de ces pluies célestes (1255) par les fruits abondants de sainteté qu'elle produira. Oui, je l'espère, il en sera ainsi, vous comblerez de bénédictions cette année par les effets réitérés de votre bonté; tout le temps, tout le cercle de cette vie sera pour nous comme une année de jubilé, par la multitude des grâces que vous nous y accorderez; alors les champs cultivés de main d'homme et les déserts abandonnés à la seule nature; alors les Juifs ayant la loi mosaïque, et les gentils, guidés par la seule lumière naturelle, embrasseront le christianisme; ceux-là seront remplis de toutes sortes de fruits de l'Esprit-Saint; ceux-ci, qu'une manne divine nourrira, seront comme engraissés de cet aliment délicieux dont ils manquaient. Les collines seront remplies de joie, c'est-à-dire que les personnes élevées selon le monde deviendront dignes d'être élevées selon Dieu. Les brebis seront chargées d'une riche toison, c'est-à-dire que les pasteurs verront leurs troupeaux se multiplier. Les vallées seront pleines de froment, c'est-à-dire que les peuples et les pauvres du peuple abonderont en ce froment qui mérite seul d'être serré dans les greniers du Père céleste : alors, champs, déserts, celliers, béliers, vallées, tous les élus, figurés sous ces noms, jetteront des cris de joie; tous, ô Jésus! chanteront des hymnes à votre gloire, dans votre Eglise d'abord, et ensuite dans la céleste Sion : *Clamabunt, etenim hymnum dicent.*

A ces expressions, pécheurs, vous reconnaissez celles des vrais pénitents; y reconnaissez-vous les vôtres? y reconnaissez-vous les sentiments de votre cœur? Que désirez-vous davantage dans ce lieu de votre pèlerinage? sont-ce les biens du ciel? sont-ce les pluies de la grâce qui jaillissent jusqu'au ciel? Ce sont bien là les vœux que vous devez former avant votre réconciliation avec le Seigneur, mais sont-ce ceux que vous formez en effet?

Psal. LXV. — Je laisse cette question à votre propre examen, et je passe aux vœux que vous devez aussi former après votre réconciliation, au psaume LXV qui les renferme tous, aux quatre invitations que le Prophète vous y fait de louer le Seigneur, et aux sujets de louange dont chacune de ces invitations y est suivie; le titre même de ce psaume autorise ma pensée, puisqu'il porte : *Pour la fin, cantique ou psaume de la résurrection* (1256); car que signifie ce mot, *résurrection?* sinon la délivrance de la captivité de Babylone (1257) dans le sens littéral, et la délivrance du péché dans le sens spirituel.

Avec David et au nom de David, je vous y invite, comme il invitait tous les habitants de la terre, faites ces trois choses : témoignez à Dieu de saints transports de joie; chantez des cantiques à la gloire de son nom; rendez-lui, par vos louanges, la gloire qui lui est due, et pour sujet de louanges, prenez celui-ci : dites à Dieu dans la vue de ses merveilles : Que vos ouvrages sont terribles, Seigneur! la grandeur de votre puissance a convaincu vos ennemis de mensonge; elle leur a appris qu'ils se sont trompés, lors, par exemple, qu'ils ont dit que vous ne pourriez ressusciter ni votre Fils corporellement, ni ses membres spirituellement aujourd'hui, et corporellement à la fin du monde. Elle les a convaincus aussi qu'il avait pitié de qui il voulait, et qu'il endurcissait qui il voulait; ce dernier ouvrage, qui est de sa toute-puissance, comme le premier est de sa miséricorde, n'est-il pas terrible? Occupez-vous-en, en considérant bien la bonté du Seigneur envers vous et sa rigueur envers tant d'autres pécheurs qu'il laisse dans le péché. C'est le sujet de la louange à laquelle je vous invite en premier lieu.

Venez, ô vous qui êtes aujourd'hui l'Israël de Dieu! venez et voyez avec moi les œuvres merveilleuses qu'il a faites en faveur de son peuple captif en Egypte, et à ce signe reconnaissons ensemble que, comme il est bon envers ses élus, il est vraiment terrible dans ses desseins sur le reste des enfants des hommes. Il a changé la mer en une terre aride pour y faire passer ces Hébreux, et y faire au contraire périr les Egyptiens qui les poursuivaient. Et quant il a voulu introduire la nation sainte dans la terre promise, qu'a-t-il fait encore? Il a fait remonter le fleuve du Jourdain vers sa source, en sorte que les tribus ont pu le

(1254) Saint Augustin lit *sulcos*, et non *rivos*, et il paraît que *rivos* est effectivement mis pour *sulcos*.

(1255) Ou qui *tombent d'en haut*, *stillicidia*... saint Augustin lit : *stillicidia sua*, et non *ejus*, comme la Vulgate, ce qui paraît mieux.

(1256) 1° Le nom de David, qui ne se trouve ni dans l'hébreu, ni dans le chaldéen, ni dans les hexaples, etc., se lit dans saint Basile, etc., 2° Le mot *résurrection*, qui ne se lit point dans l'hébreu, se trouve dans la Vulgate et la version des Septante.

(1257) Les Israélites y étaient comme dans un tombeau, à raison des maux qu'ils y enduraient.

Digitized by Google

passer à pied sec pour aller exterminer leurs ennemis. C'est là, c'est au souvenir de ces prodiges que nous nous réjouirons en notre Dieu, en Dieu qui a par lui-même un empire souverain et éternel sur toutes choses, en Dieu dont les yeux sont appliqués sur les nations pour leur rendre selon leurs œuvres. C'est au souvenir de ces mêmes prodiges que nous dirons à ceux qui irritent le Seigneur de ne point s'élever d'orgueil en eux-mêmes; occupez-vous-en bien, occupez-vous encore plus de ceux dont vous savez qu'ils sont la figure. C'est le sujet de la louange à laquelle je vous invite en second lieu.

Nations, chrétiens tirés du sein des nations, bénissez notre Dieu, faites entendre vos voix en publiant ses louanges; celles qui lui sont dues, soit pour avoir délivré les Israélites de la captivité de Babylone, soit pour avoir soutenu les premiers Chrétiens dans les tourments qu'ils ont eu à endurer. Eux-mêmes vous en ont laissé l'exemple, disant après leurs combats: C'est Dieu qui a conservé la vie à notre âme (1258), et qui n'a point permis que nos pieds aient été ébranlés au milieu des plus violentes épreuves par lesquelles il nous a fait passer; car vous nous avez éprouvés, ô Dieu! vous nous avez éprouvés par le feu des tribulations, comme on éprouve l'argent dans le creuset; vous nous avez mis les pieds et les mains dans les liens et les chaînes; vous avez chargé nos épaules de toutes sortes de tribulations, en nous accablant de fardeaux pesants, ou en nous condamnant à couper les marbres et à fouiller dans les mines; vous avez mis sur nos têtes des hommes qui nous ont foulés par la cruauté, et de leurs édits, et de ceux qu'ils ont préposés pour en presser l'exécution; nous avons passé par les fouets et les lanières par les lances et les épées, par les chaudières bouillantes et les brasiers ardents: *Transivimus per ignem;* nous avons aussi passé par les cachots, les exils, la nudité et l'eau où nous avons été jetés: *Transivimus per aquam;* nous avons passé par le feu de l'adversité et par l'eau de la prospérité, et vous nous avez enfin conduits dans un lieu de rafraîchissement et de repos: *Eduxisti nos in refrigerium.*

C'est, mes frères, ce que les saints martyrs disent aujourd'hui au Seigneur en le remerciant de leurs victoires; c'est le sujet de la louange à laquelle je vous invite en troisième lieu; pourquoi? afin que, touchés du récit de ces héros du christianisme, vous disiez, avec la ferme résolution de l'exécuter: J'entrerai donc en votre maison, ô mon Dieu! j'y entrerai avec les holocaustes figurés par ceux de la Loi ancienne, dont les victimes étaient des béliers, des bœufs et des boucs; j'y entrerai avec l'holocauste par excellence, en présentant la victime de la loi nouvelle, et en offrant avec elle tout ce que je suis et tout ce que j'ai de plus cher et de plus précieux. C'est un des fruits que vous devez tirer des considérations précédentes, un des vœux qui doit suivre votre résurrection spirituelle, l'affranchissement de votre servitude.

Jouirez-vous d'un état si heureux sans en instruire vos frères, pour leur en inspirer le désir? Dites-leur donc, c'est une quatrième invitation que je vous fais: Venez, ô vous qui avez la crainte de Dieu! car c'est à vous seuls que je veux parler pour le faire utilement; venez, écoutez-moi, et je vous raconterai combien de grâces il a fait à mon âme. Par une première de ces grâces, j'ai publiquement crié vers lui; par une seconde, j'ai relevé sa grandeur sous ma langue et dans le secret de mon âme; par une troisième, je n'ai regardé aucune iniquité, ni des yeux du corps, ni de ceux du cœur, sachant que ce regard mettrait un obstacle invincible à ma prière; par une quatrième, qui a couronné les précédentes, Dieu m'a exaucé, il a été attentif à la voix de mon humble supplication, il m'a fait sortir avec avantage des diverses épreuves par lesquelles il a permis que je passasse. Que ce Dieu soit béni et de ma prière et de sa miséricorde, de ma prière qu'il n'a pas rejetée, de sa miséricorde qu'il n'a pas retirée de dessus moi; je suis assuré de celle-ci tandis que celle-là me reste (1259), je veux dire la prière.

Psal. LXVI. — Dans le peu que je viens d'en toucher, vous avez pu observer que celle qui est exaucée se fait avec grands cris, avec affection, avec la haine au moins commencée du péché. Dans le peu que je vais y ajouter, vous observerez que nous devons prier pour les fidèles d'abord, et ensuite pour les étrangers à la fois; pour ceux-là, afin qu'ils connaissent de plus en plus la voie de Dieu sur la terre, ou le Sauveur envoyé de Dieu parmi les gentils qui le méconnaissaient; pour ceux-ci, afin qu'ils confessent le nom du Seigneur et qu'ils en publient les louanges, afin que les uns et les autres se réjouissent de ce qui fait trembler les méchants, de ce que le Seigneur juge les peuples dans l'équité. C'est du psaume LXVI que je prendrai cette addition; d'un psaume où David (1260) avait en vue le retour de la captivité de Babylone dans un premier sens, et dans un second sens plus sublime, le retour du péché à la grâce, et l'avénement du Messie, de la grâce duquel ce retour dépendait; d'un psaume que nous nous approprierons en formant ces vœux, soit avant, soit après notre résurrection spirituelle; avant elle pour y parvenir, après elle pour y persévérer invariablement.

Que Dieu ait pitié de nous, et qu'il nous

(1258) La Vulgate lit, *mon* âme, mais tous les interprètes, dit Eusèbe, lisent, *notre* âme, *nos* pieds, et non, *mon* âme, *mes* pieds.

(1259) « Cum videris non a te amotam orationem tuam, securus esto, quia non est a te amota misericordia ejus. »

(1260) Ce nom, qui ne se lit point dans le titre de l'hébreu, est dans la Vulgate.

Digitized by Google

bénisse de toute bénédiction spirituelle et céleste en Jésus-Christ; non, par conséquent, en nous donnant la santé ou les autres biens temporels (car ces objets ne sont pas ceux de nos vœux absolus et principaux), mais en répandant sur nous la lumière de son visage et un rayon de sa sagesse; mais en dissipant nos ténèbres afin que son image, effacée par le péché, reparaisse en nous, afin que nous connaissions, Seigneur, votre voie sur la terre, votre Fils, qui s'appelle la voie, parmi les nations que leurs inclinations rendent terrestres et charnelles. C'est, mon Dieu! ce que nous vous demandons pour nous-mêmes, pour nos parents, pour nos amis, pour tous les enfants de votre Eglise sainte, et parce qu'un caractère essentiel à votre Eglise est la catholicité, parce qu'elle doit embrasser tous les lieux comme tous les temps, l'Asie comme l'Europe, l'Afrique comme l'Amérique, dirigeant notre charité vers les infidèles, nous vous prions encore :

Que tous les peuples, ô Dieu! publient vos louanges; encore une fois que tous les peuples vous louent, que les nations se réjouissent et soient transportées de joie, de ce qui afflige les pécheurs, de ce que vous jugez les peuples dans l'équité, de ce que vous conduisez dans la droiture les nations de la terre, de ce que la terre a donné son fruit (1261), de ce qu'une vierge a produit un fruit par excellence, un fruit béni, et en qui toutes les nations doivent être bénies; que Dieu le Père, que Dieu le Fils notre Dieu, que Dieu le Saint-Esprit nous bénisse de cette bénédiction qu'il réserve à ses amis, et non de celle qu'il rend commune à ses amis et à ses ennemis, et qu'il soit craint jusqu'aux extrémités de la terre : *Et metuant eum omnes fines terræ.* C'est en d'autres termes ce que nous disons en la première demande de l'Oraison dominicale : *Que votre nom soit sanctifié* (*Matth.* VI, 9); par conséquent c'est un acte de la charité la plus parfaite, un acte de cette charité que nous appelons de bienveillance; de cette charité par laquelle nous voulons à Dieu tout le bien que nous pouvons lui vouloir, toute la gloire extérieure que ses créatures peuvent lui procurer.

Ce langage, j'en conviens, mes frères, est celui de nos lèvres, mais s'accorde-t-il avec celui de notre cœur? à celui qui nous en contesterait la sincérité, la prouverions-nous par nos œuvres? Qu'aurions-nous à lui répondre, lorsqu'il nous montrerait que, loin de vouloir faire honorer le nom du Seigneur jusqu'aux contrées les plus éloignées, nous ne le faisons pas même honorer de nos concitoyens, pas même de nos voisins, pas même de ceux qui sont soumis à notre conduite? Qu'aurions-nous à lui répondre, lorsqu'il nous montrerait que nous le déshonorons par la conduite que nous tenons envers lui, envers notre prochain et envers nous-mêmes? Qu'aurions-nous à lui répondre, par exemple, lorsqu'il nous montrerait que nous avons souillé nos corps, ces temples du Saint-Esprit, de l'impureté de la langue, des yeux, et de tous les autres sens?

Continuons donc à réciter les prières du psalmiste; mais commençons à les réciter dans les saintes dispositions qu'elles exigent, en accordant nos sentiments avec nos paroles, et nos actions avec nos sentiments; faisons des vœux, nous le pouvons quoique pécheurs, cette qualité ne doit pas nous ôter la confiance en notre Sauveur; s'il nous a cherchés jusque dans l'iniquité pour nous racheter, nous abandonnerait-il après nous avoir rachetés, dans le dessein de nous perdre (1262)? Quoique pécheurs, nous pouvons donc adresser nos vœux au Seigneur, mais quels vœux? ceux qui ont pour objet la gloire dans l'éternité, et la grâce dans le temps. Délivrés de la captivité du péché, nous pouvons encore prier, et pour qui? pour nous et pour les enfants de l'Eglise, pour ceux mêmes qui en sont dehors, et généralement pour tous les infidèles, à condition toutefois que nos vœux seront sincères, ardents, formés par la plus pure charité, et réduits en pratique autant qu'il dépendra de nous. Heureux celui qui en fait de semblables pendant sa vie! à la mort il pourra dire: *J'entrerai dans votre maison, ô mon Dieu! avec des holocaustes : « Introibo in domum tuam in holocaustis; » Je m'acquitterai* dans le ciel envers vous *des vœux que mes lèvres ont proférés* sur la terre : « *Reddam tibi vota mea quæ distinxerunt labia mea.* » Puissent ces paroles, ou d'autres aussi saintes, être les dernières de notre vie présente, et cette vie être suivie d'une éternité bienheureuse. *Amen.*

INSTRUCTION XXIII.

ASCENSION OU TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST.

(*Psal.* LXVII.)

Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.

Que le Seigneur se lève, et que ses ennemis soient dissipés. (*Psal.* LXVII, 1.)

Grâces en soient rendues au Seigneur! la figure se change aujourd'hui en réalité, la prophétie en vérité, les désirs en effets. Autrefois, lorsqu'on élevait l'arche dans le désert pour être un signal aux Israélites qu'ils devaient marcher, Moïse disait: *Levez-vous, Seigneur, que vos ennemis soient dissipés* : c'est la figure qui se change en réalité, en ce jour où l'arche véritable, l'humanité sainte de Jésus-Christ, s'élève vers le ciel pour y prendre la place qui lui est préparée de toute éternité. Autrefois, lorsque David célébrait le transport de l'arche sainte (1263),

(1261) Ce fruit, dans le sens littéral, s'entend des riches moissons, etc., préparées aux Israélites de retour de la captivité.

(1262) «Impium te quæsivit ut redimeret, redemptum deseret ut perdat?»

(1263) Il est peu intéressant de savoir si ce transport est celui de Carathiarim à Jérusalem, ou de la maison d'Obédedom à Sion, ou de Sion au siége de Rabbaht, comme le veut M. l'Avocat, professeur en Sorbonne; il est beaucoup mieux de

Digitized by Google

l'esprit des prophètes lui découvrait comme présent le triomphe de Jésus-Christ, quoiqu'il fût éloigné de plusieurs siècles; c'est la prophétie qui se change en vérité, en ce jour où le père des orphelins et le défenseur des veuves va plaider et soutenir leur cause. Autrefois, lorsque l'arche passait d'un lieu à un autre, les Israélites souhaitaient que leurs ennemis visibles fussent dissipés, et que ceux qui les haïssaient prissent la fuite de devant sa face; ils souhaitaient que comme la fumée disparaît, ils disparussent de même, et que comme la cire fond au feu, les pécheurs périssent aussi devant la face de Dieu; ils souhaitaient, au contraire, que les justes fussent comme dans un festin, qu'ils se réjouissent en la présence de Dieu, et qu'ils fussent dans des transports de joie à la vue de sa grandeur et de sa magnificence. Ce sont les souhaits qui se changent en effets.

En ce jour où l'arche par excellence, cette arche qui renferme la Divinité, passe de la terre au ciel; en ce jour les ennemis de Jésus-Christ sont dissipés; les démons qui le haïssent, prennent la fuite; les orgueilleux comme la fumée se dissipent à proportion qu'ils s'élèvent; les impies périssent comme la cire se fond au feu; les justes se réjouissent dans l'espérance que le corps suivra son chef dans le lieu de son repos, et ce qui commence en ce jour se continuera de génération en génération, d'âge en âge, jusqu'à la fin des siècles.

O vous qui avez le bonheur d'être de ce petit nombre, chantez donc en ce jour les louanges de l'Homme-Dieu; faites retentir des cantiques à la gloire de son nom, soyez dans de saints transports en sa présence, tandis que les méchants seront remplis de trouble à la vue de son visage; préparez et aplanissez dans vos cœurs le chemin à celui qui s'élève au-dessus du couchant, au-dessus de notre mortalité, au-dessus de ce bas monde et de ses misères; occupez-vous fortement de ces pensées, que le Seigneur est son nom, et qu'il est dans le lieu saint comme triomphateur; livrez-vous au sentiment de la reconnaissance, à celui de l'admiration, à celui de la confiance, et pour cela considérez le triomphe de Jésus-Christ dans les circonstances qui l'ont précédé, dans celles qui l'accompagnent et dans celles qui le suivent; ce sera le sujet de cet entretien après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint, par l'entremise de Marie. *Ave*, etc.

J'en rappelle ici à votre témoignage, âmes tendres et délicates en sentiments. Celui de la reconnaissance n'a-t-il pas exercé sur vous toute sa force et toute sa douceur, au moment où une personne qui vous était chère pour sa piété, pour sa candeur, pour son dévouement, etc., a été rappelé de ce lieu d'exil à sa patrie? Si vous vous en expliquiez à nous, que nous direz-vous des larmes secrètes qui ont coulé de vos yeux; de la tristesse qui a affecté votre cœur; des réflexions touchantes que vous ont présentées ces qualités et ces talents qui vous charmaient pendant sa vie, et dont l'image est venue se peindre à votre esprit avec une vivacité toute nouvelle à l'instant de votre mutuelle séparation? Ah! si la reconnaissance agit si sensiblement et si puissamment sur vous envers un de vos semblables, comment donc n'agira-t-elle pas sur vous envers Jésus-Christ à ce jour où il quitte la société des hommes pour entrer dans celle des anges? car pour ne vous rappeler ici qu'une seule de ses qualités éminentes, sa bienfaisance, que n'a-t-il pas fait pour tous les hommes en général, pour vous et pour moi en particulier?

Gentils de naissance et de race, nous en avions aussi les sentiments, nous en tenions la conduite, nous en pratiquions les œuvres ténébreuses, nous étions étrangers à l'égard de l'alliance et des promesses. Quel triste état! Le conquérant dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe, nous en a tirés; il a renversé le mur de séparation qui nous divisait du peuple juif; il nous a rassemblés dans une même maison et une même Eglise; il nous a unis par les liens d'une même foi, d'une même espérance, d'une même religion et d'un même culte; nous étions esclaves du péché, il nous a délivrés de cet esclavage par la force de son bras; nous l'irritions par notre incrédulité; nous étions morts à la grâce comme les habitants des tombeaux sont morts à l'égard du monde; s'il y avait une différence entre nous et ces morts, c'est que nous repoussions la main bienfaisante qui travaillait à nous ressusciter, et cependant ne consultant que sa miséricorde et non notre malice, il nous a fait entendre efficacement cette voix: « Levez-vous, morts, et reprenez l'esprit de vie que les vents des tentations avaient éteint en vous. »

O Dieu! quand vous avez marché devant votre peuple pour le détacher de ce monde, quand vous lui avez donné l'exemple de ce détachement et de toutes les autres vertus, quand vous êtes passé dans le désert de ce siècle pour en montrer la vanité à ses amateurs, la terre a été ébranlée, et comme déchirée en deux parties à votre sujet; les uns en petit nombre ont été pour vous; les autres en grand nombre ont été contre vous. Ce qui s'était fait sensiblement sous Moïse, en votre présence (car vous êtes le Dieu de Sinaï, le Dieu d'Israël, le Dieu qui avez parlé sur Sinaï à Israël, sous une forme humaine; signe de celle dont vous deviez vous revêtir dans la suite des temps.) ce qui, en ces jours reculés, s'était fait sensiblement en votre présence et de votre part, s'est opéré spirituellement dans les jours de votre vie mortelle. Dans ces jours reculés, les cieux se fondaient en envoyant la manne: ils se sont fondus dans ces derniers, en envoyant pour manne votre corps et votre sang. Vous avez aussi, ô Dieu le Père! destiné une pluie toute volontaire et toute gratuite, pour l'E-

nous arrêter au vrai sujet du psaume, que d'en chercher l'occasion que la Providence nous a cachée.

Digitized by Google

glise votre héritage ; elle était tombée, cette Eglise, dans la défaillance, causée par l'ignorance du vrai Dieu, par l'idolâtrie, et par les vices qui la suivent, mais vous l'avez rappelée de sa défaillance; vous l'avez parfaitement fortifiée par le pain de la parole et l'eau de votre grâce. Qu'il ne craigne donc point, votre petit troupeau; les ouailles qui le composent trouveront une demeure sûre dans votre bergerie; rien ne les ravira de vos mains. Par un effet de votre douceur et de votre amour, vous avez préparé à ceux qui sont vraiment pauvres de cœur et d'affection tout ce qui nécessaire à leur salut.

En effet, mes frères, si outre les sacrements et les grâces qui coulent de ses fontaines, si outre les Livres saints et la parole sainte qu'ils renferment, il nous fallait des ministres de ces sacrements et des prédicateurs de la doctrine évangélique, Jésus-Christ ne nous les a-t-il pas préparés? n'est-ce pas ce qu'il a fait, en envoyant pendant sa vie et après sa mort, ses apôtres et ses disciples? Il est vrai qu'il les a envoyés comme des brebis au milieu des loups, mais pour que ces loups fussent changés en brebis. Ce souverain Maître en donnant sa parole aux héros de sa gloire, leur a aussi donné de l'annoncer avec force, avec fermeté, avec un courage supérieur aux menaces et aux promesses; aux menaces de la mort même, et aux promesses de la vie même. Ce roi des vertus du bien-aimé par excellence, ce Jésus à qui appartiennent toutes les vertus (1264) leur a accordé pour la beauté et l'ornement de l'Eglise, de se partager les dépouilles des nations, de les gagner à l'Evangile, et de les soustraire à l'empire du fort armé.

Ce prince de l'enfer suscitera contre vous les puissances de la terre; vous devez vous y attendre, vous dont le dessein est de détruire son règne! Il excitera des séditions; il aiguisera contre vous les glaives; il soulèvera contre vous le monarque et le sujet, le grand et le petit, le savant et l'ignorant, l'orateur et le philosophe, mais ne craignez rien de tous ces hommes; il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête sans la permission du maître qui vous a envoyés; vous dormiriez entre les sorts jetés sur vos têtes, vous passeriez les nuits exposés aux plus grands périls, que vous en sortiriez, ou semblables à la colombe, à l'aile argentée et au dos dont l'extrémité imite l'or pâle qu'on prend pour le plus précieux (1265), ou blanc comme la neige de Selmon, montagne située près du Jourdain. Que pourront contre vous tous les rois de la terre lorsque celui du ciel jettera parmi eux la division, tournera les armes des uns contre les autres, et exercera sur eux les rigueurs de sa justice?

La comparaison que je viens de faire entre les apôtres et le mont Selmon pour sa blancheur, je puis aussi l'établir entre ce mont et celui de l'Eglise pour leur commune fertilité. Ce dernier mont appelé comme le précédent, le mont Dieu, est un mont gras, une montagne grasse où se trouvent les pâturages les plus excellents; une montagne fertile où se produisent les fruits des bonnes œuvres en abondance. Mais pourquoi soupçonneriez-vous des montagnes terrestres chargées de graisse? pourquoi nous-mêmes donnerions-nous lieu à ce soupçon vous parlant de montagnes grasses? Expliquons donc la comparaison et disons-le ouvertement : cette montagne, c'est l'Eglise où il a plu à notre Dieu conquérant d'habiter, où en effet il habitera jusqu'à la fin, jusqu'à la consommation des siècles, enseignant par ses pasteurs, administrant les sacrements par leurs mains, et comme chef animant de son esprit, ce grand corps dont nous sommes les membres. Est-ce là un sujet peu important à notre reconnaissance, en concentrerons-nous tellement le sentiment en nous, qu'il n'éclate point au dehors en ce jour; n'inviterons-nous pas les nations à le partager avec nous; ne leur répéterons-nous pas ces paroles de David : Chantez les louanges de notre Dieu triomphateur, et soyez dans de saints transports en sa présence : *Cantate Deo..... exsultate in conspectu ejus.*

Autre sentiment que la présente solennité doit exciter en nous, c'est celui de l'admiration, à raison des circonstances qui accompagnent le triomphe de Jésus-Christ. J'appelle de ce nom l'ascension de mon divin Sauveur, c'est que j'y aperçois, et dans un ordre bien supérieur, tout ce que l'histoire profane nous montre dans le triomphe des héros de l'antiquité, un triomphateur, et son char; une effusion de largesses et de dons les plus précieux; une multitude qui pousse des cris de joie et de bénédiction; une armée de vainqueurs et une autre de vaincus. Le triomphateur, c'est Jésus-Christ; et son char, est la nuée sur laquelle il s'est assis pour monter au ciel.

Pour dix chars que vous compteriez dans les autres triomphes, combien de mille n'en compteriez-vous pas à celui-ci? *Currus Dei decem millibus multiplex* (1266). Combien de milliers et même de millions, soit d'anges, soit d'hommes qui se réjouissent autour du char du triomphateur. S'il était admirable à cet égard sur le mont Sinaï, combien ne l'est-il pas au même égard dans le ciel où il entre aujourd'hui comme dans son sanctuaire avec son propre sang? Vous êtes monté au plus haut des cieux, Seigneur Jésus, vous avez mené avec vous comme captifs de votre grâce, ceux qui étaient captifs de la mort; vous avez reçu des dons de votre Père et vous les avez communiqués aux hommes,

(1264) « Phrasi Hebraica Christus dicitur rex virtutum, dilectissimi, id est, suarum, ut notat Bellarminus post Augustinum. »

(1265) Le moyen de rendre ce verset et tout le psaume inintelligible, serait d'en rapporter les différentes explications. Tel qui les a lues toutes, sera tenté d'avouer ce que dit de Muis sur ce cantique, qu'*il est la croix des génies et l'opprobre des interprètes.*

(1266) Hebr. *bis decem millia;* numerus finitus pro indefinito.

Digitized by Google

par votre Esprit-Saint descendu sur eux le jour de la Pentecôte : dons de sagesse et de science, dons d'intelligence et de conseil, dons de force et de piété, dons de crainte et de confiance, dons de prière et d'amour : quels autres dons nommerais-je encore que vous n'ayez abondamment distribués? Et à qui, aux incrédules mêmes, à ceux même qui refusaient de croire que le Verbe s'était fait chair, qu'il avait habité parmi nous, et qu'il devait résider éternellement dans son Eglise. Nommez-moi un triomphateur qui ait été aussi magnifique en largesses et en présents.

Aussi n'entendez-vous de toute part autour de lui que des cris de bénédictions en ces termes ou en d'autres semblables, béni soit le Seigneur dans toute la suite des jours; il ne nous laissera point orphelins et sans défense, ce Dieu qui nous sauve en tant de manières ; il nous rendra facile et heureux par son assistance, le chemin où nous marchons jusqu'à ce que nous occupions la place qu'il va nous préparer. Car notre Dieu est le Dieu qui a la vertu de sauver, et comme il est le Seigneur, le souverain Maître, c'est à lui qu'il appartient de délivrer de la mort; et en effet il en délivrera ceux qu'elle détient dans ses liens, en brisant les têtes superbes de ceux qui marchent avec complaisance dans leurs péchés, c'est-à-dire en abaissant les montagnes de leur orgueil, jusqu'à en faire des vallées d'humilité et d'obéissance à son Evangile.

Car voici ce que dit notre conquérant : Je les tirerai de leur état de confusion (1267); je les arracherai du fond de la mer de ce siècle auquel ils tiennent (1268); et après les avoir convertis, leur attachement pour moi sera tel, que vous rougirez vos pieds vous, et les derniers de vos enfants dans le sang que verseront les tyrans; il sera tel que la langue de vos pasteurs, de ces chiens évangéliques qui savent aboyer contre le vice, et qui d'ennemis deviendront amis, que leur langue, dis-je, sera aussi teinte du sang qui coulera de ces veines : *Ut intingatur... lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso.*

Les yeux des deux Eglises, triomphante et militante, ô Dieu rédempteur, ont vu votre entrée dans la céleste Jérusalem, malgré les efforts de vos ennemis; ils ont vu l'entrée triomphante de mon Dieu et de mon roi qui enfin réside dans son sanctuaire; ils l'ont vu lui-même intuitivement et sans miroir, comme nous le voyons aujourd'hui des yeux de la foi avec une circonstance que nous n'oublierons pas ici, celle du cortége qui environne, qui précède et qui suit le triomphateur. Nous avons autrefois entendu (*Psal.* XXIII, 7, 8) les illustres captifs de Jésus-Christ crier aux anges : *Ouvrez vos portes :* et les anges répondre : *Quel est ce roi de gloire?* Aujourd'hui nous entendons les princes de l'Eglise, les apôtres conjointement avec ceux qui chantent des cantiques et qui glorifient Dieu par leurs œuvres, avec les jeunes musiciennes (1269), et les nouvelles Eglises ou les âmes nouvellement converties, nous entendons, dis-je ces princes qui préviennent tous les cœurs à qui ils adressent cette invitation : *Bénissez Dieu dans vos assemblées ; bénissez* le souverain Maître, vous qui êtes sortis *des sources d'Israël*, vous qui descendez des anciens patriarches. Là est le petit Benjamin, dans l'étonnement et l'admiration des merveilles de notre Dieu ; là se trouvent aussi les princes de Juda avec leur pourpre (1270), les princes de Zabulon, les princes de Nephtali, les douze tribus avec leurs princes ; et pour monter plus haut, ou pour descendre ensuite plus bas, là se trouvent les Adam, les Abel, les Sem, les Noé, les Abraham, les Job, les Jean-Baptiste, et tous ces justes qui ont vécu sous la loi de la nature, et sous la loi de Moïse.

Ces âmes saintes passent des limbes où elles étaient jusqu'au ciel où leur chef les introduit, et où elles reçoivent la récompense de leur vertu : Adam de sa pénitence; Abel de son innocence ; Sem de son zèle ; Noé de sa justice; Abraham de sa foi ; Job de sa patience ; Jean de sa fermeté ; tous les justes parfaits de leurs perfections. Dois-je, mes frères, vous dire ici quelle est cette récompense ; dois-je vous dire que c'est Dieu même, la maison de Dieu, les biens de la maison de Dieu, sa félicité, sa bonté, sa vérité, son immutabilité, etc. etc.? Dois-je vous ajouter avec le Prophète, que notre chef est admirable dans ses saints? J'ai plus à faire encore. Après vous avoir portés à ce sentiment d'admiration, je dois exciter en vous celui de la confiance, que la récompense de ces saints sera un jour la vôtre.

Une des considérations qui peuvent exciter ce sentiment, c'est que le triomphe de Jésus-Christ n'est pas comme celui des conquérants de la terre, le triomphe d'un jour, mais de tous les jours et de tous les siècles ; il ne triomphe pas en un lieu seul, mais en tous les lieux, au ciel, sur la terre et dans les enfers ; il ne triomphe pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, soit de l'Orient, soit de l'Occident, soit du Midi, de toute la terre en un mot. De là cette prière qui n'est pas moins une prophétie qu'une prière, et qui passe de bouche en bouche, depuis le jour de l'ascension du Sauveur :

(1267) C'est l'explication de saint Jérôme et de saint Augustin. Selon ces paroles, *basan*, signifie *confusion*.

(1268) Saint Augustin dit avoir trouvé dans un manuscrit grec, *in profundis*, et non *in profundum maris*, au reste, ajoute-t-il, en laissant *in profundum*, le sens est : *Convertam me in profundum maris, ad liberandum inde peccatores.*

(1269) Ce texte : *In medio juvencularum tympanistriarum*, ne prouve donc pas que dans le temple même, il y ait eu des musiciennes, chantant avec les musiciens, placées séparément. On convient du reste que hors le temple, v. g. sur le bord de la mer Rouge, etc., etc., elles ont chanté avec les hommes.

(1270) L'hebreu porte : *Cum purpura sua*, ce qui est plus clair que le *duces eorum*, de la Vulgate, dont la traduction est : *Les princes de Juda sont leurs chefs*, sans dire de qui.

Digitized by Google

Ordonnez, ô Dieu ! à votre vertu toute-puissante; ô Dieu ! affermissez partout et toujours, ce que vous avez opéré en nous ; en ce jour faites descendre sur nous cette grâce de votre temple qui est dans la Jérusalem céleste, afin que les rois vous offrent leurs présents; dans ce même dessein, réprimez ces bêtes sauvages qui habitent dans les roseaux ; réprimez cette assemblée de peuples, semblables à un troupeau de vaches en fureur; réprimez ces nouveaux Egyptiens, ces princes et ces peuples persécuteurs, qui ont conspiré de chasser de votre héritage ces disciples qui ont été éprouvés par les tribulations, comme l'argent par le feu; dissipez les nations qui ne respirent que la guerre contre votre Eglise ; alors il viendra de l'Egypte des ambassadeurs, pour contracter alliance avec vous ; l'Ethiopie sera la première à vous tendre les bras; toutes les nations désignées par celles de l'Egypte et de l'Ethiopie, recevront les ambassadeurs de Jésus-Christ, et se convertiront.

Royaumes de la terre, chantez donc les louanges de l'Homme-Dieu montant au ciel, vous avez un intérêt particulier à ce mystère, faites retentir des cantiques à la gloire de ce souverain Maître ; chantez à l'honneur de ce Dieu qui est monté au-dessus de tous les cieux vers l'Orient. C'est, mes frères, par ces actes extérieurs de religion, et par une vie sainte, que doit se manifester cette confiance intérieure que Jésus-Christ nous inspire en allant au ciel nous y préparer une place et y faire pour nous près de son Père, la fonction d'avocat et d'intercesseur.

Quelqu'un de nous manque-t-il de cette confiance, est-il destitué des œuvres qui l'accompagnent? C'est à celui-là que je dis de craindre et même de trembler, et voici pourquoi. C'est que ce même Jésus qui monte aujourd'hui au ciel, en reviendra à la fin du monde pour juger les vivants et les morts. Alors il rendra sa voix, une voix forte et puissante; alors sa magnificence et sa force paraîtront dans les nuées; alors il exécutera tout ce qu'il a prononcé contre les impies; alors ce Dieu d'Israël chargera les méchants de cet anathème désespérant : *Allez, maudits, dans un feu éternel préparé au démon et à ses anges* (*Matth.* XXV, 41), tandis qu'au contraire, il comblera son peuple élu de bénédictions; il lui donnera une vertu et une force qui le rendront invincible, incorruptible, impassible. C'est donc alors surtout qu'il sera admirable dans ses saints.

J'avoue qu'il me le paraît beaucoup dans la manière dont il les sanctifie ici-bas, dans les épreuves où il les fait passer, dans les afflictions temporelles, corporelles et spirituelles qu'il leur envoie; mais qu'il me le paraît bien davantage dans la manière dont il les béatifie là-haut, dans la gloire dont il les environne et dans les torrents de délices dont il les enivre ! C'est à la suite de cette considération principalement que je m'écrie : *Que Dieu est admirable dans ses saints ! « Mirabilis Deus in sanctis suis. »* Puis, ajoutant le sentiment du désir à celui de l'admiration, je dis à mon divin Chef, tant pour vous que pour moi :

Rendez-vous, Seigneur, admirable en nous comme en vos saints; rendez-vous admirable en nous dès à présent, en nous rendant nous-mêmes admirables par la force dans l'adversité, par la modestie dans la prospérité, par l'humilité dans l'élévation, par la fermeté dans l'humiliation, par l'amour de nos ennemis, par la douceur envers tous les hommes, par toutes ces vertus dont vous avez laissé l'exemple pour héritage sur la terre ; rendez-vous admirable en nous dans le siècle futur, en nous rendant admirables nous-mêmes par la magnificence des dons que vous nous accorderez , par l'étroite union qui sera entre vous, qui êtes le chef, et nous qui sommes les membres; par la vertu toute divine en laquelle notre infirmité sera absorbée. Et soyez-en béni dans toute l'éternité. *Amen.*

INSTRUCTION XXIV

MÉTHODE PRATIQUE, OU DISPOSITIONS CHRÉTIENNES ET PROCHAINES A UNE SAINTE MORT.

(*Psal.* LXVIII-LXIX.)

Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam.

Sauvez-moi, ô Dieu! parce que les eaux des tribulations sont entrées jusque dans mon âme. (*Psal.* LXVIII, 1.)

Psal. LXVIII et LXIX. — Ce principe que les Pères adoptent unanimement, que le Chef ne nous fait entendre sa voix dans le Psautier que pour être répétée par ses membres placés dans de semblables circonstances; l'opinion de ces savants qui entendent la voix de Jésus-Christ mourant dans ce psaume et les deux suivants; l'avantage que je crois avoir tiré de leur idée en coulant dans l'âme des malades moribonds; les sentiments dont je suis moi-même touché en lisant ces cantiques sacrés; l'usage que l'Eglise (1271) en fait chaque vendredi à Matines et à Prime pour honorer la passion du Sauveur; enfin ce titre du psaume LXVIII : *Psaume de David pour la fin, pour ceux qui seront changés*, pour ceux qui passeront d'une vie mortelle à une vie éternelle, d'une vie terrestre à une vie céleste, d'une vie corruptible à une vie incorruptible, d'une vie de tribulations à une vie tranquille et délicieuse : voilà, mes frères, ce qui détermine le choix du sujet que je me propose de traiter en ce discours, en vous parlant des dispositions prochaines à une sainte mort.

Pourquoi, mes frères, la vie nous est-elle donnée ? N'est-ce pas pour bien mourir; n'est-ce pas pour en apprendre la science; n'est-ce pas pour nous former à cet art, de manière à y réussir lorsque le moment de le mettre en pratique sera venu ? Un juge ne s'assied pas sur les tribunaux sans avoir

(1271) De Paris, de Metz.

Digitized by Google

appris l'art de la magistrature. Un militaire ne forme pas un siége et ne marche pas vers l'ennemi sans avoir appris l'art de combattre. Un orateur ne monte pas sur la tribune aux harangues sans avoir appris l'art de haranguer. Parmi le peuple même, vous ne voyez pas exercer une profession par celui qui n'en aurait pas pris des leçons. Demandez à toutes ces personnes la raison de leur conduite à cet égard, ils vous diront que pour chaque emploi, chaque office, chaque profession, il y a un temps d'apprentissage, d'où dépend le succès de tous les états et de toutes les actions de quelque importance et de quelque difficulté. Puis donc qu'il n'y a rien de plus important et de plus difficile que de bien mourir, n'est-il pas évident qu'il y a aussi un temps pour en apprendre la science?

Oui, mes frères, il y en a un, et ce temps est celui de notre vie, de tous les âges, de tous les ans, de tous les jours, de toutes les heures de notre vie, puisqu'il n'y en a pas une où un Chrétien ne puisse mourir réellement. Apprenons-le donc, et pour cela instruisons-nous des dispositions prochaines à une mort chrétienne, ce sera le triste, mais important sujet de ce discours.

Jésus-Christ, dans les jours de sa vie mortelle, n'a pas été seulement notre docteur par ses paroles, il a de plus été notre modèle par ses actions, non sur quelques points particuliers, mais sur tous généralement, par conséquent sur les dispositions prochaines pour mourir d'une mort sainte et chrétienne, par conséquent sur l'exercice de la prière jaculatoire, sur l'exercice de la crainte et sur celui de la confiance, que je mets au nombre de ces dispositions salutaires.

Que d'oraisons jaculatoires ce divin Sauveur a fait immédiatement avant sa mort, à Jérusalem, après la Cène; au jardin des Olives, la nuit où il fut livré; sur la croix où il expira! Vous connaissez, mes frères, les sept paroles qu'il prononça sur ce bois sacré; je vous les ai rapportées en vous expliquant le saint Evangile qui nous les a conservées; en voici sept autres que vous connaissez moins, et dont il est dans l'ordre de vous instruire en vous exposant le psaume qui les contient.

Sauvez-moi, ô Dieu! parce que les eaux sont entrées jusque dans mon âme; je suis enfoncé dans une boue profonde où il n'y a point de fond; je suis tombé dans la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé. C'est une première oraison jaculatoire de Jésus-Christ mourant et désignant par *ces eaux* les tribulations qui ont pénétré son âme et l'ont rendu triste jusqu'à la mort; par *cette boue* les péchés du genre humain, qui l'ont détenu dans ces tribulations; par *cette tempête* qui l'a renversé, la justice de son Père d'un côté, et de l'autre la fureur des Juifs.

Puis donc que la maladie, même la plus aiguë, ne vous dispensera pas de toute prière; puisque vous serez alors dispensés d'en faire de longues; puisque celles de Jésus-Christ sur la croix sont un modèle pour vous, étendu sur un lit de douleur qui vous tiendra lieu de calvaire et de croix, vous direz alors, non pas en murmurant, non pas même en vous plaignant, mais en demandant que la force du mal ne vous jette dans aucune impatience : *Sauvez-moi* de cette tentation, ô Dieu! et pour cela ayez égard à la violence du mal que j'endure; faible comparaison de mon état avec celui d'un homme, ou que de grandes eaux environnent de toutes parts, ou qui s'enfonce dans une boue sans fond, ou que la tempête a submergé après l'avoir élevé en haute mer! C'est à la puissance de mes cris, c'est à la faiblesse de mes yeux que se peut connaître la grandeur de mes souffrances et de mes travaux; à la puissance de mes cris, dont ma gorge a été enrouée; à la faiblesse de mes yeux, qui se sont épuisés à force de regarder vers le ciel, dans l'espérance que mon Dieu me secourrait. C'est une première prière jaculatoire que vous pourrez faire dans la maladie, et qui vous tranquillisera sur les cris plaintifs que la douleur arrache quelquefois à la nature, malgré les efforts de la grâce.

Sauvez-moi, ô Dieu! parce que ceux qui me haissent sans sujet sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête; mes ennemis qui me persécutent injustement se sont fortifiés contre moi; j'ai payé ce que je n'ai pas pris; j'ai souffert ce que je n'ai pas mérité; *vous connaissez, ô mon Dieu! ma folie et mes péchés.* C'est une seconde prière jaculatoire de Jésus-Christ souffrant, appelant sa *folie* celle d'Adam, ses *péchés* ceux de tout l'univers, et se représentant, outre la multitude innombrable de Juifs et de gentils soulevés contre lui dans le temps de sa passion, la multitude des impies de tout peuple qui se soulèveraient contre lui dans la suite des siècles.

Puis donc que le temps de la maladie est un temps où le mauvais ange du malade s'en associe d'autres pour vaincre et emporter la place par le nombre et la ruse des assiégeants, à leur vue vous crierez : Sauvez-moi, ô Dieu! parce que mes ennemis invisibles se sont multipliés et fortifiés contre moi; vous savez quelle est ma folie et combien peu, sans vous, je serais capable de découvrir les piéges que ces esprits artificieux me tendent; mes péchés ne vous sont point cachés, ô Dieu à qui tout est connu! pardonnez-moi ceux que j'ai commis, et éloignez-moi de ceux que mes ennemis s'efforcent de me faire commettre à ce moment après lequel ils savent qu'il ne leur en restera plus pour m'ébranler. C'est une seconde oraison jaculatoire que vous pourrez faire dans les moments où la foi vous montre les démons obsédant les malades, et les pressant d'autant plus qu'ils craignent que leur proie ne leur échappe.

Sauvez-moi, Seigneur *Dieu* des vertus, *afin que ceux qui vous attendent ne rougissent point à mon sujet, afin que ceux qui*

Digitized by Google

vous cherchent, ô Dieu d'Israël! ne soient point confondus à mon occasion. C'est une troisième oraison jaculatoire de Jésus-Christ souffrant et demandant sa résurrection, afin que ses disciples n'eussent point à rougir de cette qualité, comme il serait arrivé si leur Maître fût resté au rang des morts.

Puis donc que nos amis mêmes sont tentés de rougir de nous en certaines occasions, par exemple lorsqu'on nous méprise, par exemple encore lorsque nous souffrons certaines maladies aussi humiliantes que douloureuses, en ces cas nous pourrons faire à Dieu cette troisième oraison jaculatoire : Je consens à cette humiliation, Seigneur; seulement je vous demande une chose : c'est que vos amis, qui sont les miens, ne rougissent ni de vous ni de moi; ni de vous, qui m'affligez de cette sorte; ni de moi, comme si vous n'affligiez que vos ennemis. En voici une quatrième, une cinquième, que vous pouvez faire aussi utilement que les précédentes.

Sauvez-moi, ô mon Dieu! puisque c'est pour votre gloire que j'ai souffert tant d'opprobres, et que mon visage a été couvert de confusion; car si je suis devenu comme un inconnu aux enfants de ma mère, ç'a été parce que le zèle de la gloire de votre maison m'a dévoré, et que les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi; sauvez-moi, ô mon Dieu! et pour cela ayez égard à mon zèle pour vous, et aux exercices de pénitence que mon zèle me fait pratiquer; au jeûne que j'ai observé, au sac dont je me suis couvert, au cilice que j'ai pris pour vêtement, aux railleries dont je suis devenu le sujet pour ces pratiques (1272). C'est une quatrième et une cinquième oraison jaculatoire de Jésus souffrant et sollicitant sa résurrection par ses bonnes œuvres.

Puis donc qu'il est de foi que Dieu récompense les nôtres, nous pourrons aussi dire dans la maladie : Sauvez-moi, Seigneur, je vous demande ce salut par le zèle que j'ai eu pour vous, par les opprobres qu'il m'a attirés, par le sac et le cilice dont je me suis couvert, par les jeûnes que j'ai pratiqués, par la patience avec laquelle je souffre cette maladie, par toutes mes bonnes œuvres faites dans la grâce de votre Fils. C'est une quatrième, une cinquième oraison jaculatoire, que l'humilité la plus profonde permet à un malade lorsqu'elle est fondée sur la vérité (1273).

Une sixième dont je vous recommande aussi, et très-instamment, l'usage, est de vous occuper des suites que peuvent avoir les tentations d'impatience, d'infidélité, de désespoir, etc., qui sont plus ordinaires dans la maladie; puis de diriger votre prière à Dieu, et de lui dire dans l'effroi où vous jette le péril imminent où vous êtes : Voici le temps, ô Dieu! de faire éclater votre bonté, exaucez-moi selon la grandeur de votre miséricorde et selon la vérité des promesses que vous m'avez faites de me sauver; arrachez-moi du milieu de la boue et de la fange de mes péchés, afin que je n'y demeure point enfoncé plus longtemps; défendez-moi de ces ennemis invisibles qui me haïssent parce que je vous aime; tirez-moi du fond des eaux amères du siècle futur, en considération des eaux de mes tribulations présentes.

Grand Dieu, que la tempête actuelle ne me submerge point; que cette horrible tempête ne me fasse point échouer au port du salut; qu'au sortir de ce monde que je vais quitter, je ne sois point enseveli dans le profond abîme, et (ce qui mettrait le comble à mon désespoir, parce qu'il me rendrait impossible son retour à la vie) que l'ouverture de ce puits effroyable ne se ferme point sur moi, comme elle se ferme sur les réprouvés, non pour des siècles, et même des millions de siècles, mais pour tous les siècles des siècles. Ah! si cette pensée suffit à ce moment pour me faire frémir, quel serait mon frémissement, ma fureur, ma rage, si j'étais au fond de ce puits, et qu'un couvercle inamovible fût placé à son ouverture! O Dieu! exaucez-moi; oh! que votre miséricorde m'est douce à ce moment où j'en sens si bien le besoin pressant, et où je puis y recourir utilement! O Dieu! regardez-moi favorablement selon la multitude de ces miséricordes qu'exige la multitude de mes péchés; ne détournez point votre visage de dessus votre serviteur; exaucez-moi promptement parce que je suis accablé d'une affliction temporelle, qui peut, par votre grâce, me valoir le ciel, mais aussi qui par ma faute pourait me mériter l'enfer. Seigneur Jésus! ne perdez donc point de vue mon âme : après l'avoir rachetée une première fois par votre sang, rachetez-la une seconde fois, en lui en faisant l'application; tirez-moi de ce péril pour votre gloire, pour mon salut, pour la honte de mes ennemis qui veulent m'en priver : *Non absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum*, etc. C'est la sixième prière dont je vous recommande l'usage dès aujourd'hui, pour le temps d'une dernière maladie.

Aux maux qu'elle vous causera, se joindront peut-être les suivants, savoir; les insomnies et ses longes nuits, qui sont si propres à rappeler les nuits éternelles de l'enfer; la faim qui tourmente; la soif qui brûle; la situation qui gêne; la maladresse et le peu de complaisance des infirmiers, dont plusieurs n'ont pas même le secours, la violence du feu, du fer, des instruments que l'art est forcé d'employer en certains cas, l'amertume des remèdes que le médecin administre. Que de maux, mes frères, que dire

(1272) Comme l'Evangile ne marque pas comment le sac, le cilice, etc., ont rendu Jésus-Christ un sujet d'opprobre, saint Augustin entend par ce sac et ce cilice, l'humanité de Jésus-Christ : par ce jeûne, la faim spirituelle de notre salut.

(1273) Le verset 15, marque que les juges assis aux portes de la ville, où ils rendaient leur jugement, et les hommes de table, ont raillé Jésus-Christ dans sa passion.

Digitized by Google

dans ces maux, sinon pour les adoucir, du moins pour les supporter? Cette septième prière jaculatoire de Jésus-Christ à son Père: *Vous connaissez mes peines... mon cœur s'est préparé à toutes sortes de misères; j'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi* et comme moi, *et nul ne l'a fait;* (1274) *j'ai attendu que quelqu'un me consolât*, mais *je n'ai trouvé personne* qui voulût le faire; *ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif, ils m'ont présenté du vinaigre à boire* (12 75).

Que ce fiel et ce vinaigre présentés à Jésus-Christ, rappelés aux malades, lorsqu'on leur offre un breuvage amer, sont propres à diminuer cette amertume, et à donner le courage de l'avaler sans se plaindre, et même pour le plaisir d'imiter Jésus-Christ dans ses actions. Que la prière où il en est fait mention est donc utile! Retenez-la donc et toutes les précédentes, et pour en faire usage dans les jours d'une dernière maladie, faites en usage dans les jours de santé. Cet exercice est une première disposition prochaine à une bonne mort, un préservatif excellent contre cette lenteur, cet engourdissement spirituel, cette tiédeur dont les malades les plus pieux se plaignent si souvent.

Autres sujets de plaintes du grand nombre des infirmes; c'est la mélancolie; c'est l'ennui; c'est cette crainte que j'appelle le purgatoire des élus, cette crainte des jugements de Dieu, qui est si utile aux justes, et si nécessaire aux pécheurs insensés, afin qu'ils deviennent sages. Mais comment l'inspirer à ceux-ci? Voici un moyen que j'ai quelquefois employé efficacement, et dont j'ai pris l'idée de notre psaume.

Je disais à ces hommes ce que je répète maintenant à ceux d'entre vous qui se vantent de ne désirer, ni craindre la mort: N'est-elle donc ni désirable, ni formidable; ne devez-vous pas la désirer, comme pouvant être la fin de vos maux, et le commencement de votre bonheur; ne devez-vous pas la craindre au contraire, comme pouvant être la fin de vos biens, et le commencement de tous vos maux, de tous les plus grands maux? Ceux qui sont arrivés aux Juifs incrédules, sont une figure de ceux qui arriveront aux imitateurs de leur incrédulité et de leurs autres vices. Or, vous voyez de quels maux spirituels et corporels ils sont accablés; vous voyez que les Livres saints sont des livres fermés pour eux, qu'ils sont tout courbés vers la terre par leurs inclinations, qu'ils sont éloignés de leur ancienne habitation depuis plus de dix-sept siècles; vous voyez en leur état actuel, l'accomplissement de ces prophéties: *que leur table* où ils posent leur écriture soit *devant eux un filet*, qu'elle leur soit une juste *rétribution*, une pierre *de scandale*, et une occasion de chute. Que leurs yeux soient tellement obscurcis (1276), qu'ils ne voient point.

Vous observez tout cela, mes frères, ne voyez-vous pas aussi la main d'où partent tant de coups si terribles? ces mots ne vous les découvrent-ils pas? Faites, Seigneur, *que leurs dos soient toujours courbés contre la terre;* faites fondre sur eux tous les traits de votre colère, faites qu'ils se trouvent exposés à toute la violence de votre fureur; faites que leur demeure devienne déserte, et que personne n'habite dans leurs tentes, *parce qu'ils ont persécuté celui que vous avez frappé*, en le revêtant d'un corps sujet comme les nôtres, à la faim et à la soif, au froid et au chaud; *parce qu'ils ont ajouté de nouvelles douleurs aux plaies de votre Fils*, les douleurs des fouets et des clous, aux plaies que lui causait la considération de nos péchés; faites aussi qu'ils ajoutent iniquité sur iniquité, et qu'ils n'entrent point dans les voies de votre justice; qu'ils soient effacés du livre des vivants, et qu'ils ne soient point écrits avec les justes.

Voilà, mes frères, et les maux, et l'auteur des maux que la nation juive continue à souffrir; elle est exilée de sa patrie; elle est dans l'aveuglement; elle est dans l'endurcissement pour tout ce qui concerne le salut; elle est effacée du livre de vie, de ce livre où sont écrits les noms des Chrétiens (1277); elle ajoute chaque jour péché à péché, non que Dieu lui en suggère la volonté, mais parce qu'il lui soustrait sa grâce et parce qu'il dispose tellement de tout, qu'un second péché devient la peine d'un premier. Quelle effroyable vengeance du Seigneur sur cette nation! puisqu'elle n'est qu'une figure de celle qui attend les mauvais Chrétiens, ces insensés pécheurs, qui se vantent de ne craindre ni la mort, ni ses suites? quelle vengeance le Seigneur exercera-t-il donc contre ceux-ci? C'est, mes frères, ce que j'ai quelquefois dit utilement à certains pécheurs qu'il fallait conduire à la crainte d'abord, et c'est par de semblables réflexions que vous vous y conduirez vous-mêmes, soit en ce jour, soit en celui de votre dernière maladie. C'est une seconde disposition chrétienne et prochaine à une bonne mort (1278).

Psal. LXX.— Une troisième à laquelle cette

(1274) Les saintes femmes de Jérusalem s'attristaient bien avec Jésus-Christ, mais non comme Jésus-Christ; elles s'attristaient non sur les péchés des hommes, mais sur la mort corporelle du Sauveur.

(1275) L'accomplissement de cette prophétie est précis et littéral dans la personne de Jésus-Christ. Ce que dit saint Matthieu, qu'on lui présenta du vin mêlé de fiel, suffit pour justifier ces expressions: *Et dederunt in escam.*

(1276) « Quotusquisque est qui intelligat infelicitatem hominis cujus cor jam cæcum est? tollantur illi oculi corporis, omnes homines miserum dicunt; perdat oculos mentis, sed circumfluant temporalia, felicem appellant. » (S. Aug.)

(1277) Ce livre des justes et des vivants, est le même. Bellarmin l'explique du livre propre au peuple de Dieu.

(1278) Je passe les neuf derniers versets du psaume LXVIII, parce que d'un côté ils n'offrent aucune difficulté, et de l'autre ils sont une exhortation à l'espérance, comme le psaume LXX; ils sont aussi en partie une prédiction de la construction de la Jérusalem céleste.

Digitized by Google

seconde prépare, est la confiance dont le psaume LXX est un acte général, renfermant trois actes particuliers et principaux, appuyés chacun de motifs qui leurs sont propres. L'acte général est celui-ci qui termine l'administration des derniers sacrements aux malades, et qui est digne de terminer leur vie : *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré; ne permettez pas que je sois confondu pour toujours*(1279); *tirez-moi*, ô mon Dieu, *d'entre les mains de ce pécheur* qui emploie tantôt la ruse, et tantôt la violence pour me perdre; c'est le premier acte particulier de cette confiance à laquelle s'excite le Chrétien qui se dispose prochainement à mourir, comme vous le faites à ce moment. Et parce que rappeler à son bienfaiteur ses anciens bienfaits, et l'en remercier, est un moyen d'en obtenir de nouveaux, ce pieux fidèle dit, et vous avec lui, et moi avec vous :

J'espère de vous, Seigneur, la grâce que je vous demande, et ce qui m'inspire ce sentiment, c'est qu'actuellement *vous êtes ma patience* dans mes maux, et que je les souffre patiemment par le secours dont vous les accompagnez; c'est que *vous êtes mon espérance dès ma jeunesse*, c'est que dès lors vous avez fait, de votre côté, ce qui pouvait l'exciter du mien; m'ayant formé et donné l'accroissement dans le sein de ma mère, et m'ayant reçu *entre vos mains au moment de ma naissance*, pour écarter de moi tous les dangers de mort. Oserai-je compter pour quelque chose, ce que j'ai fait dès l'âge de raison pour reconnaître vos dons? Oserai-je dire que *vous avez toujours été le sujet de mes cantiques* et de mes louanges? Oserai-je ajouter que je me suis par là rendu digne de vos bontés? j'avoue qu'il y a eu un temps dans ma vie où je m'en suis rendu très-indigne; j'avoue que j'ai été un prodige de péché; j'avoue encore que *j'ai paru à plusieurs un objet monstrueux*, horrible, exécrable; j'avoue enfin que cette peine de mon péché, cette horreur que l'injuste public a témoigné avoir de moi, son soulèvement contre moi, était une épreuve difficile; mais ce que j'avoue aussi volontiers, c'est que *vous êtes* toujours, ô mon Dieu! *un protecteur puissant?* c'est que vous m'avez protégé et fait triompher des méchants, qui désiraient ma perte : n'est-ce pas pour vous un nouveau droit à ma reconnaissance? Ah! faites donc *que ma bouche soit* de nouveau *remplie de vos louanges, afin que je chante continuellement votre* gloire *et que je sois* continuellement appliqué *à publier votre grandeur : « Ut cantem... tota die magnitudinem tuam. »* C'est la formule du premier acte particulier, de cette espérance dont je parle; laquelle formule nous indiquant la bonté de Dieu, et la reconnaissance de l'homme pour motifs d'espérer, nous montre aussi que nos péchés même les plus grands n'y sont pas un obstacle.

Ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse : *Ne projicias me in tempore senectutis*. C'est un second acte d'espérance par lequel nous nous disposons à une bonne mort. La faiblesse à laquelle nous serons réduits à ce moment, la force des ennemis qui nous attaqueront alors, sont les deux motifs dont nous l'appuyons en ce jour où nous jouissons de la santé et de ses avantages. Nous en voyons donc un autre, où notre vertu corporelle nous abandonnera; où nous serons privés de la faculté de voir, d'entendre, de marcher; où nous rentrerons dans la condition des enfants; ayant comme eux besoin de tous les services qu'on leur rend pour le boire et le manger, pour le lever et le coucher, pour l'habiller et le déshabiller. Nous en voyons un autre où notre âme participant à la faiblesse de notre corps, la mémoire nous manquera, l'esprit sera présent comme absent; le cœur appesanti par le poids de la maladie, n'aura de mouvement ni vers Dieu pour l'aimer, ni vers la créature pour en faire le sacrifice. Nous voyons un autre jour, et qui peut-être est très-prochain, où le fort armé redoublera ses attaques, où il s'en associera sept autres plus méchants que lui, où ces ennemis vigilants tiendront conseil pour nous perdre, en disant : *Dieu l'a abandonné; attachons nous à le poursuivre et à le perdre, parce qu'il n'y a personne pour le délivrer*, personne pour le rendre attentif à nos piéges, personne pour lui dire de les éviter, personne pour le soutenir dans le combat, par ses avis et ses exhortations; personne de ses parents, personne de ses amis pour lui procurer les secours de l'Eglise, à l'heure convenable. O jour vraiment formidable pour nous! pour nous qui serons si faibles, et qui cependant aurons à combattre des ennemis si puissants!

Il est vrai, mes frères, que le combat serait inégal, et notre défaite certaine, si à ce jour nous n'avions de ressources qu'en nous-mêmes; mais que pourront toutes les puissances de l'enfer contre nous, si Dieu est pour nous? seulement tournons nos regards vers lui; invoquons-le, disons-lui : O Dieu! *ne vous éloignez pas de moi* dans un danger si pressant; *regardez-moi, mon Dieu! pour me secourir; que ceux qui cherchent à m'acca-*

Je passe aussi le psaume LXIX, sur lequel je fais ici ces trois observations. 1° Son titre porte : *Pour la fin, psaume de David, en mémoire de ce que Dieu l'a sauvé* des mains d'Absalon, dans le sens littéral, *de ce que Dieu a ressuscité Jésus-Christ*, dans le sens spirituel. Et de là l'usage des Eglises de Paris et de Metz de le réciter le dimanche. 2° Ces mots : *de ce que Dieu l'a sauvé*, ne sont pas dans l'hébreu. 3° Ce psaume est le même que le XXXIX, pris depuis le verset 19 jusqu'au dernier; par conséquent l'explication de l'un est celle de l'autre. 4° L'Eglise commence ses Offices par ce premier verset : *Deus in adjutorium*.

(1279) De ce 1er verset je passe au 4e vers., les intermédiaires étant les mêmes qu'au psaume XXX, ce psaume LXX est de David fuyant Absalon, de même que le précédent. Il a pour titre : *Psaume de David, des enfants de Jonadab, et des premiers captifs*: ce qui signifie que les Récabites étant entrés à Jérusalem avant que Nabuchodonosor prît la ville, furent des premiers captifs, et dans leur captivité, se servirent spécialement de ce psaume.

Digitized by Google

bler de maux soient couverts de confusion et de honte. A cette humble demande, ajoutons cette promesse de notre reconnaissance : *Je ne cesserai jamais d'espérer en vous, je vous donnerai toujours de nouvelles louanges ; ma bouche publiera votre justice, et ma langue racontera tout le jour votre assistance salutaire.* Touché de nos sentiments, le Seigneur deviendra notre force ; par un seul signe de croix, nous mettrons nos ennemis en fuite. Fallait-il une telle considération pour vous porter à produire ce second acte d'espérance? Même vertu d'un troisième dont il me reste à vous parler.

Telle est, mes frères, la conduite que Dieu tient envers nous, lorsque nous sommes dans le besoin et le péril. Ou nous mettrons alors notre confiance dans la créature, dans la protection des hommes, dans les conseils d'une sagesse tout humaine, et alors il se venge de l'oubli où nous le laissons, en rendant inutiles tous les moyens dont notre puissance nous a suggéré l'usage. Ou, au contraire, nous recourons à lui ; nous ne comptons que sur sa puissance, et sur la justice de notre cause, et alors il se tient honoré de notre confiance, et nous fait triompher de la ruse, de la malice, du pouvoir qui semblait devoir nous écraser. C'est une vérité à laquelle David a fait hommage dans la guerre d'Absalon ; les Récabites dans la captivité de Babylone; tous les saints dans les dangers auxquels ils se sont vus exposés pendant la vie, et surtout à la mort? Que ferons-nous donc si nous les imitons; pour ne parler que de ces derniers dangers, que ferons-nous au moment où nous serons environnés des périls de la mort? à ce moment où nous nous préparons à bien mourir, nous dirons :

Puisque je ne connais ni n'approuve la littérature (1280), les dédales de la prudence humaine; puisque j'ai toujours mis ma confiance en vous seul, ô mon Dieu! puisque j'ai compté et que je compterai toujours sur votre puissance et sur votre justice seule, puisque *vous m'avez enseigné dès ma jeunesse*, sans me donner d'autres maîtres que vous ; vous serez le seul que je consulterai à l'avenir, comme le seul dont je chanterai jusqu'à la fin les merveilles ; le seul à qui je dirai : Ne m'abandonnez, ni aujourd'hui, *ni dans ma vieillesse*, ni dans ma décrépitude, soyez avec moi *jusqu'à ce que*, dans mon tombeau, *j'annonce* à la terre la force de votre bras, votre puissance qui m'aura abattu, et votre justice qui m'aura appelé à vous pour me récompenser; cette puissance qui a paru au plus haut des cieux, par les grandes choses que vous y avez faites en y créant les anges, et cette justice que vous y avez exercée en y conservant les bons, et en chassant les mauvais.

Ici, mes frères, nous pouvons soutenir notre espérance par une réflexion semblable à celle que j'ai déjà faite, que les anciennes miséricordes du Seigneur, à notre égard, sont un gage de ses miséricordes futures envers nous. Que d'afflictions par lesquelles il nous a déjà fait passer! *Que de consolations il a fait succéder à ces afflictions, en nous regardant, après avoir détourné les yeux de dessus nous!* C'est cette expérience que nous avons faite si souvent pendant notre vie, qui doit nous faire espérer qu'à la mort, le poids immense de la gloire céleste succédera au moment si court des tribulations de notre dernière maladie, et que pendant l'éternité (lorsque ceux qui cherchent à nous accabler, seront couverts de confusion et de honte) nous louerons le Seigneur d'actions, de paroles et d'affections (1281).

C'est mes frères, le bonheur que je vous souhaite, avec celui d'une mort à laquelle vous soyez préparés prochainement par une vie sainte, par l'exercice de la prière de la crainte et de la confiance. *Amen.*

INSTRUCTION XXV.

RELIGION CHRÉTIENNE.

Pour la fête de l'Epiphanie (1282).

(*Psal.* LXXI-LXXII.)

Deus, judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis.

O Dieu! donnez au roi votre jugement, et au fils du roi votre justice. (*Psal.* LXXI, 1.)

Dans un premier sens, mes frères, ces paroles sont du premier des rois selon le cœur de Dieu, elles sont de David ; de David reconnaissant que le bon usage de l'autorité vient d'en haut, comme l'autorité même; de David demandant humblement à Dieu la droiture de ses jugements et la lumière de sa justice pour son fils Salomon; elles sont de David disant de toute son âme : O Dieu! donnez, etc. *Deus, judicium*, etc. Dans un second sens, ces mêmes paroles et les suivantes sont de David encore, mais de David prophète, de David inspiré de l'Esprit-Saint, de David annonçant aux races futures un roi dont le plus sage et le plus magnifique de tous les rois ne devait être que le signe de David peignant Jésus vrai fils de David, et le représentant comme roi de tous les peuples, et pour tous les siècles.

(1280) D'autres lisent *le nombre*, d'autres, *les négociations*. Ceux-là font ce commentaire: Licet sciam numerum mirabilium tuorum, tamen tuo auctore ingrediar, etc. Ceux-ci, comme saint Augustin, s'étendent sur le danger du négoce, et disent « Audiant negotiatores, et mutent vitam... unum tamen scio, quia si malus fuero, non negotiatio mihi facit, sed iniquitas mea, » etc.

(1281) Les trois derniers versets marquent ces trois manières de louer le Seigneur; ces mots : *In vasis psalmi*, etc., marquent les actions ; ces mots *exultabunt labia mea*, etc., marquent les paroles, et *anima mea*, etc., marquent les affections.

(1282) L'orateur peut annoncer trois sujets, dont il parlerait inutilement : 1° La vocation des mages et leur obéissance prompte, courageuse, constante à la grâce de leur vocation. 2° La réprobation des Juifs et l'indifférence qui la leur a méritée. 3° La religion chrétienne dont ceux-ci ont été exclus et que ceux-là ont embrassée; en ce cas l'orateur peut ménager l'exorde pour l'introduction au premier point.

Digitized by Google

Mais pourquoi distinguer deux objets du psaume, tandis que les expressions ne conviennent dans leur totalité qu'à un seul? n'est-il pas évident que celles-ci, par exemple, ne peuvent s'entendre que de Jésus-Christ? *Il demeurera autant que le soleil et que la lune, son règne* s'étendra *dans toutes les générations... tous les rois de la terre l'adoreront... tous les peuples de la terre seront bénis en lui*. Disons donc que le fils de Betsabée, montant sur le trône de David, son père a été l'occasion du psaume; son titre même : *Psaume pour Salomon :* nous y invite. Mais puisque toute la suite du psaume nous y oblige, puisqu'il n'y a qu'un passage qui ne puisse être appliqué à Jésus-Christ le Fils de Marie, ce Jésus qui aujourd'hui appelle les mages à la crèche, ce Jésus qui reçoit les rois idolâtres à son adoration, ce Jésus qui, dans ces prémices de la gentilité, nous fait passer des ténèbres du paganisme à la lumière admirable de son saint Evangile; puis réunissant notre psaume avec la solennité de ce jour, entretenons-nous pieusement de ce Jésus et de sa religion, des preuves qui établissent la vérité de cette religion, et des difficultés qui la combattent, de la force des premières et de la faiblesse des secondes.

Ce sera le sujet de ce discours et une des principales offrandes que nous présenterons à Jésus né dans sa grotte et sa crèche.

PREMIER POINT.

Parmi les preuves qui démontrent la vérité et la divinité de la religion chrétienne, nous comptons, et avec bien de raison, mes frères, d'un côté, la multitude des prophéties qui l'ont annoncée, comme vraies et comme divines, et de l'autre côté, l'événement qui justifie chacune de ces prophéties. Citons en ici quelques-unes, de celles qui ont plus de rapport à la solennité de ce jour, et pour cela instruisons-nous de ce que contiennent les deux Testaments.

J'ouvre le premier, et j'y vois quinze siècles avant l'événement qu'une étoile doit sortir de Jacob. C'est Balaam qui le prédit en adressant la parole aux tribus d'Israël, au moment d'entrer dans la terre de promission. J'ouvre le Nouveau Testament, et j'y vois qu'une étoile paraît aux mages en Orient, et qu'à sa lumière ils vinrent adorer le petit-fils de Jacob. J'ouvre l'Ancien Testament, et j'y lis ces paroles : *Et toi Bethléem, terre de Juda, non tu n'es pas la moindre de ces villes, car c'est de toi que sortira un chef qui gouvernera mon peuple d'Israël.* (*Mich.* v, 2.) J'ouvre le Nouveau, et j'y vois que les docteurs de la Synagogue, consultés par Hérode, ont appliqué ces paroles au Messie, que les mages viennent adorer à Béthléem dans la personne de Jésus-Christ. J'ouvre l'Ancien Testament, et j'y vois que le Messie devait naître dans une étable. J'ouvre le Nouveau, et j'y vois que Jésus est né dans une crèche parmi les animaux, parce que sa Mère, méprisée, n'avait point trouvé de place dans une hôtellerie, pour mettre au monde le Sauveur du monde. J'ouvre le Psautier; je lis le psaume VII, celui auquel je vais m'attacher uniquement, et comment David huit cents ans avant Jésus-Christ y voyait-il le Messie?

Il l'y voyait, 1° comme roi juste; c'est quand il disait par forme de souhait : *O Dieu! donnez au roi la droiture de vos jugements, et au fils du roi, la lumière de votre justice, afin qu'il juge votre peuple* selon les règles de cette *justice*, et vos pauvres selon l'équité de ces *jugements*. Il le voyait donc alors, comme nous le voyons dans son Evangile, établissant des lois qui sont la justice et la droiture même, et comme nous le verrons quand il viendra porté sur les nuées, pour rendre à chacun selon ses œuvres, pour bénir ceux qui auront mérité une place à sa droite, et pour frapper d'une éternelle malédiction, les pécheurs qui occuperont sa gauche.

David y voyait le Messie, 2° comme roi *pacifique;* c'est quand il disait ou par forme de souhait : *que* sous son règne, *les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, et les collines la justice*, ou par forme de prophétie : *la justice paraîtra de son temps, avec une abondance de paix qui durera autant que la lune.* Il voyait donc alors ce qu'on a vu à la naissance de Jésus-Christ, l'univers en paix, les épées changées en soc de charrue et le lion paissant avec l'agneau. Il y voyait ce qu'on a vu depuis : la mission des apôtres, ces hommes figurés par les montagnes, portant la paix dans le cœur des humbles, où elle est devenue un principe de justice et de sanctification, comme il arrive encore aujourd'hui à ceux des fidèles qui marquent qu'ils sont des enfants de paix, en recevant celle que nous leur souhaitons et que nous tâchons de leur procurer par nos discours et nos prières.

David, dans le Psautier, voyait le Messie; 3° comme protecteur des pauvres, c'est quand il disait, par forme de prophétie : *Il jugera les pauvres d'entre le peuple, il sauvera les enfants des pauvres, et il humiliera le calomniateur.* Il l'y voyait donc alors, comme nous le voyons dans l'Evangile, évangélisant les pauvres, criant que le royaume des cieux est à ceux qui le sont de cœur et de volonté, et humiliant le démon qui est appelé le calomniateur de ses frères. (*Apoc.* XII, 10.)

David, dans le psaume LXXI, voyait le Messie; 4° comme étant éternel, c'est quand il disait : *Il demeurera autant que le soleil et que la lune*, et son règne s'étendra de *générations en générations.* Il l'y voyait, par conséquent, comme nous le voyons dans l'Evangile, assis à la droite de son Père, exerçant la toute-puissance dans le ciel et sur la terre, régnant sur son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, pour continuer ce règne pendant l'éternité, sur les bons par sa miséricorde et sur les méchants par sa justice. Un règne qui a duré dix-huit siècles, nonobstant des contradictions de tout genre, n'assure-t-il pas cette durée éternelle, dont ont parlé les prophètes?

Digitized by Google

David voyait le Messie, 5° comme devant naître d'une vierge; c'est quand il disait: *Il descendra comme la pluie sur une toison*, sans lui nuire; par conséquent il le voyait, comme nous le voyons dans l'Evangile, né de Marie vierge, avant, pendant et après l'enfantement.

David voyait le Messie, 6° comme ecclésiaste ou prédicateur (1283); c'est quand il disait: *Il descendra comme l'eau qui tombe des gouttières sur la terre;* par conséquent, il le voyait comme nous l'avons vu dans l'Evangile qu'il a prêché à petit bruit par lui-même, chez les Juifs, et à grand bruit par ses apôtres; chez les gentils (1284) à qui le royaume des cieux a été transporté et dont la terre a été arrosée des eaux les plus abondantes de la grâce, tandis que celle des Juifs a été délaissée dans la sécheresse la plus affreuse.

David voyait le Messie, 7° comme un monarque universel; c'est quand il disait: *Il régnera depuis une mer jusqu'à l'autre mer, depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre; les Ethiopiens se prosterneront devant lui, et les ennemis* vaincus, *baiseront la terre* devant ses pieds: *Les rois de Tharse et les îles lui offriront des présents; les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons, et tous les rois de la terre l'adoreront; toutes les nations lui seront assujetties;* par conséquent, il le voyait déjà dans l'Ancien Testament, comme nous le voyons dans le Nouveau et dans l'histoire de l'Eglise, où nous lisons que le règne de Jésus-Christ a commencé par le fleuve du Jourdain, sur le bord duquel il a d'abord prêché la pénitence (1285), que de là il s'est étendu dans toute la Judée et de la Judée chez les peuples voisins, de proches en proches jusqu'à l'Océan tant oriental qu'occidental, et du Nord jusqu'au Midi, jusqu'à l'Ethiopie, qui offrit de ses prémices dans la personne de ce grand dont il est parlé dans les *Actes* (VIII, 27 *seqq.*)

D'après ces premières observations, je vous le demande, mes frères, qui a montré à David tous ces événemens; tant de siècles avant qu'ils n'arrivassent? N'est-il pas évident que c'était l'esprit de lumière, maître de ces événements, n'est-il pas évident qu'il était donc éclairé d'une lumière surnaturelle? Faisons encore un pas. Puisqu'il était prophète, puisque la prophétie est un motif de croyance à l'histoire évangélique, n'est-il pas croyable, incontestablement croyable, que le Fils de Marie est le roi immortel et invisible des siècles; ce roi juste, ce roi pacifique, ce roi protecteur des pauvres, ce roi éternel dont a parlé David; n'est-il pas évident qu'il est ce roi à qui il convenait de naître d'une femme vierge, étant un Homme-Dieu; ce roi qui devait éclairer tout homme venant en ce monde, ce roi, enfin, dont la monarchie, devait être universelle, ne le croyons-nous pas très-fermement? C'est par cet acte de foi que nous devons commencer l'hommage qui lui est dû en cette qualité.

Un second acte qui doit être un effet de ce premier, est l'adoration profonde. Le motif qui y a engagé les rois de la terre ne nous est-il pas commun avec eux? Voici, en effet, celui qui les a engagés à ce culte souverain, il est renfermé dans ces paroles: Les rois de la terre l'adoreront, *parce qu'il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui n'avait personne qui l'assistât; parce qu'il aura compassion de celui qui est pauvre et dans l'indigence, et qu'il sauvera les âmes des pauvres; parce qu'il rachètera leurs âmes des usures et de l'iniquité.* Ce sont les bienfaits marqués par ces paroles qui ont déterminé les rois à adorer Jésus-Christ comme leur roi suprême. Or, ces bienfaits ne sont-ils pas à nous comme à eux; ce roi ne nous a-t-il pas délivrés de la puissance du démon, qui est le fort armé, ne lui devons-nous pas cette liberté, à l'exclusion de tout autre libérateur; avions-nous quelqu'un qui pût nous assister aussi puissamment, faibles par nous-mêmes, pourrions-nous devenir forts par un autre que par ce roi généreux, outre qu'il nous a remis nos péchés, ne nous a-t-il pas accordé la grâce sanctifiante qui fait le salut de nos âmes; en nous rachetant de l'iniquité, ne nous a-t-il pas rachetés de ses usures; en nous rachetant du péché originel, ne nous a-t-il pas rachetés aussi de nos péchés actuels qui en sont les usures? Donc nous lui devons aussi l'adoration la plus profonde, et si nous ne lui rendions volontairement aujourd'hui, nous lui rendrions forcément au dernier jour.

A ce second acte il en est un troisième, un quatrième, un cinquième, que nous devons joindre encore. Est-il nécessaire de vous les indiquer? n'est-ce pas vous les avoir fait connaître, que de vous avoir rappelé ces paroles si connues dans l'Office de l'Epiphanie: *Les rois de Tharse et les îles lui offriront des présents* (1286). L'histoire nous les a fait connaître, ces présents; dans le sens littéral, c'est l'or, l'encens et la myrrhe, qu'offrirent les mages; dans le sens figuratif, l'or d'Arabie, c'est la charité; l'encens, c'est la louange; la myrrhe, c'est la pénitence. Nous devons donc à Jésus-Christ comme à notre roi, la charité; à ses membres indigents, l'aumône; à nous, l'esprit de pauvreté, puisqu'il ne sauve que ceux qui ont cet esprit. Nous lui devons, comme à notre rédempteur, devenu passible et mortel pour nous, la myrrhe de la mortification de nos goûts et de nos passions. Nous lui devons comme à notre Dieu, l'encens de nos bénédictions, et l'accomplissement de cette pro-

(1283) Salomon avait trois noms qui conviennent à Jésus-Christ, celui de *Pacifique*, celui d'*Ecclésiaste* et celui d'*Idida*, ou aimable à Dieu.

(1284) C'est ainsi que saint Augustin joint les deux membres du verset 6: *Descendit sicut pluvia.* Ce Père ajoute que la nation juive est comparée à une toison, parce qu'il fallait la dépouiller de ses priviléges, avant de les communiquer aux gentils.

(1285) Nous croyons inutile de combattre l'opinion de ceux qui entendent *a flumine* de l'Euphrate, ou du *Don* dit anciennement *Tanais*.

(1286) Saint Augustin sur ces paroles: *Reges adducent dona*, remarque que les rois amènent les peuples à Jésus-Christ par leur exemple.

Digitized by Google

phétie doit être notre ouvrage en partie : *On sera dans de perpétuelles adorations sur son sujet; on le bénira tout le jour; on le louera de ce que le froment* de sa parole *sera* semé *sur la terre*, et même *sur les hautes montagnes*, et même sur les cœurs moins disposés à recevoir cette semence précieuse; on le louera de ce que ce froment *portera un fruit qui s'élèvera plus haut que les cèdres du Liban;* on le louera de ce que *la cité sainte produira une multitude de fidèles semblables à l'herbe de la terre*, lesquels s'élèveront jusqu'au ciel par leur espérance, comme *tous les* peuples seront bénis en lui, aussi toutes les nations rendront gloire à sa grandeur. Est-ce là toute la prophétie que nous avons à vérifier ?

David ne s'en tient pas là. Non-seulement il prédit que nous louerons le Seigneur, non-seulement il nous marque le sujet de nos louanges, mais il nous marque jusqu'aux termes dont nous nous servirons en le louant; c'est quand il dit ce que je vous invite à dire à ce moment, pour vous acquitter de ce tribut : *Que le Seigneur le Dieu d'Israël soit béni, lui qui seul opère des merveilles* en faveur de son peuple; *que le nom de sa majesté soit béni éternellement et que toute la terre soit remplie de sa majesté; que cela soit ainsi, que cela soit ainsi : « Fiat, fiat* (1287). » Le Prophète ne dit pas une fois, mais deux fois *amen* ou *fiat;* à quel dessein ? N'est-ce pas pour marquer l'ardeur extrême avec laquelle il désire que le nom du Seigneur soit connu, béni et glorifié (1288) ; mais c'est à la fin du psaume suivant qu'il faut entendre le saint roi sur ce désir. Dans celui-ci, vous avez vu les preuves qui démontrent la vérité de la religion chrétienne, au moins celles qu'il convenait de vous rappeler dans la solennité de ce jour. Dans le LXXIIe, vous verrez la faiblesse des difficultés qui la combattent, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Psal. LXXII. — Une première des difficultés qui semblent attaquer plus puissamment la vérité de la religion chrétienne, est celle que les mages ont vaincue et que nous avons appris à vaincre à leur exemple, en adorant Jésus-Christ, Dieu, caché sous les dehors de l'enfance et de la pauvreté; une seconde, celle que les païens nous opposaient, surtout dans les temps de persécution, était celle-ci : Si votre Dieu vous voit, s'il vous regarde comme ses amis, s'il nous abhorre comme ses ennemis, pourquoi donc vous fait-il éprouver tous les maux de l'adversité, tandis qu'il nous laisse jouir d'une constante prospérité. Ces questions, mes frères, sont celles-là mêmes, que l'écrivain sacré agite dans notre psaume (1289), celles que j'agiterai avec lui, après vous avoir fait l'observation suivante, savoir : qu'en matière de foi on se permet quelquefois un doute méthodique, jamais on ne se permet un doute effectif; si on se permet une méthode pour établir une certaine vérité qui a ses objections, comme ses moyens, jamais on ne se permet de douter de cette vérité, même avant de l'avoir établie, au contraire, on commence sa discussion par en faire un acte de foi. N'est-ce pas ainsi que David commence son discours sur la Providence ?

Que Dieu est bon à Israël s'écrie-t-il, qu'il est bon aux Israélites qui ont le cœur droit ! qu'il leur paraît bon lors même qu'il les afflige ! Après cette confession de foi que je fais avec lui tant à votre nom qu'au mien, et à condition que vous vous y tiendrez attachés inébranlablement, j'y consens, mes frères, proposez-moi ces objections tant de fois proposées par les païens; ces deux objections qu'ils tiraient, l'une de l'état heureux des méchants, l'autre de l'état malheureux des bons. La seule chose que je vous demanderai, sera d'écouter mes réponses avec l'attention que je donnerai à chacune de vos difficultés. Voici d'abord comme il me semble vous entendre proposer la première :

Nous voyons, me dites-vous, certains pécheurs parmi nous qui jouissent d'une paix que rien ne trouble au dehors, et qui éloigne d'eux toutes les réflexions qui la troubleraient au dedans; nous en voyons qui ne pensent point à la mort et qui éloignent de leur esprit tout ce qui leur en rappelle la pensée; nous en voyons ou qui n'ont point de plaies à souffrir, ou dont les plaies sont légères et peu durables; nous en voyons qui ne participent ni aux travaux, ni aux fatigues de leurs semblables; nous en voyons qui loin d'éprouver les fléaux publics, se font de ces fléaux publics une fortune personnelle; nous en voyons qui sont dans l'abondance de tous les biens de ce monde, dont ils ont acquis les richesses; pouvons-nous le voir sans entrer dans une sainte indignation contre eux ?

Cette indignation s'enflamme et reçoit un nouvel accroissement, lorsque nous considérons la multitude des péchés que ces mauvais riches commettent à l'aide de leurs richesses. De là cet orgueil qui les rend insupportable, de là ces crimes et ces impiétés dont ils se couvrent comme d'un riche vêtement; de-là ces crimes de sensualité, de luxe, d'injustice, de dureté et d'inhumanité dont ils se rendent coupables envers eux-mêmes et envers le prochain; de là ces impiétés, ces sacriléges, ces railleries dont ils se rendent coupables envers Dieu et son saint Evangile et, ces crimes et ces impiétés

(1287) Cette clause indique la fin du second livre des Psaumes, selon les Hébreux.

(1288) Après ces mots : *Ici finissent les cantiques de David, fils de Jessé*, et on en conclut que les psaumes ne sont donc pas tous placés selon l'ordre des temps, puisque selon cet ordre il n'y aurait plus de psaume de David après celui-ci, ce qui est faux.

(1289) De ce qu'il est intitulé *Psaume d'Asaph*, nous conclurons qu'il a été donné à Asaph, pour être chanté dans sa bande ; mais nom qu'Asaph l'ait composé du temps de David, ou un autre du même nom, du temps de la captivité.

Digitized by Google

qui passent de leurs cœurs à leurs yeux, à leurs mains, à tous leurs sens dont ils sont des instruments de péché. Leur iniquité naît de leur abondance et de leur graisse, comme celle du pauvre et de sa pauvreté, je veux dire que comme le pauvre prétexte sa pauvreté pour excuser ses vols, de même les mauvais riches prétextent leur abondance pour excuser leur usurpation et leur vexation; leur prospérité fait qu'ils s'abandonnent sans crainte à toutes les passions de leur cœur; toutes leurs pensées et toutes leurs paroles sont remplies de malice; ils profèrent hautement l'iniquité qu'ils ont conçue dans le secret de leur âme; ils ne respectent dans leurs discours, ni le sacré, ni le profane, ni le divin, ni l'humain; ils ouvrent leur bouche contre le ciel par leurs blasphèmes; leur langue répand par toute la terre leurs calomnies contre les hommes. C'est à que le peuple de Dieu s'arrête, et trouvant dans ces impies des jours pleins, il dit : Les faibles de ce peuple disent : Comment est-il possible que Dieu connaisse ce qui se passe sur la terre, le Très-Haut a-t-il véritablement connaissance de toutes choses? y a-t-il donc une Providence qui veille sur les Chrétiens?

Autre raison d'en douter, l'état misérable du juste qui comparant sa misère avec l'aisance du mauvais riche, semble autorisé à dire : C'est donc en vain que j'ai travaillé à purifier mon cœur; c'est en vain que j'ai lavé mes mains dans la compagnie des innocents; c'est en vain que j'ai voulu être du petit nombre des justes, puisque j'ai été affligé durant tout le jour, et châtié dès le matin, puisque j'ai éprouvé l'adversité qui semblait être destinée à l'impie, et que l'impie a joui de la prospérité qui paraissait m'être réservée. Si le juste même est tenté de tenir ce langage, si cette tentation a été telle que les pieds ont pensé lui manquer, et qu'il est presque tombé dans l'incrédulité, est-il étonnant qu'elle nous incline fortement vers ce précipice; est-il étonnant que nous fassions les questions suivantes : *Le Très-Haut a-t-il connaissance de toutes choses? y a-t-il donc une Providence qui veille sur le juste et sur l'impie?*

Oui, mes frères, il y en a une, et que serait-ce que la nier? ce serait nier ce qu'Abraham, Jacob, Moïse, Job, généralement toute la société des enfants de Dieu a admis comme indubitable; ce serait regarder ces justes, ces sages de l'antiquité, comme des insensés qui auraient sacrifié leur fortune et leur repos à un Dieu qui ignorait leur sacrifice; ce serait imaginer que Dieu a délaissé ceux qui l'aimaient et le recherchaient; ne serait-ce pas faire une injure insigne à Dieu et à ses saints?

Oui, mes frères, il y a une Providence qui voit tout, qui gouverne tout, qui dispose tellement de tout ce qui vous regarde, qu'il ne tombe pas un seul cheveu de votre tête sans sa permission, et les difficultés que vous opposez à ce dogme ne sont point capables d'en affaiblir la croyance; elles seraient considérables, il est vrai; trouver leur solution serait un travail au-dessus de nos forces, si nous étions de ces impies qui ne reconnaissent point d'autre vie que la vie présente, mais ouvrons les portes de l'éternité; entrons dans le sanctuaire de Dieu; voyons dans ses conseils les destinées tant de ces méchants dont la prospérité vous scandalise, que de ces justes dont l'adversité vous afflige, que deviennent à cette vue les difficultés qui naissent de ces deux états si différents contre la Providence?

Si nous nous élevons à cette hauteur, nous verrons clairement, ô mon Dieu! que la prospérité où vous avez établi les méchants, est comme un piége que vous leur avez tendu, que les sujets de leur élévation sont devenus les instruments de leur chute éternelle, que vous les avez renversés dans le temps même qu'ils s'élevaient, que plusieurs tombent pendant leur vie, et tous à la mort dont le moment touche de si près à leur élévation, qu'un seul point les sépare.

O chute effroyable de ces têtes altières! ô comment tombent-elles dans la dernière désolation? *Quomodo facti sunt in desolationem?* Qui nous l'expliquera, qui nous enseignera la désolation de ce pécheur, à qui les avantages sur lesquels il s'appuyait, échappent tout d'un coup? celle de ce pécheur, que son iniquité perd éternellement? O souverain Maître! qui nous expliquera la désolation de ce pécheur, dont vous réduirez au néant, dans votre cité sainte, la félicité imaginaire, trompeuse et momentanée? cette félicité qu'il met dans ses dignités, dans ses trésors, dans ses meubles, dans ses équipages, et souvent dans quelque chose de plus méprisable encore? Vous ferez disparaître cette prétendue félicité, comme le songe de ceux qui s'éveillent : *Velut somnium surgentium, Domine.*

Je m'arrête, mes frères, à cette dernière idée, et je dis : Si le bonheur que vous avez goûté en un songe où il vous semblait que vous étiez riches, puissants, enivrés de plaisirs, n'est point une difficulté sérieuse à opposer à la Providence, celle que vous tirez du bonheur des méchants, lequel n'est aussi qu'un songe, en serait-elle une plus sérieuse?

Ce que je dis de la prospérité des méchants, je le dis aussi de l'adversité des justes; je le dis de celle que j'ai éprouvée jusqu'à cette heure; car, hélas! jusqu'ici, en combien de manières n'ai-je pas appris à connaître la myrrhe de la mortification! jusqu'ici mon cœur a été enflammé comme l'or dans le creuset; mes reins ont été altérés en passant par le feu des tribulations; je me suis vu en quelque sorte réduit au néant par l'excès de ma misère, sans savoir pourquoi je souffrais tant de maux; alors même, ô mon Dieu! j'ai été devant vous comme une bête, sans sentiment et presque sans réflexion! O le triste état, où ce n'est au dehors que croix, et où les croix sont au dedans sans consolation!

Oui, mes frères, cet état serait bien triste pour celui qui n'y verrait rien de plus : mais qu'il devient doux pour celui qui peut alors se rendre le même témoignage, que David

Digitized by Google

persécuté et réduit à la souveraine misère se rendait? pour celui qui peut dire avec vérité : *Dans tous mes maux je me suis toujours tenu attaché à vous avec une extrême fidélité; je vous y ai vu, me tenant par la main droite, de peur que je ne tombasse; je vous ai aperçu, me conduisant selon votre volonté, dans toutes les voies dures par lesquelles il vous a plu de me faire marcher; examinant vos desseins sur moi dans ces épreuves, j'ai reconnu que vous m'abaissiez pour me combler de votre gloire céleste, et j'ai dit*, non plus en me plaignant de votre providence, mais en la remerciant :

Quel bien y a-t-il pour moi dans le ciel, ô mon Dieu! qu'il est beau, qu'il est précieux, qu'il est grand, puisque c'est vous-même, vous, principe éternel de tous les biens : *Quid mihi est in cœlo?... Quels biens désiré-je de vous sur la terre, autre que vous* (1290)? Désiré-je ce que désirent et ce qu'obtiennent vos ennemis, les efféminés, les femmes débauchées, les hommes de sang? Désiré-je de l'or, ou de l'argent? des pierres précieuses et des maisons magnifiques? Malheur à moi, si je recherchais ces biens qui sont ceux des enfants de Babylone! je ne veux que ceux des héritiers de la Jérusalem céleste. Ma chair et mon cœur sont dans la défaillance, par la soif ardente que leur espérance excite en moi. O Dieu! qui êtes le Dieu de mon cœur et l'unique objet de son amour! ô Dieu, qui êtes ma portion pour l'éternité! ne permettez pas que je me rende indigne d'un partage si riche, par aucune faute. Quel malheur ce serait pour moi! Ceux qui s'éloignent de vous par le péché périront sans ressource; vous perdrez ceux qui vous abandonnent, pour se prostituer à l'amour des objets créés; vous flagellerez dans l'enfer avec les démons ceux qui auront refusé d'être flagellés ici avec les hommes. (S. Bern.). Oh! qu'il m'est donc avantageux de demeurer attaché à mon Dieu, et de mettre en lui toute mon espérance!

Faites, Seigneur, qu'il en soit ainsi, afin que je publie vos louanges aux portes de la fille de Sion, dans les parvis du temple de la céleste Jérusalem, dans la société des bienheureux. *Amen.*

INSTRUCTION XXVI.

JUGEMENT DERNIER.

(*Psal.* LXXIII-LXXV.)

Ut quid, Deus, repulisti in finem?

Pourquoi, ô Dieu, nous avez vous rejetés jusqu'à la fin? (*Psal.* LXXIII, 1.)

Psal. LXXIII. — Oh! le triste état, mes frères, que celui d'une âme qui a péché, qui voit l'énormité de son péché, qui est agitée de ce doute, savoir : si Dieu ne l'a pas rejetée jusqu'à la fin à cause de son péché! Pour en connaître la tristesse, il ne faut qu'écouter les plaintes qu'elle fait, les prières qu'elle offre à Dieu pour en être délivrée, les remontrances qu'elle lui adresse, et les motifs dont elle appuie ses remontrances près de sa majesté, pour obtenir cette délivrance.

O Dieu! dit-elle, et pourquoi ne le dirions-nous pas nous-mêmes? nous qui avons tant péchés! pourquoi ne nous approprierions-nous pas des paroles qui nous conviennent si singulièrement? Oui, Seigneur, aidés de votre grâce que nous vous demandons, nous vous dirons avec cette âme pénitente : O Dieu! pourquoi nous avez-vous rejetés pour toujours? pourquoi votre fureur s'est-elle allumée contre les brebis que vous nourrissez dans les pâturages de vos sacrements et de votre parole? souvenez-vous que nous sommes d'un peuple que vous avez racheté à grand prix; laissez-vous toucher de compassion envers nous, à la vue de la misère où nous sommes réduits. Nous étions par votre grâce, devenus votre temple et votre sanctuaire; l'ennemi a profané ce temple et ce sanctuaire; il en a ouvert les portes à nos passions; leur feu en a consumé toutes les richesses; il ne reste à leur place que désolation, qu'abomination. Une misère si grande n'excitera-t-elle pas votre grande miséricorde en notre faveur? si vous voulez nous délivrer de notre servitude, vous le pouvez; vous avez opéré notre salut au milieu de la terre; vous avez noyé nos fautes dans votre sang; vous avez fait couler des fleuves de grâces de votre sacré côté sur nous; vous avez séché les torrents de nos vices; vous vous êtes revêtu de notre humanité, comme d'un soleil pour nous éclairer; vous avez formé l'été et le printemps de l'Eglise, ses jours et ses nuits, en formant les divers degrés de lumière et de charité où elle s'est vue; ne pouvez-vous donc pas rompre les têtes de ces grands dragons qui se sont saisis de nous, en les précipitant dans ces mers de feu que vous leur avez préparées? Ah! ne livrez pas plus longtemps à ces bêtes furieuses, à ces démons, les âmes de ceux qui vous avouent humblement leurs fautes et qui vous en demandent pardon : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi*. C'est, mes frères, ce que nous dirons à Dieu, chaque fois que nous réciterons le psaume LXXIII (1291); si nous avons l'intelligence de cet Asaph à qui il est adressé; si nous avons la prudence de nous l'appliquer; si nous en prenons bien le sens moral.

Et si nous nous attachons à son sens prophétique (1292) sur quel objet porterons-

(1290) « Cum factum est cor castum, gratis jam amatur Deus; non ab illo, aliud petitur præmium. Qui aliud præmium petit a Deo et propterea vult servire Deo charius facit quod vult accipere, quam ipsum a quo vult accipere. Quid ergo! nullum præmium Dei? nullum præter ipsum; præmium Dei ipse Deus est. » (S. Augustinus, *in psal.* LXXII.)

(1291) Le titre de ce psaume est *Intelligence à Asaph.*

(1292) Sur le sens historique, il me suffira d'observer que les auteurs sont très-partagés, qu'ils alléguent pour objet du psaume, la guerre; l'un

Digitized by Google

nous notre vue? sur le jugement dernier, sur la certitude de ce jugement toujours propre à fixer l'attention du fidèle, de celui même qui cent et cent fois en a entendu parler dans nos chaires chrétiennes.

Je n'établirai aujourd'hui la certitude du jugement dernier ni sur la justice, ni sur la puissance, ni sur la sagesse, ni sur la véracité de Dieu : je l'ai fait en vous expliquant le Symbole des apôtres; je ne l'établirai pas non plus sur l'exemple des mauvais anges précipités du ciel dans les enfers, ou d'Adam chassé du paradis terrestre, ou du genre humain noyé dans les eaux du déluge; je recommencerais à élever un édifice que j'ai porté à son comble en parlant de ces événements; le moyen, le seul moyen que j'emploierai aujourd'hui, sera la captivité présente du peuple juif, dont je vous entretiendrai (1293) non avec le style d'un historien, non avec le ton d'un orateur, mais avec le sentiment d'un Chrétien compatissant au point d'être de cœur, captif avec ces Israélites qui le sont de corps et d'effet, mais en adressant à Dieu, à leur nom, ces tendres plaintes.

Pourquoi, ô Dieu! nous avez-vous rejetés pour toujours (1294); pourquoi votre fureur s'est-elle allumée contre les brebis que vous nourrissiez sous la loi ancienne, de vos pâturages? Souvenez-vous de ceux que vous avez assemblés et réunis en un seul peuple; souvenez-vous de ceux que vous avez possédés dès le commencement, et depuis Abraham, comme le peuple qui vous était spécialement consacré; souvenez-vous de ceux que vous avez rachetés comme votre héritage (1295) des mains des Egyptiens; souvenez-vous de ceux que vous avez établis sur le mont Sion, où il vous a plu d'habiter, après en avoir chassé ses anciens habitants : levez, comme autrefois, vos mains puissantes, afin d'abattre pour toujours l'orgueil de ceux qui osent attaquer votre peuple à jamais chéri pour ses pères, et pour cela voyez combien l'ennemi qui s'est élevé contre lui a commis de méchancetés dans le lieu saint; voyez en combien de manières les armées romaines l'ont profané.

Ces maîtres du monde qui vous haïssaient ont mis leur gloire à vous insulter au milieu de votre grande solennité de Pâques que nous célébrions au temps du siége de Jérusalem. Sans connaître ce qu'ils faisaient, ils ont placé leurs étendards (1296) en forme de trophées au haut de votre temple, comme ils auraient fait aux portes d'une ville conquise; ils ont d'un commun accord, abattu et mis en pièces ses portes sacrées à coups de coignées, ainsi qu'ils auraient coupé des arbres au milieu d'une forêt; ils ont avec la cognée et la hache renversé la ville que vous aviez choisie pour votre héritage; comme par instinct, et malgré la défense de leur général, ils ont mis le feu à votre sanctuaire, en y jetant un tison et ils l'ont brulé (1297); ils ont souillé le tabernacle consacré à la gloire de votre nom, et mené votre arche sainte en captivité

Ils ont dit : Ce n'est plus ici la Synagogue seule que j'entends, c'est aussi l'Eglise attaquée par la dernière et la plus dangereuse des hérésies, c'est vous et moi, mes frères, qui crions si nous sommes de ces enfants qui l'aiment et la chérissent jusque dans ses opprobres : O siècle présent, siècle malheureux! fallait-il que nous fussions réservés pour combattre ton incrédulité? les ennemis du nom chrétien ont tous ensemble conspiré contre la religion de Jésus-Christ : tous ont dit du fond de leur cœur : Livrons un assaut à la cité bâtie sur la montagne, partageons-nous l'attaque; attaquons, les uns, la discipline et faisons cesser de dessus la terre tous les jours de fêtes consacrées à Dieu; que d'autres attaquent sa morale, et la réduisent toute au seul précepte de l'humanité qu'ils exalteront sans l'observer; que d'autres enfin attaquent sa foi, en cherchant des objections dans ses livres, dans ceux des Pères qui les expliquent; en vantant ceux des Egyptiens et ceux des Chinois; en élevant ces nations bien au-dessus de celle des Chrétiens; en accusant celle-ci de tous les désordres qu'ont commis ses disciples.

C'est non-seulement ce qu'ils ont dit, mais c'est ce qu'ils font avec une sorte d'acharnement depuis quelques années, se partageant le terrain comme la matière et envoyant de leurs émissaires dans toutes les cours, où ils savent que la foi rencontre moins d'obstacles et s'ébranle plus facilement. L'ont-ils fait sans succès? leurs efforts ne leur ont ont-ils pas réussi, sinon au delà de leurs désirs, du moins au delà de leurs espérances? Grâces vous en soit rendues, ô mon Dieu! nous ne serons pas réduits à cette plainte de la nation juive : *Nous ne voyons plus les signes* éclatants que Dieu avait coutume de faire pour notre défense; *il n'y a plus de prophète* (1298) qui vienne

des Philistins, au temps où ils prirent l'arche (Arnobe, Grotius); l'autre de Nabuchodonosor (Muis, Ferrand, Calmet); l'autre d'Antiochus (Bellarmin, Bossuet); l'autre de Tite et Vespasien (Eusèbe, saint Athanase, saint Augustin).

(1293) Je prendrai occasion de là de parler aussi de l'Eglise, des sujets qu'elle a de gémir, du jugement que Dieu fait de ses enfants.

(1294) Ces mots, *pour toujours*, « in finem, » sont répetés quatre fois en ce psaume, et il paraît bien plus naturel de les entendre d'une captivité de deux mille ans environ, que d'une captivité de soixante-dix ans, ou d'une guerre de sept ans, pendant lesquels dura celle d'Antiochus.

(1295) « *Redemisti virgam hæreditatis*, id est regnum quod est hæreditas, virga sumpta pro regno cujus est symbolum. »

(1296) « Aquilas suas, dracones suos, signa Romana, » dit saint Augustin, insinuant que les faux dieux des Romains étaient peints sur leurs drapeaux.

(1297) On sait que contre l'expresse défense de Tite, un soldat jeta un tison dans le temple, qui en fut brûlé et réduit en cendres.

(1298) On conclut de là, que le psaume n'est point d'un captif de Babylone, où étaient Ezéchiel, Daniel, etc.

Digitized by Google

nous consoler de votre part, *si nul ne nous connaîtra plus* pour votre peuple chéri. Mais quoiqu'il s'opère encore, et souvent même des miracles dans l'Eglise romaine, quoiqu'elle conserve l'ordre des voyants qui sont les prêtres, quoiqu'il soit toujours aisé de la distinguer de toute autre société, combien n'a-t-elle pas perdu de son lustre et de son étendue? combien n'en perd-elle pas chaque jour? Jusqu'à quand l'ennemi qui opprime cette Eglise, nous reprochera-t-il que vous ne prenez aucun intérêt à son existence? continuera-t-il jusqu'à la fin à nous irriter? Ce que nous disons de sa malice, ne touche-t-il pas votre bonté en notre faveur? Pourquoi donc tenez-vous votre gauche et votre droite éloignées de votre sein? ne pourriez-vous pas en tirer le secours dont nous avons besoin contre nos ennemis? Ce sein est-il épuisé par vos anciens miracles? si autrefois vous avez pu, vous qui êtes notre roi depuis tant de siècles, opérer notre salut au milieu de la terre de Judée (1299), pourquoi ne le pourriez-vous pas encore opérer au milieu de nous, et dans toutes les parties de ce monde?

Si vous avez pu fendre et affermir la mer Rouge par votre vertu souveraine; si vous avez brisé les têtes des dragons, en précipitant les Egyptiens dans le fond des eaux; si vous avez écrasé la tête du grand dragon en submergeant au fond de la mer Pharaon et toute son armée; si vous l'avez donné pour nourriture aux peuples d'Ethiopie (1300), pourquoi ne pourriez-vous pas renouveler ces miracles dans le sens spirituel, en délivrant votre peuple de la captivité du démon? Si vous avez pu faire sortir des fontaines et des torrents du sein de la pierre pour désaltérer vos Israélites dans le désert, pourquoi ne pourriez-vous pas faire couler des fontaines de grâces du côté de Jésus-Christ (qui est la vraie pierre), sur la terre aride de nos âmes? Si vous avez pu faire sécher les grands fleuves (1301) comme ceux d'Arnon et du Jourdain, pourquoi ne pourriez-vous pas tarir les sources de nos vices? Si le jour et la nuit naturels vous appartiennent; si vous avez créé l'aurore et le soleil, l'été et le printemps; si vous avez formé toute l'étendue de la terre, pourquoi ne pourriez-vous pas éclairer et échauffer votre Eglise, par la présence de votre lumière et de vos grâces, après l'avoir longtemps laissée dans la nuit; par la soustraction de vos dons? En est-il de votre puissance comme de celle des hommes, qui diminue selon qu'elle agit?

Souvenez-vous donc, ô vous à qui appartient la bonté et la puissance souveraine! je vous le demande pour votre gloire même, puique l'ennemi qui persécute votre Eglise vous outrage vous-même par ses reproches injurieux, puisqu'un peuple ignorant et même extravagant de soi-disant sages et philosophes, a irrité votre nom par ses impiétés, puisque ces hommes les plus méprisables de la terre, se sont emparés injustement de toutes les maisons qu'on a eu l'imprudence de leur ouvrir (1302); je vous en supplie, jetez les yeux sur l'alliance que vous avez daigné contracter avec nous; voyez les articles de cette alliance, où il est dit que vous serez notre Dieu, et que nous serons votre peuple, que nous ferons ensemble cause commune, que vos ennemis seront les nôtres, et que les nôtres seront les vôtres; exécutez-les, ces articles, en ce qui vous concerne, et ne livrez pas plus longtemps à des ennemis furieux comme *des bêtes*, les âmes de ceux qui s'occupent à vous louer, et n'oubliez pas pour toujours les âmes de vos serviteurs, qui se regardent comme des pauvres et des mendiants à votre porte; appliquez aussi le mérite de cette prière, si elle en a, à ceux qui sont décédés et à ceux qui décéderont dans votre foi; ne livrez pas aux démons, comme à des lions rugissants, les âmes de ces fidèles qui ont confessé vos mystères pendant leur vie; n'oubliez pas pour toujours ces pauvres âmes, ces âmes de vos vrais pauvres, dans le purgatoire: tirez-les au plus tôt de ce lieu, et faites-les passer dans celui de paix et de lumière; ayez pitié de vos deux Eglises souffrante et militante; que celui qui vous prie dans l'humilité, au lieu de se retirer avec confusion et débouté de sa demande, soit pleinement exaucé, afin que le pauvre et l'orphelin vous louent avec une liberté entière et parfaite, mais:

En vain, mes frères, nous en espérerions une semblable en cette vie, elle n'est que pour l'autre. Ainsi le comprenait le saint roi David, quand il disait: Levez-vous, ô Dieu! jugez votre cause; souvenez-vous des reproches injurieux qu'un peuple insensé vous fait tout le jour; n'oubliez pas que vos ennemis ne cessent de blasphémer votre nom, et que l'orgueil de ceux qui vous haïssent monte toujours à mesure que votre silence leur laisse espérer l'impunité: *Exsurge, Deus, judica causam tuam.* Mais que signifie cette prière? qu'en penseront les hommes du jour? Ce qu'en pensaient ceux dont parlait saint Augustin dans son commentaire, ceux qui lui demandaient d'un ton railleur: Qui avons-nous vu ressusciter? qui de nous a entendu son père, ou son aïeul, lui parler de son sépulcre? qui croira donc raisonnablement la résurrection générale et le jugement dernier?

A ce ton railleur, le saint docteur opposait d'abord, et avec lui j'oppose le ton burlesque,

(1299) La raison pour laquelle la Judée est appelée le milieu de la terre, est que l'Europe, l'Asie et l'Afrique y aboutissent des trois côtés.

(1300) On dit sur ces paroles: *Dedisti eum escam*, etc., ou que les Ethiopiens ont mangé les poissons qui s'étaient nourris des corps des Egyptiens, ou que les corbeaux figurés par les Ethiopiens, ont mangé les corps des Egyptiens jetés par les flots sur le rivage et dépouillés par les Arabes ou les Ethiopiens.

(1301) Etangs, forts et grands.

(1302) Obscurati sunt terræ *pour* obscuri in terra. Iniquitatem *pour* inique acquisitis.

Digitized by Google

disant à ces incrédules : Pourquoi ne vous ensevelit-on pas? *Quare non sepeliris?* C'est, me répondez-vous, que je suis vivant : mais le sait-on, que vous vivez ? On voit, répondez-vous, que je parle, que je marche, que je travaille; par conséquent on peut savoir qu'il y a en moi une âme qui m'anime : mais ce raisonnement qui convainc les autres de l'existence de votre âme unie à votre corps, ne doit-il pas aussi vous convaincre de l'existence future du jugement universel? Ce que vous savez être arrivé du passé, n'est-il pas un garant sûr de cet événement, Dieu ne nous ayant jamais trompés sur aucun autre objet, nous aurait-il trompés sur celui-ci? Le Christ n'était point sur la terre; il nous l'a promis; il a exécuté sa promesse. Son sang n'était pas répandu; il nous l'a promis, et il a exécuté sa promesse. Sa résurrection n'était point; il nous l'a promise; il a exécuté sa promesse. Les gentils n'avaient point la foi; il l'a promise; il a exécuté sa promesse. Les Juifs étaient les enfants du royaume; il les a menacés qu'il le leur ôterait; il le leur a ôté pour les punir de ce qu'ils avaient tué l'héritier de la vigne. Fidèle sur tous les autres points, ne le sera-t-il pas aussi sur le jour du jugement?

Psal. LXXIV. — Il viendra donc ce jour, où nous (1303) louerons le Seigneur. C'est un point de foi fondé sur la véracité de ce Dieu, qui a dit par la bouche de son Prophète : *Lorsque j'aurai pris mon temps, je jugerai les justices :* « *Cum accepero tempus, ego justitias judicabo.* » Quand arrivera ce jugement? les auteurs sacrés ne le disent pas, et par conséquent je n'aurai point la témérité de vouloir vous le dire. Ce que j'observerai sur cet article, c'est que ce jugement sera très-rigoureux et très-formidable pour les pécheurs, comprenez-en les raisons.

Je dis : très-rigoureux et très-formidable, 1° parce que Dieu même sera accusateur, témoin et juge; car combien un tel juge n'est-il pas à craindre pour le pécheur? Celui-ci peut-il espérer, ou de cacher à celui-là une de ces fautes, ou de fléchir sa justice, ou de se soustraire aux coups de sa puissance? Toute espérance de gagner son juge lui sera donc ôtée, et la crainte prenant la place de ce sentiment, il frémira. C'est peu dire : la terre se fondra; les habitants de la terre se fondront avec elle; il se fondra de frayeur avec la terre et ses habitants (1304); tous les impies sécheront à la vue de leur juge, nous ne croirions pas les juges mêmes exempts de cette horrible agitation, si nous n'entendions dire à ce juge : J'ai *affermi* les *colonnes* de la terre, les apôtres qui sont ces colonnes, et ceux qui ont écouté leurs paroles.

Je dis : très-rigoureux et très-formidable, 2° parce que le souverain Juge y jugera nos justices mêmes, nos bonnes œuvres mêmes (1305). Quand autrefois nous nous faisions cette question : *Pourquoi craindrai-je au jour mauvais?* nous nous répondions : Je craindrai parce que l'*iniquité de mon talon m'environnera;* je craindrai parce que mes péchés me suivront au tribunal du Seigneur, sans qu'il me soit possible de m'en défendre; je craindrai parce que j'aurai à rendre compte de tout ce que j'ai fait contre les commandements de Dieu et de l'Eglise, de tout ce qui s'y sera fait de mon consentement, et même pour ne m'y être pas opposé, lorsque je le pouvais utilement. Aujourd'hui nous ajoutons à notre première réponse : Je craindrai parce que mon juge jugera mes *justices* mêmes; il jugera des œuvres qui sont bonnes de leur nature, et dont je me faisais un appui près de lui; il jugera du motif pour lequel je les ai faites, de la manière dont je les ai faites, du temps et du lieu où je les ai faites. Alors ces œuvres que je prenais pour de l'or pur ne se changeront-elles pas en une noire écume? Alors ces œuvres dont j'espérais pouvoir m'étayer, ne seront-elles pas des épines qui me perceront la main? Alors ces prières, ces communions, ces aumônes que je croyais être les effets de la charité, ne se montreront-elles pas marquées au coin de la vanité? Malheur, ô juge suprême! à celui même qui a mené une vie louable, si vous l'examinez sans miséricorde!

Le jugement qu'il portera au dernier jour sera très-rigoureux et très-formidable, pour cette troisième raison que je vais dire aux méchants (afin qu'ils cessent de commettre l'iniquité, et ce qui est pis, de s'en élever avec orgueil, afin qu'ils cessent d'élever leurs têtes avec insolence, et de proférer des blasphèmes contre Dieu), le jugement dernier sera très-rigoureux, très-formidable pour ces méchants, et pour tous les pécheurs impénitents, parce que ni de l'Orient, ni de l'Occident, ni du côté des déserts des montagnes, il ne leur viendra aucun secours. Il est vrai que, dès à présent même, ils ne pourraient se retirer en Occident, s'ils étaient jugés en Orient; ni dans les déserts (1306), s'ils étaient poursuivis dans la plaine, puisque Dieu est partout; mais au moins ils pourraient fuir de devant Dieu irrité et juste, vers Dieu doux et miséricordieux. Au dernier jour cette seule ressource qui semblait leur rester, leur sera ôtée. Tel monarque impénitent qui peut aujourd'hui faire venir de l'orient et de l'occident de ses Etats, des armées nombreuses, pour repousser au loin

(1303) Ici commence le psaume LXXIV, qui est une espèce de dialogue entre les justes, le Seigneur et le Prophète (*a*), et peut passer pour une suite du précédent.

(1304) *Liquefacta est terra* pour *liquefiet.*

(1305) On donne encore ces deux autres sens à ces mots : *Justitias judicabo :* je jugerai *équitablement*, je jugerai en rendant à chacun selon ses mérites.

(1306) Les hommes des montagnes sont ordinairement belliqueux (témoin les Suisses), le Prophète, en parlant du jugement dernier, comme d'une guerre, a pu aussi faire allusion à l'usage où les puissances ont toujours été de solder les montagnards.

(*a*) Le changement des personnes ne se laisse apercevoir que par les paroles.

Digitized by Google

un injuste agresseur, se trouvera devant son juge sans aucun cortége, sans aucun garde, sans aucun appui de la part, soit des hommes, soit des anges, obligé de rendre compte de son administration, comme le dernier de ses sujets avec lequel il sera confondu, ou qu'il verra dans la gloire, tandis qu'il sera dans l'opprobre et les tourments; car pour passer à ce quatrième des motifs qui rendront le jugement universel très-rigoureux et très-formidable, voici ce que le Saint-Esprit nous dit encore de ce jugement et de celui qui doit l'exercer.

Ce juge, dit-il, *abaisse l'un, et il élève l'autre; il tient en sa main une coupe de vin pur, pleine d'amertume* (1307), *et il en verse tantôt à l'un, et tantôt à l'autre. Cependant la lie n'en est point encore épuisée, et tous les pécheurs de la terre le boiront* d'une manière terrible. Entendez-vous ces paroles? pécheurs impénitents! les entendez-vous sans frémir? le juge que nous attendons *abaissera l'un, et il élèvera l'autre!* C'est vous-mêmes qu'il abaissera jusqu'au fond de l'abîme, tandis qu'il élèvera jusqu'au ciel, ceux que vous tenez dans l'oppression. *Il tiendra en sa main une coupe de vin pur, pleine d'amertume!* il tiendra dans sa main un calice plein de vin de sa fureur, plein d'un vin portant avec lui une mort éternelle, plein d'un vin donnant toujours le coup de la mort au corps et à l'âme, sans leur ôter jamais la vie. *Il en versera tantôt à l'un, et tantôt à l'autre!* après en avoir versé à ceux qui sont morts impénitents avant vous, il vous en versera sans que vous puissiez vous dispenser d'accepter la coupe et de l'avaler. O douleur! que vous éprouverez donc alors! vous vous figurez à peine celles qu'éprouvaient ces martyrs à qui on coulait du plomb fondu dans la bouche et dans les entrailles; comment donc vous figurez-vous celle de ce calice, qu'un Dieu irrité vous forcera de boire à longs traits, et sans discontinuer? car il en est de sa justice comme de sa miséricorde.

Celle-là, comme celle-ci, est inépuisable; le calice qu'elle présentera ne se videra point; la lie et le poison qu'il renferme ne diminueront point; il y en aura abondamment pour tous les pécheurs de la terre, pour ceux qui ont paru les premiers à la salle des noces, sans robe nuptiale, et pour ceux qui y paraîtront les derniers; un calice de feu, de soufre, passera de ceux-ci, sans être retiré de ceux-là, et sera le partage des uns et des autres.

Et celui des justes, et le mien, mon Dieu, quel sera-il? je l'espère pour avoir bu dans le calice des tribulations présentes, je boirai cet autre calice salutaire, qui enivre agréablement vos élus; j'annoncerai vos louanges dans toute l'éternité, et placé au rang de vos saints, je verrai l'accomplissement de ces paroles: *Je briserai toute la force des pécheurs*, et le juste sera élevé en gloire et en puissance; l'orgueilleux sera abaissé, et l'humble sera élevé: *Exaltabuntur cornua justi.* Où ceci arrivera-t-il? où l'orgueilleux sera-t-il souverainement humilié? où le juste sera-t-il souverainement exalté? Cinquième considération qui ne contribuera pas moins que les précédentes, à rendre le jugement dernier aussi rigoureux, aussi formidable pour les méchants, que consolant pour les bons.

C'est en Judée que ce jugement se fera. Déjà le Seigneur s'y est fait connaître aux Juifs et aux gentils, non-seulement par des voies communes, mais par des voies particulières, par ses Ecritures, ses prophètes et ses miracles, pendant une longue suite de siècles; son nom a été grand et glorifié comme tel, dans tout Israël, depuis David jusqu'à celui qu'il figurait; son habitation a été *un lieu de paix*, qui est Jérusalem, et un lieu *d'observation*, qui est la montagne de Sion. Avant de quitter ce lieu, il s'y est fait connaître d'une manière encore plus excellente, en ce que son Fils y a prêché et établi son Eglise; mais c'est à la fin du monde qu'il s'y fera connaître de la manière la plus parfaite, parce qu'alors il se fera connaître des pécheurs mêmes, et qu'il justifiera sa providence à leur égard. Alors arrivera le grand événement que le Fils de l'homme nous a représenté dans son Evangile, avec les circonstances épouvantables des mers qui mugiront, des cieux dont les voûtes s'ébranleront, des montagnes qui brûleront, etc., etc. Vous en avez entendu parlé autrefois, et votre imagination en a été frappée, vos sens en ont été glacés, votre cœur en a été saisi d'horreur; aujourd'hui, au lieu d'aller en avant, je reculerai en arrière, jusqu'aux jours où Jérusalem fut menacée par l'impie Sennachérib, et je dirai:

Alors arrivera le grand événement figuré par la défaite des Assyriens (1308). L'armée de ceux-ci fut défaite aux portes de Jérusalem sous le règne d'Ezéchias; le Seigneur brisa là, toutes les forces de leurs arcs, de leurs boucliers et de leurs épées; un ange envoyé des montagnes éternelles tua dans une nuit cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens; ce qui resta de ces insensés fut rempli de trouble; premier trait de la figure. A la vallée de Josaphat, le Seigneur brisera la force de tous les instruments de guerre; il les ôtera aux rois qui en usaient; il ne leur

(1307) Comment est-il pur, s'il est plein d'amertume? direz-vous: il est pur avant la mixtion, il cesse de l'être après. L'expression est tirée peut-être de l'usage où l'on es , dans les pays chauds et brûlants, de tempérer la force des vins, par le mélange de quelques autres liqueurs, peut-être aussi de l'usage de mettre du poison dans les breuvages administrés aux criminels.

(1308) Le titre du psaume LXXV porte: *Pour la fin... cantique qui regarde les Assyriens*: ce qui a engagé la plupart des interprètes à appliquer le sens littéral et historique de ce psaume, à la défaite de Sennachérib, et le sens figuré et prophétique au jugement dernier, cependant ces mots: *cantique concernant les Assyriens*, ne se lisent, ni dans l'hébreu, ni dans les hexaples que Théodore avait lus, ni dans Eusèbe, ni dans les anciens grecs.

Digitized by Google

laissera de cette qualité que le nom, et l'obligation de répondre sur l'usage de leur autorité Du haut des cieux vous ferez, ô Dieu! éclater votre lumière, votre puissance, votre courroux; à quel trouble seront livrés les insensés pécheurs, au bruit de votre tonnerre, à la vue (et ce qui est pire) au sentiment de feu qui dissoudra la terre et les éléments? Premier objet de la figure, accompli.

Les Assyriens s'endormirent du sommeil de la mort en un instant; et tous ces hommes superbes qui se glorifiaient de leurs richesses, de leur force et de leur puissance, ne trouvèrent rien dans leurs mains; il ne fallut, ô Dieu! qu'une menace de votre part, pour étendre morts ceux qui étaient montés sur des chevaux. Second trait de la figure. A la vallée de Josaphat, quelle affreuse révolution dans la condition des riches et des grands! les hommes de richesses, c'est-à-dire, ces hommes que leurs richesses possèdent plutôt qu'elles n'en sont possédées, ces hommes qui mettent leurs affections dans les biens présents, après avoir dormi leur sommeil, s'éveilleront; ils ouvriront leurs mains, et ils n'y trouveront rien. Pourquoi? parce qu'ils n'auront rien mis dans la main de Jésus-Christ: *Quia nihil posuerunt in manibus Christi.* Les hommes en crédit et en autorité, ces hommes que leur orgueil fait comparer à ceux qui montent des chevaux, sortiront de la poussière où une première menace du Seigneur les avait fait entrer, ce sera pour passer à une seconde mort dont il ne leur sera pas plus possible de se garantir que de la première, car vous êtes véritablement terrible, Seigneur, et qui pourra vous résister au moment où vous donnerez un libre cours à votre colère (1309)?

A ce moment, mes frères, à ce jour où le Seigneur enverra ses anges aux extrémités du monde pour ressusciter les morts; à ce jour où l'archange fera entendre du ciel, dans le fond des tombeaux, cette voix forte: *Levez-vous, morts, paraissez au jugement qui va vous être prononcé;* à ce jour la terre tremblera jusque dans ses fondements; ses habitants seront tous dans un silence de consternation (1310), en attendant l'arrêt qui décidera de leur destinée éternelle. O jour désespérant pour les pécheurs impénitents! ô jour au contraire, ô jour consolant pour les justes, pour ceux qui sont doux, paisibles et pacifiques sur la terre, pour ceux qui souffrent avec patience, pour ceux qui sont soumis à Dieu, en tout ce qu'il exige qu'on croie, qu'on espère, qu'on aime et qu'on fasse, car c'est pour les sauver que Dieu se lèvera pour rendre justice, c'est pour les délivrer de leurs persécuteurs, et les récompenser de leur modération dans les persécutions. Aussi dès le matin de ce jour le premier soin de ces élus sera de remercier leur bienfaiteur: ce matin sera le commencement d'une fête qui durera toute l'éternité; la première pensée de l'homme heureux, ô Dieu! sera de vous louer de vos bienfaits, *et le souvenir qui lui en restera* (1311), le tiendra devant vous dans une fête perpétuelle, dans une fête dont vous serez la joie et les délices.

A ce mot de fête perpétuelle et délicieuse que vous connaissez déjà sous le nom de dédicace éternelle et d'octave solennelle qui succéderont aux semaines laborieuses de cette vie, votre espérance se ranime, mes frères, et vous me demandez ce que vous ferez pour arriver à ce terme heureux. Je ne vous réponds pas avec le Prophète: *Vouez et rendez: « Vovete et reddite; »* mais je vous dis: *Vous tous qui en ce moment environnez l'autel du Seigneur pour lui offrir des présents,* vous lui avez voué dans votre baptême de garder ses commandements et ceux de son Eglise; vous lui avez voué de n'être ni hautains, ni avares, ni injustes, ni sensuels, ni intempérants; vous lui avez voué la foi, l'espérance et la charité envers lui et envers le prochain; vous lui avez peut-être voué ce qui n'est que de conseil (1312), comme la virginité, la pauvreté et l'obéissance; acquittez-vous de ces vœux, c'est le moyen de célébrer cette octave que les élus célébreront pendant l'éternité; n'est-ce pas là un motif bien puissant pour vous engager à exécuter toutes les promesses que vous avez faites au Seigneur? Ah! si la vue de la récompense ne vous y détermine pas, qu'au moins celle du châtiment, qu'au moins cette pensée vous y décide; celui à qui j'ai voué est vraiment terrible, il l'est *aux rois mêmes* de la terre, il *ôte aux princes la grandeur et la vie;* la vie temporelle et la vie éternelle, s'ils ont violé leurs vœux. M'épargnerait-il donc si je manquais à mes promesses?

C'est, mes frères, à ces diverses pensées que je vous invite à vous arrêter, comme étant propres à vous inspirer successivement la crainte des jugements du Seigneur, l'espérance en ses miséricordes, l'amour constant de sa loi ici-bas, et dans le ciel la joie de l'avoir fidèlement observée. C'est, mes frères, le bonheur, etc., etc.

(1309) *Ex tunc ira tua,* pour *Quando iratus fueris.*

(1310) *Terra quievit,* pour *timens tacebit.* (S. Hieron.

(1311) *Souvenir,* pour *reste de la pensée.*

(1312) La distinction que fait et approuve ici saint Augustin, de vœux, de choses commandées et de choses non commandées, montre que nos frères séparés, ou ne l'ont pas lu, ou font peu de cas de son autorité, puisqu'ils condamnent comme superstitieux les vœux de choses libres.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

—

Préface. 9

EXPLICATION DE LA GENESE, OU CITE DE DIEU. 17. — Instruction Ire. Bonheur des premiers habitants de la cité de Dieu. 17. — II. Malheur des premiers habitants de la cité de Dieu. 31. — III. Caractères distinctifs des habitants de la cité de Dieu et de la cité de Babylone, au premier âge du monde. 41. — IV. Sur Noé, l'arche, le déluge ; la destinée des enfants de Babylone à la fin du premier âge. 56. — V. Mœurs des deux cités au second âge du monde. 73. — VI. Sur le même sujet. 80. — VII. La cité de Dieu au troisième âge du monde et la vocation à cette cité. 90. — VIII. Sur le même sujet. 98. — IX. La cité de Dieu au troisième âge du monde. — Idée d'une sainte famille. 109. — X. Idée d'une sainte famille. 122. — XI. Moyens de construire la cité de Dieu en nous. 131. — XII. Sur le même sujet. 141. — XIII. Guerre entre les habitants de la cité de Dieu et ceux de la cité de Babylone. 150. — XIV. Joseph. — Histoire de ses abaissements avec leur sens moral. 162. — XV. Joseph figure de Jésus-Christ, dans ses abaissements et son élévation. 173. — XVI. Joseph, modèle de ce qu'il faut faire et figure de ce qu'il faut croire. 183. — XVII. Derniers adieux des pères et mères à leurs enfants. 195.

EXPLICATION SUR LES DERNIERS LIVRES DE MOISE. 211. — Instruction Ire. Vocation de Moïse. 211. — II. Eloge de Moïse comme libérateur. 223. — III. Moïse considéré comme pasteur. 238. — IV. Moïse considéré comme législateur. 246. — V. Sur le même sujet. 258. VI. Moïse conducteur et père tendre du peuple hébreu. 272. — VII. Moïse conducteur et juge sévère du peuple de Dieu. 284. — VIII. Moïse considéré comme prophète. 294. — IX. Sur le même sujet. 304. — X. Moïse considéré comme historien. 316.

LIVRE DE JOSUE. 325. — Instruction Ire. Désir du ciel. 325. — II. Désir du ciel (*Suite*). 334. — III. Le ciel ; sentiments qu'il inspire. 341. — IV. Justice divine. 349. — V. Choix d'une religion ou renouvellement des vœux. 361.

LIVRE DES JUGES. 371. — Instruction Ire. Devoirs et qualités des juges. 371. — II. Portrait d'un bon juge. 384. — III. Idée véritable de la science et de la sagesse nécessaires à tout juge. 397. — IV. Force nécessaire aux juges. 406. — V. Fuite du péché véniel. 417.

LIVRE DE RUTH. 427. — Instruction unique. Les bons pauvres et les bons riches. 427.

LIVRES DES ROIS ET DES PARALIPOMENES. 441.

Premier livre des Rois. 441. — Instruction Ire. Les pères et mères ; leurs vertus et leurs vices. 441. — II. Suite du même sujet. 450. — III. De la vraie et de la fausse piété. 457. — IV. De la vraie et de la fausse piété (*Suite*). 465. — V. Dieu, roi de son peuple. 475. — VI. Danger des conditions supérieures. 486. — VII. Saül et David. — L'amour des ennemis. 498. — VIII. Suite du même sujet. 508. — IX. L'amitié. 517. — X. L'orgueil des grands profondément humilié. 529. — XI. Les dangers des épreuves. 540.

Deuxième livre des Rois. 551. — Instruction Ire. La politique. 551. — II. Le bon usage de l'autorité. 563. — III. Péchés des grands, ou effets de l'oisiveté. 578.

Troisième livre des Rois 589. — Instruction Ire. Apologie de David, ou David pénitent. 589. — II. Salomon, figure du Messie. La sagesse. 605. — III. Temples matériels et temples spirituels des Chrétiens. 614. — IV. Vertus et vices des grands. 627. — V. Action de Dieu sur l'homme. 637. — VI. Zèle pour l'honneur de la religion. 649. — VII. Suite du même sujet. 656. — VIII. Suite du même sujet. 665.

Quatrième livre des Rois. 677. — Instruction Ire. — Zèle pour le culte extérieur. 677. — II. Zèle pour l'honneur de la religion. 689. — III. Pouvoir et action de Dieu sur l'homme. 701. — IV. Mort des pécheurs. 714. — V. Dangers de la prospérité. 727. — VI. Impiété des supérieurs, considérée dans ses suites funestes. 738. — VII. Piété des supérieurs, considérée dans ses avantages. 750. — VIII. Utilité des afflictions. 761. — IX. Dépravation des hommes avant Jésus-Christ. 771. — X. Captivité de Babylone, figure de la captivité du péché. 782.

LIVRE D'ESDRAS. 785. — Instruction unique. Retour des captivités de Babylone et du péché. 785.

LIVRE DE NEHEMIE. 795. — Instruction Ire. Reconstruction de la Jérusalem terrestre et de la Jérusalem spirituelle. 795. — II. Obstacles à la reconstruction de la Jérusalem terrestre et de la Jérusalem spirituelle. 805.

LIVRE DE TOBIE. 815. — Instruction Ire. Instruction d'un père à son fils. 815. — II. Modèle d'un testament chrétien, ou d'une intruction testamentaire d'un père à son fils. 825. — III. Modèle d'un saint mariage. 836. — IV. Suite du même sujet. 842. — V. Suite du même sujet. 852. — VI. Reconnaissance. 865.

LIVRE DE JUDITH. 875. — Instruction Ire. Défense des justes combattus par les méchants. 875. — II. Judith, parfait modèle des veuves. 885. — III. Louanges humaines. 894.

LIVRE D'ESTHER. 907. — Instruction Ire. Le pécheur élevé et le juste opprimé. 907. — II. Le pécheur déchu de son élévation et le juste tiré de l'oppression. 925.

LIVRE DE JOB. 935. — Instruction Ire. Modèle de patience dans la pauvreté et les revers de fortune. 935. — II. Job, modèle de patience dans les maladies. 947. — III. Job, modèle de patience dans les peines intérieures. 956. — IV. Source de consolations dans les afflictions. 966. — V. Procès entre le Créateur et la créature. 977. — VI. Combat entre le tentateur et le juste mourant. 989 — VII. Qui est le plus heureux du pécheur ou du juste. 1002. — VIII. Sort des bons en cette vie. 1014. — IX. Sort des heureux du siècle. 1024. — X. La Passion. 1036. — XI. Les devoirs de l'homme. 1050. — XII. Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature. 1061. — XIII. La résurrection de Jésus-Christ. 1074.

LE PSAUTIER. 1091. — Instruction Ire. Son utilité. 1091. — II. Prière du soir et du matin. 1091. — III. Sentiment du juste dans l'oppression. 1109. — IV. L'espérance. 1119. — V. L'héritage du Chrétien. 1128 — VI. La loi évangélique et motifs de l'observer. — VII. Fruit de la Passion. 1149. — VIII. Visite au saint Sacrement. 1161. — IX. Dédicace. 1170. — X. Esprit du Psautier. 1181. — XI. L'amour de Dieu. 1191. — XII. Mélange des bons et des méchants. 1202. — XIII. Amour divin. 1212. — XIV. Le salut. 1222. — XV. L'Eglise triomphante. — Pour l'octave de la Toussaint. 1235. — XVI. Pensée du jugement dernier. 1245. — XVII. Ce que l'homme doit craindre. 1255. — XVIII. Acte de contrition, ou prière pour obtenir le pardon de ses péchés. 1268. — XIX. La retraite. 1279. — XX. Triomphe de Jésus-Christ. 1290. — XXI. Le martyre. 1300. — XXII. Vœux du pécheur vraiment pénitent. 1311. — XXIII. Ascension ou triomphe de Jésus-Christ. 1320. — XXIV. Méthode pratique, ou dispositions chrétiennes et prochaines à une sainte mort. 1328. — XXV. Religion chrétienne. — Pour la fête de l'Epiphanie, 1338. — XXVI. Jugement dernier. 1347.

FIN DU QUATRIEME VOLUME.

71

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

OCT - 1 1968 ILL

CANCELLED

2129554

G.E. STECHERT & Co.
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 105 525 596

Digitized by Google